LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1868

Droits de propriété et de traduction réservés



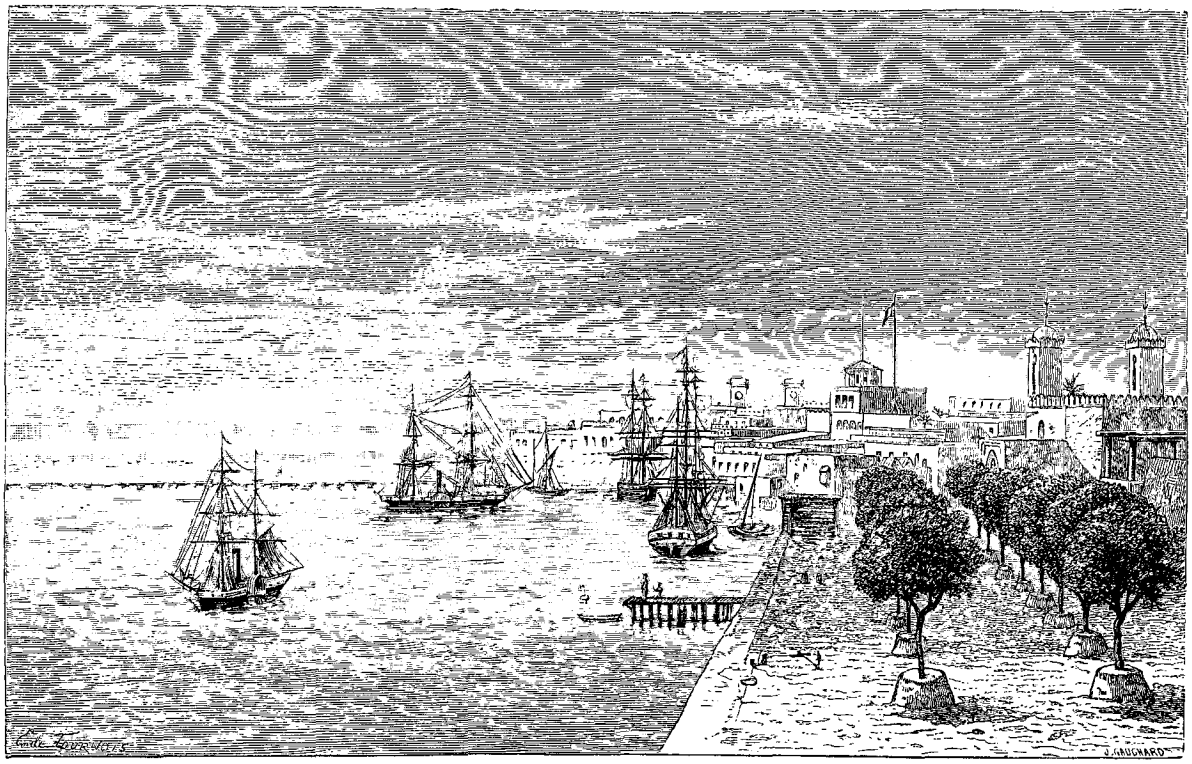
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Vue de Saint-Louis, prise de la pointe du nord. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL

(SÉNEGAMBIE — NIGER),

PAR M. MAGE, LIEUTENANT DE VAISSEAU.

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Motifs du voyage. — Départ de France. — Premiers préparatifs. — Composition de mon escorte. — Difficultés. — Opinion générale sur le sort qui nous attendait. — Instructions.

« Relier le Sénégal à l'Algérie à travers au moins quatre cents lieues de désert, quelle que soit la route que l'on suive, c'est chose impossible, ou qui du moins n'aurait pas de conséquences sérieuses par suite des frais énormes du transport à dos de chameaux.

« Pour s'emparer du commerce si important du Soudan et particulièrement du coton (Géorgie longue soie), qui, au dire des voyageurs, s'y trouve en si grande abondance, et à vil prix, il faut s'emparer du haut Niger en établissant une ligne de postes pour le rattacher au Sénégal entre Médine et Bamakou. »

Telles sont les conclusions du travail si important que M. Faidherbe, l'avant-dernier gouverneur du Sénégal, a publié en 1863 sous le titre significatif de l'*Avenir du Sahara*.

Tels étaient aussi les premiers mots d'un projet d'exploration du Niger que je soumettais au ministre de la marine et des colonies au mois de février 1863. Je voyais là une grande et belle mission, un avenir sérieux, de véritables services à rendre à mon pays, et ces considérations me décidaient à braver les périls qui s'attachent toujours à ces sortes de missions, à im-

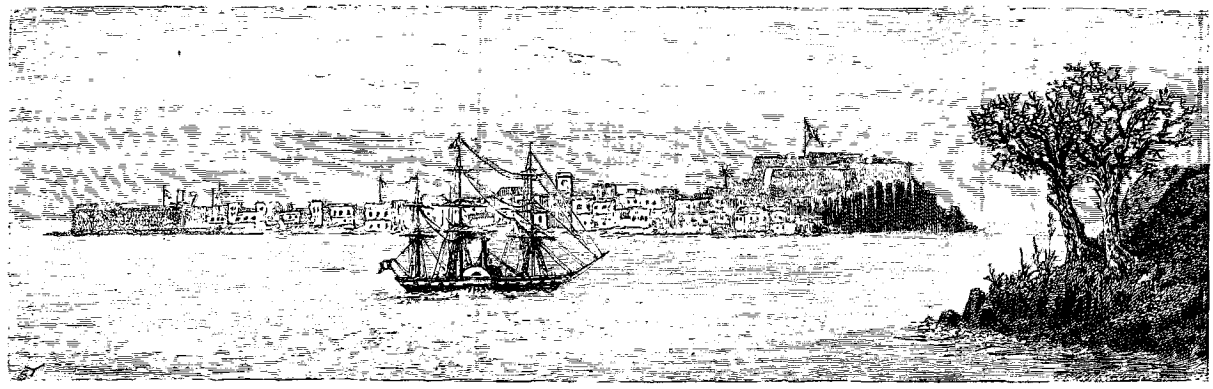
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poser à ma famille et à moi-même les tourments d'une longue absence, les inquiétudes d'un silence forcé, et à ma jeune femme les horribles angoisses d'une première séparation qui pouvait être éternelle.

En réponse à mon projet, je reçus, après quelque temps, l'avis officieux que M. le colonel Faidherbe, que l'on rappelait au gouvernement du Sénégal, avec le grade de général, désirait faire explorer par terre la ligne qui joint nos établissements du haut du fleuve au haut Niger, et qu'il avait daigné parler de moi comme lui paraissant très-capable de remplir cette mission.

J'acceptai de suite, et, le 25 juin, je quittais Bordeaux sur les paquebots.

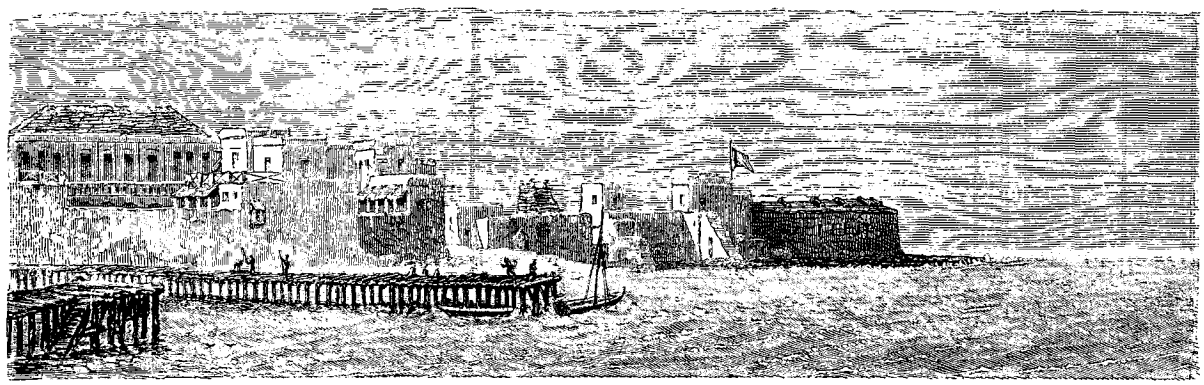
M. Quintin, chirurgien de deuxième classe de la marine, qui avait déjà fait un séjour de trois ans au Sénégal, y retournait en même temps que moi et demanda à m'accompagner. Tout d'abord son air délicat, sa petite taille et sa faiblesse apparente me portèrent à l'en dissuader; mais sur son instance j'appuyai sa demande



Vue générale de Gorée. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

auprès du gouverneur, qui voulut bien donner une réponse favorable. J'étais loin de me douter alors que dans un corps frêle en apparence je trouverais l'énergie d'une grande nature, le courage de tous les dangers et une rectitude de vue qui nous ont été souvent utiles dans les péripéties de notre pénible voyage.

Le 10 juillet nous étions à Gorée, le 12 à Saint-Louis, et je fus de suite détaché à terre pour faire les études nécessaires à l'entreprise. J'avais déjà servi cinq ans au Sénégal et deux ans dans la station navale du littoral. Il était peu de points de la côte que je ne connusse. Un séjour de neuf mois au milieu des noirs du Haut-Fleuve à Makhana[1], et une exploration difficile à l'oasis de Tagant, chez les Maures Douaïchs, m'avaient préparé. Je connaissais le caractère des noirs et des Maures, la manière de se conduire avec eux; mais



Vue intérieure du port de Gorée. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

bien que possédant suffisamment l'histoire des voyages en Afrique, il me fallait relire Raffenel, Caillé, Mongo Park et même Barth, bien que ce dernier ne parle pas des mêmes régions.

J'avais surtout besoin d'examiner les cartes existantes, de les faire concorder avec les itinéraires des voyageurs, de concilier leurs principales différences, en un mot d'étudier à fond la question géographique.

Je me mis à ce travail avec ardeur, car tout en sentant vivement que ma mission serait mêlée de longs regrets, je m'étais trop avancé pour reculer, quelles que fussent les épreuves qui m'attendissent.

1. Makhana, grand village de Sarracolets Bakiri, à mi-distance entre Bakel et Médine, avait été détruit par El Hadj Omar; ses habitants en grande partie avaient été massacrés; les autres avaient trouvé un asile dans le fort de Bakel, où ils nous avaient secondés dans notre lutte contre le marabout conquérant. En 1859, après l'expédition du Guémou, le gouverneur, pour les encourager reconstruire leur village, avait envoyé la canonnière *la Couleuvrine*, que je commandais, stationner à Makhana, et neuf mois après, là où ne s'élevaient que des herbes, un grand village était reconstruit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

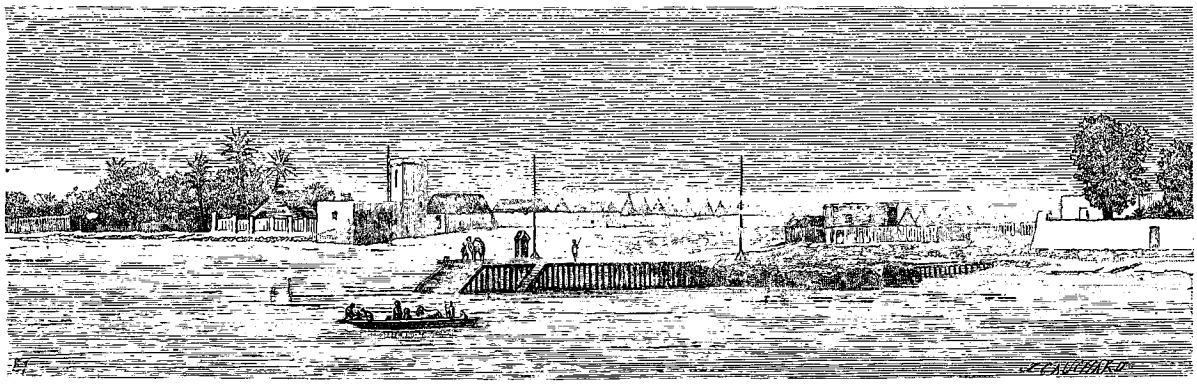
Plus j'avançais dans mes recherches, plus je m'effrayais de l'ignorance dans laquelle on était sur les points mêmes qui touchent à notre colonie. Au-dessus de Médine, on n'avait de renseignements que par le voyage de M. Pascal, qui s'était avancé fort peu au delà de Gouïna.

Aussi quand je quittai Saint-Louis après avoir reçu la dernière lettre de ma famille que je dusse lire de longtemps, les adieux de bien des camarades semblaient indiquer que beaucoup d'entre eux ne comptaient jamais me revoir. Quelques jours avant mon départ, un homme que j'avais engagé pour mon voyage, Bambara d'origine, étant tombé gravement malade; j'avais prié le docteur Quintin d'aller le visiter. Il l'avait trouvé mort, et, comme il sortait, il raconta le fait à un de mes collègues, qui s'écria : « Comment! déjà un de mort! » C'était assez dire que dans son opinion, le même sort nous attendait tous, et, grâce à cette opinion assez générale, du reste, j'éprouvai la plus grande difficulté à réunir le personnel de mon expédition. Bien que je comptasse parmi les équipages de la flottille des hommes qui m'étaient personnellement dévoués, il arrivait souvent qu'après m'avoir demandé à m'accompagner, vaincus par les instances de leurs familles, ces braves gens venaient retirer leurs demandes.

Plusieurs Européens, sous-officiers de l'infanterie de marine, des tirailleurs sénégalais, des spahis, m'offrirent leurs services; mais, en présence du peu de ressources dont je disposais, je ne pouvais songer à emmener des blancs qui se fussent lancés à ma suite, ignorants de toutes les souffrances et de toutes les privations qui nous attendaient, qui n'eussent pas tardé sans doute à se décourager et me fussent devenus à charge, au lieu d'être des auxiliaires.

La plupart se figuraient qu'ayant souffert quelques privations dans les expéditions ordinaires au Sénégal, ils pouvaient tout endurer; je n'avais pas le temps de les initier à la vie qui les attendait : c'eût été une véritable tromperie que de les emmener sans les mettre au courant; je préférai m'en passer.

Le gouverneur m'avait donné carte blanche pour la composition de mon escorte, m'autorisant à la choisir dans les meilleurs hommes de tous les corps. Voici à



Vue générale de Sor ou Bouëtville, prise de Saint-Louis. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

quelle idée je m'arrêtai, après en avoir conféré avec lui. Je prendrais une escorte entièrement composée de nègres, tous employés depuis longtemps et la plupart gradés dans la marine locale ou aux tirailleurs [1], de manière à trouver en eux à la fois des hommes d'action si j'avais à me défendre, des tirailleurs adroits et forts pour les besoins du voyage qui devaient être multiples, et enfin des interprètes de toutes les langues que j'allais entendre parler.

Bakary Guëye, l'un de mes anciens compagnons de voyage au Tagant, fut le premier homme que je choisis. Sans savoir seulement où j'allais, voyant que je revenais au Sénégal pour faire un voyage, il avait quitté un bâtiment où il faisait le service de contre-maître mécanicien, pour venir avec moi en qualité de simple laptot [2] à 30 francs par mois. C'était un homme dévoué dans toute la force du terme. Wolof [1] de Guet'N'dar, il avait sur ses concitoyens l'avantage d'avoir dix années de service, d'avoir fait un voyage de quelques mois en France, de n'être qu'à demi musulman et de parler assez correctement le français; de plus, il parlait très-purement le yoloff et comprenait le toucouleur; d'une bravoure à toute épreuve, et même un peu mauvaise tête en face des autres noirs, il était cependant très-prudent quand je devais être en cause, et d'une douceur peu commune dans ses relations avec moi.

Pendant quelque temps, je le chargeai de prendre

1. Les tirailleurs sénégalais, corps analogue aux turcos, composé de nègres de la côte d'Afrique et du bassin du Sénégal et du Niger.

2. On désigne sous le nom de laptots, les noirs engagés comme matelots au service de la station locale du Sénégal. Leur engagement n'est que d'une année.
Ils peuvent atteindre le grade de quartier-maître indigène, généralement appelé gourmet, et quand ils acquièrent une assez grande habitude et connaissance du pilotage dans le fleuve, ils peuvent obtenir le grade de deuxième maître pilote de deuxième et première classe, appelés plus communément capitaines de rivières de deuxième et de première classe.

1. Yoloff ou Woloff, nom de race et de langue et d'un empire nègre autrefois très-puissant, aujourd'hui démembré; il se composait du Yoloff, du Oualo et du Cayor. — Le Yoloff est la langue des nègres de Saint-Louis. — Guet'N'dar est un village de pêcheurs et de pilotes sur la langue de sable qui s'étend pendant plusieurs lieues vis-à-vis Saint-Louis, entre le fleuve et l'Océan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des renseignements sur les hommes qui s'offraient à m'accompagner. Si c'étaient de braves gens, j'étais sûr qu'il me les recommanderait avec chaleur; mais avec lui, comme avec tout autre noir, il y avait cet inconvénient qu'il se gardait bien de révéler les défauts de ceux qui en avaient.

Il m'amena d'abord un de ses grands amis, Boubakary Gnian, Toucouleur du Fouta[1]. D'une physionomie très-intelligente, Boubakary Gnian faisait fonction de quartier-maître indigène sur un des bâtiments de la flottille, où il était patron de la baleinière du commandant. Il renonçait au double avantage que lui offraient ces deux positions pour venir aussi simple laptot à trente francs par mois. Il comprenait bien le français, et, en sa qualité de Toucouleur, il devait devenir par la suite un interprète précieux pour le poul et le soninké, langues qu'il parlait d'enfance.

Je recrutai ensuite différents hommes dont je connaissais la valeur de longue date, les ayant eus sous mes ordres.

Ce furent : Déthié N'diaye, gourmet de première classe, Sérère d'origine, parlant très-bien le français, le wolof et le poul;

Latir-Sène, Wolof de Dakar, gourmet de première classe à Gorée, connu par sa grande probité;

Samba Yoro, capitaine de rivière de première classe; Poul du Bondou, qui, dans sa jeunesse, avait passé trois ans en France. Très-intelligent, infatigable au travail et assez brave au feu, il parlait parfaitement le français. Ce fut du reste mon principal interprète pendant le voyage, et tant que mes discussions avec les chefs n'étaient pas trop fortes, il s'en tirait très-bien; mais quand elles devenaient un peu vives, soit malgré moi, soit de parti pris, j'étais obligé de recourir à Boubakary Gnian, qui, avec son aplomb de Toucouleur ne craignait pas de parler haut et fort là où Samba Yoro se laissait intimider.



Latir-Sène, laptot de Gorée. — Dessin de Émile Bayard.

J'engageai ensuite Alioun Penda, ancien esclave du Fouta, déserteur de chez son maître, qui était venu chercher à Saint-Louis sa liberté. C'est un des meilleurs hommes que j'aie jamais connus. Bien que musulman très-fervent, il était sincèrement attaché aux blancs; il venait de se marier.... Il ne devait plus revoir Saint-Louis!

Puis deux hommes qui me furent recommandés, Sidy Khassonké et Bara Samba, laptot du poste de Médine, vinrent grossir nos rangs. Bientôt un de mes anciens hommes de *la Couleuvrine*, Issa, marcheur infatigable, me demanda à m'accompagner. C'était un Sarracolet, marabout de Dramané[1].

Enfin, pour compléter mon escorte au chiffre de dix hommes, je pris un sergent tirailleur sénégalais, Mamboye, Yoloff du Cayor, ayant dix ans de service. Prisonnier chez les Maures Trarzas, qui l'avaient enlevé tout enfant dans le Cayor, à l'époque où ils commettaient leurs razzias perpétuelles, il avait appris l'arabe. Repris plus tard par les Français, en 1854, il avait souscrit un engagement de quatorze ans pour obtenir sa liberté. Du reste, vaillant soldat, il avait conquis dans la guerre du Cayor, à l'expédition de Diatti, la médaille militaire et passait pour le modèle du bataillon.

Pendant que je m'occupais ainsi de la composition de mon personnel, je ne négligeais pas le matériel. Conformément au programme que j'avais arrêté avec M. le gouverneur, j'avais fait construire à la marine un canot très-léger, armant quatre avirons, pour explorer le Sénégal au-dessus de Médine, et qui, dans le cas où j'eusse trouvé ce fleuve navigable, eût pu être transporté dans le bassin du Niger au moyen d'un chariot démonité, construit *ad hoc*. J'avais fait à Saint-Louis un essai de ce mode de transport; une fois le canot à l'eau, on mettait le chariot à bord : l'opération avait bien réussi. Huit hommes chargeaient le canot sur le chariot et le déchargeaient.

Deux mules me furent prêtées pour traîner cet appareil, et je trouvai à en acheter une troisième. Sous le rapport des chevaux, je fus moins heureux. L'opinion généralement reçue au Sénégal, que les chevaux de race arabe ne vivent pas dans le haut fleuve, empêcha le gouverneur de mettre à ma disposition des chevaux de l'escadron de spahis; et quant à acheter des chevaux maures, dont le prix varie de cinq à huit cents francs, les ressources du voyage ne me le permettaient pas. Je fus réduit à me procurer deux mauvais petits chevaux du Cayor, maigres et blessés, qui me coûtèrent l'un trente-six francs et l'autre soixante.

Ces achats soldés, il me restait peu d'argent sur les cinq mille francs qui avaient été mis à ma disposition pour le voyage, et que j'avais troqués en partie contre des marchandises recherchées dans l'intérieur, d'un écoulement plus facile que l'argent, et qui ayant, dans

1. Toucouleur, nom donné aux habitants du Fouta mélangés de Pouls, de Yoloffs et de différentes races, parmi lesquelles les Soninkés semblent dominer. Ce peuple intelligent, guerrier et cultivateur, musulman et fanatique, est toujours plus ou moins en lutte avec le gouvernement local du Sénégal et a fourni à El Hadj les soldats avec lesquels il a fait toutes ses conquêtes.

1. Dramané ou Daramané, petit village détruit, et reconstruit en même temps que Makhana dont il est limitrophe.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nègres de l'escorte de M. Mage. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie du docteur Cauvin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les pays que j'allais parcourir, une plus grande valeur, devaient augmenter ainsi mes faibles ressources.

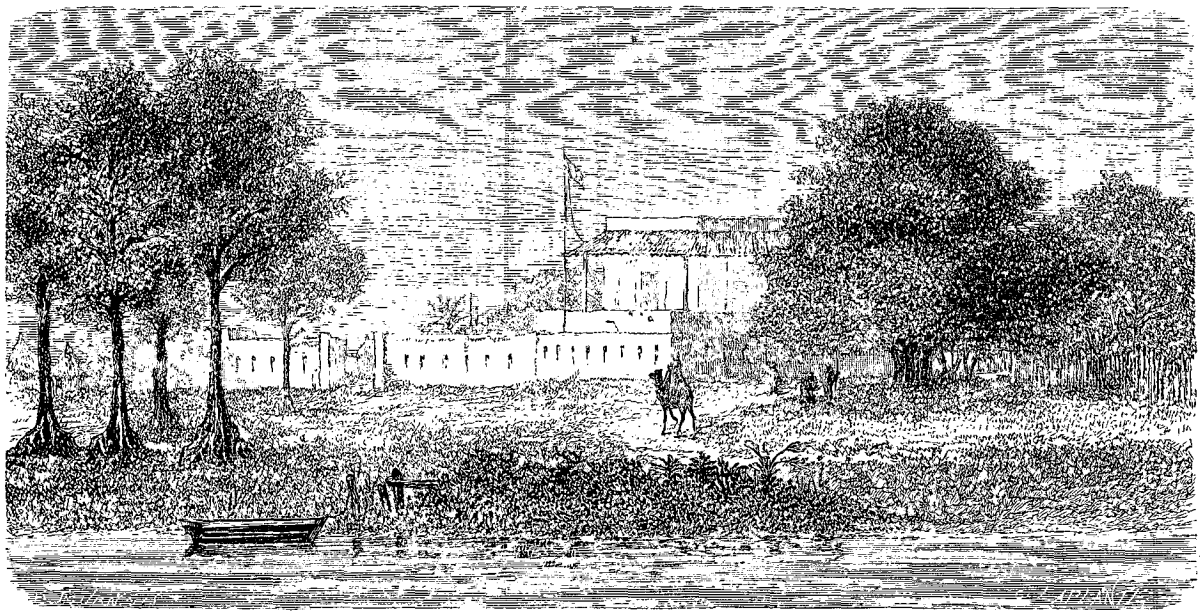
J'espérais une somme beaucoup plus forte, et, malgré ma résolution bien arrêtée de périr plutôt que de reculer un instant, j'avais senti mon cœur se serrer à la pensée des souffrances que de si modestes ressources allaient m'imposer et à la crainte de ne plus posséder assez de forces pour pouvoir les supporter. J'avais écrit à ce sujet à un ami dont je dois taire le nom, mais que l'on reconnaîtra peut-être si je dis que son infatigable bienveillance pour le personnel de la marine égale sa haute position administrative. Il communiqua ma lettre au ministre de la marine et des colonies qui m'ouvrit un crédit supplémentaire de quatre mille francs; mais quand cette bonne nouvelle parvint dans la colonie, j'étais déjà en route et je ne l'appris qu'à Bafoulabé. Dans l'intervalle j'avais reçu du gouverneur de la colonie des instructions détaillées : j'en extrais comme complément indispensable à ces préliminaires de mon voyage les passages qui indiquent surtout le but que je devais atteindre.

« .... Votre mission consiste à explorer la ligne qui joint nos établissements du Haut-Sénégal avec le Haut-Niger, et spécialement avec Bamakou, qui paraît le point le plus rapproché en aval duquel le Niger ne présente peut-être plus d'obstacles sérieux à la navigation jusqu'au saut de Boussa.

« Le but serait d'arriver, lorsque le gouvernement de l'Empereur jugera à propos d'en donner l'ordre, à créer une ligne de postes distants d'une trentaine de lieues entre Médine et Bamakou, ou tout autre point voisin sur le Haut-Niger qui paraîtrait plus convenable pour y créer un point commercial sur ce fleuve.

« Le premier de ces postes en partant de Médine, serait Bafoulabé, confluent du Bafing et du Bakhoy, dont nous nous occupons déjà depuis longtemps.

« Il serait probablement nécessaire de créer trois postes intermédiaires entre Bafoulabé et Bamakou.



Richard Toll. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

« La ligne droite que vous chercherez à suivre traverse d'abord le pays des Djawaras (Sarracolets qui habitent une province du Kaarta) et le Foula Dougou, province tributaire du Ségou. Mongo-Park a suivi cette voie à son deuxième voyage; mais les caravanes allant de Bakel au Haut-Niger, ne la suivaient pas dans ces dernières années. Elles appuyaient au nord pour aller passer au Diangounté ou bien gagnaient le sud pour aller, en remontant la Falémé, passer par le Diallonka Dougou, dans l'un et l'autre cas le chemin était beaucoup plus long.

« Je ne pense pas que la ligne directe de Bafoulabé à Bamakou, passant par Bangassi, capitale du Foula Dougou, présente des obstacles naturels sérieux. Les quelques cours d'eau à traverser doivent offrir autant d'avantages que d'inconvénients, et il n'est pas probable qu'il y ait des chemins de montagnes de quelque importance.

« Si au moyen des postes dont je vous ai parlé, et qui serviraient de lieux d'entrepôt pour les marchandises et les produits, et de points de protection pour les caravanes, nous pouvions créer une voie commerciale entre le Sénégal et le Haut-Niger, n'aurions-nous pas lieu d'espérer de supplanter par là le commerce du Maroc avec le Soudan?

« Les marchandises partant de Soueyra (Mogador) pour approvisionner le Soudan, ont quatre cents lieues à faire à dos de bêtes de somme à travers un désert sans vivres et sans eau avant d'arriver sur le Niger. Pour 1000 kilogrammes, c'est cinq chameaux et au moins un conducteur voyageant pendant trois mois.

« Examinons l'autre voie que nous cherchons à ouvrir. Les marchandises venant de France, d'Algérie, d'Angleterre ou même du Maroc à Saint-Louis, à l'embouchure du Sénégal, payent de 30 à 40 francs de fret pour 1000 kilogrammes. Pour remonter jusqu'à Médine, mettons 60 francs, c'est beaucoup. De Médine au Niger, supposons 150 lieues. Il faut les faire à dos de bêtes de somme; mais dans un pays fertile où l'eau ne manque pas. Cette distance franchie, nos embarcations transportent soit en descendant, soit en remontant le fleuve, les marchandises à très-peu de frais dans le bassin du Haut-Niger; il y a un avantage évident et très-considérable en faveur de la nouvelle voie que nous voudrions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouvrir. Les produits riches nous arriveront en retour par la même voie; mais les produits encombrants que nous obtiendrions en échange, produits qui du reste n'existent pas aujourd'hui ou ne sortent pas du pays (graines oléagineuses ou coton), ne pourraient pour la plupart nous arriver en Europe qu'en descendant le Niger. C'est un problème à étudier.

« Le commerce du Maroc avec le Soudan profite surtout aujourd'hui à l'Angleterre, et il introduit des esclaves au Maroc. Il y aurait donc double avantage à le supprimer à notre profit. Un chef tout-puissant d'un grand empire, tel que l'est aujourd'hui El Hadj Omar, dans le Soudan central, s'entendant avec nous, était nécessaire à la réalisation de ce projet. Ce marabout, qui nous a suscité autrefois tant de difficultés, pourrait donc dans l'avenir amener la transformation la plus avantageuse au Soudan et à nous-mêmes, s'il veut entrer dans nos vues.

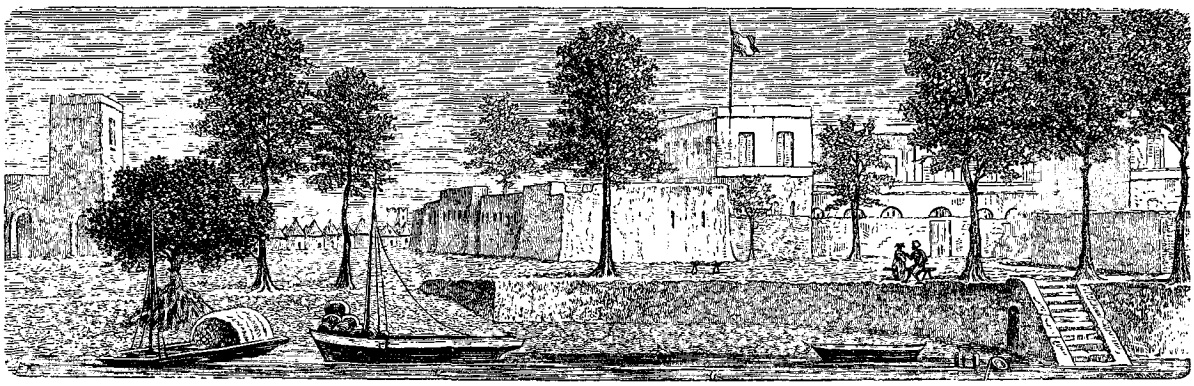
« Et quant à lui, il pourrait tirer de ce commerce par le Haut-Niger de très-grands profits.

« Quelque considérables que fussent les droits qu'il percevrait sur son territoire, il y aurait encore de grandes économies si l'on pense aux frais énormes des quatre cents lieues à dos de chameau et aux exigences et aux pillages des nomades du Sahara.

« C'est donc comme ambassadeur à El Hadj Omar que je vous envoie. Il paraît certain que dans ces derniers temps El Hadj Omar était maître du Kaarta, du Ségou et de ses provinces tributaires le Bakounou et le Foula Dougou, du Macina et de Tombouctou, c'est-à-dire maître de tout le cours du Haut-Niger entre le Fouta Diallon et Tombouctou. Aujourd'hui les uns disent qu'il est mort, les autres qu'il est tout-puissant dans le Macina.

« S'il est réellement mort quand vous arriverez dans le pays, vous vous adresserez en mon nom à son successeur, ou si son empire est démembré, aux chefs des pays que vous traverserez. Je vous donnerai toutes les lettres nécessaires pour cela.

« Votre mission relative aux postes à établir entre Bafoulabé et Bamakou, et aux propositions à faire à El Hadj Omar ou à ses successeurs, étant remplie, vous pourrez m'en rapporter vous-même les résultats, ou bien en me les expédiant par une voie sûre, essayer, si vous entrevoyez la possibilité de descendre le Niger jusqu'à son embouchure, ou d'aller rejoindre l'Algérie, le Maroc ou Tripoli



Dagana. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

« Vous avez déjà, dans une première excursion au Tagant, donné des preuves d'énergie et d'intelligence, et acquis une expérience qui sont de précieuses garanties pour la réussite du voyage beaucoup plus important à tous égards, que vous allez entreprendre aujourd'hui.

Signé : L. FAIDHERBE. »

Enfin, deux mois avant mon départ, deux courriers noirs avaient été expédiés à Segou par la route septentrionale du Kaarta, avec la dépêche suivante :

LE GÉNÉRAL FAIDHERBE A EL HADJ OMAR.

« Gloire à Dieu seul. Que tous les bienfaits accompagnent ceux qui ne veulent que le bien et la justice.

« Le général gouverneur de Saint-Louis et de tous les pays qui en dépendent, à El Hadj Omar, prince des croyants, sultan du Soudan central.

« Cette lettre est pour t'annoncer qu'aussitôt après la saison des pluies, j'enverrai un de mes chefs vers toi, comme tu l'as désiré autrefois.

« Cet officier, homme très-distingué, est investi de mon entière confiance.

« Il causera avec toi des affaires qui nous intéressent, et te fera des propositions importantes au sujet d'un commerce qui pourrait te rapporter des droits considérables.

« Il te remettra une lettre de moi, afin que tu ne puisses pas douter qu'il est mon envoyé. C'est à toi de donner des ordres pour que lui et ses hommes puissent passer librement sur tes États, qu'ils traverseront par la route des Djawaras et du Foula Dougou, et qu'ils ne soient ni arrêtés, ni inquiétés en aucune façon.

« Salut.

« Le gouverneur,

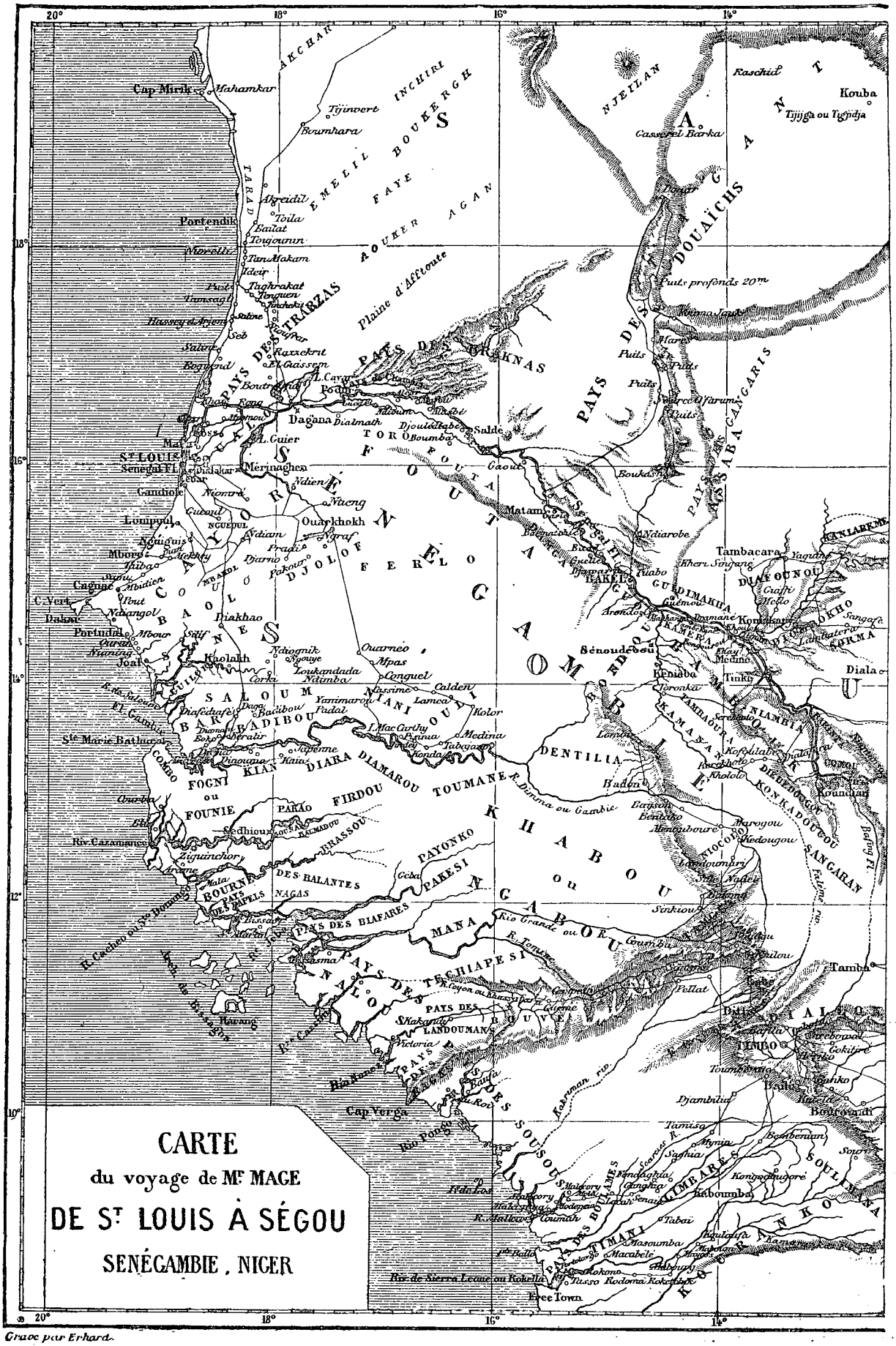
« *Signé :* L. FAIDHERBE.

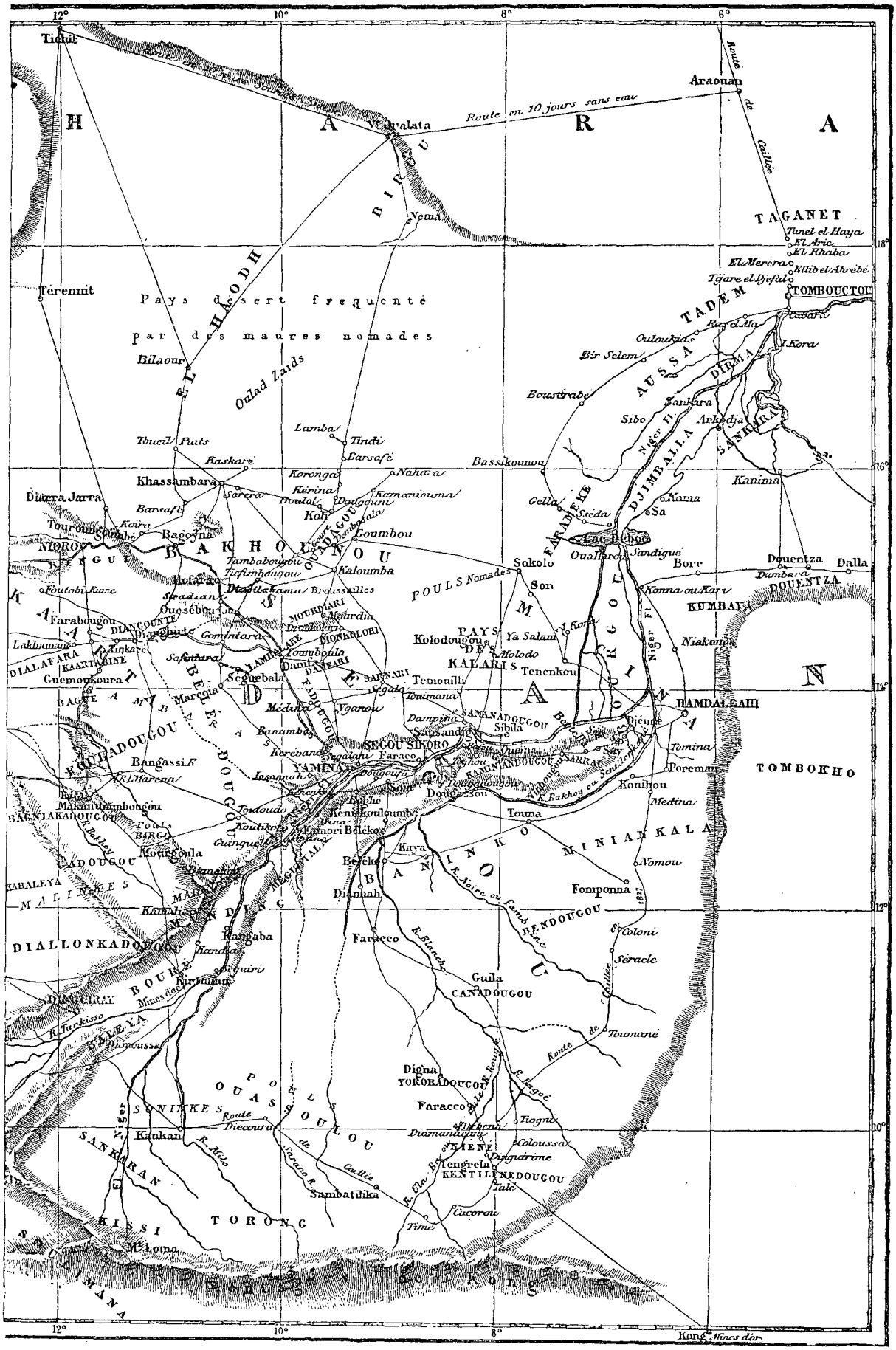
« Saint-Louis, le 30 juillet 1863. »

De Saint-Louis à Bakel. — Dernières instructions verbales du général Faidherbe. — De Bakel à Médine — Incident à Kotéré. — Le Sénégal entre le Félou et Gouïna. — Départ définitif de Médine, le 24 novembre 1863. — Manière de marcher. — La politique du Khasso, du Logo et du Natiaga. — Visite à Altiney-Séga. — Ascension d'une montagne. — Aspect du pays. — Route de Médine à Gouïna. — Accès de fièvre. — Campement à Gouïna. — Tentative de navigation au-dessus de ce point. — Insuccès. — Départ des officiers de Médine. — Renvoi du guide incapable. — Nous sommes seuls.

La baisse exceptionnelle des eaux dans l'année 1863 me fit partir un mois plus tôt que je ne l'eusse désiré. Le 12 octobre, ayant reçu le courrier de France, je partais sur la chaloupe canonnière *la Couleuvrine*, empor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


CARTE
du voyage de Mr MAGE
DE St LOUIS À SÉGOU
SENÉGAMBIE, NIGER
Cap Mirik
Portendik
St LOUIS
Dagana
Podor
Saldé
Matam
Bakel
Tambacara
Kéniaba
Sénoudebou
Kondakary
Timbo
Tamba
Boké
Cap Verga
Free Town
Rio de Sierra Leone ou Rokelle
Rio Pongo
Rio Grande ou Rio Nunez
R. Gambie ou Gambie
R. Sénégal ou Sénégal
R. Falémé
R. Kouranan ou Kouranan rio
R. Kogon ou Mussaya
R. Tominé
R. Cachéo ou St Domingo
Riv. Cazamance
Bissao
Gandiole
Mérinaghen
Ouarkhokh
Djiolof
Foutah Toro
Foutah Fero
Foutah Gaoul
Foutah Bondou
Foutah Djallon
Pays des Trarzas
Pays des Ouolofs
Pays des Ouolofs Gaol
Pays des Ouolofs Baol
Pays des Ouolofs Cayor
Pays des Ouolofs Walo
Pays des Maures Braknas
Pays des Maures Douaïchs
Pays des Maures Trarzas
Pays des Maures Abaganis
Pays des Maures Gangaris
Pays des Bambaras
Pays des Bambaras Kaarta
Pays des Bambaras Kamaby
Pays des Bambaras Kaméra
Pays des Bambaras Kamaoura
Pays des Bambaras Kiang
Pays des Bambaras Diara
Pays des Bambaras Diamarou
Pays des Bambaras Toumane
Pays des Bambaras Kiabou
Pays des Bambaras Kiabou ou Nabou
Pays des Bambaras Dentilia
Pays des Bambaras Niambia
Pays des Bambaras Diaffounou
Pays des Bambaras Diafounou
Pays des Bambaras Diokho
Pays des Bambaras Konkadougou
Pays des Bambaras Sangaran
Pays des Bambaras Sangarani
Pays des Bambaras Kaarta
Pays des Bambaras Kamaby
Pays des Bambaras Kaméra
Pays des Bambaras Kamaoura
Pays des Bambaras Kiang
Pays des Bambaras Diara
Pays des Bambaras Diamarou
Pays des Bambaras Toumane
Pays des Bambaras Kiabou
Pays des Bambaras Kiabou ou Nabou
Pays des Bambaras Dentilia
Pays des Bambaras Niambia
Pays des Bambaras Diaffounou
Pays des Bambaras Diafounou
Pays des Bambaras Diokho
Pays des Bambaras Konkadougou
Pays des Bambaras Sangaran
Pays des Bambaras Sangarani
Pays des Foulahs
Pays des Foulahs Bondou
Pays des Foulahs Toro
Pays des Foulahs Foutah Toro
Pays des Foulahs Foutah Fero
Pays des Foulahs Foutah Gaoul
Pays des Foulahs Foutah Bondou
Pays des Foulahs Foutah Djallon
Pays des Foulahs Bondou
Pays des Foulahs Toro
Pays des Foulahs Foutah Toro
Pays des Foulahs Foutah Fero
Pays des Foulahs Foutah Gaoul
Pays des Foulahs Foutah Bondou
Pays des Foulahs Foutah Djallon
Pays des Landoumans
Pays des Biafares
Pays des Balantes
Pays des Papels
Pays des Nagas
Pays des Bouvets
Pays des Soulimas
Pays des Soulimas Kimbaré
Pays des Soulimas Soulima
Pays des Soulimas Kankoran
Pays des Soulimas Kankoran Kankoran
Pays des Soulimas Kankoran Kankoran
Pays des Soulimas Kankoran


Tidut
Araouan
Route en 10 jours sans eau
Route de Caillié
H A R A
Tenenkou
Pays desert frequenté par des maures nomades
Oulad Zaids
Bilaour
Terennit
TAGANET
Tanel el Haya
El Aric
El Rhaba
El Mereca
Kilib el Drebe
Tijare el Djefal
TOMBOUCTOU
TADEMA
Raz el Ma
Ouloukia
Bir Selem
Boustrabe
AUSSA
DIRMA
Kora
Saukura
Sibo
Arkadja
SANKORA
Kanima
Bassikounou
Gelia
Sseda
Sa
Konia
DJIMBALLA
FARABEIH
Oualiaro
Sandigué
Bore
Douentza
Dalla
DOUENTZA
KUMBARI
Son
Sokolo
POULS Nomades
Kolodougou
PAYS DES KALARIS
Ya Salam
Molodo
Tencnkou
Niakunga
Temouilli
Segala
Toumana
HAMDALLAHI
Djénné
Sibila
Saysandi
SEGOU SIKORO
Tomina
Foreman
Konihou
Medina
TOMBOKHO
Touna
Nomou
Fomponna
MINIANKALA
Kaya
Bercko
Diamnah
Faracco
Guila
CANADOUGOU
Digna
YORORADOUGOU
Tiogni
Coloussa
Tengrela
KENTILENEDOUGOU
Sambatilika
Kankan
SANKARAN
KISSI
TORONG
Kong
Mines d'or
Farabougou
Guemenkoura
Lakhamane
DIALAFARA
Bagoyna
Khassambara
Dibra Jarra
Bilaour
Koira
Barsafi
Kaskare
Tindi
Lamba
Larsafé
Koronga
Nahuva
Kerina
Kamaniouna
Koli
Goumbou
Kaloumba
Broussailles
Mourdia
Dionkoloni
Gomintara
Safintara
Segnebala
Marcoia
Médina
Yganow
Banambo
Rerevanda
Bangassi
Makamdiamboucou
Pouli
BIRGO
Mouggoula
Kamadiassa
Rangaba
Kandara
Birtouma
Mines de fer
Pinroussa
Diecoura
Sambatilika
Time
Tucorou
Toumani
Route
Séracle
Coloni
Fomporna
Diamnah
Bercko
Kaya
Nomou
Medina
Konihou
Foreman
Tomina
Djénné
Sibila
Saysandi
Sokolo
Son
Bore
Douentza
Dalla
Kumbari
Konna ou Kara
Niakunga
Kolodougou
Ya Salam
Molodo
Tencnkou
Temouilli
Segala
Toumana
Hamdallahi
Tenengrela
Kentilenedougou
Digna
Yororadougou
Faracco
Guila
Canadougou
Séracle
Coloni
Fomponna

tant une partie de mon matériel (le reste avec mes laptots m'avait devancé) et les instruments que j'avais demandés en France et que le paquebot venait de m'apporter. C'étaient un baromètre, avec deux thermomètres, un petit sextant, un horizon à fluide, trois boussoles de poche, une montre à secondes, un chronomètre en or.

Il y avait aussi une boussole de nivellement, mais le volume, le poids de cet instrument, et le manque de moyens de transport, me forcèrent à le laisser à Bakel, où j'arrivai après avoir revu les divers postes échelonnés sur la rive gauche du Sénégal, Richard Toll, Dagana, Podor, etc. Débarqué à Bakel le 19, j'y passai quelques jours à chercher des chevaux et les ânes dont j'avais besoin. Pendant ce séjour, le gouverneur, le général Faidherbe, vint passer son inspection. Je reçus ses dernières instructions verbales, qui se résumèrent en ceci : « Partez le plus vite possible, marchez le plus rapidement que vous pourrez pendant que les chaleurs ne sont pas arrivées, et tâchez de gagner le Niger. » Puis, croyant peut-être que j'avais besoin d'un peu plus d'enthousiasme, il ajouta quelques-unes de ces paroles qui vont au cœur lorsqu'on l'a bien placé. Le lendemain il partait de Bakel, au bruit des salves d'artillerie de la terre et des bâtiments, et quelques jours après, le 26, je quittais aussi ce poste pour me rendre à Médine, dernière station française dans le fleuve, où seulement je pouvais organiser définitivement une petite caravane.

J'avais acheté à Bakel un cheval médiocre, petit, mais assez fort, le seul que j'eusse pu trouver, et que j'avais payé le double de sa valeur (248 fr.); malgré mon désir d'en procurer un au docteur, j'avais dû y renoncer, et lui donner le choix entre les deux chevaux achetés à Saint-Louis.

Douze ânes que j'avais pu me procurer m'avaient paru capables de porter tout notre matériel, dans lequel je comptais environ huit cents rations pour mes noirs, cinquante kilogrammes ds poudre, six cents cartouches, nos effets, les instruments d'observation, la pharmacie, etc., etc.

Pour ne pas fatiguer mes animaux, je fis transporter par le canot une grande partie de mon matériel jusqu'à Médine, et je me mis en route avec des animaux déchargés. Cela me permit de faire en moyenne dix lieues par jour et d'arriver à Médine le 30 octobre.

Si les eaux étaient trop basses pour permettre aux bâtiments à vapeur de remonter à Médine, leur crue était encore assez considérable pour nous créer des difficultés dans notre route par terre.

Le passage de la Falémé, où le courant est très-fort, ne put s'effectuer qu'à l'aide du canot que j'emmenais. Il en fut de même au passage du Dianou Khollé et à plusieurs autres marigots. La vase et la roideur des berges nous retardèrent et occasionnèrent des chutes quelquefois dangereuses. A Kotéré, hameau du Kaméra, un incident imprévu faillit mettre fin à notre voyage avant qu'il fût commencé.

Mes hommes, en arrivant, trouvant le chemin barré par la porte d'un lougan (champ ou jardin), voulurent la faire sauter[1]. Une vieille femme qui s'y opposa fut bousculée, et avant que j'eusse pu rétablir l'ordre, le village, en entier, sortait aux cris de la femme, assaillait nos hommes à coups de bâton, et leur arrachait leurs fusils. En vain le chef du village et moi nous cherchions à séparer les parties. La colère emportait tout le monde, et menacé moi-même d'un coup de poignard, bousculé à diverses reprises, j'eus besoin de faire appel à tout mon sang-froid.

Cette situation ne pouvait pas durer : en vain je recommandais à mes hommes de ne pas tirer, les Sarracolets[2] chargeaient leurs fusils et je voyais le moment où il ne nous resterait plus qu'à vendre chèrement notre vie, lorsque, par bonheur, je fus reconnu de quelques hommes du village, qui, en 1859 et 1860, avaient été placés sous mes ordres lorsque je commandais *la Couleuvrine* à Makhana. Ils s'unirent à moi et au chef et repoussèrent les jeunes gens du village, tandis que je réunissais les miens à l'aide de mon fidèle Bakary Gueye: on se rendit maître des animaux qui dévoraient le lougan, on les en fit sortir, et le calme se rétablit. Alors j'entrai dans le village avec M. Quintin et un laptot interprète; je me fis rendre les fusils sans aucune difficulté, puis je tançai vertement les gens du village sur leur brutalité, leur rappelant que la force était un mauvais moyen à employer contre nous; que si nous commettions un dommage à leur détriment, le commandant de Bakel était là pour leur rendre justice et les indemniser.

Le chef du village, qui s'était très-bien conduit, s'excusa et me pria de pardonner à ses administrés.

Le seul dommage réel fut la perte du verre du chronomètre cassé dans ma poche, sans doute par quelque coup auquel, sur le moment, je n'avais pas fait attention. Dorénavant cet instrument devait rester dans une boîte, et je ne pus l'utiliser que comme compteur à secondes.

A Médine, je m'occupai de la dernière installation de mes bagages, je pris des vivres, je disposai les charges des animaux, je fis emplette de quelques articles oubliés à Saint-Louis, et laissant M. Quintin chargé de préparer ces derniers détails, je me livrai à l'exploration du fleuve au-dessus des chutes du Félou au moyen du canot que j'avais apporté. Arrivé au pied de la cataracte on le transporta à terre sur sa charrette, et les mules le traînèrent dans le bassin supérieur.

La section du fleuve comprise entre les deux chutes du Félou et de Gouïna, avait été visitée par M. Pascal, sous-lieutenant d'infanterie de marine, en 1859, lors de son voyage dans le Bambouk. Avant lui, M. Brossard de Corbigny s'était rendu par terre jusqu'au Bagou Kho pendant l'hivernage de 1858. Moi-même, en 1860, j'étais allé par terre jusqu'à Gouïna, pendant la saison sèche. On disait à Bakel que M. Rey (ancien comman-

1. A cette époque de l'année la récolte du mil n'est pas finie et pour empêcher les animaux d'aller manger la récolte sur pied, on barre les chemins avec des épines à l'entour des villages.

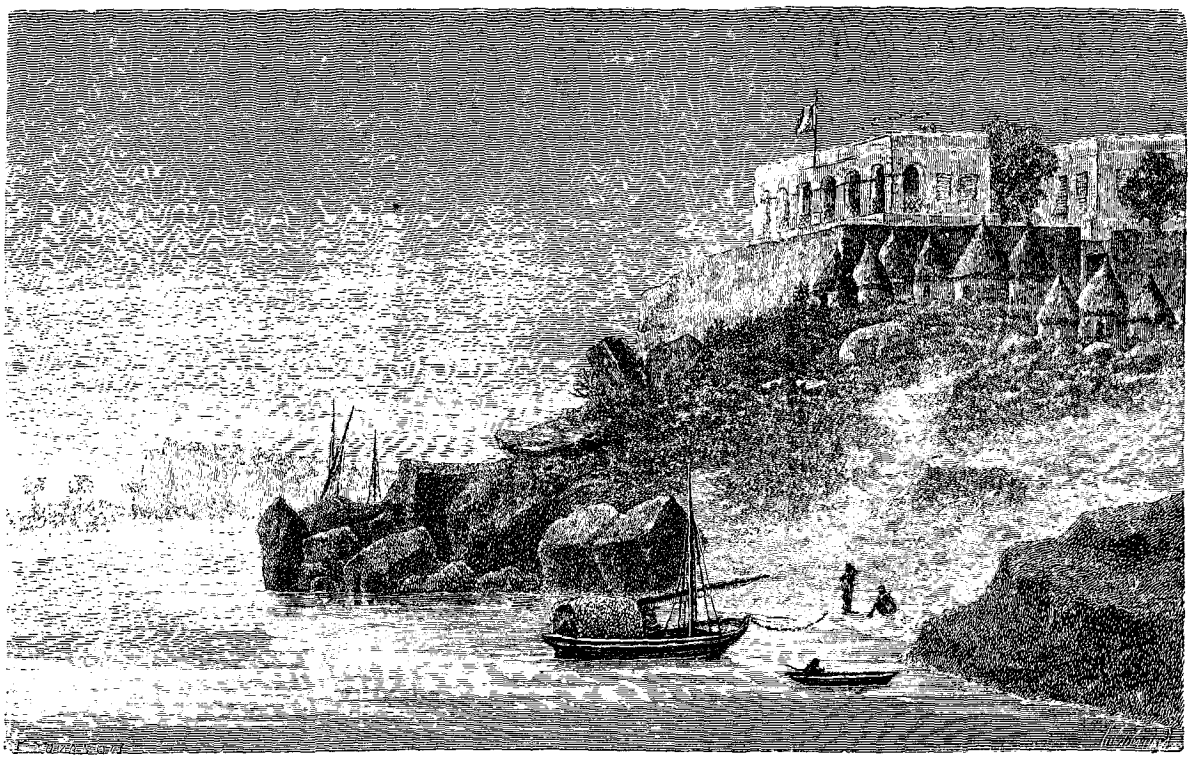
2. Les Sarracolets ou habitants du Kamèra sont de la race Soninké.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant de ce fort) s'y était rendu par eau en pirogue. Cependant, dès le premier jour, je fus arrêté par un barrage de roches. Le lendemain, j'en franchissais cinq; mais, arrêté par l'importance du sixième, je dus renoncer et revenir prendre un supplément d'équipage et de vivres. Dans cette première excursion, où M. Poutot, alors lieutenant du génie, commandant à Médine, m'accompagnait, j'avais dressé la carte du fleuve dans sa partie navigable. Dans ma deuxième tentative, où je réussis à remonter jusqu'au village de Banganoura, j'étais accompagné du docteur L'Helgoual'rh, chirurgien du poste. Nous ne rencontrâmes pas moins de onze barrages dont plusieurs nous obligèrent de porter le canot à bras par-dessus les roches. D'autres ne purent être franchis qu'à la touline[1]; d'autres enfin qu'en faisant mettre tout le monde à l'eau pour traîner le canot à bras dans les rapides, non sans difficulté et sans danger.

A Banganoura, la succession des rapides, la violence du courant, ne me permettant plus d'avancer, je débarquai et j'allai reconnaître la route par terre afin de m'assurer de la possibilité de transporter le canot au-dessus des chutes pour continuer nos explorations du fleuve. J'étais à environ une demi lieue de Gouïna; la route, simple sentier, traversait une colline rocheuse, deux petits ravins; mais avec le dévouement et l'adresse de mes laptots, je pouvais triompher de ces difficultés. Rassuré sur ce point, j'allai admirer et dessiner la superbe chute du fleuve, et je redescendis à Médine.

Ces deux excursions qui m'avaient pris cinq jours



Fort de Bakel. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

pleins, m'avaient laissé, en dépit de fatigues écrasantes, en très-bonne santé. J'avais dressé la carte exacte du fleuve de Médine à Gouïna. J'étais sûr de pouvoir continuer mon expédition en amont de cette chute. Mon enthousiasme ne faisait que s'accroître; mais aussi je redoublais de précautions pour surmonter toutes les difficultés que me faisait prévoir le transport d'un aussi fort matériel avec si peu d'hommes et de moyens.

Revenu à Médine, je renvoyai le canot à Banganoura, chargé de vivres, de sa charrette et de tout ce qu'il pouvait porter pour une navigation aussi délicate. Je confiai ce transport à Samba Yoro, qui avait fait les premiers voyages avec moi. Il appréciait toutes les difficultés de l'opération, mais c'était un homme entreprenant, et il n'hésita pas. Arrivé à Banganoura, il obtint du chef du village une case pour mettre mes provisions à l'abri, les confia à Déthié N'diaye qui resta à la garde du canot avec Sidy, et vint me rejoindre à Médine.

Je quittai définitivement Médine, le 25 novembre 1863, au matin. La veille, au soir, j'avais fait charger mes ânes et j'avais envoyé ma caravane camper à côté de la chute du Félou; je me ménageai ainsi une économie de temps assez considérable, car les premiers chargements et déchargements en route sont très-difficiles; les noirs y apportent le désordre qui leur est habituel; les avis qu'on leur donne sont à peine écoutés, les ordres mal exécutés, et les chargements sont à peine faits qu'ils tombent souvent à terre : c'est ce

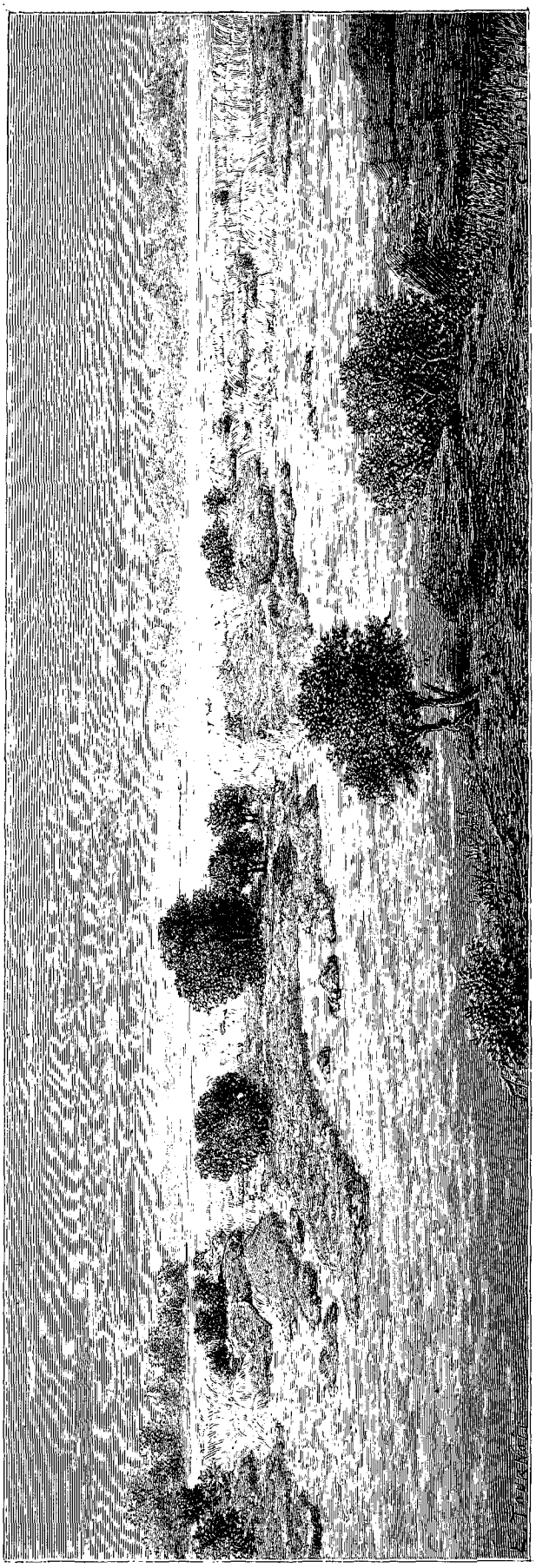
1. Opération qui consiste à faire tirer de terre le canot au moyen d'une corde légère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui nous arriva plusieurs fois pendant cette journée. Lorsque cet accident se produit, le mieux est d'arrêter immédiatement la caravane entière, car généralement il réclame un temps assez long, et lorsqu'on a peu d'hommes, les difficultés se compliquent. Pendant ces temps d'arrêt il arrive souvent que d'autres animaux mal chargés, trop ou trop peu, profitent de l'occasion pour se débarrasser de leurs fardeaux ou pour se coucher, et la marche est alors entravée pendant une heure. Peu à peu les hommes s'habituent, ils sanglent les bâts, balancent mieux les charges, brutalisent moins les animaux, qui n'en marchent que mieux, et, ainsi que je l'ai constaté, on arrive à faire de longues marches sans le plus petit arrêt.

Dans toutes ces occasions, il faut, je le répète, s'armer d'une patience à toute épreuve, d'un calme imperturbable. Les noirs se disputent, laissez-les faire, ils en viennent rarement aux coups; la langue est leur arme favorite, mais aussi comme elle travaille!

Malheureusement la patience et le calme n'étaient pas mon fort, et pendant les premiers jours je dépensai une telle somme d'irritation que je ne tardai pas à m'en ressentir. Dès les premiers pas, il se manifesta entre mes hommes des symptômes de jalousie et de désaccord qui, bien des fois par la suite, me créèrent des embarras et des ennuis. Les choses en vinrent à tel point que je fus obligé d'intervenir pour empêcher les voies de fait, et il advint plus d'une fois à mon intervention d'arriver trop tard. J'avais, en effet, avec moi des hommes d'élite, de grades différents, faisant tous le même service : ceux habitués au commandement étaient disposés à se faire servir par les autres, qui ayant une tâche personnelle égale à la leur, les recevaient fort mal. Puis, quelque jalousie, quelque médisance survenant, la discorde ne tarda pas à être dans mon équipage.



Les chutes du Félou. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

Je ne sais plus quel politique a dit : « Divisez pour régner. »

Cela peut être vrai, et avec des hommes capables de trahison, j'aurais eu à m'applaudir de ces dissensions; mais dans le personnel de mon escorte, elles ne pouvaient que me causer des difficultés continuelles.

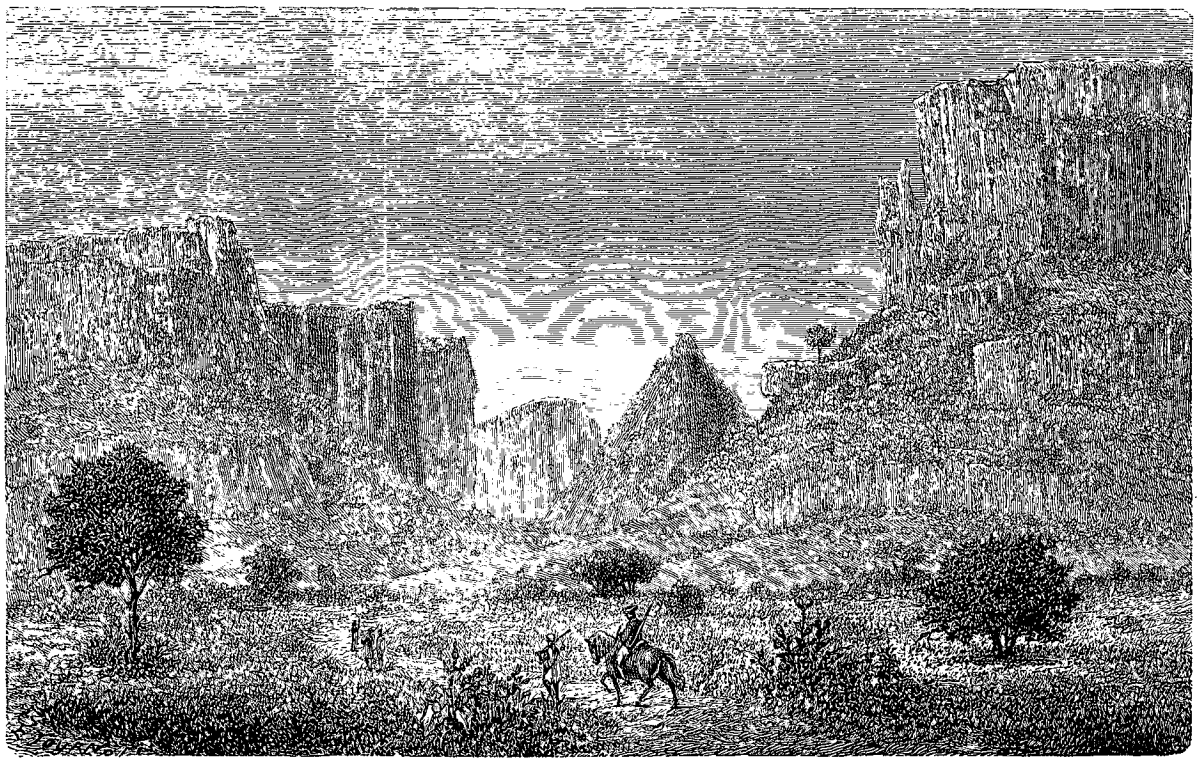
Lorsque je quittai Médine, Sambala, roi de Khasso, venait d'expédier une armée dans le pays. Suivant l'habitude des noirs, on avait fait grand mystère du but de cette campagne; mais, au moment de partir, j'avais à m'en préoccuper et j'avais fait tous mes efforts près de Diogou Sambala (cousin du roi) pour savoir de quel côté on se dirigerait. Il avait d'abord opposé à mes questions son ignorance; mais sur mes instances réitérées, il finit par me dire sous le sceau du secret qu'on allait dans le Dentilia. Ce renseignement était-il fondé ou n'était-il que la suite d'une duplicité bien commune chez les noirs et dont ils ne se montrent pas honteux quand on vient à les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

découvrir ? Le fait est que je le crus et que je partis sans défiance.

Cette expédition avait fait appeler à Médine les principaux chefs du pays qui devaient fournir des contingents à Sambala, en leur qualité d'alliés, et entre autres Altiney Sega, chef du Natiaga, et Nyamody, chef du Logo. Quoique le Natiaga et le Logo soient, à vraiment parler, des provinces du Khasso, que leurs habitants soient Khassonkés, et que Sambala porte le titre de roi du Khasso, ce serait une erreur de croire qu'il commande à toutes ces principautés.

Le gouvernement du Sénégal, voyant dans Sambala un allié, a fait tous ses efforts pour augmenter son pouvoir et lui donner une prépondérance sur ses voisins, mais il n'a pu triompher des errements du passé. Le Logo est devenu son vassal, mais non son tributaire, et Nyamody, son chef, a soin de se fortifier dans son village de Sabouciré, afin d'être à l'abri du caprice de ce chef dont nous avons fait un allié, que nous avons sauvé de la mort lors du siége de Médine, et qui aujourd'hui méconnaît nos services, sinon ouvertement, du moins dans ses actes privés et dans ses conseils secrets. Quant à Altiney Séga, lorsque El Hadj arriva dans le pays en marquant chacun de ses pas par le sang et l'incendie, il crut prudent de céder à l'orage, et, à la tête de sa bande, il alla s'offrir au prophète pour l'aider à accomplir son œuvre, abandonnant Sémounou, alors chef du Natiaga, qui fut obligé de fuir. Il resta ainsi à la tête des siens, conservant un rang relatif, jusqu'au moment où El Hadj entama sa lutte



Entrée de la vallée de Natiaga. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

avec le Ségou. Il revint alors, se disant autorisé par El Hadj à rentrer dans ses foyers, mais en réalité déserteur des rangs du prophète.

Comprenant que la déroute d'El Hadj, à Médine, en 1857, avait laissé entre nos mains la suprématie véritable du pays, ce fut au commandant de Médine qu'il s'adressa pour obtenir le droit de se réinstaller dans son village du Natiaga, qui appartenait autrefois à Mansolah ; puis, craignant peut-être une vengeance de Sambala, il alla s'établir dans une gorge naturellement fortifiée, où il fonda le village de Tinké, au pied de rochers qui sont de véritables défilés des Thermopyles. Lorsqu'il vint à Médine, appelé par Sambala, il me fit promettre d'aller le voir à mon passage à travers le Natiaga. Le gouverneur, croyant que ce chef avait conservé de bonnes relations avec El Hadj, avait donné l'ordre de le bien traiter, afin de le rendre favorable à nos intérêts et de compenser ainsi la malveillance évidente de Sambala à l'égard de notre voyage. Moi-même je me figurais que ce chef devait être un agent secret d'El Hadj, et, dès que je fus campé dans la plaine du Natiaga, voulant donner un jour de repos à mes hommes et en même temps m'assurer de ses forces, j'allai le voir. Ses contingents étaient partis de la veille ; il m'affirma qu'il ne savait pas de quel côté ils allaient. Il paraissait embarrassé et même avait tenté d'éluder ma visite, en se disant malade ; mais j'avais forcé l'entrée de sa maison, et il fut ainsi obligé de nous donner audience. Je lui conseillai la paix, la bonne entente avec tous ses voisins, et aussi de relever les nombreux villages détruits par la guerre, et particulièrement celui de Oua-Salla, sur le bord du fleuve, dont la position était admirable. Il me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

promit de s'en occuper dès le lendemain. Le voyant remis de l'espèce de crainte qu'il avait manifestée, je lui demandai un guide jusqu'à Bafoulabé. Il m'affirma qu'aucun de ses hommes n'était en état de me conduire, n'ayant pas fréquenté cette route depuis dix ans qu'elle était déserte. Néanmoins, dès le lendemain, il m'envoya un de ses Khassonkés. C'était là le remercîment d'un cadeau que je lui avais fait avant de rompre le palabre, cadeau bien mince, une simple calotte de velours brodée d'or, mais dont l'effet avait été puissant sur des gens vaniteux au delà de toute expression.

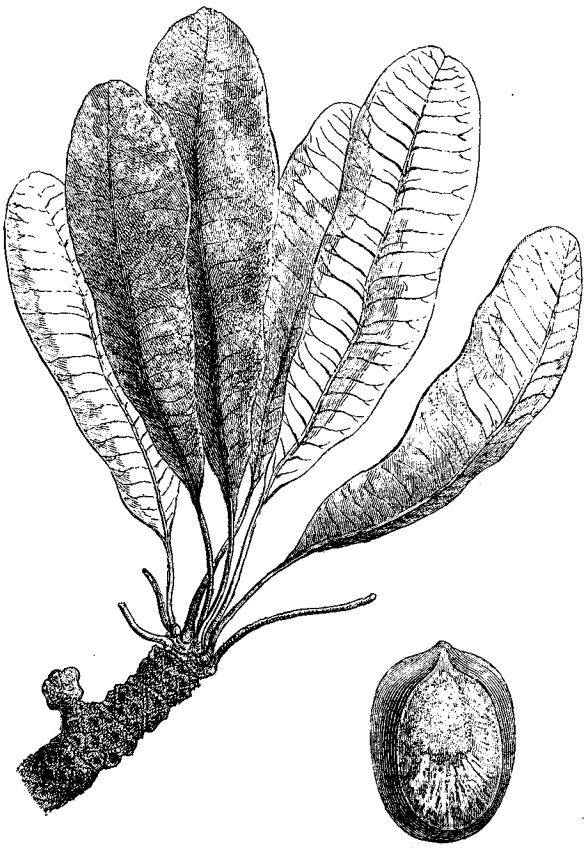
Le même soir je tentai l'ascension d'une haute montagne du voisinage dont je ne pus atteindre le sommet; après avoir franchi les plans inclinés, j'arrivai à une muraille verticale de plus de vingt mètres de haut, qui défiait toute escalade. J'avais de là une très-belle vue. Le fleuve dessinait les sinuosités de son cours entre Dinguira et nous, coupé par ses barrages et ses chutes étincelantes au soleil. La plaine magnifique du Natiaga, divisée par ses massifs montagneux et de nombreux ruisseaux, se déroulait au loin, et allait se perdre dans des gorges étroites, surmontées de pics nombreux. A mes pieds était mon campement; sur la droite, s'élevaient les monts si pittoresques du Maka Gnian; par derrière, plusieurs plans de montagnes échafaudées formaient un véritable décor féerique à l'horizon. Je ne pouvais me lasser d'admirer ce pays, où la Providence a semé ses biens avec une prodigalité peu commune. La terre y est d'une richesse incroyable; l'eau y abonde et y fournit des poissons succulents. L'or est à quelques pas au bout du défilé que je vois à ma gauche; le fer partout, sous nos pieds, dans la vallée et sur les pentes, et au-dessus de nous, dans les escarpements des hautes cimes; le fleuve abonde en chutes dont la puissance motrice serait incalculable; mais la main des hommes n'a rien fait de ce monde de richesses; les indigènes n'ont pas su seulement tirer de quoi se vêtir proprement. Les femmes sont à demi nues, leurs habitations misérables, leurs ustensiles grossiers, et leurs arts les plus avancés, la métallurgie et le tissage, sont encore dans l'enfance.

Telles étaient mes réflexions : en pensant que ces peuples, comme tous ceux de la Sénégambie, sont plus ou moins en contact avec les Européens depuis près de deux siècles, je me demandais par quelle révolution on pourrait les faire sortir de l'état où ils languissent, n'appliquant leurs forces et leur intelligence qu'au mal, c'est-à-dire à la guerre et au pillage.

Cependant il fallut m'arracher à mes pensées; le pic sur lequel je m'étais logé était exposé au grand soleil, et je commençais à ressentir quelques bourdonnements de mauvais augures.

Le lendemain 27, je fis charger les bagages et nous commençâmes de bonne heure notre marche sur Gouïna, où j'avais résolu de camper le même soir.

Notre court séjour à Mansolah, d'où je partais, m'avait démontré outre mesure l'intérêt qu'il y aurait pour nos traitants à venir acheter des arachides dans ce pays. Avec un canot disposé pour cela, on pourra, aux hautes eaux, les faire dériver, et aux prix où je les achetai, il y a d'immenses bénéfices à réaliser. En effet, dans une lettre que j'écrivais au gouverneur quelques jours après, je lui citai ce fait que pour quatre coudées de guinée, représentant une valeur de 2 francs 25, nous avions eu quatre boisseaux d'arachides, c'est-à-dire 50 kilogrammes environ de cette légumineuse, représentant une valeur de 15 à 20 francs dans les ports de France, et de 10 à 12 francs sur le marché de Saint-Louis.



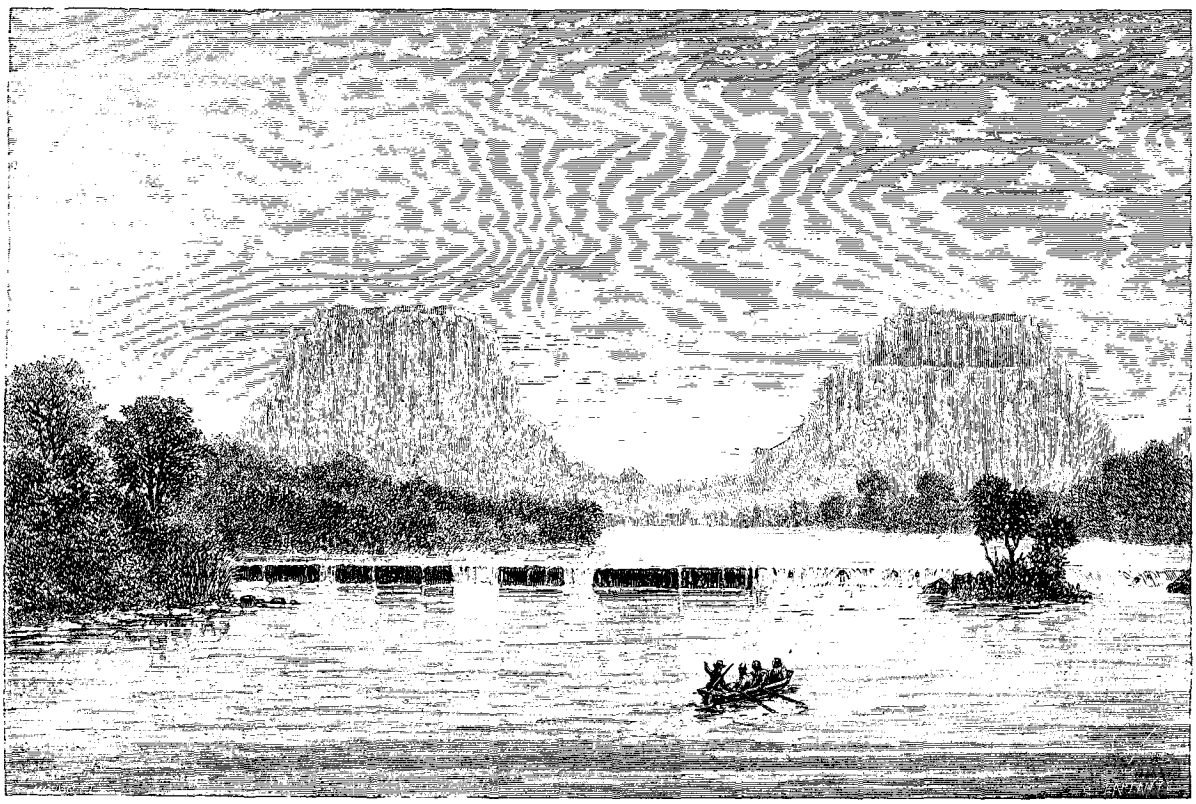
Feuilles et noix de l'arbre à beurre (*Bassia Parkii*).

De Médine à Mansolah, la route suit le bord du fleuve jusqu'à Dinguira, et dans cette partie le fleuve est à peu près dégagé des barrages. A Dinguira, on s'écarte du fleuve, qui alors n'est plus qu'une succession de rapides et de roches. En partant de Mansolah, notre route fut difficile; les chemins passant au milieu de rochers sont entravés par de très-hautes herbes, du milieu desquelles on voit bondir des gazelles, des antilopes, qui fuient avec la rapidité du vent, effrayant des bandes de perdrix et de pintades que leur vol lourd livrait souvent à nos coups. Chaque arbre près duquel nous passions était le refuge de bandes de perruches, fléau des champs qu'elles dévastent, et sur chaque rocher aboyait ou grimaçait un singe gris ou un cynocéphale. Mais toutes ces choses qui, en d'autres moments, eussent captivé mon atten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion, me laissaient froid ; ma tête alourdie se balançait sur mes épaules, le frisson me gagnait ; je ressentais, en un mot, tous les symptômes d'un accès de fièvre, et d'un des plus violents que j'aie éprouvés dans le cours de mon voyage. A travers les interstices d'un ciel à demi voilé, les rayons du soleil tombaient sur nous avec une lourdeur incroyable, et la difficulté de la route, qui m'obligeait à tenir constamment le cheval en main, venait ajouter à mon malaise. J'étais tourmenté d'une soif intense, et la végétation qui devenait de moins en moins touffue me laissait sans abri. Par trois fois pris d'étourdissements, je me laissai glisser de mon cheval et m'étendis à l'ombre de broussailles. Quelques gouttes d'eau de la gourde de l'un des officiers qui nous accompagnaient me ranimèrent ; mais il faut avoir passé par les fièvres du Sénégal pour comprendre ce que je souffrais. Enfin, après trois heures de marche dans ces conditions, j'arrivai au Bagoukho, torrent guéable en ce moment ; je le traversai et nous campâmes sur sa rive jusqu'à deux heures et demie. Ce temps d'arrêt me permit de prendre un peu de repos, et la fièvre se passa. Le soir, j'organisai mon campement dans un gourbi naturel formé par un arbre qui est sur le bord du fleuve, à deux cents mètres au-dessus de la chute de Gouïna.

Dès le lendemain j'envoyai tous mes hommes à Banganoura pour transporter le canot dans le bassin supérieur. Il fallut lui faire gravir une berge de dix-sept mètres presque à pic, puis, une fois sur son chariot, élaguer les arbustes, traverser deux ravins, et l'après-midi nous le lancions sur des eaux où jamais embarcation



Monts du Makagnian. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

européenne n'avait flotté et où je ne pense pas qu'on en voie flotter d'ici à longtemps. Jusqu'ici tout allait bien, sauf ma santé ; mais j'avais trop l'expérience des fièvres du Sénégal pour m'effrayer d'un simple accès, quelque violent qu'il fût. Aussi, quand vint le deuxième accès, je m'y attendais ; je m'étais déjà purgé ; le troisième fut tellement faible que je vis que la fièvre était enterrée sous le sulfate de quinine.

Néanmoins pendant deux jours je me sentis très-faible, trop faible même pour me mettre en route sous le soleil, et ne voulant pas perdre ce temps si précieux, je l'employai à remettre au net la carte du fleuve, à faire ma correspondance, à fixer la latitude exacte de Gouïna par plusieurs observations de hauteur méridienne du soleil, qui me donnèrent 14° 00′ 45″ nord, tandis que par estime, j'obtins, toutes réductions faites, 13° 3′ 14″ de longitude ouest.

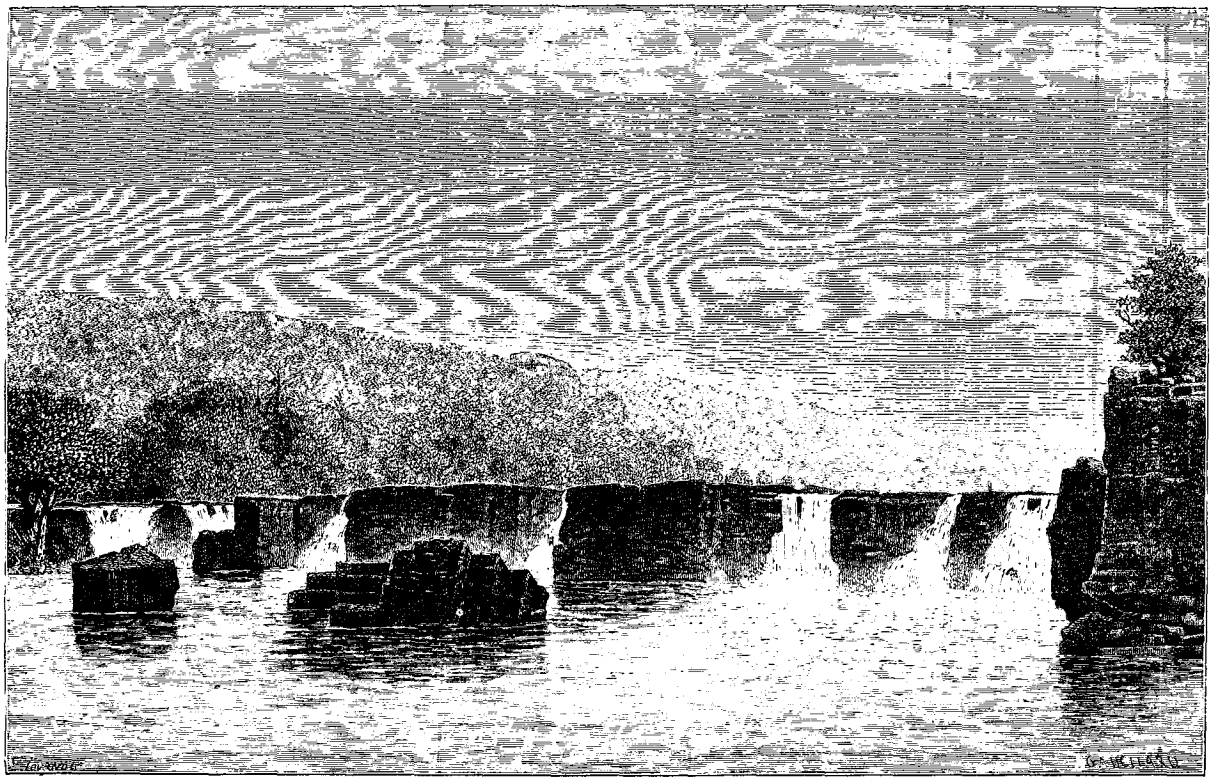
De ma première visite à Gouïna, en 1860, j'avais rapporté une vue assez exacte de la cataracte pendant les basses eaux. Cette fois je pus donner pour pendant à mon premier dessin une vue du même grand paysage pendant les hautes eaux. Gouïna présente alors un spectacle admirable. Le fleuve, large de cinq ou six cents mètres, tombe en nappes interrompues par quelques immenses blocs de rochers, tellement travaillés et criblés par les eaux qu'elles s'en échappent en mille filets élégants qui ajoutent autant au pittoresque de la scène qu'à la masse générale de la chute. La hauteur de celle-ci n'était que de 13 mètres 50 en ce moment ; elle atteint 17 mètres lorsque les eaux sont basses dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bassin placé au-dessous de la chute d'où elles s'échappent par une succession de rapides qui, sur un espace de 60 à 80 mètres, font encore une différence de niveau de plus de 4 mètres.

Pendant ce temps le docteur partait en canot avec les officiers de Médine, qui, m'ayant accompagné jusque-là, espéraient reconnaître Bafoulabé. Leur espoir devait être déçu : après avoir franchi trois petits rapides, ils furent arrêtés par une véritable chute d'eau et revinrent. Ils avaient reconnu l'emplacement de l'ancien village de Foukhara, point extrême du voyage de M. Pascal en 1859. Arrivé là, et voyant les guides refuser de s'avancer plus loin, de crainte d'être surpris par les talibés d'El Hadj, il avait dû revenir sur ses pas pour s'enfoncer dans le Bambouk[1]. Dépasser ce point était donc un progrès pour la géographie du Sénégal, et le gouverneur y attachait une telle importance qu'un jour où je lui exprimais le regret d'avoir si peu de ressources pour mon voyage, il me dit : « Mais faites ce que vous pourrez ; on ne vous demande pas l'impossible, et même n'allassiez-vous que jusqu'à Bafoulabé, ce serait déjà un résultat important. »

En voyant les mêmes obstacles qui avaient arrêté M. Pascal se dresser devant moi, et mon guide m'avouant qu'il ne connaissait de chemin que dans l'intérieur, tandis que j'avais à suivre le bord du fleuve pour



Cataracte de Gouïna (Sénégal), basses eaux. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

en étudier la navigabilité en canot, je me révoltai contre ces difficultés et, dès que les officiers de Médine, MM. Poutot et Bougel, eurent repris la route de leur poste avec leur escorte de tirailleurs sénégalais, je renvoyai ce guide et pris la route de Foukhara, bien décidé à ne reculer que devant l'impossible.

Le même soir je campai au premier barrage reconnu par M. Quintin, décidé à aller le lendemain au second. Et cependant les choses s'annonçaient mal : les hommes envoyés pour reconnaître les sentiers de terre et brûler les herbes ne parvenaient pas à les enflammer ; une mule venait déjà de succomber. Deux hommes ayant bu de l'eau d'un marigot, avaient été pris de vomissements assez violents pour leur faire rejeter des vers de l'estomac. Nous n'avions plus de guide ; devant nous était l'inconnu.

A quelle distance trouverions-nous des villages habités ? A quel parti appartiendraient leurs populations ? Comment nous recevraient-elles ?

Toutes ces questions étaient pendantes, et plus elles étaient menaçantes, plus mon courage s'exaltait, plus je m'affermissais dans la pensée d'aller en avant, quoi qu'il arrivât.

MAGE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Voy. la relation de M. Pascal, *Tour du Monde*, t. III, p. 39.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chute de Gouïna (Sénégal) pendant les hautes eaux. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL

(SÉNÉGAMBIE — NIGER),

PAR M. MAGE, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Départ de Gouïna. — Navigation entre Gouïna et Bafoulabé. — Mode de voyage par terre. — Chasse a l'hippopotame. — Marigot, limite du Khasso. — Marigot de Kétiou. — Un caïman depuis Gouïna. — Arrivée à Bafoulabé. — Journée pénible. — Sidy et Yssa à la découverte.

Le 1er décembre je quittai la chute de Gouïna, non sans serrer une dernière fois les mains des seuls Européens que nous dussions voir de bien longtemps.

A partir de ce moment nous étions face à face avec l'inconnu et le désert, car depuis Banganoura jusqu'à une journée au delà de Bafoulabé, je savais ne pas devoir trouver d'habitants.

Désormais nous étions seuls, car si dévoués que fussent les dix noirs de l'expédition, il ne pouvait y avoir entre eux et nous aucune communion d'idées, aucune intimité réelle. A nous donc, à nous seuls, de nous protéger, de nous soutenir dans nos faiblesses, de nous encourager dans nos moments pénibles, de nous soigner dans nos maladies.

Le 2 décembre, j'embarquai une partie de mes vivres dans le canot, et particulièrement de magnifiques giraumons que les noirs de Tamba-Coumba-Fara étaient venus me vendre pour un peu de poudre, et, pendant que M. Quintin, aidé de Samba-Yoro et de cinq hommes, se frayait avec les animaux une route par l'intérieur, je cherchai avec les quatre autres, à remonter par eau jusqu'au grand barrage reconnu depuis l'avant-veille. Rappelons, en quelques mots, la composition de la caravane au moment de ce départ : Deux officiers, dix hommes travaillant, deux mules, trois chevaux, quatorze ânes, cinq bœufs, dont un porteur. Quand quatre hommes étaient dans le canot, il en restait six pour conduire tous ces animaux. Alors nous attachions les mules et les chevaux en file ; un homme était mis aux bœufs, et les trois ou quatre restant con-

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

duisaient quatorze ânes. On conçoit qu'ils n'avaient pas de temps à perdre pour retenir les charges qui tombaient encore de temps à autre, surtout au passage de marigots à peine desséchés. Combien de fois, dans ces occasions, ne fûmes-nous pas obligés de mettre pied à terre pour aider au rechargement des bagages! Mais ce n'était pas tout : il n'y avait pas de sentier à travers ces herbes, hautes de dix à douze pieds; il fallait se frayer un chemin. On tombait quelquefois dans des fourrés de mimosas épineux, dont on ne sortait qu'au prix de quelques lambeaux de vêtements ou de peau. On conçoit que la marche ne pouvait être rapide; les tours et détours prenaient du temps. Souvent, en face d'une ravine, on était obligé de revenir sur ses pas pour aller tourner par l'intérieur; puis, on revenait au fleuve, et, après l'avoir suivi quelques instants, il fallait recommencer le même exercice.

Nous avions campé le 1er décembre, sur la berge de la rive gauche, en allumant de grands feux pour éloigner les bêtes féroces de l'intérieur et les hippopotames, dont le grognement sourd nous avait bercés toute la nuit. Ces monstrueux amphibies, troublés pour la première fois, depuis bien des années, dans les eaux où ils régnaient en maîtres, aiguillonnés maintenant par nos cris, nos avirons, par les décharges de nos carabines et blessés quelquefois, semblaient nous suivre à la piste. Nous campions d'ordinaire sur les plages de sable fin, qui leur servent aussi généralement de débarcadère quand ils vont la nuit au pâturage. Mais la même raison qui attirait leur troupe près de ces pacages nous les faisait choisir afin d'y trouver l'herbe nécessaire aux nombreux animaux de la caravane. Aussi, lorsque, conduits par l'habitude et par l'instinct, ils venaient pour atterrir, ils se trouvaient en face de nos feux, et leurs sourds grognements s'élevant des profondeurs du fleuve témoignaient de leur fureur de propriétaires évincés. Puis leurs têtes apparaissaient et respiraient bruyamment en soufflant de l'eau. Ces bruits, dans le calme de la nuit, mêlés aux cris lointains de l'hyène, à la voix imposante du lion, et aux mille soupirs d'une nature qui a bien sa grandeur, ne nous empêchaient pas de reposer. Et cependant, il faut bien le dire, l'inquiétude me travaillait. Bien qu'à vraiment parler les noirs n'eussent pas encore subi de privations, le changement de vie, l'énormité du travail que je leur imposais, semblaient les aigrir davantage, et, dans leurs rapports entre eux, je constatais chaque jour des symptômes alarmants. Aussi, sous le poids de ma responsabilité, je passai plus d'une nuit d'insomnie; par la suite, mon sommeil devint léger, et bien qu'entre mon compagnon et moi il y eût peu d'expansion alors, j'observais avec bonheur qu'en dépit de son calme il ne négligeait aucune des précautions indispensables pour une pareille vie. C'est ainsi qu'il couchait, comme moi, la main sur son revolver, et que le danger, soit qu'il provînt des hommes, soit qu'il vînt des animaux ou de toute autre cause, l'eût trouvé prêt à lui faire face.

Le 2 décembre, en quittant notre campement, à six heures cinquante et une minutes, notre canot passa entre la berge et une île longue, couverte de baobabs et de palmiers; le fleuve venait du Sud, et nous marchions avec une vitesse que j'estimai de 5 kilomètres à l'heure. A sept heures quatre minutes, je m'engageai dans un groupe d'îles, où je trouvai le fleuve barré sur toute sa largeur; il se brisait sur des roches visibles à la surface de l'eau, avec une vitesse de plus de sept milles. Je fis mettre les hommes dans l'eau, et là, traînant péniblement le canot sur des roches glissantes, tombant pour nous relever et retomber encore, nous recommençâmes ce que nous avions déjà fait tant de fois. Dans ces occasions, je le constatai avec bien du plaisir, tant que durait le danger, chacun y apportait un véritable courage, une obéissance passive indispensable, chacun de mes ordres était exécuté à la parole, quelquefois avec un véritable dévouement, car celui sur lequel pesait, par exemple, le canot tout entier, entraîné parfois par la violence du courant ou par suite de la chute d'une partie des hommes, courait danger de la vie, et un faux mouvement pouvait faire chavirer le canot et perdre les vivres, accident bien grave dans un pays où on ne peut les renouveler. Après ce barrage, nous en franchîmes un insignifiant; puis un autre assez difficile, mais dans lequel je pus faire haler le canot, avec une cordelle. La différence de niveau y était de quatre-vingts centimètres, et la violence du courant sur le rapide devait être de dix nœuds au moins. Enfin, après une navigation difficile, dans laquelle, de minute en minute, je relevais la direction du fleuve, la vitesse, les montagnes environnantes et les marigots, nous arrivâmes au grand barrage qui était le but de la journée. Ce barrage, dont je pris un lever, a deux mètres cinquante centimètres de chute.

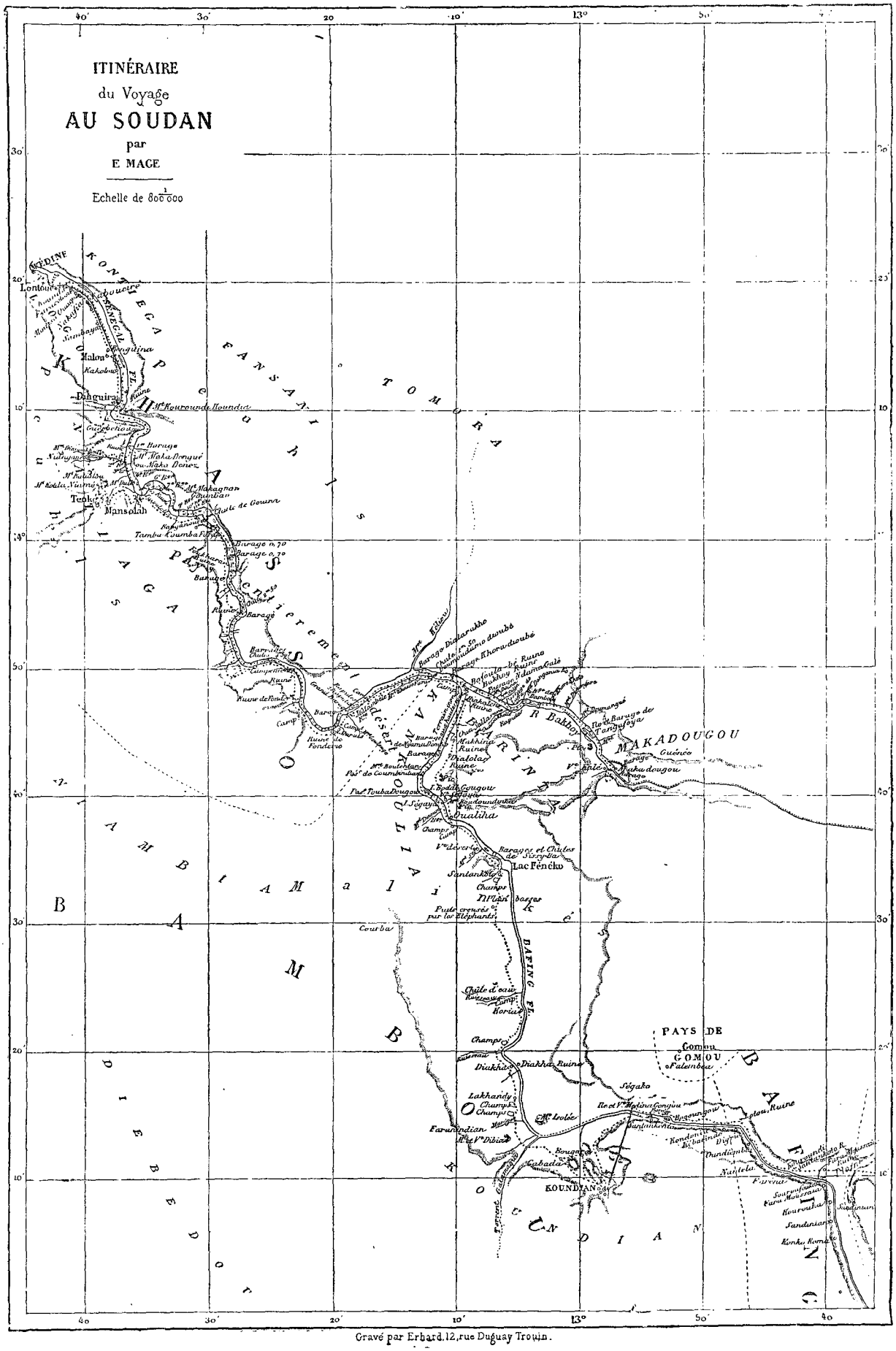
Une chaussée part de la rive droite et ferme presque entièrement le cours, ne laissant qu'un canal de vingt-cinq à trente mètres de large, dans lequel se précipitent les flots torrentueux, dont les lames, de plus d'un mètre d'élévation, se brisaient sur des rochers dont les têtes seules paraissaient au milieu de flots d'écume. Ce canal a près de deux cent cinquante mètres de long; sur la gauche, en le remontant, on trouve une autre chute, bien plus rapide, mais formant une série de petits bassins étagés, et dont le volume d'eau est bien moins considérable. C'est par ce passage que je fis hisser le canot, d'échelons en échelons, jusque sur le bassin supérieur, après avoir préalablement transporté son chargement à bras dans le lieu que j'avais choisi pour camper sur la rive gauche, en face du plus fort du courant.

En cet endroit, le fleuve varie en largeur totale de cent cinquante à deux cents mètres.

Ce récit de l'emploi de nos deux premières journées est applicable, à quelques intermèdes près, à toutes celles qui suivirent sur le parcours du fleuve qui ne présente qu'une série de barrages et de chutes jusqu'à son confluent avec le Bakhoï.

Le 3 décembre, nous avions remarqué que les montagnes de la rive gauche se rapprochaient du fleuve au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


ITINÉRAIRE
du Voyage
AU SOUDAN
par
E MAGE
Echelle de 1/800 000
KONTEGA
FANSALA
TOMORA
Lontoudi
Dabguira
Mansolah
Tenko
Tamba Coumba Fl.
Barrage n.7o
Barrage n.7o
Barrage
Ruine
Ruine de Fondève
Pal.s de Coumbanbam
Pal.s Foubadougou
Foulitha
Lac Fénéko
Sansankoro
Champs
Diakhi
Diakhi Ruine
Courbari
Pieds arrachés par les Eléphants
Chûte d'eau
Horiré
Champs
Diakhia Ruine
Lakhandy
Champs
Champs
Farandian
Cabada
KOUNDIANG
Sigako
Ruine
Kondiambé
Dundiambé
Nafelé
Sandanian
Kinko Koma
Kouroulia
Sourcé Coulée
Fara Mourou
Sandanian
Kinko Koma
PAYS DE
Gomou
GOMOU
Falembou
MAKADOUGOU
Guéréa
Makadougou
R Bakhoy
Barrage de Tangouya
Ruine
Ruine
Ruine

point de venir s'y baigner en un endroit situé à moitié route. La montagne, étagée en gradins de couleur rouge et noire, découpée par les massifs d'arbres qui sortaient de toutes les crevasses, était littéralement couverte de singes à tous les étages; sur toutes les fentes horizontales, ils étaient établis les uns contre les autres; les arbres pliaient sous leur poids, et, à notre passage, ils nous saluèrent par des gambades incroyables et des aboiements forcenés. En affirmant que ce quartier général ne renfermait pas moins de six mille cynocéphales, je ne crois pas exagérer.

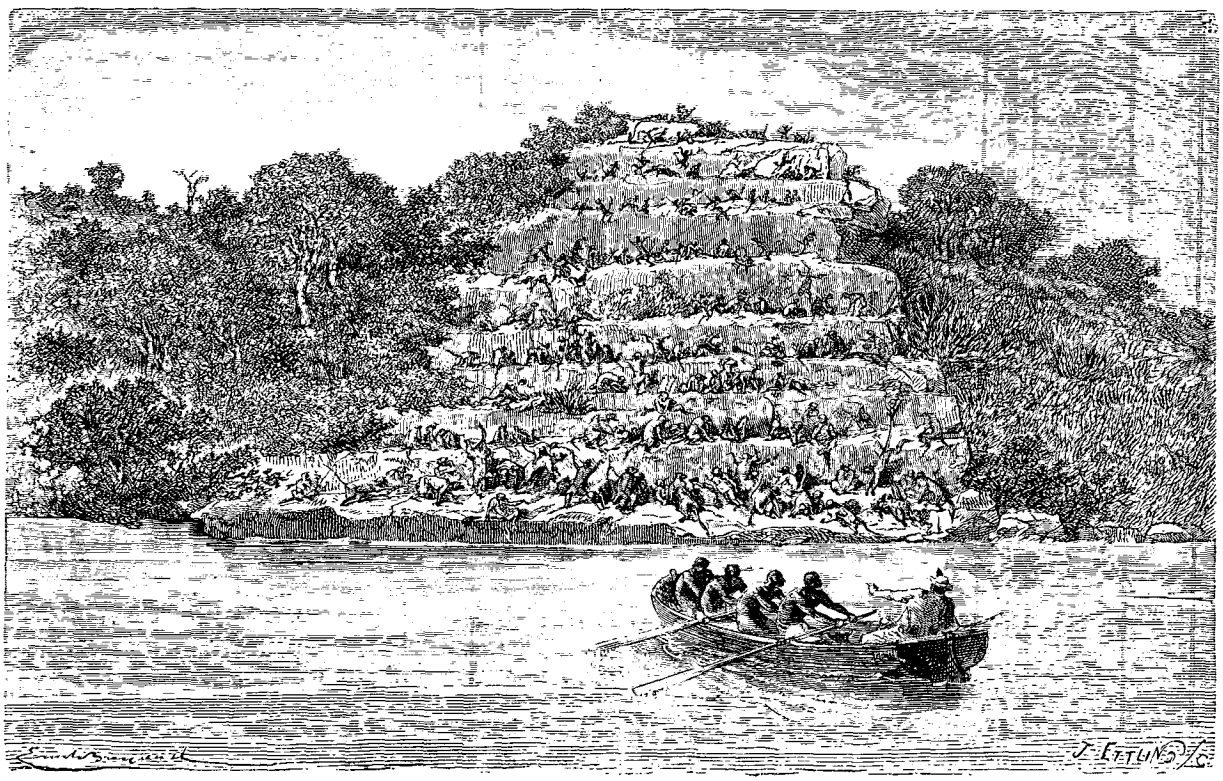
Derrière cette montagne était un marigot profond qui



Deuxième barrage au-dessus du Félou. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

devait offrir un passage difficile; je m'étais donc décidé à accompagner le convoi dans cette partie, où d'ailleurs j'avais dressé le cours du fleuve. Le soir, pour en faciliter la marche, je fis transporter par le canot un chargement de matériel; pendant ce temps, avec quelques hommes, je faisais allumer des feux dans les herbes sèches, afin de dégager la route.

Quand vint l'heure de rentrer les animaux, on cher-



La montagne aux Singes. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

cha les bœufs qu'on avait mis au pacage; mais ce ne fut que très-tard et non sans de longues inquiétudes qu'on parvint à les trouver; ils s'étaient couchés dans des herbes épaisses et hautes de quatre à cinq mètres. Puis le canot eut du retard; enfin, à sept heures du soir, on entendit la chanson des latpots dans le lointain, puis des détonations, et à huit heures nous étions tous réunis.

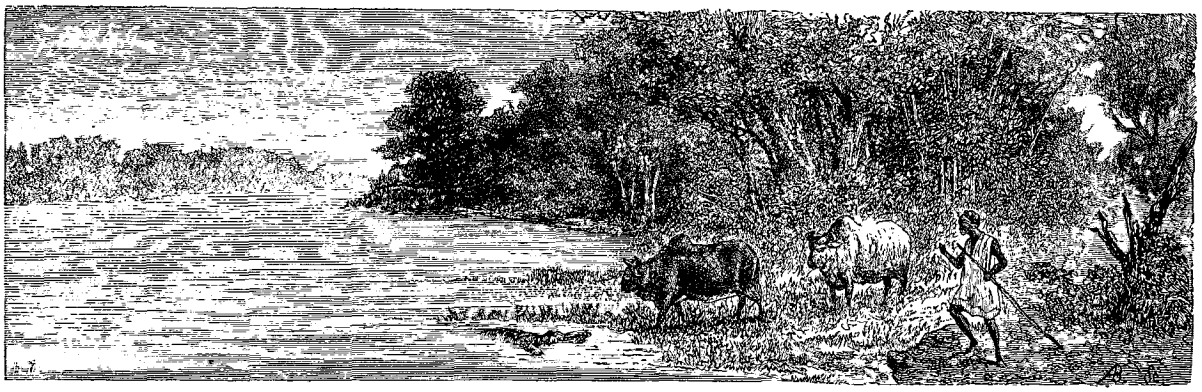
Le canot, à son retour de nuit, avait été littéralement cerné par les hippopotames; on les touchait des avirons, et on ne s'en était dégagé qu'à coups de fusil. Ces animaux, d'ailleurs, sont plus effrayants que ter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

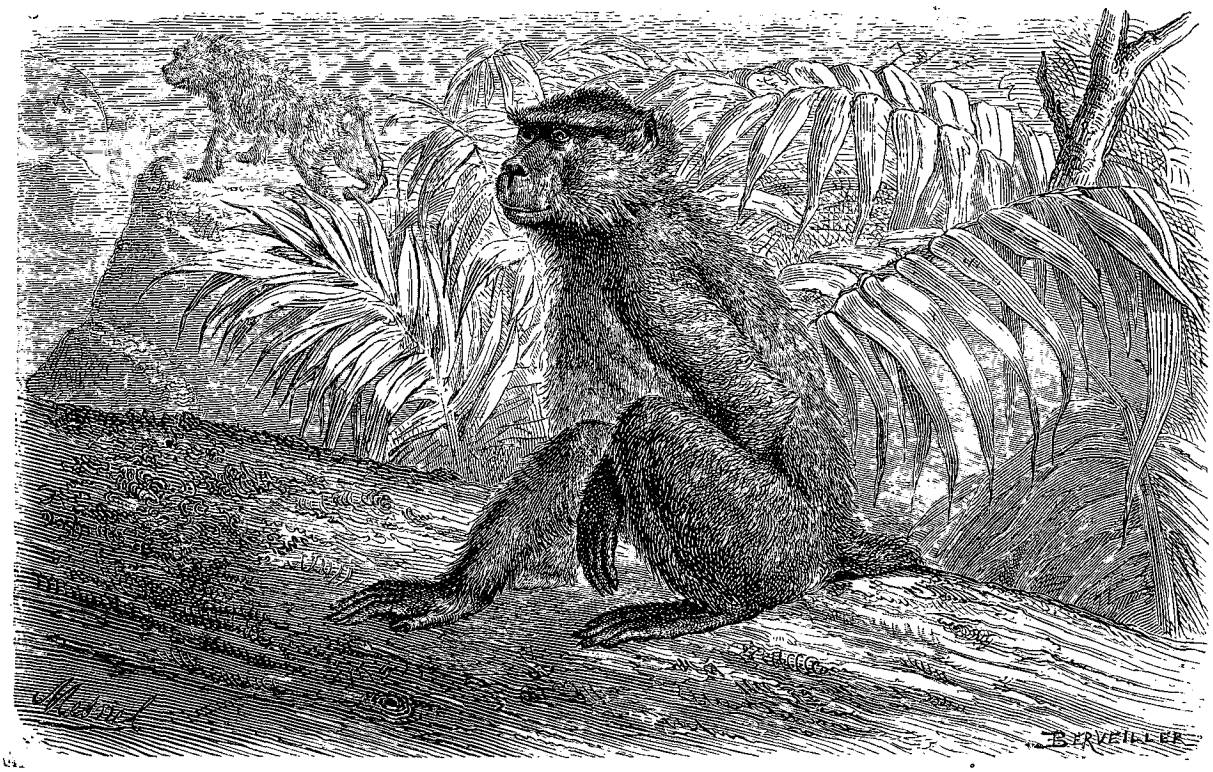
ribles, et bien qu'ils m'aient souvent poursuivi, ils ne m'ont jamais attaqué.

Le 4 décembre, après une nuit très-humide, en dépit des feux que nous avions allumés, nous nous réveillâmes couverts de rosée : il était cinq heures et demie; les hommes étaient engourdis et hésitaient à entrer dans l'eau. Néanmoins je fis charger le canot et les animaux, et à sept heures deux minutes, le canot glissait sur le fleuve; nous le suivîmes en serrant la berge d'aussi près que possible.

La route était horrible. De temps à autre apparaissait un bout de sentier impraticable, indiquant l'entrée et la sortie de quelque ancien village ruiné par les guerres d'El Hadj et dont des soubassements de cases démolies indiquent seuls aujourd'hui la place. Le reste du temps, malgré les feux allumés depuis deux jours, on ne pouvait passer qu'à grand'peine à travers les épines. C'est ainsi que nous parvînmes à la montagne du palais des singes, à neuf heures et demie, en constatant l'impossibilité de noter la route.



Caïman essayant de saisi un bœuf. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.



Cynocéphales du Senégal. — Dessin de Mesnel d'après nature au Muséum d'histoire naturelle.

Un peu avant cette montagne, nous eûmes à passer un marigot encore vaseux ; des traces de lion toutes fraîches témoignaient de sa présence à peu de distance; dans le fond du marigot, tous les singes s'étaient réfugiés dans une montagne circulaire, dont ils occupaient tous les étages. J'étais descendu le premier dans le marigot, et ayant mis pied à terre, à cause de la rapidité des berges, je marchais avec précaution pour ne pas être surpris par le lion qui me guettait peut-être. Lorsque j'arrivai en vue de la montagne, un concert semblable à celui d'une meute en chasse, mais d'une meute immense, me salua. J'étais déjà de mauvaise hu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meur, à cause des difficultés sans cesse croissantes de cette route. Bafoulabé semblait s'éloigner de moi comme à plaisir. Ces animaux hurlant, gambadant, m'exaspérèrent ; je pris une carabine, et je tirai dans un groupe ; j'en vis un tomber, et, en un clin d'œil, les autres se précipitant, l'enlevèrent, et la montagne fut déserte. Il nous fallut alors gravir la berge opposée. Elle était tellement roide que la plupart des charges tombèrent. Nous eûmes alors à nous frayer un chemin dans les anfractuosités de la montagne. Nous apercevions sur le fleuve le canot nageant contre le courant. Mais ce ne fut qu'après bien des tours et détours, tenant les chevaux par la bride, et après les avoir vus s'abattre plus d'une fois, que nous parvînmes au bas de la montagne.

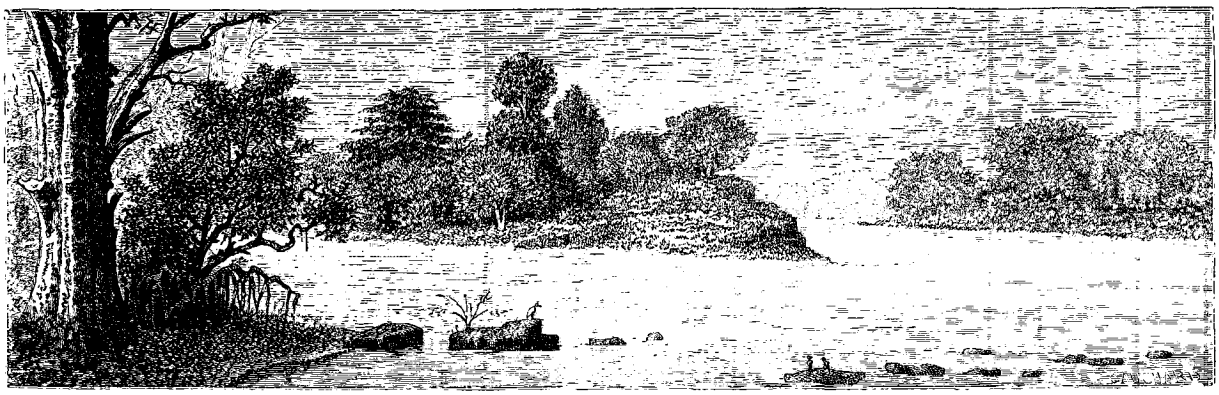
J'allai immédiatement camper sur la berge, guidé par le bruit d'une chute d'eau.

Lorsque nous eûmes hissé le canot dans le bassin supérieur, très-peu profond en cet endroit, nous fûmes surpris par le spectacle très-curieux d'une bande d'hippopotames à demi plongés dans l'eau et n'ayant pas assez de fond. Les vieux se précipitèrent aussitôt dans les eaux profondes ; mais un jeune, voulant suivre sa mère, se trouva à ma portée, et je lui logeai trois balles de revolver dans la tête. Bien que son sang coulât, il atteignit un instant sa mère ; mais, sans doute épuisé, il la quitta et fut entraîné par le courant dans le rapide.

Je me souviendrai toujours de ce qui se passa : la mère, s'élevant par un effort incalculable, découvrit la moitié de son corps, et voyant son petit emporté par le flot, s'y jeta avec une incroyable rapidité ; elle l'atteignit sur la crête du torrent, à l'endroit où il se précipite, et ils roulèrent ensemble dans la chute pour ne plus reparaître.

Il y avait, dans ce spectacle de dévouement d'une mère à son petit, quelque chose qui nous attendrit tous, même les noirs de l'expédition, ce qui ne les empêcha pas d'aller à la recherche des deux amphibies, dont ils espéraient vainement se faire un régal.

Dans ce voyage, bien que j'y aie vu et côtoyé plus d'hippopotames que dans tout le cours de mes autres



Pointe de Bafoulabé. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

pérégrinations en Afrique, il ne m'a jamais été donné d'en *goûter*. Je suis cependant à même de parler de la qualité de cette viande, dont j'ai mangé une fois en Cazamance. Elle ressemble à celle du bœuf ; la texture en est plus grosse, mais c'est une bonne nourriture ; quant à la graisse, en dépit des éloges que lui donnent d'autres voyageurs, elle m'a toujours paru avoir un goût un peu rance.

En amont de cette chute, nous pûmes faire environ six lieues en embarcation sans trouver d'obstacles à la navigation. Le fleuve se resserrait, s'encaissait entre deux murailles verticales d'une espèce de grès noir. Les différentes assises de ces pierres étaient horizontales ; l'eau filtrait à travers et suintait par toutes les fissures ; il y avait des endroits où elle formait de petites cascades Dans les fentes horizontales, un nombre prodigieux de pigeons sauvages, gris, à l'œil rouge, avaient élu domicile. Nous y aperçûmes aussi quelques poules d'eau et des rats gris (le surmulot).

Néanmoins, cette espèce de canal était d'un aspect triste ; nous étions dominés des deux côtés par les berges noires, verticales, unies comme au cordeau, sur lesquelles ne se voyait aucune végétation. Le courant était très-fort, et une illusion d'optique, dont je n'ai pu me rendre compte, nous faisait paraître la surface du fleuve comme un plan incliné très-prononcé ; tellement qu'il me fallut faire appel au raisonnement, et me souvenir que des pentes de quelques minutes rendent un fleuve innavigable, pour ne pas appliquer une fausse appréciation à cette partie du cours du Sénégal.

Après avoir reconnu un lieu de campement pour le lendemain, nous rentrâmes, car la nuit s'avançait ; elle nous surprit même, car nous ne parvînmes qu'à grand'peine à écarter les hippopotames. Craignant ensuite d'être entraîné par le courant près de la chute voisine de notre campement, je fis atterrir à environ cinq cents mètres au-dessus. A cet endroit, la plage était formée de cailloux énormes, roulés, recouverts par la dernière crue du fleuve d'un limon verdâtre très-glissant, ou unis comme une glace ; on eût dit du verglas. La nuit était très-noire ; pour parcourir le demi-kilomètre qui nous séparait du camp, nous mîmes près d'une heure et fîmes chutes sur chutes, dont quelques-unes assez malheureuses pour occasionner de fortes

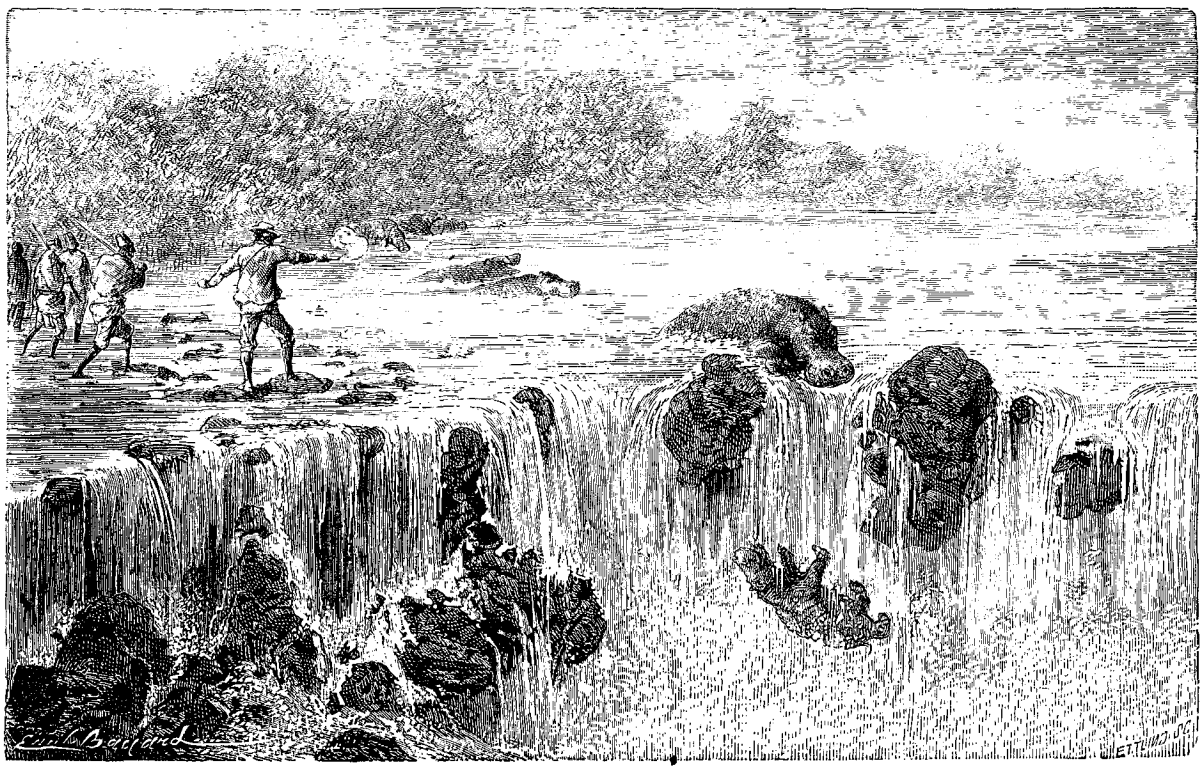
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contusions. Nous rentrâmes moulus et découragés : car le cinquième jour, depuis notre départ de Gouïna, était arrivé, et nous avions acquis la conviction que nous ne verrions pas Bafoulabé ce jour-là, et qu'il y avait encore d'autres barrages devant nous.

Le 5 décembre, j'envoyai le canot porter un chargement à environ quatre lieues, puis, à son retour, nous partîmes pour nous rendre à ce nouveau campement. La route par terre fut moins difficile que d'habitude ; nous campâmes vers quatre heures et demie, et on s'occupa de brûler les herbes. En cet endroit la montagne baignait sa base dans le fleuve, et, devant nous, on entendait le sourd grondement d'un nouveau barrage.

Pendant la nuit, notre feu s'éteignit, et les hippopotames sortirent à moitié de l'eau ; mais en voyant tant de monde, ils se rejetèrent dans le fleuve, et leur bruit réveilla une partie des hommes.

Les journées du 6 et du 7 furent employées à traverser, à grand renfort de bras et de touline, une série de rapides que je désigne sous le nom de barrages de Malambèle, village ruiné dont nous retrouvâmes des traces sur la berge et sur les bancs du fleuve. Le courant était violent et l'opération fort délicate, les berges étant loin d'être unies comme un chemin de halage. Il arriva même, à un moment où trois des hommes allaient tourner une roche, que le quatrième, qui s'arc-boutait pour maintenir le canot, fut entraîné et tomba à l'eau. Aussitôt le canot vint en travers et fut entraîné avec la rapidité d'une flèche. M. Quintin et moi étions seuls dans l'embarcation. Je tenais le gouvernail ; nous essayâmes d'armer l'aviron pour redresser le canot, mais la force du courant ne le permit pas.



Chute du Sénégal dans le Bambouk (le 4 décembre). — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Nous descendîmes le rapide, et voyant que nous allions directement nous briser sur les roches, je n'eus qu'une ressource, ce fut de me jeter en dehors du canot, pour *étaler*, comme disent les marins. Le choc fut bien diminué de violence, et nous pûmes arrêter et reprendre l'opération.

Le 7, après de rudes labeurs, j'écrivis sur mon carnet ces mots :

« Au milieu de ces fatigues, un caïman a essayé d'attraper nos bœufs pendant qu'ils buvaient. Depuis Gouïna, c'est le premier que nous voyions ; serait-ce un indice que les barrages sont terminés et que nous approchons enfin de Bafoulabé ? »

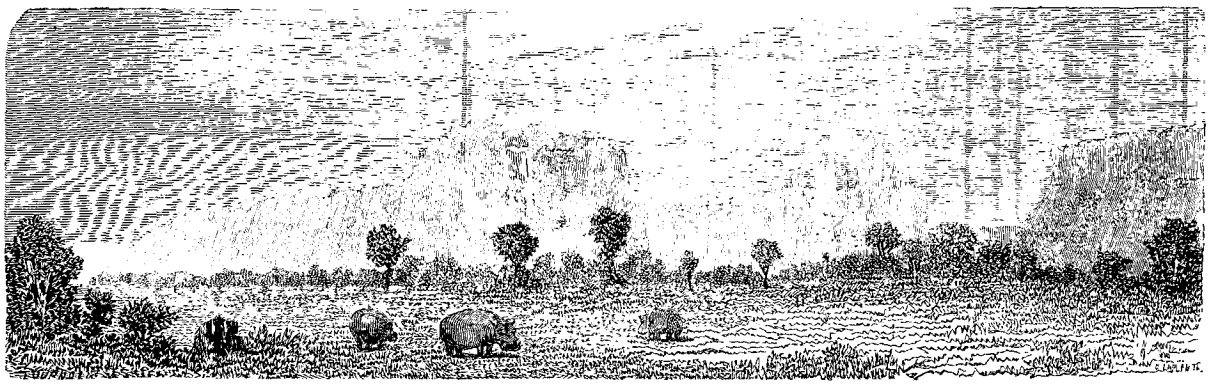
En dépit de cet espoir, nous eûmes encore trois barrages à franchir, dont un présentait une chute vertical d'un mètre cinquante centimètres.

Enfin, le 9 décembre, je partis en canot, et, après avoir reconnu un dernier barrage qui devait présenter peu de difficultés, j'aperçus devant nous le fleuve se séparant en deux branches : c'était son confluent avec le Bakhoy, c'était Bafoulabé ! J'atterris sur la rive, et je remontai à pied par des sentiers d'hippopotames, jusqu'à ce que je pusse bien voir cette pointe tant désirée.

Il était temps, au reste, que cette bonne nouvelle vînt ranimer le courage de nos hommes, car les choses allaient mal. Sous l'empire de la fatigue, les caractères s'aigrissaient de plus en plus ; une animosité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

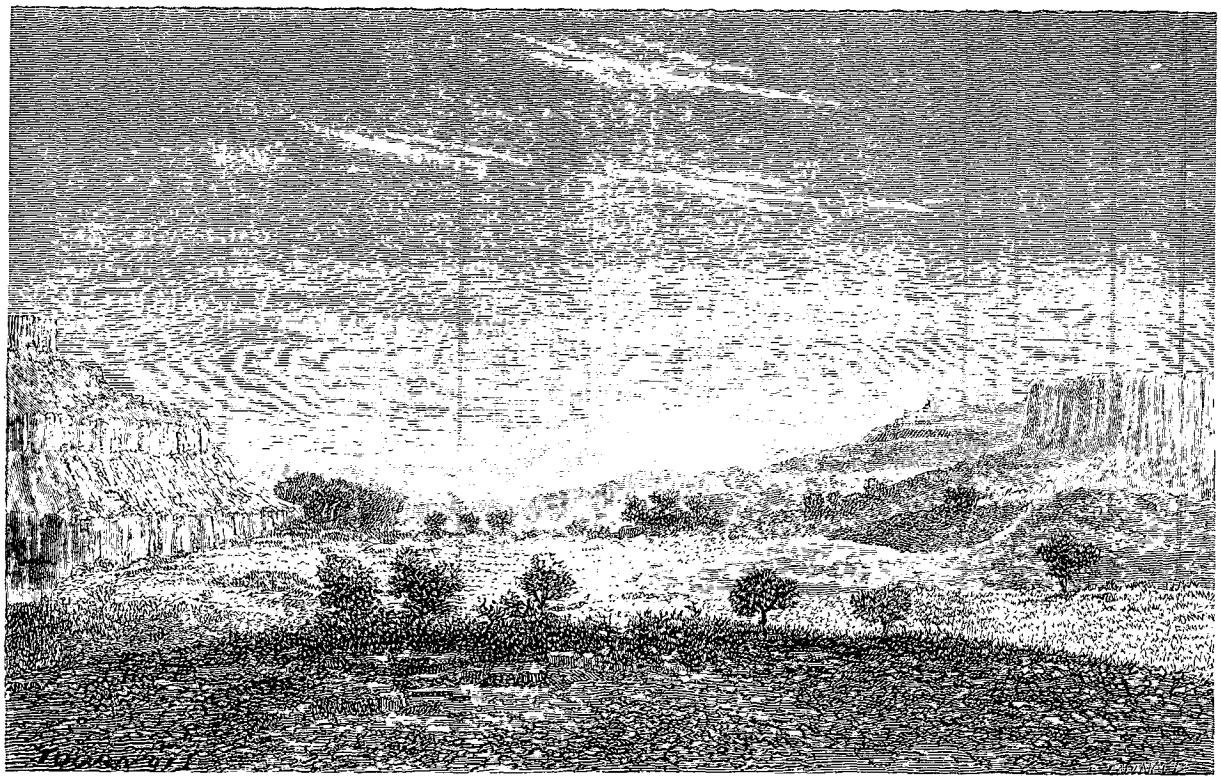
croissante s'était déclarée entre Samba Yoro, capitaine de rivière, et Bakary Guëye, mon homme de confiance, que je me savais dévoué. Les choses étaient arrivées à tel point que j'avais dû intervenir pour les empêcher de se battre, et mettre Bakary en faction, seule punition que je pusse infliger. En dehors de cela, Bara, un de mes hommes les plus courageux et les plus habiles, venait de se blesser cruellement. Dans un barrage, au moment où il supportait tout le poids du canot, il avait glissé dans un de ces trous désignés, au Sénégal, sous le nom de baignoires, dont les bords, travaillés par les cailloux roulés et les eaux, sont souvent tranchants comme un couteau, et il avait une entaille profonde à la jambe.



Montagnes du Bambouk. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

Mamboye, sergent de tirailleurs que j'employais surtout à terre, était attaqué de fréquents accès de fièvre, et la plupart des hommes avaient, par suite de travaux alternatifs dans l'eau et dans les broussailles épineuses, les jambes très-endommagées.

Le 10 décembre, vers neuf heures et demie, je me trouvais sur le bord du fleuve, près de l'embouchure du Bafing. Voyant le canot devant nous, je cherchai à le rejoindre, et je tombai alors dans un fourré d'épines, véritable labyrinthe, dont je ne pus sortir qu'en laissant des lambeaux de vêtements aux branches, avec force épines dans ma figure et dans mes mains ensanglantées. Un peu plus tard, j'étais dans des herbes hautes de neuf à dix pieds. Voyant bondir devant moi deux magnifiques antilopes, j'armai mon revolver pour tirer, mais mon ardeur cynégétique se calma sous le rugissement d'un lion qui, à dix pas, se dressa dans les herbes où il était tapi et peut-être en chasse. La mule que je montais m'emporta,



Montagnes de Bafing : Vue prise de Firia (voy. p. 30). — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et alors je laissai aux épines d'autres morceaux d'habits avec la moitié de la coiffe de mon chapeau, trop heureux de n'être pas poursuivi par le superbe roi de ces forêts.

Entre onze heures et midi, je hélais, pour la quatrième fois, lorsqu'on me répondit ; j'étais à côté du canot. Une demi-heure après, Bara arrivait avec le docteur. J'avais déjà commencé, à coups de couteau de chasse, à élaguer les broussailles pour faire un campement. A une heure et demie, les hommes arrivèrent ; mais un âne manquait, ainsi que la peau de bouc contenant les effets de Mamboye. Samba Yoro et Alioun étaient à la recherche de l'âne. A deux heures, Alioun arriva sans avoir rien trouvé ; à trois heures, ce fut le tour de Samba Yoro, rendu de fatigue. Je fis alors partir tout le monde, et, pendant ce temps, une de nos mules rompit sa corde et s'échappa, suivie de deux chevaux.

Enfin, à sept heures du soir, tout le monde arriva



Racine Tall, chef des troupes d'El Hadj, à Koundian (type de Toucouleur) (voy. p. 26). — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

on avait retrouvé la charge de l'âne, la mule et les deux chevaux ; mais l'âne manquait.

La mule avait repris le chemin de Médine, et plus d'une fois elle nous joua le même tour par la suite.

Après une journée comme celle-là, on a besoin de repos, et cependant le 11, au matin, on repartait à la recherche de l'âne égaré et de la peau de bouc contenant les effets de Mamboye. A onze heures on avait retrouvé l'un et l'autre. Le reste de la journée fut employé à installer des branches pour faire sécher de la viande, à nettoyer le camp, et à mettre de l'ordre dans nos bagages. Puis, ayant trouvé, en rôdant aux alentours, des traces fraîches d'individus qui se préparaient à prendre le miel d'une ruche, et sans doute avaient fui au bruit des coups de fusil dont nous accompagnions souvent notre marche, il fallut songer à la prudence ; je fis disposer autour de notre campement une haie d'épines au milieu des herbes, de manière à former une défense à l'abri de laquelle nous eussions pu tenir tête à une centaine d'hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Puisqu'il y avait traces d'hommes, leurs demeures ne devaient pas être loin : aussi, dès le 12 décembre, je fis partir Sidy avec Yssa à la recherche d'un village. Sidy était Khassonké et devait se trouver en pays de connaissances ou de parents ; je l'avais chargé de donner partout l'assurance de mes intentions pacifiques, de dire que je venais voir le pays, et au besoin commercer, mais que j'avais des forces suffisantes pour me faire respecter au besoin.

Pendant que ces messagers remplissent leur mission, je me reposais à Bafoulabé, où je n'étais pas installé sans un vif plaisir.

J'avais déjà abordé l'inconnu, je n'avais pas entamé mes marchandises, et j'avais parcouru quarante lieues de fleuve inexploré, enfin remonté ou franchi par terre trente barrages ou chutes d'eau.

Tentative d'exploration sur le Bakhoy. — Maka-Dougou et son chef cupide. — Souvenir de Mongo-Park. — Les envoyés de Diango, chef de Koundian. — Voyage à Koundian. — Réception. — Soupçons. — Koundian, sa position, sa forteresse. — Départ. — Passage du Bafing. — Marche vers l'est.

D'après les renseignements que j'avais pris, la route directe de Bafoulabé au Niger aurait dû suivre le Bakhoy, affluent du Niger qui vient le rejoindre en cet endroit, apportant ses eaux blanches (*Ba* eau, *Khoy* blanc), aux eaux limpides du Ba fing (*Ba* eau, *fing* bleu ou noir), d'où le nom de Bafoulabé, littéralement les deux rivières.

Je me dirigeai en canot de ce côté jusqu'à Maka-Dougou, petit hameau malinké, situé dans une île du fleuve au milieu de fertiles lougans. Le village véritable est Kalé, situé sur la rive gauche. J'étais rentré dans le Bambouk ; aux Pouls mêlés de Malinkés qui forment la population du Khasso, du Logo et du Natiaga, avaient succédé les Malinkés purs. M. Pascal, qui avait déjà, en 1859, fait une exploration dans le Bambouk, n'avait pas eu à s'en louer. Trente ans auparavant, leur cupidité avait fait échouer l'expédition du major Gray. Je n'étais pas sans quelques appréhensions sur l'accueil qui m'attendait. Aussi avais-je laissé mes bagages en arrière dans les broussailles, sous la garde de quelques hommes, et bien m'en prit. Nous fûmes d'abord très-bien reçus par Diadié, le chef du village qui, selon l'usage, nous logea chez son forgeron. Quand, après une nuit sous ce toit hospitalier, où nous fûmes dévorés de moustiques, nous voulûmes nous éloigner, nous eûmes à subir un quart d'heure de Rabelais, dont je me souviendrai longtemps. Mais je ne me laissai pas intimider, et je dis à ce brave homme de m'envoyer un de ses gens de confiance, que je lui ferais un cadeau, mais que j'étais venu les mains vides et que je n'avais rien à lui donner. Quand il vit que je ne m'émouvais pas plus que cela, il en prit son parti, rabattit de ses prétentions et nous nous quittâmes en bons termes.

Ce chef est le fils de celui qui reçut Mongo-Park, venant de Oualiha ; il s'en souvient encore, et me montra de l'autre côté du fleuve une montagne dont le célèbre voyageur avait fait l'ascension. J'y voulus faire un pèlerinage, et j'y montai par une pente très-rapide, comme toutes celles des montagnes de ce pays ; le sommet est un plateau très-peu accidenté, sur lequel la végétation est sensiblement la même que dans la plaine. J'apercevais de là le Bakhoy venant de l'est-sud-est, où il se perdait entre deux chaînes de montagnes qui ne paraissaient pas beaucoup plus élevées que celle où je me trouvais (quatre-vingts à cent mètres) ; vers l'ouest, je voyais un défilé qui conduit à Oualiha. En redescendant, nous prîmes un mauvais chemin, et bientôt nous fûmes obligés de descendre le long d'une muraille verticale, nous aidant des racines et des interstices des pierres. Je faillis m'y casser le cou, car une des pierres ayant cédé sous ma main, je restai suspendu par l'extrémité des doigts de la main gauche, et presque au même instant, le docteur fut en danger de tomber du haut de la montagne, par suite d'un accident douloureux et subit : en trébuchant, une paille lui était entrée dans l'œil. Le même soir, je rentrai à mon campement, bien décidé à ne pas m'aventurer sur cette route sans une protection sérieuse ; je savais que je devais être près d'un village soumis à El Hadj, et j'aimais mieux me remettre entre les mains de ses talibés que d'aller affronter de village en village la cupidité des Malinkés.

Je restai vingt jours à Bafoulabé, dressant le plan de la pointe, recherchant les matériaux de construction qui abondent à l'exception de la chaux. Pendant que je me livrais à ces travaux, je reçus une ambassade de Diango, chef à Koundian pour El Hadj, et qui me faisait sommer d'évacuer le pays de son maître si je n'étais pas venu pour le voir. C'était là ce que j'attendais ; j'avais enfin affaire aux Toucouleurs, et l'avenir de mon voyage allait se décider.

Je fis force questions et je finis par savoir que Koundian était une vraie forteresse du sein de laquelle une véritable armée commandait à tous les pays malinkés soumis à El Hadj, et pillait les autres à discrétion. Diango, le chef de ce point militaire, était un esclave d'El Hadj et ne demandait qu'à me bien accueillir.

Son envoyé se présentait fort bien ; c'était un Tall (famille Toucouleur de Torodos à laquelle appartient El Hadj Omar). Il n'avait pas plus de 1 mètre 60 centimètres de haut, était maigre et avait la figure énergique et cruelle ; longtemps employé chez un traitant de Podor, il était devenu général en chef de l'armée de Koundian. Son escorte comprenait six cavaliers montés sur de bons chevaux, quoique petits, et une trentaine d'hommes à pied.

Fidèle à mes habitudes de prudence, je lui offris de partir avec lui pour Koundian, mais de laisser mes bagages, disant qu'il était nécessaire que je m'entendisse avec Diango sur la route à suivre. Je remontai encore, en dépit de nombreux barrages, le Bafing en canot jusqu'à Oualiha, village malinké, près duquel je fis établir mon campement dans les broussailles et je partis avec le docteur et deux hommes.

La route de Oualiha à Koundian longe le fleuve à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

petite distance et vient fréquemment le rejoindre. Elle ne présente qu'une difficulté sérieuse : c'est le passage de deux marigots; l'un près de Koria, l'autre, torrent très-rapide, le Galamagui [1], un peu avant Koundian. Après avoir franchi ce torrent, on est presque de suite au village de Kabada. Là, notre guide, Racine Tall, nous dit qu'il allait nous quitter pour aller prévenir Diango de notre arrivée, et il nous conduisit à un autre village un peu à l'est de celui-là, nommé Bougara. Ce fut là, qu'après de longues heures d'attente, nous vîmes approcher Diango à la tête de trois compagnies de fantassins, devant lesquelles une centaine de cavaliers se livraient à la fantasia la plus brillante, tandis que le tabala battait lentement la marche. Cette marche se bat en frappant un coup sec suivi à long intervalle de deux coups rapprochés. Le tabala est, on le sait, une grande demi-sphère en bois, recouverte d'une peau de bœuf tendue et sur laquelle on frappe avec une pomme de caoutchouc du pays, emmanchée d'un manche flexible. Diango couvert d'un burnous rouge, coiffé d'un turban noir, montait un cheval mené en main par quatre esclaves à la tête et quatre à la queue; un nombre considérable de marabouts [2] et de talibés le suivait.

Son accueil fut cordial, mais empreint d'une défiance dont je me rendis compte en apprenant que Sambala, le roi de Médine, venait d'envoyer piller un de leurs villages par son armée.

Sambala n'ignorait pas que j'étais en voyage; il avait même prédit à mes hommes qu'avant Bafoulabé, nous serions tous morts, et c'était peut-être dans l'intention de nous susciter des obstacles qu'il avait fait cette expédition; car Sambala, qui a eu sa famille massacrée en partie par El Hadj, qui a été assiégé par ce dernier, et qui nous a vus en guerre avec lui parce que nous soutenions les Khassonkés, ne peut accueillir favorablement nos tentatives de rapprochement avec le prophète; rapprochement dont le premier résultat serait d'interdire toute razzia aux chefs intermédiaires et de leur enlever ainsi une source importante de revenus.

Néanmoins le témoignage du général Racine, auquel j'avais fait voir mes bagages, et la franchise de notre démarche qui nous livrait entre ses mains, triomphèrent de ses défiances, et Diango nous emmena coucher à Koundian.

J'y passai trois jours, puis je revins trouver mes hommes et nous prîmes de nouveau cette route, la seule praticable pour aller à Ségou.

J'étais convenu avec Diango qu'il me donnerait un guide pour me conduire à Ségou, en passant par une route directe et sans difficultés, en moins de quinze jours. C'est cette route que je vais décrire en partie.

Koundian est la quatrième station que j'aie déterminé en latitude astronomique et par la hauteur méridienne du soleil. Voici le résultat de ces observations :

	Latitude observée.	Longitude estimée.
Gouïna.....	14°00′45″ nord.	13°30′14″ ouest.
Bafoulabé.....	13°48′27″	13°09′46″
Oualiha, camp.....	13°39′53″	Id.
Koundian.....	13°08′57″	12°58′22″

La ville se compose de la forteresse et d'un village don les cases sont en partie maçonnées, mais couvertes presque toutes en paille.

La forteresse est un carré régulier de 160 mètres de côté, flanqué de seize tours, dont deux contiennent des portes : l'une, située à l'est, sert à la circulation; l'autre, située dans une des tours de l'ouest, est toujours fermée. Cette muraille a de huit à neuf mètres de haut, sur un mètre cinquante centimètres d'épaisseur à la base; elle est en pierres maçonnées avec du pisé, et chaque année on la crépit en terre. Il ne nous a pas été permis d'en visiter l'intérieur; mais elle contient, outre la maison d'El Hadj, dans laquelle il a une femme, et que gouverne Diango, l'habitation de la plupart des *sofas* (esclaves guerriers) et d'une partie des talibés. Tout alentour s'étend une plaine dans laquelle on ne pénètre que par quatre défilés bordés de hautes montagnes. Cette situation présenterait une grande difficulté, même à l'attaque de troupes régulières. Le pays est riche en mil et en or, mais il n'avait plus de bestiaux, car, à la suite de la guerre, il y a eu disette et l'on a tout mangé. Aussi le cadeau d'un bœuf que me fit Diango était-il princier.

En somme, Diango était un Malinké, et les instincts rapaces de sa race se décelaient à chaque instant. Je lui fis un cadeau, il en parut mécontent; mais quand il vit que sa colère ne m'effrayait pas et que je le menaçais de son maître, lui disant qu'il pouvait prendre, mais que je ne donnerais pas, il devint petit garçon, et il m'extorqua petit à petit du sel en assez grande quantité, des pièces de guinée, etc., etc.

D'autres côtés, on venait m'obséder de demandes. Les griots et les griotes venaient faire de la musique et danser; les chefs venaient mendier l'un un pantalon, l'autre un *boubou;* les malades pleuvaient au docteur qui voyait s'épuiser sa pharmacie et qui tomba malade de fatigue. J'avais eu moi-même la fièvre à la suite d'un bain froid. Il fallait sortir de là. Je sommai donc Diango de me donner le guide promis et fis fixer l'heure du départ.

Le 9 janvier, Diango à cheval venait m'accompagner à petite distance, et en me quittant me remettait en signe d'amitié une petite boucle d'or, d'environ douze grammes (36 francs). Je lui donnai en ce moment et de bon cœur une calotte de velours brodé en soie et m'éloignai, heureux d'être débarrassé de tous ces mendiants et d'être enfin en route.

Diango m'avait assuré qu'il avait reçu des nouvelles d'El Hadj, depuis quelques jours; il disait que je le trouverais à Ségou. Je voyais ma mission presque rem-

1. Ce torrent, énorme dans les hautes eaux, est une défense de la place de Koundian. En 1857 l'armée d'El Hadj s'échappant de Médine, dut le traverser à la nage et plusieurs centaines d'hommes y périrent.

2. Les marabouts sont les gens qui sont censés savoir l'arabe et lire le Coran.

Les talibés sont leurs élèves, dont El Hadj a fait des soldats.

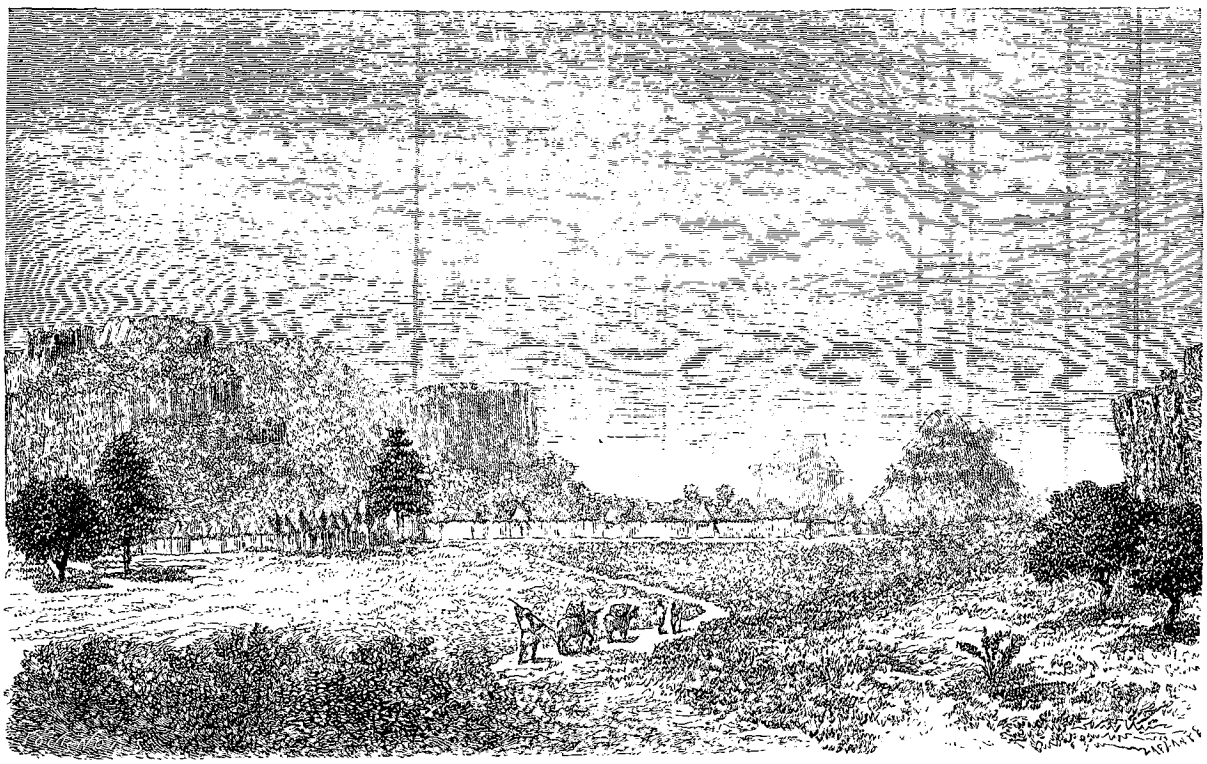
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plie et je croyais, alors, avoir franchi les plus grandes difficultés de la route.

En quittant Koundian, nous remontâmes au nord, pour aller rejoindre le Sénégal ou Bafing que nous devions traverser en cet endroit (la route directe à l'est, offrant des difficultés impraticables à des animaux chargés et même à des cavaliers à cause des montagnes qui la sillonnent); nous vînmes ainsi, le soir, rejoindre le fleuve en face de Médina Gongou ou île de Médina, ainsi nommée d'après le village qu'elle contient. En aval de l'île était une chute d'eau de quelque importance et en amont un barrage. Cela ne fit que confirmer ce qu'on m'avait dit de l'innavigabilité complète du Sénégal dans tout son cours supérieur; fait qui m'avait décidé à abandonner mon canot à Oualiha.

Mon guide, avec lequel nous allons faire connaissance, m'offrait de coucher au village et de commencer le transbordement des bagages et des animaux le lendemain matin. Ce transbordement était, en effet, assez difficile; il fallait l'effectuer au moyen de deux pirogues grossières, n'ayant, pour les faire avancer, que des pagayes du pays qui se composent d'un manche de bambou sur lequel cinq à six morceaux de bambou sont fixés en travers, au moyen d'une corde, et figurent une pelle. Quelquefois, c'est un morceau de calebasse.

Ces deux pirogues étaient placées de chaque côté de l'île. Je déclarai de suite que j'entendais coucher de l'autre côté du fleuve le soir même, et on se mit à l'œuvre. Mes hommes se partagèrent en deux compagnies; pendant que les uns passaient jusqu'à l'île, les autres

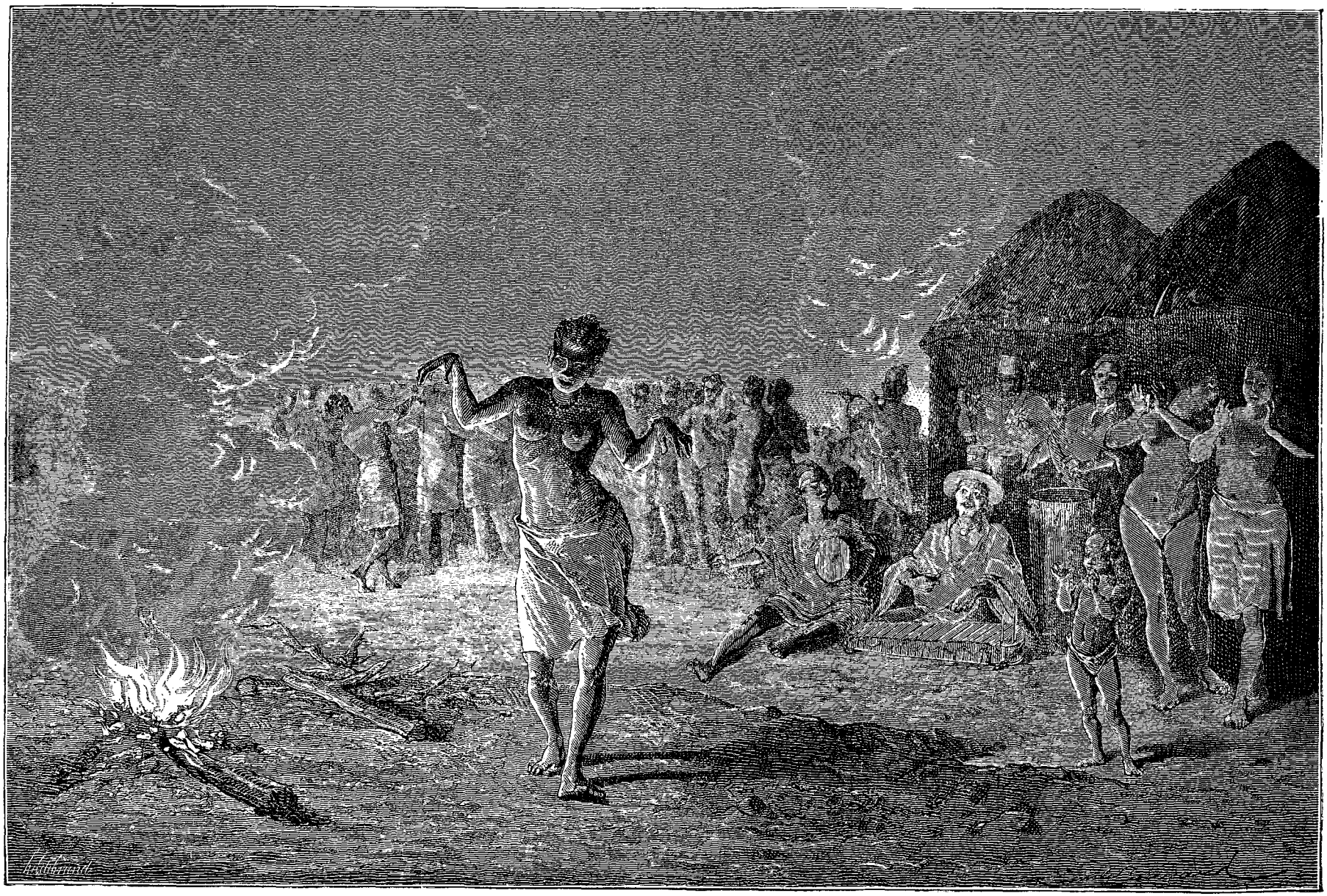


ue de Koundian (voy. p. 26). — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

portaient à bras les bagages au deuxième embarcadère, puis, de là, traversaient la deuxième branche. Le soir, à sept heures, j'avais franchi le Sénégal, et telle était la fatigue que j'avais éprouvée à Koundian, par suite d'obsessions continuelles, que, dès ce moment, je pris la décision de ne jamais camper à l'intérieur d'un village.

Du reste, qui connaît les villages de noirs comprendra que j'y gagnais un temps considérable. Que ce soient des villages en terre ou en paille, fortifiés ou entourés d'une simple palissade, ou moins encore, d'une haie d'épines, la disposition est la même. Une porte étroite y donne accès; il faut décharger les bagages pour y passer; puis les porter à bras au logement qui est assigné, souvent fort loin et où vous êtes quelquefois fort mal; il faut alors se séparer, aller les uns à droite, les autres à gauche; à l'arrivée et au départ, on perd un temps considérable. De plus, ces intérieurs de maisons sont sales; dans les cases la chaleur est malsaine; en plein air la fumée des cuisines vous étouffe. Au lieu de subir tous ces inconvénients, je préférai camper à la belle étoile. Lorsque j'approchais d'un village, j'allais reconnaître un bel arbre autour duquel on déposait les bagages. Ceux qui connaissent le benténier ou fromager, comprendront pourquoi je choisissais cet arbre de préférence. Ses racines gigantesques, semblables à des cloisons, laissent entre elles des espèces de magasins où nous pouvions serrer nos menus bagages à l'abri du vol; un homme se couchait en travers et l'on dormait tranquille à la lueur d'un beau feu. D'ailleurs, la vie des émotions violentes semblait passée. Depuis Koundian, nous étions dans un pays où régnait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse de Malinkés, à Maka N'diambougou. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une autorité régulière ; nous y étions sous la protection de cette autorité ; que pouvions-nous craindre? Ce n'était plus le temps où, entre Gouïna et Bafoulabé, les bêtes féroces venaient nous inquiéter presque journellement et où nous allions sans savoir ce qui était devant nous.

Le 10 janvier, je commençai ma marche vers l'est, à travers un pays désert; chaque pas que je faisais m'indiquait une ruine : des vestiges de tata, de vieux morceaux de pilon, quelques crânes blanchis au soleil, voilà ce qui restait. On me disait bien que les habitants avaient rétabli leur village de l'autre côté, sur la rive gauche du fleuve ; et, en effet, j'aperçus quelques colonnes de fumée, j'entrevis sur les flancs de la montagne qui borde cette rive quelques toits de cases. Peut-être un centième de la population de ces pays a-t-elle survécu à la conquête, au massacre, à la terrible famine de 1858 et aux mille autres maux qui sévissent sur les populations noires, plus vigoureusement que sur les autres, à cause de leur imprévoyance.

Nous traversâmes ainsi le pays du Bating, situé sur les deux rives du fleuve. Nous longeâmes le fleuve quelque temps, puis nous le quittâmes pour nous diriger à l'est, lorsque ses rives vinrent clairement nous indiquer son origine.

Nous étions, alors, dans une plaine couverte de hautes herbes vertes, unies comme un beau gazon ; au sud disparaissait, après quelques sinuosités, la haute chaîne qui, depuis Koundian, règne le long de la rive gauche, jusque sans doute dans les montagnes du Fouta-Diallon[1]. Un peu plus sur la gauche, une chaîne parallèle, mais moins haute, remontait la rive droite et faisait un vaste circuit autour de nous.

Des troupeaux d'antilopes bondissaient dans la plaine, allant chercher un refuge dans les escarpements des roches, et c'est à peine si au milieu des hautes herbes où nous passions, une ondulation des tiges indiquait notre présence. Nous cheminions en file. Devant était un homme à pied que je suivais, puis les bagages, les mules en tête, précédant les ânes. Un homme (généralement c'était Samba Yoro), à l'arrière-garde, nos bœufs sur les flancs et le docteur allant de la tête à la queue de la colonne, tel était l'ordre de la marche que fermait Fahmahra, notre guide officiel. Nous ne tardâmes pas à quitter la vallée du Bafing réduite à une zone étroite de terre le long du fleuve et nous entrâmes dans le Gangaran, pays un peu plus peuplé. C'est toujours la race malinké qui l'habite; nous y retrouvâmes donc son costume national : boubou jaune, pantalon jaune, bonnet jaune, quelquefois blanc. Cette couleur est tirée d'un arbre nommé rat ou rhat, dont le bois est jaune. On emploie pour teindre les racines et les feuilles ; le bois se brûle pour les usages domestiques, et ses cendres, légèrement alcalines, sont employées pour obtenir, par le lavage, un mordant pour la teinture bleue de l'indigo. Les villages malinkés sont régulièrement entourés de champs de coton à demi récoltés. Cette culture est en grande vogue par suite de la nécessité de se suffire, car n'ayant que peu ou point de communication avec les comptoirs européens, les Malinkés ne peuvent se procurer d'étoffes et doivent se borner aux ressources du pays.

Le 11 janvier, au soir, nous arrivâmes par une pente douce à une muraille presque verticale qui nous entourait à l'est, au nord et au sud. A nos pieds était un marigot vaseux dans lequel on ne trouva pas d'eau. En nous voyant, deux femmes qui étaient venues en chercher s'enfuirent dans la montagne, et ce ne fut pas sans peine que Fahmahra les décida à venir lui parler. C'est que chaque fois qu'une troupe de cavaliers paraît à l'horizon, ces pauvres gens, sur lesquels le glaive du conquérant a pesé de tout son poids et pèse encore bien durement, se demandent si ce n'est pas la guerre qui leur arrive, et comme au fond du cœur ils se révoltent à chaque instant du jour contre le joug qui les opprime, ils se demandent, sans doute, si on ne veut pas les punir de ces coupables pensées.

Le guide nous déclara que nous étions à Firia, et les ruines d'un grand village vinrent à l'appui de cette assertion. Mais qu'était devenu ce village? La montagne était haute de cent mètres au moins; nous ne pouvions songer à la franchir ce même jour, et la perspective de passer la nuit dans les broussailles ne me souriait guère. J'avais, depuis Koundian, considéré Firia comme un nouveau port, et voilà que nous étions sans eau ! Bon gré, mal gré, il fallut en prendre son parti. Les animaux se passèrent de boire; quelques calebasses d'eau amère et sale furent recueillies pour nous dans le marigot, et nous nous étendîmes sur nos couvertures.

La nuit ne tarda pas à venir, et vers onze heures du soir, nous fûmes réveillés par un décor féerique : la montagne devant nous était illuminée. La nuit était noire, une centaine de torches éclairait les escarpements; quelques ombres humaines mises en relief par la lumière animaient ce tableau. Je ne me lassais pas de l'admirer : c'était le village de Firia, bâti sur le haut de la montagne qui venait nous apporter à souper : trente calebasses de mets du pays pour les hommes, et, pour nous, deux poules, des œufs, et un panier de mil pour les chevaux.

De plus, il fut bien convenu que le lendemain les habitants viendraient aider au transport des bagages pour franchir la montagne, car je me demandais comment les animaux grimperaient sur ces roches où les hommes ne passaient qu'avec l'aide d'un bambou.

Ce passage fut en effet difficile ; à l'exception d'une mule et d'un âne, il fallut décharger tous les animaux et porter les fardeaux à bras sur le sommet de la montagne. Heureusement on n'eut pas à redescendre, car nous étions sur un véritable plateau très-uni, où se croisaient diverses montagnes, elles-mêmes assez élevées; je compris alors la configuration du pays : nous avions quitté la vallée du Sénégal.

Le jour même nous allâmes camper à Niantanso

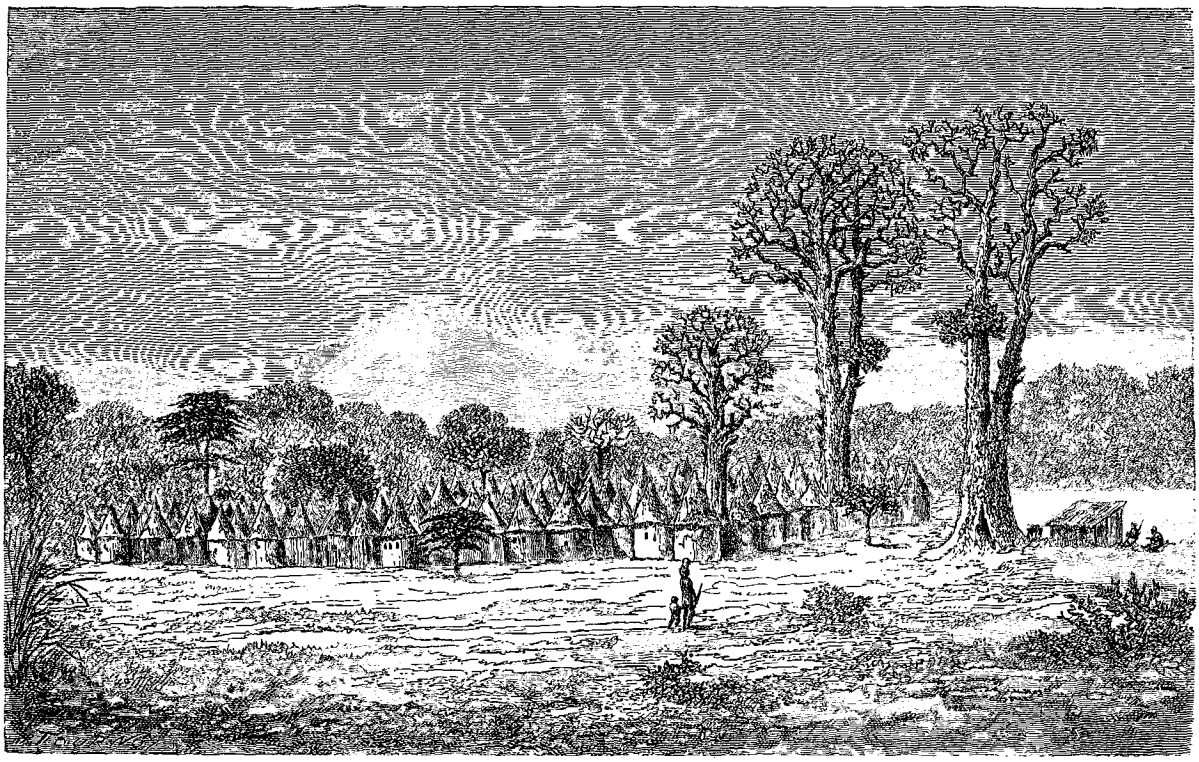
1. Le Sénégal, on le sait, sort des montagnes du Fouta Diallon du sud de Timbo. Voy. le Voyage du capitaine Lambert dans cette contrée; texte et carte. *Tour du Monde*, t. III, p. 373.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

village fortifié, situé au milieu d'un estuaire de montagnes, où nous parvînmes par une gorge étroite et très-rapide. De magnifiques baobabs, situés près du village, devinrent notre campement naturel. Cet arbre, on le sait, est un des plus utiles que la nature ait distribués sur la terre des noirs; il croît dans tout le Soudan avec une profusion remarquable. Il fournit un fruit nommé pain de singe, très-astringent, dont la farine sucrée et acide mêlée au lait constitue un remède très-efficace contre la dyssenterie, ainsi que j'en ai fait l'épreuve et qui, outre cela, est un rafraîchissant agréable. Dans quelques cas de famine, j'ai vu les noirs en faire du couscous. La feuille séchée et pilée fournit le lallo, poudre verte impalpable qui est l'accompagnement indispensable du couscous des Yoloffs et du lack lallo des Bambaras, ces deux principaux plats de la cuisine du Soudan; enfin, son écorce battue fournit des fils d'une certaine ténacité et d'une belle couleur, avec lesquels on fait des cordes très-régulières, mais de peu de durée.

Grâce à notre guide, nous fûmes bien accueillis à Niantanso; on vint nous construire une case en secos (sorte de nattes grossières en paille tressée). On nettoya la place de notre campement, on nous apporta un grand vase en terre cuite qu'on remplit d'eau reposée et claire, et nous pûmes prendre un instant de repos.

Puis, vinrent les chefs de villages environnants, la plupart apportant un petit contingent de provisions. Nous eûmes ainsi la visite des chefs de Diakifé et de Bambandinian. Celui de Firia m'envoya trois poules; le chef du village m'en donna deux et une calebasse



Niantanso. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

de beau riz. J'achetai quelques vivres pour les hommes de mon escorte, à raison d'une poule pour deux poignées de sel environ, et trois litres de riz pour cinq charges de poudre.

Je fis l'ascension d'une montagne, située à l'ouest du village; je vis l'horizon très-court à l'est, fermé par une chaîne de montagnes que nous devions traverser le lendemain. Ces montagnes, comme presque tout le sol du Bambouk, sont ferrugineuses, et les habitants fondent le fer par un procédé qui se rapproche de la méthode catalane et que tous les voyageurs ont décrit. Ici ce métal n'a que peu de valeur; j'achetai un grand couteau pour Bara, qui avait perdu le sien, moyennant une tête de tabac (à peu près 0,50 centimes).

Le soir, le griot du village, armé de sa grande guitare mandingue, instrument à douze ou quinze cordes, vint me saluer de ses chants. Je le dessinai, et il fut abasourdi de voir que tout le monde le reconnaissait sur le papier noirci par mon crayon. Quant à lui, qui, peut-être, ne s'était pas vu dans une glace et n'avait jamais aperçu son image que réfléchie dans l'eau, il est très-probable qu'il ne comprenait pas comment cette feuille de papier pouvait lui ressembler. C'est, du moins, ce que son air hébété semblait me faire comprendre, et ce n'est ni la première ni la dernière fois que j'ai eu l'occasion de faire une remarque analogue.

Le lendemain nous retrouva en route; nous franchîmes un marigot, puis une petite montagne, un second marigot, et nous arrivâmes à une haute montagne de cent cinquante mètres aux pentes rapides, que cependant on put gravir sans mettre pied à terre, non sans peine, à cause des bambous qui la couvrent et qui sont entre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lacés à ce point de fermer par moments tout passage. Lorsque je fus au sommet, je m'aperçus que nous passions par une sorte de col et que cette chaîne, la plus considérable que j'aie traversée dans mon voyage, était la ligne de faîte qui sépare la vallée du Bafing d'avec celle de ses affluents. La descente fut rapide : le plateau sur lequel nous arrivions était à mi-hauteur de la montagne qui, de ce côté, n'avait pas plus de 80 mètres.

Nous entrions alors dans des plaines cultivées ; aux pays déserts que nous avions vus depuis notre départ succédait enfin, pendant quelques jours au moins, l'apparence du bien-être. Le soir nous couchions au village de Makhana, où nous reçûmes la première nouvelle de troubles agitant l'empire d'El-Hadj, événements qui devaient avoir une grande et fâcheuse influence sur le succès définitif de notre voyage.



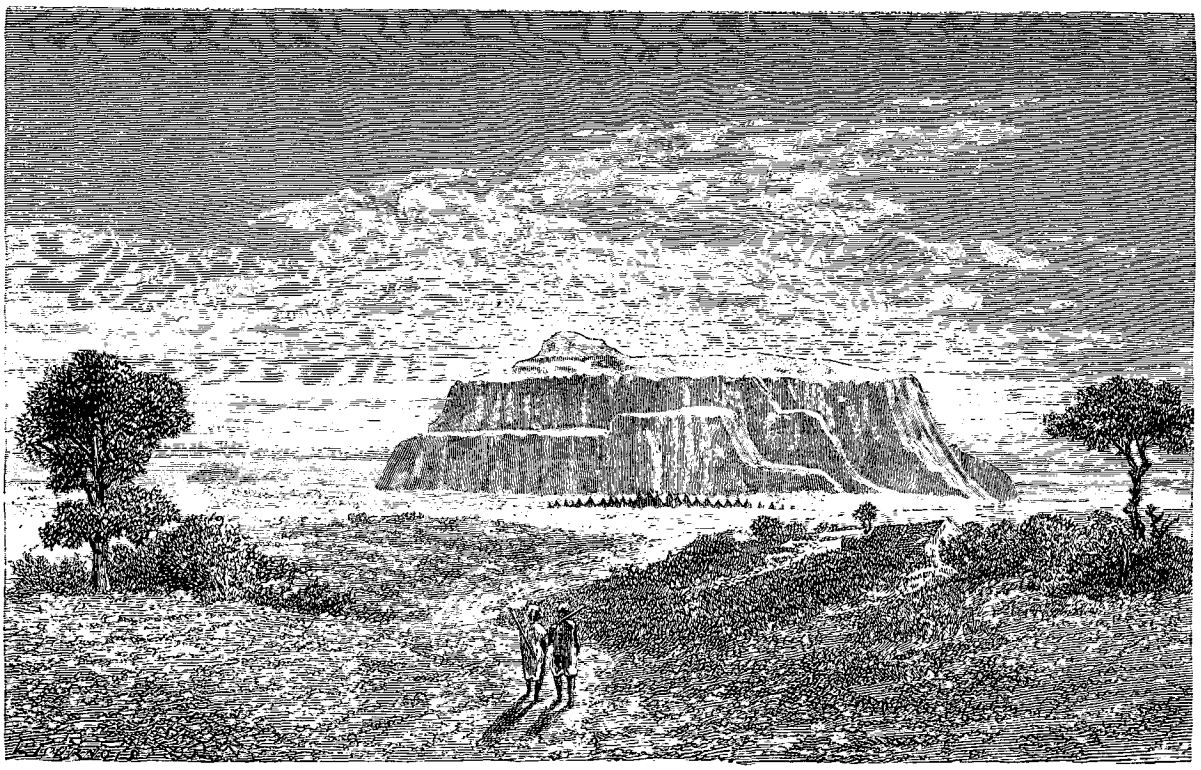
Sambou, griot de Niantanso (type de Malinké). Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Nous n'y attachions pourtant que peu d'importance à cette époque ; il ne s'agissait que d'une rébellion dans le Bélédougou, dont les guerriers d'Ahmadou avaient pillé quelques villages. Pourtant, à chacun de nos campements du soir, dans le Gangaran que nous traversions, nous ne pouvions nous abuser sur le sens du tribut de vivres que nous apportaient les indigènes. Ce n'était pas un cadeau volontaire, mais un de ces impôts arbitraires que lèvent les gens d'El Hadj partout où ils passent au milieu des captifs ; au fond, je voyais que ces gens avaient la tête basse, le regard triste, et moi, pauvre voyageur inoffensif, je sentais peser sur moi une part de la haine qu'ils vouent à leurs conquérants.

MAGE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la montagne de Kita. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL

(SÉNÉGAMBIE — NIGER),

PAR M. MAGE, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Arrivée au Bakhoy. — La montagne Makandianbougou. — Productions. — Cultures. — Musique. — Huit jours d'arrêt. — Le Bélédougou et le Manding sont révoltés. — Impossibilité de marcher vers l'est. — Marche au nord à travers le Foula Dougou. — Le Bakhoy n° 2. — Le Ba-Oulé. — Les esclaves enchaînés en route. — Arrivée au Kaarta.

Le 15 janvier j'arrivai au Bakhoy, dans un endroit où ses eaux se brisaient avec violence sur un banc de roches qui formait un gué naturel. Ce passage fut difficile; les roches y sont glissantes, plusieurs hommes tombèrent avec les charges. Nous y perdîmes un sac de sel qui représentait pour nous une grande valeur. Les animaux, surtout les ânes, regimbaient; cela me rappelait les scènes décrites par Mongo-Park; et en présence des difficultés que je rencontrais, je me reportais à l'époque où ce grand voyageur traversait ce même cours d'eau, à quelques lieues plus bas que moi, au village de Médina ou Gamfaragué, et je pensais que rien n'était exagéré dans son récit. De loin ces choses-là ont l'air toutes simples. Passer un fleuve sur un gué, quelle plaisanterie! Mais en pratique c'est bien différent : tout devient obstacle au port des bagages, et quand on n'a emporté que le strict nécessaire, moins même, toute perte est un désastre. On tombe, on se blesse, et pendant huit jours voilà un homme qui ne peut plus marcher à pied; il faut le mettre sur un âne, qu'on surcharge, et qui bientôt vous manque à son tour. On est en transpiration, on tombe dans l'eau, et voilà une pleurésie, une fluxion de poitrine, que sais-je?

Nos provisions de viande séchée étaient épuisées; je me décidai à abattre un bœuf; mais pour n'être pas tourmenté de demandes, je voulus faire cela dans les broussailles. En effet, dans ce pays il n'y a plus de bestiaux; la seule viande que l'on mange est le produit de la chasse, qui, du reste, fournit en assez grande quantité des cobas et des gazelles. Si j'avais tué un bœuf dans un village, il m'eût fallu en donner au chef, aux griots, aux forgerons, et la moitié de l'animal eût été gas-

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pillée. Je fis donc camper mon escorte sur la rive gauche du Bakhoy qui, dans cet endroit, forme une île. Mon guide ne paraissait pas content; il eût voulu aller à Kita qui n'était qu'à quelques heures, mais je persistai dans mon opinion. Quelques hommes vinrent au campement de différents endroits. Ils confirmèrent les bruits de guerre dans le Bélédougou qui se trouvait sur notre route, mais rien encore ne nous faisait supposer que nous ne pourrions pas le traverser.

Je profitai de mon séjour au Bakhoy pour déterminer par hauteur méridienne la latitude, que je trouvai de 13° 07′ nord.

Je remis mes cartes au net, observant la loi que je m'étais posée de ne jamais passer trois jours sans remettre au net le lever que je faisais jour par jour. Je regarde cette précaution comme indispensable pour faire un bon travail. En route, on note de la façon la plus rapide des relèvements de montagnes, un marigot, un ruisseau, une côte de montagnes, et quelques jours après on ne sait plus ce que ces notations veulent dire.

Ce fut pendant ce séjour que les symptômes de discorde dans mon escorte arrivèrent au paroxysme. Déjà plusieurs scènes avaient eu lieu et j'avais été obligé d'intervenir, mais cette fois Samba-Yoro vint me déclarer qu'il ne voulait plus avoir rien de commun avec les autres, qui l'insultaient, oubliant qu'il était leur supérieur. Je le calmai, l'engageai à la modération. Je tançai les autres, leur rappelant qu'ils devaient le respect à leurs supérieurs, même quand ils faisaient tous le même service; mais c'en était fait de la concorde que j'eusse désiré voir entre eux. Je m'en affectais et par la suite ces scènes se renouvelèrent souvent et même avec plus de violence.

Le 18 janvier je me remis en route; mon guide tombait malade. Nous vînmes camper à Kouroukoto, premier village de Kita. J'avais cru que Kita était un nom de village; c'est le nom d'une montagne au pied de laquelle nous nous trouvions et qui donne son nom à un petit pays enclavé dans le Foula Dougou où nous étions entrés un peu avant de traverser le Bakhoy.

Le Kita est habité par des Malinkés; son chef-lieu est Makandiambougou; seize villages entourent la montagne; la plupart sont placés à l'est. Cette montagne est un massif granitique isolé. Le plateau supérieur, très-accessible, est découpé par des gorges et surmonté de trois pics, dont j'estimai le plus élevé à 250 mètres au-dessus du niveau de la plaine. J'en fis l'ascension; de là je voyais vers le S.-E. et vers l'E. un horizon assez lointain, et plusieurs plans de montagne qui semblaient courir perpendiculairement à la direction de mon regard. En descendant, je rencontrai des citernes naturelles formées dans le roc et pleines d'eau, puis un étage de la montagne cultivé, et plus tard j'appris qu'au temps de la guerre cette montagne avait été le refuge des habitants qui y trouvaient une défense naturelle et aussi quelques ressources pour vivre, et en y réfléchissant je fus conduit à me demander comment, même dans un pays aussi sujet aux révolutions, ils n'en avaient pas fait leur demeure perpétuelle comme certains villages du Bambouk qui se sont établis sur des sommets de montagne et ont dû à cela de n'être pas détruits par les armées d'El Hadj, auxquels ils ont fait essuyer des pertes sensibles.

En cet endroit de notre route nous fûmes arrêtés pendant neuf jours; c'était le plus long temps d'arrêt que nous eussions subi jusque-là, et je maugréais; mais notre guide était atteint d'une pneumonie qui ne laissait pas que d'inquiéter le docteur. Tout ce qu'il put faire ce fut de se traîner jusqu'à Makandiambougou, où nous devions trouver quelques secours. Je passai ainsi quatre jours à Sémé et cinq à Makandiambougou.

Nous fûmes partout bien accueillis, mais il était visible que sans l'influence de notre guide nous ne l'eussions pas été; à Sémé, je trouvai un marabout maure presque noir de Oualet; il me combla d'amitiés. Sa fille, grande et belle fille de seize à dix-sept ans, allait absolument nue, à l'exception d'une bande de toile de 0m10 de large, qui fixée à un mince cordonnet passé autour de ses reins, retombait derrière elle; une ceinture de verroterie complétait ce costume primitif, qui, assez habituel aux petites négresses, se voit rarement chez les jeunes personnes. J'en fis l'observation à son père, qui me répondit que c'était l'usage de son pays, et en effet je me rappelai une fille de Bakar, le roi des Douaïchs, qui m'était apparue encore moins vêtue sans en paraître le moindrement gênée, et une autre qui habitait la même tente que moi avec sa famille dans un camp de Kountah, et qu'on avait mise littéralement à l'engrais; des bourrelets de graisse venaient tomber jusque sur ses pieds; elle valait très-cher.

Les villages de Kita sont entourés de cultures de coton, de giraumons, de pastèques. Les autres cultures, telles que le mil, les arachides, le riz, se font plus au nord. On trouve aussi des tomates, des légumes amers connus sous le nom de *Diakhatou* et enfin du beurre de Karité, le Shéa Toulou de Mongo Park, le Cé de Caillé.

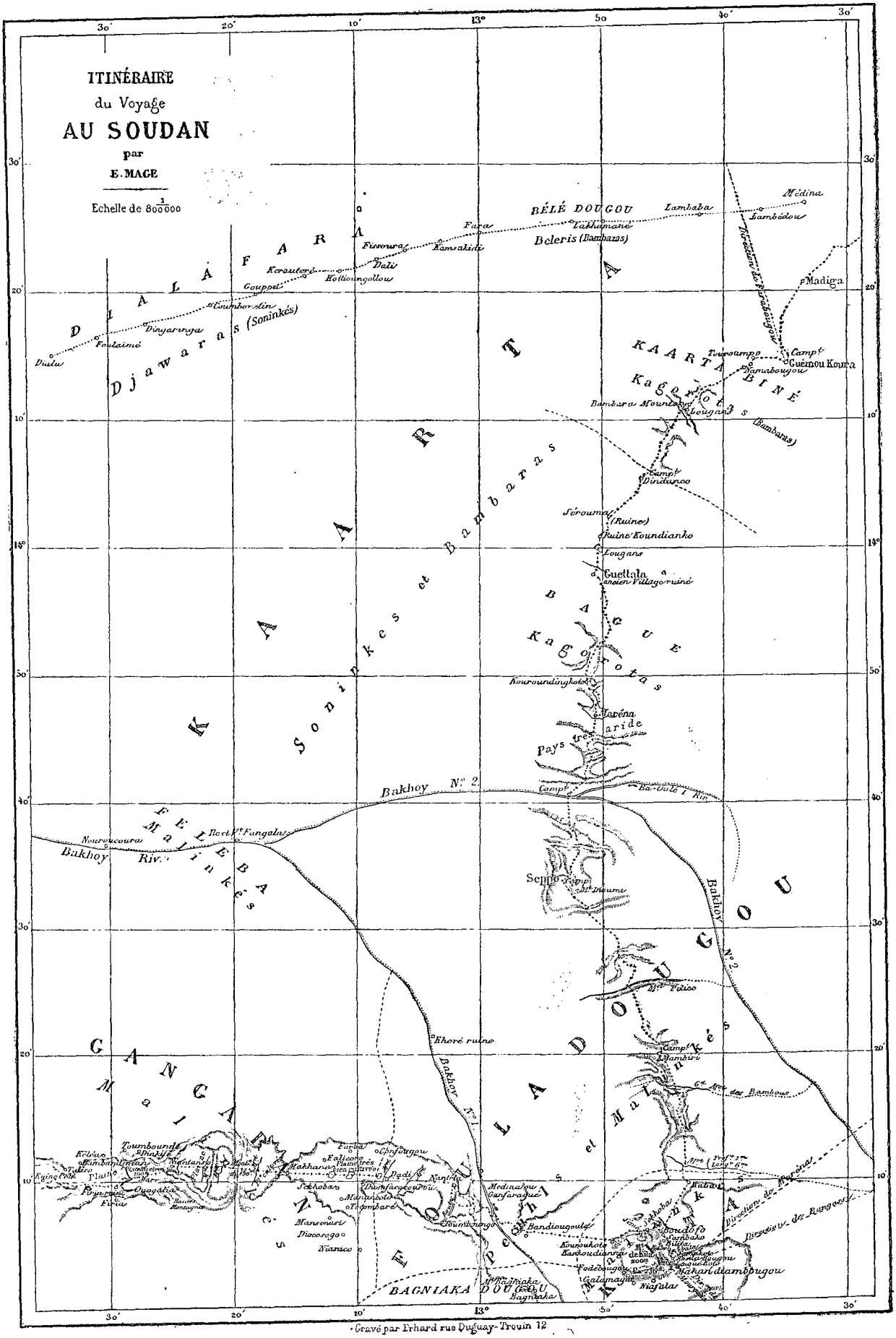
Nous vîmes fabriquer le savon noir avec le kata (lavure de cendres) et l'huile d'arachides. Un soir je fus attiré dans le village par le bruit d'un concert et de danses. L'orchestre se composait de deux balophons, de cymbales en fer, d'une flûte bambara percée dans un bambou et enfin de deux tamtams (ce sont les tambours du pays). Cela formait une grande cacophonie, mais il y régnait une mesure au son de laquelle on sautait et on gambadait tout autant qu'on eût pu le faire avec le meilleur orchestre d'Europe.

Sur ces entrefaites Boubakary Gnian tomba malade d'une pleurésie double; il avait déjà une autre maladie chronique, et je craignis un instant d'être forcé de l'abandonner.

Puis le mieux survint et il se retrouva en état de nous

1. En relisant sur le texte anglais la narration du deuxième voyage de Mongo Park, je vois qu'il fait mention de cette montagne, qu'il n'a fait qu'apercevoir et qu'il désigne sous le nom de Sankarée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

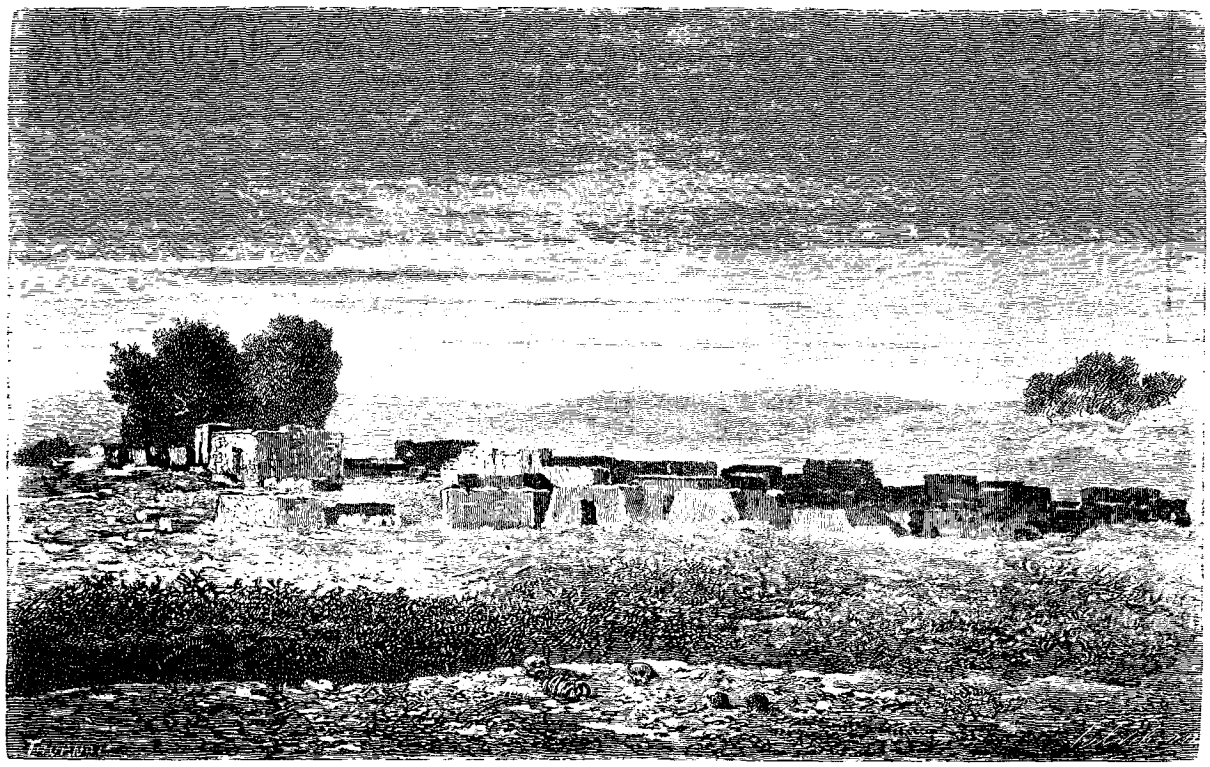
suivre à âne en même temps que Fahmara était prêt à partir.

La population de Kita est composée de Malinkés; mais le voisinage du Foula Dougou y a introduit quelques Peuhls, non des Peuhls parlant le malinké, qu'il est si difficile de distinguer des Malinkés eux-mêmes, mais des Peuhls Diawandous. Tous les Malinkés que j'ai vus dans le pays semblent se donner à l'industrie du tissage et les Diawandous semblent vivre à leurs dépens, comme du reste ils le font presque partout.

Les puits du Kita ont quatre mètres de profondeur et sont entourés de champs de tabac; autour de l'un d'eux nous observâmes avec bien du plaisir quelques pieds de bananiers exportés de très-loin, nous dit-on. Ils ne produisaient rien, mais je recommandai aux indigènes de les bien soigner, leur indiquant la manière de les planter et de les couper. Lorsque je vis le départ approcher, je fis le recensement de mes vivres : j'en avais largement assez pour gagner le Niger, dont je ne devais être éloigné que de huit jours au plus en ligne droite.

Mes instructions me recommandaient de passer par Bangassi. C'était, en effet, la seule étape qu'on pût indiquer; on en devait la connaissance à Mongo-Park qui y avait passé trois jours et où il avait été reçu par Sérénummo, roi du Foula Dougou. Cet État était alors tributaire de la couronne de Ségou aussi bien que le Bélédougou.

Aujourd'hui il n'existait plus; Bangassi n'était qu'une ruine; le Foula Dougou n'était habité que par quelques



Ruines de Mambéri. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

bandits, il n'y avait donc pas à songer à y passer. D'ailleurs, de l'endroit où je me trouvais, cette voie me détournait du chemin du Niger; ma route était plutôt de descendre à Mourgoula, place forte d'El Hadj, dans le pays de Birgo, pour gagner ensuite Koulikoro ou Nyamina.

Je comptais donc, ainsi que nous en étions convenu, suivre cette ligne, quand le 27 on nous signifia que le Bélédougou et le Manding étant en pleine révolte, il n'y avait plus de route possible dans cette direction, et qu'il fallait aller en chercher une à Diangounté.

Mais avant d'abandonner ce pays, je résumerai quelques observations.

Mankandiambougou est situé par 13° 2′ 56″ nord, latitude observée, et 11° 44′ 34″ ouest de longitude.

C'est un point important par sa situation même et par l'avenir qui lui est réservé si jamais la civilisation envahit ce coin du globe.

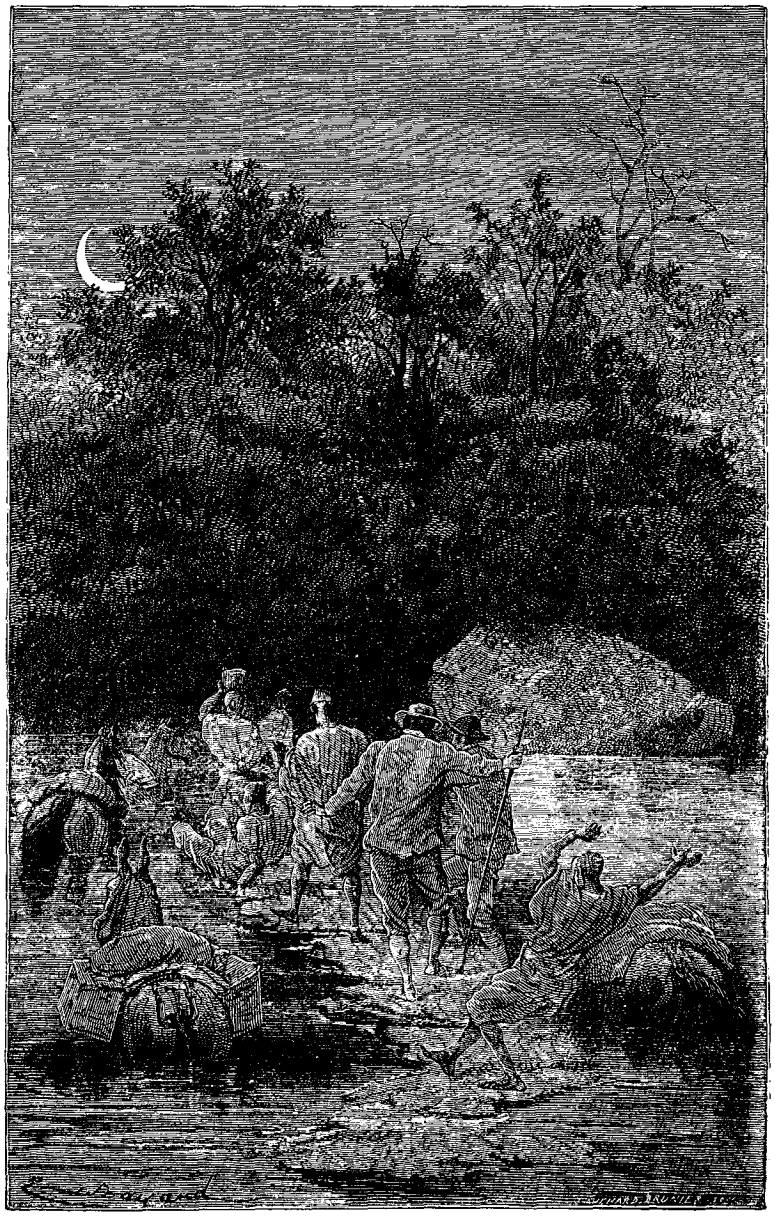
Sa position sur un plateau élevé, sain, riche en terres végétales, en bois de construction, adossé à une montagne qui forme une défense naturelle; la facilité des cultures dans les plaines du Nord, le riz de bambous qu'on récolte en grande quantité, le beurre de Karité (le *shéa* ou *cé* de Mongo-Park et de Caillé, le *bassia Parkii* des botanistes), les bois de cailcédras, sont des richesses naturelles qui ne feraient que croître par suite du double passage des caravanes de sel et de bestiaux qui se rendent de Nioro à Bouré, et dont Kita est le lieu de passage obligé.

Point de départ de toutes les routes du Sénégal au Niger, cette localité acquerra une importance considérable comme place de commerce. Si donc jamais la France,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réalisant le projet du général Faidherbe, s'avançait vers le Niger pour y prendre pied, Kita serait une de ses étapes naturelles les mieux indiquées.

Lorsque je quittai Kita, on me prévint que pendant trois grandes journées de marche j'avais à traverser de vastes solitudes inhabitées, sauf peut-être par quelques brigands. En effet, nous trouvâmes un pays désert, montagneux, souvent aride, mais quelquefois offrant des vallées au fond desquelles nous apercevions des bois de roniers, des marigots, des ruisseaux bordés de bambous d'une force prodigieuse (ce sont les plus beaux que j'aie vus dans la Sénégambie), et nous arrivâmes, marchant quelquefois sur des ruines qui attestaient l'existence passée d'immenses villages (tels que Mambiri), au camp de Seppo, ainsi nommé d'une source qui a créé, au milieu d'une plaine ro-



Passage à gué du Bakhoy (voy. p. 33). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

cheuse, un peu de végétation, de l'herbe et quelques baobabs. Sur notre droite nous avions la montagne granitique de Dioumi; selon le docteur qui l'explora, elle offrait à l'œil des teintes violettes.

Sur notre gauche, faisant face au nord, était la montagne d'où sortait la source; elle était entièrement composée de roches schisteuses dont je ramassai un échantillon que je crois bitumineux. L'eau était mauvaise, très-sale; nous fûmes obligés de la filtrer dans un linge pour en séparer une vase noire.

Le lendemain nous étions au bord du Bakhoy n° 2, affluent de la rivière de ce nom, tributaire elle-même du Sénégal. Le confluent des deux Bakhoy se trouve un peu en amont de Fangalla au district malinké de Feléba. Sur toute cette route nous n'avions rencontré que deux petites caravanes. L'une portait du sel et allait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chercher de l'or à Bouré. L'autre que nous croisâmes à Seppo, conduisait des bœufs qu'elle allait échanger contre des esclaves. Tous parurent enchantés de me voir; l'un des Diulas, pour me montrer sa joie, voulait m'embrasser; sans doute il avait vu des blancs agir de la sorte, car ce n'est pas dans les habitudes des noirs, et j'eus bien de la peine à m'en défendre.

A l'endroit où je traversai le Bakhoy, il recevait de l'Est un affluent; je crus y voir la solution d'un problème géographique et avoir trouvé un troisième tributaire du Sénégal. Mais quand je questionnai les gens qui nous accompagnaient, ils me dirent que cette rivière sortait du Niger; c'était évidemment une erreur. Je demandai le nom de ce cours d'eau et on me dit qu'il s'appelait le Ba-Oulé. C'était bien, en effet, le nom qui lui était donné par tous les renseignements; mais d'où sortait-il? Après mille questions, j'appris enfin le soir, à Marena, que ce n'était qu'une branche du Bakhoy qui entourait de ses bras inégaux une petite île, et de fait, comme le courant y est rapide et qu'on y trouve des bancs de sable et des roches roulées, il est hors de doute que c'est bien un cours d'eau. S'il venait plus de l'Est que le Bakhoy et parallèlement, on le traverserait en allant de Bangassi au Niger, et, au contraire, tous les témoignages s'accordent à dire qu'il n'y a là qu'un marigot qui tombe dans le Niger ce qui sans doute a fait supposer que ces deux cours d'eau n'en faisaient qu'un.

Je crois donc devoir indiquer comme positif que le Ba-Oulé n'est qu'une branche du Bakhoy n° 2 [1].

Nous trouvâmes environ 70 centimètres d'eau dans cette rivière, dont le cours était rapide; on put la passer sans grande difficulté, et nous campâmes de l'autre côté. Notre premier soin fut de nous baigner. Tous, nous en avions grand besoin, depuis le temps que nous n'avions pas trouvé d'eau courante et après des marches forcées sous des températures très-élevées et au milieu d'une poussière épaisse.

A midi, je pris la hauteur du soleil et je déduisis pour latitude du passage et du confluent du Ba-Oulé 13° 40′ 55″. Cette opération terminée, rien ne nous retenait plus et nous entrâmes dans le Kaarta, que le Bakhoy sépare du Foula Dougou.

Tout en cheminant j'avais fait la connaissance de la bande de Diulas qui nous servaient de guides; la décrire ici ne sera pas inutile : c'étaient des Sarracolets ou Soninkés du Kaarta.

L'un d'eux était parti de Guémoukoura, son pays, depuis cinq ans. Il en était sorti pauvre, il y revenait avec une certaine fortune Cependant ses vêtements étaient des plus simples, assez misérables même. Mais il ramenait cinq captifs, une femme et un enfant.

Il s'était d'abord rendu avec du sel au pays de Bouré, où il l'avait échangé contre de l'or. De là, passant par Timbo, il était allé à Sierra Leone, où il avait travaillé longtemps à la culture des arachides; alors possesseur d'une petite fortune il s'était mis en marche, achetant d'abord une esclave dont il avait fait sa femme et qui lui ayant donné un enfant, s'était élevée au rang de femme libre. Un fort captif portait l'enfant; puis trois autres jeunes filles éclopées par la longue route qu'elles venaient de faire, atteintes par les vers de Guinée, les jambes enflées, suivaient, s'aidant d'un bâton. Outre cela un malheureux enfant de trois à quatre ans, aux membres maigres, courait entre les jambes des chevaux, faisant des marches de cinq et six lieues; le docteur avait pris cet enfant en amitié et souvent il le mettait devant lui à cheval; quant aux malheureuses captives dont j'ai parlé, à mesure que les charges de nos ânes diminuaient, par suite de la grande consommation de nos vivres qui servaient à presque tout le monde, je faisais placer dessus, d'abord les bagages qu'elles portaient, puis enfin les femmes elles-mêmes, car quelque endurci que je fusse je ne pouvais voir ces malheureuses au moment du départ, les membres engourdis, trop faibles pour se lever; souvent leur maître arrivait, les frappait et quelquefois une larme coulait silencieusement le long de leurs joues. Sans doute elles pensaient au lieu de leur naissance, à la case de leur mère, et lentement, péniblement, elles se mettaient en marche.

Si l'on ajoute à ces épreuves le mauvais régime, l'abstinence forcée et la rareté de l'eau pendant les trois jours de route que nous fîmes entre Kita et le Bakhoy, on comprendra la souffrance de ces troupeaux d'êtres humains qu'on mène de marché en marché sur toute la terre d'Afrique, au nom des usages de la barbarie ou de l'islamisme.

En dehors de cette bande, nous avions le spectacle hideux de captifs enchaînés deux par deux. Le maître de ceux-ci était un Toucouleur des bords du Sénégal, d'un village du marigot de Douai, grand hableur s'il en fût jamais; porteur d'un immense turban, d'un grand sabre à fourreau de cuivre, il était chargé par Abibou [1], chef de Dinginray (Fouta Djallon) de porter à son frère Ahmadou deux colis renfermant des burnous, de la soie et différents cadeaux. Les porteurs étaient les esclaves enchaînés deux par deux.

Ils étaient Malinkés ou plutôt Diallonkés. J'ignorais à cette époque l'existence d'une race Diallonké, et ce n'est que par la suite que l'idée m'en vint, en me rappelant entre autres particularités leur embarras à parler le malinké. Quant au type, il est sensiblement le même.

Un bâton de 3 centimètres de diamètre, percé d'un trou à chaque extrémité, les joignait l'un à l'autre; chacun des trous aboutissait à un collier, tressé en cuir de bœuf, autour du cou des captifs, à la façon des *erseaux* de la marine. Comme ils n'avaient aucun couteau, il leur était impossible de se débarrasser de cette entrave qui les réduisait à la condition la plus misérable. Ainsi, quand il fallait passer un endroit dangereux, franchir un ruisseau sur un arbre, un gué sur des roches, qu'on se figure leur position! et je ne parle pas

1. A moins que le Bakhoy ne soit le Wonda de Mongo Park et que ce cours d'eau ne soit le Ba Oullima.

1. Abibou est le troisième fils d'El Hadj Omar.

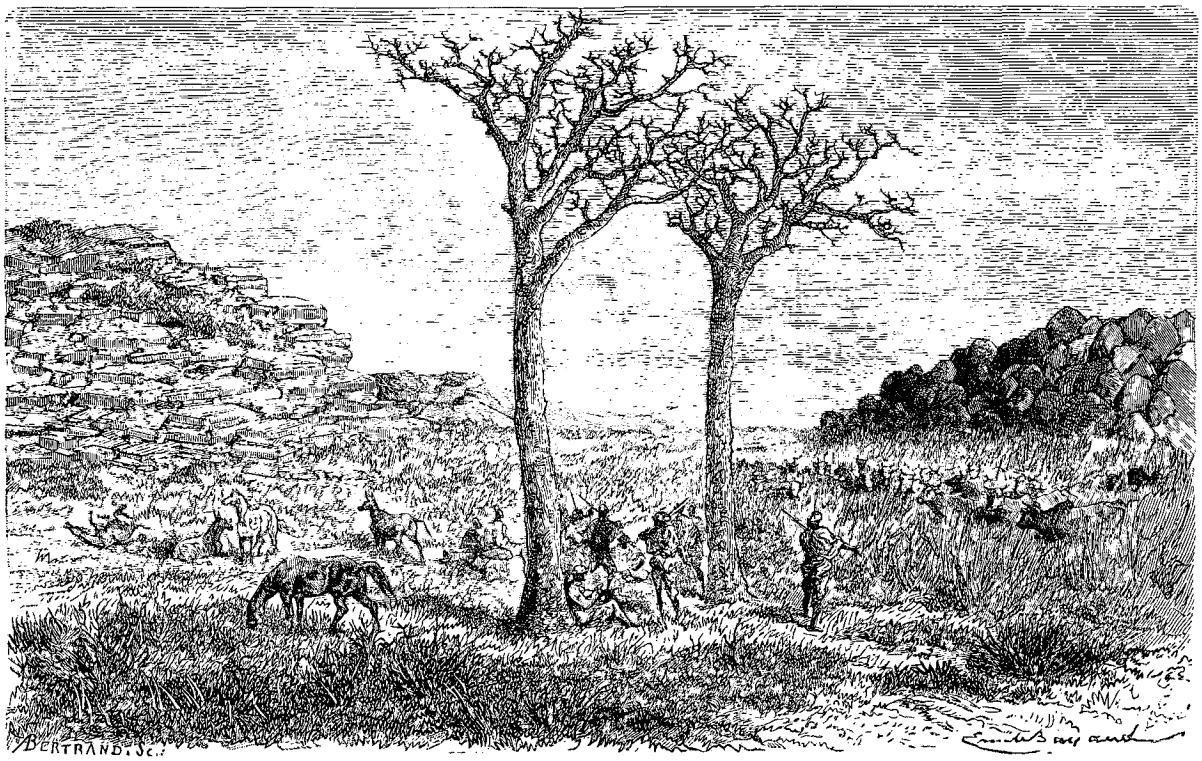
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des mille nécessités de la vie dans lesquelles à coup sûr il est pénible de se voir enchaîné à quelqu'un. L'autre bande avait le même genre d'attache, mais avec un petit adoucissement. Au lieu d'un bâton, c'était une grosse corde flexible en cuir qui les réunissait. Au moins ils n'étaient pas contraints à ne garder entre eux que la plus petite distance sous peine de s'étrangler.

Outre leurs fardeaux, ils portaient jusqu'à deux et trois fusils, quand il plaisait à leur seigneur et maître de leur confier le sien; tant que nous fîmes route ensemble, ils portèrent de plus, à tour de rôle, un seau en toile que je leur prêtais et qu'ils remplissaient d'eau.

Leur costume défiait toute description. Au départ, ils avaient eu un boubou[1] et un pantalon (toubé); l'usure et les épines de la route avaient transformé tout cela. L'étoffe n'avait jamais brillé par la finesse; elle avait dû être blanche, mais l'usage et l'absence d'ablutions l'avaient transformée en couleur isabelle foncé; on peut dire qu'elle était en charpie, et que les pantalons même, en lambeaux, ne tenaient plus sur les corps que par la corde qui ceignait les reins. Si un chiffonnier avait la fantaisie de suspendre les chiffons qu'il ramasse à une corde et de s'en entourer comme d'une ceinture, l'effet serait le même.

L'arrivée dans le Kaarta fut un grand soulagement pour ces malheureux; pour les uns, c'était la fin de leurs misères : ils allaient enfin entrer dans la vie sédentaire comme esclaves; c'était peut-être leur condition première; pour les autres, c'était un adoucissement, car ils devaient dorénavant aller de village en



Une halte dans le Foula Dougou. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

village comme nous-mêmes, et du moins ils étaient ainsi assurés d'avoir à boire et à manger.

Entrée dans le Kaarta. — Ses limites. — Quelques réflexions sur ce pays. — Marena. — Kouroundingkoto. — Guettala. — Population du Bagué. — Dindanco. — Rencontre de Diulas. — Origine du sel de Tichit. — Entrée dans le Kaarta-Biné. — Bambara-Mountan. — Namabougougo. — Touroumpo. — Guémoukoura. — Séjour à Guémoukoura.

Le Kaarta dans lequel j'entrais est un vaste pays limité au nord par le désert, à l'est par le Bakhounou, à l'ouest par le Diafounou et le Diombokho, et au sud et sud-est par le Bakhoy, le Foula Dougou et le Diangounté.

Avant mon voyage, deux Européens seulement l'avaient visité : Mongo-Park en 1796, sous le règne de Daisé Coro Massassi, et Raffenel en 1845, sous le règne de Kandia.

Il suffit de lire les relations de ces deux voyageurs pour se convaincre de la faiblesse du Kaarta considéré comme État; ennemi redoutable pour ses voisins noirs, il est évident que ce pays, en proie aux dissensions intestines, constamment en guerre avec le Ségou, ne pourrait opposer aucune résistance sérieuse à une armée bien organisée.

Dès que j'eus franchi le Bakhoy n° 2, par 13° 14′ 55″ latitude nord, j'entrai dans la province de Bagué, me dirigeant par deux villages kaartans : Marena et Kouroundingkoto. Le premier, auquel je parvins après trois heures et demie de marche, dans un pays aride et accidenté et par une route très-sinueuse, était petit et

1. Sorte de blouse musulmane très-ample qui est à peu près semblable au puncho de l'Amérique.

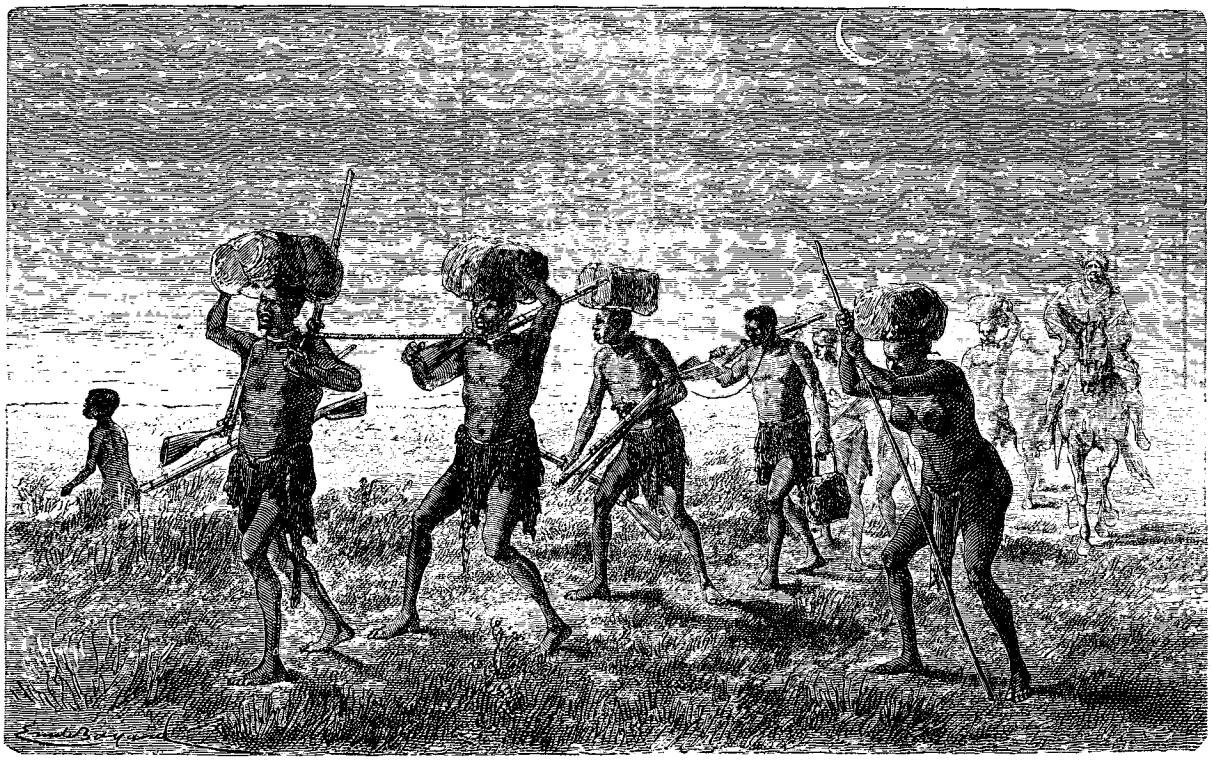
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sale; ses cases étaient réunies par groupes assez misérables; on n'y trouvait que peu de poules et quelques chèvres. Le marigot que l'on passe avant d'arriver offrant une irrigation naturelle, ce village a des cultures privilégiées; la plaine dans laquelle il se trouve est élevée de deux à trois mètres au-dessus de l'étage inférieur qu'on trouve de l'autre côté du marigot et qui doit être inondé à l'hivernage. A l'époque où je passai, elle était couverte d'une belle herbe. Malheureusement aucun bœuf n'apparaissait au milieu de ce tapis de verdure.

On nous y reçut bien, mais il était évident que Fahmahra, notre guide, perdait de son autorité, et que nous ne devions plus guère compter que sur notre titre d'ambassadeur auprès d'El Hadj. Ce territoire n'était plus, du reste, sous la dépendance de Koundian, mais bien sous celle de Farabougou, autre forteresse d'El Hadj. On nous construisit des huttes en sécos (sorte de nattes grossières), et le chef vint nous apporter une poule et un peu de riz pour notre souper. Je ne pus rien me procurer pour les hommes; aussi, après avoir mis mes notes au courant le lundi 1er février 1864, je partis à une heure pour aller camper à Kouroundingkoto.

Notre route longeait à droite des montagnes peu élevées; nous traversions un pays plat, coupé de marigots, et dont les plaines présentaient des cultures de coton. Nous étions enfin sortis des pays de montagnes pour entrer dans les plaines de Kaarta.

Kouroundingkoto est un petit village de cases en paille, situé au pied d'une montagne d'environ soixante mètres de haut. Il est assez propre. Au moment où nous arrivions, il présentait un aspect animé : de toutes parts



Un convoi de captifs (voy. p. 38). — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

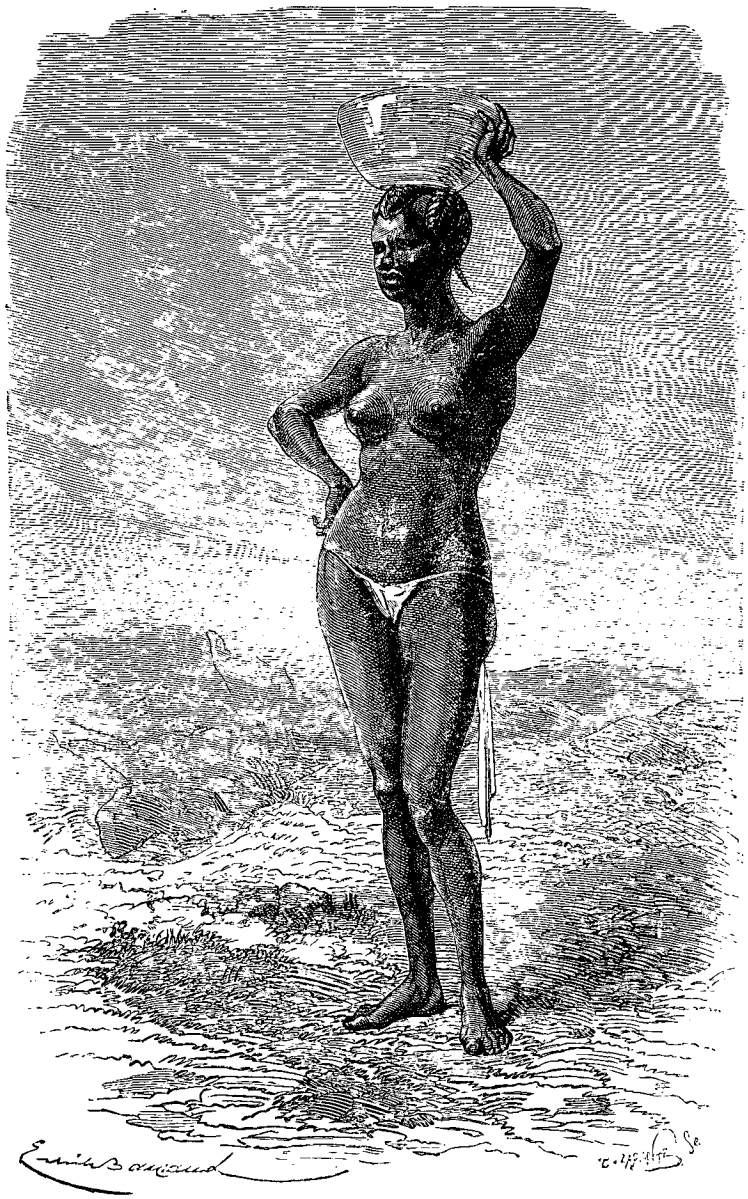
des métiers de tisserands grinçaient en plein air : un beau soleil animait la scène et égayait le village. Un nombre considérable de femmes et d'enfants se rassemblèrent autour de nous. Nous allâmes à l'extrémité du village camper sous un gourbi destiné aux palabres (assemblées). Le chef du village était absent; son frère Séma vint me saluer et me donner un cabri, s'excusant de faire aussi peu pour un homme qui allait chez El Hadj. Dans la soirée, il pourvut à tous nos besoins et largement à ceux de nos animaux porteurs qui en avaient grand besoin. Un marabout du village vint me trouver et me dit : « que placé dans ce village par El Hadj, il fallait qu'il me *reçût*, c'est-à-dire me logeât et me donnât à souper, et que n'ayant pas de fortune il ne pouvait m'offrir qu'un cabri. » Cet animal était tout jeune; nous l'emmenâmes, et il fut bien longtemps notre compagnon de route; nous l'avions baptisé du nom du village où il avait vu le jour; il faisait dans tous les endroits où nous séjournions le désespoir des matrones par son impudence à voler le couscous sous leur nez. Pris en flagrant délit, il recevait une tape, mais alors il ne plaisantait plus et se précipitait à coups de cornes sur ses adversaires, au grand bonheur de mes laptots qui l'avaient pris en affection. Le jour de sa mort fut un jour de deuil pour eux; ils s'étaient fait à son sujet une superstition et disaient que tant que cet animal serait avec nous, nous ne subirions jamais la faim.

On me donna encore à Kouroundingkoto un coq, du riz, et le soir un peu de pauvre foin, du lait et une poule.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes hommes reçurent quatorze calebasses de nourriture du pays[1] ; enfin, nous nous trouvâmes dans l'abondance et nous pûmes nous refaire des fatigues des jours précédents. Ces fatigues avaient été telles qu'un de nos chevaux, celui du docteur, n'avait pas pu suivre. Je l'avais abattu l'avant-veille de mon arrivée au Bakhoy, et depuis ce temps le docteur montait à âne. Mon cheval étant très-blessé je montai le dernier de nos chevaux, celui de trente-six francs, vaillante petite bête, mais très-maigre, et que mes laptots avaient surnommée Farabanco, en souvenir d'un de leurs camarades d'une maigreur proverbiale. Nos bœufs ne marchaient qu'avec peine et nous occasionnaient des retards. Comme on le voit, il était grand temps de prendre un peu de repos, et je me décidai à faire de petites marches.

La montagne à laquelle est adossé le village de Kouroundingkoto l'abrite à l'est. Sa crête, du côté où nous la voyons, offre une particularité. Cinq baobabs espacés



La fille d'un marabout du Oualet (voy. p. 34). — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

presque également la couronnaient, et celui du milieu, situé sur le sommet même de la montagne, était d'une dimension très-remarquable.

Entre les roches, un grand nombre d'arbres avaient trouvé l'aliment nécessaire à leur vie et deux d'entre eux étaient d'une très-grande dimension.

De l'endroit où nous nous trouvions, il y avait bien cinq cents mètres jusqu'au grand baobab du milieu. Je dis en plaisantant à Famahra que, s'il voulait, nous pourrions tirer à la cible. Depuis quelques jours il m'affirmait que les noirs tiraient mieux que les blancs, et le fait est qu'avec leurs mauvais fusils de traite, leurs balles

1. Si le couscous et le riz sont les mets nationaux des Yoloffs, le mafé et le lacklallo sont les plats nationaux des Bambaras et des Malinkés, le sanglé, celui des Pouls et des Maures et d'une bonne partie des Soninkés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en fer mal forgées, et leur poudre charbonneuse, j'en ai vu quelques-uns d'une adresse prodigieuse à petite distance.

Il accepta le défi et je lui proposai de tirer sur le baobab. Il se mit alors à rire, et me dit : « Tire le premier. » Je pris la carabine de Mamboye, je m'assurai qu'on n'y avait mis qu'une cartouche[1], j'épaulai, et le coup partit. Non-seulement on entendit la balle frapper l'arbre, mais un hasard heureux fit qu'elle coupa un des pains de singe (fruit du boabab) qui dégringola sur les roches. Je crus qu'on allait crier au miracle. — Fahmahra n'en revenait pas. Il ne voulut même pas essayer de tirer. Cette histoire me suivit jusqu'à Ségou et m'y fit grand bien dans l'esprit des noirs.

Je ne quittai pas Kouroundingkoto sans prendre un croquis de mon baobab qui, le soir, dessinant sa noire silhouette sur le ciel éclairé par les premiers rayons de la lune, était d'un aspect fantastique (voy. p. 44).

Puis, voulant remercier les indigènes du bon accueil qu'on nous avait fait, je fis cadeau de quelques charges de poudre et de quatre ou cinq coudées de coton blanc.

Ce village nous présenta encore le spectacle d'un nègre blanc ou albinos. C'était un enfant de sept à huit ans, très-bien constitué, dont les cheveux étaient presque blancs, mais dont les yeux n'étaient pas rouges. Son corps était d'un jaune mat très-clair. Il était repoussant d'aspect; les traits de sa figure, qui étaient ceux du nègre, s'alliaient on ne peut plus mal avec cette couleur blanche maladive. Il avait un air craintif et malheureux, des rides précoces, et le grain de sa peau très-grossier augmentait encore sa laideur. Depuis j'ai eu souvent l'occasion de voir des albinos, les uns entièrement blancs, d'autres mouchetés blanc et noir, et j'ai toujours fait la même remarque quant à leur peau et à l'expression de leur physionomie. Si on ajoute à cela qu'ils sont généralement brûlés par des coups de soleil qui les marbrent de rouge et font écailler leur peau, on comprendra que leur vue ne saurait avoir rien d'agréable.

Moins de quatre heures de route nous conduisirent à Guettala, chef-lieu du pays. C'était un village en paille, de récente construction, à côté duquel nous apercevions les ruines de l'ancien tata en terre, détruit depuis environ trois ans. Les habitants paraissaient très-soumis à El Hadj, et peut-être parce qu'ils savaient être en présence de talibés, ils s'en faisaient gloire et me disaient qu'ils étaient heureux, qu'on ne les pillait plus, que le pays était tranquille, que tout le monde travaillait parce que le marabout (El Hadj) l'avait ordonné. Le chef de ce village un nommé Ouoïo, commandait à tout le Bagué. C'était un Bambara Kagorota, ou Kagoronké, ou simplement un Kagoro. Il avait trois fils : l'un d'eux, âgé d'environ cinquante-cinq ans, vint me voir et m'apporta un cabri et vingt-cinq œufs frais. Puis, le soir, mes hommes furent amplement pourvus de calebasses d'une nourriture qu'ils avaient baptisée du nom de *nouroucouti*, mot voulant dire, suivant eux, qu'il s'y trouvait de tout. On apporta deux paniers de mil pour les animaux.

L'accueil du village fut cordial; au premier moment, la curiosité l'emporta : nous fûmes entourés de tout ce que le village renfermait de femmes et d'enfants et, quelque fatiguante que fût cette curiosité, je ne m'en plaignais pas trop et je n'y apportais obstacle qu'au point de vue de la sécurité de nos bagages. J'eus là l'occasion de faire quelques remarques, notamment que tous les gens parlaient le bambara et le soninké, ce qui tient au mélange de ces deux races qui forment la base de la population aussi bien dans le Kaarta que dans le Ségou et jusqu'aux montagnes de Kong. Dans toute cette vaste région, ces deux races peuplent tous les villages, tantôt séparées, tantôt mélangées, tantôt parlant une langue, tantôt l'autre, quelquefois les deux, et n'admettant d'alliance en dehors de ce cercle intime qu'avec la race Peuhl qu'on rencontre dans toute l'Afrique depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces trois branches principales de la population du Soudan.

A Marena, je remarquai parmi les femmes, pour la première fois depuis Koundian, une autre coiffure que celles des Malinkés. Les hommes ont tous la tête rasée depuis la conquête du pays par El Hadj Mais au lieu du casque qui distingue le beau sexe malinké, casque formé des cheveux relevés sur le sommet de la tête et nattés par-dessus des chiffons, je trouvai ici une coiffure bien plus jolie et plus originale qui rappelait beaucoup la coiffure si coquette des Yoloffes de Saint-Louis; les cheveux étaient enroulés en mille petites tresses tortillées qui tombaient tout autour de la tête. Malheureusement si l'effet était joli, la propreté n'y gagnait pas; ces tresses sont faites en miellant les cheveux; on les graisse ensuite avec du beurre rance et de la poudre de charbon pour les noircir; il est aisé de se figurer ce que cela peut devenir avec la chaleur, la transpiration et la poussière. De pareilles coiffures ne se font guère qu'une fois tous les quinze jours au plus, et elles demandent souvent deux ou trois jours de travail.

A une étape plus loin nous rencontrâmes une bande de Diulas venant de Nioro et apportant des charges de briques de sel gemme, dit sel de Tichit. Comme on le sait, ce sel vient de la Sebkha d'Idjil, visitée par le capitaine Vincent en 1860, dans son beau voyage à l'Adrar[1], et les Tichits, Maures sédentaires, vont le chercher et le transportent dans tout le Soudan, où ils le vendent à d'autres Diulas, la plupart Sarracolets ou Soninkés qui le revendent eux-mêmes. Ces briques de sel que je voyais pour la première fois, avaient environ soixante centimètres de long sur quarante de large et dix à quinze centimètres d'épaisseur. Les Diulas avaient appris que j'étais en route quand ils étaient à Nioro, mais ils ne pouvaient pas croire que j'eusse réellement l'intention d'aller à Ségou, tant est profondément incrustée dan l'esprit des populations sénégam-

1. Malgré de nombreuses expériences, il est peu de noirs qui croient qu'une cartouche de munition puisse suffire à chasser au loin une balle avec force.

1. Voy. la Relation du capitaine Vincent, *Tour du Monde* t. III, p. 49-64.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

biennes l'idée qu'un blanc ne saurait vivre, dans l'Afrique, des ressources du pays. Ils me croyaient donc revenu sur mes pas et grand fut leur étonnement de me rencontrer; ils me comblèrent d'amitiés, me disant que tout le pays m'aimait, parce que j'allais trouver El Hadj, que c'était bien bon pour eux qui pourraient aller voir les blancs et commercer avec eux quand je serais d'accord avec le marabout; qu'ils avaient bien besoin des marchandises des blancs, mais qu'on les empêchait d'aller en acheter. Il est impossible de s'imaginer la joie que j'éprouvais de leur voir de pareilles dispositions. Cependant elle n'allait pas jusqu'à me soumettre à toutes les accolades que ces braves gens voulurent me donner.

Plus tard nous rencontrâmes deux troupeaux de beaux bœufs que leurs maîtres allaient échanger au Bouré contre de l'or et des esclaves. Ce fait confirmait ce qu'on m'avait déjà dit de la sécurité de cette route, par laquelle nous arrive le peu d'or du Bouré qui vient à nos comptoirs en passant par Nioro et quelquefois par Tichit, lorsque (ce qui arrive souvent) on le donne aux Maures en payement du sel livré à Nioro.

Notre route passa entre de petites collines élevées à peine de quelques mètres qui ne changent pas d'une manière notable l'aspect uniforme des plaines du pays.

Partis à deux heures, nous arrivions à quatre heures et demie à Bambara Mountan, village où je vis pour la première fois reparaître, depuis le Foula Dougou où j'en avais aperçu, une forêt, les roniers. Ces arbres étaient nombreux, mais ils étaient trop élevés pour qu'on pût en cueillir les fruits.

Les noirs de ces pays ne les mangent que cuits quand le vent les abat. Ils ont alors une odeur de thérébentine très-accentuée et qui suffit pour empester une maison; leur couleur est jaune safran.

Je remarquai aussi dans ce village quelques jeunes gens portant des cheveux longs tressés en petites nattes; on me dit que c'était des Bambaras, mais on ajouta qu'ils étaient Soninkés d'origine.

Le 4 février, nous passâmes entre deux collines après lesquelles nous entrâmes dans des champs se succédant à de petits intervalles; après deux heures et demie de marche nous traversions le village de Namabougou. J'avais devancé mon escorte avec Famahra. Je m'arrêtai quelques instants au *bentang*[1]; le chef du village s'y trouvait; c'était un vieillard entièrement blanchi par les années. Il s'éventait avec une queue de bœuf, mais n'articulait que des mots sans suite et incompréhensibles; il était en enfance. Peu après ce village, nous apercevions à gauche quelques collines, sur lesquelles paissaient un troupeau de bœufs et un de chèvres. Peu après nous campions à Touroumpo pour déjeuner. C'est un petit village de cases en paille au milieu duquel on avait réservé une belle place munie d'un bentang.

Nous allâmes nous placer au bord d'un marigot où il y a beaucoup d'eau. La population y était mélangée de Diawandous et de Bambaras. Le chef m'envoya une poule. Peu après Fahmahra ayant reçu deux calebasses de lait, m'en donna une, que je reçus avec un vrai plaisir, car le lait en voyage forme la plus saine des nourritures et je lui dois certainement de n'avoir pas succombé en Afrique. Depuis Koundian j'en étais privé, le pays n'ayant pas de bestiaux; aussi nous lui fîmes honneur.

Les femmes vinrent aussi apporter du beurre à vendre en échange de verroterie : je n'avais pas le temps de déballer mes paquets; mais j'en eus assez pour les observer : de sang peuhl-diawandous, elles étaient en général jolies, coquettes et peu farouches. Après avoir fait boire les animaux et mangé au galop ce que nous avions apprêté, j'allais repartir quand on me dit qu'on nous préparait un repas. Je ne voulus pas priver mes hommes de ce surcroît de vivres; j'attendis donc en me promenant un peu à travers les roniers qui croissent ici en grand nombre et étaient chargés de fruits. Leur hauteur varie de huit à dix mètres. J'aperçus également à mon grand étonnement des perroquets gris qui n'existent pas au Sénégal, mais qu'on rencontre en grande quantité depuis le Gabon jusqu'à Sierra Léone, et même jusque sur les bords du Rio-Géba.

A deux heures et demie, nous reprîmes notre route pendant une heure à l'est, et nous arrivâmes à un très-grand village nommé Guémou-Koura[1] dont on me parlait depuis notre départ de Makandiambougou comme d'une espèce de port de salut : après l'avoir traversé je devais voyager sans difficulté et dans l'abondance. De loin je fus agréablement surpris de voir un village en terre dont les maisons étaient surmontées de terrasses (c'était le premier que nous rencontrions) et dont quelques habitations semblaient avoir un étage.

En approchant, je vis que les murailles étaient à moitié ruinées, que tout autour du village, au milieu de champs de coton ou de tabac et des puits, il y avait bien des cases en paille, mais en somme c'était un grand village; je devais y trouver un Tierno Ousman, Toucouleur, chargé des pouvoirs d'El Hadj, et j'espérais bon gîte et bon souper; on va voir que je fus un peu désappointé.

J'avais cherché tout autour du village une place un peu propre pour camper, et partout je n'avais trouvé que des immondices; je m'arrêtai enfin sous un arbre, et je me disposais à m'y établir quand on vint me dire qu'on m'avait préparé deux cases en sécos; je m'y rendis : elles étaient à six cents mètres au nord du village : j'y étais à peine que Tierno Ousman vint me présenter ses compliments. Il était orné d'un vaste turban, tenait à la main un chapelet de musulman à gros grains et marmottait des prières. Il marchait entre deux Talibés qui semblaient le soutenir. C'était un tout jeune homme, et ses manières me déplurent souverainement à première vue. Il s'assit convenablement tout d'abord dans notre case, puis, sans transition se fit masser les jambes

1. Bentang de Mongo-Park, banancoro de Caillé : hangar destiné aux palabres.

1. Guémou-Koura, le nouveau Guémou, pour le distinguer du Kemmou (Guémou) de Mongo-Park, ancienne résidence de Daisé, roi du Kaarta, lors du passage du voyageur anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le dos par ses gens. Si ces façons musulmanes de grand seigneur m'irritaient fort, en revanche elles avaient un grand succès auprès de Samba Yoro, mon interprète ordinaire qui, d'habitude très-timide en paroles, semblait paralysé. « C'est un grand marabout ! » me disait-il. Après cela, tirez le rideau : tout est dit.

Ousman ne tarda pas à me dire qu'il voyait que je n'avais besoin de rien, que j'avais des provisions, et autres phrases de mauvais augure quant au souper qu'il nous réservait. Les Diulas qui nous avaient accompagnés jusque-là devant nous quitter, Famahra m'avait conseillé de demander un guide pour nous conduire à Diangounté. Je demandai donc si on pourrait nous en donner un, et nous vendre un cheval dont le docteur avait besoin. Il me promit tout ; mais quand vint la nuit, on n'avait même pas garni ma case de nattes pour me servir de lit ; j'en fis demander pour les hommes et pour moi. Après une longue attente je les reçus, et en même temps mon souper composé d'une poule et de riz. Quant aux hommes, on ne leur envoya rien ; heureusement nos provisions n'étaient pas encore épuisées. Je fis demander du mil pour les chevaux et les ânes ; après deux heures j'en reçus quelques moules[1], et je m'endormis très-peu satisfait du village et de son chef.

Visite de Tandangoura, chef de Farabougou. — Ennuis et tracasseries. — Madiga. — Observations et latitude. — Fatigue et maladies. — Lac de Tinkaré. — Tinkaré. — Samba Yoro se blesse en tombant. — On m'offre des queues de girafes. — Arrivée à Diangounté. — Bon accueil. — Détails sur le pays.

Le 5 février je me réveillai après une mauvaise nuit ; je craignais, je ne savais pourquoi, de nouvelles en-



Le Baobab de Kouroundingkoto (voy. p. 41). — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

traves. De plus, je m'affaiblissais de jour en jour d'une façon bien notable. J'avais eu avec notre guide deux ou trois scènes nécessaires pour me conserver mon autorité de chef de la bande, sur laquelle il voulait empiéter, en s'opposant aux temps d'arrêt, et voulant régler la marche, etc., etc. Comme je ne partais jamais sans m'être renseigné sur les villages que je devais trouver, sur leur distance, et cela jusqu'à deux et trois jours à l'avance, je ne voulais plus qu'une fois en route on vînt par caprice déranger ce que j'avais réglé. Cela m'avait irrité contre lui ; je constatais qu'il ne m'était que de très-peu d'utilité, maintenant que j'étais dans les pays dépendant du chef de Farabougou. C'était une bouche de plus, sans compter les quatre hommes qui l'accompagnaient, et nos provisions commençaient à diminuer. Toutes ces réflexions m'avaient assailli dans cette nuit d'insomnie, et je me trouvai au jour fort mal disposé.

Vers sept heures, Tierno Ousman vint faire palabre. Il avait pris des dehors encore plus cafards que la veille. Il venait me dire qu'il fallait que j'allasse à Nioro trouver Mustafa, grand chef placé par El Hadj, qui pourrait m'aider à franchir le route de Ségou, fort difficile et peu sûre par Diangounté. Ce n'était, me disait-il, que quatre jours de retard.

On peut se figurer l'effet de cette déclaration sur moi. Je le laissai causer une demi-heure, m'efforçant de rester calme. — Après tout, n'avais-je pas prévu ce qui arri-

1. Moule, mesure d'environ quatre litres, variant un peu suivant les localités, mais ne dépassant jamais deux litres et cinq litres comme capacité extrême.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vait? — Quand il eut fini, je pris la parole et lui répondis que je n'avais rien à faire à Nioro, qui n'était pas sur ma route, que je n'étais pas venu pour voir Mustafa non plus que lui, que j'allais à Ségou, que j'étais parti parce que je croyais le pays soumis à El Hadj, que j'avais trouvé une première route fermée, que si la deuxième l'était, je n'en irais pas chercher une troisième, mais que je partirais pour Saint-Louis et non pour Nioro. — J'ajoutai que je lui avais déjà demandé un guide pour Diangounté, que s'il ne m'en donnait pas je partirais quand même le lendemain, et que je me plaindrais à El Hadj de tous ces retards et de la mauvaise volonté qu'on nous aurait montrée.

Il insista; mais voyant que j'étais bien décidé, il se rabattit sur une autre proposition : c'était que je voulusse me rendre à Farabougou, où se trouvait un sofa[1] d'El Hadj, qui avait envoyé pour me saluer un homme qui assistait au palabre, et qu'on me présenta alors. Devant cette insistance, je laissai éclater ma mauvaise humeur, et je déclarai très-vivement que j'irais à Diangounté ou à Saint-Louis, et nulle part ailleurs.

Quand il me vit si décidé, Ousman se prit à avoir peur de ce que je pourrais dire; il se radoucit, et me dit du ton le plus gracieux qu'il m'avait proposé cela pour m'être agréable, mais que je n'en ferais que ce que je voudrais, et que personne, à coup sûr, ne me contrarierait. Ce fut la fin de ce palabre.

Peu d'instants après lui succéda un autre personnage important, Dandangoura, chef du Farabougou. C'était un gros homme, coiffé d'un fez rouge, entouré d'un immense turban. Il arrivait monté sur un magnifique cheval de haute taille et de race maure, suivi



Tierno Ousman et ses masseurs. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

d'une vingtaine de cavaliers. Il portait pour vêtements le pantalon de Haoussa à longues jambes étroites dans le bas, brodé sur les coutures, et le boubou lomas brodé de soie sur un autre petit boubou, connu sous le nom de Turkey, qui est presque le vêtement national des Bambaras. Il était, bien entendu, accompagné de son griot, de son forgeron et d'un certain nombre de talibés. Il vint s'asseoir dans ma case avec tout son monde, avec un sans-façon qui me déplut tout d'abord. La case était petite, nous y étions les uns sur les autres. La chaleur était si étouffante, qu'il ne tarda pas à se débarrasser de son turban, et que je vis que la sueur ruisselait dessous. L'odeur de tous ces nègres devenait insupportable, et les discours que j'entendais n'étaient pas faits pour diminuer mon malaise et ma mauvaise humeur. Dandangoura commença par me dire qu'il fallait attendre qu'on allât rassembler une armée pour me conduire, parce que les chemins étaient mauvais.— Ma réponse fut la même qu'à Ousman : —Demain je partirai pour Diangounté ou pour Saint-Louis. — Croyant peut-être m'intimider, il me dit alors qu'il était sofa d'El Hadj, qu'il commandait le pays, et qu'il n'avait pas confiance, qu'il voulait voir si j'avais des lettres pour son maître. Je les lui montrai immédiatement; mais comme il voulut les ouvrir, je me mis en colère comme je l'avais fait à Koundian en pareille occasion, et je déclarai que je ne le souffrirais pas, et que

1. Le sofa est un esclave guerrier, ou plus spécialement un esclave mâle employé à soigner les chevaux ou à accompagner son maître à la guerre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je saurais, au risque de ce qui pourrait arriver, me faire respecter. Cette contenance lui en imposa. Au fond, avec les noirs, c'est souvent celui qui parle le plus haut qui a raison. Il baissa de suite le ton et me dit que j'étais chez moi, que je ne ferais que ce qui me plairait; qu'on ne me demandait pas cela pour m'ennuyer, mais dans mon intérêt, qu'on voudrait que j'allasse à Nioro trouver Mustaf (Mustapha), ou tout au moins que je restasse quelques jours à Farabougou. J'avais encore trop présentes à la mémoire les scènes de cadeaux de Koundian, pour aller me mettre entre les mains d'un sofa. En conséquence, je tins ferme, et j'obtins gain de cause. Mais on ne levait pas la séance. Nous étions vingt-quatre dans une case de trois mètres quatre-vingt centimètres de diamètre. Je fis dire à Fahmahra de faire évacuer la case, où je ne pouvais plus tenir. Mais Dandangoura déclara qu'il était venu pour me voir, et qu'il resterait avec moi, et ce disant, il s'étendit sur ma natte sans plus de façons. J'avais bien envie de le chasser, et aujourd'hui pareille chose ne m'arriverait pas sans que je fisse sortir l'intrus à coups de bâton; mais je m'étais promis de rester calme et de ne rien compromettre par la violence. Je lui dis donc que j'avais à écrire, et que s'il n'avait plus rien à me dire, je le priais de me rendre ma natte et de me laisser tranquille. Mais ce fut comme si j'avais parlé à un sourd; il n'en bougea pas plus. Voyant cela, je me levai et j'allai me promener en plein soleil, lui disant que puisque je n'étais plus le maître chez moi, je lui laissais la case. J'allai examiner ses chevaux, dont quelques-uns étaient très-beaux. Je cherchai à en marchander un, mais on m'en demanda la valeur de quarante pièces de guinée (plus de 900 francs) ou huit captifs. Il ne m'était pas possible de disposer de cette somme, malgré tout mon désir de donner un cheval au docteur qui se fatiguait beaucoup à âne. Après une longue discussion sur le prix, je rentrai dans la case, et voyant que Dandangoura et sa bande l'occupaient toujours, j'allai trouver Fahmahra et le chargeai de lui dire que je me plaindrais à son maître. Presque aussitôt Dandangoura vint m'annoncer lui-même que ma case était libre. Je le quittai sans lui répondre et je rentrai me reposer.

Au fond, je n'étais pas dupe de tous ces politiques; ils s'étaient entendus comme larrons en foire pour m'extorquer des cadeaux, et ils venaient naïvement me dire : « Je ne te demande rien, je n'ai pas besoin de cadeaux; si tu m'en fais je les prendrai, mais je ne t'en demande pas. » Plus tard, voyant que je n'avais pas mordu à tous ses hameçons, Dandangoura me fit dire qu'il ne me demandait qu'un bonnet rouge. En toute autre occasion, je l'eusse accordé, car je savais combien les cadeaux donnent de prestige, mais j'étais vexé, tourmenté, agacé; je refusai avec entêtement, et j'eus le plaisir de voir repartir Dandangoura les mains vides de mon bien. Seulement, ne pouvant rien avoir de moi, il avait extorqué à Fahmahra son pistolet d'arçon.

Le soir, j'eus une nouvelle scène avec Tierno Ousman. Je lui reprochai ouvertement la réception qu'il me faisait et le menaçai de m'en plaindre à qui de droit. Il n'en fut que plus humble et employa toute son éloquence à me demander un bonnet rouge, de la poudre, du papier et des pierres à fusil. Je lui accordai le bonnet, un peu de poudre, mais je refusai le reste, et je lui rappelai le guide promis. Le lendemain matin, le guide n'étant pas arrivé, je fis charger les montures, décidé à partir quand même. Alors Ousman arriva; je l'apostrophai vigoureusement par l'intermédiaire de Boubakar. Il répondit qu'il allait me chercher un guide aussitôt, et il rentra dans le village.

Vers sept heures trois quarts, ne voyant rien venir, je payai avec une pierre à fusil un homme pour me mettre dans la bonne route et je partis. Un quart d'heure après, Fahmahra m'amenait le guide ainsi qu'un marabout qui l'accompagnait.

De Guémou-Koura, nous relevions Farabougou et Nioro presque droit au nord 18° ouest; du moins d'après la direction qu'on m'indiqua. Farabougou, que je n'ai pas vu, mais qu'un de mes hommes a visité bien plus tard, a un tata en pierres solidement construit; il n'est guère qu'à huit lieues de Guemoukoura; Nioro serait à une quarantaine de lieues ou quatre jours de marche.

La plaine s'accidente à mesure qu'on remonte vers le nord. Le pays devient un peu plus boisé, on y voit bon nombre de figuiers sauvages et de roniers. Trois heures de marche nous conduisirent à Madiga, village riche en mil, mais composé de quelques pauvres cases en paille. J'étais rendu de fatigue en y arrivant, et considérant l'éloignement de Tinkaré, le premier village que je dusse rencontrer sur la route de Diangounté, je me décidai à y coucher. A midi, je pris la hauteur méridienne, et j'en déduisis 14° 22′ 15″ de latitude nord; ce qui me démontra, une fois que j'eus tracé ma route, que l'estime faite de mon chemin depuis ma dernière observation était trop faible[1].

Le temps fut très-couvert toute la journée; j'essayai d'acheter un cheval pour le docteur, mais je ne pus parvenir à conclure un prix. — Nos forces s'en allaient sensiblement. — Déthié-N'diaye, l'un de mes hommes, était malade; c'était un homme très-courageux, et s'il se plaignait, c'est qu'il souffrait beaucoup. Mamboye avait bien mal aux pieds; il ne pouvait plus conduire sa mule, qui elle-même était blessée au garot.

Le soir, un petit Maure Tenoïjib, berger du troupeau du village, vint m'apporter du lait et causer avec nous; il m'amusa beaucoup par son babil. Comme je savais par expérience qu'un Maure ne fait pas un cadeau sans en demander salaire, je lui demandai ce qu'il voulait, et je finis par lui donner un petit couteau.

Le 7 février, au jour, quand je voulus repartir, on me dit qu'on ne pouvait pas faire lever notre dernier bœuf; je le donnai au village, et la curée s'en fit immédiatement,

Quatre heures de route nous conduisirent à un marigot que nous traversâmes, et peu après nous fûmes au

1. En pareil cas, après avoir tracé la route estimée, je la réduis à l'échelle voulue par la méthode graphique des carrés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bord d'un lac magnifique; des myriades d'oiseaux blancs, de la famille des échassiers, tranchaient sur la verdure des hautes herbes; moins de trois quarts d'heure après, nous étions à Tinkaré, village composé de quelques cases en paille et d'un tata en construction dans lequel nous allâmes nous loger.

Ce village tire de la pêche toujours très-abondante du lac voisin une source de revenu; les indigènes font sécher les produits de cette pêche et vont les vendre assez loin. Mais dans ce moment il nous fut impossible de nous procurer du poisson frais ou sec.

Le chef vint nous apporter trois poules, et des niébés ou haricots indigènes pour les animaux. Mamboye et Alioun allèrent à la chasse et nous rapportèrent trois pintades; à la nuit on donna onze calebasses de couscous aux hommes, et tout s'annonçait bien, à l'exception des moustiques, lorsqu'on nous ramena Samba Yoro, qui, sorti du tata, était tombé dans un trou et s'était luxé légèrement le genou. Il fallut lui panser et lui soutenir la jambe. Je lui donnai donc mon maigre matelas. Le lendemain, et pendant longtemps encore, il ne put continuer la route qu'à cheval ou à âne.

Le 8 février, je fus réveillé le matin par un lion qui était en chasse; étant sorti un instant du village lorsqu'il faisait à peine jour, je l'entendis rugir près de moi; je me hâtai prudemment de rentrer, et le soir, des Maures vinrent m'apporter des queues de girafes à acheter, et me dirent qu'il y avait beaucoup de ces animaux dans cette région.

Après trois heures et demie de marche nous arrivâmes à Dianghirté; appellation récente dont, suivant les noirs, El Hadj a baptisé d'un mot du Coran, l'ancien village de Diangounté. Ce dernier nom ne sert plus que pour désigner le pays dans lequel nous étions entrés.

Peu d'instants après notre arrivée, Tierno Boubakar Sirey, chef du grand village, vint me trouver à cheval, suivi d'une foule de Talibés, au milieu desquels se trouvaient plusieurs individus parlant un peu le français, et entre autres un nommé Boubakar Diawara, de Saint-Louis, qui nous dit que sa femme, Maram Tiéo, était encore en cette ville ainsi que sa fille Roqué N'diaye, bien connue de mes laptots comme une des jolies filles de l'île.

Le palabre d'arrivée commença par le récit que fit Famhara, en toucouleur, de notre voyage depuis Koundian, et des raisons pour lesquelles nous passions à Dianghirté. Je me plaignis ensuite, de l'insistance qu'on avait mise à me faire aller à Nioro. Tierno Boubakar me répondit simplement que j'étais le bienvenu, et qu'il ferait pour moi tout ce qu'il pourrait. Puis il répéta en bambara, au chef des Kagoros, nommé Lagui, ce qu'il venait d'apprendre, et celui-ci le répéta à haute voix à ses hommes avec de courtes mais énergiques protestations en faveur d'El Hadj et de ceux qui venaient vers lui. Ensuite ils me quittèrent pour aller conférer entre eux.

Tierno Boubakar Sirey est un vieux Toucouleur du Fouta-Toro, un Torodo de la famille des Li. Lorsque El Hadj fonda une maison (comme on dit ici) sur les ruines du village pris aux Bambaras, après avoir tué Niéma Niénancoro Diam, leur chef, il en confia le commandement à Boubakar. La figure de ce chef est avenante et ses traits sont empreints d'une grande bienveillance; il nous plut tout d'abord, et ses actes n'ont pas démenti notre bonne opinion.

Déjà son vieil homonyme Boubakar Djawara s'était établi notre compagnon; il était venu m'apporter des œufs, des poules et des guertés ou arachides.

Peu après le palabre, les Bambaras vinrent nous construire deux cases en nattes. Le procédé est bien simple : on perce des trous de trente à quarante centimètres en terre, disposés en cercle ou en carré; on y plante des piquets, dont l'extrémité est en forme de fourche; on réunit ces diverses fourches par des bâtons plus ou moins droits, plus ou moins gros, toujours très-irréguliers, et on couvre le tout avec les secos empilés sans beaucoup d'ordre; quelques cordes en écorce d'arbre terminent et consolident le tout.

Ces Bambaras travaillaient avec un désordre qui me frappa; ils criaient, se disputaient. Personne ne conduisait l'ouvrage; ils faisaient, défaisaient, et, malgré leur ardeur, ma case fut très-lentement construite; c'était bien l'image de leur vie et de celle des nègres en général : le désordre sous toutes ses formes !

J'achetai alors un joli mouton pour dix coudées de guinée et deux bouteilles de beurre pour six coudées. Vers quatre heures, le chef nous envoya deux poules et du riz, en nous faisant dire que c'était pour notre souper seulement. Une heure après, il vint lui-même m'amener un jeune bouvard, grand comme un âne, s'excusant de m'offrir un aussi petit bœuf en prétextant la rareté des bestiaux. Puis il me donna un énorme toulon ou sac de cuir, rempli de mil pour les chevaux et les animaux porteurs, et me dit qu'on s'occupait du souper des hommes, et qu'il m'enverrait du lait le soir.

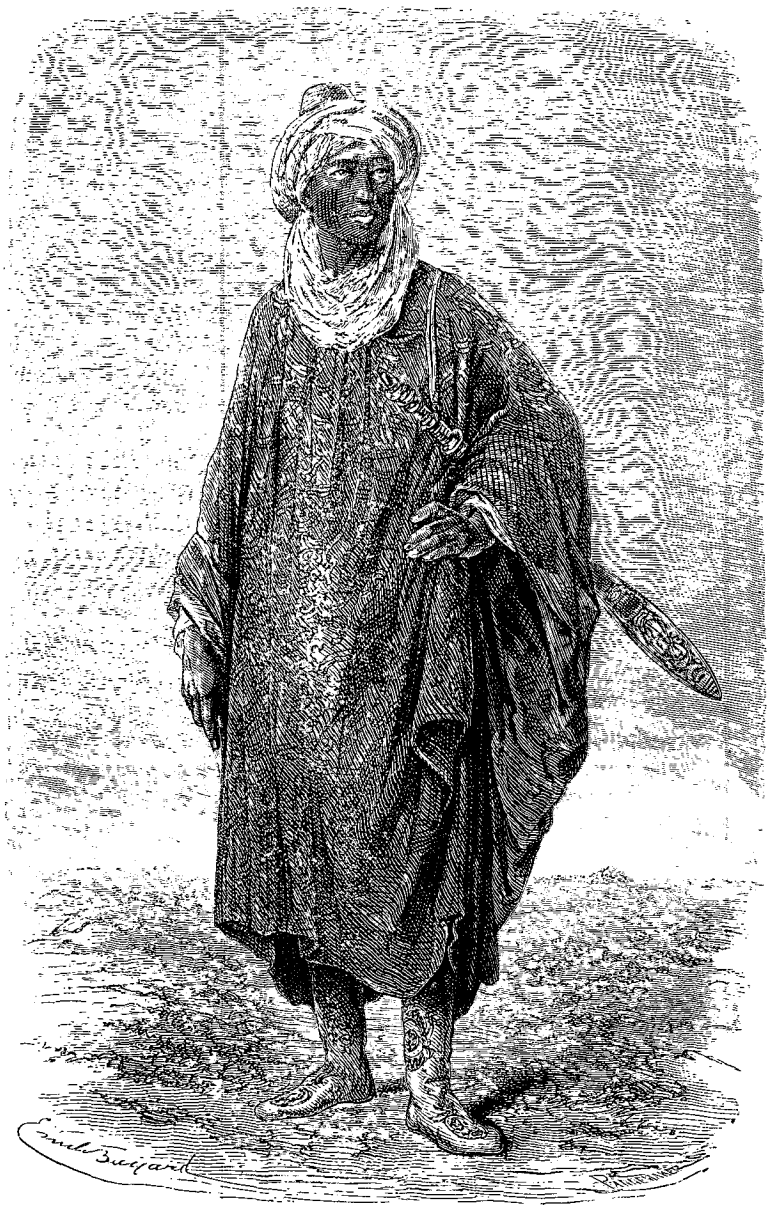
En effet, à la nuit, mes hommes reçurent un plantureux couscous, et moi environ six litres de lait; nous nagions dans une abondance d'autant plus grande que Fahmhara recevait de son côté des cadeaux. Le lendemain matin, j'étais à peine éveillé après une nuit réparatrice, que je reçus une calebasse de lait, et, vers neuf heures du matin, le vieux Tierno vint me faire sa visite et m'apporta pour mon déjeuner trois poules et une calebasse de riz du pays de très-belle qualité. Il amenait à la visite du docteur une foule de malades. Il serait trop long de faire l'énumération des maladies impossibles qu'ils nous décrivaient, il y avait des blessés dont quelques-uns souffraient depuis deux et trois ans; il y avait des ulcères, des ophthalmies, dyssenteries, maladies de peau, etc., etc. Nous y eussions épuisé notre pharmacie, dont les ressources étaient nécessairement limitées. Il fallut compter, et s'il y eut beaucoup d'appelés, il y eut peu d'élus.

Le Diangounté, Ghiangounté de Raffenel, qui n'a pu y parvenir, est un pays qui fut toujours indépendant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien que tributaire du Ségou, dont on le considérait comme une province ; il est peu étendu. De l'est à l'ouest, il ne faut que deux jours de marche pour le traverser, et moins que cela du nord au sud.

Limité par le Kaarta au sud-ouest, au nord-est par le Bakhounou, à l'est par le Ségou, au sud-est par le Bélédougou, autre État tributaire du Ségou, et enfin au sud par le Foula Dougou, qui fut longtemps aussi tributaire du vaste empire du Haut-Niger, sa situation géographique et politique est assez remarquable. Il ne possède de localité importante que Dianghirté, où je me trouvais. Il n'a d'autre industrie que celle de tous les pays noirs, d'autres ressources que ses cultures de riz, mil, maïs, arachides, coton, indigo et haricots, quel-



Dandagoura, chef de Farabougou. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

ques tomates et oignons ; un peu de tabac (tancoro ou tamaka) ; voilà tout.

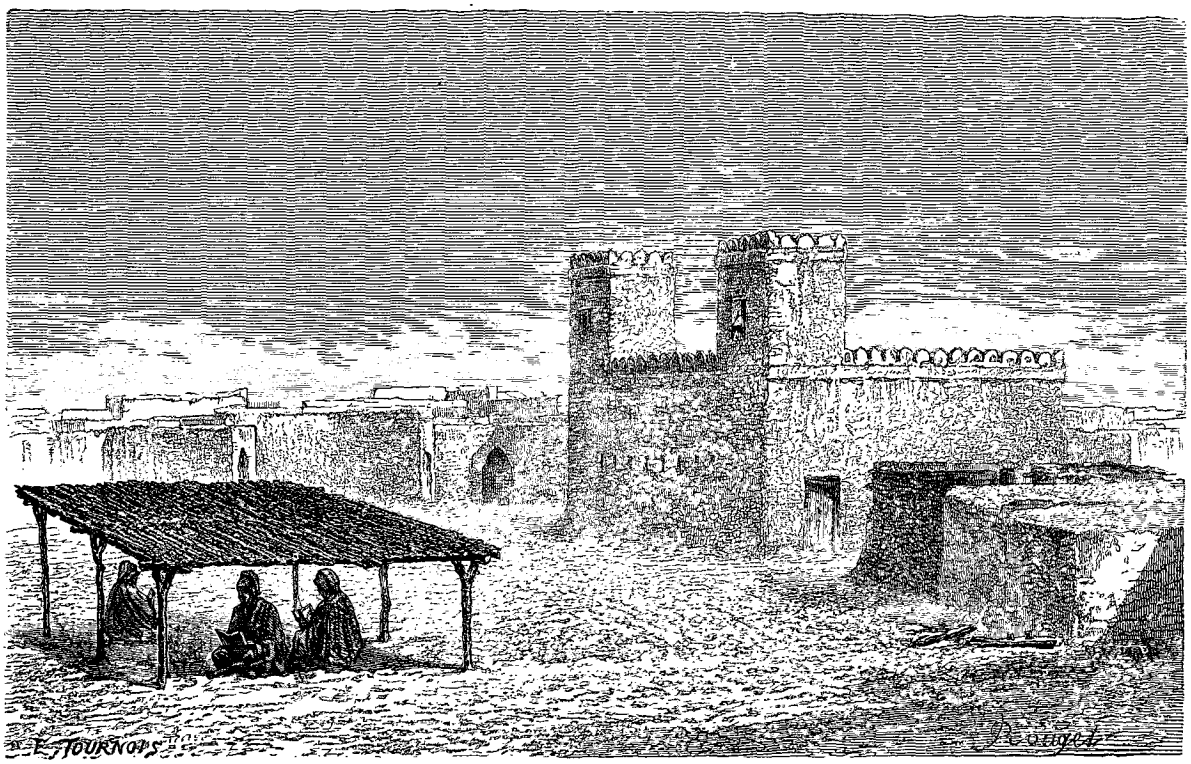
Dianghirté, son chef-lieu, est entouré par intervalles de hautes murailles ; la porte principale était jadis surmontée d'un étage qui tombe en ruine ; le tata, somme toute, est mal entretenu.

Cinq cent quarante talibés et leurs familles habitent la ville, dont ils composent la force armée ; les Bambaras, anciens maîtres du pays, sont relégués sous les huttes de paille d'une demi-douzaine de hameaux groupés autour et en vue des remparts qui les surveillent.

MAGE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison d'El Hadj, à Dianghirté. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL

(SÉNÉGAMBIE — NIGER),

PAR M. MAGE, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La maison d'El Hadj, à Dianghirté. — Départ. — Les sauterelles. — Le Ba-Oulé du Niger. — Kalabala-Fabougou. — Troupeau de bœufs des Pouls du Bahkounou. — Nous commençons à souffrir de privations. — Traces d'éléphants. — Fin du Diangounté. — Nous sommes dans le Ségou. — Tiéfougoula. — Sa population. — Ses femmes. — Commencement des Botoques. — Visite des Massassis de Guémené. — Les Maures et leurs femmes. — Vol d'une baïonnette. — Médina. — Premiers bruits de guerre civile à Ségou. — Arrivée à Toumboula.

Le monument le plus remarquable de Dianghirté est le tata ou palais d'El Hadj. C'est une maison en pisé comme les autres constructions du village, mais elle est ornée de deux tours carrées en bon état, et couronnées comme d'autres parties, d'un ornement dentelé ou festonné dans le genre mauresque.

Bien entendu, je ne pus obtenir de visiter l'intérieur de cette demeure royale. Je me souviens même de la singulière figure que fit le tamsir de l'endroit, auquel j'avais fait cadeau de quelques feuilles de papier, lorsque m'ayant invité à entrer chez lui, il me vit passer devant lui, et peu au courant des usages, pénétrer dans la cour où étaient les femmes, qui se sauvèrent en m'apercevant. Cette sauvagerie musulmane est une des innovations importées par El Hadj dans les mœurs des Toucouleurs, car chez tous les peuples du Sénégal les femmes ordinairement ne se cachent pas.

Notre départ avait été fixé au 10 février au matin. Tierno Boubakar, en me promettant des guides, me fit dire en secret que si j'avais un cadeau pour lui, il me priait de le lui faire à la nuit, sans quoi il serait obligé de le partager et qu'on le pillerait. Peut-être s'attendait-il à un beau cadeau; mais fidèle à mon principe de très-peu donner, je lui envoyai une calotte de velours brodée d'or, du papier, un peu de poudre, et le tamsir vint à son tour me redemander quelques feuilles de pa-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pier. Je remarquai alors à son côté une curieuse épée; elle était très-vieille, mais elle avait dû être une arme de prix. Sa lame damasquinée était très-riche, sa poignée finement ciselée, et on voyait sur une des coquilles une tête d'empereur romain, triomphateur, d'une grande beauté.

Plus tard Tierno Boubakar, en me remerciant, me fit encore demander un boubou de coton blanc, que je m'empressai de lui donner; c'était du madapolam d'un mètre cinquante centimètres de large, fort estimé dans le pays.

Boubakar Djawara ne nous demanda qu'un peu de poudre; j'en étais bien fourni, et je pus en cette occasion comme tout le long de la route, faire des générosités.

Le 10 février, au matin, nous nous dirigions enfin vers le Niger, auquel nous tournions le dos d'une manière inquiétante depuis quelque temps. Retrempé par un court repos, tout le monde était de bonne humeur, et on marchait vers l'est le cœur content. Les guides se firent un peu attendre comme d'habitude. Boubakar, à cheval, après avoir été les chercher, revint nous mettre en route. Il nous avait renforcés de trois talibés, dont un avait une lettre pour Ahmadou. En outre, ceux de Dinguiray, avec leurs esclaves en haillons, nous avaient rejoints, ainsi que deux hommes de Guémoukoura; nous étions donc par le nombre prêts à tout événement. Au moment de me quitter, le vieux Boubakar me donna une espèce de bénédiction musulmane en se crachant légèrement sur la main, et se la passant ensuite sur la figure. Partis à sept heures et demie, nous laissions le chemin de Bélédougou sur notre droite, et vers dix heures vingt minutes, nous traversions un lougan dépendant de Dianghirté, dont les arbres étaient littéralement couverts de sauterelles qui, après en avoir dévoré les feuilles, semblaient s'attaquer aux écorces. Ces insectes, véritables fléaux des récoltes et dont la voracité est incroyable, faisaient, par leur vol et leurs mouvements continuels, un bruit analogue à celui de la grêle.

Quelques instants après, nous traversions un marigot qui, bien qu'à sec, avait un lit si marqué et si profond, qu'il frappa de suite mon attention. Je demandai ce que c'était, et un Maure m'informa que ce cours d'eau allait, à la saison des pluies, tomber dans le Niger, en sillonnant le Bélédougou; c'était donc, selon toute probabilité, le fameux Ba-Oulé, décrit par tous les donneurs de renseignements, mais ce n'était pas à coup sûr une rivière. Quant au point où il joint le Niger, bien qu'à cette époque on m'eût dit qu'il allait tomber dans les environs de Bamakou, plus tard, lorsque je remontai le Niger, ayant eu à traverser presque en face de Dina un immense marigot, désigné comme le grand marigot du Bélédougou, j'ai dû conclure que c'était le même Ba-Oulé, d'autant plus qu'on m'affirmait qu'il n'y avait pas d'autres marigots dans le pays.

En suivant ses rives, nous arrivâmes à Kalabala, village peu important, habité par des Bambaras. A côté de nouvelles cases en paille, on voyait les débris de l'ancien village ruiné, comme tout le pays, pendant la conquête; on pouvait encore juger de la disposition des cases qui étaient en terre comme à Dianghirté, et souvent en sous-sol. Le soir, à Fabougou, village en reconstruction sur le bord de l'une des branches du marigot, nous fûmes agréablement surpris par la vue d'un troupeau de deux à trois cents bœufs. Les bergers qui vinrent nous voir offraient le type peuhl dans toute sa pureté : nez aquilin, cheveux soyeux nattés, lèvres minces.

Notre nuit fut assez mauvaise, je ne dormis pas; en dépit de l'hospitalité que nous recevions, nous commencions à nous épuiser; notre biscuit était presque fini, notre café n'existait plus depuis longtemps, notre sucre avait été terminé avant le café, nous nous affaiblissions sensiblement, de telle sorte, qu'avant de me mettre en route, j'écrivis ces quelques lignes :

« Passé la nuit sans sommeil, presque malade; peu dîné hier, il me faudra aller jusqu'à deux heures sans rien prendre. Si seulement j'avais un morceau de pain! »

Eh! mon Dieu! oui, un morceau de pain; tel était mon *desideratum* alors, tel il a été souvent depuis. Ce sont là de ces souffrances qu'on n'apprécie pas, et qui cependant sont intolérables pour qui les subit.

Les journées qui suivirent furent des plus fatigantes; la seconde nous vit franchir les frontières du Ségou.

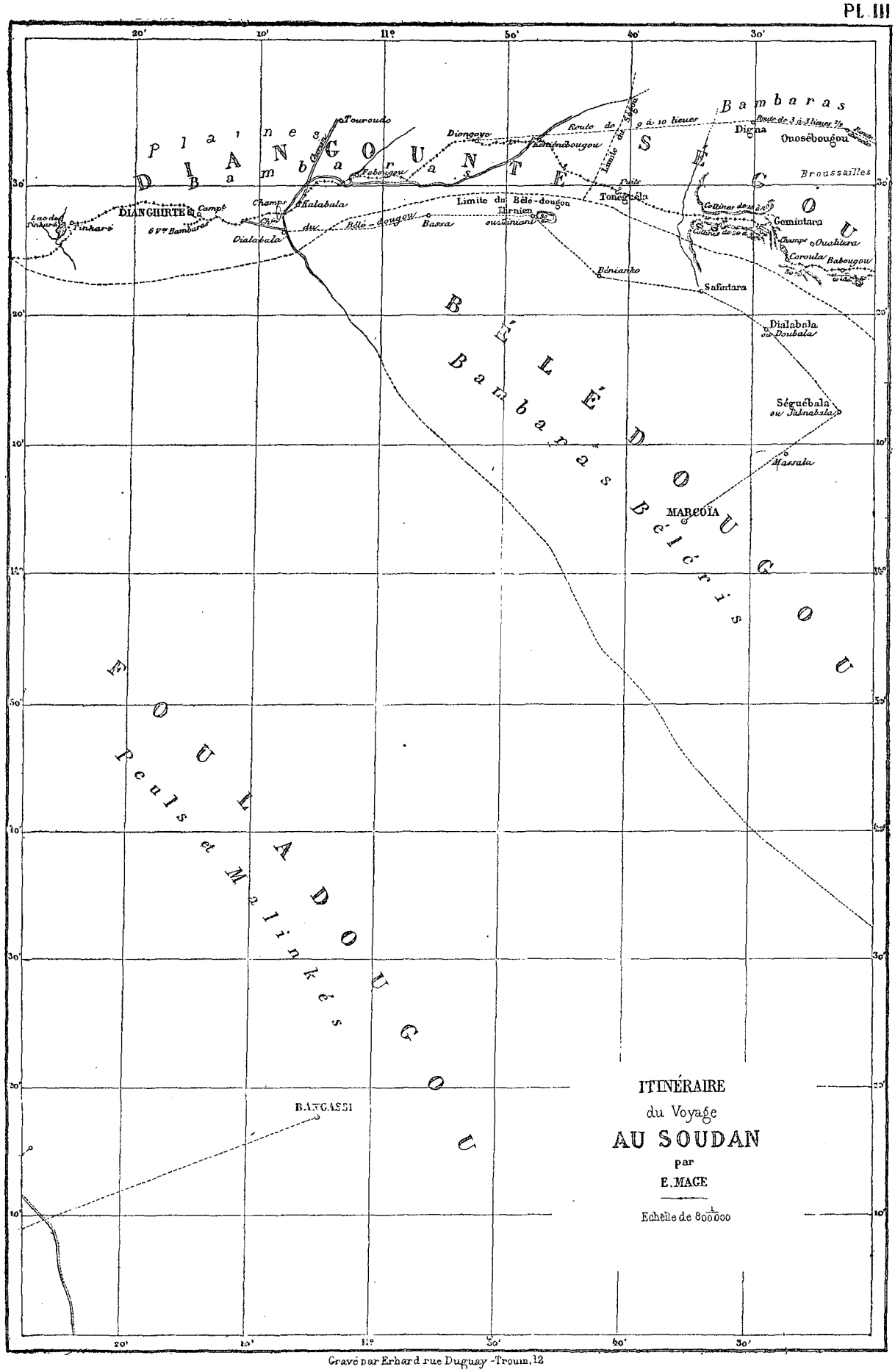
Plus nous avancions, plus le pays s'accidentait. Aux plaines de Kaarta et du Diangounté, succédait un pays plus boisé, des ravines rompaient la monotonie, de temps en temps un rocher perçait le sol. Autour des villages la culture du tabac devenait plus abondante; mais quoique notant toutes ces remarques, j'y étais peu sensible, je n'avais qu'une idée : marcher, marcher quand même, pour arriver au Niger, avant que les forces ne me trahissent.

Ces pays fournissent à l'Afrique occidentale une bonne partie de ces colporteurs de marchandises qui, sous le nom de Diulas (mot soninké, qui démontre suffisamment leur origine), contribuent au développement du commerce sur une si grande échelle.

Partout où je passais, après avoir reçu l'hospitalité, je faisais un petit cadeau de poudre ou de quelque bagatelle; c'était bien peu, mais j'aurais pu ne rien faire. Sans doute il y eut des mécontents, mais n'y en a-t-il pas toujours, et un secret instinct me disait de réserver mes marchandises, de ménager mes ressources. A cette époque je comptais bien, une fois arrivé au Niger, renouveler la tentative de Mongo Park, m'embarquer sur ses ondes et descendre jusqu'au golfe du Benin; j'aurais alors besoin de toutes mes ressources, elles seraient même insuffisantes. Aussi, malgré la fatigue, malgré les souffrances, je pressais la marche, je ne voulais pas m'arrêter, et je me remis de suite en marche pour Tiéfougoula.

C'est un grand village à tata, entouré d'une immense goupouilli ou village en paille; au pied d'une petite montagne, située au nord-est, on voyait un village de Peuhls dont les huttes en paille ont toujours un aspect misérable. Un grand nombre de bestiaux, quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard rue Duguay-Trouin, 12

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques bœufs et chevaux s'offrirent tout d'abord à nos yeux.

La population était en grande majorité composée de Soninkés qui habitaient seuls le tata. En dehors de cette race, il y avait affluence de Peuhls et de Maures Ces derniers n'étaient que de passage et trafiquaient de leur sel.

Bien que Sarracolets pur sang et parlant le soninké, les gens du village avaient en partie adopté l'usage de se déchirer la joue de trois coupures, se dirigeant de la tempe au menton, ce qui est, on le sait, le blason des Bambaras ; de plus ils portaient presque tous la botoque dans la cloison nasale. C'est un anneau fendu, en or, en cuivre, ou même en cire, que l'on resserre après l'avoir passé dans un trou pratiqué dans la cloison nasale, absolument comme dans les oreilles des négresses. C'est absolument affreux, mais on y tient dans le pays, et les Soninkés ont adopté cet usage barbare qui semble, du reste, avec quelques modifications, régner dans tout le Soudan central depuis les chaînes de Kong jusqu'à Tombouctou, depuis l'Adamawa jusqu'au bassin du Sénégal, où cet usage n'a heureusement pas pénétré.

Notre campement fut de suite envahi par une foule proportionnelle à la grande population du village. On nous apportait à vendre, pour quelques verroteries, des oignons magnifiques, des tomates d'Europe (c'est-à-dire de l'espèce d'Europe), du lait, du beurre.

Je m'occupais tranquillement du dîner qu'on nous préparait quand on vint m'annoncer la visite d'un Massassi de Guémené. J'appris alors que tous les Massassis du Kaarta qui n'avaient pas été tués par El Hadj ou qui ne s'étaient pas réfugiés dans le Khasso et le Bambouk sous la protection de nos alliés, avaient été internés dans le village de Guémené, qui n'était guère à plus de trois heures dans le Sud.

Deux beaux noirs, offrant ce type remarquable des Massassis, le seul type existant dans la race Bambara, dit Raffenel, se présentèrent alors avec une aisance remarquable. Beaux hommes comme toute cette famille, qui doit peut-être à de nombreux croisements avec les Peuhls ses qualités physiques, ils étaient vêtus d'un boubou lomas noir, c'est-à-dire d'une étoffe fine, fabriquée dans le pays et teinte de l'indigo le plus foncé ; un turban appelé tamba sembé s'enroulait sur leur tête ; des cordons de soie rouge, apportés par les Maures, soutenaient leur poire à poudre et leur cartouchière ; un sabre suspendu à une espèce de bretelle jetée sur l'épaule et un fusil à deux coups tenu à la main, tel était l'accoutrement de ces gens qui, je le répète, me frappèrent tout d'abord par leurs bonnes manières. Ils parlaient à voix basse, très-convenablement, contrairement aux Bambaras qui crient à se faire entendre de tous les sourds de la terre et qui gesticulent encore bien davantage.



Femme khassonkée, de Médina. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Ils me dirent que leur père, ayant appris que deux blancs étaient dans le pays, les envoyaient au-devant de moi pour me saluer et m'offrir des secours pour traverser le pays ; que le Bélédougou était révolté et que son armée était près de Toumboula, village par lequel nous devions passer ; qu'il fallait venir chez eux où je serais en toute sécurité, qu'ils rassembleraient une armée pour me conduire, que de tout temps leur famille avait été l'amie des blancs, qu'ils avaient reçu Raffenel et qu'ils me recevraient de même. Ceux qui ont lu ce voyageur avoueront que c'était peu tentant.

Je refusai en les remerciant, mais je leur dis qu'allant à Ségou trouver El Hadj, sous la conduite de ses talibés, je ne pouvais que m'en rapporter à eux et que je continuerais le chemin que nous avions décidé de prendre.

Peu après cette visite, le chef du village m'amena un superbe bœuf au pelage gris ; c'était le menu de mon souper, et le chef s'excusait de ne pouvoir faire mieux.

Je fis immédiatement tuer le bœuf et, selon l'usage malinké et bambara, je renvoyai au donateur, une jambe de devant avec deux ou trois côtes entières. Chose bizarre, ils préfèrent la jambe de devant à celle de derrière qui est plus grosse et de meilleure qualité ; mais enfin c'est l'usage. Je fis ensuite quelques cadeaux de viande et ne gardai que les deux quartiers de l'arrière-train pour faire de la viande séchée. Du reste, je voulus remercier ce brave homme de sa bonne réception, et après avoir consulté Famahra sur ce qui pourrait lui être agréable, je lui fis cadeau d'un boubou et d'un toubé ou pantalon ; environ dix mètres d'étoffe de coton en tout, et il fut enchanté.

Le 15 février, après une nuit très-froide (9° centigrades), notre camp fut assailli de nouveau par tous les curieux ; il faut presque autant dire par toute la population du village, et, de plus par les plus insupportables visiteurs, les Maures et Mauresques.

Il y avait près de là un camp d'une tribu de cette race : une fraction des Laklalls. Comme toujours, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

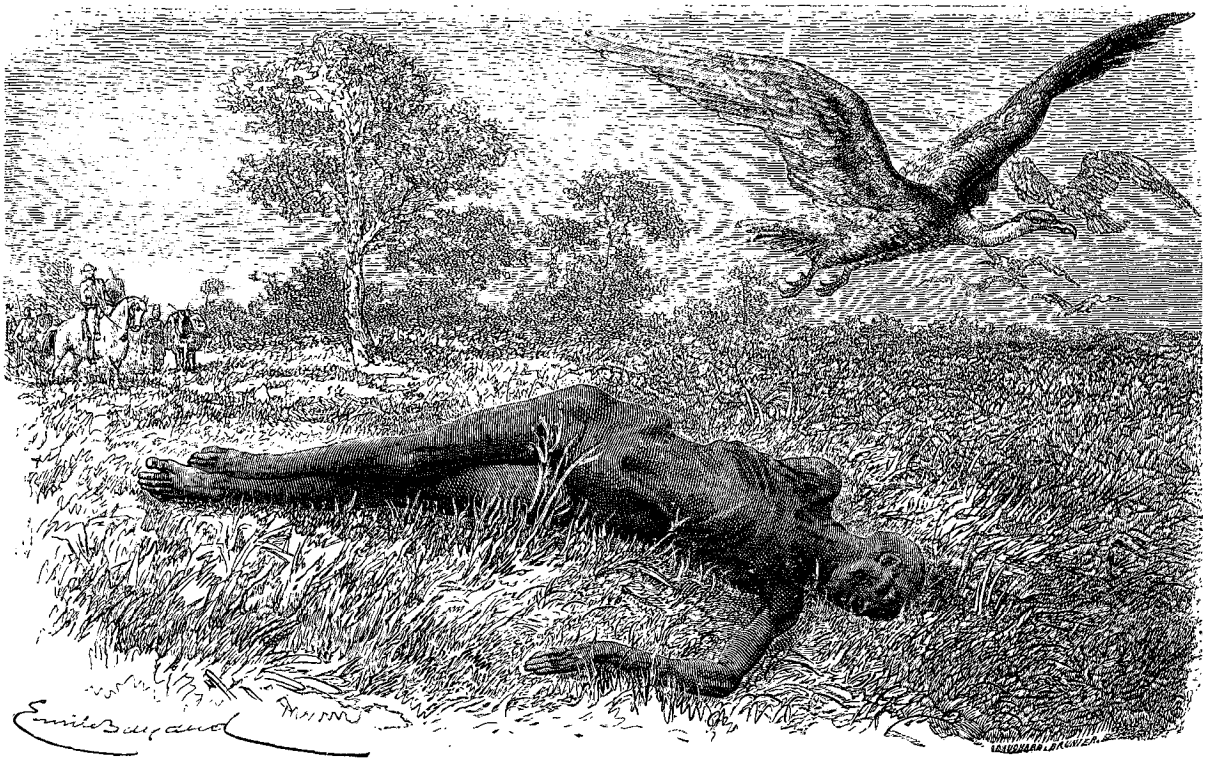
Maures se montraient insolents et mendiants ; les noirs les craignent et ont pour eux un respect instinctif, en un mot ils subissent leur ascendant. Ceux auxquels nous avions affaire offraient le type arabe assez pur ; il y en avait même de très-beaux. Parmi leurs femmes qui se drapaient fièrement dans de la guinée sale et à demi usée, il y avait deux ou trois jolies créatures, mais qui sans doute, étaient déjà à l'engrais, car l'embonpoint déformait leur taille.

Sans l'affluence extraordinaire du public, aucun lieu n'eût été mieux choisi que Tiéfougoula pour se reposer. Nous y étions dans l'abondance, mais les Maures m'exaspéraient ; depuis mon voyage au Tagant je les ai pris en horreur, et ici, encore, je les trouvai ce qu'ils sont partout : voleurs !

Depuis trois mois que nous étions en pays de nègres, rien ne nous avait été volé. Mais ici, au moment où, après avoir observé la latitude (14° 22′ 46″ nord), je fis charger les bagages pour aller coucher à Médina, il nous manqua une baïonnette. Je fis prévenir le chef du village, qui me répondit de suite : « Ce sont les Maures ; veille bien à tes bagages, car sans cela ils t'enlèveront tout !! »

Réclamer eût été vain ; nous nous mîmes en route.

On me fit d'abord remonter au nord jusqu'à Sébindinkilé, petit village qui touche presque au grand village bambara de Guigué. Ensuite nous inclinâmes au sud-est ; et à quatre heures et demie nous arrivions à Médina, assez grand village soninké. Famahra se rendit chez le chef, qui me fit prévenir de bien veiller à mes bagages parce qu'il y avait beaucoup de voleurs, et pour me montrer combien ils étaient



Près de Moroubougou (voy. p. 55). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

adroits, il me dit qu'ils avaient pillé jusqu'à des Maures de passage auxquels ils avaient enlevé une pierre de sel et un fusil. C'était le cas de dire à voleurs voleurs et demi. Quant à moi en présence d'aussi adroits coquins, il n'y avait pas à balancer, et je me décidai à mettre un factionnaire et à tenir tout le monde à l'écart, chose plus facile à imaginer qu'à faire exécuter au milieu d'une foule semblable. La nuit arriva sans qu'on m'envoyât rien pour mon souper ; mais on apporta, selon l'habitude des Bambaras, du lack lallo[1] aux hommes. Le soir les Peuhls envoyèrent du lait à Famahra qui m'en donna un peu ; ce fut tout ce que je reçus dans ce village.

En revanche nous apprîmes une nouvelle inquiétante dont je ne pouvais encore pressentir la gravité. On disait qu'Ahmadou, roi de Ségou, avait brûlé la ville de Sansandig. Ce bruit, qui révélait des troubles même à Ségou, et ne tendait à rien moins qu'à représenter comme foyer de révolte contre le fils d'El Hadj, une des principales villes du pays, était en partie démenti ; mais quand je demandais des explications on m'induisait en erreur et il m'était impossible alors de démêler la véritable situation de la contrée. Du reste, m'eût-elle été connue, toute tentative pour revenir sur mes pas m'aurait fait abandonner de mes guides, et je

1. Lack-lallo, farine de mil bouillie, en pâte très-épaisse, accompagnée d'un coulis d'aloo ou de lallo, de viande séchée ou poisson séché. Les amateurs prétendent que pour que ce soit bon, il faut que la viande ou le poisson soit très-avancé. Le lallo est la feuille du baobab séchée et pilée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'aurais pas passé vingt-quatre heures sans être pillé, attaché et transporté à Ségou comme espion.

Il fallait donc marcher en avant et quand même, en cachant nos inquiétudes; aussi à sept heures, le 16, nous nous dirigions sur Toumboula.

Toumboula. — Badara-Tunkara. — Le Lambalaké. — Tikoura. — Bembougou. — Barsafé. — Marconnah. — Ouakha ou Ouakharou. — Les roniers et leurs fruits. — Les Foular. — Masoso ou Soso. — Un cadavre noroubougou. — Craintes des Bambaras. — Médina. — Nous rejoignons une caravane. — Marche en colonne. — Une attaque. — Article de journal sur cette attaque. — Comment les bruits se transportent en Afrique. — Arrivée à Banamba. — Pluie anomale.

Toumboula, le nom du village dans lequel nous venions d'entrer, n'est porté sur aucune carte, et je n'en avais jamais entendu parler. Mes noirs m'affirmèrent qu'ils le connaissaient de nom, et au fait la chose n'a pas lieu de me surprendre, puisque c'était un village soninké, dont beaucoup d'habitants, une moitié peut-être, avaient fréquenté les comptoirs français et anglais, et avaient dû y porter le nom de leur village. A Koundian, j'avais été reconnu par un Sarracolet Diula, qui avait passé plusieurs années dans la Cazamance et m'avait vu chez M. Jules Rapé, lorsque je commandais *le Griffon*, en station dans cette rivière; la même chose eût parfaitement pu m'arriver à Toumboula. Néanmoins, je ne pus m'empêcher de penser que si dans les comptoirs on faisait subir à chaque caravane venant de l'intérieur un interrogatoire sur son lieu de départ, sa marche, le lieu de naissance ou de domicile de ses hommes, on aurait recueilli depuis longues années des renseignements précieux qui me manquaient totalement. Et, certes, ce ne serait pas chose difficile; dans les comptoirs, où l'ennui et l'inaction sont des causes de mortalité, on a de longues heures de loisirs. Une telle étude profiterait à la science, serait utile à la colonie et salutaire aux personnes qui en seraient chargées. Quant aux interrogés, le plus mince cadeau après l'interrogatoire les indemniserait de leur perte de temps et les renverrait contents.

Je ne tardai pas à apprendre que le chef de Toumboula avait été placé là par El Hadj, qu'il lui était dévoué, que c'était un grand marabout, et qu'il se nommait Badara Tunkara.

Malgré son âge, il ne tarda pas à arriver entouré d'une foule qui paraissait avoir le plus profond respect pour lui. Il portait un burnous noir brodé d'or pardessus les vêtements du pays, un bonnet rouge et un turban blanc très-étroit. Il me frappa de suite par sa bonne figure et sa ressemblance singulière avec Amat-N'diaye An, le tamsir ou chef de la religion musulmane de Saint-Louis. Il nous reçut avec effusion, me dit qu'il avait été longtemps à Sierra-Leone, qu'il connaissait les blancs, les aimait, et, comme péroraison, il me donna un joli jeune bœuf pour mon déjeuner. Il aurait bien voulu que je restasse à son village, il me demandait à acheter de la guinée et m'apportait une belle *tamba sembé* ou écharpe, bleu foncé, en échange. Mais j'avais arrêté d'aller coucher à Marconnah, je ne me laissai pas tenter. Je fis un cadeau au vieux chef, le remerciai, m'excusai de ne pas tuer le bœuf dans son village, et dès que hommes et animaux eurent mangé et bu, je repris ma route.

Le docteur avait été assailli par les malades, mais il n'avait pu donner de soins et de médicaments qu'au frère du chef du village, atteint d'une ophthalmie assez grave. Du reste, la poussière était tellement intense, qu'il y avait de quoi causer des ophthalmies à tout le monde; je mis mes lunettes de voyage, mais au bout de quelques instants je n'y voyais plus du tout, tant les verres étaient couverts de poussière; nous mangions du sable, nous en buvions, bref, je quittai Toumboula sans regrets, malgré l'hospitalité de son chef.

Ce village était actuellement le chef-lieu du Lambalaké, petite province très-fertile, habitée par les Soninkés, qui, par leur travail, ont su y apporter une industrie et du bien-être. C'est de ce pays et du Fadougou que nous allions bientôt traverser, que sortent les Lomas noirs et tamba sambés les plus estimés et les mieux teints.

La route de trois heures qui mène de Toumboula à Marconnah sillonne un beau pays accidenté, couvert d'une belle végétation au milieu de laquelle apparaissaient quelques roniers; un peu avant d'arriver au village, nous traversâmes un petit plateau de roches: c'était depuis longtemps le premier que nous rencontrions.

Marconnah est un grand village muni d'un tata; là comme à Tikoura placé sur cette même route, je fus frappé de la culture du tabac très-soignée et faite sur une grande échelle. J'appris que c'était un objet de commerce important, qu'on en transportait des ballots sur les marchés du Djoliba (Niger). Il y en avait différentes variétés, mais je n'eus pas le temps de les examiner; notre marche était si rapide, que dans nos haltes nous avions déjà trop à faire de remettre nos notes en écriture lisible, d'arrêter le tracé de la route et de répondre aux palabres. Toute autre étude, tout autre travail eût été impossible, je me trouvais déjà surchargé, et bien souvent pour faire en route mon lever graphique, pour le remettre au net, en arrivant, il m'a fallu faire appel à toute ma volonté et à toutes mes forces.

Famahra avait un frère dans ce village; il vint me saluer avec le chef, et tous deux tentèrent de me décider à passer la journée du lendemain à Marconnah. Je refusai énergiquement, malgré la mauvaise humeur de Famahra qui aurait désiré se reposer chez les siens, chose bien naturelle du reste. On m'envoya alors deux chèvres, et comme j'avais abondamment de viande je fis porter au chef les deux épaules du bœuf qu'on m'avait donné à Toumboula.

Le 17 au jour je fis charger; je voulais me rendre à Soso dans la journée, et on m'avait prévenu que la marche serait longue.

Au moment de partir Famahra n'était pas là. Je me mis en route sans lui, sous la conduite d'un guide fourni par le village.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous descendîmes de la colline sur laquelle est celui-ci, puis nous passâmes à Niarébougou, petit tata laissant Boïla, grand village, me dit-on, sur la gauche.

Nous entrâmes alors dans une forêt de roniers magnifiques; à huit heures, nous dépassions les ruines de Moniocourou, au sud desquelles était, à environ cent-cinquante mètres, le village de Yoromé. A huit heures cinquante-cinq minutes nous arrivions à Ouakha ou Ouakharou, village situé au milieu d'une plaine de toute beauté, parsemée de roniers chargés de nombreux régimes de fruits encore frais. Je me décidai à camper sous leur ombre. Dès que nous fûmes installés, Samba Yoro me demanda à couper des rones. Je ne m'y opposai pas et il escalada un des plus petits roniers, car nous en avions autour de nous qui mesuraient trente mètres de hauteur sous les branches. Mais il n'eut pas plutôt commencé à abattre les fruits, que les gens du village voulurent s'y opposer. C'était d'autant plus regrettable que les rones étaient mûres à point; leur lait, qui plus tard devait former une amande, était encore liquide et frais; c'était très-bon et au moins aussi sucré que le lait de coco. Mais Famahra, qui, pas plus que les gens du village, n'avait jamais mangé de rones fraîches, en ayant goûté cette fois, et les ayant trouvées très-bonnes, se mit à se disputer avec les gens du village, disant que ces arbres étaient au bon Dieu, que ce n'était pas eux qui les avaient plantés et qu'ils n'avaient pas le droit d'empêcher quelqu'un d'en manger. Force nous resta et nous abattîmes une centaine de rones. Ce qu'il y eut de plus curieux, c'est que les gens du village, s'étant hasardés à en goûter, se mirent de la partie, si bien que tous les roniers accessibles furent dépouillés. Je suis sûr qu'on se rappellera longtemps notre passage dans ce village, où nous avons révélé une nourriture succulente à côté de laquelle ils vivaient depuis des siècles sans songer à en profiter, attendant l'époque où le fruit tombe; alors, au lieu d'avoir un goût exquis, il ne sent plus que la térébenthine, et au lieu d'une crème n'offre plus qu'une amande filandreuse.

Il y avait beaucoup de Peuhls dans ce pays; on les désignait sous le nom de Foulars; ils n'offraient pas de traits remarquables, mais avaient une taille très-élancée; leurs visages, si ce n'est qu'ils étaient exempts de coupures, se rapprochaient assez du type des races soninkée et bambara, avec lesquelles ils devaient être très-mélangés.

Le chef me fit cadeau d'un cabri; il donna un abondant repas de couscous aux hommes; aussi, au moment du départ, je lui envoyai six coudées de guinée.

Le 18 au jour, nous reprîmes notre route par un temps brumeux; nous marchions lentement malgré nous; nos deux maigres chevaux nous supportaient à peine; les ânes étaient tous blessés; les mules, qui avaient jeûné plus souvent que de raison, traînaient un peu la jambe; en somme, tout le monde sentait le besoin d'arriver. Heureusement nous étions dans la route, comme disaient les noirs, nous n'avions plus de broussailles à traverser, le chemin était net, bien battu, bien tracé. Ce pays était assez arrosé de marigots sans écoulement mais semés de flaques d'eau. Nous franchîmes trois villages détruits : Soumbounko, Coro et Tominkoro. Pendant cette route qui sillonne un pays magnifique, au milieu de forêts de roniers aux troncs séculaires, dont quelques-uns dépassaient tout ce que j'avais vu jusqu'alors et devaient bien atteindre quarante mètres de haut, nous rejoignîmes deux caravanes portant des ballots de coton au marché de Yamina; c'étaient des gens de cette ville même qui étaient venus chercher ce produit dans le Fadougou où nous étions. Ce pays est habité par les Soninkés et Bambaras; mais, c'est l'idiome bambara qui y domine. Autrefois cette province dépendait du chef de Damfa ou Dampa; il portait le titre de roi et commandait spécialement à la province de Damfari.

A mesure que nous nous rapprochions du Niger, notre caravane, grossie de groupes et de bandes de voyageurs suivant la même direction, prenait un aspect très-respectable. Il est vrai que je ne sais pas jusqu'à quel point j'eusse pu compter sur le courage de ces hommes, mais à cette époque, je n'avais encore nulle inquiétude à ce sujet. Aussi je cheminais sans autre préoccupation que celle d'arriver à Yamina et au Niger. A Toumboula, on nous disait que nous étions à trois jours de marche du fleuve, et voilà qu'à Masoso nous en étions encore à la même distance. Le Niger fuyait-il devant nous?

Le 19, nous allâmes déjeuner à Moroubougou, village situé par 13° 50′ 38″ de latitude nord observée. Un peu avant d'y arriver, nous rencontrâmes sur la route un cadavre fraîchement tué. Les vautours ou tout autre animal avaient enlevé une de ses joues, mais il n'était pas encore en putréfaction, sa tête était posée sur un bras ployé, le corps était à demi retourné, le dos en l'air et l'autre bras s'étendant par terre. Il semblait que sa mort n'avait pas dû être instantanée.

En arrivant à Moroubougou, on pressa les gens du village de questions, car la vue de ce cadavre, constatant qu'il y avait eu lutte en cet endroit, terrifiait un peu mon escorte et malheureusement confirmait tristement les bruits de guerre auxquels, jusqu'ici, j'avais donné peu d'importance.

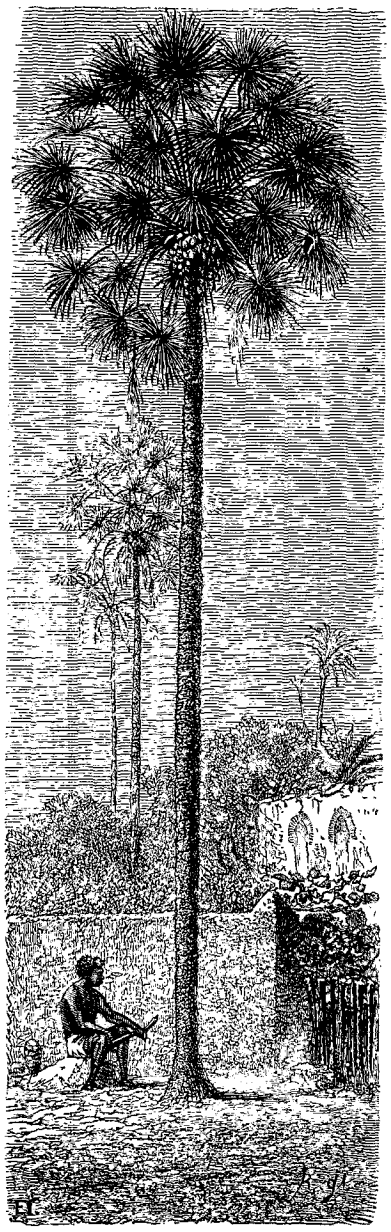
On nous dit qu'une bande de Diulas avait été attaquée par des révoltés du Bélédougou et qu'ils en avaient tué un en se défendant; on ajouta que les révoltés couraient le pays, le cernaient, faisaient des razias et empêchaient même les natifs d'aller dans leurs champs récolter les arachides qui étaient encore en terre; que quelques jours auparavant ils avaient enlevé une jeune fille du village.

Ceci devenait grave, mais c'était une raison de plus pour marcher. Car si on eût entendu dire que j'étais en route, certainement on eût tenté de me dévaliser et peut-être de me prendre. Or, avec nos chevaux nous étions dans l'impossibilité de nous sauver, et d'ailleurs, la perspective d'une lutte, sans m'effrayer, ne me souriait pas. Le caractère de ma mission était essentiellement pacifique et, à moins d'y être forcé, je ne voulais pas sortir de mon rôle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A deux heures, je me remis donc en marche et j'allai coucher à Médina, grand village reconstruit depuis peu. Au moment où nous arrivions, une caravane de coton et d'esclaves en partait pour profiter de la nuit. Souvent mes guides m'avaient offert de marcher la nuit, alléguant qu'il y aurait moins de fatigue, qu'on courrait moins de dangers. Mais je tenais trop à bien faire le lever de la route pour y consentir, et puis si on ne dort pas la nuit on fatigue beaucoup; d'ailleurs, il faut bien dormir quelquefois et le jour il n'y a pas moyen d'y songer. Nous étions arrivés à trois heures cinquante minutes. La caravane qui allait partir remit son départ au lendemain pour faire route avec nous. Je profitai des quelques heures qui restaient avant la nuit pour faire en éclaireur le tour du village; en somme, les craintes de ces braves gens me semblaient très-exagérées; ils disaient qu'on me poursuivait, que je serais certainement attaqué, et Famahra n'était pas à son aise.

Le village de Médina avait dû être fort grand, le nouveau tata n'occupant guère que la moitié de l'ancienne superficie. On voyait encore les cases en paille qui avaient formé le premier germe du nouveau village. Je vis là pour la première fois chez les noirs des briques fabriquées régulièrement. On dispose pour les faire une bande de terre glaise bien pétrie, on l'unit, on la rogne des deux côtés parallèlement, puis on y fait des séparations de manière à former des carreaux plats de vingt à trente centimètres de côté, sur dix d'épaisseur, qu'on laisse sécher au soleil. C'est avec ces matériaux que les Soninkés construisent leurs murailles en maçonnant ces briques au moyen de terre gâchée avec de l'eau, et crépissant avec une espèce de pisé, composé de terre, qu'on laisse détremper pendant un mois, souvent plus, avec de la paille, de l'urine de cheval, des crottins et toutes les ordures du village.



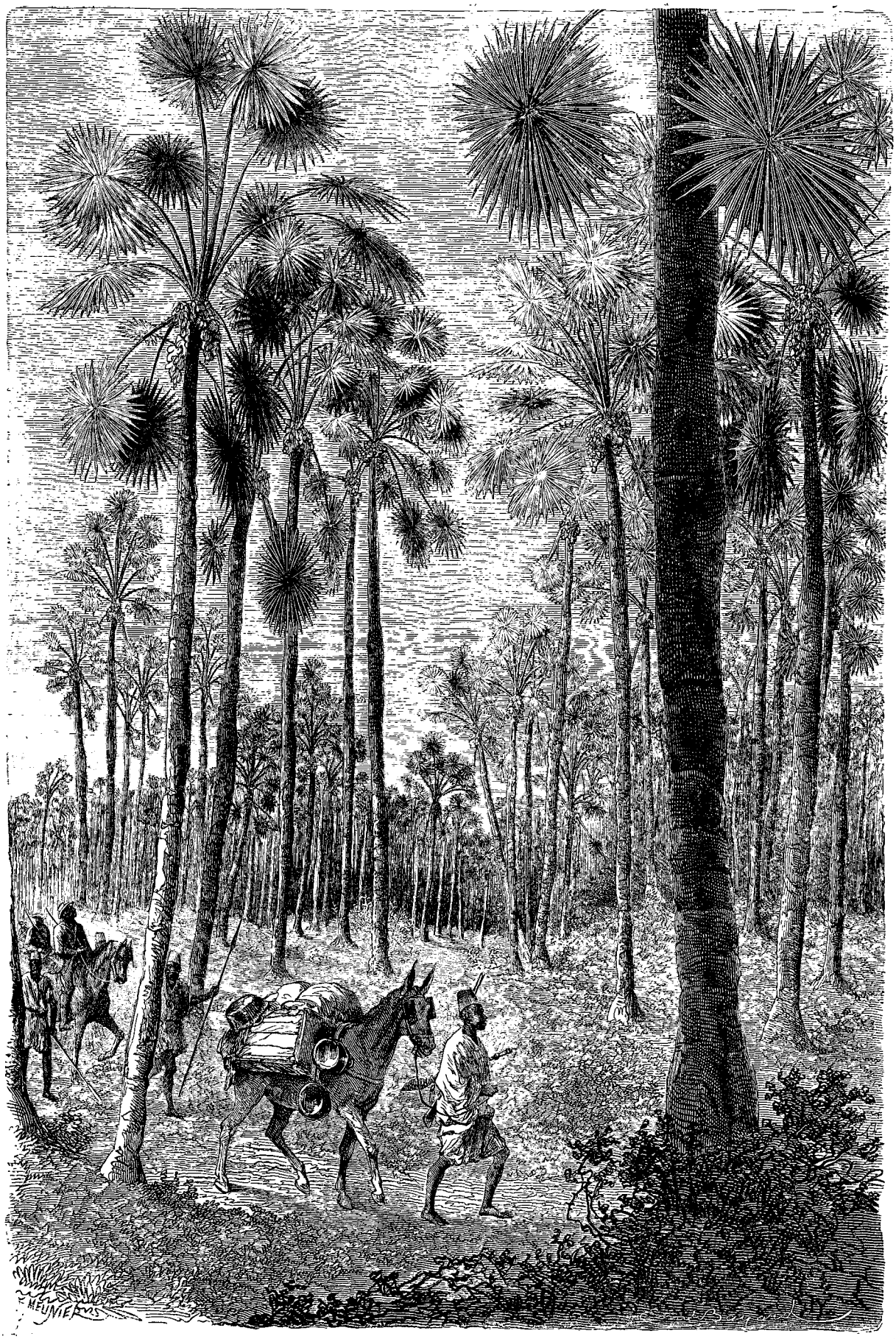
Palmier ronier. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

Nous examinions avec le docteur cette briqueterie primitive en fredonnant un air de je ne sais trop quel opéra, lorsqu'un noir qui passait, m'entendant chanter, resta tellement ébahi que je partis d'un éclat de rire qui le stupéfia encore davantage. Je laisse à penser à ceux qui connaissent les idées des noirs sur la musique les commentaires dont nous dûmes être l'objet. Ils se demandèrent si nous étions des griots, gens auxquels seuls est réservé l'état de musicien, classe adulée mais méprisée, sorte de bouffons dont on rit, qu'on emploie et qui vous extorque de l'argent; mais que m'importait? La figure de ce brave noir m'est restée gravée dans la mémoire, et souvent ce souvenir a réveillé ma gaieté.

Partis à six heures trente minutes, à huit heures quarante-cinq nous passions devant le village de Touta. A notre approche tout le monde s'était renfermé, on ne voyait personne. Nous étions plus de cent cinquante, et il était évident que l'aspect de cette troupe avait effrayé, et cependant quinze hommes bien résolus eussent eu bon marché de nous tous, encombrés comme nous l'étions de bagages, d'ânes, et la plupart mal armés. Nous suivîmes un chemin bien net; on marchait avec précaution; il y avait des éclaireurs; on recommandait de faire silence. Tout à coup la tête de colonne s'arrêta. On avait reconnu des traces de pas, entendu des voix. L'armée du Bélédougou ne pouvait être loin. Je me mis à rire de la terreur générale, mais cependant il était prudent de se tenir en garde; aussi pendant que tout le monde se rassemblait, je visitai mes armes, je recommandai aux hommes d'entraver les animaux dès qu'ils entendraient le premier coup de fusil, et, autant que possible, de les attacher à un arbre par leur collier, puis j'attendis auprès d'eux les événements. Tout à coup notre suite se précipita sur la gauche de la route, j'entendis des cris dont quelques-uns me navrèrent, mais je ne bougeai pas d'à côté de mes hommes. Quelques minutes après on amenait trois captifs, un homme et deux femmes. C'étaient, disait-on, des Bambaras révoltés qui fuyaient dans le Bélédougou. Les malheureux, attachés solidement par les bras derrière le dos, étaient dépouillés de tout vêtement, et ce ne fut que plus tard qu'on consentit à leur rendre quelques lambeaux de vêtements; ils étaient de bonne prise. Une jeune fille et un jeune garçon avaient échappé en courant et on ne les avait pas poursuivis. Telle avait été cette expédition qui, dans la voix des noirs transmise jusqu'à Saint-Louis, avait pris de telles proportions, que je trouve dans un article de journal qui annonce mon arrivée sur les bords du Niger la relation suivante de ce fait :

« Bakel, 5 avril. — Deux Toucouleurs, arrivés hier au soir de Ségou, donnent les nouvelles suivantes : pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forêt de roniers (voy. p$_{g}$ 55). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils étaient encore à Ségou, dans le mois de février, MM. Mage et Quintin sont arrivés dans cette ville et ont été parfaitement reçus par le fils d'El Hadj Omar qui y règne; ils faisaient leurs préparatifs de départ pour se rendre à Hamd-Allahi, capitale du Macina, où se trouvait El Hadj Omar.

« Dans le cours de son voyage de Koundian à Ségou, M. Mage avait été attaqué par des pillards; mais grâce à son escorte, aidée par un renfort que lui avait donné Boubakar Cirey, chef du Diangounté, il avait mis ces malfaiteurs en déroute et leur avait fait deux prisonniers qu'il avait remis au fils d'El Hadj Omar, etc., etc. »

Voilà comme on raconte l'histoire en Afrique! Eh bien non, et je m'en félicite, je n'étais pour rien dans cette aventure, je n'avais contribué en rien à réduire en esclavage trois pauvres êtres, dont deux étaient déjà vieux, qui fuyaient la tyrannie de leurs conquérants et allaient se réfugier chez leurs frères. On me donnait un rôle belliqueux, mais je préfère y renoncer en faveur de la vérité.

Le soir de ce même jour nous arrivâmes à Banamba, le plus grand village que j'eusse vu jusqu'alors.

Banamba est un village de Soninkés. Le chef était allé dans un village voisin prélever l'impôt du mil, pour Ahmadou. En son absence, deux notables du village vinrent me souhaiter la bienvenue et tentèrent en vain d'éloigner la foule qui m'entourait de cercles concentriques et multipliés. Peu après, le chef revint en personne de son excursion et n'eut pas plus de succès. La foule s'éloignait à sa voix, puis revenait bientôt. Je pris alors un moyen héroïque, je les aspergeai d'eau. Mes hommes allaient en chercher aux puits du village, qui avaient neuf brasses de profondeur, et je la leur jetais à la figure. Les noirs craignent l'eau autant que les chats; par ce moyen, j'obtins un peu de tranquillité. Dans une ville d'Europe, un étranger qui agirait ainsi serait écharpé. Là-bas, personne ne songea à s'en formaliser, et j'y gagnai peut-être en considération.

Quelques instants après que le chef m'eut quitté, je reçus un mouton gras avec une calebasse de riz pour mon souper, du bois pour le faire cuire et deux grandes calebasses de mil pour mes animaux. Cette provende arrivait à point. Les chevaux surtout étaient sur les dents. Depuis Dianghirté, celui du docteur tenait encore, mais le mien n'allait plus; quoique encore assez gras il buttait à chaque pas, et trois fois dans la journée il était tombé sur les genoux. Une fois il n'avait pu se relever. Le soir, une grande discussion s'entama entre Famahra et les Diulas qui étaient venus avec nous, au sujet des captifs. Ces derniers voulaient les vendre de suite et faire le partage après avoir retiré le cinquième du butin, part d'Ahmadou. Famahra s'y opposait et voulait conduire les captifs à Ahmadou, qui déciderait de ce qu'on devrait en faire.

Avec la nuit, la brume se changea en petite pluie qui bientôt traversa le toit de notre hangar. De crainte de voir nos marchandises et notre couscous avariés, je les fis couvrir avec les tentes et couvertures et nous passâmes la nuit sans dormir. Je n'étais pas préparé à la pluie; c'est presque un phénomène anomal, en cette saison, et cependant, ainsi que je le vérifiai, trois ans durant, il se reproduit chaque année au moins une fois, de décembre à janvier et quelquefois jusqu'en février. Le lendemain tout était trempé, et quelque pressé que je fusse de me mettre en route avant qu'il n'arrivât de complications de la part des Bambaras du Bélédougou, il fallut nous sécher et surtout sécher les bagages. J'en profitai pour aller voir le village.

Ses rues sont larges, sinueuses; les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée à terrasse, elles ont des portes dans lesquelles on peut entrer debout; ce sont les premières que je rencontre ainsi faites. Dans l'intérieur des cours, on voit quelques cases en paille. Quelques petites places, généralement ombragées par un arbre, semblent le siége de petits marchés. Dans un coin, sous un Karite (Shéa ou Cé en Bambara), je vis confectionner des espèces de galettes en farine de mil, cuites au beurre végétal et connues dans le pays sous le nom de *momies;* j'eus la curiosité d'en goûter. J'en trempai dans du lait. Quand on a faim, cela passe; mais le goût en est bien rance et la pâte bien aigre. Une poterie en forme d'écuelle servait de poêle; une petite cuiller en fer, plate et ressemblant à une spatule, servait à retourner cette galette et à mettre du beurre qu'on garde dans une petite calebasse et qu'on ne prodigue pas, bien que pour mon compte, je trouvasse qu'il y en eût encore trop. C'est là tout ce que je vis du village à cause de l'heure matinale et du temps de pluie qui confinait tout le monde dans les cases.

Quant à la plaine qui entoure le village, elle est magnifique : de distance en distance des baobabs monstrueux, des cailcédras l'ombragent un peu, mais en somme, elle est dénudée de haute végétation par les cultures qui s'étendent à perte de vue.

Départ de Banamba. — Difia. — Sikolo. — Le terrain s'abaisse. — Dioni. — Kéréwané. — Encore une mauvaise nuit. — Bassabougou. — Bokhola. — Tamtam de guerre. — Morébougou. — Le Doubalel. — On dit Yamina révolté. — Arrivée à Yamina. — Aspect du Niger.

A neuf heures, en voyant le temps s'éclaircir, je me décidai à partir et fis charger rapidement les bêtes. Famahra se disputait toujours pour les captifs faits la veille; aussi je le laissai et, conduit par le guide, je m'acheminai vers Difia. Au moment du départ, le chef de Banamba vint me dire adieu. Je m'aperçus alors que je partais sans lui avoir rien donné; mais, ne voulant pas défaire les charges, je lui dis d'envoyer quelqu'un à la première station où je lui donnerais un bonnet rouge. En effet, en arrivant à Difia, je fis ouvrir une cantine destinée aux marchandises et remis l'objet en question à son captif qui m'avait suivi. J'étais déjà entouré de la plus grande partie du village; c'étaient des Soninkés dont quelques-uns avaient vu des blancs à la côte. Ils me sollicitèrent très-vivement de rester dans leur village. Peut-être était-ce par intérêt et dans l'espoir d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cadeau, mais peut-être aussi par un sentiment de bienveillance instinctif à tous les noirs qui ont vécu au milieu des blancs et qui, en général, en gardent bon souvenir; mais je fus sourd à ces prières et je continuai vers Sikolo, où je fus rejoint par Famahra, qui avait gagné son procès. L'homme pris avait été relâché; après mûr examen, on avait reconnu qu'il était d'un village soumis; quant aux femmes, il les ramenait; elles appartenaient au village qui avait pillé les bœufs de Banamba et étaient par conséquent de bonne prise.

Sikolo est un village bambara. J'allai boire aux puits; ils avaient douze mètres de profondeur et étaient en dehors du village. A l'est de Sikolo, on trouve le petit village de Kounama, habité par des Soninkés. Le frère de Famahra (frère à la mode du pays) y habitait; il était venu pour le voir. A partir de Banamba, nous avions été en plaine, mais après Sikolo le terrain s'inclinait et nous descendions visiblement. L'horizon était très-étendu; il devenait donc probable qu'entre le Niger et nous il n'y avait pas de montagnes.

Bientôt nous descendîmes, par un saut très-brusque, sur un plateau inférieur de six mètres à celui sur lequel nous nous trouvions : une heure après, nous descendîmes un second degré de la même hauteur, et peu après, nous passions au village de Dioni, où les puits n'avaient qu'un mètre et demi de profondeur. C'était un village bambara. Sans nous y arrêter, nous continuâmes à marcher et, à cinq heures dix minutes, nous campions à Kéréwané, peuplé de Soninkés. Nous nous installâmes le long du tata. Les puits profonds d'une brasse et demie étaient à l'intérieur du village dont l'extérieur était fort sale. A quelques pas de notre campement, que, par prudence, nous rapprochions ainsi de la muraille, était un goupouilli assez vaste. Le seul souper qu'on m'envoya du village fut une calebasse de lait aigre. J'étais déjà malade de fatigue, je ne me soutenais que par la volonté, et cette nuit fut une nouvelle épreuve. Les chiens hurlèrent tout le temps dans le goupouilli, où, au petit jour, on alluma de grands feux à la lueur desquels l'école des enfants commença. Quand on sait ce que c'est qu'une école musulmane, on comprend qu'il n'y a pas moyen de dormir. Une quarantaine d'enfants lisent ou récitent à voix haute et d'un ton nazillard de l'arabe que leur marabout a écrit sur une planchette. Cela n'est pas fait pour bercer. Le jour venu j'étais littéralement épuisé, mais j'avais enfin la certitude d'arriver le soir au Niger, et cette pensée me soutenait.

A six heures vingt minutes je repartais; à sept heures nous dépassions une ruine; à sept heures trente-cinq un petit village nommé Bassabougou, où nous nous arrêtâmes cinq minutes, et nous continuâmes vers Bokhola. Nous marchions avec précaution, ayant devant nous des cavaliers en éclaireurs. Famahra, craignant une attaque, m'avait demandé de la poudre; nous ne nous éloignions pas les uns des autres. En approchant de Bokhola, dès qu'on découvrit le village, on entendit le tamtam[1] de guerre. Quelques hommes, en armes et en costume de guerre, parés de leur gris-gris, entouraient cet instrument en avant de la porte du village. On nous recevait en branlebas de combat. Ce seul fait peignait assez la disposition des esprits. Nos hommes d'avant-garde leur crièrent: « *Kanaké ! kanaké !* » (Ce n'est pas bien !) et, comme nous continuions à avancer en file, les citadins reconnurent que nous ne venions pas les attaquer. Néanmoins, si le tamtam cessa de battre, ils ne nous reçurent pas sans défiance, et c'est à peine s'ils voulurent me donner à boire. Leur armement était peu redoutable : trois ou quatre mauvais fusils près desquels étaient des morceaux de bois enflammés pour mettre le feu à la poudre, les batteries ne fonctionnant plus, et quelques lances; c'est tout ce que je vis. Laissant derrière nous Bokhola, nous allâmes déjeuner à Morébougou.

C'était un village bambara, remarquable par un magnifique doubalel, arbre à racines prenantes, toujours vert, et de la plus grande beauté; son panache, immense dôme de verdure, était soutenu par une cinquantaine de colonnes formées par les racines descendant du tronc primitif. Ce fut sur la plate-forme dont on l'avait entouré que nous nous installâmes entre ces colonnes. Les puits avaient huit brasses et demie de profondeur. L'accueil du village fut froid sans être hostile. Ils paraissaient nous craindre et nous dirent que Yamina venait de se révolter; mais je ne le crus pas, et cependant il y avait quelque chose de vrai, car, ainsi que je l'appris plus tard, la révolte avait été imminente.

Après un court repos pendant lequel nous mangeâmes à la hâte, nous reprimes notre route sous une chaleur accablante. La plaine était unie devant nous. Je cherchais à apercevoir le fleuve, mais je n'avais devant moi qu'une colline dans le lointain et une autre sur notre droite; enfin, vers trois heures et demie, on distingua, au milieu d'une rare végétation, quelques palmiers, puis des murailles : c'était Yamina, le second marché du Ségou. Nous tournâmes la ville et, à quatre heures, nous étions sur la berge du Niger. Un immense banc de sable s'étendait devant la ville. Au pied de la berge de grandes et petites pirogues étaient à sec; sur des piquets, étaient étendus de nombreux filets; de l'autre côté de l'eau, pareil banc de sable et une berge très-éloignée, voilà ce qui me frappa tout d'abord. Je m'étais attendu, d'après Mungo-Park, à une immense nappe d'eau et je ne voyais, entre les deux berges de sable, qu'un courant de six cents mètres environ de largeur. Je fus désappointé, et cependant lors des crues cette largeur doit dépasser deux mille mètres; mais, sur le premier moment, je ne me fis pas la réflexion que Mungo-Park, aussi bien à son premier qu'à son second voyage, n'avait vu le fleuve qu'en plein hivernage, et, je le répète, mon cœur battit moins que je ne l'avais prévu; l'émotion fut moins grande, parce que le spectacle était moins imposant. Cependant j'avais réalisé ce désidératum du gouverneur, qui me disait : « Si

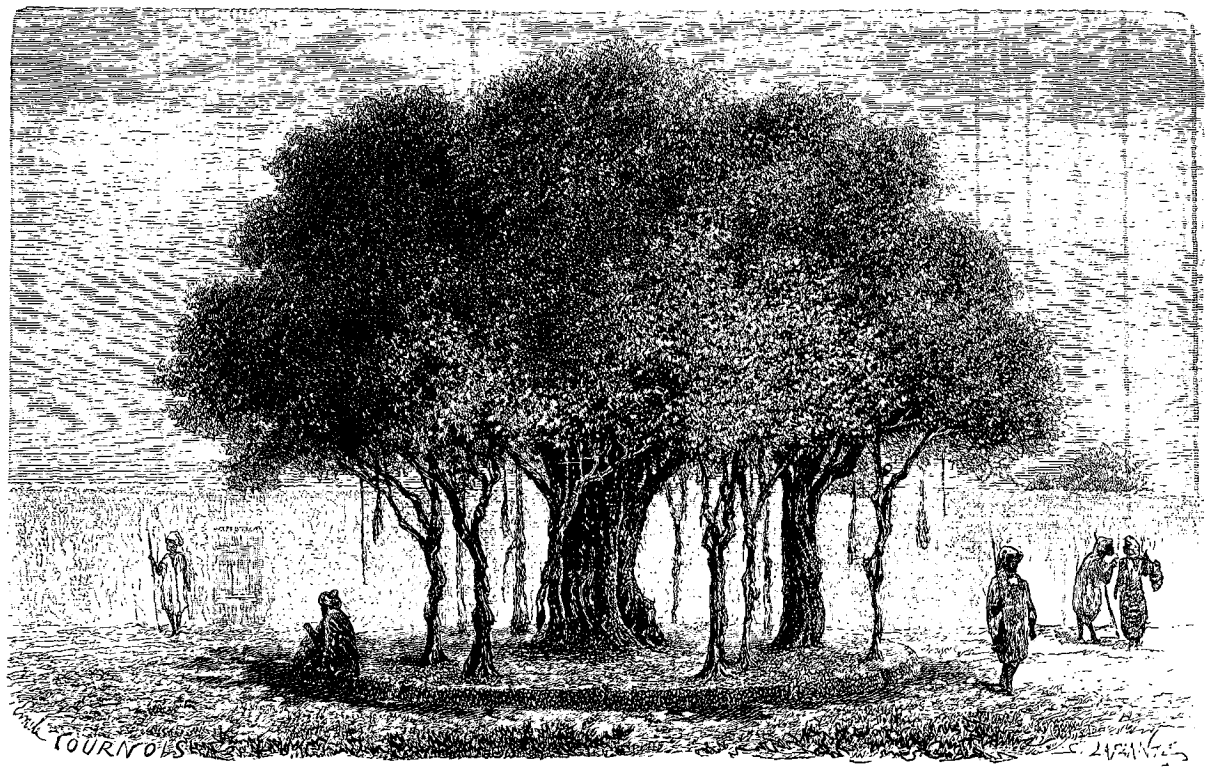
1. Tamtam ou tabala, tambour usité dans toute l'Afrique équatoriale : caisse hémisphérique recouverte d'une peau de bœuf ; on le frappe avec une pomme de cuir tressé et fixé au bout d'un manche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vous arrivez jusqu'au Niger, le seul fait d'avoir vu ce fleuve vous créerait de suite une position hors ligne. » Avec des ressources bien faibles, j'avais réussi où tant d'autres depuis Mungo-Park avaient échoué, et j'arrivais au grand fleuve sans avoir perdu un seul homme, presque sans avoir diminué mes ressources en marchandises. Allais-je pouvoir terminer ma mission avec un aussi plein succès? Descendrais-je le fleuve ou reviendrais-je par Bamakou rejoindre Kita, en complétant ainsi la première route que j'avais suivie? Il ne fallait pour cela qu'une forte escorte armée et, le pays étant révolté, il était de l'intérêt d'Ahmadou de l'expédier. Je partirais avec elle. Non! Rêves, châteaux en Espagne, vous me berciez, et je devais me relever, comme une bête prise au piége, entouré de tous côtés d'une barrière infranchissable. Je devais apprendre à compter avec la force d'inertie, les lenteurs, la mauvaise foi, la ruse des noirs. Je devais passer vingt-sept mois sur les bords de ce fleuve que j'avais tant désiré d'atteindre!

Entrée à Yamina. — Nous sommes assaillis par la foule. — La maison de la fille d'Ali. — Sérinté. — Les Maures battus. — La maison de Sérinté. — Nous sommes assaillis par les Maures. — Position critique de Yamina. — Visite à Sambara Sacco. — Promenade au marché.

Après nous être rassasiés de la vue du grand fleuve, nous continuâmes à tourner la ville, longeant le rang de maisons qui fait face au courant. La berge, en cet endroit, est défendue, contre les empiétements du Niger à chaque saison des pluies, par une espèce de



Le Doubalel de Morébougou (voy. p. 59). — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

quai irrégulier au pied duquel on vient jeter les immondices et les ordures des cases qui s'ouvrent par de petites portes sur cette berge et sur la plage de sable qui s'étend entre elle et l'eau.

Nous entrâmes en ville par une petite place où travaillait un forgeron sous une échoppe composée de quatre piquets et de deux nattes grossières; on nous fit alors arrêter, dans une encoignure, à la porte d'une maison que je pris d'abord pour une entrée de mosquée, tant elle était ornée de ces sculptures grossières en terre moulée qui sont un des cachets de l'architecture de ces pays et qui rappellent de loin les arabesques des architectes maures.

Je sus, plus tard, que c'était la maison habitée jadis par une fille du dernier roi de Ségou, Ali fils de ce Mansong qui régnait lors du passage de Mungo-Park.

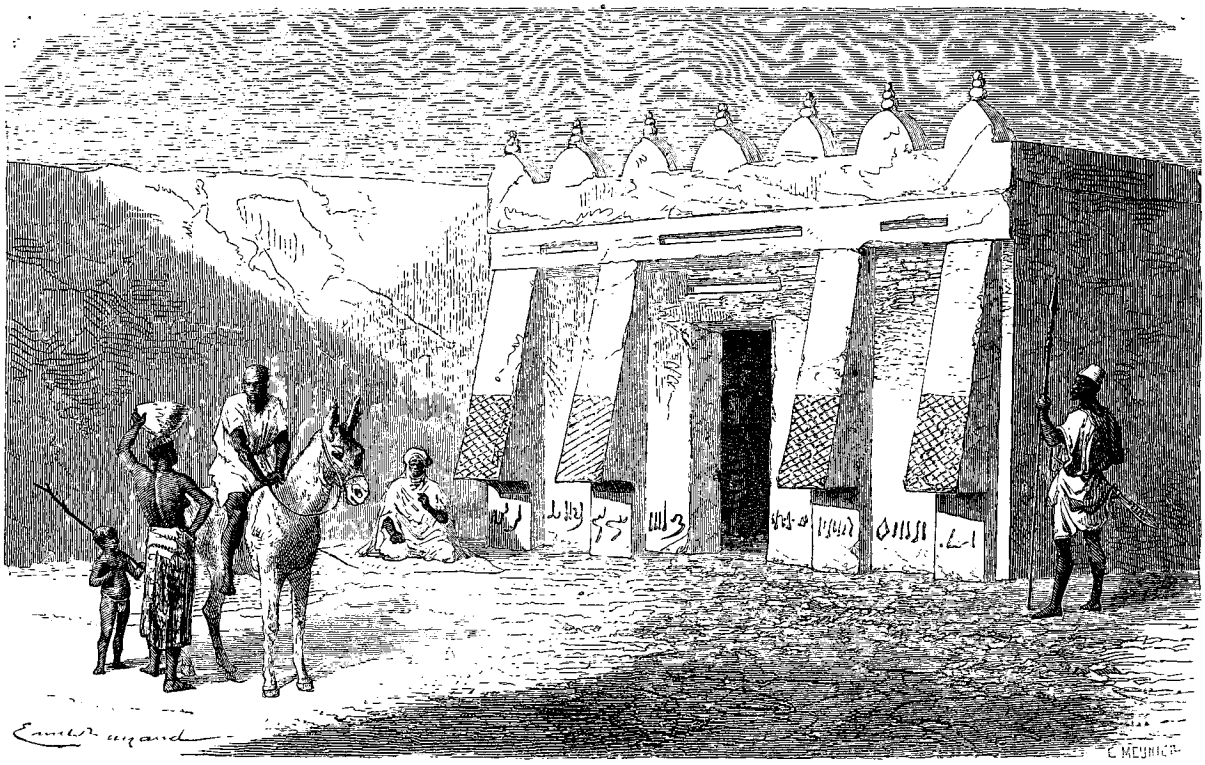
Nous déchargeâmes les animaux, je fis entasser les bagages dans le coin, et je m'étendis sur mon fragment de matelas; j'étais exténué de fatigue. Le docteur en fit autant et nous attendîmes là une demi-heure, entourés d'une foule sans cesse grossissant, que nos hommes maintenaient à grand'peine, tant elle se pressait et se poussait pour voir un blanc. Comme partout, les Maures étaient les plus empressés et les plus curieux, mais aussi les plus insupportables.

Notre position devenait intolérable, quand Famahra arriva suivi d'un vieux noir qui, tout d'abord, employa son autorité à faire asseoir la multitude dont la muraille vivante menaçait de nous étouffer. Ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint. Il criait *acigui! acigui!* (asseyez-vous! ou assis!) On s'asseyait, mais bientôt de nouveaux curieux arrivaient et c'était à recommencer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir échangé le bonjour avec nous, ce vieux noir, que je reconnus tout d'abord pour un Sòninké, se mit à causer un instant avec Famahra et dit qu'il allait nous loger. Il entra avec moi dans cette maison habitée jadis par la fille des rois; mais, bien que je fusse disposé à m'en contenter afin de mettre un terme à mon malaise, il ne la trouva pas convenable. Il est de fait que ses toitures étaient effondrées, que ses cases inhabitées servaient de lieux d'aisances publics, comme toutes les maisons désertes de la ville. Il n'y avait là qu'une cour intérieure à peu près propre et quelques personnes y avaient élu domicile. Or, avant tout, je désirais être seul. Il m'emmena alors chez lui. On rechargea les bagages, nous traversâmes la ville et nous arrivâmes à une porte simple mais propre. C'était la maison de Sérinté, notre hôte, le vieillard obligeant.

Cette promenade à travers la ville, où nous fûmes suivis d'une foule compacte que Famahra chassait à grands coups de corde, frappant sans plus de façon, et à ma grande joie, aussi bien sur les Maures que sur les enfants, ne manquait pas d'une certaine originalité. J'éprouvais un plaisir indicible à voir les orgueilleux Maures, pour lesquels un noir n'est jamais qu'un esclave, humiliés à leur tour, et je me prenais à penser que le jour s'approchait où les noirs, se relevant tout à coup de la léthargie dans laquelle ils sommeillent depuis des siècles, chasseraient ces dominateurs de leur frontière, changeraient leur rôle de victimes contre celui de conquérants et refouleraient dans le désert



La maison de la fille du dernier roi de Ségou, à Yamina. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

ces populations nomades qui n'auraient plus d'autre ressource que de se faire les courtiers de commerce du grand Sahara.

Malheureusement, je l'ai reconnu depuis, l'ascendant du Maure n'est pas près d'être ruiné dans l'esprit du noir, et la scène à laquelle j'assistais était un simple réveil d'un enfant en révolte, abusant de sa force du moment pour retomber le lendemain sous la férule de son maître.

Sans doute le jour viendra où les noirs auront une ère réparatrice. Il dépend de l'Europe d'en avancer l'heure, mais elle n'est pas encore sonnée, et ces malheureuses races, qui ont toutes nos sympathies, parce qu'au fond elles sont bonnes malgré tous leurs défauts, s'agitent encore dans les ténèbres de l'ignorance et de tous les préjugés que l'islamisme conquérant leur a inculqués.

La maison dans laquelle nous arrivions n'avait rien de remarquable à l'extérieur : à la porte, sous un petit hangar, se tenait une marchande qui vendait des arachides grillées, des haricots bambaras également grillés, deux ou trois préparations du pays, telles que boules de couscous aggloméré avec du miel, du poivre et d'autres aromates du pays, préparation désignée sous le nom de Bouraquié ou Bouraka. On y confectionnait aussi des *momies*, ou galettes de mil au beurre de karité.

Sous la porte travaillait un artisan important, le cordonnier du maître de la maison, c'est-à-dire son homme de confiance, son ami, son ouvrier en cuir, auquel, à un moment donné, on confie la mission la plus délicate, mais qui appartient à une caste méprisée à l'égal des griots, et à laquelle aucune femme d'une autre classe ne voudrait jamais s'allier, si pauvre qu'elle soit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un couloir sombre conduisait à deux cours intérieures habitées par les esclaves de la case, dont quelques-uns, serviteurs de père en fils, nés dans la maison, faisaient pour ainsi dire partie intégrante de la famille; sur la droite, un petit couloir aboutissait au gynécée, c'est-à-dire à une cour autour de laquelle étaient les cases des femmes de Sérinté. On nous logea tout au fond dans une autre cour étroite sur laquelle ouvraient cinq à six petites cases dont les portes avaient presque la hauteur d'un homme, mais dont l'intérieur n'offrait guère que la place nécessaire pour mettre un lit.

On en dégagea deux pour nous et une pour Famahra et on nous promit que nous serions seuls, que la foule n'entrerait pas, que nous étions chez nous; on nous prodigua enfin toutes les assurances qui pouvaient nous faire espérer le repos. Vaines paroles! promesses faciles à faire, mais impossibles à exécuter!

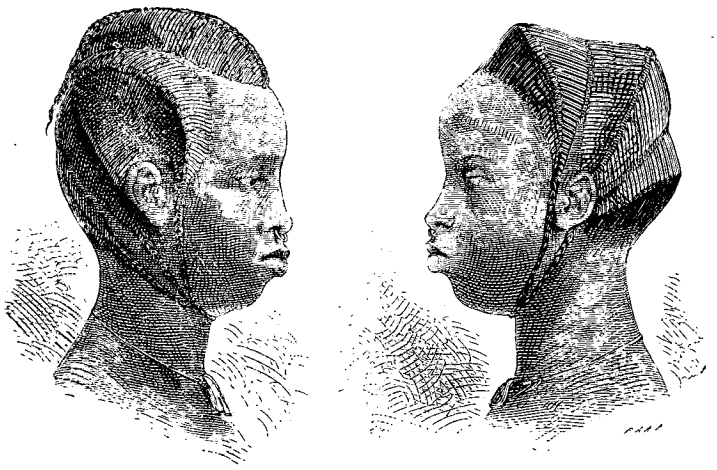
En effet, malgré les factionnaires qu'on plaça à l'entrée de la cour, j'avais à peine fini d'installer les bagages dans la case et de les mettre à l'abri, que notre maison était véritablement assaillie. Ce furent d'abord quelques chefs maures de caravanes, chérifs de Tichit ou de Oualata et un du Touat même, plus insolent que les autres : ils avaient obtenu de Sérinté, par intimidation, de les laisser entrer et venaient m'accabler de questions. Je fus d'abord poli, puis je leur dis que je désirais me reposer, et comme cela ne produisait pas d'effet, je me couchai sur ma natte. Mais alors le chérif du Touat ne s'avisa-t-il pas, de vouloir me faire réciter des prières musulmanes, me disant : *Goulou Bissimilahi Rhamane e Rahemani.* Alors la patience me manqua et ma réponse fut tellement énergique que je n'oserais pas la relater. Quoique musulmans pour la plupart, les hommes de mon escorte, qui ne pouvaient pas souffrir les Maures, en furent enchantés et se moquèrent d'eux, leur disant qu'ils perdaient leur temps avec les blancs.

Quant à moi, sentant que ma patience était à bout, je rentrai dans ma case, et le Maure du Touat ayant voulu m'y suivre je lui fermai, avec fureur, la porte sur la figure. Je crois qu'il comprit cette fois, car il se retira et ne revint point. Quant aux autres, peu à peu, je m'en débarrassai plus facilement, car n'ayant pas de ménagements à garder avec eux je les aspergeais d'eau chaque fois qu'ils me tracassaient, et l'eau pour les Maures est pire que le feu.

Je pus ainsi sortir de ma case et prendre l'air dans la cour. Le soir je reçus un cabri, deux poules, du riz et mes hommes eurent le repas national traditionnel, le lack-lallo. Le lendemain, sur ma demande, on me procura un peu de lait frais, article fort rare depuis que les Bambaras avaient enlevé les troupeaux de la ville et les avaient emmenés au Bélédougou.

Pour bien comprendre la position critique de Yamina, il faut savoir que cette ville de marchands, qui, jusqu'alors n'avait jamais eu de murailles et n'avait eu d'autre souci que son commerce, était en butte à toutes les misères. Depuis que Sansandig s'était révolté (et c'était dès maintenant un fait certain pour nous), tous les efforts des Bambaras tendaient à faire révolter Yamina, à y mettre garnison, pour couper ainsi à Ahmadou sa seule route d'approvisionnements, celle de Nioro, que nous avions suivie depuis Toumboula.

La population de la ville est toute composée de Soninkés, gens paisibles, dont j'ai déjà esquissé les principaux traits de caractère; et telle est leur horreur de la guerre, que lorsque l'armée conquérante d'El Hadj se présenta à Yamina désert et s'y établit, les chefs soninkés vinrent se rendre en disant : « Tu peux nous couper le cou, tu peux prendre nos richesses, nous te payerons l'impôt, nous te reconnaîtrons pour roi, nous ferons tout ce que tu voudras, tout excepté la guerre. Nous, nos pères et les pères de nos pères ne l'avons jamais faite et nous ne la ferons pas. »



Coiffures et anneau nasal des femmes bambaras (voy. p. 52). — Dessin de É. Bayard d'après l'album de M. Mage.

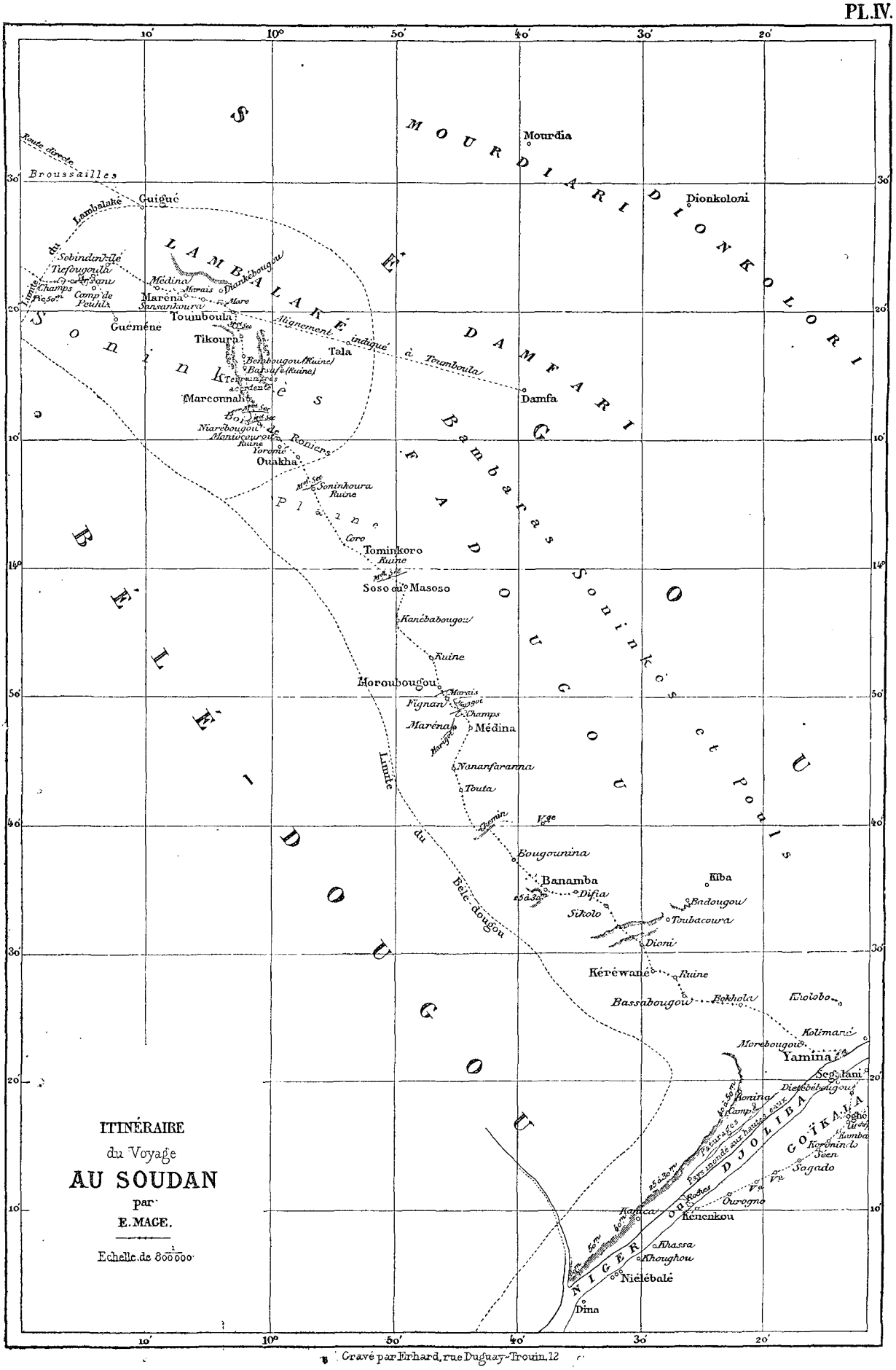
Fatale déclaration qui les livra, pieds et poings liés, aux pillages des talibés d'El Hadj, et plus tard, quand j'arrivai, à ceux de l'armée d'Ahmadou, qui vit à leurs dépens sans les défendre contre les Bambaras révoltés.

Les trois quarts de la ville sont inhabités; les maisons désertes tombent en ruine; leur toiture a servi à allumer les feux de bivouac de l'armée conquérante, et elle n'a pas été rétablie.

Aussi cette ville, où arrivaient et d'où partaient chaque jour des caravanes qui se dirigeaient sur Tichit, Bouré, Sierra-Leone, Kankan et Tengrela, cette ville, la rivale, l'émule de Sansandig, est aujourd'hui morne, triste, découragée, sans chef, en proie aux factions. On n'y vit pas, on y tremble, et son aspect, dont je m'étais fait une joie à l'avance, me combla de tristesse.

Lorsqu'on arrive à Yamina, sur la plaine qui domine un peu les murailles, on n'aperçoit aucune culture, on ne voit rien qu'une herbe maigre et des broussailles qui témoignent de la lâcheté des habitants. Plus on approche, plus on est frappé de cette nudité, la ligne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard, rue Duguay-Trouin, 12

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grise des murailles se dessine nue à l'horizon; quelques masses la dominent; ce sont des espèces de minarets qui surmontent les mosquées, tours de forme ogivale et massives, auxquelles on monte quelquefois extérieurement par des morceaux de bois débordant la charpente et servant d'échelons. De loin en loin quelques palmiers élancés rompent, par leur feuillage pittoresque, la monotonie de ce coup d'œil; mais tout cela est mort, mort comme le commerce de plus en plus languissant de la ville.

Ah! certes, il est beau d'éviter la guerre; plus que personne peut-être je l'ai en horreur; mais quand dans un pays il n'y a pas de patriotisme; quand il n'est peuplé que de castes rivales se haïssant et oubliant tout autre soin que celui de leur antagonisme mercantile, ce pays, à l'heure des suprêmes dangers, périra, non faute d'habitants, mais faute de cœurs et de bras pour le défendre. Yamina languit et meurt. Sansandig s'est révoltée, a rompu avec les traditions de la paix à tout prix; elle a sauvé jusqu'ici sa liberté et, tout ensanglantée qu'elle est, elle survivra peut-être.

Le 23 février, je m'éveillai un peu reposé et je m'occupai à me nettoyer. Ce ne fut qu'après plusieurs lavages à l'eau chaude que je parvins à me débarrasser de la couche de crasse dont le voyage avait enduit tout mon corps, en dépit de tous mes efforts journaliers. Je me rappellerai toujours l'effet que je produisis au sortir de ma case après avoir quitté mon paletot de route, et remplacé la chemise de flanelle par une chemise blanche, la seule que je possédasse. Tous mes hommes furent étonnés du changement que cette toilette venait d'apporter à ma personne. Je n'étais pas bien élégant certes, et si, même au cœur de l'été, je m'avisais de paraître, dans ce costume, dans le plus petit salon, on s'empresserait de me chasser ou de me refuser la porte; mais j'étais propre, mes vêtements n'étaient plus déchirés par les branches d'épines, et l'amour-propre de mes noirs était flatté de ce que leur chef n'avait plus l'air d'un mendiant dans une contrée étrangère.

Je me disposais à aller visiter le marché quand Sérinté, notre hôte, nous arrêta et me proposa d'aller faire visite au chef du village. Jusqu'alors j'avais considéré Sérinté comme étant ce personnage; mais dans ces pays, demandez à n'importe qui s'il est le chef et jamais son amour-propre flatté ne lui permettra de dire non.

Nous partîmes donc, et après nombre de détours, dans des rues étroites et sur des places qui n'étaient que d'immenses trous dont on avait retiré la terre pour construire la ville et qui aujourd'hui se remplissaient lentement avec les immondices, nous arrivâmes à une grande maison assez propre. De case en couloir, de couloir en cour, et de cour en case, on nous fit entrer dans une grande maison, haute de quatre mètres, dont la toiture, comme toutes les autres, était en terrasse soutenue par des piliers de bois. C'est ce que, dans le pays, on nomme un *bilour* ou *bolérou*, case inhabitée, destinée aux palabres ou conversations, à prendre les repas, à s'abriter le jour du soleil, et servant la nuit au coucher des gamins et des esclaves non mariés.



Jeune fille Soninké (voy. p. 52). — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

La muraille nue était peinte en gris avec de la terre glaise et de la vase mélangée de bouse de vache.

Nous attendîmes là un quart d'heure l'arrivée de Simbara Sacco, vieux Soninké, chef de tous les Saccos : clan ou grande famille de Soninkés. Nous échangeâmes quelques formules de politesse. Je dis que je venais voir Ahmadou, ce qui parut l'intéresser médiocrement, et nous nous retirâmes.

En le quittant je traversai le marché entraînant la foule sur mes pas. A Yamina, comme dans toutes les villes du Soudan, il y a, outre le marché quotidien ordinaire, un jour de grand marché ou de foire par semaine; acheteurs et vendeurs y viennent en foule et même de fort loin, et à la vue de ce qu'étaient encore ces réunions commerciales dans cette ville ruinée, nous avons pu nous faire une idée de ce qu'elles étaient à l'époque où les grandes caravanes y affluaient du nord et du midi, et où le sel de Tichit apporté par les chameaux du Sahara, s'y échangeait contre l'or de Bouré et les noix de Kollat cueillies sur les montagnes de Kong.

MAGE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Types et coiffures de Bambaras (voy. p. 68). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL

(SÉNÉGAMBIE — NIGER),

PAR M. MAGE, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Marché de Yamina. — Boucheries. — Visite au chef des Somonos. — Le chanvre des Bambaras. — Les pirogues du Niger. — Traversée du fleuve. — Fraîcheur de l'eau. — La rive gauche, un jour de marché. — Quelques costumes. — Vente de marchandises. — Un tour au marché. — Visite au vrai chef de Yamina. — Cadeaux intéressés du chef des piroguiers. — Départ de Yamina. — Navigation en pirogue sur le fleuve.

Le marché de Yamina est une grande place carrée autour de laquelle on a disposé, sans grande régularité, de petits hangars dont les cloisons sont, en général, en bois ou même en nattes, mais dont les toitures sont généralement recouvertes en pisé de manière à servir d'abri à la fois contre le soleil et la pluie.

Sous chacune de ces échoppes on voit un, deux et jusqu'à trois marchands assis sur des nattes, ayant devant eux sur d'autres nattes ou pendus à des cordes les objets de leur commerce : sel, verroteries, étoffes, papier, soufre, pierres à fusil, anneaux de cuivre ou d'argent pour les oreilles, le nez, les doigts du pied ou de la main, colliers de ceinture, bandeaux de front tressés de petites perles, coton du pays tissé, depuis les étoffes les plus grossières jusqu'aux pagnes, boubous et burnous les plus fins. Dans un coin, voici un barbier public qui manie, fort adroitement, ma foi, des rasoirs, venus de Sierra-Leone, mais qu'il a détrempés au feu pour les affiler. Il rase la tête d'un enfant attaché sur le dos de sa mère, et qui pousse des cris perçants; malgré tous les mouvements du bambin, il ne le coupe pas. Du reste pas de savon; de l'eau claire.

Un peu plus loin, voici les raccommodeuses de calebasses fêlées ou percées par le fond. Puis, un marchand de sel qui, avec une espèce de très-petite herminette, casse méthodiquement son sel par morceaux gradués, ramasse jusqu'aux moindres miettes avec la cuiller en fer forgé dans le pays et dispose sa marchandise en petits tas, très-petits, qui varient de cinq cauris à cent et deux cents. Quant à la pierre entière, lors de mon

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séjour à Yamina, elle valait vingt mille cauris, c'est-à-dire le prix d'un captif.

Nous arrivons aux boucheries. Ce n'est pas la partie la moins curieuse du marché, et en dépit de la foule qui nous serre, nous coudoie et se dédommage de la distance à laquelle on l'a tenue de notre case, nous avons sous les yeux un spectacle original. Les boucheries sont toutes du même côté du marché. Elles ne diffèrent des autres baraques que par des piquets munis de crochets naturels auxquels on suspend les morceaux de viande, et par les fours placés, soit sous le hangar, soit devant, et dans lesquels on fait griller jusqu'à des gigots entiers de bœuf. Ce sont des fours circulaires, en terre, sur lesquels sont placées des traverses en bois de cailcédra qui tiennent lieu de grils à rôtir. On allume en dessous et la viande se cuit en se fumant.

Généralement le bœuf est tué à la boucherie au milieu même du marché. Suivant l'usage musulman, après lui avoir attaché les jambes, on le couche tourné vers l'est, et un marabout qui, pour cela, reçoit une part de viande, vient lui couper la gorge, en murmurant une invocation ou simplement le mot *Bissimilahi*. Quelques bouchers soufflent ensuite le bœuf avec la bouche, mais c'est un raffinement auquel on ne se livre pas toujours au marché et presque jamais dans les autres circonstances. Le bœuf est alors dépouillé de sa peau, sur laquelle on le dépèce. Le sang a été recueilli avec soin dans des calebasses; ce qui a échappé glisse, par une rigole, dans un trou qui est quelquefois garni d'un vase en terre où on ira le recueillir.

Rien ne se perd, ni les boyaux qui vont servir à faire un boudin grossier, dans lequel on ne met pas le sang, mais bien des morceaux de tripes, ni la rate, ni le poumon qu'on laisse sécher au soleil pour entrer, fortement *faisandés*, dans l'assaisonnement du coulis du lack-lallo. Le sang sera bouilli et réduit en grumeaux. Dans cet état, on le débitera par petites mesures soit pour être mangé tel quel, soit pour assaisonner une sauce quelconque. Enfin, le foie sera grillé et mangé au naturel. Ces morceaux, qui se vendent cuits, sont ceux des pauvres. Au Sénégal, dans les villages du fleuve, nul ne mange du bœuf s'il ne l'a tué dans sa case ou chez ses parents; là il y a déjà progrès, et quiconque a de l'argent peut manger de la viande selon ses moyens.

L'argent ici, c'est le *cauri*.

Le cauri, en yoloff *petauw*, en peuhl *tiédé*, en bambara *koulou*, est une coquille univalve des mers de l'Inde, qui sert dans une grande partie de l'Afrique de monnaie pour les transactions. Son taux ou sa valeur relative varie énormément suivant les localités et quelquefois à vingt lieues de distance.

Elle arrive à la côte d'Afrique par chargements de navire et sert tout le long de la côte de Guinée, entre le cap des Palmes et Lagos, à tous les achats des traitants qui, grâce à elle, réalisent d'immenses bénéfices, surtout sur le commerce de l'huile de palme. Dans le bas Niger elle a également sa valeur; mais dès qu'on arrive à Libéria et qu'on remonte la côte on n'en trouve plus trace qu'à titres d'ornements, comme dans certains costumes des Yolas de la Cazamance, ou dans la coiffure des Peuhls. Ce n'est véritablement que dans le bassin du Niger, c'est-à-dire de Tombouctou au nord jusqu'à Kong au sud et du Bélédougou au lac Tchad, qu'elle a un cours bien régulier. Sa valeur sur les bords du haut Niger est d'à peu près trois francs le mille; mais quand je dis le mille, il faut s'entendre; car les cauris ont une numération toute spéciale. On les compte par dix, et il semble tout d'abord que le système de numération soit décimal; mais il est appliqué de telle manière par les indigènes que, pour eux, 8 fois 10 = 100; 10 fois 100 = 1000, 10 fois 1 000 = 10 000; 8 fois 10 000 = 100 000; ce qui fait que leur 100 000 (*oguinaïé temedere* en peuhl) n'équivaut en réalité qu'à 64 000, que 10 000 (*oguinaïé sapo*) représente 8 000; que 1 000 (*guiné-oguinaïé*) n'est que 800 et que leur 100 n'est que 80. Cependant avec un peu d'habitude un étranger arrive à compter assez rapidement, même dans ce système. Quant aux gens du pays, leur manière d'opérer est bien simple. Ils comptent par cinq cauris à la fois qu'ils ramassent avec une dextérité et une promptitude qu'on n'acquiert qu'à la longue, et quand, en agissant ainsi, ils ont compté seize fois cinq, ils font un tas: c'est leur cent. Quand ils ont cinq de ces tas, ils les réunissent, en font cinq autres, réunissent le tout: c'est mille.

Les commerçants et les femmes, pour éviter les erreurs, font d'abord ordinairement une masse de petits tas de cinq cauris et les réunissent par huit groupes qui font un demi-cent ou *débé* en bambara.

Outre cette monnaie courante, il y a une monnaie de convention qui est le captif. On fait un marché en captifs, comme on le ferait chez nous avec toute autre monnaie. On discute par exemple les prix d'un cheval ou d'un bœuf en captifs et fractions de captifs. Bien qu'en moyenne le captif corresponde, comme je l'ai dit, à une valeur de vingt mille cauris, en réalité lorsqu'il s'agit de l'achat d'un esclave, cette valeur varie suivant son âge, son sexe, sa beauté et sa force, de quatre mille à quarante mille cauris, mais bien rarement au-dessus.

Un spectacle hideux est celui du bazar des esclaves. C'est une grande hutte entourée de barrières. Une centaine d'esclaves des deux sexes de tout âge, depuis des vieillards jusqu'à des enfants non sevrés, s'y trouvaient, les uns aux fers, les autres libres, et une douzaine de marchands ou courtiers de commerce étaient là pour vendre ou pour acheter.

Dès qu'un amateur, rôdant autour de ce bétail humain, avait désigné celui ou celle qu'il voulait acheter, pauvre être, souvent plongé dans le plus profond sommeil, le maître de l'esclave le faisait lever : si c'était un jeune enfant, on le mesurait alors pour savoir son âge, on visitait ses dents, on tâtait ses épaules. Ce sont les seuls esclaves que j'aie jamais vu vendre; quant aux vieux ou plutôt aux vieilles (car, en général, les hommes faits sont rares sur les marchés, ayant presque toujours été tués au moment où on les fait prisonniers),

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on n'en veut pas, elles se vendent à vil prix, car on dit qu'il est impossible d'en venir à bout et de les empêcher de s'échapper.

Nous avions fait le tour du marché. Dans le milieu, se tenaient une masse de femmes avec des calebasses, des paniers, vendant un peu de tout : du mil, du pain de singe, du maïs, du tamarin, des herbes, des haricots, des arachides, du couscous, du piment, etc., etc.

Il y avait aussi des marchandes de poisson étalant leur marchandise à tous les degrés de fraîcheur et de décomposition, en passant par le poisson fumé. Une odeur infecte s'élève de leur étalage où se presse toujours un grand concours de femmes, qui, trop pauvres pour se payer de la viande, achètent un peu de poisson gâté pour assaisonner la sauce de leur lack-lallo.

En rentrant dans la case, je m'aperçus qu'il fallait songer à nous nourrir, et que nous n'avions pas de cauris. Je déballai de suite quelques marchandises que je priai Famahra de vendre, en lui assurant un bénéfice. Je lui fixai quelques prix assez peu élevés, et j'allai me reposer. J'en avais grand besoin ; je m'étais cru vaillant et les courses de cette journée m'avaient excédé.

Le soir, je demandai à Sérinté de me procurer une pirogue pour traverser le fleuve, afin de me baigner à l'abri des importuns ; je voulais en même temps sonder le courant et prendre un croquis de la ville.

Le lendemain de grand matin, nous allâmes chez un nommé Bakary Kané, Soninké, chef des bateliers de l'endroit, qui sont désignés sous le nom de *somonos* ou *pêcheurs*. En entrant dans sa maison je fus surpris de traverser un grand magasin d'engins de pêche de toute espèce, fabriqués dans le pays. Il y avait là des filets en grosse corde, à mailles d'un décimètre de côté, d'autres, en corde moyenne, de coton gros et fin, des lignes, des hameçons des fabriques d'Europe et de celles du pays. Les grosses cordes sont faites d'une espèce de chanvre indigène (*n'da-dou* en bambara) que j'ai eu l'occasion de voir travailler plus tard. Les Yoloffs l'appellent bissabbouki ou *bissab sauvage;* il pousse en abondance sur les bords du fleuve, et fournit un chanvre gris très-solide, qui résiste surtout dans l'eau, où les cordes en écorce de baobab se pourrissent de suite.

Au moment où j'entrai, Bakary peignait une perruque de ce chanvre avec un véritable peigne en bois sorti des fabriques du pays.

C'était un grand noir à barbe blanche, d'une physionomie douce et souriante. Il me reçut très-bien, nous fit visiter sa maison et nous présenta même ses femmes, qui, je dois le dire, n'étaient pas très-belles; à notre entrée elles se sauvèrent tout d'abord, mais elles ne tardèrent pas à revenir sans trop de frayeur. Il fit disposer de suite une pirogue et nous accompagna lui-même de l'autre côté du fleuve.

Voici ce que sur le Niger on appelle des pirogues.

C'est une triste machine de dix mètres de long sur environ un mètre de large; la nôtre était composée de deux grandes pièces de bois ou demi-pirogues réunies par le milieu bout à bout, et fixées par un transfilage en grosse corde, fait assez artistement; les fentes et les sutures sont calfeutrées avec quelques herbes, de l'étoupe du pays et un peu de terre glaise. De plus, comme généralement ces deux morceaux principaux sont plus ou moins troués, on y met force pièces de bois fixées absolument de la même manière. Quelquefois on met aussi, sur les fentes, des planches fixées au moyen de clous en fer fabriqués dans le pays. La forme de cet ensemble de pièces et de morceaux est relevée légèrement aux deux extrémités, mais plus fortement dans le centre. A mesure que la pirogue vieillit, les liens du milieu se détendent et les extrémités plongent, comme cela se voit dans les vieux navires européens. L'eau les envahit plus facilement alors, et il faut constamment un ou deux hommes pour la vider pendant qu'on est en marche ou à la pêche. De plus, sur un fleuve aussi large que le Niger, où, quand il vient une forte brise, les lames ont quelquefois jusqu'à un mètre de haut, les pirogues, surprises avant d'avoir pu relâcher, coulent en quelques instants.

Il n'entre guère dans leur construction que du bois de cailcédra, qui, dans le pays, atteint de très-belles dimensions. Si on voulait se limiter aux parties saines, on tirerait de ces arbres de jolies pirogues dont on pourrait réduire le poids, et qui, même au point de vue de la charge, porteraient plus que ne le font ces informes bateaux si lourds, et qui, par respect pour la routine, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, sont toujours formés de deux pièces au moins.

Pour nous éviter de faire la traversée les pieds dans l'eau, on avait garni le fond de la pirogue d'un gros paquet de filasse du pays. Mais, bien que je n'estime pas à plus de six cents mètres la largeur du chenal à traverser, nous n'étions pas de l'autre côté que déjà nous prenions un bain de pieds. Deux hommes poussaient sur le fond avec un bambou de quatre à six mètres de long, et, pour gouverner, un homme se tenait à l'arrière, debout, le pied appuyé sur une traverse et nous dirigeait ainsi au moyen d'une perche.

Nous avancions lentement. Dès que nous fûmes de l'autre côté, M. Quintin essaya de nager pendant que je me mis à dessiner un croquis de la ville et de la pirogue qui venait de nous faire traverser le fleuve. Quand j'eus fini, le docteur était déjà sorti de l'eau qu'il avait trouvée très-froide, et c'est une remarque que mes noirs firent constamment pendant leur séjour, que l'eau du Niger est bien plus froide que celle du Sénégal. En regagnant la rive où se trouve Yamina, je cherchai à estimer la profondeur du courant d'après les bambous qui tiennent lieu de gaffes; dans l'endroit le plus profond, en face de la ville, elle dépasse à peine deux mètres dans cette saison.

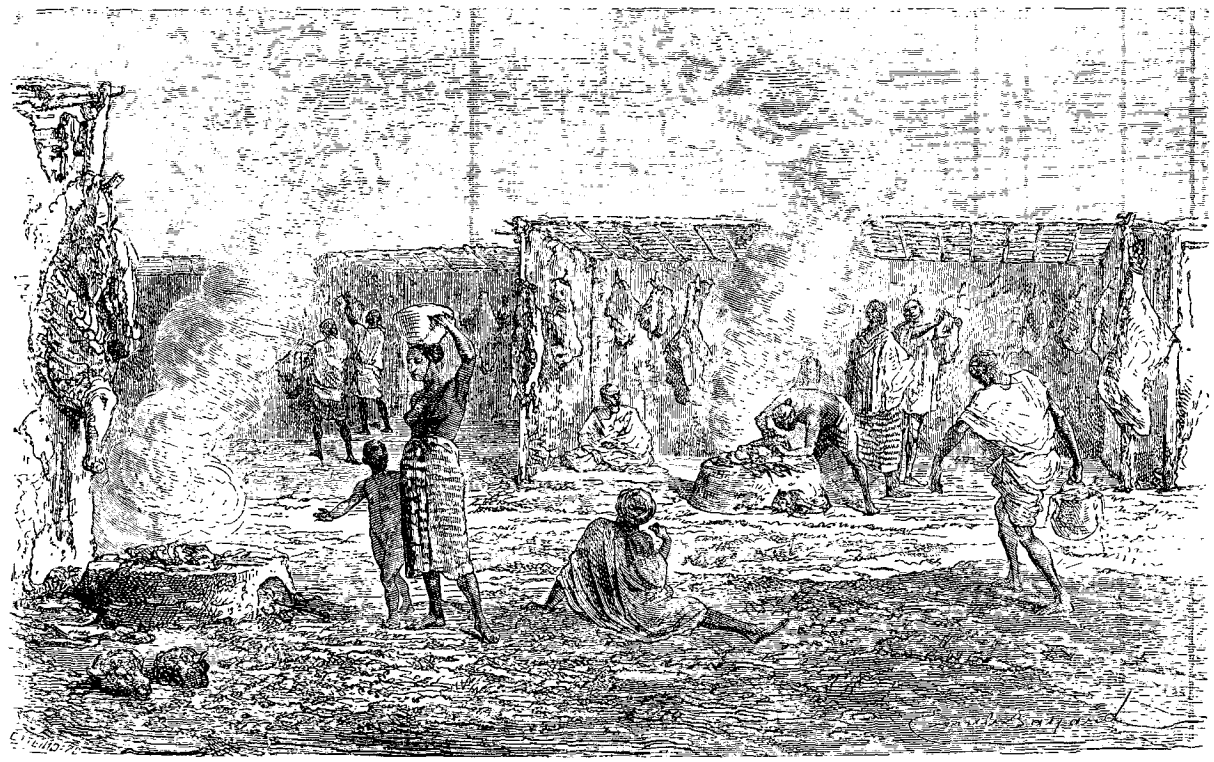
La rive droite du fleuve est, comme celle de gauche, bordée d'un grand banc de sable fin, recouvert aux hautes eaux. La berge, située bien plus loin que nous n'étions, était très-déboisée. Il y régnait assez d'animation, car c'était jour de grand marché à Yamina, et des villages voisins on voyait arriver des hommes et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des femmes, lourdement chargés, qui traversaient le fleuve pour aller vendre les produits de leurs champs ou de leur industrie.

En général, les femmes étaient proprement vêtues de pagnes. Les Bambaras vont ordinairement nu-tête, quelques Peuhls aussi, surtout les jeunes filles. Des femmes de la classe aisée portaient un boubou absolument pareil à celui des hommes; mais en grande majorité elles avaient les seins nus ou couverts d'un simple pagne jeté en écharpe. J'en remarquai un certain nombre qui avaient sur le front une espèce de collier ou de diadème en perles de couleur artistement assemblées, de manière à former des dessins rappelant ceux que chez nous les petites filles font sur des ronds de serviettes ou sur des bourses en perles; elles portaient aussi des anneaux d'or ou de cuivre aux oreilles et au nez, de l'ambre et de la verroterie au cou; chez quelques-unes, on voyait à profusion des anneaux aux bras, et chez d'autres une chaînette à la cheville. Quant aux hommes, leur costume était le même que partout; seulement, quelques-uns se paraient du bonnet bambara jaune ou blanc, fait en coton. C'est un bonnet dans le genre de ceux des pêcheurs napolitains, mais orné de deux pointes, dont l'une est ramenée de côté sur le front et l'autre tombe derrière la tête. Le sac formé par le bonnet est utilisé pour loger une masse de choses, et en particulier les *gourous* ou noix de kolats, que tout bon Bambara s'empresse de mâcher dès qu'il peut s'en emparer.

En rentrant à la maison, j'y trouvai foule, car Famahra avait commencé la vente de mes marchandi-



La boucherie à Yamina (voy. p. 66). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

ses, et le bon marché attirait. Je n'avais cependant exposé que peu de choses; mais les *grenats du Brésil* et le *corail rond* séduisaient les Mauresques, et l'ambre n° 1 et n° 2 attirait tout le monde.

Ce qui se vendait le mieux est ce qu'ils appellent en peuhl le *niayé* ou la verroterie très-fine; petites perles de toutes couleurs.

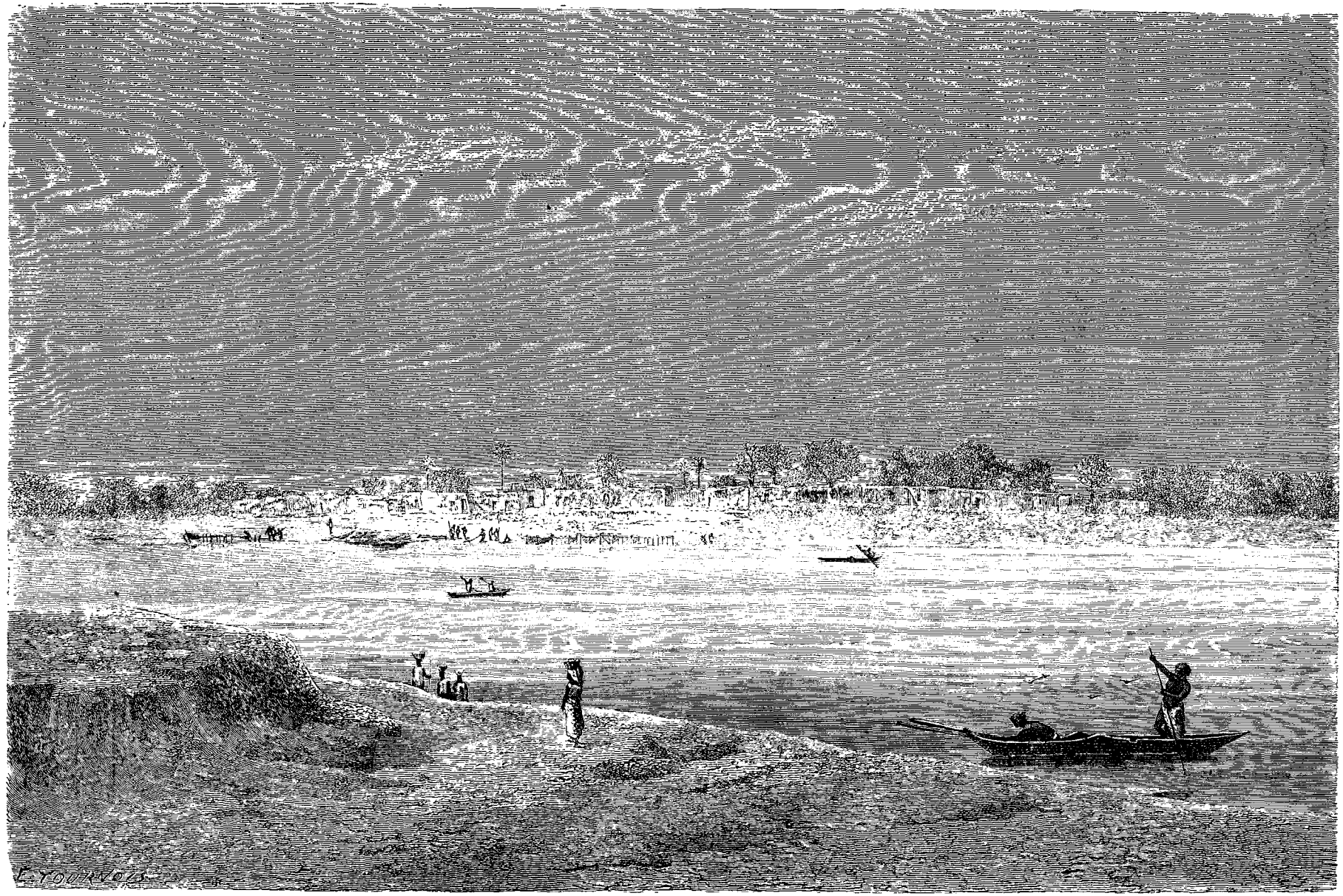
Je réalisai, dans les journées du 24 et 25, cinquante-quatre mille cauris, qu'il me fallut compter; or, pour un débutant, c'était, on le comprendra d'après ce que j'ai dit plus haut, chose pénible et féconde en erreurs.

Je retournai ensuite au marché. C'est vers trois heures de l'après-midi qu'il est le plus animé. Il y avait foule et il s'étendait dans toutes les rues qui aboutissaient à la place. Il s'y trouvait une assez grande quantité de sel par plaques de un mètre vingt centimètres de longueur sur quarante centimètres de largeur et dix d'épaisseur. C'étaient des plaques moyennes, dont la valeur dépassait déjà mille cauris. Il y avait aussi une espèce de sel terreux bien meilleur marché, que l'on emploie en le mettant dans de l'eau à laquelle il abandonne son goût de sel et qu'on verse dans les aliments.

Dans quelques boutiques on vendait des étoffes anglaises. A part l'animation, le marché était le même que la veille, mais mieux approvisionné. J'y remarquai du tabac en feuilles par gros paquets : on en vend aussi de tout préparé pour priser, et les noirs en font une très-grande consommation. Je marchandai une feuille de papier écolier commun; on m'en demanda cinquante cauris. Depuis, j'en ai vendu du pareil à un prix plus que double.

Le soir, on vint me dire que le chef du village arrivait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Yamina sur le Niger. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Ségou. Je ne pus m'empêcher de m'écrier: « Ah! çà, combien y en a-t-il donc? » Cependant cette fois c'était le véritable chef. Nous allâmes de suite lui rendre visite. Il nous reçut devant la porte de sa maison, sous un auvent entouré d'un petit mur de terre haut d'environ un pied et sablé très-proprement à l'intérieur. Sa tenue était très-simple, mais empreinte d'une assez grande dignité. Il nous demanda des nouvelles de notre santé, nous souhaita la bienvenue, tant en son nom qu'en celui d'Ahmadou. Je lui dis alors que je désirais partir le surlendemain pour Ségou, qu'il me fallait deux pirogues pour mes bagages, et que mes animaux suivraient par terre dès qu'ils auraient été amenés de l'autre côté du fleuve. Seulement, ayant pu juger le matin de l'état des pirogues, j'insistai pour en avoir deux grandes et neuves. Je lui demandai qu'on y fît une tente en nattes pour me mettre à l'abri du soleil, et qu'on y établît des cuisines en terre, comme celles qui servent à tout le pays. Il promit le tout, me dit qu'il irait lui-même chercher deux pirogues qui ne feraient pas une goutte d'eau. Nous le quittâmes sur ces belles promesses.

En dépit de ses dires, quand, le 26 au matin, je voulus partir, rien n'était prêt. Je pris alors Famahra, et avec Sérinté nous allâmes choisir deux pirogues ou plutôt les reconnaître. L'une était un peu plus grande que l'autre; elles étaient, d'ailleurs, aussi percées et rapiécées l'une que l'autre. Je comptai dans la grande neuf morceaux; mais épuisé, et tenant d'ailleurs à bien voir le fleuve, je préférai encore la perspective de faire route dans cette machine, qu'à celle d'une exploration par terre.

Du reste, il n'y avait pas la moindre cuisine, pas un séco, pas une natte pour abri. Je fis de suite acheter deux de ces écuelles en terre dans lesquelles on allume le feu, et deux charges de bois pour faire un plancher sur lequel je mis une bonne couche de paille. Pendant ce temps Famahra alla chez le chef prendre de force deux sécos remarquablement bien faits et comme je n'en avais pas vu jusque-là. Enfin, je fis embarquer les bagages, pendant que la moitié des hommes faisait traverser le fleuve aux animaux, et après nombre d'allées et venues, après avoir dépensé deux mille cauris, je fus prêt à deux heures et demie. Je fis pousser au large et nous commençâmes à descendre avec le courant.

Comme je l'avais remarqué en traversant le fleuve, toute la navigation se fait à la perche, et les fonds sont assez réduits pour que cette méthode suffise le plus souvent. Dans quelques endroits seulement on perd fond pendant plusieurs minutes; le patron prend alors la pagaye, et franchit ce passage le courant aidant. Les pagayes sont en bois de caïlcédra; la pelle est ovale, de trente centimètres environ de haut sur quinze ou vingt de large.

Cette navigation, malgré un courant qui peut dans certains endroits resserrés atteindre deux nœuds, est lente, car les piroguiers ne travaillent qu'à la mode des noirs, c'est-à-dire ne donnent que cinq minutes de bon travail pour un quart d'heure de repos.

Chacune de nos pirogues avait reçu un patron et deux hommes à Yamina; en outre, à chaque village on prenait un équipage qui se relayait ainsi de station en station. Cette opération exige une certaine perte de temps, surtout la nuit, où il faut aller réveiller les piroguiers dans les villages.

Ce service, tout mal fait qu'il était, avait été, me dit-on, organisé par El Hadj pour ses besoins. C'était un commencement d'ordre auquel je ne pouvais m'empêcher d'applaudir. Mais j'appris plus tard qu'en cela, comme en toutes choses, les conquérants se parent des dépouilles des vaincus, et que ce service était aussi ancien que la corporation des somonos. Si j'applaudissais à ce système, je doute qu'il fût du goût des pêcheurs, car ils ne fournissaient en général à cette corvée que des vieillards épuisés ou des enfants trop jeunes.

Néanmoins, nous étions entassés tant bien que mal dans nos pirogues; j'installai mon compas sur une de mes cantines, en le fixant avec quatre épingles pour empêcher ses déviations, et je commençai à relever la route.

Nous passâmes tout d'abord devant quelques villages qui sont sur la rive droite, mais trop cachés dans l'intérieur pour que je pusse les relever. On me nomma Diétébabougou, Mamanabougou et Boko, et un peu plus tard Falena, qui se dresse sur la rive gauche, puis après avoir longé une île, on nous arrêta vers cinq heures et demie sur la berge, en face de Fogni, grand village où nous devions passer la nuit; un grand banc s'étend devant cette localité, et nous n'y parvînmes pas sans nous échouer. J'ai lieu de penser que nous n'étions pas dans la partie la plus profonde du chenal; car, plus tard, ayant eu l'occasion, à la saison la plus sèche, au moment des basses eaux, de franchir les gués du fleuve réputés pour avoir le moins d'eau, j'en ai toujours vu au moins cinquante centimètres dans le chenal, et notre pirogue certes ne calait pas cela.

Quoi qu'il en soit, notre désillusion fut profonde lorsque nous reconnûmes que, dès le 26 février, le fleuve n'était plus navigable dans cette partie de son cours pour le plus petit bateau à vapeur. Toutefois, des renseignements que je pris immédiatement, il résulte que de Mamanabougou à Tombouctou les pirogues circulent toute l'année, et comme quelques-unes calent autant d'eau que pourrait le faire un chaland de vingt tonneaux; il s'ensuit que le cabotage en chaland est possible en toute saison.

Je me réveillai le lendemain à quatre heures; j'aurais voulu partir un peu plus tôt, avec le clair de lune, qui m'était indispensable pour noter ma route puisque je n'avais pas de fanal (le nôtre étant brisé depuis bien longtemps), mais la fatigue avait eu le dessus, et personne ne s'était réveillé. Il fallut recharger les bagages que j'avais fait déposer sur la berge, de crainte que les pirogues ne se remplissent d'eau, et cette précaution ne fut que trop justifiée; car au jour elles étaient aussi pleines que possible, et sans la précaution qu'on avait eue de les échouer, elles auraient coulé bas. Remis à grand'peine en route vers cinq heures et demie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous naviguâmes toute la journée. Tantôt le lit du fleuve était encombré par d'immenses bancs de sable, tantôt il était coupé par des îles qui diminuaient la largeur au profit du fond. Ces îles, dont le sol était quelquefois assez élevé pour n'être pas entièrement couvert aux hautes eaux, étaient en général boisées. D'instants en instants nous passions devant des villages, presque tous assez bien peuplés, situés surtout sur la rive gauche et au bord même du fleuve, tandis que sur l'autre rive, les inondations périodiques les forcent à s'établir sur une berge intérieure à l'abri des eaux.

Nous laissâmes successivement derrière nous Tamani, Mignon, les ruines de Say, village visité par Mungo-Park, et nous vînmes coucher à Sama, immense village formé de trois hameaux, dont les noms de Sama-Soninké, Sama-Bambara, Sama-Somonos, indiquent suffisamment les différentes populations. Le premier avait été détruit depuis six mois par Ahmadou, et il paraît que les autres menaçaient de se révolter. Néanmoins, je me couchai et dormis sans crainte, jusqu'à minuit. Pendant ce temps, Bakary Guèye veillait.

A deux heures je fis faire le branle-bas et on se remit en marche quarante minutes après.

Dès le point du jour, les berges du fleuve présentaient une plus grande animation que la veille. Les troupeaux tachés de noir et de blanc apparaissaient sur les bords; les silhouettes des noirs pasteurs se dessinaient grandes, élancées. Dans quelques endroits, ils traversaient le courant pour aller faire paître leurs troupeaux. Sur la rive droite, on voyait, de distance en distance, des files d'hommes, de femmes, portant des calebasses, quelquefois un ou plusieurs cavaliers cheminant paisiblement. Cette animation et quelques arbres plantés sur la berge même contrastaient avec le calme et la presque nudité du pays traversé la veille. Enfin, à sept heures vingt minutes, nous passâmes par le travers de Faracco, grand village de la rive gauche peuplé de sofas d'Ahmadou, et presque de suite nous vîmes Ségou-Coro (le vieux Ségou), situé sur la rive droite en face de beaux groupes d'arbres. Les restes d'un palais en terre très-ornementé, dont les façades en ruines sont encore debout, frappent tout d'abord les yeux au milieu des murailles à demi écroulées et désertes. Nous ne nous y arrêtâmes que le temps nécessaire pour acheter un peu de lait, du beurre et du bois, à un petit marché installé sous un arbre, et nous continuâmes à descendre le fleuve.

A neuf heures un quart, nous avions sur notre droite Ségou-Bougou ou village des jardins de Ségou; presque en face, sur l'autre rive, on apercevait Kalabougou. Nous changeâmes de canotiers. La foule s'amoncelait, de nombreux cavaliers passaient sur la plage, quelques-uns lancés au grand galop. Nous en rencontrâmes un groupe plus nombreux qui prenait le chemin de Yamina; ainsi que nous l'apprîmes plus tard, c'était un chef qui allait à Nioro chercher des hommes pour renforcer l'armée d'Ahmadou. Nous défilions lentement le long des rives bordées de monde; le bruit de notre arrivée se répandait.

Ségou-Sikoro. — Aspect de la ville. — Notre entrée. — Arrivée chez Ahmadou. — Sa demeure. — Ahmadou. — Premier palabre. — Nous traversons la ville. — La maison de Samba N'diaye. — Hospitalité et diplomatie africaines.

A dix heures huit minutes, nous arrivions à Ségou-Coura (le nouveau Ségou), et une demi-heure après, nous débarquions Famahra dans un de ces villages en paille désignés sous le nom de *goupouillis*, et formant le faubourg de Ségou-Sikoro. Dès lors, plus de trace de Ségou sur l'autre rive, et ce n'était pas mon moindre étonnement ; car toutes les traductions du voyage de Mungo-Park mentionnent l'existence de quatre Ségou, deux sur chaque rive du fleuve. N'en faut-il pas conclure qu'arrivé à Faracco ou Kala-Bougou, sur la rive gauche, et voyant en face de lui, sur la rive droite, Ségou-Bougou et Ségou-Koro, il aura supposé que ces deux localités portaient le même nom? Cela me semble d'autant plus probable qu'il parle des hautes tours du palais du roi, et que, à l'exception d'une maison dont on voit encore les ruines à Ségou-Sikoro, et qui était le palais d'Ali, on m'a dit qu'il n'y avait aucune maison à un étage, au moment de la conquête, tandis qu'à Ségou-Koro, il y avait au moins deux palais, aujourd'hui en ruine, mais dont les murailles témoignent encore de la hauteur qu'ils avaient à cette époque.

Quoi qu'il en soit, tout en cherchant la solution de cette difficulté, je demandai, afin de ne pas être assailli par une foule sans cesse grossissante, que l'on me fît traverser le fleuve jusqu'au retour de Famahra qui se rendait chez Ahmadou, pour lui annoncer mon arrivée et prendre ses ordres. On me transporta donc sur la plage de sable qui s'étend en face et un peu à l'est de Ségou-Sikoro. Je profitai du délai pour prendre un bain. De ce point, nous apercevions Ségou-Sikoro en entier. Sa haute muraille grise, élevée sur le bord même de la berge, dominait une plage rocheuse littéralement couverte de population. Il y avait là des femmes, en grand nombre, se baignant, lavant, puisant de l'eau dans des calebasses; les unes s'en allaient isolément, les autres en file et en ordre sous la conduite d'un chef de captifs; mais ce qui éveillait le plus l'attention, c'était le bruit de la multitude dominant toutes les autres rumeurs à travers le fleuve; c'était une animation que je n'avais jamais vue depuis mon départ de Saint-Louis et à laquelle on peut à peine, dans cette ville, comparer le quai de la Pointe du Nord, lorsque les laveuses y viennent en foule.

Nous attendîmes assez longtemps : vers deux heures, Famahra revint. Il nous fit signe, et nous retraversâmes de suite pour accoster presque au milieu de la ville, sur un banc de roches. Notre guide était accompagné d'un noir qui nous souhaita le bonjour en bon français. Cet homme était vêtu en musulman; mais sous son turban, sa physionomie, intelligente d'ailleurs, avait une expression indéfinissable qui me fit de suite supposer que c'était un ouvrier de Saint-Louis. Son nom contribua à m'induire en erreur. Il s'appelait Samba N'diaye et les N'diayes sont des Yoloffs. Il parlait bien le français et on voyait qu'il avait dû le mieux parler

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore. Il nous annonça que nous allions loger chez lui. Je demandai à y être conduit sur-le-champ, promettant d'aller faire ensuite ma visite au roi. Mais il insista ainsi que Famahra pour que je commençasse par cette dernière démarche, disant qu'Ahmadou m'attendait.

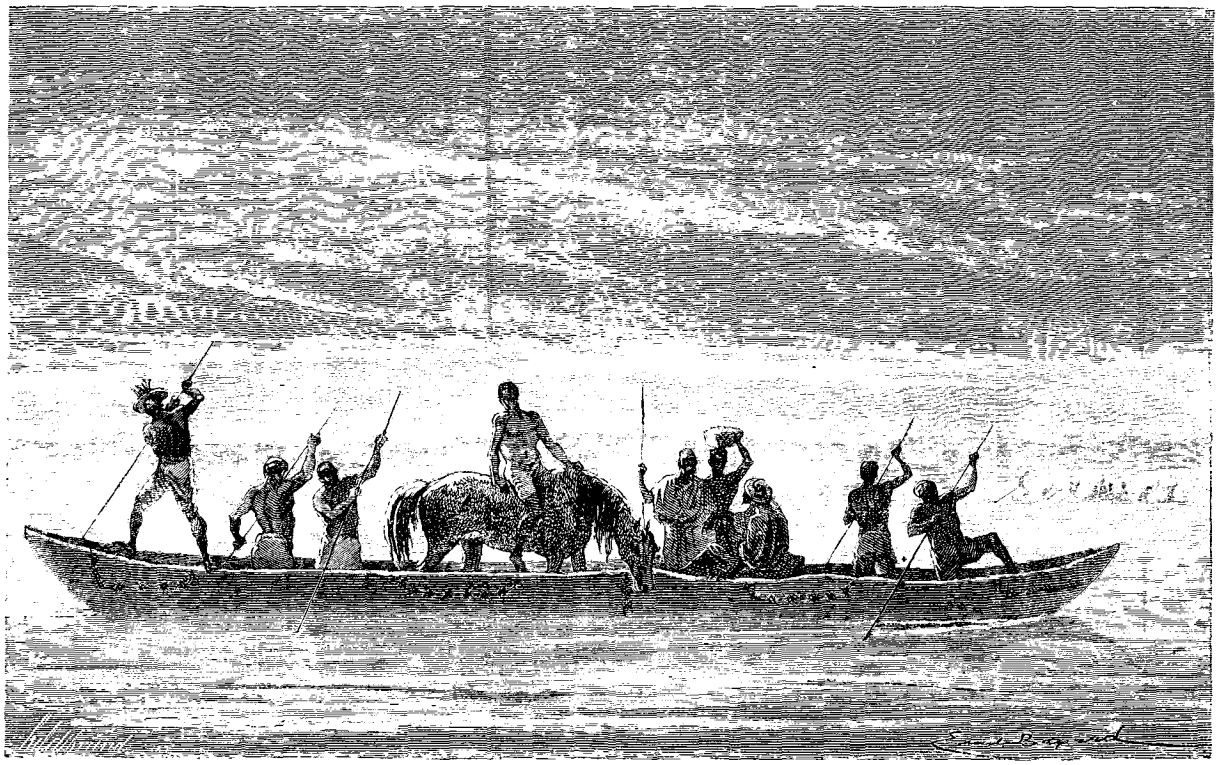
Alors nous nous mîmes en marche à travers une foule plus nombreuse qu'aucune de celles que j'eusse encore vues. Un peloton de gardes armés qui nous accompagnait la maintenait à grand'peine à coups de fouets de cuir.

Nous gravîmes ainsi la berge, au milieu d'une poussière aveuglante, causée par ce fourmillement d'hommes et de femmes, et nous franchîmes la porte des murailles, que j'appellerai porte de Soukoutou, en souvenir d'un personnage important et qui demeurait à côté.

Ces portes sont doubles comme celles d'un fort, et entre les deux, existe un véritable corps de garde fortifié, percé de meurtrières et de mâchicoulis. Assez larges et assez hautes pour laisser passer un cavalier, ces portes ont leurs battants en caïlcédra d'un seul morceau ou de deux au plus.

Ces battants ferment sur un châssis du même bois, au moyen de clefs également en bois, mais très-fortes. Chaque soir, au coucher du soleil, les sept portes sont closes et une seule reste ouverte pour le passage des campagnards qui apportent le lait jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Après quelques minutes de marche, dans des rues assez étroites, sinueuses et encombrées de monde, nous arrivâmes sur une place où s'élevait, à notre gauche,



Pirogues du Niger. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

une maison ornementée, et, en face de nous, une fortification véritable de six mètres de haut, avec tours aux angles et des fronts sur le milieu. C'est le palais d'Ahmadou.

Nous n'eûmes pas le temps de faire beaucoup d'observations, car la foule, qui nous ballottait, nous poussa rapidement vers la porte; là nous passâmes seuls, car la garde ne plaisantait pas et arrêtait net la multitude.

Cependant, il y a dans cette garde des enfants armés qui ne seraient pas capables de résister; mais on comprend que ce sont des factionnaires, et de fiers Toucouleurs s'arrêtent devant un esclave bambara qui a une consigne et la fera respecter bon gré mal gré. Au Sénégal, nous n'avons rien de comparable chez les noirs.

A peu de distance de cette porte on en rencontre une autre semblable; on est alors dans une espèce d'antichambre sombre très-grande, très-haute, dont la toiture est soutenue par d'énormes piliers en terre ou en caïlcédra. Les murailles ont deux mètres cinquante à la base; dans les coins, on voit les lits en bambous de la garde; en différents endroits, des crochets servant de râteliers d'armes, et de tous côtés des factionnaires armés.

De là, en montant deux marches, nous franchissons une porte et nous entrons dans la cour du tata ou de l'enceinte fortifiée. C'est au milieu qu'est située la maison d'Ahmadou, qui ne se révèle par rien. Une petite muraille basse que dominent des toits en paille, des gourbis devant une porte basse en terre, voilà tout.

Le défaut de propreté et de soin contraste, du reste, avec la fortification. Un rang de meurtrières est placé à quatre mètres cinquante d'élévation; elles sont très-régulièrement faites, à l'instar de celles de nos forts. Celles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui sont exposées aux vents d'est et aux pluies violentes des tornades, étaient garanties de la dégradation par des paillassons. En dehors, elles sont masquées par une mince couche de terre. En cas de siége, il y aurait place pour deux mille défenseurs sur les quatre côtés. La banquette fort élevée nécessairement, n'est que le toit d'une galerie qui fait le tour de l'enceinte, et permet de fusiller l'ennemi dans la place, s'il y entrait par-dessus les murailles. Cette galerie a son accès dans le corps de garde d'entrée et dans les tours des angles. En somme, l'ensemble est construit de telle sorte qu'il serait, je crois, difficile même à des troupes régulières d'y pénétrer sans l'aide du canon, à moins d'avoir recours à la sape et à des galeries de mine.

Mais si nous eûmes plus tard le loisir d'étudier ces détails, pour le moment nous ne pûmes qu'y jeter un coup d'œil, car on nous fit de suite franchir la porte, puis un corridor nous mena dans une cour où, sous une varandah en paille, se tenait Ahmadou entouré d'un petit nombre d'intimes, personnages influents du pays. Il était



Vieux Bambara, chef des Somonos de Yamina. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

assis sur une peau de chèvre, placée sur du sable fin; les autres personnes de son entourage étaient tout simplement assises sur le sable. Une garde d'une cinquantaine d'esclaves était rangée des deux côtés. Ces soldats étaient debout, armés, tenant leur fusil dans toutes les positions possibles et habillés de tous les costumes imaginables. Ils se tenaient sur deux rangs, formant l'éventail. Je m'avançai en saluant le roi à la française et je lui donnai la main, en lui disant en français : Bonjour !

Le docteur Quintin et Samba-Yoro qui me servait d'interprète en firent autant. On nous apporta, pour nous asseoir, un *tara* ou lit en bambou de cinquante centimètres de haut et recouvert d'un *dampé* ou couverture de coton blanc.

Dès que le silence fut établi, Ahmadou s'informa en peuhl des nouvelles de ma santé et me souhaita la bienvenue. Puis il s'informa de ce qui se passait à Saint-Louis. Je répondis laconiquement, me plaignant de n'avoir pu effectuer ma route par le Bélédougou. Je m'enquis à mon tour d'El Hadj et demandai s'il était tou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours à Hamdallahi. On me dit qu'il allait bien, qu'il était toujours en cet endroit. Je demandai si je pouvais aller le voir. A cette question, Ahmadou répondit : « Quand nous aurons causé. » Je lui remis alors la lettre du gouverneur ; il l'ouvrit et la parcourut. Elle était en arabe et français. Je crus voir sur sa figure un air d'embarras. Je craignis qu'il ne la comprît pas, c'est-à-dire qu'il ne sût pas l'arabe et je lui proposai de la lui faire traduire en peuhl sur le texte français. Il accepta. Je lus alors, phrase par phrase, en français ; Samba-Yoro répétait en yoloff et Samba N'diaye en toucouleur.

La séance fut levée sur la demande que je fis de traiter le plus tôt possible les affaires sérieuses, pour lesquelles j'étais venu le voir. Mais Ahmadou, prétextant que nous avions besoin de repos, ordonna de nous conduire à notre logement.

A première vue, j'avais donné à Ahmadou dix-neuf ou vingt ans ; en réalité il en avait trente ; assis, il paraissait petit ; il est plutôt grand, et il est bien fait. Sa figure est très-douce, son regard calme ; il a l'air intelligent.

Il bégaye un peu en parlant, mais il parle bas et très-doucement. Il a l'œil grand, le profil du nez droit, les narines peu développées. Son front est haut et assez large. Ce qu'il a de plus laid, c'est sa bouche dont les lèvres sont un peu retroussées, ce qui, avec le menton fuyant, est un trait de la race nègre. La couleur de sa peau se rapproche de celle du bronze ; elle est plutôt rouge que noire.



Samba N'diaye, ingénieur en chef d'Ahmadou. — Dessin de Emile Bayard.

Il était coiffé d'un bonnet bleu de cette étoffe de coton, désignée sous le nom de *roum* (rouennerie ou étoffe de Strasbourg) ; un boubou très-flottant de même étoffe était posé par-dessus un *turkey* de coton blanc très-fin. Sa *guiba* ou poche de devant de son boubou était très-vaste.

Il tenait à la main un chapelet dont il défilait les grains en marmottant pendant les intervalles de la conversation. Devant lui, sur sa peau de chèvre, étaient posés un livre arabe ainsi que ses sandales et son sabre.

Seuls, parmi toutes les personnes présentes à ce palabre, nous avions conservé nos chaussures.

Nous sortîmes du tata par le même chemin qu'en arrivant, et nous nous dirigeâmes vers notre demeure, accompagnés par une garde de sofas d'Ahmadou armés et munis de fouets dont ils se servaient énergiquement pour écarter la foule. Heureux d'avoir à exercer leurs bras, ils poussaient leur zèle jusqu'à frapper les femmes qui, de chez elles, nous regardaient passer.

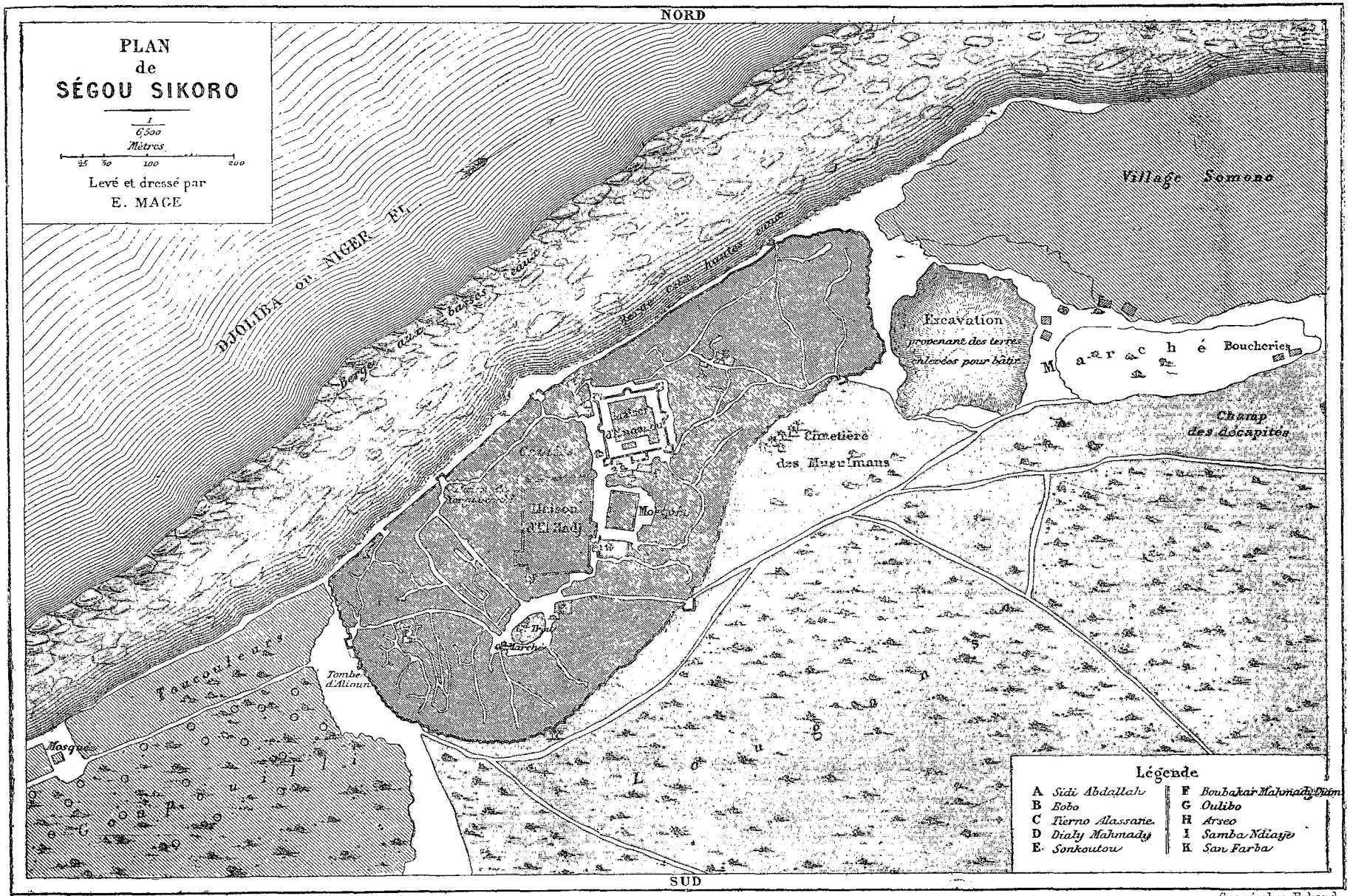
Nous suivîmes une rue large qui passe entre la mosquée et la maison d'El Hadj, tata presque aussi fort que celui de son fils, plus grand d'ailleurs, mais moins régulier. C'est là que sont enfermées ses femmes, ses esclaves et entre autres les princesses des anciennes familles royales de Ségou et du Macina, ses captives.

C'est également là que sont ses magasins, *sa fortune*, selon l'expression de Samba N'diaye, magasins qui jouent un rôle politique considérable à Ségou, tant par leur importance véritable que par celle qu'on leur prête. Le sommet de la muraille du tata d'El Hadj est presque partout garni de piquets de bois dur, aiguisés et destinés à remplir l'office des morceaux de bouteilles dont on revet chez nous le haut des murs. Cela peint assez la défiance du maître envers les hôtes qu'il détient. Samba N'diaye, en me confiant ces choses, chemin faisant, m'apprit aussi qu'il était le gardien de cette riche maison, et que seul avec Ahmadou il avait le droit d'entrer chez les femmes.

Un peu plus loin, nous trouvâmes une place, sorte de rond-point où se tenait un petit marché à l'ombre de ces beaux arbres dont j'ai déjà parlé : les *doubalels*. Ce serait un joli endroit si, à quelques pas, n'était point un de ces immenses trous creusés pour en retirer la terre nécessaire aux constructions et qui finit par se changer en un marais profond à l'époque des hautes crues, et en un foyer d'infection, un déversoir d'immondices à la saison sèche. De là, notre rue moins large s'inclina un peu sur la droite, et presque à l'extrémité occidentale du village, nous entrâmes dans une ruelle sinueuse qui nous conduisit à la maison de Samba N'diaye. C'était une série de cases en rez-de-chaussée d'environ trois mètres de haut, toutes bâties en terre avec une espèce de charpente grossière en bois dur et une terrasse ; le tout, du reste, assez bien construit.

Les portes, sauf celles d'entrée, n'ont qu'un mètre soixante centimètres de haut ; elles sont fermées par des panneaux de bois composés de deux ou trois planches réunies par des barres en bois et des clous en fer. On leur a adapté les fermetures en fer usitées pour les magasins à Saint-Louis. La première cour, dans laquelle nous entrâmes par un petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dessiné par A. Vuillemin.

Gravé chez Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hangar servant de porte, avait été affectée à notre service : sur la droite est le bilour de communication avec la maison ou cour des femmes ; sur la gauche un grand hangar forme galerie dans toute la longueur de la cour, c'est-à-dire de six mètres de long sur deux mètres cinquante centimètres de large. Ce hangar conduit à notre case, chambre de trois mètres de long sur quatre de large, dans un angle de laquelle je remarque une espèce de cheminée ; deux lits garnis de nattes en tiges de mil y sont préparés. Une seconde porte basse ouverte dans la chambre donne accès sur une cour dans le coin de laquelle est assez bien établie, comme dans presque toutes les maisons de ce pays barbare, une *chose indispensable* dont manquent plus de la moitié des habitations rurales de la France. Par malheur, c'est dans cette cour même qu'on fera notre cuisine particulière. Dans l'autre coin de la cour est un passage recouvert en nattes qui conduit à un



S. M. Ahmadou, roi de Ségou. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

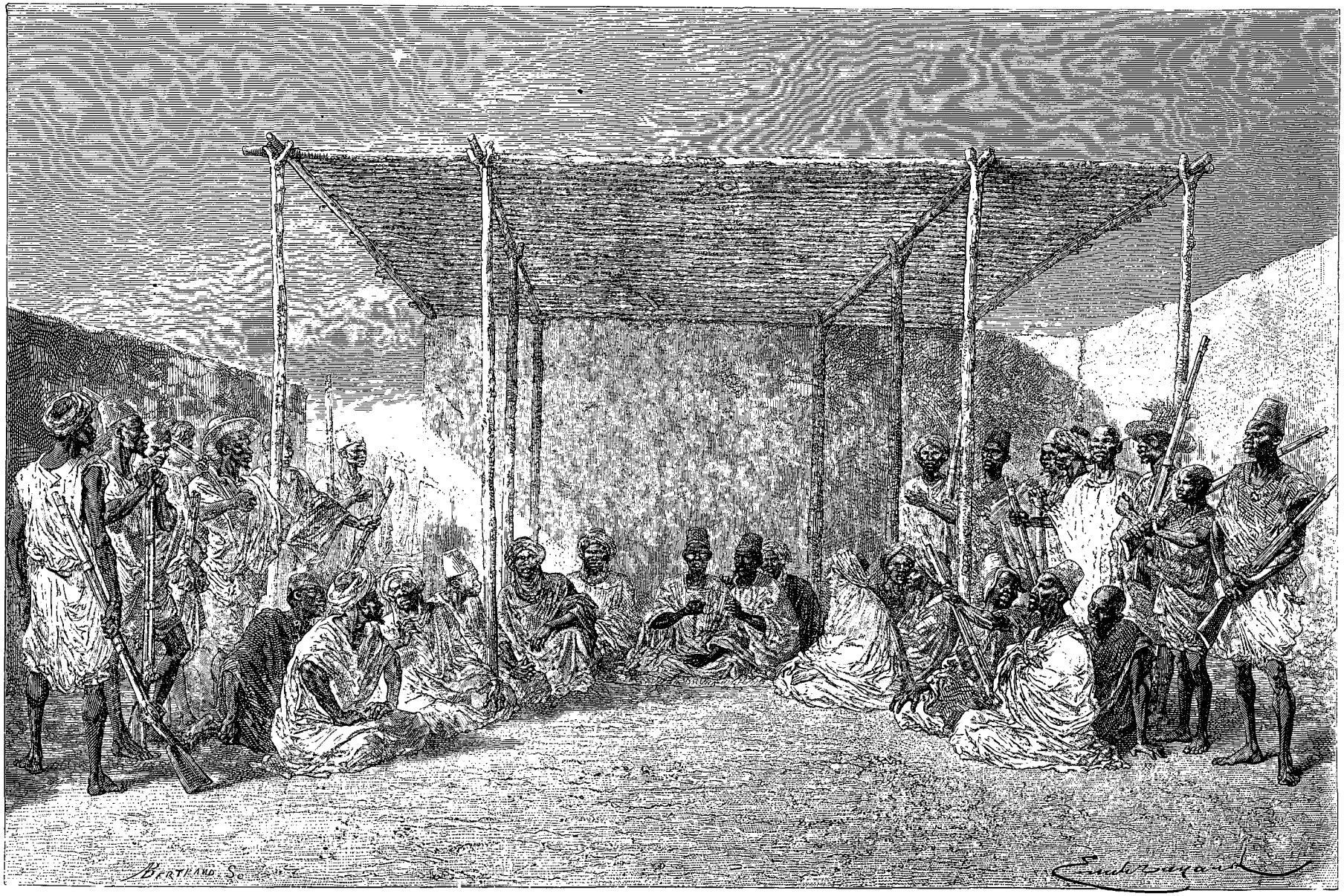
magasin ou grenier à mil, dans lequel j'installe nos marchandises (voy. p. 81).

Mes hommes se placent dans la cour et sous la varandah, et pour plus de commodité on déloge le cheval de Samba N'diaye qui est attaché au milieu de la cour.

Une échelle de bois grossière, composée de deux morceaux torses en travers desquels on a attaché des bâtons avec des lanières de cuir non tanné, sert à monter sur la terrasse, où Samba N'diaye a bâti une charpente en bois qu'il a surmontée d'une toiture en nattes pour coucher au frais sans craindre l'humidité. Tout cela, bien que grossier, est intelligent ; il y a dans les fermetures en fer des portes, et dans certains détails, des réminiscences de ce que Samba N'diaye a vu chez les blancs. Du reste, disons de suite ce qu'est notre hôte, bien que ce ne soit qu'à la longue que nous ayons appris ce qui le concernait.

Samba N'diaye était un Bakiri de Tuabo, province de Guoy, sur le Sénégal ; en 1864, il pouvait avoir de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi Ahmadou présidant un palabre ou conseil (voy. p. 73). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quarante à cinquante ans. Otage pendant vingt ans à Saint-Louis, il n'avait quitté définitivement cette ville que sous le gouvernement de M. de Grammont, dont il conservait le meilleur souvenir.

Rentré dans son pays, il s'était mis à faire du commerce; il avait eu un comptoir de traitant à Tuabo, dans son village, jusqu'au moment où El Hadj était venu dans le pays. Dès ce moment la religion musulmane s'empara de lui et, lorsque, deux ans après, El Hadj, vainqueur jusque-là, vint à Farabanna, Samba N'diaye liquida ses affaires, et, suivi de celle de ses femmes qui voulut l'accompagner et de ses captifs, il vint grossir les rangs du conquérant. Dès lors sa connaissance des usages des blancs, son expérience en constructions lui créèrent près d'El Hadj une position exceptionnelle. Il devint l'ingénieur de l'armée. Plus tard, quand El Hadj eut des canons, Samba en fut spécialement chargé, et c'est en partie grâce aux ressources qu'il inventa pour réparer sans cesse les affûts cassés, qu'El Hadj put pousser ses conquêtes jusqu'au bord du Niger, les obus jouant un rôle décisif dans ses batailles. Enfin, lorsque El Hadj, maître de Ségou, se décida à partir pour faire la conquête du Macina, Samba N'diaye ayant désiré rester à Ségou, reçut le poste d'ingénieur en chef des fortifications et de gardien de la maison d'El Hadj (voy. p. 74).

Dès qu'il avait su que des blancs venaient trouver El Hadj, il avait sollicité d'Ahmadou l'honneur de les loger, alléguant sa connaissance de leurs usages, de leur langue, et lui disant que si son père avait été là à coup sûr il les lui eût confiés.

Bien que Samba N'diaye ne jouisse pas près d'Ahmadou de toute la considération que le prophète lui accordait, il est écouté dans certaines questions et particulièrement en ce qui regarde les blancs, et cette fois, il avait eu gain de cause sur les griots favoris du roi et sur d'autres chefs qui se disputaient l'honneur de nous loger, uniquement au point de vue de leur intérêt.

En effet, sachant que, selon l'expression du pays, Ahmadou voulait nous *recevoir*, chacun prévoyait une abondance de vivres, de sel et de cadeaux en tous genres auxquels l'imagination des noirs ne donnait pas de bornes, et on se disait que celui qui nous logerait en aurait sa bonne part.

Samba N'diaye, bien entendu en sa qualité de Bakiri, n'était pas moins intéressé que les autres; mais son long séjour parmi les blancs lui avait donné un certain respect humain, et il était moins mendiant que la plupart de ses frères ou cousins, qui ont pris depuis longtemps l'habitude de regarder les blancs comme des gens qui doivent forcément donner. Il faut bien dire que le système déplorable de donner des cadeaux avant de commencer la traite, système qui a été si longtemps en vigueur, était bien fait pour enraciner ces idées dans la tête des noirs du Sénégal, et il ne faut pas perdre de vue que c'était à des Sénégambiens, en général, que j'allais avoir affaire.

J'étais à peine installé dans ma nouvelle maison que je vis venir Seïdou et Ibrahim, les deux courriers expédiés par le gouverneur pour annoncer mon voyage à Ahmadou. Ils étaient arrivés depuis cinq mois. Leur route s'était effectuée sans difficulté par Médine, Koniakary, et Dianghirté, d'où ils s'étaient dirigés avant la révolte par la route directe du Bélédougou. Bien reçus par Ahmadou, ils avaient demandé en vain à aller au Macina trouver El Hadj; sous prétexte de l'état de guerre du pays, on les en empêchait, et on ne les laissait pas retourner en leur disant qu'il fallait qu'ils rapportassent au gouverneur la réponse d'El Hadj.

On les avait logés chez un griot toucouleur dont ils se louaient beaucoup, et que je connus bientôt; c'était un nommé Samba Farba ou San Farba, brave homme dont je n'ai jamais eu qu'à me louer. Il avait été à Saint-Louis, à Bakel et dans tous les postes du fleuve; il connaissait un grand nombre de vieux traitants. Contre l'habitude des griots, jamais il ne me demanda rien, et, quand je lui faisais un petit cadeau, sa reconnaissance se traduisait de la façon la plus énergique. C'est certainement un des Africains dont je me souviens avec le plus de plaisir.

Seïdou et Ibrahim, depuis leur arrivée à Ségou, avaient été en mesure de se mettre au courant de la politique, et eussent pu me rendre de grands services; mais à cette époque je ne parlais pas assez le yoloff, et pas du tout le toucouleur; il leur eût fallu prendre un interprète, et telle est la défiance des noirs qu'ils n'eussent pas osé confier à quelqu'un de mes laptots la vraie position d'Ahmadou, de crainte d'être accusés près de ce dernier, dont, pendant leur séjour, ils avaient appris à redouter la colère. Enfin, soit prudence, soit insouciance, ils ne me renseignèrent pas suffisamment, et bien qu'il y eût, de la part de Seïdou surtout, certains mots qui me donnaient à réfléchir, jamais il ne fit connaître franchement et complétement ce qu'il savait, pas plus qu'il ne le fit plus tard à l'égard du gouverneur, quand je le renvoyai à Saint-Louis. C'est à mes dépens et à la suite d'un séjour prolongé que je suis arrivé à connaître la vraie situation du pays, l'histoire d'El Hadj dans ces dernières années, et le dernier mot de la politique locale.

L'hospitalité d'Ahmadou fut d'abord très-large. Le jour de notre arrivée, nous trouvâmes dans la case de Samba N'diaye un mouton gras, magnifique spécimen de l'espèce ovine, remarquable par sa taille, et surtout par sa graisse.

Au Sénégal, et surtout dans le haut du fleuve, on voit souvent chez les traitants, des moutons presque aussi beaux, engraissés pour la fête de la Tabaski; ils valent de cinquante à soixante francs; mais je n'en avais jamais vu d'aussi gras que celui-ci. Quelques instants après, on nous apportait deux grandes couffes de riz, une pierre de sel d'une valeur d'au moins dix mille cauris au taux du jour, et qui plus tard en a valu jusqu'à soixante mille, c'est-à-dire cent quatre-vingts francs environ.

Un peu après, on nous annonça l'arrivée d'un bœuf

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gras ; mais comme il faisait une vive résistance on lui coupa les jarrets, de telle sorte que je fus obligé de le faire tuer ; nous eûmes une telle masse de viande qu'il y eut forcément gaspillage.

Le docteur, toujours critique mordant des noirs et surtout du système d'arbitraire inauguré par les musulmans, me fit observer que nous mangions au budget royal, et que nous prenions ainsi notre part d'impôts tyranniques, de pillages et autres mauvaises actions de ces malandrins de conquérants qui ont, au nom de Dieu, commis tous les crimes possibles ou imaginables.

Mais, tout en reconnaissant la justesse de son observation, je ne pouvais faire autrement que d'accepter ; car, après tout, du moment que j'étais venu en ambassadeur, il fallait subir les conséquences de mon rôle, et refuser les cadeaux royaux sous prétexte que c'était du bien mal acquis, eût été une singulière manière de concilier à mon pays les sympathies d'un roi qui n'était déjà pas trop bien disposé à notre égard.

Je me résignai donc, trop heureux après tout de pouvoir réparer nos forces abattues par une nourriture plus substantielle que celle des derniers temps.

On nous fournissait, soir et matin, du lait en abondance ; Samba N'diaye avait reçu cinq mille cauris pour pourvoir à nos besoins en poules, œufs, poissons, etc., et en me l'annonçant, il me répéta trois ou quatre fois de ne pas me gêner ; que la bourse d'Ahmadou était large, et qu'il ne pardonnerait pas s'il venait à apprendre que nous eussions à nous plaindre de manquer de quelque chose. Il termina ce petit discours en nous donnant un magnifique mouton qu'il élevait dans sa maison pour la Tabaski, grande fête musulmane pendant laquelle tout chef de famille qui en a le moyen tue un mouton.

On préposa une esclave de la case, nommée Maïram ou Marianne, à la cuisine des laptots. Les chevaux, mulets et ânes furent placés chez un ami de Samba N'diaye, un Bakiri du nom de Samba Naé, qui logeait dans le goupouilli. Enfin une garde de sofas fut installée à la porte sous le commandement d'un nommé Karounka Djawara, qui avait ordre de ne laisser entrer qui que ce fût sans ma permission et qui s'acquitta de sa consigne avec une rigueur toute militaire, frappant ceux qui voulaient passer outre sans la moindre façon, sans s'inquiéter de leur rang. Cette mesure contribua pour beaucoup à mon bien-être.

Le lendemain, mes laptots allèrent en corps saluer Ahmadou, qui leur fit bon accueil et leur donna un bœuf, ainsi que quarante mille cauris à se partager entre eux tous.

Pendant la journée, je reçus un cadeau véritablement princier : c'était un panier de cinq cents gourous ou noix de Kolat. Famahra, notre guide, était allé causer avec Ahmadou et lui avait dit que les blancs aimaient beaucoup ces fruits ; il espérait que nous les laisserions à sa merci ; mais je savais trop la valeur de ce cadeau pour le gaspiller : j'en fis une distribution, car, à cette époque, nous n'en étions pas aussi friands que nous le fûmes par la suite : toutefois j'en mis une partie en réserve.

J'employai tous les instants dont je pus disposer à mettre mes notes au courant, mais, à chaque instant, j'étais interrompu par des visites que je ne pouvais refuser, et pour noter tous les événements il m'eût fallu écrire dix heures par jour.

Le 1er mars, je fis demander à Ahmadou une audience. Il était deux heures de l'après-midi, l'heure du Salma ; il me remit à plus tard. Vers quatre heures je renvoyai de nouveau Samba N'diaye, et à cinq heures seulement il me fut dit de venir.

Je trouvai Ahmadou chez lui, entouré d'une assez grande foule. Aussitôt les politesses échangées, j'insistai pour lui parler d'affaires. Il ordonna alors à tout le monde de sortir, ne gardant qu'un petit nombre d'intimes, tels que Sody Abdallah, Mohammed Bobo, Oulibo, Tierno Abdoul, et d'autres encore parmi lesquels Samba N'diaye et Samba-Yoro, mon interprète.

Je pris alors la parole et lui dis :

« Depuis Guémou, il n'y a plus eu de guerre entre nous. Cependant nous savions qu'il y avait des Talibés à Koniakary, à Koundian, et il nous eût été facile d'aller les chercher. Si on ne l'a pas fait, c'est qu'on a dit au gouverneur qu'El Hadj avait déclaré qu'il ne voulait plus faire la guerre aux blancs. Le jour où le gouverneur a su cela, il a voulu envoyer quelqu'un à ton père, car si nous faisons la guerre à ceux qui nous offensent, nous désirons la paix avec tous les gens de bien. Mais El Hadj était loin, nous étions souvent sans nouvelles de lui. Les routes n'étaient pas sûres, il n'y avait pas moyen d'envoyer un officier. Maintenant le gouverneur qui était allé en France est revenu, on lui a assuré que tu étais roi de Ségou et que ton père était maître du Macina ; il m'a envoyé te parler et m'entendre avec toi ; il ne te veut que du bien et comme preuve il t'a envoyé deux officiers. Maintenant que je suis arrivé, je te demande : Peux-tu m'envoyer à ton père ? ou veux-tu que je te dise ce que j'ai à lui dire, et si je parle, peux-tu me donner une réponse ? »

Ahmadou prit la parole avec une grande simplicité. Il répondit à mes questions sans se compromettre, comme on va le voir.

« Depuis que le monde est monde, on s'est fait la guerre et après cela on est devenu amis. Chaikhou (El Hadj) ne travaille que pour la gloire de Dieu. S'il avait le désir des richesses ou du pouvoir, il n'aurait qu'à se reposer et jouir de tout ce qu'il a acquis. Ce n'est pas là son but. Il veut faire la guerre pour organiser le pays et en chasser les keffirs et les mauvaises gens. Quant aux bons, il ne veut pas leur faire la guerre. Ce sont de méchantes gens qui ont brouillé les affaires avec vous. Maintenant tu es venu de France jusqu'ici, nous en sommes heureux, bien heureux. Si je pouvais te donner moi-même une réponse dès ce soir, nos affaires seraient arrangées suivant tes désirs, autant que je pourrais le faire. Mais, tu le sais, les vieilles gens aiment avant tout les égards. Chaikhou vit encore ; il est très-bien portant, et je ne puis, par respect pour lui, terminer sans le prévenir. Je pourrais, je le sais, agir sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui, car il m'a tout laissé entre les mains ; mais je ne dois pas le faire. D'ailleurs il y a longtemps qu'il m'a dit : Les blancs viendront me trouver et j'aurai besoin de parler avec eux. »

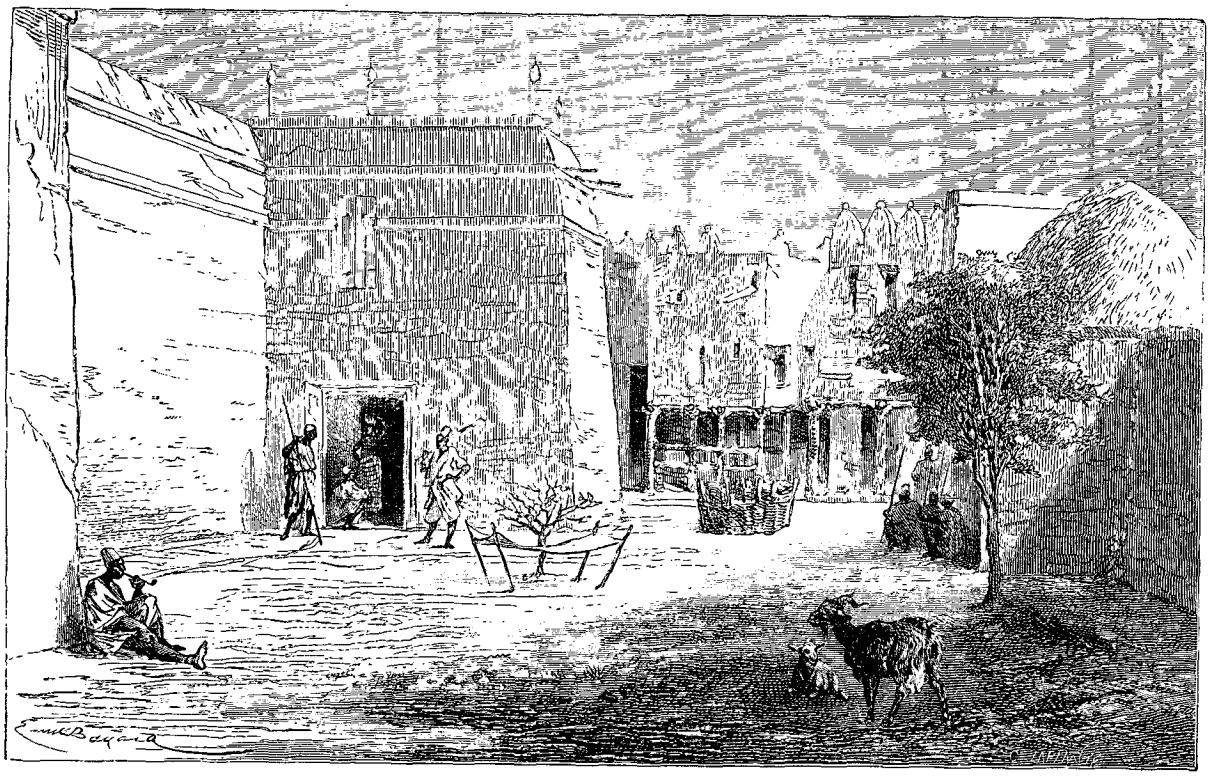
Quant à mon départ, il me dit qu'il ne pouvait me fixer d'époque, mais qu'il le presserait le plus possible dès que la route serait praticable.

J'insistai à mon tour, car toutes ces réticences ne me semblaient pas d'un favorable augure, et pensant que cela pourrait être d'un bon effet, je lui déclarai que je ne pouvais rester longtemps et qu'à partir du 20 mai je renoncerais à aller à Hamdallahi parce que je désirais rentrer à Saint-Louis avant les pluies. Enfin je demandai à faire partir les deux courriers qui m'avaient précédé, pour annoncer mon arrivée à Ségou.

Il remit la réponse au lendemain.

En effet, le lendemain matin il me reçut en petit comité dans la cour intérieure où j'étais entré la première fois. Il me promit d'expédier mes courriers, mais pas de suite, et il me dit de préparer mes lettres.

Puis il causa de nos usages, et ainsi qu'il l'avait déjà fait à chaque visite, me questionna beaucoup sur des choses dont on lui avait parlé sur les divers peuples de l'Europe, leur force, leur gouvernement, leur religion ; sur la guerre de Crimée, Stamboul[1], les chemins de fer, les télégraphes, l'armée. On conçoit que la conversation ne pouvait guère languir. Cependant j'essayai de lui glisser quelques idées pratiques et je lui insinuai que si dans tout son pays il y avait des routes droites, larges de cinq à six mètres (dix à douze coudées), cela abrégerait les distances et que bientôt il y aurait des voitures. Puis il me demanda à voir mes dessins. Si les paysages ne le frappèrent que médiocrement, les figures et les types l'étonnèrent au plus haut point.



Entrée du palais d'Ahmadou, à Ségou. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

En rentrant chez moi, je reçus un mouton et un bœuf.

Je ne revis Ahmadou que le 6 mars. Le docteur venait d'avoir la fièvre; comme dans tout le cours de mon voyage, après les grandes fatigues, nous en subissions le contre-coup. Ahmadou remarqua l'altération de ses traits. J'insistai pour expédier nos courriers, pour partir nous-mêmes, mais je n'obtins que ces réponses vagues avec lesquelles les diplomates d'Afrique ont toujours berné et exaspéré la patience des fils de l'Europe : « Tout à l'heure — Ché Allaho. — Bientôt. »

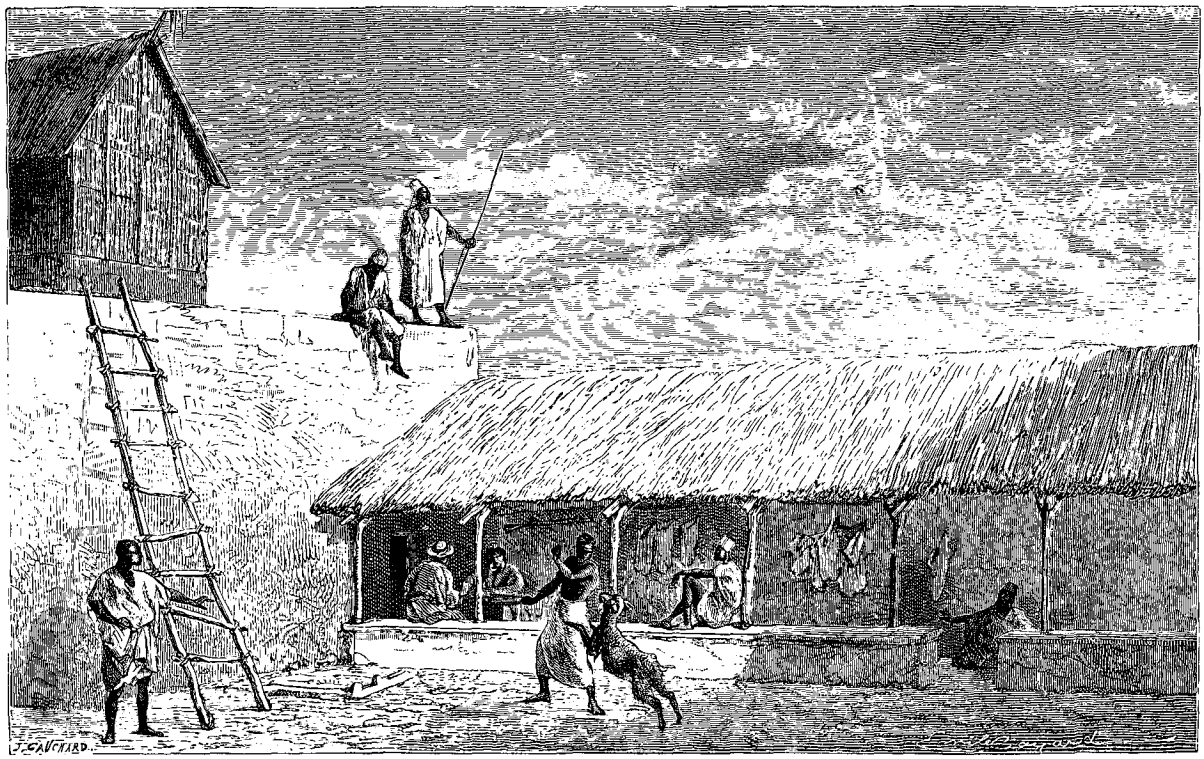
Je lui demandai s'il pensait que la chose fût possible dans huit jours, et il me répondit : « Peut-être. » Et moi, peu habitué encore à ces réponses, j'eus la simplicité d'y puiser une espérance.

MAGE.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Nom sous lequel tous les musulmans désignent Constantinople.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation de M. Mage, à Ségou. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL

(SÉNÉGAMBIE — NIGER),

PAR M. MAGE, LIEUTENANT DE VAISSEAU [1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Séjour à Ségou. — Notre maison. — Nos intimes. — Nos voisins. — Attente et anxiété.

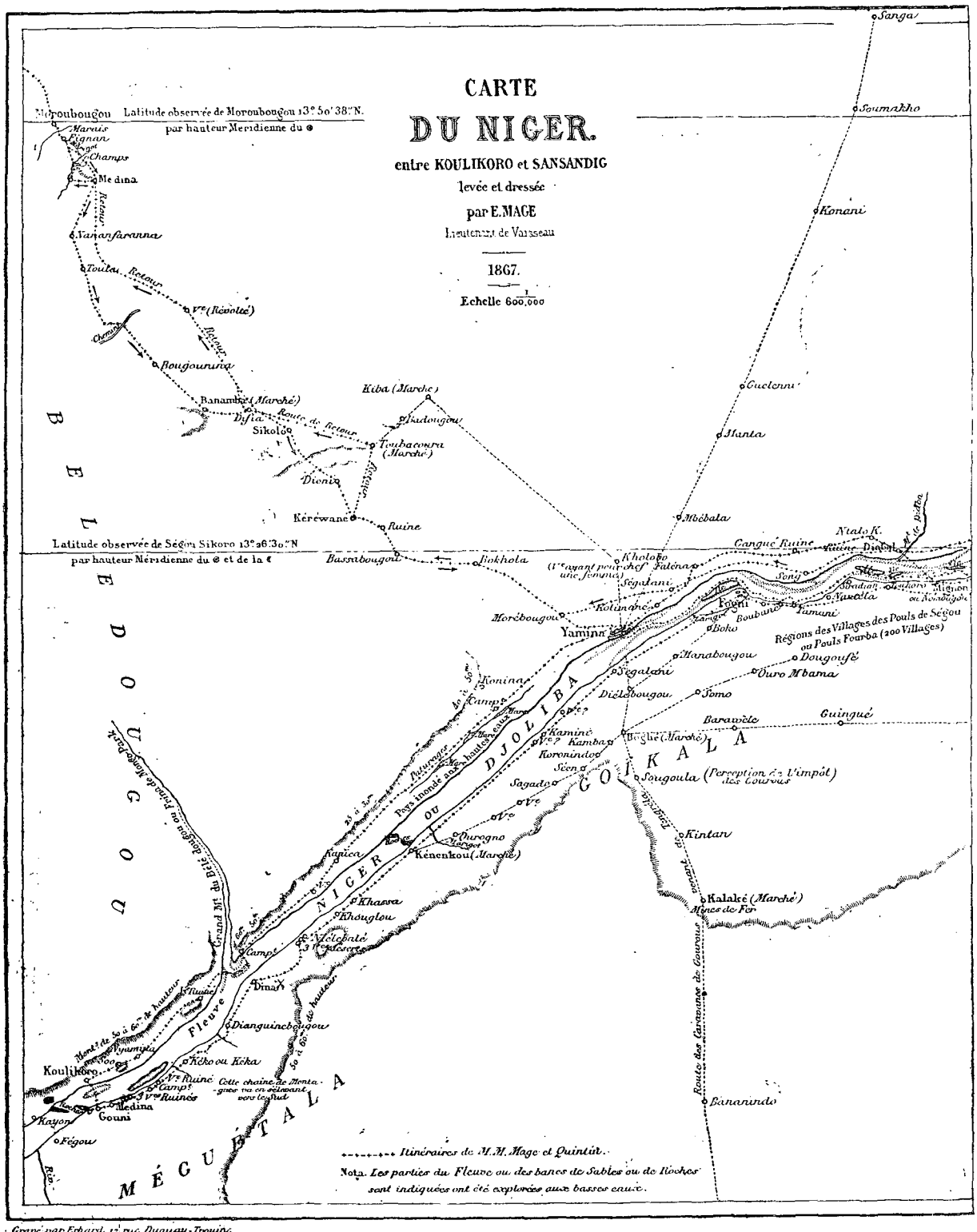
Je devais longuement, péniblement apprendre ce que signifient, dans la langue diplomatique des cours africaines, les mots : *bientôt*, *de suite*, *patience*.

Chaque jour la chaleur augmentait, la contrariété altérait ma santé ; de tous côtés je ne voyais qu'obstacles. Je cherchais à me prémunir contre tout événement, et dans ce but je demandais à acheter des chevaux ; mais soit par suite d'un mot d'ordre donné, soit qu'il n'y en eût réellement pas à vendre, toutes mes tentatives à cet égard étaient vaines. Je tombai sérieusement malade et je dus, pour éprouver un peu de soulagement, venir m'installer sous la varangue de notre cour, car la case n'était plus habitable. Dès que je fus un peu mieux, je commençai quelques promenades sur le cheval de Samba-N'diaye. J'éprouvais ainsi le plaisir de me soustraire à tout contact, d'être seul. Je réfléchissais alors profondément aux difficultés toujours croissantes de ma situation. Dans une de ces promenades, j'étais tellement préoccupé de mes pensées que je m'abandonnais tout doucement au galop de mon cheval sans faire attention aux personnes que je rencontrais et qui se garaient ainsi que c'est l'habitude dans ce pays. Je ne vis pas une vieille femme à demi aveugle et sourde qui marchait appuyée sur un bâton, et j'arrivai sur elle sans qu'elle m'entendît. Mon cheval se détourna naturellement, mais la vieille, effrayée et perdant la tête, se jeta dans ses jambes et tomba à terre sans connaissance. Bien que le choc eût été très-léger, je crus à quelque grave accident. Des femmes qui revenaient du marché essayèrent de la remuer, mais, évanouie ou non, elle était roide. Aussitôt, je courus vers le village à la recherche du docteur et de mes laptots. J'en rencontrai quelques-uns que j'envoyai de suite au secours de la vieille ; ils la trouvèrent debout. Il paraît qu'en me voyant m'éloigner elle avait

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repris connaissance. On me l'amena ainsi que j'en avais donné l'ordre, et je lui fis de suite cadeau de mille cauris. Elle s'en alla enchantée, bien qu'elle n'eût peut-être plus que quelques jours à vivre. Le lendemain son maître, car c'était une esclave, vint chercher à m'extorquer aussi quelque chose sous prétexte que j'avais détérioré son bien. Je le reçus assez mal; et le soir, comme je causais de l'événement avec Samba-



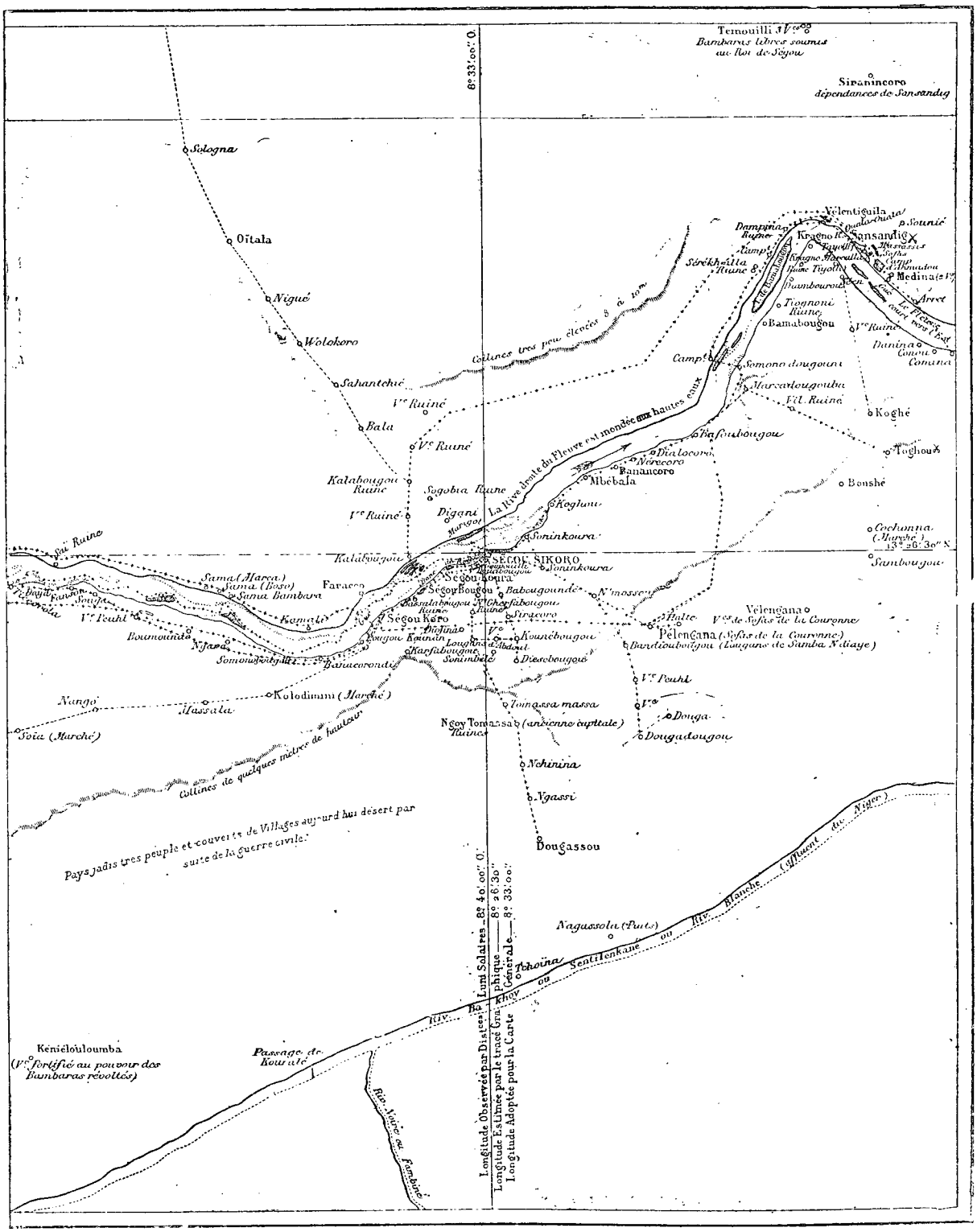
Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin.

N'diaye, en lui exprimant combien j'eusse été désolé qu'il eût eu une issue funeste : « Bah ! s'écria-t-il, et quand même tu l'aurais tuée ; ce n'est qu'une keffir ! » Voilà encore un effet de la religion musulmane, et l'homme qui proférait ce mot avait été élevé par les blancs pendant vingt ans !

Le lendemain je fis à deux reprises demander une entrevue à Ahmadou : chaque fois on me répondit qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était à méditer sous les arbres devant la porte du palais de son père. Il m'ajourna au 1er avril ; je patientai, et, cette date arrivée, je réclamai l'audience promise. Ce fut en vain : il me remit à une autre époque. Très-malade depuis quelque temps, c'était à peine si j'avais la force d'écrire mes notes ; le docteur n'était guère mieux que moi. Le massage seul me soulageait un peu et me donnait du sommeil. J'employais à cette opération de

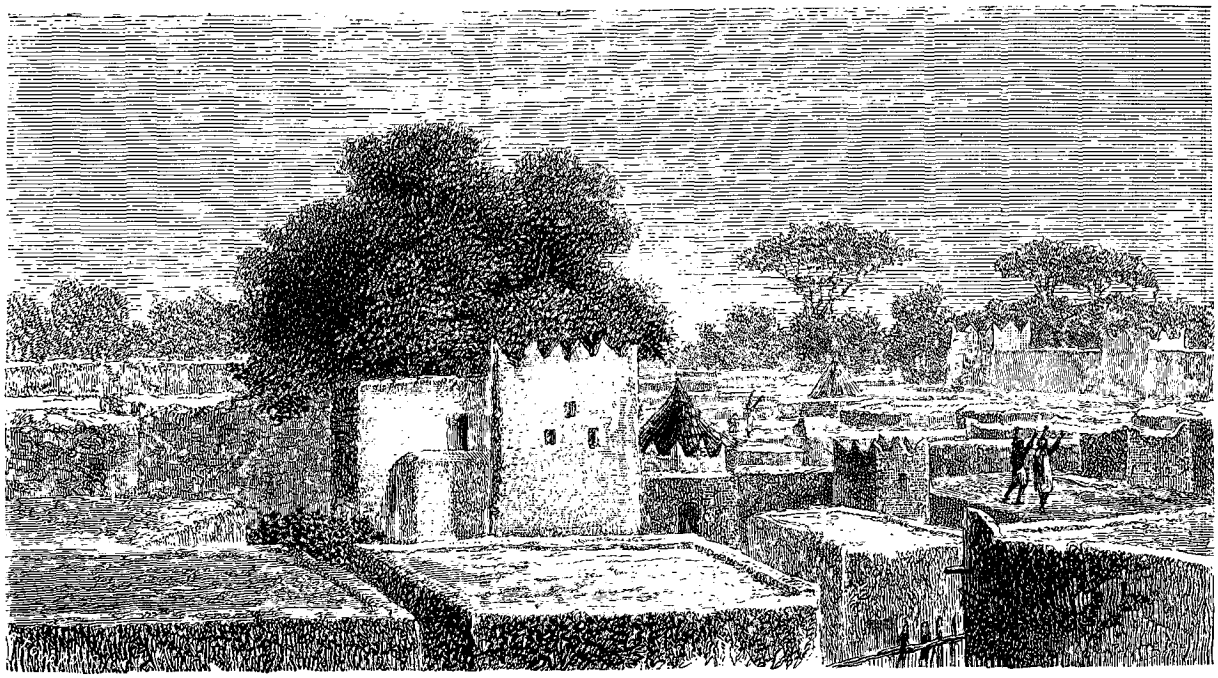


braves femmes de mon voisinage, et je payais leurs soins de quelques cauris ou d'un peu d'ambre menu. Ahmadou en fut instruit et, saisissant ce prétexte, il nous envoya deux esclaves toutes jeunes, nous disant que, dans le pays, il savait qu'on ne pouvait se passer des soins d'une femme et que, quand nous partirions, si nous ne voulions pas les enmener, nous n'aurions qu'à les lui laisser. Mon premier mouvement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

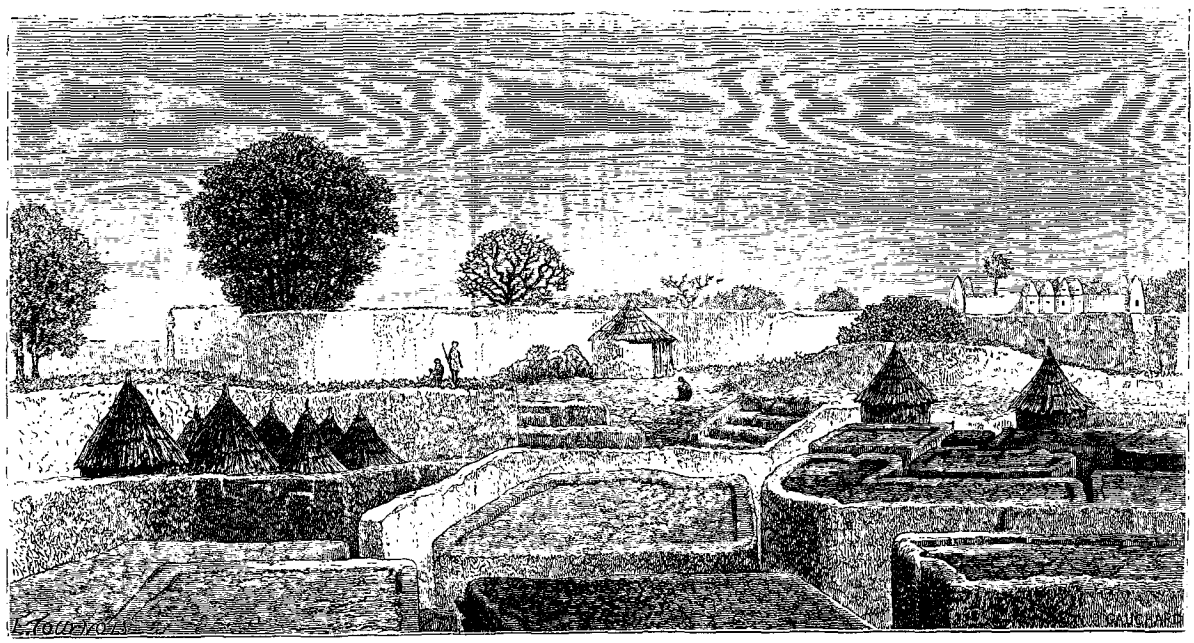
fut de refuser ce cadeau, si contraire à nos mœurs; mais Samba-N'diaye m'affirma que je blesserais Ahmadou, qui ne comprendrait pas nos susceptibilités. Souffrant depuis longtemps de la difficulté de me faire servir, et imitant l'exemple de Richard Lander, je finis par accepter [1].

Pendant ce temps, les nouvelles arrivaient de tous les côtés, variant du tout au tout du jour au lendemain,



Ségou vu du haut d'une terrasse. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

mais révélant une situation impossible d'anarchie qui ne pouvait me laisser aucun espoir de me mettre en route sans être sous la protection d'un guide officiel connaissant le pays mieux que moi. Je ne pouvais d'ailleurs songer à partir sans chevaux, et Ahmadou, qui seul pouvait m'en donner ou m'en céder, ne paraissait pas



Autre vue de Ségou, prise d'une terrasse. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

disposé à le faire. En dépit de son hospitalité, assez inégale, je dépensais plus de mille cauris par jour pour le seul article *ménage*. Outre notre nourriture propre, poisson, viande fraîche, il fallait du savon pour laver le linge de tout le monde, quelques ustensiles, tels que vases en terre pour l'eau fraîche, mortiers pour piler le

1. Relation de R. Lander dans le *Voyage de Clapperton*. Voy *Le Niger* de M. de Lanoye, p. 316.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mil destiné au couscous, ouvrage quotidien des femmes, et enfin du fourrage pour nos mules et notre cheval.

Puis, de temps à autre, il me fallait faire aux laptots une distribution de cauris pour leurs besoins personnels, et, quelque parcimonie que j'y apportasse, les marchandises que je vendais s'épuisaient petit à petit. C'étaient surtout les étoffes de coton qui avaient cours ; mais l'ambre, le corail, étaient dépréciés à cause de la misère générale. Le gros ambre seul se vendait parmi les chefs, et encore avec peu de bénéfice.

En dehors de ces dépenses, j'avais mille petits cadeaux à faire, d'abord aux mendiants qui abondent en ce pays plus que partout ailleurs, et auxquels il faut donner, ne serait-ce que pour ne pas se déconsidérer, et ensuite aux gens auxquels je demandais des renseignements sur le pays et dont je ne les obtenais le plus souvent, bons ou mauvais, que sous la promesse d'un présent.

Tout cela m'obligeait à songer au départ; pendant ce temps, Ahmadou passait ses journées, les premières d'avril, sous les arbres de la maison de son père. Il y palabrait. De tous côtés arrivaient des renseignements contradictoires et de fausses nouvelles. Un jour on annonçait l'approche de l'armée insurgée de Sansandig ; un moment après, une victoire, puis une déroute de quelque contingent, venant de l'est ou de l'ouest rallier les forces d'Ahmadou : la conclusion de tout cela était toujours un appel d'Ahmadou au dévouement de ses fidèles Sofas et des Talibés formés à l'école de son père; mais ceux-ci, las de guerre, se souciaient peu de rejoindre l'armée.

Comme je le plaisantais à ce sujet, mon hôte Samba-N'diaye me dit : « Ce n'est pas manque de courage, mais nous sommes fâchés contre Ahmadou ; nous manquons de tout, il ne donne rien, pas même des fusils. Il y a beaucoup d'hommes qui n'en ont pas, et, quand ils vont en demander, Ahmadou, qui en a plus de mille dans ses magasins, répond : Qu'as-tu fait du tien ? — Je l'ai vendu pour manger, pour nourrir ma femme.— Eh bien, vends ta femme, tu achèteras un fusil ! répond Ahmadou ; quoiqu'il ne s'agisse que de femmes esclaves, cela blesse, car chez les noirs il est rare qu'une esclave, une fois aimée de son maître, soit chassée ou vendue par lui, si elle ne se conduit pas mal, et à dater du moment où elle devient mère, sa liberté lui est acquise et elle ne peut plus être vendue. »



M. Mage revêtu d'un boubou-loma. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

En résumé, cette conversation m'apprit qu'il y avait un mécontentement assez vif contre Ahmadou, une jalousie contre ses Sofas qu'il soigne bien, et surtout contre ses favoris intimes Mohammed, Bobo et Soutoukou, et autres, qu'il comble de cadeaux et qu'on accuse de toutes les fautes qu'il commet.

Samba-N'diaye me disait encore : « Si Ahmadou voulait, avec un seul des tonneaux d'or ramassés dans les magasins de son père, il pourrait faire vivre l'armée pendant dix ans. Au lieu de cela, il la laisse mourir de faim, et tous les six mois à peu près il fait un cadeau qui, une fois partagé, donne à chacun six cents cauris au plus et un morceau de sel. Que veux-tu qu'on fasse de cela ?

« Ce n'est pas ainsi qu'El Hadj agissait : il était très-généreux ; et quant à moi, sans ce qu'il ma donné, je ne sais comment je vivrais. »

Parmi nos visiteurs de cette époque, je dois citer Dialy

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mahmady, griot de la cour, poëte lauréat dans toute l'acception du mot; capable de chanter pour n'importe qui, et de faire de la musique sur sa grande guitare mandingue pendant toute une journée, pour obtenir un cadeau.

Combien de fois ne l'avons-nous pas vu aller donner une bamboula (fête et danse nègre) à la porte d'Ahmadou, accompagné de ses sept femmes et de toutes ses griotes ou élèves de sa maison, et cela pendant six et sept jours de suite, pour obtenir un boubou richement brodé en soie, ou quelque autre chose qu'il convoitait? La planche que nous avons donnée, page 27, est une reproduction fort exacte de ces sortes de ballets mêlés de chœurs. Ils ont lieu le plus souvent au clair de lune, ou aux lueurs d'un brasier.

Lors de sa première visite, Dialy Mahmady portait un bonnet de drap vert de la forme ordinaire des bonnets mandingues, mais ceint d'un turban en soie du Levant, broché d'or. Un manteau de soie rouge et jaune flottait sur son boubou de soie jaune et bleu, broché. Il resta longtemps assis en silence, et voyant que je ne lui faisais pas de cadeau, il finit par me demander un bonnet de velours brodé d'or, comme j'en avais déjà donné deux à Ahmadou ; je m'empressai de le satisfaire et je le renvoyai content; j'étais sûr qu'il ne me serait pas hostile.

Dialy Mahmady était, du reste, un homme intelligent qui avait voyagé sur toute la côte; il avait été à Sierra Leone où il avait séjourné. Il comprenait un peu l'anglais; il avait le goût du luxe très-développé et sa maison en témoignait. Il était libre et le plus riche des griots libres, car il gagnait beaucoup avec ses sérénades et ses ballets.

Lorsque je quittai Ségou, il me confia vingt-huit gros d'or pour lui envoyer une paire d'épaulettes, un chapeau à claque, un habit d'uniforme, un pantalon et des souliers vernis. C'était une preuve de confiance bien peu commune de la part d'un noir.

Un autre de mes visiteurs fut Soukoutou, griot également, mais griot esclave, et néanmoins le plus grand seigneur de Ségou. Non-seulement sa maison, située près de celle d'Ahmadou, étonne par le style de sa construction, mais dans son habillement, dans ses manières, il y a un cachet de propreté et même de luxe et de douceur qui surprend de la part d'un noir qui n'a jamais vu de blancs. Il ne demandait jamais de présent, et, chose extraordinaire chez un griot, il donnait beaucoup, et ne venait jamais chez moi sans m'apporter quelques gourous; quand j'allais le voir, il m'offrait en retour soit une poule grasse, soit autre chose. Je ne manquais pas, du reste, de lui faire aussi quelques cadeaux, ambre ou argent. En somme, il ne perdait pas au change, mais, je le répète, il n'agissait pas dans un but intéressé et donnait beaucoup à tout le monde. C'était un de mes plus gros acheteurs, et il payait à terme, très-régulièrement pour Ségou.

Ces impressarios africains, leur confrère San-Farba et deux ou trois vieux citadins, affectant une certaine importance, et surtout un crédit en cour qu'ils n'avaient pas, formèrent, avec notre hôte Samba-N'diaye, le fond de notre société pendant de longs mois d'attente anxieuse et d'inaction dévorante. Quelques rares promenades vers les *lougans* ou jardins qu'ils possédaient dans un rayon d'une ou deux lieues de la ville, furent les seules excursions que nous pûmes nous permettre du mois de mars au milieu de juillet. A cette époque, j'appris que l'armée, ramassée avec la plus grande peine par Ahmadou, allait entrer en campagne. Le 24, elle opérait le passage du fleuve à Ségou-Koro. J'allai pour la première fois à cheval jusque-là. La campagne, baignée par la saison des pluies, était verdoyante; le mil grandissait à vue d'œil.

Rien de moins militaire, à notre point de vue, que ce transport en pirogues de l'armée à travers le Niger. Il ne put s'effectuer sans de nombreux naufrages et de nombreuses pertes de chevaux, par suite du désordre général et d'excès dans les chargements.

Dès que l'armée fut en route, il fut impossible de voir Ahmadou qui attendait, renfermé chez ses femmes, le résultat de l'expédition. Personne ne savait au juste où elle était dirigée. Mais nous apprîmes bientôt que l'armée était allée du côté de Yamina attaquer un village nommé Tocoroba, dans lequel les Bambaras révoltés s'étaient fortifiés et d'où ils pillaient à la ronde tous les villages du Fadougou. Elle avait été repoussée avec des pertes sensibles. De nombreux blessés arrivèrent dans les premiers jours d'août. On vint de la part d'Ahmadou prier le docteur d'aller soigner un chef blessé gravement : c'était le frère d'un Talibé de haut rang qui avait été tué sur place.

Une de nos voisines, brave femme de Fouta, avait perdu son mari. C'était un pauvre ménage, qui vivait du coton que filait la femme et d'un petit commerce de sel que faisait le mari. Ils avaient une petite fille et la femme était grosse; cet événement la laissait dans la plus profonde misère. Aussi son désespoir était-il réel, et les pleurs et sanglots — qu'on entend toujours en pareille occurrence et qui sont souvent plus d'étiquette que sincères, surtout à Ségou, où une femme se déconsidérerait si on n'entendait pas ses pleurs de tout son quartier trois jours durant, — étaient cette fois l'expression d'une douleur véritable.

Dans cette même cour habitait un jeune Toucouleur d'une vingtaine d'années, avec sa femme, âgée d'à peu près quatorze ans. C'était ce qu'on peut appeler un ménage de moineaux. Pour toute fortune, le mari avait ses habits, car son fusil même n'était pas à lui. Samba-Djenéba était un pauvre hère, bon garçon au demeurant. Il avait épousé une jeune fille qui n'était pas plus riche que lui. Après avoir gaspillé un bœuf, qu'un des princes leur avait donné en cette occasion, ils étaient venus percher dans une hutte en sécos, dont tout le mobilier consistait en un tara ou lit de bambou et en une ou deux calebasses. On ne faisait pas souvent la cuisine dans ce ménage, on ne mangeait même pas tous les jours, et souvent cela occasionnait des querelles, il faut croire, car, à travers les nattes mal jointes de leur nid, on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

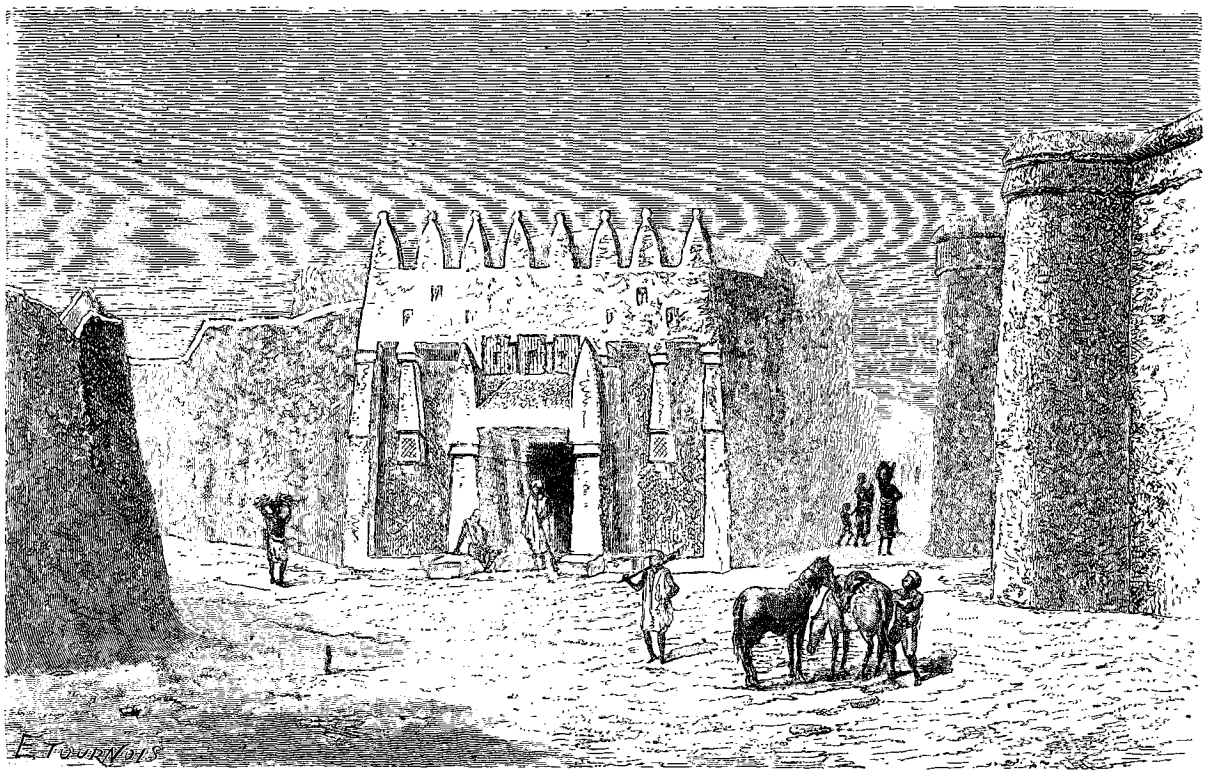
entendait quelquefois des plaintes et, disons-le à la honte du mari, il les accueillait généralement d'une façon trop énergique. Alors, au lieu de tendres paroles, c'étaient des pleurs qui nous parvenaient.

De ce côté, la muraille n'avait guère qu'un mètre vingt-cinq centimètres de haut, de telle sorte que nous suivions jour par jour les événements de ce ménage. Une fois, à la suite d'une querelle. Coumba, la jeune femme, disparut. On la ramena et le ménage vécut encore quelque temps d'amour, de querelles, et de l'air du temps ; puis Coumba repartit, revint et partit définitivement séparée légalement, et peu après cette jeune divorcée, qui n'avait pas quinze ans, se remariait avec un ami de son premier mari ; il était un peu plus à l'aise que celui-ci.

Pendant ce temps, les pleurs et les cris des veuves ne cessaient pas dans nos environs, ce qui témoignait assez du grand nombre des pertes éprouvées par l'armée royale. Un jour, l'un des captifs venus de Koundian avec Fahmara nous annonça que notre infortuné guide avait été tué. Son griot et ami Niansa était revenu avec son cheval et ses harnachements, son fusil et sa poire à poudre ; c'était tout ce que nous devions recevoir de ce pauvre garçon.

Puis j'appris quelques jours après que Kourouha, le chef des Sofas qu'on avait placés à notre porte lors de notre arrivée et qui s'était joint à cette expédition, avait la jambe cassée.

A partir de cette date, les bruits publics, qui tiennent lieu à Ségou de presse et de journaux, devinrent de plus en plus inquiétants ; ils constataient tout à la fois l'impossibilité de la continuation de notre voyage vers l'Est



Maison du griot Soukoutou, à Ségou. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

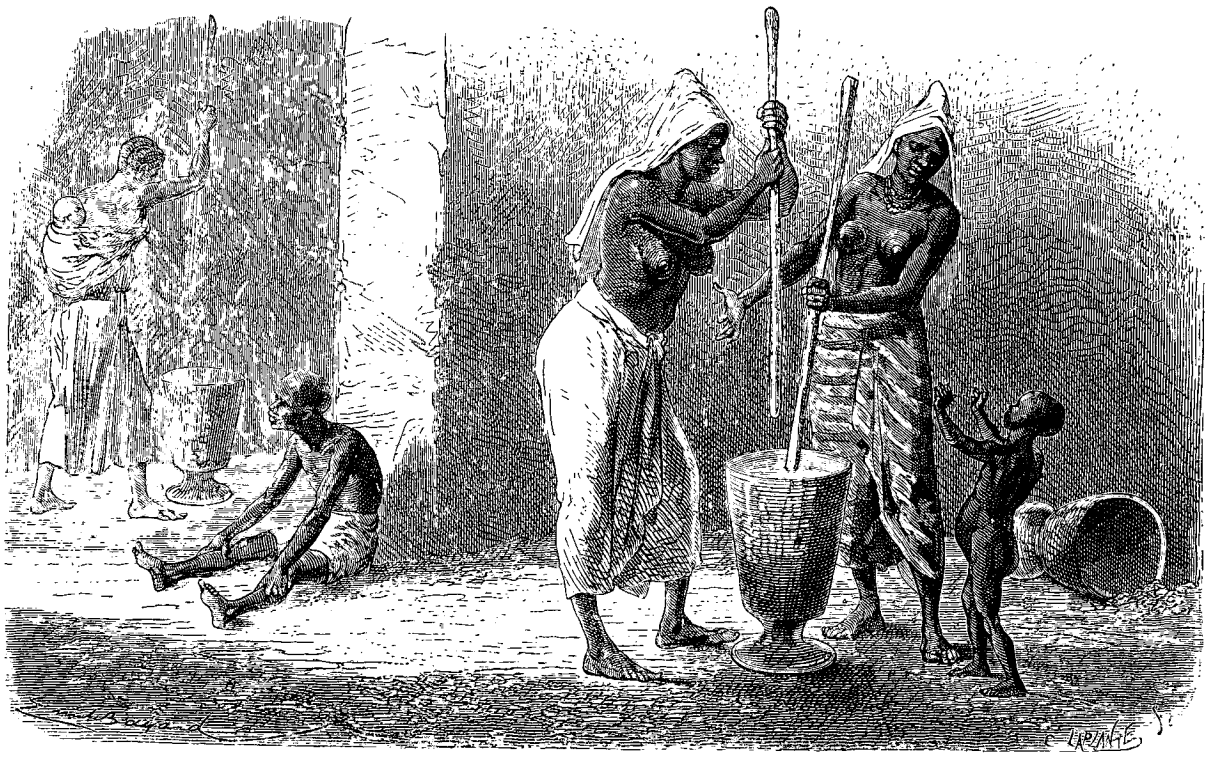
et la difficulté de notre retour au Sénégal. Il devint évident que la révolte des Bambaras enlaçait comme d'un cercle de fer le centre de la puissance d'Ahmadou et de son père El Hadj, depuis les montagnes du Djalonkadou au sud-ouest, jusqu'aux environs du lac Debou vers le nord-ouest Bientôt on en vint à dire tout bas qu'El Hadj, le prophète, battu par les Kountahs de Tombouctou, répudié par ses propres coreligionnaires et compatriotes du Macina, avait été contraint d'abandonner Ham-Allahi sa capitale et de se réfugier dans la région sauvage du sud. Enfin on sut que Mari, représentant des anciens rois indigènes du Ségou, venait de franchir le Bakhoï ou rivière blanche, avec une armée recrutée parmi les Bambaras méridionaux.

Le 25 janvier, on disait que les Bambaras avaient repoussé l'armée d'Ahmadou en rase campagne, après lui avoir enlevé son tabala et ses poudres, et étaient entrés ensuite dans le village de Toghou.

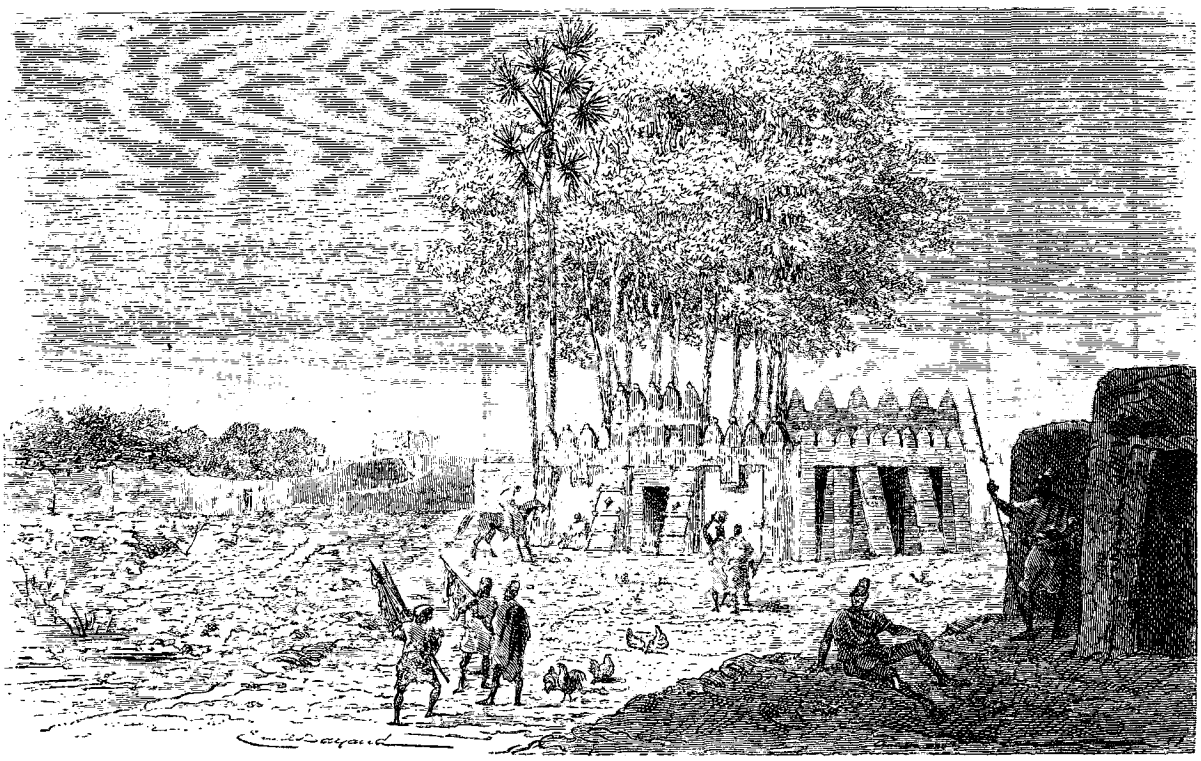
Nous apprîmes bientôt qu'Ahmadou, furieux de ce nouvel échec et comprenant peut-être qu'il jouait sa dernière partie, s'était décidé à prendre le commandement de l'armée en personne. Il avait envoyé chercher des renforts de tous côtés et s'était fait précéder à l'armée par Oulibo et Turno Abdoul, ses lieutenants les plus accrédités. Tout le monde, à part quelques vieillards impotents, faisait ses préparatifs de départ ; la situation était grave ; Ahmadou battu ne rentrerait pas dans Ségou ; je n'apprendrais peut-être sa défaite qu'en tombant au pouvoir des Bambaras, et dans ce cas ma mort serait immédiate. Ces réflexions me décidèrent à lui de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mander à partir avec lui. Cela ne pouvait que lui être agréable, et, en cas de désastre, nous étions plus en sûreté avec son escorte que seuls dans Ségou. Ahmadou frappé de notre demande l'accueillit avec empressement.



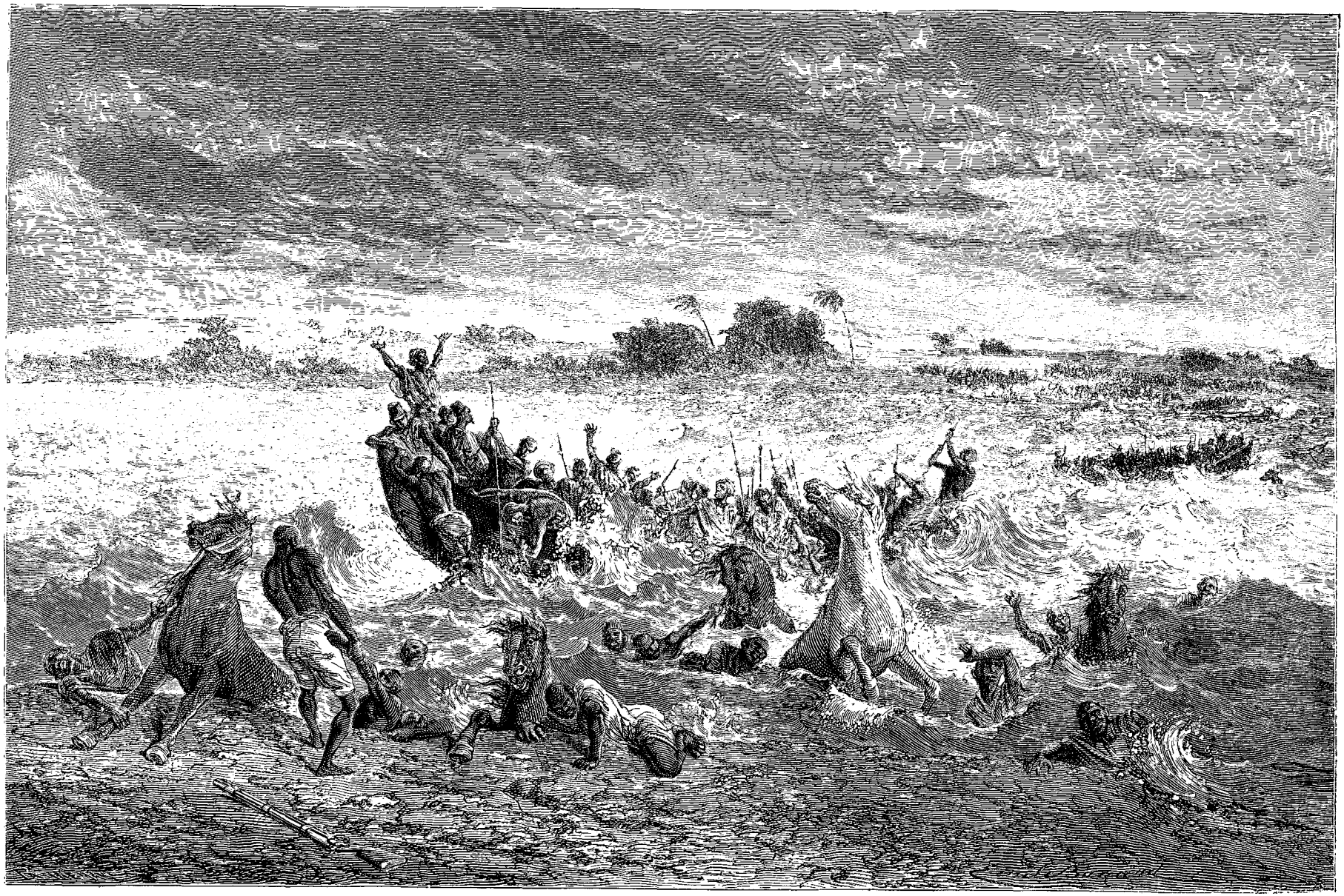
Femmes pilant le mil (voy. p. 85). — Dessin de Emile Bayard.



La maison commune des somonos de Ségou. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Néanmoins, je me préparai à tout événement. Je réparai mes harnachements et tout mon bagage portatif; je mis mes carnets et journaux en bon ordre, et je donnai mes instructions relativement à ces papiers, dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du Niger par l'armée d'Ahmadou (voy. p. 86). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cas où il m'arriverait malheur; puis je rassemblai ce qui me restait d'argent, d'ambre et de corail, avec un peu d'or que j'avais acheté afin d'avoir une valeur portative : cela fait, j'attendis.

Campagne de guerre en Afrique. — Bataille de Toghou.

Le 26 et le 27 arrivèrent les contingents convoqués de toutes parts : les Sofas de Yamina, les Peuhls de la banlieue de Ségou. Le 28 janvier, réveillés par le tabala, nous nous hâtâmes de faire nos préparatifs. Le docteur qui, en me voyant décidé à accompagner Ahmadou, m'avait simplement dit : « Demandez aussi un cheval pour moi, » était prêt; Ahmadou avait dit à Samba-N'diaye de me prêter le sien. Je lui en fis demander un second ; il ne tarda pas à nous être amené. Vers deux heures nous allâmes rejoindre Ahmadou sous les arbres, d'où il ne bougeait plus depuis trois jours. On assemblait devant lui la poudre et les balles et, à quatre heures, après le salm, on en fit la distribution aux porteurs qui aussitôt après se mirent en marche.

Les munitions qu'ils emportaient se composaient de:

140 barils de poudre du pays d'environ 30 kilog. l'un, soit 4200 kilog.
33 sacs de poudre d'Europe de 15 à 20 kilog.
27 paquets de 4 fusils chacun, pour rechange;
9 gros toulons de pierres à fusil;
150 sacs de 1000 balles de fer chacun, soit 150 000 balles.

A cinq heures et demie, le tout était chargé et en route, sur la tête de plus de trois cents somonos, dont quelques-uns ployaient sous le faix; d'autres avaient chargé des ânes du soin de leur bagage. Enfin, une douzaine d'énormes calebasses représentaient le bagage d'Ahmadou et ses provisions. Quant à nous, nous n'avions qu'un toulou de couscous, deux de *bourakie* ou couscous mélangé de miel et d'arachides pilées et un sac de sel, puis des outres en peau de bouc pour contenir l'eau. La marche fut lente tout d'abord, l'armée occupait un immense espace, et à travers la poussière éclairée des rayons du soleil couchant, les costumes bigarrés, cette énorme foule mélangée de piétons, de chevaux et même d'ânes, présentait un coup d'œil pittoresque. Je voulais d'abord me tenir près d'Ahmadou, mais comme il marchait au milieu de sa garde de Sofas, je dus y renoncer sous peine d'en écraser quelques-uns.

Nous passâmes successivement par les villages de Soninkoura, de Koghou, Mbébala, Banancoro, Nérecoro, Dialocoro, Bafou, Bougou. En dernier lieu, nous quittâmes le bord du fleuve que nous avions suivi jusqu'alors. A dix heures quarante minutes, les sons du tamtam et de la flûte, joints à la vue de nombreux feux au milieu des arbres, nous annoncèrent le campement de Marcadougouba occupé par l'armée de Turno Alassanne. Après avoir erré quelque temps au milieu de ces feux et des détachements groupés alentour, je finis par rallier mes laptots, ainsi que le docteur, et nous bivouaquâmes au pied du premier arbre qui se trouva sur le bord de la route. Le difficile était d'attacher les chevaux qui, animés par le grand air et les hennissements, s'échappaient à travers le camp. Par trois fois le mien suivit cet exemple. Nos laptots trouvèrent un amas de cannes de mil dans le village et, sans plus de façon, s'en emparèrent, de telle sorte que nous eûmes un feu comme tout le monde. Au surplus, ce n'était pas de luxe, car la nuit était fraîche et nous n'avions emporté qu'une couverture pour tout campement, pensant que le lendemain serait jour de combat.

A peine Ahmadou fut-il campé qu'il nous envoya un demi-pain de sucre pour assaisonner le couscous de notre souper. Cette attention, en un pareil moment, avait bien son mérite.

Ce ne fut pas sans surprise qu'au milieu de ce tohu bohu général où chacun cherchait des ressources pour son compte, nous nous vîmes l'objet de politesses et d'égards de la part de tous. Depuis ce moment jusqu'à mon retour, il en fut toujours ainsi. Notre présence à l'armée avait modifié notre position, et il est impossible de dire quelle popularité elle nous valut.

Le lundi 30 janvier, nous fûmes réveillés comme d'habitude par la musique du corps de Fali et presque aussitôt, malgré l'heure matinale, Ahmadou commença un palabre avec les Talibés. Tout d'abord, il leur reprocha leur mollesse, leur rappelant tout ce qu'ils devaient à son père et à lui; leur disant que depuis le départ de son père ils ne faisaient rien, que les Sofas se battaient ainsi que les Toubourous, et qu'eux ne songeaient qu'au repos; que s'ils avaient ainsi agi sous les ordres de son père, ils n'eussent pas conquis tant de contrées. Puis il invita chaque compagnie à nommer cent hommes d'élite pour marcher en avant. Cela se fit sans peine. Alors Ahmadou, continuant son palabre, demanda la restitution des *Kouloulous* (objets pillés à la guerre et soustraits au partage général), disant qu'il fallait, si l'on mourait, aller vers Dieu les mains vides du bien de ses frères. Cette opération fut longue ; nul soldat ne se décidait à commencer ; enfin lentement, très-lentement, on en vit se lever : l'un restituait un peigne, l'autre une outre en peau de bouc, un couteau, un chapelet; enfin l'un avoua qu'il avait vendu un fusil cinq mille cauris, disant que s'il était tué il avait un esclave qui représenterait plus que cette valeur; un autre confessa le détournement d'un captif dont il avait dissipé le prix.

Cette scène vraiment curieuse se prolongea longtemps. Une fois terminée, Ahmadou alla à chaque compagnie s'assurer lui-même du nombre de ses hommes : on les comptait par les fusils alignés sur le sol à côté les uns des autres. Il assigna à chacune des grandes compagnies son campement pour la nuit, afin qu'elles fussent prêtes à partir au premier signal. Ensuite il retourna haranguer de nouveau les Sofas qui venaient de voir faire une fantasia pendant qu'Aguibou, son frère, monté sur le beau cheval d'Arsec (chef de Sofas, garde-magasin,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cuisinier, barbier d'Ahmadou et bourreau à l'occasion), défilait en caracolant.

Aux Sofas il ne fit pas de longs discours. Il leur dit qu'il comptait sur eux; il leur rappela ses bienfaits et ceux de son père, les cadeaux qu'il leur faisait, leur recommanda de ne pas s'arrêter à piller, mais de se battre jusqu'à ce que la victoire fût complète; il leur ordonna d'avancer jusqu'à dix pas de l'ennemi sans tirer, de mettre beaucoup de poudre et dix balles dans chaque canon, et enfin de ne jamais reculer.

Revenant aux Talibés, ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put obtenir dans leurs rangs le silence et l'ordre, et jeter un peu de calme sur les passions vindicatives et jalouses qui animaient ces vétérans de son père; car il ne faut pas oublier qu'entre Sofas et Talibés, bien que servant la même cause, le même homme, il y a une haine immense.

Il lui fallut essuyer patiemment de la part des deux contingents rivaux de longs discours, chargés de récriminations et rappelant, par l'âcreté et l'amertume, ceux que plusieurs héros d'Homère débitent dans l'*Iliade*.

A quatre heures seulement il rentra dans son gourbi et, comme la veille, reçut toute la soirée des visites, répondant à tout, s'occupant de tout avec une activité vraiment merveilleuse de la part d'un homme habitué à la mollesse. J'envoyai, dès qu'il fut rentré, Samba Yoro le saluer de ma part. Il répondit qu'il m'avait vu dans tous ses palabres et que cela lui avait fait plaisir. Il fut très-gracieux et le soir m'envoya, par le Sofa de sa porte, nommé Moussa, deux grands paniers de poissons, que le village avait fait pêcher pour lui.

31 *janvier*. Ahmadou avait annoncé le départ pour quatre heures du matin. A deux heures, je me réveillai et, travaillé par une impression qui m'a toujours dominé la veille d'un combat, il me fut impossible de me rendormir. Je fis chauffer un reste de bouillon, et, profitant des derniers moments d'isolement, j'écrivis sur mon carnet ces notes que je reproduis, car elles peuvent faire apprécier la situation comme je le faisais moi-même, en présence du danger.

« Dans une heure on va se mettre en marche. J'espère que nous aurons la victoire, mais si je suis tué, que ma femme sache bien que ma dernière pensée se sera partagée entre elle, mon frère et ma sœur. Dans tous les cas, j'aurai fait mon devoir, ou ce que je croyais l'être, et maintenant, à la grâce de Dieu ! »

En effet, d'après les précautions que je voyais prendre à Ahmadou, d'après le déploiement de toutes ses forces, il était évident que la partie qui allait se jouer sur l'échiquier de la guerre était un véritable va-tout.

Si la victoire était douteuse, si le succès était seulement balancé par Mari, tout le pays allait se rallier autour de lui. Les Sofas même d'Ahmadou le trahiraient. La route de Nioro, déjà interceptée, serait fermée indéfiniment, et nous serions retenus à Ségou.

Si Mari était vainqueur, les Talibés étaient perdus sans ressources; et les murailles de Ségou ne les protégeraient pas longtemps contre les Bambaras. Dans ce cas, notre position serait des plus critiques, et, n'ayant nul espoir de recueillir le fruit de la neutralité, je m'étais décidé à jeter dans la balance du côté qui me semblait offrir le plus de garanties, le poids moral de ma présence et à l'occasion celui de neuf bras courageux et bien armés. Cette résolution m'avait coûté, mais elle était indispensable et, par la suite, je n'ai eu qu'à m'en applaudir.

A trois heures et demie, un des princes, Alioun, vint prendre son cheval, qui était attaché près des nôtres, et me dit qu'Ahmadou était déjà aux avant-postes. Je m'empressai de l'y rejoindre au moment même où la musique de Fali sonnait le réveil dans la plus grande obscurité. A quatre heures on se mettait en marche sur plusieurs colonnes, et à la lueur de grands feux, au milieu d'un désordre apparent, on pouvait déjà distinguer sur les flancs devant nous, des compagnies groupées, se formant par colonnes.

Sur un demi-cercle se trouvaient les quatre grandes colonnes de Talibés; les Sofas et les Djawaras étaient à la gauche. Quant aux Peulhs, ils étaient allé fermer par une autre route le chemin de l'Est.

Ahmadou, quittant sa garde, passa la revue de toutes ses compagnies, et parla à chacune rapidement. Je le suivis dans ce mouvement et je pus ainsi me rendre compte de ses forces. Il y avait bien là quatre mille chevaux et six mille fantassins au moins. Ahmadou donna ses ordres pour la formation des colonnes d'attaque, et on se remit en marche. Ces colonnes se formaient de suite en ordre grossier et plutôt massées qu'alignées. A neuf heures on faisait halte en vue du village de Toghou, dans une grande plaine. Je me portai à l'avant-garde, suivi du docteur et de mes hommes. Nous n'étions pas à six cents mètres de l'ennemi. Mari, sorti du village, avait rangé son armée à cinquante pas en avant des murailles. La ligne de ses fantassins s'étendait au loin; trois à quatre cents cavaliers occupaient la gauche et, derrière cette armée, ou voyait sur les murailles de Toghou et sur les toits des maisons une deuxième ligne de défenseurs. Je fis de suite offrir à Ahmadou de démonter à coups de carabine les cavaliers qui faisaient de la fantasia, mais il avait son plan et me fit prier de ne pas tirer avant qu'il eût donné le signal de la fusillade.

Cinq colonnes s'étaient formées, composées des hommes à pied et d'une grande partie des cavaliers qui avaient mis pied à terre.

A la droite étaient les Talibés *Irlabés*, au pavillon noir, commandés par Turno Abdoul; puis venaient les Sofas, au pavillon rouge, conduits par Fali. La colonne du milieu, au pavillon rouge et blanc, formée des Toucouleurs du Toro était commandée par Turno Alassanne; à la suite marchaient sans pavillon les Toubourous; à la gauche, Turno Abdoul Kadi, l'un des soldats les plus braves de l'armée, conduisait les Talibés du Gannar.

Ces colonnes, aussitôt formées, s'avancèrent vers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'ennemi, marchant au pas, et les Talibés chantant en cadence : *Lahilahi Allah, Mohamed raçould y Allah*[1]. L'ennemi ne bougeait pas. Les Bambaras étaient accroupis par terre, attendant sans doute qu'on eût tiré pour se lever et se précipiter sur les Talibés désarmés ; mais on ne leur en laissa pas le temps. Les colonnes s'avancèrent jusqu'à moins de cent pas de l'ennemi et se précipitèrent en courant, jusqu'à ce que les Bambaras effrayés se levassent en masse. Alors commença la fusillade au signal donné par un homme désigné à l'avance par Ahmadou dans chaque compagnie. Ce tir à bout portant sur une foule épaisse la rendit en un instant folle de terreur ; elle chercha à rentrer dans le village. Entassés aux portes, foudroyés par la fusillade des Talibés, et achevés à l'arme blanche, les Bambaras tombaient en rangs serrés les uns sur les autres, et les Talibés, à travers les morts et les mourants, poursuivaient sur les toits, dans les rues, les nombreux fuyards. Quant à la cavalerie ennemie, au premier coup de fusil elle avait pris la fuite, en tournant le village de toute la vitesse de ses chevaux, et était allée rejoindre Mari qui, au milieu d'une garde peu nombreuse, était sur une colline, laissant à ses esclaves le soin de sa cause.



Talibé enfant allant à l'école des marabouts. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Dès que je vis les colonnes d'attaque pénétrer dans le village, je revins au galop vers Ahmadou lui annoncer la victoire, puis je partis à la recherche de mes hommes qui, eux aussi, emportés par l'ardeur guerrière et par l'amour-propre, s'étaient portés au premier rang. Je n'en trouvai d'abord aucun.

La défense du village était plus sérieuse que je ne l'avais supposé. Les Bambaras et, entre autres, toute une compagnie de Sofas de Mari, réfugiés dans une case, et sachant qu'ils n'avaient pas de quartiers à attendre, se défendaient avec l'énergie du désespoir. Un instant je vis la colonne des assaillants ramenée en déroute ; il fallut plus d'un quart d'heure pour les rallier.

Quelques bandes de Bambaras s'enfuyaient sur la gauche, où je m'étais placé pour mieux voir. Ils allaient se réfugier, dans le plus grand désordre, au milieu de broussailles épaisses, où l'on ne pouvait les poursuivre. Entraîné par des cavaliers qui faisaient mine de les charger, je partis avec le docteur, qui s'exposait beaucoup et qui, sous prétexte qu'il avait la vue basse, s'approchait sans cesse du péril, malgré mes prières ; mais bientôt nous fûmes abandonnés de tous les cavaliers, et, comme j'étais à bonne portée de pistolet, voyant toute une bande qui s'enfuyait de mon côté, je la maintins à distance avec six coups de mon revolver.

On avait fait des prisonniers qui semblaient hébétés et fous de terreur ; les uns disaient que Mari était dans le village, d'autres qu'il avait fui. On prit une de ses griotes qui, lors de la conquête de Ségou par El Hadj, avait déjà été prisonnière, puis s'était enfuie. Elle courait certes un grand péril ; mais elle était couverte d'or et elle se mit à chanter les louanges d'Ahmadou, qui lui fit grâce. En revanche, deux chefs de village, faits prisonniers les armes à la main, dans leur propre maison, furent exécutés de suite. En rejoignant Ahmadou je vis

1. Prière musulmane : « Dieu est grand ; Mahomet est son prophète. » Je l'écris comme on prononce à Ségou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant lui deux corps sans tête, étendus sur le ventre, avec les articulations coupées et un coup de sabre en travers sur les reins, qui avait entamé l'épine dorsale. Ces mutilations avaient été faites après coup. Mais je ne passai pas ma journée sans avoir l'atroce spectacle d'une exécution, et ce souvenir restera gravé dans ma mémoire. J'en vois encore les moindres détails. C'était un jeune Sofa de Mari qu'on avait retiré vivant de dessous un tas de cadavres. Au lieu d être rasé comme tous les musulmans, il portait les cheveux tressés en casque, comme ceux des femmes, et à la mode bambara; on lui avait attaché les coudes derrière le dos de manière à lui disloquer en partie les épaules. Il était debout, dépouillé de tout vêtement; un Sofa, accroupi, se tenait par derrière. Il regardait de tous côtés d'un air inquiet, quand Ali Talibé, en grand honneur à Ségou, et qui alors était bourreau en titre, homme athlétique, à la figure bestiale et à l'œil féroce, s'avança derrière lui et d'un seul coup de sabre fit voler sa tête. Le corps tomba en avant; deux longs jets de sang s'élancèrent du col; quelques convulsions agitèrent encore ce qui avait été un homme, et, pendant qu'Ali essuyait son sabre dans l'herbe avec un calme atroce, tout mouvement cessait.



Talibé en costume de guerre. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Cependant, je m'inquiétais de ne pas voir revenir mes hommes : dans le village on se battait toujours; une case se défendait et, malgré le feu qu'on introduisait par les toitures, elle ne se rendait pas; ce ne fut que lorsque ses défenseurs furent atteints par les flammes que ces malheureux essayèrent de fuir et tombèrent un à un près de la porte, fusillés à bout portant.

Vers une heure, je vis Samba Yoro rentrer épuisé, portant deux fusils; je devinai un malheur. Alioun, le plus brave peut-être de mes hommes, était tombé; il avait une balle dans le crâne. Cependant il respirait encore, il fallait le secourir. Je dis à Samba Yoro de chercher ses compagnons; il ne tarda pas à les réunir dans le village : Dethié avait reçu une brique sur la nuque, il avait été contusionné par l'explosion d'un baril de poudre, avait eu ses vêtements traversés par les balles, mais c'était tout; les autres n'avaient reçu que des balles mortes. Vers trois heures on m'apporta Alioun sur une porte de case qui servait de brancard. Il avait repris connaissance, mais souffrait beaucoup. La balle logée dans l'os du crâne, au beau milieu de la tête, était tellement encastrée que d'abord le docteur crut qu'elle n'avait fait que déchirer la peau. Une fois pansé, il parut soulagé; nous conservions encore l'espoir de le sauver, et j'achevai ma nuit sans me réveiller, malgré les impressions d'horreur dont j'avais fait provision pendant cette journée.

Le lendemain, le jour paraissait à peine que toute l'armée se transportait dans les broussailles pour en finir. On y trouva les Bambaras sans défense et on en fit une horrible boucherie. Une bande de quatre-vingt-dix-sept, espérant peut-être dans la clémence des vainqueurs, posa les armes et sortit d'une broussaille en criant (toubira) pardon.

Ils furent aussitôt conduits à Ahmadou entre des rangs pressés de Sofas.

On les interrogea longuement, puis tous furent livrés au bourreau, et Ahmadou, supposant que ce spectacle pouvait m'intéresser, envoya un Talibé me prévenir,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

afin que je pusse y assister. Mais je ne me sentais pas le cœur d'être témoin d'une pareille exécution. Les scènes sanglantes de la veille, déjà trop nombreuses, m'avaient agité ; le soir seulement, voulant me rendre compte du nombre des morts, je passai près de ce champ de suppliciés. On les y avait conduits tous bien serrés par la foule et tenus simplement par les bras. Au milieu du cercle se tenait le bourreau qui avait commencé à abattre les têtes au hasard, sans ordre, comme elles passaient à portée de son bras; quelques-unes n'étaient même pas détachées du tronc, et, chose curieuse, elles avaient presque toutes le sourire aux lèvres. Les yeux, qui n'étaient pas fermés, avaient dans leur immobilité une expression indéfinissable et grosse de méditations. Faut-il donc croire qu'au seuil d'une autre vie, ces victimes de la barbarie musulmane, ces martyrs inconscients d'un patriotisme d'instinct ont eu, au moment de leur cruel supplice, une apparition, qu'une lueur immense s'est produite dans leur intelligence et qu'un horizon nouveau s'est étendu devant leurs yeux !

Cette pensée m'obséda longtemps, et je ne me détachai pas facilement de ce lieu d'horreur.

Au jour, j'avais commencé avec le docteur une tournée de blessés. Déjà la veille, il en avait opéré bon nombre. Malheureusement, manquant d'instruments et réduit aux ressources de sa trousse, il ne pouvait rien pour beaucoup de cas. Je l'aidai de mon mieux dans ces extractions de balles toujours si douloureuses pour le patient. J'eus ainsi l'occasion de remarquer encore une fois combien le système nerveux des noirs est moins développé ou moins sensible que le nôtre, et c'est à cela qu'ils doivent la facilité avec laquelle ils supportent les opérations, de même qu'ils doivent au climat d'en guérir d'une façon merveilleuse et dans des cas désespérés.

Il est impossible de décrire le spectacle que présentait Toghou. Dans les maisons, dans les rues, les cadavres étaient étendus dans toutes les positions. Au réduit où l'on s'était si longtemps défendu, chaque case était transformée en un charnier infect. Les toitures, enflammées par le haut, avaient brûlé des centaines de malheureux dont les cris sourds avaient seuls révélé l'agonie. Dans quelques cases, on s'était pendu de désespoir. A une porte de la ville, plus de cinq cents cadavres étaient couchés les uns sur les autres; c'était la porte attaquée par les Talibés. Plus tard, j'allai dans les broussailles. Le sol n'y était comme celui du village qu'une litière de morts, et le lendemain, lorsque de dessous les décombres enflammés du village on eut retiré ces cadavres à demi brûlés, et qu'on les eut traînés dans la plaine, l'odeur infecte qui s'en exhalait empestait l'air à une grande distance. Certes, c'est rester au-dessous du chiffre réel que d'évaluer à deux mille cinq cents le nombre des Bambaras qui avaient péri là, et plus tard, quand les cavaliers Peuhls revinrent de la poursuite, leurs lances encore sanglantes témoignaient des coups portés par eux aux fugitifs. Ahmadou envoya visiter le terrain de leurs exploits, et on m'affirma qu'ils l'avaient jonché de morts. En somme, d'une voix unanime, on reconnaissait que depuis le commencement des guerres d'El Hadj, on n'avait pas vu un pareil massacre. Quant aux pertes d'Ahmadou, elles étaient presque insignifiantes ; on ne comptait pas cent morts et deux cents blessés.

Il faut, du reste, avoir vu les fautes commises par les Bambaras pour comprendre cette disproportion de pertes. S'ils eussent attendu l'attaque derrière leurs murs, le résultat eût été bien différent, et Ahmadou eût dû peut-être retourner à Ségou avec un échec de plus.

La cause de Mari semblait perdue après une semblable défaite. Cette opinion était aussi la nôtre, mais nous comptions sans les fautes d'Ahmadou. S'il eût entraîné en ce moment, contre Sansandig, son armée animée de l'enthousiasme du triomphe, il eût sans doute enlevé, presque sans coup férir, ce centre de l'insurrection, et alors il était maître du pays ; mais dès le lendemain, cédant aux sollicitations de ses favoris et de ses chefs, tous avides de partager le butin, il reprenait le chemin de Ségou.

Le retour fut ralenti par l'âpreté des vainqueurs à se charger des dépouilles de l'ennemi; les plus habiles s'étaient procuré des baudets pour porter leurs bagages, et c'était un spectacle bien curieux que ces guerriers de la veille transformés en marchands fripiers. Tout leur était bon : les uns portaient des calebasses de haute forme, d'autres des sacs de mil, des chandeliers du pays, tiges en fer munies d'une ou plusieurs coquilles dans lesquelles on brûle une mèche de coton qui trempe dans l'huile d'arachide ou le beurre de Karite; d'autres enlevaient des fusils, des lances, des haches ou des outils de forgeron et de tisserand, et jusqu'à des portes. Les uns avaient du coton, d'autres du tabac ou des boules d'indigo ; puis venait la file ou plutôt les files de captifs. Dire ce qu'il y en avait, je ne le sus qu'à Ségou quand on fit le partage. Environ trois mille cinq cents femmes ou enfants étaient là, attachés par le col, lourdement chargés, marchant sous les coups des Sofas. Quelques-unes, trop vieilles, tombaient sous leur fardeau, et, refusant de marcher, étaient assassinées. Un coup de fusil dans les reins et tout était dit. Je fus témoin d'un crime de ce genre, et il me fallut rester calme et ne pas faire sauter la tête au misérable qui venait de le commettre. Nos laptots et quelques Talibés même en étaient indignés, mais ils formaient l'exception, et la masse passait, et ne donnant à la victime qu'un geste de dédain accompagné de cette exclamation qui devait être sa seule épitaphe : « Keffir ! »

Tels sont, en Afrique, les résultats de la domination de l'islamisme.

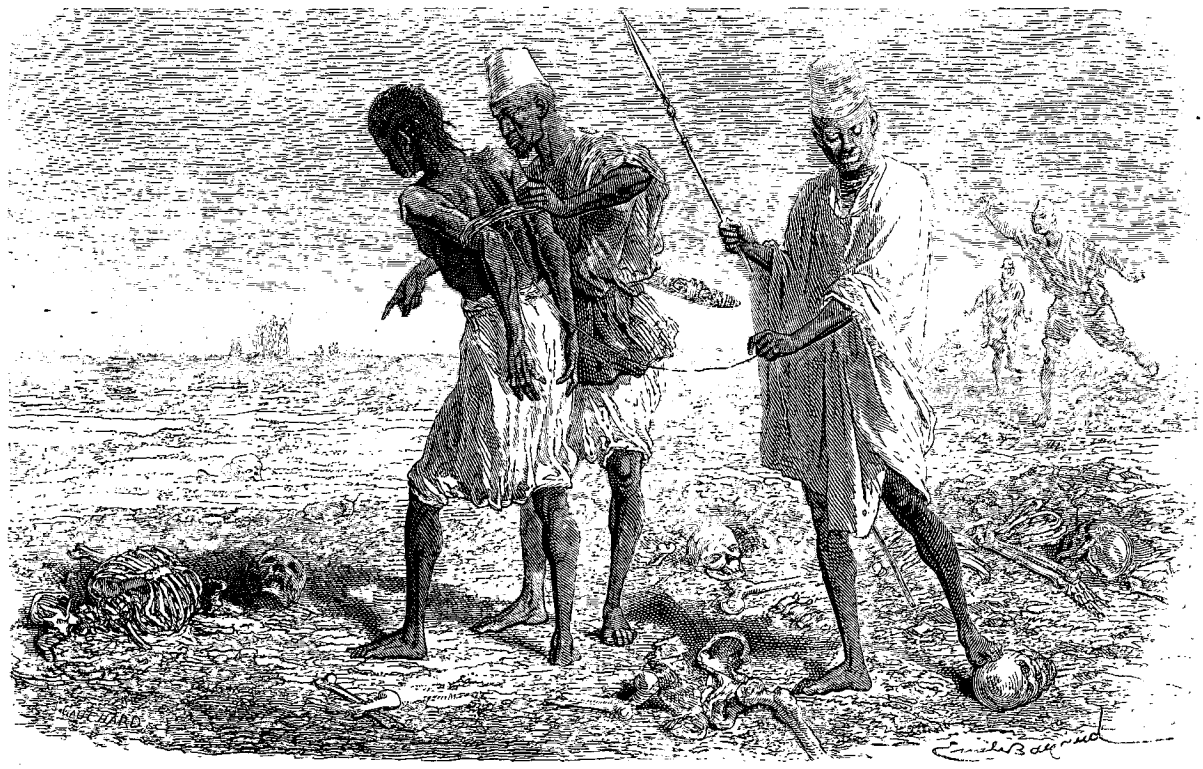
Nous trouvâmes Ségou dans le délire du triomphe. Jusque sur les toits des maisons les esclaves chantaient, dansaient, battaient des mains, et c'est à peine si, au milieu de la joie générale, on faisait attention aux femmes qui pleuraient un frère ou un époux. La fusillade devenait de plus en plus vive et dangereuse, car les fusils chargés outre mesure détonnaient avec le bruit du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

canon, mais éclataient et blessaient ceux qui les tiraient ainsi que leurs voisins. Je me séparai de la foule, et, suivi de Boubakary Gnian, un de mes hommes venu au-devant de moi, je contournai l'enceinte de la ville et rentrai par la porte de l'Ouest. Dans chaque rue, les femmes, et même celles qui jusqu'alors nous avaient à peine regardés, nous donnaient la main par-dessus les murs de leurs maisons ; nos voisines accouraient nous souhaiter la bienvenue ; enfin, on peut dire que ce jour on n'aurait pas trouvé à Ségou quelqu'un qui ne nous fût sympathique, sauf peut-être le ministre influent d'Ahmadou, Mohammed Bobo, notre adversaire invétéré.

Alioun, notre blessé que l'on transportait sur une espèce de palankin, arriva deux heures plus tard. Je le fis installer dans une manière de chambre improvisée sous le hangar au moyen de nos tentes de campagne. Le docteur le pansa, et alors seulement on trouva la trace de la balle dans le crâne où elle s'était incrustée. — Le lendemain elle fut extraite, mais, hélas! notre fidèle serviteur ne devait pas aller loin: le 10, après une mauvaise nuit, une hémorrhagie terrible se déclara, le cerveau s'embarrassa, peu à peu le froid gagna les extrémités; à onze heures, il était sans connaissance, et à une heure trois minutes la respiration sifflante s'atténua, le hoquet disparut, et le cœur cessa de battre.

Je fis de suite prévenir Ahmadou de ce triste événement. Il répondit qu'il prierait Dieu pour Alioun, qui était mort comme un bon musulman doit mourir, en combattant pour la cause de Dieu. Vers deux heures et demie, il envoya pour l'ensevelir deux marabouts qui n'é-



Soldat de Mari conduit au supplice. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

taient rien moins que Tierno Alassanne et Alpha Ahmadou. On traitait mon pauvre compagnon comme un chef ; il fut conduit en terre par un général et par un prince.

On enleva le cadavre et on le porta en plein air près de la petite mosquée d'Alpha Ahmadou. Il fut posé sur une claie, au-dessous d'un grand trou, et pendant qu'on creusait une fosse très-étroite, d'un mètre de profondeur, Tierno Alassanne avec ses adjoints lava le corps, puis il l'enveloppa dans une pièce d'étoffe de manière à former une espèce de capuchon sur la tête. La prière alors commença : tous nos amis qui avaient suivi le convoi se rangèrent pieusement sur deux rangs derrière le vieil Alpha, debout, au bord de la fosse. Alpha récita les prières du rite musulman, auxquelles je joignis celles du chrétien, du plus profond de mon cœur.

A la suite de cet événement, une tristesse immense s'était emparée de moi. Je sollicitai une entrevue d'Ahmadou, mais, occupé du partage des dépouilles des Bambaras, il m'ajourna indéfiniment.

C'était un labeur interminable, parce que chacun cachait les prises qu'il avait faites, les captifs qu'il avait emmenés, et n'en accusait qu'une partie. Ahmadou se fâchait, faisait appeler les chefs Sofas et leur ordonnait de livrer dix, vingt, quarante captifs, en proportion de ce qu'il supposait qu'on avait volé et célé. Mais les pillards n'avaient garde d'obéir et, sans connaître le latin, opposaient aux prescriptions royales un *non possumus* qui est la grande force des noirs comme de bien des blancs; force d'inertie qui paralyse tout.

Pendant ce temps, soit contre-coup de toutes nos émotions, soit résultat de la fatigue extraordinaire causée tant par l'expédition que par les soins qu'il donnait aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blessés le docteur était tombé malade ; il avait une fièvre lente ; je n'étais guère mieux, et les chaleurs plus intolérables de jour en jour nous fatiguaient beaucoup. A notre grand chagrin, à la même époque, le lait, notre meilleur aliment, devint très-rare ; il nous était très-difficile de nous en procurer. Malgré mes réclamations et les ordres d'Ahmadou lui-même, cette excellente nourriture nous fit défaut de plus en plus et notre malaise s'en accrut d'autant.

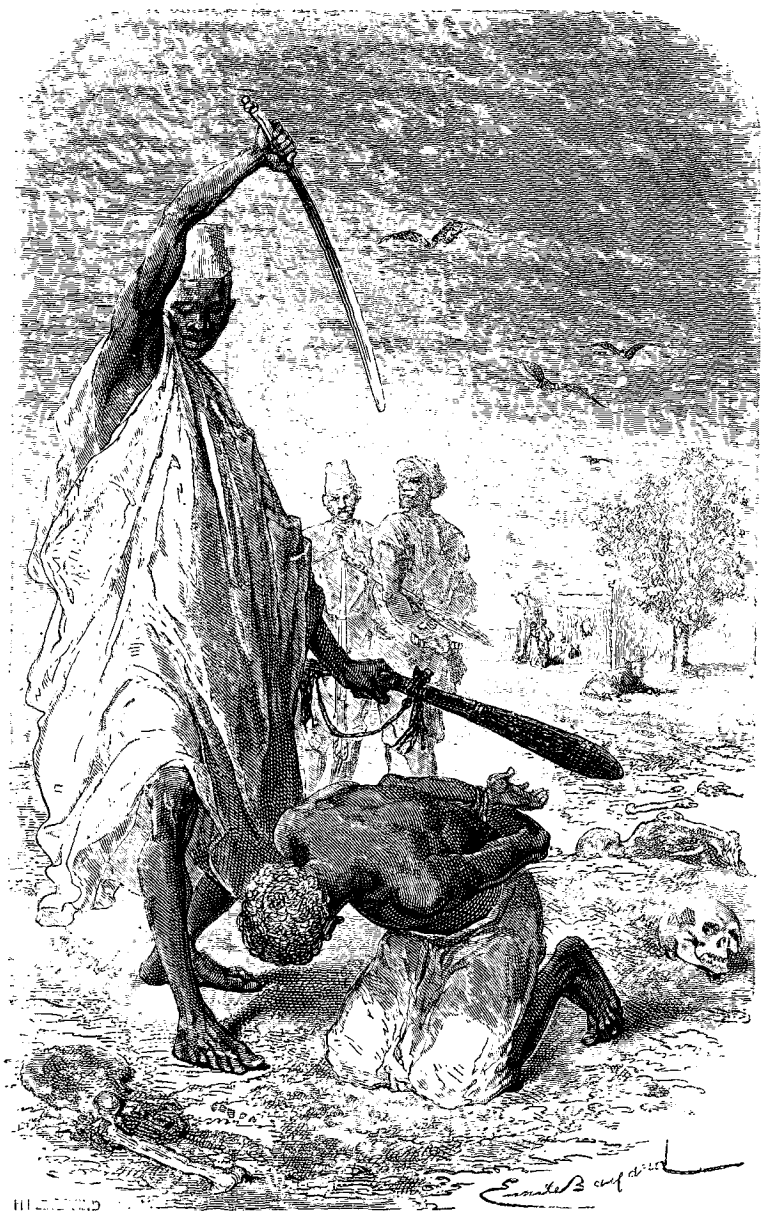
Nous atteignîmes ainsi la fin de février. Elle fut remarquable par une grande pluie qui rafraîchit l'atmosphère, au point de nécessiter de notre part l'emploi des vêtements de drap ; l'année précédente, pendant notre voyage, à la même époque, il était tombé une petite pluie, mais cette fois c'étaient de belles et bonnes averses.

L'effet le plus désagréable de ces pluies anomales était sans contredit de faire fuir les vendeurs du marché, qui devenait désert et où nous ne pouvions plus rien trouver à acheter. Paralysés par l'influence atmosphérique, les bouchers ne tuaient pas, les somonos n'allaient pas à la pêche, et, sans un mouton qu'Ahmadou nous envoyait de temps en temps, nous eussions dû jeûner ou à peu près.

La pluie dura jusqu'au 28 février, jour de la fête religieuse du Cauri.

Cette solennité fut une répétition de celle dont j'avais déjà été témoin l'année précédente. Elle consista principalement en une grande revue des troupes, — Talibés et Sofas, — accompagnée de prières et de lecture du Coran, faites par le roi.

Les princes y assistèrent en grands costumes. Ahmadou avait un manteau de drap blanc brodé en soie bleue et jaune... Aguibou, son frère, un manteau de velours jaune safran, et les autres étaient à l'avenant.



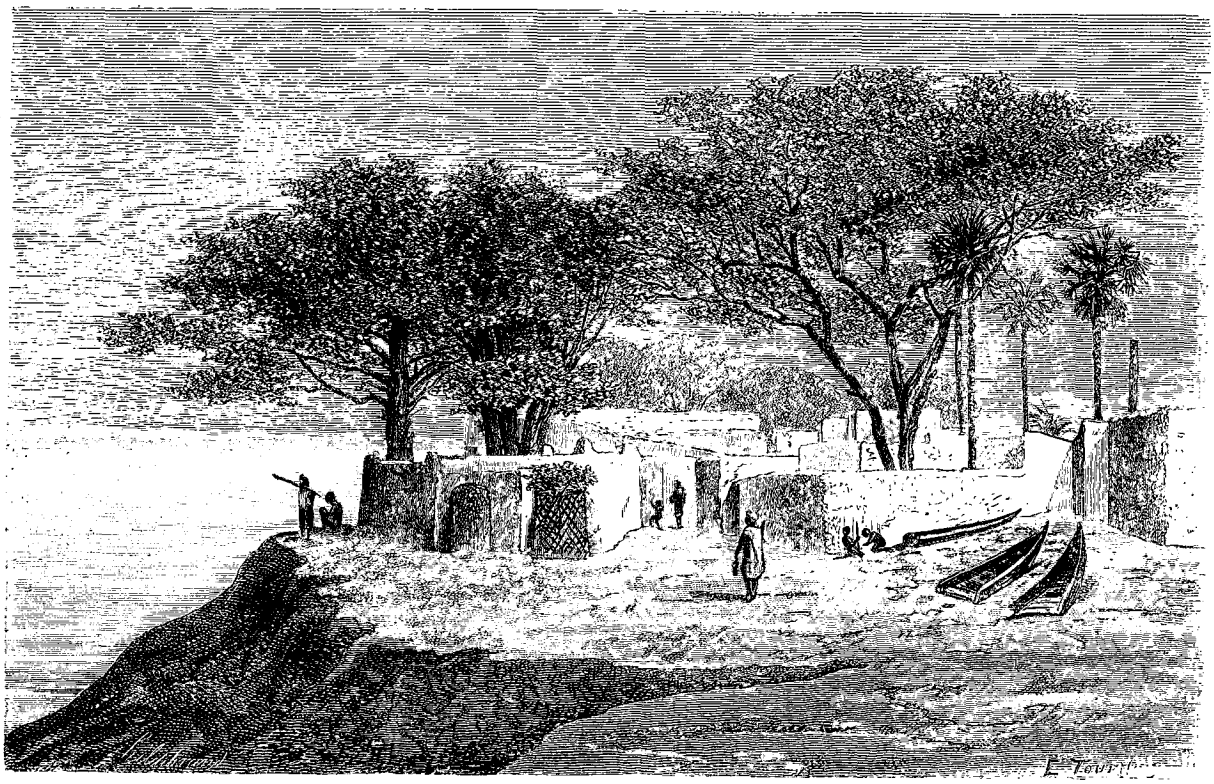
Mode d'exécution à Ségou. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Ahmadou termina la cérémonie en réclamant de nouveau les *Kouloulous* ou parts individuelles prises, frauduleusement soustraites à la masse du butin de guerre. Il ajouta qu'il allait de nouveau réunir l'armée ; que toutefois il ne le ferait que quand on aurait rendu tout ce qu'on avait volé, et que, par conséquent, si on ne remettait pas les Kouloulous, c'est qu'on voudrait l'empêcher de former une armée et qu'il saurait alors qu'on avait peur d'aller se battre. Puis après, passant à un autre ordre d'idées, il dit qu'il ne fallait pas tatouer de coupures la figure des enfants nouveau-nés, comme le faisaient les Keffirs ; qu'il était indécent que les femmes se fissent des chignons en rembourrant leurs cheveux avec des chiffons ; qu'on ne devait pas laisser les femmes mariées aller dans la rue ni au marché, et enfin que les Talibés devaient venir faire le salam à la mosquée au lieu de le faire chez eux ; qu'on abandonnait la mosquée et que ce n'était pas bien.

MAGE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La pointe des Somonos, à Sansandig. — Dessin de Tournois d'après l'album de M. Mage.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL

(SÉNÉGAMBIE — NIGER),

PAR M. MAGE, LIEUTENANT DE VAISSEAU[1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Expédition nouvelle contre les Bambaras. — L'armée remonte la rive droite du Niger. — Siége et prise de Dina. — Retour. Siége de Sansandig. — Panique et déroute de l'armée royale.

D'après ce qui précède, on voit que les citoyens actifs du royaume de Ségou jouissent aussi, de temps à autre, d'un « discours du trône. » Au début de celui que je viens de citer, un fait s'était produit qui excita d'abord mon hilarité, mais qui, tout ridicule qu'il soit, donne une assez triste idée de l'ordre social et politique de la contrée. Ahmadou, voulant faire dégager la place du palabre pour les Talibés, avait ordonné de refouler en arrière les Bambaras ou indigènes, et ceux-ci se prenant de peur et croyant peut-être qu'on allait les fusiller en masse, s'étaient sauvés de toute la vitesse de leurs jambes dans le village des Somonos qui forment le groupe le plus dense, le plus industrieux, le plus respectable de l'ancienne population; le seul groupe indigène, peut-on dire, avec lequel les conquérants actuels soient tenus de compter.

Il y avait plus d'un an déjà que j'étais à Ségou, et Ahmadou ne semblait pas plus disposé à nous permettre de partir que le premier jour. Non qu'il eût le dessein d'attenter à notre liberté ou qu'il nous considérât comme des auxiliaires dont le concours n'était pas à dédaigner sur un champ de bataille, mais les nécessités de sa politique lui défendaient impérieusement de nous laisser soupçonner la misérable situation des pays qu'il gouvernait, ainsi que les revers qui terminaient, à la même époque, la carrière aventureuse de son père El Hadj; — toutes choses que cependant nous ne pouvions manquer d'apprendre, soit en continuant notre voyage vers l'Est, soit en retournant au Sénégal. Les mêmes motifs lui faisaient entraver, par tous les moyens possibles, le retour des courriers qu'à plusieurs reprises j'avais expédiés à Saint-Louis, ainsi que l'envoi de nouveaux émissaires. Je ne pense pas me tromper dans mes appréciations; mais j'ai

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout lieu de croire qu'Ahmadou, comme tous les hommes chargés d'un pouvoir sans contrôle, changeait souvent d'avis, et il pouvait très-bien se faire qu'après avoir adopté une idée il l'abandonnât au moment de la mettre à exécution; c'était du moins ainsi que le jugeaient presque tous ses conseillers, qui prétendaient que Bobo seul lui faisait faire ses volontés.

La campagne de Toghou, si meurtrière qu'elle eût été pour les Barbares, n'amenait pas leur soumission comme je l'avais espéré, et, presque immédiatement après la fête du Cauri, on entendit parler d'une nouvelle expédition. Elle devait être dirigée vers les provinces du sud-ouest, et comme elle m'offrait une chance, la seule que j'eusse, de les visiter, je fis dire à Ahmadou que je désirais l'accompagner. Il refusa d'abord, prétextant qu'Alioun avait été tué, que c'était trop déjà; mais il finit par céder à mon insistance, et cela si facilement qu'il était clair qu'il n'avait refusé que pour la forme. Il me fit dire de préparer beaucoup de couscous, et je me décidai, prévoyant de longues marches, à emmener une mule chargée de divers bagages.

Le 25 mars le tabala battit à la mosquée; les différents corps de l'armée se réunissant tant bien que mal, allèrent camper, pour la nuit, à Ségou-Koro; là commencèrent d'interminables délais. Chaque soir les griots parcouraient le camp en criant à tue-tête : *Hé Conou ouatambo dali diango Khoy !* ce qui veut littéralement dire : *Eh ! l'armée, que personne ne sorte demain surtout !* et le lendemain Ahmadou faisait un palabre, répétition de celui qu'il avait fait à Toghou, c'est-à-dire qu'après une lecture des guerres de Mahomet, il recommençait à réclamer la restitution des *Kouloulous* volés dans les dernières expéditions. La plus importante de ces restitutions fut une somme de 30 000 cauris, détournée par un Talibé à Toghou et 200 boules d'ambre prises par un Peulh.

Nous pensions qu'on allait enfin se mettre en route; mais le lendemain on recommença le dénombrement des compagnies, et le soir les griots proclamèrent l'ordre de chercher et de réunir les traînards. Sur ces entrefaites il s'éleva entre Ahmadou et les Talibés une querelle qui retarda encore le départ.

Le 30 mars, plusieurs Talibés de haut parage, parmi lesquels des Toros des premières familles de Fouta, voulurent entrer chez Ahmadou; mais les Sofas de garde à la porte s'y étant opposés, ils tentèrent de forcer la consigne. Les sentinelles appelèrent leurs camarades qui vinrent à leur secours, et une bataille à coups de poings, qui allait devenir sanglante, s'engageait quand Ahmadou sortit lui-même et ordonna aux Talibés de se retirer. Ceux-ci s'éloignèrent furieux et humiliés d'avoir eu tort et d'avoir eu le dessous vis-à-vis des Sofas, qui, je dois le dire, les traitent parfois assez insolemment, imitant en cela les domestiques de bien des maisons européennes. Le soir ces Talibés allèrent trouver Ahmadou pour s'excuser, mais en faisant des conditions que celui-ci ne voulut pas même écouter. Aussi le lendemain les choses s'aggravèrent. Les cinq chefs dissidents ralliaient à eux de nombreux partisans, mécontents de longue date. Ahmadou les ayant réunis en un palabre ne put en obtenir de réponse, même en les interpellant directement. A ces questions ils baissaient la tête et murmuraient des prières en défilant leur chapelet, opposant à la volonté de leur chef la force d'inertie dont il donne si souvent l'exemple.

Or, il s'agissait d'une chose capitale; c'était d'obtenir des Talibés la parole de descendre de cheval pour marcher à l'assaut des villages que l'on allait attaquer.

Cette querelle dura jusqu'au 2 avril dans l'après-midi et ne fut apaisée que par l'intermédiaire de Tierno Abdoul Kadi, un des hommes les plus considérables du royaume, devenu chef de la justice.

Le lendemain l'armée se mit enfin en marche, remontant la vallée du Niger qu'elle laissait à sa droite.

Après avoir traversé les cultures et les villages d'une colonie de Peuhls pasteurs et agriculteurs, établis de date immémoriale, dans le voisinage de la capitale, qu'ils fournissent de lait et de jardinage, et qui ont conservé le type de leur race, nous fîmes halte le soir près des ruines de Fogni, village bambara, centre d'une insurrection récente, et dont on pouvait juger l'importance passée et la prospérité morte, par le nombre des squelettes et des ossements blanchis qui jonchaient la plaine et craquaient sous les pieds de nos chevaux.

L'aspect du pays est beau pourtant et le sol est plein de promesses pour le laboureur et le pâtre, dès que la guerre voudra les respecter.

C'est une grande plaine limitée au sud par une chaîne de collines qui semblaient s'élever à mesure que nous avancions vers l'ouest; les espaces cultivés n'étaient plantés que de shéas (*karités*), dont quelques-uns étaient d'une taille remarquable; ils atteignaient jusqu'à quarante centimètres de diamètre en dessous des branches; autour du village nous avions vu comme d'habitude quelques benteniers et des *khads*, arbres de la famille des légumineuses dont la gousse sert à l'engrais des bestiaux. Dans les broussailles assez clair-semées d'ailleurs, on trouvait différents fruits sur lesquels on se précipitait. Ils sont en général mauvais, mais quand on a bien faim on est heureux de les trouver, et l'acidité de quelques-uns ne laisse pas que d'être agréable.

Mais ce qui abondait surtout, c'était le gibier. L'armée en marche, formant un ligne d'une grande largeur, rabattait en quelque sorte les perdrix et les pintades; quand elles ne prenaient pas les devants à tire d'ailes, elles ne tardaient pas à être cernées, et prises vivantes, dans les broussailles, ou forcées à la course par de jeunes Talibés. Les lièvres, par suite d'un préjugé musulman ou autre, étaient respectés ou plutôt méprisés; mais ce qui me séduisait et ne tarda pas à m'entraîner, ce fut la chasse à la biche ou à l'antilope. D'abord, voulant ménager mon cheval, je me contentais de voir ces agiles animaux levés et poursuivis; bientôt, le charme l'emporta sur la raison, et je m'élançai vers une gazelle qui passait à quelques pas de moi : quelques Sofas me suivirent, et dans la journée, je forçai successivement deux belles antilopes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'était la première fois de ma vie que je faisais une chasse à courre; j'éprouvai de vives émotions, et, je dois le dire, cette journée me restera comme un des souvenirs agréables de mon voyage.

Cette vie au grand air m'avait rendu mon énergie; je me sentais revivre; je n'étais plus, comme à Ségou, indifférent à tout; la moindre chose attirait mon attention, et malgré les fatigues de la route, je trouvais le temps de noter mes impressions.

Le 7 avril, nous arrivâmes en vue de Dina, but de l'expédition. — C'est, ou plutôt c'était un village situé sur la rive droite du Niger, au sommet de la berge que le fleuve vient battre pendant les grandes eaux. Un mur de terre muni de quelques angles rentrants et de nombreuses meurtrières, croisant leurs feux, lui servait de ceinture. Ce rempart et les terrasses des maisons qui l'avoisinaient, étaient couverts de Bambaras, dont l'attitude et les armes témoignaient de la résolution où ils étaient de nous attendre et de se défendre.

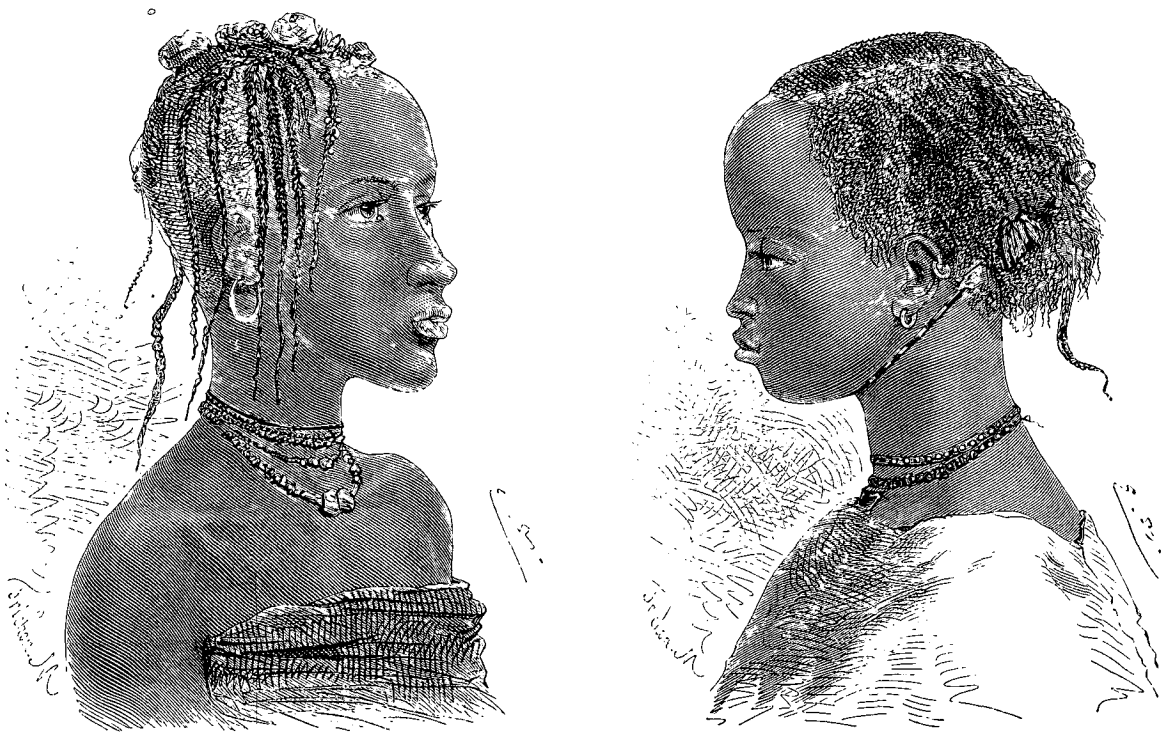
Les colonnes d'assaut s'organisèrent immédiatement. A gauche, marchait la compagnie des Talibés avec son drapeau noir.

Au milieu, l'armée conquérante de Ségou (les Toros), avec un drapeau rouge et blanc.

A droite, les Sofa et Toubourous, groupés sous leur drapeau rouge.

Ahmadou était comme d'habitude en arrière du centre avec sa garde et les porteurs de bagages ou les captifs, tenant les chevaux de ceux qui allaient monter à l'assaut....

Mais le *Tour du Monde* n'est pas un recueil de bulletins de guerre. Je n'infligerai pas à ses lecteurs le récit



Jeunes filles peulhes des environs de Ségou (voy. p. 98). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

d'une lutte qui, du reste, ne fut que la répétition de celle que je leur ai dépeinte succinctement lors de l'expédition de Toghou. A deux mois d'intervalle et à soixante lieues de distance, je vis se renouveler les mêmes scènes; même bravoure mal habile et mal armée chez les assaillis, même fougue indisciplinée et flottante chez les assaillants; même résignation désespérée chez les premiers après la défaite, même fureur sans pitié chez les seconds après la victoire. Toujours le pillage suivant le massacre, toujours, de sang-froid, les femmes et les enfants livrés en proie à la soldatesque, et les hommes faits au bourreau. Réduite à ses proportions bestiales, et dépouillée du prestige de l'art et des combinaisons de la stratégie, la guerre est doublement horrible.

Après la prise et le sac de Dina, Ahmadou remonta deux jours encore la rive gauche du Niger, abandonnant aux flammes et au pillage les malheureux villages échelonnés le long du fleuve dont la vallée se resserrait de plus en plus entre deux rangées de montagnes. Devant Manabougou, la plus méridionale de ces localités condamnées, le fleuve offrait un gué praticable. L'armée en profita pour passer sur l'autre rive et reprit immédiatement le chemin de Yamina.

Cette route était celle que, soixante-sept ans auparavant, Mungo-Park avait suivie en revenant de Ségou, et par laquelle, un bâton à la main, épuisé de fatigues et de misères, à bout de forces et de ressources, mendiant de village en village, il s'était efforcé de regagner les comptoirs anglais de la Gambie. Plus heureux, si l'on veut, j'y cheminais sous la protection d'une horde de conquérants barbares qui me respectaient comme l'hôte et l'allié de leur souverain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est à ce prix que j'ai pu relever topographiquement sur une soixantaine de lieues les rives et les cours du grand fleuve du Soudan et dresser la première carte exacte de cette section de son bassin.

Le second jour de notre marche nous longeâmes, par une chaleur ardente, sous un ciel de plomb, une ligne d'étangs qui semblent devoir former dans la saison des hautes crues un second fleuve parallèle au Niger. Il y avait là beaucoup de perspectives vraiment admirables, et de belles plaines d'une splendide fraîcheur, déroulant leur verdoyant tapis d'herbages jusqu'aux bornes de l'horizon, en dépit de la saison sèche alors à son apogée. Malheureusement, ces pâturages favorisés où des milliers de bestiaux s'engraisseraient à l'aise, étaient complétement déserts. Les villages qu'ils pourraient si bien enrichir étaient détruits ou abandonnés. Le plus beau des étangs de cette contrée (il mériterait le nom de lac) porte le nom de Mira.



Chasse à l'antilope (voy. p. 98). — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Arrivé à Yamina, Ahmadou n'eut rien de plus pressé que de frapper cette ville de fortes impositions de guerre. Quant à moi, j'allai visiter mon ancienne habitation, la case de Sérinté. Le vieux chef n'y était plus depuis plusieurs mois; on l'avait accusé de complot, et il avait été appelé à Ségou avec ordre d'y fixer sa résidence. Je trouvai son fils qui commençait à être un homme, et ses femmes qui me reçurent avec effusion et me remercièrent de ma visite comme d'un honneur auquel elles ne s'attendaient pas.

Je suis sûr que dans cette maison on garde un bon souvenir des voyageurs blancs.

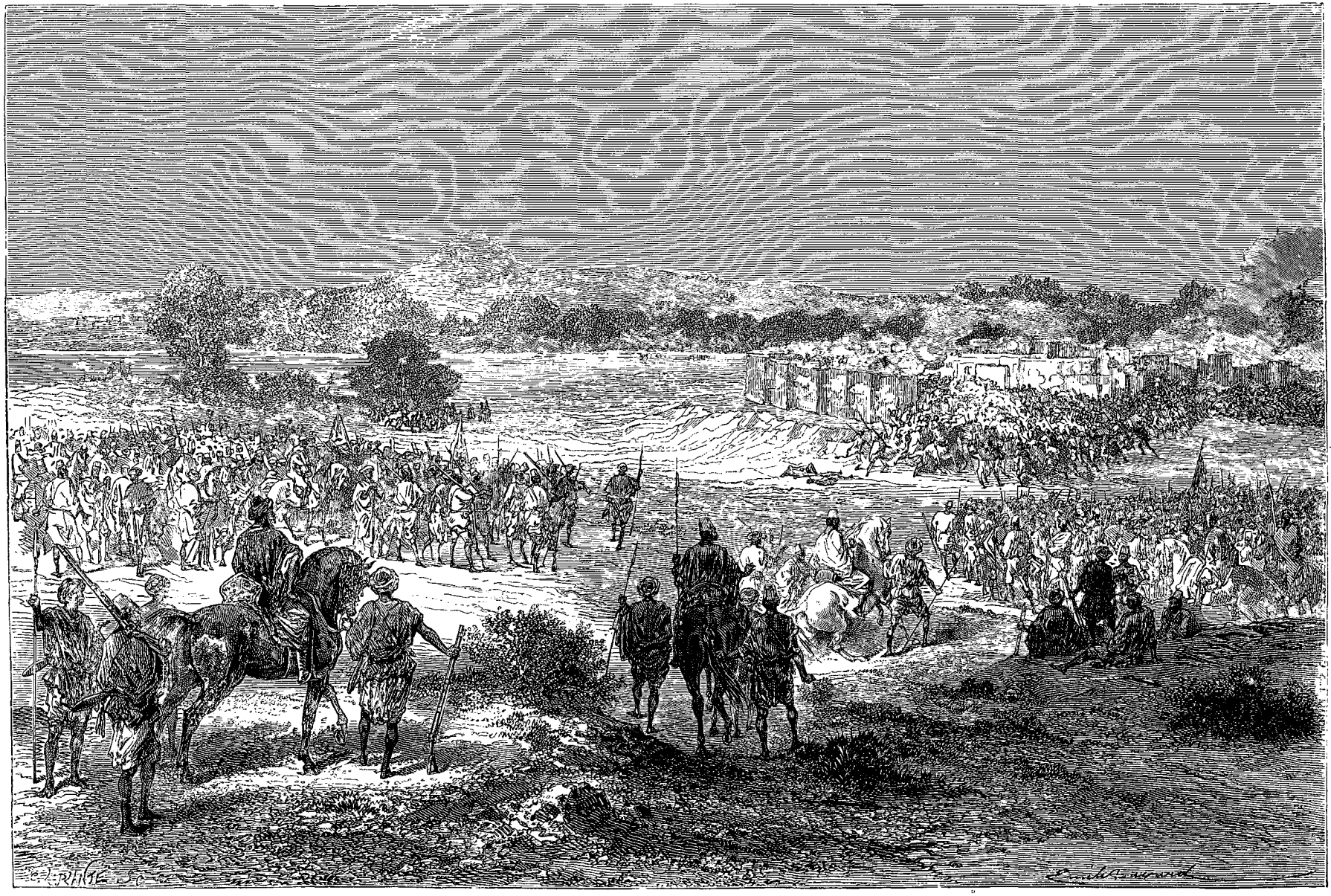
Nous regagnâmes Ségou par une suite de marches forcées, en doublant, pour ainsi dire, les étapes; la route était couverte de soldats qui, cédant à la fatigue, s'étaient couchés et ne pouvaient se relever. Je fus tenté plus d'une fois de les imiter.

J'arrivai à Ségou malade, souffrant d'affreux maux de tête et d'une gastrite aiguë. Pendant bien des jours, mon estomac délabré ne put rien supporter, et cette fois encore ce fut au régime exclusivement lacté que je dus de ne pas succomber. Mes forces étaient épuisées; cependant de nouveaux ennuis m'attendaient.

Nous étions à la fin de mai et l'hivernage approchait; je songeais à faire partir un nouveau courrier pour Saint-Louis; mais c'était la chose dont Ahmadou se souciait le moins. Il se préparait encore à une nouvelle expédition. Chaque jour des détachements partaient en razzias et allaient piller, soit aux environs de Sansandig, soit dans l'Est; presque toujours ils ramenaient du butin, ce qui montrait assez que le pays était démoralisé. C'était donc le moment de frapper un grand coup, et si Ahmadou eût mieux conduit ses affaires, il aurait pu, en peu de mois, regagner bien du terrain perdu. Mais à Ségou les chefs ne sont jamais d'accord avec le roi, et quand ils le sont, les soldats à leur tour sont mécontents. Aussi, bien qu'Ahmadou eût ordonné un nouveau dénombrement de l'armée, personne ne bougeait. Chacun ne songeait qu'à cultiver, ce qui s'expliquait d'ailleurs fort bien, car le mil avait en partie manqué et atteignait un prix exorbitant. Cet état de choses se prolongea jusqu'au 6 juin : alors Ahmadou tint un grand palabre avec les chefs de l'armée qui exposèrent leurs griefs et firent leurs conditions. Ils demandaient :

1° Qu'Ahmadou ne fermât pas sa porte aux Talibés, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Assaut et prise de Dina. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne pouvaient le voir quand ils en avaient besoin, et que les Sofas reçussent l'ordre de ne jamais arrêter un Talibé comme cela avait eu lieu la veille de l'expédition de Dina;

2° Qu'Ahmadou nourrît et fît soigner les blessés, qui restaient abandonnés sans ressources et souvent sans autre moyen d'existence que la mendicité;

3° Qu'Ahmadou prît soin des enfants et des veuves des Talibés tués à la guerre.

Ces deux dernières demandes étaient fort justes, et Ahmadou, qui le sentait bien, s'empressa de répondre que chaque fois qu'un Talibé blessé lui avait demandé des secours, il lui en avait envoyé, mais qu'il ne pouvait secourir ceux qui n'en demandaient pas, vu qu'il ne savait même pas s'ils étaient blessés.

Cette réponse, bien qu'inexacte et grosse d'objections, était assez adroite et ne souleva pas la plus petite récrimination. Ahmadou avait répondu, et on n'avait pas l'habitude de le forcer à s'expliquer.

Trois semaines de tergiversations et de délais s'écoulèrent encore, puis le 21 juin au soir, le tabala retentit; les griots parcoururent la ville en convoquant l'armée à un nouveau départ; il s'agissait de marcher sur Sansandig, et je me tins prêt, cette fois encore, à accompagner Ahmadou. J'allai le rejoindre à quelques lieues en amont de la ville, au bourg de Bafou-Bougou, où il s'était installé pour présider au passage du fleuve par son armée, opération longue, difficile, toujours féconde en accidents, et qui ne prit pas moins de trois jours, bien qu'elle fût activée par la présence et les incitations du monarque. Le fleuve, sur ce point, n'a pas moins de 1800 mètres de largeur.

Le 7 juillet, Ahmadou passa à son tour le Niger, dont la rive méridionale ne conservait plus que quelques retardataires. J'avais assisté à toute la traversée du fond d'un couvert, où l'ombre et l'humidité du sol m'avaient garanti de la chaleur et du soleil; mais le soir, remarquant dans l'horizon de l'est des nuages et des éclairs de mauvais augure, j'allai camper avec mes bagages sur le sommet le plus élevé de la berge. Bien m'en prit, car vers dix heures du soir une violente tornade éclatait sur les deux tentes que j'avais fait confectionner avec six tentes-abris réglementaires, comme on en donne à nos soldats en campagne.

Sous l'une d'elles, mes laptots étaient pelotonnés au nombre de quinze. Dans la mienne nous n'étions guère mieux. J'avais deux cantines, ma selle, des sacs de mil, trois selles du pays, six fusils, je ne sais combien de poires à poudre et huit hommes. Tout à coup nous fûmes envahis par de pauvres diables inondés et ruisselants. Bien que fort à l'étroit, comment repousser un malheureux qui, n'ayant pas d'habits de rechange, les a enlevés et arrive avec son paquet sous le bras et sa selle sur la tête vous demander un abri pour son corps nu? On ne peut que lui dire de remettre son pantalon et d'entrer. Ce fut ce que je fis à l'égard de notre ami San Farba et de quelques autres. Le mince tissu de ma tente opposant aux torrents de la pluie un obstacle à peu près imperméable, était pour eux un sujet d'étonnement sans fin, et le lendemain, tout le monde venait la voir; si j'eusse écouté toutes les demandes, à la première tornade il m'eût fallu loger plus de cent personnes.

Le lendemain, pendant que l'armée doublait un grand coude que le Niger décrit vers le nord, elle reçut la soumission de sept ou huit villages de l'intérieur. Le chef de la bourgade importante de Velentiguilla, qui jusqu'alors avait fait cause commune avec Sansandig, vint avec son contingent grossir les rangs d'Ahmadou, et, le 9 juillet, après une marche d'une lieue au sud-est de Velentiguilla, nous vîmes l'enceinte de la ville ennemie se dresser devant nous.

C'est un parallélogramme de 1000 mètres sur 500, étendu le long du fleuve dont il ne s'écarte qu'à ses deux extrémités nord et sud. L'extrémité nord a joué un rôle important pendant le siége, sous le nom de pointe des Somonos qu'elle doit aux habitations des pêcheurs qui l'occupent. Ce quartier était séparé jadis de la ville par une rue aujourd'hui fermée à ses deux bouts par une forte muraille, garnie de corps-de-garde ou *bilour* de communication; les murailles de la ville avaient été exhaussées de façon à présenter une escarpe de 5 mètres de hauteur sur la plaine; elles étaient garnies de bastions disposés de manière à croiser leurs feux sur tous les points susceptibles d'être attaqués.

Après quelques heures données à l'attente d'une reddition que de faux rapports avaient fait espérer à Ahmadou, mais qui n'était certes pas dans l'esprit des défenseurs de Sansandig, le roi ordonna l'assaut.

L'attaque fut énergique autant que la défense. Pendant toute la soirée, toute la nuit et toute la journée du lendemain, on se battit avec un acharnement égal des deux parts, au pied des murs, sur les brèches pratiquées à la sape, et surtout dans le village des Somonos, où des feux plongeant partaient de chaque terrasse, et où, tout en cédant du terrain, les Bambaras ne reculaient que pas à pas, en se fortifiant de case en case, et en ne laissant derrière eux que des ruines.

Cependant le 10 au soir, on avait pris presque tout le tata des Somonos et un bilour de communication avec le grand tata, et la peur commençait à gagner la population de la ville; plusieurs pirogues en sortirent; on en captura une qui portait douze femmes et quatre hommes; ceux-ci naturellement furent mis à mort.

Le 11 au matin, les chefs de l'armée voulurent reprendre l'attaque au point où ils l'avaient laissée la veille; mais Ahmadou s'y refusa, sous prétexte que leurs hommes avaient besoin de repos et qu'il fallait attendre une distribution de vivres. A partir de ce moment et pendant toute la durée du siége, Ahmadou ne commit que des fautes.

Ses irrésolutions laissèrent toujours échapper les occasions favorables d'attaquer l'ennemi, et sa barbarie implacable qui n'épargnait aucun prisonnier, quelle que fût son origine, Maure, Peulh ou Bambara, retrempa toujours, au moment décisif, dans la haine et le désespoir, la résolution ébranlée de ses adversaires aux abois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 14, on fit à l'armée une distribution de bœufs, à raison d'une tête de bétail par cinquante hommes. Mais cette ressource dura peu. Bientôt les Sofas affamés mangèrent les chevaux morts, bien que la loi musulmane s'y oppose de la façon la plus formelle. On dévora jusqu'aux peaux des bœufs, après les avoir fait bouillir pour en enlever le poil, puis griller sur les charbons. D'autres, et en grand nombre, surtout parmi les Talibés, mangeaient du mil cru; j'essayai moi-même de cette nourriture qui me donna des maux d'estomac; elle produisait le même effet sur les jeunes gens du pays.

Dans les murs de Sansandig, la famine sévissait aussi, du moins sur la population non armée. Chaque jour, des femmes sortaient de la ville et disaient qu'on y manquait de vivres; mais si on n'en trouvait pas au marché, il y en avait au moins chez les chefs, car je vis un vieux Bambara criant, à travers les murailles, aux Talibés: « Allons, hommes du Fouta! vous mourez de faim, venez donc au moins nous attaquer, il ne manque de rien ici, voici des gourous; » et pour compléter l'ironie, il leur lançait des poignées de ces précieuses noix.

Pendant deux mois il n'y eut de changement que de mal en pis dans le camp d'Ahmadou et dans la ville assiégée. Indiscipline, irrésolutions, maraude, privations, meurtres de sang-froid dans l'un; famine, abattement et même trahison dans l'autre, où l'on mourait de faim littéralement, et où les blessés succombaient plus encore de misère que des suites de leurs blessures.

Sur le fleuve dérivaient, à demi cousus dans des nattes, les cadavres venus de la ville et dont le nombre augmentait tous les jours. De quelque côté que vînt la brise, elle nous apportait des odeurs nauséabondes et des miasmes putrides. Ces cadavres empestaient le camp et semblaient chargés de venger les souffrances de leurs compatriotes. Néanmoins tout le monde dans l'armée dévorait déjà Sansandig des yeux comme une proie qu'on tenait enfin; on récapitulait toutes les richesses qu'il contenait et qui allaient tomber aux mains des vrais croyants, et on faisait des châteaux en Espagne dont quelques-uns me concernaient. Ahmadou devait, après cette éclatante victoire, renvoyer tous les contingents qu'il retenait depuis si longtemps, et entre autres une partie de l'armée de Nioro. Nous partirions enfin avec elle.

Tels étaient les bruits en circulation, lorsque le 11 septembre la face des choses changea. Dès le matin, la garnison de Sansandig recommença un feu nourri comme par fanfaronnade, puis un cavalier se précipitant au galop à travers le camp, vint prévenir Ahmadou que dix mille Bambaras, après avoir franchi le Bakhoï et le Niger, en aval de la place assiégée, venaient la secourir et le suivaient de près.

Il fallut encore une bonne heure à Ahmadou pour se décider à monter à cheval, mais, comme toujours, il avait trop attendu; les Bambaras arrivaient et avant que son armée fût en ligne, ils prirent l'offensive.

Ils tombèrent presque sans tirer sur les Talibés, qui les reçurent énergiquement. Malheureusement, les Sofas de Ségou, qui formaient la droite, lâchèrent pied et furent poursuivis jusque dans le camp, laissant de nombreux morts percés de coups de lance et abattus par le tranchant du sabre. Les Irlabés et les Gannar, qui voulurent les rallier, furent entraînés dans leur fuite par un retour offensif des Bambaras qu'ils avaient d'abord repoussés. La colonne de Toros qui couvrait Ahmadou et son escorte, se débanda en courant au secours des Irlabés, et Ahmadou se trouva isolé au moment où toute l'armée des Bambaras revenait à la charge en fourrageurs; un moment je crus que nous étions perdus.

Je m'étais d'abord tenu près d'Ahmadou. En voyant les Irlabés et leur pavillon blanc reculer à la droite, je m'y portai avec Ali, un des princes; mais la retraite était si rapide que tout d'un coup nous fûmes enveloppés par les cavaliers bambaras, et que nous dûmes, pour ne pas être pris ou tués, fuir vers le camp au milieu d'une grêle de balles et de nos hommes affolés, qui, tirant au hasard en arrière, n'étaient pas moins dangereux pour nous que ne l'étaient les Bambaras.

Par bonheur, ceux-ci, satisfaits d'avoir rejeté l'armée assiégeante dans ses quartiers, ne poussèrent point leur succès à fond et se replièrent sur la ville, poursuivis à leur tour par notre cavalerie.

C'était un miracle que nous fussions restés maîtres du terrain; mais, dans cette guerre, les deux partis, tout en déployant un véritable courage, semblaient lutter de fautes et d'incapacité.

Les cinq jours suivants furent marqués chacun par des engagements sans résultats, mais dont l'issue indécise devait finir par fatiguer les défenseurs de la ville plus encore que les assaillants. On crut même savoir par des transfuges que Boubou Cissey, l'héroïque chef de Sansandig, se préparait à profiter de la présence de l'armée alliée pour opérer avec tout son monde l'évacuation de la ville condamnée.

Les choses en étaient là le 17 au soir, lorsque survint un incroyable événement. Je me sentais malade; la nourriture de poule au riz à laquelle j'étais condamné depuis soixante-douze jours, sans variante, m'avait affadi le goût et affaibli l'estomac. Je m'étais jeté tout habillé, comme je le faisais depuis deux ans, sur la peau de bœuf humide, infecte, qui me tenait lieu de lit. Jamais, en outre, les émanations de l'atmosphère n'avaient été plus abominables; les pluies des jours précédents avaient activé la putréfaction des cadavres du champ des suppliciés que l'ardeur dévorante des rayons du soleil avait momifiés jusqu'alors; le fleuve nous envoyait les odeurs des nombreux cadavres qu'il charriait: c'était à n'y pas tenir. Je m'enveloppai la tête pour respirer le moins possible, et je finis par m'endormir dans ce milieu malsain.

J'étais plongé dans un demi-sommeil fiévreux, rendu plus léger encore par l'action excitante de quelques gourous que j'avais mangés. Tout à coup j'eus conscience de rumeurs vagues et de mouvements précipités autour de moi; puis ce cri retentit à mes oreilles: L'armée s'en va! On part pour Ségou!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je me levai vivement et je courus chez Samba N'diaye pour lui demander ce qui se passait; il ne savait rien, sinon qu'Ahmadou venait de faire embarquer immédiatement la poudre et les blessés; qu'on partait, que beaucoup même étaient déjà en route. « Et, presse-toi, » me dit-il en terminant.

Je revins à ma tente à travers un camp presque désert. Je n'avais pas un instant à perdre; mais là, comme dans toute circonstance grave, je fis appel à mon sang-froid, je recueillis mes pensées. On n'entendait plus que le bruit vague d'un grand mouvement d'hommes et de chevaux, opéré en silence. Les bœufs beuglaient en se jetant à l'eau pour traverser le fleuve sous les coups des bergers. Chacun parlait à voix basse, quelques feux brillaient dans des cases où des retardataires ficelaient leurs paquets, où gémissaient les malheureux blessés, tremblant d'être abandonnés.

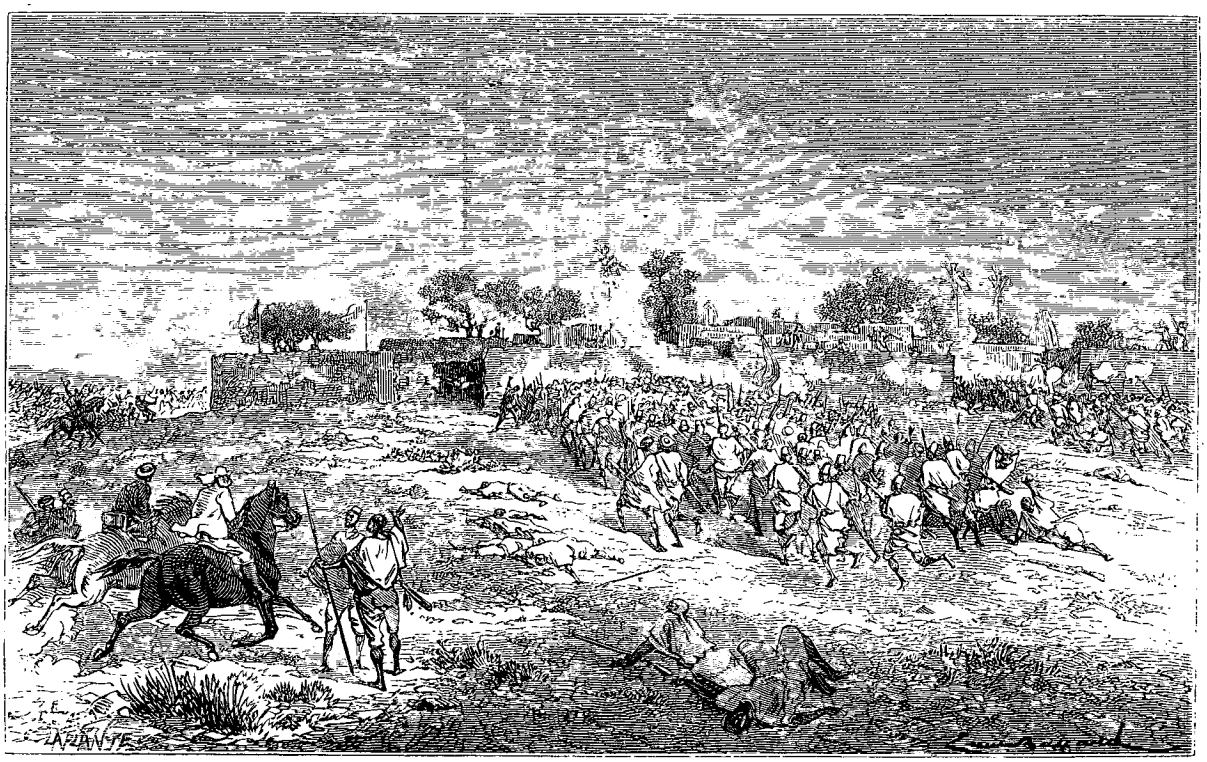
La terreur de tous était à son comble, on échangeait des questions et des réponses, et chacun allait droit son chemin, effaré, avec le sentiment d'un danger.

C'était une véritable panique, inexplicable, et, en ce moment, le plus petit détachement ennemi paraissant à l'improviste, cinquante cavaliers seulement sortant des murs qui abritaient l'agonie de Sansandig, eussent eu bon marché de toute l'armée et de la puissance d'Ahmadou.

Ainsi fut levé le siége de Sansandig.

. . . . . .

Je rentrai à Ségou exténué et malade, gravement atteint de cette fièvre paludéenne dont l'hémorragie nasale est un des plus fâcheux symptômes. Je restai longtemps



Attaque de la pointe des Somonos à Sansandig (voy. p. 102). — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

entre la vie et la mort; les bons soins du docteur Quintin et la joie que me causa le retour successif des courriers que j'avais envoyés à Saint-Louis, finirent par triompher du mal. J'avais enfin des nouvelles d'Europe, de ma famille, de mes amis. Je respirai à l'aise, et des instructions précises du gouverneur, jointes à de nouveaux cadeaux pour Ahmadou, me permirent enfin de triompher de la politique versatile de celui-ci et de lui faire accepter le traité suivant :

Traité passé entre MM. Mage et Quintin, envoyés du gouverneur du Sénégal, agissant en son nom, et S. M. Ahmadou, fils de Cheick El Hadj Omar, roi de Ségou.

ARTICLE PREMIER. — La paix est faite entre tous les pays respectifs où commandent les deux chefs.

ART. 2. — Les hommes du gouverneur du Sénégal pourront circuler librement dans tous les pays où commande Ahmadou, dans tous ceux où il pourra commander plus tard, et y seront protégés, qu'ils viennent pour commerce, mission ou par simple curiosité.

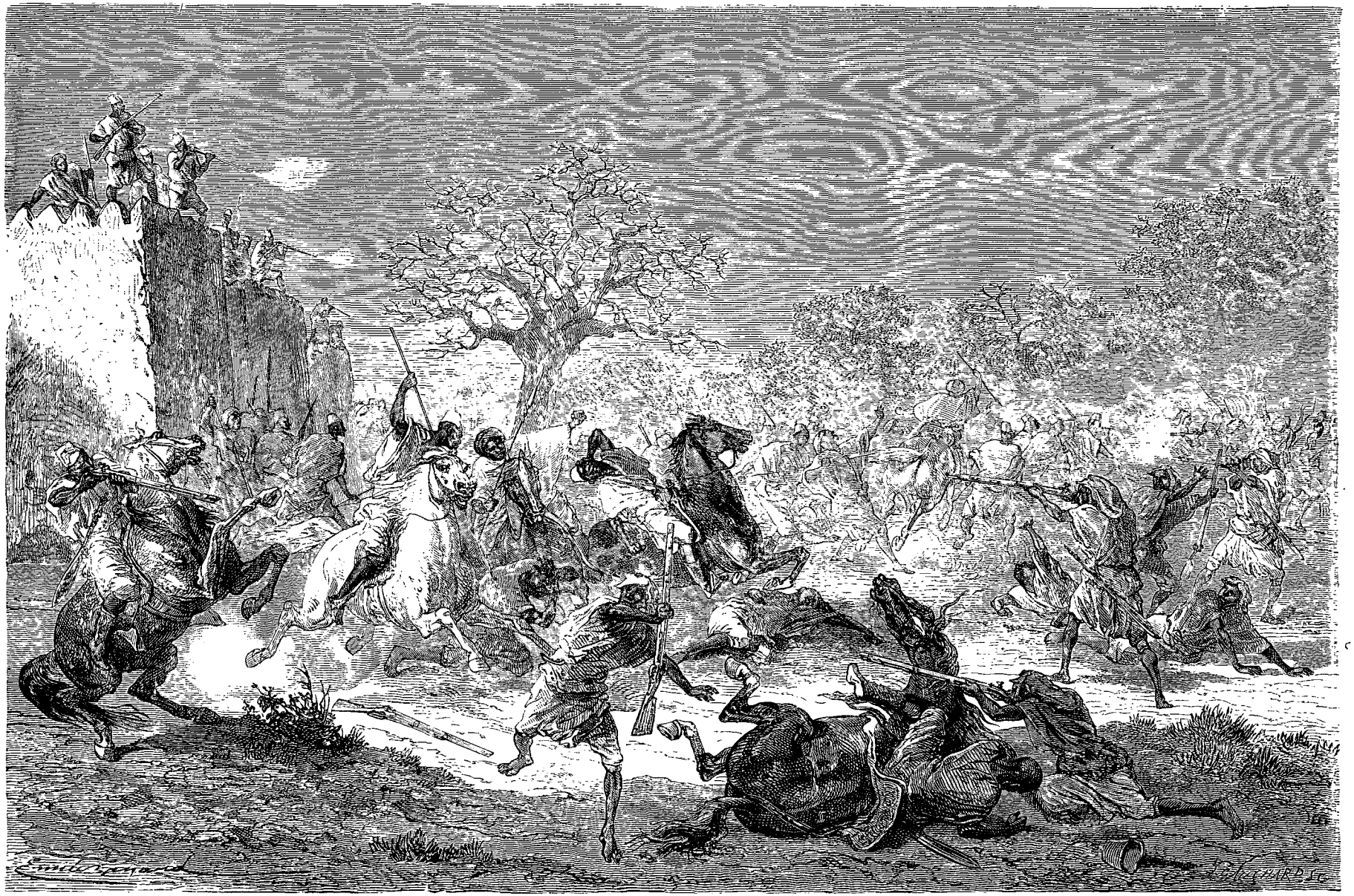
ART. 3. — Une fois qu'ils auront payé le droit de 1/10 auquel sont soumises toutes les caravanes entrant dans les pays d'Ahmadou, les Diulas ou marchands du Sénégal n'auront plus rien à payer à qui que ce soit pendant tout leur séjour.

ART. 4. — Ahmadou promet d'ouvrir toutes les routes du pays qu'il commande vers nos comptoirs.

ART. 5. — Le gouverneur du Sénégal promet que la route du Fouta aux pays d'Ahmadou sera ouverte et que les hommes ou femmes pourront y circuler librement sans qu'aucun chef puisse les arrêter.

ART. 6. — Les hommes envoyés par Ahmadou à Saint-Louis pourront y acheter ce dont ils auront besoin, et re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Razzia et défaite des Massassis à Tomboula. — Dessin de Emile Bayard d'après l'album de M. Mage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cevront dans la route protection contre tous ceux qui voudraient les maltraiter.

Art. 7. — Tous les marchands venant du Sénégal dans un pays où commande Ahmadou, payeront le droit d'entrée dans le chef-lieu qui sera le but de leur voyage, Dinguiray, Koundian, Mourgoula, Kouniakary, Nioro, Diala, Tambacara, Diangounté, Farabougou ou Ségou Sikoro.

Ce traité fut conclu en paroles le 26 février; les articles 5 et 6 avaient été convenus sur la demande expresse d'Ahmadou, qui voulait conserver la faculté de faire venir des Talibés du Fouta et d'y envoyer ses agents recruteurs, et l'article 2, avec la mention aléatoire des pays où il pourrait dominer plus tard, avait été libellé par lui. Le brouillon du texte était fait. Je proposai au roi de le remettre de suite au net, lui en arabe, moi en français. Mais alléguant l'heure avancée, il me dit de rentrer préparer cela chez moi, qu'il allait en faire autant de son côté, et le palabre fut levé.

Le lendemain, j'envoyai prévenir Ahmadou que j'étais prêt; mais Samba N'diaye, mon intermédiaire, fut remis à l'après-midi, et alors, quand il dit que je demandais à partir, de nouveaux délais furent invoqués, de nouveaux motifs d'ajournement me furent opposés; bref, des semaines et des mois s'écoulèrent et j'étais toujours à Ségou.

A cette époque, après avoir espéré, puis douté, je ne croyais déjà plus à l'existence d'El Hadj, et le docteur y croyait encore bien moins.

Depuis longtemps nous avions eu de vrais détails sur les affaires du Macina, par Déthié N'diaye, l'un de nos meilleurs hommes, qui s'était marié à Ségou. Avec la



Femmes du Macina. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

facilité qu'offrent à cet égard les usages musulmans, il avait donné à sa femme un pagne pour se couvrir le corps, un *bourtougueul* pour orner sa tête, puis on avait été devant un marabout qui, moyennant cent cauris, avait consacré cette union qui devait se rompre à notre départ, Ahmadou ne permettant pas l'exportation des femmes. Il lui était né un enfant qui devait grossir un jour les rangs des Talibés, et ce n'était pas le seul de nos laptots qui fût dans cette condition.

Dans la case même de sa femme logeait une autre femme arrivée depuis assez longtemps du Macina d'où elle était venue à Sansandig avec une épouse d'El Hadj. Une pirogue les avait ensuite déposées à Soninkoura. Elles avaient été remises à Oulibo. Quand Ahmadou l'apprit, il fut tellement furieux de ce qu'on n'eût pas retenu pirogue et piroguiers, qu'il fit mettre Oulibo aux fers, dans sa propre maison, pendant huit jours, et il refusa de recevoir la femme de son père. La compagne ou la suivante de celle-ci resta séquestrée encore toute une année; enfin on la laissa sortir en lui recommandant de ne pas parler. Mais peu à peu un mot fut dit, puis un autre, et l'on sut ce qu'elle avait vu. En rapprochant ses rapports d'autres informations, je pus me faire des événements du Macina l'idée suivante :

El Hadj avait expédié une grande armée pour Tombouctou sous les ordres d'Alpha Oumar. Cette armée arrivée devant la ville la trouva déserte de ses défenseurs, s'en empara, y ramassa un grand butin et se mit en route pour revenir; mais elle rencontra sur son chemin tout un pays révolté à la voix de Balobo, et des chefs dissidents du Macina, ainsi qu'à celle de Sidy, fils de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sidy Ahmed Backay de Tombouctou. Au premier combat qu'il livra, Alpha Oumar eut l'avantage. Au deuxième il chassa l'ennemi, mais il perdit du butin et ses canons. Au troisième il abandonnait tout le butin fait à Tombouctou, et, après une lutte désespérée, vivement poursuivi dans sa retraite, il parvint à un jour et demi de marche d'Hamdallahi. Là il fut tué, et de son armée quelques hommes seulement rentrèrent dans cette capitale. C'était un désastre irréparable. El Hadj, trop faible pour tenir la campagne, se décida à s'enfermer dans les murailles qu'il avait fait bâtir et à y attendre l'ennemi. Mais il manqua bientôt de vivres. Assiégé par toutes les forces du Macina, et étroitement bloqué, il eut à subir toutes les souffrances de la famine. Ses Talibés en étaient réduits à manger des chevaux morts et même, dit-on, des cadavres humains. Dès lors deux versions se présentent : l'une dit qu'El Hadj espérait toujours que les Maciniens se fatigueraient et s'en iraient; l'autre qu'il avait expédié des émissaires près des Peulhs de la montagne et attendait des secours. Toujours est-il qu'un beau jour on s'aperçut qu'un grand nombre de Talibés désertaient. Alors tous les vieux chefs, les fidèles zélateurs du prophète vinrent le trouver et lui dirent qu'on ne pouvait plus rester dans cette position, et que s'il les forçait encore à demeurer dans la ville, il répondrait devant Dieu de tous les péchés qu'ils commettaient en mangeant des chevaux et des hommes, et aussi de toutes les morts qu'il occasionnait.

El Hadj comprit que s'il résistait encore, bientôt il n'aurait plus qu'une poignée d'hommes incapables de résistance, qu'il tomberait vivant au milieu de ses ennemis, et il se décida à fuir le soir même. On fit donc tous les préparatifs de la retraite, et, au moyen de la sape, on ménagea dans la muraille une large tranchée qu'on abattit à la nuit pour fuir. Les Maciniens s'étaient aperçu de quelque chose; peut-être un déserteur avait-il trahi ce projet; car, bien que la nuit fût noire, lorsque la muraille tomba, la plaine fut presque aussitôt éclairée par d'immenses feux de paille préparés à l'avance, et on se mit à la poursuite des fuyards.

La femme qui donna ces détails, et qui fut prise le lendemain avec toutes les autres femmes par Balobo et Sidy, supposait qu'El Hadj s'était sauvé, mais comme elle ne citait aucun fait à l'appui de son assertion, il est permis de soupçonner qu'elle avait reçu l'ordre de parler ainsi. L'évacuation d'Hamdallahi remontait au mois d'avril 1864 et nous avait été, au mois de mai de cette même année, présentée comme une sortie triomphale d'El Hadj contre ses ennemis.

Aujourd'hui, il n'y a plus de doute à cet égard. C'est bien en fuyard qu'El Hadj est sorti d'Hamdallahi, après un siége de sept ou huit mois, pendant lequel son armée, décimée déjà par la guerre, a été réduite à bien peu de chose par les horreurs du siége et de la famine. Ce qu'on sait de plus, c'est que Sidy, fils d'Ahmed Backay, et Balobo son allié, entrés ensemble à Hamdallahi, ne se sont pas entendus pour le partage de leur proie et que peu de jours après ils ont abandonné leur conquête.

Quant à l'existence d'El Hadj, nous sommes d'autant plus fondés à n'y plus croire, qu'il est notoire que depuis les événements dont il vient d'être question, ni lui ni ceux de ses fils qui l'avaient suivi dans l'Est, n'ont été cités dans les récits plus ou moins erronés qu'on nous a faits de la guerre du Macina, récits où il y a certainement un fond de vérité qui confirme une fois de plus le vieux proverbe, qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

D'ailleurs cette mort n'avait-elle pas été annoncée par les Bambaras? Souqué, le chef qui fit révolter Fogni et y périt, ne promenait-il pas un mannequin (qui n'était peut-être que le bras momifié d'El Hadj), sous le nom de bras du prophète, et ne réussit-il pas ainsi à soulever presque tout le pays qui était encore soumis à Ahmadou au moment de notre arrivée?

Enfin, peu après le siége de Sansandig, un homme de l'armée d'El Hadj, qui du Macina était venu dans cette ville, rentra à Ségou; il fut d'abord bien accueilli, mais on ne tarda pas à apprendre que cet homme ayant été interrogé par les premières personnes qu'il avait vues avant même d'être entré à Ségou, avait ainsi répondu à leurs questions : Où est El Hadj? — Il est mort. — Où sont ses fils? — Morts. — Où sont Alpha Oumar, Alpha Ousman et tels et tels autres? — Tous morts! — Ahmadou, informé par sa police, avait fait saisir l'indiscret et, sans autre forme de procès, lui avait fait couper la tête.

Notre opinion bien arrêtée est donc que El Hadj a péri dans le courant de 1864 ou de 1865 au plus tard et que, selon toute probabilité, ceux de ses fils qui se trouvaient au Macina sont morts aussi.

Audience de congé. — Adieux d'Ahmadou. — Route de retour. — Arrivée à Médine. — A Saint-Louis. — Conclusion.

Sept longs mois s'étaient encore écoulés depuis la *retraite de Sansandig*, quand, le 2 mai, Ahmadou me manda au palais pour terminer les affaires concernant le traité, que je relus article par article, en les lui expliquant. Il me répondit : « C'est bien cela dont nous sommes convenus; moi aussi j'ai mon écrit qui contient ces mêmes choses; le voici, dans ma lettre au gouverneur. » Et il me traduisit cette lettre du texte arabe en peulh. Les articles y étaient bien contenus, mais dans un ordre différent. Alors le docteur et moi nous signâmes l'acte que je lui présentai, en lui disant de le garder, afin que si quelque blanc venait il pût le lui montrer. Mais Bobo s'y opposa; il parla à Ahmadou à voix basse en langue houssani, et ce dernier me répondit qu'il était inutile qu'il gardât un texte qui n'avait pas de signification pour lui, puisque personne dans son pays ne savait lire l'écriture des blancs. Samba N'diaye soutint ma cause, mais Bobo l'emporta et je n'insistai pas, de crainte de faire encore retarder mon départ. En somme le traité était fait, accepté, consenti par lui, il en avait les conditions écrites en arabe et, qui plus est, gravées dans sa mémoire et dans celle des assistants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(et la mémoire des noirs est excellente, en raison du peu de faits qu'ils y logent).

C'était là tout ce qu'il me fallait. Du reste, Ahmadou fit immédiatement faire un double de sa lettre au gouverneur, en me disant que de cette façon il était sûr que ce papier, conservé dans son *livre* (le Coran), ne serait jamais changé.

Ensuite il me dit : « Eh bien, tout est fini; tu n'as plus qu'à préparer tes bagages pour partir. » J'allais me lever, pensant que j'aurais encore une audience dans laquelle il me remettrait le cadeau que Samba N'diaye m'avait annoncé et qu'un roi nègre qui se respecte se croit obligé de faire à un hôte qui le quitte. Mais au moment où je partais, Ahmadou reprit la parole pour me remercier de la patience avec laquelle j'avais supporté mon long séjour dans le pays, pour me faire des protestations d'amitié, pour me dire qu'il savait bien que je l'aimais aussi et qu'aucun envoyé n'eût pu faire plus que je n'avais fait pour bien arranger les affaires, et une foule d'autres protestations de ce genre.

Je lui répondis que j'avais beaucoup souffert, mais que le jour où je partirais tout serait oublié, que j'étais venu pour une mission sérieuse, que j'avais cherché à faire le bien de son pays en même temps que celui des blancs et que je n'avais plus rien à demander, maintenant que les affaires étaient arrangées et que mon seul vœu était de partir sans plus de retard.

Il me dit alors qu'il avait préparé ce qu'il voulait me donner en signe d'amitié, que c'était peu, trop peu même, mais qu'il savait que les blancs ne regardent pas aux *richesses*, mais à l'intention.



San Farba, griot influent à Ségou. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

Je lui répondis que cela avait peu d'importance, que partir était tout, et que si petit que fût son cadeau, j'étais content de ce qu'il me donnait en signe d'amitié et de satisfaction pour la manière dont je m'étais conduit vis-à-vis de lui; que quant à moi, j'avais déjà beaucoup reçu de lui pendant mon séjour et que j'eusse désiré lui faire un beau cadeau avant de partir, que mes ressources étaient bien minces, mais que néanmoins je ne partirais pas sans lui laisser un souvenir.

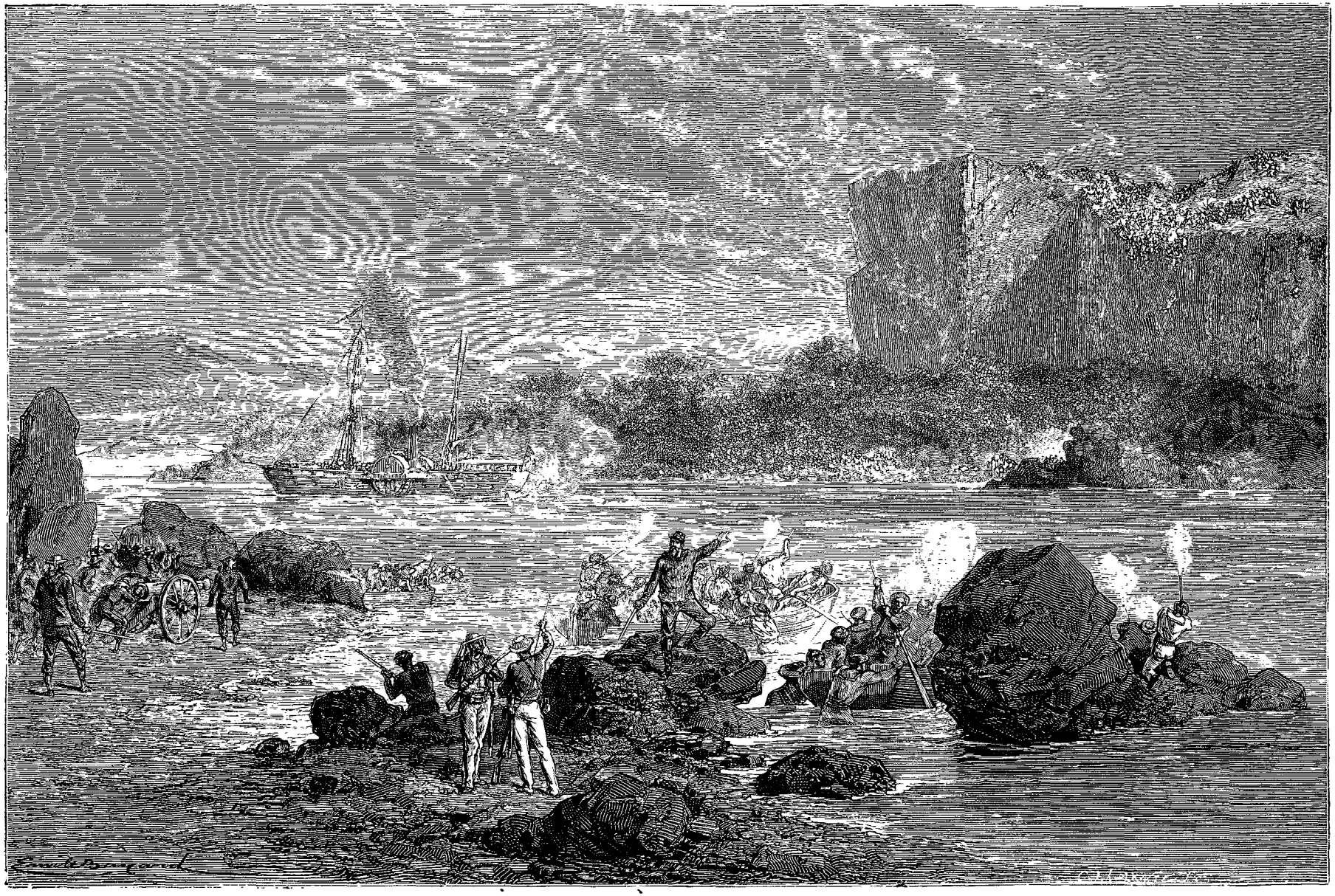
Il sortit alors de dessous ses vêtements deux bracelets d'or, du poids de 200 gros chacun et il les passa à Samba N'diaye en lui disant : « C'est pour le commandant, » et cela avec une telle intonation qu'elle frappa tout le monde, même Quintin. Puis il ajouta : « J'aurais envoyé un cadeau pour le gouverneur, mais dernièrement j'ai appris que Faidherbe (*sic*) qui t'a envoyé était parti de N'dar (Saint-Louis)[1]; et comme je ne connais en aucune manière le nouveau gouverneur, que je ne puis pas même savoir s'il sera bon pour moi, je ne lui enverrai pas de cadeau avant le retour de mon messager, qui va vous accompagner. Alors je saurai ce que je dois faire. »

Insister eût été avoir l'air de demander un cadeau pour le gouverneur; je ne crus pas devoir le faire.

La conversation alors continua, générale et sans but bien arrêté; mais cependant Ahmadou, à un moment, me dit, et je lui fis répéter, que s'il venait encore

1. La santé du général Faidherbe, rudement éprouvée par le climat de la Sénégambie et des labeurs sans trêve, venait de le forcer en effet à demander son rappel. Il commande en ce moment (1868) la subdivision de Bône (province de Constantine).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat et délivrance de Médine (18 juillet 1857). — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de M. Mage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'autres envoyés, jamais il ne les retiendrait. Je lui demandai s'il consentirait à ce que des blancs vinssent avec un canot pour descendre le fleuve. Il allait répondre quand Bobo lui parla à l'oreille, et il me dit : « Quand mes envoyés seront revenus de Saint-Louis, je saurai ce que je dois faire. »

Le 4, j'allai faire mes adieux, qui furent accompagnés, chez tous ceux dont j'avais eu à me louer, de promesses de cadeaux, et comme j'étais près de mon départ, je fus non-seulement bien reçu, mais j'obtins même de quelques habitants des témoignages de grande confiance; c'est ainsi qu'Oulibo m'avoua que Bobo perdait Ahmadou aux yeux de tous les Talibés, et que quant à lui il n'était pas sans crainte pour leur avenir, si Ahmadou continuait à écouter ce favori en tout et pour tout.

Vers trois heures et demie lorsque le jour parut, le 7 mai 1866, j'avais quitté Ségou-Sikoro pour n'y plus rentrer.

Avant le départ j'avais désiré régler le sort des deux emmes esclaves qu'Ahmadou nous avait données pour notre service, peu après notre arrivée. Suivant Ahmadou je pouvais les emmener, les vendre ou les lui rendre, mais lui, ne pouvait consentir à ce que je les laissasse libres, parce que cela n'était pas dans les usages. J'insistai cependant pour leur donner la liberté, mais Ahmadou s'y refusa formellement.

Nous fîmes savoir à ces deux captives la volonté du roi, leur laissant le choix de rester ses esclaves ou de venir avec nous pour être libres au Sénégal, promettant de leur donner une case et de quoi vivre à Bakel ou à Médine.

Elles choisirent de rester esclaves, mais en me disant : « Tu es notre maître, si tu veux nous te suivrons, mais ce que nous aimerions mieux ce serait de rester. » Cette résolution ne m'étonna point. Esclaves de naissance, filles d'esclaves dans un pays d'esclaves, le mot libre ne pouvait éveiller chez elles aucune aspiration. A Ségou elles retrouvaient leur famille, leurs amitiés Que leur importaient Bakel, Médine ou la liberté !

Il ne nous restait plus qu'à les traiter le plus généreusement possible, et nous le fîmes.

A partir du Niger, notre route de retour fut, à peu près, la même que celle que nous avions suivie en venant. A Tomboula laissant le Diangounté sur notre gauche nous remontâmes vers le nord à travers le Bakhounou et nous dûmes croiser plus d'une fois le chemin suivi jadis par Mungo-Park, lorsque s'enfuyant de chez les Maures Oulad-Imbariks, il s'avançait au hasard vers les rives du Djoliba. Le chef de Ouasibougou (le Wasibou du voyageur anglais), vieillard blanchi par quatre-vingts hivers, me dit qu'il se rappelait, comme un souvenir d'enfant, le passage de l'homme blanc, se dirigeant, pauvre, misérable, mais animé d'une indomptable résolution, vers le grand fleuve, d'où il n'était pas revenu.

A Tomboula notre petite caravane se trouva exposée à un de ces désordres si communs dans ces contrées mal gouvernées, et qui rappellent les plus mauvaises époques de l'histoire de notre Europe. Au milieu du profond repos que nous rendaient nécessaire les fatigues des jours précédents, le tabala se fit tout à coup entendre. Une razzia tombait sur les lougans du village, une bande de cavaliers poussaient devant eux les chameaux et les ânes des Maures qui nous accompagnaient, et poursuivaient, dans tous les sens, les captifs et les enfants qui travaillaient dans les champs ; mais bientôt la scène changea. Toute notre escorte sortit avec mes laptots bien armés.

En moins d'une demi-heure, une douzaine de ces assaillants tombaient sous les coups de nos hommes, et mon brave Déthié, bien qu'à pied, en prenait un vivant, qui fut amené ainsi que cinq ou six autres plus ou moins blessés.

On les interrogea, et l'on sut que cette bande de pillards était dirigée par les Massassis de Guéméné.

Après cet interrogatoire, on les livra aux Talibés pour être exécutés. Leurs bourreaux étaient malhabiles, leur supplice fut horrible, et pour ne pas en être trop impressionné; je dus me rappeler ces mots de Raffenel, parlant du Kaarta : « Ce pays ne renaîtra que lorsque le dernier des Massassis aura été exterminé. »

A Nioro où nous amenèrent des marches forcées, je trouvai tout l'état-major des forces musulmanes qui maintiennent le Kaarta dans la dépendance de Ségou. A une étape plus loin, nous rentrâmes dans l'itinéraire de Raffenel en 1846.

A Koniakary on me conseilla de marcher de compagnie avec tout mon monde, afin de ne pas m'exposer à une rencontre et à un pillage des Maures. Mais mon impatience ne me le permettait pas ; à six heures, le 28 mai, je quittai Koniakary et me dirigeai sur Médina, village de Khartoum Sambala, auquel j'avais à donner des nouvelles de sa fille, première femme de Samba N'diaye, à Ségou. Il me reçut avec affabilité et me fit servir un déjeuner de couscous et de lait frais. Je pris ce repas avec d'autant plus de plaisir, que partout sur ma route j'avais vainement demandé du lait de vache; la réponse était partout la même : « Les vaches sont mortes. »

Après une heure d'arrêt je quittai le village, et nous commençâmes une lutte avec nos chevaux ; les éperons ne cessaient de déchirer les flancs de ces pauvres bêtes auxquelles de temps en temps nous réussissions à faire prendre le galop. Vers dix heures et demie nous arrivâmes à Kana-Makounou, où le marigot était presque sec. Il y avait de l'eau dans des mares ; nous fîmes rafraîchir nos montures et reprîmes notre course.

Bientôt j'aperçus des montagnes devant nous, et sur la gauche je reconnus la fameuse montagne de Dinguira. Le docteur, à qui je le disais, ne pouvait croire à cette nouvelle, et Ali Abdoul, le chef de notre escorte, qui n'était jamais venu sur cette route, ne pouvait le renseigner; néanmoins nous pressions d'autant plus nos montures, et tout à coup je m'écriai : « Voilà le poste! » Le docteur parvint à faire prendre le galop à sa jument; mais mes coups d'éperons aussi bien que ceux d'Abdoul furent vains sur nos montures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elles étaient fourbues. Nous arrivâmes au petit trot sur la berge située en face du poste, presqu'au même point où le 18 juillet 1857 le colonel Faidherbe, alors gouverneur du Sénégal, était apparu en libérateur, à l'héroïque garnison de Médine et avait mis en pleine déroute l'armée d'El Hadj[1] (voy. p. 109). Là nous rejoignîmes notre guide qui, parti la veille au soir de Koniakary pour nous devancer, avait dormi trop longtemps en route et arrivait en même temps que nous.

Dire nos impressions au moment où, haletants, nous nous penchions sur l'eau claire du Sénégal pour y boire; dire de quels battements notre cœur était agité dans nos poitrines, est chose impossible; ce pavillon tricolore surmontant les blanches murailles du poste nous assurait que nous étions en France, que désormais nous n'avions plus rien à craindre; que bientôt nous serions dans les bras de nos compatriotes, de nos amis.

Oh! c'est là un de ces moments inexprimables dont on peut mourir aussi facilement que d'une balle ennemie, car il est vrai que la joie tue aussi bien que la douleur: mais il était dit que cette fois encore nous ne mourrions pas. Nos coups de fusil et nos cris donnèrent l'éveil. Le canot d'un traitant, du nommé Clédor, un des héros de la défense de Médine en 1857, se détacha, et quand nous arrivâmes sur la berge française, nous fûmes reçus dans les bras de l'officier commandant, qui ne nous connaissait cependant ni l'un ni l'autre et qui, réveillé en sursaut par la nouvelle de notre arrivée, osait à peine y croire.

Que cette accolade fraternelle me fit de bien!

Il serait superflu de dire quelle fut notre réception. A Médine, à Bakel, partout sur notre route, nous marchâmes d'ovations en ovations jusqu'à Saint-Louis. La nouvelle de notre arrivée nous avait précédés de quelques jours, et sur les murs de la ville nous trouvâmes affiché de tous côtés l'avis suivant :

Saint-Louis, 15 juin 1866.

MM. Mage et Quintin sont arrivés à Médine le 28 mai, de retour de leur voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

Le gouverneur s'empresse d'annoncer cette heureuse nouvelle à la colonie, persuadé qu'elle l'accueillera avec les sentiments qu'inspirent à tout homme de cœur le courage, la persévérance et le dévouement déployés dans les entreprises grandes, périlleuses, et qui intéressent au plus haut degré l'humanité.

Le colonel du génie, gouverneur,

Signé : PINET LAPRADE.

Le même soir la colonie s'associait sous la présidence de son gouverneur pour nous offrir une fête au Cercle. Je ne crains pas de dire qu'on en garde encore le souvenir à Saint-Louis comme je le garde dans mon cœur.

J'avais appris à Médine que depuis dix-huit mois j'étais officier de la Légion d'honneur; quelque plaisir que j'en eusse éprouvé, celui que me causa cette soirée fut plus grand encore.



M. le docteur Quintin. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Une dernière joie m'était réservée. Le courrier du 28 juin m'emportait vers la France, et si le succès de mon entreprise m'a souvent valu des témoignages d'estime et des satisfactions d'amour-propre d'un très-grand prix, aucune de ces émotions ne peut valoir cependant celle de revoir une famille tendrement aimée qui, sans nouvelles de moi pendant deux années, avait vécu de tristesses et d'inquiétudes, désespérant souvent de me revoir et à laquelle mon retour seul pouvait rendre le calme et le bonheur.

Enfin la Société de Géographie avait à juger mes travaux qu'elle avait suivis d'un œil bienveillant : elle a daigné leur donner sa sanction dans sa séance du 12 avril 1867, et m'a décerné *une médaille d'or pour mes découvertes géographiques en Afrique.*

CONCLUSION.

En 1863, lorsque je partais pour le voyage dont je viens d'esquisser le résumé succinct, il y avait plusieurs années que tout commerce régulier était interrompu entre le Kaarta et nos établissements de Médine et de Bakel.

Aujourd'hui ce débouché à notre commerce est ouvert.

1. Voy. *Tour du Monde*, t. III, p. 31 et 32.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Alors on ignorait la position d'El Hadj, de ses fils, leurs forces, leurs ressources, l'histoire même de la conquête du Ségou et du Macina si intéressante pour guider la politique coloniale dans les relations que tôt ou tard elle doit établir avec ces pays riverains du Niger.

Aujourd'hui nous savons qu'El Hadj est mort, que son fils Ahmadou pourra résister longtemps encore à la révolte du pays contre lequel il lutte, mais que s'il maintient encore sa position, ses forces diminuent, que ses Talibés se lassent et que ses recrutements sont de plus en plus difficiles; que par conséquent il n'est pas probable qu'il parvienne jamais à affermir son autorité et à établir un gouvernement régulier dans le vaste territoire que lui a légué son père, entre des populations hostiles par leur origine, ou aliénées par sa politique barbare.



M. Mage. — Dessin de A. de Neuville d'après nature.

Aussi, bien qu'Ahmadou nous ait montré quelque empressement à établir des relations commerciales avec nos comptoirs, bien qu'il ait envoyé un de ses Talibés saluer le gouverneur, je pense qu'on ne saurait en ce moment attendre de ces pays éloignés d'autre commerce que celui de l'or du Bouré, qui remonte jusqu'à nos comptoirs par la voie de Nioro et de Kita, et de temps à autre, l'arrivée d'une caravane venant de Ségou.

Le résultat le plus efficace de mon voyage sera certainement de permettre aux nombreux Diulas qui peuplent le Diafounou, le Guidimakha, le Diombokho, le Kaniarémé et en général tout le Kaarta, de venir s'approvisionner de marchandises dans nos comptoirs, et d'aller, à la faveur de périodes de calme, les échanger à Ségou contre de l'or et des esclaves. Ces derniers, non dépaysés, s'établiront autour de leurs nouveaux maîtres, prospéreront dans ces provinces dépeuplées par la guerre, y augmenteront la production, c'est-à-dire les richesses, et par conséquent le commerce.

Quant à nos résultats géographiques, ils sont tous consignés dans la carte annexée à cette relation, et un seul coup d'œil sur cette carte mise en regard de celles qu'on connaissait seules avant mon voyage, suffira pour les faire apprécier.

Si la France veut intervenir d'une manière efficace dans la politique du Soudan, il n'y a, suivant moi, qu'un moyen sérieux, c'est de remonter le Niger avec des bâtiments, soit qu'on parvienne à leur faire franchir le rapide de Boussa, soit qu'on les construise au-dessus de ce barrage.

Ma conviction est que l'opération est possible.

Une fois rendus dans le haut Niger, avec la force matérielle de chaloupes à vapeur armées de canons, il sera facile de s'y emparer de suite d'une influence considérable et d'amener la pacification générale du pays en dictant des conditions au parti que l'on soutiendra.

Cette expédition ne serait pas très-coûteuse; elle ne demanderait qu'une bonne organisation et deux ou trois cent mille francs d'argent pour faire des cadeaux. Si elle réussissait, on pourrait dire que la civilisation aurait fait un grand pas en Afrique, car, ainsi que l'a écrit le docteur Barth avant moi :

« Je pense que le seul moyen d'implanter la civilisation en Afrique serait l'établissement de centres coloniaux sur les principaux fleuves, afin que de ces points il se produisît un rayonnement salutaire et un courant civilisateur qui ne tarderait pas à les joindre l'un à l'autre. »

Je n'ajouterai qu'un seul mot.

Tous les maux de l'Afrique proviennent de l'islamisme. Ni dans nos colonies actuelles, ni dans celles qu'on fondera plus tard, ni même quand il se présente sous les dehors les plus séduisants, comme cela arrive quelquefois au Sénégal, jamais, dans aucune circonstance on ne doit l'encourager.

Le combattre ouvertement serait peut-être un mal, l'encourager en est un plus grand; — c'est un crime par complicité.

MAGE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le docteur Hayes. — Dessin de A. de Neuville d'après le portrait donné dans l'édition anglaise.

VOYAGE A LA MER LIBRE DU POLE ARCTIQUE,

PAR LE DOCTEUR J. J. HAYES, CHIRURGIEN DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS.

1860-1862. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Avant-propos. — Traversée de Boston au Groënland. — La discipline à bord. — Nos quartiers. — Le premier iceberg. — Le cercle polaire. — Le soleil de minuit. — Le jour sans fin. — Approche de la terre. — Spectacle magique. — A l'ancre dans le port de Pröven. — Kayaks et Oumyacks. — Flore groënlandaise.

L'auteur de cette relation avait accompagné, en qualité de chirurgien, l'expédition qui, de 1853 à 1855, sous la direction du docteur Elisha Kane, explora les parages des détroits de Smith et de Kennedy et arbora le pavillon étoilé de la grande Union, sous une latitude que nul n'avait encore atteinte par la voie de la baie de Baffin, en face d'une vaste étendue de l'océan polaire, libre de glaces[1].

A son retour aux États-Unis, le docteur Hayes, dont la part personnelle dans ce voyage était la découverte de la terre de Grinnell, ne cessa de se préoccuper du projet d'aller reprendre le cours de ses recherches au point où il avait dû les abandonner. Partisan de la théorie scientifique qui, à la place d'un revêtement de glaces éternelles, admet autour du pôle Nord un espace de mer non congelée, et convaincu que cette mer devait être praticable pour tout navire qui parviendrait à traverser le cercle plus ou moins compacte de banquises et de montagnes de glaces qui forme la limite variable de ces eaux libres, il résolut d'ajouter de nouvelles preuves à toutes celles dont les navigateurs du seizième siècle, et plus récemment Scoresby, Wrangel, Parry et le docteur Kane, avaient déjà étayé cette hypothèse.

Soutenu dans son dessein par les conseils, les encouragements et les souscriptions des sociétés scientifiques et des savants les plus éminents de l'Amérique et du vieux monde, le docteur Hayes se trouvait, au printemps de 1860, dans le port de Boston, sur le schooner *les États-Unis*, gréé, équipé, aménagé et approvisionné avec tout le soin, toute la sollicitude que réclame la navigation des mers arctiques, et muni de tous les instruments d'observation que peut exiger, sous ces hautes latitudes, l'étude de la physique du globe. Onze marins d'élite formaient l'équipage de ce petit navire, qui portait encore, outre le commandant, un secrétaire, un aide-astronome, et le docteur Auguste Sonntag, jeune savant.

1. Voy. *Tour du Monde*, t. I, p. 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déjà familiarisé avec les épreuves des expéditions polaires; car, ainsi que le docteur, il avait compté au premier rang parmi les compagnons de Kane.

Le 16 juillet, le petit schooner leva l'ancre et sortit de la baie de Boston, salué par les applaudissements et les souhaits d'adieu d'une foule émue. Peu d'heures après il s'enfonçait dans les brumes de Terre-Neuve.... Mais laissons la parole à son digne chef.

Peu d'incidents dignes d'attention marquèrent notre traversée d'Amérique en Groënland.

Je m'occupai d'abord de l'équipage : officiers et matelots réunis, je leur représentai qu'étant appelés à former seuls notre petit univers, pendant bien des mois peut-être, nos intérêts, notre ambition, notre vie même, tout nous faisait une loi de reconnaître les obligations qui nous liaient les uns aux autres; que, si nous les avions toujours sous les yeux, nous ne trouverions pas difficile de subordonner les considérations de l'égoïsme aux nécessités du bien-être et du salut de tous. La réponse fut telle que je la pouvais attendre et je me suis souvent félicité d'avoir, dès le début, établi nos relations mutuelles d'une manière si satisfaisante. Du commencement à la fin de notre voyage, je n'ai pas eu à constater la moindre infraction ni à mes ordres, ni à la discipline reconnue et acceptée de tous.

Ce point important réglé, vint le tour de la goëlette; ici les difficultés étaient infiniment plus compliquées : impossible de rendre notre habitation un peu confortable, impossible de mettre un ordre quelconque dans le chaos de son chargement. Nous étions déjà secoués par les flots de l'Océan que notre pont offrait encore le spectacle du plus désespérant pêle-mêle : barils, caisses, planches, canots, colis de toutes sortes étaient cloués ou amarrés aux mâts et aux œuvres mortes; tout était encombré et il ne restait de l'avant à l'arrière qu'un anguleux sentier tracé dans l'entassement. Pour lieu de promenade, nous n'avions que la dunette, étroit espace de douze pieds de long sur dix de large, et où il nous avait fallu laisser maint objet dont la vraie place eût été à fond de cale; au-dessous des écoutilles, tout était bondé : pas un coin, pas un recoin, pas un trou qui ne fût rempli, et le désordre du pont devait nécessairement durer jusqu'à ce qu'une lame complaisante vînt balayer tout ce bric-à-brac; je dis, complaisante, car nous n'aurions pu nous décider à rien jeter à la mer, et cependant nous étions tellement chargés que le pont, par le travers des passavants, ne s'élevait que d'un pied et demi au-dessus de l'eau, et qu'en se courbant sur le bastingage on pouvait toucher la mer. La cuisine occupait toute la place entre le panneau de l'avant et le grand mât, et l'eau embarquant par-dessus les murailles, inondait les passavants; le feu de la cuisine et celui du cuisinier s'éteignaient souvent à la fois : je laisse à penser si la régularité de nos repas en était compromise.

Ma cabine se trouvait dans la partie arrière du roof; elle s'élevait de deux pieds au-dessus du pont, et mesurait six pieds de long et dix de large. Deux œils de bœuf pendant le jour, la nuit, une lampe grinçant dans ses supports, éclairaient mon réduit d'une faible lueur. Le charpentier confectionna une couche étroite à mon usage et lorsque je l'eus recouverte d'un magnifique tapis brodé, et entourée de brillants rideaux rouges, je fus ébloui du luxe qui allait être mon partage.

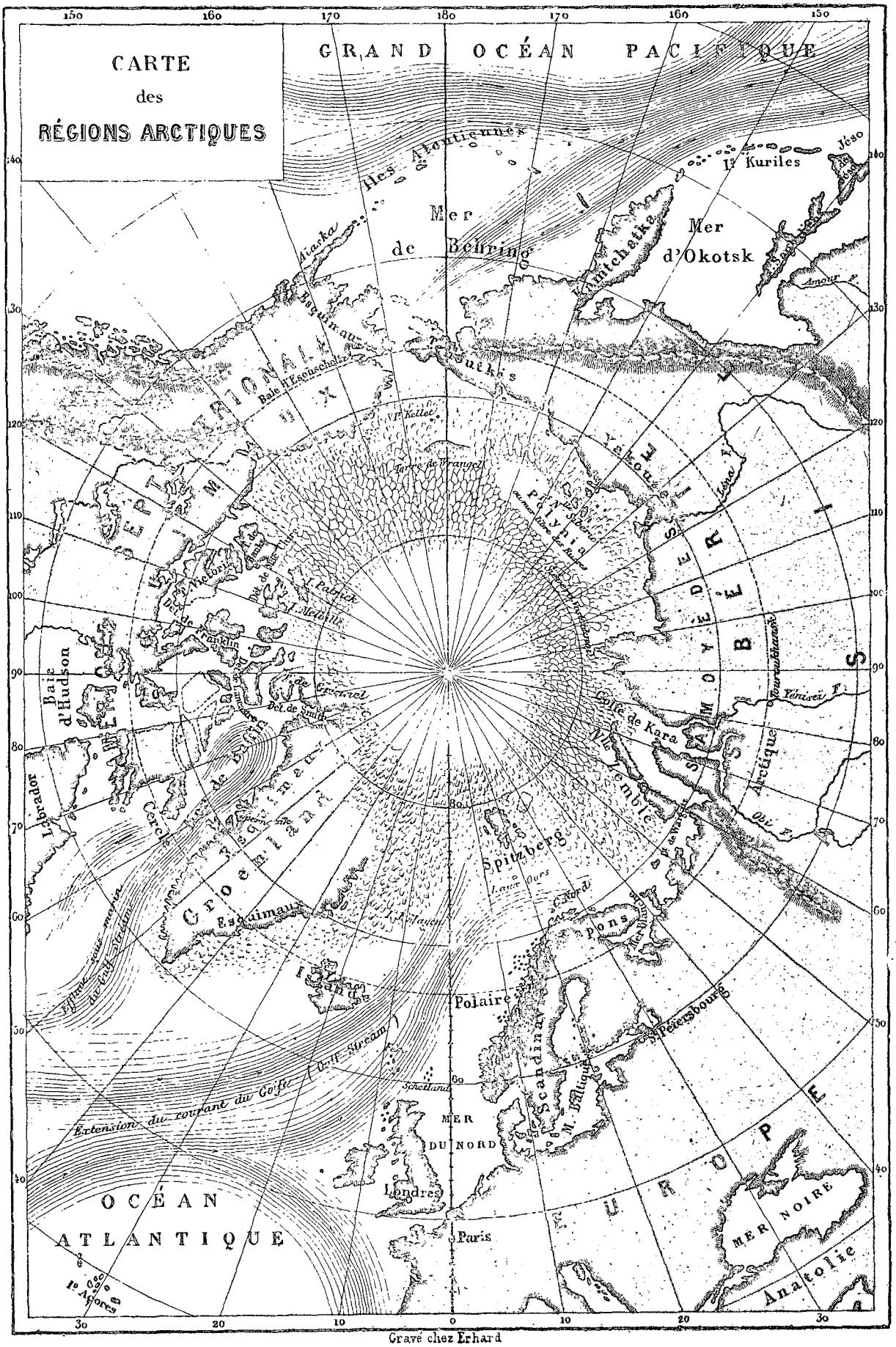
Devant ma cabine, un espace assez restreint était occupé par l'échelle du dôme, l'office du maître d'hôtel, le tuyau de poële, un baril de farine et la chambre de M. Sonntag. En descendant deux marches, on se trouvait dans le carré des officiers, petite pièce de douze pieds de côté et de six pieds de hauteur, lambrissée de chêne et contenant huit cadres (lits), dont, par bonheur, quelques-uns n'avaient pas de maîtres. On le voit, notre installation ne pouvait guère prétendre au titre de confortable; celle des matelots n'était pas meilleure : ils se trouvaient logés sous le gaillard d'avant, tout contre les murailles du navire.

Notre route passait entre l'île de Sable et les caps orientaux de Terre-Neuve. Ceux qui ont navigué dans les parages de la Nouvelle-Écosse, se rappellent leurs brouillards lourdement suspendus sur la mer, pendant la chaude saison surtout; nous en eûmes plus que notre bonne part; dès le second jour de la traversée, nous avions appris à les connaître. Pendant une semaine nous fûmes enveloppés d'une atmosphère si dense que le soleil et l'horizon avaient complétement disparu pour nous. Nous ne pûmes faire une seule observation, et pendant cette période il nous fallut recourir sans cesse à la sonde et à nos calculs; mais des courants variables rendaient fort douteuse cette méthode d'appréciation.

Cependant les latitudes fuyaient sous notre rapide sillage, et peu de jours après nous labourions les eaux qui baignent les côtes rocheuses du Groënland. Le 30 juillet, à huit heures du soir, j'eus la joie de repasser le Cercle polaire arctique; nous pavoisâmes le goëlette tandis qu'une salve de canon témoignait du plaisir que nous éprouvions à entrer enfin dans notre champ de travail.

Vingt jours à peine s'étaient écoulés depuis notre départ de Boston, et, en moyenne, nous avions fait cent quatre-vingt kilomètres par jour : la côte du Groënland, cachée par un nuage, était à dix lieues environ sur notre droite, le cap Walsingham par le travers de notre gauche, et si l'état de l'atmosphère l'eût permis nous aurions aperçu de la hanche de babord le haut sommet du Suckertoppen. La terre était encore voilée à nos regards, mais nous avions croisé le premier iceberg, nous avions vu le soleil de minuit, nous entrions dans la période des jours sans fin. Le soleil inondait encore ma cabine que la douzième heure sonnait à la modeste pendule qui faisait entendre son tic tac audessus de ma tête. Ayant pendant plusieurs années vécu de cette étrange vie, elle n'avait plus d'inconnu pour moi, mais les officiers ne pouvaient dormir et erraient çà et là, comme dans l'attente du crépuscule ami qui leur portait le sommeil

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

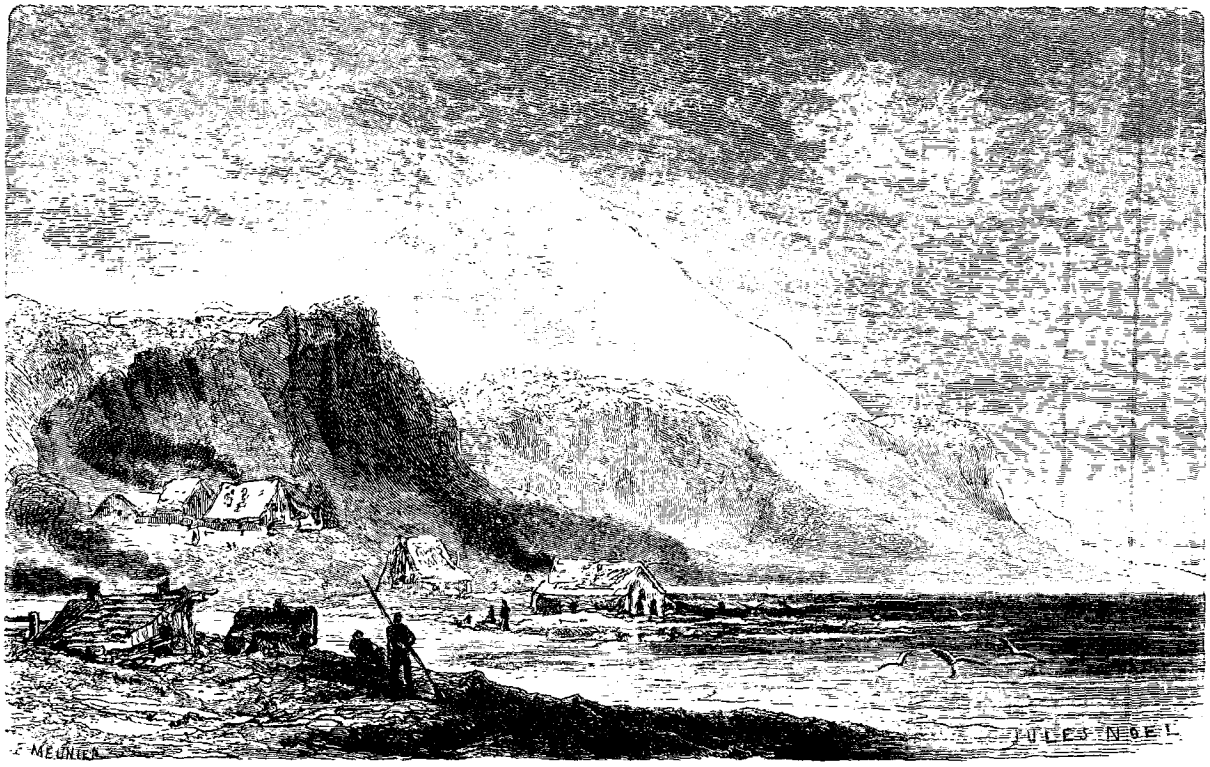


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avions rencontré notre premier iceberg la veille de notre arrivée au cercle polaire. En entendant la mer briser avec fureur contre la masse encore enveloppée de brume, la vigie fut sur le point de crier : « Terre ! » mais bientôt le formidable colosse émergea du brouillard ; il venait droit sur nous, terrible et menaçant ; nous nous hâtâmes de lui laisser le champ libre. C'était une pyramide irrégulière d'environ trois cents pieds de largeur et cent cinquante de hauteur ; le sommet en était encore à demi caché dans la nuée, mais l'instant d'après, celle-ci, brusquement déchirée, nous laissa voir un pic étincelant autour duquel de légères vapeurs enroulaient leurs volutes capricieuses. Il y avait quelque chose de singulièrement étrange dans la superbe indifférence du géant. En vain les ondes lui prodiguaient leurs plus folles caresses : froid et sourd il passait, les abandonnant à leur plainte éternelle.

Ma première intention avait été de m'arrêter à Egedesminde ou à quelque autre des stations danoises les plus méridionales, pour y acheter des fourrures avant de pousser vers le nord où nous devions trouver des chiens de trait, mais le vent était bon, et nous en profitâmes, comptant du reste nous procurer ce dont nous avions besoin à Pröven et à Upernavik.

Le 31, nous arrivions près de l'extrémité sud de l'île Disco. Une soudaine déchirure de brouillard nous fit entrevoir de hautes montagnes aux sommets blancs de neige ; l'instant d'après la vision avait disparu, mais nous savions maintenant que la terre était proche, et nous constatâmes avec orgueil qu'en dépit de la brume



Vue d'Upernavik (Groënland). — Dessin de Jules Noël d'après le docteur Kane (*Arctic Explorations*).

nous avions parfaitement calculé notre position. De ce moment l'intérêt de notre voyage doubla.

Le lendemain, nous passions à la hauteur du bras nord du Fiord de Disco, par 70 degrés de latitude ; nous glissions sur la mer, poussés par un vent léger, et les Fiords de Waigat et d'Oomenak furent bientôt derrière nous.

Pour la plupart de nos camarades, le Groënland était encore une sorte de mythe ; depuis quelques jours nous en suivions les côtes, mais sauf l'apparition de Disco, les nuages et la brume l'avaient constamment dérobé à nos regards. Maintenant il secouait son manteau de nuées et se dressait devant nous dans son austère magnificence avec ses larges vallées, ses profondes ravines, ses nobles montagnes, ses rochers déchirés et sombres, et sa terrible désolation.

A mesure que le brouillard s'élevait et roulait lentement ses grisâtres traînées sur la surface des eaux bleues, icebergs après icebergs nous apparaissaient comme le palais d'un conte de fées. Oubliant que vers cette région d'austères réalités nous venions, de notre libre volonté, à la recherche de choses sérieuses, il nous semblait que nous étions attirés par une main invisible dans la terre des enchantements.

Non, je ne pourrais dire avec quel enthousiasme nous regardions ce glorieux changement de décor !

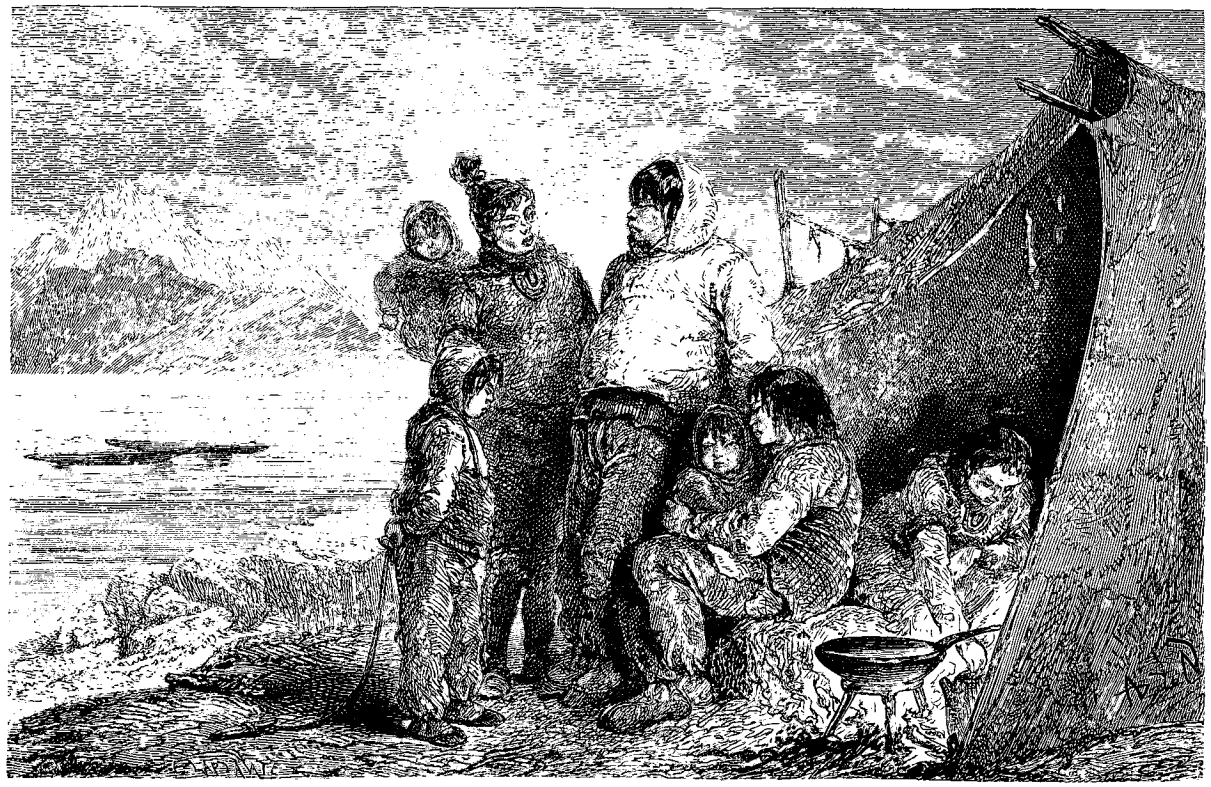
Nous sommes au 2 août ; il est minuit ; la mer est unie comme une glace, pas un pli, pas une ride, pas un souffle de vent ; le soleil chemine avec bonheur sur l'horizon du nord, de légères nuées flottent suspendues dans l'air, les icebergs se dressent autour de nous, les noires arêtes des côtes se profilent vivement sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciel, et les nuages, et la mer, et les glaces, et les montagnes sont baignés dans une splendide atmosphère de cramoisi, de pourpre et d'or.

A mon précédent voyage, je n'avais contemplé rien de si beau. L'air rappelait, par sa mollesse, une de nos belles nuits d'été, et cependant nous étions entourés de montagnes nues et de ces icebergs que, dans notre terre aux vertes collines et aux forêts frémissantes, on associe à des idées de froide désolation. Le ciel était brillant et doux comme le poétique firmament d'Italie; les blocs de glace eux-mêmes avaient perdu leur morne aspect, et tout embrasés des feux du soleil ressemblaient à des masses de métal incandescent ou de flamme solide; près de nous, et pareil à un bloc de marbre de Paros incrusté de gigantesques opales et de perles d'Orient, se dressait un immense iceberg; à l'horizon et si loin que la moitié de sa hauteur disparaissait sous la rouge ligne des flots, un autre nous rappelait par sa forme étrange le vieux Colisée de Rome. — Le soleil poursuivant sa course passa derrière lui et l'illumina soudain d'un jet de flammes éblouissantes.

L'ombre des montagnes de glace colorait d'un vert admirable l'eau sur laquelle elle reposait; mais plus belles encore étaient les teintes délicates des vagues légères glissant sur les pentes de ces îles de cristal. Partout où l'iceberg surplombait, les tons devenaient plus chauds; sous une cavité profonde, la mer prenait la couleur opaque du malachite alternant avec les transparences de l'émeraude, pendant qu'à travers la glace



Esquimaux groënlandais dans leur campement d'été. — Dessin de A. de Neuville d'après le capitaine Graah.

elle-même courait diagonalement une large bande d'un bleu de cobalt.

La splendeur de cette scène était encore augmentée par les milliers de cascatelles qui, de toutes ces masses flottantes, ruisselaient dans la mer, descendant des flaques de neige fondue et de glaces en dissolution qui reposent dans les mornes et vastes replis de la masse flottante. Parfois un large bloc désagrégé, se détachant tout à coup des flancs d'un iceberg, s'abîmait dans les profondeurs avec un fracas épouvantable, pendant que la vague roulait sourdement à travers les arceaux brisés.

Nous fûmes accueillis dans le port de Pröven par la plus singulière flottille et les plus étranges bateliers qui aient jamais escorté un navire. C'étaient les Groënlandais et leurs fameux kayaks.

Le kayak est certainement la plus frêle des embarcations qui aient jamais porté le poids d'un homme. Construite en bois très-léger, la carcasse du bateau a neuf pouces de profondeur, dix-huit pieds de longueur et autant de pouces de large, vers le milieu seulement; elle se termine à chaque bout par une pointe aiguë et recourbée par le haut. On recouvre le tout de peaux de phoques rendues imperméables, et si admirablement cousues par les femmes au moyen de fil de nerfs de veaux marins, que pas une goutte d'eau ne passerait à travers les coutures; le dessus du canot est garni comme le fond; seulement, pour donner passage au corps du chasseur, on a laissé une ouverture parfaitement ronde et entourée d'une bordure de bois sur laquelle le Groënlandais lace le bas de sa blouse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

également imperméable; il est ainsi solidement fixé à son kayak où l'eau ne saurait pénétrer; une seule rame de six pieds de long, aplatie à chaque bout, qu'il tient par le milieu et plonge alternativement à droite et à gauche, lui sert à diriger cette embarcation aussi légère qu'une plume et gracieuse comme un caneton nageant; elle n'a pas plus de lest que de quille et rase la surface de l'eau; la partie supérieure en est nécessairement la plus lourde, aussi faut-il une longue habitude pour conduire un kayak avec succès, et jamais danseur de corde n'eût besoin de plus de sang-froid que le pêcheur esquimau. Sur ce frêle esquif, il se lance sans hésiter dans la tempête et se glisse à travers les écueils blancs d'écume; cette lutte sauvage est sa vie, et, en dépit de la mer furieuse, il poursuit sa route sur les grandes eaux.

C'est ainsi que cet homme-poisson parcourt d'énormes distances le long des côtes de fer et de glace et des fiords sinueux de son âpre patrie, à la poursuite des veaux marins, des morses et des narvals; c'est ainsi qu'il fait le service de la poste entre les établissements danois.

Pour les besoins de leur ménage et le transport de leurs effets, du campement d'été à la station d'hiver, ces Grœnlandais ont bien une autre embarcation, l'*oumyak*, large machine quadrangulaire, rappelant par sa forme et son peu de profondeur les bacs grossiers de nos petites rivières, mais n'ayant, du reste, que ces points de ressemblance avec ces inventions primitives de l'art nautique. Il est construit des mêmes matériaux que le kayak, c'est-à-dire d'une membrure de bois, revêtue de peaux de phoques, si bien cousues et tannées qu'elles sont imperméables, et si solides que, malgré leur transparence parcheminée qui laisse entrevoir sous elles la couleur et la profondeur des ondes, elles supportent le poids de huit, dix et jusqu'à douze nautoniers. Ceux-ci, du reste, sont toujours choisis parmi le beau sexe; car jamais un Esquimau ne monte à bord d'un oumiak, même quand sa famille y voyage; il l'accompagne au besoin, scellé dans son kayak, lui sert de guide et de pilote; mais il laisse philosophiquement sa femme, ses filles et ses sœurs pagayer à tour de bras et diriger l'embarcation vers le point convenu entre eux. Rappelons que c'est dans un oumyak et avec un équipage féminin, que de 1828 à 1830, le capitaine Graah, de la marine royale de Danemark, après avoir franchi les étroits canaux qui découpent l'extrémité méridionale du Grœnland, put visiter et relever géographiquement une centaine de lieues de cette côte orientale qui fait face à l'Islande, et dont une banquise, permanente, depuis quatre siècles, interdit les abords aux navigateurs venant du large.

Je les suivais des yeux pendant qu'ils se massaient autour du navire et nous assourdissaient de leurs indiscrètes demandes; la civilisation leur a appris à tenir en haute estime le rhum, le café, le tabac; mais, en gens avisés, nous en donnâmes seulement à ceux qui nous offraient quelque chose en échange : un vieil Esquimau, dans le cours de sa longue vie, avait réussi à pêcher quelques mots d'anglais, et nous tendait un beau saumon en criant à tue-tête : « *Livre rhum ! bouteille sucre !* »

Pour moins que cela, pour un verre d'alcool ou une pincée de tabac, vous obtiendrez d'un de ces amphibies (pourvu que la mer soit belle et que quelque congénère soit à portée de lui venir en aide au besoin) de faire avec son kayak le saut périlleux, c'est-à-dire de se renverser sous l'eau, la tête en bas, et d'opérer un tour complet sur l'axe de sa navette de tisserand.

Cet exercice, qu'on peut appeler la haute école du kayak, exige autant d'adresse que de sang-froid, car la plus légère erreur de mouvement serait un danger pour l'homme, la perte de sa pagaie serait sa mort. Il ne revient à la surface que soufflant et rejetant l'eau par les narines, comme un marsouin, mais toujours prêt à recommencer, en vue d'une nouvelle récompense.

Nous n'aurions voulu rester qu'un seul jour à Prö ven. Nos désirs furent contrariés par des circonstances auxquelles je fus forcé de me soumettre avec toute la bonne grâce possible : il me fallait des chiens de trait : la réussite de nos plans était à ce prix, et je ne tardai pas à apprendre que l'année précédente une sorte de peste avait sévi sur les attelages, et ne laissait que la moitié du nombre de chiens indispensable au besoin des gens du pays; aussi, toutes nos offres d'argent ou de provisions furent d'abord nettement refusées et n'aboutirent à la fin qu'à de très-maigres résultats.

De longs détails sur le passé et le présent de Prövеn offriraient peu d'intérêt au lecteur.

Cette « colonie, » comme l'appellent les Danois, date presque des jours du vénérable Hans Egede, l'apôtre du Grœnland; elle fut nommée Pröven (l'Essai), et cet *Essai*, comme ce fut heureusement le cas pour mainte station groënlandaise, a très-bien réussi. Les habitants vivent presque tous de la chasse aux veaux marins et peu d'établissements du Groënland septentrional sont dans un état aussi prospère; en quelques années, ils amassent assez de peaux et d'huile de phoque pour charger un brick de trois cents tonneaux : il est facile, d'ailleurs, aux regards les moins attentifs de constater le commerce du lieu; sur la grève, parmi les rochers, autour des huttes sont amoncelés d'horribles débris à tous les degrés de décomposition, et ces ignobles voieries où l'odorat n'est pas moins choqué que la vue, rendirent assez désagréable notre séjour dans cette station.

Mais derrière la ville, l'aspect était tout différent. Entre les roches abruptes s'ouvre la plus délicieuse des vallées arctiques. Profitant du court été de ces froides régions, elle s'était couverte d'un épais tapis de mousses et de graminées parmi lesquelles abondaient le Poa arctica, la Glyceria arctica, l'Alopecurus alpinus; de petits ruisseaux de neige fondue gazouillaient entre les pierres ou se précipitaient follement en bas des rochers; des myriades de petits pavots aux pétales d'or frissonnaient au-dessus du gazon; ils avaient pour fidèles camarades une dent de lion, très-proche parente de celle qui émaille nos prairies; la renoncule des neiges dont je retrou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vais avec plaisir la jolie et souriante fleur; la Potentille qui m'était moins familière, la Pédiculaire pourprée brillaient çà et là sur le tapis d'émeraude. Je recueillis sept espèces différentes de saxifrages rouges, blancs et jaunes. Le bouleau nain et la belle Andromède, qui au Groënland tient la place de nos bruyères, croissaient entrelacés, dans une rétraite abritée du nord par les roches, et je ne pus m'empêcher de sourire en couvrant de mon bonnet une forêt entière de petits saules qui poussaient dans le terrain spongieux.

Les géologues prétendent qu'à l'époque miocène, ils se seraient promenés en ce même lieu au milieu de hautes fougères et à l'ombre de *Sequoias giganteas*.

Upernavik. — Hospitalité des habitants. — Mort et funérailles de Gibson Caruthers. — Une collation à bord. — Adieu.

Le 12 au matin, nous étions en mer, et le soir nous arrivions à Upernavik. L'accès du port est rendu plus difficile par un récif qui se trouve en dehors de l'ancrage, mais nous fûmes assez heureux pour entrer sans accident, grâce au pilote que nous avions amené de Pröven. Cet individu, parfait original dans son genre, était un païen converti, et savourait avec orgueil la joie d'être baptisé et de porter le nom d'Adam. Vêtu de peaux de phoques usées, notre Palinure n'aurait guère pu poser pour le portrait d'un « marin modèle, » mais nul pilote au monde n'était plus naïvement convaincu de sa propre importance. Son extérieur toutefois n'appuyait guère ses prétentions, et l'officier de manœuvres, peu confiant de son naturel, le questionna si longuement, qu'Adam finit par s'impatienter, et concentrant sa vanité et sa science dans une courte phrase qui signifiait: « je suis le maître de la situation, » il ajouta en mauvais anglais: « assez d'eau dans le port,... pas de rochers du tout », et se retira d'un air de dignité offensée. Il n'en dirigea pas moins bien notre goëlette.

Nous jetâmes l'ancre près du brick danois *le Thialfe*. C'était le premier navire que nous eussions vu depuis les pêcheurs de Terre-Neuve; il chargeait des huiles et des peaux pour Copenhague, et M. Bordolf, son commandant, nous apprit qu'il allait mettre à la voile sous peu de jours; circonstance qui nous permettait d'écrire à tous ceux qui là-bas, attendaient anxieusement de nos nouvelles.

Les habitants de la colonie étaient déjà très-excités par l'arrivée du brick danois; un second navire devenait un événement des plus remarquables. La colline tapissée de mousse, qui, de la ville descend à la mer, était couverte de groupes bigarrés et pittoresques. Hommes, femmes, enfants, tous étaient accourus pour nous voir débarquer.

Le résident de la colonie, M. Hansen, me reçut à la bonne vieille façon scandinave, et me conduisant à la maison du gouvernement, me présenta à son prédécesseur, le docteur Rudolf, digne représentant de l'armée danoise, qui se disposait à repartir par *le Thialfe*. Bientôt assis devant une chope de bière, et armés d'une pipe hollandaise, nous discutâmes la possibilité d'acheter des chiens, et l'état des glaces vers le nord.

L'aspect général d'Upernavik diffère fort peu de celui de Pröven. Quelques huttes et quelques Esquimaux de plus ne suffiraient pas à lui donner le premier rang, si la station n'avait l'insigne honneur de posséder le résident danois du district, une mignonne église et un joli presbytère. Une figure féminine entrevue derrière les blancs rideaux de bizarres petites fenêtres, me fit penser que j'approchais de l'habitation du pasteur: je frappai à la porte, et je fus introduit dans un charmant parloir, dont l'exquise propreté annonçait la présence d'une femme, par la plus étrange servante qui ait jamais répondu à l'appel d'une sonnette; c'était une grosse Esquimaude au teint cuivré, à la chevelure noire nouée en touffe au sommet de la tête; elle portait une blouse qui lui couvrait la taille, des pantalons de peau de phoque et des bottes montantes teintes en écarlate et brodées d'une manière qui aurait surpris les blondes filles de la Saxe. La chamdre était parfumée de l'odeur des roses, du réséda et de l'héliotrope qui fleurissaient au soleil près des rideaux de mousseline neigeuse; un canari gazouillait sur un perchoir, un chat ronronnait sur le tapis du foyer, et un homme à l'air distingué me tendait sa main blanche et douce pour me donner la bienvenue. C'était M. Anton, le missionnaire. Mme Anton et sa sœur vinrent nous rejoindre, et nous fûmes bientôt assis autour de la table de famille. Bordeaux et café de premier choix, cuisine danoise, hospitalité scandinave, m'auraient vite fait oublier les misères inséparables de vingt-cinq jours à bord de notre goëlette encombrée, si ma visite à M. Anton, n'eût été motivée par une bien triste mission: un membre presque indispensable de notre périlleuse entreprise, M. Gibson Caruthers, notre charpentier, était mort pendant la nuit et je venais prier le pasteur de vouloir bien présider à ses funérailles qui devaient avoir lieu le jour suivant.

Isolés comme nous l'étions du reste du monde, cette cérémonie était doublement navrante: homme de tête et de cœur, le défunt s'était fait aimer de nous tous, et sa mort soudaine nous avait atterrés; la veille, il se couchait en parfaite santé, et au matin, on le trouvait déjà refroidi dans son cadre. Pour notre expédition cette perte était des plus sérieuses. Avec M. Sonntag, c'était le seul de l'équipage qui connût les mers arctiques, et j'avais beaucoup compté sur son intelligente expérience. Sous les ordres du commandant de Haven, il avait accompagné en 1850-51 la première expédition Grinnell et en avait rapporté la réputation d'un hardi et courageux marin.

Il me serait impossible de rendre la tristesse et la désolation du cimetière d'Upernavik; il est situé sur la colline au-dessus de la ville, et comme on n'y trouverait pas la moindre parcelle de terre, il consiste tout simplement en un escalier aux assises rocheuses sur lesquelles on place les grossiers cercueils recouverts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ensuite des pierres brutes : morne lieu de sommeil pour ceux qui dorment là dans l'éternel hiver! Sur une de ces marches funèbres, et dominant la mer qu'il avait tant aimée, notre pauvre ami repose au bruit des vagues qui lui chantent leur *requiem* sans fin.

Il nous fallut consacrer quatre jours entiers à l'achat des attelages et de notre garde-robe arctique : peaux de rennes, de phoques et de chiens. A Pröven déjà nous nous en étions procuré un certain nombre que nous avions remises aux femmes indigènes pour les confectionner à la dernière mode de leur race. Les bottes, en particulier, réclament beaucoup de soin et d'attention; elles sont en cuir de phoque, cousu de fil de nerfs, et on sait les accommoder d'une façon merveilleuse à la forme du pied. Une botte bien faite est absolument imperméable, et celles que portent les belles du pays sont aussi élégantes qu'utiles. Les peaux, alternativement exposées au soleil et à la gelée, deviennent d'une parfaite blancheur, et peuvent recevoir toutes les nuances suggérées par la fantaisie de l'ouvrière ou que le résident se trouve posséder dans ses magasins. Comme leurs sœurs de toutes les latitudes, les Groënlandaises aiment à plaire; elles ne dédaignent pas d'exciter l'admiration, et les couleurs gaies et voyantes leur sont particulièrement agréables. Aussi, et bien que le caprice individuel se donne libre carrière, la vogue est surtout aux bottes écarlates ou aux bottes blanches brodées de rouge. Il serait difficile d'imaginer un plus comique spectacle que celui de toutes les jambes jaunes, violettes, bleues, cramoisies et blanches, qui couvraient la grève au moment de notre entrée dans le port.

Sur environ deux cents âmes, Upernavik compte une



Oumyak groënlandais, barque pagayée par des femmes. — Dessin de Jules Noël d'après le capitaine Graah.

vingtaine de Danois et un plus grand nombre de « sang-mêlés. » Je trouvai à recruter dans cette population, grâce à M. Hansen, trois chasseurs et un interprète, sans compter deux marins danois; nous étions ainsi vingt à bord. Voici les noms de ces nouvelles recrues :

Pierre Jansen, interprète et surintendant des chiens.

Charles-Émile Olsurg, matelot.

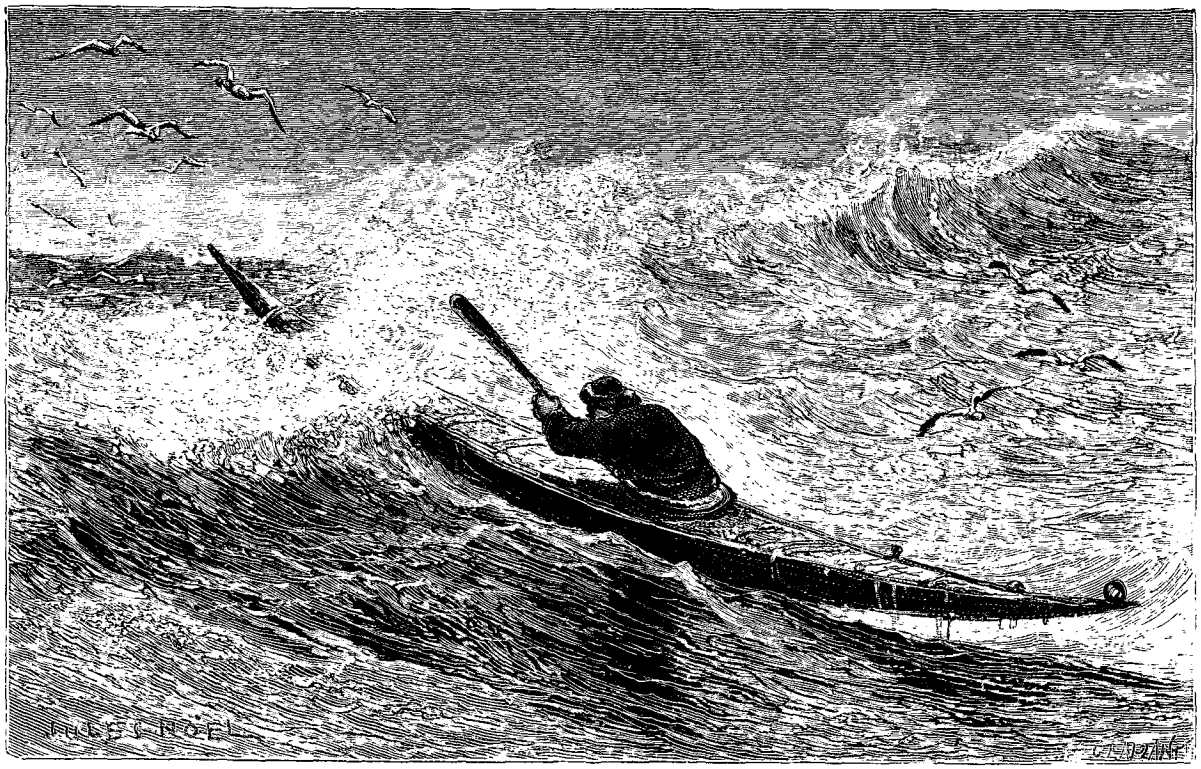
Charles-Christian Petersen, matelot et charpentier.

Pierre, Marc et Jacob, Esquimaux convertis, chasseurs et conducteurs d'attelages.

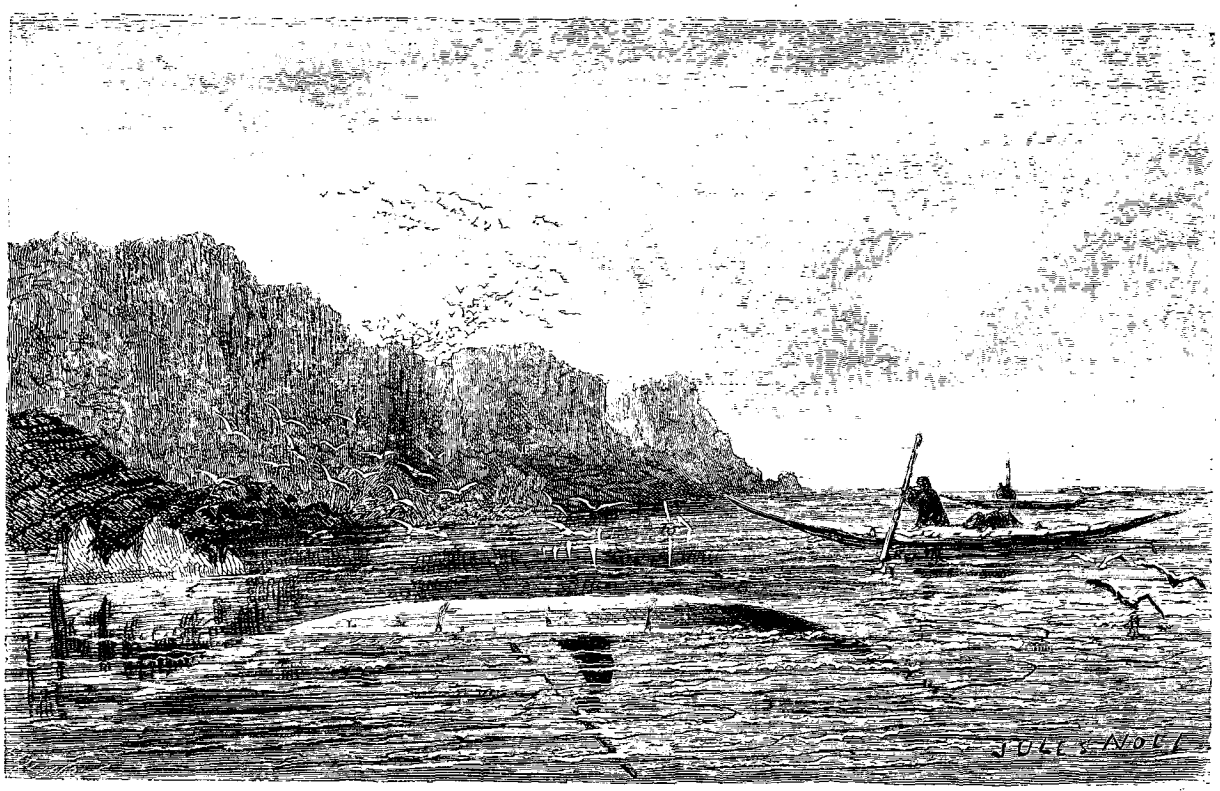
La cordialité touchante des habitants d'Upernavik m'a laissé le plus doux souvenir; je ne puis me rappeler sans émotion leur désir de nous être utiles et leurs généreux efforts pour nous procurer ce qui nous manquait encore; j'ajoute, à leur louange, que tous ces services étaient complétement désintéressés; ils refusaient opiniâtrément ce que je pouvais leur offrir, et c'est à peine si je parvins à faire accepter à quelques-uns un baril de farine ou une boîte de conserves. « Vous n'en aurez que trop besoin pendant votre voyage, » répondait-on partout. M. Hansen renvoya même à bord le présent que j'avais cru devoir lui faire en échange de l'attelage dont il m'avait libéralement fait cadeau. Aussi me sembla-t-il que je ne pouvais quitter l'établissement sans donner à ces braves cœurs un témoignage de ma profonde reconnaissance. La veille de mon départ, j'invitai à une collation les représentants du roi Frédéric VII; j'expédiai à terre mon secrétaire, M Knorr, muni de cartes d'invitation cérémonieuse-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment écrites sur beau papier de Paris, et scellées de cire parfumée. Quelques heures après il était de retour, ramenant six personnes avec lui : les deux dames du presbytère, Mme et M. Hansen, le pasteur et le



Esquimau groëandnlais dans son kayak (voy. p. 118). — Dessin de Jules Noël d'après le commandant de Haven (*Grinnell expedition*).



La haute école du kayak (voy. p. 118). — Dessin de Jules Noël d'après le capitaine C. F. Hall (*Life with the Esquimaux*).

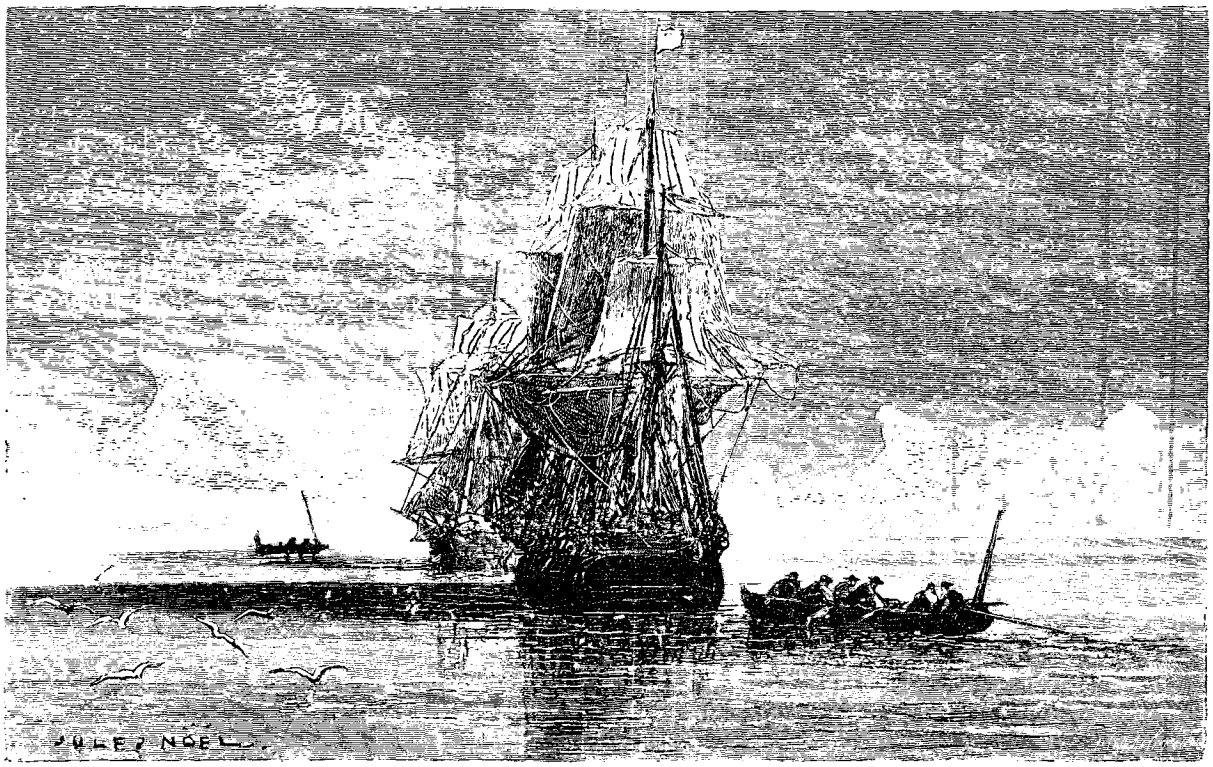
docteur Rudolf; le capitaine du Tialfe les avaient déjà précédés sur notre bord.

En présence d'hôtes si inaccoutumés, notre vieux coq suédois et le maître d'hôtel avaient à moitié perdu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la tête : préparer un lunch pour des dames était complétement en dehors des traditions de la cuisine en usage dans les expéditions polaires. « Non ! ils ne comprenaient pas le capitaine ! » Tout en maugréant, le steward s'empressa de fourrer dans un autre coin les cuirs de phoques entassés dans la cabine : il n'en resta que l'odeur, ce qui était déjà bien assez ; mais sa figure ne commença à se dérider que lorsque les nombreux plats dus à ses actives combinaisons furent déposés fumants sur la nappe blanche, jusque-là précieusement gardée dans une armoire secrète. Le brave homme s'était surpassé, et, en dépit des sinistres prédictions qu'il faisait en confidence à son ami le cuisinier : « C'est moi qui vous le dis ! tous ces gaspillages nous mèneront à la ruine ! » son visage se rassérénait par degrés et finit par prendre l'expression du plus légitime orgueil.

Rendons hommage à la vérité : la collation faisait grand honneur à nos officiers de bouche ; les viandes et les légumes conservés offraient une diversion agréable aux habitants de ce pays de phoques ; les lacs du Groënland avaient fourni leurs magnifiques saumons, et, pour ma part, je tirai de leur cachette des vins éclos au soleil de France et sous le ciel doré de l'Italie, et le rhum de Santa-Cruz qui nous servit à faire un punch délicieux. — La conversation fut bien un peu languissante au commencement, mais après quelques minutes chacun y mit du sien : anglais, danois, allemand, latin abominable, tout se mêla aussi harmonieusement que les ingrédients du punch. On but au roi, au



Navires baleiniers dans les eaux de la baie de Melville. — Dessin de Jules Noël d'après le capitaine de Haven (*Grinnell expedition*).

président, à notre bonne chance, à tout et au reste ; on nous adressait force speeches où naturellement abondaient les allusions aux successeurs des glorieux fils d'Odin ; les têtes s'échauffaient, et l'un de nous, stimulé par le tribut de louanges qu'on venait de payer aux rois de mer et à leurs amours, proposait le toast le plus cher aux marins : « A nos femmes et à nos belles ! » mais tout à coup des pas lourds ébranlèrent l'échelle du dôme et le contre-maître apparut, froid et morose, comme autrefois le spectre de Banquo au festin de Macbeth :

« L'officier de quart, monsieur, vous fait dire, monsieur, que les chiens sont à bord, monsieur, et qu'on est prêt à lever l'ancre, comme vous l'avez ordonné, monsieur !

— Bien. Et le vent ?

— Léger et soufflant du sud, monsieur. »

Il n'y a pas à hésiter, il faut jeter nos hôtes à la mer, avec toute la politesse possible.

Les messieurs cherchent en toute hâte les châles et les manteaux des dames ; les dames elles-mêmes sont précipitées dans le canot, le docteur Rudolph se charge de notre courrier, promettant de le remettre au consul américain de Copenhague.

Le cabestan crie, la goëlette déploie ses ailes blanches, et nous sentons se rompre le dernier lien qui nous attachait au monde, au monde de l'amour, du soleil et des vertes prairies, en voyant sur la colline d'Upernavik disparaître les rubans aux brillantes couleurs et les mouchoirs blancs qui nous saluaient encore.

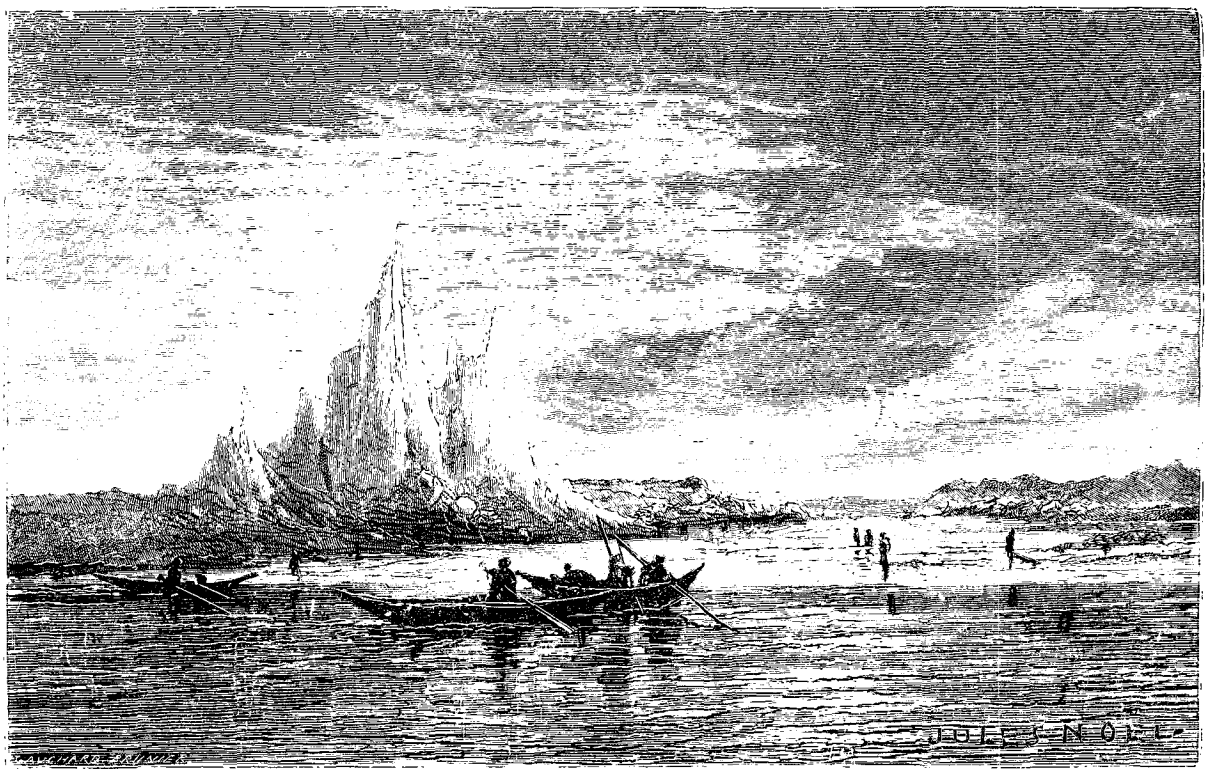
Upernavik marque à la fois l'extrême limite du monde civilisé et de la navigation relativement facile. Le danger réel commençait pour nous, au moment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même où nous distinguions la petite église à pignons adossée à la colline noire.

Navigation de la baie de Baffin. — *Le Pack du milieu.* — *Les eaux du Nord.* — La *baie de Melville.* — Brouillards, neige et icebergs. — Hans le Groënlandais. — Le détroit de Smith. — Tempête. — Le cap Alexandre. — La baie de Hartstène.

Maintenant nous allons avoir à compter non-seulement avec les glaces, sous toutes les formes et sous toutes les dénominations — *iceberg*[1], *pack*, *floe*, — mais encore avec les courants et les vents, venant de tous les points de l'horizon se heurter et se confondre au centre de la baie de Baffin. Là s'étend l'immense *pack du milieu*, que tout navigateur, tout baleinier, à la destination *des eaux du Nord*, c'est-à-dire du débouché des détroits de Smith, de Jones et de Lancastre, est obligé de contourner par l'est, bien heureux lorsqu'il n'est pas arrêté une fois sur deux par la soudure du terrible pack avec la glace des côtes qui remplit presque en tout temps la concavité de la baie de Melville. Les rivages de cette baie apparaissent sur la carte comme une simple courbe décrite par la ligne de côtes du Groënland septentrional, mais le marin donne à ces parages une bien plus grande extension que le géographe. Il comprend, sous le nom de baie de Melville, toute la partie orientale de la baie de Baffin qui commence au sud avec *la glace du milieu*, et se termine à l'autre extrémité avec *les eaux du Nord;* l'espace de mer ouverte désigné par cette appellation ne s'étend guère au sud du soixante-seizième parallèle et



La baie de Melville en été. — Dessin de Jules Noël d'après le capitaine de Haven (*Grinnell expedition*).

souvent doit être cherché plus haut. Quant à l'immense radeau formé par le *Pack ou glace du milieu*, il s'étend de cette limite jusqu'à celle du cercle polaire.— Toujours plus ou moins en mouvement, il semble obéir à l'impulsion des courants venant du pôle, ainsi que le prouvent de nombreux faits tirés de l'histoire de la navigation moderne et notamment la dérive du célèbre petit steamer *le Fox*[2], qui, scellé dans un des replis de l'immense radeau glacé par la latitude du cap York, descendit avec lui vers le sud, pendant neuf mois, et ne fut délivré que sous le cercle arctique.

Telle était l'avant-scène du théâtre de nos opérations projetées, tels étaient les obstacles que nous avions à vaincre avant le début.

Nous traversions une mer que pas un navire n'a parcourue sans y rencontrer les glaces; et de quel droit m'attendre à une autre fortune pour notre goëlette ? Le brouillard était si intense qu'à peine pouvait-on distinguer la vigie sur le gaillard d'avant; puis la neige commençait à tomber, la grêle bruissait, le vent sifflait à travers le gréement et les lourdes vagues déferlant sur nous inondaient les ponts et menaçaient de nous engloutir : je n'oublierai jamais nos dix premières heures dans la baie de Melville.

Vers la fin de cette course folle et désordonnée, mon

1. *Iceberg*, montagne de glace flottante détachée des glaciers des terres arctiques; — *Pack*, amas de glaces de grande étendue, formé de l'entassement et de la superposition des glaces de toutes provenances et de toute origine, mêlées par les courants et les tempêtes; — *Floe*, champ de glace marine formée par la congélation de l'eau de mer.

2. *The voyage of the Fox*, by captain M'. Clintock. 1857-1859. — Voy. *Tour du Monde*, t. I, p. 18.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oreille attentive au moindre son, saisit le clapotis de l'eau sur les brisants, sans toutefois pouvoir préciser de quel côté venait le danger.

Le bruit se rapprochait toujours ; un iceberg projeta faiblement sa blancheur indécise au milieu du brouillard : nous n'avions plus le temps de réfléchir et il était trop tard pour nous détourner. En serrant le vent avec la goëlette nous nous précipitions de flanc sur l'obstacle ; nous ne savions sur quel point gouverner : on ne distinguait pas les contours de la montagne, seulement on pouvait entrevoir une énorme lueur et une ligne de brisants couverts d'écume.

Je l'ai toujours pensé : quand on ne sait à quoi se résoudre, le plus sûr est de ne rien faire, et dans les présentes circonstances ce fut notre salut. Si j'avais obéi à ma première impulsion et mis la barre au vent, nous courions vers la ruine ; mais nous glissâmes tout près de cet affreux monstre, et nous échappâmes ainsi à une collision qui certes aurait été instantanément fatale à notre pauvre goëlette et à tous ceux qui la montaient ; la vergue de misaine en effleura le bord ; le mur de glace nous couvrit de son embrun, et, quelques instants après, l'iceberg rentra dans les ténèbres d'où il avait émergé si soudainement.

« Rasés de près ! » dit maître Dodge, toujours de sang-froid.

— Très... très-près ! » grelotta Starr, frissonnant encore, comme s'il venait de recevoir une douche glacée.

Le vieux cuisinier avait été sommé de comparoir sur le pont pour aider à la manœuvre, et, au milieu de la terreur générale, on l'entendait murmurer : « Je voudrais savoir comment le dîner de ces messieurs sera prêt si on me dérange comme cela pour tirer sur des câbles ! » Le bonhomme n'avait pas l'air de se douter qu'un instant auparavant « ces messieurs » ne pensaient guère avoir plus jamais besoin de ses services.

Le 25, à midi, nous rencontrâmes le premier champ de glace. Pendant vingt-quatre heures j'avais anxieusement surveillé la mer et je m'étais persuadé que nous franchirions la baie sans la moindre escarmouche avec l'ennemi, lorsqu'une ligne blanche se dessina devant nous ; nous l'atteignîmes bientôt et, profitant d'une large trouée, nous entrâmes chargés de toute notre toile ; le danger se trouva beaucoup moins grand que nous ne l'avions pensé ; le banc avait une largeur de près de trente kilomètres, mais la glace n'était pas compacte et nous pûmes nous frayer une voie sans trop de difficultés.

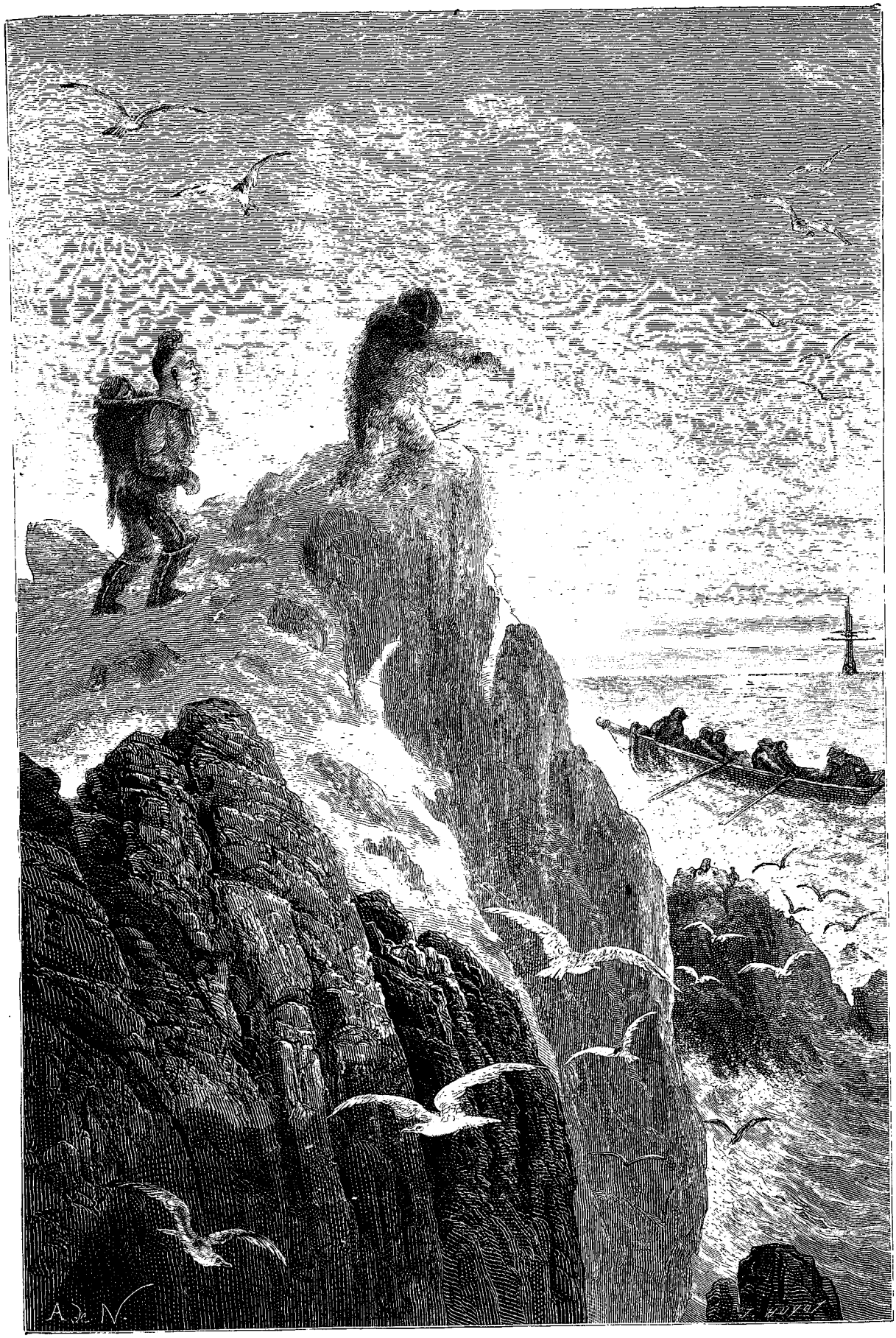


Portrait de Hans en 1853. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Kane (*Arctic Explorations*).

En cinquante-cinq heures nous avions traversé la baie de Melville ; nous entrions dans « les eaux du Nord. »

Près du cap York, je longeai le rivage, cherchant les indigènes. Les lecteurs des récits du docteur Kane n'ont peut-être pas oublié que ce navigateur avait emmené des établissements du Groënland un chasseur nommé Hans qui, après lui avoir été fidèle pendant près de deux années, l'abandonna pour une belle, et alla vivre avec les Esquimaux sauvages qui habitaient les bords septentrionaux de la mer de Baffin. Supposant qu'il n'avait pas tardé à se lasser de son exil volontaire, et qu'il attendait probablement au cap York un navire quelconque qui voulût bien le rapatrier, je m'avançai à une portée de fusil de la berge, sur laquelle je découvris bientôt un groupe d'êtres humains qui faisaient force signes pour attirer notre attention ; je descendis dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hans, en 1860, decouvrant le vaisseau de Hayes. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un canot, et, de vrai, il était là devant nous, l'objet de mes recherches, nous regardant de tous ses yeux; il me reconnut parfaitement ainsi que M. Sonntag et se rappela même nos noms.

Six ans de séjour parmi les naturels de cette côte désolée l'avaient entièrement abaissé au niveau de leur laideur dégoûtante; il était accompagné de sa femme portant son premier-né sur son dos, dans un capuchon de cuir, de son beau-frère, jeune garçon au regard vif et brillant et de sa belle-mère « vieille commère à la langue bien pendue. » Ils étaient tous vêtus de peaux et nos hommes les examinaient avec la plus grande curiosité; jusque-là, nous n'avions pas encore rencontré d'Esquimaux entièrement sauvages.

A travers des rochers abrupts et de hauts amas de neige, Hans nous conduisit à sa tente, située sur une colline escarpée à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, position étrangement incommode pour un pêcheur, mais très-convenable comme poste d'observation. C'est là que pendant de longues années, il avait guetté le navire tant désiré; les étés s'enfuyaient et il soupirait toujours après sa patrie et les amis de sa jeunesse. La tente était un assez triste logis en cuir de phoque, à la mode esquimaude et à peine assez large pour abriter la petite famille qui se pressait autour de nous.

« Hans voudrait-il venir avec moi?

— Oui.

— Avec la femme et le marmot ?

— Oui.

— Voudrait-il venir sans eux?

— Oui. »

Je n'avais pas le loisir d'examiner à fond l'état de son esprit, et sachant par ouï-dire que la séparation de deux époux est un événement regrettable, je donnai à la jeune Esquimaude le bénéfice des conventions de notre monde civilisé, et je l'emmenai à bord avec le mari, le poupon, la tente et tous leurs pénates. La vieille et le garçon aux yeux noirs criaient et voulaient nous suivre, mais n'ayant point assez de place pour tout ce monde, je les abandonnai aux soins du reste de la tribu, au nombre d'une vingtaine; ces Esquimaux accouraient joyeusement sur la colline; je leur distribuai quelques cadeaux, et retournai vers le navire.

La placidité de maître Hans n'avait pas été un seul instant troublée; il eût certainement été tout aussi satisfait de laisser sa femme et son enfant à leur sauvage parenté, et si je l'avais alors connu-tel que j'appris plus tard à le faire à mes dépens, je n'aurais pas perdu quelques heures à interrompre le cours de sa barbare existence.

A cinq heures du soir, je me retrouvai sur la goëlette; le vent avait fraîchi pendant mon absence, et voulant profiter de ce changement favorable, je m'étais hâté de revenir sans prendre le temps de visiter à quelques kilomètres à l'est du cap, un village esquimau situé au nord d'une profonde baie, tout près d'un endroit nommé Kikertait (le lieu des îles).

En prévision d'une survente et d'une rude nuit, Mac Cormick avait pris un ris, et la goëlette avec ses voiles frémissantes et gonflées semblait aussi impatiente qu'un lévrier tenu en laisse; lorsqu'on eut mis la barre au vent, elle tourna vers le nord par un mouvement des plus gracieux, et après s'être arrêtée comme pour prendre son élan, elle fila sur la mer avec une vitesse de dix nœuds à l'heure. Iles, caps, baies, icebergs, glaciers, disparaissaient derrière nous, et, tout enivré de cette chance extraordinaire, l'équipage était de fort bruyante humeur. Pendant que nous traversions successivement les groupes d'icebergs, j'observais avec curiosité l'insouciante audace qui animait les hommes du quart. Dodge était sur le pont, Charley, vieux loup de mer qui avait roulé par tous les temps et toutes les latitudes, tenait le gouvernail, et il me semblait qu'entre les deux s'établissait une sorte d'entente tacite dans le but d'expérimenter de combien on pouvait approcher des glaces sans les toucher. Nous passions souvent dans des canaux très-étroits, et la goëlette, au lieu de suivre le milieu du chenal, venait sur l'un ou sur l'autre bord au moment le plus critique. Naturellement, « ce n'était pas leur faute. » Lorsque je réprimandai Charley sur sa manière de gouverner, il m'assura que le navire ne pouvait obéir à la barre lorsque, par le vent qu'il faisait, il portait tant de toile à l'arrière. Je fis donc loffer et mettre la grand' voile au bas ris, et soit qu'ils n'eussent plus d'excuse raisonnable pour agir autrement, soit que nous eussions paré à une difficulté réelle, le bâtiment put suivre une route se rapprochant un peu plus de la ligne droite; nous filions sur cette mer sans lames avec une rapidité qui donnait le vertige.

Cette course effrénée faillit aboutir à une catastrophe. Devant nous se dressaient deux hauts sommets de cristal à peine séparés par un intervalle de vingt brasses; il eût fallu dévier de notre chemin pour les éviter et je demandai à Dodge s'il se faisait fort de diriger la goëlette à travers l'étroit passage; toujours prêt à courir au-devant du péril, il assuma volontiers cette responsabilité, mais quelle fut notre terreur en reconnaissant, trop tard, pour tourner à droite ou à gauche que ces blocs étaient deux fragments du même colosse et se réunissaient à quelques pieds seulement au-dessous de la surface de la mer; par bonheur, la transparence de l'eau en dissimulait la profondeur réelle, mais la quille toucha deux fois sur ce terrible défilé et pendant que la goëlette jouait, avec une sorte d'hésitation, le dangereux rôle de traîneau, j'avoue que j'eusse voulu être à mille lieues du gaillard d'avant.

Pendant cette navigation, nos nouveaux amis divertissaient fort l'équipage. Hans était dans la jubilation et le laissait voir autant que le permettait sa stupide nature; sa femme montrait un curieux mélange d'orgueil et d'ébahissement, et tout écrasée par l'imprévu de sa nouvelle situation, elle semblait avoir contracté une grimace chronique; le marmot criait, hurlait, riait, comme tous ceux de son âge.

Armés de seaux d'eau chaude, de savons, de peignes, de ciseaux, les matelots se mirent en devoir de préparer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces interessants personnages aux chemises rouges et aux autres élegances de la civilisation; cette partie du programme les ravissait d'aise : ils se pavanaient sur le pont avec l'air d'importance comique de nos petits garçons le jour de leur première culotte; mais hélas! terribles choses que l'eau et le savon!... La femme, que les préparatifs avaient d'abord mise en belle humeur, se prit à pleurer et à demander à son mari si c'était là un rite de la religion des hommes blancs. L'expression de son visage indiquait qu'elle n'y voyait qu'un mode de torture. La cérémonie faite, le matelot qui remplissait le rôle de chambellan et ne paraissait pas très-enthousiaste de cet accroissement de notre famille, les fourra pour la nuit parmi les toiles et les câbles des écubiers, tout en grommelant à demi-voix : « Là, du moins, ils seront utiles à quelque chose, ils serviront de doublure à nos bossoirs! »

La côte que nous suivions en ce moment est des plus intéressantes pour un géologue : la formation trappéenne de l'île Disco reparaît au cap York; les rivages sont abrupts, élevés, déchiquetés, coupés de profondes gorges dont le pittoresque est encore augmenté par les nombreux fleuves de glace qui en remplissent les estuaires. Les roches ignées sont interrompues au cap Athol, sur la partie sud du détroit de Wolstenholme et les couches de grès et de grauwacke qui frappaient mes regards sur ce point, ainsi qu'à l'île Saunders, et plus haut, vers le cap Parry, me remettaient en mémoire les luttes périlleuses des années d'autrefois.

A huit heures du soir, nous passâmes devant la baie de Booth où j'avais eu, en 1854, mes quartiers d'hiver, lors de mon voyage en canot; aidé de ma longue-vue, je distinguais les rochers au milieu desquels nous avions bâti notre hutte : ils ne me rappelaient guère de souvenirs heureux[1].

Nos chiens nombreux avaient pratiqué une rude saignée à nos provisions d'eau douce; aussi, pendant la nuit, les hommes de quart furent occupés à faire fondre la neige qui couvrait le pont; nous pêchâmes au filet quelques morceaux de glace d'eau douce, fragments d'icebergs désagrégés.

Vers l'aube, le vent tourna au nord-est, dissipa les nuages et nous montra la terre. Le cap Alexandre, dont les hautes falaises gardent l'entrée du détroit de Smith, paraissait à trente-six kilomètres tout au plus, et le cap Isabelle, qui en est éloigné de soixante-quatre, était visible sur la côte opposée. Cinglant vers le cap Saumarez, nous trouvâmes un chenal entre le champ de glace et le rivage, mais nous passâmes la plus grande partie du jour à maugréer contre un calme irritant pendant lequel un fort courant de marée nous promenait alternativement au nord et au midi de la côte; il nous fallait avoir presque constamment recours aux canots pour nous garer des icebergs très-nombreux dans ces parages et dont quelques-uns étaient de dimensions formidables. A la fin cependant, un bon vent nous poussa vers le détroit de Smith, but de nos désirs. Tournés vers le cap Isabelle, nous eûmes un instant toutes les bonnes chances pour nous. Mais notre joie fut de courte durée. Du haut des mâts on signalait une immense banquise, et nous ne fûmes pas longtemps à l'atteindre. Elle était composée des plus énormes champs de glace que j'eusse jamais rencontrés; courant du nord-est au sud-ouest, elle nous barrait la route du rivage occidental; plusieurs glaçons s'élevaient de deux à dix pieds au-dessus de la mer, mesurant par conséquent une épaisseur totale de vingt à cent pieds. S'ils avaient été moins compactes, je me serais risqué à m'ouvrir un passage entre eux, mais dans l'état où ils se présentaient, une pareille tentative eût été un véritable suicide.

Ces glaces paraissaient interminables : on ne découvrait plus d'espace libre dans la direction du cap Isabelle.

Nous fûmes bientôt délivrés de toute indécision : une affreuse tempête fondit soudain sur nous et ne nous laissa d'autre alternative que de tâcher d'atteindre la côte pour y trouver un abri; notre position était des plus critiques; l'épaisse banquise que nous avions longée la nuit précédente s'étendait sous le vent; elle nous coupait la retraite et nous enlevait toute possibilité de courir vent arrière.

Le 28 et le 29 août, le vent souffla avec rage. — En partie protégés par la côte, nous l'avons parcourue à la recherche d'un mouillage; nous nous trouvions en ce moment en dehors du cap Saumarez, à deux milles de la terre. Ayant manqué l'île Sutherland, nous descendions le long de la côte pour chercher un abri dans une baie profonde située au-dessous, mais le vent, contournant le cap, nous rejeta en arrière et nous essayâmes de nous traîner vers la terre pour mouiller dans une petite anse que nous apercevions tout près, et pour tâcher d'y réparer nos voiles déchirées. — L'écume rejaillissait sur le pont et le recouvrait d'une couche d'eau qui gelait instantanément; de longs glaçons pendaient des agrès et des œuvres mortes; les soubarbes et autres filins étaient de l'épaisseur du corps d'un homme, et tout à l'encontre des habitudes maritimes, nous dûmes répandre des cendres sur le tillac.

Je comprends aujourd'hui qu'une semblable tempête ait forcé, en 1852, Inglefield à fuir le détroit de Smith. Il lui aurait été impossible de continuer sa route, *l'Isabelle* eût-elle eu le double de chevaux-vapeur.

Je transcris mes notes : — « Sans les falaises qui nous protégent, nous serions entraînés encore plus vite, et vers notre ruine, très-probablement.

« Les rafales sont effroyables, et pendant les accalmies qui les suivent, le vent semble reprendre des forces pour une nouvelle bourrasque.

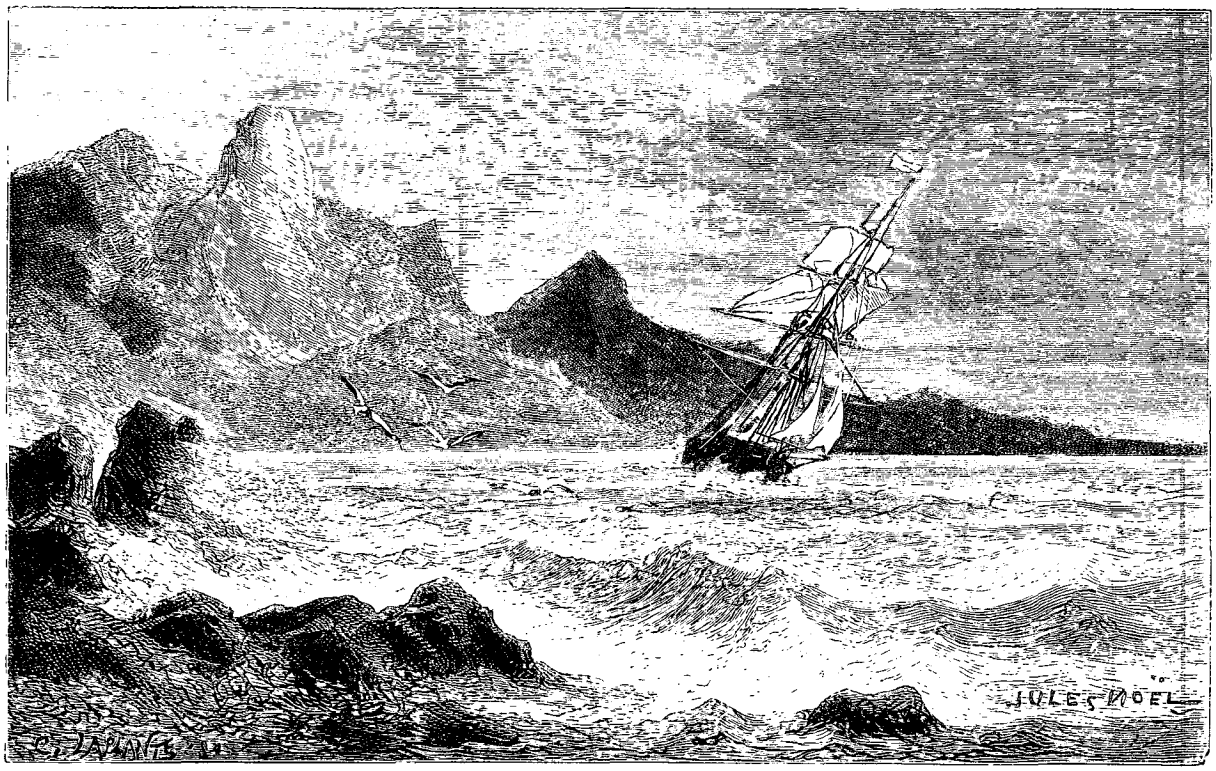
« La côte, qui ne nous abrite que par intervalles, est de l'aspect le plus sinistre; ses falaises ont près de douze cents pieds d'élévation, et leurs sommets et les montagnes qui les dominent sont couverts de neiges récemment tombées. La tourmente roule celles-ci en tourbillons par-dessus la haute muraille et nous les jette en lourdes averses. Ce doit être un beau spectacle.... de

1. Voy. *Kane's arctic explorations*, 2 vol. in-8°; Philadelphie, 1856.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loin. L'hiver sera précoce. En 1853, ces mêmes collines, deux semaines plus tard, n'avaient pas encore revêtu leur blanc manteau.

« Impossible de voir une scène plus magnifiquement terrible que celle qui se déploie autour de nous. — La tempête continue à se ruer sur nous avec la même colère ; les blancs talus du cap Alexandre s'éclairent d'une lueur sinistre et se découpent sur le nuage sombre qui couvre le ciel du Nord ; au-dessus des falaises roulent et bondissent des flots immenses de neige amoncelée ; les tourbillons l'enlèvent des cimes des rochers et la font tournoyer follement dans les airs ; chaque ravin, chaque gorge en verse à l'Océan des torrents épais qui, dans leur chute tumultueuse, ressemblent à l'embrun d'une cataracte gigantesque ; çà et là, à travers la changeante nuée, les rochers noirs profilent un instant leurs arêtes aiguës pour disparaître aussitôt ; le glacier qui descend vers la baie est recouvert d'un éblouissant manteau dont les plis ondoient au souffle de la tempête ; le soleil descend lentement derrière l'horison ténébreux. Mais c'est la mer surtout qui est étrangement sauvage et d'une sinistre splendeur! Autour du cap, elle ne forme plus qu'une vaste étendue d'écume blanchissante ; l'eau, fouettée par l'ouragan, rejaillit en gerbes immenses et retombe avec bruit sur les hauts sommets des icebergs. Mon crayon et ma plume sont également impuissants à décrire et ces masses d'écume, bouillonnant, palpitant sur la mer, au gré de la tourmente, s'abaissant dans l'abîme ou se dressant contre le ciel noir, et ces nuages échevelés et terribles qui s'élancent à travers l'espace mugissent sourdement ; l'air retentit de cris horribles, de plaintes désolées comme cette infernale clameur qui, dans le second cercle des damnés, fit pâlir le poëte de Florence, et les nuées de neige et de vapeurs, poussées par les rafales furieuses, montent et descendent et s'entre-choquent avec rage. »



Vue du cap Alexandre. — Dessin de Jules Noël d'après le docteur El. Kane (*Arctic Explorations*).

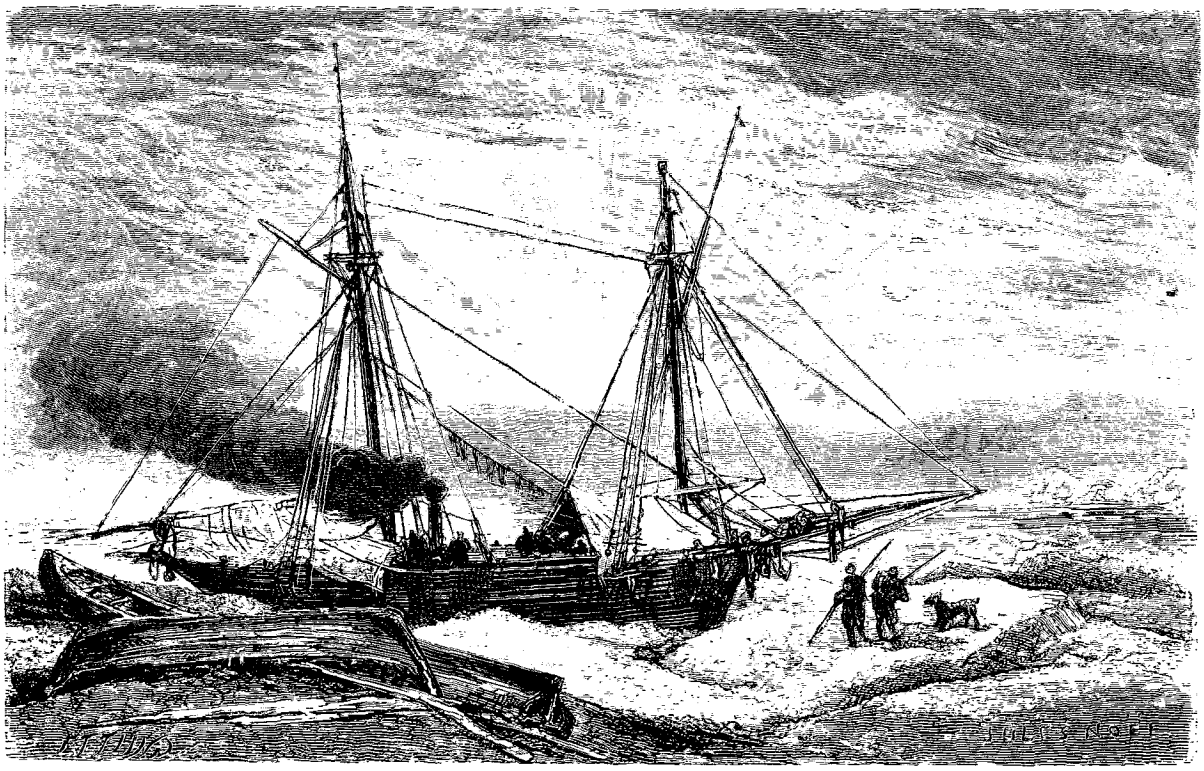
« Balayés par le formidable ouragan, » comme les pâles troupeaux d'ombres que la sentence du juge des enfers précipite dans le noir Tartare, nous ne parvînmes que le 3 septembre seulement à doubler ce terrible cap Alexandre. Contrairement à l'espérance que j'avais conçue (et sur laquelle reposaient nos plans d'avenir) d'aller hiverner sur la côte occidentale du détroit, je dus me trouver heureux de trouver un ancrage sur le pourtour de la baie d'Hartstène. A peine mon pauvre petit navire, disloqué par les secousses de la tempête et les heurts des glaçons, y était-il en sûreté, que la banquise vint s'appuyer sur l'entrée de notre havre et nous y tint bloqués pour un long hivernage.

Pour extrait et traduction,

F. DE LANCYE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le schooner *les États-Unis* hivernant au port Foulke. — Dessin de Jules Noël d'après M. Hayes.

VOYAGE A LA MER LIBRE DU POLE ARCTIQUE,

PAR LE DOCTEUR J. J. HAYES, CHIRURGIEN DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS[1].

1860-1862. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Port Foulke. — Préparatifs d'hivernage. — Travaux variés. — Le coucher du soleil. — Nos attelages. — Chasse. — Visite au lac Alida et au « Glacier de mon frère Jean. » — Excursion sur la mer de glace. — Le premier campement. — Escalade et description du glacier. — Froid et péril. — Le clair de lune.

En l'honneur de mon ami, feu William Parker Foulke de Philadelphie, un des premiers avocats et des plus utiles soutiens de mon entreprise, notre lieu de refuge reçut le nom de Port Foulke. C'est une petite anse bien abritée de tous les vents, si ce n'est de celui du sud-ouest, mais nos récentes aventures ne nous avaient pas appris à redouter ce dernier, et un groupe d'icebergs, échoués à l'entrée du port, nous défendait des champs de glace flottante. J'aurais certainement préféré Fog Inlet (le Havre des Brouillards), où, sous tous les rapports, nous nous fussions trouvés mieux que le docteur Kane à Port van Rensselaer, et où il n'était pas probable que les glaces nous eussent retenus beaucoup plus longtemps qu'à Port Foulke; mais nous n'avions pas la liberté du choix. Nous avions, du moins, la certitude de pouvoir nous échapper de bonne heure de notre prison l'été suivant et de ne pas y laisser notre goëlette prise au piége, comme le navire *l'Advance* l'avait été au port de Rensselaer ; en outre, le gibier paraissait abondant, et cette ressource n'était pas à dédaigner.

A quinze kilomètres nord-est du cap Alexandre, nos quartiers d'hiver étaient éloignés de ceux du docteur Kane de trente-six seulement en latitude et de cent cinquante en contournant les côtes. Port Foulke est une petite crique bien enfoncée dans une chaîne de rochers escarpés, à l'aspect lugubre, aux falaises de syénite d'un brun rouge sombre; au fond de la baie, cette chaîne est interrompue par une série de terrasses. Elle se termine à une de ses extrémités par trois petits îlots qui figurent dans mon journal sous le nom des Trois-Jouvenceaux, et qui portent sur ma carte ceux de Knorr, Radcliffe et Starr.

Je n'attendis pas que la glace se fût entièrement refermée derrière nous pour m'occuper de tout organiser

1. Suite. — Voy. p. 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour l'hivernage; goëlette d'abord, équipage ensuite; sans doute, la science ne fut pas oubliée; il fallait toutefois pourvoir au plus pressé; il y avait fort à faire, mais je n'en étais pas à mon premier voyage arctique.

MM. Sonntag, Radcliffe, Knorr et Starr se chargèrent des recherches scientifiques qu'il nous était possible d'entreprendre. Jensen, Hans et Pierre, furent promus au titre de chasseurs de l'expédition. Sous les ordres de M. Dodge, une escouade, comprenant la majeure partie de nos hommes, descendit la cargaison dans les canots et la transporta au rivage, d'où, au moyen d'une grue improvisée, on la déposa sur une des terrasses inférieures, à trente pieds au-dessus de la marée haute, dans un magasin construit en pierres sèches et recouvert de nos vieilles voiles. Cette opération présenta de graves difficultés : l'eau étant peu profonde, la berge très-inclinée et la glace trop récente pour porter un traîneau, il fallut former et entretenir un canal pour le va-et-vient continuel des bateaux entre le navire et le rivage. — Mac Cormick et le charpentier, aidés des bras restés disponibles, préparaient la goëlette pour son long sommeil d'hiver : les voiles furent détachées, les vergues descendues, le haut des mâts bien enveloppé et le pont couvert d'un toit de planches formant une chambre de huit pieds de hauteur vers le faîte et de six et demi sur les côtés; une tenture de papier goudronné en cachait tous les joints; quatre fenêtres servaient à la ventilation et laissaient entrer la lumière (la longue nuit arctique n'était pas encore commencée). Entre les ponts, la besogne ne manquait pas : la câle planchéiée, râclée, lavée à l'eau de chaux, fut convertie en cabine pour l'équipage; on installa le poële de la cuisine au centre de la pièce, sous la grande écoutille à laquelle fut adapté un appareil très-simple pour fondre la neige et la glace; ce n'était autre chose qu'un long cylindre double, en fer galvanisé et chauffé par la cheminée du fourneau; un énorme baril recevait l'eau claire et très-pure qui en découlait sans cesse : notre *fontaine* fournissait largement à tous les besoins du bord.

Le 1er octobre, tous nos préparatifs furent terminés et nous pendions la crémaillère dans nos quartiers d'hiver; le festin était fort présentable, assurément : pour relevé de potage, on nous servit un saumon d'Upernavik, et la table pliait sous le poids d'un plantureux cuissot de renne, flanqué de gibelottes de lapin et de pâtés de gibier.

Le fait est que nous marchions vers l'hiver, pleins de confiance dans le commissariat aux vivres; l'appétit formidable et les vigoureux estomacs que nous assuraient l'air vivifiant et nos rudes labeurs, pouvaient se déclarer satisfaits du présent et confiants dans l'avenir; accrochés aux haubans transformés en étal, une douzaine de rennes attendaient leur tour, et nombre de lapins et de renards étaient suspendus aux agrès. Nos Nemrods ne rentraient jamais *bredouilles :* ils rencontraient fréquemment des troupeaux de quinze à cinquante rennes, et Jensen, qui, pendant plusieurs jours, campa sur le terrrain de chasse, avait déjà *caché*, selon la méthode esquimaude, la chair d'une vingtaine de ces animaux, sans compter tous ceux qu'il expédiait à bord; moi-même, j'en tuai trois dans une heure. Toutes ces provisions n'étaient pas de trop et nos chiens y faisaient de terribles brèches; nous conformant à l'usage esquimau, nous ne leur donnions à manger que tous les deux jours, mais les privations et les fatigues du voyage avaient sans doute accru leur voracité naturelle, et il ne leur fallait pas moins d'un renne à chaque repas.

La goëlette dormait chaudement couchée dans son berceau de glace, et il n'était plus besoin de service de bord; je réduisis le quart à un officier et un matelot; une sentinelle eût suffi. La journée ordinaire qui commence à minuit, remplaça la journée de mer qui commence à midi. Nous franchissions la ligne qui sépare la lumière de l'été de l'obscurité sombre du long hiver polaire, et nous nous préparâmes bravement à cette lutte contre les ténèbres, en hommes déterminés à leur opposer une énergie à toute épreuve, et une bonne humeur inaltérable. Le caractère personnel de mes associés était d'un bon augure pour l'avenir : il présentait des nuances assez différentes pour bannir l'uniformité de nos relations quotidiennes, et cependant leur union, leur esprit de corps me garantissaient la durée de cette parfaite harmonie qui résulte du consciencieux accomplissement du devoir de chacun.

Le 15 octobre, le soleil disparaissait pour quatre longs mois derrière les collines méridionales; nous ne parlâmes d'autre chose le soir, et je pouvais facilement lire sur les traits de mes compagnons que leurs pensées le suivaient dans sa course vers le sud; un voile de tristesse s'abaissait sur la table autour de laquelle nous étions groupés; pendant les cinq dernières semaines nos soucis et nos travaux nous avaient laissé à peine remarquer le déclin du jour, il s'était évanoui lentement, et la morne nuit arctique qui succédait aux ombres grandissantes, nous faisait maintenant sentir pour la première fois que nous étions vraiment seuls dans les solitudes du pôle.

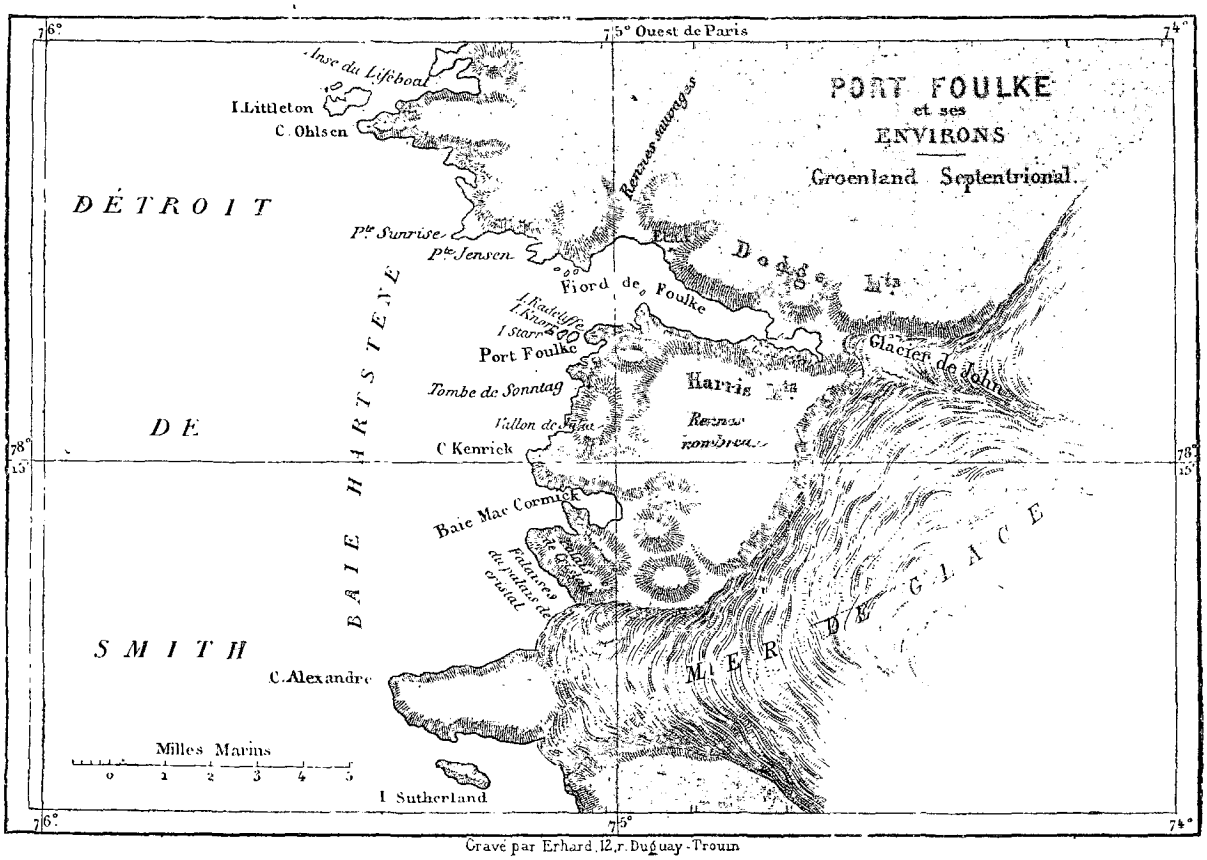
16 *octobre.* — Le dieu de la lumière repose sous la croix du sud et ne parcourt plus sa route céleste au-dessus de nos collines silencieuses; mais ses rayons d'or s'attardent sur les montagnes et le jour s'arrête encore comme un amant sur le seuil de la maison de la bien-aimée. Les étoiles aux longs et doux rayons pâlissent à l'approche de la froide reine des ténèbres : elle accomplit sa ronde majestueuse dans la nuit solennelle, ses tresses d'argent balayent les mers et les vagues sauvages tombent dans le repos, comme un visage passionné et mobile, soudain touché par la main de la mort.

L'hiver et les ténèbres s'abaissent graduellement sur nous; mais neuf heures de crépuscule par jour nous permettent encore bien des travaux en plein air. Mes arrangements pour la santé et le confort de notre *intérieur* sont terminés, mon système de discipline et d'économie domestique marche à merveille, et je m'assure que mon petit monde va tourner sans cahot autour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de notre goëlette. Maintenant que tout est en règle, je me sens beaucoup plus de liberté et je vais me lancer dans quelques courtes explorations, pendant que le crépuscule dure encore. Aussitôt qu'il m'a été possible, j'ai mis mes gens à l'œuvre pour préparer les divers objets nécessaires à nos campements de voyage. Tout est en ordre depuis quelques jours, mais l'état de la température ne nous a permis que de courtes absences et nous glissons insensiblement dans la nuit.

Ce soir je me couche content : j'ai fait une promenade magnifique. Je suis parti en poste d'assez bonne heure et conduit par maître Jensen, j'ai visité un petit fiord de dix kilomètres de longueur sur trois à six de largeur, qui est situé au nord de notre anse dont il a pris le nom ; c'est l'échancrure la plus orientale de la baie de Hartstene. Notre départ a été superbe. Un beau traîneau et douze chiens ! Ils sont tous en parfaite santé et courent comme l'éclair. Mon traîneau groënlandais sillonne la glace avec une célérité qui donnerait le vertige à des nerfs mal exercés. Onze kilomètres en vingt-huit minutes, et sans s'arrêter pour souffler ! ils ont refait la même route en moins de trente-trois. Sonntag et moi luttions de vitesse, et je l'ai gagné de quatre minutes. Ah ! si mes amis de Saratoga ou de Breeze-Point pouvaient de loin contempler ces coureurs d'un nouveau genre ! Point n'est besoin d'éponger les chiens ou de les bouchonner : on les attelle au moyen d'un seul trait de dimension variable ; les plus longs



Gravé par Erhard, 12, r. Duguay-Trouin

sont les meilleurs ; ils ne s'emmêlent pas si facilement ; le tirage des chiens placés sur les côtés en est beaucoup plus direct, et si vos coursiers vous entraînent sur la glace amincie, vos chances d'échapper au plongeon sont en proportion de la distance qui vous sépare d'eux. Les traits étant ordinairement de même longueur, les chiens courent côte à côte, et s'ils sont bien attelés, leurs têtes se trouvent sur la même ligne droite ; les épaules des miens sont juste à vingt pieds de la partie antérieure des patins. Les animaux les plus faibles sont placés au milieu et l'attelage entier est dirigé à droite ou à gauche, suivant le côté où le bout du fouet touche la neige ou frappe les chefs de file s'ils n'ont pas tout de suite compris l'avertissement. On s'aide bien de la voix, mais ce n'est que sur le fouet qu'on peut réellement compter : votre influence sur l'attelage est en raison directe de la manière dont vous savez le brandir. Le fouet esquimau a toujours quatre pieds de plus que les traits et se termine par une mince lanière de nerf durci avec laquelle un habile conducteur fait couler le sang à volonté ; il sait même indiquer d'avance l'endroit où il touchera le réfractaire. Pendant notre course d'aujourd'hui, Jensen me montrait un jeune chien qui venait de mettre sa patience à une rude épreuve : « Vous voyez cette bête, me disait-il en mauvais anglais, je prends un morceau de son oreille ! » Et comme il parlait encore, le fouet claquait dans l'air, le nerf s'enroulait autour du petit bout de l'oreille et l'enlevait aussi promptement que l'eût fait un couteau.

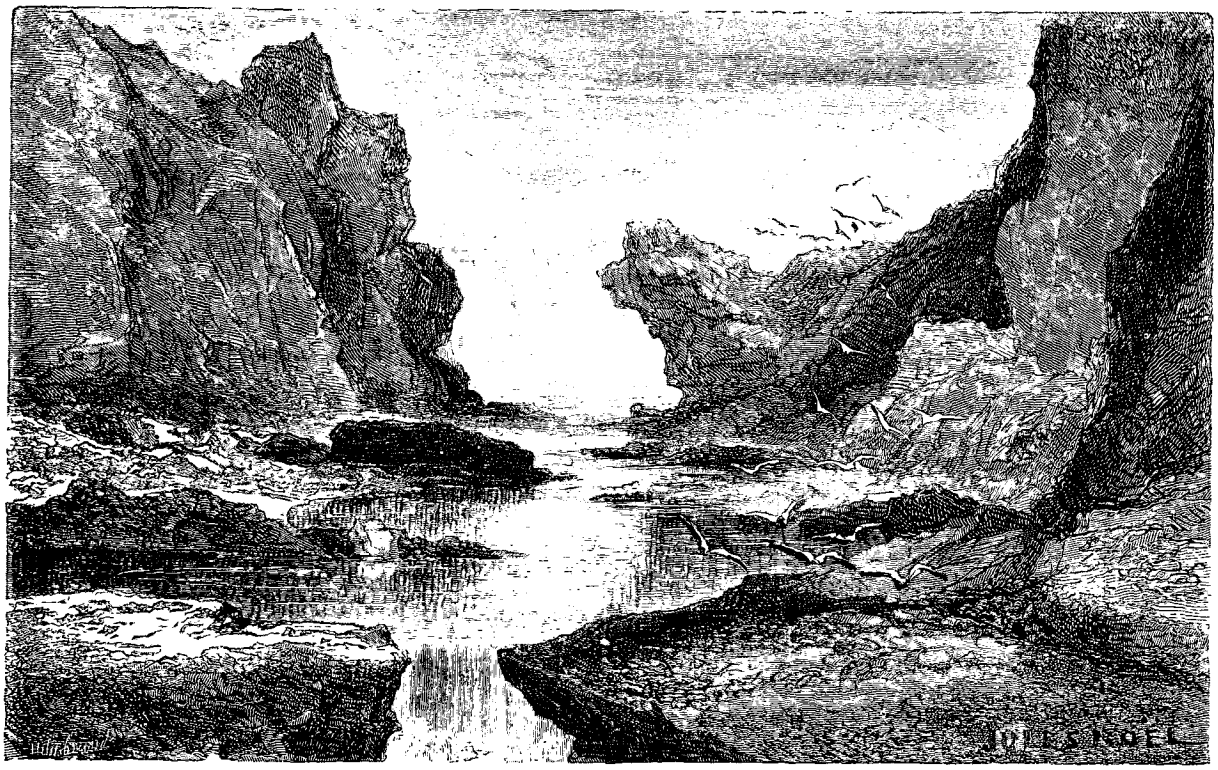
Ce fouet n'est autre chose qu'une mince bande de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cuir de phoque non tanné et plus large à son extrémité antérieure; le manche a tout au plus deux pieds et demi; le peu de poids de cet instrument le rend très-difficile à manœuvrer et le mouvement de poignet nécessaire pour enrouler la courroie autour du but est singulièrement pénible et demande de longs et patients exercices : ma persévérance a été récompensée, et si le malheur voulait que j'y fusse contraint, je ne reculerais pas devant la tâche; mais Dieu veuille que je ne sois pas forcé à utiliser le talent que je viens d'acquérir!

Entre tous les durs métiers, je n'en connais pas de plus rude : le fouet doit sans cesse retentir, et s'il n'est impitoyable, il devient complétement inutile. Les chiens ne sont pas longtemps à juger la force ou la faiblesse de leur conducteur : ils le toisent en un instant et courent où il leur plaît dès qu'ils ne sont pas parfaitement assurés que leur peau est à la merci du maître : un renard traverse la glace, ils trouvent les traces d'un ours, éventent un phoque ou aperçoivent un oiseau, et les voilà franchissant les neiges amoncelées et les *hummocks*, dressant leurs courtes oreilles, relevant en trompette leur queue touffue et s'élançant comme autant de loups à la poursuite du gibier. Le fouet tombe alors sur eux avec une énergie cruelle ; oreilles et queues de s'abaisser, chiens de rentrer dans la bonne voie, mais malheur à l'homme qui se laisse déborder!

Désirant essayer mes forces, j'avais voulu faire le tour du port. Le vent soufflait arrière, et tout allait à merveille; mais quand il fallut revenir, les chiens ne se trouvèrent pas de cet avis : ils ne détestent rien tant



Le lac Alida et le glacier du « Frère Jean. » — Dessin de Jules Noël d'après une esquisse de M. Hayes.

que de marcher vent debout. Frais et dispos, ils se sentaient en gaieté et tout disposés à agir à leur guise : il est probable aussi qu'ils voulaient fixer leur opinion sur le nouveau conducteur qui se mêlait de les diriger ; du reste, nous étions assez bons amis, je les caressais souvent, mais ils n'avaient pas encore éprouvé la force de mon bras.

Une course des plus récréatives nous amena au bout du golfe ; nous eûmes ensuite à franchir, non sans quelque difficulté, les crevasses formées par la marée, puis un haut rempart de glaces ; devant nous se trouvait une large et pittoresque vallée enclavée dans de hauts rochers et terminée par un glacier; au centre de l'espace qui nous séparait de ce dernier s'étendait un petit lac de deux kilomètres de longueur, alimenté par le glacier et les neiges fondues que lui versent en été les collines environnantes; il s'écoule dans la mer par une gorge escarpée et étroite portant des traces évidentes du fort courant qui y débouche dans la saison du dégel ; les bords en sont couverts en certains endroits de couches de tourbe ou lits de mousses desséchées et durcies. Voilà un supplément bien venu pour notre provision de chauffage ; nous en avons emporté un spécimen qui brûle parfaitement avec l'addition d'un peu de graisse.

D'après le désir de Sonntag, cette jolie nappe d'eau recevra le nom de lac Alida ; et la vallée porte celui de Chester, en souvenir d'un endroit bien cher que j'espère revoir ; elle a trois kilomètres et demi de long sur près de deux de large, et çà et là, partout où le vent a chassé la neige, un gazon fin et serré attire les bandes de rennes. Plusieurs de ces troupeaux, comptant en tout une centaine de têtes, paissaient l'herbe desséchée de l'été, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un traîneau esquimau et son attelage. — Dessin de A. de Neuville d'après une planche originale de M. Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.almay@free.fr

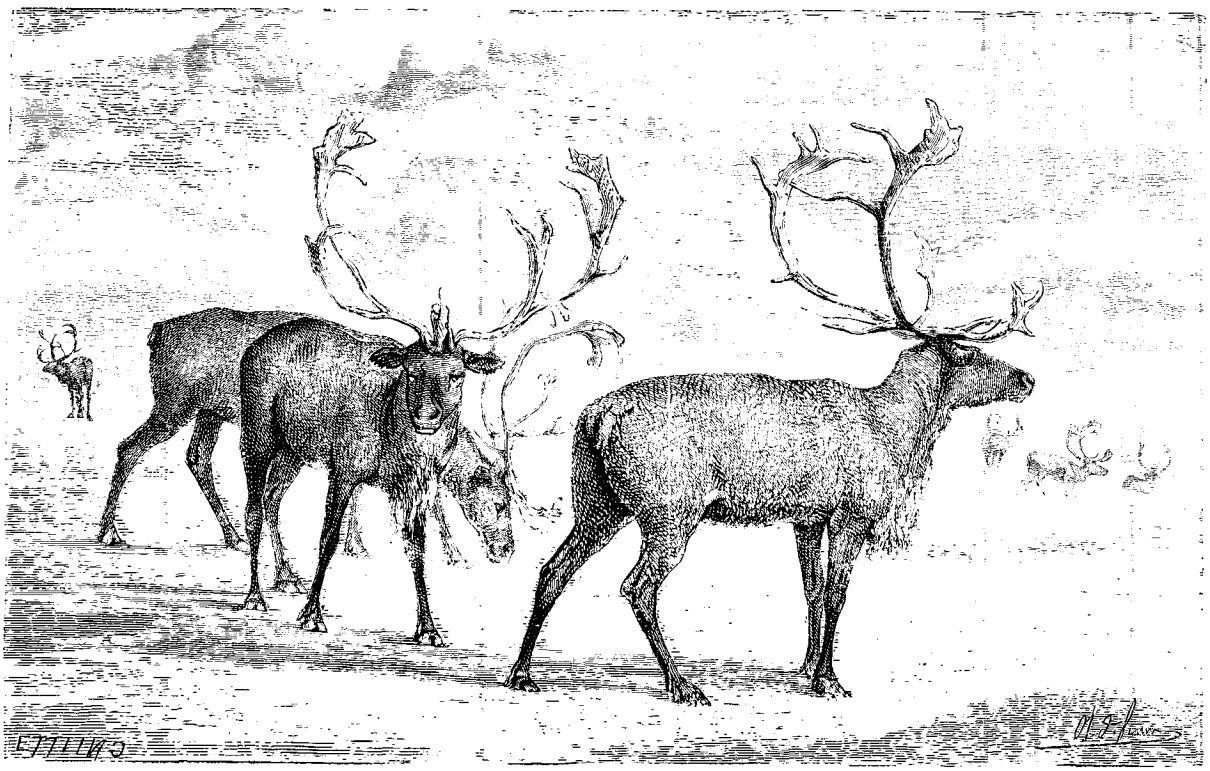
oubliant un moment le but de mon excursion, je ne pus résister à l'envie d'essayer ma carabine. Jensen et moi tuâmes chacun deux énormes mâles. Nous eûmes plus tard la preuve que ces animaux abondent sur les deux côtés du fiord.

Le glacier, découvert d'abord par le docteur Kane, en 1855, fut visité plus tard par son frère, aide-chirurgien dans l'expédition de la Recherche, envoyé par les États-Unis, sous les ordres du capitaine Harstene, et reçut du premier le nom de « Glacier de mon frère Jean; » l'équipage se contente de *Frère Jean* tout court. Nous l'avions fréquemment vu de la baie et du sommet des collines, mais c'était la première fois que nous en approchions; — nous sommes revenus *chez nous* juste à l'heure du dîner, très-fatigués et transis.

Le thermomètre avait baissé et la bise soufflait d'autant plus aigre.

Le lendemain elle rugissait encore sans merci; cependant elle ne put m'empêcher d'aller visiter de l'autre côté du fiord, à sept kilomètres au nord-ouest, ce que nous appelions en 1853 le village d'Étah; la hutte que je connais si bien était inhabitée; des vestiges nombreux me montraient toutefois qu'elle n'était pas restée sans maître depuis la nuit de décembre 1854, cette nuit de froidure et de misères que je n'oublierai jamais.

Il ne faisait plus jour, même à l'heure de midi; cependant l'obscurité ne nous enveloppait pas encore, et la pleine lune ajoutant sa clarté à celle du crépuscule arctique, je songeai à exécuter mon projet d'une longue



Rennes sauvages. — Dessin de O. de Penne d'après des sujets du Muséum.

excursion sur le glacier. — Les rafales du vent s'étaient un peu calmées, et la réussite de ce petit voyage paraissait plus que probable. Quant aux grandes explorations vers le Nord, impossible d'y penser déjà. En dehors de Port Foulke, l'eau n'était pas gelée, et les vagues de la mer se brisaient encore sur le cap Alexandre et le cap Ohlsen, les deux promontoires qui au Sud et au Nord terminent la baie de Hartstene. Évidemment un large espace se trouvait libre à l'ouverture du détroit et s'étendait jusqu'aux « eaux du Nord. » Quand le vent soufflait de ce côté, il fendait et brisait la glace au loin dans notre baie pour la repousser ensuite vers la mer aussitôt qu'il portait vers l'est.

Je formai ma petite caravane de M. Knorr, mon secrétaire, de deux matelots énergiques et résolus, de l'Esquimau Pierre et du volontaire Harvey Heywood « planteur de choux » du Far-West qui s'est joint d'enthousiasme à l'expédition bien que je n'aie pu lui offrir dans le navire qu'une position bien inférieure à son mérite [1].

Le 22 octobre, nos préparatifs étaient terminés : un traîneau portait une petite tente de toile, deux peaux de buffle en guise de matelas, une lampe à cuisine et des provisions pour huit jours; notre équipement personnel ne sera pas long à décrire : chacun de nous avait une paire de bas de rechange en fourrure, une tasse de fer-blanc et une cuiller de fer.

La petite troupe se mit en route et ne s'arrêta qu'au pied du glacier; un premier campement, chose assez peu divertissante en soi, a presque toujours quelque

1. M. Heywood, pendant la guerre civile, a noblement conquis un grade d'officier dans l'état-major du corps du génie militaire.

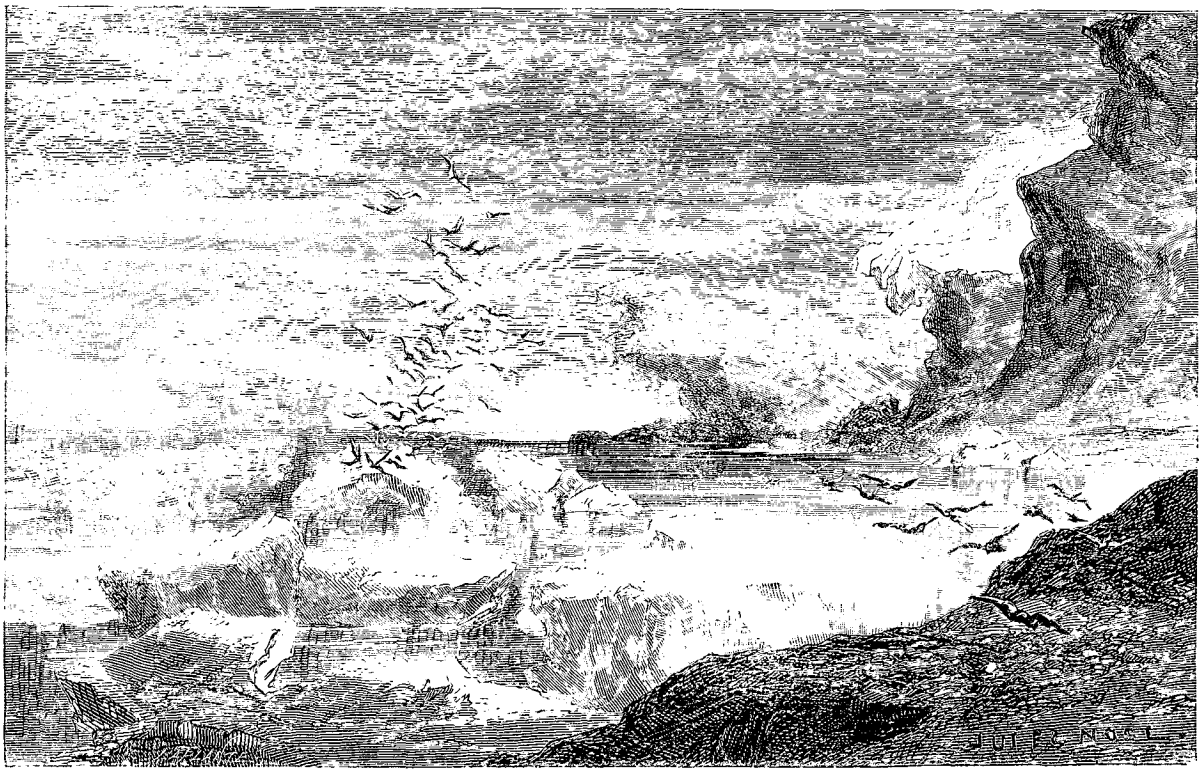
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côté agréable, mais notre installation était certes la plus triste qu'il soit possible de voir. Le thermomètre marquait — 24° cent., et nous n'avions d'autre feu que celui de la lampe sur laquelle mijotait le hachis de gibier et chauffait le café qui composaient notre repas du soir. Personne ne put dormir. Notre tente était plantée sur le talus de la colline, au-dessus d'un amas de pierres, lit le plus doux que nous eussions réussi à trouver; nous la démontâmes au clair de lune pour continuer notre route.

J'ai déjà décrit la gorge sauvage où il nous fallait péniblement cheminer avant d'arriver à l'endroit où Sonntag et moi avions pu escalader le glacier. Le traîneau était sans cesse arrêté court par les roches et les blocs de glace, et nos hommes durent l'alléger en prenant sur leurs épaules les vivres et les divers objets qui en formaient le chargement. Parvenus enfin au point où nous nous étions arrêtés la veille, nous nous préparâmes à l'ascension.

Notre première tentative d'escalade fut arrêtée par un accident qui nous inquiéta tout d'abord : l'éclaireur de la caravane perdit pied sur une des étroites marches taillées dans la paroi et glissant sur la pente escarpée, précipita à droite et à gauche ceux qui le suivaient et roula avec eux dans la vallée ; par bonheur, ils échappèrent aux rocs aigus qui perçaient la neige au pied du *Frère Jean*.

Nous fûmes plus heureux une seconde fois, et après avoir hissé le traîneau au moyen d'une corde, nous doursuivîmes notre route avec assez peu d'entrain, fatigués que nous étions des rudes labeurs qui nous avaient pris une bonne partie de la journée ; la glace était raboteuse, fendillée et à peine recouverte d'un mince tapis de neige. Ma petite troupe tirait péniblement son traîneau et je marchais en avant pour lui tracer le chemin, lorsque le sol se déroba sous mes pas et je me sentis subitement lancé dans le vide ; mais le bâton que je portais sur l'épaule en prévision de l'aventure fit son devoir à point nommé et me soutint au-dessus de la crevasse jusqu'à ce que je fusse parvenu à grimper sur l'une des arêtes. J'avais couru grand risque d'étudier de très-près un intéressant problème, mais je ne fus pas du tout fâché d'attendre encore quelque temps avant de savoir au juste si les fissures du glacier en traversent toute l'épaisseur.



Le glacier de Humboldt (voy. p. 138). — Dessin de Jules Noël d'après le docteur Kane (*Arctic Explorations*).

L'aspérité des bords de l'immense glacier vient sans doute de la forme tourmentée du terrain sur lequel ils s'appuient : à mesure que nous approchions du centre, la glace devenait plus unie, moins fendillée, et nous pûmes faire neuf kilomètres avec une sécurité relative ; la tente fut dressée, et après un bon souper de hachis de renne, de pain et de café, nous nous endormîmes profondément, beaucoup trop exténués pour nous préoccuper de la température ; elle était de plusieurs degrés au-dessous de celle de la nuit précédente.

Jusqu'ici, l'inclinaison du glacier avait été de six degrés environ; dans notre nouvelle étape, elle tomba peu à peu à deux seulement; nous avions quitté la glace dure, et nos cinquante-cinq kilomètres de la journée se firent péniblement sur une plaine de neige compacte et recouverte d'une croûte que le poids de notre corps brisait à chaque pas. A trois pieds de profondeur, la

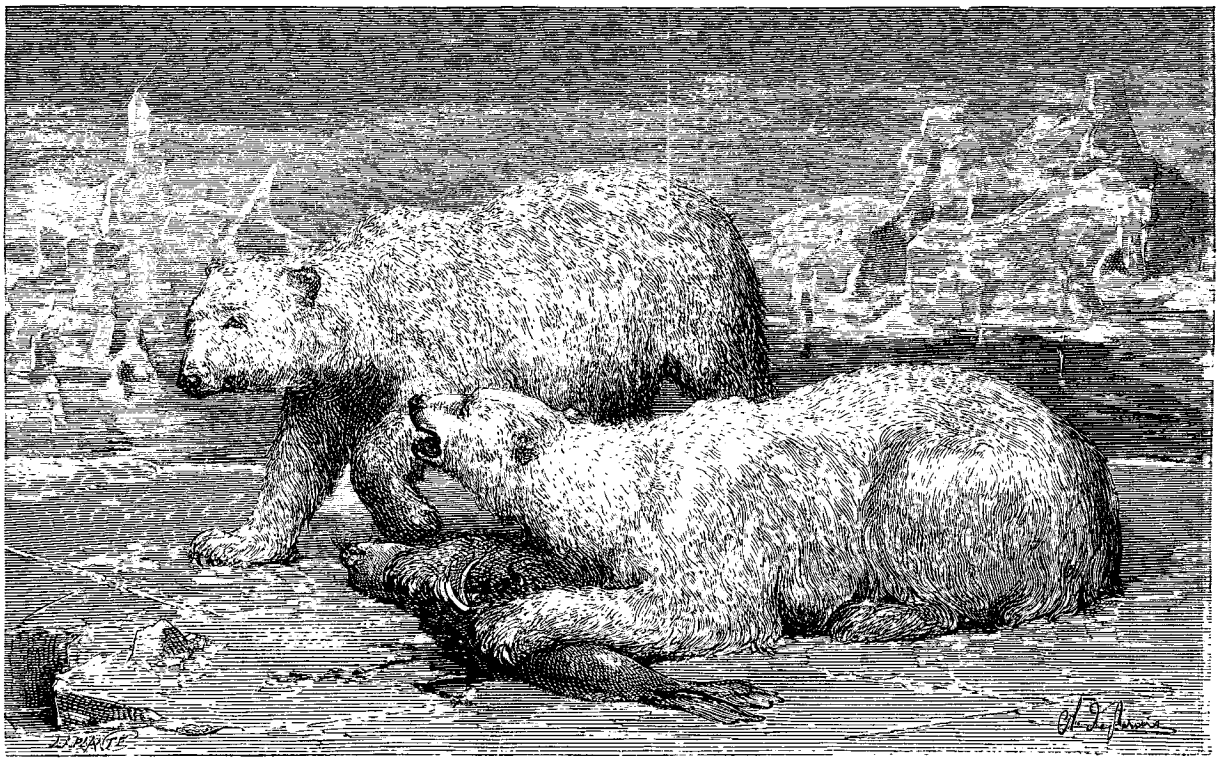
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glace ne paraissait point encore : on ne trouvait que de la neige fortement gelée que la pelle entamait avec une certaine difficulté.

Le lendemain, nous reprîmes notre route dans les mêmes conditions ; au bout de quarante-cinq kilomètres, mes hommes s'arrêtaient, harassés de fatigue : le terrible vent d'est nous fouettait le visage, et par 35 1/2 cent. au-dessous de zéro, nous cherchâmes un refuge sous notre tente ; il me fallait renoncer à continuer mon voyage ; du reste, j'en avais atteint le but principal, et dans aucun cas je n'eusse osé m'aventurer beaucoup plus loin à cette dangereuse époque de l'année.

Mes compagnons n'étaient pas encore suffisamment aguerris à ces affreuses températures ; le froid les avait tous plus ou moins saisis, et deux hommes surtout m'inquiétaient vivement : leur visage était enflé et fort douloureux ; ils avaient les pieds glacés, et un jour de retard les exposait à une mort certaine. Mes pauvres camarades ne pouvaient dormir et la souffrance leur arrachait des plaintes continuelles ; l'un d'eux semblait même sur le point de s'abandonner entièrement, et pour le soustraire à la fatale léthargie qui commençait à le gagner, je dus le pousser hors de la tente et le contraindre à marcher vigoureusement, en dépit de la tourmente.

Les rafales se succédaient toujours plus furieuses ; l'intensité du froid allait s'aggravant, et à notre tour, il nous fallut rentrer dans la tempête sous peine d'être infailliblement gelés. Aucun abri ne s'offrait à nous sur la vaste plaine glacée ; la moindre hésitation pouvait



Ours polaires. — Dessin de O. de Penne d'après des sujets du Muséum.

être funeste à notre grande entreprise en nous condamnant tous à une mort imminente.

Nous étions en effet campés dans une position aussi *sublime* que dangereuse. A cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, à cent vingt-huit kilomètres de la côte, nous nous trouvions au milieu d'un vaste Sahara de glace dont l'œil ne pouvait mesurer l'étendue. L'ourlet de terre qui le sépare de l'Océan avait disparu sous l'horizon ; pas une colline, pas un rocher n'interrompait la morne uniformité de cette plaine infinie ; seule, notre faible tente, ployant sous l'ouragan, formait une tache sombre sur l'éblouissant tapis de neige. La lune descendait lentement dans le ciel, et son orbe, parfois voilé de fantastiques nuages, nous jetait ses indécises lueurs à travers les flots tournoyants de neige que le vent roulait avec colère dans l'espace sans bornes et qui passaient près de nous dans leur course effrénée, plus doux à l'œil que le duvet, mais terribles à nos pauvres corps comme une grêle de flèches aiguës.

Nous eûmes beaucoup de mal à enlever la tente et à la placer sur le traîneau ; la bise soufflait avec rage et nous empêchait de rouler de nos mains, douloureusement roidies, cette toile aussi dure qu'une planche. Mes hommes souffraient horriblement, et leurs doigts, sans cesse gelés, devaient être activement frottés, *pilés* plutôt, pour que l'étincelle de vie, toujours sur le point de s'éteindre, ne s'évanouît pas sans retour. Je ne m'arrêtai point à examiner si l'arrimage était fait suivant les règles de l'art ; chaque minute ajoutait au danger et une fuite précipitée était notre seule chance de salut. Aussi, comme le vaisseau qui s'abandonne à l'ouragan après lui avoir vaillamment ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat avec un ours blanc (voy. p 139 et 140). — Dessin de A. de Neuville d'après une planche de M. Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sisté, nous tournâmes le dos à la tempête, et poussés par son souffle puissant, nous redescendîmes en toute hâte la pente du glacier.

Nous avions soixante-douze kilomètres dans les jambes, lorsque je m'aventurai à permettre une halte; le thermomètre marquait — 29 1/2 Cent., la tempête s'apaisait un peu; nous étions à trois mille pieds au-dessous de notre périlleux campement, et ma petite troupe avait bien gagné quelques heures de repos. Mais comme il faisait froid sous la tente! Le vent l'ébranlait sans relâche, et nous avions quelque peine à l'empêcher de s'envoler au loin.

Le lendemain soir, nous arrivions à Port Foulke sains et saufs, mais très-fatigués. La lune nous éclairait pendant cette dernière partie du voyage; à la base du glacier l'air était parfaitement calme, et dans la gorge, dans la vallée, sur le lac Alida, et sur le fiord, nous avancions au milieu de scènes vraiment féeriques. Les nuées chargées de neige passaient comme des fantômes à travers la nuit, voilant et découvrant tour à tour les crêtes des blanches collines; ces ombres nous disaient que l'ouragan hurlait encore là-haut, mais dans notre humble vallée tout était aussi paisible que dans une caverne vainement assiégée par la tempête; sur nos têtes un grand arceau des cieux s'arrondissait profond et bleu. Les douces étoiles, revêtues de la majesté de la nuit, se miraient sur la surface unie du petit lac; le glacier reflétait les pâles rayons de la lune, et les noires falaises allongeaient leurs grandes ombres sur la mer de lumière qui inondait la vallée. Les caps aux cimes déchirées se découpaient sur le fond éblouissant du fiord parsemé d'îles; ses vagues congelées s'étendaient dans la baie pour se mêler ensuite à l'Océan lointain; à l'horizon se profilaient vaguement les hautes montagnes blanches de la côte occidentale et sur la mer flottait une lourde traînée de vapeurs; poussée lentement par la bise, elle laissait voir peu à peu la forme spectrale d'un iceberg émergeant de ses noires profondeurs; une faible aurore boréale frangeait le sombre manteau des vagues, et, derrière cette masse de ténèbres impénétrables, dardait parmi les constellations de soudains jets de lumière semblables à des flèches de feu lancées par les démons d'un autre monde.

....La goutte de rosée, distillée sur la feuille du palmier des tropiques, tombe sur le gazon et reparaît dans le ruisseau murmurant de la forêt primitive; elle a coulé dans la rivière et de la rivière dans l'Océan; là elle s'est évanouie en vapeur, et portée vers les montagnes du Nord par le vent invisible, elle est devenue un doux flocon de neige; pénétrée par un rayon, la neige se transforme à son tour en un petit globule d'eau; la froide brise succédant au soleil, ce globule se change en cristal, et ce cristal recommence sa course errante et cherche encore l'Océan.

Ainsi le glacier est un immense fleuve de glace, et bien que son extrémité, emprisonnée sous les eaux, ait une tendance à s'élever, elle est longtemps retenue par l'action de la masse à laquelle elle appartient; elle continue à plonger jusqu'à ce que la force d'émersion, augmentant toujours, fasse éclater des fragments qui remontent aussitôt à leur niveau naturel; ces fragments peuvent être des cubes solides d'un demi-mille de côté ou même davantage. La disruption ne s'accomplit pas sans un grand tumulte des eaux, et un fracas qu'on entend au loin. La masse de glace flotte en liberté; les oscillations que lui avait imprimées cette soudaine rupture finissent par se calmer, puis le bloc de cristal s'abandonne au courant et dérive avec lenteur vers la haute mer. C'est une montagne de glace, un *iceberg*, maintenant : le glacier a accompli le rôle que lui assigne, dans les régions polaires, la grande loi de la circulation.

Le glacier par lequel j'avais pénétré dans la mer de glace est un bel exemple de la croissance et de la marche que je viens de décrire. Il forme un large fleuve qui a fini par remplir une vallée de dix-huit kilomètres de longueur; son front qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, a près de deux kilomètres de large, est encore à trois kilomètres et demi de la mer. En 1861, j'ai repris les angles et les mesures d'octobre 1860, et reconnu qu'il s'avance de plus de cent pieds par an. Il lui faudra donc un siècle pour qu'il atteigne la baie; et comme l'eau profonde se trouve à onze kilomètres du rivage, cinq cents ans seront nécessaires avant qu'un iceberg de quelque importance puisse s'en détacher. Le mouvement de ce glacier est beaucoup plus rapide que celui de plusieurs autres que j'ai pu explorer. Au sud-ouest du Frère Jean, j'ai constaté que la mer de glace a ses rives échancrées par les hautes collines de Port Foulke et qu'elles descendent à l'Océan par un couloir dont la falaise maritime au-dessus du cap Alexandre a une largeur de trois kilomètres et demi, et se débarrasse déjà de quelques petits icebergs; puis après avoir de son bras gigantesque entouré le cap Alexandre, la mer de glace atteint encore les eaux au sud du promontoire, et, projetant vers le midi une succession de vastes courbes irrégulières, elle a comblé de ses fleuves glacés chaque ravin de la côte groënlandaise, depuis le glacier de Tyndall jusqu'au cap Farewell. Enfin sur le littoral qui regarde le Spitzberg, elle s'étend du cap Farewell aux régions les plus reculées qu'on ait jamais reconnues. Au nord du Glacier de mon frère Jean, elle s'infléchit derrière les hauteurs dont j'ai parlé. Vis-à-vis Port van Rensselaer, au point où en 1854 je l'ai vue avec M. Wilson, elle court entre quatre-vingt-dix et cent dix kilomètres du rivage. Dans cette direction, elle atteint le détroit de Smith par le grand glacier de Humboldt, qui se développe sur la mer pendant cent dix kilomètres; au delà, elle recouvre la terre de Washington et se perd au nord dans des régions inconnues.

Obscurité croissante. — Vie journalière. — Une chasse à l'ours. — Épidémie canine. — Obligé de recourir aux Esquimaux. — Voyage et mort de Sonntag. — Son tombeau.

Les ténèbres s'épaisissaient autour de nous, et de plus en plus nous retenaient à bord du navire; à peine si nous avions d'autre clarté que celle de la lune et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étoiles, et quoique la chasse ne fût pas encore abandonnée, si courtes étaient les heures où nous pouvions en essayer qu'elle ne nous apportait aucun profit; la nuit reposait sur les vallées, et les unes après les autres, les crêtes des collines disparaissaient sous son voile sombre; il fallait nous résigner de notre mieux et attendre en paix le printemps, pour retourner à la vie active et aux travaux en vue desquels notre expédition était organisée. J'extrais de mon journal le compte-rendu de ces longues heures de loisir.

5 *novembre*. — La routine la plus méthodique s'est emparée de notre vie, l'imprévu et l'irrégulier ont entièrement disparu avec le soleil, et une monotonie absolue nous gouverne maintenant. Quel bonheur de déposer pour tout l'hiver la grave responsabilité qui pesait sur moi! Une bonne petite pendule est notre unique souveraine, et à son signal, la cloche du bord répond et nous prescrit ce que nous avons à faire.

On se lève à sept heures et demie. On déjeune une heure après ; la collation est servie à une heure, et le dîner à six. A onze heures les lampes s'éteignent et chacun s'en va coucher. Seuls, les veilleurs se promènent sur le pont, et le commandant rédige son journal. Après dîner je fais un whist avec les officiers ou je reste chez moi à jouer aux échecs avec Sonntag et Knorr. Tous nos jours se suivent et se ressemblent. Radclifte me remet le soir le tableau des observations atmosphériques, et ce tableau lui-même est presque aussi monotone dans son contenu que dans le cérémonial de la présentation. Mac Cormick, à son tour, me rend un compte exact de ce qui se passe à bord; mais il est bien rare que quelque fait saillant vienne interrompre l'uniformité de sa prose. Je passe une partie de la nuit à inscrire force notes sur mon volumineux journal, et j'avoue qu'à part les relevés du magnétomètre, des baromètres et des thermomètres, du marégraphe et de l'épaisseur des glaces, on pourrait en supprimer beaucoup sans inconvénient; les *nouvelles* sont assez clairsemées et je les accompagne d'un signe marginal pour y revenir de temps en temps, comme on fait dans sa mémoire pour un événement heureux.

Autant que faire se peut, le dimanche est observé comme là-bas, dans la patrie lointaine. A dix heures, escorté de l'officier de service, je visite avec soin toutes les parties du navire et m'enquiers minutieusement de la santé, des habitudes, du confort de tout l'équipage; puis, tout le monde réuni sur l'arrière, je lis une portion des prières du matin et un chapitre du livre que nous aimons tous. J'ajoute parfois un des beaux sermons de Blair, et quand approche l'heure du repas, c'est bien de tout cœur que nous demandons à Dieu de continuer à étendre sur nous sa main paternelle, et si notre prière n'est pas bien longue, elle n'en est peut-être que mieux sentie.

6 *novembre*. — Sonntag est de retour d'une excursion qu'il a tentée sur la glace marine, et comme je le craignais, il n'a pas réussi dans son entreprise. Le voyage a été des plus pénibles. A chaque instant, les chiens avaient à franchir des hummocks élevés, des neiges amoncelées, de larges fissures; le vent soufflait avec rage et ajoutait aux fatigues de la petite bande le danger des morsures de la gelée.

Tout d'abord les attelages n'avaient pu sortir de la baie de Hartstene sans de fort graves difficultés: l'eau atteignait presque la glace de terre; ils marchèrent assez bien jusqu'à Fog Inlet, où d'énormes crevasses leur barrèrent le passage; impossible de les franchir ou de les tourner; un traîneau fut brisé, et après l'avoir réparé tant bien que mal, nos hommes ne songeaient plus qu'à revenir au navire le plus vite possible : un peu au-dessus du cap de Hatherton, ils trouvèrent la trace de deux ours, et bêtes et gens ne purent résister à la tentation de les suivre. Sonntag m'a donné de cette chasse une description fort animée.

Les deux malheureuses victimes, une mère et son petit, dormaient sur le versant d'une chaîne de hummocks ; réveillées par les abois des chiens, elles se dirigèrent immédiatement vers les crevasses ouvertes à une distance d'environ sept kilomètres. Sans attendre les incitations de leurs conducteurs, et comme s'ils avaient oublié leur traîneaux, les chiens s'élancèrent à la poursuite des fugitifs. Les hummocks, fort élevés déjà, étaient séparés par d'étroites et sinueuses ravines, et si les ours avaient eu l'instinct de s'y cantonner, leurs ennemis, arrêtés à chaque instant, et ne pouvant pas toujours suivre leurs traces, n'auraient probablement pas réussi à les atteindre, mais la chaîne avait tout au plus un demi-kilomètre de large, et les ours, la traversant au plus vite, songeaient évidemment à gagner une énorme fissure où devait se trouver un espace de mer. Atteindre l'eau était pour eux le salut. Tout aussi bien que les chasseurs, les chiens paraissaient le redouter, car ils suivirent la piste avec tout le sauvage élan de leur brutale nature. Enragés par la perspective de voir échapper leur proie, ils parcouraient l'espace comme un tourbillon furieux. Jensen et Hans les excitaient par tous les moyens que leur suggérait une longue expérience; les traîneaux volaient sur la neige durcie et rebondissaient sur les pointes aiguës qui se projetaient sur la surface glacée.

Par leurs cris et leur vitesse, les chiens manifestaient toute l'impatience d'une meute lancée après le renard et dix fois autant de férocité, et Sonntag, que cette folle course enlevait aux notions de la réalité présente, se croyait au milieu d'une horde de loups serrant de près un buffle blessé.

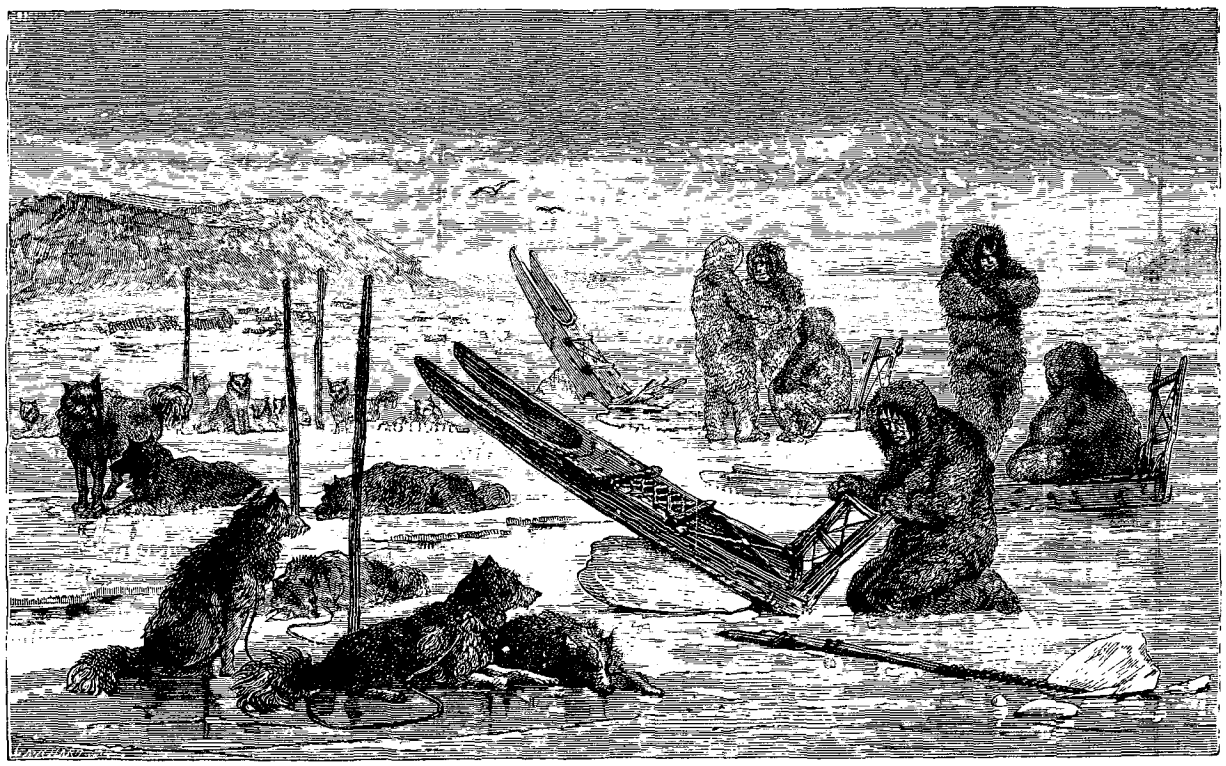
En moins d'un quart d'heure la distance était réduite à quelques centaines de mètres. La mer, espoir des fugitifs et terme fatal de la poursuite, se rapprochait aussi, mais l'ourse était arrêtée dans sa marche par son petit qu'elle ne voulait pas abandonner; effrayé et anxieux, il trottait pesamment près d'elle, et c'était pitié d'entendre les appels déchirants de la pauvre mère, de voir sa profonde douleur; elle comprenait parfaitement le péril, mais ne pouvait se résoudre à fuir sans sa progéniture. La crainte et l'amour maternel semblaient lutter alternativement dans son cœur; elle s'élançait vers la mer pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revenir bientôt en arrière et pousser de son museau le pauvre petit être que les forces abandonnaient ; elle courait à côté de lui comme pour l'encourager. L'ennemi s'avançait toujours, les chiens oubliaient leur fatigue et tiraient de plus en plus sur leur collier : le moment critique approchait, et les angoisses de la malheureuse famille auraient ému les âmes les moins accessibles à la compassion, l'ourson ne pouvait plus marcher.

Arrivés à cinquante mètres environ, les conducteurs se penchèrent en avant, saisirent le bout de la courroie qui réunissait tous les traits et le glissèrent hors du nœud coulant : les traîneaux s'arrêtèrent soudain, et les chiens, délivrés de toute entrave, s'élancèent après leur proie en poussant des hurlements, féroces En entendant tout près d'elle le bruit de la meute altérée de son sang, la pauvre mère comprit que la fuite était désormais impossible; elle se retourna à demi, et s'affermissant solidement sur la neige, elle se prépara au combat avec le courage du désespoir, tandis que l'ourson, affolé de terreur, courait autour d'elle et finit par se réfugier entre ses jambes.

Jensen et Hans avaient retiré leurs carabines du traîneau et se hâtaient d'accourir, mais la meute formait avec ses adversaires un groupe si serré qu'il leur était difficile de tirer. Profitant d'un instant où l'ourse se trouvait un peu à découvert, ils la visèrent à la bouche et à l'épaule, et elle fit entendre un long rugissement de colère et de douleur; mais ce n'étaient pas là des blessures mortelles, et la bataille continua plus terrible que



Les Esquimaux arrivant au port Foulke (voy. p. 143). — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

jamais; la neige s'arrosait de sang, un filet rouge coulait de la gueule de l'ourse, un autre tombait goutte à goutte sur sa fourrure blanche ; le petit, déchiré et pantelant, allait rendre le dernier soupir; un de nos chiens gisait presque sans vie, et un autre marquait de larges taches cramoisies la couche de givre sur laquelle son agonie s'exhalait en faibles gémissements.

Sonntag approchait à son tour ; une décharge des trois carabines jeta le colosse sur son flanc, et les chiens s'élancèrent de nouveau à l'attaque. Quoique fort épuisée par la perte de son sang, l'ourse n'était pas hors de combat; rassemblant ses forces, elle obligea encore les assaillants à une retraite précipitée, et ramena sous son corps ce petit pour lequel elle donnait sa vie..., mais l'ourson, à moitié étranglé par la meute acharnée, couvert d'affreuses plaies, expira. En le voyant couché immobile, sa mère oublia tout, ses blessures, son danger, la meute furieuse qui la déchirait sans relâche, et se mit à le lécher avec une tendresse passionnée ; se refusant à le croire mort, elle cherchait à le relever, elle le caressait pour l'encourager à combattre encore ; puis tout d'un coup, elle parut comprendre qu'il n'avait plus besoin de sa protection, et se retourna vers ses bourreaux avec un redoublement de rage ; pour la première fois elle essaya de s'échapper. Elle parut aussi en même temps s'apercevoir qu'elle avait d'autres ennemis que la horde aboyante qui s'acharnait sur elle. Hans s'avançait avec un épieu ; elle secoua violemment la grappe de chiens suspendue à son corps et se précipita à sa rencontre ; il jeta son arme et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes ; mais elle courait encore plus vite que lui, et l'Esquimau était infaillible-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment perdu, si Sonntag et Jensen, qui avaient pu recharger leurs carabines, n'eussent réussi à arrêter le terrible animal en pleine course : une balle pénétra dans son épine dorsale, à la base du crâne, et il roula sur la neige imprégnée de sang.

Les victimes furent promptement dépouillées : on prépara, pour nous la rapporter, une partie de la chair de l'ourson, et les chiens purent se gorger à volonté ; puis nos gens dressèrent leur tente sur le théâtre de leurs exploits ; le lendemain ils arrivaient au navire.

Les jours suivants, un malheur, qui en engendra plusieurs autres, fondit à l'improviste sur notre petit établissement. L'épidémie qui avait décimé la race canine au Groënland se déclara parmi nos attelages, dont en quelques semaines elle enleva la meilleure partie, en nous menaçant ainsi de faire échouer nos plans et nos découvertes futures. Car, sans une bonne meute de trait, comment espérer de faire quelque tentative utile dans la direction du nord ?

Notre première pensée fut naturellement d'avoir recours aux Esquimaux pour recruter nos relais parmi eux. S'il nous était possible d'amener quelque tribu auprès du navire, nous pouvions espérer qu'elle nous prêterait ses chiens en retour de notre promesse de la nourrir elle-même, soit de nos provisions, soit des produits de notre chasse, pendant tout le temps que ses attelages seraient employés à notre service.



Kalutunah, chef d'une tribu d'Esquimaux. — Dessin de A. de Neuville d'après Kane (*Arctic Explorations*).

Hans fut appelé au conseil ; il nous apprit qu'une famille vivait à cent quatre-vingts kilomètres vers le Sud, à l'île Northumberland, quelques autres quatre-vingt-dix kilomètres plus loin, au midi du détroit de la Baleine, et peut-être une ou deux moins loin de nous. Nous n'hésitâmes pas longtemps, et il fut décidé que s'il nous restait encore assez de chiens à la lune de décembre, Sonntag, accompagné de son conducteur favori, prendrait le traîneau et tâcherait d'entrer en communication avec les naturels ; si, au contraire, nous n'avions plus un seul attelage, je me rendrais moi-même à pied à leurs stations, et je ferais de mon mieux pour amener les Esquimaux à Port Foulke ou à Étah. Mais la lune n'était pas encore levée, et pendant ces longues ténèbres, il nous fallait attendre encore et désirer avec ardeur que la fin de ce mois fût un peu moins malheureuse que le commencement. Quand enfin la lune se montra, l'épidémie canine nous avait laissé neuf beaux chiens composant un attelage assez présentable.

Les préparatifs n'ont pas été longs. Avec des peaux de buffle, Hans s'est fabriqué un sac pour servir de couchette, Sonntag en emporte une fourrure d'ours qui nous vient d'Upernavik. Ils se munissent de provisions pour douze jours, mais ils ne pensent pas être si longtemps absents, même s'ils sont obligés de pousser jusqu'à l'île de Northumberland ; cette route peut facilement se faire en deux étapes ; en décembre 1854, Sonntag et moi l'avions accomplie en trois, et les chasseurs indigènes s'y rendent parfois tout d'une traite. Notre ami n'a pas voulu s'embarrasser d'une tente : naturellement l'Esquimau Hans est profès dans l'art de construire des huttes de neige, et son maître a déjà pris de bonnes leçons dans son premier voyage.

Ce départ a été l'événement de la semaine, et pour quelques moments a arraché officiers et matelots à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

léthargie par laquelle ils se laissent peu à peu gagner, en dépit de mes efforts. Sonntag était plein d'ardeur, et tout joyeux de cette course aventureuse, il me promettait de ramener bientôt les Esquimaux et leurs chiens. De son côté, Hans se prélassait, très-fier de son importance; il fit claquer vigoureusement son fouet, l'attelage bondit dans ses harnais et partit au grand galop. Le traîneau glissait rapidement, et pendant qu'autour de lui la neige, soulevée par les chiens, rejaillissait au clair de lune, nous criâmes trois fois : « hurrah! »

.... Sonntag et Hans nous avaient quittés depuis un grand mois, et plusieurs jours de la lune de janvier s'étant écoulés sans nous les ramener, je commençai à être fort sérieusement inquiet. Ou ils avaient éprouvé quelque accident, ou ils se trouvaient retenus chez les Esquimaux par une cause impossible à déterminer. J'envoyai d'abord M. Dodge au cap Alexandre, pour constater, d'après leurs traces, s'ils avaient passé autour ou au-dessus du promontoire; il put suivre les marques du traîneau pendant neuf kilomètres seulement : depuis le mois de décembre, les glaces s'étaient brisées et avaient dérivé vers la mer. Il ne vit point de vestiges dans les passes du glacier; il nous fut démontré qu'ils avaient pris par le bas de la plage, et je me préparai à y conduire une bande de nos gens. Si nous découvrions quelque empreinte sur la glace ferme au delà du cap, je verrais ce qu'il me restait à faire; si nous ne trouvions rien, il n'y aurait plus à douter que malheur ne fût arrivé à nos compagnons, et je pousserais ma route vers le Sud, jusqu'à ce que j'eusse atteint les Esquimaux : il me fallait absolument communiquer avec eux le plus tôt possible.

Le matin du 27, le traîneau fut chargé de notre léger bagage, et nous allions partir quand une tempête violente se déchaîna et nous retint à bord ce jour-là et le lendemain. Le 29, le matelot de quart, se précipita dans ma chambre pour annoncer : « Deux Esquimaux! » Émergeant des ténèbres, ils arrivaient jusqu'à nous, sans avoir été signalés de loin. Ils devançaient Hans et nous apportaient de sa part de mauvaises nouvelles : — Sonntag était mort !

Hans arriva deux jours après : à notre grande surprise, il était seul avec son beau-frère, jeune garçon que j'avais vu au cap York. Il avait laissé au delà du glacier, à plusieurs milles, son beau-père et sa belle-mère, avec mes pauves chiens fourbus, et il venait chercher du secours. Il se trouvait lui-même tellement harassé, qu'avant de le questionner, je l'envoyai se réchauffer et prendre quelques aliments. Une bande de nos marins alla à la rescousse des deux vieilles gens; on finit par les découvrir tapis dans un fossé de neige et grelottant de froid. Les chiens étaient blottis près d'eux; pas un ne pouvait bouger ni pied ni patte; aussi bêtes et gens furent empilés sur le traîneau et tirés jusqu'au navire. Dans la bonne chaleur de la hutte de Hans, ses parents se ranimèrent bientôt, mais les chiens gisaient presque sans vie sur le pont; ils ne pouvaient ni manger ni se mouvoir. Cinq pauvres bêtes épuisées! voilà tout ce qui nous restait de nos magnifiques attelages! Tel était le résultat d'un voyage sur lequel j'avais fondé tant d'espoir!

Voici sur ces tristes événements la version de Hans j'en résume les détails avec la plus amère tristesse :

Sonntag et lui avaient contourné le cap Alexandre sans difficulté; la glace était solide et ils ne s'arrêtèrent qu'à l'île Sutherland, où ils construisirent une hutte de neige et prirent quelques heures de repos. Continuant ensuite vers le Sud, et n'ayant trouvé à Sorfalik que des cabanes vides et en ruines, ils s'en firent une de neige, et après s'être remis de leurs fatigues, ils partirent pour l'île Northumberland, pensant qu'ils ne trouveraient pas de naturels plus au nord du détroit. D'après le récit de Hans, ils devaient avoir fait environ sept ou huit kilomètres, lorsque Sonntag, se sentant un peu engourdi, sauta à bas du traîneau et courut en tête des chiens pour se réchauffer. Un des traits s'embarrassa, le conducteur arrêta l'attelage et resta quelques minutes en arrière; il se hâtait de rejoindre son maître, lorsqu'il le vit enfoncer dans l'eau : une légère couche de glace recouvrant quelque fissure, ouverte par la marée, venait de se briser sous ses pas. L'Esquimau l'aida à s'en retirer, et ils retournèrent au plus vite vers la hutte qu'ils venaient d'abandonner. Le vent soufflait du Nord-Est, le froid était très-vif, et Sonntag ne voulut pas faire halte pour changer ses vêtements mouillés. Tant qu'il courait près du traîneau, il n'y avait rien à craindre, mais il fut assez imprudent pour remonter, et lorsqu'ils atteignirent Sorfalik, Sonntag, déjà enroidi, ne pouvait plus parler; Hans le transporta à la hutte, lui ôta ses habits gelés et le plaça dans son sac de peaux; il lui fit boire de l'eau-de-vie, et ayant soigneusement bouché la cabane, il alluma la lampe à alcool pour élever la température et préparer du café; mais tous ses soins furent inutiles, et Sonntag mourut après être resté un jour sans connaissance et sans avoir prononcé une parole.

Hans referma la hutte de manière que les ours ou les renards n'y pussent pénétrer; il repartit pour le Sud et arriva sans encombre à l'île Northumberland; les Esquimaux venaient d'abandonner leur village, mais il put se reposer et dormir dans une cabane ; sous un amas de pierres il découvrit assez de chair de morse pour rassasier ses chiens. Le jour suivant, il atteignit Netlik, où il ne trouva personne, et s'avança vers le Sud jusqu'à une autre station, où il fut assez heureux pour rejoindre plusieurs familles logées, les unes dans une cabane de pierres, les autres dans des huttes de neige. En hiver les phoques se rassemblent en grand nombre autour du détroit de la Baleine et les Esquimaux vivaient là au milieu d'une abondance inaccoutumée. Hans leur raconta son histoire, et charmés d'apprendre que nous étions près de leur ancien village d'Etah, deux indigènes réunirent leurs deux attelages et se préparèrent à le suivre.

Mais mon chasseur avait d'autres projets. Il n'était qu'à trois journées du navire, et le principal but de son voyage était atteint ; cependant au lieu de nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revenir tout de suite il fit de grands présents à de jeunes Esquimaux et les envoya au cap York avec mes chiens.

Malgré toutes ces protestations de zèle pour mon service, je soupçonne fort que certains ordres lui avaient été donnés par la partenaire de sa tente et de ses joies, et si les secrets de famille n'étaient pas mieux gardés que les autres, je découvrirais probablement que cette pointe au cap York n'avait d'autre but que d'amener ici les deux vieilles gens qui le reconnaissaient pour gendre. Sous l'étoile polaire même, les filles d'Ève gouvernent les destinées des hommes.

D'autres Esquimaux ne tardèrent pas à suivre ceux qui avaient précédé ou accompagné Hans, et peu de jours après je vis arriver, avec un assez bon attelage, une de nos meilleures connaissances de 1854, Kalutunah, chef de la petite tribu qui vivait à cette époque à Étah.

Aussitôt qu'il m'eut salué comme un confrère en souveraineté, il alla, lui et les siens, retrouver leur ancienne cabane et s'y installer de leur mieux.

Kalutunah n'était point beau, mais on ne pouvait pas dire qu'il fût réellement laid ; en dépit de ses traits grossiers et de sa malpropreté, sa simplicité joviale, sa naïve bonhomie m'avaient gagné le cœur. Sa langue ne resta guère oisive ; il voulait me mettre au courant de toutes ses affaires ; sa femme vivait encore et avait ajouté deux filles à ses autres charges, mais sa figure brilla de joie lorsque je m'informai de son premier-né, que j'avais vu en 1854, beau garçon de cinq ou six étés, et il me parla avec un orgueil tout paternel de la grandeur future promise à cet héritier présomptif : il savait déjà prendre des oiseaux au filet et commençait à conduire l'attelage.



Esquimaux s'installant à Etah. — Dessin de A. de Neuville d'après une planche du voyage de Kane.

Depuis cinq ans, la mort avait fait chez eux de terribles ravages, et il se plaignait avec amertume des misères de l'hiver dernier. La peste qui enleva mes chiens avait aussi attaqué ceux de la tribu, et je crois bien que ses ravages se sont étendus sur tout le Groënland. — Malgré cette pénurie générale, il se faisait fort de me procurer quelques animaux.

Grâce à cet arrangement nous eûmes bientôt deux attelages remontés au complet, et dans notre voisinage immédiat non moins de dix-sept Esquimaux installés : six hommes, qnatre femmes et sept enfants, tous de caractères différents, d'utilités fort diverses. Si quelques-uns d'entre eux ne me causèrent que des ennuis, j'en fus dédommagé amplement par le zèle actif et la bonne volonté des autres. Parmi ces derniers il faut ranger la belle-mère de Hans et la femme de Kalutunah, qui nous confectionnèrent des bottes esquimaudes, chaussure indispensable dans ces régions. En dépit du peu de confiance qu'il nous inspirait, Hans, habile chasseur, nous rendait encore plus de services que les autres indigènes. Kalutunah nous visitait tous les jours, et entrait dans ma cabine en ami privilégié. Comme le guerrier s'anime au son de la trompette annonçant la bataille, il retrouva une nouvelle vie quand je lui offris d'être le conducteur d'un de mes attelages ; dès le lendemain, il s'occupa seul de nos bêtes, et lorsque, peu de jours après, je l'envoyai jusqu'au cap Alexandre, afin de voir si la glace marine était assez solide pour porter un traîneau, la coupe de son bonheur fut remplie jusqu'aux bords.

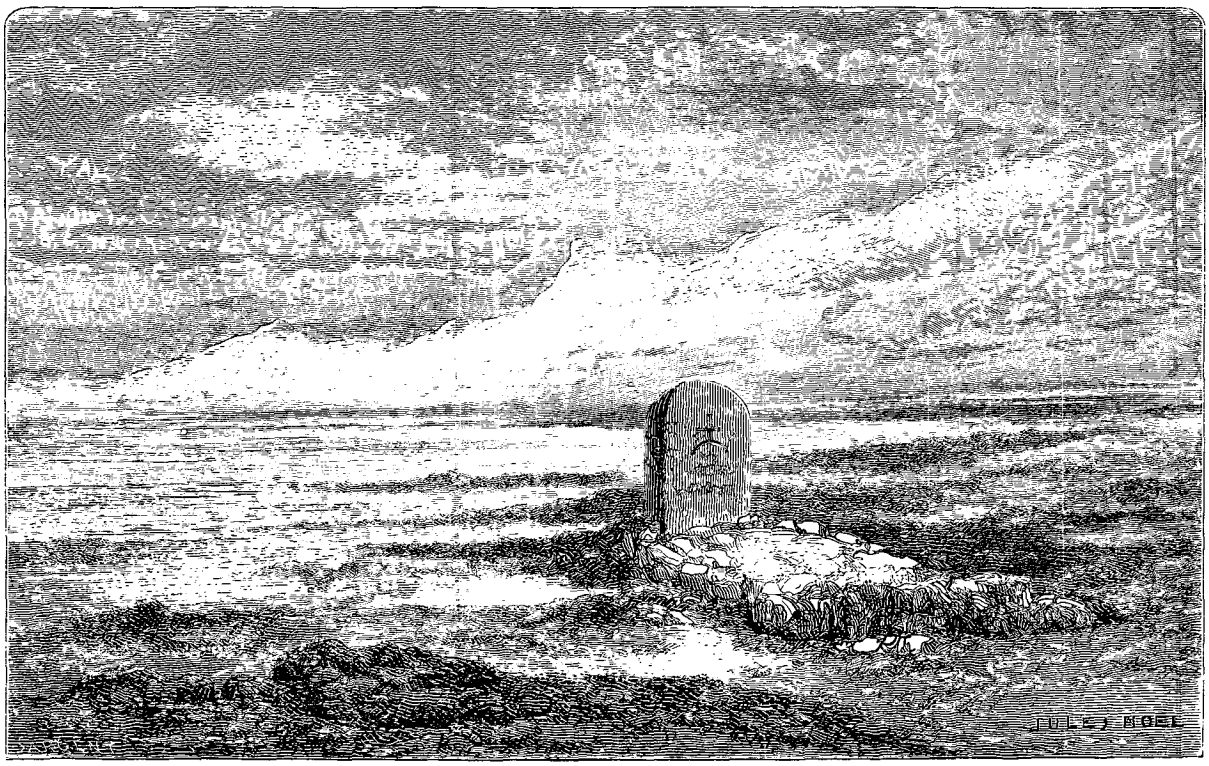
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Son rapport étant favorable, M. Dodge fut chargé de nous ramener le corps de Sonntag; il prit les deux attelages que conduisaient Hans et Kalutunah.

M. Dodge s'acquitta de sa mission avec énergie et habileté. Ils ne mirent que cinq heures à atteindre Sorfalik et trouvèrent facilement le lieu qu'ils cherchaient, Hans se rappelant un haut rocher ou plutôt une falaise au pied de laquelle reposait la hutte funéraire. Mais celle-ci était profondément enfouie sous les monceaux de neige accumulés par le vent. Il leur fallut creuser péniblement et longtemps dans la masse durcie; la nuit était tombée et ils se sentaient très-fatigués; ils se firent à la hâte un abri de neige, donnèrent à manger aux chiens, et quoique le thermomètre marquât 42° cent. au-dessous de zéro, ils dormirent dans leurs fourrures sans inconvénient grave. C'était la première fois que M. Dodge campait ainsi sur la neige, et il fut justement fier du succès de cette expérience. Vingt-quatre heures après il rentra à bord avec son funèbre et précieux colis.

Le corps de notre camarade fut déposé dans l'observatoire où, peu de semaines auparavant, sa haute intelligence s'appliquait à ces études qui faisaient la joie de son existence; le pavillon fut hissé à mi-mât sur la hampe qui surmontait le bâtiment.

Les préparatifs des funérailles furent faits avec toute la solennité requise. Un cercueil préparé par les soins de Mac Cormick, reçut la dépouille de notre ami; on le



Le tombeau de Sonntag. — Dessin de Jules Noël d'après le docteur Hayes.

couvrit du drapeau national, et le surlendemain de l'arrivée de Dodge, quatre de ses compagnons en deuil, suivis de tout l'équipage, le portaient à la fosse creusée à grand'peine dans la terrasse glacée. On le descendit dans sa dernière et froide demeure; je lus le service funèbre, puis la fosse fut refermée. Cette inscription:

†

AUGUSTE SONNTAG

MORT EN DÉCEMBRE 1860, AGÉ DE 28 ANS,

fut plus tard gravée par nous sur une stèle ou dalle polie, fixée à la tête du rectangle de pierres brutes qui forme son monument.

C'est là, dans le lugubre isolement du désert polaire, que notre camarade dort de ce long sommeil qui ne sera plus interrompu dans ce monde troublé! Jamais des mains amies ne viendront couvrir de fleurs sa tombe lointaine; jamais ne la contempleront des yeux affaiblis par le chagrin; mais les douces étoiles qu'il a tant aimées pendant sa vie veilleront éternellement sur lui; les vents berceront son repos et la grande nature étendra sur sa couche un pli de son manteau de neige.

Pour extrait et traduction,

F. DE LANOYE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Esquimaux épiant un phoque. — Dessin de A. de Neuville d'après le capitaine F. Hall (*Life with the Esquimaux*).

VOYAGE A LA MER LIBRE DU POLE ARCTIQUE,

PAR LE DOCTEUR J. J. HAYES, CHIRURGIEN DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS[1].

1860-1862. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

L'aube du printemps. — Ma colonie d'Esquimaux. — La famille de Hans. — Occupations. — Chasse aux morses. — Combat avec ces animaux. — Mort et funérailles de Kablunet.

Les préparatifs de mon voyage vers le Nord occupaient tous mes instants. Le soleil avait paru le 18 février; le lendemain son disque s'éleva tout à fait au-dessus de l'horizon ; il monta un peu plus haut le jour suivant et ainsi de suite jusqu'à ce que nous eussions plusieurs heures de pleine lumière avant et après midi. On ne voyait pas encore le soleil au-dessus des collines méridionales du port, mais la lugubre nuit s'en allait et chaque jour nous apportait plus de clarté ; l'aube du printemps s'évanouissait dans le jour de l'été comme le crépuscule de l'automne s'était perdu dans les ténèbres de l'hiver.

Les chiens que Hans m'avait ramenés étaient parfaitement rétablis, et ne paraissaient plus se ressentir de leurs souffrances. Quant à la meute de Kalutunah, elle se maintenait, ainsi que son maître, dans un état prospère à Etah. C'est là qu'était le gros de ma colonie d'Esquimaux, tandis que les parents de Hans, Tcheitchenguak, son beau-père, Kablunet, sa belle-mère, et Angeit, son jeune beau-frère, habitaient avec lui la hutte qu'il s'était construite à côté du vaisseau.

Kablunet, la vieille matrone, sut se rendre fort utile. Très-adroite de ses mains, elle travailla sans relâche jusqu'à ce que son aiguille lui eût gagné tous les petits objets dont elle avait besoin; elle nous confectionna des surtouts et des bottes et nombre d'autres vêtements de peaux. Son teint était fort clair, comme l'indique le nom de Kablunet, — *l'enfant à la peau blanche*, — sous lequel les Esquimaux désignent notre race, et si celui de Tcheitchenguak ne signifie pas l'enfant à la peau noire, il a certes grand tort, car notre nouvel ami était de nuance plus que foncée.

L'extérieur de cet aimable couple n'était pas fort séduisant. Ils avaient la figure large, de lourdes mâchoires,

1. Suite et fin. — Voy. p. 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les pommettes saillantes comme celles de tous les carnivores, le front étroit, les yeux petits et très-noirs, le nez plat. Derrière leurs lèvres longues et minces apparaissaient deux rangées étroites d'un ivoire solide, quoique usé par de durs et pénibles services, les naturels se servant de leurs dents pour une foule de choses : — assouplir les peaux, tirer et serrer les cordes, aussi bien que pour broyer la chair huileuse, base de leur alimentation. — Leur chevelure, d'un noir de jais, n'était pas très-abondante; Tcheitchenguak avait plus de barbe que je n'en ai vu à ses compatriotes, mais seulement sur la lèvre supérieure et au bas du menton; en général, la figure des Esquimaux est imberbe, elle appartient au type mogol. Petits de stature, mais bien charpentés, chacun de leurs mouvements prouve qu'ils sont robustes et solidement trempés par les épreuves de leur âpre existence.

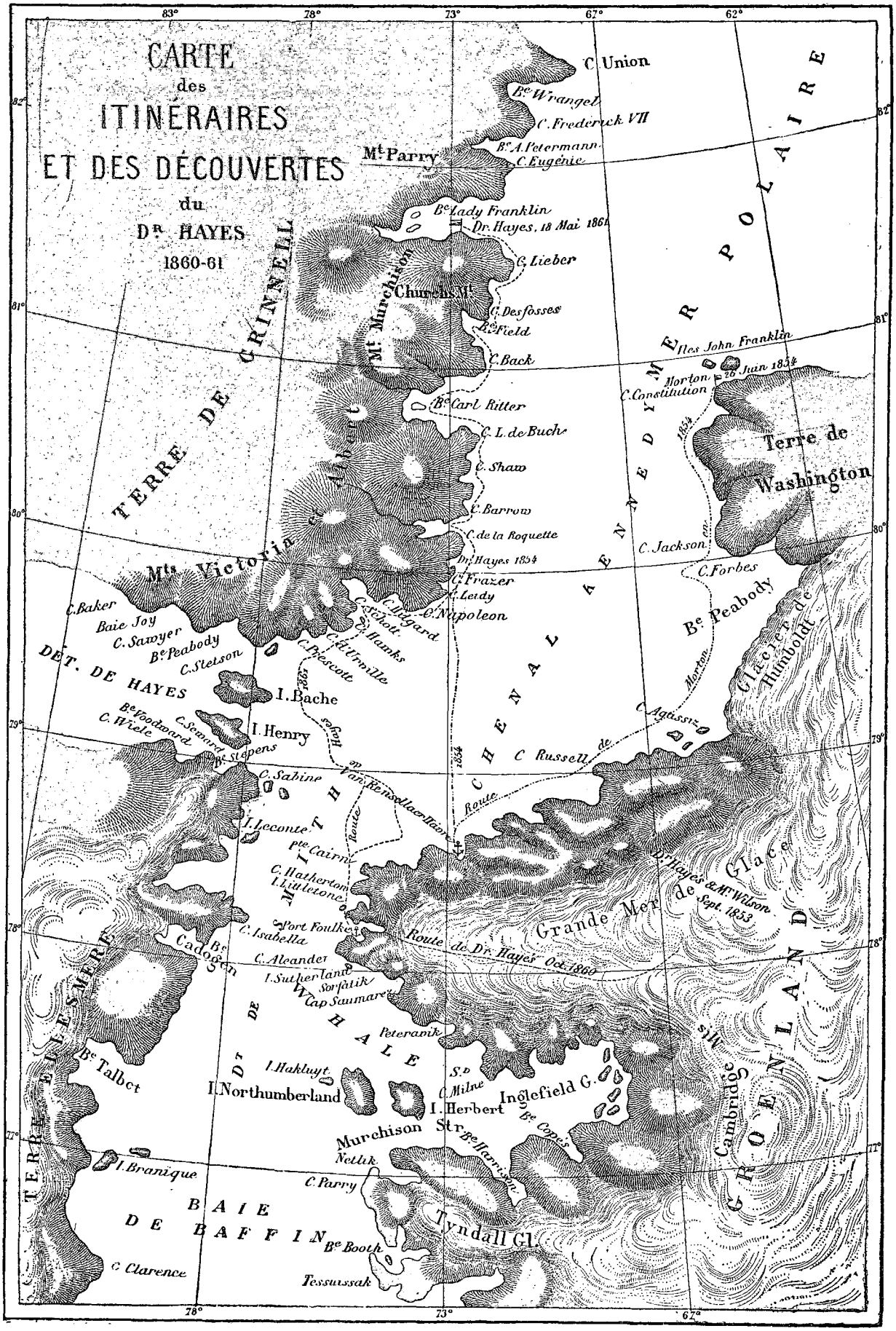
La toilette est à peu de chose près la même pour les deux sexes; une paire de bottes, des bas, des mitaines, des pantalons, une veste et un surtout. Tcheitchenguak portait des bottes de peaux d'ours s'arrêtant au-dessous du genou, tandis que celles de son épouse montaient beaucoup plus haut et étaient faites de cuir de phoque; leurs pantalons étaient de peau d'ours, les bas de peau de chien, les mitaines de peau de phoque, la veste de peau d'oiseau, plumes en dessous; le surtout, en peau de renard bleu, ne s'ouvre pas sur le devant, mais se passe comme une chemise; il se termine par un capuchon qui couvre la tête aussi complétement que la capote de l'Albanais ou la cagoule du moine; les femmes taillent le leur en pointe pour renfermer leurs cheveux qu'elles réunissent sur le sommet de la tête et nouent en touffe serrée et dure comme une corne, au moyen d'une courroie de peau de phoque non tannée; je ne saurais dire que cette coiffure soit précisément pittoresque.

Quant à leur âge, bien malin qui eût pu nous l'apprendre : les Esquimaux ne comptant que jusqu'à dix, — le nombre de leurs doigts, — et n'ayant aucun système de notation, il leur est impossible d'assigner une date quelconque aux événements passés. Aussi cette race ne possède d'annales d'aucune sorte; elle n'a pas su même trouver l'iconographie grossière et les hiéroglyphes des tribus indiennes du nord de l'Amérique. Le peu de traditions qui se sont transmises d'une génération à l'autre ne portent en elles l'empreinte d'aucune date, aucun indice se référant à une période de prospérité ou de décadence : les Esquimaux avouent qu'ils ne savent pas leur âge.

Les deux vieillards, promptement fatigués de la chaleur de la tente de Hans, voulurent faire ménage à part et se construisirent une maison de neige. Nos magasins leur fournissaient des vivres en abondance, et, délivrés du souci de la nourriture quotidienne, ils vivaient heureux et contents. Leur gîte, curiosité architecturale, eût excité le mépris d'un castor; ce n'était autre chose qu'une caverne artificielle pratiquée dans un banc de neige. Devant la proue du navire se trouvait une gorge étroite, où les vents d'hiver avaient amoncelé les neiges qui, en tourbillonnant dans cette ouverture, laissaient une sorte de passage entre le banc surplombant à droite et la paroi du rocher à gauche. Prenant son point de départ de l'intérieur de cet antre, Tcheitchenguak commença par fouir dans la neige, comme le chien de prairie dans le sol meuble, s'enfonçant toujours dans la masse et rejetant les mottes derrière lui. Après être ainsi descendu d'environ sa hauteur, il creusa une dizaine de pieds dans la direction horizontale, puis il se mit à élargir ce boyau; sa pioche ne cessait de frapper et d'abattre la neige durcie au-dessus de sa tête, et les blocs qu'il en détachait étaient transportés au dehors; il put enfin travailler debout, et quand sa tanière fut assez grande, il en polit grossièrement les aspérités et reparut au grand jour tout blanc de frimas. Il façonna ensuite l'ouverture et la fit juste assez large pour qu'on pût s'y glisser à quatre pattes, puis il lissa avec soin la surface intérieure du tunnel d'entrée. Le sol de la hutte fut recouvert d'un lit de pierres sur lesquelles il étendit quelques peaux de rennes; il tapissa les parois d'une semblable tenture; puis Kablunet alluma les deux lampes et assujettit au-dessus de l'ouverture une nouvelle peau en guise de portière. Tcheitchenguak et sa famille étaient « chez eux. » J'allai les visiter quelques heures après leur installation. Les lampes (le seul feu qu'ils puissent avoir) brillaient gaiement et leur lumière faisait étinceler la blanche voûte de la cabane de neige; la température s'était déjà élevée au point de congélation, et, en bonne ménagère, Kablunet avait pris sa couture. Tcheitchenguak réparait un harpon pour son gendre, et Angeit, lutin aux yeux noirs, fort redouté de notre cuisinier et de l'office, était très-occupé à introduire dans un estomac trop vaste pour son corps quelques morceaux de gibier qui me faisaient l'effet d'avoir été subrepticement enlevés de quelque coin défendu de notre garde-manger.

En reconnaissance de nos bontés pour eux, ils me firent présent d'un assortiment complet de leur attirail de chasse et de ménage, lance, harpon, coque de ligne, trappe à lapins, lampe, pot, briquet, amadou et mèche. La lance est une pique de bois provenant sans doute de l'*Advance*, le navire perdu du docteur Kane; elle se termine d'un côté par une solide pointe de fer, et de l'autre par un fragment de défense de morse revêtu d'une forte armure du même métal. Une dent de narval de six pieds de long, très-dure et parfaitement droite, forme la hampe du harpon, dont la tête est un morceau d'ivoire de morse long de trois pouces et percé de deux trous : l'un au centre, où l'on amarre la ligne; l'autre à l'extrémité supérieure, où vient s'encastrer le manche du harpon; la base de l'arme est chaussée d'un fer aigu, comme celle d'une lance. La ligne est une lanière de cuir non tanné, de cinquante pieds de longueur, et découpée circulairement dans la peau d'un phoque; une bande de même nature, à laquelle pendillent d'innombrables lacets, sert de panneau à lapins; quant à la lampe, c'est un plat de stéatite de six pouces sur huit, et de la forme d'une écaille d'huître; le pot est un ustensile carré, fait de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

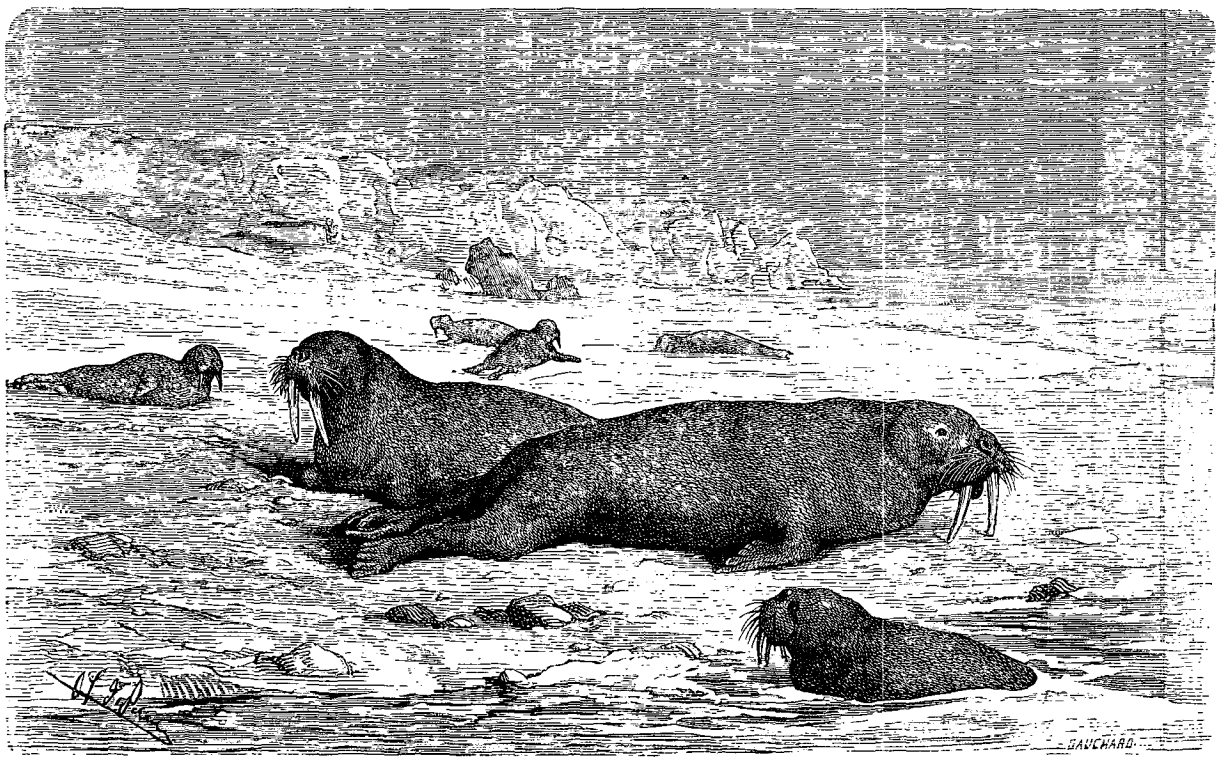


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même pierre, et le briquet enfin, un morceau de granit dur sur lequel on bat un fragment de pyrite de fer brut; pour mèche on a de la mousse séchée, et pour amadou le duvet délicat qui entoure les chatons du saule.

Tcheitchenguak préparait les lances pour une chasse aux morses; lui et son gendre voulaient essayer leur adresse dès le lendemain. Tout l'hiver, ces animaux avaient paru en troupes nombreuses sur la mer libre à l'ouverture du port, et de la grève glacée on entendait continuellement leurs cris rauques. Leur chair est la principale nourriture des Esquimaux; ils apprécient fort celle des rennes, mais comme une sorte d'entremets seulement; pour base d'un long et solide festin, rien, selon eux, ne vaut l'awak, comme ils appellent le morse en imitation de son cri. Il leur est aussi indispensable que le riz à l'Hindou, le bœuf aux Gauchos de Buenos-Ayres, le mouton aux Tatars de Mongolie.

La chasse réussit à souhait. Hans et le vieillard, chargés de tout leur attirail en bon ordre, s'avancèrent vers la mer où un grand troupeau de morses nageait près de la glace; en rampant à quatre pattes, ils s'en approchèrent sans être aperçus, puis, arrivés à quelques pieds du bord, ils se couchèrent à plat ventre et imitèrent le cri du morse; toute la bande fut bientôt à portée de leur harpon. Se relevant à la hâte, Hans ensevelit le sien dans une des plus grosses bêtes; puis son compagnon tira sur la ligne et en noua solidement le bout à la hampe de sa lance qu'il planta dans la glace et maintint avec force. L'animal luttait avec vigueur, plongeait dans la mer et se débattait comme un taureau sauvage

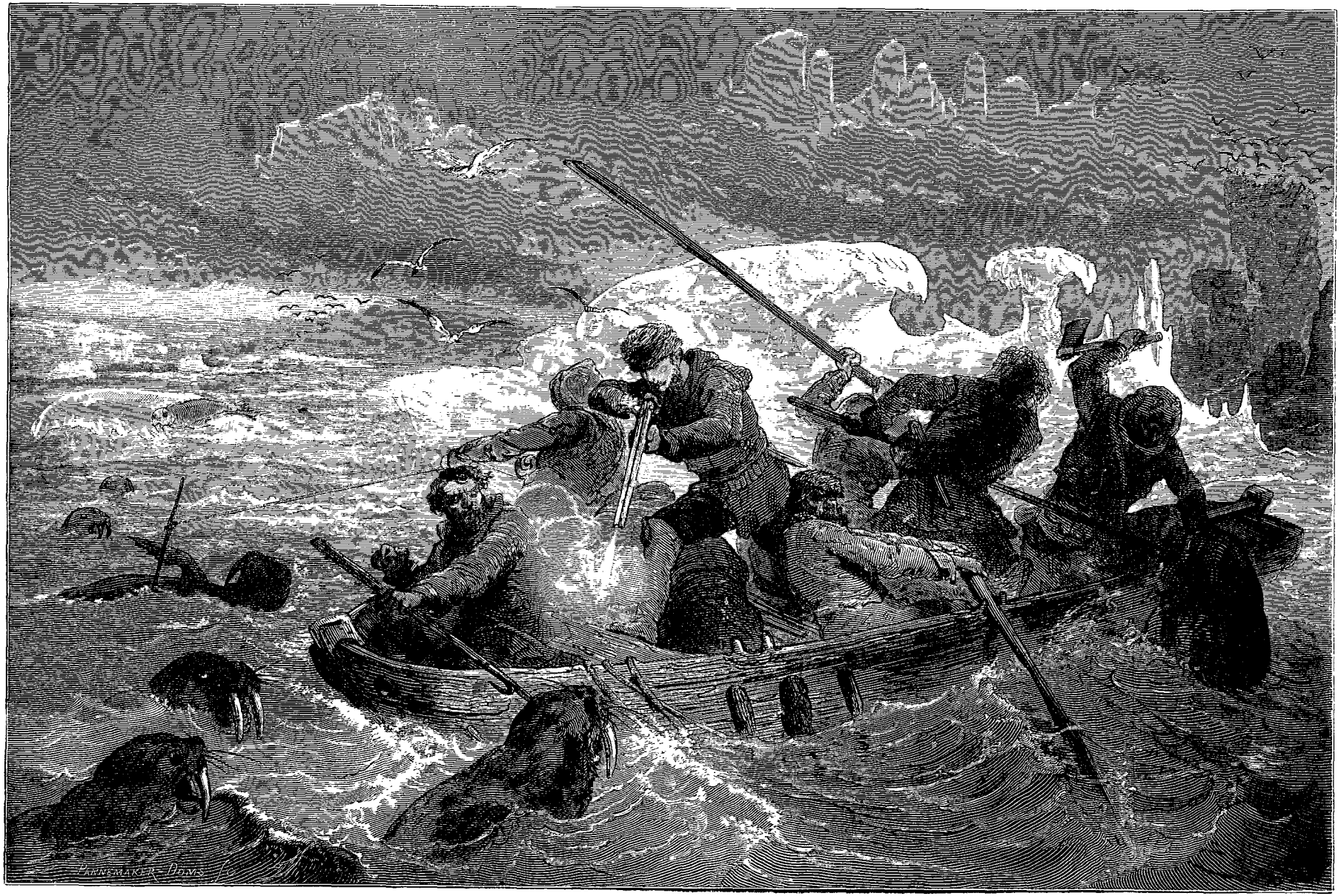


Morses ou walrus. — Dessin de Mesnel d'après des sujets du Museum.

saisi par le lasso. Hans profitait de toutes les occasions favorables pour ramener la ligne à lui, jusqu'à ce que sa proie ne fût plus qu'à une vingtaine de pieds. La lance et la carabine firent alors promptement leur œuvre; les autres morses s'enfuirent au large avec des cris d'alarme, leurs profondes voix de basse retentissant dans les ténèbres. Le bord de la glace eût été trop mince pour porter cet énorme gibier; il fallut attendre que le froid l'eût suffisamment épaissie. Les chasseurs amarrèrent solidement leur victime pour que la mer ne l'entraînât pas au loin. Le jour suivant, la voûte s'étant un peu solidifiée, ils s'occupèrent de détacher avec soin toutes les chairs; la hutte de neige fut approvisionnée pour longtemps de graisse et de viande, nos chiens s'en donnèrent à cœur joie, et la tête et la peau furent déposées dans un baril qu'on étiqueta: Société Smithsonienne.

En jugeant le morse d'après l'apparence lourde de son vaste corps de limace, beaucoup de personnes, et j'ai été du nombre, le regardent comme un animal peu formidable. J'ai appris depuis que je commettais là une grave erreur à mes dépens, et envers cet amphibie une grande injustice. C'est une créature pleine de courage, n'hésitant jamais à accourir à l'appel d'un de ses congénères en danger et à prendre fait et cause pour lui contre tout agresseur, quel qu'il soit. Dans une occasion,— c'était vers la fin de notre séjour à Port-Foulke,— nous avions, un peu à l'étourdie, lancé notre baleinière à la poursuite d'une énorme bande de morses, qui nageaient à l'entrée du port. Les cris désespérés d'un vieux mâle, que nous avions tout d'abord blessé et harponné, attirèrent sur nous tout le troupeau furieux et mugissant. Je n'ai jamais vu une telle réunion de corps noirs sillonnant la mer, ni en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat avec des morses. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tendu un tel concert de sons caverneux, tenant le milieu entre le rugissement du lion et le beuglement du taureau. Il nous fallut combattre pour notre vie. Si l'activité ou le sang-froid nous avaient fait défaut, notre embarcation eût été mise en pièces et nous eussions misérablement péri dans les eaux glacées ou sous la dent des morses. Un assaut plus déterminé, plus furieux que celui qu'ils nous livrèrent peut à peine s'imaginer, et la pensée humaine ne peut guère se représenter d'ennemis plus effrayants que ces monstres à la gueule béante et aux longues défenses s'entre-choquant.

Contre de tels adversaires une carabine est d'un pauvre secours, et sans la force de nos avirons, énergiquement mis en œuvre, nous eussions été atteints et écrasés par la masse du troupeau.

Mais ce souvenir m'a fait anticiper sur l'ordre des temps.

Pendant que Hans et son beau-père se livraient à la grande chasse, son jeune drôle de beau-frère se préparait à utiliser les loisirs que lui laissaient sa gloutonnerie canine et les labeurs de son estomac, aux dépens des volatiles polaires qui commençaient à reparaître, et surtout à l'encontre des petits *auks* ou *arctica alle,* que les Esquimaux épient à la sortie des fissures de rochers ou de glace, où ces oiseaux passent la nuit, et qu'ils capturent par centaines au moyen de poches à mailles fixées au bout d'un long manche, à la manière de nos filets à papillons. Seulement *ici* des lanières de peau remplacent la gaze de *là-bas.*

Vers le milieu de mars, voulant m'assurer, par mes propres yeux, de l'état des glaces dans le détroit de Smith, je poussai une pointe le long de la côte jusqu'au delà de *Fog-Inlet,* la baie du brouillard. Sur le promontoire qui la termine au nord, je découvris, non sans une certaine surprise, un *cairn* ou amas de pierres entassées de main d'homme. Ayant parcouru dans tous les sens ce littoral, lors de l'expédition de Kane, je savais que ce monument ne pouvait être l'œuvre d'aucun de mes compagnons de cette époque. Une bouteille trouvée à la base du cairn me donna la clef de l'énigme; elle renfermait l'écrit suivant, daté du 16 avril 1855 :

« Le steamer des États-Unis, *l'Arctic,* envoyé à la recherche du Dr Kane et de ses compagnons, a touché en ce lieu, où il a trouvé pour uniques traces de leur passage un fragment de papier à cartouche, quelques capsules et une balle de carabine. De ce promontoire encore sans nom, nous nous dirigeons vers le cap Hatherton, pour y continuer nos recherches.

« H. J. Hartstène. »

Heureux de cette trouvaille qui me donnait une preuve de plus de la sollicitude et de la protection dont notre gouvernement entoure ses nationaux, engagés dans des entreprises lointaines, je baptisai cet endroit du nom de *Cairn-Point* et je résolus d'en faire la première station de mon voyage projeté.

En revenant au navire, je passai auprès de ruines d'anciennes habitations d'Esquimaux. Kalutunah me dit que leur abandon datait de l'année qui avait précédé le passage de Kane, et qu'au havre Van Rensselaer il y en avait d'autres qui avaient abrité des hommes de la génération précédente. Une fois sur ce thème, le bon vieux chef aimait à parler : il se faisait l'écho de la tradition, généralement répandue parmi les Esquimaux, et d'après laquelle leur race s'étendait autrefois fort au loin dans le nord et dans le sud, et prospérait dans des parages qui ne sont plus aujourd'hui que des déserts glacés. Qu'il y ait eu jadis des communications suivies entre les naturels des environs d'Upernavick et ceux du cap York, ce ne peut être l'objet d'un doute; mais Kalutunah croyait fermement que la même chose avait eu lieu dans la direction opposée. D'après lui, les glaces auraient envahi la baie de Melville en même temps que le détroit de Smith. Les bœufs musqués, — dont on ne voit plus que des ossements épars à l'est du détroit, mais dont les Esquimaux ont conservé dans leurs souvenirs les formes et le nom, *Oumenak,* — les bœufs musqués ont disparu avec les pâturages qui les nourrissaient. A en juger par les nombreux vestiges d'habitations trouvées par Kane, jusqu'au pied du glacier de Humboldt, et vues plus tard par moi, et plus au nord encore, sur la terre de Grinnell, le refroidissement de ces régions aurait été subit et moins ancien que ne l'admettent actuellement les théories scientifiques.

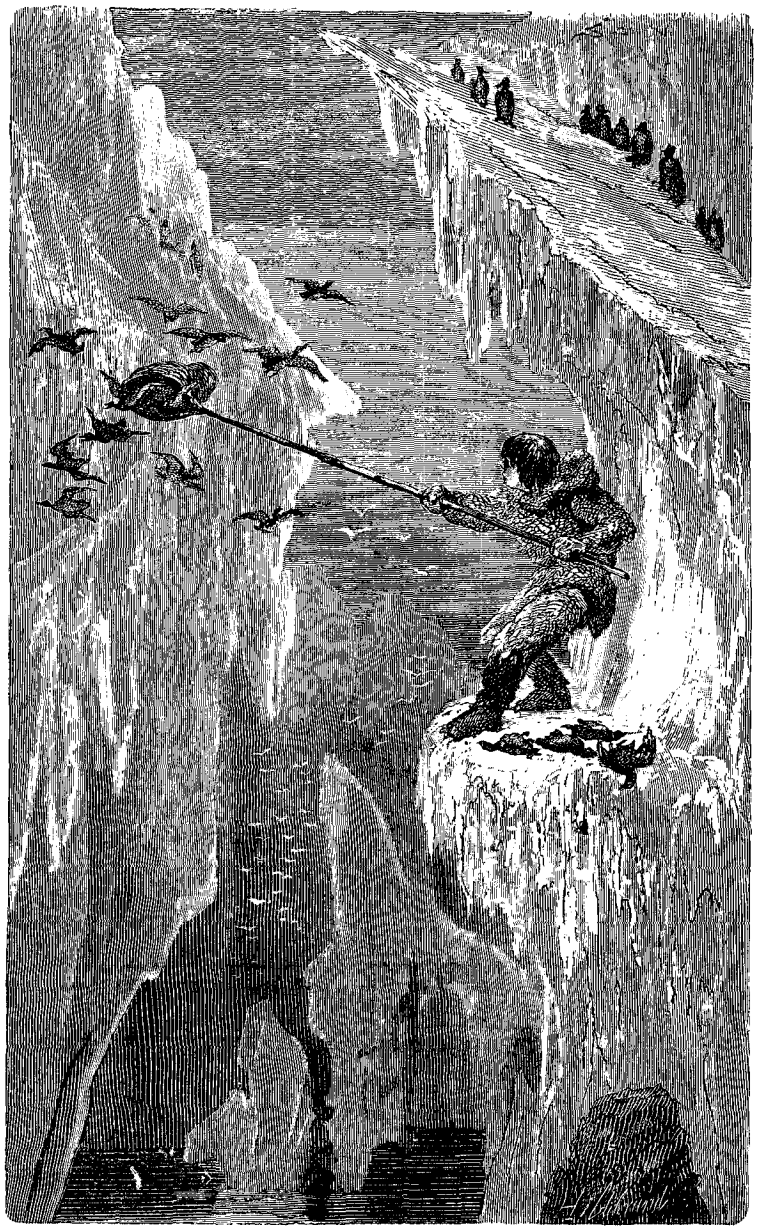
Cependant les préparatifs de mon départ se terminaient : les deux vieilles dames qui présidaient aux affaires domestiques de la hutte de neige et de la cabane d'Etah cousaient sans cesse pour nous, et ce sont probablement les premières femmes qui se soient enrichies « à tirer l'aiguille et le fil. »

Tout à coup le malheur vint s'abattre dans la demeure de Tcheitchenguak. La bavarde, mais bonne et vaillante Kablunet tomba malade d'une pneumonie qui l'enleva en quatre jours; tous mes remèdes, tous mes efforts furent inutiles, et ce triste événement aurait détruit mon prestige de Narkosak, ou de docteur, si une aurore boréale ayant paru à cette époque, Jensen en homme adroit « et fort utile, » ajoute mon journal, n'en eût profité pour avertir les Esquimaux que ce phénomène entravait entièrement l'effet des médecines du chef blanc, et n'eût ainsi sauvé ma réputation compromise. Kablunet mourut à cinq heures; à six, on la cousait dans une peau de phoque, et avant que le cadavre fût refroidi, Hans l'emportait sur son traîneau jusqu'à une gorge voisine où il le déposa parmi les rocs et amoncela au-dessus un tas de grosses pierres. Merkut, sa femme, montrait seule quelques signes de douleur et de regret, mais plutôt, je suppose, dictés par l'usage que par une affection réelle. Quand les autres se furent éloignés, elle resta près de la tombe et tourna tout autour pendant une heure environ, murmurant à voix basse les louanges de la défunte; puis elle plaça sur les pierres le couteau, les aiguilles, le fil de nerfs de phoque dont sa mère se servait quelques jours auparavant: les derniers rites de l'ensevelissement étaient accomplis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tcheitchenguak vint me voir le lendemain, il paraissait fort affligé ; il me dit que sa hutte était bien froide, qu'il n'avait plus personne pour entretenir sa lampe, et me demanda de lui permettre d'aller demeurer avec sa fille.

Mon consentement obtenu, on ne s'occupa guère de celui de Hans et la maison de neige fut délaissée. Les braves cœurs qui l'avaient habitée n'y devaient plus donner la rude hospitalité du sauvage : la cabane joyeuse était devenue « une demeure de deuil » et Tcheitchenguak la quittait pour traîner solitairement le peu de jours qu'il avait à vivre. Usé par sa longue lutte pour l'existence, il avait désormais à dépendre d'une génération qui ne se soucierait guère d'un vieillard inutile. La femme qui, seule, eût pu adoucir les chagrins de ses dernières années, était partie avant lui pour l'île lointaine où ce grand esprit, Torngasoak le puissant, invite les âmes heureuses au festin éternel sur les bords toujours verts du lac sans limites où on ne voit point de glaces, où les ténèbres sont inconnues, où le soleil plane éternellement dans un ciel d'été et de bénédictions, — dans l'Upernak, — qui n'a point de fin.



Jeune Esquimau prenant au filet des auks ou pingouins arctiques (*alca* ou *arctica alle*). Dessin de A. de Neuwille d'après Kane (*Arctic Explorations*).

Départ pour le Nord. — Traversée du détroit de Smith. — Les hummocks, difficultés de la marche. — Renvoi au vaisseau de la majeure partie des hommes. — Arrivée à la côte opposée du détroit. — Nature du sol et de la glace. — Vestiges d'anciennes habitations de l'homme. — Arrêté par la glace en dissolution. — La mer libre du pôle.

Le thermomètre s'étant un peu élevé, le départ fut annoncé pour la soirée du 3 avril. Le soleil descendait encore au-dessous de l'horizon, mais la nuit crépusculaire permettait de marcher et de réserver le jour aux campements. Si basse que soit la température, pourvu que l'air soit calme, l'exercice réchauffe toujours assez, et la chaleur est beaucoup plus nécessaire pour les haltes ; en outre, la réverbération des glaces au grand soleil de midi est excessivement fatigante pour la vue, et il est assez difficile de se préserver de l'*ophthalmie des neiges*, maladie douloureuse et incommode ; pour nous en garantir autant que possible, nous portions tous des besicles en verre bleu.

Mes compagnons, officiers ou matelots, étaient au nombre de douze. Tout fut prêt à sept heures, et quand la petite bande s'assembla sur la glace auprès de la goëlette, le coup d'œil était aussi pittoresque qu'animé. En avant, Jensen déroulait avec impatience sa longue mèche de fouet ; huit chiens attelés à son traîneau, l'*Espoir*, avaient l'air aussi pressés que lui. Venait ensuite Knorr avec six chiens et *la Persévérance*, au montant de laquelle flottait une petite bannière bleue portant sa devise : *Toujours prêt*. Huit vigoureux gaillards se disposaient à tirer un troisième traîneau au moyen de cordes fixées à une sangle de toile qui entourait leurs épaules. — Près de ce véhicule se tenaient Mac Cormick et Dodge qui devaient le piloter au milieu des hummocks, avec sa charge, — un lifeboat en fer, de vingt-quatre pieds de long, avec lequel j'espérais me lancer sur la mer polaire. — Le mât était dressé et les voiles déployées ; au-dessus d'elles s'agitait fièrement un pavillon, consacré par les trois campagnes polaires de Wilkes, de Haven et de Kane ; à côté de lui brillaient les emblèmes maçonniques, à la tête du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

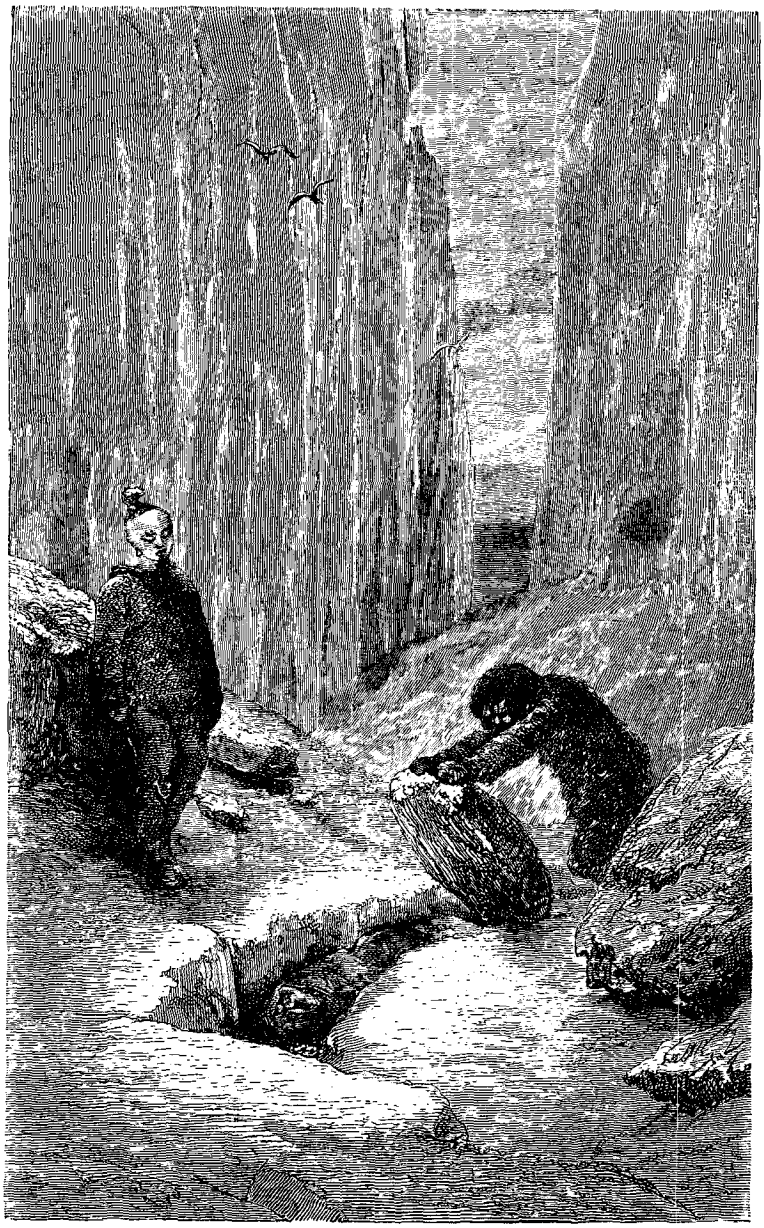
mât, et notre flamme de signaux flottait à l'arrière. Le soleil brillait sur le port, l'enthousiasme débordait, chacun se sentait prêt aux plus dures épreuves.

Les applaudissements éclatèrent pendant que je descendais l'escalier du navire. A un signal donné, Radcliffe, auquel je laissais le soin de la colonie, tira le canon. « En route! » cria Mac Cormick; les fouets claquèrent, les chiens sautèrent dans leurs colliers, les hommes tirèrent sur leurs câbles : nous étions partis.

Je n'imposerai pas au lecteur l'ennui de me suivre pas à pas pendant les trois semaines suivantes. — Il me suffira de dire que la tempête continua avec la même violence et ne s'arrêta enfin qu'après avoir soufflé pendant dix jours. Mais elle ne put nous tenir longtemps renfermés, et, dès le 9 avril, nous nous mettions à l'œuvre.

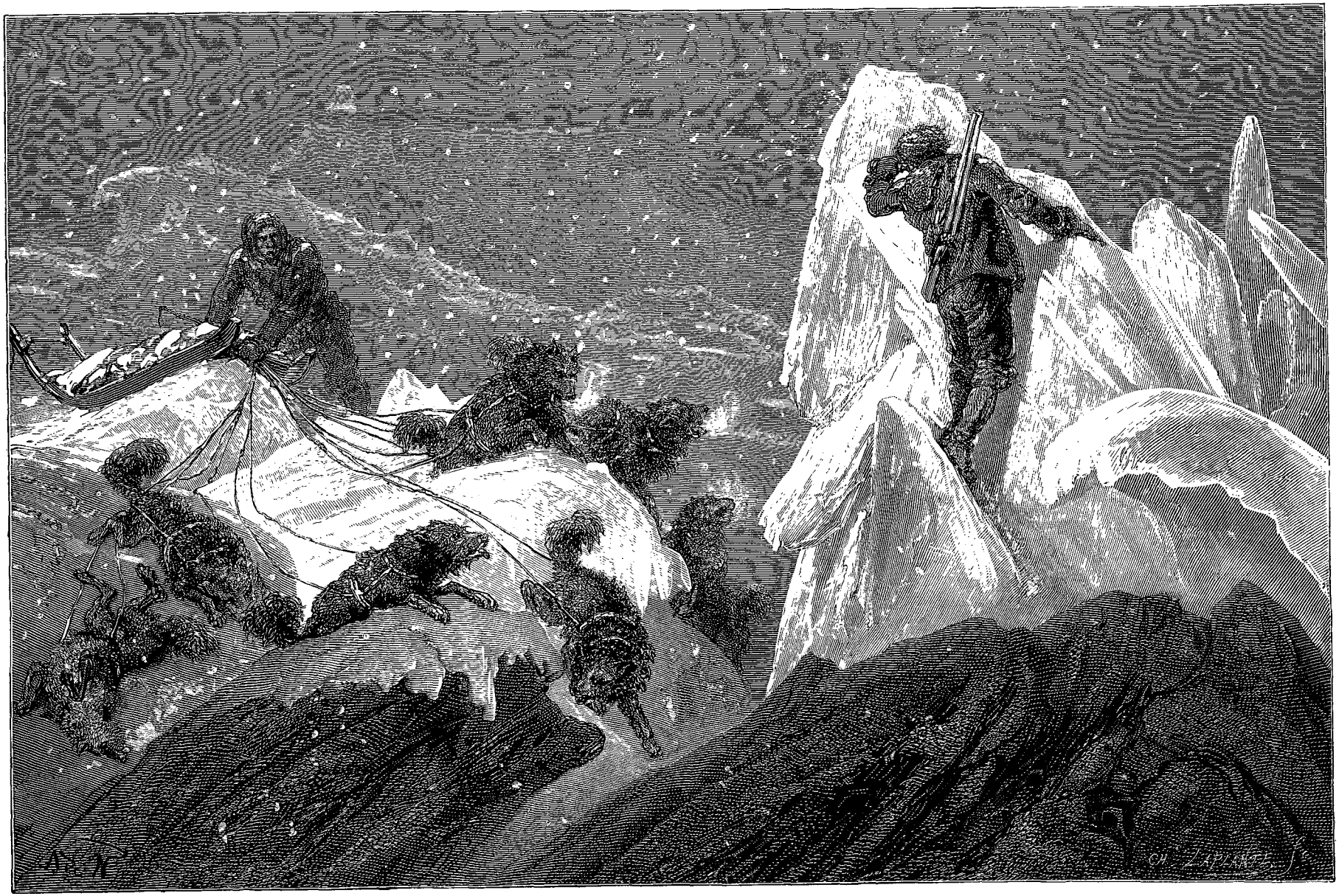
Après avoir été chercher nos provisions au cap Hatherton, nous nous dirigeâmes vers la terre de Grinnell, avec des traîneaux faiblement chargés dont les chiens tiraient les deux plus petits. Le vent glacé, insupportable d'abord à nos hommes, tourna au sud, et, nous poussant devant lui, nous incommoda moins ; mais d'autres embarras nous avertissaient de la difficulté de la tâche que nous avions entreprise. A force de serpenter à droite ou à gauche, et de revenir sur nos pas lorsqu'il était impossible d'avancer, nous réussîmes à franchir les quelques premiers kilomètres sans trop de peine, mais bientôt le sol devint impraticable au delà de toute description. Le détroit en entier était un vaste chaos de rochers de glace accumulés les uns sur les autres en énormes monceaux aux faîtes aigus et aux pentes raboteuses ; ils laissaient à peine entre eux quelques pouces carrés de surface plane : les malheureux voyageurs avaient à cheminer dans ces glacis presque inextricables ; il nous fallait souvent escalader des barrières de dix pieds de hauteur relative, de cent pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les intervalles de ces prodigieux monceaux sont remplis jusqu'à une certaine profondeur de neiges poussées par les vents. Qu'on s'imagine nos traîneaux cahotant à travers les enchevêtrements confus de ces glaces déchirées, les hommes et les chiens poussant ou tirant leurs fardeaux comme les soldats de Napoléon leur artillerie dans les passages abrupts des Alpes. Nous nous hissons péniblement au sommet des rampes élevées qui nous barrent la route ; à la descente, le traîneau est précipité sur les parois anguleuses, quelquefois chaviré, souvent brisé. —Après avoir inutilement essayé de franchir quelque crête plus rude que les autres, il nous faut nous ouvrir un sentier au pic et à la pelle, pour être encore forcés de retourner en arrière et de chercher un passage moins impraticable ; de loin en loin, nous avons la chance de rencontrer quelque « brèche » sur la surface inégale et tortueuse de laquelle nous pouvons cheminer pendant un ou deux kilomètres avec une facilité relative. Les neiges amassées par le vent sont parfois un obstacle, parfois une aide bienvenue. La surface gelée, mais pas assez fortement, se brise sous les pas de la manière la plus désagréable et la plus irritante : elle ne peut pas toujours porter le poids du corps, et un pied s'enfonce au moment où l'autre se lève. — Les dépressions qui séparent les hummocks sont souvent



Hans enterrant sa belle-mère (voy. p. 150). — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans les hummocks. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cachées sous des lits de neige ; nous croyons pouvoir passer, mais au beau milieu, un homme plonge jusqu'à la ceinture, un autre jusqu'aux épaules, un troisième disparaît entièrement; le traîneau se brise, et nous perdons des heures entières à opérer le sauvetage, surtout si, comme il arrive fréquemment, il nous faut enlever toute la cargaison. Nous sommes, du reste, habitués à la manœuvre : parfois, chaque chargement doit être divisé en deux ou trois parts; les traîneaux vont et viennent sans cesse et la journée se passe à haler sans fin ni trêve. — Les cantilènes des matelots s'encourageant à tirer avec ensemble, se mêlent aux interjections souvent peu aimables de Knorr ou de Jensen, gourmandant leurs pauvres attelages surmenés.

On ne saurait inventer un genre de labeur qui détruise plus vite l'énergie des hommes ou des animaux : ma petite troupe perdait ses forces, et lorsque après une journée de longs et rudes travaux, j'aurais presque pu atteindre notre bivac de la veille d'une balle de ma carabine, je me sentais près de désespérer.

J'abandonnai bientôt la pensée de transporter l'embarcation sur l'autre rive : cent hommes n'auraient pas suffi à la tâche. Mon seul désir maintenant était d'arriver à la terre de Grinnell avec autant de vivres que je le pourrais et d'y garder mes gens aussi longtemps qu'ils me seraient utiles, mais j'eus bientôt à me demander s'il ne leur était pas impossible de porter leurs provisions en outre de celles qu'il me fallait pour que nos pénibles travaux ne fussent pas perdus. — En dépit de tout, à travers la tempête, par le froid, la fatigue, le danger, mes hommes sont restés fidèles au devoir. Et pourtant comment leur demander de nouveaux efforts pour une tentative dont ils ne croient pas le succès possible, et où presque dès le début ils ont senti que leur vie courait risque d'être sacrifiée?

Aussi l'état déplorable de ma petite troupe me force à renoncer à lui faire continuer son voyage : mon seul espoir est maintenant la goëlette. J'ai toute la saison devant moi, et quoique je ne puisse recourir à la vapeur, j'espère atteindre le cap Isabelle et remonter la côte occidentale du détroit; s'il m'est alors impossible de m'ouvrir une route aussi loin que je le désire, du moins je me choisirai un bon port pour notre second hivernage. — Je vais donc renvoyer mes hommes; je donne à Mac Cormick toutes les instructions nécessaires pour que le navire soit prêt lorsque viendra la débâcle. Il creusera la glace tout autour pour lui former un bassin, et réparer les avaries de l'automne; on raccommodera les espars, on mettra des pièces aux voiles.

Quant à moi, je reste avec mes chiens, pour tenter une dernière lutte.

Mes gens m'ont fourni vingt-cinq jours d'utiles services; ils m'ont transporté huit cents livres de nourriture presque au milieu du détroit; c'est tout ce qu'ils pouvaient faire : leur œuvre est finie.

Je n'ose guère compter sur le succès, mais je sens que, toute périlleuse qu'est cette entreprise, il me faut encore tenter un effort. J'emmène, outre ma meute, trois hommes éprouvés, Knorr, Jensen, et le matelot Mac Donald, et me remettant à la sagesse de la Providence, qui m'a souvent déjà fait atteindre le but et garanti du danger, je recommence demain! Arrière le découragement !

Notre traversée n'a pas eu sa pareille dans les aventures arctiques. A vol d'oiseau, on compte à peine cent cinquante kilomètres de Cairn-Point au cap Hawks, et cependant nous avons mis juste un mois à parcourir cette distance : en moyenne quatre kilomètres et demi par jour! La route que nous étions forcés de prendre était au moins le triple de la ligne directe. Un certain nombre de kilomètres de cette voie sinueuse durent être franchis trois fois, souvent même cinq, selon qu'il nous fallait diviser la cargaison en deux ou trois parts; nous avons donc probablement fait trente kilomètres par jour et huit cents en totalité. Les soixante-quinze derniers kilomètres, où nous n'avions plus que nos chiens, nous ont pris quatorze journées, et on comprendra mieux combien la tâche était rude, si on se rappelle qu'une semblable étape peut être parcourue en cinq heures par un attelage de force moyenne sur de la glace ordinaire, et ne le fatiguerait pas moitié autant qu'une seule heure de tirage au milieu de ces hummocks qui semblaient se multiplier sous nos pas.

Le chien de cette race court plus volontiers sur la glace unie avec un fardeau de cent livres, qu'il n'en traîne vingt-cinq sur une route qui le force à marcher à pas lents.

Après nous être arrêtés au cap Hawks le temps de reposer les attelages, nous commençâmes à remonter le long de la ligne de côtes et, à notre première étape, nous franchîmes la vaste échancrure qui nous séparait du cap Napoléon. Cette fois, la cargaison était au complet, et cependant le chemin ne se présentait pas très-favorable. La configuration des côtes empêche les vents de souffler dans la baie, et les neiges, à peine durcies et entassées en couches de plus de deux pieds d'épaisseur, rendaient la marche fort pénible ; mais nous y plongions de notre mieux ne voulant pas nous jeter encore dans le chaos des glaces. Les traîneaux enfonçaient jusqu'aux traverses et les chiens jusqu'au ventre; pour couronner le tout, Jensen s'était blessé cruellement, et ne pouvait plus marcher; mais je n'avais pas le loisir de faire halte; une partie des bagages fut donc transférée sur l'autre véhicule, et, nous passant une sangle aux épaules, Mac Donald, Knorr et moi, nous tirâmes chacun aussi bravement que la plus forte bête de l'attelage.

Les glaces hérissaient de la plus terrible manière les abords du cap Napoléon : impossible d'en approcher: toute la journée suivante, il nous fallut haler au large, et nous perdre encore dans un labyrinthe d'hummocks. Un brouillard épais venait du nord et nous cachait entièrement la côte; une lourde ondée de neige acheva de nous dérouter, et nous nous arrêtâmes pour attendre une température plus favorable. Le lendemain, nous atteignîmes le cap Frazer et nous nous trouvions enfin dans le canal de Kennedy où j'avais à peine pénétré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en 1853-54. La glace de l'entrée paraissait tout aussi mauvaise que celle du détroit, et nous fûmes obligés de nous en tenir à la banquette de la plage, même pour traverser la baie de Gould qui s'ouvre entre les caps Leidy et Frazer. C'est cette même baie qu'au début de voyage j'avais choisie pour notre hivernage et que j'aurais tant voulu atteindre l'automne précédent.

Pendant que nous suivions la courbe de la baie, je constatai que là, aussi bien qu'à Port-Foulke, à Port-van-Rensselaer, à presque toutes les anses que j'ai pu visiter sur les rivages groënlandais au nord du cap York, la terre s'élève assez régulièrement en gradins superposés, en séries de terrasses dont les plus élevées sont de cent vingt à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce sont les indices du soulèvement simultané des deux côtés du détroit. — Sur une de ces terrasses schisteuses je remarquai les vestiges d'un camp esquimau; et je fus d'autant plus heureux de la découverte de ces traces, fort visibles encore, quoique bien frustes, qu'elles me confirmaient les traditions de Kalutunah, relatives aux anciens établissements de sa race et à ses émigrations vers le Sud. On en voit de semblables partout où les Esquimaux séjournent pendant l'été. C'est tout simplement un cercle de douze pieds de diamètre formé des lourdes pierres avec lesquelles les naturels assujettissent le bord inférieur de leur tente de cuir, et qui restent à l'endroit où elles étaient placées lorsqu'ils retirent les peaux pour aller camper ailleurs.

La journée suivante fut la meilleure que nous eussions encore eue; elle nous apporta cependant sa bonne part d'ennuis. Encore mieux que dans le détroit de Smith, nous apprenions à connaître par expérience l'immense force résultant de la pression des glaces, poussées par le courant qui se dirige vers le midi. Chaque point des côtes exposées au nord est enseveli sous les glaces les plus massives qu'on puisse imaginer. Des blocs de trente à soixante pieds d'épaisseur, et d'une largeur encore plus grande, gisaient épars sur la berge, jetés par l'irrésistible banquise au delà du niveau des plus hautes marées. — Nous rencontrâmes le premier obstacle de ce genre peu de temps après notre départ du cap Frazer, et, n'ayant pu le franchir, nous fûmes obligés de reprendre à travers les champs de glace.

Mais l'entreprise n'était pas facile : la glace de terre formait une muraille presque à pic. Nous descendîmes les chiens au bout de leurs traits comme des colis, et le bagage pièce à pièce, au moyen d'une corde, puis nous fîmes pour nous une échelle avec les deux traîneaux attachés à la suite l'un de l'autre. — Le *floe* ou champ de glace, très-raboteux déjà, était, en certains endroits, presque pourri, et en mauvaise condition; un des attelages enfonça et nous ne le pûmes sauver qu'à grand peine. Il nous fallut revenir à la glace de terre, et suivre toutes les sinuosités du rivage; notre route en était au moins doublée, et quand nous fîmes halte pour la nuit, hommes et chiens étaient rendus de fatigue.

Tout harrassé que je fusse de ma journée, je profitai du moment où mes camarades préparaient la hutte et le souper, et j'escaladai la colline pour me rendre compte de notre position. Un immense horizon se déroulait du côté de l'orient. L'atmosphère était si sereine et si pure que la vue eût atteint dans cette direction à plus de cent kilomètres. Aucune terre pourtant n'y apparaissait; d'où je conclus que le canal Kennedy est plus large que Kane ne l'a supposé.

La température s'était singulièrement adoucie; nous la trouvions même trop chaude pendant nos étapes; elle nous permettait maintenant de dormir en plein air sur nos véhicules. Ce jour-là, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de — 5 C. et s'éleva ensuite au point de congélation. Le soleil nous inondait de ses flammes pendant que nous soufflions sous notre pesant fardeau de fourrures. L'air nous semblait étouffant. Jeter nos habits sur le traîneau et poursuivre notre route en manches de chemise fut notre premier mouvement, mais il était de toute importance d'épargner à nos chiens une livre de poids inutile, et chacun dut garder ses vêtements et transpirer comme une éponge.

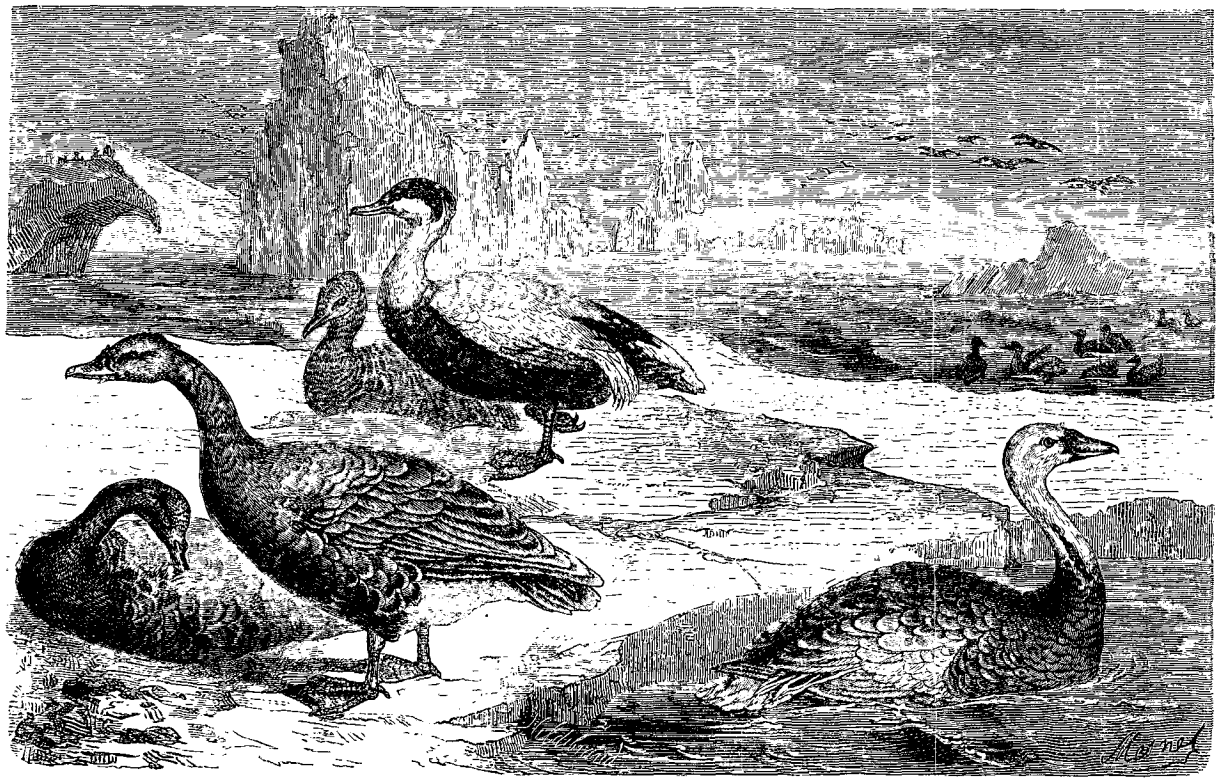
Cette chaleur insolite était bien loin de venir à propos; la neige commençait à se ramollir, et nous nous trouvions à une si grande distance de Port-Foulke! Jensen avait l'œil ouvert sur notre ligne de retraite : il connaissait par expérience la rapide dissolution des glaces qui, à Upernavik, l'avait souvent, à la même époque de l'année, jeté dans de sérieux embarras. Pour moi, j'attendais la débâcle générale à la mi-juin. Le printemps (si on peut l'appeler de ce nom) s'avançait à grands pas, les oiseaux commençaient à paraître : sur le versant de la colline, les petits bruants de neige (*plectrophanes nivalis*) venaient pépier autour de nous; au-dessus de nos têtes un couple de bourgmestres (*larus glaucus*) se dirigeait droit au nord, comme vers un point connu, — vers quelque retraite lointaine sur une île baignée des vagues; — en passant, ils nous jetèrent un cri comme pour nous demander si nous aussi nous n'avions pas la même destination. Perché sur la falaise, un corbeau nous croassait son lugubre bonjour, — un mauvais présage, peut-être. Un de ces oiseaux nous avait tenu compagnie tout l'hiver à Port-Foulke, et celui-ci avait l'air de vouloir aussi partager nos aventures, ou du moins les miettes de nos repas; il nous resta fidèle pendant plusieurs jours, s'abattant sur notre camp abandonné aussitôt que nous nous mettions en route.

La côte que nous suivions est fort curieuse à étudier; c'est une ligne de falaises très-élevées, de formation silurienne — grès et calcaire, — et fortement désagrégée par les influences alternantes du froid et du dégel. Derrière elle se dresse une longue chaîne de pics élevés. La neige en revêtait les pentes d'une blancheur uniforme, mais je n'y ai pu distinguer de glaces : la côte de Grinnell ne présente point de glaciers, bien différents en cela du Groënland et des rivages sud de la terre d'Ellesmere du capitaine Inglefield.

Toute cette journée-là je trouvai d'anciens campements esquimaux semblables à ceux de la baie de Gould. Au cap Frazer et ailleurs, je pus ramasser quelques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fossiles indiquant la nature des roches et, dans les endroits d'où les vents avaient chassé la neige, quelques traces de végétation desséchée, saxifrages ou saules nains. Pendant cette étape, nous franchîmes une assez



Oiseaux des mers arctiques : Bourgmestre (*larus glaucus*) et canard-eider (*somateria mollissima*). — Dessin de Mesnel d'après nature.

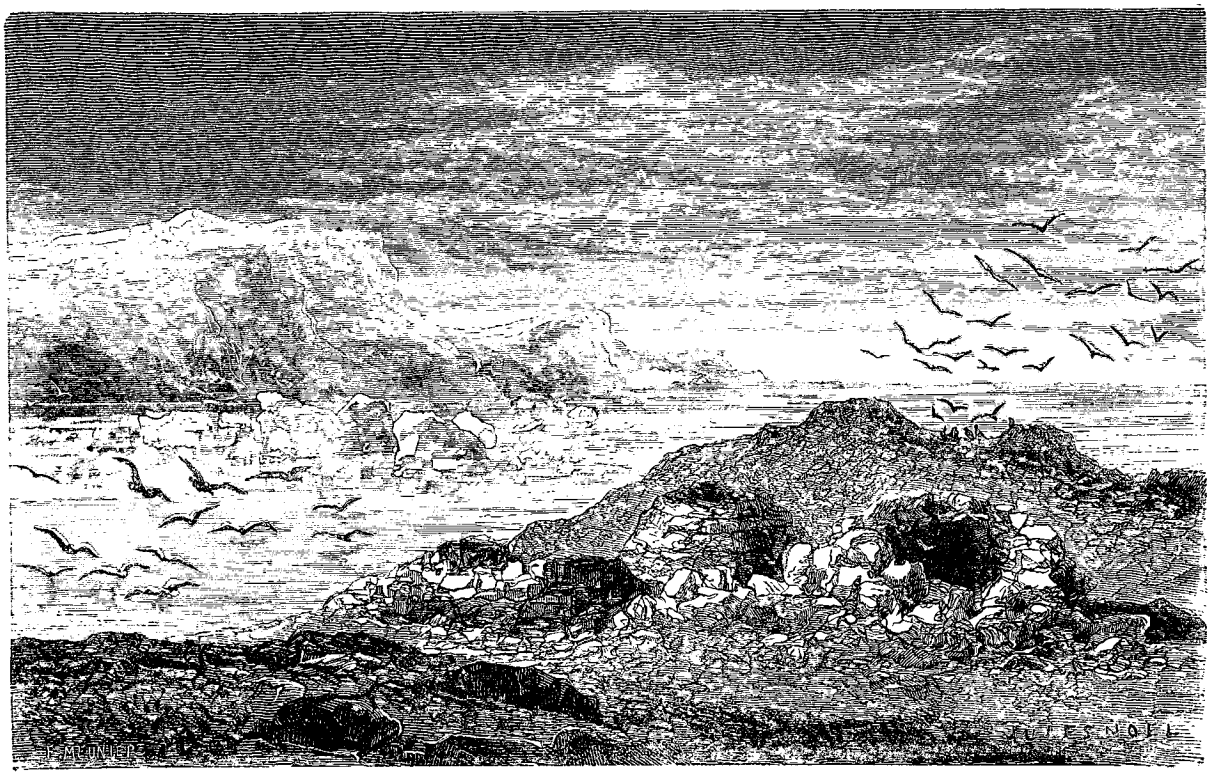


Bœuf musqué (*ovibos moschatus*) (voy. p. 150). — Dessin de Mesnel d'après un sujet du Muséum.

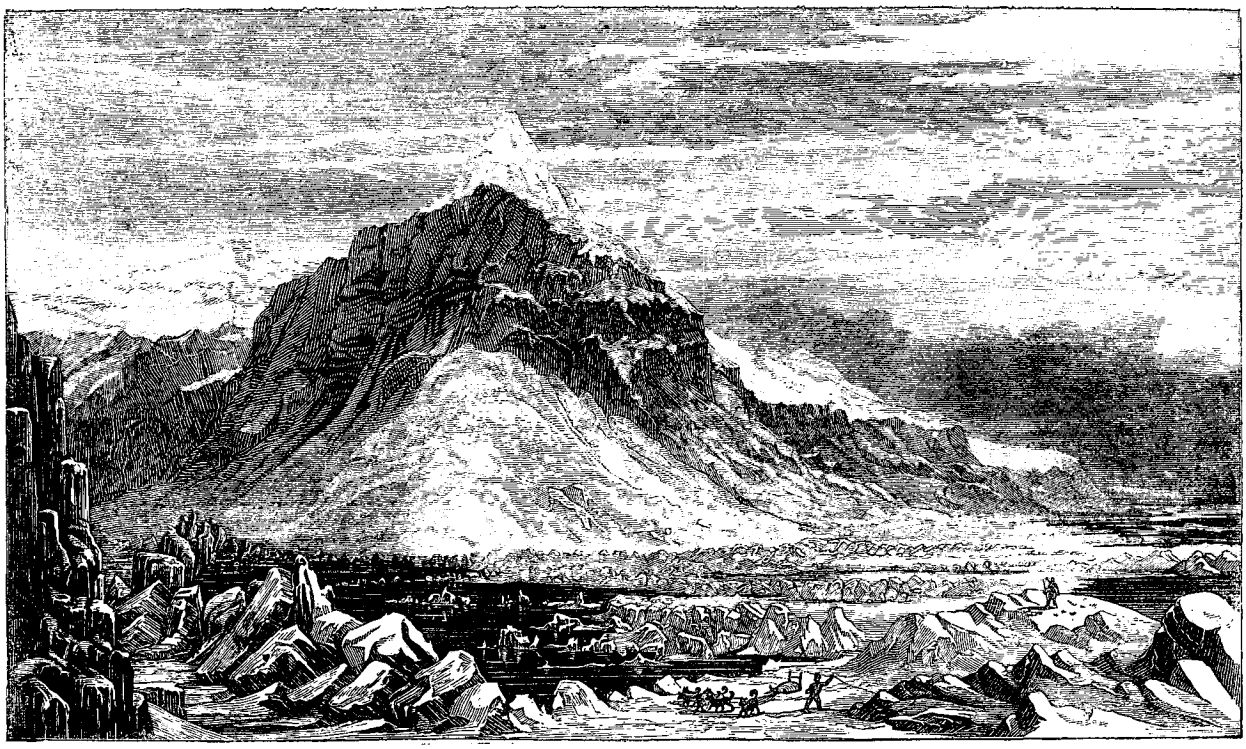
longue distance, mais je n'eus guère d'autre motif de me réjouir ; la glace de terre était excessivement difficile, et nous ne pouvions contourner certaines pointes qu'avec les plus grandes fatigues. Pendant un de ces affreux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passages, Jensen tomba encore sur sa malheureuse jambe, et, pour comble d'infortune, il prit un effort dans les reins en soulevant le traîneau. Fatal accident qui me privait du concours du plus robuste de mes compagnons!



Vestiges d'anciennes habitations d'Esquimaux (sous le 80e de latitude N.). — Dessin de Jules Noël d'après le docteur Hayes.



Les rivages de la mer polaire entre le cap Lieber et le cap Union. — D'après un dessin du docteur Hayes.

Le lendemain matin, le blessé n'allait pas mieux et ne pouvait guère remuer. Je me décidai promptement à le remettre aux soins de Mac Donald, et à continuer ma route seul avec M. Knorr. Dans le cas où il nous ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riverait malheur (je ne craignais que les glaces pourries), je donnai cinq chiens au matelot, lui enjoignant de nous attendre juste le même nombre de jours, puis de faire tous ses efforts pour ramener son malade à Port-Foulke.

Notre simple repas terminé, nous nous replongions dans les hummocks, pour jouer notre dernière carte. Nous traversâmes d'abord une baie si profonde, que si nous avions dû suivre sur la glace de terre les sinuosités du rivage, notre route eût été plus que quadruplée. Je voulais maintenant pousser aussi loin que le permettraient nos ressources, atteindre la plus haute latitude possible, me choisir un lieu favorable d'observation, et me former une opinion définitive au sujet de la mer du pôle et des chances de la parcourir avec la goëlette ou un de nos bateaux. Je me trouvais déjà plus au nord que n'était parvenu, en 1854 (vers la mi-juin, un mois plus tard dans la saison), le lieutenant Morton, de l'expédition Kane, et je pouvais contempler, d'un point situé à cent ou cent dix kilomètres du cap Constitution, où la mer ouverte avait arrêté sa marche, la même étendue de terre et de glace qui avait frappé ses regards.

Je désirais avancer vers le nord autant que faire se pourrait. En ménageant avec soin nos provisions, il m'en restait encore suffisamment pour mener l'exploration à son terme, qui ne pouvait être loin, vu l'obscurité croissante qui s'amassait sur le ciel du nord-est et nous révélait la présence des eaux.

L'étape suivante ne fut pas encourageante : nous franchîmes à peine seize kilomètres de glace anguleuse, de neige profonde et sous une brume épaisse qui, nous empêchant de voir notre chemin à plus de vingt-cinq mètres de distance, nous forçait de recourir à la boussole.

Le brouillard se dissipa comme nous étions bien reposés, et nous poursuivîmes, le long du rempart de glaces, une route souvent interrompue par les incidents auxquels j'étais habitué, depuis que nous avions touché e rivage au-dessus du cap Napoléon. La côte présentait les mêmes caractères : à notre gauche, de hauts rochers perpendiculaires ; à notre droite, une chaîne déchiquetée de débris de glaces formant, pour ainsi dire, une frange de cristal aux falaises sombres. Nous marchions dans un défilé sinueux, resserré d'un côté par la terre, de l'autre par cette muraille qui surplombait à cinquante pieds au-dessus de nos têtes, et sauf les endroits où une coupure subite nous permettait d'entrevoir la mer, nous étions aussi complétement renfermés que dans un *cañon* des Cordillères. De loin en loin une baie échancrait la ligne élevée de la côte, et chaque fois que parvenus à son éperon méridional, nous nous tournions vers l'ouest, une vallée en pente douce s'ouvrait devant nous, étageant lentement ses terrasses depuis la mer jusqu'au pied des montagnes qui se dressaient vers le ciel avec une imposante grandeur. Je ne fus jamais plus impressionné de la morne tristesse, de la nudité du paysage arctique. Certes, mon excursion sur la mer de glace ne m'avait, il me semble, guère laissé de marge pour agrandir encore le tableau d'une désolation sans bornes, mais pourtant, sur ce rivage stérile, la diversité des lignes, la variété des contours frappaient davantage l'esprit et donnaient à la pensée un jeu plus étendu. Nos regards erraient sur ces pics hardis amoncelés les uns au-dessus des autres, ils s'arrêtaient sur les sombres falaises fendues par les gelées et descendaient le rempart de glace pour se reposer sur la mer : partout, ils trouvaient à l'œuvre les forces silencieuses de la nature qui, depuis des siècles sans nombre, agissent sous l'œil de Dieu seul, dans les ténèbres de l'hiver comme dans les éblouissantes splendeurs de l'été, et je sentais combien sont chétifs tous nos travaux et tous nos efforts ! Puis je cherchais les traces de la présence d'un être vivant, quelque passée d'ours, de renard ou de renne ; je ne voyais que deux hommes affaiblis et nos pauvres chiens luttant contre ces terribles obstacles, et il me semblait vraiment que, dans sa colère, le Tout-Puissant avait froncé le sourcil sur ces montagnes et sur ces mers.

Nous n'avions pas rencontré un seul ours depuis le départ de Cairn-Point, quoique nous en eussions trouvé quelques pistes en divers endroits, au cap Frazer, surtout. Un de ces animaux aurait été pour nous un bienfait du ciel, et m'eût délivré du souci que me causaient mes chiens ; sa chair leur aurait fourni plusieurs journées de rations plus substantielles que le bœuf desséché dont nous les nourrissions depuis si longtemps.

Dix heures de marche ce jour-là et quatre le lendemain nous amenèrent à la pointe méridionale d'une baie si profonde que, selon notre habitude, nous préférâmes la traverser que de suivre la ligne sinueuse du rivage. Mais à peine avions-nous fait quelques kilomètres que notre course fut arrêtée : nous cheminions au large de la côte, sur une bande de glace ancienne, et nous nous dirigions vers l'énorme promontoire qui forme l'éperon septentrional de la baie ; il paraissait être situé près du quatre-vingt-deuxième parallèle, à trente-six kilomètres de nous environ, et je désirais ardemment y atteindre. Par malheur, le champ de vieille glace se termina soudain, et après avoir cahoté au milieu de la frange de hummocks, qui en marquait le bord, nous nous trouvâmes sur la glace nouvelle. L'instinct infaillible des chiens les avertit du danger. Ils avancèrent d'abord avec des précautions inusitées, puis s'éparpillèrent à droite ou à gauche, refusant d'aller plus loin. Cette manœuvre m'était trop familière pour me laisser le moindre doute sur sa cause réelle : en effet la glace était pourrie et impraticable. Je pensai que cela venait de quelque circonstance locale, de la direction des courants par exemple, et je cherchai à contourner l'obstacle par l'est. Je marchais en tête des chiens pour soutenir leur courage, mais à peine étions-nous de nouveau sur la glace de l'année qu'elle cédait sous mon bâton et que je devais retourner en arrière pour chercher encore un passage plus loin.

Deux heures perdues en efforts semblables me démontrèrent l'impossibilité de traverser le golfe sur la glace marine. Il ne restait qu'à en contourner les rivages, mais je ne tardai pas à reconnaître que c'était un trajet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de quatre-vingts kilomètres au moins. La baisse de nos provisions ne nous permettait pas un si long détour qui nous eût pris deux journées, si ce n'est trois, et fatigués de douze heures de travaux, nous remîmes au lendemain des observations plus étendues. L'état des glaces de la baie me surprenait beaucoup. Pour tâcher d'en reconnaître la cause et voir si je ne découvrirais pas vers l'est un passage plus direct que la courbure du golfe, je me proposais de gravir une colline élevée qui se dressait au-dessus de nous, mais il me fallait d'abord prendre un repos que les durs labeurs de notre dernière étape exigeaient impérieusement.

Après un sommeil profond et réparateur, aidé par une lassitude telle que j'en avais rarement éprouvé de semblable, j'escaladai la pente escarpée de la hauteur voisine et me hissai sur une saillie de rocher à huit cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

Je compris alors clairement pourquoi nous avions été forcés de battre en retraite.

Partout les glaces paraissaient dans le même état qu'à l'ouverture de la baie. Une large crevasse, partant du milieu du golfe, se dirigeait vers la mer. Ramifiée de nombreuses fissures dans sa course sinueuse vers l'orient, elle s'étendait comme le delta d'un puissant fleuve, et, sous le ciel noir qui s'abaissait sur toute la zone du nord-est, allait se perdre dans la mer libre. Dans l'extrême lointain, se profilait vaguement contre le sombre horizon du nord la croupe blanchie d'un noble promontoire, la terre la plus septentrionale qu'on connaisse maintenant sur le globe. Mon estime la place à 82° 30′ de latitude, à 825 kilomètres du pôle. Entre elle et nous surgissait une autre pointe hardie, et plus près encore du cap vers lequel je dirigeais notre course la veille, une fière montagne s'élevait majestueusement de la mer, et semblait porter jusqu'au firmament sa tête couronnée de neige. Je ne voyais d'autre terre que la côte où nous nous trouvions.

Au-dessous de moi, la mer étalait sa nappe immense, bigarrée de taches blanches ou sombres, ces dernières indiquant les endroits où la glace était presque détruite ou avait entièrement disparu; au large, ces taches se montraient plus foncées et plus nombreuses, jusqu'à ce que, devenues une bande de bleu noirâtre, elles se confondissent avec la zone du ciel où se reflétaient leurs eaux. Les vieux et durs champs de glace (dont les moins grands mesuraient à peine moins d'un kilomètre), les rampes massives de la berge et les débris amoncelés qui en marquaient les bords, étaient les seules parties de cette vaste étendue qui conservassent encore la blancheur et la solidité de l'hiver.

Tout me le démontrait : j'avais atteint les rivages du bassin polaire et le large Océan s'étendait à mes pieds! Terminée par le promontoire qui, là-bas, se dessinait sur l'horizon, cette terre que je foulais était une grande saillie se projetant au nord, comme le Cevero-Vestochnoï hors de la côte opposée de Sibérie. Le petit ourlet de glace qui bordait les rives s'usait rapidement : avant un mois la mer entière, aussi libre de glaces que les *eaux au nord* de la baie de Baffin, ne serait interrompue que par quelque banquise flottante, errant çà et là, au gré des courants ou de la tempête.

Il m'était donc impossible d'aller plus loin. La crevasse dont j'ai parlé eût déjà suffi pour nous empêcher d'atteindre le nord de la baie; au large, les glaces paraissaient encore plus en mauvais état. Plusieurs flaques d'eau s'ouvraient près de la côte, et sur l'une d'elles venait de s'abattre une bande de dovekies (*uria grylle*, ou guillemot noir). En remontant le canal Kennedy, javais reconnu nombre de leurs stations d'été, mais je fus assez surpris de voir les oiseaux eux-mêmes à une époque si peu avancée de la saison. Les mouettes bourgmestres volaient au-dessus de nous, se dirigeant vers le nord et cherchant les eaux libres pour leur nourriture et leur demeure. On sait qu'autour des lieux qu'elles fréquentent l'été, il n'y a jamais de glace après les premiers jours de juin.

Nous avions atteint notre but : il fallait songer à la retraite : l'approche du printemps, la rapidité du dégel, la certitude que la mer rongeait déjà le détroit de Smith au sud par la baie de Baffin, aussi bien qu'au nord par le canal de Kennedy, tout cela m'avertissait que nous n'avions pas de temps à perdre, si nous ne voulions gravement compromettre notre retour aux côtes groënlandaises.

Il ne nous restait plus qu'à planter notre pavillon en témoignage de cette découverte et à déposer sur les lieux une preuve de notre présence. Les flammes nationales, attachées à une mèche de fouet et suspendues entre deux hauts rochers, flottèrent à la brise pendant que nous élevions un cairn; puis déchirant une feuille de mon cahier de notes, j'écrivis les lignes suivantes :

« Ce point, le plus septentrional qu'on ait encore pu atteindre, a été visité les 18 et 19 mai 1861 par le soussigné, accompagné de George F. Knorr et voyageant en traîneau tiré par des chiens. De notre hivernage près du cap Alexandre, à l'entrée du détroit de Smith, nous sommes arrivés ici après une pénible marche de quarante-six jours. Je crois, d'après mes observations, que nous sommes à 81° 35 de latit. et 70° 30′ l. occ. La glace pourrie et les crevasses nous empêchent d'aller plus loin. Le canal Kennedy paraît s'ouvrir dans le bassin polaire et, persuadé qu'il est navigable en juillet, août et septembre au moins, je retourne à ma station d'hiver pour essayer de pousser mon navire au travers des glaces, après la débâcle de cet été.

J. J. HAYES.

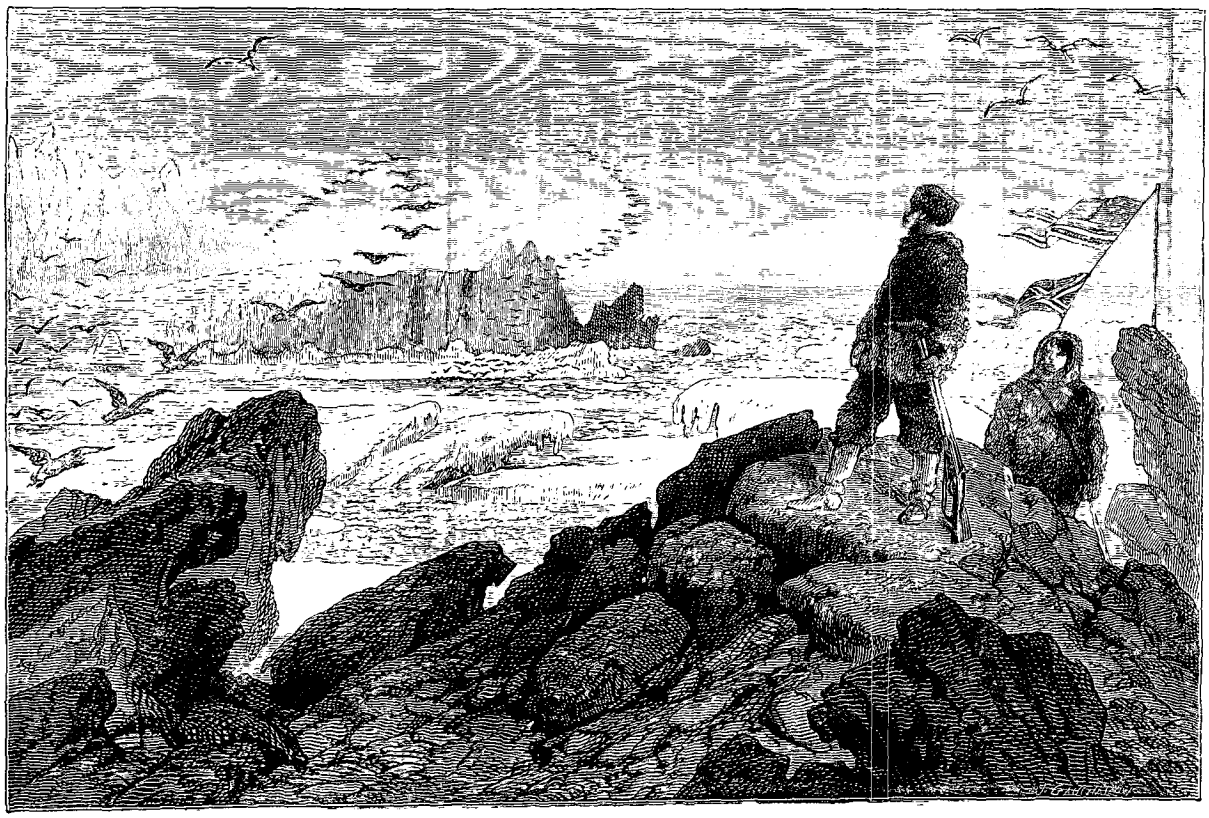
19 mai 1861. »

Cette note, placée dans une petite fiole apportée tout exprès, fut soigneusement déposée sous le cairn, puis nous poursuivîmes notre route en nous tournant vers le sud, mais je quittais ce lieu avec répugnance : il exerçait sur moi une fascination puissante, et c'est avec des sensations inaccoutumées que je me voyais, seul avec mon jeune camarade, dans ces déserts polaires que nul

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

homme civilisé n'avait foulés avant nous: notre proximité de l'axe du globe, la certitude que, de nos pieds, nous touchions une terre bien au delà des limites des découvertes précédentes, les pensées qui me traversaient l'esprit en contemplant cette vaste mer qui s'étendait devant nous, l'idée que peut-être ces eaux ceintes de glaces baignent les rivages d'îles lointaines où vivent des êtres humains d'une race inconnue, tout cela paraissait donner je ne sais quoi de mystérieux à l'air même que nous respirions, tout cela excitait notre curiosité et fortifiait ma résolution de me lancer sur cet Océan et d'en reconnaître les limites les plus reculées. Je me rappelais toutes les générations de braves marins qui, par les glaces et malgré les glaces, ont voulu atteindre cette mer, et il me semblait que les esprits de ces hommes héroïques, dont l'expérience m'a guidé jusqu'ici, descendaient sur moi pour m'encourager encore. Je touchais pour ainsi dire « la grande et notable chose » qui avait inspiré le zèle du hardi Frobisher; j'avais accompli le rêve de l'incomparable Parry.

Terminons ici l'héroïque relation. — Le 3 juin, après deux mois d'absence, et deux mille quatre cents kilomètres de glaces, franchis au prix d'efforts surhumains, Hayes rentra au port Foulke. Là, un examen attentif de son navire ne tarda pas à mettre fin à toutes les espérances qu'il avait pu conserver de lui faire en-



M. Hayes, arrivé à la mer libre, arbore le pavillon étoilé. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

treprendre une nouvelle campagne dans le détroit de Smith. Le mauvais état de sa coque et de son gréement n'admettait qu'un prompt retour dans les ports de l'Union. Là seulement on pouvait l'équiper à nouveau, lui adjoindre un steamer, conserve indispensable, et réunir les ressources nécessaires à de nouvelles tentatives que faciliteraient, du reste, l'expérience acquise et les faits observés.

Le 14 juillet, le schooner quitta son mouillage et rentra dans la baie de Baffin. A Upernavik, Hayes fut assailli comme d'un coup de foudre, par la nouvelle inattendue de la guerre civile qui déchirait sa patrie. Par le travers d'Halifax, le bulletin sanglant de la bataille de Bull-Run tomba entre ses mains.... « Alors, dit-il, je ne pouvais plus hésiter ; adieu à tous mes plans, à toutes mes découvertes projetées ! Sans une minute de retard, j'écrivis au président Lincoln pour mettre immédiatement à sa disposition mon pauvre navire et ma personne. »

Le schooner fut transformé en canonnière de côtes. Hayes, promu chirurgien militaire de première classe, resta jusqu'à la fin de la guerre directeur de l'un des grands hôpitaux de l'armée fédérale.

Pour extrait et traduction,

F. DE LANOYE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE. — Course de Cosaques (Djighitoffka).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE,

TRADUIT DU RUSSE PAR MME ET M. LE BARBIER (ERNEST).

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

La Transcaucasie était le but de l'excursion que j'ai entreprise. Cette région embrasse tout le territoire qui s'étend de la mer Noire à la mer Caspienne, le long du versant sud de la principale chaîne des montagnes du Caucase jusqu'aux frontières de la Perse et de la Turquie.

Le Caucase proprement dit comprend les montagnes elles-mêmes et les immenses plateaux qui, s'allongeant vers le nord en steppes, se déroulent à perte de vue jusqu'au pays des Cosaques du Don. A l'est, ces plateaux s'étendent aux bords de la mer Caspienne et viennent aboutir au gouvernement d'Astrakhan. A l'ouest, ils sont baignés par la mer Noire et la mer d'Azoff.

Avant d'aborder le sujet principal de mon voyage



Kalmouks jouant sous une tente.

dans la Transcaucasie, il ne me paraît pas inutile de résumer ce que j'ai eu l'occasion de recueillir d'observations sur la région du Caucase, en la traversant du nord au sud.

Ai-je besoin de déclarer que je ne prétends pas donner dans ces quelques pages une idée complète du pays? J'espère seulement que mes esquisses, si rapides qu'elles soient, ne seront point dénuées de tout intérêt : elles aideront à faire connaître des peuplades peu étudiées, bien différentes de tout ce que l'on est habitué à voir, et dont les types, les coutumes, les usages, la manière de vivre ont quelque chose de si original, de si particulier, que l'on est à chaque pas frappé d'étonnement.

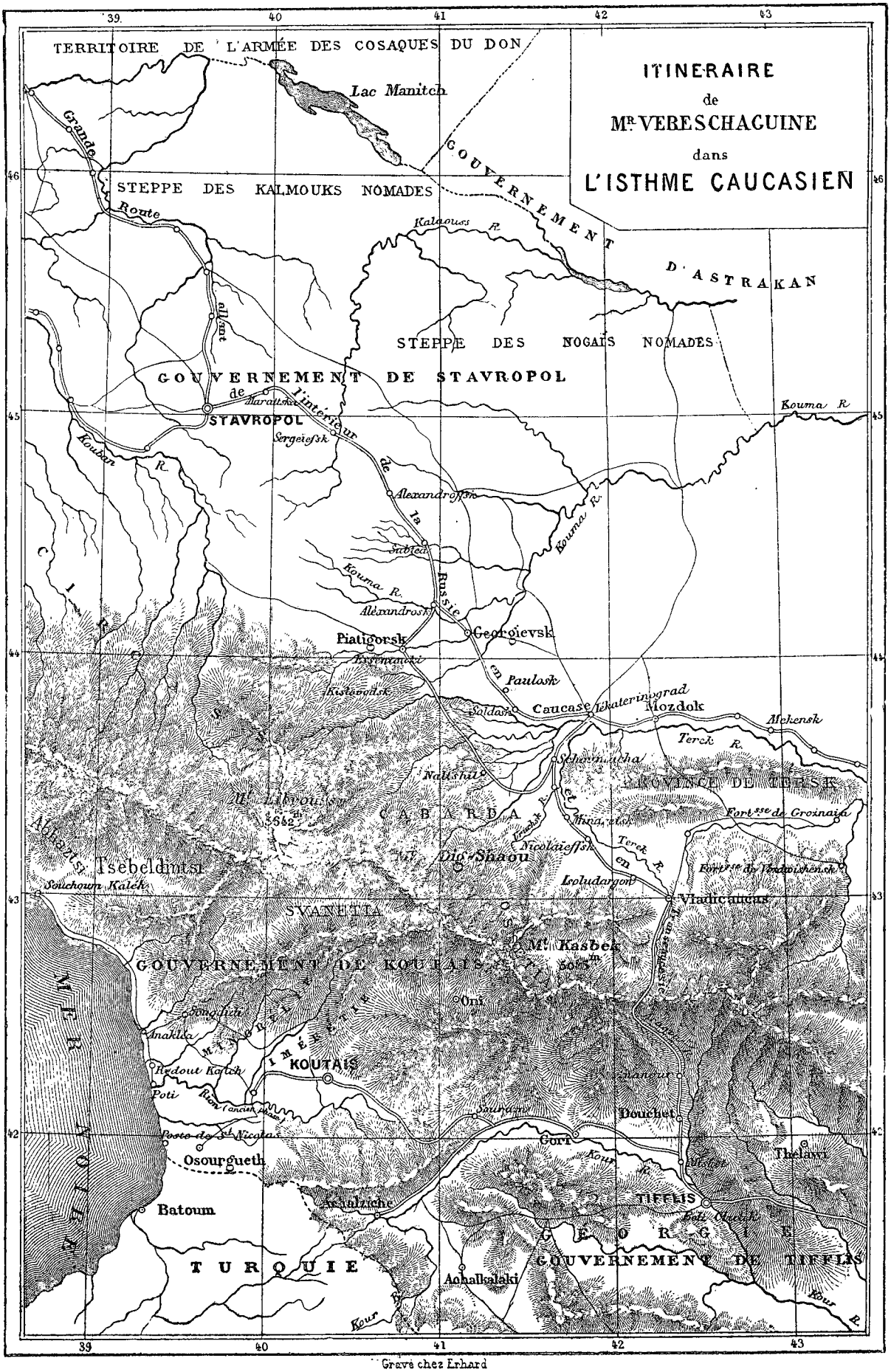
Les Kalmouks nomades. — Oulousses, Khotounes et Kibitkas. — Vêtements. — Le lit des enfants. — Le Kalmouk voleur, joueur et buveur. — Le Guellungh, prêtre et médecin. — Une consultation.

Après avoir franchi les frontières du gouvernement de Stavropol, je rencontrai d'abord les Kalmouks, sur la ligne qui sépare le Caucase et le pays des Cosaques

1. Ce qui va suivre ressemblera plutôt à un album qu'à une relation. C'est que M. Vereschaguine est artiste : sa manière de traduire ses impressions de voyage est de les dessiner; il a reproduit les traits et la physionomie des peuplades diverses qu'il a visitées avec autant de fidélité que de vigueur. Pour donner une juste idée de ce que sont ces tribus, Kalmouks, Nogaïs, Cosaques, Cabardiens, Lesghiens et autres, un crayon de ce maître vaut mieux qu'une plume.

Quant au texte, il n'était pas besoin qu'il fût plus étendu : nos lecteurs ont déjà fait à peu près le même voyage, une fois, avec M. Moynet (*Tour du Monde*, t. I, page 321), une autre fois avec M. Blanchard (*Tour du Monde*, tome IV, page 113).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Don. Aux détails qui vont suivre et que je trouve dans mes notes, je mêlerai quelques communications dues à l'obligeance de M. Merès, qui connaît parfaitement cette contrée et ses habitants.



Kalmouk.

Tout ce qui s'étend à gauche de la grande route forme le pays des Kalmouks nomades[1]. On entre dans les steppes. La première impression est bien loin d'être agréable. L'œil se fatigue en vain à chercher quelques vestiges d'une habitation fixe, les signes extérieurs d'une civilisation quelconque : il s'égare dans l'immensité. Pas un arbuste, pas une haie; rien pour interrompre la monotonie de cette solitude sans bornes. La chaleur brûlante du soleil d'été, l'absence de toute verdure, portent à douter que cette terre puisse produire aucune plante. Cependant le sol y est presque partout fertile, et le Russe, établi dans le voisinage, sait tirer de la culture ce qui lui est indispensable pour vivre. Il est vrai que ce n'est qu'au prix de beaucoup de travail et de persévérance.

Les nomades sont divisés en *oulousses*. Chaque oulousse se compose de plusieurs *khotounes* ou villages ambulants, changeant de place à volonté, et comptant plus ou moins de *kibitkas*, tendues l'une à côté de l'autre. Ce sont, pour ainsi dire, des camps volants. Je conseille aux amateurs de la vie primitive et des mœurs patriarcales de rendre visite aux Kalmouks : ils y trouveront, j'en suis certain, de nouvelles émotions.

Au premier aspect, la vie active ne se révèle par aucun indice. En général, les hommes s'absentent de leur demeure pendant la plus grande partie du jour et de la nuit. Ils vont au travail, c'est-à-dire au pillage chez les peuplades voisines qui ne sont pas de leur race. Les femmes et les enfants cherchent, pendant ce temps, un abri contre les ardeurs du soleil; ils se cachent de leur mieux, sous leurs kibitkas trouées de toutes parts. Le mouvement extérieur ne commence que vers la tombée de la nuit, quand on rentre les bestiaux. Un tapage assourdissant s'élève alors de tous côtés : on entend des cris, des jurons mêlés aux mugissements des bêtes à cornes, aux aboiements des chiens et aux vagissements des marmots.

La kibitka, ou tente d'un Kalmouk, est un réceptacle d'immondices : c'est le tableau le plus affreux de la misère. Elle est toute déchirée et le vent y a beau jeu. On y voit pêle-mêle, dans un désordre indescriptible, des malles, des valises, des coffres, des lazzos, des selles, des haillons entassés les uns sur les autres. L'âtre seul atteste qu'il y a là un foyer de famille; il sert de cuisine et de lieu de repos pour la nuit; les enfants s'y enterrent dans la cendre toute chaude, leur unique couverture pendant les froids.



Kalmouk.

Les vêtements des hommes et des femmes n'ont rien de remarquable : ce sont des amas de lambeaux de toute espèce. Beaucoup d'enfants, garçons et fillettes, jusqu'à l'âge de dix ans, vont à peu près tout nus pendant les chaleurs de l'été. En hiver, par des froids de trente degrés, et par les terribles chasse-neiges, si communs dans

1. Les Kalmouks, qu'on appelle aussi Eleuths ou Derbets, sont de race mongole : leur religion est une altération du Bouddhisme.

On ne croit pas que le nombre actuel de leurs tentes soit de plus de 15000. Avant 1771, on comptait entre le Caucase et le fleuve Oural plus de 2 500 000 âmes, qui, ne pouvant plus supporter les vexations de l'administration russe, retournèrent à l'extrémité de l'Asie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

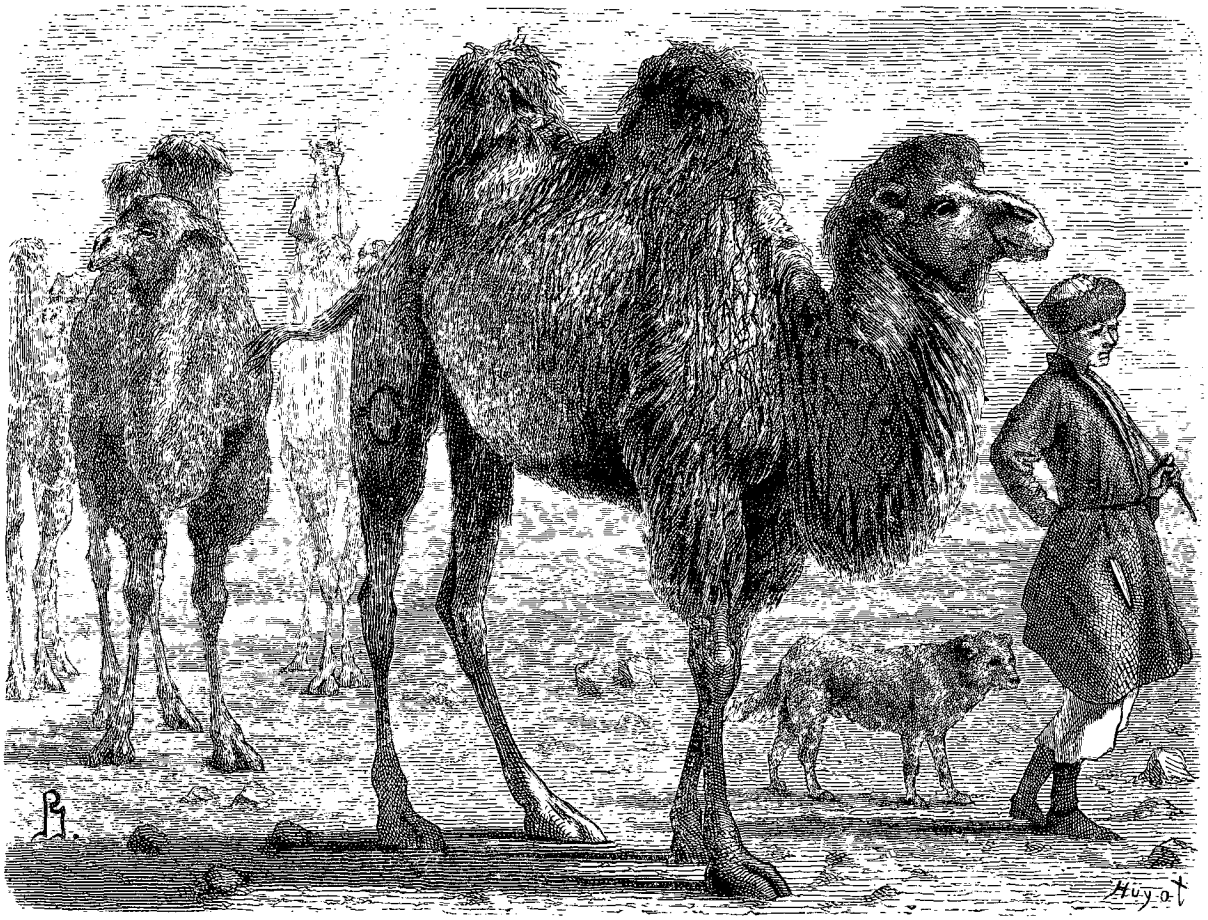
ces régions ouvertes à tous les vents, ils se réfugient dans leur tente, abri insuffisant, où ils restent des jours entiers blottis sous des monceaux de nippes.

L'habillement de fête se compose rarement, ou plutôt jamais, de vêtements neufs : il est moins déchiré que les autres, c'est la seule différence.

Voici ce que l'on peut distinguer dans le costume du Kalmouk : une chemise toujours sale, un *bechmète*, un large pantalon, des bottes en maroquin rouge; pour coiffure un bonnet carré en drap, orné d'une large bordure fourrée en peau de mouton le plus souvent avec un immense gland au sommet. Le riche met en outre un *khalate* ou vaste robe de chambre très-large et très-longue. La femme ne porte point, comme l'homme, de ceinture sur sa chemise : ses cheveux s'échappent de dessous le bonnet en plusieurs tresses entrelacées de rubans de différentes couleurs.

Pour avoir une idée complète d'un Kalmouk, figurez-vous un être humain à la face déprimée, aux yeux excessivement étroits et relevés sur les côtés du visage, aux larges pommettes, aux oreilles pendantes : la tête est recouverte d'une longue chevelure ébouriffée et la barbe a l'air d'avoir été à moitié épilée. Petit de taille, cet enfant des steppes est doué d'un corps robustement bâti.

Le Kalmouk est adroit et pousse la ruse jusqu'à la



Kalmouks conduisant des chameaux au marché de Tiflis.

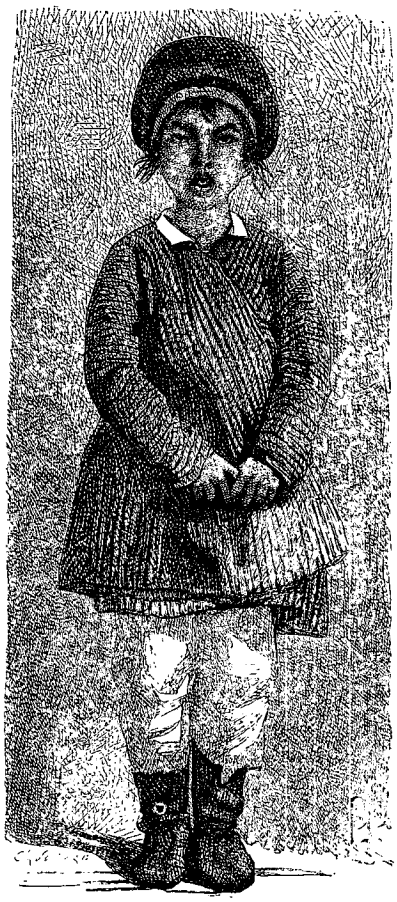
friponnerie. Le vol est considéré comme une industrie lucrative et il est pratiqué avec un art qui dépasse tout ce que nous pourrions imaginer. Un bon Kalmouk, un homme comme il faut, excelle dans ce métier. Enlever une bête sous les yeux d'un simple et trop naïf paysan, l'emmener au loin, maquignonner et la troquer contre une autre qu'on ramène dans son khotoune, est la chose la plus commune. Cette profession de voleur se transmet religieusement de père en fils, et il est rare que ce dernier dégénère. Tout autre travail est inconnu à l'homme. La femme nourrit l'enfant, le soigne, l'élève sans que le père de famille s'en préoccupe jamais.

Les enfants du reste croissent et grandissent à l'abandon. C'est à peine si le riche envoie son fils apprendre à lire chez le *ghellunghz* (prêtre). Les écoles et toutes espèces d'institutions sociales manquent absolument, du moins à en juger par ce que j'ai eu l'occasion d'observer. L'ignorance est extrême, et l'on ne rencontre un commencement de culture intellectuelle que chez un petit nombre de ceux qui ont des demeures fixes.

Le nomade est misérable : la petite quantité de bestiaux qu'il élève suffit à peine à ses besoins. Il n'ensemence point la terre pour avoir des récoltes; il ne prépare pas de fourrages, il ne fait aucune provision

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour l'hiver, et, le plus souvent, lorsque cette saison est très-dure, il perd presque tout son bétail. Cependant, au milieu même de ce désastre, le Kalmouk reste impassible ; il songe que plusieurs vols bien réussis compenseront sa perte, et même au delà. Ce qu'il y a de curieux, c'est que rarement il est pris sur le fait. Bien souvent tout le voisinage sait de bonne source que tel ou tel est l'auteur d'un rapt accompli presque au grand jour ; mais le coupable trouve dans la loi russe les moyens de décliner toute responsabilité.



Jeune Kalmouk.

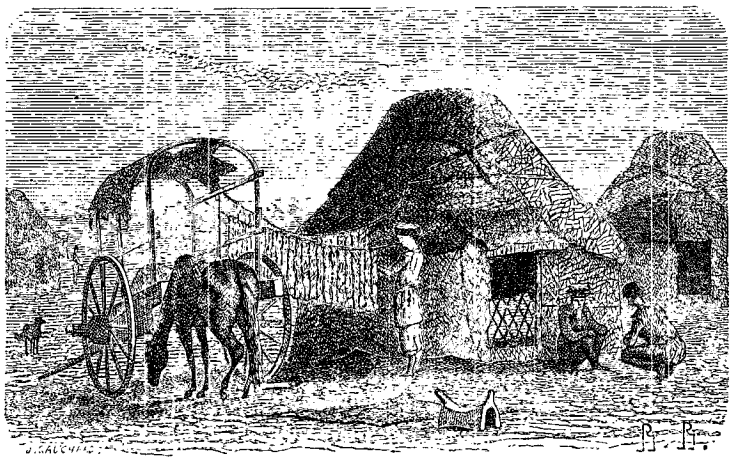


Femme nogaï.

Il ne suffit pas, en effet, pour soutenir une accusation de ce genre, de preuves non matérielles, et les témoignages, les indices, les *demi-preuves*, comme disent les juges, sont toujours rejetés comme non valables.

Il est vrai que la *piste* joue un grand rôle dans ces sortes de procès, mais le voleur excelle dans l'art de faire disparaître toute trace de son passage.

La nourriture des Kalmouks est des plus simples. Une bouillie de farine délayée dans l'eau et cuite avec des morceaux de charognes de cheval ou d'un autre animal forme le fond de leur cuisine : la viande abattue est un luxe qu'ils ne se permettent guère.



Maison kalmouke.

En compensation, ils aiment et consomment beaucoup de thé ; mais les assaisonnements divers qu'ils y font entrer en pervertissent l'arome et le rendent désagréable au goût

Ce sont des ivrognes fieffés, et sur ce point les femmes et les enfants ne le cèdent en rien aux hommes. A toute heure et en toute occasion, ils sont toujours prêts à boire jusqu'à perdre connaissance. C'est leur passe-temps le plus agréable et le plus ordinaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils ont une autre passion, presque rivale de l'ivrognerie, celle du jeu : il m'est arrivé de voir dans les tentes des groupes de joueurs sales et débraillés maniant, pendant des journées entières, des cartes crasseuses et dépareillées.

Le Kalmouk est excellent cavalier, et il aime à se donner le divertissement des courses. Son cheval est presque de la même race que celui des Nogaïs; il en a du moins les formes et les allures; fort et vigoureux, il supporte la fatigue d'une manière admirable : c'est un type tout exceptionnel. Je regrette de n'avoir pas eu le temps d'esquisser sur mon album une de ces bonnes bêtes si utiles et si intéressantes.

Les autres animaux domestiques ont un sang appauvri, une misérable apparence et séduisent peu les acheteurs; les chameaux cependant font exception, et l'on en rencontre de grands troupeaux tout le long de la route de Tiflis, où leurs maîtres trouvent à les vendre avec profit.



Enfants nogaïs.

Les Kalmouks sont idolâtres-lamaïtes. Je citerai un fait qui caractérise bien la superstition et l'ignorance de ce peuple, et qui montre en même temps le charlatanisme éhonté des *ghellunghz* qui sont à la fois leurs prêtres et leurs médecins.

Voici comment l'un d'eux traita un jour un riche Kalmouk :

Un malade exposa les phénomènes de sa maladie au médecin en lui demandant de mettre fin à ses souffrances. Le ghellungh, après avoir longtemps réfléchi, prit un ton de voix surnaturelle et donna à son malheureux client la consultation suivante :

« Ton effrayante maladie n'a pas son siége dans ta personne, mais dans ton troupeau de chevaux; le diable en a pris possession, sous la forme d'un étalon noir; neuf de tes juments renferment en elles des diablotins. Ton âme, quoiqu'elle ne s'aperçoive pas de cet état de choses, et que tes yeux ne le voient pas, en éprouve cependant un malaise, et c'est à cause de cela que tes tourments sont si grands.

— Mais, dis-moi, comment puis-je me soustraire à cette torture?

— Il y a un moyen, si, du moins, tu consens à d'énormes sacrifices.

— Je te donnerai, s'il le faut, tout ce que je possède.

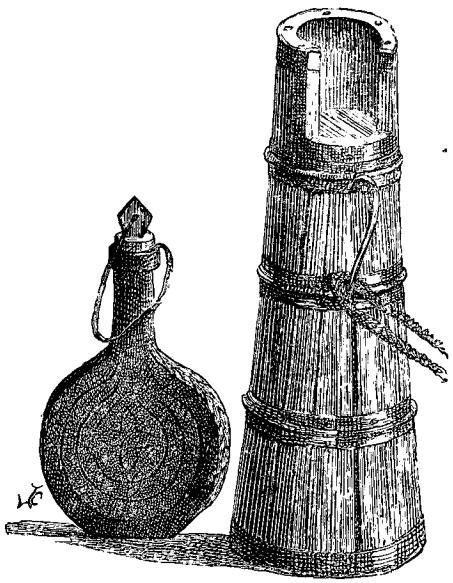
— Bien. Écoute donc : j'ai un ami qui est magicien : lui seul, grâce à un don spécial, peut distinguer les juments grosses de diablotins, reconnaître le diable, et exorciser ces démons pour les chasser de ton troupeau de chevaux. Mais il ne renverra en enfer le diable et les diablotins que si tu nous donnes : à lui, cinquante brebis toutes noires, et à moi, qui le persuaderai et qui te traiterai ensuite, cinquante brebis blanches avec cinquante agneaux roux. »

L'infortuné malade accepta toutes les conditions, et pendant que l'on pourchassait son plus bel étalon avec ses plus belles juments vers l'enfer, c'est-à-dire sur la terre des Cosaques du Don, où on les vendit, et que les cent brebis et les cinquante agneaux allaient au *chouroul* ou temple des ghellunghz, le malade rendit l'âme.

Tout invraisemblable que ce récit puisse paraître, il est cependant vrai, et les incroyables abus du même genre ne sont que trop ordinaires.

Les Nogaïs nomades. — Mieux vaut être Russe que Turc. — Le retour des émigrés. — Quelle misère!

En poursuivant ma route vers le sud, je rencontrai sur les chemins beaucoup de *Nogaïs*, qui des steppes kalmouks se dirigeaient vers Tiflis. Une agitation très-extraordinaire régnait parmi eux. C'était un fait surprenant, que je ne puis expliquer sans remonter de quelques années dans leur histoire, à l'époque de leur émigration dans la Turquie, qu'ils venaient de quitter pour reprendre possession de leurs foyers abandonnés.



Ustensiles de ménage kalmouks.

Quels motifs les avaient poussés à émigrer? On peut, parmi les causes probables, assigner le premier rang aux vexations des autorités locales. Mais, d'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue qu'en renonçant à leur patrie, ils avaient cédé à cette attraction que la Turquie exerce sur tous les musulmans. Ajoutons l'amour de l'inconnu, et l'espoir irrésistible de se trouver mieux ailleurs que chez eux : il est de fait, et j'ai souvent eu l'occasion de le constater, qu'on rencontre une grande sympathie pour les Turcs chez les différentes races qui professent l'islamisme. Le nom de Stamboul (Constantinople) résonne avec un charme infini aux oreilles des pauvres musul-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mans, habitants de ces contrées. C'est là, pensent-ils, que doivent se trouver l'orthodoxie, la béatitude, toutes sortes de bonheur et de joies terrestres.

Les Nogaïs [1] ont appris à leurs dépens tout ce qu'il y a de vain dans ces espérances. Séduits par de belles promesses, ils s'étaient empressés de vendre tout ce qui avait pu rencontrer des acheteurs, et, laissant le reste à l'abandon, ils étaient partis par bandes nombreuses pour la Turquie. Là un grand nombre de familles succombèrent victimes de la famine, des fatigues et des privations de tous genres : une faible partie resta sur cette terre inhospitalière, où on les voit encore, réduits à la mendicité, tendre la main dans les grandes villes.

Lorsque le gouvernement russe eut connaissance des maux qui accablaient ses anciens sujets, il fit offrir des secours à ceux qui voudraient rentrer dans leur patrie.



Nogaï.

Beaucoup acceptèrent. C'étaient eux que je voyais le long des chemins, se hâtant vers le sol natal. Combien mon âme était remplie de tristesse à l'aspect de ces malheureux en haillons, à demi mourants de faim, qui, au milieu des travaux de leur réinstallation, faisaient entendre de terribles malédictions contre Stamboul et contre leur propre légèreté !

Les terrains occupés par les Nogaïs longent les frontières du Caucase au nord-ouest, et s'étendent au midi jusqu'aux steppes des Kalmouks : cette immense région est connue sous le nom de steppes Nogaïs.

C'est une peuplade pacifique, assez laborieuse, et s'attachant au sol plus facilement que les Kalmouks, avec lesquels elle a cependant beaucoup de ressem-

1. Les Nogaïs sont de race turque. « Plus de 300 000 Nogaïs, de la province du Caucase, ont émigré, de 1856 à 1860, dans la Turquie, où ils sont presque tous morts du typhus. Il ne reste plus en Russie qu'environ 400 000 Nogaïs. » Dussieux, *Géographie générale.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blance pour la manière de vivre, les mœurs et les coutumes, ce qui me dispense d'entrer sous ces rapports dans de plus amples détails.

Il est vrai de dire que je n'avais pas d'ailleurs le loisir de visiter soit leurs colonies, soit leurs camps nomades. Si j'ai pu prendre des croquis qui me permettent de donner ici quelques types, c'est surtout grâce à la rencontre que j'ai faite d'une partie des émigrés revenant de Turquie, et qui étaient campés sur la route pendant une halte.

Les bêtes étaient déchargées ou dételées : aussi maigres que leurs maîtres, elles s'étaient dispersées de côté et d'autre, broutant quelques mauvaises herbes couvertes de poussière. Les hommes, comme passe-temps, creusaient dans des morceaux de bois, d'une façon grossière, des objets tels que cuillères, tasses et



Jeune garçon nogaï.

autres, qu'ils vendaient sur place à des paysans qui passaient par là. La plupart des femmes étaient occupées à raccommoder toutes sortes de haillons ; d'autres préparaient pour la bande une soupe peu appétissante. Les enfants, pareils à un essaim de mouches, tournaient autour des marmites, dans l'espoir d'attraper quelque morceau pour refaire leur estomac délabré par les fatigues de la marche du matin. La vue de ces malheureux voyageurs, dont une partie pouvait reprocher à l'autre la cause de ses malheurs, me fut d'autant plus pénible, que j'appris, en causant avec eux, qu'ils jouissaient auparavant d'un bien-être relatif.

Plusieurs de ces Nogaïs parlaient assez purement le russe, ce qui dénote chez eux un certain degré d'intelligence, lorsque surtout on les compare aux autres tribus indigènes, qui s'approprient avec beaucoup de difficulté les dialectes étrangers et la langue officielle (c'est-à-dire le russe).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au départ, après avoir fumé amicalement la pipe qui m'avait été offerte et qui était bourrée de mauvais tabac, je distribuai quelques *griveniks* à ceux que j'avais fait poser. Je reçus en échange une provision de vivres pour la route et force bénédictions : « Tu es « notre connaissance, me dit l'un d'eux, en me frappant familièrement sur l'épaule (c'était un petit vieillard, sans bonnet et aux oreilles pendantes); lorsque « tu seras à Stavropol, demande le vieux Ale-Ale, tu « seras reconnu. » (Voy. p. 172.)

Les Cosaques. — Une stanitza. — Autrefois et aujourd'hui. — Le Cosaque à cheval. — Costumes. — Mendiants grecs, bohémiens et moines.

Nous approchions de Stavropol. Déjà s'offraient à nos regards les bourgades et les villes cosaques : pendant un certain espace, elles bordent la grande route; mais à mesure qu'on avance vers la grande chaîne du Caucase, elles s'en écartent, et on ne les aperçoit plus que dans le lointain, au levant et au couchant.



Petite fille nogaï.

Les Cosaques occupent le territoire, dont on avait formé précédemment les grandes lignes militaires. Aussi ont-ils subi l'influence russe au point de perdre presque entièrement leur caractère primitif. L'habitant actuel de ces contrées, par sa figure, ses mœurs et ses usages, offre une grande ressemblance avec le paysan des gouvernements de la Nouvelle-Russie, et surtout avec le Petit-Russien : il en diffère seulement un peu par suite de l'existence alerte et active qu'il a menée lors de la colonisation de ce pays.

Les *stanitsi*, ou *bourgades des Cosaques de la Ligne*, s'étendent tout le long des frontières qui bornent au midi les possessions russes. Il y a un siècle à peine, elles composaient l'unique défense de cette région contre les races sauvages voisines. La population qui s'y est formée a beaucoup perdu de son caractère belliqueux depuis que les frontières ont été reculées plus au sud, et les *lignes* elles-mêmes n'ont plus l'importance qu'elles avaient à l'époque de leur établissement.

Une *stanitsa* cosaque n'est autre chose qu'un grand village, tel qu'on en rencontre dans certaines parties de la Russie. La population varie de mille à deux mille âmes; l'église s'élève au centre des habitations; une palissade les entoure de toutes parts. Elle a deux entrées avec de grandes portes, au-dessus desquelles on a placé une inscription qui indique la date de la fondation et le nombre des habitants. A côté de chaque porte s'élève un donjon, qui a la forme d'une tourelle carrée. Un Cosaque s'y tient en observation.

On retrouve des tourelles semblables sur quelques éminences qui avoisinent la grande route postale. Elles sont flanquées d'un corps de garde, où se tenait le piquet de surveillance. La plupart de ces constructions tombent en ruine, vestiges des temps passés et derniers témoins d'une activité fiévreuse, toute de rapine et de pillage.

La construction de ces tours est originale et tout à fait primitive : quatre longues poutres enfoncées dans la terre et inclinées l'une vers l'autre forment la base; avant d'arriver au sommet, on voit une petite chambre entourée de balustrades en bois, et au-dessus, un peu plus élevé que la taille d'un homme, un toit quadrangulaire, incliné et recouvert de planches ou de paille, et surmonté parfois d'une pointe ou simplement d'un pieu. Un escalier étroit descend de la chambre pour aboutir à la cour où se trouvent quelques maisons rustiques, basses et couvertes de paille; les unes étaient destinées aux factionnaires, les autres servaient d'écurie aux chevaux.

Toutes les constructions sont entourées d'une haie de branchages, qui n'offrirait aucune résistance aux attaques du dehors : mais aussi, jour et nuit, on tenait un cheval tout sellé, et, en cas de danger, on pouvait aller promptement donner l'alarme et chercher du secours. Toutes ces précautions et tous ces moyens de défense n'ont plus aujourd'hui de raison d'être, l'ennemi n'existant plus. Ce sont des souvenirs du passé.

Les habitations des Cosaques sont en bois enduit de terre glaise, et blanchies à la chaux. Les toits sont revêtus de chaume; les planches ne le remplacent que sur les maisons des habitants aisés.

Leur intérieur se distingue de celui des populations aborigènes par la propreté et un certain confort. Elles sont, avec leurs dépendances, entourées de treillages cachés sous l'ombre d'arbres touffus. Leur aspect est charmant dans ce nid de verdure.

On retrouve encore dans toute leur vivacité les traditions de l'existence si belliqueuse que menaient les Cosaques il y a quelques années à peine. Ce n'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alors qu'un long combat sanglant, des alertes continuelles, réveillant toute la bourgade la nuit, la tenant sur pied le jour. Sans cesse sur le qui-vive, ils restaient constamment vêtus et armés jusqu'aux dents, toujours prêts à la défense, toujours menacés de se voir ravir femmes, enfants, troupeaux.

Le fleuve Térek opposait seul, par la rapidité de son courant, un obstacle aux incursions des montagnards : aussi, ses bords étaient-ils constamment sillonnés par des patrouilles et gardés par des piquets de Cosaques armés. Le danger d'une invasion se présentait-il? Le Cosaque, de faction sur la tourelle, le signalait immédiatement. Si l'on avait besoin de renforts, on envoyait les demander aux bourgades les plus proches ; les Cosaques se rassemblaient en un clin d'œil et marchaient droit à l'ennemi. Tous les gués, les buissons, les bois étaient gardés nuit et jour. Les montagnards, sachant à quel ennemi ils avaient affaire, organisaient leurs courses dans le plus grand secret et usaient de précautions de toute espèce : le guerrier le plus alerte était chargé de faire une reconnaissance, il suivait à la nage le cours du fleuve, poussant devant lui une pièce de bois ou une forte racine d'arbre, derrière laquelle il pût se dissimuler aisément. Malheur aux Cosaques, s'il trouvait un passage mal gardé ou une sentinelle endormie, la bande passait tout entière, et toute la contrée était mise à sac et ravagée par l'incendie.



Jeune Nogaï.

Mais, au contraire, lorsque le Cosaque de garde, habitué à toutes les ruses de l'ennemi, distinguait au passage la tête rasée du montagnard, c'en était fait de ce dernier : il le laissait arriver tout près de lui, et, à travers le buisson qui le cachait, lui envoyait une balle dans la tête.

Aussi fallait-il aux Cosaques de la Ligne l'œil pénétrant et l'oreille tendue pour deviner l'approche de l'ennemi ; la force et le sang-froid au milieu de ces alertes et de ces luttes incessantes ; le courage en face de la mort et la finesse qui sait opposer la ruse à la ruse. Si la colonisation a modifié ce type curieux, elle n'a pu en effacer complétement les traits : le Cosaque d'aujourd'hui n'est pas sans ressemblance avec ses ancêtres. Dès l'âge le plus tendre, l'enfant est élevé dans le mépris de la vie et dans l'habitude d'affronter les dangers, quels qu'ils soient. Toujours en selle, il devient un cavalier agile, plein de vigueur et de fougue.

L'équitation est en grand honneur chez eux : à cheval ils font merveille. Lançant leurs coursiers à fond de train, ils tirent au but, et presque toujours ils l'atteignent ; sans changer l'allure de leur cheval, ils ramassent divers objets sur le sol, lancent en l'air leurs sabres et leurs fusils, et les rattrapent ; ils sautent à terre et remontent en selle avec une aisance et une agilité surprenantes.

J'ai eu l'heureuse chance d'assister à un spectacle réellement saisissant : c'était celui d'une troupe de cavaliers faisant une charge à fond de train, debout sur leurs montures et le haut du corps en avant (v. p. 161). On nomme ce genre d'exercices *djighitoffka* : c'est chez eux un divertissement fort estimé et auquel ils donnent tout l'éclat possible. Ils l'exécutent ordinairement en l'honneur de quelque voyageur illustre auquel ils veulent témoigner un profond respect. Plus le personnage est haut placé, plus ils mettent de solennité dans ce tournoi ; ils multiplient les exercices à l'infini, ils y ajoutent même l'attrait puissant d'un danger réel. Aussi la journée ne se termine-t-elle guère sans bras ou jambes cassés ; il n'est même pas rare que les accidents soient mortels.

Jadis l'administration locale jouissait de grands priviléges et de certaines franchises, dont quelques-unes, du reste, subsistent encore. Aussi les Cosaques se regardent-ils comme un peuple libre et supérieur aux autres Russes, qu'ils traitent assez lestement ; ils aiment à exercer sur eux leur verve, comme j'ai eu l'occasion de le constater, lorsqu'ils avaient affaire à nos soldats originaires du nord de la Russie.

Indépendamment du service militaire sur la ligne, dont la défense est confiée à leur garde, ils doivent satisfaire à la loi générale du recrutement. Une partie de la jeunesse va compléter les régiments cosaques qui sont disséminés dans tout l'Empire, mais principalement dans les régions du Caucase et du Transcaucase.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le costume des Cosaques est presque le même que celui du montagnard caucasien : il en a adopté le vêtement depuis l'immense bonnet fourré jusqu'à la fine bottine. La température et l'hygiène sont les premiers tyrans de la mode.

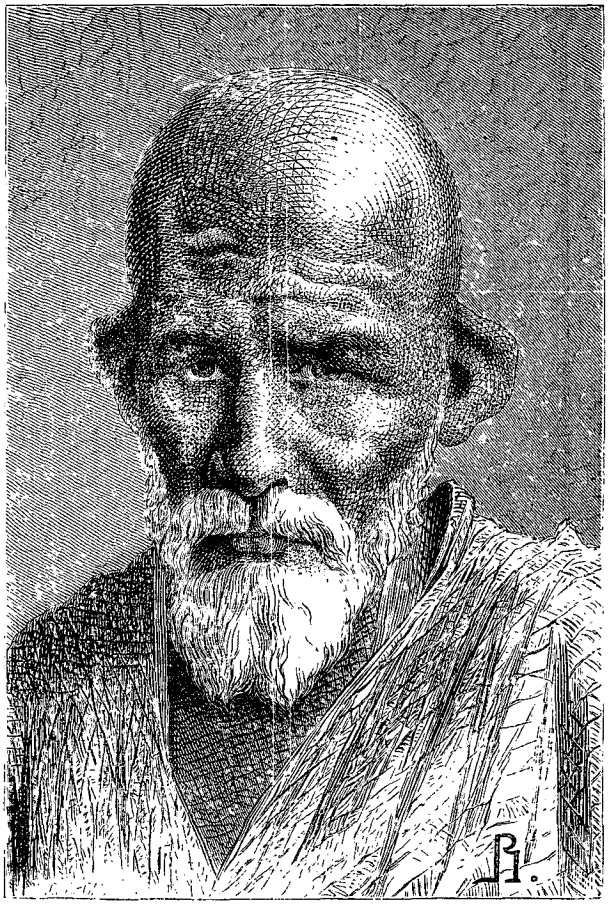
Quoique ennemi juré et mortel du montagnard, le Cosaque s'est habitué à estimer en lui son impassible courage et sa brillante bravoure. Le jeune Cosaque cherche à ressembler au Caucasien, non-seulement par ses manières pleines d'audace, mais surtout par le costume. Tout homme qui connaît les deux races ne manquera pas d'observer ce trait exceptionnel.

Du reste, le Cosaque, dans sa tenue de travail, lorsqu'il est aux champs, diffère peu des simples cultivateurs de la Petite-Russie; il porte le même bonnet et le même casaquin. Les femmes s'habillent presque toujours comme les Petites-Russiennes.

En général, les hommes et les femmes de cette race unissent l'élégance et la proportion des formes à une beauté remarquable : il est seulement à regretter que chez eux le développement de l'intelligence ne soit pas en rapport avec celui du corps et laisse beaucoup à désirer. La paresse d'esprit leur est commune avec le vrai Russe; ils sont, en outre, imbus d'un préjugé qui les porte à voir d'un mauvais œil toute innovation ou toute amélioration dans la vie ordinaire. Ils tiennent à



Nogaï.



Ale-Ale (Nogaï).

conserver strictement les habitudes de leurs ancêtres, et sont ennemis, par cela même, de tout progrès et de toute civilisation.

La majeure partie professe le *Rasskol*, ou religion des vieux croyants. L'orthodoxie officielle y est tolérée; mais il n'en existe pas moins contre elle une lutte sourde et cachée.

J'ai rencontré, en chemin, des bandes de mendiants déguenillés et fortement hâlés : c'étaient des Grecs. J'ai fait le croquis de beaucoup d'entre eux, et je regrette infiniment de ne pouvoir donner ici toute une série de portraits, types à part qu'on ne rencontre qu'au sud. Ces pauvres gens (peut-être ai-je tort de dire pauvres, car qui peut connaître ce qu'ils possèdent?) errent tout l'été sur les grandes routes jusqu'à Moscou. Il est fort présumable qu'à leur retour chez eux, après cette longue promenade, ils rentrent avec des bourses bien garnies et passablement lourdes; tout le peuple russe est plein de miséricorde pour les frères mendiants, et il y a lieu de croire que les Grecs sont des gens fort habiles dans la pratique de cette industrie.

Pour accoster les voyageurs, ils se servent d'un *baraguoin* parfaitement étudié :

« Moi, disent-ils, moi, Grec; moi, frère de Russe; moi, orthodoxe; moi, pauvre, très-pauvre orthodoxe. »

Et, pour prouver leur orthodoxie, ils font le signe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la croix comme les Russes (en portant la main du front à la poitrine, puis de l'épaule droite à l'épaule gauche). Pour qu'on ne doute point de leur pauvreté, ils disposent avec art leurs haillons de manière à en augmenter l'horreur, et même, au besoin, ils exhibent des plaies ou des infirmités de circonstance. La plupart d'entre eux cependant sont doués d'une robuste constitution et capables de lutter de force avec des bœufs dans les plus rudes travaux.

Le plus curieux, c'est que beaucoup de vagabonds d'autre race, surtout des Bohémiens, se disent tous Grecs, se signent de la croix et se prétendent orthodoxes et frères de Russes.

A côté de cette vile multitude apparaissent d'autres mendiants, pas plus Grecs, mais aussi fourbes que ceux que je viens de décrire. Ce sont des moines, ou, du moins, ils portent le costume de l'ordre; ils ne vont pas à pied; ils se donnent la jouissance de parcourir en voi-



Cosaque.

ture la sainte Russie. Dans leurs récits extraordinaires, ils ne tarissent jamais sur la vie ascétique des leurs, sur les martyres qu'ils souffrent pour l'orthodoxie. Ils exploitent de préférence la générosité des gros négociants, et surtout celle des femmes, et s'en retournent chez eux les sacoches pleines.

Je m'arrête; il serait possible qu'en lisant ces lignes, ces Grecs fussent offensés d'être compris parmi les mendiants.

Route de Stavropol. — Une station postale. — Les inspecteurs mélomanes. — Un postillon trop confiant. — Les chevaux indociles.

Certes, pour me décider à subir les difficultés et les fatigues innombrables de ce voyage, il a fallu l'attrait puissant des tableaux variés et curieux que chaque étape offrait à mes regards. Puissé-je faire participer mon lecteur à l'intérêt qu'ils m'ont inspiré!

La route, aussitôt que survenait la pluie, ressemblait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à une rivière bourbeuse. Devais-je m'en étonner? N'en est-il pas de même partout ailleurs dans notre empire?

A ce propos je me permettrai une digression sur ce sujet important.

Non-seulement au Caucase, mais encore dans toute la Russie, les voies de communication sont en très-mauvais état. Dieu sait quand elles furent frayées! Elles ne sont jamais réparées, à moins qu'un très-haut personnage ne doive y passer. Les paysans des alentours se réunissent alors pour combler les trous et les endroits fangeux avec des broussailles, et enlever les monceaux d'ordures qu'on laisse fouler d'ordinaire aux simples mortels. Dans la sainte Russie on a établi, il est vrai, quelques chaussées : par exemple sur les routes vers le Caucase, entre Moscou et Voronej; mais ces chaussées, fort mal entretenues, deviennent quelquefois plus mauvaises et plus impraticables que les routes ordinaires.

Ajoutez, et j'en parle en témoin oculaire, que des trains de lourdes voitures qui transportent les vivres de l'armée, les sillonnent continuellement et y creusent de profondes ornières.

Il est souvent impossible et même dangereux d'aller autrement qu'au pas, à moins de courir le risque de verser à chaque instant. Je me souviens que cet



Grec mendiant.

inconvénient fut cause que nous mîmes deux et trois fois plus de temps qu'il n'en faut d'habitude pour atteindre les diverses stations. Lorsque je m'étonnais de toutes les précautions qu'on prenait, et que je me plaignais de tant de lenteur, les *isvoschticks*, conservant leur sang-froid, me répondaient avec calme : « C'est bon, tu arriveras aussi bien au pas; plus lentement tu vas, plus loin tu atteindras! »

Les maisons des stations sont pauvrement entretenues.

On assigne aux voyageurs une, deux ou trois chambres de moyenne grandeur, garnies de lits en mauvais état et fort durs. Ces inconvénients ont pour toute compensation les règlements des postes accrochés aux murailles.

La route militaire de la Géorgie fait seule exception; j'aurai l'occasion d'en parler plus tard, non pas que les règlements imprimés y fassent défaut, mais parce que la route et les relais de poste n'y laissent rien à désirer.

Pour donner une idée complète des ennuis inséparables d'un voyage à travers la sainte Russie, il ne faut point omettre les relations avec les inspecteurs des stations postales. Ils sont pour la plupart très-grossiers, mais peut-être ce défaut a-t-il son excuse dans leur passé. Il n'y a pas encore longtemps en effet qu'ils

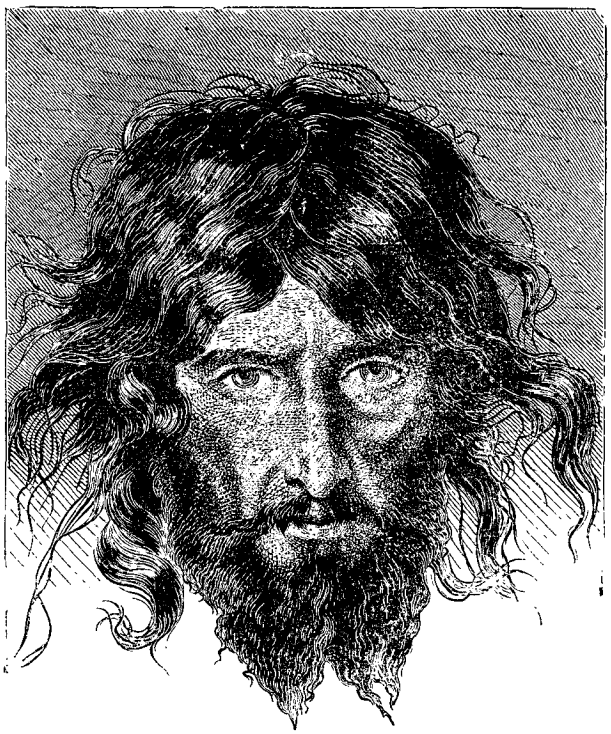
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avaient à supporter de la part des voyageurs des invectives et des menaces, souvent accompagnées de coups de bâton.

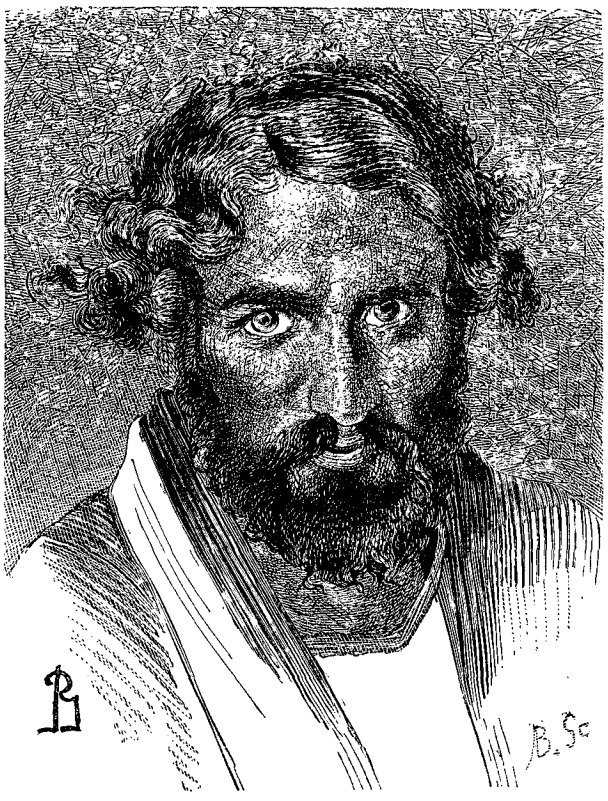
Je me rappelle que dans une de ces stations j'eus beaucoup de peine à m'endormir. L'inspecteur était ivre : et, dans sa hutte, qui n'était séparée de ma chambre que par le mur peu épais, il psalmodia, fort avant dans la nuit, des chants religieux sur tous les tons imaginables.

Un second, vieillard d'un aspect fort respectable, m'invita, comme il le fait, paraît-il, avec tous les voyageurs, à l'entendre jouer une foule d'airs sur la flûte.

Un autre incident me revient à la mémoire. A une station, une des chambres, transformée en cachot, était occupée par un postillon qui s'était laissé piller maladroitement. Les postes russes se composent généralement de plusieurs *télégas*, chargées de grandes valises de cuir fermées avec des cadenas et dans lesquelles se trouvent les envois. Sur les ballots ou les valises de la dernière téléga est assis le postillon préposé à leur garde. Le pauvre homme emprisonné était un jour à ce poste, lorsque plusieurs coquins, voyageant dans un attelage à trois chevaux, lièrent conversation avec lui et l'invitèrent à entrer avec eux dans le premier cabaret qu'ils trouveraient sur leur chemin. Le postillon accepta cordialement l'invitation et, la tête un peu troublée quand il remonta sur les valises, ne s'aperçut point que ses aimables compagnons les fendaient avec leurs couteaux tout en lui contant des sornettes, et jetaient ce qu'elles contenaient sur la route, où se trouvaient bien entendu des complices pour en faire immédiatement leur profit. Il arriva à une nouvelle station, toujours assis sur une valise presque vide, sans avoir conçu le moindre soupçon.



Grec mendiant.



Grec mendiant.

En automne, après les pluies d'été, les routes deviennent presque impraticables. Il m'est souvent arrivé de m'embourber dans les chemins après une journée d'orage.

Les roues s'enfoncent jusqu'aux moyeux dans les ornières remplies d'une bouillie grasse et pâteuse; les chevaux ont grand'peine à tirer et n'avancent qu'avec une lenteur désespérante. Il n'est point rare qu'entre deux stations l'essieu se rompe tout à coup, et vous demeurez là, sans qu'il vous soit possible de faire bouger l'attelage.

Un jour je fus victime d'un semblable accident : l'essieu de ma téléga s'était brisé avec une telle violence que par une brusque secousse j'avais été lancé le visage dans la boue. Je restai là plusieurs heures, sous une pluie battante, attendant le retour du postillon, qui était allé chercher tout ce qu'il fallait pour remettre en meilleur état son vieux véhicule.

Une autre fois, par un temps magnifique, M. V..., officier de l'état-major du Caucase, et moi, nous fûmes exposés à un plus grand péril.

Nous avions changé de chevaux aux relais de poste d'Ordonskoy, le dernier avant d'arriver à Vladikavkaze. On avait attelé à la téléga trois chevaux qui n'avaient jamais été dres-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

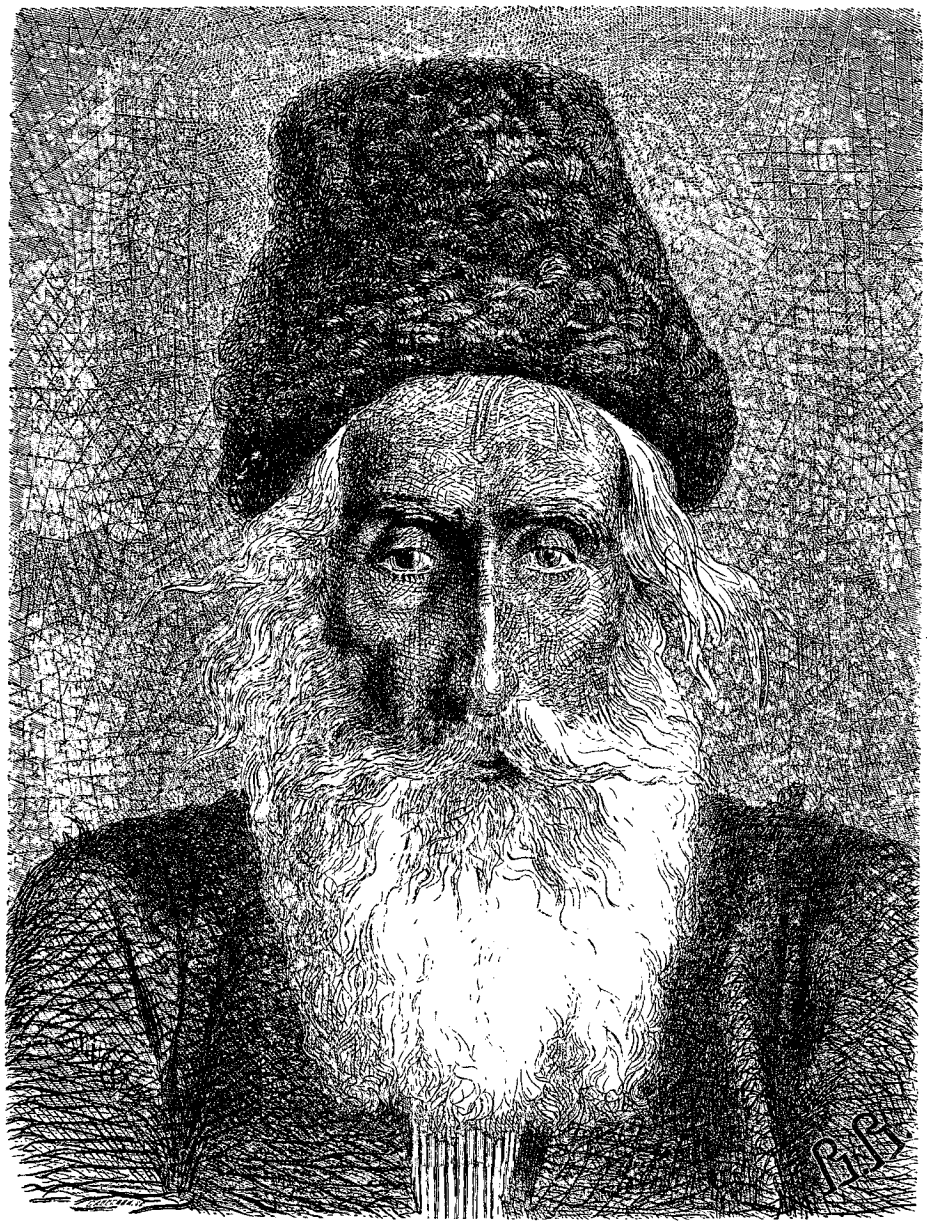
sés : à peine sortis de la stanitza, ils s'animent, s'échauffent et prennent le mors aux dents. Dire leur course effrénée pendant plusieurs kilomètres serait impossible.

Tout à coup M. V... se rappelle que nous avons à traverser plusieurs ravins au fond desquels coulent des ruisseaux sous de mauvais petits ponts très-étroits :

« Si nous les passons de ce train-là, me dit-il, nous sommes sûrs d'être tués.

— Que faire donc ?

— Notre seule chance est de sauter à terre.



Ancien prêtre grec quêtant pour les églises et monastères.

— Eh bien ! sautons, vous d'un côté, moi de l'autre. »

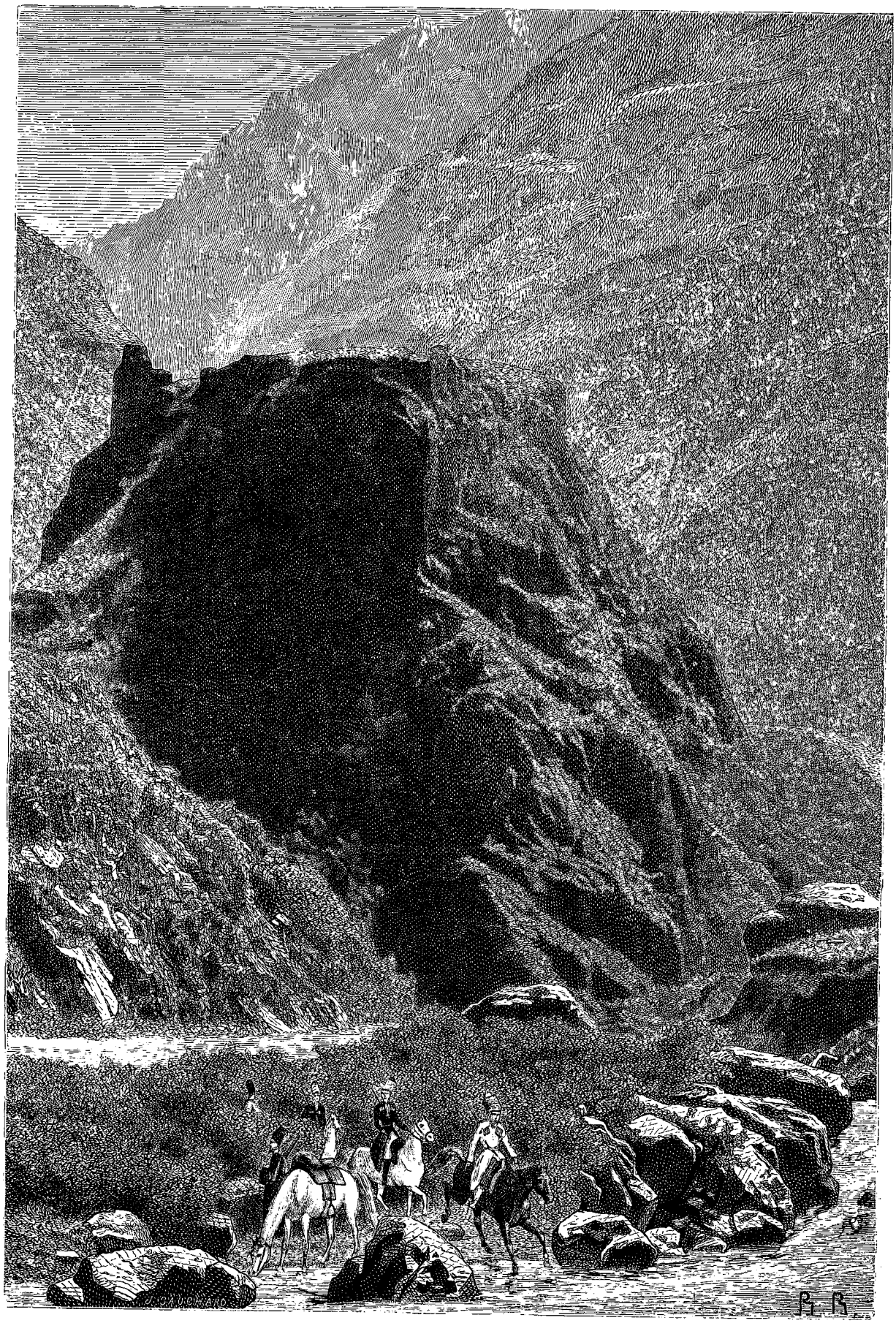
Mon malheureux compagnon tomba sur le dos et sur la nuque, et se fit un mal atroce; j'avais le visage en sang.

Nos bêtes endiablées franchirent tous les ponts, en vrais furibonds, enfilèrent heureusement la porte de la stanitza, et entrèrent sans accident sous l'auvent du relais. Il n'en eût pas été de même de nous et du postillon.

B. Vereschaguine.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Restes du château de la reine Tamar dans la gorge du Darial.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE [1].

TRADUIT DU RUSSE PAR MME ET M. LE BARBIER (ERNEST).

1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [1].

La chasse au revolver. — Stavropol. — Le général Evdokinnoff. — Une femme médecin. — Les torrents. — N'oubliez pas les pourboires.

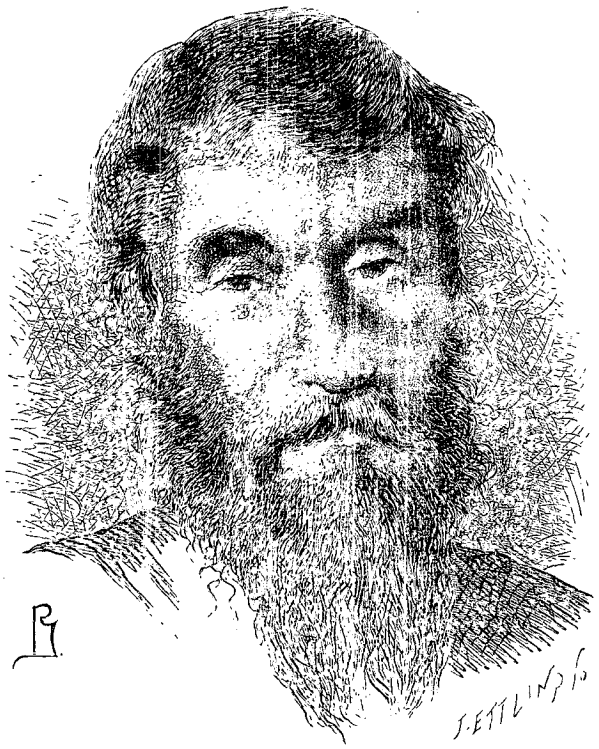
Avant d'arriver à Stavropol, je n'avais guère traversé qu'une région triste et déserte dont la route est bordée, comme en plusieurs endroits de l'isthme caucasien, de terrains qui paraissent avoir été oubliés de Dieu et brûlés par le feu céleste.

Mais autour de cette ville le pays devient quelque peu montagneux; la végétation y est moins rare, l'air plus frais et plus agréable à respirer.

C'est là que pour la première fois j'aperçus l'aigle.

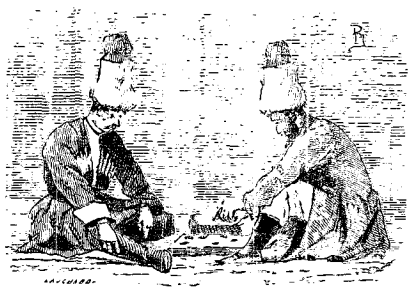
Je n'en avais vu jusqu'alors que dans les ménageries et les jardins zoologiques de l'Europe.

Quelle différence entre ces aigles malingres, tristes, sans plumes, et ceux que j'avais devant moi, libres et vigoureux, à l'œil plein de feu, aux mouvements larges et majestueux, lorsqu'ils déploient leurs ailes et semblent nager dans les airs!



Postillon cosaque.

Je n'avais pas de fusil, je pris mon revolver de voyage, qui s'ennuyait dans l'inaction, couvert d'une pacifique poussière. En tirant balle sur balle à la distance de vingt à vingt-cinq pas, je voyais déjà en idée tomber à mes pieds ce fier animal, et je me berçais de la douce satisfaction de contempler plus tard un aigle empaillé, tué par moi-même. L'oiseau fut assez gracieux pour venir tout près de moi; mais, au bruit de la décharge de mon revolver, il secoua ses ailes et s'envola.



Une partie de dames chez les Cosaques.

Mon amour-propre m'insinua qu'il était mortellement blessé.... peut-être!

Plus tard, dans la contrée au delà du Caucase, j'ai eu d'autres rencontres avec ce grand rapace, et assez souvent j'en suis sorti plus satisfait que de celle-ci.

Le crépuscule commençait à tomber lorsque Stavropol nous apparut et nous offrit un beau coup d'œil : la ville est bâtie sur une colline en pente douce, et de loin on aperçoit son immense cathédrale avec ses ornements qui ne sont pas sans élégance.

L'obscurité m'empêcha, dans le centre de la ville, de voir autre chose que les silhouettes des grands édifices aux formes régulières et les lumières qui couraient derrière leurs longues rangées de fenêtres.

Dans les faubourgs, les maisons, au contraire, sont semées au hasard et sur des accidents de terrain, ce qui rend l'éclairage très-inégal et fort insuffisant, comme je pus m'en convaincre, lorsqu'il nous fallut monter et descendre des chemins si mauvais et si sales qu'au milieu de l'obscurité le diable lui-même s'y serait cassé les jambes.

Mais à l'auberge un accueil bienveillant, un bon souper et un bon lit, nous firent bientôt oublier tous

1. Suite. — Voy. page 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les désagréments de la route. Il serait injuste de passer sous silence ce qui me paraît être un précieux complément du bien-être, l'attribut indispensable des hôtelleries, l'orgue plus ou moins mélodieux dont les ritournelles monotones procurent un doux sommeil.

Le lendemain, pendant qu'on attelait les chevaux, j'eus le temps de visiter la ville en touriste.

Elle présente en général le même aspect que la plupart des villes russes de la province, et, quoique Stavropol soit la capitale de la province septentrionale du gouvernement caucasien, elle ne se distingue par aucun caractère particulier.

La grande rue ferait honneur aux plus belles villes d'Europe : tracée en ligne droite, longue et large, avec une avenue d'arbres au centre, elle conduit, par une pente assez rapide, jusqu'au sommet de la montagne.

De cette hauteur le voyageur embrasse d'un seul regard à ses pieds un vaste panorama, les grands édifices réguliers des tribunaux, les belles maisons particulières, les magasins, les habitants, hommes et femmes, semblables aux Européens. Sur la droite s'élève l'immense cathédrale : c'est un composé, peu agréable, d'architecture romaine et moscovite, fort à la mode en Russie dans la première moitié de notre siècle.



Femme cosaque.

Heureusement, ce genre faux et disgracieux tend de plus en plus à disparaître. Les côtés de la ville sont moins réguliers et moins propres, pour ne pas dire sales.

Stavropol a quelque peu l'aspect d'une ville de guerre : cela tient à ce qu'elle a été assignée comme résidence au commandant des armées de ces provinces et à son état-major.

Lors de mon passage, cette fonction était remplie par le général Evdokinnoff, le héros de la dernière guerre du Caucase. C'est lui en effet qui fut le promoteur de la migration en Turquie des tribus révoltées et le principal exécuteur des rigoureuses mesures qui l'accompagnèrent. Fils de soldat, il s'éleva des degrés inférieurs du service militaire au grade de général en chef et au titre de comte de l'empire de Russie.



Jeune cosaque.

S'il est des gens qui portent sur le visage les vrais signes du courage, il peut certes être rangé parmi eux; deux balles qui ont labouré son visage y ont imprimé un témoignage ineffaçable de sa valeur.

En quittant la ville, je pris la direction de Géorgievsk, ville distante d'environ cent cinquante verstes dans la direction du sud-est.

Je demande la permission de placer ici le récit d'une aventure fort désagréable qui me laissa, je ne puis le nier, un fâcheux souvenir de ma première journée de voyage après Stavropol.

C'était au printemps, à l'époque des premiers fruits : je ne pus résister au désir de manger quelques prunes, bien qu'elles ne fussent pas assez mûres.

La nuit suivante, je me mis au lit avec des souffrances atroces.

J'étais déjà à soixante verstes de Stavropol, et je ne pouvais songer à faire venir un médecin à la station. Il me fallut me contenter des ressources qui se trouvaient à ma portée : un Cosaque complaisant, le préposé de la station, m'offrit de consulter une *femme médecin* connue dans les environs pour conjurer toutes les maladies possibles. J'y consentis. Bientôt apparut une femme d'un âge respectable, mise avec propreté; elle fit d'abord la prière d'usage devant les saintes images, puis me salua très-bas, et enfin me questionna gravement sur ma maladie. Après quoi, s'armant d'une tasse pleine d'eau chaude, elle se mit à m'en asperger et à souffler sur moi alternativement, tout en marmottant quelques mots ou de prière ou d'invocation, ce que je ne pus distinguer dans cette situation de maussade mémoire qui n'était nullement favorable à des observations plus ou moins sérieuses. Ainsi se termina la première séance. Mon médecin en jupon me promit de revenir le lendemain.

Par bonheur pour moi, le hasard amena à la même sation un voyageur, homme respectable, que j'eus plus tard l'occasion de rencontrer de nouveau à Tiflis. Il avait dans sa valise une petite pharmacie, et, avec nos connaissances réunies, nous pûmes composer une potion à laquelle je dus de me retrouver sur pied le lendemain matin.

Lorsqu'alors revint mon docteur femelle, il fallait voir son enthousiasme, mêlé, il est vrai, d'étonnement; à peine pouvait-elle croire à ce brillant succès de ses conjurations, et il est hors de doute qu'une cure aussi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

merveilleuse a dû contribuer beaucoup à augmenter sa réputation dans la contrée :

« Maintenant, mon cher, va, que Dieu t'accompagne, continue ta route, » me disait-elle en faisant disparaître dans sa poche l'argent si facilement gagné, « mais n'oublie pas la vieille femme ! »

Rien de plus insupportable, à partir de Stavropol, que de rencontrer sans cesse les innombrables ruisseaux qui descendent des montagnes. Souvent taris, ils sont presque toujours guéables en été. Mais ces filets d'eau, qui ne sont alors qu'ennuyeux, se transforment en torrents furieux, au printemps, par suite de la fonte des neiges, et en automne pendant les pluies. Leurs eaux troubles et toutes noires de boue culbutent et entraînent les mauvais ponts : il est réellement très-dangereux, sinon tout à fait impossible, de les traverser. Il est plus prudent d'attendre qu'un pont brisé soit reconstruit, à moins que l'on ne tienne pas beaucoup à sa vie et à ses bagages. J'ai vu, dans de semblables circonstances, un soldat, conduisant un attelage de bœufs, tenter bien malheureusement la traversée d'un de ces torrents; les bœufs s'en tirèrent par miracle, mais la charrette et le soldat disparurent dans les flots.

On m'assura que de pareils accidents ne sont pas



Petite fille cosaque.



Vieux Cosaque.

rares pendant les mauvaises saisons, et je n'eus pas de peine à le croire.

Il est tout naturel de se demander à qui la faute : peut-on accuser les ruisseaux sujets à des crues périodiques, et ne manquant jamais de renverser deux fois par an les mauvais ponts qu'on reconstruit au retour de l'été ? Ne doit-on pas plutôt s'en prendre aux autorités locales, qui, fidèles à la routine, se contentent de réparer à la légère les dégâts causés par les eaux, sans prendre soin d'établir des constructions qui offrent plus de résistance et de durée ?

Les relais sont établis dans les villages qui sont traversés par les grandes routes postales; ils se trouvent ici dans les bourgades cosaques. Les distances qui les séparent varient de quinze à vingt-cinq verstes [1].

Le service des postes est affermé à des particuliers; certains individus prennent à bail dix, vingt relais, et quelquefois plus. Ils sont la plupart fort peu scrupuleux.

Il n'est pas rare que l'on parcoure de nombreuses étapes presque au pas. Les chevaux meurent de faim. Les voitures sont vermoulues par le temps et usées par le service : elles se brisent à chaque instant. Par suite d'épizooties, ou bien encore de la cherté des four-

1. Une verste équivaut à un kilomètre environ.

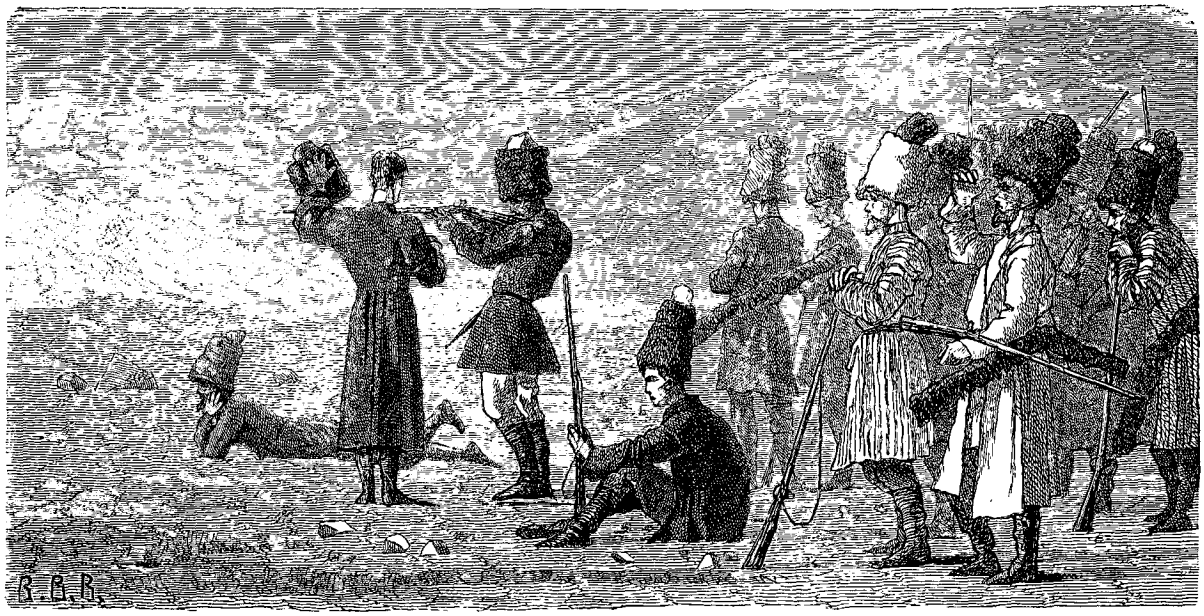
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rages, le voyageur se voit parfois dans la triste nécessité d'attendre des journées entières qu'il plaise au maître de poste de lui annoncer qu'il peut enfin mettre un attelage à sa disposition.

Pour un bon pourboire, le *paysan de poste*, le voiturier, ne craint pas de harasser son attelage à trois chevaux : il est à noter toutefois qu'il emploie rarement le fouet même pour la course la plus rapide.

J'ai souvent remarqué avec quelle habitude il savait exciter ses chevaux de la voix ou d'un simple geste pour les faire partir à fond de train. Chaque paysan trouve des paroles caressantes pour montrer à ses bêtes sa satisfaction, ou des reproches pour leur faire sentir son mécontentement; elles sont habituées à le comprendre.

Lorsque la route est difficile, il les stimule sans cesse



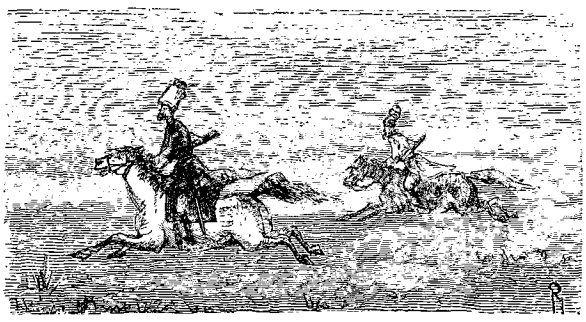
Cosaques au tir.

par des phrases seulement : mais je crois qu'on ne trouve guère cette douceur que chez les voituriers d'origine russe, car les Tartares, les Nogaïs et les autres indigènes, que j'ai eu l'occasion de voir à l'œuvre, se distinguaient au contraire par leur brutalité envers les animaux.

Toutefois, avec de bons chevaux, et si l'on ne regarde pas à la dépense, on peut, dans ces contrées, comme dans toute la Russie, voyager avec une rapidité vraiment prodigieuse.

Ainsi, en 1865, j'ai parcouru en huit jours une distance de plus de cinq cents lieues[1], de Tiflis à Saint-Pétersbourg, par une route abominable et des boues affreuses : je n'étais cependant ni un grand seigneur brûlant les relais pour fuir ou bercer son ennui, ni un riche négociant poursuivant *une affaire;* je faisais le service de courrier (kourierskoïy nadobnosti).

Les courriers de la cour font ce même trajet en sept, six et quelquefois même cinq jours.



Course de Cosaques.

Géorgievsk. — Périsse le voyageur plutôt que le télégraphe. — Un dimanche à Géorgievsk. — Piatigorsk. — Les délicieux varenikis. — Les bains d'Ermolov et les sources d'Élénine. — Le Trou. — L'armurier de Schkhaou. — Tabor de Tsiganes (Bohémiens). — Leurs mœurs. — Un ménage de Bohémiens — L'artiste en face de ses modèles. — Un préposé de la poste ennemi de l'art.

La première ville que l'on rencontre sur la route qui longe toujours les bourgades cosaques est celle de Géorgievsk. C'est un petit et vilain endroit, défendu par un misérable fort.

Après ma courte maladie et ma rencontre avec la magicienne, j'avais quitté pour quelques jours ma troïka et continué mon voyage dans une voiture de poste qui était venue à passer et qui allait de Stavropol à Tiflis. Si la poésie eut à souffrir de l'abandon que je fis de la légère troïka pour un lourd équipage plus moderne, mes reins y gagnèrent beaucoup, et mon âme ne fut plus exposée à quitter mon corps à chaque cahot que ne lui épargnaient guère les nombreux trous du chemin.

Entre Stavropol et Géorgievsk, la route passe au milieu des bourgs des Cosaques, qui paraissent être

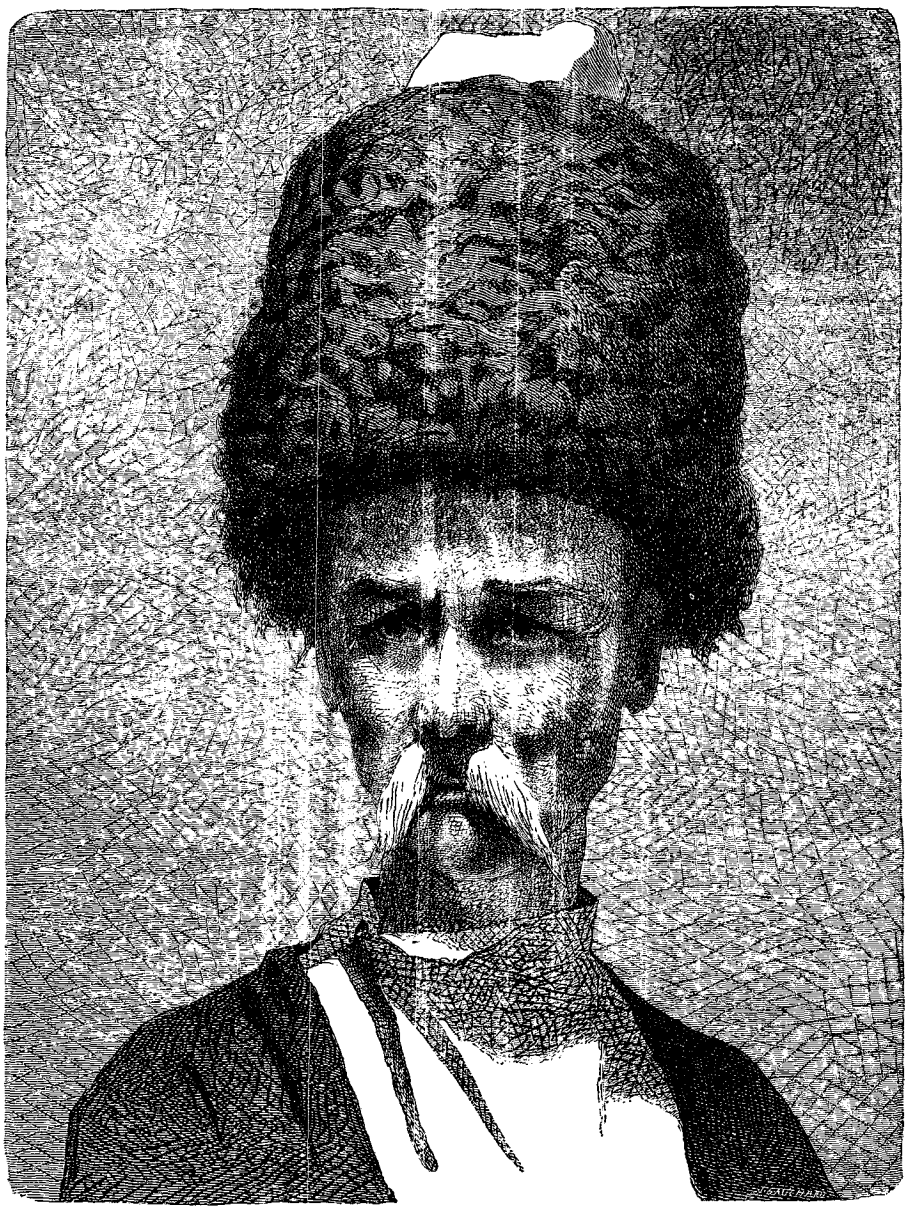
1. Deux mille verstes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore plus peuplés que ceux que j'avais traversés jusqu'alors, et qui ont aussi un aspect plus pittoresque. Dispersés sur les collines, ils offrent aux regards de longues rangées régulières de blanches maisonnettes, au milieu d'une luxuriante verdure.

Nous traversâmes ces bourgs sans accident jusqu'à la ville.

Quand je dis sans accident, j'en omets un assez caractéristique. Devant le perron d'une des stations, le iamschtik, ou voiturier, avait lancé ses chevaux avec une telle vitesse, qu'une téléga, dans laquelle se trouvait une famille de paysans, et qui cheminait devant nous, n'eut pas le temps de se ranger pour nous livrer passage; il fallait donner contre eux, ou bien accrocher un poteau télégraphique posé près de là. Le iamschtik eut l'humanité de choisir ce dernier parti et heurta



Cosaque de la ligne.

fortement le poteau avec le timon de la voiture. A ce bruit accourut l'inspecteur de la station : après avoir écouté l'explication du iamschtik, il lui dit d'un ton de reproche :

« Imbécile! ne te rappelles-tu pas, la dernière fois que le télégraphe a été détérioré, combien de correspondances et de tracas nous avons eus à ce sujet? Veux-tu les renouveler? écrase-moi plutôt les gens, mais, pour Dieu, ne touche jamais à mon poteau! »

Arrivés à Géorgievsk vers la nuit tombante, nous nous mîmes, tous les voyageurs ensemble, à la recherche d'un souper.

La seule auberge de la ville, située au coin de la place publique, était fermée de tous côtés, comme si elle avait eu à craindre un siége. Nous dûmes frapper longtemps à la porte cochère : des pas retentirent enfin sur l'escalier, et bientôt une voix se fit entendre à notre grande satisfaction, bien qu'elle fût de

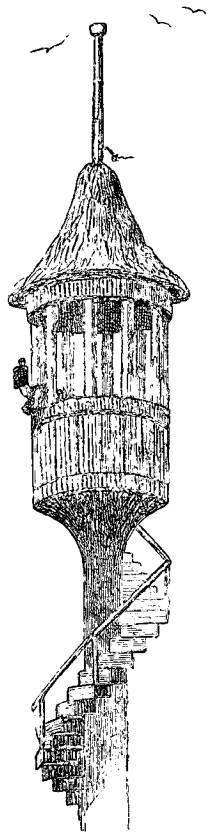
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mauvaise humeur, et pleine de reproches à l'adresse des visiteurs nocturnes qui venaient si mal à propos troubler un doux sommeil. Nous réussîmes cependant à obtenir du thé et un souper à la grâce du bon Dieu.

Le lendemain nous devions repartir de bon matin, mais il y eut un retard à cause des chevaux. Malgré les murmures des voyageurs, il fallut attendre pendant une bonne partie de la journée. Quant à moi, je n'en fus pas trop mécontent, et j'en profitai pour flâner au milieu de la foule aux costumes bigarrés.

C'était un dimanche. Une grande animation régnait dans les places voisines de la station. On y voyait en abondance toutes sortes de marchandises, de comestibles, et surtout de fruits, quoique la saison fût peu avancée. Il était difficile de ne pas se laisser séduire par la vue attrayante de ces primeurs. Toutefois, je me souvins des prunes de Stavropol, de mes tortures, et de la magicienne : j'admirai, sans y toucher, ces montagnes de friandises.

Plus loin dans le bazar s'étalaient tous les attributs du ménage indigène, toutes les parties du costume : un vieux fusil, le pot en terre glaise, de vieilles bottes, une casquette de soldat, un bonnet de fourrure pour voyager en montagne, un petit poignard à lame solide, un *bachlik*, espèce de capuchon à longs bouts, que les montagnards et les Cosaques portent en temps de pluie, par-dessus leur bonnet, et qui me parut nécessaire pour mon prochain passage à travers la chaîne du Caucase : ce fut un des premiers objets *caucasiens* dont je fis emplette.



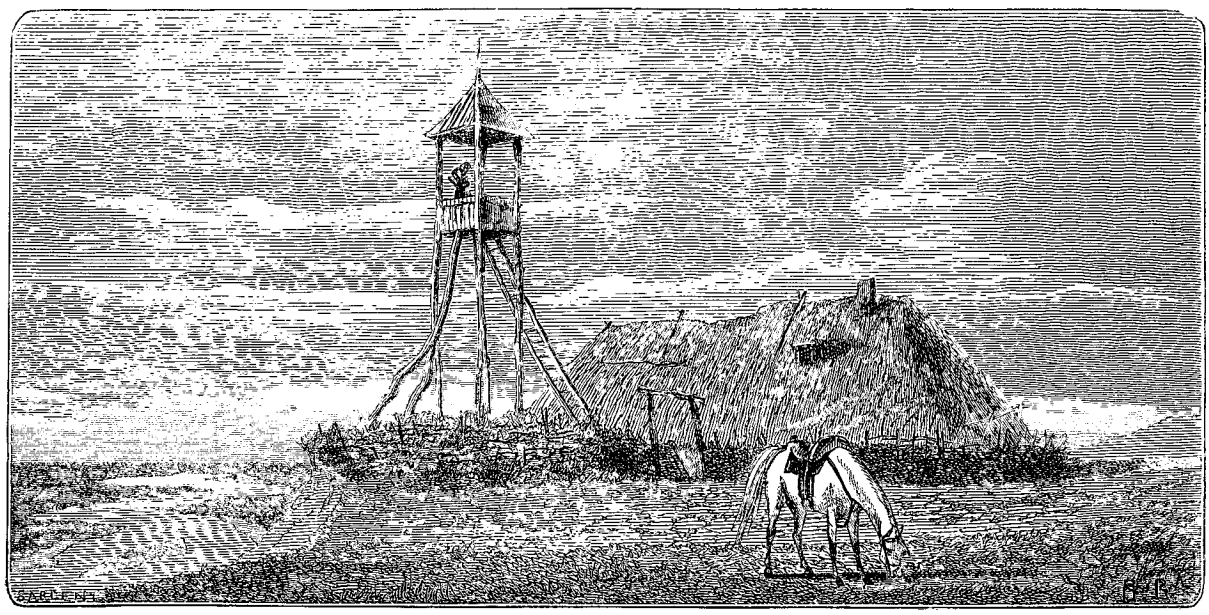
Poste cosaque.

J'allai me promener ensuite, au hasard, à travers la ville. Des rangées de petites maisons, sans ombrages, construites rarement en pierres, le plus souvent en bois, composent quelques rues tortueuses, non pavées et pleines de poussière, coupées par de grands marchés ou simplement par d'immenses places nues. Des moutons et des veaux paissent paisiblement la mauvaise herbe qui croît dans les rues.

A l'angle d'une de ces places se trouvent une église en bois et son cimetière, entourés d'une épaisse verdure.

Le dimanche toute la population libre est au bazar, les uns pour vendre, ou pour acheter, d'autres tout simplement pour apprendre les nouvelles et se livrer aux commérages si agréables, en tout pays, à ceux qui ne savent point penser. Le reste de la ville est parfaitement calme et tranquille : de temps à autre seulement, on voit passer un homme à cheval, une charrette remplie de pastèques, d'hommes et de femmes cosaques.

Je rencontrai un convoi de prisonniers montagnards, enchaînés deux par deux et marchant au milieu de soldats armés de baïonnettes; ils allaient au bazar faire des provisions. Le bruit sourd de leurs lourdes chaînes résonnait désagréablement à l'oreille et rappelait le



Sentinelle cosaque en faction.

rôle assez important qu'avait joué Géorgievsk, en défendant les environs contre les invasions des montagnards voisins.

Lorsque le temps est beau et le ciel pur, c'est de cette ville qu'on aperçoit, pour la première fois, les cimes neigeuses de la principale chaîne du Caucase.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le spectacle est vraiment magique : on voit s'étendre dans le lointain d'un horizon sans bornes ces géants à la tête toute blanche et brillante sous les chauds rayons d'un soleil du Midi. J'avais de la peine à croire que ce que j'apercevais au loin était véritablement une ligne de masses colossales de rochers, de glace et de neige, et non pas des nuages amoncelés par un orage au point où s'arrêtait ma vue

En sortant de Géorgievsk, on rencontre deux routes : l'une d'elles mène à Piatigorsk, à Kisslovodsk et à plusieurs autres endroits renommés dans les annales de la médecine pour leurs eaux minérales, qui sont ferrugineuses et sulfureuses, et dont la vertu salutaire est bien reconnue.

Lorsqu'on a suivi pendant quelque temps cette direction, un majestueux panorama se déroule à l'horizon.



Cosaque.

C'est une série de montagnes qui se succèdent et s'élèvent graduellement avec des aspects saisissants et variés; au plus loin, sur la droite, la cime altière de l'Elbrouss, couverte de neiges éternelles[1], et de l'autre côté les sommets du Kasbek à demi voilés par les nuages. Devant nous se dressaient trois montagnes isolées, dont l'une, le Maschouk, domine Piatigorsk de toute sa masse. La montagne et la ville ont été célébrées par un poëte bien connu, Lermontoff : c'est là qu'il place l'action de ses étranges et excentriques héros et héroïnes.

1. L'Elbrouss (ou mieux El-Brouz), auquel un voyageur allemand n'accordait au commencement de ce siècle que cinq mille quatre cents pieds de hauteur, élève jusqu'à cinq mille six cents mètres son sommet trachitique couronné d'un cratère aujourd'hui plein d'eau. C'est le point culminant de toute la section de la sphère terrestre, comprise entre le méridien des monts Bolors et l'Atlantique, entre l'équateur et le pôle nord. — Le Kasbek, seconde cime du Caucase, a six cents mètres de moins. (*Rédaction.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La ville n'offre rien de bien intéressant ni de saillant, mais, pour ne pas être taxé de paresse, je veux en décrire au moins l'aspect général.

A l'entrée de la ville, la route contourne un rocher escarpé qui domine un petit ruisseau. C'est là que commencent les faubourgs, composés de quelques maisonnettes cosaques, parallèles et régulières, propres, blanches, commodes à l'intérieur. Je trouvai, dans une de ces maisons, un logement et une table frugale et saine, le tout à prix modéré, surtout tenant compte des délicieux *varénikis*, dont me régalait souvent ma bonne vieille Cosaque. A ce propos je dirai, pour ceux qui ne connaissent pas les *varénikis*, que ce mets est très en usage en Russie, principalement dans le sud. Chez les Petits-Russiens on le prépare avec de la pâte et du lait caillé, et on le fait cuire dans l'eau avec certains ingrédients.



Postillon russe.

Si le hasard, cher lecteur, vous transporte un jour à Piatigorsk, et si, voyageur économe, vous voulez éviter les douceurs coûteuses de la vie de table d'hôte, je vous conseille d'établir comme moi votre quartier dans une de ces petites maisons des faubourgs, et de goûter aux varénikis accommodés à la mode caucasienne.

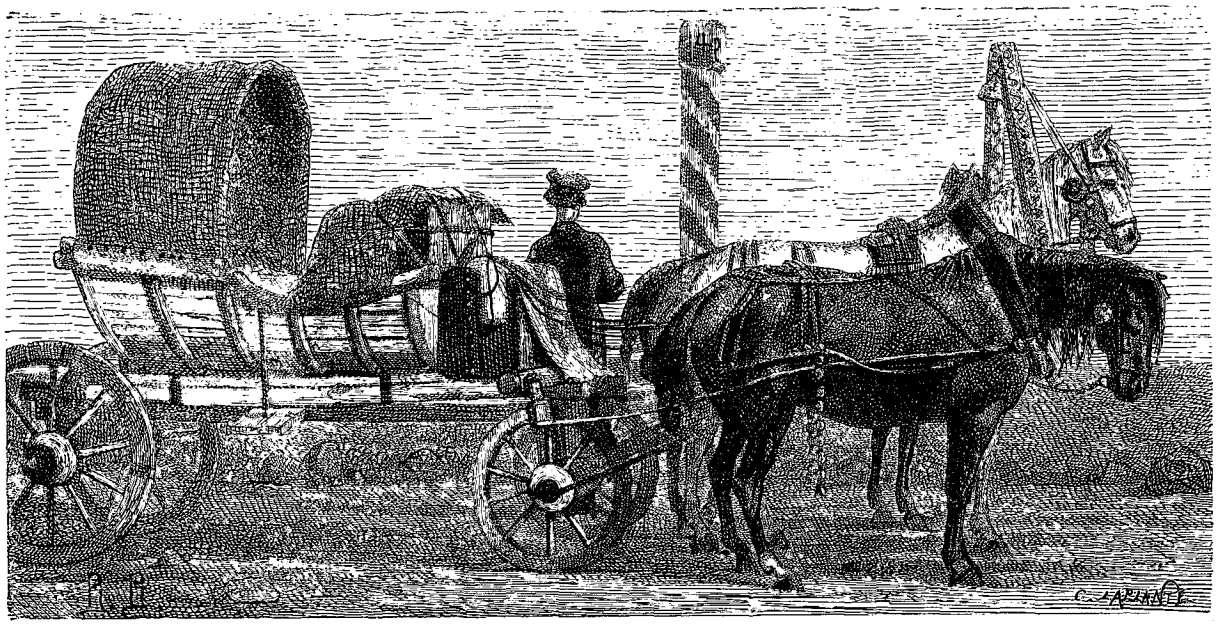
A l'entrée de la ville, la rue principale se prolonge à droite un peu dans la montagne, vers les sources : c'est là que se trouvent les constructions modernes et que l'on rencontre la population passagère. A gauche, la route, au pied de la montagne, se termine par une grande place, où s'établissent les bazars les jours de fêtes ou de foires.

En suivant la première rue, on voit, sur la droite, des boutiques où les Arméniens jouent avec succès, par tout le Caucase, et même au delà, le rôle des juifs de la Russie occidentale : ils font trafic de toutes les sortes de productions provenant des fabriques de Moscou. Du côté opposé est bâtie l'église de Piatigorsk, qui ressemble moins à un temple chrétien qu'à un établissement de ville de bains.

Tout auprès est un club avec toutes les jouissances de la vie d'hôtel, les salles de jeu, de conversation, etc.

Les bains d'Ermolov (ainsi nommés en l'honneur du général russe), et l'établissement thermal des sources d'Élénine, sont remarquables par leur position pittoresque. Ce dernier surtout, avec ses longues allées et ses rampes d'escaliers aux flancs d'une haute montagne, fait l'effet d'un décor magique d'opéra.

Des sources d'Élénine, je montai souvent, par des sentiers étroits, à un petit pavillon rond d'où l'on jouis-



Telega russe.

sait d'un point de vue merveilleux. Sur un espace immense, derrière la ville, des bourgades de Cosaques et des colonies de Tatars étaient disséminées dans des forêts de verdure. Non loin de la ville, on va visiter un endroit curieux, nommé le *Trou*, dont le nom indique la nature. Un écroulement a formé une caverne qui n'a d'issue qu'à l'extrémité supérieure : on y pénètre cependant par une ouverture pratiquée dans la montagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette caverne représente une espèce de cône brisé de plusieurs mètres d'élévation et de cinq ou six mètres de surface à la base. Les sources sulfureuses, dont l'une est chaude, ont creusé autour des parois de larges trous remplis d'une eau d'un bleu verdâtre très-tranché. L'impression qu'on éprouve, à la vue de cette ouverture étroite et profonde, est loin d'être agréable, et le vertige est bien près de vous saisir, si vous voulez y plonger les regards. Je revins souvent admirer ce caprice étonnant de la nature, mais je n'eus pas l'idée d'en faire le croquis, et aujourd'hui j'en ai regret.

La montagne de *Maschouk* abonde en eaux minérales. Les eaux sulfureuses de Piatigorsk principalement ont une grande réputation médicale, méritée, il faut le croire. Dans les environs on trouve des sources ferrugineuses, celles de Gelesnovodsk, de Kislovodsk, et autres, où les esculapes russes envoient chaque année un grand nombre de pèlerins.

Avant de m'éloigner de Piatigorsk, dont les environs m'avaient ravi, j'eus une chance précieuse pour un artiste : il me fut permis d'enrichir mon album d'un portrait que je recommande à mes lecteurs : c'est celui de l'armurier de Schkhaou (voy. p. 196). J'avais été frappé de la physionomie de ce montagnard aux traits nettement accusés : on peut le considérer comme un type très-caractéristique de sa race. Il était originaire du Daghestan, province limitrophe du Caucase.

Je continuai ma route vers le Caucase, lorsque je tombai tout à coup au milieu d'une bande de Tsiganes (Bohémiens), qui changeaient de résidence. Leurs charrettes attelées de plusieurs chevaux, leurs bagages de toute sorte, — effets de tente et d'habillement, ustensiles de ménage et autres, — entassés pêle-mêle à une hauteur de trois mètres et plus, les faces ébouriffées des femmes et des enfants apparaissant au-dessus de ces montagnes mobiles, formaient un tableau curieux et étrange.

Les hommes étaient à pied, d'autres à cheval, formant escorte aux voitures. Quelquefois un long convoi se déroulait en soulevant une épaisse poussière, et remplissait l'air de sons discordants, de cris et de jurons abominables. C'était, à tout prendre, une procession lamentable, triste à voir.

Le camp volant des Bohémienc se nomme *tabor*. Ils l'établissent de préférence à l'entrée des villes ou des grands villages où ils trouvent plus facilement à s'employer à différents travaux. Ils sont forgerons, charpentiers, ou exercent de petites industries. Leur principale profession cependant est la mendicité combinée avec le vol. Mais ils savent avoir recours à d'autres moyens d'existence, suivant les lieux, le temps et l'occasion.

Les femmes jouissent d'un privilége qui ne leur a jamais été refusé : elles sont diseuses de bonne aventure, charmeuses et sorcières. D'où vient la confiance qu'elles inspirent sous ce rapport au petit peuple? on ne saurait le dire. Il est à présumer qu'on peut l'attribuer principalement à leur physionomie étrange et à leurs costumes excentriques. Outre ces talents douteux, elles rivalisent avec les hommes dans l'art de s'approprier le bien d'autrui.



Bohémienne.

Aussi, ces gens sont-ils très-peu tolérés et ne leur permet-on pas, sans beaucoup de difficultés, de s'établir à demeure fixe dans les villes et les villages. Partout où ils s'arrêtent, les rapts et les vols se multiplient rapidement, et l'on finit toujours par les expulser, sans recourir à la moindre formalité.

Le ménage d'un Bohémien est tout à fait en rapport avec sa vie nomade et surtout vagabonde. Une charrette démontée, adossée à des pieux et recouverte d'une toile usée et pleine de trous, ou d'un feutre tombant en guenilles, ou de toute autre étoffe, voilà son unique abri.

L'intérieur d'une pareille tente est, on le conçoit, hideux à voir : c'est la misère dans la boue; on peut à peine s'y mouvoir.

Un petit chaudron en fonte sert à préparer la nourriture : mis sens dessus dessous, on l'offre au visiteur en guise de siége, c'est une marque de respect. Le reste est à l'avenant : un seau d'eau, quelques ustensiles en mauvais état, des outils brisés, des paquets de haillons, composent toute la richesse d'une famille.

Dehors, au grand air, sont disposés le plus souvent un soufflet, une enclume, des tenailles et d'autres instruments de forge.

Rien de national dans le costume : les vêtements ne sont qu'un assemblage de pièces les plus disparates, et par la coupe, et par les couleurs. En voyant un Bohémien, on peut dire à coup sûr de quel pays il arrive. Ainsi, je ne craindrais point d'affirmer que ceux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que j'ai *croqués* revenaient de Crimée, à en juger par certains ajustements qu'ils portaient et qui sont en usage dans cette contrée.

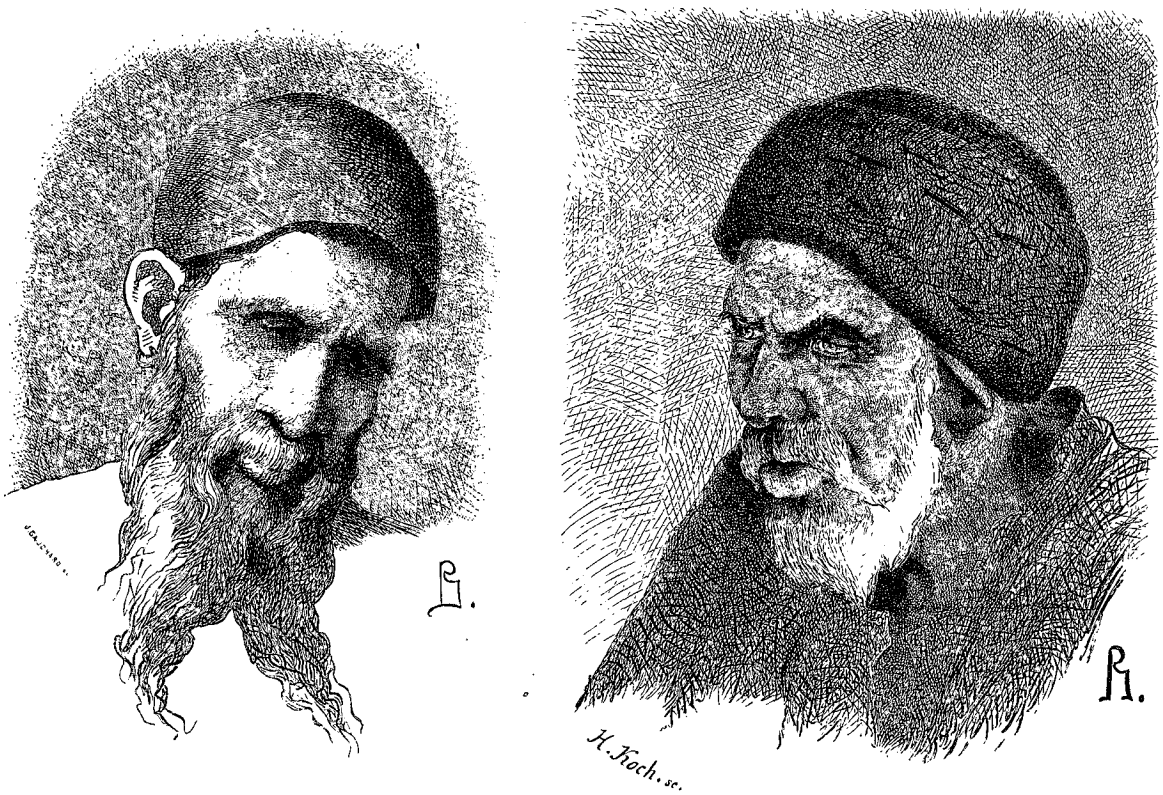
Leur *tabor* avait été établi non loin de la bourgade, et cela me détermina à retarder mon départ de quelques jours de plus. Les pièces de dix kopecks que je donnais par séance à qui voulait poser, furent un attrait irrésistible. Petits et grands offraient à l'envi leurs faces pour *être copiées sur la carte*.

Un événement assez bizarre fut la cause d'une rupture entre eux et moi, et mit un terme à mes études. Un jour tout ce monde me reçut avec des reproches très-durs, accompagnés même d'invectives. Il se trouva que la main d'un des Bohémiens dont j'avais fait le croquis était devenue malade sans aucune cause apparente, et, comme il en fallait une quand même, on décida que le mal avait été inoculé par celui qui faisait les portraits :

« Retire-toi, criaient-ils en me voyant, tu es un chaïytane, tu nous frappes de maladies. »

Mes dessins ont, en général, donné lieu à beaucoup de petites scènes assez curieuses.

Une chose qu'il faut d'abord noter, c'est que le modèle ne comprend nullement à quel propos et dans quel but on le fait asseoir, ni ce qu'on veut faire de lui : c'est seulement le désir de gagner le salaire qu'on lui a promis qui d'abord le retient en place; puis, quand il commence à voir ses traits se reproduire sur le papier, il s'étonne, et, selon son caractère, il se met à rire comme un enfant, ou, s'il est soupçonneux, à s'es-



Bohémiens.

quiver sans mot dire. Dans ce dernier cas, aucune promesse de pourboire ne pourrait l'arrêter, il reste persuadé qu'on veut porter atteinte à son bonheur, non-seulement dans ce monde, mais encore dans l'autre.

Les modèles les plus dociles sont les mendiants, dont j'eus l'occasion de prendre quelques types. Avant la séance ils débattent le prix, qu'ils fixent raisonnablement. « Si, par exemple, disent-ils, tu me laisses assis une heure ou deux, et que tu ne me donnes que tant, je ne veux point rester, car j'aurai plus de bénéfice à employer ce temps à mendier. » Ce raisonnement ne pèche ni par la concision, ni par la logique.

Du reste, les employés de l'administration russe ne sont pas plus intelligents. Il m'est arrivé, pendant qu'on changeait les chevaux, d'entrer dans une simple cabane de paysans, la maison de poste ayant été brûlée. Pour occuper mes loisirs, en attendant le départ, je prends mon album de voyage et me mets à esquisser la cabane, dans le désordre où elle se trouvait, avec toutes sortes de décombres, les enfants, les animaux, poules et coqs, et le reste, formant un ensemble d'un aspect lamentable.

Le préposé de la poste entre tout à coup dans la cabane, voit mon travail et me demande ce que je fais :

« Tu le vois bien, je copie la maisonnette.

— Et à quoi cela vous sert-il, monsieur?

— Mais, simplement comme souvenir.

— Alors, permettez qu'on mette un peu d'ordre; voyez comme les objets sont entassés les uns sur les autres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Non, non, ne touche à rien, je te prie, je veux esquisser tout cela tel quel. »

Le paysan sortit, et rentra bientôt avec l'inspecteur qui, à son tour, se mit à me questionner :

« Que faites-vous là, monsieur?

— Comme vous le voyez, je dessine cette maisonnette.

— Permettez-moi de vous demander pourquoi.

— Mais, mon Dieu! pour rien, pour me distraire; je la mets sur mon album comme simple souvenir.

— Permettez, soyez assez bon pour n'en rien faire.

— Pourquoi donc?

— Veuillez remarquer que cette cabane ne sert aux voyageurs que momentanément; la station sera bientôt reconstruite.

— Mais je vous assure qu'il m'importe peu que



Bohémien de Mozdock.

votre station soit construite ou non; c'est comme passe-temps que je dessine.

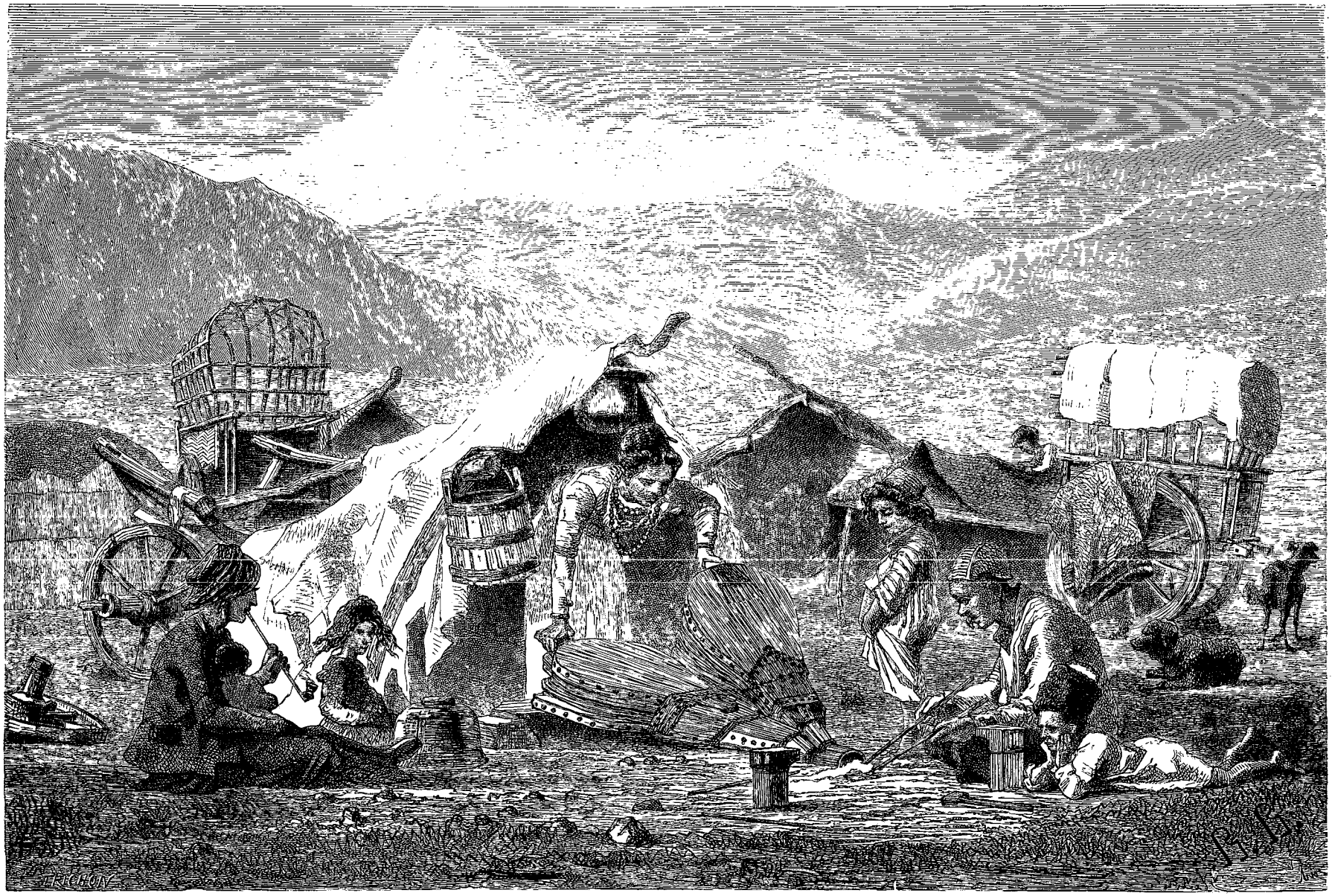
— Soyez bon alors, n'écrivez pas; ce désordre que vous remarquez n'est que fortuit, la construction de la nouvelle station....

— Que le diable vous emporte! »

Et, pour me débarrasser d'eux, je fermai mon album, et je vis en même temps que les chevaux étaient prêts. En route, le iamschtick me donna la clef du mystère : ils m'avaient pris pour un inspecteur des stations voyageant incognito.

Qu'est-ce que les Bohémiens? D'où sortent-ils? Bien d'autres que moi n'ont pu le dire, et je ne me charge point de jeter la lumière sur des questions restées obscures pour les savants. Le fait est qu'on les trouve répandus dans la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie. En tout cas, il faut remarquer que leur physionomie offre un type tout à fait exceptionnel, qui les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Camp bohémien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait facilement reconnaître, et l'on peut affirmer que leurs traits ont beaucoup de ressemblance avec ceux des races méridionales.

Vladicavcaz. — La bourka lesghienne. — Les Cabardins. — Traditions historiques. — Deux chasses, nobles et cultivateurs. — Le Valiy.

La ville de Vladicavcaz est située à cent cinquante verstes de Géorgievsk, au pied même de la chaîne principale du Caucase. Elle est assez bien fortifiée. Son nom signifie, presque mot à mot, *maître*, *seigneur*, *dominateur* du Caucase. Elle commande l'entrée nord d'un défilé, unique passage dans ces montagnes, et c'est ce qui explique la dénomination qu'on lui a donnée.

Elle est construite sur le Térek, fleuve qui prend sa source dans les gorges du Darial, coule d'abord vers le nord-ouest, puis tourne vers l'est, à la hauteur de Mozdock, pour aller se jeter dans la mer Caspienne.

L'aspect des bâtiments de la ville n'offre rien de pittoresque. C'est presque la répétition de tout ce que l'on voit dans les cités de bailliage en Russie. Des boutiques, avec leurs étalages, bordent la grande route. Au milieu se trouve une place entourée d'édifices affectés aux tribunaux, aux relais de poste et aux hôtels. Je n'y ai remarqué aucune trace d'industrie.

Je ne dois pas oublier une recommandation pour le voyageur qui arrive à Vladicavcaz : il ne doit pas oublier de se munir d'une *bourka lesghienne*. C'est une





Bohémiens.

espèce d'ample balandran, ou, pour mieux dire, de manteau fabriqué de laine de mouton, dont on fait usage dans toutes les contrées du Caucase et du Transcaucase. Ce vêtement, fort précieux par les services qu'il rend, s'importe ici de la montagne : il est renommé pour sa légèreté, son tissu serré et son poil fort court. La *bourka lesghienne* est préférée à celle du Daghestan, qui est lourde et dont le poil, plus long, retombe sur la partie extérieure. Elle est ici d'un usage général, ainsi que les immenses bonnets de fourrure, ce qui donne aux habitants un air d'indigènes tout à fait intéressant.

Le relais de poste suivant, en allant à Tiflis, est établi dans le défilé même. Mais avant de nous engager dans celui-ci je ne puis me dispenser de vous faire faire connaissance avec les Cabardins, peuplade de la race des montagnards caucasiens, qui occupe, près de Vladicavcaz, à l'ouest, les premiers gradins de la chaîne principale.

Autant que j'ai pu l'observer, tous les montagnards que j'ai rencontrés dans le Caucase m'ont paru avoir une certaine ressemblance, bien que portant des noms différents. Leurs costumes, leurs physionomies, leur manière de vivre, leur foi religieuse, sont à peu près les mêmes. Ainsi, ce que j'ai à raconter sur les Cabardins peut le plus souvent convenir aux autres Caucasiens établis dans ces parages : cette digression à propos d'une seule peuplade a donc l'avantage de m'épargner des redites.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Commençons par résumer, en auditeur fidèle. les traditions, vraies ou fausses, répandues dans le pays, sur l'origine et la formation du peuple cabardin :

« Les princes de la Cabarda et le peuple lui-même sont originaires d'Égypte. Ils quittèrent en masse cette contrée, et se colonisèrent en Crimée sur le ruisseau Cabarda, qui leur a donné son nom. Ils émigrèrent une seconde fois, passèrent la mer, et suivirent les rives du fleuve Coubagne : arrivés à sa source, la plupart d'entre eux s'y fixèrent définitivement. Quelques-uns s'établirent au delà du Coubagne; enfin, d'autres, en plus grand nombre, plantèrent leurs tentes dans la contrée ou se trouvent aujourd'hui la grande et la petite Cabarda. Plusieurs de leurs princes, et leur chef souverain, se convertirent au christianisme qu'ils avaient appris à connaître chez les Grecs, lorsqu'ils habitaient la Crimée, et, en partie, les bords du Coubagne. Le peuple cabardin était réputé le plus puissant dans les montagnes du Caucase, et toutes les peuplades voisines lui payaient tribut.



Bohémienne.

« il était formé de diverses classes sociales : il y avait des cultivateurs ou esclaves, et des nobles de quatre espèces ou degrés, en y comprenant les princes.

Au-dessus de ces classes était le *Valiy*, c'est-à-dire le prince des princes, qui gouvernait le peuple : son pouvoir était héréditaire.

« Le mécontentement contre le gouvernement russe suscita des émigrations fréquentes au delà du Coubagne. Non-seulement des familles, mais encore des communes entières, quittaient le sol natal, et se fixaient chez les peuplades insoumises. Une des principales causes de l'émigration fut l'abrogation du droit de juger les différends intérieurs d'après la loi du *Chariate*, qui fut remplacée par la justice vénale des commissaires militaires. Ce qui mit le comble au mécontentement, ce fut la défense du pèlerinage de La Mecque.

« Une peste qui se déclara au commencement de notre siècle, et qui sévit pendant quatorze années successives, détruisit plus de la moitié de la population. Le général Yermoloff acheva les restes en 1822. Il mit à feu et à sac toute la Cabarda, dont les habitants furent en grande partie dispersés. De nos jours, leur nombre ne va pas au delà de dix mille : leur influence sur les tribus voisines est perdue à jamais. »

Je donne tous ces détails tels qu'ils m'ont été transmis par plusieurs habitants.

Les relations des Cabardins avec la Russie datent de loin. Ils ont reconnu la souveraineté des tzars russes sur leur pays sous Jean le Terrible, lors de sa campagne d'Astrakhan. Cette sujétion cependant, presque volontaire, était plus apparente que réelle. Le véritable asservissement ne remonte pas au delà du dernier siècle. La masse de la population et ses princes se montrèrent depuis plus fidèles au trône de toutes les Russies que les autres montagnards. Les soulèvements à main armée furent rares. Néanmoins, ce peuple soumis en apparence a toujours montré peu de confiance en ses nouveaux dominateurs, et ses dispositions sont les mêmes à notre époque.



Bohémienne.



Bohémiens.

Ainsi que nous l'avons dit, la population se divise en deux classes distinctes, les *nobles* et les *cultivateurs* ou esclaves. Il existe entre ces castes une ligne de démarcation qui frappe tout d'abord les yeux : l'extérieur et les manières font sentir la différence aussi aisément que le costume lui-même.

Un jeune noble ou fils de prince, dès l'âge le plus tendre, est habitué à manier les chevaux et les armes; il est élevé dans le mépris de toute autre occupation. Il sait qu'il n'acquerra l'influence sur les siens et qu'il ne gagnera leur estime qu'en donnant des preuves de courage et de bravoure, d'audace et de fierté. Mais le vaste champ dans lequel ses aïeux trouvaient la gloire n'existe plus depuis la pacification de cette contrée. Jadis les excursions et les courses en pays

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ennemi étaient une école toute naturelle pour le jeune homme, et il ne faut pas oublier qu'à la différence de ce qui se passe dant la plupart des peuplades guerrières de l'Asie occidentale, ces invasions n'avaient pas pour but principal le pillage, mais plutôt le désir de faire preuve de courage et de briller.

Un observateur tant soit peu habitué à étudier d'un coup d'œil tout ce qui l'entoure reconnaît, sans hésiter, un noble Cabardin à une sorte de grâce naturelle. Le paysan se caractérise, au contraire, par sa lourdeur, qui contraste avec la désinvolture aisée du guerrier.

Au reste, le cultivateur n'envie pas la distinction de la classe supérieure. Il estime beaucoup plus le gros bon sens et la force musculaire de ses semblables que la finesse et l'audace des nobles.

L'autorité du prince et du noble était jadis illimitée,



Bohémienne.

chaque noble disposait de son esclave comme il l'entendait, et celui-ci, courbé sous le joug despotique d'une puissance sans borne, obéissait servilement et fidèlement. Son dévouement ne connaissait aucune limite, et jamais il ne permettait à l'étranger de mal parler de son seigneur. C'était, en un mot, l'attachement du chien pour son maître. Depuis l'émancipation générale des serfs dans toute la Russie les rapports ne sont plus les mêmes entre l'homme possesseur et l'homme possédé.

R. Vereschaguine.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lesghinska, danse montagnarde du Daghestan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE,

PAR BASILE VERESCHAGUINE [1].

TRADUIT DU RUSSE PAR MME ET M. LE BARBIER (ERNEST).

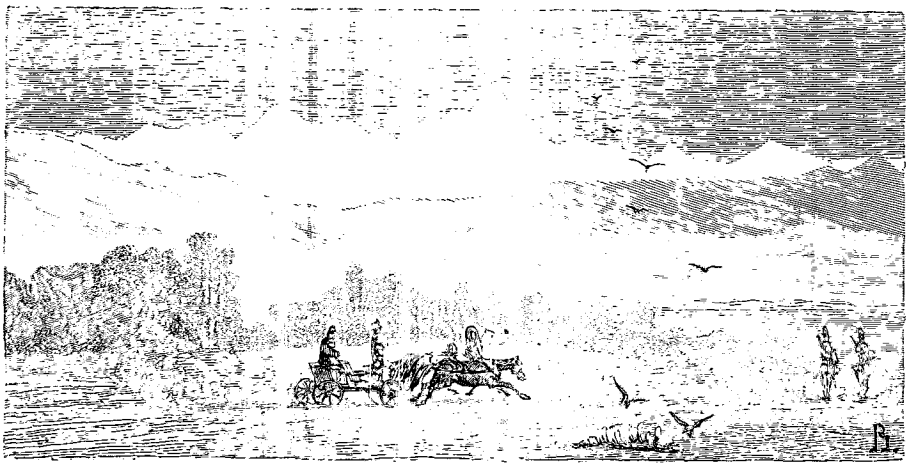
1864-1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Costumes. — Armes. — Le Cabardin à cheval. — La Lesghinska. — Religion. — L'officier russe et le soldat en campagne. — Tableau des races qui habitent le Caucase. — Le Lesghien Hadji-Mourtouz. — Une insurrection dans les montagnes.

La femme cabardine nourrit seule ses enfants, et pourvoit même à l'existence de son mari. En droit, elle se trouve sous l'autorité immédiate du chef de la famille; en fait, c'est autre chose.

Les femmes et les filles tissent les étoffes et cousent tous les vêtements, et, si le montagnard aime la parure, ce n'est pas tant parce que ses habits sont beaux et lui vont bien, que parce qu'il a une femme qui sait fabriquer son costume.

Comme celui de tous les montagnards du Caucase, ce costume est composé de la manière suivante. Sur la chemise on porte des pantalons larges pour la plu-



Vue du groupe central du Caucase, prise de la route.

part et un *archalouka*, ou espèce d'habit à courtes basques, avec un petit collet montant.

L'*archalouka* se referme sur la poitrine jusqu'au cou à l'aide de boutons et de boutonnières composées de petits nœuds de ficelle ; plus ces nœuds et ces boutonnières sont rapprochés, plus la poitrine ressort sous ces ornements, plus on reconnaît l'habileté de la femme dont les mains ont confectionné le costume du Cabardin. On met par-dessus l'archalouka le *beschmète* ou tcherkeska, robe tatare qui laisse la poitrine découverte et est retenue seulement par quelques agrafes et par une ceinture faite d'une mince courroie avec des ornements d'argent. De chaque côté de la poitrine sont adaptés des morceaux d'étoffe, tantôt d'une seule, tantôt de plusieurs nuances, avec des séparations destinées à des cylindres de bois. C'est là que les Cabardins placent leurs cartouches qu'ils enveloppent en outre de chiffons.

Dans l'intérieur des maisons ils portent pour chaussure des souliers de grosse peau, aux pointes relevées, avec de hauts talons, ou simplement des bas de laine ornés de dessins. Lorsqu'ils montent à cheval, ils portent des bottes en peau souple, à semelle molle, recouvertes de souliers de même sorte.

Leur tête rasée est coiffée d'un énorme bonnet, *papach*, fait de laine de mouton; sur leurs épaules, ils jettent un manteau, *bourka*, également en laine de mouton. Le bonnet et le manteau sont incommodes par leur poids, surtout en été, mais il ne faut pas oublier que les montagnards sont sans cesse exposés aux variations de la température, et qu'ils trouvent leur avantage à être ainsi vêtus lorsqu'ils descendent des froides montagnes dans les chaudes vallées, ou lorsqu'ils retournent vers les cimes neigeuses.

Leurs armes consistent en poignards, pistolets et fusils. Il est à remarquer que les montagnards n'ont pas encore fait usage de capsules : leurs fusils et leurs pistolets sont tous à pierre. Les pistolets, suspendus à une corde, descendent par derrière jusqu'à la ceinture; ils portent derrière le dos le fusil en bandoulière,

1. Suite et fin. — Voy. pages 161 et 177.

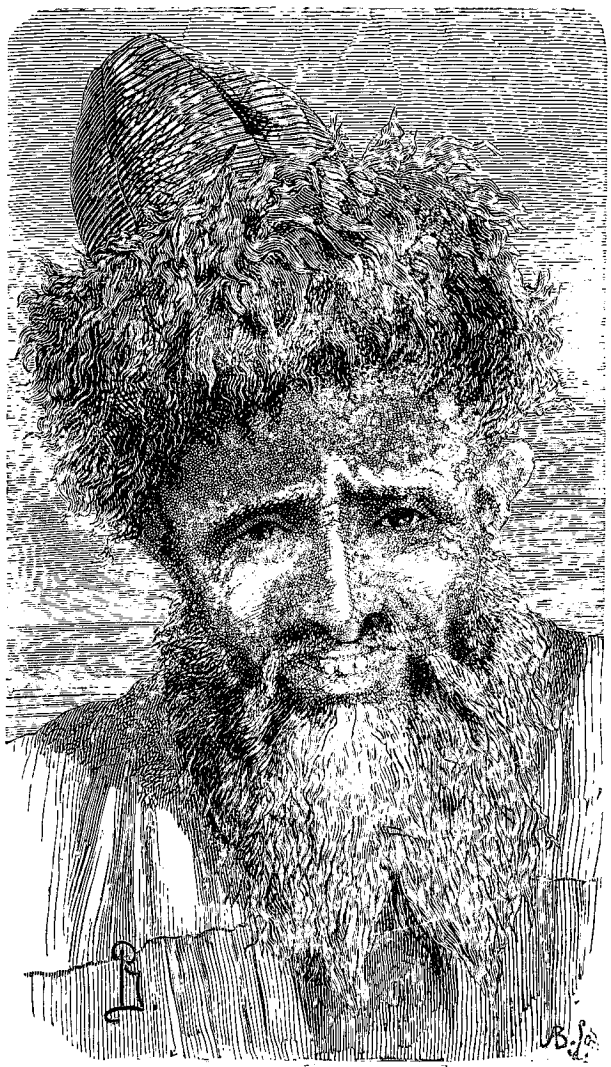
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfermé dans un étui de laine de mouton ; à côté, sont attachés deux minces et longs bâtons aux pointes aiguës. Lorsque le montagnard est à pied et qu'il veut faire usage de son fusil, il prend ces bâtons, les enfonce dans la terre en les croisant, et appuie entre leurs sommets l'extrémité de son arme. Avec ce vieux système, il est rare que, dirigée par la main habile du montagnard, la balle manque son but.

Par-dessus leur coiffure ordinaire, les Cabardins ajoutent quelquefois un autre bonnet, grand, large et pointu, en peau de chameau, avec de longs bouts qui tombent sur le cou, l'entourent et le protégent contre le vent et la pluie. Au temps de la chaleur, le *bachlik* remplace le *papach*.

Parfois, l'archalouka et le tcherkeska sont ornés d'un mince galon d'argent, quoique le plus souvent ils n'aient rien d'aussi brillant. Mais, lorsque le montagnard est riche, ses armes sont presque toujours couvertes de dessins argentés : il arrive d'en rencontrer que l'on prendrait pour des mendiants à ne les juger que d'après leurs vêtements déchirés, et qui portent à leur ceinture des armes richement travaillées.

Il m'a paru de quelque intérêt de donner tous ces détails sur le costume cabardin, d'autant plus qu'il n'appartient pas seulement aux montagnards ; les Cosaques l'ont aussi généralement adopté, mais ils le portent avec moins de grâce et d'aisance.



Tatare de Piatigorsk,

Je n'ai vu les femmes que couvertes de leur long voile, et je ne suis pas à même de décrire leurs vêtements. J'ai pu cependant, par un coin du voile légèrement soulevé, distinguer de courts pantalons excessivement larges, et la même chaussure à talons hauts, que celle des hommes.

Les femmes de distinction portent des costumes riches, très-originaux, mais fort compliqués.

Les chevaux des Cabardins ne paraissent point aussi forts que ceux que l'on voit dans tout le Caucase : toutefois pour la course ils sont excellents et infatigables. En général, ils sont maigres et ont la peau collée sur les os.

La selle des montagnards est recouverte d'un coussin en peau ; les étriers sont attachés très-court, de sorte que les jambes forment avec la cuisse une espèce de V. C'est l'habitude générale des peuples de l'Orient, poussée à l'extrême dans le pays. On doit s'étonner que ce genre d'appui soit suffisant, et qu'il permette aux cavaliers de se tenir si solidement sur leur selle qu'ils ont l'air d'y être incrustés. Quant à moi, après plusieurs essais, et malgré de longues courses à travers les montagnes, je ne pus me faire à cette position fatigante des jambes ainsi recourbées, et souvent, au grand scandale de mes compagnons, je pris le parti de laisser mes jambes pendantes et libres, comme le font les paysans russes lorsqu'ils reviennent des champs, montés sur leurs chevaux pommelés, au ventre énorme.

Les femmes mènent une vie tout à fait retirée : elles se montrent rarement hors de leur logis, et on ne les rencontre guère que lorsqu'elles vont puiser de l'eau.

Nobles et paysans partagent en frères une ignorance complète. La jeunesse cabardine ne reçoit aucune instruction : les lettrés sont tellement rares que c'est à peine si l'on rencontre un homme qui sache lire et écrire.

Le vin est prohibé chez les Cabardins comme chez les musulmans.

Leur nourriture se compose de quelques mets des plus simples ; ils sont en général très-sobres. Semblables en cela aux habitants des campagnes, dans quelques-uns des pays même les plus civilisés, ils ne se départissent de cette bonne habitude qu'à l'occasion de grandes solennités, le mariage, par exemple : ils passent alors des journées entières à manger : les repas sont interrompus de temps à autre par des danses.

La *lesghinska* est la danse nationale par excellence dans tout le Caucase et dans le Transcaucase : elle consiste en pas très-difficiles et très-excentriques que le danseur exécute en cadence, avec l'accompagnement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une musique animée, mais uniforme. Elle est la même pour les hommes et les femmes qui forment des groupes séparés sans jamais se mêler entre eux. Les assistants marquent la mesure en battant des mains.

On rencontre beaucoup de vestiges du christianisme dans les deux Cabarda. On peut voir çà et là des ruines de temples chrétiens. Des peintures murales, représentant des sujets religieux, se sont conservées presque intactes dans quelques-unes de ces vénérables ruines. On m'a assuré qu'il y a un quart de siècle à



Armurier de Schkhaou (voy. p. 186).

peine, on trouvait encore des vieillards qui avaient conservé le souvenir des offices célébrés dans ces églises aujourd'hui abandonnées. L'islamisme ne s'y est établi définitivement, grâce aux missionnaires turcs, que vers la fin du dix-huitième siècle.

Les Cabardins ont pour traits saillants de caractère l'audace, la grossièreté et la vengeance.

La nature les a doués, du reste, d'un tempérament vigoureux et d'une bonne intelligence.

On rapporte qu'un jour les Cabardins envoyèrent

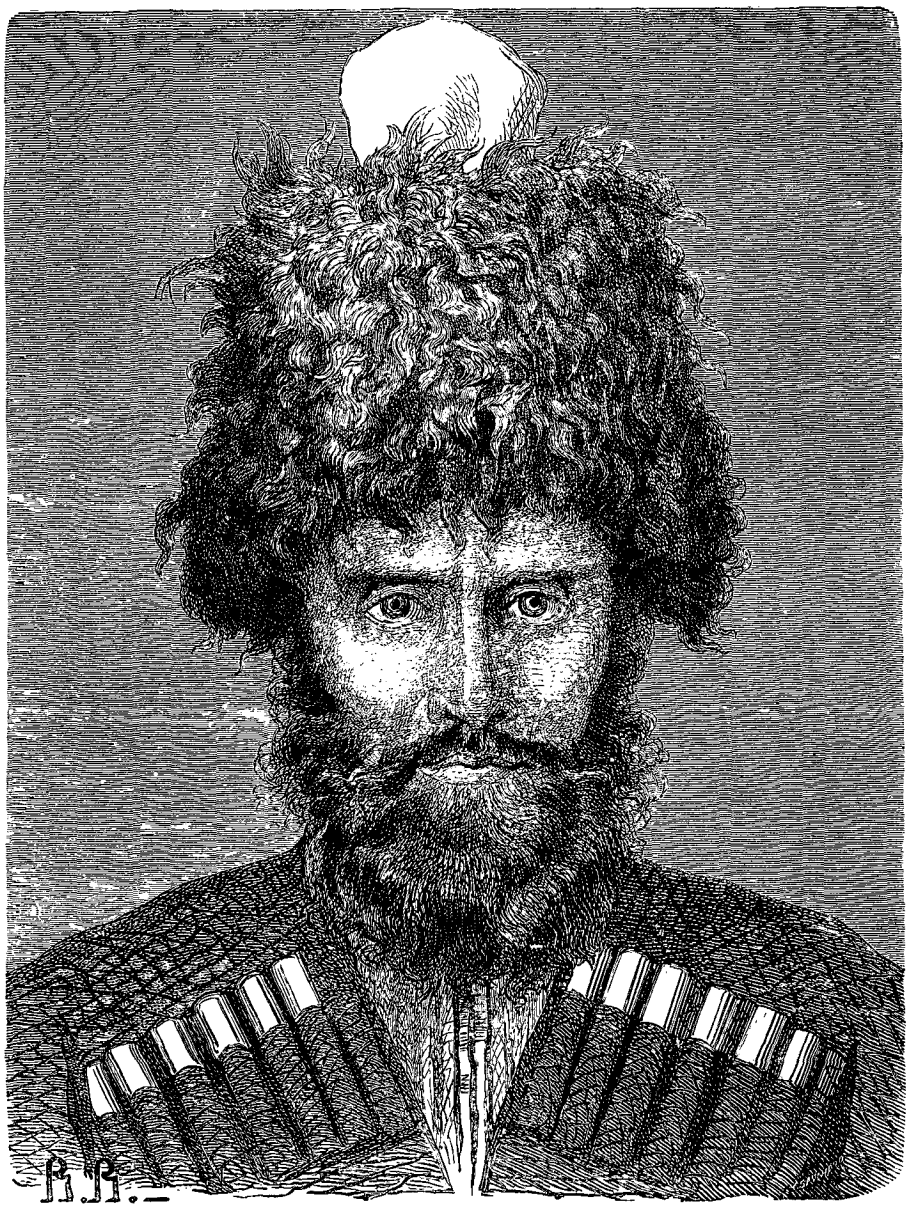
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une députation à un empereur russe. On ne dit pas quel était cet empereur, mais ce n'est point assurément Alexandre II. Les délégués, après avoir fait part au tzar de l'objet de leur visite et des désirs du peuple, terminèrent leurs doléances de la manière suivante :

« O monarque, tu es clément, plein de sagesse et de bonté, mais nous avons appris qu'il y a près de toi un mauvais courtisan qui se nomme Gouvernement. Grand monarque, chasse, chasse à jamais de ta présence ce perfide, cet odieux Gouvernement, et, une fois que nous en serons délivrés, toutes les affaires en iront mieux dans tous les pays qui respectent ton nom.... »

Cette anecdote me paraît imaginaire, mais on l'entend raconter dans les deux Cabarda, et elle témoigne du moins en faveur de la finesse et de la raison des habitants.

J'ajouterai toutefois que la longue soumission des Cabardins et de quelques autres peuplades les a sauvés



MAIRIE DU 5E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

Cabardin.

d'une destruction à laquelle n'ont pas échappé leurs voisins du Transkouban, qui, après avoir été vaincus, ont été expulsés de leurs montagnes et exportés en Turquie. Cet événement est bien connu, et je n'entrerai point ici, pour différents motifs, dans les tristes détails qui s'y rattachent.

A l'époque de mon voyage à travers les contrées situées sur le Coubagne, la grande guerre était terminée. Cependant, on avait encore à soutenir quelques engagements avec certaines petites peuplades qui s'étaient retranchées dans les gorges inaccessibles des montagnes, où elles espéraient se maintenir contre les attaques des troupes. J'eus alors l'occasion de m'entretenir avec des personnes qui avaient pris part à ces affaires ; un officier, entre autres, m'avoua le mécontentement qu'inspirait ce genre de guerre. Les poursuites inces-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

santes à travers des lieux presque infranchissables, les coups de feu échangés avec des ennemis cachés et invisibles, de plus des fièvres et d'autres maladies qu'on ne saurait éviter dans ces campagnes, surexcitent le soldat et le rendent impitoyable. Lorsqu'il en arrive à la lutte corps à corps, il n'épargne personne. « J'ai vu de mes yeux, disait cet officier, pendant la destruction d'un *aoule*, sortir d'un *sacle* une femme enveloppée de son voile blanc, avec un enfant dans les bras. Un soldat la poursuivait.... La pauvre créature courut jusqu'aux bords d'un rocher, s'arrêta, s'assit, serra son enfant contre elle, et s'enroula dans son voile.... Le soldat l'eut bientôt rejointe, et, dédaignant de se servir de la crosse ou de la baïonnette, il lui allongea un coup de pied dans le dos.... Les deux pauvres êtres roulèrent dans le précipice.

— Mais, dis-je au conteur, vous autres officiers, vous ne pouvez pas voir ces choses de sang-froid?

— Non, certainement, loin de là, mais que voulez-vous y faire ?

— Comment, qu'y faire? mais arrêter vos soldats, faire une enquête.... »

Il me répondit en souriant :

« L'enquête serait peut-être possible plus tard. Quant à les arrêter, il ne faut nullement y songer, à moins de s'exposer à des insultes et quelquefois même à la mort.

— Cela n'est pas croyable !

— Pardon. Si vous jugez des rapports entre officiers et soldats en campagne et sur le champ de bataille d'après ce que vous avez l'habitude de voir aux revues, en temps de paix, vous êtes entièrement dans l'erreur ; la mêlée, les dangers communs nous rendent égaux. Je vais à ce sujet vous raconter de quelle confusion je fus couvert un jour, alors que, jeune encore, je venais d'être nommé officier. Nous nous trouvions dans un



Paysan montagnard cabardin.



Cabardin à cheval.



Cabardin.

passage difficile, par une chaleur accablante ; près de moi un vieux soldat se rafraîchissait en buvant l'eau de sa gourde. Je mourais de soif, et, sans réflexion, je lui dis :

« — Frère, donne-moi à boire.

« Il ne répond pas, continue à boire, et lorsqu'il eut vidé sa gourde jusqu'à la dernière goutte, il essuya ses moustaches, toussa et me dit :

« — Votre Honneur éprouve le besoin de se rafraîchir; s'il en est ainsi, voici de l'eau toute fraîche.

« Et, savez-vous ce que le vieux coquin me montrait ? un ruisseau coulant dans un ravin, au-dessous de nous, à peu près à cent *sagènes*[1] de profondeur ! »

J'espère plus tard, lorsque le temps et les moyens me le permettront, retourner dans ces montagnes. Je compléterai alors cette étude curieuse d'une société qui s'en va, et qui, depuis sa soumission définitive, se transforme tous les jours.

Dès à présent, je pense qu'il y aura quelque intérêt pour le lecteur à savoir quelles sont les diverses tribus qui habitent le Caucase et le Transcaucase. Je les classerai d'après les types et idiomes qui établissent quelques différences entre elles.

A. Race kaztevel. Elle comprend : les Géorgiens, les Imérétiens, les Mingréliens, les Ghouriens, les Wannes, et nombre de clans obscurs et de sous-tribus non classées dans les géographies.

B. Race arménienne.

C. Race tscherkesse ou adighé : Cabardins, Schapsoughes et Natoukaïs ; Abbases, Djihètes, Oubijks, Abadzèkes, et autres tribus moins nombreuses, éparses dans les gorges de la chaîne principale, et dont quelques-unes n'existent même plus.

D. Race tschetschène : Nazrans, Ingouches, Gal-

1. Cette mesure équivaut à deux mètres cent trente-trois millimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gaëïs ; les Tschetschènes proprement dits, et une dizaine d'autres petites peuplades, répandues au nord de la chaîne principale et le long du Térek.

E. Race lesghienne : Avares, Andiys, les habitants de Dido, Antsouhs, Kapousis et d'autres associations du Daghestan des montagnes.

F. Les Ossètes forment une nation à part et sont fixés dans les environs de Vladicavcaz et dans les gorges de Kouvtanninsk.

Toutes ces races peuvent être regardées comme les habitants autochthones du Caucase. A côté, on en trouve plusieurs autres qui, venues dans cette région, s'y sont fixées à la suite de la guerre et à des époques différentes. La plupart descendent des Turcs et des Mongols. Elles sont disséminées le long de la ligne du Caucase, dans la contrée généralement connue sous le nom de provinces musulmanes, qui embrasse la plus grande étendue du Transcaucase.

Les Nogaïs, les Kalmouks-Karatschïys, et, en général, les Tatars, habitant le Caucase du nord, sont tous de race mongole.

Les Tatars du Transcaucase, qui diffèrent des premiers par beaucoup de points, sont de race turque.

Il y a encore les Kourdes qu'on ne peut classer dans cette famille ; puis les industriels qui viennent du Nord et du Sud se fixer dans l'isthme caucasien, et que l'on peut énumérer ainsi :

Les Russes, principalement les Cosaques et les Rapkolniks, de diverses sectes réputées dangereuses par le gouvernement et exilées en conséquence dans ces parages lointains. Tels sont les Douhobortzis, les Malakans, les Sabbatiers, les Skoptzis, dont j'aurai à parler dans une autre partie de mon voyage accompli à travers le Transcaucase ;

Les Allemands en grande majorité venus du royaume de Wurtemberg ;

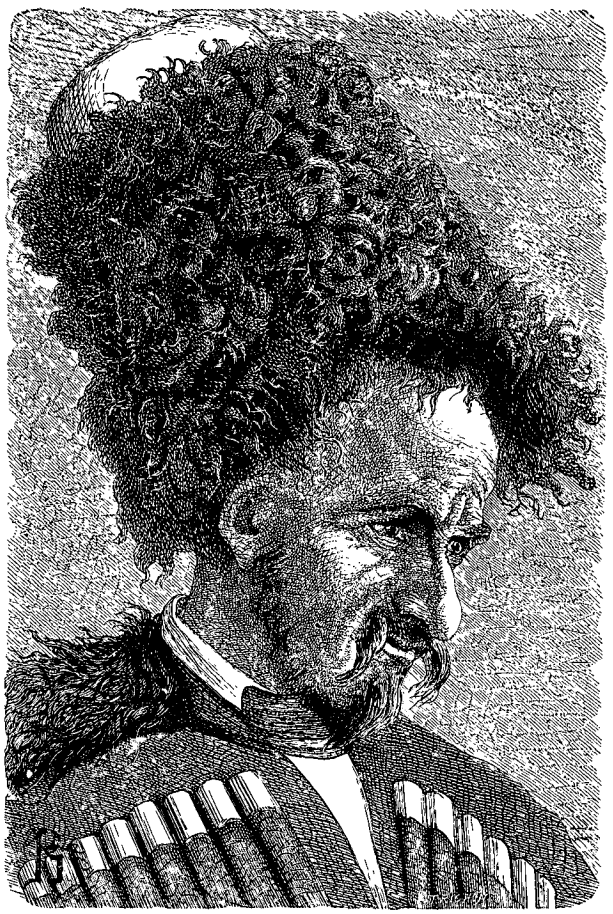
Les Écossais en petit nombre ;

Divers autres étrangers, restant plus ou moins à demeure fixe pour exploiter ces contrées ;

Enfin, les juifs qu'on retrouve partout.

Ces diverses nationalités se coudoient sur une superficie relativement peu étendue, parlent des langues toutes différentes, ont des religions variées, un Dieu ou des dieux. Il faut avouer que les auteurs arabes qui ont eu l'occasion de parler de ce pays des montagnes l'ont admirablement nommé : *Montagne des langues.*

J'ai eu l'occasion de m'entretenir assez longuement avec un Lesghien très-connu au Caucase, où il avait acquis une certaine célébrité il y a trois ans. Il se nommait Hadji-Mourtouz : il s'était mis, dans le Daghestan, à la tête d'un soulèvement que je raconterai en peu de mots, afin de donner une idée du caractère des insurrections à main armée dans le Caucase. Ce ne fut pas d'ailleurs la dernière, malgré le peu de succès de toutes ces sortes d'entreprises.



Cabardin.

Ainsi que cela arrive le plus souvent, les autorités de la contrée n'avaient aucun soupçon de la sédition projetée et n'étaient nullement préparées à l'étouffer. Par un temps superbe, un messager vint des fortifications de Lagodsk, où demeurait un certain général, prince Chalikoff, gouverneur des armées environnantes, et apporta la nouvelle que la grande colonie de Bélokane s'était soulevée, entraînant dans son mouvement les *aoules* voisines. Il ajoutait qu'une troupe de rebelles, formée de quelques milliers d'hommes, avait entouré la forteresse *Zakatale* et se préparait à l'assiéger ; enfin, l'envoyé prétendait que Hadji-Mourtouz était à leur tête et les dirigeait.

Il est nécessaire de dire que cet homme passait pour être dévoué au gouvernement russe : ses actes et ses services, pendant les dernières guerres, lui avaient valu plusieurs décorations, divers ordres pour récompense, et le titre de capitaine des armées russes. Après ces explications, il ne faut pas s'étonner si le général hésitait à croire à la complicité d'Hadji-Mourtouz. Toutefois, pris à l'improviste, il rassembla une poignée de soldats, et se dirigea vers le foyer de l'insurrection. Non loin de Bélokane, les Djarskzevs, montagnards des environs de Djarsk, vinrent à sa rencontre : ils étaient, pour la plupart, d'un âge respectable, et s'étaient autrefois plus ou moins distingués par des services rendus au gouvernement russe. Ils se rangèrent autour du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

général en l'assurant de leur dévouement, et lui proposèrent de lui servir d'escorte pour écarter tout danger.

Au milieu de ces guerriers et de quelques hommes de la milice des Géorgiens, le prince Chalikoff partit en avant, laissant ses soldats à l'arrière-garde.

Il put bientôt distinguer les retranchements construits par les rebelles et derrière lesquels ils se tenaient :

« Allez, dit-il aux montagnards qui l'entouraient, chassez le peuple, et que ces gens rentrent chez eux !... »

Ceux-ci partirent au galop ; mais au lieu d'avancer contre les rebelles, ils prirent la fuite en tous sens et disparurent complétement. Ce fut seulement alors que, se voyant éloigné de ses soldats, n'ayant que quelques hommes près de lui, le général comprit tout le danger de sa situation en présence d'un camp ennemi : mais il lui parut honteux ou impossible de reculer ; il se porta donc en avant et bientôt il se trouva près d'une caverne, à laquelle conduit un étroit sentier, entre un abîme et un rocher ; sur ce rocher parut le chef même, Hadji-Mourtouz, le fusil en bandoulière.... — « Vauriens ! » s'écria le prince, et il tomba mort, sans pouvoir prononcer une parole de plus.

Le petit groupe qui l'avait suivi fut taillé en pièces. Les soldats accoururent au bruit des détonations, mais ils furent immédiatement entourés de la foule des montagnards, dits *coupeurs de têtes*, qui s'épaissit rapidement de manière à rendre impossible une résistance sérieuse. Jusqu'à la forteresse Zakatale, c'est-à-dire à une distance d'une dizaine de verstes, ces soldats héroïques furent obligés de se frayer un passage à travers la multitude menaçante des insurgés.



Cabardine.

Sur deux cents hommes qui composaient l'escorte du prince Chalikoff, cinquante furent tués, plus de cinquante autres furent blessés, mais ni les morts, ni les blessés ne restèrent en route ; pas une seule des victimes de ce véritable guet-apens ne fut abandonnée. Il est aisé d'imaginer la position désespérée de plusieurs groupes de quelques dizaines d'hommes, se retirant chacun avec un camarade mort ou blessé sur le dos, et combattant au centre de plusieurs milliers d'ennemis en fureur.

Ces braves atteignirent enfin la forteresse, mais dans quel état ! c'est ce qu'il est plus facile de se figurer que de décrire. Épuisés de fatigues et succombant à leurs blessures, ce fut à grand'peine que l'un d'eux, soutenu par ses camarades, put à l'aide d'un porte-voix appeler la garnison et annoncer l'approche de l'ennemi.

Enfin, les survivants se trouvèrent en sûreté, mais pour combien de temps la position de cette petite forteresse était-elle sûre ? La garnison se composait ordinairement au plus de mille hommes, qui n'étaient pas tous soumis aux mêmes chefs. Or, pendant l'insurrection, une grande partie d'entre eux, occupée à divers travaux dans les environs, avait péri ; il ne restait plus à la forteresse qu'un petit nombre de défenseurs qui ne devaient compter que sur leurs seules forces : ils n'avaient en effet guère à espérer de secours de Lagodiach, et, du côté de Kacheti et de Tiflis, les rebelles avaient eu la précaution de brûler les ponts jetés sur l'Alazane pour servir de communication d'un bord à l'autre.

Les habitants de la petite ville, située au pied de la forteresse, se réunirent à la garnison, et se fortifièrent avec elle de leur mieux pour soutenir le siége dont ils étaient menacés.

La journée se passa dans l'attente. La nuit arriva. On entendit aussitôt les montagnards entonner leur terrible chant de carnage. C'était le signal de l'attaque. Il fut bientôt suivi de cris sauvages, et, au milieu d'un bruit infernal, les assaillants se ruèrent contre la forteresse ; mais, malgré leur acharnement, ils furent repoussés. Le lendemain, nouveau répit qui permit de préparer la résistance contre un nouveau siége. Lorsque vers la fin de la journée les secours arrivèrent, des armées régulières surgirent de toutes parts, et le dénoûment de ce drame sanglant fut tout autre qu'on n'aurait pu le prévoir. Les rebelles ne songèrent plus qu'à se soumettre, et subirent les conséquences ordinaires de l'insurrection. Il est inutile de donner d'autres détails ; les résultats sont toujours les mêmes en pareil cas ; douze pauvres diables furent pendus sur place, plus de cent furent exilés en Sibérie, ou dans d'autres contrées de l'immense empire russe.

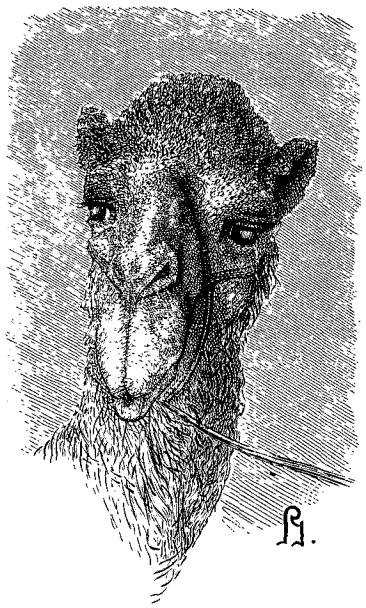
Quant aux causes de l'insurrection, il ne faut pas les chercher ailleurs que dans le fanatisme religieux, dans la haine que nourrissent en général les tribus soumises contre leurs vainqueurs. Il n'y a pas

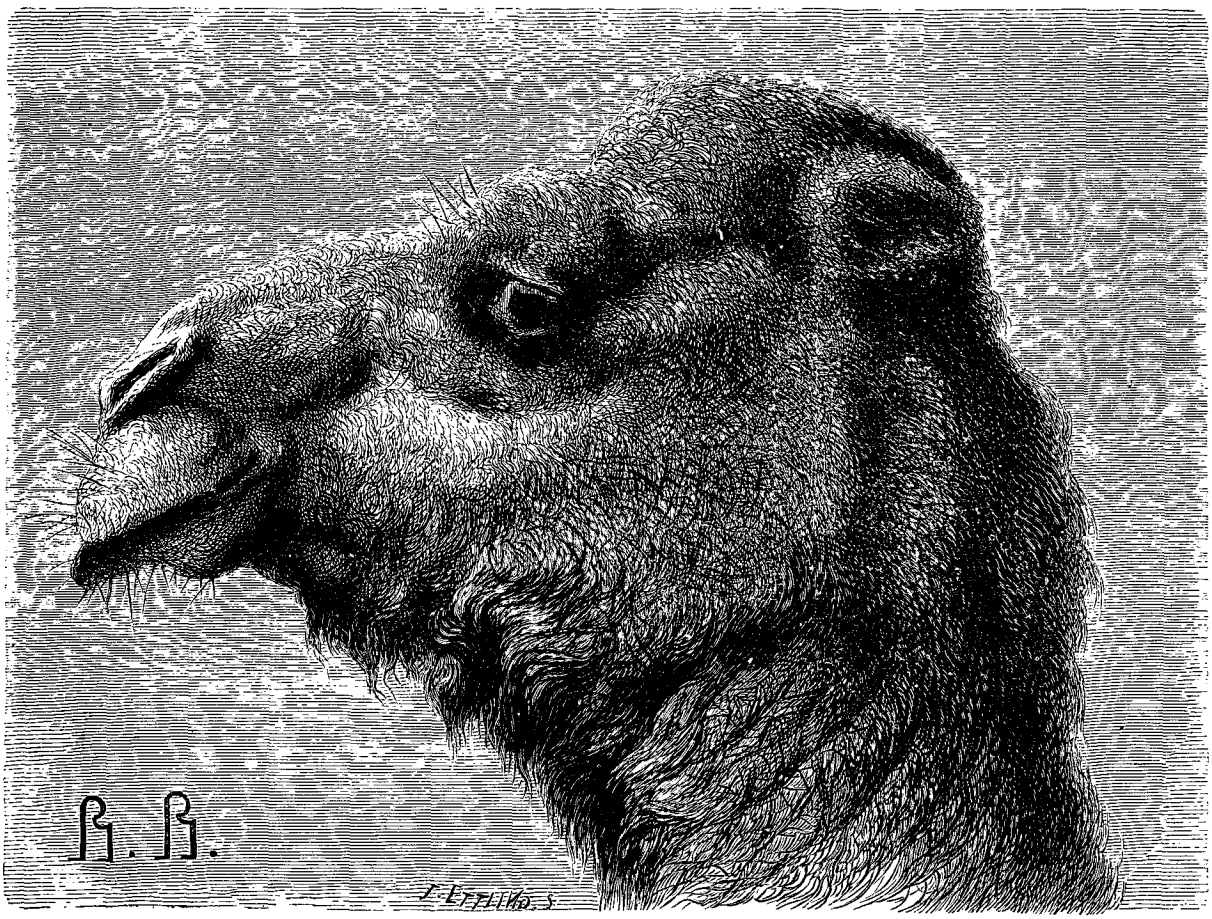
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à parler des mécontentements de quelques particuliers et de leurs intrigues, qui sont de peu d'importance.

Que devint Hadji-Mourtouz? Huit mois après, il errait encore dans les montagnes et les forêts des envi-







Etudes de chameaux kalmouks.

rons. Nul ne l'aurait trahi ou livré, mais à la demande des habitants du pays qui devaient supporter la lourde charge de loger les soldats mis à sa poursuite, il finit par se rendre et se constituer prisonnier. Condamné à mort, il fut gracié et envoyé dans l'intérieur de la Russie, loin de ces pays dangereux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je l'ai visité pendant son emprisonnement dans la casemate du château de Méseb à Tiflis. Ses traits dénotaient une fatigue et une tristesse excessives : son sort se décidait alors en conseil de guerre, et personne ne pouvait dire quelle serait la décision qui allait être prononcée.

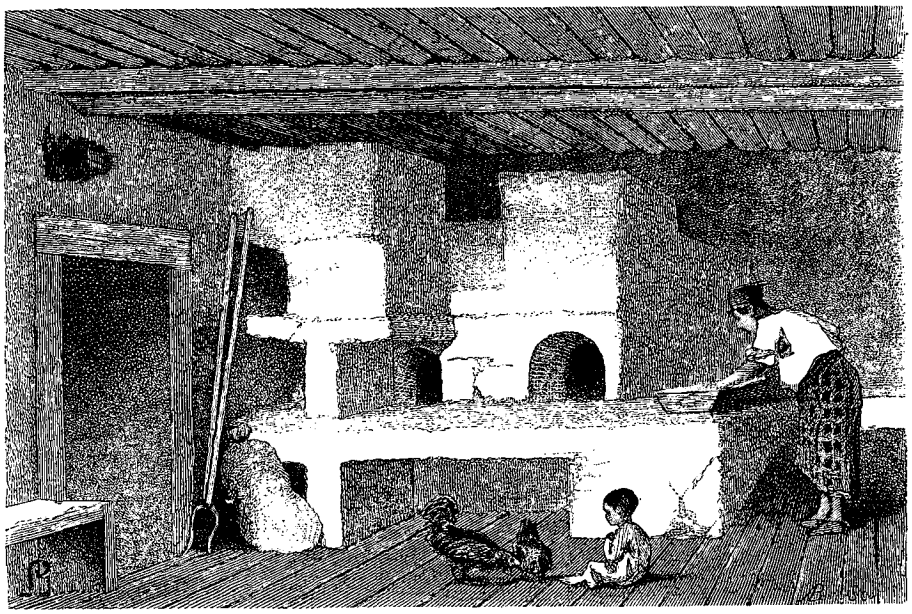
La gorge du Darial. — Le mont Kasbek. — Route de Tiflis. — L'éboulement de la Béchennaïya Balka. — L'avalanche. — Le couvent abandonné. — Les *Ossètes*. — Leurs habitations. — Religion. — Les nouveaux convertis. — Le château de la reine Tamara. — Le monastère d'Ananour. — La fête de Saint-Georges à Mishet. — Tiflis.

La gorge du Darial produit sur le voyageur une sensation d'effroi et de tristesse. Des masses de granit, véritables colosses, semblent prêtes à vous écraser au passage ; elles s'élancent toutes droites vers le ciel ; nul vestige de verdure ne rompt la monotonie de leur teinte grise et sombre. D'épais nuages, lourds et humides linceuls, en dérobent à la vue la majeure partie, et c'est une rare exception lorsque les rayons du soleil parviennent à les percer : la pluie est souveraine dans ce défilé.

Deux cours d'eau font entendre leur murmure au pied du Darial : l'un au nord, l'autre au sud du passage. Le premier, le Térek, dont j'ai déjà parlé, traverse Vladicavcaz, puis, tournant à l'est, se dirige vers la mer Caspienne. L'autre, l'Aragva, coule vers le sud et va grossir le Kour (l'ancien Cyrus), tributaire de la mer Caspienne.

Comme le Térek, l'Aragva a sa source dans les glaciers du Kasbek, qui s élève au-dessus de la gorge, presque au centre, et forme les versants des deux bassins.

La grande route militaire de Géorgie, seule voie de communication entre la Russie et le Transcaucase, construite par les corps d'armée cantonnés dans le Caucase, longe le Térek et l'Aragva. Elle est d'une importance capitale pour ces deux contrées. Je citerai



Intérieur d'une maison du Caucase.

le passage suivant d'un rapport du général Knorring, le premier commandant en chef de l'armée du Caucase : il donnera une idée exacte de la valeur de ce travail gigantesque, des obstacles sans nombre et des difficultés presque insurmontables qui entravèrent l'accomplissement de cette œuvre cyclopéenne.

« Le Térek, écrit le général, est d'une rapidité extraordinaire. Il coupe le mont Caucase, dans toute sa largeur, en deux parties. La seule voie de communication, directe et possible, avec la Géorgie se trouve donc dans cet étroit défilé, resserré entre deux énormes rochers. Pour traverser le fleuve, non loin des frontières de la Géorgie, il faut, dans un espace de trente-cinq verstes, construire dix-huit ponts, qui ne pourront être établis que sur des traverses en bois reliant les bords opposés : le courant du fleuve enlevant et roulant dans son parcours des masses énormes de gros cailloux et changeant de lit chaque année, rend impossible tout autre mode d'asseoir les fondations. En certains endroits, le Térek se rapproche des rochers à un tel point qu'il n'existe plus aucun chemin sur ses bords : on est, pour ainsi dire, obligé de ramper sur une rive étroite, où les charrettes ont souvent de la difficulté à passer. »

Aujourd'hui, à la place de ce tableau désolant que traçait le général Knorring, le voyageur trouve une bonne chaussée, de beaux ponts et des stations, une route, en un mot, qui ferait honneur au plus habile ingénieur de l'Europe.

Cependant le Térek est bien loin de laisser trêve et repos à la chaussée. De temps à autre ses eaux grossissent, débordent, lavent et défoncent le talus en bien des endroits, mais on y remédie facilement, et les réparations nécessaires n'arrêtent guère les communications entre les deux contrées dont la gorge du Darial est le trait d'union.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toutefois il faut signaler deux fléaux que n'ont pu jusqu'ici vaincre les efforts du génie humain : les avalanches et les éboulements. L'habitant des plaines et des steppes ne saurait se rendre parfaitement compte de ce qu'ont de terrible ces phénomènes trop connus du montagnard.

Il n'est personne dans le pays qui ne parle avec effroi de l'*avalanche périodique du Kasbek* et de l'*éboulement de la Béchennaïya Balka* (Ruisseau enragé), qui se produisent dans le Darial. Voici ce que raconte sur l'éboulement un témoin oculaire.

A une petite lieue du relais de poste de Kasbek coule un mince filet d'eau. Ordinairement on l'aperçoit à peine, filtrant entre les cailloux, et se versant dans une cavée, où il forme abreuvoir : de là il se jette perpendiculairement dans le Térek. Son cours est à peu près d'un kilomètre. Ses sources sont à une hauteur de huit à neuf mille pieds. Ce ruisseau, à l'époque des pluies fréquentes du printemps, grossit avec une rapidité foudroyante. Ses eaux deviennent troubles et prennent une teinte noirâtre : un bruit sourd, augmentant d'instant en instant d'intensité, finit par assourdir les environs de son fracas. A ce signal bien connu, prélude ordinaire du drame, les habitants accourent de tous côtés.

Un jour, je suivis la foule, et j'assistai à ce spec-



Gorge du Darial.

tacle émouvant. Les eaux, entièrement noires, avaient l'aspect d'un immense cloaque de boue. Tout le monde attendait dans un silence de mort, qui, tout à coup, fut interrompu par des éclats affreux, semblables à ceux du tonnerre et qui se répercutaient de rochers en rochers. La force du courant diminuait sensiblement : tout à coup des enfants s'écrièrent : » Le voilà ! le voilà, il arrive ! » La foule se refoula d'un même côté. Une masse noire, immense, coulait à nos pieds, entraînant pêle-mêle d'énormes blocs de rochers, qui s'entre-choquaient et tournoyaient les uns par-dessus les autres, et disparaissaient, avec un sourd mugissement, au fond du ruisseau.

Placé sur un tertre élevé, je suivis à pas lents son cours jusqu'à l'endroit où il allait tomber dans le Térek. Le torrent s'arrêta pendant quelques instants.... puis, ses eaux se ruant en immenses tourbillons, escaladèrent la digue de boue et de rochers, et se précipitèrent dans l'abîme avec un bruit effroyable.

Voici l'explication de cet étrange phénomène. Le ruisseau s'est creusé un lit profond dans un schiste d'ardoise. Il entraîne, en descendant des sommets où il prend sa source, des monceaux et des blocs de pierres, qui s'amoncellent par endroits et forment de fortes digues. Au commencement il ne trouve qu'un étroit passage à travers les fissures qu'il rencontre dans ces mas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses, et ses eaux croissant en même temps, il fait écrouler la première digue, l'entraîne jusqu'à la suivante, et s'arrête de nouveau. La colonne d'eau devient de plus en plus lourde et triomphe de l'obstacle qui la retient, le renverse, et le pousse avec violence jusqu'à un autre, pour recommencer sa lutte avec les suivants, jusqu'au dernier éboulement qui est toujours le plus redoutable.

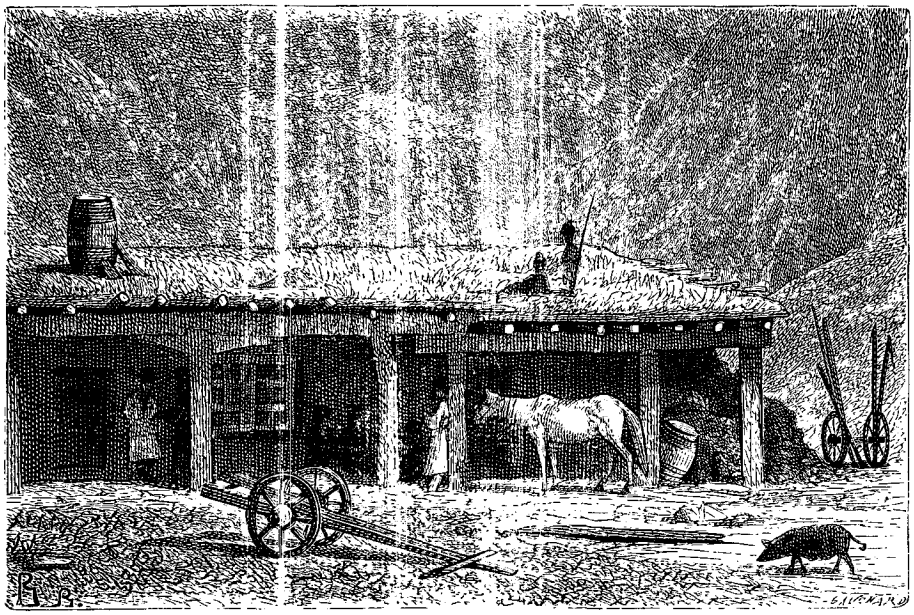
Les avalanches du Kasbek ont été, sous tous les rapports, beaucoup plus terribles et plus dangereuses.

On a fait de nombreuses descriptions de ces *lavines*. La plupart sont tronquées et peu dignes de foi. De ce qu'ont dit quelques témoins qui n'ont pu les observer que de temps à autre on ne peut guère tirer de certain que cette note :

« Autrefois une énorme lavine se détachait chaque année des sommets du Kasbek. Elle comblait de ses masses une grande partie de la gorge du Darial, arrêtait pendant des heures entières le cours du Térek, occasionnait de funestes dégâts le long de la route militaire de Géorgie, et ne disparaissait complétement qu'au bout de plusieurs années. Les communications entre la Géorgie et la Russie s'établissaient alors pardessus cette énorme barricade, au milieu de dangers et de difficultés inouïs. »

Ce phénomène, qui se reproduisait périodiquement, chaque année, ne variait que par le degré de force des masses précipitées dans le défilé. Depuis un espace de temps assez long le danger est comme suspendu : un énorme bloc de rocher, arraché des flancs de la montagne par une dernière avalanche, et qui s'est fixé sur un des flancs du Darial, semble lui opposer aujourd'hui un obstacle sérieux.

Avez-vous jamais vu, lecteur, une lourde masse, glissant sur une surface unie et inclinée, s'arrêter tout à coup au simple contact d'un doigt qui agit à propos :



Ancien relais de poste sur la route de Tiflis.

c'est ainsi qu'un rocher de granit suffit pour retenir dans son élan l'immense lavine du Kasbek, qui pourrait combler le Darial. On aperçoit, en suivant la route du défilé, la crête du rocher.

Il est à désirer que cet éboulement serve pour toujours de barrière aux avalanches qui, pendant un si grand nombre de siècles, ont menacé de combler ce passage.

Depuis la prise de possession définitive de ces contrées par la Russie, il ne s'est produit que trois grandes avalanches du Kasbek, qui ont encombré le défilé du Darial : ce fut en 1808, 1817 et 1832.

Il n'existe presque aucune tradition sur les deux premières, si ce n'est que la fonte de la deuxième a duré cinq années ; ce qui, du reste, n'est confirmé par aucun document positif.

On ne possède guère de détails exacts que sur la troisième.

La lavine descendit brusquement, le 13 août 1832, à cinq heures du matin. La gorge du Térek fut encombrée sur une étendue de près de deux kilomètres. La masse composée d'énormes blocs de glace, de neige et de pierres, obstrua complétement le cours du fleuve. Les habitants de Vladicavcaz virent son lit à sec pendant plusieurs heures. Arrêtées dans leur cours, les eaux du Térek montèrent à une hauteur démesurée vers la partie supérieure du défilé : elles y formèrent une espèce de lac, et ne parvinrent à se frayer un passage qu'après huit heures de lutte contre la digue gigantesque qui interrompait leur cours ordinaire.

Il se forma une immense voûte de glace et de neige sur un parcours de deux kilomètres : le fleuve passait dessous en grondant sourdement.

La hauteur de cette masse fut évaluée à une moyenne de près de cent vingt mètres : elle mesurait trois millions deux cent mille mètres cubes.

De nos jours les petites avalanches ne sont pas rares,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais elles ont bien peu d'importance en comparaison de celle que je viens de décrire; elles nécessitent cependant des travaux de déblayement qui durent parfois plusieurs semaines.

D'après ce qui précède, il est aisé de se rendre compte des difficultés que l'on rencontre dans l'entretien de cette voie de communication entre la Russie et le Transcaucase.

Pour conjurer le péril des grandes avalanches qui, malgré tout, paraît toujours imminent, on avait eu l'idée d'exhausser la route de près de cent soixante-dix mètres, mais ce projet a été abandonné, quoique les travaux commencés eussent été poussés d'abord avec beaucoup de vigueur. On aperçoit de la route qui domine le précipice une longue ligne droite percée dans le rocher.

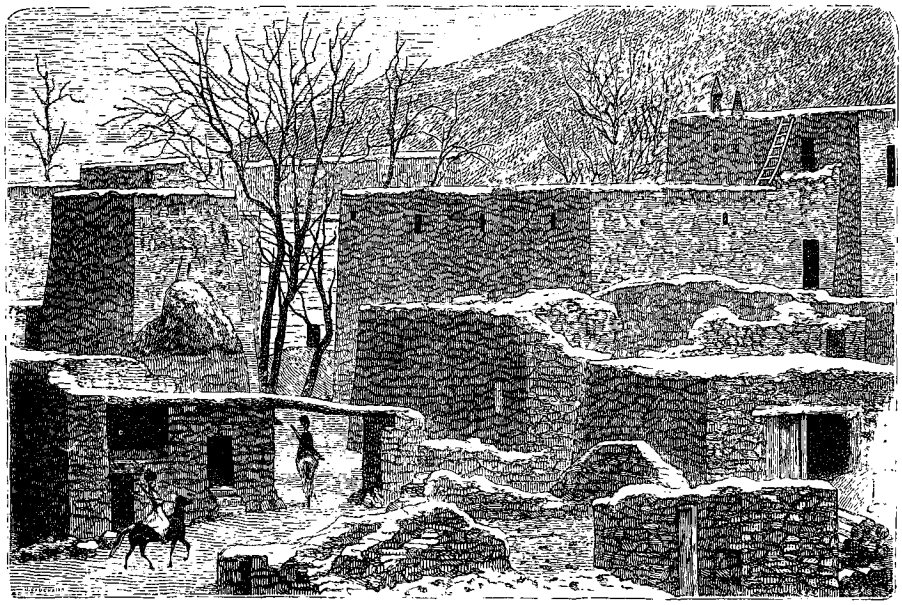
Je crois devoir donner maintenant quelques détails sur le Darial et sur les tribus du Kasbek.

Le relais de poste est construit en face de la montagne dont il porte le nom. Un ancien couvent, inhabité de nos jours, s'élève non loin du Kasbek sur une cime isolée. Je doute qu'il soit accessible. Je n'en vis du moins aucune apparence. Il est assez bien conservé, et, du dehors, il a l'aspect d'un édifice complet, entouré de murs et recouvert de toits. Ce monastère est, pendant la majeure partie de l'année, enveloppé de nuages.

On voit renaître la verdure sur les derniers gradins des rochers, lorsqu'on arrive vers le milieu de la gorge du Darial.

C'est là qu'habitent les Géorgiens de la montagne et les Ossètes. Les premiers ne diffèrent nullement de leurs compatriotes de Tiflis.

Les Ossètes sont établis non-seulement dans le défilé du Darial, mais aussi sur une grande étendue de montagnes, au sud-ouest du Vladicavcaz, à l'endroit où finissent les établissements des Cabardins. Ils se dis-



Village ossétien en hiver.

tinguent très-notablement des tribus qui les entourent, principalement par leur langage et leurs mœurs.

Leurs villages sont ordinairement répandus sur le versant des montagnes. On voit, des deux côtés du Darial, de hautes murailles flanquées de tourelles : ces monuments rappellent l'époque du brigandage. Leur emplacement, en même temps que leur disposition; montre que leurs habitants devaient consulter avant tout les besoins de la défense, et se construire une demeure solide et appropriée aux nécessités de leur genre de vie. La plus grande partie de ces demeures de paysans ont deux étages : le rez-de-chaussée est occupé par l'écurie et par l'étable. Elles sont adossées à la montagne, dans laquelle elles sont le plus souvent taillées.

Certains voyageurs ont trouvé dans les mœurs et dans la manière de vivre des Ossètes beaucoup de rapports avec les usages des Germains. On sait aussi que les ethnologues ont été jusqu'ici embarrassés pour établir l'origine de cette peuplade. Les uns la font descendre des Germains, d'autres des Slaves, d'autres enfin des Turcs. Leurs coutumes donnent à penser qu'elle a été en rapports avec l'Europe à une époque plus ou moins rapprochée de la nôtre.

En effet, l'Ossète fait usage du lit, de la table et du siége, contrairement aux habitudes de toutes les autres tribus du Caucase et du Transcaucase; il s'assied comme la plupart des Européens sans avoir les jambes croisées sous lui. Le père de famille a toujours pour siége une espèce de fauteuil, travaillé avec art.

J'ai fait usage d'un meuble de ce genre pendant mon séjour à Tiflis : il était ciselé d'après un dessin assez régulier, quoique l'exécution en fût grossière.

Il est probable que, dans l'antiquité, les Ossètes ont occupé les régions les plus septentrionales du Caucase;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais que, plus tard, ils ont été repoussés vers la base des montagnes par les Tscherkess.

La religion de ce peuple est empruntée tout à la fois aux cultes chrétien, musulman et païen. Ils font des offrandes de pain et de beurre sur des autels établis dans des bocages sacrés, pendant la semaine sainte du calendrier chrétien. Ils observent nos carêmes.

Les ruines de temples épars sur leur territoire sont un témoignage qu'à une certaine époque le culte chrétien était suivi d'après notre rite d'une manière plus régulière.

Le gouvernement russe s'occupe sérieusement de leur conversion à l'orthodoxie : on leur envoie comme missionnaires de jeunes prêtres qui ont à peine terminé leurs études en théologie, et sont pleins encore de la première ferveur religieuse.

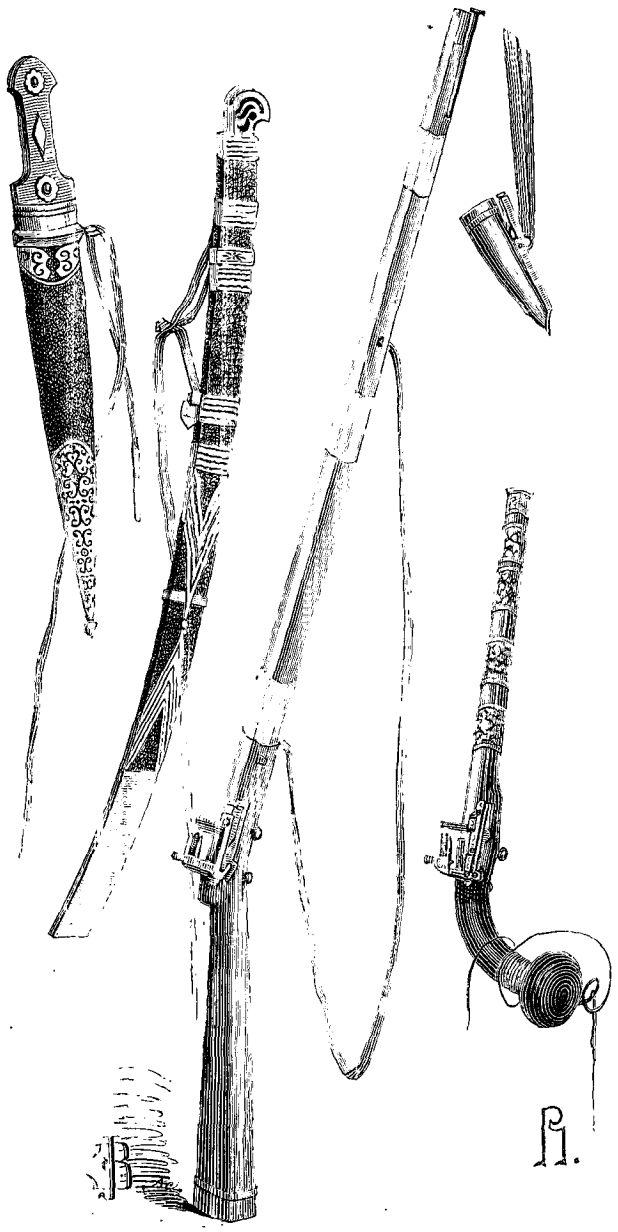
Je rapporterai, en terminant ce que j'avais à dire des Ossètes, une anecdote, que tout le premier je n'aurais pas hésité à déclarer invraisemblable, si je n'étais à même de garantir la source où je l'ai puisée : je la tiens d'un témoin oculaire.

Cédant aux instances du missionnaire chez lequel il était, cet individu avait consenti à rester jusqu'au dimanche pour assister au spectacle d'une cérémonie où l'on devait recevoir de nouveaux convertis. Il vit à l'église plusieurs hommes, la tête couverte de leur coiffure, d'après l'usage antique, et devisant sur divers objets. Le prêtre, dès son entrée, les interpella en leur adressant avec sévérité l'admonestation suivante :

« Combien de fois, leur dit-il, faudra-t-il donc que je vous explique que c'est ici la maison de Dieu? qu'on ne peut s'y présenter le bonnet sur la tête, qu'on ne fdoit non-seulement pas y jaser, mais encore qu'il ne aut y penser à aucune autre chose qu'à Dieu lui-même? »

Après qu'il leur eut fait quelques autres recommandations de même sorte, il monta vers l'autel. L'office commence; mais le prêtre est obligé de l'interrompre à diverses reprises pour rappeler au silence tantôt un groupe, tantôt un autre. Ces gens étaient tout occupés de leurs propres affaires comme dans un bazar.

Un des assistants, lassé probablement de la longueur de la messe, dite en slavon d'église, langue entièrement nouvelle pour lui, tire une pipe de sa poche, la bourre et va l'allumer; mais il s'aperçoit qu'il a oublié son briquet. Il demande celui de ses voisins, personne n'en a. Désespéré, le brave homme se dispose à remettre sa pipe dans sa poche. Mais, ô bonheur! voici le prêtre qui descend de l'autel, tenant en main l'encensoir tout fumant. L'Ossète, s'il avait bien adressé ses prières à Dieu, aurait pu croire que son vœu était exaucé, et que la Providence lui envoyait juste à point ce qui lui manquait. Toujours est-il qu'il s'approche du prêtre et le prie de s'arrêter un moment et de lui laisser allumer sa pipe aux charbons de l'encensoir.



Armes caucasiennes.

A ce sujet, nouvelle interruption et nouvelle admonestation sur la manière de se tenir dans le temple du Seigneur.

Tout confus, le nouveau converti regagne piteusement sa place : mais, là aussi, ses voisins se mettent à le tancer d'importance : « En effet, dit l'un d'eux, es-tu stupide! Si cela t'ennuie, sors dans la rue, et vas-y fumer, mais, ici.... que diable!...

— Ma foi, reprend le gars, s'il en est ainsi, je n'y reviendrai plus. »

Et, se couvrant la tête, il se hâta de s'en aller.

D'après ce récit, on peut juger de la valeur sérieuse de ces conversions.

De grandes ruines avec des restes de tours et de murailles apparaissent sur un immense rocher situé dans le Darial, sur la rive gauche du Térek. Ce sont, disent les habitants, les débris du château de la reine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tamara (voy. p. 177). On trouve quelques renseignements sur ce fort dans les relations des anciens voyageurs. Nous en donnons ici quelques fragments. Voici, par exemple, ce que rapporte Strabon :

« L'abord de l'Hérie par le nord est très-difficile.... on arrive à la gorge de l'Aragva, vers la fin du quatrième jour, et l'on y est arrêté par un mur infranchissable qui s'adosse à un château et barre la voie. »

Pline en parle de la manière suivante :

« On trouve dans la contrée des Hériens la porte du Caucase (le défilé du Darial), que plusieurs appellent par erreur *porte Caspienne*. Dans cet endroit la nature a créé entre deux montagnes un passage, fermé par une porte en fer, sous lequel coule le ruisseau Diriodoris. Au-dessus, sur le rocher, est situé le château de Koumania, assez fortifié pour arrêter des hordes nombreuses. »

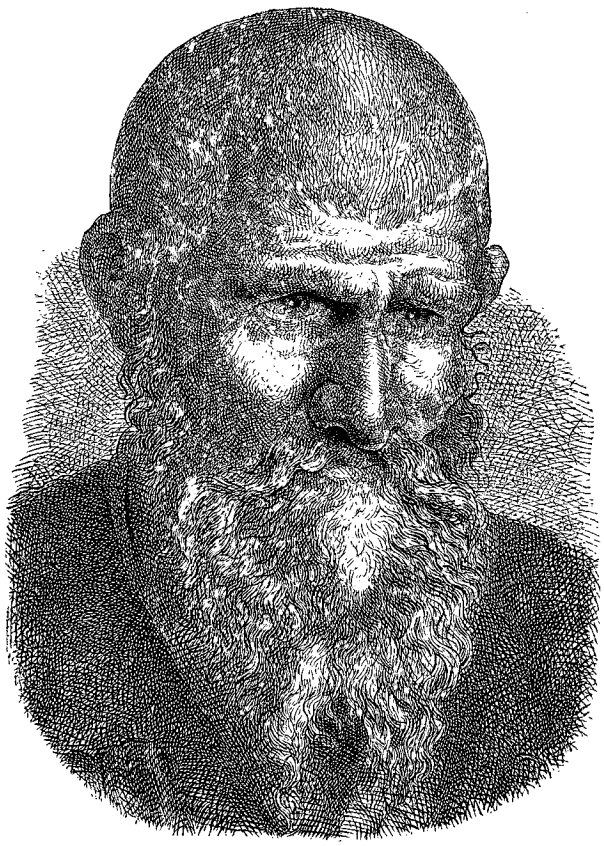
Le témoignage de Massoudi, qui vivait au dixième siècle, est encore plus explicite :

« La porte du château des Alains se trouve au milieu du pays des Alains, construit par Isfendiar, fils d'Hystaspe. Il y a laissé une forte garnison, afin d'arrêter l'invasion des Alains dans le Caucase, car ils sont forcés, pour y arriver, de passer les ponts situés sous le fort....

« Ce fort est bâti sur un rocher et est absolument



Ossète cosaque de ligne.



Lesghien.

inabordable : on ne peut y pénétrer qu'avec le consentement des défenseurs. Il est si bien fortifié que même un homme seul, qui s'y enfermerait, serait en état de tenir en échec tous les infidèles, car la forteresse est, pour ainsi dire, suspendue dans les airs et domine le pont, la route et le fleuve. »

L'importance de ce château est sans doute exagérée par Massoudi. Il y a néanmoins tout lieu de croire qu'il a joué un grand rôle dans les luttes des peuples du sud avec ceux du nord. Au commencement du siècle, ses ruines avaient encore quelques formes régulières; mais les restes du château furent minés lorsque l'on fit la route militaire de Géorgie.

En face de la redoute, construite dans la quatrième décade de ce siècle, sur la rive droite du Térek, on retrouve encore les vestiges d'une espèce de sentier qui conduit jusqu'au sommet de la montagne : on prétend que ce sont les débris de l'aqueduc du fort.

Le prince du Kasbek me raconta, entre autres choses, qu'il existait jadis dans ces parages, d'après les traditions restées dans le pays, un héros qui défendit la Géorgie contre les attaques de l'ennemi, et que le fort fut construit par ordre de la reine Tamara. La légende de cette souveraine, dont la véritable origine s'est perdue dans la nuit des temps, se rattache à tous les exploits et à tous les événements transmis par la tradition.

On place à différentes époques la fondation de ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

château, mais il n'existe aucun fait positif qui établisse par des preuves certaines que ce fut là jadis la résidence de la souveraine de Géorgie.

On sent, dès que l'on a passé la ligne de partage du défilé, un changement notable dans la température. L'air se radoucit à mesure que l'on descend vers les vallées chaudes.

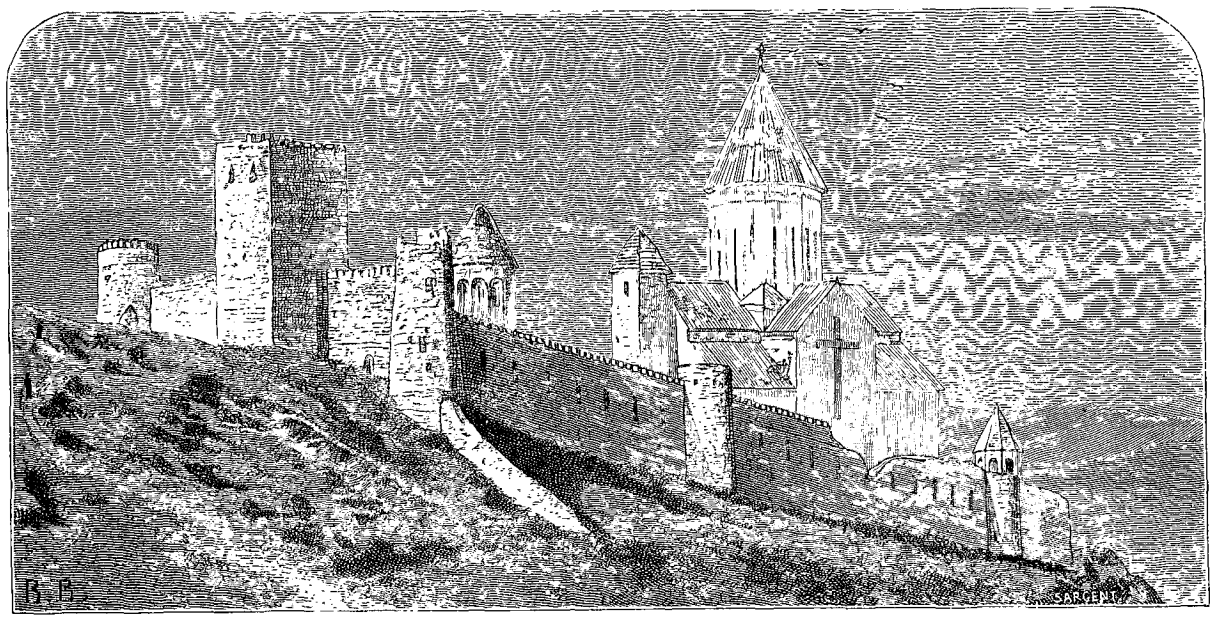
Je donne ici le croquis d'un monastère consacré, si je ne me trompe, sous l'invocation de saint Georges. L'édifice, d'une construction assez ancienne, est situé à droite de la grand'route, tout près du relais de poste appelé Ananour.

A Mtshet, la dernière station avant Tiflis, on rencontre une autre antiquité beaucoup plus célèbre que la précédente. C'est une église, sous l'invocation également de saint Georges. Il est d'ailleurs à remarquer que le plus grand nombre des monuments religieux sont placés sous ce même patronage.

Beaucoup d'archéologues et de voyageurs se sont adonnés à des recherches minutieuses sur ce vénérable temple.

Le jour de la fête du saint monastère, on voit arriver de Tiflis et de tous les environs, des pèlerins des deux sexes. Les hommes jettent à peine un coup d'œil dans l'église : ils apportent des provisions, et n'ont eu garde d'oublier des outres pleines de bon vin de Kachetinsk. Leurs campements s'étendent au loin alentour et, pendant plusieurs jours, à la clarté du soleil aussi bien que pendant la nuit, on chante, on danse, on s'enivre, le tout en l'honneur de saint Georges.

Tiflis est à vingt verstes de là. Ses édifices mériteraient d'être décrits avec plus de détail qu'il ne me



Monastère de Saint-Georges, près du relais d'Ananour.

fut possible dans ce premier voyage. Il en est de même de ses habitants.

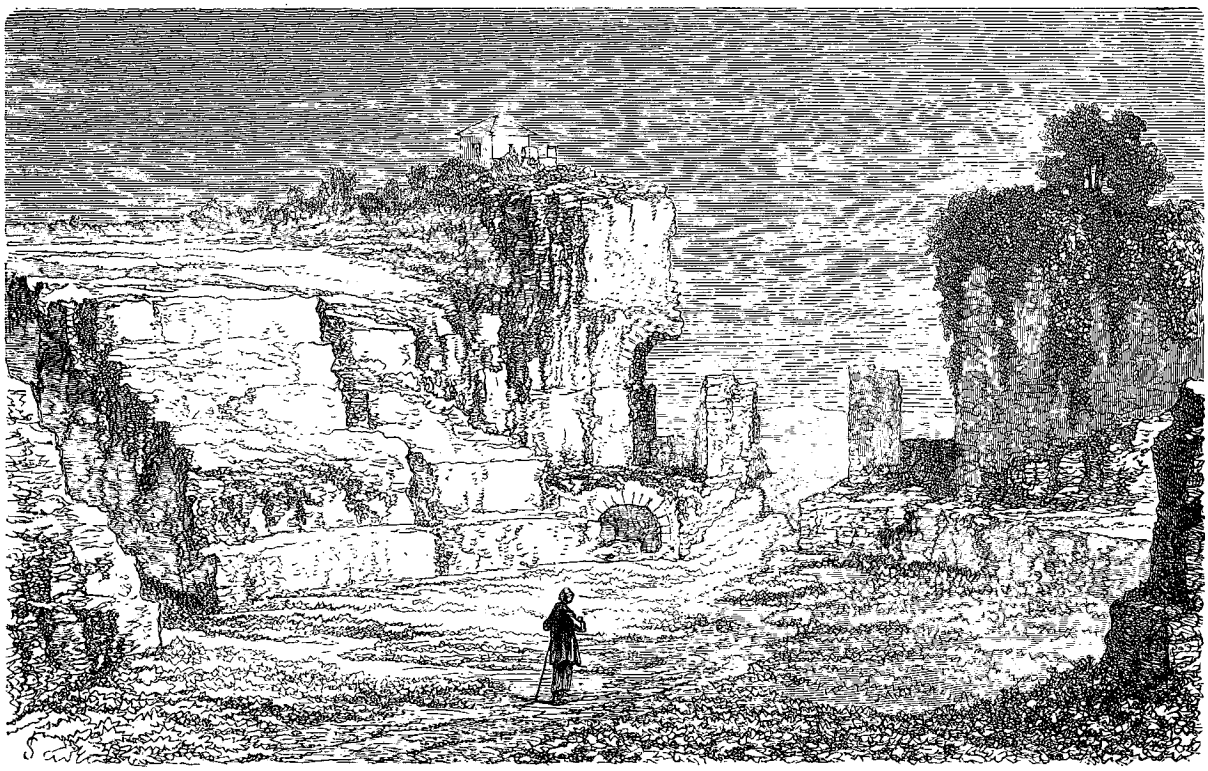
Je regrette également de n'avoir pas à donner cette fois de plus amples renseignements sur le Caucase. Telle qu'elle est aujourd'hui, cette contrée offre un champ vaste et fécond, tout à la fois, aux observations du modeste touriste et aux études de l'infatigable savant. Le moment actuel est on ne peut plus favorable à l'exploration de ce pays, où la paix vient de succéder aux guerres sanglantes dont il était le théâtre depuis de nombreuses années. Il est facile au voyageur d'y pénétrer et de s'y livrer à l'étude de la nature et de l'homme[1]. La paix a rapproché les indigènes de leurs conquérants, et nul doute que les traits saillants du caractère des montagnards de s'effacent en subissant l'empreinte inévitable de la civilisation, dont l'influence, par la force des choses, se répand sur toutes les contrées. Les tribus caucasiennes, en émigrant en Turquie, emportent à jamais ce qui, jusqu'alors, avait fait du Caucase un pays à part, original. Mais on n'aura pas à le regretter, si l'on songe plus à la prospérité de ce pays qu'à son apparence pittoresque.

B. Vereschaguine.

(*Fin de la première partie.*)

1. C'est ce que fait depuis plusieurs années un savant et judicieux observateur, M. Gustave Raddé, auquel ses voyages dans la région du lac Baïkal ont conquis une juste renommée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de l'amphithéâtre romain, à Trèves. — Dessin de Stroobant.

TRÈVES ET LA MOSELLE ALLEMANDE,

PAR M. G. PERROT.

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Il était déjà nuit quand le dernier train de Luxembourg nous déposa à la gare de Trèves ; plusieurs omnibus s'y disputaient les rares arrivants. Il y a, nous en fîmes encore l'expérience à notre départ, autant d'omnibus que d'hôtels, mais pas autant de voyageurs que d'omnibus. C'est que, pour gagner Trèves, par le chemin de fer, quand on remonte le Rhin ou qu'on le descend, il faut faire un long détour par Aix-la-Chapelle, Liége et Luxembourg, ou par Neun-Kirchen et Sarrebruck, et on sait ce que c'est qu'un détour multiplié par la lenteur allemande. Sur dix personnes qui visitent la vallée du Rhin, il n'y en a souvent pas une qui se détourne pour voir Trèves. Trèves, en effet, n'est plus aujourd'hui que le chef-lieu d'un département prussien et de la seizième division militaire, une petite ville de province où trois régiments tiennent garnison. On ne trouve pas ici le mouvement de Cologne, de Coblentz ou même de Bonn ; pas d'industrie, pas même d'université ; des rues mornes comme celles de l'une de ces villes qui n'ont plus de raison d'être et qui ne durent que par la force de l'habitude. Pas de théâtre qui mérite ce nom ; il n'y aurait, pour entretenir une troupe, ni un petit souverain mélomane, comme à Carlsruhe, ni une nombreuse et riche société bourgeoise, comme à Cologne. Les officiers, qui tiennent ici le haut du pavé, passent leur temps à dresser des conscrits sur les places et promenades désertes et à étudier, à comparer l'un à l'autre les divers crus de la Moselle en rêvant de Cologne ou de Berlin. Il y a pourtant, nous le savions, mieux à faire à Trèves. Sans parler des environs de la ville, faits à souhait pour le plaisir des yeux, nous voulions voir les importants édifices qu'a conservés cette ancienne cité de la Gaule belgique, cette cité qui fut de fait, pendant un siècle environ, la capitale de l'empire d'Occident.

Il nous fallait attendre le lendemain matin pour courir à la *porte Noire*, dont l'âge et le caractère ont soulevé tant de discussions parmi les savants ; tout ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que nous pûmes constater, dès le soir même de notre arrivée, c'est que la *Maison rouge* était un des hôtels les meilleurs et les mieux tenus que nous eussions encore rencontrés dans la vallée du Rhin. Non qu'on n'y retrouve, comme ailleurs, les raves crues nageant dans un lac de mauvais vinaigre, le lièvre aux confitures, le rôti aux pruneaux; mais ceux qui ne sont pas romantiques en cuisine et qui n'ont pu encore habituer leur palais à ce mélange des genres, trouvent, dans la longue série de plats qui se succèdent avec une lenteur tout allemande, de quoi contenter leur appétit. Quant aux lits, les draps y sont comme dans tous les hôtels où nous avons couché depuis que nous avons franchi la frontière; on ne saurait les comparer à ces bons draps français qui s'engagent avec la couverture sous le matelas et qui vous enveloppent tout entier de leur fraîche blancheur; mais il est exagéré de dire, comme l'ont fait certains voyageurs, qu'ils ne sont pas plus grands que des serviettes et que le même linge sert pour les lits et la table. J'affirme qu'en se ramassant en boule, on arrive à tenir presque tout entier sous le drap, au moins dans les bons hôtels comme celui-ci; seulement il faut se garder de remuer en dormant, autrement ce large mouchoir, qui n'adhère au lit par aucun de ses côtés, glisse à terre, et l'on se réveille transi.

Le lendemain, aussitôt réveillé, et pendant que mon compagnon de voyage dormait encore, je commençais à parcourir la ville, que j'étais depuis longtemps curieux de voir. Mon premier coup d'œil fut pour l'hôtel lui-même, un des principaux ornements de la place du Grand-Marché (*Haupt-Markt*). C'est un élégant, irrégulier et bizarre édifice, construit au quinzième siècle, et qui passe pour avoir été autrefois l'hôtel de ville, quoique d'après les dernières recherches, c'ait été plutôt une maison bâtie par la commune, maison qu'elle employa de diverses manières et qu'elle donna plusieurs fois à loyer. Le nom en vient des bandeaux de pierre rouge qui règnent à différentes hauteurs tout autour de l'édifice, et du champ rouge sur lequel ressortent les chambranles des fenêtres. Le bâtiment est crénelé; on croirait d'abord, en le regardant de bas en haut, que, comme un donjon, il va finir par une terrasse; mais, entre les créneaux, s'élève un grand toit pointu couvert d'ardoises et percé de fenêtres. Aux deux coins de la façade principale, sur le Haupt-Markt (ce n'est pas cette façade qu'a représentée, la trouvant sans doute trop connue, l'habile artiste, M. Stroobant, dont nous reproduisons ici les dessins), se dresse un chevalier la lance au pied. Ce qui frappe aussi tout d'abord les yeux, c'est l'inscription, en grandes lettres noires, qui se lit sur cette même façade :

Ante Romam Treviris stetit annis mille trecentis.
Perstet, et æterna pace fruatur! Amen!

« Trèves s'éleva mille trois cents ans avant Rome. Puisse-t-elle durer, et jouir d'une éternelle paix! Amen! »

Ainsi, une des premières choses qui frappent ici les yeux de l'étranger, c'est ce distique barbare, dont l'auteur inconnu traite avec tant de sans-façon les règles de la quantité latine, c'est cette naïve forfanterie du patriotisme local. A en croire l'interprète anonyme de la croyance populaire, Trèves serait de treize siècles plus vieille que Rome. On ajoute même que la fondation de Trèves serait due à un certain Trebeta, fils de Ninus et de Sémiramis. Metz, sa voisine sur la Moselle, est plus modeste; elle se contente de remonter à la guerre de Troie et de se donner pour premier auteur un compagnon d'Énée; il lui suffit de se dire contemporaine de Rome. Quelque fantastique que puisse paraître toute cette chronologie, les traditions relatives à l'ancienneté de Trèves jouissaient au moyen âge d'un grand crédit dans toute la vallée du Rhin. Ce qui le prouve, c'est que nous les voyons acceptées par ceux-là mêmes dont la vanité aurait eu intérêt à les contester. On lit sur la tour de la grosse horloge de Soleure, en Suisse, ces deux vers, qui ne valent guère mieux que ceux de Trèves :

In Celtis nihil est Soloduro antiquius, unis
Exceptis Treviris, quorum ego dicta soror.

« Chez les Celtes rien de plus ancien que Soleure, à l'exception de la seule Trèves dont on me dit la sœur. »

Ce qui est certain, c'est que les Trévires appartenaient à la branche kymrique de la race gauloise; sous un nom qui s'est conservé, avec une légère altération, jusqu'à nos jours (Trèves en français, Trier en allemand) la tribu kymrique qui s'était établie sur la Basse-Moselle jouissait déjà d'une grande réputation de richesse et de puissance au moment où Jules César attaqua la Gaule chevelue. Les Trévires formaient comme l'avant-garde de la famille celtique, au nord-est de la Gaule belgique, sur la rive gauche de ce grand fleuve souverain que la nature semble avoir destiné à servir de frontière entre les empires; leurs habitudes militaires et leur ardeur belliqueuse s'entretenaient dans une lutte incessante contre les Germains. Aussi accueillirent-ils d'abord comme un allié, comme un libérateur, César, le vainqueur des Helvètes et des bandes Suèves d'Arioviste. Au bout de quelque temps, ils s'aperçurent que le protecteur devenait maître, et s'associèrent au soulèvement qui éclata pendant l'hiver de l'an 54 avant notre ère. Un de leurs chefs, Indutiomar, qui avait des premiers signalé le danger et conseillé la résistance, tomba glorieusement, les armes à la main, après avoir manqué détruire le corps d'armée de Labiénus. Celui-ci, dans la dernière année de la guerre, obtint sans peine la soumission définitive des Trévires qui, sous Auguste, furent rangés parmi les peuples libres (*civitates liberæ*), c'est-à-dire qu'ils obtinrent de garder leurs usages et leurs lois sous la condition de payer un tribut et de fournir un corps d'auxiliaires. Leur capitale, dont il est fait alors mention pour la première fois dans l'histoire, prit le nom d'*Augusta Trevirorum*.

Les Trévires avaient heureusement choisi l'emplacement de leur cité principale, de leur *ville du milieu*, comme on disait chez les Gaulois. Elle s'était élevée à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu près au centre de leur territoire, à égale distance environ du Rhin, frontière de la Germanie, et de *Divodurum*, aujourd'hui Metz, capitale des Médiomatrikes. Elle était assise sur la rive droite de la Moselle, un peu au-dessous de l'endroit où la Sarre, en y versant ses eaux, la rend plus aisément navigable en toute saison. Autour du point où durent se grouper les premières habitations, tandis que les collines de la rive gauche serrent de près le cours du fleuve, celles de la rive droite s'écartent et décrivent un vaste cercle; la ville naissante devait donc être libre de se répandre dans la plaine autant qu'elle le voudrait et de s'entourer de spacieux faubourgs. De fertiles terres d'alluvion, propres à la culture de toutes les céréales, forment le fond de la vallée de la Moselle et de celles de ses affluents, partout où elles présentent quelque largeur; les pentes des coteaux sont merveilleusement propres à la culture de la vigne, qui commençait à s'introduire dans la Gaule belgique vers le temps de la conquête.

Trèves, que vingt ou vingt-cinq heures de marche, à travers un pays montagneux et boisé, séparaient du Rhin, limite de la Germanie, s'agrandit et se développa rapidement sous la domination romaine. Capitale de la Gaule belgique, une des trois nouvelles provinces établies par Auguste, elle servait de résidence au gouverneur (*legatus Augusti pro prætore*) que nommait l'empereur. Les Trévires fournissaient aux armées qui gardaient la frontière du Rhin des corps de cavalerie (*alæ*) que l'on trouve mentionnés sur les inscriptions comme dans les récits des historiens, et qui se distinguèrent souvent dans la guerre de Germanie. Ici, comme dans la Gaule méridionale et dans la Gaule asiatique, la fusion entre les vainqueurs et les vaincus se fit avec une singulière rapidité. Tous ceux qui avaient quelque fortune voulurent, pour l'augmenter, entrer en relation avec les nouveaux venus, et, pour en mieux jouir, se mettre à leur école et s'initier à leurs arts. Il y eut donc redoublement d'activité et surexcitation de toutes les forces. La hache fit de très-grandes trouées dans les bois, la culture s'étendit et se perfectionna. Les chaussées que les ingénieurs romains conduisaient à travers marécages et forêts, les ponts qu'ils jetaient sur les rivières, permirent d'amener plus facilement à la ville les produits des vergers et des champs. Les débouchés ne manquaient pas aux producteurs. Sous Auguste et Tibère, Rome, pour que ses sujets et ses colons pussent habiter en sûreté la rive gauche du Rhin, travaillait à s'emparer de la rive droite; sur cette étroite et longue bande de terrain dont on fit la double province de Germanie se trouvaient groupés, en moyenne, près de cinquante mille légionnaires, à peu près autant de soldats auxiliaires, avec des fonctionnaires de toute sorte, et des marchands, accoutumés à suivre les armées et à spéculer sur les besoins, les goûts et les vices du légionnaire. Il y avait donc là tout un peuple, toute une société nouvelle à pourvoir et à nourrir. Bientôt reliée au centre de l'empire par une grande voie qui allait aboutir à la riche capitale des Rêmes, *Durocortorum*, aujourd'hui Reims, Trèves était admirablement placée pour servir d'entrepôt.

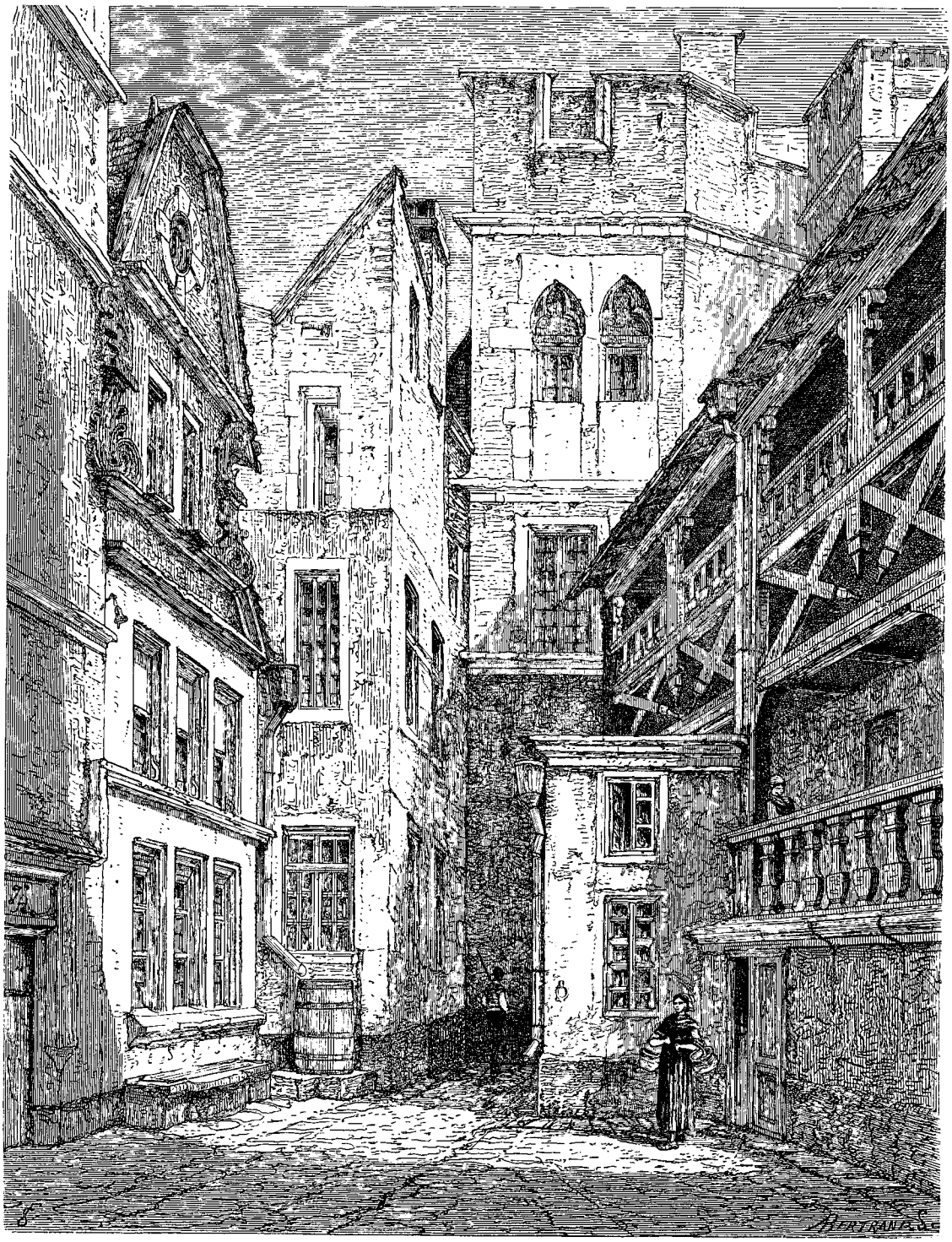
Cependant quelques âmes conservaient encore, au milieu de ce développement de la richesse et du bien-être, le souvenir et le regret de l'ancienne liberté, et nulle part ces pensées d'affranchissement et ces dispositions n'étaient mieux justifiées que chez les Trévires; les Trévires étaient alors, Tacite le dit expressément, la population la plus belliqueuse de la Gaule. En l'an 21 de notre ère, un noble Trévire, Julius Florus, conspira avec un des personnages principaux des Éduens, Julius Sacrovir, pour délivrer la Gaule des Romains. Mais il était déjà trop tard. Dès que la rébellion osa montrer la tête, elle fut écrasée chez les Trévires comme chez les Éduens. Malgré ce triste dénoûment, les projets de Julius Florus et de son associé furent repris, cinquante ans plus tard, par d'autres Trévires, Classicus et Julius Tutor. C'était pendant que durait l'ébranlement profond causé dans tout l'empire par la mort de Néron. Galba ôta aux Trévires, qui avaient aidé à écraser Vindex, leurs priviléges et leur liberté pour les réduire au rang de sujets provinciaux; peu de temps après, Vitellius emmena en Italie l'élite des troupes qui défendaient les bords du Rhin. Il avait à peine franchi les Alpes que, sur ces frontières dégarnies, éclatait l'insurrection des Bataves, dirigée par Civilis, barbare d'un hardi génie. Il serait trop long de raconter comment les Trévires, après avoir d'abord essayé de couvrir l'empire, se trouvèrent peu à peu entraînés dans la révolte, et comment des légions romaines, se sentant serrées entre les Germains et les Belges, en vinrent à prêter serment à *l'empire des Gaules*, devant Classicus, assis sur son tribunal au milieu du camp, en costume de général romain.

Ce qui perdit la Gaule, sous Vespasien comme sous Jules César, ce furent ses divisions intestines. La guerre civile y éclata; l'habile et sage Vespasien n'eut qu'à envoyer en Gaule un des meilleurs généraux que Rome possédât alors, Céréalis, et, après que les députés des différents peuples gaulois, convoqués à Durocortorum, eurent vainement essayé de se concerter pour organiser l'empire gaulois, la débâcle commença; quelques jours après, Céréalis était avec ses légions devant les murs de Trèves, que l'on essaya à peine de défendre. Les soldats romains demandaient à grands cris l'ordre de piller et d'incendier la cité rebelle, la patrie de Classicus et de Tutor, la prétendue Rome gauloise; il fallut, pour les contenir, toute la prudence et toute la vigueur du général. Ce fut la dernière protestation armée de l'indépendance gauloise.

Pendant tout le cours du second siècle, nous n'entendons plus parler de Trèves; mais au troisième nous la voyons prendre le rôle d'une de ces capitales secondaires qui, dans les deux derniers siècles de l'empire, se partageraient les empereurs et remplaceraient Rome,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trop entêtée de son passé, trop éloignée aussi des frontières menacées. Après la réorganisation, ou plutôt la désorganisation de l'empire romain par Dioclétien, un des Césars, Constance-Chlore, établit sa cour à Trèves, et il fut imité plus tard par son fils Constantin, tant que celui-ci resta en Occident; Maximien y avait déjà séjourné avant Constance-Chlore. Trèves était devenue alors la cité la plus populeuse de la Gaule, la vraie

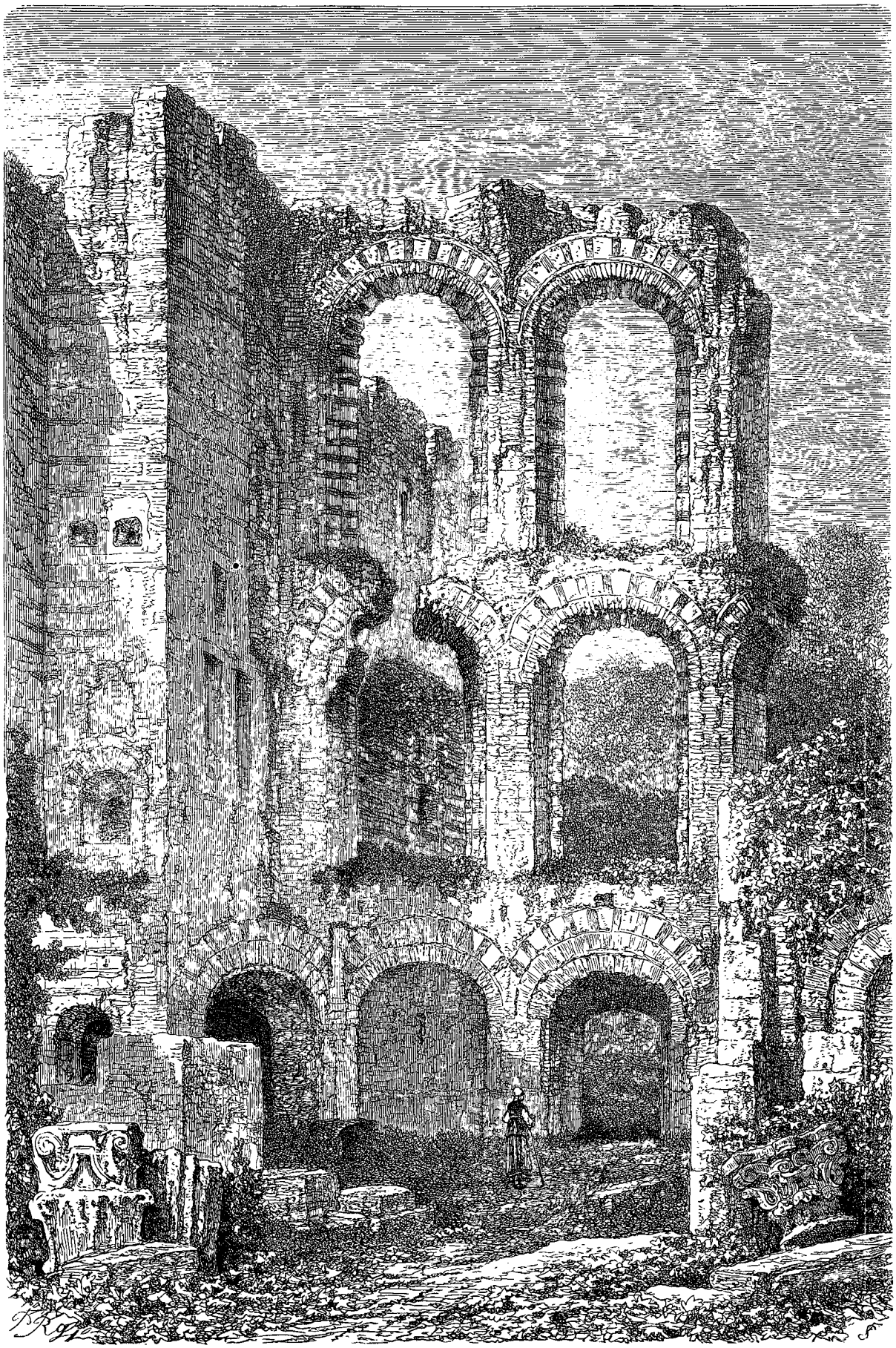


Vue intérieure de l'hôtel de la *Maison rouge*, à Trèves. — Dessin de Stroobant.

capitale. Constantin y éleva de somptueux édifices, que le rhéteur Eumène a célébrés en termes magnifiques et dont je venais chercher et mesurer les restes, un cirque, une basilique, un forum, un prétoire.

Cette ville qui se passionnait si fort, comme nous l'apprend Salvien, pour les cruels spectacles de l'amphithéâtre, était pourtant déjà pleine de chrétiens. C'est à la légende qu'appartient la prédication de saint Eu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines *dites* des Bains romains. — Dessin de Stroobant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaire, qui aurait été envoyé chez les Trèves par saint Pierre lui-même pour leur prêcher l'Évangile; mais, ce qui est certain, c'est qu'Agritius, évêque de Trèves, qui assista, en cette qualité, au concile d'Arles, en 314, avait déjà eu trois prédécesseurs. Quarante ans plus tard, à propos des luttes de l'arianisme, saint Paulin, évêque de Trèves, est exilé en Orient par Constance, tandis qu'un caprice de la même tyrannie forçait Athanase, le célèbre patriarche d'Alexandrie, à habiter Trèves pendant plusieurs années.

Un peu plus tard, c'est saint Jérôme que son père envoie à Trèves comme attaché à la personne du préfet du prétoire auquel était confié le *diocèse des Gaules*.

Trèves est mentionnée parmi les villes qui, dans l'hiver de 355, auraient été forcées par les Francs et les Alamans. Ce désastre fut réparé par Julien, qui préféra d'ailleurs à Trèves, comme séjour d'hiver, « sa chère Lutèce, » où il trouvait un climat plus doux. Après lui, Valentinien revint s'établir à Trèves, où résida aussi son fils et successeur Gratien, l'élève d'Ausone. Celui-ci, rhéteur et poëte renommé, appelé de Bordeaux à Trèves par l'empereur, a chanté dans un poëme qui est une de ses moins mauvaises productions, la Moselle et ses rives. Trèves possédait alors un hôtel des monnaies, un *gynecium*, fabrique où des femmes étaient employées à filer de la laine et à faire du drap pour l'armée, deux fabriques d'armes, une direction générale de l'orfévrerie et des mines. Les écoles de Trèves étaient célèbres. De tous les professeurs de rhétorique des Gaules, le mieux payé, d'après une constitution de Gratien, c'était celui de Trèves.

Cependant la force de l'attaque allait dépasser celle de la résistance. La nouvelle de la mort de Théodose s'était à peine répandue au delà du Danube et du Rhin, qu'Alamans et Francs forçaient la frontière. En 399, Trèves fut surprise et pillée par les Germains. Stilicon fit un moment reculer les envahisseurs; mais, dès 402, la résidence du préfet du prétoire des Gaules est transférée à Arles. Trèves fut saccagée de nouveau en 411, 420 et 440. Après une cinquième destruction, elle ne retrouva un peu de calme que sous la domination des Francs-Ripuaires, qui s'y établirent en 464; mais elle se vit préférer comme capitale du royaume d'Austrasie, sous les rois Mérovingiens, *Divodurum*, qui prit alors son nom moderne de Metz.

Lors du démembrement de l'empire carolingien, Trèves, qui avait d'abord été une des principales cités de la Gaule, puis sa capitale, se trouva détachée du royaume de France et réunie à l'empire germanique; son archevêque était prince temporel et souverain indépendant, un des sept électeurs reconnus par la bulle d'or. C'est une monotone histoire que celle de la lutte que soutinrent les bourgeois contre leurs archevêques, pour conquérir et défendre leurs franchises municipales; là comme partout ailleurs sur le continent, vers la fin du seizième siècle, malgré tout le sang versé et toute l'énergie déployée dans ces longs et obscurs combats, la liberté municipale finit par succomber devant le pouvoir absolu.

Pendant les guerres du dix-septième siècle, Trèves, sans cesse prise, évacuée, reprise par les Français, souffrit beaucoup de ces occupations répétées, suivies ou précédées de bombardements et d'incendies. Le dix-septième siècle fut pour elle une ère de tranquillité relative, bien qu'elle ait été occupée par nos troupes en 1734 et 1735. Pourtant l'université que la ville avait ouverte en 1474, et qui se maintint jusqu'à la révolution française, ne fut jamais très-florissante.

La prescription des droits historiques de la France sur Trèves fut interrompue, à la fin du siècle dernier, par la conquête républicaine. De 1794 à 1814, Trèves fut le chef-lieu du département de la Sarre et d'une division militaire. La domination française fit beaucoup pour la viabilité de l'ancien électorat et pour la conservation des monuments; c'est à l'empereur Napoléon que l'on doit et la première restauration du dôme et l'ouverture des routes de Trèves à Metz, à Strasbourg et à Liége. Le congrès de Vienne reprit Trèves à la France, supprima l'électorat, et en donna à la Prusse la capitale et le territoire.

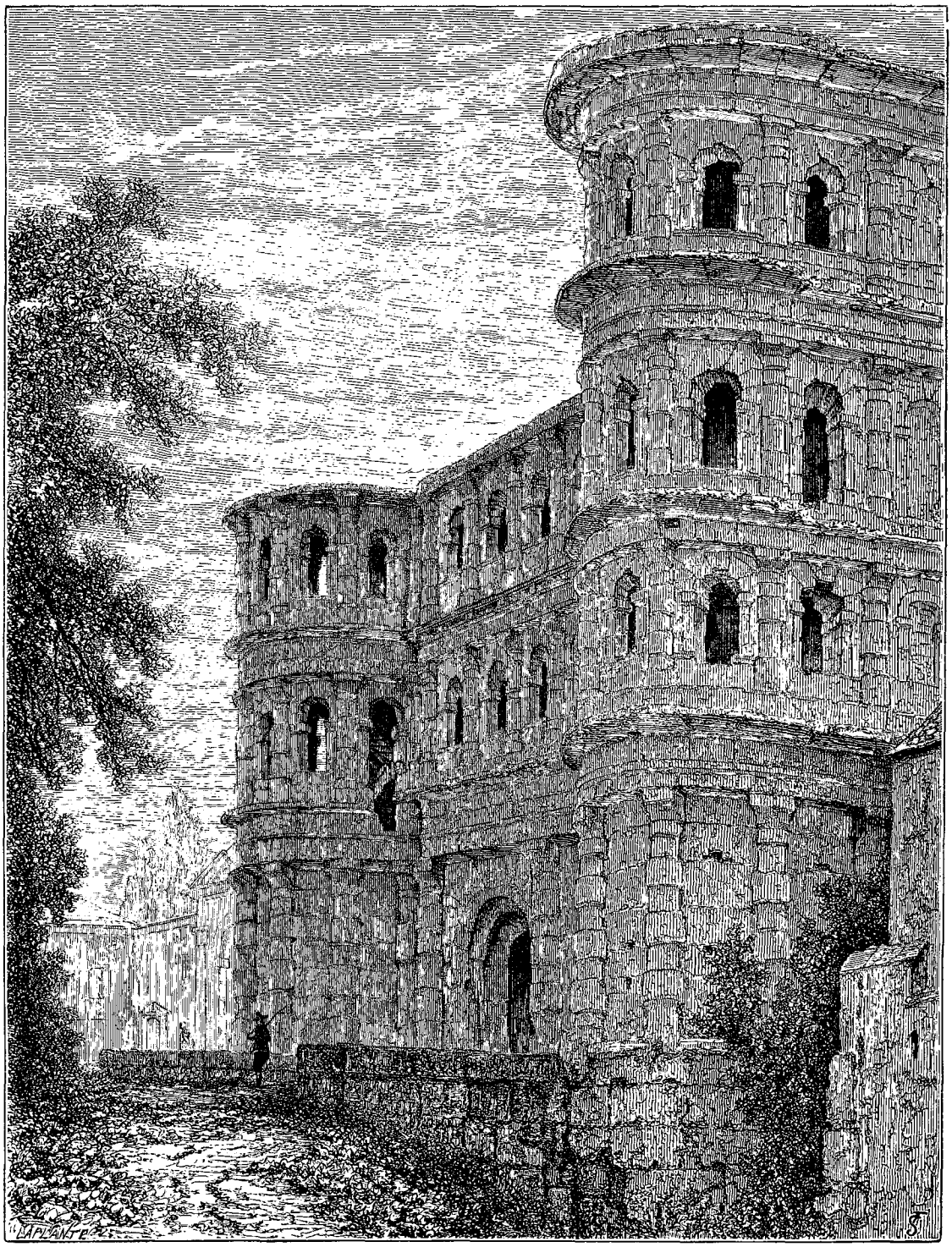
II

C'était là les souvenirs que je repassais dans ma mémoire et que je cherchais à préciser en relisant des notes prises à l'avance, au moment où une large rue m'amenait en face de la plus belle ruine de Trèves; ce n'est qu'en ayant toute cette histoire présente à la pensée que je pouvais espérer m'orienter au milieu de débris qui datent d'époques très-différentes et sur l'origine desquels se taisent presque toujours les documents écrits. Le monument dont je commençai par faire le tour dans tous les sens et qui m'occupa pendant toute la journée, est désigné dans les documents du moyen âge, sous les noms de porte de Siméon porte de Mars, et surtout porte Noire (*porta nigra*). On a beaucoup discuté, on discute encore sur l'âge et sur la destination de cet édifice. La vanité des archéologues trévirois avait commencé par y chercher un ouvrage celtique ou étrusque, rêveries qui ne sont pas dignes d'une réfutation. Dans des travaux postérieurs et qui méritent plus d'attention, on a attribué cette construction tantôt à Constantin, tantôt à Gratien. C'est cet avis qu'adoptait, il y a quelques années, M. de Saulcy, dans le récit d'une excursion jadis faite à Trèves avec M. Mérimée. D'autres enfin sont descendus jusqu'à la domination franque. Une curieuse et savante étude présentée à l'Académie de Berlin par un des premiers épigraphistes de l'Allemagne, M. Émile Hübner, l'élève et aujourd'hui le collaborateur de M. Mommsen, vient, sinon de lever toutes les difficultés, au moins de trancher, pour beaucoup d'esprits non prévenus, la question principale.

La porte Noire, dont j'aurais voulu donner le plan à côté de la vue pittoresque due à l'habile crayon de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Stroobant, est une construction rectangulaire, dont une sorte de cour occupe le centre. Il y a donc deux façades, l'une tournée vers l'ouest ou l'intérieur de la ville, l'autre qui regarde l'est, c'est-à-dire le Rhin et l'Allemagne. Ces deux façades sont percées chacune de deux larges passages voûtés qui se correspondent de l'un à l'autre. Au-dessus de ces deux spacieuses arches court de part et d'autre un double étage de gale-

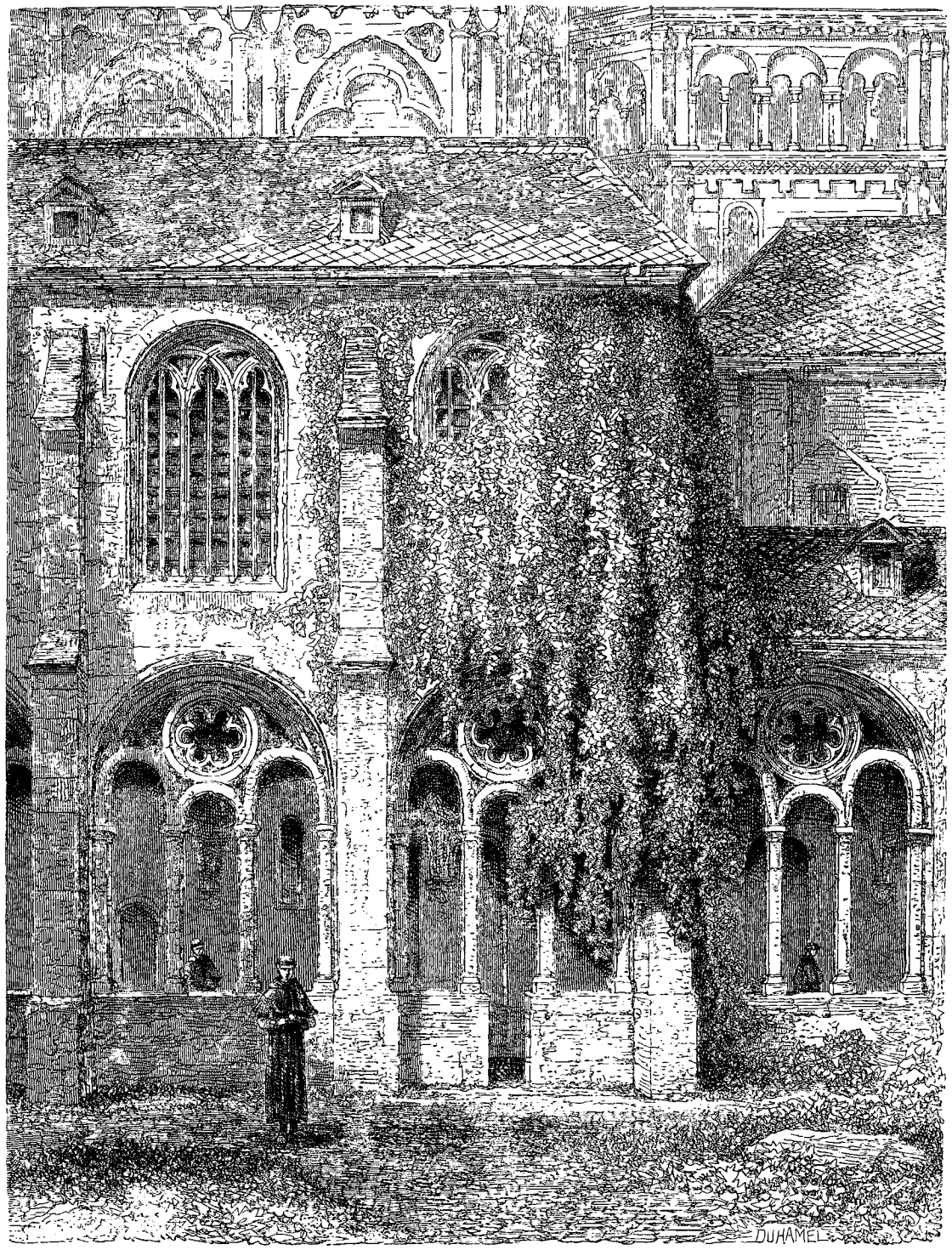


La porte Noire, à Trèves. — Dessin de Stroobant.

ries; des colonnes doriques adossées séparent des fenêtres en plein cintre. Ce corps central est flanqué de deux tours saillantes, carrées du côté de la ville, semi-circulaires à l'extérieur. Les tours ont ou plutôt elles avaient trois étages. C'est que cet édifice, comme tant d'autres nobles débris de l'antiquité, a été mutilé et transformé au moyen âge. L'évêque Poppo ramena de terre sainte, en 1028, un anachorète, nommé Sci-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

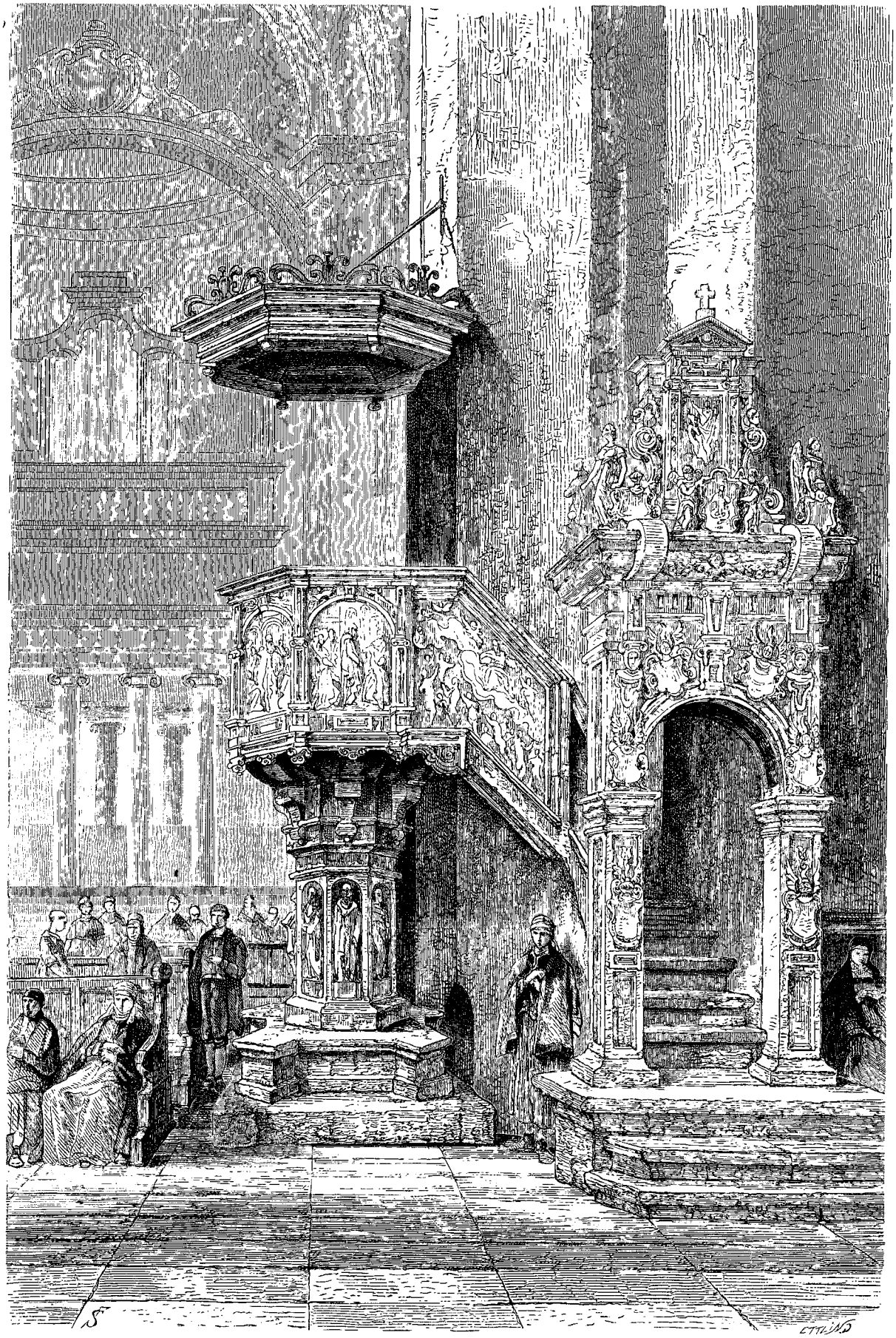
méon, qui s'établit au sommet de la porte Noire et y passa tout le reste de sa vie. Cet émule de saint Siméon Stylite se fit ainsi une telle réputation de sainteté qu'après sa mort on le canonisa, et on convertit en une église, qui lui fut consacrée, le bâtiment où il avait mené une vie si méritoire. En conséquence, une abside semi-circulaire dut être ajoutée à l'une des deux extrémités. Cette église, qui en formait trois l'une



Intérieur du cloître de la cathédrale de Trèves. — Dessin de Stroobant.

au-dessus de l'autre, servit au culte jusqu'à la fin du siècle dernier. Transformée en arsenal et en magasin pendant la domination française, elle est aujourd'hui un musée; on y a réuni des antiquités romaines et du moyen âge trouvées sur divers points de la ville et de son territoire. C'est le gouvernement prussien qui, reprenant une pensée de l'empereur Napoléon, l'a rétablie autant que possible telle qu'elle était avant que le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la cathédrale de Trèves. — Dessin de Stroobant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

destination n'en fût changée ; seulement il a laissé subsister l'abside romane, et il n'a pas restauré celle des tours dont l'étage supérieur avait été abattu pour donner à l'ensemble l'apparence d'une église.

Personne ne doute plus guère maintenant que la porte Noire ne soit bien une porte de ville. L'étude du monument confirme, en ce point, la tradition. Ce sont ces deux passages voûtés qui se répètent sur les deux façades : ce sont, du côté de la campagne, ces tours saillantes et semi-circulaires, ces deux *propugnacula*, appendice presque nécessaire de toute porte romaine, disposition que l'on retrouve, dans des constructions analogues, à Pérouse, à Vérone, à Barcelone et dans plusieurs autres villes. C'est la cour qui sépare les deux faces du bâtiment, avec les fenêtres qui s'ouvrent dans chacune d'elles ; du poste élevé qu'ils occupaient, les défenseurs de la place accablaient de traits l'ennemi qui s'approchait des murs. Celui-ci avait-il forcé la première porte, on pouvait encore l'écraser sous une grêle de projectiles dans cet espace étroit où il était forcé de s'engager. On a signalé la même disposition dans deux édifices dont la destination ne fait pas l'objet d'un doute, les portes romaines d'Autun et d'Aoste ; la différence n'est guère que dans les détails de l'architecture et dans les proportions. Ici, comme à Aoste, on reconnaît la place de la herse mobile, dont l'emploi fut adopté par notre architecture du moyen âge. L'ancien mur, on ne peut en douter, venait se rattacher des deux côtés à la porte Noire ; c'était donc bien là, au milieu de la face la plus exposée de l'enceinte, du côté de la Germanie, une sorte de forteresse capable de contenir une garnison nombreuse et d'opposer une longue et vigoureuse résistance. Des planchers de bois, aujourd'hui détruits, séparaient les différents étages et formaient ainsi de vastes salles qui pouvaient renfermer, outre les défenseurs de la forteresse, de grands dépôts de provisions et d'armes de toute espèce.

Il reste à déterminer l'époque où fut construit l'édifice. Les matériaux employés fournissent une première indication. Le monument est tout entier bâti en gros blocs de grès, dont la couleur sombre a valu à ce monument son surnom populaire. Beaucoup de ces blocs ont de deux à trois mètres de long. Tous sont assemblés sans ciment, au moyen de crampons de fer, dont la plupart ont disparu ; on en montre pourtant encore quelques-uns dans l'intérieur de la porte Noire. C'est là un appareil qui ressemble fort à celui du pont romain de la Moselle, le seul pont que possède encore aujourd'hui la ville de Trèves ; jusqu'à la fin du dix-septième siècle, ce pont était resté intact, construit tout entier, pile et arches, en gros blocs de basalte appareillés sans ciment. Un mot de Tacite nous montre qu'il existait déjà en l'an 70 de notre ère, et qu'il reliait alors la ville à de grands faubourgs situés sur la rive gauche. Les Français l'ont fait sauter en 1689 ; il n'en resta que les piles ; encore deux de ces piles furent-elles entièrement détruites. Celles-ci furent refaites, ainsi que toutes les arches, vers 1720 ; mais on n'a pas pris de basalte, « pour éviter, dit un historien de Trèves, la forte dépense de la taille et du transport. » Les Romains, tant que leur génie garda sa virilité, regardaient moins à la peine et aux frais ; il semble qu'ils aient voulu toujours construire pour l'éternité.

En revanche, ce grand appareil n'est plus celui qu'aimaient à employer les architectes des quatrième et cinquième siècles de notre ère. Ne préférait-on pas alors le petit appareil, des moellons noyés dans un bain épais de mortier, et reliés de place en place par des cordons de briques ?

M. Hübner a signalé le premier un autre ordre d'indices qui conduisent aussi à reporter au premier siècle de notre ère la construction de la porte Noire ; je veux parler des caractères qui se lisent encore très-distinctement gravés sur une des faces d'un très-grand nombre des blocs de grès. Ces caractères forment des groupes de deux, trois ou même quatre lettres qui ne sont que des abréviations de noms propres. Je citerai AGE, MAR, MAG, AIVL, SEC, COM, CROBI, CAM. D'autres exemples analogues, ainsi les noms écrits en entier ou en abrégé que M. Hübner a lus sur les blocs de travertin du Colisée, conduisent à penser qu'on a là des espèces de marques de fabrique. Les lettres se trouvant ici souvent renversées la tête en bas, on peut en conclure que c'est sur les chantiers que les pierres ont reçu ces empreintes. Il est donc probable que nous devons chercher dans ces groupes les noms, les marques des différents entrepreneurs appelés à concourir aux travaux. Ce qui est certain, c'est que la forme de ces lettres, contemporaines de l'érection de l'édifice, nous fait songer aussitôt à une époque très-voisine de la fin de la république. Plusieurs des lettres que nous fournissent ces marques ont encore une physionomie archaïque, et toutes se rapprochent plutôt de ces formes rondes et carrées qui dominent vers la fin du premier siècle que de ces formes allongées et grêles qui commencent à se rencontrer vers l'époque de Trajan. Quant à croire ces caractères contemporains de Constantin ou de Gallien, on ne peut y penser un instant. Pour faire descendre jusqu'au quatrième siècle la construction de la porte Noire, il faudrait admettre une hypothèse qui ne présente guère de vraisemblance : il faudrait prétendre que l'architecte de ce monument aurait employé des matériaux préparés deux siècles plus tôt pour quelque autre édifice de la Trèves primitive.

L'esthétique s'accorde d'ailleurs ici avec l'archéologie et la paléographie pour nous conduire à reporter bien plus loin qu'on ne le fait ordinairement la construction de la porte Noire. Dans l'ordonnance de l'ensemble, dans la sévérité des lignes et la fermeté des profils, dans ces fenêtres cintrées que séparent des colonnes adossées, on retrouve quelque chose du théâtre de Marcellus et de plusieurs autres monuments de cette grande époque. C'est le même esprit, le même principe, comme on dit en terme d'atelier, mais avec une exécution

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins fine et moins soignée. C'était ici, qu'on ne l'oublie pas, une forteresse, non un ouvrage de luxe, et Trèves n'était pas Rome.

On peut faire, dans cette recherche, un pas de plus à l'aide d'un mot de Tacite : « Les légions, nous dit-il, en racontant la guerre de l'an 70, viennent camper, sans changer de route, sous les murs de Trèves. » Trèves était donc déjà entourée d'une enceinte fortifiée, et il est probable que la porte Noire faisait déjà partie de cette enceinte. En effet, cet édifice ne paraît avoir jamais porté d'inscription ; si, à une époque postérieure, il avait été ajouté à l'enceinte primitive, une inscription, tout le fait présumer, aurait rappelé le nom du prince sous lequel aurait été exécuté un si grand ouvrage. Si au contraire ce monument appartient à un travail d'ensemble, exécuté en une seule fois lors de l'établissement de la colonie, on comprend qu'aucune inscription spéciale n'ait été jugée nécessaire pour indiquer l'époque de la construction. M. Hübner croit, à divers indices, que Trèves serait devenue colonie à peu près vers l'époque où était fondée la *Colonia Aggrippina* (Cologne), c'est-à-dire sous Claude, vers 40 après Jésus-Christ. On s'expliquerait ainsi une particularité qu'il importe de remarquer. A la porte Noire, sur bien des points, le ravalement n'a pas été terminé ; beaucoup de chapiteaux n'ont été que dégrossis. C'est que les désordres qui suivirent la mort de Néron auraient fait suspendre les travaux ; interrompus par la révolte des Trévirois, ils n'auraient jamais, depuis lors, été repris.

La porte Noire est le plus imposant des monuments antiques de Trèves par sa masse et la noblesse de son style ; c'est celui qui témoigne le mieux, pour qui n'aurait point vu l'Italie, de la puissance et de la grandeur romaine. Les autres ruines de Trèves nous font descendre au troisième siècle ; elles datent du temps où Trèves était la résidence des empereurs, et pourtant qu'elles sont moins belles et moins intéressantes ! C'est que les temps sont bien changés ; l'architecte, comme s'il sentait qu'il ne peut plus compter sur le lendemain, n'emploie plus que les matières qui sont d'une mise en œuvre facile et rapide, telles que la brique. Il la cache, il est vrai, sous des peintures à fresque et des revêtements de marbre ou de stuc ; mais une fois ces revêtements abattus par le temps, que reste-t-il d'une construction en briques, sinon des masses énormes et confuses, sans contours arrêtés ? La brique, d'ailleurs, par sa nature même, se prête difficilement à recevoir des moulures en saillie ; partout où elle est seule employée, l'œil est exposé à rencontrer souvent de grandes surfaces verticales, plates et froides.

Tel a dû toujours être le défaut de la basilique, grand édifice rectangulaire terminé par une abside, et construit tout entier en brique. Ce monument, où on a voulu chercher aussi un palais, un bain, un théâtre, un hippodrome, paraît bien mériter le nom sous lequel il est généralement connu à Trèves, celui de basilique de Constantin. Ce serait, selon toute apparence, cette demeure de la justice, *sedes justitiæ*, dont parle avec admiration le rhéteur Eumène. Quoique décorés extérieurement de peintures, ces grands murs unis, percés de deux rangs de fenêtres encadrées entre d'assez lourds contre-forts, ne durent jamais flatter beaucoup le regard.

Intérieurement, l'effet devait être plus heureux, autant que l'on en peut juger par les basiliques de Rome et par la restauration, maintenant achevée, qu'a fait entreprendre le gouvernement prussien. L'ancien tribunal sert aujourd'hui d'église luthérienne. Ce qui a manqué pour que l'édifice retrouvât sa première splendeur, ce sont les matériaux précieux, dont l'emploi aurait été trop dispendieux. A cela près, la restauration paraît avoir été bien entendue. Une charpente apparente, peinte d'un ton de chêne, supporte la toiture. L'œil, que rien n'arrête dans cette vaste salle, atteint tout d'abord la spacieuse abside, autour de laquelle s'arrondit une demi-coupole. Cette abside est élevée sur plusieurs degrés ; l'autel en marque le milieu.

Sous le nom de *Palatium trevirense*, cet édifice avait été, sous les Francs, la résidence du gouverneur ou du roi. Plus tard, ce sont les archevêques qui s'y établissent et s'y fortifient, à l'abri de ces épaisses murailles romaines. Plus tard, quand les temps furent plus tranquilles, ils abattent, pour se mettre plus à l'aise, la muraille orientale. Malgré les grands travaux exécutés par la Prusse, la basilique, aujourd'hui même, n'est pas encore complétement détachée des lourdes constructions où l'avaient englobée les électeurs.

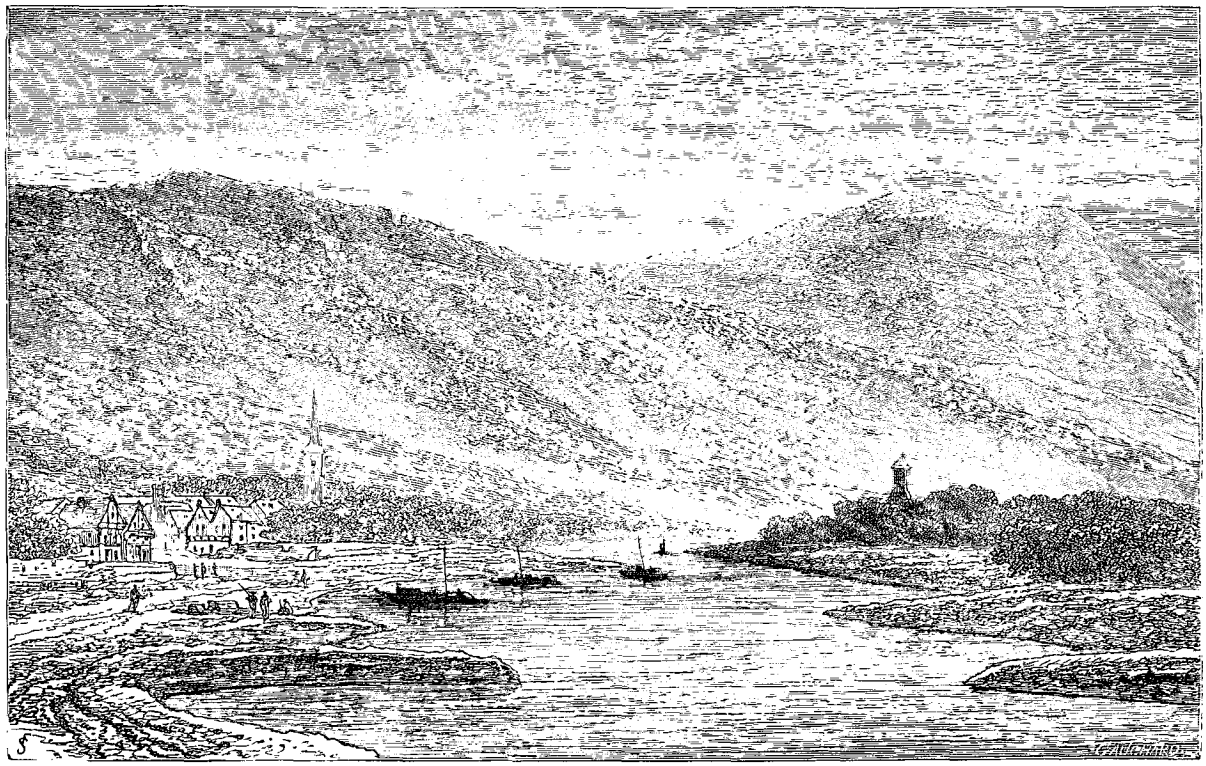
On a pris, disions-nous plus haut, la basilique pour un bain. Ce qui a causé cette méprise, c'est un fait réel, mais d'abord mal expliqué. Au pied et en dehors du mur occidental, on a trouvé un grand fourneau d'où partaient des conduits se dirigeant vers l'intérieur de l'édifice. Après réflexion, on a reconnu qu'à ce détail près l'édifice ne présentait aucune des dispositions qui conviennent à des thermes. On a donc vu là un simple calorifère destiné à chauffer, l'hiver, la haute et large salle où juges, plaideurs et curieux avaient souvent à rester immobiles pendant de longues heures. Pénétrant dans l'épaisseur des murs, courant sous le dallage, des tuyaux d'argile versaient, par de nombreuses bouches, l'air chaud dans la vaste nef. C'est d'hier seulement que nous avons commencé à chauffer nos églises, nos tribunaux, tous nos grands édifices publics : à vrai dire, nous avons bien moins inventé que nous n'aimons à nous le figurer et à le dire.

Un de ces secrets d'autrefois que nous venons de retrouver, c'est l'usage des bains chauds, qui commence à peine maintenant enfin à pénétrer dans les classes inférieures de la population. Chez les anciens au contraire, à l'époque romaine surtout, grands et petits, riches et pauvres, ont également l'usage et le goût de ces salutaires ablutions. On a généralement cru reconnaître les bains publics de Trèves dans un édifice, tout entier construit en briques, auquel s'appuyait l'angle sud-est des fortifications. Il y a peu d'années, ces ruines étaient tellement enfouies, que les fenêtres du premier étage formaient l'une des entrées de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville ; c'était ce que l'on appelait la porte Blanche, la couleur des briques étant plus chaude et plus gaie que celle du sombre grès de la porte Noire. Le gouvernement prussien a fait déblayer ces ruines, et les fouilles se prolongent encore sur un terrain voisin qu'il a récemment acquis. Jusqu'à ce que l'on ait dégagé tout le périmètre de ce monument et que l'on en ait dressé un plan exact, l'opinion de Wyttenbach, qui a le premier parlé de thermes, me paraît la plus vraisemblable. L'étendue considérable que paraît avoir occupée cet édifice est déjà une première présomption ; on sait quel espace couvraient à Rome les thermes de Caracalla ou ceux de Dioclétien. L'aspect général rappelle aussi celui de ces ruines célèbres : ce sont de grandes salles avec des absides demi-circulaires, ce sont des souterrains soigneusement voûtés, où conduisent de nombreux escaliers. Il semble que l'on distingue aussi l'emplacement de larges bassins, de piscines placées au centre des plus vastes pièces. Il y a certainement, près de l'entrée actuelle et de la maison du gardien, les restes d'un énorme fourneau.

Un édifice qui ne se prête point aux mêmes incertitudes, c'est l'ancien amphithéâtre, situé à cinq cents pas des thermes, à l'entrée de l'Olewigthal. Comme celui de Cyzique, en Asie Mineure, cet édifice a été en grande partie taillé dans le tuf d'une colline. Les gradins ont complétement disparu : pendant le moyen âge, l'amphithéâtre servait de carrière. Il ne subsiste aujourd'hui que l'arène avec son dallage et la rigole qui règne tout à l'entour, le *podium*, fait de pierre de taille



Mustert. — Dessin de Stroobant.

de petite dimension, soigneusement appareillée avec du ciment, l'entrée de quelques caveaux s'ouvrant dans le mur du podium, enfin les deux grandes allées qui avaient été creusées dans la colline pour que, du nord et du sud, chars, chevaux, bêtes féroces et gens pussent entrer de plain-pied dans l'arène.

C'est à cet amphithéâtre que se rattachent les derniers souvenirs de la Trèves romaine ; dans le cours du cinquième siècle, c'est sur ces gradins, qui pouvaient contenir environ soixante mille personnes, que les habitants de la malheureuse Trèves venaient se presser entre deux catastrophes, pour chercher dans les fiévreuses émotions de ces cruels spectacles quelques heures d'insouciance et d'oubli. C'est cette passion, c'est ce délire qui inspire à Salvien, un prêtre de Cologne qui a étudié et vécu à Trèves, cette éloquente et pathétique apostrophe : « Vous désirez des jeux publics, habitants de Trèves ; après le sang, après les supplices, vous demandez des théâtres, vous réclamez du prince un cirque ; mais pour qui ? pour une ville épuisée et perdue, pour un peuple captif et ravagé, qui a péri ou qui pleure ! »

C'est encore un édifice romain, le palais, dit-on, de l'impératrice Hélène, mère de Constantin, qui forme la partie centrale, le noyau du *Dom* de Trèves, la plus ancienne cathédrale de l'Allemagne. Il est difficile à première vue de reconnaître la construction primitive sous toutes les additions, sous tous les changements postérieurs. Consacrée à saint Pierre par l'évêque Agritius, vers le commencement du quatrième siècle, elle subit déjà une première restauration au sixième siècle, par les soins d'un archevêque, Nicetius, qui demande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par lettre à Justinien des ouvriers et qui les obtient. L'église est brûlée, après Charlemagne, par les Normands, et reste quelque temps abandonnée ; puis elle est rétablie et agrandie en 1019, et encore remaniée au treizième siècle. Les réparations exécutées en 1717 et 1810, à la suite d'incendies, n'ont pas pu ne point faire chacune disparaître quelques parties de l'ancienne construction. Aussi éprouve-t-on quelque perplexité quand on se trouve au milieu de l'édifice actuel, au centre de cette croix qui se compose d'une triple nef et d'un double chœur. Si l'on veut sortir d'embarras et apprendre par quelle série d'altérations l'église est devenue le monument complexe et bizarre que l'on vient de visiter, il faut tâcher de se faire présenter au chanoine Wilmosky, et d'avoir le plaisir de parcourir avec lui la cathédrale.

Je ne sais ce qui a conduit M. le chanoine Wilmosky à commencer ses études sur l'ancienne Trèves ; mais



Berncastel. — Dessin de Stroobant.

personne ne connaît comme lui ce que cache ce terrain tout formé de la poussière du passé, et où le sol romain se trouve, dans certains quartiers de la ville, à quinze pieds au-dessous du sol actuel. Il ne s'est pas, depuis une vingtaine d'années, trouvé à Trèves un fragment antique, découvert les soubassements d'un édifice, les restes d'une maison, que M. Wilmosky n'ait aussitôt examiné, décrit, dessiné d'un habile et fidèle crayon, ce débris de la cité romaine. Mais ce qu'il possède surtout admirablement, c'est l'histoire architecturale du Dom. Il a dirigé, comme architecte, la dernière restauration, qui a duré dix ans, et qui a été terminée en 1844. Pendant tout ce temps, il a fouillé le sol de la cathédrale, il en a interrogé les murs et sondé les énormes piliers ; il a pu déterminer ainsi à quel siècle appartenait chaque partie de l'édi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fice et distinguer, dans ces massifs épais, les contours et l'étendue de la basilique primitive. Seul, M. Wilmosky sait où commence et où finit l'antique construction, et il lui déplaît de découvrir aux profanes ce qu'il a eu tant de peine à trouver; mais qu'il reconnaisse en vous un frère en archéologie, qui admirera, au lieu d'en sourire, une si sincère passion, il vous fera les honneurs de *sa* cathédrale et de ses beaux et fidèles dessins; vous y trouverez toutes ces parties de l'église d'Agritius que la marche des travaux a mises à jour pour un temps, et que les exigences de la restauration ont conduit ensuite à recouvrir et à cacher de nouveau.

Le bâtiment converti en église sous Constantin paraît à M. Wilmosky avoir été une basilique : il a retrouvé des restes du tribunal qui en occupait une des extrémités. Cette nef aurait été agrandie quand la destination de l'édifice fut changée. Les travaux terminés, la première cathédrale de Trèves aurait formé une vaste salle carrée où trois grandes portes donnaient accès : intérieurement, les murs étaient revêtus de marbre jusqu'à hauteur d'appui; au-dessus brillaient des mosaïques; quelques fragments retrouvés sont d'un goût fort élégant. Le plafond, sans doute peint et doré, était supporté par quatre hautes colonnes de granit, surmontées de chapiteaux en marbre de Paros. On a, dans le charmant cloître roman et devant la porte de la cathédrale, des débris de ces énormes colonnes, qui furent renversées dans la première destruction de l'édifice; ce qui peut donner quelque idée de l'effet que produisait cette ordonnance, c'est cette grande pièce des thermes de Dioclétien, dont Buonarotti a fait à Rome l'église de Sainte-Marie des Anges.

Il resterait encore beaucoup à dire des monuments de la Trèves romaine; nous n'avons parlé ni de ceux qui ont disparu depuis un siècle ou deux, comme l'arc de triomphe de Gratien, ni des tours ou *propugnacula* qui se voient encore, très-bien conservées, dans deux rues de la ville, ni de débris d'aqueducs et de réservoirs que l'on a signalés aux abords mêmes de Trèves et dans les environs; nous n'avons rien dit de l'admirable mosaïque découverte à Nennig, village situé dans la vallée de la Sarre, entre Trèves et la frontière française : ornement d'une villa romaine, magnifique demeure de quelque sénateur trévirois, c'est peut-être la plus belle mosaïque qui ait été trouvée de ce côté-ci des Alpes. Le monument d'Igel, obélisque à quatre pans, haut de vingt-six mètres et tout couvert d'inscriptions et de sculptures assez mal expliquées jusqu'ici, mériterait aussi d'attirer l'attention; cette singulière construction qui était, il y a soixante-dix ans, mieux conservée qu'aujourd'hui, a vivement frappé Gœthe, comme on peut le voir dans son récit de *la campagne de France*.

III

Il fallut pourtant, trois jours après notre arrivée, nous décider à quitter Trèves, où nous avions retrouvé quelque chose de nos émotions et de nos impressions de Grèce et d'Italie, en errant parmi les ruines, sous ces belles allées de noyers qui l'entourent d'une ceinture d'ombre et de fraîcheur. La Moselle avait heureusement, cette année-là, assez d'eau, même au mois d'août, pour que le bateau à vapeur de Coblentz pût continuer son service en plein été, non sans craindre sans cesse les bas-fonds et sans talonner souvent sur le sable. On part à cinq heures du matin, et on arrive, quand on n'est pas arrêté en route par quelque anicroche, à la nuit tombante. On ne se plaint d'ailleurs pas des lenteurs et des détours de la route; moins connues et moins vantées, ces rives de la Moselle sont presque aussi belles que celles du Rhin. Si l'aimable rivière n'a pas l'élan et la fuite rapide du fleuve impétueux et large qui précipite vers la mer les eaux de tant d'affluents ses tributaires, on jouit plus à son aise du coup d'œil et de la variété des points de vue. C'est le cas ou jamais de relire, comme je le fis, assis sur le pont du bateau, le poëme de la Moselle, dans l'excellente édition qu'en a donnée Boecking, le savant éditeur de la *Notitia dignitatum utriusque imperii;* enfant de la vallée de la Moselle, il a voulu donner un souvenir à son pays natal et lui rendre hommage en publiant ce qu'on peut appeler le chef-d'œuvre d'Ausone, dans un texte soigneusement revu et avec d'excellentes notes où son érudition, ailleurs intempérante et pédantesque, a su se contenir et se borner. On connaît l'apostrophe du poëte à la Moselle : « Salut, fleuve qui arroses des campagnes dont on vante la fertilité et la belle culture, fleuve dont les bords sont ou plantés de vignes aux grappes parfumées, ou parés de fraîches et vertes prairies. »

Le poëte peint ailleurs « les faîtes des villas qui s'élèvent sur les collines suspendues au-dessus de la rivière » :

Culmina villarum pendentibus edita rivis.

C'était au moment où le bateau s'apprêtait à partir, que cette ligne me tombait sous les yeux, pendant que mes doigts distraits feuilletaient le petit volume, compagnon de ma route, et j'avais alors en face de moi la Maison-Blanche, charmante résidence d'été qui appartient au prince héréditaire de Hollande, gouverneur du Luxembourg. La gracieuse demeure couronne la falaise qui, de la rive gauche, regarde Trèves, ses clochers et ses ruines; elle brille parmi les arbres, au sommet d'une côte où de place en place le grès affleure et fait saillie; ces sombres rocs, ces larges taches d'un rouge foncé font ressortir la joyeuse verdure des gazons, des taillis et des vignobles qui tapissent les pentes. En bas coule paisiblement la charmante rivière, qui laisse monter vers les habitants de la colline son vague et doux murmure.

Comme le bateau nous emportait vers Neumagen, le *Noviomagus* des Romains, où Ausone, venu de la vallée de la Nahe, par la montagne, aperçut pour la première fois la rivière qu'il a chantée, j'admirais combien sont justes, et pour cette fois inspirés par la na-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ture même, les vers où le poëte célèbre la limpidité de cette Moselle « qui n'a pas de secrets, *secreti nihil amnis habens*, » les images du ciel et de la terre qu'elle réfléchit dans son clair et mobile miroir, le gravier où les remous creusent de légers sillons, les grandes herbes qui se tendent sous l'effort du courant et qui livrent au flot leur longue et frémissante chevelure. On trouve encore dans ce poëme, dont les défauts choquent moins et dont les beautés font plus de plaisir quand on le lit ainsi, deux longues descriptions, l'une consacrée aux différentes espèces de poissons que renferme la Moselle et aux plaisirs de la pêche, l'autre qui a pour objet les vendanges et la gaieté bruyante qui les suit. On rencontre partout quelques traits heureux qu'affaiblissent presque aussitôt la prolixité et la recherche: c'est toujours le même effort pour tout peindre par le menu, pour n'omettre aucun détail, pour tout dire et tout rendre, effort qui trahit la décadence et qu'on retrouve dans toutes les littératures vieillies et fatiguées. Ausone termine en comparant la Moselle à sa Garonne natale, « semblable à une mer, » et il finit, comme il avait commencé, par une nouvelle et plus enthousiaste apostrophe à ce fleuve, sur les bords duquel il avait retrouvé une autre patrie : « Salut, mère féconde des fruits de la terre et des vaillants hommes, Moselle ! Tu as, pour parer et illustrer tes rives, une noblesse renommée, une jeunesse exercée à la guerre, une éloquence qui rivalise avec celle que l'on entend aux bords du Latium. »

Cependant, tout en tournant les feuillets du livre, nous jouissions des aimables paysages au milieu desquels la Moselle vous promène, comme pour vous les mieux faire goûter, en de longs et lents détours qui dessinent à chaque instant d'étroites presqu'îles dont les crêtes dominent le fleuve à droite et à gauche. Après une assez longue navigation, on se retrouve souvent à la même distance d'une colline ou d'un clocher que l'on avait déjà remarqués; parfois même on est fort étonné de s'en être éloigné dans la direction opposée à celle que l'on devrait suivre. Tout autour de Pisport, le *Pisonis portus* des Romains, et de Müstert, les pentes inférieures des coteaux portent des vignobles qui produisent l'un des vins les plus estimés de la Moselle; notre gravure (voy. p. 220) reproduit fidèlement l'aspect sévère de l'Ohligsberg et du Neuberg, dominant de vertes rives et de riants villages comme Müstert, Reinsport, Nieder-Emmel, Minheim. Plus loin, on arrive à Berncastel, pittoresque petite ville, au-dessus de laquelle s'élèvent les ruines d'un vieux château (*Beronis castellum*), probablement d'origine romaine, qui a été détruit et rebâti bien des fois. L'excellent vin que l'on récolte à Berncastel s'appelle le *Docteur* (Doctor) parce que, selon la tradition, il a guéri un chapelain d'une maladie incurable.

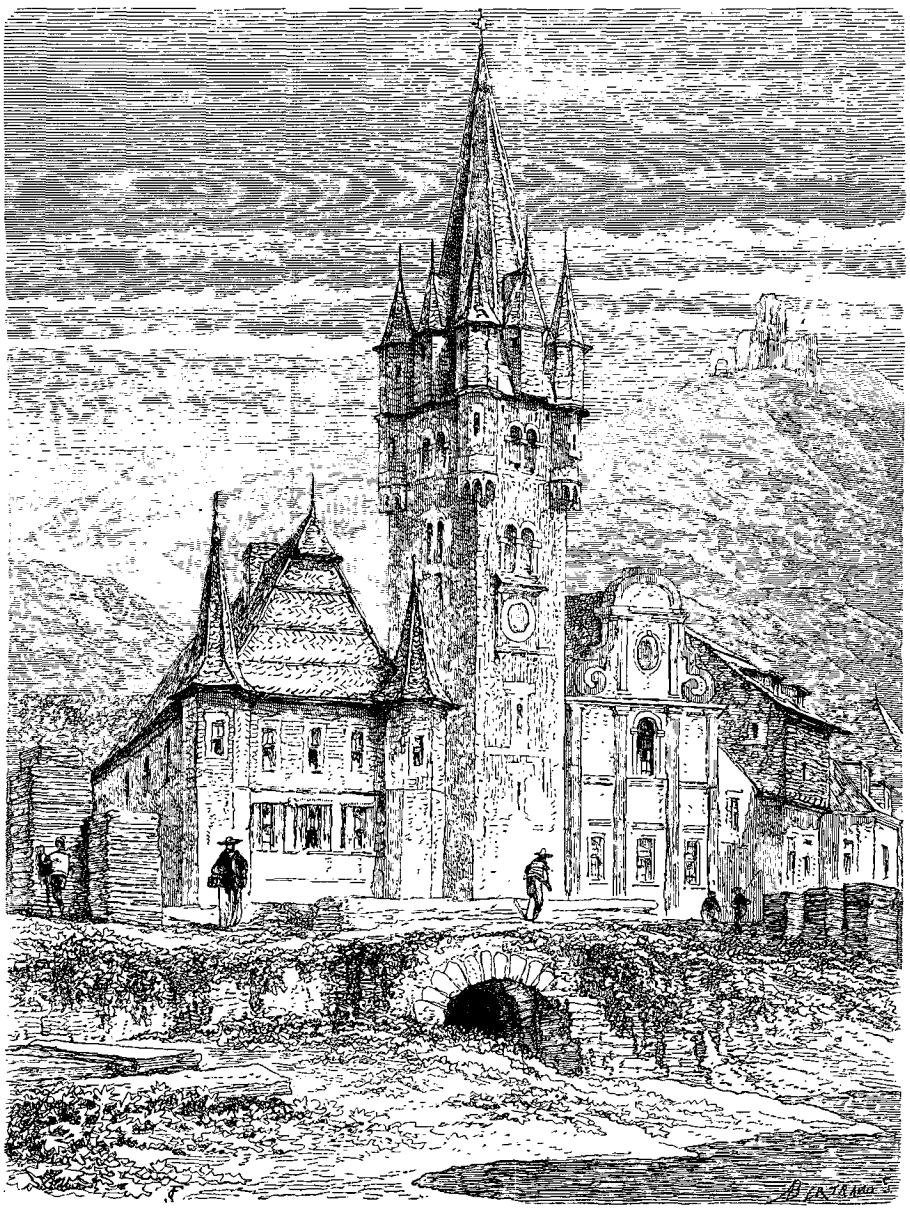
Ce chapelain était probablement de l'humeur de l'excellent évêque Hontheim, un des plus anciens historiens de Trèves. Le docte et naïf chroniqueur cite le vieux dicton trévirois: *Vinum mosellanum est omni tempore sanum.* « Le vin de la Moselle est en tout temps sain. » Puis il le développe en des termes qui font plus d'honneur à son patriotisme qu'à son austérité. « Personne n'ignore, dit-il, l'abondance, la salubrité, la bonté, la force du vin de Moselle; il y a plaisir à s'en griser, sans que ni le cœur ni la tête en souffrent, sans que l'on ait à craindre de fatigue pour le lendemain. » Ce qui prouve d'ailleurs quelle quantité de vin produisit bientôt, sous les Romains, la vallée de la Moselle, et quel commerce en fit Trèves, c'est l'explication que donne une vieille tradition populaire de l'existence d'un aqueduc ruiné qui semble avoir suivi, à quelques écarts près, la grande voie de Trèves à Cologne. Les savants qui en ont étudié les débris croient qu'il y avait là deux aqueducs, partant d'un réservoir commun placé quelque part sur la ligne de faîte, réservoir où se seraient réunies les eaux du massif de l'Eifel, et qui les aurait versées en partie vers Cologne, en partie vers Trèves. Mais, dans les villages que traversent les restes de ces conduits, on attribue à cet ouvrage une autre destination: les gens de Trèves, raconte-t-on, auraient construit ce canal pour faire passer plus facilement et plus abondamment du vin à leurs amis de Cologne.

Revenons au riche panorama qui se déroule devant nos yeux, et dont, faute d'espace, nous ne saurions signaler tous les détails intéressants. Trarbach, village de 1500 habitants, est à peu près à mi-chemin entre Coblentz et Trèves et offre, à qui voudrait s'y arrêter un jour ou deux, de charmantes promenades entre lesquelles on n'a que l'embarras du choix; c'est là une des parties les plus pittoresques de la vallée de la Moselle. Au sud s'ouvrent des vallons latéraux arrosés par d'aimables ruisseaux. Les collines qui les bordent sont couvertes de vignes ou de bois. Les murailles de Trarbach, percées de trois portes et flanquées de vieilles tours, et les ruines de la Græfinburg, qui la dominent, donnent à cette ville un aspect original. En face de Trarbach, sur la rive gauche de la Moselle, se trouvent Traben, et sur la hauteur qui domine le village, les débris du fort Montroyal, que Louis XIV y avait fait construire à grands frais par Vauban (1681) et que le traité de Ryswick l'obligea à faire démolir.

Enkirch est le bourg le plus peuplé que l'on rencontre entre Trèves et Coblentz. Au-dessus d'Alf, se dressent sur une hauteur les ruines de la Marienburg, d'où l'on découvre une vue magnifique sur les sinuosités de la Moselle, ses vignobles, ses forêts et ses vieux châteaux. Après Cochem, cessent les sinuosités de la Moselle qui coule dès lors jusqu'à Coblentz, sans faire de détours sensibles, dans une même direction, celle du nord-est. Les voyageurs qui ne sont pas pressés par le temps s'arrêtent à Moselkern pour aller visiter le château d'Elz, et à Brodenbach, pour gravir, dans le vallon de l'Ehrenbach, jusqu'aux ruines de l'Ehrenburg, les plus belles, assure-t-on, de toute la vallée de la Moselle; mais nous nous étions attardés à Trèves, et force nous fut de suivre le bateau jusqu'à Coblentz en face de la fameuse citadelle d'Ehrenbreitstein.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est là que nous laisserons le lecteur, après l'avoir ramené sur la route banale que, de juillet à septembre, suivent tous les touristes qui ont décidé d'employer leurs vacances à visiter les bords du Rhin. Puissions-nous lui avoir inspiré le désir de nous imiter, et de faire, comme nous, un crochet par Trèves et la vallée de la Moselle. S'il ne voyage pas uniquement pour s'étourdir de mouvement et de bruit, pour se faire voir et dire à son retour qu'il a visité tel ou tel site à la mode, tel ou tel endroit renommé, s'il sait goûter les paysages aimables et tempérés, la vallée de la Moselle l'enchantera ; elle est toujours aussi verte,

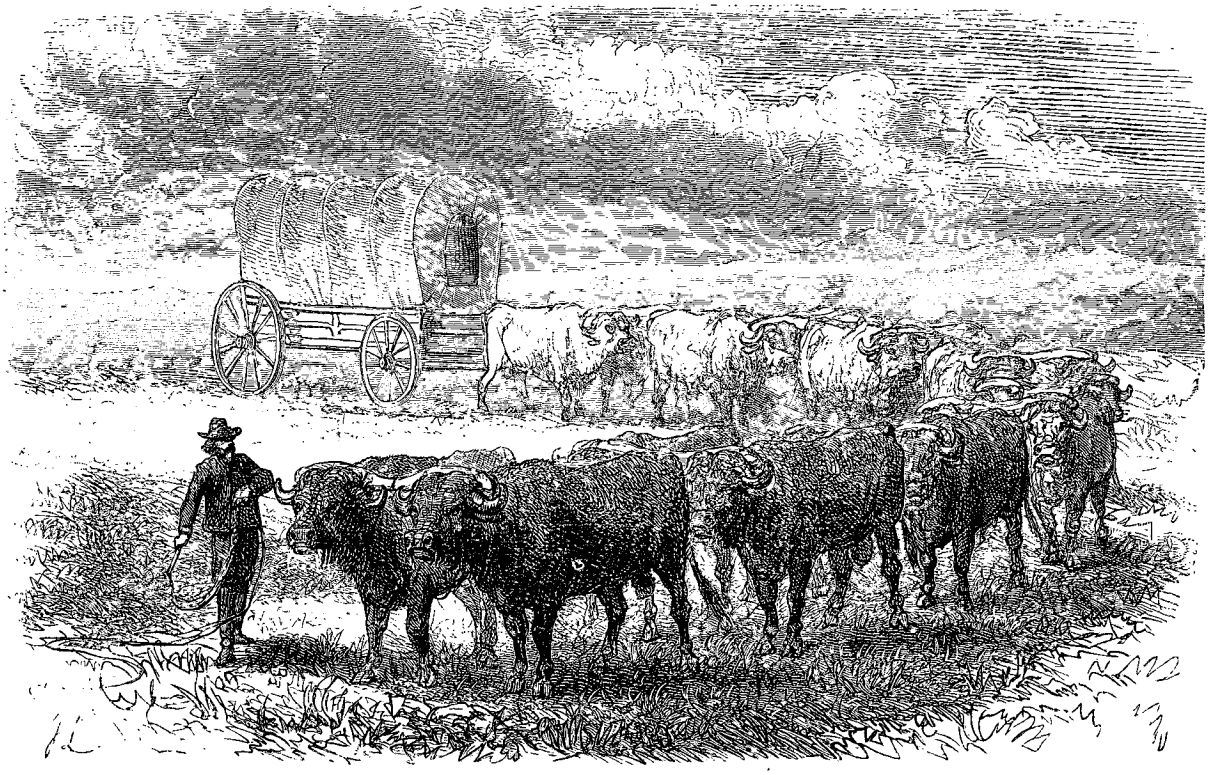


Trarbach. — Dessin de Stroobant.

aussi fraîche, aussi variée d'aspect que du temps où ses beautés naturelles avaient le pouvoir d'inspirer au froid versificateur Ausone quelques vers vraiment poétiques et charmants. Quant aux ruines imposantes de Trèves, elles ne sauraient manquer d'intéresser tous ceux qui aiment l'antiquité, qui comprennent que les livres ne suffisent pas à nous la révéler, que son âme nous parle aussi dans les moindres débris de ses arts, dans tous les monuments de sa vie publique et privée.

G. Perrot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le bouvier des grandes plaines et son attelage. — Dessin de Janet Lange d'après des croquis originaux.

LE FAR-WEST AMÉRICAIN,

PAR M. L. SIMONIN.

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

GO AHEAD!

I

DE PARIS AU MISSOURI.

Arrivée à Brest. — Utilité des années bissextiles. — Petit et grand bateau. — Les officiers du *Saint-Laurent*. — Beau temps en mer — La *Ville Impériale*. — Un hôtel de marbre. — La discipline des caravansérails américains. — Mes compagnons de voyage. — Craintes au départ. — Un homme scalpé vivant. — En avant! — L'Hudson et le Niagara. — Un coin du Canada. — Détroit, le Michigan, Chicago. — Les *railroads* américains. — Voitures-dortoirs, wagons-palais et salons d'état. — Les merveilles de la *Reine des Prairies*. — De Chicago à Council-Bluff et Omaha.

Le 13 septembre 1867, un vendredi, à huit heures du soir, mauvaise date, mauvais jour et vilaine heure, je quittai Paris pour me rendre à Brest. Le chemin de fer de l'Ouest, qui unit la prosaïque gare de Montparnasse à la poétique Cornouaille bretonne, me porta à Brest sain et sauf, le lendemain. Je ne prétends pas que le train fût rapide, car on le transforma, suivant l'usage, en train omnibus à partir de Rennes, au grand désespoir des voyageurs transatlantiques; mais nous arrivâmes, après un sommeil modéré, sans encombre, et c'était là le principal.

On dit qu'il pleut toujours à Brest, en d'autres termes, qu'il y tombe de l'eau trois cent soixante-cinq jours par an. Cela fait désirer, dans cette partie de la Bretagne, les années bissextiles, celles de trois cent soixante-six jours, qui malheureusement n'arrivent que tous les quatre ans. Il pleuvait donc le jour de notre arrivée, et nous n'avions pas lieu d'en être satisfaits, car nous devions, sur un petit steamer, nous rendre à bord du navire français le *Saint-Laurent*, trop grand, sinon trop fier, pour venir nous prendre à quai.

Le *Saint-Laurent*, un des meilleurs marcheurs de la flotte française transatlantique, est commandé par le capitaine de Bocandé, un loup de mer, qui aime son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

navire comme une femme son enfant. Les officiers sont pleins de prévenances pour les passagers, enfin le docteur du bord prodigue à chacun les soins les plus vigilants, et il a un remède infaillible contre le mal de mer. Comment s'étonner dès lors si neuf jours après notre départ, c'est-à-dire le 24 septembre au matin, nous arrivions à New-York, ayant eu le plus beau temps et la plus belle traversée du monde. L'équinoxe de septembre, tant redouté des vieux marins, surtout sur l'Atlantique aux vagues immenses, nous avait oubliés au passage, et la tempête avait dédaigné de souffler pour nous. Que la Vierge des matelots, qui veille au salut des navires, en soit bénie!

New-York, que je revoyais après huit ans d'absence, était restée, comme par le passé, la grande métropole de l'Union. Plus que jamais c'était la *Ville Impériale*, tant vantée des Américains, et elle avait, comme par enchantement, pansé les plaies que lui avait faites la guerre de sécession.

Je descendis à l'Hôtel de la Cinquième Avenue (*Fifth Avenue Hotel*), qui pour être la maison la plus fashionable de New-York, et toute construite en marbre, n'en est pas moins un hôtel purement américain, c'est-à-dire fort peu agréable pour un Français. Mais j'ai l'habitude de hurler avec les loups, et si j'aime les auberges françaises dans mon pays, en Amérique je vais dans les caravansérails américains. En voyage, quand quelque chose me déplaît, je me console philosophiquement, comme cet Espagnol répondant à son compagnon qui se plaignait des nombreuses sujétions de la route : *Es la costumbre del pais :* c'est la coutume du pays, il faut s'y conformer.

L'hôtel à la façade de marbre et aux douze cents chambres n'avait pas un abri à me donner. Tout était plein dans la maison, et le *clerc* qui veillait au bureau pour fournir des chambres aux voyageurs, m'indiqua le salon de repos comme unique refuge. C'est une chambre démocratique, où une vingtaine de lavabos et de lits, fraternellement accouplés, attendent les clients trop pressés. Quelques becs de gaz éclairent seuls cet antre, toujours sombre. Nul Américain ne se plaint : *c'est la coutume du pays*. Je fis contre mauvaise fortune bon cœur, et j'attendis jusqu'au soir un réduit isolé. On me relégua au sixième étage, comme un pauvre *bachelor*, c'est-à-dire un célibataire, ou, si l'on veut, un homme sans femme. Il n'y avait pas de fenêtre à ma chambre : elle ne recevait le jour que d'un long corridor, par un *judas* à bascule au-dessus de la porte. Les murs étaient simplement blanchis à la chaux. En revanche, je possédais un cabinet de toilette orné d'une baignoire, etc. J'étais au sixième, mais je jouissais, comme on voit, de quelques agréments. Je pouvais prendre, pour monter chez moi sans fatigue, le chemin de fer vertical, sinon le chemin du ciel. Il est vrai que cette bienheureuse voie est toujours prise, — c'est le chemin de fer vertical que je veux dire, — et que la machine monte quand on veut descendre, et réciproquement.

On connaît les habitudes dans les hôtels des États-Unis. On y est traité à un prix donné. Dans les bons hôtels, c'est maintenant cinq dollars ou vingt-cinq francs par jour. Naguère le prix était moitié moindre; il est vrai qu'on ne paye plus qu'en papier, et que le papier perd sur l'or quarante pour cent de sa valeur [1]. Pour ce prix, on a droit à une chambre et à cinq repas par jour. Qu'on occupe ou non sa chambre, qu'on mange ou non à la maison, il importe peu, le tarif est là, et l'on paye. La chambre est belle si l'on est en compagnie d'une dame, et privée de tout confort si l'on est seul. Les cinq repas, qui ont lieu entre six heures du matin et minuit, se succèdent dans l'ordre suivant, qui est irrévocable : le déjeuner, servi de six à onze heures du matin; le *lunch*, ou goûter, de midi à deux heures; le dîner, de deux à sept heures du soir; le thé, de sept à neuf; et le souper, de neuf heures à minuit. Il y a des gens qui font bravement ces cinq repas, et qui ont assez faim pour consommer le plus substantiel déjeuner dès six heures du matin. Au reste, on se fait bien vite à ce régime.

Le seul inconvénient est qu'il faut avoir faim de telle et telle façon aux heures voulues, et que celui qui se présenterait, midi déjà sonné, pour déjeuner, ou qui demanderait à dîner après sept heures du soir, serait honni par les gens de service. De même, tels et tels plats ne peuvent être demandés qu'à tel et tel repas : cela est d'ailleurs prévu sur la carte. Enfin il est des repas où il faut manger sans serviette. Il existe dans les sociétés démocratiques de ces petites tyrannies. Le mieux est de s'y plier sans se plaindre, ou d'aller se faire.... tyranniser ailleurs.

Je n'étais pas venu à New-York pour étudier les mœurs des hôtels, sur lesquelles cependant il y aurait de si curieuses choses à écrire. J'étais en route pour le *Far-West* américain, les terres des Prairies, le pays des Peaux-Rouges. Mon compagnon de voyage, le colonel W. Heine, attaché à la légation des États-Unis à Paris, était parti de France quinze jours avant moi, et avait pris à New-York toutes les mesures nécessaires pour faciliter notre grande exploration. Le commissaire du Colorado à l'Exposition universelle de 1867, M. J. P. Whitney, qui venait de remporter la médaille d'or dans le concours international du Champ de Mars, devait nous rejoindre de Boston. Il devait être notre guide dans les mines d'or et d'argent des montagnes Rocheuses, et à nous trois, nous devions aller

1. Depuis la guerre de sécession, le papier-monnaie, — ou les *green-backs* (les dos verts), ainsi nommés parce que ces billets ont sur le dos des dessins coloriés en vert, — a partout remplacé la monnaie métallique. Dans toutes les transactions, d'un bout à l'autre des États-Unis, hormis en Californie où l'on paye toujours en or, les *green-backs* seuls ont cours. Si, pour une raison quelconque, on désire changer ces billets contre de l'or, l'or est vendu au prix du jour. Le cours moyen de l'or a été de 140, à New-York, pendant les mois de septembre, octobre et novembre 1867. C'est dire que le prix de toutes choses avait augmenté de quarante pour cent sur le prix normal.

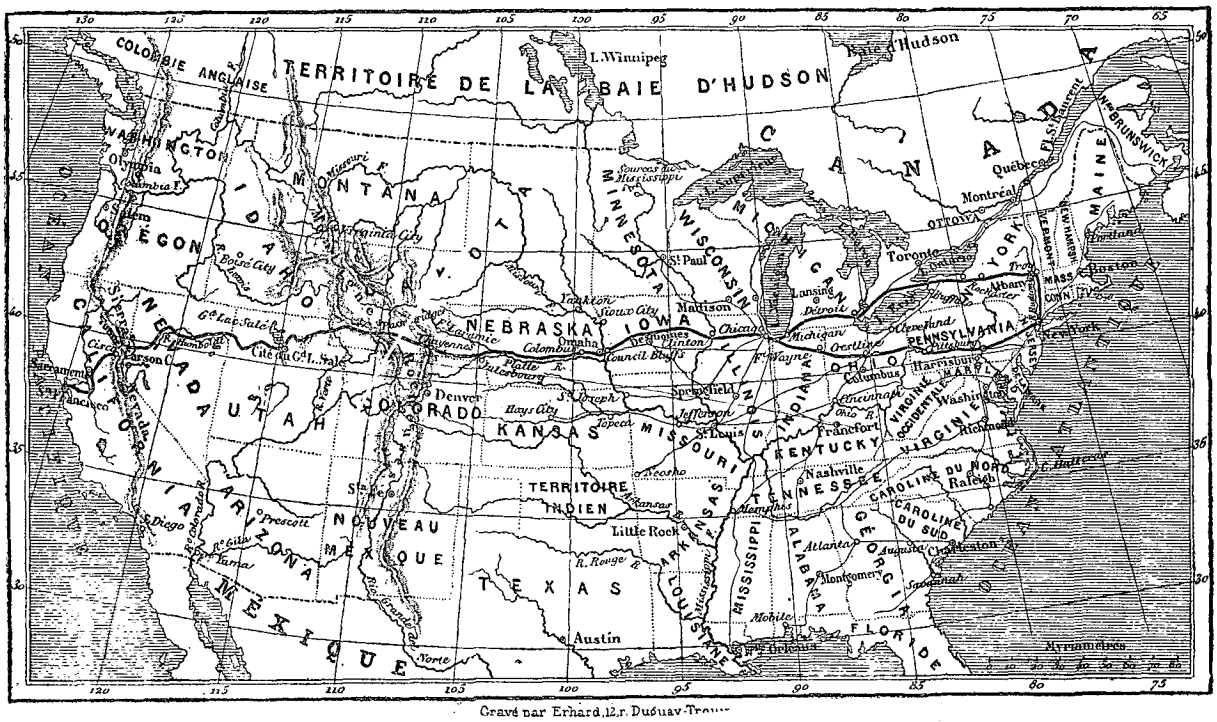
Dans tout le courant de ce voyage, toutes les fois qu'il sera question d'un prix, d'une somme en argent, il est bien entendu que le chiffre en sera donné en *green-backs*, et non en or.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire quelques mois d'école buissonnière dans les Prairies. Le voyage était tentant : il est vrai que nous pouvions nous faire scalper en route par les Indiens, s'il leur plaisait, comme jadis à Cabrion, l'effroi de l'immortel Pipelet, d'avoir de nos cheveux.

La crainte d'être arrêté par les Peaux-Rouges n'était pas cette fois puérile. Depuis quatre ans, les Indiens des Prairies étaient en guerre avec les États-Unis, et à maintes reprises le territoire de Colorado, où nous nous dirigions, avait été mis à feu et à sang. Il est vrai que les blancs avaient à leur tour exercé contre les sauvages du désert les plus terribles représailles. Être scalpés ou nous voir condamnés aux plus affreux supplices était donc le sort qui pouvait nous atteindre; mais, comme dit le proverbe, on ne meurt en définitive qu'une fois.

Les nouvelles que j'avais eues à Paris, avant de partir, n'avaient pas cessé que d'être fort peu rassurantes. Dans le courant du mois de juillet, divers employés du chemin de fer du Pacifique, qui du Missouri s'avance vers les montagnes Rocheuses, avaient été surpris par les Indiens et impitoyablement massacrés. L'un d'eux avait été frappé d'une balle, d'un coup de couteau, assommé, enfin scalpé encore vivant. Échappé par miracle à la mort, il avait raconté lui-même son supplice, et tous les journaux des États-Unis et d'Europe avaient répété à l'envi ce récit fait pour effrayer les plus braves [1]. La réalité touchait ici au roman.



Gravé par Erhard, 12, r. Dupuy-Trouv.

Carte des États-Unis et du chemin de fer du Pacifique. — Dressée par L. Simonin et Dumas-Vorzet.

——— Route suivie par M. Simonin.

Un autre jour, les Peaux-Rouges avaient arrêté et fait dérailler un train, tuant le conducteur et ses hommes. A la même époque, les Indiens du Colorado attaquaient dans le désert la diligence continentale, tuaient

1. Le *Messager franco-américain* de New-York raconte ainsi cet épisode, dans son numéro du 2 août 1867 :

« Les corps des blancs que les Indiens ont massacrés à Plum-Creek ont été rapportés à Omaha, où la foule se pressait pour apercevoir les cadavres de ces hommes qu'elle avait vus naguère pleins de vigueur et de santé. Mais ce qui excitait le plus vivement la curiosité, c'était un Anglais, nommé William Thompson, dont on avait annoncé la mort, et qui revenait vivant.... mais dans quel état! Le malheureux était scalpé. C'était une chose hideuse à voir que cette tête dépourvue de cheveux et de peau. M. Thompson est peut-être le premier homme qui, scalpé par les Indiens, soit sorti vivant de leurs mains. Voici en quels termes il fait le récit de l'aventure :

« Mardi, sur les neuf heures du soir, nous étions partis de la station de Plum-Creek pour aller à quelque distance remettre en état le fil télégraphique, qui s'était brisé. Comme nous arrivions, des Indiens surgirent de l'herbe, où ils se tenaient cachés, et nous entourèrent. Nous leur tirâmes deux ou trois coups de feu, après quoi, voyant que nous allions être saisis, nous prîmes la fuite.

« Un Indien, monté sur un *poney*, s'élança au galop sur mes traces, et, quand il ne fut plus qu'à une dizaine de pas, il me tira un coup de fusil qui m'atteignit au bras droit. Saisissant ensuite son arme par le canon, il m'asséna sur la tête un terrible coup de crosse qui me renversa. Il mit alors pied à terre, prit son couteau à la main, me le plongea dans le cou, puis saisissant fortement ma chevelure entre les doigts, il commença à me scalper.

« J'endurais d'horribles souffrances et d'inexprimables angoisses; mais j'avais toutefois conservé assez de présence d'esprit pour comprendre qu'il me fallait feindre d'être mort : mon salut était à ce prix. Et cependant l'Indien continuait toujours à me scalper. C'était une torture inouïe, intolérable; il me semblait qu'on m'arrachait la tête. Enfin je reçus, près de la tempe gauche, le dernier coup de couteau qui acheva de me scalper, et je vis l'Indien remonter à cheval et s'éloigner au galop, emportant ma chevelure et ne se doutant guère que je vivais encore. »

Dans ce récit, la victime ne dit pas que l'Indien, en remontant précipitamment à cheval, laissa tomber le scalp qu'elle ramassa. Aujourd'hui M. Thompson est encore à Omaha, où tous les voyageurs peuvent le voir. Il n'est pas du reste le seul blanc que les Indiens aient scalpé vivant, et l'on cite plusieurs pionniers et soldats qui se sont trouvés dans le même cas. On en est quitte pour porter perruque.

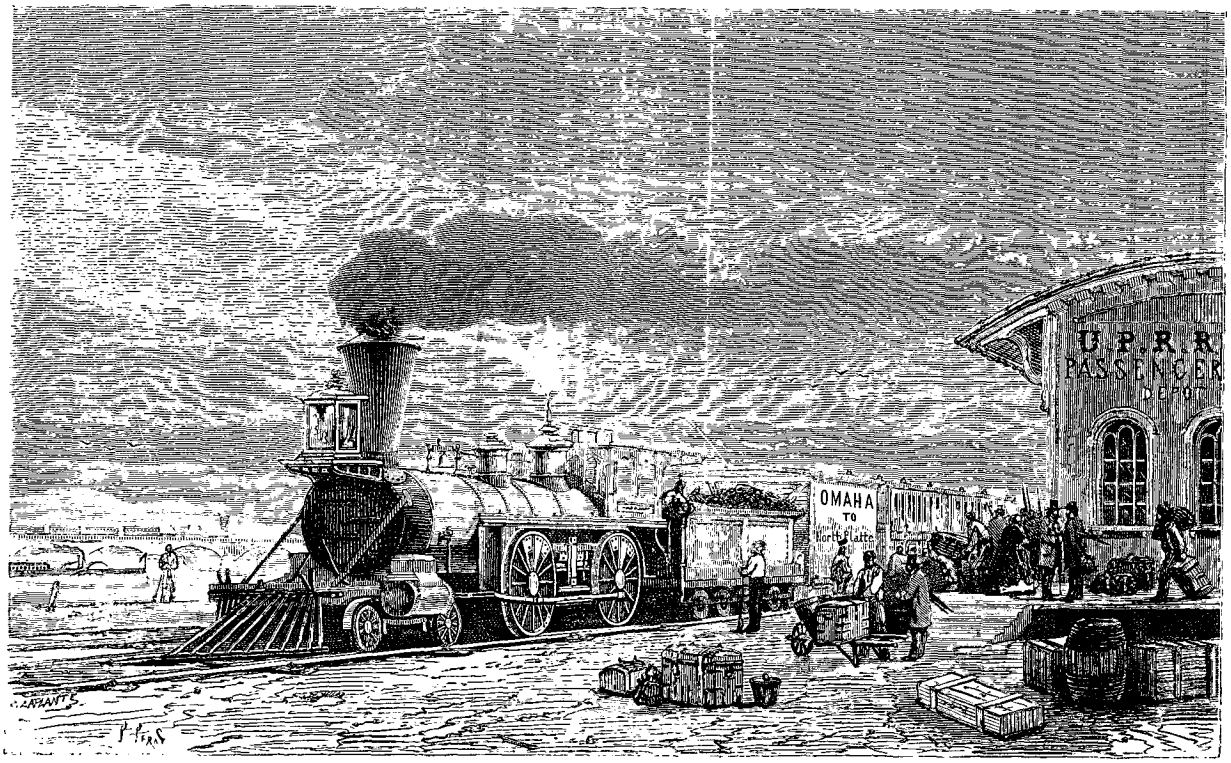
© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et blessaient plusieurs voyageurs. Dans le Kansas, dans le Montana, des détachements, des convois isolés de soldats avaient été cruellement massacrés. Dans le courant du mois de juin 1867, plusieurs soldats d'un régiment de cavalerie et le lieutenant qui les commandait avaient été surpris et mis à mort par les Indiens. Quelques jours après, leurs camarades, envoyés à leur recherche, avaient découvert leurs squelettes percés de flèches, gisant au milieu de la prairie.

En présence de tous ces faits et des conseils que me donnaient à New-York quelques personnes fort sensées, allais-je suspendre mon voyage, après avoir traversé l'Océan avec ses mille lieues? Nul de mes compagnons n'était d'avis de s'arrêter; je partageai cette idée, et je résolus d'aller hardiment en avant, en tâtant peu à peu le terrain, et jetant le cri des Américains : *go ahead!*

Le surlendemain de mon arrivée à New-York, le 26 septembre au soir, nous dîmes adieu à la ville impériale, le colonel Heine et moi, et avisâmes M. Whitney à Boston, pour qu'il vînt nous rejoindre à Chicago.

Nous prîmes la route ferrée de l'Hudson qui remonte le cours de cette belle rivière; nous traversâmes le matin, à l'aurore, des villes qui avaient nom Troie, Utique, Rome, Syracuse, et qui sont faites pour dérouter le voyageur, s'il n'est pas bien réveillé. Heureusement que Rochester est là, avec son nom anglo-saxon, avec ses nombreux moulins à farine, puis les chutes du Niagara, que nous saluâmes vers midi, en



Station d'Omaha, point de départ du chemin de fer du Pacifique. — Dessin de Férat d'après un croquis original.

franchissant le fleuve sur le plus beau pont suspendu qui existe au monde.

Nous voici dans le Canada, dont cette partie n'a rien de français; l'aspect est même américain plus encore qu'anglais.

Nous côtoyons le lac Erié. A Détroit, un nom, entre mille autres, qui rappelle nos vieux Canadiens, nous traversons sur un bac à vapeur, qui reçoit tout le train, le bras d'eau par lequel le lac Huron communique avec le lac Erié. Nous rentrons sur le grand territoire de l'Union. Les belles plaines du Michigan, qui naguère faisaient aussi partie des Prairies, se déroulent autour de nous avec leurs magnifiques plantations de maïs et de blé. Nous saluons le lac Michigan, cette mer intérieure des États-Unis, et le 18 septembre au matin, nous arrivons à Chicago, notre première étape, à mille milles[1] de New-York, après le plus heureux et le plus rapide voyage.

On connaît la façon de voyager sur les *railroads* américains[2]. On sait de quels avantages, de quelle liberté y jouit le voyageur, alors qu'il est emprisonné chez nous comme un véritable colis. Là-bas il n'existe qu'une seule classe de voitures; s'il y a des wagons plus confortables, c'est seulement pour les dames et les personnes qui les accompagnent. Chaque wagon peut contenir cinquante voyageurs. Les siéges sont dis-

1. Le mille terrestre américain, comme l'anglais, vaut en nombre rond mille six cent dix mètres, soit environ un kilomètre et deux tiers.

2. Les Américains disent *railroad* au lieu de *railway* (chemin de fer), *depot* au lieu de *station* (gare), *car* au lieu de *carriage* (wagon), *track* au lieu de *line* (ligne ferrée), *locomotive* au lieu de *engine* (locomotive), etc. Serait-ce en haine des Anglais?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Indiens du Colorado attaquant dans le désert la diligence transcontinentale (juillet 1867). — Dessin de Janet Lange d'après des croquis originaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

posés sur deux rangs; entre chaque rang existe un couloir que l'on peut parcourir à sa guise. Les siéges peuvent basculer autour d'une charnière : par conséquent on peut aller à volonté en arrière ou en avant.

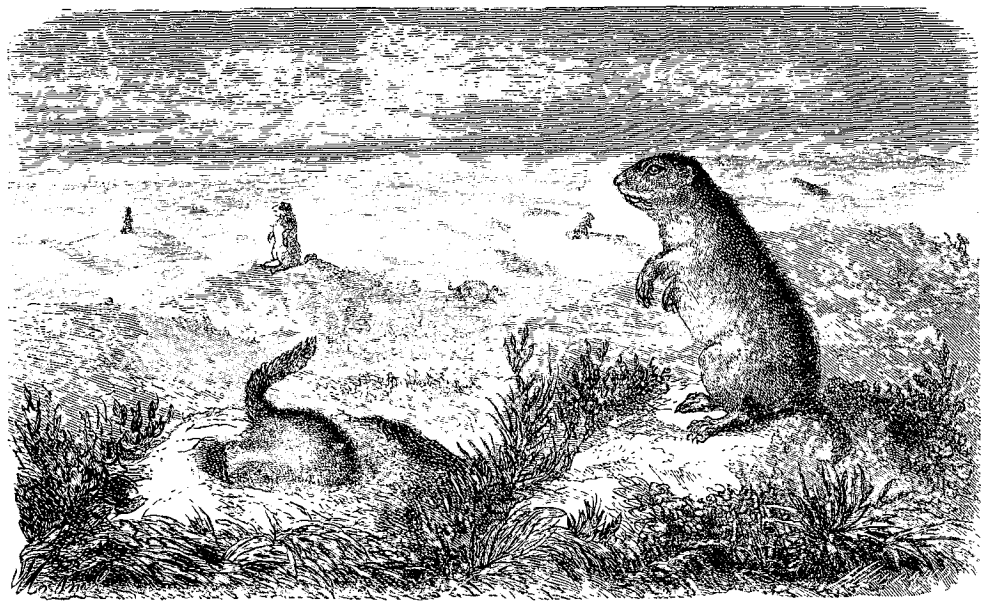
On peut aussi passer en toute liberté d'un compartiment dans un autre. Enfin on a la faculté de se tenir au dehors, sur la plate-forme, entre deux compartiments, pour admirer à son gré le paysage. Un homme, un gamin, parcourent sans cesse le couloir libre entre les siéges pour vendre des livres, des journaux, des fruits, des comestibles.

Le contrôleur ne vous dérange jamais pour la vérification des billets, si vous avez pris soin de fixer votre *ticket* au ruban de votre chapeau.

Il y a dans chaque compartiment un lavabo, une fontaine, un verre à boire, un poêle qu'on chauffe en hiver, et, ce à quoi personne ne trouve à redire, un cabinet dont on comprend l'emploi. Des *sleeping-cars*, ou wagons-dortoirs, accompagnent chaque train pour la nuit. Là, moyennant un faible supplément, un dollar, ou cinq francs par personne, on jouit d'un bon lit. Les couchettes sont superposées deux par deux. La construction en est établie d'après un système fort ingénieux.

Le matin, tous les lits disparaissent pour être remplacés, sur le rang inférieur, par les siéges habituels. On repose beaucoup mieux dans les lits des chemins de fer américains que dans les couchettes des bateaux à vapeur. Le mécanisme ne se dérange jamais, et l'on peut dormir sans crainte, même si l'on a au-dessus de sa tête quelque voisin dont le poids donne à réfléchir.

Une amélioration en amène bien vite une autre, surtout en Amérique, où l'esprit d'invention ne s'arrête jamais. Après les *sleeping-cars*, d'installation assez ré-



Chiens des Prairies (*Arctomis ludovisianus*) et leurs villes. — Dessin de Mesnel d'après des croquis originaux.

cente, on a eu les *palace-cars* et les *state-rooms*, ou les wagons-palais et les salons d'état, comme les nomment les Américains dans leur langue imaginée et si souvent ampoulée. Nous prîmes un de ces wagons-palais de Syracuse à Chicago, et jamais prince européen ne voyagea avec autant de confort que nous. Qu'on se figure un immense salon, que nous occupions seuls, mais où il y a place pour quatre voyageurs. Les meubles, fauteuils et canapés, y sont du meilleur goût; les boiseries, artistiquement fouillées. Deux tables qui, par le moyen d'une charnière, se rabattent quand on n'en a plus besoin, permettent de prendre ses repas, d'écrire, de dessiner, de jouer aux cartes, aux dominos, pendant la marche du train. Une sonnette est à portée du voyageur. Il peut appeler un nègre à tout instant et lui commander son dîner. La cuisine, la chambre à provisions, sont là, à côté de ce palais roulant. Le soir, on dresse les lits, et le salon se métamorphose en chambre; le lendemain matin, de bonne heure, le serviteur fait l'appartement, et vous revoilà au salon. Des familles, des amis voyagent ainsi en commun, et chaque train a toujours trois ou quatre *palace-cars* ou *state-rooms*. Le prix est de trois dollars par personne, ou de douze dollars par compartiment. Les salons d'état ne sont souvent qu'à deux places; on peut y faire de l'égoïsme à deux, tout en marchant.

Je signale ces faits comme une des modifications les plus curieuses qui aient eu lieu aux États-Unis dans ces dernières années. Ce pays, aux mœurs si démocratiques, tendrait-il à se transformer, et une classe de patriciens aux goûts coûteux naîtrait-elle déjà dans l'Union? L'aristocratie de l'argent remplace ici l'aristocratie de naissance.

C'est dans un de ces wagons-palais, inventés par le célèbre Pullmann, qui a couvert de ses affiches tous les murs des États-Unis, que nous arrivâmes à Chicago.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette ville, aujourd'hui une des premières de l'Amérique, ne renfermait que soixante-dix habitants en 1830. Il y avait là une station militaire destinée à tenir les Indiens en respect, et un poste de traitants qui achetaient des fourrures aux sauvages pour la fameuse maison Astor, de New-York. Aujourd'hui Chicago renferme plus de deux cent vingt-cinq mille âmes, et elle a perdu le titre de *Reine des Prairies*, sous lequel on la désignait naguère, tant la colonisation de l'Ouest a marché vite, tant les prairies sont loin maintenant. Dirai-je les merveilles de cette ville improvisée? Parlerai-je du commerce de grains qu'elle fait avec le monde entier, sans compter celui du bois, du plomb, de la houille, du bétail, des viandes salées? Parlerai-je des dix-sept chemins de fer qui rayonnent sur cette grande place? Raconterai-je par quel miracle de la mécanique les maisons de la ville basse ont été élevées de trois mètres sur leurs fondations sans que les habitants les aient un instant quittées, et par quel miracle d'hydraulique la ville, manquant d'eau potable, est allée en demander au lac qui la baigne par un tunnel ouvert sous l'eau, de deux milles de longueur? Parlerai-je des *élevateurs*, ces immenses édifices où le blé arrive d'un côté en wagon et est envoyé de l'autre dans les navires, non sans avoir été auparavant épuré, classé par les machines, sans que ni vendeurs ni acheteurs s'en soient le moins du monde souciés? Ferai-je enfin la description des remarquables monuments de cette jeune cité : l'*exchange*, ou la bourse, les églises, les hôtels, nombre de maisons particulières? Mais il faudrait pour cela toute une livraison du *Tour du monde*, et le Grand Ouest nous attend. Un homme d'État anglais disait à l'un de ses amis qui se rendait en Amérique : « Ne voyez que deux choses aux États-Unis : les chutes du Niagara et Chicago. » L'homme d'État avait raison, si son ami ne devait pas aller plus loin que le Mississipi.



Tueur-de-Paunies et ses deux braves (lieutenants). — Dessin de Janet Lange d'après des portraits.

Nous qui devons aller cette fois jusqu'au pied des montagnes Rocheuses, bornons là notre récit sur cette première étape et remettons-nous en chemin.

M. Whitney étant venu nous rejoindre à Chicago, nous quittâmes cette ville le 30 septembre, en route vers les Prairies.

Nous traversâmes, sur un long pont de bois aux piles branlantes, le Mississipi, le Père des Eaux; nous saluâmes les plaines de l'Iowa, les campagnes, les houillères, les rares forêts encore debout de ce jeune État, et le 1er octobre nous arrivâmes à Council-Bluff, un tertre où se tint naguère un grand conseil d'Indiens, une ville embryonnaire aujourd'hui.

A Council-Bluff, un omnibus vint nous prendre et nous porter au bord du Missouri, où nous passâmes d'une rive à l'autre, voyageurs et attelage, sur un bateau à vapeur. C'est le seul moyen en usage, en attendant qu'un pont soit fait qui relie Council-Bluff à Omaha, le chemin de fer de l'Iowa au grand chemin de fer des Prairies.

II

D'OMAHA A JULESBURG.

Omaha. — Le chemin de fer du Pacifique. — La plus belle demeure de l'homme. — Baptême des gares. — Les Indiens Paunies. — Caractères physiques de la race rouge. — L'incendie des Prairies. — Marche de nuit. — La chasse au buffle. — L'animal et l'homme primitif. — Dernières stations du chemin de fer du Pacifique en septembre 1867. — Julesburg et le fort Sedgwick. — Le général Potter. — Les conciliabules des Indiens avec la commission de paix envoyée de Washington.

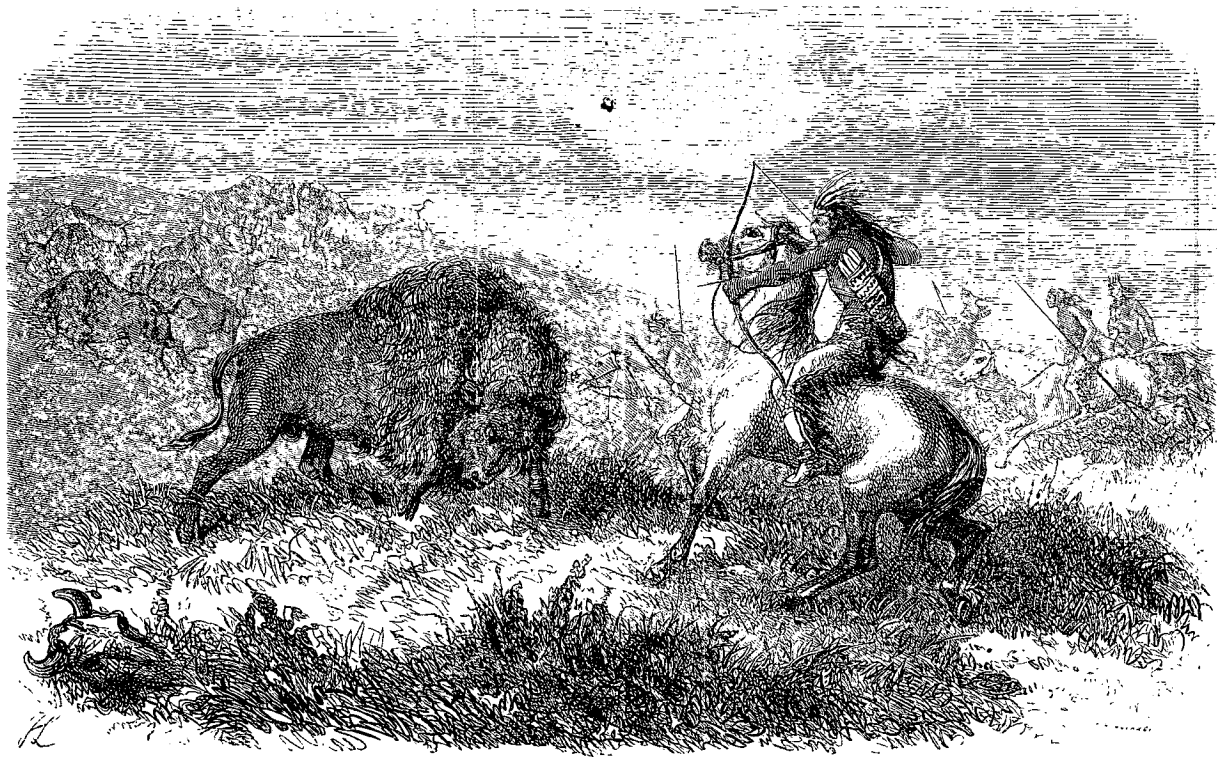
Omaha, où nous venions d'arriver, est la tête de ligne du chemin de fer du Pacifique. Elle est située sur la rive droite du Missouri, la rivière aux eaux boueuses comme celles du Tibre. Elle est de fondation récente, et porte le nom des Indiens qui campaient naguère dans son voisinage. Elle n'avait pas trois mille habi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tants en 1862; elle en a aujourd'hui quinze mille. Comme toutes les villes des États-Unis, elle a de beaux édifices, de magnifiques blocs ou îles de maisons, tout cela construit en briques, en pierre ou en bois, et d'un style heureux, qui plaît à l'œil. Ce style n'a qu'un défaut, c'est que, d'un bout à l'autre des États-Unis, il est le même, et finit par devenir monotone; il est vrai que c'est du même pays et du même peuple qu'il s'agit.

Le chemin de fer du Pacifique, que nous allions parcourir sur une étendue alors ouverte de près de quatre cents milles à travers les Prairies, sera l'une des merveilles de ce siècle. Il s'avance droit dans la plaine, marchant toujours à l'ouest, comme la civilisation depuis les premiers temps de l'histoire, comme la colonisation des États-Unis. Il irait ainsi jusqu'au Pacifique; mais, pour gagner du temps, une autre voie ferrée s'avance à sa rencontre, partie de la capitale de la Californie, Sacramento. Cette voie a déjà rejoint les flancs de la Sierra Nevada, et va franchir cette chaîne par un tunnel de cinq cents mètres seulement. Elle traversera ensuite l'État de Nevada, si célèbre par ses mines d'argent, puis le territoire des Mormons polygames, ces curieux sectaires. C'est très-probablement sur ce point que les deux voies se rencontreront, et cela avant trois ans. Un ruban de fer continu joindra alors l'Atlantique au Pacifique, New-York à San-Francisco!

La nature a tout fait, du côté de l'Atlantique, pour la construction de cet immense railway, et la prairie est si bien nivelée que l'on ne voit pas, en beaucoup



La chasse au bison par les Indiens. — Dessin de Janet Lange d'après des croquis originaux.

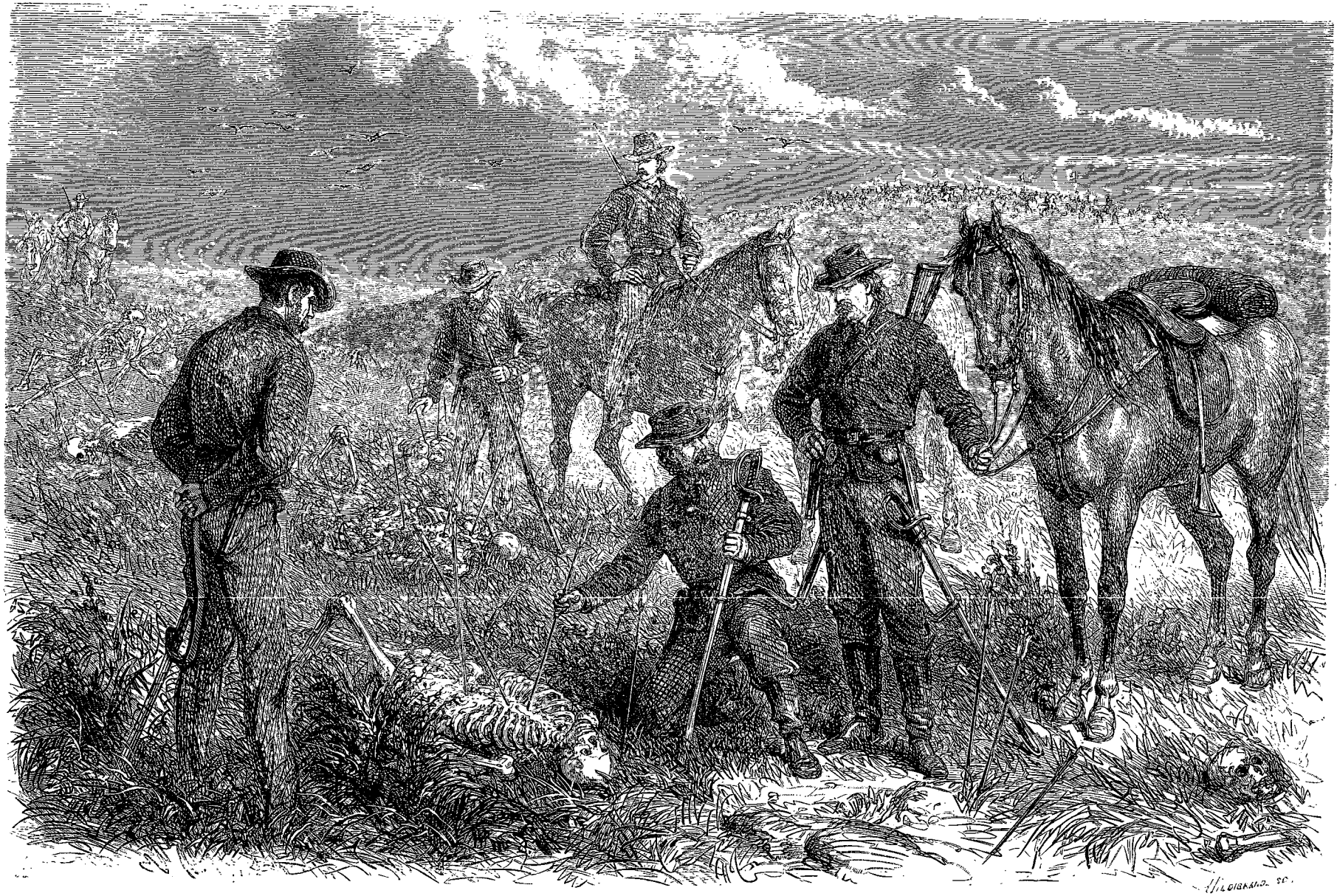
d'endroits, de quel côté le sol penche. C'est là l'immense bassin du Missouri et du Mississipi, la plus belle demeure que Dieu ait préparée pour l'homme, comme disait Tocqueville, une terre heureuse et féconde qui pourrait nourrir jusqu'à trois cents millions d'habitants. En outre, comme les cours d'eau n'y ont que des pentes très-faibles, on y peut construire presque sans frais des routes, des chemins de fer, des canaux, toutes ces grandes voies de communication dont les sociétés ont si grand besoin pour se développer. N'est-ce pas Humboldt qui avait fait à son tour cette remarque sur tous les avantages qui ont été départis par la nature au grand bassin du Mississipi?

Les Américains, qui comprennent mieux que tout autre peuple le rôle que jouent les rivières dans l'économie de ce globe, se sont attachés à les suivre dans le tracé de leurs voies ferrées, et c'est pourquoi le chemin de fer du Pacifique, à peine a-t-il quitté Omaha, suit le cours de la rivière Plate ou de la Nebraska[1].

Voulez-vous connaître le nom de ces stations nouvelles, nées d'hier et germes de villes qui seront un jour puissantes? Voici *Summit-Siding*, qui nous indique le sommet des *bluffs*, ou coteaux sur lesquels est bâtie Omaha; puis *Papillon*, où quelque brillant lépidoptère sera un jour venu voltiger autour de quelque

1. Les Américains écrivent Platte. Nous préférons notre orthographe, qui doit être la vraie, car ce nom est évidemment français. Il convient bien à une rivière au lit très-large et peu profond, et le mot Nebraska, emprunté au dialecte des Indiens Sioux, n'a pas une autre signification. Le nom de Plate a dû être donné à la Nebraska par les anciens chasseurs et traitants canadiens, qui ont les premiers parcouru ces vastes solitudes, et imposé aux localités tant d'autres noms français, respectés par les Américains.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Découverte dans les Prairies des squelettes de plusieurs soldats surpris et mis à mort par les Indiens (juin 1867). — Dessin de Janet Lange d'après des croquis originaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trappeur canadien; puis *Elkhorn*, ou Corne d'Élan, ainsi nommée parce qu'on y aura tué naguère un élan descendu des montagnes Rocheuses. Voici maintenant *Diamonds*, où l'on aura sans doute trouvé quelque gemme. *Frémont* rappelle le nom du hardi explorateur qui le premier a parcouru en savant les Prairies, et qui a franchi l'un des premiers le grand continent américain, de l'Atlantique au Pacifique. Plus loin est *Shell-Creek*, ou le ruisseau des Coquillages, un nom que ne liront pas sans être émus les amateurs d'espèces rares en conchyliologie; puis *Columbus*, dédiée heureusement à Colomb: c'est déjà une petite ville, à laquelle ce baptême sera favorable. Dans le voisinage de Colombus est la *réserve* ou lieu de cantonnement des Indiens Paunies[1], soumis aujourd'hui à l'Union. Pierre la Cherre est leur grand chef. De nomades ils sont devenus sédentaires, et leurs *wigwams*[2] sont des huttes en branchages, ressemblant à des cabanes de forestiers. Un prêtre catholique est établi auprès d'eux pour les catéchiser, et ne fait guère de prosélytes. Quelquefois les Paunies vont jusqu'à Omaha, où on les rencontre dans les rues, drapés dans leur couverture de laine, l'arc et le carquois sur l'épaule, le carquois bourré de flèches à la pointe acérée, mais non empoisonnée. Un collier de verroteries ou de perles autour du cou, aux pieds des mocassins de peau de buffle ou de daim complètent ce costume élémentaire, auquel les chefs ajoutent une plume d'aigle (ou de poule) dans les cheveux.

Ces sauvages, comme tous les Indiens des Prairies, ont la peau bistrée, rougeâtre, ce qui a valu aux indigènes de l'Amérique du nord le nom de Peaux-Rouges, et à cette race la dénomination de race cuivrée, sous laquelle la désignent les ethnologistes, par opposition aux noms de race blanche, jaune et noire que représentent principalement les Européens, les Chinois et les Nègres. Les autres caractères physiques de la race rouge sont d'avoir les cheveux noirs, droits, roides, le nez aquilin, les pommettes souvent un peu saillantes, les yeux quelquefois bridés, comme la race jaune, la lèvre fine, les extrémités des membres très-petites, très-déliées. Les Indiens s'épilent avec soin les sourcils et la barbe, et même tous les poils du corps, mais ils ne coupent pas leurs cheveux, qu'ils séparent par une raie au milieu de la tête et qu'ils disposent en tresses.

Mais laissons là les Indiens, et avec eux les Paunies, et continuons notre route; aussi bien rencontrerons-nous assez de Peaux-Rouges en chemin. Le train s'avance à travers la prairie. En quelques places, les graminées naturelles dont la terre est couverte, et dont les tiges et les feuilles sont déjà toutes jaunies, ont été brûlées par le feu. Qui a allumé l'incendie? Nul ne le sait. Un passant, peut-être un chasseur, un Indien, la locomotive; peut-être aussi le feu a-t-il pris spontanément dans les grandes chaleurs de l'été; cela s'est vu. On dit aussi que le feu est mis quelquefois à dessein pour éloigner le bison et l'Indien avec lui. Quoi qu'il en soit, au printemps, l'herbe poussera sur ce point et plus verte et plus drue. L'incendie des prairies! Quel magnifique tableau, la nuit! L'horizon est en feu, le ciel lui-même est rouge, la flamme semble monter jusqu'aux nues, les animaux épouvantés s'enfuient. Nous jouissons d'un de ces spectacles sur le chemin de fer du Pacifique, et cette vue inspirerait un artiste.

La nuit est venue, noire et sombre. Bien qu'étendu dans ma couchette, je ne dors point. Si les Indiens allaient attaquer le train, comme au mois de juillet précédent! J'entends appeler une à une les diverses stations : *Silver-Creek*, le ruisseau de l'Argent, où l'on a sans doute trouvé un minerai du précieux métal; *Lone tree*, où l'Arbre solitaire, un nom qui nous indique que si la prairie est riche en graminées, elle est à peu près privée d'arbres. Nous passons ensuite à *Kearney*, une station aimée des bisons. Dans le voisinage est un fort, ou plutôt un poste militaire[1], édifié contre les Indiens par le général Kearney.

Les officiers du fort, qui n'ont plus aujourd'hui à chasser le Peau-Rouge, chassent le *buffalo*. C'est là le nom que les Américains s'obstinent à appliquer au bœuf sauvage des Prairies, à la tête énorme, à la longue crinière, à la peau velue, et qui n'a rien du buffle. Le bison se chasse de deux manières. A cheval, on le poursuit dans la plaine, comme le *toreador* poursuit le taureau dans le cirque. On cherche à prendre l'animal par le flanc, et on le vise au défaut des côtes avec un revolver ou une carabine. Il ne faut pas tirer à la tête, car les os du crâne sont si épais que la balle ne les entame point. L'Indien se sert plus volontiers de ses flèches, et les lance d'une main si sûre que souvent il transperce le bison. Dans tous les cas, on comprend les dangers d'une pareille chasse. Tout d'abord, on étudie avec soin la direction du vent, pour arriver dans ce sens sur l'animal isolé ou en troupes; jamais l'animal ne marche contre le vent. Le chasseur civilisé attaque aussi le bison à couvert, au repos, protégé par un pli du terrain ou caché dans les hautes herbes; mais l'Indien préfère la chasse à courre.

Le *buffalo* est par excellence l'animal des Prairies. Chasser le *buffalo* est le rêve de tout voyageur des plaines, et le fort Kearney, où nous venions de passer, un des points où l'on rencontre presque toujours le bison. Les officiers du fort se font un plaisir d'accompagner

1. J'écris ce nom comme je l'ai entendu prononcer. Les Américains écrivent *Pawnies*, et les anciens géographes français écrivaient, je crois, Pânies. L'*a*, dans ce cas, doit être prononcé très-ouvert.

2. *Wigwam*, hutte; *calumet*, pipe; *mocassin*, soulier ou sandale; *manitou*, Dieu; *tomahawck*, massue, casse-tête; *sachem*, chef de tribu; *pow-wow*, palabre, conférence; *squaw*, femme; *pappoose*, petit enfant, etc., sont des mots empruntés aux anciennes nations indiennes des bords de l'Atlantique, surtout celle des Algonquins, aujourd'hui presque entièrement disparue. Aucun de ces mots n'est en usage et n'est compris chez les tribus de l'Ouest, à moins qu'elles ne l'aient appris des Américains.

1. Les postes que les Américains appellent des forts dans tout l'Ouest, sont de simples stations militaires, où résident les soldats réguliers pour tenir en respect les Indiens. La plupart de ces postes n'ont pas même un rudiment de fortification.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les *excursionnistes* dans cette chasse pleine d'attraits, et de les initier à toutes les ruses du gibier, à tous les secrets du *sport* des Prairies.

Nous leur avions envoyé une dépêche, pour leur demander si nous pouvions nous arrêter chez eux, et faire ensemble la chasse à courre ; mais ce jour-là le bison était momentanément parti sans nous attendre.

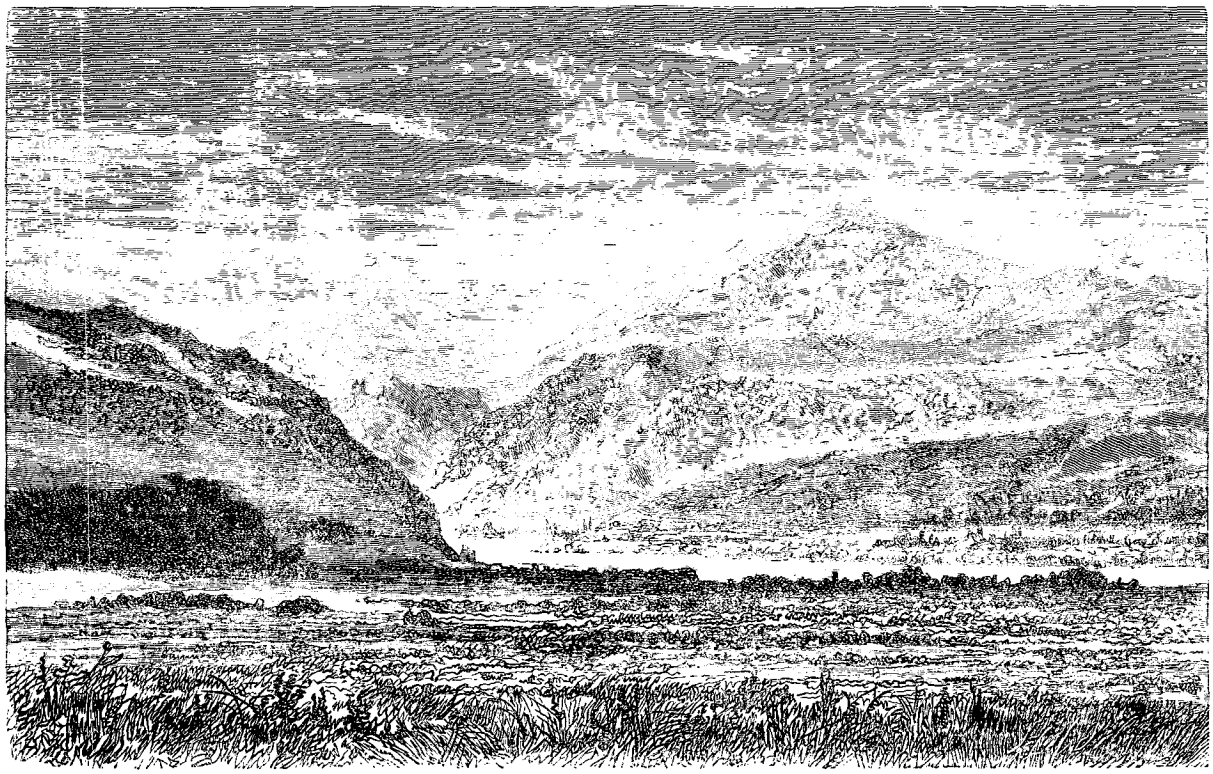
L'Indien tire du bœuf sauvage sa nourriture, son vêtement. Il mange sa chair qu'il fait sécher au soleil, tandis que le blanc arrache seulement la langue de l'animal, morceau des plus délicats. La peau du bison, tannée, et conservant encore sa toison, porte le nom de *robe*. Avec les peaux de castor, c'est le principal objet d'échange de l'Indien avec les traitants des Prairies. Une belle robe de *buffalo* se vend aujourd'hui vingt piastres ou cent francs; naguère le prix était de moitié, ou du tiers, mais alors le papier-monnaie n'avait pas cours comme à présent.

Cette robe sert à l'Indien de paletot, de lit et de couverture. Les vilaines peaux sont ébarbées, épilées, et l'on en couvre la hutte. C'est ainsi que l'Indien, comme on l'a déjà fait remarquer, trouve dans le bison satisfaction à toutes les nécessités de la vie.

Aussi suit-il l'animal dans ses migrations du nord au sud, et remonte-t-il avec lui du sud au nord. Le dicton des plaines est le suivant : Là où est le bison, là est l'Indien.

L'hiver, le bison va chercher le gazon dans le sud ; l'été, il revient dans le nord.

Ces migrat ions des bisons sont curieuses. Les animaux s'avancent en troupes serrées, conduits par un chef, et barrent pendant plusieurs heures le passage aux convois, sur les routes qu'ils traversent.



Vue prise de la source de la rivière Plate (branche du sud). — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

Le nombre des bisons est aujourd'hui beaucoup moins considérable que jadis. A mesure que l'animal disparaît devant la marche sans cesse envahissante de la colonisation, le Peau-Rouge disparaît aussi, et l'on peut dire que si, dans les Prairies, il y a deux fois moins de bisons qu'il y a deux siècles, il y a aussi deux fois moins d'Indiens. Curieuse relation que celle qui unit ainsi l'homme primitif à l'animal primitif! Les Peaux-Rouges eux-mêmes l'ont comprise, et il y a parmi eux une tradition qui dit que l'Indien disparaîtra le jour où il n'y aura plus de bisons. Un de leurs grands regrets est de voir les blancs chasser cet animal par simple amusement, « Est-ce que les visages pâles seraient devenus fous, disait récemment un grand sachem aux commissaires de l'Union, qu'ils chassent le bison pour le seul plaisir de le tuer et de le voir pourrir sur place, tandis que nous mourons de faim? »

Après le fort Kearney, célèbre par ses terres de chasse, voici les stations de *Elm-Creek* et *Plum-Creek*, baptisées par l'orme et le prunier, mais dont le nom réveille de tristes souvenirs. Il y a eu sur ces points de sanglantes rencontres entre les blancs et les Indiens, et de cruels massacres, notamment celui qui a été raconté dans les lignes précédentes (voy. p. 227).

Le fort *Mac-Pherson*, à deux cent quatre-vingts milles d'Omaha, marque la distance où s'arrêtait la voie en 1866. Après vient la station de *North-Platte*, où la Plate se divise en deux branches, celle du nord et celle du sud. Ces deux branches descendent l'une et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'autre du sommet des montagnes Rocheuses, ici dans le Colorado, là dans le Dakota.

La gare de North-Platte ne contient pas seulement, comme toutes ses sœurs, une maison de garde, un château d'eau pour l'alimentation des locomotives, un poste télégraphique, une salle d'attente, une gare pour les marchandises, une maison pour les employés. Comme c'est la principale station à partir d'Omaha, elle possède encore un excellent hôtel, où le voyageur trouve un magnifique *buffet*, tenu par Léon Pallardie, un ancien traitant canadien, avec lequel nous ferons plus tard intime connaissance.

Alkali, si bien baptisée : il n'y a qu'à regarder le sol couvert d'efflorescences salines ; *Ogallalla*, où campait naguère la bande des Sioux de ce nom [1], qui obéit aujourd'hui à la fameuse Queue-Bariolée; enfin *Big-Spring* ou la Source abondante, et *Julesburg*, marquaient les quatre dernières stations du chemin de fer du Pacifique, lorsque nous arrivâmes dans les Prairies.

Chez nous, on ne lance le *railway* que vers les contrées populeuses : les Américains, agissant d'une façon inverse, l'ont poussé cette fois à travers le grand désert, afin d'y appeler la civilisation, et là ils ont dû nommer des villes, des gares, avant même qu'elles ne fussent bâties !

C'était une curieuse ville que celle de Julesburg, où nous arrivions le 2 octobre, à midi. Quelques mois auparavant, il n'y avait pas d'habitants dans cette localité. Il y en avait alors près de deux mille, tous occupés par



Grand-Aigle, Grosse-Caisse et Fort-Marcheur, chefs des tribus Santès et Ponkas. — Dessin de Janet Lange d'après des portraits.

le trafic auquel donnait lieu la construction du chemin de fer; mais déjà une partie de ces habitants émigrait pour la station de Chayennes, à cent quarante milles plus à l'ouest, que le railway ne devait rejoindre que dans un mois.

Des hôtels, des buvettes, des salles de jeu, quelques magasins, un bureau de poste et de diligence, composaient la plupart des habitations de Julesburg, toutes en bois et du plus modeste style. Les habitants ne valaient guère mieux que les maisons; mais il ne faut pas juger aux apparences les énergiques pionniers de l'Ouest, l'avant-garde du progrès. S'ils ne représentent pas la plus honnête ni la plus noble partie de l'espèce humaine, ils n'en remplissent pas moins un rôle en ce monde, et un rôle des plus méritants. Au reste, le dur travail les purifie bien vite.

Le général Potter, commandant le fort Sedgwick, voisin de Julesburg, nous reçut chez lui quelques heures. Le fort est défendu par du canon, qu'il fallut tirer contre les Indiens en 1863. Les Chayennes [1] et les Sioux [2] avaient brûlé les environs de Julesburg, et en-

1. On les appelle encore les Rieurs. Serait-ce par onomatopée, à cause de leur nom qui rappelle le rire?

1. J'écris ce nom comme il se prononce. Les Américains écrivent aujourd'hui *Cheyennes*, et naguère ils écrivaient *Shiennes*, en prononçant l'*i* anglais long, *aï*. Le vrai nom de ces Indiens ne serait-il pas les *Chiens*? Une bande des Chayennes s'appelle en effet de ce dernier nom. Ici encore nous retrouvons une dénomination provenant des Français du Canada.

2. Les Sioux s'appellent dans leur langue *Dakotas*, et les Américains ont donné ce nom au territoire qu'ils occupent. Ce nom signifie, dit-on, les *alliés*. Cette nation se compose en effet de plusieurs tribus, subdivisées en nombreuses bandes. Un vieux traitant m'a expliqué le nom autrement. D'après lui, *Dakotas* signifierait les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

touré le fort où s'étaient retirés un nombre considérable d'émigrants. Ils menaçaient de le réduire par la famine; ils étaient là plusieurs milliers : on les chassa à coups de canon. Les obus et la mitraille purent seuls venir à bout de ces sauvages assiégeants.

Le général Potter, tout en nous racontant ces faits, nous présenta à sa femme, qu'il avait fait venir des États de l'Est. Nous admirâmes le courage de cette dame américaine qui acceptait sans se plaindre un si pénible exil. Il est vrai qu'elle était auprès de son



Indiens et femmes paunies. — Dessin de Janet Lange d'après des photographies. (Sur le dernier plan est la hutte ou wigwam; sur le premier plan, Pierre la Cherre, grand chef des Paunies.)

mari, qu'elle avait ses enfants avec elle, et que les Ogallallas, à en juger par ceux qui étaient en ce moment paisiblement campés autour du fort, n'étaient plus guère à redouter. Mais qui peut se fier à l'Indien, aujourd'hui pacifique, demain sanguinaire?

A la nouvelle que la commission de paix, envoyée

Gris. D'où j'augurai que les anciens trappeurs canadiens, qui avaient tant de relations avec les Sioux, et qui aimaient à faire des jeux de mots, durent appeler en français les Dakotas des

Saouls, d'où l'on aura fait *Sioux*, que les Américains prononcent d'ailleurs sans faire sentir l'*i*. Personne n'a pu encore donner l'étymologie du mot Sioux : je propose humblement celle-là.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Washington pour traiter avec eux, était porteuse de nombreux cadeaux, les Indiens avaient suspendu tout à coup les hostilités. Un conseil solennel ou *pow-wow* venait même d'avoir lieu à *North-Platte*. Outre le grand chef des Ogallallas, la terrible Queue-Bariolée, on y avait entendu Tueur-de-Paunies et Patte-de-Dinde, puis d'autres *braves* ou guerriers non moins célèbres, l'Homme qui marche sous terre et l'Ours-Agile, tous sachems ou grands chefs de l'illustre nation des Sioux[1]. Mais rien de décisif n'avait été conclu, et la commission avait donné rendez-vous aux Peaux-Rouges, au fort Laramie dans le Dakota, pour la pleine lune de novembre[2].

La commission de paix, nommée par la législature de Washington au mois de juillet précédent, et entrée immédiatement en fonctions, n'avait pas été plus heureuse avec d'autres bandes de Sioux qu'elle avait rencontrées sur le haut Missouri. Elle avait tenu avec eux plusieurs conseils, dans le courant du mois d'août Les Brûlés[3], les Yanktons, les Santés[4], les Ponkas, toutes tribus appartenant à la grande nation des Sioux, s'étaient rendus à l'appel des commissaires. Là on avait entendu le sachem des Santés, Grand-Aigle, qui, en 1862, profitant du moment où la guerre de sécession tenait éloignés les soldats des États-Unis, avait commandé le massacre des blancs dans le Minnesota; plus tard le président Lincoln, cédant à un mouvement de clémence, lui avait pardonné. Grosse-Caisse et Fort-Marcheur, chefs des Ponkas, avaient fait aussi leur discours, et demandé surtout à leurs pères (c'est ainsi que les Indiens nomment les blancs[5]) des couvertures et des vivres à l'approche de la mauvaise saison. Ils n'avaient pas oublié non plus, suivant l'usage, les demandes d'armes et de munitions. La plupart des orateurs refusaient, au nom de leurs tribus, de se rendre dans les lieux de cantonnements ou *réserves* que leur indiquaient les blancs, et exigeaient en outre que le gouvernement des États-Unis abandonnât les forts et les routes au nord du Dakota, ainsi que les travaux en cours d'exécution sur le chemin de fer du Pacifique : tout cela troublait la chasse au buffle, unique source d'existence de l'Indien.

1. Les noms des Indiens, du moins ceux qu'ils prennent vis-à-vis des blancs, car on dit qu'ils tiennent leur véritable nom secret, se rapportent d'ordinaire à un acte ou à un trait particulier à leur personne, et dans le cours de leur vie ils changent plusieurs fois de nom. *Tueur-de-Paunies* est sans doute le guerrier de sa nation qui a scalpé le plus de Paunies, ces ennemis acharnés des Sioux, et *Queue-Bariolée* porte une longue tresse de cheveux zébrée par des raies de peinture. Quelquefois les noms des Indiens sont intraduisibles dans notre langue trop pudique, et alors les blancs imposent aux chefs des noms de circonstance. C'est ce qui est arrivé pour l'*Ours-Agile*.

2. Comme les Musulmans, les Indiens comptent leurs mois par lunes.

3. Ou les Cuisses-Brûlées, ainsi nommés parce que leurs ancêtres furent un jour obligés de fuir à la hâte des Prairies qu'ils occupaient, et qui venaient de prendre feu. L'incendie se développa si rapidement que les fuyards en eurent le .... dos brûlé.

4. Encore un nom franco-canadien, comme le précédent.

5. A leur tour les blancs appellent les Indiens leurs frères rouges, surtout dans les *palabres* officiels.

Ceux qu'on appelle en Amérique les agents des Indiens, *Indian agents*, c'est-à-dire les individus qui servent d'intermédiaires entre le gouvernement des États-Unis et les Peaux-Rouges, n'étaient pas ménagés dans ces discours, et c'était justice, car la plupart gardent déloyalement pour eux l'argent et les cadeaux que l'administration centrale envoie chaque année à si grands frais de Washington vers les tribus.

Nous retrouverons les Indiens au fort Laramie, et nous dirons en temps et lieu ce qui advint à ce nouveau conseil.

III

LE GRAND DÉSERT.

Aspect des plaines de l'Ouest. — Les antilopes et les bisons. — Les chiens des Prairies, leurs villes. — Les castors, leurs maisons. — Graminées, herbes odorantes et plantes grasses. — Le cotonnier. — Terres d'alluvion et de gravier.

Il importe de jeter un coup d'œil en arrière, et de retourner vers les Prairies que nous venons de traverser si rapidement. Elles aussi vont bientôt disparaître à mesure que le flot des colons s'avance toujours plus pressé vers l'Ouest.

A peine avions-nous quitté Omaha et ses *bluffs*, ou coteaux de grès tendre, que nous entrâmes dans les grandes plaines arrosées par la Plate. La Prairie, toujours la prairie, la plaine immense où l'horizon semblait s'éloigner à mesure qu'on avançait davantage, tel était le spectacle que l'on avait devant les yeux. En été, et même en automne, quand l'air est fortement échauffé, des effets de mirage s'y joignent, comme dans le désert africain. Pas plus que celui de la mer, que la Prairie rappelle par sa vaste étendue et sa surface plane, ce spectacle ne paraissait monotone et ne fatiguait les regards. Sur cette mer d'alluvions, de gazon jauni, quelques monticules alignés semblaient des vagues pétrifiées, et quand le vent, passant sur les hautes herbes, couchait les tiges encore debout, on aurait dit la brise ridant la surface de l'eau. De larges taches noires, couvrant parfois d'immenses espaces, signalaient des incendies récents, et remettaient en mémoire l'analogie avec la mer quand l'eau y change de couleur. Par intervalles, un troupeau d'antilopes passait rapidement comme l'éclair. Les bisons étaient partis vers les prairies du sud. Çà et là on apercevait, au milieu du gazon, une énorme carcasse blanchie, aux cornes recourbées, laissée naguère par le chasseur au lieu même où était tombé le buffle. Les chiens des Prairies, assis sur leur séant, rentraient bien vite dans leur tanière au moindre bruit, en jetant leur petit cri. De part et d'autre de la route, s'étendaient leurs *villes*, sur des centaines d'hectares. Sorte de rongeurs qui tiennent à la fois de l'écureuil, du lièvre et de la marmotte, les chiens des Prairies vivent entre eux en république, et se réunissent volontiers au dehors, quand l'homme est loin. La légende dit que c'est pour causer de leurs affaires; elle ajoute qu'une chouette et un serpent à sonnettes tiennent compagnie à chaque chien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans son trou, et que le crotale respecte le rongeur à côté duquel il a chaud. Toutes les tanières communiquent souterrainement. L'hiver, l'orifice extérieur est bouché, mais on le reconnaît encore aux déblais entassés en rond qui l'entourent.

En parlant des rongeurs des Prairies, on ne saurait oublier le castor. On retrouve le long des cours d'eau les ouvrages savants de cette intelligente bête, surtout ces digues jetées en travers du courant, et qui feraient honneur à l'hydraulicien le plus consommé. Elles sont faites de boue argileuse et de troncs d'arbres, que le castor scie avec ses dents, porte et installe lui-même. Dans le petit lac que la digue forme, les bêtes boivent et se baignent. Souvent leurs maisons sont voisines, et l'eau peut y pénétrer directement. Ces maisons sont à trois étages, qui ont chacun leur destination. A l'étage supérieur est la chambre à coucher, à l'étage inférieur la salle de bain. L'étage moyen reçoit les provisions et sert de salle à manger. « Les castors, c'est des bêtes propres et savantes, me disait un jour un chasseur. Ça prend des bains tous les jours, même pendant l'hiver, et ça bâtit des maisons comme les hommes. »



Les ruminants et les rongeurs représentent les principaux habitants du désert américain.

Les loups, les renards, les ours, les chats sauvages et d'autres carnassiers, font quelques apparitions; cependant il convient de dire qu'une sorte de loup, le coyote (*Canis latrans*), habite volontiers les Prairies. Les oiseaux sont rares, sauf quelques rapaces, surtout des corbeaux, affamés et criards, et, le long des ruisseaux, quelques palmipèdes et gallinacés, quelques poules, quelques oies et canards sauvages, qui se cachent au milieu des coudriers.

Parmi les insectes, il faut citer principalement les fourmis et les sauterelles, qui font toutes les deux de grands ravages au milieu des cultures naissantes, et l'on aura ainsi une idée de la faune du Grand Ouest.

La végétation est partout la même; ce sont des graminées naturelles où aucune espèce ne manque, et où le buffle, l'antilope et souvent le cerf, le renne, l'élan, le daim, le mouflon, descendus des montagnes Rocheuses, trouvent un pâturage qu'ils aiment. L'été, le gazon s'élève, en certaines places, jusqu'à hauteur d'homme; c'est alors la plus belle époque de l'année. La Prairie est pour quelques mois parée de verdure et de fleurs; il fait bon d'y camper. Au commencement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'automne, on coupe ces graminées sur beaucoup de points, et l'on obtient par là le plus beau et le plus nourrissant fourrage. Les animaux en sont friands, mais l'aiment encore mieux sur pied, et les Prairies ont été avec raison appelées le paradis terrestre des bestiaux. Les bouviers qui vont en longues caravanes à travers le grand désert, conduisant dans leurs lourds fourgons, vers les villes naissantes encore privées de chemins de fer, les marchandises des États de l'Est, recherchent ce fourrage pour leurs bêtes.

Des herbes odorantes se mêlent aux graminées. C'est la menthe, la sauge; c'est l'immortelle rustique, l'artémise, l'absinthe aux senteurs pénétrantes, et mille autres végétaux que l'on foule aux pieds sans y prendre garde, et qui renferment plus d'un principe utile et ignoré.

Çà et là on distingue quelques plantes encore plus particulières à la Prairie. C'est l'herbe à savon, sorte de yucca ou d'asphodèle, dont les racines font mousser l'eau et dont le port rappelle celui de l'aloès, sans en excepter la longue hampe au bout de laquelle elle jette sa fleur; ce sont les opuntias nains, qui étendent au milieu du gazon leur raquettes armées de piquants, et portant en été leurs fleurs rouges et plus tard leurs figues gommeuses.

Les arbres sont rares. On rencontre quelques conifères sur les *bluffs*. Le long des cours d'eau, les joncs, les coudriers, les osiers, croissent par touffes; par



Une halte dans la Prairie. — Dessin de Janet Lange d'après des croquis originaux.

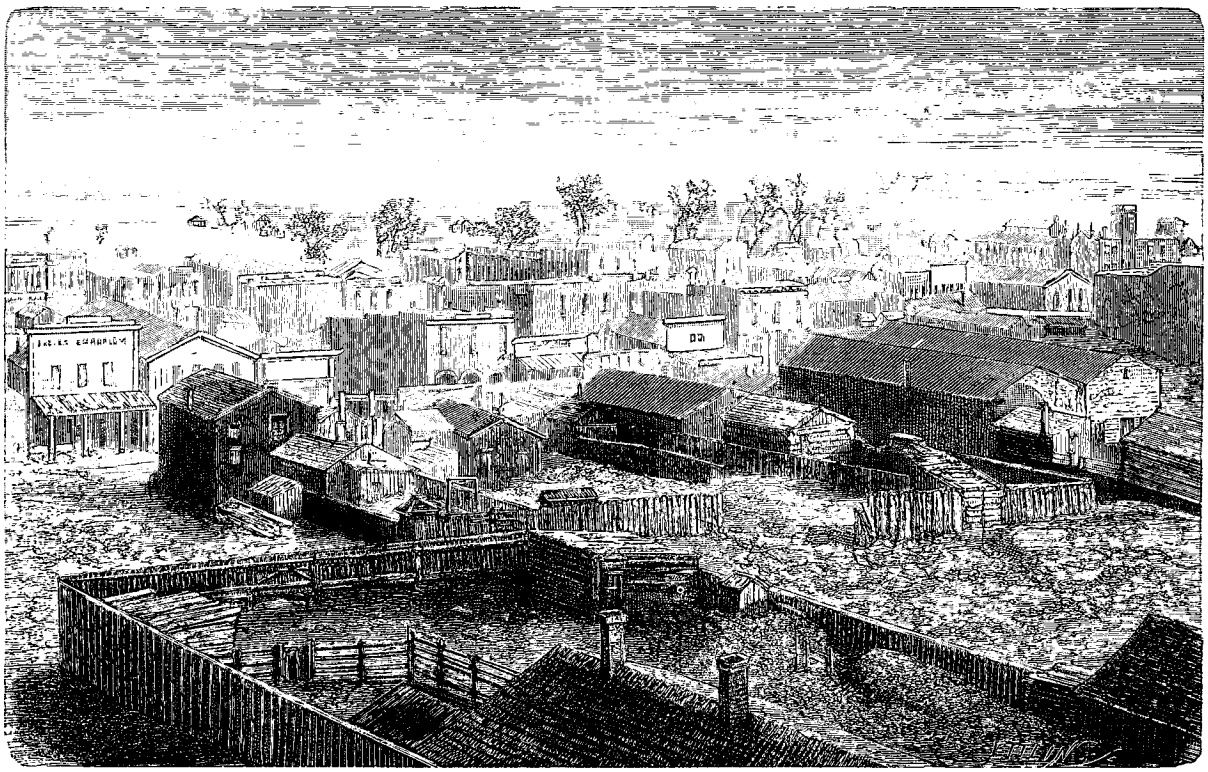
places isolées se montre le roi des peupliers, le peuplier du Canada, que les Américains nomment le *cottonwood*, ou le cotonnier, sans doute à cause du duvet blanc qui recouvre le dessous des feuilles. Le tronc est large, le bois noueux, l'arbre étend au loin ses vastes ramures; il n'offre rien qui rappelle le peuplier d'Europe, sinon sa croissance rapide, et l'on dirait plutôt un vieux chêne. La feuille seule, par la forme caractéristique, trahit l'essence de l'arbre. Le cotonnier est l'arbre aimé du coureur des plaines; c'est lui qui de loin signale inévitablement les cours d'eau, dont il jalonne quelquefois les rives sur de très-grandes longueurs.

Telle est la flore, telle est la faune du grand désert américain. Entre le Mississipi et les montagnes Rocheuses, sur mille milles de largeur, entre le trentième et le cinquantième degré de latitude nord, du golfe du Mexique à la baie d'Hudson, sur un espace qui égale en superficie celui de toute l'Europe centrale, le voyageur rencontre les mêmes plantes, les mêmes animaux. Il rencontre aussi le même sol, un sol de riches alluvions, de terres épaisses où l'on ne trouve pas une pierre, mais parfois aussi un sol de graviers siliceux et de cailloux roulés descendus des montagnes Rocheuses.

L. Simonin.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la ville de Denver. — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

LE FAR-WEST AMÉRICAIN,

PAR M. L. SIMONIN [1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE COLORADO.

I

LA DILIGENCE DES PRAIRIES.

Pourquoi nous allons au Colorado. — L'*Overland mail*. — Attaque des Indiens. — Le coche ou *stage*. — La route, les relais. Les Américains en voyage. — Nos moyens de défense. — Fausse alerte.

Un des buts de notre voyage était d'explorer les mines du Colorado [2]. Nous voulions voir ces filons d'or et d'argent, rivaux de ceux de la Californie et de la Nevada, découverts après eux, mais si riches qu'ils avaient donné naissance en très-peu de temps à un territoire prospère. Là où naguère errait l'Indien du désert, le terrible Chayenne et l'indomptable Arrapahoe [3], ou le Yute [4] soumis des montagnes Rocheuses, l'homme civilisé, le blanc, a surgi tout à coup; il a établi des villes florissantes, des routes, des canaux, des usines; il

1. Suite. — Voy. page 225.

2. Le nom de ce nouveau territoire des États-Unis est espagnol. Le Colorado est borné par le Kansas à l'est, le Dakota et le Nebraska au nord, le Yutah à l'ouest, le Nouveau-Mexique au sud. Des parties enlevées à chacun de ces territoires, mais principalement au Kansas, s'est formé un nouveau territoire, dont le nom rappelle celui du fleuve qui le traverse et que les Espagnols ont nommé Colorado, à cause de la couleur que l'oxyde de fer donne sur quelques points à ses rives.

3. Arrapahoe signifie, dit-on, tatoué. J'écris ce nom avec deux *r*, comme il se prononce, bien que généralement on ne mette qu'un *r*.

4. Yute veut dire montagnard. Cette nation est très-nombreuse et s'étend des montagnes Rocheuses à la Sierra Nevada de Californie. Elle se divise en plusieurs tribus. Les Pah-Yutes ou les Yutes des rivières (Pah signifie eau) habitent le territoire des Mormons, l'Utah, ou plutôt le Yutah, auquel les Yutes ont donné leur nom, et une partie de l'État de Nevada.

Suivant la règle que je me suis imposée, j'ai écrit le nom de Yutes en français, comme on le prononce, et comme l'écrivaient nos anciens géographes, et non Utes, comme l'orthographient les Anglais et les Américains. Il est bien entendu que l'*u* ici doit être long, et même se prononcer *ou*, et *iou*, quand on ne met pas l'*y*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a fécondé le sol par le labour; il a exploité les forêts, les prairies; il a extrait des entrailles de la terre les trésors qu'elles recélaient par millions Et tout cela ne s'est pas fait sans peine. Il a fallu conquérir sa place sur l'Indien nomade, et lui disputer sa vie. La victoire est restée enfin à l'intrépide pionnier, de sorte que l'Union a bientôt compté un Territoire de plus, qui sera demain un grand État[1]

Tel était le pays que nous allions explorer, tels étaient les colons que nous allions voir à l'œuvre. Nous prîmes à Julesburg la diligence transcontinentale (*Overland mail*) qui devait nous conduire à Denver, sa première étape[2]. Cette cité est la ville principale, nous dirions même la capitale du Colorado, si l'usage n'était, aux États-Unis, de prendre pour capitale des États non les plus riches et les plus populeuses, mais bien les moins importantes des villes[3]. Comme nous allions traverser, dans une de ses parties les plus dangereuses, le grand désert américain, on nous donna une escorte de six soldats, qui montèrent sans plus de façons sur le dessus de la diligence. Là ils se tinrent en observation, assis sur les malles et le fusil au bras. Quelques semaines auparavant, la diligence avait été entourée par une bande de Chayennes et d'Arrapahoes, et une femme touchée à l'épaule d'une balle, qui, traversant son châle, avait tué un voyageur derrière elle. Une autre fois, les Indiens avaient attaqué la malle, comme on ferait l'assaut d'une place forte, et tué sur son siége le conducteur; c'est toujours lui qu'ils visent le premier. Les voyageurs étaient descendus, car on se défend mal du dedans, et pied à pied, le revolver et la carabine à la main, ils avaient disputé le terrain aux Indiens. Les sauvages, ayant perdu plusieurs des leurs, avaient fui. Quelques voyageurs aussi avaient été blessés à mort. Le reste continua sa route, et l'un d'eux monta sur le siége à la place du conducteur défunt. Ceux des chevaux qui étaient demeurés valides traînèrent le coche jusqu'à la prochaine station. Le fait m'a été raconté par un des témoins de cette aventure, et c'est ainsi, du reste, que les choses se passent aux États-Unis. En Californie, on en a vu bien d'autres. Un jour que des voleurs voulurent arrêter la malle chargée d'or, les voyageurs descendirent et arrêtèrent eux-mêmes les voleurs. Ils les conduisirent jusqu'au village voisin, où ils les remirent aux mains de la justice Dans les premiers temps de l'Eldorado, on les eût pendus tout simplement à un arbre, en vertu de la loi de Lynch, et tout eût été dit.

J'ai raconté dans mon *Voyage en Californie*[4] ce qu'étaient les diligences américaines. Elles n'ont pas changé depuis, et d'un bout à l'autre de l'Union, c'est-à-dire de l'Atlantique au Pacifique, sur cinq à six mille kilomètres de longueur, les routes comme les *stages* (c'est ainsi qu'on nomme les diligences[5]) sont partout les mêmes. Il y a mieux : les stages sont tous construits à Concord, la grande ville des carrossiers, dans l'état de New-Hampshire. Ils sont tous du même modèle, peints de la même couleur rouge vif, et presque tous ils appartiennent à la grande Compagnie Wells et Fargo, les Laffite et Caillard de l'Union. La seule différence est que nos Laffite et Caillard sont passés à l'état fossile depuis l'introduction en France des chemins de fer, tandis que les Wells et Fargo n'ont jamais été plus puissants qu'aujourd'hui. Le meilleur agent de colonisation aux États-Unis, ce n'est pas d'abord le *railroad*, qui exige, en général, une certaine population et un État définitivement constitué; c'est le *stage*, la diligence, qui, avec ses six chevaux fringants, conduit jusqu'aux dernières limites de l'Union le courageux émigrant : pionnier, mineur, fermier, bûcheron, *squatter*[6], peu importe.

J'ai dit que le stage avait une forme invariable. Qu'on se figure une façon de coche, style Louis XIV : telles les voitures sont arrivées au dix-septième siècle aux États-Unis, telles elles y sont restées. Le véhicule est suspendu et se balance sur des ressorts de cuir, tendus sur la longueur. Il y a neuf places à l'intérieur, et ce compartiment est le seul. Les places sont toutes de même prix, trois en avant, trois au milieu, trois en arrière. Les dames, fussent-elles arrivées les dernières, choisissent. Les places du milieu ne sont pas tout à fait commodes : on n'y est soutenu que par une bretelle transversale en cuir qui vous prend par le milieu du dos; mais le plus grand inconvénient que l'on ait à redouter, c'est d'être au complet dans la voiture, c'est-à-dire neuf voyageurs. Alors, surtout si l'on a des voisins de gros calibre à côté de soi, ou par devant, ou par derrière, le supplice est intolérable. Les

1. Tout nouveau pays colonisé est d'abord admis dans l'Union comme Territoire, et plus tard comme État, quand il a acquis un certain développement, un chiffre voulu de population.

2. Ce service traverse tout le continent américain, des Prairies au Pacifique. Il a été inauguré en 1857, quand la colonisation de la Californie a été définitive. (Voir à ce sujet *les Pays lointains*, par L. Simonin, Paris, Challamel aîné, 1867.)

La diligence allait d'abord des rives du Mississipi (Saint-Louis ou Memphis) à San-Francisco. Plus tard, les points de départ ont changé; mais la distance est restée à peu près la même, ainsi que la durée du trajet. Aujourd'hui (janvier 1868) on ne va plus que de Chayennes, dernière station du chemin de fer du Pacifique, à Cisco, sur le versant occidental de la Sierra Nevada. Ce trajet est encore de mille trois cents milles et dure douze jours. Il y a des voyageurs qui le font tout d'une traite, même des dames. En hiver les froids sont à redouter, en été les grandes chaleurs.

Outre cette ligne principale, la compagnie de l'*Overland mail*, dirigée par la puissante maison de banque Wells et Fargo, dessert encore les principales villes du Colorado, du Montana, de l'Idaho, de la Nevada, de la Californie, de l'Orégon, en un mot tous les États et territoires du Grand Ouest. Cette compagnie occupe, pour ce seul service, mille employés; elle a quatre mille cinq cents chevaux, quatre mille mules ou bœufs, deux cent cinquante diligences, et la longueur de routes qu'elle dessert est de trois mille milles, ou plus de mille deux cents lieues de quatre kilomètres.

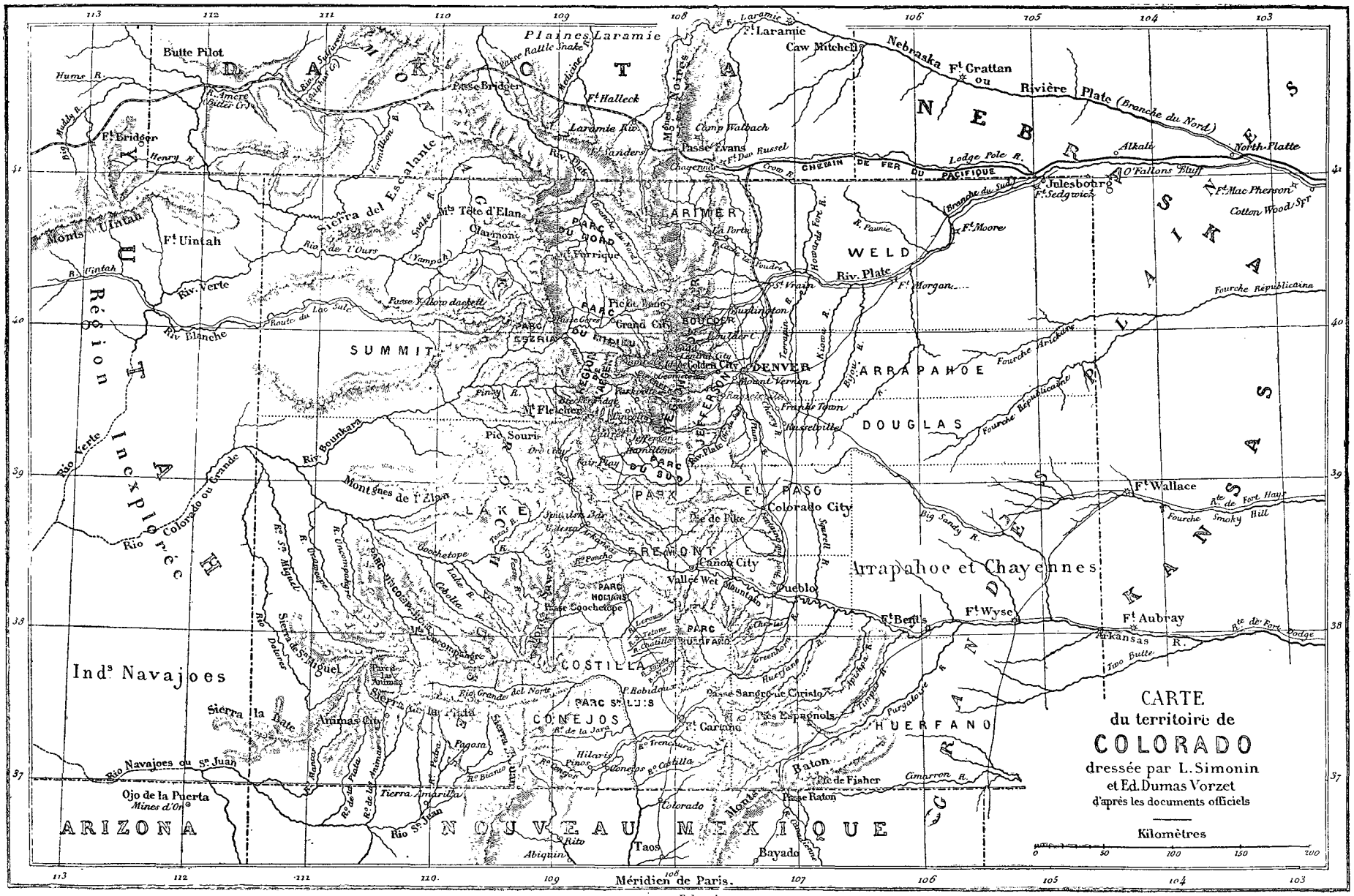
3. Ainsi l'État de New-York a pour capitale Albany et non pas New-York; l'État de l'Illinois, Springfield et non pas Chicago, etc. L'Union elle-même a pour capitale non pas Boston ou New-York, mais Washington. La politique démocratique donne les causes de ces apparentes anomalies.

4. Voir le *Tour du Monde*, année 1862.

5. On les appelle aussi des *coaches*, et dans ce mot il est aisé de reconnaître notre vieux mot français *coche*.

6. Le *squatter* est celui qui s'empare du terrain d'autrui, quand il le trouve inoccupé. Il applique ainsi le dicton : Qui va à la chasse, perd sa place.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

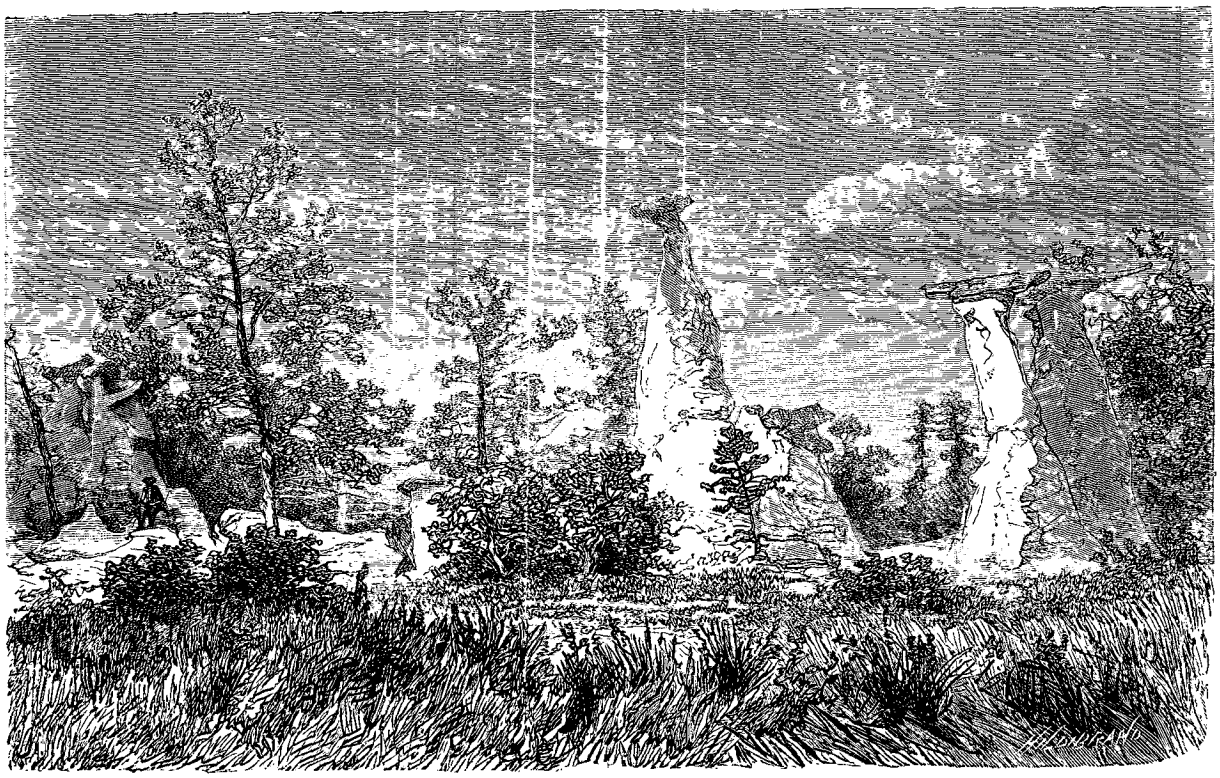


© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

genoux, le siége du voisin pénètrent dans vos membres, et l'on prie mentalement le Jupiter qui, du haut de l'Olympe, veille sur les voyageurs, de vous faire arriver au plus vite à destination.

Quand on n'est que six dans l'intérieur, le trajet devient supportable. Il y a, du reste, quelques places au dehors. Les amateurs du paysage montent volontiers à côté du conducteur, au risque d'un coup de soleil pendant l'été. Ils peuvent se tenir aussi derrière la voiture, sur une espèce de banquette à deux siéges, ou enfin s'asseoir sur le dessus du *stage*, quand cette place n'est pas déjà donnée aux soldats, qui font ici office de gendarmes contre les pirates du désert, contre les bédouins des Prairies. Le côté de l'impériale est quelquefois également libre, et alors on laisse pendre ses jambes latéralement. C'est une vraie diligence républicaine, démocratique. Pleine liberté pour tous; on a même la faculté d'aller à pied, pourvu que de ce pas on puisse suivre le véhicule.

Comme on emporte fort peu de malles (souvent l'Américain n'a pas même un sac de nuit), la voiture n'a aucun surcroît de charge. On dispose une partie des bagages sur l'impériale et l'autre partie à l'arrière, où elle est retenue par des courroies et protégée par un tablier de cuir qui se rabat sur les colis. On va d'un train de chemin de fer, ou si l'on veut d'un train d'enfer, jour et nuit, en s'arrêtant le moins possible aux stations pour les repas et les relais. Jamais Automédon sur son char ne conduisit ses fougueux chevaux et n'évita l'obstacle classique avec plus d'habileté que

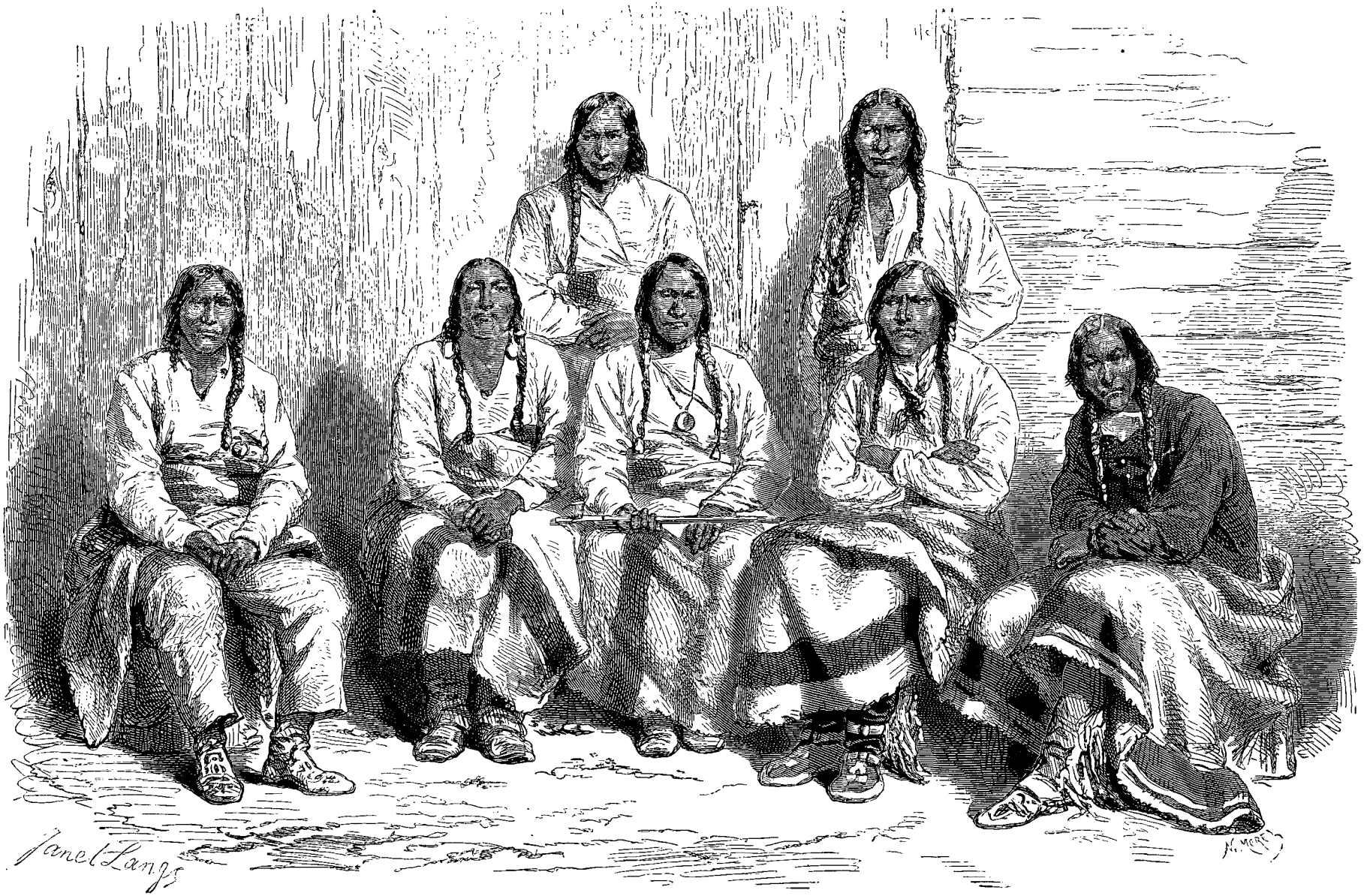


Vue des roches naturelles de Monument-Creek (Colorado). — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

le postillon américain juché sur sa diligence. Que la route se développe en plaine, comme dans les Prairies, qu'elle soit ouverte en pays de montagne, comme dans les mines du Colorado, dans la Nevada, la Californie, le postillon conduit du même train les six vaillantes bêtes confiées à sa main assurée. Seulement, comme aucun corps des ponts et chaussées n'est venu niveler la voie, et que le plus souvent la route n'a été ouverte, sur ce terrain qui n'appartient encore à personne, que par le passage répété des voitures, on se figure aisément à quels terribles cahots on est sujet, pour peu que le sol soit accidenté. Au bout de quelque temps, on a les membres moulus, les os littéralement broyés, on a le mal de mer. La poussière entre par tous les orifices et aveugle les voyageurs. Mais qui s'inquiète de ces vétilles? il faut marcher et marcher vite, le temps coûte, et coûte cher, c'est de l'argent : en avant! *go ahead!*

Les stations, ou relais, sont séparées par une distance moyenne de dix milles, ou seize kilomètres. Sur une bonne route on parcourt facilement cette distance en moins d'une heure et demie. Quand on arrive à la station, si c'est seulement pour relayer, les six chevaux sont changés en un clin d'œil, et les voyageurs ont à peine le temps de descendre. Si c'est pour déjeuner ou dîner, on donne une demi-heure de répit. Chacun procède d'abord à sa toilette. Des lavabos disposés sur le même rang sont vivement occupés, disputés par les passagers couverts de poussière. Du savon, des brosses, des peignes, un miroir, des essuie-mains, et même une brosse à dents, sont mis généreusement à la disposition du public. Les essuie-mains tournent autour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les sept grands chefs chayennes et arrapahoes envoyés en 1863 à Denver, pour traiter avec le gouverneur du Colorado. — Dessin de Janet Lange d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un rouleau supérieur, à la façon d'une chaîne sans fin. Les peignes, le miroir et la brosse à dents sont souvent attachés à une ficelle, pour que nul ne les emporte.

La toilette achevée, on passe à table, et là, en un quart d'heure, et dans la même assiette, on mange tous les plats à la fois : le *roast-beef* ou le *beef-steak* aux pommes de terre, le saumon salé, l'épi de maïs bouilli, le gâteau aux fruits, le fameux *pie* national. On boit du thé ou du café, du lait, si l'on préfère, de l'eau dans tous les cas. Les vins sont bannis, comme dans toute l'Union; mais après le déjeuner on peut passer à la buvette, y boire un verre de bière ou de *whisky*, et y allumer un cigare

« En voiture, messieurs les voyageurs, en voiture ! » Qui n'a pas entendu ce cri, au temps des bienheureuses diligences ? *All on board !* crie à son tour le conducteur américain, tout le monde à bord[1] ! et tout le monde remonte bien vite dans le stage, prêt à continuer le trajet sans un mot de plainte. Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il vente, que la poussière entre dans la voiture en épais tourbillons, — et c'est généralement le cas dans ce pays où jamais il ne tombe d'eau pendant l'été, et où les routes ne sont pas entretenues, — nul ne se plaint, chacun a même un visage serein, radieux, sourit à tous ces incidents. Cette virilité de caractère qu'on rencontre partout aux États-Unis, ce calme stoïque que chacun, homme ou femme, oppose en voyage aux attaques des éléments, donne le secret des merveilleuses aptitudes coloniales de la race américaine. Et par race américaine, j'entends ici non-seulement la race anglo-saxonne dont descendent les *Yankees* (ils n'oublient pas de s'en faire gloire à l'occasion), mais encore toute race émigrée aux États-Unis : Allemands, Français, Italiens, Belges, Scandinaves. Tous savent bien vite se plier au milieu dans lequel ils sont destinés à vivre, et tous, venus des quatre coins du monde, ne forment bientôt qu'un seul peuple, dans ce pays favorisé, grand comme l'Europe, parlant partout la même langue, et jouissant partout des mêmes institutions, les plus libérales, les plus démocratiques que les hommes aient jamais eues !

Me voilà loin de notre stage, de notre escorte et de nos compagnons de voyage. Pendant que je me surprends à philosopher, la diligence a quitté Julesbourg, salué le fort Sedgwick, où elle a pris sa cargaison de soldats, et elle est entrée au galop sur la route des Prairies. Le chemin se déroule à perte de vue comme un large ruban. A droite, à gauche, s'élèvent les graminées jaunies, éternelle parure du désert. Çà et là se montrent encore quelques fleurs, dernières gemmes d'un écrin si resplendissant au printemps

Mais nous ne songeons guère à la botanique; nous songeons à nos aimables voisins, les Peaux-Rouges, dont nous traversons en ce moment les domaines. Nous sommes tous bien armés. Le colonel a un énorme couteau de chasse et une paire de revolvers d'arçon avec lesquels, soldat des États du Nord, il a pris part à la guerre de sécession. Ne voulant pas garder pour lui seul cette artillerie formidable, il me passe un de ses revolvers, dont j'orne ma ceinture. De temps à autre je m'assure que ce fidèle compagnon (le revolver) est à ma portée, et il me semble que les Indiens peuvent venir : je suis prêt à leur résister.

M. Whitney a un revolver de plus petit modèle et une bonne carabine. Les autres voyageurs, dont l'un est un employé supérieur de MM. Wells et Fargo, et l'autre un inspecteur des postes dépêché de Washington par le gouvernement fédéral, ont également à leur disposition couteaux, revolvers, carabines. Une de ces carabines est du système Henry : c'est aujourd'hui la carabine réglementaire dans la cavalerie américaine. Elle n'a pas seulement une très-longue portée, mais encore peut tirer douze coups de suite sans être rechargée. Les cartouches sont faites exprès. Les balles sont coniques, de la grosseur du pouce; la carabine est à double canon, dont l'un contient les cartouches vierges et les amène dans l'*âme* du fusil au fur et à mesure que l'on tire. Cette carabine porte à mille yards, près d'un kilomètre. Les Indiens n'ont qu'à se bien tenir.

Il fait nuit. La diligence, qu'aucune lanterne n'éclaire, roule seule dans ces mornes solitudes. Nul de nous n'est tout à fait endormi. Et cependant les chevaux sont fringants. Aucun retard. A tous les relais on arrive et l'on part à l'heure. Pour faire honneur aux deux voyageurs officiels, l'inspecteur des postes et l'inspecteur des messageries transcontinentales, on a étrenné un coche tout neuf, dans lequel on n'a pris d'autres voyageurs que nous et un commis de MM. Wells et Fargo, qui accompagne son supérieur. Un coche tout neuf ! Il ne tentera guère les Peaux-Rouges, qui n'ont que faire de ces diligences. Un jour même où ils en ont arrêté une, ils l'ont, dit-on, scalpée, c'est-à-dire en ont coupé l'impériale, le dessus, pour la mettre hors de service. Mais les chevaux, tous de choix et d'allure vive, pourraient bien éveiller la cupidité des sauvages. Rien ne saurait arrêter l'Indien quand il s'agit de voler un poney, et il est de l'avis du roi Richard qui s'écriait, à la bataille de Bosworth : « Mon royaume pour un cheval ! »

Des cris, des aboiements poussés par une voix humaine : c'est le Peau-Rouge ! Ce n'est qu'un valet d'écurie qui cherche à nous effrayer. Il perd son temps; nous sommes tous trop bien sur la défensive, tous trop bien décidés à vendre chèrement notre peau, que dis-je ? nos cheveux, pour avoir la moindre crainte. Essayons de dormir...

Cette nuit, je me la rappellerai longtemps; elle fut semée pour moi de rêves, de cauchemars. Le lendemain, dès l'aurore, j'étais tout à fait éveillé. Mes compagnons l'étaient également. Heure solennelle ! L'aurore et le crépuscule sont les moments choisis d'habitude par l'Indien pour tendre ses piéges au blanc.

1. On devine ici un peuple de marins. Le même cri résonne sur tous les chemins de fer de l'Union.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis quelque temps, notre escorte nous a tout à fait quittés. Elle est rentrée au fort Morgan, que nous avons traversé sur la route. La veille, dans la nuit, une partie de nos hommes était déjà repartie avec la diligence de retour. Le pays est plus désert que jamais; à la prairie ont succédé des champs de sable. « Qui passe là-bas à l'horizon, rapide comme le vent? — Des Chayennes. — Non, c'est une bande d'Arrapahoes. — Arrapahoes ou Chayennes, soyons prêts. — Conducteur, conducteur, arrêtez, attention! » Et le conducteur serre les rênes et arrête ses chevaux.

Je suis moins fier que la veille. La nuit aurait-elle porté conseil? Que suis-je venu faire dans ce pays? Le consul de France à New-York avait bien raison quand il me disait de ne pas aller dans les Prairies. J'ai quitté ma maison, ma famille à Paris. J'étais bien; qui me forçait à partir? La Fontaine a là-dessus des fables : *Les Deux Pigeons*, *l'Homme qui court après la fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit*. La Fontaine, comme toujours, a raison. Encore s'il ne s'agissait que de mourir en se défendant! mais ces Chayennes vont nous prendre et nous livrer à leurs *squaws* (leurs femmes). On dit qu'elles font subir à leurs prisonniers d'atroces supplices. Elles leur arrachent la langue, les ongles, les yeux; un autre jour leur coupent les pieds, les mains, brûlent les plaies, enfin lient à terre la victimes et allument un feu de charbon sur son ventre en dansant autour de lui une infernale ronde. Quelle mort nous attend! et que suis-je venu faire ici?

Il faut croire que nos compagnons faisaient les mêmes réflexions que moi, car nul ne parlait et à notre silence s'ajoutait le silence solennel du désert. Chacun avait la main qui sur son pistolet, qui sur sa carabine. On avait passé une longue-vue au conducteur pour mieux observer l'ennemi. Tout à coup il s'écria : « Ce n'est qu'un troupeau de mules. » Et il fouetta les chevaux, qui s'élancèrent en galopant à travers la plaine sans fin.

Ceux que nous avions pris pour des Indiens étaient quelques cavaliers blancs, conducteurs d'un train de marchandises, et qui rassemblaient leurs mules éloignées du lieu où ils avaient campé la nuit.

II

LA LUTTE DES PIONNIERS.

Oui et non. — Convois de bouviers. — Les *blockhaus*. — Les stations et leurs habitants. — Ruines, traces d'incendies. — Déprédations des sauvages. — Vengeances des blancs. — Massacre de Sand-Creek. — Le colonel Chivington. — Ligue des Peaux-Rouges du sud et du nord. — Craintes des colons. — Déposition d'une jeune captive. — Châtiment des coupables.

La même alerte se renouvela deux fois pendant notre trajet de Julesbourg à Denver, trajet de cent quatre-vingt-dix milles, et que nous accomplîmes en trente heures. Elle se renouvela, pour moi du moins, avec ces alternatives de courage et de crainte auxquelles on est sujet suivant le temps, le moment, le cours des idées, l'état organique et mille autres causes plus ou moins connues. Qui donc sondera jamais l'âme humaine, la *caverne*, comme l'appelait je ne sais plus quel philosophe? La veille, j'aurais voulu rencontrer des Indiens; le lendemain matin, je préférais les savoir loin; le soir du même jour j'aurais voulu les revoir, leur disputer le terrain. Si je les avais tués en me défendant, j'aurais pris volontiers leur scalp et je m'en serais paré fièrement.

Le spectacle que nous rencontrions tout le long de la route n'était pas fait pour nous tranquilliser. A part quelques convois de bouviers, portant dans d'énormes fourgons attelés de plusieurs paires de bœufs les marchandises destinées au Colorado, on ne rencontrait aucun habitant, aucun voyageur. Les bouviers marchaient de compagnie et campaient la nuit en plein air avec leurs bêtes, au milieu des voitures disposées en rond. C'est ainsi que font les caravanes, et, dans ces campements nocturnes, un homme reste toujours éveillé et monte la garde pour donner l'alarme en cas d'attaque des Peaux-Rouges.

Les forts Sedgwick, Moore et Morgan, que nous avions successivement traversés, avaient été élevés contre les Indiens. Les stations de la diligence étaient elles-mêmes protégées par des ouvrages en terre où s'ouvraient d'étroites meurtrières, comme dans nos *blockhaus* de l'Algérie.

Pour ne céder le terrain que pied à pied en cas de défaite, on avait ménagé, sur certains points, des retranchements intérieurs, des espèces de redoutes circulaires dont quelques-unes communiquaient souterrainement avec les habitations. A tous les relais, on remarquait sur les tables ou dans les coins des appartements le revolver et la carabine tout armés, prêts à être tirés à la première attaque.

Les relais de la diligence étaient les seules habitations, disséminées, perdues, qu'on rencontrât le long du chemin. Un homme et souvent une femme apparaissaient à l'arrivée des voyageurs. La salle à manger était propre, bien servie, la table d'hôte pas trop chère, un dollar et demi (sept francs cinquante) par tête, ce qui était un prix minime, puisqu'on payait en papier-monnaie et qu'on était dans le désert. Les résidents de ces demeures avaient la figure grave, austère, et l'on devinait à leur air que ces pionniers des Prairies n'avaient pas accepté un si difficile exil par pur divertissement.

Quelquefois de jeunes enfants se montraient à côté de leurs parents, et l'on se prenait à songer, en regardant ces petits êtres blonds et pâles, que plus d'un serait peut-être un jour tué ou emmené captif par les Indiens. Qui sait? peut-être demain.

Partout sur la route, on ne rencontrait que des stations et des fermes en ruine, incendiées. Trois ans auparavant les Chayennes, les Arrapahoes, les Sioux, furieux de voir les blancs coloniser ce territoire, avaient oublié leurs anciennes haines et s'étaient ligués contre eux. Ce territoire n'était pas la propriété des blancs; les Peaux-Rouges, du moins ceux-ci le croyaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi, avaient sur lui des droits imprescriptibles. Une députation de sachems, envoyée en 1863 à Denver pour traiter avec le gouverneur du Colorado, n'avait pu s'entendre avec lui, et la lutte avait recommencé avec plus d'opiniâtreté que jamais. Des actes de sauvage déprédation avaient été commis. La diligence, arrêtée tous les jours, avait cessé de courir; les trains d'émigrants avaient été surpris et massacrés; des convois, des détachements de soldats avaient eu le même sort. Sur la route toutes les fermes, tous les relais avaient été saccagés et brûlés; le bétail avait été volé; les hommes avaient été tués, scalpés; les femmes, les

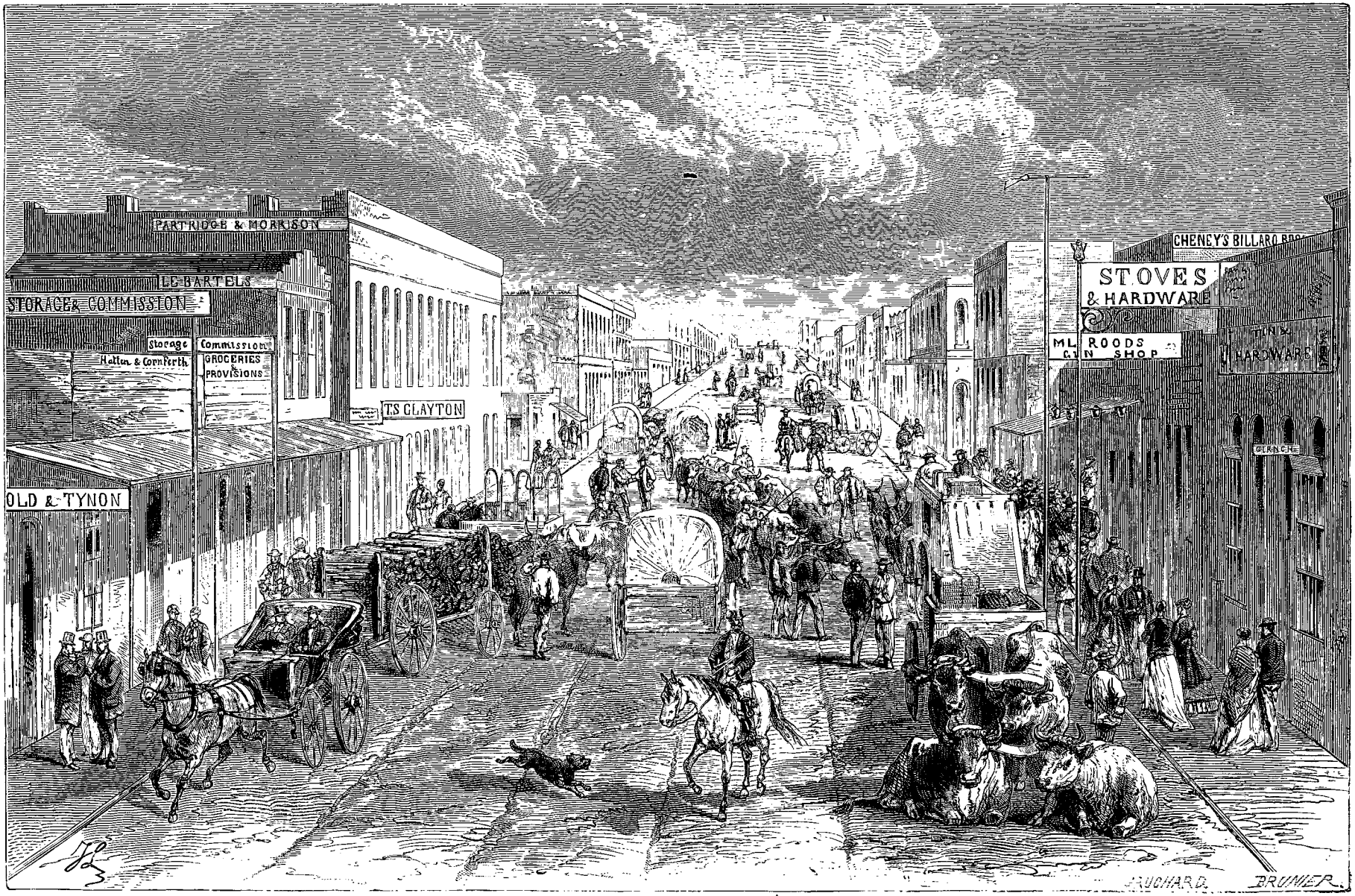


Yulé et Quincy, chefs des Yutes (bande des Sahquatches). — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

enfants conduits en esclavage et soumis aux plus durs traitements. Les Indiens, nous l'avons dit, avaient même tenté de prendre le fort Sedgwick, où s'étaient réfugiées des bandes nombreuses d'émigrants avec tout leur bétail, et il avait fallu lancer contre les assaillants au nombre de plusieurs milliers, et les obus et la mitraille. Après deux ans les plaies ouvertes par cette lutte sanguinaire n'étaient pas encore fermées, et les ruines étaient pour ainsi dire toujour fumantes sur la route de Julesbourg à Denver.

Les pionniers du Colorado avaient opposé à tous ces obstacles ce courage froid et impassible qui est le propre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Denver (la rue F). — Dessin de Janet Lange d'après des croquis originaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du colon américain. Par moments, toutefois, le pionnier était sorti de son calme habituel, et, transformé en volontaire, avait poursuivi le Peau-Rouge avec un sauvage acharnement. Des scènes horribles avaient eu lieu et le massacre de *Sand-Creek*[1] (le ruisseau de Sable), provoqué par le colonel Chivington, qui commandait alors le troisième régiment des volontaires du Colorado, pouvait aller de pair avec les plus hideuses vengeances des Peaux-Rouges. « Rappelez-vous vos femmes et vos enfants assassinés sur la Plate et l'Arkansas, » avait dit le colonel aux soldats qui chargeaient à Sand-Creek. Les soldats, qui n'avaient pas besoin d'être excités, s'étaient précipités sur les Indiens et en avaient fait un impitoyable massacre. En vain ceux-ci avaient hissé tout d'abord le drapeau blanc. On avait refusé de parlementer, et tous, sans distinction, guerriers, femmes et enfants, avaient été tués à bout portant et passés au fil de l'épée. Les Chayennes, les Arrapahoes, surpris sans défense dans leur campement, avaient perdu dans cette journée une partie de leurs chefs les plus braves. Les blancs les avaient scalpés sans pitié; ils avaient ouvert le ventre des femmes, brisé contre les pierres la tête des enfants, coupé les doigts et les oreilles à ceux qui portaient des bijoux, et commis cent autres horreurs que la plume se refuse à décrire. Une centaine d'Indiens, sur environ cinq cents qui campaient à Sand-Creek, avaient été tués. Parmi les victimes, on comptait plus de la moitié de femmes et d'enfants. Les blancs, au nombre de mille, n'avaient eu qu'un ou deux morts et quelques blessés. Parmi les Peaux-Rouges, Chaudron-Noir et l'Antilope-Blanche, chef des Chayennes, avaient été grièvement blessés. Main-Gauche, chef des Arrapahoes, et ses *braves* (ses lieutenants), Un-Œil ou le Borgne, Genou-Foulé, Petit-Manteau, étaient morts dans la mêlée. Le colonel Chivington avait partout célébré sa victoire et annoncé qu'il avait tué *cinq cents guerriers indiens*. Il espérait, pour ce haut fait, recevoir les *étoiles* de général, comme il eût pu rêver chez nous les épaulettes à graines d'épinard. Il fut destitué après une minutieuse et solennelle enquête, et le gouvernement fédéral parut montrer par cette décision que l'esprit de pitié plutôt que de vengeance envers les Indiens inspirerait désormais ses mesures.

Le massacre de Sand-Creek, que l'on appelle aussi, du nom de son auteur, le *Chivington-massacre*, n'est pas encore oublié dans le Colorado. Les colons, qui pour la plupart donnent raison à Chivington, racontent volontiers aux étrangers tous les détails de cette affaire, et plus d'une fois il fut question de Sand-Creek dans la diligence qui nous menait à travers les Prairies. Quant aux Indiens, ils devinrent après cette bataille (si l'on peut donner ce nom à cette sanglante boucherie) encore plus acharnés contre les blancs. Le massacre eut lieu dans la journée du 29 novembre 1864. Dès le mois de janvier 1865, les fermes, les stations au nord du Colorado étaient pillées, incendiées, et les plus sauvages représailles exercées contre les colons. Enfin les Arrapahoes et les Chayennes s'unissaient aux tribus jusque-là leurs rivales, les Kayoways, les Comanches, les Apaches, et ouvraient contre les blancs une guerre sans pitié. Cette guerre n'a fini que tout récemment, lors du solennel traité de paix signé, dans le Kansas, vers la mi-octobre 1867, par les commissaires de l'Union avec les cinq grandes nations du sud.

Telles étaient les luttes que les pionniers du Colorado avaient à soutenir contre les Indiens des plaines, quand nous arrivâmes à Denver. Ces luttes duraient depuis quatre ans, on peut même dire depuis le commencement de la guerre de sécession, dont les Indiens avaient habilement saisi partout le moment pour recommencer leurs hostilités contre les pionniers du *Far-West*. Cette guerre, en dégarnissant les forts de l'Ouest de leurs soldats pour tenir ceux-ci occupés ailleurs, permettait aux Indiens de surprendre leur ennemi sans défense, et ils avaient immédiatement préludé à d'affreux massacres. Dans le Minnesota, en 1862, des bandes de Sioux avaient brûlé et mis à sac la petite ville d'Ulm, acte sauvage qui devait trouver un digne pendant de la part des blancs dans le massacre de Sand-Creek que nous venons de raconter. Du Minnesota au Colorado, c'étaient partout les mêmes scènes d'horreur, et Denver, la cité des plaines, sans forts, sans murailles, avait craint un moment le même sort que la ville d'Ulm.

Heureusement que les Yutes n'avaient pas bougé, et n'étaient pas descendus de leurs montagnes, comme on l'avait craint, pour prêter main forte aux Chayennes et aux Arrapahoes.

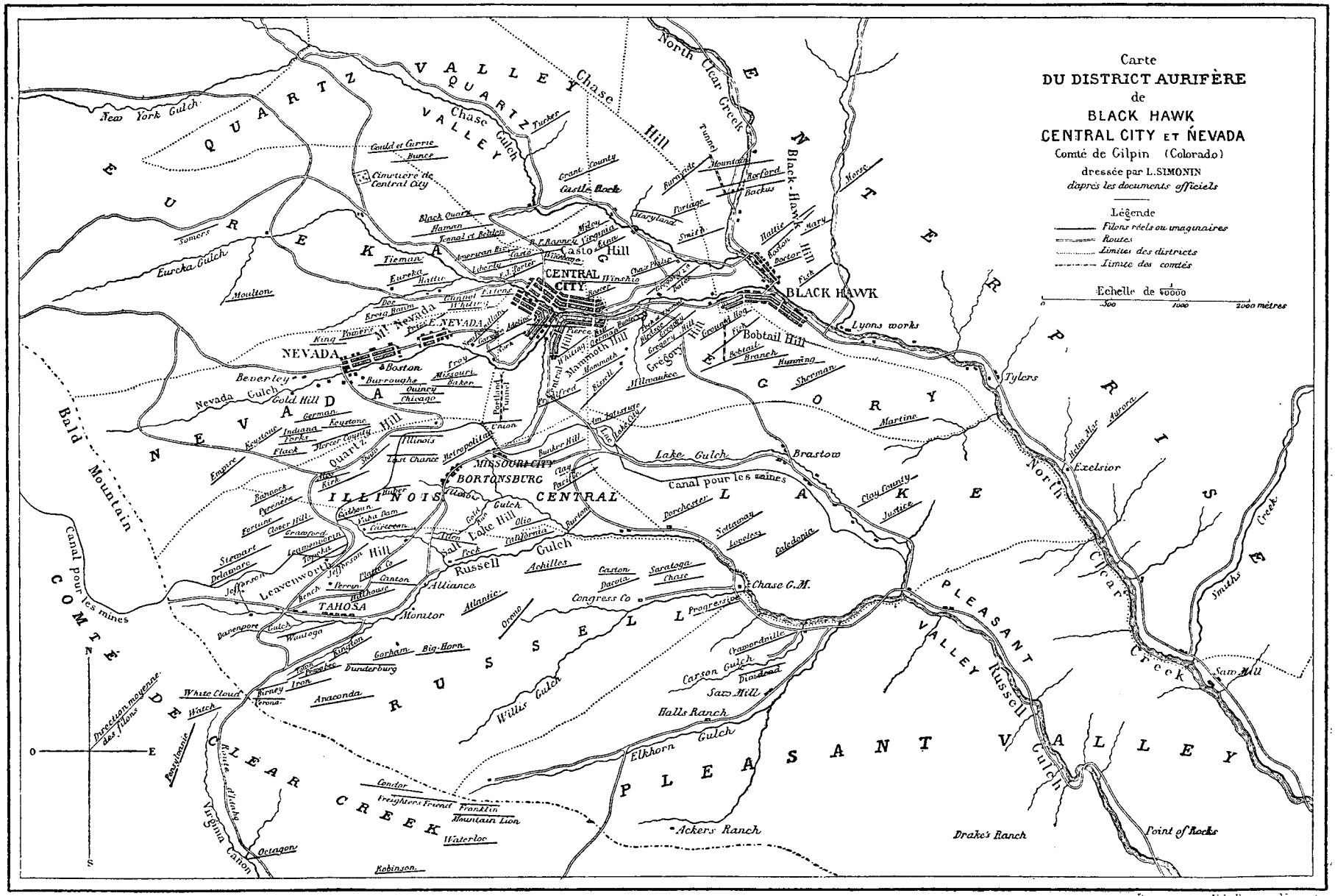
Le gouverneur du Colorado, qui était alors M. le sénateur Evans, chez qui j'ai eu l'honneur d'être reçu à Denver, avait vainement essayé dès le début, nous le savons, de pacifier ces terribles luttes, et de rendre le calme au territoire dont il était le premier magistrat. En 1865, il avait tenu plusieurs nouveaux conseils avec les Chayennes et les Arrapahoes et écouté les doléances de Chaudron-Noir, de l'Antilope-Blanche et d'autres chefs de ces deux nations. A tous il avait fait entendre des paroles de paix, essayant de leur faire oublier le massacre de Sand-Creek, et il avait amené les sauvages à faire l'échange de femmes blanches qu'ils retenaient prisonnières, contre des Peaux-Rouges tombés entre les mains des blancs.

Une jeune dame pensylvanienne, de vingt-quatre ans, mistress Lucinda Ewbanks, avait été ainsi rendue à sa famille, qui n'espérait jamais plus la revoir, et dans une déposition écrite avait raconté, en termes simples et modestes, sa captivité de dix mois chez les sauvages.

Voici cette déposition telle que je l'ai lue en anglais dans les papiers officiels. Elle est datée de Julesburg, 22 juin 1865. Elle n'est pas rédigée avec art, mais elle montre à quel triste sort doivent s'attendre les femmes, quand elles tombent entre les mains des Indiens. Je traduis textuellement :

1. Ruisseau tributaire de l'Arkansas, à quarante milles environ de Denver (voir la carte).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

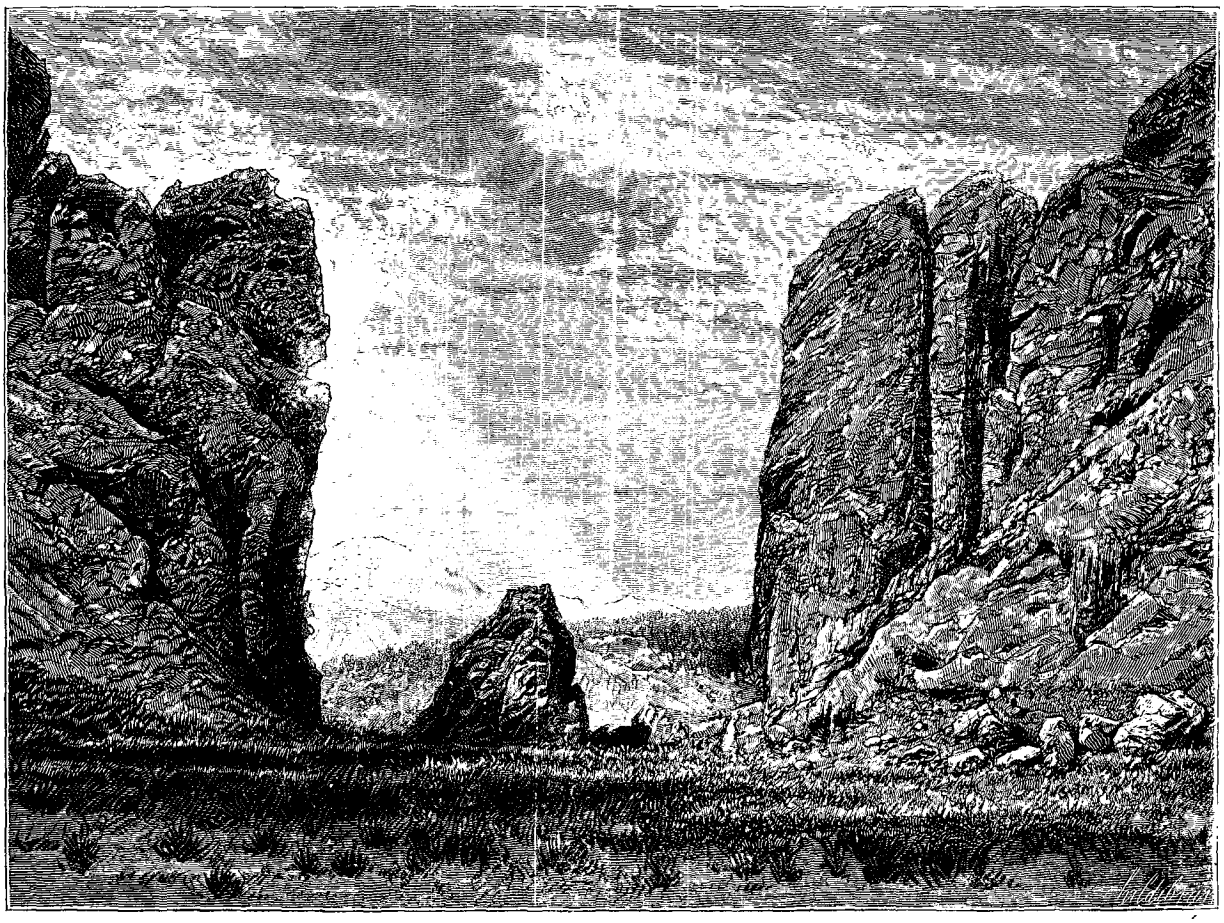


Gravé par Erhard

Dessiné par Ed. Dumas-Vorzet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Le 24 août 1864, dit mistress Ewbanks, la ferme où je résidais sur la petite rivière Bleue, près des Narrows[1], fut attaquée, dévalisée, brûlée par les Indiens, et moi-même, et mes deux enfants, avec mon neveu, et miss Laura Roper, âgée de seize ans, nous fûmes emmenées captives par les Chayennes. Le plus âgé de mes enfants avait trois ans, le plus jeune un an, mon neveu six ans. Les Indiens me conduisirent d'abord vers le sud. Nous traversâmes la rivière Républicaine, et de là, marchant vers l'ouest, un ruisseau dont je ne me rappelle pas le nom. Les Indiens y établirent pour quelque temps leur village. Ils voyagèrent tout l'hiver. Au commencement je fus confinée dans la loge d'un vieux chef. Il me força, par les plus terribles menaces, à la plus vile soumission. Il me vendit ensuite à Double-Face, un Sioux, qui ne me regarda pas comme sa femme, mais qui me contraignit de faire tout le travail domestique dévolu aux squaws, et me cribla de coups. Double-Face me vendit à Pied-Noir, un autre Sioux. Ses squaws me maltraitèrent horriblement. Pied-Noir aussi me battit sans pitié, et les Indiens eux-mêmes me traitèrent comme un chien à cause de l'antipathie que j'éprouvais pour Pied-Noir. Double-Face me racheta, et je fus cette fois un peu moins cruellement traitée. J'étais mieux chez les Sioux que chez les Chayennes, c'est-à-dire que les Sioux me don-



La porte du Jardin des Dieux (Colorado). — Dessin de E. Cicéri d'après une photographie.

naient un peu plus à manger. Chez les Chayennes, je souffrais souvent de la faim. Je fus rachetée par les Sioux au commencement de l'automne. Je restai avec eux jusqu'au mois de mai 1865. Pendant l'hiver, les Chayennes vinrent pour nous acheter de nouveau, moi et mon plus jeune enfant, dans le but de nous brûler vivants; mais Double-Face ne voulut pas me revendre. Nous fûmes sur la Plate du nord, où les Indiens massacrèrent à cette époque les blancs, et volèrent tout leur bétail. Ils apportaient les scalps et me les montraient en riant. Ils me commandèrent plusieurs fois de sevrer mon enfant, mais je refusai toujours, convaincue que si je le sevrais, ils me l'enlèveraient et que je ne le reverrais plus. Ils me séparèrent de ma fille, dès le moment de notre captivité, et je ne la revis jamais. J'ai vu aujourd'hui l'homme qui la ramena ici, son nom est Davenport; il vit à Denver; il la reçut d'un docteur Smith. Elle fut donnée par les Chayennes au major Wynkoop du Colorado, en septembre 1863, mais elle mourut en février dernier des sévices subis chez les Indiens. Mon neveu fut également remis au major Wynkoop, et lui aussi mourut à Denver; le docteur dit que ce fut par suite des mauvais traitements dont il avait eu à souffrir chez les Peaux-Rouges.... »

1. Territoire de Kansas, limitrophe à l'est de celui de Colorado.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Outre mistress Ewbanks et miss Roper, les Chayennes avaient fait encore d'autres prisonnières, entre le fort Kearney et la rivière Bleue, ou sur la Plate. Une de ces pauvres femmes, mistress Snyders, se suicida de désespoir, pour échapper aux cruautés des Indiens.

Il était juste de faire subir à ces sauvages un châtiment exemplaire. Double-Face et Pied-Noir, tombés entre les mains des blancs, furent pendus au fort Laramie, en 1866.

Des traitants que j'ai rencontrés plus tard dans le Dakota m'ont confirmé toutes ces histoires.

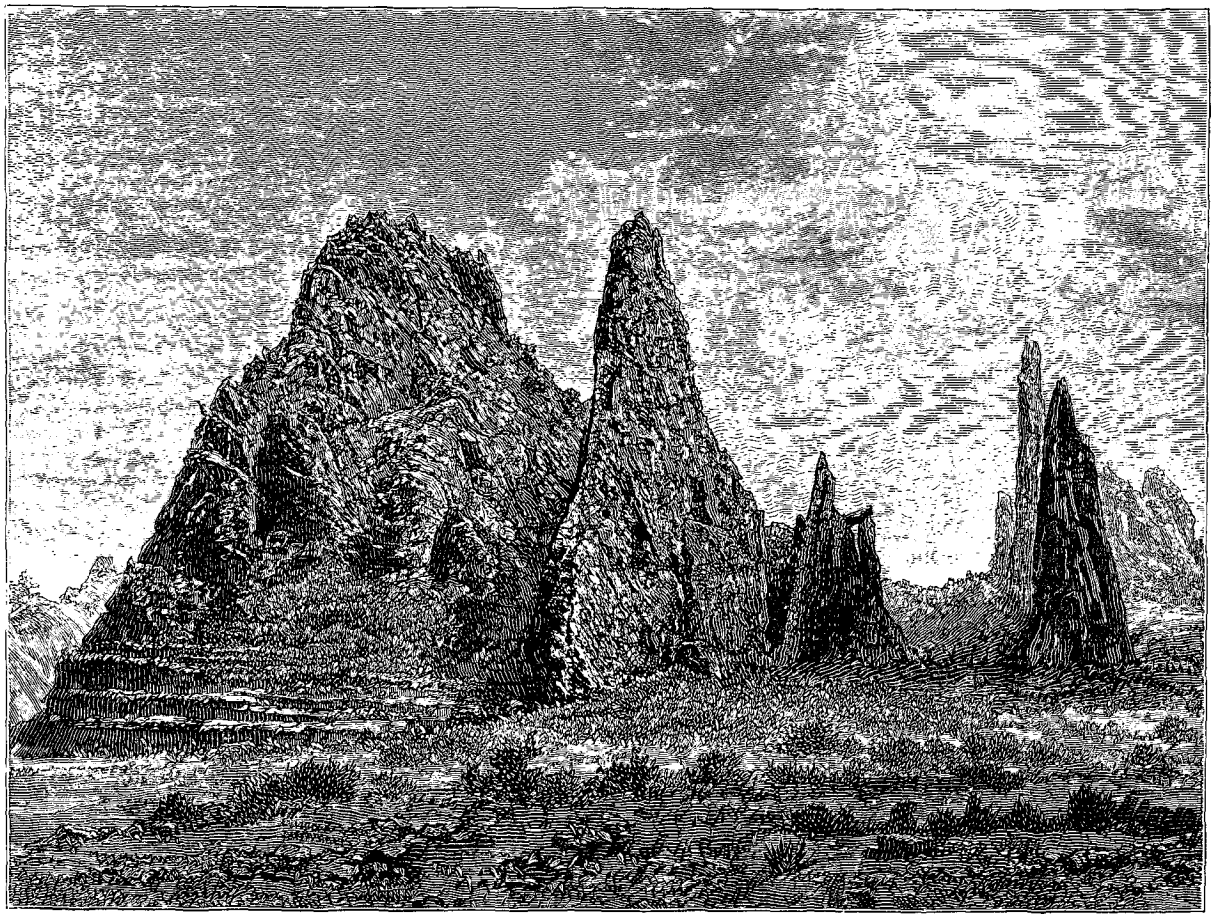
Ils avaient connu miss Ewbanks avant sa captivité.

III

LA NAISSANCE D'UN TERRITOIRE.

Caractère des émigrants. — Première découverte de l'or. — Arrivée des mineurs. — Auraria et Golden-City. — L'origine d'une ville — Le mineur Gregory. — Découverte des filons aurifères. — Black-Hawk, Central-City et Nevada. — Climat des montagnes. — Idaho, les deux Empires et Georgetown. — Aspect de Denver. — Le *Mechanic's Institute*.

Les pionniers du Colorado, qui ont eu à lutter, dès le début, contre de si terribles obstacles, et qui, malgré toutes ces difficultés, ont si brillamment colonisé ce lointain territoire, ont donné à tous une leçon des



Vue prise du Jardin des Dieux (Colorado). — Dessin de E. Cicéri d'après une photographie.

plus salutaires. Nous ne rencontrons pas ici, comme en Californie, l'écume de toutes les nations, purifiée, il est vrai, régénérée peu à peu par le travail. Tous les peuples, dans ce nouvel Eldorado, n'ont pas été conviés à la curée de l'or. Ce sont seulement les enfants perdus de la civilisation, les résidents des derniers États de l'Ouest, qui sont arrivés avec leurs femmes, leurs enfants, dès le premier moment de la découverte de l'or au pied du pic de Pike. Sans jeter de regard en arrière, chacun est venu pour toujours et pour établir à jamais, dans ce pays inconnu hier, et sa famille et son foyer. Il y a bien eu, au début de l'exploitation des placers, quelques troubles dans la cité des Plaines (c'est ainsi que s'est d'abord appelée Denver). Mais grâce aux comités de vigilance, grâce à la loi de Lynch, qui avaient si rigoureusement fonctionné en Californie, et qui ne sont pas, cette fois encore, restés inactifs, le pays a été bien vite purgé de tous les *désespérés*, de tous les gens sans aveu qui, rejetés des États paisibles, s'étaient précipités sur le Colorado, comme sur une proie facile à dévorer.

On ignore peut-être en France les détails qui ont amené la découverte de l'or au pied des montagnes Rocheuses. Ici, comme dans tous les Eldorados, cette découverte a été due au hasard. Des savants, des explorateurs, des géologues avaient traversé ces mon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tagnes, à plusieurs reprises, et ils n'avaient jamais signalé de terrain aurifère. Seuls, les rares traitants et trappeurs qui fréquentaient par intervalles ces lointains parages, avaient toujours parlé de l'existence de l'or au pied des montagnes Rocheuses, mais jamais ils n'avaient indiqué de place certaine, et s'étaient contentés de montrer quelques paillettes ou quelques pépites. Dans le courant de 1858, des émigrants qui se rendaient à pied du Mississipi au Pacifique, d'autres disent qui venaient pour découvrir les placers soupçonnés au fond du Kansas, s'arrêtèrent non loin du pic de Pike, sur le Cherry-Creek (le ruisseau de la Cerise) à quelques milles en aval du lieu où est aujourd'hui Denver. Un d'eux, ancien orpailleur de la Georgie, eut l'idée de laver les sables du Cherry-Creek, et, à son grand contentement, y découvrit des paillettes d'or. Quand la nouvelle de ce fait inespéré arriva dans les États, personne n'y voulut croire, et les pépites qu'on montra furent traitées de pépites californiennes. Cependant, à la longue, il fallut bien se rendre à l'évidence, et un grand exode commença du Mississipi et du Missouri aux montagnes Rocheuses. La nouvelle terre de l'or offrait sur la Californie l'avantage d'être à une distance moitié moindre des États de l'est, à proximité de ceux de l'ouest, et enfin de pouvoir, dans tous les cas, être rejointe par terre, ce qui est toujours un avantage pour les émigrants.

Ceux-ci arrivèrent, ainsi qu'on l'a dit, avec leurs familles, et campèrent les premiers jours sous la tente ou dans les fourgons mêmes qui les avaient amenés. Bientôt des maisons de bois s'élevèrent ou des cahutes bâties de terre et de troncs d'arbres (*log-houses*). On donna à cette cité embryonnaire le nom heureux d'*Auraria* (la Mine d'Or), qui plus tard fut changé en celui de Denver, en souvenir du gouverneur du Kansas, territoire dont ces placers faisaient alors partie. Denver ne garda pas même le nom de cité des Plaines, dont on s'était plu aussi à la baptiser. Sa voisine Golden-City, ou la Ville d'Or, devenue depuis la capitale du Colorado, et située dans une position des plus favorables, au pied même des montagnes Rocheuses, est au moins restée fidèle à son nom primitif.

Les commencements d'Auraria ressemblèrent à ceux de toute ville naissante aux États-Unis. La ville était à peine tracée, qu'un journal, un hôtel orné d'une buvette, et une église, ces trois choses qui suivent partout l'Américain, étaient immédiatement installés. Les magasins, parmi lesquels l'indispensable boutique du barbier, s'édifièrent avec la même rapidité, et en un clin d'œil une ville sortit de terre, tout organisée. Il n'y manqua pas même un conseil municipal, qui fut nommé par le peuple assemblé, et à la majorité des voix. Heureux peuple que celui qui sait se gouverner lui-même, et qui, du fond d'une lointaine colonie, n'a pas besoin d'écrire à la métropole, pour demander comment il doit agir!

Auraria et Golden-City ne furent pas les seules villes fondées dans le Colorado dès les premiers temps de la découverte de l'or. Le précieux métal a le don particulier, entre tous ceux qu'il possède déjà, de hâter singulièrement la colonisation des pays où on le découvre.

Pendant que sur beaucoup de points on doutait encore de l'existence de l'or au pied du pic de Pike, et qu'on appelait du nom dérisoire de *Pike's-pickers* les mineurs qui partaient pour ce pays, la merveilleuse découverte s'étendait, se complétait. J'étais alors en Californie, où nul ne croyait aux résultats qu'on annonçait, ne voyant là que des fables de journaux, tandis qu'une immense région aurifère était tout à la fois reconnue, exploitée, colonisée.

« Si les placers au pied des montagnes Rocheuses renferment de l'or, s'était dit un mineur expérimenté, Gregory, les montagnes Rocheuses elles-mêmes doivent en renfermer Aux plaines, le long des ruisseaux, les pépites, les paillettes, provenant de la désagrégation des têtes de filons et du lavage des terres métalliques par les eaux pluviales ; aux montagnes, les filons en place, inaltérés, vierges de toute atteinte. » Et Gregory était parti, seul, remontant le torrent de Clear-Creek, ou le ruisseau Limpide, qui n'était pas encore baptisé, et qui, descendu des montagnes, passe à Golden-City, d'où il va se jeter dans le Plate du sud.

Ces montagnes sont d'un accès fort difficile aujourd'hui même qu'il y a partout des routes ; on peut donc aisément se figurer quelles fatigues dut endurer Gregory qui, manquant de guide, s'aventura au milieu de ces amas de rocs sans issue, ou coupés de mille vallées profondes n'ayant aucune relation apparente les unes avec les autres. Il portait sur son dos ses provisions, ses outils de mineur. Au lieu de l'or qu'il rêvait, allait-il rencontrer dans ces parages des Indiens hostiles, ou des ours, des loups affamés, qui lui livreraient bataille?

Au bout de quelques jours, tant de peines reçurent leur récompense, et Gregory, au lieu même où est aujourd'hui Central-City, découvrit un filon d'une richesse exceptionnelle. Avec son pic, il démolit la roche, la cassa[1]. Il n'eut pas besoin de la laver ; les pépites se montraient à l'œil nu, d'une grosseur, d'une abondance à faire tourner la tête à tous les orpailleurs. Mais Gregory n'avait plus un morceau de pain et faillit en outre se trouver pris dans un ouragan de neige. Il dut abandonner la place au milieu même de son triomphe, et repartir pour Auraria où il renouvela ses provisions.

N'osant plus revenir seul cette fois, il fit à un ami la confidence de sa découverte, regagna les montagnes avec lui, retrouva son filon, et tous deux, au bout de peu de jours, s'en allèrent de là chargés d'or.

Comme on le pense, cette nouvelle ne tarda pas à se répandre. Les chercheurs affluèrent et en moins d'un an, trois villes, Black-Hawk[2], Central-City et Nevada, s'édifièrent le long de la vallée où Gregory

1. Ceux qui désirent avoir sur le travail des mines d'or des renseignements complets pourront consulter la *Vie souterraine*, par L. Simonin, deuxième édition, Paris, Hachette, 1867.

2. Ou le Faucon-Noir. C'est le nom d'un ancien chef indien qui,

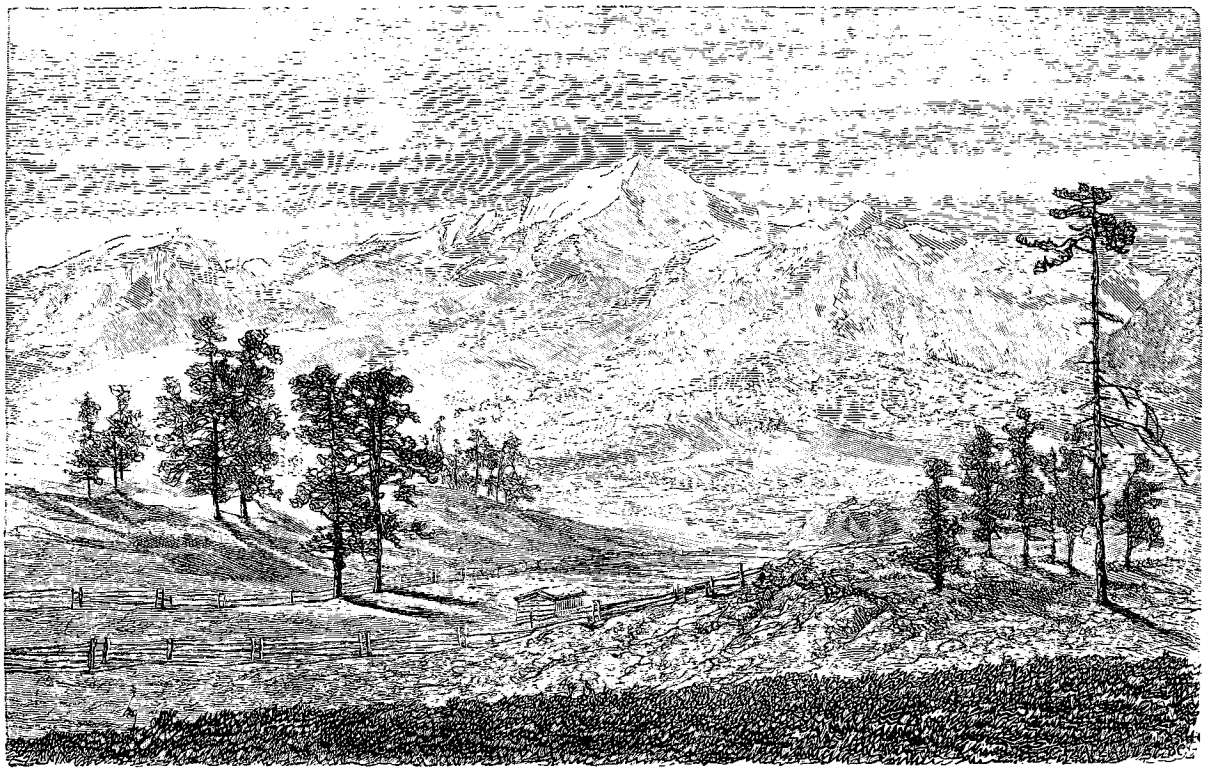
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait trouvé son filon. J'ai vu cette veine; elle porte le nom de son découvreur, et elle est toujours d'une remarquable richesse, bien que n'offrant plus les concentrations aurifères des premiers temps [1].

Nevada doit le nom qu'elle porte aux neiges qui la couvrent pendant la fin de l'automne et l'hiver, et Central-City, à sa position intermédiaire entre les deux villes qui l'enserrent. Au pied de la vallée est Black-Hawk, au milieu la Ville du Centre, au sommet Nevada. Ces trois villes se suivent et n'en font qu'une pour ainsi dire. Resserrées dans le ravin de Clear-Creek, fouillé, bouleversé dès le premier jour par les chercheurs d'or, elles n'ont qu'une seule rue et étagent leurs maisons de part et d'autre des flancs des deux montagnes qui limitent la vallée.

Ces montagnes étaient jadis partout couvertes de conifères et de peupliers, qui vivaient là en bonne compagnie. A l'automne, les peupliers mariaient leur feuillage jaune d'or au vert sombre des sapins et des cèdres. Tous ces arbres s'élevaient gracieusement au milieu du quartz, du granit et des schistes du terrain métallifère. Aujourd'hui il n'y a plus d'arbres que là où il n'y a pas de filons. Ailleurs le mineur a tout dévasté pour satisfaire à ses besoins, pour édifier sa cabane ou bâtir son usine.

Les altitudes de ces lieux habités sont considérables. D'après mes propres mensurations, obtenues par des méthodes qu'il est inutile de décrire ici, l'élévation moyenne de Central-City est de deux mille six cents mètres au-dessus du niveau de la mer [1]. A ces altitudes,



Pike's-Peak ou le pic de Pike (montagnes Rocheuses). — Dessin de Sabatier d'apres un croquis original.

qui seraient complétement inhabitables sous nos climats (Paris est par le quarante-neuvième parallèle, Central par le quarantième), l'air est d'une légèreté dont les organes se ressentent, sans toutefois en souffrir; mais il est aussi d'une pureté, d'une limpidité telles que les mois d'été et d'automne sont, dans tout le Colorado, même dans les lieux montagneux dont il est question, d'une beauté sans égale. Le ciel est toujours découvert, d'un bleu transparent. Il fait beau tous les jours, sans exception : c'est un climat de paradis terrestre, comme d'ailleurs dans tout le Grand-Ouest, du Missouri au Pacifique.

L'hiver, ces conditions changent. Il tombe beaucoup de neige, surtout dans les pays de montagnes, et le froid est souvent très-rigoureux. C'est ici qu'est vrai le proverbe que *les deux extrêmes se touchent;* l'été on a quelquefois les températures du Sénégal, l'hiver celles de la Sibérie.

Au delà de Nevada on trouve, en descendant sur l'autre versant de la montagne dont cette ville occupe presque la ligne faîtière, un camp (centre minier) où l'on exploita naguère de très-riches placers : c'est la petite ville d'Idaho, dont les eaux minérales gazeuses

avec *Red-Jacquet* (la Jacquette-Rouge), et quelques autres, est resté populaire aux États-Unis.

1. Le titre moyen de la roche métallifère, exploitée sur le filon de Gregory, varie aujourd'hui de cent à deux cents dollars ou de cinq cents à mille francs d'or par tonne de mille kilogrammes. La moyenne de tous les filons de quartz en Californie n'est guère que de vingt dollars. On peut, par ces deux exemples, juger de la richesse exceptionnelle du filon de Gregory.

1. Denver n'est qu'à mille six cents mètres.

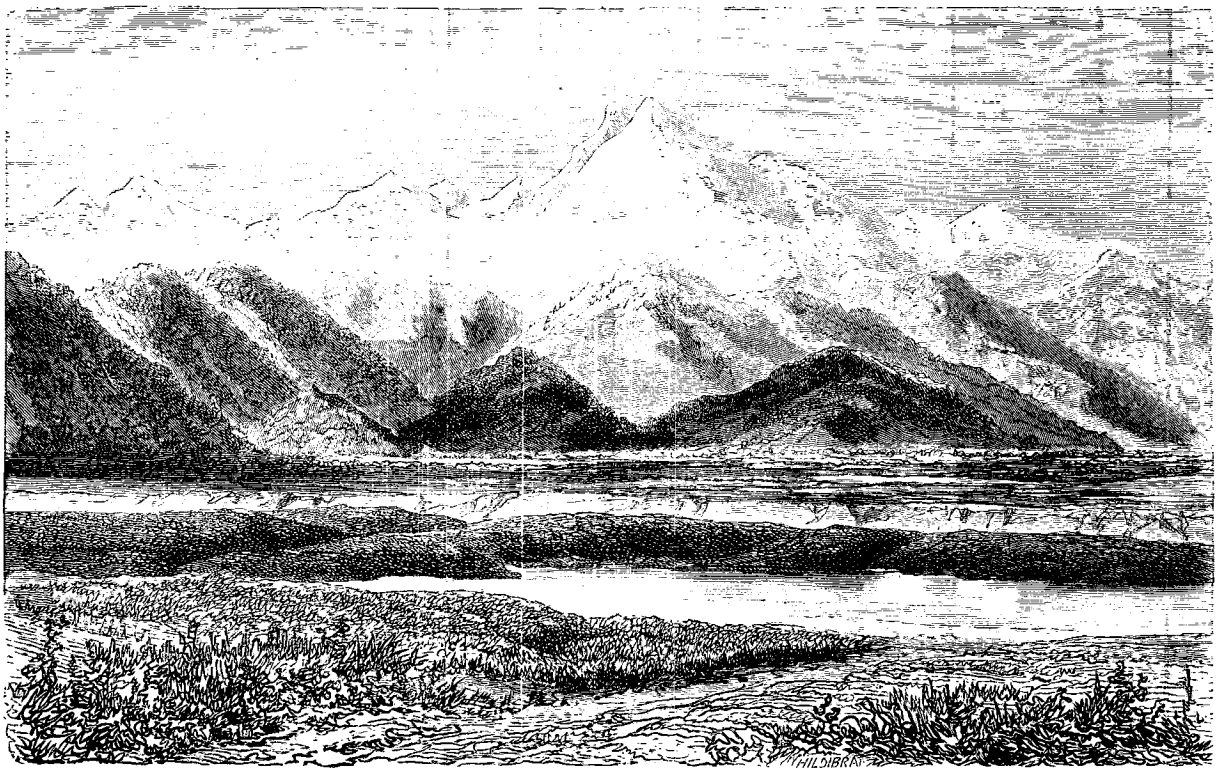
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et alcalines sont aujourd'hui fort recherchées des baigneurs. Après viennent les deux Empire, aux mines fameuses : Empire-le-Bas, au fond d'une délicieuse vallée; Empire-le-Haut, perché à plus de trois mille mètres. D'un autre côté est Georgetown, la cité principale des mines d'argent, comme Central-City est celle des mines d'or.

Ces différentes villes forment les véritables centres miniers ; mais Denver est resté, par l'élégance de ses édifices, de ses maisons, de ses magasins, par la largeur, par le mouvement de ses rues, par le chiffre de sa population, par les mœurs douces, polies de ses habitants, la première ville du Colorado. Elle a une population de près de huit mille âmes [1] ; elle en compterait le double si les luttes continuelles avec les Indiens et la terreur que ceux-ci avaient répandue sur les routes n'avaient pas, dès le principe, éloigné la plupart des émigrants. Les mines aussi, il faut le reconnaître, n'ont pas toujours répondu aux espérances, souvent exagérées, des exploitants. De là des déboires qui ont fini par éloigner du Colorado beaucoup de capitalistes et de colons.

Denver a plusieurs journaux, plusieurs églises, des maisons de banque, des salles de théâtre, de concert, de conférences ; elle a des écoles, une université ; elle a de beaux hôtels, et des cafés, des restaurants que ne désavouerait pas une ville de premier ordre.

Parmi ces derniers brille le *café Français*, tenu par notre compatriote le Bourguignon Frédéric Charpiot, qui fait tous ses efforts pour que la cuisine française reste, même dans ces parages, la première cuisine du monde, et qui n'a pas de peine à y parvenir.



Long's-Peak ou le pic de Long (montagnes Rocheuses). — Dessin de Sabatier d'après un croquis original.

Malgré la supériorité qui distingue Denver, il ne faudrait pas croire que les autres villes du Colorado n'ont d'une ville que le nom. Dans la plupart d'entre elles, notamment à Central-City, il y a aussi des journaux, des églises, des hôtels bien tenus, des maisons de banque, de beaux magasins, enfin une société savante, le *Mechanic's Institute*, ou l'Institut des ouvriers. C'est une espèce de club de mineurs où l'on trouve une bibliothèque, une belle collection de minerais et la réunion des principaux recueils scientifiques des États-Unis et d'Angleterre. Les membres se réunissent plusieurs fois par mois en assemblées générales pour discuter les diverses questions qui ont trait à l'art des mines. On fait aussi, dans cet institut, des conférences ou *lectures*.

L. Simonin.

(*La suite à une autre livraison.*)

1. Le Colorado tout entier ne doit guère renfermer plus de trente-cinq à quarante mille âmes, y compris cinq à six mille Indiens : Yutes, Arrapahoes et Chayennes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Central City (Colorado). — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

LE FAR-WEST AMÉRICAIN,

PAR M. L. SIMONIN[1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES MONTAGNES ROCHEUSES.

I

LES MINES D'OR ET D'ARGENT.

Placers et filons. — Nouvelles découvertes. — Mesures libérales. — Les mineurs. — Recherches fiévreuses. — Déboires des capitalistes. — Difficultés du traitement métallurgique. — On demande un inventeur. — Production des États-Unis en métaux précieux. — Le *speaker* Colfax et le président Lincoln. — Dernières paroles du président sur les affaires du pays.

Les mines d'or et d'argent qui ont fait et qui font encore la fortune du Colorado sont situées au pied des montagnes Rocheuses. Les placers aurifères gisent le long des cours d'eau. Les mines proprement dites, d'or ou d'argent, montent aux flancs des montagnes, et se retrouvent sur les plus grandes hauteurs, jusque dans les *parcs* (plateaux boisés) où il y a aussi des placers, et même sur les cimes les plus élevées.

Central City, nous le savons, est le plus riche district des mines d'or, surtout en y comprenant Black Hawk et Nevada; Empire est aussi un centre métallifère renommé. Enfin, à Georgetown sont rassemblées les mines d'argent. Les filons de ce dernier district ont été découverts par quelques courageux pionniers, qui ont renouvelé sur le *Snake-Range*, ou Sommet du Serpent, les actes de courage, de patience, dont Gregory avait le premier donné l'exemple dans les montagnes de Clear-Creek.

Dans les placers, l'or se trouve en pépites, en paillettes, et le métal est toujours à l'état *natif* ou de métal pur. Dans les filons il existe soit à l'état natif, soit à l'état de combinaison intime avec des sulfures de fer,

1. Suite. — Voy. pages 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de plomb, de cuivre, de zinc, d'où il est très-difficile de l'extraire entièrement.

L'argent accompagne très-souvent l'or. Seul ou allié à ce dernier, il n'est jamais à l'état natif, mais toujours à l'état de sulfure, soit simple, soit multiple, ou à l'état de chlorure, iodure, bromure, etc. On le retire de ces minerais par des procédés particuliers.

Les premiers placers aurifères ont été bien vite épuisés; mais tous les jours on en découvre de nouveaux. Lorsque nous quittâmes le Colorado, à la fin d'octobre 1867, il y avait une grande agitation à Denver au sujet de la découverte de terres aurifères très-riches que l'on venait de faire vers les sources de l'Arkansas. C'était au pied des montagnes, non loin des lacs Jumeaux, *Twin-Lakes*, qui forment en cet endroit un site des plus ravissants. Les mineurs, la figure hâlée, les grosses bottes aux jambes, les vêtements en lambeaux, étaient venus à Denver, la ville des affaires par excellence, et là ils avaient fait voir aux essayeurs, aux banquiers, aux exploitants de mines, et à tous les curieux, les merveilleux échantillons qu'ils avaient enfin trouvés, après plusieurs mois de recherches vaines. C'était une terre argileuse, un peu jaunâtre, qui tombait en poussière sous la pression des doigts. En la lavant dans une assiette, le propriétaire de *Tremont-house*, l'hôtel où nous étions logés, en avait tiré le quart en poids de poudre d'or, qu'il avait montrée à ses clients ébahis. La poudre étincelait au soleil sur le blanc de la porcelaine, et cette vue provoquait chez plus d'un l'ardent désir d'aller de nouveau tenter la fortune.

Ainsi vont les choses dans le Colorado et dans tous les territoires métallifères de l'Union. Jamais de découragement, de lassitude, et des recherches incessantes pour retrouver le lendemain ce que l'on a perdu la veille. Les lois les plus libérales viennent en aide aux mineurs, aux colons. Celui qui découvre un gîte métallifère, en est immédiatement propriétaire sur une certaine étendue. Il avise le *recorder* ou greffier de son district paye la taxe et tout est dit. De même pour la culture du sol. Chacun peut occuper un nombre donné d'acres (cent soixante acres ou soixante-quatre hectares) des terres vierges d'un territoire; il paye une certaine somme au *land office*, ou bureau des terrains, et le voilà constitué à jamais propriétaire foncier. Ce sont ces mesures libérales qui ont fait la prospérité des lointains territoires de l'Union. On m'objecte qu'ici la terre n'est à personne, que l'espace est immense, et que partout l'on peut tailler, comme on dit, en plein drap. Je réponds que dans la plupart de nos colonies, où les mêmes faits se présentent, nous n'avons jamais obtenu les merveilleux succès des pionniers américains. Pourquoi? Parce que les mesures administratives que nous avons toujours et partout adoptées n'ont jamais été inspirées que par des idées étroites, soupçonneuses, fiscales; parce que chez nous la centralisation tue tout, et que les colonies, même les plus lointaines, doivent, avant d'agir, recevoir le mot d'ordre de la métropole. Aussi quel contraste! Chez nos colons, l'indolence, l'inquiétude, l'insuccès; chez les Américains, l'ardeur, l'activité fiévreuse, la réussite la plus étonnante.

Je reviens aux mines et aux mineurs du Colorado. Je ne m'appesantirai pas sur les systèmes d'exploitation en usage dans les placers ou sur les filons, je les ai déjà décrits ailleurs [1]. Je ne parlerai pas non plus de ces énergiques mineurs, anglais, irlandais, américains, canadiens, mexicains, français, qui ont importé dans le Colorado les traditions du travail souterrain ou du lavage des alluvions aurifères. Tels je les ai dépeints dans le temps, surtout à propos de la Californie, tels je les ai retrouvés dans le Colorado. Ici toutefois deux phénomènes nouveaux se présentent, qu'on n'a jamais observés ailleurs avec le même degré d'intensité : d'une part l'ardeur exceptionnelle que les exploitants ont apportée à la recherche et à la mise en valeur des gîtes, d'autre part les difficultés de tous genres que la nature particulière des minerais, surtout des minerais d'or, est venue inopinément apporter dans les procédés métallurgiques.

La recherche des filons s'est poursuivie dans le Colorado avec une véritable fièvre. Chacun a couvert les districts métallifères de lignes, réelles ou imaginaires, indiquant la prétendue direction des veines [2]; dans ce monde inconnu et nouveau, chaque chercheur, aidé ou non de la boussole et des principes de la géologie, s'est tout à coup transformé en Colomb. Les capitalistes des États de l'Est, de New-York, de Boston, de Philadelphie, émerveillés de ces prétendues découvertes, ont prêté leur argent aux mineurs. Souvent, à très-grands frais, ils ont envoyé des commis incapables, des machines lourdes, coûteuses, inutiles, dans ce lointain pays, et ils ont vu, pour la plupart, leurs efforts échouer et tout leur capital perdu. De là des déboires qui ont déjà été signalés, et qui arrêtent en ce moment l'essor du Colorado, si merveilleux dès le début.

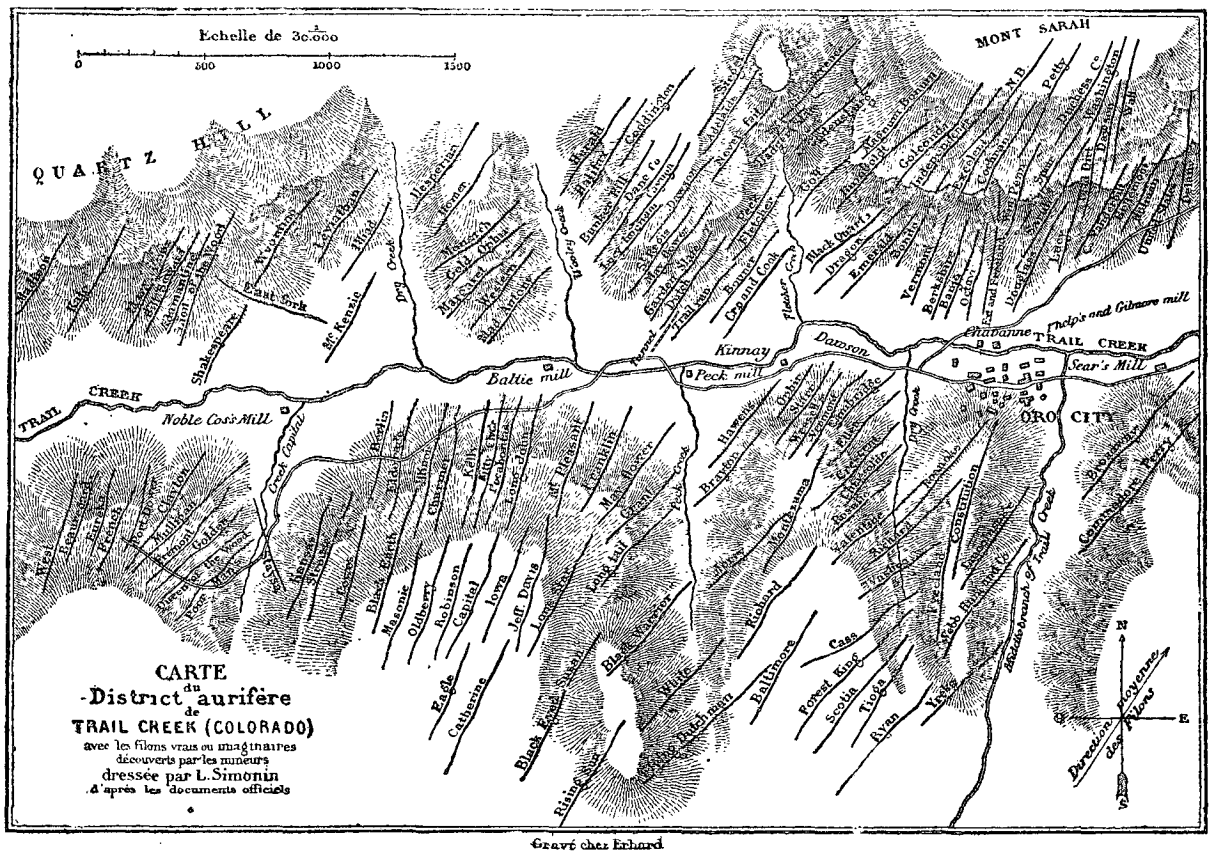
La seconde cause du malaise auquel est aujourd'hui sujet le Colorado ne mérite pas moins d'être notée; c'est précisément la nature complexe des minerais d'or et d'argent qui paraît n'exister que pour les gîtes de l'Amérique du Nord; elle est à son maximum dans le Colorado, et elle arrête singulièrement l'exploitation des richesses souterraines de ce pays. Dans les sulfures métalliques, l'or n'est pas libre. Il est à l'état de combinaison chimique avec le soufre et les procédés les plus délicats de pulvérisation, de calcination ou grillage, d'amalgamation ou dissolution dans le mercure qui a tant d'avidité pour l'or, de chloruration ou attaque par le sel marin, le chlore, l'acide chlorhydrique qui décomposent les sulfures, tous ces procédés arrivent à peine à retirer la moitié, et quelquefois seulement le tiers ou le quart de l'or ou de l'argent combinés dans les minerais. Ce fait s'était déjà présenté en Californie pour ce qu'on nomme là-bas les

1. Voir *La Vie Souterraine*, et le *Tour du Monde*, années 1863 et 1865.

2. Les cartes des districts aurifères de Trail Creek et de Central City sont une des preuves du fait avancé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sulfurets ou sulfures d'or, mais nulle part, comme dans le Colorado, toutes les mines à la fois n'avaient eu à lutter contre la même difficulté, si grave et presque insurmontable. Ici le problème à résoudre est plus que jamais sérieux. De sa solution dépend en effet en partie l'avenir de ce territoire. Bien que tout le monde, dès le premier jour, se soit mis à l'œuvre, chimistes, métallurgistes, ingénieurs, savants (je ne parle pas des chevaliers d'industrie ou des contrefacteurs), et que chacun, dans cette espèce de course au clocher, ait apporté son procédé qu'il croyait le meilleur, aucun procédé n'a encore réussi, et le prix est toujours à donner à l'heureux inventeur du traitement des sulfures auro-argentifères. Celui qui trouvera le moyen de retirer, par des systèmes pratiques, et non par des méthodes de laboratoire, des minerais du Colorado, et subsidiairement de ceux de Montana, de l'Idaho, de la Nevada, de la Californie, toute la quantité d'or et d'argent qu'ils renferment et que l'analyse dévoile, celui-là aura fait sa fortune. Il sera du jour au lendemain riche à millions, et du même coup il aura donné à la colonisation des États et des territoires du Grand Ouest américain l'impulsion la plus féconde. Ce sera là une fortune bien acquise; voilà les vrais inventeurs et non ceux qui cherchent péniblement la contrefaçon de procédés déjà connus. Celui qui apportera au Colorado le mode de traitement métallurgique qu'il attend depuis plusieurs années, celui-là sera non-seulement le bienfaiteur de ce



territoire et de tous ceux du Far-West, il faudra aussi, tant la nouvelle invention sera fertile en résultats, le proclamer solennellement comme un des bienfaiteurs du genre humain. Allons, métallurgistes, à l'œuvre! qui de vous va devenir le grand homme que l'on attend?

C'est une curieuse destinée que celle de l'Amérique du Nord d'être non-seulement le pays de l'avenir, celui vers lequel gravitent aujourd'hui tous les émigrants, tous les colons, celui qui dans peu de temps va changer les lois du monde politique et commercial, mais d'être aussi le pays qui produit à cette heure la plus grande quantité d'or et d'argent sur tout le globe. D'un Océan à l'autre, soit qu'on suive la chaîne littorale atlantique, les monts Apalaches, Alleghanys, etc., soit qu'on parcoure la chaîne centrale du grand continent, les montagnes Rocheuses, ou la chaîne qui regarde le Pacifique, la Sierra Nevada, l'or et l'argent sont partout. Quand on croit les gîtes épuisés, de nouvelles mines apparaissent. Aux gîtes d'or de la Californie, les plus féconds, les plus étendus dont l'histoire fasse mention, ont succédé les mines argentifères de la Nevada, plus riches à elles seules que toutes celles que l'Espagne avait naguère exploitées dans le nouveau monde. Puis sont venues les mines d'or et d'argent du Colorado, de l'Idaho, du Montana, de l'Arizona, dont quelques-unes le disputent aux précédentes pour l'abondance de la production.

C'est là un fait nouveau dans l'histoire de l'Amérique du Nord de fournir aujourd'hui près de la moitié du milliard de francs en or et en argent que pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

duit annuellement le globe[1]. Ce fait ne s'est révélé que depuis peu d'années, mais il n'a pas échappé aux hommes d'État qui gouvernent l'Union.

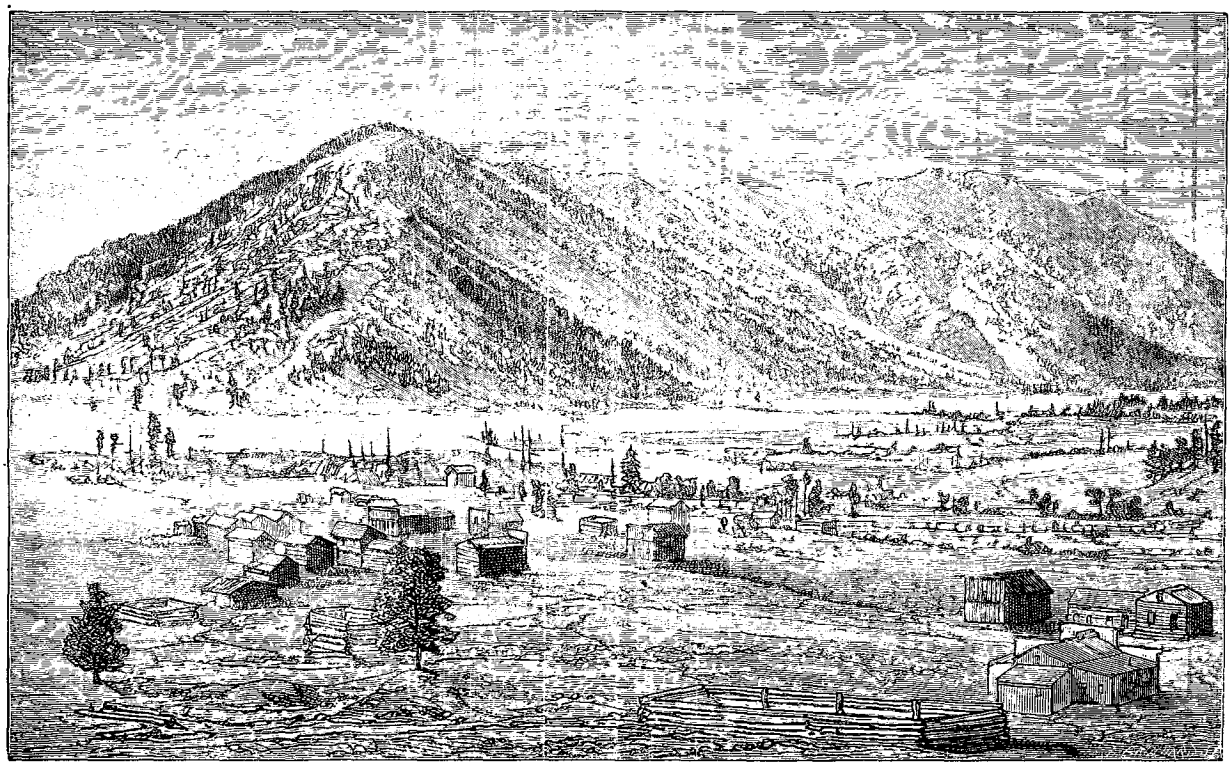
Chaque année, dans son message, le président fait connaître les détails statistiques de la production de l'or et de l'argent, et d'année en année il a généralement lieu de féliciter le pays des résultats et des progrès obtenus.

Aux États-Unis, on ne se contente pas de savoir, on veut voir. Aussi ces mines du Grand Ouest, dont tout le monde s'entretient, sont-elles l'objet de nombreuses visites, non-seulement de la part des ingénieurs, mais aussi des journalistes, des économistes, des hommes d'État de l'Union.

Un des politiques les plus connus aux États-Unis et des plus modérés, le même que la voix publique semble désigner aux élections prochaines pour la vice-présidence, si le général Grant est nommé président, M. Colfax, a raconté dans un de ses nombreux *speeches* ses visites aux mines d'or et d'argent du *Far West* en 1865. Il était alors et il est encore président (*speaker*) de la chambre des représentants à Washington, et il profita, en 1865, des vacances de la session pour aller voir, dit-il, dans l'extrême Ouest, de vrais mineurs, de vrais Indiens, de vrais Mormons.

Il partit dans la diligence transcontinentale, accompagné de quelques amis, entre autres d'un journaliste de Springfield (Massachusetts), M. Bowles, qui a laissé de ce voyage une intéressante description[1].

La veille de son départ, le 14 avril, M. Colfax alla



Vue de la ville basse d'Empire (Colorado). — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

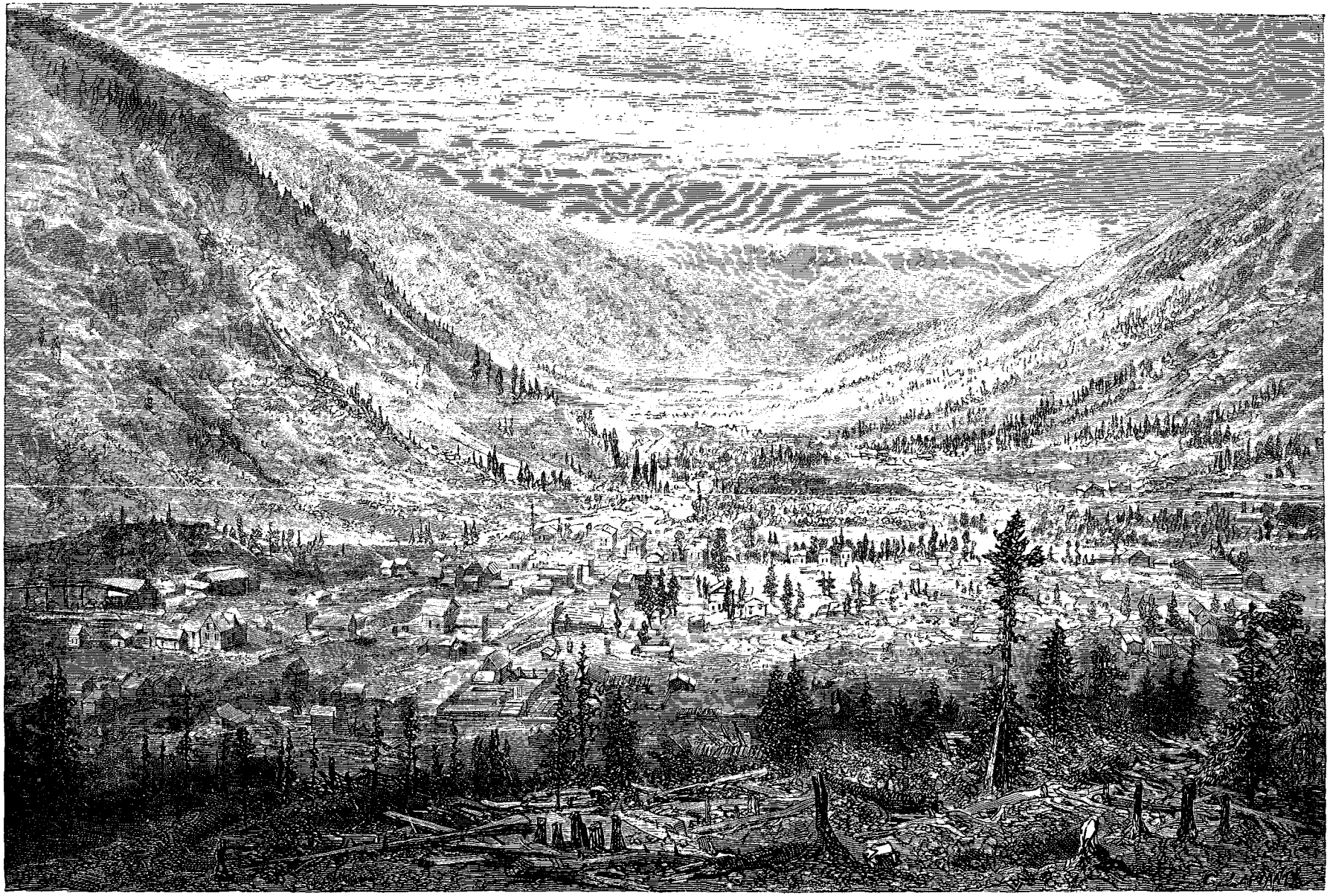
prendre congé du président. « Je veux, lui dit Lincoln, que vous soyez mon interprète auprès des mineurs que vous allez visiter. J'ai la plus large idée de la richesse minérale de notre pays. Je la crois inépuisable. Elle abonde dans tout l'Ouest, des montagnes Rocheuses au Pacifique, et l'exploitation en est à peine commencée. Pendant la guerre, alors que nous ajoutions chaque jour une couple de millions de dollars à notre dette nationale, je n'avais pas le loisir d'encourager chez nous la production des métaux précieux ; nous avions d'abord la nation à sauver. Mais à présent que la rébellion est vaincue, et que nous connaissons le montant de notre dette, plus nos mines extrairont d'or et d'argent, et plus nous effectuerons facilement le payement de ce que nous devons. Je veux désormais, ajouta-t-il avec une grande animation, favoriser nos exploitations souterraines par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Nous avons des centaines de mille de soldats congédiés, et l'on craint que le retour dans

1. Voici, d'après des renseignements officiels, quelle a dû être, en métaux précieux, la production des États-Unis en 1857, une année des moins favorisées.

Californie	125 000 000	francs.
Nevada	100 000 000	»
Montana	60 000 000	»
Idaho	30 000 000	»
Colorado	25 000 000	»
Orégon	10 000 000	»
Autres États ou Territoires	25 000 000	»
Total de la production d'or et d'argent aux États-Unis en 1867	375 000 000	»

1. *Across the continent,* Springfield et New-York, 1866.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la ville de Georgetown (Colorado). — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs foyers d'un si grand nombre d'hommes ne paralyse l'industrie en lui fournissant tout à coup un plus grand nombre de bras que celui dont elle a besoin. Je veux essayer d'attirer ces hommes vers les richesses cachées de nos montagnes, où il y a assez de place pour tous. L'immigration, même pendant la guerre, ne s'est pas arrêtée, et nous recevons sur nos rivages un chiffre toujours plus imposant chaque année du trop plein des habitants de l'Europe. J'ai l'intention de diriger ces immigrants sur les mines d'or et d'argent qui gisent pour eux dans l'Ouest. Dites aux mineurs de ma part que je prendrai leurs intérêts autant qu'il sera en moi de le faire, parce que de leur prospérité dépend celle du pays. Oui, s'écria-t-il en finissant, tandis que ses yeux brillaient d'enthousiasme, nous prouverons en très-peu d'années que nous sommes le *trésor du globe*[1] ! »

Le soir du même jour, M. Colfax retourna de nouveau vers le président, et le trouva partant pour le théâtre. Lincoln l'invita à l'accompagner. Ayant pris d'autres engagements pour la soirée, et devant d'ailleurs quitter Washington le lendemain matin, M. Colfax ne put accepter cette invitation. Comme le président franchissait la porte de la Maison-Blanche, et serrait la main au voyageur : « N'oubliez pas, Colfax, lui dit-il, notre conversation d'aujourd'hui, rapportez à ces mineurs ce que je vous ait dit pour eux. Bon voyage ! Je vous enverrai un télégramme à San-Francisco. Adieu ! » Ce furent les derniers adieux de Lincoln, et les dernières paroles qu'il prononça sur les affaires du pays C'est peut-être moins d'une heure après que l'ancien comédien John Booth le tuait à bout portant d'un coup de pistolet, dans une loge d'avant-scène au théâtre de Washington.

Le successeur de Lincoln, M. Johnson, n'a pas continué vis-à-vis des mineurs du Grand Ouest les traditions de son glorieux prédécesseur. Peut-être que les nécessités de la politique ont appelé son attention ailleurs, et détourné son esprit des questions minières et coloniales, si importantes cependant aux États-Unis.

II

UNE CARAVANE.

Réceptions cordiales. — Voir les Indiens ! — Types de pionniers, mais non de Peaux-Rouges. — De Denver à Chayennes. — La cité magique. — La maison du doge échangée contre une tente. Hill's-Dale. — Campement de Pole-Creek. — Terrible ouragan. — Les commissaires de paix. — L'interprète Pallardie et ses trois sachems. — Lune de miel interrompue. — Campement de Horse-Creek et de Lone-Tree-Creek. — Remparts naturels. — Etranges illusions d'optique. — Dernière étape. — Le beau temps de la traite. — Le sentier espagnol. — Le drapeau de l'Union.

Le 1er novembre, je dis adieu au Colorado et à ses aimables habitants. La réception qui nous avait été faite avait été des plus cordiales. A Central City, nous avions été accueillis avec le plus gracieux empressement dans une des premières familles du pays, celle de MM. Whiting et Rockwell. A Georgetown, la ville elle-même avait demandé de nous traiter à ses frais; à Idaho, Golden City, Denver, l'accueil avait été non moins hospitalier. Il fallut cependant nous arracher à un aussi agréable séjour. Nos explorations minières étaient achevées. M. Whitney désirait rentrer à Boston, où le rappelaient à la fois et sa famille et ses affaires, et le colonel Heine et moi, nous voulions aller voir les Indiens.

Voir les Indiens ! n'est-ce pas là le rêve de tout visiteur des Prairies? J'entends les voir pacifiquement, librement, pour converser avec eux, les observer, et non les voir le revolver à la main, pour défendre sa peau et ses cheveux, comme c'était notre cas quand nous courions le risque de voir arrêter la malle qui nous menait de Julesbourg à Denver.

Dans le Colorado, nous avions rencontré des types intéressants de mineurs et de pionniers, entre autres Charley Utter (voy. p. 264), ancien traitant et interprète auprès des Indiens, puis Brown, toujours vêtu comme Charley de l'habit de cuir des trappeurs, et cousin du fameux John Brown, l'abolitioniste. Les *gouverneurs* Steele et Patterson, le docteur bostonien Howland, qui avait échangé le bistouri contre le pic, le Français Chavanne, l'Espagnol Dominguez, tous citoyens illustres du Far-West, nous avaient été également présentés ; mais nous n'avions encore vu aucun Indien. A Denver, sur le registre de l'hôtel où nous étions descendus, nous avions bien lu le nom de Coloro, chef des Yutes, mais Coloro était reparti pour les *parcs*. D'autres guerriers de la nation montagnarde, le Loup, et Shawanôh, qui étaient aussi venus à Denver pour demander bravement leur portrait à l'art photographique, étaient eux-mêmes repartis pour les hauts plateaux, où la saison, déjà trop avancée, nous défendait d'aller leur serrer la main.

Les choses en étaient là, et nous semblions condamnés à quitter le Grand Ouest sans voir les Peaux-Rouges, comme ceux qui vont à Rome sans voir le pape, quand nous apprîmes que la commission de paix, chargée de traiter successivement avec toutes les tribus indiennes soumises, allait se rendre au fort Laramie, dans le territoire de Dakota, à cent milles de la frontière nord du Colorado. Nous prîmes donc tout d'abord notre place de Denver pour Chayennes, et par une des plus belles journées d'automne qui aient jamais lui au pied des montagnes Rocheuses, nous franchîmes en vingt-quatre heures, avec la diligence continentale, la distance d'une centaine de milles, qui nous séparait de notre première étape. A La Porte[1], la diligence continua vers l'ouest, vers le bienheureux pays des Mormons, l'État sauvage de Nevada et la fertile Cali-

1. J'ai traduit textuellement les paroles de Lincoln. Elles sont extraites d'un discours que M. Colfax prononça devant les mineurs du Colorado à Central City, le 27 mai 1865.

1. Encore un nom franco-canadien, imposé par nos anciens trappeurs. Il n'est pas le seul dans le Colorado : la Fontaine qui bout, le ruisseau de Cache la poudre, celui de Bijou, etc., ont conservé leur nom primitif, même sous les Américains. Le nom de montagnes Rocheuses ou *montagnes de Roche* vient lui-même des premiers trappeurs canadiens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fornie, tandis qu'un coche supplémentaire nous menait tout droit à Chayennes, la merveille des Prairies, la cité magique, comme on l'appelait alors, et elle méritait bien ces deux titres.

Chayennes n'existait pas au mois de juillet précédent, et les Indiens dont elle a pris le nom campaient dans le voisinage. Le Loup-Tacheté y commandait encore ses bandes, et y scalpait les blancs. A la fin de septembre, quand nous passâmes à Julesbourg, Chayennes comptait déjà deux mille habitants et trois mille à la fin d'octobre, marquant la loi de sa croissance par un millier d'habitants chaque mois, et se peuplant, s'édifiant avant même que le chemin de fer l'eût atteinte. Avant d'être, comme aujourd'hui, une des principales stations du grand railway du Pacifique, elle avait déjà des journaux, des hôtels, de beaux magasins. Elle avait nommé un conseil municipal, dont la première mesure avait été de défendre le port des armes aux habitants, ce qui avait assuré à tous la plus profonde tranquillité. Enfin, on y bâtissait partout, partout on entendait le bruit de la scie ou du marteau travaillant le bois ; les maisons arrivaient en nombre de Chicago, toutes faites ; les émigrants suivaient par derrière, en files serrées : c'était la moderne Salente, rivale de celle qu'a célébrée Fénelon.

Nous étions descendus à Chayennes, à *Dodge house*, mais le général Stevenson, commandant le fort Russell, voisin de la ville, était venu nous arracher à cet hôtel improvisé, et nous offrir une tente près de la sienne, en pleine prairie. Comme tous les hôtels de l'endroit, *la maison du Doge* n'avait qu'une seule chambre; c'était, il est vrai, un immense dortoir, qui n'abritait pas moins de vingt à trente lits à la fois, ou quarante à soixante voyageurs ; car la fraternité américaine permet qu'on couche deux dans le même lit. Néanmoins nous pensâmes qu'une tente valait mieux, dût-on y coucher par terre, et nous acceptâmes de grand cœur celle que nous offrait le général Stevenson.

Notre campement, au fort Russell, ne fut pas de longue durée; car, dès le 6 novembre, la nouvelle ayant été officiellement annoncée que les commissaires allaient arriver, le général désigna les officiers et les soldats qui devaient leur servir d'escorte, et fit préparer le nombre de fourgons nécessaires aux hommes et aux provisions.

De bonne heure nous quittâmes le fort. Une trentaine de fourgons, traînés en tout par cent cinquante bêtes, trente-cinq muletiers et agents divers, enfin soixante soldats, composaient le gros de l'expédition. Les soldats étaient montés dans les fourgons avec tout leur attirail de campement. A la tête du convoi caracolaient les officiers. Le temps était épouvantable, comme il l'est quelquefois pendant l'automne dans les Prairies, à une altitude de deux mille mètres. Trois jours auparavant, un ouragan terrible, accompagné de neige, avait passé sur le fort Russell; et si la neige avait bientôt fondu aux rayons du soleil, la tempête avait continué de souffler comme un véritable cyclone. La poussière, soulevée en épais tourbillons, entrait dans les fourgons, ouverts sur le devant, et aveuglait littéralement ceux qui étaient à l'intérieur. Le froid était piquant; le thermomètre se tenait au-dessous du point de congélation de l'eau ; car le vent, venant des montagnes Rocheuses, avait passé sur leurs cimes glacées.

C'est dans de telles conditions que, partis du fort Russell le matin, nous arrivâmes vers l'après-midi à Hill's-Dale (vallon de la Montagne). Cette localité était alors la dernière station du chemin de fer du Pacifique, titre qu'elle allait abandonner à Chayennes, qui à son tour le céderait bientôt à sa voisine de l'ouest.

Hill's-Dale manquait d'eau et de bois, et le vent des Prairies y soufflait avec une violence qui semblait s'être encore accrue. En outre les commissaires qui devaient arriver par le chemin de fer du Pacifique n'étaient pas même signalés. Que faire? Le long de la voie, tout près de la station, on creusait un puits artésien, mais l'ouragan dérangeait les manœuvres, et nous ne pouvions attendre que la nappe d'eau fût atteinte pour abreuver nos mules et nos chevaux.

La localité faisait peine à voir. Quelques buvettes seules restaient debout : tout le monde, marchant à l'ouest, comme la voie ferrée, avait émigré à Chayennes. Il fut donc décidé que l'on irait camper dans la prairie, à quelques milles de Hill's-Dale. Là on trouverait, dans un endroit bien connu des caravanes, de l'eau vive et du bois, deux choses indispensables dans le désert.

Pole-Creek (le ruisseau de la Perche), où nous arrivâmes vers quatre heures, était déjà occupé par les muletiers partis le matin de fort Russell, et délégués pour charger les cadeaux que les commissaires apportaient aux Indiens. Nos hommes prirent place à côté de ceux qui étaient venus les premiers. Les soldats installèrent prestement leurs tentes, et bientôt les feux du camp brillèrent au milieu de la nuit. Les muletiers, creusant un trou en terre, y allumèrent du bois, établirent là leurs fourneaux. Ils firent cuire sans perdre de temps les *flat-jacks*, sortes de beignets ou de crêpes, le jambon ou le lard découpés en tranches, pendant que, sur un coin du foyer, une immense bouilloire recevait le thé ou le café, formant la boisson habituelle de tout souper américain. Les muletiers, dans les excursions du Grand Ouest, sont toujours les premiers et les mieux servis, et nos hommes avaient déjà fini leur souper, que les soldats commençaient à peine le leur, et que le *maître coq* des officiers, au *mess* desquels nous étions conviés, n'avait pas même dressé son fourneau. Il est vrai que c'était un poêle en fonte et en tôle de fer, et que son installation seule demandait, par le vent qui régnait, plus de temps qu'il n'en fallait pour faire cuire le repas.

Le coucher, comme le souper, laissa pour nous beaucoup à désirer. Notre fourgon nous servit d'abri. Une peau d'ours fut notre lit, et une peau de buffle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre couverture. Les bagages, disposés sur le devant du véhicule, nous protégèrent en partie contre le vent et le froid, et nous dormîmes tant bien que mal.

Le coup d'œil de notre camp était des plus pittoresques. Les mules dételées s'étaient réunies par groupes isolés. Ayant bien vite épuisé leur maigre ration de maïs, elles tondaient le gazon des prairies, jauni par les froids de l'automne. Les fourgons, alignés, formaient comme un rempart.

Du côté opposé, vers le Pole-Creek, étaient dressées les tentes des soldats. En retour d'équerre venaient celles des officiers. L'eau du ruisseau était gelée sur les bords, et çà et là, en bouquets touffus, se dressaient le long des rives les coudriers et les joncs. Un *bluff*, ou talus naturel de roches tendres et d'alluvions, formait un des versants du ruisseau. Partout ailleurs s'étendait jusqu'à l'horizon la plaine immense, à peine ondulée. Le ciel était resplendissant d'étoiles, la lune éclairait la plaine et l'on entendait au loin les sourds aboiements des loups ou des coyotes affamés. Les derniers feux allaient s'éteignant et le silence du camp n'était plus troublé que par la marche de quelque veilleur attardé regagnant sa tente, ou par le hennissement de quelque mule disputant à sa voisine une touffe d'herbe ou l'abri protecteur d'un fourgon. Bientôt un grand calme se fit, et l'on n'entendit plus que les sifflements de la tempête au milieu de la solennité de la nuit.



Charley Utter, des mines de Georgetown, en costume de trappeur.
Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

Le lendemain, 7 novembre, le soleil se leva sur le camp de Pole-Creek sans y ramener le beau temps. L'ouragan redoubla même de violence. On vit des fourgons, poussés par le vent, s'avancer seuls de plusieurs mètres en courant sur leurs roues. Quelques tentes furent jetées à bas. La promenade au dehors devint impossible. Pour comble d'infortune, les commissaires n'arrivaient pas, et il fallut les attendre encore tout un long jour. Le 8 novembre, on signala enfin leur arrivée, et le camp fut levé à la grande joie de chacun.

Le général Sherman et le sénateur Henderson, rappelés à Washington par leurs fonctions et par la date rapprochée de l'ouverture de la session législative, n'avaient pu se joindre à la commission, dont ils étaient les principaux membres. Le général Sherman avait été remplacé par le général Augur, commandant le district de la Plate, dont le chef-lieu est à Omaha. Le général Augur, comme le général Terry, un autre des commissaires et commandant le territoire Dakota, est l'un des officiers qui se sont le plus distingués pendant la guerre de sécession. Tous deux apportent, dans leurs manières, cette pratique des habitudes civiles qui tempère la rigidité militaire, et qui crée entre les soldats de l'Union et ceux d'autres pays une différence qui est toute en faveur des premiers.

Le vieux général Harney, devenu le meilleur ami des Peaux-Rouges, après les avoir battus sans merci, se distinguait entre tous les commissaires par ses façons douces et paternelles. Malgré ses soixante-huit ans, il avait accepté de prendre la part la plus active à tous les travaux qu'on venait de lui confier si inopinément, à lui vieux militaire retraité, vétéran des forts de l'Ouest, et il n'avait jamais faibli un instant ni dans les péripéties du voyage ni dans les longueurs du conseil. Il portait invariablement l'uniforme de général,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et il était beau de voir ce soldat, droit et fier, à la moustache et aux cheveux blancs, resté jeune malgré les années. Un noir fidèle, à la livrée verte et au chapeau de feutre pointu, orné du galon et des glands d'or, lui servait de domestique et veillait seul sur sa tente.

A côté du général venait le président de la commission, l'honorable M. Taylor, commissaire des affaires indiennes à Washington. Vêtu d'un sévère costume bourgeois, il offrait dans ses traits quelque chose du révérend, et par ses allures pacifiques, je dirai même



Pionniers américains dans les parcs des montagnes Rocheuses. — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

L'eau tombante, sur le premier plan, est la source sulfureuse chaude de Middle-Park ; l'eau courante, sur le second, est la source de la Grande-Rivière (Grand-River), tributaire du Pacifique.

évangéliques, il répondait bien à la mission de paix dont il avait été élu le chef.

Le général et le colonel volontaires Sanborn et Tappan, qui s'étaient récemment distingués dans maintes rencontres contre les Indiens du Colorado, avaient l'air peut-être plus martial que leurs collègues les généraux de l'armée régulière, et moutraient que la milice et la garde nationale sont prises au sérieux aux États-Unis.

M. White, secrétaire de la commission, M. How-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

land, artiste peintre, M. Wallace, sténographe, enfin les *reporters* de quelques journaux de Saint-Louis, de Chicago et New-York, représentaient la partie jeune et bruyante de l'expédition, et mêlaient leurs *lazzis* aux discussions graves des commissaires.

Tout ce monde reçut avec la plus grande affabilité le *Parisien* qui demandait la faveur de suivre la commission, et je ne comptais bientôt plus que des amis au milieu de tant de personnes qui ne me connaissaient pas la veille. Dès qu'on a été *introduit* près d'un Américain, c'est-à-dire qu'on lui a été présenté, dès qu'on a serré, *secoué*, comme on dit, sa main, *shake hands*, la connaissance est faite, l'Américain est devenu votre ami. C'est là un des bons côtés des mœurs simples et démocratiques des États-Unis.

Le Canadien Léon Pallardie, interprète pour la langue des Sioux, accompagnait la commission. Il servait en même temps de *cicerone* à trois chefs de la nation des Sioux, Mato-Looza ou l'Ours-Agile[1], Mato-O-Ken-Ko ou l'Ours-Vif et Ish-Tà-Skâ ou l'Œil-Blanc. Ces trois chefs portaient pour tout vêtement une couverture de laine et des guêtres avec des mocassins en cuir. L'un d'eux avait cependant un pantalon; mais d'après la mode en usage chez les Peaux-Rouges, il en avait coupé le fond. Celui-ci portait l'arc et les flèches, dont le guerrier des plaines se sépare si difficilement; cet autre tenait le calumet, qui joue un si grand rôle dans toutes les délibérations des Indiens. C'est une pipe au long fourneau rouge, d'où part un tuyau de buis ou de cerisier, enjolivé de clous en cuivre jaune. Une douzaine de fumeurs usent à la fois de la même pipe, et chacun tire une bouffée, en tendant la pipe au voisin.

Je m'approchais. Suivant la coutume de tous les Indiens, qui ont pour principe de ne jamais s'émouvoir, les Sioux restèrent impassibles, indifférents. J'essayai d'engager la conversation; mais ils ne parlaient pas un mot d'anglais. Accroupis, serrés dans leur couverture, ils ne me jetèrent que ces mots : *Soux*, *Soux; Cold! Cold!* Ce qui voulait dire qu'ils étaient Sioux, et qu'ils avaient grand froid; ce qu'il était facile de deviner à la température extérieure et à la façon dont les pauvres gens grelottaient.

Pallardie vint à moi : « C'est des bons sauvages, me dit-il, nous les menons au fort Laramie pour les montrer aux autres. L'Ours-Vif, avec ses hommes, va conduire la charrue cet hiver. Il consent à se rendre dans les *réserves* et à cultiver la terre. Ça ne l'amuse pas beaucoup, mais il aime les blancs, et il tient à leur faire plaisir. »

Ce commencement de conversation rompit bien vite la glace entre Pallardie et moi. Le Canadien était charmé de voir un compatriote, et moi de faire route avec un homme qui connaissait si bien les Sioux, et qui avait parmi eux de si hautes relations. Pallardie est de petite taille, bien pris, vigoureux, aux traits accentués, et réalise de tous points le type du traitant ou du chasseur des Prairies, tel qu'on aime à se le figurer.

« J'étais marié depuis huit jours quand la commission est venue me chercher, me dit-il; j'ai laissé ma femme et l'hôtel que j'ai bâti à la station de North-Platte; il m'a bien coûté quinze mille piastres (soixante-quinze mille francs). J'ai laissé tout cela, pour aller avec la commission. J'aime la vie des Prairies, qui me rappelle mon premier métier de traitant. Je ne suis allé à *la ville*[1] que trois fois en vingt ans. Je suis malade quand j'y vais. A North-Platte, à la station du chemin de fer du Pacifique, j'ai monté un beau buffet où s'arrête le train. Venez me voir quand vous y passerez. Je vous présenterai à ma femme; elle a bien pleuré quand je suis parti. »

Cependant notre longue caravane avait quitté le camp de Pole-Creek, et s'avançait à travers la plaine sans fin. Les fourgons venaient à la file les uns des autres. En tête, allaient à cheval les officiers commandant l'escorte, puis c'étaient les voitures des divers membres de la commission, et derrière celles-ci les fourgons des personnes qui étaient attachées à l'expédition par devoir ou par curiosité. Là on voyait les *reporters* des journaux de l'Est, quelques parents ou amis des commissaires, Pallardie avec ses trois sachems, un munitionnaire d'armée qui s'en allait vendre des bœufs au fort Laramie, et plusieurs autres *excursionnistes*. Un intrus qui s'était faufilé dans le convoi, que personne ne connaissait, qui suivait la commission depuis un mois, sous prétexte de faire des affaires, *to make some business*, était là aussi, maugréant contre le mauvais temps, contre la lenteur des mules, contre le peu d'abondance et le défaut de qualité des vivres. Tant est grande la patience américaine, et tel est le respect qu'on a là-bas pour l'individu, que personne ne relevait cet homme et ne songeait à le renvoyer. Enfin, derrière la caravane marchaient les fourgons des soldats et les véhicules qui portaient les malles et les provisions.

Les muletiers avaient soin de garder leur rang, et fouettaient vigoureusement leurs bêtes, avec force jurons, si elles menaçaient de ralentir le pas.

On marcha ainsi toute la journée, malgré le froid, malgré la bise, et dans l'après-midi on arriva à *Horse-Creek* (le ruisseau du Cheval), où l'on campa pour dîner et passer la nuit. Là coulait un ruisseau d'eau vive, là se trouvait du bois en abondance. Ce camp était protégé par un monticule de stalactites, témoins de sources incrustantes qui jadis avaient arrosé ces lieux. Les éléments avaient peu à peu désagrégé la roche, et le sol était recouvert d'un sable siliceux épais.

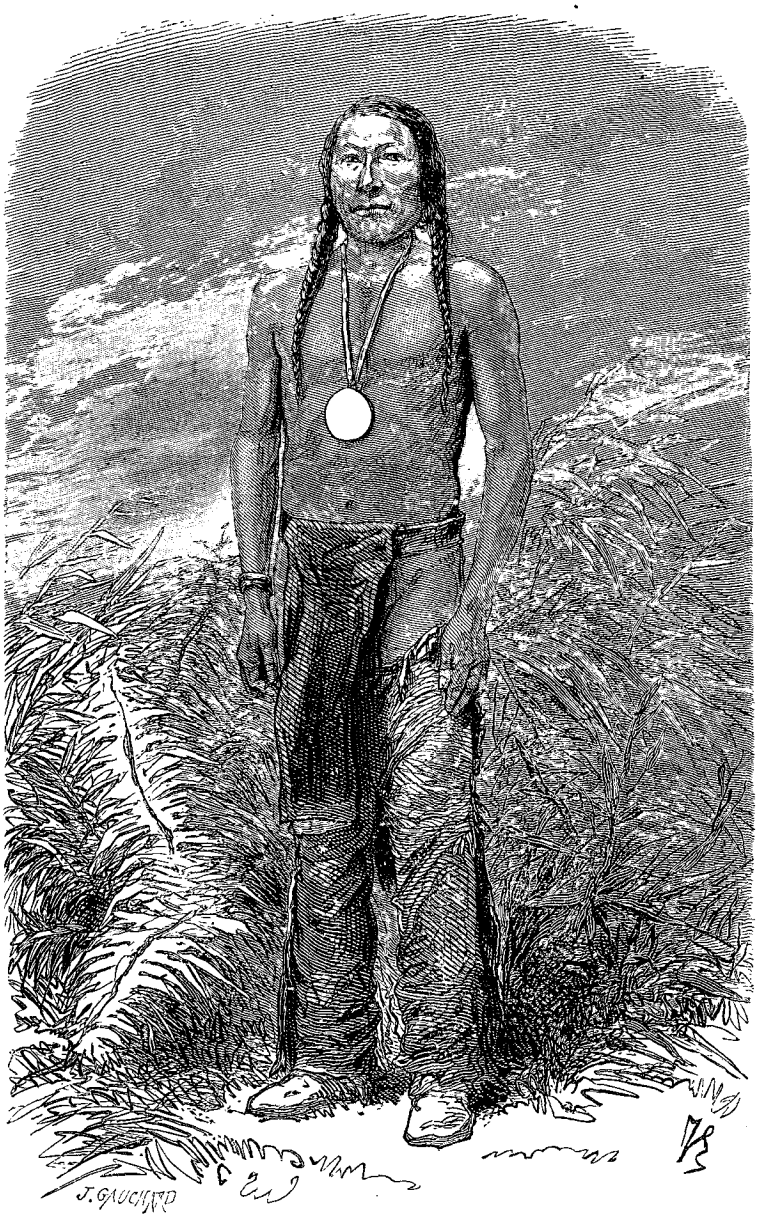
Le lendemain, de bonne heure, on leva le camp, et l'on se remit en route plus gaiement que la veille, car l'ouragan avait enfin cessé, et le froid céda la place à une température un peu plus clémente.

1. Le même qui avait péroré devant la commission aux conférences de North-Platte.

1. C'est ainsi que les traitants appellent Saint-Louis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lieu où nous campâmes, le soir de cette seconde journée, était le plus pittoresque de tout le Grand Ouest. Il avait nom *Lone-Tree-Creek*, ou le ruisseau de l'Arbre solitaire. Qu'on imagine un rempart de roches sableuses couronnant un vaste plateau, de roches déchiquetées, rongées par les éléments, la pluie, le vent, la glace, la neige, et cela de tout temps, depuis l'époque mille fois séculaire où les roches se sont déposées. Elles ont pris de cette sorte des formes étranges, saisissantes, et l'œil même y est trompé. Ici c'est une tour en ruines, là une longue muraille où plus d'une brèche est ouverte. Plus loin est une porte donnant accès dans la ville que protégent ces forts ; au-dessus semble veiller une forme humaine, un guetteur prêt à donner l'alarme. Et l'illusion se continue, car en face est un autre plateau couronné des mêmes murs, des mêmes bastions. On dirait deux villes rivales. Seule, la vallée profonde les sépare. A mi-hauteur ont poussé des cèdres nains et des cyprès dont la ligne sombre, vue de loin, ressemble à la bouche béante d'autant de cavernes, creusées dans ces murs pour les faire sauter. Ce sont là les *Scott's-bluffs* ou les remparts de Scott, ainsi nommés, sans doute, en souvenir du trappeur qui les a le premier signalés. Ils s'étendent sur d'immenses espaces, et longtemps avant d'arriver au camp nous les découvrîmes à l'horizon. Le ciel était un peu couvert ; quelques nuages noirs y disputaient leur place au soleil. Le soleil, en se jouant dans les nuées, tantôt éclairait et tantôt obscurcissait les *bluffs*, de sorte que le sable grisâtre dont sont formés ces remparts, tantôt apparaissait comme blanchi par la neige, et tantôt s'assombrissait peu à peu au point de disparaître entièrement. Cet effet d'optique, se répétant à intervalles réguliers, était surprenant ; aucun de nous ne pouvait détacher ses yeux de ce grand spectacle. L'image changeait, d'ailleurs, à mesure qu'on approchait davantage. Quand on arriva au pied des *bluffs*, ce fut bien autre chose. Les muletiers arrêtèrent d'eux-mêmes leurs bêtes, et chacun, pendant quelques secondes, resta muet d'étonnement. Ceux-ci comparaient ces ruines géologiques aux ruines des plus anciennes villes de l'Asie ; ceux-là évoquaient le déluge. L'histoire et la fable eurent beau jeu, et la discussion se prolongea d'autant plus aisément, que l'on côtoya ces merveilleuses roches jusqu'au lieu choisi pour le campement. Là une circonvallation complète, interrompue seulement par l'étroit passage que s'était ouvert le ruisseau de Lone-Tree, entourait la plaine, et semblait la protéger à la fois et contre le vent et contre les Indiens.



Shavanôh, chef yute, envoyé à Washington en 1863 pour traiter avec le président Lincoln. — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

Ces murs naturels de grès tendre, rappelant, même de très-près, d'anciennes villes fortes ruinées, ne sont pas rares dans les prairies. Sur les points que nous parcourions, l'étendue en est considérable, et occupe peut-être, avec de très-longues solutions de continuité il est vrai, un cercle de cinquante à soixante milles de rayon. Dans le Colorado les roches de monument Creek et celles du jardin des Dieux, dans le Nebraska celle des *Mauvaises Terres*, sont aussi de la même nature.

Ce sont, sans doute, ces ruines d'un nouveau genre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui ont provoqué dans l'esprit des premiers trappeurs ces légendes d'anciennes villes, veuves d'habitants, rencontrées au milieu des Prairies, avec leurs murs et leurs forteresses encore debout, légendes qui ont longtemps eu cours parmi les émigrants du Far-West.

De Lone-Tree-Creek, une nouvelle étape nous conduisit directement au fort Laramie, entre matin et soir.

Nous nous arrêtâmes seulement vers le milieu de la journée, pour laisser les mules boire et se reposer un instant, pendant que l'on prenait le *lunch*. Nous arrivâmes au fort avant la nuit, après avoir parcouru en trois jours, à partir de Pole-Creek, une distance de cent milles ou cent soixante kilomètres. La route que nous avions suivie est bien connue des traitants et des anciens trappeurs. Elle avait été indiquée à la commission par Pallardie, qui l'avait lui-même souvent fréquentée quelques années auparavant, à l'époque où il trafiquait avec les Indiens.

« C'était alors le beau temps, me disait-il. A l'automne, tous les sauvages, les Sioux, les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Gros-Ventres, se réunissaient sur le plateau de Lone-Tree-Creek, là même où nous avons campé. Pour une tasse de sucre, pour un paquet de tabac à fumer, on avait une *robe* de buffalo, ou plusieurs peaux de castor. Le sauvage était bon, nous aimait, et nous gagnions beaucoup d'argent.

« Aujourd'hui les blancs sont venus, le bison est parti ou il a disparu. Les Indiens se méfient de nous, et sont devenus méchants. On paye dix et vingt piastres une robe de buffalo, cinq piastres une peau de castor, et les affaires ne vont plus [1]. »



Le Loup-Tacheté, chef chayenne. — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

Qu'aurait donc pensé Pallardie s'il avait pu tout à coup se reporter à ces temps primitifs où quelques rares trappeurs connaissaient seuls la Prairie, et où un traitant allait sans plus de façon dans la même année du Mexique ou de la Louisiane au Canada? C'était souvent pour échanger des produits du sol contre des fourrures, et parfois aussi, comme c'était le cas des Français qui faisaient plusieurs centaines de milles en se rendant du fond des Prairies à la Nouvelle-Orléans ou des grands lacs à Saint-Louis, pour *aller causer un moment à la ville*.

La route que suivaient ces coureurs de Prairies porte encore chez les Américains le nom de *Spanish-trail*, comme qui dirait le sentier espagnol ou mexicain. Le fort Laramie est aujourd'hui la principale étape de cette route. Il est situé au confluent de la rivière Laramie avec

1. Les traitants des Prairies étaient jadis plus nombreux qu'à présent. Ils faisaient avec les Indiens un commerce d'échange, et prenaient des peaux de buffle et d'autres fourrures en donnant en retour du sucre, du café, de la farine, du tabac, de la toile, des couvertures. L'eau-de-vie et les armes étaient prohibées, mais c'étaient surtout les principaux objets d'échange. Comme tous les commerces de troque, ce trafic enrichissait bien vite les traitants qui gagnaient gros des deux côtés. De grandes maisons de Saint-Louis commanditaient ce commerce, et les caravanes partaient dans la belle saison. La poudre et les armes tentaient surtout les Indiens. Aujourd'hui c'est encore la première chose qu'ils demandent aux commissaires de l'Union quand ils tiennent des conseils avec eux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Plate du nord, dans une plaine ondulée (*rolling prairie*), et ce ne fut que peu de temps avant de mettre pied à terre que nous saluâmes le drapeau de l'Union, semé d'étoiles et de barres, *stars and stripes*. Il flottait au bout d'une longue hampe sur une éminence au milieu du fort, et la vue des couleurs nationales réjouit le cœur des Américains, qui retrouvaient en elles la patrie au cœur même du grand désert.

III

LE FORT LARAMIE

Le traitant Laramie. — Vue du fort. — Veranda, chalet, baraques et corral. — Hôtel et buvette. — Officiers et soldats. — Le maître coq Macaron. — Les *bluffs* de la Plate du Nord. — Le pic Laramie. — Les montagnes Noires. — Ancienne route.

Le fort où nous venions d'arriver est l'un des principaux postes militaires de l'Ouest. Il a été bâti, il y a une trentaine d'années, sur l'emplacement même d'un poste de traitants qui y faisaient, pour une grande maison de Saint-Louis, les Chouteau, le commerce des fourrures avec les Indiens. Laramie ou Laramée, qui a donné son nom au fort et à la localité, était un chasseur canadien qui fut tué à cette place par les Sioux, pendant qu'il tendait ses *trappes* au castor. Ce fait eut lieu vers 1830, et les blancs en perpétuèrent le souvenir en unissant le nom de Laramie à la géographie du pays. La rivière qui passe au fort et va se joindre à la Plate du nord, le piton élevé qui, à quelques milles de là, jalonne la ligne de faîte des montagnes Rocheuses, les plaines au delà de ce piton, ont reçu, comme le fort lui-même, le nom de Laramie. Bien des voyageurs, trop oubliés dans les baptêmes géographiques, ont été moins heureux que le pauvre chasseur.



Le Loup, Indien de la tribu des Yutes. — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

Vu de la route que nous avions suivie, le fort ressemble plutôt à une ville hispano-américaine qu'à un poste militaire des États-Unis. Les casernes, les magasins, les bureaux, les logements des officiers, tout est construit en maçonnerie et badigeonné à la chaux. Sur un des côtés de la grande place des manœuvres est la résidence du général commandant le fort. Avec sa *veranda* ou galerie extérieure couverte, à deux étages, on la prendrait pour un hôtel de Panama ou de l'Amérique centrale. Non loin est une maison d'un style encore plus étrange pour ces pays, une sorte de chalet suisse, que le *sutler* ou fournisseur du poste s'est bâtie de ses propres deniers. L'élégance de cette habitation fait honte à la mesquine apparence de la cantine, sombre et basse. A côté du chalet s'élève le seul arbre qu'on voie autour du fort. Les nouvelles *baraques* ou casernes des soldats, les nouveaux magasins sont construits en bois.

Le long de la rivière Laramie, et en descendant le cours de l'eau, est le *corral*, vaste emplacement quadrangulaire fermé d'une haie. C'est là que l'on serre les foins et que l'on parque les mules. Les angles du *corral* sont chacun défendus, du côté opposé à la rivière, par une batterie octogone en *adobe* ou pisé (briques cuites au soleil). Cet batteries ont été édifiées, à l'origine, pour résister aux incursions des Indiens, qui commencent avant tout, quand ils surprennent les convois d'émigrants ou les postes militaires, par faire main-basse sur les mules et les che-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaux, auxquels ils attachent tant de prix. Aujourd'hui, les Indiens sont loin, et les forts du corral ont été transformés en réfectoires à l'usage des muletiers. Au lieu de batteries blindées, on n'y voit plus que des batteries de cuisine.

Un pont de bois, dont les piles sont jointes par des planches branlantes, unit les deux bords de la rivière. Sur la rive gauche est le fort, avec toutes ses dépendances; sur la rive droite, l'unique hôtel du pays, où les officiers ont leur *mess*. En hiver, les grandes crues emportent le tablier du pont, et alors un bateau ancré à la rive sert à passer les pensionnaires. L'hôtel est bâti de pisé et de gros rondins de bois, comme le *log-house* des pionniers américains. Il n'a qu'un rez-de-chaussée, mais il est des plus confortables, tant pour le vivre que pour le couvert, surtout si l'on réfléchit à la nécessité où l'on est de tout faire venir des États situés à plus de cinq à six cents milles de distance. A côté de l'hôtel est la buvette de rigueur, où l'on débite principalement la bière piquante et l'eau-de-vie de grains, l'*ale* et le *whisky*. Comme pour tempérer l'effet de ces boissons, le liquoriste vend également des livres, mais ses habitués s'adressent plutôt à ses tonneaux qu'à sa bibliothèque. Il est vrai que la poste du fort lui fait là-dessus concurrence. Elle vend des romans et des journaux dans l'intervalle qui sépare les arrivées et les départs des courriers. Ceux-ci n'ont lieu que chaque quinzaine, et encore sauf le bon vouloir de la Nuée-Rouge et de sa bande, ainsi que le directeur du bureau a pris soin de l'annoncer sur sa pancarte.

Les résidents du fort Laramie sont au nombre de cinq à six cents : officiers, commis d'administration, soldats, muletiers d'armée, etc. Une partie des officiers ont fait leurs études à West-Point, l'école militaire des États-Unis, située dans l'état de New-York, sur les bords de la rivière de l'Hudson.

Le séjour de Laramie est peu agréable, et le climat fort rigoureux en hiver, où l'on reste souvent privé de nouvelles pendant plusieurs mois.

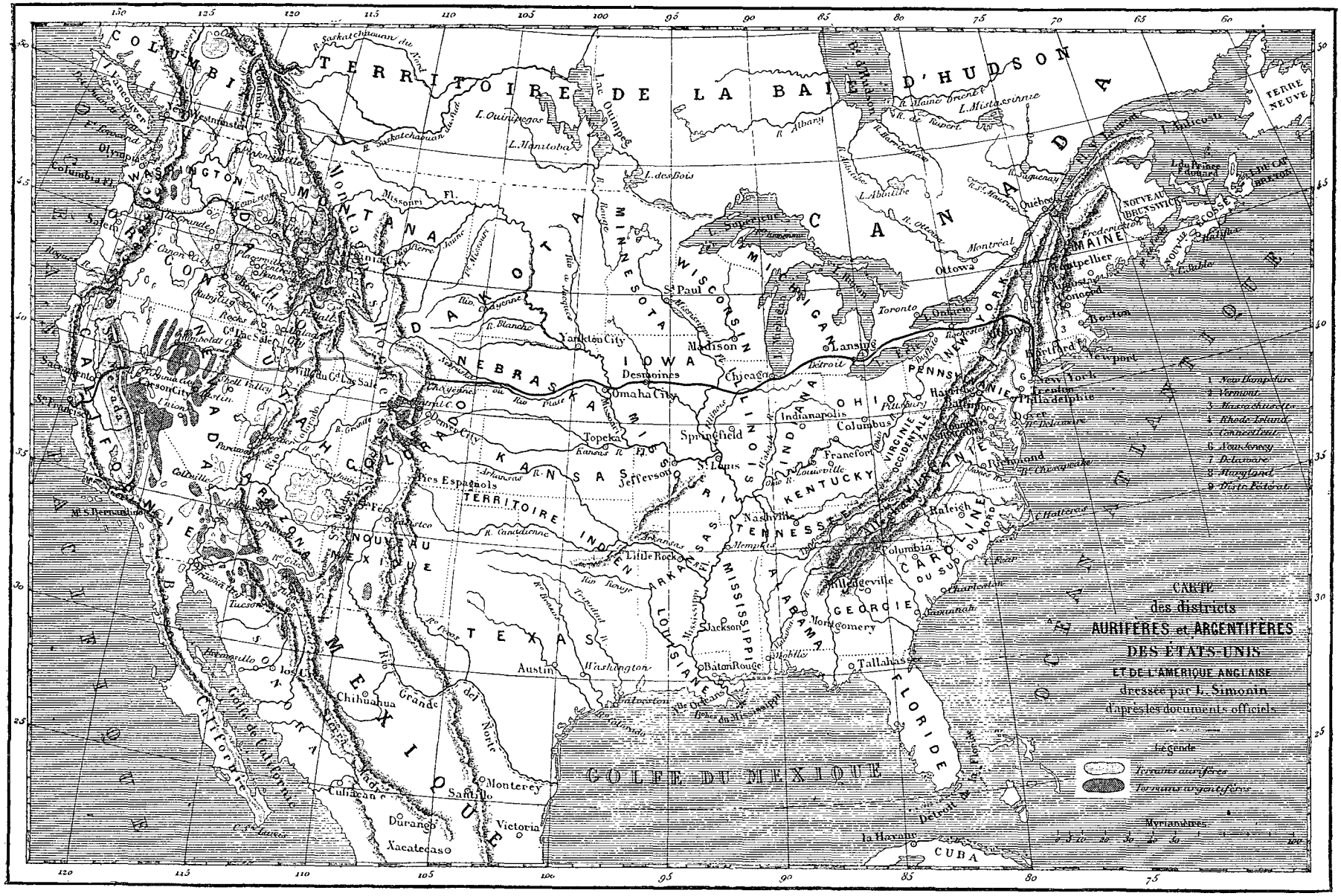
On combat surtout par la chasse les ennuis de ce séjour lointain et isolé : dans les prairies le buffle et l'antilope, l'écureuil, le loup; dans les montagnes le cerf, l'élan, le daim, le chat sauvage, l'ours, dont quelques espèces sont fort dangereuses, offrent au chasseur les émotions et les périls qu'il ambitionne. Dans quelques maisons on rencontre d'élégants trophées, indices de nombreuses victoires. Quelques officiers mariés ont fait venir leurs femmes auprès d'eux. Comme toutes les Américaines, celles-ci sont arrivées dans le désert sans un mot de plainte, et ont mêlé les douces joies de la vie de famille aux rigueurs d'un exil forcé. Quant aux soldats, ils sont, comme dans toute l'armée, le ramassis, l'écume de la population. Il y a parmi eux des réfractaires de tous pays, hormis de vrais Américains.

La garnison du fort Laramie comprend quatre compagnies d'infanterie et deux de cavalerie. J'ai rencontré là des Belges, des Canadiens, des Allemands, des Irlandais, des Français, des licenciés de la légion mexicaine, et tous pouvaient dire certainement que ce qu'ils trouvaient de plus curieux dans cette armée cosmopolite, c'était de s'y voir. On sait avec quelle facilité tous ces soldats désertent. Le dernier rapport du général Grant constate que sur environ soixante-cinq mille soldats de l'armée régulière, il y a plus de quinze mille déserteurs; juste le quart, un soldat sur quatre! « Dès que je verrai une *embellie*, me disait l'un d'eux, un Canadien qui parlait la vieille langue française, je passerai au large. Nous n'avons ici que de la *male chance*. J'aimerais mieux servir en France. Je suis né d'une mère française, quoique mon père fût *Écossois*. — J'étais venu aux États-Unis pour y faire fortune, me disait un autre, un Français; j'ai perdu tout ce que j'avais et maintenant me voilà simple soldat depuis quinze ans. » Et comme je lui demandais pourquoi il n'avançait pas en grade : « C'est la faute de l'anglais, me dit-il; je n'ai pas de goût pour cette langue, je la comprends, mais je ne la parle pas. » Bref, tout le monde était mécontent et disait pis que pendre des camarades. Il n'y avait de satisfait que Macaron, un autre Canadien, de soldat passé cuisinier et que les officiers du fort Russell avaient emmené. Jamais il ne se lavait ni le visage ni les mains, qu'il gardait noircis de fumée. Jamais non plus il n'était prêt à l'heure, surtout pour le déjeuner; il est vrai qu'il rejetait alors la faute sur les officiers. « Ces messieurs se lèvent toujours les derniers, disait-il, et je ne puis rien avoir d'eux. »

Le fort Laramie, gardé par d'aussi pauvres soldats, n'a d'un fort que le nom. Aucune circonvallation, aucun mur ne l'entoure. Du côté opposé à la rivière est seulement une sorte de fossé où les terres extraites ont été jetées en talus, en *cavalier*, et qui présente à l'un de ses angles un vaste tracé circulaire : on dirait les fondations pour une tour. C'est là le seul ouvrage de défense élevé contre les Indiens. N'ayant jamais été attaqué depuis l'établissement du fort, il n'a jamais été entretenu. Au delà du fossé est le cimetière, où dorment fraternellement de leur dernier sommeil les Indiens et les blancs; puis vient la prairie, bientôt bornée par des monticules de cailloux roulés. Ces *bluffs* sont semés de pins comme des dunes qu'on aurait voulu fixer sur place; mais les pins ont ici poussé naturellement. Gravissant les *bluffs*, on jouit d'une belle vue sur la Plate, dont la rive gauche est marquée par une ligne de remparts naturels de grès sableux, analogues à ceux que nous avons déjà signalés à Lone-Tree-Creek. Du pied de ces remparts, la Plate ne tarde pas à rejoindre son confluent avec la rivière Laramie, et de là elle se rend à North-Platte, la principale station du chemin de fer du Pacifique à partir d'Omaha, où elle s'unit à la Plate du sud.

Si du haut des rives de la Plate du nord on regarde au couchant, on aperçoit à l'horizon un piton élevé, de forme conique, comme les *puys* volcaniques de l'Auvergne; c'est le pic Laramie, isolé au milieu de la plaine, et qui sert de point de repère aux émigrants et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux Indiens nomades qui traversent cette contrée. Le pic est aligné sur la direction des montagnes Rocheuses, dont il forme le prolongement et comme le dernier piton vers le nord. Il est élevé de douze cents mètres au-dessus du niveau du terrain environnant et on l'aperçoit de très-loin, de plus de soixante et quatre-vingts milles. L'air de la Prairie est si pur, si transparent, si sec, que la vue du pic est encore claire à cette énorme distance. Il dresse fièrement sa masse bleue au-dessus du plan de l'horizon, et l'œil se repose avec plaisir sur ce piton de roches massives, le seul qu'on aperçoive en parcourant le pays. Plus au sud viennent les montagnes Noires, les *Black-Hills*, fertiles en bois résineux, en pins, en cèdres, en sapins, et sillonnées, dit-on, de veines métallifères très-riches. Enfin, dans le territoire de Colorado, qu'ils jalonnent sur tout un méridien, sont les fameux pics de Long et de Pike, points culminants des montagnes Rocheuses, et qui portent jusqu'à cinq mille mètres de hauteur leurs cimes arduces et neigeuses, saluées par tous les émigrants des Prairies.

Le chemin qui mène du fort au pic Laramie était naguère très-fréquenté. C'est par là que passaient les Mormons pour se rendre dans le Yutah, à leur capitale du lac Salé; c'est par là aussi qu'arrivaient les émigrants qui, par terre, à pied ou en charrette, se rendaient en Californie. Ce chemin était encore par-



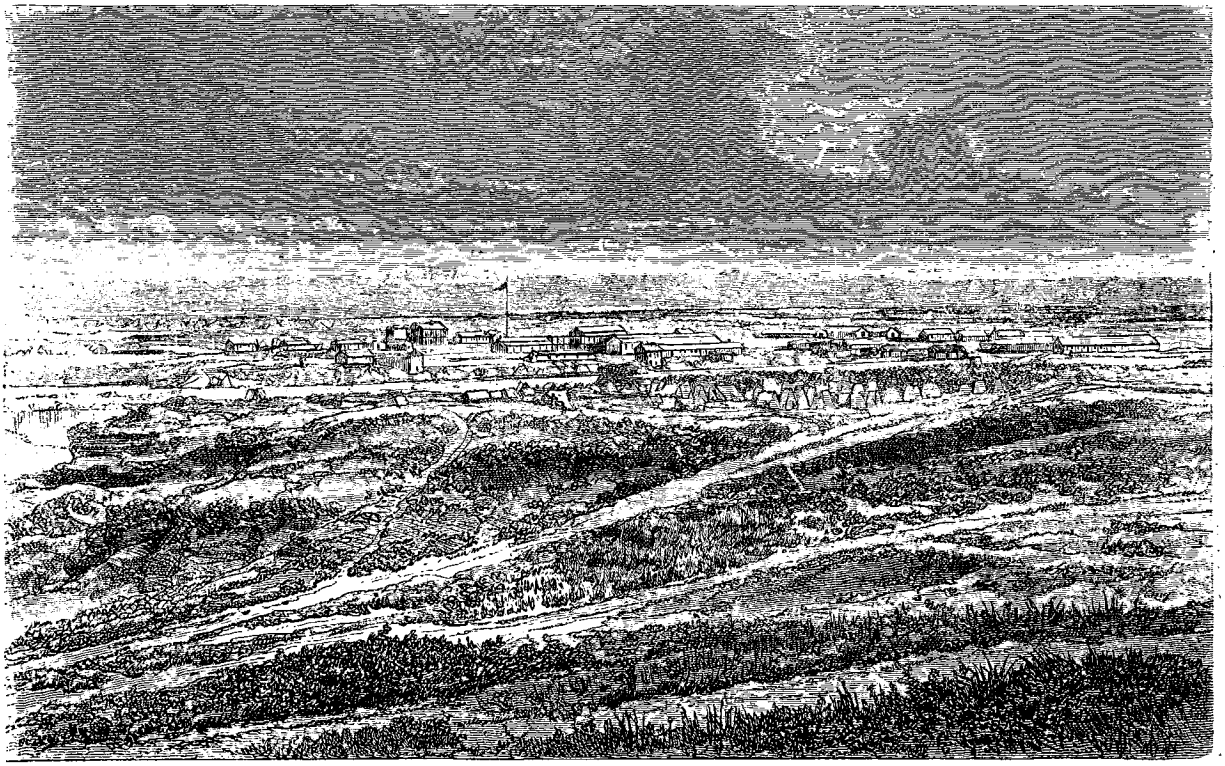
Vue des lacs Jumeaux (sources de l'Arkansas) (voy. p. 258). — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

couru par la fameuse diligence transcontinentale, l'Overland-Mail, qui de Sacramento allait à Saint-Louis ou Memphis, et *vice versâ*, en moins de trois semaines, partant et arrivant à heure fixe, tous les jours. Aujourd'hui la fièvre de l'or s'est éteinte, au moins dans l'Eldorado, et bien peu d'émigrants sont assez pauvres pour aller en Californie par les plaines; les Mormons ont vu leurs caisses se remplir et prennent le chemin de fer du Pacifique; enfin la diligence transcontinentale elle-même a dû déplacer ses stations et les déplace encore chaque jour devant les étonnants progrès de la civilisation du Far-West. La voie ferrée lui fait d'ailleurs perdre de plus en plus du terrain. Dans trois ans, on le sait, la malle *overland* n'existera plus, et un double ruban de fer unira les deux océans, l'Atlantique et le Pacifique. Le fort Laramie aura été le premier atteint par cette marche incessante du progrès. La découverte des mines d'or dans les montagnes Rocheuses et les développements rapides du territoire de Colorado ont reporté plus au sud tout le mouvement des plaines. La seule chose qui reste à Laramie et qui rappelle encore la civilisation au milieu du désert, c'est le télégraphe électrique.

L. Simonin.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du fort Laramie (Dakota). — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

LE FAR-WEST AMÉRICAIN,

PAR M. L. SIMONIN [1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES PEAUX-ROUGES.

I

UN VILLAGE SIOUX.

Les *Laramie-Loafers*. — Un wigwam. — Le père Richard. — Jim Beckwith. — Jeux des enfants. — Les chiens. — Hommes et femmes. — Camp des Corbeaux. — Les seize grands chefs. — Les Arrapahoes. — Absence des Sioux révoltés. — M. Beauvais. — Préliminaires de la conférence.

A trois milles à l'ouest du fort Laramie est installé un campement de Sioux. Quelques-uns de ces enfants de la Prairie sont aussi rassemblés autour du fort et composent avec les premiers ce qu'on nomme la bande des *Laramie Loafers*, ou vagabonds de Laramie. On les appelle ainsi parce qu'ils vivent d'aumônes, de secours que leur donne le gouvernement.

Le village sioux est à droite de la route qui mène au pic Laramie, et près de la rivière. Il comprend une centaine de huttes ou *loges*, ce que l'on est convenu d'appeler aussi un *wigwam*. On calcule que chaque hutte peut recevoir à peu près cinq ou six individus, et cette observation est à noter, car on donne ordinairement en loges le chiffre de population d'une tribu.

La hutte indienne est composée d'un certain nombre de perches effilées, que l'on dispose d'abord à terre autour d'un centre commun, comme les rayons d'un même cercle, et que l'on élève ensuite en les tenant inclinées; de cette façon toutes les perches s'enchevêtrent les unes dans les autres et se soutiennent mutuellement au sommet, où elles sont d'ailleurs liées par une corde. L'autre extrémité, qui s'écarte au contraire de sa voisine, touche le sol. Le pourtour conique de la hutte est recouvert de peaux de bison ou de pièces de toile cousues. Le sommet reste ouvert. Sur les côtés, une entrée basse, étroite, où l'on ne peut passer qu'en

1 Suite et fin. — Voy. pages 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rampant, forme la porte. Une peau de castor ou une pièce de toile, retenue par un clou, une charnière, ou cousue dans le haut, se rabat sur cette ouverture et la tient d'habitude fermée. Au centre de la hutte est du feu toujours allumé, et sur ce feu ou alentour sont les marmites et les chaudrons pour les repas. Souvent la crémaillère qui tient le chaudron descend du sommet même de la hutte. L'ouverture supérieure permet seule à la fumée de sortir et à la lumière d'entrer; c'est dire que le séjour de la loge est intolérable à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Sur le pourtour, extérieurement, sont les lits, les *robes* de bison entassées qui servent de couvertures et de matelas, les hardes de toutes sortes qui composent les vêtements, les malles et les boîtes en cuir dans lesquelles on serre les objets précieux. En un coin sont les ustensiles de cuisine, quand on en a. Çà et là pend un quartier de bison cru, desséché au soleil ou fumé, ou bien de la viande étirée en lanières. C'est partout un désordre indescriptible, et cependant il paraît que l'Indien s'y retrouve et que chaque habitant de la loge a sa place irrévocablement fixée.

Un vieux traitant, qui vit avec les Sioux depuis plusieurs années (il a même épousé une femme de cette tribu), le *père Richard*, fut un des premiers qui me reçut dans sa hutte, car il était venu momentanément s'installer près des *Laramie-Loafers*.

A la vue de cet homme enfumé, aux cheveux grisonnants tombant abondamment sur ses épaules :

« Vous êtes Sioux? lui demandai-je sans trop de réflexion.

— Je suis Français, me répondit-il de l'air le plus tranquille du monde et avec le meilleur accent.

— Comment! vous êtes Français, et vous vivez sous la hutte comme les sauvages!

— J'aime mieux ça, c'est plus commode. »

Ce fut là sa seule réponse. Il me présenta à sa femme et à sa fille, qui vinrent timidement me donner la main, puis nous fumâmes ensemble le calumet et nous causâmes de Paris, où il projetait depuis longtemps de faire un voyage. Paris est la première ville dont parle toujours l'étranger, qui ne rêve que d'en connaître les plaisirs. Le père Richard avait un autre motif en désirant d'aller voir la grande capitale. Sa famille avait émigré en Amérique lors de la première révolution, et il se sentait attiré vers la France comme vers la patrie de ses pères[1].

Le village sioux, où je ne m'attendais guère à retrouver un compatriote, avait bien d'autres curiosités à m'offrir. Autour des huttes couraient les enfants à moitié nus, garçons ou jeunes filles. Ils s'amusaient à bâtir de petites loges ou jouaient au *poney*, c'est-à-dire qu'ils chargeaient l'un d'eux de deux longs bâtons traînants, l'un à droite, l'autre à gauche, puis mettaient en travers sur ces bâtons ce qui était censé représenter les effets domestiques, vêtements, peaux de buffle, ustensiles de cuisine, que les Indiens emportent quand ils émigrent, en chargeant ainsi leurs chevaux ou *poneys*. Enfants des Peaux-Rouges, enfants des peuples civilisés, ce sont toujours les mêmes jeux : l'imitation de ce que voit l'enfant. Ici la poupée qui rappelle la grande dame, ou bien le ménage, les chevaux de bois, les théâtres, les maisons de carton; là le *poney* et la petite loge.

Les chiens étaient nombreux autour des huttes. Les Indiens possèdent des bataillons de ces animaux, et le chien est pour eux à la fois un défenseur, une sentinelle vigilante et un moyen de nourriture. Je dois dire, après y avoir goûté, que la chair du chien, comme celle du cheval, n'a rien qui répugne. La chair du meilleur mouton peut seule se comparer, pour le goût et la délicatesse, à celle du jeune chien engraissé.

Comme je parcourais le camp des Sioux, ces gardiens attentifs, insoucieux du sort qui leur était réservé, aboyèrent à ma présence; mais je les calmai de la voix et continuai mon exploration. J'entrai dans beaucoup de huttes. Ici des guerriers en rond jouaient aux cartes et des balles de plomb servaient d'enjeu. Tous les joueurs étaient silencieux et ne laissaient paraître leur émotion ni au gain ni à la perte; encore moins s'avisèrent-ils de jeter un regard sur celui qui les visitait. Là d'autres *braves* jouaient le *jeu des mains*, une sorte de *morra* italienne, et des flèches, piquées en terre, marquaient les points. Cette fois les joueurs s'accompagnaient de chants discordants et de la musique assourdissante de battements de casseroles et de tambours de basque.

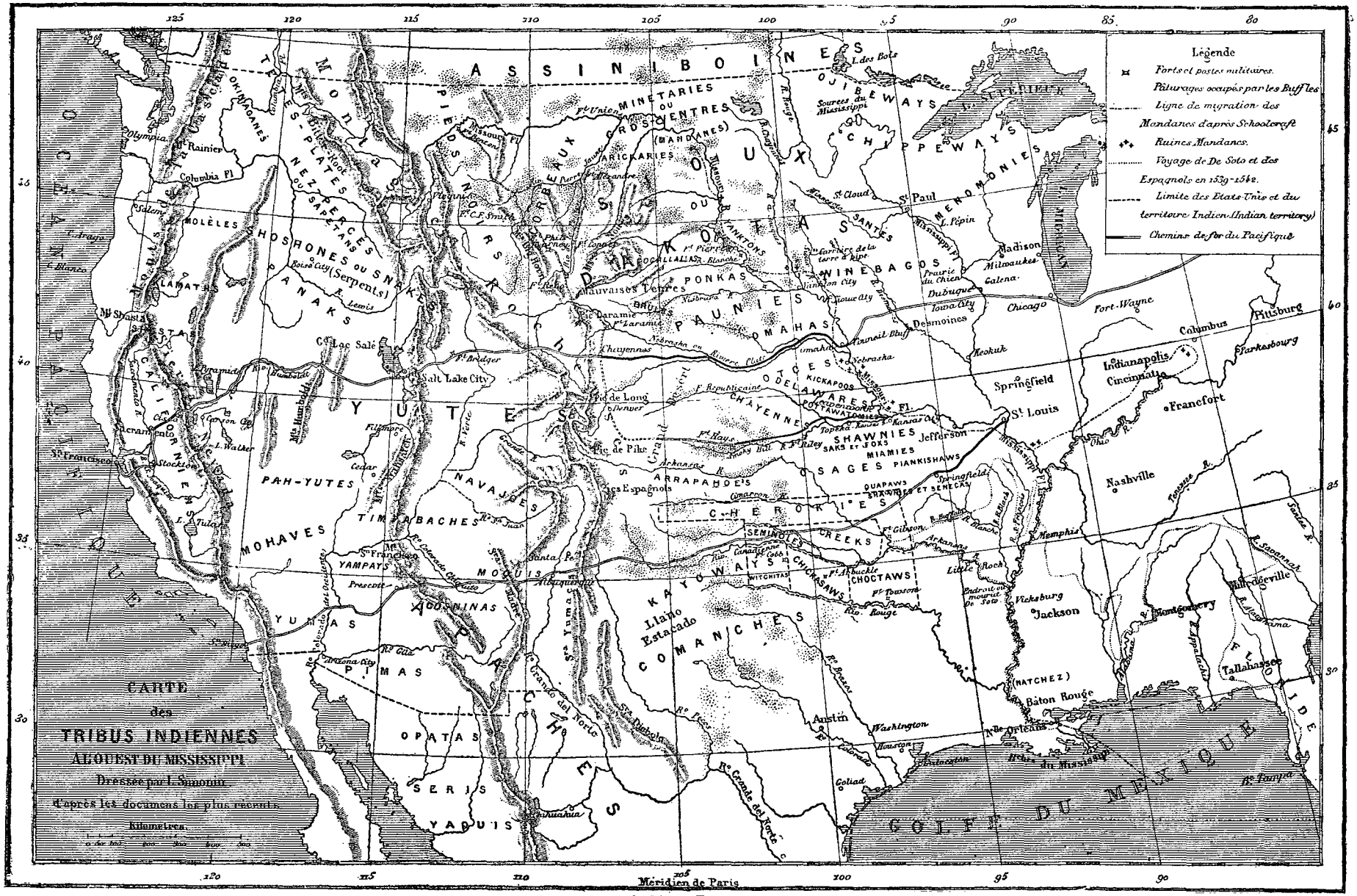
Je ne pus pas pénétrer dans toutes les huttes. Quelques-unes étaient sévèrement gardées et l'on en éloignait les profanes. C'était là qu'on faisait la *grande médecine*[1] ou que les devins soumettaient leurs malades à l'épreuve des bains de vapeur.

Autour de quelques loges les femmes, assises en rond, travaillaient à des ouvrages d'aiguille, ornaient de perles des colliers, des mocassins, ou traçaient un dessin sur un cuir de bison. Elles allaient avec

1. Le père Richard n'est pas le seul civilisé qui soit venu se perdre au milieu des Sioux. Jim Beckwith, un mulâtre, dont on peut voir le portrait page 288, a aussi vécu longtemps parmi eux après avoir d'abord été leur prisonnier. Homme d'énergie et de décision, il a pris bientôt une grande influence sur cette tribu. Il est mort à Laramie en 1867. Son fils vit encore parmi les Sioux.

1. Médecine est le mot employé par les blancs pour désigner chez les Indiens tout ce qui touche au mystérieux, au surnaturel. Il y a dans chaque village une hutte ou loge à médecine où les sorciers et les devins des tribus (les *médecins*, comme les appelaient les anciens trappeurs canadiens) et tous les initiés se livrent, dans les moindres occasions, à leurs enchantements, à leurs évocations. Ils s'y préparent par de longs jeûnes en composant toutes sortes de mixtures pour se rendre favorable le *Manitou* ou Grand Esprit, l'Homme de Médecine par excellence. La *Médecine* semble en ce cas être pour les Indiens ce que la franc-maçonnerie est pour les blancs, une association fraternelle et secrète. Les initiés seuls peuvent entrer dans la hutte à médecine. Le mot de médecine, étant adopté par les blancs comme la traduction du mot mystérieux dans les langues des Peaux-Rouges, se retrouve dans une foule d'expressions. Ainsi le bateau à vapeur est le *canot de médecine;* l'eau-de-vie, l'*eau de médecine;* le fusil, l'*arme de médecine*, etc., etc. Le mot des premiers trappeurs canadiens est resté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


CARTE
des
TRIBUS INDIENNES
A L'OUEST DU MISSISSIPPI
Dressée par L. Simonin
d'après les documens les plus récents
Kilomètres
Légende
Forts et postes militaires.
Pâturages occupés par les Buffles
Ligne de migration des Mandanes d'après Schoolcraft
Ruines Mandanes.
Voyage de De Soto et des Espagnols en 1539-1542.
Limite des Etats-Unis et du territoire Indien. (Indian territory)
Chemins de fer du Pacifique
ASSINIBOINES
MINETARIES OU GROS VENTRES
(MANDANES)
ARICKARIES
SIOUX OU DAKOTAS
OJIBEWAYS
CHIPPEWAYS
MENOMONIES
SUPERIEUR
MICHIGAN
PIEDS NOIRS
CORBEAUX
CROWS
MONTAGNES ROCHEUSES
TETES PLATES
NEZ PERCES OU SAPETANS
SHOSHONES OU SNAKES
BANNACKS
PANAKS
MOLELES
KLAMATHS
CALIFORNIE
OREGON
YUTES
PAH-YUTES
MOHAVES
YAMPAYS
YUMAS
PIMAS
OPATAS
SERIS
YAQUIS
APACHES
NAVAJOES
TIMPANABACHES
COMANCHES
Llano Estacado
KAYOWAYS
PONKAS
WINEBAGOS
PANIS
OMAHAS
OTOES
KICKAPOOS
DELAWARES
POTTAWATOMIES
CHAYENNES
SHAWNIES
SACS ET RENARDS
MIAMIES
SAUKS ET FOXS
SAGES
PIANKISHAWS
ARRAPAHOES
QUAPAWS
SHAWNIES ET SENECAS
CHEROKIES
SEMINOLES
CREEKS
CHICKASAWS
CHOCTAWS
WITCHITAS
Mississippi
Missouri
Ohio
Tennessee R.
Arkansas R.
Red R.
Rio Grande del Norte
Colorado
Columbia Fl
Sacramento R.
Salt Lake City
Lac Salé
Mt Shasta
Mt Rainier
Olympia
Salem
Astoria
Stockton
Los Angeles
Santa Fé
Albuquerque
Prescott
Tucson
Arizona City
Chihuahua
Austin
Washington
Houston
Galveston
Goliad
Nouvelle Orléans
Baton Rouge
(NATCHEZ)
Vicksburg
Jackson
Little Rock
Memphis
Nashville
Louisville
Cincinnati
Indianapolis
Pittsburg
Columbus
Parkersburg
Francfort
Springfield
St Louis
Jefferson
Iowa City
Dubuque
Madison
Milwaukee
Chicago
Fort-Wayne
Galena
Desmoines
Keokuk
St Paul
St Cloud
Tallahassee
Pensacola
Mobile
Atlanta
Savannah
Charleston
Wilmington
Raleigh
Richmond
Washington
Philadelphie
New York
Boston
Portland
Quebec
Montreal
Toronto
Kingston
Detroit
Buffalo
Cleveland
Sandusky
Milwaukee
Chicago
Fort Wayne

lenteur, calculant, réfléchissant, comptant les lignes et les points et prenant garde de se tromper. De vieilles matrones préparaient des peaux tendues autour de piquets. Avec un caillou de grès silicieux, elles raclaient la peau, en enlevaient toutes les bavures, puis la polissaient avec une espèce de ciseau d'acier emmanché au bout d'un os. Autrefois la hache de pierre tranchante, en silex ou en diorite, servait à faire cet ouvrage avant que le fer eût été apporté au sauvage par l'homme civilisé. Après avoir été ainsi préparée, la peau de bison est tannée avec la cervelle même de l'animal.

Les femmes étaient loin d'être belles. Si la plupart des Indiens avaient un type fier et noble, les *squaws* ne présentaient sur leur figure rien qui révélât la femme comme les nations civilisées la comprennent. Timides, honteuses, elles baissaient les yeux devant le blanc, se cachaient. La fatigue, le dur travail avaient altéré leurs traits. A elles incombent tous les soins domestiques.

Ce sont elles qui nettoient la maison, étrillent les chevaux, préparent les repas, élèvent les enfants ou *pappooses*, dressent la hutte, et en voyage portent à pied tout le matériel de la loge. L'homme suit, à cheval, n'ayant que son arc et ses flèches. Pour surcroît d'agrément, les femmes sont souvent battues. Elles sont regardées comme des esclaves par leur mari, qui épouse autant de femmes qu'il veut. Pour un cheval, pour quelques peaux de bison, les parents donnent volontiers leur consentement, et tout est dit. La chasteté n'est pas de rigueur, mais souvent le mari coupe le nez ou les oreilles à la femme infidèle. Chez les Peaux-Rouges, chacun est ainsi son propre juge et applique la loi à sa façon.

D'autres fois la femme est vendue dès que le mari est dégoûté d'elle. Nous savons que les femmes des blancs, quand les Indiens les emmènent prisonnières et les conduisent dans leur loge, ne sont pas mieux traitées. Toutefois, dans quelques tribus, on ne les prend pas pour femmes. Il faut croire que, dans ce cas, c'est surtout la peau blanche qui répugne au Peau-Rouge. On comprend maintenant pourquoi l'Indien, toujours à cheval, en guerre ou en chasse, est beau, bien fait, et comment les *squaws*, soumises à tant d'épreuves, sont chez eux, contrairement à ce qui a lieu ailleurs, la plus vilaine moitié de l'espèce humaine.

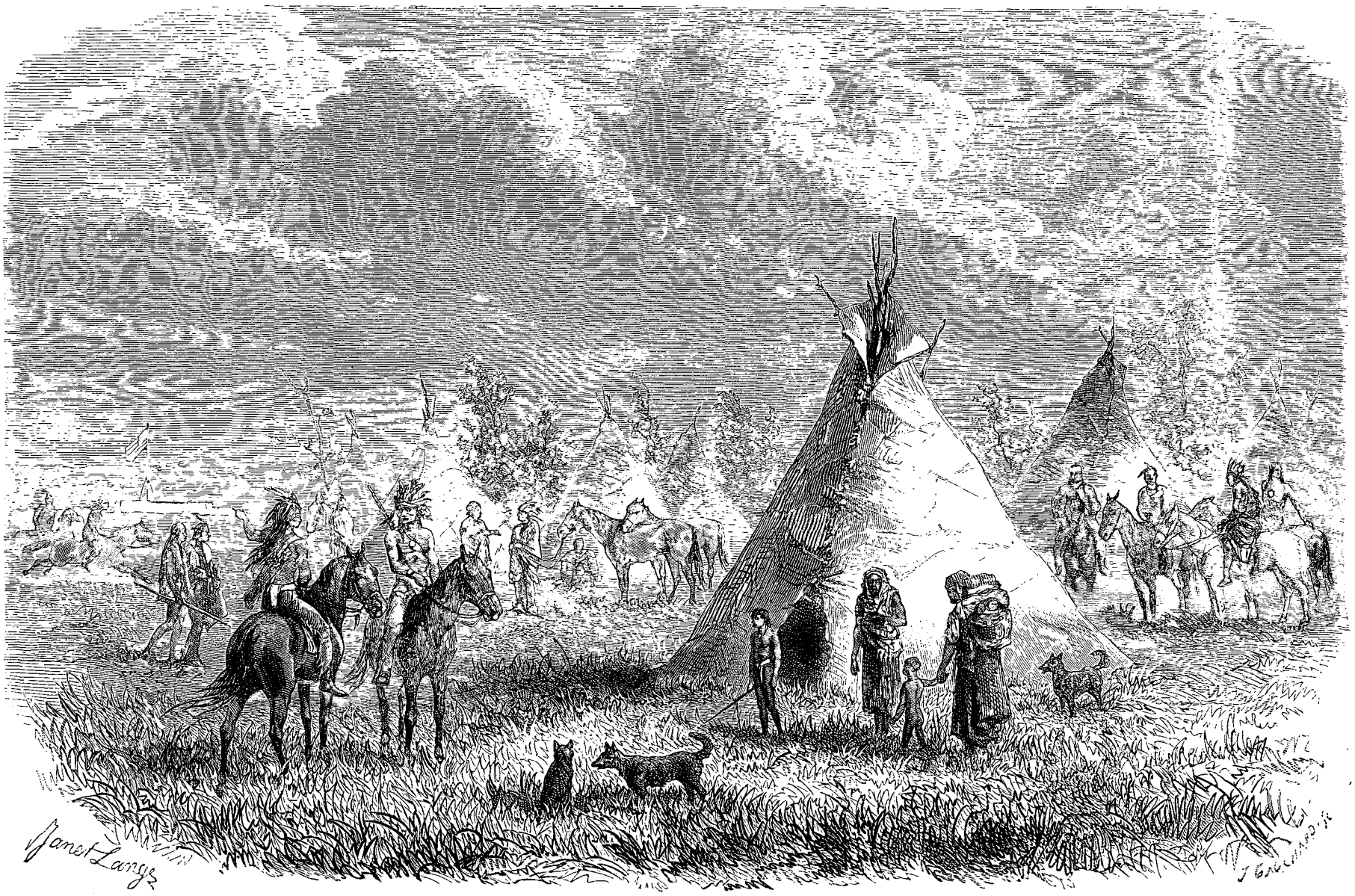


Grosses-Côtes, lieutenant du chef sioux la Nuée-Rouge. — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

Il est juste de dire que dans le village des Sioux toutes les femmes ne répondaient pas également à cette description ; un certain nombre d'entre elles, sans avoir de beauté ou même sans être agréables ou jolies, étaient moins déplaisantes à nos yeux, parce qu'elles se rapprochaient plus du type blanc ; il était facile de voir qu'elles étaient de sang mêlé, *half-breed*

Le jour où je visitai le village des Sioux, la bande des *Laramie-Loafers* n'était pas seule campée en cet endroit. Les Corbeaux, prévenus depuis plus d'un mois que la commission se rendrait au fort Laramie vers le 10 novembre, à l'époque de la pleine lune, étaient récemment arrivés. Ils avaient quitté, pour se rendre à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village sioux, près du fort Laramie. — Dessin de Janet Lange d'après un croquis de M. le colonel Heine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'appel des commissaires, l'extrême nord du Dakota, les bords du ruisseau de Pierre Jaune, *Yellow-Stone River*, où ils étaient alors en chasse. Ils étaient venus une vingtaine de chefs avec leurs femmes, leurs enfants et quelques *braves*[1], et cela malgré la neige et la distance, malgré les Sioux, avec lesquels ils étaient en guerre. Ceux-ci pouvaient les arrêter au passage, car il fallait traverser le territoire ennemi pour arriver au lieu du rendez-vous.

En hommes qui comprennent leur valeur, les Corbeaux avaient campé à une certaine distance des Indiens *loafers*, mais on pouvait aisément confondre les tentes, dont le style était le même. Le type des hommes seul était différent, et les Corbeaux sont certainement les plus fiers des Indiens des Prairies, au moins des Indiens du nord. Les traits sont largement accentués, de grandes proportions, la stature gigantesque, les formes athlétiques. La figure, majestueuse, rappelle les types des Césars romains, comme on les voit dessinés sur les médailles.

J'entrai dans la hutte des chefs. « Touchez-leur la main à tous, me dit un officier qui avait déjà pénétré dans la tente, ce sont tous de grands chefs. » J'obéis à ces paroles et je touchai successivement la main à ces seize sachems assis en rond, en faisant à chaque fois entendre ce son guttural : *A'hou!* qui est celui qui sert de salutation auprès des Peaux-Rouges. Chacun répéta à son tour mon salut et quelques-uns me serrèrent la main jusqu'à faire craquer les os. Ce vif témoignage d'amitié, chez l'Indien ordinairement si impassible, me surprit. Sans doute ces braves gens crurent avoir affaire à quelque membre influent de la commission, dont ils attendaient force concessions et force cadeaux. La cérémonie de salutation terminée, nous fumâmes le calumet. Chacun tirait quelques bouffées de la pipe et la passait indifféremment à son voisin. Nul ne parlait.

Je profitai de ce silence pour examiner à loisir ces hommes. J'ai déjà décrit leurs formes athlétiques. Leur figure était tatouée, sur les joues, de rouge vermillon. Ils étaient à peine vêtus, celui-ci d'une couverture de laine, celui-là d'une peau de buffle ou d'un uniforme incomplet d'officier; cet autre avait le torse tout nu. Beaucoup portaient des colliers ou des pendants d'oreilles en coquillages ou en dents d'animaux. L'un avait autour du cou une médaille d'argent à l'effigie d'un président des États-Unis (Pierce), cadeau qu'il avait reçu à Washington lorsqu'il s'y était rendu en mission en 1853. L'autre portait sur la poitrine un cheval d'argent assez grossièrement travaillé et devait à cet ornement le sobriquet de Cheval-Blanc, sous lequel on le désignait. Un vieux chef, blessé, la jambe percée de deux balles et maintenue dans un appareil installé par les Indiens eux-mêmes, gisait dans un coin de la hutte. Il me rendit mon salut en jetant vers moi un regard triste, et en me montrant son membre malade qui l'empêchait de se lever.

Les Corbeaux ne furent pas les seuls Indiens nomades que je rencontrai à Laramie. Sur un petit îlot, au milieu de la rivière, étaient campés deux chefs Arrapahoes, arrivés de la Porte (frontière du Colorado), et représentant les *tatoués* du nord[1]. Ils étaient venus à Laramie pour prendre part aux conférences en même temps que les Corbeaux, dont ces nouveaux Indiens se différenciaient nettement par leur type hagard et sombre.

Les diverses tribus du nord, surtout celles qui composent par leur agrégation la grande nation des Sioux, étaient celles qui attendaient le plus impatiemment les commissaires; mais les Corbeaux seuls étaient venus. M. Beauvais, agent principal de la commission, dépêché depuis plusieurs mois de Saint-Louis à Laramie, avait promis d'amener les Sioux, et les Sioux ne venaient point. Ils étaient en ce moment en chasse, loin, bien loin, et ne voulaient pas se déranger. On leur envoyait estafettes sur estafettes, à quoi quelques-uns répondaient qu'il faisait trop froid pour entreprendre ce grand voyage, d'autres que les blancs les avaient toujours trompés et qu'ils ne voulaient plus se rendre à leur appel. Certains d'entre eux, se montrant insolents, envoyaient à tous les diables la commission des États-Unis. « Que le Grand-Père rappelle ses jeunes hommes (ses soldats) de notre pays, — répondit la Nuée-Rouge, chef de la bande des Vilaines-Faces, aux envoyés des commissaires, — et alors nous signerons un traité dont on ne verra pas la fin. » Tous les chefs présents, et entre tous le lieutenant Grosses-Côtes, applaudirent hautement à ces paroles de la Nuée-Rouge.

Les Chayennes du nord ne se montrèrent ni plus polis ni plus empressés que les Sioux. Le pauvre M. Beauvais, que les Indiens appellent Gros-Ventre à cause de sa corpulence, n'en pouvait mais, et serait allé volontiers lui-même, s'il l'avait pu, à pied chez les Sioux, fût-ce les bandes de la Nuée-Rouge, pour les amener de vive force.

Lassée d'attendre, la commission décida qu'elle ouvrirait les conférences avec les Corbeaux le 12 novembre au matin, à dix heures, et qu'elle entendrait également les chefs Arrapahoes, qui étaient venus de la Porte. Dans l'intervalle, elle reçut officiellement les dépositions de quelques traitants du territoire de Montana. Ceux-ci parlèrent des dévastations commises par les Indiens dans cette région, récemment colonisée par les Américains, qui en exploitaient les mines d'or et d'argent. Les déposants ne laissèrent pas d'ailleurs ignorer à la commission les sujets de plainte que pouvaient avoir les Indiens contre les blancs.

Le gouverneur du Colorado, l'honorable M. Hunt fut également entendu et fit aux commissaires le récit des pillages passés des Chayennes et des Arrapahoes

C'est par ces préliminaires que la commission des États-Unis, accomplissant sévèrement son mandat et ne

1. Les lieutenants des chefs.

1. On sait qu'Arrapahoes, en indien, signifie les tatoués.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laissant pencher la balance ni en faveur des blancs ni en faveur des Peaux-Rouges, préluda à la grande conférence, ou *pow-wow*[1], qu'elle allait ouvrir le 12 novembre avec les Corbeaux.

II

LE GRAND CONSEIL DES CORBEAUX.

Beau temps. — Arrivée des chefs. — Types et costumes. — Chant des sauvages. — Salle des conférences. — Orateurs et auditeurs. — Présentations. — La cérémonie du calumet. — *Speech* du président Taylor. — Discours de Dent-d'Ours. — Gestes et signes. — Pied-Noir et le Loup. — Répliques. — Remise à six lunes et au gazon vert. — Conférence avec les Arrapahoes. — Attentes vaines. — Insuccès final.

Le jour indiqué pour la solennelle conférence de la commission américaine avec les grands chefs des Corbeaux, le soleil s'était levé radieux, le ciel était sans nuage, le temps d'une douceur exceptionnelle. En comparant la température à celle des jours précédents, où ils avaient tant souffert pour venir à cheval du fond du Dakota, les vieux sachems durent penser que le Grand-Esprit se montrait enfin favorable. Si le soleil, une de leurs divinités, consentait ce jour-là à leur sourire, c'est qu'ils allaient sans doute avoir gain de cause dans le grand *pow-wow* avec les blancs.

L'heure indiquée pour l'ouverture du palabre était dix heures du matin. Les Indiens, qui ne sont jamais pressés, et ne lisent l'heure qu'au soleil, se firent un peu attendre ; peut-être terminaient-ils aussi leurs cérémonies de grande médecine. Enfin ils parurent, ornés de leurs plus beaux habits. Quelques-uns étaient à cheval. Ils traversèrent la rivière de Laramie, pendant que les autres, suivis des femmes et des enfants, les *squaws* et les *pappooses* qui venaient aussi assister à la conférence, arrivaient par le pont. La femme de Dent-l'Ours, un des principaux orateurs, était à cheval comme son mari, qu'elle ne quitte jamais. Les Indiennes enfourchent la bête comme les hommes.

Le grand chef, Pied-Noir, ayant mis pied à terre, fit signe aux braves de s'aligner. Chacun avait un costume différent. Celui-ci une peau de bison sur une chemise de toile ; cet autre une couverture de laine et une jacquette de peau de daim rehaussée de franges, mais privée d'ornements en cheveux dont les Indiens n'osent guère se parer devant les blancs. L'un portait un habit d'officier et un pantalon scalpé, c'est-à-dire veuf de son siége ; les basques de l'habit étaient heureusement assez longues. Plusieurs avaient le chef couvert d'un chapeau de feutre noir, à forme calabraise comme ceux des généraux américains. Le tour du chapeau était orné, sur toute la hauteur, d'une série de rubans multicolores. Quelques chefs étaient chaussés de bas et de mocassins de cuir. Le cou, les oreilles de tous étaient chargés de colliers, de pendants de coquillages ou de dents d'animaux.

Non content de tous ces ornements, un Corbeau avait ajouté à sa longue chevelure une chevelure postiche, de sorte qu'il avait une queue allant de l'occiput à la plante des pieds. Cette queue n'était pas bariolée, comme celle du grand chef des Ogallallas, mais elle était semée de plaques d'argent, rondes, de peu d'épaisseur, obtenues par le battage patient de dollars américains ou d'autres pièces de moindre valeur. Les ronds allaient en diminuant régulièrement de la tête aux pieds, et l'on devinait, à l'orgueil que montrait le sachem porteur de cette parure, qu'il ne l'eût pas donnée pour un empire. Il faut que les Indiens attachent un grand prix à cet ornement, très-cher d'ailleurs, puisqu'on le retrouve chez toutes les tribus.

Le chef à la longue chevelure n'était pas le seul qui attirât les regards. Un Corbeau portait avec fierté une large médaille reçue naguère à Washington des mains du président. Un autre, à défaut de médaille officielle, avait pris une piastre mexicaine. A son tour Cheval-Blanc n'avait pas oublié de se parer du cheval d'argent qui lui avait valu son nom, et qui pendait comme une décoration sur sa poitrine. Il y avait joint un sachet carré de toile grise et fort peu propre, dans lequel il avait soigneusement enfermé son miroir. A côté de lui marchait Bout-de-piquet-de-hutte, l'Homme-qui-a-reçu-un-coup-de-fusil-à-la-face et l'Oiseau-dans-son-nid, trois chefs ou guerriers en grande réputation chez les Corbeaux. La plupart des figures étaient tatouées de rouge, de vermillon, de jaune, de bleu. Au milieu de l'assemblée, on distinguait le pauvre blessé que nous connaissons, sa jambe roidie dans l'appareil qui la maintenait. Le vieux chef avait voulu venir à toute force : on l'avait hissé à cheval et fait descendre de là à grand'peine, et il suivait de son mieux, clopin clopant.

Après s'être mis en ligne, les sachems entonnèrent un chant de leur nation, grave, sombre, mêlé de cris discordants, et parfois d'aboiements aigus. Les basses, les barytons et les ténors n'observaient dans ce chœur aucune mesure, et cependant cette musique primitive sauvage allait bien avec le type des chanteurs et avec le milieu qui encadrait cette scène. C'est de la sorte que les chefs s'avancèrent, sur une seule ligne, lentement, dans le plus grand ordre, sans s'inquiéter de la foule qui se pressait autour d'eux. Jamais les Corbeaux, aux formes athlétiques, aux figures majestueuses, ne m'avaient paru plus solennels. Puis ils se débandèrent, et entrèrent un moment dans la chambre des interprètes. Là on ne tarda pas à les prévenir que la commission les attendait pour ouvrir la séance.

La salle où se tint le pow-wow était de grandes dimensions. Elle était construite en bois, et pouvait facilement contenir de deux cent cinquante à trois cents personnes. Elle servait précédemment de magasin au quartier-maître du fort. Les chefs des Corbeaux, assis ensemble sur des bancs, chacun à la place que lui assignait son rang, et les commissaires, chacun sur un siége isolé, formaient le cercle, de telle sorte que l'on pouvait dire que l'extrême civilisation était en face de

1. Mot indien qui signifie palabre, conseil.

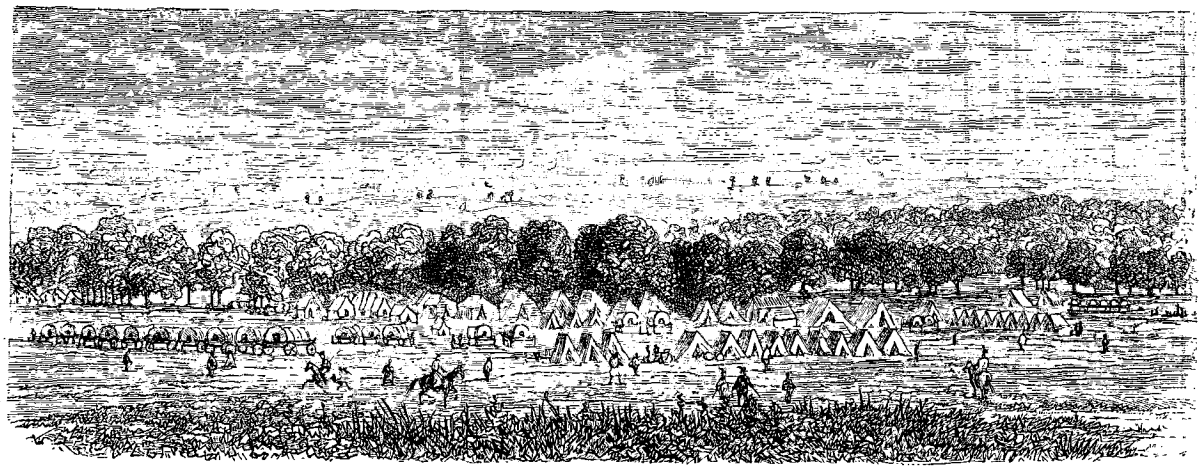
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'extrême sauvagerie. C'est au centre de ce cercle que se tient l'orateur. Sur un des côtés, sont les interprètes et les agents des Indiens; sur l'autre le sténographe, le secrétaire de la commission, les *reporters* des journaux, etc. Les femmes et les enfants des sachems étaient venus, et quelques femmes, entre autres les plus vieilles matrones, s'étaient assises sur les mêmes bancs que les chefs. On voyait là l'Eau-qui-court, la Jument-Jaune, et la Femme-qui-a-tué-l'ours. Les *pappooses*, tout jeunes et même à la mamelle, troublaient souvent par leurs cris ou leurs pleurs le calme de l'assemblée, mais personne n'y prenait garde, surtout les Corbeaux.

Les *Laramie-Loafers*, les chefs sioux, guidés par Pallardie, les officiers, les soldats et les employés du fort, tout ce monde était venu pour assister aux débats qui allaient s'ouvrir. La commission, paternelle et libérale, n'avait fermé la porte à personne.

Quand le silence se fut établi, le docteur Matthews, agent des États-Unis auprès des Corbeaux, se leva, et dit en anglais : « J'ai l'honneur de présenter à la commission de paix les chefs de la nation des Corbeaux; » et se tournant vers les chefs, il dit en corbeau : « Voici les commissaires envoyés de Washington pour faire la paix avec vous. Écoutez bien ce qu'ils vous diront, et vous verrez si je vous ai fait des mensonges. » L'interprète des Corbeaux, Pierre Chêne, un Canadien, de sang à la fois irlandais et français, traduisit ces paroles en anglais à la commission. Il était aidé dans ses fonctions par John Richard, un des fils de ce Français à moitié Sioux, qui était venu installer sa hutte au milieu des *Laramie-Loafers*, et avec lequel nous avons déjà fait connaissance. Pierre Chêne et Richard ne brillaient pas comme interprètes. Ils devaient traduire en mauvais anglais, et sans avoir égard au génie de la langue des Corbeaux, les éloquents discours qu'on allait entendre, et faire regretter à la commission les vaillants truchements qu'elle venait de quitter au conseil des cinq nations du sud [1].

La présentation des Corbeaux à la commission, et



Campement de Chug-Creek (16 novembre 1867), sur la route du fort Laramie à Chayennes. — Dessin de Sabatier d'après un croquis original.

de celle-ci aux Corbeaux, était dans les mœurs américaines, qui tiennent en cela de celles des Anglais. Aux États-Unis, avant de parler à quelqu'un, il faut lui avoir été présenté. Pendant que cette double présentation avait lieu, les Corbeaux faisaient entendre le cri sourd : *A'hou!* qui sert à la fois de salut chez l'Indien des Prairies et de signe d'approbation. En même temps, le calumet circulait de bouche en bouche, tandis que les sachems, muets, immobiles, semblaient en apparence indifférents.

A la fin Dent-d'Ours se lève, tire trois bouffées du calumet, et le présentant au docteur Matthews : « Fume, et souviens-toi de moi aujourd'hui, et accorde-moi ce que je te demanderai ; » puis le passant au général Harney : « Fume, père, et aie pitié de moi ; » au président Taylor : « Père, fume, et souviens-toi de moi et de mon peuple, parce que nous sommes pauvres ; » et offrant aussi le calumet aux généraux Augur, Terry, Sanborn, au colonel Tappan : « Et toi de même, père, » dit-il à chacun d'eux, pendant que chacun des commissaires, approchant le tuyau de ses lèvres, tire une bouffée de la pipe, puis la rend à Dent-d'Ours, en inclinant la tête en manière d'assentiment, ou en poussant le cri guttural *A'hou!*

Cela fait, Dent-d'Ours s'assied, et dit qu'il est prêt, lui et sa nation, à entendre le discours des blancs. Un silence profond se fait, le président Taylor se lève et lit son *speech*, dont chaque phrase est traduite en corbeau par l'interprète Chêne. Il nous suffira de résumer ici l'ensemble de ce discours, qui, comme les communications officielles de tous les gouvernements, ne se distingue que par une grande réserve.

« Nous sommes tous frères, dit l'orateur, à ses *amis*, les *chefs, capitaines et guerriers de la nation des Cor-*

1. Ce conseil, tenu dans le Kansas, au mois d'octobre 1867, sur le ruisseau de la Hutte à médecine (*Medicine lodge creek*), tributaire de l'Arkansas, s'est terminé par un solennel traité de paix signé par les Comanches, les Apaches, les Kayoways, les Chayennes et les Arrapahoes. Tous ont consenti à se rendre dans les cantonnements ou *réserves* que leur ont indiqués les commissaires, sur les bords de la rivière Rouge, au sud du *Territoire Indien*, où sont déjà cantonnés depuis longues années les Cherokees, les Creeks, les Osages et autres tribus des États atlantiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand conseil des Corbeaux, au fort Laramie (12 novembre 1867). — Dessin de Janet Lange d'après des portraits et des croquis originaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaux.... Votre Grand-Père [1] nous a envoyés de Washington pour vous voir et apprendre de vous ce dont vous avez à vous plaindre.... Les blancs ont occupé votre pays pour exploiter les mines, ouvrir des routes, créer des établissements.... Le bison que vous chassez diminue avec rapidité.... Nous désirons que vous nous indiquiez la partie de vos terres que vous entendez vous réserver exclusivement, et nous voulons vous acheter l'autre pour en faire usage.... Sur vos réserves nous vous bâtirons une maison pour votre agent, une forge, une ferme, un moulin, une scierie, une école; nous voulons aussi vous fournir les instruments qui vous permettront de travailler la terre et de gagner votre vie quand le bison aura disparu.... Nous avons pour vous des présents en route.... Maintenant, nous désirons entendre de vous tout ce que vous avez à nous dire et nous vous répondrons animés du meilleur esprit.... »

La première partie de ce discours fut reçue de la part des Corbeaux avec des marques d'approbation générale, et entrecoupée de ces sons gutturaux qui sont pour les Indiens ce que sont les interjections *bien! très-bien! bravo!* dans notre Corps législatif. La seconde partie fut écoutée au contraire avec défiance, au milieu d'un silence glacial. Quand le président eut fini, le calumet continua à passer de bouche en bouche, et les Indiens semblèrent se concerter. Un des commissaires, le général Sanborn, pour dissiper ce nuage et ramener le calme dans l'esprit des Corbeaux, pria l'interprète de leur faire entendre que ce n'était pas tout leur territoire que voulaient occuper les blancs, mais seulement la partie qui était déjà en voie de colonisation. Cela ne parut point convaincre les sachems.

Cependant Dent-d'Ours se lève: « Ce que vous m'avez dit, je l'ai parfaitement compris. Je suis venu pour vous voir, et je vais vous dire ce que je pense. » Alors, serrant la main au président Taylor: « Père, je suis venu de loin pour te voir, fais-moi justice; » puis au général Harney: « Père, tu m'as envoyé chercher, écoute-moi bien; » puis au général Augur: « Père, je suis heureux de te rencontrer et de te serrer la main; fais quelque chose pour moi; » et au général Terry: « Père, je suis bien fatigué; je suis un homme pauvre; je suis venu de bien loin pour te voir; » et au général Sanborn: « Père, fais quelque chose pour moi; j'ai campé, en venant ici, dans des endroits où le bois et l'herbe manquaient, et où il faisait bien froid; mes chevaux sont fatigués; » enfin, s'adressant au colonel Tappan: « Père, regarde-moi, je suis pauvre, aime-moi comme je t'aime, et accorde-moi ce que je te demanderai. » Quatre fois Dent-d'Ours fait le tour de l'hémicycle occupé par la commission, en répétant les mêmes formules, qu'il varie à peine, et serrant chaque fois la main aux commissaires. On se demande quand finira cet exorde préparatoire, mais le docteur Matthews a soin d'avertir l'assemblée que c'est une coutume chez les Corbeaux de répéter jusqu'à quatre fois la cérémonie du *shake hands* (serrement de mains) avec les gens qu'on veut honorer le plus. A la fin Dent-d'Ours, prenant une robe de bison des mains de sa femme qui était là, la présente au général Harney: « Père, tu as les cheveux blancs, protége-toi de cette peau, elle garantira ta vieillesse contre le froid. » Puis l'orateur se rend au centre du cercle occupé d'une part par les Indiens, de l'autre par les commissaires, et demande la permission de parler assis. L'interprète traduit phrase par phrase le discours en anglais, le voici tel qu'il a été prononcé [1].

« Père, au printemps dernier, j'étais au pied de la montagne du Moufflon [2], et l'un de vos jeunes hommes [3] me dit que vous viendriez nous visiter. Mon père blanc me demandait de faire une partie du chemin. J'hésitai, car j'étais loin, bien loin; mais à la fin je décidai de me mettre en route. Cet automne, quand les feuilles des arbres tombaient, les Corbeaux étaient sur les bords du ruisseau de Pierre Jaune. Votre messager m'apporta dix caisses de tabac, et nous fit connaître votre désir que nous vinssions à Laramie. En réponse je dis oui, oui! J'aurais préféré que mon père blanc vînt au fort Philip Kearney [4], et non à Laramie, et je dis que s'il avait poussé jusque-là, j'aurais répondu affirmativement à tout ce qu'il m'aurait demandé. Mais dans l'intervalle les mauvais jours sont arrivés, et j'ai dû venir à Laramie. Il faisait froid, et mes chevaux ont piteuse mine. C'est donc mon père blanc qui va répondre oui, oui, à toutes les demandes que je vais lui adresser.

« Pères, j'ai fait une longue route pour venir vous voir. Je suis parti du fort Smith [5]. Je suis très-pauvre; j'ai faim, j'ai froid. Nous n'avons trouvé en route ni bison, ni bois, ni eau. Regardez-moi, vous tous qui m'écoutez, je suis un homme comme vous. J'ai une tête et un visage comme vous. Nous sommes tous un seul et même peuple. Je veux que mes enfants et ma nation prospèrent et vivent de longues années. »

Et alors se levant, Dent-d'Ours se dirige vers les commissaires Taylor et Harney, et leur serre convulsivement les mains: « Pères, Pères, Pères, s'écrie-t-il par trois fois, écoutez-moi bien. Rappelez vos jeunes hommes de la montagne du Moufflon. Ils ont couru par le pays, ils ont détruit le bois qui poussait, et le gazon vert, ils ont incendié nos terres. Pères, vos jeunes hommes ont dévasté la contrée, et tué mes animaux, l'élan, le daim, l'antilope et le bison. Ils ne les tuent pas pour les manger; ils les laissent pourrir où ils tombent. Pères, si j'allais dans votre pays tuer votre

1. C'est ainsi que les Indiens appellent le président des États-Unis.

1. J'ai écrit moi-même et pour ainsi dire sténographié en anglais, sous la dictée de l'interprète, le discours de Dent-d'Ours. Je me suis attaché dans ma traduction à rendre fidèlement les paroles, en sacrifiant au besoin l'élégance à l'exactitude. On va donc lire le discours tel qu'il a été prononcé et non un *speech* imaginaire comme Cooper et Irving en ont mis dans leurs romans.

2. Appelée par les Américains *Big-Horn*, mot à mot Grosse-Corne, qui est le nom que les trappeurs canadiens donnent au moufflon.

3. C'est ainsi que les Indiens nomment les soldats.

4. Situé à trois cent cinquante milles au nord-ouest de Laramie, au pied du Big-Horn, au cœur du pays des Corbeaux.

5. Quatre cent cinquante milles au nord-ouest du fort Laramie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bétail, que diriez-vous? N'aurais-je pas tort, et ne me feriez-vous pas la guerre? Eh bien, les Sioux m'ont offert des centaines de mules et des chevaux pour aller en guerre avec eux, et je n'y suis pas allé.

« Il y a de cela longtemps, vous avez fait un traité avec la nation des Corbeaux; puis vous avez emmené un de nos chefs avec vous dans les États. Vous entendez bien ce que je veux dire, je le suppose. Ce chef n'est jamais retourné. Où est-il? Nous ne l'avons plus revu, et nous sommes fatigués d'attendre. Donnez-nous ce qu'il a laissé. Nous, ses amis, ses parents, nous sommes venus pour connaître ses dernières volontés.

« J'ai appris que vous aviez envoyé des courriers aux Sioux comme aux Corbeaux, vous leur avez fait comme à nous des présents de tabac; mais les Sioux m'ont dit qu'ils ne viendraient pas; car vous les aviez trompés une fois. Les Sioux nous ont dit: « Ah! les pères blancs vous ont appelés et vous allez les voir. Ils vous traiteront comme ils nous ont traités. Allez et voyez, et revenez nous dire ce que vous avez entendu. Les pères blancs séduiront vos oreilles par d'agréables paroles et de douces promesses qu'ils ne tiendront jamais. Allez et voyez-les, et ils se moqueront de vous. » J'ai laissé dire les Sioux et je suis venu vous visiter. Quand je retournerai, je m'attends à perdre en route la moitié de mes chevaux.

« Pères, Pères, je ne suis point honteux de parler devant vous. Le Grand-Esprit nous a faits tous, mais il a mis l'homme rouge au centre, et les blancs tout autour. Faites de moi un Indien intelligent. Ah! mon cœur déborde, il est plein d'amertume. Tous les Corbeaux, les vieux chefs des anciens jours, nos aïeux, nos grands-pères, nos grand'mères, nous ont dit souvent: « Soyez amis des visages pâles, parce qu'ils sont puissants. » Nous, leurs enfants, nous avons obéi, et voici ce qui est arrivé.

« Il y a longtemps, il y a plus de quarante ans, les Corbeaux campaient sur le Missouri, notre chef reçut à la tête un coup de pistolet d'un chef blanc.

« Un jour, sur le ruisseau de Pierre Jaune, il y avait trois fourgons campés. Il y avait là trois hommes blancs et avec eux une femme blanche. Quatre Corbeaux vinrent à eux, et leur demandèrent un morceau de pain. Un des hommes blancs prit son fusil et tira. Cheval-Alezan, un chef, fut atteint et mourut[1]. Nous, nous oubliâmes ce méfait. Et ces choses, je vous les dis pour vous montrer que les visages pâles ont eu des torts aussi bien que les Indiens.

« Il y a quelque temps, j'allai au fort Benton[2], car nous avions nous aussi eu des torts. Mes jeunes hommes avaient tiré par erreur sur des blancs. J'en demandai pardon au chef blanc. Je lui donnai neuf mules et soixante robes de bison en expiation du mal que nous avions fait. C'est ainsi que je payai pour nos torts. De là, j'allai au fort Smith[1], sur le ruisseau du Mouffion, et j'y trouvai les blancs. Je me présentai pour toucher la main aux officiers, mais ils me répondirent en me mettant les poings sur la figure et en me jetant à terre. C'est ainsi que nous sommes traités par vos jeunes hommes.

« Pères, vous m'avez parlé de bêcher la terre et d'élever du bétail. Je ne veux pas qu'on me tienne de tels discours J'ai été élevé avec le bison et je l'aime.

« Depuis ma naissance, j'ai appris comme vos chefs à être fort, à lever ma tente quand il en est besoin et à courir à travers la prairie selon mon bon plaisir. Ayez pitié de nous, je suis fatigué de parler.

« Et toi, Père, s'adressant au président Taylor et lui donnant ses sandales, prends ces mocassins, et tiens-toi les pieds chauds. »

Le discours de Dent-d'Ours avait été interrompu du côté des Indiens par de fréquentes marques d'assentiment, et les commissaires eux-mêmes avaient fait entendre à certains passages des accents non équivoques d'approbation. L'orateur, qu'aucun signe d'applaudissement n'avait influencé, avait continué son discours lentement, s'arrêtant à chaque phrase pour laisser l'interprète traduire, puis reprenant sans peine le fil de son discours, comme s'il l'eût prononcé tout d'une haleine. Et cependant il improvisait. La langue harmonieuse, bien qu'un peu gutturale des Corbeaux, langue musicale, semée de voyelles et d'aspirations comme l'espagnol qu'elle rappelle ainsi que le sioux, cette langue prêtait un charme de plus au discours de Dent-d'Ours. Il accompagnait ses paroles d'un geste cadencé et doux, noble et élégant, et qui avait l'avantage d'être en relation avec l'idée qu'il voulait exprimer. Les gestes composent chez les Peaux-Rouges une langue universelle, comme les signes des sourds-muets.

« J'ai compris tout ce qu'ont dit les Corbeaux, dit l'Ours-Agile à Pallardie, en sortant de la conférence, rien qu'aux gestes qu'ils faisaient[2]. »

Quand Dent-d'Ours eut fini de parler, Pied-Noir, un autre grand orateur des Corbeaux, se leva, et vint serrer la main à chacun des commissaires, remerciant ses pères blancs qui étaient venus pour voir les Peaux-Rouges, et confirmant ce qu'avait dit Dent-d'Ours, que les Corbeaux étaient pauvres et fatigués; qu'ils avaient souffert en route du froid, de la faim, du manque d'eau; que leurs chevaux faisaient peine à voir.

Pied-Noir suppliait chacun des commissaires individuellement de l'écouter avec patience, d'une oreille attentive, et de faire droit à ses demandes Enfin, se dépouillant de sa robe de bison, il en entoure les épaules du président Taylor, en lui disant: « Garde cette robe, car en l'acceptant tu reconnaîtras que tu es mon frère » Et alors, se rendant au milieu du conseil, et rejetant avec ses mains ses longs cheveux noirs qui lui

1. Le fait rappelé par Dent-d'Ours eut lieu en 1854.

2. Sur le haut Missouri, environ à cinq cents milles nord-ouest du fort Philip Kearney.

1. Cent milles au nord-ouest du fort Philip Kearney.

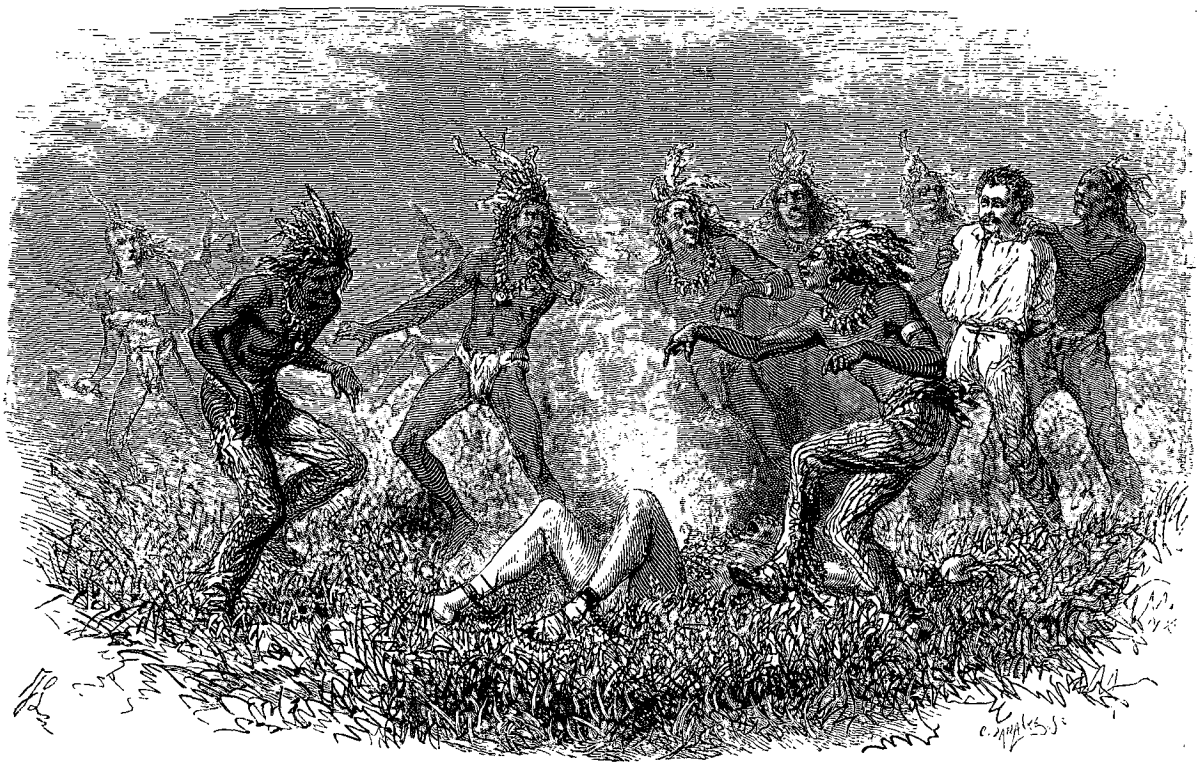
2. Les Indiens ont aussi une langue télégraphique qu'ils pratiquent au moyen de feux allumés sur les montagnes, et qui rappelle celle de nos anciens Gaulois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tombent jusqu'au milieu du dos, il prononce un discours peut-être plus éloquent encore que celui de Dent-d'Ours. Ce que demande cette fois l'orateur, c'est surtout qu'on éloigne de l'extrême ouest les soldats et tous ceux qui cherchent de l'or, enfin que l'on abandonne la route de la rivière de la Poudre[1]. Il démontre que les blancs n'ont pas observé le dernier traité conclu avec les Corbeaux. Il signale les honteuses malversations des *agents des Indiens*, et demande des employés plus honnêtes.

Le troisième orateur inscrit, le Loup, un vieux Corbeau, parla sous forme d'apologue, remonta jusqu'au déluge, mais conclut comme les précédents, en demandant l'éloignement des soldats de l'Union, et en affirmant que les Corbeaux ne se ravaleraient jamais jusqu'à travailler la terre. Après quoi la séance fut levée, à une heure de l'après-midi, et remise au lendemain matin à dix heures.

Le lendemain, à l'heure dite, eut lieu la réplique du président Taylor, puis un nouveau discours de Pied-Noir et du Loup. Le président essaya de calmer les Indiens; ceux-ci revinrent sur les questions débattues la veille. On apporta alors le traité pour le faire signer par les Corbeaux, mais ils refusèrent en prétextant que tous les chefs de leur nation n'étaient pas présents, que les Sioux non plus n'étaient pas venus. Bref, l'insuccès fut complet, alors que les résultats avaient été si décisifs avec les cinq grandes nations du Sud. Cependant on ne se sépara pas brouillés et l'on se donna rendez-vous à *sept lunes*, *quand le gazon serait vert*, ce



Les Indiens des Prairies brûlant un prisonnier. — Dessin de Janet Lange d'après un document américain.

qui, dans le calendrier des peuples civilisés, signifiait vers le 5 juin 1868.

Le soir du même jour, 13 novembre, les commissaires tinrent un *pow-wow* avec les deux chefs des Arrapahoes du nord. L'interprète était Vendredi, un Arrapahoe qui fut trouvé tout enfant dans les prairies un vendredi, comme le fidèle serviteur de Robinson, et élevé dans les États.

Ce nouveau palabre fut des plus anodins. Cheval-Alezan, l'Arrapahoe qui prit la parole, déclara au nom de sa tribu qu'il était prêt à faire tout ce que désiraient les blancs, même à aller bêcher la terre. Les commissaires comblèrent d'amabilités des Peaux-Rouges qui se montraient si traitables.

Cette conférence fut la dernière que tint la commission avec les Indiens. Les Sioux et les Chayennes du nord n'ayant pas paru, la commission se débanda. Une partie resta quelques jours encore à Laramie pour distribuer aux Peaux-Rouges les cadeaux qui arrivaient; l'autre, que nous suivîmes mon compagnon et moi, retourna à Chayennes, et enfin à North-Platte.

Nous fîmes cette fois en deux jours, par une autre

1. C'est sur cette route, qui coupe sur une direction nord-ouest les deux territoires de Dakota et de Montana, entre la Plate du sud et le haut Missouri, que sont établis les forts Sedgwick, Laramie, Casper, Reno, Philip Karney, C. Smith et Benton, étagés sur une longueur de mille milles. Non-seulement les soldats gênent et vexent les Indiens dans les environs des forts, mais encore le mouvement continuel qui a lieu sur la route éloigne le buffle, en troublant la solitude des prairies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

route, le voyage de Laramie à Chayennes, campant une seule nuit dans la prairie, à Chug-Creek. Quelques pauvres mules, épuisées par tant de fatigues, tombèrent en chemin pour ne plus se relever.

A North-Platte, Pallardie eut le bonheur de retrouver sa femme et son buffet hanté par les chalands. Avec joie il se démit de ses fonctions d'interprète et de guide, et reprit sa lune de miel trop longtemps interrompue.

Cependant les *barbares* (comme les appelait encore Pallardie), auxquels on avait donné rendez-vous sur la Plate, ne se pressaient pas plus d'arriver que ceux qu'on



Indien des Prairies qui a scalpé son ennemi mort. — Dessin de Janet Lange d'après un document américain.

avait en vain attendus à Laramie. Les Sioux de la rivière Républicaine restèrent sourds aux sollicitations de l'Ours-Agile, envoyé vers eux en parlementaire. Il en fut de même de la bande de la Queue-Bariolée, et de ceux des Ogallallas que commandaient le Siffleur, l'Homme-qui-marche-sous-terre, Grosse-Tête et l'Homme-qui-porte-sa-robe-sur-ses-épaules. Les Brûlés eux-mêmes, dont les chefs étaient alors l'Élan-Debout et les Deux-Boisseaux, qui avaient rompu avec la Queue-Bariolée, dédaignèrent de se présenter au *pow-wow* de North-Platte. Tous oublièrent les promesses qu'ils avaient faites dans le conseil tenu en septembre, et la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commission de paix dut se résigner à rentrer à Washington sans avoir rien conclu avec les tribus du nord, après avoir si bien réussi avec toutes celles du sud.

III

LA QUESTION INDIENNE.

Situation actuelle des sauvages. — Conduite des blancs. — Les *réserves* et le travail du sol. — La race rouge. — Chiffre de population. — Habitudes communes. — Langues. — Confinement des Indiens. — Qu'arrivera-t-il de ce peuple? — Guerre terrible, s'il ne se soumet pas.

Le grand *pow-wow* du fort Laramie définit d'une façon nette et claire la situation actuelle des Peaux-Rouges vis-à-vis des blancs. Ceux-ci ont reconnu de tout temps les droits de la race indienne à la possession du sol; mais de tout temps aussi, pour obéir à cette loi fatale qui pousse les colons vers l'ouest, ils ont dû déposséder les Indiens de ces prairies que le sauvage aime tant. Sans doute des traités ont consacré, légitimé cette dépossession, et le prix de la terre a été payé à l'Indien en cadeaux et en argent; mais on pourrait dire de quelle façon les agents des États-Unis volent ces cadeaux au passage. Au besoin il serait facile de citer des noms et de nombrer les fortunes que certains agents, confinés dans le Far-West, ont faites en très-peu d'années. Cependant ils sont à peine rétribués, puisqu'ils reçoivent seulement mille à quinze cents piastres par an, soit de cinq à huit mille francs au plus, dans ce pays où tout fait défaut, où la vie est si chère. Au lieu de réclamer au gouvernement central une paye mieux établie, ils préfèrent voler l'État et voler en même temps l'Indien Quand les cadeaux arrivent jusqu'au Peau-Rouge, c'est qu'ils ont été la plupart du temps choisis de telle sorte qu'ils sont à peu près sans emploi, ou composés de marchandises tout à fait avariées. Le Peau-Rouge a-t-il raison de se plaindre et souvent de se venger de pareilles indignités?

Mais ce n'est là qu'une première cause de lutte sourde entre le sauvage indigène et le blanc immigrant. On dit au Peau-Rouge : « La colonisation nous pousse vers l'Extrême Ouest, où nous nous avançons chaque jour davantage; il nous faut une partie de vos terres et vous resterez dans l'autre, dont les limites seront rigoureusement tracées. Là vous pourrez cultiver le sol. » A quoi le Peau-Rouge, on l'a vu, répond avec colère que les Prairies sont à lui, qu'il est né pour chasser le buffle et que le travail de la terre qu'on lui conseillle n'est point son fait. C'est une tradition qui a cours parmi les Indiens que leur race disparaîtra quand il n'y aura plus de buffle. Aussi quand on veut les confiner dans des réserves en les menaçant de les y contraindre par force, quelques-uns répondent-ils : « Nous aimons mieux mourir d'une balle que de mourir de faim. » Toutefois, on aurait tort de croire que tous les Indiens sont aussi rebelles au confinement. On a vu que l'Ours-Agile allait cet hiver mener la charrue avec ses hommes. Cheval-Alezan, l'Arrapahoe, demandait aux commissaires de l'Union, dans son dernier discours, de lui bâtir une ferme près de la Plate. On sait aussi que les cinq grandes nations du Sud ont accepté les réserves qu'on leur a récemment indiquées; mais en retour on se rappelle avec quel dédain les Corbeaux ont répondu à la proposition des commissaires de se confiner dans une partie de leur territoire et d'y cultiver le sol. La plupart des bandes dans lesquelles se subdivise la grande nation des Sioux partagent l'horreur des Corbeaux pour les travaux paisibles de l'agriculture. Les jeunes Peaux-Rouges, les guerriers adolescents, se font surtout remarquer par cette opposition aux vues des blancs : « Nous voulons bien, disent les vieux chefs, les anciens des tribus, dans les conseils tenus avec les commissaires de l'Union, nous voulons bien aller dans des réserves et vivre en paix avec vous, mais nous ne pouvons répondre de nos jeunes hommes. »

C'est une singulière race que celle des Peaux-Rouges à laquelle la nature a si généreusement départi le plus beau sol qui existe au monde, sol de riches alluvions, épais et plat, bien arrosé; et cependant cette race n'est pas encore sortie de l'étape primitive qu'a dû partout parcourir l'humanité au début de son évolution, celle de peuple chasseur, nomade, celle de l'âge de pierre! Les Indiens, si les blancs ne leur avaient pas apporté le fer, auraient encore des armes de silex, comme l'homme antédiluvien, qui s'abritait dans des cavernes, et fut en Europe contemporain du mammouth. Les Indiens fuient le travail, hors la chasse et la guerre; chez eux la femme fait toute la besogne. Quel contraste avec la race qui les entoure, si travailleuse, si occupée, et où l'on a pour la femme un si profond respect! Cette race les enserre, les enveloppe entièrement aujourd'hui, et c'en est fait des Peaux-Rouges s'ils ne consentent à rentrer dans les réserves.

Et encore, dans ces réserves, l'industrie et les arts naîtront-ils? On sait combien la race rouge est mal douée pour la musique et pour le chant. Chez elle les beaux-arts sont restés dans l'enfance. L'écriture, si ce n'est une grossière représentation *pictographique*, est complétement inconnue. On sait à peine, avec des perles, tracer quelques dessins sur des peaux. Sans doute ces dessins sont souvent heureusement groupés et les couleurs s'y lient dans une certaine harmonie, mais c'est tout. L'industrie, à part une grossière préparation des viandes et le tannage des peaux et des fourrures, est également tout à fait nulle. L'Indien est moins avancé que le nègre africain, qui sait au moins tisser et teindre les étoffes. Les Navajoes sont les seuls Peaux-Rouges qui fabriquent quelques couvertures avec la laine.

On peut estimer à cent mille environ les Indiens libres des Prairies disséminés entre le Missouri et les montagnes Rocheuses. Le nombre de tous les Indiens de l'Amérique du Nord, de l'Atlantique au Pacifique, est estimé à quatre cent mille. Peut-être ces nombres sont-ils un peu plus faibles; les statistiques, les recensements exacts manquent complétement. Les Indiens eux-mêmes ne donnent jamais que leur nombre de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tentes ou loges, mais une loge contient un nombre d'individus différent, suivant les tribus et parfois dans la même tribu : de là l'impossibilité de calculs mathématiquement exacts.

Dans le nord des Prairies se fait surtout remarquer la grande famille des Sioux, qui sont au nombre de trente-cinq mille. Les Corbeaux, les Gros-Ventres, les Pieds-Noirs, etc., qui occupent les territoires d'Idaho et de Montana, offrent ensemble un chiffre de population inférieur à celui des Sioux, peut-être vingt mille. Dans le centre et le sud, les Paunies, les Arrapahoes, les Chayennes, les Yutes, les Kayoways, les Comanches, les Apaches, etc., dépassent certainement tous ensemble le chiffre de quarante mille. Les territoires de Nebraska, Kansas, Colorado, Texas, Nouveau-Mexique sont ceux que ces bandes parcourent. Les Paunies sont cantonnés dans le Nebraska, au voisinage du chemin de fer du Pacifique, et les Yutes dans les *parcs* du Colorado.

Toutes ces races ont entre elles des caractères communs; elles sont nomades, c'est-à-dire qu'elles n'occupent aucune place fixe, vivent de pêche, surtout de chasse, et suivent le bison dans toutes ses migrations.

Un régime absolument démocratique et une sorte de communauté règlent toutes les relations des membres d'une même tribu vis-à-vis les uns des autres. Les chefs sont nommés à l'élection et pour un temps; ils sont cependant quelquefois héréditaires. Le plus courageux, celui qui a pris le plus de *scalps* à la guerre ou qui a tué le plus de bisons, celui qui a fait quelque action d'éclat, celui qui parle avec une grande éloquence, tous ceux-là ont des droits pour être nommés chefs. Tant qu'un chef se conduit bien, il reste en place; pour peu qu'il démérite, un autre chef est nommé. Les chefs mènent les bandes à la guerre et sont consultés dans les occasions difficiles; les vieillards le sont également. Les lieutenants des chefs sont les *braves*, et commandent en second à la guerre. Il n'y a aucun juge dans les tribus, et chacun se fait justice à soi-même et applique la loi à sa guise.

Toutes ces tribus chassent et font la guerre de même façon, à cheval, avec la lance, l'arc et les flèches, à défaut de revolvers et de carabines. Pour se défendre des coups de l'ennemi, elles ont le bouclier. Elles vivent uniquement de bison et se recouvrent de sa peau. Elles scalpent leur ennemi mort et se parent de sa chevelure[1]. Elles pillent et dévastent ses propriétés, elles emmènent captifs les femmes et les enfants, et souvent elles soumettent à d'affreuses tortures, avant de le faire mourir, le vaincu, surtout le blanc, qui tombe vivant entre leurs mains.

Les *squaws*, auxquelles on abandonne le prisonnier, se montrent vis-à-vis de lui d'une cruauté révoltante, arrachant les yeux, la langue, les ongles au patient, lui brûlant, lui coupant un jour une main, l'autre jour un pied. Quand on a bien tourmenté le captif, on allume un feu de charbon sur son ventre et l'on danse en rond en hurlant. Presque tous les Peaux-Rouges commettent froidement ces atrocités envers les blancs dès qu'ils sont en lutte avec eux.

Les tribus se font souvent la guerre entre elles sous le moindre prétexte : pour un troupeau de bisons qu'elles poursuivent, pour une prairie où elles veulent camper seules. Elles n'ont aucune place réservée, c'est vrai, mais quelquefois elles veulent en garder une à l'exclusion de tout autre occupant. Enfin il n'est pas rare que la même tribu se débande en deux clans ennemis. Il y a quelques années les Ogallallas, pris de *whisky*, se sont battus entre eux à coups de fusil, et depuis lors se sont séparés en deux bandes, dont celle des Vilaines-Faces est commandée par la Nuée-Rouge, et l'autre par Grosse-Bouche et Tueur-de-Paunies.

Les langues de toutes les tribus sont différentes; mais peut-être qu'un linguiste y reconnaîtrait des racines communes, comme on en a trouvé de nos jours entre les langues européennes et celles de l'Inde. Ces langues obéissent toutes au même mécanisme grammatical : elles sont *agglutinatives* ou *polysynthétiques*, et non *analytiques* ou *à flexion*, c'est-à-dire que les mots peuvent se combiner entre eux pour former un seul mot exprimant une idée complète; mais la relation, le genre, le nombre, etc., ne sont pas indiqués par des modifications sur le substantif. Je passe sur les autres caractères qui distinguent les langues d'agglutination des langues à flexion. Les langues des Peaux-Rouges n'ont ou paraissent n'avoir aucune affinité dans les différents termes de leur vocabulaire; celui-ci, du reste, est souvent très-restreint.

Pour se comprendre entre elles, les tribus ont adopté, d'un commun accord, le langage par signes et par gestes dont il a été déjà parlé et qui se rapproche beaucoup de celui des sourds-muets. Par ce moyen, tous les Indiens s'entendent, et un Yute, par exemple, peut causer sans peine pendant plusieurs heures avec un Arrapahoe, celui-ci avec un Sioux.

Les blancs ne connaissent pas ou connaissent très-mal les langues des Indiens des Prairies. Il n'y a souvent pour la même langue qu'un seul interprète, parfois assez mauvais, et comprenant seulement l'idiome qu'il traduit, ne le parlant pas. Beaucoup, à plus forte raison, ne savent pas écrire la langue qu'ils interprè-

1. L'Indien scalpe l'ennemi qu'il tue, en lui enlevant la partie supérieure de la chevelure, celle qui forme la tonsure des moines catholiques. Quelques tribus prennent même tout le scalp, toute la chevelure. Pour scalper, l'Indien, armé de son couteau, fait une incision en rond autour du crâne et, prenant la chevelure par le sommet, l'arrache vivement; elle vient avec la peau, sur toute la surface découpée. « Ça vient tout seul, » me disait un jour un vieux trappeur, qui avait pris fait et cause pour les Indiens dans leurs guerres intestines, et avait lui-même scalpé. — Le but des Indiens, en scalpant leur ennemi, est de garder le témoignage vivant de leur victoire, de leur bravoure. En outre, il paraît que l'Indien scalpé n'a pas le droit d'entrer dans les prairies heureuses, les Champs Élysées des Peaux-Rouges. Le gardien de l'endroit en ferme brutalement la porte à ceux qui n'ont pas tous leurs cheveux.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tent. Ni le docteur Mathews, ni John Richard ou Pierre Chêne, n'ont pu m'écrire en caractère anglais les noms des chefs des Corbeaux. Que serait-ce s'il se fût agi d'Arrapahoes ou d'Apaches, dont la langue, déjà si gutturale, ne s'accentue que du bout des lèvres?

En tout cela, bien entendu, je ne parle que des tribus des Prairies, et non de celles qui vivaient jadis sur les versants des montagnes qui regardent l'Atlantique, ou le long du Mississipi. On sait que la plupart de ces dernières sont éteintes, les Algonquins, les Hurons, les Iroquois, les Natchez, les Mohicans, et que la France, il faut bien le reconnaître, a contribué pour une large part à cette disparition.

Le restant de ces tribus, que j'appellerai Atlantiques, les Delawares, les Cherokees, les Séminoles, les Osages, les Creeks, est aujourd'hui cantonné dans des réserves, notamment dans l'*Indian Territory*, où les Peaux-Rouges perdent peu à peu leurs caractères distinctifs. Sur toutes ces tribus on a des histoires, des documents authentiques, tandis que l'on ne sait encore que fort peu de chose sur celles des Prairies. La plupart des légendes et des traditions qu'on leur prête ont été inventées par les voyageurs.



Jim Beckwith, mulâtre américain, d'abord prisonnier, puis chef d'une bande de Sioux, mort au fort Laramie en 1867. — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

C'est vers un nouveau territoire, analogue au précédent et limitrophe de celui-ci, que les commissaires de l'Union ont récemment refoulé les cinq grandes nations du sud. C'est le même genre de réserve qu'elles indiqueront dans le nord du Dakota aux Corbeaux et aux Sioux, si elles les trouvent bien disposés, comme il est probable, au mois de juin 1868.

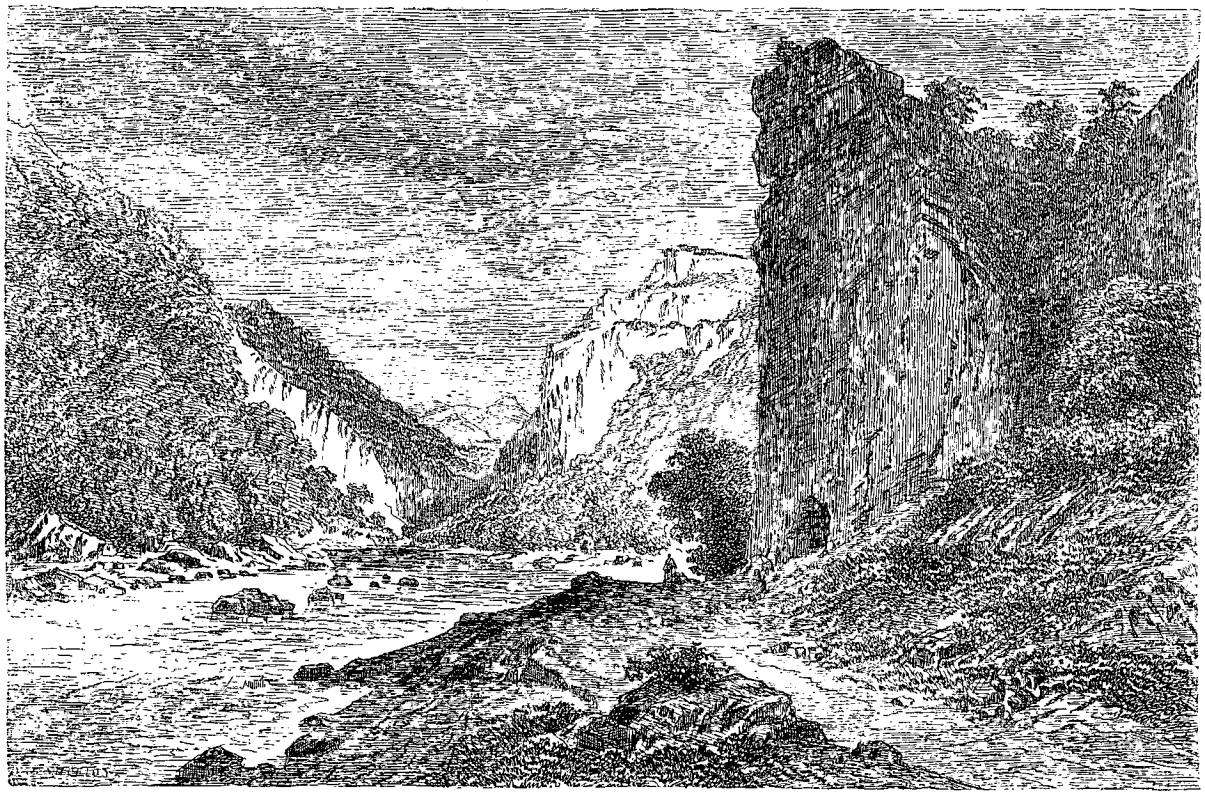
Et après, va-t-on dire, qu'arrivera-t-il des Indiens? Car c'est la question que chacun adresse quand il entend parler des Peaux-Rouges. Si les Indiens des Prairies vont dans les réserves, il leur arrivera ce qui est arrivé à ceux des bords atlantiques, ils perdront peu à peu leurs coutumes, leurs mœurs sauvages, ils se plieront insensiblement à la vie sédentaire et agricole, et peu à peu, dernière phase dont il reste à voir le premier exemple, leur pays passera du rang de territoire à celui d'État. Arrivé à ce dernier degré, l'Indien sera tout à fait fondu avec le blanc; il ne s'en distinguera pas plus peut-être, après quelques générations, que le Franc chez nous ne se distingue du Gaulois, et le Normand du Saxon, en Angleterre.

Mais si l'Indien ne se soumet pas, s'il ne consent pas à être cantonné dans des réserves? Alors c'est une guerre à mort, entre deux races de couleur et de mœurs différentes, une guerre impitoyable comme on en a vu malheureusement tant d'exemples sur le sol même de l'Amérique. Où sont maintenant les Hurons, les Iroquois, les Natchez qui ont étonné nos pères? Les Algonquins, qui ne connaissaient pas les limites de leur territoire, où et combien sont-ils aujourd'hui? Tous ont peu à peu disparu par les maladies, par la guerre.

La guerre qui se livrera cette fois sera courte, et ce sera la dernière, car l'Indien y succombera fatalement. Il n'a pour lui ni la science ni le nombre. Sans doute, par ses embûches, par sa fuite, par ses attaques isolées et tout à fait imprévues, il déroute la guerre savante, et les plus habiles stratégistes des États-Unis, le général Sherman en tête, ont été battus par les Indiens; ceux-ci s'en sont fait assez de gloire auprès des blancs. Mais cette fois ce sera une guerre de volontaires et non plus de réguliers. Les pionniers des territoires s'armeront, et si l'Indien demande dent pour dent, œil pour œil, les blancs lui imposeront l'inflexible peine du talion, et l'Indien disparaîtra pour toujours.

L. Simonin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Olto vu de nos fenêtres, à Cosia. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LVII

D'ARGIS A COSIA.

Escalade du Gibla. — Traversée de l'Olto. — Un village d'affranchis. — Un mauvais pas. — Nouveau genre de locomotion.

Sur les bords de l'Olto (l'Aluta), dont les eaux coulent sur un lit de grèves brillantes, j'ai découvert, caché et aussi invisible sous les saules touffus qu'un nid de sarcelle sous les herbes, un petit moulin élevé sur pilotis au milieu du courant très-rapide. Ce n'est pas une chute d'eau qui, en frappant sur les palettes de la roue, lui donne le mouvement, mais bien la rapidité du courant, qui, resserré de main d'homme dans un étroit canal, fait tourner horizontalement la roue au centre de laquelle s'élève l'arbre moteur. Le mécanisme intérieur est bien simple : une auge de bois à quatre faces, évasée dans le haut et très-rétrécie dans le bas, est suspendue à cinq pieds du sol ; elle contient le maïs et le laisse tomber grain à grain, par une petite ouverture circulaire juste au-dessus du centre de la meule percée d'un petit trou ; de là le maïs tombe sur une autre pierre où le frottement de la meule le broie ; cette meule n'a guère qu'un pied et demi de diamètre et est entourée à quatre ou cinq pouces d'intervalle d'un rebord de planches interrompu sur le devant ; le grain écrasé vient tomber en farine par une petite gouttière de planchettes dans un grand coffre de bois posé sur le plancher. L'ensemble rappelle une de ces anciennes fontaines de faïence suspendues au-dessus d'une cuvette posant sur un évier : le conduit de

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49, 65, 81; t. XIII, p. 177, 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fuite de l'évier représente la gouttière à la farine; la cuvette, l'auge dans laquelle gire la meule; et la fontaine, le récipient contenant le grain.

Notre nouvel attelage arriva pendant que nous déjeunions sous l'ombre des grands noyers au bord du ravin; six bœufs maigres, petits, d'un gris sale, au cou mince et portant la tête basse, étaient conduits par trois paysans la hache au dos.

C'était formidable, et notre caravane avait vraiment une majestueuse tournure lorsqu'elle s'éloigna de la salle des Pas-Perdus de la sous-préfecture de Suici.

Presque aussitôt commença un voyage inouï, assez semblable à celui que ferait un escargot, un jour de pluie, dans une rue à moitié dépavée : pérégrination émouvante s'il en fut, variée de pyramides à escalader, de gouffres à franchir, et de gués torrentueux à braver.

Ce fut d'abord un ravin étroit, dans lequel nos guides nous engouffrèrent, lit de torrent desséché, tortueux, s'élevant par brusques ressauts et coupé de profondes rigoles dans lesquelles les jambes des bœufs disparaissaient tout entières. Les racines des arbres déchaussées par les eaux arrêtaient brutalement les roues de la voiture, la secouaient de droite et de gauche avec force, tandis que la capote heurtait les branches horizontales qui, s'entre-croisant, interceptaient le soleil et la lumière au-dessus du chemin, et en faisaient un tunnel mystérieux et menaçant, coupé de cours d'eau bouillonnants, profondément enfoncés entre deux rives sablonneuses. Les bœufs, poussés par la voiture, se précipitaient les uns sur les autres, puis, pour remonter, s'épuisaient en efforts inutiles.

Plus loin, dans une vallée pierreuse et découverte, il nous fallut suivre un lit de rivière en le remontant : de gros galets arrondis roulaient sous les pieds des bœufs, qui tombaient à genoux, le mufle dans l'eau, se relevaient effarés, soufflant et geignant avant de reprendre leur marche pénible.

Nous arrivâmes ainsi en haut du premier degré de la chaîne que nous avions à franchir. C'est un vaste plateau s'élevant encore, mais en pente douce et régulière; de hautes montagnes boisées lui font une ceinture; tout l'espace enfermé n'était qu'un immense champ de maïs entremêlé de gais vergers. Les maisons ne se révélaient que par de légères colonnes de fumée bleue qui s'élevaient de loin en loin. — Après avoir contourné cette biblique oasis, étonnés de ne rencontrer ni Ruth ni Booz, nous commençâmes l'escalade du mont Gibla, un des contre-forts les plus élevés qui flanquent la chaîne des Carpathes sur le versant valaque. Du côté où nous le gravissions, il se dresse par une suite de croupes présentant toujours, après une partie montueuse plus ou moins rapide, une partie presque plane; coupées de crevasses et de bourrelets, quelques-unes de ces plates-formes sont entièrement dénudées. A moitié de notre ascension, lorsque nous nous arrêtâmes sur l'une d'elles, et regardant derrière nous, nous vîmes comme du haut d'un perron gigantesque tous ces gradins s'enfoncer en élargissant leurs bases. A chaque plan, les accidents de terrain perdaient leurs effrayantes rudesses, et les premiers gravis se confondaient déjà dans la nappe de verdure d'où nous étions sortis. Plus haut, le chemin serpente sur une arête étroite comme un viaduc et si escarpée, que l'œil arrive au fond des vallées latérales sans voir les talus; puis la forêt envahit de nouveau et resserre l'espace, et c'est à l'ombre d'arbres géants et centenaires, qui n'ont jamais subi l'affront de la cognée, que le chemin se poursuit jusqu'au sommet du Gibla.

Le sommet du mont Gibla est terminé par une plate-forme peu vaste, qui domine comme une terrasse demi-circulaire la vallée de l'Olto. Cette plate-forme, sur le côté de laquelle passe la route, est rattachée à la montagne à pentes douces, par une sorte d'isthme ondulé, et flanqué de deux ravins tout couverts d'arbres qui cachent leurs racines dans une herbe sombre et épaisse et sous lesquels se creusent des chemins mystérieux.

Dans ces ravins abrités, les ormes poussent droits et pressés les uns contre les autres. Sur le plateau qui les domine, entièrement découvert et presque toujours battu des vents, les chênes seuls sont assez forts pour résister et vieillir. — Leurs puissantes racines, qui crevassent le sol, leurs troncs noueux et trapus, leurs branches tordues, témoignent de la violence des tempêtes qui les ont assaillis et de leur persistante résistance. Ils ont péniblement, mais vraiment conquis le sol qu'ils abritent et sur lequel ils versent l'ombre aujourd'hui. Chacun a gardé de ses efforts une physionomie particulière et saisissante, et tous élèvent vers le ciel, dans des attitudes superbes, leurs têtes luxurieusement feuillues. Je crus saisir, dans le contraste si frappant présenté par la nature, dans cet étroit coin de terre que le hasard seul a ensemencé, une intention d'apologue d'une morale transparente. Là, dans les impasses protégés et protecteurs, tout juste ce qu'il faut de lumière, de chaleur et d'espace pour développer une croissance facile qui doit suffire à une vie correcte et banale que rien ne trouble, mais que rien ne signalera : ici, toutes les misères, la grêle et la tempête, la lutte à toutes les heures, mais le plein soleil et le grand air aux bons jours et la résistance qui développe, fortifie et grandit.

Le versant du Gibla qui regarde la vallée de l'Olto, est d'une déclivité beaucoup plus rapide que celle qui monte de la vallée de l'Argis : du bord de la terrasse, l'œil plonge sans obstacle et sans transition dans un bassin verdoyant formé par plusieurs vallées parallèles qui vont se fondre à notre gauche dans une plaine sans fin et se perdent à droite dans les flancs boisés des Karpathes d'où elles descendent. Les crêtes extrêmes, profilées en angles sévères, s'enfoncent en brusques ressauts jusqu'à l'horizon, où sans s'effacer elles se massent en ondulations bleuâtres, tourmentées comme les vagues d'une mer orageuse. En avant de ces crêtes, qui forment un si magnifique encadrement à ce paysage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandiose, se dresse le mont Marcus, au pied duquel, dans une gorge profonde, coule l'Olto; — un des soubassements du Marcus nous cache Cosia.

Le flanc qu'il nous présente est couvert de bois; il se creuse, de sa base aux deux tiers de sa hauteur, en un arc de cercle dont nous occuperions le point de centre; cette configuration concave ajoute singulièrement à sa grandeur; son sommet est pyramidal et porte une énorme roche échancrée qui, surgissant nue et droite d'entre les arbres, semble un pylône de l'antique Égypte. M. D..., obligeant et lettré, voulait me forcer à reconnaître, par delà le Marcus, un mont plus célèbre, au pied duquel une bourgade perdue, Titesci, je crois, occupe la place de l'ancienne *Decidava*, l'une des cités daces, rebâties et fortifiées par les Romains. Un peu plus loin et encore plus haut, il me signalait une autre bourgade (Caineni) qui abrite les descendants des Canini, premiers colons venus de la Gaule Cisalpine sous Trajan. Au-dessous de nous, dans la plaine, là où l'Olto, comme un léger ruban argenté, serpentait entre les arbres et le long d'une rampe rocheuse, il me désignait l'île, emplacement célèbre d une autre cité antique, *Sergiædava*. Où sont les neiges d'antan? Que me faisaient les cités disparues dont rien ne reste, en face de cet admirable tableau baigné d'azur où tout était paix et lumière? Je le laissai dire, en ne l'écoutant pas, et j'eus tort, car je pourrais redire au lecteur les excellentes choses que j'aurais apprises, tandis que je suis impuissant à lui faire partager mes sensations en face de ce panorama splendide.

Ce qui donne surtout un caractère sublime aux paysages de cette contrée et de cette altitude, c'est que rien n'y distrait de la contemplation de la nature. Elle y est encore vierge de toute adjonction humaine. Aucune mesquine ou prétentieuse édification de l'homme ne s'y étale en gibbosité ridicule, qui trahirait l'état d'infériorité dans lequel il végète lui-même. — Il y est humble, résigné et farouche en attendant des temps meilleurs; la terre lui est généreuse : un champ nourrit une famille, et les tiges de maïs y poussent d'une séve si vigoureuse, qu'elles cachent en mûrissant, sous leurs aigrettes dorées, la famille et sa pauvre maison. Dans tout ce vaste pays déroulé devant nous, aussi loin que l'œil voit et que l'oreille entend, pas un bruit, pas une forme ne rappelle la civilisation ni l'homme d'à présent.

J'en avais déjà vu assez de l'un et de l'autre pour ne pas les regretter. La journée qui s'avançait ne nous permit pas une halte aussi prolongée que je le désirais. Nous nous acheminâmes vers la plaine, mais à pied, laissant notre attelage se culbuter à la descente plus péniblement encore qu'à la montée. Nous gagnâmes les bords de l'Olto, rapide et assez large, qu'il fallait traverser en bac. Ce ne fut pas chose facile d'obtenir des bœufs qu'ils s'introduisissent dans la vieille nef gémissante qui paraissait plus propre à nous mener au fond qu'à l'autre bord de la rivière. La traversée s'accomplit sans encombre, mais nous prîmes terre à une distance énorme du lieu de l'embarquement et sur une plage couverte de gros galets tout ronds qui roulaient sous les pieds et présentaient un obstacle presque insurmontable à nos bêtes. Moins courageux qu'elles, nos hommes d'escorte menaçaient de nous abandonner sur la rive déserte. Le soleil se couchait quand nous prîmes enfin, sur la rive droite de l'Olto, la route directe et étroite qui conduit au monastère de Cosia.

Aux lueurs douteuses du crépuscule, nous traversâmes la bourgade de Tzigania, peuplée de Tziganes affranchis. — S'ils ne campent déjà plus, on ne peut pas encore dire qu'ils habitent; leur hutte et l'enceinte palissadée qui l'entoure, est un compromis entre la tente et la tanière, et leur agglomération ressemble plus à un camp, à un bivac, qu'à un village. Par-dessus les haies vives, à travers les arbres fruitiers qui nous les avaient cachées d'abord, nous apercevions ces huttes et devant chaque foyer allumé en dehors un groupe nombreux accroupi ou couché à terre attendant le souper, qui chantait dans un immense chaudron de cuivre suspendu à une perche. Il est impossible de rien imaginer de plus étrange que ces figures bizarres et farouches sinistrement teintées de rouge vif par les flammes, de plus sauvage que les éclats de leurs voix gutturales, de plus fantastique que la noire silhouette de celles qui se dressaient brusquement devant la lueur ardente du foyer, restaient un moment immobiles nous regardant passer, et se replongeaient dans l'ombre fumeuse.

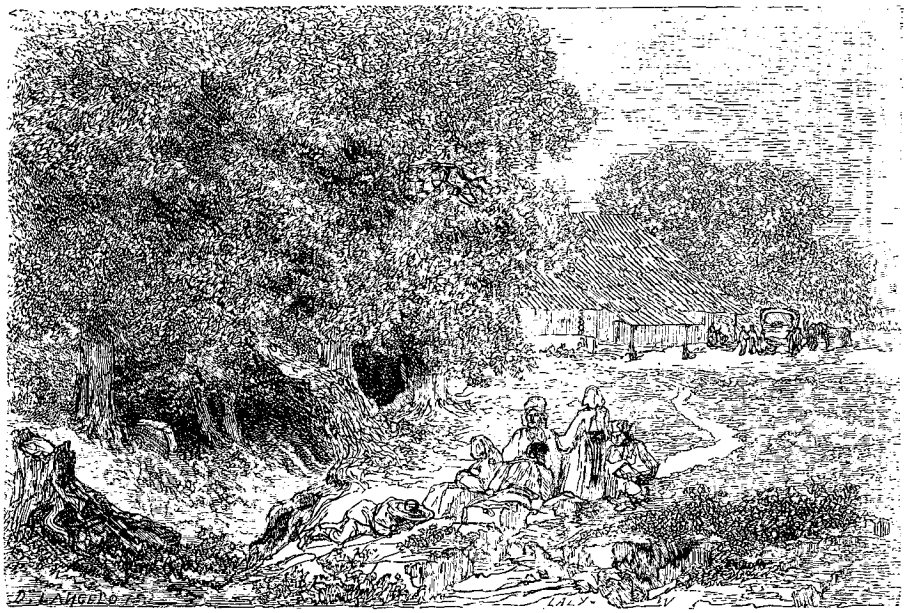
En dehors de ces groupes aux poses abandonnées, des enfants nus et des grands porcs bruns se disputaient les prunes qui tombaient des arbres. De chaque cour un chien noir et efflanqué nous saluait d'aboiements furieux; brutalement rappelé au silence par son maître, il terminait son cri de guerre par un hurlement plaintif, affreux. Je n'oublierai jamais ce singulier village où tout, formes, bruits, lueurs, et jusqu'à je ne sais quelle atroce odeur de graisse fondue, évoquait l'image d'un sabbat grotesque et hideux.

Au delà de cette triste cité d'affranchis, la route suit la rivière sans la serrer de trop près et sans la dominer d'une manière trop inquiétante. Le village dépassé, et ses clameurs éteintes, nous retombâmes dans la solitude et l'ombre absolue : la nuit tombait, et ce qui nous entourait prenait les aspects confus et disproportionnés qu'elle prête à toutes choses. Le balancement lent de notre véhicule me berçait dans un demi-sommeil, au travers duquel je percevais pourtant que la route sur laquelle nous rampions s'escarpait de plus en plus. A gauche, elle était bordée par un haut entassement de rochers continus sur les assises desquels s'échevelaient des broussailles aux rameaux éplorés. A droite, je distinguais les pentes herbues de la berge qui descend à l'Olto, caché par des arbres dont les branches supérieures, maigres et fouettées par la brise, traçaient sur le ciel, d'un bleu froid et métallique, des gestes effarés.

Tout d'un coup, le mouvement d'ascension se chan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gea en un mouvement de descente très-accentué. Le rideau d'arbres s'ouvrit brusquement et me laissa voir un gouffre sombre vers lequel nous glissions rapidement. — Les premiers bœufs de l'attelage disparurent abîmés, et dans la direction où mes regards croyaient les trouver, je distinguais les miroitements saccadés de l'eau qui venaient à nous et semblaient nous attirer Quoique je n'eusse qu'une perception confuse du danger couru, elle me causa pendant quelques secondes une angoisse poignante. J'en fus tiré par un choc violent suivi de cris nombreux. La voiture s'arrêta, butée contre un arbre qui seul suspendait notre chute dans l'Olto, dont j'entendais les flots gémir perpendiculairement au-dessous de nous. — A ce bruit inquiétant se mêlèrent aussitôt les mugissements plaintifs des bœufs, les malédictions de nos guides, et les cris de Mathé qui gesticulait furieusement, son fusil à la main, pour repousser quatre ou cinq nouveaux venus qui escaladaient notre voiture en parlant tous à la fais. Quoiqu'elle ressemblât assez à une attaque par embuscade, l'apparition des nouveaux personnages ne me surprit pas trop désagréablement; les incidents précédents du voyage m'avaient disposé à ne m'étonner de rien. Je m'aperçus vite d'ailleurs qu'une femme était parmi nos assaillants et que sa voix, quoique vive, était plus respectueuse que menaçante. Mathé gesticulait encore, mais avec plus de prudence, il s'accrochait d'une main au siége et paraissait comprendre que le danger était plus du côté de la route que du côté de ces hommes. M. D.... parlementait paisiblement avec l'un d'eux. — La vue de celui-là m'assura que l'intervention n'était pas agressive, car il se présentait dans une pose que jamais bandit n'a prise. Il était couché sur la capote de la voiture au bord de laquelle sa tête nous apparaissait comme pendue et renversée, le nez en bas, la barbe en l'air. D'une voix lente et bourdonnante il expliquait



Suici : Sous-préfecture; Salle des Pas-Perdus. — Dessin de Lancelot.

la situation. La route, très-mauvaise en tout temps, obstruée et défoncée récemment par un violent orage, était impraticable. Ces braves gens étaient des corvéables du monastère, préposés à la sûreté des voyageurs. Ils arrivaient un peu tard, mais je doute que le voyage se fût terminé sans catastrophe si nous avions été réduits à nos forces primitives, le pas plus difficile n'étant pas encore franchi.

La calèche, soulevée par une dizaine d'hommes, passa par-dessus la solution de continuité ouverte sous notre véhicule. — On se remit en marche, la moitié des hommes attelés aux cornes des bœufs, les autres poussant aux roues. Une roche, secouée de la montagne, nous barra bientôt le passage; trop haute pour être escaladée, elle rétrécissait la route de moitié. Nos hardis montagnards, avec un ensemble et une habileté qui indiquaient que la manœuvre leur était familière, se suspendirent tous au côté gauche de la voiture, enrayant les roues par le poids de leur corps; les conducteurs entraînèrent une dernière fois, par de formidables hurlements, leurs bêtes épuisées, et la voiture, comme un cheval qui marche l'amble, glissa sur ses deux roues de gauche pendant que les roues de droite planaient au-dessus de la rivière. Les braves corvéieurs empoignaient au passage les branches et les racines des broussailles pendantes aux parois des rochers et maintinrent victorieusement l'équilibre.

Ce mode de locomotion, heureusement peu employé, m'a laissé, quoiqu'il n'ait duré que quelques secondes, un souvenir ineffaçable. Le court trajet qui nous restait à faire s'accomplit sans trop d'appréhension, sur une route allant toujours en s'élargissant; c'était pour le moment tout ce que je lui demandais; ses plus brusques cahots, résonnant sur une base solide, me semblaient doux comme des bercements d'escarpolette. Nous franchîmes la poterne du monastère de Cosia, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée à Cosia. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cœur raffermi et plein d'espoir en un bon repas et un doux repos bien gagnés. Nous comptions sans notre hôte.

LVIII

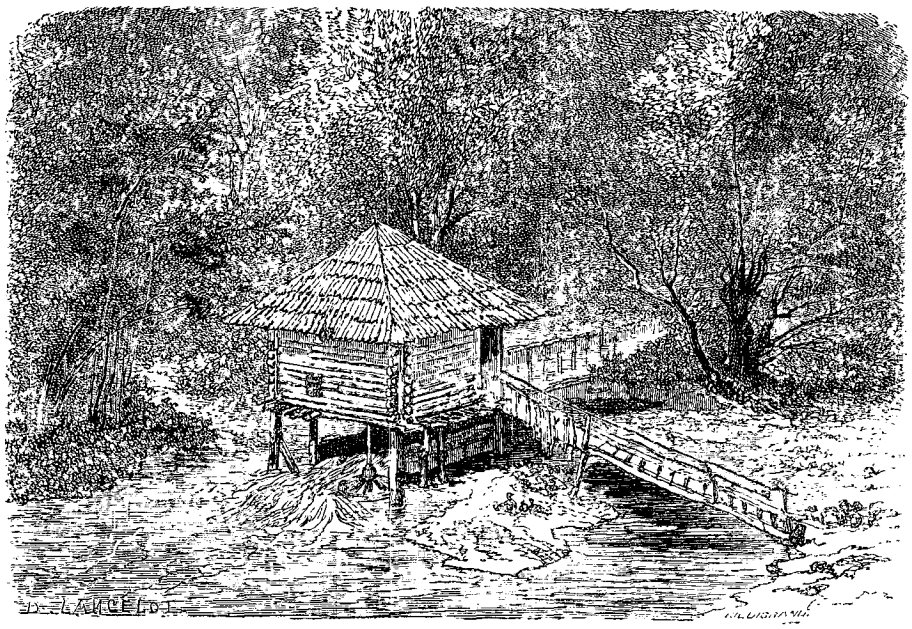
LE COUVENT DE COSIA.

Délabrement. — Misère. — Folie. — Cosia n'est pas un évêché. Paysages. — Souvenirs des temps romains.

Ce n'est pas que les traditions d'hospitalité fussent méconnues au couvent de Cosia, mais plusieurs causes dont les bons moines n'avaient pas à se justifier en gênaient singulièrement la pratique. Nous l'apprîmes bientôt.

Tout d'abord, la réception qu'on nous fit me sembla embarrassée. Il était tard, presque une heure indue, quelques novices faisant office de marmitons étaient seuls éveillés ou visibles. Leur premier mouvement fut bien de laisser là casseroles et vaiselle pour venir curieusement nous examiner. Mais c'était tout, et il fallut les prières très-vivement accentuées de Mathé, qui parlait aux novices à peu près comme aux postillons, pour les décider à prévenir l'économe et à nous conduire à l'appartement des hôtes, suivis de nos bagages que notre vigilant satrâr (gardien de la tente, maréchal de camp) ne perdait jamais de vue même dans la maison de Dieu.

Avant de quitter le vestibule, je vis avec une satisfaction vive, que plusieurs des marmitons novices rallumaient les fourneaux de la cuisine et qu'on pressait notre souper. A peine étions-nous installés dans notre chambre, que l'économe vint nous faire visite et nous présenter ses compliments de bienvenue d'un air contrit et malheureux qui démentait ses paroles. En se félicitant de nous recevoir, il semblait nous plaindre



Moulin à Suici. — Dessin de Lancelot.

d'être venus. Il s'excusa surtout de la négligence de son costume, et de vrai, jamais je ne vis dignitaire, car c'est un personnage que l'économe d'un monastère là-bas, si drolatiquement, si misérablement accoutré.

Le peu que j'avais entrevu de la maison m'avait paru tout aussi pauvre et mal tenu que l'économe.

L'escalier que nous avions gravi chancelait sous nos pieds. Le vent s'engouffrait dans les longs corridors aux murs nus et noircis, les portes sans loquets et les fenêtres sans carreaux battaient à son souffle violent et froid.

Dans notre chambre je ne m'inquiétai que des meubles, dont j'avais un si grand besoin, après une aussi rude journée; les lits avaient triste et dure mine, et ne promettaient guère un doux sommeil.

La conversation de l'économe avec M. D. m'éclaira sur les causes de cette misère sans m'en consoler.

A cette époque, Cosia était, comme Argis, un monastère de l'État, et, à ce titre, sous la protection du Prince et sous la direction immédiate de ses hauts agents. Mais Cosia est dans un pays perdu, d'un accès difficile (nous l'avons vu!). Il faut y avoir bien besoin pour y venir, les visiteurs étaient rares, partant les offrandes maigres. Ce qui n'empêchait pas les hauts administrateurs d'exiger la reddition des comptes qu'ils faisaient eux-mêmes, et ce qui n'aurait pas dû les empêcher, selon moi, de solder le prêt des moines et d'aider à l'approvisionnement. Mais Cosia n'est pas un évêché comme Argis, disait l'économe d'un air de plus en plus malheureux, et l'igoumène ne peut revendiquer nos droits. Il est durement éprouvé par le Seigneur, il passe des nuits terribles! Et nous, pauvres moines, de tristes jours!

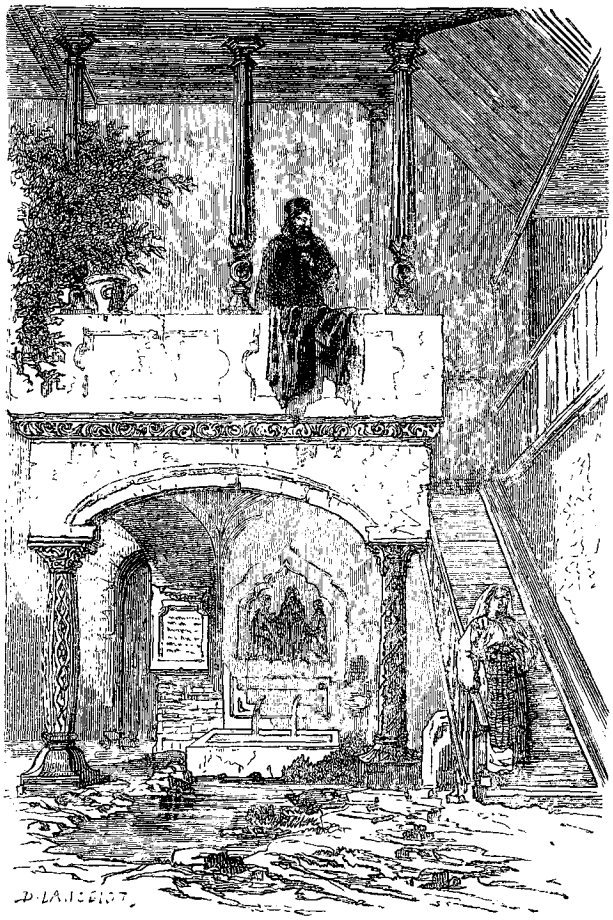
Là l'économe coupa court à ses confidences désolées; le souper arrivait, accompagné pour nous faire honneur de deux ou trois moines ahuris qui nous re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gardèrent en bâillant. Tant que dura notre repas, l'économe y présida, assis presque à la turque, sur le pied d'un lit. Tenant de ses deux mains une de ses jambes nues, il se balançait tristement et répétait de temps en temps, en manière de commentaire et d'excuse, cette phrase qui en disait plus qu'elle n'est longue : « Cosia n'est pas un évêché. » Nous l'avions déjà compris, et nous le comprîmes de reste, quand nous attaquâmes ces mets incohérents, qui blessaient les yeux sans caresser l'odorat et n'avaient (c'est la seule expression qui puisse en donner une idée) ni forme, ni couleur, ni goût que nous pussions tout d'abord rattacher à un souvenir.

Le pauvre économe nous quitta en nous souhaitant un *repos béni*, mais encore avec un son de voix et une expression de physionomie qui me donnèrent à penser qu'il savait ce repos impossible.

L'estomac peu satisfait, le corps rompu, l'esprit mal impressionné, regrettant d'avoir subi tant de fatigues pour visiter Cosia, qui nous parut un lieu affreux entre tous, nous nous couchâmes. Autre misère, au bout de quelques instants, nous sentîmes que les lits valaient le souper; pour être prudents tout à fait, puisque nous n'avions touché à l'un que le moins possible, nous eussions dû ne pas toucher aux autres. Aussi bien que les jours, me dit M. D., les étapes se suivent sans se ressembler; mais les mauvais gîtes font paraître bons les passables et rappellent délicieusement le souvenir des meilleurs. Est-ce que, entrevu de Cosia, Argis ne nous semble pas un paradis? Acceptons la journée qui vient de s'écouler et cette nuit qui s'écoulera, quoique nous paraissant longue, comme des épreuves, et dormons un peu, malgré tout.



Une fontaine, à Cosia. — Dessin de Lancelot.

Tant raisonnable qu'il fût, ce conseil de résignation était difficile à suivre, car bientôt aux sifflements plaintifs des flots de l'Olto qui coulait sous nos fenêtres, se mêlèrent des cris étranges et persistants plus lugubres que tous les bruits de la nature, plus effrayants que tous les cris des animaux sauvages qui nous étaient connus.

Ils nous ébranlèrent d'autant plus affreusement les nerfs, que nous reconnûmes bientôt qu'ils étaient poussés par une voix humaine et qu'ils exprimaient un désespoir immense, une rage insensée et une perturbation complète de tous les sens et de toutes les facultés.

Je me rappelai le récit de l'économe : « L'igoumène si rudement éprouvé par le Seigneur,... ses nuits terribles ! »

Nos pensées arrêtées sur ce triste sujet de réflexion nous tinrent éveillés jusqu'au lever du soleil, dont les premières lueurs calmèrent enfin les irritations du pauvre fou.

Alors, nous prîmes quelques heures d'un repos dont nous avions tant besoin, et notre premier désir en nous éveillant fut de fuir ce triste lieu, car nous n'avions perdu le souvenir d'aucun des pénibles incidents de la nuit. Le premier coup d'œil jeté par la fenêtre changea notre résolution. Le paysage ardemment éclairé nous apparut austère et grandiose, digne de ce que nous avions entrevu du sommet du Gibla. Il nous promettait une excursion doublement intéressante : géologique, pour M. D., pittoresque pour moi. Quant au monastère, il gagne peu à la lumière du jour; si elle lui ôte son aspect fantastique, elle montre dans une cruelle et brutale vérité ses rides, ses lézardes et ses dégradations. Quoiqu'un des plus anciens de la Valachie, il n'a rien gardé de sa première édification; les bâtiments sont irréguliers, l'église est petite, sombre et croulante comme tout le reste. Je ne trouvai digne d'un croquis qu'un petit porche abritant deux jets d'une source qui paraît jouir d'une grande vénération. Deux colonnes en pierre grise verdâtre, assez finement sculptée, supportent une arcade sans style et un entablement rudimentaire; une peinture sur fond d'or d'un dessin barbare et d'un coloris sauvage occupe le fond de la muraille au-dessus des jets de la source. C'est tout ce que l'art revendique à Cosia.

On ne vient guère à ce monastère que poussé comme nous par une curiosité mal inspirée ou pour boire des eaux sulfureuses et alcalines réputées excellentes pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certaines laides maladies dont on se cache moins ici que partout ailleurs. Les malades étaient peu nombreux lors de notre visite et appartenaient surtout aux classes les plus nécessiteuses.

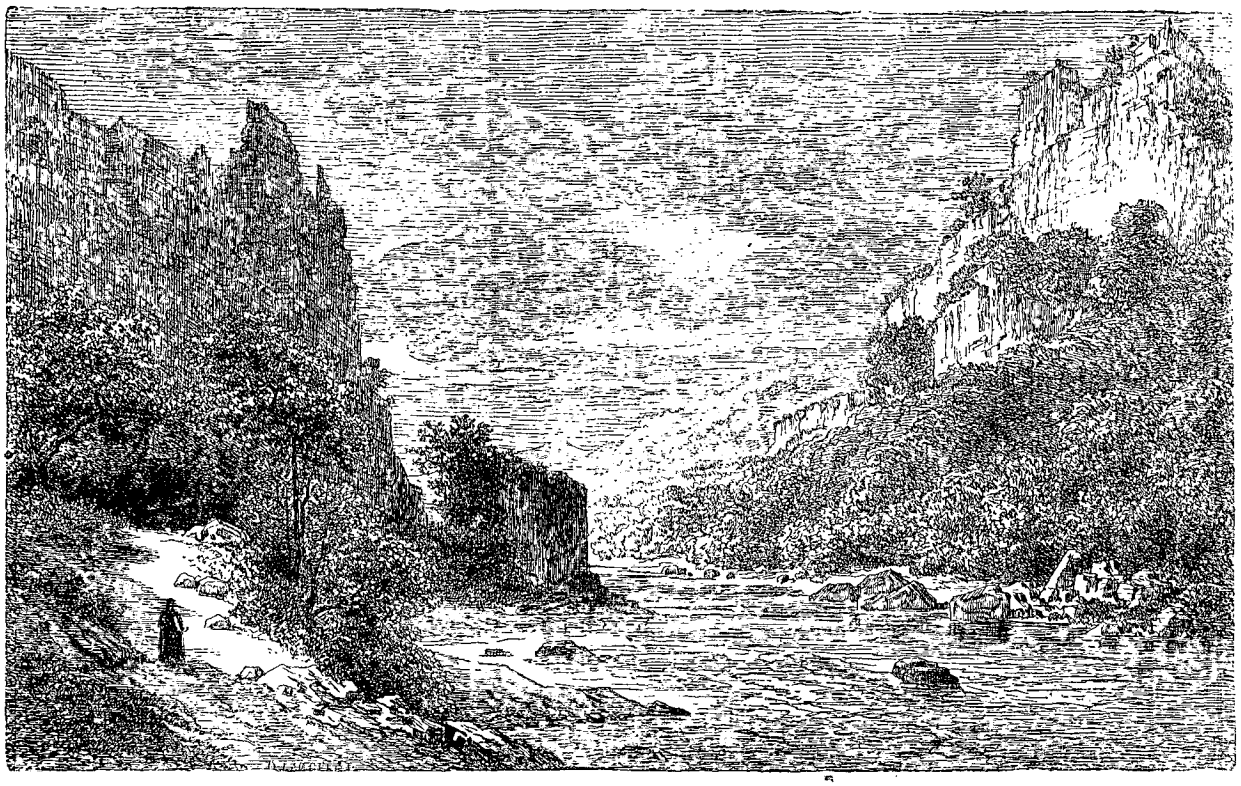
J'aime à croire que c'est à l'état de pénurie momentané du monastère qu'ils devaient de camper sous les hangars et jusque dans les cours sur la paille, pêle-mêle avec les chevaux et les bœufs qui les avaient amenés, et qu'en des temps plus heureux l'hospitalité leur accorde davantage.

Un jeune fratre (novice) guida notre excursion dans la campagne. Il était, nous dit-on, fort versé dans les traditions romaines ; « la piétra lui Traïane » (la pierre de Trajan) située sur la rive opposée de l'Olto (l'Aluta des Romains) fut tout d'abord notre but.

L'Olto, qu'il nous fit traverser sur une frêle barque ressemblant à une pirogue indienne, peut avoir environ cinquante mètres de largeur; ses eaux, tranquilles sur les bords, sont profondes dans le milieu du courant, où de gros blocs de rochers tombés de la montagne et ramassés par les crues les tourmentent et les enflent en courants torrentueux.

Ces eaux bruyantes, les énormes galets qu'elles roulent, les masses granitiques qui encadrent leurs rives et sur les versants desquelles s'étagent des forêts touffues, que dominent d'immenses blocs dénudés d'une belle roche grisâtre et violacée qui semblent coulés tout d'une pièce, composent à chaque pas des sites admirables et se montrant à chaque pas aussi plus tristes et plus désolés.

La pierre de Trajan est un énorme bloc qui s'avance dans la rivière et l'obstrue dans le tiers au moins



La pierre Trajane, à Cosia. — Dessin de Lancelot.

de sa largeur; elle est, elle était plutôt, le premier degré d'une immense falaise qui s'élève à pic à une hauteur de cent cinquante mètres et se termine par plusieurs plates-formes inégales, sur l'une desquelles Trajan avait fait bâtir une forte tour dont il ne reste que des vestiges douteux. La pierre Trajane fut séparée de la masse pour livrer passage à la grande voie romaine dont on reconnaît presque intacts les grands nivellements et les larges dalles pentagonales rapportées.

Entre les deux blocs, le passage mesure cinq à six mètres. Un escalier à double montée formant un perron de six grandes marches se continue irrégulièrement jusqu'au sommet de la pierre de Trajan nivelée en terrasse et abritée par un bouquet d'arbres poussé dans un amas de rochers éboulés.

En face, sur l'autre rive de l'Olto, s'élève par quatre masses bien graduées un autre promontoire aux anfractuosités verdoyantes, dont les roches supérieures affectent les formes d'un vieux burg ruiné des bords du Rhin. Ce site ressemble aux plus beaux des bords du Danube. L'Olto y coule avec une impétuosité et un bruit qui rappellent les puissantes colères du grand fleuve.

La tradition, c'est notre guide qui nous le dit, raconte que de cette plate-forme appelée aujourd'hui pierre Trajane et sur laquelle on avait dressé sa tente, Trajan assista à un défilé de ses légions. Ce fait, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'a rien que de très-vraisemblable et de fort ordinaire dans la vie des conquérants, présente sur ce lieu même qu'on lui attribue pour théâtre, une scène assez grandiose à l'imagination. Les vieux légionnaires basanés devaient avoir bonne figure et fière mine en défilant le long de ces murailles de granit qu'ils avaient nivelées; la tente impériale, en drap pourpre frangé d'or, devait bien faire sous ce ciel splendide, et les clairons romains devaient résonner triomphalement entre ces masses de rochers aux puissants échos.

Notre jeune moine était le premier Valaque que nous rencontrions si fier de sa nationalité et en possédant si bien les traditions; il n'était pas une exception. Nous le constatâmes souvent dans la suite de notre voyage. A côté de cette fierté d'origine, se place chez les Valaques une confiance soutenue dans la réhabilitation à venir de leur race.

Tous les Roumains de la Valachie, de la Moldavie et de la Transylvanie répètent cette phrase devenue sacramentelle dans leur bouche (*Rôman no pèré*) : le Roumain ne périra pas. Trajan est dans leur souvenir comme leur aïeul à tous, et ils multiplient le plus possible, comme pour mieux affirmer leur conviction, les appellations qui leur rappellent ce grand nom pour eux synonyme de Roumain, homme brave et fort. Tout ce qui semble dans la nature avoir une supériorité marquée ou une individualité particulière lui est identifié; un mont qui domine les autres, un pic isolé, deviennent la tour et le château de Trajan. Les plaines sont des camps de Trajan, l'avalanche c'est le tonnerre de



Le monastère de Cosia, vu de l'autre côté de l'Olto. — Dessin de Lancelot.

Trajan, le tonnerre est sa voix, il est partout, et la voie lactée elle-même est associée à son nom. Les enfants en la regardant avec extase l'appellent le chemin de Trajan : *drumu Traian*.

Cette idée de puissance surhumaine accordée au sage conquérant, père de la race, est si dominante, que dans les poésies religieuses nationales Dieu est le grand empereur.

En 1666, Dosothée, métropolitain de Moldavie, dans un psautier en vers, en langue roumaine, traduit ainsi les *versets de David*.

« Que les langues bondissent en chants sublimes, que crie au firmament le glas de la joie en louant le Seigneur; que tout homme chante; le Seigneur est fort; c'est le grand empereur de toute la terre et il tient en lui la raison.

« Sur le sommet des montagnes s'entendent les voix nombreuses des grands buccins, avec des chants sublimes; le Seigneur s'est levé, que tout homme le voie! Chantez sur vos luths les louanges sans fin; chantez l'empereur, qui n'a pas d'égal. »

A la fin du psautier est une pièce de vers qui révèle, dit Vaillant, les progrès rapides de la poésie et le retour marqué de la langue à ses origines latines.

Némul t'éri Moldavi de unde derad'a
Din t'era Italii tot omul sè cred'à
Flacù antèiu, apoi Traian au adus pe aice

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pre stremos'i questor t'eri de nemu cu ferice;
Resadit au t'érilor hotarele tote
Pre semne que staù in veci à se vedè pote
Sei cù vit'a questi nem, t'era romanesca.
Implut au Ardialul s'i Maldovenesca.
Semnele staù de se vid de deusul fâcute
Turùl Severinulùi se custa'n vremi multe.

La race de la terre moldave, d'où rayonne-t-elle? — d'Italie, que tout homme le croie. — Flaccus d'abord, puis Trajan ont amené ici — les ancêtres des heureux habitants de ces pays. — Ils ont fixé les limites, — par des lignes qui existent; on peut les voir. — Trajan de la souche de ce peuple a rempli — la terre roumaine, l'Ardialie et la Moldavie. — Les preuves en sont debout, on les voit par lui faites. — La tour Séverine se maintient depuis longtemps [1].

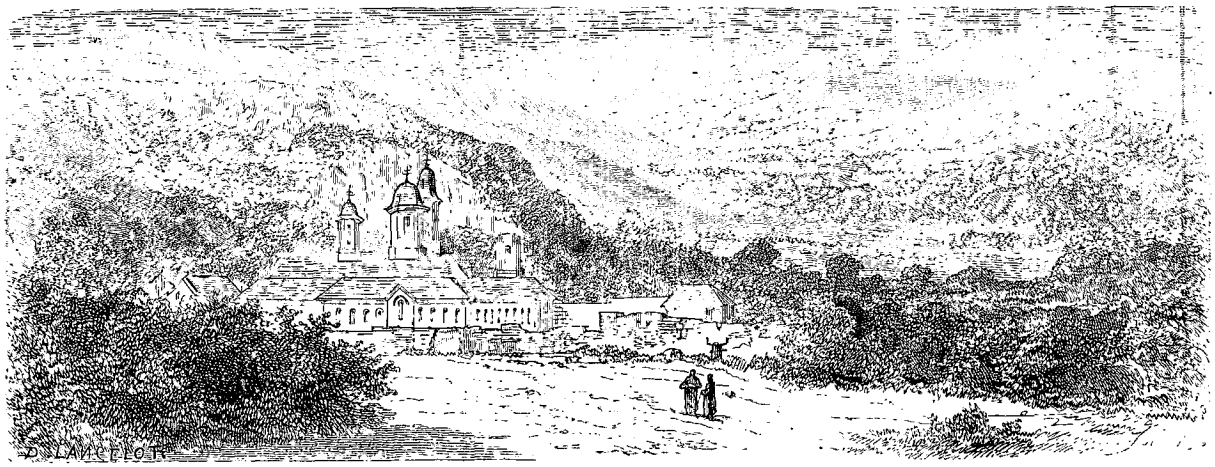
On ne peut plus fièrement revendiquer l'origine romaine, et le temps auquel fut imprimée cette poésie lui donne un caractère d'énergique protestation. La population était réduite à la plus grande misère ; la famine, suite des guerres incessantes, la décimait au point que de nombreux petits propriétaires, manquant de pain, aliénèrent leur liberté et *se vendirent* eux et leurs descendants, aux boyards et aux igoumènes des monastères, et, comme les enfants que la misère conduisait à la servitude, la patrie était vendue ; le sultan élevait à la dignité d'hospodar, moyennant un *pot de vin* de quarante mille ducats (quatre cent mille francs), le petit-fils d'un marchand d'huîtres, un Grec du Phanar.

LIX

COURS DE L'OLTO.

Les orpailleurs. — Richesses minéralogiques. — Les salines. Prévoyance de l'administration.

Plus on remonte le cours de l'Olto, plus les rives s'assombrissent et prennent un aspect de solitude désolée et sauvage. Cosia, nous dit notre jeune moine, c'est l'Arcadie heureuse. Les solitudes les plus escarpées y sont accessibles et favorables à la méditation et



L'évêché et la vallée de Romnic. — Dessin de Lancelot.

à la prière. Le long du fleuve, de place en place, les bancs de rochers s'affaissent, se contournent en baies tranquilles et abritent des coteaux cultivés et des champs fertiles. Les pommiers y prodiguent leurs fruits rafraîchissants et les saules s'emparant des espaces déblayés versent leur ombre bienfaisante au chemin du rivage; mais, plus on s'éloigne de Cosia, en remontant la rivière, plus les rochers la resserrent et s'élèvent, le sol se dénude, se tourmente et se disloque ; partout des rochers à pic, des gorges inaccessibles, des précipices, des abîmes, c'est l'entrée de l'enfer et le Styx aux eaux noires ! — Et le jeune lettré se signait avec ardeur, surtout en pensant aux monstres dévorants, les ours, qui hantent ces lieux terribles.

Il faut dans ces sombres images faire la part de l'exagération poétique de notre jeune historien géographe, à l'âme simple et peu éprouvée. La réalité est moins effrayante de beaucoup, tout en restant pittoresque.

L'Olto prend sa source en Transylvanie ; il coule d'abord perpendiculairement au Danube en suivant la ligne des Carpathes, qui tourne brusquement à angle droit et devient parallèle au Danube ; il continue ainsi jusqu'à Hermanstadt, qui n'est qu'à vingt kilomètres de la frontière valaque. Il entre en Valachie au passage de Turno-Roche, tout près de Caneni, bourgade située sur une montagne dominant la rivière et où se dressent encore imposants les restes d'une tour romaine. De là, jusqu'à Cosia, c'est-à-dire pendant cinquante kilomètres, le pays est triste et peu habité. Au-dessous de Cosia, il est habité, cultivé et fertile. L'Olto est le cours d'eau le plus important de la petite Valachie ; il reçoit les eaux de plusieurs petites rivières, dont l'Oltetz et le Topologue, qui tous deux arrosent et fertilisent des contrées peuplées, sont les plus importantes. A partir de Cosia, il coule directement au sud, passe à Romnic, à Slatina, gagne le pays de plaine et se jette dans le Danube, à Islaz, presque en face de Nicopolis. Comme toutes les rivières de la Valachie, l'Olto n'est

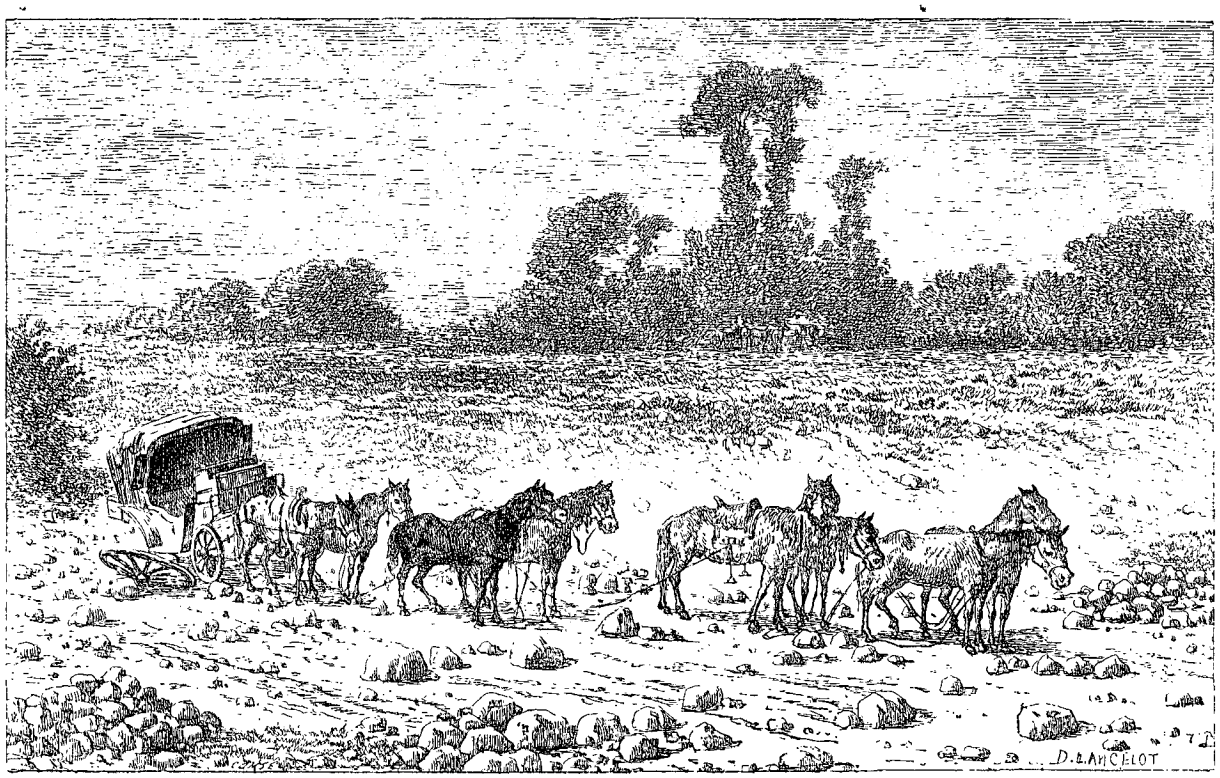
1. Vaillant, *la Roumanie*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas navigable, mais il le deviendrait à peu de frais. Au-dessus de Cosia, les paysans se servent, pour transporter leurs denrées, de radeaux assez grossièrement établis; ils prennent terre au-dessus des passages obstrués et dangereux, transportent à dos de cheval ou sur des chariots les chargements qu'ils remettent à flot au-dessous de l'obstacle.

L'Olto, comme l'Argis et comme plusieurs cours d'eau de la Roumanie, roule des paillettes d'or. Il n'y a pas encore longtemps que des tziganes, esclaves de l'État, nommés Aurari (orpailleurs), avaient charge de les recueillir; ils opéraient avec des outils et des procédés d'une simplicité primitive; l'or retiré de la rivière faisait partie de la dotation des princesses régnantes de la Roumanie. Lors de l'affranchissement des tziganes de l'État, cette industrie devint libre; seulement chaque orpailleur dut payer au trésor public dix-sept francs et trois francs à l'administration des prisons.

Il semble que depuis que la propriété est plus accessible aux tziganes ou aux pauvres Valaques, cette industrie décline rapidement. Les orpailleurs doivent disparaître partout où de bonnes lois rurales vivifieront l'agriculture, et ce sera profit pour la population et pour l'État. L'or, que le laboureur fait suer à la terre, a des vertus sociales qui manquent au plus riche minerai extrait de la mine. A Cosia, nous étions au centre le plus intéressant de la contrée au point de vue géologique et minéralogique, car nous étions au centre du massif le plus compacte des Carpathes de la Va-



Accident de voiture. — Dessin de Lancelot.

lachie. Romnic Valcea, qui est sur l'Olto, à cinq ou six lieues au-dessous de Cosia, est le chef-lieu du district de Valcea.

Dans les montagnes de ce district on a trouvé des vestiges d'anciennes exploitations de mines d'or et de mines d'argent. A Romnic, dans toutes les caves creusées dans la montagne, le mercure suinte à l'état pur; l'ignorance de la population, encline à l'empirisme et à la superstition, fait craindre qu'elle ne se serve mal de ce produit; au lieu d'en tirer parti, on s'applique le plus possible à en fermer les sources. Dans cette partie de la Roumanie ou dans celles que nous avons parcourues plus tard, outre l'or, l'argent et le mercure, on trouve du cuivre à l'état natif, du fer oligiste rouge, du sulfate de fer, du plomb natif ou à l'état de sulfate, du cobalt, de l'arsenic.

C'est dans le voisinage de Romnic qu'est la vaste exploitation de sel gemme d'Ocnélé-Mari, l'une des grandes salines monopolisées par l'État. Le sel qu'on en tire est quelquefois si dur et si brillant, qu'on le conserve façonné en différents objets de curiosité; j'en ai vu des chapelets aux grains transparents comme du cristal. Depuis dix ans seulement, l'exploitation des salines est dirigée par un corps d'ingénieurs des mines créé par le gouvernement.

Les quatre salines, aujourd'hui en plein rapport, sont : Ocnélé-Mari, près de Romnic-Valcea, celles de Télega et de Slanic dans le district de Prahova et celle d'Ocna au district de Bacau en Moldavie; mille soixante et onze ouvriers sont employés à l'extraction; deux cent quatre-vingts de ces ouvriers sont des condamnés aux travaux forcés, sept cent quatre-vingt-onze

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont des paysans des villages voisins qui se lient à ce travail par des contrats séculaires et sont exemptés pour cette raison de toute redevance envers l'État.

On exporte déjà, en Turquie et en Serbie, des quantités assez considérables de sel. Mais déjà aussi on voit qu'il vaudrait mieux en organiser l'exploitation sur une base plus large, qui permettrait aux habitants d'en faire consommer aux bestiaux et jetterait les fondements de la prospérité du pays.

Le sol de la Valachie est riche en produits inexploités de toutes sortes, métaux, houille, *huiles minérales*, pierres et marbres; nous en présenterons un tableau plus loin, et nous le constations le long de notre voyage. Nous n'en étions que plus indignés contre les gouvernements qui se sont succédé dans ce pays et qui organisés, appuyés par de grandes puissances, n'ont su, jusqu'à présent (1861), que propager la dévastation et nationaliser la misère. Cette réflexion me ramène tout naturellement au bord de l'Olto, devant le monastère de Cosia. Vu de là, au centre d'un cirque de montagnes majestueuses couronnées d'une riche verdure, sous la ruisselante lumière du soleil de midi, il a plus que jamais un air d'abandon et de pauvreté pénible à regarder.

Nous quittâmes le lendemain matin, sans regret, ce triste séjour, presque fiers de revoir notre voiture attelée de nouveau de quatre paires de chevaux allègrement conduits par deux postillons. Nous repassâmes sur le lieu de notre catastrophe; pour bien juger si nos impressions de l'avant-veille avaient été exagérées, et



L'église d'Intrulemn'ü. — Dessin de Lancelot.

encore un peu sous leur influence, nous le visitâmes à pied. Le désordre du passage périlleux était en partie réparé; la roche qui nous avait barré la route formait un écueil de plus dans l'Olto, où on l'avait fait rouler; l'échancrure de la chaussée avait été comblée tant bien que mal avec des fascines et des pierres; la route était praticable, à la grâce de Dieu! Quant au défilé suspendu, s'il n'avait plus autant que la nuit l'air d'un gouffre béant, il était encore, malgré la rassurante lumière du jour qui permettait de calculer la hauteur des chutes et de mesurer les saillies de refuge, un assez légitime prétexte à émotion. Cet escarpement domine d'au moins cent cinquante pieds la rivière, à laquelle il se rattache par un talus d'environ vingt-cinq degrés, qui ne laisse d'autre chance à un corps, quel qu'il soit, de s'arrêter dans la descente que quelques arbres penchés sur l'eau.

En face et au-dessous, car il est édifié sur un terrain plat, un bourg bien bâti étale d'assez jolies maisons; d'autres maisons, blanches et entourées de vergers, décorent la pente de la rive gauche, aussi élevée que la droite, mais moins escarpée et moins aride. Le site est beau, pas assez pourtant pour qu'on désire y finir sa vie, surtout par une chute et accompagné de six bœufs. Je reconnus et je saluai avec reconnaissance l'arbre sauveur, qui s'était si bien trouvé là pour arrêter notre voiture, et le dessinai le plus fidèlement que je pus : je lui devais bien cette marque de considération.

C'est surtout de ce bourg jusqu'au monastère que la route est dans un état d'abandon déplorable; j'y ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le cimetière d'Intrulemn'ü. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pourtant constaté, de la part de l'administration, comme un souci des dangers qu'y peuvent courir les passants et une velléité de protection. Dans un espace d'une dizaine de mètres, les plus dangereux du parcours, qui est long, cinq ou six petits piquets fourchus, gros comme des brins de cotrets, étaient enfoncés dans le sol et supportaient, délicatement posée sur leurs fourches à hauteur d'appui, une longue perche qui n'eût pas arrêté la course d'un enfant de trois ans. Ce simulacre de parapet nous fit bien rire : il n'y avait pas de quoi pourtant, car il symbolise fidèlement le rôle que joue, en plus d'une occasion, l'administration du pays.

LX

DE COSIA A INTRULEMN'Ü.

Romnic (la Rome du Vallon). — La roue cassée. — Intrulemn'ü. Sa légende. — Un cimetière.

A quelques kilomètres de Cosia, l'Olto forme une île assez grande qui pouvait être, au temps de Trajan, une position forte; c'est l'emplacement de Sergiæ-Dava, cité dace de la tribu Sergiæ, comme le donne à croire une inscription sur plaque de bronze qu'on y a trouvée il y a une trentaine d'années et qui portait : *Sergiæ Davensi populo*[1]. Un peu au-dessous de cette île, on rencontre et l'on peut suivre quelque temps les larges empierrements de l'ancienne voie romaine, qui de Turnu (*Turris nova*) aboutissait à *Ulpia Trajana*, avant Trajan *Sarmijægethusa*, capitale de la Dacie; c'est aujourd'hui un village nommé Varhely (lieu du fort), près de la petite ville de Haeseg[2]. Le pays, depuis Cosia, va toujours en s'aplanissant; la gorge de l'Olto devient une vallée fertile et cultivée; aux environs de Romnic, elle s'ouvre encore; et les montagnes, moins escarpées, s'écartent pour faire place à un grand lac de verdure coupé de vergers et de champs de maïs. D'un côté seulement Romnic s'appuie à un groupe de hautes montagnes, l'Olto l'enferme de l'autre côté. Romnic Valcea[3], l'ancienne *Romadova* ou *Romula* (Rome du Vallon), est le chef-lieu du district de Valcea : c'est une des plus anciennes villes de la Valachie et le siége d'un de ses quatre évêchés. L'évêché fut créé par Radu IV, aux premières années du seizième siècle. Elle n'a rien gardé de cette époque, pas plus que de l'époque romaine.

Au milieu des masures de bois communes aux villes valaques, je remarquai bon nombre de bâtiments modernes, les uns propres, aérés, bien bâtis; les autres, la plus grande partie, d'une architecture européenne déjà pleine de fausse recherche et trop pompeuse pour le milieu dans lequel ils s'élèvent.

Dans le cours de ce long voyage à travers tant de capitales grandes ou petites, toutes plus ou moins en proie à la fièvre d'embellissement qui tient notre époque, j'avais éprouvé la justesse de cet aphorisme : Montre-moi comment tu bâtis, je te dirai qui tu es. En l'appliquant aux nouvelles constructions de Romnic, je conclus que les idées modernes y étaient fortement aux prises avec les anciennes, et que la lutte serait longue.

Les idées nouvelles me semblent vouloir s'affirmer avec arrogance et prendre le progrès par le mauvais bout; ce qui éblouit avant ce qui convient, le luxe avant l'ordre.

Nous ne nous arrêtâmes à Romnic que le temps de prendre une légère collation et de faire atteler à notre voiture un double quadrige fringant de petits chevaux à grosses têtes et à poil hérissé. A peine hors du pavé de la ville, ils nous emportèrent dans un galop qui contrastait agréablement avec l'allure pénible de nos bœufs. Nous étions presque en plaine. A notre droite s'étendait un vaste pâturage un peu élevé au-dessus de la route, semé de groupes d'arbres et d'innombrables cailloux roulés qui perçaient la couche de verdure assez maigre du reste. A gauche s'étendaient des champs de maïs jusqu'au lit de l'Olto, assez rapproché pour nous permettre de distinguer parfois ses eaux en ce moment assez basses, coulant entre deux rives de limon séché et blanchi.

Devant nous, aussi loin que la vue pouvait porter dans une atmosphère poussiéreuse, la route se développait droite et unie, mais toute semée aussi de ces mêmes cailloux roulés isolés ou en groupe, dont le nombre et la grosseur augmentaient toujours. On eût dit un vaste champ de pommes de terre géantes nouvellement arrachées et séchant au soleil, qui, tombant d'aplomb sur tous ces gros corps ronds, les entourait d'un mince contour d'ombre bleue tranchant sur la route blanche; il les faisait étinceler comme des cloches de verre et chacun d'eux nous renvoyait au passage un éclair aveuglant et chaud. C'était assez étrange, mais voilà tout. Aussi laissions-nous nos postillons animer leurs chevaux et courir de toute vitesse au milieu de ces écueils. Ils s'amusaient à les effleurer des roues et déployaient pour passer au travers, sans les toucher, une adresse étonnante qui fut longtemps heureuse; les roues rencontraient bien quelquefois un des cailloux, mais la voiture était si vigoureusement entraînée que nous en étions quittes pour un léger bond qui redoublait l'élan; cela dura jusqu'à ce qu'un caillou moins roulé que les autres présenta à la roue une face perpendiculaire qui l'arrêta net et la coucha brisée. Nous étions échoués au milieu de l'arène brûlante à six ou sept kilomètres de Romnic et beaucoup plus loin de tout autre lieu où l'accident pût se réparer. Les deux postillons partirent à la recherche d'une roue de rechange. Mathé, peu confiant dans leur activité et dans la justesse de leur coup d'œil, les suivit, nous abandonnant, M. D.... et moi, assez déconfits au milieu du désert. Les souvenirs des heures interminables que nous passâmes à attendre leur retour, sur une plaine rissolée et poudreuse, en proie à une soif ardente et à

1. Vaillant, *la Roumanie.*
2. De Gérando, *la Transylvanie.*
3. C'est le Rymnik des cartes allemandes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la réverbération d'un soleil dévorant, sont les plus pénibles que j'aie rapportés de mon voyage.

Le soleil descendait vers l'horizon et j'allais m'égarer dans un immense lacis de champs de maïs à la recherche d'une source ou de la rivière, quand la roue vint enfin et avec elle les explications de Mathé et des postillons harassés d'avoir couru chez les charrons de la ville, et, peu s'en était fallu, sans succès. Nous repartîmes, mais en recommandant à nos postillons une allure modérée; la prudence nous venait avec les épreuves; comme trop souvent, elle venait trop tard. La route devint meilleure à chaque pas; nous arrivions aux pentes mourantes des Carpathes : c'est la région des vignes; à notre droite s'étendaient une suite de basses et longues collines toutes chargées de ceps verdoyants dont nous connaissions les estimables produits depuis Argis. Cette région des collines, où les terres sont siliceuses et calcaires, se développe aux pieds des Carpathes, et va jusqu'à Slatina, où commence le pays des plaines. C'est la plus favorable à la culture de la vigne, assez importante en Valachie et disséminée sur toute l'étendue du territoire. Nous ne suivîmes pas ces coteaux qui s'enrichiront un jour, je le désire, en reconnaissance du bon souvenir que j'ai gardé de leurs produits, jusqu'au célèbre vignoble de Dragachan, dont nous n'étions plus qu'à quelques kilomètres. Nous tournâmes le dos à l'Olto pour entrer dans une petite vallée où les pruniers remplacent les vignes. Une course d'une heure, dans une solitude complète, nous conduisit à notre destination de ce jour, au monastère de Intrulemn'ü.

Intrulemn'ü est un couvent de femmes autrefois très-considérable. Il n'y reste debout que l'église et le bâtiment *seigneurial*, où sont les appartements réservés au prince Brancovano, tuteur du monastère. Les cellules et les réfectoires des religieuses sont écroulés; aussi le personnel religieux s'est-il réfugié à Surpatèle, petit monastère situé à quelques kilomètres plus loin. Ici un prêtre desservant garde l'église; une vieille religieuse surveille les appartements, c'est-à-dire qu'elle en dispose au gré de ses amitiés. Aussi notre arrivée lui parut-elle particulièrement désagréable, ainsi qu'à trois ou quatre dames des environs accompagnées d'autant d'enfants qui, venues pour passer quelques jours en famille, ont encombré le salon et la chambre d'honneur de leur literie de voyage et de monceaux de friperies de toutes sortes. Nous prenons possession de l'appartement déblayé et nous parcourons les environs.

Ils sont charmants; les coteaux ont une gaie fertilité, les montagnes une végétation puissante. Le monastère est enfermé dans une ceinture de collines auxquelles ses bâtiments s'appuient. De la plus haute, située en face de l'entrée du couvent, on domine toutes les cours; son sommet s'aplanit en vaste plateau, couvert d'un bois de pruniers et de noyers, dont quelques-uns sont très-vieux et gigantesques. Au-dessus de ce plateau s'élève une montagne escarpée, couverte d'une forêt de chênes.

Au milieu du plateau et dans l'alignement de l'église, qui occupe comme toujours le centre des bâtiments, est une petite chapelle tout en bois. Très-vieille déjà, elle perpétue la légende et abrite les restes de la première fondation du monastère.

Autrefois (on ne sait jamais quand en Valachie : « il y a bien longtemps » et « autrefois » tiennent presque toujours lieu de dates pour les récits religieux. Les récits guerriers sont tous du temps de Michel le Brave, les fables héroïques du temps de *Traïane*, les calamités, disettes, pestes, inondations sont du temps des Turcs ou des Russes). Autrefois donc vivait sur ce plateau, alors sombre forêt, hantée seulement par les loups et les ours, un saint anachorète passant ses jours et ses nuits en méditation ou en prières devant une image de la Vierge incrustée par lui dans le tronc du chêne le plus majestueux de la forêt, digne autel de ce temple primitif. Un jour qu'il priait avec sa ferveur habituelle, un violent orage fond sur la forêt, d'épaisses ténèbres l'envahissent, un vent puissant y pousse des hurlements lamentables; le solitaire prie! Les éclairs du ciel s'allument et, sous les voûtes de feuillages convulsivement soulevés et arrachés rameau par rameau, viennent illuminer de lueurs sulfureuses les troncs des jeunes chênes qui, tordus, ployés, secoués, emportés par le vent furieux, ressemblent à une troupe de damnés fuyant sous le fouet vengeur des démons. Le solitaire prie toujours! La foudre éclate, la montagne tremble, l'arbre saint est déraciné, ses branches brisées flamboient... et le solitaire prie encore devant l'image sacrée, respectée par le feu du ciel! Il fit vœu de bâtir un abri à la *sainte Mère* et de le tirer tout entier d'un seul arbre. Il accomplit son vœu, y employa le reste de sa vie et mourut en odeur de sainteté.

Le bon vieillard, *Calugar'u*, qui nous racontait cette légende qu'il tenait certainement pour acte de foi, en tirait cette conséquence que la prière fervente est ce que l'homme peut offrir de plus agréable à Dieu, puisqu'il avait récompensé par un miracle éclatant la fervente prière du premier fondateur d'Intrulemn'ü. Je lui dis que le solitaire me semblait avoir été plus clairvoyant des intentions divines, puisque le miracle lui avait révélé la grande idée du travail. Je ne le convainquis pas, c'eût été un autre miracle, et ne gagnai au développement de ma thèse que d'être appelé doucement païen. Quoi qu'il en soit de la légende et pour arriver, comme de raison, à l'histoire, la rustique construction, fort vénérée, tombant en poussière et déjà démembrée en reliques par les paysans et les pèlerins, on bâtit un peu plus bas le monastère et le château qui subsistent encore en partie. Quoique solidement édifiés en pierres et en briques, ils gardèrent le nom de la première chapelle *Intrulemn'ü*, c'est-à-dire « d'un seul ou dans un seul morceau de bois[1]. »

On voit encore, dans la petite chapelle bâtie sous des noyers et notamment à l'autel, un rustique as-

1. Vaillant, *la Roumanie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semblage de troncs d'arbres grossièrement équarris, vermoulus et tout noirs. Ils supportent un tableau byzantin, l'image miraculeuse ; c'est une peinture d'apparence primitive sans doute, mais elle est tellement couverte de plaques d'orfévrerie, de chapelets et de pierres de couleurs, elle a tant été touchée par des lèvres dévotes, qu'il est difficile de lui assigner un âge et un caractère.

Le village, bâti devant le monastère d'Intrulemn'ü, ne se groupe pas ; ses chaumières sont semées au hasard, sur des collines couvertes de vergers touffus Il n'a ni places ni rues ; une pauvre église seulement, entourée du cimetière, qui n'est lui-même qu'un plantureux verger, mieux clos mais plus négligé que les autres.

Rien ne donne mieux l'idée du caractère du paysan valaque que les cimetières de village. Tous ceux que j'ai visités ont un air de profond abandon qui semble jurer, au premier coup d'œil, avec la pieuse recherche d'ornementation des croix qui se dressent à la tête de chaque mort.

Décorées avec goût souvent, ces croix, de style byzantin, sont ornées de figures de saints, du Christ ou de la Vierge, peintes de couleurs vives, quelquefois sur fond d'or. On y trace aussi des prières et des versets empruntés aux Écritures saintes. L'abandon complet à l'envahissement des herbes, qui paraît suivre trop tôt l'inhumation, résume l'expression des sentiments dominants. Doux, aimants, pieux, mais par-dessus tout misérables, tristes et résignés, les Valaques ne craignent guère la mort et s'y abandonnent avec confiance. Ceux



Camp des travailleurs, devant Intrulemn'ü. — Dessin de Lancelot.

qui survivent regrettent peu longtemps. Pour donner au parent ou à l'ami une dernière marque d'affection, une dernière protection, ils élèvent pieusement au-dessus de sa tête le signe rédempteur. Cette attention dignement accomplie, l'âme du mort avec Dieu, la résignation, le dégoût de la vie reprennent le dessus. Le mort est heureux ! Il échappe à toutes les tyrannies, à l'impôt, à la corvée, il repose vraiment. A quoi bon troubler sa paix qu'on envie ? On laisse croître autour de lui, entrelaçant leurs branches, les acacias, les pommiers et les pruniers dont les libres oiseaux et les écureuils vagabonds, plus heureux que ne le fut jamais le défunt, se partagent les fruits. Toutes les folles herbes que le vent sème et qui s'épaississent sur son corps ne lui pèsent pas. Il appartient tout entier à la terre, qui lui paye en fleurs sans cesse renaissantes ses rudes labeurs passés.

J'ai rarement vu pleurer ou prier sur une tombe. Je me suis arrêté souvent à regarder de jeunes et beaux enfants jouer dans les sillons qu'elles forment, y cueillir les fleurs de l'yèble et les amasser en gerbes parfumées, pendant qu'une sœur aînée ou une jeune mère, droite et fière dans son costume biblique, la quenouille à la hanche, son fuseau dans la main, laissait errer un regard tranquille sur les tombes des aïeux endormis et oubliés dans la paix du Seigneur.

LANCELOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une fontaine en Valachie (voy. p. 311). — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES [1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

MAIRIE DU 5E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

LXI

A INTRULEMN'U.

Un couvent-école. — Des confitures à propos d'un couvent de femmes. — Les Tziganes, leur origine, leur caractère. — Un village des Tziganes chrétiens.

Le prince Brancovano a entrepris de faire bâtir, sur l'emplacement du monastère, un vaste établissement à la fois couvent et école normale pour les filles; il trouvera dans ces jeunes élèves des institutrices pour les nombreuses écoles primaires qu'il a créées. L'idée est grande et généreuse; les dessins de l'architecte, que j'ai vus, sont dignes de l'idée. A mon passage, on en était aux travaux préparatoires, déblayements, terrassements et transports de matériaux, ce qui fut pour moi une occasion d'observations curieuses.

Quelques ouvriers, venus d'assez loin sans doute, avaient amené leurs femmes et leurs enfants. Ils campaient le jour devant l'entrée du monastère, faisant la cuisine dans des marmites posées sur des pierres, et savonnant les hardes dans une auge de bois d'une forme bizarre : c'est un parallélogramme allongé, où est creusée une cuvette ovale assez profonde; les bords sont très-minces et semblent ménagés pour aider à la flottaison. Cette auge a des usages très-multipliés; c'est à peu près le seul ustensile de ménage des femmes tziganes. Elles y lavent leur linge, elles y délayent la farine de maïs, elles y couchent leurs enfants.

Je fréquentais avec assiduité le camp des travailleurs, notant et dessinant tout ce qui me paraissait digne d'intérêt. Quand ils s'aperçurent qu'en regardant je

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49, 65, 81; t. XIII, p. 177, 193, 209; t. XVII, p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traçais des lignes sur mon livre, ces hommes, d'abord indifférents à ma présence, s'inquiétèrent, et, peu à peu, timidement, comme des enfants craintifs pris en faute, ils se détournaient, cachant leur figure; puis finalement ils allaient s'établir plus loin. Voyant la mauvaise volonté des hommes, je me rabattis sur les bêtes et me mis à dessiner deux bœufs à demi dételés et un chariot de transport d'une construction lourde et toute primitive; un travailleur qui paraissait dormir près d'eux se leva, rajusta le joug et les entraîna d'un autre côté en me jetant un regard plus suppliant qu'irrité. J'allai demander des éclaircissements au régisseur et j'appris qu'une des croyances populaires encore fortement enracinées chez ces paysans des montagnes, comme chez beaucoup de sauvages d'Amérique et d'Afrique, est que tout être vivant dont on prend l'image meurt dans l'année. Les femmes (est-ce coquetterie instinctive, désir de se voir représentées ou soumission?) répugnent moins à se laisser dessiner. Parmi les hommes, bien peu surmontaient cette crainte superstitieuse, et si je parvenais à persuader quelques-uns d'entre eux, ce n'était jamais qu'en ce qui concernait leur seule personne. Aucun ne me permit une étude de bœuf ou de cheval, et plus d'une truie nourrice reçut de son propriétaire une volée de coups de pieds pour avoir posé innocemment devant moi, nonchalamment étendue à l'ombre, ses petits sous le ventre.

Une agréable excursion nous conduisit au petit couvent de Surpatèle, qui était jadis une annexe du grand monastère. Son aspect extérieur est celui d'une ferme du Perche. En passant sous une grande porte charretière, on pénètre dans une cour assez régulière, entourée de bâtiments à larges arcades un peu moresques, qui abritent un large promenoir. Au milieu est l'église, petite, mais bâtie en pierres et d'un style bien caractérisé. A droite et à gauche, regardant le porche de l'église, sont les appartements de réception; les trois faces de l'autre moitié de la cour sont occupées par des cellules ouvrant sur le promenoir. Au côté droit de l'église sont les tombes fort simples des *calougaritzes* (religieuses), s'élevant de l'épaisseur d'une dalle seulement au-dessus du pavé. A une de leurs extrémités est un dé de pierre qui supporte une lampe abritée, dont les jeunes religieuses entretiennent constamment le feu

Au delà de ces bâtiments, qui forment le cloître proprement dit, une autre cour enferme les logements des sœurs converses, ou plutôt des religieuses servantes, employées aux travaux d'intérieur et de basse-cour. Elles habitent de pauvres petites cabanes dont les murs sont en osier tressé et les toits en paille de maïs.

Les religieuses de la première cour parent l'église, prient et ne travaillent qu'à certains tissus de lin et de laine. La sous-prieure qui nous reçut, bonne grosse dame simple et affable et dont les manières ne démentaient pas la comparaison que j'ai faite de sa maison à une ferme, nous témoigna la plus grande cordialité. Elle nous fit les honneurs d'un magnifique déjeuner avec une prévenance maternelle, et voulut surtout m'initier à la connaissance des diverses espèces de confitures fabriquées sous sa direction. Le nombre en était grand; on en compte en Valachie au moins cent cinquante espèces, groupées en trois genres principaux qui se divisent en familles. Si les religieuses de Surpatèle ne les fabriquent pas toutes, au moins ont-elles le secret des meilleurs échantillons des trois genres, qui sont (cette érudition me fut douce à acquérir, et je me souviens avec plaisir de mes moments d'étude) : les *dulchietzi* ou compotes, les *peltés* ou gelées, les *kerbètes* ou pommades.

Les *dulchietzi* sont compactes et ne contiennent de sucre que ce qu'il en faut pour se conserver sans perdre le goût des fruits qui les composent; les *peltés* ont un sucre abondant et fortement cuit; les *kerbètes* sont fondantes, sirupeuses et fraîches. Entre toutes, celles dont les pétales de violettes et de roses composent la pâte sont les plus délicieuses. Ces diverses préparations ont une grande importance dans ce pays; le rafraîchissement le plus souvent offert et le meilleur est une cuillerée de confiture suivie immédiatement d'un verre d'eau bien froide.

Je n'oubliai pas, au milieu de ces dégustations, que j'étais surtout venu à Surpatèle pour y dessiner l'image d'une religieuse. La sous-prieure déclina avec bonhomie l'honneur de la pose « Ce ne serait pas la peine, dit-elle, d'être venu de si loin pour n'emporter que le portrait d'une pauvre vieille. » Une jeune religieuse fut appelée et me servit de modèle. Son costume de cérémonie ne différait guère de celui des moines. Il se compose d'une grande robe noire très-ample, à manches larges et pendantes, serrée à la taille par une cordelière de laine à laquelle est pendu un chapelet; la coiffure est une toque ronde, unie et dure, que recouvre un châle noir à grandes franges, noué sous le menton de façon à cacher une partie des joues, et qui retombe sur les épaules rejeté en arrière (voy p. 312).

Ce costume a du caractère, mais il exprime plutôt la tristesse et le deuil qu'une idée de vocation. Pourtant il n'altérait pas la physionomie de bonne humeur de la sous-prieure et n'empêchait pas la jeune religieuse d'être belle, quoique toute pâle et fiévreuse.

Tout près d'Intrulemn'ü est un village tzigane. Ce que j'avais déjà entrevu de cette race étrange et les récits qu'on m'en faisait me donnaient depuis longtemps le désir de l'étudier de plus près. Je me rappelais une étude savante et ingénieuse de J.-A. Vaillant, dans laquelle il établit que les *Rômes* (hommes, c'est le nom que leur donne leur langue propre) sont un mélange de tribus dispersées ou basses castes de l'Inde et affectant le titre de *Sigans* ou *Sagans*, c'est-à-dire sages dans le sens de mythologues, oracles et devins. D'après le même auteur, ils sont en Europe depuis la plus haute antiquité, et on peut assurément voir en eux les restes déchus de tous les sectateurs des anciens cultes et des émigrations anciennes et modernes de l'Asie. L'idiome qu'ils parlent est une corruption du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sanscrit; les sages des tribus possèdent encore la science astronomique des Chaldéens, à l'aide de laquelle ils expliquent l'idée première des religions qui ont régi le globe : brahmanique, judaïque, masdéïsme, etc., et qui toutes, suivant eux, étaient contenues en germe dans la religion de leurs pères. Il n'est pas jusqu'au grand *Pan* des anciens Grecs et de certains grécisants modernes qui ne se retrouve au fond de leurs doctrines.

« Le ciel, une vaste mer de ténèbres, d'où sort, où rentre la lumière, où voguent et voyagent sans cesse la lune, le soleil et les astres, comme les vaisseaux des hommes sur l'océan terrestre. Dieu est l'*ix* ou l'*axe* invisible, inconnu, autour duquel tourne le temps éternel, comme le ciel tourne sur son axe autour de Dieu, qui le remplit; la zone sidérale, que nous appelons zodiaque, est la *stole* ou l'étole, la robe étoilée dont Dieu se revêt à l'orient quand le soleil se couche à l'occident; et c'est de cette robe (*apo-stole*) que sortent toutes les grandes voix qui, dans tous les siècles, se sont fait entendre aux hommes; les quatre points des solstices et des équinoxes sont les quatre principaux messagers célestes; dans les quatre saisons ou périodes que ces points déterminent, ils voient l'origine des quatre grands livres de Brahma ou d'Hermès, des quatre grandes voix ou oracles de Dieu, des quatre grands prophètes ou évangélistes; les douze mois qui remplissent ces quatre grands temps symbolisent les douze petits livres de Dieu, les douze bœufs ou taureaux de la nuit et du jour qui soutiennent l'océan des temps, les douze tables de la loi de Manou, de Moïse et de Bouddha, les douze fils de Jacob, les douze apôtres, etc., etc. »

Les théories historiques modernes, qui ont réduit la plupart des traditions primitives des peuples à l'état de mythes et de symboles, ont-elles fait mieux ou pis que ces pauvres Tziganes?...

Le savant ethnographe qui me sert de guide caractérise ainsi la généralité de cette race malheureuse :

« Les Rômes sont partout tels qu'on les a rencontrés en Europe, tels qu'on les retrouve en Bucharie et aux rives du Sind, à Bucharest et au Malabar, en Europe et en Syrie; nomades par esprit d'indépendance, comme le Mongol et l'Arabe, comme eux durs à la fatigue, tannés de peau et vigoureux, d'une douce âpreté, comme les fruits dont ils se nourrissent; fiers et superbes comme le ciel des Indes, comme les montagnes qu'ils ont franchies pour arriver jusqu'à nous; aimant la vie et y tenant telle qu'elle est; riant et chantant sur leurs chevaux qu'ils aiment et leurs ânes qu'ils abhorrent, comme Bacchus et Silène à leur retour des Indes; lubriques comme les satyres et danseurs comme les bacchantes; humbles et résignés sans honte comme le captif, souples et discrets comme l'esclave; grossiers comme le sauvage et voleurs comme le singe; bavards, querelleurs, violents comme des enfants mal élevés par surabondance d'imagination et dérèglement d'esprit; timides dans les actes ordinaires de la vie, intrépides dans le péril, presque toujours misérables et nus, ou couverts de haillons; souvent laids et défigurés par la cruauté des particuliers, dont ils sont le jouet en naissant, par les maladies, contre lesquelles ils n'ont ordinairement que les plaintes et les sortiléges; indifférents pour toute religion, et ne se faisant aucun scrupule d'en changer selon les temps et les lieux; cependant intelligents, actifs, industrieux, bons imitateurs, musiciens nés, aptes à se façonner à toute civilisation, mais ne voulant être façonnés que par une main sans rudesse et des lois fortes sans cruauté; dignes enfin de l'être par les souffrances d'un long martyre, pendant lequel ils ont poussé le courage jusqu'au stoïcisme.

« Ni le temps, ni la misère, ni l'esclavage n'ont pu détruire complétement leur langue, leurs croyances, leurs traits indous. Ils sont bruns de peau, d'un brun foncé, bistré ou olivâtre, et quelquefois même presque noirs; ils sont sveltes, bien pris, souples, agiles; leur visage est ovale, leur front haut, leurs yeux sont noirs, grands et bien fendus, et ombragés de longs cils qui versent sur leur visage une teinte de mélancolie. Ils ont le nez presque grec, les lèvres minces et vermeilles, les dents blanches et bien rangées, les mains et les pieds plutôt petits que grands, les bras et les jambes grêles, les cheveux noirs et épais, durs et mats, longs et droits, mais souvent aussi bouclés comme ceux de Pâris et d'Ascagne; et qui a vu le Vulcain gravé sur les antiques monnaies de la terre des chênes, ou dryope, qui leur doit son nom de Lemnos, a vu leur portrait le plus frappant et le mieux frappé[1]... »

On peut évaluer à huit cent mille les Tziganes épars en Europe et en Turquie, où ils sont deux cent mille. En Danemark, Hollande, Italie, Grèce, Angleterre, Écosse, Autriche, Pologne, Gallicie et Lithuanie, ils sont peu nombreux. On en compte soixante mille en Espagne, quatre-vingt-dix mille en Russie, Crimée et Bessarabie; en Transylvanie, dans la Bucovine et dans le Banat, cent quarante mille; en Moldavie et en Valachie, deux cent soixante mille.

En Valachie, vers 1830, le parti libéral mit en question l'affranchissement des Tziganes. En 1834, le patriote Campiniano affranchit les siens; les frères Golesco l'imitèrent. En 1837, le prince Alexandre Ghika ordonna l'affranchissement des Tziganes appartenant à l'État; quatre mille familles furent réparties dans les villages des boyards, qui durent leur donner des terres. Cet affranchissement avait été précédé de persécutions affreuses, dont il est bon de perpétuer le souvenir à la honte éternelle de celui qui en fut l'auteur.

Un parvenu de la veille, créature de la Russie (élu prince depuis, grâce à elle), fit vendre en détail, aux enchères publiques, les nombreux serfs qu'il avait gagnés par son dévouement à l'oppresseur de son pays et son immixtion dans les affaires du gouvernement. Malgré l'exemple donné par le prince Ghika, le haut clergé moldave eut besoin de sept années encore pour mûrir

1. *L'Illustration* de 1854, J. A. Vaillant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son esprit évangélique. En 1844 seulement, il offrit au prince Stourdza d'abolir l'esclavage sur ses domaines. Le projet de loi soumis à l'assemblée demandait que les Tziganes fixés sur les terres d'une église ou d'un couvent fussent affranchis et admis dans la classe des autres habitants; qu'ils eussent les mêmes droits et remplissent les obligations attachées à la propriété, tout en étant astreints aux mêmes redevances que les Tziganes des villes exerçant des métiers; qu'ils fussent enfin affranchis et patentés selon leurs moyens.

En vertu de ces principes, considérés comme les autres hommes, les Tziganes auraient eu droit de se marier avec des Moldaves.

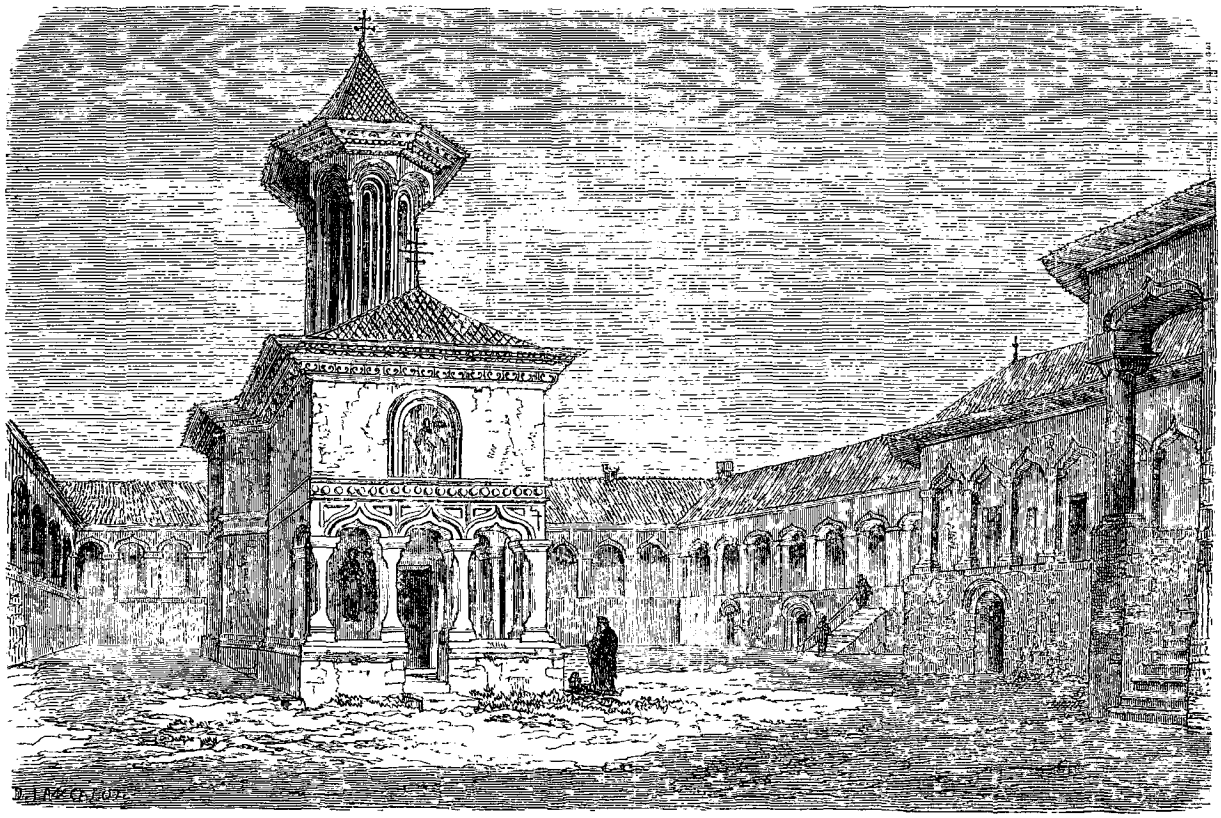
Le 31 janvier 1844, le prince décréta l'émancipation des serfs de la métropole, des évêchés, des monastères et de l'État. Ceux des particuliers, plus nombreux et plus malheureux, durent attendre encore.

Le poëte Basile Alexandri, interprète de la jeune Roumanie, est auteur d'une pièce de vers célèbre qui consacre le souvenir de cette mesure politique, promesse de régénération pour son pays.

LE 31 JANVIER 1844.

« Je te salue, ô jour heureux! jour sacré de liberté, dont les rayons vivifiants pénètrent l'âme roumaine. Je te salue, ô jour de gloire pour ma patrie bien-aimée, toi qui montres à nos yeux l'humanité affranchie!

« Bien des siècles de douleur ont passé comme une longue tempête en pliant le front d'un peuple con-



Cour du couvent de Surpatèle. — Dessin de Lancelot.

damné au malheur; mais le Roumain brise aujourd'hui, de sa main puissante, la chaîne de l'esclavage, et le Tzigane, libre enfin, se réveille au sein du bonheur.

« Le soleil de ce jour-là est plus resplendissant, le monde est plus joyeux en ce jour; en ce jour mon cœur grandit dans ma poitrine, ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui, car je vois la Moldavie se réveiller à la voix de la liberté, et je la sens s'attendrir à la voix de l'humanité.

« Gloire et grandeur à toi pour l'éternité, ô ma noble patrie! toi qui viens de sanctifier le droit et la justice! Ton bras, en brisant le joug des Tziganes, a jeté dans l'avenir les bases de ta propre liberté. »

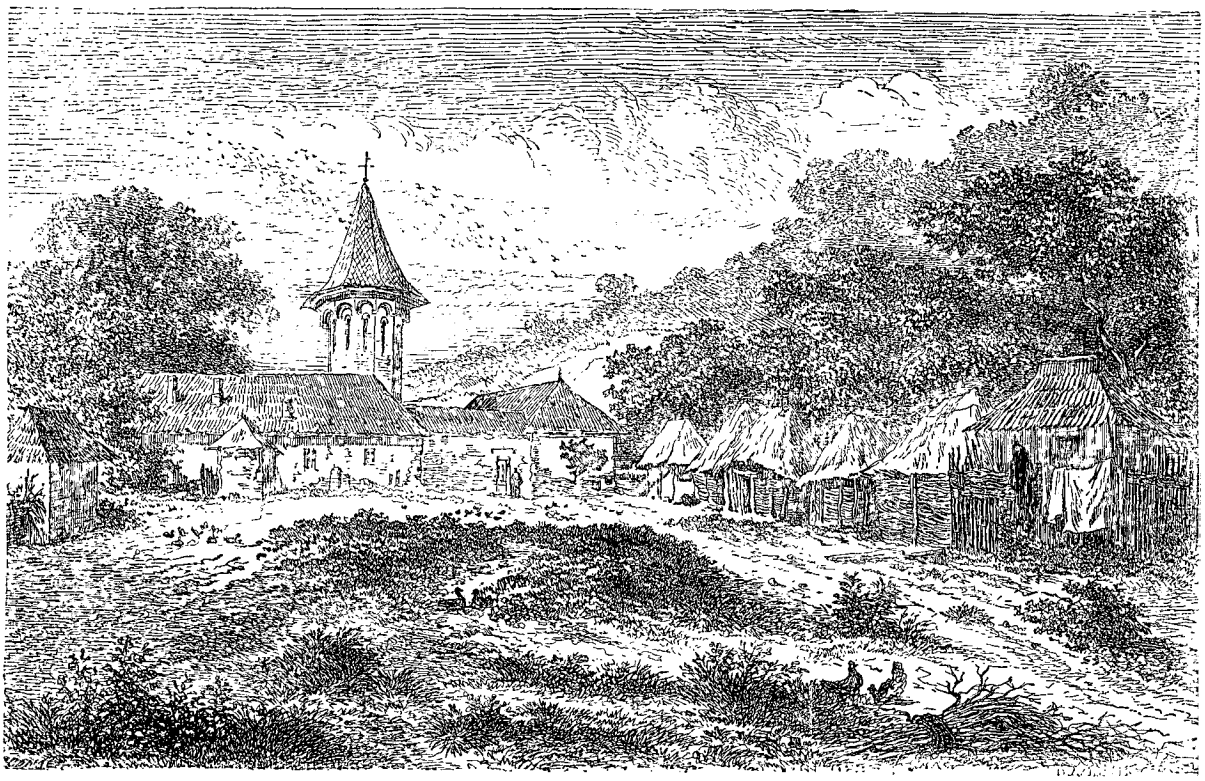
Le village que je visitai est composé d'une quarantaine de huttes à demi creusées, se terminant en forme de tente par une charpente recouverte de terre prise au sol. Il est entouré d'une clôture, autour de laquelle serpente un large ruisseau. Les cabanes sont plantées sans ordre au caprice du constructeur. Devant quelques-unes s'élève une verandah primitive, quatre perches supportant des rameaux feuillés. Quelques greniers déformés et effondrés posés sur des pieux dépassent les habitations, dont deux ou trois sont entourées d'un petit terrain ensemencé avec négligence. Quelques loques s'étalent çà et là. Les portes ouvertes laissent voir le sordide mobilier : un grossier divan recouvert de peau de mouton, quelques vases d'argile,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un âtre de pierre. La plupart des habitants dorment couchés sur la terre nue en dehors de leurs cabanes; d'autres, par groupes, prennent leurs repas sous les abris de feuillages. Aux silhouettes humaines vigoureusement accusées par l'ombre brune, sur le fond de chaume des maïs blanchis par le soleil et outrageusement lumineux, se mêlent des profils de chèvres maigres, de porcs noirs et de chiens rampants, parmi lesquels s'agitent des poules et des oies au plumage hérissé, tous manœuvrant pour attraper une miette au repas de la famille. Au centre du village, sous un hangar bien bâti, nous trouvâmes la partie vaillante, les travailleurs de la tribu. Rangés le long d'un lourd établi, entourés de gros troncs de hêtres fraîchement débités, ils faisaient tournoyer au-dessus de leurs têtes d'énormes haches au fer cintré. Les écales volaient autour d'eux et jonchaient le sol. Ils travaillaient avec entrain et paraissaient tout entiers à une œuvre importante.

Leurs tuniques courtes et blanches, leurs bras nus, leurs longs cheveux ondulés, nous firent penser aux compagnons d'Ulysse construisant leur navire. Les nombreuses pièces de bois entassées légitimaient cette comparaison; mais ce qu'ils faisaient nous étonna bien davantage.

Ces naïfs descendants des *sagia* indiens, qui ignorent la scie et qui n'ont que l'instinct pour guide, fabriquaient tout simplement des cuillers de bois. Simplement est bien le mot, car, pour en faire une douzaine, ils émiettent un arbre entier. Ils ont pour-



La cour des Servantes, à Surpatèle. — Dessin de Lancelot.

tant un certain goût de forme, et mettent une adresse inouïe à manœuvrer l'instrument formidable à l'aide duquel ils profilent des moulures saccadées, originales et assez fines. Ils se montrèrent très-sociables et empressés à donner tous les renseignements que M. D... leur demanda.

Naguère ils étaient orpailleurs, mais l'olto devient avare, le plus grand nombre travaille au chantier du monastère. La cuiller se vend bien pour le moment; du reste c'est le chef de la tribu qui décide ce qu'il est convenable de faire et qui traite de l'entreprise des travaux ou des engagements. Ils se plaignent de la parcimonie avec laquelle on leur a concédé des terres, et encore est-ce la plus mauvaise qu'on leur abandonne. Ils nous parurent en beaucoup de choses intelligents et vifs à comprendre; seulement, je ne pus jamais obtenir de l'un d'eux, très-beau et qui réalisait le type le plus admirable du Bacchus indien, qu'il se tînt à peu près tranquille quelques minutes devant moi. M. D.... lui expliquait que je voulais tracer son image; il disait comprendre, et, après dix secondes d'une immobilité de faquir, se remettait obstinément à creuser sa petite cuiller avec son immense hache.

Je fis plusieurs vues du village, et un Tzigane qui me regardait faire mit le village en émoi, en criant dans un latin barbare qui serait encore compris des gamins romains : *Il écrit la case á Jo'an*, il écrit les chèvres à Jo'an!

Beaucoup vinrent voir et répétèrent en chœur : « Il a écrit les chèvres à Jo'an. » Jo'an, flatté sans doute,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'offrit deux poires avec tant d'instances que j'aceptai. J'allais y mordre, lorsqu'un grand nombre de femmes, vieilles et jeunes, rentrèrent au village portant sur la tête des bottes de fourrages; les enfants coururent au-devant d'elles et je les vis tirer des plis de leur corsage ordinairement flottant, alors singulièrement gonflé, des poires et des pommes. Je pensai que celles que je tenais de l'amabilité de Jo'an étaient arrivées par la même voie, et gardai ma soif.

Nous rapportâmes de cette visite chacun une de ces cuillers de bois qu'ils vendent un para (neuf dixièmes de centime) et que nous leur payâmes un swanzig. Cette générosité, qui les charma d'abord, était, paraît-il, tellement peu dans les habitudes du pays, qu'elle les inquiéta; ils allèrent, nous le sûmes plus tard, la dénoncer à la préfecture comme une manœuvre contre l'État.

Quant aux traditions de langue, de religion, de pérégrination et d'origine, ils savaient, répondirent-ils à M. D...., que dans quelques-unes des grandes tribus errantes les anciens parlaient de ces choses : « Quant à nous, nous sommes chrétiens et nous nous en rapportons au prêtre, qui sait tout; il a la tradition dans la tête, interrogez-le, il vous répondra. » Malheureusement pour nos recherches ethnographiques, en rentrant au monastère, nous rencontrâmes le saint homme plus ivre que l'hermite de Copmanhurst; il avait noyé sa science dans le rakiou. Pour mettre fin à un scandale souvent répété, le régisseur d'Intrulemn'ü l'enferma dans la sacristie de son église. Nous l'entendîmes une partie de la nuit accuser son repentir avec des larmes et des beuglements attendris, dont l'accent témoignait plus d'habitude que de regrets.

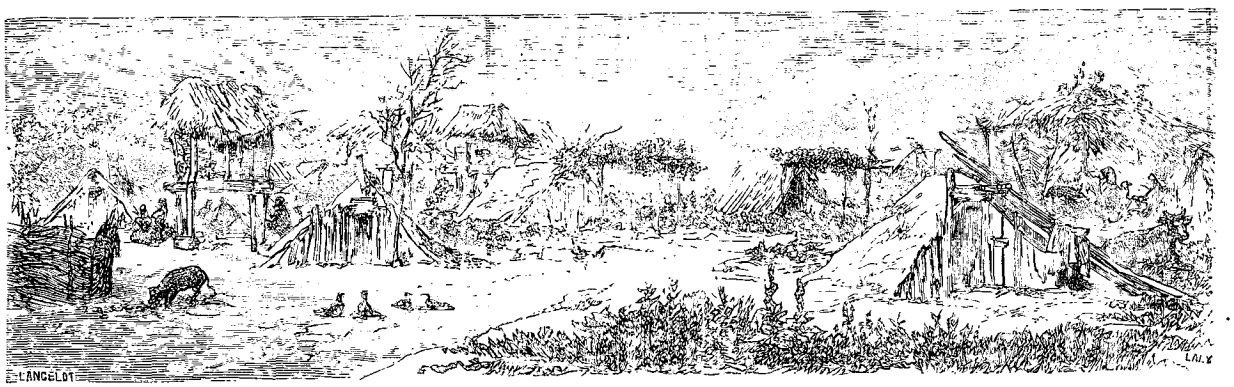
La tradition des Rômes est en péril.

LXII

D'INTRULEMN'Ü A ORÉZU.

Départ d'Intrulemn'ü. — Les fontaines en Valachie. — Le monastère d'Orèzu. — L'igoumène. — Croyances populaires. — Superstitions. — Sorcellerie.

Au bout de trois jours, nous quittâmes Intrulemn'ü, pour nous rendre à Orèzu, un des monastères les plus importants, les mieux rentés, les plus visités, le plus



Village tzigane. — Dessin de Lancelot.

hospitalier de la Valachie. Il était sous la tutelle du prince Brancovano, et nous nous y promettions une vie douce. Les routes sont praticables, le pays est peuplé et bien cultivé. Le voyage se fit sans encombre. Je retrouvai sans m'en plaindre des sites et des accidents de nature assez semblables à ceux déjà vus. Gais villages éparpillés sous la verdure, petites fermes isolées et encloses déjà décrites; aux carrefours des chemins, groupes de croix aux branches multiples d'une forme si originale; le temps qui les mutile, les ouragans qui les renversent ou les penchent les unes sur les autres leur donnent souvent des attitudes désolées d'une expression fantastique. Entrevues le soir, elles doivent prendre des apparences de fantômes effroyables.

Deux ou trois fois nous aperçûmes sur une légère colline, dépassant à peine les buissons qui l'entouraient, le toit pyramidal et couvert de bardeau d'une église de village, et auprès, ressemblant assez à un poste d'observation de Cosaque, le campanile, sous lequel est suspendu le *tchoquant* (marteau), barre de fer ou de bois plus souvent qui remplace la cloche.

Les tableaux qui changeaient et se renouvelaient à chaque détour de la route n'avaient rien de grandiose ni de bien imprévu, mais à la rapidité avec laquelle ils se succédaient, il nous semblait feuilleter un album; et le ciel bleu, l'air pur, la lumière ardente du soleil, donnaient un charme infini à chacune de ses pages, qu'elles nous montrassent des humbles buissons de sureau qui bordaient la route, de puissants chênes penchés sur des ravins profonds, ou les altiers sommets des Carpathes qui nous apparaissaient par delà les pentes boisées dans un lointain tout bleu et ambiant.

Vers le milieu du jour, tentés par la délicieuse fraîcheur d'un bois que nous traversions, nous fîmes halte près d'une source qui jaillissait au pied d'un vieux hêtre au tronc courbé et crevassé, aux branches mutilées et tordues. Nos postillons firent dévotement le signe de la croix avant de se désaltérer à cette eau fraîche, et récitèrent leur prière. Pour le paysan valaque, toute source est bénie et sainte; aussi la protége-t-il contre tout contact qui selon lui la souillerait. Il la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvre d'un toit de fortes planches et l'entoure de solides cloisons (voy. p. 305). Nul animal, reptile ou insecte ne doit pénétrer là où l'eau s'échappe de la terre. La source est un sanctuaire quelquefois orné, comme une châsse, de découpures et de peintures grossières. Toute bête morte qu'on y trouverait en interdirait l'usage et nécessiterait une cérémonie de purification. L'eau s'échappe par une étroite ouverture et emplit un bassin assez large pour que tout animal y boive.

Bien avant d'arriver au monastère d'Orèzu, on l'aperçoit à mi-côte, adossé à de hautes montagnes boisées; des murs élevés enferment ses vastes bâtiments, d'où surgissent trois clochers et un énorme donjon qui commande l'entrée. Une large avenue, longue d'un quart de lieue, bordée de terrasses sur lesquelles se dressent de gros piliers de pierre supportant des vignes, conduit jusqu'au pied du donjon, auquel se relient de vastes bâtiments d'aspect oriental. L'entrée a un caractère féodal et guerrier, elle est défendue comme au temps où l'invasion des Turcs était à craindre. Deux meurtrières grillées, protégées par d'énormes contreforts de pierre, croisent leur rayon visuel à dix enjambées du seuil. Sous l'archivolte byzantin de la poterne, pendent les dents de fer longues et aiguës d'une herse pesante; dans l'ombre de l'ouverture béante on voit luire la baïonnette d'une sentinelle costumée comme au temps de Michel le Brave, la *cuciula* de peau d'agneau enfoncée sur les yeux, un grand manteau blanc sur les épaules et à la ceinture trois yatagans de divers formats. Malgré cet appareil formidable, Orèzu était bien la maison de Dieu ouverte à tout venant. La vaste cour où nous pénétrâmes était encombrée de chevaux et de véhicules de toute espèce qui avaient amené des hôtes, marchands, soldats et paysans; bon nombre de mendiants affreusement déguenillés campaient sous de vastes hangars.

L'économe (je constatai avec plaisir qu'il était vêtu fort élégamment de satin noir et que toute sa personne, forme et couleur, annonçait un joyeux vivant) était venu nous recevoir. Il nous introduisit dans la seconde cour, qui renferme l'église, le cloître et l'appartement des hôtes; elle est régulièrement édifiée, entourée de hautes et larges galeries à colonnes. L'église, quoique simple, est d'une remarquable architecture byzantine, pleine d'un caractère sévère et religieux.

Sous un porche roman décoré de figures peintes sur fonds d'or, assis sur un banc de pierre, l'*igoumène* recevait ses hôtes. En nous apercevant, il congédia, par une bénédiction, deux jeunes paysannes vêtues de costumes éclatants qui, respectueusement prosternées, baisèrent les grains de son chapelet d'ambre.

Il se leva et vint à nous d'un pas lent, appuyé sur une haute canne. C'était un vieillard de plus de quatre-vingts ans, petit de taille, la tête forte; une longue barbe blanche, soyeuse et très-fournie, tombait sur sa poitrine. Sa figure exprimait une grande bonté unie à une grande simplicité. En le saluant, je ne pus retenir une exclamation assez naïve : « La belle tête! la belle barbe! » Il entendit sans comprendre et demanda à M. D..., qui le saluait en pur roumain, ce que je disais. M. D.... fut aussi naïf que moi en lui répétant les termes de mon salut. L'igoumène en fut plus content que je l'aurais cru et, tout souriant, il me tendit la main en me disant : « Vivez heureux assez longtemps pour avoir une barbe pareille. »

Nous restâmes trois semaines à Orèzu, habitant le logement du prince et jouissant de tous ses priviléges. Avant de parler du cérémonial qui présidait à notre lever, à nos repas, à nos sorties, à nos rentrées; avant de faire connaître les quelques individualités que je rencontrai et de pénétrer avec le lecteur dans l'intimité des moines et des paysans (ce que je cherchai surtout), je crois bon de donner un aperçu de leurs sentiments généraux, de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses.

Les croyances et les pratiques superstitieuses sont nombreuses chez le peuple roumain. A son propre fond païen, il a joint celles des peuples voisins et des peuples envahisseurs, et les Tziganes l'ont initié à plus d'une sorcellerie de l'Inde.

Aussi les ruines, les maisons abandonnées, les bouquets d'arbre isolés dans les landes sont habités par les *strigoï*, morts qui reprennent vie la nuit et reviennent sucer le sang des vivants en poussant de grands cris; par les *staffii*, qui sont d'une exigence égale à leur méchanceté. Pour adoucir leur mauvais caractère, il faut renouveler chaque jour leurs provisions de bouche, ne point oublier que le samedi est un jour d'ablutions et que ces mécréants les font régulièrement. On doit mettre à leur portée un grand bassin rempli d'eau claire.

Pour échapper à leur malignité, il faut, pendant trois semaines, porter, attaché sur le crâne par sept cheveux arrachés du haut du front, un papier plié d'un pli que le prêtre seul sait faire et qu'il a imbibé d'huile spécialement consacrée à l'intention du persécuté.

Les fées, *babas*, étendent leurs méchants pouvoirs sur les hommes et sur les animaux. Elles n'ont aucune puissance la nuit, aussi redoublent-elles de méchanceté à son approche. Le mardi, jour néfaste des Roumains autant au moins que le vendredi, jouit d'une *baba* particulière plus dangereuse que les autres : on l'appelle la *Mara-Sara*. Son nom évoqué rend désertes, dès le soleil couché, les promenades les plus fréquentées.

La *baba* de tous les jours exerce son influence principalement sur les bestiaux; elle peut subitement, d'un geste, rendre stérile la vache dont tout à l'heure les mamelles dégouttaient de lait; d'un bœuf bon travailleur elle fait un animal sec, décharné et sans force; comme le vent amasse et dissipe les nuées, elle attire ou repousse le typhus d'une contrée à l'autre.

La *baba* met volontiers sa puissance au service d'autrui moyennant salaire; elle peut, à travers l'espace, à de grandes distances, envelopper d'une pluie de *mercure* une victime désignée qu'elle ne connaît pas. Ses moyens, paraît-il, sont connus : un tube de verre et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques gouttes de métal liquide, des paroles magiques et son souffle inspiré font le reste. La personne condamnée est atteinte; horriblement défigurée d'abord, elle meurt bientôt.

Les fées n'ont pas seules le secret de paroles mystérieuses d'une puissance surnaturelle. Les prêtres eux-mêmes ont des incantations plus fortes que leurs sermons pour amener les coupables au repentir. On m'a raconté cette histoire qui en témoigne :

Un prêtre ayant logé des militaires en marche s'aperçut, dès leur départ, que ses économies, soigneusement enfouies dans une cachette à la tête de son lit, selon l'habitude des thésauriseurs, avaient été adroitement enlevées. Il se rendit au cimetière, prononça l'invocation convenable à la circonstance en enfonçant profondément en terre bénie un long couteau (c'est le cérémonial exigé), puis retourna, plein de confiance en sa prière, attendre chez lui. Peu après, en effet, des soldats vinrent le chercher afin qu'il donnât les secours de la religion à un des leurs, qui se mourait frappé d'une violente hémorrhagie : c'était le voleur. Il restitua au père la somme volée; celui-ci lui pardonna son crime, pria sur lui et, le voyant mort, alla retirer son précieux couteau.

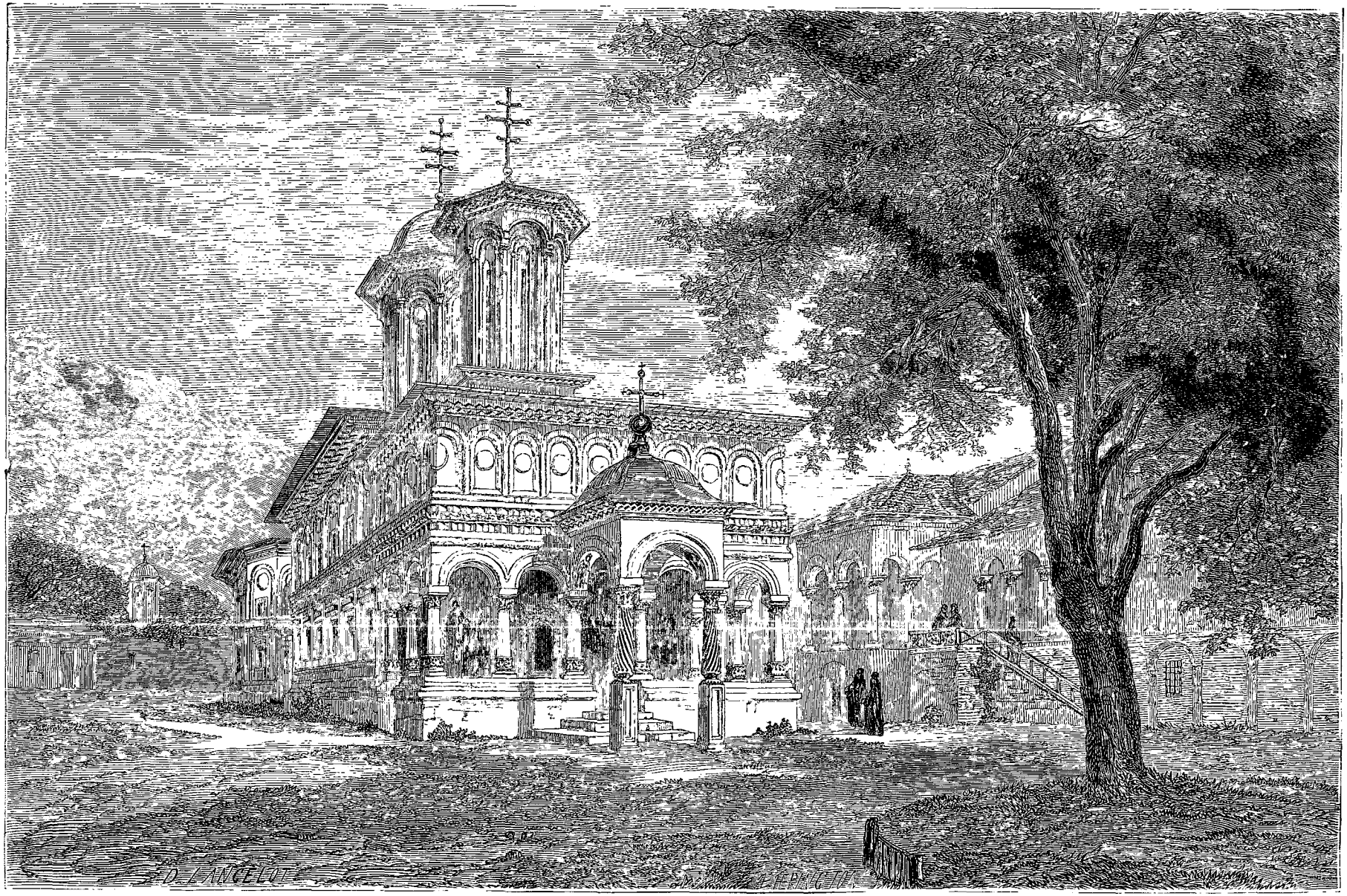


Religieuse de Surpatèle. — Dessin de Lancelot.

On trouve encore, dans les ballades et dans les légendes, des monstres gigantesques ailés, des dragons formidables et horribles, habitant les cavernes ou le centre de la terre. Leur rôle, comme à ceux de nos contes populaires, consiste à enlever les filles des princes, à garder des trésors et à faire obstacle à toute action chevaleresque et généreuse.

A côté de ces monstres, qui donnent lieu à d'ef-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Eglise d'Orèzu. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frayants récits, il y a le serpent familier, l'hôte du foyer (*serpi de casa*), que le paysan roumain, par l'effet d'une tradition dont il ne se rend pas compte, entoure d'un respect quasi idolâtre. Il voit en lui à la fois un hôte sacré et comme la divinité protectrice de son toit; il l'admet l'hiver près de la cendre de son foyer et l'abreuve de lait le matin et le soir.

« Un de mes amis, raconte M. Michelet, s'arrêtant chez une paysanne de Transylvanie, la trouva tout en larmes. Elle venait de perdre son fils, âgé de trois ans. « Nous avions remarqué, dit-elle, que tous les jours « l'enfant prenait le pain de son déjeuner et s'absen- « tait une bonne heure. Un jour je le suivis et je vis, « dans un buisson à côté de l'enfant, un grand serpent « qui prenait sur ses genoux le pain qu'il avait apporté. « Le lendemain j'y conduisis mon mari qui, s'effrayant « de voir ce serpent étranger, non domestique et mal- « faisant peut-être, le tua d'un coup de hache. L'enfant « arrive et voit son ami mort. Désespéré, il retourne « au logis en pleurant et criant *pouïu?* (c'est un mot « de tendresse qu'on donne à tout ce qu'on aime, mot « à mot, cher petit oiseau). *Pouïu?* répétait-il sans « cesse. Et rien ne put le consoler. Après cinq jours « de larmes, il est mort en criant *pouïu?* »

« Telle est, ajoute l'éminent historien, la sensibilité naturelle de ce peuple, si cruellement maltraité par l'homme, et qui prête à sa langue un charme tout particulier. Ajoutons, comme témoignage de cette hospitalité, dont l'usage lui a été transmis par ses ancêtres, que tout ce qui s'est abrité sous le toit du Roumain lui devient cher et sacré, l'homme comme le serpent, la cigogne comme l'hirondelle. »

Il a hérité de même de ses ancêtres la foi superstitieuse à l'influence des jours, à celle des astres, aux bons et aux mauvais présages. Il croit que la destinée de chaque homme est liée par une chaîne mystérieuse à celle d'une étoile qui reflète et indique, du sein du firmament, les phases et les accidents de sa vie terrestre. Ainsi, lorsqu'un Roumain est menacé de quelque malheur, son étoile se voile (*se intuneca*), et elle tombe dans l'espace au moment où il expire.

D'autres astres, couleur de feu, lorsqu'une grande catastrophe est sur le point de fondre sur un peuple, apparaissent dans le ciel comme un signe précurseur et fatal.

D'autres superstitions, répandues dans les campagnes de la Moldo-Valachie, rappellent des usages ou des préjugés antiques. La paysanne qui vient de remplir sa cofitza à la fontaine ne manquera jamais de souffler à la surface et de répandre à terre une petite portion du liquide, comme une libation à la nymphe de la source. Si deux personnes se rencontrent après une absence, et que l'une des deux vienne à complimenter l'autre outre mesure sur sa santé, celle-ci crache aussitôt à terre, pose le pied sur sa salive et se signe, comme pour conjurer les divinités jalouses[1].

1. Ubicini, *les Provinces roumaines*, page 213. Firmin Didot.

LXIII

MOEURS ROUMAINES.

Demandes en mariage. — Fiançailles. — Fêtes religieuses. — Funérailles. — Culte des mânes.

« Lorsqu'une jeune fille du village a accueilli sa demande, le jeune homme envoie aussitôt des messagers, précédés du joueur de cornemuse, qui adresse aux parents l'allocution suivante:

« Les grands-pères et les ancêtres de nos pères, « allant à la chasse et parcourant les bois, ont décou- « vert le pays que nous habitons et qui nous procure « la jouissance de son miel et de son lait. Or, poussé « par cet exemple, l'honorable garçon N.... est aussi « allé à la chasse à travers les champs, les bois et les « monts, et il a rencontré une biche qui, timide et « réservée, a fui sa présence et s'est cachée. Mais nous « autres, en suivant ses traces, nous avons été con- « duits jusqu'à cette maison. Or donc, il faut que vous « la remettiez entre nos mains, ou que vous nous mon- « triez l'endroit où s'est cachée la biche que nous « poursuivons avec tant de fatigues et de peines. »

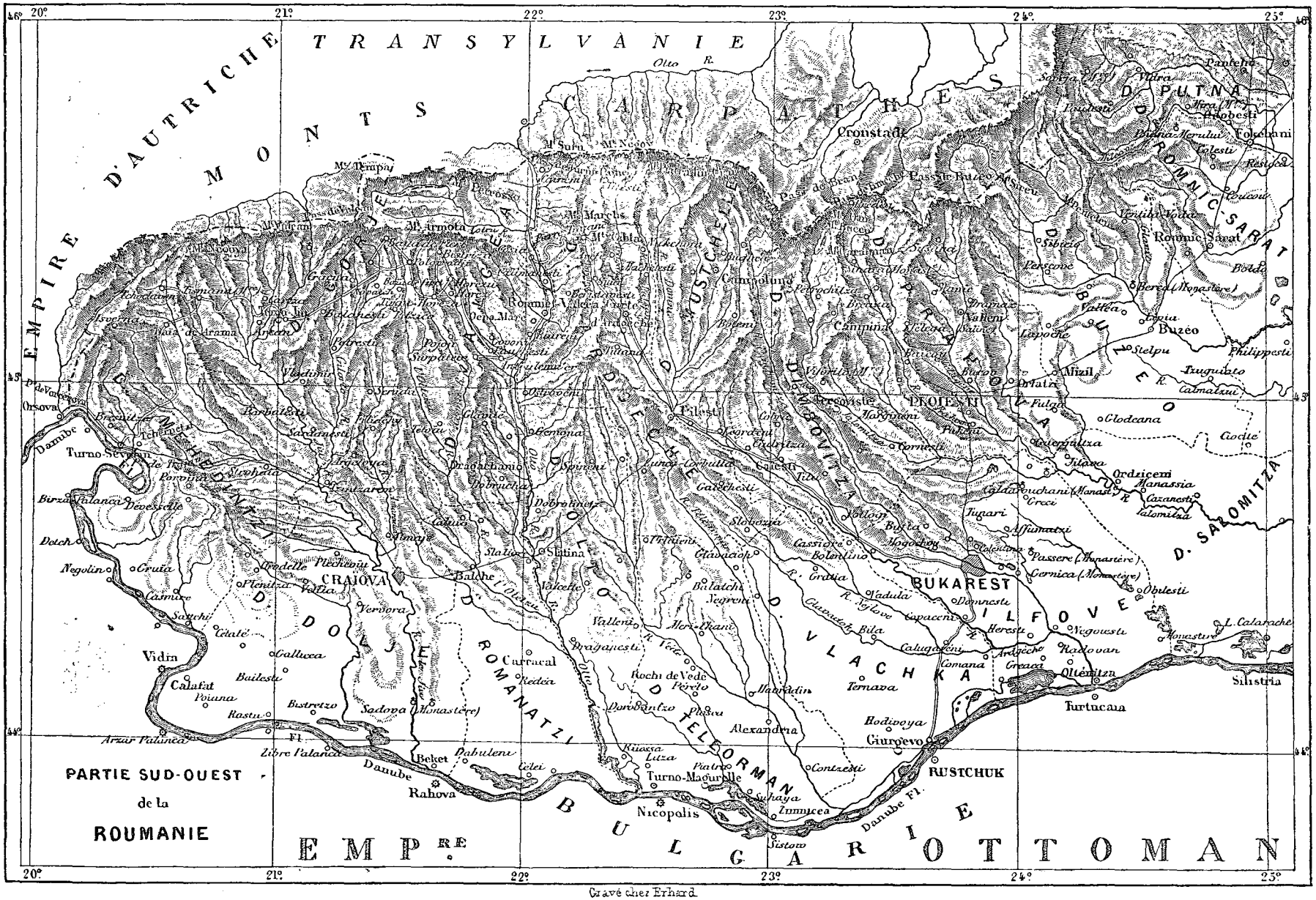
« Le joueur de cornemuse déploie alors toutes les ressources de son éloquence, et sème son discours d'autant de métaphores et d'allégories qu'il en peut trouver.

« Les parents répondent que celle qu'ils poursuivent n'est pas entrée dans leur maison. Les messagers insistent; alors les parents font venir la bisaïeule de la jeune fille. — Est-ce là celle que vous cherchez? — Non. — La grand'mère vient à son tour. — Peut-être est-ce celle-ci? Même réponse. Vient la mère. — Non, non ce n'est pas celle-ci non plus. — Après la mère on fait venir une servante laide, vieille et couverte de haillons. — Eh bien, c'est donc celle-ci que vous cherchez? — Non, non; car, notre biche a les cheveux blonds comme l'or et les yeux de l'épervier; ses dents sont comme une rangée de perles et ses lèvres vermeilles comme une cerise; elle a la taille d'une lionne, son sein a la blancheur du cygne, ses doigts sont plus délicats que la cire, son visage est plus radieux que le soleil et que la lune.

« Forcés enfin par la menace d'en venir aux armes, les parents amènent leur fille, parée aussi richement que possible. On célèbre les fiançailles, et la jeune fille rentre dans sa chambre, qu'elle ne doit plus quitter avant le jour de son mariage.

« Ce jour-là, si le promis habite un autre village que celui de sa fiancée, il envoie d'avance, pour annoncer sa venue, quelques hommes à cheval, que les parents de la jeune fille vont attendre sur la route. Dès qu'ils les voient approcher, ils se précipitent sur eux et les emmènent prisonniers dans leur maison. Aux questions qui leur sont adressées, les prisonniers répondent qu'ils étaient les hérauts envoyés pour déclarer la guerre; que le gros de l'armée est resté en arrière à peu de distance, qu'il s'avance pour prendre d'as-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



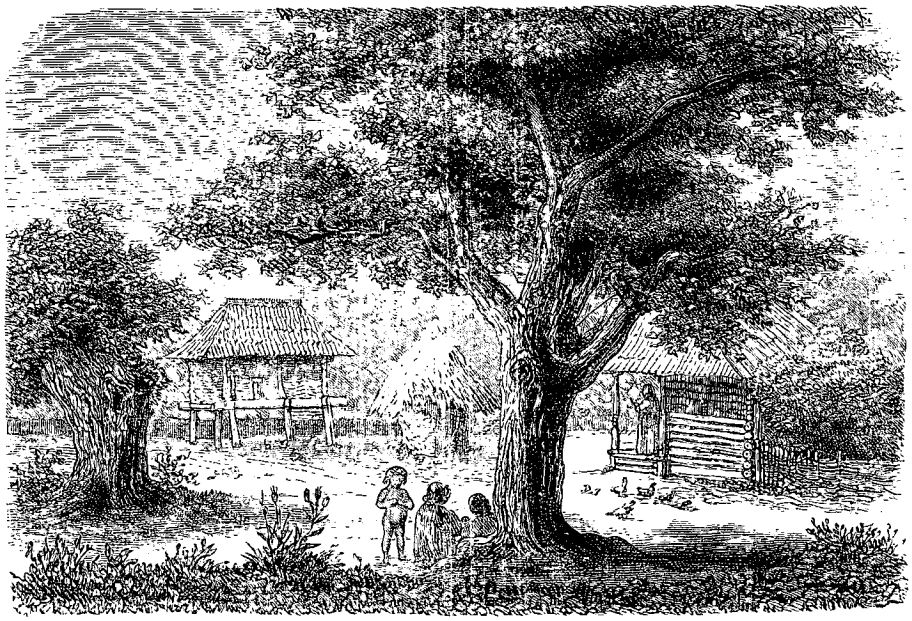
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saut la forteresse. Les parents s'en vont alors, avec les prisonniers, à la rencontre du promis, qui se présente avec une suite plus ou moins nombreuse. Lorsque les deux partis réunis sont arrivés en face de la demeure de la fiancée, ils se livrent tous ensemble à l'exercice de la course qui simule un tournoi. Les cavaliers les mieux montés et qui arrivent les premiers au but reçoivent des mains de la fiancée un voile brodé d'or ou de soie.

« Ces exercices finis, tout le monde se rend à l'église. Le jeune marié et sa fiancée se tiennent debout sur un tapis où l'on a jeté des pièces de monnaie, témoignant par là du peu de cas qu'ils font des richesses pour ne chercher que le bonheur domestique. Lorsque le prêtre dépose sur leur front la couronne nuptiale, un des assistants jette à droite et à gauche des noix et des noisettes, pour montrer que les jeunes mariés renoncent à tout jamais aux amusements de l'enfance et que des objets plus sérieux occuperont désormais leur vie.

« De retour à la maison, un dîner est servi. Les mariés occupent le haut bout de la table; à droite et à gauche se placent les beaux-pères et les témoins. Alors un des frères, ou en son absence un des plus proches parents du jeune homme, se lève et lui adresse la parole en ces termes :

« Frère, vous voici arrivé à l'âge du mariage et de la « joie; notre père vous accorde une place à sa table et « vous marie aujourd'hui en vous unissant à une autre « famille. Gardez toujours néanmoins la mémoire de « ceux à qui vous devez le jour, et conservez toujours « votre amour à vos frères. Continuez à demeurer sou- « mis de cœur aux volontés de vos parents, afin d'obte- « nir leur bénédiction. Honorez votre père et songez



Une cour d'habitation. — Dessin de Lancelot.

« toujours à ce que votre mère a souffert pour vous; « car ce sont eux qui vous ont donné la vie. Puisse « leur bénédiction et celle du Seigneur Dieu vous » maintenir toujours dans la joie! »

« Après le repas, quand le jeune homme est sur le point de se retirer avec son épouse, le *vatachel*, qui porte un bâton orné de fleurs et de rubans et se tient derrière la fiancée, se lève et demande, au nom de celle-ci, pardon à ses parents en ces mots :

« Quand nous nous demandons, honorables parents, « quel est le véritable bonheur de la vie, nous trou- « vons qu'il n'en est pas de plus grand et de plus so- « lide que celui que nous procurent les enfants. En « effet, ce bonheur est, ainsi que le disent les philo- « sophes, *proprium naturæ*, c'est-à-dire un bonheur « réel et conforme à la nature; car ils sont notre sang, « ils sont d'autres nous-mêmes. Ce bonheur, la sainte « Écriture l'atteste aussi : *Votre femme dans l'intérieur « de votre maison sera comme une vigne fertile et abon- « dante; vos enfants, comme de nouveaux plants d'o- « livier, environneront votre table.* Vous voilà donc « aujourd'hui, vous, honorable père, ainsi que votre « épouse, au comble de la joie. Contemplez tous deux « le bonheur pur, réel et sans mélange de votre fille, « et jouissez de la joie intarissable des parents; car « voici que, d'abord par votre volonté et ensuite par « vos bénédictions, votre bien-aimée fille devient, pour « toute sa vie, la compagne de notre frère N.... Par- « venue à cet âge heureux, votre enfant, en quittant « votre maison pour aller dans celle que Dieu lui a « choisie, doit, de concert avec son compagnon, vous « remercier et implorer vos bénédictions; car la béné- « diction des parents est un rempart inébranlable au- « tour de sa maison. Il est temps que votre fille im- « plore votre pardon pour tout ce qu'elle a manqué de « faire, afin d'accomplir vos volontés et les désirs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'igoumène d'Orèzu. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« ses frères. Que son bon naturel et son âme pure la « poussent à vous remercier de la sagesse avec la- « quelle vous l'avez élevée dans votre maison. Qu'elle « s'étonne de ne pouvoir trouver assez de soupirs et de « larmes pour implorer son pardon. Qu'elle s'étonne « de ne pouvoir trouver assez de douces paroles de « reconnaissance pour tous vos soins pleins de ten- « dresse et de bonté paternelle. Aussi en appelle-t-elle « de toute son âme à l'inépuisable bonté du Très- « Haut, et le prie de faire que vos enfants jusqu'à la « quatrième génération vous comblent de joie. Elle « vous conjure aussi, conjointement avec son mari, de « leur conserver votre tendresse à l'avenir. »

« Cette allocution terminée, les mariés font leurs adieux et vont baiser la main des parents.

« Ceux-ci, les yeux baignés de larmes, répondent à leur tour :

« En vous accordant aujourd'hui, jeune homme, la « main de notre bien-aimée fille, nous ne faisons que « nous soumettre aux décrets de la divine Providence, « qui a permis cette union. Et, bien que la plus par- « faite bénédiction soit celle du Très-Haut, cependant, « de même que nos pères nous ont bénis, de même « aujourd'hui nous vous bénissons. Fasse le Seigneur « Dieu qu'en vous unissant il vous affermisse dans l'a- « mour et répande ses bénédictions sur vos têtes !

« Jeune homme, n'oubliez pas d'observer fidèlement « le précepte de l'Église : « Tu aimeras ta femme et ne « lui causeras point de chagrin, et tu vivras avec elle « dans la paix du Seigneur. » Et toi, notre fille chérie, « toi que nous avons élevée dans nos bras, que nous « avons entourée de notre amour et de notre sollicitude « paternelle, toi que nous avons nourrie du lait de no- « tre tendresse et fortifiée de nos enseignements, voici « l'heure de la séparation ; nous accomplissons aujour- « d'hui un devoir bien doux, mais bien douloureux à la « fois, en te laissant arracher de nos bras pour suivre « celui que ton cœur a choisi. Vivez en paix ; quant à « nous, nous ne cesserons de vous bénir et de prier le « Seigneur qu'il vous accorde de longues et heureuses « années, qu'il vous dirige dans sa sagesse et vous af- « fermisse dans l'union et l'amour, afin que notre âme « se réjouisse de votre bonheur ; car vous êtes le seul « soutien de notre faiblesse et la seule consolation des « douleurs de notre vieillesse. Que le Seigneur Dieu « daigne envoyer aussi ses bénédictions sur vos fils ! »

« La jeune fille se jette alors dans les bras de ses parents. Le marié se dispose enfin à emmener sa femme ; mais les frères de celle-ci se mettent en travers de la porte, la hache à la main, — jadis c'était le sabre nu, — et ne la laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter son épouse par un don.

« L'épouse monte alors sur un chariot qui porte sa dot, ayant à ses côtés sa belle-sœur ou sa belle-mère. Le marié suit à cheval en compagnie de ses amis, qui, tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

« Cependant le marié n'est pas encore au bout de ses tribulations. A peine est-on arrivé à la maison que les parents de la jeune épouse s'emparent d'elle et l'enferment dans une chambre. Les amis du jeune homme vont la demander à grands cris, et, n'obtenant pas de réponse, ils enfoncent la porte. L'époux se précipite alors dans la chambre et arrache son épouse à ses parents ; et, en commémoration de l'enlèvement des Sabines par les Romains, il la prend dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de la chambre nuptiale [1]. »

L'Église roumaine célèbre un grand nombre de fêtes ; les principales sont Noël (*Creciúne*, la crèche), Pâques (*Pashtelor*) et l'Assomption (*Adormire*, endormissement). Chacune de ces fêtes est marquée par certains usages traditionnels, qui se sont transmis fidèlement dans le peuple depuis les temps les plus reculés. Ainsi la Noël donne lieu encore aujourd'hui à une mascarade renouvelée de notre moyen âge et qui a pour objet de représenter la naissance de Jésus, la crèche où il est couché, l'étoile qui l'annonce aux Mages de l'Orient, le départ de ces derniers pour l'Occident et leur recherche du lieu où vient de naître à minuit, avec la lumière d'une nouvelle année, le Sauveur du monde. Un enfant porte en guise de bannière une étoile gigantesque de papier peint et découpé ; l'escorte est formée de soldats romains, tenant une lance dans leur main droite. Chaque individu est muni d'une lanterne, et le cortége se promène ainsi par la ville, et va de porte en porte et de maison en maison, récitant des *kolinde*, sortes de complaintes religieuses qui rappellent nos anciens Noëls.

Les plus grandes solennités sont celles de Pâques. Aux approches de la fête, on badigeonne l'intérieur et l'extérieur des maisons ; on lave les planchers ; on substitue des persiennes aux doubles fenêtres nécessitées par le froid rigoureux de l'hiver ; les ménagères étament les casseroles ; les boyards redorent leurs équipages ; citadins et villageois s'habillent de neuf ; et lorsque le grand jour arrive, toutes les cloches sont en branle, tous les cœurs sont épanouis ; parents et amis, dans leurs plus beaux atours, se visitent et se félicitent mutuellement, et les passants dans la rue se saluent de la phrase sacramentelle : « Il est ressuscité le Christ ; le Christ est ressuscité ! (*A inviat Kristú, Kristú a inviat*). »

Pendant les huit jours consacrés à la fête, la ville offre le tableau le plus animé : ce ne sont que brillants équipages, éclatantes livrées, splendides toilettes, serviteurs portant dans leurs bras de jeunes agneaux parés de rubans bleus ou roses, comme les bandelettes des anciennes victimes, ou sur leur tête d'énormes corbeilles remplies de brioches, des pots de confiture (*dulceas*), qui jouent un si grand rôle dans l'hospitalité orientale, de dragées et d'autres friandises que l'on s'envoie en présent. De larges et copieux festins réunissent tous les membres de la famille ; les plus pau-

1. Voïnesco, *Revue de l'Orient*, t. XXVI.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vres prennent part à ces réjouissances, car il a été distribué à l'avance à tous les indigents des vêtements, de l'argent et des vivres. Disons aussi que c'est généralement à cette époque que se déclarent les fièvres intermittentes et d'autres maladies, causées par le passage subit du régime plus qu'ascétique du carême à l'intempérance et aux excès des jours gras.

Outre ces trois grandes fêtes canoniques, il y en a d'autres fort populaires en Roumanie : telles que la Saint-Basile, qui se célèbre le 1er janvier, la Saint-Georges (23 avril) et la Saint-Démétrius (26 octobre). Ces deux dernières, séparées l'une de l'autre par un intervalle de six mois, sont en Roumanie ce que sont chez nous la Saint-Jean et la Saint-Martin, l'époque ordinaire du renouvellement des baux pour le fermage des terres et le loyer des maisons.

Le premier dimanche de mai, les paysans valaques célèbrent encore, par tradition, la fête de Flore; ils se rendent dans la prairie et la forêt voisines, se couronnent de fleurs et de feuillages et reviennent danser au hameau. De même, aux approches de l'été, ils plantent devant leurs chaumières une longue perche, surmontée de branches d'arbre et de foin, qu'ils appellent *armindenu*. C'est là, assure-t-on, une coutume romaine; les colons militaires consacraient l'ouverture de la saison des combats en élevant à leurs portes un trophée qu'ils nommaient *arma Dei* ou *Martis*.

Les funérailles rappellent aussi par certains détails la plus haute antiquité. Dès qu'un malade est près de rendre le dernier soupir, on lui met un cierge allumé dans la main et on en allume plusieurs autres dans l'appartement, tandis que le prêtre récite à haute voix les prières des agonisants. Aussitôt qu'il est expiré, on le lave, on le rase, on lui couvre le visage, on le pare de ses plus beaux habits, puis on le dépose dans la bière, qui reste découverte, après avoir eu soin de placer une petite pièce de monnaie dans sa main. Les funérailles ont lieu ordinairement le jour même ou le lendemain du décès. Les riches y déploient une grande magnificence. Le char funèbre est traîné par deux ou quatre chevaux noirs, complétement recouverts d'un caparaçon de même couleur qui ne laisse voir que leurs yeux. Des *vatasei*, également couverts de manteaux noirs et coiffés d'énormes chapeaux à larges bords, marchent aux côtés du char tenant à la main des torches allumées; deux autres précèdent le char en portant la corbeille qui renferme la colybe ou l'azyme, espèce de brioche bénite, que l'on mange en l'honneur des mânes du défunt ; derrière, deux épistates tiennent le couvercle de la bière, sur lequel est déposé le couteau du défunt en signe de droit de port d'armes. Si le convoi est celui d'une jeune fille vierge, on porte devant le char un mai d'où pendent des tresses de fils d'or, semblables à ceux dont les fiancées ornent leur tête au jour des épousailles; si c'est un garçon, le mai est un jeune sapin auquel on attache des rubans de diverses couleurs. Derrière les épistates marchent les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, et suivis de la foule des parents et des amis, tenant chacun un flambeau dans la main. Le convoi, ainsi formé, s'arrête à plusieurs reprises avant d'arriver à l'église; on pose le cercueil à terre; les plus proches parents l'entourent, adressent au défunt les expressions les plus tendres, l'embrassent, lui demandent pardon pour tous les petits mécontentements qu'ils peuvent lui avoir causés durant sa vie, témoignent leur douleur par des regrets et des louanges qu'ils chantent en s'interrompant par des sanglots, en s'arrachant les cheveux et en déchirant leurs vêtements. Quelquefois ce rôle est rempli par des pleureuses à gages (*præficæ*), comme dans les funérailles de l'ancienne Rome.

De l'église, l'on se rend au cimetière, appelé ici *le jardin des morts;* le cercueil est déposé sur le bord de la fosse, pendant que le prêtre récite les dernières prières et asperge d'eau bénite le cadavre, la terre et les assistants. Alors les vatasei recouvrent la bière de son couvercle et la descendent dans la fosse. La tombe est surmontée d'une croix de pierre ou de bois. Souvent, au pied de cette croix, est creusée une petite niche, fermée par une porte en fer, où les parents du défunt font brûler une lampe et où ils déposent de temps à autre de petits pains azymes.

Ce culte pieux et constant des mânes est la source d'abondantes aumônes. La religion sanctifie l'hospitalité, chère à la nation. Le jour anniversaire du décès, la famille distribue aux pauvres de l'argent, des vêtements, accompagnés de provision de gâteaux composés de froment cuit à l'eau, de noix broyées, de miel, et recouverts de sucre en poudre, que l'on a exposés pendant quelque temps dans l'église. C'est une coutume générale dans toute la Roumanie, comme dans les pays musulmans, de déposer sur le bord des routes et devant les portes des maisons des vases remplis d'eau pour le passant et le voyageur. Les plus riches, rapporte M. de Gérando, y ajoutent du pain. Ils donnent à cet usage le nom de *pomane* (pour les mânes), car ils espèrent que, s'ils soulagent eux-mêmes les vivants, ceux qu'ils ont perdus ne souffriront dans l'autre monde ni de la faim ni de la soif. Le livre de M. Ubicini, tant de fois cité par moi, abonde en touchants détails sur ces rites funéraires.

LANCELOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeune femme valaque. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Case du bon vieillard (Calugar'u). — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1].

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXIV

A ORÈZU

L'étiquette du monastère. — Les moines. — Les lois de servitude. — Un paysan de l'Olto. — Le chant du Pruth. Souvenirs des Russes.

Il m'eût été facile de mener au couvent d'Orèzu une vie véritablement princière. Tout m'y conviait à la paresse; économe, maître d'hôtel, nombreux serviteurs de tous grades, semblaient prendre à tâche de m'éviter la peine de vivre par moi-même. Dès que je sortais du lit, qu'il fût tôt, qu'il fût tard, Dom'né Nicolas, le maître d'hôtel, fraîchement rasé et paré d'un habit noir, entrait dans ma chambre, d'un pas de funambule, portant sur un plateau oriental un verre, une carafe d'eau fraîche et un compotier rempli de confitures de roses. — *Pouftiz, domnulé* (s'il te plaît, seigneur), me disait-il, et il m'offrait le *dulcias*. Derrière lui une escouade de quatre novices faisait irruption et m'entourait en me présentant une grande aiguière turque en cuivre ciselé et doré, un bassin large et profond, des serviettes et des pâtes parfumées, destinés à mes ablutions, que l'étiquette en vigueur ne me permettait pas de faire moi-même; je tendais le cou, je tendais les mains, et les quatre muets attentifs opéraient sous l'œil vigilant de Dom'né Nicolas, qui les tançait d'importance pour une goutte d'eau mal versée, pour un coup de serviette incorrect.

Aux repas, servis avec luxe, abondance et recher-

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49, 65, 81; t. XIII, p. 177, 193, 209; t. XVII, p. 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che, le cérémonial s'élevait encore et le nombre des serviteurs grandissait, sans ajouter à mon bien-être, car tous ces serviteurs laïques, schismatiques zélés, pratiquant le carême avec ferveur, ne se nourrissaient que d'ail et d'ognons crus et ne s'abreuvaient (mais copieusement) que d'eau-de-vie; leur haleine, fortement accentuée, me remettait sans cesse en mémoire la juste métaphore des poëtes consolateurs des humbles, l'absinthe qui se mêle au miel dans la vie des puissants.

Inhabile et répulsif à l'exercice du pouvoir absolu, je ne pouvais pas plus en jouir que m'en débarrasser; pour m'affranchir de l'étiquette hospodarale, il me fallut l'aide du bon Igoumène qui n'avait qu'un souci : contenter ses hôtes et leur rendre agréable le séjour du monastère.

Cette tâche était facilitée par les manières et la politesse parfaite de tout son personnel. J'ai entendu un des balayeurs ordinaires dire à un de ses collègues : « Ta seigneurie a-t-elle encore besoin du balai? »

La vie des moines me parut être un doux et perpétuel *far niente*. Leurs exercices pieux sont courts et peu fréquents.

Le matin, l'un d'eux fait le tour extérieur de l'église tenant de la main gauche une longue barre de bois sec et sonore, élargie et amincie aux deux extrémités, et qui ressemble à la pagaie double des Océaniens; il y frappe, à l'aide d'un maillet de bois, des coups plus ou moins pressés; le son s'élève à mesure que le maillet s'abat plus près de l'extrémité. Aux appels de cette étrange cloche, les moines descendent de leurs cellules, et vont à l'église, où, debout dans des stalles étroites autour de la nef carrée, ils psalmodient d'une voix de tête assez peu soucieuse d'harmonie pendant une heure.

Le reste du temps, le plus grand nombre erre dans la campagne ou dans les jardins du couvent; quelques-uns passent leur jour à la fenêtre de leur cellule à moitié endormis. Dans ces cellules que je visitai en partie, rien qui indique un travail manuel ou intellectuel quelconque; dans l'une pourtant je trouvai un peintre. Ses œuvres ne témoignaient pas de l'influence du recueillement et des pratiques pieuses. Elles ne reflètent guère la simplicité et la naïveté émue des peintres primitifs chrétiens.

Il se rapprochait d'eux dans les procédés matériels, employant, pour fixer ses couleurs, l'encollage aux blancs d'œufs; c'est tout ce qu'il avait de commun avec les prédécesseurs de Cimabuë. Je recueillis autour d'Orèzu bon nombre d'images pittoresques ou curieuses; quelques-unes que je présente au lecteur sont des traits du caractère général du pays; il est inutile de leur attribuer une situation topographique. A l'entrée de tout village, à proximité de chaque monastère, on voit la forge tzigane avec ses mêmes petites enclumes enfoncées en terre, les outils peu nombreux et ses deux soufflets dont le système me paraît remonter à la plus haute antiquité. Ce n'est pas une traction de bas en haut qui les fait souffler, mais un balancement d'avant en arrière imprimé à deux bâtons croisés dont chacun communique à un ventail par une corde. Ce système convient à l'indolence du tzigane qui travaille accroupi devant l'enclume, et d'un mouvement d'épaule ranime le feu de la forge.



Balayeurs à Orèzu. — Dessin de Lancelot.

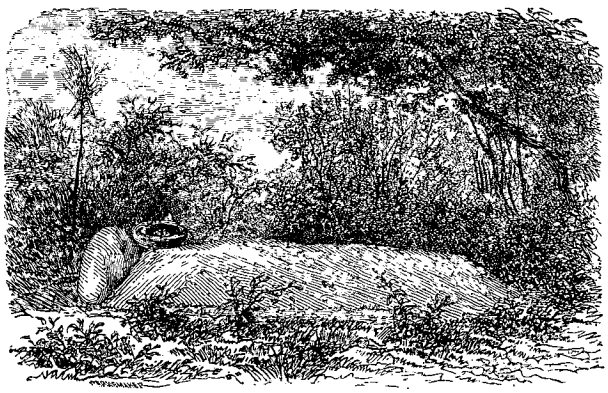
Les meules de foin, que l'on rencontre souvent très-loin de toute habitation, sont protégées contre les indiscrétions des animaux par une haie d'osier. Quelquefois on entasse des masses de fourrage entre les branches d'un vieux saule. La forme des meules de foin reproduit avec une grande pureté le galbe des dômes byzantins. La ligne géométrique du profil me paraît la meilleure pour empêcher l'eau des pluies de pénétrer dans la masse.

J'ai vu enterrer la tzigane dont j'ai dessiné la tombe; c'était une pauvre vieille peu accompagnée; les deux hommes qui portaient sa bière découverte la déposèrent avec assez d'indifférence dans la fosse, la recouvrirent et placèrent une grosse pierre ronde à sa tête, puis au devant un tesson de poterie dans lequel brillaient quelques charbons allumés. Ils plantèrent auprès de la pierre un bâton surmonté d'une poignée d'herbe et s'éloignèrent, laissant près de la pauvre morte deux jeunes filles de huit à dix ans, qui se lamentaient échevelées. Sur un rhythme traditionnel, elles chantaient leurs regrets et leurs plaintes par strophes entrecoupées de grands cris modulés, qui se répétaient comme un refrain. La douleur est la seule inspiration de ces strophes. Le sens intime du peuple roumain, doux et poétique, les rend souvent touchantes.

Je me liai à Orèzu avec un jeune Valaque, élève distingué d'un des grands colléges de Bucharest et parlant français. Sa sœur, mariée à un paysan propriétaire, et son jeune frère habitaient un joli village voisin;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur vieux père veuf, sans quitter sa famille, avait pris l'habit monastique. Il vivait en méditations dans une petite case enfouie sous les pommiers. Mes plus agréables souvenirs me reportent au milieu de ces braves gens, qui me reçurent en ami sur la présentation du jeune étudiant. Leurs manières franches et ouvertes contrastaient dignement avec la soumission forcée et farouche des seuls paysans corvéables que j'avais vus jusque-là. Peu aisés, ils étaient simplement hospitaliers et appréciaient noblement la liberté. Ils lui étaient reconnaissants surtout de ce qu'elle leur donnait le droit d'offrir ce que les pauvres serfs n'ont que le devoir de laisser prendre, et comprenaient que la dignité de l'homme est entre ce devoir et ce droit. En m'initiant aux aspirations politiques de la jeune Roumanie, l'étudiant m'éclaira sur le régime féodal encore en vigueur. Il serait trop long et inopportun de remonter aux différentes phases de remaniements de la constitution de la propriété; d'ailleurs, une révolution a abrogé ces lois. Elle n'a pu encore réparer leurs désastreuses conséquences : — l'état précaire du paysan et du pays.



Une tombe. — Dessin de Lancelot.

Dans les deux principautés, les paysans cultivateurs se divisaient en deux classes, les petits propriétaires au nombre de cent dix mille et les corvéables, établis sur les domaines des boyards, de l'État et du clergé, qui étaient trois millions. Dans la Valachie seule, deux mille familles nobles avaient deux millions de corvéables; en Moldavie, soixante mille familles cultivaient les biens des monastères.



Une meule de foin. — Dessin de Lancelot.

Les conditions faites au paysan n'avaient d'analogie en aucune contrée de l'Europe. Le règlement organique de 1831 (œuvre du protectorat russe) établissait trois classes de paysans; la plus favorisée recevait du propriétaire environ neuf arpents de terres cultivables ainsi divisés : un arpent pour maison et jardin, trois arpents en terre de labour, trois arpents de prairie à foin, deux arpents de pâturages.

Le paysan devait, pour loyer de ses terres, quatorze journées de travail, dont une de labour et une de transport de bois, et quatorze jours d'*iobagie* ou corvée. Il était de plus soumis à la dîme sur tous les produits, et à un droit de monopole sur tout objet de consommation, y compris le pain, le vin et l'eau-de-vie. Des calculs établissent que le paysan payait le loyer de ces terres à raison de vingt-cinq pour cent du prix de leur valeur. Le manque de débouchés ne lui permettait guère de tirer parti de ses produits, et il restait encore seul à supporter les impôts de l'État, le service militaire et la corvée des routes.

Si le paysan s'absentait plus d'un an, sa maison, ses plantations, appartenaient de droit au propriétaire. Il ne pouvait changer de domicile avant d'avoir déposé le montant de sa capitation pour les années à courir jusqu'au prochain recensement, qui n'a lieu que de sept ans en sept ans, et d'avoir payé au propriétaire les redevances de l'année courante.

Le propriétaire, lui, avait le droit de l'expulser et n'était tenu que de le prévenir une année d'avance. Quelque oppressives qu'elles paraissent, c'étaient là les conditions légales; on comprendra ce que la force et l'abus surent en faire, en lisant le discours d'un paysan roumain, membre en 1848 d'une commission d'examen et de réforme de la constitution de la propriété :

« .... Si le ciocoï (*boyard*) avait pu mettre la main sur le soleil, il s'en serait emparé et aurait vendu au paysan, contre de l'argent, la lumière et la chaleur de Dieu! Si le siocoï avait pu prendre possession des eaux de la mer, il en eût fait un objet de spéculation, et il aurait asservi le paysan par les ténèbres, par le froid, par la soif, comme il l'a asservi par la faim, en s'emparant de la terre!

« Direz-vous, boyards, que vous avez acheté la terre avec de l'argent? Mais votre richesse n'est pas le fruit de votre travail; elle est faite au prix de la sueur de nos fronts, sous les coups de votre fouet, joint au fouet gouvernemental. Voudriez-vous dire que vous avez conquis cette terre avec le glaive, dans les siècles passés et oubliés? Mais nous, où étions-nous donc alors? N'étions-nous pas par hasard avec vous et dans vos rangs?

« Depuis que vous l'avez conquise par le sabre, l'avez-vous si bien gardée avec le sabre, que le pied d'un ennemi ne l'ait foulée?.... Non, messieurs; vous avez, pour sauver lâchement votre vie, abandonné au sabre cette terre que vous aviez gagnée par le sabre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

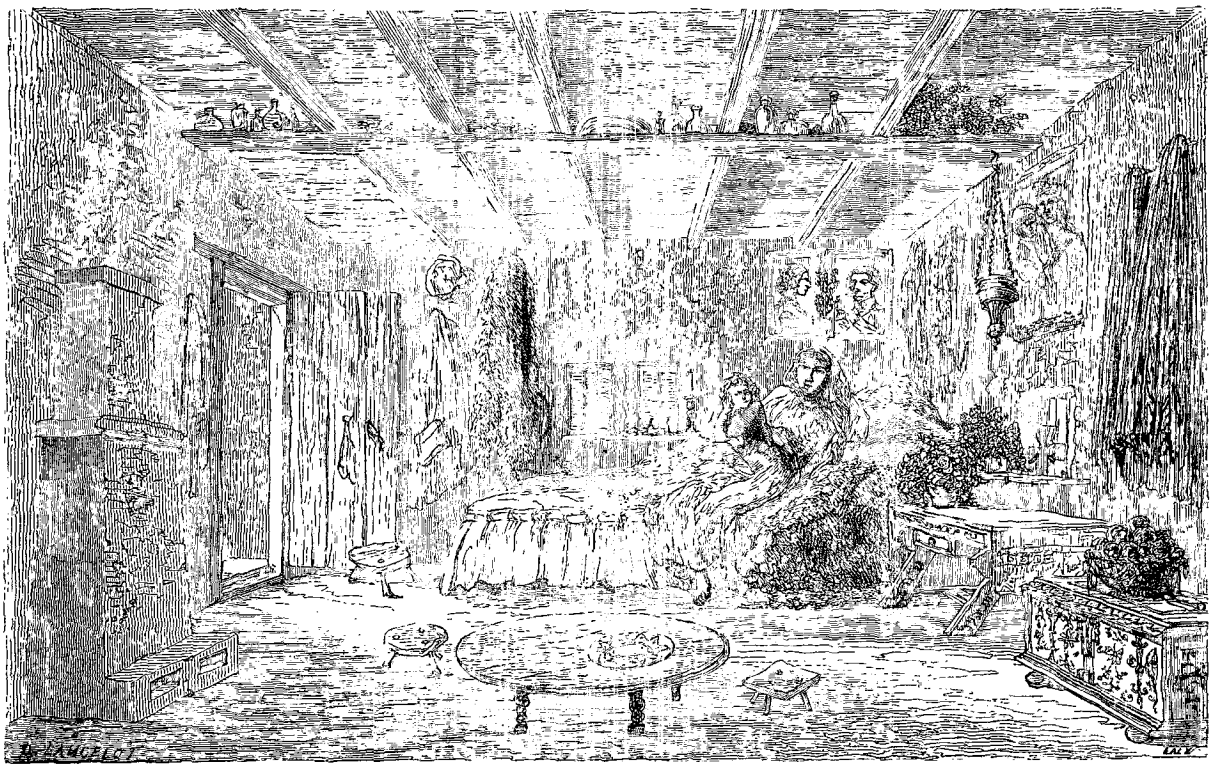
Vous avez fui sans penser au pays, sans penser à nous. Qui a gardé vos propriétés, qui a empêché qu'un autre ne vînt s'en emparer et en prendre possession en votre lieu et place? Elles ont été gardées par le vigneron, par le laboureur, par le pâtre et par tout le peuple avec le sabre de la sagesse et à la sueur de son front. Avec la sagesse le peuple a émoussé le sabre de l'ennemi, avec sa sueur et la fatigue de ses bras il a nourri l'ennemi qui lui passait sur le corps. »

Ce paysan de l'Olto, qui rappelle le paysan du Danube, se nommait Nègou.

C'est avant tout sur les Russes que les paysans roumains rejettent la responsabilité de ces lois de propriété. Le souvenir des méfaits iniques et sanglants accumulés pendant deux siècles par les armées et les généraux du czar a engendré et légitimé la haine vigoureuse et vivace dont une de leurs poésies les plus populaires est l'expression.

LE CHANT DU PRUTH.

Pruth! rivière maudite!
Puisses-tu devenir large
Comme le déluge aux eaux troubles!
Que le rivage ne puisse voir le rivage,
Ni la voix entendre la voix,
Ni les yeux rencontrer les yeux
A travers ta vaste étendue!
Quand les sauterelles passeront,
Qu'elles se noient dès l'autre bord;
Quand les choléras passeront,
Qu'ils se noient au milieu de ton cours;



Chambre de paysans propriétaires. — Dessin de Lancelot.

Quand les ennemis du pays passeront,
Qu'ils se noient près de notre rive!
Et toi, Pruth, sur tes libres eaux,
Puisses-tu les porter encore
Jusqu'au Danube, jusqu'à la mer
Et jusqu'à l'entrée des enfers!

Mon ami le vieux Calugar'u, qui me récita ce chant de malédiction méritée, avait encore présentes les atrocités commises pendant l'occupation de 1828, alors que les Russes venaient, suivant leurs proclamations, protéger leurs frères en religion et les arracher au joug des Turcs. Il avait fait partie des trente mille cultivateurs enlevés à leurs travaux et (les bœufs manquant pour le transport des vivres et des munitions de l'armée) accouplés, hommes et femmes, aux chariots, sous la conduite des cosaques qui activaient leur marche à coups de bâtons et de lances. Ce souvenir rendait rauque et saccadée sa voix ordinairement si douce; sous le feu d'une colère vieille de trente ans, rajeuni et superbe, il avait des gestes de prophète.

Son fils me conta, sur un mode plus gai, la première apparition des Russes sur le territoire roumain; elle mérite d'être répétée.

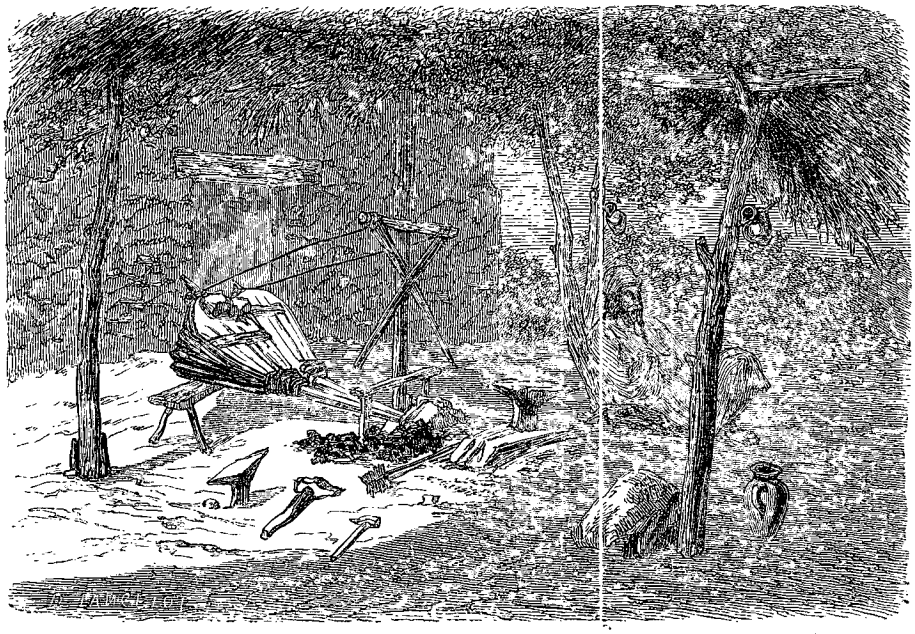
Lors de la lutte de Charles XII et de Pierre le Grand, les deux hospodars de Moldavie et de Valachie, humiliés et amoindris, cherchaient un appui pour les aider à résister à la Porte et surtout à ses incessantes exactions qui menaçaient de les ruiner.

Après la bataille de Pultawa, ils négocièrent avec le czar, comme ils eussent négocié avec Charles XII, s'il eût été vainqueur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pierre promit de les affranchir de la Turquie et, peu après, se mit en campagne.

L'aspect gai et fertile des plaines de la Moldavie, qui annonçait l'abondance aux Russes, les charma d'abord. En approchant de Iassy, les brillants costumes des boyards, leurs superbes chevaux, leurs armes étincelantes ravirent en extase les officiers de Pierre. Un coup d'œil jeté sur leurs grossiers équipements moscovites mêla bien l'envie à leur admiration, mais la pensée des joies que leur promettait la capitale, et surtout



Une forge de Tzigane. — Dessin de Lancelot.

le splendide festin offert par l'hospodar Cantimir, et servi avec tout le luxe oriental dissipa ce nuage. On fraternisa largement; le jour surprit l'hospodar et ses boyards, le czar et ses généraux encore attablés, mais endormis. Les Moscovites, plus aguerris, s'éveillèrent les premiers.

En pleine possession d'un projet né de la veille et qui n'avait cessé de flotter comme un rêve gracieux



Entrave des cochons valaques. — Dessin de Lancelot.

au milieu de leur ivresse, ils se levèrent et doucement, sans bruit, sans secousse, tirèrent des jambes des boyards les grandes bottes chamarrées d'or qu'ils chaussèrent immédiatement.

Le czar les regardait et les laissa faire.

L'histoire ne dit pas qu'il les imita, mais il est permis de penser que dans cette action spontanée de ses lieutenants il puisa le germe de l'idée de protectorat qu'il n'a cessé de nourrir jusqu'à sa mort et qu'il a transmise à ses descendants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LXV

LA MAISON RUSTIQUE DE LA VALACHIE.

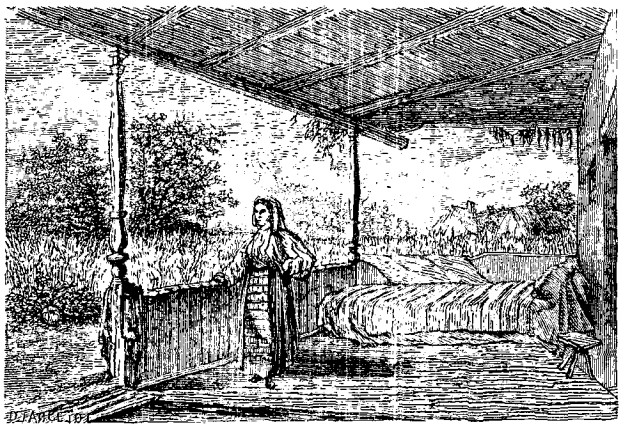
Chevaux, ânes et mulets. — Bœufs. — Buffles. — Brebis, laines et tissus de laine. — Chèvres, porcs, etc.

Je résume tout ce que j'ai appris de la vie agricole chez mes amis les paysans dans ce chapitre consciencieusement revu et augmenté, d'après un document officiel auquel je reviendrai : le Rapport de la commission de la Roumanie, à l'Exposition universelle de 1867.

La Roumanie possède cinq cent six mille chevaux environ; ce chiffre, comparé à l'étendue du territoire, donne deux chevaux pour cinquante hectares de terre; un cheval représente à peine une somme de quatre-vingts francs.

Les chevaux roumains appartiennent à la race orientale; ils en ont les défauts et les qualités; petits de taille, vifs, ils supportent de grandes fatigues, mais leur force de traction est minime.

Le régime des haras est très-simple; les chevaux paissent en liberté dans les prairies jusqu'à l'époque des neiges; ils ne rentrent dans les écuries que vers le milieu de l'hiver et y sont nourris de foin et de paille. Dans certaines localités, et surtout quand le fourrage est cher, ils passent l'hiver en plein champ.



Entrée d'une maison de paysan. — Dessin de Lancelot.

Les chevaux ne servent presque pas aux travaux des champs; on ne les emploie que pour faire piétiner les céréales dans les aires; dans les localités abruptes, ils portent à dos les provisions de céréales, de sel, de laine et de fruits que les montagnards vont acheter ou vendre dans la plaine.

Les ânes et les mulets sont très-peu employés. Les mulets sont surtout élevés par les Tziganes pour l'exportation; les ânes servent pour porter, à la suite des troupeaux de moutons, les bagages et les outils des bergers. Le nombre des ânes et des mulets ne dépasse pas huit mille.

Parmi les bêtes à cornes, le bœuf et la vache occupent une place importante dans l'agriculture. On les emploie à la presque totalité des travaux des champs. Après avoir servi pendant plusieurs années comme animaux de labour et de trait, ils sont engraissés et vendus, soit pour la consommation intérieure, soit pour l'exportation. Le bœuf supporte toutes les intempéries de l'air, il a une grande force de traction et il est très-sobre; quelques tiges de maïs ou bien un peu de foin suffisent pour sa nourriture.

Par suite des travaux auxquels elles sont soumises, les bêtes à cornes ont gagné en force, mais ont perdu beaucoup de leurs qualités laitières. Les vaches de Roumanie sont loin de donner autant de lait que les vaches de Normandie et d'autres parties de l'Europe. Il s'en trouve cependant qui donnent jusqu'à dix litres de lait par jour. Elles passent les nuits dehors et n'ont souvent pour se nourrir que l'herbe desséchée des champs. En hiver, elles ne mangent que des fourrages secs. Tout paysan en possède au moins une.

Depuis le printemps jusqu'à l'époque des neiges, les bestiaux paissent en liberté; en hiver, ils sont enfermés dans des étables nommées *cochar* bâties en clayonnages; on les nourrit de paille, de foin ou de tiges de maïs. Les bestiaux du même village sont confiés à un vacher, qui les mène paître dans la journée et les ramène le soir. On se garde de traire les vaches destinées à la reproduction; le lait est considéré comme chose tout à fait secondaire, et on n'a en vue que l'élevage des veaux.

On pratique partout en Valachie deux espèces d'engraissements : celui d'été et celui d'hiver.

Au commencement du printemps, les marchands de bestiaux achètent les bœufs dans les marchés et les villages, les font paître jusqu'à l'automne et les conduisent à l'abattoir. La viande est séchée pour la fabrication de conserves de viande durcie, que le peuple consomme sous le nom de *pastrama;* les langues et les filets sont vendus aux charcutiers, qui les fument et en fabriquent diverses espèces de saucissons généralement fort épicés. Quant aux os, on en extrait soigneusement la moelle qui, fondue et renfermée dans des outres et des vessies, sous le nom de *cerviche*, est employée comme graisse dans l'alimentation. Le suif des bêtes à cornes, après avoir été fondu et mis dans de grandes outres en peaux de bœuf ou de buffle, sert à la fabrication des chandelles et d'autres graisses employées dans l'industrie. On exporte principalement en Turquie les graisses et les moelles.

L'engraissement d'hiver se fait au moyen de résidus provenant de la fabrication de l'eau-de-vie. Ces résidus contenant beaucoup d'eau, les bestiaux soumis à ce régime ne sont pas conduits à l'abreuvoir. Dans certaines localités, on engraisse les bœufs avec du maïs concassé, de la paille hachée et mouillée de saumure, et avec du foin. La viande des bestiaux engraissés par ce dernier mode a meilleur goût que celle des bêtes dont la nourriture se compose exclusivement des résidus de l'eau-de-vie; celle-ci a une odeur particulière peu agréable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

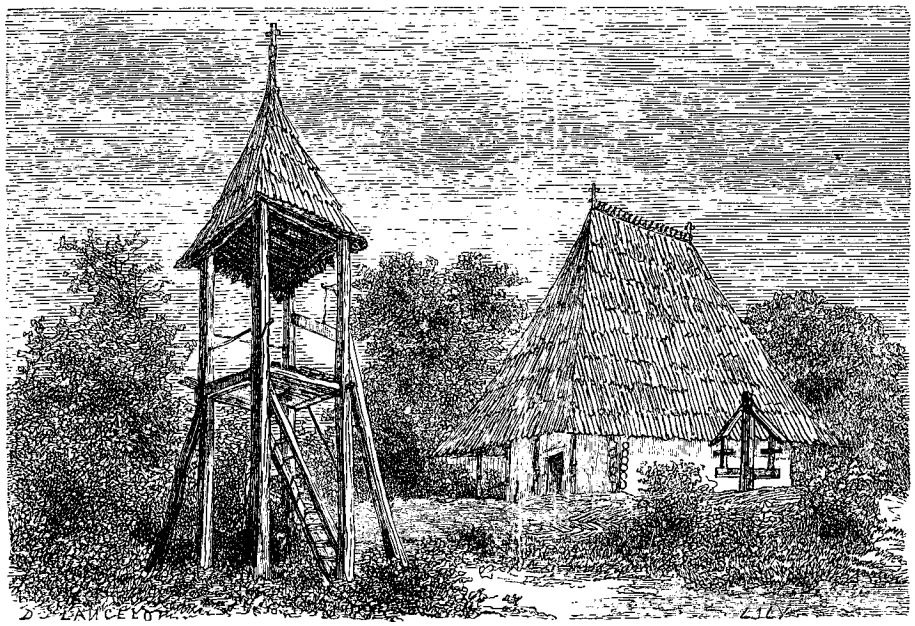
Les bœufs de la Roumanie peuvent être classés en deux variétés : la race des montagnes, petite, vive, pouvant gravir des pentes très-roides avec de grands fardeaux, et la race de la plaine, ayant une taille plus élevée, plus allongée, et de grandes cornes.

Le buffle s'est très-bien acclimaté; il est très-sobre et se nourrit de préférence dans les pâturages humides; en hiver il consomme de la paille. Sa nature demande cependant des soins particuliers; très-sensible à la chaleur, il doit être baigné au moins une fois par jour; dans la saison froide, on est obligé de le garder dans des gourbis creusés en terre (*bordeïe*), de le recouvrir de tapis et même quelquefois de lui attacher des sacs en laine au mufle. Il a plus de force que le bœuf; deux buffles attelés à une charrue suffisent pour labourer une terre en friche. La femelle donne du lait excellent, beaucoup plus gras que le lait de la vache et en quantité double. Dans les villes, on consomme presque exclusivement du lait et du beurre de buffle; la chair n'en est pas aussi bonne que celle des autres bêtes à cornes.

Les principaux propriétaires possèdent un grand nombre de moutons, les paysans eux-mêmes en élèvent. Depuis le printemps jusqu'à la première chute des neiges, les brebis paissent dans les champs et dans les chaumes; en hiver, on les entretient dans des étables en clayonnage, et on leur fait prendre en plein air leur nourriture, composée de foin et de paille. Des troupeaux passent l'été sur les montagnes et l'hiver dans la plaine.

On compte en Roumanie plusieurs espèces de brebis : les brebis *mérinos*, très-peu répandues; les brebis dites *tzigayes*, blanches ou noires, à laine fine; les brebis dites *stogoches*, à laine ordinaire, et les brebis dites *tzurcanes*, à laine longue et épaisse.

Les plus recherchées sont les brebis *tzigayes*. Pour



Église de village. — Dessin de Lancelot.

perfectionner leur race et la rendre égale à celle des *mérinos*, il suffit de croiser les brebis de la première espèce avec des brebis de la seconde. Les blanches sont les plus nombreuses, parce que la laine en est plus recherchée. La laine noire sert à fabriquer des étoffes qui n'ont plus besoin d'être teintes.

Les peaux des agneaux, principalement les noires, sont très-recherchées pour la fabrication des bonnets de fourrure, coiffure d'hiver la plus généralement portée. On estime surtout les peaux des tous jeunes agneaux dont le pelage est souple et soyeux. Autrefois même, lorsque la classe privilégiée portait de grands bonnets en fourrure dits *ichelik*, on n'employait à cet usage que des peaux d'agneaux gris, extraits des entrailles de leur mère quelque temps avant le terme de la mise bas.

Le commerce des agneaux cesse vers le milieu de l'été; on n'en abat guère passé la Saint-Pierre (12 juillet). A cette époque ils sont sevrés et l'on commence à traire les brebis; le lait se consomme frais, ou sert à la fabrication des différents fromages blancs et doux, nommés *cache*, *brândza* et *ourda*. En août et septembre, ces fromages sont mis dans des cuves en couches alternées de gros sel; on répand du lait par-dessus; ils fermentent ainsi pendant les premiers mois d'hiver, et on ne les consomme qu'aux approches du printemps et principalement dans la dernière semaine du carnaval, dite semaine du fromage, *septemâna brândzèi*. Citons, comme le plus connu, la *brândza de burdouf*, ainsi appelée parce qu'on la conserve dans des outres ou vessies. Pour le fabriquer, on fait d'abord le *cache* ou fromage blanc, qu'on laisse reposer pendant quelque temps, puis on le sale et on le pétrit avec les mains, ce qui lui donne une teinte jaune et un goût

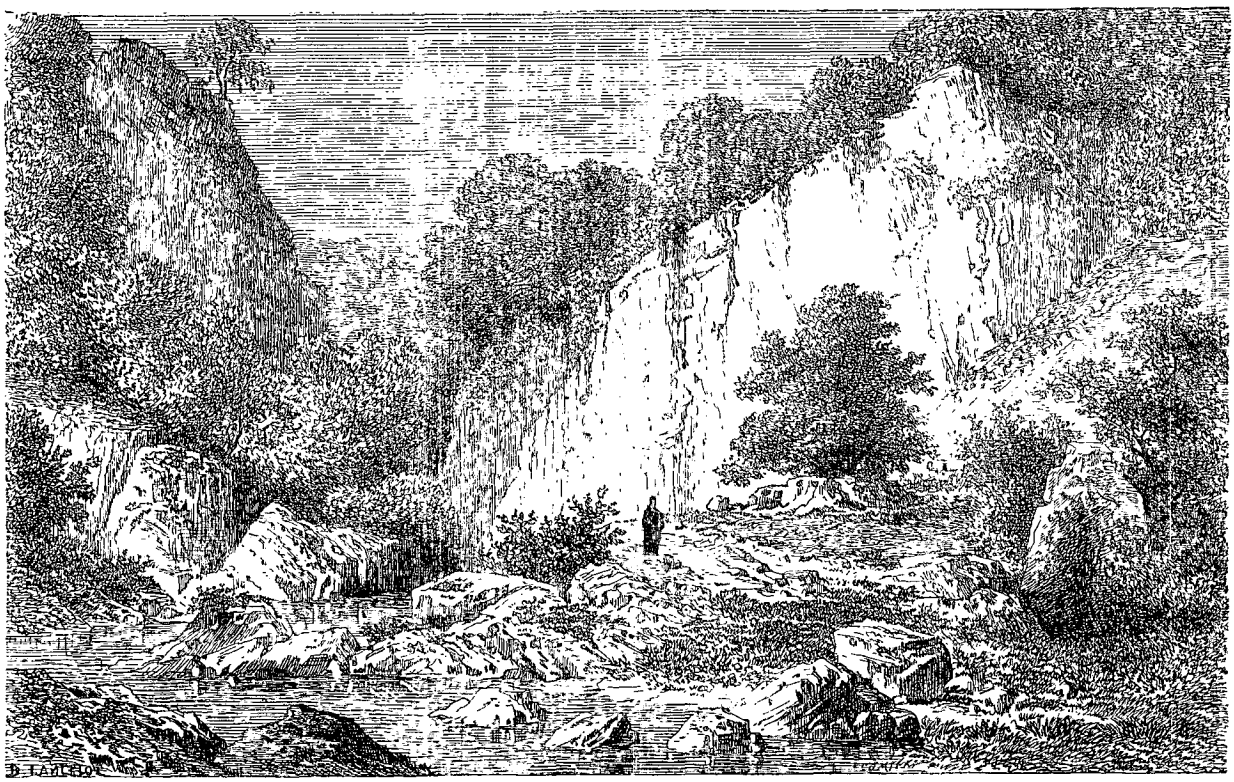
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus piquant. Dans certaines localités, on ajoute quelques essences à ce fromage, et on l'enferme dans des étuis d'écorce de sapin, qui lui donnent une saveur assez agréable ; on l'appelle *brándza de cochuletz*.

La laine de tonte, qui n'est pas exportée à l'état brut, est transformée, dans l'intérieur même du pays, en divers tapis et étoffes, fabriqués par les paysans, sur leurs métiers rustiques, ou bien dans quelques manufactures où se travaillent des draps, des couvertures et autres articles. Presque chaque maison de paysan renferme une petite pièce réservée au métier, sur lequel la femme tisse, pendant les mois d'hiver, la toile, le drap, les tentures et les tapis dont la famille peut avoir besoin. L'abondance de pareilles étoffes est un indice particulier d'aisance et de bien-être.

Le mobilier des paysans se réduit presque toujours à de grands lits plats fixés au sol et occupant un ou deux côtés de la chambre; on recouvre cette espèce de large banc avec des nattes ou des tapis épais; aux extrémités, on entasse des coussins recouverts de diverses étoffes de laine; quelquefois même on étend sur le tout un vaste couvre-pied dont les franges retombent jusque sur le sol.

Les étoffes employées pour recouvrir les coussins ou pour servir de couvre-pied s'appellent *cadrile* et *chrame*. Celle-ci est toujours d'une couleur uniforme, rouge, verte ou blanche, mais ses fils, qui sont rehaussés comme dans le velours épinglé, et tordus à chaque maille, lui donnent l'aspect d'une toison très-fournie; l'autre est un tissu souple assez fin, formé



Dans la gorge de la Bistriza. — Dessin de Lancelot.

ordinairement de carreaux rouges et verts. La même étoffe que le *cadrile*, mais en tissu plus épais et avec des couleurs moins vives (ordinairement des carreaux blancs et noirs), porte le nom de *cerga* et s'emploie principalement pour recouvrir les voitures. Lorsque la pièce est assez épaisse et assez large pour servir comme tapis, on lui donne le nom de *zebleu*.

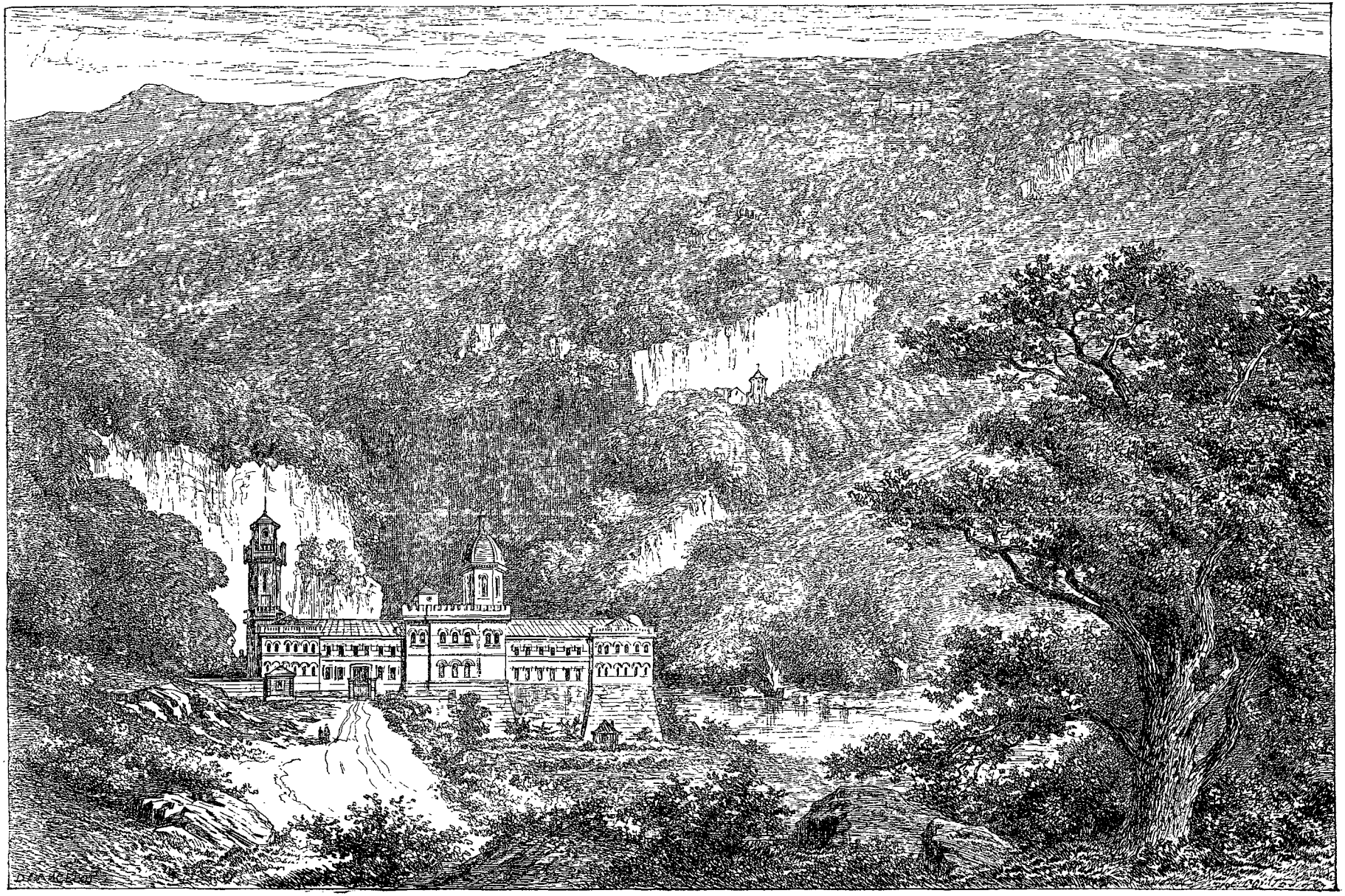
Les laines employées dans toutes ces étoffes ne sont soumises à aucune autre préparation que le lavage et la teinture : aussi tous ces tissus conservent-ils soit une certaine rudesse, soit un peu de graisse.

Les religieuses mettent un soin excessif à tisser, soit avec de la laine blanche ou coloriée en noir et en marron, soit avec de la laine mêlée de soie, toutes les étoffes dont se sert la caste monacale; elles fabriquent des voiles noirs d'une finesse admirable, que l'on nomme *camilafques;* des flanelles, des toiles de laine plus ou moins épaisses et denses qui portent le nom de *muhaer;* enfin, des draps épais, noirs ou marrons, pour les couvents d'hommes, ainsi que des bonnets de moines et de prêtres en feutre noir.

Les paysans tissent des draps épais, qu'ils appellent *aba* ou *dimié*, et qui sont ordinairement blancs, noirs, marrons ou verts foncés. Ces étoffes, une fois sorties du métier, sont passées au fouloir pour être apprêtées.

Les femmes tissent aussi les larges ceintures en laine dites *briu*, mais principalement rouges, qui sont universellement portées par les deux sexes, ainsi que les longs cordons en laine brodés de perles et de pail-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère de Bistriza. — Dessin de Lancelot.

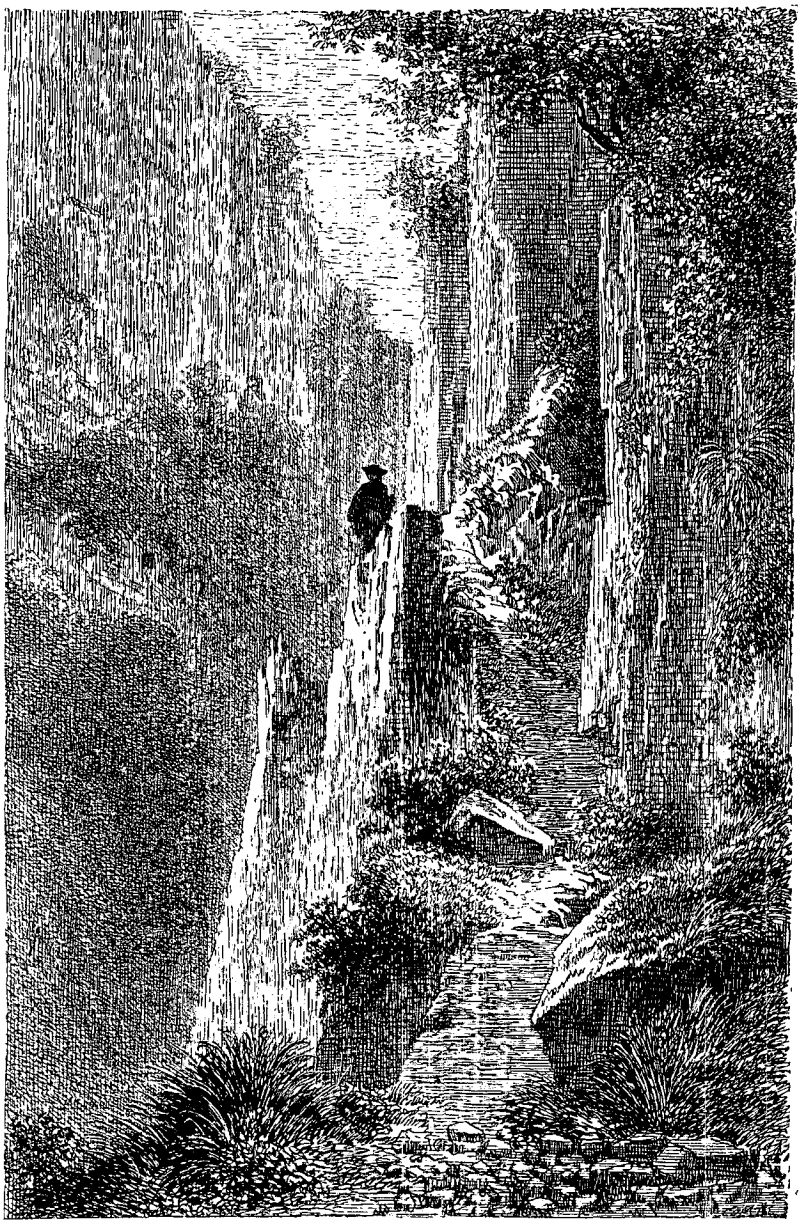
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lettes qui rattachent les ceintures ; on appelle *betté* ces bandelettes, qui sont un des principaux luxes de la jeunesse villageoise. C'est encore sur le métier rustique que se fabriquent ces étoffes rayées ou unies, et brodées plus tard, qui forment le jupon (*valnic* ou *cretintza*) et les tabliers dits *fota*, *pestelca* ou *zevelca*, de la paysanne roumaine.

La Roumanie nourrit environ cinq millions de moutons. Les chèvres sont, été comme hiver, nourries de feuilles et de bourgeons ; dans beaucoup de localités, elles passent l'hiver dans la montagne, sous des abris creusés en terre et nommés *olum ;* les bergers abattent pour elles des arbustes, dont elles mangent les bourgeons.

Le lait des chèvres rouges est très-estimé. La viande de chèvre est employée surtout pour la préparation de la *pastrama* ou viande salée et séchée. Les poils servent à la confection des étoffes dites *prèche* ou *arare*.

Ces étoffes, aussi âpres au toucher que si elles étaient en crin de cheval ou de bœuf, sont presque imperméables ; elles ont soixante-dix à quatre-vingt-dix centimètres de largeur, sont fort résistantes et servent à recouvrir les planchers et les escaliers, à garnir les voitures ordinaires dites *carutza*, à faire des sacs pour les céréales, à confectionner des besaces (*dissagi*) et des havresacs (*traisté*), et à garantir du froid, en hiver, les bœufs, les chevaux et principalement les buffles. Cette fabrication, pour laquelle on emploie les poils de chèvre gris, noirs, rouges et blancs, diversement combinés dans les tissus, occupe un assez grand nombre de villages.



Le chemin de la grotte, à Polovrad'j. — Dessin de Lancelot.

Il existe en Roumanie quatre espèces de porcs distinctes : l'espèce commune, fluette et à crinière ; l'espèce *mongole*, à corps allongé et cylindrique, à pattes courtes et à poils roux ; les animaux de cette espèce atteignent de grandes dimensions dès leur jeune âge ; l'espèce *serbe*, à oreilles droites, à poils crépus, à corps allongé et cylindrique, à pattes courtes : c'est la meilleure ; enfin, l'espèce de *marais*, qui ressemble à la race commune, et qui vit en troupeaux très-nombreux dans les îles du Danube. L'été, ils paissent dans les forêts ou dans les endroits marécageux, aux abords des villages, tandis qu'ils sont gardés, pendant l'hiver, dans les fermes où on les nourrit avec des potirons, du maïs et des résidus de cuisine.

On conduit les troupeaux dans les forêts de chênes et de hêtres pour qu'ils s'y nourissent de glands et de faînes. Là où le gland et la faîne manquent, surtout pendant l'hiver, les porcs mangent beaucoup de racines de fougères. Les porchers les conduisent dans un endroit où se rencontre assez abondamment cette plante ; puis ils mettent à nu quelques racines, et laissent faire l'animal, qui continue à fouiller la terre tant qu'il y trouve un peu de végétal.

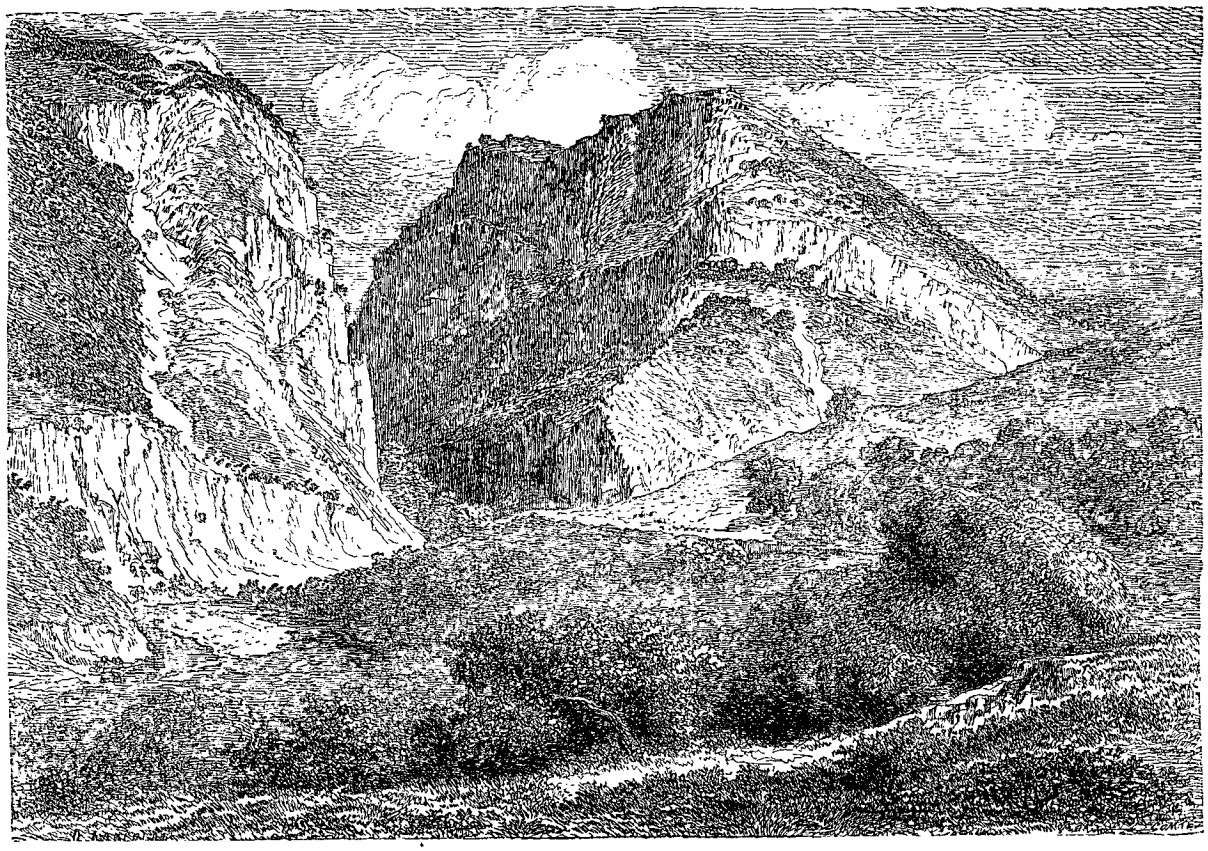
Dans les marais, ils se nourrissent de racines, de joncs, de roseaux et de carex. L'engraissement dans la plaine se fait principalement avec du maïs. Les consommateurs reconnaissent très-facilement la viande et le lard des porcs nourris à la faîne de ceux nourris au maïs ; la première est luisante et plus fibreuse ; la seconde est molle et tendre, ce qui la rend préférable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On trouve en Roumanie toutes les espèces de volailles, telles que poules, oies, dindes, canards de diverses provenances, etc. On remarque parmi les poules celles dont le plumage comme la peau sont totalement noirs, et parmi les oies celles dont les plumes sont frisées. Une production, malheureusement négligée depuis quelques années et qui était anciennement une des sources de richesse du pays, est la production apicole. Autrefois on exportait pour des sommes considérables du miel et de la cire ; ces deux produits étaient très-renommés en Orient. On commence à regretter l'abandon de cette production, car le climat et la flore de la Roumanie sont des plus favorables aux abeilles et à cette culture qui donne si peu de peine. Le paysan surtout aurait grand intérêt à s'en occuper. Aujourd'hui encore, les miels et la cire du district de Vaslrri sont d'excellente qualité.

L'éducation des vers à soie est très-ancienne dans le pays, et dans la plupart des districts on trouve des plantations séculaires de mûriers.

La sériciculture se rattache aux mœurs locales, car le costume des paysannes se compose, pour les jours de fête, de chemises (*iés* et *camessi*) et de voiles (*ma · ramés*) tissés et brodés par elles-mêmes avec la soie qu'elles préparent et qui porte le nom de *borandgik*. L'éducation des vers à soie avait cessé cependant d'être pratiquée comme industrie commerciale ; les femmes seules s'en occupaient dans les derniers temps



Le ravin de Polovrad'j. — Dessin de Lancelot.

et ne produisaient que la quantité qui leur était personnellement nécessaire ou qu'elles pouvaient débiter dans les villes pour la fabrication du fil de soie (*ibrichim*). Le mûrier pousse jusqu'au pied des montagnes, et la température de l'été est assez haute pour qu'on n'ait jamais besoin de chauffer les magnaneries.

En 1859, l'éducation des vers à soie redevint générale ; presque tout le monde, à la ville et à la campagne, s'en occupa; mais les prix ayant baissé tout à coup dans l'année 1864, à cause des atteintes de la maladie, la production s'est encore ralentie considérablement.

Les environs d'Orèzu ne sont pas seulement intéressants au point de vue agricole ; leurs montagnes sont ceuvertes d'épaisses forêts. J'ai gardé de nos nombreuses chevauchées dans ces montagnes le souvenir de magnifiques tableaux auxquels se mêlaient parfois des émotions assez vives, dues moins à la contemplation de la nature qu'aux escarpements des chemins, au mauvais caractère de nos montures et aux nombreux incidents souvent désagréables que présente un voyage à la découverte au milieu de ces déserts boisés.

LXVI

BISTRIZA.

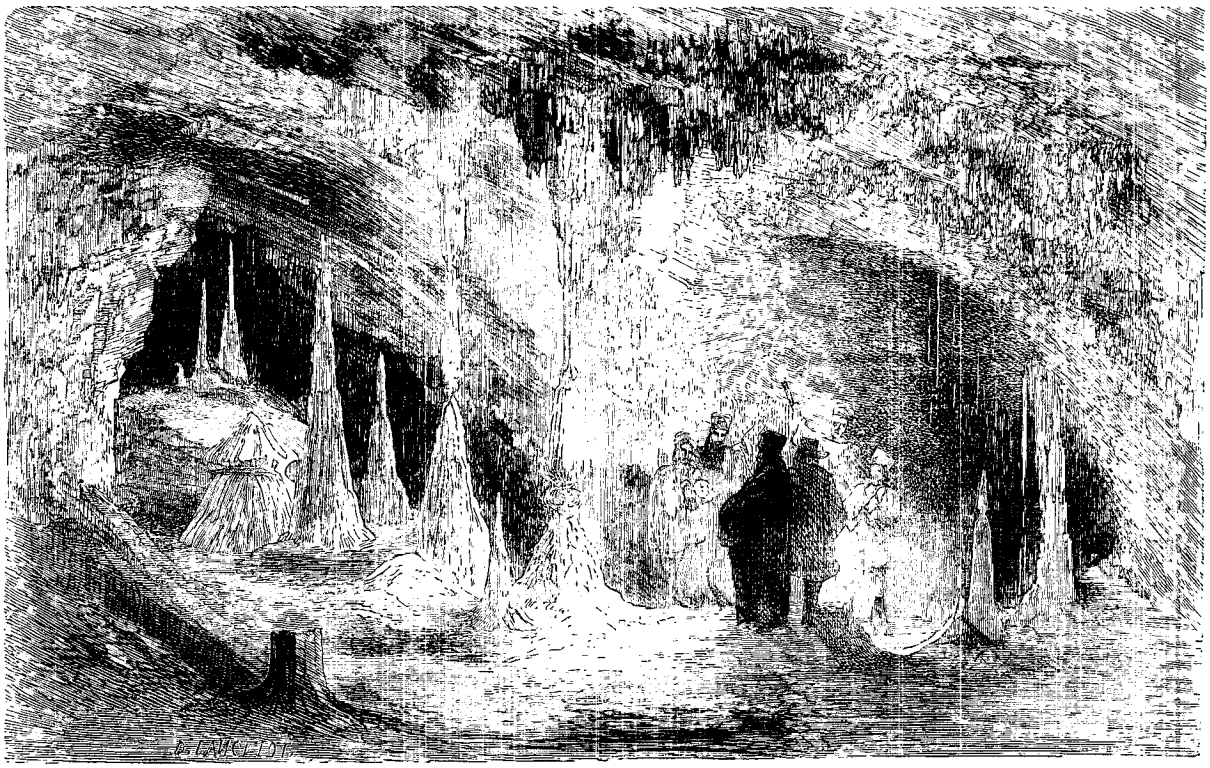
Le monastère et son Igoumène.

Avant de parler des forêts et des ressources qu'elles offrent à l'industrie, je dois faire connaître au lec-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teur le monastère de Bistriza, qui occupe l'un des replis les plus profonds de la montagne, à environ dix kilomètres en ligne droite d'Orèzu, distance que les circuits des chemins doublent à peu près.

Le monastère de Bistriza, édifié par le prince Stirbey qui en affectionnait, dit-on, le séjour, jouit d'une grande réputation de magnificence ; il s'y tient à la fête de l'Assomption (15 août) une foire importante, compliquée d'actes de piété, d'expiations, de danses folles et de *joyeulses beuveries*, dont le peu que j'ai vu m'a remis Rabelais en mémoire. Le monastère est bâti sur un plan tout moderne qui choque la tradition, et son architecte, mal inspiré, n'a réussi qu'à lui donner la physionomie d'une riche et solide caserne. Il présente dès l'arrivée une façade froide et correcte que surmontent, à gauche, une tour pseudo-gothique, et au milieu à peu près, le dôme de l'église, trop étroit et se rattachant mal à l'ensemble des constructions, écrasées du reste par la nature sauvage et grandiose qui les entoure et les étreint. Derrière le monastère s'ouvre une gorge aux immenses parois perpendiculaires, qui abrite d'abord deux jolis jardins, mais qui bientôt, se resserrant et se hérissant de masses rocheuses, laisse à peine assez de place aux eaux folles et bondissantes de la Bistriza, torrent qui tombe en cascades du fond de cette effrayante impasse, où il est impossible de pénétrer, au delà d'une immense et sombre arcade formée par deux bancs de rochers appuyés l'un à l'autre. Sous cette arcade, les eaux se divisent et se précipitent dans un gouffre au fond duquel on aperçoit de grands rocs verdâtres, qui semblent s'agiter sous des flots d'écume. A l'entrée de cette gorge, sur



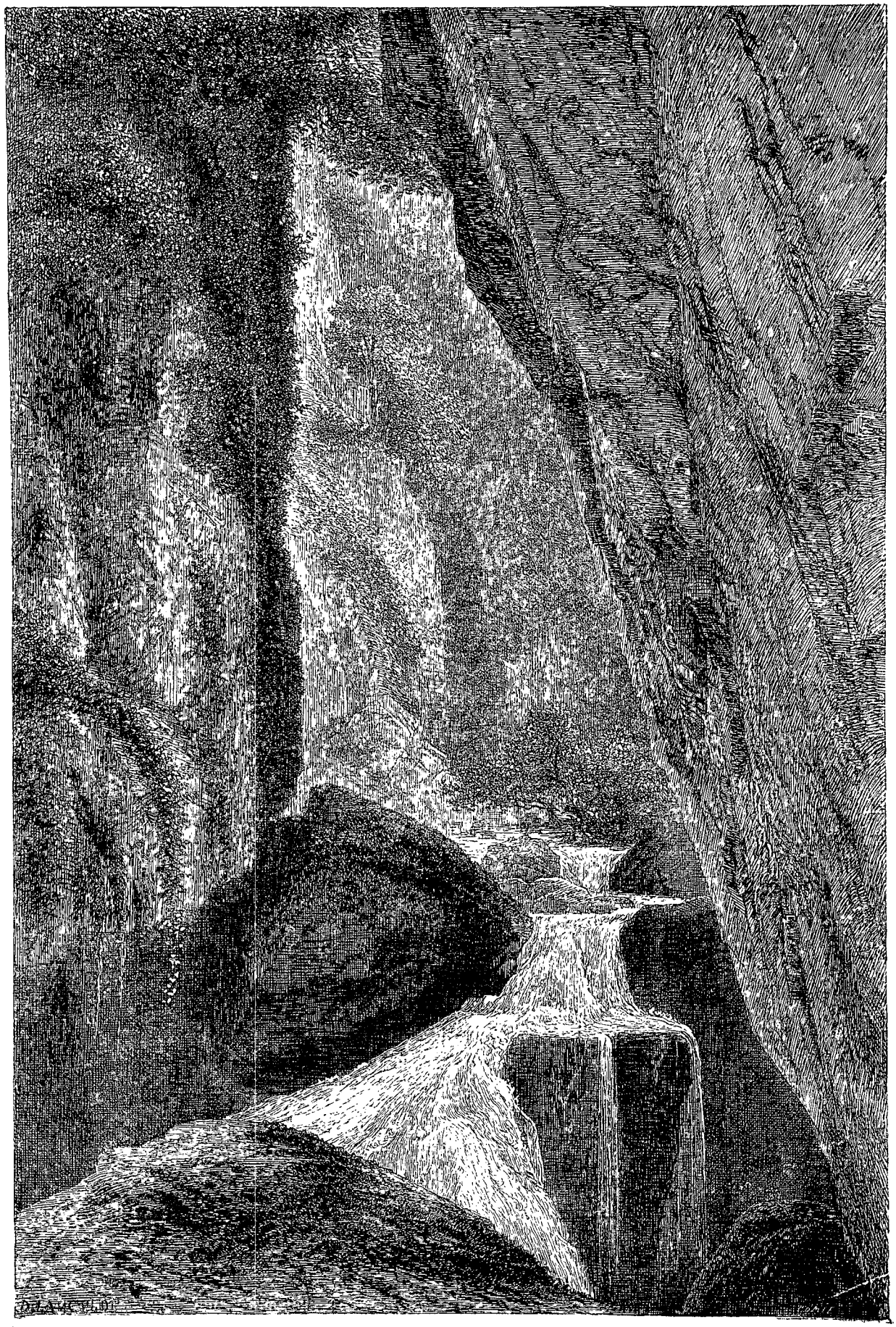
La grotte de Polovrad'j. — Dessin de Lancelot.

le premier degré de la montagne, est une succursale du monastère nommée *papuza* (la poupée) ; on y jouit d'une vue très-étendue sur une belle vallée que fertilisent les eaux calmées de la Bistriza. Beaucoup plus haut, presque au sommet du mont Arnota qui domine tout ce massif de montagnes, est encore un petit couvent près duquel on a construit, depuis 1848, je crois, une prison d'État.

L'Igoumène de Bistriza, que nous avions déjà vu à Orèzu, nous reçut fort amicalement, et plus en châtelain qu'en dignitaire ecclésiastique. Il nous fit servir un déjeuner délicat dans lequel tout gourmet eût apprécié les délicieuses truites de la Bistriza, et nous fit remarquer la décoration de la vaste salle à manger, décorée de peintures retraçant les images et perpétuant le souvenir de tous les hospodars de la Valachie : honneur dont bien peu sont dignes, ce dont il convint avec nous.

Le repas tirant à sa fin, il roula avec beaucoup d'adresse quelques cigarettes d'un excellent tabac qu'il m'offrit. Puis il nous conduisit à l'église, décorée aussi avec grand luxe de dorures et de peintures. Des dorures, je n'ai rien à en dire, sinon qu'elles ont dû coûter cher aux contribuables. Quant aux peintures, elles s'écartent trop ou pas assez de la tradition byzantine ; les figures voudraient être savantes et naïves, expressives et recueillies ; elles sont prétentieuses, et me le parurent d'autant plus qu'en ce moment je vis à dix pas de nous une jeune paysanne qui, élevant sur ses deux mains un bel enfant demi-nu, s'efforçait de lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascades de la Bistriza. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire toucher des lèvres une image de la Vierge. Les yeux humblement baissés, mais la bouche légèrement souriante, le genou respectueusement fléchi, le haut du corps un peu incliné sous le poids de son précieux fardeau, élégamment drapée dans de larges plis blancs, elle présentait une image adorable, dans laquelle s'unissaient en une harmonie parfaite des formes élégantes et chastes, des sentiments naturels. C'était le seul tableau vraiment religieux de toute l'église.

LXVII

POLOVRAD'J.

Montagnes et forêts. — Industries forestières. — Prairies et pâturages. — Polovrad'j.

La Roumanie doit être classée parmi les pays les plus boisés de l'Europe. Sur une étendue territoriale de douze millions cent vingt mille quatre cent soixante-cinq hectares, les forêts en occupent deux millions quatorze mille neuf cent soixante-treize. L'État en possède six cent quarante mille neuf cent soixante-trois hectares, provenant de la sécularisation des biens du clergé; le reste appartient aux particuliers.

Les bois, fort répandus dans la contrée montagneuse, diminuent au fur et à mesure qu'on s'avance vers le Danube, où on ne les rencontre qu'assez rarement.

On peut diviser les forêts en trois régions: 1° les hautes montagnes; 2° les collines; 3° les plaines.

Dans la première, limitée aux sommets les plus élevés des Carpates, on trouve presque exclusivement le sapin, le mélèze, le pin, le genévrier nain et le bouleau. On rencontre l'if sur les hautes montagnes de la petite Valachie et de la Moldavie occidentale.

Dans la seconde région, le hêtre domine, puis le bouleau, le frêne, le chêne rouvre, l'érable plane, le merisier, le sorbier. Le poivrier, le pommier, le néflier, le noyer, le noisetier, et, dans certaines forêts de la petite Valachie, le châtaignier, viennent à l'état sauvage.

Dans la troisième région, on trouve le chêne yeuse, les chênes blancs et rouvres, les variétés européennes de l'érable, et presque toutes les essences de bois et de sous-bois du centre de l'Europe. La végétation du bas Danube rappelle celle de nos fleuves occidentaux.

Les essences nouvellement introduites chez nous des pays étrangers prospèrent aussi dans les parcs et jardins d'agrément; l'ailante et le platane surtout y acquièrent une fort belle croissance.

L'État et quelques particuliers commencent à peine à régler la coupe des bois d'une manière systématique. Sur les hautes montagnes on ne rencontre presque pas d'exploitation régulière, la consommation y est très-restreinte. Les forêts n'y ont pas été exploitées de mémoire d'homme; les arbres vieillissent, tombent, et les jeunes les remplacent sans interruption.

Le charbon se fabrique surtout dans les forêts qui avoisinent les grandes villes. La résine est recueillie et vendue sur les marchés dans des étuis en écorce de sapin. On l'emploie dans la fabrication des vernis et pour parfumer les appartements.

L'agaric fournit un amadou de très-bonne qualité; les paysans s'en servent comme partout pour avoir du feu au moyen de la pierre à fusil, et dans les villes on conserve de l'amadou fin dans des plantes odoriférantes, et surtout dans le mélilot, pour allumer les pipes.

Le bois est le matériel essentiel et indispensable pour la construction des maisons, surtout dans les plaines où la pierre manque totalement. Dans les villes, on emploie la brique, la tuile, la tôle; mais à la campagne le plus grand nombre de constructions, fondations, parois et toitures, sont entièrement faites en bois. Les plus employés sont le chêne et le sapin, ensuite le charme, le hêtre, l'orme et même les bois de taillis de différentes dimensions, dont on fait des treillages. Les bois de construction sont dégrossis sur place, puis transportés dans les villes et les villages. Si la forêt se trouve située sur les bords ou dans le voisinage d'une eau courante d'une certaine importance, on fait avec les bois des radeaux qui descendent le courant en transportant le plus souvent des céréales en sacs.

Les industries pratiquées dans les forêts de la Roumanie sont: la boissellerie, la fabrication des douves et la tonnellerie, le sciage du bois, la vannerie.

A part les articles de poterie grossière, tous les meubles des appartements, les vases à eau, baquets, seaux, coffres, fourches, pelles, fuseaux, métiers à tisser, auges, assiettes, écuelles, cuillers, lavoirs, etc., tout est en bois dans la maison du paysan roumain. Ce sont les *tziganes* errants qui s'occupent plus spécialement de cette industrie. Ils vont s'établir l'été dans les bois où ils trouvent les essences nécessaires, et y travaillent jusqu'à l'hiver. Les bois le plus fréquemment employés sont le peuplier, le saule, le hêtre, l'aulne et le sapin.

On débite aussi dans les forêts des pièces de charronnage et de grosse menuiserie, jantes de roues, essieux, arbres de moulins, dosses de puits, croix tumulaires et autres, que les paysans transportent et vendent en gros dans les villes et les foires de la plaine.

Il y a en Roumanie, au pied des montagnes, six cent huit scieries, qui emploient huit cent quatre-vingt-quatre ouvriers. Ces scieries, dont le moteur est l'eau des torrents et des rivières, sont, pour la plupart, d'une construction primitive. Elles débitent surtout des planches de sapin, au nombre de quarante environ par jour pour chaque scie.

Les immenses forêts de hêtres pourraient fournir à l'industrie d'excellente huile de faines; mais ici la faine, comme le gland, ne sert qu'à la nourriture des pourceaux, qui consomment ces fruits sur place. Le fruit de l'aulne est recherché pour le tannage, de même que l'écorce des jeunes chênes; il en est de même du sumac des corroyeurs.

Le roseau, le jonc et le scirpe sont employés pour la fabrication des nattes, industrie très-répandue. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

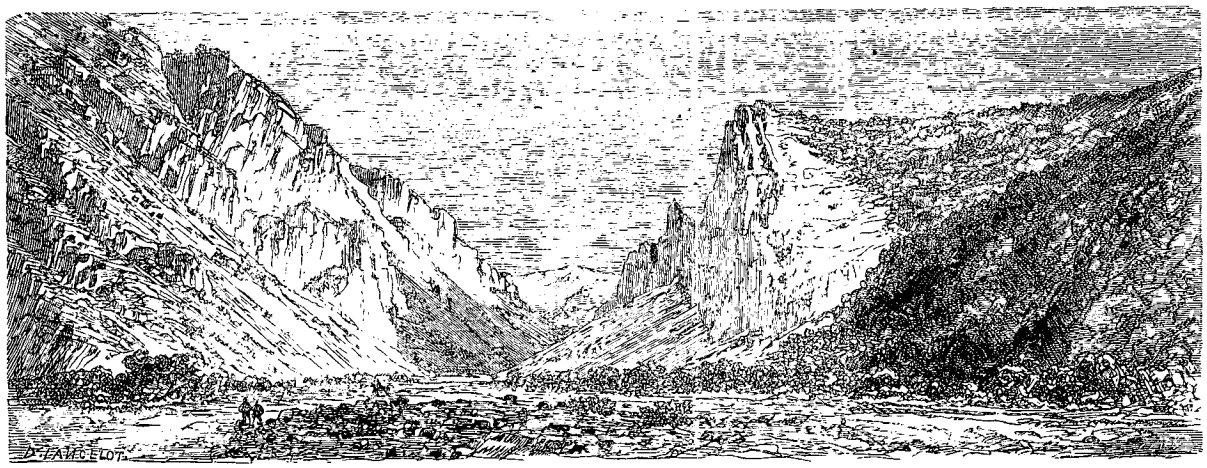
roseau est employé aussi pour faire des toitures, des clôtures et des engins de pêche.

Le climat de la Roumanie donne aux bois des qualités excellentes. Ils sont durs et se conservent longtemps.

La nature a prodigué à la Roumanie les prairies et les pâturages; on n'a créé jusqu'ici de prairies artificielles qu'à titre d'expérience. La qualité des foins varie selon les localités : mais il n'y a peut-être pas d'endroit où l'herbe et le foin fassent totalement défaut. Pourtant quand la sécheresse se prolonge, les herbages de la plaine s'étiolent. Mais en revanche, même sur les crêtes les plus élevées des Carpathes, on trouve des plateaux offrant d'immenses et gras pâturages, où l'on conduit, du printemps jusqu'à l'automne, des troupeaux de bêtes à cornes, et principalement des brebis appartenant à des pâtres roumains, soit des Principautés, soit de la Transylvanie.

Les foins récoltés sur les ramifications les plus basses des montagnes, désignées sous le nom générique de *mustchelles*, sont de qualité supérieure. La flore de cette région est des plus riches; on y trouve un nombre infini de plantes de la famille des graminées, des légumineuses et des labiées, qui donnent au foin un parfum excellent. En été, ces prairies peuvent rivaliser d'aspect avec celles des Alpes suisses. Les foins de la plaine, quoique d'excellente qualité, ne peuvent leur être comparés; l'herbe y est plus forte, tandis que sur les *mustchelles* sa finesse et sa densité lui font donner le non d'*herbe de soie*.

D'innombrables troupeaux, et surtout des bœufs et des brebis, fréquentent pendant tout l'été les plaines immenses du Baragan, où l'œil se perd sur des flots d'herbe épaisse sillonnée par des bandes de vautours, de grues, d'outardes, de cannepetières, de cailles et d'autres gibiers volatiles. Pendant l'hiver, le séjour de ces vastes campagnes n'est pas sans danger, car des vents violents y entraînent souvent des troupeaux entiers, les ensevelissent sous les neiges ou les jettent dans les grands lacs de la Bortcha qui est à l'est du Baragan.



Défilé de Baïa-de-Fier. — Dessin de Lancelot.

Les prairies des vallées qui longent les rivières sont très-belles et d'une fertilité telle que lorsqu'on les défriche, les blés y versent pendant les premières années. La terre y est d'une couleur noire très-prononcée.

En quittant Orèzu, nous allâmes nous installer pour quelques jours au monastère de Polovrad'j, à vingt ou vingt-deux kilomètres au nord-est, à l'extrémité d'une plaine très-élevée. Polovrad'j n'est qu'une succursale peu importante d'Orèzu; ses bâtiments, insignifiants, sont situés à une encoignure de hautes montagnes dont les anfractuosités dénudées laissent voir de gros massifs d'une belle pierre unie grise et de marbre blanc, qu'il serait facile d'exploiter. En face est la montagne, brusquement tranchée en deux par une crevasse impraticable, longue de plusieurs lieues, dans laquelle l'Oltezu (petit Olto) prend sa source et coule invisible. La croupe rocheuse qui s'élève en brusques étages à l'entrée de cette crevasse a environ quinze cents pieds d'élévation, on ne peut l'escalader que par de nombreux détours. A son sommet est une terrasse couverte d'informes ruines. Là, dit la tradition, un chef puissant habitait un château fort; un riche trésor, fruit de ses rapines, gît quelque part dans un souterrain sous ces décombres. Le moine qui nous guidait et dont ce trésor paraissait être une des préoccupations dominantes, sondait le terrain avec son bâton, cherchant le vide et remuant les pierres. Il ne mit au jour que quelques tessons de poterie d'une terre noirâtre sans aucun signe caractéristique. Du haut de ce sommet, la vue plonge sur une immense étendue de plaines dans laquelle on n'aperçoit ni villes ni villages : paysage uniforme et triste. Notre guide nous fit connaître en sa personne une assez curieuse variété de moine, qui doit être assez nombreuse, les monastères se recrutant un peu, comme les bandes de routiers d'autrefois, de sujets venus de partout, qui s'engagent pour un certain nombre d'années, moyennant l'habit, la nourriture et un traitement en argent payable par mois. Quelques Igoumènes, économisant à leur avantage sur les deux premiers articles et reculant le plus possible l'échéance des espèces, ne doivent pas se montrer trop difficiles dans le choix de leurs recrues. Notre compa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnon se plaignait amèrement des réformes introduites par l'Igoumène d'Orèzu, réformes qui tendaient à ramener les moines à la discipline et à la dignité. Il était long, mince et tout dégingandé. Ses cheveux et sa barbe avaient la couleur des grains de maïs murs, ses yeux bleus étaient petits et clignotants; son nez et ses joues indécemment écarlates trahissaient un amour à outrance pour la dive bouteille. Il nous expliqua assez peu clairement comment, sujet russe et soldat, il se retrouva, après la campagne de Crimée, moine en Valachie.... « Enfin j'y suis, disait-il, et pas heureux, car la condition du moine est bien rude! Cet Igoumène! il lui plaît d'être saint et pour l'être il nous fait martyrs! Autrefois, nous avions ici une cantine où chacun pouvait boire à sa soif et selon sa bourse. Il l'a fait fermer! Aujourd'hui, pour boire un peu, il faut aller à Tirgu-Orèzu, à cinq lieues. C'est un tueur d'hommes! Je prends en pitié ce pauvre pays qu'il démoralise, où nous n'avons plus un ami chez qui trouver un verre de vin ou d'eau-de-vie. »

A un kilomètre du monastère est une grotte stalactifère célèbre. Le supérieur, deux moines et trois guides nous y conduisirent. Elle s'ouvre sur la crevasse de la montagne et on y arrive par un chemin suspendu à cent mètres au-dessus de l'Oltezu qu'on entend sourdement bruire. L'arête de rochers sur laquelle on marche, large ici de six pieds, là de deux, monte, descend, remonte et s'interrompt; trois perches enlacées de branchages la continuent; une échelle de quinze échelons énormes escalade un brusque ressaut; le chemin se poursuit obstrué de ronces, s'appuyant à droite tantôt à une muraille perpendiculaire, tantôt



Forêt de Baïa-de-Fier. — Dessin de Lancelot.

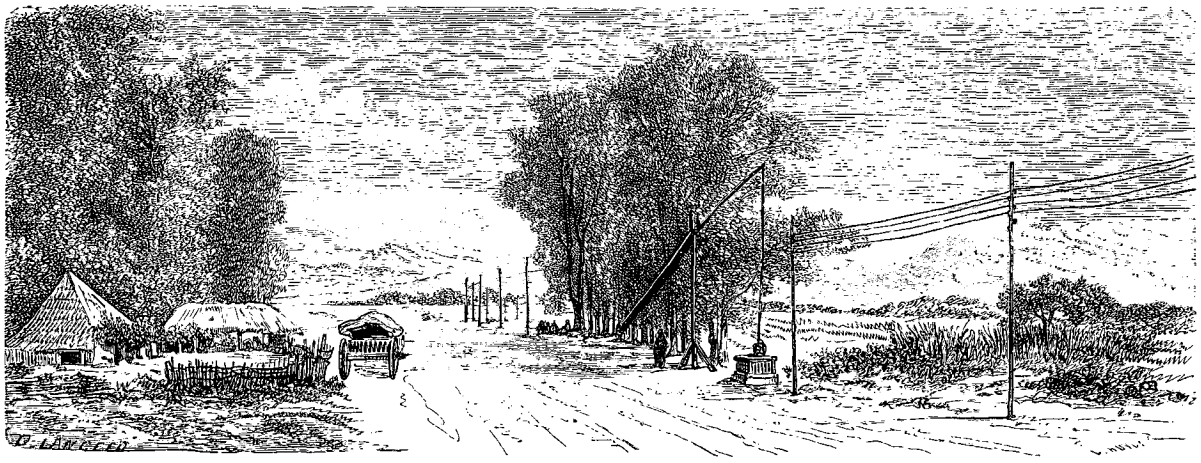
à des roches éboulées, et toujours, à gauche, suspendu sur le vide.

On arrive enfin à la grotte. Elle se prolonge très-loin (plus d'une lieue, nous dit-on) en une nef principale très-sinueuse, sur les deux côtés de laquelle s'ouvrent des impasses plus ou moins longues. Nef et impasses présentent à peu près toujours le même aspect. Les brillantes parois de mica, les bizarres colonnes, les pendentifs, les mille gouttes d'eau qui tremblotaient, transparentes et roses sous la lueur des torches, excitaient chez les moines une admiration toujours renaissante. Malgré ma bonne volonté d'admirer autant qu'eux et d'autres voyageurs dont j'avais vu les brillantes pages inspirées par des grottes semblables, cette architecture de hasard me laissa froid. Je ne vis là ni les voûtes hardies ni les audacieuses colonnes qui, selon ces écrivains trop facilement poëtes et pas assez architectes, laissent bien loin derrière elles les plus belles cathédrales et les plus grandes conceptions artistiques. Il me semblait que comparer seulement les productions des jeux de la nature à celles du génie de l'homme c'était ravaler ce génie, et je gardais rancune à ces stalactites de ce qu'on avait exalté outre mesure leurs formes molles et leurs proportions hors de sens, qui ne présentent sans cesse et toujours que ces deux mêmes images disgracieuses : en haut, la goutte d'eau qui pend, en bas, la goutte d'eau qui s'étale.

LANCELOT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La grande route. — Dessin de Lancelot.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LXVIII

POLOVRAD'J (suite).

La nature. — Baïa-de-Fier. — Danger de monter un cheval borgne. — De Polovrad'j à Tirgu-Giulu.

Les vraies beautés de la nature, ses vraies richesses sont dans la montagne au nord de Polovrad'j. Dans un voyage de cinq ou six lieues que nous fîmes à la recherche d'anciennes mines de fer, exploitées jadis par les Romains et vraisemblablement par les Daces, nous rencontrâmes les sites les plus variés, des indications minéralogiques et géologiques précieuses. Ces mines étant rarement visitées, nos renseignements assez peu précis et nos guides fort ignorants de ce que nous cherchions, ce voyage se fit un peu à l'aventure et n'en fut que plus agréable.

Je relève sur mes notes par ordre de rencontre les points principaux et les incidents intéressants de cette excursion à Baïa-de-Fier.

Deux corvéables, la hache au dos, suivent au départ notre cavalcade; ils portent une besace de provisions pour eux; nous montons les trois meilleurs chevaux du couvent. M. D. a un jeune cheval excessivement peureux; Mathé, qui porte en croupe un plantureux déjeuner, ordonné par le bon supérieur, a un cheval rétif; le mien est borgne. Nous descendons d'abord dans le lit profond et raviné de l'Oltezu; nous le passons à gué et escaladons une pente très-rapide qui nous conduit à un vaste plateau jonché de quartiers de rocs, et hérissé de buissons de pruneliers épineux; quand les chevaux ne trébuchent pas dans ces obstacles, ils glissent sur une herbe courte et serrée. Après ce plateau, une demi-lieue de bon chemin au milieu de champs, de vergers, de groupes d'arbres et de maisons, conduit à la gorge du Baïa-de-Fier. Ses eaux claires courent en capricieux méandres sur un sol rocheux et sonore, tout couvert de scories de fer et comme taché de rouille. Les deux pentes rapides qui enferment la gorge sont boisées de la base au sommet. Elles s'écartent et se contournent en un hémicycle dans lequel est une exploitation de pierre à chaux; sept ou huit fours de construction primitive fument, deux ou trois hommes abattent de magnifiques arbres pour les chauffer, un autre suspendu au flanc d'une falaise blanche l'éventre à coups de pic. Nos guides demandent des renseignements à un des travailleurs après l'avoir hélé : Eh! Roumain? — Un moment interrompu, le défilé se resserre entre deux hautes falaises blanches comme de l'albâtre où nous apparaît une caravane bizarre. Des bœufs, une vache et deux veaux, conduits par un garçon de douze ans, ouvrent la marche; derrière vient une femme à cheval allaitant un jeune enfant; à sa monture sont atta-

1. Suite et fin. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49, 65, 81; t. XIII, p. 177, 193, 209; t. XVII, p. 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chés par de longues cordes, deux chevaux qu'on devine seulement sous un amas d'objets disparates : brocs de bois, seaux, poêlons de cuivre, sacs gonflés, d'où s'échappent des écharpes de couleurs éclatantes, peaux de moutons, cages à poules. Au sommet de chacun de ces amas étranges rayonne un joli visage de toute jeune fille. Entre les jambes des deux chevaux une grande laie brune chasse en grognant sept ou huit porcelets tout hérissés et fangeux. Un robuste montagnard à fières moustaches, les cheveux flottant en arrière et rasés sur les tempes, la main gauche au manche d'un grand couteau passé dans une large ceinture, la droite maintenant l'équilibre d'une lourde hache passée sur son épaule, ferme la marche. C'est une famille de paysans qui change de maître.

Au sortir du défilé, déjeuner et repos au bord du torrent. Dans une belle prairie, de jeunes pâtres nous regardent curieusement ; nous leur confions nos chevaux et continuons notre course à pied. Plus de chemin tracé, à peine un sentier entre des troncs de hêtres de quatre pieds de diamètre, hauts comme des mâts de vaisseaux. Un arbre renversé barre le passage ; en dix minutes, nos guides y taillent un escalier : le sentier manque tout à fait ; un taillis impénétrable nous force à descendre dans le lit du *riu* et nous sautons pendant une demi-heure de pierre en pierre au milieu d'un lacis de courants auxquels se mêle la sueur qui coule de nos fronts.

Des cascades élevées nous font encore une fois changer de voie. De l'état d'acrobates nous passons à la nature des singes ; nous nous accrochons à des racines déchaussées, à des branches pendantes, et nous arrivons enfin au fond d'un sombre entonnoir au milieu d'une véritable forêt vierge, où la chaleur du soleil n'arrive jamais, où le reflet de sa lumière arrive à peine. Là, nos guides nous font voir trois ou quatre excavations maçonnées, et en retirent quelques fragments de grandes briques noircies par le feu. Sont-elles daces ? sont-elles romaines ? on ne peut le dire ; ce qui est positif, c'est que cette contrée trahit par maints symptômes des gisements de minerai et que le nom du riu *Baïa-de-Fier* veut dire bain de fer.

Nous revenons avec les mêmes efforts, à la gaie prairie où nous attendent nos chevaux ; un dédommagement aux rudes labeurs de notre voyage d'agrément nous y attendait ; les jeunes pâtres nous reçoivent aux sons des flûtes et des cornemuses. A ma prière et sur une mélodie tendre et plaintive ils forment une *hora* assez réjouissante, quoique l'élément féminin y manque. Quelques-uns de ces enfants de dix ans sont charmants, leurs grands yeux au regard doux et profond, leurs belles chevelures et surtout leurs pieds extrêmement petits, rappellent bien la race romaine.

Je distribue de la menue monnaie à chacun des danseurs, tous me remercient par le souhait le plus en usage : Vivez bien, seigneur !

Revenus aux fours à chaux, nous gravissons la haute pente boisée que nous avions d'abord laissée à droite. Arrivés à un sommet dénudé, nous dominons la vallée du *Baïa-de-Fier* que nous venons de parcourir, et le ravin de l'Oltezu béant à trois pas de nous. Il paraît qu'à ce moment l'œil fermé de mon cheval borgne était tourné vers le précipice et que de son œil ouvert il aperçut son pacage favori, car pour la première fois, de son propre mouvement, il manifesta l'intention d'aller en avant. Les moments étaient trop précieux et le terrain trop glissant pour discuter. J'enjambai du côté de la terre ferme et sautai sur l'herbe, l'abandonnant au destin. La surprise de se sentir brusquement débarrassé de son cavalier lui fit-elle tourner la tête, ou son instinct lui révéla-t-il le danger ? toujours est-il qu'en deux bonds, prodigieux pour sa placidité ordinaire, il regagna le terrain horizontal ; sa vivacité inaccoutumée éveilla la gaieté des deux serfs du couvent, qui ne riaient pourtant guère d'habitude. Peu confiant désormais dans la manière de voir de mon cheval, je me décidai à en rester là de l'ascension. La caravane continua de gravir le Parangon ; je me replongeai sous les voûtes du chemin couvert et m'abandonnai tout entier au plaisir de dessiner quelques-uns des charmants motifs que j'y trouvais à chaque pas. Un bruit de branches brisées, des grognements sourds me causèrent une brusque distraction ; je me souvins que les guides nous avaient compté les minutes de haltes, par crainte que la nuit ne nous surprît dans les gorges où les ours aiment aussi à se promener aux lueurs du crépuscule, je me levai et vis au delà du cercle de racines qui m'entourait une masse fauve qui s'agitait dans l'ombre.... puis une autre, puis dix ; j'étais cerné par un immense troupeau de porcs qui descendait de la montagne ; surpris à ma vue, ils s'étaient arrêtés le groin en terre, obstinément immobiles et me regardant sournoisement de leurs petits yeux rouges ; les chiens, puis le porcher arrivèrent ; sous leurs énergiques exhortations la troupe se précipita dans le chemin creux comme une avalanche, pleine de fourmillements bizarres et de cris farouches.

C'est la seule rencontre qui troubla ma solitude. M. D. me rejoignit peu après, plein d'enthousiasme pour les richesses dont il venait de constater la présence : lignite, minerai de fer, pétrole, cours d'eau abondants, chaux, pierres et marbres. Il y a dans ce coin de terre ignoré et presque désert de quoi bâtir une ville considérable et alimenter de grandes industries, et nous n'y avons pas rencontré un abri digne de loger des hommes.

Nous quittâmes, trop tôt au gré de mes désirs, Polovrad'j et ses pittoresques environs, pour redescendre vers la plaine, nous dirigeant vers Tirgu-Giulu. Avec l'imprévu disparurent les émotions et les plaisirs du voyage. Quelque belles qu'elles soient, les plaines succédant aux plaines sont vite monotones ; leur fécondité, qui n'est une beauté que pour l'esprit, ne rachetait pas l'attristant aspect qu'offre à la fin de septembre leur surface brûlée et jaunie. De cette étape, je ne me rappelle qu'une longue demi-lieue de route

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plantée à droite et à gauche de groupes de croix dont quelques-unes sont immenses et dont la charpente suffirait à l'édification d'une maison, quelques misérables auberges, un puits sous des arbres, près duquel nous déjeunâmes, et la rencontre d'une famille de Tziganes *ursarii* (oursiers). Une vieille à la peau bronzée, mais droite et ferme, une jeune fille élégamment vêtue, un jeune garçon demi-nu, marchaient d'un pas léger et cadencé dans la solitude poudreuse; un Tzigane farouche, noir et trapu les suivait en compagnie d'un bel ours muselé, qui me parut regretter encore plus que moi la montagne.

Nous n'eûmes bientôt plus à regarder que les innombrables poteaux du télégraphe électrique qui jalonnent la route. Leur vue me rappela que notre voyage touchait à sa fin.

LXIX

TIRGU-GIULU.

L'invasion des sauterelles. — Une partie de trente et un — Les aïeux du poëte Ronsard. — Un hospodar poëte. — Une fable.

Quelque temps avant que nos postillons nous signalent Tirgu-Giulu, nous remarquons dans la campagne un mouvement inaccoutumé : des bandes de paysans à pied et à cheval sillonnent la plaine; des dorobants galopent vers la ville; des femmes et des enfants regardent avec anxiété vers les montagnes que couronnent des nuages d'épaisse fumée et dans les replis boisés desquelles nous voyons briller des feux immenses; les maisons de Tirgu sont fermées, les rues désertes; on dirait qu'une calamité publique s'abat sur ce canton.

Nos postillons nous affirment que les auberges ne sont pas dignes d'abriter nos seigneuries et se dirigent vers la préfecture. Le préfet est absent; mais madame la préfète, qui parle français comme une Parisienne, nous reçoit à merveille malgré notre accoutrement poudreux. Je suis tout honteux de la triste figure que je fais dans son élégant salon, avec mon teint de Tzigane, ma barbe de zouave et mes vêtements, qui témoignent bien plutôt de mon zèle d'explorateur que de mes goûts élégants et de mon origine parisienne. Je reste surtout en contemplation devant mes chaussures achetées il y a un mois au marché d'Orèzu. Empeignes et quartiers en cuir fauve sont quadrillés de profondes nervures (c'est la suprême élégance à Tirgu-Orèzu), et les semelles, épaisses de deux doigts, sont exactement taillées sur le patron d'un fer à repasser de tailleur.

Le préfet arrive et nous conte qu'il vient de livrer une rude bataille et de repousser une invasion de sauterelles. Elles arrivaient de l'ouest par la rive gauche du Danube, et se disposaient à passer par-dessus les Carpathes. L'avant-garde signalée, les dorobants coururent requérir les paysans; le vent soufflait heureusement du sud; on monte à cheval, on court à la montagne, et sur une étendue de six lieues on met le feu aux herbes sèches, aux taillis, aux hautes futaies. C'est cet immense incendie que nous avons vu en arrivant. Il dure encore; il durera peut-être encore huit jours, mais la récolte est sauve. Les sauterelles, repoussées par la fumée, vont tomber et périr de froid sur les sommets des montagnes : à moins, chose malheureusement possible, qu'elles n'arrivent en Transylvanie. Le préfet, pendant deux jours et deux nuits, a galopé par les monts et les ravins; à la tête de ses zélés incendiaires, il a forcé l'ennemi à la retraite. Il est heureux, mais harassé, ce qui ne l'empêche pas de nous promener à travers la ville et de nous expliquer les améliorations qu'il serait bien aise de nous voir admirer.



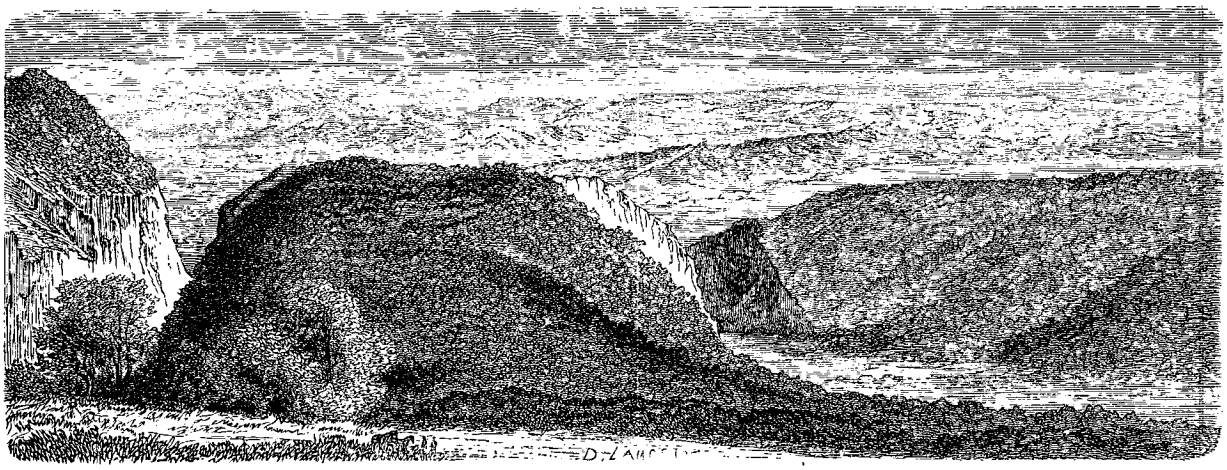
Le sentier de Baïa-de-Arama. — Dessin de Lancelot.

J'admire donc tout ce qu'il me montre : une belle promenade, un pont interminable enjambant une rivière, des étangs, des marais et des prairies; quelques usines, une fabrique de poêles en terre cuite; une église neuve; les grands hangars qui abritent les bestiaux, les grains, les cuirs aux jours de marché; car Tirgu-Giulu est une ville commerçante en voie de prospérité industrielle; mais j'admire surtout le courage avec lequel le préfet surmonte sa fatigue pour remplir ses devoirs d'hospitalité envers nous.

Un ex-fonctionnaire nous fit inviter à une soirée intime; quoique bien convaincu que j'y représenterais bien mal l'élégance française, poussé par la curiosité,

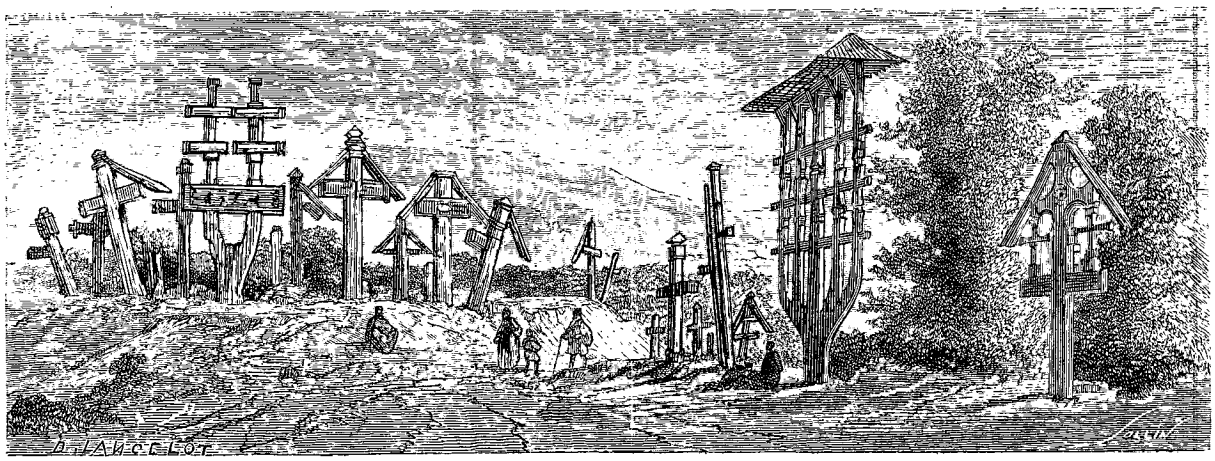
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je dus m'y rendre. Après les politesses d'introduction on nous offrit.... des cartes. J'arguai d'une ignorance complète; mon compagnon ne put refuser et fut bientôt engagé dans une partie de trente et un où il n'avait pour adversaires que des dames. Les messieurs, absorbés dans des parties sérieuses, me laissèrent tout à une causerie avec un jeune médecin, étudiant d'une faculté française. Il était érudit et malin, comme le prouve cette phrase qu'il me glissa au milieu d'une revue de l'état actuel de son pays : « La Valachie est encore dans les premiers langes de la civilisation moderne; les idées sur le jeu y sont particulièrement entachées de vieillerie; on le pratique à la façon que les mémoires du temps attribuent à Henri IV et à quelques grands personnages de la cour de Louis XIV : entre nous, nous nous amusons, mais les étrangers? J'ai peur que M. D. ne s'amuse pas beaucoup. » Je regardai M. D. Il ne paraissait encore qu'étonné. Les



La montagne de Polovrad'j. — Dessin de Lancelot.

dames riaient beaucoup, causaient et mêlaient les cartes avec entrain. A cette phrase de leur dialogue — « la dernière fois que l'ex-hospodar X. vint ici, il perdit cent cinquante ducats; quel homme charmant et aimable! » — je compris que la mauvaise veine est pour beaucoup dans l'amabilité d'un homme; la galanterie doit sans doute le pousser à écarter ses atouts.... quand ses partenaires lui en donnent. M. D. fut donc très-aimable ce soir-là, et son amabilité fut si persistante qu'il me pria de lui passer ma bourse après

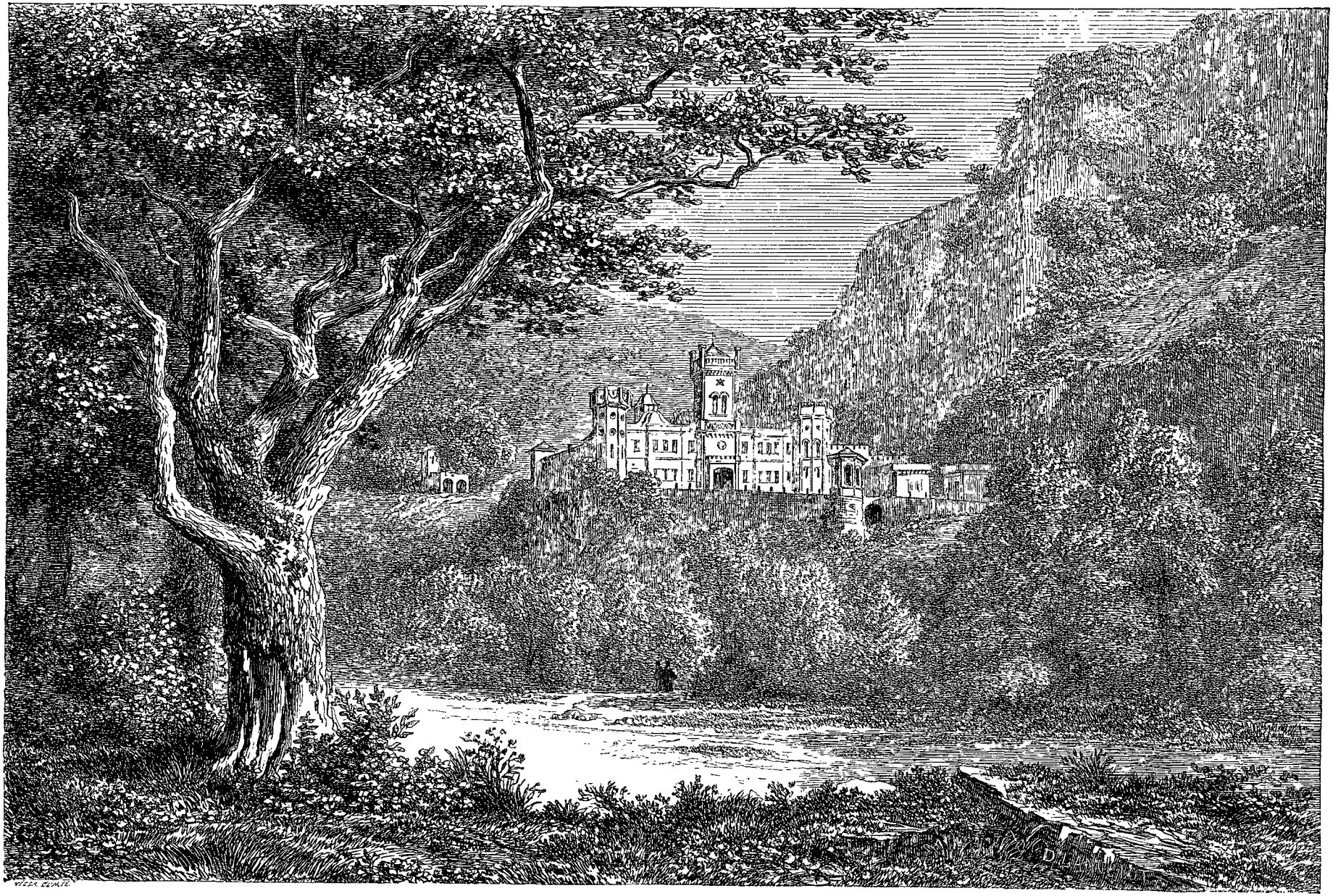


Sur la route de Tirgu-Giulu. — Dessin de Lancelot.

avoir épuisé la sienne. Cependant j'usais largement de l'obligeante loquacité de mon jeune médecin et profitais de son érudition : histoire, philologie, politique et poésie, elle embrassait tout. Entre autres choses, il m'apprit que notre poëte Ronsard était d'origine valaque et descendant d'un *Bano de Maracini* dont le fief était au district de Buzéo. A la tête d'un parti de cadets comme lui, ce Maracini alla s'offrir à Philippe VI de Valois; bien accueilli à la cour de France, il épousa une La Trémoille, et traduisit son nom de Maracini, qui veut dire *ronces*, *épines*, par celui de Ronsard. Les vers du poëte ne laissent aucun doute.

« Or quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.
Un de ses fils puînés avait amour la guerre;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère de Tizmana. — Dessin de Lancelot.

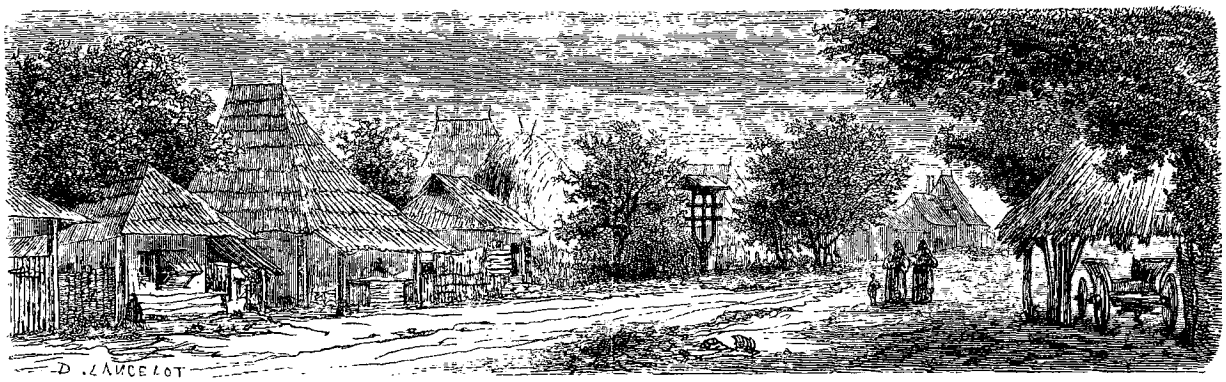
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un camp d'autres puînés assembla hasardeux
Et quittant son pays, fut capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemagne;
Traversa la Bourgogne et la grasse Champagne
Et hardi, vint servir Philippe de Valois.... »

Parmi les contemporains et compatriotes de Ronsard, figure un hospodar, *Pierre Cercel*, qui dut le trône à l'appui de l'ambassadeur de France à Constantinople. Il avait fréquenté aussi la cour des Valois, parlait douze langues et était poëte; ce qui ne l'empêcha pas, après un règne assez court, de se sauver en Pologne, emportant quatre cent mille ducats, fruits de ses *économies*. A part son talent poétique et la science polyglotte, il eut beaucoup d'hospodars pour imitateurs, et, me disait mon aimable conteur, « nos meilleurs princes, sauf quelques exceptions, sont ceux qui ont régné le moins longtemps. » Quant à Pierre Cercel, dès qu'il eut conquis, en deux ans, la médiocrité dorée (quatre millions! le pauvre sire!), il fit des vers italiens très-harmonieux, dans lesquels il célébra l'immense majesté de Dieu, qu'il voulait servir et honorer toute sa vie. Mais à ses élucubrations on préférera sans doute une délicieuse poésie pleine de finesse et de grâce, dont je dois la connaissance à l'aimable docteur; elle est d'Héliade, un vrai poëte celui-là, qui fut en 1848 membre du gouvernement provisoire et un des chefs les plus influents du parti national avant cette époque. Voici à quelle occasion il la composa. Le gouvernement de Valachie avait concédé à un industriel russe, nommé Trandafiroff, le privilége d'exploiter toutes les mines du pays, moyennant la dîme des produits payée au trésor. Le Russe, fortement appuyé par son gouvernement, annonçait hautement l'intention de faire venir cinq mille ouvriers de son pays pour ses travaux. Le parti de l'opposition dénonça la concession comme une atteinte à la propriété, un abus de pouvoir et une invasion déguisée, et l'opinion publique fut ralliée à l'opposition par l'apologue d'Héliade. Le voici :

LE JARDINEIR, LA RONCE, LA TRAINASSE ET LES FLEURS.

Une ronce épineuse et sauvage, et galeuse, venue je ne sais d'où, arrachée par l'aquilon et jetée dans un jardin riche et fertile, prétendait y prendre racine parmi



Village après Tirgu-Giulu. — Dessin de Lancelot.

les fleurs odorantes. Elle traînait après elle certaine herbe maudite, qui s'étend, s'allonge en mille bras, s'attache, se cramponne, prend racine en terre, la dessèche, la rend stérile, absorbe le suc des plantes, rend vaine la sueur du jardinier, la *traînasse* enfin, cette honte des polygonées. Nous savons ce que vaut la ronce, pas grand'chose : ici pourtant elle prétend être de la famille des roses. Réjouissez-vous, amantes; jeunes garçons, faites vos bouquets.

Enorgueillie de sa longueur, qu'elle prend pour mesure de sa noblesse, elle sourit à sa queue, qu'en guise de pompon elle a décorée d'un *of* et d'un *ef*, qu'elle fait sautiller çà et là; *of* par-ci, *ef* par-là, *of* dans tout le jardin. C'est charmant!

Les fleurs curieuses se disent l'une à l'autre :

« Mais, ma sœur, est-ce donc une rose?

— Rose! oh non, ma mie, mais une ronce.

— Pauvres fleurs! qu'allons-nous devenir? Mauvais augure que la ronce! Elle enlace, étouffe et nous fera mourir.

— Charmantes sœurs, reprend la ronce, qui les entend ainsi discourir, ne craignez rien, j'ai le même Dieu que vous, comme vous je porte des fleurs, et je vous invite à fleurir.

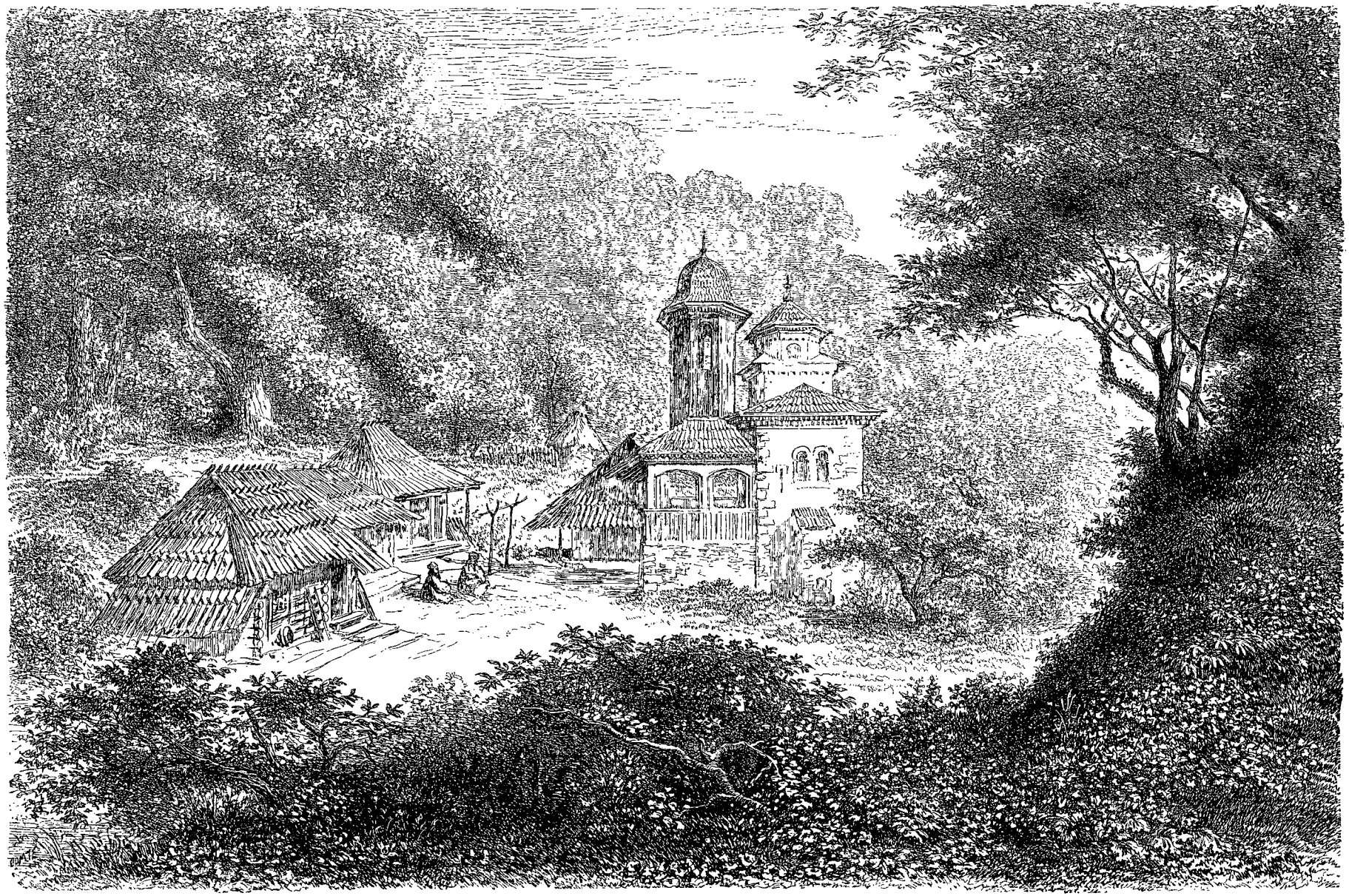
— La, la! disent les fleurs, ronce, tais-toi; tu n'as pas de Dieu, menteuse; va donc, replie ta queue et déguerpis. Tu ne traînes après toi que malheur; tu insinues dans tout sol qui te ravit, la stérilité et la mort. — Va donc, menteuse, replie ta queue et déguerpis. »

La rumeur alors était grande. Soudain entre le jardinier : il veut planter la ronce parmi les fleurs.

« Père jardinier, bon père, sais-tu donc bien ce que tu vas faire? Bouche ce trou, tu feras bien; arrose-nous, tu feras mieux; et si tu nous en crois, bon père, à l'instant, nous t'en prions, chasse et la ronce et la traînasse.

— Vraiment? répond le jardinier; mais non! cent fois non! Taisez-vous, mes belles; vous n'entendez rien à l'affaire. Chasser la ronce quand j'en peux faire un églantier! y pensez-vous? Boucher le trou, chasser ces plantes! De tous mes soins soyez reconnaissantes. Permettez-moi de travailler au bien public, à sa ri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monastère de Tchoclovin. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chesse; un peu plus de confiance en moi, et je promets que la ronce portera comme vous des fleurs odorantes. Je l'enterai d'un rosier franc; vous en deviendrez toutes jalouses.

— Bon jardinier, lui répliquent les fleurs, le rosier sauvage peut changer de nature; mais ceci n'est qu'une ronce, dont la queue, terminée en *of*, nous enlace déjà de ses plis. Qui sème mieux qu'un villageois? qui mieux que toi, jardinier, peut voir ce que promet la traînasse? Travaille moins à notre richesse, songe un peu plus à notre santé! Prends l'arrosoir, laisse ton greffoir. Ronce est ronce, plante rongeuse et rapace; et non plus que la traînasse, le proverbe le dit, ne la laisse jamais monter dans ta maison. Nous reconnaissons ton zèle, ton savoir, tes fatigues; mais lance par-dessus la haie, de grâce, et la ronce et la traînasse; elles ne peuvent que jeter parmi nous la discorde et l'anarchie, le désespoir et la mort. Gare à ton renom, je t'en prie. »

Ainsi lui dit chaque fleur.

« N'avez-vous pas fini, fleurettes? taisez-vous! ou je vous assène sur la tête un coup de plantoir. Le trou est fait; mon honneur veut que j'y plante la ronce. »

Ce disant, en dépit des fleurs il plante ronce et traînasse.

Mais tout à coup le vent s'élève de l'ouest; il souffle, siffle, tourbillonne, arrache la ronce, l'enlève, la fait pirouetter, la brise en mille pièces et la disperse. Une heure après, dans le jardin, toutes les roses dansaient en se donnant la main, et chantant : « Jardinier, prends garde à la traînasse dont chaque bras a mille nœuds et dont chaque nœud est un *of*, *of* par-ci, *of* par-là; gare les *of!* gare les *ef!* c'est une grêle, jardinier, qui te ruinerait en nous donnant la mort. »



Tziganes oursiers (*ursarii*). — Dessin de Lancelot.

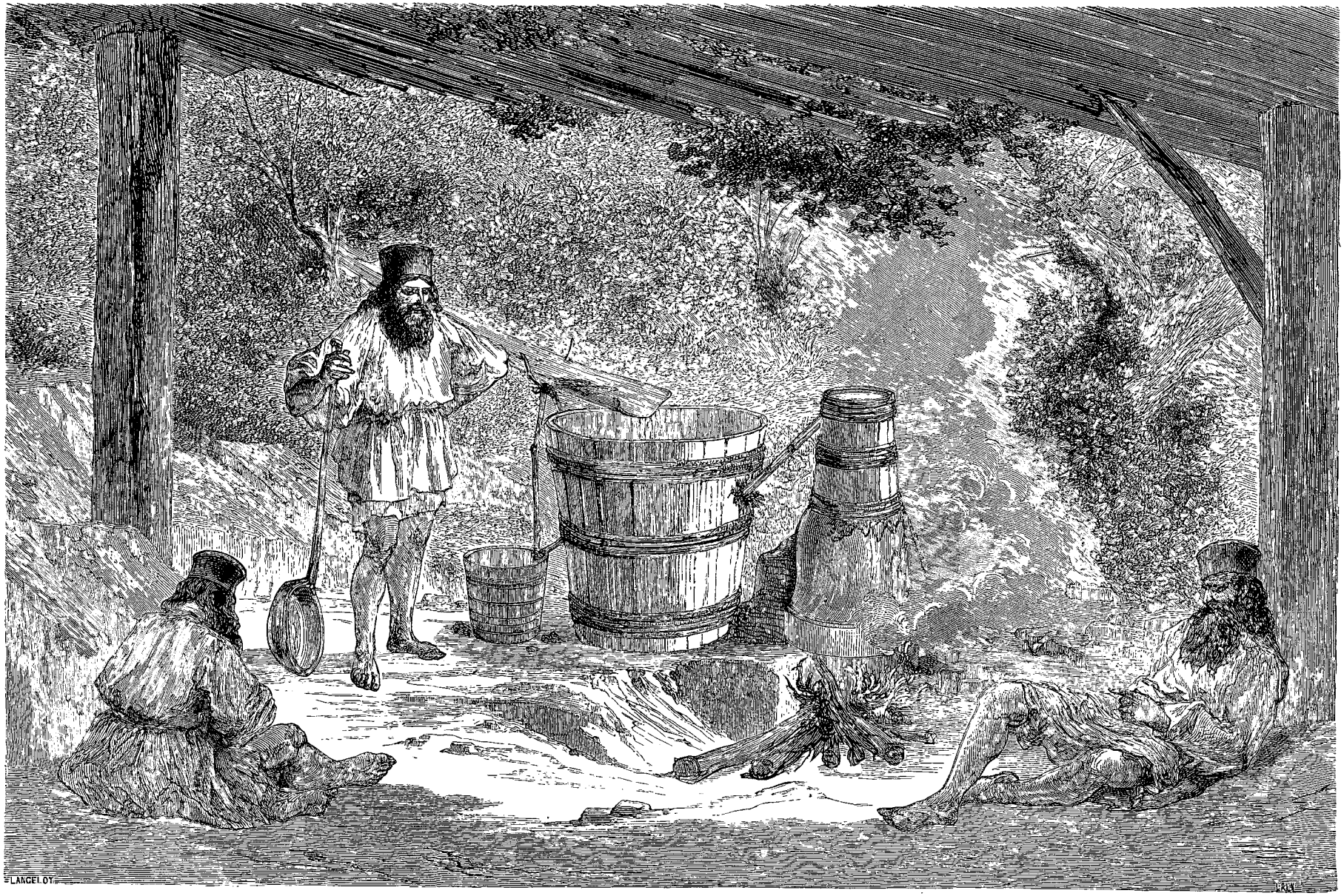
LXX

TIZMANA.

Un curé de campagne. — Le monastère de Tizmana. — Un homme sous un moine. — Une prière. — Tchoclovin. — Souvenir des Turcs. — Un centenaire. — Un bandit *orthodoxe*.

Le lendemain, enchantés de l'hospitalité officielle, nous partions pour le monastère de Tizmana, le dernier que nous devions visiter. Ce fut encore une journée bien remplie de descentes, de traversées de torrents, et d'escalades, car nous marchions à l'ouest-nord et rentrions dans l'encoignure que forme la chaîne des Carpathes en se rabattant brusquement vers le Danube. A l'heure du déjeuner nous nous arrêtions au milieu d'un gai village assez bien bâti le long de la grande route et plus animé que ceux que nous connaissions. Le pope, averti que des étrangers campaient dans la rue, vint nous prier d'entrer chez lui, mettant « son humble logis » à notre disposition. C'était un beau jeune homme de vingt-huit ans, blond, très-élégant dans son simple costume de paysan d'une blancheur et d'une propreté rares. La toque ronde et noire des moines était le seul signe qui indiquât son caractère de prêtre. Sa femme quitta à notre arrivée le métier sur lequel elle tissait une étoffe de couleur éclatante et d'un dessin très-particulier, et tous deux, quoi que nous en disions, aidèrent aux préparatifs de notre repas que nous apportions de Tirgu-Giulu, bonne précaution en ce pays. Le prêtre causa avec M. D. et lui tarifa les différentes fonctions de son ministère, qui lui rapporte peu, mais ne l'empêche pas de diriger les travaux d'une petite ferme fort bien tenue. Ce canton est fertile, les habitants libres et assez aisés. On ne paye guère que les enterrements en argent et ils peuvent rapporter un zwanzig (quatre-vingts centimes). Les mariages ne rapportent que bombances. Il nous dit avec un accent bien sincère que la cérémonie qu'il aime surtout à accomplir, peu ou point payée, c'est le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fabrication du rakiou. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

baptême ; « l'idée que chaque chrétien que je fais sera un travailleur et aidera à la fécondité de la terre est mon meilleur salaire. » Sa femme, jeune et jolie, me fit voir ses broderies et ses tissages ; nouveau témoignage du goût charmant avec lequel les Roumaines décorent les larges manches et le col de leurs *camessi*. Les dessins de ces broderies exécutées au point de marque sont byzantins. Transmis de génération en génération ils remontent à une assez haute antiquité et mériteraient d'être recueillis. Près des villes leur caractère s'altère, et c'est dommage, par le mélange de fantaisies d'Europe venues par l'Allemagne.

Assez tard dans l'après-midi, nous arrivions à l'entrée d'une gorge au milieu de laquelle est le monastère de Tizmana, bâti sur un banc de rochers élevés qui s'avance comme une jetée au milieu des arbres. La façade principale regarde le fond de cette gorge et un mont élevé qui la domine. On y arrive par une large route suspendue au-dessus d'un torrent. A chaque pas qu'on fait en s'élevant sur cette route, le paysage s'agrandit et éveille des idées de calme et de recueillement. L'ordonnance des bâtiments se marie bien au paysage et n'en détruit pas l'impression agréable, quoique sévère. Malheureusement nous arrivions au surlendemain d'un désastre; en pénétrant dans la seconde cour, nous ne vîmes que des ruines fumantes. Tous les bâtiments de manutention, les logements des moines, les greniers et les magasins, avaient brûlé l'avant-veille. Les moines sans aide n'avaient guère pu sauver que leurs personnes ; le feu ne s'était arrêté qu'aux murs épais des constructions extérieures. Les pauvres religieux, consternés, erraient au milieu des décombres comme des âmes en peine ; depuis deux jours ils manquaient de pain !

Notre arrivée fut un heureux prétexte au supérieur pour secouer leur torpeur; en moins d'une heure, il sut ordonner et faire exécuter un souper très-confortable auquel le pain seul faisait défaut. Heureusement notre prévoyant Mathé faisait toujours la part de l'imprévu ; le coffre de notre voiture renfermait quatre ou cinq petites miches rondes qui complétèrent le festin, auquel le supérieur assista. Comme nous lui faisions compliment de l'activité de ses servants, il nous répondit: « Ici comme ailleurs le chef fait les soldats. » C'était une admirable figure que ce moine; il s'élève dans mes souvenirs au-dessus de tous ceux que j'ai rencontrés autant par la beauté de ses traits que par la supériorité de son intelligence, qu'une longue causerie intime nous révéla. Certainement, ce n'est aucun des motifs communs aux autres moines, vocation, intérêt, dégoût ou lassitude de la vie, qui l'a poussé au cloître. Il n'y est pas entré, comme quelques-uns, avec le seul espoir de finir en paix; il semble plutôt attendre le moment de vivre et se préparer à l'action. Il a réhabilité dans mon esprit le clergé valaque et m'a fait entrevoir le rôle qu'il pourrait jouer dans la régénération du pays. Je ne puis répéter le touchant plaidoyer qu'il nous fit entendre en faveur des asservis, ni ses éloquentes philippiques contre les asservisseurs, mais je puis transcrire une admirable prière qui en est comme un poétique résumé, et qu'il nous récita pour nous montrer que ses aspirations n'étaient pas à lui seul. C'est la prière que le pope Chapça prononça le 9 juin 1848, au camp d'Islaz, devant le peuple en armes.

« Dieu de la force et de la justice, vois ton peuple prosterné devant ton évangile et ta croix. Il n'invoque que ta justice ; exauce et bénis sa prière. Donne la force à son bras, et tes ennemis seront vaincus. Verse dans son sein le courage, dans son cœur la mansuétude, et l'ordre dans son esprit.

« Dieu de la lumière, tu fis jaillir jadis la colonne de feu pour guider Moïse dans le désert. Dis, Seigneur, que l'ange des bons conseils descende au milieu de nous, et nous guide dans tes voies. Bénis, du haut du ciel, nos étendards couronnés de la croix de ton Fils bien-aimé ; fais-les flotter sur le chemin de l'ordre et de la véritable gloire.

« Seigneur ! ton Fils unique fut envoyé par toi en sacrifice pour le salut des hommes. Il voulut déifier l'humilité et le travail et il *devint anathème;* il devint la proie de la mort pour donner la vie et la liberté aux humains. Tu es le même Dieu : la victoire et la liberté sont à toi. Sauve et délivre tout homme qui souffre, relève et vivifie ce peuple qui se meurt pour faire vivre ses oppresseurs. Sauve-le des abus qu'on fait naître de ses institutions et même de ses vertus ; délivre-le de l'abus de la *claca*, de l'infâme *iobagie*, inconnue à nos pères, de la corvée des chemins et des chaussées, de ces travaux des Pharaons. Rends-lui le temps et l'espace dont tu dotas l'homme ; fais-le jouir du produit de son travail.

« Lève-toi, Seigneur, et fais connaître au monde que tu es le Dieu des laborieux et de tout homme qui s'élève vers toi par le travail, seule prière que tu bénisses et que tu exauces. Ton Fils a promis aux opprimés la justice, aux affamés le pain, aux désolés la consolation. Rends à tes enfants leurs biens et leur pain, selon ta justice. Car à toi est la domination et la force et la gloire, à toi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dans le présent et dans l'éternité, et dans les siècles. Amen. »

A une lieue et demie de Tizmana, presque au sommet de la montagne, est le monastère de Tchoclovin : une petite église et deux ou trois maisonnettes au fond d'un véritable puits de verdure. Dans cette solitude presque inaccessible, vivent pauvrement sept ou huit moines sous la direction d'un supérieur, qui me parut délivré d'une grande anxiété quand nous lui dîmes que nous avions apporté notre déjeuner. Il n'avait que des pommes de terre à nous offrir et tout son personnel était occupé à la fabrication du rakiou. Le temps pressait, car la nuit précédente un ours, leur voisin, était venu dévorer toute la récolte du plus beau prunier. L'alambic fonctionnait en plein air et l'aspect bizarre des moines distillateurs me frappa de surprise. Leur costume accommodé à leur travail per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le centenaire de Tchoclovin. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dait singulièrement de sa gravité. L'alambic, quoique simple et naïvement établi, était établi selon les règles de l'art. Le cuveau servant de réfrigérant et de condensateur à la liqueur vaporisée était alimenté au moyen d'une source vive amenée de la montagne par une gouttière d'écorce; un des moines, debout près du seau où tombait la liqueur refroidie, en transvasait le contenu à l'aide d'une cuiller gigantesque, à laquelle de temps en temps ses confrères venaient tremper leurs lèvres. La dégustation du produit nouveau amenait le besoin de le comparer au produit de l'année précédente, ce qui m'expliqua leurs attitudes abandonnées et leurs gestes hésitants. Ces pauvres moines agissaient selon la coutume générale. Chez les paysans le rakiou est une nécessité, la distillation est une fête de famille comme le pressurage dans les pays vignobles.

Du temps des Turcs, il n'en était pas ainsi, et cette fabrication fut presque, à sa naissance, une source de vexations. En 1802, ils décrètèrent l'impôt dit *cazanit*, du mot *cazan*, qui veut dire chaudron. L'alambic étant une nouveauté, n'eut pas d'appellation propre, et cazan désigna indistinctement le chaudron à distiller ou le chaudron de cuivre ou de fer, seul ustensile de cuisine souvent des pauvres ménages valaques. Les percepteurs de l'impôt, animés de l'esprit fiscal, abusèrent de la lettre et forcèrent au payement les pauvres gens qui n'avaient pas un prunier et ne se servaient jamais de chaudron que pour faire leur bouillie de maïs. Cet unique ustensile, si nécessaire qu'il fût, disparut des pauvres ménages, qui croyaient ainsi échapper aux exactions. Mais il n'est pas facile d'échapper au fisc turc; pour forcer les gens à payer ou pour les punir de ne le pouvoir pas, les percepteurs, sur leur refus, les enfermaient dans l'unique chambre de leur chaumière dont ils fermaient toutes les issues, allumaient un réchaud ardent sur lequel ils jetaient quelques capsules de piment et laissaient vingt minutes le malheureux paysan subir l'affreuse torture de cette fumée âcre et corrosive, de laquelle il ne sortait qu'à demi suffoqué et étranglé. Cette pénalité ne fut pas seulement une passagère distraction des agents subalternes, elle eut l'approbation des administrateurs en chef, puisque sur les registres qui leur étaient présentés, on faisait cette mention: Un tel n'a pu payer l'impôt du chaudron, mais il a subi l'*ardeïu*.

Le monastère de Tchoclovin nous gardait la plus grande surprise de notre voyage. Pendant que j'en dessinais l'ensemble, Mathé, qui furetait dans tous les coins, sortit tout effaré de la première case en criant : Domnulé! domnulé! un moine de l'autre monde! un moine âgé de cent vingt-cinq ans! et je vis surgir à la vive lumière du soleil, dans l'ouverture noire de la porte, non pas une ombre, comme le disait Mathé, mais un vieillard si vieux que les apparences de la mort luttaient sur toute sa figure avec les apparences de la vie, et éveillaient véritablement comme une idée d'apparition surnaturelle. Sa figure avait dû être fort belle, le front large et bien modelé, le nez long, fin et droit, les yeux grands, bien enchâssés dans un large orbite, se retrouvaient encore; mais la peau semblait une couche de cire transparente, sous laquelle se distinguaient vaguement les veines grises, comme des traits de crayon à demi effacés. L'œil, enfoncé profondément dans une cavité bleuâtre, laissait voir à peine sous les longs sourcils tout blancs un regard vacillant comme une lueur qui s'éteint et se rallume par intermittences; à chaque respiration, les ailes du nez battaient, et au-dessus d'elles se dessinait un pli lugubre. La barbe et la chevelure, longues et encore épaisses, étaient si fines qu'elles se soulevaient au moindre souffle de l'air, au moindre tressaillement de la face et enveloppaient ses traits comme d'une auréole mouvante. Appuyé au bras d'un jeune novice, il vint s'asseoir sur un banc grossier, roulant entre ses mains les grains d'un chapelet : mains et chapelet semblaient taillés dans le même morceau d'ivoire. Il s'agitait sans cesse et parlait d'une voix sifflante. L'esprit était aussi vacillant dans son cerveau que le regard dans ses yeux; pourtant, chaque phrase de son monologue entrecoupé pouvait se rapporter à une des rares émotions de sa longue vie solitaire; et par-dessus tout on y sentait un assez grand orgueil d'avoir tant vécu et aussi une curiosité inquiète.

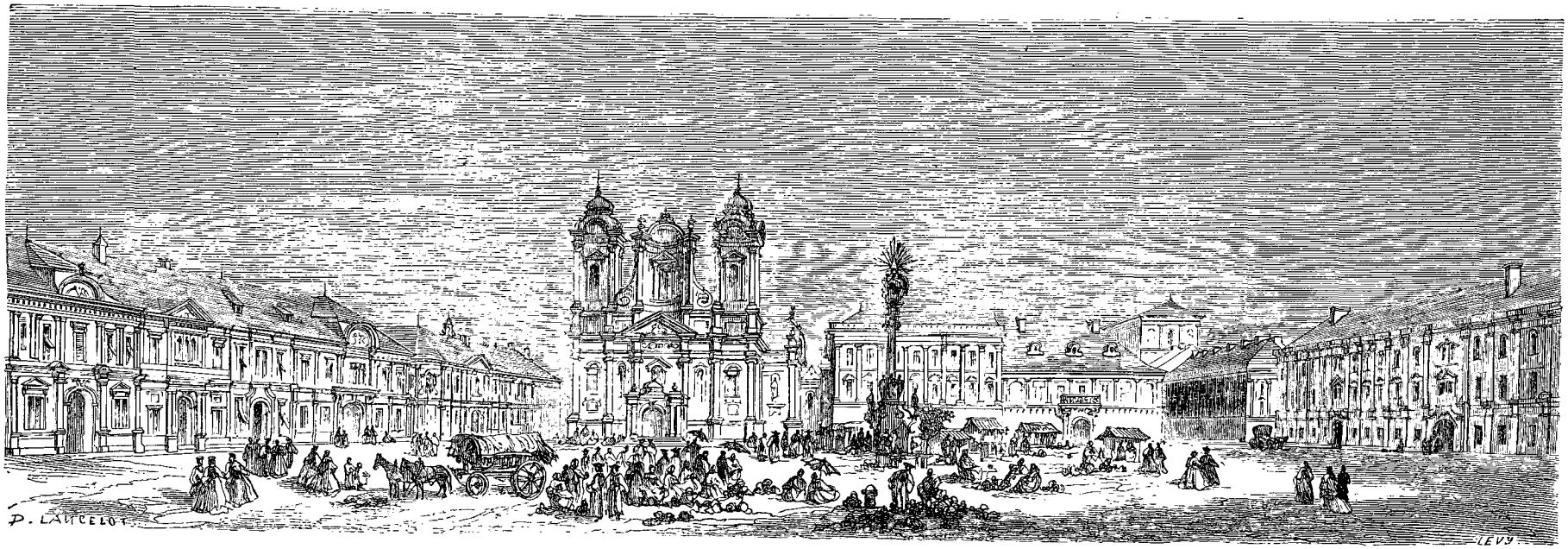
On lui dit qu'un Français était là, qui voulait faire son portrait. Il ne comprit sans doute que le nom de peuple. « Ah! les Français, dit-il, je les connais, et aussi les Autrichiens, et les Russes, et les Turcs! ils ne viennent plus ceux-là, ils sont morts; et l'ours aussi qui venait frapper à ma porte pendant les grandes neiges! moi, je ne meurs pas. Qu'ai-je encore à voir? J'en ai tant vu depuis Trajan! » Le positif Mathé éclata de rire au dernier mot de ce discours. Moi, je pensai qu'il faut être indulgent pour les improvisations d'un homme de cent vingt-cinq ans, qui ne faisait au bout du compte qu'une amplification un peu forcée. Qu'on suppose seulement vingt printemps de plus sur la tête de certains graves personnages de chez nous, et d'après ce qu'ils écrivent aujourd'hui, ne serait-on pas en droit de penser qu'ils se vanteraient volontiers alors d'avoir vécu dans l'intimité du grand Charlemagne?

Le grand âge auquel ce moine est parvenu est pour ceux qui l'entourent une preuve manifeste que l'esprit de Dieu est avec lui. « C'est un saint, nous disait l'un d'eux, et les ours de la montagne le respectent. » Les soins dont il est l'objet contrastent avec le peu de souci que les autres moines de Tchoclovin semblent avoir d'eux-mêmes. Il est vêtu avec recherche de chauds vêtements de laine blanche et soigné comme un enfant.

Il a bâti, il y a soixante ans, la petite maison qu'il habite. Avait-il le pressentiment de la longue vie qui lui était réservée? Quoique déjà vieux à cette époque, il l'édifia avec une solidité inusitée, en gros troncs de chênes couchés et emboîtés les uns dans les autres, et façonna avec assez d'art un grillage de fer au-devant des petites fenêtres.

Tizmana aussi possédait naguère son saint; il ha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une place à Temesvar. — Dessin de Lancelot.



Roumains de Temesvar. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bitait une cavité naturelle ouverte au flanc du roc perpendiculaire auquel les bâtiments s'appuient, à quinze ou vingt mètres de hauteur au-dessus d'une source. Dans cette logette, il pouvait à peine se tenir debout ou couché, et tirait par une corde les vivres qu'on lui apportait du monastère.

Ce stylite vécut là assez longtemps et y mourut, mais sans avoir dépassé l'âge d'homme.

Ces pratiques de renoncement absolu, inspirées par une foi ignorante et égoïste, sont fort considérées des dévots roumains, qui chôment cent cinquante jours de fêtes religieuses, et observent cent dix jours de jeûne. Le carême surtout est ici la grande loi.

Aussi la tradition a-t-elle conservé avec complaisance le nom d'un chef de bandits, Bazile, qui, dans le pillage d'une habitation dont lui et sa troupe venaient de massacrer tous les habitants, voyant un de ses compagnons s'emparer d'un pot de beurre et y porter la langue, lui cria: « Païen! c'est aujourd'hui vendredi! ne crains-tu plus Dieu? » et appuya sa remontrance d'un vigoureux soufflet.

LXXI

DE TIZMANA A TÉMESVAR.

Baïa-de-Arama. — Turnu-Sévérinu. — Orsova. — Méhadia. Témesvar.

A quatre heures de l'après-midi nous fîmes nos adieux au supérieur de Tizmana: je lui serrai les deux mains avec enthousiasme, heureux d'avoir trouvé un moine et un homme sous le même habit. Nous pensions arriver à Baïa-de-Arama avant la nuit; nos chevaux fatigués (c'étaient toujours ceux de Polovrad'j) ralentirent sensiblement leur allure; nos postillons, étrangers à cette contrée, nous égarèrent, et la nuit noire nous surprit hésitant, à un sombre carrefour, entre trois ou quatre chemins mal tracés. La rencontre inespérée d'un sous-préfet de Baïa de-Arama à la tête de six dorobants nous tira de peine. Cet aimable fonctionnaire, en s'excusant de ne pouvoir nous offrir l'hospitalité (il partait pour je ne sais quelle expédition), nous conduisit chez un de ses amis, au seul gîte possible de la ville. On nous y façonna à peu près deux lits avec des peaux de mouton étendues sur des divans de bois. Nous nous couchâmes, mais ne dormîmes pas. Notre logis avait été, la semaine précédente, l'hôtel de la sous-préfecture, et les dérobants avaient laissé de nombreux souvenirs dans les pelleteries. Quels regrets n'adressâmes-nous pas aux bons lits de la préfecture de Tirgu? Je passai la nuit sur le divan d'une galerie extérieure étudiant les ombres bizarres que la lune découpait sur les hautes maisons de bois à toits en pyramides et à étages surplombants, et admirant notre digne gardien de la tente, Mathé. Il avait dressé un véritable camp retranché. Les six chevaux entravés et liés l'un à l'autre entouraient la calèche dans laquelle Mathé était couché. Sur la terre nue, entre les jambes des chevaux, les postillons, étendus la face contre terre et les bras repliés autour de la tête, dormaient. J'attendis l'aurore, enviant leur sommeil et admirant leur énergique constitution que satisfait un semblable repos après d'assez rudes fatigues.

C'était jour de marché. Avant le jour les rues s'emplirent de paysans conduisant des chariots chargés de denrées, des bestiaux, des volailles. Les costumes et les types présentaient une grande variété. La fraîcheur de la matinée avait fait endosser aux hommes et aux femmes les pelisses fourrées, les grands manteaux blancs, les cuirasses de peau de mouton, les jupons bariolés; beaucoup d'amazones chaussaient les grands étriers turcs et manœuvraient leur monture avec autant d'énergie que les hommes.

Je remarquai une coiffure de jeune fille très-compliquée et un peu sauvage; tous les cheveux du haut de la tête, séparés par une raie circulaire qui laisse un étroit bandeau de chaque côté du front, sont tordus en une grosse natte renversée en arrière; les bandeaux du front et le reste des cheveux sont divisés en un certain nombre de nattes plus menues qui vont s'y rattacher; elle se termine par une bouffette de rubans et tombe au milieu du dos; la naissance de la natte occipitale est cachée par une petite couronne de fleurs.

Je crus devoir une visite aux mines abandonnées qui ont donné leur nom à la ville, *Baïa-de-Arama* (Bain de cuivre); elle ne m'apprit pas grand chose, sinon que le minerai y est encore abondant et que le dernier concessionnaire s'y est ruiné; puis, après un déjeuner que notre hôte anonyme nous fit servir comme pour douze et nous fit payer comme pour vingt-quatre, nous remontâmes en voiture. Tout concourut dans cette journée au développement de la maussaderie qui nous gagnait depuis notre nuit sans sommeil. Nous franchîmes péniblement cette dernière étape fort longue; nos chevaux ne couraient plus, ils se traînaient. La vue du pays ne nous dédommageait guère du manque de vitesse; il devient de plus en plus aride en s'approchant du Danube.

Les fières montagnes rocheuses, couronnées de belles forêts, font place à des collines arrondies, nues et formées d'argile grise; la plaine est sans arbres; les quelques maisons basses qu'on y rencontre sont bâties en troncs d'arbres et presque sans ouverture. Les longues chevilles surmontant les planches qui recouvrent le toit servent de perchoirs à d'innombrables bandes de corbeaux, dont les coassements n'égayent pas la physionomie inhospitalière de ces sombres cabanes.

A la fin de la journée nous étions au sommet du vaste plateau qui domine la vallée du Danube, à laquelle on descend par une route profondément ravinée, aux contournements sans fin. Nous traversâmes une bourgade importante, et peu après, nous entrions dans la ville de Turnu-Sévérinu. Nous y restâmes deux jours; M. D., attendant le départ du bateau qui devait le conduire à Giurgewo, moi attendant le retour du préfet absent et essayant de faire entendre raison à la police valaque, qui, sous prétexte que mon passe-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

port n'était pas visé de tous les préfets et sous-préfets dont nous avions traversé les districts, ne voulait pas me laisser partir. J'expliquais, avec preuve à l'appui, ce que j'avais fait dans tout mon voyage, à l'employé principal, qui ne voulut pas démordre de son objection: « Avec tout çà, vous pouvez bien ne pas être un honnête homme. » Le préfet arriva heureusement; il leva toutes les difficultés et nous fit mille offres obligeantes qui, on le verra, ne furent pas stériles.

Turnu-Sévérinu occupe le bord d'un plateau élevé qui longe le Danube; elle sera bientôt une des villes les plus importantes de la Valachie; elle a déjà deux ou trois grandes rues et une vaste place bordée d'assez belles maisons, de boutiques et d'hôtels assez bien tenus. Au premier étage de celui que nous habitions est le tribunal de police correctionnelle; le juge président en exercice à notre passage jouissait d'une grande popularité. On nous dit (ce détail me parut caractéristique) qu'il condamne aussi bien et aussi souvent les boyards que les paysans. Le district de Méhédintz, dont Turnu-Sévérinu est la préfecture, se distingue du reste de la Valachie par des mœurs plus rudes. En général, le paysan est somnolent; ici il est brutal et envers les animaux d'une cruauté rare. Il y a bon nombre d'Allemands à Turnu, employés à je ne sais plus quelle industrie. On a bon espoir dans l'influence que pourra avoir leur naturel doux et bon d'ordinaire; je crains l'influence de leur goût. Jusqu'à présent, on les reconnaît généralement à un emprunt qu'ils font au costume roumain. Ils portent volontiers, mais sans grâce, le chaud bonnet de peau d'agneau, *la cuciu'a*, qui, dans ce district, prend une tournure remarquable de bonnet phrygien...; eh bien! ils lui ont ajouté une immense visière!... Ayant dit adieu à mon compagnon de route, qui rentrait à Bucharest, je me dirigeai seul en bird'j sur Orsova.

A la frontière, mon conducteur s'arrêta devant la porte d'un corps de garde où je dus entrer; pendant qu'on timbrait et parafait mon passeport, je remarquai un paysan roumain qui pérorait avec animation. Un officier m'expliqua qu'il racontait comment sur le bateau à vapeur qu'il venait de quitter à Orsova, se trouvait une altesse russe; tout fier d'avoir voyagé avec un aussi grand personnage, il se promettait de conter cela dans la montagne. — Et, lui dit l'officier, si dans la montagne tu la rencontrais cette altesse, que lui dirais-tu? — Rien, répondit le paysan, dont la figure épanouie se rembrunit aussitôt, mais mon fusil parlerait! — Ils sont tous *comme ça*, me dit l'officier; et voilà l'expression du sentiment général inspiré par le protectorat russe. Peu après, j'entrai sur le territoire autrichien; un soldat m'y attendait, qui, montant sur l'avant de mon bird'j, ne me quitta qu'au bureau du major; celui-ci me reçut comme une connaissance et m'affranchit en deux minutes de toutes les formalités de police. Je devais cette attention délicate à la bonne intelligence qui règne entre les deux grands fonctionnaires d'Orsova et de Turnu-Sévérinu. Le préfet de cette ville avait par un télégramme annoncé mon arrivée au major, et m'avait valu ce gracieux accueil, qui contrastait tant avec le souvenir de mes précédentes entrevues avec la police autrichienne.

A six heures du soir de ce même jour, je pris la malle-poste pour Temesvar. Peu après, nous étions dans la vallée de la Tcherna, sur le versant occidental des Carpathes. Une belle route, parfois très-escarpée et coupée de ponts hardis suspendus au-dessus d'un torrent capricieux, auxquels la nuit prêtait des apparences d'effroyable hardiesse, conduit à la ville thermale de Mehadia. Rien ne m'en signala l'approche, et je me trouvai tout d'un coup, et bien étonné, sur une place illuminée formée par des façades et des colonnades magnifiques, au-dessus desquelles se dressent les sombres crêtes des montagnes qui enterrent la ville. Une foule compacte d'Autrichiens, de Hongrois, de Serbes, de Valaques, de Bulgares et de Turcs s'y pressait aux pieds d'une colossale statue d'Hercule qui rappelle l'ancienneté des thermes et leur nom romain (bains d'Hercule): un excellent orchestre de tziganes y exécutait les ravissantes mélodies hongroises qui m'avaient tant impressionné à Pesth. Je ne jouis pas longtemps de ce gracieux intermède; au bout d'une heure la voiture repartit. Au jour, nous traversions la ville de Karansebes au pied des dernières pentes des montagnes; puis Lugos, où commencent les grandes plaines de la Hongrie. Là, nous rencontrâmes les restes de l'affreuse invasion de sauterelles qui venait de ravager la contrée; tout autour de nous, elles s'élevaient d'un vol oblique, rayaient le ciel de leur silhouette sinistre et retombaient sans force; à certains endroits, la route en était couverte.

Temesvar est une grande et belle ville; elle a d'immenses places, de larges rues et des édifices modernes d'un style pompeux, une population plus allemande que hongroise. La place du marché offre un coup d'œil intéressant. Les habitants de races différentes des villages voisins, Allemands, Hongrois, Roumains, s'y coudoient dans un pêle-mêle des plus curieux. Cette fréquentation de tous les jours n'a rien changé à leurs costumes ni à leurs caractères, pas plus que la domination qui les comprime n'a étouffé leurs aspirations d'indépendance et de nationalité.

Ici se termine le récit de mes impressions. A partir de Temesvar, je ne voyageai plus, je revins, et plutôt à l'état de colis que comme une créature pensante. Mille huit cents kilomètres de chemin de fer, interrompus seulement par deux nuits de repos à Vienne et à Strasbourg, c'est une source de sensations voisines du martyre. Ce n'était pas trop pour me faire trouver supportable la vie cellulaire de Paris, après trois mois de vie libre, au milieu d'une nature superbe.

Six années se sont écoulées depuis que j'ai fait ce voyage. Elles ont apporté de grands changements dans la situation intérieure du pays que j'ai essayé de faire connaître: aux lois de servage et aux principes démoralisateurs de la féodalité a succédé une législation qui

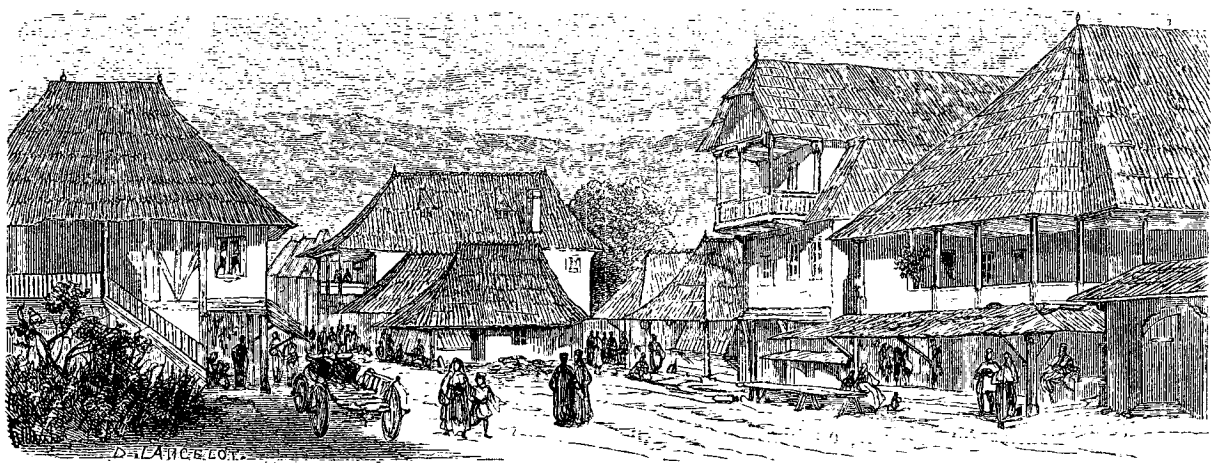
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

repose sur le droit et la justice. La Valachie et la Moldavie sont définitivement unies sous le nom de Roumanie, avec la sanction des grandes puissances de l'Europe. Le prince Charles Ier de Hohenzolhern-Sigmaringen y règne par droit d'élection en vertu d'une constitution votée par l'Assemblée nationale. Quoiqu'on ne puisse encore considérer comme réalisées toutes ses réformes, la faute n'en est pas aux Roumains d'aujourd'hui.

Un décret, un plébiscite, issus de la tête autocratique d'un César, ou des délibérations d'une assemblée libre, ne suffisent pas pour effacer dans la conscience et sur le front d'un peuple les souillures empreintes par deux mille ans d'esclavage. Il est plus facile, certes, de noter, de blâmer les écarts, les défaillances, les erreurs des Roumains, que de trouver aux jours actuels, sur la carte du globe, une autre agglomération de six millions d'hommes secouant, comme celle-ci, la poussière putride dont vingt siècles d'oppression, d'invasions et de barbarie l'avaient couverte, pour aller hardiment rattacher son berceau, ses traditions et son drapeau à une des plus grandes époques de l'histoire.

Le fait accompli le plus considérable, c'est la concession en toute propriété aux six cent mille familles de corvéables, de la part de terre qu'elles cultivaient sur les domaines des boyards. C'est la constitution du tiers état, qui hier n'était rien et qui bientôt sera tout; surtout si la noblesse, dont les droits mal acquis se meurent du mal caduc, ne sait pas prendre l'initiative des grandes entreprises industrielles et des grandes exploitations agricoles. Le paysan auquel on reprochait naguère sa paresse, son indolence, son incurie et sa répulsion à sortir des procédés routiniers, donne, depuis qu'il possède et qu'il s'appartient, l'exemple d'un grand sens pratique.

La constitution garantit à tous les Roumains l'égalité devant la loi, la liberté de conscience, la liberté de la presse et le droit de réunion; elle déclare l'instruction obligatoire. Sur ces bases, un grand État pourrait glorieusement vivre, un petit État doit vite se régénérer. La France, l'Autriche, l'Angleterre, l'Italie, la Prusse, la Russie, ont signé et garanti ce contrat d'affranchissement, arraché à la Turquie, qui n'en reçoit pas moins de la Roumanie un tribut annuel de un million, en vertu de droits douteux, qui périme d'ailleurs en vertu de celui des nationalités.



Baïa-de-Arama. — Dessin de Lancelot.

Ce n'est pas ici le lieu (ce n'est pas à moi surtout) d'examiner les mesures prises par le gouvernement pour assurer l'exercice des droits qu'il a proclamés. Le passé lui fait la tâche difficile, et longtemps encore il sera forcé d'user de moyens transitoires; mais un de ses derniers actes relève du jugement de tous.

La récente persécution contre les juifs a douloureusement étonné l'Europe. C'est une injustice, une inconséquence et une faute. Doués du génie des entreprises, les juifs constituent un élément d'impulsion nécessaire dans la nation roumaine; car seuls ils savent considérer l'argent comme un instrument de travail (le paysan thésaurise, le boyard dépense à l'étranger); ils avaient déjà sollicité des concessions de routes, d'éclairage, de pavage, qui restent pendantes devant la persécution. D'ailleurs, l'intolérance religieuse n'a jamais profité à aucun gouvernement, à aucun peuple.

Il faut que les hommes qui, à un titre quelconque, ont pris la responsabilité de l'éducation de la Roumanie se rappellent, avant tout, que l'écusson de leur patrie porte pour exergue : *Nihil sine Deo!* Et ce Dieu, n'est-ce pas celui qu'invoquait, en 1848, le peuple roumain, sortant, comme Lazare, du fond de son tombeau?

LANCELOT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Colisée et l'arc de Constantin vus de l'arc de Titus. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY.

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Préjugés d'école, et premières impressions. — *Il tritone* et la Piazza Barberini. — *Trattorie :* comment se nourrit le peuple. — *Le parfum de Rome.* — Fontaine de Trevi. — *L'Acqua Vergine* et sa légende. — Rencontre sur le Corso : l'abbé.... — Montaigne et l'*albergo dell' Orso.* — Premier aspect de la Basilique Vaticane. — A travers les rues.... — Panthéon d'Agrippa et temple d'Antonin. — Mœurs boutiquières. — Vision du monde antique. — Sur le Tibre : *Cloaca maxima* de Tarquin. — Au Trastevere : boutique de la Fornarina. — Le dernier chemin que monta saint Pierre. — Tabacomanie des Romains : le mouchoir et la tabatière du pape. — Église de San-Pietro in Montorio; *la Flagellation,* par Sébastien del Piombo, etc. — Rome au soleil couchant sur le mont Janicule.

A plusieurs reprises j'avais parcouru l'Italie du nord et même l'Italie du sud en évitant Rome avec intention, tant je redoutais d'être envahi par l'autorité si absolue de l'antique métropole, lorsque, chassé de Naples par les médecins à la fin de novembre et forcé de m'exiler au plus près, je fus réduit à chercher dans la Ville Éternelle un asile, et pour longtemps peut-être, sinon pour toujours. J'y arrivai il y a trois ans par une soirée pluvieuse.

Un ami qui m'attendait à la gare fit déposer mes bagages dans sa demeure où je devais passer la nuit, et ce que je pus entrevoir durant un premier trajet assez court, aux clartés de quelques réverbères étoilant les ténèbres des maisons éteintes, me fit penser que mon ami habitait un faubourg écarté et désert. Au bout d'un moment, nous sortîmes pour aller dans une rue de peu d'apparence, arracher avec peine un souper tardif aux desservants graisseux d'une *trattoria* malpropre, véritable taverne faubourienne; après quoi l'on revint par d'autres ruelles également fangeuses et bordées de masures noires. Chemin faisant, je fus étonné d'apprendre que j'étais au milieu d'un des quartiers élégants de Rome, que j'avais traversé l'extrémité de la place d'Espagne, soupé chez le restaurateur en renom de la *Via de' Condotti* et qu'enfin j'aurais l'honneur de dormir sous un toit de la rue des *Quattro Fontane*, qui par les voies *Felice* et *Sistina* aboutit au Pincio, le jardin des Tuileries de la cité de Romulus et de saint Pierre.

La nuit s'écoula avec lenteur dans une insomnie préoccupée tristement. La gauloise indépendance du barbare, dont s'était imbue ma jeunesse au renouveau de l'affranchissement romantique, m'avait mis en défiance de Rome et de l'ascendant qu'elle a de tout temps exercé sur la pensée, sur les opinions et les doctrines; je m'effrayais d'une influence qui peut, modifiant nos croyances, faire évanouir en ne laissant que le vide nos convictions antérieures; mêlant à ces préjugés des réminiscences historiques, évoquant les écrivains, les artistes que Rome avait troublés, je pensais à mes maîtres qui avaient reculé devant cette épreuve. Je me retraçais aussi les raisonnements d'Eugène Delacroix sur les dangers de Rome qu'il n'avait jamais voulu affronter. « Faudra-t-il, me demandais-je inquiet, faudra-t-il en sortant de là brûler mes dieux; et que mettre en leur place? Ou bien, cette indolence de la vie présente qui dans cette ville et pour tant d'esprits a substitué la rêverie découragée à l'activité du travail, va-t-elle, en l'état où je suis, m'envahir à mon tour et paralyser tout essor! »

Interné malgré moi dans Rome et certain de n'en pouvoir sortir, il me semblait que j'allais retomber sur les bancs d'une école, de cette école qui d'âge en âge rend intimidés à leur pays tant d'écoliers éternels J'avais beau, pour m'encourager, répéter après saint Jérôme : « la passion d'apprendre est l'attrait des voyages, » je m'effrayais d'une si laborieuse étude. Pourquoi faut-il que la pensée vivace, énergique et jeune, soit assujettie à des organes qui ne le sont plus! Sans cette servitude on irait avec ardeur à de telles épreuves, et l'on ne s'effrayerait point d'une aventure qui risque de bouleverser vos idées antérieures.

Dès le matin, m'esquivant du logis, je voulus m'aventurer seul et sans aucun fil dans le labyrinthe redouté.

A ma droite, la rue rectiligne et montueuse encadrait au loin de ses hautes murailles un clocher conique silhouetté sur un ciel gris et pluvieux : j'ignorais la situation de Sainte-Marie-Majeure, et j'étais plus loin encore de soupçonner dans ces mamelons effacés les monts renommés du Quirinal et du Viminal. La rue continuait à gauche, tout à fait monotone; devant moi s'élevait, placé en faux équerre dans une cour encombrée, mal tenue, un vaste bâtiment carré d'un aspect assez neuf et dont le portique était plein de soldats. L'édifice me sembla bien beau pour une caserne, mais ayant reconnu que c'était la demeure illustre des Barberini, je le trouvai trop caserne pour un palais.

Passé l'angle de cette maison, j'abordai une grande place que je remontai en inclinant sur la gauche, et là, entre une malingre allée d'arbres trapus et le mur d'un couvent de capucins appuyé à une église nue du

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dix-septième siècle, là, campé devant une croix de mission montée sur un fût et flanquée de quatre bornes comme celle de Paimbœuf, je me demandai, contemplant cette place irrégulière, dépavée, avec ses maisonnettes, ses arbres de sous-préfecture et cette croix de village, si c'était à Rodez, à Vannes ou à Brives que je m'étais trouvé dans un carrefour tout pareil, à écouter les réverbères crier en dansant au vent de pluie. Au coin gauche de la place, sous un balcon où j'aurais logé le notaire de l'endroit, je remarquai cette enseigne au-dessus d'une porte étroite : ANTICA TRATTORIA — *vieux restaurant*. Chez nous on n'est achalandé que par la nouveauté : « Allons, dis-je, me voilà bien réellement à Rome.... »

Sur cette place Barberini, quand on revient vers la rue, on rencontre une fontaine de couleurs ombre, mais dont la vasque est belle et bien proportionnée au motif qui occupe le centre. Ce motif est remarquable : quatre dauphins dont les gueules béantes effleurent l'eau sont reliés en tronçons, formant de leurs queues relevées un socle aux armes des Barberini, sur lequel est posée, décrivant une demi-hélice et tenant lieu de vasque supérieure, une large conque d'où l'eau s'égrène en perles. Du milieu de cet appareil surgit accroupi solidement un vigoureux Triton qui, les bras et la tête levés, souffle contre le ciel dans une trompe en forme de coquillage, d'où jaillit un filet d'eau dont l'artiste a su tirer un très-bon parti. Cette originale et robuste conception, qui me fit penser à Pierre Puget, est l'œuvre du Bernin, qui nous ménagera d'autres surprises.

Tournant le dos à la place, je pris une rue transversale qui devait descendre au cœur de la ville, la *Via del Tritone*, qui débute par des boutiques de victuailles enfumées et grasses, *trattorie* que doivent hanter les Allemands, car on y entrevoit de lourdes saucisses, de la choucroute et des chopes à bière. Il entrait là-dedans des rapins à petite casquette, tandis que des gens du peuple accroupis ou collés contre le mur autour de la porte se frottaient à la graisse de l'endroit, qui déborde jusque dans la rue, pour en humer les senteurs et s'acagnarder dans la zone odorante des graillons. Parmi cette plèbe orgueilleuse, fainéante, égalitaire et sobre, la cuisine a ses amoureux platoniques à qui suffit la fumée : maigres sous des vêtements gras, ils semblent nourris d'aspirations comme les orchidées; rissolés à l'encens des fritures, ils ne s'apercevront plus que leur pain est sec et leurs fèves assaisonnées d'eau claire.

Pour les justifier, il faut avouer qu'à Rome les endroits privilégiés où l'on voit de la nourriture *pour de bon* ne sont pas très-communs. Dans ce pays où la fièvre est endémique, je ne sais si la sobriété est un instinct conservateur, mais dans toutes les classes elle est exemplaire et, à vrai dire, la qualité des denrées alimentaires favorise de si estimables penchants. Le veau, tué trop jeune, est mauvais et il est rare; le mouton est puant et dur, le bœuf peu savoureux, la volaille coriace et maigre. Seul le gibier est de qualité supérieure; il est commun, à l'exception de la perdrix. Compacte et trop peu travaillé, le pain est très-lourd; le vin, généralement passable, est fabriqué sans soin; il devrait être excellent. Les pâtisseries faites avec un mélange d'huile et de graisse sont répugnantes à soulever le cœur.

Au reste, le petit peuple se soucie peu de ces éléments culinaires. Voici comme il se sustente : tout l'hiver, on blanchit pour le public aux coins des rues dans de grands chaudrons, deux fois le jour, de ces longs choux-fleurs verdâtres qu'on appelle *broccoli*, et on les porte à domicile sur des écumoires, de boutique en boutique. Ces gens mangent aussi, en quantité, de gros lupins ronds et jaunes cuits à l'eau sans beurre ni graisse. Sur les broccoli on met du sel et de l'huile avec du vinaigre. Ajoutez quelques olives, des figues sèches, du saucisson aride, souvent ranci, des tiges de *finocchio* ou fenouil et, comme dessert, des noisettes, des graines de potiron, des *pignoli*, amandes de la pomme de pin. En été, les fruits, surtout le melon d'eau et la courge verte à chair pourpre, d'une saveur si fade. Tel est à peu près pour le peuple de Rome, en y adjoignant quelques pâtes communes, le fonds du régime.

Quelques rues boueuses dépourvues de trottoirs, des boutiques chétives, cintrées, à porte étroite comme on en voit à La Châtre et à Dinan, des murs où le plâtre écorché a reçu le badigeon terreux des éclaboussures du ruisseau, de temps en temps quelque église à façade indigente dans le goût moderne encastrée aux maisons; beaucoup d'animation et de caquetage populaire, toutes les femmes déguenillées et coiffées en cheveux, même celles qui n'en ont plus, spectacle affreux : voilà ce qu'on rencontre dans ces carrefours où pour la première fois, il convient de le noter aussi, je reçus la distincte impression des odeurs, ou pour parler poétiquement, du *parfum* de Rome. C'est une exhalaison locale de bouillon de choux ou de broccoli gâtés mêlée à la senteur crue des raves, émanations sulfatées auxquelles il faut bien qu'on s'accoutume; car le pavé et la fange noire des rues sont imprégnés de cette essence, qui ne s'est point épurée en devenant séculaire.

Peu à peu, en avançant le long d'une voie étroite et maraîchère où la foule croissait et où l'on foulait des feuilles légumineuses, je perçus une sorte de rumeur vague comme celle des flots, qui accompagnait puis qui domina les bruits du populaire, et soudain, au détour de la rue, je fus ébloui par des amas d'eau qui d'un pêle-mêle de rochers dominés par des architectures peuplées de statues, tombaient en écumant et jaillissaient de toute part pour s'engouffrer dans des trouées caverneuses. J'étais devant la fontaine de Trevi.

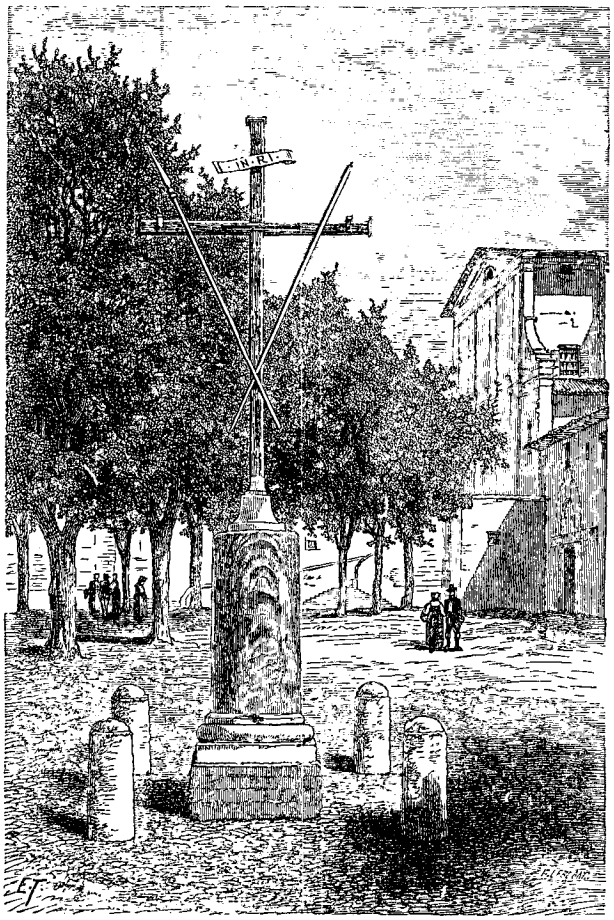
—

C'est un exemplaire fastueux des décorations à grand ramage comme les entendait l'école du Bernin. Au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu des rocailles et des conques, Neptune s'élance triomphant avec ses chevaux, des soubassements d'un palais contre lequel est appliquée cette machine énorme. Des bas-reliefs souples et jolis retracent la découverte de l'*Aqua-Vergine* par une jeune fille aux environs de Tusculum. De ces bassins superposés, des cavités de ces roches colossales où s'enroulent des plantes grimpantes ciselées en bas-relief sur la pierre brute, jaillissent en toutes les directions des trombes, des masses d'eau dont on n'a pas l'idée. C'est une cataracte, c'est un fleuve.... en habit de théâtre. Ce sont au reste les eaux les plus limpides, les plus saines; leurs salutaires vertus sont réputées curatives de douze maladies. Le torrent fait irruption avec le vacarme d'une cascade des montagnes.

Au bord de la vasque inférieure, le soir, quand la lune fait scintiller comme les mailles d'un haubert la surface de la nappe agitée, on voit des jeunes filles se pencher sur l'onde tandis qu'un fiancé les regarde pensif. Elles ont puisé dans un verre neuf qu'elles briseront quand il aura servi, de cette eau qu'elles présentent avec un sourire d'espérance à l'ami qui va les quitter pour entreprendre un voyage. C'est une tradition populaire que si l'on a bu l'eau de cette fontaine, on ne peut s'éloigner de Rome à jamais : le sort vous y ramènera. Pour les uns cette cérémonie est la forme naïve d'un vœu; loués soient ceux qui ont une foi pleine aux présages de la fontaine! Les Allemands pensent la rendre favorable par des largesses : quand ils ont humé le philtre du retour, ils jettent un sou dans le bassin.



La croix des Capucins, à la place Barberini. — Dessin de E. Théroni d'après une photographie.

Faut-il juger la fontaine de Trevi au nom des principes d'un art sévère? Non. C'est ce que l'on pourrait appeler du rococo triomphant, mais pourvu d'une ampleur, d'une somptuosité, d'une exubérance qui sont l'excuse et le divertissement du genre. Si l'on pouvait apercevoir à distance ce château d'eau si puissamment échafaudé, l'impression en serait pleinement victorieuse. On comprend au surplus que l'imitation sèche, appauvrie, d'un pareil style, comme on la voit en France et surtout en Prusse, est la plus fruste des décadences.

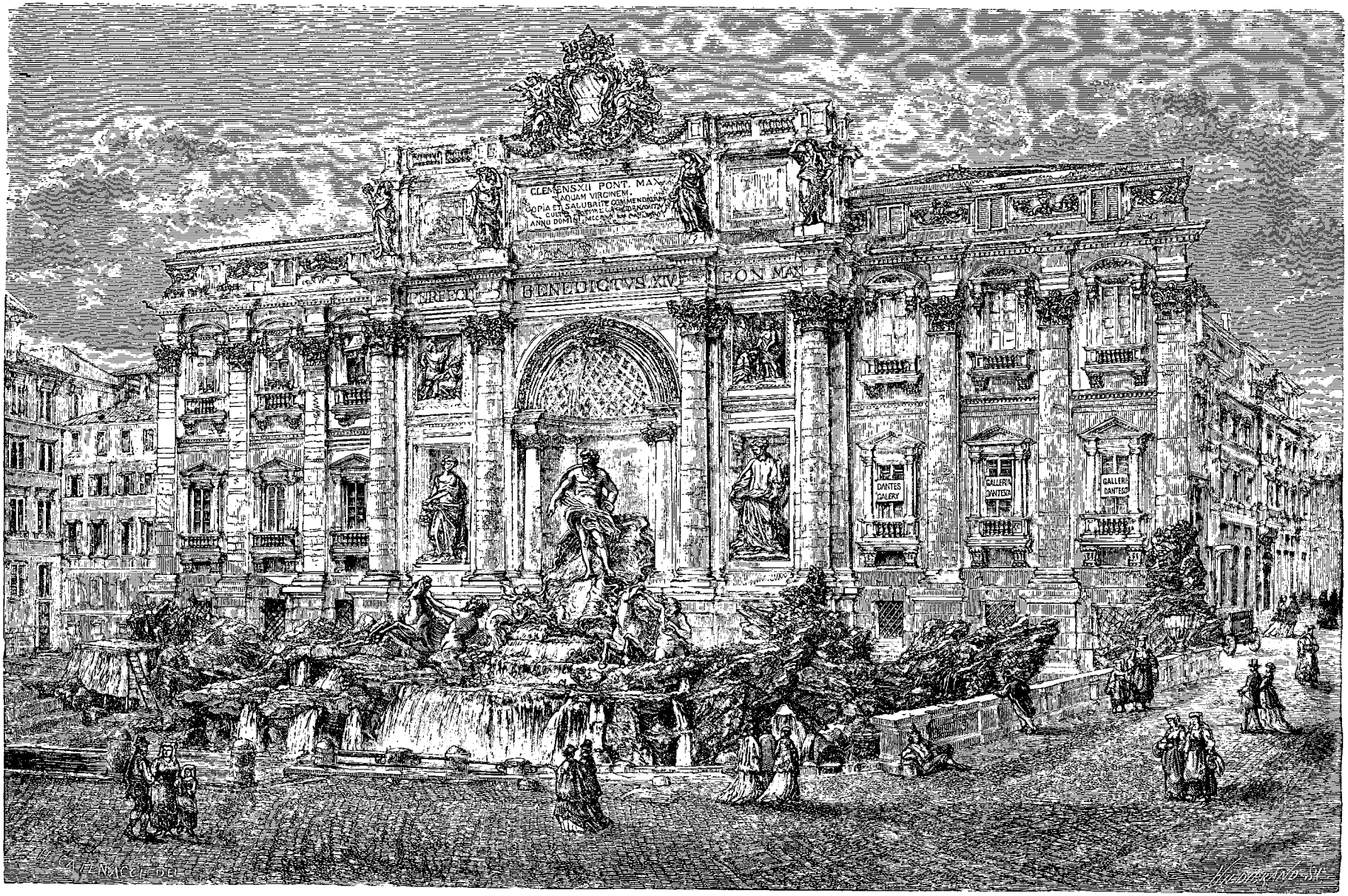
C'est au temps d'Auguste que fut découverte l'*Aqua Virgo*, pour laquelle Agrippa fit creuser un aqueduc J'aurais voulu voir, à l'époque où, placée dans la campagne à la croisée de deux voies, cette naïade abreuvait des troupeaux, l'appareil rustique et imposant que lui avait concacré le plus mémorable personnage de l'édilité romaine. Mais que de fois, me disais-je, on a dû refaire cet édifice depuis la dictature du vainqueur d'Actium!

Me sera-t-il permis de continuer à anticiper sur les observations des journées suivantes, pour achever ce qu'il me reste à dire sur ce sujet?

Un matin qu'à deux cents pas de la place Trevi je passais dans la *Via del Nazzareno*, je vis au numéro 12 une petite porte d'où sortaient des gens portant sur des claies des charretées d'herbages lavés. Un escalier étroit avait le seuil pour première marche, et le vent de cette maison soufflait de la fraîcheur accompagnée d'un bruit d'eau battue. Je m'approche, je descends dans l'ombre une vingtaine de degrés, et je trouve une cave ruisselante, éclairée faiblement, où dans une auge de pierre très-longue qu'alimentaient deux jets abondants, des gens dans un but que j'ignore faisaient tremper du foin. Bientôt, le long du mur un entablement se dessina, et je finis par relever le cadre d'une longue et énorme inscription où le nom d'Agrippa me frappa tout d'abord : j'étais devant la fontaine primitive du temps d'Auguste; son simple et bel appareil retrace les derniers âges de la République. L'inscription que le soleil éclaira jadis témoigne par son inhumation de l'exhaussement du sol sur lequel est bâtie la cité actuelle. Cette trouvaille m'a permis de regarder sans regrets la belle fontaine de Trevi; car son appareil pompeux n'a point effacé celle d'Agrippa, qui jaillit vivante encore au fond de ce tombeau.

Mais le jour où je m'égarais pour la première fois défiant et désenchanté dans les rues de Rome, moins édifié sur les origines de cette fontaine, je me bornais à regarder avec surprise cet escamotage d'un fleuve sous une maison à pilastres, et la belle attitude théâ-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fontaine de Trevi. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trale du Dieu des mers à l'entrée de sa niche, et le généreux relief de cet échantillon plus ferme des bassins mythologiques de Versailles, apportant son fracas au milieu d'un quartier plébéien. On m'aurait surpris alors en m'apprenant que cette architecture devant laquelle on songe à Mansard et même à Philibert Delorme ne date que de 1735; car j'ignorais que le goût qui, jusqu'à la fin du dix-septième siècle a précipité la décadence romaine, à partir du suivant l'a plutôt ralentie et s'est borné à enrichir de coûteuses fantaisies le style de l'âge antérieur.

Ce n'est pas que je ne me reprochasse un peu déjà comme une tendance à pactiser avec la corruption mes complaisances pour ce divertissement des yeux. Quand on vient ici, pour les doctrines de l'art comme pour celles de la foi, il faut s'accoutumer à la tolérance. Seulement, je ne suis point parvenu à m'expliquer comment de cette terre d'audace et de liberté esthétique il nous revient des esclaves si routiniers et si timides.

C'est par hasard que je finis par déboucher dans la rue du *Corso*. Autre déception: cette rue si renommée, qui sert de turf à des courses équestres, est étroite et boutiquière comme notre rue Neuve-des-Petits-Champs, qu'elle rappelle en outre par ses trottoirs étriqués. Beaucoup de petits magasins où se débitent de menues marchandises ne valant pas grand'chose; quelques palais çà et là pour relever ces files de maisons. En passant à côté de la grande place *Colonna*, je mesurai des yeux la haute colonne dorique en marbre blanc qui en décore le centre, vaguement contrarié que la Trajane me laissât si faiblement impressionné. Dépaysé au point où je l'étais, on devient irréfléchi: ce n'était que la colonne Antonine et je ne m'en avisai même pas....

C'est sous Sixte Quint qu'en rhabillant le piédestal à demi enfoncé de ce monument érigé en l'honneur de Marc-Aurèle à la suite de ses victoires sur les Germains, on se méprit sur sa destination réelle et que l'on attribua à Antonin le Pieux un édifice qui ne date que de son successeur. L'ancienne inscription avec plusieurs bas-reliefs trop réparés du piédouche a été sous Grégoire XVI transportée au milieu du *Giardino della Pina*, au Vatican. Elle pouvait empêcher toute erreur à propos de cette importante et curieuse imitation de la colonne Trajane. La vaste place carrée où celle des Antonins s'élève est assez monumentale, environnée qu'elle est des palais Ferraioli et Chigi, ce dernier élevé par les neveux d'Alexandre VII, ainsi que du palais Piombino qui sur le Corso fait face au bâtiment de la Grand'Garde, porté sur un long péristyle dont les piliers proviennent des fouilles de l'ancienne cité des Véiens.

Une pluie intermittente et fine badigeonnait de noir les édifices et éteignait les reliefs lorsque j'arrivai sous le balcon du palais Ruspoli, résidence alors de notre hospitalier général de Montebello. Ne sachant plus quelle direction adopter, perdant dès l'abord toute illusion sur la *via de' Condotti* dont les peintres m'avaient si souvent parlé, et dont le fond en ce moment était effacé par la brume, j'avais remonté jusqu'à l'assommante façade de *San Carlo :* je songeais aux églises de Nancy et de Versailles, lorsqu'un passant me barrant la route poussa un cri joyeux et me tendit les mains. Nous nous embrassâmes au milieu du ruisseau, ce qui en Italie n'étonne personne et fait plaisir à l'assistance. Et nous entrâmes au café pour y partager comme naguère en Toscane un déjeuner d'anachorète, que parfois je rendais scandaleux par l'addition d'un œuf sur le plat. « Voilà, disait alors l'abbé, voilà comment on amasse des humeurs. Et avec des écarts pareils, étonnez-vous d'être malade! »

—

Ce qu'est l'abbé, — ce qu'il fut, hélas, n'attendez pas que je le dise! Il faudrait un chapitre et cet ami l'a prévu tout exprès pour l'interdire. Représentez-vous Pline, Ammien-Marcellin et Vasari ressuscités; imaginez un flambeau qui perce la nuit des siècles, un goût à défier les plus experts, une bibliothèque qui près de vous chemine et parle: voilà l'abbé.

Avec son expérience des hommes et d'un pays qu'il avait étudié depuis quinze hivers, il apprécia mes dispositions d'autant plus vite que mes idées lui étaient familières et qu'il avait combattu mes préjugés à Florence où je l'avais connu. Trop prudent pour se montrer étonné de me rencontrer sur le pavé de Rome, il me prit par le bras et d'un ton engageant, mais décidé: « Allons, mon bon ami, dit-il, je vais vous mener tout droit à Saint-Pierre. »

C'était prendre la bête par les cornes; il le savait de reste. Aussi, en le suivant avec une bonhomie un peu suffisante, « si c'est avec cela, pensais-je, qu'il s'imagine m'entamer.... »

Du bout de la rue Sainte-Lucie jusqu'au pont Saint-Ange, on suit un interminable défilé de rues dont l'aspect est misérable jusqu'à devenir répugnant quand on s'approche de la *via di Tordinone*. Cette laideur finit par vous divertir. D'ailleurs, tout en regardant, j'écoutais l'abbé de toutes mes oreilles: avec lui, ce polypier de rues s'était animé. A l'embranchement de deux venelles, il me montra l'*albergo dell' Orso*, où vint autrefois se loger Montaigne. On n'y a rien changé; rien ne change dans Rome: seulement, la clientèle est descendue; des rouliers et des contadins remisent leurs charrettes sous ce portique alors déjà vieux où le seigneur bordelais descendait de cheval avec sa suite.

C'est un réquisitoire symbolique contre les vanités du théâtre que d'avoir condamné Apollon, le patron de l'opéra de Rome, à résider dans une espèce de bouge ignoble qui vu du dehors à l'extrémité de la rue, sous sa robe de plâtre bise dénuée de toute ornementation, a tout à la fois l'équivoque physionomie d'un mauvais lieu et la défroque d'un pécheur sous la livrée de la pénitence publique. Le haut mur sordide qui plonge à pic sur la rivière, flanqué de logettes et de corridors en bois, ressemble au revêtement postérieur d'une tannerie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'attention émoussée par trop de réminiscences iconographiques, mais avec la satisfaction d'une vision réalisée, je reconnus le pont Saint-Ange et le Môle d'Adrien. Mon compagnon s'appliquait, je pense, à me distraire; il me nommait une foule d'objets et faisait miroiter cent souvenirs. Je fus surpris de la largeur du Tibre et de l'étendue des bâtiments de l'hôpital San-Spirito.

Enfin, à l'extrémité du Borgo-Nuovo, du fond de la Piazza Rusticucci, nous découvrîmes la façade de Saint-Pierre, chaton colossal de l'anneau décrit par les colonnades du Bernin.

Ce fut la grande déception de la journée. La visée orgueilleuse, la majesté vaine qui rendent cette gigantesque machine d'architecture vide et muette, m'apparurent spontanément avec une crudité presque suffocante. J'avais espéré qu'à force de m'attendre à n'être pas surpris, je le serais par quelque sensation imprévue et que, comme il advient pour les monuments devenus familiers par les images, la nature donnant autre chose ferait tout oublier. Mais cette grande épreuve était en ce moment si froidement lavée sur un ciel terne, qu'il me sembla voir une pièce exécutée d'après les estampes où j'en avais examiné l'élévation. Du fond de la place, les colonnes du Bernin se reliaient assez bien à la façade de chaque côté de laquelle on les voit former un angle à peu près droit. Mais lorsque, m'étant avancé, je les vis se replier circulairement derrière moi et former avec ce portail une manière de scorpion à double queue, tout cela me parut un abus de la permission d'entasser des pierres pour l'unique amusement des yeux. L'audace, l'immensité réelle de l'œuvre auraient pu m'imposer; il n'en fut rien: l'ampleur des proportions m'échappa, la banalité du style éteignit l'intérêt qu'aurait dû m'inspirer l'ensemble.

Ce qui vient tout compromettre, c'est l'énorme façade de la basilique, très-large, carrément épatée à la considérer de loin; mais comme grimpée sur des échasses dès qu'on la voit de près. Son élévation démesurée enfouit le tambour de la coupole jetée bien plus en recul qu'il ne semble, à ce point que, du milieu de la place on n'en voit plus que la lanterne, posée comme une guérite au milieu de treize statues alignées en sentinelles dans les airs. Cette coupole, cependant, est la plus belle qui soit au monde, les proportions en sont exquises; l'élégance de la lanterne, son heureux accord avec le volume et la courbe harmonieuse du dôme, atteignent au sublime par la simplicité.

Mais ce jour-là aucun de ces mérites ne m'a frappé. En regardant à terre, je trouvai la place bien pavée et arrangée en compartiments qui font valoir les perspectives; l'obélisque de Sixte-Quint m'intéressa à cause de Fontana surtout; le bâtiment à trois étages d'arcades où sont les Loges de Raphaël et de son école, vitré comme il l'est aujourd'hui, me fit l'effet d'une grande cage, et rien en vérité, rien, je le confesse à ma honte, rien en moi n'aurait remué, si, me montrant engagé derrière d'autres édifices un petit toit bas sur un angle de murailles nues, l'abbé ne m'eût dit: « C'est le toit de la chapelle Sixtine. »

Il n'y avait point à songer dans un pareil trouble à franchir ce sanctuaire. Je me refusai même à pénétrer dans l'église.

Sur la place, j'avais vu passer un fiacre qui ne finissait pas de la traverser et qui ne s'arrêta qu'au bas des grands degrés. Je trouvai la voiture et les chevaux d'une petitesse ridicule: il en descendit deux ou trois fourmis.... Comme nous étions devant le portique, l'abbé d'un ton doux me dit: « Mettez-vous tout près, plus près, là! mesurez de vos bras le diamètre de ces colonnes et leurs cannelures. »

C'était d'une formidable énormité: on aurait niché des statues dans les canaux. « Allons-nous-en! » lui dis-je épouvanté.

Mon guide était un peu découragé; je ne l'étais pas moins de répondre si mal à ses espérances. « Je n'ai plus, repris-je, à chercher d'où procèdent nos décadences aux deux derniers siècles : de Louis XIII à thermidor, tout est là, jusqu'aux liasses massées en guirlandes des chicorées de notre Panthéon Sainte-Geneviève.

— La basilique de Saint-Pierre, prononça mon ami, offre une particularité unique. Au premier abord ses défauts sautent à l'œil et son aspect ne surprend personne; mais plus on la pratique, plus on y trouve des révélations imprévues, et il arrive un moment où la surprise développée peu à peu devient très-grande. Exemple unique d'une impression forte comme l'étonnement, comme l'admiration, se produisant par degrés. Quand vous jugerez Saint-Pierre et que vous l'apprécierez, vous aurez fait un grand pas!

— Mais dans quel sens? » pensais-je non sans inquiétude.

Cependant les rues moins pauvres que négligées, mais vivantes, où nous nous replongeâmes, perdaient leur tristesse : le temps avait fini par s'éclaircir. On rencontrait des palais riches et biscornus, des portiques et des galeries au fond des allées; parfois même, des personnages de fresque arpentaient comme des ombres à demi perdues les pans des murailles; de vieux couvents accolés à des églises opulentes et tourmentées mouvementaient les horizons des carrefours. Je me plaisais à regarder les gens désœuvrés et causant entre eux sur le pas de leurs boutiques incohérentes, vides, où tout est à vendre depuis si longtemps, mais où il n'y a presque rien. J'étais diverti par une quantité singulière d'inscriptions qui sur chaque édicule public vous retracent les souvenirs d'un fait historique, d'un pape, d'un monument, parfois d'un quartier: on déchiffre cette ville en la parcourant. Aussi, tandis que l'abbé, complétant tant d'indications, évoquait dans ce dédale de rues noires les noms célèbres, les traditions de l'antiquité, l'esprit brouillé par le miroitage du spectacle et par ce casse-tête chinois de corrélations historiques dont il fallait ajuster les pièces, saisi d'une sorte de vertige, je ne prenais possession de la place

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

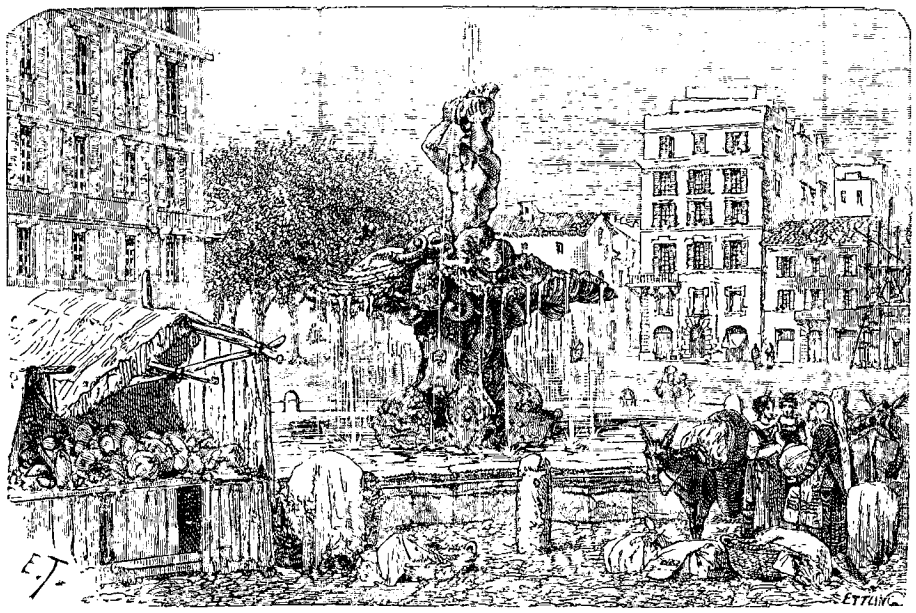
qu'en me répétant intérieurement avec une stupeur satisfaite : « Je suis à Rome ! »

La persistance de cette constatation me fit reconnaître qu'en dépit des prohibitions systématiques, j'avais été plus curieux de ce voyage que je ne me l'étais avoué.

Mon compagnon cependant qui connaissait, en ce pays surtout, l'importance des impressions premières, et qui savait combien on peut perdre de temps avant de se relever de la période de critique mesquine si l'on a mal débuté, tenait à m'attacher dès ce prélude et à précipiter l'initiation. Ceux-là seuls comprendront bien ces lignes qui, non-seulement ont visité Rome, mais qui l'ont suffisamment habitée pour en subir le prestige.

Mon mentor sentit qu'il ne fallait point rester sur une déception, et que l'étude d'une œuvre pure serait un antidote. Il m'avait rapproché, par un lacet de ruelles, du Panthéon d'Agrippa, où il me fit entrer sans préparation. Ce beau portique m'apparut dans toute la solidité originale et hardie de son caractère romain, avec d'autant plus de netteté que j'arrivais des temples grecs de Pœstum. Je contemplai ce monument élevé à l'aurore du siècle d'Auguste ; je sortis, je tournai alentour, je le considérai du fond de la place ; j'y revins encore, ne me lassant pas d'examiner un échantillon si précieux de l'art de bâtir à la fin de la République, durant cette période d'idéale pureté, si fugitive que, dès le milieu du règne suivant, le plat Velleius Patercule, malgré sa honteuse admiration pour Tibère, constate la décadence formelle des lettres et des arts.

C'est là, je le reconnus tout d'abord, que Vasari a pris le modèle de ses chapelles sur frontons triangulaires avec deux colonnes sous un entablement, disposition romaine dont il a tant abusé et qui, adoptée partout, a défiguré tant de vieilles églises dans la plu-



Fontaine du Triton. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

part des États catholiques. Elle fournissait une série de grands espaces à mettre des tableaux, et chez Vasari, le peintre avait une part intéressée aux plans de l'architecte.

C'est avec un intérêt plus vif que, dès ce premier aperçu de l'art antique, j'eus l'occasion de constater la part énorme que dans un monument classique et sévère un architecte du grand siècle, quarante ans avant la mort d'Auguste, accordait au sentiment personnel, à l'idée originale et, comme nous dirions aujourd'hui, à la fantaisie ou au caprice.

Pour s'en rendre compte plus promptement, il faudrait n'entrer dans cette rotonde où Boniface IV, en 608, remplaça les dieux par les martyrs et où Grégoire IV, en 830, institua la fête de tous les saints, il faudrait, dis-je, n'y entrer qu'après avoir considéré, du portail de la Minerve, la calotte raplatie et surbaissée de la coupole du Panthéon. Lorsque ensuite on pénétrerait dans l'édifice, éclairé par un trou circulaire ménagé au faîte, on serait bien plus surpris de trouver un dôme d'une apparente sphéricité beaucoup plus profonde. C'est au moyen d'un artifice ingénieux que le constructeur est parvenu à donner ces illusions. Il a semé la voûte de quatre rangées de caissons pratiqués en creux et superposés en perspective forcée, de la base au sommet de l'hémisphère où ils rayonnent. De plus, il a étagé dans chacun de ces compartiments carrés quatre moulures s'enfonçant les unes dans les autres, et au lieu de les disposer régulièrement, il a rendu les côtés graduellement inégaux à mesure que les caissons s'élèvent, de manière à tromper le spectateur. En d'autres termes, il a adopté le seul genre d'ornement qui, trop simple, trop géométrique pour éveiller la défiance, pouvait résoudre le problème de creuser, pour l'œil seulement, une voûte très-surbaissée, et de la creuser jusqu'à la profondeur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Premier aspect du Campo-Vaccino. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une véritable coupole, en appliquant à cette voûte la perspective outrepassée d'une demi-sphère.

La lumière céleste plonge avec le soleil ou la pluie sur les marbres et les roses de porphyre dont le milieu du temple est dallé. J'ai vu pendant qu'on chantait vêpres se refléter dans une flaque d'eau l'azur de l'air ainsi que la voûte, sur laquelle décrit sa marche orbiculaire le soleil, en y traçant des ellipses lumineuses. Accrochés aux tranches des caissons dont ils accusent le relief, ses rayons découpés en projections géométriques gaufrent le tuf grenu de la calotte, l'enflamment et le rendent éblouissant comme une mosaïque à fond d'or. Quand on s'oublie un moment, la tête renversée devant cette coupole si singulièrement éclairée, on assiste au spectacle le plus frappant qui puisse être obtenu par des moyens simples mis au service d'une pensée bizarre et juste.

Le Panthéon est, ainsi qu'on l'a dit, précédé d'un portique ou péristyle qui repose sur seize énormes colonnes monolithes en granit oriental, couronnées des plus beaux chapiteaux que Rome nous ait légués. Ces colonnes, sur huit de front, sont doublées d'un second rang; des pilastres ou piliers engagés en forment un troisième contre l'édifice même. Ici notons une autre singularité qui fait illusion sur la profondeur du portique. Au lieu d'être alignées sur des parallèles formant angle droit avec les degrés du péristyle, ces colonnes rayonnent légèrement, de telle sorte que, du milieu de la place, où celles du premier rang qui portent le fronton devraient cacher celles du second et du troisième, on les voit au contraire s'échelonner, parce que leur position un peu oblique engendre une perspective imaginaire dont le résultat est de reculer les distances.

Ce sont là des incartades comme s'en permettait Virgile tout exprès pour scandaliser M. Lhomond. Il n'est pas mal d'insinuer à la jeunesse qu'à la différence des professeurs, les maîtres se sont permis d'inventer, et qu'il est dans les arts, surtout aux grandes époques, une autre vertu, une pureté plus haute que la servilité.

Cette place du Panthéon déblayée par Eugène IV de décombres qui contenaient des lions de basalte, une tête en bronze de Marcus Agrippa, un quadrige, un sarcophage de porphyre où Clément XII a fait son lit, et autres balayures des barbares, ce petit endroit dévolu aux menus trafics des revendeuses fut jadis un lieu sauvage et mystérieux, le vallon de la Chèvre; marécages hérissés de joncs, entourés de taillis au milieu desquels s'est accompli le second prodige de la genèse romaine : la disparition de Romulus.

—

« Presque à chaque pas, dit mon guide en me ramenant vers l'obélisque de granit dont Clément XI a si heureusement surmonté la jolie fontaine d'Honoré Longhi, oui, partout vous rencontrerez des monuments aussi précieux que le Panthéon et retraçant une foule de souvenirs. N'oubliez pas que cet édifice contemporain de Virgile est le tombeau du Carrache, de Balthazar Peruzzi, de Jean d'Udine, de Perino del Vaga, de presque toute l'école de Raphaël qui repose là au pied du maître. Vous avez vu dans la troisième chapelle à gauche la *Madona del Sasso* que Lorenzetto a sculptée pour décorer l'autel qui recouvre les ossements du plus harmonieux génie de l'art moderne. »

Et me tirant dans une ruelle à gauche jusqu'à la petite place *di Pietra*, l'abbé s'effaçant démasqua de biais un palais moderne à deux étages surmonté d'un attique, le tout emprisonné comme dans une corbeille à claire-voie par une file de hautes colonnes cannelées, au nombre de onze, dont les chapiteaux portent un magnifique entablement de marbre. Rencontre fortuite à seule fin de démontrer la fréquence de ces merveilles; mais à la direction que nous prîmes ensuite je vis bien qu'on avait, avec intention, fait un détour.

C'est à la fin du dix-septième siècle que la douane de terre fut installée dans les débris d'un temple du second siècle, dédié selon toute apparence au pieux Antonin. L'édifice antique était voûté et, vues de l'intérieur, la partie postérieure de l'architrave et la base de la voûte apparaissent telles qu'un rocher soulevé dans les airs et effondré sur un mur. Il faut savoir que Borromini qui restaura il y a deux siècles la frise et l'entablement, a lié le tout avec un enduit de stuc qui produit ces illusions. Les colonnes corinthiennes engagées dans l'édifice moderne, qu'elles contiennent comme des cercles les douves d'un tonneau, ont des rameaux d'olivier parmi les acanthes de leur couronnement, mais la finesse de ces chapiteaux est loin d'égaler la pureté de ceux du Panthéon. Des incendies ont fendillé les piliers, déchirés par éclats comme des troncs d'arbres que la foudre aurait labourés. Dans la cour, parmi les ballots, les caisses et les charrettes s'agite la population des commis, des crocheteurs, des camionneurs. Spectacle bizarre de cette ruine morte, qui enveloppe et laisse voir dans son sein une maison toute en vie.

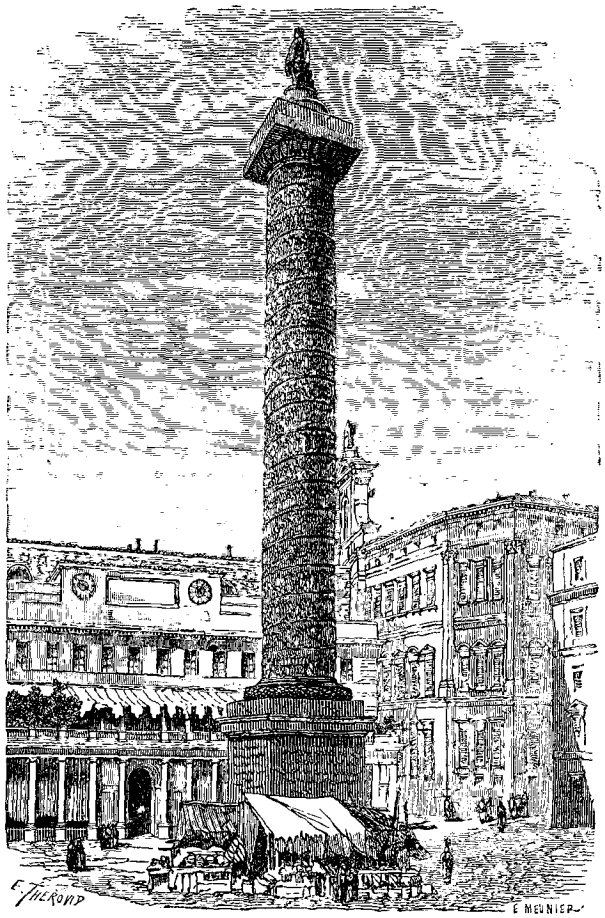
Ces aspects commençaient à m'intéresser; je me complaisais même, en vertu sans doute de quelque instinct inné et pédantesque, devant une myriade d'églises provinciales rencontrées en chemin, à ramener leurs architectures depuis deux siècles à la prépondérance des jésuites pour le genre, au prototype de Saint-Pierre pour le style. Le dôme, la cour, les bâtisses de notre Sorbonne parisienne parlent cet italien-là sans accent. Puis nous pénétrions dans des ruelles d'un âge problématique qui réalisaient à mes yeux un idéal très-envieilli de notre ancien pays latin. Ce qu'on entrevoit des habitudes du moyen peuple contribue aussi à l'éclipse du siècle présent. Comme au temps du roi Anarche, les gens vont acheter à l'échope du coin leurs vivres cuits, et leur sauce ailleurs. Les vaisselles de terre brune, les vases à forme d'amphores; l'exhibition devant les magasins, à petites portes en deux vantaux superposés et à traverses cintrées, d'une série de marchandises que depuis un siècle on n'utilise plus ailleurs; la révélation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une insouciante oisiveté si peu coutumière aujourd'hui et l'absence visible de toute tentation d'achalander : tout cela ressemble comme un peuple d'ombres plaisantes, sympathiques, et l'on ne sait bientôt plus où l'on en est de sa chronologie.

Comme je marchais dans un demi-réveil où l'esprit détendu laissait les yeux se distraire tout seuls, écoutant inattentif mon guide qui continuait à jouer une symphonie d'histoire, il advint que la pensée bercée ainsi crut s'être absolument endormie, en percevant tout à coup d'une manière distincte une vision comme en donnent les songes.

Je ne sais ni d'où nous venions ni comment j'avais pu arriver distrait jusque-là, lorsque l'abbé me fit lever les yeux et regarder autour de moi.



Colonne Antonine. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Nous longions transversalement sur une sorte de chaussée la tête d'une longue place irrégulière, inégalement nivelée, coupée de deux fondrières profondes d'où surgissaient, à gauche comme à droite, des colonnes avec leurs entablements portés dans les airs, des spectres de temples dressés sur leurs tombeaux au mtlieu d'un pêle-mêle d'ossatures de marbre, des plans de basiliques dessinés par leurs dallages, tandis que, comme à Pompéi, des voies antiques avec leurs trottoirs déroulaient le quadrillage de leur pavé pélagique pour s'aller perdre sous les ruines. Des arcs de triomphe sur lesquels l'ombre tombait en écharpe; au faîte d'un mont voisin, des cyprès hérissés sur des pans de mur et de voûtes béantes; au loin enfin pour clore ce vallon, à côté d'un arc triomphal blanc sur un fond de montagne violet, la masse énorme du Colisée à laquelle semblait ne servir que d'accompagnement accessoire une façade d'église flanquée d'un couvent et surmontée d'une sombre tour byzantine.... Le Colisée avait des ombres bleues comme le revers d'une roche alpestre; le pourtour opposé à l'occident resplendissait de l'or bronzé du soleil et des siècles.

Pendant ce temps-là, sans souffrir qu'on s'arrêtât, l'abbé, pesant sur mon épaule et démontrant du doigt, nommait Cicéron et la tribune, et Pompée et César, et Virginius et Néron, pêle-mêle avec les dieux témoins des grandeurs de Rome. J'avais reconnu le Forum, et dans ma poitrine secouée retentissait la salve des grands noms et des grandes choses, tirée soudainement par tous les canons de l'histoire.

Je consigne là une des trois plus grandes commotions qu'un spectacle m'ait données. Les deux autres sont : le premier aspect des glaciers alpestres sur la Dôle jurassique à quatre mille pieds au-dessus du lac Léman, et mon arrivée, un soir, par les arcades du fond, sur la place Saint-Marc de Venise.

Il fallait prendre racine au Forum romain, ou s'enfuir tout d'un trait, comme on ferme les yeux quand on est ébloui. « Venez, venez, répétait l'abbé; nous regarderons tout cela un autre jour : le temps presse, il est tard! »

Ce que j'ai pu voir ensuite, en contournant le revers occidental du Palatin tout ruché de substructions, et jusqu'au *Ponte Rotto*, je ne pourrais le dire : je n'aurais gardé que le souvenir effacé d'un songe si j'étais parti de Rome ce soir-là. Les effets se succédaient pressés, mais les impressions n'avaient pas le temps de se produire. En traversant le Tibre, enivré de ces aspects qui sous l'Aventin deviennent un paysage de style entre la *Cloaca* de Tarquin et le camp de Porsenna, je me bornais à entrevoir les trésors où je puiserais bientôt.

Il paraît que nous étions arrivés dans le Trastevere, sans que je comprisse pourquoi ni où j'étais si vivement entraîné. Je remarquai trois rues à cause de la monotonie de leurs noms : la Lungara, la Lungarina, la Lungaretta. Au milieu de ce vol rapide un souvenir me frappa ; il m'est resté ineffaçable et j'ai sans hésiter reconnu la place, tant l'esprit a besoin de se poser parfois sur un jalon quelconque.

Tout proche de l'entrée du Borgo par l'ancienne porte Settimiane, à l'angle de la via San-Dorotea, dans le vieux mur en moellons d'une masure sale se dessine le cintre bouché d'une arcade boutiquière. Elle est flanquée d'une colonne en granit que surmonte un gros pilastre ionique, le tout encastré dans la muraille.

« Une ancienne boulangerie, dit l'abbé, devant la-

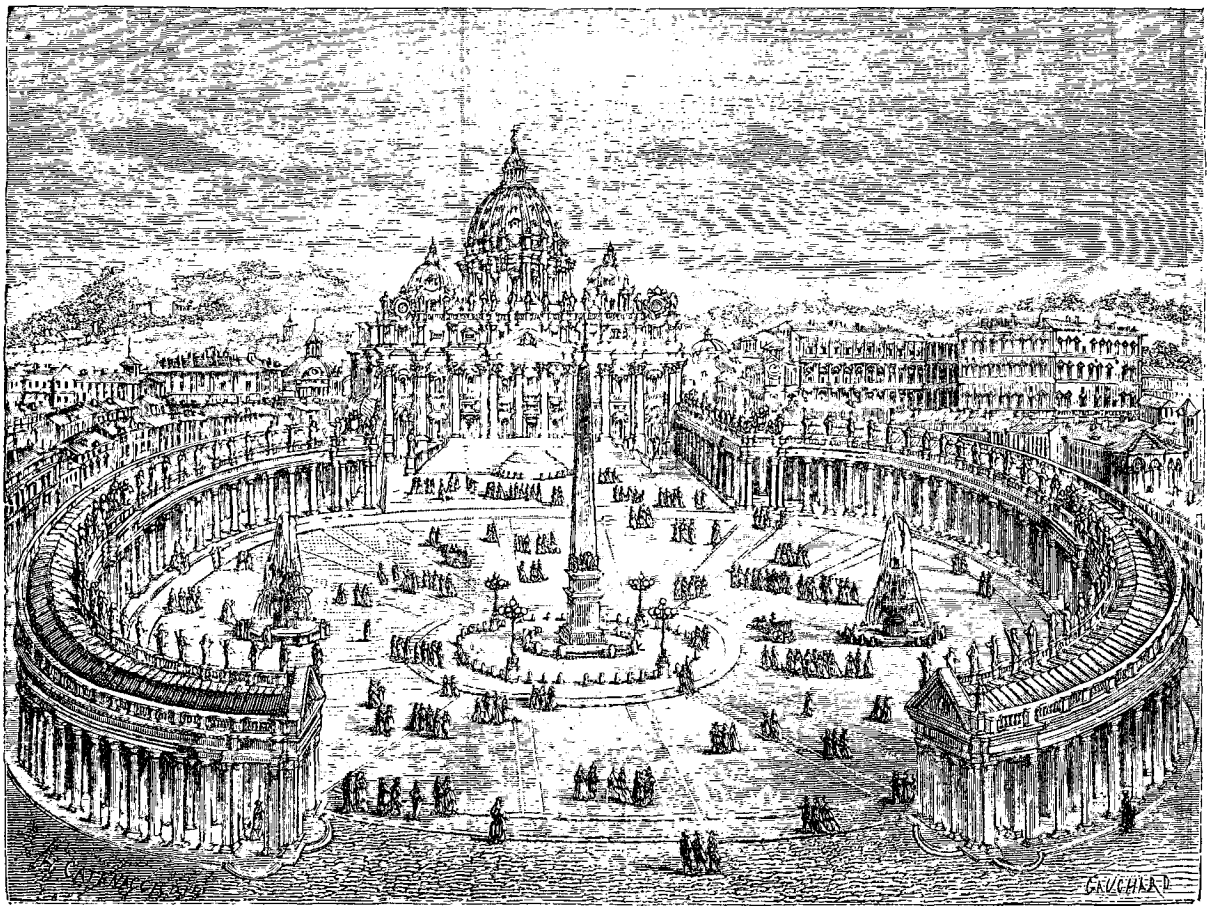
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelle a souvent passé Raphaël : c'est là qu'habitait la Fornarina. »

Comme nous commencions à monter et que l'herbe devenait plus fournie dans la rue, où les maisons se raréfiaient, je demandai où nous allions, et il me fut répondu que nous gravissions le Janicule, le *Monte d'Oro*, où le roi Janus avait sa ville d'Antipolis en face de celle de Saturne, où suivant Tite-Live on a trouvé la tombe de Numa, où s'éleva la citadelle d'Ancus Martius, où d'après la légende chrétienne l'apôtre saint Pierre a été crucifié.

Mais, avant d'entrer à San Pietro *in Monte Aureo*, ou plus vulgairement *Montorio*, mon ami me pria de ne pas tourner mes regards sur le côté escarpé de la rampe. » Il peut paraître enfantin, observa-t-il, de s'amuser à ménager des surprises; mais je tiens à vous placer devant un assez beau point de vue, sous son jour, à son heure favorable, et il est encore trop tôt. Puis, après tout ce que nous avons parcouru, l'attention a besoin de se rasseoir en changeant d'objet. Nous nous reposerons en examinant cette église et ce petit couvent que de bons capucins partagent avec nos soldats très-fraternellement : vous les verrez la tabatière à la main desservir avec une infatigable prodigalité tous ces nez militaires. »

Le long des rues, j'avais déjà remarqué que les



Les colonnades de Saint-Pierre. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

boîtes à priser étaient d'un usage aussi hospitalier que général, et que Rome en est encore aux habitudes du siècle de Fontenelle où l'un et l'autre sexe portaient une tabatière et une canne. Les Romains ont laissé la canne : il faudrait faire l'effort de la porter! Les moines du Montorio prenaient et offraient environ deux prises par minute : c'est le fond de la conversation. L'abbé, qui tenait à me distraire de regarder derrière moi, s'empressa de me conter que dans toutes les classes, jeunes et vieux, belles et laiderons, bourgeois, paysannes, moines et soldats, chacun se bourre les narines avec zèle. « Vous verrez, disait-il, à la chapelle Sixtine où figure le sacré collége, combien ce labeur de l'alimentation nasale est plaisant! Priseur émérite, Pie IX use fréquemment d'un vrai mouchoir de capucin, chiffon de cretonne à carreaux rouille et bleu comme on n'en voit plus chez nous qu'aux fermiers de la Lorraine. Cette pauvre loque tranche avec l'or et la pourpre de l'héritier des empereurs de Rome : ne trouvez-vous pas qu'un tel échantillon de la garde-robe du souverain pontife révèle la simplicité monacale du religieux, encadré dans les magnificences de l'Église? »

Cette observation m'est revenue en souvenir, lorsque depuis j'eus l'occasion d'approcher le Saint-Père, qui a les habitudes d'une extrême simplicité. Sa tabatière, que j'ai regardée un jour tandis qu'il daignait causer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec moi, est de forme ovale, en écaille, assez épaisse et profonde. Sur le couvercle est fixé un médaillon de pacotille, peinture copiée sur la *Vierge à la chaise* de Raphaël, dont l'original est au palais Pitti.

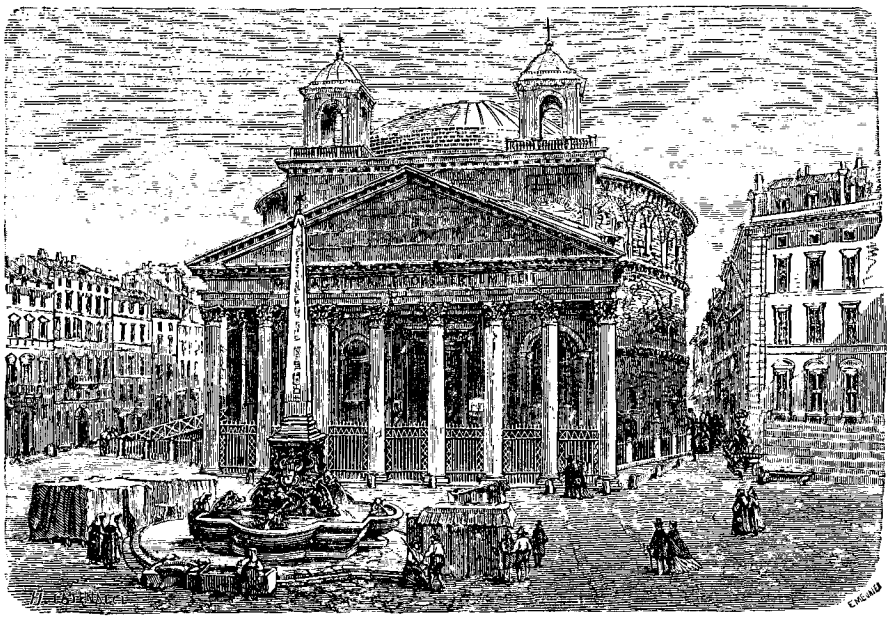
Au moment où nous allions franchir le seuil de l'église, afin sans doute de me préserver jusqu'au bout d'une tentation d'infidélité à ma promesse de ne pas me détourner, l'abbé me tirant par le bras reprit : « Laissez-moi vous dire, avant d'entrer, que Baccio Pintelli de Florence, mort en 1480, a reconstruit aux frais de Ferdinand IV d'Espagne l'église de *San-Pietro in Montorio* pour des récolets à qui on l'avait cédée. »

Mais ceci ne m'intéressa guère, et pour cause.

—

En dépit de mes efforts pour réprimer la curiosité qui perdit la femme de Loth et ne point encourir sur cette terre de miracles le risque d'être changé en sel gemme, j'avais reçu un tel éblouissement en m'efforçant de ne pas regarder du haut de la terrasse le panorama de Rome et de ses campagnes, que je n'apportai d'abord qu'une attention distraite à l'examen de cette petite église. Elle contient d'ailleurs, dans sa nef unique, une profusion de ces belles œuvres tant de sculpture que de peinture dues à des maîtres secondaires, qu'on n'arrive pas à apprécier avant d'avoir acclimaté et peut-être asservi son goût à subir certaines qualités traditionnelles.

On ne peut cependant se défendre d'admirer là un des bons ouvrages de Sébastien del Piombo, la *Flagellation du Christ*. L'œuvre passe pour exécutée d'après un carton de Michel-Ange : le style en est élevé sans être violent ni dur; la peinture, d'une qualité très-profonde, serait plus aisément appréciée si la petite chapelle qui lui donne asile était moins sombre.



Le Panthéon d'Agrippa. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

C'est au maître-autel de Saint-Pierre in Montorio que se trouvait avant nos campagnes d'Italie la *Transfiguration* de Raphaël, œuvre en grand renom d'un peintre qu'elle représente livré aux ambitions de sa troisième manière : aussi s'était-on empressé d'envoyer cette toile au Louvre, qui l'a rendue en 1815. Elle est depuis lors au Vatican. J'ai dû remarquer à Saint-Pierre la chapelle sépulcrale de la famille Del Monte, par l'Ammanato, qui y a sculpté quelques belles figures, celle de la *Justice* entre autres, qui offre cette particularité peu connue d'avoir été prise sur le même modèle que la statue renommée de G. della Porta au tombeau de Paul III, dans la basilique vaticane. C'est cette figure trop séduisante, dont il a fallu costumer les carnations marmoréennes d'une défroque de zinc ou de fer-blanc, à cause de certains Anglais qui, la voyant si froide, et bien certains qu'elle ne vivait pas, en devenaient amoureux.

Mentionnons pour mémoire un petit temple rond, environné de seize colonnes de marbre gris et surmonté d'une coupole. Ferdinand et Isabelle l'ont fait poser par Bramante à l'endroit même où Saint-Pierre fut, dit-on, crucifié. On vous donnera contre quelque aumône une prise ou même un cornet de la poussière de ce lieu. Je scandalisai mon compagnon en considérant ce petit objet comme un bel exemple de ces architectures correctes que les Joseph Prud'homme de l'art ont consacrés. Rien ne s'adapte plus mal à un si grand souvenir et ne messied autant à cette place où Néron fit planter la croix du premier des papes, que ce prototype des belvédères qui dans nos jardins anglais, sous Louis XVI, ont aux sommets des pelouses préparé des repos aux Aspasies du Directoire.

Nous restâmes assis longtemps dans cette nef pimpante, proprette et dont j'aurais cru la construction plus récente qu'elle ne l'est en réalité, méprise sou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent encourue devant les monuments de Rome tardivement imités par nos architectes. Le ciel très-bleu ne projetait par les croisées qu'une lumière moins vive, lorsque, impatient de planer sur les vastes horizons, je demandai à sortir de l'église de Saint-Pierre in Montorio.

Pour raconter ce que l'on découvre de cette terrasse, il faudrait introduire dans une description l'abrégé de l'histoire romaine. Rome n'est qu'un premier plan du tableau, car la vue s'étend vers le nord sur les campagnes jusqu'aux chaînes apennines d'où descendaient jadis les incursions des Sabins, des Èques et des Herniques. Vers le sud-est, au pied des monts albains, elle embrasse ces plaines du vieux Latium qui par le pays des Rutules débouchent sur les marécages des Volsques. Le soleil, près de tomber derrière nous dans la mer Tyrrhénienne, enflammait de la pourpre crépusculaire les dômes, les clochers, les tours, les hautes façades des palais ou des ruines, ainsi que les ballons volcaniques disséminés au pied des chaînes et sur les plateaux; quelques pointes argentées d'une neige précoce couronnaient d'une pyramide rosée les Apennins violets, où des égratignures plus claires indiquent çà et là des bourgades perchées. Entre ces deux points extrêmes, les montagnes bleuâtres et la cité vermeille dans la ceinture bronzée de ses murailles byzantines, s'étendait, mélange ardent de verdure dorée et de plans roussâtres, la campagne traversée d'aqueducs, semée de villas antiques et percée de longues voies célèbres, décrites et jalonnées par des tombeaux. Le Tibre blond, *flavus* ainsi que l'appelait Horace, serpente à vos pieds comme une route de sable; en montant vers les horizons il se liquéfie, d'un côté dans l'azur céleste, de l'autre dans les feux du couchant.

Tandis que l'abbé continuait à me désigner chaque monument, chaque site, du mont Soracte à Tibur et de la tombe d'Adrien au môle de Cecilia-Metella, je croyais revoir ce qu'on me faisait connaître. Vers la droite surtout, au delà de Saint-Paul et de la route d'Ardée, jusqu'au point culminant du mont de Jupiter où l'on cherche involontairement un temple renversé; d'Albe la Longue et des lointains de la voie Appienne jusqu'à la vieille Porte Latine, ruines et souvenirs s'offrent si nombreux, sur un théâtre tellement beau, que l'on contemple, comme dans un rêve où l'on planerait avec des ailes, toute la légende des siècles aboutissant à son sanctuaire, le *Forum Romanum* dont les débris, alignés à gauche du Colisée, resplendissaient en ce moment d'une ardente lumière. Formant des panoplies de ruines et de clochetons, et de jardins étagés, les collines fameuses, le Cœlius, le Palatin, le Capitole, marquaient l'enceinte du vallon de Romulus et des marais du Vélabre. Que de grands noms, que de grandes choses sur ce petit espace; que de royaumes en miniature détruits par des guerres de géants!

En contemplant dans la majestueuse sérénité de sa tâche accomplie cette ville berceau de nos civilisations et ancienne capitale de notre vieux monde comme on finit, sous le prestige de tant d'évocations qui ramènent l'esprit à ses premiers pas dans l'étude, l'imagination aux premières clartés de son aurore, comme on finit par être heureux de se réveiller dans cette patrie primitive, après l'avoir entrevue en des rêves si lointains!

L'épopée chrétienne qui se marie aux traditions de l'histoire antique et de l'éternelle poésie, rend plus immédiate cette filiation spirituelle, plus vénérable et plus touchante cette impression de la maternité romaine Plus je continuais à commenter devant la nature même les récits de mon guide virgilien, plus l'émotion se faisait profonde. Le jour baissait cependant; mais je me serais oublié là toute la vie, comme dans ces sphères édéniques où l'évanouissement des heures sera pour les élus l'éternelle joie.

« Savez-vous, dis-je à l'abbé avec une détresse sincère, que me voilà perdu? Jamais je n'aurai le courage de quitter Rome et de renoncer à voir tout cela!

— Allons, répondit-il avec la modestie qui sied aux vainqueurs, allons: voilà trois mois de gagnés en quelques heures. Il faudra vagabonder à votre fantaisie, tout parcourir pêle-mêle, vous acclimater sans fatigue, et après cinq à six semaines de cette vie-là, grâce à une si heureuse préparation, nous serons en état de commencer sérieusement à visiter Rome.... »

II

Noviciat; installation. — Description du *Forum Romanum*.

Elle dura bien une quarantaine de jours, cette période de vagabondage prévue par l'expérience de l'abbé! Du matin au soir on allait d'un quartier à un autre, d'une église à des thermes, des basiliques aux musées, s'efforçant de relier par quelque idée de doctrine ou de chronologie tant de sujets d'observation et d'étude. Mais trop d'objets absolument nouveaux se présentaient en énigmes; les noms propres de l'histoire, de la mythologie, de l'art étaient mêlés comme dans une urne et, après des journées de curiosité haletante, il ne restait le soir que des visions confuses et piranésiques, rendues fébriles par la débilité de la convalescence, et démêlées avec effort dans la veille agitée des nuits.

Pour contraster avec cette existence éparse, j'avais heureusement le refuge de la vie intérieure normale et accoutumée, l'intimité communicative de la famille et jusqu'à la sécurité du service. A ce sujet, autant dans un intérêt d'hygiène que dans un but d'économie, j'engagerai quiconque se propose de faire en Italie un séjour prolongé, à emmener son maître queux ou sa cuisinière et à s'établir, ni plus ni moins qu'un bourgeois de Rome, dans un logement qui sera toujours spacieux, mais jamais élégant. Le nôtre était dans la *via di Capo le Case*, sur le versant du Pincio, près de la promenade et de la villa Medici, où nous comptions quelques jeunes amitiés parmi les pensionnaires de l'A-

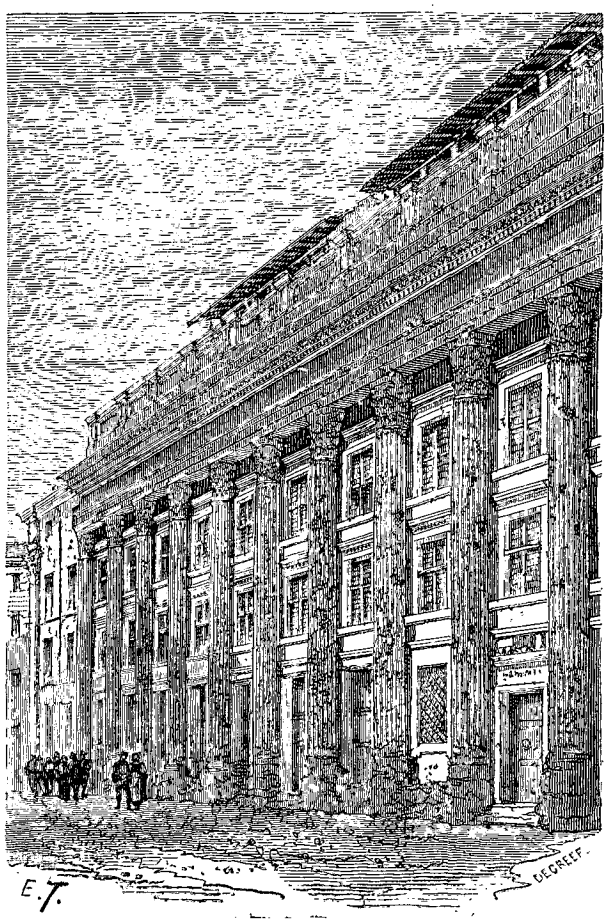
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cadémie de France. Les présentations, les visites, la fréquentation du monde procurent aisément ici des relations; quelques artistes parisiens joyeusement retrouvés recrutèrent aussi le personnel de nos soirées. C'est le repos et la distraction de l'esprit, le retour salubre, en un climat où la fatigue est un danger, aux habitudes confortables et réparatrices de la vie ordinaire.

Ce n'est qu'à la longue et sans projet arrêté d'utiliser mes notes, que je me pris à étudier les choses une à une et de près. Des encouragements amicaux m'enhardirent à oser davantage; mais plus encore sans doute le démon familier qui, d'instinct et d'habitude, pousse nos impressions à renaître fixées et nos aspirations au travail d'écrire.

Cependant, au milieu des souvenirs de Rome, il est prudent à l'écrivain de se mettre à l'écart : il a tant de choses à faire connaître que si, comme dans les voyages ordinaires, il se montrait vivre pour animer la scène, le cadre de sa composition usurperait une place démesurée. L'auteur restera donc au dernier plan, comme un oisillon chétif qui chante inaperçu dans un bois sacré. Et les motifs se dérouleront dans le pêle-mêle d'époques, dans l'étrange contraste où les ont enchevêtrés les siècles et les hommes. La nature vous offre Rome ainsi, et c'est ce qui anime la seule nécropole où l'on se sente vivifié de tout le plein souffle des âges.

Ces déclarations faites pour n'y plus revenir, on comprendra que le *Forum Romanum*, que le Colisée, naguère entrevus dans un éblouissement rapide, aient été l'objet de nos premières études.



Le temple d'Antonin. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

—

Quand on se rappelle ce que fut ce lambeau d'un étroit vallon, les intérêts du monde qui y ont été débattus, les voix qui y ont retenti, les drames qui s'y sont dénoués, lorsqu'on songe que depuis le temps à demi fabuleux de l'alliance des Sabins avec les hordes de Romulus, jusqu'aux derniers Augustules, ce lieu fut le cerveau de l'immense empire romain, on ose à peine en fouler le sol, tant on est saisi d'une religieuse impression. L'histoire entière d'un peuple, et du plus renommé, s'est accomplie sur cette place, âme et sanctuaire de Rome.

Elle n'était plus connue naguère que sous le nom de marché aux Vaches, *Campo vaccino*, tant le moyen âge catholique avait oublié le Forum. C'est la France qui, au début de ce siècle, lui a rendu son titre, redevenu populaire depuis que notre administration a déblayé, entreprise qui lui fait honneur, une portion du sol antique.

Mais avant qu'on exposât là du bétail en vente, un pré tout voisin avait reçu déjà, vers l'an 426 de Rome, une qualification dérivée du surnom de Vitruvius *Vaccus*, chef de la révolte des Privernates, qui menait grand train à Rome où, selon Tite-Live, « il avait contre le Palatin une maison qui fut rasée, et la place où l'on sema de l'herbe prit le nom de *Prés de Vaccus.* » « *In Vacci pratis*, écrit à son tour Cicéron (*Pro domo*), *domus fuit M. Vacci quæ publicata est et eversa.* »

On s'est étayé de ces textes pour créer au *Campo vaccino* une étymologie nouvelle et faire remonter jusqu'à l'antiquité une désignation réellement moderne. En effet, les historiens ne qualifient jamais ainsi le Forum, et si le nom de cette place avait été bâti sur le radical de *Vaccus*, on aurait fait *Vaccio* ou *Vaccio*, et non point *vaccino* dont le sens est formel. Si cette insoutenable étymologie ne venait d'être remise à la mode, je m'abstiendrais d'en parler.

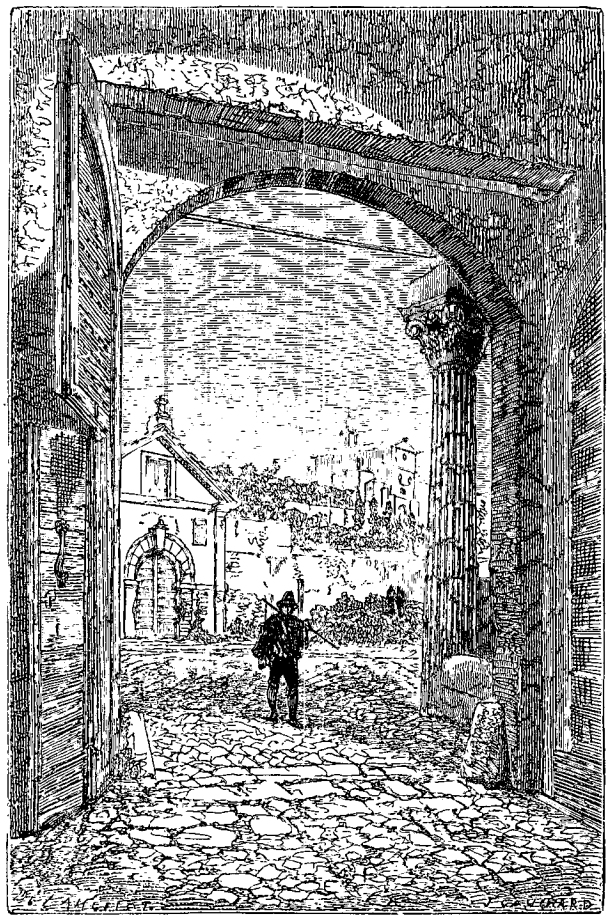
On sait parfaitement où était le *Forum Romanum*, mais l'exacte délimitation de l'emplacement laisse prise à beaucoup d'incertitudes; aussi a-t-elle suscité de nombreuses controverses. Une portion seulement de la place a été révélée par des fouilles; la vérité sur l'ensemble est encore à moitié enfouie sous vingt-quatre pieds de décombres entassés au onzième siècle par le vandalisme de Robert Guiscard qui, pour venger les papes, a détruit la merveille du vieux monde, leur capitale. Il aurait donc fallu, mais le coffre de saint Pierre n'est pas assez riche, continuer sur cette longue place partagée en deux niveaux distincts les fouilles entamées sous Paul III, poussées avec plus d'acti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vité quand Rome usurpée faisait partie de l'empire français, et depuis, sous les règnes de Léon XII et de Grégoire XVI.

L'interruption de ces recherches, l'ignorance pénible où les peuples sont restés sur un point qui les intéresse tous est, à mon sens, une marque humiliante de la barbarie qui préside encore aux relations internationales. Les États un peu cultivés selon l'esprit n'auraient-ils pas dû s'entendre avec le Saint-Père pour défricher en commun ce lopin du champ paternel!

Si pour apprécier l'état du Forum on demande aux livres les éléments d'un inventaire complet de ses richesses, on trouvera matière à bien des regrets. Alors, comme nombre d'auteurs, on dressera, en périodes larmoyantes et sonores, ce qu'on pourrait appeler un procès-verbal *de carence* complaisamment détaillé. Observons qu'en général, dans ces descriptions qui opèrent la restauration du Forum, on entasse tout ce qu'il a pu contenir à dix époques successives. C'est Romulus avec les rois, ce sont les consuls et les dictateurs, et Marius, et Sylla, et Pompée, et Caïus Julius suivi de tous les empereurs jusqu'à Julien. On paraît oublier trop qu'autour d'un si étroit espace chaque période, chaque règne a dû abattre pour reconstruire; que le Forum au temps de Scipion ne ressemblait plus à celui de Tarquin; que les premiers Césars ont jeté bas les édifices de la république, puis, qu'ils ont eux-mêmes cédé leurs temples, leurs basiliques avec les matériaux, aux ambitieuses entreprises des Flaviens, des Antonins et de leurs héritiers. Que de monuments, par suite des bouleversements politiques, ont dû se succéder sur la *via Sacra*, changer de nom, de destination et disparaître, du temple de Vénus et Rome jusqu'aux prisons Tulliennes, et des ruines du palais de Domitien jusqu'aux substructions du temple abattu de Jupiter Tonnant! Entre l'église de San Lorenzo *in miranda* encorbellée dans le temple de Faustine, et Saint-Théodore qui marque l'ancien domaine des vestales, entre l'arc de Titus et le *Tabularium* de Sylla qui porte sur ses piliers doriques engagés dans les murs le palais du Capitole, il y a un long trapèze à demi creusé, la plus splendide des sépultures historiques, sur lequel on disserterait à jamais et que l'on contemplerait sans fin.



Vue de Saint-Pierre in Montorio prise de San Cosimato, au Trastevere
Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Comme à Pompéi, on reconnaît les rues avec leurs trottoirs, usés par des passants qui depuis quinze siècles ont fini de passer; on est étonné de leur succéder à tant de distance sur le même pavé en dalles cyclopéennes, réparé selon la même méthode, depuis le temps où Vaccus et Albin firent daller le *clivus Capitolinus*, qui dès cette époque (170 ans avant le règne d'Auguste) allait du temple de Saturne au sénat et à sa curie.

Pour traverser la place et gagner au pied du Quirinal la rive du Tibre par le Vélabre, on a jeté à l'extrémité découverte et creusée du Forum un pont au bout duquel se trouve un accès pour descendre dans le domaine de la civilisation antérieure. Tout en quittant les arches de ce pont et en faisant face au portique de Sylla, espace compris entre le Capitole et le Forum, on se voit environné de temples en ruine, de degrés, de ruelles antiques, de colonnes brisées, d'inscriptions interrompues, de basiliques réduites à leurs dalles.

La voie Sacrée serpente, distincte et spacieuse, comme si la cité reine était debout. En la suivant, on perd avec l'aspect des choses modernes le souvenir des siècles qui nous séparent de l'antiquité.

Francis Wey.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée du Forum Romanum par la voie Sacrée. — Temple de Vénus et Rome, Sainte-Françoise Romaine, Arc de Titus, Campanile du Capitole, etc.... — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II (suite).

Description du *Forum Romanum* (suite). — San Paolo *fuori le mura*. — Ce que c'est en réalité qu'une Basilique. — Origine et destination des basiliques de l'antiquité. — Appropriation des basiliques chrétiennes. — Hiérarchie des églises de Rome. — Souvenir à la construction d'Honorius : vestiges échappés aux flammes. — Arc de Placidia. — *Ciborium* d'Arnolfo, etc.... — Cloître de Saint-Paul. — *Légendes* du chemin : *l'échelle de Saint-Bernard, les Trois-Fontaines*. — Pyramide de Cestius. — Pont d'Horatius Coclès. — Promenade au Colisée.

Vers le haut de cette nécropole, la voie Sacrée se bifurque et l'embranchement de droite aboutit au portique des Douze Dieux, de ces *Dii Consentii* qui devaient être consultés avant toute affaire grave. Ennius nous en a conservé les noms; c'étaient : Vesta, Jupiter, Junon, Neptune, Vénus, Mars, Minerve, Cérès, Apollon, Diane, Mercure et Vulcain. On les avait logés dans douze chapelles ornées de statues que saint Augustin croyait douées d'un pouvoir, et où il supposait que les prêtres, par une vertu magique, étaient en possession d'incarner des démons. Le culte de ces dieux a duré jusqu'à la fin du paganisme; car le portique dont Pie IX a relevé les débris est du quatrième siècle. Sur douze sanctuaires il en reste sept, adossés à la rampe moderne du Capitole; au fond des chapelles apparaissent les assises inférieures du temple de Jupiter Tonnant élevé par Auguste après un violent orage. J'inclinerais à penser avec Canina que les cinq autres cellules doivent exister sous la rampe.

Les deux ruines importantes de cette extrémité du Vulcanal sont : le temple de Vespasien, réduit à trois colonnes cannelées reliées à un entablement dont la frise est ornée d'une arabesque riche, mais exécutée avec une minutie maigre; restauration du temps de Septime ou de Caracalla. Puis tout auprès, sur l'autre rive de la voie Sacrée, le temple de la Fortune, ou de Juno Moneta, ou de Saturne : les attributions ne lui ont pas manqué. Quelques archéologues l'ont confondu avec celui de Vespasien; d'autres l'avaient étourdiment dédié à la Concorde : ils avaient bien mal étudié Cicéron.

Quoi qu'il en soit, ce temple sujet à changer de patrons a été refait en partie sous Maxence, qui très-probablement le consacra à la Fortune, ainsi que Nardini l'établit tant bien que mal. On rebâtissait dix fois sur les mêmes fondations. Celui d'entre ces monuments dont l'attribution est le mieux justifiée, c'est le temple de Vespasien, que j'ai nommé le premier. On sait que cet empereur érigea ce monument afin d'avoir un prétexte pour murer sous le *Tabularium* une entrée du Capitole par où Sabinus avait pu l'envahir. Or la porte murée qui se voit encore de ce côté confirme l'assertion que nous préférons ici.

Quant au temple tardif de la Fortune, évidemment il a remplacé au quatrième siècle des édifices antérieurs : c'est un monument rajusté, rapiécé, dont les colonnes sont disparates, dont les frises se décomposent en fragments interrompus d'arabesques. Son périmètre doit marquer la place où se trouvait antérieurement l'*Ærarium*, dans un temple de Saturne qui depuis a changé d'attribution ou qui fut une première fois rebâti en l'honneur de Junon, de Junon qui *admoneste* ou Juno *Moneta*. « *In æde Monetæ*, » écrit Tite-Live, en nous apprenant que sous la république on y gardait les annales anciennes et les livres sur toile qui contenaient le dépôt des lois.

De ces trois temples successifs il reste le périmètre porté sur un terrassement bas, une portion du dallage, quelques revêtements inférieurs et huit colonnes debout, désassorties, avec un énorme entablement porté sur des chapiteaux ioniques; la frise richement décorée retrace deux périodes bien distinctes : le style du premier siècle et la décadence. La direction de l'édifice est indiquée par les colonnes du portique; son ancienne affectation est fixée par une foule de passages des anciens historiens. On arriverait donc à déterminer à peu près la place où, après Marius, après Sylla, après la plupart des maîtres de la république, Jules César se présenta pour mettre la main sur le trésor. C'est là, sur les marches de ce portique, qu'ayant menacé de tuer le tribun Metellus, il dit avec une effrayante tranquillité à ce magistrat inviolable : « Ignores-tu, jeune homme, qu'il m'est plus aisé de le faire que de le dire? »

L'emplacement rappelle bien d'autres souvenirs. C'est sur ce versant capitolin qu'était située la maison dont le peuple fit présent à Marcus Manlius après qu'il eut sauvé la citadelle, des Gaulois qui l'escaladaient. Bientôt, accusé d'aspirer à la royauté, Manlius Capitolinus fut trois fois mis en jugement sans qu'il fût possible d'arracher au peuple la condamnation d'un héros qui pour sa défense attestait Jupiter, et montrait ce Capitole sauvé par son courage. Alors les sénateurs l'assignèrent hors de la porte Nomentane,

1. Suite. — Voy. page 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

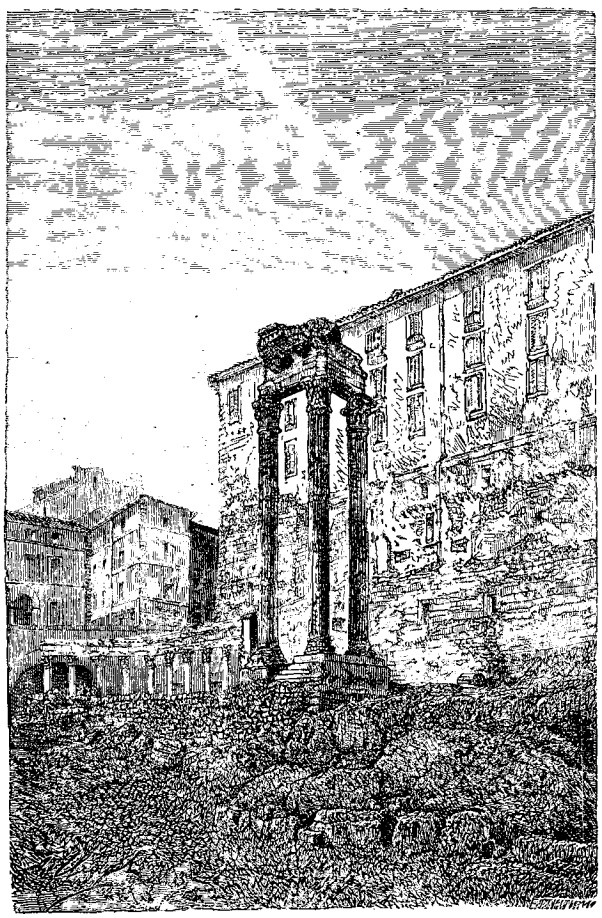
dans la forêt sacrée de Petelia, d'où l'on ne découvrait plus le Capitole, monument de sa gloire. Il fut condamné, « sentence odieuse aux juges mêmes, » et les tribuns le précipitèrent de la roche Tarpéienne. « Ainsi, observe Tite-Live, le même lieu fut pour cet homme le témoin de la gloire la plus haute et du plus infamant des supplices. »

Sa maison fut rasée et l'on décréta que désormais aucun particulier n'aurait son habitation dans l'enceinte capitoline. Après la guerre des Auronces, le dictateur Lucius Furius, fils du grand Camille, élève sur cet emplacement un temple à Junon, distinct de celui dont nous avons parlé; car le surnom de *Moneta* ne remonte qu'à la guerre de Pyrrhus et des Tarentins, durant laquelle, consultée sur la pénurie d'argent dont souffraient les Romains, la déesse *les avertit* (*monet*) que les ressources ne manqueront jamais si l'on se dévoue uniquement à la justice et aux armes.

C'est deux cent soixante-dix ans avant notre ère que pour la première fois Rome frappa des monnaies au coin de la république. Freinshemius, dans ses *Suppléments*, fixe à cette date la création des pièces d'argent de dix, de cinq as et des sesterces estimées à deux livres et demie de cuivre. On les frappait au Capitole, dans le temple même de Juno Moneta, et le peuple appela *monetæ* ces pièces qui provenaient du temple de *Moneta : — ex æde Monetæ*. De là l'origine du substantif *monnaie*, qui s'écrirait *monète* si les langues étaient faites par des savants. Junon avait plus d'un temple sous cette invocation, et c'est là encore une cause d'erreur. Ouvrez Tite-Live : vous y verrez que le préteur Cicereius, ancien secrétaire de Scipion l'Africain, voua, lorsqu'il eut soumis la Corse, un temple à *Juno Moneta*. Il pensait aussi avoir reçu de la déesse quelque avis précieux. Mais si vous allez jusqu'au quarante-cinquième livre, la dédicace de ce monument vous apprendra qu'il était sur le mont Albain.

L'ancien temple de Juno Moneta, au versant capitolin qui regarde le Forum, était revêtu en blocs de marbre de Lune ou Carrare de près d'un mètre d'épaisseur. Il est séparé du temple de Vespasien par un embranchement de la voie Sacrée qui se nommait *clivus Capitolinus*, la rampe du Capitole. En la laissant pour suivre une sorte de ruelle tout encombrée de marbres brisés, on arrive à *la Schola Xanta*. Ce sont les loges ou boutiques, *tabernæ*, au nombre de sept, qui servaient de bureaux aux scribes, aux archivistes, aux greffiers des édiles curules. Ces boutiques voûtées ont encore leur seuil; elles se prolongent jusqu'au pied du Tabularium. Pie IX les a fait déblayer et restaurer en 1857.

Traversons parallèlement au *Tabularium* la base de *l'intermontium* capitolin en nous dirigeant du côté de la prison Tullienne, et des gémonies qui ont fait place à la rampe d'Ara-cœli : nous rencontrerons, entre l'arc de Septime-Sévère et l'angle du portique élevé l'an 676 de Rome par Lutatius Catulus devant l'édifice où l'on gardait les tables de bronze (archives de la république), les restes du temple renommé de la Concorde, relevé, dit-on, par Tibère. Sur ce point, aucune incertitude : des inscriptions votives confirment par rapport à l'assiette et à l'orientation de cet édifice les indications de Plutarque, de Dion-Cassius et de Festus.



Temple de Vespasien et portique des Douze-Dieux. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

L'entrée de ce temple, un des lieux historiques émouvants de l'ancienne Rome, est encore marquée par les trous sur lesquels pivotaient les gonds des portes. Le monument était grand, à peu près carré; on descendait de son vaste portique par des degrés de marbre dont il reste en place des fragments nombreux.

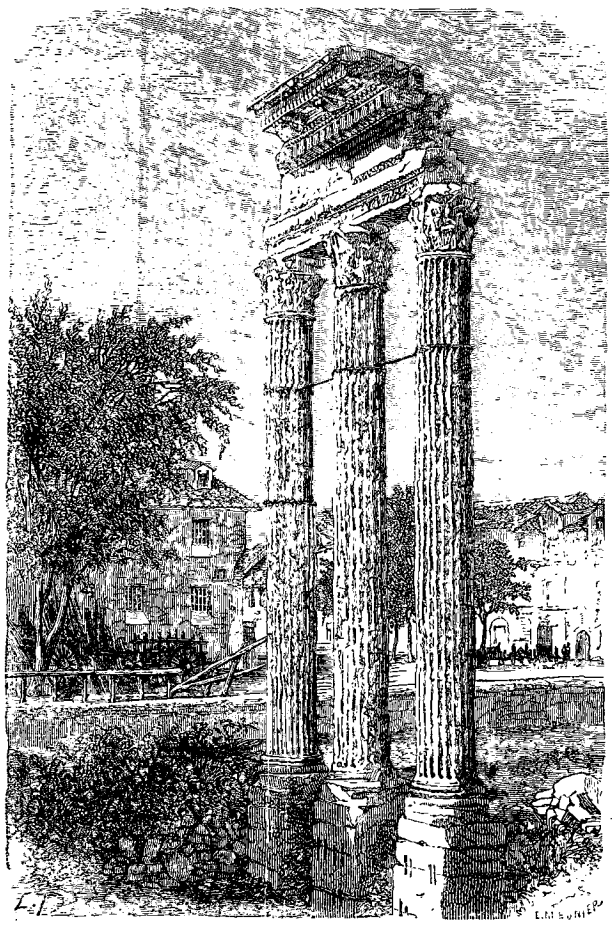
Tourné vers le Forum, voisin des gémonies, retranché au pied du Capitole, le portique du temple de la Concorde servait de curie; le sénat s'y réunissait dans les grandes occasions, lorsqu'on devait parler au peuple assemblé devant les rostres ou tribune. Il fallait donc que la place de l'orateur fût située entre les marches du temple et les comices populaires du Forum.

Or, la tribune, qui jusqu'à Sylla fut placée près de la Græcostasis où depuis le temps de Pyrrhus on hébergeait les ambassadeurs étrangers, vers ces colonnes qui portent aussi le nom de Castor et de Pollux, la tribune fut ensuite transférée entre le comice dont il reste encore trois marches, et le pied des nombreux degrés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du temple de la Concorde. Ce large escalier descend jusqu'au carrefour de la *via Sacra* dont la branche droite va, revenant sur elle-même, passer sous l'arc de Sévère : tracé qui ne date que du septième siècle. Nous retrouvons donc la tribune aux harangues au pied et à l'angle de l'arc de Sévère : il en reste de massives constructions en péperin de dix mètres de longueur, je les ai mesurées ; tout auprès est le bureau des scribes qui fixaient les discours en notes tironiennes, — ce qu'on appellerait aujourd'hui les sténographes.

Ces indications sont écrites nettement et les portions essentielles subsistent. On me pardonnera donc de ne point disserter à ce sujet ; je craindrais de refroidir l'impression que ce lieu fait naître. Je ne m'étendrai pas non plus sur la monographie du temple de la Concorde : revêtements en jaune antique de la *cella*, brèches violettes, marbres africains qui apportaient l'animation d'une polychromie naturelle.... magnificences anéanties dont on serait réduit à compiler le souvenir. Pour constater l'antiquité de l'œuvre, je rappellerai qu'un entablement splendide et quelques bases très-ornées des colonnes, conservés au Capitole, sont, comme travail et comme dessin, rappelés de fort près par des socles et autres fragments trouvés dans le palais de Néron sous les thermes de Titus.



La Græcostasis. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

C'est à l'entrée du Forum que demeurait ce Pison qu'Agrippine accusa d'avoir empoisonné Germanicus, et c'est là qu'il fut mystérieusement égorgé : Tacite insinue que ce fut à l'instigation de Tibère, que ce complice pouvait compromettre. Que d'événements sur cette scène aussi limitée qu'un théâtre, depuis les jours où Brutus y montra le poignard de Lucrèce, et où Virginius acheta dans ces boutiques au nord du Forum, dont la place est encore marquée, le couteau qui devait pour atteindre les décemvirs traverser le cœur de sa fille, jusqu'à la séance où fut brûlée la curie devant le corps de César !

Pour tout justifier, pour tout animer, pour que les grands spectres de l'histoire reviennent apporter là les émotions de leur présence, il suffit de s'asseoir sur une colonne et d'ajuster des souvenirs à ce décor.

Jonchez d'un peuple frémissant ces comices dont les marches sont devant vos pas ; du haut en bas des degrés du temple de la Concorde échelonnez les sénateurs drapés dans leurs toges, attentifs, haletants.... A la tribune, Cicéron fulmine son dernier discours contre Catilina : le peuple, agité de mouvements contraires, interrompt le consul par de longues rumeurs, et là-bas, plus loin, sur votre gauche, les complices de Catilina écroués à la prison Mamertine, épouvantés de ces cris et de l'éloquence mortelle pour eux de Marcus Tullius, pressentent leur sort et s'attendent à être égorgés....

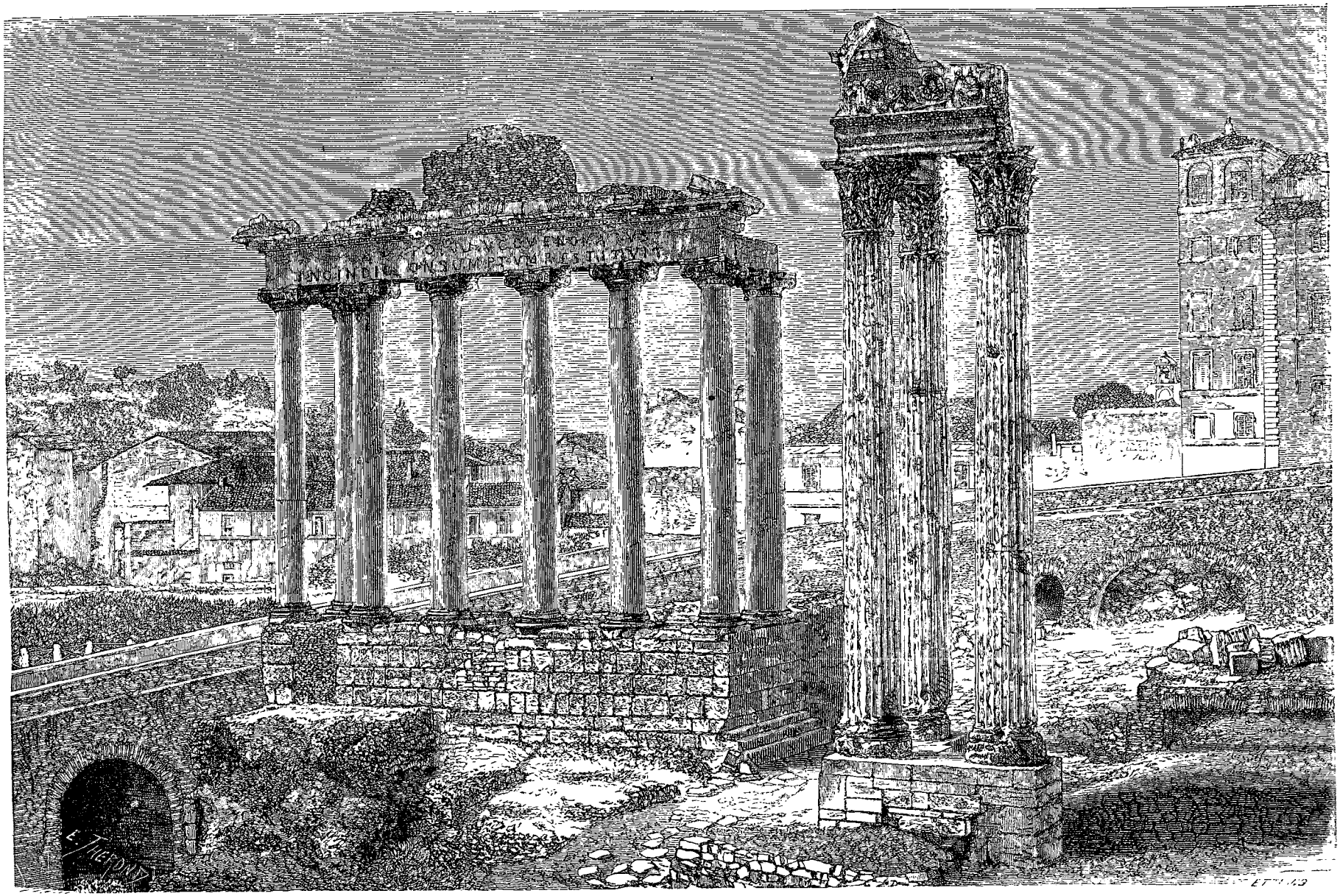
Habile à soulever dans un même réquisitoire deux auditoires différents, tantôt Cicéron électrise le Sénat, tantôt il l'effraye en déchaînant le peuple qu'il saura calmer d'un mot : agissant tour à tour et sur les comices et sur les patriciens, tourné successivement vers les uns ou vers les autres, il finira par tout rallier dans une seule opinion, dans une seule volonté ! L'aspect des localités éclaire des récits bien souvent obscurs pour les lecteurs qui ne savent comment s'expliquer ces effets presque simultanés exercés par Cicéron, et sur le Sénat, et sur le peuple. On éprouve une certaine sensation lorsqu'on touche cette tribune où subsistent encore les trous dans lesquels s'ajustaient les rostres, cette tribune où le jeune Octave a fait clouer la tête et les deux mains de Cicéron.

C'est après la soumission des Latins, trois cent trente-quatre ans avant notre ère, que les vaisseaux d'Antium ayant été brûlés, on para de leurs éperons (*rostra*) la tribune du Forum. Depuis lors, les rostres sont devenus la décoration obligée des tribunes.

Ce comice, qu'avoisina depuis l'arc de Tibère, fut supprimé par César ; il y substitua, institution moins inquiétante pour ses desseins, un temple qu'Auguste ne manqua pas de terminer. Le lieu d'ailleurs était saint depuis longtemps : *rostraque id templum appellatum*, dit le même Tullius. Pour les Romains, toute place consacrée par les augures prenait le nom de temple. Auguste y attacha sans doute une intention expiatoire.

Pour lire sans confusion les événements de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



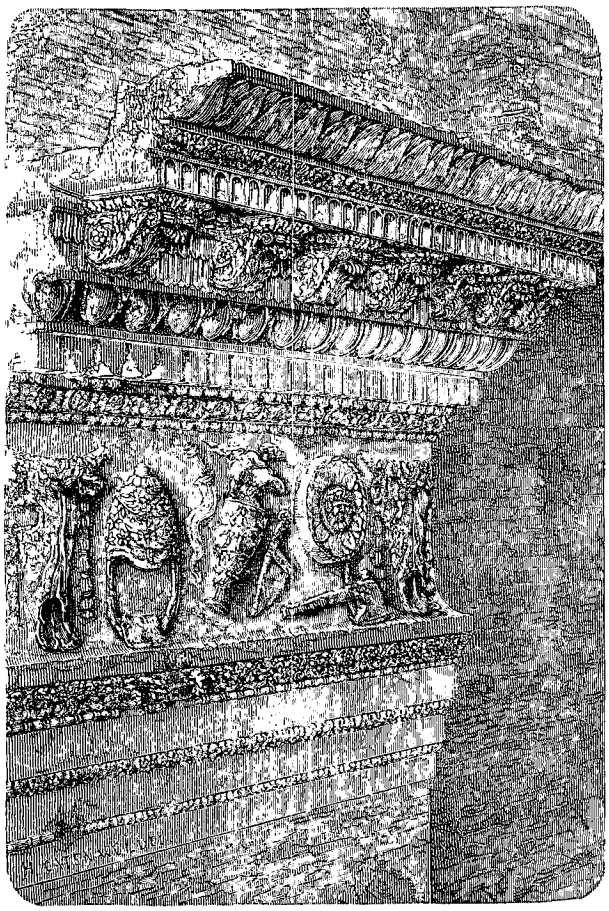
Intérieur du Forum Romanum : Temple de la Fortune ou de *Juno Moneta*. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandes époques, il est utile de se retracer certains changements. Les rostres furent placés jusqu'à Sylla non loin du temple de Castor et de Pollux très-voisin de la Grœcostasis, si toutefois le second édifice n'a remplacé l'autre. C'est là que Cicéron a plaidé pour Milon. Les *Catilinaires* furent prononcées, ainsi que je l'ai dit, devant les marches du portique de la Concorde; enfin, après la suppression de ce comice, la tribune fut transportée en face de son premier emplacement, c'est-à-dire au pied du Quirinal, entre Saint-Adrien et San-Lorenzo *in Miranda*, mais plus près de cette église-ci et plus en avant, sous les arbres actuels de cette avenue que des fouilles devraient faire disparaître. C'est à cette troisième tribune qu'Antoine parla contre les assassins de César, et c'est là qu'il découvrit son corps aux yeux du peuple.

Avant de descendre du Vulcanal plaçons-nous au centre, à un endroit où la voie élargie est bordée de trottoirs assez hauts en péperin : c'est là qu'à la suite des triomphes on détachait du char victorieux les chefs et les rois vaincus. Ils prenaient alors sur la droite la rue qui se dirige encore vers la prison Mamertine, où on les écrouait. Jugurtha a cheminé courbé où nous marchons pensif; Syphax, Persée ont à leur tour suivi cette voie douloureuse.

On aime à s'oublier parmi ces pierres que la flamme du soleil chauffe et rend éclatantes, dans ces ruines d'une si riche couleur, où tout vit, où tout parle, où ce qui n'est plus semble dater d'hier, où toute mélancolie est mise en fuite par l'éclat du jour et le travail de l'esprit.



Entablement du temple de la Concorde. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

Voici les dalles de marbre et la vaste enceinte de cette grande basilique Julia, que bâtit César afin qu'on ne fût point tenté de rétablir des comices au-dessus ni en deçà du temple de Castor, rebâti par Tibère au lieu même où jadis avaient apparu les Dioscures pour annoncer la victoire d'Aulus Postumius au lac Régille contre les Tarquins. Il restait là quatre colonnes au moins d'un édifice qui ressemble plus à un temple qu'à un palais de réception pour des ambassadeurs; mais l'une d'elles a été transportée plus près de l'arc de Septime-Sévère, et redressée en l'honneur d'un assez vilain sire, l'empereur Phocas. L'exarque de Ravenne Smaragde a pris la responsabilité de ce monument, élevé à un hideux usurpateur sous prétexte de ses bienfaits. Expliquons qu'à la prière de Boniface III, Phocas avait interdit au patriarche de Constantinople de conserver le titre d'évêque universel.... De nobles souvenirs se sont effacés : Phocas depuis l'an 607 se survit heureusement obscur, avec sa colonne mal acquise.

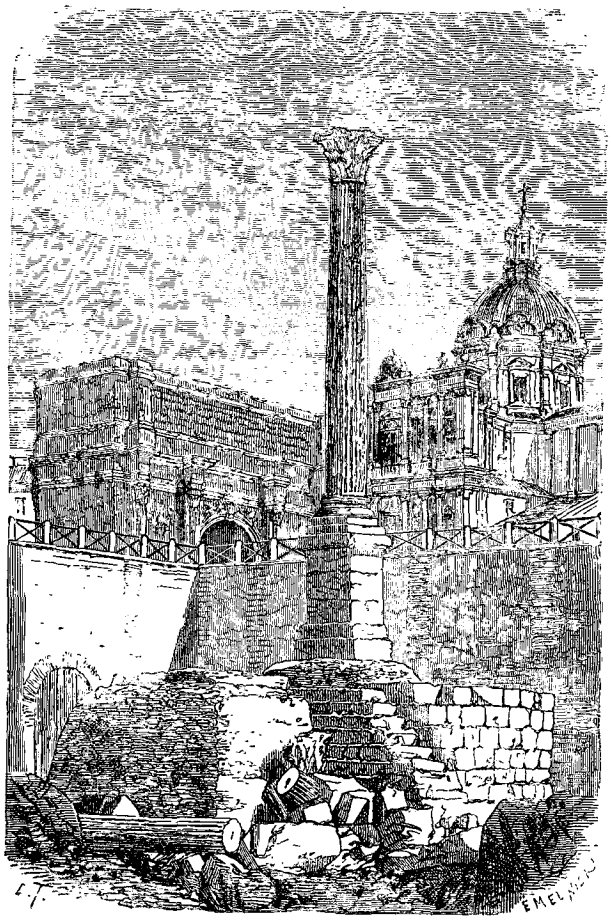
C'est du faîte de la basilique Julienne, en regardant la voie Sacrée, que pendant plusieurs jours Caïus Caligula eut la fantaisie de jeter de l'argent au peuple, en changeant quotidiennement de costume pour donner plus de grâce à ses largesses. On le vit d'abord en tunique peinte et décolletée, constellée de pierreries, avec des manches serrées par des bracelets; puis avec des robes et des parures de femme; puis avec une barbe d'or et tenant de la main gauche un caducée; puis avec la cuirasse du grand Alexandre qu'il avait dérobée à son tombeau. Enfin il apparut habillé en Vénus, — ou deshabillé; Suétone est fort concis. Cette tenue féminine devait convenir étrangement à un homme de très-haute stature, pâle, d'une corpulence énorme, dont les yeux et les tempes étaient caves, le front farouche, très-chauve, et la poitrine extrêmement velue.

Peu d'années après, au retour d'une expédition en Grèce, expédition d'artiste qui va donner des représentations en province, Néron, pénétrant sur la voie Sacrée par le grand cirque dont il avait fait abattre la porte, tourna triomphalement l'angle du Forum et vint, pour se rendre au temple d'Apollon-Palatin sur le char triomphal d'Auguste, défiler devant la basilique Julienne vêtu d'un habit de pourpre, d'une chlamyde semée d'étoiles d'or, le front ceint de la couronne olympique, et celle des jeux pythiens dans sa main droite. On portait devant lui d'autres couronnes conquises au théâtre; sur son chemin on immolait des victimes; on lançait en offrande des parfums, des oiseaux, des rubans et des tartelettes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Suivons ce cortége avec la foule pour gagner, entre la basilique de Jules César et les trois piliers des Dioscures, la *via Nova* qui, confondue avec son homonyme du Palatin reconnue par Pietro Rosa, a beaucoup fait divaguer les commentateurs : nous verrons en passant des caissons admirables sous l'architrave des ruines que nous côtoyons.

Le Forum se terminait là. Entre son enceinte et le sommet de la Velia, revers septentrional du Palatin, se succédaient la maison des vestales et le temple de la déesse, avoisinés par l'habitation du roi des sacrifices et du grand pontife. Le long du coteau s'échelonnaient sur des terrasses fleuries quelques demeures enviées, telles que les maisons de Clodius et de Cicéron. Cette dernière, qui appartint ensuite à Censorinus, à Sisenna (Paterculus nous l'apprend), avait été primitivement bâtie par le tribun Livius Drusus, qui avait dit à l'architecte : « Disposez-la de telle sorte que ma vie soit au grand jour et mes actions sans mystère. »



Colonne de Phocas. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

Tout au bas du Palatin, au fond et sur les côtés inférieurs du Forum comme le long de la voie Sacrée, s'alignaient des boutiques dont on exhume les restes dès qu'on donne un coup de pioche : on y ramasse encore des enseignes de marchands gravées sur des carrés de marbre. J'en ai tenu une d'un de ces orfévres qui se sont succédé là des siècles, depuis le temps où Papirius Cursor leur avait distribué les boucliers d'or ciselés et les magnifiques armes des Samnites, afin qu'étalés devant les boutiques ces trophées fussent pour le Forum un ornement glorieux. La coutume depuis en fut suivie par les édiles.

En quelque endroit que l'on marche, on rencontre des souvenirs ; de quelque côté qu'on se tourne, la vue est intéressée par des monuments. Un peu en deçà de la colonne de Phocas, à droite de la voie Sacrée, ce terrain humide recouvre la fontaine Juturne où s'immola Curtius. C'est précisément là qu'était le *milliarium aureum*, et c'est sur ce pavé que fut massacré Galba par ses légionnaires furieux, qui emportèrent, en la tirant accrochée par la bouche, la tête chauve de leur empereur. Levez les yeux au delà du Forum en tournant le dos au Palatin : les murs antiques, les modillons, les stucs de la basilique Émilienne iront se perdre sous le portail de Saint-Adrien. Proche de la geôle de Tullius est Saint-Luc, autrefois Sainte-Martine ; entre Saint-Luc que Sixte-Quint a donné aux peintres et Saint-Cosme, voici San Lorenzo *in Miranda* qu'enserre dans ses bras le temple d'Antonin et de Faustine à demi enterré ; portique splendide et frise admirable, pour le temps surtout.

Lorsqu'on parcourt transversalement le Forum en se dirigeant vers l'arc de Septime-Sévère, on suit le chemin par où fut entraîné Vitellius, jusqu'à cet étroit escalier des gémonies par où l'on sortait les suppliciés de la prison Mamertine. C'est là qu'il fut égorgé.

On revoit çà et là des lambeaux du solide, épais et large dallage de l'antique voie Sacrée, en blocs de travertin cimentés à la pouzzolane : pavé indestructible où l'on pense avec raison que des pieds illustres se sont posés. En effet, depuis le temps où les censeurs Flaccus et Posthumius Albinus ont fait paver Rome (173 ans avant J. C.), on s'est contenté d'entretenir ce système de dallage qui est resté le même.

Le Forum avec son cadre d'édifices, depuis les cimes du Capitole jusqu'à la basilique de Constantin, fut assurément dans un petit espace le lieu le plus imposant de l'univers : aussi la restauration de cette cité de monuments juchés les uns sur les autres, sous les versants de trois collines, est-elle le roman historique privilégié des architectes.

Il est certain que cette multitude de temples, de basiliques, de portiques entassés, superposés jusqu'aux nues et dessinant sur un ciel profond leurs profils blancs et roses, que ces forêts de colonnes de toutes les nuances, étagées de la basilique Julienne jusqu'au temple de Jupiter capitolin et laissant courir entre leurs futaies enflammées les rayons du soleil oblique, que ces voûtes profondes, que ces lacis de ruelles bleuâtres et ces architraves lumineuses sur le clair-obscur des galeries, devaient produire un merveilleux effet sur les barbares de la Gaule, lorsqu'ils abordaient cet Olympe des divinités victorieuses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

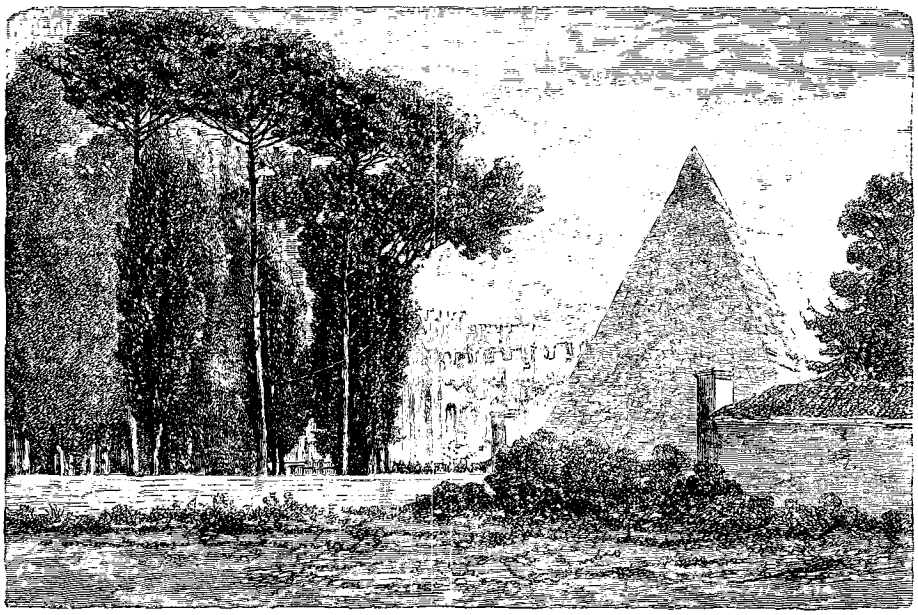
Dans ces architectures portées sur des arbres de granit ou d'albâtre, tout est percé à jour, tout s'épanouit dans les airs ; mais à ras du sol tout n'est que trappes, que passages obscurs, labyrinthes et mystère.... Avec quelle anxiété on devait interroger ces défilés si proches, ces temples muets, ces portes de bronze menaçantes et sonores, lorsqu'en un de ces grands jours de guerres civiles ou l'éloquence n'était qu'un appel à la force, où les toges cachaient des poignards, on écoutait devant les rostres un consul, un tribun qui, jouant sa tête et les destinées d'un empire, guettait anxieux l'instant où, de ces arcanes qui environnaient le Forum, viendraient à se ruer sur la tribune et le sénat des soldats apostés, suivis d'une population en furie!....

Ces saturnales de la démagogie romaine, exemple et fléau des nations modernes, se sont exercées là : depuis quinze cents ans le monde n'a pas détourné de ce coin de terrain ses passions ni ses pensées.

Telle qu'elle est devenue, cette nécropole où chaque inégalité du terrain offre le mystère d'un sépulcre est encore, je le répète, car on le sent jusqu'à en être écrasé, l'endroit le plus considérable du monde. Après s'y être oublié jusqu'à la nuit, tel qu'un écolier à son premier pèlerinage, on s'en revient avec une véronique bleue entre les feuillets de son album, et un petit morceau de marbre dans sa poche.

—

L'abbé insistait pour qu'on visitât Saint-Paul *hors des murs*, bien que cette basilique soit nouvellement reconstruite et perdue dans la campagne à près d'une lieue de la porte d'Ostie. Notre ami semblait attacher à cette course une sorte de convenance à laquelle il serait malséant de faillir. Un jour qu'il y revenait devant plusieurs personnes, je m'avisai de paraître étonné que dans l'état où se trouvaient déjà les finances pontificales



Pyramide de Cestius. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

sous Léon XII, on eût sacrifié de si fortes sommes pour rebâtir loin des quartiers habités une église sans utilité pour le culte et d'un entretien fort onéreux.

Nul ne répondit : il s'établit autour de moi un silence plein de pudeur et je compris que je m'étais fait mettre en quarantaine comme atteint de l'épizootie utilitaire. Témoin de ce premier accès, le peintre Bénouville eut le courage de se rapprocher de moi pour me dire tout bas en passant vite : « Saint-Paul est une des sept Basiliques majeures.... »

Puis l'abbé d'un ton contrit vint me jeter ces mots plus mystérieux : « C'est une des cinq!... »

Et comme l'autre, il s'éloigna.

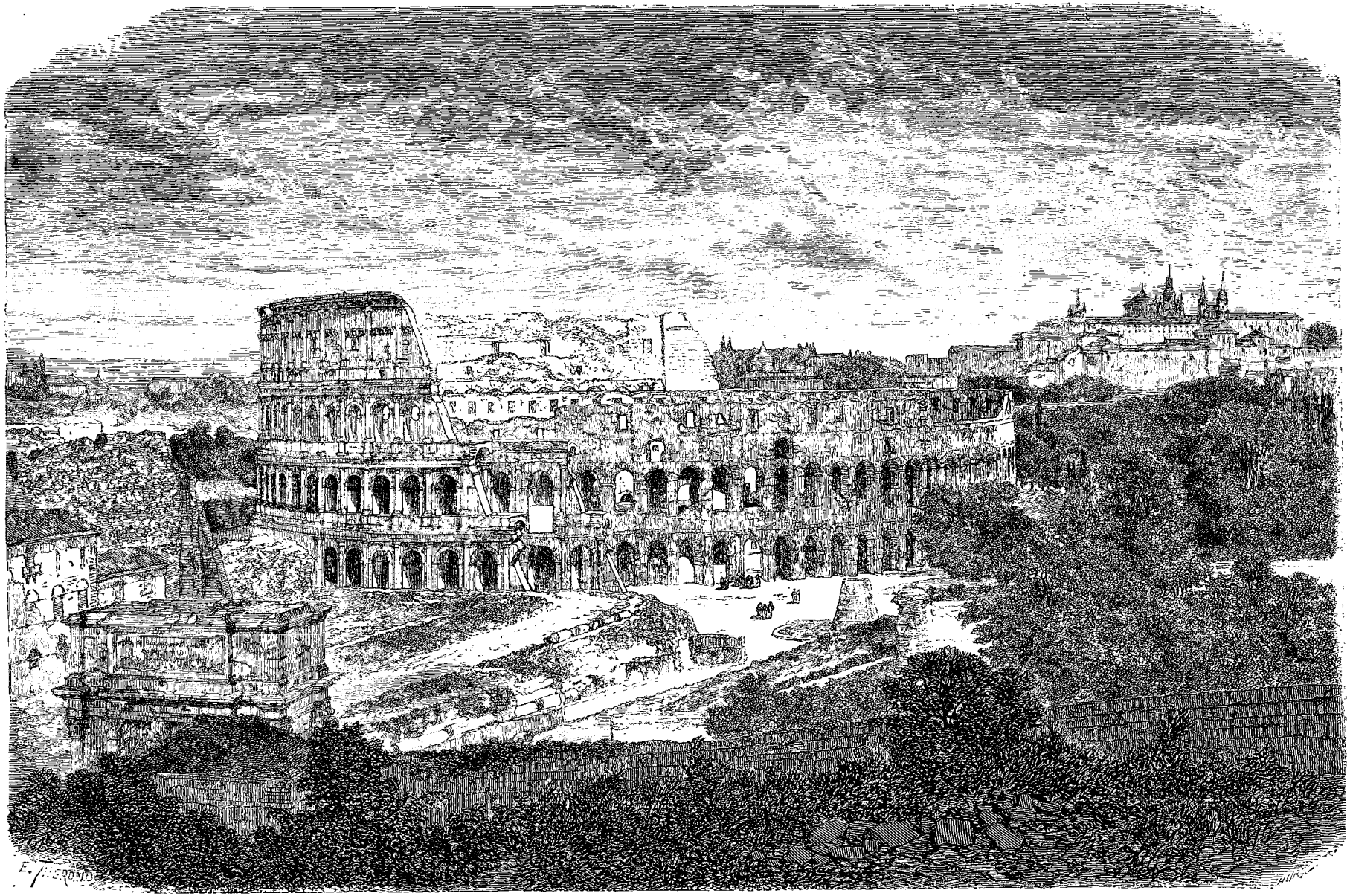
Pour me relever d'une ignorance qui m'exposait à la honte de faire rougir le prochain, je m'attachai à résoudre cette question :

— Qu'est-ce au juste qu'une Basilique romaine?

A force de m'enquérir et de compulser, je reconnus que personne, ou peu s'en faut, n'en sait rien, ce qui peut tenir à ce que chacun s'imagine le savoir. L'origine des basiliques, leur classement, leur rôle : voilà pourtant des notions non-seulement curieuses, mais indispensables pour apprécier des églises hiérarchisées depuis les temps primitifs de la foi.

Il est moins facile qu'on pourrait le croire de bien discerner les basiliques romaines et de les définir historiquement avec précision. Un dicton fort ancien signale dans Rome « autant d'églises que de jours dans l'année » : un dénombrement qui comprendrait les oratoires, les chapelles affectées aux associations pieuses, aux confréries des métiers et autres fondations charitables, donnerait un chiffre plus élevé, je n'en doute pas. Au-dessus de ces églises *inférieures*, se présentent les églises dites *Nationales*, desservies par des religieux appartenant aux diverses contrées; puis les *Paroisses*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale du Colisée. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si nous montons dans la classe supérieure, voici les églises *Stationnales*, en faveur desquelles l'ancienneté établit une sorte de noblesse. Elles sont bâties sur l'emplacement de la maison, de la sépulture d'un saint, ou du lieu d'exécution d'un martyr. Les chrétiens des âges persécutés allaient faire leurs prières à ces lieux consacrés par la tradition, et lorsque des églises ont remplacé les modestes *sacella*, elles sont restées affectées à des *stations* solennelles qui s'observent encore en temps de jubilé.

Au-dessus de ces églises s'offrent les églises *Cardinalistes*. Dans l'origine, les cardinaux (mot équivalent à *principaux*) furent les prêtres préposés au clergé *de chaque église pourvue d'un titre fixe* par le pape Évariste, lorsqu'il distribua Rome par quartiers paroissiaux au début du second siècle. On attribua la même dignité aux sept diacres chargés de l'administration des aumônes ainsi que du bien des pauvres, nombre qui fut doublé par saint Grégoire et augmenté depuis. Enfin, les six évêques *suburbicaires* dont les chefs-lieux diocésains confinent aux portes de Rome eurent aussi le titre de cardinaux. De là ces trois ordres: cardinaux-évêques, cardinaux-prêtres, cardinaux-diacres. On compte à présent cinquante et une églises Cardinalistes pour les prêtres ou évêques, et quinze pour les cardinaux-diacres.

Chaque cardinal porte le titre de l'église à laquelle il est uni; il est tenu de pourvoir à ses besoins spirituels et matériels, obligation formulée au cinquième concile de Latran et que rappelle Sixte-Quint dans une bulle où il recommande aux princes-titulaires l'ornementation, l'architecture et le personnel de ces fondations. Les cardinaux étrangers, quand ils viennent à Rome, sont logés de droit dans les dépendances de leur église; elle leur appartient et doit porter quelque marque de cette inféodation.

En continuant à remonter la hiérarchie, nous arrivons enfin aux *Basiliques*, qui sont les dignitaires de cette nation de temples.

Un des archontes d'Athènes, qui portait le titre de βασιλεὺς ou *roi*, rendait la justice sous un portique nommé par ce motif *basilique*, titre qu'en d'autres contrées de la Grèce et de l'Asie on donnait aux maisons royales. Caton le Censeur, qui déclama beaucoup contre les arts et contre les usages des Grecs, leur emprunta cependant leurs palais de justice et c'est lui qui, environ cent quatre-vingt-dix ans avant notre ère, a élevé dans Rome la première basilique. Depuis lors elles s'y sont multipliées.

Ainsi dans l'origine la basilique est un édifice civil: sous les empereurs, où les magistrats siégeaient par délégation du souverain, cette qualification de leurs tribunaux répondait juste à une institution monarchique. Mais comme la langue grecque était alors en faveur, les résidences mêmes des souverains furent également qualifiées de basiliques; c'est ce qui eut lieu pour le Palais, pour la *Regia* ou Basilique de Latran, qui légua sa dénomination à la première église que, dans cette résidence impériale, Constantin ait fait construire.

Ce n'est pas uniquement pour cette raison, et par conformité à ce précédent, que nombre d'autres églises de Rome ont porté jadis le titre de basiliques.

Rappelons-nous que les édifices ainsi désignés étaient surtout des prétoires où l'on arbitrait les procédures commerciales, les démêlés entre trafiquants, et que les marchands étaient en outre investis du droit de s'y réunir pour s'entendre sur les intérêts communs. L'inscription *Bourse et Tribunal de commerce* donnait chez nous récemment encore l'exacte définition de ces basiliques.

On trouvait là un grande salle, à deux et trois nefs quelquefois. Séparés du temple par un *septum* ou barrière, les juges étaient rangés sur des gradins circulaires à l'hémicycle de la principale travée, autour du président, qui occupait le centre marqué par une stalle ou chaise d'honneur à grand dossier, *cathedra*. C'est à cette origine que remonte, pour désigner le siége de l'évêque, le mot *tribuna* créé par la basse latinité à côté de l'ancienne expression *tribunal*: la place affectée au *tribun* ou magistrat. Un portique, des galeries à colonnes précédaient et entouraient la basilique, assimilable à un forum particulier rattaché à un établissement judiciaire.

Un édifice de ce genre peut servir à bien des usages. Comme le lieu n'avait rien de sacramentel, on l'utilisait pour tenir des assemblées, pour haranguer le peuple, et même pour professer. C'est ainsi que les apôtres, que leurs disciples après eux, ont exposé les doctrines du Christ dans les basiliques ou tribunaux, et il est advenu souvent qu'ils y ont été ramenés pour confesser à la barre des juges les vérités par eux annoncées au peuple. De là ce nom de *Confession* qu'a retenu dans des anciennes églises l'endroit où dans des basiliques semblables comparaissait l'accusé, pour déclarer sa foi. C'est là qu'on a gardé l'usage de poser le maître-autel, en s'efforçant de lui donner pour base la sépulture même d'un martyr afin que ses restes témoignassent encore. Observons que ces basiliques étaient nombreuses; on en comptait plus de quarante, lorsqu'un édit de Dioclétien défendit d'en créer de nouvelles.

Cet édit est important; car il va nous aider à concevoir comment sous les successeurs de Constantin tant d'églises ont pu s'approprier le titre de Basiliques et en jouer véritablement le rôle.

C'est Théodose qui a érigé le catholicisme en institution judiciaire et qui l'a politiquement constitué en religion de l'État. Sous son règne, les évêques obtiennent des droits de juridiction bientôt étendus des clercs aux fidèles. En 408, sous Honorius, une loi exclut de l'armée ainsi que des emplois les païens et les hérétiques; la même année, après l'assassinat de Stilicon, une autre loi étend la juridiction des évêques; six jours après, une troisième loi prescrit la démolition des temples et *enjoint de substituer l'action ecclésiastique à*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celle des magistrats; enfin, la juridiction épiscopale appliquée à presque toutes les matières civiles est affranchie de tout recours d'appel. L'évêque devenait un préfet du prétoire.

A la suite de ces dispositions qui nous sont transmises par les *Codes Théodosien* et *Justinien*, les évêques et au-dessous d'eux les clercs administrateurs des quartiers ou régions consumaient leurs jours à arbitrer des procès, au détriment de l'instruction religieuse des fidèles. Loin d'être flatté de ce surcroît de puissance, saint Augustin déplore une corvée superbe « qui, dévorant des heures réclamées par les affaires divines, le contraint à vivre dans le bruit odieux de la chicane. »

Ces magistrats sacerdotaux occupèrent donc la plupart des anciennes basiliques : le clergé s'en appropria sans doute une partie dont il fit des églises, et plusieurs d'entre elles ont dû continuer à tenir lieu de tribunaux.

De là le grand nombre des temples qui ont revendiqué comme une marque d'honneur et d'antériorité ce titre de Basiliques, restreint de nos jours ainsi que les priviléges, indulgences et faveurs pontificales sur lesquels la prééminence est étayée, à *treize églises* qui répondent au chiffre des apôtres en y comprenant saint Mathias substitué à Judas, et saint Paul admis dans le collége apostolique après l'Ascension du Christ.

Mais entre ces treize édifices il faut distinguer d'abord *sept Basiliques primitives* ou Constantiniennes qui sont, ou plutôt qui étaient : Saint-Jean de Latran, Saint-Pierre au Vatican, Saint-Paul hors des murs, Sainte-Croix en Jérusalem, Saint-Laurent hors des murs, Sainte-Agnès hors la porte Nomentana, et les Saints-Marcellin-et-Pierre sur la via Labanica.

Sainte-Agnès; Saints-Marcellin-et-Pierre, ayant été remplacées par Sainte-Marie-Majeure et Saint-Sébastien, ces deux églises, avec les cinq autres, constituent les *Sept Basiliques Majeures* de Rome. « Elles sont au nombre de sept, dit un historien, pour répondre aux sept collines, leurs autels étant les sept montagnes fortifiées de l'Église. » A la bonne heure: mais je préfère cette autre explication, de Panvini si je ne m'abuse, qui croit les Sept Basiliques instituées pour figurer les sept églises mentionnées dans l'*Apocalypse*, à savoir: Éphèse, Smyrne, Pergame, Tyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée.

Les Basiliques Mineures, Santa-Maria *in Trastevere*, San-Lorenzo *in Damaso*, Santa-Maria *in Cosmedin*, Santi-Apostoli, San-Pietro *in Vincoli* et Santa-Maria *in Monte-Santo*, ne sont donc en réalité des basiliques que par assimilation : elles ont été anoblies.

Ce n'est pas tout: entre les Sept Basiliques Majeures se classent à part et occupent un rang supérieur *Cinq Basiliques Patriarcales* dont la signification est plus frappante. Onofrio Panvini va nous aider à la trouver : « C'est la prérogative singulière du chef de l'Église universelle que d'avoir, outre son siége pontifical, quatre autres églises où il a coutume d'officier comme s'il était le cardinal-évêque de chacune d'elles. Il y exerce la pleine juridiction pontificale aux fêtes titulaires de ces églises, comme dans des cathédrales qui lui sont propres. »

Mais pourquoi ces cinq cathédrales? Pour constater la souveraineté du *Pontifex Maximus* de Rome sur tous les évêchés du monde, représentés par les grands patriarcats qui jadis ont formé des églises distinctes. Saint-Laurent hors les murs est l'église du patriarcat de Jérusalem ; Sainte-Marie-Majeure représente l'église d'Antioche, Saint-Paul celle d'Alexandrie, Saint-Pierre au Vatican celle de Constantinople.

Les trois dernières ont en outre la prérogative de posséder la *Porte-Sainte*. C'est une entrée de l'église constamment murée, hormis durant les jubilés, à l'inauguration desquels elle est ouverte par le souverain Pontife, qui la frappe d'un marteau d'or. Ce privilége de la *Porta Santa*, les trois églises que j'ai désignées se font honneur de le partager avec Saint-Jean de Latran, clef de voûte de cet édifice ecclésiastique, première Basilique chrétienne de fondation impériale, reine des Cathédrales romaines, Métropole du premier des évêchés, siége du Patriarcat de l'Occident et du monde.

La déduction de ce vénérable nobiliaire fait comprendre qu'il est bienséant d'aller saluer la Basilique de San-Paolo *fuori le mura*.

—

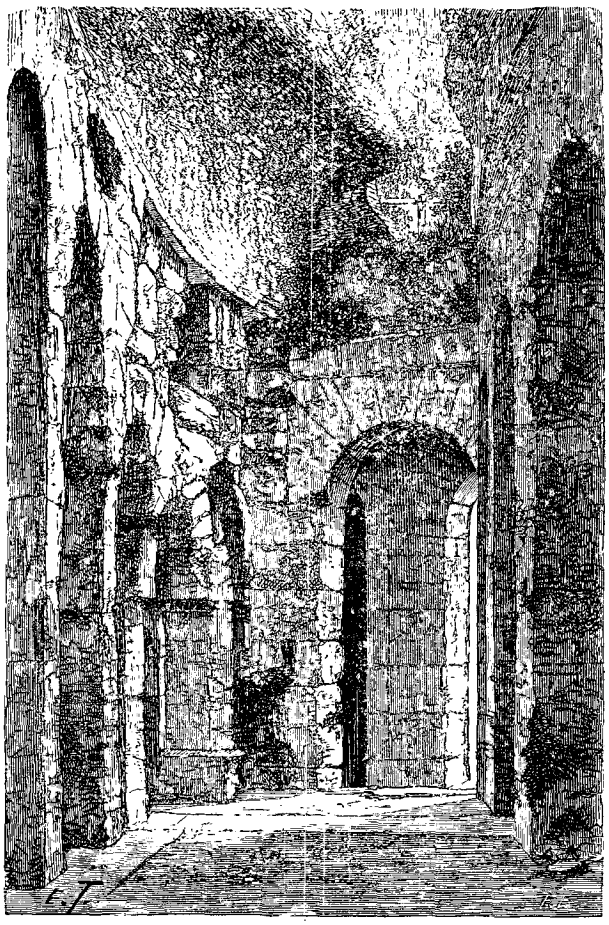
Cependant un enfant du Nord, un peu archéologue parfois et raisonneur toujours, se défendra malaisément de regretter en pénétrant dans Saint-Paul que la piété des fidèles envers des traditions sacrées les ait conduits à ressusciter ce qu'avait frappé le temps, à remplacer ce qu'une catastrophe était venue ériger en ruine. La nouvelle église est splendide; on y a entassé les plus précieux matériaux; elle coûte à la chrétienté des millions : tant de frais et d'efforts n'aboutissent qu'à rappeler tristement la plus antique Basilique du monde, fondée par Constantin sur le tombeau de saint Paul, rebâtie avec magnificence de 386 à 392 par les empereurs Valentinien, Théodose, Arcadius et Honorius, préservée pendant quinze siècles, et incendiée en 1823 par des plombiers maladroits.

Elle a été relevée sur le même plan, au même lieu, à l'angle de cette colline que l'on a coupée pour dégager de sa catacombe le monument de l'apôtre Paul. En parcourant ces cinq nefs aux colonnades superbes, reflétées comme au miroir d'un lac dans le dallage poli des marbres découpés en arabesques, parviendra-t-on jamais à oublier les grandes mosaïques de Nicolas III, les portes de bronze qu'au onzième siècle le consul Castelli avait fait venir de Byzance, les quatre-vingts colonnes géantes de Paros, de brèche violette et de pentélique, dépouilles de la basilique Émilienne qui étayaient l'édifice sur une forêt de joyaux; et ces peintures de l'an mille, et ce pavage de mosaïque

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alexandrine et d'inscriptions antiques, et ces caissons ajustés sur la frise où d'âge en âge on avait pourtrait les papes régnants, de saint Sylvestre à Pie VII; et ces piliers de granit et de cipollin qui divisaient le transept en deux nefs, et tant d'autres splendeurs dont il convient de se taire, puisqu'on ne les verra plus! Cette doyenne des basiliques catholiques mesurait près de quatre cents pieds de long; les premiers siècles chrétiens y étaient racontés.

Lorsque fut consumée la Basilique Ostienne, Pie VII était agonisant : il n'apprit ce malheur qu'à son arrivée en paradis. Ce fut donc Léon XII qui ordonna de reconstruire Saint-Paul sur les mêmes dimensions, en copiant de souvenir la basilique morte. Le monde entier concourut à l'œuvre : la Russie schismatique fit don d'un autel en malachite; Mahomet apporta en tribut aux sanctuaires du Christ quatre colonnes d'albâtre oriental offertes par le sultan; l'or, l'argent, les joyaux affluèrent de toute part.



Un corridor du Colisée. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

De là ces portiques en marbre grec veiné, ces pilastres enlevés aux quartz du Simplon, ces murailles de Carrare encadrées de gemmes aux nuances variées, cet entablement de Paros avec sa frise violette, ces chapiteaux énormes si généreusement équarris et si finement exécutés. Spectacle étrange, au premier aspect surtout, que ce vaste monument si antique et si neuf; modèle unique en nos âges bourgeois d'une châsse colossale exécutée comme de la miniature, et révélée dans son éblouissante fraîcheur!

Mais on ne s'oubliera point là comme aux vieux édifices de Ravenne, dans un rêve d'admiration confiant et curieux. Dès qu'on passe à l'analyse, la misère des artistes actuels se dévoile, à ce point que pour rendre à ce beau lieu quelque chose de son âme et de la vénération qu'il doit inspirer, on s'attache à la recherche des moindres vestiges de la basilique primitive, échappés au désastre de 1823. Cet examen est payé de quelques consolations.

La mosaïque de l'abside ou *tribuna*, œuvre du treizième siècle représentant *le Christ avec les apôtres*, a été restaurée, mais forcément trop retouchée; on a maniéré les mains, le Christ a été gratifié d'une adolescence féminine assez ridicule. A l'arc de Galla Placidia qui sépare la nef du transept et qui a gardé le nom de la fille de Théodose, une mosaïque du sixième siècle, *Jésus et les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse*, a pu être conservée plus intégralement. Elle est d'un art passablement féroce, plus sauvage que les peintures du même temps que l'on voit à Ravenne. Rome alors devenue provinciale n'attirait plus les bons imagiers; la capitale était ailleurs.

Un monument parfaitement conservé, c'est le candélabre pascal en marbre blanc, de douze pieds de haut. Cette colonne où parmi des guirlandes de fruits et d'animaux symboliques s'agite une légion de figurines représentant quelques scènes de la passion, est un travail merveilleux du neuvième siècle. Le Christ en croix y est représenté vêtu, ce qui est assez rare.

On a préservé aussi l'ancien autel exécuté au treizième siècle par Arnolfo del Cambio, le plus illustre élève de Nicolas de Pise. Sous le dôme de son campanile voltigent de jolis séraphins et se jouent sur de fines mosaïques des moinillons d'un dessin heureux, accompagnant les exquises figurines d'Adam et d'Ève, d'Abel et de Caïn. Par malheur, afin d'utiliser quatre piliers d'albâtre oriental, don de Méhemet-Ali, on a surchargé le tout d'un lourd baldaquin, qui ravale les clochetons de l'autel et intercepte la grande mosaïque.

Au fond de la tribune, le siége pontifical est d'un style déplorable et d'une sotte richesse; un fade et grand tableau le surmonte : *saint Paul en apothéose* du Camuccini. On a voulu le long des frises réintégrer les médaillons des papes; mais la plupart des têtes sont de fantaisie : ânerie impardonnable. Les directeurs de l'œuvre n'ont pas pris la peine de faire les recherches nécessaires pour se procurer les effigies véritables des souverains pontifes : on ne retrouve que ceux qui sont connus de chacun; les autres dénotent chez leurs auteurs peu d'intelligence des physionomies considérées dans leurs rapports avec le caractère.

C'est à Saint-Paul hors des murs que l'on conserve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le fameux crucifix qui a parlé à sainte Brigitte : il est l'œuvre du plus mystique élève de Giotto, du Romain Cavallini, saint personnage dont les œuvres demi-byzantines impressionnaient les âmes. Sur un des murs du transept, on a fait une copie d'une des grandes compositions de Raphaël : elle est effroyable! Le feu roi Louis de Bavière, que j'honorais comme un amateur sérieux pour les institutions d'art qu'il a créées à Munich, et qui se trouvait là par aventure, m'enleva une illusion en demandant devant moi si cette imitation flasque et rose n'était pas l'original de Raphaël.

En dépit de ces imperfections, Saint-Paul restera compté parmi les monuments importants de Rome. Sa richesse et son éclat, certains détails conservés, rendent l'édifice intéressant encore; mais l'église n'exis-



Intérieur du Colisée. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

terait pas qu'il faudrait faire cette course pour visiter le cloître, un des deux plus beaux ouvrages en ce genre que le treizième siècle nous ait légués. L'autre est le cloître de Saint-Jean de Latran, que celui-ci rappelle de fort près.

C'est en vain que l'on prétend rattacher toute œuvre d'art à la lignée des écoles : l'esprit humain sous l'empire de sentiments communs arrive à des résultats qui se ressemblent. Ce cloître, qui est de 1215, se rattache à l'architecture française de la transition dite romano-ogivale. Ici, le cintre règne et ne fut jamais totalement abandonné; mais les colonnes deviennent grêles, elles tendent à se grouper; la passion des mignardises épisodiques émiette les pensées d'ensemble en divertissements pour les yeux. Seulement, comme le maître ès œuvres est en présence de monu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments sévères et que l'antiquité a discipliné son goût, les lignes conservent un peu de leur pureté devenue moins rigide ; les ornements se coordonnent au lieu de s'échapper follement en branches gourmandes ; des lois de proportion très-harmonieuses ont réglé les dimensions relatives de chacun des accessoires de l'édifice. L'écrin est d'une richesse prodigue ; mais les perles sont si bien rangées que la surcharge n'apparaît pas, et rien ne tourmente la vue dans sa promenade satisfaite et riante au pourtour de ces arceaux fleuris. Ces colonnettes groupées, de forme torse, câbles de marbre qui viennent se nouer sous des chapiteaux dissemblables entre eux comme le sont les fûts, et formant symétrie aussi par le volume et les profils ; ces bandelettes de petites rosaces, avec des festons de mosaïques déroulés au front de l'entablement, qu'animent aux tympans des bas-reliefs délicats ; çà et là des mascarons reliés à l'ensemble par d'ingénieuses fantaisies, toutes ces gentillesses d'un art qui sourit aux improvisations de sa spirituelle enfance vous attirent, et vous retiennent par un charme croissant.

Cependant il ne faut pas négliger, en passant au vestibule du cloître, quelques fresques du douzième siècle représentant *le Sauveur* environné de martyrs que des palmiers espacent. Cela est bien un peu sauvage ; mais les peintures de ce temps-là ne sont pas nombreuses. Dans celle-ci, d'ailleurs, l'artiste en s'inspirant des mosaïques anciennes a évité la routinière immobilité des imagiers byzantins.

Que de souvenirs et de légendes on fait lever sous ses pas en revenant à la ville ! C'est là un des attraits de cette banlieue élyséenne où se pressent les ombres.

Assez près est élevée, sur l'abattoir des soldats-martyrs du tribun Zénon qui partagea leur supplice, cette église de Sancta-Maria *Scala Cœli* où saint Bernard a célébré la messe, et où il eut en sacrifiant la vision d'une échelle par où montaient jusqu'aux cieux des légions de séraphins.

A quelques pas est Saint-Paul *Trois Fontaines*, à l'endroit même où l'apôtre fut décapité. Sa tête fit trois bonds, dit la légende, et des points qu'elle a touchés jaillirent trois sources vives : elles sont emprisonnées dans l'oratoire et les pèlerins s'y désaltèrent avec grande dévotion.

Une autre chapelle dans la plaine consacre l'endroit où se sont embrassés à la croisée d'un chemin saint Paul et saint Pierre se séparant pour aller au martyre, l'un sur sa colline, l'autre au bord du Tibre. Plus loin, avant de traverser les doubles portes crénelées de la route d'Ostie appuyées aux antiques murs de Rome, on côtoie à sa gauche la pyramide de ce Caius Cestius qui, contemporain d'Agrippa, présidait avec six autres septemvirs aux *épulons* sacrés du *lectisternium*. Sa tombe a juste un quart de la hauteur de la grande pyramide ; mais le cône triangulaire de Cestius est revêtu de plaques de marbre blanc qui ont un pied d'épaisseur. Cette pyramide flanquée de deux colonnes cannelées, ombragée de quelques cyprès qui la relient aux créneaux de la poterne, le tout enveloppé dans un repli des murs, voilà un tableau d'un joli style et d'une chaude couleur. C'est là qu'on a trouvé ce pied géant en bronze qui se voit au Capitole. Il appartenait, dit-on, à une statue colossale du septemvir.

En laissant à sa gauche la colline artificielle et énigmatique du Monte Testaccio, composée de cruches et de pots cassés, on arrive à la Marmorata où de tout temps furent débarqués les blocs de Carrare dont la ville est remplie ; puis on passe au pied du couvent de Sainte-Sabine dont les cloches chantent sur l'Aventin, dont l'église a vu saint Dominique et le père Lacordaire, illustrations qui ouvrent et ferment les annales de l'ordre des frères-prêcheurs.

En face, au delà du Tibre, c'est l'hôpital Saint-Michel, où l'on tient école de beaux-arts et de métiers pour les orphelins.

Enfin, à l'extrémité de ce contour escarpé de l'Aventin tout revêtu de ronces et d'arbrisseaux, on voit peu à peu la cité environner le fleuve derrière les vestiges de ce pont *Sublicius* qu'Ancus Martius a posé sur des solives de bois comme l'indique le nom, et qu'a rebâti le censeur Emilius Lépidus sous le règne du second des Césars. C'est le pont jeté sous les rois que défendit Horatius Coclès ; c'est de ce monument primitif, dont la garde et l'entretien avaient été confiés au collége des prêtres, qu'est dérivé notre mot pontife : — *pontifices*, préposés au pont.

De ces hauteurs du passé, pour s'élancer dans la fable on n'a plus qu'un coup d'aile à donner. Nous venions de doubler le coteau où fuma le *culmen* nourricier de Romulus, et avant d'atteindre aux terrassements du palais de Tibère nous avions cherché des yeux, parmi les broussailles du Palatin, la bouche de la caverne où Cacus fut exterminé par Hercule.

—

L'impression que produit le premier aspect de l'amphithéâtre Flavien ne répond pas toujours à ses dimensions colossales. Elle est subordonnée aux circonstances de l'heure, des effets de lumière et du point de vue ; la réflexion même y contribuera : aussi nombre d'étrangers apprécient-ils mieux le Colisée après l'avoir fréquenté quelque temps. Vous avez pris l'habitude de le traverser comme un passage en revenant du Cœlius et, tout à coup, comme devant une vision soudaine, vous vous arrêtez : le colosse jusque-là muet vient de se faire entendre.

Dans un essai consacré surtout à traduire des impressions sincères, les études préliminaires n'ont pas eu pour exclusif objet des renseignements acquis à l'histoire, sur lesquels on glissera souvent avec rapidité. Il nous serait difficile de fixer avec exactitude les limites de l'étang qui ornait les jardins de Néron lorsque Vespasien y commença cette construction gigantesque, continuée par Titus et achevée sous Domitien ; nous n'approfondirons pas la question de savoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si le vénérable Bède qui, au huitième siècle et le premier, je crois, a qualifié de *Colosseo* cet amphithéâtre, s'est préoccupé de ses dimensions, ou de son voisinage avec l'ancienne statue colossale en bronze de Phœbus-Apollo, décapitée au profit de Néron sans respect pour une œuvre de Zénodore. On ne sait ce qu'est devenue depuis le cinquième siècle qui la vit encore debout, cette figure de cent vingt pieds que Vespasien fit tirer par vingt-quatre éléphants de l'*atrium* de la Maison Dorée, pour la camper sur un piédestal en travertin qui ressemble à un rempart, et où Domitien lui recoupa la tête pour y substituer la sienne.

Chacun sait que dans les jeux de l'inauguration de ce théâtre qui ont duré cent jours, six mille bêtes fauves, plus quatre mille gladiateurs furent immolés, et chacun regrettera que l'on ne puisse retracer les scènes qui ont animé cet étrange édifice, lorsque de l'an 1060 à l'an 1310 les Frangipani, les Annibaldi s'étaient cantonnés et soutenaient des siéges dans cette roche creusée, transformée en château fort par les luttes féodales. On compulserait en vain les Bollandistes pour leur demander les noms des martyrs chrétiens égorgés dans l'arène, et les historiens pour savoir au juste si le théâtre contenait cent mille spectateurs ou n'en pouvait recevoir que quatre-vingt mille. Je ne préciserais pas mieux que le premier venu des annalistes l'obscur couloir où Lucilla voulut faire poignarder l'empereur Commode son frère, par Quintianus; enfin je ne citerai que pour mémoire le tournoi du Colisée en 1332, et le tremblement terrestre de 1381 qui lui laissa la caducité des ruines. Cependant il serait curieux de pouvoir décrire l'hôpital qui fut au moyen âge organisé dans les alvéoles de cette énorme ruche, idée bizarre entre toutes. On se laisserait entraîner bien loin s'il fallait énumérer les mutilations infligées à l'œuvre des Flaviens pour en dérober les matériaux, ou raconter en détail les utiles réparations de Pie VII, les maladroites restaurations de Léon XII, les travaux de Grégoire XVI, enfin les reconstructions mieux entendues de Pie IX qui nous permettront de grimper jusqu'à la dernière plate-forme de cette montagne concave, dont les flancs circulaires et presque boisés ont cent cinquante-sept pieds de haut.

Bien des notices ont été répandues; ce n'est donc plus à travers des compilations qu'il faut chercher sa voie, ni dans une de ces descriptions doctorales où le *podium*, les *vomitoria*, les *præcinctiones*, les *cunei*, le *velarium*, les *mœniana* et autres termes cautionnent l'érudition de l'auteur par les singularités du vocabulaire.

Mais si je ne m'abuse, autant une froide notice, autant une monographie inanimée laisseraient l'attention languissante, autant la captiveraient un point de vue particulier, une circonstance, un souvenir, un effet rapide et tout à coup surpris. C'est ce que cherchent dans des effets trop prévus les touristes naïfs. A leur suite, en vrai mouton de Panurge, la nuit, aux clartés de Diane, je suis venu m'égarer sur les rampes et sous les arcades du Colisée. Des Anglais gravissant les gradins, glissant sur les plates-formes, s'enfonçant parmi les couloirs avec des torches aux lumières vermeilles que la résine fumante entourait de son crêpe, faisaient flamboyer sur des blocs de travertin jaunâtre des clartés fauves, en contraste violent avec les tons azurés du ciel, dissous par la lune dans les blanches vapeurs qu'elle versait sur cet entonnoir. Le Colisée perd beaucoup à être entrevu sous ces lueurs bariolées et diffuses; l'obscurité le rend fruste, les torches le rapetissent en l'agrémentant d'un amusant effet digne des Lenain et de Van Schaëndel.

Qui n'a écouté des enthousiastes revenus de Rome improviser de ces descriptions où la complaisance de l'auditoire est soutenue par la sincérité du conteur! Celui-ci complète le spectacle et le voit si bien, qu'on se figure qu'il sait le montrer. Mais je l'ai remarqué bien des fois, il ne parlera guère du Colisée, et si vous ouvrez cette veine, « C'est très-beau! C'est grandiose! C'est admirable, sublime!.... » Tout se résumera dans un lieu commun d'hyperboles. Les efforts des auteurs pour parler *dignement* du Colisée ne m'ont point échappé : c'est de tous les coins illustres de Rome celui qui a donné lieu aux plus ronflantes prosopopées, — indice d'une impression débile et d'une émotion absente. D'où provient cette indigence devant un des plus considérables monuments de l'antiquité, des mieux peuplés en souvenirs et des plus purs, car Vespasien qui l'a fait bâtir avait déjà cinq ans lorsque Auguste mourut?

Il en est ainsi de bien des merveilles qui, comme la grande pyramide, sont plus imposantes par leur masse que par le fini du détail ou par l'originalité de l'invention. Une fois cette combinaison essayée, de juxtaposer en ellipse ou ovale deux théâtres en un, l'invention était complète. Elle est restée immuable; chacun s'en rend compte et qui a vu un amphithéâtre les connaît tous.

Celui de Rome où se sont passés de terribles drames, où l'on évoque l'ombre des consuls, du sénat, du collége des vestales, des édiles, des pontifes et des empereurs, a pour lui son immensité, l'indestructible solidité de la construction, l'énormité des matériaux, entassement régulier de roches remuées par des Titans.

Ce fond de bassin semble être le moule en creux où l'on a coulé les sept collines romaines.

La magnificence de l'édifice a été si bien appréciée, que les papes ont à grands frais soutenu, restauré, consolidé l'amphithéâtre des Flaviens: ils se font honneur d'une sollicitude à laquelle s'associe Rome entière. On peut dès lors concevoir le bel effet qu'a produit il y a quelques années un des évêques de notre France, lorsque prêchant dans la chaire du Colisée, il s'avisa de s'écrier : « Eh quoi! ruines abominables, restes impurs, vous êtes encore debout! O honte! des chrétiens supportent la vue de ces murs infâmes! Ils ne dispersent pas les pierres de cette Babel, amoncelées par l'orgueil impie des ennemis de la foi! etc.... etc.... »

Voilà de ces mouvements d'éloquence à convaincre

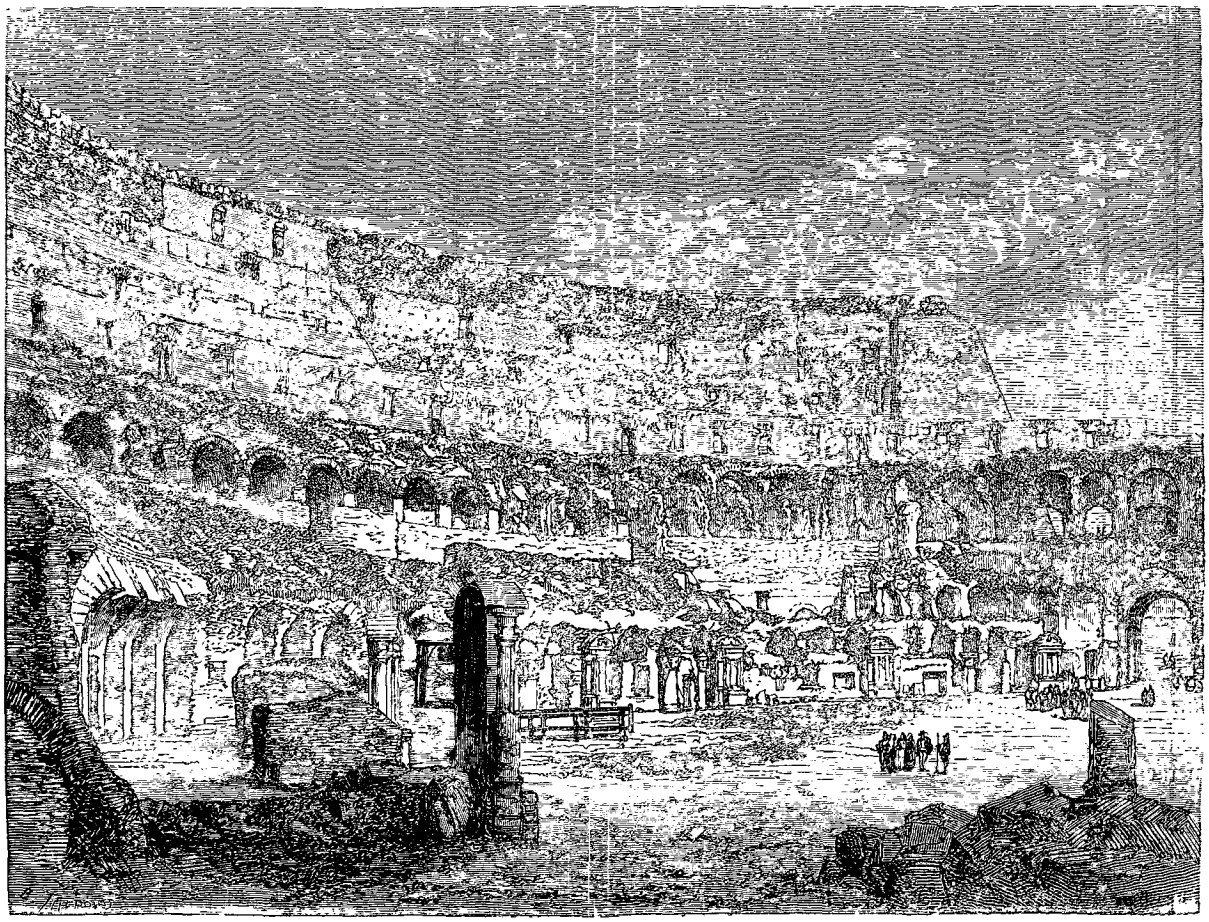
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Genseric et Attila; mais les prélats de Rome ont un zèle moins primitif. D'où il suit qu'en condamnant par cet appel à la destruction du Colisée tant de pontifes saintement conservateurs des splendeurs antiques, Mgr de *Bib**** a tant soit peu compromis sa patrie. « Dans le fond de l'âme, me disait à ce propos un auditeur de rote, vous êtes les descendants de ces Gaulois qui ont dévasté l'Italie. »

Gardons-nous de ces vertueuses rigueurs, et puisque nous sommes en présence du plus vaste, du plus ancien, ou peu s'en faut, des théâtres connus, ne laissons pas que d'admirer, avant d'y pénétrer, ce qu'offre d'étrange et de frappant sa situation au cœur d'un vallon qui sépare trois collines devenues désertes. Ce carrefour jadis était un point de jonction entre quatre quartiers de la capitale du monde; le fer, le feu des barbares en ont fait une solitude.

—

Un après-midi, un dimanche que les musées étaient clos, où dans les rues humides de Rome descendait des toitures une buée d'ombres grises teintées par un



L'arène du Colisée. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie,

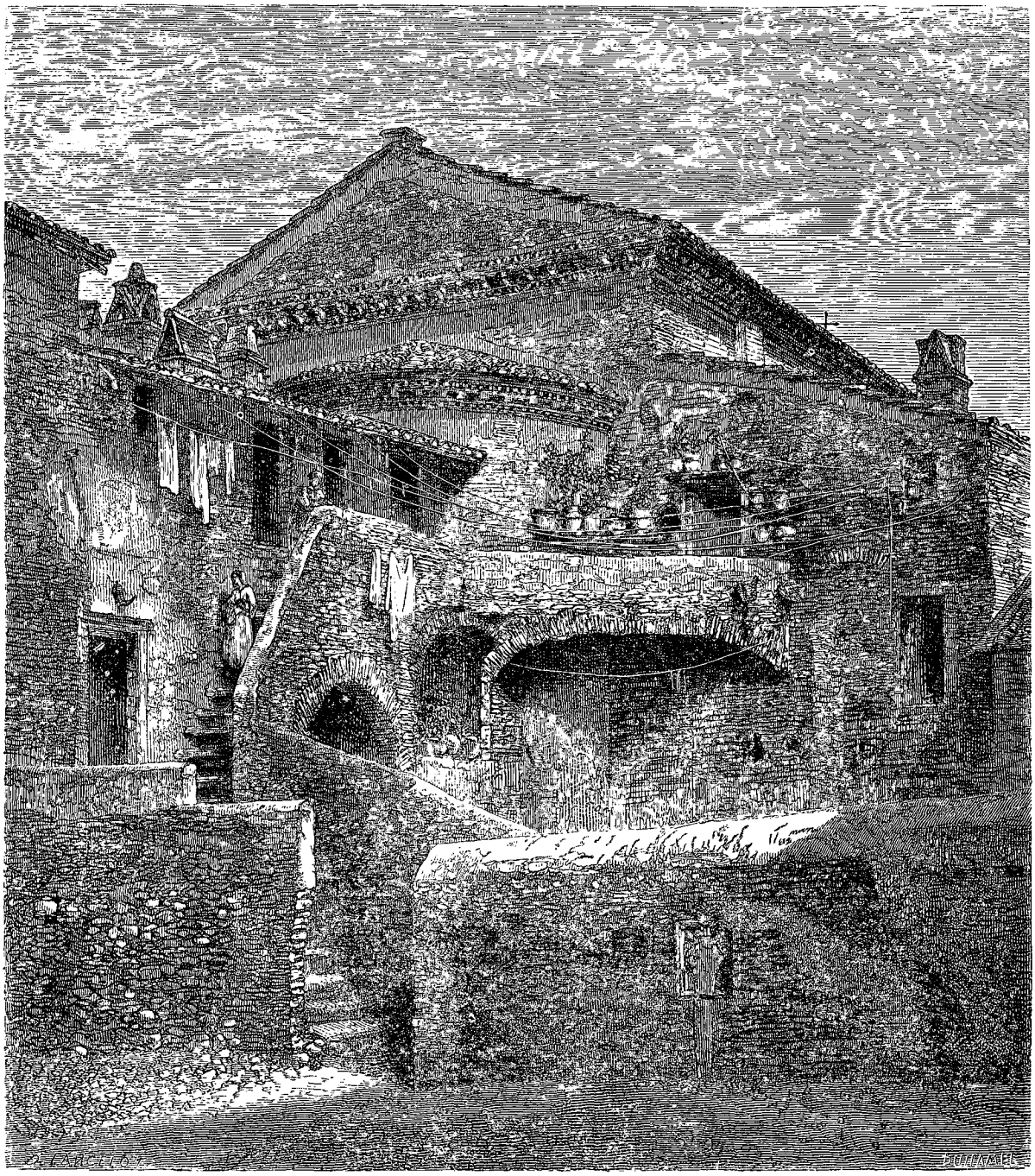
ciel très-bleu, un de ces jours voués à Murcia la déesse de la fainéantise, comme nous avions grande envie l'abbé et moi de nous envoler, Paul Baudry nous aborda sur la place d'Espagne et nous nous mîmes tous trois en marche, convaincus sans nous l'être dit qu'on allait en belle promenade, mais évitant d'en formuler le dessein, pour laisser à nos pieds le choix du but, à nous-mêmes les charmes du hasard.

Nous voilà donc babillant sans direction, tirés par l'instinct, distraits par des causeries bigarrées; feuilletant comme un livre les ruelles profondes que l'abbé tout en passant nous déchiffrait par citations. Lorsqu'on ne sait pas où l'on va, on arrive infailliblement au Forum, par cette attraction accoutumée de vingt siècles qui, s'étant succédé de tous les points du monde à cet endroit, ont universellement décrété que tout chemin mène à Rome, c'est-à-dire là.

Francis WEY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Piazzale, derrière San Crispino. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II (suite).

Promenade au Colisée (suite). — Ascension de l'amphithéâtre Flavien.

Lorsque pendant deux heures dissipées en un moment l'abbé eut de nouveau réveillé ces ruines, il nous dit : « Allons voir le coucher du soleil sur l'attique du Colisée ! »

On s'y rendit par la voie Sacrée, et tandis qu'on mon-

1. Suite. — Voy. pages 353 à 384.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tait aux derniers gradins sans nul parti pris de *tourisme* ainsi qu'on irait pour passer le temps à l'abbaye de Montmartre, je ne songeais guère qu'à donner à mes yeux, de là-haut, la récréation d'un vaste paysage d'automne. Pour le Colisée, je lui réservais comme à l'ordinaire une salutation rapide. — Et je ne l'ai réellement vu que ce soir-là, où je pensais l'avoir à peine regardé.

Les arcades si hautes et si sombres du rez-de-chaussée, cette nef étroite et tournante avec ses pierres effritées, ses voûtes ruisselantes, ses flaques noires où se double l'élévation des cintres, son atmosphère de cave et les trombes d'une lueur imprévue qui y plongent par des lucernaires à demi voilés de ronces, toute cette fantasmagorie d'architecture et de lumière nous arrêta plus d'une fois en pénétrant dans les arcanes de l'amphithéâtre. La fantaisie du Piranèse s'y trouve réalisée dans toute l'étrangeté de sa grandeur. Une fois arrivés sur ce lambeau de terrasse escarpé qui est sous les frises, et qui du bas ressemble à un débris d'échafaudage resté en équilibre, nous eûmes un spectacle qu'on ne peut oublier.

L'été s'était perché dans ce coin chauffé par le soleil déclinant comme dans sa dernière forteresse ; sur les pierres fauves et dorées de l'assise supérieure, la bise des monts Sabins, saupoudrés déjà d'une première salaison de neige, sifflait aux herbes de la ruine l'hymne de l'hiver ; autour de nous, des amas de fleurs mignonnes, pour fêter cette réminiscence des beaux jours, s'étaient festonnés dans les joints des pierres ; les giroflées en feu parfumaient à la cime du Colisée cette loge de paradis où nous succédions de si loin à la plèbe et aux femmes de Rome. C'est là qu'elles cailletaient jadis au-dessus des affranchis, rappelant les Syracusaines de Théocrite. Sur ses tiges glauques, le fenouil jetait en abondance ses vertes chevelures d'ondine ; une foule de plantules singulières, de fleurs vives et inconnues m'envoyaient des distractions souriantes.

La quantité de buissons, de pariétaires, d'orchidées, de saxifrages que nourrit le Colisée est moins surprenante encore que la rareté des espèces. Soit que cette masse dressée dans les airs intercepte au passage des germes errants, soit que la nature de ce sol artificiel tourné à toutes les expositions du jour, ou que la composition des ciments qui ont lié les pierres aient favorisé des végétaux exotiques, toujours est-il que des botanistes ont dressé un herbier nombreux des sujets colosséens qu'on ne rencontre nulle part ailleurs sous le climat de Rome. Cette montagne des Flaviens possède sa flore, comme l'Hymette ou le mont Hybla.

Mais ce n'est pas dès les premiers instants que l'on porte son attention sur ces détails trop voisins. Par un instinct qui est l'aspiration à l'infini, le regard s'élance tout d'abord au plus loin de l'horizon que l'esprit voudrait franchir.

Au-dessus des bords escarpés, dentelés et vivement accentués de ce cratère, on découvrait aux quatre vents cardinaux, non pas des paysages, non pas une ville ni un simple point de vue à vol d'oiseau, mais, en un frontispice trop rempli et magiquement éclairé, les illustrations innombrables du plus gros livre de l'histoire. Ce spectacle, vous le contemplez avec les sensations d'un rêve peuplé d'apparitions.

Devant nous se déployait, soutenu sous sa dentelure de cyprès par les terrassements du palais de Claude, le Cœlius avec ses couvents enchevêtrés de ruines, le Cœlius désert comme au temps où Tullius Hostilius vint s'y établir au milieu des Albains colonisés ; — un peu à gauche, sur la base étalée du mont Jove, une ligne de biais égratignant le velours violet de la colline marquait l'emplacement rasé d'*Alba Longa*. A notre droite resplendissait de lumière le plateau du Palatin bouleversé par des fouilles et projetant les ombres bleues de ses colonnes sur la blancheur des terrains écorchés. Le couvent de Saint-Bonaventure avec ses vignes et son palmier, opposé à l'Argilète où du temps de Martial le quartier des libraires avait remplacé le temple de Janus qu'a fermé Numa ; les jardins verts des Farnèse et, derrière le mont, le large ourlet bleu et dentelé du Janicule, encadraient de plans profonds et montés ce damier de ruines entremêlées de pelouses, ces colonnes tronquées, ces voûtes jetées dans l'espace qui composent la plus idéale des silhouettes.

C'est sur ce coteau boisé jadis que couraient avec des flambeaux, bien avant les compagnons de Romulus, les Arcadiens du roi Évandre : ils fêtaient le dieu Pan, destructeur des loups. Pour abolir les Lupercales il fallut au cinquième siècle l'autorité du pape Gélase.

Entre ces monts qui portent un sublime décor, le regard glisse à perte de vue sur la plaine du Latium, océan de roussâtre verdure dont les longues vagues, jetées dans l'ombre par un soleil fuyant, se dénombraient en frisures de vermeil sur une perspective que rendait infinie l'outremer de la Méditerranée. Au seuil de ce désert, je reconnaissais la tombe pyramidale de Cestius devant laquelle j'avais passé naguère, et qui meuble, avec les murs d'Aurélien et la belle porte que fit créneler Bélisaire, la base de l'*intermontium*. En suivant au loin les festons argentés du Tibre, un dernier mamelon vous signale l'emplacement de Lavinium, la bisaïeule de Rome ; plus à gauche, c'était Ardée, la cité des Rutules que bloquaient les Tarquiniens, lorsque Collatin eut l'imprudence d'emmener à souper chez Lucrèce, Aruns et Sextus. La pensée court émerveillée à travers cet infini de l'horizon, qui répond à l'indéfini des récits demi-fabuleux de la légende.

Ce n'est qu'après s'être longtemps promené, des tombes de la voie Appienne jusqu'à Saint Étienne le Rond qui donne un pendant à la tour en marbre de Cecilia Metella, et des bouches du Tibre où mourut la mère de saint Augustin jusqu'au pied de ce mont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où s'étaient retranchés les Étrusques de Porsenna et où fut crucifié saint Pierre, que, se repliant sur elle-même, la vue plonge avec une stupeur imprévue dans l'entonnoir du Colisée, dans ce puits étagé et profond comme la bouche des volcans, sur le rebord duquel on est venu se percher.

Comme le soleil abaissé redressait les plans en les rendant plus diffus et que, des substructions du Cœlius jusqu'à la mer, ils débordaient par-dessus le pourtour de cette énorme cuve, les campagnes immenses se découvraient en trois énormes zones concentriques : la première semblait continuer, sombre, les évasements de la vasque colosséenne; la seconde, vigoureuse encore, recevait des sillons de lumière; la dernière s'enfonçait dans l'azur par ondulations bleuâtres et roses, mais toutes trois continuaient, en grandissant jusqu'au ciel, les gradins de l'amphithéâtre.

L'horizon tout entier, effet magique et d'une grandeur presque effrayante, n'était plus à cette heure que l'embouchure d'un puits de quarante lieues de tour. Ce cirque, à qui servaient de *velarium* les nuages du soir, avait tout envahi, tout absorbé : la nature étalée sous nos regards n'était plus qu'un monument et, dans un sens inverse, le rêve délirant de la tour de Babel paraissait accompli.

Le silence, dont l'impression est souvent ressentie sans que l'esprit en ait conscience, accroissait peut-être l'illusion de ce mirage, et c'est pourquoi la réalité d'un bruit qui survint nous apporta la sensation d'un brusque réveil.

Du fond de ce creuset à fondre les étoiles, s'élevait confuse une mélopée d'église : nos regards attirés au fond de l'abîme démêlèrent un cortége microscopique de pénitents masqués de leurs cagouls, le cierge à la main et bannière en tête qui, suivis d'un populaire de contadins et de pâtres, psalmodiaient l'office de la *Via crucis* devant les quatorze chapelles disposées autour de l'arène.

De ces profondeurs, jusqu'aux pourpres du couchant où chancelait le globe solaire, nous mesurions des distances étranges, des dégradations de lumière et de couleurs plus surprenantes encore.

Et sans pouvoir parler, nous regardions : la nuit était tombée que nous regardions encore....



L'Aurore de Guido Reni, au palais Rospigliosi. — Dessin de Paquier d'après une ancienne gravure.

III

Comment on gouverne le temps; comment sont gouvernés les fiacres, les procès et les postes. — La vie en plein air. — Moinillons au lycée, dominicains en nourrice, prélats au soleil. — Les contadins dans la *Grand'*ville. — L'*Aurore* au palais Rospigliosi. — Palais et galerie Barberini : la *Fornarina* et son sosie; le Poussin et la *Mort de Germanicus;* portraits des Cenci, etc ... — Perles de la galerie Sciarra : le *Violoniste* de Raphaël, etc.... — Un cloaque derrière San Crispino. — Recherche du palais Cenci-Bolognetti. — Ripetta et son bac. — Transformation du mausolée d'Auguste et de celui d'Adrien. — Aventures du château Saint-Ange. — Origine du nom actuel. — Teodora et Marozia.... — Procédure et exécution de Beatrice de' Cenci. — Cabanons et cachots. — Spectacle imprévu sur la plate-forme, etc....

Les fronts cornus et pensifs dont le siècle dernier peupla les décombres du *Campo Vaccino* symbolisaient assez bien la songeuse inaction de la vie romaine qui pourrait se résumer en ces termes : ruminer sur des ruines. Aucune ville n'est mieux organisée pour faire en heures perdues les journées de l'existence : aussi les étrangers aux prises avec un formalisme inextricable voient-ils l'économie de leurs calculs incessamment renversée par des entraves imprévues. Pour visiter les galeries et les bibliothèques il faut consumer un temps considérable à solliciter, à attendre des cartes d'entrée où n'est jamais oubliée l'interdiction d'amener des chiens *et des domestiques*, vestige singulier de l'orgueil féodal en cette contrée égalitaire. Ces permis, d'ailleurs, on les délivre à chacun sans s'informer des qualités ni des noms, laissés en blanc. Dès lors, à quoi bon cette vaine formalité, puisque d'ordinaire elle est gratuite ?

Les Romains ont en matière de progrès des préjugés curieux. On n'a point admis l'usage des omnibus dans la crainte de porter préjudice aux cochers de fiacre. Allez conter à des économistes de cette force que l'établissement des omnibus dans Paris y a triplé le nombre des gens qui vont en voiture !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En revanche les fiacres ne se payent que quinze baïoques, dix sous à Naples et sans pourboire, les Romains, les Napolitains surtout, ne buvant que l'eau des torrents. De ce côté, les choses vont mieux qu'à Paris où à mesure que l'agrandissement de la cité rend ces voitures plus nécessaires, on augmente leur tarif, de façon à rendre de plus en plus inabordable aux gens de moyen état une institution d'une nécessité croissante. Peut-être l'autorité, qui chez nous se mêle de tout, reste-t-elle là-bas trop étrangère à cette administration; dans nombre de circonstances chacun se trouverait bien d'une vigilance plus active. « Nous ne sommes pas heureux, me disait un jour mon cocher, parce que personne ne nous protége! Qu'un paysan tombé de la montagne et qui n'a pas même vu Rome se fasse inscrire comme cocher de fiacre, on le recevra sans renseignements, sans examens; il fera concurrence sur la place à des gens qui savent leur métier. Aussi les étrangers sont-ils forcés souvent de planter là leur voiture au milieu de la rue et de s'en revenir à pied de bien loin : c'est leur journée perdue. Ce désagrément advient trois fois sur sept. Tous les vagabonds chassés de Naples et des Calabres, on les reçoit à Rome. Comment y vivraient-ils? les voilà forcés d'assassiner pour manger. Et les étrangers effrayés désertent Rome, où nous autres nous mourons de faim dans tous les états, parce qu'aucune profession *n'a des garanties*. Ils disent que c'est la liberté : oui, s'il y avait une justice; mais on est jeté en prison sans savoir pourquoi; on y serait oublié si l'on était sans protecteurs : est-ce aussi la liberté? *Basta! abbiamo un' cattivo governo!* »



Au Pincio.... — Dessin de Henri Regnault.

Ce bonhomme était Romain, Romain de père en fils, et le long du chemin il se signait devant les madones. Ses compatriotes appellent ardemment des réformes; l'erreur des Italiens est de s'imaginer qu'ils appellent l'étranger, et l'erreur des Français est de croire que les Italiens de Milan, de Turin ou de Naples, sont pour les Romains des compatriotes.

Convenons pourtant que la justice régulière avec la garantie de sa publicité est difficile à organiser dans un pays où tout homme lésé qui porterait plainte, où tout témoin qui chargerait un accusé auraient la presque certitude d'être assassinés. Pour être renseignés en matière criminelle, les juges sont réduits à interroger les témoins dans le plus profond mystère, et les voiles dont la vérité se couvre ne laissent pas que de contribuer à l'indulgence abusive de ce faible et paternel gouvernement, dont le vice principal est de n'exister presque pas.

Les usages de l'administration dénotent plus nettement peut-être la situation stagnante et arriérée de cette ville qui fut, qui se croit encore la première du globe. Rien n'est plus singulier sous ce rapport que l'organisation des postes. Il ne sera pas inutile d'en dire quelque chose; car tout voyageur, faute de renseignements, risque de rester, comme je l'ai été au début de mon séjour, privé de sa correspondance.

Jusqu'au 1er octobre 1865, une simple lettre, de Marseille à Rome, a coûté vingt sous ou baïoques. — Une lettre de faire part imprimée et tout ouverte m'en a coûté quarante et un. Sous prétexte de la pénurie de leurs finances, les États-Romains maintenaient ces lourdes taxes; il était impossible de convaincre les gens que l'abaissement du tarif profiterait au trésor en multipliant les correspondances. — C'était une chance à courir et Rome n'entend rien à spéculer.

Pour éviter les risques d'une perte, la poste romaine refuse de recevoir toute lettre qui n'est pas affranchie jusqu'aux marches des États pontificaux. Mais chose plus incroyable : les lettres qui arrivent au bureau, parfaitement affranchies, y resteront à jamais si vous n'allez pas les chercher, ou si vous n'avez pas informé les employés que votre désir est de les recevoir à domicile. A combien d'inconvénients doit donner lieu l'ignorance d'un usage trop absurde pour être deviné!

C'est le destinataire des paquets et missives qui défraye les facteurs de la poste; chaque lettre est donc surtaxée d'un baïoque supplémentaire que l'on donne au facteur, de la main à la main. Autant de lettres, autant de sous. On peut économiser cette dépense en allant prendre sa correspondance à la Direction : de là cet encombrement des guichets à l'heure des courriers, et la facilité avec laquelle on remet une lettre au premier venu qui la demande.

L'institution des facteurs payés par le public a un bien autre inconvénient! Ces messagers qui font leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tournée sans boîte ni portefeuille se sont assuré, dans certaines boutiques de cabarets ou de pâtisseries, des étapes connues où les gens de chaque quartier viennent examiner s'il n'y a rien pour eux dans le tas éparpillé sur une table à la disposition des chalands.

Candeur digne de l'âge d'or ! Pourvu que le distributeur passif voie chaque lettre enlevée remplacée par un sou, l'opération est régulière, et, plus elle se fera vite, plus la tournée sera simplifiée. Vous pouvez donc, sans contrôle, acquérir pour un *baiocco* telle lettre qu'il vous plaira. Ce que je dis, je l'ai vu pratiquer dix fois. Chargez un ami de prendre vos lettres en passant s'il rencontre le facteur, votre ami n'aura pas même besoin de dire qu'il vient de votre part, et s'il le dit, on n'exigera aucune preuve.

La multiplicité des démarches et des courses, l'absence des omnibus, la rareté des fiacres, concourent donc à vous faire trottiner plus de la moitié du jour à travers les rues. Mais on prend cette obligation en patience, parce qu'elles changent absolument de physionomie selon le quartier, et que sur leur pavé déborde, distraction plaisante, un menu peuple libre d'allures et qui apporte en plein soleil, outre ses écuelles et son réchaud, ses habitudes ménagères, l'exercice parfois de son métier, sans être inquiété par des règlements prohibitifs.



Le Violoniste de Raphaël (palais Sciarra). — Dessin de Paquier d'après une ancienne gravure.

Dans les longues rues conventuelles où l'herbe pousse, sur le chemin de Sainte-Marie-Majeure au Latran, par exemple, d'amusants cortéges circulent sans bruit, mêlés aux passants rares et discrets. Les écoliers des séminaires et colléges, originaires des cinq parties du monde, costumés en petits abbés de toutes les couleurs, suivant les nations, avec de volumineux tricornes sur des corps grêles et des minois enfantins, donnent un amusant spectacle. Les Allemands ont des soutanes rouges, les Anglais en ont de violettes ; le froc blanc des petits Américains contraste avec les jeunes têtes rembrunies des négrillons et des peaux rouges enluminées par le soleil indien.

Au Pincio se donnent rendez-vous le matin, pour causer politique, d'hétéroclites et discrètes personnes qu'on prendrait pour des commis en retraite et des commerçants retirés, n'était l'habit clérical qui sent l'ancien régime et fait penser à la vieille comédie plutôt qu'à l'église. Une ombrelle jaunâtre sous le bras, la tabatière à la main, ces prélats ont la désinvolture des bons bourgeois d'autrefois.

Par suite de quelque vœu maternel, on voyait naguère des carmes, des franciscains, des chartreux de huit à dix mois tetant leur nourrice, et c'est ce qui a lieu maintenant encore dans le royaume de Naples. Jusqu'à Léon XII et à Grégoire XVI qui ont mis fin à un autre abus, les clercs des avoués et des notaires, ainsi qu'une foule de petits employés des administrations, s'arrogeaient le privilége de porter la soutane tout en gardant la vie et les allures de la jeunesse du siècle. De là pour des étrangers bien des occasions de scandale, ceux-ci attribuant au clergé les étourderies et les méfaits des clercs de la basoche. La soutane est là-bas ce que sont chez nous le froc administratif et l'uniforme militaire : la tenue de ceux qui sont *quelque chose* dans l'État.

Beaucoup de moines, de religieuses et une certaine quantité de soldats, voilà ce qui contribue à bigarrer l'aspect des rues en rehaussant un peu le déguenillé des naturels du Trastevere ou de la Suburra. Les costumes populaires n'existent plus à Rome ; mais il en vient encore de la province. Les campagnes députent à la grand'ville, outre des modèles pour les peintres, des familles qui, pour utiliser quelque voyage indispensable du chef de la tribu, l'accompagneront au complet dans leurs beaux atours, munies de quelques babioles à vendre, de quelques couplets à chanter, ou d'une curiosité à exhiber. La principale affaire conclue, ou le marché clos, ces bonnes gens stationnent où ils ont débarqué, à la place Montanara, au quartier de la Regola, aux environs du palais Farnese, vers le Ponte Sisto, ou à l'angle du Pont aux Quatre-Têtes, attendant l'heure de retourner aux montagnes en grignotant un peu de pain. Assise sur une margelle, échelonnée en grappe sur la pile angulaire et les parapets, une maisonnée champêtre sera là tout installée comme au logis, les marmots s'ébattant autour des jupes maternelles, la contadine allaitant le plus jeune en attendant son seigneur.

—

Ce sont les spectacles de la rue : ils offrent une diversion quand on court d'une église, d'une galerie à l'autre. Le débraillé du populaire, le caractère des physionomies ou des attitudes présentent avec une fréquente fidélité les modèles qui, perpétués par les siècles, ont posé pour les peintures des musées et des palais. Une des premières galeries que j'aie visitées, est celle du palais Barberini, voisin de ma demeure et où la pluie m'a souvent interné.

Mais j'avais débuté par le palais Rospigliosi sur le Quirinal par suite d'un pieux engagement envers un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vieil amateur provincial de la secte bolonaise. Il m'avait fait tant admirer de confiance et par procuration l'*Ève* de Dominiquin, mais surtout l'*Aurore* de Guido Reni, qu'il me durait depuis l'enfance d'en avoir le cœur net.

Impitoyablement revenu des classiques séductions de Guide non moins que de celles de Domenico Zampieri, j'éprouvai cependant en contemplant sur l'original le plafond de l'*Aurore*, trop refroidi par le burin de Morghen, la sensation que produit une œuvre grande, traitée avec poésie et redevable d'un effet heureux à des partis pris de couleur pleins de franchise et de charme. Précédé d'un Génie qui porte dans les airs le flambeau du jour, Apollon sur son char s'élance dans le ciel en feu pour commencer sa journée. Il est suivi de Flore et entouré des Heures qui dansent à l'entour. Celles-ci, nourries sans épargne, sont bien un peu dodues : plût à Dieu qu'à ces visages pleins et réjouis elles fussent reconnues des pauvres et des malheureux! Au bas du tableau, dans les lointains terrestres, la mer et ses rivages bleuâtres encore ne sont pas dégourdis des fraîches buées du matin. La composition est harmonieuse, la peinture claire et tranquille; les draperies sont étudiées et les poses gracieuses. C'est le chef-d'œuvre plaisant d'un artiste froid d'ordinaire et dont nous allons rencontrer chez les Barberini le meilleur portrait, ou tout au moins le plus agréable.



La Fornarina, au palais Barberini, à Rome. — Dessin de Paquier d'après une ancienne gravure.

Quant à *la Première faute* de Dominiquin, c'est une donnée de Breughel *de Velours*, grandie par un Romain de Bologne qui sait son état : les grâces du sujet humanisent la magistrale habileté du peintre. Adam cueillant la pomme et Ève qui la reçoit accroupie sont d'attrayantes figures : la ménagerie distribuée dans un Éden inspiré de la campagne romaine anime un théâtre d'une riche fantaisie.

Bâti pour Scipion Borghèse, ce palais Rospigliosi fut acquis autrefois par Mazarin. Après la mort du cardinal-ministre on y plaça l'ambassade de France et elle ne l'a quitté qu'en 1704. Redescendons à la rue des *Quattro Fontane*.

Le vaste palais Barberini où trois générations d'architectes, Charles Maderne, Borromini et le Bernin, ont collaboré, est jeté en fausse équerre sur des jardins montueux dont les futaies ont vu passer toute la lignée des neveux d'Urbain VIII. Ces cultures en terrasses paraissent étranges, lorsque de l'entrée du *vicolo Sterrato* qui les limite au nord-est, on contemple la perspective qu'elles font à un petit couvent situé à l'extrémité. Ce n'est pourtant qu'une cascade de lianes vertes sur un vieux mur, avec une statue issant de ce fouillis d'où s'élance un pin trois fois séculaire. Cette rue dépavée, ce cloaque est d'un tel aspect et tout est si immuable à Rome, que vingt générations de peintres l'ont copié. Tel que je l'ai contemplé tant de fois, tel au retour me l'ont rendu le Piranèse et Panini.

Les maîtres actuels du palais Barberini en avaient cédé naguère le rez-de-chaussée à notre artillerie. Effet singulier des guerres courtoises de notre temps : un prince romain a sa demeure sur un quartier de cavalerie frauçaise; on sonne la diane sous ses fenêtres, il peut se croire le mestre de camp de ces milices. Au reste, dès qu'on avait monté l'escalier de droite ou l'escalier de gauche, l'un de Borromini, imité du Bramante qui en a pris le modèle à San' Nicoló de Pise, et l'autre du Bernin, on avait franchi une frontière : Rome se manifestait sur-le-champ par le carractère particulier de ses habitations seigneuriales. Le grand salon où l'on accède par deux escaliers d'honneur a pour plafond une immense machine de Pierre de Cortone, le *Triomphe de la Gloire*, *capo d'opera* comme savoir et comme savoir-faire, conception fourmillante qui échappe aux conditions de vraisemblance respectées jusque-là dans les plafonds. Sur les murs, un ancien tableau de mascarades romaines, infiniment curieux; dans les pièces voisines, des portraits de famille et des bustes antiques. En guise de crédence ou de console, une madame Barberini d'autrefois, travestie en Diane galante et couchée, accomplit son dernier sommeil sur un énorme sarcophage antique. Des mausolées réhabités de la sorte deviennent ici meubles d'antichambre ou de salle à manger.

Quant à la galerie qui est située à un entre-sol bas, un de ses attraits est d'offrir le portrait original incontestable d'une femme aimée de Raphaël, et dont la tradition a fait une boulangère. Rome en possède cinq ou six copies; elles sont inférieures à l'exemplaire signé de la villa Barberini. Elles démontrent que l'adorable brune de la *tribuna* des Offices à Florence n'est point cette amie du peintre dont le nom véritable était Marguerite, et qu'on appelle *la Fornarina*. Et je le regrette pour lui; car la dame des *Uffizi* est plus belle que son sosie de Rome. Celle-ci, telle que la raconte le portrait des Barberini, est bien la distraction d'un artiste excédé de l'idéal et des créations éthérées. C'est une solide luronne en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plein épanouissement, dont le nez qui fructifiera en trogne boit le vent à pleine aspiration, accompagnant de petits yeux gourmands et une bouche assouplie par le rire. Les cheveux très-noirs sont raccordés à la peau par des tons bistrés d'une chaleur mordante. Découverte jusqu'au sternum, elle a sur le corps l'indication d'une draperie diaphane. La signature du maître.... ou de l'esclave est sur une lanière enroulée en guise de bracelet au biceps du bras gauche. On comprend que l'appétissante laideron était très-bien faite ; les mains sont jolies, mais on y entrevoit, ainsi qu'aux bras, des repeints fâcheux. Le morceau dans sa gamme fumeuse est lestement enlevé ; aussi le modelé a-t-il moins de finesse que de franchise.

Pour qui connaît les deux portraits, celui de Florence et celui de Rome, deux femmes qui n'ont pas la plus lointaine ressemblance, le travail autrefois célèbre de Quatremère de Quincy sur les œuvres de Raphaël perd beaucoup de sa valeur. Il disserte gravement sur la question de savoir si c'est la *Fornarina* du palais Pitti, *ou sa reproduction* au palais Barberini qui est l'original véritable. Il faut n'avoir vu tout au plus que l'un des deux tableaux ; car c'est à peu près comme si l'on demandait lequel est l'original, d'un portrait de Mlle de la Vallière ou d'un portrait de Mme de Montespan.



La Fornarina des *Uffizi*, à Florence. — Dessin de Paquier d'après une ancienne gravure.

Autour de cette peinture, il en est d'autres dont on ne doit parler que pour prémunir les bonnes âmes contre les prétentions de la Notice. *La sainte Famille* d'Andrea del Sarto, qu'un de ses élèves aurait brossée avec une servilité d'imitation moins gauche, des *madones* apocryphes du Bellin, de Francia, de cet Antonio Razzi calomnié sous plus d'une forme ; un *Jésus parmi les docteurs*, vilenie tudesque effrontément attribuée à Albrecht Durer ; un *portrait* de cardinal qui compromettrait le nom du Titien si les étoffes étaient moins ternes ; un soi-disant *portrait* de Masaccio où l'on n'a copié que son bonnet : voilà des œuvres équivoques dénotant l'oubli des traditions dans un pays si riche en objets d'étude.

Un tableau curieux de cette galerie, portion détachée de celle du palais Sciarra, c'est *la Mort de Germanicus* par le Poussin, toile d'une belle couleur, d'un sentiment dramatique plein de naïveté, et chez ce maître la candeur est peu commune. Probablement, lorsqu'il l'exécuta, l'artiste n'avait pas encore imprégné son esprit des monuments de l'antiquité. Une réminiscence de l'étiquette des cours règle la mise en scène de *la Mort de Germanicus;* devant ces Romains on pense aux guerriers de Lebrun, on cherche involontairement Lauzun et le maréchal de la Feuillade au chevet du fils de Drusus. Dépouillé de sa manière, absent de son système, le Poussin devient moins professoral et plus attrayant.

C'est ici que se trouve aussi l'original d'un très-joli portrait de jeune fille cent fois reproduit par la gravure sous tous les formats, la *Beatrice de' Cenci* de Guide, minois charmant et maladif, avec une coiffure de draperies blanches lourdement ajustées jusque sur le buste : figure mélancolique, intéressante quoique un peu apprêtée.

Michel-Ange de Caravage a peint dans un effet d'ombre à la Rembrandt, avec une coiffure plus lourde encore, la mère de cette héroïne ; enfin une troisième peinture, la meilleure et la moins remarquée, le portrait d'une beauté mûre, d'un galbe élégant et dont la physionomie exprime une cruauté calme, nous transmet, dit-on, les traits de la marâtre de Beatrice, la *Lucrezia Petroni*. L'œuvre est de Scipion Gaëtan. Ce n'est pas ici, mais un peu plus loin, que nous essayerons de retracer cette horrible aventure, ces beaux portraits étant, le premier surtout, soupçonnés d'être apocryphes. En effet, bien qu'à la mort de Beatrice le Reni eût déjà vingt-quatre ans, il est douteux qu'il soit arrivé à Rome avant la mort de Clément VIII. D'autre part, le portrait de la Cenci a moins l'air d'une étude exécutée sur nature que d'une tête composée en s'aidant d'un portrait antérieur. Guido a pu faire après coup une image idéalisée de cette illustre fille. Quoi qu'il en soit, pour personnifier une si romanesque victime, on ne pouvait choisir un visage dont l'expression fût plus touchante ni plus propre à émouvoir la pitié.

—

De la rue des Quatre-Fontaines au Corso la distance n'est pas grande ; elle est plus courte encore de la galerie Barberini au musée Sciarra, collection qui est *la tribuna* et comme le sanctuaire de l'autre.

L'écrin présente en effet parmi quelques cailloux du Rhin certaines pierres fines d'une belle eau. Les deux figures dites *la Vanité* et *la Modestie* justifient par leur perfection l'erreur de ceux qui si souvent ont prêté à Léonard des ouvrages de Bernardino Luini, cet aimable peintre fidèle à glorifier son maître, comme tout ce qui a écouté et aimé ce grand homme. Entre la *Circé* du Garofalo, paysage où les compagnons d'Ulysse s'évertuent à se changer en bêtes, et le *Saint Sébastien* du Pérugin, Albrecht Durer dans sa *Mort de la Vierge* se fait pardonner sa patrie à force

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de science et de naïveté. On le voit rarement triompher ainsi.

Le Poussin a dans ce palais des toiles singulières : le *Saint Érasme* à qui des bourreaux dévident les entrailles, horrible sujet traité avec vigueur pour être copié en mosaïque. La peinture a plus d'énergie et de vérité que sa reproduction à Saint-Pierre. Le *Saint Matthieu écrivant*, très-belle page, ne s'est pas rembruni ; les vues des *Bords du Tibre*, de l'*Aqua Acetosa* sont de la main d'un maître qui aime les sites et le pays.

Mais de petites merveilles, ce sont certains paysages mignons de Claude le Lorrain, un surtout qui, des flancs du cratère verdoyant où le ciel a versé le lac d'Albano, représente à l'horizon la crête si élégamment meublée de Castel-Gandolfo. Une autre de ces compositions, d'un fini plus précieux, a été peinte sur une plaque en argent ; recherche de luxe bien vaine, dont nul ne peut s'apercevoir et que j'ignorerais si, depuis lors, la princesse Barberini ne me l'avait révélée dans un salon de Paris. Le poids d'un peu d'argent n'ajoute guère au prix des diamants de maître Claude.

Rome triomphante, la *Mort de saint Jean-Baptiste*, sont les deux toiles les plus importantes de Moïse Valentin. Ce dernier tableau est d'un effet de relief très-puissant ; l'*Hérodiade* est un morceau splendide. De cette peinture à celle de Michel-Ange de Caravage, réaliste d'un temps où l'on n'avait pas encore des mots si mal confectionnés, l'intervalle est franchissable : les *Tricheurs au jeu* saisiront vivement un spectateur naïf ; ils peuvent arrêter au passage le connaisseur, et même le moraliste qui d'ordinaire ne comprend que le côté vicieux des arts. Deux aigrefins s'entendent pour plumer un dindon : l'un posté derrière le jouvenceau indique des doigts à son partenaire le chiffre des points. Ce compère est un vieux coquin, raviné, stigmatisé, estampillé par le vice et la scélératesse à tous les linéaments du visage ; l'autre, le joueur complice, pâle, flétri, prématurément dégradé, oppose son adolescence avilie à la candide jeunesse de sa victime. De son pourpoint il retire une carte, en s'assurant d'un œil oblique et faux du succès de sa supercherie.

J'ai réservé pour finir le *Jeune homme à l'archet*, ou *Violoniste* de Raphaël. C'est là qu'est ce tableau justement renommé, daté de 1518 et signé. Chacun se rappelle cette figure délicate et féminine, coiffée d'un bonnet noir si bien ajusté et posée sur un grand collet de fourrure. Bien des artistes ont copié ce chef-d'œuvre : personne à mon sens ne l'a serré de plus près ni dessiné avec tant d'intelligence que Clément Chaplain, graveur en médailles, sculpteur et lauréat de notre École.



PAQUIER del. H. P.

La Beatrice de' Cenci par Michel-Ange de Caravage, au palais Barberini, à Rome.
Dessin de Paquier d'après une ancienne gravure.

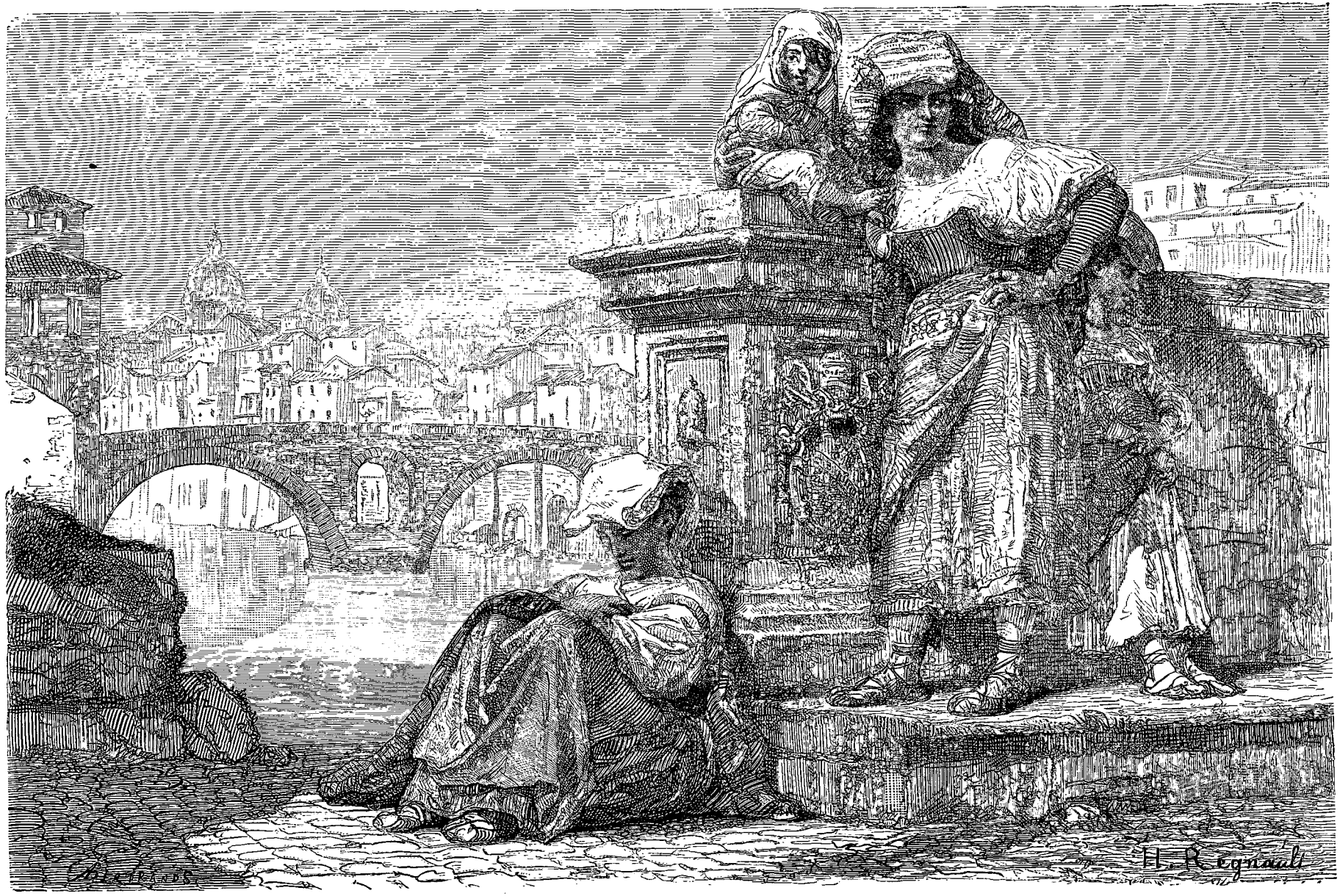
—

Depuis la visite au palais Barberini, les traits de Beatrice de' Cenci étaient restés dans ma mémoire et je songeais vaguement à m'enquérir du palais jadis habité par les acteurs d'une des plus sombres tragédies du temps passé. J'ignorais encore la situation de cette demeure, lorsqu'un jour, en errant dans la ville, je m'imaginai mal à propos que le hasard m'avait guidé au quartier des Cenci.

A l'entrée du Trastevere par le *Ponte Rotto*, derrière la chapelle de *San Crispino* gardée par un portier-sacriste qui fait sa cuisine en soutane au milieu de la rue, j'étais descendu pour regarder de la berge du fleuve les vieilles arches du pont, et le joli point de vue qu'animent le temple rond du Soleil, la grande cloaque, les cyprès et les ruines du Palatin, lorsque je me trouvai dans une manière de petite place fort étrange. Elle est irrégulière, montueuse, bordée de masures, ou plutôt de nids pratiqués dans d'anciennes et féodales murailles ; le tout s'accrochant au chevet de la chapelle, et dans un état de délabrement tout à fait sinistre. Au moyen de quelques rampes croulantes dressées en échelles contre les parois de ce coupe-gorge, des fenêtres devenues portes donnent accès dans des repaires immondes. Des cordeaux tendus d'un logis à l'autre faisaient balancer au vent des guenilles lavées dans les bourbes du Tibre ; de vieux pots cassés garnissaient les croisées sans châssis ou sans vitres ; d'horribles sorcières déguenillées de loques couleur de boue, des malingreux presque déshabillés apparaissaient aux seuils. Mais au milieu de ces murs écorchés, rapiécés depuis l'antiquité peut-être, brille encastré un grand pannonceau d'armoirie, écusson allongé d'où surgissent les bois fourchus d'un cimier héraldique.

Comment se fait-il que le blason à demi rongé sculpté sur cette pierre soit celui des Cenci de Bologne ? C'est ce qu'on ne peut s'expliquer que par le grand nombre des domaines qu'a possédés cette maison. Toujours est-il qu'en déchiffrant dans ce cloaque lugubre ce document inattendu, je crus d'autant plus avoir découvert les ruines du palais de Beatrice, que je le savais situé dans une région pauvre, à proximité du fleuve. Pour ne garder aucun doute, je m'informai cependant à des filles demi-nues et railleuses qui ba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes de la campagne romaine. — Dessin de Henri Regnault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

billaient devant un logis sous prétexte de coudre. Elles me renvoyèrent à une matrone qui vendait avec importance trois bottes de légumes, et qui, pour me comprendre ayant convoqué tout le quartier, m'indiqua sur l'autre rive, au delà des Quattro Capi, vers le *rione* des tanneurs, la situation réelle du palais Cenci-Bolognetti.

Je contemplai donc encore le cloaque ignoré du chevet Saint-Crispin où jamais peut-être ne s'était aventuré un peintre, et j'allai à la recherche du palais que j'avais cru trouver.

L'aspect de cette demeure ne répond guère moins bien au mélodrame qui a rendu si populaire le vieux nom des Cenci. C'est à l'angle d'une petite place étranglée et montueuse que se cache, sous une tour tronçonnée, l'ancienne entrée du palais qui ne démasque de ce côté qu'un profil étroit. Des croisillons grillés impriment à la façade une physionomie de mystère et de geôle; une des portes, cintrée et taillée en bosselages, est surmontée d'un masque antique de Méduse à expression fade et pleureuse. A l'autre angle de la place, enclose et lugubre comme la cour d'un vieux châtelet, Francesco Cenci — celui qui fut assassiné — avait élevé vers 1575 en l'honneur de saint Thomas, un petit oratoire sur le mur duquel une inscription consacre ce souvenir. On a également encastré aux murs du voisinage deux petits cippes ou autels funèbres, portant le nom d'un Marcus Cintius. C'étaient pour les Cenci des chartes lapidaires; car leur prétention était de descendre de ce Cintius, comme les Muti descendaient de Mutius Scevola. Ils eussent été mieux inspirés de se rattacher à Lucius Cincius Alimentus qui, cent cinquante-trois ans avant notre ère étant prêteur en Sicile, fut fait prisonnier par Annibal dont il écrivit l'histoire, fut cité par Macrobe et loué par Tite Live. Mais l'ignorance des barons féodaux n'était point inférieure à leur vanité, fréquemment affichée par des prétentions de cette nature.

Les Santa-Croce se targuaient d'être la lignée de Valerius Publicola De là le nom de Santa-Maria *de Publicolis* donné à l'église où ils ont leurs sépultures, parmi lesquelles, outre de belles pierres tombales du quatorzième siècle, on doit mentionner un très-magnifique mausolée Florentin.

Le prolongement du palais Cenci, à l'intérieur duquel rien ne retrace plus le séjour des contemporains de Clément VIII, s'étend sur une autre place plus vaste et plus basse, en face de la synagogue. L'entrée principale actuelle est surmontée de cette inscription: Cenci Bolognetti; mais les héritiers du nom ne résident point au palais.

C'est au château Saint-Ange, la tour de Nesles romaine, et devant le môle d'Adrien que s'est dénouée l'aventure commencée au palais Bolognetti. On peut, en faisant quelques détours, aborder cet étrange monument de profil, par des sentiers perdus qui isolent et font valoir la massive et imposante geôle.

Avant de descendre jusque-là, le Tibre décrit un demi-cercle qui vient, empiétant sur les rues les plus peuplées de Rome, étrangler les beaux quartiers resserrés entre le Pincio et la rivière. C'est à la proéminence du coude formé par le Tibre que Clément XI a fait construire le petit port de Ripetta, avec de larges degrés qui en facilitent l'accès aux gens qui débarquent dans cette rue commerçante les bois de chauffage, les vins, l'huile, le blé et autres denrées qui descendent de la Sabine et de l'Ombrie. Le port de Ripetta ouvert à quelques pas du Corso sur la rue fréquentée qui conduit de la place du Peuple à la place Navone, fait face à une berge déserte où jamais on n'a bâti et dont la verdure sert de piédestal au *Monte-Mario* situé en arrière-plan.

Pour passer à l'autre bord et gagner par les champs le château Saint-Ange et les banlieues actuelles du Borgo, on a établi, il y a vingt siècles peut-être, un bac qui, se détachant du centre le plus vivant de la ville, aboutit à une campagne sablonneuse où la solitude commence immédiatement. En moins de cinq minutes, le temps de filer d'une rive à l'autre, on est transporté, du pavé piétiné, gras et boueux de la *via di Ripetta*, dans un sentier bordé, quand l'hiver expire, de sureaux verts, d'épines noires déjà fleuries et d'églantiers en papillotes. L'étroit ruban du chemin battu a pour cadre des touffes de lotus et des violettes. Si l'on obliquait à droite, on arriverait aux cultures où Cincinnatus, à quarante minutes du champ de Mars, vivait si loin de Rome : il n'en serait guère moins séparé de nos jours.

Si l'on poursuit tout droit au lieu de se diriger au nord, on arrive à des pâturages, à des jardinets, à ces maisonnettes que les Marseillais appellent *des bastides* et les Romains *des vignes*. Il y a quelques guinguettes cachées parmi des fermes dont les cours, encombrées d'un rustique attirail, servent de préau à des poulets, à des oies, à des moutons. La ville isolée par un ruban d'eau est à cinquante mètres; le bruit des fiacres se mêle au cri de l'alouette. Le contour du Tibre, Saint-Pierre, et au premier plan la face latérale du château Saint-Ange, énorme et sombre avec ses pierres saillantes en grand appareil romain, limitent ce petit coin de solitude.

Il est bien surprenant qu'ayant absorbé, tant sur une rive que sur l'autre, les trois quarts de cette circonférence dont le fleuve décrit une moitié, la cité n'ait jamais envahi des terrains qui sous les Césars auraient relié la voie Flaminienne aux habitations transtéverines et qui, depuis le temps de Constantin, mettraient le quartier opulent du nord en communication directe avec le château fort des papes et le bourg du Vatican.

Mais personne, et c'est là un trait qui peint l'édilité romaine, personne en jetant un pont au-dessus du port de Ripetta, ne s'est avisé de supprimer cette langue de désert enclavée dans la ville. En l'état actuel, une barque suffit à la circulation; car le sentier battu depuis deux mille ans ne s'est pas élargi, tant est rare

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le nombre des citadins qui se croient assez riches pour abréger leur route en usant d'un batelier, dans la main duquel il faut laisser un sou.

—

En dépit de la coiffure originale dont l'ont couronnée les papes à partir de Boniface IX, la sépulture turriforme des Antonins qui n'a pas moins de six cents pieds de circonférence, garde une physionomie équivoque et sinistre, surtout quand on la contemple des terrains pauvres dont j'ai parlé. Transformé au moyen âge en prison, déguisé depuis en résidence princière, en caserne, le môle d'Adrien n'a pu perdre la physionomie de son emploi primitif. Devant cette poterne, on s'attend à voir entrer un cercueil et sortir un bourreau.

Ces donjons sépulcraux étaient alors en usage. Sans parler de ceux de la voie Appienne, rappelons que sur l'autre bord, à Ripetta même, s'élevait et subsiste encore en partie le modèle du château Saint-Ange, le môle bâti par Auguste pour les césars de sa famille. Il est à propos d'en dire quelques mots, ne fût-ce que pour démontrer l'inutilité de s'en occuper ailleurs.

C'est une tour épaisse, large, trapue; une croûte de pâté cylindrique engagée dans des bâtiments. Elle fut maçonnée presque toute en ouvrage réticulaire et, dérision de la destinée, on a ajusté un petit spectacle diurne dans ce vaste *columbarium* où reposèrent jusqu'à Adrien la plupart des césars, à l'exception de Néron!

Suétone ne laisse aucun doute sur l'emplacement des chambres sépulcrales qu'Auguste s'était fait préparer entre la voie Flaminienne et le rivage du Tibre (nous dirions aujourd'hui entre la rue et le port de Ripetta). Marcellus, Agrippa, Octavie, Drusus Germanicus, Claude ont dormi dans cette rotonde où l'on joue des farces deux fois par jour. Avant Pie VIII on y faisait combattre des taureaux.

Il est présumable que la forme du mausolée d'Auguste, dont la magnificence est célébrée par Strabon, a déterminé le plan de la sépulture de Néron construite plus loin au pied du Pincio, proche de celle de Sylla, à peu près où s'élève à présent Sainte-Marie du Peuple. La forme du môle Néronien est déterminée par la légende de l'église : c'était, sous Pascal II, une tour géante au cœur de laquelle un énorme noyer avait jeté ses rameaux. Ainsi le mausolée d'Auguste a donné le plan de celui de Néron, et tous deux ont inspiré à Adrien l'ambition de surpasser ses prédécesseurs.

Ce serait un gros mélodrame que l'histoire du château Saint-Ange! Il n'eut l'aspect un peu riant qu'au temps où il recevait des morts au lieu d'en façonner. Procope nous le dépeint à cette première époque : l'immense rotonde terminée en gradins, avec le colosse impérial au sommet, avait ses flancs revêtus de marbres de Paros; le pourtour était garni de pilastres surmontés d'une ronde de statues grecques, le tout sur un soubassement carré orné de festons, de bucranes avec des inscriptions funèbres, et de groupes équestres colossaux en bronze doré aux quatre angles. Autour du monument régnait une grille en bronze que surmontaient des paons dorés. Il en reste deux aux jardins du Vatican.

En 537 ce bel édifice était encore intact, mais Vitigès l'ayant attaqué, on brisa les statues pour en lancer les débris sur les assaillants. Pendant les trois siècles qui ont suivi, le môle d'Adrien, rattaché dès le temps d'Honorius peut-être aux défenses de la ville, servit de forteresse. C'est pour s'y retrancher que s'en empara le patrice Crescentius qui voulait en 974 rétablir la république romaine; il le garda même assez longtemps, puisque le monument en prit le nom de *Castel Crescenzio*. Mais, appelé par un des antipapes de cette période anarchique, l'empereur Othon ayant envahi Rome et massacré dans un repas Crescentius avec ses principaux partisans, le tombeau d'Adrien fut repris et démantelé.

Un demi-siècle auparavant, ce lieu avait été le théâtre d'une tragédie que précédèrent d'étranges saturnales. Un rejeton bizarre de la débauche antique et des monstruosités du bas-empire, puisant dans les institutions féodales un pouvoir funeste, Teodora, dame romaine illustre par son rang et sa beauté, s'était cantonnée dès l'an 908 dans le château Saint-Ange, d'où elle exerça sur Rome une absolue tyrannie, soutenue contre l'influence germanique par un parti italien qui comptait entre ses chefs Adalbert II, comte de Toscane, père de cette Aspasie féodale. Teodora fit déposer plusieurs pontifes et nommer successivement huit papes. Elle eut une fille aussi belle, aussi puissante qu'elle, et d'une perversité pire. Marozia, c'est son nom, régna de même au château Saint-Ange, où elle fit élire Sergius III, Anastase III, et Landon, créature de Teodora, qui donna au sigisbé de celle-ci l'évêché de Ravenne. Veuve de bonne heure d'un marquis de Tusculum et remariée à Gui, prince de Toscane, pour être agréable à sa mère elle fit ensuite adjuger la tiare à l'évêque de Ravenne, qui fut Jean X. Mais, à la suite de quelque démêlé d'intérieur, elle fit étouffer Jean X au château Saint-Ange; puis conjointe en troisièmes noces à Hugues de Provence, frère de son second mari, après avoir successivement montré sur le trône pontifical Léon VI et Étienne VIII, elle donna la tiare à Jean XI, un de ses plus jeunes fils. Elle n'avait que trop d'enfants, car un d'entre eux emprisonna dans ce même donjon sa mère, son frère le pape et il les y fit périr. Voilà ce qu'en ce moment, sous la brutale étreinte de l'anarchie féodale, était devenue la chaire de Saint-Pierre.

Le château Saint-Ange, du septième au neuvième siècle, se trouve rattaché aux violences de toutes les factions qui ont désolé Rome et jusqu'à la fin du quatorzième il n'eut pas une destinée fort différente. C'es alors que Boniface IX, Napolitain d'origine, couronna le donjon, pour le fortifier davantage, des ouvrages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui l'égayent en le singularisant. Alexandre VI paracheva cette restauration et, par un passage pratiqué dans le mur de la cité Léonine, il mit le château Saint-Ange en communication avec le Vatican. Cette idée fut profitable en 1527 à Clément VII, lorsqu'il lui fallut, pour se soustraire aux hordes déchaînées du connétable de Bourbon, demander un asile inviolable aux murailles épaisses du château Saint-Ange.

Avant d'y pénétrer, rappelons pourquoi lui fut donné ce nom que le temps a consacré.

En l'année 590, comme saint Grégoire le Grand, récemment appelé au pontificat par le peuple et les évêques, s'affligeait des maux de ses ouailles qu'une peste décimait, il ordonna une procession générale au tombeau de saint Pierre, pour demander par cette intercession l'éloignement du fléau. Cette procession,

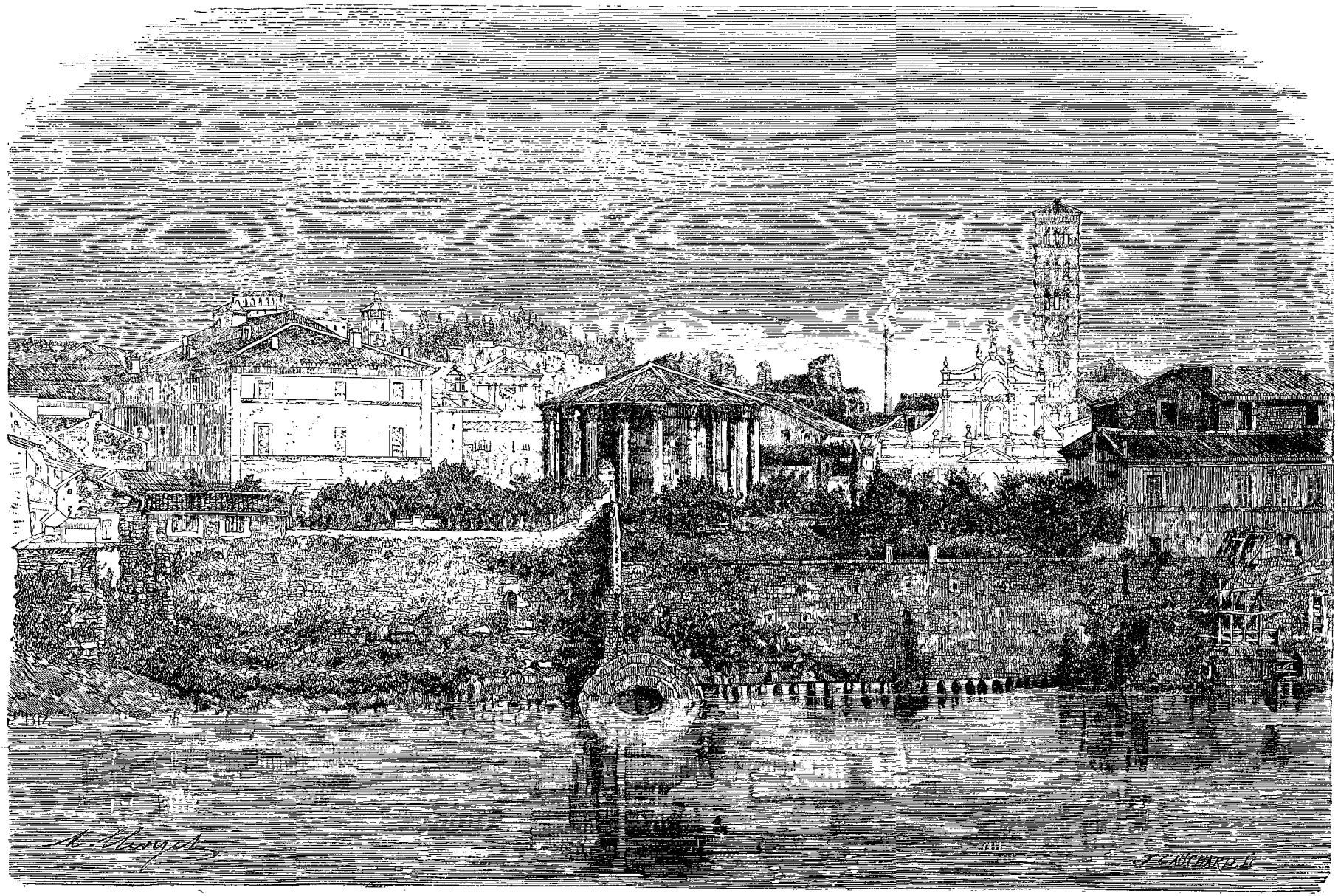


Vicolo Sterrato. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

le pape Grégoire la guida, marchant les pieds nus. Comme elle traversait le Tibre sur le pont Ælius bâti par Adrien, pont qui existe encore et fait face à son mausolée, tout à coup, au-dessus de ce môle, Grégoire vit sortir des nuées et apparaître, symbole d'espérance, le radieux archange saint Michel. Dix-huit ans après, Boniface IV, qui sauva le Panthéon d'Agrippa en le dédiant à tous les martyrs, érigea sur le môle d'Adrien en mémoire de cette apparition une chapelle à saint Michel archange. Ainsi ce n'est pas, comme l'ont répété nos *Itinéraires* d'après les *Guides* anglais, ce n'est nullement à raison de la statue de bronze placée là-haut par Benoît XIV que le môle est devenu le *Castel Sant' Angelo*. La première lecture venue aurait montré qu'on le nommait ainsi depuis mille ans.

Deux siècles avant Benoît XIV, le cardinal Tiberio

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue sur le Tibre, en face de la Cloaca Maxima. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Crispo avait déjà fait placer au faîte de l'édifice la statue en marbre de saint Michel taillée par Raffaele da Monteluppo, et par suite le pont Ælius, tour à tour baptisé par Trajan, par Ælius Adrianus et par l'église de Saint-Pierre, avait subi le nom de la citadelle de la papauté. Maintenant, ces angéliques désignations sont dix fois justifiées; car saint Michel a attiré sur le pont toute une volée de séraphins. Par malheur, pour venir se percher sur les parapets du *Ponte Elio*, réparé par Nicolas V après un accident qui coûta la vie à cent soixante-douze personnes, élargi et embelli par Clément IX qui emprisonna l'œuvre d'Adrien dans la sienne, par malheur, dis-je, avant de venir s'aligner sur cette passerelle illustre, les anges ont attendu le signal du Bernin, et ils n'en ont pas valu mieux.

Est-ce à dire que ces esprits ailés, drapés, contournés dans l'exagération des attitudes, manquent d'animation et d'élan? En aucune sorte: ils ne sont que trop assortis au saint Michel en bronze de Verschaffeldt que Benoît XIV substitua à la statue plus élancée du vieux Monteluppo. Seulement, des souvenirs assez sombres viennent opposer leurs contrastes lorsqu'on passe entre ces deux files d'anges rococos, devant ce massif de lilas et de saules qui enveloppe la porte du donjon, naguère encombré par nos soldats.

Franchissons le Tibre: à l'un des bouts du pont c'est le cachot de Beatrice de' Cenci; à l'autre fut dressé cet échafaud de famille où elle fut décapitée avec sa belle-mère et son frère aîné, en présence du plus jeune, condamné à subir le spectacle d'une mère, d'un frère, d'une sœur égorgés sous ses yeux.

—

Chaque pays a dans ses annales judiciaires quelque drame inoubliable dont s'empare la légende populaire. Le moyen âge eut chez nous l'aventure de Gabrielle de Vergy, celle d'Aubri de Montdidier; plus tard, l'assassinat de la marquise de Ganges, les poisons de la Brinvilliers ont défrayé les récits du soir. Les beaux crimes sont plus rares dans le monde bourgeois; l'élévation du tiers-état à un rang seigneurial n'a guère valu à notre siècle, éclairé par les journaux, régi par une législation qui rend la justice au grand jour, que l'affaire Fualdès A la vérité, elle est restée de toutes la plus obscure et la plus mystérieuse. En Italie, à Rome surtout, ces sortes d'atrocités n'ont jamais été rares: la grande école est là. Mais rien n'a égalé l'intérêt, rien n'a balancé le renom de la Beatrice de' Cenci.

La famille était extrêmement riche et en possession d'une illustration sombre qui datait de loin; car elle se targuait de compter parmi ses ancêtres Crescentius, ce consul à la romaine dont nous avons parlé plus haut et qui s'était cantonné au château Saint-Ange, où l'on voit la prison de ses descendants. C'est un des Cenci qui, aposté la nuit de Noël dans le même donjon par l'empereur Henri IV, tandis que Grégoire VII célébrait la première messe le saisit à l'autel, et le traîna par les cheveux hors du sanctuaire pour l'écrouer dans un cachot. Ces exemples avaient contribué peut-être à entretenir un esprit violent dans cette famille, dont le plus odieux rejeton est, vers la fin du seizième siècle, ce Francesco Cenci qui avait fait subir à trois de ses fils d'abominables, d'indicibles outrages, qui fit assassiner le second et le troisième, qui accablait de mauvais traitements sa fille et sa seconde femme, toutes belles qu'elles fussent l'une et l'autre et qui, deux fois convaincu des crimes les plus avilissants, échappa au châtiment en soudoyant ses juges.

Prenant en pitié les aînés de ces enfants, Jacques, Christophe, Roch, ainsi que la plus âgée des deux sœurs, le pape avait soustrait les fils à un joug dégradant et marié la fille en contraignant François à la doter. Plus tard, les derniers enfants de ce monstre, Beatrice et Bernardino, ainsi que la Lucrezia Petroni leur belle-mère, perdant le courage de subir les traitements qui pesaient sur eux, adressèrent à Clément VIII un *Mémoire* des plus touchants pour implorer sa protection et se mettre sous son égide. Leur supplique égarée resta sans réponse, au désespoir de Lucrèce, et de Beatrice qui détestait en son père le déshonneur de la famille et le meurtrier de ses deux frères.

Enfin, une nuit que François Cenci se trouvait chez les Colonna, au château de Rocca di Petrella dans le royaume de Naples, il y fut assassiné par des inconnus et de la plus étrange façon : durant son sommeil on lui enfonça dans les yeux, avec un marteau, deux énormes clous; ce qui supposait la coopération de deux complices pour le moins. Ce fait eut lieu le 15 septembre 1598.

Dans un pays où le sexe aimable et tendre passe pour ingénieux, cette idée assez neuve de plonger jusqu'à la cervelle des clous dans des yeux qu'on tient à punir, parut la *vendetta* d'une jolie femme et Lucrezia fut soupçonnée. Dès les premières recherches, Guerra, un très-beau *monsignore* qui passait pour être l'ami de cœur de la jeune Beatrice, se mit en fuite après avoir fait tuer un des deux assassins dont on avait retrouvé la piste et qui se nommait Olimpio. L'autre, qui s'appelait Marcio, arrêté et mis à la question, prétendit avoir été, ainsi que son défunt camarade, stipendié par Jacques, par Beatrice et Lucrezia de' Cenci, secondés par Guerra, lesquels, après avoir endormi la victime avec un narcotique, avaient introduit les deux *bravi* dans sa chambre, où Lucrezia leur avait mis à la main les clous, armes du supplice : après quoi on leur avait donné mille écus d'or.

Au premier bruit de ces enquêtes, les dames de Cenci reviennent tranquillement avec les deux fils à Rome, dans leur palais où le pape plaça des sentinelles pour les tenir aux arrêts. Marcio fut transféré dans les prisons pontificales où il renouvela ses déclarations; mais, confronté avec Beatrice, il fut tellement écrasé par les reproches, par les dénégations indignées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et par l'ascendant de cette merveilleuse beauté, qu'il se rétracta complétement et persista dès lors à se rétracter, dans les tortures mêmes, où il périt.

C'est à ce moment que commencent dans cet étrange procès les péripéties amenées par les circonstances imprévues. Rome entière était occupée de cet événement et faisait des vœux pour deux femmes belles, jeunes, opprimées. Les rétractations de Marcio furent donc d'autant mieux accueillies des juges, que Beatrice avait enduré la question avec un courage surhumain, en affirmant son innocence.

Mais tandis que les débats prenaient cette marche rassurante, la police arrêta pour un délit quelconque un garnement qui fut reconnu pour l'assassin d'Olimpio, le second meurtrier du comte, et ce témoin tout à coup suscité confirma la première déposition de Marcio. Ce récit chargeait les deux femmes ainsi que Jacques et Guerra; toute la famille des Cenci fut écrouée au château Saint-Ange, où le procès fut repris et soutenu avec lenteur. En ce temps-là, on ne condamnait guère un accusé obstiné à attester son innocence sur les saints Évangiles; mais pour le contraindre à confesser un crime, on le détenait des mois et même des années dans la ténébreuse pourriture des cachots. Puis, de temps en temps on le traînait à la chambre de la question pour le soumettre à des tortures, dont la rigueur allait croissant jusqu'au moment où il se décidait à un aveu, vaincu par la douleur et troublé par les affres de la mort. Soutenu par la conviction de la vérité, par l'héroïsme qu'elle peut inspirer aux natures énergiques, si un accusé triomphait de ces épreuves, on avait soin de ne point les pousser jusqu'à les rendre mortelles : on le ramenait à son cachot dans l'espoir qu'il serait mieux disposé une autre fois, et l'on recommençait cette stupide et exécrable épreuve jusqu'à ce que le patient parlât, ou mourût. Tout le monde sait cela; mais il faut le répéter une fois de plus pour parvenir à y croire, tant paraît insensée cette barbarie judiciaire qui, maintenue des siècles, ne fut abolie chez nous que sur l'initiative de Louis XVI.

Ces douleurs de la question, Beatrice de' Cenci les affronta près d'un an, sans rien avouer. Tel était l'intérêt qui s'attachait à ce courage, que les juges cédaient subjugués à tant d'attraits, de jeunesse et d'éloquence. Il fallut leur retirer la cause et la confier à des arbitres plus endurcis. Son frère aîné, sa belle-mère à bout de constance firent alors des aveux; le jeune Bernardino, étranger à toute l'affaire et qui n'en savait pas un mot, avoua à son tour ce qu'on voulut pour sortir de la géhenne. Plus tard son innocence fut démontrée. Pourquoi ne regarderait-on pas comme innocents tous les malheureux condamnés sur leur propre témoignage extorqué par des supplices?

Mais c'est en vain qu'on opposa à la jeune héritière des Cenci les témoignages accablants de sa famille; elle persista sous les plus cruelles tortures dans l'enthousiaste proclamation de son innocence : nulle menace, aucuns tourments ne triomphèrent d'elle, et sa persistance tenait en suspens le sort des accusés.

L'hiver s'écoula ainsi; on comparait la Beatrice à Lucrèce, à Virginie, à Clélie, à toutes les Romaines de l'âge héroïque dont elle ressuscitait la fermeté et dont elle effaçait les charmes. Un jour, pour lui appliquer quelque nouvelle torture, il fallut préluder par lui raser les cheveux : c'étaient des cheveux blonds, les plus touffus, les plus longs qu'il se pût voir et de la nuance dorée la plus admirable.

Beatrice pâlit, elle se troubla et repoussant le bourreau : « Ne touche pas à ma tête! s'écria-t-elle, et laisse-moi mourir tout entière! »

Triste loyer de tant de valeur! Elle se perdit pour sauver sa chevelure et confirma par un aveu complet toutes les dépositions.

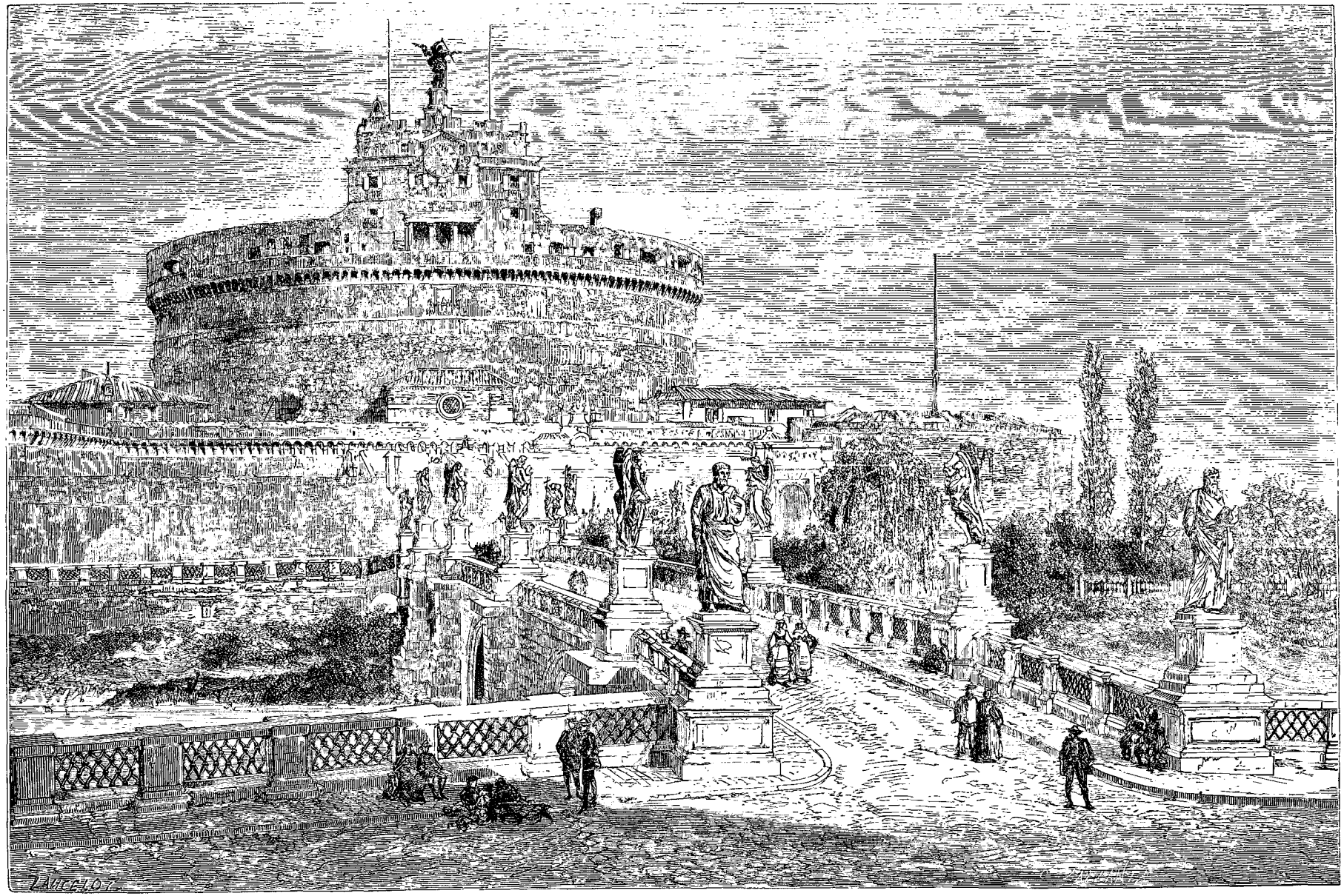
Ils furent condamnés tous quatre à mourir, arrêt contre lequel Beatrice protesta par un accès d'indignation virulent qui trouva dans toutes les âmes un écho. A la ville, dans les palais, dans les cloîtres mêmes on ne s'entretenait pas d'autre chose. Si la vaillance de cette noble héritière lui avait conquis tant de sympathies, que l'on juge de l'effet sur une population artiste et poëte, de cette faiblesse imprévue, enfantine et vraiment touchante, par où la jeune fille et la femme avaient trahi l'héroïne! Ce fut du délire, ce fut de l'adoration, et Clément VIII se disposait à céder au courant de l'opinion lorsque, second coup de la fatalité, un des Massini s'avisa d'empoisonner son père. D'autres forfaits de ce genre avaient déjà pesé sur la noblesse : le pape voulut un exemple et il confirma le jugement contre les quatre détenus.

Une telle sentence, profondément inique à coup sûr en ce qui regardait le jeune Bernardino, et d'une équité douteuse, il faut bien l'avouer, par rapport aux autres, révolta la ville entière. Cardinaux et corporations religieuses, magistrats et bourgeois affluèrent aux genoux du pontife, demandant avec instances une révision du procès. Clément VIII se rendant à cette requête donna aux Cenci des défenseurs habiles, Nicolò de' Angeli et Farinacci, et il ordonna que la cause fût plaidée en sa présence.

Francis WEY.

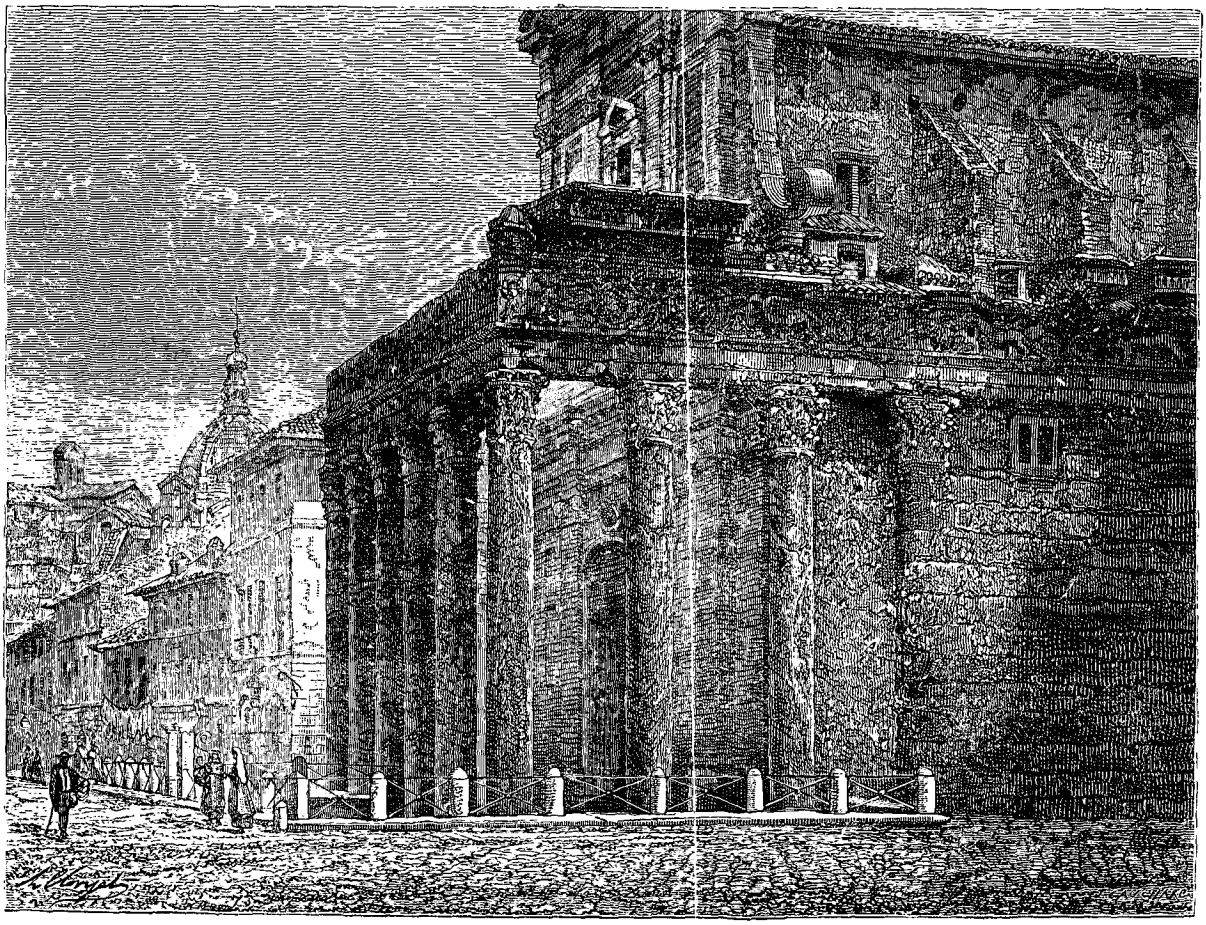
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont et château Saint-Ange. — Dessin de Lancelot d'apres une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple d'Antonin et de Faustine. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III (suite).

Procédure et exécution de Beatrice de' Cenci (suite). — Cabanons et cachots. — Spectacle imprévu sur la plate-forme, etc.

Désignés d'office pour plaider devant le saint-père, les deux avocats furent d'une éloquence entraînante : rappelant les abominations de François Cenci deux fois arraché à la justice et le meurtre probable de ses fils, Farinacci en conclut que ce monstre avait dû se créer bien des ennemis et susciter contre lui plus d'un vengeur : il sut convaincre, attendrir à un tel point que le pape quitta l'audience profondément ému.

On s'attendait à une grâce lorsque, troisième incident fatal, la cause étant pendante, un jeune marquis de Santa-Croce assassina sa mère....

Le pape se crut-il averti par le ciel et appelé à la rigueur? Toujours est-il qu'il resta inflexible, et qu'ayant gracié Bernardino dont l'innocence était flagrante, il donna l'ordre de hâter l'exécution, en faisant assister le jeune fils des Cenci à la boucherie de sa famille. L'agonie judiciaire de ces malheureux avait duré un an.

Ils devaient être immolés le 8 septembre 1599; mais c'était la fête de la sainte Vierge : ce fut Beatrice qui s'en avisa et qui, pour que le jour de la madone ne fût pas souillé de sang, implora un sursis de quelques heures; acte de pitié qui la rendit plus intéressante encore.

Le 9 au matin, pour s'éloigner du lieu du supplice, le pape Aldobrandini quitta Rome; il passa devant le château Saint-Ange, sur ce point qu'allaient bien-

1. Suite. — Voy. pages 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tôt franchir les condamnés. Pontife érudit, fils d'un homme de lettres illustre, Clément VIII n'était point inaccessible à la pitié: il n'alla que jusqu'à un couvent proche des murs, afin d'être averti par trois coups de canon du moment fatal et de pouvoir absoudre ces pauvres gens qui allaient mourir. Lors donc que les détonations retentirent, le pape se leva, il formula l'absolution plénière et retomba presque évanoui.

S'il avait vu ce qui se passait à la même heure dans la section de la place du pont Saint-Ange comprise entre le quai et l'embouchure des rues *Paola* et *del banco di San Spirito*, qu'aurait-il donc fait, qu'aurait-il pensé de sa justice!

Pour supplicier ces trois victimes, on avait organisé sous le nom de *mannaja* une sorte de mécanique à couperet dont le jeu maladroit a peut-être retardé de deux siècles l'invention du grand rouage politique de 1793. La chaleur était suffocante, le soleil rayonnait sur la foule que des cavaliers contenaient; des voitures jonchées de monde s'étaient entassées jusqu'à l'échafaud et les trois carrefours étaient combles. Des rues, de la place, des fenêtres et des toits chacun put voir s'avancer sur le pont, devant le donjon large et massif des Antonins, le sinistre cortége. Les condamnés gravirent l'estrade. Bientôt cette cohue qu'avaient déjà remuée jusqu'aux entrailles la jeunesse et la beauté de Beatrice de' Cenci, contempla avec horreur la Lucrezia, sa belle-mère, qui était de taille replète et grasse, se débattant par pudeur, renversée sous les mains d'un bourreau qui la découvrait, tandis que la machine à couteau lui tailladait la gorge....

Aux cris de la malheureuse répondirent des profondeurs de la foule des cris d'horreur. Tandis que l'indignation se rue sur l'échafaud, que les chevaux des soldats se cabrent contre les voitures, lancées à leur tour sur les femmes et les enfants écrasés dans le choc, les bourreaux ruisselants, éperdus, se sont hâtés de couper la tête à Beatrice. Et comme Giacomo de' Cenci dominant de sa voix les rumeurs qui l'entourent, flétrit l'arrêt qui rend leur jeune frère témoin de cette effroyable scène, des cris lamentables lui répondent, les cris de Bernardino déchiré par des convulsions, et que l'on emporte au moment où il a vu un des bourreaux lever sur Jacques une masse de fer, et l'abattre comme un taureau.

Son corps fut dépecé devant la foule en quatre quartiers; ceux des femmes restèrent exposés jusqu'à la nuit sur le pont Saint-Ange; après quoi, Beatrice de' Cenci, réclamée par une confrérie fut enterrée derrière l'autel de Saint-Pierre *in Montorio*, au pied de *la Transfiguration* de Raphaël.

Par son testament, dont la lecture porta au comble la pitié qui n'a cessé de s'attacher à cette fille, elle disposait d'une partie de ses biens pour doter et marier cinquante jeunes personnes pauvres. Mais presque tous les apanages des Cenci furent confisqués, conséquence des condamnations qui n'a pas contribué à les rendre plus rares: c'est par suite de ce profit que peu d'années après, et par la volonté de Paul V, les domaines des Cenci ont été donnés à ses neveux les Borghèse. Voilà comment une villa des condamnés est devenue la villa Borghèse, spoliation qui a rendu plus impopulaire encore cette affreuse tragédie.

Une relation de cette exécution trouvée au Vatican, des recherches faites il y a peu d'années d'après les archives de la famille par un Cenci-Bolognetti, ont jeté de nouvelles lumières sur cette aventure diversemer travestie par le roman et le théâtre. Guerrazzi seul est resté dans la vérité pour les faits, mais non pour les inductions qu'il en tire : son livre est déclamatoire, pesant et commun.

C'est sous l'impression de cette aventure que je suis entré au château Saint-Ange; la teinte assombrie qu'elle laisse sur la pensée convient à l'aspect du lieu. Nulle part l'antiquité n'apparaît plus sinistre que dans cette caverne créée entre des murailles épaisses par le successeur de Trajan, et distribuée en alvéoles énormes où dans les ténèbres se dressaient autrefois des géants de marbre.

Le long du couloir circulaire qui par une inclinaison très-douce rampe en spirale jusqu'aux racines de la tour, le guide lance un boulet qui disparaît dans l'obscurité et qui, continuant à rouler sur l'arène en réveillant une multitude d'échos, envoie à l'oreille, avec le fracas prolongé de la foudre, les perspectives de la distance. Au cœur du donjon, une voûte d'une hauteur extrême, des niches creusées pour des colosses marquent l'ancien *columbarium* des Antonins. La robuste structure de cette hypogée romaine, enfumée par les torches qui de leurs flammèches résineuses en indiquent à demi les contours, lui donne une physionomie d'autant plus mystérieuse et grave, que les bruits y sont étouffés comme la lumière. Des galeries, où l'on entrevoit une section vive dans la profondeur du sol, on évoque le souvenir des grandes figures de marbre autrefois logées dans les niches. Elles devaient produire un effet redoutable lorsque, entrevues d'en bas et le buste à demi noyé dans les ténèbres, elles émergeaient aux lueurs des torches qui découpaient derrière elles de longues projections d'ombres.

La splendeur inutile des mosaïques, les revêtements en marbre de Paros avaient été prodigués dans ce lieu tout noir; les corridors recevaient de quelques lucernaires pyramidaux une réminiscence du jour, et c'est par là, dit-on, qu'au moyen âge les captifs y étaient plongés. J'en doute d'autant plus que Benvenuto Cellini, qui se vantait à outrance, décrit ces cachots de manière à faire supposer qu'il y fut descendu.

Les geôles modernes, c'est-à-dire des trois derniers siècles, ont été disposées aux étages supérieurs : ce sont des cabanons, petites pièces obscures encadrant une cour oblongue. Ici, à la férocité grandiose de l'arbitraire absolu se substitue la mesquine laideur d'une vilaine institution. On vous montrera les cachots des Cenci, et de bien d'autres; vous serez convié à frémir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur des prisons qui furent la salle des archives. Mais c'est dans les jolis appartements décorés par l'école de Raphaël qu'il faut chercher la salle où par ordre de Pie IV fut étranglé le cardinal Caraffa, neveu du pape précédent, le jour même où l'on coupait la tête à son frère le prince Paliano.

La pièce où se donna satisfaction sur le neveu de Paul IV une vieille rancune, est dénommée tout naturellement le salon de la Justice : Zuccheri, qui y a figuré les Vertus à la fresque, a doté celle-là de grâces et d'attraits passablement trompeurs. Sur les portes, sur les murs de ces appartements ornés par les soins du cardinal Crispo et naguère occupés par un commandant de place relevant de Napoléon III, des élèves de Jean d'Udine ou de Perino del Vaga ont fait courir d'élégantes arabesques pour encadrer divers traits de l'histoire *locale :* — or dans ce pays-ci, les chroniques de la cité, c'est l'histoire romaine.



Porte du palais de Venise. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Je visitais cet édifice en compagnie de quelques Français, avec le portier-consigne pour cicerone. C'était un sergent-major franc-comtois, qui s'était bourré dans la tête les légendes, les traditions du lieu et qui, ayant dramatisé le tout à la façon des mélodrames du boulevard, démontrait en estropiant les noms et en faisant ronfler les *r* comme les traîtres de l'Ambigu. Ce garçon jovial subissait une idée fixe assez plaisante : il désirait trouver l'occasion d'assommer un Anglais, — un de ces Anglais qui multiplient les objets d'art pour s'approvisionner de reliques. — Il s'imaginait qu'un de ces indiscrets une fois bien rossé, l'exemple suffirait pour les corriger tous. Il prenait donc le soin d'égarer çà et là quelques bagatelles d'antiquité, et quand, après avoir vérifié ses amorces, il guidait des familles anglaises, il affectait de tourner le dos ; après quoi il revenait voir si le piége avait réussi. Et comme rien n'était jamais dérobé, le cerbère déçu soupirait. Si les larcins présumés de ces touristes l'exaspéraient, leur honnêteté l'impatientait bien davantage.

Dans l'ancienne salle des archives, trois énormes coffres-forts, dont l'un, qui remonte à Sixte-Quint, est curieux, servirent de prétexte aux plus singuliers récits.

On nous fit voir au fond d'une niche l'ancienne figure de l'archange taillé par Monteluppo, que Paul III avait dressée sur le faîte du château Saint-Ange, et que le dix-septième siècle a remplacée par le chérubin un peu ramassé et plus prosaïque du Flamand Verschaffelt. Paul III ayant combattu les Turcs et les hérétiques, son archange tirait le glaive : le conciliant et spirituel Benoît XIV, qui s'était attaché à pacifier l'Église, voulut pour symbole un saint Michel rengainant son épée. La statue est *plus philosophique* d'intention et de forme aussi.

On a placé au château Saint-Ange, dans de longs magasins qui ressemblent à l'entre-pont d'un navire, des provisions d'huile qui, tant les coutumes se perpétuent dans les pays antiques, sont distribuées dans de grandes amphores en argile d'une forme quinze cents fois séculaire, alignées sur deux rangs et encastrées dans du ciment comme chez les boutiquiers de Pompéi.

Mes compagnons, qui m'étaient inconnus, parcouraient tout d'un œil distrait et cheminaient avec l'impatience de la curiosité mise en haleine. « Cela n'est rien encore ! leur répétait de salle en salle notre sous-officier en tirant sa longue moustache rousse ; je vous garde le meilleur pour la fin !... »

Lorsque nous débouchâmes sur la plate-forme de l'édifice d'où l'on a de si beaux points de vue sur la ville, sur Saint-Pierre et le Vatican, sur les huit collines de Rome, sur ses ruines et sur les campagnes, chacun poussa des cris d'extase et l'on confessa que le troupier avait raison. La lumière est si belle, les vastes horizons de la vie éclatent dans une si navrante clarté lorsque l'œil les embrasse au sortir des cachots !

Mais tandis que nous répétions à l'envi les noms de tant de monuments célèbres, ces noms que sur place on aime à faire sonner : « Ce n'est pas tout cela, interrompit le sergent-major ; vous allez voir quelque chose de mieux ! »

Alors appelant un chien barbet qui nous avait sui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vis, il lui plaça une baguette en travers de la gueule et les pattes de devant sur la baguette; puis il le fit se dresser sur les pattes de derrière, il siffla l'air « *des Français dedans la Lorraine*, » et le caniche se mit à danser.

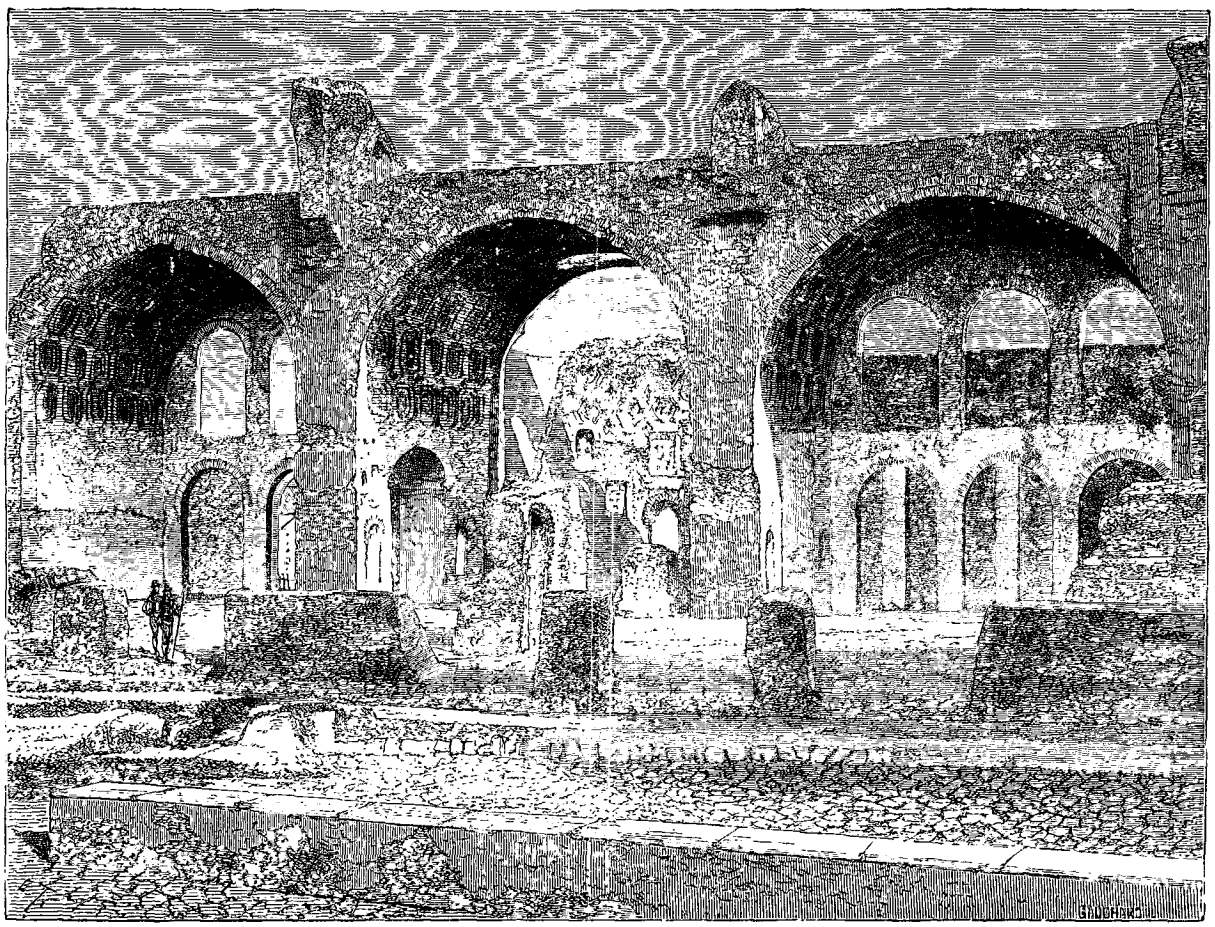
C'était là le spectacle qui dans la pensée de notre troubadour d'infanterie devait être le couronnement de l'édifice, le bouquet de notre exploration, et remplacer sans désavantage les girandoles de quatre mille cinq cents fusées chacune, qu'autrefois on lançait en bloc de cette terrasse le soir de la Saint-Pierre : gerbe de feu colossale qu'avait imaginée Michel-Ange.

L'invention de notre guerrier est moins ambitieuse; mais qu'elle est plus militaire, et plus française aussi!

IV

Di la, di qua.... — Sant'-Andrea *delle Fratte*, en habit de fête. — Dernière entrevue avec la marquise C***; cortége et coutumes funèbres. — Hygiène de la douleur. — Église de Saint-Marc et palais de Venise. — *Légende* des deux Adam. — *Sainte Suzanne* et les frères Duquesnoy. — Sainte Françoise, dame romaine. — Le temple d'Antonin et Faustine. — Basilique de Constantin et *légende* des Arcs de la Paix. — Chemin du Forum Palladium par les *colonnate* de Nerva. — Vénus et Rome. — Origine des arcs de triomphe : Septime-Sévère. — L'Arc de Titus; anecdote juive. — Les inscriptions des Augustes et celles du jour. — Arc de Constantin; sa destination première, etc.

Comme il advient à un chasseur par une journée oiseuse de sortir avec son fusil sans même un chien d'arrêt pour guide, et de faire au hasard des battues



Arc de la Basilique de Constantin. — Dessin de E. Thérond d'apres une photographie.

buissonnières, ainsi m'est-il arrivé souvent, dans ces quartiers de Rome si giboyeux pour le touriste, de battre le pavé sans but, un crayon dans la poche, et de prendre çà et là des notes à la pipée.

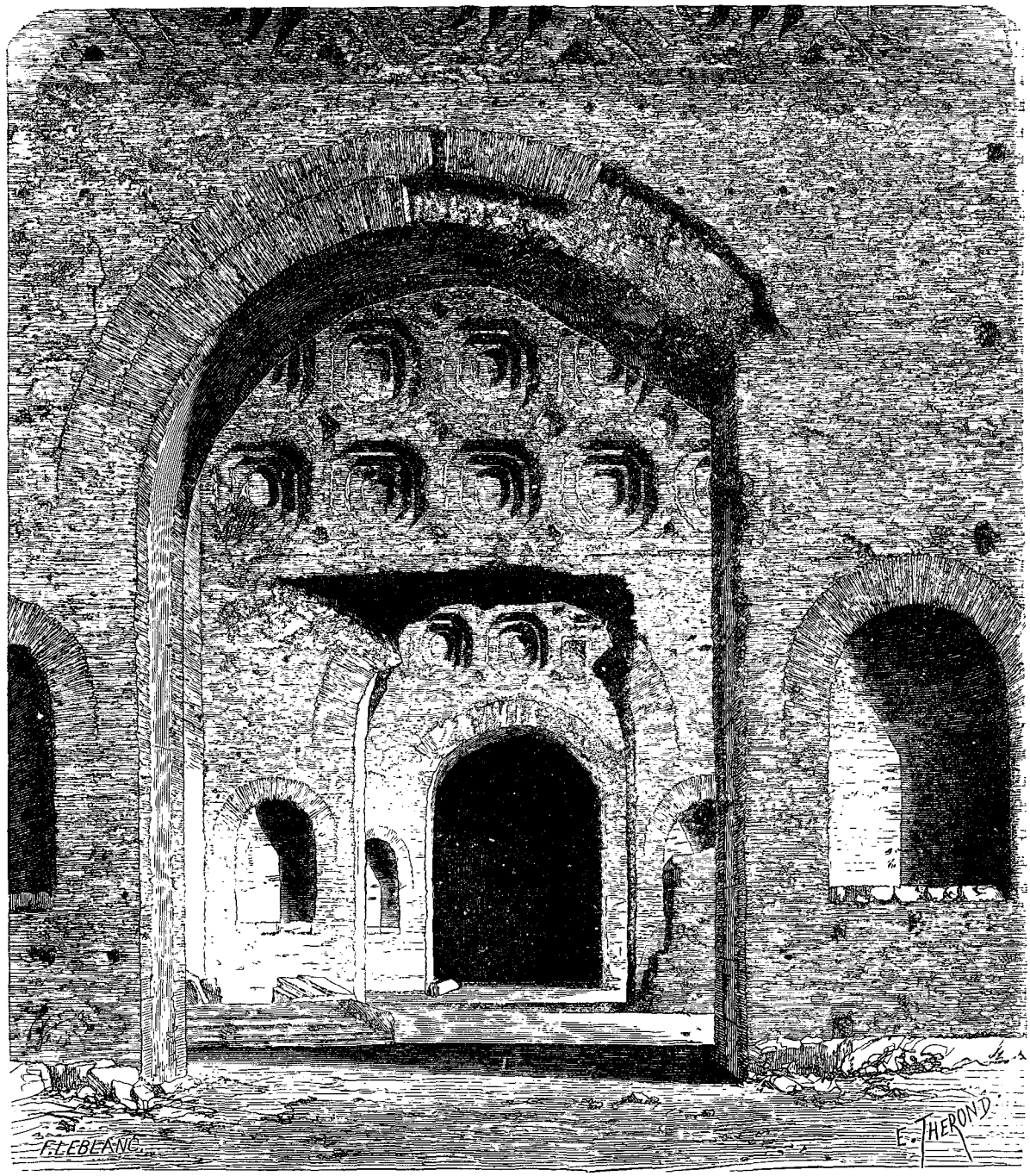
Un matin que les tempêtes avaient empêché l'arrivée des courriers de la France, m'étant mis tristement en campagne sans autre intention que de n'aller nulle part, je trouvai dès le bas de ma rue montueuse de *Capo le Dase*, l'occasion de griffonner ce qui suit : « Lorsqu'une *funzione* doit amener dans une église le peuple et les cardinaux, vite on cachera le porphyre, les jaspes, le porta-santa, le cipollino, les granits africains sous des enveloppes de calicot rouge ou bleu; aux plus précieuses colonnes de l'antiquité on passera des pantalons de percale jaune. N'est-ce pas comme si, pour recevoir des rois au musée du Vatican, on habillait l'Apollon en garçon limonadier et Vénus en demoiselle de comptoir? J'ai vu la nef de Sant'-Andrea *delle Fratte* travestie de la sorte et les Romains se trémousser d'aise, tandis que je croyais entrer dans la boutique des *Deux-Magots*. »

Ce mauvais goût est propre au menu clergé de tous les pays. Il m'offusqua si fort, que sans chercher parmi toute cette rouennerie la Vierge miraculeuse qui opéra

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la conversion de l'abbé Ratisbonne, d'une traite je refluai jusqu'au Corso, où m'attendait à quelques pas une impression difficile à oublier. Deux mois auparavant, quand j'étais à Naples, je dînais presque chaque jour en compagnie d'une jeune dame romaine, Française d'origine, parlant plusieurs langues et douée d'un aimable esprit. C'était la marquise Capranica, belle sœur de la Ristori, qui a épousé un cadet des Capranica, le marquis del Grillo. La santé de ma commensale était mauvaise; la nuit je l'entendais tousser, car sa chambre touchait à la mienne.

J'étais loin de penser à cette dame, lorsque, entraîné



Intérieur de la Basilique de Constantin. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

dans l'évolution d'une foule qui envahissait le Corso, j'arrivai juste à temps pour voir défiler une procession de prêtres et de moines avec des cierges.

Entre ces religieux et une suite de voitures armoriées complétement vides, deux rangs de porteurs élevaient sur leurs épaules un *catafetto* où reposait à visage découvert, dans ses atours et drapée sous les plis d'une robe de moire bouton-d'or, une morte qu'entouraient avec des torches ses valets en grande livrée. Je reconnus ma pauvre voisine, la marquise Capranica que j'avais vue si enjouée et si peu asservie aux roideurs de l'étiquette. La pompe accoutumée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ces obsèques avait imprimé sa majesté sur ce visage défait.

Les Capranica sont anciens; un cardinal de cette maison institua jadis le collége Capranica qui a baptisé une place et un théâtre.

Lorsqu'un prince ou une princesse de Rome viennent à décéder, on revêt le défunt de ses habits de cérémonie et on l'étend sur un lit de parade, sous le baldaquin de son trône où le corps reste exposé au milieu d'une constellation de cierges à la sensibilité du populaire. Vous ne serez point édifié comme on l'est dans nos contrées par la tendresse assidue des proches, par leur empressement autour d'un moribond. A Rome, dans presque toute l'Italie, quand un malade est à toute extrémité, la famille s'enfuit de la maison: un mari, une femme aimée, un père, un aïeul meurent dans l'abandon; leurs derniers regards ne rencontrent que des visages indifférents ou mercenaires. Cette coutume, qui en dit long sur la religion réelle du peuple de Rome, a pour origine la crainte un peu païenne des mauvais sorts: ils s'imaginent que les agonisants ont le mauvais œil. On n'accompagne donc point au cimetière le convoi de ses amis ni de ses parents; le cortége, un cortége d'apparat (plus décent à Rome qu'en Toscane où le soir, emportés à la lueur des torches, les morts courent si vite), n'est recruté que parmi les ordres religieux et les affiliés des confréries, masqués sous leurs cagoules percées de deux trous. Il s'y joint les valets, les voitures du défunt, ses chevaux s'il en a, et ses chiens probablement si le cœur les y porte.

Rien de plus léger que les âmes à passions démonstratives et violentes. Quand les Romains sont atteints par une affliction, ils se hâtent d'y appliquer les dérivatifs et de se balayer l'estomac. Un jour que j'accompagnais un de mes amis à une *trattoria* où se trouvaient réunis l'hôte et l'hôtesse, avec deux fillettes déjà nubiles, mon compagnon s'informa du motif pour lequel, la veille, on avait tenu la maison fermée. « Hélas, répondit le père, on portait notre fils au tombeau; nous sommes très-affligés! »

Pendant que mon ami débitait les formules accoutumées de la condoléance, survient un garçon apothicaire avec quatre petites fioles qu'il aligne sur le comptoir et, tandis que le père, la mère et les deux filles prennent chacun la sienne, la patronne de case nous dit sur un ton pathétique: « Est-ce trop d'un petit purgatif pour de si grandes douleurs? »

Ils les secouent, les douleurs, avec beaucoup de vaillance. Je me souviens que, le soir des obsèques d'un père de famille, je vis la veuve et les deux filles se requinquer pour sortir. « Pauvres petites! me dit la mère, elles ont tant pleuré qu'il faut les distraire un peu. Moi, je ne le fais qu'à cause d'elles.... »

Elle les conduisait au spectacle.

Ces gens ont le chagrin tellement dévergondé que, s'il fallait en prolonger l'impression, leurs forces n'y résisteraient pas. La mélancolie leur est inconnue: ils ne traîneraient pas même tout le jour un souvenir à l'état fixe, comme j'emportai jusqu'au soir l'apparition funèbre de la marquise Capranica.

.... Le voisinage de Saint-Marc donne au palais de Venise, à l'angle duquel je débouchai, une telle *couleur locale*, que j'ai vu nombre de gens admirer avec candeur ce remarquable échantillon *de l'architecture vénitienne*. L'austère et lourd palais, avec sa façade sobre et ses créneaux, est un édifice purement florentin, et d'une belle époque; l'église, monument de même souche, a été rajeunie à la romaine. L'un et l'autre ont été édifiés en 1468, non par Julien de Maiano comme le dit Vasari, mais, ainsi qu'il résulte d'une chronique contemporaine que Muratori a citée, par un Francesco, de Borgo San-Sepolcro. Mino da Fiesole a fait, dit-on, presque toutes les sculptures; il est permis d'en douter.

Le pape Paul II, qui se nommait Barbo et qui était originaire de Venise, fit reconstruire l'église que Grégoire IV avait déjà rebâtie en 833, et qu'avait fondée vers l'an 336 le pape saint Marc en l'honneur de l'évangéliste son patron. Paul II ne pouvait se passer d'avoir une belle église fraîchement décorée à proximité d'un palais où il habita, et où séjournèrent plus ou moins après lui dix-neuf pontifes. C'est à un désir si naturel que fut sacrifié l'oratoire de Grégoire IV, dont on respecta pourtant la *tribuna*, à raison de sa mosaïque du neuvième siècle qui a pour prédelle l'agneau symbolique avec ses douze brebis, mais qui d'ailleurs est petitement sauvage. Le porche de ce temple est gracieux; la porte est un morceau exquis.

Un prêche avait attiré dans l'église nombre de femmes. Il faisait bon les voir accroupies, ou adossées à quelque pilier, la tête encapuchonnée, les yeux élevés et attentifs comme les saintes femmes d'une vieille peinture. On sait qu'il est interdit au sexe de pénétrer tête nue dans les nefs, à Rome où les femmes de tout âge sortent sans coiffe, même en hiver. Pour entrer à la messe ou aux *funzione*, elles se font donc une capuche de leur châle ou un turban avec leur mouchoir. Cette prescription remonte à la primitive Église; je crois même que saint Paul dit quelque chose à ce sujet.

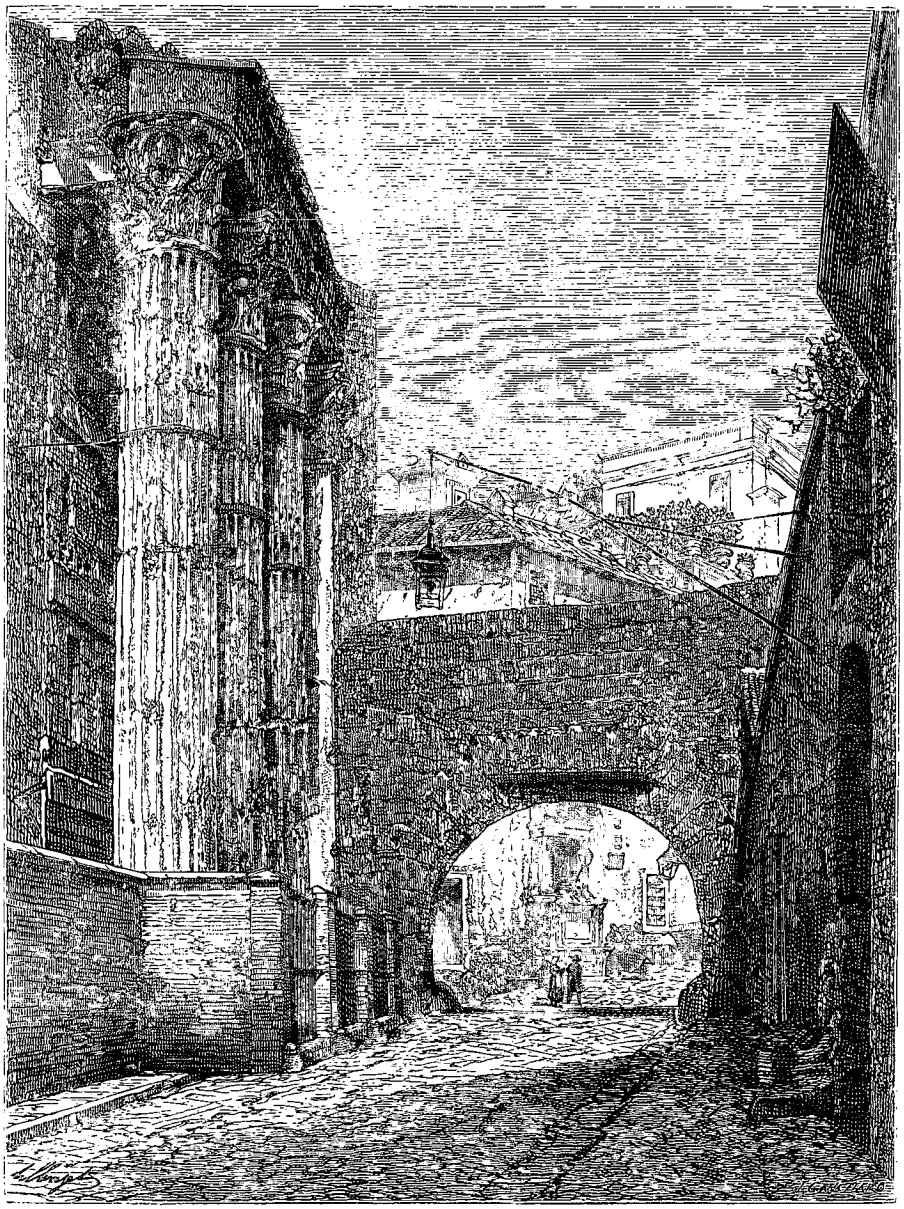
Le palais Barbo a coûté cher aux amis de l'antiquité : pour en élever les murs on a puisé des matériaux tout dégrossis dans le Colisée, traité comme une carrière. Charles VIII a habité ce palais en 1494, lorsqu'il s'en allait en guerre au royaume de Naples. C'est Pie IV et non Clément VIII (Aldobrandini) qui a cédé cette résidence à la République vénitienne, pour la récompenser d'avoir la première reçu le concile de Trente. Elle installa donc ses ambassadeurs dans le palais; puis lorsque les Autrichiens prirent possession des provinces lombardo-vénitiennes, le palais de Venise leur fut annexé par droit de conquête et ils y ont établi leur légation.

Remarquez qu'à Rome les désignations qui consacrent de tels souvenirs ne sont pas sujettes à changer au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gré des passions ni des circonstances. Pendant que chez nous tant de rues, tant de monuments ont été débaptisés, consécration souvent de la publique ingratitude, ce palais a gardé son lion ailé et son nom primitif : l'ambassadeur d'Autriche était resté l'hôte de la République. Comme les Allemands l'avaient acquis avec le territoire de Venise, de même, si je ne m'abuse, ils auraient dû le restituer en rendant cette province; car c'est au diocèse et à l'État de Venise que les papes l'ont donné.

En continuant ma promenade, je découvris, au côté droit d'une cour située dans une ruelle qui va de Saint-Marc au Capitole, un énorme *Christ en croix* d'une sculpture grossière quoique assez moderne, remarquable par cette particularité que, du mamelon en relief où l'arbre est planté et qui représente le Calvaire, émerge



Temple de Nerva. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

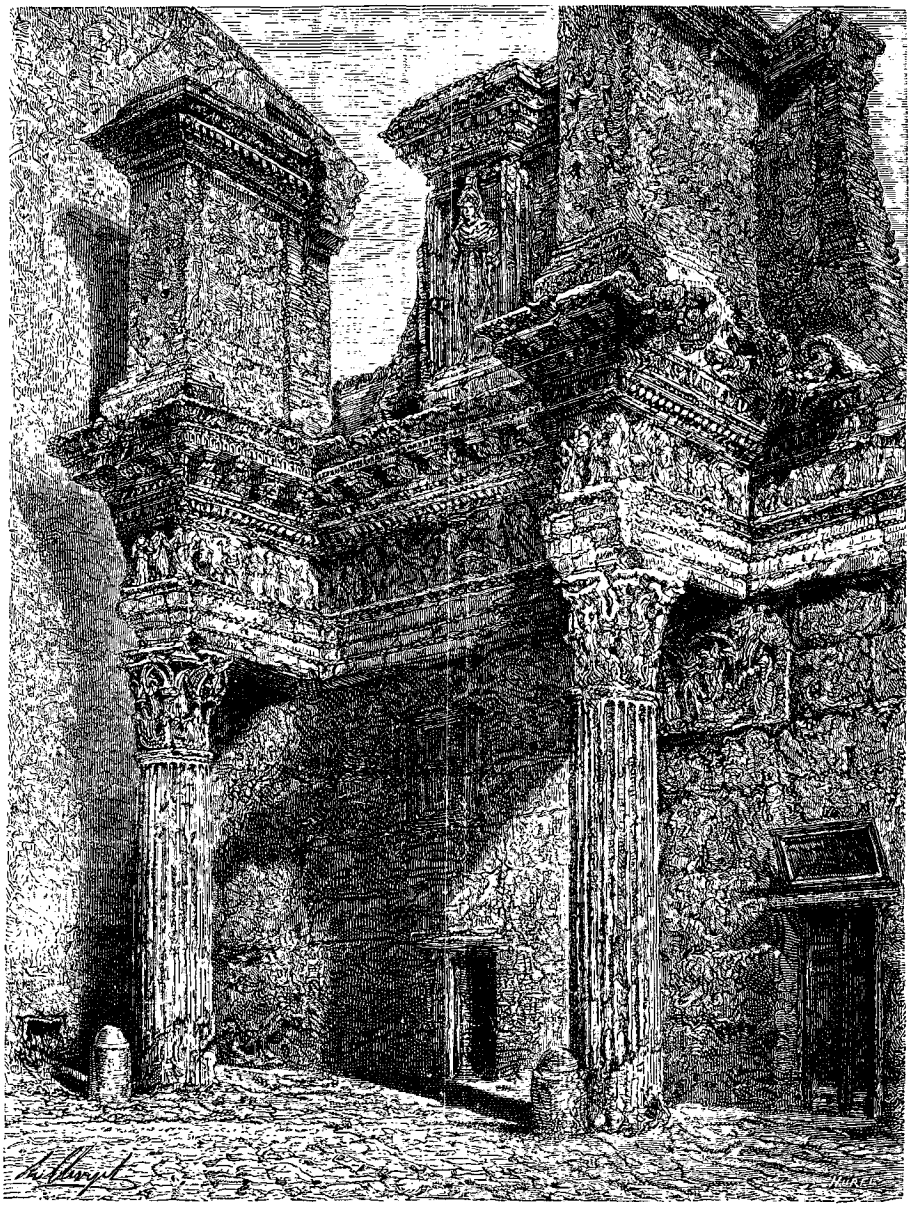
d'une crevasse, non-seulement la tête de mort traditionnelle, mais les vertèbres et le poitrail d'un squelette qui semble chercher une issue. Je ne pense pas avoir vu ailleurs une interprétation si formelle de la tradition peu connue des églises d'Orient, d'où nous est venue la coutume de placer une tête de mort au pied du crucifix. Nombre de casuistes y voient tout simplement une allusion à cette idée que le Christ a vaincu la mort : une métaphore n'aurait pas suffi pour déterminer un usage si constant.

Suivant les légendes des patriarcats orientaux recueillies par les Grecs, notre premier père banni de l'éden est venu habiter le lieu où depuis s'est élevée Jérusalem, et par suite, c'est au mont Golgotha qu'Adam aurait été enterré. — De là le surnom de Calvaire qui signifie *crâne*, donné à cette colline qui a recouvert

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la dépouille du vieil homme jusqu'à la mort du Christ. Mais le jour où par son sanglant holocauste le second Adam a racheté le péché du premier homme, à l'heure même où Jésus expirait sur la croix, tandis que la terre s'entr'ouvrait, Adam délivré s'échappa de son sépulcre. C'est pour rappeler cette tradition que les Orientaux ont pris la coutume de placer au pied de la croix ce crâne symbolique qui dénomme le *Calvaire* et constate la sépulture d'Adam : l'emblème de la première mort, conséquence du péché, sous le symbole de la rédemption, source de l'éternelle vie.

Comme il faut prendre un peu de repos, en arrivant sur la place Trajane, j'entrai à Sainte-Marie de Lorette, cette petite église octogone dont Antonio de San-Gallo a coiffé la coupole d'une si jolie lanterne, et je vins faire une visite à la *sainte Suzanne* de François

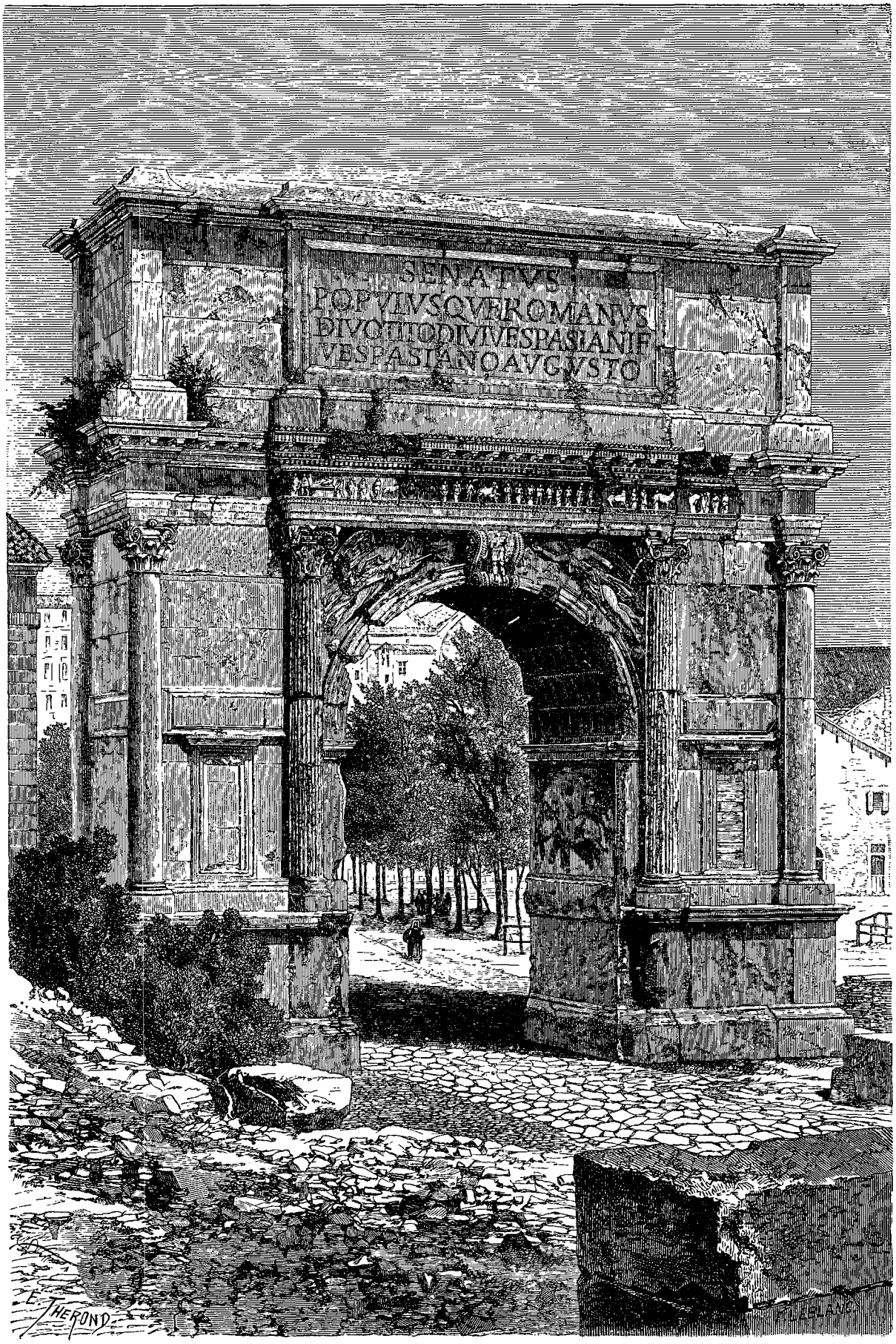


Forum Palladium ou *Transitorium*. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

Duquesnoy, une des statues les plus exquises que le dix-septième siècle ait produites. La jeunesse, la beauté du modèle, la finesse moelleuse de l'exécution font aimer cette adorable figure, et son charme n'est pas tellement austère ni mystique que l'on ne puisse s'asseoir un bon moment devant la bienheureuse femme, en l'humanisant à la portée de nos poésies selon le siècle.

Au fond de l'Italie un artiste des Flandres devient un compatriote. Les souvenirs d'une existence amère contribuent à rendre plus touchante cette aspiration d'un homme qui traversa la misère soutenu par l'amitié du Poussin, d'un sculpteur qui s'inspira des peintres de Venise, d'un artiste que le Bernin et sa coterie ont replongé dans la détresse, et qui avait enfin trouvé un port, l'hospitalité du roi de France, lors-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arc de Titus. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il périt empoisonné par un envieux qui était son propre frère, Jérôme Duquesnoy.

Comme son aîné, ce Jérôme excellait à pétrir des chérubins et des anges. De retour dans sa patrie dix ans après la mort de François, il y fut, pour des infamies qu'on punissait alors comme des crimes, condamné à être brûlé vif : c'est alors qu'au milieu des tortures il fit l'aveu de son fratricide.

Le chef-d'œuvre de l'estimable Duquesnoy me rappela qu'à gauche de la voie Sacrée la petite église de Sainte-Françoise Romaine conserve un ouvrage d'un artiste français. J'allai donc jusque-là par cette avenue de petits arbres bêtes, mal nourris d'un amas de décombres qu'il faudrait enlever, et qui, sans me répartir beaucoup d'ombre par le soleil ardent de cette vêprée, interceptaient le cadre de la nécropole.

Ce n'est pas pour vanter les sculptures dessinées par le Bernin sur le tombeau de sainte Françoise, dame romaine du quinzième siècle qui sous le titre *d'oblates* a institué des béguines à Rome, que je mentionnerai cette petite église, ni pour signaler la tombe de notre compatriote Grégoire XI qui a réintégré le siége pontifical à Rome après soixante-douze ans d'exil dans le Comtat : je me bornerai à recommander quelques objets intéressants qu'on s'abstient de chercher, et dont les *Guides* ne parlent point. C'est tout d'abord, derrière le maître-autel, une mosaïque du dixième siècle qui représente la *Vierge entourée de quatre saints* séparés entre eux par des cintres et des colonnes ; — au transsept de gauche, deux tableaux attribués au Pérugin : l'un est de l'école du Francia ; l'autre pourrait bien provenir d'un maître assez rare, Gerino da Pistoja.

Donnons une honorable mention à une bonne toile de notre compatriote Pierre Subleyras, natif d'Uzès. Elle décore l'autel d'une des chapelles et représente *Saint Placide ressuscitant un enfant;* conception très-religieuse, d'un grand aspect, d'un effet saisissant et que Lesueur aurait pu signer. Le Louvre possède, si je ne me trompe, une réduction de cette composition ; mais la pensée du maître y est bien refroidie. — Je me rappelle aussi la belle figure équestre en bas-relief d'un condottière padouan du quinzième siècle, dont la sépulture a été décorée par un Florentin.

—

Les ombres qui enveloppaient le Palatin, les rayons de pourpre qui frappaient les édifices de la pente Esquiline m'avertirent que les heures avaient passé comme des songes. Dans l'involontaire et complet oubli de soi-même, qu'avec légèreté dans Rome on accepte la solitude ! Visiter sans compagnons certains foyers de la vie actuelle, ambitieuse, active et bruyante, tels que Londres ou Paris, serait une attristante épreuve. Au bord du Tibre où le siècle présent détache de si rares éclaireurs, l'esprit se laisse entraîner dans le passé, où la mesure du temps disparaît. C'est ici qu'il faut boire les consolations du Léthé, sous ce portique du monde futur édifié par les âges d'autrefois Quel refuge pour les naufragés de la gloire, pour les dégoûtés de nos doctrines changeantes, pour les raisons excédées de la malfaisance humaine, pour les nobles ambitions trahies, pour les dévouements saturés d'ingratitude ! Le beau lieu d'attente pour se disposer par l'oubli d'exister au passage de la mort, pour s'engager à elle doucement, par l'attrait des fréquentations dont elle vous environne en cet Élysée !

Des tertres qui entourent la *via Sacra*, je regardais défiler ces ombres sur le pavé de la plus ancienne rue de l'Europe : elle porte ce nom en mémoire des sacrifices propitiatoires célébrés par Tatius et Romulus au pied du Capitole. Et cherchant à embrasser dans un coup d'œil d'ensemble ces espaces tant renommés du vallon compris entre le Palatin, l'Esquilin et le Cœlius, mieux que jamais j'admirais dans son ensemble la richesse de ce cadre historique. C'est un beau fond de tableau pour les colonnades du Forum, que le *Tabularium* capitolin de Sylla, que le temple d'Antonin et de Faustine, la basilique de Constantin, l'abside de Vénus et Rome, l'arc de Titus et le Colisée.

Antonin et Faustine, avec sa *cella* en travertin couronnée de cette frise où courent des griffons séparés par des candélabres et des vases, ce temple dont les colonnes, les plus grands monolithes en cipollin que l'on connaisse, ont pour diadème un entablement d'énormes blocs de Carrare, cet édifice païen, dans ses bras robustes que le temps a revêtus d'une teinte métallique, étreint une nef d'église posée là comme dans une corbeille de bronze. Ceux qui l'y ont mise l'ont laissée sous l'enseigne de Faustine et d'Antonin par respect pour une belle inscription du second siècle ; le peuple a payé son tribut à l'art des aïeux en caractérisant d'un mot cette paroisse : il la nomme San Lorenzo *in miranda*.

Les colonnes de l'hexastyle n'ont pas moins de quarante-trois pieds ; elles sont enterrées aujourd'hui d'environ cinq mètres : sous les empereurs, on montait vingt et un degrés pour arriver au temple....

Lorsqu'on a dépassé le monument des fondateurs de Rome aux pieds desquels on avait, juste hommage, étalé le plan gravé de la grande ville qu'ils avaient créée, plan dont les débris sont au Capitole, lorsqu'en faveur de ses mosaïques on a pardonné à saint Cosme de s'être logé chez Romulus, on arrive devant trois hautes et larges absides où l'œil cherche comme au seuil de trois cavernes à percer les ténèbres, et que le vulgaire appelle : les Arcs de la Paix.

Les restes de cet édifice, dont le plan échappe au premier abord, sont tellement massifs et trapus, qu'on se méprendrait sur leur élévation si les gens du quartier, qui ont frayé un sentier de biais sous ces nefs, ne vous donnaient une fréquente occasion de comparer au volume des blocs, ainsi que des soubassements épars de la portion croulée, les lilliputiennes proportions d'un passant.

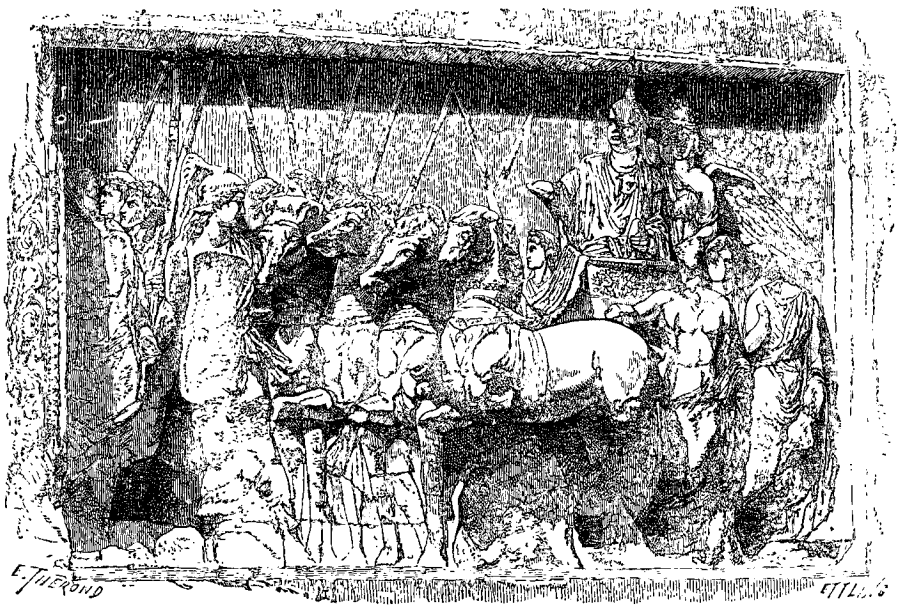
Au douzième siècle, quand les trouvères, eux qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'avaient vu que les œuvres de Charlemagne, plaçaient parmi les assonances des romans de chevalerie un de ces monuments de la puissance romaine, ils en attribuaient la fondation à des génies de l'abîme ou à des géants de souche *sarrasinoise*. Les voûtes ont plus de soixante pieds d'envergure; les corniches de marbre cubent d'effrayantes épaisseurs et pesaient des milliers.

De tout temps ces ruines et le mystère qui s'y attache ont occupé l'imagination populaire. Quelques auteurs depuis le quinzième siècle ont cru reconnaître un temple à la Paix érigé par Vespasien : une inscription du Capitole relevée dans le voisinage avait donné lieu à cette supposition qui n'est plus soutenable. Les caractères de l'architecture, le plan qui est celui d'une basilique, le témoignage des annalistes, les marques dont sont estampillées les briques employées dans la construction, tout dénote qu'elle est postérieure et doit être attribuée au compétiteur de Constantin, à ce Maxence qui eut le triple tort d'être battu, d'avoir mérité de l'être et de n'avoir rien compris aux idées de son temps. Lorsque ce dévot réfractaire du culte de Vénus et de Silène eut succombé au pont Milvius avec la religion de ses aïeux, le sénat consacra au vainqueur la basilique du vaincu, ce qui ne manque pas de faire un sénat bien appris. Un auteur anonyme nous conte que Domitien avait autrefois placé là, sous le nom d'*Horrea piperatoria*, le bazar des produits de l'Orient qui, suivant Gallien et Dion, fut incendié l'an 191. Rufin, Aurelius Victor, l'auteur anonyme de la *Notice de l'Empire* confirment la situation près la voie Sacrée de la basilique de Constantin.

Les annalistes chrétiens tiennent encore pour le nom d'*Arco della Pace :* ils admettent, d'après Suétone, Josèphe, Pline, et il le faut bien, qu'un temple de la Paix a été brûlé sous le règne de Commode; mais c'est là qu'ils le placent, en ajoutant qu'alors ce n'était



Bas-relief de l'Arc de Titus. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

plus déjà qu'une ruine. La construction primitive, ils l'attribuent à Auguste, après la paix d'Actium. Lorsqu'il eut achevé, disent-ils, cet énorme et solide édifice, l'empereur consultant les dieux leur demanda combien de temps subsisterait son œuvre. Et l'oracle répondit : « Jusqu'à ce qu'une vierge enfante! — *Quoadusque virgo pariat!* »

Octave en augura que cet emblème du nouvel empire durerait toujours. Mais la nuit où naquit l'enfant-Dieu, le temple de la Paix s'écroula.

Cette tradition m'en rappelle une autre qui rend à la première une certaine valeur en nous montrant à propos de Vespasien qui arrivait de Jérusalem quand il fut élevé à l'empire, une prophétie relative au Christ attestée naïvement par Suétone : « C'était une ancienne et constante croyance accréditée dans tout l'Orient, que les destins appelleraient vers ce temps-là des hommes partis de la Judée à dominer le monde. Les Juifs s'attribuaient la gloire de cet oracle : il regardait Vespasien; *l'événement l'a prouvé....* »

Dans ces quartiers il semble que la ville antique se prolonge indéfiniment. Au fond d'une rue, un peu avant la Basilique, on voit se profiler, captives dans un fossé, les colonnes du temple de Nerva adossées à un mur en très-grand appareil, qui barre la voie et qui est percé d'une arche énorme par où l'on communiquait avec un forum qui porte plusieurs noms. On l'appelle *Transitorium* parce qu'il fallait le traverser pour monter aux trois collines qui le dominent, Forum de Nerva parce que Trajan l'avait édifié à son père, et Forum *Palladium* parce que les *Colonnate*, restes, disent quelques-uns, d'un temple à Minerve érigé là par Domitien, portent sur leurs fûts cannelés, inhumés aux deux tiers, une figure de Pallas couronnant le bel entablement d'un attique. La frise a des bas-relifs d'un travail charmant, mais très-endommagés. Au-dessous de

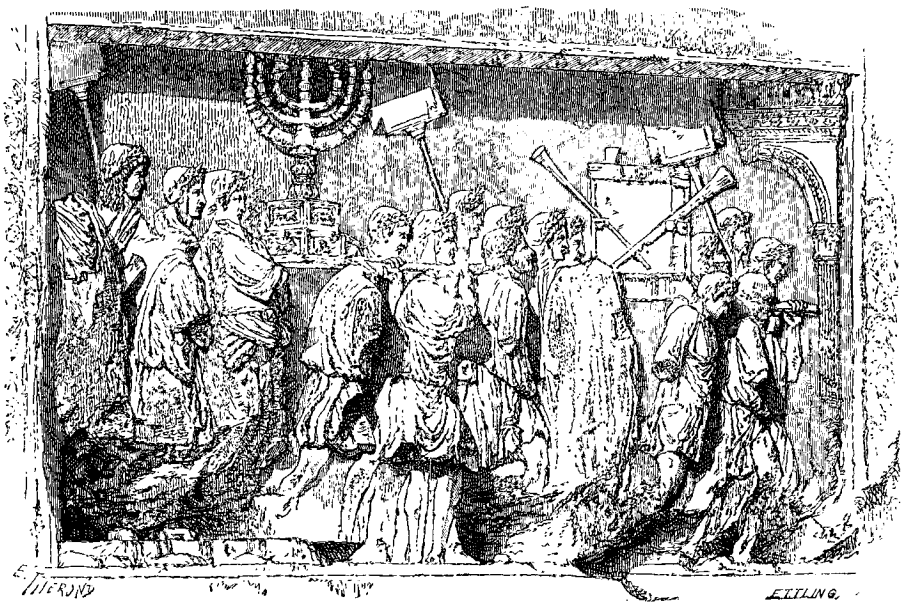
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces marbres, de ces reliefs, de ces feuillages d'acanthe et de laurier, un boulanger a son échoppe et son four.

Le forum de Nerva me rappelle un trait fort admiré dans les colléges et qui s'est passé en ce lieu-là. Un courtisan, Vetronius Turinus, trafiquait de l'amitié du prince et tenait débit des faveurs impériales. Alexandre-Sévère fit humecter et allumer des bottes, dans la fumée desquelles on étouffa Vetronius tandis qu'un héraut criait : « La fumée punit qui a vendu de la fumée! » Cet empereur avait été élevé par sa mère dans certaines allures de pédanterie.

Si l'on s'égare dans ces parages en prenant sur la gauche la via Alessandrina, on retrouve, mais plus élevée, à l'angle d'une ruelle qui grimpe et tourne, cette énorme muraille que nous avons traversée à la via Bonnella sous la poterne Pantani. Les blocs de péperin dont elle est bâtie sont assemblés sans ciment et liés avec des crampons de bois; la structure, la direction, les détours de cette espèce d'enceinte, plus ancienne évidemment que les Césars, propose aux antiquaires un problème sans solution. Un peu plus loin, à la *salita del Grillo*, autre mystère : les débris d'un hémicyle avec des boutiques ou *tabernæ* pavées de mosaïques, marbre et basalte. Les briques datent, dit-on, du règne de Trajan; mais peut-être n'est-ce qu'un rhabillage : quelques écrivains ont dénommé cela les Thermes de Paul-Émile. Ce que c'est, on le saurait peut-être si les alentours étaient déblayés. Toute cette région de la ville, une des plus pauvres, une de celles où la civilisation enfouie soulève les rues modernes, tout ce quartier, de la tour des Conti jusqu'au temple de Vénus et Rome, est aussi attachant que mystérieux.

De ce dernier monument, qui fait face au Colisée dans le prolongement du Palatin à la hauteur de la *Summa via Sacra*, il reste de gros blocs sur lesquels s'appliquent les dépendances de Sainte-Françoise Ro-



Bas-relief de l'Arc de Titus. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

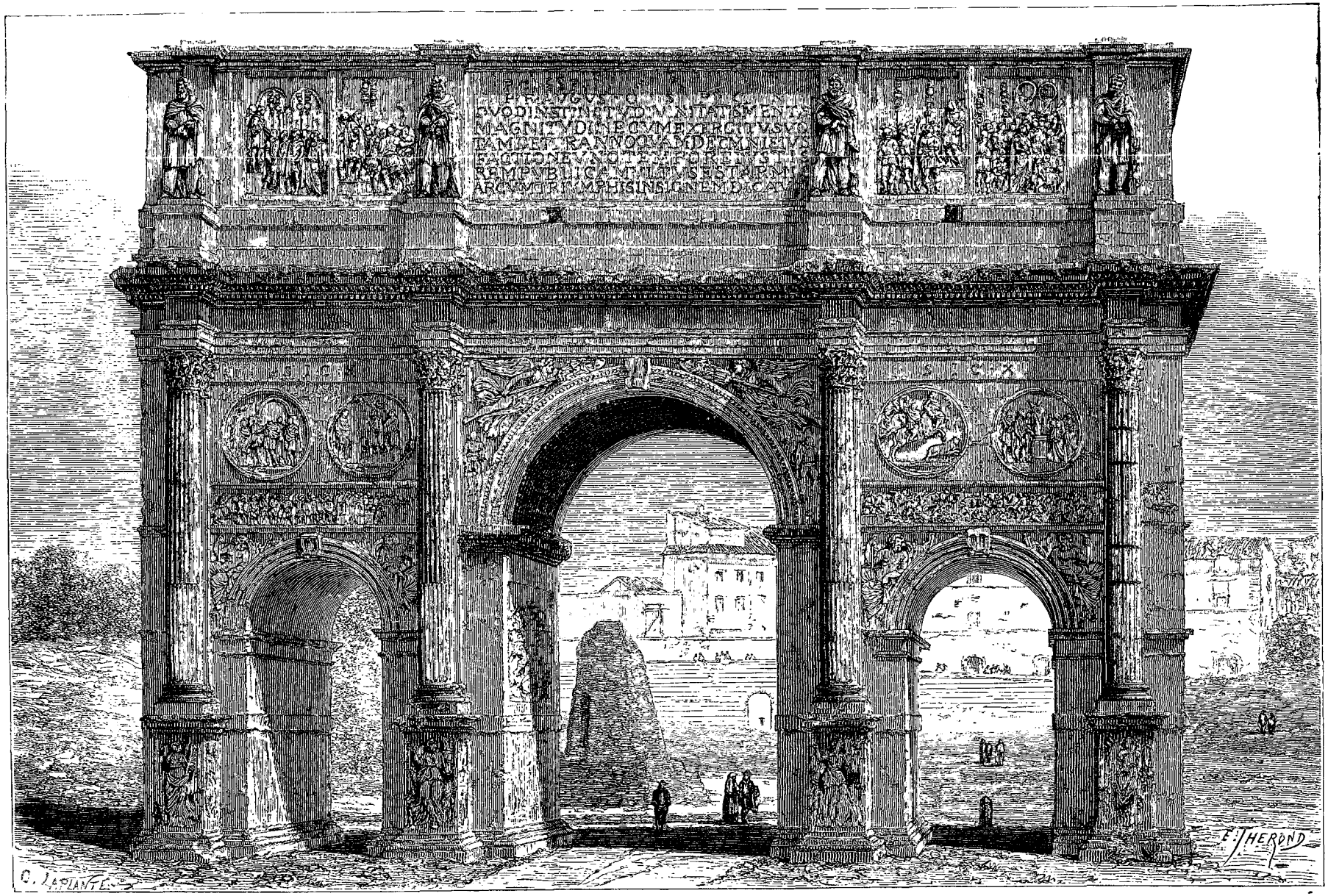
maine et, au milieu de ce massif de constructions hérissées de plantes pariétaires, l'excavation d'une abside, section verticale qui laisse voir un dessin de médaillons entre des compartiments losangés.

Rome issue d'un fils de Vénus revendiquait la déesse pour aïeule, et l'empereur Adrien qui lui dédia ce temple bâti sur l'*atrium* de la maison de Néron pensait sans doute expier par cette offrande des amours abominés des Dieux. Dion Cassius a fixé l'emplacement du monument que, suivant Victor, Maxence a reconstruit ou réparé. C'était un bel édifice — *pseudo-diptère*, écrit Vitruve : il désigne ainsi les temples ayant deux rangs de colonnes à chaque façade avec un seul rang sur les côtés. Celui-ci était vaste, — trois cent quarante pieds de long; les matériaux étaient énormes : colonnes cannelées d'une toise de diamètre, revêtements en marbre de près de six pieds d'épaisseur, etc.... Un des signes de la barbarie naissante, c'est ce genre de luxe et cet excès de proportions qui ne vise plus qu'à étonner.

—

Mais ce qui contribue par excellence à embellir ces solitudes bâties, où depuis tant de siècles chacun a été en pèlerinage et où l'on ne rencontre personne, ce qui, ajoutant les prestiges de l'art aux vieux documents de pierre, prête un si grand charme aux horizons de la voie Sacrée, ce sont les arcs de triomphe qui ont servi de modèles à tant d'édifices votifs. Comme la coutume des triomphes, ces arcs-voûtes sont d'origine romaine. Le plus ancien fut élevé l'an 634, deux ans après la mort de Caius Gracchus, en l'honneur d'un Fabius qui avait battu les Allobroges. Les trois types les plus splendides de ce genre de construction se trouvent à peu de distance l'un de l'autre, le long de la voie par où passaient les triomphateurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arc de Constantin. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A force de les rencontrer chaque jour comme les ornements d'un tableau trop saisissant pour qu'on descende à l'analyse, à force de passer sous ces arcs et de les voir, on oublie presque de les regarder. Quelle merveille encore que le moindre des trois ! C'est celui de Septime-Sévère, qui marque l'ancien niveau du Forum au pied des marches du temple de la Concorde. Il était surmonté d'un char à six chevaux où l'on voyait l'empereur assis entre ses deux fils. Au front du bâtiment, une longue et belle inscription en raconte la dédicace, document doublement célèbre depuis que Caracalla, ayant assassiné Geta son frère, fit rayer son nom et tout ce qui le concernait. Le marbre martelé, creusé, mal repoli, les caractères nouveaux entaillés après coup, tout cela semble d'hier.

C'est pour célébrer les victoires de l'empereur sur les Parthes, sur les Arabes et autres peuples de l'Orient, qu'a été érigé cet arc triomphal à une époque où l'art avait dégénéré. On a tant proclamé cette décadence, que maint touriste passe avec dédain devant les bas-reliefs de la fin du second siècle. Ils n'ont plus la pureté de lignes, ni la pureté de style du temps des Flaviens ; mais en dépit d'une certaine lourdeur, on y démêle un caractère de réalité qui les rend expressifs. Les types de race observés avec une sagacité sincère sont à mes yeux plus intéressants que s'ils restituaient avec moins de naïveté, en se rapprochant mieux des formes hellénisées de la beauté antique, les visages, les attitudes, la conformation des populations de l'extrême Asie. Au soubassement d'une des quatre colonnes qui portent la corniche, il y a trois chefs captifs coiffés du bonnet phrygien, enchaînés, sauvages et pleins de honte qui, en dépit des injures du temps, m'ont paru très-beaux.

Ce que j'avais précédemment exploré, et avec une curiosité impatiente, c'est l'arc de Titus. Quel effet adorable produit, de trois à quatre points de vue différents, ce bel arc à une seule porte, élancé, robuste en son ensemble, exquis en son détail et qui, vu de loin, a pour ornement principal les grandes lettres de son inscription ! On la déchiffre sans peine du bout de la voie Sacrée, au *culmen* de laquelle se profile dans le ciel bleu cette noble bâtisse, toute en cubes énormes d'un marbre pentélique qui rougit aux feux du soleil, et que les ombres refroidissent d'un reflet glauque.

Pourquoi nos architectes qui établissent parfois en lettres étiques illisibles, comme à notre église de la Trinité, ou en caractères de boutique comme à l'Opéra, des inscriptions mensongères pour faire croire, par exemple, qu'un théâtre est une *Académie* où l'on fait des *poëmes* et où l'on écrit des *traités sur la danse*, pourquoi nos édiles ne s'inspirent-ils pas des intelligentes et lisibles inscriptions de l'antiquité ? Plus nous remontons près du siècle d'Auguste, plus elles sont tracées en grandes lettres. Ces gens de haute raison avaient compris que l'œil doit trouver sa pleine satisfaction à tout ce qui lui est offert, et que les caractères d'écriture, arabesque parlante qui anime et meuble une surface, doivent être lus du point de recul où le monument sera contemplé dans son ensemble. Et que portaient-elles, ces inscriptions ? Elles contenaient la dédicace, l'histoire, et non l'enseigne oiseuse de l'édifice. Ils ont écrit sur l'attique de l'arc de Titus :

SENATVS
POPVLVSQVEROMANVS
DIVOTITODIVIVESPASIANIF.
VESPASIANOAVGVSTO.

Sur l'autre face ils ont résumé dans un sommaire la prise de Jérusalem et la soumission de la Judée. Dix-sept cents ans et plus se sont écoulés depuis que Domitien a dédié cet arc triomphal à son frère et à leur père Vespasien. « *Divo Tito* » confirme que l'œuvre fut parachevée après la mort de Titus.

Avec ses quatre colonnes engagées d'ordre composite sur une mignonne architrave, avec sa simple frise qui porte une corniche si belle et le riche encadrement du cintre sur de larges impostes, avec sa clef de voûte et les victoires élancées qui planent sur l'un et l'autre tympan, l'arc de Titus, précieux par les matériaux autant que par le style rose et blanc de sa jeunesse éternelle et solidement assis sur l'antique dallage de la voie Sacrée, l'arc de Titus est un des purs joyaux du premier siècle.

L'âge si bien constaté de ce modèle a accrédité dans nos écoles d'architecture l'opinion que les arcs à trois portes sont postérieurs à ceux qui n'en ont qu'une et que cette dérogation à la primitive simplicité marque déjà une décadence. Un numismate expert m'a montré une médaille de la quatorzième année du règne d'Auguste, au revers de laquelle est gravé un arc triomphal à trois portes. Il serait aisé de multiplier ces exemples.

Sur l'inscription de l'arc de Titus qui regarde le Capitole on remarque, donné à Vespasien, le titre *Pontifex Maximus* dont les papes ont hérité : il prend, à l'arc de Titus, une mystique signification. En envoyant son fils détruire la ville et le temple de la Loi ancienne, le *Souverain Pontife* Vespasien accomplissait les prophéties de la sainte Écriture.

Cette notice lapidaire nous prouve aussi, vérité restituée par les bons et récents travaux de M. de Saulcy, que le dernier siècle a trop déprécié la valeur du peuple d'Israël : on fait honneur à Titus d'avoir « *dompté la nation des Juifs et détruit la ville de Jérusalem, vainement attaquée ou assiégée avant lui par les généraux, les rois et les nations.* »

La voussure de l'arcade est, dans son épaisseur, décorée de rosaces en saillie sur des caissons très-ornés formant des cadres à plusieurs moulures ; le tout cerné de ravissantes arabesques. Au-dessous de l'imposte, de grands bas-reliefs, morceaux précieux entre tous, représentent le cortége triomphal si bien connu par le curieux récit de l'historien Josèphe. On voit le vainqueur au milieu de ses troupes, debout sur un quadrige, en tunique triomphale, tenant d'une main une palme, de l'autre le sceptre, et couronné par une Vic-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toire, mutilée par malheur comme le visage de Titus que les Juifs se sont plu à lapider. Son costume était celui de Jupiter Capitolin ; son visage et ses bras, rapporte Josèphe, étaient enduits de vermillon. Dans le bas-relief placé en face défilent, sur des brancards que portent les légionnaires coiffés de laurier, les dépouilles de la nation subjuguée : on y reconnaît la Table des pains de Proposition qui était d'or massif, les trompettes du Jubilé, et le chandelier d'or aux sept branches du temple de Salomon, tant de fois copié sur ce monument qui seul en a transmis la forme. A la suite des Tables de la Loi marchait pieds nus dans une robe noire le chef des Israélites, Symon fils de Gioras. Comme exécution, comme finesse et comme dessin, ces bas-reliefs, hélas trop endommagés, se classent entre les plus parfaits que l'antiquité ait laissés en Italie. Ils démontrent la véracité de Flavius-Josèphe, et ce dernier atteste la fidélité des sculpteurs.

Ces lieux-là sont remplis du malheur des Juifs. L'arc de Titus est au pied du Palatin qui garda leurs dépouilles et d'où était parti l'ordre de les exterminer ; sur les sculptures on voit traînés au Capitole les captifs d'Israël ; à quelques pas s'élève le Colisée où Titus les fit travailler comme manœuvres, en tel nombre et si durement que, selon Cassiodore, plus de douze mille d'entre eux succombèrent à la peine. Peu d'années après, Domitien épuisé d'argent par ses prodigalités les écrasa d'impôts, perçus avec tant de rigueur, que Suétone en son enfance vit un collecteur faire visiter publiquement un vieillard nonagénaire, pour vérifier s'il n'était pas circoncis. Rome, à cette époque, n'hébergeait pas moins de soixante-dix mille Israélites.

Comme j'étais à examiner les sculptures de l'arc triomphal, j'entends des cris féminins, gutturaux, furibonds, et je vois à quelques pas sur la voie Sacrée une enfant rousse à chevelure ébouriffée qui s'avançait sous l'arcade, comme intimidée et combattue. C'était, je le compris, une petite Juive ; les clameurs qui m'avaient distrait provenaient d'un sentier que les enfants d'Israël se sont frayé entre le revers du Palatin et l'arc de Titus. L'enfant s'était aventurée loin de sa mère apparemment, et celle-ci dans une langue inintelligible pour moi l'adjurait avec furie de ne point passer sous cette arche maudite. J'allai prendre par la main la petite fille que tentait la désobéissance, et la femme m'aperçut. C'était une vieille, une aïeule apparemment : persuadée que comme chrétien je devais lui vouloir mal et comme Français être espiègle, elle tourna sur moi sa fureur. Les yeux injectés, sur des pommettes briquetées et saillantes que séparait un nez crochu, la lèvre frémissante et mouillée, le geste rendu plus sinistre par des bras de squelette, agitant ses guenilles pendantes et les restes d'une chevelure dévastée, cette fille de Jacob m'accabla des plus violentes malédictions que l'on puisse ouïr sans les comprendre.

L'enfant cherchait toujours à m'entraîner sous l'arcade : je lui fis rebrousser chemin et tournant l'angle du monument, je la rendis à sa grand'mère dont le courroux baissa par degrés, comme les bouillons d'un vase qu'on a retiré du feu.

Jamais un Juif ne passe sous l'arc de Titus.

Je redescendis lentement le *clivus* oriental de la voie Sacrée entre les ruines de ces boutiques où Horace a peut-être acheté quelque chose, jusqu'à l'endroit où devant la *Meta sudans* on énumère autour de soi, en partant de sa gauche, le temple de Vénus et Rome, le bout des thermes de Titus, le Colisée, une échappée des terrassements de Claude sur le Cœlius et, sur la droite, un troisième édifice triomphal, l'arc de Constantin, entrée du vallon qui conduisait à la voie Appienne.

Après m'être attaché plus que de coutume aux arcs de Titus et de Septime-Sévère, il me parut à propos de les comparer au troisième, qui est, comme celui de Septime, à trois arcades ouvertes. C'est l'arc de Constantin, qui produit l'impression la plus vive ; on l'admire avant d'avoir rien analysé. Peut-être manque-t-il un peu d'épaisseur ; mais de face, il séduit par sa grandeur, par l'accord des proportions, par la belle ordonnance de ses dispositions principales. — C'est le plus beau des trois ! s'écrieront presque tous les voyageurs ; mais il n'en est guère qui auront examiné les détails assez pour s'en souvenir. Voilà son seul défaut : l'abus des richesses ; il n'incline à la décadence que par le parti pris d'amonceler des merveilles. Ce qu'il y a là de figures exquises, de groupes charmants, de bas-reliefs formant des tableaux composés de main de maître, ne saurait s'énumérer.

Mais ce n'est pas pour célébrer les défaites de Licinius et de Maxence que furent sculptés tant de chefs-d'œuvre. Deux siècles avant Constantin, le sénat et le peuple avaient voulu honorer un souverain adoré, l'empereur Trajan. Le désir de mettre en lumière tant de faits glorieux avait inspiré aux artistes ce plan qui multiplie les compartiments sur les façades, qui admet outre de triples frises sculptées, huit médaillons, huit autres bas-reliefs carrés de chaque côté de l'inscription sur les attiques, plusieurs sujets aux soubassements des piliers ainsi qu'aux épaisseurs de l'arc ; enfin huit statues de rois captifs pour continuer, adossées aux pilastres sur la corniche, les huit colonnes cannelées en jaune antique qui portent l'entablement. Cette complication, objectent les puristes, est l'indice d'une altération de goût. J'y verrais plus volontiers un indice d'enthousiasme pour un héros dont on voulait mettre toute la gloire en évidence, à un moment où le *Panégyrique* de Pline était dans toutes les mains.

On s'accorde à considérer les dix-huit principaux bas-reliefs de l'arc constantinien (les trois quarts de l'œuvre) comme ayant été travaillés pour célébrer sur un arc antérieur : l'*Entrée de Trajan à Rome*, les *Restaurations de la via Appia*, les *Distributions de vivres à l'armée*, les *Triomphes* sur le roi d'Arménie et sur Décébale, roi des Daces, la *Proclamation d'un nouveau roi des Parthes*, la *Conspiration de Décébale déjouée*, divers *Sacrifices aux dieux*, etc., etc. — Ces assertions sont incontestables ; mais ce qui ne l'est pas moins et ce

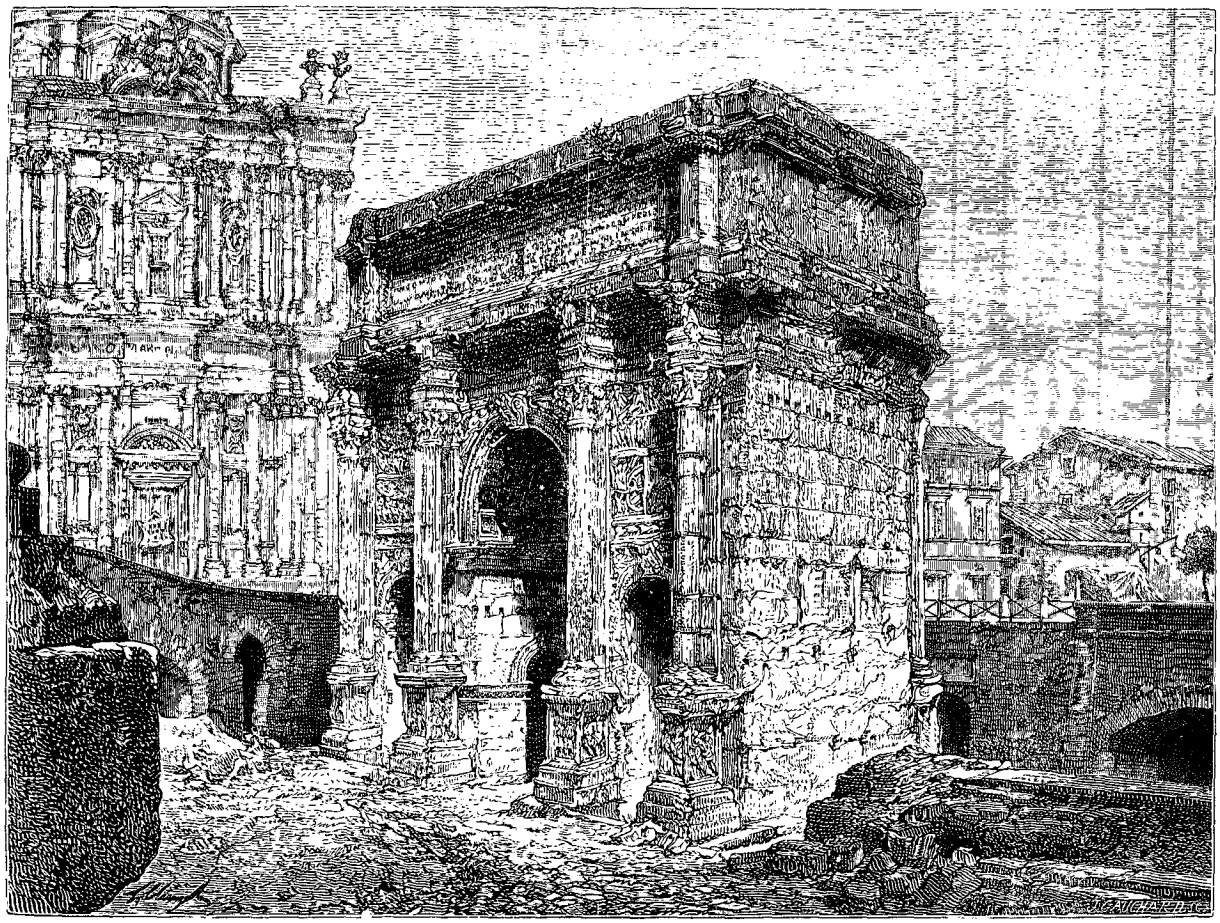
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui paraît avoir échappé, c'est que l'arc de Trajan, pour que tant d'éléments d'une forme si particulière aient pu s'y adapter, devait avoir et les dimensions et les dispositions exactes du monument actuel attribué à la période constantinienne. Il est donc naturel d'admettre que le gros œuvre de l'édifice appartient au même siècle qu'une décoration si considérable, car les huit colonnes avec leurs bases et les huit statues qui les surmontent sont reconnues pour dater de la première époque. On sera conduit à admettre de même qu'en changeant au quatrième siècle la destination de l'arc de Trajan pour en faire honneur à un autre prince, — ce qui est là une décadence morale, — les gens se seront bornés à compléter, à refaire ce qui avait été détruit, à remplacer peut-être quelques morceaux.

Les statues en marbre violet des rois vaincus sont très-belles; mais les têtes, enlevées, dit-on, par un neveu de Clément VII, ont été refaites par P. Bracci sous Clément XII.

Une des inscriptions offre à propos de Maxence cette indication d'un style inusité : Constantin l'a défait « *instinctu divinitatis;* » mais la croix ne figure point aux bas-reliefs.

Splendide monument de l'art antique à la fin du



Arc de Septime-Sévère. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

premier siècle, l'arc constantinien, comparable comme importance et comme perfection à la seule colonne Trajane, offre un genre de mérite que nul arc triomphal ne possède au même degré. Je n'en connais pas d'autre où l'attique soit si harmonieusement raccordé au corps de l'édifice, de manière à composer avec la partie inférieure, sans solution de continuité, un ensemble homogène, au lieu de produire l'effet d'une superfétation ajustée après coup sur la corniche. L'artifice employé pour obtenir ce résultat est facile à saisir; mais l'explication induirait à des termes de métier bien lourds, tandis qu'un coup d'œil est si rapide!

Voilà les diversions que la ville offrait à une inquiétude fixe, un jour que sans nouvelles de mes amis de France, je m'étais jeté à travers les rues, la curiosité émoussée et l'esprit mal dispos. Une cité serait bien riche, qui donnerait pour toute moisson ce qu'à Rome on glane au passage et sans rien chercher!

Francis WEY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1868

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Livingstone. Sa mort démentie. Premiers détails. Espoir et attente. — Les autres explorateurs de l'Afrique. Karl Mauch au sud du Zambézi. Richard Brenner dans le pays des Somâl. Le Saint dans la région des sources du Nil. — La contrée des Gallas, un des grands *desiderata* de la géographie africaine et de l'ethnographie. — L'expédition anglaise en Abyssinie. — Coup d'œil sur l'extrême Asie. Le Japon. La Cochinchine française. L'expédition du Mé-kong. — Expéditions polaires. Les entreprises scientifiques, une des gloires de notre époque. Quelle nation portera la première son drapeau sous le Pôle? l'Allemagne, l'Angleterre ou la France? — M. Gustave Lambert. — A quoi bon aller au Pôle?

I

Les alternatives extrêmes de rumeurs sinistres et de nouvelles rassurantes n'auront pas manqué au voyage de Livingstone, le grand explorateur de l'Afrique australe.

Nous avons à peine besoin de rappeler qu'après deux voyages antérieurs qui avaient immensément ajouté à nos connaissances positives sur l'Afrique australe, le docteur David Livingstone entreprit en 1865 une troisième expédition, dans laquelle il se proposait tout à la fois de compléter ses propres découvertes en reprenant l'exploration inachevée de la moitié supérieure du Nyassa ou lac Maravi, qui se déverse par la rivière Chiré dans le Zambézi inférieur, et de les relier avec celles de Burton et Speke en explorant l'intervalle encore inconnu de cinq à six degrés qui sépare, dans une direction nord-ouest, le lac Maravi du lac Tanganîka. Il était important aussi de constater, par des reconnaissances directes, l'ensemble du système hydrographique du Tanganîka (ce que Burton ni Speke n'avaient pu faire en 1858), et particulièrement de vérifier si ce grand lac central se relie par une communication directe, comme on l'a supposé, aux lacs équatoriaux vus par Speke et par Baker, et s'il se rattache ainsi au bassin du Nil. Il y a là encore, dans toutes ces parties intérieures, bien des découvertes à faire et d'immenses lacunes à combler, et nul n'était mieux préparé que Livingstone à entrer dans ce nouveau champ d'investigations.

Au commencement de 1866 il arrivait à la côte orientale d'Afrique, vers l'embouchure d'une rivière appelée la Rovouma qui a son origine dans la direction du lac Maravi, et qui se jette dans la mer des Indes à quatre degrés environ au sud de Zanzibar, un peu en deçà du onzième degré de latitude australe. Livingstone était accompagné d'une assez nombreuse escorte de porteurs et d'hommes armés, et, entre autres, d'une dizaine d'insulaires de Johanna (plus correctement Anjouan, une des Comores), sous la conduite d'un certain Ali Mousa. Il se proposait, ce qu'il fit en effet, de remonter la Rovouma aussi haut que possible, et de là de gagner directement la Nyassa-Maravi[1], premier but de son voyage. Le 18 mai il était à Ngomano, sur le haut de la rivière, à trois degrés environ de la côte, près d'un chef qui l'avait parfaitement accueilli; c'est de là que sont datées ses dernières lettres. A partir de Ngomano, le silence se fait et l'on perd les traces du voyageur. Sept mois s'écoulèrent ainsi sans que l'on en conçût d'ailleurs aucune inquiétude, sachant bien qu'une fois entré dans l'intérieur on n'a plus avec la côte que des communications incertaines et rares, et l'expérience consommée du voyageur, jointe à sa prudence bien connue, inspirant toute sécurité. Mais le 6 décembre 1866 le bruit d'une catastrophe se répand dans Zanzibar. Ce fut un coup de foudre. Les Johannais de l'escorte de Livingstone, avec leur chef Ali Mousa, arrivaient de l'intérieur par Quiloa, apportant la funèbre nouvelle de la mort du voyageur. Les détails étaient précis. Livingstone, après avoir quitté Ngomano, venait de traverser le Maravi dans sa partie du nord, lorsqu'il fut assailli à l'improviste par une troupe de Mazitous comme il se trouvait en avant du gros de ses hommes; abattu d'un coup de hache, il tomba pour ne plus se relever. Les Johannais affirmaient l'avoir trouvé mort lorsqu'ils étaient arrivés sur le lieu du combat, et lui avoir creusé une fosse où ils le déposèrent. L'assassinat avait été commis non loin d'un lieu appelé Mapounda, à peu de distance du lac. La triste nouvelle, immédiatement transmise par le consul d'Angleterre, arriva à Londres dans le courant de mars 1867.

Il était difficile de n'y pas ajouter foi. Cependant le président de la *Geographical Society*, sir Roderick Murchison, frappé de certaines invraisemblances dans le récit des Johannais, avait conçu quelques doutes; tout

1. *Nyassa*, qui se prononce aussi *Nyanza*, est un terme générique dont l'usage s'étend du bas Zambézi à l'équateur, avec le sens de *lac* ou *grande eau*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au moins devait-on à la mémoire de Livingstone de constater directement le fait et de connaître le théâtre de la catastrophe. Une expédition de recherche fut rapidement organisée par la Société de géographie, avec le concours du gouvernement, et la direction en fut confiée à un marin, M. Young, qui avait déjà l'expérience de l'Afrique orientale.

II

La petite expédition quitta la Tamise le 6 juin; le 13 juillet elle touchait au Cap, le 27 elle arrivait aux bouches du Zambézi, et le 6 septembre elle entrait dans le Nyassa ou lac Maravi, après avoir remonté la rivière Chiré qui verse les eaux du lac dans le Zambézi inférieur. Déjà, même avant de toucher au lac, des rapports de la nature la plus encourageante avaient été recueillis. Plusieurs indigènes parlaient d'un blanc qui était arrivé du Nord l'année précédente par l'orient du lac, et qui, après avoir inutilement attendu une barque qui devait le porter à l'autre rive, s'était décidé à descendre jusqu'à l'extrémité méridionale, qu'il avait contournée pour remonter au nord. Ces indications ne semblaient pouvoir se rapporter qu'à Livingstone. Sur le bord occidental que M. Young remontait dans un petit vapeur, il recevait à chaque station de nouvelles informations qui confirmaient de plus en plus les premiers rapports. Sur un point où M. Young fit relâche, Livingstone avait séjourné deux jours venant du sud du lac, et il en était reparti pour continuer sa route vers le nord après avoir renouvelé ses provisions. Le chef ajoutait que quelques jours après les hommes de Johanna qui accompagnaient le voyageur étaient revenus, disant que le blanc les renvoyait chez eux. Plus loin encore vers le haut du lac, dans un lieu appelé Marenga, le voyageur blanc — on peut mettre ici avec toute certitude le nom de Livingstone — s'était procuré soixante ou quatre-vingts porteurs, et là il avait quitté les bords du lac pour s'avancer vers l'ouest ou le nord-ouest en plein continent. Le chef de Marenga affirmait que s'il fût arrivé un accident au voyageur, même à la distance d'un mois de marche, il l'aurait certainement appris.

M. Young, regardant ces rapports comme tout à fait décisifs et jugeant le but de sa mission atteint, s'était décidé à revenir sur ses pas. Dans les premiers jours du mois de janvier dernier, M. Young rapportait à Londres l'heureuse assurance que l'histoire racontée par Ali Mousa et ses Johannais pour expliquer leur retour était une pure invention, et que sans aucun doute le grand explorateur, plein de vie et de santé, poursuivait en ce moment même au cœur de l'Afrique australe l'étude des problèmes qu'il avait entrepris de résoudre.

Déjà même avant le retour de M. Young, des informations parvenues à Londres dans le courant de novembre par une autre voie avaient préparé à cet heureux changement. Une caravane était arrivée au Zanzibar vers le milieu de septembre 1867. Il fut alors beaucoup question d'un blanc qui avait été rencontré fort loin dans l'intérieur, aux environs du lac Tanganîka (le grand lac central). Un Souâhéli qui faisait partie de cette caravane (Souâhélis, c'est-à-dire gens du littoral, est le nom que les Arabes donnent aux habitants indigènes de la côte de Zanzibar) fut présenté au consul anglais et au docteur Kirk, l'agent consulaire, et on l'interrogea avec précaution. Le blanc en question avait été rencontré à deux mois de la côte, dans le pays de Maroungou, vers l'extrémité sud du Tanganîka. Il avait avec lui treize noirs, qui parlaient le souâhéli. Ils étaient tous armés de fusils. Le blanc qu'ils escortaient donna au chef de Maroungou un miroir, et il refusa l'ivoire qu'on lui offrait, disant qu'il n'était pas un marchand. Que pouvait-ce être que ce voyageur blanc, avec son escorte de gens de la côte armés de fusils, sinon le docteur Livingstone lui-même

III

Telle était la conclusion naturelle qui ressortait de cette communication, que vint bientôt après confirmer le rapport de M. Young. On pouvait seulement s'étonner, et l'objection était des plus sérieuses, que l'explorateur, sachant qu'une caravane allait bientôt retourner à la côte, n'en eût pas profité pour donner des nouvelles à ses amis et à l'Europe.

Cette difficulté suffisait pour ébranler la confiance que les lettres de Zanzibar et le rapport de M. Young étaient si bien faits pour inspirer. Mais de nouvelles informations, tout à fait décisives, sont bientôt venues confirmer toutes les espérances et dissiper les derniers doutes.

Cette fois elles proviennent de Livingstone lui-même !

Elles sont écrites du centre de l'Afrique australe et datées du 2 février 1867, deux mois après le retour à Zanzibar des misérables Johannais qui avaient annoncé sa mort.

IV

Le 8 avril dernier, le président de la Société de géographie de Londres, sir Roderick Murchison, écrivait au *Daily Telegraph* une lettre où il annonce avoir reçu de Zanzibar la nouvelle positive de l'arrivée de Livingstone à Oudjidji, sur la côte orientale du lac Tanganîka, où des provisions et des lettres de l'Angleterre et de Zanzibar l'attendaient depuis longtemps.

« Les preuves claires et précises rapportées par l'expédition envoyée au Nyassa sous le commandement de M. Young avaient déjà, ajoute sir Roderick, convaincu pleinement la plupart de mes compatriotes que j'étais dans le vrai en regardant comme une fable tout ce qui avait été dit du meurtre du docteur Livingstone; mais depuis lors bien des personnes avaient exprimé des doutes sur la possibilité de voir notre ami revenir vivant du centre de l'Afrique.

« En présence des nouvelles satisfaisantes d'aujourd'hui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout le monde peut jouir avec moi de l'espérance de saluer encore une fois David Livingstone, et de le voir rendu à l'admiration de ses concitoyens. »

Les journaux de Londres nous apportent en ce moment même le détail de la séance publique que la Société de géographie de Londres a tenue hier 25 mai, comme elle le fait une fois chaque année, et du nombreux banquet qui a eu lieu dans la soirée. Sir Roderick Murchison a lu son *address* annuelle, où il a été fort question, on peut bien le croire, de Livingstone et de son voyage. M. Murchison est fier, et non sans raison, lorsque nul n'élevait le moindre doute, ni en Europe ni à Zanzibar, sur la vérité du rapport des Johannais, — dont aujourd'hui encore on a peine à concevoir l'incroyable impudence, — d'avoir seul contre tous gardé une espérance que l'événement a si merveilleusement justifiée, et d'avoir provoqué l'expédition de recherche confiée à M. Young. La pensée, maintenant, se tourne vers les investigations que le voyageur a poursuivies, vers les découvertes qu'il a dû faire, et vers la route qu'il pourra prendre pour son retour. Car bien que quinze mois se soient maintenant écoulés depuis la date de ses lettres, on ne veut plus prévoir aucun accident désastreux qui viendrait frapper l'explorateur, comme tant d'autres l'ont été avant lui sous le ciel africain, au milieu de ses recherches. La situation actuelle de Livingstone, au fond d'un continent inexploré, rappelle la position semblable où se trouva Barth en 1854, lors de son aventureuse excursion à Timbouktou, et l'on ne doute pas maintenant que Livingstone, lui aussi, ne revienne jouir dans sa patrie de la gloire scientifique qu'il aura si bien conquise.

« A la date de ses dernières lettres, a dit M. Murchison, — le 2 février 1867, — le grand voyageur était à Bemba, vers le dixième degré de latitude australe, à deux cents milles au sud du Tanganîka; et il avait encore à résoudre tous les problèmes qui touchent à l'hydrographie du grand lac, aux rivières qui s'y déversent ou qui en sortent. Il avait à déterminer si cette grande nappe d'eau, dont la longueur n'est pas de moins de trois cents milles et dont Burton et Speke n'ont connu que la partie centrale, est alimentée par des rivières qui lui arrivent du sud, ou bien s'il en sort au sud-ouest un ou plusieurs courants. C'est ce dont il se sera complétement assuré, je n'en doute pas. Si le Tanganîka se trouve fermé au nord, et s'il est constaté qu'une grande rivière en sort pour se porter à l'ouest ou au sud-ouest, pourquoi, dans ce cas, notre intrépide ami ne suivrait-il pas cette voie qui lui serait ouverte à travers une vaste région absolument inconnue, et n'arriverait-il pas ainsi à la côte occidentale d'Afrique, soit sur un point au nord du Congo, soit dans le territoire portugais qu'il a déjà visité lors de sa première traversée du continent africain? S'il en est ainsi, il faut nous attendre à rester très-longtemps, pendant dix-huit mois peut-être, dans une anxieuse attente. D'un autre côté, s'il existe, comme on l'a supposé, une communication par eau entre le Tanganîka et l'Albert Nyanza, il devient beaucoup plus facile d'évaluer le temps probable de son retour. Dans ce cas, le grand problème physique du point de partage des eaux et de la limite extrême du bassin du Nil au sud sera résolu. En touchant les rives de l'Albert Nyanza, Livingstone, s'il revient par cette voie, aura atteint la partie connue des eaux du Nil. Ce point une fois atteint, poussera-t-il au nord vers Gondoro pour revenir par le Nil, ou bien, ce que pour ma part je croirais plus volontiers, se portera-t-il à l'est vers la côte du Zanguebar par une ligne plus au nord que la route de Burton et Speke? c'est ce que l'événement nous apprendra. S'il revenait par cette dernière voie, il n'y aurait rien de déraisonnable dans l'espérance de le revoir parmi nous dès l'automne prochain. Dans tous les cas, quelle que soit la route de retour que les circonstances lui ouvrent ou que lui conseille son ardeur, Livingstone aura immensément ajouté à sa renommée, et nous pourrons le proclamer le plus grand parmi les grands explorateurs de l'Afrique. »

V

Quoique l'intérêt des explorations africaines se résume en ce moment presque tout entier dans le nom de Livingstone, il se fait en Afrique plusieurs autres voyages qui ont eu déjà, ou qui doivent avoir dans un prochain avenir une importance considérable. Un naturaliste allemand, M. Karl Mauch, a reconnu le premier une grande étendue de pays au sud du Zambézi, et y a recueilli, pour la géographie, un ensemble de données, qui, mises en œuvre dans l'établissement géographique de Gotha avec l'habileté magistrale qui distingue les travaux cartographiques du docteur Petermann et de ses habiles auxiliaires, vont notablement enrichir cette partie de la carte d'Afrique.

L'habile explorateur a découvert, à ce qu'il paraît, à plusieurs degrés dans l'intérieur au-dessus de la côte de Sofala, des gisements d'or considérables où vont affluer une foule de colons de Natal. M. Mauch n'a eu longtemps pour soutien qu'un très-faible subside du comité de Gotha; il est un exemple de ce que peut un zèle ardent pour des recherches de cette nature, même avec les moyens pécuniaires les plus modestes. Trop de déploiement, au contraire, peut devenir funeste en provoquant l'insatiable avidité des chefs indigènes: témoin la triste fin du baron de Decken en 1865, au milieu des Somâl de la côte orientale.

La famille de M. de Decken, qui occupe dans le Hanovre une grande position de fortune, organisa en 1866 une expédition chargée de remonter, autant que possible, jusqu'au théâtre même de la catastrophe. Peut-être les premiers rapports étaient-ils exagérés, et le baron avait-il échappé à la mort. Cette mission, qui n'était pas sans périls, fut confiée à deux hommes depuis longtemps familiers avec les hasards des explorations africaines, M. Richard Brenner, qui avait été un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des compagnons de M. de Decken sur la côte d'Afrique, et M. Kinzelbach, qui fit partie de l'expédition allemande de 1860 à la recherche de Vogel. Ces deux messieurs arrivèrent à Zanzibar au mois de novembre 1866. M. Kinzelbach s'y arrêta momentanément, tandis que M. Brenner continuait jusqu'à Brava. Le témoignage qu'il y recueillit de la bouche même d'un témoin oculaire ne confirma que trop la réalité de la catastrophe ; mais il s'y procura aussi, soit de la bouche des anciens, soit par ses propres excursions aux environs de la côte, des informations nouvelles sur la géographie et les tribus de cette partie du pays somâli, qui est encore une des régions inconnues de l'Afrique. Ces renseignements, transmis en Allemagne, ont été, comme d'habitude, immédiatement publiés dans le précieux recueil géographique de Gotha.

M. Brenner ne bornait pas là ses plans d'exploration. De retour à Zanzibar au mois de février 1867, il s'y prépara à une longue excursion dans l'intérieur, et il ne tarda pas à réaliser son projet. Ses lettres, à cette époque, vont jusqu'au mois d'août. Il avait déjà reconnu, sur une partie de leur parcours, la Dana et l'Osi, deux rivières qui descendent des montagnes situées à la distance de dix à douze journées de la côte, et qui arrivent à la mer entre le troisième et le quatrième degré de latitude australe ; après ces premières reconnaissances il avait le dessein de s'aventurer jusqu'à Berderah, le lieu même où l'infortuné Decken avait trouvé la mort. Un silence de huit mois depuis ses dernières lettres avait fait naître de légitimes inquiétudes ; un télégramme reçu il y a quelques jours seulement les a enfin calmées. L'intrépide voyageur était de retour à Zanzibar depuis le mois de février (1868). Il avait poussé ses explorations entre la rivière Dana et le Djob supérieur, c'est-à-dire au cœur même du pays des Somâl, et il annonce de nombreuses informations sur les rivières de l'Afrique équatoriale, ainsi que sur les Somâl et les Gallas.

Ces bonnes nouvelles ne sont malheureusement pas sans mélange. Kinzelbach, qui avait aussi le projet de s'avancer dans l'intérieur, mais que les circonstances avaient retenu à la côte, est mort entre le 20 et le 26 janvier de cette année dans la maison du sultan de Djillédi, petite ville somâli à quatre heures de Makdichou (près de deux degrés au nord de l'équateur). Encore un nom qui va grossir la liste déjà si nombreuse des victimes du climat africain.

VI

Je me suis d'autant plus volontiers arrêté sur ces premières explorations des parties du littoral africain qui touchent à l'équateur, qu'elles ouvrent une des voies par lesquelles on entamera tôt ou tard une région de l'Afrique absolument inexplorée, et qui offre cependant un intérêt tout particulier, non-seulement un intérêt géographique, mais aussi et surtout au point de vue de l'ethnographie. Je veux parler de la contrée des Gallas, race nombreuse dont les tribus occupent, au sud et au sud-est de l'Abyssinie, un pays qui peut bien avoir deux fois l'étendue de la France. Les Somâl, dans la large corne que l'Afrique orientale projette vis-à-vis de l'Arabie, sont une branche des Gallas. Ceux-ci ne sont guère connus jusqu'à présent que par leurs incursions en Abyssinie, et le portrait que les anciens missionnaires portugais en ont tracé se ressent de la terreur qu'ils inspiraient. Les Gallas n'ont rien de commun avec les Nègres. Par la chevelure, les traits et la couleur, c'est une race blanche. En même temps que la noblesse relative des traits, ils ont les aptitudes d'amélioration intellectuelle que la nature n'a départies aux noirs que dans des proportions infiniment moindres. Ils n'en mènent pas moins, comme les anciens Numides, une vie toute pastorale, et ils ont la barbarie des peuples nomades. C'est une race à conquérir par le christianisme.

L'étude de ce grand centre de population galla est à peine abordée, et déjà l'on y peut entrevoir des échappées d'une portée incalculable. Soit que le regard se dirige au nord et au nord-ouest dans la vallée du Nil et vers la région de l'Atlas, ou au sud à travers le Plateau de l'Afrique australe, ou à l'ouest dans toute la longueur de la zone équatoriale, on voit rayonner dans toutes ces directions, plus ou moins nettement selon que les contrées nous sont plus ou moins connues, des populations qui se rattachent à ce que par opposition à la race nègre on peut nommer la race blanche africaine. Là où elle ne s'est pas conservée pure, elle a formé par son contact avec les noirs des groupes de populations mixtes, que l'on a très-heureusement désignées sous le nom de Négroïdes. L'Afrique australe compte beaucoup plus de Négroïdes que de Nègres purs. La zone équatoriale, au contraire, — et ce n'est pas là un des phénomènes les moins singuliers de l'ethnologie africaine, — cette zone que l'on a crue si longtemps absolument inhabitable à cause de l'extrême chaleur, est précisément, autant que nous en pouvons juger par ce que nous en connaissons, une des parties du continent où la race blanche africaine a conservé ses traits essentiels. Un peuple nomade qui de proche en proche s'est étendu à l'ouest jusqu'au golfe de Benin et aux approches du Gabon, les Fân, présente dans sa configuration les traits caractéristiques de la race caucasique : le teint clair, la chevelure longue et douce, le profil européen.

On peut juger par là de l'intérêt que doit offrir la complète exploration de cette large ceinture, encore en blanc sur nos cartes, qui court parallèlement aux deux côtés de l'équateur depuis la mer des Indes jusqu'au golfe de Benin et au Gabon. C'est aussi dans cette zone que se trouve le dernier mot d'un problème ouvert depuis des siècles à la curiosité des peuples, la découverte des sources du Nil. Aussi avons-nous les yeux tournés dans une fiévreuse attente sur les progrès de notre compatriote Le Saint, qui a quitté Paris au commencement de janvier 1867, sous les auspices de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre Société de géographie, pour remonter le Nil, pénétrer dans la région des sources, et revenir s'il se peut par le Gabon. M. Le Saint est parti de Khartoum en septembre, et il avait atteint, aux dernières nouvelles, le point extrême où s'arrêtent, dans le sud-ouest, les agents français du commerce de l'ivoire. Autant qu'on en peut juger d'après une esquisse envoyée dernièrement à Paris par MM. Poncet, de Khartoum, ce point est à 4 degrés environ au nord de l'équateur, et à vingt-cinq journées à l'ouest de Gondokoro. Le voyageur attendait là de nouveaux subsides qui lui ont été immédiatement expédiés. Nous pensons que dans cette attente il n'aura pas perdu son temps; mais les détails manquent. M. Le Saint a entrepris une grande et noble tâche; il s'y est lancé avec ardeur, et nous espérons bien que cette ardeur le soutiendra jusqu'à la fin. Il était question récemment dans les régions officielles d'envoyer un officier rompu aux observations, pour rejoindre notre voyageur et apporter une nouvelle force à l'expédition. Si l'on doit donner suite à cette bonne idée, il y aurait, à notre avis, quelque chose encore de mieux que d'envoyer un auxiliaire par la route de Khartoum: ce serait de faire partir du Gabon une petite expédition d'hommes de choix, qui se porteraient au nord-est à la rencontre de notre courageux pionnier. Les chances ainsi seraient doublées, et certainement aussi les résultats.

VII

Avant de sortir de l'Afrique, un mot encore sur l'expédition armée que l'Angleterre vient d'accomplir en Abyssinie. L'histoire en dira les causes et les incidents. Ce n'est pas par ce côté purement historique que la campagne d'Abyssinie nous appartient, mais par ce qu'elle peut avoir de résultats pour la science en général, et en particulier pour la géographie. Sans être bien grands ni bien étendus, ces résultats auront leur importance. La ligne suivie par l'armée anglaise a traversé plusieurs cantons très-peu visités jusque-là par les voyageurs, et les marches de l'armée auront donné une suite de reconnaissances et de relèvements militaires, de mesures d'altitudes et de déterminations astronomiques, qui ne peuvent que perfectionner notablement la carte du pays dans ses parties orientales. Précisément le champ des opérations anglaises s'étend principalement sur les parties du Plateau que les études de MM. d'Abbadie ont à peine touchées: ce sera un excellent complément de jalons topographiques. M. Markham, connu par deux bonnes relations du Pérou, et aujourd'hui un des secrétaires de la Société de géographie de Londres, avait été officiellement adjoint à l'état-major du général en chef, ainsi que d'autres officiers instruits de l'armée de l'Inde, et avec eux Gerhard Rohlf, que ses courses récentes dans le Sahara et le Soudan ont classé parmi les bons explorateurs de notre époque: nous pouvons donc nous attendre à de bons mémoires et à d'intéressantes relations.

VIII

L'Asie ne fournit pas d'aussi grands événements à notre chronique. Nous ne voyons pas encore le Japon s'ouvrir à nos voyageurs, qui auront tant à apprendre dans des îles dont les Européens ont jusqu'à présent à peine entrevu quelques parties littorales.

Dans l'Indo-Chine, il nous suffit de rappeler que notre colonie s'est à la fois agrandie et consolidée par l'adjonction des trois provinces occidentales, qui, par une anomalie singulière, avaient été laissées au royaume d'Annam, et qui étaient devenues un foyer d'agitation contre nous et contre le Kambodj. Un traité dont les ratifications ont été échangées a réglé nos frontières du côté de Siam, et assuré l'indépendance du Kambodj désormais placé sous notre protectorat. L'exploration du Mé-kong, ce grand fleuve qui descend du Tibet oriental, et qui traverse, avant d'arriver à la mer, le sud-ouest de la Chine, le Laos, puis d'immenses territoires habités par des tribus indépendantes, et enfin le Kambodj et la Cochinchine française, cette exploration, dis-je, s'est continuée et a dépassé maintenant la frontière chinoise. A la date des derniers rapports reçus à Paris, qui sont du 24 mai 1867, — juste un an de date, — la commission était arrivée à Luâng-phâ-bâng, point extrême que notre compatriote Mouhot avait atteint en 1861, et où il est mort; mais des avis ultérieurs, venus directement du Yuñ-nañ, annoncent l'arrivée de la commission dans cette province de la Chine. La carte du fleuve et de sa vallée a été soigneusement levée; c'est une conquête importante pour la géographie positive de la péninsule indo-chinoise, en même temps qu'une route naturelle entre notre établissement de Saïgon et le sud de la Chine, vers lequel, de leur côté, les Anglais travaillent de toute leur force à s'ouvrir une voie commerciale par le nord du Barmâ. « Nous avons trouvé partout ici, dit le rapport de la commission française écrit de Luâng-phâ-bâng, le souvenir de notre compatriote Mouhot, qui, par la droiture de son caractère et sa bienveillance naturelle, s'était acquis l'estime et l'affection des indigènes. Tous ceux qui l'ont connu sont venus nous parler de lui en termes élogieux et sympathiques. Les regrets que devait nous inspirer la vue des lieux où s'est accomplie sa dernière lutte ont été adoucis par la consolante satisfaction de trouver le nom français honorablement connu dans cette contrée lointaine. »

IX

Une grande question s'est emparée depuis deux ans de l'attention du monde géographique, ou plutôt du monde scientifique tout entier: un voyage au Pôle Nord. Cette question, si éloignée de nos préoccupations quotidiennes, a pénétré dans le grand public; elle occupe les esprits et s'adresse aux intelligences. On en comprend mieux chaque jour le caractère, l'intérêt et la portée. Elle mérite que nous aussi nous en touchions aujourd'hui quelques points.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y a quinze ans à peine qu'un problème posé depuis trois siècles et demi, — depuis les premiers temps de la découverte du Nouveau-Monde, — le passage de l'Atlantique aux mers de l'Asie par le nord de l'Amérique, est résolu. C'est de 1852 à 1853 que le capitaine anglais Mac Clure, entré dans la mer Polaire par le détroit de Béring, est revenu en Angleterre par le détroit de Davis et l'Atlantique, après avoir accompli le premier cette rude traversée où tant d'autres avaient échoué[1]. L'amirauté britannique, depuis 1815 principalement, y a mis une persistance sans exemple dans l'histoire des découvertes. Elle y a consacré presque sans interruption trente-huit années d'efforts inouïs, d'énergie surhumaine. Elle y a donné les meilleurs vaisseaux de ses ports, elle y a envoyé ses meilleurs marins, elle y a dépensé cinquante millions de son or. Elle savait cependant depuis longtemps que la question pratique qui avait inspiré les premières recherches, la question d'application commerciale, était hors de cause. Ces archipels et leurs nombreux canaux, fermés par les glaces durant une grande partie de l'année et semés d'obstacles de toute nature, n'offriront jamais une route praticable aux navires de commerce ; mais la marine anglaise était en quelque sorte engagée d'honneur. Elle avait attaqué le problème ; elle ne l'a pas lâché qu'elle n'en ait eu la solution.

Voici maintenant qu'après quinze années de repos une nouvelle question est soulevée qui tient de près au problème du passage du Nord-Ouest, mais avec un caractère plus général et une plus grande portée scientifique. Il ne s'agit plus seulement de reconnaître un quartier de la région polaire : c'est le Pôle même qu'il faut atteindre. C'est à ce point où aboutit l'axe terrestre, à ce point du repos absolu où l'on aura l'étoile polaire au zénith, qu'il faut porter le drapeau européen. Ce n'est pas que déjà plus d'une tentative n'ait été faite dans cette direction. Hudson, dès 1607, atteignit une très-haute latitude. Scoresby et d'autres se sont avancés très-loin aussi dans cette direction, et ont pu constater qu'une mer ouverte d'une grande profondeur s'étendait au-dessus du Spitzberg. En 1827, sir Edward Parry essaya de pousser vers le Pôle en partant du Spitzberg, et il s'avança jusqu'au quatre-vingt-deuxième degré quarante-cinq minutes, la plus haute latitude que l'on eût encore atteinte, au moins d'une manière authentique. Le docteur Kane, de la marine des États-Unis, s'est porté dans la même direction par une autre route, par la baie de Baffin à l'ouest du Groenland. De 1853 à 1854, et de 1854 à 1855, il hiverna dans la baie de Rensselaer par soixante-dix-huit degrés trente-sept minutes de latitude: c'est le point le plus septentrional qu'une expédition arctique eût encore pris pour quartier d'hiver. Il poussa ses découvertes, entre le Groenland et l'archipel Polaire, jusqu'au quatre-vingt-unième degré ; mais le résultat le plus considérable de son voyage est d'avoir constaté qu'au delà du canal Kennedy (au nord du quatre-vingt-unième parallèle), aussi loin que la vue peut s'étendre on ne voit qu'une mer ouverte, « dont les vagues roulent à l'horizon avec le mouvement d'un océan sans limites. » Le même fait a été constaté en 1861 par un autre navigateur américain, le docteur Hayes, qui s'est porté en traîneau jusqu'au quatre-vingt-unième degré quarante-cinq minutes environ, et qui a pu, d'un point élevé de la terre de Grinnell (qui borde à l'ouest le canal Kennedy, vis-à-vis du Groenland), reconnaître la côte plus au nord sur une étendue de près d'un degré. Ici encore, les reconnaissances ne laissent donc plus guère qu'un intervalle de sept degrés jusqu'au Pôle. N'oublions pas le capitaine de Wrangel, de la marine russe, qui dans un voyage en traîneau sur les glaces de la mer Arctique, de 1822 à 1823, s'avança très-loin au nord de la côte sibérienne, et fut arrêté, lui aussi, par la mer ouverte. Ces diverses tentatives s'accordent en un fait capital: c'est que lorsqu'on a dépassé les terres qui occupent la partie moyenne de la zone arctique et que l'on atteint les hautes latitudes, le soixante-dix-huitième, le quatre-vingtième ou le quatre-vingt-unième parallèle, les glaces fixes cessent et une mer libre se présente. Et en ceci le fait vient confirmer la théorie. La calotte polaire est-elle une terre, ou une plaine de glaces, ou une mer libre? — C'est une mer libre, répond la science, s'appuyant à la fois sur les faits signalés par les navigateurs et sur les lois de la physique terrestre. Cette proposition a été puissamment développée par feu M. Plana, directeur de l'Observatoire de Turin, dans un savant mémoire qui est la dernière œuvre de cet illustre physicien[1].

X

C'est encore du sein de l'Angleterre qu'est parti, il y a quarante-deux mois, le premier appel à une expédition polaire: — non plus à une entreprise accidentelle, en quelque sorte secondaire et subordonnée à des circonstances accessoires ; mais à une expédition spécialement organisée en vue d'atteindre le Pôle Nord, comme tant d'autres l'ont été pour trouver le passage du Nord-Ouest. Cette grande entreprise a eu pour promoteur un homme qui a conquis dans une longue pratique la profonde expérience des mers arctiques, le capitaine Sherard Osborn, qui fut un des compagnons du capitaine Mᶜ Clure dans la découverte du passage Nord-Ouest en 1853, et qui en a publié la relation. La proposition du capitaine Osborn fut développée dans une séance de la Société de géographie de Londres, le 23 janvier 1865. Elle rencontra un assentiment una-

1. Le capitaine Mᶜ Clure a reçu une récompense nationale et a été élevé au rang de baronnet. La relation de ce mémorable voyage a été publiée, en 1856, par le capitaine Sherard Osborne, qui faisait partie de l'expédition, sous le titre *the Discovery of the North-West Pass ge by H. M. S.* Investigatoa, *capt.* R. Mᶜ Clure.

1. Le mémoire de M. Plana est imprimé au t. XXIII, 1866, des Mémorie della R. Academia di Torino ; il a pour titre : *Mémoire sur la loi du refroidissement des corps sphériques, et sur l'expression de la chaleur solaire dans les latitudes circumpolaires de la terre.* Il faut lire aussi dans la *Physical Geography of the Sea* du lieutenant Maury, le chapitre intitulé *the Open Sea in the Arctic ocean.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nime chez tous les officiers de la marine anglaise[1]; néanmoins l'Amirauté, par des raisons sans doute bien fortes, a cru devoir sinon l'écarter d'une manière absolue, du moins en ajourner la réalisation. Mais l'idée, dans le même temps, germait et se mûrissait ailleurs; malgré l'abstention de l'Angleterre, elle n'en a pas moins fait son chemin, et un chemin rapide.

Presque en même temps que le capitaine Osborn, le docteur Augustus Petermann de Gotha prenait aussi l'initiative d'une proposition de voyage au Pôle. L'éminent directeur des *Mittheilungen* n'apporte pas seulement ici l'autorité d'un géographe profondément versé dans tout ce qui touche à l'étude du globe; une longue étude des navigations du Nord l'a rendu particulièrement familier avec les questions polaires. Aussi sa voix a-t-elle eu en Allemagne un grand retentissement. Les gouvernements d'Autriche et de Prusse se sont montrés favorables à l'entreprise. Le public en général, et les villes maritimes du Nord, particulièrement la puissante cité de Hambourg, y ont apporté un concours effectif. Dès le mois d'août 1865, le comité de Gotha était en mesure d'équiper un petit vapeur acheté en Angleterre. Mais à peine en mer, un accident arrivé à la machine obligea de rentrer au port. Ce fut une saison perdue, et les événements qui éclatèrent l'année suivante en Allemagne tournèrent les esprits vers de tout autres pensées. Le docteur Petermann, cependant, ne s'est pas découragé. Sa persistance énergique s'est de nouveau adressée à l'esprit public et aux régions officielles. Quinze mille thalers, environ soixante mille francs, ont été réunis, et avec cette modique somme l'entreprise a été jugée possible. Et ce n'est pas une simple reconnaissance, une navigation d'essai comme quelques-uns l'ont cru; le problème est attaqué par sa base, avec la pensée et l'espoir d'en trouver le dernier mot. « Je ne me livre pas aux illusions ni aux jeux de la fantaisie, écrivait le docteur Petermann il y a quelques semaines, le 26 avril; je crois fermement, et sur des motifs solides, que l'on peut attendre de notre expédition des résultats d'une haute importance. Nos explorateurs allemands n'ont-ils pas fait souvent de grandes choses avec les plus petits moyens? » Et l'auteur cite l'exemple de K. Mauch (dont il a été question plus haut), auquel il pouvait ajouter ceux de Barth, de Burckhardt, et bien d'autres.

L'expédition, partie de Bergen en Norvége le 24 mai, a commencé le cours de ses opérations.

XI

Un troisième projet s'est produit, et celui-là nous appartient. Il a pour auteur M. Gustave Lambert, un ancien élève de l'École polytechnique que les circonstances ont jeté dans la carrière maritime, et qui a pratiqué les mers boréales. Le plan de M. Lambert, fortement appuyé de déductions scientifiques et de vues pratiques, a promptement obtenu l'assentiment général. Notre Société de géographie l'a propagé de toute son influence; un grand nombre d'hommes considérables dans la science et dans les classes élevées de la société l'ont soutenu de leur actif patronage. Mais ce plan est conçu dans de grandes proportions, que M. Lambert regarde comme propres à en assurer la réussite, et par cela même il exige une mise de fonds assez élevée, — dix fois plus élevée au moins que celle qui a suffi à mettre sur pied l'expédition allemande. L'empereur Napoléon, qui apprécie vite et bien toute grande idée propre à honorer la nation, a montré la vive sympathie que celle-ci lui inspire en s'inscrivant pour une souscription personnelle de cinquante mille francs.

Une souscription personnelle, ai-je dit : c'est qu'en effet ni M. Lambert, ni la Société de géographie n'ont voulu s'adresser à l'État, comme l'ont fait jusqu'à présent toutes les grandes expéditions analogues. On a pensé qu'il était digne du pays de soutenir directement une entreprise désintéressée dont l'honneur doit se répandre sur le pays tout entier. Aujourd'hui que les peuples tendent à sortir de tutelle, il est bien que l'initiative individuelle, dans de pareilles entreprises, se substitue à l'action officielle. C'est surtout dans les grandes conceptions scientifiques, comme notre époque en réclame encore un si grand nombre, qu'une nation doit prouver qu'elle peut se suffire à elle-même. Non pas que nous croyions qu'il faille se refuser de parti pris au concours de l'État, qui n'est, après tout, qu'une action collective sous une autre forme; mais l'action individuelle, en témoignant d'une adhésion plus directe, a dans sa virilité quelque chose de plus honorable encore et de plus fortifiant. Que les deux ou trois millions d'hommes qui représentent chez nous dans toute sa plénitude le côté intellectuel du pays, se montrent les patrons-nés de toute idée noblement utile, et une offrande de quelques centimes apportée par chacun permettra de réaliser toutes les grandes choses que peut concevoir l'esprit humain. La France a montré et montre chaque jour, par les listes de souscription qui remplissent de longues colonnes du *Moniteur*, que du premier coup elle a compris ce noble rôle.

Il faut dire aussi que M. Gustave Lambert ne s'y épargne pas. Infatigable missionnaire de la science, il parcourt tous les grands centres, toutes les villes importantes de l'empire, et sa parole, chaque jour renouvelée au milieu des foules sympathiques qui se pressent pour l'entendre, répand partout quelque chose de l'ardeur impatiente dont il est rempli. Applaudissons de toutes nos forces à ces utiles Conférences; elles contribueront puissamment à l'éducation du pays.

XII

On se trouve donc aujourd'hui en présence de trois plans d'exploration et de trois routes différentes : la route anglaise proposée par le capitaine Osborn; la route allemande, soutenue par le docteur Petermann;

1. Nous nous sommes étendu sur ce sujet au t. IV de notre *Année géographique*, 1865, p. 351 et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la route française, choisie par M. Lambert. La première part de la baie de Baffin et se porte vers le bassin polaire par les détroits compris entre l'archipel Arctique et le Groenland; la seconde part de la mer du Nord, entre le Groenland et le Spitzberg; la troisième, la route française, part du grand Océan et pousse au Pôle par le détroit de Béring. Chacune des trois routes a ses avantages et peut avoir ses inconvénients; la meilleure sera celle qui conduira le plus sûrement et le plus vite au but. Du moins, on peut dire que les deux premières ont été déjà plus d'une fois tentées, tandis que la troisième, celle du détroit de Béring, que veut prendre M. Lambert, ne l'a jamais été. Nous parlons toujours de la route anglaise (qui pourrait bien devenir aussi la route américaine), bien qu'elle paraisse être maintenant hors de cause; mais la pensée est loin d'en être abandonnée chez nos voisins. « Ne se trouvera-t-il aucun marin anglais, un Hudson, un Franklin, un Ross, un Parry, qui essaye de devancer le courageux Français? s'écriait dernièrement un recueil britannique. Jusqu'à présent c'était à nous que des expéditions de ce genre appartenaient; mais que la France arbore au Pôle le drapeau tricolore, et c'en est fait de nos lauriers! » Je ne voudrais pas analyser de trop près le sentiment qui a inspiré ce regret national; j'aime mieux le chaleureux élan du docteur Petermann, qui, au milieu des préparatifs de sa propre expédition, applaudit du fond du cœur à celle de M. Lambert, dans une lettre qui restera comme un modèle de sentiments généreux noblement exprimés.

XIII

On entend souvent autour de soi cette question : « A quoi bon aller au Pôle? »

Cette question a, certes, son importance; néanmoins on peut s'étonner parfois qu'elle soit faite par des hommes éclairés, qui auraient pu trouver eux-mêmes la réponse avec un peu de réflexion.

Et d'abord, éteindra-t-on en nous cette ardeur de recherche, cette soif de découvertes qui nous pousse vers l'inconnu? Nous avons là sur ce globe qui est notre domaine, à nous la noble race de la terre, une vaste région dont l'accès nous a été fermé jusqu'à présent: cet espace interdit, renoncerons-nous à tout jamais à en pénétrer le mystère? Que de recherches, inutiles en apparence, dont on disait aussi à l'origine : « A quoi bon? » et qui sont devenues, par leurs conséquences et leurs applications, le point de départ des inventions les plus utiles, des plus merveilleuses découvertes de notre époque! Mais qu'attendre de cette région de glaces éternelles, où la vie elle-même semble s'éteindre au milieu des frimas? Qu'en savons-nous? et qui peut dire ce que cet inconnu du pourtour du Pôle nous réserve? Qui peut affirmer qu'il n'y a pas là des phénomènes nouveaux d'action magnétique destinés à éclairer d'un jour inattendu les mystères de la physique terrestre?

Ces considérations suffiraient aux esprits spéculatifs; mais l'exploration de la région polaire ne manque pas de mobiles plus directs et d'une application plus immédiate. Il y a longtemps qu'on a observé que les énormes cétacés dont s'alimente la grande pêche des mers du Nord se retirent de plus en plus vers la zone arctique devant la poursuite annuelle des baleiniers; nos armateurs regarderont-ils comme inutile une exploration qui peut, qui doit très-probablement leur ouvrir un nouveau champ d'exploitation d'une richesse inépuisable? Bien plus, — et cette dernière raison suffirait seule pour motiver amplement la reprise des recherches polaires : il y a de très-grandes raisons de croire que le passage pratique, la route commerciale de l'Europe aux mers de l'Asie orientale que l'on a inutilement cherchée au-dessus du continent américain, on la pourra trouver à travers la mer du Pôle. La théorie, d'accord avec les faits observés, affirme, nous l'avons dit, que la région circumpolaire est occupée par une mer ouverte, une mer libre de glaces, où le froid est beaucoup moins intense qu'au quatre-vingtième parallèle. En outre, la direction des courants paraît révéler une communication immédiate entre l'extrême nord de l'Atlantique et la mer de Béring; des baleines frappées, dans notre mer du Nord, d'un harpon portant sa date et le nom du propriétaire (selon l'usage des baleiniers), ont été retrouvées, très-peu de temps après, aux environs du détroit de Béring, ce qui prouve une communication à la fois courte et ouverte, car on sait que les grands cétacés ne pourraient rester sous une voûte de glace pendant un temps un peu long. Il ne s'agit plus que de trouver la route de cette mer ouverte, et c'est là précisément le but des expéditions actuelles, de celle qui est à l'œuvre et de celle qui se prépare.

Que de motifs d'accompagner de nos vœux la barque qui porte si fièrement vers le grand but le pavillon germanique, et de hâter de toutes nos forces les préliminaires de notre propre expédition!

Il y a des temps marqués pour les grandes découvertes; celle de la route du Pôle était réservée à notre époque. Aujourd'hui la question est mûre et son heure est venue.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

16 juin 1868.

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Vue de Saint-Louis, prise de la pointe du nord.	Tournois	1
Vue générale de Gorée.	Tournois	2
Vue intérieure du port de Gorée	Tournois	2
Vue générale de Sor ou Bouëtville, prise de Saint-Louis	Tournois	3
Latir-Sène, laptot de Gorée.	Émile Bayard. .	4
Nègres de l'escorte de M. Mage	A. de Neuville.	5
Richard Toll.	Tournois	6
Dagana	Tournois	7
Fort de Bakel.	Tournois	11
Les chutes du Félou	Tournois . . .	12
Entrée de la vallée de Natiaga.	Tournois	13
Feuilles et noix de l'arbre a beurre. (Bassia Parkit.)	Tournois	14
Monts du Makagnian	Tournois	15
Cataracte de Gouïna (Sénégal), basses eaux	Tournois	16
Chute de Gouïna (Sénégal) pendant les hautes eaux	Tournois	17
Deuxième barrage au-dessus du Félou.	Tournois	20
La montagne aux Singes.	Émile Bayard. .	20
Caïman essayant de saisir un boeuf	Tournois	21
Cynocéphales du Sénégal.	Mesnel	21
Pointe de Bafoulabé.	Tournois	22
Chute du Sénégal dans le Bambouk	Émile Bayard. .	23
Montagnes du Bambouk	Tournois	24
Montagnes de Bafing, vue prise de Firia.	Tournois	24
Racine Tall, chef des troupes d'El Hadj, a Koundian (type de Toucouleur)	Émile Bayard. .	25
Vue de Koundian	Tournois	28
Danse de Malinkés, a Maka N diambougou	Émile Bayard. .	29
Niantanso.	Tournois	31
Sambou, griot de Niantanso (type de Malinké)	Émile Bayard. .	32
Vue de la montagne de Kita	Tournois	33
Ruines de Mambéri.	Tournois	36
Passage a gué du Bakoy.	Émile Bayard. .	37
Une halte dans le Foula Dougou	Émile Bayard. .	39
Un convoi de captifs	Émile Bayard. .	40
La fille d'un marabout du Oualet.	Émile Bayard. .	41
Le Baobab de Kouroundingkoto	Tournois	44
Fierno Ousman et ses masseurs.	Émile Bayard. .	45
Dandagoura, chef de Farabougou	Émile Bayard. .	48
Maison d'El Hadj, a Dianghirté	Tournois	49
Femme khassonkée, de Médina	Émile Bayard. .	52
Près de Moroubougou.	Émile Bayard. .	53

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Palmier ronier	Tournois	56
Forêt de roniers	Émile Bayard.	57
Le Doubalel de Morébougou	Tournois	60
La maison de la fille du dernier roi de Ségou, a Yamina	Émile Bayard.	61
Coiffures et anneau nasal des femmes bambaras	Émile Bayard.	62
Jeune fille Soninké	Émile Bayard.	64
Types et coiffures de Bambaras	Émile Bayard.	65
La boucherie a Yamina	Émile Bayard.	68
Vue de Yamina sur le Niger	Tournois	69
Pirogues du Niger	Émile Bayard.	72
Vieux bambara, chef des somonos de Yamina	Émile Bayard.	73
Samba N'diaye, ingénieur en chef d'Ahmadou	Émile Bayard.	74
S. M. Ahmadou, roi de Ségou	Émile Bayard.	76
Le roi Ahmadou présidant un palabre ou conseil	Émile Bayard.	77
Entrée du palais d'Ahmadou, a Ségou	Émile Bayard.	80
Habitation de M. Mage, a Ségou	Émile Bayard.	81
Ségou vu du haut d'une terrasse	Tournois	84
Autre vue de Ségou, prise d'une terrasse	Tournois	84
M. Mage revêtu d'un boubou-loma	Émile Bayard.	85
Maison du griot Soukoutou, a Ségou	Tournois	87
Femmes pilant le mil	Émile Bayard.	88
La maison commune des Somonos de Ségou	Émile Bayard.	88
Passage du Niger par l'armée d'Ahmadou	Émile Bayard.	89
Talibé enfant allant a l'école des marabouts	Émile Bayard.	92
Talibé en costume de guerre	Émile Bayard.	93
Soldat de Mari conduit au supplice	Émile Bayard.	95
Mode d'exécution a Ségou	Émile Bayard.	96
La pointe des Somonos, a Sansandig	Tournois	97
Jeunes filles Peulhes des environs de Ségou	Émile Bayard.	99
Chasse a l'antilope	Émile Bayard.	100
Assaut et prise de Dina	Émile Bayard.	101
Attaque de la pointe des Somonos a Sansandig	Émile Bayard.	104
Razzia et défaite des Massassis a Tomboula	Émile Bayard.	105
Femmes du Macina	Émile Bayard.	106
San Farba, griot influent a Ségou	Émile Bayard.	108
Combat et délivrance de Médine	Émile Bayard.	109
M. le docteur Quintin	A. de Neuville.	111
M. Mage	A. de Neuville.	112
Le docteur Hayes	A. de Neuville.	113
Vue d'Upernavik (Groënland)	Jules Noël	116
Esquimaux groënlandais dans leur campement d'été	A. de Neuville.	117
Oumyak groënlandais, barque pagayée par des femmes	Jules Noël	120
Esquimau groënlandais et son kayak	Jules Noël	121
La haute école du kayak	Jules Noël	121
Navires baleiniers dans les eaux de la baie de Melville	Jules Noël	122
La baie de Melville en été	Jules Noël	123
Portrait de Hans	A. de Neuville.	124
Hans, en 1860, découvrant le vaisseau de Hayes	A. de Neuville.	125
Vue du cap Alexandre	Jules Noël	128
Le schooner *les États-Unis* hivernant au port Foulke	Jules Noël	129
Le lac Alida et le glacier du « Frère Jean. »	Jules Noël	132
Un traîneau esquimau et son attelage	A. de Neuville.	133
Rennes sauvages	O. de Penne	134
Le glacier de Humboldt	Jules Noël	135
Ours polaires	O. de Penne	136
Combat avec un ours blanc	A. de Neuville.	137
Les Esquimaux arrivant au port Foulke	A. de Neuville.	140
Kalutunah, chef d'une tribu d'Esquimaux	A. de Neuville.	141

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Esquimaux s'installant a Étah	A. de Neuville.	143
Le tombeau de Sonntag	Jules Noël . . .	144
Esquimaux épiant un phoque	A. de Neuville.	145
Morses ou walrus	Mesnel	148
Combat avec des morses	A. de Neuville.	149
Jeune Esquimau prenant au filet des auks ou pingoins arctiques	A. de Neuville.	151
Hans enterrant sa belle-mère	A. de Neuville.	152
Dans les hummocks	A. de Neuville.	153
Oiseaux des mers arctiques : bourgmestre et canard-eider	Mesnel	156
Boeuf musqué	Mesnel	156
Vestiges d'anciennes habitations d'Esquimaux	Jules Noël . . .	157
Les rivages de la mer polaire entre le cap Lieber et le cap Union	Jules Noël . . .	157
M. Hayes, arrivé a la mer libre, arbore le pavillon étoilé	A. de Neuville.	160
Course de Cosaques	Vereschaguine .	161
Kalmouks jouant sous une tente	Vereschaguine .	162
Kalmouks	Vereschaguine .	164
Kalmouks conduisant des chameaux au marché de Tiflis	Vereschaguine .	165
Jeune Kalmouk	Vereschaguine .	166
Femme nogaï	Vereschaguine .	166
Maison kalmouke	Vereschaguine .	166
Enfants nogaïs	Vereschaguine .	167
Ustensiles de ménage kalmouks	Vereschaguine .	167
Nogaï	Vereschaguine .	168
Jeune garçon nogaï	Vereschaguine .	169
Petite fille nogaï	Vereschaguine .	170
Jeune Nogaï	Vereschaguine .	171
Nogaï	Vereschaguine .	172
Ale Ale (Nogaï)	Vereschaguine .	172
Cosaque	Vereschaguine .	173
Grec mendiant	Vereschaguine .	174
Grecs mendiants	Vereschaguine .	175
Ancien prêtre grec quêtant pour les églises et monastères	Vereschaguine .	176
Restes du château de la reine Tamar dans la gorge du Darial	Vereschaguine .	177
Postillon cosaque	Vereschaguine .	178
Une partie de dames chez les Cosaques	Vereschaguine .	178
Femme cosaque	Vereschaguine .	179
Jeune Cosaque	Vereschaguine .	179
Petite fille cosaque	Vereschaguine .	180
Vieux Cosaque	Vereschaguine .	180
Cosaques au tir	Vereschaguine .	181
Course de Cosaques	Vereschaguine .	181
Cosaque de la ligne	Vereschaguine .	182
Poste cosaque	Vereschaguine .	183
Sentinelle cosaque en faction	Vereschaguine .	183
Cosaque	Vereschaguine .	184
Postillon russe	Vereschaguine .	185
Telega russe	Vereschaguine .	185
Bohémienne	Vereschaguine .	186
Bohémiens	Vereschaguine .	187
Bohémien de Mozdock	Vereschaguine .	188
Camp bohémien	Vereschaguine .	189
Bohémiens	Vereschaguine .	190
Bohémiennes	Vereschaguine .	191
Bohémienne	Vereschaguine .	192
Lesghinska, danse des montagnards du Daghestan	Vereschaguine .	193
Vue du groupe central du Caucase, prise de la route	Vereschaguine .	194
Tatare de Piatigorsk	Vereschaguine .	195
Armurier de Schkhaou	Vereschaguine .	196

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
CABARDIN	VERESCHAGUINE .	197
CABARDINS	VERESCHAGUINE .	198
CABARDIN	VERESCHAGUINE .	199
CABARDINE	VERESCHAGUINE .	200
ÉTUDES DE CHAMEAUX KALMOUKS	VERESCHAGUINE .	201
INTÉRIEUR D'UNE MAISON DU CAUCASE	VERESCHAGUINE .	202
GORGE DU DARIAL	VERESCHAGUINE .	203
ANCIEN RELAIS DE POSTE SUR LA ROUTE DE TIFLIS	VERESCHAGUINE .	204
VILLAGE OSSÉTIEN EN HIVER	VERESCHAGUINE .	205
ARMES CAUCASIENNES	VERESCHAGUINE .	206
OSSÈTE COSAQUE DE LIGNE	VERESCHAGUINE .	207
LESGHIEN	VERESCHAGUINE .	207
MONASTÈRE DE SAINT-GEORGES, PRÈS DU RELAIS D'ANANOUR	VERESCHAGUINE .	208
RUINES DE L'AMPHITHÉÂTRE ROMAIN, A TRÈVES	STROOBANT. . . .	209
VUE INTÉRIEURE DE L'HÔTEL DE LA MAISON ROUGE, A TRÈVES	STROOBANT. . . .	212
RUINES DITES DES BAINS ROMAINS	STROOBANT. . . .	213
LA PORTE NOIRE, A TRÈVES	STROOBANT. . . .	215
INTÉRIEUR DU CLOÎTRE DE LA CATHÉDRALE DE TRÈVES	STROOBANT. . . .	216
INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE TRÈVES	STROOBANT. . . .	217
MUSTERT	STROOBANT. . . .	220
BERNSCASTEL	STROOBANT. . . .	221
TRARBACH	STROOBANT. . . .	224
LE BOUVIER DES GRANDES PLAINES ET SON ATTELAGE	JANET LANGE . .	225
STATION D'OMAHA, POINT DE DÉPART DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE	FÉRAT	228
LES INDIENS DU COLORADO ATTAQUANT DANS LE DÉSERT LA DILIGENCE TRANSCONTINENTALE	JANET LANGE . .	229
CHIENS DES PRAIRIES ET LEURS VILLES	MESNEL	230
TUEUR-DE-PAUNIES ET SES DEUX BRAVES	JANET LANGE . .	231
LA CHASSE AU BISON PAR LES INDIENS	JANET LANGE . .	232
DÉCOUVERTE DANS LES PRAIRIES DES SQUELETTES DE PLUSIEURS SOLDATS D'UN RÉGIMENT DE CAVALERIE SURPRIS ET MIS A MORT PAR LES INDIENS	JANET LANGE . .	233
VUE PRISE VERS LA SOURCE DE LA RIVIÈRE PLATE	SABATIER	235
GRAND-AIGLE, GROSSE-CAISSE ET FORT-MARCHEUR, CHEFS DES TRIBUS SANTÈS ET PONKAS	JANET LANGE . .	236
INDIENS ET FEMMES PAUNIES	JANET LANGE . .	237
UNE HALTE DANS LA PRAIRIE	JANET LANGE . .	240
VUE DE LA VILLE DE DENVER	SABATIER	241
VUE DES ROCHES NATURELLES DE MONUMENT-CREEK (COLORADO)	SABATIER	244
LES SEPT GRANDS CHEFS CHAYENNES ET ARRAPAHOES	JANET LANGE . .	245
YULÉ ET QUINCY, CHEFS DES YUTES	JANET LANGE . .	248
UNE RUE DE DENVER	JANET LANGE . .	249
LA PORTE DU JARDIN DES DIEUX (COLORADO)	E. CICÉRI	252
VUE PRISE AU JARDIN DES DIEUX (COLORADO)	E. CICÉRI	253
PIKE'S-PEAK OU LE PIC DE PIKE (MONTAGNES ROCHEUSES)	SABATIER	255
LONG'S-PEAK OU LE PIC DE LONG (MONTAGNES ROCHEUSES)	SABATIER	256
VUE DE CENTRAL CITY (COLORADO)	SABATIER	257
VUE DE LA VILLE BASSE D'EMPIRE (COLORADO)	SABATIER	260
VUE DE VA VILLE DE GEORGETOWN (COLORADO)	SABATIER	261
CHARLEY UTTER, DES MINES DE GEORGETOWN, EN COSTUME DE TRAPPEUR	JANET LANGE . .	264
PIONNIERS AMÉRICAINS DANS LES PARCS DES MONTAGNES ROCHEUSES	JANET LANGE . .	265
SHAWANÔH, CHEF YUTE	JANET LANGE . .	267
LE LOUP-TACHETÉ, CHEF CHAYENNE	JANET LANGE . .	268
LE LOUP, INDIEN DE LA TRIBU DES YUTES	JANET LANGE . .	269
VUE DES LACS JUMEAUX (SOURCES DE L'ARKANSAS)	SABATIER	272
VUE DU FORT LARAMIE (DAKOTA)	SABATIER	273
GROSSES-CÔTES, LIEUTENANT DU CHEF SIOUX LA NUÉE-ROUGE	JANET LANGE . .	276
VILLAGE SIOUX, PRÈS DU FORT LARAMIE	JANET LANGE . .	277
CAMPEMENT DE CHUG-CREEK, SUR LA ROUTE DU FORT LARAMIE A CHAYENNES	SABATIER	280

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le grand conseil des Corbeaux, au fort Laramie	Janet Lange	281
Les Indiens des Prairies brûlant un prisonnier	Janet Lange	284
Indien des Prairies qui a scalpé son ennemi mort	Janet Lange	285
Jim Beckwith, mulâtre américain	Janet Lange	288
L'Olto vu de nos fenêtres, a Cosia	Lancelot	289
Suici : Sous-préfecture; Salle des Pas-Perdus	Lancelot	292
Arrivée a Cosia	Lancelot	293
Moulin a Suici	Lancelot	294
Une fontaine, a Cosia	Lancelot	295
La pierre Trajane, a Cosia	Lancelot	296
Le monastère de Cosia, vu de l'autre côté de l'Olto	Lancelot	297
L'évêché et la vallée de Romnic	Lancelot	298
Accident de voiture	Lancelot	299
L'église d'Intrulemn'u	Lancelot	300
Le cimetière d'Intrulemn'u	Lancelot	301
Camp des travailleurs, devant Intrulemn'u	Lancelot	304
Une fontaine en Valachie	Lancelot	305
Cour du couvent de Surpatèle	Lancelot	308
La cour des Servantes, a Surpatèle	Lancelot	309
Village tzigane	Lancelot	310
Religieuse de Surpatèle	Lancelot	312
Église d'Orèzu	Lancelot	313
Une cour d'habitation	Lancelot	316
L'igoumène d'Orèzu	Lancelot	317
Jeune femme valaque	Lancelot	320
La Case du bon vieillard (Calugar'u)	Lancelot	321
Balayeurs a Orèzu	Lancelot	322
Une tombe	Lancelot	323
Une meule de foin	Lancelot	323
Chambre de paysans propriétaires	Lancelot	324
Une forge de Tzigane	Lancelot	325
Entrave des cochons valaques	Lancelot	325
Entrée d'une maison de paysan	Lancelot	326
Église de village	Lancelot	327
Dans la gorge de la Bistriza	Lancelot	328
Monastère de Bistriza	Lancelot	329
Le chemin de la grotte, a Polovrad'j	Lancelot	330
Le ravin de Polovrad'j	Lancelot	331
La grotte de Polovrad'j	Lancelot	332
Cascades de la Bistriza	Lancelot	333
Défilé de Baïa-de-Fier	Lancelot	335
Forêt a Baïa-de-Fier	Lancelot	336
La grande route	Lancelot	337
Le sentier de Baïa-de-Arama	Lancelot	339
La montagne de Polovrad'j	Lancelot	340
Sur la route de Tirgu-Giulu	Lancelot	340
Monastère de Tizmana	Lancelot	341
Village après Tirgu-Giulu	Lancelot	342
Monastère de Tchoclovin	Lancelot	343
Tziganes oursiers	Lancelot	344
La fabrication du rakiou	Lancelot	345
Le centenaire de Tchoclovin	Lancelot	347
Une place a Temesvar	Lancelot	349
Roumains de Temesvar	Lancelot	349
Baïa-de-Arama	Lancelot	352
Le Colisée et l'arc de Constantin vus de l'arc de Titus	H. Clerget	353
La croix des Capucins, a la place Barberini	E. Thérond	356
Fontaine de Trevi	E. Thérond	357

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Fontaine du Triton	E. Thérond. . .	360
Premier aspect du Campo-Vaccino	Catenacci. . . .	361
Colonne Antonine	E. Thérond. . .	363
Les colonnades de Saint-Pierre	Catenacci. . . .	364
Le Panthéon d'Agrippa	Catenacci. . . .	365
Le temple d'Antonin	E. Thérond. . .	367
Vue de Saint-Pierre in Montorio prise de San Cosimato, au Trastevere.	Lancelot	368
Entrée du Forum Romanum par la voie Sacrée. — Temple de Vénus et Rome, Sainte Françoise Romaine, Arc de Titus, Campanile du Capitole, etc.	H. Clerget . . .	369
Temple de Vespasien.	H. Clerget . . .	371
La Græcostasis	E. Thérond. . .	372
Intérieur du Forum Romanum; Temple de la Fortune ou de Juno Moneta	E. Thérond. . .	373
Entablement du temple de la Concorde	Catenacci. . . .	374
Colonne de Phocas	E. Thérond. . .	375
Pyramide de Cestius	E. Thérond. . .	376
Vue générale du Colisée	E. Thérond. . .	377
Un corridor du Colisée	E. Thérond. . .	380
Intérieur du Colisée	H. Clerget. . .	381
L'arène du Colisée	E. Thérond. . .	384
Piazzale, derrière San Crispino	Lancelot	385
L'Aurore de Guido Reni	Pasquier	387
Au Pincio....	Henri Regnault.	388
Le Violoniste de Raphaël	Pasquier	389
La Fornarina de Rome	Pasquier	390
La Fornarina de Florence	Pasquier	391
La Beatrice de Cenci	Pasquier	392
Paysannes a l'angle d'un pont	Henri Regnault.	393
Vicolo Sterrato	H. Clerget . . .	396
Vue sur le Tibre, en face de la Cloaca Maxima	H. Clerget . . .	397
Pont et château Saint-Ange	Lancelot	400
Temple d'Antonin et Faustine	H. Clerget . . .	401
Porte du palais de Venise	E. Thérond. . .	403
Basilique de Constantin	E. Thérond. . .	404
Archi diffi della Pace. Basilique de Constantin	E. Thérond. . .	405
Temple de Nerva	H. Clerget . . .	407
Forum Palladium ou Transitorium	H. Clerget . . .	408
Arc de Titus	E. Thérond. . .	409
Arc de Titus (détail)	E. Thérond. . .	411
Arc de Titus (détail)	E. Thérond. . .	412
Arc de Constantin	E. Thérond. . .	413
Arc de Septime-Sévère	H. Clerget . . .	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte du voyage de M. Mage, de Saint-Louis a Ségou. 8
Itinéraire du voyage au Soudan par E. Mage, carte I. 19
Itinéraire du voyage au Soudan par E. Mage, carte II. 35
Itinéraire du voyage au Soudan par E. Mage, carte III 51
Itinéraire du voyage au Soudan par E. Mage, carte IV. 63
Plan de Ségou Sikoro 75
Carte du Niger entre Koulikoro et Sansandig 82
Carte des régions arctiques. 115
Carte du port Foulke et de ses environs 131
Carte des itinéraires et des découvertes du docteur Hayes 147
Itinéraire de M. Vereschaguine dans l'isthme caucasien. 163
Carte des États-Unis et du chemin de fer du Pacifique. 227
Carte routière du Far-West 239
Carte du territoire de Colorado. 243
Carte du territoire aurifère de Black Hawk. 251
Carte du district aurifère de Trail Creek (Colorado) 259
Carte des districts aurifères et argentifères des États Unis et de l'Amérique anglaise 271
Carte des tribus indiennes a l'ouest du Mississipi 275

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE DANS LE SOUDAN OCCIDENTAL (Sénégambie, Niger), par M. MAGE, lieutenant de vaisseau. (1863-1866.) — Texte et dessins inédits.

Motifs du voyage. — Départ de France. — Premiers préparatifs. — Composition de mon escorte. — Difficultés. — Opinion générale sur le sort qui nous attendait. — Instructions. — De Saint-Louis à Bakel. — Dernières instructions verbales du général Faidherbe. — De Bakel à Médine. — Incident à Kotéré. — Le Sénégal entre le Félou et Gouïna. — Départ définitif de Médine, le 24 novembre 1863. — Manière de marcher. — La politique du Khasso, du Logo et du Natiaga. — Visite à Altiney-Séga. — Ascension d'une montagne. — Aspect du pays. — Route de Médine à Gouïna. — Accès de fièvre. — Campement à Gouïna. — Tentative de navigation au-dessus de ce point. — Insuccès — Départ des officiers de Médine. — Renvoi du guide incapable. — Nous sommes seuls. 1

Départ de Gouïna. — Navigation entre Gouïna et Bafoulabé. — Mode de voyage par terre. — Chasse à l'hippopotame. — Marigot, limite du Khasso. — Marigot de Kétiou. — Un caïman depuis Gouïna. — Arrivée à Bafoulabé. — Journée pénible. — Sidy et Yssa à la découverte. — Tentative d'exploration sur le Bakhoy. — Maka-Dougou et son chef cupide. — Souvenir de Mongo-Park. — Les envoyés de Diango, chef de Koundian. — Voyage à Koundian. — Réception. — Soupçons. — Koundian, sa position, sa forteresse. — Départ. — Passage du Bafing. — Marche vers l'est. 17

Arrivée au Bakhoy. — La montagne Makandianbougou. — Productions. — Cultures. — Musique. — Huit jours d'arrêt. — Le Bélédougou et le Manding sont révoltés. — Impossibilité de marcher vers l'est. — Marche au nord à travers le Foula Dougou. — Le Bakhoy n° 2. — Le Ba-Oulé. — Les esclaves enchaînés en route. — Arrivée au Kaarta. — Entrée dans le Kaarta. — Ses limites. — Quelques réflexions sur ce pays. — Marena. — Kouroundingkoto. — Guettala. — Population du Bagué. — Dindanco. — Rencontre de Diulas. — Origine du sel de Tichit. — Entrée dans le Kaarta-Biné. — Bambara-Mountan. — Namaboubougou. — Touroumpo. — Guémoukoura. — Séjour à Guémoukoura. — Visite de Dandangoura, chef de Farabougou. — Ennuis et tracasseries. — Madiga. — Observations et latitude. — Fatigue et maladies. — Lac de Tinkaré. — Tinkaré. — Samba Yoro se blesse en tombant. — On m'offre des queues de girafes. — Arrivée à Diangounté. — Bon accueil. — Détails sur le pays. 33

La maison d'El Hadj, à Dianghirté. — Départ. — Les sauterelles. — Le Ba-Oulé du Niger. — Kalabala-Fabougou. — Troupeau de bœufs des Pouls du Bahkounou. — Nous commençons à souffrir de privations. — Traces d'éléphants. — Fin du Diangounté. — Nous sommes dans le Ségou. — Tiéfougoula. — Sa population. — Ses femmes. — Commencement des Botoques. — Visite des Massassis de Guéméné. — Les Maures et leurs femmes. — Vol d'une baïonnette. — Médina. — Premiers bruits de guerre civile à Ségou. — Arrivée à Toumboula. — Toumboula. — Badara-Tunkara. — Le Lambalaké. — Tikoura. — Bembougou. — Barsafé. — Marconnah. — Ouakha ou Ouakharou. — Les roniers et leurs fruits. — Les Foular. — Masoso ou Soso. — Un cadavre noroubougou. — Craintes des Bambaras. — Médina. — Nous rejoignons une caravane. — Marche en colonne. — Une attaque. — Article de journal sur cette attaque. — Comment les bruits se transportent en Afrique. — Arrivée à Banamba. — Pluie anomale. — Départ de Banamba. — Difia. — Sikolo. — Le terrain s'abaisse. — Dioni. — Kéréwané. — Encore une mauvaise nuit. — Bassabougou. — Bokhola. — Tamtam de guerre. — Morébougou. — Le Doubabel — On dit Yamina révolté. — Arrivée à Yamina. — Aspect du Niger. — Entrée à Yamina. — Nous sommes assaillis par la foule. — La maison de la fille d'Ali. — Sérinté. — Les Maures battus. — La maison de Sérinté. — Nous sommes assaillis par les Maures. — Position critique de Yamina. — Visite à Sambara Sacco. — Promenade au marché. 49

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Marché de Yamina. — Boucheries. — Visite au chef des somonos. — Le chanvre des Bambaras. — Les pirogues du Niger. — Traversée du fleuve. — Fraîcheur de l'eau. — La rive gauche, un jour de marché. — Quelques costumes. — Vente de marchandises. — Un tour au marché. — Visite au vrai chef de Yamina. — Cadeaux intéressés du chef des piroguiers. — Départ de Yamina. — Navigation en pirogue sur le fleuve. — Ségou-Sikoro. — Aspect de la ville. — Notre entrée. — Arrivée chez Ahmadou. — Sa demeure. — Ahmadou. — Premier palabre. — Nous traversons la ville — La maison de Samba N'diaye. — Hospitalité et diplomatie africaines. 65

Séjour à Ségou. — Notre maison. — Nos intimes. — Nos voisins. — Attente et anxiété. — Campagne de guerre en Afrique. — Bataille de Toghou. 81

Expédition nouvelle contre les Bambaras. — L'armée remonte la rive droite du Niger. — Siége et prise de Dina. — Retour. — Siége de Sansandig. — Panique et déroute de l'armée royale. — Audience de congé. — Adieu d'Ahmadou. — Route de retour. — Arrivée à Médine. — A Saint-Louis. — Conclusion. 97

VOYAGE A LA MER LIBRE DU PÔLE ARCTIQUE, par le docteur J. J. HAYES, chirurgien de la marine des États-Unis. (1860-1862.) — Traduction et dessins inédits.

Avant-propos. — Traversée de Boston au Groënland. — La discipline à bord. — Nos quartiers. — Le premier iceberg. — Le cercle polaire. — Le soleil de minuit. — Le jour sans fin. — Approche de la terre. — Spectacle magique. — A l'ancre dans le port de Proven. — Kayaks et Oumyacks. — Flore groënlandaise. — Upernavik. — Hospitalité des habitants. — Mort et funérailles de Gibson Caruthers. — Une collation à bord. — Adieu. — Navigation de la baie de Baffin. — *Le Pack du milieu.* — *Les eaux du nord.* — La *baie de Melville.* — Brouillards, neige et icebergs. — Hans le Groënlandais. — Le détroit de Smith. — Tempête. — Le cap Alexandre. — La baie de Hartstène. 113

Port Foulke. — Préparatifs d'hivernage. — Travaux variés. — Le coucher du soleil. — Nos attelages. — Chasse. — Visite au lac Alida et au « Glacier de mon frère Jean. » — Excursion sur la mer de glace. — Le premier campement. — Escalade et description du glacier. — Froid et péril. — Le clair de lune. — Obscurité croissante. — Vie journalière. — Une chasse à l'ours. — Épidémie canine. — Obligé de recourir aux Esquimaux. — Voyage et mort de Sonntag. — Son tombeau. 129

L'aube du printemps. — Ma colonie d'Esquimaux. — La famille de Hans. — Occupations. — Chasse aux morses. — Combat avec ces animaux. — Mort et funérailles de Kablunet. — Départ pour le Nord. — Traversée du détroit de Smith. — Les hummoks, difficultés de la marche. — Renvoi au vaisseau de la majeure partie des hommes. — Arrivée à la côte opposée du détroit. — Nature du sol et de la glace. — Vestiges d'anciennes habitations de l'homme. — Arrêté par la glace en dissolution. — La mer libre du pôle. 145

VOYAGE DANS LES PROVINCES DU CAUCASE, par BASILE VERESCHAGUINE, traduit du russe par Mme et M. Le Barbier (Ernest). (1864-1865.) — Texte et dessins inédits.

Les Kalmouks nomades. — Oulousses, Khotounes et Kibitkas. — Vêtements. — Le lit des enfants. — Le Kalmouk voleur, joueur et buveur. — Le Guellungh, prêtre et médecin. — Une consultation. — Les Nogaïs nomades. — Mieux vaut être Russe que Turc. — Le retour des émigrés. — Quelle misère! — Les Cosaques. — Une stanitsa. — Autrefois et aujourd'hui. — Le Cosaque à cheval. — Costumes. — Mendiants grecs, bohémiens et moines. — Route de Stavropol. — Une station postale. — Les inspecteurs mélomanes. — Un postillon trop confiant. — Les chevaux indociles. 161

La chasse au revolver. — Stavropol. — Le général Evdokinnoff. — Une femme médecin. — Les torrents. — N'oubliez pas les pourboires. — Géorgievsk. — Périsse le voyageur plutôt que le télégraphe. — Un dimanche à Géorgievsk. — Piatigorsk. — Les délicieux varenikis. — Les bains d'Ermolov et les sources d'Élénine. — Le Trou. — L'armurier de Schkhaou. — Tabor de Tsiganes (Bohémiens). — Leurs mœurs. — Un ménage de Bohémiens. — L'artiste en face de ses modèles. — Un préposé de la poste ennemi de l'art. — Vladicavcaz. — La Bourka Lesghienne. — Les Cabardins. — Traditions historiques — Deux classes, nobles et cultivateurs. — Le Valiy. 177

Costumes. — Armes. — Le Cabardin à cheval. — La Leghinska. — Religion. — L'officier russe et le soldat en campagne. — Tableau des races qui habitent le Caucase. — Le Lesghien Hadji-Mourtouz. — Une insurrection dans les montagnes. — La gorge du Darial. — Le mont Kasbek. — Route de Tiflis. — L'éboulement de la Béchennaïya Balka. — L'avalanche. — Le couvent abandonné. — Les *Ossètes.* — Leurs habitations. — Religion. — Les nouveaux convertis. — Le château de la reine Tamara. — Le monastère d'Ananour. — La fête de Saint-Georges à Mtshet. — Tiflis. 193

TRÈVES ET LA MOSELLE ALLEMANDE, par M. G. PERROT. (1867.) — Texte et dessins inédits. 207

LE FAR-WEST AMÉRICAIN, par M. L. SIMONIN. (1867.) — Texte et dessins inédits.

GO AHEAD! — De Paris au Missouri. — Arrivée à Brest. — Utilité des années bissextiles. — Petit et grand bateau. — Les officiers du *Saint-Laurent.* — Beau temps en mer. — La *Ville Impériale.* — Un hôtel de marbre. — La discipline des caravansérails américains. — Mes compagnons de voyage. — Craintes au départ. — Un homme scalpé vivant. — En avant! — L'Hudson et le Niagara. — Un coin du Canada. — Détroit, le Michigan, Chicago. — Les *railroads* américains. — Voitures-dortoirs, wagons-palais et salons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'état. — Les merveilles de la *Reine des Prairies*. — De Chicago à Council-Bluff et Omaha. — D'Omaha à Julesburg. — Omaha. — Le chemin de fer du Pacifique. — La plus belle demeure de l'homme. — Baptême des gares. — Les Indiens Paunies. — Caractères physiques de la race rouge. — L'incendie des Prairies. — Marche de nuit. — La chasse au buffle. — L'animal et l'homme primitifs. — Dernières stations du chemin de fer du Pacifique en septembre 1867. — Julesburg et le fort Sedgwick. — Le général Potter. — Les conciliabules des Indiens avec la commission de paix envoyée de Washington. — Le grand désert. — Aspect des plaines de l'Ouest. — Les antilopes et les bisons. — Les chiens des Prairies, leurs villes. — Les castors, leurs maisons. — Graminées, herbes odorantes et plantes grasses. — Le cotonnier. — Terres d'alluvion et de gravier 225

Le Colorado. — La diligence des Prairies. — Pourquoi nous allons au Colorado. — L'*Overland mail*. — Attaques des Indiens. — Le coche ou *stage*. — La route, les relais. — Les Américains en voyage. — Nos moyens de défense. — Fausse alerte. — La lutte des pionniers. — Oui et non. — Convois de bouviers. — Les *blockhaus*. — Les stations et leurs habitants. — Ruines, traces d'incendies. — Déprédations des sauvages. — Vengeances des blancs. — Massacre de Sand-Creek. — Le colonel Chivington. — Ligue des Peaux-Rouges du sud et du nord. — Craintes des colons. — Déposition d'une jeune captive. — Châtiment des coupables. — La naissance d'un territoire. — Caractères des émigrants. — Première découverte de l'or. — Arrivée des mineurs. — Auraria et Golden-City. — L'origine d'une ville. — Le mineur Gregory. — Découverte des filons aurifères. — Black-Hawk, Central-City et Nevada. — Climat des montagnes. — Idaho, les deux Empire et Georgetown. — Aspect de Denver. — Le *Mechanic's Institute*. 241

Les montagnes Rocheuses. — Les mines d'or et d'argent. — Placers et filons. — Nouvelles découvertes. — Mesures libérales. — Les mineurs. — Recherches fiévreuses. — Déboires des capitalistes. — Difficultés du traitement métallurgique. — On demande un inventeur. — Production des États-Unis en métaux précieux. — Le *speaker* Colfax et le président Lincoln. — Dernières paroles du président sur les affaires du pays. — Une caravane. — Réceptions cordiales. — Voir les Indiens! — Types de pionniers, mais non de Peaux-Rouges. — De Denver à Chayennes. — La cité magique. — La maison du doge échangée contre une tente. — Hill's-Dale. — Campement de Pole-Creek. — Terrible ouragan. — Les commissaires de paix. — L'interprète Pallardie et ses trois sachems. — Lune de miel interrompue. — Campement de Horse-Creek et de Lone-Tree-Creek. — Remparts naturels. — Étranges illusions d'optique. — Dernière étape. — Le beau temps de la traite. — Le sentier espagnol. — Le drapeau de l'Union. — Le fort Laramie. — Le traitant Laramie. — Vue du fort. Veranda, chalet, barraques et corral. — Hôtel et buvette. — Officiers et soldats. — Le maître coq Macaron. — Des *bluffs* de la Plate du Nord. — Le pic Laramie. — Les montagnes Noires. — Ancienne route. 257

Les Peaux-Rouges. — Un village sioux. — Les *Laramie-Loafers*. — Un wigwam. — Le père Richard. — Jim Beckwith. — Jeux des enfants. — Les chiens. — Hommes et femmes. — Camp des Corbeaux. — Les seize grands chefs. — Les Arrapahoes. — Absence des Sioux révoltés. — M. Beauvais. — Préliminaires de la conférence. — Le grand conseil des Corbeaux. — Beau temps. — Arrivée des chefs. — Types et costumes. — Chant des sauvages. — Salle des conférences. — Orateurs et auditeurs. — Présentations. — La cérémonie du calumet. — *Speech* du président Taylor. — Discours de Dent-d'Ours. — Gestes et signes. — Pied-Noir et le Loup. — Répliques. — Remise à six lunes et au gazon vert. — Conférence avec les Arrapahoes. — Attentes vaines. — Insuccès final. — La question indienne. — Situation actuelle des sauvages. — Conduite des blancs. — Les *réserves* et le travail du sol. — La race rouge. — Chiffre de population. — Habitudes communes. — Langues. — Confinement des Indiens. — Qu'arrivera-t-il de ce peuple? — Guerre terrible, s'il ne se soumet pas 273

De Paris a Bucharest, causeries géographiques, par M. Lancelot. (1860). — Texte et dessins inédits.

D'Argis à Cosia. — Escalade du Gibla. — Traversée de l'Olto. — Un village d'affranchis. — Un mauvais pas. — Nouveau genre de locomotion. — Le couvent de Cosia. — Délabrement. — Misère. — Folie. — Cosia n'est pas un évêché. — Paysages. — Souvenirs des temps romains. — Cours de l'Olto. — Les orpailleurs. — Richesses minéralogiques. — Les salines. — Prévoyance de l'administration. — De Cosia à Intrulemn'ü. — Romnic (la Rome du Vallon). — La roue cassée. — Intrulemn'ü. — Sa légende. — Un cimetière. . . . 289

A Intrulemn'ü. — Un couvent-école. — Des confitures à propos d'un couvent de femmes. — Les Tziganes, leur origine, leur caractère. — Un village des Tziganes chrétiens. — D'Intrulemn'ü à Orèzu. — Départ d'Intrulemn'ü. — Les fontaines en Valachie. — Le monastère d'Orèzu. — L'Igoumène. — Croyances populaires. — Superstitions. — Sorcellerie. — Mœurs roumaines. — Demandes en mariage. — Fiançailles. — Fêtes religieuses. — Funérailles. — Culte des mânes. 305

A Orèzu. — L'étiquette du monastère. — Les moines. — Les lois de servitude. — Un paysan de l'Olto. — Le chant du Pruth. — Souvenirs des Russes. — La maison rustique de la Valachie. — Chevaux, ânes et mulets. — Bœufs. — Buffles. — Brebis, laines et tissus de laine. — Chèvres, porcs, etc. — Bistriza. — Le monastère et son Igoumène. — Polovrad'j. — Montagnes et forêts. — Industries forestières. — Prairies et pâturages. — Polovrad'j. 321

Polovrad'j (suite). — La nature. — Baïa-de-Fier. — Danger de monter un cheval borgne. — De Polovrad'j à Tirgu-Giulu. — Tirgu-Giulu. — L'invasion des sauterelles. — Une partie de trente et un. — Les aïeux du poëte Ronsard. — Un hospodar poëte. — Une fable. — Tizmana. — Un curé de campagne. — Le monas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tère de Tizmana. — Un homme sous un moine. — Une prière. — Tchoclovin. — Souvenir des Turcs. — Un centenaire. — Un bandit *orthodoxe*. — De Tizmana à Témesvar. — Baïa-de-Arama. — Turnu-Sévérinu. — Orsova. — Méhadia. — Témesvar. 337

ROME, par M. FRANCIS WEY. (1864-1868.) — Texte et dessins inédits.

Préjugés d'école, et premières impressions. — *Il tritone* et la Piazza Barberini. — *Trattorie :* comment se nourrit le peuple. — *Le parfum de Rome.* — Fontaine de Trevi. — *L'Acqua Vergine* et sa légende. — Rencontre sur le Corso : l'abbé.... — Montaigne et l'*albergo dell' Orso.* — Premier aspect de la basilique vaticane. — A travers les rues.... — Panthéon d'Agrippa et temple d'Antonin. — Mœurs boutiquières. — Vision du monde antique. — Sur le Tibre : *Cloaca maxima* de Tarquin. — Au Trastevere : boutique de la Fornarina — Le dernier chemin que monta saint Pierre. — Tabacomanie des Romains : le mouchoir et la tabatière du pape. — Église de San-Pietro in Montorio; *la Flagellation*, par Sébastien del Piombo, etc. — Rome au soleil couchant sur le mont Janicule. — Noviciat; installation. — Description du *Forum Romanum*. . . . 353

Description du *Forum Romanum* (suite). — San Paolo *fuori le mura.* — Ce que c'est en réalité qu'une basilique. — Origine et destination des basiliques de l'antiquité. — Appropriation des basiliques chrétiennes. — Hiérarchie des églises de Rome. — Souvenir à la construction d'Honorius : vestiges échappés aux flammes. — Arc de Placidia. — *Ciborium* d'Arnolfo, etc.... — Cloître de Saint-Paul. — *Légendes* du chemin : *l'échelle de Saint-Bernard, les Trois-Fontaines.* — Pyramide de Cestius. — Pont d'Horatius Coclès. — Promenade au Colisée. 369

Promenade au Colisée (suite). — Ascension de l'amphithéâtre Flavien. — Comment on gouverne le temps; comment sont gouvernés les fiacres, les procès et les postes. — La vie en plein air. — Moinillons au lycée, dominicains en nourrice, prélats au soleil. — Les contadins dans la *Grand'*ville. — L'*Aurore* au palais Rospigliosi. — Palais et galerie Barberini : la *Fornarina* et son sosie; le Poussin et la *Mort de Germanicus;* portraits des Cenci, etc.... — Perles de la galerie Sciarra : le *Violoniste* de Raphaël, etc.... — Un cloaque derrière San Crispino. — Recherche du palais Cenci-Bolognetti. — Ripetta et son bac. — Transformation du mausolée d'Auguste et de celui d'Adrien. — Aventures du château Saint-Ange. — Origine du nom actuel. — Teodora et Marozia.... — Procédure et exécution de Beatrice de Cenci. — Cabanons et cachots. — Spectacle imprévu sur la plate-forme, etc. 385

Procédure et exécution de Beatrice de Cenci (suite). — Cabanons et cachots. — Spectacle imprévu sur la plate-forme, etc. — *Di là, di quà....* — Sant'-Andrea *delle Fratte*, en habit de fête. — Dernière entrevue avec la marquise C***; cortége et coutumes funèbres. — Hygiène de la douleur. — Église de Saint-Marc et palais de Venise. — *Légende* des deux Adam. — *Sainte Suzanne* et les frères Duquesnoy. — Sainte Françoise, dame romaine. — Le temple d'Antonin et Faustine. — Basilique de Constantin et *légende* des Arcs de la Paix. — Chemin du Forum Palladium par les *colonnate* de Nerva. — Vénus et Rome. — Origine des arcs de triomphe : Septime-Sévère. — L'Arc de Titus; anecdote juive. — Les inscriptions des Augustes et celles du jour. — Arc de Constantin; sa destination première, etc. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE 1868, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN 417

LISTE DES GRAVURES 425

LISTE DES CARTES. 431

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1868

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1868

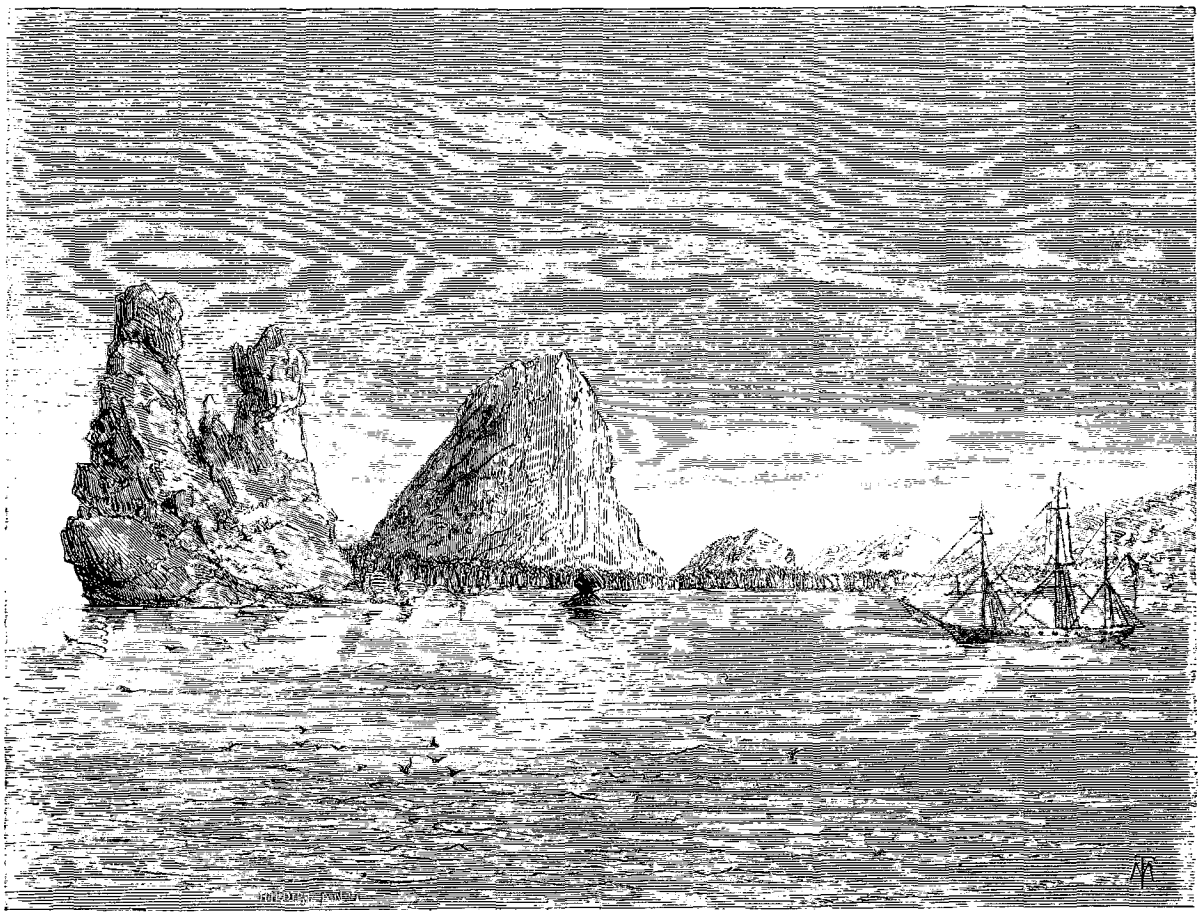
Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
BIBLIOTHÈQUE

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Rochers d'Hienghen. — Dessin de Moynet d'après un croquis de M. Garnier.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES [1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

La côte nord-est de l'île.

En revenant de l'extrémité septentrionale de l'île, j'allai attendre au poste de Houagap le passage d'un bateau de la station pour retourner à Nouméa. Ce poste avait alors pour chef M. le lieutenant Charpentier, et pour chirurgien le docteur Vieillard. Je reçus de l'un et de l'autre l'accueil le plus cordial et j'acceptai avec empressement l'offre que voulut bien me faire M. Vieillard de m'accompagner dans les environs du fort.

Ayant une connaissance profonde de la Nouvelle-Calédonie, qu'il habite depuis plusieurs années, et dont il a spécialement étudié la flore, naturaliste infatigable, encouragé par l'Institut pour ses travaux, et d'une aménité de caractère égale à son savoir, le docteur Vieil-

1. Suite. — Voy. t. XVI, p. 155.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lard est bien le meilleur compagnon d'excursion qu'on puisse désirer sur cette terre lointaine.

Notre première course nous conduisit le long de la belle rivière de Ti-Houaka. Son cours n'avait pas encore été remonté, car, outre la difficulté naturelle de la route, le sommet de son bassin était habité par une tribu qui ne s'était jamais soumise, et à l'époque des guerres contre la tribu de Houagap, il avait servi de refuge aux mécontents et à ceux dont la tête avait été mise à prix. On avait bien entrepris contre eux une expédition, seulement elle n'avait été poussée que jusqu'à une journée du poste. Ce voyage présentait donc un certain danger, mais le docteur pensait trouver dans les plantes quelques nouvelles espèces, et je tenais de mon côté à voir en place des *euphotides* et d'autres roches remarquables, que roulaient à l'état de galets les eaux de la Ti-Houaka.

Nous partîmes avec six soldats armés, tous hommes de bonne volonté, entreprenants et rompus à ce genre de courses; trois Kanaks nous servaient de guides; Poulone, *mon Tayau* de Balade, que j'ai déjà présenté au lecteur, complétait notre petite troupe, quoique à peu près convaincu qu'il serait mangé. La pirogue du docteur, si légère que deux hommes pouvaient la transporter au besoin, contenait nos provisions.

La vallée que nous suivions est des plus fertiles; aussi on y rencontre à chaque instant de petits villages, qui sont si bien cachés dans la verdure qu'on pourrait facilement passer à côté sans les voir. Les cocotiers y prospèrent aussi jusqu'à environ quinze à vingt kilomètres de la mer. Avant d'atteindre cette limite, la rivière est déjà devenue bien torrentueuse, et il a fallu, pour franchir certains rapides, transporter à dos d'homme notre pirogue. Mais, grâce au naturel curieux et obligeant des indigènes, notre troupe s'est grossie en chemin de quatre ou cinq jeunes gens toujours prêts à nous prêter main-forte dans les mauvais passages.

A vingt-cinq kilomètres environ, la rivière se bifurque; nous suivîmes le bras principal, celui de l'ouest, qui nous amena bientôt au village de Poimbey. Nous venions de quitter le territoire de la tribu de Houagap, et nous étions en pays insoumis.

Tout à fait imprévue, notre entrée dans le village produisit l'effet d'un coup de théâtre. Très-peu de ses habitants avaient été à même de voir des blancs : aussi, croyant à une surprise et à une attaque, les femmes disparurent toutes avec une promptitude extraordinaire dans l'épaisse broussaille ou dans les hautes herbes, emportant leurs enfants avec elles. Quant aux hommes, quoique bien certainement leur cœur battît d'émotion, pas un d'eux ne fit un geste témoignant de la moindre crainte. Ils se levèrent en silence, afin d'être prêts à bondir derrière un abri que leur coup d'œil rapide avait déjà choisi; mais, en voyant notre petit nombre et nos allures pacifiques, ils reprirent leur première position et acceptèrent gravement, ou avec un sourire ironique, les bonjours que nous leur adressâmes.

Il était tard, nous avions faim, et suivant les us et coutumes du pays, sans plus nous occuper de nos hôtes, nos gens procédèrent à l'établissement du campement et à la confection du dîner; puis un exprès indigène fut expédié au chef du village pour le mander auprès de nous.

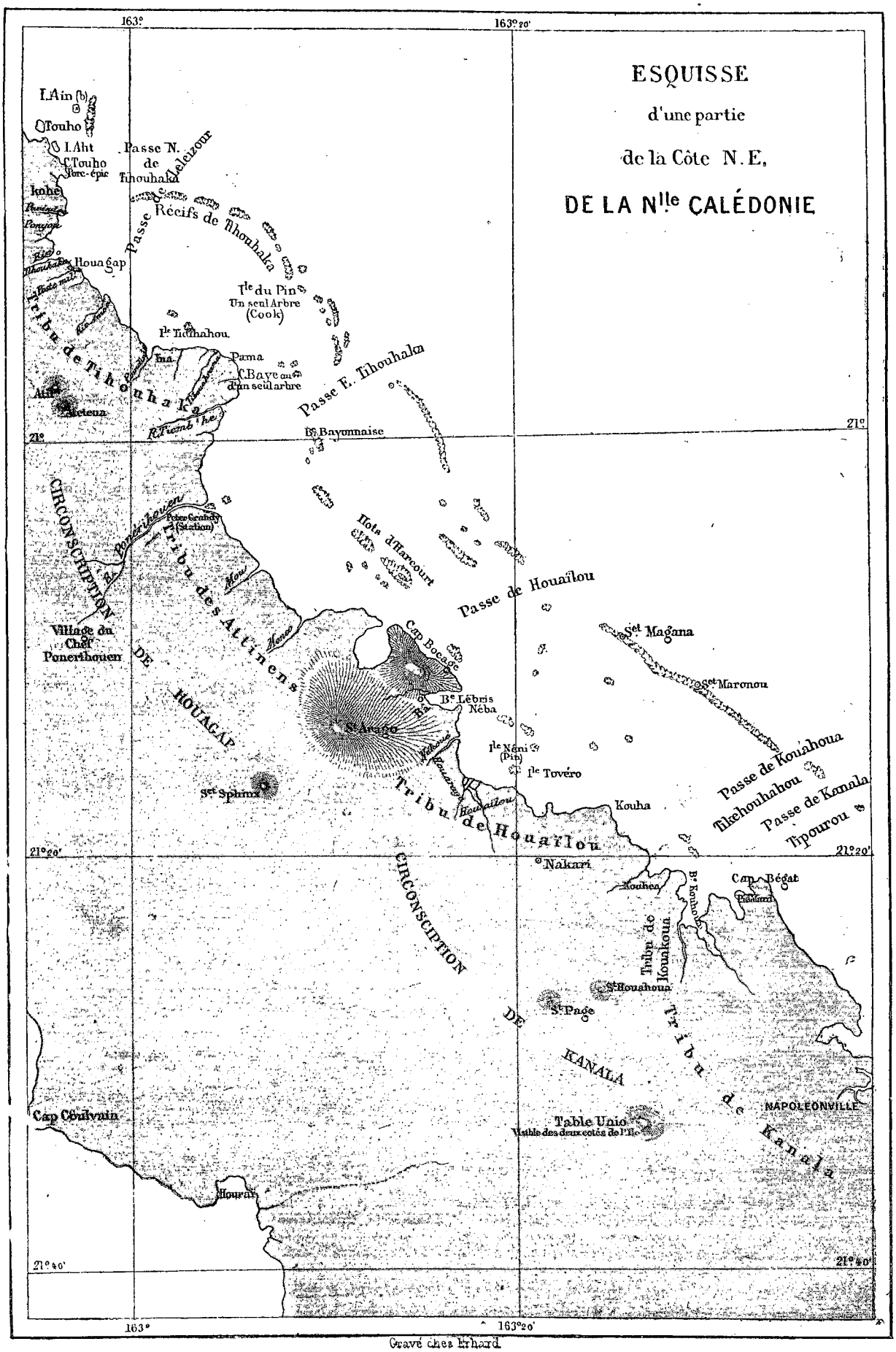
Nos armes étaient en faisceau sous la garde d'une sentinelle; nos revolvers ne quittaient du reste pas notre ceinture; le docteur classait ses découvertes; Poulone, toujours taciturne, sa hachette à la main, appuyé contre un cocotier, ne perdait pas un geste de ces hommes dont il ne parlait pas le dialecte, et dans lesquels par conséquent il voyait des ennemis; car dans cette île, qui semble avoir reçu plusieurs émigrations successives, bien que le fond de la langue soit commun à toute la population, les dialectes surabondent, la prononciation varie et les alliances ne se nouent guère qu'entre les tribus qui peuvent se comprendre.

Mon chien Soulouque avait disparu depuis quelques instants, et j'allais l'appeler, lorsque je le vis revenir en grande hâte, bondissant au-dessus des hautes herbes, dansl esquelles il disparaissait pour reparaître tout entier, grâce à un nouveau bond. Arrivé près de moi, il me regarda fixement avec ses deux grands yeux intelligents, tout en remuant sa longue queue ondoyante, puis faisant deux bonds vers le point d'où il revenait, il tourna la tête; je ne bougeai pas; il revint et me regarda de nouveau en poussant des gémissements d'impatience. Il avait assez parlé : je me levai, pris mon fusil chargé à plomb et le suivis.

Les Kanaks, à qui rien n'échappe, avaient tout vu; plusieurs me suivirent en silence; Poulone était cependant entre eux et moi. Soulouque, plein d'ardeur, courait devant, faisant, par intervalles, de petits temps d'arrêt pour m'attendre. Mais il ralentit soudainement son allure; son corps se mit à ramper dans les herbes comme celui d'une couleuvre; nous étions près de notre but. Je fis signe aux Kanaks étonnés de s'arrêter, et marchai seul dans le plus grand silence derrière mon chien. Au bout de quelques pas, il tomba en arrêt; je suivis la direction de son regard. Nous étions sur un des nombreux méandres de la rivière, où se trouvait une anse évasée et s'étalant au loin; là était installée une troupe nombreuse de canards sauvages; les uns fouillaient de leur bec le sable humide du rivage; d'autres dormaient ou digéraient, gravement assis sur leurs pattes; les plus jeunes nageaient ou faisaient leur toilette sur le cristal de l'eau. Ayant embrassé d'un regard tout cet ensemble, j'épaulai, cherchant des victimes parmi ces paisibles nageurs. Soulouque, dont tout le corps tremblait d'une impatience nerveuse, semblait me dire : *Eh bien!* Je fis feu des deux coups à la fois dans la bande, et, une minute après, Soulouque m'apportait quatre beaux et bons canards.

Cet heureux coup eut deux résultats : le premier de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

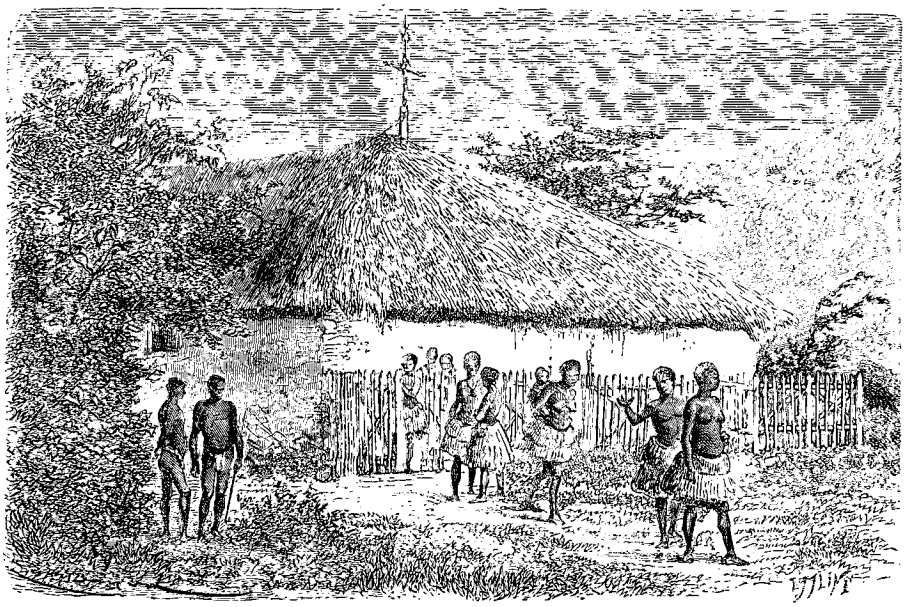


Gravé chez Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

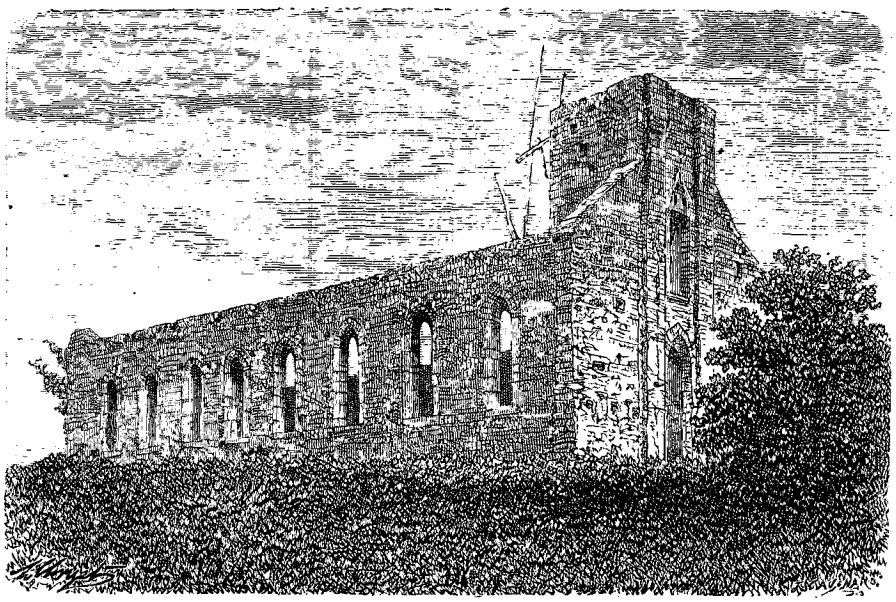
nous assurer un bon dîner; le second, et le plus important des deux, de montrer à nos hôtes la valeur de nos armes. Je crus deviner qu'ils exagérèrent même la chose dans le récit qu'ils en firent au retour et qu'ils étaient bien près d'affirmer qu'un fusil qui tuait quatre canards d'un coup avait le pouvoir de tuer tout autant de Kanaks.

Le chef du village de Poimbey, vieillard à longue barbe blanche, arriva accompagné d'une escorte vêtue aussi primitivement que possible. Néanmoins, dans



Eglise de Houagap. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. E. de Greslan.

ces montagnes, où le froid est quelquefois assez sensible à la peau nue, les indigènes se confectionnent des manteaux fort curieux : à l'intérieur c'est une natte parfaitement tressée; mais à l'extérieur des milliers de bouts de paille qu'ils ont à dessein laissé dépasser pendant le tressage, forment, en retombant les uns sur les autres, comme une toiture de chaume sur le dos de celui qui porte ce surtout, et qui se trouve ainsi ga-

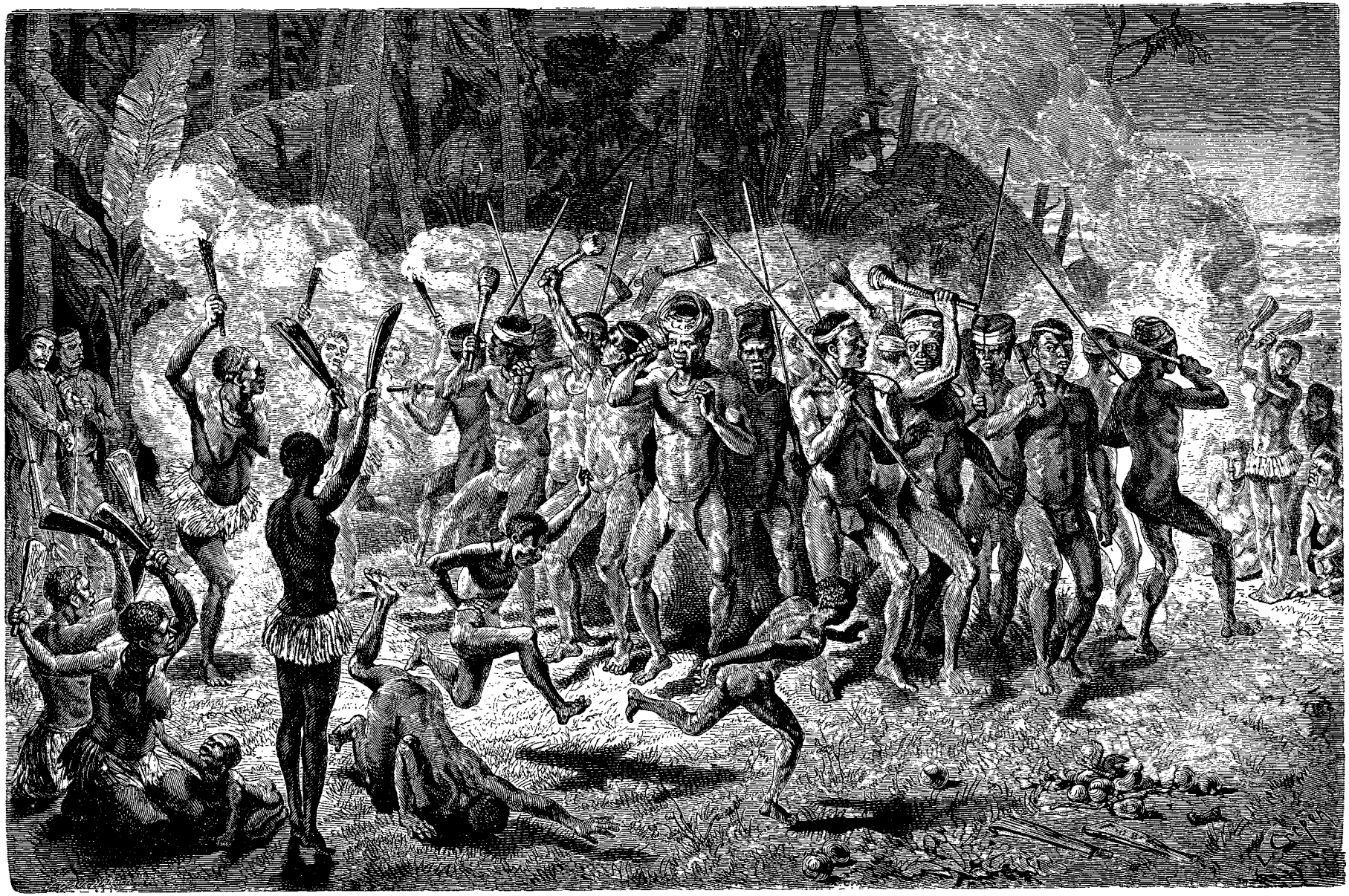


Eglise en construction à Poébo. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de M. E. de Greslan.

ranti tant bien que mal du froid, mais totalement de la pluie. Dans les atlas de Cook et de Dumont d'Urville, on voit de pareils manteaux sur le dos des Néo-Zélandais.

Nous dîmes au chef, par l'intermédiaire de nos guides, que nous étions des amis, que nous ne venions rien prendre chez lui, mais seulement examiner son territoire. « Soyez les bienvenus, » nous répondit le vieillard; puis se retournant vers ses hommes, il ajouta : « Que l'on apporte aux étrangers des igna-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un pilou-pilou la nuit. — Dessin de L. Crépon d'après un croquis de M. Garnier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes, des taros et des cocos, afin qu'ils voient que nous partageons avec eux et que nous sommes des amis. »

Quelques instants après, à la grande satisfaction de Poulone et de nos guides kanaks, un grand amas de vivres indigènes s'élevait au milieu de nous; mais nous, de notre côté, ne voulant pas être dépassés en générosité, nous invitâmes le vieux chef à dîner, après lui avoir offert du tabac, des pipes et des étoffes.

Le visage de ce vieillard, toujours grave, soucieux même, prit dès lors une expression plus confiante. Cependant il se trouvait avec ses ennemis les plus détestés, avec ceux qui avaient voulu lui enlever son indépendance, à lui le vieux sauvage, c'est-à-dire le plus libre des hommes et le plus jaloux de sa liberté; mais le repas était bon, et les sauvages eux-mêmes sont gracieux avec ceux qui les traitent. Chacun de nos ustensiles de table attirait la curiosité de tous; le vieux chef, non moins ignorant que ses sujets de la manière d'utiliser une fourchette ou une serviette, regarda d'abord tranquillement notre manière d'opérer et finit par nous imiter sans trop de maladresse. A la vue d'un morceau de sucre, il hésita à mettre dans sa bouche cette pierre blanche, mais quand il en sentit la douceur et qu'il apprit que c'était l'extrait de la canne indigène, il parut très-surpris, et, après l'avoir émietté en un grand nombre de très-petits fragments, il les distribua aux plus notables de ses sujets. Particularité caractéristique de cette race de sauvages, le Calédonien se refuse toujours à boire de l'eau-de-vie; ce fut à peine si le chef trempa ses lèvres dans celle que nous lui offrîmes.

La grande et forte tribu de laquelle dépend le village de Poimbey était autrefois très-redoutée de ses voisins des deux rives, où elle descendait quelquefois subitement pour faire des razzias, dont elle emportait le butin dans ses montagnes; on n'osait pas venir l'y attaquer. Poindi Patchili, chef actuel de cette tribu, est frère d'Onine, chef d'Amoa, dont j'ai raconté la fin misérable.

Poindi est grand et bien fait, d'une bravoure et d'une agilité extrêmes; sa peau est presque blanche. Il reste toujours dans ses montagnes sauvages, loin des blancs qu'il hait parce qu'ils ont tué des chefs, ses parents et ses amis, dont ils ont pris les territoires. Nous avions donc lieu de nous défier; cependant nous passâmes la nuit au milieu des guerriers au moins mal intentionnés de cette tribu: mais notre audace même, qui domine toujours ces natures naïves, était notre meilleure sauvegarde. Toutefois nous ne dormions que d'un œil, et l'un de nous veillait, faisant le guet.

La nuit ne fut troublée que par un incident assez comique : j'avais recommandé qu'on m'éveillât à cinq heures du matin. Ma montre était suspendue près de ma tête; au jour naissant, notre sentinelle, un soldat de marine, s'avança le plus doucement possible pour regarder l'heure, mais si légèrement qu'il marchât, le faible bruissement de la paille sur laquelle j'étais étendu me réveilla et, prompt comme l'éclair, j'appuyai mon revolver sur la tête du soldat en disant brusquement: « Qui va là? » Je reconnus de suite mon erreur, mais le malheureux était si effrayé qu'il ne songea plus à regarder l'heure, et retourna à son poste sans me répondre.

Au réveil, nous nous mîmes en route en remontant la rivière; un grand nombre d'habitants nous accompagnaient. Au bout d'une heure environ de marche, une cascade magnifique se présenta subitement à nous. Au sommet du plateau qu'elle parcourt, la rivière est tout à coup obligée de passer entre deux énormes blocs de rocher; ses eaux roulent écumantes et furieuses jusqu'à l'extrémité de cet étroit défilé, où une colonne de roche debout au milieu du rapide les divise en deux canaux plus étroits encore. Là elles s'engouffrent avec une telle violence qu'elles se pulvérisent en écume et en pluie qui s'élève jusqu'à une hauteur considérable. Au sortir de ce passage, la rivière se précipite, d'une hauteur de douze mètres environ, dans un grand bassin très-profond, dont les parois à pic sont comme ciselées dans le roc. Le calme des eaux au fond du gouffre forme un contraste des plus étranges avec la fureur qui les anime plus haut.

Le bruit produit par cette cascade est tel, que jusqu'à une certaine distance on ne peut pas s'entendre parler. Les rochers contre lesquels se brise la rivière sont formés d'un marbre violet et verdâtre qui, poli par un long frottement, ajoute encore par son éclat à la beauté du paysage.

Au-dessus de cette cascade, rien de curieux n'attira notre attention; nous séjournâmes encore quarante-huit heures au milieu des naturels, sans relever dans leur conduite le moindre indice d'hostilité, et nous pûmes bientôt regagner Houagap, chargés de précieux spécimens botaniques et géologiques.

La cascade de la Ti-Houaka n'est pas la seule, sur la côte nord-est de l'île, qui appelle le crayon ou le pinceau d'un artiste, ainsi que le témoigne la gravure de la page 12, représentant la belle cascade de Ba, qui anime le fond de la baie Lebris.

XV

Pilou-Pilou, combat et cannibalisme.

Au commencement du mois de juin 1864, le chef de poste de Houagap reçut une nombreuse et solennelle députation de la tribu de Houindo; on venait l'inviter à assister au Pilou-Pilou qui devait être célébré dans cette tribu le 6 juin à l'occasion de la récolte des ignames, avec toute la pompe requise par les vieilles coutumes; cinq ou six tribus, dont quelques-unes habitaient de l'autre côté de l'île, devaient s'y rendre.

Généralement les Kanaks n'aiment guère, dans ce genre de fête, la présence de l'Européen et surtout celle des soldats français; mais ce qui, dans cette occasion, engageait vivement le chef de cette tribu à inviter les blancs, ses voisins, c'est qu'il était en ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moment en guerre avec la tribu de Ponérihouen, tribu insoumise et querelleuse, que nous avions eu nous-mêmes besoin de châtier dans une précédente expédition.

Une rivière large et profonde sépare les deux tribus; celle de Ponérihouen traversa un jour cette limite, et vint établir des plantations sur le territoire de sa voisine. C'était une usurpation, et les gens de Houindo chassèrent les envahisseurs. De là une guerre permanente pendant laquelle la tribu de Houindo vint à Houagap demander main-forte à ses nouveaux alliés, les Français. Un poste de dix hommes commandés par un sergent fut envoyé, et, avec l'aide des naturels, il établit un petit blockhaus sur le sommet d'une butte dominant la rivière à son embouchure, endroit choisi par les ennemis pour opérer leurs attaques, facilitée par une barre, qui forme là, comme au débouché de tous les cours d'eau néo-calédoniens, un gué presque continu et praticable en tout temps. De plus, à la marée basse, au milieu de la rivière, s'étale un îlot de sable assez large, sur lequel les deux partis venaient tour à tour se défier.

A partir de l'installation du poste français, les attaques continuèrent encore, mais les gens de Ponérihouen n'osèrent plus se hasarder à traverser la rivière pendant le jour. Toutefois ils la passaient quelquefois la nuit, se cachaient dans les bois, et réussissaient à massacrer quelques-uns de leurs adversaires isolés. L'un d'entre eux poussa la hardiesse jusqu'à venir au cœur du village de Houindo enfoncer sa zagaie dans la porte même du chef. — Ils possédaient quelques fusils, dont ils se servaient avec une assez grande précision. Toujours à l'affût derrière quelque rocher ou dans le feuillage épais d'un arbre de l'autre rive, ils épiaient le moment où un soldat ou un Kanak s'approchait du bord, pour lui envoyer une balle; il est vrai que, d'un autre côté, la supériorité du tir de nos hommes et de nos fusils commençait à refroidir beaucoup l'ardeur de l'ennemi.

Cependant cet état de choses ne pouvait se prolonger, et le commandant du poste de Houagap attendait des ordres et des renforts pour frapper un coup décisif sur cette tribu turbulente. C'est à ce moment qu'eut lieu la grande fête de Houindo. Le lieutenant ni le docteur, retenus par le service, ne purent s'y rendre; quant à moi, je ne pouvais manquer une telle occasion d'assister à un de ces grands *Pilou-Pilou* dont tout le monde parle, et que si peu d'Européens se sont trouvés à même de voir. Je me mis donc en route avec une escorte de Kanaks de Houagap invités à la fête, et dix soldats bien armés, qu'il était prudent d'avoir avec soi au milieu de la nombreuse réunion d'indigènes dans laquelle nous allions nous trouver.

Houindo est situé au cap Bocage et sur la route de Kanala, à mi-chemin environ de Houagap; il faut pour s'y rendre une forte journée de marche, au bord de la mer, dans des sables et sur des coraux. A notre arrivée, le chef nous donna une case et des vivres. C'était un homme jeune et bien fait. Il nous parla avec animation de ses ennemis de Ponérihouen, qui lui avaient fait dire qu'ils profiteraient du Pilou-Pilou pour venir l'attaquer et changer cette fête en jour de deuil. Aussi les sentinelles placées en vigie sur le sommet des montagnes avaient ordre de redoubler de surveillance. Le chef nous montra devant sa case, avec un air d'orgueil, quatre ou cinq crânes qui grimaçaient au bout de longues perches, trophées glorieux des derniers combats. Quant au reste des cadavres auxquels ils avaient appartenu, on aurait eu grande peine à en retrouver quelques os à demi calcinés par le feu, et rongés par les dents avides de ces implacables sauvages.

Le lendemain, je me rendis à sept heures du matin sur le théâtre de la fête; c'était une vaste plaine que dominait un plateau. Au sommet de celui-ci étaient assis les chefs et les vieillards, au bas se tenait la foule devant laquelle s'élevait un amas considérable d'ignames; trente ou quarante jeunes gens, choisis parmi les plus beaux de la tribu, venaient en prendre chacun une charge, et tous ensemble remontaient au pas de course sur le plateau, avec leurs fardeaux, qu'ils déposaient aux pieds des chefs; ensuite, toujours courant, ils retournaient au grand tas d'ignames, pour en rapporter une nouvelle charge, et ainsi de suite. Dans cette course effrénée, ils étaient suivis par la foule hurlante, qui bondissait autour d'eux en brandissant ses armes.

Tout Européen se fût intéressé à cet étrange spectacle; mais un peintre, un sculpteur n'aurait pu se lasser d'admirer les formes des jeunes acteurs; de plus beaux modèles académiques ont rarement posé dans un atelier.

Le Calédonien a généralement le corps grand et svelte; jamais l'embonpoint de l'Européen ne vient vulgariser ses formes; ses muscles, fondus dans la chair pendant sa jeunesse, ressortent en saillie vigoureuse dans son âge viril. Il est infatigable, alors surtout que le plaisir ou la passion l'anime.

Les ignames apportées sur le plateau étaient divisées en tas inégaux, surmontés de cocos, de poissons, etc., et chacun formait la part réservée à un chef ou à une famille des assistants; personne n'était oublié.

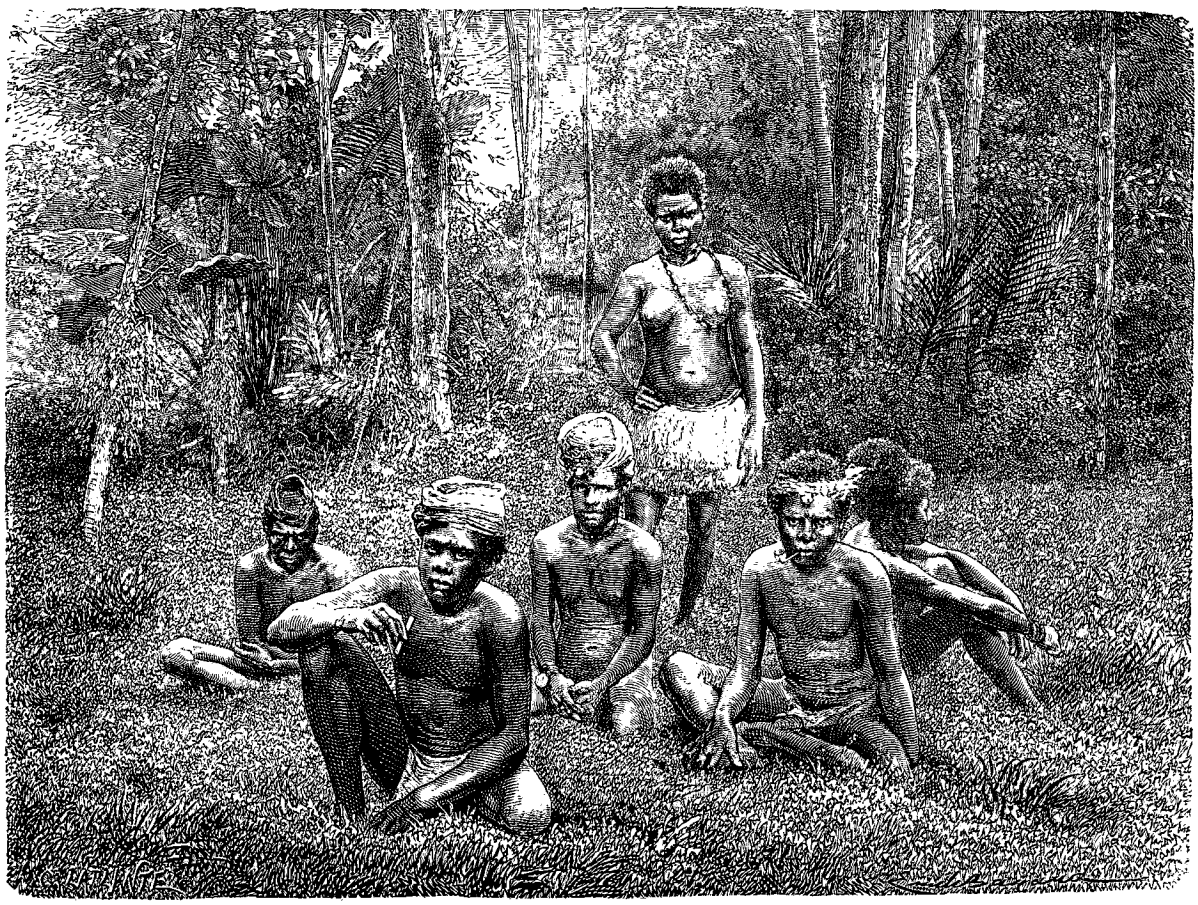
Depuis deux heures environ je regardais cette scène, lorsqu'un long cri aigu et perçant retentit au loin, dominant même le bruit de la fête. Aussitôt, tout le monde devint immobile, et l'anxiété se peignit sur tous les visages. Ce hurlement lugubre et lointain, c'était le cri de guerre : les gens de Ponérihouen, fidèles à leur promesse, tentaient une attaque; et les sentinelles, du haut des montagnes, signalaient leur approche. Au milieu du silence général, le chef de Houindo prit la parole, et ordonna en peu de mots à ses jeunes gens d'aller au-devant de l'ennemi; tous, brandissant leurs armes, se précipitèrent à l'envi vers le point de l'attaque, où, à l'exception des femmes, toute l'assistance les suivit. Curieux d'être témoins de cette lutte, nous nous joignîmes à la foule.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au bout d'une heure de marche environ, nous étions au bord d'une large et belle rivière, limite des deux tribus ennemies. A ce moment la mer était basse, et sur un large banc de sable asséché au milieu du cours d'eau une lutte acharnée était déjà engagée entre les deux partis, mais notre arrivée subite décida complétement de son issue. Les Ponérihouens, avertis de notre arrivée par les clameurs de leurs nombreux compatriotes qui nous apercevaient de la rive opposée, se retirèrent, quoique avec assez de lenteur, devant nos redoutables carabines.

Mon intention n'était certes pas de devenir acteur dans cette lutte, à moins qu'une agression directe ne m'y engageât; pour ne pas la provoquer, je m'écartai du bord de la rivière avec mes hommes, et j'allai me placer sur un rocher élevé, du haut duquel on dominait parfaitement les lieux environnants.

La scène avait quelque chose de vraiment bizarre; nus ou ceints d'étoffes aux mille couleurs voyantes, les guerriers brandissaient leurs armes tout en bondissant, hurlant, injuriant leurs adversaires. Les vieillards au corps amaigri, dont la main ne pouvait lancer la pierre ou la zagaie, ne restaient pas oisifs pour cela : assis sur les pointes élevées des rochers de la grève, leur voix ne cessait d'animer le courage de leurs jeunes gens, et de prodiguer l'insulte à leurs en-



Jeunes Néo-Calédoniens. — Dessin d'Émile Bayard d'après une photographie de M. E. de Greslan.

nemis; lorsqu'une pierre aiguë passait en sifflant auprès de leur tête, ils ne daignaient pas s'incliner, mais leur voix plus vibrante, leur parole plus rapide redoublaient de sarcasmes. Écoutez, me dit l'interprète, voici ce qu'ils disent :

« Vous avez raison d'être venus maintenant, c'est une grande fête chez nous et vous nous manquiez; mais vous voilà, et nos jeunes guerriers vont vous saisir, et votre chair va compléter notre festin aujourd'hui. »

Les gens de Ponérihouen, dont les paroles arrivaient distinctement jusqu'à nous, répliquaient :

« Vous n'êtes que les chiens de ceux qui portent la foudre; trop lâches pour vous défendre contre nous, vous avez appelé les blancs à votre secours; dites-leur de s'éloigner, et nous vous verrons fuir comme la poussière qu'emporte le vent. »

A ce reproche, un peu mérité, les gens de Houindo ne savaient trop que répondre, lorsqu'un jeune chef, appelant autour de lui ses guerriers, s'élança le premier dans la rivière. En quelques brasses, devançant la petite troupe qui s'était précipitée sur ses pas, il atteignit le banc de sable; au même moment, un nombre à peu près égal des gens de Ponérihouen abordait aussi. Le banc avait cinquante mètres environ dans sa plus grande largeur; ces ennemis acharnés étaient donc face à face. Trop près de nos alliés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat sur la rivière des Ponérihouens. — Dessin d'Émile Bayard d'après un croquis de M. *Garnier*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour craindre notre feu, et surtout celui du sergent et de son détachement qui venait d'arriver, les gens de Ponérihouen avaient recouvré toute leur audace. Chaque parti se composait de trente hommes environ; les deux chefs seuls avaient un léger fusil de chasse à deux coups, qu'ils brandissaient au-dessus de leur tête comme si c'eût été une plume, et tous poussèrent en même temps leur cri de guerre. A cet instant le plus profond silence régnait sur les deux rives; tous les Kanaks attentifs, accroupis sur le rivage, suivaient d'un œil anxieux les moindres détails de l'affaire; les vieillards seuls continuaient leurs psalmodies, mais leur voix était descendue jusqu'à un diapason monotone.

Le combat commença d'abord par un jet de pierres projetées avec une adresse et une force dont nous n'avons pas d'idée. Ces pierres, appointées des deux bouts, se lancent au moyen de la fronde et sont projetées de but en blanc. Leur trajectoire, qu'elles parcourent en sifflant, est presque aussi peu accentuée que celle d'une balle. Prêter l'oreille à ce sifflement est une des grandes affaires du Kanak sur le champ de bataille. Toujours sur le *qui vive*, le corps baissé, son œil de lynx suit tous les mouvements de chacun de ses adversaires; et lorsqu'un projectile arrive sur lui, il lui échappe avec une merveilleuse adresse en bondissant de côté ou bien en se jetant vivement à terre.

Au bout d'un instant plusieurs hommes des deux partis avaient déjà reçu de légères blessures qui ne faisaient qu'augmenter leur rage, lorsqu'un de nos alliés, mortellement blessé au front, tomba sur le sable qu'il mordit dans les dernières convulsions de l'agonie. Je ne saurais dépeindre les cris de joie de tous les Ponérihouens, non plus que les hurlements de douleur de nos alliés; tous ceux qui étaient encore sur le rivage se précipitèrent dans la rivière. Ceux qui étaient sur le banc de sable s'élancèrent en avant contre les Ponérihouens qui, sans reculer, soutinrent vaillamment le choc. A quinze pas environ les combattants s'envoyèrent leurs zagaies[1], qui traversèrent bon nombre de bras et de jambes. Mais les blessures de cette sorte sont peu de chose pour ces hommes stoïques, et avec ma bonne lorgnette, je pouvais voir que, même lorsqu'ils retiraient de leurs propres mains l'arme de la plaie, l'expression qui se peignait sur leur visage n'était pas celle de la souffrance, mais uniquement celle de la fureur.

Dès le commencement de la lutte, les fusils des deux chefs avaient retenti sans résultat bien sensible; aussi, dédaignant ces inventions de la guerre moderne, généralement peu redoutables entre leurs mains, ils avaient saisi immédiatement leurs armes ordinaires, et l'on voyait le chef de Houindo, à la tête de sa petite troupe, s'élancer en avant, brandissant une longue lance de la main droite, et de la gauche un tomahawk acéré. Il était le but de tous les traits; mais par des bonds et des mouvements de côté, exécutés avec une prestesse miraculeuse, il réussissait à éviter cette grêle de projectiles. Sa troupe, un instant hésitante, avait laissé entre elle et lui un intervalle assez grand; et pourtant, devant cet homme isolé, les Ponérihouens se retiraient peu à peu, étonnés de son audace et de son bonheur à éviter leurs traits. C'était, du reste, un jeune homme magnifique, et, à le voir ainsi nu, la poitrine et la barbe noircies pour la guerre, tous les muscles en jeu, ne toucher le sol que pour y prendre un point d'appui et rebondir, se tordant et se courbant dans l'air au milieu des traits pleuvant autour de lui, on eût dit un être surhumain. Certes, ce n'était pas l'homme tel que nous le connaissons dans nos villes, pas plus, du reste, que le cheval de fiacre, empêtré de ses harnais gênants, n'est le cheval sauvage, à la crinière longue, abondante et mobile, au col recourbé et fort comme un arc de bois de fer, aux naseaux ouverts et inquiets, qui bondit comme un ressort et se dresse comme une chèver de montagne.

Devant ce guerrier, je l'ai dit, tous reculaient; cependant, bien qu'il fût très-près de l'ennemi, il n'avait encore pu lui porter aucun coup : car, pour se servir efficacement de sa lance, il eût fallu qu'il restât une seconde immobile, ce qui eût fatalement amené sa perte. Cependant les gens de Ponérihouen quittaient le banc de sable et entraient peu à peu dans l'eau, tout en gardant bonne contenance et ne cessant de raser de la pointe de leurs lances le corps du chef notre ami. A ce moment, poussant le hurlement de guerre, la troupe du rivage de Houindo accosta. Ce fut le signal de la retraite chez les Ponérihouens, et, quoique de l'autre bord on vînt à leur secours, ils lâchèrent pied rapidement, et plongèrent à demi dans l'eau. Là, ils ne pouvaient plus envoyer facilement leurs lances, c'était ce que le chef de Houindo attendait : il s'arrêta brusquement, rejeta en arrière son bras armé de la zagaie et ajusta un instant; alors son bras décrivit dans l'air une courbe rapide, et sa lance acérée, atteignant le but, s'enfonça dans la poitrine du chef ennemi, qui déjà était dans l'eau jusqu'à la ceinture, et qui tomba sans jeter un cri. Aussitôt les Houindos s'élancèrent dans la rivière pour s'emparer au moins de son cadavre, mais à ce moment arrivaient les Ponérihouens qui, eux aussi, se jetèrent à l'eau pour sauver ce trophée. Il y eut pendant quelques instants une mêlée terrible au milieu de ces eaux furieuses, où ces guerriers s'étreignaient l'un l'autre, se laissant emporter par la rivière, et se noyant plutôt que de lâcher prise.

Enfin les gens de Ponérihouen cédèrent, laissant les corps de deux ou trois de leurs camarades entre les mains des vainqueurs hurlant de joie et ivres de vengeance assouvie Je vis l'un d'eux, presque un vieillard, séparer à coups de hache un bras du cadavre du malheureux chef ennemi, l'agiter au-dessus de sa tête en manière de triomphe, puis arracher avec

1. Lance pointue qu'ils tiennent dans la main au point précis du centre de gravité, et qu'ils lancent ainsi à une très-grande distance, avec une telle adresse qu'ils manquent rarement leur but.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses dents un lambeau de cette chair encore palpitante. J'appris depuis que cet homme était le père du jeune guerrier tué au début de la lutte.

De longs hurlements de deuil et de rage répondirent à cet acte de sanglante sauvagerie ; ensuite les Ponérihouens s'enfoncèrent dans les broussailles et disparurent à nos regards. Ils allaient pleurer les leurs et méditer de nouvelles vengeances.

C'était un beau jour pour nos alliés; leur joie se traduisait par des hurlements sans fin, l'orgueil du triomphe se lisait dans leurs yeux.

Leur chef s'avança vers nous, suivi d'un de ses guerriers, qui portait sur son épaule la jambe d'une des victimes du combat; il lui ordonna de la mettre à nos pieds, et dit :

« Voilà un morceau de ton ennemi et du mien. Il pensait que ses os resteraient dans sa tribu : mais son crâne blanchira au soleil devant nos cases, nos femmes et nos enfants riront en le voyant, et sa chair fournira un bon festin à mes guerriers, qui seront après plus braves et plus forts. Choisis pour toi et les tiens la partie qui te plaira. J'en enverrai aussi au capitaine de Houagap, afin qu'il connaisse notre triomphe. »

J'étais trop habitué aux coutumes des Kanaks pour être très-étonné de ces paroles, car ce n'était pas le premier présent de chair humaine que je voyais envoyer ainsi; dans les postes du nord les commandants en reçoivent assez souvent. Cependant je ne pus m'empêcher, en refusant celui-ci, d'en exprimer mon dégoût, et j'ajoutai que si le chef et ses guerriers mangeaient le corps des hommes qu'ils avaient tués dans le combat, j'en avertirais le capitaine du poste de Houagap (qu'ils aimaient et craignaient à la fois), et que certainement ils s'attireraient sa colère. Pendant que l'interprète traduisait ma réponse, je lisais sur la physionomie du chef l'étonnement auquel succéda un air de respect et d'humilité quand il apprit que le capitaine de Houagap n'approuvait pas que l'on mangeât de la chair humaine.

Déjà toute la troupe des Kanaks avait pris le chemin du village, nous fîmes comme eux. Les événements que je viens de raconter avaient duré environ trois heures, il faisait chaud et nous avions faim. Arrivés au lieu du Pilou-Pilou, nous trouvâmes que la fête avait repris sa première allure. Le combat qui venait d'avoir lieu, loin de diminuer l'ardeur des naturels, n'avait fait que la surexciter; le seul changement consistait en ce que les femmes et les jeunes filles avaient commencé leurs danses à part. Elles se trouvaient en ce moment à environ deux cents mètres des guerriers, et nous ne perdîmes pas cette occasion de voir de près ce qu'étaient les femmes calédoniennes, qu'on ne fait ordinairement qu'entrevoir. En effet, lorsqu'on surprend une femme *kanaque* dans un sentier, on la voit se glisser subitement dans les hautes herbes, et y rester cachée jusqu'à ce qu'on soit passé. Toutefois, lorsqu'on séjourne un certain temps dans un village, cette sauvagerie diminue peu à peu et finit par disparaître entièrement.

Il y avait là quatre ou cinq cents femmes de tout âge : leur unique vêtement consistait en un *tapa*, sorte de ceinture formée des fibres du pandanus, qui retombait en franges autour d'elles; le seul ornement que la coquetterie eût suggéré aux plus jeunes était une couronne de feuillage, ou bien une fleur voyante placée dans leur chevelure. Quelques-unes avaient des colliers de jade vert, substance non moins estimée parmi les Néo-Calédoniens que parmi leurs voisins de la Nouvelle-Zélande. Des bracelets formés en usant le coquillage qu'on nomme cône, ornaient aussi leurs bras; la plupart s'étaient, en outre, noirci le visage et la poitrine.

Leur danse était simple et peu variée; elles s'étaient réunies en un cercle immense, autour duquel tournait un petit groupe d'entre elles, portant de longues branches vertes et fleuries. Toutes chantaient en cadence un air monotone, et marquaient la mesure par un mouvement du corps en même temps qu'elles frappaient le sol de leurs pieds et leurs mains l'une contre l'autre.

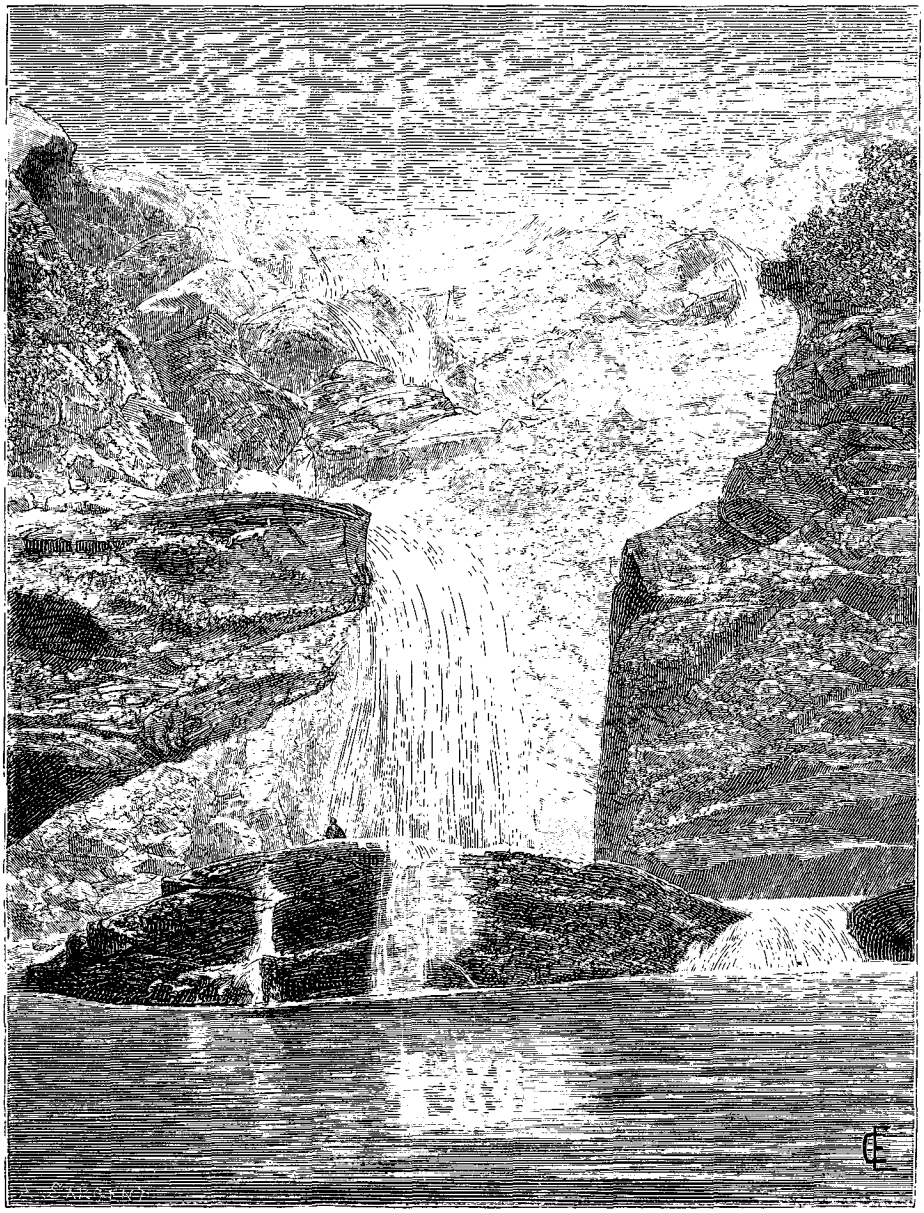
Il existe ici une différence frappante entre les deux sexes sous le rapport de la beauté, et l'on se demande si l'homme de ce pays n'a pas raison de considérer comme beaucoup au-dessous de lui une semblable compagne, ou si c'est, au contraire, le degré d'avilissement dans lequel vit la femme qui l'enlaidit ainsi. Ce n'est pas que la nature ne lui accorde à elle aussi un moment d'éclat; c'est lorsqu'elle devient jeune fille : alors ses formes sont d'une pureté irréprochable, et la douceur de sa peau ferait envie à beaucoup de nos jeunes Européennes. Mais cette fugitive floraison n'a que la durée d'un éclair et se flétrit bientôt sous la rude part que la vie sauvage fait à la femme : sa peau se ride, les cicatrices dont elle se couvre à la mort du premier parent venu la rendent repoussante; puis, la maternité l'achève.

Les femmes kanakes sont peu fécondes, soit parce qu'elles nourrissent longtemps leurs enfants, soit par des causes moins avouables.

La journée s'avançait, le soleil était près de terminer sa course, lorsque le chef nous fit prier de nous rapprocher de la fête pour assister à la distribution des divers tas d'ignames qui venaient enfin d'être terminés. On nous fit monter sur le plateau où tous se trouvaient maintenant, et l'on nous y plaça de telle sorte qu'autour de nous était un espace vide; à notre gauche et en arrière étaient les présents d'ignames. En avant de nous, mais sur la même ligne, se trouvaient les guerriers assemblés en un groupe nombreux; au premier rang les chefs et les vieillards. La cérémonie commença; chaque chef sortait à son tour des rangs, s'avançait de quelques pas et adressait un discours à la foule, qui à la fin de chaque phrase répondait par un hurlement général. Quelques ornements distinguaient les chefs des simples guerriers; des plumes d'oiseaux spéciaux ornaient leur tête. Enfin ils étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

armés de fusils à deux coups, — le plus grand luxe du Calédonien. Lorsque le chef était jeune, son discours terminé, il simulait un combat, bondissait au-devant du groupe, en brandissant sa zagaie que tout à coup il jetait au loin devant lui dans la plaine comme sur un ennemi simulé. Telles étaient les scènes qui se déroulaient devant nos yeux lorsque soudain un jeune chef étranger bondit hors des rangs, brandit un instant dans ses mains sa zagaie flexible, prononça quelques mots d'une voix retentissante, et au lieu de lancer son trait dans les herbes de la prairie, l'envoya de toute sa force sur un bouquet de cocotiers situé sur le plateau. Quel que fût le but ou la cause de cet acte, exécuté avec la rapidité de l'éclair, il produisit sur les assistants un effet aussi prodigieux qu'instantané ! Une clameur immense retentit, le chef même de Houindo, armant son



Cascade de Ba, dans la baie Lebris. — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. E. de Greslan.

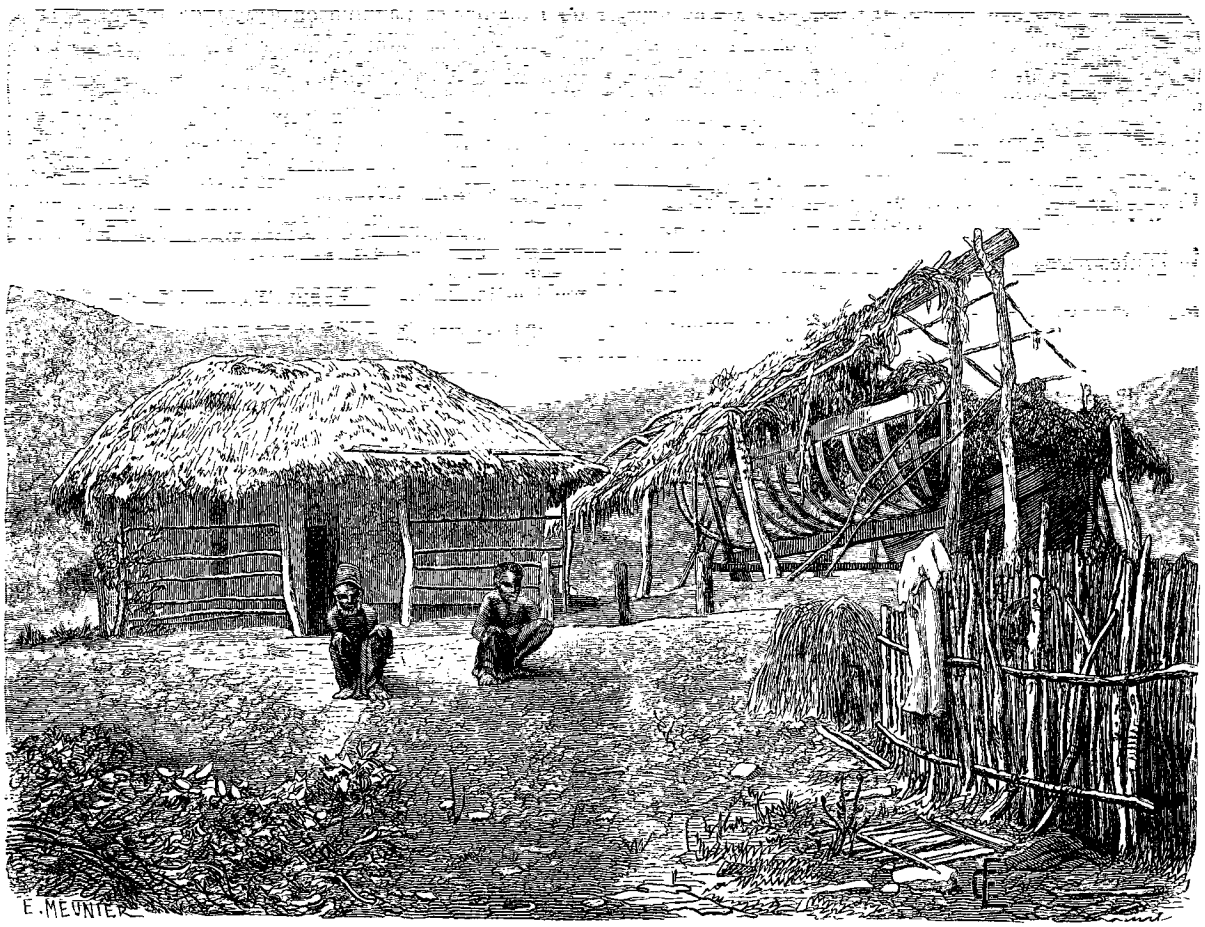
fusil, s'élança d'un seul bond au-devant de l'étranger, l'ajusta.... et c'en était fait de lui, si un vieillard n'eût relevé l'arme dont la charge se perdit dans l'air. A partir de ce moment je ne vis plus rien de la scène que me cacha aussitôt la foule. La plupart des naturels couraient çà et là comme les habitants d'une fourmilière ouverte par un coup de pied. Il fallait que les paroles et l'acte de l'étranger eussent été bien extraordinaires pour que les Calédoniens, toujours si amis du décorum dans leurs fêtes, fussent ainsi troublés. Nous attendions avec une certaine anxiété le dénoûment de cette affaire, lorsqu'un Kanak s'approchant de moi me dit de la part du chef, notre hôte, que la fête se trouvait terminée, et m'indiquant en même temps un grand tas d'ignames, de poissons, etc..., il ajouta : « Voilà les présents que le chef offre à toi et à tes hommes. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir remercié cet émissaire je voulus l'interroger sur les causes de la querelle, mais je ne pus en tirer que des réponses évasives, qui ne m'apprirent absolument rien.

Après la distribution des ignames, les Kanaks font un grand repas qui dure très-longtemps, et, lorsqu'ils sont bien repus, commence la véritable fête ; c'est au milieu de la nuit, sans autres lumières que quelques torches que promène çà et là le caprice de l'un d'eux ; hommes, femmes, enfants forment une mêlée confuse, surexcités par la grande abondance de nourriture qu'ils ont absorbée. Il se produit alors chez eux une espèce d'ivresse analogue à celle qu'amèneraient chez nous les alcools ; ils ne cessent de hurler et de sauter en mesure en frappant l'une contre l'autre des écorces d'arbres recourbées. Le choc de ces écorces produit un son sourd qui se propage au loin et qui, entendu d'une certaine distance, peut se traduire par les syllabes Pelou-Pelou. C'est probablement là l'origine du nom générique donné à toutes ces danses. On écrit ordinairement *Pilou-Pilou*, mais beaucoup de naturels, surtout dans le nord, prononcent Pelou-Pelou.

Après les événements bizarres que je viens de raconter, la fête paraissait terminée, et du reste, ne jugeant pas prudent de séjourner plus longtemps au milieu de cette foule surexcitée, je me retirai avec ma



Habitation de l'Anglais William Young, constructeur de bateaux. — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. E. de Greslan.

petite troupe dans le campement que nous avions choisi à un kilomètre de là environ. Les présents des indigènes procurèrent à mes hommes un excellent et copieux repas. Le soleil s'était caché derrière les montagnes, la nuit était obscure et calme ; mais bientôt nous entendîmes de nouveau des hurlements et des bruits de fête qui nous annoncèrent que nos voisins avaient repris le cours de leurs divertissements. Je voulais explorer le lendemain les environs et je pris sur-le-champ le parti de retourner sur le théâtre de la solennité pour prendre congé des chefs, leur faire quelques présents et les remercier de leur bonne hospitalité. La fête avait repris son cours, je demandai à plusieurs Kanaks où était le chef que je n'apercevais pas au milieu de la foule. Cette question parut embarrasser beaucoup ceux à qui je l'adressais, et, pour ne pas y répondre, ils s'éloignaient rapidement à la faveur de l'obscurité. J'insistai ; il y avait évidemment quelque mystère au-dessous de tout cela, je voulus le pénétrer. Un jeune indigène passant en ce moment près de nous, j'ordonnai à mes hommes de l'entourer et lui fis demander par mon interprète où étaient les chefs. « Je ne sais pas, répondit-il. — Je veux que tu me conduises vers le chef de Houindo, j'ai à lui parler. » Ni mon ton ni mes manières n'admettaient de réplique ; il le comprit et jeta un regard furtif autour de lui. Nous l'entourions ; aucune issue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'était laissée à la fuite et l'allure de mes soldats était aussi peu rassurante que la mienne : « Les chefs mangent, nous dit alors *notre prisonnier*, et je ne puis vous conduire vers eux. — Pourquoi cela? — Le chef, si je le faisais, me briserait le crâne d'un coup de casse-tête, ajouta-t-il. — Eh bien, dis-nous seulement où est la case du chef, et je te laisse aller. » Heureux d'en être quitte à si bon marché, le Kanak n'hésita plus et nous fit signe de le suivre. Il s'enfonça aussitôt dans les hautes herbes, lentement, en silence, et plongeant l'œil tout autour de lui pour s'assurer qu'aucun espion n'était là pour le voir. La chute d'une feuille, le frôlement des ailes d'un oiseau de nuit suffisaient pour le rendre immobile. Il écoutait et, reconnaissant bientôt son erreur, il continuait à s'avancer. Enfin, notre guide me mettant la main sur le bras pour attirer mon attention, me dit de sa voix la plus basse : « Derrière ce bouquet de hauts cocotiers vous trouverez la case du chef. » Il sonda du regard l'obscurité autour de nous, pour s'assurer que personne n'avait entendu ses paroles, et d'un pas silencieux et rapide il s'éloigna, courbant sa taille au-dessous du niveau des hautes herbes pour échapper aux regards indiscrets.

Que se passait-il alors d'extraordinaire chez le chef de Houindo? Il était évident que ses sujets avaient reçu l'ordre de ne pas venir le troubler et surtout de nous cacher le lieu de sa retraite; je croyais deviner la cause de toutes ces précautions, et, malgré moi, au milieu de cette nuit sombre, l'oreille frappée à chaque instant par les hurlements de plus de mille sauvages, dont les clameurs incessantes nous arrivaient distinctement, la tête pleine des scènes terribles qui se déroulaient sous nos yeux depuis le matin; malgré moi, dis-je, mon cœur battait d'émotion et je portai la main à ma ceinture pour m'assurer de la présence de mes armes. Le silencieux Poulone partageait probablement mes idées, car il me dit : « Il n'est pas bon d'aller chez le chef de Windo, il a vu beaucoup de sang aujourd'hui ; le Kanak qui a vu du sang veut en voir davantage, comme le blanc qui a bu du gin en désire encore d'autre. — Sois sans inquiétude, *mon tayaut*, nous sommes onze, et nos balles vont vite. — Oui, mais la nuit est sombre, l'endroit écarté, le Kanak y voit comme le chat, son tomahawh arrive sur la tête avant qu'on ait entrevu la main qui le soulève; puis on dit que ce sont les gens de Ponérihouen qui sont venus; il vaut mieux, croyez-moi, aller doucement et voir de loin ce qui se passe dans la case du *festin*, puis revenir vite sur nos pas; avant peu, notre absence sera remarquée et le chef averti. » Poulone avait raison, j'ordonnai donc d'avancer dans le plus profond silence.

L'homme de Balade passa le premier pour nous servir de guide, et nous continuâmes notre route lentement et sans bruit. Au bout de quelques minutes de marche, nous étions près du bouquet de cocotiers derrière lequel devait se trouver la case du chef. « C'est bien ici, murmura Poulone; voyez cette lueur qui arrive jusqu'à nous en filtrant à travers les interstices du feuillage. C'est celle du feu autour duquel ils doivent se trouver. » Augmentant encore de précautions pour marcher en silence, nous traversâmes le bouquet de cocotiers. La lueur d'un grand feu arrivait de plus en plus jusqu'à nous. Un murmure de voix frappant nos oreilles nous servait de guide; certainement nous n'étions qu'à quelques pas, car on distinguait chaque parole; un épais rideau de cannes à sucre et de bananiers nous séparait encore; je fis signe aux hommes de s'arrêter un instant, et suivis Poulone qui glissa comme un serpent de bronze au milieu de cette verte barrière. Tout à coup il s'arrêta et me fit signe de venir près de lui. J'obéis; alors la main de mon fidèle compagnon écarta lentement une grande feuille de bananier et par une ouverture de quelques centimètres j'aperçus une scène qui me fit frissonner jusqu'à la moelle de mes os.

Une douzaine d'hommes étaient assis près d'un grand feu; je reconnus les chefs que j'avais vus pendant la journée; sur de larges feuilles de bananier était placé au milieu d'eux un monceau de viandes fumantes entourées d'ignames et de taros; la vapeur qui s'élevait de ces aliments, apportée par la brise, arrivait juste vers nous, et j'aurais désiré pouvoir retenir mon souffle pour ne pas aspirer le fumet d'un aliment aussi révoltant. Je l'avais bien prévu : nos amis se livraient à leurs barbares festins, et, sans doute, les malheureux Ponérihouens tués dans la journée en faisaient les frais; le trou dans lequel on avait fait cuire leurs membres détachés à coups de hache était là; une joie farouche se peignait sur le visage de tous ces démons; ils mangeaient à deux mains. Ce spectacle était si extraordinaire qu'il me faisait l'effet d'un rêve et j'étais tenté d'aller à eux pour leur parler et les toucher. Un point surtout attirait toute mon attention; en face de moi, et bien éclairé par la lueur du foyer, se trouvait un vieux chef à la longue barbe blanche, à la poitrine ridée, aux bras déjà étiques; il ne paraissait pas jouir de l'appétit formidable de ses jeunes compagnons; aussi, au lieu d'un fémur orné d'une épaisse couche de viande, il se contentait de grignoter une tête; celle-ci était entière, car, conservant le crâne comme trophée, ils ne le brisent jamais; on avait eu cependant le soin de brûler les cheveux; quant à la barbe, elle n'avait pas encore eu le temps de pousser sur les joues du pauvre défunt, et le vieux démon s'acharnant sur ce visage, en avait enlevé toutes les parties charnues, le nez et les joues; restaient les yeux, qui, à demi ouverts, semblaient être encore en vie. Le vieux chef prit un bout de bois pointu et l'enfonça successivement dans les deux prunelles; on aurait pu croire que c'était pour se soustraire à ce regard et finir de *tuer* cette tête vivante; point du tout, c'était tout simplement pour parvenir à vider le crâne et en savourer le contenu; il retourna plusieurs fois son bois pointu dans cette boîte osseuse, qu'il secoua sur une pierre du foyer pour en faire tomber les parties molles, et cette opération accomplie, il les prenait de sa main maigre comme une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

griffe et les portait à sa bouche, paraissant très-satisfait de cet aliment. Ce premier procédé ne réussissant pas à extraire entièrement la cervelle, le vieux sauvage expérimenté mit l'arrière de cette tête dans le feu, à l'endroit où il était le plus violent, de façon que par cette chaleur intense la cervelle pût se séparer complétement de son enveloppe intérieure; ce procédé réussit parfaitement, et en quelques minutes le cannibale fit sortir par les diverses petites ouvertures du crâne le reste de son contenu. A ce moment, j'entendis retentir tout près de mon oreille ce bruit sec que produit une batterie de fusil que l'on arme. J'étais tellement absorbé que je tressaillis comme mû par un ressort, mais je reconnus vite le sergent D... qui m'accompagnait; il était près de moi, sa carabine épaulée et visant le vieux tigre; il n'était que temps, je relevai rapidement l'arme qui ne partit pas et je fis impérieusement signe au sergent de se retirer. Poulone et moi le suivîmes, et nous retrouvâmes bientôt notre petite troupe avec laquelle nous revînmes au camp. — « Je vous demande pardon, me dit à part le sergent D..., mais c'était plus fort que moi, le sang m'est venu aux yeux quand j'ai vu ces coquins se manger entre eux. — Kanak comme ça, répondit Poulone, lui beaucoup content *kaï-kaï* (manger) ses ennemis. »

Je ne rentrai pas à Houagap sans avoir été visiter au fond de la baie Lebris la belle cascade de Ba, dont mon ami E. de Greslan m'a envoyé depuis la photographie; — à l'époque pourtant si récente de mon passage, les terres fertiles, les belles forêts de ces parages n'avaient attiré encore aucun Européen. Aujourd'hui il n'en est plus de même, et un Anglais du nom de William Young, constructeur d'embarcations, y a fondé des chantiers où il exploite en faveur du cabotage de l'île les magnifiques essences de ce littoral.

Quelques jours après mon retour à Houagap, la goëlette *la Calédonienne* mouillait dans le port; elle avait l'ordre de prendre à son bord le détachement du poste et de le transporter chez nos amis de Houindo pour y châtier la tribu de Ponérihouen et celle de Mou qui, nous venons de le voir dans les pages précédentes, se permettaient des agressions constantes contre nos alliés, et nous bravaient chaque jour par quelque acte éclatant de cannibalisme.

L'expédition était dirigée par M. le lieutenant Charpentier, chef du poste de Houagap. Le 21 juin 1864, à la tête de trente militaires d'infanterie de la marine et de douze matelots de *la Calédonienne*, cet officier débarquait sur la rive droite de la rivière des Ponérihouens qui servait de champ à la bataille dont nous avons parlé; il fit dire d'abord aux chefs insoumis qu'il venait, de la part du gouverneur, intimer l'ordre de cesser leurs guerres intestines et de faire le lendemain leur soumission devant lui. Je laisserai maintenant la parole à cet officier qui, dans cette circonstance, fit preuve de beaucoup de circonspection et d'un esprit de conciliation sans lequel on aurait eu certainement de la peine à arrêter l'effusion du sang; néanmoins le but de l'expédition fut entièrement rempli. En général, du reste, le simple déploiement de nos forces suffit à soumettre les plus rebelles tribus :

« .... Partis ce jour-là pour étudier les dispositions des naturels et être prêts à frapper ferme si l'on n'acceptait pas nos conditions, nous les vîmes partout s'empresser de déposer les armes et de se soumettre; ce que j'avais dit la veille était déjà connu de toute la tribu. A midi, pendant une petite halte sur un mamelon couvert de cocotiers, ils se rallièrent autour de nous en nous offrant des cocos....

« A mesure que nous avancions, notre escorte grossissait, et qui n'eût pas connu les habitudes des Calédoniens aurait pu craindre une attaque; ils étaient simplement curieux comme leurs pareils, et cette curiosité impunément satisfaite augmentait leur confiance. A trois heures, en arrivant aux cases du chef, nous trouvâmes bon nombre d'indigènes; ils nous dirent qu'on était allé chercher le chef dans le fond de la vallée où il assistait à une fête. La troupe procéda à son repas, dont les habitants lui fournirent bénévolement une partie.

« A quatre heures, les Kanaks s'agitèrent et l'on me prévint que le chef arrivait. Quand il fut à quinze ou vingt pas, je fis arrêter son escorte, et sur mon invitation il s'avança seul et tout tremblant. Alors, retirant l'étoffe qui lui servait de turban, il m'offrit la main, disant que tout dans la tribu m'appartenait et qu'il serait désormais soumis; il promit de ne plus se battre, de ne pas faire de mal aux blancs, d'obéir aux ordres du gouverneur, en un mot d'être Français. Il demanda ensuite à retourner à la fête qu'il avait quittée pour se rendre à mon appel, ajoutant : « Reste ici, tu es chez toi. » Je le lui accordai, exigeant toutefois qu'il assistât, le lendemain, à notre départ. Il n'y manqua pas, mais à la plage il disparut : les signaux échangés avec le bâtiment, afin d'avoir notre déjeuner, lui ayant semblé menaçants pour sa liberté. Je me contentai de lui envoyer dire de se rendre à Wagap.

« Au même moment, le chef de Mou, à la tête de ses guerriers, se présenta devant moi pour faire sa soumission. Je formai le détachement en bataille, et le chef s'avança respectueusement, tête nue. Avec moins d'embarras que celui de Ponérihouen, il dit que tout ce qui lui appartenait était à moi et qu'il renonçait pour toujours à la guerre. Il se rendit ensuite à bord de *la Calédonienne*, où un pavillon national lui fut donné. »

A la suite des événements que nous venons de retracer, une paix profonde s'est établie dans cette partie de la Nouvelle-Calédonie; les colons peuvent maintenant s'établir dans ces parages fertiles; ils trouvent ordinairement dans les Kanaks des alliés et non des ennemis.

J'opérai mon retour à Noumea sur la goëlette *la Calédonienne* en mai 1864, après six mois de séjour dans le nord de l'île; je trouvai le chef-lieu beaucoup plus animé qu'à mon départ; les troupes revenaient

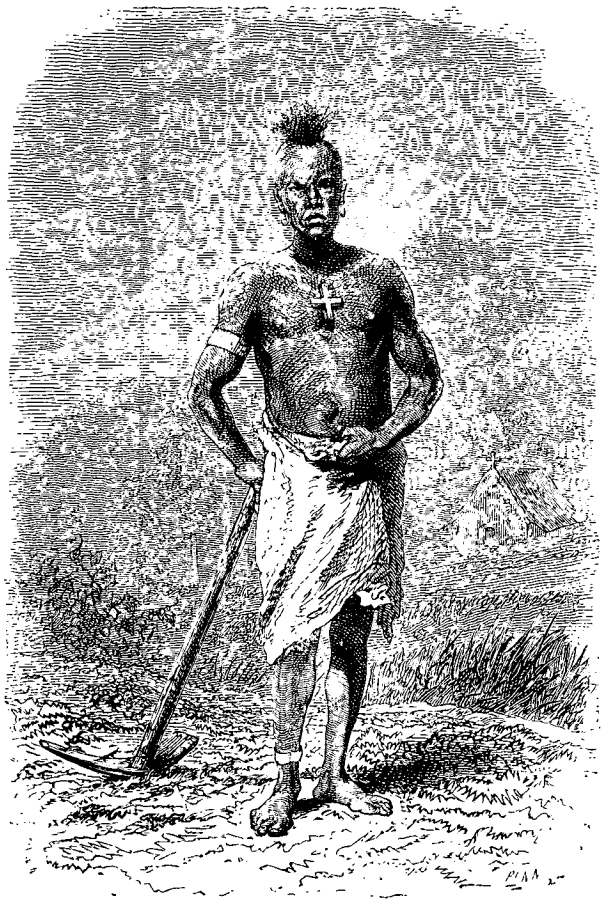
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une expédition dirigée contre les naturels de Lifou, une des îles Loyalty. Peut-être un jour aurai-je à m'occuper spécialement de ce petit et intéressant archipel et de parler de cette expédition dont la cause n'était pas bien connue et qui souleva contre le chef de la colonie des reproches amers de la part d'un grand nombre de journaux en France, en Angleterre et en Australie.

La population de notre capitale s'était aussi augmentée d'un certain nombre de femmes européennes, recrues dont elle avait manqué jusqu'alors. Une frégate de la marine impériale avait apporté de jeunes orphelines, envoyées, sous la tutelle du gouvernement, à la recherche d'établissements que ne pouvait leur garantir la terre natale. Ce fut un véritable événement dans un pays où les colons étaient presque tous célibataires. Il y eut bien dans le principe quelques petites contrariétés qui rappelèrent le mot de la fable : « Deux coqs vivaient en paix. » Mais bientôt l'ordre s'établit, et toutes ces jeunes filles trouvèrent des partis convenables.

Cet acte du gouvernement a eu les meilleurs résultats, car il a fixé au sol un grand nombre d'hommes que leur humeur vagabonde aurait éloignés de la contrée. Aujourd'hui une compagne, des enfants leur ont créé une famille, un foyer. Les liens les plus puissants leur ont refait une patrie, aux antipodes de l'autre, mais sous un ciel plus clément.

Cet envoi du gouvernement français fut suivi d'un autre, beaucoup moins bien vu par la colonie. Ce n'était plus en effet de jeunes et jolies orphelines, mais bien deux cent cinquante misérables qui venaient subir sous ce beau ciel la peine des travaux forcés que leurs crimes leur avaient méritée. Ils étaient presque tous jeunes; ils avaient été choisis au bagne de Toulon parmi les condamnés dont la conduite était la meilleure; mais à l'expiration de leur peine, dont la durée était d'au moins dix ans, ils devaient finir leurs jours dans le pays; il leur était même permis de servir les colons comme domestiques. Ce système est peut-être bon ; il a, du reste, réussi ailleurs ; cependant, pour le moment, quoique le prix de location de ces travailleurs soit assez peu élevé (soixante francs par mois), les Européens répugnent à employer ces hommes et il suffit de connaître la manière de vivre des colons calédoniens pour comprendre cette répugnance. Les planteurs vivent isolés, très-éloignés les uns des autres; le maître partage tous les travaux de ses hommes ; ils mangent tous à la même table et couchent sous le même toit. On offenserait beaucoup ces employés en leur disant qu'ils ne sont que des domestiques; on les désigne ordinairement par le nom de *stockmen*, qui est presque un titre d'honneur parmi eux. Il est vrai que ces travailleurs coûtent deux cent cinquante francs par mois; mais très-consciencieux pour la plupart, ils sont rompus à tous les travaux ordinaires de la colonisation. Quant à l'ouvrier de la transportation, on ne saurait lui confier des travaux différents de ceux que l'on peut faire exécuter par les indigènes, et l'emploi de ceux-ci, moins rétribué, n'éveille ni les mêmes préjugés, ni les mêmes craintes.



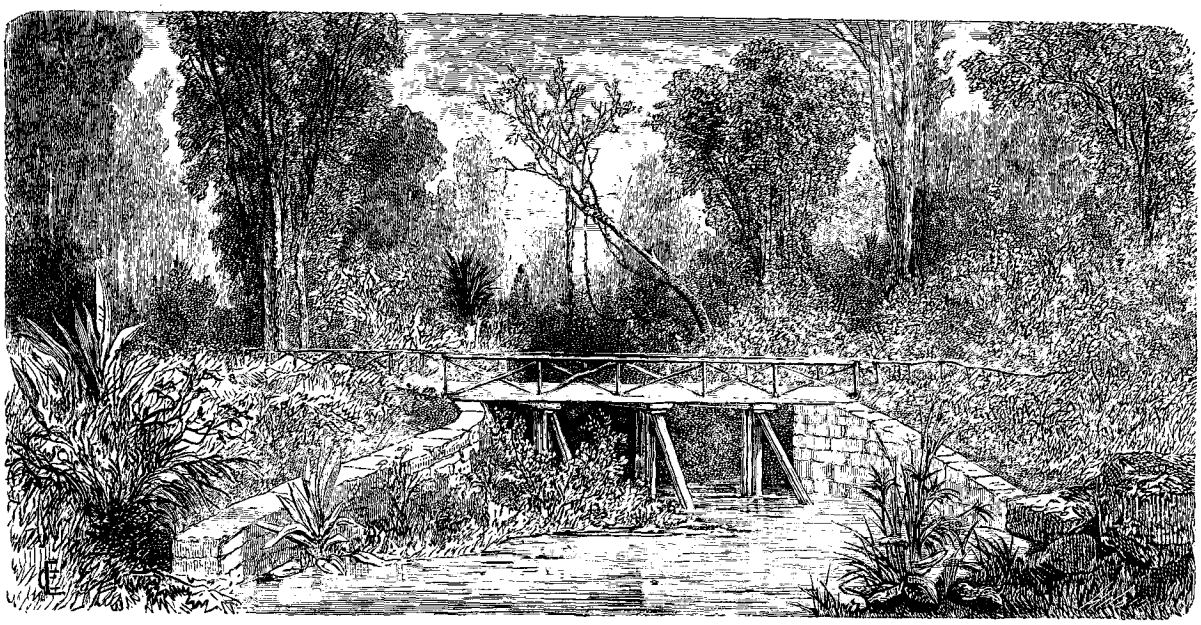
Kanak de la mission. — Dessin de A. de Neuville d'après l'album de M. Testard, officier d'infanterie de marine.

Au moment de livrer ces observations au *Tour du Monde*, je lis dans les journaux officiels (mai 1868) que les établissements pénitenciers de la Nouvelle-Calédonie donnent les résultats les plus satisfaisants, que le nombre des transportés dépasse aujourd'hui 1500, et qu'un petit détachement d'infanterie (130 hommes) a été jugé suffisant pour maintenir l'ordre parmi eux et assurer la tranquillité de la colonie, où, grâce au développement des cultures, la population civile augmente aussi journellement. Espérons qu'il en sera toujours ainsi.

J. Garnier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont des Français. — Dessin de E. Dardoize, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES [1].

1863-1866, — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI

Excursions au nord et à l'ouest de Nouméa.

Après quelques semaines passées dans le chef-lieu pour y classer les échantillons minéralogiques que j'avais rapportés du nord de l'île, je recommençai autour de Nouméa une série d'excursions ayant pour but de relier mes travaux précédents à ceux que j'avais l'intention de diriger vers la côte occidentale de l'île. Je revis la route de Koé et Pont-des-Français, élevé en 1859 sur une petite rivière qui est le cours d'eau le plus rapproché de la ville. Bien qu'à dix kilomètres de Nouméa, ce point est ordinairement le but des promenades des citadins, tant ils aspirent à goûter de l'eau vive; en ce moment même (1868) des marchands transportent cette eau au chef-lieu, où elle se vend, je crois, à raison de cinq francs la barrique.

Je visitai aussi les établissements de la mission de Saint-Louis, fondée en 1850 par le P. Rougeyron, qui y amena du nord de l'île, de Poëbo et de Balade, plus de cent naturels convertis au christianisme; ils s'établirent dans la spacieuse plaine de Saint-Louis, par laquelle la presqu'île de Nouméa se rattache au sol calédonien, et c'est là que je les rencontrai, eux et leurs descendants. En arrivant sur le territoire de la mission, on rencontre d'abord *la Conception*, résidence du provicaire apostolique. Cet établissement, agréablement situé sur un monticule qui domine la mer, est entouré de plantations, de cases indigènes. Au delà de *la Conception* s'étale en larges ondulations la plaine de Saint-Louis, où les bœufs de la mission pâturent en nombreux troupeaux dans de gras herbages; au bout d'une heure de marche environ, on arrive à la mission proprement dite. Elle s'élève sur une éminence. Les Pères, au nombre de trois ordinairement, ont des logements spacieux et bien distribués; la plaine qui s'étend au pied de cette habitation est parfaitement arrosée et cultivée; elle se termine à la mer par une anse bien abritée; la rivière de Saint-Louis met en mouvement, par une roue hydraulique puissante, une scierie destinée à débiter les magnifiques futaies qui couvrent les flancs des montagnes voisines; les planches sorties de cette usine sont livrées au commerce de Nouméa, qui leur trouve toujours un débouché facile dans les constructions de la colonie.

Au moment de mon passage, les missionnaires achevaient une belle goëlette de cent cinquante tonneaux environ, toute construite avec les bois de leurs montagnes.

1. Suite. — Voy. t. XVI, p. 155 et suiv.; t. XVIII, p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ma visite en ce lieu avait pour but l'étude d'une veine d'anthracite que j'y avais reconnue quelque temps auparavant. Je traversai ensuite la rivière de Dumbéa, quelques collines plus ou moins élevées et couvertes de gras pâturages et j'arrivai en trois heures et demie environ à Païta, belle plaine qui s'étend jusqu'au bord de la mer dans le fond du port Laguerre et le long de la petite rivière de Kataramonan. Ici le terrain est très-fertile et déjà un village complet s'y est fondé. Les habitants sont à peu près tous Allemands ou Irlandais, c'est-à-dire qu'ils appartiennent aux deux races du monde les plus propres à ce genre de colonisation qui exige la patience, le travail et la sobriété.

Ces familles, établies là depuis 1859 seulement, font plaisir à voir. Arrivées avec de faibles ressources, elles ont eu l'heureuse chance de ne pas se tromper dans le choix du sol à cultiver. Après avoir construit de petites cases suffisantes comme premier abri, elles ont défriché tout autour de cette habitation autant de terrain que leurs bras le leur permettaient; à la saison des semis elles ont pu mettre en terre du maïs, des pommes de terre, des haricots, des patates, des légumes divers. En attendant la levée de la récolte, les champs en culture ont été entourés d'une barrière (*fence*) composée de troncs de jeunes niaulis placés à deux mètres de distance environ les uns des autres et reliés par trois rangs de gros fils de fer pour empêcher le bétail de venir piétiner sur les plantes, et manger le maïs en herbe. Ces colons avaient d'abord acheté quelques vaches venues de Sydney; les premiers frais avaient été assez élevés. Mais, par la suite, ces animaux paissant librement l'herbe tendre et abondante de la plaine se sont multipliés et ont augmenté le bien-être de leurs possesseurs; car le lait, naturel ou transformé en beurre et fromage, variait l'alimentation des premiers jours qui consistait principalement en bœuf salé et biscuit; que l'on ajoute à cela une basse-cour complète de poulets, de canards, etc..., un verger dont les fruits sont excellents, et on comprendra comment l'aisance la plus parfaite régnait au bout de quatre ou cinq ans au milieu de ces familles qui, à leur arrivée, étaient presque misérables.

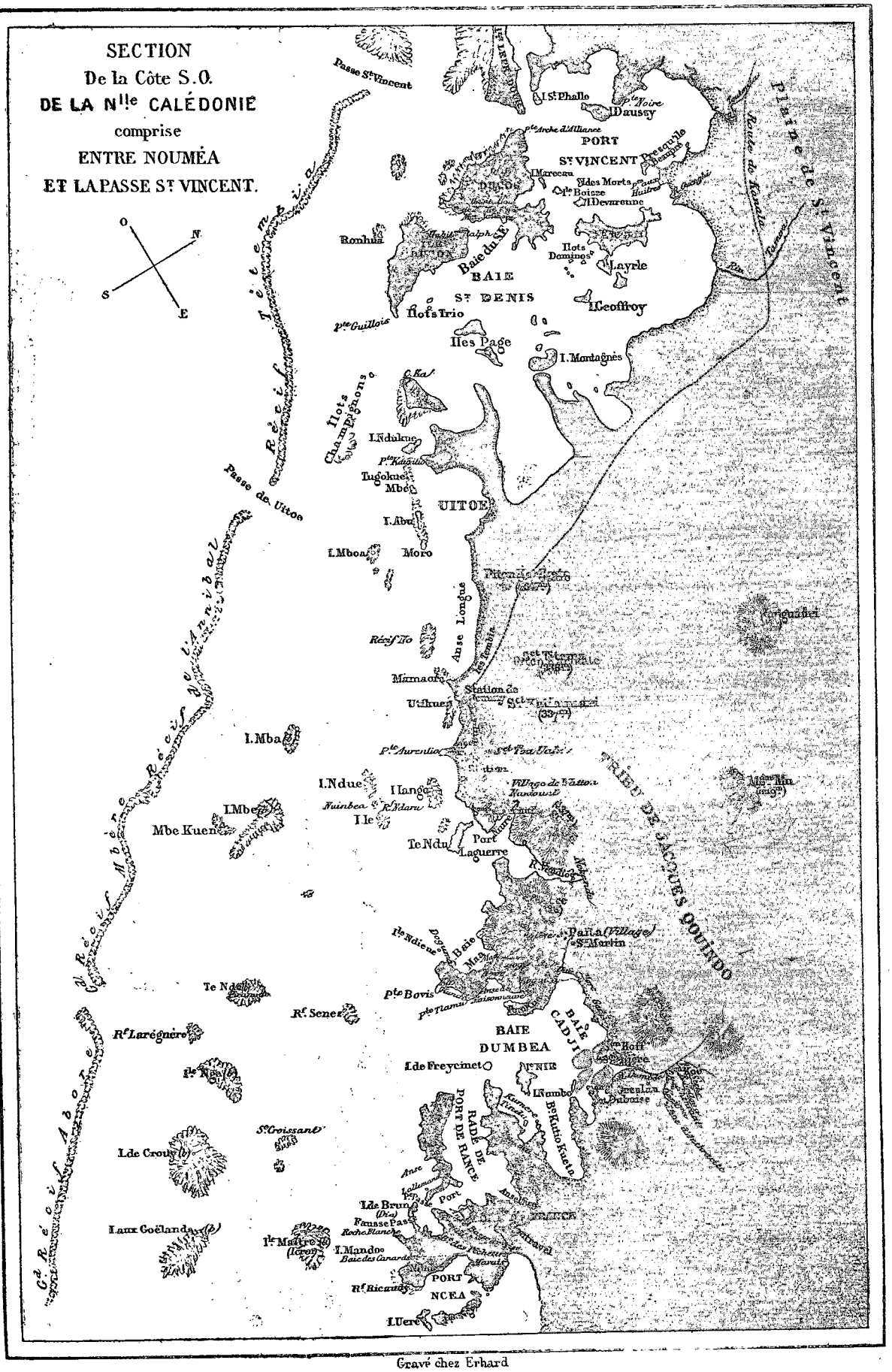
Qu'un étranger se présente aujourd'hui dans ces demeures, l'accueil le plus franc lui est offert, et ce qui prouve le mieux le bien-être dans lequel vivent ces colons, c'est la grande quantité de beaux enfants frais et roses que chaque famille possède et dont le nombre s'accroît régulièrement tous les ans. Tous ces rejetons viennent curieusement vous examiner et vous saluer en kanak, en français, en anglais et en allemand. Au moment de mon passage à Païta, ces familles prévoyantes venaient de se réunir et de décider qu'entre elles toutes elles payeraient un maître d'école qui viendrait au milieu d'elles instruire leurs enfants. Ce projet, favorisé du reste par le gouverneur, fut bientôt mis à exécution. Quelques mois plus tard une chapelle était aussi élevée et un missionnaire, le révérend P. Montrougi, savant remarquable, qui a enrichi l'histoire naturelle de précieuses découvertes, fut appelé à ce vicariat. La plupart des colons, d'origine allemande, étaient protestants; mais, au sein de cette vie calme et laborieuse, l'esprit de l'homme s'élargit, et tous comprirent qu'une question de dogmes ne devait pas les diviser. Tous ensemble, catholiques ou protestants, se réunissent à la même heure dans l'enceinte élevée au Dieu des chrétiens.

En remontant le long de la côte ouest, au nord de Païta, on trouve, un peu avant d'atteindre la baie de Saint-Vincent, la station de Tongoin, habitée par un Chinois qui m'accueillit avec un empressement et une hospitalité qui font le plus grand honneur aux us et coutumes de l'*Empire du Milieu*. Je vois encore d'ici, et non sans émotion, le brave Jemmy, c'est son nom, venant à ma rencontre, menant son seul cheval en laisse sur lequel il me fallut monter et me laisser emmener à la case où je dus manger et boire. Ce fut dans cette circonstance que, pour la première fois, je mangeai du trépang, ce mollusque si recherché des Chinois. La préparation culinaire de cet animal est fort longue. Les Chinois seuls, je crois, en connaissent la recette. Cependant le résultat final est loin d'être exquis, et, en cherchant dans mes souvenirs gastronomiques, je ne puis guère comparer ce mets qu'à de la couenne de lard tendre. Mes hôtes chinois de Tongoin font largement leurs affaires; ils sont très-actifs, intelligents, laborieux, économes et assez sobres. Ils cultivent surtout le maïs et les haricots; ils élèvent des porcs avec les fruits de nombreux goyaviers qui couvrent en partie les environs de leurs habitations, et, enfin, possesseurs de quelques embarcations, ils font la pêche du trépang.

On n'a pas encore importé le travailleur chinois en Nouvelle-Calédonie, malgré les immenses services que ces hommes peuvent rendre et que j'ai bien pu constater dans d'autres colonies; dans celle-ci nous ne possédons encore que quelques Indiens amenés de Bourbon et des gens des Nouvelles-Hybrides.

Au nord de Tongoin sont les belles plaines de Saint-Vincent, que l'on traverse en allant à Kanala et qui sont arrosées par trois beaux cours d'eau, la Tamoa, la Tontouta et l'Ouenghi. Ces fertiles contrées auraient offert un emplacement admirable pour établir le chef-lieu de la colonie; rien n'eût été facile comme de créer des routes et des chemins au milieu de cette grande surface plane. Aucune tranchée n'y eût été nécessaire Le terrain, bien arrosé par trois rivières et une multitude de ruisseaux, pourrait nourrir en liberté de nombreux troupeaux de chevaux et de bétail. Les jardiniers auraient pu s'établir autour de la ville, qu'ils auraient approvisionnée de légumes. Cette plaine contient aussi, disséminé de toute part, le *niaoulis* qui eût servi aux constructions; plus loin en s'élevant le long des rivières et des ruisseaux sur les flancs des montagnes qui forment la ceinture de ces plaines, abondent aussi de magnifiques futaies. Enfin, la rade de Saint-Vincent, une des plus vastes du monde, est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



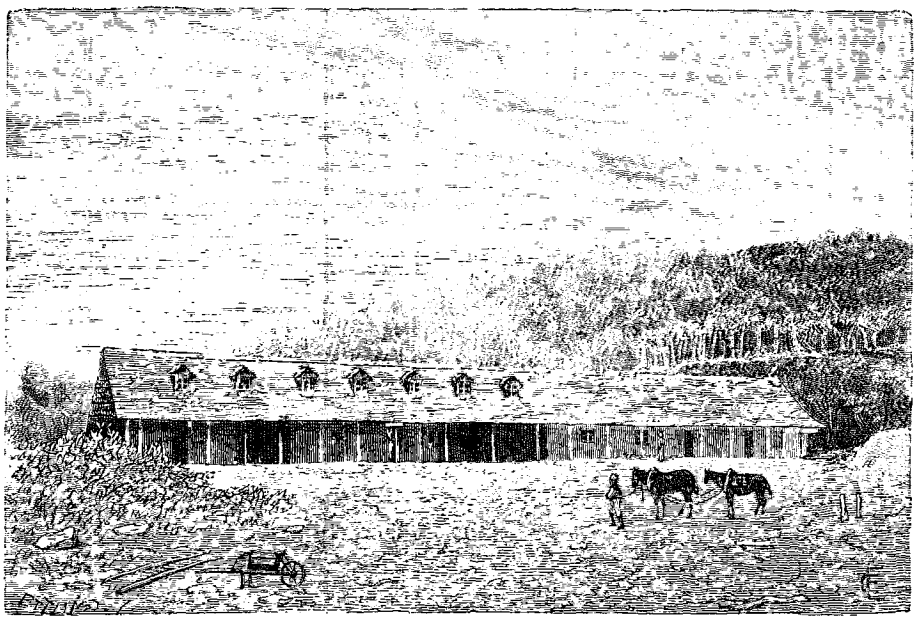
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

garantie à l'ouest contre les flots du large par trois grands îlots qui la protégent; les navires peuvent entrer et sortir presque par tous les vents, car il y a une passe à l'ouest-nord-ouest et une autre au sud-sud-ouest.

Au milieu de la baie sont plusieurs îlots fertiles, entre autres celui de Parseval, qui communique avec la terre à la marée basse et possède plusieurs mouillages *bord-à-quai*, avantage qui manque ordinairement sur les autres points de cette côte. Il eût donc été facile, dès le principe, de venir décharger là les bâtiments. Cette observation répond aux objections que l'on a toujours faites contre la baie de Saint-Vincent, comme emplacement de ville.

Il est vrai que, suivant la règle générale en Nouvelle-Calédonie, dans les pays de plaine les bords de la mer sont presque partout encombrés de palétuviers (*rhizophora mangle?* Linné). Cet arbre pousse sur le bord de la mer, le tronc en est maintenu en l'air par de nombreuses racines très-minces qui s'élancent en divergeant de toutes parts, et s'enfoncent dans la mer où elles forment sur les rivages une barrière impénétrable. Mais un des grands avantages de cet arbre, c'est que ses racines retiennent au milieu d'elles tous les débris qui y sont apportés par le temps; le niveau du sol s'élève alors peu à peu, et lorsqu'il arrive à dépasser celui de la mer, le palétuvier s'étiole, disparaît et fait place à une végétation différente. Souvent aussi alors le palétuvier s'avance dans les eaux de la mer, agrandissant ainsi les rivages de l'île. C'est ainsi que plusieurs îlots ou pâtés de coraux qui se trouvaient assez loin du rivage y ont été réunis à la longue. La marche de ces palétuviers est assez rapide pour que j'aie pu constater ce fait d'un mois à un autre.

Les marais de palétuviers sont le séjour de nombreuses bandes de canards sauvages. On y pénètre quelquefois en marchant sur les racines qui s'élèvent en cerceaux au-dessus du niveau de l'eau (voy. p. 29) et l'on traverse ainsi parfois de grands espaces inondés. Dans le nord, à Gatop par exemple, ces racines de palétuviers sont recouvertes d'une multitude d'huîtres de la grosseur de celles d'Ostende; en coupant à la hache une racine, on peut se procurer quelques centaines d'excellentes huîtres.



Vue de la ferme modèle d'Yahoué. — Dessin de E. Dardoize, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

Le bois de cet arbre sert au chauffage. Il contient beaucoup de tan que l'industrie pourrait utiliser. Enfin ses fruits sont comestibles, quoique bien peu savoureux. Tous les points où cet arbre est absent sont plus que suffisants pour l'abordage ordinaire.

Les îles Ducos et Hugon qui ferment, ainsi que je l'ai dit, la rade de Saint-Vincent, sont en ce moment le théâtre d'une excellente exploitation. Des colons ont loué au gouvernement ces îles couvertes de bons pâturages et possédant des sources d'eau douce. M. G. Martin, un de ces colons, a placé il y a quelques années sur l'île Ducos quatre cents brebis; deux ans après, sans autres gardiens qu'un Européen et deux kanaks, il y avait environ dix-huit cents têtes dans ces prairies.

Les quatre cents brebis achetées à Sydney avaient coûté, y compris le transport dans la colonie, environ douze mille francs et les dix-huit cents têtes valaient en ce moment quarante francs l'une, c'est-à-dire soixante-douze mille francs. Les frais de surveillance montaient environ à dix mille francs. Il restait un bénéfice de cinquante mille francs.

Le mouton vient très-bien sur ces îlots où l'air toujours frais de la mer chasse les mouches et les insectes qui, dans les pays chauds, s'introduisent dans la laine de ces animaux; de plus, ces points sont suffisamment rocheux pour que le mouton, usant facilement la corne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

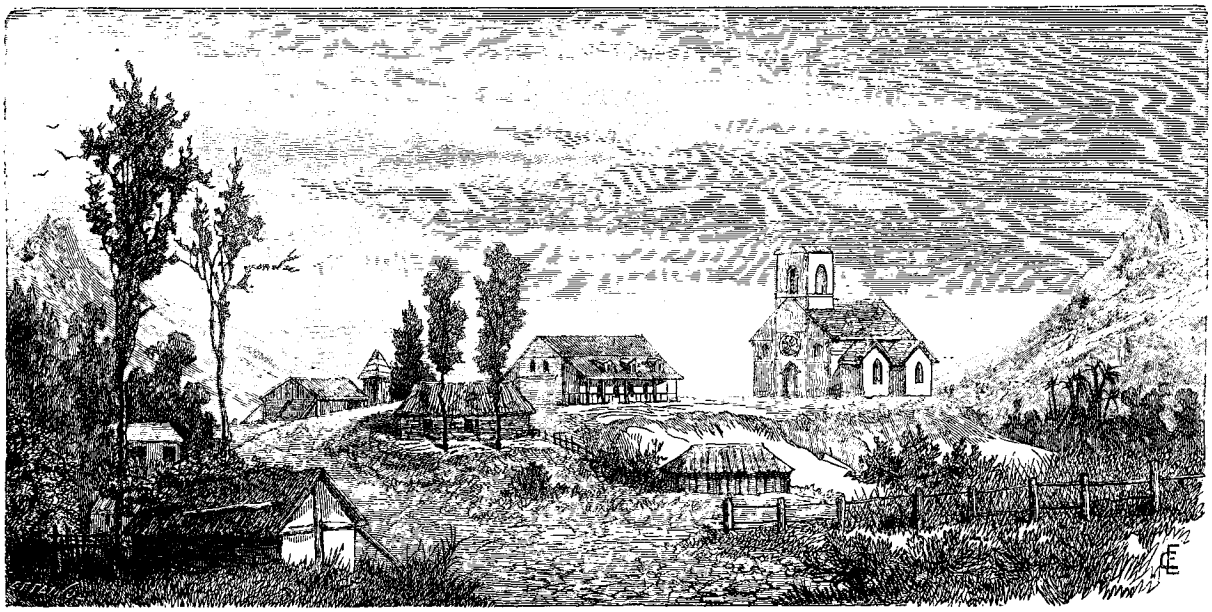
de son pied, ne contracte pas la maladie que l'on désigne sous le nom de *piétin* et qui se manifeste chez lui lorsqu'on le fait séjourner dans les pays bas et marécageux.

On prétend ordinairement que sur la grande terre le mouton vient mal; aussi ne s'y livre-t-on pas à l'élevage de cet animal si productif. Je crois que cette opinion est erronée et que le manque de réussite provient de ce qu'on a mal étudié la question. On avait choisi pour les premiers essais des endroits humides et mal



Mission de la Conception. — Dessin de E. Dardoize, d'après l'album de M. le lieutenant Testard.

aérés. On attribuait surtout la mortalité de ces animaux à la présence d'une certaine graminée (andropogon austro-caledonicum) très-abondante en Nouvelle-Calédonie. Cette plante, lors de la maturité des épis, présente des soies assez rigides pour pénétrer à travers la peau des moutons. Cependant sur l'île Ducos, où les animaux de la



Mission de Saint-Louis. — Dessin de E. Dardoize, d'après l'album de M. le lieutenant Testard.

race ovine se propagent si bien, comme nous l'avons vu, la seule herbe est l'andropogon austro-caledonicum.

Du reste, il est facile de neutraliser à peu près entièrement l'action de cette herbe par un procédé peu coûteux : jeune, c'est une excellente nourriture pour les troupeaux ; ce n'est que lorsqu'elle porte la graine revêtue d'une barbe pointue et rude qu'elle est nuisible ; mais à ce moment la plante est sèche et s'enflamme facilement, il suffit donc alors d'incendier les prairies qui la contiennent. Le feu détruit les graines, et quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques mois après une herbe différente remplace en grande partie la première.

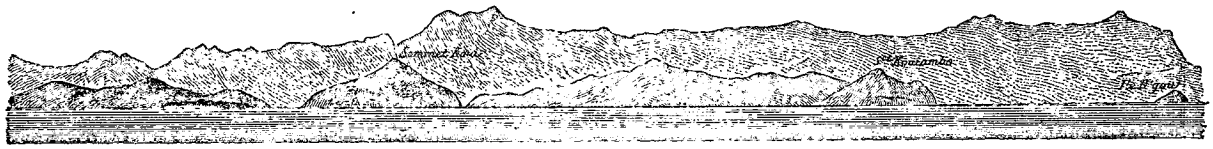
L'île Ducos contient aussi de petits filons de cuivre natif, carbonaté bleu et vert oxydulé, etc. C'est là que pour la première fois j'ai trouvé du cuivre en assez grande abondance; malheureusement aucune fouille importante n'a pu être opérée ni dans ce filon même, ni dans les environs.

La planche de la page 25 représente M. Martin G., le propriétaire des troupeaux de l'île Ducos. Il est à cheval et surveille au bord de la mer la construction d'une case qu'élèvent des naturels des Nouvelles-Hébrides engagés pour quelques années. J'ai passé plusieurs jours sous le toit de ce jeune Anglais, qui a transplanté sur cette plage lointaine les meilleures traditions d'hospitalité de notre vieille Europe.

L'île Ducos est, paraît-il, la première terre de la côte ouest où les Anglais abordèrent. Les Français ne s'avancèrent pas dans la baie de Saint-Vincent, à laquelle ils donnèrent le nom de Havre trompeur, à cause probablement du nombre assez considérable de bancs de sable et de récifs qui s'y rencontrent. En revanche les Anglais trouvèrent dans l'île Ducos un port petit, mais excellent. En s'y dirigeant du large on distingue, étagées l'une derrière l'autre, les rangées de montagnes qui forment la charpente de la Nouvelle-Calédonie.

Quoique la plaine de Saint-Vincent soit déjà à une certaine distance de Nouméa, tous les jours de nouveaux colons viennent s'y établir, et je ne doute pas que dans quelques années ils ne se trouvent assez nombreux dans cette plaine large, fertile et bien arrosée, pour qu'il s'y crée une petite ville. Les naturels ne sont pas rares dans ces parages, mais ils sont dispersés en petits villages dans la plaine, au bord des rivières ou sur le rivage.

Au nord de la baie de Saint-Vincent se trouve la petite tribu de Ouitchambo, dont une partie vit au bord de la mer sur une plage assez vaste et marécageuse. Je la visitai un jour et je reconnus en elle une des plus misérables de la Nouvelle-Calédonie. Cependant, en parcourant le sol qu'elle habite, j'y vis de belles plai-



Vue des montagnes habitées par la tribu de Jacques Qouindo (prise du large).



Vue de la baie de Saint-Vincent (prise du large).

nes quelque peu accidentées, bien arrosées et complétement négligées par les Européens, quoiqu'on n'y soit pas très-loin de Nouméa, ce qui devrait pousser à la colonisation de ces parages.

A dix heures environ au nord de la baie de Saint-Vincent, on rencontre une deuxième baie au fond de laquelle est un village. C'est Houraye, dont les cases sont échelonnées le long d'une large rivière qui, suivant le fond d'une riche et belle vallée, remonte vers l'intérieur dans la direction de Kanala et offre ainsi la voie la plus naturelle et la plus facile pour traverser l'île d'une côte à l'autre.

Les habitants de ce village, comme tous les Calédoniens qui habitent près de la mer, sont plus pêcheurs que cultivateurs. Quoiqu'ils fussent à cette époque la dernière tribu de la côte occidentale avec laquelle on eût encore quelques relations, ils se montrèrent toujours dévoués et bons à mon égard.

En jetant les yeux sur la carte de cette colonie, on comprend de suite la raison pour laquelle on a jusqu'ici très-peu exploré les parages de la côte ouest. Dans toutes les autres parties de l'île les récifs laissent entre eux et le rivage un large canal, mais ici ils commencent à se rapprocher beaucoup de la terre sur un espace de plusieurs lieues (jusqu'au village d'Houraye), puis ils se joignent au rivage lui-même ou bien n'ont aucune régularité, se divisant en mille bancs qui forment autant d'écueils dangereux.

Les environs des récifs sont ordinairement très-poissonneux. J'ai été témoin de bien des pêches où l'on n'avait qu'à laisser tomber la ligne pour prendre du poisson. Quelques-uns étaient énormes et pesaient jusqu'à soixante livres. Mais il faut ici se défier de ceux que l'on ne connaît pas bien. Il est même toujours prudent de ne pas y goûter avant qu'un kanak les ait déclarés bons, et encore quelquefois les hommes du pays s'y trompent-ils, car tel poisson bon à une époque ne l'est plus à une autre. On attribue ces changements de la qualité des poissons à leur nourriture aux diverses saisons de l'année. Quoi qu'il en soit, les Européens ont eu fréquemment à déplorer la mort de quelques-uns des leurs empoisonnés par le poisson.

Un exemple des plus douloureux est celui offert par

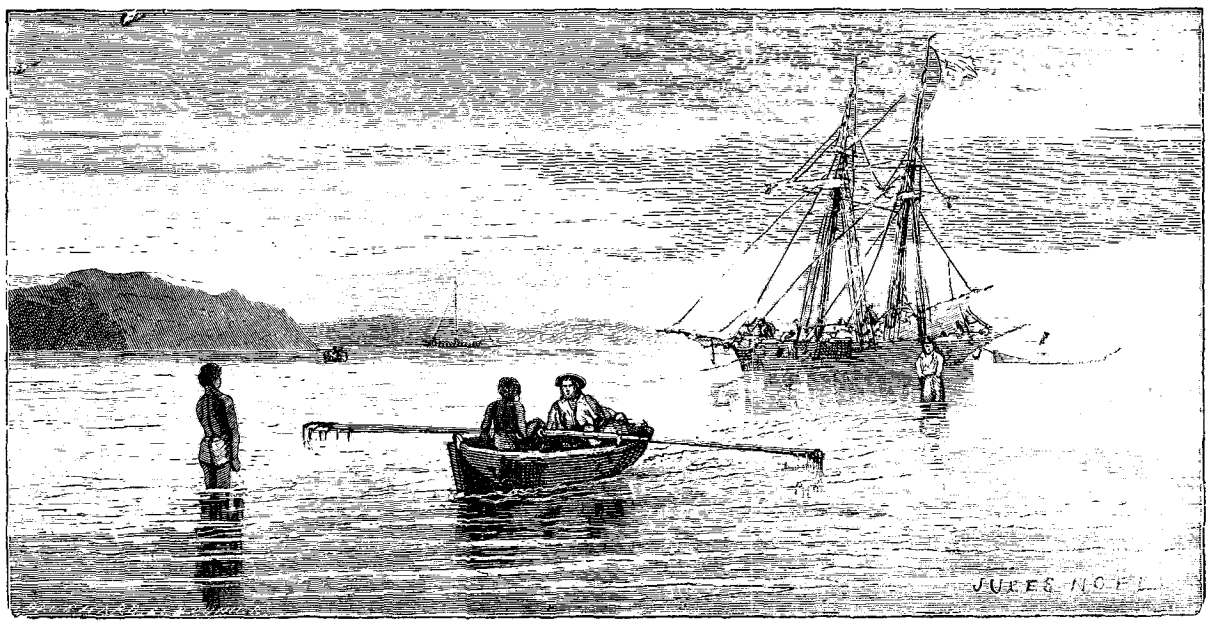
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le bateau de l'État *le Catinat*, dont cinq hommes moururent après avoir mangé des sardines. Or, il est certain que ces sardines, dont j'ai bien souvent mangé, ne sont vénéneuses qu'à une certaine époque, et il est facile de s'en apercevoir, car elles sont alors très-maigres. A ce moment les naturels n'y touchent pas.

J'ai été moi-même empoisonné deux ou trois fois par le poisson. On éprouve des tranchées excessivement violentes pendant quelques heures, après quoi le mal cesse subitement, mais l'on reste dans un grand état de faiblesse et pendant vingt-quatre heures au moins on ressent de vives démangeaisons sur tout le corps. Il y a plusieurs degrés d'empoisonnement et il arrive souvent qu'après avoir mangé du poisson on ne ressent que ces démangeaisons auxquelles on ne prête pas beaucoup d'attention.

Je citerai encore un exemple d'empoisonnement qui est remarquable, en ce qu'il montre bien que dans quelques cas les espèces de poissons les plus communes peuvent être vénéneuses.

Le 8 septembre 1866 l'équipage de l'aviso à vapeur *le Marceau* pêcha en rade de Kanala une *bécune* de un mètre cinquante centimètres de longueur et pesant dix kilogrammes. Ce poisson est assez abondant autour des îles du Pacifique, où on le recherche à cause de la délicatesse et de la saveur de sa chair. L'équipage du *Marceau* était donc tout joyeux de cette bonne aubaine et fort loin de se douter que cet aliment si connu pût être la cause d'aucun accident. Mais sur les treize personnes qui en mangèrent, douze furent atteintes à un degré plus au moins sérieux pendant la nuit qui suivit le repas. Des douleurs très-vives dans les muscles des membres tourmentèrent ces malheureux qu'une lassitude et une faiblesse générale accablaient. Ils ressentaient en même temps un picotement général à la peau



Port de l'île Ducos, baie de Saint-Vincent. — Dessin de Jules Noël, d'après une photographie.

des mains et à la plante des pieds. Heureusement, dans cette circonstance on n'eut à déplorer la mort de personne.

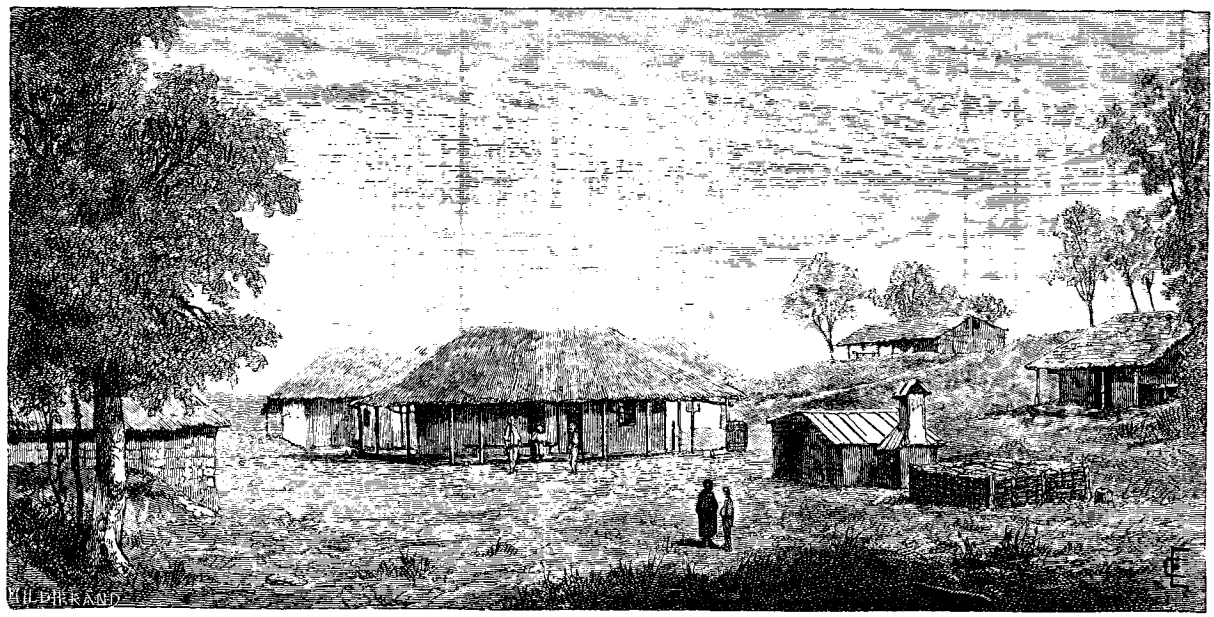
Ces intoxications anormales et sans lois appréciables étonneront moins si l'on remarque que les naturels eux-mêmes ne savent pas toujours se préserver de ces accidents. A l'île Houen, il y a quelques années, plusieurs indigènes périrent empoisonnés par un poisson d'espèce connue. Ces sauvages s'imaginent que de mauvais génies se cachent quelquefois dans les corps des poissons pour leur jouer de mauvais tours.

Cette superstition n'empêche pas les insulaires du littoral, au sud surtout, d'être essentiellement pêcheurs. Ils déploient comme tels autant d'intelligence que de hardiesse. Il faut les voir poursuivre jusque sous les eaux une tortue qui leur a échappé à la surface de la mer et lutter avec elle corps à corps sur les récifs madréporiques. Pour éviter l'asphyxie, la tortue agit comme l'homme et remonte à la surface, entraînant avec elle son ennemi qui la tient par la queue ou par la patte. C'est le moment que saisissent les compagnons du plongeur pour lui venir en aide et soulever jusque sur leur pirogue le pesant animal. Cette lutte n'est jamais sans danger, car, outre les requins toujours rôdant le long des récifs, ceux-ci recèlent dans leurs anfractuosités des raies gigantesques, dont la queue, armée d'une forte scie double, fait d'horribles blessures difficiles à guérir. J'ai vu ainsi un plongeur, atteint par une de ces affreuses bêtes, remonter dans sa pirogue avec la cuisse labourée et ouverte jusqu'au fémur. Il mourut le lendemain.

La plus curieuse pêche indigène dont j'aie été témoin dans la Nouvelle-Calédonie eut lieu pendant mon séjour à Balade. Il était environ cinq heures du soir; assis sur le bord de la mer près du village de Maha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mat, j'étais occupé à calmer mon appétit avec un assez maigre repas, lorsque des cris s'élevèrent de toutes parts autour de moi, et j'aperçus les naturels, dans un grand état d'agitation, courir vers la mer, s'y précipiter et gagner le large à la nage. Leurs cris aigus attiraient à chaque instant de nouveaux hommes qui prenaient aussitôt, sur la vague, la direction de leurs devanciers. Je remarquai que les derniers venus portaient de solides cordes faites en fils de banian tressés qu'ils poussaient devant eux en nageant. J'étais curieux de connaître la cause de cet émoi. Je me levai et cherchai à poser quelques questions; mais l'agitation était si grande parmi les enfants et les femmes qui bordaient la plage que je ne pus les décider à quitter du regard, pour me répondre, les mouvements des nageurs. Je me résignai donc à les imiter et je suivis de l'œil, dans l'eau, toutes les évolutions des Kanaks. On les voyait alors réunis en un groupe nombreux, à cinq cents mètres environ de la plage, plongeant tous au même point les uns après les autres, pour reparaître un instant après, prendre l'air un moment et plonger de nouveau. Bientôt arrivèrent ceux qui portaient les cordes. Ils plongèrent aussi, puis tout à coup de longs hurlements de joie annoncèrent que les nageurs étaient satisfaits, et je les vis alors, tous attelés à une même corde, nager vigoureusement du côté du rivage. L'objet qu'ils halaient ainsi devait présenter une grande résistance; ils n'avançaient que lentement et avec peine, quoique à chaque instant de nouveaux renforts partis du rivage arrivassent à la nage. Enfin toute la troupe prit pied, et continuant à haler avec ensemble, ils amenèrent sur la plage un énorme dugong (animal de la famille des phoques) qui avait une longueur de quatre mètres environ et près de deux mètres de circonférence. Son mufle, très-analogue à celui du bœuf, était armé de deux défenses qui devaient être assez ter-



Station de Paddon, à Païta. — Dessin de E. Dardoize, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

ribles; néanmoins ces habiles et courageux Calédoniens, qui avaient aperçu le dugong au moment où il venait prendre l'air, l'avaient entouré dans ce petit havre peu profond, avaient plongé sur lui, l'avaient saisi tous ensemble aux nageoires et à la queue pour l'empêcher de s'enfuir; à mesure qu'un plongeur avait besoin de respirer, il donnait sa place à un nouvel arrivé et allait changer l'air de ses poumons. Bientôt le dugong à demi asphyxié ne résistait plus que faiblement; c'est alors qu'on l'entoura d'un nœud coulant embrassant tout son corps et retenu par les nageoires antérieures; il était prisonnier.

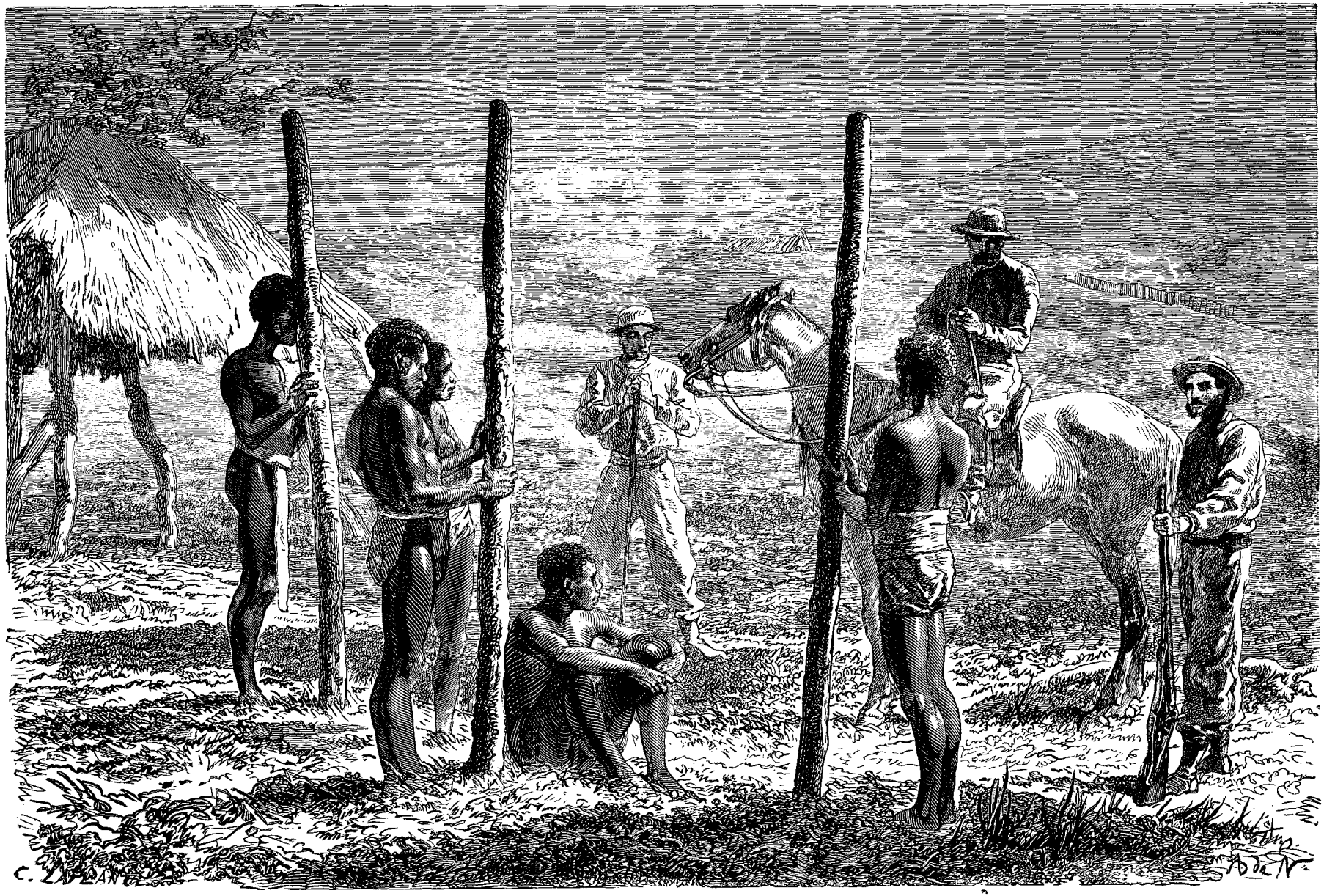
La chair du dugong, rouge et fibreuse comme celle du bœuf, est privilégiée; lorsque les Kanaks prennent un de ces amphibies en l'absence du chef, celui-ci est de suite averti pour qu'il vienne lui-même dépecer la proie et faire les parts; car seul il a le droit d'agir ainsi.

XVII

Excursion de Nouméa à Kanala.

Les cent quarante kilomètres qui séparent Nouméa de Kanala, souvent parcourus par les colons, l'ont été maintes fois déjà par les touristes, malgré les difficultés que présente incessamment le passage des torrents, des ruisseaux ou des rivières. Avant d'arriver à Kanala il faut traverser l'île en franchissant les pentes raides et abruptes de l'amas de montagnes qui forment la charpente de l'île; si l'on ajoute à ces difficultés l'isolement complet au milieu des insulaires dont on connaît les effrayants appétits, on admettra aisément qu'il faut une bonne dose d'énergie pour entreprendre un pareil trajet, surtout lorsqu'une certaine habitude des longues marches dans les montagnes et un long sevrage des aliments d'Europe n'ont pas encore endurci les muscles et l'estomac du voyageur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Travailleurs des Nouvelles-Hébrides construisant une maison. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces observations, plusieurs fois répétées avec l'autorité que donne l'expérience, n'ayant pu décourager quelques personnes de passage à Nouméa et qui, prêtes à rentrer en France sur *la Sibylle*, voulaient faire avec moi la traversée de l'île, nous nous donnâmes rendez-vous à Païta, comme point de départ. Une troupe de Kanaks devait nous servir de guides et d'escorte; nous avions en outre le disciplinaire qui me suit dans toutes mes explorations, et que sa qualité d'*homme débrouillard* recommandait pour cette excursion.

Païta, c'est presque Nouméa; aussi, avant de nous engager dans les montagnes, nous pûmes encore une fois nous asseoir devant un confortable déjeuner servi sous le toit hospitalier de M. Witt, gérant de la maison Paddon. Le 24 mars, à midi, pleins d'ardeur, nous quittâmes Païta, accompagnés des souhaits et des *shake-hands* de notre hôte.

Nous voulions aller camper à quelques heures au delà du village du chef Jacques Qouindo qui commande la première tribu indigène que l'on rencontre, mais l'aspect attrayant de ce village et l'allure paisible de ses habitants nous décida à y passer la nuit. La case de Qouindo est située sur une élévation dominant la plaine de Païta; elle est bâtie à l'européenne et se compose de deux pièces, dont l'unique ameublement est un mauvais lit de bois qui n'a pas plus de un mètre quarante centimètres de longueur; cette dimension suffit en général à un nègre canaquonien, qui pendant le sommeil se tient toujours en raccourci Cette maison est réservée aux réceptions, le Kanak ne pouvant dormir que dans une case à ouverture étroite, qu'il peut complétement et aisément remplir de fumée pour chasser les moustiques.

Jacques Qouindo, averti de l'arrivée de voyageurs importants, ne tarda pas à se présenter devant nous, vêtu d'un képi de chef de bataillon et d'une chemise; il nous secoua cordialement la main et nous offrit une poule; nous ne restâmes pas en arrière et l'invitâmes à dîner.

Pendant le repas la nuit était descendue. Bientôt des feux en assez grand nombre s'allumèrent autour du nôtre, éclairant les profils accentués des indigènes qui s'occupaient gravement et en silence de la cuisson de quelques taros, et paraissaient assez peu préoccupés de notre présence.

Couchés en plein air, sous un ciel brillant, nous sentions notre poitrine se gonfler en aspirant les douces et fraîches brises du soir; mais cette jouissance se paye cher. Comme les médailles, toutes les belles choses ont un revers. En effet, au plus doux moment de notre enthousiasme, un bourdonnement, d'abord confus, étouffé et lointain, puis bientôt perçant et menaçant, s'abattit sur nous : en même temps mille coups d'épingle nous atteignirent même à travers les couvertures, notre sang jaillit, notre peau se gonfla et se déchira sous l'ongle qui croyait chasser la douleur et l'augmentait.... Nous étions la proie des moustiques.

Nous nous réfugiâmes dans la case, mais mes compagnons inexpérimentés n'avaient qu'une moustiquaire pour quatre; en y joignant la mienne, cela faisait deux pour cinq; c'était peu. Enfin, trois sous l'une et deux sous l'autre, nous essayâmes de goûter un peu de repos.... ce fut impossible. Les moustiquaires, trop petites pour leur contenu, présentaient des brèches par lesquelles, au moindre mouvement, des myriades de nos ennemis, dont nous entendions tout autour de nous les recherches et les fureurs, se précipitaient altérés de sang. Mais à quoi bon s'appesantir sur ce triste sujet? qu'il suffise de savoir que pendant tout le voyage nos nuits se ressemblèrent; que nos corps se couvrirent de *cloches;* que toutes les malédictions que peut inventer un homme furent prodiguées à la race des moustiques; et que dès le lendemain un de nos compagnons de route, officier d'infanterie de marine, jeune et vigoureux, renonça à l'expédition, vaincu par l'insomnie et les diptères. Il reprit le chemin de Nouméa avec un guide kanak et son domestique. Attristés un instant par ce départ, nous fûmes bientôt rendus à notre bonne humeur par l'aspect riant et varié des contrées que nous traversions.

Le lendemain, de bonne heure, nous prîmes congé de Jacques Qouindo; en quittant son village, nous aperçûmes ses plantations de taros, échelonnées sur les flancs des montagnes, suivant toutes leurs ondulations avec une pente régulière. Mais les passages sont affreux; tantôt on marche dans une boue vaseuse, en s'y enfonçant profondément; tantôt on se hisse péniblement sur un sol incliné, humide et glissant; tantôt le sentier est étroit et domine un abîme profond.

Toutefois aux vastes plaines, dont les hautes et grasses herbes nous avaient enveloppés en entier, succédaient de charmantes oasis perpétuellement rafraîchies par un cours d'eau limpide, capricieux. Là croissent le banian gigantesque, avec les arcs-boutants qui l'environnent, le maintiennent et paraissent le défendre; le bancoulier de la noix duquel le Kanak tire une huile dont il se noircit le visage et le corps dans les circonstances solennelles et donne à sa laineuse chevelure le brillant de l'ébène poli; enfin, le tamanou, qui s'élève droit et haut comme nos pins, et dont le bois rouge est si estimé de l'Européen.

Sur les bords de la Tontouta, le sol sablonneux nourrit une végétation un peu moins riche. Le niaouli, le plus triste, mais le plus véritablement utile des arbres de l'île, dont il couvre ordinairement le sol, est en partie remplacé par d'abondantes tiges de bois de fer (*casuarina nodosa*), qui soupirent, comme une harpe éolienne, à la plus légère brise effleurant leur abondante et fine chevelure.

Puisque le cours de mon récit me ramène à parler du niaouli dont j'ai cité plusieurs fois le nom dans les pages précédentes, que le lecteur me permette de consacrer ici quelques lignes plus spéciales à cet arbre auquel la Nouvelle-Calédonie doit son cachet le plus caractéristique, car il domine dans tous les paysages où, par son aspect, il frappe toujours l'œil du voyageur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le niaouli (*melaleuca viridiflora*) se rencontre dans toute la Nouvelle-Calédonie. Il abonde dans toutes les plaines et se montre souvent sur les collines et parfois sur les flancs des hautes montagnes. Dans les plaines, il forme très-rarement des bosquets serrés, de telle sorte que, d'habitude, il n'est pas d'un grand obstacle au défrichement. Du reste le colon a toujours besoin de bois pour construire sa maison et ses barrières, et le niaouli est encore assez abondant pour suffire à cet usage. Comme toutes les essences dominantes, le niaouli tue sans pitié tous les autres arbres qui, dans la plaine, essayeraient de croître dans son voisinage; quant à lui, en certaines saisons, ses rejetons sortent du sol de toutes parts, mais le feu qui visite toujours périodiquement les prairies, s'oppose au développement de ces jeunes pousses et ne laisse, comme dans un parc, que des groupes espacés.

Le tronc du niaouli est ordinairement courbé et tordu de façon à former parfaitement une véritable spire. Quelquefois cependant il est droit et ses fibres sont rectilignes; dans le premier cas, on peut l'employer pour faire des courbes de navires, des travaux d'ébénisterie, de charronnage, etc.; dans le second, il sert aux travaux de charpente.

Le bois du niaouli est excellent pour les pilotis et autres constructions immergées; il se conserve fort longtemps sous l'eau sans se pourrir.

Le tronc de cet arbre est recouvert d'une écorce blanche formée d'une grande quantité de feuilles minces et transparentes superposées. Le tout est parfaitement imperméable et, comme cette écorce peut s'enlever facilement et par grandes plaques, elle est très-précieuse pour recouvrir les maisons et en tapisser les parois intérieures, car elle est imprégnée d'une substance résineuse qui la rend imperméable à l'eau et lui donne encore l'utile avantage de pouvoir former d'excellentes torches qui éclairent toujours pendant la nuit la marche des naturels. Les Européens ont aussi essayé d'utiliser cette écorce pour la fabrication du papier; j'ai vu des lettres écrites à l'encre sur une feuille faite de cette matière et aussi mince que le papier pelure d'oignon.

En distillant les feuilles du melaleuca, on obtient une huile volatile qui paraît identique à l'huile de cachepu que la médecine emploie. J'ai suivi des expériences faites à cet égard par mon excellent ami M. Bavay, pharmacien de la marine. Elles lui ont démontré que les feuilles de cet arbre abandonnaient facilement un pour cent en poids d'huile et que la fabrication en grand coûterait au plus deux ou trois francs le kilogramme. Il serait certainement très-intéressant d'examiner si cette huile peut s'employer comme celle de cachepu, dont le prix est très-élevé.

En concordance avec une loi assez ordinaire de la création, le melaleuca viridiflora cache ses bonnes qualités et ses vertus sous l'aspect le plus triste et le plus malheureux. Son tronc tordu paraît de loin d'un blanc sale et comme déguenillé. Ses branches sont rares et sans symétrie. Ses feuilles, presque microscopiques, sont d'un vert sombre. Ses fleurs ont une odeur repoussante. Enfin, le seul animal que l'on voie quelquefois se poser sur ses branches, est le hideux vampire qui s'y abat en troupe à l'époque de la graine dont il se nourrit. — Il est en Europe un arbre qui, par son aspect, a quelque analogie avec le melaleuca : c'est aussi un arbre bien utile, l'olivier.

Les plus mauvais terrains de la Nouvelle-Calédonie produisaient autrefois un végétal encore plus précieux, le santal, que je n'ai jamais trouvé dans mes nombreuses excursions qu'à l'état de jeunes rejetons, poussant sur les souches de leurs ancêtres. Une exploitation aveugle, excitée par les hauts prix qu'on obtenait de ce bois sur les marchés en Chine, où on l'emploie comme parfum, en a dépeuplé les forêts de l'île. Depuis quarante ans au moins les Anglais, connaissant l'abondance de ce bois précieux en Calédonie, y venaient faire de nombreux chargements. En échange, ils donnaient aux naturels des pipes, du tabac, des étoffes, voire même des fusils et des munitions, objets dont les chefs sont toujours si avides; aussi ces derniers, peu soucieux de l'avenir, envoyaient-ils les hommes de leur tribu chercher sur tout leur territoire les bois de santal qu'on y pouvait trouver, les faisaient conduire au rivage, et pour un fusil à deux coups on en complétait la charge d'un navire. C'est ainsi que lors de la prise de possession tous les arbres de santal avaient été coupés Aujourd'hui on exploite les souches qu'alors on ne prenait pas la peine d'arracher. A Port-de-France, le santal débarrassé de son aubier se vend deux francs le kilogramme.

Malgré la rareté relative de ce bois dans notre colonie, le gouverneur donna, peu avant mon départ, à un colon anglais, le capitaine Henry, le monopole de l'exploitation de ce bois sur une grande étendue du territoire du nord-est de l'île.

En présence d'un prix si élevé, on entrevoit de suite la possibilité d'une spéculation des plus productives, surtout lorsqu'on sait que le santal croît avec la plus grande facilité; qu'on le rencontre même le plus ordinairement non loin des rivages de la mer sur des hauteurs un peu arides et pierreuses, là où l'on saurait à peine tirer partie du terrain comme lieu de pâture et encore moins comme lieu de culture. Si l'on ajoute à ces premiers avantages que la rapidité de croissance de cet arbre est analogue à celle du chêne ordinaire de France, on verra bientôt qu'un semis de santal vaudrait la peine d'être entrepris par les colons. Il leur faudrait attendre de vingt à trente ans une première coupe, mais chaque pied qui leur aurait coûté une somme insignifiante dans un terrain à peu près inutile, pourrait leur rapporter après ce laps de temps au moins un poids de cinquante kilogrammes de bon santal qui doit valoir certainement en Chine plus de deux francs le kilogramme.

Le santal vit très-bien en famille : son développement s'augmenterait aussi par les soins que l'on pour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

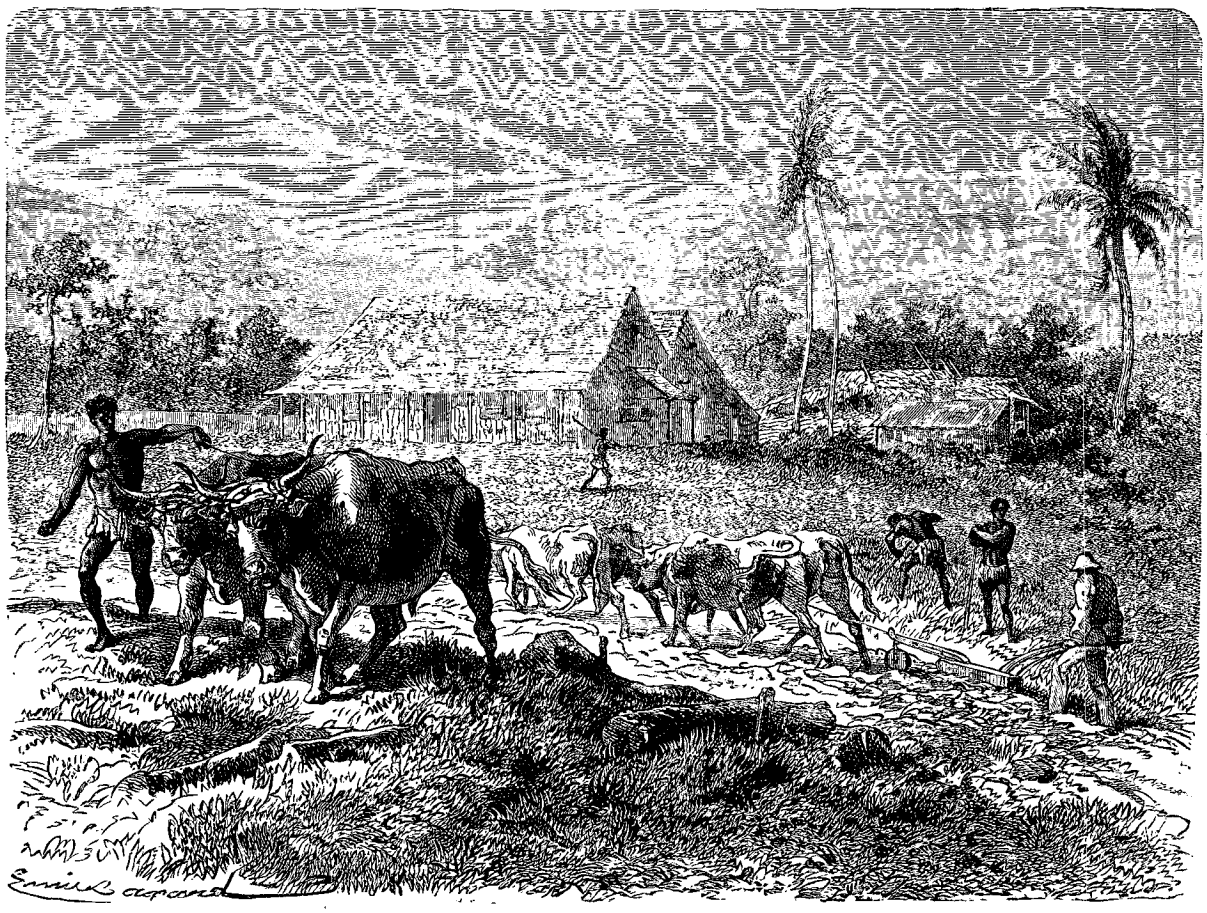
rait lui donner; de plus, cet arbre est très-vivace, car, constamment ravagé par l'incendie des herbes, on voit toujours surgir des vieilles souches noircies de jeunes et vigoureux rejetons.

Pour mettre ce projet à exécution, on pourrait recueillir dans les campagnes les nombreux rejetons de santal que l'on y rencontre, ou mieux encore à l'époque voulue en récolter les graines. Ce moyen serait moins coûteux et plus expéditif.

Le bivac de notre troisième nuit de voyage fut établi sur les bords de la Tontouta, sous un léger abri élevé par nos guides pour nous défendre contre les fortes rosées de la nuit, et notre sommeil fut bercé par le murmure des eaux de cette rivière, coulant rapidement sur un fond de rochers.

La route que nous suivions est la plus longue, mais la plus commode; elle se dirige le long du pied de la grande chaîne de montagnes qui s'étend nord 45° depuis le mont d'Or jusqu'à l'embouchure de la Tontouta; là, doublant cette chaîne, près du rivage de la mer, nous commençâmes à remonter au nord et au nord-est en suivant le plus petit axe de l'île.

Nous franchîmes à gué, dans la matinée du 26, la belle rivière d'Ouenghi; traversant de grandes prairies, notre marche était facile et agréable, nous apercevions de loin le beau pic presque isolé et arrondi de Ouit-



Maison d'habitation de M. Pion, planteur à Kanala. — Dessin d'Emile Bayard, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

chambo. Nous l'atteignîmes sur le soir, et après avoir traversé la petite rivière d'Ouaia, nous entrevîmes les cases de Bouloupari pittoresquement échelonnées sur le flanc des collines; alors nous dûmes dire adieu aux plaines et par conséquent à la marche aisée et facile.

Nous établîmes notre camp à Tando-Ourouma, dernier village de Bouloupari; il est placé sur un petit plateau qui s'élève au milieu d'une longue et profonde vallée bien arrosée. Vue du haut de la montagne, cette vallée est si verdoyante que l'œil ne peut en un seul point distinguer le sol. Cette mer de verdure est encore embellie par les myriades d'oiseaux qu'elle protége et nourrit. En descendant, nos yeux cherchaient sur les hautes branches le gros pigeon calédonien, le pigeon ordinaire analogue à notre ramier; les deux variétés si charmantes de pigeons jaune et vert comme le feuillage qui les abrite; la perruche aux plumes brillantes, etc. Nous eûmes dans ce trajet plus d'une occasion de montrer notre adresse aux indigènes; le fusil Lefaucheux de l'un de nous excitait surtout leur admiration.

Saïma, petit chef de Tando-Ourouma, nous reçut avec un long discours, tenant dans ses mains des ignames et un morceau d'étoffe qu'il nous offrit ensuite; ses paroles rapides nous souhaitaient la bienvenue, et nous recommandaient aux indigènes du village. Saïma est tout à fait sauvage; bien peu de blancs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A travers les palétuviers. — Dessin de E. Dardoize, d'après un croquis de M. Garnier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont encore venus le visiter dans son île de verdure; aussi nous divertissait-il beaucoup par ses grimaces en buvant du cognac, et par son hésitation à mettre entre ses dents un morceau de sucre qu'il prenait sans doute pour une pierre.

Le lendemain, 27 mars, sortis de ce village de très-bonne heure, nous atteignîmes bientôt la petite rivière de Bougoué Du sommet de la montagne qui domine cette rivière, nous vîmes une dernière fois la mer de la côte ouest, et, descendant dans la vallée où se trouvent la rivière et le village de Méné, nous nous dirigeâmes enfin directement sur Kanala. Nous découvrîmes le soir le village d'Ourou situé sur un plateau, au pied d'une très-haute et abrupte montagne; nous la gravîmes, malgré les instances du chef d'Ourou qui voulait nous retenir, et nous campâmes au pied du versant opposé au bord d'un frais ruisseau.

Le seul incident de cette nuit fut qu'un de nos compagnons, en proie aux moustiques jusqu'à en avoir la fièvre, crut, dans son délire, voir s'avancer sur nous une troupe de Kanaks; il cria: « Qui vive! » arma son fusil et son revolver, et allait faire feu sur quelques troncs de niaoulis, noircis par le dernier incendie des herbes de la vallée, lorsqu'il se réveilla et reconnut son erreur.

Le lendemain, après deux ou trois heures de marche, nous aperçûmes la magnifique cascade de Gao-Quoindi, qui doit avoir plus de cent mètres de hauteur; nous ne pûmes malheureusement la voir que de loin; nous avions traversé le village de Quoindi, le soleil était ardent, la fatigue s'appesantissait sur nous, et nous sentions quelque découragement de ne pas encore voir la mer de l'Est. Kanala est placé de façon que, lorsqu'on aperçoit sa baie, on n'en est plus éloigné que de deux heures environ. Nous ignorions cette circonstance; de plus, un de nous fut saisi d'une telle douleur au genou qu'il lui fut impossible de continuer la marche. Nous voulûmes le faire porter sur une civière par les Kanaks; ils s'y refusèrent. Nous leur fîmes alors entendre que le malade était un grand guerrier qui, à la guerre, avait reçu une balle dans la jambe; la ruse eut un plein succès et l'on se disputa dès lors l'honneur de porter un brave. Enfin, gravissant notre dernière montagne, nous découvrîmes les immenses plaines de Kanala et de Nakéty; nous étions près du poste, qu'une décharge générale de nos armes avertit de notre arrivée. Son commandant, le capitaine Garcin, vint lui-même au-devant de nous et nous accueillit de la façon la plus cordiale. Bientôt un repas à l'européenne, présidé avec la plus grande amabilité par madame Garcin, nous fit oublier nos fatigues.

Kanala est située au fond d'une baie découpée et profonde, qui offre un abri sûr aux navigateurs. Sa large vallée est environnée de toutes parts de hautes montagnes descendant en pentes assez douces jusqu'à la mer. Parfaitement arrosé, le sol est d'une fertilité des plus remarquables; des forêts de cocotiers s'y montrent de toutes parts; tout y fait espérer un avenir prospère pour les colons. Chacun de nous admira cette heureuse situation. Déjà, du reste, on y trouve des maisons particulières solides, bien construites, que ne renierait pas une grande ville (voy. p. 33).

Les colons établis à Kanala s'y livrent principalement à la culture du riz. Cette céréale doit surtout être plantée par les propriétaires qui, comme la plupart des concessionnaires de Kanala, sont favorisés par l'abondance d'eaux irrigatrices; une cause qui milite encore en faveur des rizières, c'est qu'il n'est pas ici nécessaire de disposer, comme pour le sucre et le café, de capitaux relativement considérables afin de pouvoir attendre la récolte et ses bénefices. Le caféier jusqu'à ce jour est assez délaissé à la Nouvelle-Calédonie, quoiqu'il pousse avec vigueur et donne de beaux produits, mais on craint trop pour lui les effets désastreux des ouragans. Dans tous les cas, on ne pourra se hasarder à le cultiver en grand que dans les vallées bien abritées de l'intérieur. Cette graine précieuse sera cependant d'un rapport excellent, une véritable source de fortune pour celui qui pourra bien aménager ses plants, les protéger contre les vents par des plantations d'arbres vivaces, et, enfin, attendre d'abord pendant quatre ou cinq ans que les caféiers produisent une première récolte.

La planche de la page 28 représente un des établissements les mieux tenus de cette partie de l'île.

Ce que nous venons de dire de la plaine de Kanala est également applicable à la vallée de Nakéty, qui en est toute voisine, et qui ne lui est inférieure ni par la richesse de son sol, ni par l'abondance et la beauté de ses bois de construction, déja exploités avec profit par le gouvernement.

A l'époque de notre passage à Kanala, la recolte des ignames venait de se terminer, et cette circonstance était pour les indigènes du district l'occasion d'un splendide Pilou-Pilou. Kaké et Gélima, chefs de la tribu, crurent de leur devoir de nous inviter à cette fête, et nous ne pûmes nous dispenser d'acquiescer à leurs désirs. A vrai dire, ces deux *fonctionnaires,* parfaitement francisés, avec pantalons blancs, habits bleu de roi et médailles d'or au bout d'un ruban tricolore, avaient beaucoup plus l'apparence d'officiers de paix que d'anciens cannibales.

Comme toujours la fête devait avoir lieu à une heure assez avancée. M. Marie, chirurgien du poste, voulut bien nous y conduire à dix heures du soir et nous donner, avec une grande bienveillance, tous les renseignements qu'un long séjour en Nouvelle-Calédonie lui avait appris.

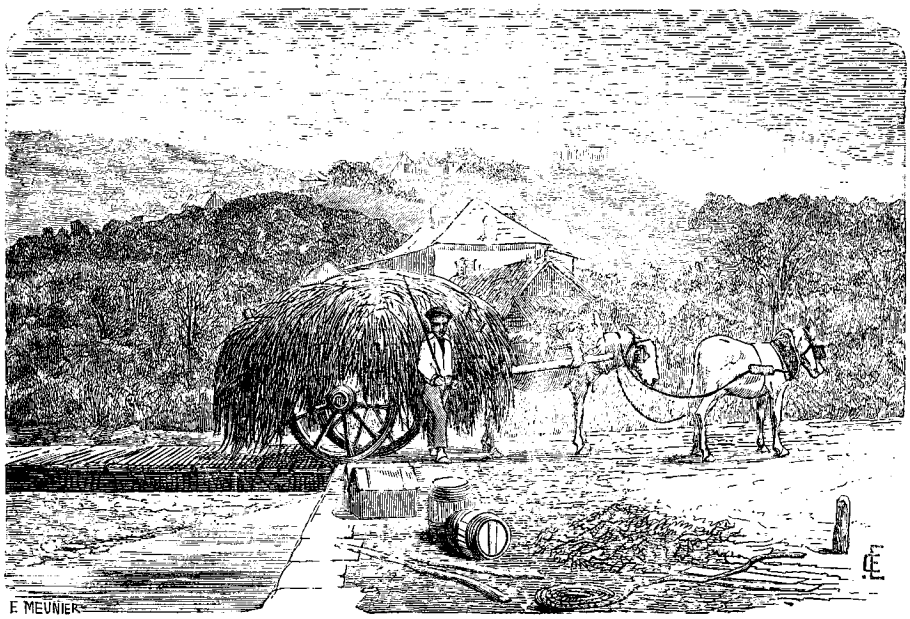
Je n'entreprendrai pas de décrire de nouveau un Pilou-Pilou; je craindrais d'ailleurs d'en avoir déjà fatigué mes lecteurs; celui-ci cependant avait un cachet particulier. C'était au milieu de l'obscurité d'une nuit sans lune; l'œil distinguait d'abord une grande masse mouvante, de laquelle s'échappaient tantôt des hurlements, tantôt des chants bizarres pleins d'expressions diverses de tristesse, de joie, de douleur, de colère

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou de fureur, accompagné du bruit sourd des bambous que l'on frappe, d'écorces arrondies que l'on choque entre elles, du sifflement cadencé et haletant des danseurs, des cris gutturaux et des hurlements des guerriers.... Puis quelques torches de niaoulis apparurent et nous permirent d'entrevoir des centaines de guerriers de bronze, au corps nu, tatoué et noirci, dansant en rond et brandissant en cadence leurs casse-têtes, tomahawks ou zagaies! Que disaient-ils dans ces chants qui font briller leurs yeux d'un éclat si terrible? Et que veulent ces vieilles femmes semblables aux harpies, qui, munies de torches, courent avec une rapidité surhumaine autour du cercle? Elles sont en ce moment silencieuses comme des ombres; l'homme sauvage parle, la femme se tait....

Il faut que l'excitation produite par ces fêtes sur les Kanaks soit bien grande, puisqu'ils peuvent supporter la fatigue de ces danses pendant plusieurs jours et plusieurs nuits sans prendre aucune nourriture. Si encore, comme nous l'observions, ils buvaient des spiritueux, on expliquerait cette longue surexcitation. Cependant, en dépit de ce jeûne prolongé, vers la fin de ces scènes, les hurlements deviennent d'une force diabolique, les danseurs font des bonds et des trépignements que des muscles blancs ne pourraient supporter pendant un quart d'heure. C'est alors, dit-on, que dans le centre du cercle sont immolées et dévorées palpitantes les malheureuses victimes de leur horrible passion, festins suivis de saturnales, dont le cadre est cette haie de démons qui hurlent et trépignent. Les artistes familiers avec les visions infernales du Dante pourraient seuls reproduire une pareille réalité.

J'ai souvent pensé qu'au fond de ces fêtes grossières, dans ces orgies bestiales consacrées au retour périodique des récoltes, il y avait peut-être eu autrefois un sens symbolique, aujourd'hui perdu; que ces



Quai de Kanala. — Dessin de E. Dardoize, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

chœurs frénétiques, où domine le cri du triomphe de la bête de proie, renfermaient peut-être, comme le *Pihé* des Néo-Zélandais, des fragments de traditions cosmogoniques et d'hymnes religieux depuis longtemps oubliés. Dans la Nouvelle-Zélande, il y avait un corps de prêtres ou de chantres sacrés, chargés du soin de la tradition et de conserver intact, de génération en génération, le culte des origines. Mais ici qui pourrait infirmer ou corroborer la vague supposition que je viens d'émettre?.... Ce n'est certes pas le bon Kaké, boutonné comme un sergent de ville, et médaillé comme un sauveteur de la Seine.

Quant au cannibalisme, voici, sur sa hideuse nature et sa crédulité bestiale, les aveux dépouillés d'artifice que j'ai obtenus à l'île Ouen, d'un de mes aides indigènes qui se distinguait de tous ses confrères par son intelligence et sa bonne mine.

A la chasse, à la pêche, il était infatigable et des plus habiles; plus civilisé que ses compagnons, il avait été matelot à bord d'un bateau pilote, et s'exprimait assez facilement en français. J'aimais à le faire causer des mœurs anciennes de sa tribu; il en parlait du reste avec une philosophie naïve inimitable. Un jour ayant entamé le chapitre de l'anthropophagie, je lui dis : « Mais pourquoi mangez-vous les Kanaks ennemis? — Parce que, répondit-il, c'est beau et bon, aussi bon que porc et vache. » J'essayai alors de lui faire comprendre combien notre nature se révolte contre une semblable nourriture, mais j'en fus pour mes frais d'éloquence et je me convainquis que ce sentiment d'horreur que nous éprouvons à l'idée de manger de l'homme est tout à fait absent chez le Kanak. Cette corde manque comme tant d'autres à son sens moral. On ne pourra l'empêcher de manger de l'homme que si l'on en fait une question religieuse, analogue à celle qui empêche un catholique de manger de la viande un

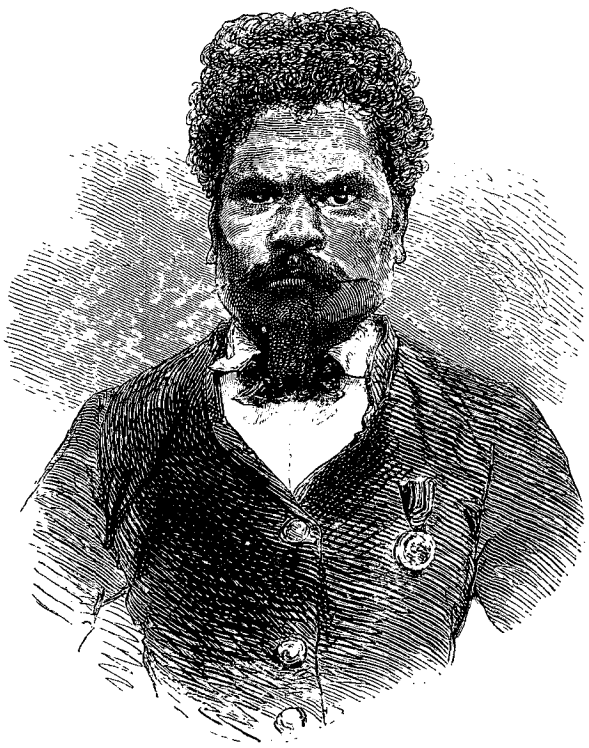
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour maigre. Un long échange d'objections de la part de Toki et de raisonnements de la mienne l'amena à conclure ainsi : « Je comprends, vous avoir beaucoup de viande; vous faire la guerre et laisser pourrir les morts. »

Les gens de l'île Ouen, me disait Toki, ne mangeaient jamais les grandes personnes de leur tribu, même lorsqu'elles étaient vieilles, tandis qu'à Kanala et sur plusieurs autres points, lorsqu'un habitant de la tribu était jugé trop vieux, on faisait une espèce de cérémonie à la suite de laquelle il était immolé et mangé. Quelquefois cependant, à l'exemple des Massagètes, ils se contentaient de l'immoler et de l'enterrer ensuite. La victime ne faisait du reste aucune récrimination, ce qui prouve encore combien peu ces races font cas de l'existence dès qu'elle commence à perdre de sa force, soit sous l'influence de l'âge, soit sous celle de la maladie.

Toki m'avoua cependant qu'à Ouen on mangeait jadis ceux qui, coupables d'une faute grave, tombaient sous le tomahawk d'un chef. On dévorait aussi les enfants lorsqu'ils n'étaient pas bien conformés ou que la famille était trop nombreuse ou le père malade et incapable d'aller chercher toute la nourriture nécessaire Dans le cas où l'on avait décidé du sort du pauvre enfant et qu'il devait mourir, le père et la mère aussitôt après sa naissance portaient ce petit être au bord de la mer, le lavaient bien, puis le faisaient cuire dans la terre à la mode ordinaire avec des taros et des ignames. « Ça faisait beaucoup de bien à la mère, » ajouta Toki comme conclusion.

En sa qualité d'ancien matelot, Toki avait peu de préjugés et, au lieu de cacher tous ces odieux détails, il les rancontait avec un admirable sang-froid et une profonde insouciance, différant en cela des autres indigènes qui n'osent pas parler aux blancs de ces anciens usages de leurs tribus. L'horreur qu'ils nous inspirent et qu'on ne leur cache pas les rend plus honteux que repentants, car la plupart d'entre eux en sont encore à regretter le *bon vieux temps*.



Faké, chef kanala. — Dessin de Neuville, d'après une photographie de M. E. de Greslan.

Pressés de rejoindre la frégate *la Sibylle*, qui, d'un moment à l'autre, pouvait quitter pour la France le port de Nouméa, mes compagnons d'excursions ne purent, en dépit de leurs désirs et des miens, prolonger beaucoup leur séjour à Kanala. Nous prîmes pour retraverser l'île une route plus orientale que celle que nous avions suivie en venant; elle est peut-être aussi plus courte, quoiqu'elle soit plus accidentée, et j'engage les voyageurs à la préférer toutes les fois qu'ils ne sont pas chargés de bagage et que le temps est beau. Elle passe par les points ou les stations suivantes : de Kanala à Quoindi, quatre heures de marche; de Quoindi à Dembacoué, trois heures; de Dembacoué à Ahouhoui, trois heures; de Ahouhoui à Ehia, trois heures; de Ehia à la rivière de Ouenghi, deux heures; de cette rivière à celle de Tontouta, trois heures; des bords de la Tontouta à ceux du Bangou, quatre heures; de Bangou à Nehoué, trois heures; de Nehoué à Païta, deux heures; de Païta à Port-de-France, cinq heures.

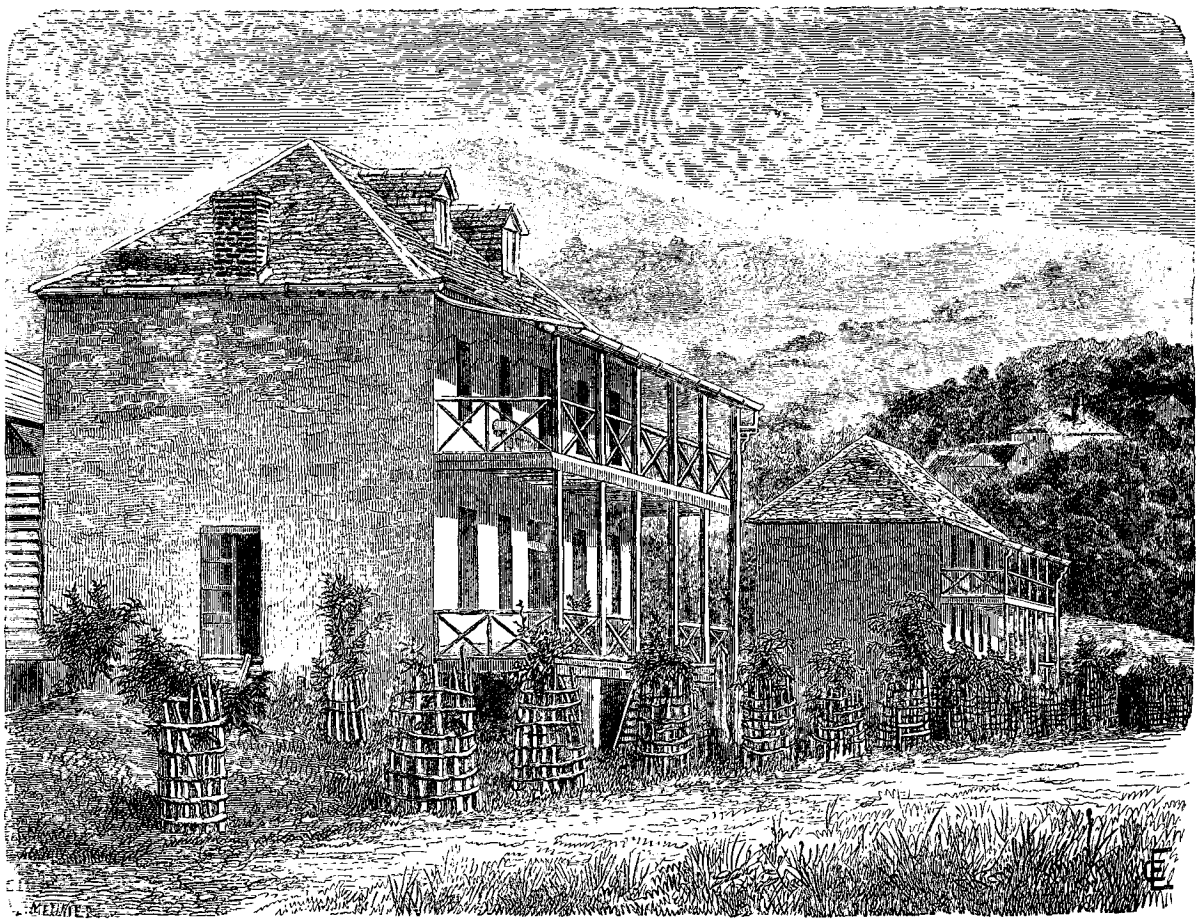
Nous ne franchîmes pas cette dernière étape sans nous arrêter à mi-chemin, à la station que mon ami M. E. de Greslan a élevée sur les bords de la Dumbéa. Fixé depuis longtemps dans la colonie, admirateur passionné du beau et artiste plein de goût, il applique avec succès la photographie à la reproduction des scènes et des paysages de sa patrie insulaire, et c'est à lui que je dois d'avoir pu offrir au *Tour du monde* des images vraies du sol calédonien et des types réels de ses habitants indigènes.

Notre voyage de retour dura quatre jours et demi; je dois ajouter que, malgré toutes les petites misères qu'il présente, le parcours de cette route laisse chez ceux qui l'accomplissent un très-agréable souvenir. J'ai eu l'occasion de rencontrer, deux ans après, mes compagnons de voyage à Taïti et à Paris, et ils avaient encore présents dans la mémoire jusqu'aux moindres détails de cette excursion.

J. Garnier.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une habitation et une rue de Kanala (voy. p. 31). — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. E. de Greslan.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES [1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVIII

Exploration de la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie. — Massacre des équipages de deux bateaux-pilotes par les cannibales de la baie Chasseloup.

Dans un chapitre précédent j'ai parlé des obstacles qu'opposent à la navigation les récifs qui longent le nord-est de la Nouvelle-Calédonie. Serrant de trop près la côte, ils n'offrent pas, entre celle-ci et leurs murailles sous-marines, ce canal abrité des vents et des lames du large, que le cabotage trouve le long des rivages du reste de l'île. Les navires de guerre ne se hasardant pas dans ces parages, leur hydrographie laisse beaucoup à désirer. On n'ignorait pas que ce littoral renfermait des districts fertiles et bien peuplés, mais on savait aussi que les indigènes, protégés par cette barrière de madrépores, dont ils comprenaient bien la puissance, recevaient mal leurs hôtes, et attaquaient lorsqu'ils le pouvaient le malheureux caboteur qu'un orage ou la nuit obscure forçait à s'abriter derrière un pâté de corail non loin du rivage. Il était nécessaire de faire sentir notre puissance à ces Néo-Calédoniens et de vérifier en même temps si leur territoire n'offrait pas quelque champ à la colonisation. Pour remplir ce double but M. Banaré, lieutenant de vaisseau, commandant *la Fine*, fut chargé de l'hydrographie de cette côte. Depuis près de six mois cet officier séjournait dans le nord et dans l'est de l'île; il avait terminé là ses opérations hydrographiques, et il allait commencer les études de la côte ouest. Je profitai de cette circonstance pour demander à aller partager les

1. Suite. — Voy. t. XVI, p. 145, 161, 177 et 193; t. XVIII, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaux de M. Banaré, en complétant à terre ses relevés et ses opérations maritimes. Mon projet fut adopté par M. le gouverneur, et le 7 août au matin je quittai la rade de Nouméa sur le brick goëlette *la Gazelle*, chargé de transporter en même temps des approvisionnements à *la Fine*, que nous devions rencontrer près de l'extrême nord de l'île.

Depuis le port de Noumea jusqu'en face de la baie de Saint-Vincent, *la Gazelle* navigua entre les récifs et la côte; devant Saint-Vincent elle prit le large avec une fraîche brise du sud-est qui nous poussa rapidement vers le nord.

Le surlendemain au soir la vigie signala une voile du côté de la terre et nous reconnûmes bientôt *la Fine* qui, nous ayant aperçus, profitait de la brise de terre pour nous accoster.

La Fine est une petite goëlette de cent tonneaux environ, achetée par le gouvernement à Sydney. Elle fut mise à la disposition de l'officier chargé de faire dans la colonie des études hydrographiques. Assez peu aménagée d'abord pour ce service fatigant, elle avait reçu plus tard de son commandant actuel M. Banaré diverses transformations qui la rendaient très-habitable. En effet, appelée à naviguer entre les récifs, sur une mer calme et sous un soleil ardent, il n'y avait aucun danger à ouvrir de vastes sabords pour laisser pénétrer tout à la fois dans les chambres l'air, la lumière et la fraîcheur, ces trois amis de l'homme. Aussi M. Banaré avait pris à l'arrière le tiers environ de la longueur du bateau pour y faire son logement, celui du second et du chirurgien. Le *rouffle* avait été amené à la largeur du bateau, pour former lui-même une dunette sur laquelle était placée la barre. Les cabines intérieures en étaient d'autant plus élevées. Pour augmenter encore l'espace, les couchettes avaient été supprimées et remplacées par des cadres, suspendus seulement pendant la nuit; de nombreuses petites fenêtres et *hublots*, ménagés de toutes parts, favorisaient l'introduction de l'air. On avait encore eu le soin de couler le bateau pendant quelque temps avant de lui donner le dernier coup de main, c'est-à-dire de le peindre et de vernir les boiseries. De cette façon on s'était complétement débarrassé de tout animal incommode et parasite, tel que le cancrelas dont j'ai dit quelques mots et sur la description duquel je me garderai bien de revenir.

Cet aménagement était si habile que lorsqu'un étranger arrivait sur *la Fine* et pénétrait dans les appartenents de l'arrière il était tout surpris de les trouver aussi vastes et aussi commodes qu'auraient pu l'être ceux de navires d'un tonnage bien plus élevé.

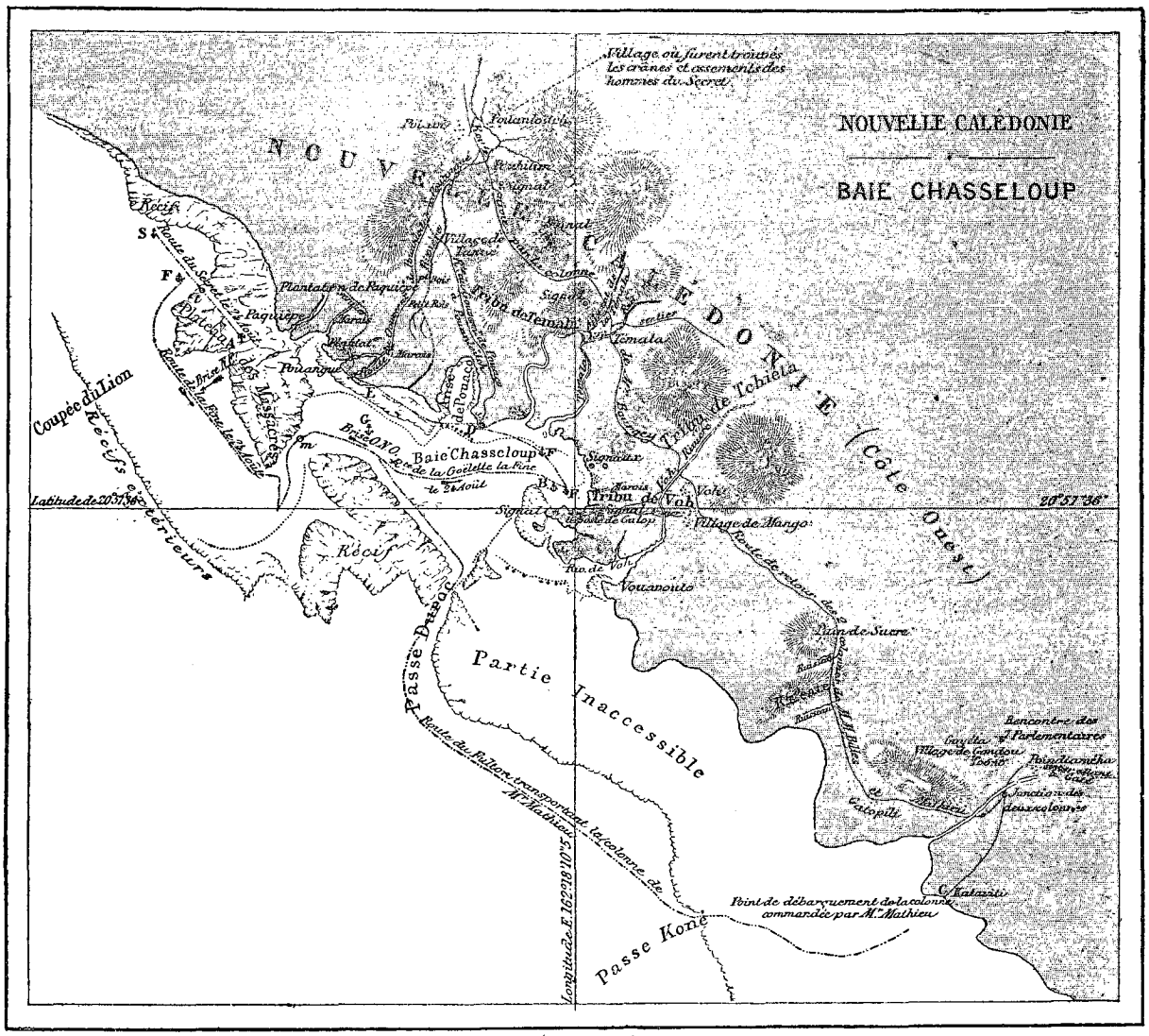
L'équipage de cette goëlette s'élevait à vingt-cinq hommes y compris les officiers. Un petit cotre, *le Secret*, ayant quatre hommes d'équipage et commandé par M. Gérard, capitaine au long cours, apprenti pilote, venait d'être mis à la disposition de *la Fine* à laquelle il devait servir de mouche et d'éclaireur dans cette navigation difficile au milieu des écueils. Comme on le voit, *la Fine* était un confortable bateau, mais elle avait la réputation d'être si mauvaise marcheuse que son dernier commandant l'avait surnommée *l'Écuelle*. Néanmoins, favorisée par la brise de terre, elle ne fut plus bientôt qu'à quelques encâblures de *la Gazelle;* mettant alors en panne, elle nous envoya le cotre pour nous prier d'appareiller, ajoutant qu'elle allait nous servir de pilote. C'était une bonne fortune pour nous. Aussi bientôt notre ancre fut hissée et nos voiles déployées. La brise était faible et debout pour le retour. Nous suivîmes *la Fine* en imitant tous ses mouvements ; mais à cause de notre marche supérieure nous fûmes bientôt obligés de diminuer un peu notre voilure pour régler notre vitesse sur celle de *la Fine*. En tirant des bordées nous passions assez près l'une de l'autre pour pouvoir nous héler, et *la Fine*, privée de nouvelles depuis longtemps, nous en demanda au moment où nous nous croisions. « Rien d'important, » répondit notre commandant ; puis il ajouta en plaisantant: « Qu'est-il arrivé à votre goëlette, Banaré, elle va bien lentement? » Cette question ironique était du reste la traduction des idées de tout notre équipage qui regardait d'un air de mépris par-dessus les bastingages la marche assez lourde de notre nouvelle conserve.

« *La Fine* marche suffisamment pour arriver une demi-heure avant vous, » fut la réponse de son commandant. Elle fit sourire les hommes de *la Gazelle*. Qui eût dit en effet que *la Fine*, l'Écuelle, battrait jamais *la Gazelle*, une marcheuse renommée? C'est cependant ce qui arriva et voici comment

La Gazelle répondit à *la Fine* par une nouvelle ironie. Elle diminua encore sa voilure ne conservant que sa grande voile, à demi carguée, sa misaine et un foc. Avec cette voilure et une toute petite brise, nous suivions encore très-bien la goëlette mais à la condition de courir toujours le même bord, car en virant *la Fine* évoluait sans perdre son aire et presque instantanément; notre brick employait au contraire quatre ou cinq minutes pour virer et non-seulement perdait son aire mais culait encore beaucoup, puis il lui fallait un certain temps pour reprendre sa première vitesse. Profitant de nos désavantages le commandant de *la Fine* vira le plus souvent possible et du reste était obligé de le faire à cause des pâtés de coraux qui parsemaient notre route. Comme il nous pilotait, force nous était d'exécuter ses manœuvres, ce qui nous faisait perdre beaucoup de temps. Notre brick dut se décider, bientôt, quoiqu'à regret à reprendre peu à peu toute sa voilure. Vains efforts! Ce fut l'histoire du lièvre et de la tortue. La brise nous refusait de plus en plus et nous n'arrivâmes au mouillage que trois heures après la goëlette; très-penauds, je vous assure, d'autant mieux que dès le commencement de la lutte nous avions vu *le Fulton* arrivant sur nous à pleine vapeur. Il portait le gouverneur qui faisait le tour de l'île. Après nous avoir dépassés cet aviso alla nous attendre au mouillage, spectateur de notre défaite; — et le soir tout le monde riait de notre jactance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le commandant de *la Fine* nous apprit le même soir que les naturels de la côte ouest, de la tribu de Pouangué; avaient attaqué un bateau caboteur *la Reine-des-Iles*, tué et dévoré une femme, deux indigènes et deux Français, puis après avoir pillé l'embarcation avaient coupé ses mâts avant de l'abandonner. Au moment où se passaient ces événements, trois Européens se trouvaient dans un village limitrophe nommé Gatope. Alléchés par le sang, les meurtriers s'étaient dirigés sur ce point dans l'intention de faire subir le même sort à ces trois hommes qui s'étaient établis en cet endroit pour pêcher la biche de mer. Par bonheur, les Européens avaient quelques amis dans la tribu; ils furent avertis et eurent le temps de se mettre sur la défensive. Les Kanaks arrivèrent et de leurs zagaies atteignirent l'un d'entre eux légèrement. Faisant feu de leurs revolvers; les trois pêcheurs, battirent en retraite vers leur embarcation dans laquelle ils parvinrent à se jeter et gagnèrent le large. Ils se rendirent de suite à bord de *la Reine-des-Iles* qui, abandonnée par les naturels, flot-



Gravé par Erhard

tait au gré des flots non loin du rivage. Ils établirent, sur un tronçon de la mâture brisée, le mât et la voile de leur pirogue et s'enfuirent vent arrière. Le commandant de *la Fine* voyant arriver sur lui ce bateau, s'étonnait de sa tournure étrange. Il fut bientôt au courant de tous les détails de ces regrettables événements.

Le gouverneur en fut d'autant plus frappé qu'il venait d'apprendre en passant à Houagap le meurtre d'un colon français nommé Taillard, commis par un Kanak de la tribu de ce Poindi-Patchili, dont j'ai déjà parlé et dont l'influence s'étendait jusque sur la côte ouest, c'est-à-dire à Pouangué, lieu des derniers massacres. Il se décida à faire immédiatement une expédition contre ces tribus et donna l'ordre à *la Fine* de se rendre de suite devant Pouangué, où l'équipage de *la Reine-des-Iles* avait été massacré, avec mission d'étudier les passes et de servir de pilote lors de l'arrivée de l'expédition projetée.

Le gouverneur décida, en outre, que je resterais embarqué sur *la Fine* et ne devrais me rendre à terre que pendant le jour et avec une escorte suffisante.

Le lendemain 10 août *le Fulton* et *la Gazelle* nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

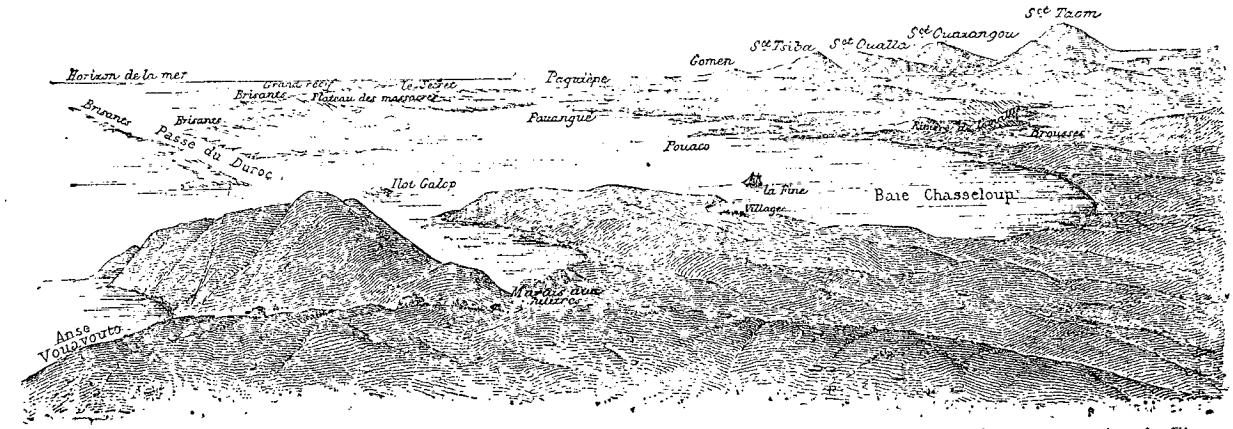
quittèrent. Le premier allait chercher des troupes qu'il devait débarquer dans la baie Chasseloup, où il nous donna rendez-vous pour le 1er septembre.

Conformément à nos instructions, après le départ du gouverneur, nous nous dirigeâmes vers le sud entre les récifs et la côte. La grande quantité d'écueils qui nous entourait exigeait une extrême prudence et nous n'avancions que très-lentement et relevant tous les pâtés de corail. Nous avions à bord l'un des trois hommes qui, échappés aux Kanaks, étaient arrivés, comme je l'ai dit, sur le bateau pillé *la Reine-des-Iles* et nous avaient mis au fait des événements. Cet homme, nommé Peterson, était Suédois et nous rendit pendant tout le temps de la campagne bien des services, soit par sa connaissance du langage des Kanaks, soit comme pilote.

C'était un de ces hommes comme les romanciers se plaisent à en décrire, simple de mœurs et de langage, quoique d'une conception rapide au moment du péril qui le laissait toujours calme; heureux dans la solitude et dans cette vie pleine de dangers, il imposait le respect aux naturels par sa force, son adresse et son intrépidité. Depuis plusieurs années il vivait au milieu de ces tribus farouches, ne dormant que le revolver à la main et le fusil chargé auprès de lui. Il avait assisté à bien des scènes dramatiques qu'il racontait quelquefois; son récit faisait frissonner jusqu'aux vieux matelots.

Ainsi que je l'ai dit, le gouverneur de la colonie sur la demande de M. Banaré avait envoyé depuis peu à cet officier un petit bateau-pilote, *le Secret*, qui devait faciliter ses travaux, dans des parages où une plus forte embarcation ne pouvait aller partout, et où il eût été imprudent de s'engager pour plusieurs jours avec les chaloupes non pontées de *la Fine*. — *Le Secret* marchait devant nous pour reconnaître les récifs.

Le 23 août, veille de la Saint-Barthélemy, vers le soir, nous arrivions à la hauteur des plateaux de *Paquièpe*, c'est-à-dire dans le voisinage du lieu où l'équipage de *la Reine-des-Iles* avait été massacré. A cause de l'heure avancée il était imprudent d'essayer de reconnaître l'étroit canal formé par ce plateau et un récif



La baie de Chasseloup, vue du sommet Pouani. — D'après un croquis communiqué par M. Banaré, lieutenant de vaisseau, commandant *la Fine*.

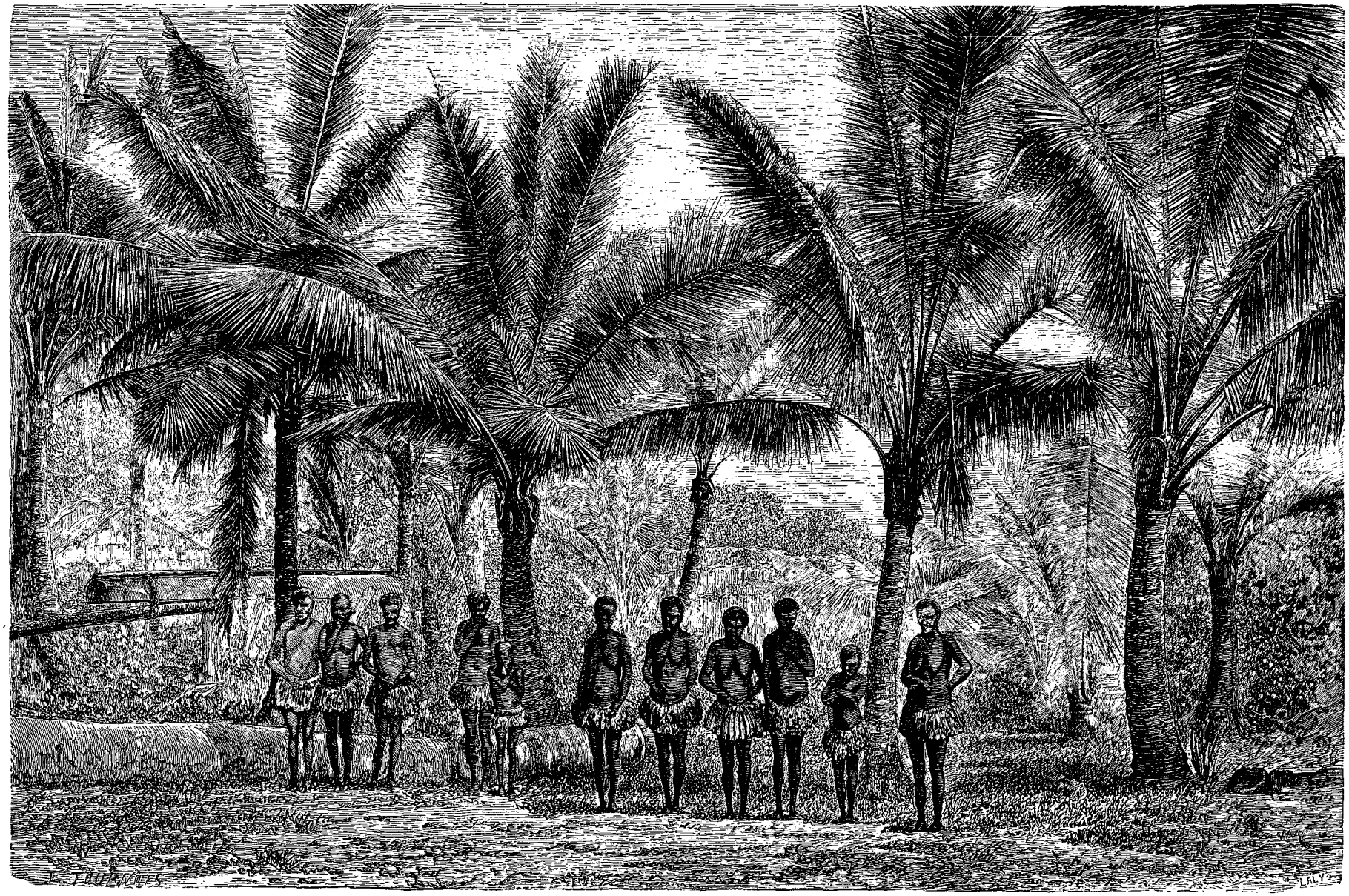
isolé situé auprès, passage qui n'a pas plus de six cents mètres de longueur et qui allait être franchi par un navire de guerre pour la première fois depuis le voyage du *Duroc*[1] en 1855. Nous jetâmes l'ancre à l'abri du plateau de *Paquièpe*[2]. Pendant ce temps *le Secret* mouillait, mais à deux milles et demi de nous environ; nous fîmes peu attention à ce fait, il était dans les habitudes du patron du cotre qui, par je ne sais quelle raison, nous rejoignait rarement et seulement lorsqu'il en recevait un ordre formel du commandant de *la Fine*. Le lendemain 24 août, nous appareillâmes au point du jour avec une légère brise du nord-est venant de la terre; cette brise faiblit de plus en plus et finit par nous manquer complétement au milieu du canal, dans sa partie la plus resserrée, et au moment même où nous étions drossés par le courant. M. Banaré était sur le point de mouiller, lorsque, au loin sur la mer calme, du côté du large, on vit des rides se former; la brise arrivait en effet, de l'ouest, et nous aida à sortir de ce mauvais pas pour reprendre la route de la baie *Chasseloup*, où M. Banaré, suivant ses instructions, devait commencer une enquête sur la catastrophe de *la Reine-des-Iles* et étudier les chenaux par lesquels les navires de guerre, attendus de Nouméa, pourraient pénétrer dans la baie sous notre pilotage.

Le Secret avait appareillé en même temps que nous; il était resté le long de terre où il ne sentait pas aussi bien que nous l'influence de la brise; aussi fut-il très-long à arriver jusqu'au plateau de *Paquièpe*, et lorsqu'il y fut, voyant la mer haute, il crut pouvoir, à cause de son faible tirant d'eau, le franchir sans le contourner, et par ce moyen gagner du temps et nous rejoindre; malheureusement il se trompait dans ses prévisions et bientôt nous le vîmes amener rapidement ses voiles; il était échoué! Quant à nous, poussés par une forte brise, il ne nous était guère possible de

1. Frégate à vapeur qui, peu après, en revenant en France, se perdit sur l'îlot Melish entre la Nouvelle-Calédonie et le détroit de Torrès et dont le naufrage excita en France un intérêt dû tout à la fois à l'héroïque fermeté de son commandant, à la présence de sa jeune femme et de leur petite fille, et à l'admirable discipline de tout l'équipage.

2. Voyez la carte, page 35, et le croquis ci-joint, que je dois, l'un et l'autre, à l'obligeance de M. Banaré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de pêcheurs sous des cocotiers. — Dessin de E. Tournois d'après une photographie de M. E. de Greslan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revenir sur nos pas ; du reste la mer était presque calme, *le Secret* serait remis à flot à la marée montante ; il ne courait aucun danger ; l'échouage pour une embarcation de faible tonnage, dans des circonstances semblables n'effraye ordinairement pas un marin ; et personne à bord ne soupçonnait à ce moment l'horrible sort qui était réservé au malheureux équipage du cotre *le Secret*.

A midi environ nous mouillâmes dans la baie Chasseloup. Nous jetâmes l'ancre très-près du rivage qui présentait une rangée de collines assez dénudées et de moyenne hauteur. Elles suivaient les contours de la baie, ne laissant entre elles et la mer qu'une bande de faible largeur pleine de broussailles. Une seule case se voyait au bord de la mer. Cependant les flancs des collines étaient couverts de naturels et l'on en voyait constamment arriver de nouveaux qui défilaient l'un après l'autre dans un sentier qui suivait exactement l'arête supérieure des collines.

Tous ces torses nus et noirs se détachaient vivement sur l'horizon éclairé ; des villages populeux devaient exister dans l'intérieur, et leurs habitants accouraient pour voir de près *la Fine*, qui, pour eux, était un immense vaisseau. A notre droite était un petit îlot, sur lequel nous distinguions quelques cases et leurs habitants. Ceux-ci paraissaient peu rassurés sur nos intentions, car ils déménageaient en pirogues, à la hâte, leurs ustensiles de pêche, etc., et fuyaient au plus vite en emportant leurs enfants. Les hommes et les jeunes gens, pour lesquels il ne restait probablement plus de place dans les pirogues, gagnèrent à la nage la grande terre. A marée basse on peut aller sur cet îlot sans perdre pied, et l'envahissement constant des palétuviers qui abondent sur les deux rives opposées ne tardera pas à les réunir.

Tous ces mouvements et l'affluence des Kanaks sur le rivage, indiquaient chez eux une certaine appréhension, peut-être aussi des intentions hostiles. Cependant, nous devions communiquer avec eux pour obtenir les renseignements dont nous avions besoin ; M. Banaré fit donc armer la chaloupe avec dix hommes bien munis de fusils et de pistolets. Je descendis avec lui dans l'embarcation ; nous emmenions aussi comme interprète le pilote Peterson et un disciplinaire, depuis longtemps attaché à mes pas dans toutes mes excursions ; ancien soldat d'Afrique, rompu à toutes les fatigues, il ne s'étonnait jamais de rien. Dans les moments difficiles que nous eûmes à passer ensemble, il releva souvent le courage prêt à faiblir de ma petite troupe, en disant de l'accent le plus convaincu : « Vous aurez beau en voir, vous n'en verrez jamais autant que j'en ai vu en Afrique. »

Avant de s'embarquer, M. Banaré jeta encore un regard dans la direction du *Secret* dont on voyait parfaitement le mât ; le cotre était incliné sur le flanc, car la mer était basse, mais nous comptions qu'il serait remis à flot à la marée montante. Au bout de quelques minutes, nous débarquâmes sur une plage sablonneuse où les naturels s'approchèrent, formant bientôt un groupe épais autour de notre petite escorte. M. Banaré fit demander le chef par Peterson, et nous vîmes bientôt apparaître un vieillard dont la physionomie n'avait rien de la férocité empreinte parfois sur les traits de ces sauvages. Au contraire, celui-ci paraissait doux et affable ; il témoigna une grande joie en revoyant Peterson qui, ainsi que je l'ai déjà dit, habitait ce pays quelques jours auparavant. — D'après ce que nous raconta Peterson lui-même, ce chef, dont le nom est *Mango*, quoique le plus vieux et le plus illustre par la naissance, n'était pas le plus influent ; autrefois à la tête de la grande tribu de Koné qui s'étend au bord de la mer vers le sud de la baie Chasseloup, il avait eu à soutenir des guerres nombreuses contre Poindi-Patchili et Gondou ; le premier, ainsi qu'on l'a vu, habitait les montagnes situées entre Houagap et Koné, au milieu de l'île ; quant au second, allié et voisin de Poindi-Patchili, sa tribu est plus rapprochée de la côte ouest et nous aurons à nous occuper bientôt de lui.

Par leurs attaques constantes contre Mango et ses hommes, ces deux chefs de la montagne réussirent à les affaiblir, d'autant mieux que, choisissant toujours pour faire leur descente le moment des récoltes, ils ne regagnaient jamais leurs montagnes qu'après avoir détruit ou dévasté toutes les plantations, réduisant ainsi la tribu entière à ne vivre que de racines ou de pêche pendant le reste de la saison. Cette existence de terreur devint à la fin insoutenable, d'autant plus que Gondou, qui, dans le principe, n'était que le chef d'une petite peuplade, avait su, par son énergie et par la crainte qu'inspirait sa nature belliqueuse et féroce, rallier à lui les petites tribus des environs qui le craignaient et exécutaient ses moindres désirs.

Devant un aussi formidable ennemi, Mango fut obligé de céder la place et de se réfugier avec tout son clan à Gatope, sur le littoral de la baie où vivait une petite tribu amie et dépendante de la sienne ; quant à Gondou, il établit alors une partie des siens sur le territoire qu'on lui abandonnait, et où les champs étaient plus fertiles que ceux de ses montagnes, mais lui-même, semblable à l'oiseau de proie et comme tous ceux qui ont la conscience un peu lourde, il continua à vivre sur ces sommets où on le disait inexpugnable

Depuis une dizaine d'années environ, Mango était donc à Gatope ; il s'y trouvait entouré de plusieurs autres peuplades, avec lesquelles il vivait ordinairement en bonne intelligence, car les tribus ne se font la guerre que lorsqu'elles sont séparées par de grandes barrières naturelles qui empêchent les relations fréquentes : c'étaient, sur les bords de la mer, les tribus de Koniene, Pouaco et Pouangué, toutes vivant de la pêche. Puis, un peu dans l'intérieur, venaient les tribus de Gatope, de Tchapo, Temala, Pouanloïtche, qui subsistent plutôt de la culture de leurs terres. C'étaient donc les amis de Mango, quelques-uns même des siens qui avaient massacré et mangé l'équipage de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Reine-des-Iles; aussi ce chef hésitait-il à nous donner sur cette affaire des détails qui condamnaient une tribu amie. Cependant, Peterson décida Mango et ses deux fils adoptifs, *Ti* et *Pouagni*, à nous suivre à bord où nous pourrions causer plus à l'aise qu'au milieu de la horde nombreuse qui nous entourait; ils hésitèrent longtemps, mais, confiants dans la parole de Peterson, ils s'embarquèrent enfin avec nous dans la chaloupe, non pas sans que la plupart de leurs amis et surtout les chefs des tribus de Koniene et de Pouaco qui se trouvaient là, ne cherchassent à s'opposer d'une manière très-apparente à leur embarquement; aussi longtemps que notre chaloupe fut à portée de leurs voix, les indigènes parlèrent au vieux chef qui écoutait en silence les paroles de ses guerriers, et semblait s'éloigner de moins en moins rassuré. Plusieurs même de ses gens des plus acharnés, nagèrent assez avant dans la mer pour l'engager à revenir.

C'était la première fois que ces hommes voyaient de près un navire. Ils montèrent lentement à bord, se tenant courbés, ainsi qu'ils le font dans les lieux sacrés ou en présence des chefs. Le commandant les fit descendre tous les trois dans sa chambre. Là, Mango subit un long interrogatoire; maintenant qu'il sentait ou croyait son sort dans nos mains, il n'hésita plus et nous raconta que *la Reine-des-Iles* avait été attaquée et saccagée par les gens de Pouangué et de Pouanloïtche seuls; il nous donna aussi une foule de détails topographiques sur la situation de ces deux tribus. A la suite de cette conversation, qui nous mit tout à fait au courant de ce que nous désirions savoir, le commandant prévint Mango qu'il pouvait retourner à terre. Il lui fit présent ainsi qu'à ses deux fils, de couvertures de laine, de tabac, etc., puis leur expliquant la situation du côtre *le Secret* échoué sur le banc de Pouangué, il remit une lettre à Mango, en le chargeant d'envoyer ce message au capitaine du *Secret*, M. Gérard, par quelques hommes qui se mettraient ensuite à sa disposition, dans le cas où il aurait besoin d'eux pour remettre son embarcation à flot. Quand ces chefs quittèrent le bord, il était quatre heures et demie du soir. Après le dîner, vers les cinq heures et demie, M. Banaré, regardant du côté du cotre échoué, fit l'observation que l'on n'apercevait plus ses mâts, qu'il avait dû se remettre à flot et chercher un mouillage dans un lieu plus abrité. Cette opinion était d'autant plus probable, que la brise à ce moment était à peu près nulle et n'aurait pas permis au cotre de nous rejoindre avant la nuit. Le soleil s'était couché; une multitude de feux nous apprit que les naturels étaient campés sur la côte.

Au point du jour, je montai sur le pont où je trouvai le commandant, dont la physionomie atterrée me frappa :

« Je crois qu'il est arrivé malheur au *Secret*, me dit-il.

— Comment cela? m'écriai-je.

— Tout à l'heure en montant ici, me répondit M. Banaré, j'ai cherché *le Secret* des yeux; en ne le voyant pas du pont j'ai envoyé une vigie dans la mâture qui m'a aussitôt signalé le cotre; mais il est toujours échoué, de plus il est démâté et une foule de Kanaks l'entourent.

— Mais, répondis-je, il a peut-être retiré son mât pour se *béquiller* (s'étayer), en attendant que la marée haute le remette à flot.

— Ce n'est pas probable, répondit le commandant; dans tous les cas, je vais envoyer de suite la chaloupe de ce côté. »

Les ordres furent alors immédiatement donnés pour envoyer huit hommes armés et un patron reconnaître la cause de ces événements étranges; il était à craindre que notre chaloupe, qui calait beaucoup d'eau, ne s'échouât elle-même sur ce vaste banc qu'à marée basse nous avions vu à découvert sur une très-grande surface. Heureusement Peterson s'offrit pour la piloter et nous la vîmes partir sous sa direction avec moins d'inquiétude, sachant que cet homme intelligent et dévoué avait parcouru tous ces parages dans sa baleinière, alors qu'il pêchait le trépang. La plus grande prudence nous était indispensable dans ce cas fâcheux; nous n'avions à bord que dix fusils de munition, dix pistolets d'abordage sans justesse et sans portée, et si, par malheur, la chaloupe échouait et que son équipage, attaqué par les naturels, fût pris par eux, il ne nous restait que sept armes à feu; nous avions encore deux petites espingoles, mais ces armes, avec lesquelles on ne peut ajuster, ne sont bonnes qu'à faire du bruit.

A peine la chaloupe s'éloignait-elle à force de rames des flancs de *la Fine*, que la vigie signala un mouvement parmi les naturels qui entouraient *le Secret;* en effet, ils s'en allaient les uns après les autres du côté du rivage; la mer était assez basse pour leur permettre de marcher sur le banc de corail et de porter même des fardeaux sur leurs épaules : en observant leurs mouvements avec nos lunettes, nous ne pouvions songer sans frémir que ces mêmes hommes étaient ceux qui avaient massacré l'équipage de *la Reine-des-Iles* quelques jours auparavant; un espoir nous restait encore : parmi eux plusieurs hommes, vêtus en matelots, pouvaient être nos gens, quoique nous n'ignorions pas que ces sauvages ont l'habitude de revêtir les habits de leurs victimes; leur départ subit au moment même où les yeux perçants de leurs sentinelles leur signalaient du haut des rochers l'arrivée de notre chaloupe était d'un bien mauvais augure.

Nous n'osions nous communiquer toutes nos tristes suppositions, mais le désespoir et la fureur nous montaient au cerveau. Au bout de quelques heures la vigie annonça que nos hommes accostaient le cotre sans difficulté. Sur le rivage, la foule des Kanaks restait toujours stationnaire. M. Banaré me dit alors :

« Je vais descendre à terre dans la yole, je veux avoir le cœur net sur cette affaire, connaître le résultat de mon message au cotre, puis, avec ma lunette, du haut de ce pic je pourrai distinguer peut-être ce que devien-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

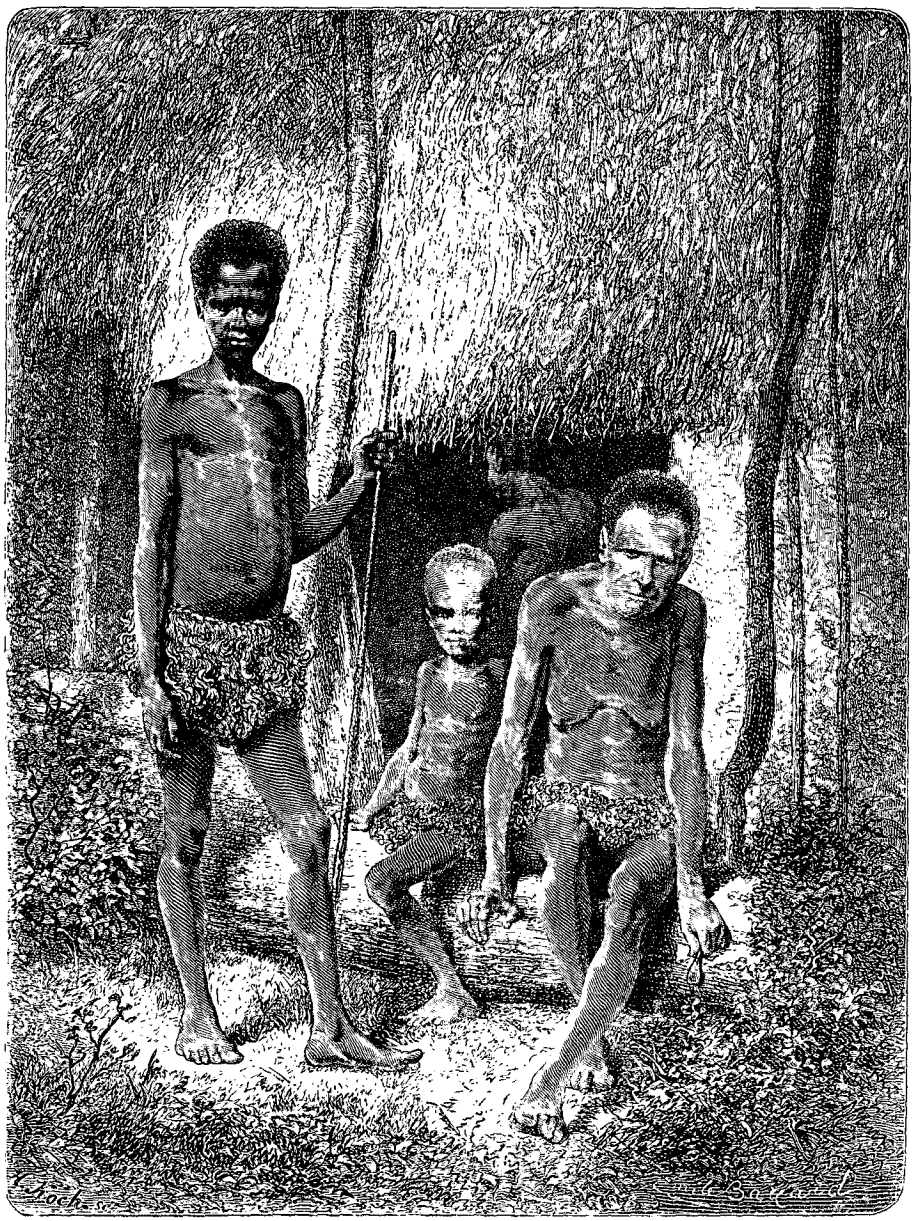
nent mes hommes; la tranquillité de ce bateau échoué et démâté m'épouvante.

— Vous savez, répondis-je, que je suis prêt à agir avec vous, usez de moi.

— Merci, dit-il, je compte, en effet, sur vous. »

Pendant qu'on armait la yole, j'allai prendre dans ma chambre mon revolver et mon fusil à deux coups chargé à balle. Mon disciplinaire avait déjà saisi sa carabine et son revolver. Ainsi préparés à tout événement, nous descendîmes dans la yole où se trouvait déjà le commandant.

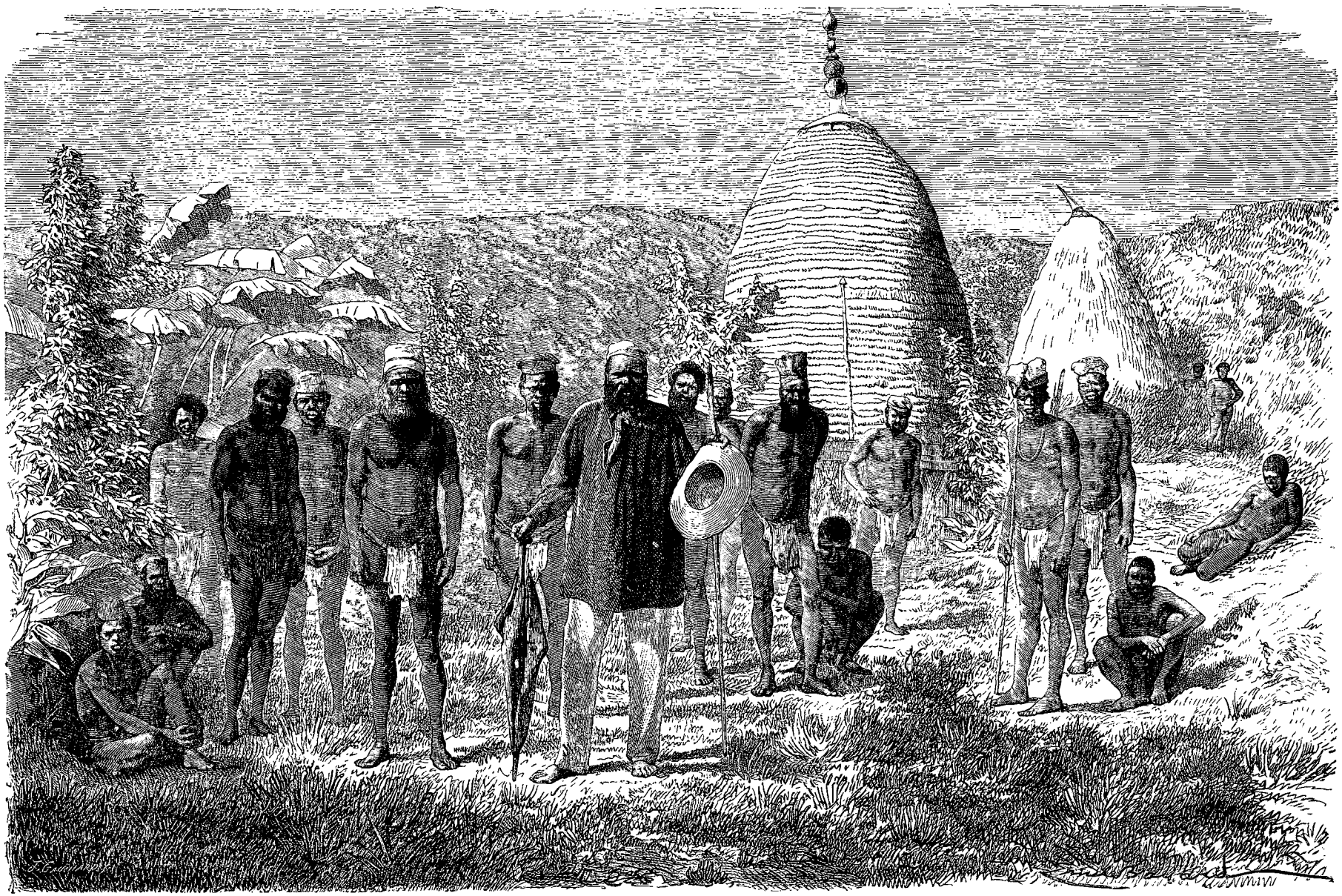
En arrivant à terre, nous vîmes les naturels s'éloigner d'une vingtaine de pas, au lieu de venir au-devant de nous comme la veille. Quelques-uns seulement se montraient; les autres se cachaient dans les épais fourrés qui bordaient le rivage. Nous débarquâmes ce-



Néo-Calédoniens de la côte sud-ouest. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. E. de Greslan.

pendant, en laissant deux hommes pour garder la yole; malheureusement, nous n'avions pas Peterson pour nous servir d'interprète, et les Kanaks de ce littoral voient si rarement les blancs qu'ils devaient ignorer même cette langue conventionnelle avec laquelle on se fait ordinairement comprendre sur la côte. Toutefois il fallait en faire l'essai ; prenant donc la parole, je demandai aux indigènes pourquoi ils s'éloignaient ainsi de nous, quand nous voulions parler à Mango. Ti, l'un des fils adoptifs de ce chef, dont plus tard nous avons pu constater l'intelligence, connaissait suffisamment la langue de la côte pour me comprendre. Se tournant du côté de ses compagnons, il leur fit part du désir de notre commandant, et Mango sortant d'un fourré s'avança suivi d'une troupe de guerriers tous armés, suivant leur habitude, de tomahawks, massues, za-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indigènes des tribus des chefs Mango et Kahoua. — Dessin de Émile Bayard d'après des photographies de M. E. de Greslan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gaies, etc. Le plus inquiétant était qu'aucun enfant ne se voyait au milieu d'eux, et je savais qu'ils ont soin d'écarter ceux-ci lorsqu'ils songent à se battre. J'en fis l'observation à M. Banaré, et nous résolûmes d'agir encore avec plus de prudence, si, toutefois, cela était possible. Mango étant arrivé auprès de nous, nous lui demandâmes s'il avait envoyé au cotre la lettre dont on l'avait chargé et des hommes. A toutes nos questions, le vieux chef feignait de ne rien comprendre ; enfin, pressé de plus en plus, il s'approcha subitement d'un niaouli qui se dressait près de nous, et soulevant un fragment de l'écorce de cet arbre, il en tira la lettre que la veille lui avait remise le commandant et la lui rendit. Pourquoi n'avait-il pas envoyé ce message, comme cela avait été convenu? Comment, après s'être rendu à notre bord et avoir reçu nos présents, Mango n'avait-il pas obéi à cet ordre? A toutes nos questions les Kanaks, qui ne comprenaient pas ou feignaient de ne pas comprendre, répondaient par des rires ironiques; leur nombre augmentait de plus en plus et quelques-uns faisaient mine de nous entourer. Nous nous retirâmes alors lentement vers notre yole, repoussant doucement les plus pressés, et nous pûmes enfin nous rembarquer, heureux de ne pas nous être engagés trop avant. Nous venions, certainement, d'échapper à un grand danger et nous en avions tellement le sentiment que, lorsque les naturels nous entouraient, sans nous être rien dit, M. Banaré et moi avions porté doucement la main au revolver que recouvrait notre vareuse, nous l'avions armé et, le tenant par la crosse, nous étions prêts à nous en servir.

Si pressés que nous fussions d'éclaircir cette question du message non exécuté, nous sentions la nécessité de ne pas nous brouiller complétement avec Mango, dont nous pouvions avoir besoin et nous résolûmes de ne pas rechercher d'autres explications auprès des Kanaks, jusqu'au retour de Peterson; mais, au lieu de retourner directement à bord, nous dirigeâmes notre embarcation vers le pied d'un pic qui s'avançait jusque sur le rivage et dominait les environs; puis, laissant la yole un peu au large sous la garde de deux hommes, nous fîmes l'ascension de ce sommet. De ce point élevé et avec une bonne lunette marine nous aperçûmes parfaitement le cotre, objet de notre inquiétude; il était à la voile, et pendant une seconde, nous sentîmes une immense joie ; mais elle fut de courte durée, car un second coup d'œil nous montra l'allure inaccoutumée de ce bateau qui prenait le large sous une seule voile très-petite, maintenue sur un mât de fortune exigu. En ce moment, ainsi que cela a ordinairement lieu tous les soirs dans ce pays, la brise avait fraîchi; de plus, elle était tout à fait contraire au cotre, de sorte que celui-ci, gréé comme il l'était, ne pouvait avoir la prétention d'arriver jusqu'à nous. Il n'y avait que deux conclusions à tirer de ce fait : ou le cotre était monté par des Kanaks inexpérimentés; dans ce cas quel était le destin de nos hommes? Ou bien, solution plus consolante, les braves matelots de notre chaloupe après avoir arraché le cotre des mains des sauvages, en sauvant peut-être tout son équipage, s'empressaient de prendre le large dans la crainte de nouvelles attaques.

M. Banaré et moi fûmes bientôt tirés de nos anxieuses préoccupations par l'annonce de l'arrivée d'une foule d'indigènes. En effet, les naturels que nous avions laissés dans la plaine escaladaient d'un pas rapide le sommet où nous étions. Il était trop tard pour regagner notre embarcation avant leur arrivée, à moins d'avoir recours à une retraite précipitée, ce que nous ne pensâmes même pas à faire. Laisser croire aux Kanaks que nous avions peur eût tout perdu ; nous groupant donc les uns auprès des autres, nous attendîmes. En approchant ils ralentirent peu à peu leurs pas, puis, toute la troupe fit halte et nous observa. Mango était en tête et sans arme. Nous gardions le silence, mais massés les uns contre les autres, nos mains crispées serrant nos armes, nous dûmes laisser entrevoir à ces barbares la résolution qui nous animait. Ils étaient bien cinq ou six cents; mais l'indécision régnait parmi eux; plusieurs d'entre eux, des chefs sans doute, se tenaient autour de Mango et parlaient vivement. Ils semblaient tenir conseil; enfin, le vieux chef s'avança seul vers nous; en nous abordant, il se mit à pousser plusieurs cris semblables à des gémissements. Je connaissais ces cris pour les avoir entendus souvent dans les funérailles. Aussi, dans ce moment me faisaient-ils courir un frisson dans le corps. Enfin, le vieux Kanak, d'une main montrant au loin le cotre, de l'autre élevant ses cinq doigts en l'air, s'écria : « *Allsame man oui oui belong boat mate mate kai kai*, » « autant que cela Français du bateau sont morts et mangés. » Je traduisis cette phrase à mes compagnons; M. Banaré ne pouvait en croire ses oreilles et secouait par l'épaule Mango pour la lui faire répéter; ce vieillard, dont le naturel pacifique, timide même, nous sauva certainement du massacre dans cette circonstance, avait la voix tremblante lorsqu'il répéta : « les Kanaks de Pouangué ont mangé autant que cela de Français. » Il n'y avait plus de doute, nos malheureux compagnons avaient été les victimes d'une horrible infortune. Sans nous séparer de Mango, qui nous servait pour ainsi dire d'otage, nous regagnâmes notre embarcation et retournâmes à bord, pour nous consulter sur le parti à prendre. Les naturels nous suivirent jusqu'au rivage; les éclats de rire ironiques, farouches même qu'ils poussaient à chaque instant, leurs zagaies qu'ils lançaient de toutes parts pour montrer leur adresse, nous faisaient bouillonner le sang dans les veines. Certes, si à ce moment nous avions été attaqués, nous aurions vendu chèrement notre vie.

De retour à bord, le commandant réunit le second M. Napias, aspirant de marine, et le chirurgien M. Deplanche; il nous fit d'abord l'exposé de la situation, puis, à cause de sa gravité, il nous demanda notre avis sur la marche à suivre. L'opinion de tous fut que l'on attendît le retour des hommes de la chaloupe avant de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre aucun parti relativement aux naturels de Pouangué. Après nous être ainsi entendus sur ce point, le commandant résolut de retourner à terre afin d'avoir, s'il était possible, de nouveaux détails sur l'affaire du *Secret*. M. Banaré me proposa de l'accompagner. Les naturels étaient toujours sur le rivage dans un grand état d'agitation ; aussi, arrivés près du bord, sans descendre de la yole, nous demandâmes Mango manifestant l'intention de causer avec lui. Ti, son fils adoptif, nous montrant la broussaille, nous dit : « Il est là ! — Eh bien, ajoutai-je, va le trouver et dis-lui que le commandant veut lui parler. » Sur un signe de Ti, un naturel s'élança à travers le fourré. Quelques secondes plus tard, ce messager était de retour, annonçant que si le commandant désirait que Mango s'avançât jusqu'à lui, le chef Mango, de son côté, désirait que le commandant allât lui parler, ne pouvant se déranger maintenant. C'était assez peu poli ; nous insistâmes cependant, rappelant à Ti, avec quelle bonté et quelle générosité nous avions reçu son père, et lui-même à notre bord. Nous ajoutâmes que nous voulions seulement causer avec le chef et lui demander de nouveaux renseignements sur le meurtre de nos compagnons. A ce moment, Mango sortit d'un épais fourré situé au bord de la mer, mais, à quelque distance de nous, il nous fit signe d'aller près de lui ; il était accompagné de deux autres Kanaks, dont la physionomie farouche était loin d'inspirer la confiance. Nous appelâmes encore le vieux chef, l'engageant à venir jusqu'au bord de la mer, auprès de notre embarcation, mais il persista à s'y refuser. Nous ne commîmes pas l'imprudence de nous avancer ainsi à découvert près d'un fourré qui pouvait cacher un guet-apens, mais, longeant le rivage dans notre embarcation, nous nous approchâmes le plus possible du point où se trouvait Mango. Là ce chef et ses deux compagnons nous appelèrent encore de la main ; puis, voyant que nous ne débarquions pas, ils disparurent subitement derrière les broussailles.

Attristés par l'insuccès de cette entreprise, nous reprîmes la direction de notre bord, toujours très-inquiets sur le sort de nos compagnons de la chaloupe ; on hissa les feux de position et on attendit.

La nuit était venue ; une des plus splendides et indescriptibles nuits des régions tropicales. Réunis sur l'arrière, après un repas que notre anxiété avait fort abrégé, nous gardions le silence et laissions errer notre imagination surexcitée par tant d'événements si bizarres, si imprévus, qu'ils nous semblaient l'effet d'un cauchemar. La brise à peine perceptible nous arrivait de la terre saturée du parfum des plantes qu'elle avait caressées ; la mer nous envoyait de fraîches exhalaisons, et une houle légère soulevait *la Fine*, qui parfois retombait brusquement et brisait la surface polie des eaux, les éparpillant en mille gouttelettes brillantes comme des globules de feu. Le calme de cette belle nature associé dans mon esprit au massacre de nos compagnons par les cannibales, y formait un contraste des plus saisissants. Tout à coup un bruit régulier produit par des avirons battant l'eau en cadence et se heurtant contre les tollets, arriva jusqu'à nous ; ce bruit, faible d'abord, s'éleva graduellement et nos yeux purent enfin distinguer une embarcation qui courait sur nous ; puis, nous reconnûmes la chaloupe, qui bientôt accosta. Notre première idée fut de compter et de reconnaître les hommes ; c'étaient seulement ceux qui étaient partis le matin, et voici le rapport que le patron de l'embarcation fit à M. Banaré :

« En nous dirigeant sur *le Secret*, nous fûmes obligés, à cause des récifs, de longer un peu la terre dont nous étions à une faible distance. Les Kanaks cachés dans un marais de palétuviers en profitèrent pour nous lancer quelques pierres, au moyen de leurs frondes ; mais la distance était assez grande ; les hommes *souquaient* vigoureusement et personne de nous ne fut atteint. Je répondis cependant à cette attaque en envoyant au jugé quelques balles dans les palétuviers. Cette agression nous engageait vivement à nous bien tenir sur nos gardes ; aussi une fois arrivés le long du *Secret*, toujours couché sur le flanc, car la marée était assez basse, nous avions nos armes à la main en sautant à bord. Mais il n'y avait plus là ni amis ni ennemis. Nous vîmes du sang partout ; le mât était mutilé à coups de hache, le pont défoncé ; un large trou creusé dans les bordages juste au-dessus du doublage en cuivre, devait faire couler le bateau dès qu'on eut cherché à le relever ; le gréement, les sacs des hommes, le compas, en un mot tout ce qui était portatif avait été enlevé et le reste saccagé et haché. La mer montait rapidement ; il fallait songer à remettre à flot ce malheureux bateau. Nous halâmes donc l'ancre à bord. Le trou dans les bordages fut bouché avec nos couvertures ; le mât et la voile de la chaloupe furent ajustés sur le tronçon du mât du cotre ; la pompe qui, heureusement, pouvait fonctionner encore, fut mise en mouvement pour vider l'eau qui avait commencé déjà à envahir toute la cale ; nous fûmes saisis d'horreur en voyant que cette eau était rouge de sang !... A la marée haute le cotre flotta. Nous hissâmes la voile et nous pûmes sortir de ce récif funeste, mais le vent était debout pour le retour. Nous essayâmes de louvoyer et nous reconnûmes bientôt que notre voilure était beaucoup trop faible pour nous permettre de gagner au vent. Nous luttâmes cependant jusqu'à ce que le courant, suivant la marée, nous devînt encore contraire. Du reste, à ce moment, la nuit s'avançait et nous dûmes forcément mouiller le cotre au large à l'abri d'un pâté de corail. Nous nous sommes ensuite embarqués dans la chaloupe et nous voici. Quant au malheureux équipage du *Secret*, les seules traces que nous ayons pu en retrouver, c'est du sang sur le pont, dans les chambres, dans la cale, du sang partout ! »

D'après les renseignements que nous avait donnés Mango, le village de Pouangué avait un rivage bordé partout par des récifs ou des marais couverts eux-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêmes d'une forêt inextricable de palétuviers. Le débarquement était donc très-difficile; pour se rendre dans ce village par terre, on avait aussi à traverser plusieurs marécages et rivières. Certes, si M. Banaré, ses officiers et l'équipage n'eussent écouté que la colère que surexcita dans les esprits le récit des hommes de la chaloupe, on eût fait, malgré la nuit et les difficultés de l'atterrissage, une descente chez ces sauvages, afin de tirer une vengeance éclatante de leur perfidie et de leur cruauté, mais la raison commandait d'attendre. En effet, il fallait d'abord éxécuter les ordres reçus, c'est-à-dire reconnaître exactement les récifs et une passe communiquant avec le large. Il fallait aussi ne pas brusquer la situation déjà si tendue avec les naturels de Gatope, dont nous aurions certainement besoin. Enfin, notre équipage était peu nombreux, mal armé, et peu exercé au maniement des armes. Une défaite aurait eu les conséquences les plus malheureuses. Quant à une victoire, elle n'aurait peut-être pas été assez complète.

Le lendemain, le commandant et Peterson descendirent à terre. Mango, à la vue de son ami Peterson, consentit à s'approcher et même à revenir à bord; là, le commandant lui promit que son clan et lui n'avaient rien à craindre des Français; que la vengeance s'exercerait seulemeut sur ceux qui étaient coupables, et que lui, Mango, devait être franc avec ses amis. C'est alors que le vieux chef raconta ainsi les détails du drame sanglant qui s'était passé à bord du cotre *le Secret :*

« Lorsque ce bateau échoua sur les récifs, les gens de Pouangué encouragés par leur succès, quelques jours auparavant, dans l'attaque de *la Reine-des-Iles*, se préparèrent à s'emparer de cette nouvelle proie. Derrière le village de Pouangué se dresse une montagne assez élevée dont le flanc à pente douce est sillonné par de nombreux et fertiles ravins, dans lesquels



Nouveau poste de Gatope. — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. E. de Greslan.

sont éparpillés de petits groupes de cases habitées par une portion de la tribu de Pouantloïtche. Ces montagnards apercevant l'échouage du *Secret*, descendirent dans la plaine pour venir en aide à leurs amis de Pouangué. Le soir, à marée basse, toute la troupe s'avança vers le cotre, marchant sur le récif en partie découvert. Il est, en Calédonie, un fait souvent funeste à l'Européen, c'est que le Kanak marchant toujours avec ses armes, on ne sait, lorsqu'on le rencontre dans les explorations, si l'on a affaire à un ami ou à un ennemi. Cette horde d'anthropophages s'avança donc impunément jusqu'au bateau, l'entoura, et monta à bord sans résistance. L'équipage du cotre croyait-il à une simple visite de ces naturels qui viennent à bord des bateaux côtiers pour y faire des échanges? C'est probable. Trois matelots étaient avec le capitaine sur le pont, le quatrième dans son hamac dormait à l'entre-pont; à un signal connu, quatre Kanaks désignés portèrent simultanément un coup de casse-tête ou de tomahawk à chacun des quatre blancs qui venaient de les recevoir ainsi sans défiance; du premier coup, deux matelots tombèrent le crâne fendu et mortellement atteints; quant au capitaine, il put esquiver la première attaque. C'était un homme très-vigoureux et dans toute la force de l'âge. Il lutta contre la mort avec énergie; son fusil à la main, il bondit en arrière pour se dégager et faire feu, mais un de ces démons saisit son arme par le canon, s'y cramponna, et pendant que le malheureux Gérard essayait de l'arracher des mains de son ennemi, un second coup de tomahawk lui fendit le crâne. Le quatrième blanc était un jeune novice de seize ou dix-sept ans, nommé Bonnin. Nous avions tous remarqué la physionomie pleine d'intelligence et de douceur de ce matelot; sa famille l'avait recommandé à quelques officiers résidant à la Nouvelle-Calédonie. Il avait de l'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Case du chef Mango. — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. Robin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

struction et étudiait pendant ses loisirs les sciences qui lui étaient nécessaires pour passer son examen d'enseigne, quand il aurait eu l'âge voulu. Cet infortuné, qui avait pu esquiver le premier coup, s'était ensuite réfugié au haut du mât où les Kanaks l'assiégèrent à coups de zagaies. Situation terrible ! Le pauvre garçon implorait la merci de ces cannibales, mais ni ses pleurs, ni sa jeunesse, ni sa beauté ne réveillèrent la pitié de ces monstres altérés de sang. Enfin, une flèche mieux lancée fit tomber sur le pont le cadavre sanglant du malheureux novice. Quant au cinquième matelot couché dans sa cabine, un coup de casse-tête le fit passer du sommeil à la mort.

« Les Kanaks, maîtres du navire, passèrent une partie de la nuit à emporter à terre les cadavres, les voiles, les vêtements, etc. ; le matin ils achevaient le pillage et défonçaient le cotre à coups de hache, lorsque notre embarcation leur fut signalée et les fit partir.

« Les cadavres des cinq matelots, aussitôt transportés à terre, furent partagés. La tribu de Pouangué en garda deux, deux autres furent envoyés au village principal de la tribu de Pouanloïtche situé dans une vallée spacieuse derrière le premier plan de montagne qui domine Pouangué. Enfin, le cinquième cadavre fut dépecé en différents morceaux destinés à être offerts en présent, selon l'usage, aux diverses tribus des environs. Tous ces détails, d'après ce que nous dit le vieux Mango, lui avaient été donnés par les gens de Pouangué, chargés de lui apporter la jambe d'un de ces malheureux. »

Mango ayant terminé ce récit, nous assura par mille protestations qu'il avait en horreur la plus profonde l'acte commis par ses compatriotes et qu'il se mettait lui et ses guerriers à notre entière disposition pour le cas où nous voudrions faire une expédition contre les tribus de Pouanloïtche et de Pouangué. Le commandant remercia le chef, lui remit un pavillon français en signe d'alliance et le congédia après lui avoir encore donné l'ordre d'envoyer des messages à ses collègues de toutes les tribus voisines qui n'avaient point pris part aux derniers massacres, pour qu'ils vinssent à bord de *la Fine*, reconnaître l'autorité française.

Les jours suivants, le commandant reçut successivement la visite des chefs de diverses tribus. Avertis par les messages de Mango, ils venaient, plutôt attirés par la curiosité et nos façons urbaines que par le véritable désir de nous être utiles. Notre petit nombre ne pouvait les effrayer ; toutefois ils manifestèrent les meilleures intentions. M. Banaré profita de ces bonnes dispositions pour renouveler la provision d'eau, poursuivre activement les travaux hydrographiques et étudier la position des villages coupables. Des naturels de Gatope et de Pouaco poussèrent l'obligeance jusqu'à aller en pirogue à bord du *Secret* et le ramenèrent à l'aviron près de *la Fine*. Tout était pour le mieux ; cependant les Kanaks se demandèrent bientôt pourquoi nous attendions si longtemps pour marcher avec eux contre les gens de Pouangué et de Pouanloïtche, ainsi que nous le leur avions annoncé. Ils ignoraient encore que des troupes devaient arriver vers le 20 du mois de septembre ; aussi, à peu près vers cette date, le commandant informa les différents chefs amis qu'ils eussent à se tenir prêts, car des bateaux chargés de soldats allaient arriver. L'étonnement, bien naturel du reste de ces sauvages, fut grand à l'annonce de cette nouvelle qui les trouva pour la plupart incrédules. Plusieurs jours s'écoulèrent et rien n'arrivait ; les Kanaks paraissaient avoir de moins en moins confiance dans nos paroles et encore moins de crainte à l'égard de nos armes ; ils prenaient, sans doute, pour de la lâcheté nos retards constants. Nous nous aperçûmes bientôt des sentiments qui les animaient et nous dûmes redoubler de précautions. Des sentinelles armées veillaient toute la nuit dans la crainte d'une attaque par mer, soit à la nage, soit en pirogues.

Cependant, attirés par nos présents, ils nous apportaient toujours des poissons, des bananes, etc. ; surtout deux espèces de petites tortues qui avaient au plus cinquante centimètres de longueur et habitaient les marais saumâtres du bord de la mer. Elles y étaient très-abondantes et je n'avais pas encore rencontré cette espèce dans l'île.

La confiance des naturels augmenta au point qu'un jour un enfant, seul dans une pirogue, nous apporta soixante-cinq francs en pièces de cinq francs, demandant en échange du tabac et des pipes. Informations faites, nous apprîmes que cet argent provenait du pillage de *la Reine-des-Iles*, ce que l'on chercha à peine à nous dissimuler. Nous ne pûmes rien obtenir de plus Nous laissâmes partir cet enfant sans l'inquiéter, mais quelques jours après deux ou trois Kanaks arrivèrent en pirogue et l'un d'eux dit à M. Banaré qu'il avait le compas de *la Reine-des-Iles* et le donnerait pour un certain nombre de couvertures. Peterson connaissait ce misérable comme étant du village de Pouangué, et de plus une franche canaille. Certes j'avais rarement vu une tête plus ignoble et plus féroce que la sienne. Ses longues lèvres étaient bestiales, ses paupières rougies recouvraient des yeux qui se mouvaient lourdement de tous côtés comme ceux d'une bête féroce, et son corps mal proportionné annonçait cependant une force prodigieuse. Il s'était sans façon assis sur le pont attendant la réponse du capitaine ; soit stupidité, soit force de caractère, sa physionomie n'exprimait pas la plus légère inquiétude, le moindre souci, pendant que Peterson nous donnait sur lui des renseignements qu'il termina ainsi : « *He is a very bad man* (c'est un très-mauvais homme). » M. Banaré mit immédiatement cet homme sous la surveillance de trois ou quatre matelots, puis se faisant apporter un fusil du bord, il y introduisit lui-même une cartouche devant le Kanak qui, impassible, regardait tous ces apprêts. Menacé d'être fusillé, il se contenta de détourner lentement la tête, tandis qu'un sourire dédaigneux, comme les sauvages seuls en ont le secret, se dessina sur sa figure : « Tu es venu ici de ton plein gré, je n'abuserai pas de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ta confiance, » lui dit le commandant, en ajoutant que, quant au compas de *la Reine-des-Iles* il fallait qu'il le rapportât au plus tôt à bord de *la Fine* s'il voulait éviter plus tard un sévère châtiment. Aucune sensation de joie ne put se lire sur la figure de ce Kanak lorsqu'on lui annonça qu'il était libre. Il se leva simplement, franchit les bastingages et se laissa glisser dans sa misérable pirogue amarrée le long du bord, avec le calme et l'agilité de ses pareils; prenant sa pagaie il s'éloigna doucement dans la direction de Pouangué; il ne détourna pas une seule fois la tête et ne paraissait pas plus s'inquiéter de nos balles que s'il n'en avait pas connu la puissance et la portée.

Nous n'entendîmes jamais plus parler du compas de *la Reine-des-Iles;* quant à l'audacieux qui était ainsi venu à notre bord, il fut, à quelques jours de là, trouvé parmi les morts, lors de la première attaque du village de Pouangué.

Pendant nos rares et courtes excursions à terre, nous n'avions pas encore tenté de franchir la chaîne de collines qui borde, ainsi que je l'ai déjà dit, la baie Chasseloup. C'était derrière ces mamelons que, d'après les naturels, était situé leur village. Un jour donc, sans prévenir *nos amis* les Kanaks, M. Banaré, dix matelots et moi, nous nous engageâmes tous bien armés dans un sentier assez praticable qui montait le long du flanc de ces collines. Au bout d'un quart d'heure de marche environ, nous étions au sommet de la chaîne et nous voyions se dérouler devant nous un paysage splendide, une vaste plaine circulaire qu'entouraient une rangée de montagnes. La partie de cette chaîne sur laquelle nous nous trouvions s'ouvre seulement sur deux points, l'un à gauche, l'autre à droite, pour livrer passage à deux rivières qui vont se jeter dans la mer après avoir formé mille méandres au milieu de la plaine où elles reçoivent encore le tribut d'un grand nombre de petits ruisseaux dont les sources sont étagées sur les flancs des montagnes. Au milieu de la verdoyante surface ainsi étalée à nos pieds nous devinions de nombreux villages aux légères colonnes de fumée qui s'élevaient çà et là au-dessus du niveau de la végétation. Après avoir un instant reposé sur cette perspective nos yeux et nos esprits fatigués et inquiets, nous descendîmes rapidement vers la plaine dont l'abord est un peu marécageux, puis bientôt nous pénétrâmes au milieu d'immenses plantations de cannes, de bananiers, de taros etc., qui, dans cette concavité, abrités des vents violents de l'hivernage, offraient aux regards de magnifiques spécimens. Ce délicieux endroit excitait notre admiration et je ne saurais trouver des termes qui puissent en donner une idée à ceux qui n'ont pas vu la végétation tropicale dans tout son luxe exubérant.

En parcourant ce vaste jardin naturel nous arrivâmes au village de Mango qui, ne s'attendant pas à notre visite, fut tout en émoi.

Les villages de cette partie de la Nouvelle-Calédonie diffèrent essentiellement de ceux des autres districts, où les cases sont distribuées çà et là sans ordre apparent; ici elles sont placées suivant deux alignements comme les maisons de nos villes et sont séparées par une véritable rue, large de douze à quinze mètres environ; mais à la place de nos pavés si durs elles sont recouvertes d'un tapis moelleux d'une herbe verte, fine et épaisse comme la mousse de nos bois. A droite et à gauche s'élèvent des myriades de cocotiers, tandis qu'à leur pied la canne à sucre, le papayer et d'autres plantes précieuses couvrent le sol.

Les cases sont aussi mieux construites dans ces parages; celle de Mango, ornée de figures sculptées, présentait une particularité remarquable. Un nid de guêpes était placé à l'entrée et de telle sorte que celui qui ignorait cette circonstance touchait en entrant une gerbe de paille. Celle-ci frôlait alors la demeure du vindicatif et dangereux animal qui s'élançant en troupe serrée sur l'importun au corps nu, ne lui laissait de ressources qn'une retraite précipitée. Si Mango craignait d'être assassiné dans son sommeil par quelque émissaire des tribus ennemies, il ne pouvait choisir de meilleurs *gardes du corps*. De plus, comme on le voit dans la planche de la page 45, cette maison commençait à menacer ruine; je m'étonnai d'abord qu'un aussi grand chef que Mango habitât une case en aussi mauvais état, mais l'on m'apprit qu'à la naissance d'un chef on lui bâtissait une demeure que l'on ne réparait jamais; si elle devenait par trop inhabitable son possesseur l'abandonnait, mais ce fait était considéré comme d'un malheureux présage. Les maisons étaient, du reste, disposées et bâties dans le même style que celui des autres tribus, c'est-à-dire que l'habitation des guerriers se distinguait par son élévation, par la sculpture du *tabou* qui en surmontait la toiture et les montants de la porte, par sa forme conique et par les crânes humains qui, fixés près de l'entrée, à l'extrémité de longues perches, blanchissaient au soleil.

La case des femmes et des jeunes filles du chef se distinguait de la sienne par son peu d'élévation, sa simplicité et sa forme rectangulaire.

Après avoir fait le tour du village, bu le lait de quelques noix de cocos que l'ardeur du soleil rendait encore plus délicieux, nous prîmes congé de Mango et de son escorte de guerriers aux allures farouches, et nous revînmes à notre bord sans encombre.

Enfin, le 6 septembre 1865, nous aperçûmes au loin la fumée du *Fulton;* nous appareillâmes de suite pour prendre le large, l'attendre devant la passe et lui indiquer sa route. Ce steamer avait à sa remorque le transport *la Bonite* chargé de troupes; quelques heures après nous étions tous abrités dans la baie Chasseloup. Le gouverneur lui-même était à bord du *Fulton*, où le commandant de *la Fine* se rendit aussitôt que les ancres eurent mordu le fond, afin d'annoncer au chef de la colonie les funestes événements qui venaient de se passer. La fatale nouvelle se répandit bientôt et jeta la consternation dans l'esprit de tous. Chacun regardait

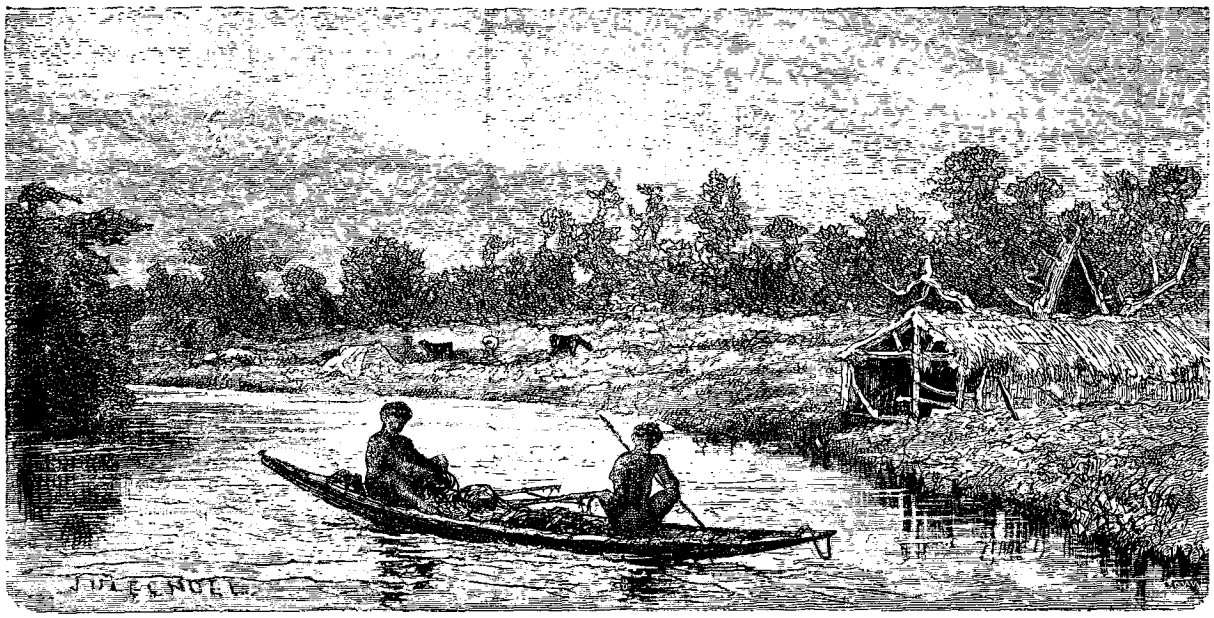
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce malheureux cotre *le Secret* démâté, déchiqueté, et se représentait en imagination les scènes terribles dont il avait été le théâtre. Dans ces circonstances, ce qui augmente encore l'horreur, c'est moins la mort même des victimes que la pensée du festin qui la suit; aussi le mot vengeance se lisait-il sur tous les visages et l'on n'attendait plus qu'un mot du chef pour agir.

Nous avions donc à punir dans cette partie de la Nouvelle-Calédonie, outre le meurtre du colon Taillard assassiné en juillet dernier à Houagap, le massacre des équipages de *la Reine-des-Iles* et du cotre pilote *le Secret* à Pouangué.

L'assassin de Taillard était un Kanak du clan du chef Poindi-Patchili dont j'avais visité le village en compagnie du docteur Vieillard, ainsi que je l'ai dit plus haut. Ce chef et son allié, le turbulent Gondou, ne laissaient aucune paix à leurs voisins et en étaient détestés. Gondou surtout avait parmi les Kanaks une grande réputation de férocité ; un indigène, nous parlant de cet homme farouche, nous disait dans le langage usité sur la côte : « *Gondou he no allsame man he allsame poika; he look one Kanak he houo-houo; he kai kai plenty man.* » Gondou n'est pas comme un homme, mais comme un chien. S'il voit unK anak, il aboie contre lui; il mange beaucoup d'hommes. »

Ces deux chefs se croyaient bien en sûreté dans leurs montagnes et étaient loin de s'attendre à notre visite; s'ils ne s'étaient jamais présentés à nous pour faire leur soumission, on n'était pas non plus allé dans leurs montagnes pour l'obtenir. Cette fois les



Kanaks de la baie Chasseloup dans une pirogue. — Dessin de Jules Noël d'après une photographie de M. E.de Greslan.

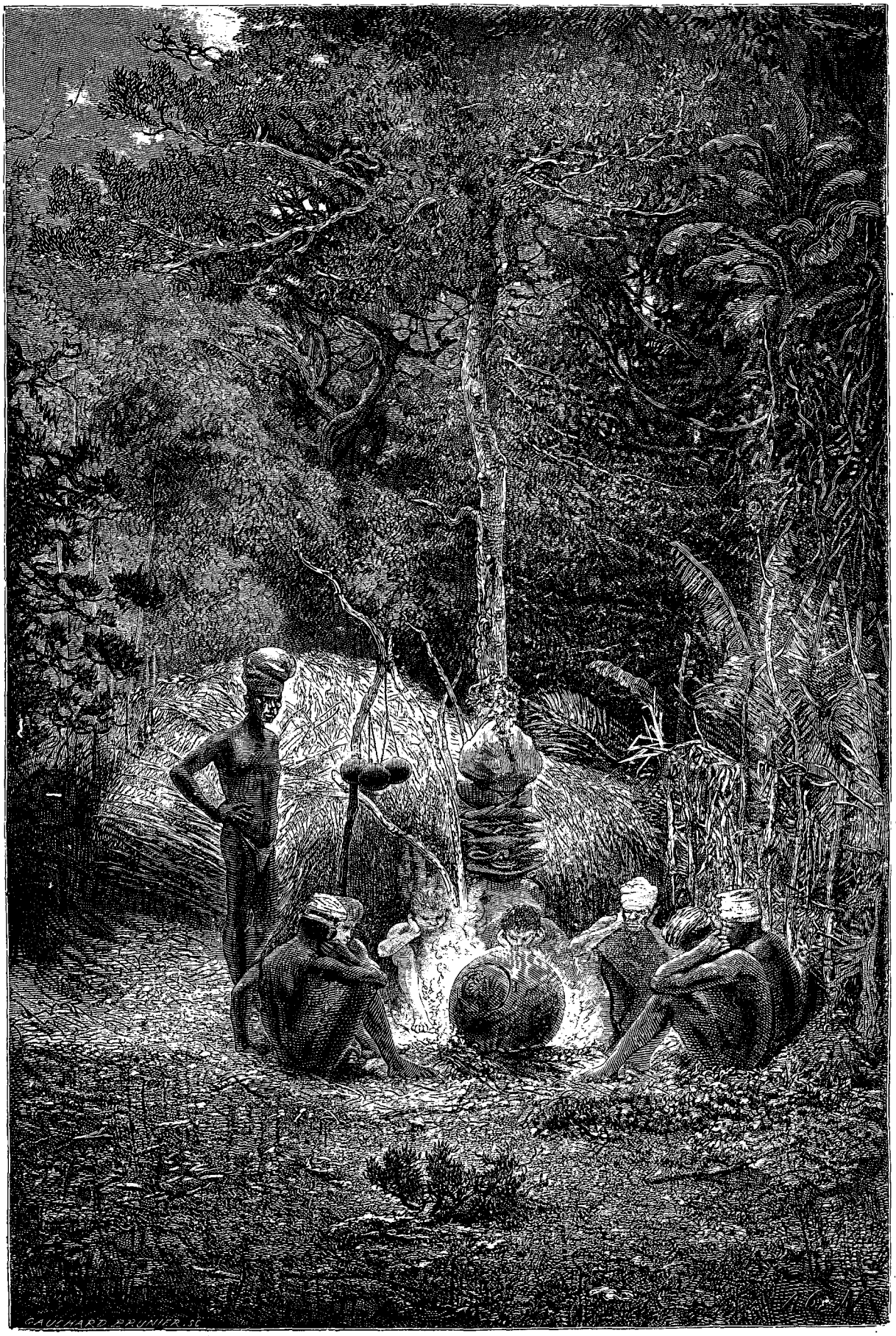
mesures les plus sévères furent prises. Le gouverneur fit partir de Houagap un petit corps de troupes, chargé de venir nous rejoindre à la baie Chasseloup après avoir traversé les territoires des chefs Gondou et Poindi-Patchili dont il devait exiger la soumission absolue; il avait ordre de passer par les armes tout ce qui résisterait à la marche de la colonne. Ce détachement, commandé par le capitaine d'infanterie de marine Billès, se composait d'un sous-lieutenant et de soixante hommes, sous-officiers et soldats suivis d'un contingent de cent quatre-vingt-dix Kanaks, conduits par six chefs alliés. M. Billès devait calculer sa marche de façon à opérer sa jonction à Koné avant d'arriver à la baie Chasseloup avec un autre corps expéditionnaire parti le 8 septembre de la côte ouest.

Parti de Houagap le 5 septembre, le capitaine Billès avait atteint Gaté le huitième jour de son départ. Après avoir châtié les tribus hostiles, il se rendit dans la tribu des Hounouas commandée par le jeune chef Dongo, heureux de faire alliance avec nous dans cette circonstance et de pouvoir enfin se venger de ce redoutable Gondou qui envahissait sa tribu à chaque instant, et, lorsque le 8 au matin le corps expéditionnaire quitta la tribu des Hounouas, se dirigeant vers la baie Chasseloup, ce jeune chef suivit la marche de la colonne à la tête de ses guerriers.

J. Garnier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kanaks cuisinant dans les bois. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Garnier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES [1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX

Expéditions contre les cannibales de la baie Chasseloup et de la vallée de la Ti-houaka.

Suivant les instructions du gouverneur, le détachement du capitaine Billès, venant de Houagap sur la côte N. E. de l'île, avait opéré sa jonction avec la deuxième colonne expéditionnaire venue de Nouméa sur *le Fulton*, au village de Koné. M. Mathieu, chef de l'état-major du gouverneur, dirigeait lui-même cette dernière troupe et m'avait proposé de l'accompagner. J'avais accepté avec empressement, heureux de saisir une occasion qui me permettait de faire connaissance avec la nature géologique de ces districts encore inexplorés. Notre colonne se composait d'une cinquantaine d'hommes environ et de trois ou quatre cents auxiliaires des tribus du littoral, ralliées à nous en haine de *Gondou* qui opprimait tous ses voisins. Le commandement de ce *goum* indiscipliné me fut confié. Je me serais volontiers passé de cet honneur, mais j'aurais eu mauvaise grâce à le décliner, du moment que l'on faisait appel à mon dévouement et que l'on paraissait compter sur mes connaissances spéciales des mœurs, des habitudes et du dialecte de ces indigènes pour tirer le meilleur parti possible de leur concours, soit comme soldats, soit comme guides et surtout comme porteurs de nos vivres et de nos bagages. Dans ces pays couverts de broussailles que chauffe un soleil ardent, le soldat européen a déjà assez de peine à se mouvoir avec ses armes seules.

En montant à bord de *la Fine* pour venir dans ces parages, je m'étais promis de suivre l'expédition comme géologue et non comme acteur. Il n'était ni de mon goût ni de mon métier de prendre part à la lutte; pourtant le massacre de nos pauvres compagnons du *Secret* avait un peu changé mes sentiments d'indulgence à l'égard de ces populations sauvages.

La colonne de M. Billès une fois réunie à celle de M. le capitaine d'état-major, nous restâmes deux jours dans ces parages, détruisant les cases et les plantations de nos ennemis qui, du haut des sommets, nous envoyaient des grêles de pierres.

Le chef *Gondou* avait une de ses résidences principales au village de *Toono;* nos guides nous y conduisirent et nous nous trouvâmes en présence d'un véritable monument; je n'en avais encore jamais vu de semblable chez aucune des tribus que j'avais visitées; Ce *palais* indiquait un certain degré artistique. C'était une case immense et entourée d'une palissade composée d'énormes troncs d'arbres juxtaposés; chacun de ces géants des forêts était sculpté de façon à représenter plus ou moins bien des corps d'hommes gigantesques, tous dans des positions bizarres et différentes; ces statues étaient colorées en rouge au moyen de *sanguine*, leurs têtes étaient couronnées d'une immense sphère de minces lianes tressées qui représentaient assez bien la laineuse chevelure des Kanaks. Cette maison était placée dans un bas-fond, et lorsque nous l'apercûmes du sommet voisin nous nous arrêtâmes un instant, prenant ces statues pour une troupe de géants. Un fossé profond circulait devant cette barrière. Dans son enceinte étaient de grandes perches plantées en terre, au sommet desquelles grimaçaient de nombreuses têtes de mort.

Les Kanaks fuyaient rapidement devant nous, lorsque tout à coup nous apercûmes sept hommes au sommet d'une colline agitant un *tapa* blanc, ou étoffe indigène en écorce; quelques soldats furent envoyés au-devant d'eux et bientôt après sept guerriers de *Gondou* se trouvèrent en face du commandant de la colonne. Malgré leurs efforts pour conserver leur calme, la vive émotion qu'ils éprouvaient en se trouvant au milieu de notre nombreuse troupe blanchissait leurs lèvres et une sueur abondante coulait de leurs fronts; ces étranges parlementaires déposèrent d'abord leurs haches et leurs zagaies au pied du commandant et attendirent. Malheureusement nous n'avions pour interprètes que des ennemis mêmes de ces montagnards, et je ne sais si leurs paroles nous furent traduites bien fidèlement; j'ignorais complétement leur dialecte, et eux-mêmes, n'ayant jamais fréquenté les Européens, ne connaissaient pas un seul mot du langage de la côte. Quoi qu'il en soit, le résultat fut que le commandant garda en otage six de ces parlementaires; quant au septième, il lui fit donner l'ordre par l'interprète d'aller trouver les autres guerriers de sa tribu et de leur dire qu'ils eussent à livrer leur chef *Gondou* au gouverneur : « A ce prix seulement les soldats qui ont détruit *Gaté* et le village de *Koné* accorderont trêve et merci aux Kanaks des vallées de Koné. »

En apprenant que six d'entre eux demeuraient prisonniers et que le septième était chargé d'un pareil message, ces hommes se regardèrent un instant pour savoir quel serait celui qui s'en irait le transmettre à leur chef. L'hésitation ne fut pas longue. Ils se concertèrent à voix basse pendant quelques secondes et

1. Suite et fin. — Voy. t. XVI, p. 155, 161, 177, 193; t. XXVIII, p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'un d'entre eux se dirigea lentement du côté des montagnes ; passant auprès du monceau d'armes que ses compagnons et lui avaient jetées à terre en arrivant, il prit son tomahawk, choisit parmi les zagaies celle qui lui parut la plus droite et la plus flexible et s'éloigna d'un pas toujours calme et assuré.

Cette scène se passait sur un plateau, au pied duquel coulait une profonde rivière. Je suivais tous les mouvements de ce sauvage, qui dans sa propre pensée venait d'échapper à la mort ou à un esclavage peut-être plus horrible encore. Il n'avait pas été présenté comme le chef de cette petite troupe, il était même le plus jeune de tous, et probablement devait à son âge la mission dont le chargeaient ses compagnons. Je le suivis sans qu'il s'en aperçût pendant quelques pas. Lorsqu'il fut au bas du plateau, il tourna légèrement la tête et se vit hors de la vue des soldats; alors, abandonnant son phlegme primitif, la nature reprit le dessus, l'amour de la vie se réveilla chez ce malheureux qui tout à l'heure se croyait perdu; il bondit en avant comme lancé par un ressort; en un moment il était au fond de la vallée, qu'il traversa. Je le vis se précipiter dans la rivière; en quelques brasses il franchit ce courant d'eau, et depuis longtemps déjà il avait disparu dans les hautes herbes de l'autre rive que je regardais encore. Je songeais aux tristes nécessités de la guerre; partout, autour de nous, de noires colonnes de fumée s'élevaient en tourbillonnant. Que de femmes, que d'enfants, que de vieillards allaient avant peu souffrir du froid et de la faim!

Ayant ainsi signifié nos intentions à Gondou, l'expédition reprit la route de Gatope, c'est-à-dire de la baie de Chasseloup; nous y arrivâmes le 10 au soir, et aussitôt des embarcations vinrent au rivage pour reconduire à bord des bâtiments les troupes fatiguées par les marches forcées qu'elles venaient de faire; le même soir nous assistâmes aussi au retour des soldats d'une colonne expéditionnaire, qui venaient de châtier les tribus de Pouangué et de Pouanloïtche. Le gouverneur lui-même dirigeait une de ces colonnes; M. Banaré, le commandant de *la Fine*, commandait l'autre. Cet officier avait retrouvé dans le village de Pouangué les ossements d'une partie de l'équipage du *Secret* et divers objets qui avaient aussi appartenu à nos marins.

L'expédition dirigée par M. le gouverneur contre la tribu de Pouanloïtche n'avait été qu'un coup de main, une surprise de nuit. On ne s'était pas rendu jusqu'au village principal; aussi après deux jours de repos, de nouvelles troupes reçurent l'ordre de retourner dans cette tribu qui, on se le rappelle, avait le plus participé au massacre de nos compatriotes. Fatigué de l'inaction forcée dans laquelle on se trouvait à *Gatope*, et désireux de visiter les hautes montagnes de Pouanloïtche, que l'on apercevait du mouillage, j'accompagnai l'expédition qui partit de *Gatope*, le 14 septembre. Le premier jour nous campâmes au village ami de *Témala*, assez rapproché du village ennemi pour qu'une marche de nuit de quelques heures nous permît de l'atteindre. En effet, dans la nuit du 14 au 15, conduits par l'infatigable *Ti*, le fils adoptif de *Mango*, dont j'ai déjà parlé, nous nous dirigeâmes sur le village principal de Pouanloïtche, où nous arrivâmes avec l'aube.

S'élancer sur ce village la baïonnette en avant, l'envahir, fut pour nous l'affaire d'un instant; mais heureusement pour ses habitants, avertis à temps de notre approche malgré toutes les précautions prises, ils avaient fui sur les collines environnantes, où un observateur attentif pouvait peu à peu distinguer leurs sombres silhouettes abritées derrière les buissons d'où ils surveillaient tous nos mouvements. Au milieu de ce village et devant une grande et spacieuse case, probablement celle du chef, nous nous trouvâmes tout à coup en face d'un spectacle repoussant, que la cruauté, la vengeance et la colère de ces sauvages leur avaient sans doute suggéré : au bout d'une forte et haute perche se dressaient trois crânes fraîchement dénudés et entourés d'un faisceau d'ossements humains, tous encore recouverts de quelques lambeaux de chair. Ce hideux trophée fut abattu, et nous recueillîmes ces déplorables restes des malheureux matelots du *Secret*. Le récit de ce drame sanglant était écrit en toutes lettres sur ces trois crânes fendus par le tranchant des haches, écrasés par les coups du casse-tête; les dents régulières des anthropophages avaient laissé leur empreinte sur la plupart de ces os à demi calcinés. Pendant que pleins de tristes pensées nous examinions ces funèbres reliques, des hurlements partis du haut des collines environnantes, hurlements de défi, d'ironie, de triomphe et de rage nous apprirent que l'on suivait bien tous nos mouvements.

Il faut avoir entendu ces cris longs et perçants, plutôt semblables aux glapissements et aux hurlements des bêtes fauves qu'à des sons échappés à des poumons humains; j'ai vu pâlir plus d'un brave alors que, partant tout à coup d'un fourré voisin, cet horrible hurlement arrivait net et terrible à son oreille.

Déjà ce village considérable était la proie des flammes. On put retirer des cases différents objets ayant appartenu à l'armement du *Secret;* ils furent réunis aux derniers restes mortels de nos marins, et on les rapporta plus tard à Gatope.

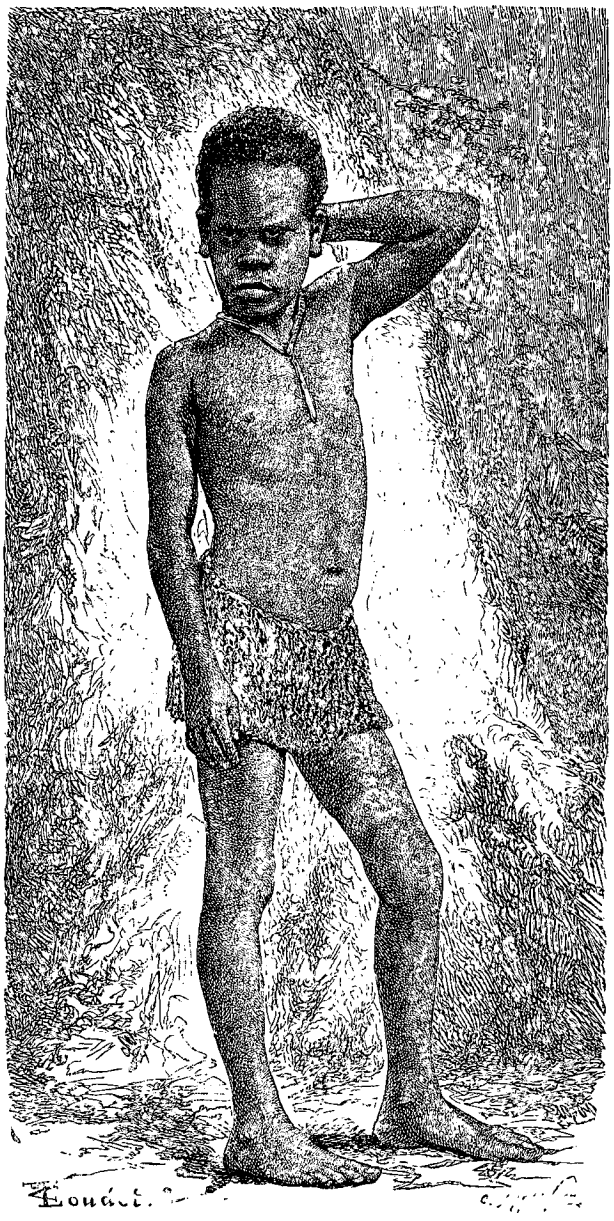
L'incendie du village était dû au zèle un peu précipité de nos alliés indigènes; la troupe campa donc au milieu de ces débris fumants pendant que nos amis les Kanaks poursuivaient tout autour leur œuvre de destruction, dévastant, saccageant et brûlant les plantations de la tribu coupable. Du haut du lieu élevé où ils s'étaient postés, les naturels de *Pouanloïtche* suivaient avec douleur et colère les progrès de l'œuvre de destruction. Cette vue sembla ranimer le courage dans leurs cœurs et leur troupe se rapprocha en lançant de toutes parts des pierres lourdes et aiguës. (Dans le nord de l'île, le sulfate de baryte, ou *sulfate pesant*, n'est pas rare. Les naturels aiguisent ce minéral lourd et assez tendre, qui devient un projectile très-dangereux.) Nos soldats se portèrent alors en avant pour repousser ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assaillants, qui reculèrent bientôt devant l'attaque impétueuse de nos hommes, tous animés du désir de venger leurs compatriotes.

Le Kanak lutte contre nous avec une telle sagacité et une telle habileté qu'à moins d'être surpris par nos armes, il n'y a presque jamais de victimes dans ses rangs. Ainsi pendant le cours de ces différentes expéditions qui durèrent cinquante jours et dont je pus suivre toutes les péripéties, je suis persuadé que nos balles ne firent pas vingt victimes. Ce fait si extraordinaire *à priori* s'explique très-facilement et voici comment :

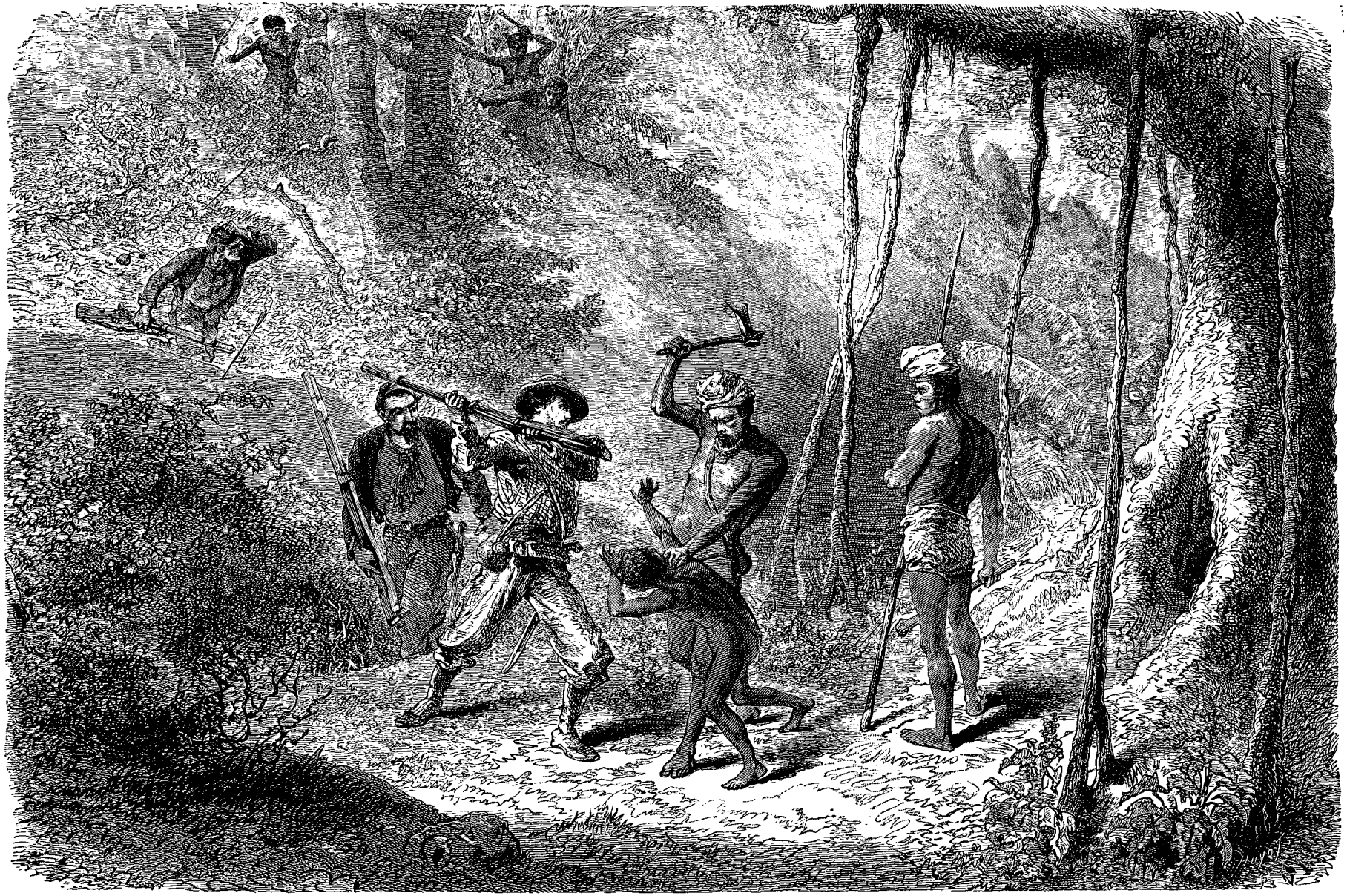
Le Néo-Calédonien connaît la longue portée de nos armes et il se maintient toujours à une distance de cinq cents mètres au moins de nos carabines, et encore a-t-il soin de mettre entre elles et lui un arbre, une roche, un abri quelconque ; par bravade il se montre subitement et danse en hurlant et en injuriant son ennemi ; mais que le canon d'une seule carabine s'abaisse dans sa direction, ses yeux perçants s'en aperçoivent de suite ; que le coup retentisse, il voit la lumière produite, et d'un bond il est derrière son abri, d'où il entend bientôt le sifflement de la balle qui passe inoffensive près de lui, ne traversant que l'air ou labourant le sol. — Ces mouvements sont si rapides que j'ai vu cent fois, au moment où la lumière de la carabine jaillissait, le Kanak disparaître bien avant que la balle fût parvenue jusqu'à lui, où elle nous signalait du reste son arrivée en brisant une branche ou en soulevant la poussière.



Le petit captif de Pamalé. — Dessin de Loudet d'après une photographie de M. E. de Greslan.

Les faits se passaient ainsi pendant que nous poursuivions les habitants de Pouanloïtche, et nos soldats, altérés de vengeance, étaient furieux de leurs insuccès. Nous brûlâmes cependant nombre de petits villages, tous abandonnés, et sur le soir nous reprîmes le chemin du camp, suivis à notre tour, mais à distance, par les hordes de nos ennemis qui profitaient de tous les accidents de terrain pour nous envoyer leurs projectiles et nous étourdissaient de leurs clameurs et de leurs imprécations. J'avais pour arme une carabine rayée, petite, légère, précise, arme de choix de la manufacture impériale de Saint-Étienne ; je ne m'en étais pas encore servi. Remarquant la taille exiguë de mon arme, dont je paraissais dédaigner de faire usage, nos alliés kanaks finirent par la regarder avec un certain mépris, surtout l'intrépide *Ti*, qui était devenu mon ami depuis que j'en avais fait mon chef d'état-major à la dernière affaire. Il me parut nécessaire de leur prouver que cette arme n'était pas un joujou. Je communiquai mon projet à M. Tagnard, chirurgien de l'expédition, qui nous suivait en philosophe, ne cessant de rouler et de fumer des cigarettes. Mon plan était bien simple ; nous étions dans un lieu découvert, mais traversé par un ravin. *Ti*, le docteur et moi, nous nous couchâmes dans un repli du terrain, nous laissâmes passer toute la colonne et nous attendîmes le cœur agité d'une certaine émotion, car les hurlements se rapprochaient de plus en plus. *Ti*, à travers une éclaircie, surveillait tous les mouvements de nos ennemis ; enfin il me fit signe que c'était le moment. Je me soulevai ; un groupe de cannibales se trouvait à environ deux cents mètres de moi, bondissant et hurlant. J'ajustai rapidement celui qui était en tête et fit feu. Frappé à l'épaule, il roula sur le sol. Les autres, surpris, disparurent, et leur premier mouvement de stupéfaction n'était pas encore passé que nous avions rejoint nos compagnons. A partir de ce moment, les Kanaks eurent plus de respect pour le « pikinini muskit » (petit fusil), et, à chaque occasion nouvelle où ils voyaient l'inutilité des balles de nos soldats, ils m'engageaient à faire feu moi-même. Mais, à leur grand étonnement, je refusais toujours. La chute de celui que j'avais frappé avait éteint en moi toute soif de vengeance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. J. Garnier sauvant le petit captif. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous tînmes encore la campagne pendant huit jours, durant lesquels je pus recueillir quelques échantillons et quelques notes géologiques d'un assez grand prix pour moi, car ils devaient me permettre de relier la formation de cette partie de l'île à celle d'autres districts que j'avais étudiés un peu plus tranquillement.

Ainsi se termina notre expédition contre les coupables habitants de *Pouan'oïtche*. Conduite avec beaucoup d'énergie par M. Bourgey, officier d'infanterie de marine, elle ruina pour longtemps ces impitoyables cannibales dont les greniers et les habitations furent tous détruits.

A notre arrivée à Gatope, le gouverneur ordonnait une autre expédition; mais celle-ci avait pour but le centre de l'île, l'endroit même où la *Ti-houaka* prend sa source pour aller se jeter, à Houagap, sur la côte opposée. On se souvient peut-être que de Houagap, en compagnie du docteur Vieillard, j'avais remonté ce cours d'eau. Je ne pouvais donc hésiter à me joindre à cette expédition. Il était d'un intérêt très-grand pour moi de relever une coupe géologique à travers toute l'île, dans ces parages si difficiles à parcourir et encore vierges d'explorations.

Les troupes qui formaient ce corps expéditionnaire étaient fraîches et pleines d'ardeur. Un assez grand nombre de Kanaks alliés et mon ami Ti, nous accompagnaient. Après avoir traversé le belle plaine de Gatope, séjour de la tribu du vieux *Mango*, nous nous engageâmes dans la magnifique vallée de Voh. Nous étions les premiers blancs à qui il eût été donné d'en admirer les beautés.

Cette vallée est parsemée sur toute sa longueur de petits villages si frais, si verts, si pittoresques, qu'ils paraissent plutôt faits pour le séjour de *Paul et Virginie* que pour le gîte d'anthropophages.

Nous traversâmes d'abord le beau territoire de la tribu de Tchieta. Au bout de deux jours et demi de marche, nos guides nous avertirent que nous étions près des villages que nous avions ordre de surprendre et de livrer à une exécution militaire. J'ai déjà dit que cette portion de l'île formait le territoire de *Pamalé* et avait pour chef Poindi Patchili, l'allié de Gondou, et le protecteur des meurtriers du colon français de Houagap. C'était cet assassinat que l'on venait venger.

Poindi Patchili, à cause de la rapidité de notre marche, n'avait pu être averti de notre arrivée. Le camp fut établi au fond d'un ravin obscur où coulait un ruisseau limpide. Les feux furent allumés avec du bois très-sec afin d'éviter une fumée trop abondante qui eût peut-être trahi notre présence; nos soldats avec leur activité ordinaire eurent bientôt préparé leur repas qui était du reste le nôtre, car, dans ces marches forcées, on ne se charge pas de choses superflues. La bonté d'un soldat en campagne est proportionnelle à son appétit, lequel à son tour doit être complétement indépendant de la qualité des mets.

Aujourd'hui, rentré dans le cercle de la vie européenne, j'ai peine à concevoir comment il nous était possible d'absorber d'aussi grandes quantités d'une nourriture indigeste ou bizarre, après avoir effectué de pareilles courses.

Après le dîner le commandant de l'expédition concerta le plan d'attaque; il fit appeler les chefs de nos alliés, auxquels je servis d'interprète. Il fut décidé qu'à deux heures du matin on se mettrait en marche, de façon à pouvoir arriver au point du jour au milieu du village ennemi et le surprendre encore dans le sommeil. Donc, à deux heures précises, toute la colonne se mit en marche à la file indienne. Ti se trouvait à la tête et servait de guide. Lorsque la douce lumière qui précède le lever du soleil commença à éclairer les montagnes, Ti s'arrêta subitement, et montrant du geste le sommet d'une montagne haute et escarpée, il dit tout bas au capitaine : « Poindi Patchili. » Suivant la direction de son bras, nous vîmes, presque au sommet de la montagne, plusieurs colonnes d'une fumée légère se dégageant des massifs de verdure qui nous dérobaient la vue des cases; elle s'élevait tranquille et droite au milieu de l'atmosphère calme et silencieuse. Ce spectacle avait quelque chose d'imposant. Tous les regards de nos soldats, avides de combat, étaient tournés vers cette fumée paisible, vers ce séjour verdoyant qui eût réalisé les rêves d'un poëte, d'un ami de la belle nature, mais où nos compagnons ne voyaient qu'un repaire de bêtes fauves à châtier.

Un sentier étroit et difficile conduisait jusqu'au village; il était bordé à droite et à gauche par une végétation si puissante qu'il était difficile de s'y frayer un chemin. Néanmoins notre capitaine fit déployer ses troupes sur une seule ligne, et l'on commença l'escalade; mais de cette façon, tout en observant le plus grand silence, on ne montait que lentement. Ti et une dizaine de Kanaks s'étaient groupés autour de moi et nous faisions ensemble l'ascension de la montagne en suivant le sentier. Notre marche était ainsi beaucoup plus facile, et nous nous arrêtions souvent pour ne pas trop dépasser la ligne des soldats qui avait grande peine à cheminer au milieu de ces longues herbes. Mais la montagne était haute, cette marche harassait nos hommes qui, malgré tout leur courage, étaient obligés de s'arrêter souvent pour reprendre haleine; Ti s'impatientait, et tout son torse, long et nu, était parcouru par un frémissement identique à celui qui agite le corps d'un bon chien au moment de l'arrêt. De son bras nerveux armé d'un lourd tomahawk, il m'indiquait les fumées du village de *Poindi Patchili*, me faisant comprendre qu'il fallait se hâter; enfin il n'y tint plus et marcha en avant. Je le suivis en devançant la colonne, fatiguée par le double obstacle de la chaleur et de la végétation.

Le flanc de la montagne que nous gravissions était très-abrupt, mais se déployait tout à coup en un plateau horizontal. C'est là qu'était le village, dont les cases étaient disséminées au milieu de beaux arbres épanchant sur elles un ombrage impénétrable aux rayons du soleil. Nous n'étions plus qu'à quelques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas de ce plateau lorsque les aboiements précipités d'un chien se firent entendre, suivis immédiatement du bruit d'un coup de carabine. Nous avions été avertis que cette tribu possédait sept ou huit armes à feu. Était-ce un des nôtres ou un ennemi qui avait fait feu? Dans tous les cas cette détonation subite et inattendue produisit un effet magique au milieu de cette vallée tout à l'heure si calme, et des hurlements aigus s'élevèrent de toutes parts autour de nous. Il n'y avait plus à hésiter. Nous nous élançâmes sur la plateforme du village que nous atteignîmes en quelques bonds; à notre aspect les naturels se dispersèrent, passant auprès de nous au milieu des éclaircies de verdure où l'on n'apercevait qu'un instant leurs silhouettes rapides; ainsi surpris dans leur sommeil, leur frayeur était grande et ils songeaient plutôt à fuir un ennemi, dont ils ignoraient le nombre, qu'à se défendre. C'est ce qui nous sauva; car en ce moment nous n'étions en réalité sur le plateau que trois Européens et une dizaine de Kanaks. Les deux autres Européens dont j'ignorais d'abord la présence près de nous étaient le sergent Rigaut et le soldat Murger. Le coup de carabine malencontreux avait été tiré par ce dernier. Tous réunis en une seule troupe nous parcourions le village déjà désert, lorsque, passant auprès d'un énorme banian [1] et levant la tête pour mesurer de l'œil sa hauteur, je vis sortir d'une petite ouverture pratiquée dans le flanc de l'arbre une fumée légère. J'arrêtai sur-le-champ mes compagnons pour la leur montrer. Évidemment elle venait de l'intérieur de l'arbre; en quelques secondes le pied du *banian* entouré de verdure et de broussailles fut fouillé, et nous découvrîmes bientôt une ouverture par laquelle un homme pouvait facilement se glisser. Au moment même où ce passage fut mis à jour, je vis distinctement quelqu'un se mouvoir dans le vide de l'arbre, mais ce ne fut qu'une apparition d'un instant. Cependant, certain alors que le tronc énorme de cet arbre renfermait des êtres vivants, je dis à Ti de prendre la parole et de leur dire qu'ils eussent à se rendre et qu'aucun mal ne leur serait fait. Malgré toutes ces promesses, rien ne répondit aux paroles de Ti qui, impatienté, plongea et regarda dans l'intérieur de l'arbre. « Je ne vois rien, me dit-il, il n'y a personne ici. » Mais j'étais sûr d'avoir vu quelqu'un, et, avançant la tête à mon tour dans l'intérieur, je sondai de l'œil les plus petits recoins de cet antre; il était vide. C'était le réduit misérable d'une famille Kanaque. Il avait environ quatre mètres de diamètre; au milieu était un foyer fumant encore, entouré de nattes sur lesquelles plusieurs personnes avaient dû passer la nuit; quelques ustensiles de ménage étaient suspendus aux parois de l'arbre; mais il n'y avait pas le moindre habitant. Cette disparition de l'être que j'avais vu me paraissait étrange. J'en voulus avoir le cœur net malgré les instances de Ti qui m'engageait à quitter ce lieu où, disait-il, je ne trouverais rien, pour poursuivre les habitants du village; je pénétrai dans la case suivi du sergent Rigaut. Là nous nous aperçûmes que les grosses racines du banian étaient vides aussi et se prolongeaient au loin comme de larges boyaux au-dessous de la surface du sol. Le diamètre d'un de ces conduits était assez grand pour donner passage à un homme et l'abriter. Le sergent plongea sa carabine armée de la baïonnette dans ces différents canaux, mais il ne sentit rien et aucun cri de crainte ou de douleur ne se fit entendre. Avant de m'éloigner, j'eus l'idée d'éclairer le vide de ces racines au moyen de torches. Ce procédé eut un plein succès, car à peine la lumière eut-elle pénétré dans l'intérieur de ces racines qu'elle nous permit d'apercevoir, blotti dans le fond d'une d'elles, un jeune Kanak qui, aussitôt qu'il se vit découvert, se mit à pousser des cris lamentables. Le sergent s'avançant dans le tube parvint à saisir une des jambes du malheureux enfant qui, se croyant perdu, se cramponnait de toutes ses forces aux parois de son asile. Aux cris de notre prisonnier et au moment où le sergent venait de le *mettre au jour*, *Ti* se précipita vers nous et, d'un mouvement aussi prompt que l'éclair, il saisit par les cheveux ce jeune enfant en élevant en l'air son tomahawk; c'en était fait de ce petit captif si, devinant l'intention de l'implacable Kanak, je n'eusse arrêté son zèle en lui envoyant la crosse de mon fusil dans la poitrine. Cet argument *ad hominem* valait mieux que la parole, qui aurait pu arriver trop tard. Du reste Ti comprit le procédé et ne s'en fâcha pas, se contentant de dire: *Pikini Pamalé*, *non lélé*, « Petit de Pamalé, très-mauvais. »

Tous ces événements s'étaient passés dans un temps très-court, de sorte que la colonne n'avait pas encore eu le temps d'atteindre le plateau. Toujours engagée dans les hautes herbes, elle avait même encore fait halte pour reprendre haleine; d'un autre côté, les habitants du village commençaient à s'apercevoir de notre petit nombre et se ralliant par groupes épars, ils nous envoyaient des pierres qui rebondissaient avec un bruit retentissant sur les troncs d'arbres qui nous environnaient. Quelques balles même sifflèrent à nos oreilles; heureusement, les tireurs visaient peu ou mal sous le feu de nos carabines. Nous nous retirâmes donc à reculons pendant que nos alliés les Kanaks jetaient

1. Le banian (*ficus prolixa*, Forster) est un arbre gigantesque; dans la tribu d'Arrama, près de la mission, il en existe un qui a environ 15 mèt. de circonférence. C'est un des plus remarquables monuments naturels que l'on puisse voir. Il est arc-bouté de tous côtés par de nombreuses racines adventives, complétement rectilignes, atteignant un diamètre uniforme de dix centimètres environ; quelques-unes partant du tronc de l'arbre à une hauteur de quatre à cinq mètres vont s'enfoncer dans la terre à cinq ou six mètres de distance du pied de l'énorme tronc, de sorte qu'une troupe nombreuse pourrait circuler tout alentour en passant sous ses racines.

L'écorce de cet arbre sert aux indigènes à fabriquer une étoffe à laquelle se rattachent certaines idées superstitieuses. Le lait blanc qui s'écoule quand on pratique des incisions dans l'arbre leur sert de purgatif. Enfin, à l'abri de ses vastes rameaux, leurs prêtres accomplissent certaines cérémonies religieuses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en passant des torches enflammées sur les cases qui flambèrent en quelques minutes. Nous rejoignîmes ainsi le gros de la troupe et je présentai le prisonnier au capitaine.

Notre jeune Kanak était un garçonnet complétement nu; mais nos soldats l'eurent bientôt vêtu de la façon la plus pittoresque, tout en veillant attentivement à ce qu'il ne pût s'échapper au milieu des broussailles. C'était le premier prisonnier que l'on eût fait depuis le commencement des affaires et on y tenait beaucoup. Quant à lui, de grosses larmes coulaient de ses yeux, mais il ne poussait aucune plainte; il marchait aussi vite que nous, allongeant ses petites jambes; seulement lorsqu'un coup de carabine retentissait ou que de nouvelles cases devenaient la proie des flammes, de gros sanglots soulevaient sa petite poitrine.

Le premier village étant brûlé et ses habitants dispersés, toute la colonne redescendit dans la vallée que nous continuâmes à remonter. Bientôt celle-ci nous apparut plus spacieuse, très-fertile et très-habitée. Mais l'alarme était donnée et nous ne trouvâmes que des villages déserts dont les habitants fuyaient devant nous, en nous accablant d'injures; ils saisirent même l'occasion d'une halte, pour nous entourer d'une ceinture de feu. Ils avaient enflammé les herbes autour de nous



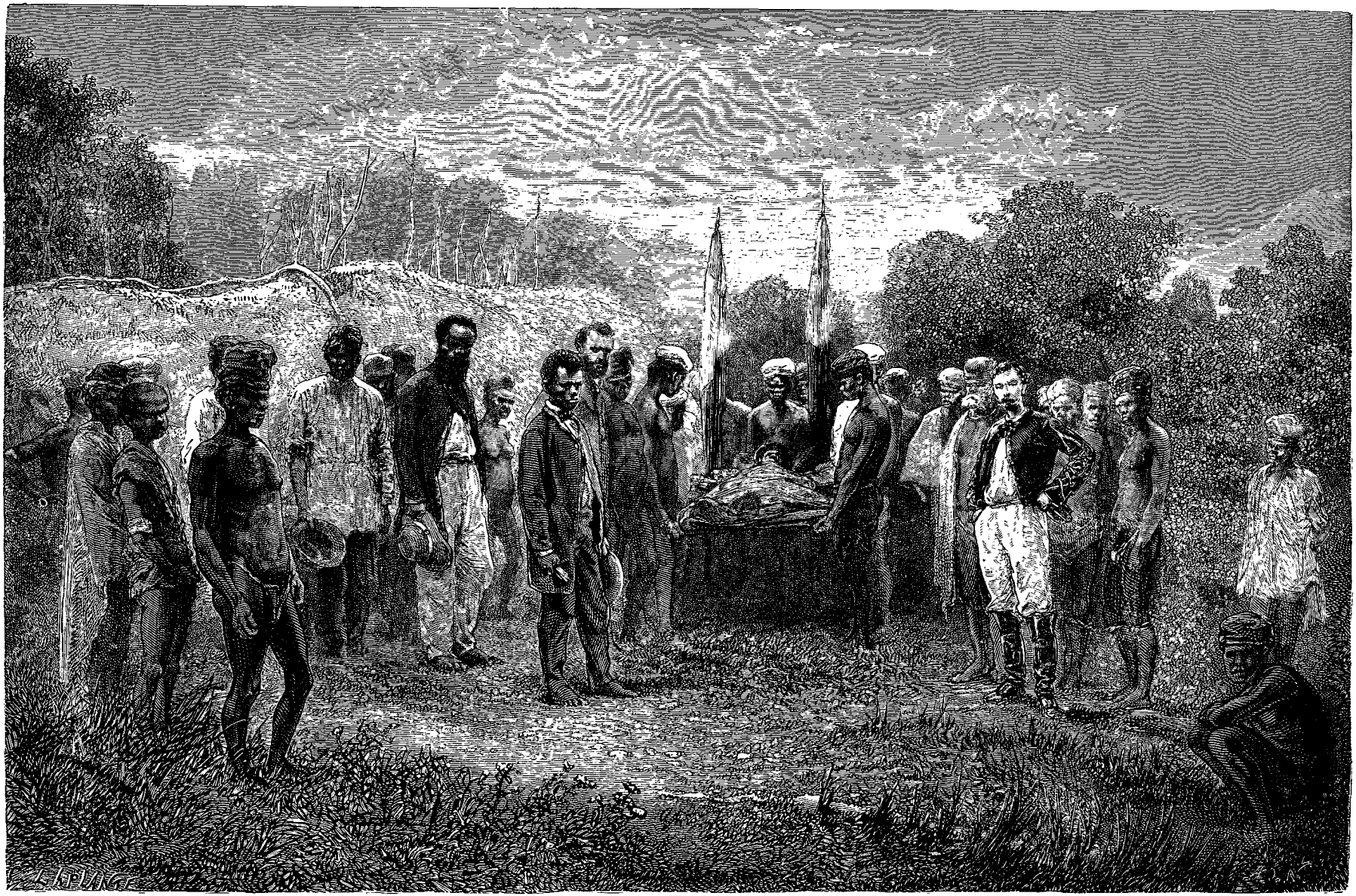
Station de Squatter. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie de M. E. de Greslan.

et grâce à la brise qui s'était élevée, l'incendie se propageait rapidement; mais nous avions deviné leurs intentions et nous eûmes encore le temps de nous réfugier au milieu d'un bouquet d'arbres verts et humides où le feu ne pouvait pénétrer. Là, tout en déjeunant et prenant un peu de repos, nous attendîmes la fin de l'incendie qui nous environnait et qui à en juger par sa violence aurait pu nous être funeste, si nous n'avions pu gagner cet asile.

Le déjeuner fut assez gai, quoique à chaque instant interrompu par les horribles hurlements de nos ennemis. Le lieutenant Bourgey étrit de l'expédition; doué d'une gaieté toute française, il baptisa avec du vin notre prisonnier, tout en déclamant avec le plus grand sérieux une églogue de Virgile. Nos alliés les Kanaks écoutaient attentivement, croyant fermement que ces actes se pratiquaient chez les Français lorsqu'ils avaient fait un prisonnier. Ils ont dû plus d'une fois déjà raconter ceci à leurs compagnons comme un des traits saillants des coutumes françaises.

A onze heures, le lieutenant, M. Bourgey, fut envoyé avec vingt-cinq hommes et un chirurgien, M. Desplanches, pour repousser les hordes qui nous entouraient et brûler quelques petites cases que l'on voyait au loin s'étageant par petits groupes sur les versants de la vallée. Je me joignis à ce petit corps expéditionnaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Funérailles du chef Waton. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de M. E. de Greslan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ainsi que je l'ai dit, nous avions établi notre camp au milieu d'un îlot de verdure; tout autour de nous, faute d'aliments, l'incendie s'était éteint de lui-même; mais au moment où nous sortions du bois une balle partie d'un buisson situé à quelques pas vint passer en sifflant au milieu de nous. Heureusement personne ne fut atteint. L'ardeur de nos troupes fut même au contraire surexcitée par cet incident et nous nous précipitâmes vers le fond de la vallée sur les traces des Kanaks qui s'éloignaient devant nous; mais ces indigènes ne tardèrent pas à adopter une tactique inquiétante; ils se mettaient en embuscade derrière les nombreux obstacles, fossés, ruisseaux, troncs d'arbres, etc., qui encombraient le fond de la vallée; puis, attendant que nous fussions à belle portée, ils faisaient feu sur nous et disparaissaient à la faveur des longues herbes. Nous leur laissions si peu de temps pour viser, notre élan était si rapide que leurs balles lancées presqu'au hasard étaient peu dangereuses, cependant l'une d'elles passa, entre le docteur et moi, à la hauteur de nos têtes, et alla se loger dans la cuisse d'un de nos alliés indigènes placé sur une petite hauteur derrière nous. Il était donc temps de changer nous-mêmes de tactique; notre position, examinée de sang-froid, était loin d'être rassurante. Nous étions vingt-cinq hommes, disparaissant à demi au milieu de ces épais fourrés et de ces hautes herbes; nos ennemis étaient quatre ou cinq cents, connaissaient les lieux et nous dominaient; nous ne pouvions cependant nous retirer, d'autant plus que dans le fond même de la vallée nous voyions sur un plateau assez élevé se dresser de hautes et nombreuses cases environnées d'une masse d'indigènes qui nous défiaient et nous provoquaient par leurs danses et leurs cris.

Voici le plan qui fut en quelques minutes conçu et mis à exécution : quinze hommes restèrent en groupe au fond de la vallée, les dix autres, divisés en deux troupes, marchaient sur les flancs. Ceux-ci, dont les regards pouvaient plonger dans les ravins et les broussailles, apercevaient toutes les embuscades dont quelques balles faisaient bientôt déguerpir les Kanaks. De la sorte, avec un élan vraiment irrésistible qui m'a bien fait connaître la *furia francese*, nous atteignîmes bientôt le village déjà abandonné par ses habitants, effrayés de l'audace de notre poignée d'hommes.

Le feu détruisit les cases, et nous revînmes au camp, n'ayant eu de blessé que le Kanak dont j'ai parlé. Je dois ajouter qu'en nous voyant marcher en si petit nombre à l'attaque du grand village de Poindi-Patchili, nos alliés indigènes n'avaient osé nous suivre. Trois ou quatre seulement, au nombre desquels était le brave Ti, s'étaient décidés à nous accompagner.

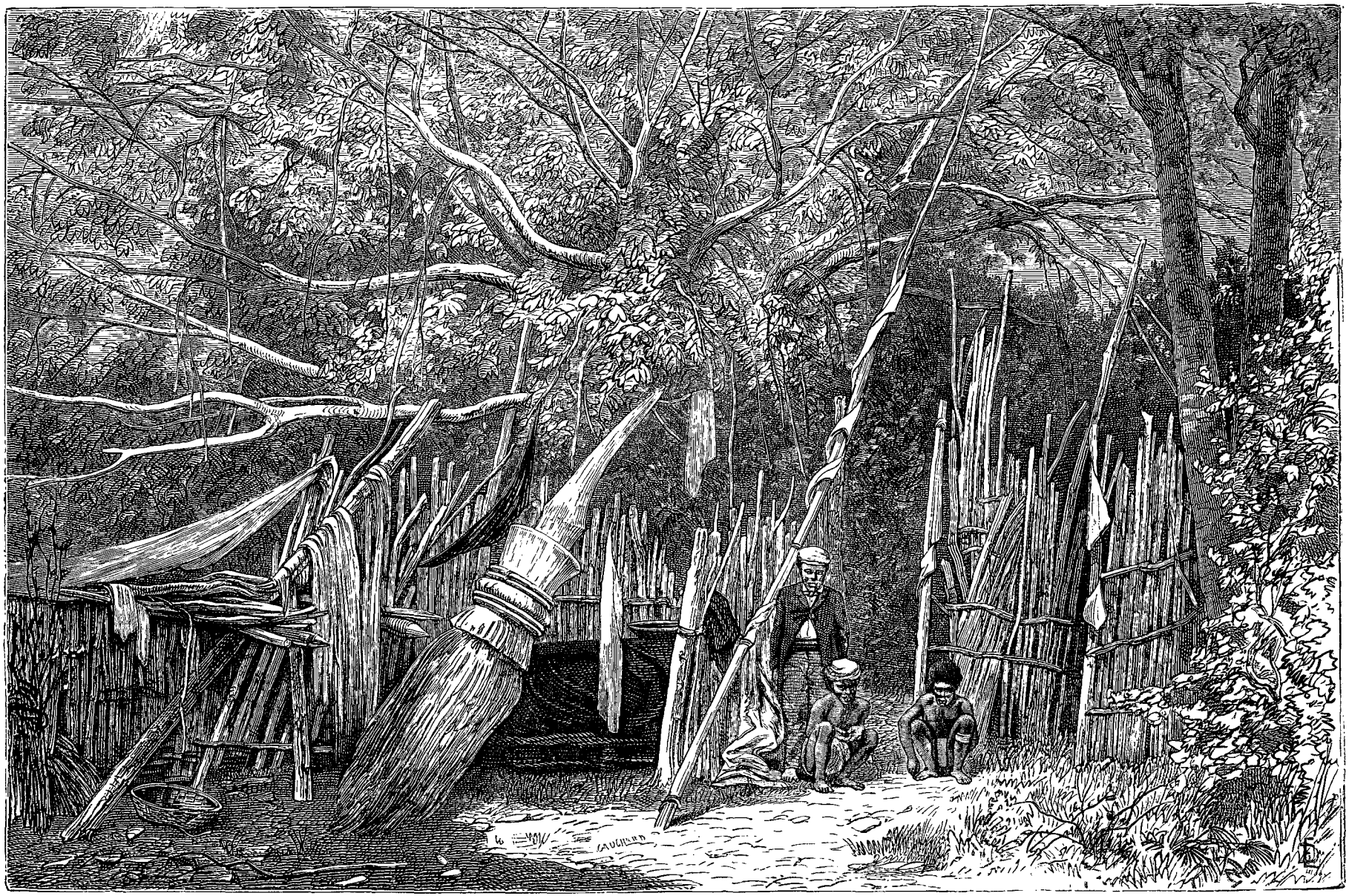
Les nombreux Kanaks qui faisaient partie de cette colonne expéditionnaire cédaient du reste à l'influence d'un chef indigène dans lequel, pour ma part, j'avais peu de confiance. Cet homme, nommé *Kahoua*, était, à l'arrivée des Français dans l'île, chef du territoire qui s'étend sur la côte nord-est entre *Touho* et *Hienguène;* quoique sa tribu fût peu nombreuse, ce chef exerçait sur les peuplades environnantes une grande influence à cause de son audace et surtout de la résistance qu'il opposait à notre envahissement, manifestant sa haine à notre égard par des guerres cruelles contre les tribus qui se soumettaient à nous. Jusqu'à ces derniers temps, on avait toujours trouvé Kahoua dans les rangs ennemis et on le considérait, avec raison, comme le principal instigateur de tous les conflits qui s'élevèrent dans ces parages soit entre les indigènes eux-mêmes, soit entre ceux-ci et les Européens.

Cependant à l'époque de l'expédition, il avait fait sa soumission; gracié par le gouverneur de la colonie, il était notre ami. Mais si ce chef astucieux se ralliait ainsi à nous, lorsqu'il avait reconnu l'impossibilité d'une plus longue lutte, il est cependant hors de doute que cette amitié subite n'était pas entrée bien avant dans son âme et, pour s'en assurer, il suffisait d'examiner un instant cet homme; de sonder ses yeux observateurs, auxquels aucun détail n'échappait, et qui suivaient chacun de nos gestes et de nos mouvements; de surprendre enfin le sourire du dédain ou de la haine empreint sur sa sinistre physionomie, lorsqu'un jeune soldat passait insoucieux auprès de lui. Il aurait fallu surtout comprendre les remarques moqueuses qu'il faisait à notre égard aux guerriers qui l'entouraient et qui provoquaient parmi eux des éclats de rire méprisants.

Kahoua vint au-devant de nous vêtu d'un léger costume européen : une blouse et un feutre mou. Il portait d'une main un parapluie et de l'autre un long fusil en assez bon état. Sa figure, dont l'expression la plus ordinaire exprimait le plus parfait dédain, n'offrait rien de remarquable quoiqu'elle différât cependant de celle de ses compatriotes dans ce sens que les traits en étaient plus réguliers. Sa peau était jaune et non de la couleur du bronze; tous ceux qui l'entouraient lui témoignaient la plus grande déférence que j'aie jamais vu accorder à un chef kanak (voy. p. 41).

Après l'escarmouche que nous avons racontée, nous reprîmes la route de Gatope avec notre jeune prisonnier et le blessé, que ses amis kanaks transportaient sur un lit fait de lianes tressées entre deux pièces de bois parallèles. Le chirurgien de l'expédition avait commencé par panser sa plaie, mais à peine avait-il tourné le dos que les docteurs indigènes arrachèrent les appareils de notre homme de l'art pour les remplacer par d'autres, composés de plantes vulnéraires en usage parmi eux et retenus sur la plaie au moyen d'écorces et de lianes. Je ne peindrai pas la fureur de notre digne docteur lorsqu'à sa deuxième visite il s'aperçut de cette substitution; cependant, à la prière des Kanaks, il laissa les choses dans leur état actuel, leur promettant bien, toutefois, que le drôle n'en échapperait pas. Mais cette prophétie ne se réalisa heureusement pas; bien au contraire, quinze jours après je rencontrai notre blessé se promenant sur ses deux jambes; un bâton, qui lui servait d'appui et une légère

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau de Waton. — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. E. de Greslan.

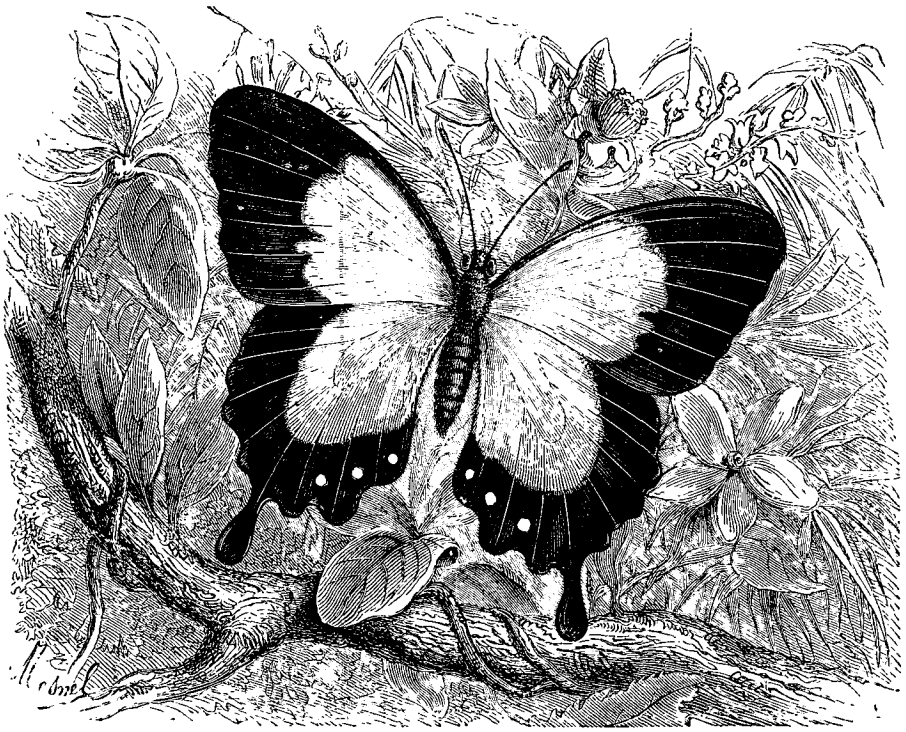
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

claudication étaient les seuls indices de son ancienne blessure. — L'adresse chirurgicale des Néo-Calédoniens est généralement bien reconnue. Je me souviens à cet égard d'un travailleur indigène qui se cassa la jambe à *Koé*, chez M. Joubert; celui-ci envoya à Nouméa chercher un chirurgien. Dans l'intervalle les amis du blessé établirent un pansement avec des éclisses, des bandelettes d'écorce, et lorsque le docteur arriva, il avoua, après examen, qu'il n'y avait rien de mieux à faire.

Quant à mon jeune prisonnier, il arriva sain et sauf à Gatope, où, conjointement avec deux officiers témoins de sa capture, je dressai un certificat, qui au besoin pût lui servir de pièce d'état civil ou d'acte de notoriété publique.

Nous fixâmes approximativement son âge entre huit et dix ans. J'avais l'intention d'emmener cet enfant en France; il paraissait très-doux; je voulais l'instruire et, si c'était possible, lui créer une position convenable, mais il n'est pas permis d'emmener un indigène sans l'autorisation de M. le gouverneur, et cette autorisation me fut refusée.

Il est vrai de dire que la seule tentative faite jusqu'ici pour emmener en France ces indigènes a été malheureuse. En effet de jeunes Calédoniens, au nombre de trois, je crois, furent conduits en France et y restèrent une année environ. Au bout de ce temps on les embarqua sur une frégate qui devait les ramener dans leur patrie. Mais bien près d'y arriver, aux environs de Sidney, ils moururent tous de la même affection : du mal de gorge. Il faut ajouter que ces jeunes gens étaient déjà trop âgés pour oublier leur



Papillon de la Nouvelle-Calédonie[1]. — Dessin de Mesnel d'après un sujet de l'exposition des colonies.

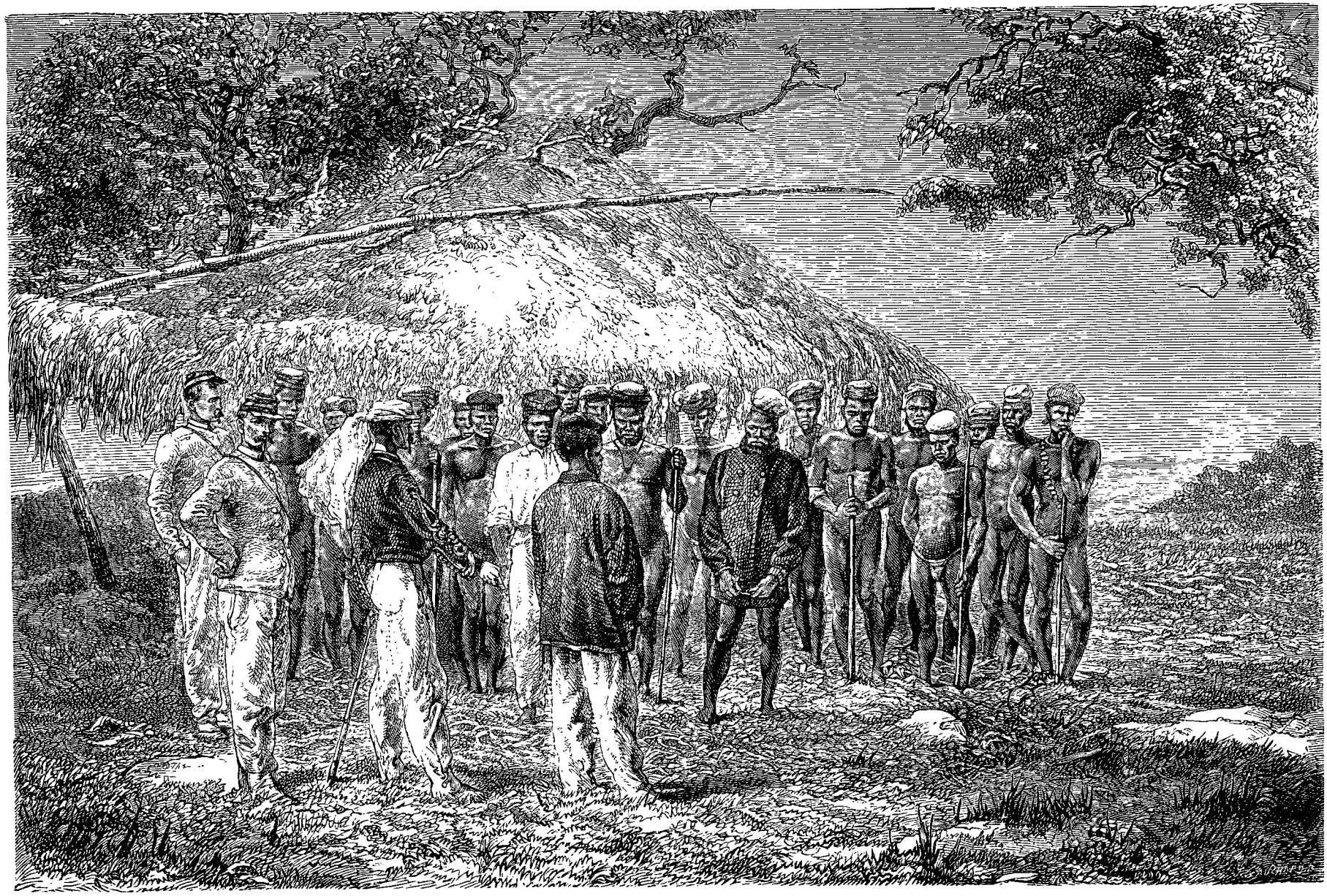
patrie et pour ne pas souffrir beaucoup d'en être séparés; ensuite, à bord de la frégate, ils furent embarqués comme matelots, et par suite exposés à toutes les intempéries et les misères d'une longue traversée sur un bâtiment de guerre.... Ils périrent faute de soleil et accablés d'ennuis.

Mon jeune prisonnier de Pamalé n'a heureusement pas eu un sort aussi triste. Il fut placé à l'école indigène; bientôt il parla couramment le français; il était d'une nature douce et intelligente. Chaque fois qu'il m'apercevait, se rappelant toutes les circonstances qui avaient marqué notre première rencontre, il venait heureux et souriant me donner la main et restait auprès de moi aussi longtemps qu'il lui était possible.

L'épisode de Pamalé fut le dernier des événements militaires dont la baie de Chasseloup avait été le point de départ. On laissa à Gatope une garnison de cinquante hommes qui s'occupèrent d'abord de la construction de leurs logements. Le commandant de ce poste profitant de l'humeur belliqueuse des alliés du voisinage, des sujets de Mango, les organisa en compagnie militaire et les mit au courant de l'école du soldat. J'ai dans mon album une photographie qui représente cette compagnie sous les armes. Poigni, le fils de Mango, est en tête, vêtu d'une vareuse de matelot. Chacun des autres *braves* n'a pour vêtement que son fusil et sa giberne.

1. Ce papillon est très-nombreux dans les clairières et à la lisière des bois. Dans notre dessin, qui reproduit très-exactement sa taille et sa forme, on ne saurait deviner l'éclat de ses ailes qu'on dirait de satin blanc, largement liséré de bleu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Eugène, fils de Waton, proclamé chef de sa tribu. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie de M. E. de Greslan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XX

Retour en France. — Dernières nouvelles de la colonie. — Notice sur un chef indigène.

Le 25 octobre, je rentrai à Nouméa sur *le Fulton;* peu de jours après, je profitai d'une frégate en partance pour Taïti, afin d'effectuer mon retour en France.

Comme je l'ai dit, la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie était restée à peu près inconnue jusqu'à l'expédition dont je viens de parler. Cette expédition, la première qu'on ait tentée sérieusement dans ces parages, nous démontra que cette côte surpassait peut-être en fertilité les autres parties de l'île. Tous les villages que nous visitâmes dans les vallées qui remontent jusqu'au centre même de l'île, sont dans des situations charmantes. J'ai parlé de la belle plaine de Gatope, de la longue et fertile vallée de Noh. Viennent ensuite les territoires de Gondou, d'Ounoua, etc., qui présentent d'immenses pâturages toujours tenus frais et féconds par d'innombrables sources et ruisselets. Puis des milliers de petits vallons au sol fertile sont autant de serres à l'abri des vents trop violents et dans lesquelles le café, la canne à sucre, etc., pousseraient vigoureusement; enfin des ports sûrs échancrent cette côte qui, de plus, est la plus voisine de l'Australie, pays appelé à consommer ses produits. En résumé, je crois pouvoir affirmer que cette côte de la Nouvelle-Calédonie est appelée à un brillant avenir.

Quant à Gondou et Poindi-Patchili, encore imprenables au milieu de leurs hautes montagnes, ils se vengent des excursions que nous avons faites contre eux en mangeant autant qu'ils le peuvent nos malheureux alliés de la montagne, leurs voisins, qui ne peuvent guère éviter ou repousser les invasions de ces terribles champions. Je ne crois pas calomnier ceux-ci en attribuant à leur influence, plus ou moins directe, un attentat qui, juste deux ans après mon départ, a mis en émoi toute la colonie, et en terrible suspicion la foi religieuse des indigènes de Poébo, tous, ou presque tous, convertis au catholicisme. Le *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* rend ainsi compte de cet événement, à la date du 25 octobre 1867.

« .... Nous avons une sinistre nouvelle à annoncer ce mois-ci : dans la soirée du 6 de ce mois, les indigènes de la tribu de Poébo ont assassiné le commandant de leur circonscription, le sieur Bailly, maréchal des logis de gendarmerie, un gendarme, un colon avec ses deux jeunes enfants et un indigène d'Ouvéa. La femme du colon, Mme Démené, blessée de deux coups de hache, s'est sauvée miraculeusement.

« Les meurtriers ont ensuite attaqué l'établissement du capitaine Henry. Les Néo-Hébridais, au service de ce colon, ont défendu leur maître; dans la lutte, le fils de M. Henry a reçu trois coups de casse-tête, qui heureusement ne mettent pas ses jours en danger. Trois indigènes des Nouvelles-Hébrides et un insulaire de Lifou ont été tués. Les magasins de plusieurs colons ont été pillés par les assassins.

« La goëlette de l'État *la Calédonienne*, emmenant le chef du service judiciaire et le capitaine d'état-major Bourgey, avec un détachement de vingt hommes, est partie d'ici le 20 octobre pour Poébo.

« Aujourd'hui, la frégate à voiles *la Sibylle*, qui se trouvait heureusement sur notre rade, part pour la même localité avec le gouverneur lui-même.

« Dans quelques jours, les forces réunies à Poébo se composeront de cent hommes, en y comprenant la compagnie de débarquement de *la Sibylle*, et ces atrocités recevront le châtiment qu'elles méritent.

« Elles ont produit ici une sensation d'autant plus pénible que les dernières nouvelles de cette partie de l'île étaient meilleures : le même chef de poste qui vient d'être assassiné annonçait que les influences fâcheuses exercées par les ennemis de la colonisation semblaient diminuer. C'était le calme qui précédait la tempête. »

J'ai connu personnellement le maréchal des logis Bailly auquel était confié le poste de Poébo. C'était un homme probe, doux, humain, aimant la population du district qu'il dirigeait depuis quatre ans, je crois, et qui paraissait aimé d'elle. A quelque suggestion que celle-ci ait cédé dans la catastrophe dont ce franc militaire a été victime, cet événement n'a pas trouvé parmi la masse indigène de l'île le retentissement et l'écho qu'on a paru craindre un moment à Nouméa même. Les moyens de résistance à la domination européenne sont trop épars, trop hostiles l'un à l'autre pour constituer jamais un soulèvement contre nous. Quant aux éléments de dissolution que renferme la société sauvage, on peut en juger par la notice suivante sur un chef calédonien que j'ai beaucoup connu :

A douze lieues environ au nord de Nouméa et sur la côte ouest, il existe, près de l'embouchure d'une petite rivière qui arrose une vallée étroite et boisée, un village indigène du nom de Naniouni, composé de quelques huttes espacées çà et là par le caprice de chaque occupant; c'est en ce lieu qu'habitait Waton; sa demeure se distinguait des autres par une certaine élégance de forme, sa grande dimension et par un fini et un confortable relatifs.

Les relations de Waton avec les Européens datent de la prise de possession de la colonie, époque où il joua un rôle assez actif dans l'histoire franco-calédonienne; son grand-père, Poré, possédait un grand territoire, mais ses deux fils, qui régnèrent successivement après lui, ne surent pas conserver l'influence qu'avait leur père; leur tribu fut démembrée à la suite d'une coalition de petits chefs qui secouèrent le joug et reprirent leur indépendance. Waton n'eut donc comme succession que les plaines qui s'étendent des rivages du port Laguerre aux montagnes du centre. Ce fut au milieu de son paisible règne que le gouverneur du Bouzet, jetant à Nouméa les fondations de la capitale, devint subitement pour lui un voisin des plus redoutables; sans doute alors, dès le début, il s'associa aux naturels de cette partie de l'île qui essayèrent par tous les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moyens de nous chasser de leur territoire; ces luttes, plus pénibles que meurtrières pour nous, durèrent jusqu'en 1859; on était toujours sur le qui-vive dans la ville naissante, autour de laquelle rôdait sans cesse l'ennemi caché dans les hautes herbes, en même temps que sur elle planait constamment l'œil perçant des sentinelles qui, des sommets voisins, signalaient aux rôdeurs indigènes l'imprudent soldat ou le malheureux colon qui s'aventurait hors des limites du camp.

Vers ce temps Waton intervint, et, s'alliant à nous sans retour, nous permit bientôt de devenir les maîtres de la situation. Voici la lettre par laquelle M. Durand, commandant particulier de la Nouvelle-Calédonie, annonça au gouverneur l'alliance avec le chef Waton :

« 19 juin 1859.

« Le chef Waton, sur ma demande, s'est rendu auprès de moi. Il m'a promis de faire tous ses efforts pour parvenir à l'arrestation de ces deux brigands (Jack et Candio, assassins de Bérard et de ses compagnons). »

Le 17 août suivant le commandant écrivait de nouveau :

« Waton, le chef de Titéma et notre allié le plus dévoué, est venu me prévenir que Jack et Candio devaient se trouver derrière la rivière de Dumbéa, près du village des Voleurs, et m'a demandé l'autorisation d'aller les prendre. Je l'ai engagé à se mettre de suite en campagne, lui promettant une somme de mille francs s'il me les amenait. Il est parti immédiatement me donnant l'espoir d'un plein succès. »

Le 29 août, Waton avait tenu sa promesse, aidé dans son entreprise par Jacques Quoindo, aujourd'hui chef de Païta, dont nous avons déjà souvent cité le nom.

Candio fut fusillé et Waton reçut les mille francs promis.

Là ne se bornent pas les états de service de Waton; peu après, il contribua puissamment à la capture d'autres chefs de l'île impliqués dans différents meurtres; lors de l'assassinat du courrier de Kanala, il fournit quelques centaines d'auxiliaires et de guides, dont la plupart ne nous quittèrent pas et formèrent la base d'une compagnie indigène; il nous confia même son second fils Anté, dit Eugène, qui se rendit fort utile comme interprète. Enfin, en 1862, Waton reçut du ministre de la marine et des colonies une médaille d'or; récompense honorifique que l'on accorde aux chefs qui ont fait preuve de fidélité et de dévouement.

Cependant les dernières années de Waton ne furent pas heureuses; il vit peu à peu le territoire de ses pères se diviser entre les Européens (les matrices cadastrales prouvent que c'est dans sa tribu qu'il a été fait le plus de concessions) et se couvrir de leurs plantations et de leurs cases. Au mois de mai 1866, Waton perdit son fils aîné, son bien-aimé; un beau et grand jeune homme, sur lequel reposaient toutes les espérances du vieux chef, car son second fils *Eugène*, élevé à la française et du reste manquant de la prestance, de la force et des avantages physiques si chers à ces natures naïves, inspirait plus de confiance aux Français qu'à ses compatriotes.

Lorsque mourut Matamoé, fils aîné de Waton, deux femmes de ce prince furent étranglées par l'ordre de Waton lui-même, qui suivait ainsi l'ancien usage de sa tribu; je me trouvais à ce moment en visite de condoléances auprès de lui. Je fus averti de ce fait quelques jours après seulement et j'en fis donner avis au gouverneur par un gendarme du poste de Païta; une enquête n'apprit naturellement qu'une chose, c'est que ces deux femmes s'étaient elles-mêmes donné la mort. Quoi qu'il en soit, l'arrivée de l'autorité bien escortée qui vint s'enquérir de la cause de la mort de ces deux jeunes femmes, servit de leçon pour l'avenir, et Waton lui-même près de mourir, avec sa prudence ordinaire, exprima le désir qu'aucune de ses femmes ne le suivît dans la tombe; ses vœux furent exaucés sans peine.

Waton était prompt à rendre la justice; il fit fusiller un jour un assassin, ce qui faillit lui attirer encore une affaire avec l'autorité, mais la chose ne fut connue qu'assez longtemps après qu'elle avait eu lieu. C'est encore Waton qui, avec l'aide de son ami Jacques Quoindo, poursuivit, atteignit et massacra les six malheureux parlementaires de Gondou, sur les bords de la Toutouta, alors que ces évadés se dirigeaient vers leur pays.

Parmi les actes qui ont signalé la vie de ce chef, il en est un qui peut lui faire pardonner largement tous les autres.

Au mois d'octobre 1866, sept Européens qui montaient une légère embarcation chavirèrent en face de la tribu de Waton : celui-ci s'élança avec quelques-uns des siens dans une pirogue, fit force de rames et arriva assez tôt pour arracher à une mort certaine nos sept compatriotes (*Moniteur* du 28 octobre 1866).

Aussitôt que Waton rendit le dernier soupir tout le village retentit de hurlements douloureux, qui, se répandant au loin, apprirent à toute la tribu que leur chef n'existait plus; à cette nouvelle, chaque Kanak, fût-il au travail, aux champs, à la pêche ou à la chasse, se mit à pousser des cris de désespoir; de sorte que le voyageur qui, par hasard, eut traversé ce pays, se fût senti l'âme tout émue, sinon effrayée par ces sourdes lamentations et ces longs cris lugubres.

Les guerriers à qui l'honneur de rendre les derniers devoirs à l'illustre chef fut dévolu et qui pendant plusieurs années ne devaient plus couper ni leur barbe ni leur chevelure, ces guerriers, dis-je, revêtirent le cadavre de Waton de l'uniforme qu'il aimait à porter dans les occasions solennelles; on n'oublia pas de mettre sur sa poitrine sa médaille d'or et auprès de lui son fusil, ses munitions et des vivres. Tous les membres de la tribu vinrent alors contempler les restes mortels de leur vieux chef; vers le soir, on plaça son corps sur un brancard fait de branchages entrecroisés et les guerriers le portèrent dans différentes localités

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

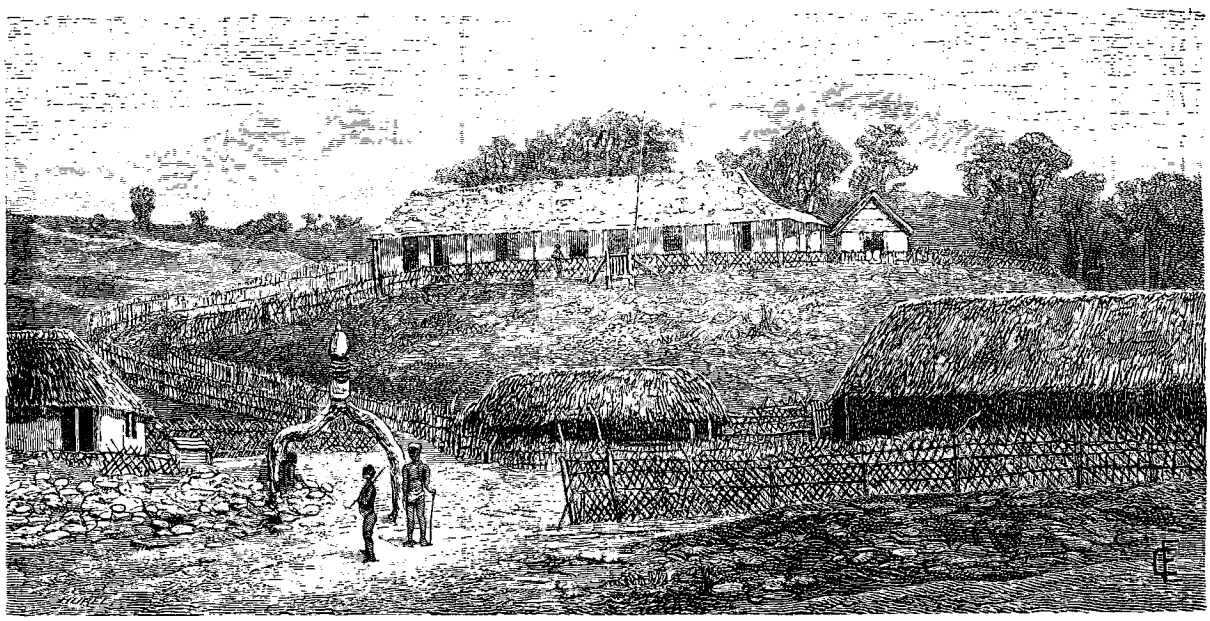
du territoire qu'il avait gouverné ; localités consacrées par l'affection connue que Waton leur avait portée, par quelque trait remarquable de son existence, ou se rattachant par quelque légende aux traditions ou au culte de sa race.

Le 13, à neuf heures du matin, une foule nombreuse suivit le corps du chef au lieu de sa sépulture ; en tête marchait Anté-Eugène, son fils et son successeur, à côté d'un officier français ; le chef de Païta venait ensuite avec les parents du défunt ; puis les vieillards et enfin les simples sujets complétaient le cortége au milieu duquel la curiosité avait amené la plupart des colons européens des environs.

Nous avons reproduit page 59 le banian séculaire à l'ombre duquel doivent se consumer les restes mortels du vieux chef, auprès de ceux de ses ancêtres et de son fils Matamoé, l'honneur de sa race. Là, comme aux moraïs des îles de la Société et de Tonga, viennent affluer les offrandes funéraires des amis et des parents. L'un suspend aux branches de l'arbre une étoffe choisie, l'autre dresse contre l'arbre funèbre une énorme charge d'ignames et de cannes à sucre ; un guerrier viendra déposer une zagaie irréprochable ou un lourd tomahawk, etc.

Ces coutumes sont d'autant plus curieuses qu'elles sont particulières à plusieurs peuples et montrent que, de même que les hommes sont égaux devant la mort, ils ont été partout, en présence de ses victimes, animés des mêmes pensées et poussés aux mêmes actes.

Le chef de Païta, Jacques Quoindo, l'ami de Waton, prononça près de son corps un discours fréquemment interrompu par les signes d'approbation et d'assenti-



Station du capitaine Henry à Poébo. — Dessin de E. Dardoize d'après une photographie de M. E. de Greslan.

ment de la foule. Il vanta la prudence et la sagesse de celui qui avait été son ami et son collègue, et rappela aussi son courage et son adresse dans le combat.

Ainsi finit Waton ; dans sa cinquantième année, à ce qu'on croit ; mais tous les Kanaks ignorant eux-mêmes leur âge, il est difficile à un Européen de le désigner d'une façon même approximative. Nous nous accordons à dire que les Kanaks vivent moins longtemps que nous et je les ai entendus professer l'opinion toute contraire. D'eux ou de nous, qui a raison ?

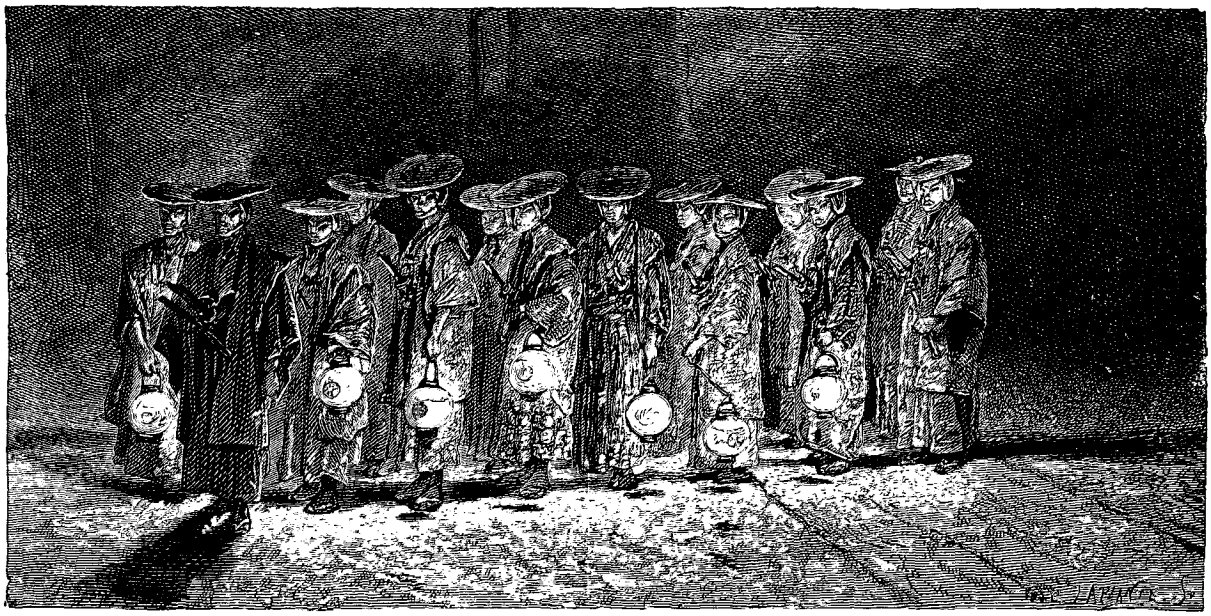
Waton était petit, mais bien pris dans sa taille ; sa physionomie était intelligente, d'une douceur relative, mais très-astucieuse ; d'une expression basse plutôt que digne ; en un mot, c'était un de ces hommes des époques de transition, qui trouvent plus commode et plus sage de céder que de résister au torrent. En âme et conscience toutefois, il a dû mériter l'épithète du « plus fidèle allié de la France » que lui ont décernée les organes officiels de la colonie.

Qu'on me permette de terminer par quelques mots de statistique.

Au moment de mon départ, l'île nourrissait plus de trois mille moutons, cinq cents chevaux de race anglaise et six mille bêtes à cornes. Outre les terres cultivées en céréales, on comptait soixante hectares plantés en cannes à sucre, treize en caféiers et six cent quarante en légumes et jardinage.

J. Garnier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ronde de nuit. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Hondjo.

A mesure que le champ de nos études s'agrandissait et nous donnait chaque jour de nouveaux sujets de satisfaction, nous voyions avec peine nos relations avec le Castel devenir de plus en plus difficiles. A en croire certains indices, une rupture entre le Japon et l'Angleterre paraissait imminente. Le parti féodal l'appelait de ses vœux et sollicitait même le taïkoun de prononcer l'expulsion de tous les étrangers indistinctement. Des menaces avaient été proférées dans les conseils des daïmios contre la dynastie régnante. Une rencontre nocturne dans laquelle les gens du Castel eurent le dessus faisait parmi nos yakounines le sujet de mystérieuses conversations, dont nous ne pûmes tirer autre chose, sinon qu'un célèbre chef de lonines était resté sur le carreau et que l'affaire avait eu lieu dans notre voisinage. Enfin, nous fûmes témoins, sur le Tokaïdo, d'une scène qui, toute muette et inoffensive qu'elle était, ne laissait pas que d'avoir sa signification. Une cinquantaine de yakounines composaient dans ce moment notre escorte, et nous marchions avec un certain abandon, sans autre souci que d'observer de notre mieux, en cheminant, les étalages des magasins. Tout à coup une singulière agitation se manifeste parmi nos hommes, et je les vois former des files, presser le pas et serrer les rangs sur le trottoir de droite, tandis que devant nous une troupe beaucoup plus nombreuse débouche d'un coude que formait la rue, et se développe lentement sur le milieu de la voie publique. On distinguait quelques cavaliers derrière les lances et les enseignes du cortége. Je n'obtins que des réponses évasives de l'interprète auquel je m'adressai pour savoir à quel prince cette troupe appartenait. Nos yakounines, sombres et silencieux, en épiaient les moindres mouvements et se tenaient sur leurs gardes comme si, d'un instant à l'autre, ils allaient être dans le cas de dégaîner. Les deux bandes défilèrent, chacune de son côté, à dix pas de distance, sans un mot, sans un signe de provocation, mais en se jetant réciproquement des regards dont l'expression farouche, haineuse, sanguinaire, ne laissait aucun doute sur la violence des agitations politiques dont les régions officielles de la capitale étaient alors le théâtre.

En rentrant au Tjoôdji, nous en trouvâmes la garnison renforcée et occupée à mettre la place en état de défense. Des charpentiers, sous la direction d'officiers qui m'étaient inconnus, dressaient une haute palissade entre la vérandah de notre salle à manger et le mur de clôture de la bonzerie voisine. Des coulies apportaient

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 521; t. XVI, p. 369, 385, 401.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du bois à brûler et en formaient des bûchers sur divers points de l'enclos du Tjoôdji. Dès qu'un tas était achevé, les yakounines disposaient des torches de paille goudronnée au sommet de la pyramide. On m'expliqua que ces préparatifs se faisaient dans l'éventualité d'une attaque nocturne, et qu'au premier signal d'alarme la garde mettrait le feu à ces bûchers pour illuminer dans tous ses recoins le théâtre des événements.

La ronde de nuit, munie d'autant de falots qu'elle comptait de têtes, s'apprêtait à faire sa tournée comme de coutume. Le chef du poste la rappela au corps de garde, avec ordre à chaque homme d'endosser sa cotte de mailles.

Notre comprador, quelque peu effrayé de tout ce qu'il voyait, vint me demander, à voix basse, quels étaient mes projets pour le lendemain. Je l'encourageai à faire son marché comme à l'ordinaire, et l'invitai à donner des ordres dans le même sens au cuisinier japonais, qui se montrait tout doucement sur le seuil de la porte, avec la mine et l'attitude d'un homme qui voudrait bien s'en aller.

Mes camarades, persuadés que nos yakounines arrangeaient tout pour le mieux, se bornèrent à organiser pour cette nuit un petit service de quart, lequel se distingua par cette particularité peu réglementaire, qu'aucun de nos hommes de garde ne sut résister à la tentation de tenir compagnie à celui qui venait le relever.

Je racontais un jour ces détails aux convives habituels de Benten. L'un d'eux, membre du corps diplomatique, témoigna son étonnement de ce que j'eusse pris ou fait semblant de prendre au sérieux ce qu'il appelait les simagrées du gouvernement japonais. Peu de temps après, il se rendait lui-même en séjour au Tjoôdji. Les conjectures politiques s'étaient à peine améliorées. Le gouvernement lui envoya une garde des plus respectables, et le chef du poste dirigea le service de sûreté avec une vigilance que son protégé trouva souverainement ridicule. Au bout d'une semaine environ, l'on entendit parler de complots formés par les lonines contre les étrangers qui résidaient à Yédo; puis le constable vint annoncer à son maître que le chef du poste se proposait d'augmenter le nombre des sentinelles placées dans les cours et les jardins « C'est toujours le même jeu qui recommence, répondit le diplomate; que le chef du poste fasse ce qu'il lui plaira, mais qu'il ne vienne pas m'en importuner! »



Cuisinier japonais. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Le lendemain, le constable se présente de nouveau : « Monsieur le ministre, le chef du poste demande aussi l'autorisation de placer des sentinelles dans l'intérieur des bâtiments.

— Qu'il en mette partout, excepté dans ma chambre à coucher! s'écria le ministre impatienté. Et du reste, ajouta-t-il, faites en sorte que je n'entende plus un seul mot de cet absurde état de siége! »

Dès ce moment, en effet, tout se passa entre le chef du poste et le constable. Celui-ci, dit-on, observa si fidèlement sa consigne que, lorsque le commandant japonais lui demanda la permission d'établir des bûchers dans l'enclos du Tjoôdji : « Je suis autorisé, lui répondit-il gravement, à vous déclarer de la part du ministre que vous pouvez en mettre partout, excepté dans sa chambre à coucher! »

Mais c'est en vain que le ministre avait pourvu à ce que rien ne troublât plus sa quiétude. Une nuit qu'il dormait profondément, un bruit étrange le réveille et il entrevoit au pied de son lit un homme tremblant de tous ses membres. C'était le constable, qui, dans sa précipitation, venait de passer à travers un châssis de papier. Une lueur rougeâtre éclairait le jardin. Le gong retentissait sous les halles du corps de garde.

« Eh bien! qu'est-ce donc? Le feu est-il au Tjoôdji? » disait le ministre en se frottant les yeux.

Le constable, recouvrant enfin la parole : « On se bat dans le préau : hâtez-vous! s'écria-t-il.

— On ne se bat nullement, mon cher constable : chacun joue la comédie, jusqu'à vous-même, qui venez,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après minuit, vous livrer dans ma chambre à l'exercice du tremplin. »

Néanmoins, tout en grommelant de la sorte, le ministre s'habillait et faisait jouer les ressorts de ses revolvers. De leur côté, ses gens accouraient en armes sur la vérandah. Quand ils s'avancèrent dans le jardin, sous sa direction, tout était fini; l'on transportait des hommes de la garde grièvement blessés, et l'on relevait sur le préau le cadavre d'un lonine.

Jamais l'on n'a pu obtenir du Castel le moindre éclaircissement sur ce qui s'était passé.

Quant à nous, notre veille n'ayant été marquée par aucun événement, nous devisâmes comme d'habitude, au premier déjeuner, du meilleur emploi de la journée; et comme nous ne pouvions nous dissimuler que notre séjour à Yédo n'approchât de son terme, nous convînmes de mettre à profit le peu de temps qui nous restait encore, pour compléter, autant que possible, nos tournées de magasins et notre choix de curiosités de l'industrie indigène.

Nous visitâmes dans ce but la partie méridionale de la Cité jusqu'au pont dit de Yédo, qui est au sud de celui de Nippon, et sur le même canal; et une section de notre troupe, se dirigeant de là vers l'O-Bassi, passa sur la rive gauche du grand fleuve, dont elle parcourut à cheval les principaux quais et les rues les plus populeuses.



Fileuse de coton. — Dessin de Staal d'après une photographie.

On divise toute cette longue zone orientale de Yédo en trois quartiers, savoir : au nord, celui de Sémida-Gawa; au centre, le Hondjo proprement dit; et au sud, sur le bord de la baie, le faubourg de Fouka-Gawa.

Le quartier du nord est en majeure partie occupé par des rizières, des jardins potagers, de vastes établissements d'horticulture et de fraîches maisons de thé, situées dans le voisinage du fleuve ou au fond de grands vergers de poiriers, de pruniers et de cerisiers.

A côté des habitations rurales, qui paraissent être dominantes, on remarque des fabriques de tuiles et de grosse poterie, des usines d'ustensiles de cuisine en fer, des papeteries, des ateliers pour le nettoyage et la préparation du coton, des filatures domestiques de coton et de soie, des étendages de teinturiers, des boutiques de tisserands, de vanniers et de tresseurs de nattes.

L'industrie japonaise n'utilise pas encore le travail des machines. On voit pourtant des fonderies de fer dont les soufflets sont mus par une roue hydraulique, sur laquelle l'eau est amenée par des conduites en gros tronçons de bambou. Le combustible se compose de charbon de bois et de charbon de terre; le premier est d'excellente qualité.

Les femmes ont leur part de labeur dans toutes les professions industrielles, et celles-ci sont toujours groupées autour du foyer domestique. Il n'existe pas de grandes manufactures au Japon. L'on n'y connaît ni le travail, ni la population des fabriques. Les gens de la classe ouvrière vaquent en famille à leurs divers métiers, les interrompent pour manger quand ils ont faim, et pour se reposer quand il leur plaît. Dans une société de six artisans des deux sexes, il y en a presque constamment un ou deux qui fument leur pipe, et assaisonnent de gais propos le travail de leurs camarades.

Ainsi se développent et se transmettent, de génération en génération, cet instinct de sociabilité, ce fonds de bonne humeur et cet esprit de repartie qui caractérisent généralement la petite bourgeoisie de la capitale.

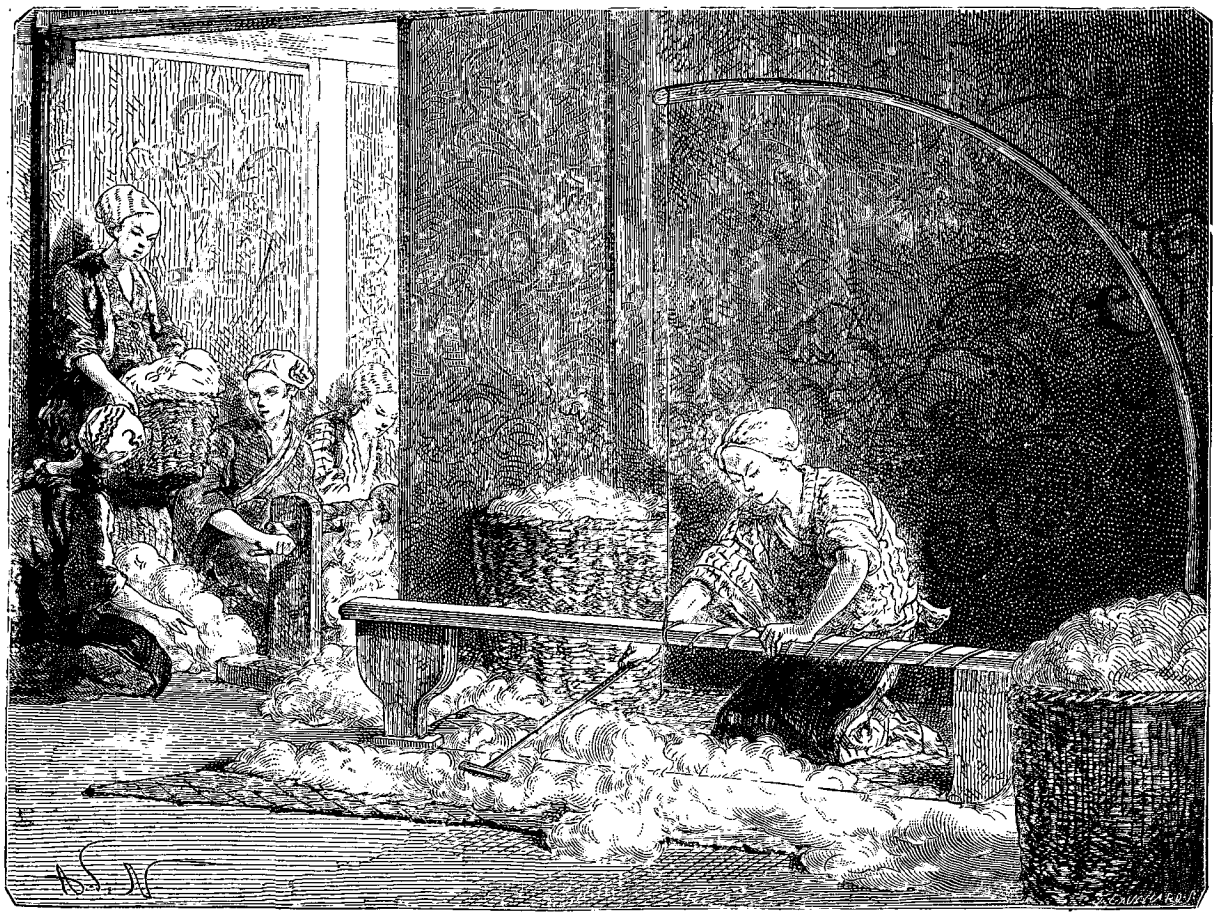
Les quartiers du Hondjo et de Fouka-Gawa sont construits sur un plan dont le cadre est de la plus parfaite régularité. Ils sont bornés au sud par la baie; à l'ouest par l'O-Gawa; à l'est par une petite rivière, et au nord par un canal qui les sépare du quartier de Sémida-Gawa. Deux canaux les traversent du nord au sud dans toute leur longueur, et trois de l'ouest à l'est dans toute leur largeur. Il résulte de cette distribution que le Hondjo se divise en quatre parties égales ou quatre parallélogrammes allongés, deux au sud de Sémida-Gawa, deux au nord de Fouka-Gawa, et que ce dernier quartier pareillement a ses quatre parallélogrammes : deux au sud du Hondjo, et deux sur la baie.

A Yédo, comme dans d'autres capitales traversées par un fleuve, c'est un monde à part que celui de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rive opposée au centre de la ville. Le Hondjo, qui fait face à la Cité, n'en a point le mouvement commercial ; il ne présente d'ailleurs ni l'imposante agglomération des résidences du Castel, ni l'animation des places réservées dans les quartiers du nord aux plaisirs de la foule, et cependant l'on y trouve, mais dans des conditions toutes spéciales, du commerce et de l'industrie, des temples, des palais et des lieux de réjouissances publiques. Ainsi, quelques-uns des plus grands négociants du Japon habitent le Hondjo, tout en conservant leurs comptoirs dans les quartiers du Kio-Bassi ou du Nippon-Bassi, à la manière des riches armateurs de Rotterdam, qui ont leur maison à Verkade et leurs bureaux parmi les entrepôts de la Wijn straat.

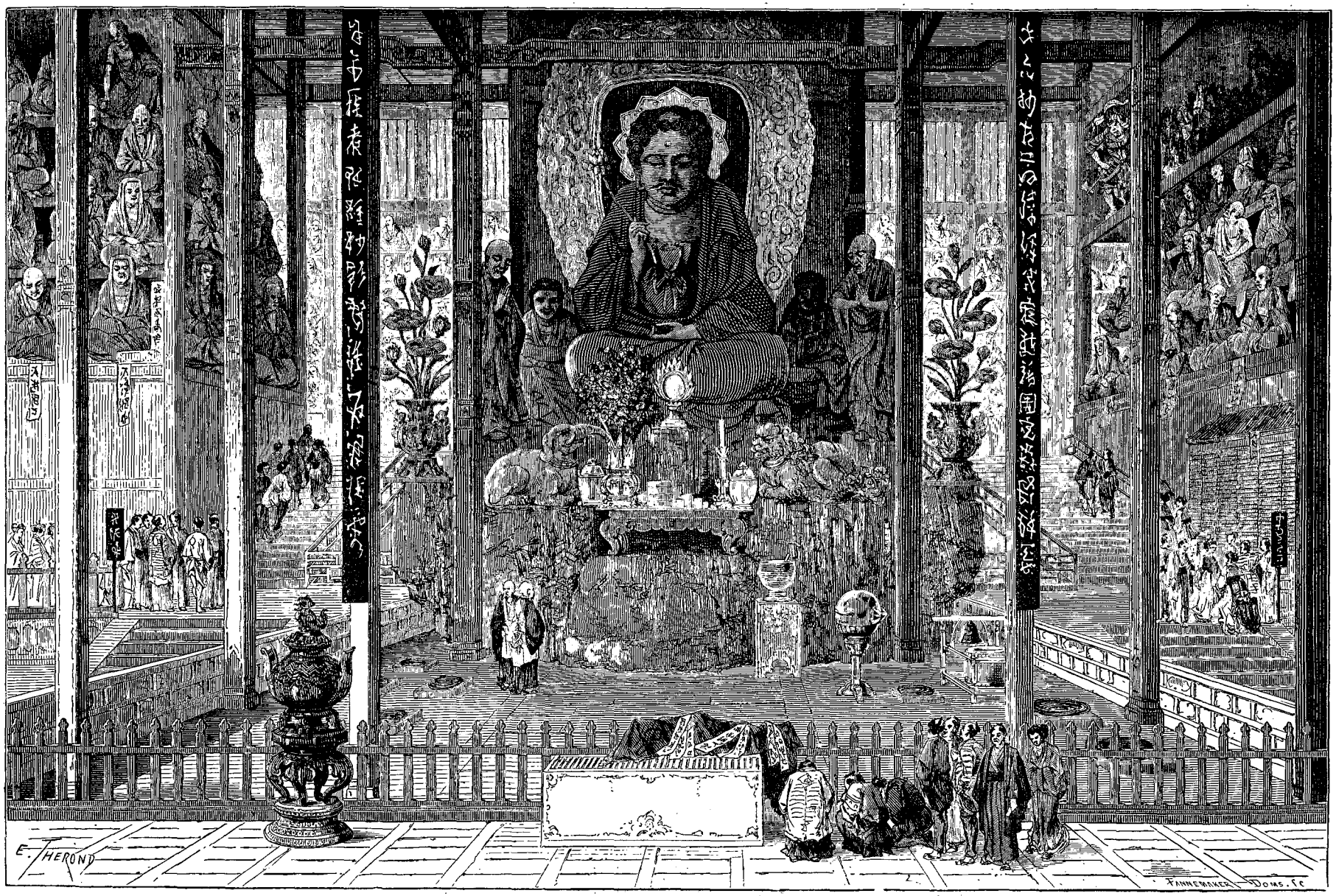
La tranquillité relative dont on jouit sur la rive gauche et la facilité avec laquelle on y obtient de grandes concessions de terrains, semblent y avoir aussi favorisé l'établissement de nombreuses bonzeries. Quelques-unes possèdent des temples considérables. Parmi les vingt à trente temples du quartier de Fouka-Gawa, l'ancien culte national est principalement représenté par les deux célèbres mias de Temmangô et d'Hatchiman, et le culte bouddhiste par la téra de Sandjiou-san-Gendhô, qui mesure en longueur trente-trois nattes ou environ soixante-six mètres. Dans le Hondjo, qui



Nettoyage du coton. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

compte plus de quarante temples de diverses dénominations, l'on distingue celui des Cinq-Cents-Génies, le Goïaka-Lakan ou Goïakoura-Kandji, consacré à la mémoire des Racans et autres saints illustres du bouddhisme. Autrefois cette véritable armée, toute composée de statues de bois plus grandes que nature, et passées en couleur, se déployait sur les estrades et les galeries de la nef, du chœur et des chapelles latérales du lieu sacré, à gauche et à droite de l'idole colossale d'un bouddha révéré sous le nom de Tô-Schabori. Un tremblement de terre a jeté la perturbation dans les rangs de la sainte milice. Les hangars du voisinage en ont recueilli les victimes les plus mutilées, et le temple dévasté n'a pas encore été réparé et rendu au culte. Non loin de là, une autre bonzerie a fondé sa réputation sur une base moins fragile que les images des héros de l'ascétisme et de la contemplation. Deux fois par an elle engage à son service, pour une série de représentations publiques, l'élite des lutteurs de Yédo, et cette pieuse spéculation ne manque jamais d'attirer sur le vaste préau de l'enceinte claustrale une énorme affluence de curieux appartenant à toutes les classes de la société. Au reste, chaque temple, chaque monastère a son genre de réclame et se fait remarquer par quelque singularité plus ou moins géniale, témoin cette avenue de je ne sais plus quelle bonzerie du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le chœur du temple des Cinq-Cents-Génies. — Dessin de E. Thérond d'après une gravure japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hondjo, où l'on s'approche du lieu sacré sous les auspices d'une demi-douzaine de statues de porcs, noblement installés sur des socles de granit. L'opinion publique paraît admettre sans difficulté, et par convention tacite, tout ce qui plaît aux bonzes d'imaginer pour ajouter n'importe quel nouvel attrait à l'exercice de la dévotion.

Un certain nombre de familles de la vieille noblesse se sont fait du Hondjo une sorte de faubourg Saint-Germain, où elles vivent dans une profonde retraite, loin des bruits de la ville et à l'abri de tout contact avec le monde de la cour et les fonctionnaires du gouvernement. Là, les murailles du Castel n'obsèdent plus les regards du fier daïmio. Du haut des ponts cintrés jetés à l'embouchure des canaux qui aboutissent à l'O-Gawa, tels que le Yatzomé-Bassi, par exemple, d'où l'on ne découvre pas moins de huit ponts aux premiers plans de l'immense tableau de la capitale, les grandes allées d'arbres de la forteresse apparaissent au delà des innombrables toitures de la cité marchande, comme les paisibles ombrages d'un parc lointain, qui se confond avec les terrasses de la base du Fousi-Yama.

D'après les calculs de M. Lindau, le Hondjo et Fouka-Gawa réunis ont une circonférence de treize à quatorze kilomètres et une superficie de douze kilomètres carrés, dont trois sont occupés par des rivières et des jardins, cinq par des résidences de daïmios, un et demi par des temples, un et demi par des fortifications et des chantiers du gouvernement, et un seul, enfin, par des demeures bourgeoises.

On remarque, parmi ces dernières, d'importantes fabriques d'étoffes de soie, d'ustensiles en porcelaine, d'objets de ménage, d'ameublement et de toilettes en bois laqué, ainsi que de grands ateliers de sculpture, de menuiserie et d'ébénisterie.

Je n'ai vu nulle part travailler le marbre, bien qu'il en existe des carrières dans les montagnes de l'intérieur. On taille des piliers de toris en granit, des candélabres de lieux saints, des tombeaux, des statuettes et des pierres tumulaires, ainsi que des bouddhas, des tortues et des renards sacrés, en grès d'une fort belle espèce. Les sculpteurs en bois font des autels domestiques à riches panneaux, des châsses élégantes et des cercueils en forme de mikôsis, des têtes d'éléphants et des chimères monstrueuses pour orner des toitures de temples, des boiseries et des mosaïques représentant des grues, des oies, des chauves-souris, des animaux mythologiques, la lune à demi voilée par un nuage, des branches de cèdres, de pins, de bambous et de palmiers. Les idoles, parfois gigantesques, qui sortent des ateliers de Yédo, sont le plus souvent entourées d'une auréole dorée et peintes en couleurs très-vives les gardiens du ciel, par exemple, au vermillon, et Tengou à l'indigo ; les renards sont blancs, ou bruns, dorés ; un attribut qu'on leur donne volontiers est une clef d'or qu'ils portent à la gueule.



Statue du temple des Cinq-Cents-Génies.

Plusieurs industries intéressantes se rattachent à celle des sculpteurs ébénistes. Les cadres de cloisons mobiles et de paravents doivent être garnis de grands dessins à l'encre de Chine, tracés en quelques coups de pinceau, ou de groupes d'arbres et de fleurs au brillant coloris, ou enfin de peintures d'oiseaux réputés pour la richesse de leur plumage. Tout cela se fait en fabrique, mais à la main. L'on n'imprime que les papiers destinés à tapisser des murs ou des boiseries. Les brodeuses fournissent pour les châssis faisant l'office de stores ou d'écrans de merveilleux ouvrages, où la soie, asservie au patient travail de l'aiguille, reproduit tour à tour, selon le choix des sujets, le tissu lustré des feuilles, le duvet velouté des oiseaux, la pelisse touffue des quadrupèdes et les écailles éclatantes des poissons. Enfin les tresseuses de soie ajoutent au luxe des boiseries et des tentures de salon une savante ornementation de guirlandes et de nœuds de diverses couleurs, surmontés d'autres ouvrages en soie imitant, à ravir, des groupes de fleurs et d'oiseaux.

Ce n'est pas chose facile que de pénétrer dans les ateliers japonais, surtout sous la surveillance d'une escouade de yakouines. Malgré les promesses de leurs chefs, je n'ai pu voir ni teinturerie, ni manufacture de riches étoffes de soie, ni fabrique de papier. En revanche, j'ai toujours trouvé les magasins de vente en gros ou en détail accessibles jusqu'à l'arrière-boutique, y comprise ; et il ne faut pas dédaigner d'y pénétrer, car le marchand japonais ne sacrifie point à la montre : loin de faire étalage de ce qu'il a de plus beau, il aime à le tenir en réserve comme s'il voulait laisser aux amateurs tout le charme de la découverte. Ainsi pour se faire une idée, je ne dirai pas complète mais approximative, de la richesse, de la variété et du mérite artistique de l'industrie japonaise, il est nécessaire non-seulement de parcourir les rues marchandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une place de commerce indigène, mais de pratiquer le bourgeois et de revenir à peu près journellement à son magasin, jusqu'à ce qu'on l'ait exploré dans tous les coins et recoins. Cela est d'autant plus indispensable, qu'il n'existe pas de bazar au Japon, et que chaque magasin, chaque boutique a sa spécialité. L'on rencontre, il est vrai, une sorte de petits bazars indigènes établis, sous le nom de stores, dans les ports ouverts aux Européens ; mais ce ne sont que des exhibitions permanentes d'échantillons, parmi lesquels domine la marchandise de pacotille, fabriquée expressément pour être débitée sur les marchés des quartiers-francs. Évidemment ce n'est pas là qu'il faut étudier l'industrie aponaise. Il y a, en général, autant de différence entre un store de Nagasaki et les boutiques de la cité marchande de Yédo, qu'entre un bazar d'articles de Pforzheim, de Nuremberg ou de la Forêt-Noire, et tel ou tel magasin d'objets d'art et d'industrie de la place de la Bourse, de la rue Vivienne ou des boulevards.

Arts et métiers.

Quelle que soit la variété des produits industriels étalés dans les boutiques de la cité marchande, il est un trait qui les caractérise, un cachet commun qui leur assure une place à part au milieu de tous leurs similaires de l'extrême Orient, et j'ose l'appeler le bon goût, sans crainte d'être contredit par les connaisseurs. L'artisan de Yédo est un véritable artiste. Si l'on en excepte le style conventionnel auquel il croit encore



Statues du temple des Cinq-Cents-Génies.

devoir s'assujettir dans ses reproductions de la figure humaine ; si l'on veut bien lui passer l'insuffisance de ses études en ce qui concerne les règles de la perspective, l'on n'aura, pour tout le reste, que des éloges à lui décerner. Ses ouvrages se distinguent de ceux de Kioto par la simplicité des formes, la sévérité des lignes, la sobriété des décors et l'exquis sentiment de la nature dont il fait preuve dans tous les sujets d'ornementation qu'il emprunte au règne végétal ou au règne animal. Ce sont là d'ailleurs ses sujets de prédilection : les fleurs et les oiseaux ont surtout le don de lui inspirer des compositions ravissantes de vérité, de grâce et d'harmonie. Quant à la perfection d'exécution, elle est également admirable dans les œuvres sorties des ateliers de l'une ou de l'autre capitale.

Je ne saurais entreprendre de faire l'application de ces observations générales à tous les groupes de produits industriels que l'on remarque dans les magasins de Yédo. C'est un sujet qui mériterait d'être traité par des hommes spéciaux, et je ne puis que l'effleurer en y consacrant les quelques notes recueillies dans le cours rapide de nos excursions.

Pour commencer par les industries les moins développées, je citerai en premier lieu la sellerie, qui végétera nécessairement aussi longtemps qu'un préjugé religieux flétrira les métiers de tanneur et de corroyeur. Cette circonstance rend le Japon tributaire de l'étranger, surtout depuis que le taïkoun et les daïmios rivalisent de zèle pour la réforme de leur artillerie et de leur cavalerie. L'Allemagne leur fournit des cuirs ; la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hollande et la France, des selles, des harnais, des gants et de la buffleterie.

L'équipage du cheval de guerre y perdra au point de vue pittoresque, car il faut convenir que nos courroies et nos brides, nos selles de cavalerie et leurs accessoires sont bien prosaïques en comparaison des cordons, des tresses et des houppes de soie, des arçons et des étriers en laque, dans lesquels un officier japonais monté et cuirassé mettait autrefois un légitime orgueil.

J'ai remarqué d'ailleurs que l'on vend à Yédo une assez grande variété d'objets en cuir, en peau mégissée et en peau de chagrin, tels que malles et nécessaires de voyage, portefeuilles, longues bourses à monnaie, petites blagues à tabac, gants pour la chasse au faucon, et que tous ces articles sont de fabrication indigène.

Le commerce de pelleteries, qui a pris une si grande extension en Chine, est à peu près nul au Japon. Autant la race mongole aime à se couvrir de fourrures, autant les fils du Grand Nippon paraissent y répugner.

Ni les Chinois, ni les Japonais ne conservent et ne préparent des peaux de bêtes pour les empailler. Les Chinois font des oiseaux artificiels, dont le corps, modelé en cire, est recouvert de plumes véritables que l'on y colle l'une après l'autre avec les soins les plus



Atelier de sculpture au Japon. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

minutieux. Les Japonais n'emploient absolument que la bourre de soie et la soie pour se faire des images de leurs animaux favoris; ils excellent surtout à reproduire en miniature les coqs, les poules, les faisans, les canards, les chats et les petits épagneuls. Ils n'emploient guère le crin et les plumes naturelles que pour faire des chasse-mouches, des plumeaux et des éventails. Ces derniers sont parfois d'une rare élégance, surtout les blancs dont le centre est tacheté de deux ou trois petites plumes de couleurs vives et assorties.

La fabrication des pinceaux est poussée aux dernières limites de la perfection et du bon marché, comme cela devait être dans un pays où l'on supplée par ce seul genre d'instruments à tous ceux dont nous nous servons pour écrire et pour dessiner, aussi bien que pour peindre. Les pinceaux japonais sont en poil de loutre, de blaireau, et surtout de renard. Ceux que l'on tire de la principauté de Satsouma se distinguent par leur solidité.

Les cordons et les tresses de soie jouent un grand rôle non-seulement dans la fabrication des harnais, mais dans les attaches des casques et des cuirasses, dans l'agencement de tous les équipements militaires et de tous les costumes civils, aussi bien des hommes que des femmes, car nos boutons, nos crochets, nos agrafes et nos aiguillettes sont choses parfaitement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étrangères à la toilette des indigènes. Au reste, ceux-ci tirent aussi parti du lin, du chanvre, du coton et du papier végétal, pour faire du fil, de la ficelle, des cordons, des câbles et des cordages.

Les écheveaux de soie font le plus grand honneur à l'art des dévideuses. On en voit de très-élégants pour le jeu du cerf-volant et pour la chasse au faucon. Les cordes des instruments de musique sont en fil de soie recouvert d'un vernis.

On tresse des corbeilles, des nécessaires, des nattes, des claies, des stores, des paillassons, en paille de riz, en rotin, en filaments d'une sorte de bryonia, en petites branches de saule ou d'osier, et en écorce de bambou.

Les stores sont généralement ornés de dessins de fleurs et d'oiseaux très-habilement découpés sur les lamelles de l'ouvrage à claire-voie.

Les filaments d'écorce de palmier fournissent la matière de magnifiques balais et d'excellents manteaux de pêcheurs. Les oiseleurs et les marchands de volaille font usage de cages de bambou dont les formes varient depuis le type commun de la ruche et du panier couvert, jusqu'aux plus gracieuses imitations de pavillons champêtres et de maisonnettes de jardins.

L'on voit aussi de grosses cloches en treillis de bambou, sous lesquelles les charcutiers et les restaurateurs exposent aux regards des passants leurs plus belles pièces de gibier, telles que le sanglier, le cerf et l'ours noir de Yéso. Quant aux animaux réputés



Tresseuses de cordons de soie. — Dessin de A de Neuville d'après une gravure japonaise.

pour leur malignité, on n'a garde de leur faire tant d'honneur : le renard, étendu sur l'étal, est condamné à tenir dans sa gueule le couteau qui doit le dépecer ; et le singe, suspendu par ses quatre mains au chambranle de la porte, devient la risée des enfants de la rue, qui insultent à sa face rouge et grimaçante.

Ailleurs, devant un magasin d'objets d'art et d'industrie, une foule de curieux de tout âge et des deux sexes contemplent avec une naïve admiration de grands aquariums en grosse porcelaine, bleue et blanche, où des poissons rouges s'ébattent dans une eau limpide reposant sur un lit de petits coquillages. Au centre des bassins, trois ou quatre plantes assorties, en pleine végétation, marient en un groupe pittoresque l'éclat de leurs couleurs et les gracieux contours de leurs feuilles, de leurs fleurs et de leurs rameaux. Aucun détail de ces harmonieuses combinaisons végétales n'est abandonné au hasard. Chaque jour, pour ainsi dire, la main de l'horticulteur dirige l'œuvre de la nature, lui assigne des limites, ou la force de se déployer dans le cadre qu'il lui trace. Ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est que jamais sa fantaisie ne l'entraîne aux aberrations qui, en Chine et ailleurs, outragent la nature, la peuplent d'arbres taillés en figures géométriques et d'arbustes arrangés en façon d'animaux. Le goût des Japonais dans les arts populaires, indépendants des influences conventionnelles des deux cours, a toute la fraîcheur d'une civilisation qui ne fait que s'épanouir. Aussi n'est-il pas exempt d'une certaine puérilité : témoin la passion, véritablement enfantine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de toutes les classes de la société pour les fleurs gigantesques et pour les arbres nains. J'ai vu des aquariums de dimensions quelque peu exceptionnelles, où l'on avait su réunir les éléments d'un paysage complet: un lac, des îles, une partie de rochers, une cabane sur la plage, et au sommet des collines un vrai bosquet de bambous et de cèdres en miniature ; parfois même on y ajoutait quelques figurines lilliputiennes allant et venant à l'aide d'une manivelle, comme les faux automates des orgues de Barbarie.

Cette sorte d'enfantillage se retrouve dans une foule de détails de la vie japonaise. Ici, on apporte une jonque en porcelaine au milieu d'un cercle de convives: cette jonque se démonte en diverses pièces qui constituent tout l'assortiment des ustensiles nécessaires pour servir le thé. Là, une partie de la vaisselle d'un repas se compose de tasses si mignonnes, en porcelaine si fine, si transparente, si légère, que l'on ose à peine y toucher du bout des doigts. Il y a des tasses et des coupes de cette porcelaine, dite coquille d'œuf, qui sont protégées au moyen d'une enveloppe admirablement tressée en filaments de bambou.

On orne les salons de cages à papillons et de volières surmontées d'un vase à fleurs d'où pendent de tous côtés des plantes sarmenteuses, qui font apparaître les oiseaux comme nichés sous un dôme de verdure. Les lanternes de papier suspendues au plafond de la vérandah, ont fréquemment pour appendice une clochette de verre de couleur, et la mince et longue aiguille de métal qui en forme le battant, supporte par un fil de soie un léger ruban de papier teint ou doré. Au moindre souffle de brise, ces bandes de papier s'agitent, les aiguilles de métal tremblent et heurtent les parois des clochettes de verre, et les sons qui s'en échappent se confondent ensemble dans une vague mélodie, semblable aux vibrations de la harpe éolienne.

Les Japonais ne connaissent pas la fabrication des vitres et des bouteilles; mais ils aiment à faire toutes sortes de petits objets en verre : des flacons à eau de senteur, des pipes à fourneau blanc et à long tuyau bleu, des tasses blanches au fond desquelles repose un crabe rouge, qui monte à la surface à mesure qu'on verse le liquide dans le vase; enfin des boules à demi remplies d'eau teinte d'une vive couleur, ornement qui s'adapte aux épingles des coiffures féminines.

On m'a montré à Yédo des essais de peinture sur verre et d'ouvrages en émail, qui dénotent plus de bonne volonté que de science. Je citerai pourtant, au nombre des curiosités indigènes vraiment originales, ces petites boules en pierre, percées, taillées à facettes et enrichies d'arabesques émaillées, que les étrangers recherchent pour faire des colliers, et que l'on emploie sur place en guise de glands de cordons de soie, ou pour en confectionner des rosaires.

La nacre rivalise avec l'émail dans certaines miniatures que l'on applique sur du métal.

L'art du doreur réside tout entier dans l'application de minces feuilles d'or aux objets de genre fort divers que l'on juge dignes de cette décoration, entre autres des gloires et des auréoles de saints pour le culte bouddhiste, des cadres d'enseignes de théâtre, des sculptures d'entablements d'autels, des hampes de bannières sacrées et des lances d'étendards militaires, ainsi que des feuillets de paravents du style noble, étalant sur un fond d'or de grandes esquisses à deux pinceaux tracées du premier jet, à l'encre de Chine, et représentant des scènes de chasse ou des croquis de chevaux

Outre ces dernières compositions, qui ne manquent ni de verve ni d'originalité, l'on m'a fait remarquer quelques sujets de genre peints sur une couche de sable d'or si bien collée aux planches du tableau, que celui-ci peut être encadré et suspendu sans qu'il soit besoin de le mettre sous verre. De pareils ouvrages n'ont d'autre charme qu'un vain éclat joint au mérite de la difficulté vaincue ; ils sortent tout à fait du domaine de l'art populaire, et doivent se rattacher, soit à l'art monastique du bouddhisme, soit à la vieille école des miniaturistes de Kioto, qui se distinguent également par leur prédilection pour les fonds dorés.

Quoi qu'il en soit, les relations des anciennes ambassades ont singulièrement exagéré la richesse de décoration des palais ou de l'ameublement des Mikados et des Siogouns. La vérité est, au contraire, qu'il n'existe pas de royale résidence en Europe qui ne représente une plus grande valeur intrinsèque que les bâtiments impériaux de Kioto et de Yédo.

Comme l'a très-bien fait observer M. Du Chesne de Bellecour, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, relatif à la triple exposition japonaise du Champ de Mars, le luxe des Japonais est plutôt artistique que somptueux. Nulle part, si ce n'est sur les diadèmes du Mikado et de la Kisaki, on ne les voit prodiguer l'or non plus que les pierreries. Les grands de l'empire mettent tout leur orgueil dans l'ancienneté des objets qui composent leur mobilier. Rien n'a plus de prix à leurs yeux qu'un service assorti en vieille porcelaine naturellement craquelée, ou des vases de bronze antique, lourds, massifs, noirs et polis comme du marbre, ou enfin des meubles et des ustensiles en ce vieux laque à poudre d'or mat que l'on nomme salvocat.

Il n'existe, à proprement parler, ni orfévres ni joailliers au Japon. C'est un pays qui possède la serpentine, la malachite, l'améthyste, la topaze, et cependant l'on n'y voit personne, pas même les femmes les plus coquettes, se parer de joyaux et de bijoux. Leur seul luxe, après celui des étoffes, consiste à charger le lourd édifice de leur coiffure, de grosses épingles d'écaille ou de métal ornées de pièces rapportées dont les sujets sont emblématiques. Il ne faut donc pas s'étonner que les ouvriers lapidaires de Yédo n'aient rien de mieux à faire que de tailler des cristaux de roche. Les courtiers en vogue ne manquent jamais d'en offrir aux Européens de fort beaux exemplaires parfaitement polis et

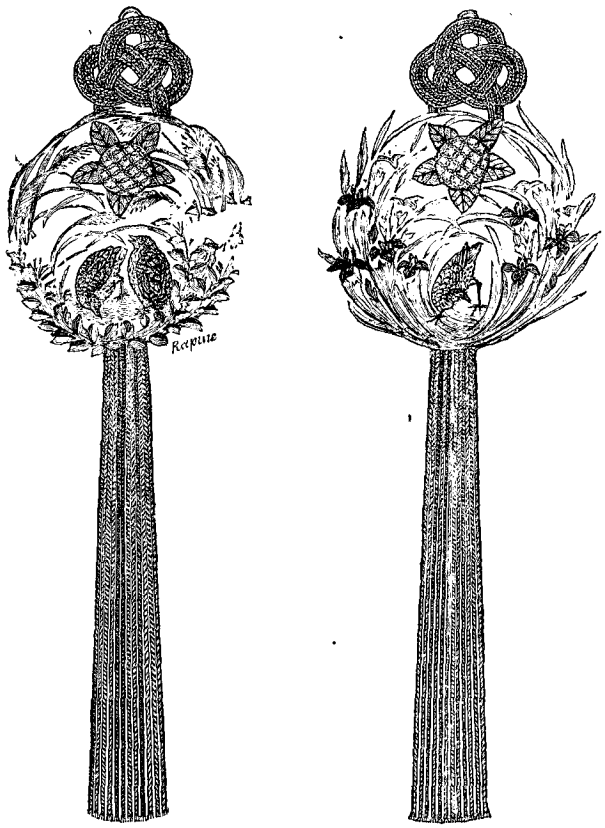
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaillés en boule ou à facettes, mais cotés à des prix exorbitants.

Les ouvrages qui rappellent le plus le travail de l'orfévrerie ont pour objet la décoration des armes des yakounines ; car ceux-ci font enrichir de toutes sortes d'ornements, d'un style essentiellement pacifique, la poignée, la garde et le fourreau de chacun de leurs deux sabres, ainsi que le manche en métal d'un couteau qu'ils introduisent dans une gaîne pratiquée au fourreau du plus petit. Ces ornements sont quelquefois des merveilles de gravure, de ciselure et d'alliage de métaux. On y emploie tour à tour l'or, l'argent, l'acier, le cuivre, le bronze, et une composition connue sous le nom de *métal de Sawa*, dont on fabrique aussi des règles à tirer des lignes, des presse-papier, des agrafes, des serrures et des portefeuilles.

Yédo est la ville du Japon où l'on travaille le mieux les métaux. Les magasins de bronze de la Cité sont au nombre des plus intéressantes curiosités indigènes. Quelques-uns présentent l'aspect de grands bazars, étalant à côté des salles consacrées aux bronzes tout ce qui concerne la sellerie, c'est-à-dire, outre la selle et le harnais, les étriers, les mors, les grelots, ainsi que l'attirail même du cavalier, y compris ses gantelets, son casque, son armure complète, tandis que des compartiments reculés sont réservés aux articles de ménage, tels que la quincaillerie et la batterie de cuisine en fer, en cuivre rouge ou jaune et en étain. L'exposition capitale, celle des bronzes, se fait surtout remarquer par les grands ouvrages de style monumental, que l'on fabrique à l'usage du culte bouddhiste. Ce sont, par exemple, des cloches richement décorées d'ornements en relief; des tambours allongés reposant sur des chevalets; de grosses boules creuses et entaillées, faisant l'office de gongs, et des plaques ou des triangles sonores, suspendus à des potences de métal; d'un autre côté, les vases qui doivent orner le maître autel : les uns couronnés de plantes de lotus exécutées en métal niellé, les autres destinés à recevoir d'énormes bouquets de fleurs naturelles ; ailleurs, les hauts candélabres en forme de pavillons à toitures ornées de clochettes ; puis l'autel des parfums, reposant sur un trépied et supportant un élégant brasero à deux anses, surmonté d'un couvercle percé de trous pour donner issue à la fumée ; enfin les statues et les statuettes des saints, et les animaux sacrés, tels que la cigogne, la grue, la tortue et le fantastique chien de Corée, tenant sous l'une de ses pattes une sphère évidée qui tourne sur elle-même.

Quant aux objets de moindre volume, ils sont en nombre si considérable, que je me borne à citer au hasard deux ou trois de ceux qui m'ont paru le plus dignes de remarque : ainsi, les encensoirs, les cannettes pour l'offrande du saki, un petit sceptre sacré se terminant aux deux extrémités par une griffe à demi fermée, mystérieux instrument auquel on attache une vertu magique, et dont les prêtres se servent habituellement pour polir les grains de leur rosaire; enfin et par-dessus tout, les chandeliers à une ou plusieurs branches, qui revêtent, pour la plupart, les formes bizarres ou gracieuses de figures fantastiques, d'élégants végétaux, de grands oiseaux de marais, et de petits enfants jouant avec des fleurs. Les branches de ces chandeliers sont munies de pointes, sur lesquelles on plante de hautes bougies de cire végétale, que l'on allume par le gros bout. Il y a d'ailleurs dans chaque temple bouddhiste au moins une lampe suspendue, dont on a soin d'entretenir constamment la flamme. Quant aux lampes domestiques, façonnées en forme de coupes, ce sont ordinairement de simples veilleuses, que l'on allume dans de hautes cages de papier transparent ou sur un mince trépied de fer : la mèche de coton qui plonge dans l'huile, repose sur une couche de moelle de roseau.



Nœuds et broderies de soie.

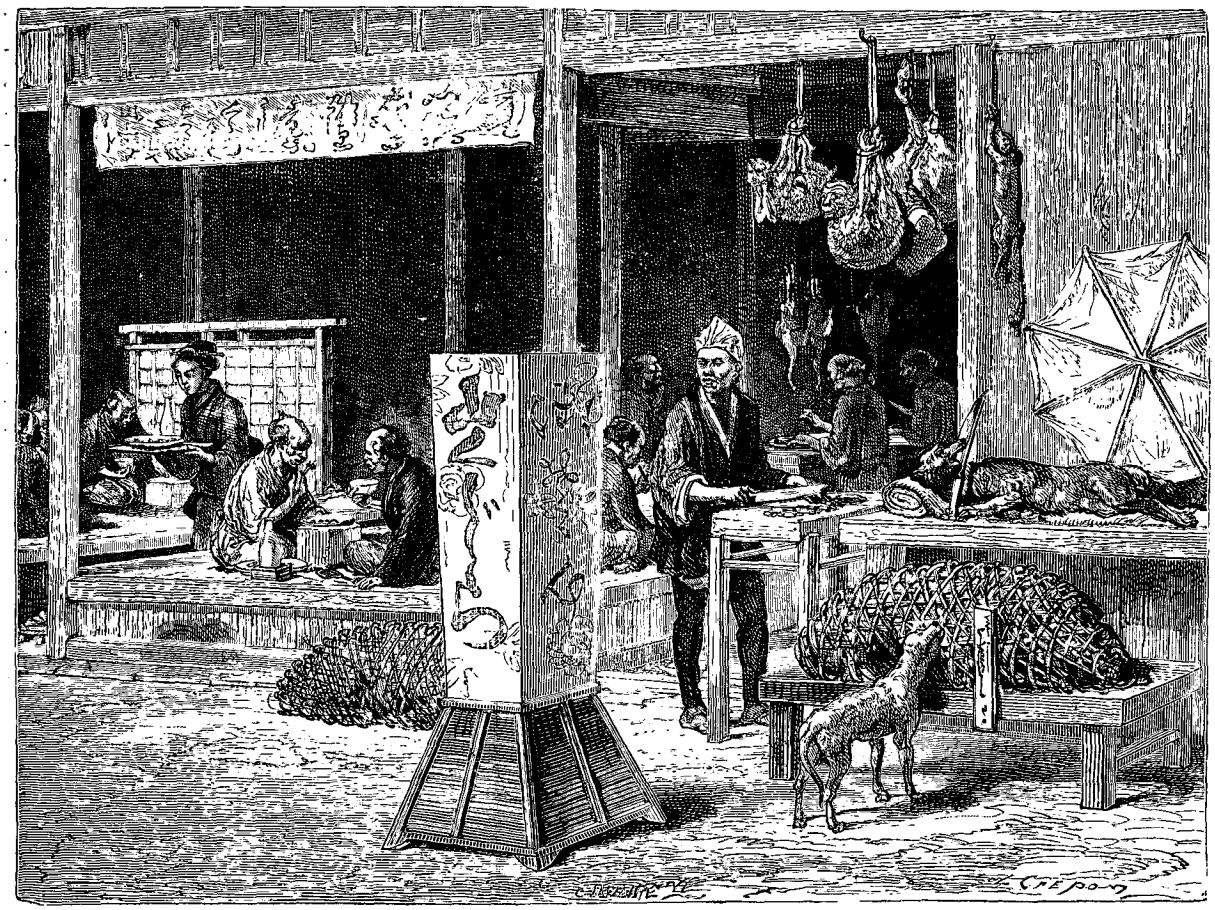
Parmi les ustensiles de bronze des ménages japonais, l'on distingue des braséros, des aiguières et même des aquariums, d'un fort beau travail; mais c'est, si je ne me trompe, dans les grands vases de salon, que l'art indigène atteint sa perfection. Ils ont quelquefois un mètre et demi de hauteur; les uns sont d'une belle couleur jaune qui approche de l'éclat de l'or : on y déploie un grand luxe d'ornements en relief, dont les sujets sont tirés de la mythologie; les autres, d'un style plus sobre et plus sévère, étalent sur une surface unie et d'une belle teinte noire de légers dessins de fleurs, d'oiseaux et d'arabesques en fil d'argent incrusté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au marteau dans le bronze. Et si quelque chose peut rivaliser de noblesse et d'élégance avec ces vases de bronze noir niellé d'argent, ce sont les vases en porcelaine, à fond gris clair ou vert d'eau, ornés de quelques fines peintures dont la touche délicate et les tons harmonieux sont d'un charme inexprimable.

Après ces chefs-d'œuvre de bronze et de porcelaine, le triomphe de l'industrie japonaise est la fabrication des meubles et des ustensiles en bois laqué. Tel est le talent avec lequel les ouvriers indigènes savent utiliser l'incomparable vernis du Japon, produit de l'arbrisseau qui porte ce nom; telle est leur habileté à en combiner les effets avec les procédés de leurs arts décoratifs, que des meubles dont la matière première est presque de nulle valeur finissent par rivaliser d'éclat, et l'on dirait même de consistance, avec ceux dans la confection desquels nous faisons entrer le marbre et les métaux précieux.

L'ébénisterie de Yédo excelle à imiter les ouvrages en vieux laque, au point qu'il faut un œil exercé pour les distinguer des originaux. Dans la décoration intérieure des cabinets, des boîtes et des coffrets de goût moderne, elle emploie, de préférence au salvocat, la laque aventurine à couleur brune parsemée de paillettes d'or. A l'extérieur, la laque est généralement de couleur unie, rouge, brune ou noire, rehaussée de dessins à deux ou trois teintes ou en feuilles d'or, avec ou sans

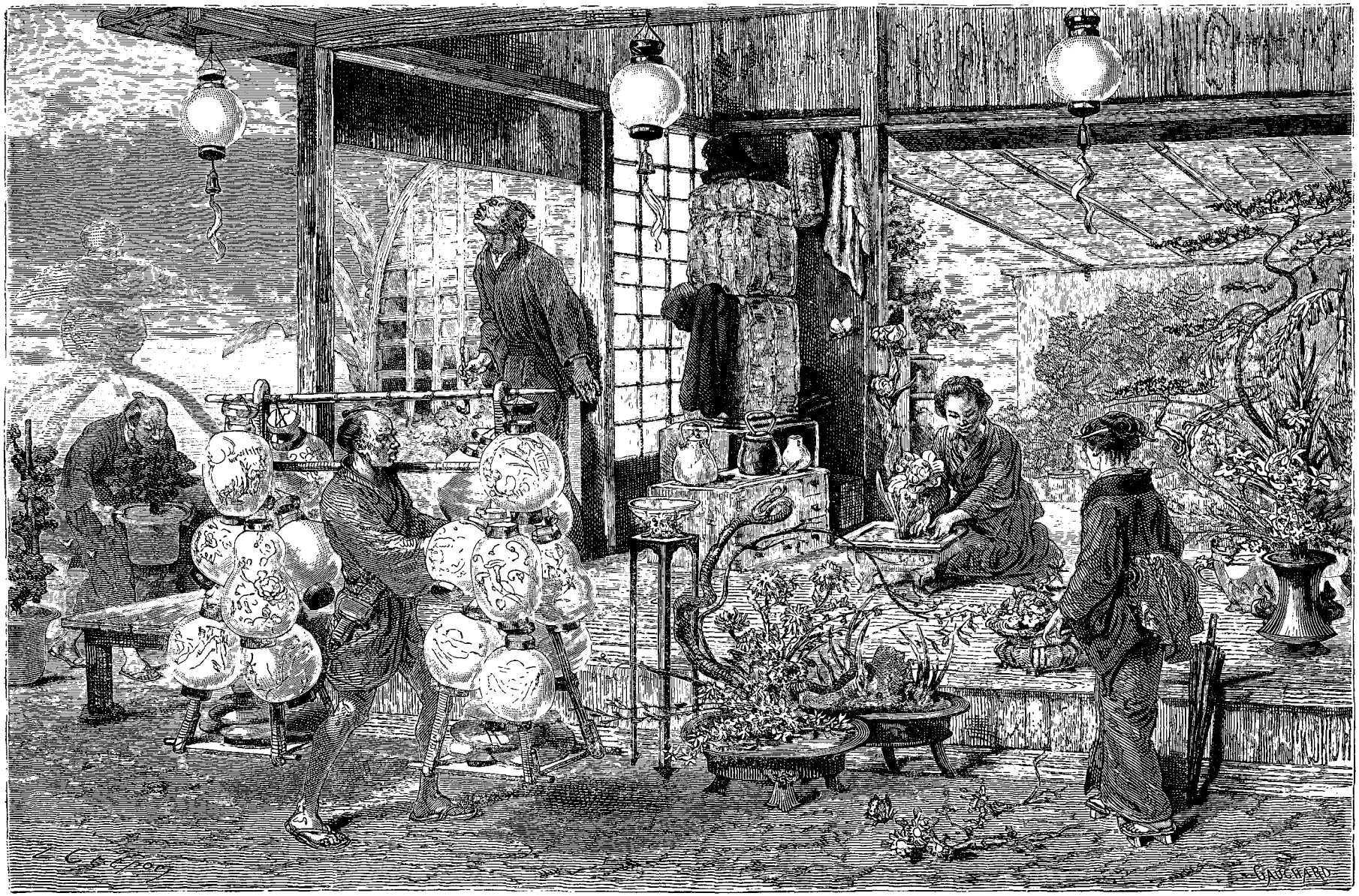


Étal de charcutier et restaurant, à Yédo. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

relief. Souvent des arabesques, des dessins de branchages, de fleurs et d'oiseaux, en ivoire, en nacre et en écaille, sont incrustés dans la laque avec une délicatesse et une habileté surprenantes. Il n'y a presque jamais rien dans les formes, les dessins et toute l'ornementation des objets, qui ne puisse soutenir la critique du goût le plus sobre et le plus épuré. Si parfois cependant les kotans, auxquels nous donnons la dénomination de cabinets, nous paraissent un peu trop chargés de travaux en mosaïque, d'incrustations en porcelaine, en nacre, en argent et même en or, c'est que la fabrication indigène a dû se conformer aux caprices des acheteurs étrangers, qui voulaient absolument retrouver sur le marché du Nippon quelque peu du gros luxe des magasins chinois.

Les principaux objets qui se fabriquent en bois laqué sont les norimons et les coffres de voyage des personnes nobles, les armoires, les nécessaires de toilette et les chevalets de miroirs des dames élégantes; les étagères à déposer les costumes de cérémonie ployés dans des cartons, ou les livres et les rouleaux d'une bibliothèque; enfin divers meubles à l'usage du culte public ou privé, tels que des pupitres, des tables à offrandes, des supports d'encensoirs, des trépieds pour les gongs, des chevalets de grosse caisse et des autels domestiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



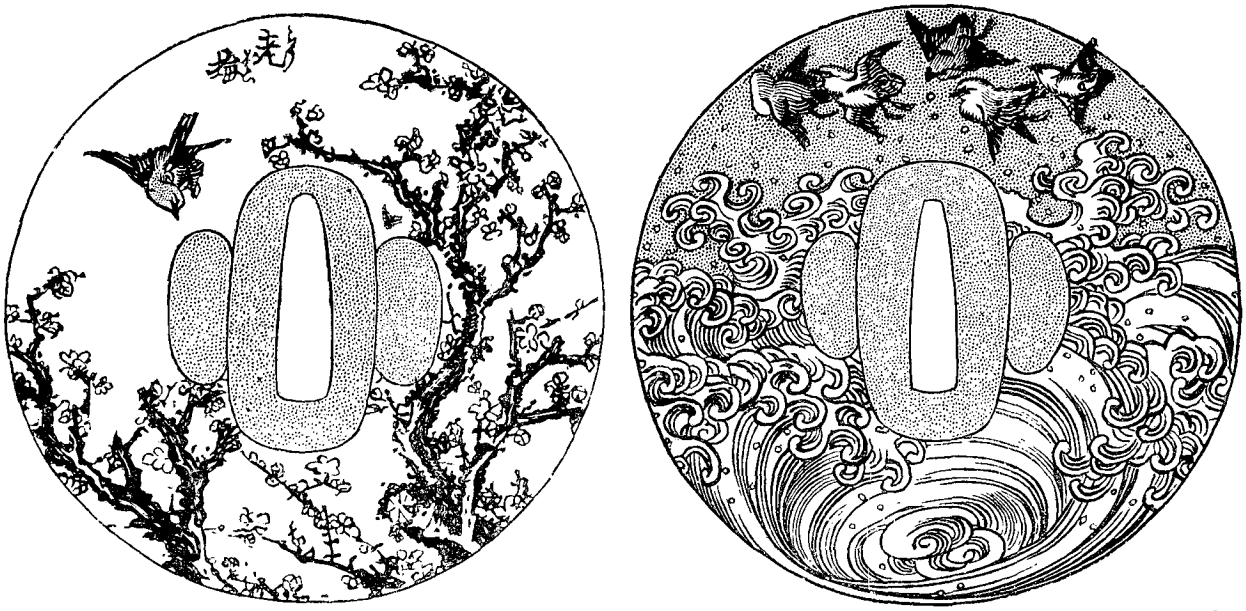
Magasin de fleuriste. — Dessin de L. Crépon d'après des peintures japonaises et une esquisse de M. Roussin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les nécessaires de toilette contiennent eux-mêmes plusieurs boîtes, qui varient de formes, de dimensions et d'ornementation, selon leur usage : il y en a pour les brosses et pour la poudre à dents; pour les fards, la poudre de riz et les autres cosmétiques; pour les peignes et pour les grandes épingles à coiffure, et s'il faut le dire, hélas! pour les fausses tresses et les bourrelets de faux cheveux.

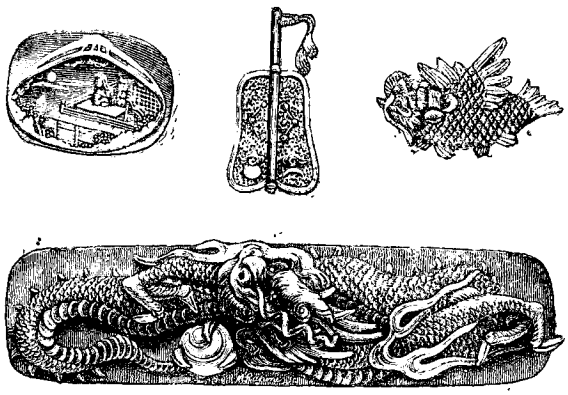
Les accessoires obligés du mobilier féminin sont la grande aiguière ovale, à brancard, dorée à l'intérieur et enduite extérieurement d'une belle laque noire parsemée de fleurs d'or; puis la longue boîte à ranger les pipes et le tabac, enfin la cassette aux lettres, discrètement attachée par deux cordons de soie formant des nœuds dont la dame du logis connaît seule le secret.

Les nécessaires à lettres pour hommes sont, comme



Spécimens de décoration des gardes de sabres japonais (fac-simile de gravures japonaises).

il convient, de dimensions respectables et d'un style sévère. On les fait à double fond, et le compartiment inférieur remplit l'office de cassette à resserrer les papiers, tandis que la partie supérieure, qui peut s'enlever, renferme tout le matériel de l'écrivain : c'est-à-dire des feuilles volantes, des pinceaux de diverses dimensions, un bâton d'encre de Chine, ainsi que la pierre et la petite burette d'huile dont on se sert pour broyer et pour délayer l'encre



Échantillons de bijouterie japonaise.

Outre les boîtes à correspondance, il en est de plus petites, de forme oblongue, que l'on prend généralement en Europe pour des boîtes à gants : les Japonais n'en font usage que pour expédier avec plus de politesse des lettres de félicitations ou de remercîment.

Les ustensiles en laque que l'on emploie dans les repas concernent soit le service du riz, soit le service du saki, en y comprenant le dessert qui l'accompagne toujours.

Les premiers se composent de grandes gamelles, de bols et de plateaux assortis, en rapport avec la variété des mets et des assaisonnements que l'on ajoute à l'aliment principal.

Le service du saki est tout ce qu'il y a de plus cérémoniel dans les banquets japonais : on apporte solennellement la précieuse boisson dans de gros pots en laque ou dans de longues cannettes en métal, assujetties sur un dressoir de bambou. On la chauffe au bain-marie dans des flacons de porcelaine. Les coupes, petites ou grandes, sont en beau laque rouge orné de dessins de fantaisie, découpés en feuilles d'or, ou de riches peintures recouvertes comme d'une glace transparente, au moyen d'une légère couche de vernis incolore. Il y a tels assortiments de ces charmantes coupes dont les sujets représentent les paysages les plus célèbres du Japon ou les villes les plus remarquables que l'on rencontre entre les deux capitales, sur le parcours du Tokaïdo. Il en est même, d'un goût plus somptueux, qui invitent les convives à boire dans la nacre du nautile, de l'héliotis, et d'autres coquillages montés en filigrane d'argent.

Mais les pièces d'honneur sont les grands bols en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme de boucliers, que, vers la fin du banquet, l'on remplit à pleins bords pour les faire passer à la ronde et provoquer d'héroïques défis.

C'est alors aussi que circulent de main en main les cabarets de pure nacre et les plateaux de mosaïque en nacre et en bois précieux, chargés de toutes les merveilles du dessert japonais.

Parfois, avant de le distribuer, on l'expose sur une table basse et ronde placée au milieu du groupe des invités : chaque sorte de pâtisserie, de confiture et de sucrerie ayant son plateau spécial, tous les plateaux réunis et assortis selon leurs formes et leurs dimensions décrivent sur la table six cercles concentriques régulièrement traversés de rayons qui vont du centre à la circonférence ; et dans chaque segment de cercle on dispose les friandises selon l'analogie des couleurs, de manière à reproduire de zone en zone toutes les teintes de l'arc-en-ciel.

Une autre surprise, non moins ingénieuse, consiste à mettre les sucreries dans une quantité de charmantes petites boîtes, et à les cacher dans une cassette de laque figurant un énorme poisson rouge. Quand le moment est venu de le dépecer, chaque convive, à tour de rôle, plonge la main dans les entrailles du monstre artificiel et en retire au hasard une boîte, dont le contenu est souvent de nature à provoquer une hilarité générale ;



Magasin de bronzes à Yédo. — Dessin de L. Crépon d'après une gravure japonaise.

car les bonbons japonais représentent non-seulement une foule de jolis sujets tirés du règne végétal et du règne animal, mais toutes sortes de conceptions indescriptibles, dues à l'imagination éminemment facétieuse des confiseurs.

Les bonbonnières japonaises sont d'ailleurs aussi variées dans leur genre que les boîtes de dragées de nos étrennes enfantines : il y en a en laque, en carton, en papier mâché, en nacre, en pâte de sucre ; les unes sont unies et sans ornements, les autres enrichies de moulures, de sujets coloriés, de découpures de feuilles d'or ou de bandes de papier argenté ; l'on en remarque aussi qui sont faites pour certaines spécialités, telles que le namé, petite pâtisserie pour les enfants, et les fruits de mer, sucreries aussi charmantes de formes que de couleurs, représentant une infinie variété de moules et de coquillages.

Cependant, pour rendre justice au discernement du bourgeois de Yédo, il faut ajouter que ce n'est point seulement dans la fabrication des bonbonnières qu'il permet aux ébénistes de déployer toutes les ressources de leur art. De plus nobles sujets s'offrent à leur émulation : tantôt ce sont des boîtes pour l'encens destiné aux cérémonies publiques ou au culte domestique ; tantôt des cassettes renfermant tout ce qu'il faut pour l'application des moxas ou pour l'opération de l'acu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ponction. Et encore réserve-t-on les plus admirables travaux des mosaïstes, c'est-à-dire les miniatures en laque et en paillettes de nacre représentant des oiseaux, des fleurs et des arbres en fleurs, pour les boîtes médicinales, sorte de tabatières à quatre ou cinq compartiments superposés, que l'on soulève ou que l'on ferme au moyen de deux cordonnets de soie, et qui contiennent ordinairement des pilules opiacées, de la théria que, de la poudre d'huile de menthe et de la poudre de sucre blanc.

Le bourgeois porte sa boîte à médecine à la ceinture, avec sa pipe et sa blague à tabac ; et quand il en



Jeune fille japonaise se peignant les lèvres. — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle de M. Roussin.

est besoin, il la fait garnir à son gré sans ordonnance du médecin. Il ne lui est pas permis cependant de pénétrer dans la pharmacie. Le patron travaille avec ses aides sous les yeux du public, mais protégé par une grille en bois laqué, devant laquelle les chalands attendent patiemment sur la rue qu'il lui plaise de les servir et de recevoir leur argent à travers les barreaux de son sanctuaire.

Aimé HUMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le service du saki. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Récréations et coutumes domestiques

Les peuples de civilisation chinoise ne possèdent rien de semblable à la bienfaisante institution sémitique d'un jour de repos revenant régulièrement à la suite d'une certaine série de journées de travail. Ils ont des fêtes mensuelles ou patronales dont les classes ouvrières profitent communément fort peu, et une semaine entière, la première de l'année, pendant laquelle tous les travaux étant suspendus, la population des villes et des campagnes se livre aux divertissements qui sont à sa portée, chacun les choisissant selon sa position sociale et les ressources dont il peut disposer.

Le bourgeois de Yédo, et en général l'artisan, le fabricant, le marchand japonais, ont vécu, jusqu'à l'arrivée des Européens, dans les conditions économiques les plus exceptionnelles du monde. Ne travaillant que pour la consommation intérieure d'un pays très-favorisé de la nature, assez grand et assez cultivé pour suffire à tous ses besoins, ils ont goûté pendant des siècles les charmes d'une vie à la fois modeste et facile. Il n'en est plus ainsi. J'ai assisté aux derniers jours de cet âge d'innocence, où, sauf quelques gros négociants que la fortune s'était obstinée à poursuivre de ses largesses, l'on ne travaillait généralement que pour vivre et l'on ne vivait que pour jouir de l'existence. Le travail même rentrait dans la catégorie des jouissances les plus pures et les plus ardentes. L'artisan se passionnait pour son œuvre, et loin de compter les heures, les journées, les semaines qu'il y consacrait, il ne s'en détachait qu'avec peine, lorsque enfin il l'avait amenée non pas à une certaine valeur vénale, qui était le moindre de ses soucis, mais à un degré plus ou moins satisfaisant de perfection. La fatigue venait-elle le surprendre, il quittait l'atelier pour se donner du repos tout à son aise, soit dans l'enceinte de son habitation, soit en compagnie de ses amis, dans n'importe quel lieu de plaisir.

Il n'est pas de demeure japonaise de la bonne bourgeoisie, qui n'ait son petit jardin, asile sacré de la solitude, de la sieste, des lectures amusantes, de la pêche à la ligne, et des longues libations de thé ou de saki.

Les chaînes de collines qui sillonnent les quartiers situés au sud, à l'ouest, ou au nord du Castel, sont remarquablement riches en belles parties de rochers, en jolis vallons, en grottes, en sources et en étangs, que la petite propriété utilise de la manière la plus ingénieuse, pour réunir dans un étroit espace les agréments d'un paysage varié. Si la nature n'y suffit pas, l'on a soin d'isoler le frais enclos au moyen de haies vives ou de palissades et de cloisons de bambou recouvertes de plantes grimpantes. Quand il y a une entrée de jardin sur la rue, on jette un pont rustique sur le canal qui est devant la porte, et on dissimule celle-ci sous des touffes d'arbres et d'arbustes à l'épais feuillage. A peine en a-t-on franchi le seuil, que l'on se croirait au sein d'une forêt vierge, bien loin de toute habitation humaine. Cependant des quartiers de roc négligemment disposés en escaliers engagent le visiteur à gravir la colline, et tout à coup, dès qu'il en atteint le sommet, il découvre à ses pieds un spectacle charmant : il voit au fond d'un cirque de verdure et de fleurs, un étang gracieusement découpé, dont les rives sont tapissées d'une bordure de lotus d'iris et de nénufars; un léger pont de bois le traverse; le sentier qui y mène descend de gradin en gradin et passe en longs circuits par des bosquets de bambous panachés, d'azalées, de palmiers nains, de momes et de camélias; puis au pied de beaux groupes de pins, des plus petites espèces, couronnant des rochers revêtus de lierre; et enfin le long de collines gazonnées ou émaillées de fleurs, parmi lesquelles le lis élève sa blanche corolle au-dessus d'arbustes nains ou taillés en formes arrondies.

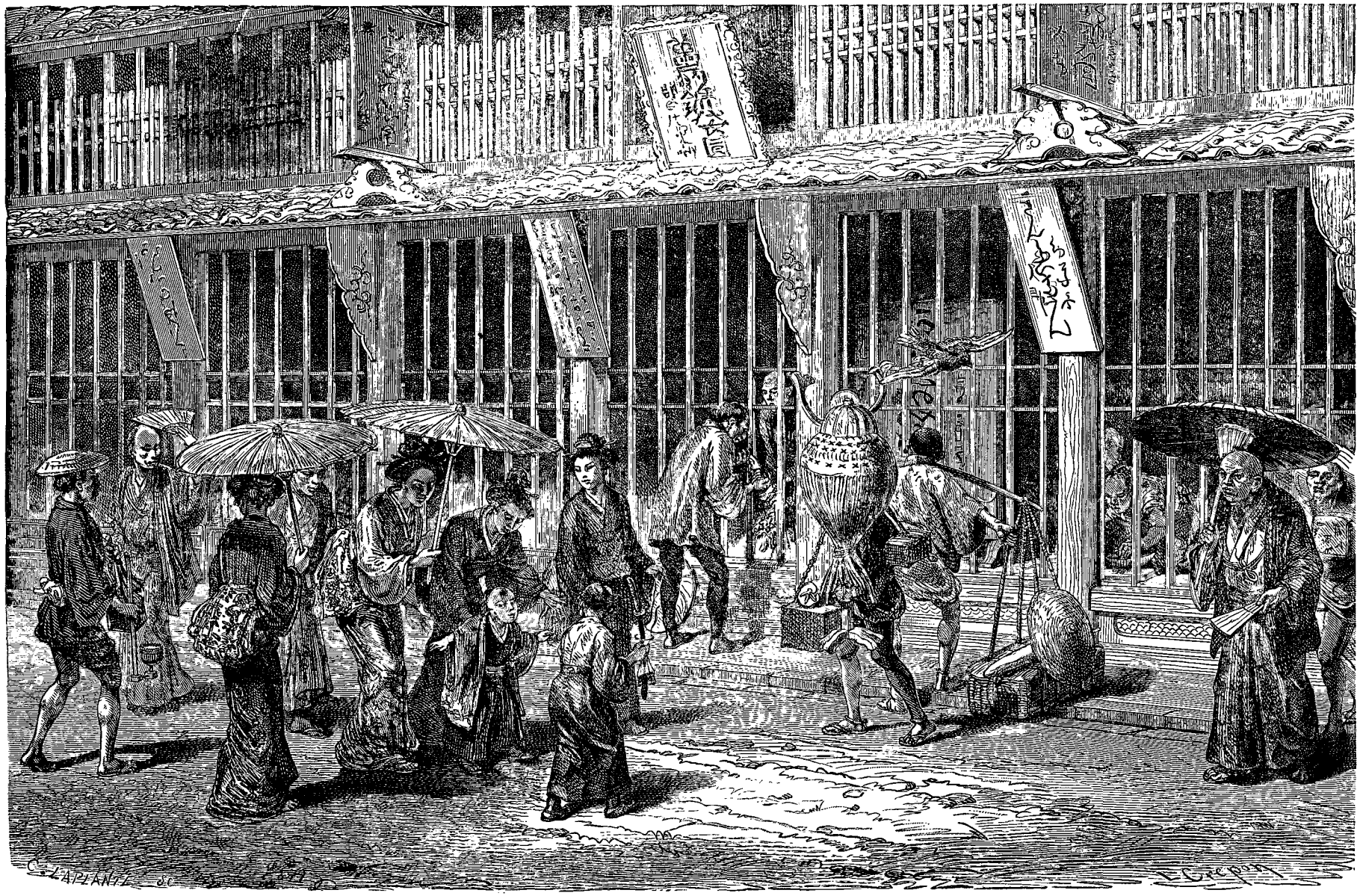
Quand on contemple ce tableau du fond de la vallée, il n'offre de tous côtés aux regards, que des lignes gracieuses, des mouvements de terrain ondulés, des combinaisons de formes et de couleurs également harmonieuses. Rien n'y excite particulièrement l'attention; tout, dans l'ensemble et dans les détails de la scène, tend à replier l'esprit sur lui-même, à le bercer de molles rêveries et à ne lui laisser d'autre impression que la vague jouissance du repos.

Bien que les Japonais se complaisent, à l'occasion, en cet état voisin de l'insensibilité physique et de l'anéantissement idéal recommandés par le bouddhisme, ils sont pourtant fort éloignés de s'y livrer avec passion ou par système. S'ils ont quelque esprit de suite en ce qui concerne leur conduite journalière, il ne faut guère le chercher que dans leurs pratiques hygiéniques.

Au nombre de ces dernières, les bains tiennent le

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



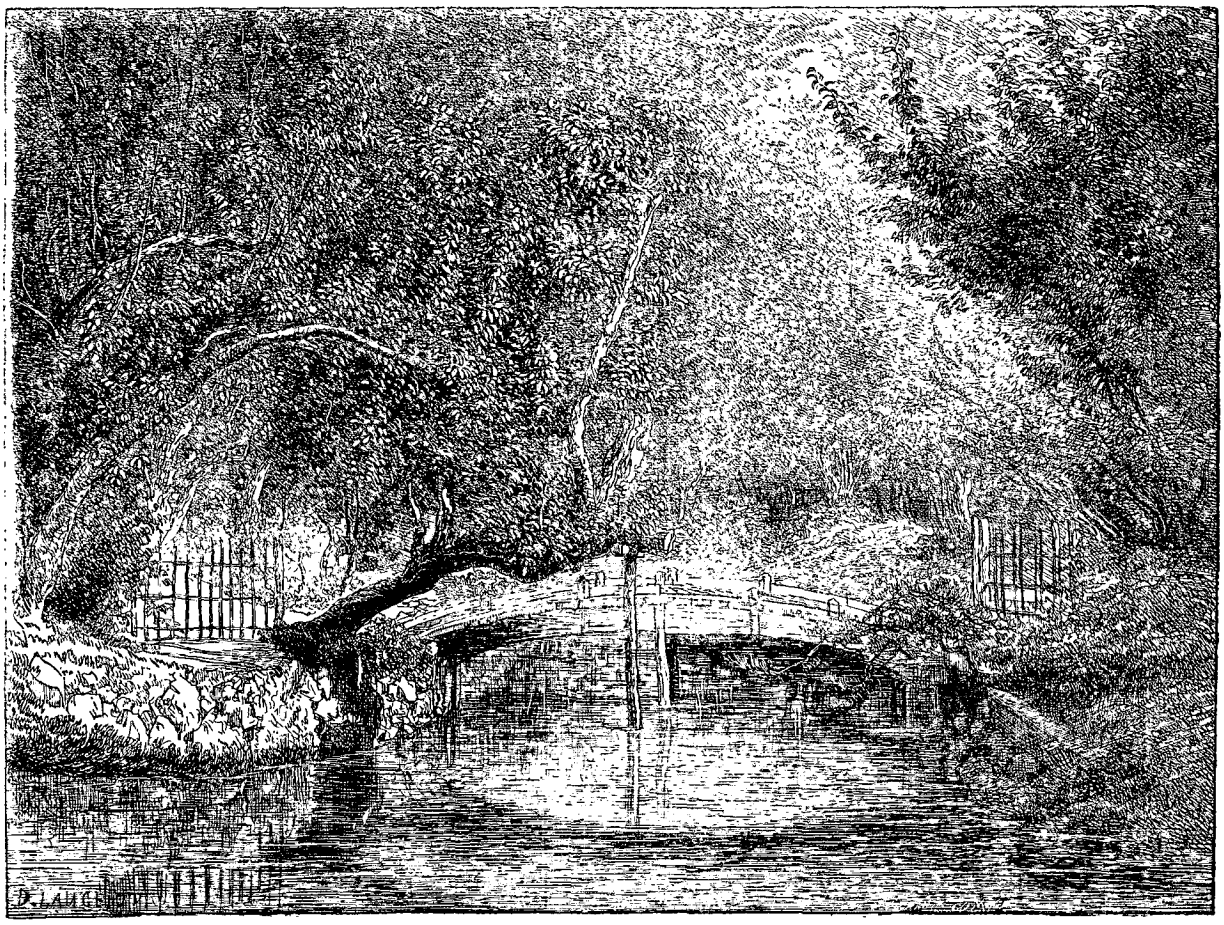
Boutique de pharmacien à Yédo. — Dessin de L. Crepon d'après des gravures japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

premier rang. Indépendamment de leurs ablutions matinales, chaque jour, ou peu s'en faut, les Japonais de tout âge et des deux sexes prennent un bain d'eau chaude. Ils aiment que la température en soit élevée, c'est à-dire plutôt au-dessus qu'au-dessous de cinquante degrés centigrades. Ils restent quinze à trente minutes dans l'eau, tantôt s'y plongeant jusqu'aux épaules, tantôt n'en ayant que jusqu'à la ceinture, selon qu'ils se tiennent couchés ou accroupis; et pendant tout ce temps, ils évitent avec le plus grand soin de se mouiller la tête. Il n'est pas rare que des congestions au cerveau et même des coups de sang ne soient la conséquence de cette accumulation d'habitudes déraisonnables.

Une coutume passée à l'état de besoin journalier et pratiquée par l'universalité d'une énorme population, ne saurait évidemment se renfermer dans le secret du huis clos. Il s'est donc établi au Japon une sorte de convention tacite, d'après laquelle le bain rentre dans la catégorie des actions que l'on peut appeler indifférentes, au point de vue de la morale publique, ni plus ni moins que le repos, la promenade, le sommeil, le manger et le boire.

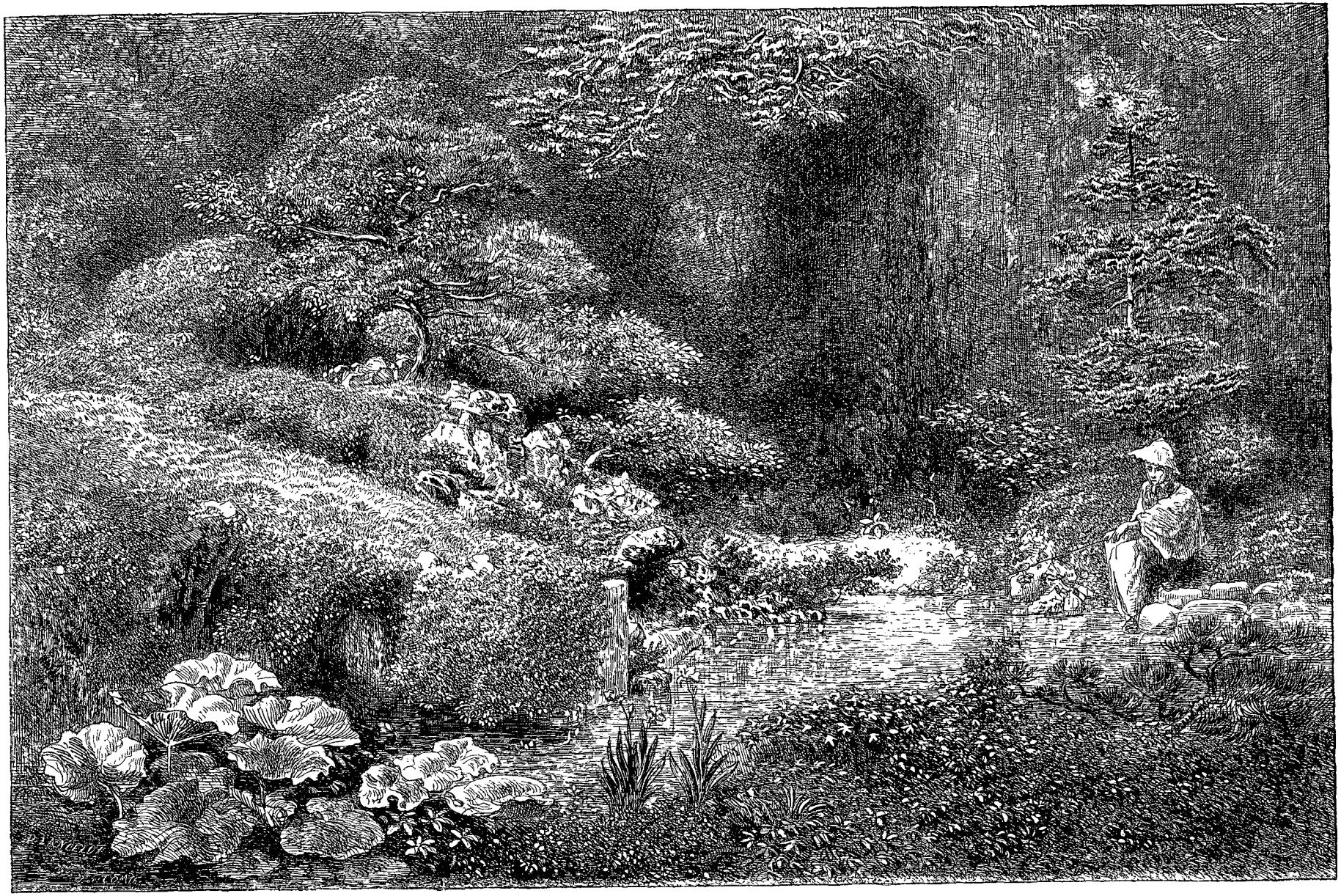
Comme les gens des classes supérieures de la société



Entrée de jardins à Myaski (Yédo). — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

jouissent de dortoirs et de salles à manger, chaque maison de la noblesse ou de la haute bourgeoisie possède aussi une ou deux salles de bains réservées à l'usage domestique; et même il n'est pas de petit ménage bourgeois qui n'ait quelque modeste réduit où se trouve une baignoire munie de son appareil de chauffage. Quand le bain est prêt, la famille entière en profite successivement : en premier lieu le père, puis la mère, puis les enfants, et toute la maisonnée, y compris les domestiques. Cependant il est rare que l'on utilise la baignoire commune, parce que les frais de combustible qu'exigerait son emploi plus ou moins habituel dépasseraient de beaucoup la dépense d'un abonnement de famille à un établissemeut de bains publics. Aussi le gros de la population ne fait-il régulièrement usage que de ceux-ci. On en trouve dans toutes les rues d'une certaine importance, et partout ils attirent une telle affluence de baigneurs, surtout pendant les dernières heures du jour, que les tenanciers ont dû, pour ne renvoyer personne, faire entrer tout le monde, pêle-mêle, dans les mêmes réservoirs. Il y en a toujours au moins deux, séparés par une cloison basse ou par un pont de planches, et suffisamment spacieux pour recevoir douze à vingt baigneurs à la fois. Généralement les femmes et les enfants se groupent d'un côté, et les hommes de l'autre; mais c'est sans préjudice du principe supérieur qui veut que tout nouveau venu s'installe où il trouve place, quels que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jardin bourgeois à Yédo. — Dessin de Lancelot d'apres une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soient les premiers occupants. Le tenancier lui-même s'établit sur une estrade, d'où il peut observer aussi bien les personnes qui entrent et qui doivent, en passant, lui payer le tribut, que celles qui sont au vestiaire ou dans les réservoirs. Tantôt il fume sa pipe, tantôt il lit des romans pour se désennuyer.

L'empire de la convention qui régit les maisons de bains s'étend au delà du seuil de ces établissements, c'est-à-dire que si des baigneurs de l'un ou de l'autre sexe éprouvent le besoin de prendre l'air sur le trottoir, chacun les considère respectueusement comme étant au bénéfice de la fiction réglementaire, et, qui plus est, celle-ci les couvre jusqu'à leur propre demeure, lorsqu'il leur plaît d'y apporter intacte, la belle teinte de homard que leur corps a reçue dans l'eau chaude.

Quelque étranges que ces mœurs nous paraissent, il est avéré qu'aucun Japonais, avant l'arrivée des Européens, ne se doutait qu'elles pussent avoir un côté répréhensible. Elles lui semblaient, au contraire, en parfaite harmonie avec les convenances de sa vie domestique, et au surplus irréprochables au point de vue moral, puisqu'elles excluaient toute préoccupation étrangère au devoir hygiénique et religieux de la purification du corps. L'Européen, de son côté, n'a pas voulu croire à la réalité de cette absence de préoccupation, à la possibilité de cette vertu d'abstraction, dont l'indigène se faisait fort. Mettant lui-même le pied dans les maisons de bains, son regard et son sourire ont rendu inconvenant ce qui ne l'était jusqu'alors aux yeux de personne : « ce peuple n'a pas de pudeur, » s'est-il dédaigneusement écrié. « Cet étranger n'a pas de moralité, » a répliqué le Japonais. Sans avoir, de mon côté, ni la prétention de clore le débat, ni la velléité de le prolonger, il m'est impossible de souscrire à l'opinion couramment admise, qui refuse aux habitants du Japon, le sentiment de la pudeur. L'un de ceux qui ont pris part à l'Exposition universelle, disait avec beaucoup de raison : « nous voyons en plein jour à Paris, des choses que nul de nous ne se permettrait de nuit, en présence de témoins. »

Mais une observation beaucoup moins contestable, et qui peut expliquer bien des singularités, c'est que les Japonais n'ont décidément pas le sentiment de la beauté plastique, et qu'elle n'exerce donc point sur leur imagination ces séductions que nos modes, nos mœurs et notre genre de vie tendent constamment à provoquer. Rien de plus caractéristique à cet égard, que la manière dont les peintres indigènes dessinent les héros et les héroïnes de leurs scènes de genre et de galanterie. Mais, encore un peu de temps, et le Japon sera sous l'influence des Japonais qui ont visité l'Europe, et spécialement de ceux qui y font actuellement un séjour prolongé. Si la comparaison qu'ils auront faite des deux civilisations ne les engage pas à recommander d'enthousiasme l'adoption de la nôtre dans ses moindres détails, on peut être bien certain qu'ils réformeront, en tout cas, leurs coutumes nationales sur les points qui ont provoqué les moqueries des étrangers.

Plusieurs des grandes maisons de bains de Yédo, ajoutent aux ressources ordinaires de ce genre d'établissements, quelques installations ayant un but thérapeutique, telles que des baignoires réservées et des douches d'eau froide ou d'eau chaude.

Les médecins des classes opulentes de la société sont toujours sûrs de se mettre dans les bonnes grâces de leurs patients en leur recommandant de faire, pendant la belle saison, une cure prolongée dans quelqu'un des endroits de montagnes réputés pour la vertu de leurs eaux. Il en est de particulièrement célèbres dans l'île de Kiousiou, au pied des volcans d'Aso et de Wounsentaké. Les sources thermales que l'on y trouve sont, pour la plupart, sulfureuses et d'une température très-élevée. On les utilise surtout dans les cas d'affections rhumatismales et de maladies de la peau.

Il n'est pas encore venu à l'esprit des Japonais de rehausser les charmes de la saison des bains par l'appât de la roulette et du trente et quarante. Tout ce qu'il y a parmi eux, de gens de bonne compagnie, dédaigne les jeux de hasard. On abandonne les cartes aux laquais et aux palefreniers, et encore ne leur permet-on pas même de jouer pour de l'argent.

Le petit bourgeois ne se dérange pas volontiers de ses habitudes pour augmenter la clientèle des eaux thermales en renom. Dans un cas d'insuffisance bien constatée de la Faculté, il entreprendrait plutôt un pèlerinage qu'une cure de bains.

Au reste, il n'est pas sans avoir ses idées sur la médecine. A son avis, la cause latente de toutes les perturbations de la machine humaine, réside dans l'action plus ou moins déréglée des vapeurs intestines, lesquelles apparemment ne sont autre chose que celles dont parle Sganarelle, c'est-à-dire « ces vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies. Les bains quotidiens contribuent, sans aucun doute, à les dégager et à les dissoudre. Toutefois, lorsqu'il survient quelque dérangement inopiné, quelque malaise subit, pendant les heures de travail ou de récréation, il est bon d'avoir sous la main la petite boîte à médicaments, et c'est pourquoi l'on a soin de la suspendre à la ceinture, au même jeu de cordons que la pipe et le sac à tabac. Mais si le gaz morbifique résiste aux poudres et aux pilules de la petite boîte, il faudra, selon les circonstances, recourir soit au remède caustique, soit à l'acuponcture. Le premier n'exige pas absolument l'intervention du chirurgien. Chaque ménage bien monté possède sa provision de petits cônes en feuille d'armoise, avec lesquels se fait l'application des moxas; et toute bonne ménagère doit savoir quels sont, d'après les symptômes ou les effets du mal, les endroits du corps qu'il convient de soumettre à la brûlure, comme, par exemple, les épaules dans l'indigestion, les maux d'estomac et la perte de l'appétit; les vertèbres du dos dans les atteintes de pleurésie; le muscle adducteur du pouce dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les cas du maux de dents, et ainsi du reste. Telle est la réputation du moxa chez le peuple japonais, qu'on l'emploie très-fréquemment à titre de préservatif, et même à époque fixe, une ou deux fois par an.

L'acuponcture, que l'on envisage comme le remède souverain contre la colique, consiste à pratiquer, au moyen de fines aiguilles en or ou en argent, six ou neuf profondes piqûres dans la région abdominale où est le siége de la douleur.

Comme il existe dans certaines contrées de l'Europe une classe d'empiriques qui joignent à la profession de barbier l'art d'arracher les dents, de poser des sangsues et d'appliquer des ventouses, le Japon possède toute une catégorie de chirurgiens subalternes, qui se vouent spécialement à l'exercice de la méthode caustique et surtout de la ponction par aiguilles. On les désigne sous le nom de Tensasi, « les gens qui palpent, » et cela en raison des préliminaires obligés de leurs opérations. Quelque talent qu'ils puissent déployer dans leurs diverses fonctions, il ne leur est jamais permis d'y joindre le massage, genre de traitement fort usité au Japon dans les cas d'irritation nerveuse ou d'affections rhumatismales.



Le massage. — Fac-simile d'une caricature japonaise.

Le motif de cette exclusion me fut révélé par un marchand de laque, chez lequel j'eus l'occasion d'assister à un spectacle qui me parut, au premier abord, d'une interprétation difficile. Une femme couchée sur le flanc gauche et gisant tout de son long sur les nattes de l'arrière-boutique supportait patiemment en croupe le poids d'un grand gaillard, qui, des deux mains, lui pétrissait les épaules. « Et c'est votre femme? » demandai-je au bon bourgeois. Celui-ci, pour toute réponse, me fit un signe affirmatif, puis, étendant l'index et le médium de la main gauche sur ses deux paupières, il me signifia de la sorte que l'inconnu était un aveugle.

Je compris alors que chez les Japonais les lois de la décence exigent que le massage ait pour agents des hommes privés du sens de la vue, ce qui n'est point le cas dans nos établissements hydrothérapeutiques, et je protestai une fois de plus en moi-même contre les allégations malveillantes que l'on se plaît à répandre touchant la pudeur des fils et des filles du grand Nippon.

Je me souvins aussi d'avoir fréquemment rencontré dans les rues des aveugles suivant avec précaution le trottoir, tenant de la main droite un bâton de montagne, et de la gauche un bout de roseau taillé en sifflet, dont ils tiraient par intervalles un son plaintif et prolongé.

C'est ainsi qu'ils signalent leur passage aux familles bourgeoises où il peut y avoir quelque sujet à masser. Tous ont la tête rasée et portent une robe d'étoffe unie, grise ou bleue.

J'appris qu'ils forment dans l'Empire une grande confrérie, qui se divise en deux ordres. Le plus ancien, celui des Bou-Setzous, a un caractère religieux et relève du Daïri. Il fut institué et doté par le fils d'un Mikado, le prince Sen-Mimar, qui était devenu aveugle à force de pleurer la mort de sa maîtresse.

Je me demande si, dans toute l'Europe, on a jamais vu, je ne dirai pas un prince de l'Église, mais un simple fils de roi ou d'empereur, dont les yeux se soient fondus pour un chagrin si poétique!

L'ordre rival des Bou-Setzous, qui est celui des Fékis, a une origine plus récente, mais non moins chevaleresque.

La grande victoire remportée à Simonoséki par le Siogoun Yoritomo avait mis fin aux guerres civiles qui déchiraient l'Empire. Féki, le chef du parti rebelle, était resté sur le champ de bataille. Son valeureux général, nommé Kakékigo, ne tarda pas à tomber au pouvoir du vainqueur. Celui-ci fit traiter son prisonnier avec toutes sortes d'égards. Lorsqu'il crut l'avoir gagné par ses bons procédés, il l'appela en sa présence et le pressa de se rallier à la cause impériale : « J'ai été le fidèle serviteur d'un bon maître, répondit le général; et puisque j'ai dû le perdre, nul autre au monde ne lui succédera dans mon estime. Quant à vous, auteur de sa mort, je ne saurais vous regarder sans souhaiter de pouvoir faire tomber votre tête à mes pieds. Mais vous me confondez par votre magnanimité : acceptez donc le seul sacrifice par lequel je puisse lui rendre hommage! »

Et en achevant ces paroles, l'infortuné s'arracha les deux yeux, comme pour les offrir à son nouveau maître.

Yoritomo le mit en liberté et lui fit une donation dans la province de Fiougo. Le général, de son côté, fonda pour les aveugles, avec l'autorisation du Mikado, l'ordre des Fékis, lequel l'emporta bientôt en nombre et en richesse sur celui des Bou-Setzous. Tous les membres de la société doivent exercer une profession : il en est qui se font musiciens, spécialement joueurs de biwâ; la plupart cependant s'adonnent à la pratique du massage. Les gains recueillis de ville en ville par les uns et par les autres sont versés dans la caisse centrale, qui pourvoit, au moyen d'une solde fixe, à la subsistance de tous les sociétaires indistinctement, jusqu'à la fin de leurs jours.

Le gouverneur de l'ordre réside à Kioto. L'on assure qu'il exerce sur ses administrés le droit de vie et de mort, sous la réserve de la suprématie impériale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

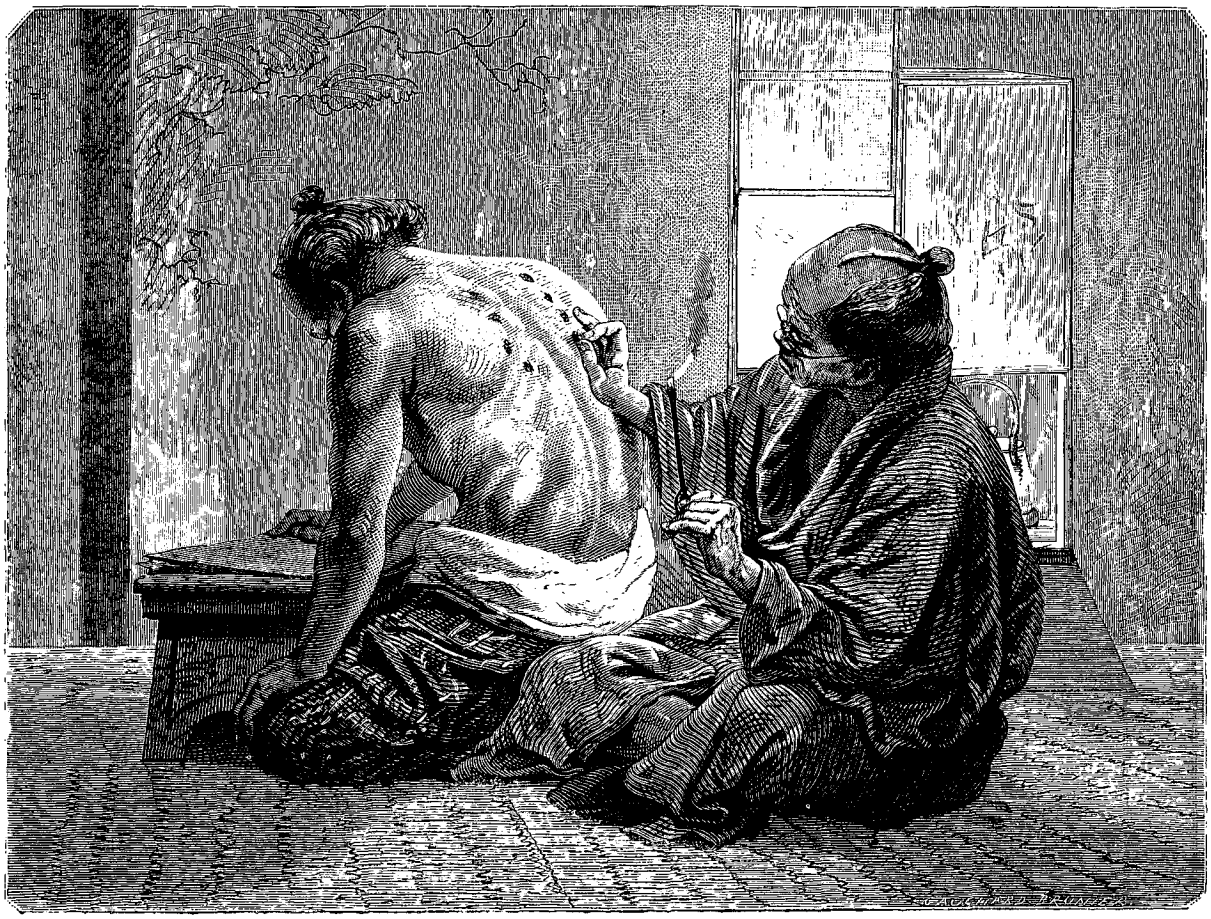
Solennités domestiques.

S'il n'est pas difficile à l'étranger qui séjourne au Japon d'entrer en relation avec les gens du peuple et de pénétrer même dans l'intimité de la vie bourgeoise, je doute que jamais il trouve l'occasion de se faire admettre à des fêtes de famille chez quelque personne que ce soit de la société indigène.

Dans toutes les contrées de l'extrême Orient, le mariage d'une fille ne se célèbre et ne donne lieu à des réjouissances plus ou moins prolongées que dans la maison de l'époux. Mais tandis que le Chinois est fier d'inviter aux noces de son fils quelques hôtes étrangers pour faire parade à leurs yeux de la pompe qu'il sait déployer dans les grandes circonstances, le Japonais, de son côté, entoure de la plus discrète réserve les formalités et les cérémonies relatives à cet acte solennel. Il l'envisage comme une affaire trop sérieuse pour qu'il puisse se permettre d'y appeler personne d'autre que les proches parents et les confidents des deux principaux intéressés.

La plupart des mariages japonais sont le résultat d'arrangements de famille, préparés de longue date sous la seule inspiration de ce bon sens pratique qui est l'un des traits du caractère national.

La fiancée n'apporte pas de dot, mais on lui fait un



Médecin posant des moxas. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis japonais.

trousseau dont mainte dame d'un rang supérieur pourrait s'accommoder. L'on exige d'ailleurs de sa part une réputation sans tache, un caractère doux et paisible, une instruction appropriée à son sexe et toutes les dispositions d'une bonne ménagère.

Les considérations d'intérêt pécuniaire ne viennent qu'en seconde ligne, et elles donnent lieu plutôt à des combinaisons d'affaires qu'à des marchés d'argent. Ainsi, quand un bon bourgeois qui n'a pas d'enfant mâle donne en mariage sa fille unique ou sa fille aînée, l'époux reçoit le titre de fils adoptif de son beau-père, prend le nom de celui-ci, et lui succède dans l'exercice de son industrie ou dans la gestion de son commerce.

Les noces japonaises sont précédées d'une cérémonie de fiançailles qui réunit les principaux membres des deux familles, et dans laquelle il n'est pas rare que les futurs époux apprennent pour la première fois les projets que leurs parents ont formés à leur égard.

A dater de ce moment, on leur fournit l'occasion de se voir et d'apprécier la sagesse du choix qu'on leur a épargné la peine de faire. Les visites, les invitations, les présents, les préparatifs d'installation dans le futur domicile conjugal, se succèdent avec tant de charme, que bientôt les deux jeunes époux ne peuvent assez se féliciter de l'avenir qui leur est promis.

La noce a lieu généralement quand le fiancé atteint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa vingtième année et que sa compagne approche de la seizième. De grand matin l'on transporte au domicile de l'époux le trousseau de la jeune fille et on le dispose avec goût dans les pièces destinées à la célébration de la fête. C'est aussi là que les images des dieux et des saints patrons des deux familles sont suspendues, pour la circonstance, devant un autel domestique orné de fleurs et chargé d'offrandes. Les aquariums s'enrichissent de plantes variées, dont les groupes pittoresques présentent une signification symbolique. Des tables de laque supportent des cèdres nains et des figurines personnifiant le premier couple, accompagné de ses vénérables attributs, la grue et la tortue centenaires. Enfin, pour compléter le tableau par une leçon de morale et de patriotisme, on mêle au cadeaux de la fête quelques paquets de fucus comestible, de moules et de poisson séché, qui rappelleront au jeune ménage la nourriture primitive et la simplicité de mœurs des anciens habitants du Japon.

Vers le milieu du jour, un splendide cortége envahit les salles ainsi préparées : la jeune épouse, vêtue et voilée de blanc, s'avance escortée de deux amies de noce et suivie d'une foule de proches, de voisins et d'amis, en costumes de cérémonie éclatants de brocart, d'écarlate, de gaze et de broderies. Les deux amies de noce font les honneurs, distribuent les pla-



Joueurs japonais. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

ces, ordonnent les apprêts de la collation, et voltigent d'un groupe à l'autre comme l'exige le rôle qui leur est assigné. On les surnomme le papillon mâle et le papillon femelle. Il faut que dans la coupe et dans les broderies de leurs robes, de crêpe et de gaze, elles personnifient le couple charmant dont la nature, selon l'opinion populaire, a fait l'emblème de la félicité conjugale. Puissiez-vous de même, semblent-elles dire aux deux fiancés, savourer les fleurs de la vie, planer d'un vol aérien sur la terrestre carrière, et la parcourir toujours joyeux, toujours unis, jusqu'à la fin, jusqu'à ce que votre heureuse existence s'exhale en commun, dans un dernier embrassement!

A l'exception de certaines sectes bouddhistes qui admettent parmi leurs rites une bénédiction nuptiale, nulle part au Japon l'on ne voit le prêtre intervenir dans la célébration du mariage.

On n'y connaît pas davantage les publications de bans, non plus que les autres formalités dont nos codes entourent l'accomplissement de l'acte civil. Dans toutes les villes japonaises, l'officier de police qui constate une fête nuptiale dans le quartier soumis à sa surveillance inscrit de son chef un couple de plus sur le rôle de recensement qu'il doit tenir à jour. La notoriété publique, il faut le dire, est aussi complète que possible. Titsingh a écrit tout un volume pour suivre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de degré en degré, selon les règles strictes de l'ordre traditionnel, la longue épopée de la négociation et de la conclusion d'un mariage dans les classes opulentes de la société japonaise. Il est digne de remarque que parmi tant de cérémonies, on ne rencontre rien de semblable à un engagement signé par les intéressés, ni même à un acte de consentement mutuel non signé, mais dûment verbalisé. Cette absence de toute garantie propre à sauvegarder la liberté individuelle de l'un ou de l'autre époux, constitue évidemment un privilége en faveur du sexe fort. Refuser à la femme le moyen de former opposition, c'est lui enlever le seul droit qui puisse la rendre, en principe, l'égale de l'homme. Il n'y a que le christianisme qui ait franchi ce suprême degré de l'émancipation de la femme, et un abîme sépare ce degré de l'extrême limite à laquelle ont atteint les civilisations païennes les plus avancées.

A part cette réserve, il est juste de reconnaître ce qu'il y a de respectable à ce que deux jeunes époux se considèrent comme unis pour la vie, par le seul fait combiné de la publicité de leurs fiançailles et de la solennité donnée à leurs noces.

Un symbolisme touchant ressort de la cérémonie décisive qui remplace pour eux notre oui sacramentel. Parmi les objets étalés au milieu du cercle des conviés, on remarque un vase en métal, de la forme d'un puisoir muni de deux goulots. Cet ustensile est élégamment orné de bandelettes en papier de couleur. Au signal convenu, l'une des dames d'honneur le remplit de saki; l'autre le prend par le manche, l'élève à la hauteur de la bouche des deux époux agenouillés, et y fait boire alternativement l'époux et l'épouse, chacun au goulot qui est placé devant ses lèvres, jusqu'à ce que le vase soit vidé. C'est ainsi que, mari et femme, ils devront épuiser ensemble la coupe de la vie conjugale : chacun y boira de son côté, mais tous deux y goûteront la même ambroisie ou le même fiel; tous deux partageront également les peines et les afflictions, aussi bien que les joies de cette nouvelle existence.

Si le charme poétique du symbolisme des affections naturelles suffisait à moraliser les peuples, les Japonais seraient les meilleurs maris du monde. Malheureusement ce même homme qui a le droit de tuer sa femme sur un simple soupçon, si, par exemple, il la voit seule en conversation avec quelqu'un d'étranger à leurs relations de famille, ne se fera pas scrupule d'introduire une première concubine, et bientôt une seconde, puis une troisième, et peut-être une quatrième, sous le toit conjugal.

On prétend que pour ménager la dignité de l'épouse légitime, le rang suprême qui lui appartient comme mère de famille et maîtresse de maison, le mari daigne la consulter sur le choix de chacune des perles de beauté qu'il trouve bon d'ajouter au trésor de ses félicités domestiques. On assure que la dame la plus fière de ses droits et de ses prérogatives n'éprouve aucune jalousie, et ne voit pas même avec trop de déplaisir une augmentation du train de sa maison, qui lui permet de régner sur une suite d'autant plus nombreuse de bonnes femmes, ses très-humbles servantes, et de petits valets, esclaves des caprices de ses propres enfants.

Ce tableau toutefois est bien loin de répondre à la réalité. Il y a sans doute une classe de la société japonaise, où les liens du mariage sont nécessairement très-relâchés : c'est la classe des daïmios, autrefois condamnés par l'inhumaine politique des siogouns à laisser leurs femmes et leurs enfants en otage à Yédo, pendant que les soins de leur administration seigneuriale les obligeaient à faire eux-mêmes un séjour prolongé dans leurs châteaux ou forteresses de province. Mais les mœurs licencieuses de la noblesse ne peuvent se propager impunément dans les rangs de la bourgeoisie. Lors même que la mère de famille s'efforce de dévorer en silence son humiliation, c'en est fait pour les deux époux, de la paix et du bonheur domestiques. Le relâchement des liens de l'estime et de la confiance mutuelles amène la rupture de la communauté des intérêts. Le désordre pénètre dans les affaires de la maison. Le mari néglige l'exercice de sa profession et cherche à s'étourdir sur son véritable état moral, par l'usage toujours plus immodéré du saki. Enfin la gêne, les maladies, et souvent aussi quelque catastrophe violente, entraînent la dissolution ou la ruine de ce même ménage qui s'était fondé sous les auspices des plus fortunés symboles.

Les gens de la petite bourgeoisie et en général ceux qui composent la masse du peuple, sont par l'exiguïté de leurs moyens d'existence, à l'abri du fléau que je viens de signaler. La plupart des ménages de boutiquiers, d'artisans, d'ouvriers et de cultivateurs réclament le travail incessant du père et de la mère de famille, l'union constante de leurs efforts, non point certes pour atteindre à l'aisance, mais uniquement pour satisfaire aux exigences les plus élémentaires de la vie. L'irruption d'un vice quelconque dans un pareil ordre de choses, en provoquerait la ruine immédiate. On voit de jeunes ménages qui luttent héroïquement pendant des années pour éteindre la dette de leurs frais de noces. D'autres ont su résister à l'entraînement de la coutume nationale. Le procédé dénote un peuple qui annonce d'heureuses dispositions pour l'art de la comédie. Un couple de bonnes gens possède une fille à marier, et celle-ci connaît un brave garçon qui ferait un excellent parti, s'il ne lui manquait les fonds nécessaires pour donner à la belle et à ses parents les présents de noce de rigueur et pour tenir table ouverte pendant une huitaine de jours. Un beau soir, le père et la mère, revenant du bain, ne trouvent plus au logis la jeune demoiselle. Ils s'informent dans le quartier: personne ne l'a vue; mais voisins et voisines s'empressent d'offrir leurs services pour aller à sa recherche, de concert avec les parents désolés. Ces derniers acceptent et, de rue en rue, conduisent le cortége improvisé jusqu'à la porte de l'amoureux. C'est en vain que, retranché derrière ses panneaux, le galant fait la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sourde oreille. Il doit enfin céder aux instances de la troupe qui l'appelle : il ouvre, et sur ses pas la jeune fille en larmes se jette aux pieds des auteurs de ses jours, qui la menacent de leur malédiction. Là-dessus, intervention des âmes charitables que ce spectacle émeut; attendrissement de la mère; fière et inexorable attitude du père; coalition et assaut d'éloquence de tous les assistants, pour fléchir la dureté de son cœur, et chaleureuses protestations du prétendant, qui s'engage à devenir le modèle des gendres. Enfin le père n'y tient plus : sa résistance est vaincue; il relève sa fille, il pardonne à l'amant et le nomme son beau-fils. Bientôt, comme par enchantement, des coupes de saki circulent dans les rangs de la société; tout le monde prend place sur les nattes de l'appartement; on fait asseoir les deux coupables au milieu du cercle, on leur verse à pleins bords un bol de saki, et quand ils l'ont vidé, le mariage est reconnu et proclamé comme valablement contracté, en présence d'un nombre suffisant de témoins, et le tabellion l'enregistre le lendemain sans la moindre difficulté.

L'on ne connaît pas au Japon la coutume des voyages de noces. Loin de laisser les jeunes époux jouir en paix de leur bonheur, il n'est sorte de prétexte que l'on n'invente pour les accabler d'invitations et de visites, toujours accompagnées de collations et de libations prolongées.

Aussitôt que l'épouse a l'espoir de devenir mère, le



Troupe d'aveugles en voyage égarés au passage d'un bac. — Fac simile d'une caricature japonaise.

ban et l'arrière-ban de la parenté se réunissent à son domicile, et la proclamation de l'heureuse nouvelle est saluée par un concert de félicitations bourrues, de questions indiscrètes et de confidences hygiéniques, absolument intraduisibles dans nos idiomes de l'Occident, à moins que l'on ne veuille recourir au latin. La jeune femme, à dater de ce moment, passe sous la haute direction d'une matrone expérimentée, l'obassan, vrai personnage de comédie, dont toute la science consiste à se rendre indispensable pour le reste de ses jours dans la maison où elle a su faire agréer ses services. Le troisième mois atteint, nouvelle solennité, non moins difficile à décrire que la précédente. L'obassan en fait les honneurs : elle déploie avec dignité, étale aux yeux des témoins, décrit en long et en large, et finalement applique à sa protégée la ceinture traditionnelle de crêpe rouge, qui ne doit plus être déposée qu'à la sixième lunaison. Quand l'heure suprême s'est annoncée, parents et voisins font cercle autour de la patiente, qui, tantôt gisante sur le flanc, tantôt accroupie et se soutenant des deux mains à une bande d'étoffe fixée au plafond de sa chambre, subit avec une humble résignation la torture que lui imposent tour à tour les ordres de l'obassan et les avis contradictoires des conseillers officieux. L'événement même ne fait que redoubler leurs obsessions. Un inconcevable préjugé refuse à la jeune mère le repos réparateur que tout son être sollicite; elle ne le trouve que lorsque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son enfant, après avoir reçu les premiers soins nécessaires, est enfin déposé entre ses bras.

Ici commence la seconde phase de sa carrière conjugale. Son rôle de nourrice durera deux années au moins, pendant lesquelles ses largesses devront s'étendre jusqu'aux enfants de ses amies, selon les règles de civilité qui président aux visites des dames japonaises.

Par un autre échange de courtoisie, les grandes filles du voisinage se disputeront la faveur de porter le nouveau-né à la promenade, non point dans une pensée de puérile ostentation, mais afin de s'exercer, plus sérieusement qu'on ne peut le dire, à le combler entre leurs bras et sur leur poitrine de tous les soins, réels ou simulés, qui concernent l'apprentissage de leur future vocation.

Le trentième jour après sa naissance, tout citoyen



Trois membres de la confrérie des aveugles. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

du grand Nippon reçoit son prénom, ou plutôt son premier nom, car il en prendra un autre à sa majorité, un troisième en se mariant, un quatrième quand il exercera quelque fonction publique, un cinquième lorsqu'il montera en grade ou en dignité, et ainsi de suite jusqu'au dernier, le nom que l'on donne après la mort et que l'on grave sur la tombe, celui qui consacre la mémoire du défunt, de génération en génération.

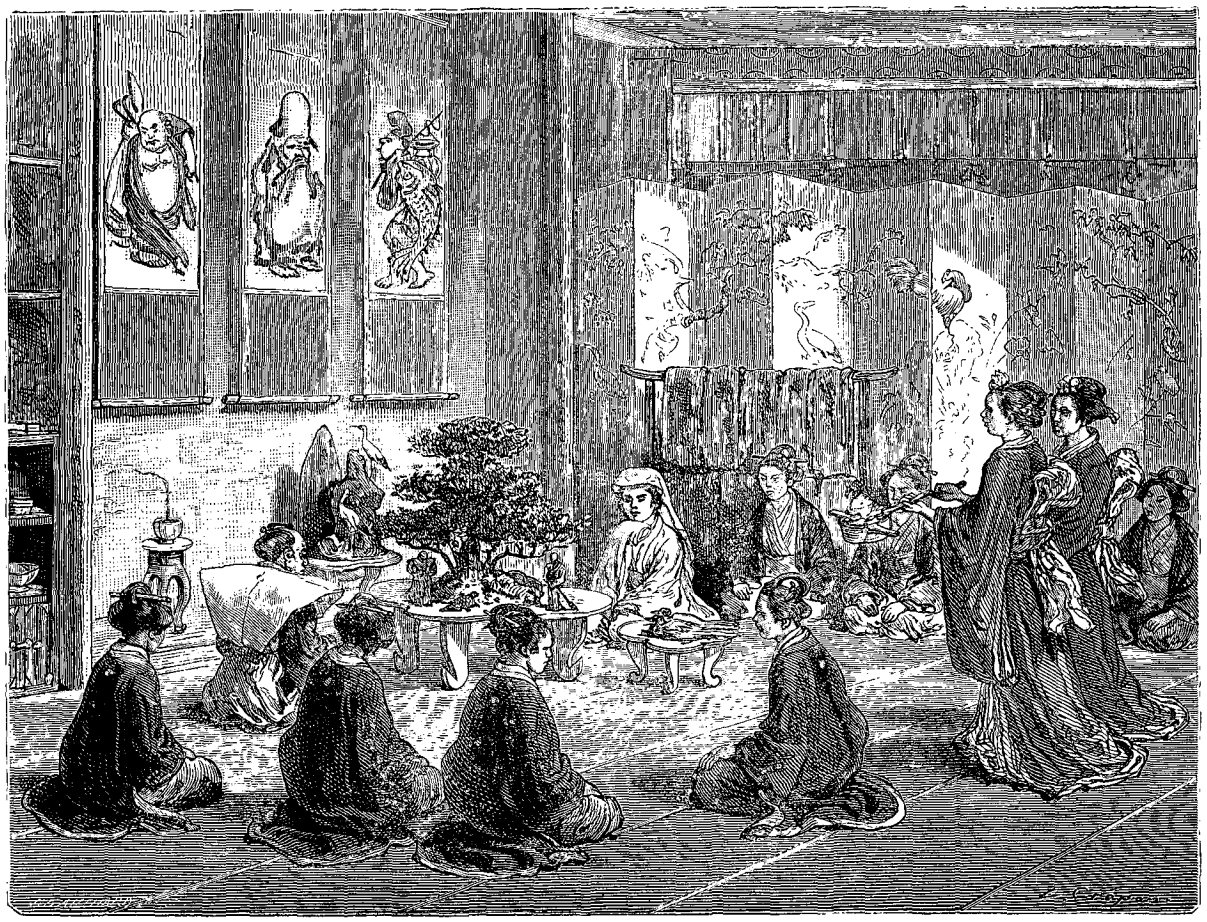
La cérémonie qui correspond à notre baptême est une simple pésentation du nouveau-né au temple du dieu de ses parents. Excepté dans le culte kami, elle n'est point accompagnée d'aspersion d'eau ni de formalités de purification. Le père remet un billet portant trois noms entre les mains du bonze de service. Celui-ci les copie sur trois feuilles détachées, qu'il mêle et secoue au hasard en prononçant à haute voix une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

invocation sacramentelle, jusqu'à ce qu'enfin il les fasse voler en l'air, et la première feuille qui, en retombant, touche le sol du saint lieu, désigne, parmi les trois noms, celui qui est le plus agréable à la divinité. Le bonze l'inscrit aussitôt sur une feuille de papier bénit, qu'il détache de son goupillon et confie comme un talisman à la sollicitude du père de famille. Alors, l'acte religieux étant consommé, il ne reste plus qu'à le célébrer par des visites et des banquets appropriés à la condition sociale du héros de la fête. Celui-ci reçoit, à cette occasion, divers présents, parmi lesquels deux éventails, s'il appartient au sexe masculin, et un pot de pommade, s'il s'agit d'une fille. Les éventails sont les précurseurs des sabres, et la pommade est le présage des charmes féminins. L'on ajoute à ces dons, dans l'un et l'autre cas, un paquet de fil de chanvre, ce qui doit être l'équivalent d'un souhait de longévité.

Le baptême d'un enfant est toujours un sujet de munificence de la part de la famille envers les prêtres de sa religion. Il s'entend de soi-même que les prêtres ne manquent pas d'inscrire l'enfant au nombre de leurs ouailles et de le suivre avec sollicitude dans toutes les phases de sa vie. Les registres des bonzeries ont la réputation d'être très-bien tenus; ils doivent être constamment à la disposition des officiers de police.

A l'âge de trois ans, le jeune garçon commence à



Mariage japonais. — Dessin de L. Crepon d'après une peinture japonaise.

porter la ceinture, et à l'âge de sept ans, s'il est samouraï, les deux sabres, insignes de sa caste. Il va sans dire que ces armes, en rapport avec sa taille, ne sont que provisoires. C'est à quinze ans qu'il les échange contre les sabres éprouvés dont sa famille lui confie pour la vie le glorieux dépôt.

Dans la classe bourgeoise, à défaut de cérémonies chevaleresques, les trois dates que je viens de signaler, et principalement la dernière, sont l'objet de réjouissances qui ne le cèdent qu'aux fêtes du mariage. Le jour même où le jeune homme a quinze ans révolus, il atteint sa majorité, il adopte la coiffure des hommes faits, il entre en part dans les affaires de la maison paternelle. La veille encore on lui parlait comme à un enfant : tout à coup le ton de son entourage change à son égard; les formes cérémonieuses de la civilité nationale rehaussent à ses propres yeux la valeur de son émancipation, et il s'empresse, de son côté, de répondre aux félicitations dont il est l'objet, de manière à prouver que s'il est fier de sa nouvelle position, il en comprend aussi la responsabilité. Ce noble témoignage, en effet, ne se borne nullement à de vaines déclarations, et je n'hésite pas à relever, parmi les traits de mœurs les plus intéressants de la société japonaise, le zèle, la persévérance, le vrai sérieux, avec lesquels les jeunes gens de quinze ans savent abandonner les plai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sirs de l'enfance pour commencer la rude école de la vie pratique et se mettre en état de faire honorablement leur chemin dans le monde.

L'apprentissage d'une profession manuelle équivaut à un servage de dix années. Le patron, pendant ce temps, donne le logement, les vêtements et la nourriture, mais jamais le moindre salaire, si ce n'est pourtant vers la fin, quand l'apprenti est devenu ouvrier, l'argent de poche dont il a besoin pour se procurer du tabac. Néanmoins, l'instruction professionnelle ne souffre pas de cet état de choses. Le patron même est intéressé à ce qu'elle soit aussi complète que possible, car c'est lui qui présente à la tribu dont il est membre l'ouvrier qui sollicite la maîtrise. Seulement, comme on vient de le voir, celui-ci ne peut guère la postuler qu'à l'âge de vingt-cinq ans révolus. Aussitôt qu'il l'a obtenue, son maître lui donne la liberté et, à titre de gratification, l'outillage nécessaire pour monter un modeste atelier. Le mariage ne tarde pas à embellir de sa douce consécration le nouvel établissement.

Il arrive d'ailleurs assez fréquemment que l'ouvrier se marie avant de s'être établi, mais c'est lorsque les circonstances économiques de ses parents lui permettent de placer sa femme sous leur toit et à leur table, en attendant qu'il puisse lui-même tenir ménage.



Presentation au temple. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

Dans toutes les familles japonaises, la mort est l'occasion d'une série de solennités domestiques plus ou moins somptueuses, selon le rang du défunt, mais en tout cas fort à charge aux parents les plus rapprochés. Ils ont d'abord à supporter les frais des cérémonies religieuses qui sont du domaine des bonzes : il faut payer les derniers sacrements ; les veilles et les prières qui se sont faites sans interruption dans la maison mortuaire jusqu'au moment des funérailles ; le service à domicile qui a précédé le départ du convoi ; la messe funèbre célébrée au temple, et toutes les fournitures relatives à l'inhumation ou à l'incinération du cadavre, telles que cercueil, draperies, cierges, fleurs, combustible, urne, tombeau, collations et offrandes données à la bonzerie. Ensuite vient le tour des coulies qui ont lavé le corps, et de ceux qui ont porté le cercueil, et des valets du couvent chargés du gros ouvrage dans l'enceinte du cimetière. Mais ce n'est pas tout, car un pieux usage impose aux gens d'une certaine condition l'obligation d'installer à la porte de leur maison, la veille de la cérémonie funèbre, un domestique chargé de distribuer des aumônes en petite monnaie à tous les pauvres indistinctement qui viennent réclamer cette faveur. En outre, au retout du cortége, les personnes qui en font partie croiraient manquer aux plus simples égards, si elles ne prenaient congé du chef de la famille affligée, en consommant la collation que celui-ci croit devoir leur offrir, comme témoignage de sa gratitude.

Quoi qu'il en soit de toutes ces dépenses, il faut chercher ailleurs la cause de l'impatience à peine dissimulée, avec laquelle les Japonais s'acquittent envers leurs proches de l'accomplissement des derniers devoirs. La vérité est que tout aguerris qu'ils sont à la vue du sang, aux scènes d'homicide, ils ne peuvent surmonter, même à l'égard des membres de leur propre famille, l'instinctive répugnance, la naïve et profonde horreur que leur cause la présence ou le seul voisinage d'un cadavre, lorsqu'il s'agit de simples cas de décès.

Il y a cependant de nobles exceptions. L'on trouve parmi les femmes japonaises des épouses et des mères qui, maîtrisant toute crainte superstitieuse, savent prouver à leur manière que l'amour est plus fort que la mort. Tandis que les hommes de la maison croient s'être acquittés de leur tâche en appelant les bonzes pour faire des prières, et d'autre part un barbier accompagné de deux ou trois coulies pour procéder à la dernière toilette du défunt; tandis qu'ils se retirent dans une pièce éloignée de la chambre mortuaire, pour passer leur temps de reclusion à boire et à fumer, la mère de famille reste jusqu'à la fin la fidèle compagne ou la tendre protectrice de l'époux ou du fils dont il ne lui reste plus que le corps inanimé. C'est elle qui, dans les premières heures du deuil, reçoit les visites de condoléance des gens du voisinage et de la parenté. Humblement prosternée sur des nattes tournées à l'envers, au pied d'un paravent également renversé, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élève une lugubre barrière autour du cadavre, elle mêle ses sanglots aux soupirs et aux paroles de consolation des nombreux visiteurs. Mais aussitôt que les ensevelisseurs paraissent, elle se relève et les assiste dans tous les préparatifs dont ils sont chargés. La tête du mort doit être complétement rasée et son corps soigneusement lavé, à grandes douches d'eau tiède, dont on l'inonde dans la chambre de bain, en le tenant assis sur un baquet retourné. Quand les coulies l'ont essuyé, ils le soulèvent avec respect pour l'introduire dans son cercueil. L'opération n'est pas toujours facile. Les riches Japonais, qui sont pour le principe de l'inhumation, aiment à reposer en terre, accroupis dans d'énormes jarres, chefs-d'œuvre de la poterie indigène. Il faut, dit-on, une certaine dose d'énergie, appuyée de vigoureux poignets, pour faire passer successivement, par le col étroit de la jarre, le torse, le buste, et surtout les deux épaules du défunt.

Les gens de la petite bourgoisie et du bas peuple adoptent pour cercueil un simple tonneau de douves de sapin, cerclé en écorces de bambou.

Soit qu'on le conduise en terre, soit qu'on le mène au bûcher, c'est là, dans cet étroit espace, que l'on accroupit le cadavre, la tête baissée, les jambes repliées sous le corps, et les bras croisés sur la poitrine : admirable symbolisme, qui consacre, sous une forme



Mendiants à la porte d'un mort. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

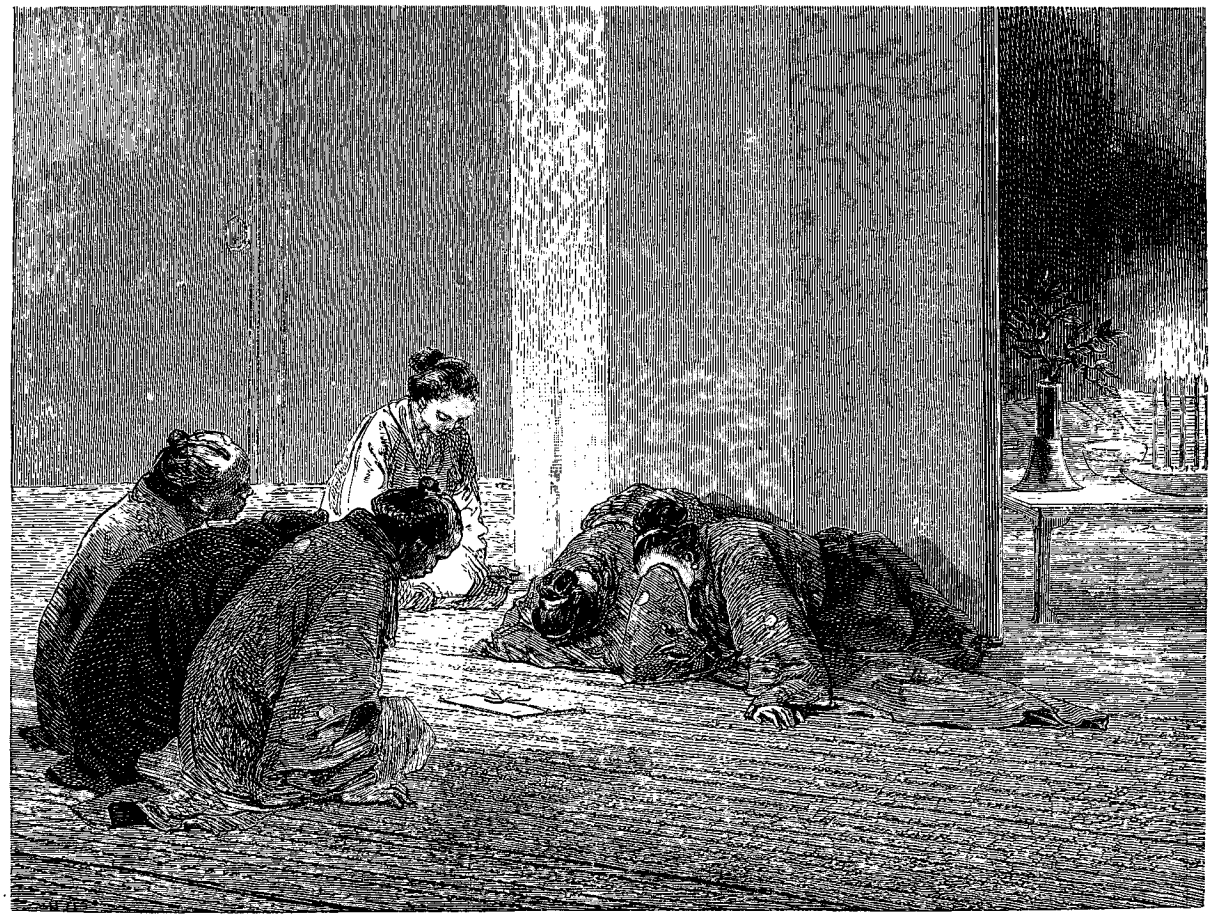
plus éloquente que les sentences d'une épitaphe, le dogme d'une vie future! Car ce n'est nullement par hasard que les Japonais donnent à leurs morts l'attitude de l'enfant dans le sein maternel. Pourquoi tairais-je, en effet, l'acte final, le trait le plus significatif des adieux suprêmes? Toute réticence serait regrettable en un sujet si solennel. Au moment où les coulies vont poser le couvercle sur le cercueil, cette pieuse femme qui a suivi dans toutes leurs phases les lugubres apprêts de l'ensevelissement se penche une dernière fois sur le cadavre et lui glisse entre les mains le viatique le plus étrange sans doute, mais peut-être aussi le plus remarquable, de toutes les mythologies de l'antiquité. Ce n'est autre chose qu'une petite feuille de papier ployée en quatre, contenant un tronçon du lien qui unissait le défunt à sa mère, à l'instant où il vint au monde. Quand l'amour maternel, ou son héritier auprès du défunt, a confié aux mystères de la tombe cet emblème naïf d'une naissance à venir, quand il a déposé sous cette forme bizarre son humble protestation contre le triomphe apparent de la mort, aussitôt le cercueil se ferme, et la plus importante des cérémonies funèbres nationales, la vraie solennité domestique, est accomplie.

Tout le reste ne sont que pratiques superstitieuses, vaines pompes et pures formalités, où l'exorcisme al-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terne avec la glorification de l'orgueil de famille. Ce n'est pas assez que le mikôsi protége le cercueil : il faut qu'à la sortie de la demeure mortuaire il passe sous un cerceau de bambou bénit, qui retient dans la maison de deuil les malignes influences. Les bonzes ouvrent la marche, armés de leurs rosaires. Les plus proches parents sont habillés de blanc ou coiffés d'un vulgaire chapeau de paille, qu'ils ne déposeront qu'après avoir accompli les cérémonies de la purification. Un écriteau que l'on porte en avant du mikôsi proclame le nom que le défunt recevra dans son épitaphe. Les chevaux d'un chef militaire figurent dans son convoi funèbre, revêtus d'un caparaçon blanc et conduits par des palefreniers en deuil. Ses sabres, ses armoiries, sa bannière, divers objets précieux propres à rappeler le rang qu'il tenait dans le monde, sont exhibés de distance en distance, dans les divers groupes des gens de sa suite ou de sa parenté.

Quant au convoi du pauvre, il se réduit à un très-petit nombre de proches et d'amis, qui, pêle-mêle et



Visites de condoléance. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

pressant le pas, se hâtent d'atteindre, au coucher du soleil, la sinistre vallée où la crémation vulgaire se fait sous les auspices de quelque bonze de bas étage, délégué d'un couvent voisin.

Les yétas, les parias de la société japonaise, privés des secours de la religion, dédaignent toute espèce de cérémonies : ils chargent sur de simples brancards les cadavres de leurs frères d'abjection et les emportent dans un lieu désert. Là, ils amassent un monceau de bois mort sur lequel ils étendent les corps recouverts d'une natte de paille, et ils attisent de leurs mains le feu qui doit rendre aux éléments ces misérables vestiges de créatures humaines.

Aimé HUMBERT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fin du paria. — Dessin de A. de Neuville, d'après une peinture japonaise.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE[1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les Matsouris.

Une ingénieuse machination des gouverneurs des affaires étrangères du Taïkoun faillit brusquer, d'une façon peu courtoise, la fin de notre premier séjour à Yédo.

Il s'agit de l'événement que M. le capitaine de frégate Layrle rapporte avec une bienveillance par trop flatteuse pour ma personne, dans l'un de ses excellents articles de la *Revue des Deux - Mondes* sur le Japon en 1867. Je me garderais de toucher à ce sujet, ne fût-ce que sous forme de rectification, s'il ne me paraissait particulièrement propre à caractériser la politique d'expédients qui a signalé le règne éphémère du dernier Taïkoun de la dynastie des princes de Ksiou, le malheureux Minamoto Jyémotsi, auquel a succédé le Stotsbaschi, fils du prince de Mito.

Le gouvernement taïkounal s'était engagé par écrit à conclure un traité avec la Suisse. Lorsque je me présentai pour recueillir l'effet de cette promesse, les ministres japonais objectèrent que des circonstances impérieuses en exigeaient l'ajournement. Il est vrai qu'à cette époque les conséquences politiques et économiques de l'établissement des Européens au Japon indisposaient, de plus en plus, les grands dynastes féodaux. Le Mikado, sous la pression des mécontents, se refusait à sanctionner les conventions internationales auxquelles le Taïkoun avait souscrit. Il n'était question à la cour de Kioto que de provoquer la fer-

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369, 385, 401; t. XVIII, p. 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meture du port de Yokohama, et, en général, l'expulsion des Européens de tous les points qu'ils occupaient sur les côtes du Nippon. Dans la perplexité où les jetaient ces manifestations, les hommes d'État du Taïkoun imaginèrent de donner à la fois aux légations étrangères les assurances les plus tranquillisantes quant au maintien des relations internationales, et à la cour du Mikado toutes les satisfactions qui pouvaient lui être offertes, sans en venir à une rupture formelle et irrémédiable avec l'Occident.

C'est ainsi que, par un système bien entendu de petites vexations journalières, ils déterminèrent les consulats étrangers à évacuer le bourg de Kanagawa, où, conformément à la lettre des traités, on avait établi leur résidence. Quant aux ambassades qui s'étaient installées à Yédo sur la foi des mêmes traités, elles durent, l'une après l'autre, subir le sort des consulats. Lorsqu'il ne resta plus dans la capitale que la légation des États-Unis, déjà délogée par l'incendie, et la mission diplomatique de la Confédération suisse, les agents du Castel ne voulurent pas s'arrêter en si beau chemin, et même ils se flattèrent qu'en un jour et d'un seul coup de filet ils viendraient à bout de leur tâche.

Un soir donc que nous rentrions de la promenade, un gouverneur des affaires étrangères survient inopinément et demande, d'un ton mystérieux, à me parler sans témoins. Il m'informe que le parti qui veut créer des embarras au Taïkoun l'emporte dans les conseils de l'empire : tous les grands daïmios se sont retirés à Kioto, et le Taïkoun lui-même a dû s'y rendre en toute hâte ; si, pendant son absence, nous restons à Yédo, nous y serons menacés des plus grands malheurs, car les lonines que les princes ont laissés dans la capitale complotent de détruire jusqu'aux derniers vestiges les légations étrangères ; telle est, en un mot, la



La sortie d'un convoi funèbre. — Dessin de L. Crépon, d'après une photographie.

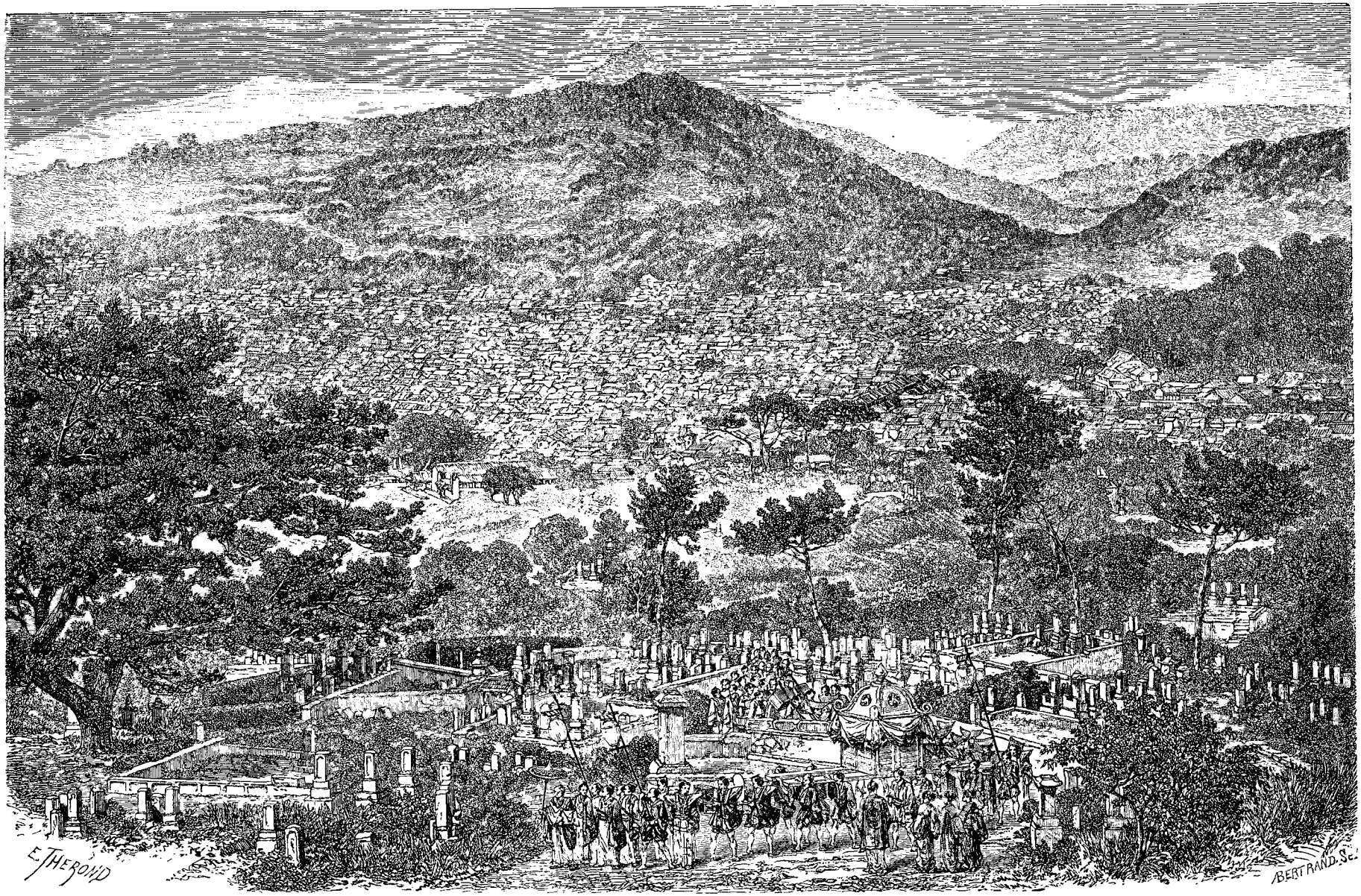
gravité de la situation, que le ministre américain s'est décidé à prendre passage, dans la nuit même, sur un steamer de la marine de guerre japonaise à destination de Yokohama : et voilà, concluait le gouverneur, une occasion dont la mission suisse ferait sagement de profiter!

Je lui répondis que, tout en le remerciant de l'attention, je ne partirais pas sans avoir, pour ma décharge vis-à-vis du conseil fédéral suisse, une lettre du Gorodjo exposant les circonstances qui le mettaient dans le cas de m'engager à quitter la capitale. En même temps, je dépêchai en ville un exprès, qui m'apprit qu'en effet tout le personnel de la légation américaine s'était transporté en rade.

Je résolus de l'y rejoindre pour obtenir, si possible, de la bouche du ministre, l'explication de ce départ précipité.

Il était déjà nuit close, lorsque nous nous embarquâmes dans notre sampan. Nos yakounines avaient le leur, et nous suivaient à courte distance. Le temps était couvert ; des bandes de corbeaux regagnant tardivement la plage traversaient l'air au-dessus de nos têtes et dessinaient vaguement leur silhouette fantastique sur le disque de la lune quand elle sortait des nuages. Au bout d'une heure et demie de navigation, nous accostâmes, au delà des forts détachés, un gros vapeur, dont nous entendions bouillonner la chaudière. Le ministre américain me reçut au haut de l'escalier. Nous échangeâmes à la hâte quelques paroles pendant qu'on levait les ancres. Tout à coup les roues se mirent en mouvement, et mes compagnons et moi n'eûmes que le temps de nous jeter dans notre chaloupe pour gagner le large. Un instant après, le chef de l'escorte, debout à l'avant de son embarcation, me déclara qu'il avait l'ordre de ne pas nous laisser rentrer en ville à une heure si indue, et il me désigna du doigt, à quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



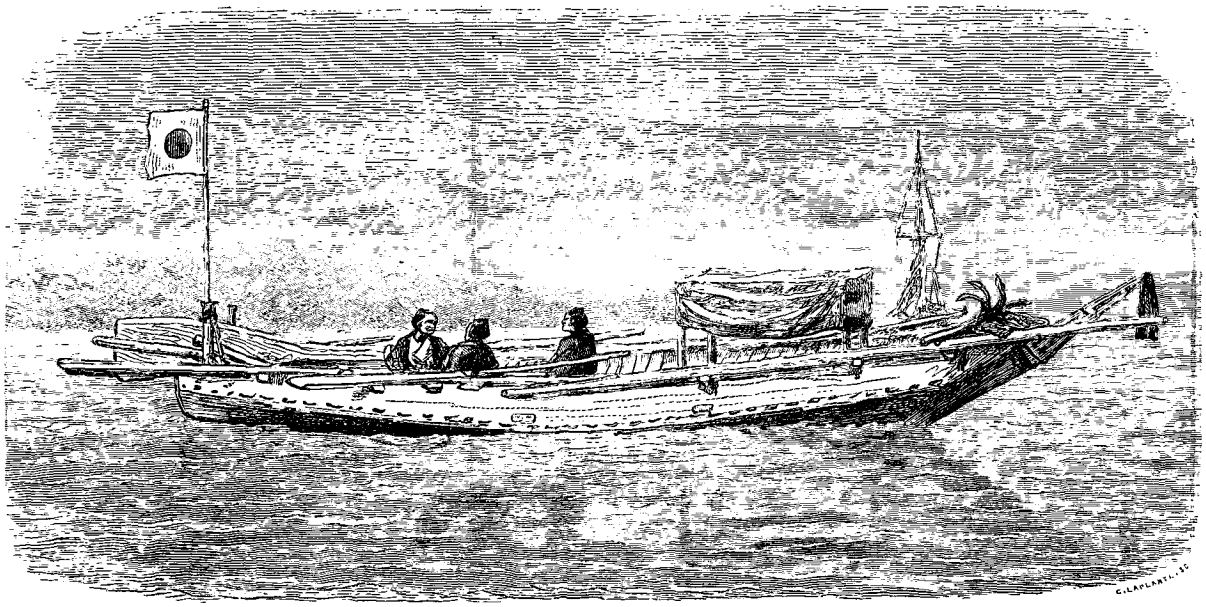
Un convoi funèbre à Nagasâki. — Dessin de Thérond, d'après une photographie et des croquis japonais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques encâblures, un vaisseau où nous pourrions passer la nuit.

Ce bâtiment n'était autre que le yacht impérial, le fameux « Emperor », dont lord Elgin fit hommage au Taïkoun, au nom de la reine Victoria, « avec autant d'à-propos, » dit Oliphant, « que si nous avions offert au pape une femme à marier! » L'idée que ce beau navire atteignait enfin le but mystérieux de sa destinée, en se présentant là juste à point pour recueillir la mission suisse, nous parut non moins récréative que lumineuse. Le commandant nous fit très-bon accueil, et nous ouvrit deux cabines vierges : l'une, celle du Taïkoun, approvisionnée de divans dont on pouvait faire quatre lits ; l'autre, arrangée en façon de boudoir à l'usage de l'impératrice, charmant réduit capitonné, dont l'ameublement dénotait, en ses moindres détails, la prévoyante sollicitude d'une lady très-expérimentée. Mais ce fut surtout le lendemain, au lever du soleil, que je pus apprécier, comme ils le méritaient, les contrastes accumulés dans notre habitation flottante : d'un côté, les glaces, les dorures, la soie, la moquette des cabines taïkounales ; de l'autre, à l'avant du navire, un vrai ménage de lazzarones, les yakounines campés sous la tente, accroupis ou couchés sur des nattes grossières, les uns dormant, le plus grand nombre buvant du thé, fumant leur pipe ou grignotant du riz, et un groupe, à l'écart, faisant une partie d'éventail : le jeu consiste, pour l'un des partenaires, à lancer son éventail fermé dans la main droite de son camarade, que celui-ci tient entr'ouverte, de manière à former une sorte d'entonnoir où l'éventail doit se planter, le manche en avant ; et le même exercice se répète indéfiniment, à tour de rôle.

Je priai ces messieurs de me conduire au Tjoôdji. Ils s'empressèrent de faire appareiller les chaloupes ; et quand nous fûmes en route, ils convinrent avec mes



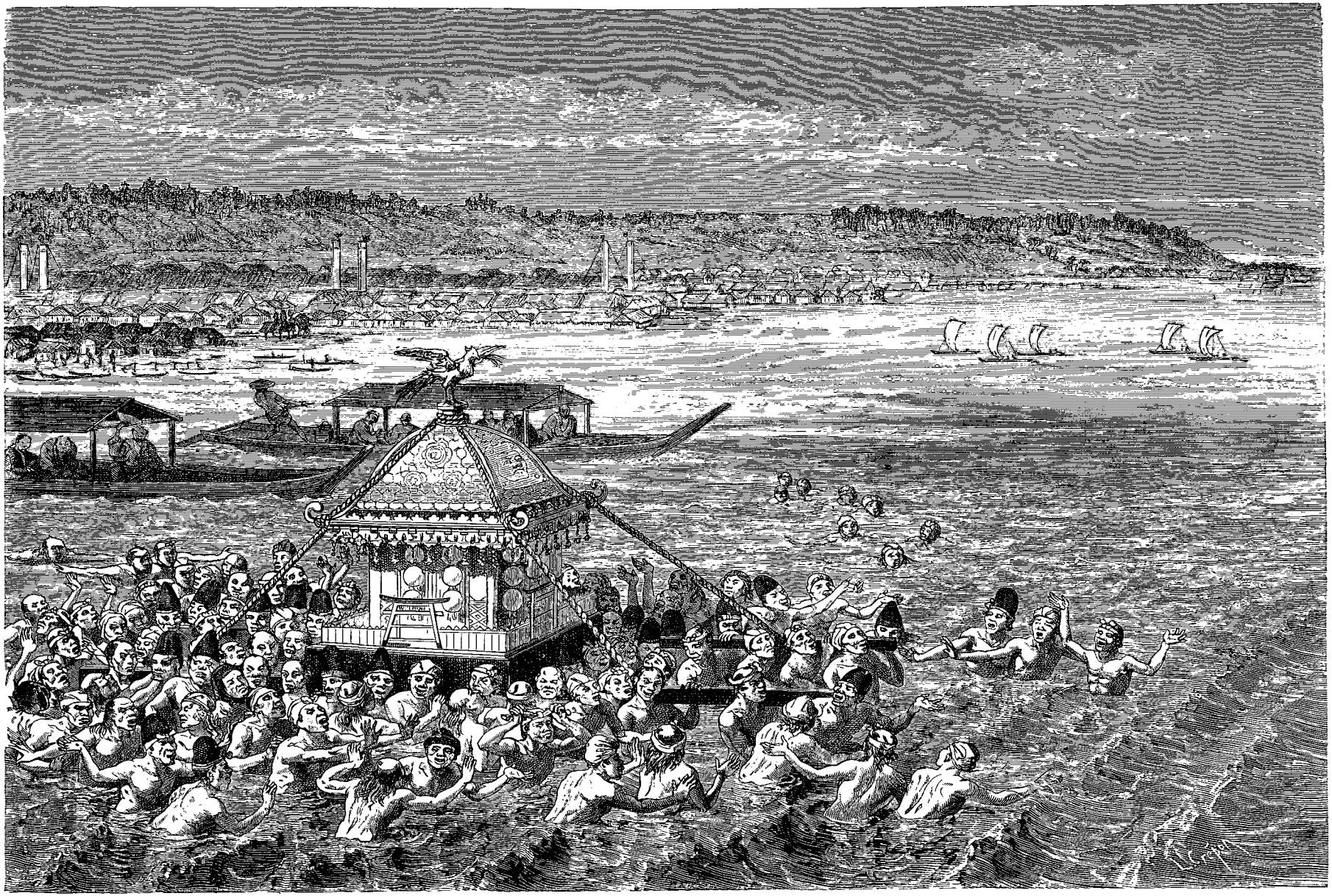
Embarcation d'officiers japonais. —Dessin de A. de Neuville, d'après un croquis de M. Roussin.

compagnons d'employer gaiement la journée à une grande excursion à cheval dans les quartiers du nord. Quant à moi, je restai au logis, où je ne tardai pas à recevoir la visite d'une délégation du Castel. On venait m'exprimer l'embarras dans lequel ma demande de la veille plongeait le Gorodjo ; mais je n'en persistai pas moins à exiger de sa bienveillance une lettre propre à justifier auprès de mon gouvernement la rupture momentanée des négociations. Vers le soir, un gouverneur des affaires étrangères m'apporta la nouvelle que ce point m'était accordé ; toutefois, le Gorodjo me conjurait d'aller encore passer la nuit en rade en attendant sa missive.

La nuit était orageuse, la mer houleuse. L'expédition se composait de deux embarcations, la première montée exclusivement par nos officiers japonais. Nous remarquâmes qu'elle ne se dirigeait point du côté du yacht, mais sur un gros steamer de guerre, où l'on distinguait, parmi l'équipage, un mouvement qui nous parut suspect. A la vérité, le gros steamer ne fumait pas, mais il pouvait fort bien chauffer et lever l'ancre pendant la nuit. Nous le laissâmes accoster par nos yakounines ; puis, virant de bord, nous fîmes conduire notre sampan en droite ligne sur le yacht, malgré les cris du patron de nos sendôs, lequel, tout en ramant avec ceux-ci, comme nous l'entendions, ne cessait de répéter qu'il avait l'ordre de suivre la chaloupe des officiers.

Arrivés au yacht, nous en trouvons l'escalier levé D'un bout à l'autre du bâtiment, silence de mort, obscurité complète. Les plus jeunes de notre troupe montent à l'abordage et abaissent l'escalier. Nous étions tous sur le pont, quand le commandant parut. Je lui démontrai que notre escorte faisait fausse route, puisqu'il était convenu avec le Castel que je devais retourner à bord, conséquemment là où j'avais couché la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fête de Gots-Tennoô : La châsse de l'idole a la mer. — Dessin de L. Crépon, d'après une gravure japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuit dernière. Aussitôt il nous fit ouvrir nos cabines et apporter des lampes et du saki.

Pendant que nous nous installions dans nos dortoirs, la chaloupe des yakounines aborda, et une vive altercation s'engagea sur le pont, entre le chef de l'escorte et le brave commandant. Mais celui-ci tint bon, et déclara carrément qu'il ne nous livrerait que sur la production d'un ordre supérieur. C'est ainsi que nous demeurâmes en paisible possession de notre yacht, première et unique prise maritime que la Suisse ait jamais faite!

Nous y passâmes encore six nuit. Le Gorodjo, renonçant à toute vexation ultérieure, agréa les arrangements que je lui proposai et pourvut avec dignité aux formalités de notre départ. Déchargé des embarras de la protection du Tjoôdji et ne nous envisageant plus que comme des hôtes en visite, il nous laissa la libre disposition de nos journées, sous la seule réserve de ne pas rester en ville après le coucher du soleil. Quelques-uns de ses agents inférieurs crurent pourtant devoir tenter, par-ci par-là, de nous molester. Un jour que quatre membres de la mission débarquaient à l'Hatoban, des officiers du poste s'avisèrent de les retenir dans l'enceinte des bâtiments de la douane. Quand de pareils conflits surgissent, il faut s'abstenir de discuter avec les subalternes, et en référer immédiatement à l'autorité supérieure.



Pêche à l'épervier. — Fac-simile d'une esquisse japonaise.

Comme la réponse du gouverneur en chef de la douane se faisait attendre, nos amis organisèrent entre eux, avec le plus grand sang-froid, un tir au pistolet dans la cour même dont on leur fermait la porte, et bientôt l'on se hâta de leur en livrer l'accès.

Du reste, aucun incident désagréable, aucune rencontre fâcheuse ne vinrent troubler nos dernières excursions : partout, dans les rues les plus fréquentées, dans les parvis des temples le plus en vogue, aussi bien que dans les retraites des jardins publics, nous trouvâmes le même accueil, à la fois plein de bienveillance et de discrète curiosité.

Nos yakounines, de leur côté, déployaient une amabilité si peu commune et se relâchaient si visiblement de la rigidité de leur première consigne, que nous ne pûmes nous empêcher de leur faire part de nos doutes sur la réalité des dangers dont leur gouvernement nous avait entretenus. Ils déclarèrent cependant que la situation n'avait rien perdu de sa gravité, mais que l'on paraissait plus tranquille à Yédo depuis le départ des princes, et, qu'en tout cas, les rues de la capitale étaient parfaitement sûres jusqu'au coucher du soleil.

Notre résidence maritime nous fournit naturellement l'occasion de faire ample connaissance avec les pêcheurs de la baie. Ils constituent, si l'on en excepte les yétas, la classe la plus infime de la population de Yédo. Elle est disséminée sur l'immense périmètre des faubourgs méridionaux de la Cité et du Hondjo. Les barques innombrables qui font la pêche au large, au delà des forts détachés, viennent, au retour, s'amarrer le long des îles et des quais situés à l'embouchure de l'Ogawa.

Aux heures de la marée basse, le retrait de l'eau laisse à découvert des quartiers de roc et des têtes de pilotis tout autour des cinq forts. Les bateaux qui profitent du reflux pour sortir de la baie déposent sur ces points mis à sec une partie de leur équipage, des jeunes gens surtout, armés des engins nécessaires pour pêcher à la ligne. Là, debout sur les blocs de pierre ou accroupis sur les pieux, un soleil ardent sur leur tête et l'éclatante réverbération de la mer à leurs pieds, ils restent immobiles comme les hérons et les aigrettes qui viennent charmer leur solitude. Quand on a la patience de ne pas les perdre de vue, on s'aperçoit, de temps en temps, qu'ils retirent avec prudence des poissons pris à l'hameçon : ils les glissent ensuite dans un long sac en filet, qui pend à leur ceinture et traîne dans l'eau, où ils conservent de la sorte leur capture vivante et fraîche pour le marché. Cependant la marée montante ramène les barques vers les forts; elles recueillent, en passant, les pauvres exilés et emmagasinent leur proie dans les viviers de la cale.

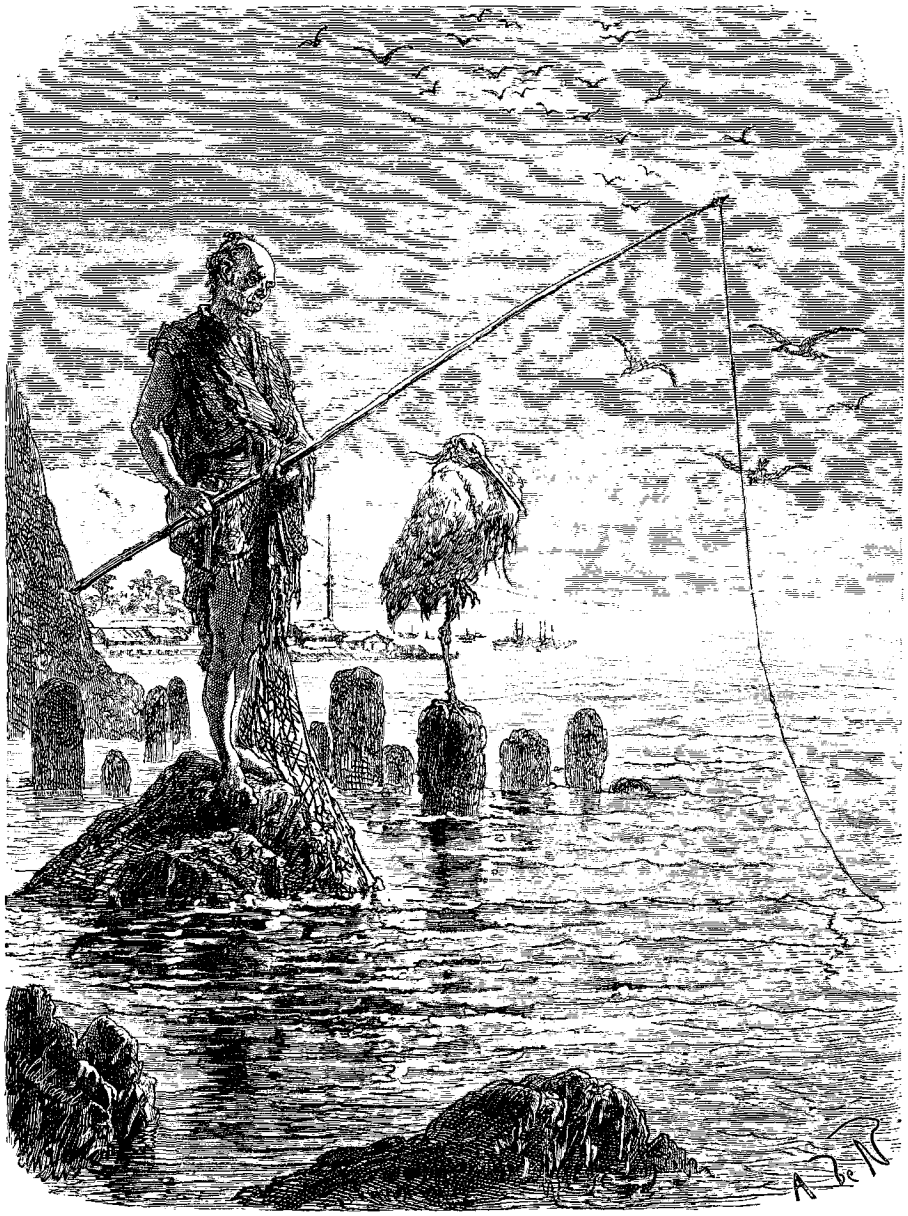
D'autres embarcations, plus légères, se bornent à circuler dans l'enceinte de la baie pendant toute la durée du reflux. Ceux qui les montent sont armés d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longue perche qui se termine par un fer légèrement recourbé, avec lequel ils raclent, au hasard, les fonds vaseux où rampent les anguilles ; ce mouvement remplace aussi le jeu de la rame et fait cheminer lentement le bateau.

Dans certains parages peu éloignés de la côte, on distingue toute une file de grosses barques, amarrées contre de fortes perches plantées en chevalet dans la mer ; un long bambou posé sur le chevalet fait bascule et supporte un filet taillé en carré, que l'on plonge et laisse longtemps dans l'eau ; mais comme il y a une quantité de ces engins autour des grosses barques, on en voit constamment monter ou redescendre.

Ailleurs, on submerge lentement le long filet semi-circulaire, et quand il est tendu à la profondeur convenable, les pêcheurs, munis de planches sonores qu'ils



Le pêcheur et l'aigrette. — Dessin de A. de Neuville, d'après une gravure japonaise.

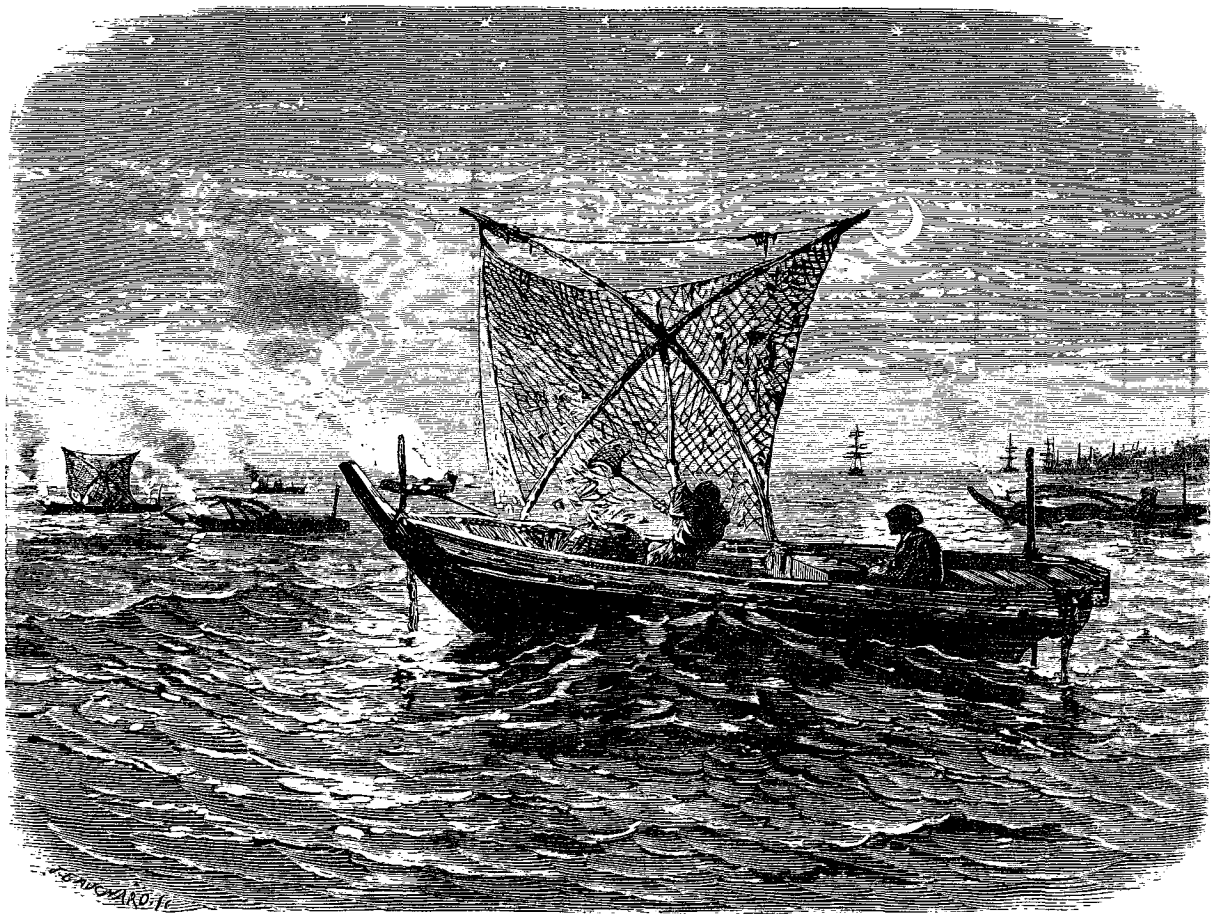
frappent en cadence, à coups de baguettes, font une bruyante battue pour effrayer le poisson et le chasser dans la direction du piége.

Mais la pêche la plus pittoresque est celle qui se fait avec cette sorte de filet que nous appelons l'épervier. Deux hommes seulement montent l'embarcation : l'un est le pêcheur, l'autre l'amorceur ; celui-ci rame le plus doucement possible, s'arrête sur un geste de son camarade, saisit une grande coquille nacrée, la plonge dans le réservoir de la barque et la retire chargée de pâture pour les poissons, c'est-à-dire de menus coquillages cassés de telle façon que le petit animal qu'ils contiennent en sorte à moitié. Un instant après que cette pâture a été répandue dans la mer, le pêcheur, debout sur l'avant du bateau, ploie et plisse avec soin un filet, dont il tient l'ouverture dans la main droite ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puis, tout à coup, du geste d'un semeur qui jette le grain dans le sillon, il lance si adroitement ce filet, qu'il lui fait décrire un demi-cercle sur l'endroit où l'on vient d'attirer les poissons; aussitôt il le ramène avec non moins d'adresse, et l'on ne tarde pas à voir briller dans les mailles les gloutons argentés qui se sont laissé prendre.

Un jour, nous accostâmes deux de ces bateaux. Le patron du premier fit deux coups de filet si fructueux, que nos yakounines lui en achetèrent immédiatement le produit pour leur table. Je crois que leur règlement de compte, en petite monnaie de fer, n'atteignit pas la valeur d'un tempo (quinze centimes). Lorsque, à mon tour, je m'abouchai avec le patron du second bateau, les mêmes yakounines négocièrent, en mon nom, l'achat de deux fort belles pièces, pour le prix de deux quarts d'itzibou, valant ensemble un franc vingt-cinq centimes; mais ils reçurent pour leur peine toute une poignée de petits poissons et des crabes à discrétion. Je savais que ces officiers, étant très-mal payés, prélèvent tout ce qu'ils peuvent sur les barques, sur les marchés et dans les boutiques. Il ne se fait pas une vente pour un étranger, que le marchand n'arrange son prix de manière qu'il y ait quelque chose pour le yakounine. Il en est de même dans les payements faits aux coulies pour transport de personnes ou de



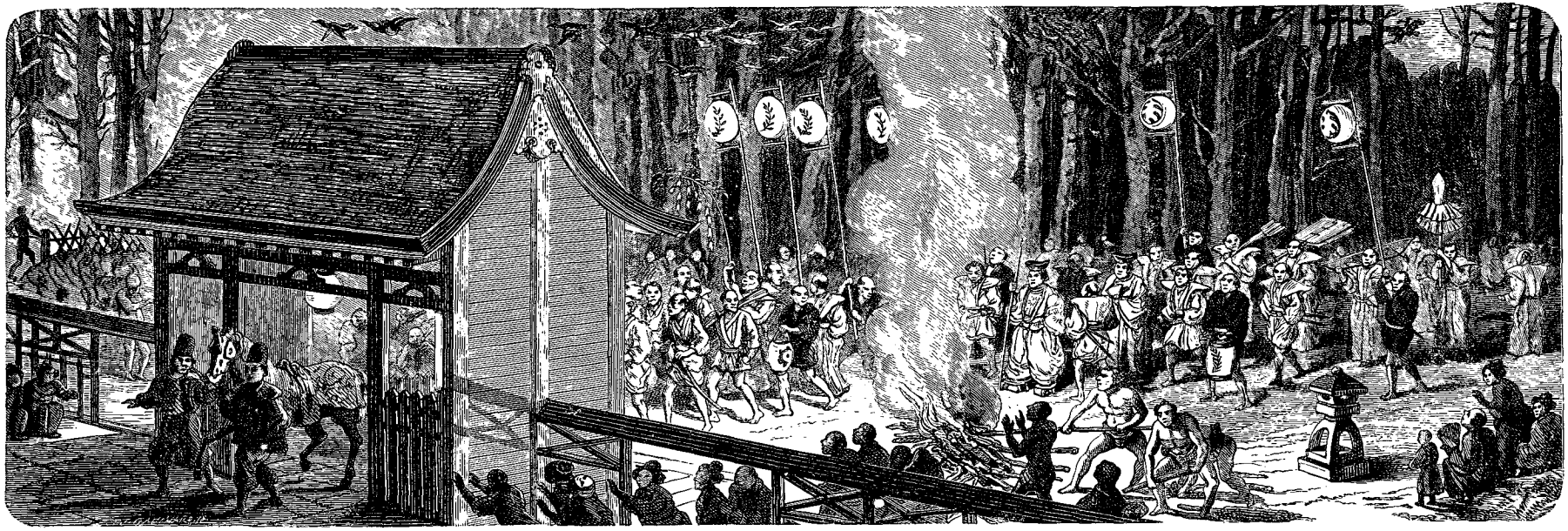
Pêche au feu dans la baie de Yédo. — Dessin de A. de Neuville, d'après une gravure japonaise.

bagages : on peut être sûr que ce qu'ils reçoivent n'entre pas intégralement dans leur bourse. L'aumône que l'on donne aux mendiants n'échappe pas davantage à cette dîme arbitraire.

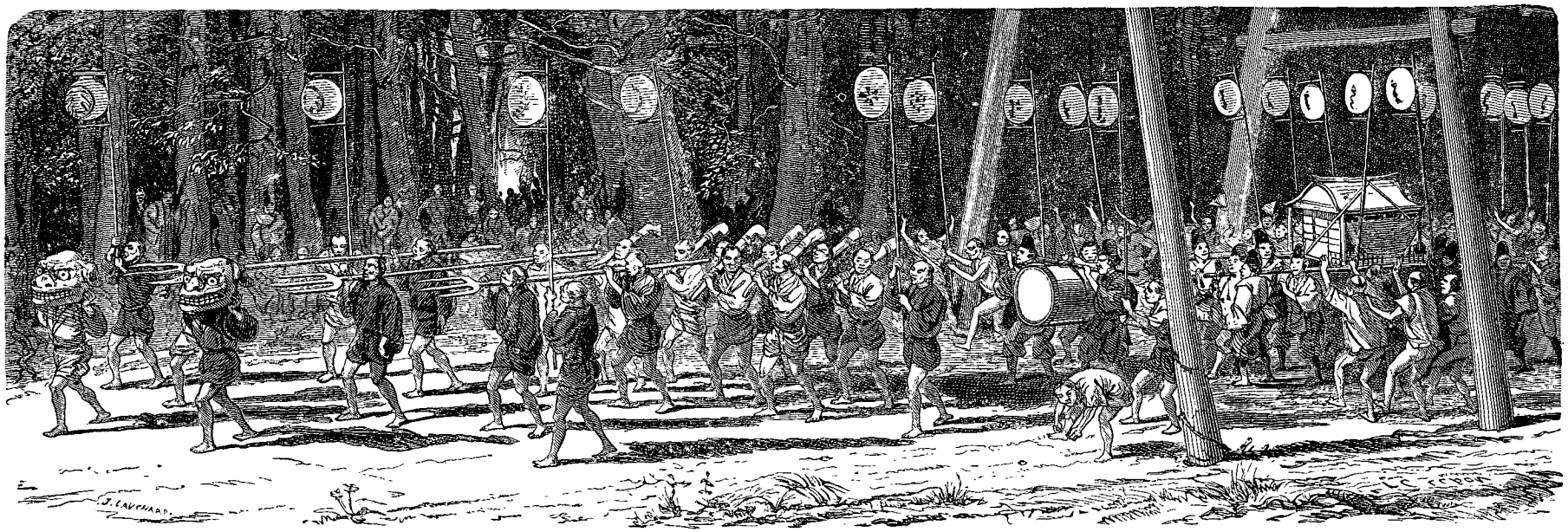
La baie de Yédo est aussi animée la nuit que le jour par les bateaux de pêcheurs, et alors on y jouit d'un charmant spectacle, car ils font la pêche au feu. Chaque embarcation porte à l'avant une espèce de gril où l'on brûle des joncs et de la résine. Ces bateaux forment quelquefois un demi-cercle immense qui produit au loin l'illusion d'un quai étincelant de milliers de lumières.

Ces tribus de pêcheurs des plages de Yédo, cette population si déshéritée des biens qui attachent l'homme au sol, a une affection d'autant plus vive pour l'élément qui lui procure sa subsistance. Le marin ne connaît pas de plus belles fêtes que celles dont la mer est le théâtre. Quand les riverains du faubourg de Sinagawa célèbrent l'anniversaire de leur divinité favorite, Tengou, le dieu ailé, le grotesque et jovial messager du ciel, ils ne savent rien imaginer de mieux pour lui témoigner leur tendresse que de le transporter à la mer. Tandis que les vétérans de la bonzerie et leurs domestiques vaquent à la purification annuelle du temple et de son mobilier, les prêtres les plus vigoureux chargent sur leurs épaules le brancard où re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La matsouri de Roksamia. — Dessin de L. Crépon, d'après une gravure japonaise.



La matsouri de Roksamia : Procession nocturne dans la forêt. — *Dessin de L. Crépon, d'après une gravure japonaise.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pose la châsse ou mikôsi de leur divin patron, et lorsqu'ils ont atteint la plage, ils se dépouillent de leurs vêtements sacerdotaux et fendent les flots en bon ordre. Cependant les troupes de pêcheurs qui les suivent en tumulte, enveloppent bientôt le cortége: saisissant de leurs bras vigoureux la sainte retraite de l'idole, ils l'enlèvent par-dessus les toques laquées des bonzes, et malgré les efforts, réels ou simulés, de ses gardiens officiels, qui luttent contre la foule au milieu des vagues écumantes, le mikôsi chancelant, mais toujours debout, accomplit entre les mains du peuple son pèlerinage maritime. On appelle cette solennité la matsouri de Gots-Tennoô. Elle a lieu le sixième jour du sixième mois (juillet-août), et elle se prolonge, avec des rites différents, jusqu'à la fin du huitième jour, où les bonzes, pour conclure, distribuent à leurs ouailles des branches d'arbres chargées de fruits comme le peuple les aime, c'est-à-dire à peine parvenus à la maturité.

Les matsouris de Yédo sont loin d'avoir conservé l'élévation patriotique et la noble simplicité qui distinguaient ces anciennes fêtes religieuses dans les temps de la splendeur du culte national des kamis. Chaque temple, ou peu s'en faut, a sa matsouri annuelle, et chaque matsouri est l'occasion de foires, de réjouissances et de divertissements populaires qui lui sont propres. Le sens mythique de la solennité s'est perdu, sa signification morale est tombée dans l'oubli. Ce qui n'était que l'accessoire de la fête en est devenu l'objet principal, ou plutôt l'unique intérêt. C'est ainsi que certaines fêtes religieuses du moyen âge ont disparu en nous léguant cependant leur kermesse, la foire populaire qui d'année en année s'était développée sous leur protection. La grande kermesse de Munich porte encore aujourd'hui un nom, celui de Dult, qui rappelle que primitivement l'on y faisait surtout le trafic des indulgences. De même à Yédo, certaines fêtes rappellent les noms des anciennes divinités nationales: la déesse du soleil, Ten-sjô-Daïzin; le dieu de la lune, Sosano wô no Mikotto; le dieu de l'eau, Midsou no Kami; le patron du riz, Inari; le dieu de la mer, Yébis; le dieu de la guerre, Hatchimann, dont on célèbre l'anniversaire le premier jour du lièvre du second mois (mars). Mais ce qui caractérise ces solennités, ce sont la pompe théâtrale et les séductions de tout genre que l'on y déploie: ici, les processions, les chœurs de musique, les danses et les pantomimes des prêtres; là, les mascarades et les représentations scéniques en plein vent; ailleurs, les illuminations; ou encore, certaines spécialités de jeux publics: un tir à l'arc, des courses de chevaux, des luttes d'athlètes, des loteries publiques, et presque partout un marché quelconque de fruits ou de poissons de la saison, de pâtisseries, de sucreries, de fleurs, et même d'objets usuels tels que des éventails, des parapluies, des objets en paille tressée, des lanternes de papier et des jouets d'enfants.

Quoi qu'il en soit, le sujet des matsouris, dans une ville comme Yédo, où les temples se comptent par centaines, défie toute énumération et même toute description détaillée. Quelques rapides esquisses suffiront cependant pour donner une idée du genre, et je les prends parmi les fêtes qui, plus que toutes les autres, ont le privilége de mettre sur pied la population presque tout entière de la grande ville.

Le cinquième jour du cinquième mois (juin-juillet), on se rend en foule dès le matin dans les bois du faubourg de Foutchiou pour y cueillir des herbes dont la vertu est réputée souveraine dans les cas de maladies contagieuses. Une foire improvisée sur la lisière de la forêt invite les pèlerins à se pourvoir de tout ce qui leur est nécessaire, et même au delà, pour qu'ils puissent passer cette journée sans privations quelconques.

Le soir venu, les prêtres de la Roksa-mia, temple kami du voisinage, procèdent soudainement à la purification annuelle des lieux saints Tandis que l'on nettoie le temple, une procession solennelle doit promener dans les bois, pendant la plus grande partie de la nuit, les reliques et le mobilier du sanctuaire. Des bûchers de bois résineux sont préparés dans les cours de l'enceinte sacrée, au pied des toris de l'avenue, dans les éclaircies ou les carrefours de la forêt, et sur toute la route que parcourra le cortége.

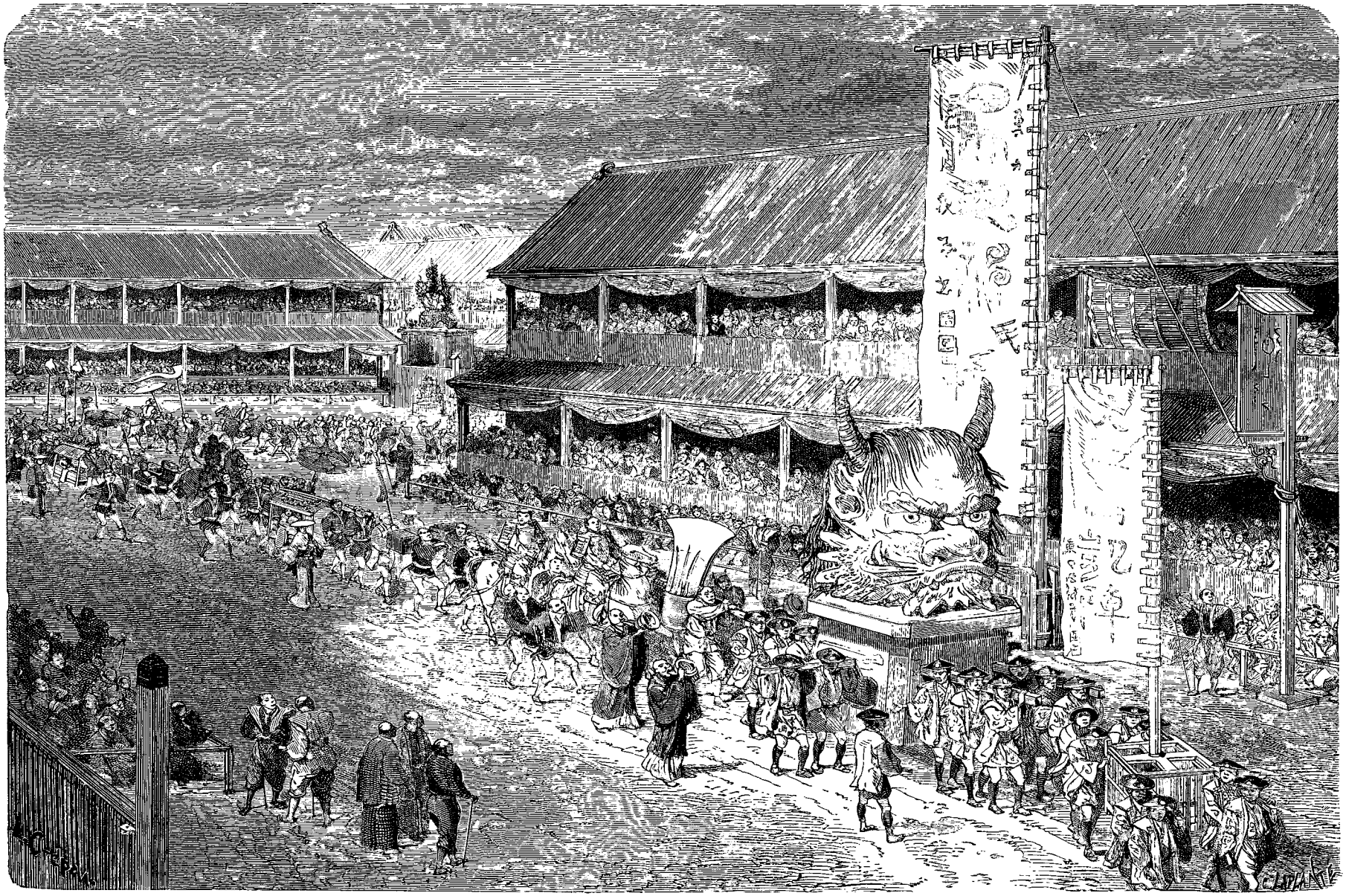
A un signal donné, au bruit des fifres, des gongs et des grosses caisses de la bonzerie, tous les bûchers s'allument à la fois, et la procession se met en route, abondamment pourvue de lanternes de papier transparent, de diverses couleurs. De tous côtés la foule accourt sur le passage du cortége en poussant des cris de joie, auxquels répondent par milliers les oiseaux effarés, surpris dans leur sommeil par ces lueurs et ces clameurs étranges.

En tête de la procession, derrière le premier corps de musique, marchent les chevaux d'honneur du kami, conduits à la bride par des palefreniers revêtus de l'antique costume national. A leur suite viennent les grands prêtres et leurs acolytes, et leurs serviteurs portant les armes sacrées, trophées des anciens héros; enfin, précédés du goheï, l'antique goupillon, deux personnages masqués de têtes de chiens de la Corée, ainsi que toute la troupe des prêtres et des valets employés à la parade des mikôsis, des meubles et des ustensiles du temple et de ses dépendances.

Quand le cortége a parcouru toutes les stations extérieures, il rentre au lieu sacré, et les bûchers s'éteignent. La foule se disperse dans les restaurants de la foire et sur les chemins de la ville; l'ombre et le silence reprennent possession de la forêt, et les oiseaux, à leur tour, rentrent peu à peu dans leurs asiles.

Le vingt-quatrième jour du huitième mois (septembre-octobre), le temple de Temmangô dans le Hondjo, dont la purification a lieu le vingt-cinquième jour du second mois, exhibe et promène dans les rues principales de Yédo l'image de son dieu, installée sur un chariot traîné par un buffle. Les principaux officiers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La matsouri de Miôdjin : Parade de la tête du démon. — Dessin de L. Crépon, d'après une gravure japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

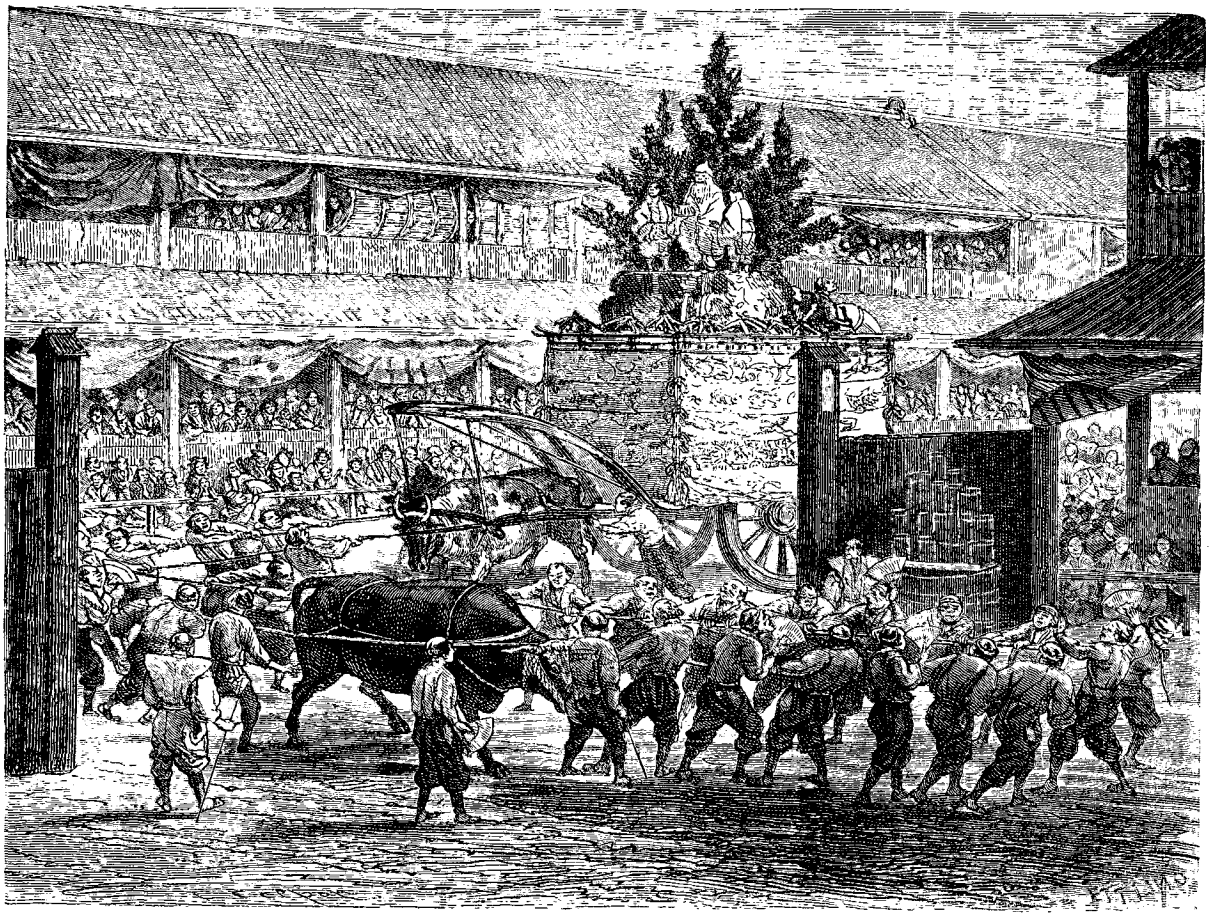
des familles qui patronnent cette bonzerie et les prêtres qui la desservent précèdent et suivent le char, accompagnés de coulies qui portent les coffrets et les paniers renfermant les ustensiles et les autres objets sacrés du temple.

Le Tohiéïsan, l'un des grands temples du Taïkoun, célèbre sa procession annuelle le deuxième jour du dixième mois (décembre-janvier). Les bonzes, à leur retour, font lecture au peuple de certains fragments des livres sacrés ; ils lui servent à boire du thé préparé et béni de leurs mains, et lui ouvre libéralement les jardins et le bois sacré qui font partie des dépendances du couvent. Le septième jour est consacré à des pantomimes sur des sujets tirés de l'ancienne histoire du Nippon.

Dans la grande procession bisannuelle du temple du Kanda-Miôdjin, il y a toute une cavalcade de personnages historiques, parmi lesquels on distingue Taïkosama.

Pour donner plus de relief encore à la parade, les bonzes y invitent un certain nombre de courtisanes, qui figurent au cortége, portées dans d'élégants palanquins.

Le char du saint de Miôdjin est traîné par deux buffles et par un nombre illimité de fidèles, volontairement attelés aux cordes de paille du sacré véhicule



Le char de triomphe du saint de Miôdjin. — Dessin de L. Crépon, d'après une gravure japonaise.

A quelques pas en arrière de celui-ci, on porte sur un plateau la tête hideuse et colossale du démon dont le saint a triomphé. Les bonnes gens du peuple en contemplent avec effroi les cornes gigantesques, la crinière ébouriffée ; ils se montrent les uns aux autres ses yeux sanglants, sa peau d'écarlate, son horrible mâchoire. Pour ajouter à l'effet du spectacle, des bonzes, à quelques pas en arrière, sonnent de la conque et en tirent de lugubres hurlements. Un peu plus loin, on exhibe la hache énorme au moyen de laquelle le héros victorieux fit tomber la tête du monstre.

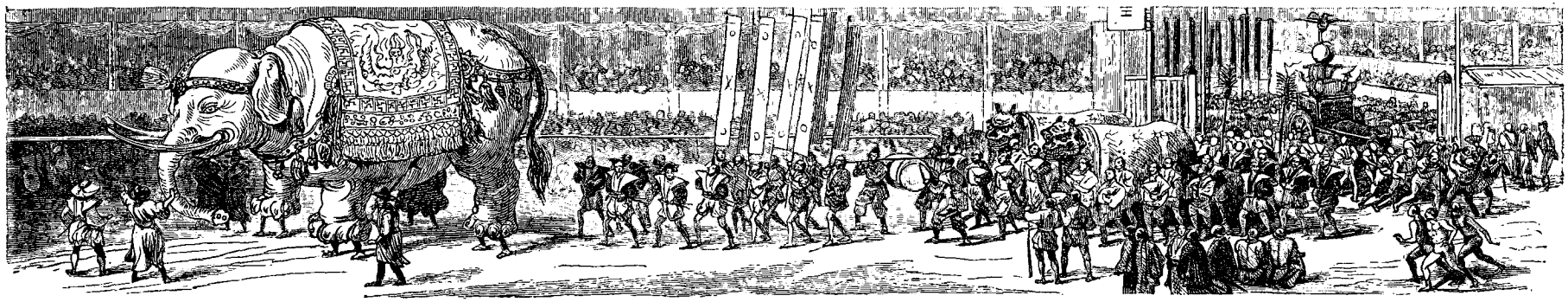
Mais toutes les merveilles réunies de la procession de Miôdjin pâlissent devant les splendeurs de la fête que donnent annuellement les prêtres du temple de Sannoô, consacré à la mémoire de Zinmou, le fondateur de l'empire du grand Nippon. C'est la plus imposante des matsouris de Yédo. Elle a lieu le quinzième jour du sixième mois.

Tengou, le fidèle portier et messager des dieux, ouvre la marche. Paré de son plus beau costume de héraut céleste, il déploie à demi une paire de grandes ailes aux couleurs de l'iris. Son air souriant, ses yeux malins, son teint cramoisi, son nez d'une longueur démesurée, disposent le peuple à la gaieté et assurent au cortége l'accueil le plus sympathique. Lorsque les mauvais esprits aperçoivent l'image de Tengou à la porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Matsouri de Sannoô : La langouste, les courtisanes, le buffle, le riz. — Dessin de L. Crépon, d'après des gravures japonaises.



Matsouri de Sannoô : L'éléphant blanc, les tigres de Coré, le coq du daïsi. — Dessin de L. Crépon, d'après des gravures japonaises.



Matsouri de Sannoô : La musique tartare. — Dessin de L. Crépon, d'après des gravures japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des temples de la religion nationale, ils ont hâte de passer leur chemin. La procession n'a donc point à redouter leur funeste rencontre.

Quant à l'ordre public, la police municipale s'en charge. Plus d'un million de spectateurs sauront observer en ce grand jour la plus exacte discipline. Dans toutes les rues et sur toutes les places que doit parcourir le cortége, il y a des estrades en amphithéâtre pour les femmes, les vieillards, les enfants; des places marquées pour quiconque veut en payer le tarif; des stations libres pour les prolétaires; mais chacun est tenu de demeurer tranquille à son poste pendant toute la durée de la fête. Les marchands ambulants qui vendent des fruits, des gâteaux, du thé et du saki, ont seuls le privilége de circuler en dehors des cordeaux qui séparent la foule de la voie réservée au cortége.

La procession de Sannoô est une sorte d'encyclopédie nationale en action, où se trouvent réunis pêle-mêle, et agencés l'on ne sait comment, toutes sortes de souvenirs historiques, de symboles mythologiques, de traditions et de mœurs populaires, à peu près, et sans autre point de comparaison, comme l'on voit dans l'antique fête des vignerons de Vevey, Bacchus, Silène, les vieux Suisses et l'arche de Noé, Cérès, Pomone et les armaillis du ranz des vaches. De part et d'autre la liberté scénique est aussi complète que possible. Quand l'art atteint cette largeur démocratique, la critique n'a plus qu'à s'incliner. Passons donc aux détails les plus pittoresques de la cérémonie.

Voici le patron des danses sacrées du daïri. L'image, revêtue du vieil accoutrement théâtral de Kioto, est exhaussée sur un tambour très-élevé, supporté par des figurants en habits de fête et à chapeaux couronnés de fleurs.

Vient ensuite la procession de l'éléphant blanc. L'animal en papier carton marche au pas de ses porteurs, dont on ne distingue que les pieds qui se remuent sous les jambes du colosse. Il est précédé d'une musique tartare, où les sons des flûtes et des trompettes s'allient au bruit de la grosse caisse, des cymbales, des gongs et des tambourins. Les hommes de ce groupe portent la barbe, un chapeau pointu surmonté d'une aigrette, des bottes, une longue robe retenue par une ceinture, et quelques-uns d'entre eux font flotter dans les airs des bannières chinoises couvertes d'images de dragons.

Plus loin, une langouste gigantesque chemine montée par un prêtre du culte kami et entourée d'une troupe de nègres.

A sa suite, une centaine de cultivateurs sont attachés au char du buffle : le roi des animaux domestiques, placé sur le véhicule, à l'ombre d'un sapin et d'un pêcher en fleurs, est accompagné du demi-dieu qui l'a introduit au Japon.

Six autres chars sont consacrés à étaler en pittoresques trophées les instruments et les produits de la culture du riz.

Un cortége de prêtres de la religion des Kamis compose l'escorte d'honneur d'une voiture faite à la ressemblance de celle du Mikado, et d'un splendide chariot que surmontent le gong sacré et le coq du daïri.

D'antiques bannières, dont quelques-unes ornées d'esquisses de chevaux, précèdent une cavalcade d'officiers supérieurs, costumés, pour la plupart, selon les modes de la cour de Kioto.

Tout à coup deux monstres terribles apparaissent. Ils ont la face d'un tigre et les cornes d'un taureau. Leur croupe énorme s'élève au-dessus des casques des hommes d'armes qui les environnent. Peut-être rappellent-ils, sous une forme fantastique, le souvenir de ces tigres qui, dans la campagne de Corée, causèrent tant d'ennuis aux soldats de l'héroïque mère d'Hatchimann.

C'est à ce groupe que se rattache l'exhibition des armes antiques de l'arsenal de Sannoô : lances et hallebardes, sabres à deux mains, arcs, flèches, éventails de guerre et enseignes de commandement

Peu à peu cependant cette exposition perd son caractère belliqueux, et l'on voit défiler, sous des bannières couvertes de signes hiérographiques, les prêtres et les coskeis chargés des mikôsis, des vases du sanctuaire et de tout le mobilier du temple et de ses dépendances.

Une autre troupe de coskeis balance, au bout de longues perches, des lanternes de papier formant un gracieux assemblage de transparents variés. On reconnaît dans le nombre les armes du quartier de Sin-Yosiwara, et voici le bouquet de la fête!

Les sept plus belles dames de cette partie réservée de la capitale s'avancent majestueusement l'une après l'autre dans leur costume de parade. Chacune est accompagnée de sa fille de chambre et d'un coskei, porteur d'un haut et ample parasol de soie, destiné à protéger la belle contre les rayons du soleil.

Elle est coiffée en cheveux, dont l'orgueilleux édifice à deux ou trois étages exige le soutien de larges peignes entrelacés de crêpe et renforcés de toute une auréole de gigantesques épingles en écaille blonde.

Sa figure resplendit de l'éclat des plus savantes préparations cosmétiques.

Sa toilette permet de compter le nombre de ses robes, grâce aux cinq ou six collets, si ce n'est plus, que celles-ci étalent sur sa poitrine.

Un ample kirimon les recouvre et même il balayerait la terre s'il n'était quelque peu relevé, de manière à bouffer sur la taille, au moyen d'une énorme ceinture composée d'une pièce entière de soie ou de velours.

Enfin la coquette a eu soin d'adopter pour ce jour de gloire la haute chaussure à planchettes, qui ajoute, sans qu'il y paraisse, quelques centimètres à sa noble stature

Au surplus, les sept figurantes sont toutes bien connues du peuple. A leur passage, il les désigne par leurs noms, et ces noms sont brodés sur leur riche costume de parade. Celle-ci, c'est la dame à l'éventail de guerre : elle l'étale sur sa grande ceinture de velours et elle y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ajoute comme agréments quatre coqs de divers plumage, dont deux sont blancs, brodés en relief sur les pans et sur les larges manches de son kirimon; les plumes de soie de leur queue flottent gracieusement en l'air à chaque mouvement de la belle. La seconde est la dame aux poissons d'or : elle en porte un de chaque côté de sa robe, sur un fond de vagues et d'écume en fil d'argent; les broderies accessoires représentent de petits enfants qui jouent avec des rubans de toutes sortes de couleurs voltigeant librement sur le kirimon.

Peindrai-je ensuite la dame aux têtes de mort, la dame aux candélabres, la dame aux grues, la dame aux chrysanthèmes? Mais où faudrait-il s'arrêter, si l'on voulait décrire dans tous ses détails le tableau des hommages rendus aux courtisanes par les prêtres et par le peuple de Yédo? Les scènes des matsouris sont loin d'épuiser ce ridicule sujet. Ce n'est pas assez que les bonzes de Miôdjin et les prêtres de Sannoô invitent des courtisanes à se produire dans des processions religieuses périodiques : il y a chaque année dans l'enceinte de Sin-Yosiwara une foire accompagnée d'une parade, d'une exhibition générale des cinq mille privilégiées qui habitent ce quartier; et les bonzes d'un grand temple du voisinage, celui du Quannon d'Asaksa, se font délivrer régulièrement les portraits des reines de la fête pour les suspendre, comme dans un panthéon, aux parois de leur sanctuaire.

En présence de pareilles mœurs, on ne peut qu'admirer l'à-propos avec lequel la grande matsouri de Sannoô admet au rang de ses idoles et promène solennellement dans les rues de la ville la grotesque statue d'un singe à face rouge, coiffé de la mitre sacerdotale et armé du goupillon.

Du haut de son tambour orné de riches tentures, cette moqueuse image domine au loin la foule et semble étaler aux yeux des spectateurs l'ironique caricature des parades religieuses auxquelles ils viennent d'assister.

Les fêtes du calendrier.

Les matsouris ou kermesses des temples du Japon rendent au gouvernement de ce pays un service qui serait fort apprécié en Europe. Elles le déchargent du souci d'amuser ses sujets. Ceux-ci, de leur côté, suppléent de leur propre fonds à ce qu'elles peuvent encore laisser à désirer. Il y a donc des fêtes japonaises qui ne consistent point en représentations et en divertissements donnés au peuple par les bonzes, mais en véritables réjouissances publiques, dans lesquelles le peuple lui-même est l'unique acteur et le véritable héros de la journée.

Ce sont d'abord les go-sékis ou cinq grandes fêtes annuelles. Issues du daïri, elles avaient dans l'origine un cachet religieux, qui ne nuisait en rien à la gaieté des manifestations extérieures, car la morale du culte kami proclame qu'un cœur joyeux est par le fait dans l'état de pureté.

La séki du premier jour du premier mois est naturellement la principale des fêtes du nouvel an. C'est celle des visites de félicitations et des étrennes. Ces dernières consistent au moins en deux ou trois éventails que le visiteur apporte, selon l'usage, dans une boîte de laque entourée de cordons de soie; mais quelles que soient la nature et la valeur du présent principal, il l'accompagne d'un cornet de papier contenant un morceau séché de la chair du coquillage nommé awabi, ou du siebi, poisson des plus vulgaires; et cette manifestation est un pieux hommage rendu à la frugalité des antiques mœurs nationales. D'autre part, la famille qui reçoit la visite, y répond par une petite collation composée de saki, de pain de riz et d'oranges mandarines. La langouste joue aussi un rôle important dans l'échange des étrennes. Chaque ménage en conserve généralement une jusqu'à l'année suivante : toutefois, quand il le faut, on la réduit en poudre pour la consommer; elle est efficace contre certaines maladies.

La seconde des go-sékis, la fête des poupées, a lieu le troisième jour du troisième mois (avril). Elle est consacrée à la jeunesse féminine. La mère de famille orne de branches de pêchers en fleurs la chambre de parade, et y fait une exposition des poupées que ses jeunes filles ont reçues à leur naissance. Ce sont de jolies figures, élégamment costumées, représentant le mikado, la kisaki et d'autres personnages de la cour impériale. On leur offre un festin complet, que les jeunes filles, quand elles sont en âge de le faire, préparent de leurs propres mains, et vers le soir on le consomme gaiement avec les amis de la maison.

Le cinquième jour du cinquième mois (juin), une fête d'un caractère moins intime, celle des bannières, se célèbre en l'honneur des jeunes garçons. Que l'on se figure une ville comme Yédo, toute pavoisée, dès le matin, de tiges de bambous de la plus haute taille, surmontées de plumets, ou de houppes de crin, ou de boules de papier doré, et supportant, les unes une touffe de longues banderoles de papier de couleur flottant au gré du vent; les autres, des poissons en paille tressée ou en papier laqué; le plus grand nombre enfin, de hautes bannières tendues sur un cadre de roseaux et ornées d'armoiries, de noms de familles, de sentences patriotiques ou de figures héroïques. C'est un spectacle charmant, surtout lorsqu'on le contemple du haut d'une galerie donnant sur l'une des grandes rues de la Cité. Les passants paraissent et disparaissent parmi les images des bannières. Les magasins de bronzes exhibent, à l'étalage, des casques, des armures complètes, des hallebardes gigantesques aux formes fantastiques. Le marchand obséquieux reçoit ou accompagne sur le seuil les officiers qui viennent visiter son nouveau choix de fournitures militaires et commander quelque pièce digne de figurer parmi les cadeaux de la journée. Des troupes de jeunes garçons en habits de cérémonie circulent sur la voie publique, les uns ayant à la ceinture deux petits sabres semblables à ceux des yakounines, d'autres portant sur l'épaule un énorme sabre de bois orné de couleurs variées et de beaux ru-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bans de papier; d'autres encore, chargés de petites bannières reproduisant les sujets favoris de celles qui tapissent les rues. A cet égard, le goût du peuple s'est prononcé plus spécialement pour l'une des figures les plus pittoresques du vieux Nippon, le brave Shyoki, le chevalier sans peur et sans reproche de la première guerre de Corée. La foule aime à contempler son visage austère, toujours impassible au sein du danger : le vent agite sa barbe et sa longue chevelure, et fait flotter sur sa tête les deux classiques fanons de l'ancienne toque du daïri; mais ses grands yeux calmes et vigilants, sa main droite armée du glaive et la fermeté de son attitude, en font le type accompli de la bravoure et de la prudence réunies. Longtemps après qu'il eut cessé de vivre, Shyoki remportait encore des victoires. Quand les Mongols tentèrent d'envahir l'île de Kiousiou, le siogoun ne voulut pas se borner à leur opposer ses meilleures troupes, il fit déployer à leurs yeux un grand nombre de bannières portant l'image de Shyoki, et ce spectacle seul les glaça d'épouvante.



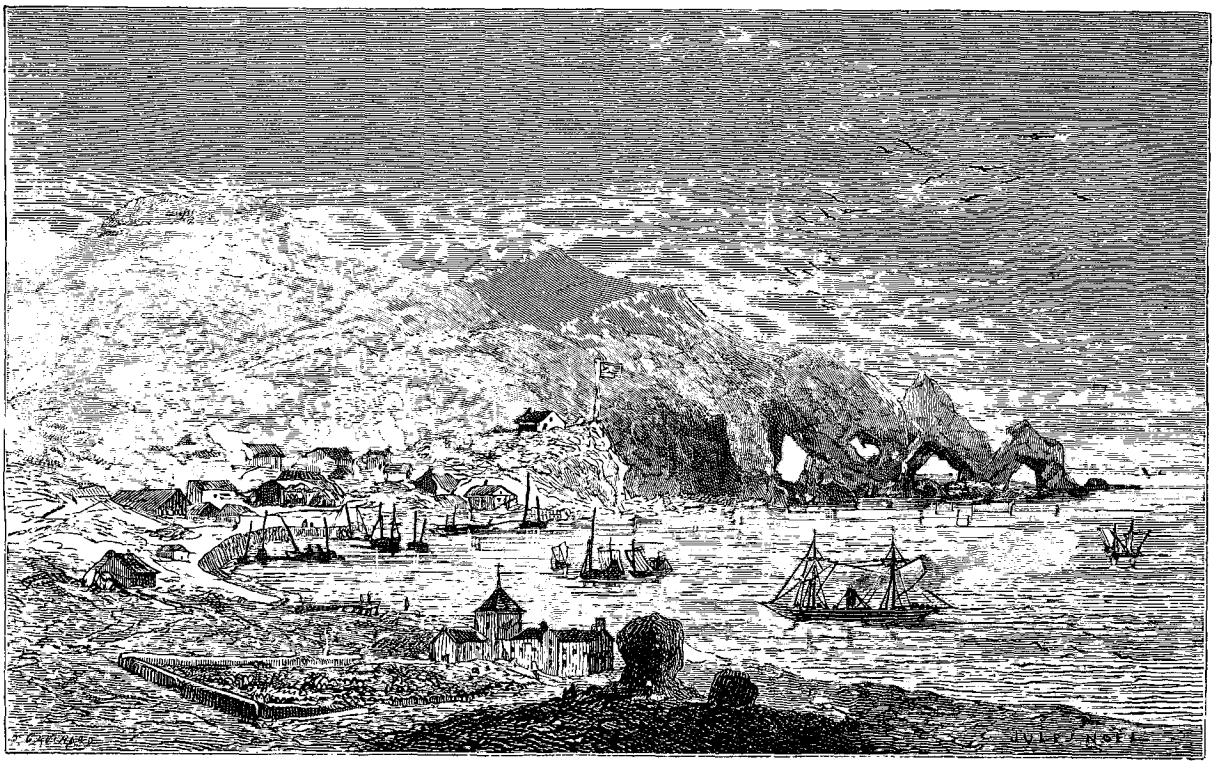
Procession de la fête du temple de Sannoò. — Dessin de L. Crépon, d'après une gravure japonaise.

Malgré l'inaltérable fidélité avec laquelle les artistes reproduisent les traits conventionnels de leurs grands types nationaux, ils en varient à l'infini les poses, l'action, l'attitude, tous les accessoires, en un mot, qui ne peuvent compromettre l'identité du personnage. Ainsi, le vieux Shyoki, dans sa carrière aventureuse, eut à combattre des ennemis de tout genre, entre autres, une légion de petits démons à peau rouge, extrêmement taquins, opiniâtres et malicieux : ils s'attachaient à ses pas, s'embusquant sur les arbres, derrière les rochers, sous les ponts et dans les roseaux. La manière dont il leur fait la chasse et dont sa proie tantôt lui échappe, tantôt reste en son pouvoir, forme le sujet d'une épopée burlesque, à laquelle, depuis des siècles, les peintres indigènes ne cessent d'ajouter quelque épisode de leur invention. Souvent leurs dessins à l'encre de Chine sont de petits chefs-d'œuvre de verve héroï-comique.

Aimé Humbert.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Torshaven, capitale des îles Fœroë. — Dessin de Jules Noël d'après l'album de l'auteur.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ISLANDE,

PAR M. NOËL NOUGARET.

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Arrivée aux îles Fœroë. — Torshaven et sa force armée. — Une excursion dans les montagnes. — Aspect général des îles. — Chasse miraculeuse. — Séjour dans la mission catholique. — Promenades dans Torshaven. — Ses habitants et leur étrange système monétaire. — Un bal de baleiniers. — L'hospitalité du nord.

Au commencement du mois de juin 1866 je pris passage à Édimbourg sur *l'Arcturus*, paquebot danois qui pendant six mois de l'année fait le service entre Copenhague et l'Islande, en passant par l'Écosse et les Fœroë. J'étais muni d'un ordre d'embarquement sur la frégate française *la Pandore* en station sur la rade de Reykjavik et j'allais la rejoindre.

Pour compagnons de voyage j'avais un ancien sous-préfet danois récemment nommé gouverneur de l'Islande, M. Finsen, et quelques Anglais qui venaient faire cette dure traversée uniquement pour jeter leurs lignes dans le lac de Thingwalla à la lueur du soleil de minuit.

Dès le lendemain, favorisé par une jolie brise du sud-est, nous avions perdu de vue ces romantiques terres d'Écosse qui parlent sans cesse de l'immortel Walter, et vingt-quatre heures après nous arrivions en vue des Fœroë, notre première relâche.

C'était un dimanche. Le ciel était gris et sombre, mais dans ce pays-là il ne doit pas y en avoir d'autre, et, en quittant les derniers bancs des Orcades qui se perdaient dans les brouillards à six milles vers l'est, j'avais compris que je devais faire mes adieux au soleil.

Après avoir longé le grand Timon et le petit Timon, deux promontoires pelés dont la tête brumeuse se dresse en avant des Fœroë, nous nous trouvions engagés dans un immense fer à cheval. A droite s'étendent des falaises percées à jour, et à travers ces tunnels creusés par les vagues nous voyions quelques voiles roussâtres qui couraient sur la mer pour donner la chasse aux harengs. En arrivant dans ce port étrange on sent qu'on pénètre dans l'inconnu. Au fond, au pied des hauteurs qui ferment cette impasse, doit se trouver Torshaven ou Torshawn, la capitale du groupe. On a beau m'assurer qu'il y a là plus de trois cents maisons, je braque ma lorgnette et je ne vois que quel-

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques voiles tannées qui courent dans le fiord et des myriades d'oiseaux qui viennent piailler comme des forcenés au-dessus de *l'Arcturus*.

Mais, en avançant toujours, je finis par découvrir, sur un mamelon à droite, une construction en planches devant laquelle le danebrog flotte au haut d'un mât de pavillon; à ma gauche se montre une autre construction fort gracieuse que surmonte une croix : c'est la mission catholique. Enfin, en persistant dans mes investigations, j'aperçois quelques tertres de gazon serrés les uns contre les autres comme pour se réchauffer mutuellement; une fumée blanche semble sortir de terre : plus de doute, c'est Torshaven. Telle est la physionomie panoramique de la capitale du groupe des Fœroë; joignez à ces détails une forte odeur de poisson qui se loge dans le nez et qu'on garde pendant huit jours, et vous aurez l'ensemble de l'impression que j'ai éprouvée en y arrivant.

A peine étions-nous au mouillage que nous vîmes s'avancer vers nous une embarcation pavoisée des couleurs danoises. C'était le gouverneur de l'archipel qui venait faire bon accueil à son heureux collègue d'Islande. Cet honorable magistrat était escorté de huit douaniers, ou plutôt, quand je dis douaniers, je me demande si je suis bien dans le vrai pour le moment; ces huit hommes étaient rameurs. Dès qu'ils eurent accosté, ils laissèrent là leurs avirons et tirèrent leur sabre du fourreau pour ajouter quelque apparence de solennité à l'entrevue des fonctionnaires danois. Enfin à minuit nous les verrons le fusil sur l'épaule faisant des patrouilles dans les ruelles désertes de Torshaven, ce qui ne nous empêchera pas de les retrouver le lendemain nous servant à table dans le dîner officiel du gouverneur. En somme, ces huit hommes constituent la force armée de Torshaven, et elle est bien suffisante; les habitants des Fœroë sont d'un caractère très-paisible et les cachalots leur donnent trop de fil à retordre pour qu'ils trouvent le temps de songer à renverser un gouvernement qui ne les gêne en rien. Quant à l'intérieur, il suffit de voir la pauvreté navrante de ces pays pour se convaincre que si les Danois n'avaient jamais eu de possessions plus séduisantes, ils seraient toujours restés dans les meilleurs termes du monde avec les Prussiens.

J'aime à naviguer, mais dès que je vois la terre, elle m'attire, il faut que j'aille la reconnaître. Quand le *sysselman* ou gouverneur arriva à bord de *l'Arcturus*, il me trouva botté, harnaché, le fusil sur l'épaule, et prêt à entrer en campagne. Après quelques minutes de présentation, je me fis débarquer à la calle la plus voisine, et, une fois là, je ne savais plus de quel côté me diriger pour gagner la campagne. J'enfilai au hasard une porte ouverte qui d'après moi devait me conduire dans une cour; de celle-là je passai dans une autre, et ainsi de suite : les cases sont tellement rapprochées qu'on se croit toujours chez quelqu'un. Je mis assez de temps à m'arracher de ces méandres, marchant sur les toits de gazon quand je ne trouvais pas de meilleur chemin devant moi, mais une fois sorti de la ville — s'il nous est permis de donner ce nom à une agglomération de terriers — je me trouvai en présence d'autres obstacles : tous les terrains vagues étaient occupés par des morues grandes et petites qu'on avait exposées pour le séchage. Au premier abord, ces morues flanquées l'une à côté de l'autre font l'effet d'un tas de chiffons : on dirait que tous les habitants se sont donné le mot pour faire la lessive le même jour.

Une heure de marche m'avait transporté sur la montagne qui s'élève derrière Torshaven, et de cette hauteur j'ai pu me faire une idée de tout le système du groupe. L'archipel des Fœroë se compose de vingt-cinq îles, dont dix-sept seulement sont habitées. Le climat y est relativement doux, même en hiver, à cause du Gulf-Stream qui les enveloppe entièrement dans ses eaux tièdes. On y élève beaucoup de moutons, et l'orge y mûrit une fois sur trois en moyenne, mais c'est surtout à la mer que les habitants arrachent leurs moyens d'existence. Toutes ces îles forment des rameaux parallèles se dirigeant généralement du nord-est au sud-ouest. Les espaces qui les séparent sont des canaux étroits et profonds; c'est là que les pêcheurs de l'île, après avoir traqué le cachalot dans la haute mer, l'obligent à se réfugier, et, une fois qu'ils y sont parvenus, ils se divisent en deux bandes, placent le cétacé entre deux feux et l'attaquent résolûment. C'est un moment terrible que celui-là : le cétacé exaspéré soulève des lames énormes, une partie des embarcations est brisée contre les rochers ou aplatie entre deux vagues furieuses; mais quelle que soit la puissance de l'animal, il ne peut soutenir longtemps cette lutte inégale contre l'audace et l'habileté des baleiniers. Bientôt le harpon l'atteint mortellement; l'eau de la mer semble se changer en sang et on n'a plus qu'à faire la curée.

De cette hauteur j'étais descendu dans une profonde vallée et j'ai pu me convaincre du motif qui avait fait donner à ce groupe le nom d'îles aux Oiseaux. J'étais dans une véritable volière. Ces pauvres bêtes attendaient sans méfiance, et dès le premier coup de fusil qui roula comme un tonnerre au fond de ces gorges solitaires, ce fut un vacarme infernal. Des milliers d'oiseaux de toutes les espèces se levèrent en poussant des cris terribles; ils venaient voler tout près de moi comme pour voir à quelle espèce d'animal ils avaient affaire, et ils tombaient sans savoir pourquoi sous mes décharges qui se suivaient de très-près. En moins d'une heure j'avais fait une chasse des plus abondantes d'animaux de toute espèce : pluviers dorés, lapins, courlis, hirondelles de mer, canards; tout ce monde éteint se pressait dans mon sac trop étroit; je dus même me faire une besace avec mon mouchoir noué aux quatre coins.

Lassé de cette boucherie dans laquelle ma conscience ne me laissait pas ignorer que je jouais un rôle peu chevaleresque, je revins à Torshaven chargé de dépouilles opimes, comme un triomphateur romain; et comme j'étais peu soucieux de passer la nuit dans ma

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cabine du bord, je me dis qu'après tout, en pays étranger, une croix est un drapeau, et plein de cette idée j'allai frapper à la porte de la mission catholique, où je fus reçu par M. Bauher, l'un des missionnaires. Naturellement je trouvai là les trois Anglais qui venaient en Islande pêcher à la ligne, et je n'en fus pas surpris. Là où il y a un bon logement, leur orthodoxie protestante ne leur défend pas de passer sur des scrupules de secte; en conséquence, ils avaient envahi la mission catholique. « Il reste encore un lit pour vous, » me dit le bon missionnaire; je me doutais bien que c'était son propre lit que m'offrait ce brave homme, mais je fis semblant de ne pas le remarquer, tant il est vrai que les voyages rendent égoïste.

J'avais remis tout le produit de ma chasse à la ménagère de la mission, et pendant qu'on faisait les apprêts du souper, M. Bauher nous engagea à aller voir une danse du pays qui avait lieu dans une des maisons de Torshaven. Nous nous engageâmes avec les Anglais dans ces rues étroites, auprès desquelles les ruelles de Constantinople pourraient passer pour des boulevards. Les maisons sont des espèces de blockhaus recouverts d'un épais gazon sur lequel se balancent quelques clochettes jaunes. Les murs en planches non rabotées disparaissent sous des guirlandes de poissons de toute sorte que les habitants font sécher pendant l'été pour s'en nourrir quand viendra l'hiver.

Comme il fait encore jour, quoiqu'il soit près de minuit, quelques habitants sont encore dans la rue, ce qui nous permet de les étudier. Les hommes sont de taille moyenne, secs, ils paraissent très-durs à la fatigue. Ils ont presque tous le nez court et relevé, le teint hâlé par la mer, les sourcils très-épais et proéminents, et portent un collier de barbe d'un fauve ardent qui se relève en pointe de patin sous le menton.

Leur costume est tout en drap noir ou vert foncé avec des boutons en corne. Il se compose d'une casaque courte à collet droit, d'un gilet montant et d'une culotte se boutonnant au-dessous de la rotule. D'autres fois le bas de laine vient au contraire s'enrouler au-dessus du genou. Ils sont coiffés d'une espèce de bonnet en cotonnade brune à petites raies rouges. Quant à la chaussure, c'est le soulier islandais : un morceau de peau ayant une couture sur le pied et derrière le talon, et retenu au moyen de lanières.

Les femmes sont fortes, de taille également moyenne et solidement constituées. Pour toute coiffure elles n'ont que leurs cheveux qui sont abondants et soignés, et qu'elles laissent librement flotter après les avoir séparés sur le milieu de la tête. Elles portent un pantalon de tricot à pied; une jupe de laine courte et naturellement tombante descend jusqu'au-dessous du genou après s'être échappé d'une large ceinture qui leur dessine le haut des hanches; un corsage sans manches laisse complétement nus leurs bras musculeux et bien modelés. On ne voit de leur linge que de courtes manches qui se boutonnent sur les bras un peu au-dessous de l'épaule; il y en a suffisamment pour prouver qu'elles en portent, et il est d'une parfaite blancheur; puis, pour égayer cet ensemble assez sévère, elles portent, pour tout objet de luxe, un fichu en cotonnade se croisant devant la poitrine et qui est toujours de couleur très-voyante.

Nous venions d'arriver devant une maison en planches, un peu plus haute que les autres, d'où s'échappait un brouhaha indéfinissable. A l'entrée se tenait une femme assise sur un escabeau; c'était le contrôle. Chaque personne en entrant lui donnait un poisson sec, ou deux, et les déposait suivant leur dimension; elle les jetait dans un baril placé à côté d'elle. Comme nous n'avions pas de cette monnaie du pays, nous donnâmes chacun un mark danois (quarante centimes) et nous refusâmes les quelques harengs qu'on nous rendait comme escompte de notre pièce. — Cette générosité nous fut comptée, comme vous allez le voir. Au fond de la première pièce se trouvait une petite porte donnant dans un cabinet très-sombre; c'est de là que partait tout le bruit. Placés sur le seuil de cette porte, nous ne distinguions rien de l'autre côté, mais on entendait une foule de voix d'hommes, de femmes et d'enfants chantant une de ces mélodies qui se logent dans l'oreille comme l'odeur du poisson dans le nez, pour y séjourner indéfiniment, et le tout accompagné d'un battement de pieds semblable à la cadence du fameux air des *Lampions*. Toutes ces voix différentes passaient à côté de nous; nous sentions le frôlement des jupes et des casaques, mais il nous était impossible de rien voir. Par intervalles, comme si les acteurs de cette sarabande infernale eussent été épuisés, le bruit s'apaisait peu à peu; mais au moment où l'on croyait que tout allait finir, il survenait un redoublement de chants et de piétinement; c'était du délire! J'étais très-curieux de voir les acteurs de cette diablerie. La façon généreuse dont nous avions payé notre entrée fut récompensée; on éclaira la salle de bal à notre intention. Le luminaire ne se composait il est vrai que de deux chandelles en graisse de phoque accollées au mur; mais c'était suffisant pour laisser entrevoir ce qui se passait.

Dans une petite pièce ayant trois mètres de large sur quatre de long, plus de cinquante personnes trouvaient le moyen de se mouvoir. Pendant l'opération de l'éclairage leur danse n'avait pas discontinué. Ils se tiennent par la main et forment une chaîne composée de tous les éléments humains: à côté des femmes, sont des enfants, et ces enfants donnent la main à ces mêmes hommes qui demain iront attaquer la baleine dans son empire; ils s'enroulent autour d'un axe imaginaire toujours en chantant des lais du pays sur un pas de polka. Les physionomies sont tristes et graves; la sueur coule sur les fronts; on dirait qu'ils se livrent à une cérémonie religieuse, à une pénitence pénible plutôt qu'à un plaisir. Lorsqu'un danseur s'aperçoit que son pas se ralentit, que sa voix baisse, il saute tout d'un coup en frappant le plancher de ses pieds comme s'il allait le briser, pousse des cris formidables, puis retombe dans le calme pour repartir quelques minutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

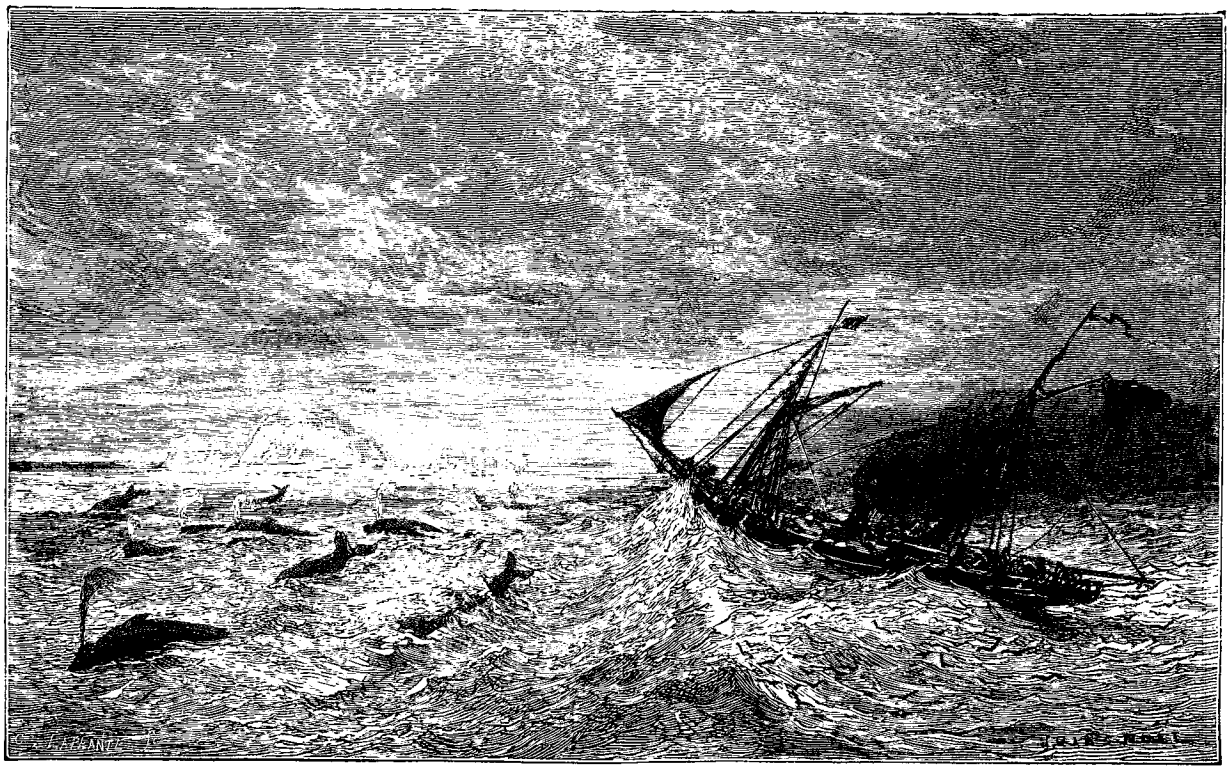
après ; on dirait les rafales intermittentes particulières aux tempêtes équinoxiales.

Malgré l'abondance des danseurs, nous avions pu pénétrer dans ce taudis et nous nous tenions blottis dans un coin, attentifs à l'étrange spectacle que nous avions sous les yeux. Peu à peu, ces airs, cette cadence, me parurent avoir quelque chose d'entraînant. Je voyais à chaque instant de nouveaux danseurs qui venaient se souder à la chaîne. Dominé par cette étrange mélopée, j'entrai moi-même dans la danse; je donnai une main à une jeune fille de dix ans, ou à un jeune garçon, je ne puis préciser au juste, l'autre à un grand diable de baleinier. Je comptais faire un tour de salle seulement, et vous savez qu'elle n'était pas grande, mais je fus entraîné par tant de tourbillons imprévus que je mis un bon quart d'heure à parcourir toutes les sinuosités de la spirale avant de revenir à mon point de départ. On m'a assuré plus tard que ces gens-là dansent ainsi pendant deux heures sans s'arrêter.

Rentrés chez le pasteur, outre une bonne partie de mon gibier qui avait subi de très-heureuses transformations, nous trouvâmes une grande profusion de poissons, de plats de viande et de gâteaux, le tout arrosé de porto et de xérès.

Voilà des missionnaires qui ne se privent de rien, va-t-on dire. C'est une grande erreur! Lorsqu'on connaît bien ces braves gens du Nord, on ne s'assoit pas à leur table sans éprouver un serrement de cœur en pensant que ce qu'ils vous servent en un seul repas représente souvent plusieurs années de jeûnes et de privations.

Le devoir de l'hospitalité est pour eux une religion.



L'Arcturus naviguant au milieu des baleines. — Dessin de Jules Noël d'après l'album de l'auteur.

Quand il s'agit de recevoir un étranger, ce qui du reste arrive assez souvent, cet étranger n'a sous les yeux que le luxe de la table ; mais dès qu'il a usé de cette hospitalité, il ne doit pas oublier que le plus ordinairement, après son départ, il ne reste plus rien à son hôte que la satisfaction du devoir accompli et un souvenir agréable auquel on répond quelquefois par l'oubli.

II

Départ des Fœroë. — Voyage parmi les baleines. — Vue des premiers glaciers de l'Islande. — Arrivée à Reykjavik; la Pandore. — Reykjavik et ses habitants. — Funérailles de la femme d'un sysselman.

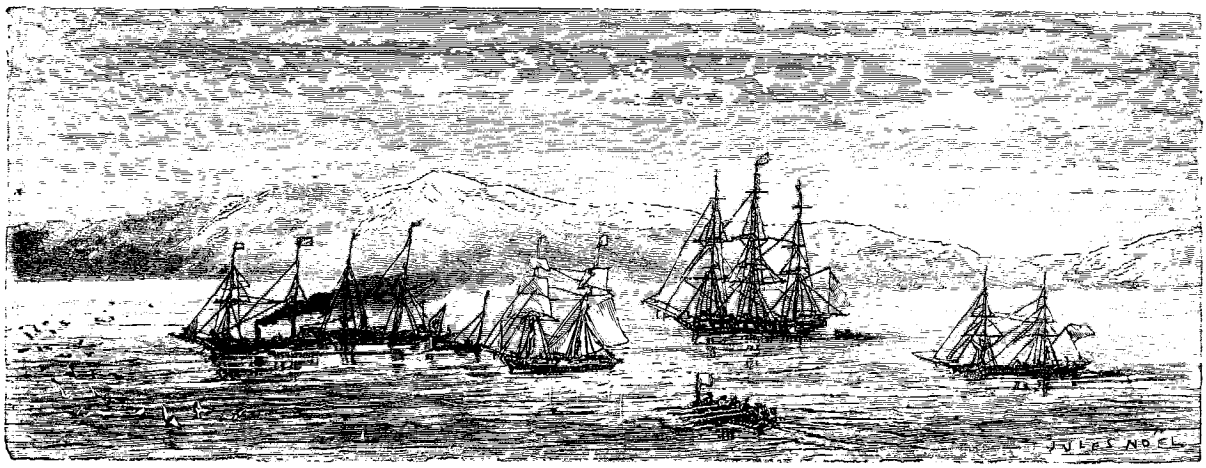
Le lendemain chacun avait repris sa place à bord de *l'Arcturus*, et nous mettions le cap sur l'Islande.

Avant de gagner le large il fallut longer des montanes largement crevassées par la mer. Quelques-unes offrent des grottes obscures et profondes où les eaux s'engouffrent avec fracas. C'est dans ces retraites inaccessibles que se retirent d'innombrables volées de canards; là ils sont chez eux, personne n'ira troubler leur repos.

Plus nous nous éloignions des terres et plus la mer était soulevée. Deux heures après, les derniers promontoires des Fœroë disparaissaient sous d'épaisses brumes qui, descendant jusqu'à la mer, les enveloppaient du sommet à la base; tout était noir, on ne voyait de blanc que l'écume de la vague et les milliers de mouettes qui tourbillonnaient au milieu de ce noir comme des morceaux de papier soulevés par la tourmente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

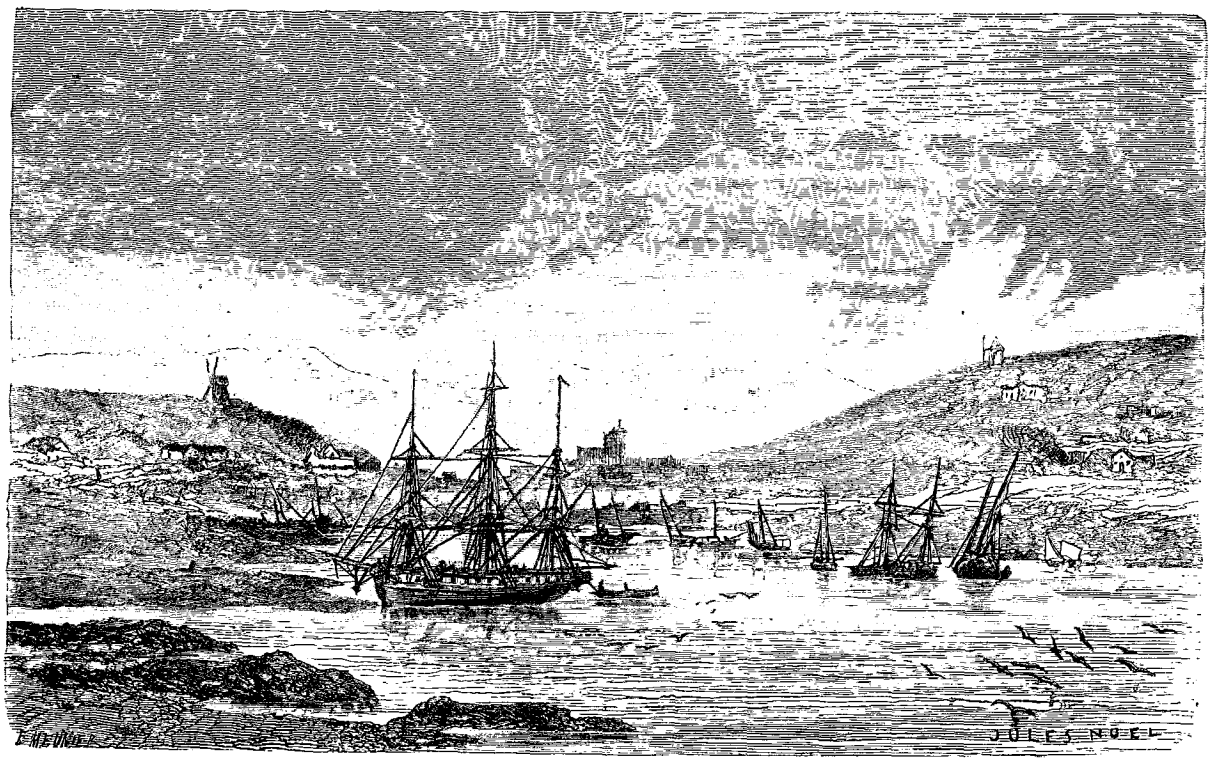
Il est impossible de se figurer ce que sont ces mers circompolaires quand les vents du nord excitent leur furie. Sous un ciel toujours obscur on ne voit que des lames énormes, noires comme le ciel qui les couvre; elles semblent ricaner à la face des marins qui ont osé se confier à elles. Pour ne rien perdre de cet horrible spectacle, je me tenais sur le pont, accroché à la cheminée de la machine, mais la mer devenant de plus en plus mauvaise, *l'Arcturus* plongeait dans la vague comme un marsouin; il me fallut, à mon tour, m'arra-



Le fiord de Reykjavik. — Dessin de Jules Noël d'après l'album de l'auteur.

cher à ce spectacle sublime et regagner ma cabine, où je fus secoué comme un rat dans une souricière pendant près de trente heures.

Quand le pont fut devenu tenable, nous nagions au milieu des baleines. La mer était un peu tombée depuis deux jours et ses allures se modifiaient à mesure que nous approchions des terres. Dans toutes les directions on voyait s'élever au-dessus des eaux des



Vue du port de Reykjavik. — Dessin de Jules Noël d'après l'album de l'auteur.

gerbes de trois à quatre mètres qui d'abord jaillissent avec force, s'épanouissent en panache et laissent dans l'air une petite traînée de vapeur blanche, ce qui prouverait que le flot d'eau que la baleine rejette par les évents se divise en particules très-tenues, saturées de gaz. Comme la baleine est obligée de revenir sur l'eau pour respirer, on peut la suivre grâce à ces jets dans toutes ses pérégrinations. Sur le ciel glissaient des nuages entre lesquels le soleil envoyait de temps à autre quelques rayons sur la mer. C'est au milieu de ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longs rubans d'argent que les baleines se tiennent de préférence ; c'est aussi dans ces milieux favorables qu'on peut voir dans toute leur beauté ces gerbes d'eau reflétant, avec l'aide des rayons solaires, les séduisantes couleurs de la ceinture d'Iris. Un Parisien se croirait à Versailles un jour de grandes eaux.

Après avoir vogué pendant deux jours au milieu de ces étranges compagnons de voyage, dans la soirée de la deuxième journée nous aperçûmes droit devant nous un immense dôme de neige qui semblait se balancer dans les nuages : c'était l'Orœfa-Jökull, le plus élevé des glaciers de l'Islande. Il signale de loin aux navigateurs la côte sud-est de l'île.

Nous passâmes toute la nuit à courir le long de ce littoral, au milieu d'un silence qui n'est troublé que par le bruit de la machine. La mer offre une glace invariablement unie ; on dirait qu'épuisée par les tempêtes de la veille, elle est venue sommeiller le long de ces parages silencieux. Si nous nous tournons à droite, le regard, après avoir passé sur une foule de cratères parasites, s'arrête sur les sommets neigeux de l'Hékla, tandis que nous laissons à gauche les îles Westmann, dont le nom (hommes de l'ouest) rappelle le meurtre qui, dit-on, inaugura la colonisation de l'Islande par les Norvégiens.

Obligés de s'expatrier pour éviter les conséquences d'un crime commis en commun, deux Norvégiens de haute race, Leifr et Ingolf, qui avaient entendu parler de cette terre, pensèrent qu'aucun pays ne saurait leur procurer un asile plus sûr et résolurent de s'y retirer : ceci se passait en 874.

Partis de Norvége avec un nombreux équipage et tous



Une rue de Reykjavik : Enterrement de la femme d'un sysselman. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

les éléments nécessaires pour fonder une colonie durable, ils relâchèrent aux Fœroë pour visiter quelques amis, puis ils mirent le cap vers le nord-ouest.

Après deux jours de route, ils lâchèrent un des trois corbeaux préalablement consacrés aux dieux et qui, dans ces temps primitifs, tenaient lieu de boussole. L'oiseau sacré, après s'être élevé à une certaine hauteur, prit la direction sud-est et regagna le Fœroë. Les navigateurs comprirent qu'ils n'étaient pas encore assez éloignés des terres qu'ils venaient de quitter et attendirent deux jours encore pour lâcher le deuxième corbeau, qui plana quelques instants dans les nuages et redescendit ensuite sur le bateau. Enfin, le lendemain on renouvela l'expérience, et cette fois, l'oiseau sacré, après s'être élevé dans les airs, prit résolûment la direction du nord. Leifr et Ingolf le suivirent.

Arrivé près des côtes, Leifr, séduit par le riant aspect des îles Westmann, résolut de s'y fixer ; quant au pieux Ingolf, qui n'agissait que d'après la volonté des dieux, il jeta à la mer les bois sacrés du fauteuil patriarcal, les pénates selon la mythologie scandinave, en faisant vœu de débarquer là où les flots les conduiraient. — L'histoire le fait débarquer à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Reykjavik.

Après s'être installé, Ingolf, étant allé visiter son compagnon, ne trouva que son cadavre : il avait été assassiné par ses esclaves. Immédiatement il les fit mettre tous à mort et resta ainsi sans partage chef de la colonie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les persécutions qui désolèrent la Norvége sous les rois Harald durent envoyer à Ingolf de nombreuses recrues d'émigrants et la population de l'Islande s'accrut rapidement. Ce qu'il y a de certain pour nous, c'est que l'Islande a été peuplée au neuvième siècle par des Norvégiens, et, comme cette population est constamment restée pendant de longues générations à l'abri de toute espèce de contact et de tout mélange étranger, on pourrait espérer, en venant vivre au milieu d'elle, de retrouver dans toute sa pureté, comme une perle précieusement conservée dans un écrin, la civilisation et l'existence patriarcale des vieux rois de la mer. Mais il faut tenir compte des modifications apportées depuis neuf cents ans dans les esprits par le christianisme et dans les organismes par l'hygiène, le sol et le climat.

Le lendemain vers midi nous arrivions au mouillage,



Départ de la caravane. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

et je dois l'avouer, quand je vis dans le Faxafjord la belle frégate *la Pandore* se pavanant sous sa gracieuse mâture, il me sembla voir les côtes de France; ce messager de la patrie dans ces parages lointains me la représentait tout entière. Je fus reçu par M. Favin-Lévêque, capitaine de vaisseau commandant la division navale d'Islande, qui me présenta à tout l'état-major, et ces messieurs ne parurent pas médiocrement surpris de trouver un de leurs compatriotes sous ces latitudes; j'avais l'air de tomber de la lune. On donna des ordres pour mon installation : une heure après mon arrivée un matelot avait rangé mes livres dans la bibliothèque de ma chambre, mon linge dans la commode; bref, j'étais en France.

Avant de nous occuper des personnes, tournons-nous d'abord du côté des choses et examinons le pays où

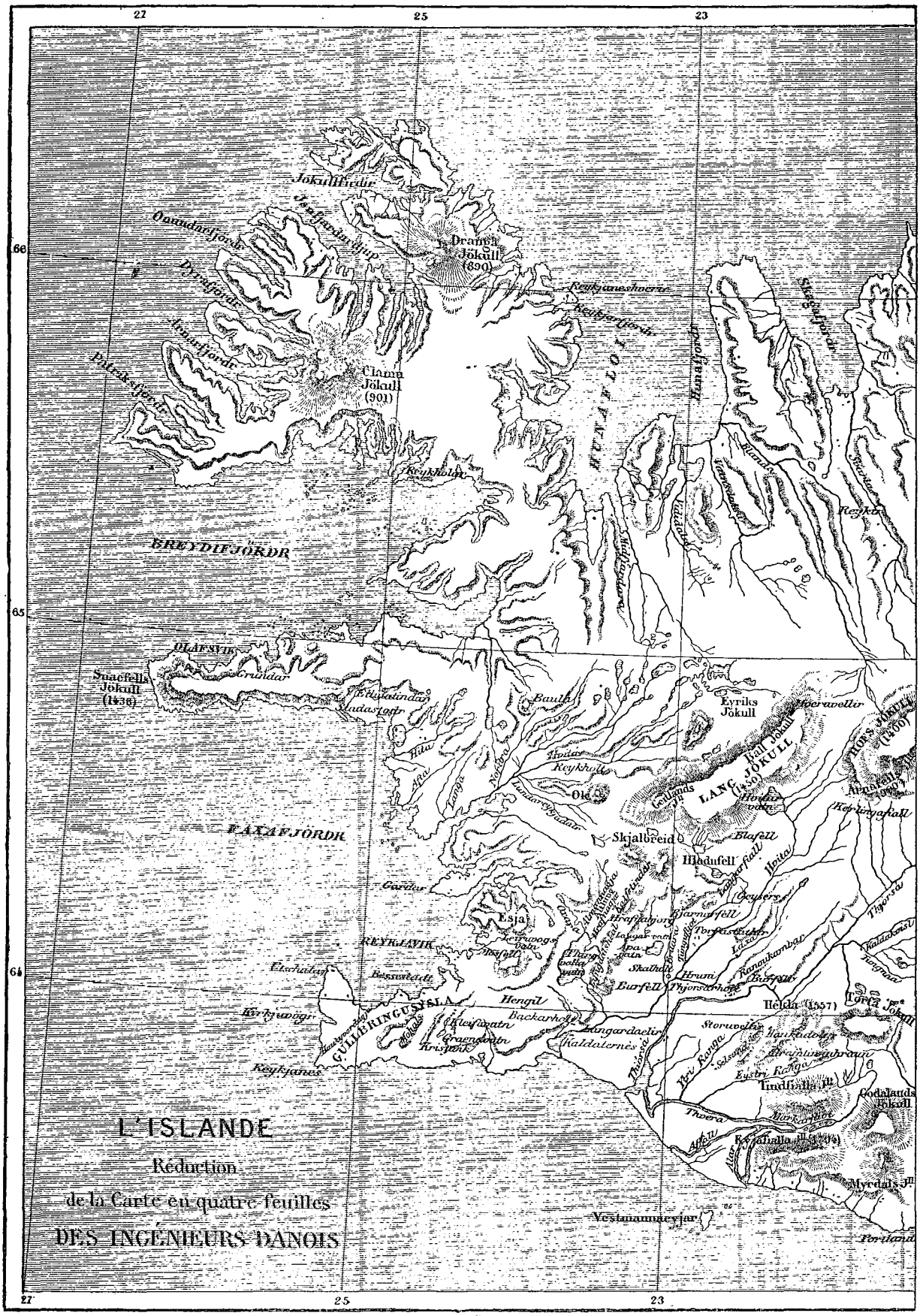


La caravane parcourant les plateaux. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

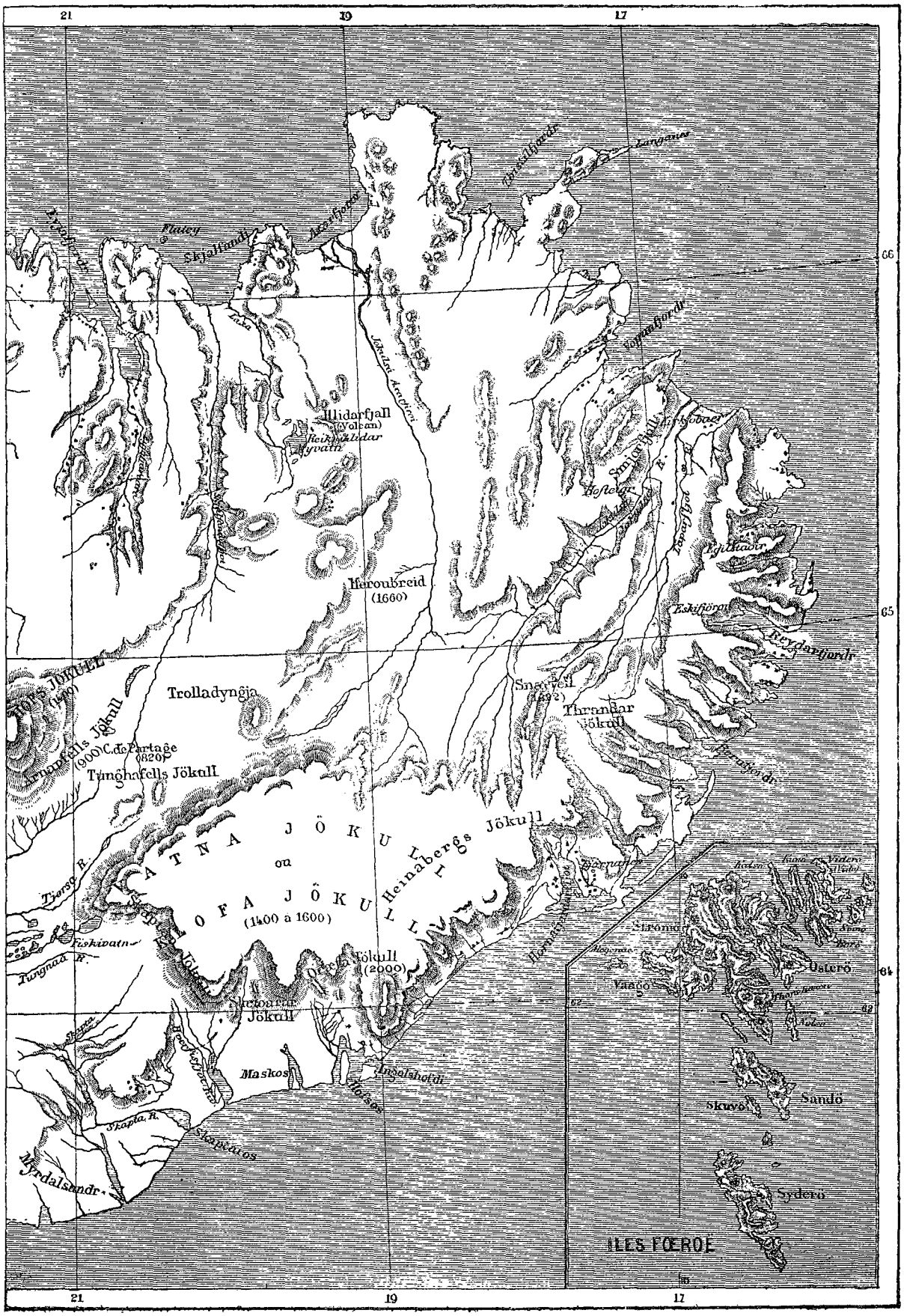
nous venons d'aborder. D'abord j'ai éprouvé une déception. Jusqu'à présent on avait fait de l'Islande un tableau si triste, si lugubre, que j'ai trouvé le pays presque réjouissant. Quand on a tourné les glaciers, les montagnes nues et vitrifiées, l'œil trouve dans les bas-fonds des plaines, des vallées couvertes de gazons aux teintes vigoureuses et au milieu desquels s'étalent à profusion la clochette jaune et la blanche marguerite. Là où je m'attendais à trouver un pays exclusivement sauvage je trouve une nature civilisée. Il est vrai que j'étais arrivé dans la belle saison et que dans ce pays volcanique il suffit de quinze jours pour habiller le paysage. La verdure y remplace immédiatement la neige.

Le Faxafjord, ou golfe de Reykjavik, offre un coup d'œil très-pittoresque. A son extrémité orientale, une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



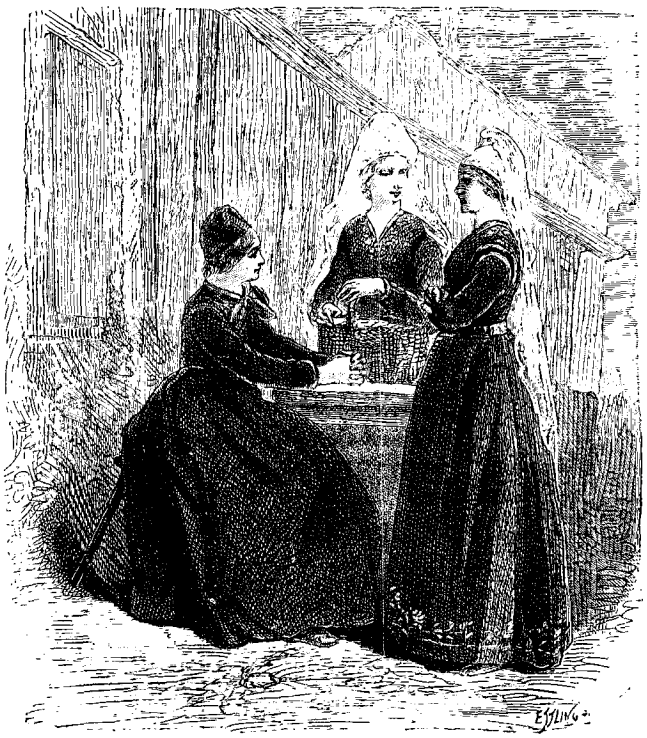
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaîne d'îles forme le port de Reykjavik, cité étrange où navires et maisons semblent mêlés et confondus. Sur les eaux calmes de ce port on voit flotter de préférence le pavillon danois et espagnol. D'un côté s'élève le mont Œsja, surnommé par les Français montagne des *Agates*, à cause de la grande quantité de pierres à base quartzeuse ou felspathique qu'on y trouve. Quelques filets de neige glacée descendent de ses flancs jusqu'à la mer où des roches à fleur d'eau montrent leur dos brun et poli : on dirait des baleines qui sommeillent. Quand on a franchi le cercle d'îles dont j'ai parlé et dont la plus connue est l'île aux Eiders, on découvre Reykjavik, posée entre deux éminences dont chacune est couronnée d'un moulin à vent. L'église placée au milieu et la maison du gouverneur qui s'allonge sur le versant d'un coteau sont les seules constructions en pierre de la ville. Tout le reste se compose de cases dont les plus élevées n'ont qu'un étage, peintes en noire ou en gris; leur toiture en planche est recouverte d'une toile épaisse qu'on a soin d'enduire de goudron à l'approche de l'hiver. — Les Islandais prétendent qu'il y a dans cette capitale près de onze cents habitants, mais, entre nous, je crois qu'ils se vantent.

Mes yeux cherchent en vain les huttes de gazon que je croyais trouver et je ne vois que des établissements de commerce, des maisons de facteurs; Reykjavik n'est donc pas encore l'Islande, et ne peut en donner l'idée. Après le dîner, le commandant Lévêque m'invita à venir à terre pour me présenter aux principales familles de l'endroit; j'y vis des demoiselles, des dames mises à la française et parlant notre langue comme des Parisiennes. Toute la population de Reykjavik se compose en réalité de commerçants, de fonctionnaires, de professeurs, les uns et les autres danois, sinon par l'origine, du moins par l'éducation. Ils vivent pendant cinq mois de l'année, les seuls pendant lesquels on vive, avec les officiers de la division navale française, passant tout le temps en cavalcades, bals, dîners et visites. Le soir on prend le thé et on fait de la musique, car il y a quinze pianos à Reykjavik, ou plutôt seize depuis l'arrivée du nouveau gouverneur qui en avait un dans son mobilier. Toute cette population citadine ne connaît pas plus l'Islande que ne la connaît un habitant d'Asnières, et vous les verrez, à mon retour de l'intérieur, venir s'enquérir avec curiosité de ce que j'y ai observé.



Types et costumes islandais. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

Le lendemain de mon arrivée à Reykjavik était un jour de deuil. J'arrivais pour assister aux funérailles de la femme d'un sysselman (chef de district) très-considéré dans le pays. Ce jour-là il n'y a pas de visites à faire. Tous les amis de la défunte avaient répandu devant leurs portes des brins de bouleau et de genévrier, ancienne coutume du Nord qui signifie : nous sommes tristes, laissez-nous avec notre douleur ! ou en d'autres termes : « on ne reçoit pas ! »

Le cercueil apporté pendant la nuit d'Arnarfiord sur une baleinière avait été déposé dans l'église, où le son d'une cloche appela tous les amis. Ce jour-là, tout pleurait. Le ciel était sombre et une pluie fine tombait depuis le matin. Après la cérémonie religieuse, le cortége se mit en marche pour gagner le champ des morts; en tête marchaient quatre jeunes filles vêtues de noir, les cheveux lissés, et parées d'un long voile noir qui, rejeté en arrière, descendait de toute la longueur de la jupe. Chacune d'elles portait une petite corbeille remplie de brins d'arbustes et de marguerites qu'elles jetaient sur le passage de la morte. Après le cercueil, porté par quatre hommes, venaient un prêtre luthérien, le mari qui avait revêtu son costume de sysselman pour rendre les derniers honneurs à son épouse, et enfin les nombreux amis de la famille affligée, fonctionnaires danois, officiers français, professeurs et commerçants.

Pendant que nous nous rendions au cimetière, un homme du peuple, la tête nue, les traits abattus par la tristesse, se joignit au cortége et se plaça immédiatement après la bière. Il portait sous son bras un petit cercueil et allait lui-même rendre les derniers devoirs à son enfant. Il avait creusé la veille une petite fosse à côté de celle qui était ouverte pour notre morte. Pendant que le prêtre officiait, l'homme posa la boîte qui renfermait la dépouille de son enfant sur le tertre, afin de le faire profiter des dernières prières, après quoi il l'enfouit de ses propres mains en mouillant la terre de ses larmes.

Je débutais par un jour bien triste; mais les jours de tristesse en Islande font l'effet d'une mouche qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tombe dans une mare d'encre : on la distingue à peine du liquide où elle se noie.

III

Départ pour l'intérieur. — Moyens de locomotion. — Route de Reykjavik à Thingvalla. — Rencontre de caravanes du pays. — Une auberge sous le gazon — Arrivée au haut de l'Almannagjà; vue du Thingvallavatn. — Descente dans l'Almannagjà. — Une nuit dans l'église de Thingvellir.

Après avoir passé quelques jours dans cette modeste capitale et m'être reposé des fatigues de la traversée, il fallut faire mes préparatifs pour m'enfoncer dans l'intérieur, pour aller, comme je disais avec quelque raison, à la recherche de l'inconnu.

En Islande il n'y a pas de route. Aux environs de Reykjavik et jusqu'aux Geisers, but ordinaire des touristes anglais, quelques tas de lave affectant des formes pyramidales et placés à environ cent mètres l'un de l'autre peuvent donner la direction, mais bientôt ce faible indice vous fait défaut, et le voyageur n'a plus qu'à demander sa route au compas et au sextant. D'après cela on doit comprendre que le voyage ne peut se faire qu'à cheval et uniquement encore avec des chevaux islandais, petites bêtes si intelligentes, si sûres d'elles-mêmes, qu'elles monteraient l'escalier de la colonne Vendôme et le descendraient sans faire un faux pas.



Types islandais. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

Pour un seul voyageur qui entreprend une excursion de longue durée, il faut au moins dix chevaux. — Ce chiffre peut paraître exorbitant au premier abord, mais il suffit de voir les dangers qu'on affronte journellement, le risque que l'on court d'en perdre en traversant ces fleuves larges et rapides qui à chaque instant vous coupent la route et que ces animaux doivent traverser à la nage, pour reconnaître que ce nombre est rigoureusement indispensable. Il faut d'abord trois chevaux de bagages : un pour la tente, les objets de campement, les instruments, etc., et deux pour les cantines, qui sont assez lourdes, surtout au départ quand on emporte pour quarante jours de vivres; plus deux chevaux de selle, un pour l'explorateur, l'autre pour l'indigène qui doit servir de guide; ce qui fait cinq. Mais comme dans ces longues courses on est obligé de relayer au milieu de l'étape, il faut avoir cinq autres chevaux de rechange pour les relais. On sait que les chevaux non chargés ne se fatiguent guère en courant; on part donc avec cinq chevaux chargés et cinq qui ne le sont pas; ceux-ci endossent à l'heure voulue les selles et les harnais et leurs compagnons chargés, au départ, se reposent à leur tour. — C'est ainsi que voyagent tous les Islandais, et comme en tout pays il est sage de faire ce que font les naturels, je m'étais empressé d'adopter ce système, qui me réussit du reste parfaitement. Ma caravane était ainsi assez considérable, mais moins coûteuse qu'on ne le supposerait, parce que le meilleur cheval ne se paye guère plus de cinquante à soixante francs, et que de plus on a la ressource de revendre au retour tous ceux qu'on a achetés, à moitié prix, du moins quand on a la chance de les ramener.

Le moment était mal choisi pour organiser ma caravane. Les Anglais étaient déjà partis pour les geisers en emmenant les meilleurs chevaux de Reykjavik; il fallut me contenter de leurs rebuts. L'officier, chef de gamelle, qui avait fait mes provisions, me dit en me montrant ma cantine : « Vous en avez pour quarante jours, plus vingt rations de biscuit en cas d'avarie; vous pouvez aller. »

Sur cette déclaration, je fis tout transporter à terre, et à onze heures j'arrivai sur la place de l'église où je trouvai ma caravane prête à se mettre en campagne.

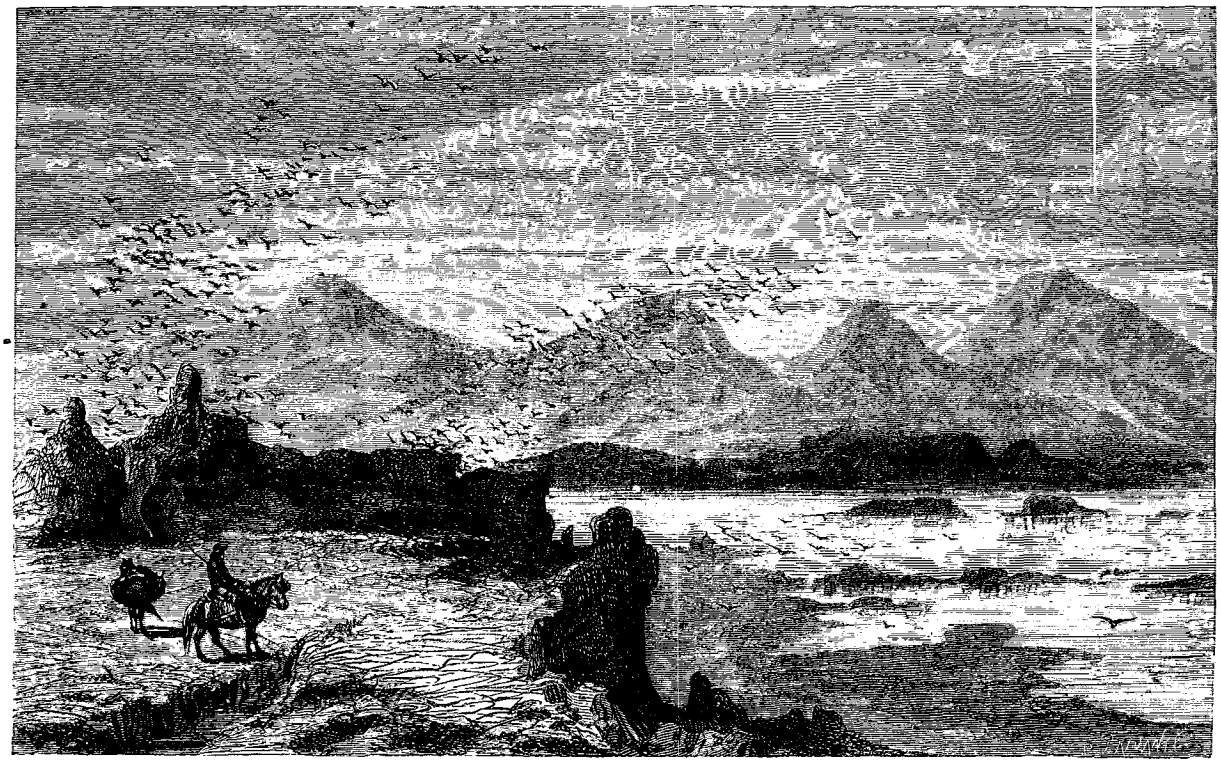
Ces chevaux, achetés séparément en divers endroits, ne se connaissent pas d'abord; au départ on les attache à la queue l'un de l'autre jusqu'à ce qu'on arrive en pleine campagne; une fois là, on peut les détacher, ils suivent toujours celui qui va en tête.

Nous étions partis dans l'ordre suivant: le guide ouvrait la marche armé d'une longue pique et muni d'un fouet à longue lanière; sur l'arçon était bouclé un sac en peau de phoque rempli de clous et de fers à cheval; les autres chevaux suivaient en longue file; je formais l'arrière-garde à vingt mètres de distance et mon costume ne me rendait pas le personnage le moins grotesque de cette étrange cavalcade. En Islande, il faut compter toujours avec le mauvais temps et regarder un rayon de soleil comme une grande faveur. En conséquence, j'avais orné mon chef d'un de ces cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peaux goudronnés que les marins appellent chapeau sud-ouest (*sur-oua*). Le bord, très-court sur le devant, se relève en visière de casque romain et, s'allongeant en arrière, descend jusqu'au milieu du dos comme un auvent contre la pluie. M. Larret de la Maligny, lieutenant de vaisseau à bord de *la Pandore*, m'avait prêté un manteau chilien imperméable qui, après m'avoir préservé de la pluie pendant le jour, devait me servir de couverture durant la nuit. Joignez à cela de grandes bottes de mer et mon fusil, qui me tuera souvent mon dîner, et vous aurez le bric-à-brac le plus grotesque qu'il soit possible d'imaginer.

Tant que nous avions été obligés de tenir nos chevaux attachés, il ne nous avait pas été possible de prendre une allure bien décidée ; mais dès que nous eûmes mis quelques mille mètres entre nous et la ville, les chevaux furent rendus à la liberté ; à partir de ce moment, quels que fussent les obstacles qui s'offraient devant nous, buttes, crevasses, nous allions toujours au grand trot. Depuis un moment nous avions quitté les hauteurs et nous nous trouvions dans les bas-fonds, ce qui me permet de vous donner une idée de la singulière façon dont on parcourt les vallées. Au fond de chaque vallée il y a une rivière qui serpente. Au lieu de suivre les sinuosités du courant, les Islandais paraissent professer un véritable culte pour la ligne droite. Nous allions directement devant nous, toujours trottant : tantôt nous chevauchions sur la prairie, puis quand la rivière se présentait, et heureusement celle-là était peu profonde, nous courions au milieu de l'eau comme sur



Arrivée au haut de l'Almannagja : Vue du lac de Thingvalla. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

un chemin de grande communication ; l'eau soulevée par les pieds des chevaux nous inondait, et partout la pluie tombait toujours, de sorte que nous nagions entre deux eaux. Mais quand on en a pris son parti, ce détail ne saurait avoir une grande importance.

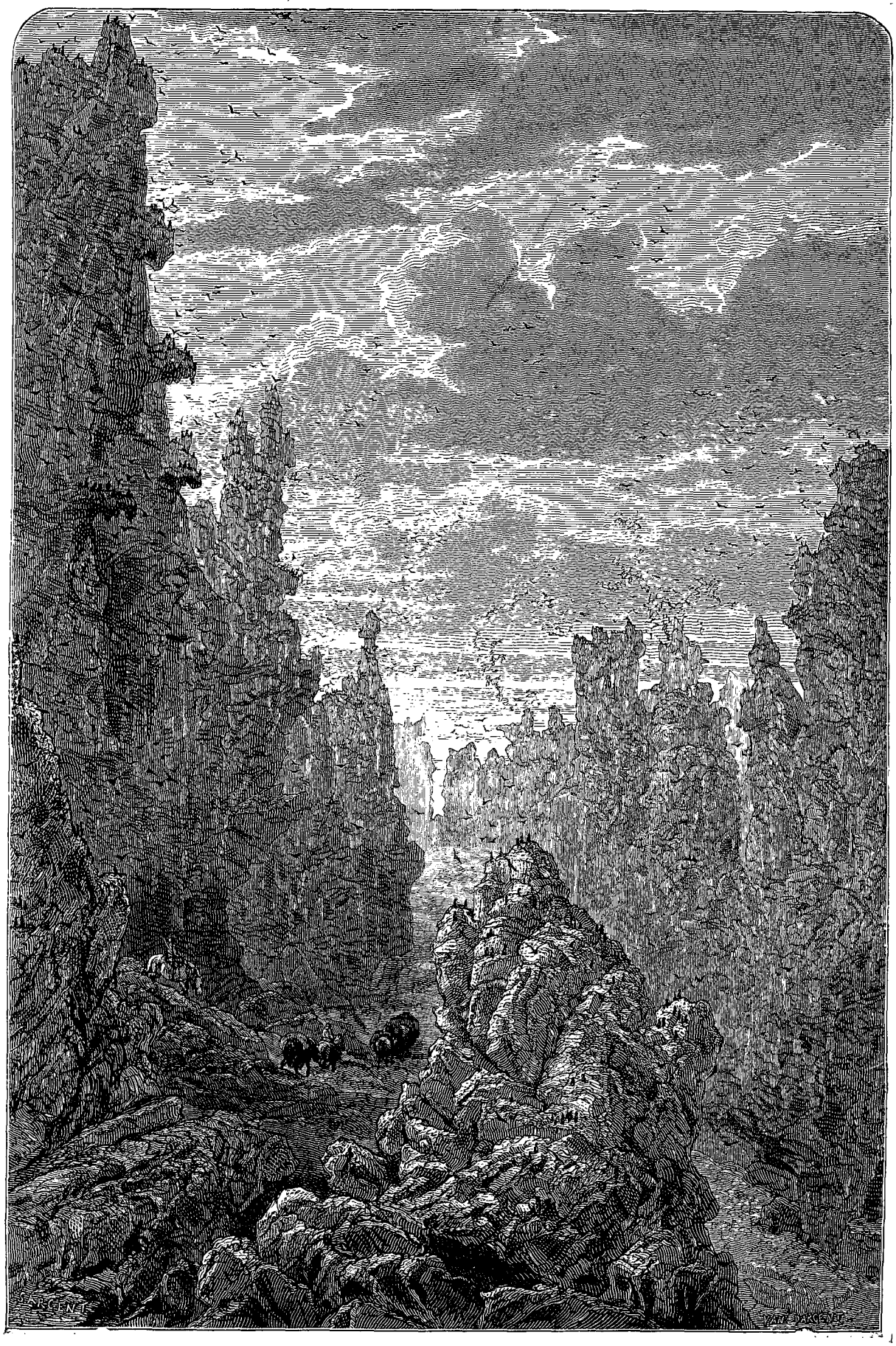
De temps en temps, nous avions vu des caravanes se rendant à Reykjavik : c'étaient des gens de la campagne. Lorsque le voyage ne doit pas être bien long, ils n'ont pas de chevaux de bagages ; quant aux vivres, comme l'Islandais n'est pas difficile, il mange dans le bœr[1] où il couche. — Pour eux l'hospitalité est regardée comme un droit. Quand on aperçoit, de loin, des caravanes, on s'attend à rencontrer beaucoup de monde, tant elles font de volume ; ce sont d'abord les chevaux de relais qui se montrent sur les terroirs découverts, puis, lorsqu'on se rencontre au fond d'un ravin ou au tournant d'une coulée de lave, tout se réduit à deux personnes, le mari et la femme.

La selle des hommes est à peu près comme les nôtres ; une peau de mouton la recouvre ; les sangles et les courroies sont faites de lanières noires.

Celles des femmes sont plus remarquables. Figurez-vous une sorte de fauteuil de bureau à dossier bas et rond posé sur le cheval et solidement sanglé. Quelques-unes sont historiées avec beaucoup d'art et portent en gros numéro une date qui doit être celle du jour où la dame a reçu ce cadeau de son fiancé. — C'est ordinairement en donnant l'anneau des fiançailles qu'on offre le cheval avec son harnachement. — Les femmes sont assises là-dedans comme chez elles, et en

1. *Bœr* est le nom des habitations rurales de l'île.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Descente dans l'Almannagjà. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ait d'étrier, leurs pieds reposent sur une planchette attachée à la selle au moyen de deux courroies.

Nous étions encore dans les parages les plus fréquentés, ceux où l'on peut s'attendre à voir le plus de monde, et je n'avais encore rencontré que deux groupes. Depuis quelques instants nous étions sortis de ces routes noyées; il y avait deux heures que nous n'avions aperçu la moindre trace de vie, et plusieurs fois j'avais prononcé à mon *Islandais* le mot *bœr*, sans qu'il eût paru me comprendre. Quoique cette route soit la plus fréquentée, puisqu'elle conduit de Reykjavik à Thingvalla, elle est très-déserte et ma carte ne m'indiquait aucune habitation. Parvenu sur un grand plateau, je vis, contre une butte de gazon, à environ cent mètres sur ma gauche, quelque chose qui ressemblait assez à un bois de renne. Je me dirigeai de ce côté, le guide m'y suivit, et les chevaux, qui comprennent très-bien que lorsque leurs conducteurs rompent la route sans les détourner, ils peuvent attendre sur place, se mirent à brouter l'herbe. Arrivé au pied de ce tas de gazon, je vis que c'était réellement un bois de renne qui m'avait attiré et je cherchai à m'expliquer comment cette ramure, très-bien développée, avait pu être abandonnée en cet endroit comme une chose sans valeur, lorsque mon *Islandais*, qui était passé de l'autre côté des tertres, se mit à parlementer avec quelqu'un de vivant. Je le suivis et je vis deux têtes humaines apparaître à un petit trou qui prouvait que la butte était creuse et habitée. Je fis signe que je désirais boire; là-dessus l'un des deux habitants du terrier apporta une tasse avec sa soucoupe, l'autre un petit tonnelet d'où s'épancha une boisson jaunâtre que je bus de confiance et dans laquelle je reconnus du petit-lait. Mon guide but à son tour, mais au moment où il remettait la tasse à son propriétaire, le cheval fit un mouvement, et cet objet de luxe, le seul qu'il y eût dans cette cahute, tomba sur un affleurement de lave et se brisa en plusieurs pièces. J'eus compassion de la mine piteuse que firent les deux solitaires en contemplant les débris qu'ils venaient de ramasser et leur donnai un écu qui les consola largement.

Il ne faut pas prendre ce trou informe pour un bœr; c'est tout bonnement une échoppe que deux industriels se sont construite sur la route que parcourent les touristes. Le bois de renne en est l'enseigne; ils vendent aux voyageurs le peu qu'ils ont et ils savent qu'ils seront toujours généreusement rétribués. Ils allèrent également jusqu'à m'offrir de me vendre des ramures et des peaux de renne; mais comme j'étais à peine au début de ma course et qu'il m'était impossible de m'embarrasser davantage, je ne jugeai pas à propos d'encourager leur commerce; cependant je crus lire sur leur physionomie qu'ils n'étaient pas mécontents de leur journée.

Après cette petite halte, nous nous remîmes en marche pour Thingvalla. Le grand plateau de tourbe que nous parcourions est sillonné sur une largeur de trois cents mètres d'ornières étroites et profondes, creusées par les chevaux en diverses pistes qui ont toutes la même direction, s'entre-coupent et se croisent comme les mailles d'un filet; à chaque instant se présentent des bifurcations; le cavalier ne sait jamais si son cheval va choisir celle de droite ou celle de gauche, et comme ces petites montures ont les mouvements très-brusques et sont toujours lancées à fond de train, l'écuyer le plus solide peut perdre son aplomb. Quant aux chevaux, il ne faut jamais songer à les diriger; n'ayant jamais été dressés, ils sont à demi sauvages et habitués à aller à peu près selon leur gré.

Ces ornières que l'on rencontre sur tous les terrains non marécageux où passent les caravanes, ont d'autres inconvénients; comme elles sont profondes et que les chevaux ont à peine la taille de notre race de la Camargue, ils disparaissent presque à moitié dans la terre, de sorte qu'il faut se tenir le plus souvent à genoux, sous peine d'avoir à chaque instant les chevilles tordues. Cette position ne laisse pas que d'être fatigante : mais, quand on a vingt jours d'un pareil exercice, on peut débuter avec succès à l'hippodrome.

Là, j'ai eu une preuve incontestable de l'utilité absolue d'un aide pour ces sortes de voyages. Lorsqu'on quitte la ville, les chevaux rassasiés vont droit leur chemin sans donner la moindre peine, et il en serait de même jusqu'à la fin de la course si l'on ne traversait que des pays complétement dénudés; mais, lorsque après plusieurs heures de route on arrive dans des endroits où croît la verdure, alors la marche des bêtes se trouve considérablement ralentie : les chevaux affamés ne laissent pas échapper une aussi belle occasion d'emplir leur estomac tiraillé par la faim, et ils s'arrêtent à chaque instant pour brouter. Ils s'y prennent du reste avec une intelligence, une ruse qui, sur le moment, vous met dans des transports de rage, mais qu'on admire ensuite. Ils rompent la route au galop; arrivés à une distance raisonnablement suffisante, ils s'arrêtent le plus tranquillement du monde et se mettent à mordre dans l'herbe. Ils savent bien que le cornac va courir après eux pour les ramener, mais ils l'attendent sans se troubler et au moment où un vigoureux coup de fouet va les atteindre, ils reprennent le bon chemin, sauf à recommencer aussitôt après. Pendant que le guide va chercher le blanc, le noir s'enfuit du côté opposé, puis c'est le rouge qui s'écarte à son tour et ainsi de suite, de sorte que le malheureux conducteur est obligé de galoper à travers ces ornières profondes, où, pour réussir à faire un pas sans tomber, il faut le pied d'acier de ces petits chevaux. A un certain moment, il devint impossible au guide seul de rallier tous les réfractaires; je dus me mettre de la partie et je courus à droite et à gauche, mon fusil en arrêt comme une lance, et tout cela par une forte pluie. Je compris alors que si j'eusse été seul pour diriger cette bande indisciplinée, la patience m'eût manqué autant que la force et que, découragé avant d'avoir achevé ma première étape, je serais revenu sur mes pas, abandonnant tout mon personnel

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à son malheureux sort. Pour compléter mon désespoir, le coquin de cheval qui portait les cantines où j'avais mis mon vin en bouteille et quelques instruments assez fragiles, avait la manie de partir au galop, et, après avoir mis entre nous et lui une distance rassurante, il se renversait sur le dos et faisait les culbutes les plus étonnantes. Heureusement son chargement avait été arrimé par des hommes pratiques.

Notre marche était devenue presque impossible; j'étais exténué autant que mon *Islandais;* malgré la pluie, je pris donc le parti de faire une halte d'une heure pour relayer, et je n'eus lieu que de m'en applaudir : mes chevaux un peu remis reprirent leur allure décidée, et, à neuf heures, je voyais à mes pieds la grande plaine de Thingvalla.

La pluie avait cessé; le lac du même nom (Thingvallavatn) déployait ses eaux unies comme un tapis de soie bleue; l'église de Thingvellir se reflétait dans le lac comme un cygne noir qui repose; à sa droite s'étend la plaine de l'Althing, cette fameuse enceinte de rocs et de ravins où se tenaient les assemblées tumultueuses de la vieille Islande.

Pendant que je regardais cette immense plaine qu'un rayon du soleil couchant venait caresser comme un sourire de jeune fille, la calvacade ralentit soudain son allure; le guide qui marchait en tête parut s'abaisser dans la terre et les chevaux qui le suivaient disparurent à leur tour. Je croyais que la terre venait d'avaler toute ma caravane. Je m'avance et je me trouve sur le bord d'un immense vide béant. C'est l'Almannagjà, cette fameuse crevasse qui s'ouvre à mes pieds. De tous les chevaux qui me précèdent, je ne vois que la queue et les jambes de derrière. Le chemin qui conduit au fond de cet abîme de cent quarante pieds de profondeur, est une espèce d'escalier étroit et rapide formé par un éboulement. Je me laisse aller à mon tour et mon cheval s'engage dans la crevasse. La descente d'Orphée dans les enfers n'a dû rien offrir de plus horrible, et le culte asiatique d'Isis n'eut sans doute jamais de plus ténébreux mystères.

En quelques minutes nous arrivâmes au fond de l'Almannagjà, un des phénomènes les plus saisissants du sol de l'Islande.

A une époque géologique, une coulée de lave contractée par le refroidissement, ou plutôt à la suite d'une commotion intérieure, s'est fendue et a produit cette large crevasse. Quand on en a atteint le fond, on se trouve au milieu d'une galerie large de soixante-dix pieds et formée par deux murailles parallèles dont la plus élevée a cent quarante pieds de hauteur. Par une bizarrerie étrange et dont la nature seule est capable, cette plaine de lave, en se séparant, a pris les formes les plus fantastiques. Sur les parois intérieures on voit des fenêtres ogivales, des balcons opulents, tandis que la crête est ornée de tourelles, de clochetons, de poivrières et de toutes les complications dont s'entourait la fortification du moyen âge. En parcourant cette grande galerie, longue d'une lieue, avec mes chevaux dont le gazon étouffait le bruit des pas, je croyais faire mon entrée dans une de ces rues monumentales de la vieille époque. Involontairement je levais la tête pour chercher la sentinelle bardée de fer qui devait faire faction sur les tourelles; je m'attendais à voir apparaître aux balcons les nobles châtelains qui devaient habiter ces demeures féodales; j'écoutais si je ne distinguerais pas le bruit de la trompe qui devait annoncer mon arrivée. Cependant sur les tourelles je ne voyais que les pélicans agitant leurs grandes ailes; aux balcons étaient accrochés de noirs corbeaux, et au milieu de cet éternel silence, mon oreille n'entendait que le chant plaintif du pluvier, qui, perché sur une scorie, semblait dire adieu au soleil. — Cet habitant de la solitude est le seul animal qui chante en Islande; sa voix mélancolique porte l'âme du voyageur à la rêverie et résonne à son oreille comme la cloche du village tintant l'*Angelus*.

Après avoir chevauché pendant vingt minutes dans cette imposante ornière, nous pûmes sortir par une fissure pratiquée dans la paroi orientale, près de Thingvellir dont la petite église recevait encore quelques pâles rayons du soleil couchant.

Les premiers étapes d'Islande offrent une série de surprises: là où le voyageur croit trouver un village, ainsi que l'indique la carte avec quelques prétentions, il ne trouve qu'un bœr et quelquefois une église. Les églises sont toutes construites sur le même modèle: c'est un simple bâtiment quadrangulaire ayant huit mètres cinquante de long sur six de large. Il est établi sur un soubassement de lave haut d'un mètre; tout le reste est en planches enduites de goudron sur lequel tranchent quelques petites croisées carrées qui sont blanches, ainsi que le chambranle de la porte. Les plus monumentales ont au-dessus de cette porte un petit clocheton carré, que l'on prendrait volontiers pour un colombier et dans lequel est installée une clochette dont le poids n'excède pas quinze livres.

Après avoir inspecté mon domicile, je revins devant la porte, où un homme coiffé d'une casquette en peau de renard donnait la main à mon domestique pour décharger les chevaux. C'était le prêtre. Il me salua et continua sa besogne sans plus se déranger qu'un maître d'hôtel qui reçoit un hôte inconnu. De mon côté je n'y mis pas plus de façon que si je fusse arrivé dans une auberge. Je savais qu'à Thingvellir, moyennant un *species* (6 fr.) par jour, on avait à discrétion des truites, du lait, du café, plus la prairie pour les chevaux et par-dessus le marché le parquet de l'église pour dormir, de sorte que je me crus dispensé de toute cérémonie, et je n'en fus que plus à mon aise.

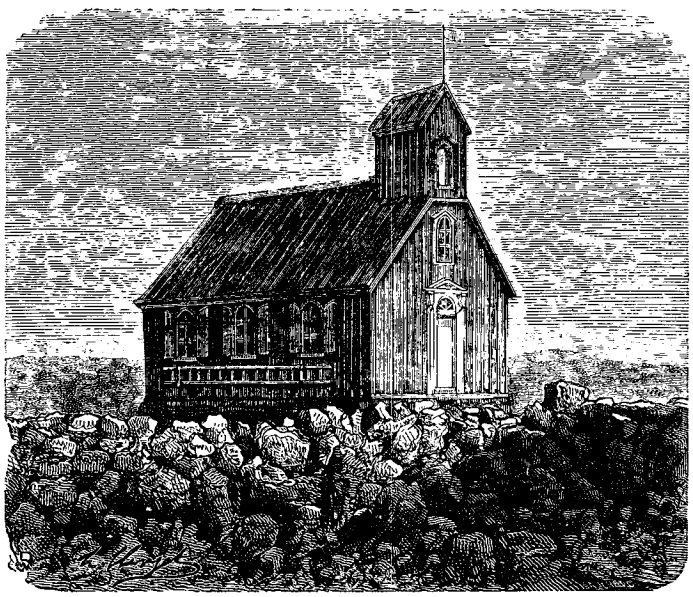
Pendant que j'étais sur la porte, en jetant les yeux autour de moi pour chercher la maison du prêtre, je vis d'abord, à quelques pas à ma gauche, le cimetière semé de verts *tumuli*, et je pus compter aisément le nombre d'habitants qui dorment dans ce coin de terre silencieux. A côté se confondent d'autres tertres un peu plus grands; ce ne sont pas des tombeaux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est l'habitation du prêtre. Le bœr et le cimetière ont la même physionomie ; la demeure des vivants ne se distingue de celle des morts que par la dimension du tertre et un nuage gris de fumée de tourbe qui semble suinter à travers le gazon comme la vapeur qu'on voit s'élever en hiver sur un tas de fumier.

Il fallut songer à mon repas du soir, il était près de onze heures! Il y avait sur le mur du cimetière un saumon fraîchement pêché que le prêtre avait mis en montre dans cet endroit apparent comme à un étalage. Je fis signe à mon guide que je voulais manger ce poisson ; j'y joignis une gelinotte et un pluvier que j'avais tué en route, et j'eus ainsi en perspective un repas complet qui me permettrait d'épargner mes provisions.

Pendant qu'on cuisait mon souper dans le bœr, je mis le couvert dans la partie de l'église qui sert de chœur ; une de mes caisses me servit de table. Après l'avoir pompeusement recouverte d'une serviette, j'y plaçai symétriquement une assiette et une tasse en fer battu, un pain d'équipage et une bouteille de vin. Quand mon guide m'eut apporté le saumon bouilli et mes deux oiseaux cuits dans le beurre rance, ma table improvisée avait vraiment un aspect luxueux.



Église islandaise. — Dessin de H. Clerget d'après l'album de l'auteur.

Au moment où je commençais l'attaque, le prêtre, qui jusque-là s'était tenu à l'écart, vint me rendre visite. Mon domestique lui avait dit que je ne comprenais pas l'islandais, mais que je parlais latin. Il me salua donc de la vieille formule : *Bona dies !* A quoi je répondis tout en faisant ma vinaigrette : *Salve, pater.* Je l'invitai à s'asseoir en face de moi, je lui offris un verre de vin et nous essayâmes d'entretenir une conversation dans la langue de Cicéron. Cela n'allait pas tout seul, mais je pus néanmoins faire donner quelques instructions à mon guide pour le lendemain, et c'était tout ce que je voulais.

Après un moment le prêtre sortit pour faire mon café. Le ciel s'était couvert de nouveau, la pluie venait tambouriner sur la petite croisée de l'église qui était en face de moi ; je fus obligé d'allumer une de mes bougies pour ne pas être étranglé par l'odeur âcre d'huile de phoque que les Islandais brûlent dans des lampes de terre.

Après cette opération, je m'étais rassis, dans mon coin solitaire, éclairé par cette faible lumière, quand j'entendis un bruit de grosses bottes retentir sur le plancher de l'église, et entrevis dans la pénombre un grand individu drapé dans un long manteau brun. Comme j'étais préoccupé de ma journée du lendemain, je supposai que c'était le prêtre qui revenait près de moi ; mais si j'eusse été moins distrait, j'aurais pu remarquer que le nouveau venu avait une plus grande taille et portait une toque écossaise ornée d'une aile de pluvier fraîchement ensanglantée. J'avais eu à peine le temps de me retourner que des hourras capables de faire sauter la pauvre église me tirèrent de mon indifférence ; j'avais autour de moi toute la bande d'Anglais et d'Écossais de *l'Arcturus ;* tous mes compagnons de voyage qui revenaient du geiser.

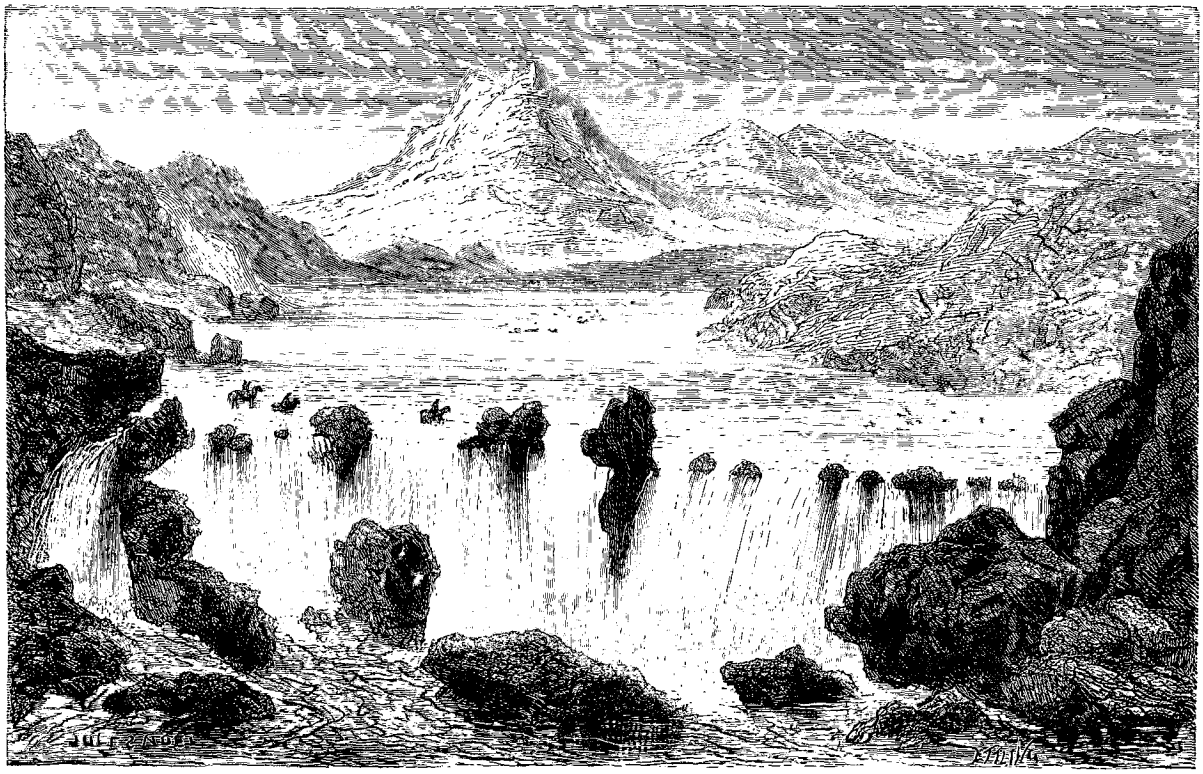
Ils ruisselaient comme des naïades, mais ils avaient fait bonne pêche. Le seul qui ne fût pas au niveau de la satisfaction générale était le capitaine de *l'Arcturus*, enragé photographe qui trouvait que le soleil s'était fait tirer l'oreille : en fait d'épreuves photographiques, il ne rapportait que des brouillards et de la fumée.

Nous nous trouvions plus de quinze personnes dans la petite église de Thingvalla ; on allongea la table à l'aide de bancs, dans l'intention de célébrer cette heureuse rencontre par du punch, des discours et des chansons ; mais on comptait sans les fatigues du voyage : tous les yeux se fermèrent avec la dernière bouchée. Chacun eut juste la force de gagner une place pour s'y étendre ; il y avait un dormeur près de chaque stalle ; le chœur en était littéralement pavé ; pour moi, j'avais établi mon gîte sur le tréteau, le long du bahut qui sert d'autel. Quant au capitaine de *l'Arcturus*, il avait trouvé plus digne de son rang de s'établir dans la petite tribune, où pendant toute la nuit il sut tenir avantageusement la place de l'orgue.

Noël Nougaret.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de la Bruarà. — Dessin de Jules Noël d'après l'album de l'auteur.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ISLANDE.

PAR M. MOEL NOUGARET[1].

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Départ de Thingvellir. — Arrivée dans la plaine du Laugarvatn ; apparition des premières sources d'eau chaude. — Passage de la Bruarà. Arrivée dans la plaine des Geisers. — Le guide m'abandonne. — Éruption du grand Geiser. — Départ pour Thorfastathir.

Après avoir passé trois jours à explorer cette mémorable plaine de l'Althing où a palpité le cœur de la vieille république d'Islande, et où a été adopté solennellement, en l'an 1000, le culte du christianisme qui, en renversant de fond en comble l'Olympe scandinave du Walhalla, allait transformer cette population jusqu'alors si fière en un peuple d'enfants et de bons enfants, je partis dès le matin pour la plaine des Geisers. Je devais y arriver dans la soirée.

Nous louvoyâmes pendant une heure au milieu de cette plaine que sillonnent de profondes crevasses. Pour en sortir, il faut traverser le Hrafnagjà (ravin des Corbeaux), éboulement à ce point épouvantable qu'on dirait que tout un continent vient de s'effondrer. On arrive ensuite au pied de la trinité sévère du Kalfstindar, trois sombres volcans hérissés de scories fauves sur lesquelles on ne rencontre aucune trace de végétation. Pendant trois heures on chevauche au risque de se casser le cou au milieu de terrains volcaniques absolument dénudés. Enfin on parvient sur les hauteurs de Reydarbarmur, où un grand dédommagement attend le voyageur. Si jusque-là on a parcouru des défilés étroits, sans horizon, tout à coup la lumière se fait, les yeux peuvent se reposer sur une immense prairie qui comprend plus de cinq lieues carrées de superficie. La Bruarà et la Hvità la limitent à l'ouest et au sud-est, tandis qu'au nord elle est fermée par une puissante muraille qui la met à l'abri des grands vents. Dispersés çà et là, miroitent quelques petits lacs dont les principaux sont l'Apavatn et le Laugarvatn, où furent baptisés les premiers chrétiens d'Islande. Puis on voit s'élever au milieu de la plaine de hautes colonnes de vapeurs blanches qui indiquent la présence des premières sources chaudes et dont les eaux bouil-

1. Suite. — Voyez page 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lantes, en se mêlant à celles du Laugarvatn, les font fumer à plus de soixante brasses au large.

Le silence éternel qui règne dans ces contrées n'en est pas le moindre charme. Nous venions de descendre dans cette riche prairie et les chevaux sans y être excités s'étaient lancés au galop pour rattraper le temps perdu. Mais tout en me laissant emporter vers le Laugarvatn, mes yeux étaient fixés sur cette imposante chaîne de Laugardélir hérissée de brèches fantastiques, de tourelles et de toutes les fantaisies féodales qu'a créées le moyen âge. Rien n'est beau comme ces crêtes d'un noir bleu découpant sur un ciel ambré leur étrange silhouette.

Nous étions arrivés près du Laugarvatn (lac des Bains) et pendant que mon guide s'occupait de relayer, j'étais allé visiter quelques Huers (sources chaudes) qui jaillissaient au bord du lac. Je croyais cette belle contrée inhabitée et je m'en étonnais, lorsque, revenu près de mon Islandais, je le trouvai en compagnie d'un de ses compatriotes qui l'aidait à préparer les chevaux. Cet aborigène était flanqué de cinq ou six petits enfants, et tout ce monde semblait être sorti de dessous terre: il paraît que j'avais marché sur les toits sans m'en douter, ce qui arrive assez fréquemment en Islande. Ils me parurent tous jouir d'une parfaite santé, et il n'y a qu'une chose qui m'ait particulièrement frappé en les voyant, c'est qu'ils ne profitent pas plus souvent des sources chaudes que la nature a placées sous leur main pour se débarbouiller: la propreté est un luxe absolument inconnu dans le pays.

Après une heure de halte, pendant laquelle les chevaux avaient eu parfaitement le temps de se rassasier, nous partîmes avec toute la vitesse possible pour les Geisers, où je voulais planter ma tente dans la soirée. Je dis toute la vitesse possible, car il faut surtout compter avec les obstacles que le terrain vous oppose à chaque pas. Quand ce ne sont pas des précipices, c'est un large marais qui étale ses détritus bourbeux; alors il faut louvoyer pendant plusieurs heures pour faire un demi-kilomètre; dans ce cas, on n'a qu'à lâcher la bride sur le cou du cheval qui s'en tirera bien mieux tout seul et, pour prendre patience, l'explorateur n'a qu'à allumer sa pipe et à consigner ses notes; ce n'est pas tout à fait du temps perdu. D'autres fois, on rencontre une rivière plus large et plus rapide que le Rhône. Alors on place les bagages dans un baquet informe où vous prenez place, tandis que les chevaux dépouillés sont lancés dans le courant qu'ils doivent franchir à la nage au risque de se noyer. Quand cette misérable ressource fait défaut, on est obligé de remonter le fleuve, qui devient de moins en moins large à mesure qu'on approche de sa source et on le passe au gué.

C'est ce que nous fîmes pour la Hvitâ.

Après être remontés à une assez grande hauteur, près de l'église de Mithdalir, nous nous trouvions dans un bois de bouleaux nains tellement épais, qu'étant sur mon cheval j'étais obligé, pour me frayer un passage, d'écarter les branches avec mes coudes et mon fusil. A mesure que j'avançais, j'entendais un bourdonnement qui allait toujours *crescendo :* la fameuse chute de la Bruarà que nous allions traverser s'annonçait par des mugissements depuis notre entrée dans le bois.

La Bruarà, qui à cet endroit mesure plus de cent cinquante pieds de large, coule doucement sur un lit de lave compacte; au milieu du lit la lave s'est déchirée et a formé comme à l'Almannagjà une crevasse profonde de trente pieds, où les eaux s'engloutissent en frémissant. C'est ce gouffre que le touriste doit franchir, et cela à l'aide d'une simple planche de trois pieds et demi de large, retenue à chaque extrémité par des blocs de lave qui empêchent que le courant ne l'entraîne. C'est l'unique pont qu'on rencontre en Islande.

Mon cheval fut le premier qui se dirigea vers les passerelles; après avoir marché dans l'eau jusqu'au terrible passage, il évita le bloc de lave et s'engagea sur la planche avec autant de sécurité que s'il se fût trouvé sur le pont au Change; or, je dois le dire ici, ce qui étonne le voyageur, c'est l'impassibilité avec laquelle les chevaux regardent ces accidents infernaux de l'Islande qui glacent l'homme d'effroi. Notez que depuis l'étude que j'ai pu en faire, tous ces animaux sont excessivement poltrons, mais ils le sont à la façon des chevaux sauvages. Ainsi, ce qui les épouvante surtout, c'est de se trouver isolés; habitués à vivre en famille, la solitude leur inspire la plus profonde terreur. Chaque fois que je m'arrêtais, soit pour faire quelque observation, soit pour tirer une pièce de gibier, comme le guide ne ralentit pas pour cela sa course, mon cheval se tenait parfaitement docile tant qu'il apercevait ses camarades, mais dès qu'ils avaient disparu derrière quelque coulée de lave, je ne pouvais plus le contenir; il frissonnait de tout son corps et m'emportait au triple galop vers la caravane, en poussant des hennissements désespérés comme pour appeler ses compagnons de route.

Eh bien, ces petites bêtes, qui s'effrayent de puérilités, restent insensibles devant les plus bruyants cataclysmes, tant ils leur sont familiers, et le voyageur peut s'abandonner à eux en toute sécurité. La confiance de mon cheval m'avait séduit au point qu'étant arrivé au milieu de la passerelle, je l'arrêtai quelques instants afin de pouvoir admirer le tableau grandiose au milieu duquel je me trouvais. A ma gauche, l'horizon était fermé par une ligne de montagnes cratériformes toutes couvertes de neige; plus bas quelques rameaux de laves semblaient descendre en gradins jusqu'aux eaux unies de la Bruarà qui, après avoir décrit une courbe majestueuse vers le sud, s'avançait sur moi pour affronter l'affreuse culbute du Bru.

Là cesse la partie sereine du tableau. Jamais artiste n'a trouvé un plus saisissant contraste. Tout à coup la paisible Bruarà s'engouffre dans la terrible fissure; en s'abîmant dans ce piége que la nature lui a tendu, elle semble protester par d'incroyables mu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gissements contre ce guet-apens qu'elle ne peut éviter; ses eaux disloquées, mises en lambeaux, ne forment plus qu'une écume boursouflée qui bondit de gouffre en gouffre et qu'étranglent les sinistres parois d'une lave noirâtre.

Il était dix heures au moment où nous quittions la bruyante Bruarà. Nous marchions toujours à grande vitesse. A chaque instant je demandais au guide où étaient les Geisers et il me répondait en accélérant l'allure. Notre course fut tout d'un coup forcément ralentie; nous nous trouvions dans des marais fangeux qui prouvaient cependant que nous n'étions pas loin d'un endroit habité. Pour traverser ces terrains défoncés, on avait élevé d'étroites digues en gazon assez semblables aux constructions élevées par les castors, et sur lesquelles il nous fallut cheminer pendant environ quatre cents mètres. Ces digues nous conduisirent au pied d'un coteau, et devant nous s'ouvrit une avenue formée par deux murs de gazon qui s'élevait jusqu'en haut de la colline où se trouvait un bœr. Il était minuit, le ciel se cachait sous la brume, nous n'avions presque plus de jour.

Mon Islandais, ayant quitté son cheval, s'introduisit en s'allongeant à travers une espèce d'embrasure pratiquée dans l'épaisseur de la hutte; puis il frappa avec la pomme de son fouet contre une croisée, et aussitôt un vacarme infernal se fit entendre dans l'intérieur.

Cette ouverture, que les voyageurs connaissent très-bien et qui est située à droite de la porte principale, mène au dortoir commun. Au même instant j'entendis les aboiements d'une meute de chiens de tous les âges et la voix d'une foule de personnages qui augmentait tout ce bruit en essayant de le dominer. Enfin, une tête se montra dans le trou et, après quelques paroles échangées avec mon guide, je vis sortir par la porte cette même tête emmanchée d'un corps qui paraissait démesurément long tant il était mince, et qu'emmaillottait depuis la tête jusqu'aux pieds un tricot de laine d'un blanc jaunâtre.

Je ne parlerai pas des nombreuses et étranges apparitions que je pus observer au fond de ce même trou, transformé en kaléidoscope fantastique, pendant que l'homme en caleçon enfourchait un de mes chevaux, sur lequel, à la faveur du crépuscule, il faisait assez bonne contenance. Qu'on se figure don Quichotte dépouillé de sa formidable armure!

Cet homme était un guide supplémentaire qui devait nous conduire à travers la plaine des Geisers. Il prit la tête de la file. Nous le suivîmes dans la direction du nord, ayant à notre gauche les petites chaînes du Biarnafjall, et à notre droite le lit du Tungufljot; ensuite nous entrâmes dans cette plaine ténébreuse des Geisers, où, comme on le voit, le voyageur ne pourrait pénétrer de nuit si ses moindres pas n'étaient jalonnés par un pilote expérimenté.

Nous nous trouvions dans un milieu ténébreux chargé d'épaisses et lourdes vapeurs; le sol résonnait sous les pieds des chevaux, une odeur d'œuf pourri saturait l'atmosphère brumeuse: on se serait cru dans un laboratoire diabolique. Les chevaux marchaient avec calme, mais avec précaution; à chaque instant, j'entendais à côté de moi de forts bouillonnements, comme si j'eusse été sur le bord d'une marmite en fureur; une forte bouffée de vapeur chaude me frappait le visage et m'enveloppait au point de me dérober la tête de mon cheval. Enfin, après avoir tournoyé parmi ces chaudières infernales, ma monture s'arrêta, j'entendis mes guides qui parlaient près de moi, et, comprenant que nous étions arrivés, je mis pied à terre.

Dès que le pilote se fût retiré avec les chevaux, je songeai à dresser ma tente et à me préparer un repas, car j'avais seulement pris à Thingvellir un biscuit et un peu de café. Comme je n'avais pas de feu pour faire mon café, le guide mit la main sur une cafetière, disparut, et revint au bout d'une minute m'apportant de l'eau bouillante qu'il était allé puiser dans un geiser et avec laquelle je fis un excellent café.

Jusque-là, je n'avais aucune idée du lieu où je me trouvais; de temps à autre, j'entendais à quelques pas de moi des clapotements d'eau plus forts que ceux que j'avais entendus, et du point où ils devaient être s'élevaient de gros ballons de vapeur; du côté opposé, et à une égale distance de ma tente, sortait de terre un bouillonnement continuel; je compris que j'étais campé entre le grand Geiser et le Strockur, mais je n'osais faire un pas de crainte de disparaître dans une de ces horribles chaudières, et, en attendant le jour, je pris le parti de me coucher sous ma tente, que j'avais divisée, avec mes caisses, en deux compartiments, un pour moi, l'autre pour mon domestique.

Je m'étais à peine étendu sur mon lit de camp, que des détonations semblables à de sourdes décharges d'artillerie se firent entendre sous le sol; elles étaient si violentes que la terre en était ébranlée au point que les boucles de la tente frémissaient comme des feuilles de peuplier; on eût dit que ce sol fragile allait s'effondrer, que tout allait s'engloutir dans l'eau bouillante qu'il recouvre. Croyant, d'après ces symptômes, à une éruption, je sortis, mais je n'eus que le spectacle d'une éruption avortée: de gros bouillons s'élevèrent au-dessus du bassin, l'eau déborda et tout fut enveloppé d'un gros nuage de vapeur; un moment après le calme était rétabli.

Dans l'espace d'une heure, je vis quatorze éruptions semblables. Découragé par ces déceptions, vaincu par la fatigue, je finis par ne plus me préoccuper de toutes ces secousses et ne songeai qu'à m'endormir.

Il serait trop long de consigner ici toutes mes observations sur les différentes sources; je me bornerai à décrire les deux principales, le grand Geiser et le Strockur.

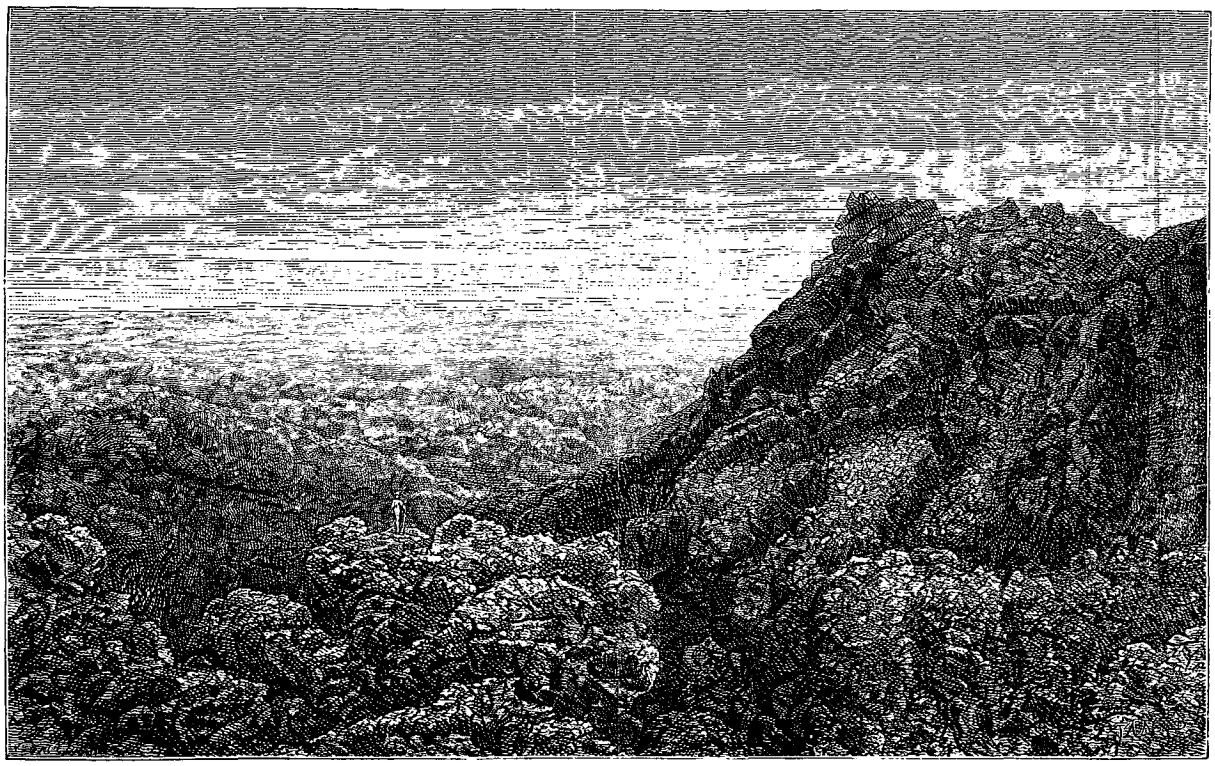
Le grand Geiser s'est formé, avec la silice que l'eau contient en dissolution, un mamelon, qui mesure à peu près quatre-vingts mètres de pourtour à sa base extérieure. Après avoir gravi sa pente, qui offre une faible inclinaison, on rencontre à son sommet une cuvette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont le plus grand diamètre mesure quinze mètres trente centimètres. C'est au milieu de ce bassin que se trouve la bouche du Geiser, cheminée ronde, perpendiculaire, d'un diamètre de douze pieds.

A quarante mètres du grand Geiser, se trouve le Strockur. Celui-ci n'a pas eu le temps de se former un cône; sa bouche, de deux mètres de diamètre, s'ouvre à fleur de terre et c'est ce qui le rend plus effrayant. A une profondeur de huit pieds les eaux bouillonnent sans cesse entre les parois unies : malheur à qui tomberait dans cette chaudière!

Le grand Geiser n'a que des éruptions irrégulières et facultatives. C'est en vain qu'on essayerait de les provoquer. Pour jouir d'un de ces beaux effets il faut attendre son bon plaisir. Le Strockur est plus docile. Il suffit de lancer dans sa bouche quelques mottes de gazon, et, au bout de dix minutes, un quart d'heure au plus, il se met en frais. Dès qu'on a envoyé le corps étranger dans le cratère, le bouillonnement cesse pendant quelques minutes; le cratère semble recueillir ses forces; à ce calme succède quelques mouvements tumultueux; puis l'éruption commence : une gerbe d'eau s'élève à un mètre au-dessus de l'orifice; elle retombe ensuite pour repartir de nouveau et s'élever à deux mètres; ce mouvement oscillatoire continue en augmentant toujours jusqu'à ce que la colonne d'eau atteigne une hauteur de soixante-dix à quatre-vingts pieds. L'éruption dure de vingt à trente minutes. Quand elle a cessé, si l'on se porte au bord du cratère, on voit que les eaux ont complétement disparu dans le fond; il



Une coulée de lave. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

faut une demi-heure pour qu'elles remontent à leur niveau primitif.

J'étais resté cinq jours campé sur cette plaine des Geisers, à faire des expérience de toute sorte afin de pénétrer le secret de cet étrange phénomène. Dans ces parages siliceux et arides, au milieu de cette atmosphère nauséabonde, il est impossible de rencontrer du gibier; il me fallait donc user de mes provisions; heureusement avec un peu d'imagination les Geiser me servirent pour utiliser certaines denrées qui autrement seraient retournées dans la cambuse de *la Pandore*. C'étaient les pommes de terre et surtout les haricots. Quand je voulais faire cuire ces derniers dans un Geiser, je les plaçais dans une serviette bien nouée, puis, après avoir attaché une pierre à cette marmite improvisée, je la plongeais au moyen d'une ficelle dans l'eau du Geiser. Tous les quarts d'heure j'allais retirer mon paquet de haricots afin de tâter à travers la serviette s'ils étaient suffisamment cuits. En une heure un quart, ils étaient d'une cuisson parfaitement égale, et en y ajoutant de l'huile, du vinaigre, du sel et du poivre, j'avais un excellent plat de haricots à la maître d'hôtel.

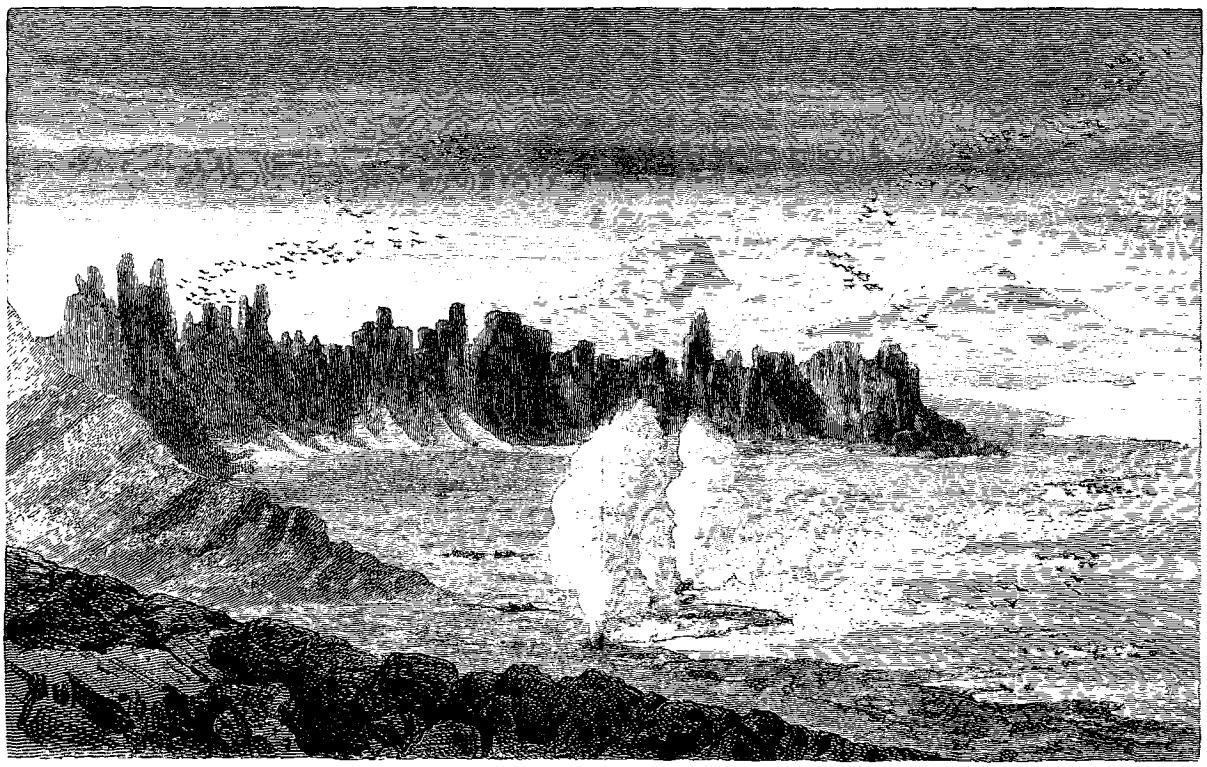
Cet expédient m'était fort utile pour rendre supportable mon séjour dans ces parages, mais mon contentement ne devait pas être de longue durée. Le cinquième jour, mon guide, qui ne m'avait fait que des misères, mit le comble à ses exploits en m'abandonnant; il se dit malade et me laissa seul, avec tous mes bagages, emmenant mes deux meilleures montures. Ce n'était pas la direction que j'aurais à suivre qui m'embarrassait, car ces individus qu'on est convenu d'appeler des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guides semblent connaître moins bien l'Islande que l'étranger lui-même s'il possède une carte, surtout lorsqu'on dépasse les Geisers; mais comment me tirer d'affaire avec tout cet attirail que j'avais sur les bras, avec ces chevaux qu'il faudrait charger, rallier, etc., etc.?

Machinalement je me mis à plier bagage sans trop me demander ce que je ferais après; je parvins à réunir mes six chevaux, dont un commençait à traîner la jambe, et ces pauvres bêtes, immobiles devant moi, attendaient.

J'aurais, je crois, dépensé toute mon ardeur dans un premier accès de colère, lorsqu'il fallut songer à mettre sur leur dos ces lourdes caisses qui renfermaient tous mes moyens d'existence; car ce fut surtout alors que je vis la triste réalité de ma situation. Je m'étais assis, abattu, sur ma tente roulée dans son sac; j'en étais réduit à prendre le parti de revenir sur mes pas, de retourner à Reikjavik, de renoncer à mes projets, au moment même où j'allais me plonger dans cette Islande inconnue dont je voulais pénétrer les mœurs. Vaincu par le désespoir, je pleurais comme un enfant quand tout à coup la terre fut violemment secouée : le grand Geiser, que je n'avais pas encore vu en éruption, vomit une grande gorgée d'eau qui s'éleva à environ dix pieds, retomba dans le gouffre et remonta immédiatement après avec plus de violence. On eût dit que le grand Geiser voulait me consoler! Ses éruptions sont semblables à celles que l'on provoque dans le Strockur; elles n'en diffèrent que par le volume des eaux et surtout leur parfaite pureté. Figurez-vous une



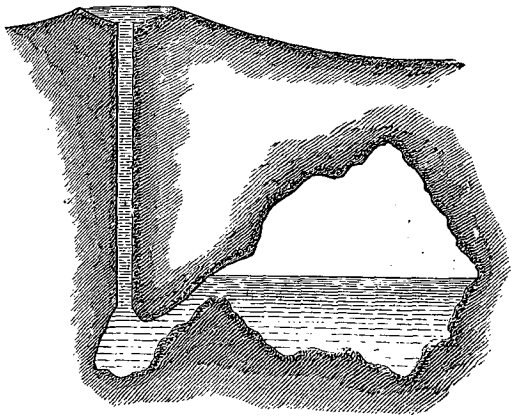
Vue du Laugarvatn. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

colonne d'eau de douze pieds de diamètre s'élevant majestueusement à une hauteur de cent vingts pieds; chaque fois qu'elle retombe en se brisant, on dirait un immense saule pleureur en cristal. Le soleil couchant faisait briller ses myriades de particules d'eau comme des diamants : les rayons décomposés formaient autour de cette gerbe éblouissante des auréoles irisées qui semblaient s'évanouir dans l'éther chaque fois que la colonne d'eau disparaissait, et comme les eaux retombent toujours sur place dans le bassin, l'observateur peut se tenir à quatre mètres du cratère sans risquer d'être atteint.

Parmi les nombreuses théories qui ont cherché à expliquer les éruptions intermittentes des Geisers, la plus accréditée est celle qui admet l'existence d'une grande cavité souterraine que l'eau, venant d'une grande profondeur, remplit jusqu'à un certain niveau, mais non jusqu'à la voûte supérieure. Cette cavité communique avec l'air extérieur par un tube coudé dont l'extrémité inférieure, au lieu de s'ouvrir dans le plafond même de la caverne, débouche sur une des parois latérales et bien au-dessous de la surface des eaux souterraines. Portées par les fournaises qui les entourent à un fort degré d'ébullition, les eaux engendrent, on le conçoit, de continuelles effluves de vapeur qui ont besoin de trouver une issue. Ne pouvant s'échapper par le tube, dont l'extrémité inférieure est plongée dans l'eau, la vapeur se condense dans les espaces vides, entre le niveau de l'eau et la voûte de la caverne, jusqu'à ce que, comprimée outre mesure, elle fasse effort, d'une part contre le rocher, de l'autre contre la masse liquide, dont elle force une portion à remonter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le tube, où elle la pousse devant elle, et finit par la projeter triomphalement dans les airs. En résumé, le jet d'eau formé par l'éruption du geiser n'est rien de plus que l'expulsion de la masse d'eau renfermée



Esquisse théorique du Geiser.

dans le tube au moment où la vapeur se met en liberté[1].

Si l'on suppose, avec MM. de Chancourtois et Ferri-Pisani, que la fissure qui donne passage aux émanations intérieures s'infléchit en un point peu éloigné du sol, de manière à offrir une disposition analogue à celle d'une S couchée horizontalement, dont le crochet descendant recevrait les émanations du bassin intérieur, tandis que le crochet ascendant communiquerait avec l'orifice, il est facile de concevoir que de cette disposition, très-naturelle à admettre comme résultat de deux fractures verticales mises en communication par une fracture inclinée, se déduisent naturellement toutes les circonstances du phénomène.

La théorie du chimiste Bunsen est encore plus simple, mais elle peut se relier aux précédentes, sans en modifier les principaux traits. Partant de ce fait qu'une masse d'eau longtemps soumise à une grande chaleur, gagne en cohésion moléculaire ce qu'elle perd d'air par l'évaporation, le savant chimiste conclut qu'il faut à cette eau, pour bouillir, une température bien plus élevée que le degré ordinaire d'ébullition. Mais aussi, au moment même où elle atteint cette température, elle dégage une masse de vapeur si puissante et si instantanée qu'une explosion a lieu immédiatement. Les accidents de chaudières à vapeur n'ont le plus souvent pas d'autre cause. « Les expériences faites dans le puits du grand Geiser, à vingt-deux ou vingt-trois mètres de profondeur, ont prouvé que la température y croît constamment jusqu'au moment de l'explosion. M. Bunsen a constaté une fois un maximum de 127° avant une grande éruption, et de 123° immédiatement après. En prenant pour base les observations thermométriques et l'estimation du volume d'eau projeté, on peut se représenter l'activité et la puissance du grand Geiser par celle d'une chaudière à vapeur de la force de sept cents chevaux[1]. »

Pendant la durée du phénomène, et les réflexions de différente nature qu'il m'inspira, une idée égoïste avait subitement traversé mon esprit : je sentais grandir mon enthousiasme en présence de ce spectacle gigantesque, le plus beau, le plus colossal, le plus brillant de la nature, en me disant qu'elle venait de le donner pour moi seul, absolument seul.

Cette pensée releva tout mon courage; sans le secours de personne je me mis en devoir de charger mes montures; les sangles cassaient, mais j'avais de la ficelle, rien ne pouvait me décourager désormais.

Mes chevaux scellés, je songeai au chemin que j'allais prendre. Ma montre marquait huit heures : il me fallait arriver dans la nuit chez quelque prêtre qui comprît le latin, afin qu'il me fût possible de lui faire le récit de mes infortunes et de le prier de me trouver un guide pour continuer mon voyage. J'ouvris ma carte et je vis qu'en suivant une rivière que je devais trouver en parcourant deux kilomètres vers le nord-est, le Tungufljot, je finirais par rencontrer l'église de Thorfastathir. Mon itinéraire ainsi arrêté, je me mis résolument en route.

V

Séjour à Thorfastathir; un mariage et un baptême en vingt-quatre heures; les fiançailles en Islande; à quoi sert le mariage religieux. — Mon nouveau guide; arrivée à Thyorsarholt.

Je suivis d'abord le cours de la rivière, mais en voulant la longer de trop près je m'enfonçais dans des marais et j'étais obligé de revenir sur mes pas. Je pris le parti de me tenir sur les hauteurs pour éviter cet inconvénient. Mes pauvres chevaux semblaient comprendre tout ce qu'il y avait de pénible dans ma situation et, loin d'en abuser, il venaient au contraire à mon aide. Une fois que la direction leur fut à peu près donnée, ils remplacèrent mon guide, et s'en acquittèrent avec plus d'intelligence qu'il ne l'eût fait lui-même : ils allaient trottant droit devant moi, je n'avais qu'à les suivre; jamais ils ne s'écartaient de la route probable pour mordre l'herbe. Seulement quand ils arrivent à une habitation, comme ils savent que l'Islandais ne passe jamais devant un bœr sans s'y arrêter, ils faisaient halte d'eux-mêmes et se mettaient à brouter. Donc, après une heure et demie de marche, mes chevaux s'arrêtèrent soudain, et commencèrent à paître tranquillement tout en ayant l'air de me dire : Faites comme nous. Tout semblait mort à cet endroit, et comme les habitations islandaises sont entourées de prairies, le voyageur y arriverait à la sourdine s'il n'était annoncé par un ou plusieurs chiens qui courent sur les toits de gazon et aboient de toutes leurs forces.

1. Lord Dufferin, *Letters from high latitudes;* la traduction française de cet ouvrage a été publiée sous le titre : *Lettres écrites des régions polaires*, par F. de Lanoye. Hachette, Paris.

1. *Voyage dans les mers du Nord à bord de la Reine-Hortense.* Partie géologique, par MM. de Chancourtois et Ferri-Pisani.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sans descendre de cheval, je fis le tour de ces quelques huttes pour en trouver l'entrée; les aboiements des chiens avaient donné l'éveil, car au même instant une jeune femme de vingt ans se montra sur la porte et j'entendis un petit enfant qui piaillait de toutes ses forces au fond du trou : sans doute le mari pêchait dans quelque fiord. Cette pauvre femme croyait apparemment reconnaître un Islandais dans le voyageur qui venait interrompre son sommeil; elle éprouva un moment de surprise en me voyant. — j'étais peut-être pour elle le premier spécimen d'une race inconnue. — Elle n'en mit pas moins d'empressement à remplir ses devoirs d'hospitalité, et, s'étant approchée de moi, elle ouvrit ses bras pour me donner l'accolade de bienvenue, que je lui rendis de grand cœur. Elle se disposait ensuite à prendre la bride de mes chevaux dans la pensée que, vu l'heure avancée, j'allais passer la nuit sous son toit, mais je lui fis signe de n'en rien faire, ce qui parut la mortifier. Comme j'avais soif, je prononçais le mot *melk*, que j'avais retenu. Elle rentra aussitôt dans sa casemate, puis reparut avec une calebasse remplie de lait. Elle y trempa ses lèvres et me l'offrit ensuite. Dès que je fus suffisamment désaltéré, elle reprit la jatte de bois pour boire après moi. Pendant ce temps j'avais pris dans ma bourse quelques pièces de monnaie danoise; mais quand je voulus les lui offrir, elle fit un pas en arrière en s'écriant : *nei, tack!* (non, merci!). J'étais enfin dans la véritable Islande, celle où vit cette population patriarcale dont les mœurs n'ont pas été altérées par le contact des étrangers.

Je fis accepter toutefois par cette bonne femme une épingle munie d'une grosse tête en verre constellée d'étoiles d'or; elle m'embrassa encore pour me remercier, et je partis au grand trot, la laissant sur le seuil de sa porte : mon passage aura été pour elle une apparition surnaturelle dont elle parlera toute sa vie.

Tout en courant ainsi, nous rencontrâmes encore deux autres bœrs. Les chevaux s'arrêtaient suivant leur habitude, mais il était très-tard, tout le monde dormait ainsi que les chiens; je ne jugeai pas à propos de troubler leur sommeil. Je laissai mes montures brouter pendant quelques minutes afin de les trouver plus dociles en route. Quand je voulais repartir, je n'avais qu'à aller en avant; tant que nous nous trouvions dans les dépendances du bœr, c'est-à-dire dans les chemins faciles, les chevaux me suivaient comme des chiens; mais aussitôt que nous entrions dans la campagne inconnue, en un mot dès que les dangers se présentaient, ils s'élançaient au-devant de moi et semblaient me dire : Suivez-nous, ne craignez rien! Oh! les bonnes petites bêtes! que de fois il m'est arrivé de prendre leur tête dans mes deux mains et de les embrasser avec amour!

Comme j'avais été obligé de m'éloigner des bords de la rivière à cause des marais, je craignis un moment d'avoir dépassé l'*annexia* que je cherchais; il était minuit, j'y voyais à peine, quand mes chevaux s'emportèrent en poussant ces hennissements de joie qu'ils font entendre chaque fois qu'ils approchent du gîte, et je vis à une centaine de mètres devant moi la petite église de Thorfastathir, où nous arrivâmes en quelques minutes.

A ma gauche j'avais l'*annexia*, petite baraque noire sans clocheton; autour de la modeste chapelle étaient rangées, comme toujours, quelques tombes que l'on prendrait pour des bancs de gazon. A ma droite, une succession de petits pignons qui avaient toutes les peines du monde à sortir de terre représentaient la demeure du prêtre et de toute sa famille.

Étant descendu de cheval, je me dirigeai vers l'embrasure située à droite de la porte principale; le mur avait au moins un mètre cinquante d'épaisseur, de sorte qu'il me fallut ramper comme un serpent dans cette ouverture humide pour atteindre le volet avec la pomme de mon fouet Dès les premiers coups, les chiens aboyèrent, mais ces aboiements, au lieu d'exprimer une colère menaçante contre celui qui venait ainsi troubler le repos de la famille, étaient au contraire pleins de bienveillance; les chiens ont l'air de réveiller leur maître pour qu'il aille vite accueillir l'étranger qui arrive.

Quelques minutes après, la porte s'ouvrit, et je vis un vieillard, de petite taille, boutonné dans une redingote en drap noir. La visière vernie de sa casquette plate cachait tout le haut de sa figure; je n'apercevais que le bout de son nez et un semblant de barbe grise. Je le saluai de la formule : *Salve, pater*, et lui dis que s'il voulait bien me questionner en latin, je serais à même de lui répondre.

Mon hôte était resté sur le seuil, mais je distinguai dans l'étroit couloir une foule de personnes qui étaient venues se ranger derrière lui.

Au milieu d'un silence observé même par les chiens, le prêtre, qui venait d'aspirer une large prise de tabac pour se donner le temps de construire sa phrase latine, me dit enfin : — Qui es-tu? D'où viens-tu? — Je lui répondis dans la même langue : — Je suis Français, je loge sur un navire de guerre qui est à Reykjavik. Il y a quinze jours j'ai quitté Reykjavik pour aller à Thingwalla; de Thingwalla je suis allé aux Geisers; mais voilà qu'arrivé dans ce dernier lieu, mon guide m'a abandonné; maintenant il faut que je marche vers l'Hékla, et je suis seul pour me diriger dans ce pays difficile et pour me faire suivre par tout ce matériel, tous ces chevaux que tu vois. Dans cette triste situation, j'ai cherché ta maison, ô mon père, et je compte sur toi, sur tes fils, et tout ce que tu as de famille, pour me trouver un guide qui m'aidera à continuer mon voyage.

Après ma tirade, le prêtre parut réfléchir un moment, puis il me dit : *Non intelligo te.* Le latin que j'avais employé n'était pas brillant, mais sans fatuité je crois pouvoir assurer que mon professeur de thèmes l'eût approuvé; c'était un latin simple et tout de circonstance. Alors je réalisai un tour de force : je répétai ma harangue en un latin plus vulgaire encore que le premier, et cela me réussit. *Intelligo*, me dit le prêtre avec satisfaction, et, à partir de ce moment, je compri

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moi-même quelle espèce de latin il faut parler en Islande. Immédiatement le patriarche m'ouvrit ses bras et ce fut le signal d'une grande scène d'attendrissement. Je passai successivement dans les étreintes fraternelles de toute la famille, et elle était nombreuse; cette demeure était comme le fameux cheval de Troie : il en sortait toujours du monde. Je ne voyais rien, j'étais tellement occupé de mes fonctions qu'il m'était impossible de regarder autour de moi; mais sur mes lèvres je sentais des joues fraîches, ridées, barbues, le tout mélangé d'une forte odeur de tabac à priser et de lait aigre, car il fallut embrasser toute la colonie, depuis les plus âgés jusqu'aux petits enfants qui grimpaient après mes jambes.

La tournée finie, des gaillards de trente ans, fils ou gendres du prêtre, portèrent mes bagages dans la petite église, pendant que des femmes, au contraire, en sortaient chargées de défroques; c'est que l'église ordinairement sert de garde-robe à la famille du prêtre.

Dès que je fus installé dans le chœur de la petite église, je songeai à mon souper, et j'invitai le prêtre à me faire raison, ce à quoi il se prêta de la meilleure grâce du monde. — Il est bien entendu que toute la famille, qui remplissait l'église, se tenait religieusement assise de l'autre côté de la balustrade, ne perdant pas de vue un seul de mes gestes.

Nous étions assis face à face le prêtre et moi, et pendant que nous soupions, la conversation s'engagea en ces termes :

« Certainement, me dit-il, je te trouverai un *se-*



La plaine des Geisers. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

quens (il voulait dire un guide, et je retiens ce mot, qui est beaucoup plus juste que l'autre); mais, ajouta-t-il, tu ne peux partir demain.

— Cela me contrarie; le soleil nous quitte et j'ai encore beaucoup de chemin à faire; pourquoi ne partirais-je pas demain?

— D'abord parce que, si tu partais si vite, tu ne serais pas resté assez longtemps dans ma maison et tous mes enfants pleureraient; puis il y a encore une raison : nous marions demain notre fille numéro quatorze, et comme la présence d'un étranger ne peut être que d'un bon présage, nous ne pouvons te laisser partir. »

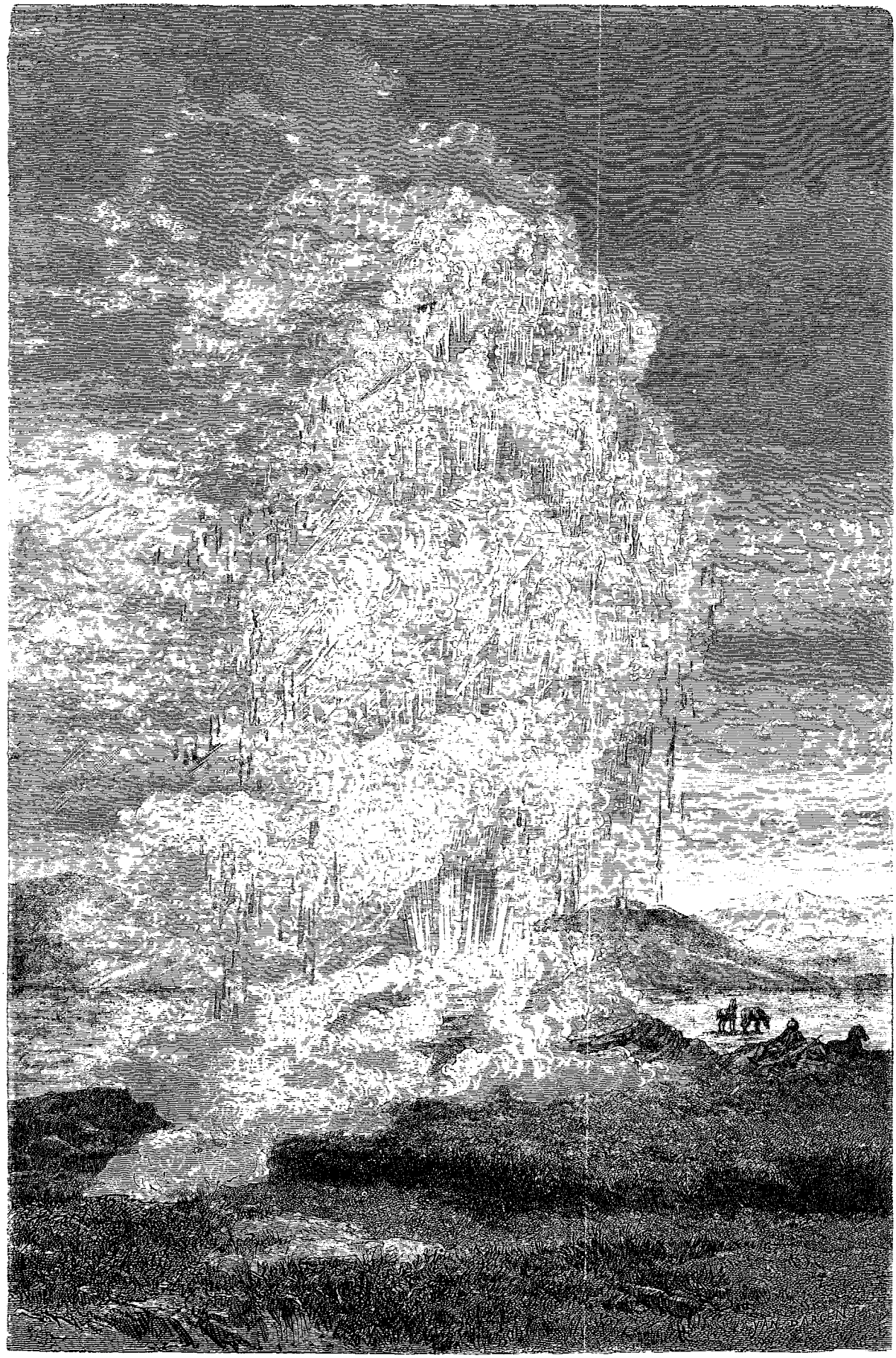
Cette raison me désarmait. Je me rendis aux vœux du prêtre avec une bonne grâce d'autant plus empressée qu'il m'eût été impossible de faire autrement.

Tout le monde fut satisfait d'apprendre cette bonne nouvelle, et comme il était déjà tard, je m'étendis au pied de l'autel, sur quelques matelas de duvet d'eider qu'on m'avait apportés; par une petite croisée qui s'ouvrait à côté de moi, je voyais les marguerites et les fleurs jaunes du pissenlit qui se balançaient sur les tombes; pendant que j'achevais un dernier cigare, le prêtre me souhaita une bonne nuit, puis il sortit de l'église emmenant son innombrable progéniture. Je ne tardai pas à m'endormir du plus parfait sommeil.

Quel silence et quelle paix! Jamais je n'ai savouré le plaisir du repos comme dans cette pauvre église, à côté de ce bœr silencieux dans lequel le hasard me jetait la veille d'une noce et où m'attendaient des aventures inimaginables.

Quel je m'éveillai, le soleil était levé depuis longtemps. J'ouvris la porte de l'église et je vis toute la fa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand Geiser. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille du prêtre occupée à râteler l'herbe dans la prairie. Je pensai naturellement que c'était là une scène pittoresque de début pour une journée de noce. Dès qu'ils m'aperçurent, les habitants du bœr laissèrent leurs fourches et leurs râteaux pour venir me donner le bonjour : on n'attendait que mon réveil pour commencer la fête.

Je me dis que le moment était venu de me montrer généreux. J'avais apporté dans mes caisses une foule de petits objets pour faire des présents : des poupées habillées selon le dernier goût pour les petites filles, des bracelets en verroterie, de ces diables barbus qui jaillissent de leurs boîtes au moyen d'un ressort à boudin que je destinais aux petits enfants, mais dont les grandes personnes s'emparèrent en riant aux éclats; c'était évidemment pour eux la plus haute expression du progrès artistique de notre époque; — chacun de ces diables m'avait coûté cinq sous dans un bazar de Paris; or, de toute ma pacotille, c'est bien l'article qui a eu le plus de succès.

Pour les grandes demoiselles j'avais apporté des rondelles de ruban mince et de couleurs très-voyantes. J'en pris quelques-unes que je donnai à cinq jeunes filles de seize à vingt ans, croyant leur faire un vif plaisir. D'abord elles regardèrent avec curiosité ce que je leur donnais sans trop savoir ce que ce pouvait être. A force de chercher, la plus clairvoyante remarqua la petite épingle qui sert à fixer l'extrémité du ruban; elle l'enleva, se mit à dérouler, et les autres, croyant qu'elle avait trouvé le mot de l'énigme, suivirent son exemple. Mais quand le ruban fut déroulé, elles le jetèrent comme une chose sans valeur; puis elles défirent le papier qui enveloppait la rondelle, mais, ne trouvant qu'un morceau de bois, elles se le montrèrent d'un air désappointé.

J'étais fort contrarié moi-même du peu de succès qu'obtenaient mes rubans, surtout à la pensée que ces pauvres femmes pouvaient me croire capable d'avoir voulu les mystifier. Comprenant alors qu'il fallait leur enseigner l'usage de ce que je leur donnais, je pris les rondelles de bois, que je jetai, et, ramassant les rubans, je leur en fis admirer la finesse. Comme elles commençaient à comprendre, je m'approchai de l'une d'elles qui avait de très-beaux cheveux, — c'est du reste ce qu'elles ont de plus beau et de mieux soigné, — puis je fis signe à une autre de m'apporter un peigne. — Immédiatement celle-ci m'apporta une espèce de mâchoire de mouton dans laquelle étaient enchâssées des arêtes de morue. Cet ustensile primitif était poli par l'usage et quelques pointes en cuivre jetées çà et là prouvaient que l'art était intervenu dans sa confection. Je fis immédiatement des tresses, que je terminai avec de grands nœuds de ruban à l'admiration de tout le monde. Il me fallut coiffer cinq jeunes filles de la même manière; on se serait cru au carnaval; mais elles connaissaient désormais l'usage du ruban, de sorte que je me demande si je n'ai pas commencé à pervertir ce pauvre pays en introduisant chez les jeunes femmes le goût du luxe.

Cependant je cherchais au milieu de toutes ces jeunes filles quelle pouvait être la mariée, afin de lui faire une coiffure spéciale. Plusieurs fois j'avais interrogé le prêtre, qui m'avait toujours répondu : Tu la verras tout à l'heure (*mox videbis*).

Bientôt on rassembla une foule de chevaux; hommes, femmes, chacun prit le sien; les enfants et les petites filles qui n'avaient pas de selles montaient à califourchon et galopaient comme des diablotins. J'avais pris le parti de ne plus faire de questions et je suivis machinalement la caravane, qui fit halte au bout d'une heure dans un marais. Là, sur une colline, se trouvait un petit bois d'où sortirent un jeune homme d'une trentaine d'années et une femme qui pouvait en avoir vingt-cinq : c'étaient les fiancés.

En Islande, quand deux jeunes gens se plaisent, ils se le disent, se fiancent devant la famille et, à partir de ce moment, ils vivent ensemble dans un bœr qu'on leur aide à construire; dès ce moment ils sont légalement époux, dans leur conscience et aux yeux du public; quant à la bénédiction religieuse, elle ne leur est donnée qu'au moment où va naître le premier enfant et ne semble destinée qu'à le légitimer. Quelquefois ils apportent de la négligence à remplir cette formalité à temps, et l'enfant arrive auparavant, ce qui oblige le prêtre à arranger les dates de son registre pour le besoin de la cause.

Il me suffit de jeter un coup d'œil sur notre mariée, pour me convaincre qu'il n'y avait pas de temps à perdre. On la hissa sur sa selle avec tous les ménagements que méritait sa position, et nous revînmes à Thorfastathir en conformant notre allure à sa position *intéressante*.

On procéda immédiatement à la cérémonie du mariage, selon le rite luthérien, et je me rappelle que, malgré la dignité que m'imposaient mes fonctions de garçon d'honneur, je me tenais les bras croisés au milieu de l'église, où je fumais crânement ma pipe, tant j'éprouvais le besoin de me donner une contenance sérieuse en présence d'une mariée si étrange au point de vue de notre civilisation.

Du reste, le prêtre n'abusa pas de la situation. Tout fut expédié, même l'homélie, le plus rapidement possible, et on se mit à table pour le repas. Il y avait une foule de plats du cru, dont le détail nous mènerait trop loin. Pour faire grandement les choses, j'avais fourni une bouteille d'eau-de-vie, deux flacons de vin, un pain d'équipage et la moitié d'une boule de fromage de Hollande. Bref, nous avions un vrai festin de Lucullus qui nous retint toute l'après-midi.

Après le dîner, il y eut une grande variété de jeux du pays, très-curieux et dont je regrette de ne pouvoir donner ici la description. Tout le monde semblait fort s'amuser, sauf la mariée, que je ne perdais pas de vue, et qui paraissait en proie à de visibles préoccupations. Vers neuf heures, elle dut abandonner la partie. Prévoyant un dénoûment prochain, je voulus faire remarquer qu'il n'était pas prudent de lui faire faire dix kilo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres à cheval pour regagner son bœr; on passa outre; elle partit avec son mari, puis les jeux recommencèrent de plus belle.

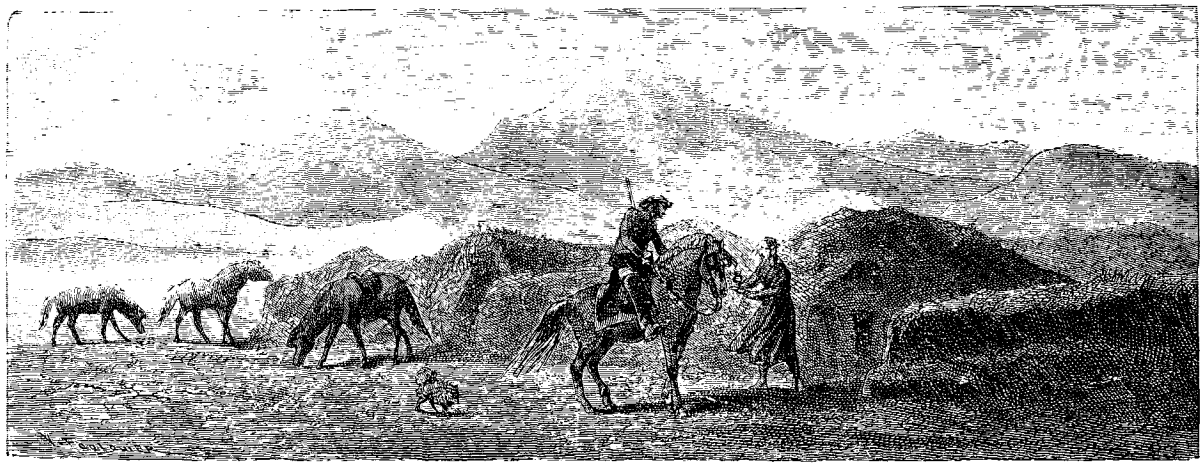
Il y avait à peine une heure et demie que les mariés nous avaient quittés, et le prêtre venait d'endormir tout le monde et de s'endormir lui-même en racontant une interminable saga, quand tout à coup nous vîmes arriver le mari assez inquiet. Il prononça quelques paroles et je vis la matrone se lever et chercher des chiffons. Je n'eus pas besoin d'autres explications, je m'y attendais. Le prêtre, avec qui j'avais essayé de parler botanique, me dit: Vous devez être docteur? Sur ma réponse affirmative, on me sella un cheval et nous partîmes ventre à terre avec le mari et une bonne femme de quarante ans, qui avait une certaine expérience en ces sortes de matières.

Nous dévorions l'espace dans des chemins crevassés, et je craignais bien d'arriver trop tard : heureusement ce ne fut qu'à quatre heures du matin que j'introduisis dans la vie quelque chose qui avait assez les apparences d'un singe, mais qui deviendra un homme un jour si Dieu lui prête vie.

Après avoir donné quelques premiers soins, je regagnai l'église de Thorfastathir; j'étais accablé de fatigue; enveloppé dans une fourrure, je ne tardai pas à m'endormir; mais, quelle ne fut pas ma surprise en me réveillant, quand je vis la mère et l'enfant. Le père s'empressa de m'expliquer qu'on tenait à ce que je fusse le parrain du nouveau-né et qu'on avait décidé de faire immédiatement le baptême, afin de ne pas retarder mon départ. De sorte qu'en moins de trente heures j'avais été coiffeur, garçon d'honneur, accoucheur et parrain : on ne perd pas toujours son temps en voyage.

Après tous ces exploits, comme on m'avait trouvé un *sequens*, je pus quitter le bœr, comblé des bénédictions de toute cette nombreuse famille.

Mon nouveau compagnon était un individu de quarante-cinq ans; il s'était rasé de frais pour me faire honneur et, afin de me prouver son érudition, il m'a-



Une halte imprévue. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

borda le chapeau à la main en me disant d'une voix nasillarde: *Longus tempus*. Je crus un moment que je pourrais m'entendre avec lui en parlant latin, mais l'expérience, que je ne tardai pas à en faire, me prouva que tout son vocabulaire se bornait à ces deux mots. En revanche, il prisait du tabac de manière à en avoir le nez tout altéré: c'est un repoche qu'on peut adresser à tous les Islandais. Comme il fait beaucoup de vent dans le pays et que toute la vie des indigènes se passe à cheval, leur tabatière est une espèce de poire à poudre recourbée; ils s'en mettent l'embouchure dans les narines et reniflent de toute leur force; chaque fois que mon sequens prenait une prise, il avait l'air d'un piqueur qui sonne un hallali.

Nous ne tardâmes pas à faire mauvais ménage, parce qu'il était d'une lenteur à nulle autre pareille, et que je tenais à regagner la journée que j'avais perdue. Souvent je marchais moi-même en avant; cette impatience me coûta cher. D'abord, une de mes étrivières se rompit et je fus obligé de trotter les jambes pendantes jusqu'à la plus prochaine église où nous fûmes reçus par un excellent prêtre qui, pendant que je prenais du café au lait avec des biscuits de lichen, se munit de ses outils et répara l'avarie de ma selle. Une heure après que nous eûmes quitté cette église, il était à peu près huit heures, nous venions d'arriver sur le bord d'une petite rivière qui coulait sur un lit de cendre noire et qu'il nous fallait traverser. Je crus pouvoir la passer facilement à gué. Au lieu de suivre les chevaux, qui dans ces circonstances s'en tirent avec plus d'adresse que les hommes, j'avais pris les devants et, arrivé au milieu de la rivière, moi et mon cheval nous disparûmes tout d'un coup dans un trou, de sorte qu'avec mes grosses bottes je dus saisir sa queue et me faire remorquer jusqu'à l'autre rive.

Il faisait un vent épouvantable; mon sequens, qui avaient été plus prudent, avait heureusement passé avec les autres chevaux. Il s'apprêtait à décharger les caisses qui renfermaient mes vêtements, croyant que j'allais en changer, mais transporté de rage, je distribuai des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coups de fouet à tout mon personnel pour le lancer en avant, et je continai ainsi ma route, comptant sur une bonne trotte pour me sécher.

Nous fîmes une course rapide jusqu'à Thyorsarholt, joli bœr situé sur une colline qui domine un large fleuve appelé la Thyorsà. Il était près de dix heures, et je voulais passer outre, afin de traverser la rivière. Mais tous les habitants du bœr m'avaient déjà entouré, me supliant de m'arrêter : il fallut céder à ces prières et je n'eus pas à m'en repentir. La tempête, qui allait toujours en grossissant, me força de séjourner quarante-huit heures dans ce bœr, où j'ai pu étudier dans ses détails les plus touchants la véritable civilisation islandaise : certainement j'y ai vu des choses non moins étonnnantes que mes aventures de Thorfastathir.

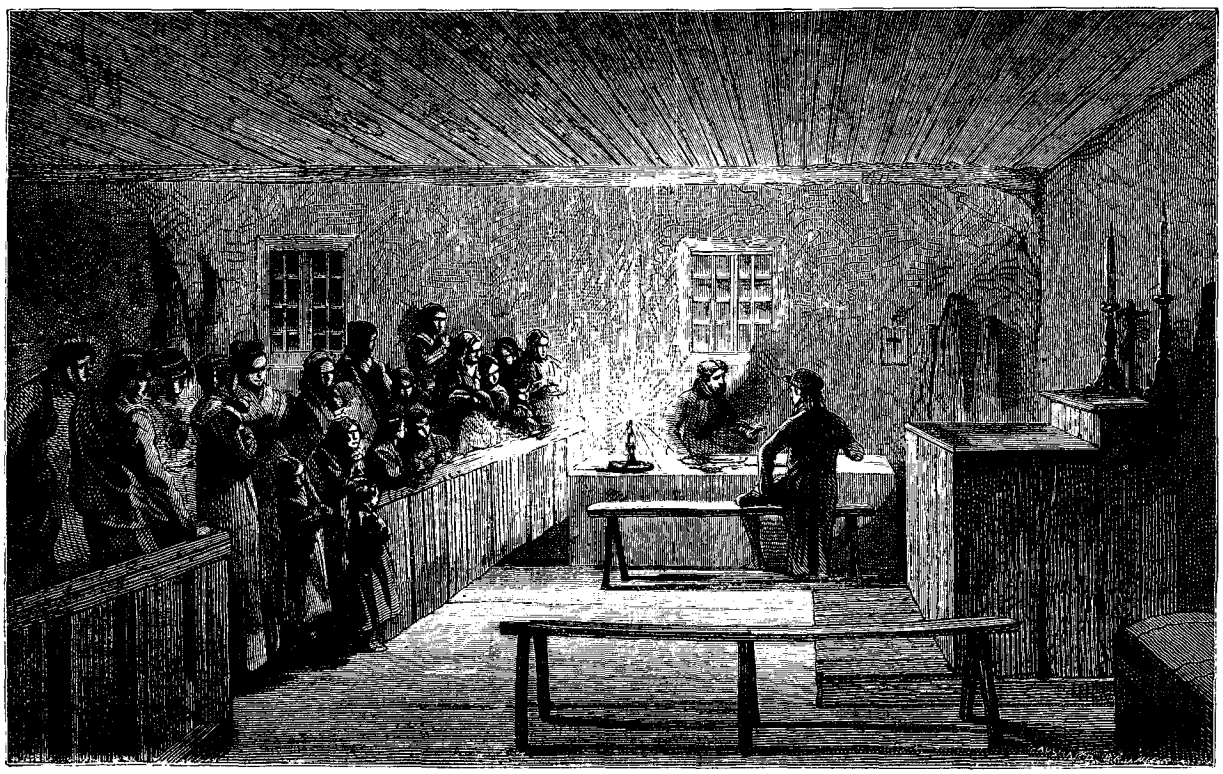
VI

Séjour à Thyorsarholt; la vie islandaise. — Notions des habitants sur la pudeur. — Description d'un bœr. — Passage de la Thyorsà. — Arrivée chez les prêtres de Storuvellir. — Le *Loup de la nation;* une conversation sur la politique française. — Passage des dunes — Arrivée à Hankadolur.

Dès que j'eus mis pied à terre, je passai par les bras de toute la colonie, formalité de rigueur; puis je fus reçu selon toutes les règles de l'hospitalité islandaise.

Les hommes se chargent du guide et des chevaux; l'étranger appartient aux femmes, qui sont les prêtresses de l'hospatalité.

On me conduisit dans le trou qui est destiné à l'étranger, et qui se trouve ordinairement à la droite de



Dîner dans l'église. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

l'entrée principale du bœr; le chef de la famille m'apporta ensuite le fauteuil patriarcal, dont les deux montants représentent Thor et Odin; c'est l'emblème de la force et de la puissance; le père et maître seul a le droit d'y prendre place. En mettant ce meuble à ma disposition, on voulait me dire : Vous êtes le maître ici.

Il y a dans le petit local qu'on destine à l'étranger de longs coffres qui renferment toutes les richesses de la famille : pauvres richesses ! Dès que je fus installé, la maîtresse femme arriva avec des clefs qu'elle plaça dans la serrure, ce qui voulait me dire : Vous êtes chez vous, tout ce que nous possédons vous appartient.

Cependant j'étais très-embarrassé. Depuis mon arrivée dans le bœr, j'étais entouré des femmes et des enfants; j'éprouvais le besoin de changer mes vêtements mouillés et je ne savais comment m'y prendre. Pour faire comprendre mon intention, je tirai d'une de mes caisses des vêtements secs, du linge, une flanelle, etc., j'ôtai même mes bottes, mais elles restaient toujours là. Alors j'essayai par des gestes de leur faire entendre que j'étais complétement trempé et que j'avais hâte de changer. Elles comprirent parfaitement; mais, loin de me laisser seul, elles se mirent à me déshabiller pièce à pièce, jusqu'à ma dernière flanelle. Cette façon d'agir, peu conforme à nos mœurs, m'avait d'abord mis dans un grand embarras; il y avait autour de moi des jeunes filles de quinze, dix-sept, vingt ans, qui se prêtaient à cette cérémonie de l'air le plus candide du monde. A voir leur figure si franche, si honnête, je pensai que si j'opposais la moindre résistance, j'allais peut-être faire offense

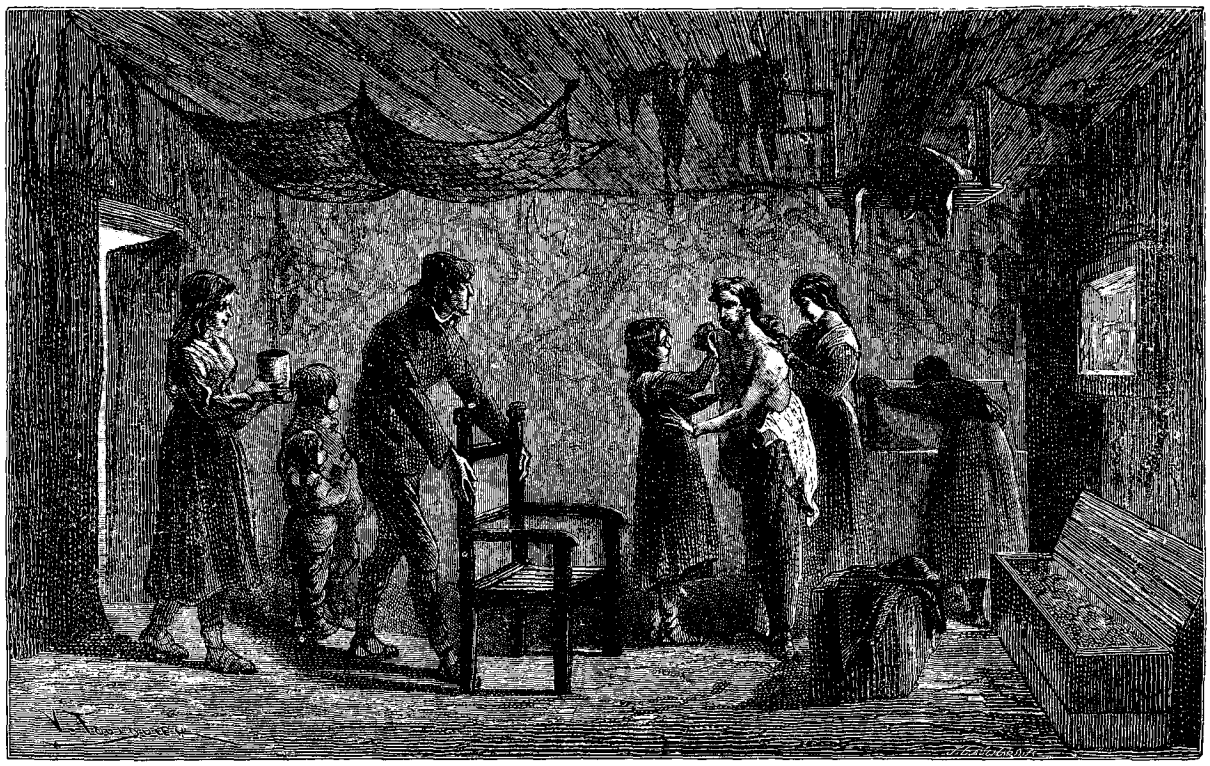
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à des idées d'hospitalité primitive qu'il fallait respecter, et je m'abandonnai complétement à leurs soins. Quand elles eurent débarrassé ma personne de tout ce qui pouvait la gêner, elles m'essuyèrent longuement avec du vatmol, espèce de drap grossier que les femmes fabriquent elles-mêmes, et je pus ensuite m'habiller.

Une fois à l'aise je commençai ma distribution de cadeaux, en laissant de côté les rubans, qui avaient obtenu un trop piètre succès à Thorfastathir.

Ce qu'il y avait de fatigant dans cette distribution, c'est que, chaque fois que je donnais quelque nouvel objet, la personne qui le recevait se croyait obligée de m'embrasser, et quand je faisais un présent aux enfants, après que ceux-ci m'avaient remercié de la même façon, les mères s'empressaient de contre-signer la reconnaissance. — J'avais fini par me laisser faire machinalement.

Assis sur le fauteuil patriarcal, j'avais mis le couvert sur une de mes caisses placée devant moi. Pendant mon repas, je distribuai quelques friandises aux enfants et aux grandes personnes, qui ne sont que des enfants grandis. Après le dîner, on m'apporta du café, une jatte de bois et du sucre. J'avais bien du sucre et du café dans mes provisions, mais quand on arrive dans un bœr, il faut bien se garder d'y toucher : ces deux aliments font partie de l'hospitalité, qui souvent du reste est moins agréable à celui qui la reçoit qu'à ceux qui l'offrent. Ainsi, en me servant le café, on m'apporta du sucre dans une soucoupe. Ce malheureux



L'étranger aux soins d'une famille islandaise. — Dessin de V. Foulquier d'après l'abuml de l'auteur.

morceau de sucre, gros comme une noix, était noirci par le temps. Depuis de longues années il attendait dans une armoire, au fond d'un coffre, qu'une occasion solennelle vînt l'en tirer; une grande maladie était peut-être passée à côté et on s'en était privé. Pour le faire paraître plus gros, on l'avait coupé en une foule de petits morceaux, tout en ayant bien soin d'en conserver les moindres débris, et le tout était savamment éparpillé dans la soucoupe. Oh! les braves gens! ils ont peu de sang et il est bien pauvre; mais vous proposeriez à un Islandais de se laisser saigner pour vous faire plaisir, qu'il s'ouvrirait les artères et mourrait heureux de vous faire ce sacrifice. J'avais une surabondance de sucre dans mes provisions et j'étais obligé par l'usage de consommer cette petite réserve si précieuse! J'en avais le cœur navré! Pour me soulager, je commis un abus de confiance : pendant la nuit je profitai de ce qu'on avait mis la clef sur les coffres, et, semblable à un homme qui fait une mauvaise action, j'y glissai un gros morceau de sucre, qu'on aura trouvé après mon départ. J'espère que ces âmes si bonnes et si simples n'auront pas pensé à m'en vouloir.

Après le café, j'eus les bambins sur les bras. Le respectable *undwegis-sulur* (fauteuil sacré), sur lequel je trônais comme un Jarl, en était littéralement garni; une petite fille aux yeux bleus s'appuyait sur le formidable Thor; le farouche Odin servait de cariatide à un petit bonhomme aux joues vermeilles; les plus petits étaient sur mes genoux, et les mères se tenaient accroupies devant moi en faisant des gestes d'admiration. C'est dans cet état que je pus faire, mais non plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

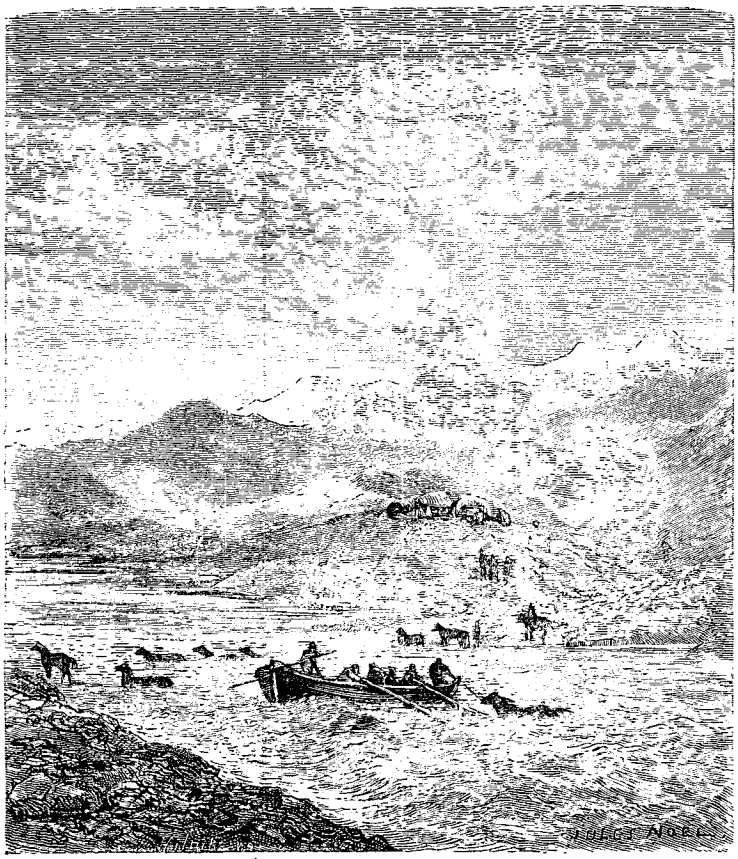
à mes dépens, une expérience concluante sur la naïveté de cette population.

Pendant que je tenais le crayon pour consigner mes notes, je voulus dessiner une des femmes, âgée d'environ vingt-deux ans, qui avait une physionomie des plus originales. Son bonnet noir était crânement campé sur une chevelure bouclée qui se répandait le long des épaules; au milieu de ces mèches blondes se balançait une houppe de soie qui aurait fait les délices d'un zouave; sa taille, un peu large sans cesser d'être ronde, et sa poitrine aplatie étaient retenues dans un corsage sans manches, d'une étoffe rougeâtre à ramages blancs: le tout formait un ensemble très-original. Pendant que je faisais son portrait (figurez-vous que ces gens-là n'ont jamais vu un *bonhomme*), mon modèle avait l'air de faire les réflexions les plus comiques; mais la scène devint autrement curieuse quand, abandonnant la tête, je voulus dessiner le corsage : un petit fichu croisé devant la poitrine m'empêchait de voir d'après quel système il était lacé; comme la femme était à deux mètres de moi; je lui fis signe, en exécutant le geste sur moi-même, de retirer le fichu. Comprenant mal mon intention, non-seulement elle rejeta lestement son fichu mais, en moins d'une seconde, je vis mon modèle débarrassé de toute espèce de draperie. Je dus immédiatement me livrer à une nouvelle pantomime pour lui faire entendre qu'elle m'avait mal compris; mais ce singulier incident, l'attitude naïve de cette femme et mon propre embarras me firent entrer dans un excès de rire auquel on est peu habitué dans ce pays où plane une si grande tristesse. Toutes les femmes, tous les enfants riaient à mon exemple, mais sans savoir pourquoi, et de temps en temps au rire succédait un air sérieux, intrigué; elles semblaient se demander dans leur langage : Mais qu'est-ce qui peut donc le faire rire ainsi ?...

Les pauvres enfants!

Le lendemain en me reveillant je remarquai que j'étais couvert de cendres volcaniques; la tempête durait toujours. Je passai tout mon temps dans l'intimité du bœr, où je pus voir tous les détails de la vie islandaise. Le cadre restreint de ce récit ne me permet pas de consigner toutes les singularités que m'a révélées cette étude de quarante-huit heures; dans ces étranges habitations souterraines, qui rappellent assez celles des fourmis, et comme, à quelques variantes près, tous les bœrs de l'Islande se ressemblent, je ferai, une fois pour toutes, la description d'un de ces terriers. Le meilleur moyen de me faire comprendre sera d'ailleurs d'en mettre un dessin fidèle sous les yeux du lecteur.

Les bœrs sont toujours éclairés, même en été, par une lumière très-faible; la plupart reçoivent le jour par un soupirail pratiqué à la toiture et couvert, en guise de croisée, d'une membrane qui enveloppe le fœtus des brebis, tendue sur des cerceaux.



Passage de la Thyorsà. — Dessin de Jules Noël d'après l'album de l'auteur.

J'avais passé deux jours pleins à Thyorsarholt, j'étais loin de les regretter, mais il m'était impossible de différer plus longtemps mon départ. La tempête faisait toujours rage; d'épouvantables rafales soulevaient d'énormes tourbillons de cendres roussâtres; ces cendres, tenues en suspension, formaient un épais nuage fauve qui empêchait les rayons d'arriver jusqu'à nous.

Quand j'annonçai à mon guide qu'il fallait appareiller pour le départ, il fit la grimace; les hommes du bœr, qu'on était allé quérir dans le pré, ne se souciaient guère non plus de passer la Thyorsà par un temps pareil, mais quand ils virent que j'étais bien décidé, ils se mirent en mesure de m'accompagner.

Après avoir rempli les formalités d'usage, je pris place sur ma selle et nous descendîmes la petite colline pour nous diriger vers la Thyorsà, qui coule à ses pieds. Cette rivière profonde et rapide mesure près de cent quarante mètres au *ferjur* de Thyorsarholt. La tempête mugissait toujours : ce n'était plus un fleuve roulant en silence ses eaux vertes et unies, c'était une mer aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vagues revêches et terribles crevant sous un brouillard de cendres volcaniques.

Là se trouvait une barque ronde qu'on aurait pu prendre pour une énorme carapace de tortue. On débarrassa d'abord les chevaux de leurs bagages, qui furent placés dans la barque; puis on les chassa vers le fleuve. Ces pauvres bêtes refusaient naturellement d'avancer; alors tous les passeurs et le guide se mirent à pousser des cris féroces en agitant leurs grands bras pour leur faire peur. *Toutou*, le chien de mon *sequens*, un petit être bien plus utile et plus intelligent que son maître, aboyait de son côté en les mordant aux jambes. Les chevaux, ainsi pourchassés, se jetèrent à la nage; mais comme, effrayés par la tempête, ils se retournaient pour regagner la rive, ils reçurent une grêle de pierres et n'eurent qu'à se livrer résolument aux flots, au risque d'y être engloutis. Dès qu'on n'eut plus la crainte de les voir revenir, un passeur me prit sur ses épaules, sans crier gare, et alla me déposer dans l'esquif qui flottait à deux mètres de terre. Une jument étant revenue à la rive malgré les pierres, on l'attacha derrière le canot et nous poussâmes au large.



Une scène chez le prêtre de Storuvellir. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

J'étais assis sur l'arrière, au milieu des selles, et je suivais des yeux mes pauvres bêtes que je désespérais de revoir; le courant les emportait avec une incroyable rapidité. On n'en voyait que la queue, flottant comme une poignée d'algues, et l'extrémité des naseaux; à chaque minute j'en voyais un disparaître et se relever tout à coup par un suprême effort.

Arrivés au milieu du fleuve, un coup de vent faillit nous chavirer : dès que le nuage de cendres qui nous avait momentanément enveloppés se fut dissipé, je vis que nous revenions à notre point de départ : le bœr de Thyorsarholt se montra à mes yeux; du haut de la colline, toute la famille agitait les bras en signe d'adieu, et je me demandais si nous ne nous embarquions pas pour l'autre monde.

Toutefois nous débarquâmes assez heureusement. J'étais seulement très-inquiet sur le sort de mes chevaux que je croyais noyés jusqu'au dernier, mais en descendant le courant je les trouvai tous à cent pas plus loin : ils broutaient l'herbe avec une tranquillité si parfaite, que je me demandai un moment si c'étaient les miens.

Nous nous dirigeâmes à franc étrier sur le bœr de Storuvellir, où je trouvai un prêtre véritablement instruit. Dès mon apparition, il voulut m'installer chez lui, mais j'insistai pour marcher jusqu'au dernier bœr vers l'Hékla, afin d'en pouvoir faire dès le lendemain l'ascension, lui promettant de m'arrêter dans sa maison à mon retour. Sur cette promesse il s'offrit à m'accompagner jusqu'à Hankadolur pour me mettre entre les mains du chef de ce bœr, qui lui-même irait de sa part me conduire chez le chef de Selsund, dernier bœr vers l'Hékla. — J'ajouterai que j'étais d'autant plus disposé à tenir ma promesse envers ce bon prêtre, qu'il causait très-bien en latin, que de plus j'avais remarqué que sa maison était extrêmement propre, et qu'enfin j'avais vu un petit lit, mais un vrai lit de sangle, avec de vrais draps blancs, dans une pièce lambrissée, considération très-importante quand on ne s'est pas couché tout à fait depuis un mois.

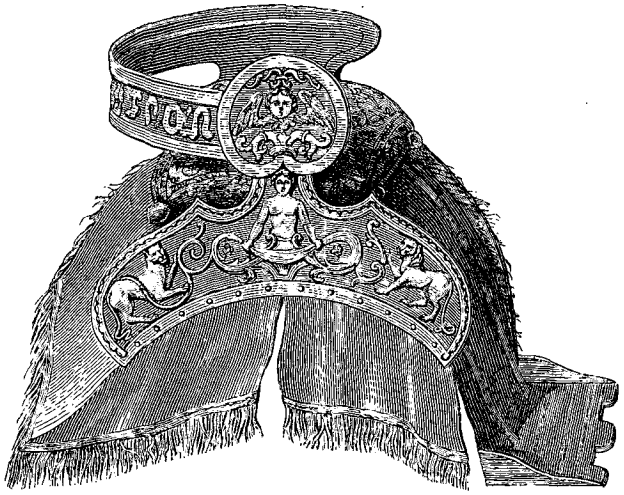
On nous avait servi du café au lait et des biscuits, et pendant que je faisais cette légère collation, le prêtre engageait une conversation sur la politique. On ne se figurerait jamais à quel point les Islandais instruits, ceux qui ont connaissance d'un autre monde que le leur, s'occupent de la politique européenne et surtout de celle de la France. Le prêtre de Storuvellir venait de recevoir le *Loup de la Nation*, journal de l'opposition qui s'imprime à Reykjavik et paraît à chaque arrivée de *l'Arcturus*. Il me lut, en le traduisant en latin, un article qui paraissait beaucoup l'intriguer et sur lequel il me fallut donner de longues explications. Il s'agissait de la brouille survenue entre Napoléon III et son cousin le prince Jérôme à l'occasion du discours d'Ajaccio. Je vous déclare que si je m'attendais à trouver quelque chose au fond de l'Islande, ce n'est pas cet incident de la politique française, que du reste j'ignorais complétement.

Dès que nous eûmes pris du café, le prêtre se revêtit d'une longue capote en drap bleu serrée autour des reins au moyen d'un cache-nez, monta sur un beau cheval blanc, son *comes*, se joignit à l'escorte et nous nous mîmes en route.

Le brave homme! Il y avait du dévouement à m'accompagner par un temps pareil, surtout dans les chemins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

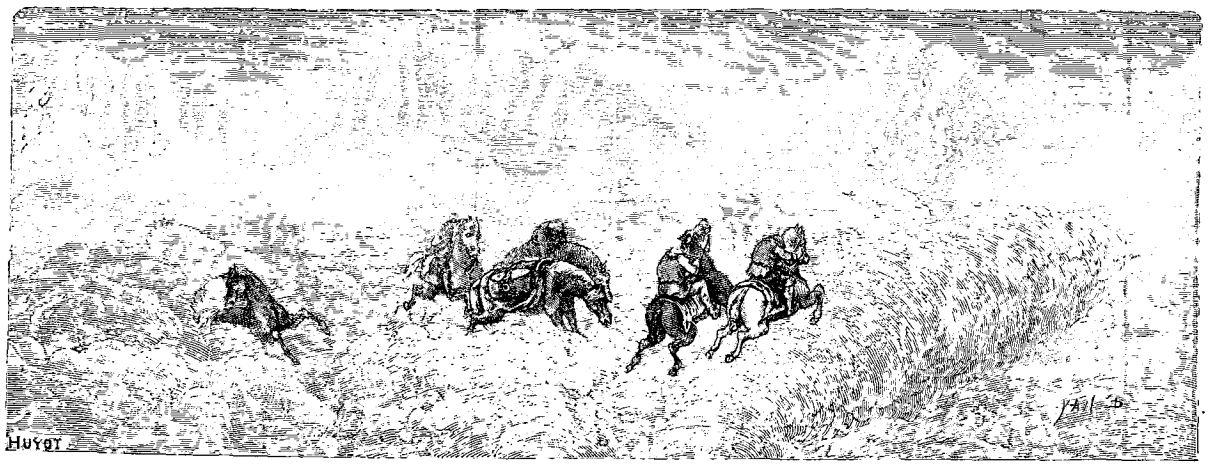
que nous allions traverser. Il s'était passé un mouchoir autour de la figure et il m'engagea vivement à l'imiter. Au bout d'un moment, en effet, nous nous trouvions dans un grand désert de sable fin et mouvant. Les vents *nord-ouest* en descendant des gorges du Burfell ont creusé dans cette plaine de larges sillons, des galeries immenses resserrées entre des dunes longues et parallèles qui se déplacent à chaque tempête. Du haut des dunes nous nous précipitions dans ces galeries arénacées, et quand nous nous étions engagés au milieu de ces interminables défilés, nous essuyions toutes les rigueurs de ces ouragans de sable si souvent mentionnés dans les relations de voyage aux grands déserts de l'Asie et de l'Afrique.



Selle de femme islandaise. — Dessin de Bonnafoux d'après l'album de l'auteur.

De sillon en sillon, j'allais pliant le dos; j'avais fini par me laisser emporter machinalement par mon cheval; dès que nous nous lançions pour affronter un de ces passages, je fermais les yeux; j'avais rabattu au vent la grande aile de mon chapeau, je ne voyais plus rien. Je sentais mes pieds traîner dans la cendre; nous étions enveloppés d'un nuage tellement épais, que si je n'eusse senti la vitesse de ma monture je me fusse cru enseveli; je n'entendais que l'ébrouement de nos chevaux et la voix du bon prêtre qui, me voyant lancé de ce train et ne se doutant pas que j'étais passé à l'état de colis, me criait : Bravo! Bravo!

Nous pûmes enfin nous tirer de là et nous nous trouvâmes sur une plaine également arénacée, mais abritée du vent. Un maigre gazon jaune formait sur ces cen-

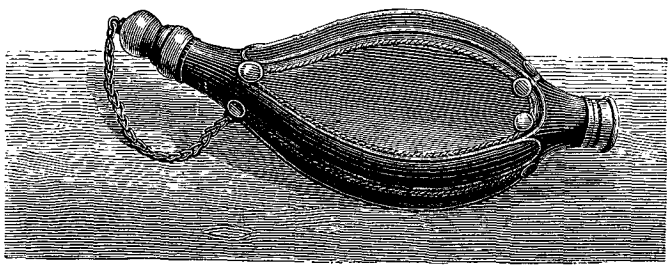


Passage des dunes volcaniques. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

dres un tapis misérable; peu à peu la couleur prit un peu plus de ton : nous étions près d'une petite rivière. Les chevaux en profitèrent pour se laver les naseaux et j'enviai leur sort : mes yeux pleuraient des larmes de poussière, je respirais de la poussière; heureusement que nous arrivâmes enfin au bœr de Hankadolur.

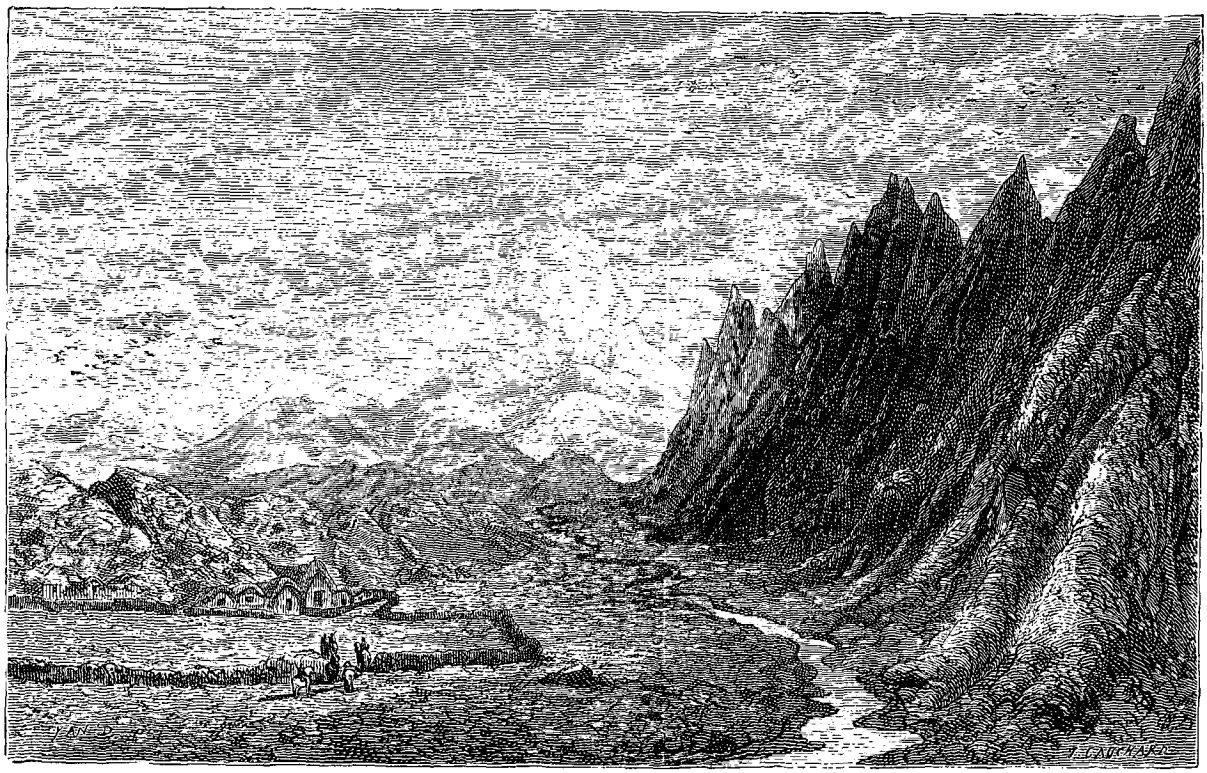
Noël NOUCARET.

(La fin à la prochaine livraison.)



Tabatière islandaise. — Dessin de Bonnafoux d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La vallée et le bœr de Selsund. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ISLANDE,

PAR M. NOËL NOUGARET [1].

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Arrivée à Selsund. — Mauvais accueil. — Ascension de l'Hékla; campement dans les laves. — Deuxième journée. — Arrivée au sommet du volcan. — Brouillards. — Une mésaventure qui n'a pas de suites fâcheuses. — Vue extérieure du cratère. — Trois heures au fond du cratère. — Vue de l'Islande du sommet de l'Hékla. — Descente rapide. — Arrivée à Storuvellir.

Nous fûmes reçus à Hankadolur par une vieille grosse femme aux joues roses, coiffée d'une casquette d'homme à visière vernie. Derrière elle vint le chef, vrai type de l'ancienne race norvégienne; ses cheveux grisonnants s'arrondissaient en boudin sur le front, tandis que le long des tempes descendaient deux nattes volumineuses qui achevaient l'encadrement de sa figure.

On prit du café au lait; le prêtre donna ses instructions, puis nous nous embrassâmes comme si nous nous fussions connus depuis notre enfance; et pendant que, suivi de son domestique, il allait de nouveau affronter le désert de cendres pour regagner son bœr, je partis avec le chef de Hankadolur, son fils et mon *sequens*, pour Selsund-sous-l'Hékla.

Une demi-heure après, nous arrivions en vue d'une grande prairie où paissaient un grand nombre d'animaux domestiques de toute sorte. Cette prairie est un immense cirque traversé par une petite rivière qu'alimentent les neiges des sommets de l'Hékla.

Devant nous s'élèvent les flancs noirs et escarpés des montagnes volcaniques qui se dressent comme des remparts et dessinent leurs festons à plus de deux cents mètres au-dessus de leur base; à gauche, environ dix courants de lave sortis du cratère de l'Hékla ont glissé côte à côte sur un parcours de dix lieues en suivant une foule de sinuosités; puis, arrivés dans cette plaine, ils se sont tous arrêtés à la même hauteur.

Au pied de ces têtes de courants de lave, et paisiblement adossé contre eux, est situé le bœr de Selsund, qui restera là jusqu'à ce qu'une nouvelle éruption l'oblige à émigrer dans des cantonnements plus sûrs. Si l'on détourne ses yeux de ce bœr chétif pour les por-

1. Suite et fin. — Voy. p. 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ter plus haut, la vue rencontre le géant, le colosse souverain de ces contrées, l'Hékla qui montre sa tête sinistre au-dessus des contre-forts environnants.

Après avoir traversé la prairie, nous arrivâmes à la porte du bœr, où nous fûmes reçus par une vieille femme. — Il paraît que c'est un usage général de faire garder la maison par le plus ancien. — Le reste de la famille ne tarda pas à arriver. Le chef était un jeune homme de quarante ans environ; dès que nous fûmes installés dans ma chambre, et pendant que je finissais mon modeste repas, une conversation assez vive s'engagea entre mes hommes et la femme de ce chef. Le chef d'Hankadolur venait de transmettre à son collègue de Selsund les volontés du prêtre de Storuvellir relativement à mon ascension de l'Hékla; mais comme depuis quelque temps le bruit courait que le volcan donnait des preuves d'impatience et allait faire éruption d'un moment à l'autre, la femme du chef de Selsund s'opposait à ce que son mari m'accompagnât.

C'est la seule fois dans mon voyage en Islande que j'ai été mal reçu par une femme. Pour l'attendrir, je lui offris une tasse de vin, qu'elle refusa net.

« Vous vous conduisez mal, lui dit d'un ton calme et froid le chef d'Hankadolur, et on en parlera dans le pays. »

Le chef de Selsund était visiblement peiné de l'accueil que me faisait sa femme; mais pendant qu'elle déblatérait comme une vraie Française, il me prit la main pour me faire comprendre qu'il était à ma disposition; puis tirant la montre de mon gousset, il me la présenta d'une main, tandis que de l'autre il me montrait l'Hékla, ce qui voulait dire : A quelle heure faut-il partir? J'indiquai le chiffre quatre sur le cadran, et tout fut arrangé. Le chef d'Hankadolur et son fils m'embrassèrent pour retourner dans le bœr; et après avoir reçu « la bonne nuit » de tout le monde, à l'exception de la femme du chef, qui aurait bien voulu me voir à tous les diables plutôt que dans son terrier, je me jetai sur un tas d'édredons qu'on m'avait mis dans un coin, afin de recueillir des forces pour le lendemain.

Je fus réveillé à quatre heures; on avait préparé du café; la Niobé l'apporta avec une mauvaise grâce que j'eus soin de ne pas remarquer.

Comme la moitié de l'ascension peut se faire en chevauchant, le chef de Selsund avait préparé ses magnifiques chevaux du nord afin de laisser les miens au repos. On n'en finit jamais avec les préparatifs : aussi était-il près de dix heures comme nous nous mettions en marche. Mon hôte reçut les étreintes de toute sa famille; ce jour-là personne ne m'embrassa, pas même la vieille femme, et mon *comes* dut partager ma disgrâce.

Nous nous engageâmes dans des défilés calcinés où l'on ne rencontre parmi les laves que quelques crânes de cheval et des tiges mortes de petit bouleau. Après avoir défilé dans une de ces gorges étroites, on trouve des montagnes de cendres noires qu'il faut gravir et dans lesquelles les chevaux enfoncent jusqu'au ventre. Puis vient une plaine où l'on peut courir tout à son aise pour affronter ensuite de nouveaux étranglements, de nouveaux cendriers.

La tempête durait toujours. Aussi longtemps que nous nous étions trouvés dans les bas-fonds, nous n'avions pas eu à en souffrir; mais elle devenait de plus en plus insupportable à mesure que nous nous élevions. Vers cinq heures du soir, nous arrivâmes à la dernière limite où il nous fût possible d'utiliser nos montures. C'était un petit plateau couvert d'un peu de gazon; nous établîmes notre campement au fond d'un retour de lave qui nous mettait à l'abri pour passer la nuit. D'après les observations que je pus faire, le sommet de l'Hékla devait se trouver à deux mille cent dix pieds au-dessus de nous.

Le lendemain, dès le matin, je laissai là mon *sequens* avec les chevaux et nous continuâmes notre ascension à pied avec le chef de Selsund. Je portais une pique ferrée, une couverture, et mon compagnon était pourvu d'un sac de chasse au fond duquel j'avais mis quelques biscuits, du lard et un demi-litre d'eau-de-vie.

Le vent était tombé, mais à la tempête avait succédé un temps déplorablement brumeux. Nous ne tardâmes pas à rencontrer de grandes flaques de neige. Mon pilote les traversait avec ses souliers en peau de phoque comme si c'eût été un tapis. Je voulus le suivre, mais je n'étais pas de force, et il me fallait marcher le long de la neige dans des tas de cendres et de scories, ce qui était très-fatigant.

Après quatre heures de cette marche pénible, nous arrivâmes au point culminant; mais comme le brouillard avait augmenté de densité à mesure que nous nous étions élevés, il était impossible de rien voir devant nous. Je contournai sur une certaine étendue les hauteurs que nous venions d'atteindre; le versant opposé était couvert de neige glacée et semblait de tous les points s'arrondir en amphithéâtre; à l'épaisse brume qui cachait tout, se mêlait une forte odeur de gaz acide sulfureux; le cratère devait s'ouvrir là, au milieu de cette tombe neigeuse et à une très-petite distance : nous étions peut-être au bord. Voyant que le brouillard mettait peu d'empressement à se dissiper, je résolus d'aller à tâtons à sa découverte. Je m'engageai avec précaution sur le versant qui s'offrait devant nous; malheureusement j'y étais à peine que je glissai sur mes deux pieds, et, comme mes mains ne pouvaient rien saisir, je descendais toujours sans savoir où. Instinctivement je plantai ma pique en avant pour m'arc-bouter; elle se brisa : ma seule ressource fut de m'accrocher à la partie ferrée qui était enfoncée dans la glace, tandis que l'autre roula en s'éloignant.

J'étais là dans une assez fâcheuse position, à cheval pour ainsi dire sur le tronçon de ma pique et n'osant pas faire le moindre mouvement de peur d'ébranler cet unique point d'appui. Heureusement j'avais un guide islandais, un de ces hommes auxquels le mépris de la vie fait braver tous les dangers. Je le vis arriver au milieu du brouillard; il me tendit son bâton, et je pus, en marchant sur mes coudes et sur mes genoux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme il m'en donnait l'exemple, me hisser au sommet de la pente.

Cette première tentative m'avait trop mal réussi pour que je fusse disposé à recommencer. Après nous être blottis derrière un bloc de scorie, nous grignotâmes quelques biscuits, nous bûmes quelques gorgées d'eau-de-vie, et je me décidai à attendre jusqu'au dernier morceau de biscuit plutôt que de battre en retraite.

Il y avait une heure que nous étions là; les brouillards s'étaient épaissis de plus en plus, mais c'était bon signe : ils ne tardèrent pas à se précipiter en pluie; tout s'éclaircit peu à peu, et jamais mon cœur n'a salué le soleil avec plus d'enthousiasme.

Au milieu d'un cirque couvert de neige et dont le diamètre est d'à peu près deux mille mètres, s'ouvre le cratère de l'Hékla, un des plus réguliers que la nature ait jamais façonnés. Son pavillon a la forme d'une couronne ducale; quelques conglomérats posés comme par enchantement, à des distances presque mesurées, en forment les fleurons. La couronne serait parfaite sans une échancrure qui la brise à l'ouest et qui me permit de voir l'intérieur rouge, mêlé de tâches jaunâtres, tandis que l'extérieur, parfaitement uni, est d'un vert sombre. D'abondantes vapeurs s'échappent de tous les points.

Pendant tout le temps où j'étais resté en expectative, je n'avais entendu aucun bruit, je n'avais rien remarqué d'extraordinaire; je n'avais plus qu'à marcher en avant. Quand je fus sur le point de partir, j'eus de sérieuses difficultés avec mon pilote qui voulait absolument m'accompagner. Mais comme je n'avais pas oublié sa femme et ses enfants qui l'attendaient à Selsund, je dus employer presque la violence pour le décider à me laisser seul.

Cette fois la glace ne m'effrayait plus : mon but était à peu de distance, et les glissades ne faisaient qu'accélérer ma marche.

Je me dirigeai d'abord vers l'échancrure qui m'offrait une porte naturelle. en approchant je reconnus que c'était une bouche nouvelle qui s'était ouverte sur ce point; elle est située au milieu d'une enceinte circulaire qui a déjà deux mètres de haut; elle formerait avec celle qui existe déjà un 8 parfait, si à la suite de nouvelles éruptions elle parvenait à s'élever à la même hauteur. Après avoir franchi ce passage, très-commode du reste, je me trouvai dans le grand cratère, enceinte ovale mesurant trois cent cinquante pieds dans son plus grand diamètre. L'orbe qui l'entoure s'élève à cent vingt pieds avec une inclinaison de soixante-dix à soixante-quinze degrés. Des vapeurs sortent, non-seulement des bouches, mais de tous les points du cratère, et de l'orbe même où elles suintent intérieurement et extérieurement.

Plusieurs évents de cette immense cheminée étaient comblés par les cendres, d'autres étaient cachés par une croûte de vieille glace. Deux seulement se trouvaient ouverts. L'un d'eux, le plus important, est situé à l'est. Il mesure à peu près quarante pieds et il était animé à ce moment d'une certaine activité : une masse considérable de vapeurs en sortaient. Pour éviter ces gaz, je me plaçai au vent, et me traînant à plat ventre, je pus arriver au bord pour examiner ce qui se passait à l'intérieur. Les vapeurs arrivaient par bouffées, mes yeux se perdaient dans les ténèbres; mais j'étais à peine en observation, lorsque je vis, à une profondeur d'environ cent mètres, des reflets lumineux intermittents, suivis de flammes bleuâtres comme des feux follets. C'étaient les gaz acido-sulfureux qui s'enflammaient de temps à autre; mais à part ces faibles manifestations, je n'entendis aucun bruit intérieur : tout était calme et immobile.

De là, je me portai vers l'autre bouche ouverte qui est bien plus petite, et d'où s'échappent de très-rares vapeurs. A environ trois mètres de profondeur, elle paraît se diviser en deux branches, dont l'une, la plus inclinée et la seule par où arrivent quelques vapeurs, semble se diriger vers la bouche active. Il y avait sur le bord un bloc de lave, dont je fus tenté de me servir pour faire une expérience : en m'aidant du tronçon de ma pique comme d'un levier, je le fis tomber dans le trou pour voir l'effet que sa chute pourrait produire. Il suivit la ramification qui se dirige vers la grande bouche; un moment je l'entendis rouler dans les profondeurs, puis je n'entendis plus rien. Après une attente de vingt-trois secondes, l'acide sulfureux enflammé s'éleva jusqu'à la bouche voisine, par trois bouffées abondantes et consécutives; ces flammes disparurent un instant, et je remarquai en même temps que les vapeurs surgissaient de toute part avec une abondance presque alarmante; l'intérieur du cratère en était rempli et je fus obligé d'agiter violemment mon mouchoir pour ne pas en être suffoqué. Mais tout à coup les flammes reparurent à la grande bouche avec plus de violence que la première fois : tous les gaz qui remplissaient le cratère s'enflammaient; pendant la nuit, cette explosion aurait produit l'effet d'un bol de punch gigantesque, et moi j'étais au fond du bol. Ce spasme inattendu, qui ne dura guère que le temps d'un éclair prolongé, eut pour heureux effet de consumer les gaz; or l'air se trouva purifié et je pus respirer à mon aise.

J'étais resté trois heures au fond du cratère; après avoir pris mes notes, je montai sur l'extrémité de l'orbe pour le contourner. L'Hékla domine toute la partie méridionale de l'île. Devant le spectateur, la Hwità, la Thyorsà roulent leurs eaux vertes; çà et là s'étalent de grands lacs resserrés entre les laves; dans les prairies, les huers et les geisers élèvent vers le ciel leurs blancs panaches; au sud, c'est la mer verte sur laquelle se découpent les côtes dentelées, et, dans toutes les directions, de nombreux et vastes glaciers qui semblent faire de l'Islande un miroir immense où le soleil aime à se regarder avant de se montrer au reste de la terre.

Pour le navigateur qui, venant du sud, se trouve par le travers du cap Portland, l'Islande apparaît sous un aspect de grandeur sauvage et de majesté glaciale digne de la nature polaire aux confins de laquelle elle est située.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

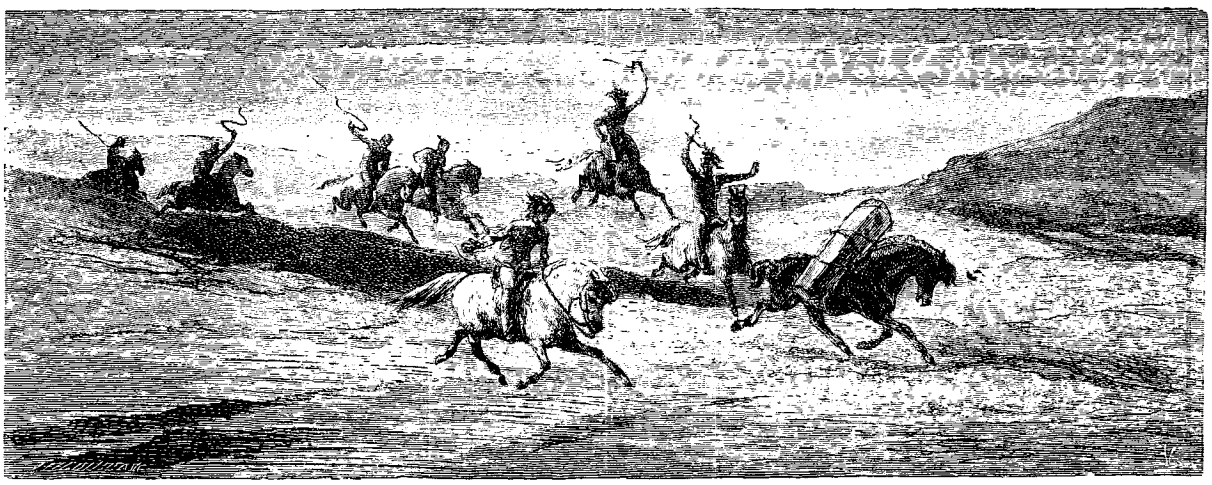
« On embrasse de l'œil un massif de dômes arrondis, étagés les uns derrière les autres, dont les cimes éternellement neigeuses, tantôt brillent au soleil d'une éclatante blancheur, tantôt se perdent dans les nuages que l'imagination se plaît à prendre pour les vapeurs de leurs cratères endormis [1]. »

L'Hékla se dresse à l'extrémité orientale de ce massif. C'est un cône trachytique de mille cinq cent cinquante-sept mètres de hauteur, sur une base de trois milles et demi géographiques de circonférence, et qui doit sa renommée bien moins à ses dimensions qu'au nombre et à la violence de ses éruptions. L'histoire écrite de l'Islande en a enregistré vingt-trois, entre 1004 et 1766, séparées les unes des autres par des intervalles variant de six à soixante-six ans. Celle de 1766 fut une des plus violentes. Elle s'annonça par l'apparition



Une demi-halte devant un bœr. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

d'une immense colonne de poussière noire montant lentement vers le ciel, avec accompagnement de tonnerres souterrains et de tous les autres symptômes qui précèdent les convulsions volcaniques. Bientôt un cercle de flammes entoura le cratère, et des masses rougies de rochers, de pierres ponces et magnétiques furent lancées, avec une effroyable violence, à d'incroyables distances, et cela en un jet si continu et si serré, que des témoins l'ont comparé à un immense essaim d'abeilles s'échappant du sein de la montagne. Un bloc de pierre ponce de six pieds de circonférence fut projeté à plus de huit lieues, et un autre, de fer



Un convoi funèbre dans la campagne. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

natif, à plus de six. La surface de la terre fut couverte, dans un rayon de deux cent quarante kilomètres, d'une couche de cendres de quatre pouces d'épaisseur. L'air en était si obscurci, qu'en un lieu éloigné de vingt-deux myriamètres du foyer de l'éruption on ne pouvait distinguer, à quelques pas, une feuille de papier blanc d'une feuille noire. Les pêcheurs ne purent aller en mer à cause des ténèbres, et les habitants des Orcades furent saisis d'effroi et mis hors d'eux-mêmes par la chute de ce qu'ils crurent être *une neige noire*. Le 9 avril, la lave commença à déborder du cratère, coula pendant deux lieues dans une direction sud-ouest, et, bientôt après, comme si tous les éléments étaient tenus de jouer un rôle dans cet infernal chari-

1. De Chancourtois et Ferri-Pisani, *Mémoire cité*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vari, une large colonne d'eau fendit la colonne de cendres et jaillit à plusieurs centaines de pieds de hauteur. L'horreur de ce spectacle était encore augmentée par des ébranlements souterrains et d'épouvantables détonations, qui s'entendaient, dit-on, à vingt-cinq lieues de distance.

Trente ans après cette grande éruption, le cône de la montagne n'était pas encore complétement refroidi; des vapeurs brûlantes empêchaient les visiteurs d'approcher du cratère et la neige de s'y fixer. Vers 1810 seulement, la montagne parut replongée dans le sommeil absolu.



Halte dans un bœr. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

En 1839, elle en sortit de nouveau : la neige diminua peu à peu sur son sommet, et, à ses pids, les sources thermales et les dégagements de vapeurs présentèrent une augmentation considérable de température et de volume. Ceci se prolongea jusqu'à l'année 1845, dont l'hiver fut d'une extrême douceur, sans neige et presque sans gelée; par suite, le printemps fut d'une précocité exceptionnelle, et l'été d'une sécheresse accablante. Rien n'annonçait cependant une commotion souterraine, quand tout à coup éclata la vingt-quatrième éruption de l'Hékla, après un intervalle de soixante-dix-neuf ans, le plus long que constate l'histoire de ce volcan.



Une nuit dans le ventre d'une baleine. — Dessin de V. Foulquier d'après l'album de l'auteur.

Au milieu de détonations qui retentirent dans un rayon de plus de cinquante lieues, une colonne de gaz enflammés, chargés de cendres, s'élança du sommet de la montagne et étendit, sur les districts méridionaux de l'île, un nuage qui était assez épais pour intercepter la lumière du soleil, et d'où s'échappa bientôt une pluie de cendres et de scories. Les courants aériens transportèrent au loin ces déjections volcaniques avec une telle rapidité, que le soir même elles tombèrent sur les Fœroé, les Shetland et les Orcades.

La nuit qui succéda à ce sombre jour fut éclairée par les reflets d'un épouvantable incendie. Les glaciers, les montagnes, les plateaux de Portland, et jusqu'au fiord de Reykjavik, furent illuminés par les lueurs rougeâtres des éclairs jaillissant de la colonne de fumée. Chaque bouffée de gaz, de flamme et de cendre était accompagnée d'effroyables mugissements, entrecoupés par les éclats des blocs en fusion lancés par le cratère, et crevant et détonant comme des bombes. Enfin, une brèche se fit dans un rebord du cône, et un torrent de lave ardente s'écoula lentement, enveloppant tout un côté de la montagne dans les replis d'un manteau de feu.

Directement au sud de l'Hékla se dressent, plus haut que lui, l'Eyafialla-Jokul (mille sept cents ou mille huit cents mètres), dont la dernière éruption date de 1823, et le Myrdals-Jokul, dont la première éruption constatée remonte à l'an 900, et la dernière à l'année 1755. Celle-ci, soulevant, brisant et fondant une couche de glaciers qui depuis longtemps enveloppait la montagne, donna lieu à un véritable cataclysme. Pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant cinq jours, une nappe d'eau, longue de cinq lieues et large de quatre, roula vers la mer, entraînant des blocs énormes de glaces et de rochers arrachés aux flancs de la montagne. La vaste plaine de Myrdalsandr, entièrement recouverte par le diluvium déposé par cette inondation, est toute jonchée de ces blocs erratiques. A la suite de cette éruption, trois chaînes d'écueils, allongés parallèlement, se sont formées dans la mer, où elles s'étendent jusqu'à trois lieues au large. Composés de sables volcaniques, de pierres ponces et de cendres, ces écueils sont très-probablement dus au prolongement des trois torrents principaux qui ont coulé du glacier démoli et fondu du Myrdals-Jokul.

Comment s'étonner « que le récit des commotions de la région de l'Hékla tienne une grande place dans les sagas islandaises, et que, dans cette histoire nationale des malheurs et de l'abaissement d'une race héroïque, on sente planer une terreur superstitieuse inspirée par ce redoutable volcan, et comme un esprit de soumission résigné à son influence fatale[1] ? »

Et cependant une ligne tirée de l'Hékla au Myrdals circonscrit, au couchant, un centre de phénomènes bien autrement terribles pour l'Islande que ceux que nous venons de signaler.

« .... De toutes les contrées de l'Europe, l'Islande est peut-être celle qui a donné lieu aux travaux topographiques les plus minutieux. Ils ont eu pour résultat une carte admirablement exécutée, sur laquelle la moindre petite crevasse, le plus chétif torrent et le moindre courant de lave sont reportés avec une perfection étonnante. Cependant, dans la partie sud-est de l'Islande, une large tache blanche rompt la continuité de ces lignes microscopiques. Partout ailleurs les ingénieurs ont exploré le sol de l'île ; seul un vaste espace de mille kilomètres carrés a défié leurs investigations. Sur cette aire, où le Skapta-Jokul élève ses cimes ceintes de champs de neiges et d'éternels glaciers, le pied de l'homme ne s'est jamais posé. C'est pourtant du sein de ce discret désert qu'est descendu le plus épouvantable fléau qui ait ravagé l'île.

« Cet événement eut lieu en 1783. L'hiver et les premiers jours du printemps avaient été d'une douceur inaccoutumée. Vers la fin de mai, un léger brouillard bleuâtre commença à flotter autour de la ceinture vierge du Skapta, son apparition fut accompagnée, dans le commencement de juin, d'un fort tremblement de terre. Le 8 du même mois, d'immenses colonnes de fumée, réunies dans la partie nord de cette région montagneuse, se mirent en mouvement dans la direction du sud, marchant contre le vent, et enveloppèrent de ténèbres tout le district de Sida. Un tourbillon de cendres s'abattit alors sur la face de la contrée, et, le 10, d'innombrables jets de flammes apparurent jaillissant et serpentant au milieu des précipices glacés de la montagne, pendant que la rivière Skapta, une des plus larges de l'île, après avoir roulé dans la plaine un immense volume d'une fétide bouillie d'eau et de poussière volcanique, disparaissait tout à coup.

« Deux jours après, un courant de lave, issu de sources dont aucun pied mortel n'a foulé les abords, vint se précipiter dans le lit de la rivière desséchée, et en peu de temps, quoique ce chenal béant ne présentât pas moins de six cents pieds de profondeur sur deux cents de large, le déluge de feu surmonta ses rives, traversa la basse contrée de Medalland, et, roulant devant lui comme une nappe le sol tourbeux de cette plaine, vint se jeter dans un grand lac, dont les eaux, vaporisées au contact de cette brûlante invasion, s'évanouirent en bouillonnant et en sifflant dans les airs.

« Ayant comblé entièrement en peu de jours le vaste bassin du lac, l'inépuisable torrent reprit sa marche, mais, divisé cette fois en deux courants, il alla avec l'un recouvrir d'anciens champs de lave, et, se rejetant avec l'autre dans le lit de la Skapta, il s'élança en cascades de feu du haut des cataractes de Stapafoss. Ce n'est pas tout : pendant qu'un fleuve de lave avait choisi la Skapta pour son lit, un autre, descendant dans une direction différente, ravageait les deux rives du Heverfisfliot et se précipitait dans la plaine avec plus de fureur et de rapidité que le premier. Il est impossible de savoir si tous deux sortaient du même cratère, car le creuset d'où ils s'épanchèrent au loin était situé au cœur même d'un inaccessible désert, et même on ne peut mesurer la puissance de cet épanchement de matières ignées qu'à partir du point où il atteignit les districts habités. On calcule que le courant qui combla la Skapta a environ quatre-vingts kilomètres de long sur vingt à vingt-cinq dans sa plus grande largeur, et que celui qui suivit le cours du Heverfisfliot forme une zone de quatre-vingts sur onze. Là où elle fut emprisonnée entre les hautes berges de la Skapta, la couche de lave atteint cinq et six cents pieds d'épaisseur, et en conserve près d'une centaine dans la plaine même. L'éruption de poussière, de cendres, de ponces et de laves continua jusqu'à la fin d'août, époque où ce drame plutonien se termina par un violent tremblement de terre.

« Pendant toute une année un lourd dais de nuages pulvérulents demeura étendu sur l'île. Le sable et les cendres recouvrirent sans retour des milliers d'acres de fertiles pâturages. Les îles Fœroé, les Shetlands et les Orcades furent inondées de cette poussière volcanique qui souilla même d'une manière perceptible les cieux cléments de l'Angleterre et de la Hollande. Des vapeurs méphitiques infectèrent l'atmosphère de l'Islande entière ; même le gazon que n'avait pas atteint la pluie de cendres fut entièrement consumé. Le poisson périt dans la mer infectée, une épizootie se déclara dans le bétail, et une épidémie semblable au scorbut attaqua les habitants eux-mêmes. Un contemporain de l'événement a évalué à neuf mille hommes, vingt-huit mille chevaux, onze mille bêtes à cornes et cent quatre-vingt-dix mille moutons les victimes immédiates de

1 De Chancourtois et Ferri-Pisani, *Mémoire cité.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette seule éruption. Les calculs les plus modérés portent le chiffre des décès humains à mille trois cents, et celui des animaux à environ cent cinquante-six mille[1]. »

Je descendis de ces hauteurs rêvant à toutes ces grandes scènes cosmogoniques, où la terre, dans les puissantes manifestations de sa vie propre, semble tenir si peu de compte des créatures confiées à sa surface; j'emportais en outre l'Hékla sur mes tablettes, et tantôt roulant sur les cendres, tantôt me laissant glisser sur les pentes de glace, je ne me sentais plus; il me semblait que je volais, et j'avais de la peine à comprendre que l'ascension nous eût demandé un temps si long.

Nous retrouvâmes mon *sequens* avec les chevaux, mais dans quel état! Ces gens-là sont de véritables enfants; j'avais eu l'imprudence de lui laisser le bidon dans lequel il restait à peu près un litre et demi d'eau-de-vie. Pour se consoler de notre absence, il avait presque tout bu et il était gris. A chaque instant, il voulait se jeter à mon cou pour m'embrasser; voyant que je le repoussais, il courait auprès du chef de Selsund, et quand il ne trouvait plus personne pour épancher son trop-plein de tendresse, il se couchait sur le cou de son cheval pour l'embrasser, manœuvre qui aboutissait toujours à une culbute dans les cendres.

Il était neuf heures, lorsque nous arrivâmes à Selsund; la maîtresse du logis s'efforçait de réparer le mauvais effet qu'elle avait produit sur moi deux jours auparavant, mais je ne lui en donnais pas le temps; mes pensées s'étaient portées vers le lit de Storuvellir: ce fut là que je résolus d'aller passer la nuit.

On s'empressa de seller mes chevaux qui avaient pris deux jours de bon repos et de grasse nourriture; le chef de Selsund, suivi d'un de ses domestiques et de plusieurs chiens, voulut me faire la conduite. Arrivés à Hankadolur, nous fîmes une petite halte chez le bon chef de ce bœr, qui se joignit également à notre caravane avec deux de ses fils; chaque fois que nous passions devant un bœr, le plus âgé interpellait mes compagnons pour leur demander qui j'étais, et sur leur réponse: « C'est un Français qui nous visite! il descend de l'Hékla! » trois ou quatre personnes prenaient un cheval dans le pré et venaient se joindre au cortége, de sorte que quand j'arrivai à onze heures du soir à Storuvellir, ma caravane se composait de seize hommes ou enfants, vingt-deux chevaux et un nombre indéterminé de chiens de toutes les nuances.

Une fois pied à terre, je fis avancer mon *sequens* devant le pasteur afin qu'il subît des remontrances bien senties sur son état. Le pasteur lui enjoignit d'aller se coucher : c'était le meilleur conseil qu'il pût lui donner.

Ce bœr me fit l'effet d'une oasis. Nous eûmes pour souper une épaule de mouton bouilli; j'y joignis, à titre de nouveauté, bien entendu, quelque frivolité de mes provisions, du pain et une bouteille de vin de France. La femme du pasteur qui nous servit avec toute la grâce qu'on peut attendre d'une personne bien élevée, était une femme de trente-cinq ans, très-proprement mise, et sa physionomie avait quelque chose d'angélique, surtout dans ses fonctions d'hospitalité, qu'elle remplissait avec un charme infini.

Après le souper, il était près d'une heure après minuit, et le soleil, qui s'était caché un moment, commençait à paraître de nouveau. Nous étions avec le pasteur en face du bœr, appuyés contre le mur de gazon du cimetière; et, tout en causant, nous fumions armés de longues pipes danoises. Dans une prairie, en face de nous, de très-belles vaches, couchées, dormaient ou ruminaient avec la plus grande gravité, et, tout à côté, de petits enfants, la famille du pasteur, s'ébattaient dans l'herbe. Cette scène, aux premiers rayons de l'aurore et au milieu d'un calme solennel, était délicieuse. Séduit par cette idylle charmante, je dis au pasteur :

« Quel suave tableau! Comme vous devez être heureux ici! »

Le pasteur, retirant sa pipe de ses lèvres, me regarda entre les deux yeux et me dit :

« Vous en contenteriez-vous, de ce bonheur? »

J'avoue que je fus très-embarrassé. Il est vrai que ce pasteur-là est un abonné du *Loup de la Nation;* il sait qu'il y a un autre monde en dehors de l'Islande, et c'est ce qui le rend si difficile.

VIII

Halte dans les bœrs. — Demi-stations. — Abus du café au lait. — Une leçon de tempérance que je donne à mon *sequens*. — Enterrement en pleine campagne. — La vallée de Backarholt. — Une nuit dans le ventre d'une baleine. — Village de lépreux. — A quoi peut servir un corbeau quand on a besoin d'une marmite

Le lendemain au matin, je quittai le bœr hospitalier de Storuvellir. Le pasteur m'accompagna jusqu'à la première habitation où, selon l'usage, il fallut prendre du café au lait avec des biscuits de lichen; puis nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et il regagna Storuvellir pendant que je continuai ma route dans l'intérieur.

Depuis que j'avais quitté l'Hékla pour me diriger vers l'est, j'avais remarqué que la population était plus dense; les habitations devenaient moins rares. Il est vrai que le pays est beaucoup plus fertile, et que, de plus, en approchant de la côte, on trouve des têtes de longs fiords où les habitants du pays peuvent s'approvisionner de poissons.

Mais tous ces refuges, au lieu d'accélérer notre marche, ne faisaient que la ralentir. Comme je l'ai déjà dit, l'Islandais, qui n'est jamais pressé, passe rarement devant un bœr sans s'y arrêter. Mon *sequens*, qui n'est pas Islandais à demi sur ce point, et que je soupçonne même d'être un peu *pique-assiette*, n'oubliait jamais de

1. Voy. lord Dufferin, ouvrage cité, ou *Les grandes Scènes de la nature*, par F. de Lanoye.

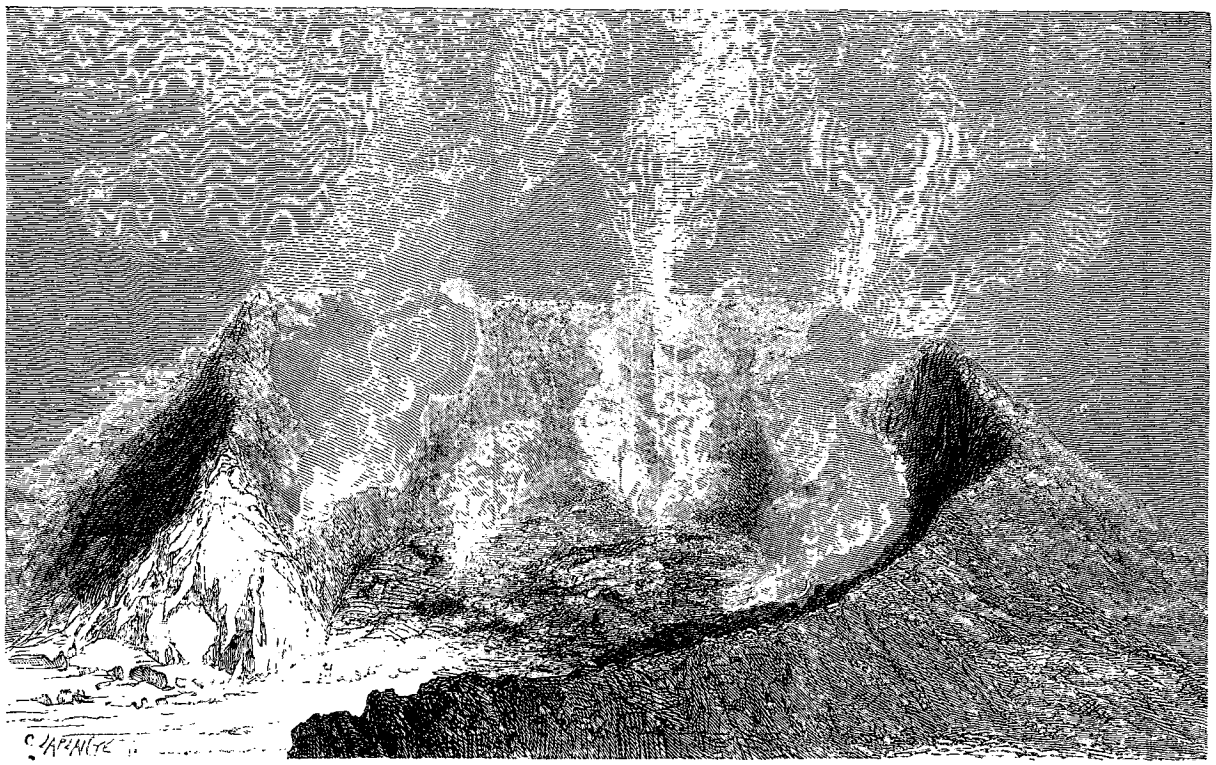
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remplir cette touchante formalité. Dès que nous arrivions devant un bœr les chiens aboyaient pour annoncer notre venue, mon *sequens* descendait de cheval, embrassait tout le monde comme s'il eût été de la famille, et notez bien qu'il arrivait là pour la première fois. Sollicité par un si noble exemple, il me fallait faire de même ; mais j'avais pris une telle habitude de la chose, que j'étais passé, pendant les embrassades, à l'état de machine. Je descendais de cheval, et je me livrais aux caresses de la famille de l'air le plus indifférent du monde ; j'étais aguerri.

On nous introduisait ensuite dans le compartiment le plus propre du bœr, qui est ordinairement un parallélogramme de quatre mètres de long sur deux mètres cinquante de large. A l'extrémité se trouve une croisée de quatre carreaux, sous laquelle est placée une petite table. A côté de cette table on posait le fauteuil patriarcal sur lequel je m'asseyais. En face de moi, le long du mur, étaient assis sur de longs coffres qui servent de canapés les membres de la famille par rang d'âge, hommes, femmes et enfants ; tout ce monde se croisait les bras dans une attitude pleine de gravité, et, comme le voyageur est toujours la gazette du pays, pendant qu'on préparait le café au lait, mon *sequens*, debout à côté de moi, racontait tout mon voyage, mes exploits, mes hauts bienfaits et donnait des détails fort curieux sur mes mœurs et mon caractère.

De mon côté, pendant que mon guide pérorait ainsi, je mettais mon temps à profit en écrivant mes notes, et je restais indifférent à ce qui se passait comme s'il ne se fût pas agi de moi-même.

Dès que nous avions pris le café au lait, il fallait



L'Hékla. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

embrasser encore toute la famille en commençant par le plus ancien, après quoi nous remontions à cheval pour continuer notre route.

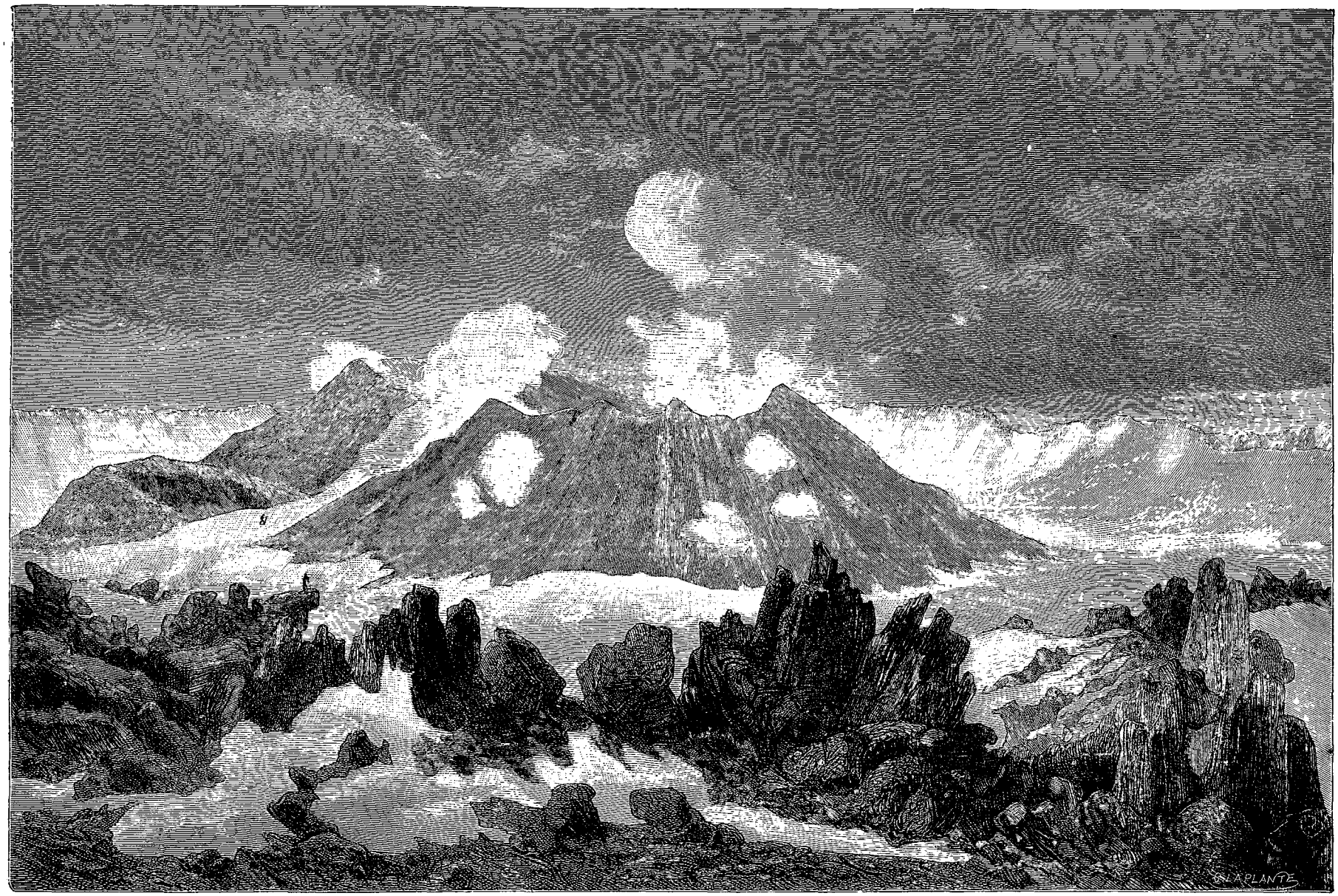
Quelques jours me suffirent pour me convaincre que si je ne résistais pas aux tendances parasites de mon *sequens*, je ferais des journées très-courtes, tout mon temps se passant à manger des biscuits de lichen et à prendre du café au lait. Un jour, je comptai que j'en avais absorbé vingt-sept tasses.

Je résolus, à l'avenir, de ne descendre de cheval qu'une fois par jour pour relayer, et depuis lors nous ne fîmes que des demi-haltes. Quand nous arrivions devant une de ces habitations, les hôtes du logis qui étaient dans les prés à faucher et à râteler accouraient avec leurs instruments de travail ; les enfants, qui ne pouvaient suivre les grandes personnes, grimpaient sur le premier cheval qui se trouvait sous leur main ; tous venaient se grouper autour de nous. Quand je ne voulais pas descendre de cheval, le chef de la famille arrivait avec sa femme devant le groupe ; il tenait une petite fiole d'eau-de-vie de grain, il en remplissait un verre à pied sans pied, y trempait d'abord cérémonieusement ses lèvres et me l'offrait ensuite.

Dès que j'avais bu, je lui rendais le petit verre et lui serrais la main en lui disant *tack* (merci).

Aussitôt la femme, qui se tenait là debout à côté de son mari, m'avançait une petite soucoupe écornée où se trouvait éparpillés quelques débris de sucre d'orge ou de pomme ; j'en prenais un ou plusieurs morceaux et je lui serrais la main comme au mari ;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le cratère de l'Hékla. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais quand je l'embrassais, elle n'en était que plus flattée et me répondait par une révérence des mieux senties. Ce cérémonial terminé, je disais *favel* à toute la famille, et je partais au galop pour rattraper le temps perdu.

Je me trouvais parfaitement de ces demi-haltes qui me permettaient de faire plaisir à tous ces braves gens sans perdre beaucoup de temps. Cependant je fus obligé un jour de les supprimer, à cause de mon *sequens* qui s'était encore grisé de la façon la plus irrévérencieuse à force de vouloir faire plaisir aussi à ses compatriotes, et surtout de vouloir faire honneur à ce qui me restait de rhum. Je montai à cheval à cinq heures du matin, bien décidé à ne pas en descendre de la journée autrement que pour changer de monture. Je me dirigeai vers Kaldatarnès, église du sud-est où je voulais passer la nuit; il était trois heures de l'après-midi; je venais d'arriver sur un plateau mamelonné, quand je vis venir du sud une nombreuse caravane qui semblait se diriger vers le même point que moi. En tête cheminait tout seul un cheval portant en travers sur son dos un long colis; ce cheval, qui trottait toujours, quelquefois à cent mètres des autres, disparaissait dans un bas-fond; puis, quand il reparaissait sur une hauteur et qu'il était plus rapproché de moi, j'essayais de distinguer son étrange fardeau sans pouvoir en venir à bout. Derrière venaient une trentaine de gens, hommes, femmes, enfants, accompagnés d'un troupeau de chiens; ils avaient tous l'air de courir après le cheval en poussant de grands cris auxquels se mêlaient les aboiements des chiens. Je fis halte pour attendre cette troupe bruyante. Le cheval qui marchait en avant et qui m'intriguait si fort étant arrivé près du mien, s'arrêta, et je vis alors que le long colis qu'il portait sur son dos n'était autre chose qu'un cercueil habité; seulement, comme il n'était pas bien solidement attaché, la dernière course l'avait fait chavirer, et il prenait le chemin de passer sous le ventre de l'animal. Presque aussitôt je fus rejoint par toute la bande; je me trouvais devant un enterrement en pleine campagne, et quel enterrement! Ces gens-là avaient dû partir dès le matin avec leur mort, qu'ils avaient promené dans tous les bœrs; ils étaient probablement tristes au départ, mais comme, à chaque halte, il avait fallu faire des libations, cette tristesse avait fait naufrage dans un déluge de petits verres; ils étaient tous gris, jusqu'aux plus petits enfants. En arrivant près de moi, ils m'entourèrent, et mon *sequens*, qui commençait à tirer la langue, comptait sur ma générosité ordinaire pour faire des largesses; il entrevoyait déjà une bonne aubaine dans l'arrivée de ce cortége, l'eau lui en venait à la bouche; mais comme ils avaient tous déjà trop bu, je restai inébranlable.

Un de ces hommes descendit de son cheval, redressa le cercueil, le lia plus fort, et le cortége reprit sa marche désordonnée vers Kaldatarnès.

Cet incident fut cause que je changeai mon itinéraire. Je comptais aller passer ma nuit dans cette église mais comme je me souciais très-peu d'y être en compagnie du mort qui avait ainsi cavalcadé pendant un jour entier, je consultai ma carte et me décidai à passer la Sog pour m'enfoncer dans la vallée de Backarholt.

Je n'arrivai sur ses bords qu'à neuf heures. Il y avait là un bœr et une église où mon *sequens* croyait que j'allais m'arrêter. Dans son langage, il disait au prêtre d'insister, et ce brave homme fit tous ses efforts pour me retenir; mais je persistai à passer la rivière. Voyant que je voulais absolument continuer ma route, il me pria de vouloir bien tout au moins prendre un peu de café. Il m'en coûtait de lui refuser, mais je tins bon; il fallut passer la rivière à jeun, et cela uniquement pour mortifier mon *sequens*.

Ce fleuve, qui est le déversoir du lac de Thingvalla, est un des plus larges qu'il y ait en Islande; je craignais de noyer la moitié de mes chevaux, qui étaient fatigués; l'opération fut longue, nous eûmes de la peine, mais nous atteignîmes l'autre rive sans accident. Une fois là, je m'engageai dans cette large vallée de Backarholt qui s'ouvre par un vaste marais. Bientôt après, nous arrivions sur la terre ferme : à notre droite s'élevait la chaîne d'Ingolfjal, longue montagne pulvérulente tenant enchâssés d'énormes blocs qui se détachent à chaque instant pour rouler au fond de la vallée. A notre gauche se trouvait un ravin sauvage dont les eaux se brisaient bruyamment contre les pierres énormes qui s'opposaient à leur passage. Le ciel s'était couvert; à minuit la nuit était complète; une pluie fine commençait à tomber; mes chevaux n'en pouvaient plus, et moi-même j'étais à bout de force. J'étais à cheval depuis cinq heures du matin, ayant mangé seulement au départ un morceau de pain avec du fromage; j'y étais encore, et je ne m'étais pas donné le temps de faire un autre repas. Je songeais tristement que pour donner une leçon de tempérance à mon guide, je m'étais infligé une rude pénitence.

J'étais impatient de rencontrer un bœr, et je craignais, à cause de l'obscurité de la nuit, de passer à côté d'une de ces habitations sans la voir, mais je comptais sans le chien de mon *sequens*, ce pauvre *Loulou*. On dirait que, dans ces pays, toute l'intelligence est passée chez les bêtes. Comprenant que nous avions besoin d'un gîte, il s'était constitué le pilote de toute la caravane. Il allait en avant, aboyait dans toutes les directions, et nous écoutions pour entendre si on ne répondait pas à son appel. Après trois quarts d'heure de cette marche incertaine, des aboiements lointains firent écho à ceux de notre chien. Aussitôt les chevaux, qui n'attendaient que ce signal, partirent au galop; nous étions dans un chemin crevassé, horrible, mais ils ne faisaient pas un faux pas. Les aboiements des chiens continuaient toujours; lorsqu'ils cessaient, *Loulou* avait soin de les provoquer de nouveau. Quand nous fûmes tout à fait à leur hauteur, nous reconnûmes qu'ils partaient de l'autre côté du ravin; les chevaux le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traversèrent, et, un moment après, nous arrivions dans le bœr de Backarholt, où tout dormait, excepté les chiens.

Ce bœr, habitation de pêcheurs, devait être de construction récente. Nous n'y trouvâmes qu'une jeune femme, un homme et un tout petit enfant.

Quand je fus entré dans le trou qu'on me destinait et qui était séparé des autres constructions, je remarquai que ce bœr était, intérieurement, d'une architecture tout à fait étrange. Le toit, au lieu d'être supporté par du bois flotté en selle, offrait au contraire une espèce de charpente ogivale. Je m'approchai pour l'examiner de plus près, et je vis que j'étais dans le ventre d'une baleine : pour faire la charpente, on avait pris une partie du squelette d'un énorme cétacé. Le reste de l'ameublement était d'un style analogue; ainsi, pour escabeau, j'avais le siége traditionnel des Islandais, c'est-à-dire un crâne de cheval porté sur trois tibias du même animal, et les coffres, au lieu de reposer à plat, avaient pour pieds des crânes de phoques ou de chiens peinturlurés en rouge ou en vert.

Jamais je n'ai fait honneur à mes provisions avec autant de bravoure que dans cet étrange logement. Après mon repas, auquel j'invitai mes hôtes à prendre part, comme j'étais exténué par la fatigue, je fis rapprocher deux coffres parallèlement; je plaçai une de mes caisses à chaque extrémité, et j'allais m'étendre dans cette espèce de fosse au fond de laquelle j'avais jeté ma fourrure et ma couverture, quand je vis entrer la jeune femme du bœr, une jatte de lait entre les mains. Je posai le lait sur la caisse qui formait la tête de mon lit, puis j'embrassai cette bonne femme, qui me remercia en me faisant une magnifique révérence : elle était largement payée.

En quittant le bœr de Backarholt je me dirigeai vers le sud-est où se trouve la pointe de Reykjanes. On y rencontre de nombreuses solfatares où l'on peut ramasser à la pelle le soufre presque pur; les échantillons que j'en ai rapportés contiennent dix-sept parties de soufre sur trois de terre. En quittant ces solfatares on arrive dans un endroit complétement habité par des lépreux. La lèpre et l'éléphantiasis ont fait de grands ravages parmi la population. Ces maladies ont été entretenues en Islande par le régime des habitants, qui se nourrissent pendant l'hiver de poissons pourris. Leur prédilection pour les aliments en putréfaction est telle qu'un baril de beurre rance se vend deux fois plus cher qu'un baril de beurre frais. Aujourd'hui ils en sont arrivés à modifier un peu leur régime, et toutes ces lèpres, ces maladies scorbutiques tendent à disparaître; mais il suffit de parcourir les parages où je venais d'arriver pour se convaincre qu'elles n'ont pas tout à fait déserté le pays. A mon passage, ces malheureux lépreux, dont la figure est boursouflée, à moitié dévorée par la lèpre, se tinrent debout timidement sur le seuil de leur tanières sans oser approcher. Comme je ne tenais pas trop à passer ma nuit dans ce milieu, non par peur, mais à cause de la fâcheuse impression que produisent ces malheureux lépreux, je continuai ma route, me dirigeant vers un endroit situé à cinq kilomètres de là, où d'après ma carte je devais trouver des sources chaudes. Je tenais à aller dresser ma tente en ce lieu, par la raison qu'à la suite de mes prodigalités folles, à la noce de Thorfastathir par exemple, mes provisions touchaient à leur fin. Il me fallait vivre de ma chasse, chose certainement assez facile vu l'abondance du gibier qu'on trouve en Islande; mais ce qu'on rencontre plus difficilement, c'est du combustible pour le cuire.

Arrivé aux Geisers, j'avais une gelinotte et deux pluviers dorés; mais au dernier moment, après les avoir bien plumés, je me demandai comment j'allais m'y prendre pour les faire cuire d'une manière convenable. Il me fallait trouver un appareil d'un nouveau genre, et la nature vint encore à mon aide.

Il y a en Islande des corbeaux énormes. Il ne me fallut pas un quart d'heure pour en abattre un de la plus belle espèce. Après l'avoir vidé, sans me donner la peine de le plumer, je rinçai minutieusement avec de l'eau chaude sa cavité abdominale, puis j'y plaçai ma gelinotte et mes deux pluviers. J'y joignis un peu de beurre, du sel, du poivre, quelques gouttes d'eau-de-vie, de l'ail; cela fait, je refermai le corbeau que j'emmaillottai avec une ficelle, et, après avoir attaché à mon paquet une pierre pour l'entraîner au fond, je le plongeai dans le geiser. En moins d'une heure, mon dîner était cuit. J'abandonnai le corbeau à *Loulou*, après en avoir retiré mon gibier parfaitement étuvé.

IX

Les pêcheries de morue. — Une nuit dans une pêcherie au soleil de minuit. — Le Dyrafiord. — Une chasse à minuit sur le Myvatn. — La légende de l'église de Reykjahlidar. — Buttes de Hjaltadal ou plaine des Sarcophages. — Un concert sur le gazon. — Mariage entre un de nos pêcheurs de morue et une Islandaise de bonne famille. — Départ d'Islande. — *La Pandore* au milieu d'une aurore boréale.

Dès le matin j'avais levé le camp et je me dirigeai vers la mer. Là, sur une plage de cendres et de pierres ponces descendues du haut des cratères et rejetées par la mer, se trouvent éparpillés pêle-mêle des crânes de chevaux, des ossements de baleines et un grand nombre de squelettes qui attestent toute la richesse poissonneuse des mers d'Islande. Avant de terminer ce dernier chapitre, nous devons dire un mot de la partie de ce pays qui nous intéresse le plus intimement, celle où habitent les cinq ou six cents pêcheurs qui partent tous les ans de nos côtes du nord pour aller pêcher les morues dans ces parages.

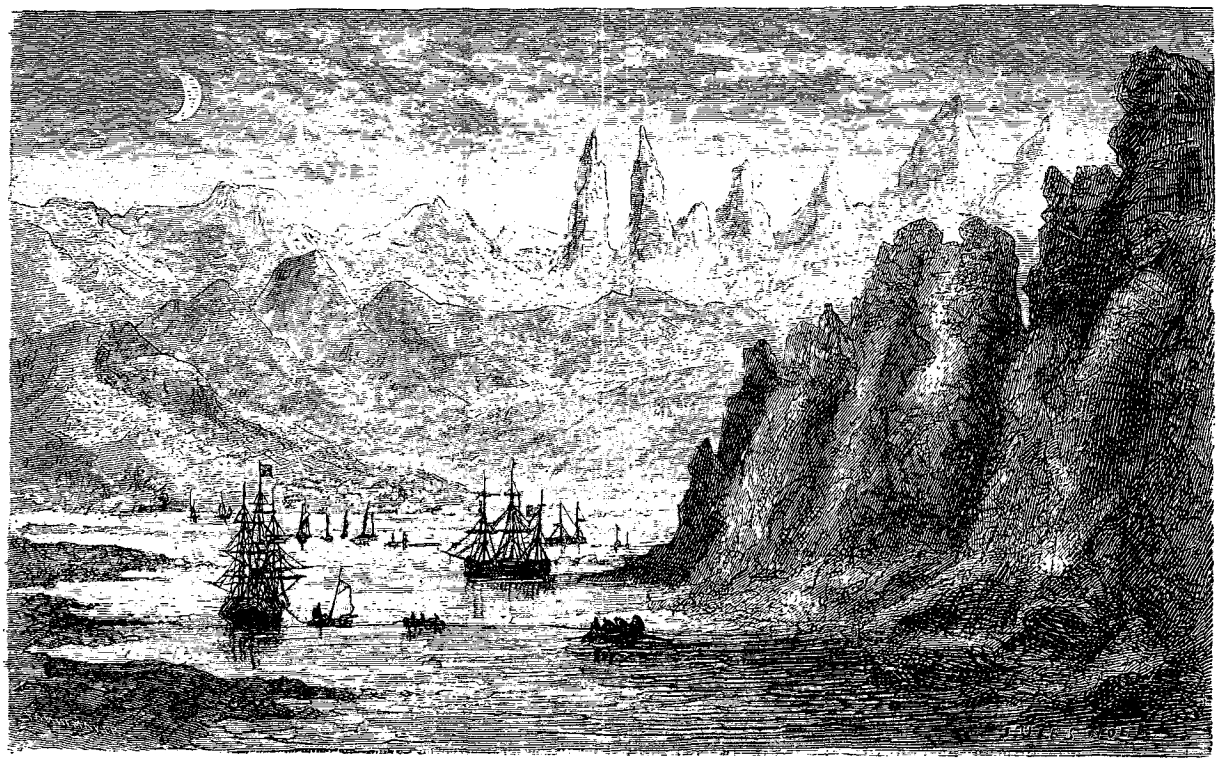
Notre flottille met ordinairement à la voile vers le 15 du mois de mars. Avant d'arriver sur les côtes d'Islande ses frêles bateaux ont à affronter de si rudes coups de mer que la frégate française a toujours de nombreuses avaries à réparer. Aussi faut-il voir avec quelle impatience elle est attendue, avec quelle joie son apparition est saluée !

Dans ma seconde excursion, j'ai été témoin d'une de ces espèces d'ovation. Nous étions arrivés le 12 mai. Après un repos de cinq jours à Reykjavik, où nous avions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

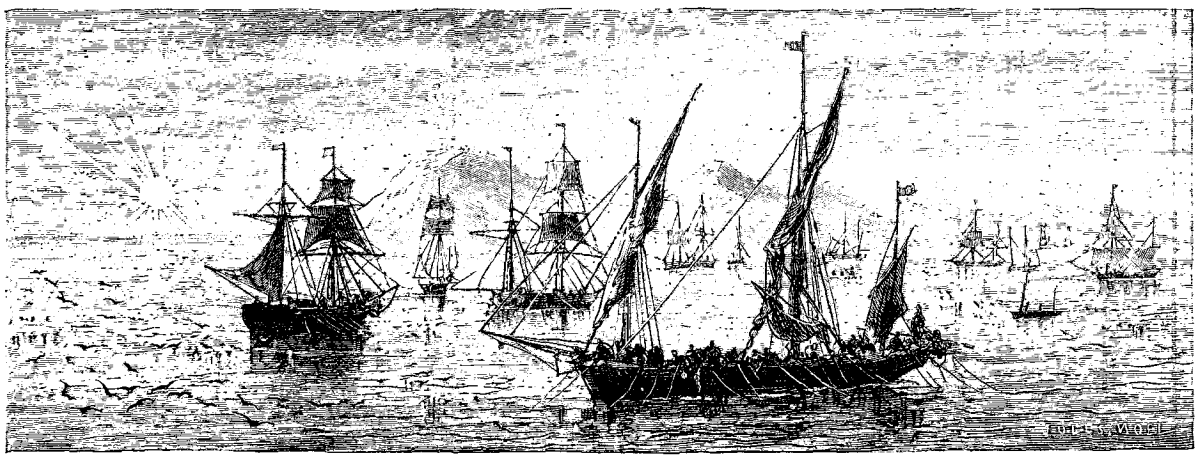
trouvé toute la population encore endormie; nous nous dirigeâmes vers le Dyrafiord : nous étions sûrs de traverser dans notre trajet toute la pêcherie de la côte ouest.

Les bateaux pêcheurs se tiennent à environ quatre milles de la côte. Sur ce point, il y en avait au moins cent cinquante. Comme on sait à quelle époque probable doit passer la frégate, ceux qui ont des secours à lui demander ne négligent pas de se porter sur sa route. Chaque fois que nous voyions un pavillon en berne, et Dieu sait s'il y en avait! c'était une embarcation qui se



Le Dyrafiord. — Dessin de Jules Noël d'après l'album de l'auteur.

détachait de la frégate pour aller aux renseignements : parmi les bateaux pêcheurs, celui-ci avait des mâts craqués, cet autre une avarie dans le gouvernail et tenait la mer depuis deux mois avec un gouvernail de fortune. Chez d'autres, si le navire avait victorieusement fait face aux gros temps, c'était l'équipage qui avait besoin de soins; les uns avaient des cas de typhus, d'autres avaient la gale à bord, et leur caisse à médi-



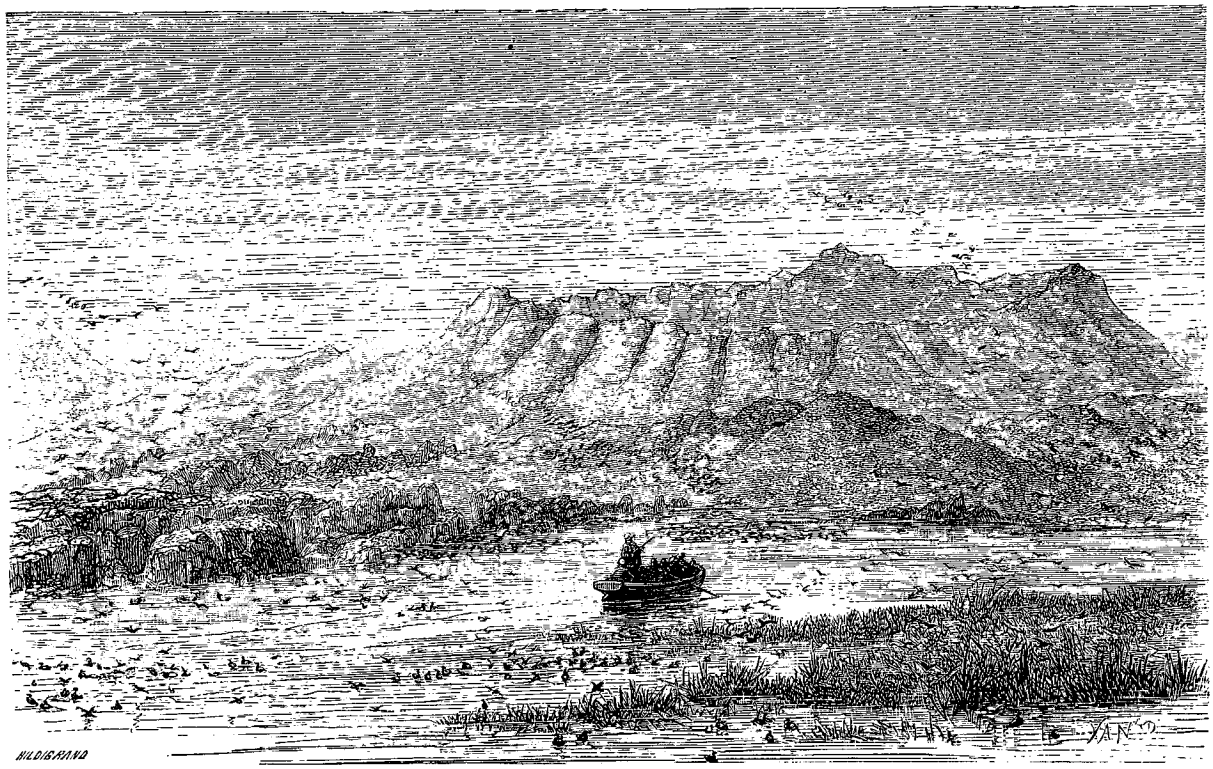
Pêcherie de morues. — Dessin de Jules Noël d'après l'album de l'auteur.

caments était entièrement dépourvue de pommade Helmerich; car il faut dire que ces pauvres pêcheurs qui vont affronter tant de dangers pour nous pourvoir de morues ne sont pas l'objet d'une sollicitude exagérée de la part de ceux qui les emploient. Nous nous réservons de revenir ailleurs sur ce chapitre ; ici nous nous contenterons de déclarer que cet armement constitue une exploitation de l'homme par l'homme indigne de notre pays et de notre époque.

Vers dix heures et demie du soir, nous étions au

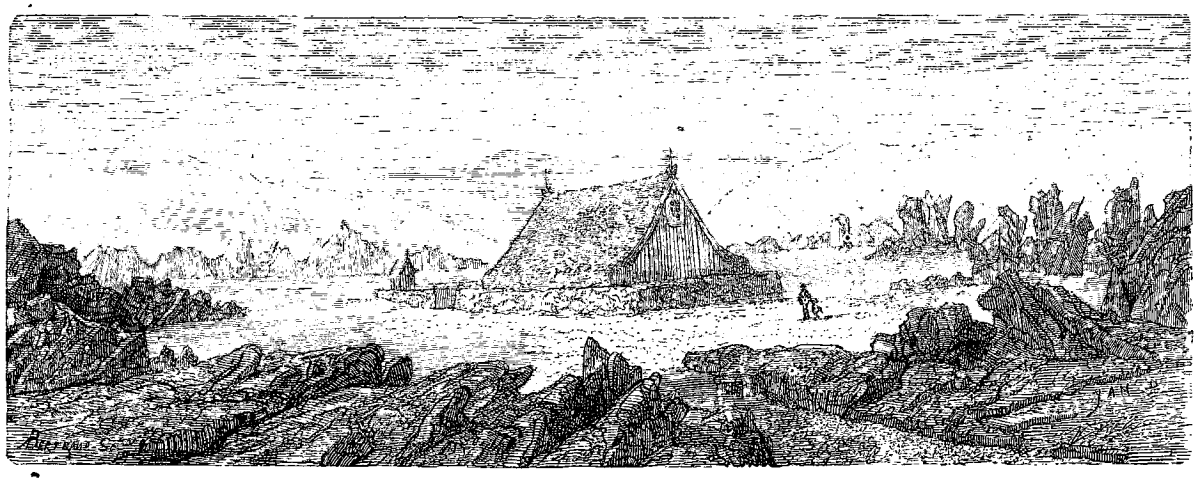
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu du banc de morues; la frégate, pour expérimenter quelques hameçons, se mit en pêche, et jamais ma vie de voyages ne m'a offert un tableau plus merveilleux. Sur une mer calme, parfaitement unie, près de cent cinquante navires de toutes les formes étaient en pêche; à quatre milles, les côtes dentelées de l'Islande développaient leurs falaises en gradins jusqu'au pied du Snæffels-Jokull, volcan éteint, célèbre dans les traditions de l'île, et dont les timides rayons du soleil de minuit caressaient en silence l'épiderme de neige.



Vue du Myvatn. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

En moins de deux heures, tout en pêchant comme d'honnêtes amateurs, nous avions pris trois tonneaux de morue et de plus un certain flétan (*hippoglossus*), tellement énorme que les quatre cents hommes dont se composait l'équipage de *la Pandore* purent en manger copieusement pendant deux repas. Cet exploit terminé, nous reprenions notre marche, et à minuit et demi, nous entrions dans le Dyrafiord. Il est impossible de rien voir



Eglise de Reykjahlidar. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

de plus imposant et surtout de plus étrange que cette profonde baie, dont les ramifications mystérieuses pénètrent à plus de dix milles dans les terres. Après avoir franchi l'entrée, nous commençâmes à côtoyer des dunes volcaniques élevées à pic à plus de cent mètres et couronnées de conglomérats de baranite qui ressemblent à d'énormes gabions. Quand on a couru pendant une heure le long de ces fortifications fantastiques, dont la vue ferait croire qu'on se trouve dans un autre monde, on arrive à l'endroit le plus large du fiord. La frégate laissa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tomber son ancre de mouillage dans un vaste bassin entouré de hautes falaises et de montagnes étranges auxquelles l'action volcanique a donné les formes les plus invraisemblables. D'abord, c'est un ballon dont le sommet s'est effondré de moitié et présente l'aspect d'un cratère de soulèvement. Immédiatement après viennent trois énormes pyramides, aux formes tellement régulières qu'on croirait qu'elles ont été élevées par les mains des hommes; enfin, comme toujours, les derniers plans sont formés par des aiguilles de glace qui changent de couleur suivant l'élévation du soleil. Au pied des premières dunes, les pluies ont précipité des terreaux volcaniques qui ont formé des nappes de sédiment; sur cette plage, que coupent de nombreux ruisselets descendus des cimes neigeuses, se trouve la ville de Dyrafiord, c'est-à-dire trois ou quatre amas de gazon et une petite église en planches.

Ce qui frappe le plus quand on arrive au milieu de toutes ces imposantes surprises, c'est le silence qui y règne et l'absence de tout mouvement. On ne voit pas le moindre petit bateau. *La Pandore* était seule au milieu de ce vaste port; mais nous n'allions pas tarder à recevoir de nombreuses visites.

Je m'étais retiré dans ma chambre pour y prendre un peu de repos, et après avoir bien recouvert ma fenêtre avec une portière en toile à pavillon pliée en plusieurs doubles pour m'improviser une nuit, je m'étais endormi. A mon réveil, quand je montai sur le pont, l'aspect du fiord avait complétement changé. Tous les navires qui avaient des avaries à réparer s'étaient mis à notre poursuite comme des goëlands; ils étaient venus mouiller dans nos eaux pendant mon sommeil, et ce fiord que je venais de quitter si désert, si silencieux, était peuplé de plus de quatre-vingts navires : on se serait cru en plein port du Havre.

Pendant que nos ouvriers entreprenaient de les réparer pour les mettre en état de continuer la pêche et de regagner la France, nous allions faire des excursions et des parties de chasse à terre. Nous soupions à dix heures, et à minuit nous étions en pleine chasse. S'il est peu de pays aussi riches en poissons que l'Islande, on peut en dire autant du gibier. Les quelques canards sauvages que nous rencontrons dans nos pays y viennent par hasard : ce sont les fantaisistes de l'espèce qui, emportés par leur humeur aventureuse, s'égarent sous nos latitudes et s'y oublient quelquefois. Leur véritable patrie, c'est l'Islande; on les y rencontre par troupeaux.

Il y a dans le nord de l'île, sur le méridien du Vatna-Jokull, un lac plus grand que celui de Thingvalla : c'est le Myvatn, qui était bien plus grand encore avant que le cratère qui est sorti de son sein et qui s'élève aujourd'hui sur ses bords en comblât une notable partie. Dans une visite que nous lui fîmes, nous vîmes s'élever, comme un nuage épais, des milliers de canards qui en noircissaient la surface. La volée passa au-dessus de nos têtes, quelques coups de fusil furent tirés, et au même instant le nuage creva et les canards tombèrent comme la pluie autour de notre batelet.

C'est dans ces parages que se trouve la curieuse église de Reykjahlidar. L'édifice par lui-même n'offre rien de bien extraordinaire; il est en bois, construit comme tous les autres et plus misérablement si c'est possible. Ce qui le distingue, c'est qu'à la suite d'une éruption volcanique le courant de lave se dirigea vers la plaine où il est situé, et, au lieu de l'absorber dans ses flots brûlants, le respecta et laissa alentour une vaste place parfaitement ronde. — C'est cette légende qui a rendu célèbre cette pauvre église de Reykjahlidar.

Sur notre chemin de retour du Myvatn à Dyrafiord, nous dressâmes notre campement de nuit au milieu d'une formation géologique des plus étranges. C'est une grande plaine sur laquelle se trouvent un très-grand nombre de buttes en forme de cônes tronqués. Ces buttes uniformes et disposées très-régulièrement font ressembler ce plateau à un camp militaire. A cause de cette bizarrerie, nous donnâmes à cet endroit le nom de plaine des Sarcophages, qui répond parfaitement à l'impression que sa vue inspire.

De retour à Dyrafiord, il restait encore quelques avaries à réparer avant de repartir pour Reykjavik; j'en profitai pour aller fraterniser avec les bons habitants de Dyrafiord. Je trouvai là un pauvre prêtre qui ne parlait pas un mot de latin et n'en comprenait pas davantage; en revanche, les Islandais et les Islandaises parlent le bas-breton. Cet idiome a été apporté sur cette plage par nos pêcheurs, et la soirée que j'ai passée au milieu de ces habitants m'a prouvé que nos chaluteurs des Côtes du Nord y avaient laissé autre chose que des traces littéraires. Au bout d'un moment, une femme vint m'offrir de me vendre des bas de laine. Je n'avais pas d'argent sur moi, mais j'avais eu soin d'emporter mon dessert dans ma poche et cela valait tout autant. En échange d'une paire de bas je lui donnai huit amandes, six figues, une petite grappe de raisin sec, et elle se montra on ne peut plus satisfaite de son marché.

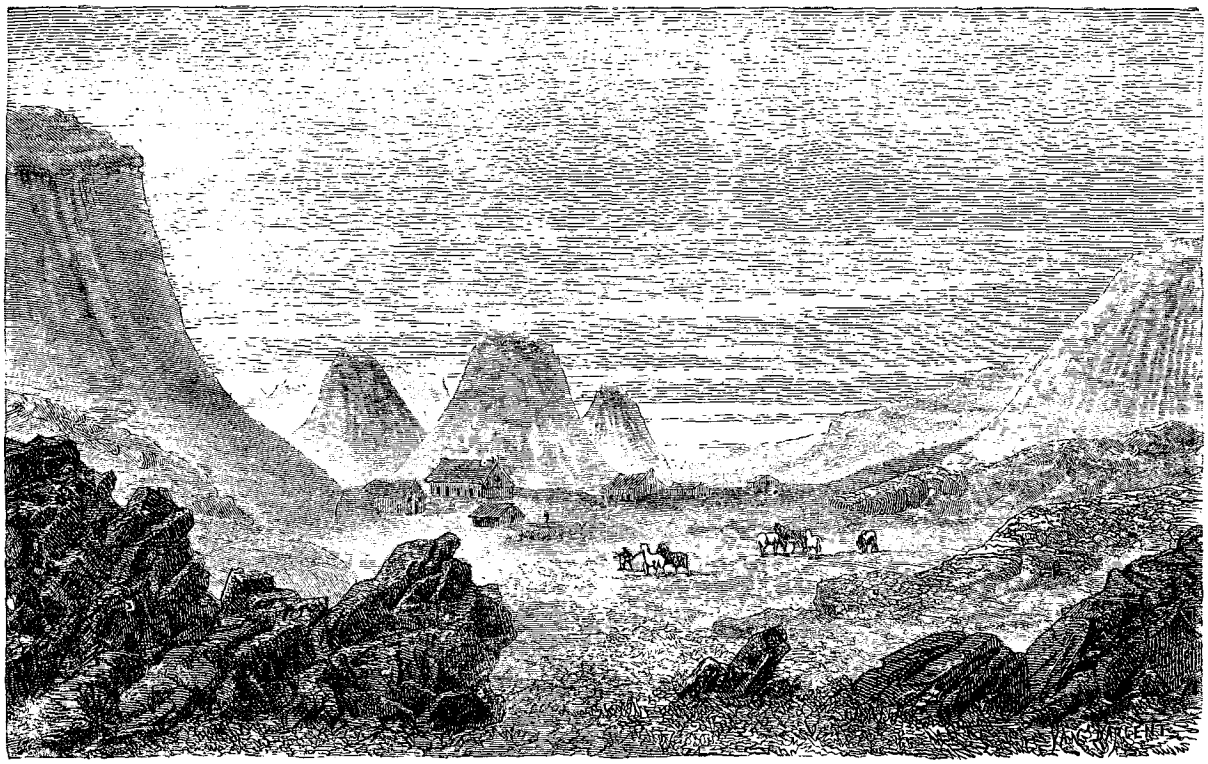
Je m'étais fait faire par un mécanicien du bord une espèce de mauvaise flûte en fer-blanc, dont je tirais un assez bon parti et avec laquelle je faisais les délices des Islandais. En allant à terre, comme je tenais à faire passer une soirée agréable à mon monde et un peu aussi à me faire un petit succès, j'avais emporté ma flûte et un kaléidoscope qui m'avait coûté six sous dans un bazar d'Édimbourg. Après avoir acheté ma paire de bas, je m'étais assis sur une motte de gazon au milieu de toute la population composée de six femmes, dix-neuf enfants et un prêtre qui avait l'air idiot. Je tirai de mes poches mon instrument primitif et régalai la société d'un répertoire élégant et varié dans lequel les airs de *la Somnambule* et ceux de *la Belle Hélène* faisaient ensemble un assez bon ménage.

Mon concert terminé, j'allais remonter à bord de la frégate, lorsqu'on m'amena une jeune femme d'environ vingt ans qui portait dans ses bras un petit enfant. Cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femme était accompagnée d'un Islandais qui paraissait être son père et tenait une vieille lettre dans sa main. L'un et l'autre me donnèrent des explications en islandais, que je comprenais à peine; enfin le père me donna la lettre qu'il tenait et qui était écrite en français. J'espérai y trouver quelques éclaircissements, mais je n'y vis rien. C'était la lettre d'une femme de matelot à son mari qui s'appelait Le Blanc, et où il était question d'affaires de famille. Pendant que je me livrais à mille suppositions, il arriva un prêtre de l'intérieur, monté sur un cheval noir. Cet homme, qui avait reçu depuis huit mois son changement pour Patrikfiord, s'était trouvé dans l'impossibilité de gagner sa nouvelle résidence faute de moyens de communication, et il avait attendu l'arrivée de la frégate pour s'y faire déposer. Je lui promis de le présenter au commandant le soir même; mais comme il parlait assez facilement le latin, je le priai de m'expliquer ce que me voulait cette jeune femme. Il l'interrogea, et voici en deux mots toute l'histoire.

Il y a deux ans, un pêcheur français nommé Le Blanc, ayant fait naufrage à la pointe du fiord, s'était réfugié dans le bœr de cet Islandais où il avait reçu l'hospitalité qu'on trouve toujours chez ces braves gens. L'Islandais avait une jeune fille, et comme Le Blanc devait attendre en Islande le retour de la saison de pêcher, il résolut, comme pour passer le temps, de se marier. Il demanda à l'Islandais la main de sa fille; celui-ci trouva la chose toute naturelle, alla querir le prêtre, et le couple fut uni. Quand le soleil reparut l'année suivante,



Les buttes de Hjaltadal. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

Le Blanc prit deux chevaux, partit pour Patrikfiord; il devait revenir dans la huitaine, mais on ne le revit plus. L'on suppose qu'il dut s'embarquer sur un bateau pêcheur pour aller faire un tour en France: mais on s'étonnait beaucoup de ce qu'il tardait autant à revenir, et sa femme me demandait si je ne l'avais pas vu.

J'avais beau répondre que je ne le connaissais pas, la femme m'objectait toujours : mais il est Français! D'après elle, tous les Français doivent se connaître.

Le prêtre, après avoir écouté quelques instants cette pauvre abandonnée, me dit: « Cette femme trouve que Le Blanc a très-mal agi. Il a négligé de divorcer avant de disparaître. S'il eût divorcé, ce ne serait rien; mais comme il n'a pas rempli cette formalité, elle ne peut pas se marier avec un autre, et c'est ce qui rend sa position réellement fâcheuse. »

Quand je vis ce qui affligeait surtout la pauvre femme, j'imaginai un moyen pour la soulager, et je dis au prêtre :

« Le Français qui a épousé cette femme était-il catholique?

— Oui.

— N'a-t-il pas été marié seulement devant le prêtre luthérien, et sans l'intervention du consul de France de Reykjavik?

— Certainement: il s'est marié comme on se marie ici.

— Eh bien! dans ce cas, le mariage n'est pas valable, puisque Le Blanc était toujours soumis aux lois françaises, et qu'en France les choses ne se passent pas comme en Islande. Ainsi, cette femme est parfaitement libre de se marier puisqu'elle ne l'a jamais été légalement. »

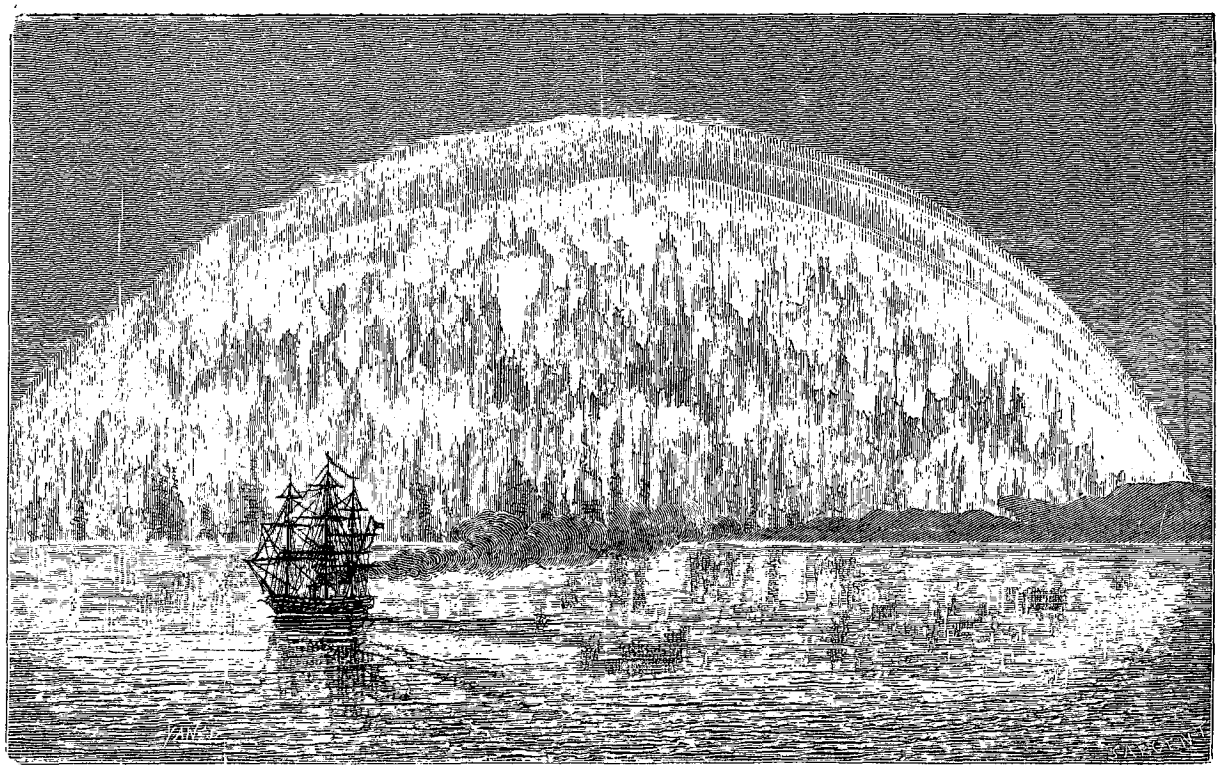
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le prêtre réfléchit gravement, puis il me dit : « Vous avez raison. » Quant à la pauvre Islandaise, elle n'en demanda pas davantage, et elle se proposait d'unir son sort, huit jours après, ou même moins, à un Islandais quelconque, oubliant complétement cet ingrat Le Blanc qui, de son côté, sans doute, ne devait guère songer à elle.

En rentrant à Reykjavik, toutes les dames nous disaient : « Nous sommes heureuses quand vous revenez du Dyrafiord, parce que son séjour doit vous disposer à trouver Reykjavik presque beau. » Elles avaient bien raison ; car dans la petite métropole on retrouve une aimable société, des bals et des cavalcades dans les laves et des dîners sur le gazon, au bord d'un lac, sans compter les bals et les dîners officiels.

C'est surtout à la fin de la campagne qu'on se livre à tous ces plaisirs ; chaque jour est un jour de fête.

Après avoir donné notre grand bal sur *la Pandore*, le 21 août, nous appareillâmes pour le départ, et nos bons amis d'Islande répétaient, en voyant partir *la Pandore :* « Voilà le soleil de l'Islande qui s'en va ! » En effet, la frégate française arrive avec la belle saison, avec le soleil ; elle s'en va dès qu'on aperçoit la première étoile, qui est comme le signal de la première aurore boréale. A partir de ce moment, on a ordinairement deux aurores par nuit : la première à onze heures

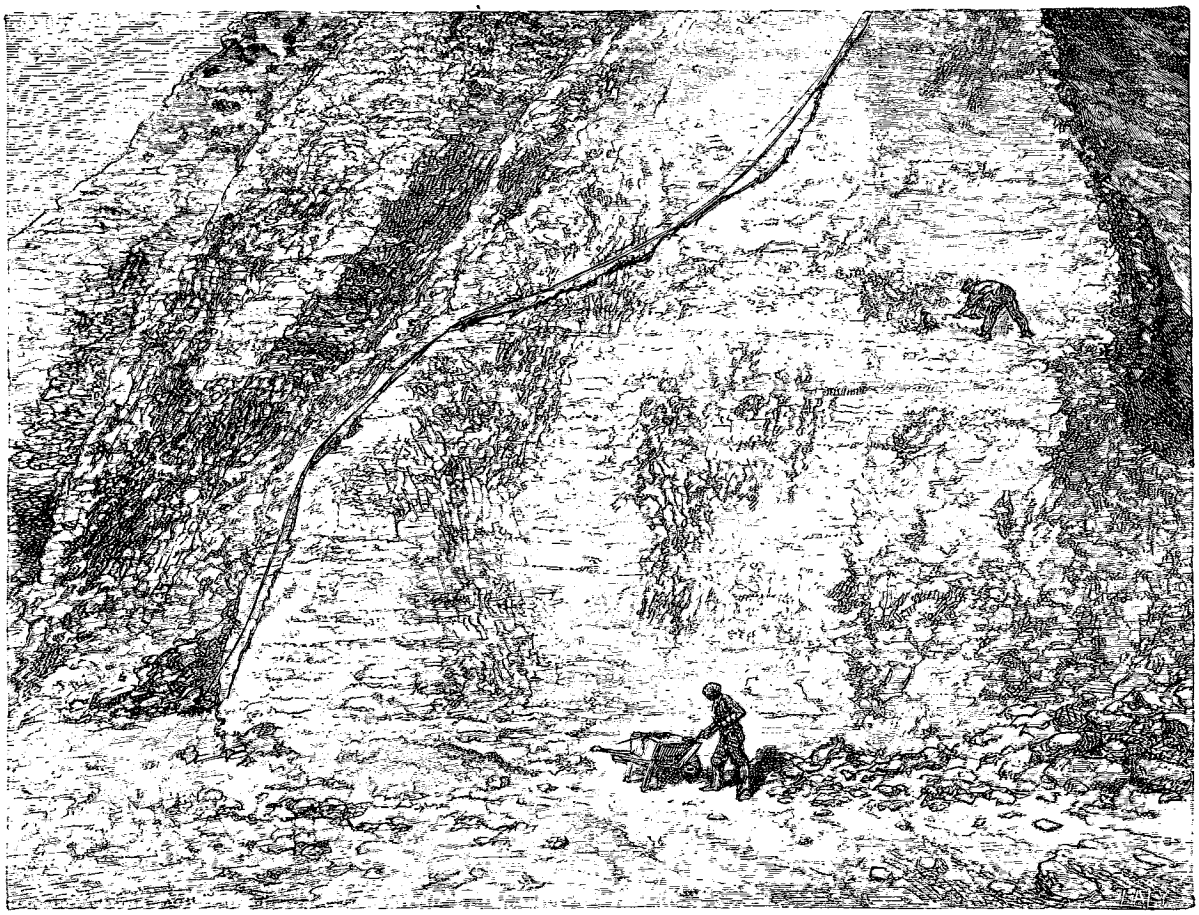


La Pandore franchissant le cercle polaire à la lueur d'une aurore boréale. — Dessin de Yan' Dargent d'après l'album de l'auteur.

jusqu'à onze heures trois quarts. La seconde, plus brillante que la première, paraît à minuit et éclaire le ciel et la mer pendant de longues heures. Quand l'aurore va se former, on aperçoit comme un nuage noir à l'horizon, dans la direction du nord-nord est ; les bords du nuage s'éclairent, puis, tout d'un coup, du fond de cette cuvette noire, part une fusée rapide, qui est immédiatement suivie de plusieurs autres. Ces fusées laissent dans le ciel une traînée lumineuse ; peu à peu elles arrivent jusqu'au zénith et finissent par s'étendre sur la totalité de la voûte céleste. L'aurore est alors dans tout son éclat : du ciel se détachent de longues franges qui descendent mollement et que l'observateur croit pouvoir saisir dans ses doigts. Une blanche clarté envahit tout le ciel et la mer. C'est dans ce milieu magique qu'il fallait voir la belle *Pandore* au moment où elle s'éloignait des côtes d'Islande. Sa gracieuse mâture, ses vergues élancées et chargées de lumière se découpaient franchement sur cette sorte d'auréole qu'on eût dit ménagée pour l'heure des adieux, et je passai toute ma nuit sur la dunette à contempler cet imposant météore, éclairé par cette « lumière du nord, » comme ils l'appellent dans leur langage pittoresque, et qui doit être désormais leur unique soleil.

Noël Nougaret.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Abatage du guano. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

LES ILES CHINCHA,

PAR M. L. SIMONIN.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE VOYAGE.

Pourquoi j'étais au Chili en 1860. — La mer Pacifique. — Les *steamers* anglais. — Les Français en Amérique. — Cadenac, musicien et négociant. — De Valparaiso aux Chincha. — Le nitre péruvien. — Les *caballitos* et les *balanzas*. — Arrivée aux Chincha.

J'ai vu deux fois les îles Chincha en 1860. La première, en allant de Californie au Chili; la seconde, en retournant du Chili en Europe. Je n'ai donc que l'embarras du choix pour prendre la route qui y mène, et nous partirons, si le lecteur veut, du Chili.

J'étais allé dans cette lointaine république, au commencement de 1860, pour occuper à l'Institut national de Santiago la chaire d'exploitation des mines et de métallurgie. Bien que le Chili fût alors et soit encore aujourd'hui, parmi toutes les républiques hispano-américaines, la plus tranquille, la plus avancée, je ne pus m'empêcher de faire le parallèle entre cet ancien État de l'Amérique du Sud et celui que je venais de quitter dans l'Amérique du Nord, la jeune et vigoureuse Californie [1].

Ce parallèle était loin d'être en faveur du Chili. D'une part, j'avais trouvé l'esprit anglo-saxon, son indomptable énergie, avec toutes ses audaces; de l'autre, je rencontrais l'esprit castillan, calme, méticuleux, jamais pressé. Là-bas la diffusion la plus grande des

1. Voir le *Tour du Monde*, année 1862.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connaissances intellectuelles; ici une profonde ignorance, surtout chez le peuple.

Je vis Valparaiso, un port de mer plutôt anglais et français que chilien; puis Santiago, l'antique capitale, assise au pied des Andes, avec ses maisons blanches, basses, aux cours intérieures rappelant les maisons de l'Orient.

Le poste auquel j'étais appelé m'avait été proposé à Paris, en 1859, par M. Ochagavia, alors ministre du Chili en France. J'avais promis de me rendre à Santiago de retour d'une mission que je venais préalablement d'accepter sur les mines de Californie.

A peine arrivé dans la capitale chilienne, je me mis en rapport avec le ministre de l'instruction publique, avec M. Domeyko, directeur de l'Institut national, et le président de la république confirma bientôt mon mandat. On était alors aux vacances de janvier, et j'avais tout le temps pour me préparer à entrer en fonctions. Cependant je ne laissais pas que d'éprouver une espèce de *spleen*. Toute cette société me paraissait indifférente à tout (hormis à l'argent), dévote, d'idées étroites. Tout se payait là-bas au poids de l'or, et l'on donnait au pauvre professeur, appelé de si loin, à peine de quoi vivre. « Combien avez-vous fait d'élèves depuis quinze ans que vous professez ici? demandais-je un jour à M. Domeyko. — J'en ai fait un, et encore il est mort. » Je résolus d'aller revoir l'Europe, et redemandai ma liberté.

J'avais le choix, pour le retour, entre le passage des Andes, les Pampas et l'Atlantique, ou le Pacifique, l'isthme de Panama et les Antilles. Je cherchais des compagnons pour la première de ces routes, mais n'en trouvais point. Avril était venu et avec lui les *temporales*, ouragans des hauts plateaux des Andes. Plutôt que de m'engager seul dans des passages si dangereux, je revins par la route que j'avais prise à l'arrivée. Le *steamer* anglais chauffait à Valparaiso, et je n'eus que le temps de faire un saut de la diligence au bateau à vapeur.

Donc nous voici en mer, sur ces eaux du Pacifique qui ne méritent guère ce nom le long de la côte chilienne, mais qui entre celles du Pérou et l'isthme de Panama sont bien les eaux les plus calmes, les plus unies qu'on puisse voir. La mer y est toujours docile, et l'on peut dire de cette navigation qu'elle est faite exprès pour les dames. Au nord, entre Panama et le cap Saint-Lucas, qui forme la pointe de la Basse-Californie, la mer mérite aussi le nom de Pacifique, que les premiers navigateurs, frappés de ces circonstances exceptionnelles, ont donné à tout cet Océan. Mais au delà du cap Saint-Lucas, tout le long de la côte californienne, on rencontre, comme dans l'hémisphère sud, le long de la côte Chilienne, une mer aux eaux agitées, un vent froid, presque toujours violent, et le mot de mer Pacifique n'est plus dans ces parages qu'une véritable ironie, comme le nom de mer Hospitalière, ou Pont-Euxin, dont les Grecs avaient baptisé la mer Noire, fertile en naufrages.

Je quittai le Chili sur un des steamers de la *Pacific-mail Steamship Company*, ou Compagnie des bateaux à vapeur de la malle du Pacifique. Les Anglais trônaient alors en maîtres dans ces mers. Aucune compagnie américaine, aucune compagnie française, comme celle des services maritimes des Messageries Impériales, ne leur faisait encore concurrence. Dans tous les ports, à l'arrivée comme au départ des *steamers*, se déroulaient avec orgueil, sur un drapeau blanc, au plus haut des mâts, ces lettres rouges longues d'un mètre : P. M. S. S. C., qui n'étaient que l'abréviation du titre de la Compagnie maritime à vapeur de la malle du Pacifique.

Les temps ont changé depuis, et nous pouvons dire avec une certaine satisfaction que nous partageons désormais avec les Anglais le véritable empire des mers. Aujourd'hui, partout nos navires à vapeur se montrent à côté des leurs, dans tout l'Atlantique, dans tout l'océan Indien, dans les mers de Chine et du Japon, dans le Pacifique, et nous soutenons la concurrence sans trop de défaveur, que dis-je? à notre avantage. Ceci soit dit sans esprit de clocher, car je suis pour ma part, j'en fais ici l'aveu, cosmopolite d'abord, Français ensuite.

De Valparaiso nous emmenions toute une cargaison humaine pour la déverser peu à peu le long des côtes. Il y avait là des gens de tous pays : des Anglais, cela va sans dire; des Allemands et des Américains du Nord, des *Yankees*, comme on les appelle; puis des Chiliens, des Boliviens, des Péruviens : les Hispano-Américains sont devenus volontiers voyageurs. Il y avait quelques Italiens, et cela ne surprendra pas ceux qui savent que, dans l'Amérique du Sud, surtout au Pérou et dans la Plata, il y a, sur certains points, de véritables colonies italiennes. Enfin il y avait bon nombre de Français. Nous voyageons plus qu'on ne croit, et dans toute l'Amérique espagnole il est certains emplois qui nous sont exclusivement réservés. A nous l'honneur d'être là-bas les premiers cuisiniers, les premiers hôteliers, cafetiers, liquoristes, les premiers coiffeurs, tailleurs, marchands de nouveautés, de parfumerie, etc. Volontiers aussi nous nous faisons maîtres de musique, de danse, de chant, de dessin, de peinture, de langue, d'escrime, professeurs ès arts et ès lettres. Nous avons là-bas nos théâtres, nous y apportons toutes nos modes. Que voulez-vous demander de plus? Qui donc disait que le Français ne voyage pas? Il voyage et ses mœurs avec lui, et ses idées bonnes ou mauvaises. Les modistes parisiennes trônent partout, du pôle Nord au pôle Sud. Nos romans font le tour du monde, et la *Belle Hélène* et la *Duchesse de Gerolstein* ont été jouées à la fois (est-ce une gloire pour nous?) sur tous les théâtres de l'univers.

Parmi mes compagnons de voyage se trouvait un Français que l'amour de la musique avait amené au Chili quelque vingt ans auparavant. Il avait commencé à donner à Valparaiso des leçons au cachet; mais ces leçons n'enrichissent guère, même au Chili, et il n'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vait pas tardé à laisser le chant pour le commerce. Dans le sud du Chili, il avait frété un petit navire, et trafiqué des produits comestibles de l'endroit. A ce métier, il avait gagné assez d'argent, et il revenait se fixer définitivement en France. Il avait transformé tout son avoir en un chargement de laine, et trouvait ainsi le moyen d'augmenter sensiblement son capital, qui se dirigeait vers le Havre sur un navire à voiles, pendant que le négociant dilettante marchait à la vapeur sur Paris.

Cadenac (pourquoi n'écrirais-je pas ici le nom de ce compagnon bordelais?) était resté musicien. Il avait emporté sa guitare avec lui, car au Chili chacun a sa guitare, et volontiers le soir, au clair de lune, sur le pont, il grattait le ventre de son instrument, et nous chantait des romances chiliennes. Une de ces chansons populaires m'est restée en mémoire. En voici les deux premières strophes :

Una paloma blanca
Como la nieve
Si, madre cita,
Como la nieve,
Si!

Me ha picado el pecho.
Como me duele,
Si, madre cita,
Como me duele,
Si!

Ce qui veut dire :

« Une colombe blanche comme la neige, oui, petite mère, comme la neige, oui ! m'a piqué au cœur. Comme il me fait mal, oui, petite mère, comme il me fait mal, oui ! »

Et cette plainte naïve, cadencée, se déroule en notes langoureuses jusqu'à la dernière strophe qui finit de la sorte :

Anda, chaquita,
Anda, morena,
Che me robaste el alma.

« Va, petite, va, brunette, qui m'as volé mon cœur. »

C'est ainsi que, devisant de chose et d'autre, de commerce et de musique, de poésie et du trafic de denrées comestibles, nous allâmes de Valparaiso à Coquimbo, le port des mines de cuivre, de Coquimbo à Huasco, le port des mines d'argent, qui font, avec les premières, la principale fortune du Chili.

De Huasco nous passâmes à Caldera, le port de Copiapo, célèbre aussi par ses mines d'argent, aujourd'hui les plus riches de toutes celles de l'Amérique du Sud.

De Copiapo nous nous dirigeâmes sur la baie de Mejillones et de Cobija, où l'on fouillait alors des mines de cuivre. Cette baie appartient à la Bolivie, qui n'a guère d'autres mouillages sur ses côtes. Le Pérou et le Chili lui ont pris toute la mer, et l'ont reléguée dans l'intérieur des terres. En Amérique, comme ailleurs, les forts oppriment ainsi les faibles.

A Iquique, où nous passâmes ensuite, tout cela à petites journées, et sans faire plus de sept à huit milles à l'heure, comme il convient à un steamer qui n'est pas pressé, à Iquique, port du Pérou, on exploite le nitrate de soude ou sel de nitre. Dans des sables au bord de la mer, le sel est contenu en efflorescences blanchâtres, que des eaux alcalines ont déposées aux temps antédiluviens. On lessive ces sables dans des chaudières de dissolution, on filtre, on évapore les eaux alcalines, et le sel se dépose en cristaux, que l'on vend au commerce sous le nom de nitre du Pérou. Depuis plusieurs années, il s'en fait une grande consommation. Ce nitre s'emploie, à la place du nitre de potasse, ou salpêtre proprement dit, dans les fabriques d'acide sulfurique (huile de vitriol) où il sert comme oxydant de l'acide sulfureux. On a voulu employer aussi le salpêtre du Pérou dans la fabrication de la poudre, mais il la rend *brisante*, c'est-à-dire qu'elle fait éclater les armes à feu.

Continuons notre voyage. Nous voici à Arica[1], où s'est établie une de ces colonies italiennes dont je parlais tout à l'heure. D'Arica à Islay, nouvelle étape. Le bateau à vapeur ne peut aborder le rivage comme sur nombre de points de ces côtes, où aucun travail n'a été fait par les hommes. Les indigènes, montés sur des *caballitos* ou petits chevaux, bateaux d'osier et de paille qu'on enjambe comme un cheval, viennent nous offrir des fruits, des coquillages. Il n'y a donc pas de requins dans ces eaux? Peut-être aussi les requins ne veulent pas goûter aux gens du pays, comme je l'ai vu en d'autres mers, par exemple à Aden, où les petits Arabes et Abyssins plongent impunément sous l'eau et s'y livrent à mille gamineries.

Nous voici maintenant à Chala, où un radeau formé de poutres et muni d'une voile, comme celui de la Méduse, vient prendre nos dépêches et porter les lettres et les provisions à bord. On appelle cela, je crois, une *balanza*, une balancelle, ou mieux une balance. Il sera dit que nous retrouverons en route tous les moyens primitifs de naviguer, même la barque de saint Pierre.

De Chala nous touchons à Pisco, le pays des oranges. C'est un port délicieusement situé, environné de vertes campagnes; de là aux îles Chincha, il n'y a pas loin. Une odeur pénétrante, caractéristique, signale le nouveau point d'arrivée. L'air est rempli d'une poussière jaunâtre, ammoniacale. Elle se répand partout, on ferme les sabords. Que ceux qui veulent descendre à terre le fassent à leurs risques et périls. Il y a de quoi en être asphyxiés. Il n'importe. Allons voir les îles à guano, allons sonder ce fumier fossile, et lui demander le secret de sa formation.

1. « Arica, ville commerçante et maritime de cinq mille habitants. C'est le débouché le plus important de la Bolivie, à laquelle elle devrait appartenir. C'est, en effet, par Tacna et Arica que se fait tout le commerce de la Bolivie avec l'Europe.

« Arica exporte les métaux, le quinquina, les laines et les fourrures de chinchilla venant de la Bolivie, et importe les tissus, la quincaillerie, la coutellerie, la taillanderie et la faïence d'Angleterre pour la Bolivie. » (Dussieux, *Géographie générale.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

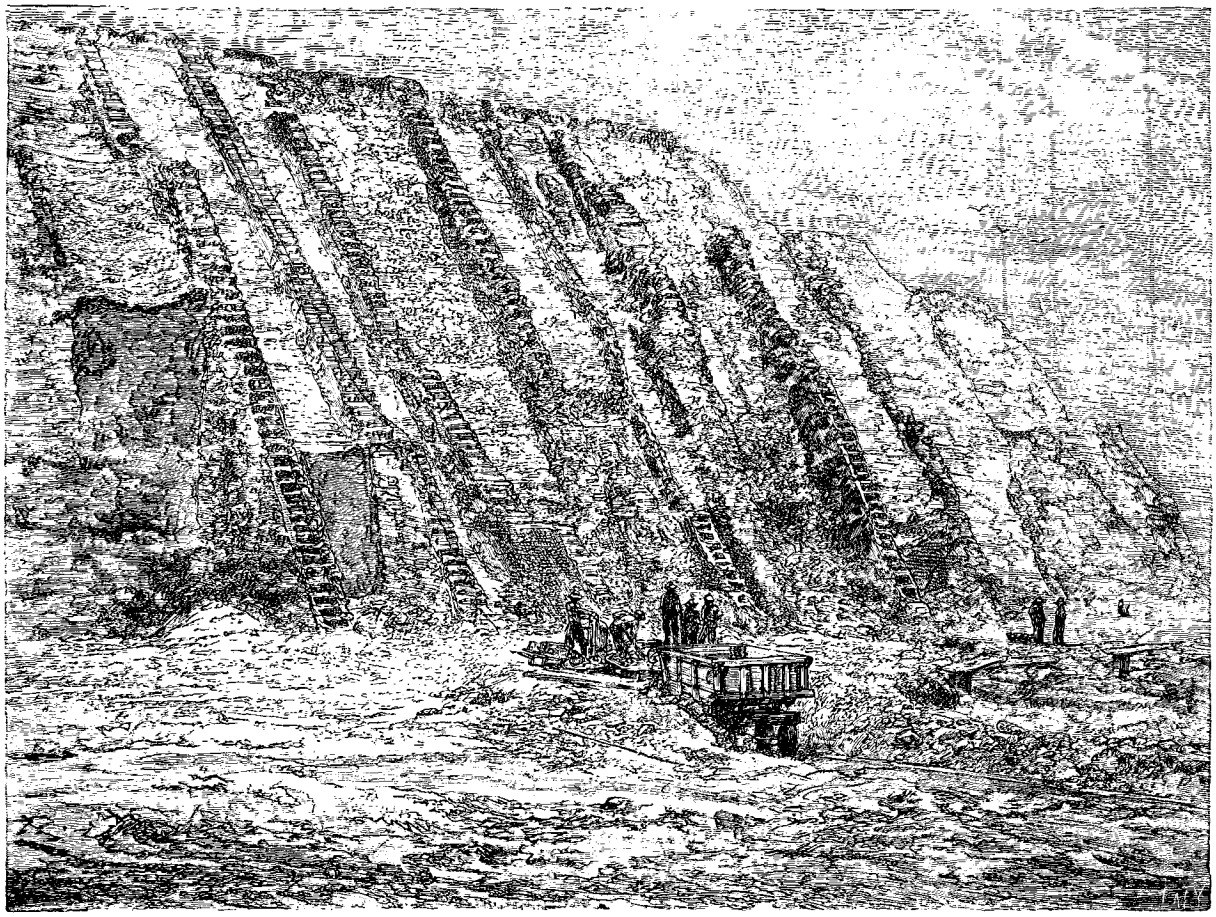
Navires en rade. — Propriété du guano. — Nature de cet engrais. — Comment il s'est formé. — Les oiseaux chasseurs de poissons. — Pourquoi le guano des Chincha est le meilleur. — Autres gisements d'engrais fossile. — Un avis de la Providence. — Le guano et les Incas. — L'exploitation aux îles Chincha. — Les travailleurs chinois. — L'emploi du guano retrouvé à notre époque. — Ce qu'en retire le gouvernement péruvien. — Quelques chiffres cités en passant.

Les îles Chincha sont au nombre de trois. Il y a la Chincha du Nord, celle du milieu et celle du Sud. Partout, au mouillage de ces îles, surtout des deux premières, sont ancrés les navires à voiles, venus de tous les ports du globe. C'est une véritable flotte, et chacun attend son tour de chargement.

L'Amérique du Nord, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, toutes les colonies de l'Inde, toutes les colonies des Antilles, envoient charger le guano aux îles Chincha[1].

Qu'a donc de particulier ce précieux fumier ?

Il jouit de la propriété de doubler, de tripler et souvent de quadrupler les récoltes. Les îles de la mer des Indes, l'île de la Réunion (notre ancienne Bourbon), l'île Maurice (notre ancienne île de France), le savent bien[2]. Partout dans ces deux colonies, on a fécondé les champs de cannes par l'emploi du guano. Dans les



Chargement du guano dans les wagons. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Antilles, par exemple à l'île de Cuba, où la canne à sucre, comme dans les îles de l'océan Indien, trouve un sol qu'elle affectionne, le même phénomène a eu lieu.

Sur d'autres points, c'est le blé, le maïs, la betterave, qui ont, par l'effet du guano, donné de fabuleux rendements. Aussi voyez comme tous les peuples cultivateurs ont à l'envi adopté cet engrais fossile. Tous ont envoyé leurs navires aux Chincha, tous en attendent impatiemment le retour.

Mais qu'est-ce donc que le guano ?

Un engrais animal, pétrifié, mêlé d'ammoniaque et

1. Le *Moniteur* du 5 février 1867 contient un décret portant promulgation de l'arrangement conclu, le 2 décembre 1866, entre la France et le Pérou, et relatif à l'importation en France du guano péruvien. Il y est stipulé : 1° que le guano importé du Pérou, sous tous les pavillons, sera admis en franchise de droits de douane dans les ports de France et dans ceux des colonies françaises; 2° que le prix de vente du guano péruvien en France et dans les colonies françaises, quelle que soit la qualité vendue, sera réduit à trois cents francs par chaque tonne de mille kilogrammes; 3° que dans le cas où le prix de vente de ce guano sur les marchés d'Europe viendrait à être augmenté ou diminué, le prix de trois cents francs fixé pour la France sera élevé ou abaissé dans la même proportion, et qu'il en sera de même dans les colonies françaises, en cas d'augmentation ou de diminution des prix de vente actuels sur les marchés des possessions anglaises voisines.

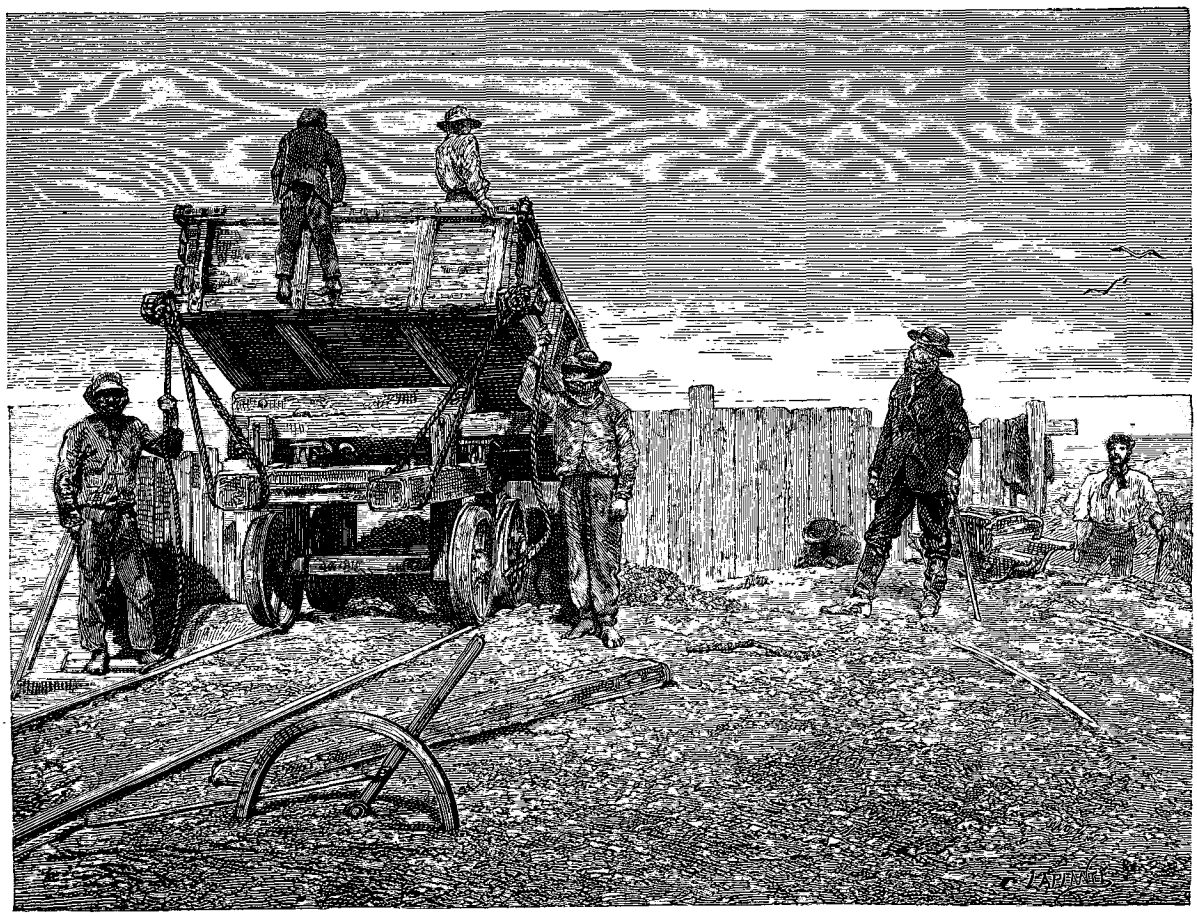
2. Voir notre voyage à l'île Bourbon, *Tour du Monde*, année 1862.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de phosphate de chaux, c'est-à-dire des matières indispensables à toute bonne végétation. La valeur d'un fumier, le titre on pourrait dire, se mesure surtout par la quantité d'azote et de phosphate qu'il renferme. Or, ce sont précisément ces matières qui sont contenues dans le guano. L'ammoniaque n'est elle-même, on le sait, qu'une combinaison d'azote et d'hydrogène. Elle forme avec les acides des sels, tels que les chlorhydrates, les phosphates, les azotates, les carbonates. Ceux-ci, comme les sels analogues de la chaux, avec lesquels ils se combinent quelquefois pour donner des sels doubles, se retrouvent principalement dans le guano. Quelle matière providentielle ! et se peut-il que les industriels et les chimistes de notre époque l'aient laissée si longtemps sans emploi[1] !

Comment s'est formé le guano? J'attendais cette question. Mais la réponse n'est pas difficile ; car, dans ce phénomène géologique, comme dans presque tous les phénomènes du même ordre, la nature a pris soin de laisser les agents actuels fonctionner comme ceux du passé. De cette façon on peut toujours relier ce qui a été à ce qui est, et préciser d'une manière positive comment les choses ont eu lieu.

Pour le guano, par exemple, nous voyons encore tous les jours les oiseaux marins, les cormorans, les pélicans, les pingouins, les fous, partir pour la chasse



Déchargement des wagons de guano. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

aux poissons. Un chef commande la bande, qui se déroule sur les eaux de manière à former un immense cercle. On environne ainsi les poissons. Alors commence la curée. Chaque oiseau pêche pour sa part, plongeant du bec et du cou, et se gorgeant à qui mieux mieux. On assiste à ce spectacle, à chaque instant, sur les eaux calmes du Pacifique. Le festin fini, la bande regagne l'île ou la côte la plus voisine, et là, sur le sol, paisiblement, chaque volatile prélude à une laborieuse digestion. Il en est qui sont si pleins qu'ils rendent quelquefois des poissons tout entiers par la bouche. D'autres s'affaissent sur place pour ne plus se relever, et laissent leurs corps se mouler dans leurs déjections. Tout cela concourt à faire l'engrais le plus riche qu'on puisse voir.

L'oiseau est, comme l'homme, animal d'habitude. Chaque jour une couche nouvelle s'ajoute à la précédente, et peu à peu la stratification prend du corps. Il se forme un véritable sédiment géologique, qui a même ses fossiles, puisque nous venons de voir que des oiseaux et des poissons s'y trouvaient pris. D'aucuns prétendent même avoir rencontré dans le guano ancien le véritable homme fossile.

1. Le guano ne paraît pas toutefois pouvoir être préféré au bon fumier d'étable, et l'on n'en doit faire l'emploi qu'avec prudence. (*Note de la rédaction.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avez-vous maintenant la moindre difficulté à deviner l'origine du guano aux îles Chincha? Je crois que non. Telles les choses se passent aujourd'hui, telles elles se sont passées jadis. La seule différence est que le guano dont je viens d'indiquer la formation est le guano moderne, contemporain, tandis que celui des îles Chincha est le guano fossile, antédiluvien, le guano minéralisé, pétrifié, en un mot, le guano par excellence.

Il faut la réunion de diverses circonstances pour qu'un guano soit parfait. Sans doute le mode de production, de fabrication pourrait-on dire, est partout le même.

Les mêmes oiseaux mangent, digèrent à peu près partout les mêmes poissons. Mais cela ne suffit pas. Si le guano des Chincha est si complet, si bien conservé, c'est qu'aux Chincha, et sur la côte voisine du Pérou, jamais il ne pleut. Jamais, de temps immémorial, il n'est tombé une goutte d'eau dans ces régions. Si vous partez un jour pour ces pays avec une pacotille, n'emportez pas de parapluies, ils vous resteraient pour compte.

S'il ne pleut jamais aux Chincha, vous comprenez comment les sels ammoniacaux, calcaires, en un mot toutes les parties plus ou moins solubles des déjections de nos chers volatiles, ont pu être conservées, comprimées, condensées, sans que la moindre particule ait pu se perdre. De là l'inappréciable qualité du guano péruvien.

On a bien découvert depuis quelque temps du guano en mille autres lieux. Une matière est-elle reconnue précieuse, vite tout le monde se met en campagne pour la trouver, alors que nul n'y prenait garde auparavant.

C'est ce qui est arrivé pour le guano. On a cherché partout, au moins dans les contrées tropicales, et l'on en a trouvé presque partout. Dans la mer Rouge, dans le golfe Persique, dans le désert d'Atacama, entre le Chili et la Bolivie, sur les côtes boliviennes elles-mêmes, à Mejillones, on a trouvé des gisements de guano. On en a trouvé dans la basse Californie, et sur certains rivages, sur certaines îles de la côte occidentale ou orientale d'Afrique. On en a trouvé dans des îles de la mer des Indes, de l'Océanie. On a même rencontré, dans certaines cavernes, une nouvelle espèce de guano provenant des chauves-souris; mais nulle part on n'a trouvé l'équivalent du produit des Chincha; et cela pour les raisons que nous avons indiquées tout d'abord.

Aucun guano ne renferme en proportions aussi considérables que celui du Pérou les matières indispensables aux plantes, ces sels ammoniacaux, azotés et phosphatés, qui activent si étonnamment la végétation.

C'est ainsi que partout en ce monde chaque pays fournit certaines choses au détriment d'autres pays. C'est ainsi que la nature semble nous avoir conviés à laisser circuler librement ses produits, pour que ceux à qui elle les a dispensés en fassent profiter ceux qui ne les possèdent pas chez eux. Ici c'est le Pérou avec son guano; là la Havane avec son tabac; la Georgie, la Louisiane avec leurs cotons; plus loin, la France avec ses vins; les provinces du Danube avec leurs céréales; la Chine avec son thé et sa soie. A chaque pays la Providence a départi quelque chose; elle n'en a avantagé aucun exclusivement, et elle a dit à tous: Cultivez, trafiquez, et favorisez surtout la libre circulation des produits, le libre échange des richesses naturelles.

Le guano des îles Chincha, dont on n'a retrouvé que depuis quelques années les propriétés fécondantes, était connu des indigènes du Pérou au temps des Incas. Ces fils du Soleil avaient même édicté des peines très-sévères contre ceux qui dérangeraient ou tueraient les oiseaux fabricateurs du guano. La peine de mort était, dit-on, prononcée dans quelques cas. Cela est-il bien vrai? Je n'ai pas compulsé à ce sujet les archives des fils du Soleil, ni leurs quipos[1] mystérieux.

Le fumier fossile, au temps des Incas, était précieusement recueilli et servait à engraisser le sol. On sait combien les campagnes du Pérou étaient alors habilement cultivées et arrosées. Partout étaient tracées des routes, dont quelques-unes mettaient en communication le Pérou avec les parties méridionales de l'Amérique, ce que nous appelons aujourd'hui le Chili, la Bolivie, et dont les autres, traversant les Andes, allaient jusque dans les Pampas. Le Pérou, comme le Mexique, était largement civilisé avant la conquête espagnole, et nous sommes en droit de nous demander, surtout devant les événements actuels qui bouleversent presque toutes les républiques hispano-américaines, si cette conquête a été un bien ou un mal. Mais sur cela il faut laisser à chacun le soin de répondre suivant ses propres opinions.

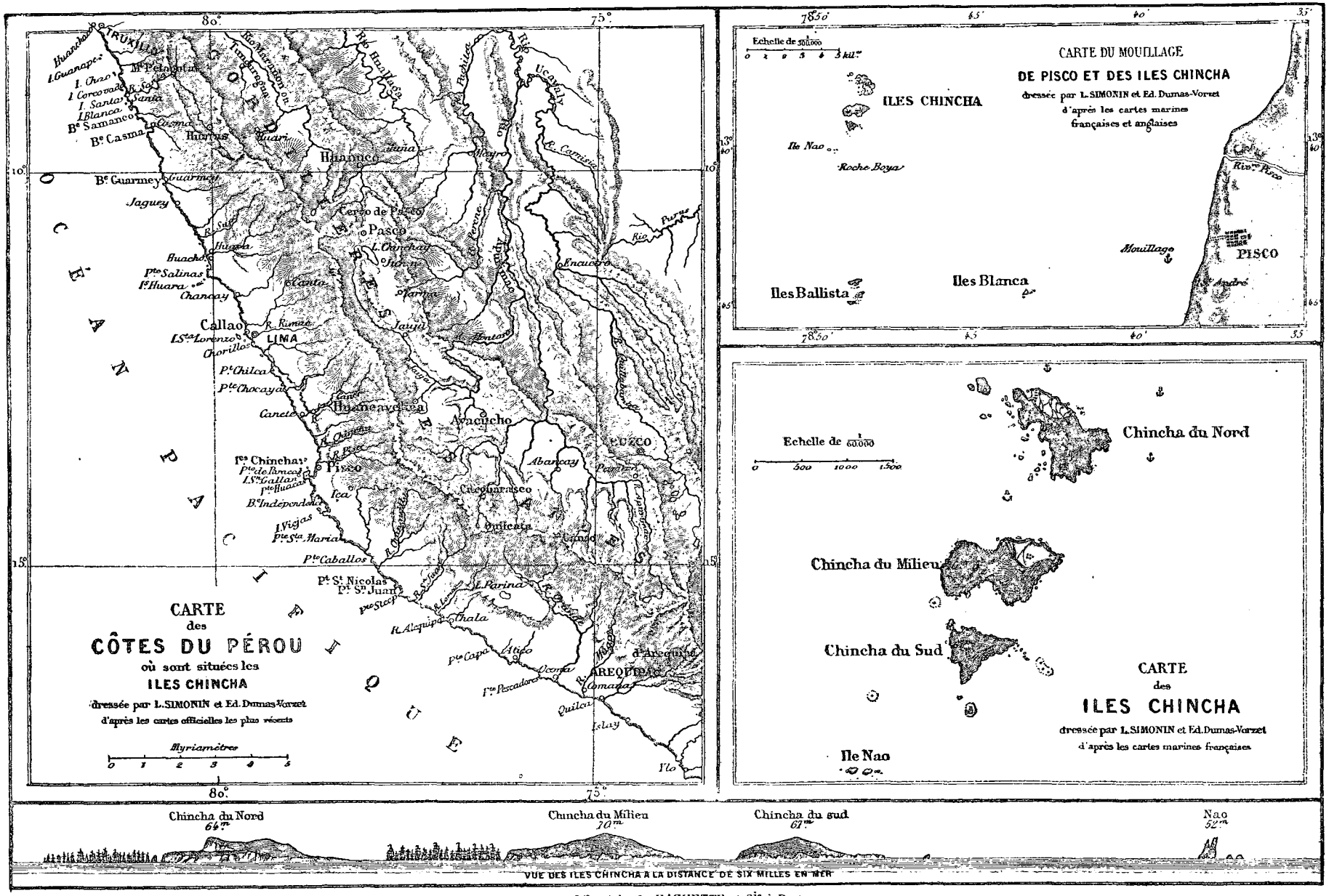
Aux îles Chincha, on exploite aujourd'hui le guano comme on exploiterait à découvert des couches de charbon, de plâtre, de sel gemme, de pierre de taille. Les sédiments se dressent sur une grande hauteur, souvent vingt, trente mètres, et au delà. Les ouvriers, disposés sur des gradins, abattent à la pioche la matière friable, pulvérulente. Elle tombe librement au pied des tailles, où on la charge à la pelle dans des brouettes. Elle est ensuite apportée dans des wagons analogues à ceux de nos grands terrassements. Les wagons roulent sur des voies ferrées qui vont des carrières à la mer.

Les navires attendent leur chargement au mouillage, devant les carrières elles-mêmes. Des porteurs, puisant au tas amoncelé au bord de la mer, viennent jeter le guano à fond de cale corbeille par corbeille Souvent, pour ne pas faire de jaloux, les corbeilles sont distribuées également à chaque navire, et je laisse à juger le temps qu'il faut pour compléter un chargement.

Ajoutons que le séjour des îles est intolérable. On n'y voit que du guano, et l'on devine quelle mauvaise odeur, quels miasmes empestent l'air. Heureusement

1. Assemblage de cordes, munies de nœuds qui ont une signification.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard.

Librairie de HACHETTE et Cie à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la terre fortunée du Pérou n'est pas loin, et que les capitaines, en attendant de remettre à la voile, peuvent aller oublier à Pisco, voire à Callao, ou à Lima, les désagréments des Chincha. Nul n'oublie dans ces escapades de faire emplette de quelques parfums qui neutralisent l'odeur du guano.

Jusqu'ici on n'a trouvé que les Chinois qui aient consenti à fouiller le fumier péruvien. On a parlé, dans l'antiquité, de condamnés aux carrières. Leur supplice était moins grand que celui des terrassiers des *huaneras*[1]. La poussière, l'odeur, sont capables d'asphyxier un novice. Il est impossible, pour qui n'y est pas habitué, de s'arrêter une heure devant les exploitations. Vous avez beau mettre un mouchoir sous vos narines, et vous munir de toutes les essences de l'Orient, rien n'y fait. L'odeur pénétrante de l'engrais minéral l'emporte, et de plus une poussière jaune, saline, s'étale avec complaisance sur votre visage et sur vos habits.

Honneur donc à ces braves Chinois qui, malgré tous ces détails dégoûtants, ont consenti à travailler sur ces carrières ! Ne sont-ce pas eux, du reste, qui, au milieu des fièvres pestilentielles, ont remué les terres paludéennes de l'isthme de Panama pour y établir le chemin de fer intérocéanique ? Ne sont-ce pas eux qui, à la Havane et en tant d'autres colonies, bêchent, sous un soleil de feu auquel l'Européen ne résisterait pas, les terres à canne à sucre? Ne sont-ce pas eux qui se sont résignés à fouiller les plus pauvres placers de Californie, d'Australie, dont les autres mineurs ne voulaient plus, et qui ont encore retiré des millions ? Honneur à ces travailleurs patients, sobres, laborieux, toujours contents, toujours gais et polis, et que les Américains, dans leur esprit d'exclusion pour les races de couleur, ont eu le tort de poursuivre, de bannir quelquefois ! Les Chinois ont la peau jaune! Où donc est le mal, si les Chinois donnent à tous l'exemple du



Travailleurs boliviens émigrés aux îles Chincha. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie

travail, de la résignation, et surtout s'ils concourent, pour une part à la fois si modeste et si haute, à la marche de la civilisation, sur tous les points où la civilisation a étendu aujourd'hui son empire ?

J'ai dit que ce n'était que de notre temps que l'emploi du guano comme engrais avait été retrouvé. Il paraît même que c'est à un Français que revient l'honneur de cette découverte, et là, comme toujours, le premier inventeur a été sacrifié.

Le Pérou tire de ce produit les plus clairs de ses revenus. Il a affermé à une compagnie anglaise l'exploitation des carrières, et cette compagnie gagne aussi des millions à l'extraction du précieux engrais. Dieu fasse que ce travail dure encore de longues années ! Je ne dis pas cela pour les Anglais, qui sauront bien aller s'enrichir ailleurs, mais pour le Pérou qui, comme la cigale, se trouvera certainement pris au dépourvu, sinon quand la bise viendra, du moins quand il n'aura plus de *huaneras*.

On estime à quatre cent mille tonnes environ par an la quantité de guano aujourd'hui extraite. Cela fait quatre cent millions de kilogrammes, et l'on peut compter par kilogrammes pour une matière aussi utile.

En supposant que la moyenne des navires jauge quatre cents tonneaux, c'est mille navires par an qui fréquenteraient les Chincha. Que de ports de mer n'ont pas autant de visiteurs !

Le prix du guano peut se calculer en moyenne à trois cents francs la tonne sur les lieux de consommation, soit en tout cent vingt millions par an. Le plus clair de cette somme reste au Pérou : c'est le prix du monopole pour l'exploitation. La matière, à proprement par-

1. Le mot de *huano*, que nous avons traduit par guano (l'*h* est ici gutturale et aspirée), vient, dit-on, de la langue indigène du Pérou. De *huano* les modernes Péruviens ont fait l'espagnol *huanera*, ou carrière de guano.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens de Cuzco, vêtus de la *manta*, des sandales et du *sombrero* national, et buvant la *chicha* (eau-de-vie de maïs). — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ler, est sans valeur. Elle se bêche et s'extrait comme de la terre meuble, et le prix brut de la tonne de guano, rendu à bord, ne doit pas même atteindre deux piastres, soit dix francs.

III

LE RETOUR.

Un échantillon à la mer. — Un mirador intact et une belle bien changée. — Le capitaine Marius. — Le guano de Petrocochino. — Il y a encore des plumes! — Types d'indigènes péruviens. — Guayaquil, Panama, Saint-Thomas, Southampton.— Quelle perte pour l'Institut !

Nous ne restâmes pas longtemps aux Chincha, comme bien on le pense. Quand nous retournâmes à bord, il fallut procéder à des ablutions répétées et changer de costume. Et néanmoins l'odeur pénétrante du guano nous poursuivait partout.

Cadenac avait apporté avec lui un magnifique échantillon, jaune d'or, bien aggloméré, et semé de cristaux blanchâtres. C'étaient le carbonate et le chlorhydrate d'ammoniaque qui se détachaient et brillaient au milieu de la masse comme un diamant aux oreilles d'une jolie femme.

Mon compagnon était fier de sa trouvaille. « En arrivant à Paris, j'en ferai cadeau à l'Institut, » me dit-il.

Il avait malheureusement compté sans son hôte.

L'échantillon empestait sa cabine, de là l'odeur gagnait le salon, et les réclamations des passagers furent telles qu'il fallut jeter le morceau de guano à la mer.

En vain Cadenac offrit-il de l'envelopper dans une demi-douzaine de journaux et de cacher le précieux spécimen sous son traversin; la volonté d'un seul dut céder devant celle de la majorité. Cadenac jeta son guano par-dessus bord : « Je le regretterai longtemps, me dit-il; quelle perte fait là l'Institut! »

Ce sacrifice s'accomplit entre les îles Chincha et le port de Callao, devant lequel nous ne tardâmes pas à jeter l'ancre. Un bout de voie ferrée nous conduisit à Lima, l'ancienne ville des rois. Nous y restâmes quelques jours. Nous étions logés sur la principale place de la ville, dans un hôtel tenu par un Français.

A l'un des angles de la place, une maison de belle apparence déroulait son balcon vert, entouré de jalousies ornées d'arabesques à jour. C'était comme un souvenir des *miradores* de Séville ou des *moucharabiehs* du Caire, car les Andalous ont emprunté aux Arabes ce genre de construction décorative.

Cadenac avait eu dans la maison au balcon vert, il y avait une quinzaine d'années, je ne sais quelle aventure romanesque. Au Pérou, comme en Toscane, toute belle dame a volontiers son attentif, son cavalier servant. C'est un reste des mœurs chevaleresques.

A peine arrivé à Lima, Cadenac était retourné dans la maison au balcon vert. Il paraît que depuis quinze ans sa belle avait bien changé, ou que son enthousiasme s'était bien apaisé (j'entends l'enthousiasme de mon Gascon). Toujours est-il qu'en rentrant le soir à l'hôtel, les yeux sur le balcon vert, il me dit : « Et quand je pense que je retrouve ce *mirador* tel que je le laissai il y a quinze ans. Il est là à la même place, il n'a pas même été repeint; mais pendant ce temps ma belle a perdu tous ses charmes, et mon illusion s'est évanouie ! »

Nous étions revenus des Chincha à Callao avec un marin provençal, sorte de capitaine Pamphile, qui s'absentait un moment des *huaneras* pour aller acheter de l'eau de Cologne à Lima. « Les bouteilles de Farina, ça chasse la mauvaise odeur, » disait-il.

Ce capitaine avait pour nom Marius. Depuis l'occupation romaine les Provençaux donnent volontiers à leurs enfants des noms de baptême latins. Parmi ceux-ci, le nom de Marius est très-fréquent, car les fils de la Provence n'ont pas oublié que c'est au grand consul romain qu'ils doivent de n'avoir pas été absorbés par les Cimbres et les Teutons. On sait que Marius défit ces barbares dans les plaines d'Aix, au bord du ruisseau de l'Arc, où les paysans parlent encore aujourd'hui et de la fameuse victoire et de l'invincible général.

Donc Marius (c'est le capitaine provençal, et non le romain que je veux dire) était venu aux Chincha charger du guano pour le compte de négociants phocéens. En allant de Chincha à Callao, il me raconta sur l'exploitation de l'engrais péruvien nombre de détails que j'ignorais encore.

J'en ai consigné quelques-uns dans le chapitre précédent; mais voici une histoire authentique que me raconta le Marseillais, et qui vaut bien la peine d'être redite. Je laisse parler le narrateur :

« Il y a quelques années, me dit Marius, il y eut, à propos du guano, un grand procès au tribunal de commerce de Marseille.

« Le capitaine grec Pelopidas Petrocochino avait été envoyé aux Chincha pour charger du guano. Vous savez combien cette terre (pour ne pas l'appeler autrement) coûte cher. Or que fit mon finaud de Grec? Au lieu d'aller aux Chincha, il toucha simplement à Buenos-Ayres : cela lui évitait de doubler le cap Horn, ce qui n'est pas toujours agréable, car il y fait des froids de Sibérie avec des tempêtes *carabinées*. Les matelots grecs, habitués à naviguer dans la Méditerranée, n'y virent que du feu. Le capitaine fit charger à Buénos-Ayres du sable jaune qu'on trouve en abondance sur le rivage. Les marins crurent qu'on prenait du lest, et chargèrent sans s'étonner. La cale pleine, on lève l'ancre. Sauf votre respect, le capitaine envoyait tous les jours les matelots sur le sable à fond de cale, et faisait aussi jeter là tous les débris de poules qu'on mangeait à bord, et vous savez si on en mange. Il recommandait qu'on déposât même les plumes dans cette espèce de sanctuaire. Au bout de quelque temps tout cela commence à fermenter, et à ne pas sentir bon. « — Pourquoi murmurez-vous? dit Petrocochino aux hommes qui se plaignaient; si c'était du vrai guano, ce serait pire encore. Ne faites pas attention à l'odeur : n'y pensez pas. Vous n'avez donc jamais navigué avec les Hollandais?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sachez qu'ils traitent ainsi leurs cargaisons de fromages. »

« Le navire arriva ainsi à Marseille.

« Les négociants consignataires eurent vent de la fraude et se plaignirent. On nomma des experts au tribunal de commerce.

« Ceux-ci, qui n'avaient jamais vu de guano, firent un rapport favorable. Ne trouvaient-ils pas dans cette terre tout ce qu'indiquent les livres? Couleur jaune, phosphate d'ammoniaque et de chaux, même des restes de volatiles? La partie adverse attaqua le rapport.

« — La demande a tort, dit l'avocat du défendeur, ce que nous vous apportons est bien du guano, du guano confectionné par des oiseaux marins, et la preuve c'est qu'il y a encore des plumes. »

« Sur cet argument Petrocochino fut acquitté, mais on parle encore à Marseille du guano qu'apporta le Grec. »

Pendant le peu de temps que je restai à Lima, j'eus le plaisir de rencontrer quelques types d'indigènes, vêtus du *poncho*, sorte de manteau andalous, et portant aux pieds les sandales traditionnelles. Ils s'abreuvaient de *chicha*, eau-de-vie en grande faveur dans toute l'Amérique du Sud. Quelques-uns, par leurs traditions, se reliaient aux Incas; mais pour des fils du Soleil ils étaient bien dégénérés. La plupart venaient des hauts plateaux des montagnes, entre autres celui de Cerro de Pasco, où sont les mines d'argent les plus élevées des Andes. Les filons atteignent sur ce point la hauteur de quatre mille cinq cents mètres: c'est presque l'élévation du Mont-Blanc.

De Lima je retournai à Callao, et de là, remontant le Pacifique à petites journées, je touchai à Huacho, Huanchaco (le port de Trujillo), Lambayeque, Payba, où l'on cultive un coton renommé, Guayaquil dont la belle rivière est entourée, sur l'un et l'autre bord, d'une végétation vigoureuse, et qui donne bien une idée du fouillis inextricable des forêts vierges.

C'est à Guayaquil que l'on fabrique surtout, avec les fibres d'une graminée sauvage, les chapeaux dits de Panama. On y récolte aussi un cacao de qualité supérieure, aussi huileux, aussi parfumé que celui de Caracas, c'est tout dire.

De Guayaquil notre steamer nous porta en quatre jours à Panama. Nous franchîmes l'isthme sur le chemin de fer qui relie Panama à Aspinwall (les indigènes disent Colon), et d'Aspinwall nous gagnâmes Saint-Thomas, la plus coquette et l'une des plus petites des îles des Antilles.

Nous mîmes le cap sur l'Europe, et rachetant par un trajet des plus rapides ce que celui du Pacifique avait eu de trop lent, nous arrivâmes à Southampton, en face de l'île de Wight, en moins de douze jours. Il y avait près de deux mois que j'étais parti du Chili.

Je m'arrêtai à Londres avant de rentrer à Paris. Comme nous passions dans la Cité, Cadenac aspira l'air à plusieurs reprises: « Il me semble, s'écria-t-il, que je sens l'odeur du guano. » Et il revint sur son échantillon si tristement sacrifié : « Je le regretterai longtemps; quelle perte pour l'Institut! »

L. SIMONIN.

SUR LES GISEMENTS DU GUANO

DANS LES ILOTS ET SUR LES COTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE,

PAR M. BOUSSINGAULT.

(Après le récit pittoresque de M. Simonin, nous pensons qu'on pourra lire avec profit et intérêt l'extrait suivant d'un mémoire que notre illustre savant, M. Boussingault, a publié, il y a quelques années, dans les *Annales du Conservatoire des arts et métiers*[1].)

Les gisements de guano (*huano de pajaro*) sont répartis, sur le littoral du Pérou, entre le deuxième et le vingt et unième degré de latitude australe. J'ai vu les premiers dépôts dans la baie de Payta. En avançant vers le sud, on en trouve de distance en distance jusqu'à l'embouchure du rio Loa. En dehors de ces limites, le guano se rencontre encore, quelquefois même très-abondamment, mais alors il est à peu près dépourvu des sels ammoniacaux et des principes organiques auxquels il doit une grande partie de ses qualités.

On distingue, au Pérou, deux espèces de guano : 1° le *huano blanco*, consistant en déjections rendues depuis peu de temps: sa couleur claire est due à l'acide urique; 2° le *huano pardo*, guano ancien, qui offre toutes les teintes intermédiaires comprises entre le gris sale et le brun foncé. Un passage de Garcilazo de la Vega, d'anciens documents, font présumer que, dans leurs cultures, les Péruviens utilisaient surtout le *huano blanco*. En effet, les ordonnances édictées par les Incas avaient particulièrement pour objet de protéger les oiseaux producteurs. Ainsi, la défense, sous les peines les plus sévères, de tuer les *guanaes*, même en dehors des *huaneras*, l'interdiction d'aborder les îlots

1. *Annales du Conservatoire impérial des arts et métiers*, publiées par les professeurs sous la direction de M. Ch. Laboulaye, 1861; librairie scientifique, industrielle et agricole de E. Lacroix, 15, quai Malaquais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux époques de la ponte, pour ne pas effrayer les couveuses, montrent qu'il s'agissait uniquement de favoriser la production du *huano blanco*, et que ces mesures n'avaient pas été prises pour protéger ces immenses amas de guano que l'antiquité péruvienne a laissés intacts, comme si elle eût voulu les réserver pour les conquérants du nouveau monde.

En allant du sud vers l'équateur, les *huaneras* principales sont celles de *Chipana*, *Huanillos*, *Punta de Lobos*, *Pabellon de Pica*, *Puerto ingles*, *Islas patillos*, *Punta grande*, *Isla de Iquique*, *Pisagna*, *Ilo*, *Jesus y cocotea*, les îles de la baie d'*Islay*.

Entre Islay et un point situé à quelques lieues de Pisco, on ne connaît pas de *guano de pajaro* (guano d'oiseau), les eaux étant principalement fréquentées par des phoques, des marsouins, des loups de mer (*lobos*). Aussi, les amas de guano, d'ailleurs fort restreints, que l'on voit dans ces parages, sont-ils presque entièrement formés des déjections et des squelettes de ces animaux.

Le guano est déposé sur de petits promontoires, sur des falaises; il remplit des anfractuosités. En général, il est là où les oiseaux trouvent un abri contre les fortes brises du sud.

Les roches de cette partie de la côte consistent en granit, en gneiss, en syénite et syénite porphyrique. Le guano qu'elles supportent est le plus souvent en couches horizontales; quelquefois cependant elles sont fortement inclinées, comme à Chipana, où elles deviennent presque verticales. Dans certaines *huaneras*, on rencontre un mélange de déjections d'oiseaux et de déjections de poissons ou de cétacés (*lobos*). M. Francisco de Rivero signale particulièrement ce mélange à Punta de Lobos où, sur des strates d'un guano d'un gris obscur, on trouve superposées d'autres strates presque noires, d'une épaisseur de deux pieds, recouvertes à leur tour par de nouvelles couches de couleurs variées. La strate noire est remplie de petites pierres de porphyres luisantes, elliptiques, que les phoques (*lobos*) ont l'habitude d'avaler et qui accompagnent toujours leurs déjections. Les dépôts de guano sont ordinairement au-dessous d'un agglomérat de sable et de substances salines, le *caliche*, que les ouvriers enlèvent pour commencer une exploitation. Sur quelques points, comme à Pabellon de Pica et à Punta grande, le gîte est sous du sable descendu des montagnes voisines, et rien n'établit mieux son ancienneté dans cette localité qu'une observation faite par M. F. de Rivero. Sur la roche qui leur sert de base, l'on voit des couches horizontales de guano, supportant un dépôt de trois mètres de puissance, appartenant à l'alluvion ancienne, renfermant des empreintes de coquilles marines, et, sur cette alluvion, contrairement à ce qui a lieu ordinairement, sont placées plusieurs strates de guano, recouvertes par le sable de l'alluvion actuelle. Le plus ordinairement, l'extraction du guano a lieu à ciel ouvert; cependant, la huanera de Chipana est exploitée par des travaux souterrains poussés au-dessous de l'agglomérat salin et crétacé (*caliche*).



Indigène bolivien émigré aux îles Chincha. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

Dans la huanera de Punta de Lobos, le *guano de pajaro*, en strates horizontales, légèrement ondulées, est d'un brun très-foncé; il renferme du *guano de lobo*, comme l'indiquent des ossements de marsouins, de phoques *lobos*), et les pierres polies elliptiques qui caractérisent les déjections de ces animaux. On attaque la masse au pic et à la poudre. Le guano, mis en sac, est glissé sur des radeaux (*balsas*), qui le transbordent ensuite sur de petits bâtiments (*guaneros*). Les ouvriers reçoivent une piastre (cinq francs quarante centimes) par jour, la nourriture et de l'eau douce, que l'on est obligé d'aller chercher au rio Loa, quand les navires en chargement n'en apportent pas.

La huanera de Pabellon de Pica prend son nom du village de Pica, placé à trente lieues dans l'intérieur. C'est une montagne conique de trois cent vingt-cinq mètres d'altitude; la roche cristalline, que l'on suit jusqu'à cent soixante mètres de hauteur, est recouverte par un grès peu ancien parfaitement caractérisé. La puissance des strates de guano superposées au grès est de quinze à vingt varas[1]. Le produit le plus estimé provient d'un escarpement de plus de deux cents varas de largeur, que recouvre un amas de sable. Dans la zone inférieure, les strates sont séparées par une al-

1. Le vara est une mesure de 82 ou 85 centimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeunes indigènes du Cerro de Pasco (Pérou). — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

luvion ancienne de deux à trois *varas* d'épaisseur et d'une grande dureté. Une soixantaine d'ouvriers sont établis sur la huanera, dont la rade est assez profonde pour que les bâtiments *guaneros* y jettent l'ancre, à vingt-cinq varas de l'embarcadère.

La huanera del Puerto ingles est un petit promontoire à moins d'un mille de distance de Puerto pabellon; on en tire tout le guano nécessaire aux cultures de Taracapa. Comme à Chipana, les travaux sont exécutés sous le *caliche*.

La huanera de Iquique y patillos, située au nord de Pabellon, est un îlot dans la rade d'Iquique. Ce gisement est à peu près épuisé; on en extrait du *huano blanco*, que les oiseaux y déposent journellement.

La huanera de Punta grande est un promontoire à quatre lieues au nord d'Iquique. Le guano remplit plusieurs ravins (*quebradas*) ouverts dans une roche quartzeuse feldspathique en relation avec un calcaire; il est comme enseveli sous du sable venant du cerro de Tarapaca, qui domine la localité. Aussi est-on obligé d'exploiter par des travaux souterrains.

Plus au nord, on connaît encore des gîtes de guano peu importants et d'un accès fort difficile. Tels sont ceux que l'on aperçoit entre les morros de Vigas y Carreta, ou bien encore ceux des îles de Ballista, à l'ouest de Pisco; mais c'est dans cette zone que sont les trois îles de Chincha, les plus riches en guano ammoniacal et qui alimentent l'exportation pour l'Europe. Elles sont, par treize degrés et demi de latitude australe, à environ douze milles à l'ouest-nord-ouest de Pisco; alignées dans une direction nord-sud et séparées par deux passes, l'une de cinq cents varas, l'autre de huit cents varas de largeur, les côtes qu'elles présentent vers le sud et vers l'ouest sont coupées à pic. C'est sous le vent de l'île la plus septentrionale que la plupart des navires viennent charger. Les sommets les plus élevés des îles de Chincha ne dépassent pas cent dix varas; leur base granitique est entourée de récifs d'autant plus périlleux qu'il règne presque constamment un vent très-vif, *la paracà*, depuis dix à onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil. La réverbération du sol, la poussière en suspension dans l'air, élèvent singulièrement la température; aussi les ouvriers ne travaillent-ils que pendant la nuit. Le guano est en strates horizontales assez souvent ondulées, contournées vers leurs extrémités; elles sont rougeâtres vers le haut, d'un gris plus ou moins clair vers le bas; le guano y est partout excellent, excepté dans les assises inférieures, où il est mêlé de *huano de lobo*. On exploite à ciel ouvert. Dans les *tailles*, on rencontre des fissures remplies de cristaux de sels ammoniacaux; l'on trouve aussi, dans ces *huaneras*, des œufs pétrifiés, des plumes, des ossements et même des oiseaux momifiés.

A trente ou quarante mètres au-dessus de la mer, M. Bland a vu, çà et là, le sol jonché de blocs de granit analogues aux roches alpines erratiques dispersées sur les pentes du Jura. Ces blocs reposent sur le guano, et ils sont comme encaissés dans des squelettes de *guanaes*.

.... Les huaneras fournissent deux sortes de produits : le guano ammoniacal, mélange de phosphates terreux, d'urates, de sels à base d'ammoniaque, et le guano terreux formé essentiellement de phosphate de chaux et à peu près dénué de matières organiques azotées.

Il semble d'ailleurs évident que les guanos terreux et les guanos ammoniacaux ont une même origine : les déjections et les dépouilles des oiseaux de mer. La disparition de l'ammoniaque est due probablement à des circonstances locales, telles que l'abondance et la fréquence des pluies qui favorisent naturellement la décomposition des substances organiques et la dissolution des sels à base d'ammoniaque.

La partie du littoral de la mer du Sud où gîte le guano ammoniacal offre, en effet, cette particularité, que, sur une étendue considérable, depuis Tumbes jusqu'au désert d'Atacama, la pluie est pour ainsi dire inconnue, tandis qu'en dehors de ces limites, au nord de Tumbes, dans les forêts impénétrables et marécageuses de Choco, il pleut presque sans interruption. A Payta, placé au sud de cette province, lorsque je m'y trouvai, il y avait dix-sept ans qu'il n'avait plu. Plus au sud encore, à Chocopé (latitude sept degrés quarante-six minutes sud), on citait comme un événement mémorable la pluie de 1726; il est vrai qu'elle dura pendant quarante nuits, car elle cessait pendant le jour.

La rareté des pluies dans ces contrées est attribuée à la permanence et à l'intensité des vents sud-sud-est. C'est en mai et juin qu'ils soufflent avec le plus de force. Le ciel est alors d'une admirable pureté; la température baisse par l'effet de ces courants d'air venus des régions polaires australes, qui annoncent la fin de l'été (*verano*).

Il n'y a pas d'orage sur cette côte péruvienne. Un habitant de Piura, de Séchura, s'il n'a pas voyagé, n'a aucune idée du tonnerre. Cependant, on se tromperait singulièrement si l'on s'imaginait que la sécheresse est permanente sur le littoral. Pendant plusieurs mois la terre est abreuvée sans recevoir de pluie; les vallées, les coteaux se couvrent de verdure. C'est qu'il arrive une époque où le vent des régions australes est remplacé par un vent du nord à peine perceptible, si faible qu'il a tout juste la force nécessaire pour faire mouvoir une girouette, pour agiter les banderoles des navires; c'est une légère agitation de l'air, un calme indécis indiquant que la brise sud-sud-est a cessé. A partir de ce changement, de juillet à novembre, l'atmosphère prend un aspect tout différent, que le vent, en reprenant peu à peu avec mollesse la direction normale sud-sud-est, ne modifie qu'avec lenteur. On est alors en hiver (*invierno*). A la vive lumière dont le pays était inondé, a succédé un demi-jour qui attriste l'esprit. Le ciel est voilé par un épais brouillard; ce n'est plus que rarement, pendant quelques éclaircies, que l'on aperçoit le soleil; régulièrement, entre dix heures et midi, de la vapeur vésiculaire s'élève et se maintient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à une certaine hauteur où elle devient un nuage. Pendant ce mouvement ascensionnel, une partie du brouillard se résout en bruine, en *garua* qui mouille la terre à la manière de la rosée. Les *garuas*, c'est l'expression indienne, ne sont jamais assez abondantes pour rendre les chemins impraticables, pour pénétrer les vêtements les plus légers; mais par leur persistance elles introduisent dans le sol assez d'eau pour le rendre fertile, pour le maintenir dans un état convenable d'humectation quand le vent du sud, reprenant son impétuosité, les chasse et s'oppose à leur apparition. D'ailleurs, sur des points heureusement assez nombreux du littoral, l'aridité est seulement à la surface; à une certaine profondeur, l'on rencontre une nappe aquifère dont l'origine est dans la Cordillère. Les eaux pluviales que reçoivent les montagnes des Andes, à moins d'être extrêmement abondantes, ne parviennent pas toujours jusqu'à la mer; durant un parcours de vingt à trente lieues, elles sont absorbées par le sable, et, comme cela a lieu à Piura, à Séchura, pour les trouver, il faut creuser le lit des torrents desséchés. C'est à la fois à cette imbibition d'un sol arénacé et à la fréquence des bruines ou *garuas* que le pays compris entre Tumbes et le Chili doit de ne pas être un désert sur toute son étendue.

C'est précisément dans cette zone où la pluie est assez rare pour être considérée comme un événement, entre Payta et le rio Loa, que sont situés les gîtes de guano ammoniacal. Au delà plus au nord, comme plus au sud de ces points extrêmes, le guano exposé aux pluies tropicales est généralement dépourvu d'ammoniaque, de sels solubles; un sel insoluble a résisté, c'est le phosphate de chaux, la base et le caractère des guanos terreux.

Pour que le guano ait été accumulé en aussi énormes quantités dans les huaneras, il a fallu le concours de circonstances aussi favorables à sa production qu'à sa conservation : un climat d'une sécheresse exceptionnelle sous lequel les oiseaux n'aient pas à se garantir de la pluie; des accidents de terrains offrant des crevasses, des anfractuosités, où ils pussent reposer, pondre et couver à l'abri des fortes brises du sud; enfin une nourriture telle qu'ils la trouvent dans les eaux qui baignent la côte péruvienne. Nulle part au monde le poisson n'est plus abondant. Il arrive quelquefois, pendant la nuit, comme j'en ai été témoin, qu'il vient échouer vivant sur la plage en nombre prodigieux, sans que la mer soit agitée, comme s'il voulait échapper à la poursuite d'un ennemi[1].

Un des navigateurs espagnols qui accompagnèrent les académiciens français à l'équateur, Antonio de Ulloa, rapporte que « les anchois sont en si grande abondance sur cette côte qu'il n'y a pas d'expression qui puisse en représenter la quantité. Il suffit de dire qu'ils servent de nourriture à une infinité d'oiseaux qui leur font la guerre. Ces oiseaux sont communément appelés *guanaes* parmi lesquels il y a beaucoup d'*alcatras*, espèce de cormoran, mais tous sont compris sous le nom général de *guanaes*. Quelquefois, en s'élevant des îles, ils forment comme un nuage qui obscurcit le soleil Ils mettent une heure et demie à deux heures pour passer d'un endroit à un autre, sans qu'on voie diminuer leur multitude. Ils s'étendent au-dessus de la mer et occupent un grand espace; après quoi, ils commencent leur pêche d'une manière fort divertissante : car, se soutenant dans l'air en tournoyant à une hauteur assez grande, mais proportionnée à leur vue, aussitôt qu'ils aperçoivent un poisson, ils fondent dessus la tête en bas, serrant les ailes au corps, et frappant avec tant de force qu'on aperçoit le bouillonnement de l'eau d'assez loin. Ils reprennent ensuite leur vol en avalant le poisson. Quelquefois ils demeurent longtemps sous l'eau, et en sortent loin de l'endroit où ils s'y sont précipités; sans doute parce que le poisson fait effort pour échapper et qu'ils le poursuivent, disputant avec lui de légèreté à nager. Ainsi on les voit sans cesse dans l'endroit qu'ils fréquentent, les uns se laissant choir dans l'eau, les autres s'élevant; et comme le nombre en est fort grand, c'est un plaisir que de voir cette confusion. Quand ils sont rassasiés, ils se reposent sur les ondes; au coucher du soleil, ils se réunissent, et toute cette nombreuse bande va chercher son gîte. On a observé, au Callao, que les oiseaux qui se gîtent dans les îles et les îlots situés au nord de ce port vont dès le matin faire leur pêche du côté du sud, et reviennent le soir dans les lieux d'où ils sont partis. Quand ils commencent à traverser le port, on n'en voit ni le commencement ni la fin[1]. »

En 1844, lorsque M. F. de Rivero exécutait ses travaux topographiques, il y avait dans les huaneras près de 36 millions de tonnes de matières, et comme l'exportation de 1846 à 1851 a été de 509 579 tonnes, ou 532 000 tonnes si l'on y comprend l'année 1845, il restait, en 1852, dans les huaneras plus de 35 millions de tonnes de guano. Actuellement la principale exploitation a lieu dans les îles de Chincha, où il devait y avoir, en 1844, 36 500 000 varas cubiques, soit 23 542 500, et en 1852 à peu près 23 millions de tonnes de guano. Si, comme on l'assure, l'extraction annuelle s'est élevée dans ces derniers temps à 350 000 tonnes, les gîtes seraient épuisés en une soixante d'années. On porte à 900 le nombre des travailleurs des îles de Chincha, et dans ce nombre on compte 300 ouvriers appartenant à cette race chinoise qui paraît destinée à faire librement en Amérique l'ouvrage des esclaves.

Les gisements de guano sont tellement considérables que l'on a douté qu'ils fussent bien réellement formés par des déjections d'oiseaux appartenant à l'époque actuelle. Humboldt était très-enclin à les considérer comme antédiluviennes, comme des amas de coprolithes ayant conservé leur matière organique originelle. Il reculait devant l'âge qu'il faudrait assigner à ces dé-

1. Les requins sont fort communs dans ces eaux.

1. *Ulloa*, tome I, page 486.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pôts, dont l'épaisseur atteint quelquefois 30 mètres, parce qu'il supputait qu'en trois siècles les déjections des oiseaux qui fréquentent les îles de Chincha ne dépasseraient pas une épaisseur d'un centimètre.

M. F. de Rivero croit, au contraire, que cette prodigieuse accumulation de guano est tout naturellement expliquée par la multitude des *guanaes*, désignés sur les côtes du Pérou sous les noms de : *piqueros*, *sarcillos*, *gaviotas*, *alcatruces*, *pajaros ninos*, *patillos*, etc. Si aujourd'hui, dit-il, malgré la persécution qu'ont soufferte et que souffrent encore les *guanaes*, on en voit néanmoins des milliards sur les récifs ou sur les sommets escarpés des îlots, qu'était-ce avant l'occupation du Pérou par les Européens, lorsqu'ils étaient, pour ainsi dire, les seuls habitants du littoral? En 6000 ans, M. F. de Rivero ne va pas au delà par



Un Indien de Cuzco et des hauts plateaux du Pérou. — Dessin de A. de Neuville, d'après une photographie.

égard pour la date du déluge, le guano déposé pèserait 361 millions de quintaux, et l'on ne doit pas oublier qu'aux déjections se sont ajoutées nécessairement les dépouilles des oiseaux. 264 mille *guanaes* habitant à la fois les îles de Chincha est un nombre que l'on ne répugne aucunement à accepter quand on a vu se mouvoir ces nuées de volatiles dont, pour employer l'expression de Ulloa, « on n'aperçoit ni le commencement ni la fin, » qui font naître l'obscurité, et, en rasant la surface de la mer, empêchent un navire de manœuvrer. La surface de ces îles étant de 1 450 224 varras carrées, un *guanaes* y pourrait donc disposer de 5 varas 6/10, soit à peu près 4 mètres carrés, sur lesquels il se trouverait parfaitement à l'aise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Indus. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M G. Lejean.

LE PANDJAB ET LE CACHEMIR[1],

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Je m'étais rendu dans l'Inde il y a deux ans, avec l'intention de chercher derrière l'Himalaya, au nord ou à l'ouest, la solution de certains problèmes d'ethnographie et d'histoire qui promettent de beaux triomphes à quiconque pourra en résoudre la plus mince parcelle. Averti par l'expérience des voyages, j'avais sagement prévu le cas où des contre-temps imprévus m'empêcheraient de franchir l'Himalaya et où des études faites dans l'ancienne Indo-Scythie me dédommageraient en bonne partie des résultats primitivement espérés. C'est juste ce qui m'arriva. Je tombai dans le nord de l'Inde en face de quatre guerres sérieuses : la Russie battait les Bokhares, ce qui surexcitait le fanatisme de tout le Turkestan ; dans la Tartarie chinoise, les musulmans insurgés et *cœlestial Johnny* (petit nom anglais des fils de l'Empire-Céleste) se massacraient avec un entrain qui eût inquiété le Juif-Errant lui-même ; le tiers du Cachemir était insurgé contre son tyran, et l'Afghanistan était déchiré par les querelles des fils du vieux Dost Mohammed, récemment décédé. Dans le doute si je pourrais mener mes projets à bonne fin, je ne négligeai pas l'étude des pays que je traversais, le Pandjâb, l'Afghanistan britannique, le Cachemir, et bien je m'en trouvai. Ce sont mes excursions dans ces contrées que je vais raconter au fil de la plume à mes lecteurs.

La forme purement narrative est celle que j'ai toujours préférée : mais en lisant les notes écrites durant les loisirs, quelquefois assez longs, de mes pérégrinations, je trouve que si la préoccupation littéraire y manque parfois, elles offrent en revanche une image plus vive, plus nette, plus fidèle de mes impressions au jour le jour. Comme je souppose que le lecteur ne sera pas trop fâché de saisir ces impressions sur le fait, il me permettra de remplir les lacunes de ma narration avec les extraits de mon journal. Ce mélange offrira d'abord un peu d'étrangeté, mais il présentera peut-être aussi une garantie contre la monotonie et l'apprêt, grands écueils des récits arrangés au retour, quand on a pendu au clou le sac et le bâton du pèlerin et qu'on saisit la plume docile dans des intentions malévoles à l'endroit du lecteur sans défiance, *lector incautus*.

Ces explications données, j'entre en matière par Kuratchee, à la bouche la plus occidentale de l'Indus, lieu où je touchai pour la première fois, avec un respect que l'on comprendra, la terre sainte d'*Aryavarta*, le sol auguste de l'Inde.

1. Première partie d'une relation que M. G. Lejean désigne sous ce titre : *De Cachemir à Ispahan*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

I

Kuratchee. — Chemin de fer de Kotree : paysage : un *nullah*. — Pourquoi l'Hindou ne connaît pas le *kef*. — Kotree : le *travellers' bungalow*.

Kuratchee, 13 mai. — Nous avons doublé à trois heures après midi la falaise de Munora, et passé entre le phare et une île bizarre, une sorte de pyramide tronquée et rongée par les vagues, qui l'ont séparée de la falaise à une époque évidemment peu éloignée. La ligne d'horizon est fermée de tous côtés par une plage grise, terne, nue, sur laquelle se massent à droite les maisons du vieux Kuratchee, dominé par un clocher plus ambitieux qu'élégant.

L'aimable capitaine Mac Callum a la courtoisie de faire mettre la baleinière à la mer et de me conduire lui-même jusqu'à la station des voitures de place. Ces voitures sont d'élégantes calèches dirigées par de jeunes cochers indous en tunique blanche et en turban rouge, propres, empressés et polis; les prix, en comparaison avec ceux des grandes villes d'Orient, sont assez modérés : pour une roupie et quatre annas (trois francs dix centimes) je me fis conduire à l'embarcadère du chemin de fer de Kotree, à cinq kilomètres environ. La route, large et belle comme toutes les routes de l'Inde anglaise, traverse ce que j'appelle le nouveau Kuratchee, c'est-à-dire les nouvelles constructions exécutées par le génie civil et la marine : l'ensemble répond bien à l'idée que je me fais de l'activité anglo-saxonne dans l'Inde, car l'occupation du Scinde ne remonte qu'à vingt-trois ans, et les travaux de Kuratchee, me dit-on, qu'à une douzaine d'années.

Le chemin de fer de Kotree a une longueur de quarante *miles*, il aboutit à l'Indus en face de Haïderabad. Je n'ai pas besoin de dire que le service n'y a point l'irrégularité pittoresque et impatientante qui domine dans ceux de Turquie et d'Égypte. Le bon marché est vraiment prodigieux : parcours total, pour les premières, deuxièmes, troisièmes classes, six, quatre et deux roupies[1] (quinze, dix et cinq francs). Je remarque que les troisièmes sont pleines, ce qui n'empêche pas un Anglais de me faire remarquer que la compagnie a tort de faire payer deux roupies aux voyageurs de cette classe, et qu'elle aurait bénéfice à mettre les places à une roupie. L'Hindou est économe, parce que ses moyens d'existence, comme du reste ses besoins, sont très-limités.

Kotree, 14 mai. — A peine en wagon je me suis endormi d'un bon somme pour ne me réveiller que ce matin au lever du soleil. Je jette un coup d'œil sur la campagne : elle est moins unie que Kuratchee, mais n'en est guère moins triste. La plaine, plate, faiblement ondulée, me paraît presque déserte : force buissons de *tamarix indica* à gauche de la route : quelques chaînes de monticules rougeâtres derrière lesquels je devine le plus affreux désert : un vrai paysage des plus mauvais endroits de la Haute-Nubie. La seule chose pittoresque qui délasse ma vue est un long viaduc enjambant hardiment un fort beau *nullah*, c'est-à-dire un torrent desséché dont le long ruban de sable blanc et fin sert de grande route aux indigènes; au moment du passage du train, un long troupeau défile en se dirigeant sur l'abreuvoir.

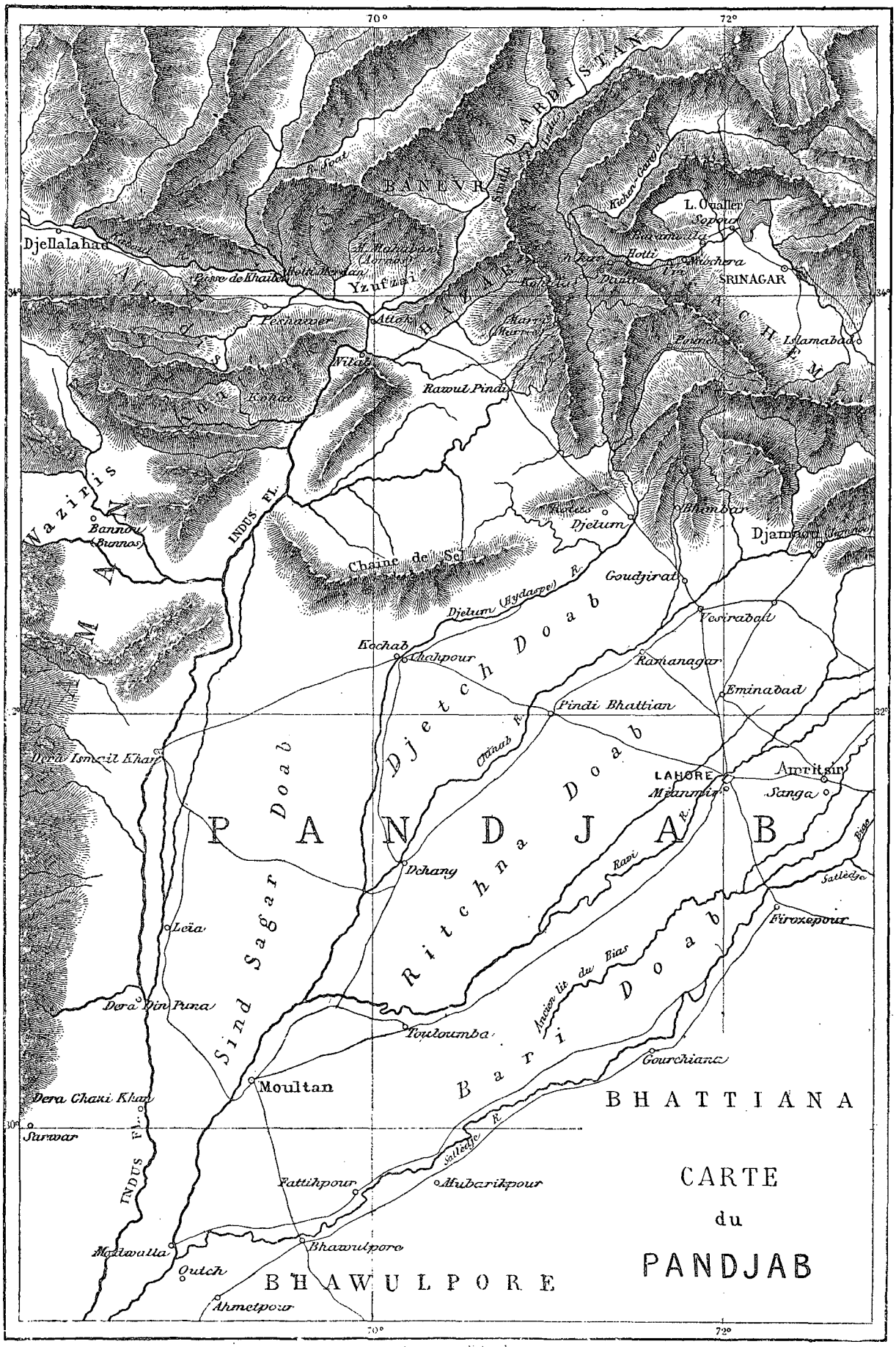
L'arrivée à Kotree me montre l'Inde sous un aspect plus riant : depuis la gare jusqu'au fleuve, sur une longueur d'un kilomètre, on ne voit que larges allées sablées circulant entre des jardins et des villas aussi spacieuses qu'élégantes. C'est la ville anglaise, qui date de sept ou huit ans; la ville indigène, grise, poudreuse et nue, ressemblerait assez à un village arabe, n'était la largeur des rues et l'absence de cafés. Je note à ce propos un trait du caractère hindou : c'est un peuple qui n'entend rien au *kef* oriental, à cet état délicieux d'anéantissement qui participe à la fois de la rêverie et du sommeil, cette béatitude ineffable qui échappe à toute définition, précisément parce qu'elle est l'absence complète de toute sensation définissable. Le *kef* est impossible dans nos climats d'Occident, où l'atmosphère est, pour ainsi dire, trop chargée d'activité *ambiante* pour permettre un pareil anéantissement de la pensée; peut-être est-il possible en Sicile et en Andalousie; peut-être est-il moins dépendant du climat que d'un certain milieu d'habitudes. Du moins je n'en ai jamais éprouvé le besoin à Paris, où les étés sont parfois si brûlants, tandis que c'était pour moi la plus impérieuse des nécessitées quotidiennes à Constantinople, en novembre dernier. La fumée subtile du narghilé, la vapeur plus subtile encore du café d'Yémen, sont les agents puissants et inoffensifs de cette torpeur salutaire à l'hygiène, et que chacun accommode comme il l'entend. L'Arabe ou le Nubien y ajoute la bizarre friction qu'il appelle la *delka;* le Turc regarde, en fumant ou en bâillant, fumer et bâiller les femmes les plus bêtes, les plus gourmandes et les plus malpropres que le ciel ait créées; moi, j'ai le *kef* moins.... sardanapalesque, mais il ne me déplaît pas de m'y préparer par un quart d'heure d'une lecture attrayante.

L'Hindou, malheureusement pour lui, n'a ni le café ni le *tombeki :* il y a bien le thé, ce qui est loin de remplacer la fève de la mer Rouge, et le *houka*, qui est absolument la même chose que le narghilé, mais où l'on fume le *gurago*, drogue malfaisante composée d'un tabac du Bengale, d'une sorte de mélasse et d'opium. Le tout forme une pâte noire, douceâtre, d'aspect peu engageant : j'en ai fumé une fois et j'en ai assez pour le reste de mes jours. L'usage du houka, jadis en haute faveur parmi les officiers anglo-indiens, a été, paraît-il, proscrit, m'a-t-on dit, soit par le bon ton, soit par le règlement. L'Hindou, lui, continue à absorber ce poison, qui lui donne une torpeur pesante et funeste.

Je me suis installé au *travellers' bungalow*, une innovation toute anglaise que nous ne ferions pas trop mal d'imiter en Algérie. Dans toutes les villes où l'agglomération européenne n'est pas assez considérable

1. La roupie est le dixième de la livre pound, soit 2 fr. 50 : elle se divise en 16 annas, ce qui met l'anna à 15 centimes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Levé par Irhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour avoir suggéré à la spéculation privée l'idée de fonder des hôtels, le gouvernement a bâti un *bungalow* (sorte de villa) simple, élégant, où tout voyageur peut s'installer confortablement, au prix d'une roupie par jour. Comme tous les indigènes aisés et la plupart des Anglo-Indiens voyagent avec au moins un domestique, le *péon* (gardien) du bungalow est tenu de mettre sa cuisine à leur disposition et de leur procurer à des prix modérés toutes les provisions dont ils ont besoin; quant à ceux qui n'ont point de cuisinier avec eux, un *mess-man* attaché à l'hôtel leur fournit leurs repas comme ils l'entendent, d'après un tarif affiché ostensiblement dans toutes les chambres. Rien de plus commode pour le voyageur que le *travellers' bungalow* : il y trouve tout le comfort désirable, joint à une liberté et une tranquillité que donnent rarement nos hôtels européens ; pas d'empressements importuns et serviles, pas d'additions gonflées, pas le va-et-vient d'un monde affairé et bruyant, rien de cette agitation triviale qui n'a rien de choquant pour des Yankees, mais qui est une dissonance, une sorte de *fausse note* dans le grave et noble Orient. Un beau bois de palmiers, enclos dans le vaste jardin du bungalow, ajoute au charme qu'offre à mes yeux cette résidence d'un jour Ce bois était, paraît-il, le seul groupe d'arbres qui existât à Kotree avant l'occupation anglaise.

Les *travellers' bungalows* sont sous l'inspection de l'ingénieur en chef du district : c'est à cet agent que le voyageur doit s'adresser pour se faire donner un permis de séjour au bungalow, s'il entend y rester plus de trois jours. La sanction de cette règle est assez curieuse. Si le voyageur néglige cette formalité, il n'est pas mis à la porte ou traduit à la police (ce qui lui arriverait infailliblement en France), mais il est défendu au mess-man de lui fournir à manger.



Paysan du Scinde. — Dessin de Gilbert d'après une photographie tirée de l'ouvrage *People of India*.

II

L'Indus. — Haïderabad. — Les pêcheurs du Scinde-Sakkar.

Sita, 19 mai. — J'ai pris passage pour Moultân à bord du *Phara*, steamer de l'*Indus Flotilla Company*. Les eaux de l'Indus montent, et la navigation est reprise. Le voyage, en montant, est fort long : on me *promet* seize jours de traversée ; c'est à se damner corps et âme. Les prix sont à l'avenant, excessifs, comme dans tous les steamers anglais possibles : je paye 178 roupies pour moi et mon domestique. La table est passable, rien de plus. Il est fort heureux que ce soit le dernier steamer que j'aie à prendre jusqu'au retour : ma bourse se dégonflerait vite à voyager longtemps de la sorte.

Le premier coup d'œil jeté sur l'Indus est singulièrement imposant. Le fleuve sacré qui a donné son nom à l'Inde a ici une largeur supérieure à celle du Bosphore, et l'aplatissement de ses rives le fait paraître encore plus puissant. Son eau jaune et clapoteuse me rappelle, comme rapidité, le Tigre à Mossoul ; si sa profondeur répondait à sa largeur et à sa vitesse, les plus beaux fleuves que j'aie vus, le Rhin, le Danube, le Nil lui-même, seraient peu de chose à côté de lui. Mais toute cette mer d'eau douce, qui roule tumultueusement vers l'Océan les neiges fondues de l'Himalaya, ternies en lavant au passage les plaines d'argile du Pandjâb, cette masse d'eau, dis-je, n'a que l'apparence d'un très-grand fleuve : en ce moment même où elle monte, la sonde trouve rarement plus de neuf pieds anglais, et reste souvent à quatre, à trois. Cela remet à leur vraie place des fleuves comme le Danube et le Nil, avec leurs abîmes, leurs tempêtes, leurs cataractes et leurs Portes-de-Fer. Je ne parle pas du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rhin, qui n'est sur la carte du globe qu'une beau ruisseau, devenu célèbre pour avoir été franchi par vingt héros, ensanglanté par cent boucheries plus glorieuses les unes que les autres, et chanté en beaux vers par Becker et Lamartine. Ce qu'il a vraiment pour lui, c'est sa cascade de Schaffouse, qui n'a qu'un défaut : c'est d'être inférieure à cinquante au moins des cascades d'Abyssinie.

Nous avons remonté lentement le courant, et vu défiler successivement, à notre gauche, les maisons et les jardins de Kotree, formant un charmant décor de théâtre; puis un railway en construction, puis enfin la campagne, plate, cultivée, bien peuplée, quoique les villages nous semblent assez misérables. Sur la droite, derrière un épais rideau d'arbres, pointent les mosquées d'une grande ville : c'est Haïderabad, la capitale du Scinde. La circulation entre les deux villes me paraît assez active, si j'en juge par le va-et-vient des steamers qui font ce service. Plus au nord les arbres deviennent plus rares, les dunes plus nombreuses : c'est le champ de bataille de Miani (Meeanee), où les émirs Talpouris, qui régnaient sur le Scinde, furent battus, il y a vingt-trois ans, par l'armée anglaise sous les ordres de sir Charles Napier. La victoire, décidée surtout par l'artillerie anglaise, coûta fort cher aux vainqueurs, et la conquête du Scinde en fut la suite. Haïderabad se rendit, les émirs capitulèrent, et leur zenana (harem) fut respecté, mais les femmes qui le composaient furent laissées libres d'emporter leurs bijoux et de suivre ou de ne pas suivre leurs époux. Elles profitèrent largement de cette double liberté, prirent cinquante millions de diamants et d'autres valeurs, et s'en allèrent vivre en grandes dames où il leur plut : *une* seule suivit son sire. Voilà l'amour dans la polygamie! Et dire que j'ai lu un Jocrisse de voyageur qui se fait l'avocat de cet amour *naturel!*

Nous voyons passer devant nous, rapides comme des flèches, les barques indigènes à la proue carrée élégamment ornée, et les pêcheurs couchés à plat ventre sur d'énormes vases en terre cuite qui leur font l'office d'outres : leurs longues jambes nues leur servent d'avirons pour se diriger au milieu du courant. C'est miracle qu'il n'y en ait aucun d entraîné sous les palettes du steamer. Avec la hampe de leurs longs filets dressée, perpendiculairement au fil de l'eau, à une hauteur de trois à quatre pieds, ils ressemblent à des naufragés entraînés à la dérive et s'accrochant à une épave. Je ne comprends pas parfaitement les avantages de ce mode singulier de pêche, vu la force du courant qui, en moins d'une heure, entraîne le pêcheur à une distance énorme en aval, et l'oblige à revenir chez lui par terre, chargé de ses filets et de son gros flotteur : j'en vois beaucoup passer, ainsi accoutrés, sur les deux rives.



Paysan du Scinde. — Dessin de Gilbert d'après une photographie tirée de l'ouvrage *People of India.*

Le premier soir, nous avons stoppé à une *wood-station*, pour charger du bois (les steamers de l'Indus ne brûlent pas de houille) et pour passer la nuit. Nul vapeur ne se hasarde à naviguer de nuit sur ce fleuve, du moins en mai : le pilote a bien assez à faire, le jour, à se reconnaître parmi les bas-fonds qui changent presque chaque année. Nous avons rencontré justement un beau vapeur échoué en plein milieu de l'Indus, et que deux autres steamers sont en train de décharger pour pouvoir le remettre à flot. Au moment où nous passons devant, la sonde nous donne *trois* pieds (anglais).

La station où nous sommes arrêtés est une vraie forêt vierge, un bois de *babool tree* (mimosa arabica) extrêmement pittoresque, plus que ne le sont en général les forêts de l'Est-Afrique, qui sont beaucoup trop clair-semées. A part cette différence, ce lieu me rappelle assez la partie du Nil Blanc appelée les *Sunt* (sunt est le nom arabe du mimosa). Je suis descendu à terre pour faire une petite promenade, mais je ne tarde pas à rentrer : il fait une chaleur accablante sous le couvert, bien que le soleil soit couché. La terre blanchâtre et friable, piétinée par les bûcherons, a l'air de cendre encore tiède,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la marche sur ce sol sans herbe et sans végétation est un véritable supplice.

Sakkar, 21 mai. — Nous sommes mouillés devant Sakkar (l'orthographe officielle est Sukkur[1]), ville musulmane doublée depuis très-peu d'années d'un quartier européen. Je monte au *Post Office*, vaste et confortable construction qui sert à la fois d'école et de *library* (cercle littéraire). Je ne trouve dans l'école que le maître (*indigène*) qui dort et se fait éventer par un de ses élèves ; deux autres répètent une leçon d'anglais dans la *library*, dont presque tous les livres portent l'estampille *Shikarpoor*. Voici pourquoi. Lors des premiers temps de l'occupation, Shikarpoor, grande ville indigène à seize *miles* dans l'intérieur, avait été le siége des autorités civiles et militaires, qui fondèrent une *library;* mais le climat décima si rudement le personnel européen, qu'on dut transférer les survivants à Sakkar, et naturellement les livres les suivirent.

La *library* me paraît contenir sept ou huit cents volumes, presque tous très-modernes, littérature courante, peu de romans, beaucoup de bonnes histoires classiques, anglaises ou étrangères (traduites), un bon choix de voyages, mais presque rien sur l'Inde : c'est une lacune regrettable, que ne comblent pas suffisamment les *livres noirs*. J'appelle ainsi les mémoires grand in-4°, demi-reliure noire, que publie le gouvernement de Bombay sur diverses matières de travaux publics, d'industrie locale, de science appliquée à l'industrie (comme l'importante série de mémoires sur la géologie du nord-ouest de l'Inde). J'ai parcouru les livres noirs : au milieu d'un fouillis de choses d'intérêt local, j'ai trouvé des mémoires géographiques d'un véritable intérêt, notamment une monographie (avec planches et carte) de la tribu des Kosijas, absolument innommée dans nos meilleures cartes, et qui occupe les montagnes entre l'Inde anglaise et l'émirat de Kelat. L'esprit anglais excelle dans ces monographies : quand il s'est emparé d'un sujet, il est rare qu'il le quitte sans l'avoir épuisé.

Le Sakkar moderne m'a peu séduit ; mais à un demi-kilomètre plus loin j'ai bien le plus beau décor de théâtre qu'on puisse imaginer. Le fleuve, plus resserré, coule à travers le vieux Sakkar musulman, entre la forteresse à gauche, et une île à droite, sur laquelle s'élève une mosquée en partie *écaillée* de briques enduites d'un émail bleu ciel, le même qu'on peut admirer à Mossoul et à Bagdad. Derrière l'île se pressent, dans un pittoresque désordre, les habitations de la cité. La forteresse, bâtie en briques, n'a rien de bien redoutable, malgré ses créneaux et ses meurtrières, qui ont dû avoir bonne mine au temps d'Aureng-Zeb; mais elle a de belles proportions, et le rideau de palmiers qui borde le fleuve tout le long des remparts ne contribue pas peu à la singulière beauté de l'ensemble. Le palmier n'est pas seulement un arbre utile, je n'en connais pas qui soit plus ornemental. Prenez le plus laid village égyptien, la plus maussade ruine en terre battue que vous puissiez imaginer, vous n'avez qu'à jeter sur cette laideur l'ombre de deux palmiers, faire jouer un peu de soleil sur leurs troncs squammeux ou sur ces longues feuilles tranchantes et dures qui semblent des faisceaux d'épées, — et toute vulgarité aura disparu : vous aurez à volonté le Nil, l'Atlas ou l'Andalousie.

Mais la perle de Sakkar, à mon sens, c'est un îlot qui reste à notre gauche, au moment où nous venons de doubler la pointe de la citadelle. C'est une corbeille de verdure, — un fouillis de beaux et grands arbres qui mirent de tous côtés leur cimes vénérables dans les eaux de l'Indus. Sept ou huit mosquées, dont les dômes de briques tranchent vigoureusement sur le vert sombre des arbres, indiquent assez le caractère du lieu, consacré à la sépulture de quelques saints de l'Islam, peut-être à celle de quelque grand personnage d'un caractère plus profane. Ce qu'il y a, dans ce petit coin de terre, de fraîcheur, d'ombre et de paix est quelque chose d'impossible à décrire. Le fleuve lui-même, bruyant et rapide à cent mètres plus bas, est ici profond, calme, et comme recueilli. C'est à porter envie aux morts qui reposent dans cette ombre si bien choisie, si bien protégée contre les bruits importuns de la vie extérieure.

Je ne porte cependant envie à personne, et je ne suis pas exigeant en ce qui regarde le choix de ma dernière demeure, mais si j'ai un vœu à former, c'est de mourir bien loin de ces grandes villes où la sépulture des hommes est un article de police urbaine, tarifé comme les trois classes des chemins de fer, — où l'on suit un convoi le chapeau sur la tête, en causant du dernier manifeste du président Johnston. N'ayant pas assez de stoïcisme pour atteindre au fier dédain de Lamennais, j'espère un jour (il ne coûte rien d'espérer) reposer sous les ifs séculaires de mon petit cimetière breton, dans cette terre primitive et barbare où les morts ne sont pas oubliés, et où des municipalités naïves n'ont pas encore appris à leur chicaner les quelques ares de terrain légués par dix siècles. Mais il y a grande témérité à des prévisions si loin, — ou si près. A quoi a-t-il tenu que je n'aie dormi mon dernier sommeil dans les sables de la « mer sans eau, » — ou sous les genévriers de quelque cimetière abyssin plein de fleurs et de parfums, — ou bien encore sous les euphorbes de Gondokoro, au bord du Nil Blanc, bercé par le murmure doux et profond du grand fleuve énigmatique dont la source est encore à trouver[1]?

1. Dans presque tous les noms géographiques de l'Orient, orthographiés à l'anglaise, la lettre *u* doit se prononcer *a*, plus rarement *e*. *Pundjaub, Muscate, Umritseer, Lucknow, Calcutta, Burma, Bunder Abbas*, prononcez Pandjâb, Mascate, Amritsir, Laknau, Calcâta, Barma, Bender Abbas.

1. Voyez les récits de ces divers voyages de M. Guillaume Lejean, tables du *Tour du Monde*. — Au sujet de la source du Nil, et sur ce que laissent à désirer les découvertes de Speke, Grant et Baker, voyez la *Revue géographique* du 2e semestre 1865, par M. Vivien Saint-Martin (*Tour du Monde*, tome XII).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Paysages : les jungles. — Les indigènes. — Le Pandjâb : un mot d'histoire rétrospective. — Bhawulpore et sa révolution : un tyranneau hindou. — Les gouvernements « nationaux » dans l'Inde, et la « tyrannie » anglaise.

Mittankote, 25 *mai*. — La traversée devient réellement monotone : les joncs et les paysages se suivent et se ressemblent. Les forêts vierges ont disparu depuis longtemps et ont fait place aux jungles qui couvrent les deux rives.

Le *jungle* est un embryon de forêt vierge, comme le *makis* de la Corse ; c'est un fouillis d'arbustes qui n'arrivent jamais à la hauteur d'arbres : je n'en ai guère vu dépassant neuf pieds. Ce sont invariablement, jusqu'ici, des tamarix nains, qui paraissent d'une grande ressource aux indigènes comme chauffage ; dans les cantons du Scinde où ce combustible manque, le paysan est réduit à brûler de la bouse de vache. Les masses de tamarix, mêlées ou bordées d'*arundo donax* dans les parties sujettes à être visitées par l'inondation, ressemblent un peu, de loin, à nos plantations de genêts. Quelques éclaircies dans le fourré permettent de voir, à deux ou trois kilomètres de la rive, les pauvres villages hindous, avec leurs maisons construites sur le même modèle que nos habitations rurales, leurs cultures et leurs vergers, ou du moins ce qui ressemble à des vergers.

Chaque soir, nous nous arrêtons vers le coucher du soleil, je descends à terre pour faire une flânerie dans le jungle, muser au bord de quelque mare, et je rentre pour remonter sur la dunette, d'où je jouis d'un coup d'œil assez animé. Tous les passagers indigènes sont descendus à terre avec leurs modestes batteries de cuisine, ont allumé des feux dans les jungles, et se livrent, tout en préparant leur souper, à des causeries d'autant plus animées qu'ils ont dormi comme des matous pendant la chaleur du jour. L'oriental n'est grave et taciturne que dans les occasions où il est en vue, dans le moment où cela « lui va bien ». Or, en tout ce qui n'est pas la vie intime et familière, cela « lui va bien ». Nos Français sont trop portés à l'oublier en Orient, — du moins il y en a qui l'oublient et on juge en bloc toute notre nation d'après ces spécimens. L'historien anglais de la campagne de Crimée, en parlant de la première entrevue des trois généraux alliés à Varna, en 1854, a noté l'effet que produisaient, à côté de la gravité hypocrite d'Omer-Pacha et de la raideur *gentlemanlike* de lord Raglan, la gesticulation et la loquacité inopportune du maréchal Saint-Arnaud. A travers la courtoisie des paroles de l'écrivain anglais, on sent percer un énorme dédain.

Je m'habitue de plus en plus aux figures indigènes. Ce sont bien là les Ariyas, les fils aînés de la grande race dont nous sommes les cadets. Les traits sont réguliers, et bien européens : le teint n'est pas plus brun que nos méridionaux, Provençaux, Siciliens, Andalous ; je ne parle pas des castes inférieures, dont le teint descend jusqu'au noir fuligineux des Nubiens ou des Gallas. Nos Français donneraient beaucoup pour emprunter à ces paysans leurs longues chevelures légèrement ondées, d'un noir plus pur et plus brillant que le jais. La race n'a pas cet aspect efféminé que je m'attendais un peu à constater d'après les livres : cependant les hommes n'ont pas une grande vigueur musculaire, et un ouvrier européen en vaut bien trois d'ici. J'ai vu attribuer cette débilité à la mauvaise alimentation ; ces gens ne mangeant habituellement qu'un peu de riz relevé de karry : mais l'Irlandais est à peu près aussi mal nourri, et n'en est pas moins un travailleur solide. Je crois beaucoup à l'influence du climat, de ces chaleurs torrides où nous sommes entrés depuis un mois ; certes, je me crois aussi actif qu'un autre, mais je sens que si, en arrivant à Lahore, je ne me sauve pas bien vite dans les montagnes, je ne serai bon absolument à rien d'ici l'hiver.

Les femmes sont généralement de moyenne stature, les physionomies sont agréables, avec peu d'expression et d'originalité : les yeux, grands, noirs et doux, expriment la timidité et la soumission. Les mains, fines et charmantes, n'ont pas de bijoux, mais en revanche les dix doigts des pieds et les deux narines en sont encombrés. Je n'ai jamais pu me faire à cette coquetterie fantaisiste des anneaux au nez, que je croyais particulière aux beautés arabes ; hélas ! les Hindous n'ont sous ce rapport rien à leur envier : on ne peut s'imaginer l'air bestial que ce détail tout matériel ajoute à la figure la plus ravissante. Cela ne m'empêche pas toutefois de remarquer que ces jeunes paysannes qui s'arrêtent sur la rive pour regarder passer le steamer ont, sous le grand voile flottant dont chacune s'enveloppe à sa fantaisie, une fine petite tête bien posée sur un buste du modelé le plus délicat, et des attitudes de canéphores athéniennes. Qui m'expliquera ce problème de l'élégance innée des races barbares, et de la vulgarité extérieure (et bien souvent intérieure) des civilisés ?

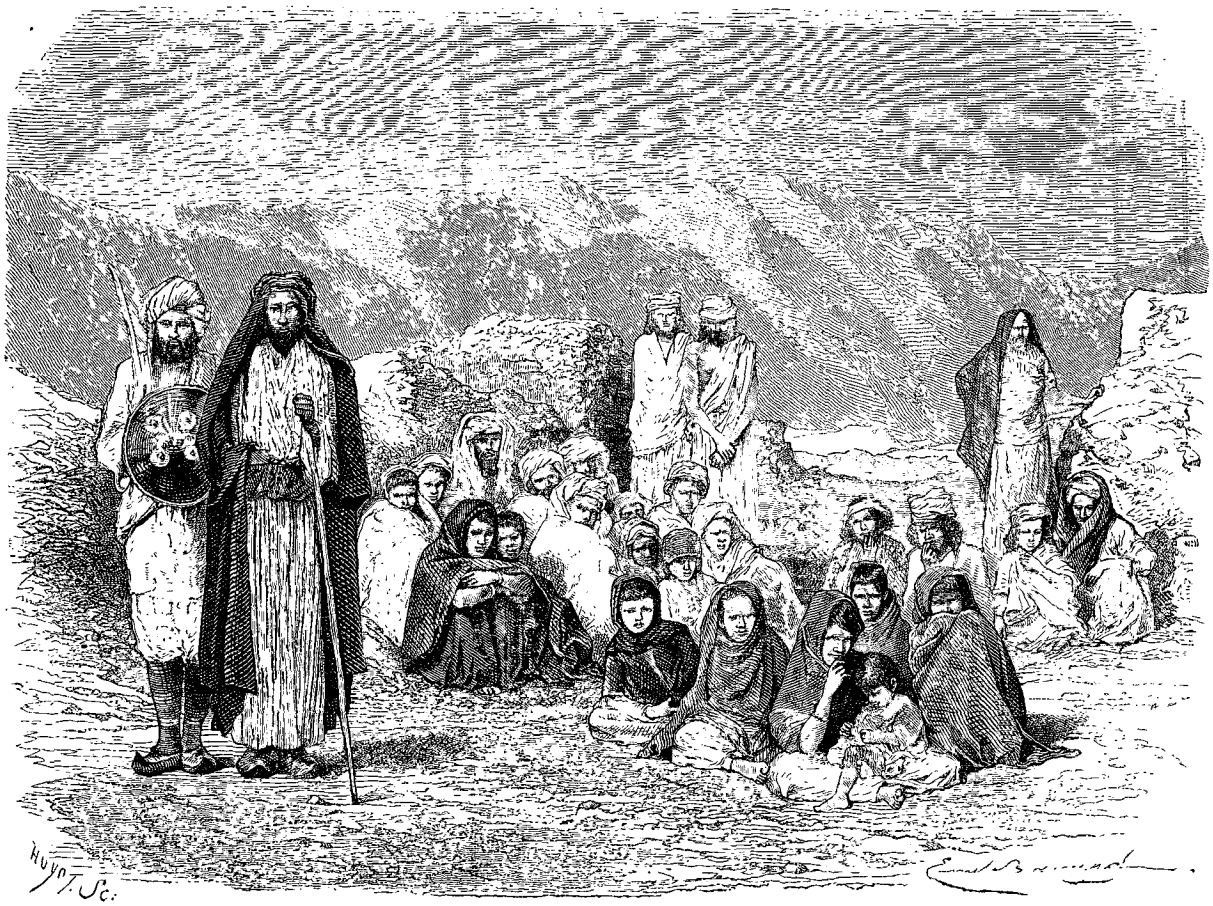
En aval de Mittankote, 26 *au soir*. — Nous venons de quitter le lit de l'Indus pour entrer dans le Chinâb : nous ne nous apercevons guère du changement. Même aspect de rives, même largeur du fleuve (une véritable mer) et, à ce qu'il semble, à peu près même courant. Cependant, un peu plus haut, l'Indus file quatre nœuds un huitième à l'heure, tandis que le Chinâb n'en file que un et un huitième : la profondeur est à peu près la même, deux brasses et demie au maximum. A mesure que nous avançons, le pays devient plus riant, les cultures sont plus vastes, les troupeaux plus nombreux : c'est le Pandjâb, « les cinq eaux ».

Vavala, 27 *mai*. — J'ai depuis hier à ma droite (donc à la gauche du fleuve) un territoire indépendant : c'est la principauté indigène de Bhawalpore, en ce moment dévastée par la guerre civile. Le rajah de Bhawulpore était, si j'ai bien compris, un de ces princes rusés qui ont compris de bonne heure la su-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

périorité des Anglais et se sont par prévoyance associés à leur fortune en trahissant leurs compatriotes. Dans la dernière guerre des Sikhs, il a aidé les Anglais et leur reconnaissance l'a fait chef d'une principauté qu'on a même agrandie en sa faveur.

Avez-vous vu dans les sablonnières ou les marnières ces piliers rustiques que l'on nomme en style du métier des *témoins*, et que les excavateurs laissent debout afin de pouvoir mesurer et cuber plus aisément la quantité de matière enlevée? Ces *témoins* me représentent parfaitement les vingt-cinq ou trente principautés autonomes que la feue Compagnie des Indes a laissé subsister sur le sol sacré d'Aryavarta. Il n'y a pas eu seulement des services individuels et des trahisons à récompenser : il y a encore là (je ne sais si d'autres que moi s'en rendent bien compte) une leçon perpétuelle pour le peuple indien, que ses préjugés religieux rendent souvent ingrat et oublieux des immenses bienfaits versés sur lui par la domination anglaise. Si le *ryot* hindou du territoire anglais est tenté de se sentir opprimé, il n'a qu'une chose bien simple à faire : nul ne l'empêche de passer dans le territoire libre le plus voisin, chez le Nizam, le Guicowar, le prince de Gwalior, celui de Cachemir ou les *Protected Hill States*. Je lui jure bien qu'il en aura assez au bout de vingt-quatre heures.



Montagnards afghans des environs de Sarwar. — Dessin de Emile Bayard d'après une photographie.

Après avoir vu l'Inde et cette admirable administration, dont j'aurai bien des occasions de parler, je ris de bien bon cœur en lisant dans quelques journaux aussi arriérés que consciencieux des malédictions contre l'esprit envahissant de l'Angleterre dans l'Inde, et des plaidoyers chaleureux en faveur de ces pauvres princes indigènes, doux agneaux croqués par le loup saxon. Quels agneaux! Il faut savoir que l'éducation de l'aristocratie indigène est tellement dépravante que le meilleur des princes *natifs* est cent fois pire que le pire *deputy commissioner* anglais, à supposer qu'il y ait de mauvais *deputies commissioners*, et je n'en ai pas vu. A-t-on assez pleuré chez nous ce brave, ce chevaleresque Tipo-Sahib! Il est bon de savoir que ce nouveau Salomon était un musulman sauvage, qui faisait dans ses États de la propagande selon le cœur du prophète, avec le sabre à double lame d'Ali. Voici une de ses plus gracieuses plaisanteries : Ennuyé de voir que les bramines du Mysore ne se convertissaient pas, il fit chez eux une razzia de leurs plus belles filles, les garda quelques jours dans son *zenana*, son sérail, puis les renvoya à leurs parents. Il savait bien qu'ayant, par ce fait, perdu leur caste, elles n'avaient pas à espérer d'être recueillies par leurs parents, à qui la loi bramanique n'eût pas permis de suivre les impulsions de leur cœur envers des êtres innocents : elles n'avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donc plus qu'à choisir entre le suicide ou l'abjection la plus infâme.

Voici justement un petit fait qui date de quelques jours, et dont on parle autour de moi. Le Guicowar ou prince de Guzerate, gentleman très-civilisé, avait des vues sur une jolie personne mariée à un de ses officiers, un homme estimé. Il veut les forcer à divorcer afin d'épouser la femme. A sa grande surprise, ils ne paraissent pas fiers de l'honneur qu'on leur fait, et résistent résolûment. Jetés en prison, ils ne sont que plus fermes dans leur légitime affection. Le Guicowar furieux accuse le mari d'avoir usurpé un petit domaine appartenant à l'État (il paraît que c'était faux), le fait amener dans sa cour et le fait broyer sous le pied d'un de ces éléphants qu'on appelle dans l'Inde *éléphants-exécuteurs*. La femme a le nez coupé.



Temple hindou de Sarwar (ouest de l'Indus). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

Jusque-là rien que de très-ordinaire en Orient, bien que cela se fût passé à la barbe du résident anglais : mais Baroda, capitale du Guicowar, est à deux pas de diverses villes anglaises, et voilà que cette maudite presse anglaise qui se mêle de tout ce qui la regarde se met à tonner contre l'assassinat de Baroda, déclare que ces faits sont une honte pour le gouvernement anglais qui tolère l'existence de pareils tyranneaux, et finit par demander l'annexion pure et simple des États de l'assassin. Dieu le veuille ! mais on n'en fera malheureusement rien, j'ose le jurer.

Omerkote, 30 *mai*. — On continue à se battre du côté de Bhawulpore. Voici ce que j'apprends de droite et de gauche. Il y a déjà eu ce printemps une insurrection : mais le rajah a payé des Beloutchis (ce sont les Suisses de ce pays-ci) et a écrasé les conjurés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ceux-ci ont rétabli la balance au moyen de quelque chose comme une tasse de thé sucré d'une certaine façon, et le rajah est allé s'endormir au ciel du prophète dans le sein de Mahmoud le Gaznevide. Le régent qui gouverne au nom du prince mineur a vaillamment accepté la guerre, le sang coule, une forteresse a sauté. Il va sans dire que c'est le paysan qui paye tous les frais de la guerre civile. Les sujets anglais, séparés par un fossé ou un ruisseau de ce bienheureux territoire de Bhawulpore, doivent au bruit du canon, éprouver quelque chose de la jouissance égoïste peinte dans les deux vers célèbres :

Suave mari magno....
E terra magnum alterius spectare laborem.

IV

Arrivée à Moultan. — Pèlerinage du Sakkar. — Légende du sultan Chaki. — Lahore : visite au gouverneur.

Moultan, 3 *juin*. — Enfin, après dix-neuf jours de montée, nous débarquons à l'escale de Moultan, dans une prairie déserte, à quelques pas d'une station de chemin de fer où nous nous hâtons de nous entasser. En quelques minutes nous sommes à Moultan.

J'aurais voulu avoir le temps de faire intime connaissance avec cette grande ville, antérieure à Alexandre, et le dernier rempart de l'indépendance des Sikhs en 1849. Elle fut cette année enlevée par les Anglais, malgré l'intrépide défense de Moulradj Sing, chef de l'oligarchie sikhe, insurgée contre un protectorat bien modéré, à coup sûr. Un vieil officier français au service de Lahore, le général d'Outtremains, se fit tuer sur la brèche. J'ai vu la massive citadelle de Moulradj, mais elle n'a rien qui intéresse le voyageur. Ce que j'aimerais bien mieux voir, c'est la foire de Sarwar, à vingt lieues de Moultan, à l'ouest, derrière l'Indus : c'est la plus admirable occasion de faire l'ethnographie de cinq ou six nations et de soixante tribus à deux cents milles à la ronde. Malheureusement la foire, si j'en crois mes calculs, est close depuis six semaines. Deux photographies, que je réussis à me procurer, me consolent un peu de ce contre-temps (voy. p. 184 et 185).

Sarwar est un lieu de pèlerinage et il s'y tient une foire célèbre : cette coïncidence dit assez que le lieu est musulman. C'est, en effet, un *ziaret* (on dirait en Algérie un marabout) qui marque la tombe d'un saint de l'Islam, Sultan Chaki, natif de Bagdad, venu dans ce pays avant l'époque du Ghaznevide pour convertir les infidèles. Chaki était, s'il m'en souvient, un gentilhomme arabe, et un homme d'épée, ce qui n'est pas du tout inconciliable avec l'apostolat musulman. Il fut tué en défendant ses coreligionnaires lors d'une invasion des Hindous brahmanistes, et tous les musulmans du pays ayant été exterminés dans cette bataille, sa mémoire se perdit dans la contrée, et le lieu de son martyre resta ignoré pendant plusieurs siècles.

Longtemps plus tard, une caravane de Bagdad passait en ce lieu. Un pieux marchand nommé Hadj Esaü en faisait partie. La caravane s'était arrêtée pour le campement du soir, et, selon l'usage, les serviteurs s'étaient mis en quête d'eau et de bois pour préparer le souper. Un serviteur d'Esaü, rapportant dans un vase de bois de l'eau qu'il avait puisée au réservoir, faillit tomber à la renverse en voyant cette eau changée en sang. Son maître, moins facile à effrayer, comprit que le sang de quelque saint avait coulé en cet endroit et se mit en prières.

A minuit, lorsqu'on se mit à charger les chameaux pour la marche, le chameau que montait Esaü se trouva boiteux et incapable d'aller en avant. La caravane partit, et Esaü resta seul auprès de l'animal estropié, livré à de sombres pensées. En ce moment il vit venir sur la route un cavalier bien monté qui le héla :

« Que fais-tu là, Esaü, quand tes compagnons sont déjà loin?

— Comment faire pour les suivre, répliqua le marchand, avec un chameau infirme?

— Ne perds pas courage, ô croyant! reprit l'inconnu. Dieu a voulu te faire savoir, par un prodige, que le lieu où tu reposes en ce moment a été sanctifié par la mort des fidèles. Ici, Sultan Chaki et ses disciples ont péri en confessant l'Islam en face des païens. Or je suis Sultan Chaki, et ma sépulture n'a pas encore reçu les honneurs qui lui sont dus. Pour te prouver que je ne t'en impose pas, je guéris ta monture par le pouvoir de Dieu. Maintenant, va rejoindre tes compagnons, et dis-leur ce que tu as vu et entendu. »

Esaü joyeux rejoignit la caravane, raconta l'histoire à ses amis émerveillés, et leur montra, en témoignage du miracle, des clous gros comme des clous de barque, qu'il avait extraits de la jambe de son chameau. Deux des voyageurs se moquèrent de lui et lui déclarèrent nettement qu'ils voyaient bien les clous, mais que rien ne prouvait que ces clous fussent sortis de la jambe en question. A peine avaient-ils parlé, qu'un de ces douteurs intempestifs devint aveugle, l'autre boiteux. Esaü, qui n'avait pas de rancune, les guérit sur l'heure, et ils devinrent les plus fervents adeptes du miracle.

Au retour de la caravane à Bagdad, le patriotisme religieux de la ville des khalifes s'émut profondément, des pèlerins affluèrent, chargés d'offrandes, à Sarwar, et, en dépit de son nom brahmanique et sanskrit (Sarwara, Sareswara), ce lieu devint un *ziaret* musulman des plus célèbres; un temple magnifique s'éleva sur la tombe de Sultan Chaki, et à l'époque du pèlerinage annuel, qui attire des milliers de musulmans hindous, afghans, beloutchis, sindhis, une très-grande foire se tient sur le lieu même du pèlerinage.

Le merveilleux en matière religieuse varie peu selon les races et les pays, peut-être parce que le mysticisme dont il procède se meut dans un cercle assez restreint de manifestations. Ceux qui ont lu l'histoire du paysan Nicolasic et de la construction de la fameuse église de Sainte-Anne d'Auray, en Bretagne,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reconnaîtront que c'est, sauf quelques détails locaux, l'histoire de Sarwar et du marchand Esaü.

Lahore, 4 juin. — Une nuit passée en chemin de fer me mène à Lahore où j'arrive de grand matin. Je me fais mener à l'hôtel Victoria, dans la ville anglaise. Cette ville anglaise est, comme dans toute l'Indè, un immense éparpillement de villas qui couvre plus d'une lieue carrée et qui ne ressemble pas mal à nos environs d'Enghien.

Je ne veux pas perdre le temps à décrire Lahore, et ses monuments dignes des beaux temps de l'art indo-musulman dont ils ne datent pas, mais dont ils sont des imitations réussies. Le palais de Char-Bagh, ce petit Fontainebleau indou, avec ses eaux et ses ombrages, et le tombeau de Rundjet-Sing, qui n'a guère plus de vingt ans de date, sont, je crois, ce qu'il y a de mieux à voir. La relation de Jaquemont est fidèle, mais je conseillerais plus volontiers Tavernier, observateur plus ingénu et moins parisien.

Les affaires avant tout. Je prends un fiacre et me fais conduire à une lieue de l'hôtel, à la lieutenance générale du Pandjâb. Je suis introduit près du lieutenant gouverneur, M. Macleod: je trouve un homme âgé, de figure à la fois grave et accueillante, d'un aspect presbytérien moins la raideur, un type net, aimable et accentué de la prédominance du gouvernement civil dans le pays le plus militaire, le plus nouvellement conquis et le plus exposé de l'Inde anglaise.

Nous allons vite au fait. Je lui expose mon intention de pénétrer à tout risque dans l'Hindou Koh, c'est-à-dire dans les montagnes libres entre l'Afghanistan et le Turkestan: c'est là qu'habitent les mystérieux *Siahpoch*, cette race blanche vivant à peu près, dit-on, à l'état édénique, et où j'ai la quasi-certitude de trouver le premier anneau de la grande chaîne des peuples indo-germains, c'est-à-dire de presque toutes les races civilisées. J'ajoute que mon projet est simple: c'est de tâcher de gagner Djellalabad, dans le royaume de Kaboul, et de là, de me rendre comme je le pourrai chez les Siahpoch. Je termine en lui demandant le concours moral que le gouvernement donnerait à un voyageur anglais dans ma position, sous forme de recommandations, d'appui près des indigènes.

Il m'écoute avec beaucoup d'attention, — et me refuse net.

Je reste un peu surpris, et je lui demande s'il a l'intention de m'empêcher par force de passer la frontière.

« En aucune façon, me répond-il avec calme. Seulement, comme tout voyageur européen qui voudrait entrer en ce moment dans le Kaboulistan serait parfaitement sûr de périr, nous en refuserions la permission à nos officiers s'ils s'avisaient de la demander, et quant à un voyageur étranger comme vous, nous ferions pour sa sécurité tout ce qui est en notre pouvoir, en lui prouvant par toutes nos informations que sa tentative est insensée, et s'il y persistait, en lui refusant toute aide pour courir à la mort. »

Il n'y avait qu'à reconnaître là une sage sollicitude, et à remercier cordialement. Je le fais: mais je n'étais pas convaincu. Je modifie ma demande en sollicitant seulement une recommandation pour le sous-préfet (*deputy commissioner*) de Peshawer (prononcez *pè-chaour*), poste avancé de la domination anglaise sur la frontière afghane, et où je voulais au moins m'assurer des difficultés du voyage projeté et les toucher en quelque sorte du doigt.

M. Macleod me fait donner cette recommandation par son secrétaire, M. Thornton, aimable et studieux jeune homme dont je me propose de cultiver plus amplement la connaissance. Comme moyen de transport, il me conseille de traiter de gré à gré avec une entreprise de *dak* (diligence indigène) plutôt que de prendre le *governement van*, dont les tarifs sont plus élevés que ceux de l'industrie privée. Je suis le conseil et je m'en trouve bien. Mes préparatifs sont vite faits: ce soir, à dix heures, je serai en route pour Peshawer.

Le *dak* que j'ai loué est un singulier véhicule. C'est une caisse verte, un fourgon fermé contre la poussière et la chaleur. Mon domestique y a installé deux lits, un pour moi, un pour lui. Je ne changerai cette voiture qu'à Attok.

V

Départ pour Peshawer et l'Afghanistan. — Jelum. — Passage de l'Hydaspe. — Théâtre de la victoire d'Alexandre sur Porus. — Récits grecs contrôlés sur le terrain.

Rawul Pindi, 6 juin. — Rien de bien marquant depuis mon départ de Lahore avant-hier. J'ai marché lentement, grâce à des stations prolongées aux *dak bungalows*, qui sont la même chose que les *travellers' bungalows* déjà décrits. Je n'ai pas à me plaindre des chevaux: petits, secs, nerveux, ils vont comme les chevaux de la poste valaque. Beau pays, riche, plantureux, légèrement monotone. Il ressemble assez aux plaines de la Saxe.

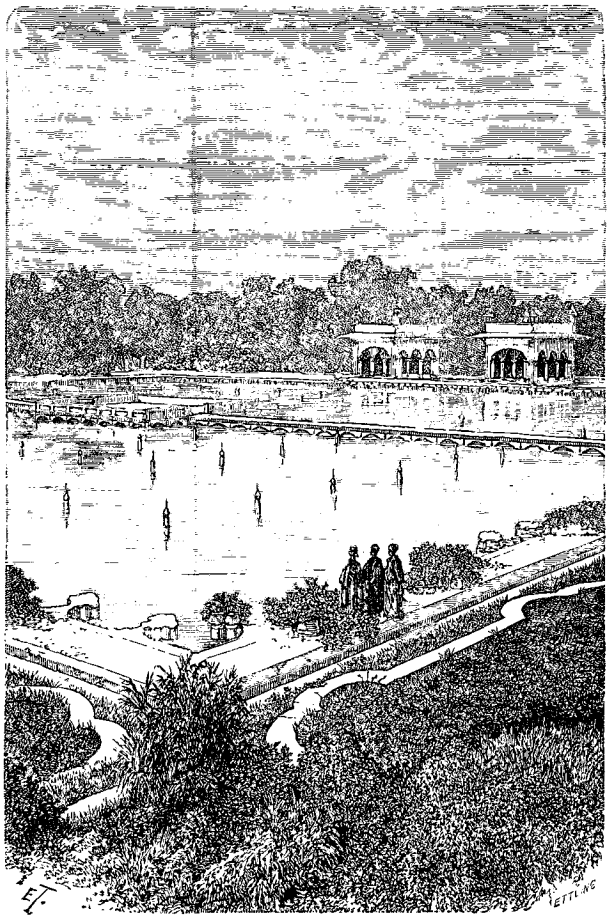
Hier, j'ai franchi le Jelum (Djelam) à la tombée de la nuit.

Le Jelum est l'Hydaspe des Grecs, le Vitasta sanscrit : le lieu où je l'ai passé n'avait rien de bien pittoresque. Une plage nue et humide, un fleuve rapide, sans être écumeux comme il apparaît à cinquante lieues plus haut; deux longues îles boisées au milieu du fleuve, et sur l'autre rive le maigre profil de la ville de Jelum que domine un clocher chrétien, signe évident d'un groupe de population européenne; au fond, un fouillis de collines basses terminant une plaine d'aspect monotone, à peine accidentée de quelques massifs d'arbres éparpillés le long du fleuve. En somme, une perspective sans charme et sans grandeur. Le seul détail qui le relève un peu est un groupe d'indigènes que je trouve au bout du pont, avec deux éléphants, que je ne puis m'empêcher de trouver malpropres et scabieux. C'est le souvenir des éléphants libres vus par moi dans les prairies de la Nigritie, qui nuit par la comparaison à ces bonnes bêtes obéissantes et paisibles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'où vient le petit frisson d'émotion et de respect que j'éprouve en franchissant ce fleuve, presque vulgaire d'aspect si je le compare à tant d'autres? C'est que mon imagination reconstitue sans effort la grande scène épique qui s'est passée là, il y a vingt-deux siècles. Je suis sur le champ de bataille de l'Hydaspe, où se sont heurtées l'Inde et la Grèce sous les deux figures épiques de Porus et d'Alexandre le Grand.

Quand je songe que cette berge plate et ennuyeuse, que je vois sur ma droite, a entendu un des cris les plus magnifiques qu'ait jamais poussés une grande âme affamée de gloire : « Athéniens! si vous saviez que je m'expose à tant de périls pour mériter vos louanges! » Des pédants vertueux ont vu une folie théâtrale et puérile dans cet hommage spontané, sincère, rendu par un soldat à l'intelligence et à l'opinion du monde civilisé. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le héros attendait trop de l'impartialité de ce peuple athénien qu'il acceptait ainsi pour juge de sa gloire. La génération de Marathon, même celle du siècle suivant, l'eût compris : celle à qui Phocion disait de si rudes vérités ne se rappela qu'une chose, c'est qu'elle avait été battue à Chéronée et ailleurs, et il est toujours dangereux d'humilier les gens d'esprit. Les battus de Chéronée ont repris leur revanche dans les pamphlets et les calomnies qui pèsent depuis deux mille ans sur le nom le plus brillant (je n'ai pas dit le plus pur) de toute l'antiquité.



Le palais de Char-Bagh, à Lahore. — Dessin de E. Therond d'après une photographie.

Que le lecteur me permette ici une page d'histoire : je n'aurai pas souvent la bonne fortune de trouver Alexandre sur mon chemin. J'ai justement dans ma valise un livre, un seul, c'est l'*Expédition d'Alexandre* d'Arrien. Les livres pèsent lourd en voyage, et j'ai choisi celui là entre tous. J'y tiens pour deux raisons : d'abord il est le seul historien sûr du héros macédonien, car il s'est borné à mettre en ordre les mémoires d'un des meilleurs généraux d'Alexandre. Il écrit mal, c'est vrai : quand on le lit en français on croit lire du Barante; mais c'est pour moi une garantie qu'il n'a pas cédé à la préoccupation littéraire, comme le très-charmant et très-dangereux Quinte-Curce. La seconde raison tient à l'exemplaire même dont je me sers : c'est une bonne édition grecque-latine qui m'est sacrée, ayant appartenu à l'illustre orientaliste Fresnel, jadis consul à Djedda et mort au champ d'honneur de la science, durant une mission aux ruines de Babylone.

Je résume en trente lignes le récit d'Arrien.

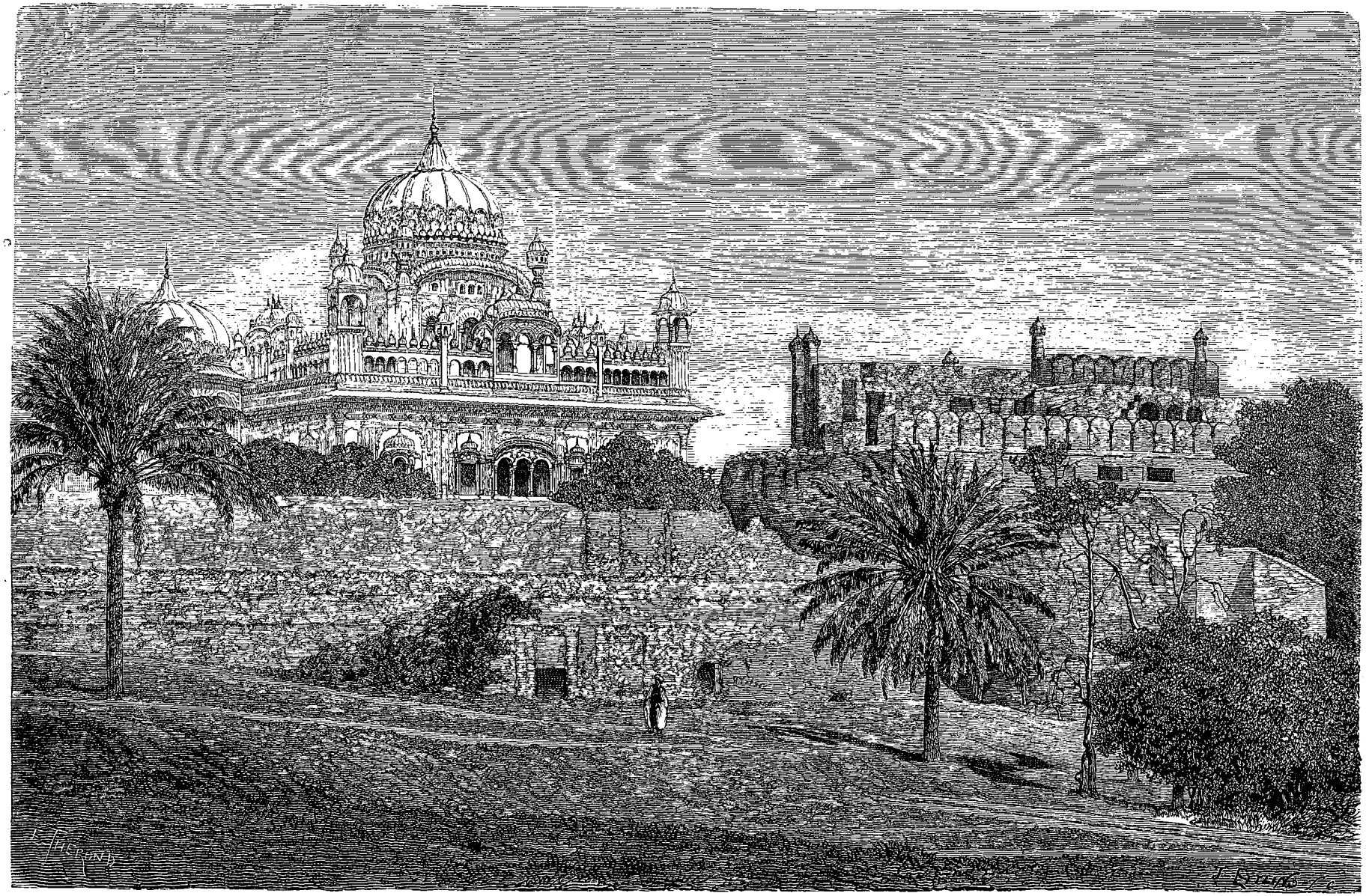
Après avoir passé l'Indus, Alexandre était arrivé sans combat jusqu'aux bords de l'Hydaspe, qu'il trouva gonflé par les pluies estivales et la fonte des neiges. Il ne pouvait donc pas songer à le passer à gué : il avait bien les barques qui lui avaient servi à passer l'Indus, et qui, démontées, avaient été transportées pièce à pièce vers l'Hydaspe; mais on ne risque pas une semblable opération dans un pays découvert, en face d'une armée aguerrie, et le plus brave des *radjas* (rois) indiens, Porus, occupait la rive gauche avec trente-six mille hommes et des éléphants. Il fallait donc recourir à quelque stratagème, et voici celui qu'il trouva.

A trois ou quatre lieues du camp se trouvait une pointe rocheuse, boisée, au pied de laquelle l'Hydaspe faisait une courbe : en face était une île déserte, également boisée. Ce fut là qu'Alexandre songea à tenter le passage. Il profita d'une nuit d'orage pour marcher à la pointe en question, puis, à l'aube, il passa sans obstacle dans l'île avec son principal corps d'armée : la réserve avait été laissée au camp.

Le passage de l'île à la rive gauche, opération beaucoup plus hasardeuse, se fit, grâce au ciel, avec le même bonheur.

Le roi, en débarquant, s'aperçoit qu'il a pris terre dans une grande île séparée de la terre ferme par un canal ou *nullah* (comme on dit aujourd'hui dans l'Inde) assez étroit, mais que l'orage de la nuit précédente avait rempli et qui offrait bien des difficultés surtout à l'infanterie. On le franchit néanmoins avec de l'eau jusqu'aux aisselles, en face du corps ennemi commandé par le fils de Porus, qui n'eut pas la présence d'esprit de disputer le passage du canal aux Macédoniens. Il lui en coûta fort cher : il fut culbuté, tué avec quatre cents hommes, et Porus ne se présenta en ligne que quand toute l'armée eut passé et pris ses positions. Dès

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le palais de Lahore — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lors, la discipline grecque triompha aisément de la bravoure indienne, et je n'ai pas à raconter une histoire bien connue, la défaite de Porus, sa capture, sa fière contenance, la modération du vainqueur Les Indiens s'étaient fort bien battus : Alexandre avait perdu mille hommes, trois fois plus qu'à Arbelles même.

Il fit bâtir sur le champ même de la victoire une ville destinée à en perpétuer le souvenir (Nicée), et en face, à l'endroit où il avait passé l'Hydaspe, une autre ville consacrée à la mémoire de son cheval (Alexandrie-Bucéphale). Ces deux villes ont aujourd'hui si complétement disparu, qu'on discute jusqu'à leur emplacement. Les pays d'alluvion sont généralement mauvais conservateurs des ruines antiques.

Pourtant, je ne comprends guère que des savants qui ont vu le pays aient hésité un instant. La route d'Alexandre depuis l'Indus étant bien reconnue (à peu près la route moderne d'Attok à Delhi), c'est autour de Jelum qu'il faut chercher le point où il a passé l'Hydaspe, et trouver : 1° la pointe boisée où le fleuve fait un détour ; 2° l'île boisée ; 3° la grande île sur la rive gauche, avec le canal qui la sépare de la terre ferme.

Je n'ai pas l'intention de faire subir à mon lecteur une dissertation géographique : qu'il jette les yeux sur le plan de la bataille (p. 191), et il reconnaîtra de lui-même toutes les circonstances mentionnées par Arrien.



Rundjet-Sing, roi de Lahore.



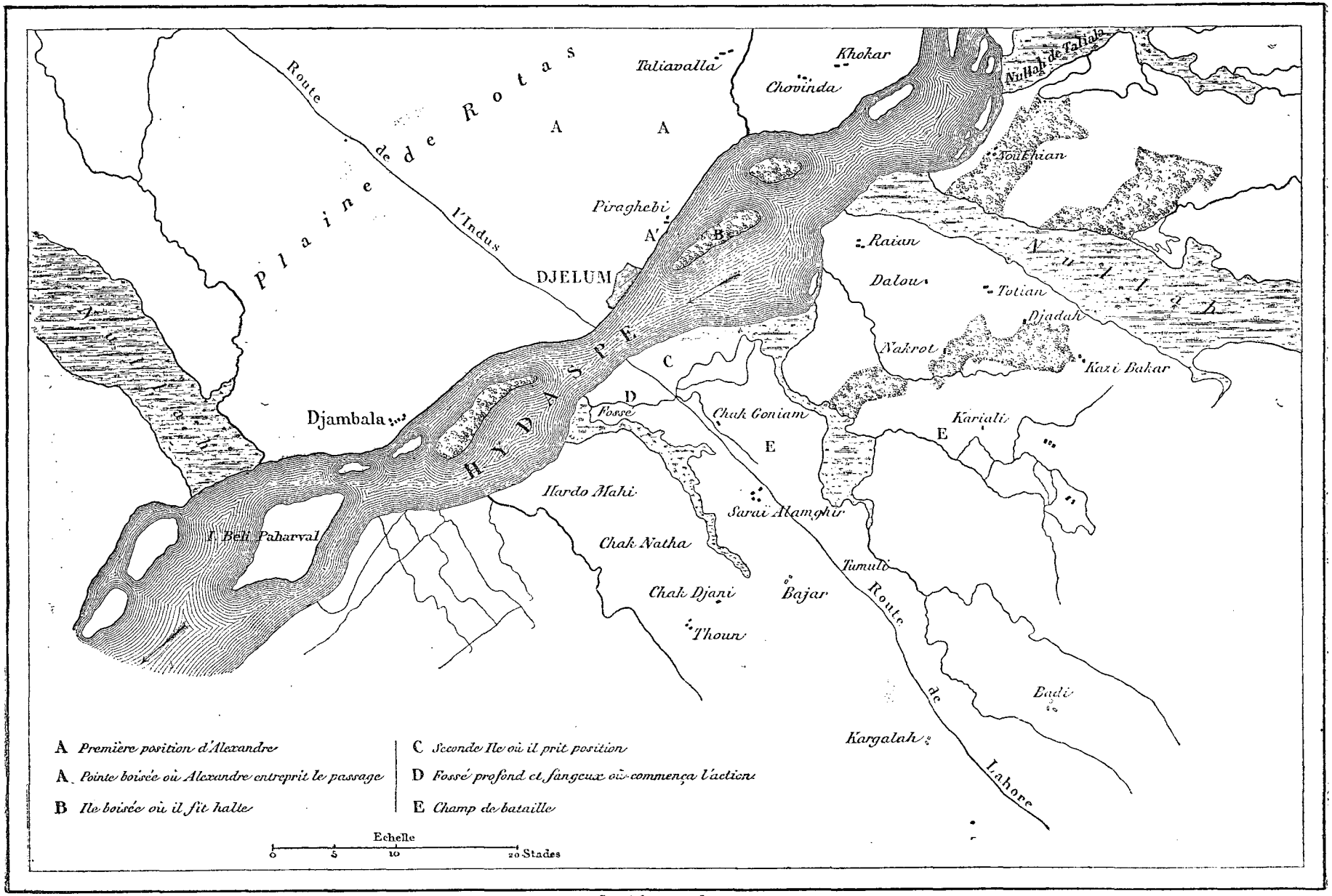
Rani Ghinda, femme de Rundjet-Sing.

Dessins de Petot d'après des miniatures sur émail.

Le point d'où partit le conquérant ne pouvait être la ville actuelle de Jelum, car elle ne fait pas face à l'île boisée et longue qui devait servir à masquer son mouvement. C'est d'un peu plus haut, près le village de Piragheli, qu'il dut tenter le passage. A partir de l'île, où l'avant-garde se développa à l'aise (c'est une île de près de 1500 mètres de long), le courant fit légèrement dévier les Macédoniens qui vinrent aborder à l'île marécageuse que traverse aujourd'hui la chaussée de Lahore, près du hameau de Chale-Gonian. On prit d'abord cette île pour la terre ferme, car ce ne fut qu'après s'être remis en marche qu'on découvrit le fossé profond qui subsiste encore aujourd'hui, et où le fils de Porus, s'il avait été un bon officier d'avant-garde, eût pu arrêter net l'élan des étrangers. Il manqua l'occasion, le fossé fut franchi, l'avant-garde indienne battue, et à quelques stades de là, entre Saraï Alamglier et Kariali, eut lieu le grand choc qui décida du sort de l'Inde occidentale. Trois tumuli s'élèvent dans cette vaste plaine, un près Kariali, deux à un mille d'Alamglier : les a-t-on fouillés? Qui sait si, plus fidèles que les rives mêmes du fleuve, ils ne nous ont pas gardé de souvenirs de cette mémorable journée?

J'estime trop mes lecteurs pour m'excuser près d'eux d'appuyer autant sur de pareils souvenirs. J'ai trop rarement d'aussi belles occasions, et je pense que les noms d'Alexandre et de Porus intéressent plus sérieusement le public, — du moins mon public, — que les confidences les plus intimes sur mes sensations, mes promenades, me repas, mes siestes dans la fournaise indienne. Puis, l'avouerai-je, je ne suis pas suspect d'hérolâtrie (*hero-worship* comme on dit en anglais), mais il n'y a pas un nom dans toute l'histoire ancienne qui exerce sur mon imagination une séduction comparable à celle du nom d'Alexandre. Cela tient, en partie, à l'attrait des énigmes insolubles. Je comprends ou crois comprendre un Épaminondas, même dans sa perfection, un Cicéron, même dans ses innombrables petitesses, un Auguste, même à travers l'épaisseur du masque qui ne le quitte jamais : mais ce fils illustre de Philippe, qui donc nous le peindra en pied? Même en écartant les calomnies athéniennes, il reste, comme homme, effrayant et odieux. Ses cruautés ont un caractère répugnant de bassesse et de lâcheté : écartez sa vie publique et ses batailles (gagnées, par parenthèse, avec une armée et un état-major créés par son père Philippe dont il a un peu escamoté la gloire), ôtez cela, dis-je, il reste une sorte de roi de Dahomey, qui boit, tue et meurt de *delirium tremens*. Pour ceux qui savent lire une médaille, son profil bien connu révèle beaucoup de choses, et on comprend mieux sa dernière parole : « On va me faire des funérailles rouges. » Comme homme, je le répète, il est répugnant : — comme roi, c'est l'astre le plus splendide qui ait sillonné le ciel éclatant de l'histoire antique. Ce sauvage né dans les marais de Pella n'était pas Grec, mais il comprit la Grèce, il jura de lui ouvrir le monde, et il mit son énergie barbare au service de cette mission qu'il se donna. Sans elle, il n'eût laissé qu'un long sillon de sang dans l'histoire : grâce à elle, il a laissé dans l'Orient cette trace lumineuse qui l'éclairait encore après plus de mille ans. Avec sa fondation d'Alexandrie, il déplace en quelque sorte l'axe du monde ancien : jusqu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



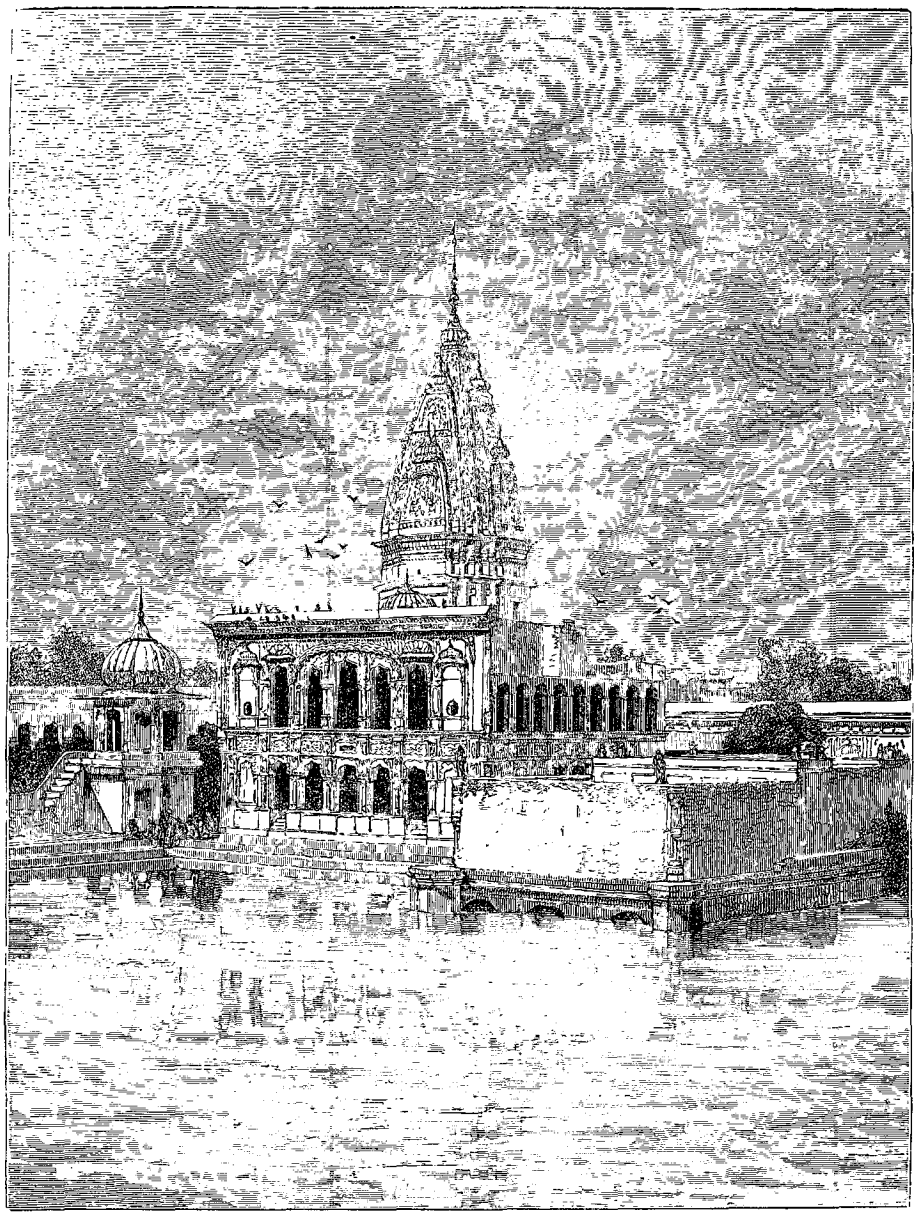
Gravé chez Erhard

Plan de la bataille d'Alexandre contre Porus (voy. le texte, p. 190).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fond de la Scythie et de l'Hyrcarie, il suffit qu'il pose le pied sur quelque steppe inconnu pour y créer un foyer de civilisation grecque qui persiste jusqu'au moyen âge. L'islamisme lui-même, qui trouve cette grande trace partout, finit, malgré son horreur pour les temps païens, par se créer la légende de Zoulkarnaïn [1]. — Voilà de ces choses qui confondent la conscience humaine. Une si grande œuvre accomplie par un si indigne ouvrier, quand l'incomparable grandeur personnelle d'un Épaminondas a été sans la moindre action sur la destinée du monde !

Il faut pourtant reconnaître une grande loi histo-



Tombeau de Rundjet-Sing, a Lahore. — Dessin de E. Therond d'après une photographie.

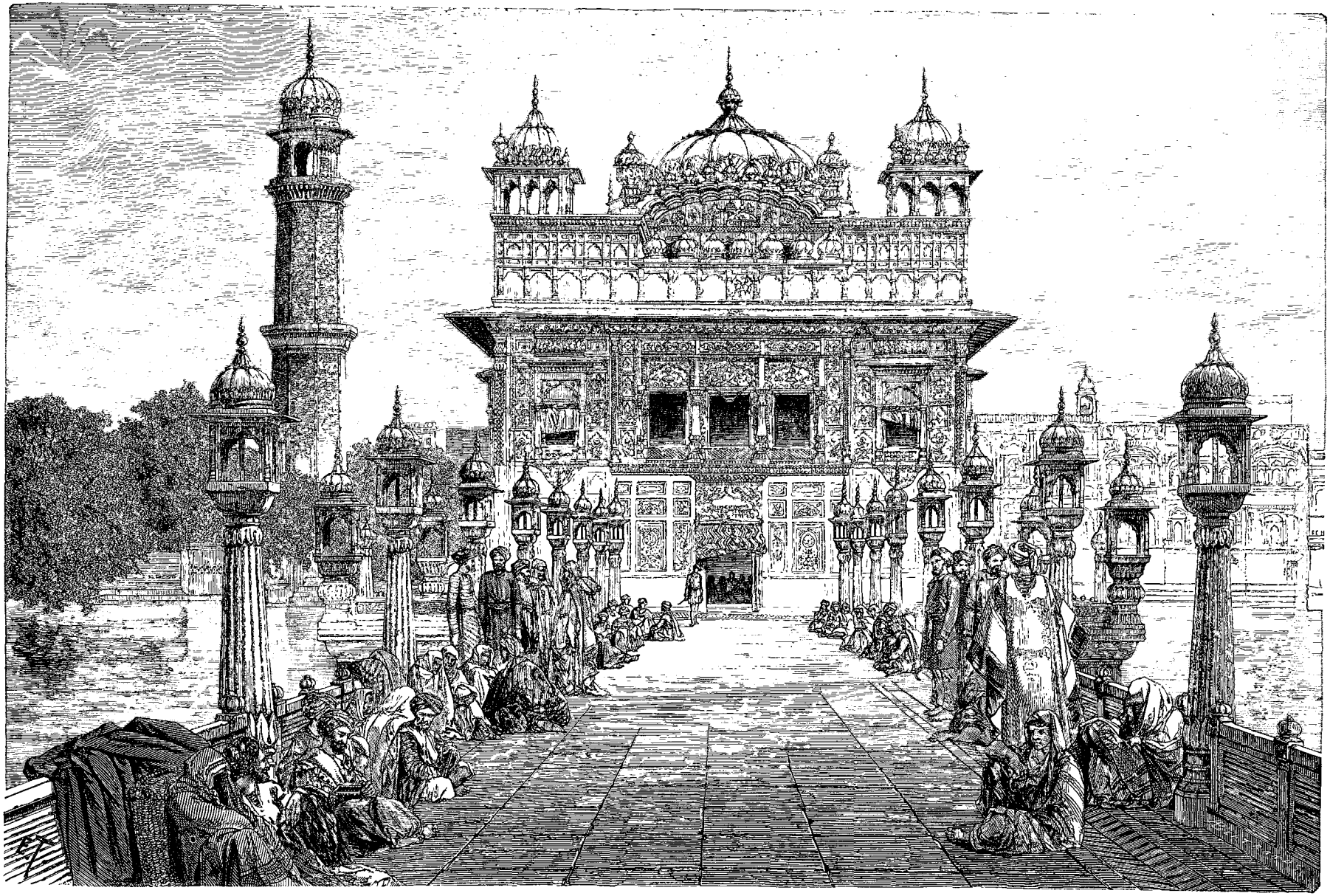
rique : c'est que tout homme qui a été un agent puissant de la civilisation générale a été un vrai grand homme, quelle qu'ait été d'ailleurs son indignité personnelle. C'est là l'*inconnue* (comme disent les algébristes) qu'il faut dégager du tissu de défaillances et de crimes qui font l'histoire d'Alexandre : qui trouvera cette inconnue aura écrit un livre qui nous manque encore.

G. Lejean.

1. *L'homme aux deux cornes* (les cornes d'Ammon, figurées sur les médailles).

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du temple d'Amritsir, près Lahore. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE PANDJAB ET LE CACHEMIR,

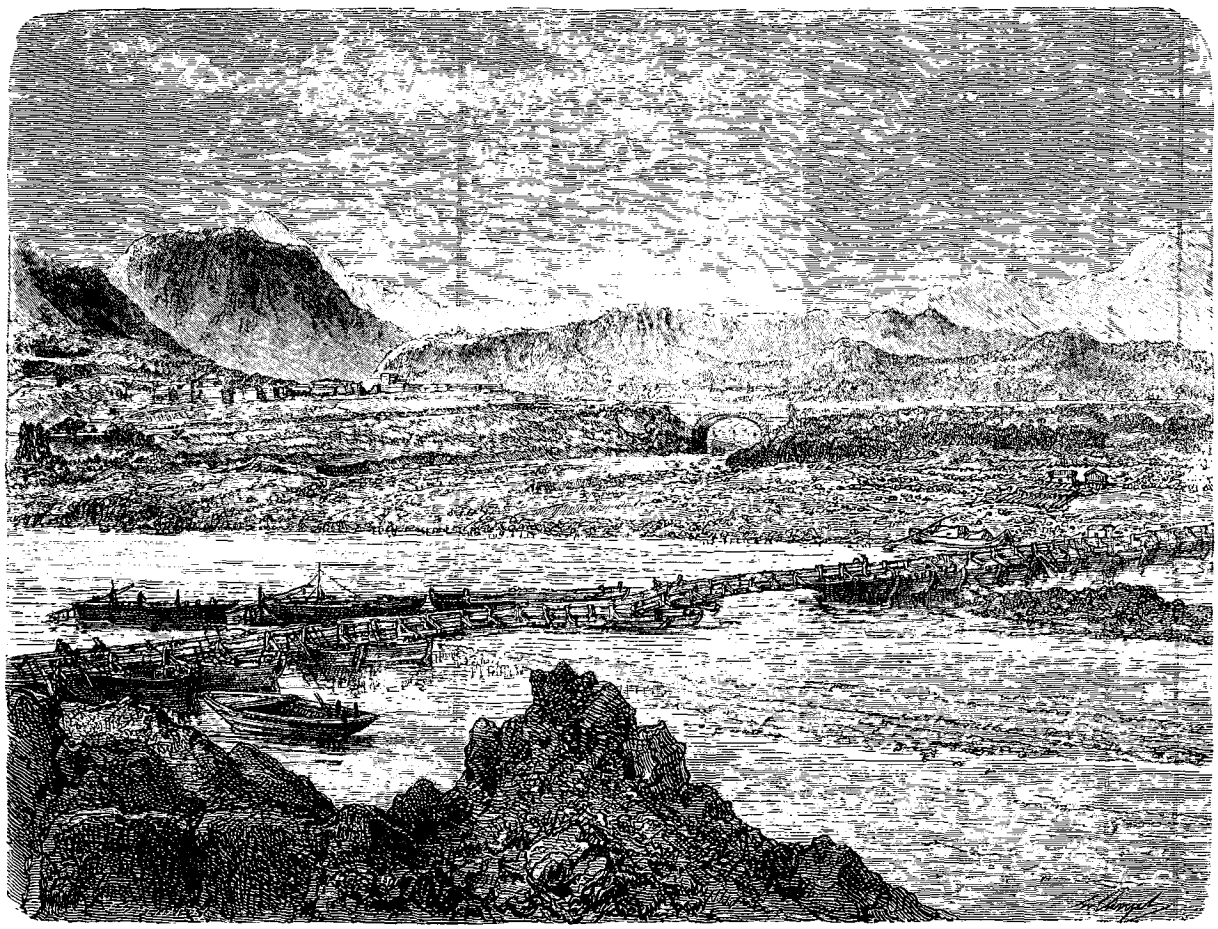
PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Taxila. — Passage de l'Indus. — La Cophène. — Peshawer. — Musée : antiquités de Taht-i-Bahi. — Un *deputy commissioner*.

Lahore, chef-lieu de l'administration anglaise dans le Pandjab, a été la capitale politique des Sikhs : leur métropole religieuse est une ville qui a peu d'importance sur la carte, mais qui est en réalité plus peuplée



Pont de bateaux d'Attok (Passage de l'Indus). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

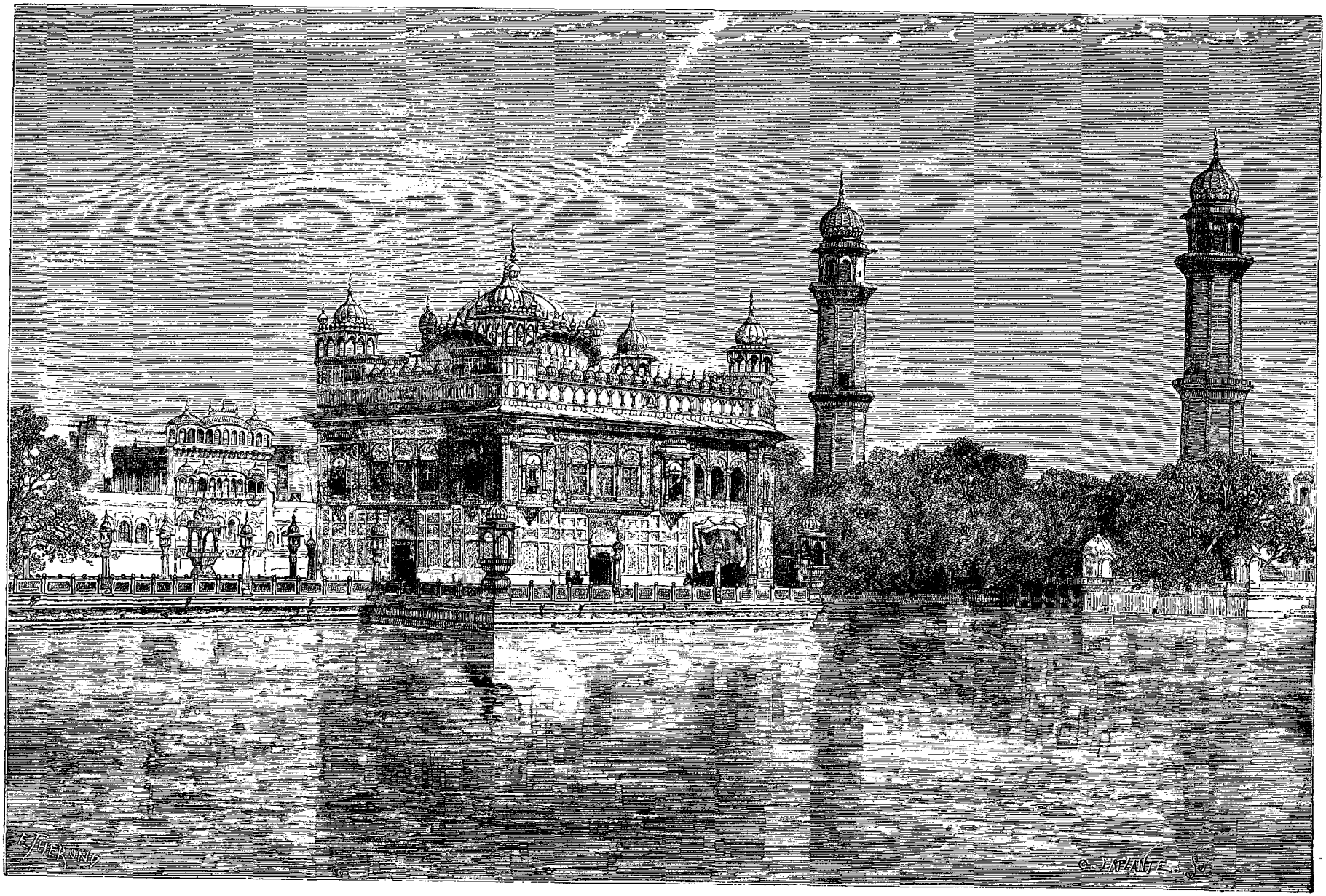
que Lyon et Marseille : c'est Amritsir, à dix lieues de Lahore. C'est là, au milieu du lac artificiel qui a donné son nom à la ville (*Amrita-Sâra*, lac de l'immortalité), que le fondateur du culte sikh, le gourou Naneck, qui n'était qu'une sorte de prophète mendiant, bâtit de marbre, d'or et de pierreries, ce temple sans égal dans l'Inde, une des merveilles du monde que je me promis d'aller voir : à l'inverse de plusieurs de mes projets, celui-ci du moins s'accomplit, comme le lecteur le verra par la suite.

J'ai « brûlé » en un jour toute la laide contrée qui va de l'Hydaspe à l'Indus. Avant Rawul-Pindi, j'ai passé à travers de basses collines rougeâtres, pauvres, nues; ce sont des éperons ou des éboulis de la *Chaîne de Sel* [2]; on y a récemment découvert quelques ruines et des médailles de l'époque gréco-bactrienne. Le lieu

1. Suite. — Voy. p. 177.

2. *Salt range*, la Chaîne de Sel, qui circonscrit au sud le bassin secondaire de la rivière *Swat* ou *Ling*, décrit une courbe irrégulière entre l'Indus et l'Hydaspe. A la hauteur de Pindaden-Khan, elle se dirige parallèlement au cours de ce dernier fleuve, dont elle n'est éloignée que d'un myriamètre environ. Sa ligne de faîte, composée de calcaires stratifiés, s'élève à six cents mètres au-dessus de la plaine et repose sur un entassement confus de débris de ter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Autre vue du temple d'Amritsir (*Amrita-Sára*, lac de l'immortalité). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'appelle Kalin-ke-Seraï, et on pense que c'est l'ancienne Taxila. C'était la capitale de Taxile, le premier allié qu'Alexandre eut dans l'Inde, un de ces habiles comme on en trouve presque toujours dans les pays envahis par l'étranger : gens pratiques, qui savent que les héros meurent habituellement d'une mort précoce, et qui aiment mieux vivre en goujats le plus longtemps possible, titrés et pensionnés.

J'aime mieux une belle légende bouddhique qui prétend expliquer le nom de Taxila. Bouddha, dit-on, passant par là, et voyant un malheureux qu'on allait décapiter, voulut le racheter, mais il était pauvre. Que fit-il? Il donna sa tête à la place de celle du condamné, et le lieu s'appela Tachkasila, « la tête coupée ». C'est une belle leçon de charité : acceptons-la d'un cœur simple, car si nous voulons épiloguer, nous pouvons nous demander où était le mérite du sacrifice de la part d'un Dieu incarné certain de ressusciter quelques instants après comme si rien ne s'était passé.

Naochera, 7 juin.—J'ai passé l'Indus la nuit dernière, en face d'Attok, et en bac : les eaux sont assez hautes, et le pont de bateaux ne fonctionne que quand elles sont basses. Ce passage a une mise en scène qui n'a pas déplu à mon imagination, mise en éveil par le souvenir de tous les hommes célèbres qui ont passé en cet endroit, d'Alexandre à Tamerlan.

La nuit est d'un noir opaque, le temps est triste : il a plu par instants. La plage est absolument déserte. Je n'aperçois qu'une lumière isolée dans une cabane sur les rochers, la hutte du passeur sans doute. Mes yeux, qui s'habituent à l'obscurité, entrevoient sur le fond noir du ciel une ligne encore plus noire, la silhouette des rochers superbes et nus qui dominent Attok et Khairabad. C'est entre ces deux villes qu'est le principal étranglement du fleuve, épanoui un peu plus haut en une sorte de lac de plus de trois lieues de large. Je ne vois pas le fleuve, j'entends à peine une sorte de murmure étouffé, comme la respiration d'un lion endormi. Je ne puis dire tout ce qu'il y a d'imposant dans ce soupir harmonieux et doux qui sort par intervalles du fond de l'abîme. Un ruisseau que j'arrêterais du pied fait plus de bruit que ce géant des fleuves d'Asie.



Femme du Scinde. — Dessin de Gilbert d'après une photographie tirée de l'ouvrage : *People of India*.

Mon postillon est allé chercher le passeur : il tarde beaucoup. Je veux m'approcher à tâtons de la berge et je bute sur une vague de sable. Rendu plus prudent, je retourne sur la route, l'homme arrive, le passage s'effectue en un quart d'heure. Les indigènes, pour ne pas avoir à payer le droit de passage, se mettent debout sur de petits radeaux et se laissent dériver pour couper obliquement le courant. Je reprends un dok tout attelé que je trouve sur la rive droite : il va sans dire que j'ai laissé l'autre sur la rive opposée. Au matin, je suis à Naochera.

Je suis depuis quelques heures dans l'ancienne Cophène, aujourd'hui l'Afghanistan anglais. C'est une province que Rundjet-Singh avait enlevée aux Afghans, et les Anglais en ont naturellement hérité en 1849. C'est un triste pays, avec des steppes près desquelles la Champagne pouilleuse serait un vrai Eldorado. Ce qui me console un peu, c'est qu'ici les grands souvenirs pullulent. Je crois reconnaître l'*Aornos* d'Alexandre dans un groupe très-pittoresque de montagnes, isolé dans la steppe, sur ma droite, et appelé aujourd'hui Pandjghir, « les cinq som-

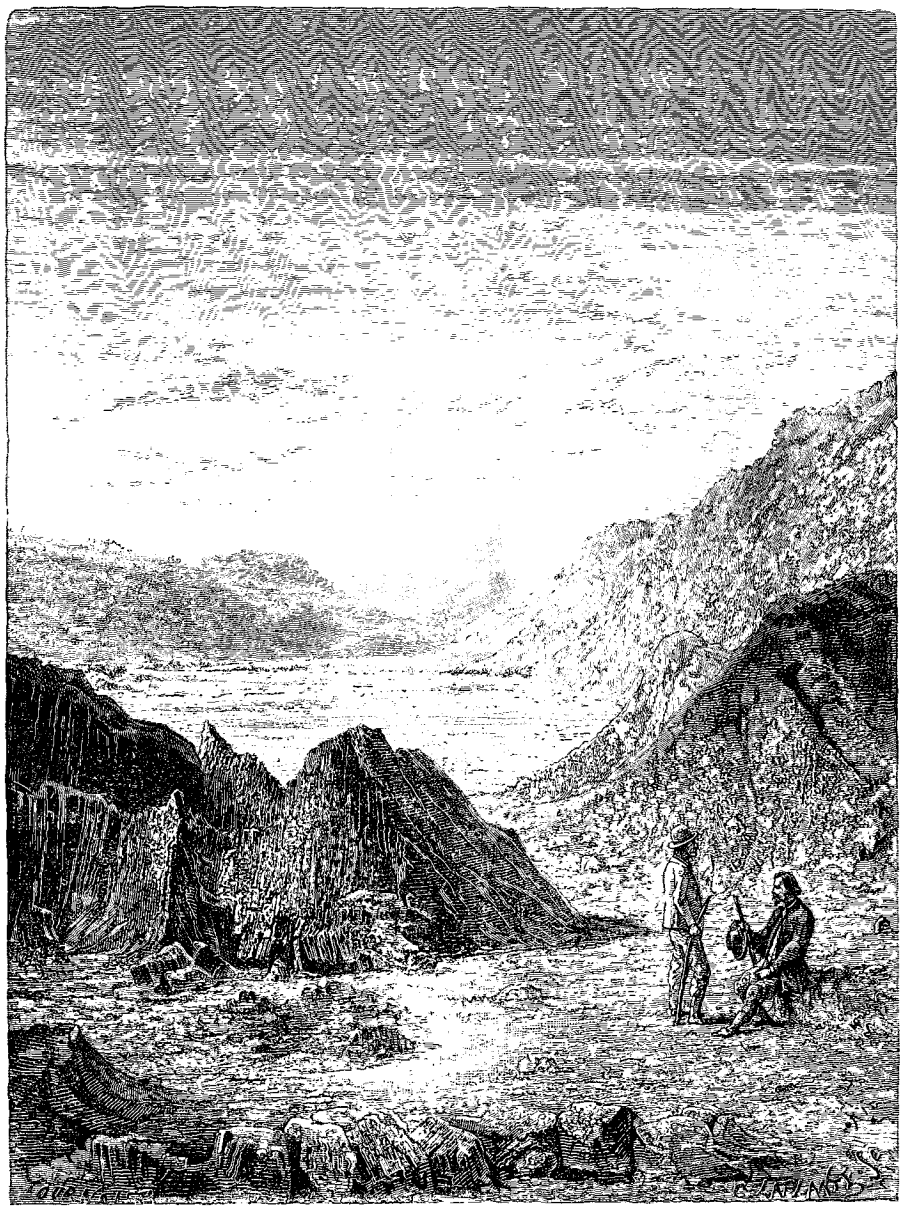
res et de roches qui semblent avoir roulé des montagnes du nord. C'est dans ces débris, parmi des gypses et des argiles, que gisent, à cent cinquante ou deux cents mètres d'élévation, les dépôts de muriate de soude dont ces collines ont tiré leur nom. A l'époque de Rundjet-Singh, l'exploitation de ces mines occupait six cents ouvriers pendant neuf à dix mois de l'année et faisait entrer quatre et demi lacs de roupies (un million cent vingt-cinq mille francs) de bénéfice net dans la caisse du maharadja. On trouve dans l'atlas de la grande relation de Victor Jacquemont une coupe géologique très-étudiée de la Chaîne de Sel, et dans le IIIe volume de son journal une description très-étendue des salines et de leur exploitation. Voy. deux vues de cette chaîne, p. 197 et 198.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mets » : mais je suis obligé de renoncer à cette illusion (voy. p. 204). L'Indus baignait le pied de l'Aornos, et l'Indus n'est pas ici.

Peshawer, 7 juin, au soir. — Enfin ! Je suis arrivé à Peshawer, et j'ai été présenter ma lettre d'introduction à M. M' Nab, *deputy commissioner* de la province, qui m'a fort gracieusement installé dans son seraï. J'y gagne deux choses : de vivre en aimable société, et de me mettre vite au fait des rouages intimes de l'administration anglaise dans l'Inde, question si diversement appréciée, aussi bien en Angleterre que chez nous.

Je commence par la question la plus importante pour moi : c'est de savoir si je puis, en prenant le costume alfan, prendre la route de Djelalabad pour aller chez les Siahpoch. M. M' Nab me mène à une galerie d'où on domine toute la plaine de Peshawer, plaine qui me



Une vue de la Chaine de Sel (voy. la carte, p. 179, et la note, p. 194-196). — Dessin de Tournois d'après une photographie.

paraît rousse et nue, surtout vers l'ouest, et que cernent de trois côtés de superbes montagnes non moins fauves et non moins nues. « Si vous tenez à vous faire tuer, me dit mon hôte, vous avez le choix entre toutes ces montagnes : elles appartiennent à des Afghans sauvages, les Afridis, les Khattaks, les Svatis, et nos gens se gardent bien d'en approcher à une distance de quatre ou cinq milles. Il y a quelques mois, M. M' Leod, notre lieutenant-gouverneur, s'étant approché avec son escorte du pied des montagnes du nord, a reçu des coups de fusil des gens de Buneyr.

— Mais vous avez des traités avec les sultans de Kaboul, vos voisins du côté de l'ouest?

— Nous avions des relations amicales avec le sultan Dost-Mohammed, ce qui n'empêchait pas que la route de Kaboul et Djelalabad est restée fermée depuis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1843 à tout Européen. Le vieux sultan n'était pas assez puissant dans ses villes pour protéger un Européen contre le fanatisme de la canaille des bazars; quant aux montagnes, elles lui échappaient constamment. Les caravanes, même musulmanes, ne franchissaient la passe de Khaïber qu'en payant une *taxe noire*. Puis, quand même vous pourriez passer en temps régulier, il n'y a rien à espérer en ce moment : vous savez la guerre atroce qui ensanglante l'Afghanistan depuis la mort du Dost.

— Je vois qu'il faut renoncer à mon rêve, et je le regrette. Ne peut-on au moins étudier le Siahpoch ici, sur quelques individus qui s'y trouveraient par hasard?

— Pardonnez-moi : il y a justement au camp de Hotti, à quelques heures d'ici, cinq jeunes gens du Kafiristan qui ont voulu voir du pays et sont venus s'enrôler dans un régiment de guides. Voulez-vous les voir?

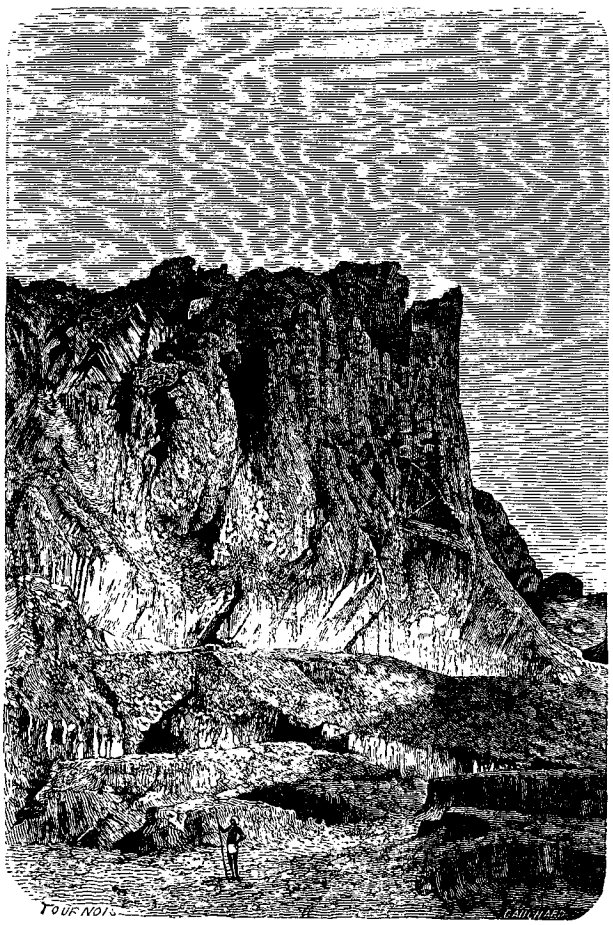
— Bien entendu : quelle bonne fortune ethnographique! Je vais commander un dak pour Hotti.

— C'est inutile : je vais écrire aujourd'hui au colonel de ce régiment pour le prier de nous envoyer ici ces hommes. »

A demi consolé, je descends et nous allons visiter le musée de Peshawer. Un musée dans une ville annexée depuis seize ans à peine, dans un pays encore si peu soumis! Rien ne prouve mieux que tous ces détails de la vie quotidienne l'activité en toutes choses de l'esprit anglais en fait de colonisation. Ce musée n'est pas seulement un musée d'antiquités indigènes, il renferme encore des collections de produits et de curiosités du pays. Enfin, pour l'instruction des natifs, il est en petit ce qu'est notre Conservatoire des Arts et Métiers. Notez bien que ce n'est pas une création officielle : c'est l'œuvre des officiers du *cantonnement*, la propriété collective du club.

Ce qui m'y a frappé tout d'abord, c'est une trentaine de statues et de bas-reliefs en porphyre bleuâtre, d'un art grec parfois un peu dégénéré, mais parfois aussi du style le plus pur (voy. p. 202 et suivantes.) Deux statues de radjas attirent surtout mon attention : le style est du pur classique, mais le costume et les accessoires sont indiens. Le buste est nu, surchargé de colliers et de parures guerrières; la chevelure est léonine : elle rappelle quelquefois la perruque de Louis XIV; le menton est rasé, mais la moustache est touffue.

Presque tous les bas-reliefs représentent Bouddha assis, priant, méditant, enseignant, guérissant; dans l'un d'eux, il semble faire un miracle en faveur d'une *rani*, d'une princesse malade; les suivantes de la *rani*, éparses dans le palais et dans diverses attitudes, ne dépareraient pas un bas-relief athénien. Leurs costumes et leurs coiffures sont de la bonne époque classique.



Un fragment de la Chaîne de Sel. — Dessin de Tournois d'après une photographie.

Dans d'autres endroits, on voit apparaître des hommes laids, courts, trapus, petits yeux, fronts déprimés, barbes de bouc; leur laideur contraste avec la beauté fière et souriante des personnages indiens. Je suis convaincu que l'artiste a voulu figurer les Scythes, les Touraniens, qui, cinq cents ans après Alexandre, avaient fini par conquérir ce pays. Un des bas-reliefs m'a assez diverti. Un de ces Scythes aide galamment une fort jolie personne, coiffée d'une sorte de bonnet phrygien, à s'échapper d'une tour au moyen d'une échelle. Elle est suivie par une servante joufflue qui porte une cruche sur l'épaule. Un complice ou serviteur du bonhomme tient une bourse à la main : c'est peut-être la moralité de ce petit tableau de genre.

Toutes ces antiquités proviennent des ruines d'un très-vieux couvent bouddhique à Taht-i-Bahi, près Hotti, ruines fouillées depuis peu d'années.

Le caractère à la fois grec et bouddhique de ces sculptures fait songer à l'époque du roi Kanichka (Kanerkès des Grecs), qui, s'étant converti au bouddhisme, employa son ardeur de nouveau converti à propager le bouddhisme partout, et jusqu'au Cachemir.

Kanichka, héritier de la civilisation gréco-bactrienne, avait nécessairement à ses ordres des artistes grecs (Grecs de nationalité ou de tradition artistique, peu importe) et il a dû les employer à semer partout les effigies sacrées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour juger de la supériorité de cet art classique sur l'art indou proprement dit, on n'a qu'à comparer les bas-reliefs de That-i-Bahi avec certaines terres cuites trouvées dans le même lieu et déposées au musée de Lahore, ou avec les monstruosités des pagodes modernes, les Vichnou et les Dourga.

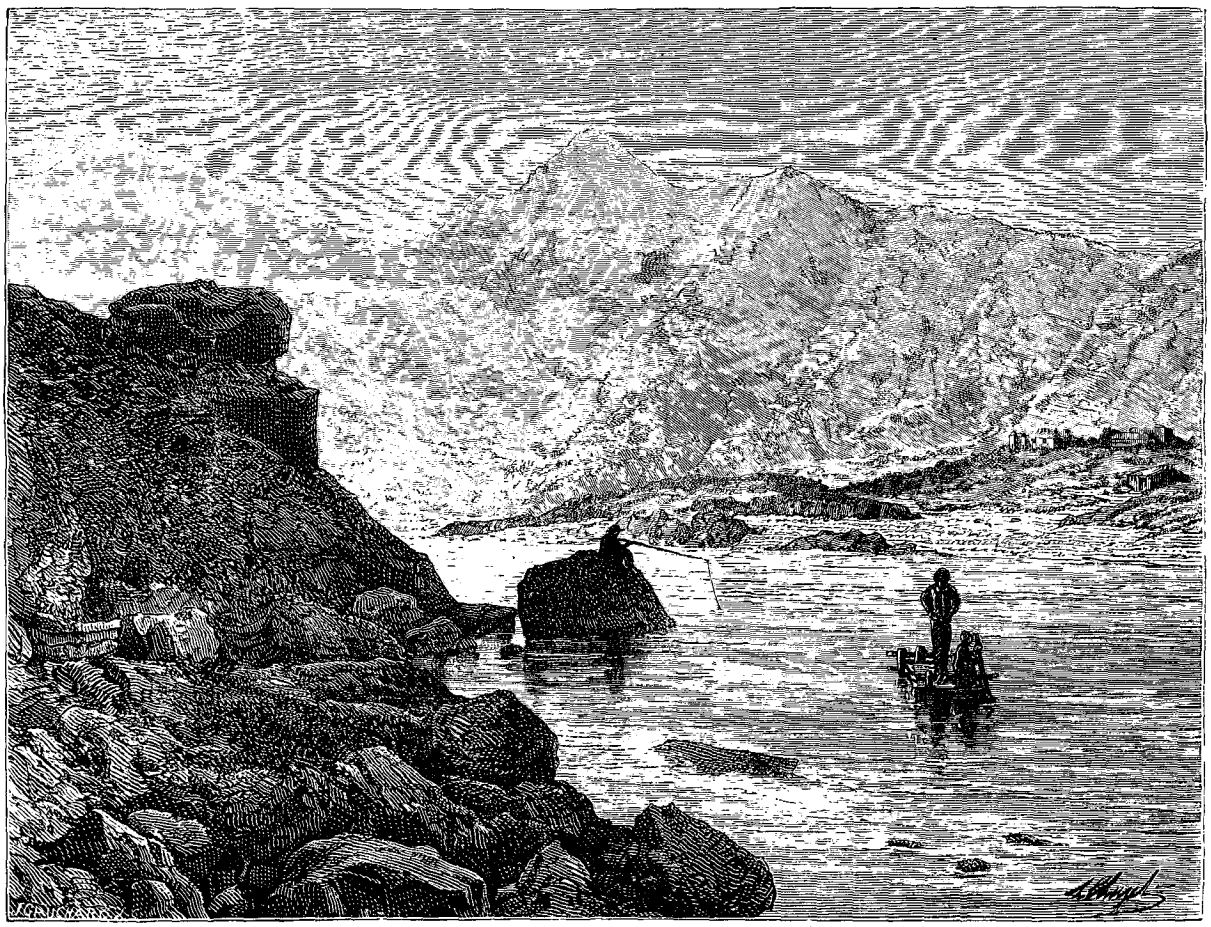
Ce qui ne m'intéresse pas moins, en ma qualité de Breton, ce sont deux fort belles haches en pierre, de celles que les antiquaires nomment *celtæ*, et je ne crois pas que notre musée gallo-romain nouvellement fondé à Saint-Germain en offre de pareilles, au moins comme élégance et comme fini du travail. Elles ont été trouvées sur les rives du Swat. Quelqu'un me fait observer que les papetiers de Peshawer et de Cachemir se servent encore d'outils semblables pour donner à leur papier ce lustre si apprécié des Orientaux.

Cela me suggère une idée.

Les *celtæ* de notre pays n'auraient-ils pas pu servir durant l'âge de pierre à quelque chose de semblable : pas pour lustrer le vélin, bien entendu, mais pour préparer les peaux ou les écorces dont on se servait?

Je livre cette conjecture aux antiquaires : elle a, faute de mieux, le mérite d'être neuve.

Peshawer, 12 juin. — M. M' Nab a reçu la réponse du colonel des guides : les cinq Siahpoch que je voulais voir avaient été pris par la nostalgie et étaient re-



L'Indus près d'Attok. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

tournés depuis peu de jours dans leurs montagnes avec leur congé, qu'on avait jugé raisonnable et humain de leur accorder. Quel contre-temps! Je ne m'en console pas vite.

Comme compensation je me décide à me rendre au Cachemir en passant par le *Sanitarium* de Murree.

Une fois à Cachemir, j'essayerai de me rendre chez les tribus montagnardes qui confinent au Kafiristan, et sont du même sang que les Siahpoch, ou bien encore d'atteindre le petit Thibet, de franchir le Karakorum et de descendre dans la petite Boukharie.

Je partirai après-demain.

Il me tombe sous les yeux un numéro du *Lahore Cronicle* où je vois que la presse anglaise discute vivement la proposition de simplifier le mécanisme administratif de l'Inde, en supprimant les *deputy commissioners*, que l'on accuse d'oisiveté. Ce reproche me fait beaucoup rire, car, vivant sous le même toit que M. M' Nab, je puis me rendre compte de ce que fait un *deputy commissioner*.

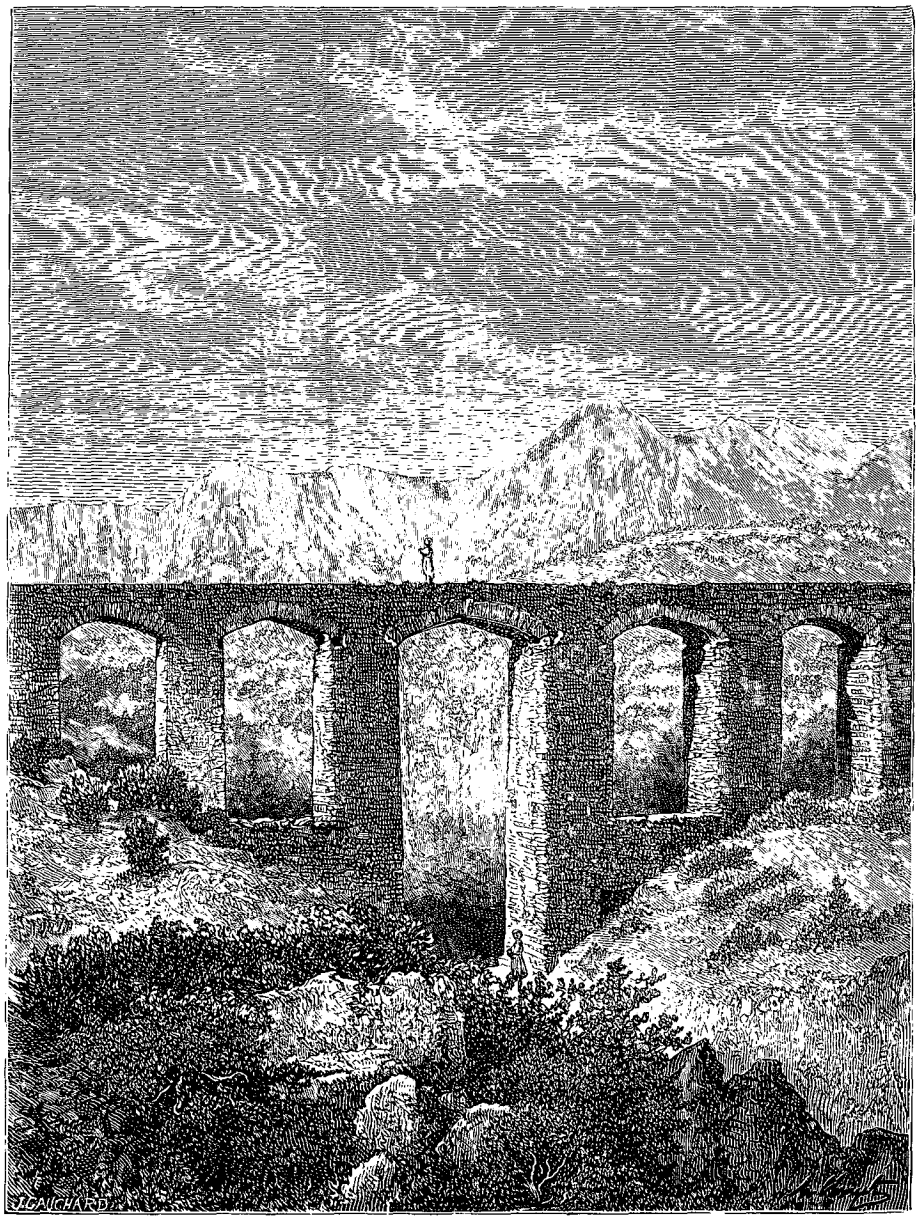
Voici à peu près la journée de mon hôte.

Il se lève à quatre ou cinq heures du matin, monte en voiture, va inspecter les chemins vicinaux et les divers travaux de moyenne voirie qui le concernent. Puis il rentre, et s'enferme avec son greffier indigène pour examiner les affaires du jour et préparer la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séance. Vers neuf ou dix heures, réception et expédition des affaires courantes administratives. Puis le déjeuner, et un moment de repos ou de sieste. Entre une heure et deux, *tiffin* ou légère collation (appelée *lunch* en Angleterre); suivent deux heures de travail avec le greffier, et à quatre heures, le sous-préfet transformé en magistrat se rend à la *kutchery*, cour de justice indigène répondant à nos tribunaux de première instance. Énorme affluence de robes blanches et de turbans blancs, mais ni bruit ni tumulte : le fameux *silence, messieurs!* de Beaumarchais, n'est pas de mise ici.

Cela dure deux ou trois heures, puis on dîne, et après une courte promenade, M. M' Nab rentre pour faire sa correspondance administrative, qui le tient jusqu'à dix heures. Quel homme « inoccupé » !



Aqueduc près Attok. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

VII

Départ de Peshawer. — En palanquin. — Murree et son *Sanitarium*. — Départ pour Cachemir : Kohala. — L'Hydaspe : passage du fleuve. — Grandeur de la nature indienne. — Voyage pénible et charmant le long de l'Hydaspe. — Mes coulies. — Première vue de l'Himalaya. — Baramoula. — Légendes mythologiques.

Je ferme maintenant mon journal de route, et j'entame le récit.

Je quittai Peshawer le 14 juin et je refis jusqu'à Rawul-Pindi la route décrite plus haut.

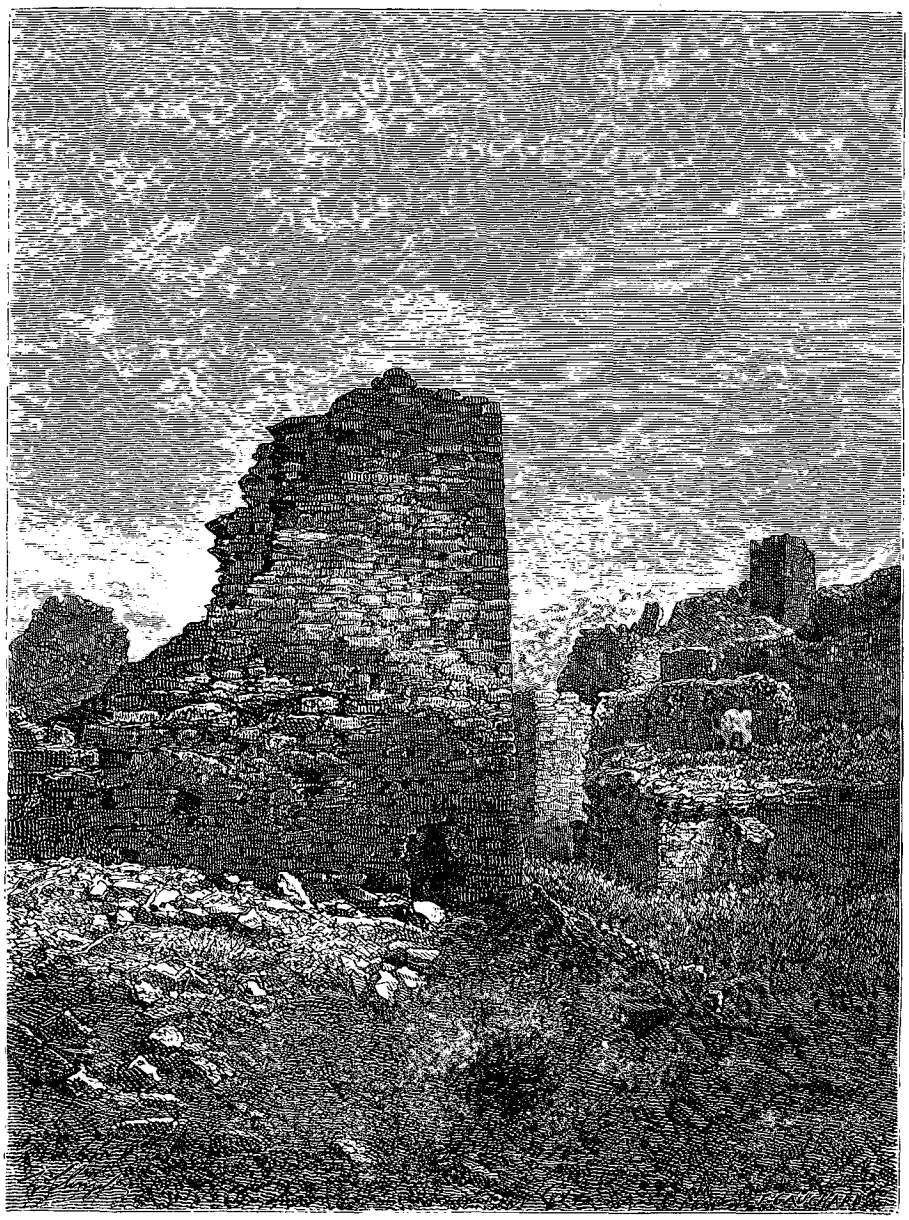
A Rawul-Pindi, j'étais à quarante-quatre milles de Murree (Marri).

Murree est un *Sanitarium*, c'est-à-dire une de ces résidences d'été créées par les Anglais depuis quelques années sur la croupe des contre-forts sud de l'Himalaya, à une hauteur où la chaleur insupportable des étés in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diens disparaît pour faire place à une température plus analogue à celle de l'Europe. De mai à octobre, quiconque n'est pas retenu dans les basses terres par les nécessités du service ou par son négoce, s'empresse de se sauver au sanitarium, soit à Murree, soit à Dhurmsala, soit à Simla, où résident les autorités suprêmes. On n'a pas négligé le sous-officier (*non-commissioned officer*) ni même le simple soldat (*private*) : ils ont à mi-côte de Murree un sanitarium où ils viennent habiter à tour de rôle.

Ne trouvant ni chevaux ni voitures à louer à Rawul-Pindi (on m'assura que tout avait été accaparé par les gens qui se rendaient à Murree), je me décidai à prendre deux palanquins, un pour moi, un pour mon domestique. Ce mode de transport est connu : je n'en dirai rien, sinon qu'il est incommode et fort cher. J'en



Ruines de Hotti. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

eus pour plus de trente roupies, soit plus de cinq francs par lieue. Comme j'eus soin de partir après la grande chaleur, je fis presque tout le voyage de nuit, et ne me réveillai qu'à Murree même.

Je félicite sincèrement ceux qui ont choisi Murree pour *Sanitarium*, tout en reconnaissant qu'il était facile de trouver une centaine de sites pareils le long de ces montagnes du Hazara. Avant d'être honoré de la préférence officielle, Murree était un petit plateau étroit courant entre deux profondes vallées d'une sauvagerie superbe, orné de quelques huttes et sillonné de quelques sentiers à chèvres. En quelques années, l'activité saxonne a créé là un petit Éden, une ville avec un bazar indigène, deux bons hôtels et quelques centaines de villas éparpillées autour des routes les mieux entretenues et les mieux ombragées du monde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

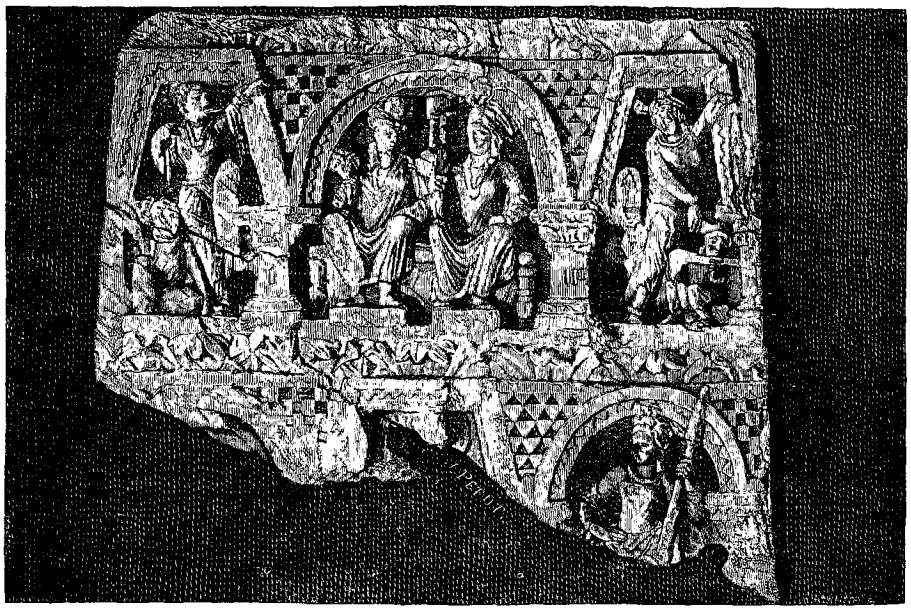
Le pittoresque factice et le pittoresque réel se marient là avec un bonheur inouï : figurez-vous tout notre joli décor du bois de Boulogne transporté dans quelque beau site de la Savoie.

Ce lieu, je le répète, est un paradis; mais les pieds m'y brûlent après trois jours : je suis si près du Cachemir! Je ne prends que le temps de faire les préparatifs les plus indispensables, et je me procure une passe pour Srinagar, capitale de la principauté. Pourquoi une passe, me demandera-t-on, dans un pays aussi libre que l'Inde anglaise? C'est que Cachemir n'est pas Inde anglaise; c'est que ce pays, pour son



Bas-relief du musée de Peshawer (voy. p. 198). — Dessin de Petot d'après une photographie.

malheur, est « libre », en ce sens qu'il obéit à un prince indigène qui est bien, je l'ai dit, le brigand le plus réussi de l'Orient. Le *maharadja* n'entend pas que les Européens viennent voir de trop près ce qui se passe chez lui, et il est convenu avec le gouvernement anglais, m'a-t-on dit, d'un chiffre maximum pour le nombre de visiteurs que chaque été lui amène : de là nécessité d'une passe personnelle. Ces institutions sont absurdes, car la « saison des Anglais » est la providence du pauvre peuple cachemirien, pour qui cette



Bas-relief du musée de Peshawer. — Dessin de Petot d'après une photographie.

saison se résume en pluie de roupies. Quant vient l'automne, il faut que tous les chasseurs et touristes *angrezi* aient levé le pied, sans excepter le résident anglais, M. Cooper, et les Français correspondants des négociants en cachemires de la rue Richelieu : ces derniers se retirent à Amritsir.

La raison de cette mesure est toute simple : c'est l'hiver que le gouvernement du maharadja lève les impôts, opération toujours dure en Orient, et qui à Cachemir ressemble admirablement aux dragonnades de Louis XIV. Les dragonnades sont un des ingrédients naturels de la vie orientale, mais les Européens, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont un peuple amolli, éprouvent des haut-le-cœur en les voyant, et comme l'indignation chez nous ne se traduit pas seulement par des vers (*facit indignatio versum*), mais par des velléités de main-forte prêtée à l'opprimé, il suit que le maharadja Raimbir a la sagesse de fermer ses portes aux indiscrets avant de tirer son couteau et d'écorcher annuellement son peuple.

Me voilà en route. Je suis pendant quatre heures la crête du plateau et j'arrive à Deval, où je dîne de quelques œufs; puis, au bout d'une heure et demie, la route, qui fait des zigzags, me démasque, au fond d'une gorge à ma droite, un mince ruban d'eau rugissante : c'est l'Hydaspe, limite du territoire anglais. Un peu plus tard, j'atteins les bords du fleuve, que je remonte pendant une demi-heure, et je m'arrête pour la nuit à Kohala.

C'est un *travellers bangalow* qui n'a rien de bien particulier, mais qui est le plus vaste que j'aie encore vu, ce qui s'explique par sa position. Il commande le *Kohala ferry*, le lieu où j'aurai à passer le fleuve pour entrer au Cachemir.

Pendant que mon domestique Dimitie s'entend avec le *messman* pour la préparation de mon pilav, je descends au bord de l'Hydaspe pour prendre ma première idée de la topographie de la contrée. Le fleuve historique près duquel Alexandre le Grand triompha de Porus dépasse de beaucoup comme impression tout ce que je



Bas-reliefs du musée de Peshawer. — Dessins de Petot d'après des photographies.

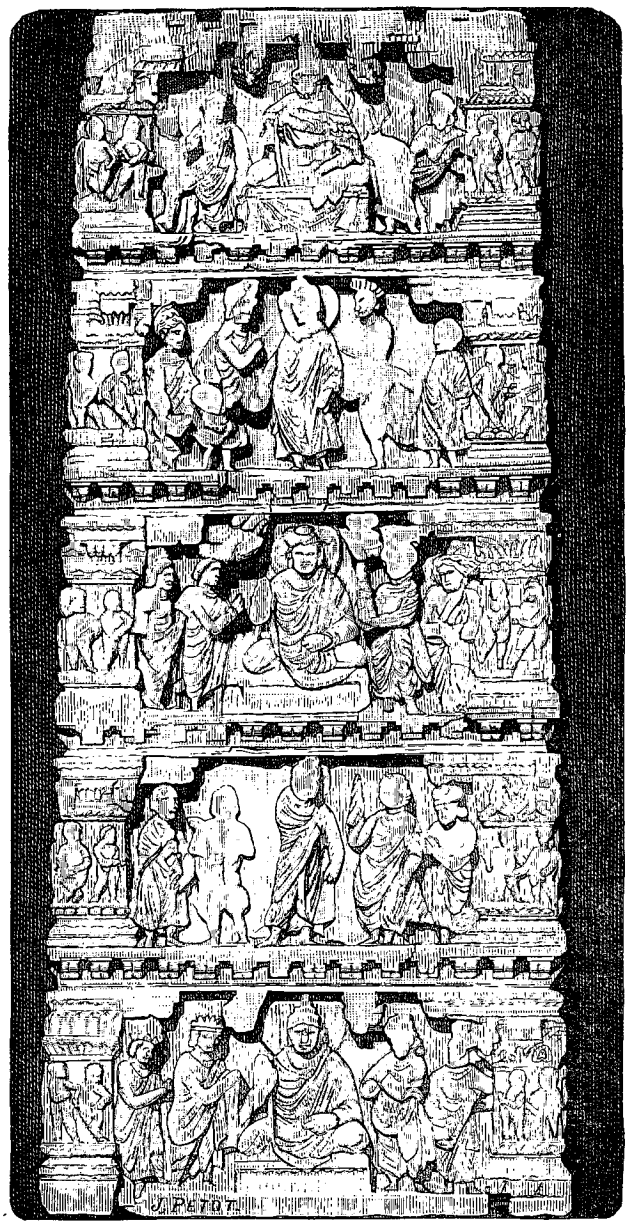
pouvais en attendre. Figurez-vous une masse d'eau triple de celle du Rhin, resserrée dans une faille de soixante mètres de large entre deux montagnes couvertes de forêts presque vierges, et toute cette masse roulant vers l'Indus avec un mugissement ou plutôt un hurlement capable de faire taire celui de toutes les cataractes du Nil réunies. Sur ce long ruban d'écume, large de deux cents pieds, mais long de quatre-vingts lieues, passent à chaque minute d'énormes troncs d'arbres emportés avec la rapidité de la flèche vers Djelma, où les scieries les attendent. Qui n'a vu que l'Europe n'a connu de la nature que la grâce et la beauté : il ne l'a pas vue terrible et souveraine. Certes nous avons de belles choses dans les Alpes, les Pyrénées, le Danube : mais tout cela est à la nature asiatique ce qu'est une réduction Collas à la Vénus de Milo. Nous jouons avec la nature, nous la soumettons à nos caprices ou à nos besoins : mais essayez donc de lutter avec des fleuves comme le Gange, des tempêtes comme celles de l'Himalaya, des glaciers comme le Mustag, ou des marais empestés comme le Teraï qui a quatre fois la longueur de toute la France ! Devant des éléments aussi formidables, je comprends le panthéisme indien, qui nous paraît à distance une si lâche abdication de la personnalité humaine. Nous en parlons bien à notre aise. Dans l'ancienne Grèce, l'homme, caressé par une nature douce et maternelle, en a agi avec elle comme un enfant gâté avec sa nourrice : il s'est adoré lui-même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et l'a reléguée au second plan dans sa gracieuse mythologie. Mais l'Indou, enserré, opprimé, parfois étouffé par sa redoutable marâtre, n'a pu que tomber à genoux devant elle et l'adorer même dans ses manifestations meurtrières.

Le lendemain matin, je procédai à la grave opération de franchir le fleuve que je viens de décrire. Le bac était une sorte de barge rectangulaire, à bordage élevé, manœuvrée par deux hommes qui poussaient de fond. La barge, en quittant la rive anglaise, fut emportée par le courant, et tourna deux ou trois fois sur les eaux bondissantes et furieuses comme une feuille morte tombée au fil du torrent; puis, entraînée par un remous dans une eau un peu plus tranquille, elle arriva comme une épave à la rive cachemirienne, où une dizaine de coulies l'amarrèrent et aidèrent au débarquement.

Ici commençait le vrai voyage, avec toutes ses atigues. J'avais dû laisser mes mules à Kohala. Le maharadja ne permet pas la circulation sur son territoire des bêtes de somme ou de selle provenant du territoire anglais, et il défend à ses sujets d'en louer aux touristes. C'est peu hospitalier, mais c'est assez bien entendu au point de vue de certains intérêts : le voyageur européen dans l'embarras est ainsi obligé de louer des coulies pour ses bagages et de voyager en palanquin ou howdah, mode de transport qui a son charme à l'opéra ou dans un roman de Méry, mais que je signale par expérience comme le plus désagréable et le plus coûteux qu'on puisse imaginer. Le règlement a donc pour résultat de faire occuper beaucoup de bras, et cela ressemble, au premier abord, à de la philanthropie et à du protectionisme, ce qui pourrait valoir au maharadja les sympathies de M. Thiers : mais il faudrait être bien ingénu pour supposer à un prince oriental quelque préoccupation du bien public. En réalité, le despote du Cachemir ne dédaigne pas de prélever un quart du modeste salaire de ses sujets. Ce salaire est, pour les coulies, de quatre annas (60 centimes) par étape : et l'étape varie de trois à huit lieues dans un pays aussi affreux pour le piéton que splendide pour le touriste. La plupart des coulies ne peuvent donc gagner que leurs douze sols par jour, sur lesquels le fisc trouve moyen de leur voler de quinze à vingt-cinq centimes. Accoutumés depuis des milliers d'années aux excès odieux de leurs tyrans, les Asiatiques ne semblent pas se douter qu'il en puisse être autrement, et que le gouvernement puisse être autre chose que le pillage permanent et régularisé. Seulement, depuis quelques années, ils voient fort bien la prospérité dont jouissent les populations passées sous l'autorité bienfaisante et paternelle de l'Angleterre, ils comprennent et comparent, et comme ils ont l'intelligence vive, le résultat de cette opération mentale n'est pas favorable à leurs princes soi-disant nationaux, comme s'il y avait des nations en Asie!



Bas-relif du musée de Peshawer. — Dessin de Petot d'après une photographie.

Je m'arrêtai naturellement à un moyen, employé d'ailleurs par beaucoup de touristes anglais, de tromper l'avidité du maharadja : ce fut de me décider à faire tout mon voyage à pied. Malgré l'aspérité des routes de l'Himalaya, des étapes de six lieues par jour en moyenne, au printemps, dans le plus beau pays du monde, n'avaient rien qui pût m'effrayer : j'en avais fait autant en plein été dans les sables de l'affreux désert de Nubie, et je savais à un myriamètre près ce que mes jambes pouvaient supporter. Mon carnet en main et mon crayon entre les dents, je commençai l'ascension de la montagne de Danna, et ce ne fut qu'au bout de cinq heures que j'atteignis, un peu essoufflé, la crête de rochers derrière laquelle s'abritait le bungalow. Les bungalows de Cachemir rappellent un peu

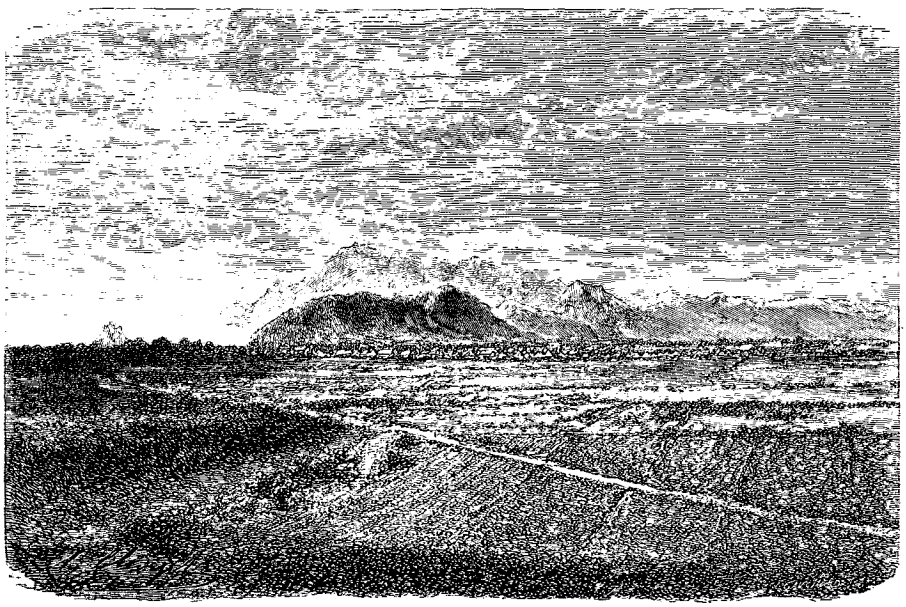
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceux de l'Inde anglaise dont j'ai déjà parlé : seulement le logement y est gratuit et le gardien n'est tenu de rien fournir au voyageur; toutefois, moyennant une petite rétribution, il va leur chercher au village voisin e pain, les poules ou la viande dont ils ont besoin. Avant de partir, on s'inscrit sur le registre du bungalow et l'on y mentionne le blâme ou l'éloge qu'on croit devoir au gardien. Je n'ai jamais eu pour ma part que des boules blanches à donner aux schausamas, mais j'ai passé de joyeux instants à parcourir dans ces re-



La rivière Swan ou Svat (voy. la carte, p. 179). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

gistres la colonne des observations. L'Anglais est certainement le premier voyageur du monde; mais quand il fait un voyage d'agrément, il lui déplaît de ne pas trouver partout les hôtels de Bombay ou de Calcutta. De là des inscriptions comme celle-ci : — *La maison est un superbe chenil, il n'y manquait que les chiens de S. A. le maharadja. — L'hôte est un filou : il m'a fait payer quatorze annas un verre cassé.* — Une dernière



La montagne de Pandjghir (voy. p. 179). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

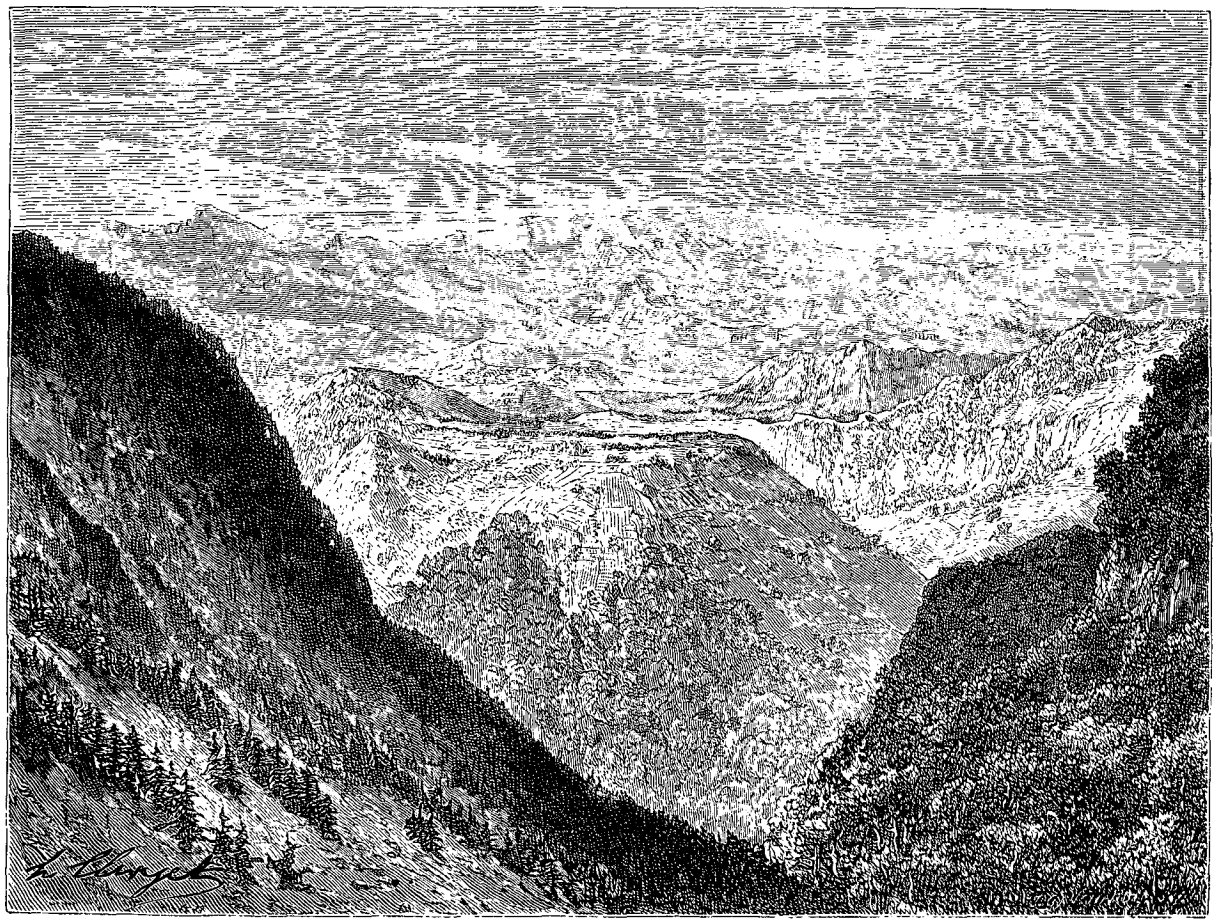
qui rappelle un croquis de Charlet : *le 90e est emb....* — the 90th, nuisance. —

Je ne décrirai pas en détail une route de huit jours qui ne fut pour moi qu'une succession de légères fatigues et de véritables enchantements. A travers montagnes et ravins, j'atteignis le troisième jour la forêt vierge que je ne devais quitter qu'à l'entrée de la vallée de Cachemir. Qui n'a pas vu l'Himalaya ne peut se faire une idée de la puissance de la végétation dans ces splendides contrées. Les hautes montagnes qui, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droite et à gauche, enserrent et dominent l'Hydaspe s'avancent rarement jusqu'au bord même du fleuve : généralement les alluvions descendues des sommets ont formé une plate-forme, parfois à deux ou trois gradins, où s'étagent les villages, les champs cultivés, les rizières. La pente du terrain ne permet nulle part aux eaux de séjourner de manière à créer ces marais aux effluves pestilentielles qui marquent l'entrée des grandes plaines de l'Inde : ici, la forêt, bien loin d'être meurtrière à l'homme, devient pour lui une nourrice bienfaisante. De la station de Chikar à celle de Chagusti, pendant trois jours, j'ai voyagé littéralement sous une voûte d'abricotiers, de grenadiers, de cerisiers, de vignes sauvages; les fruits mûrs jonchaient le sentier sous mes pieds : c'était une vraie entrée du paradis terrestre. Un peu plus haut, la végétation change : aux arbres fruitiers succèdent les sombres sapinières dont je saluais l'approche avec bonheur, car l'expérience m'a appris une particularité singulière que je ne me charge pas d'expliquer : c'est que les sentiers de montagnes, généralement âpres et pierreux, se transforment, dès qu'apparaissent les pins et autres conifères, en véritables allées de jardins anglais.

Le septième jour, à une heure après midi, j'atteignis le sommet d'une jolie colline boisée qui domine



Vue des montagnes Mahaban (voy. la carte, p. 179). — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

Baramoula. Au tournant du sentier, le fourré s'ouvrit tout à coup et me permit d'embrasser d'un coup d'œil un panorama que je n'oublierai de ma vie. Une plaine de soixante lieues de long se déployait à mes pieds, verdoyante et vivante, semée de villages et de jardins de plaisance, rayées de larges rivières dont le cours était dessiné par de longues avenues de peupliers; le bleu sombre de l'Hydaspe redevenu calme et majestueux faisait encore mieux ressortir les reflets argentés de cinq ou six lacs à demi ensevelis sous les algues et les lotus; et tout au fond, estompé par la distance, quelque chose d'un blanc pur et mat se détachait en lignes fines, nettes et sobres sur l'azur transparent du ciel, comme les banquises des mers polaires. J'avais sous les yeux la vallée de Cachemir avec sa ceinture de neiges immaculées, l'auguste et incomparable Himalaya.

Je descendis lentement sur la jolie petite ville de Baramoula, citée dans l'histoire du Cachemir pour une petite anecdote qui concerne le roi Vitch-ala, qui fut au douzième siècle le roi le plus brillant de l'Inde. Dans une expédition militaire qu'il entreprit contre les Barbares, comme il passait à Baramoula, une cavale de très-grand prix s'échappa du camp ennemi et arriva à celui du radja, auquel cet incident fut présenté comme un miracle qui lui présageait la victoire. Je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouvai là une barque à six avirons que je louai sur le pied assez modéré de 16 roupies par mois, plus un anna (15 c.) par jour et par homme pour la nourriture; et, sans m'arrêter, je mis le cap sur Srinagar, capitale de la principauté, dont j'étais éloigné d'une petite journée de navigation.

La plaine était unie, le fleuve large, profond, peu rapide : aussi mes hommes purent-ils, sans trop de fatigue, entrer le soir même dans le lac Oualler. Ce bassin, qui semble se rétrécir lentement, est en réalité un fond de lagune qui rappelle au géologue le temps où la vallée entière n'était qu'un lac de cinquante lieues de long sur quinze de large, avant la catastrophe qui ouvrit la grande faille de Baramoula et permit à cette immense masse d'eau de s'écouler vers l'Indus comme un étang dont le déversoir a crevé.



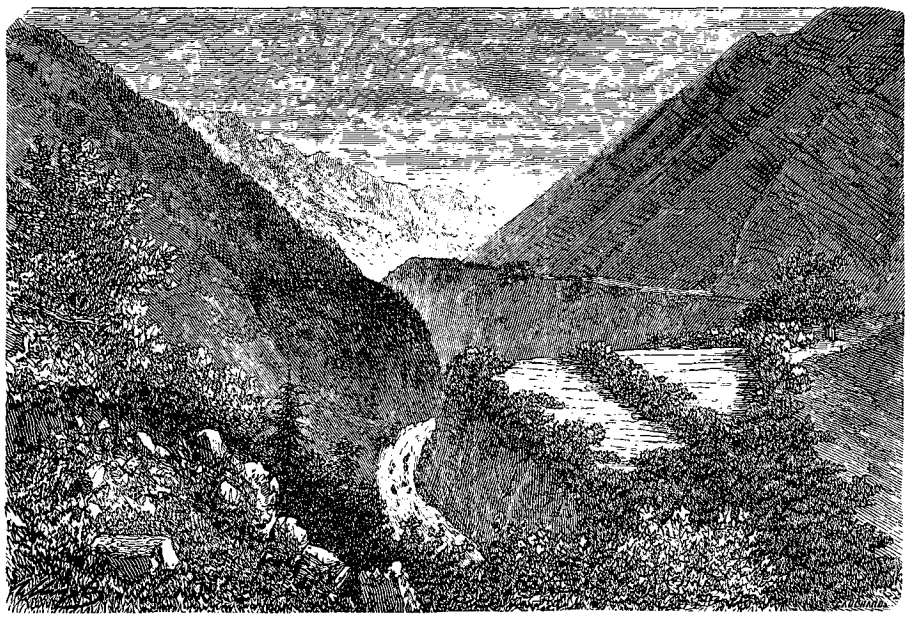
Un montagnard du Hazara (voy. la carte, p. 179). — Dessin de Gilbert d'après une photographie tirée de l'ouvrage : *People of India*.

L'histoire légendaire du Cachemir a là-dessus un conte ingénu qui ne manque pas de quelque parfum de vieille poésie.

D'après la tradition, lorsque le célèbre apôtre bouddhiste, Madiantika, prêchait la foi aux infidèles, il arriva au bord du grand lac cachemirien, lequel lac était, sous sa forme liquide, un génie redoutable, roi des Nagas ou des dragons qui habitaient ses eaux. Madiantika (on ne dit pas pourquoi) demande au génie la permission de s'asseoir au milieu de son bassin. Le roi, très-étonné, mais obligeant et un peu niais, comme sont généralement les génies des contes de fées, lui ayant accordé sa demande, le saint s'élance sur les eaux, et, en s'asseyant, dilate tellement sa personne, que le roi-lac, épouvanté, voit sa surface se réduire rapidement au dixième, au vingtième. Menacé de disparaître entièrement, il se plaint, il implore Madiantika : mais l'apôtre ne saurait se satis-

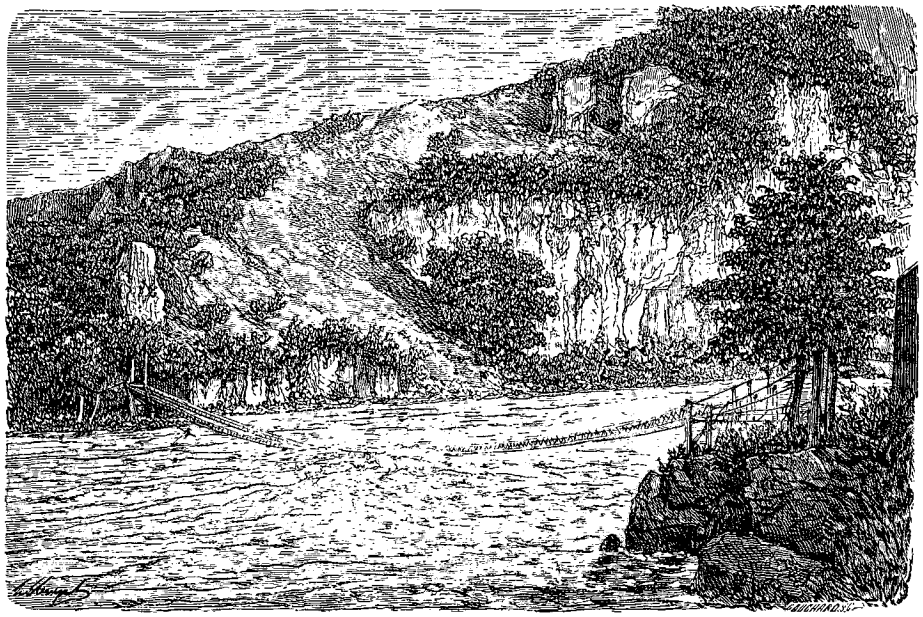
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire de peu d'espace. Il f aut capituler. Le rusé apôtre a la générosité de lui concéder un bassin de cent lis (neuf lieues) de tour, avec défense de jamais s'agrandir. La chose faite et les dragons expulsés, la chronique ajoute que Madiantika fit venir des pays voisins d'abord des religieux, puis des habitants, les établit dans



Bords de l'Hydaspe. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

la vallée jusqu'alors déserte, bâtit neuf villes, des villages, douze temples, et y introduisit la culture du safran. A sa mort, les Cachemiriens élurent un roi, et c'est là le point de départ de l'histoire du Cachemir.



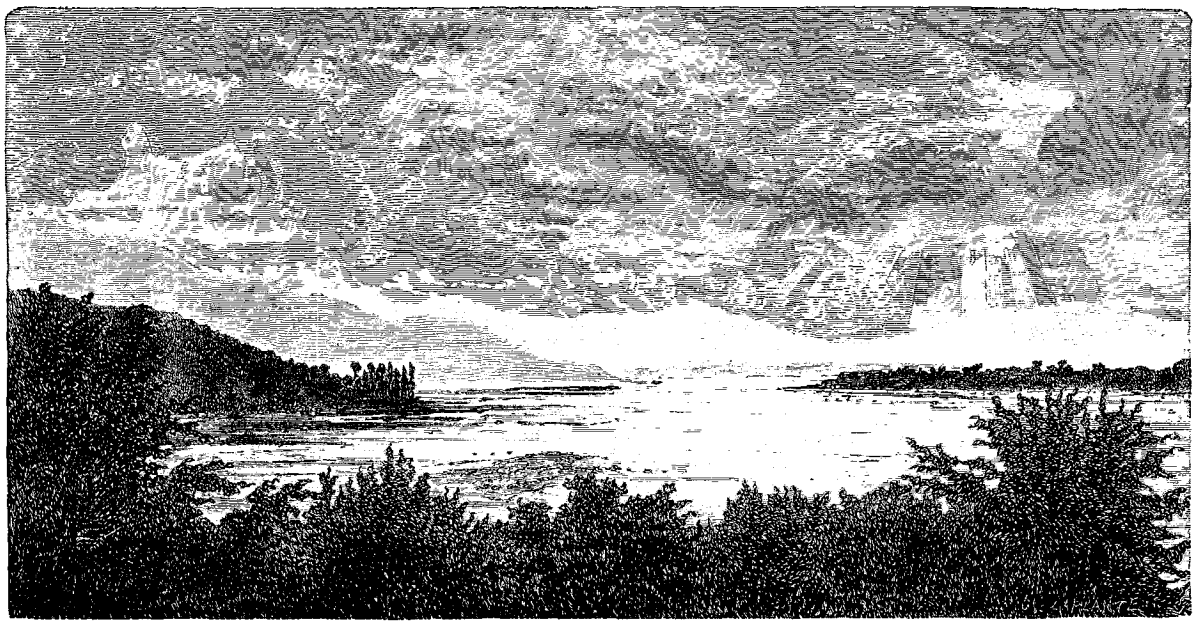
Pont de bambou sur l'Hydaspe. — Dessin de H. Clerget d'après un croquis de M. G. Lejean.

Les brahmanes ont une légende qui a quelque rapport avec celle-là : seulement leur héros n'est pas un moine, c'est un paladin, le roi Kaçyapa, qui tue le roi des dragons, le monstre aquatique Jaladbhava, et forme dans le fond du lac le pays de Cachemir.

G. LEJEAN.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vue de l'Hydaspe. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

LE PANDJAB ET LE CACHEMIR,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII (suite).

Arrivée à Srinagar. — Une transmigration royale. — Chevaux. — Bayadères. — Châles du Cachemir. — Mécomptes.

Pendant que je repasse en ma mémoire ces contes poétiques, je vois successivement apparaître le couvent bouddhique de Takt-ï-Suleiman sur son rocher, puis la citadelle délabrée et pittoresque de Srinagar, le courant devient plus fort, je passe successivement sous plusieurs ponts couverts de boutiques comme nos ponts de Paris au moyen âge, et je vois s'allonger à droite et à gauche les vieux quartiers de la Venise indienne, comme on l'appelle ici. Je suis fort inquiet de trouver à me loger, car le touriste abonde, à ce que j'ai appris, et les bungalows abondent beaucoup moins. Pendant que je médite ce point fort sérieux, mon canot se croise avec une belle barque qui se promène lentement sur le fleuve; un fort bel homme à barbe noire partagée par une raie comme la chevelure d'un de nos cocodès (c'est le meilleur genre au Cachemir) m'envoie de la main un grand salut et hêle mes hommes : nous nous abordons; il me parle en bon anglais avec volubilité, s'informe de mes noms et qualités qu'il inscrit sur un registre : *You are Englishman, are you? — Na, Frenchman. — Oh!* Et nouveau salut. Je lui fais part de mon embarras : il me promet d'y pourvoir, donne une indication à mes hommes, et nous nous quittons. Deux minutes après, j'aborde au pied d'une maisonnette où je parviens à me procurer un appartement fort peu confortable, mais qui ferme à clef, c'est l'essentiel. Au bout de deux heures, un cipaye arrive escorté de trois coulies qui viennent déposer à mes pieds un mouton et force provisions, pain, riz, légumes, et jusqu'à un pain de sucre : c'est le présent de bienvenue que d'après l'usage du pays le maharadja fait à ses visiteurs. Me voilà assuré contre le besoin pour quarante-huit heures : mais dès le lendemain une heureuse rencontre me fait trouver une hospitalité gracieuse et empressée chez deux jeunes négociants français à demi acclimatés au Cachemir, MM. Gosselin et Dauvergne.

Mon premier soin est de chercher près de la ville un observatoire d'où je puisse en embrasser l'ensemble et la contempler à l'aise. Pour cela je grimpe à un pic aigu surmonté d'un beau couvent bouddhiste et qui domine la ville absolument comme le Lycabète et son couvent de Saint-Georges dominent la nouvelle Athènes. Ce pic s'appelle Takt-ï-Suleiman, le trône de Salomon, et le coup d'œil qu'il m'offre est d'une splen-

1. Suite. — Voy. pages 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deur à désespérer l'écrivain le plus habile aux descriptions de ce genre. L'immense cité se développe parmi de vastes jardins du milieu desquels émerge sur la crête de son long rocher l'antique citadelle Harita : l'Hydaspe y circule en tortueux méandres et sa rapidité contraste avec les eaux immobiles de vingt canaux où vont et viennent des centaines de barques effilées comme les caïques du Bosphore; autour de la ville, au lieu de ces faubourgs ternes et crasseux qui déshonorent les abords de toutes nos capitales, je vois étinceler partout dans le vert sombre des jardins et des avenues de platanes, les frêles et coquettes maisons en bois qui penchent sur le fleuve leurs balcons découpés et fouillés comme une dentelle. A mes pieds vient aboutir la fameuse avenue de peupliers, longue de deux kilomètres, large comme la rue de la Paix; les arbres qui la forment ont cent pieds de haut, et les promeneurs, vus de mon rocher, m'apparaissent comme de grosses fourmis. Sur ma droite, le lac envahi par une végétation puissante forme d'épaisses roselières qui s'étendent de plus en plus malgré la faucille du paysan; dans la partie restée libre, trois ou quatre palais toujours inhabités mirent leurs pavillons multicolores et leurs majestueux alignements de platanes. C'est une magie perpétuelle, et ce qui est mieux, une magie attrayante. Je comprends le nom de Venise indienne donné à ce grand bijou. Certes la reine des lagunes est bien plus imposante et plus monumentale, mais ce beau musée est un peu triste, et n'a rien d'engageant comme séjour. Les eaux plombées qui battent le quai des Esclavons sont plus belles dans un tableau de Ziem que dans la réalité, et les lagunes où je n'ai vu que de laides petites forteresses lutteraient difficilement avec celle de Srinagar, toute semée de fleurs, de verdure et d'ambre.

Le résident anglais, M. Cooper, pour qui j'avais une lettre d'introduction, me proposa le jour même de me présenter au maharadja, qui donnait précisément ce soir-là un dîner et une fête de nuit. On pense bien que je ne me fis pas prier. La fête ne manquait pas d'une certaine mise en scène. Les invités arrivaient en barque au pied du palais et débarquaient aux flambeaux sur le grand escalier, qui ressemble un peu à un *traghetto* vénitien ; puis on passait entre une double haie de cipayes et d'officiers de service jusqu'au salon, où l'on était reçu par le fils du maharadja, puis par le souverain lui-même, que j'étudiai avec une curiosité bien naturelle. Rambir-Sing est un grand bel homme d'une quarantaine d'années. Ses manières sont dignes et courtoises, et son extérieur affable et gracieux est loin d'être la peinture fidèle de son caractère. C'est du reste un trait commun à toute la gentilhommerie de l'Inde. Il est le fils et le successeur du maharadja Gaulab-Sing, connu de nos belles compatriotes par les magnifiques châles qui lui valurent, il y a douze ans, la grande médaille à l'exposition universelle. Je n'ajouterai pas que Gaulab était un coquin; ce n'est pas un signe particulier dans l'almanach de Gotha de l'Asie. Quand il mourut, les pandits ou prêtres brahmanes déclarèrent que son âme, fidèle aux lois de la transmigration, avait passé dans le corps d'une abeille : les mauvaises langues ajoutaient que c'était en mémoire de l'habileté avec laquelle il avait butiné toute sa vie et fait son miel aux dépens de tout le monde. Mais un jour le bruit se répandit au palais que l'abeille sacrée, rasant par un jour de beau soleil les eaux claires de l'Hydaspe, avait été avalée au passage par un poisson, dont l'âme de Gaulab devenait ainsi la locataire inattendue. Après longue consultation, et la nouvelle que l'accident avait eu lieu entre les ponts nos 1 et 2, Rambir-Sing lança un décret d'après lequel il était défendu de pêcher entre ces deux ponts. Quel scandale en effet si l'âme orthodoxe de Gaulab-Sing avait été exposée à passer par un malheureux coup de fourchette dans l'enveloppe grossière de quelque brave capitaine anglais nourri de roastbeef et abreuvé de bière !

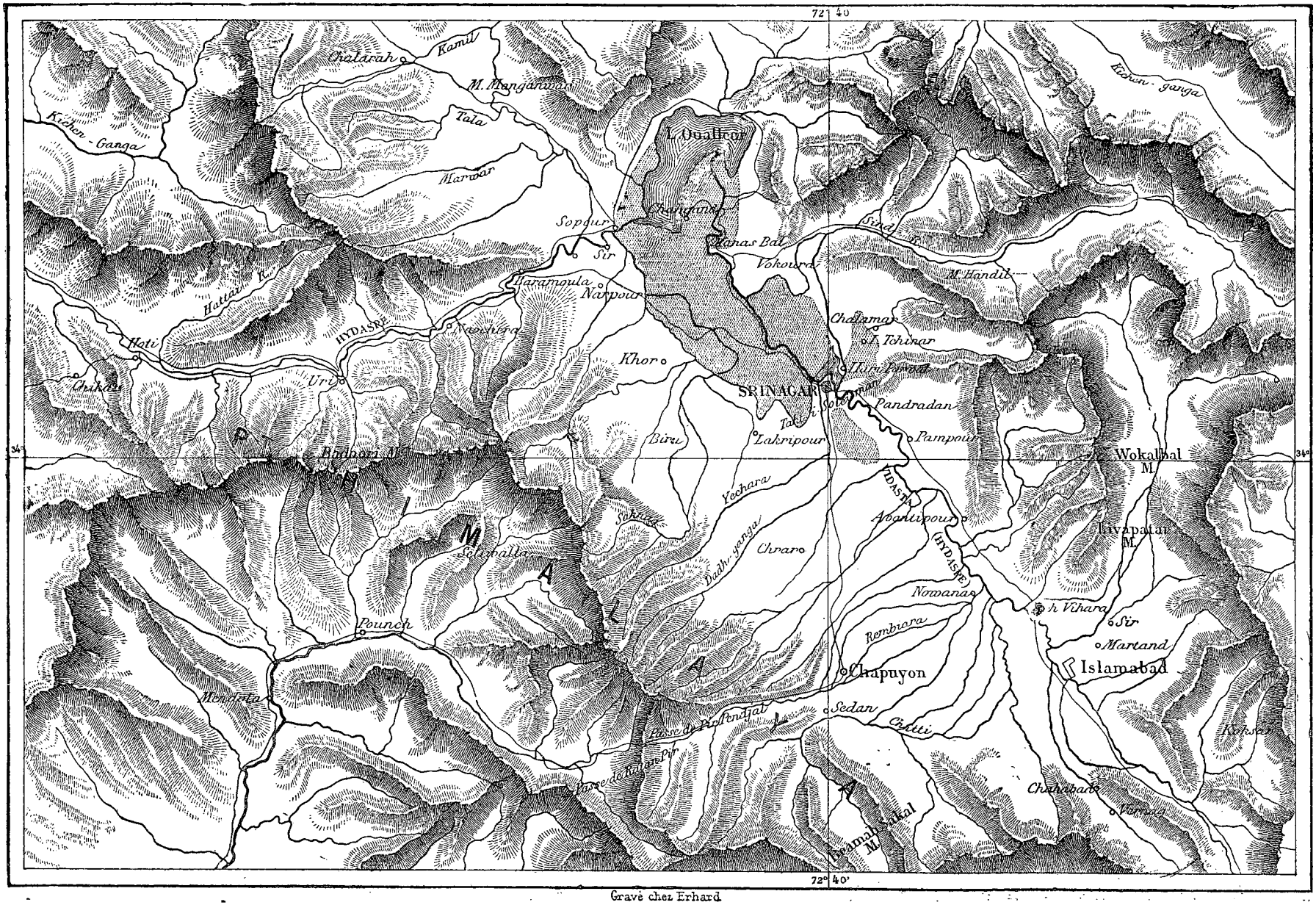
En fait de décrets amusants, celui que j'ai cité n'est pas le chef-d'œuvre de Rambir : il en a bien d'autres. Il s'est aperçu, il y a deux ou trois ans, que les touristes visiteurs de Cachemir se livraient à une large exportation de deux articles qui lui semblaient de première nécessité au point de vue de l'industrie nationale : de là un décret qui a été traduit et inséré sans commentaires dans le *Calcutta gazette*. On aurait tort, en effet, de commenter d'aussi belles choses :

« No women or no mares are allowed to be brought out of the Maharadja's territory without a special leave from His Highness or his officers. »

« Il est expressément défendu d'exporter des femmes ou des juments du territoire du maharadja sans une permission spéciale de Son Altesse. »

Il paraît que la race de chevaux du Cachemir est une race de prix : j'avoue, en rougissant, que je ne suis pas assez bon maquignon pour en juger. Quant à la beauté des Cachemiriennes, elle est plus aisément appréciable, et je pus ce soir-là même m'en former une idée, car une exhibition de danseuses ou bayadères est le complément obligé de toute fête dans ce pays. J'y vis l'élite des bayadères de Srinagar, à commencer par la fameuse Gaulabié, dont le profil grec orne l'une des pages du voyage du colonel Torrens. Elles étaient là quinze à vingt femmes, couvertes d'or et de bijoux depuis l'oreille jusqu'à la cheville inclusivement; leur beauté, plastique et froide, s'harmonisait bien avec leur danse, qui n'était qu'une succession de poses sculpturales d'un caractère tout antique. Elles s'avançaient deux à deux, glissant sans marcher, se mouvaient lentement, mollement, avec un art très-étudié et toujours correct : on eût cru voir un bas-relief de temple grec de la bonne époque. Une sorte de trépidation du pied nu faisait résonner les anneaux et les grelots d'or qui surchargeaient le bas de la jambe, et ce bruit métallique et cadencé finissait par produire sur l'oreille et sur les nerfs l'effet le plus étrange. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les bayadères formen

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans exception le demi-monde cachemirien : mais je dois dire à leur avantage que plusieurs d'entre elles sont spirituelles, cultivées, amusantes, et ont à Srinagar quelque chose de la position sociale qu'avait Aspasie à Athènes. J'en ai connu une qui parlait et écrivait trois langues, notamment le persan, qui est la langue élégante de toute l'Asie centrale; j'avais commencé sous sa direction à étudier le cachemiri, et je déclare que maint professeur en Sorbonne fait faire moins de progrès à ses élèves que n'en obtenait de moi mon docteur en jupon.

Il m'est difficile de parler de Cachemir sans dire un mot de la fabrication de ces fameux châles qui sont la richesse et l'orgueil de la principauté. Il est bon de savoir que la chèvre qui donne le poil appelé *pachmina*, dont sont faits ces châles, n'est pas indigène au Cachemir : elle vit principalement au Thibet et dans la Petite-Boukharie, d'où le *pachmina* est apporté à l'état brut à Srinagar. Là il est d'abord nettoyé, opération difficile, car il contient quatorze parties sur trente de corps étrangers, poussière, fragments de bois, etc., et seulement dix parties de poil ouvrable. Il faut ensuite le filer, travail qui occupe environ cent mille femmes, dont un dixième filent pour elles-mêmes et les autres pour les fabriques; elles travaillent tout le jour et une partie de la nuit, et celles qui ne sont pas assez riches pour acheter de l'huile pour la lampe profitent des clairs de lune. Le fil obtenu, il faut le teindre, et c'est là qu'éclate l'ingéniosité des teinturiers indigènes : ils déclarent avoir soixante-quatre nuances, et je le crois volontiers, puisque la teinte cramoisie, qui n'est elle-même qu'une variété de rouge, est divisée par eux en *gulanar*, *kirmisi*, *kirmdana* et *kirmisi lak*, selon que la cochenille, la laque ou le kermès dominent dans la composition. Après la teinture, le fil est livré au fabricant pour le tissage. Le fabricant travaille toujours sur commande : il a son dessinateur qui lui fournit un dessin, il va présenter ce dessin au correspondant européen qui l'achalande; ce correspondant fait les observations et au besoin les corrections nécessaires, puis, le dessin approuvé, le travail est mis aux mains de l'ouvrier.



Une bayadère, à Srinagar. — Dessin de Gilbert, d'après une photographie tirée de l'ouvrage : *People of India*.

Le tissage offre quelques particularités qu'il est bon de noter. La corporation des tisseurs se compose de *maîtres* (ustad) et d'*élèves* (chaghird), nom euphémique qui sert à désigner l'ouvrier. Le maître n'est guère meilleur artiste que le bon ouvrier : ce qu'il représente, c'est le capital, métier, navette, matières premières. Le travail est rétribué en vertu de conventions très-variables; dans certains cas, quand le châle est fini et payé, le prix est divisé en cinq parts (après déduction d'une somme convenue pour location du matériel) : l'ustad touche une des parts, les quatre autres se partagent entre les ouvriers. Parfois le maître a la moitié du prix, mais il doit alors nourrir les travailleurs. En général, il y a dans cette fabrication une exploitation déplorable de l'ouvrier, grâce à un système d'avances qui le maintient toujours dans la dépendance du maître, et sans doute à l'usure, qui ne fleurit nulle part comme dans les pays musulmans. Du reste, la main-d'œuvre est à un bon marché prodigieux : une journée d'ouvrier coûte en moyenne deux annas et demi (quelque chose comme trente-huit centimes), et la plupart ont une famille à nourrir là-dessus.

Un châle ne se fabrique point tout d'une pièce, mais par bandes, réunies ensuite par un procédé dont le détail m'échappe. Quand le métier est garni, arrive le dessinateur (nakach), suivi du *tarah-guru*. Le premier fournit le dessin en noir, le second indique l'assortiment des couleurs, en prenant le dessin de bas en haut. Sous sa dictée, la *talrin-guru* écrit un mémento qui m'a paru un mémento chiffré, chaque chiffre ou signe correspondant à une couleur. Ce mémento est distribué aux ouvriers et doit leur servir de guide.

Je n'entrerai pas dans le détail technique du tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vail : je dirai seulement que la fabrication d'un châle demande en moyenne quatre mois de temps, qu'il y a des châles qui coûtent sur place jusqu'à sept mille roupies (dix-sept mille cinq cents francs), on les nomme *chaporast*, tandis que d'autres se vendent à deux cents, même à moitié; que des cintures (chamlas) se sont payées deux mille roupies; enfin qu'on ne tisse pas seulement des châles, mais toutes sortes de vêtements, depuis des pantalons qui coûtent trois cents à cinq cents roupies, des devants de gilets d'une à quinze roupies, des cravates de cinq, dix à trois cents roupies, et des bonnets de deux à dix franc. Le fisc



Une vue dans l'Himalaya. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie

prélève sur chaque article un droit de vingt-six pour cent. On peut juger d'après cela ce qui reste au fabricant.

Parmi les personnages originaux que je rencontrai à Srinagar, je ne dois pas oublier un homme dont la rencontre faillit m'aider à réaliser un de mes projets les plus caressés : un voyage dans la Petite-Boukharie. Cet homme était un agent du khan de Khotan, l'un des États qui formaient la Boukharie chinoise, et qui, en 1863, avaient échappé par une insurrection générale au joug fort bénin du Céleste-Empire. Or, ces braves gens qui venaient de se débarrasser du roi soliveau,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient fort inquiets du voisinage de la grue, représentée par la Russie, qui était alors en train d'entamer la Grande-Boukharie (on sait qu'elle vient de l'avaler tout à fait). Donc le khan du Khotan avait cru prudent d'expédier à Calcutta et à Bombay un agent à lui, chargé de sonder le gouvernement de l'Inde et de savoir si on pouvait compter sur son appui en cas d'une démonstration des soldats du *tzar blanc* vers Khotan. Il va sans dire que l'envoyé n'avait récolté dans sa mission que des politesses vagues, et il rentrait chez lui par Cachemir masquant de son mieux son insuccès.

Averti que je désirais le voir, il prévint ma visite et vint me trouver à la maison G.... Je vis un homme d'âge mûr et d'excellentes manières, vêtu avec simplicité et bon goût d'une longue robe de soie de couleur sombre. Nous eûmes quelque peine à entrer en conversation : il connaissait le persan, langue qui est dans l'Orient musulman ce qu'est le français en Europe; mais moi je ne le parlais pas. Je voulus tenter une expérience et je fis venir Dimitri, qui savait parfaitement le turc; j'espérais qu'il pourrait s'entendre avec le visiteur, qui parlait le turc de Boukharie. La chose réussit à souhait. Mon Khotanien parlait un turc archaïque, pur, simple, dégagé des fioritures du turc osmanli, dont se servait Dimitri : ainsi il ne disait pas *effendi*, comme on dit à Constantinople. A part cela, tout alla bien. Voici quelques-unes des phrases que nous échangeâmes :



Djigry, batelière de Srinagar. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

« Pourquoi avez-vous pris les armes contre les Kithay (les Chinois)?

— Ils insultaient notre religion, et ils avaient établi une lourde taxe. »

(Il n'y avait de vrai que ce dernier argument : le gouvernement chinois était fort tolérant pour ses sujets musulmans. Mais vers 1862 il eut la malheureuse idée d'accroître les impôts dans la Petite-Boukharie, pour rentrer en partie dans les frais de sa malheureuse campagne de 1860 contre les *barbares* anglo-français. Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.)

« Comment a-t-on chassé les Chinois du Khotan?

— Les gens de la ville ont pris les armes la nuit, et les ont massacrés dans leur forteresse.

— Étiez-vous parmi les combattants?

— Naturellement.

— Que diriez-vous si je vous proposais de vous accompagner jusqu'à Khotan?

— Vous seriez le bienvenu.... »

Je crus comprendre très-clairement que l'idée ne lui souriait guère. Craignait-il d'être espionné par moi? Je ne sais, mais il est évident qu'il se méfiait fort.

« Et si je voulais aller à Khotan, y serais-je bien reçu?

— Sans nul doute, *du moment qu'on vous prendrait pour un musulman*. (Belle garantie!)

— N'y a-t-il pas de brigands kirghiz sur la route?

— Non, les Kirghiz sont dans l'ouest et ne viennent pas si loin.

— N'y a-t-il pas sur la route un pays appelé *Serikia?*

(Je tenais beaucoup à ce point, car je soupçonnais et je soupçonne encore que la *Serikia*, ou pays de la soie des écrivains anciens, pouvait bien être le moderne Serikia, entre Leh et Khotan.)

— Je connais Serikia. C'est un grand pays qui a été assez peuplé, mais aujourd'hui ses villages ont été détruits et ont disparu. »

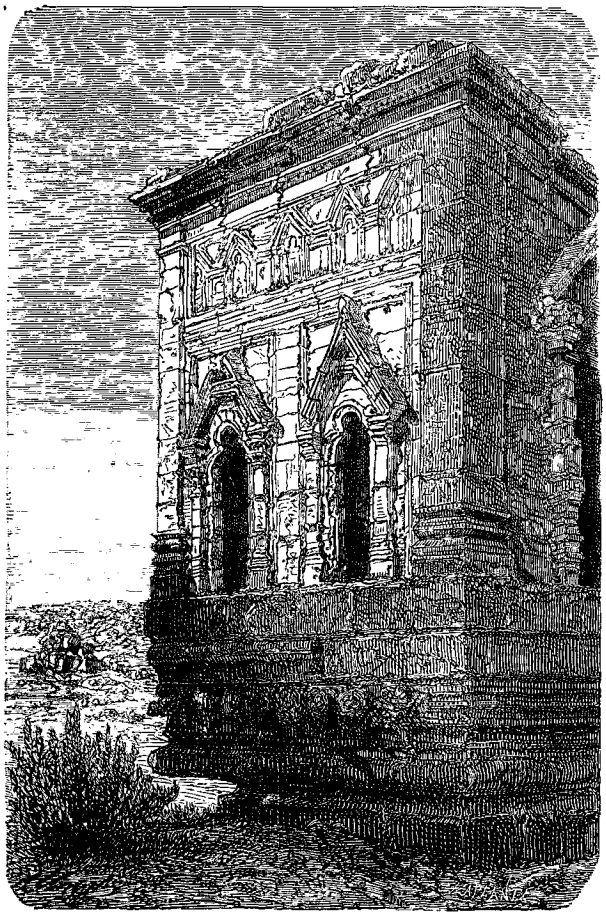
Je dus renoncer, après examen, à l'idée de passer le Karakorum et d'aller à Khotan. La plus grave raison n'était pas le danger que je pouvais y courir, mais l'impossibilité d'être de retour avant septembre, époque où les neiges ferment toute communication entre les deux versants de l'Himalaya. Être surpris par la fin d'août à Khotan, c'était me condamner à y passer dix mois de plus, ce qui ne me souriait pas du tout, comme on le pense. J'ai toujours eu moins de répugnance à affronter un danger aléatoire qu'un simple désagrément quand il est certain. C'est être enfant, j'en conviens; c'est peu logique, je l'accorde; mais je m'en suis bien trouvé jusqu'ici, ce qui répond à tout au temps où nous sommes.

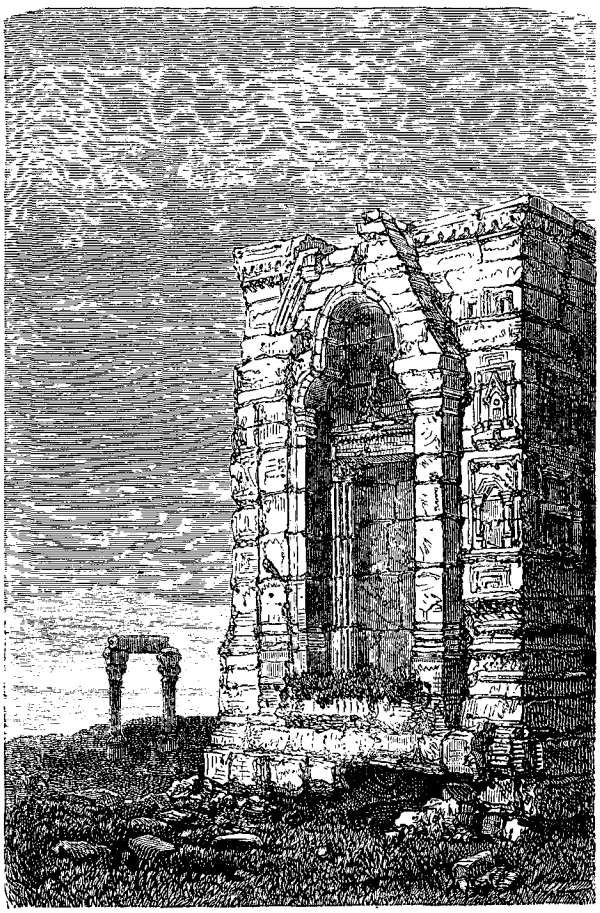
Après toutes ces excursions dans la vallée je voulais aller visiter les montagnards voisins de l'Afghanistan,

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand ces montagnards prirent justement ce moment pour s'insurger contre le maharadja, leur souverain un peu nominal. Je dus renoncer à mon voyage. Je ne m'étonnais pas du reste que ces braves gens fussent révoltés, mais bien que les Cachemiris proprement dits n'en eussent pas fait autant. Tous ces peuples sont musulmans : le hasard leur a donné pour maîtres des Indous brahmanistes; il s'ensuit que Rambir pressure ses sujets avec une conscience d'autant plus tranquille qu'il croit remplir un devoir. Il y a quelques années, neuf marchands musulmans allant en caravane de l'Inde à Srinagar, avec des bœufs zébus comme bêtes de charge, un de ces bœufs s'estropia et ne put suivre. Les marchands, pour ne pas avoir une perte sèche, achevèrent l'animal et le mangèrent. Quelque passant les vit et les dénonça. On sait que dans la religion brahmanique c'est un crime affreux, dix fois plus grand qu'un parricide, presque aussi grand que celui de souffleter un prêtre. Les neuf malheureux furent donc jugés d'après une loi qui n'était pas la leur, condamnés et brûlés vifs!

Il y a deux ans, le peuple de Srinagar, poussé à bout, fit une émeute qui se réduisit à quelques coups de pierre et à des fenêtres brisées. Le maharadja, ravi de faire de l'énergie, lança ses cipayes sur la ville qu'ils inondèrent de sang, faisant des feux de file sur





Détails des ruines du temple de Martand. — Dessins de H. Clerget, d'après des croquis de M. G. Lejean.

des masses de pauvres gens qui ne savaient que tomber à genoux et crier : *Khouda! khouda!* Mon Dieu! mon Dieu! Et comme le beau Rambir n'est pas de caractère à sauver la société sans un bénéfice liquide, il fit jeter en prison, comme complices de l'émeute, les plus riches négociants, et les fit rudement financer avant de les mettre dehors.

Aussi un Anglais ne peut-il voyager dans ce beau pays sans que les indigènes ne saisissent toute occasion de lui dire :

« Pourquoi donc ne prenez-vous pas le Cachemir comme vous avez pris le Pandjâb? Nous en serions si heureux! »

IX

Deux malheurs. — Tentative inutile pour visiter le Hari-Pawata. — Promenade sur le lac. — Les palais : l'île des Platanes. — Un mot sur Jacquemont.

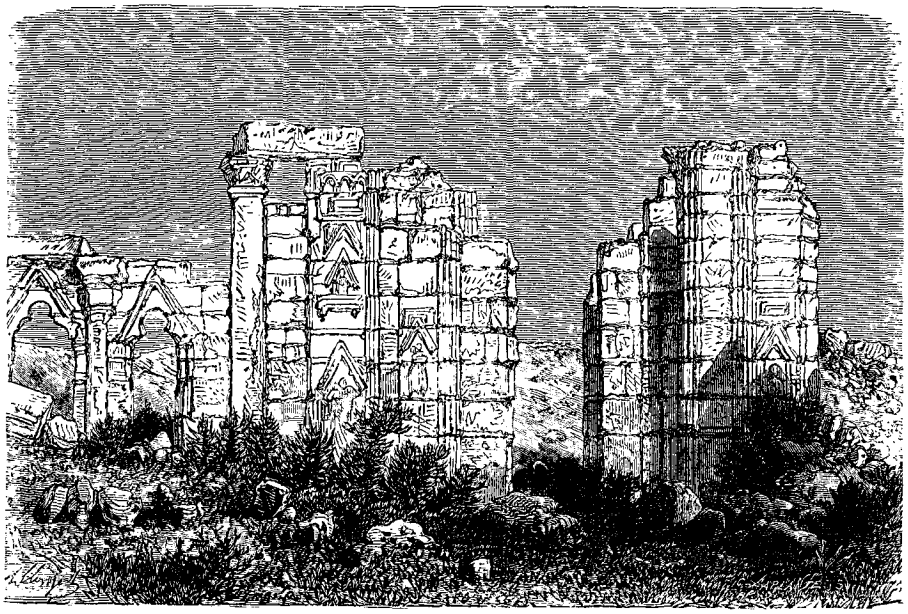
Au moment où je reconnaissais l'impossibilité d'aller plus avant, deux catastrophes répandaient le deuil dans la petite colonie européenne de Cachemir et de *Sanitaria*, les morts tragiques et presque simultanées de M. Cowie et du lieutenant Tanner. Voici ce que j'en sus :

M. Cowie était parti pour le Thibet cachemirien en compagnie d'un linguiste justement estimé dans l'Inde,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

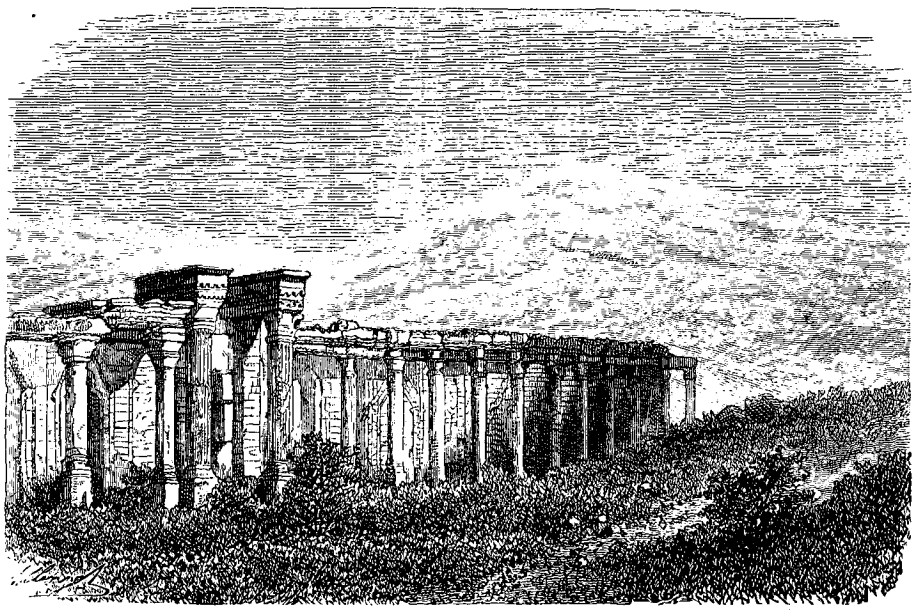
le docteur Leitner, directeur du collége de Lahore. Au retour, comme ils passaient un pont de bois sur la rivière de Dras, la mule de M. Cowie s'effraya et refusa d'avancer. Le cavalier la frappa; la bête regimba, perdit pied et tous deux culbutèrent dans le torrent furieux. On retrouva beaucoup plus bas le cadavre du malheureux voyageur.

On n'eut pas même ce triste bonheur pour le lieutenant Tanner. Ce jeune officier, fort aimé dans son corps, était avec quelques amis en partie de chasse



Ruines du temple de Martand (vieux Srinagar). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

dans la vallée de la rivière Chinab (l'ancien Acesines). Ils suivaient à quatre un étroit sentier sans parapet, le long d'une berge surplombant de cent cinquante pieds la formidable faille où grondait la rivière. M. Tanner marchait le dernier, tenant son chien en laisse. Un moment vint où le chien résista et ne voulut pas avancer : son maître, en voulant l'entraîner, fit un faux pas, roula le long de la falaise, tomba sur un rebord



Ruines du temple de Martand (vieux Srinagar). — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

situé à cinquante pieds plus bas et rebondit de là dans le fleuve.

Quant à moi, j'étais toujours poursuivi de l'idée d'étudier les Kafirs ou, à leur défaut, les Aryas de l'Hindou-Koh, qui sont un peu frères des Kafirs, et voici ce que j'imaginai. Il y a derrière l'Indus deux ou trois vallées encore invisitées des Européens : elles s'appellent Ghilghit, Hanz,et d'autres noms qui m'échappent. Rambir-Singh les avait reçues en héritage de son père Goulab, qui les tenait je ne sais à quel titre; mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les porteurs de M. Lejean. — Dessin d'Émile Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme il paraît qu'il gouvernait ces rudes montagnards à peu près comme le Cachemir, ils s'insurgèrent de concert avec les gens d'Astor et de Deosaï, qui vivent à l'est de l'Indus. La révolte était en pleine vigueur quand j'étais au Cachemir : les troupes sikhes du maharadja avaient reçu « une trempée que le diable en prendrait les armes », style zouave : les prisons de Cachemir avaient leur gros contingent d'insurgés. Je m'ouvris à M. Cooper du désir que j'avais de voir ces gens-là dans les prisons, afin d'avoir d'eux des renseignements sur leur pays et des vocabulaires de leur langue. Le résident me répondit que rien ne lui semblait plus facile, qu'il en parlerait au maharadja, et il prit même jour avec moi pour aller ensemble visiter les prisons, situées dans la citadelle Hari-Parvata. Quelqu'un à qui e parlai de mon projet me dit : « Croyez-vous donc que le maharadja sera assez simple pour laisser un Européen voir ses prisonniers, causer avec ses sujets rebelles, savoir d'eux les griefs légitimes qu'ils ont contre lui?

— Mais, répondis-je, je n'ai aucune intention de leur parler politique : je fais en ce moment de la géographie et rien de plus.

— Je le sais bien : mais Rambir n'en croira rien : un Oriental ne peut se mettre ces choses-là en tête. Voulez-vous parier que vous aurez un refus? »

En effet, le lendemain, je reçus un mot de M. Cooper, m'annonçant qu'il avait échoué dans sa démarche. Je m'y attendais.

Pour me consoler de ces mécomptes et ne pas « me gâter la main », je prenais quelquefois ma barque et j'allais au hasard me promener sur l'Hydaspe ou sur les canaux qui sillonnent la Venise indienne. Dans l'une de ces promenades, je me dirigeai vers *l'île des Platanes* (île de Tchinar) dans le lac qui s'étend au nord de la ville. Je suivis d'abord un canal tracé parmi d'épaisses roselières qui peu à peu s'éclaircirent, disparurent, et je me trouvai en plein lac, ayant devant moi un palais du maharadja, à ma gauche un autre palais plus beau et plus ancien (le Chalimar), et sur la droite la masse nue et imposante du Takt-ï-Suleiman. Une chaussée, submergée depuis longtemps, traversait e lac et me parut joindre le Chalimar au fameux temple que je viens de citer : de cette chaussée, il ne restait au-dessus des eaux qu'un pont à la persane, sous lequel je passai. Rien de plus étrange que ce pont isolé, au milieu du lac, dont les belles eaux un peu sombres reflétaient la masse brune de son arche unique.

Je débarquai au pied du premier palais : c'était un kiosque riche, de goût douteux, à couleurs mal assorties, mais on me vantait les jardins et surtout les eaux. Je me laissai persuader ; mais pendant qu'on allait chercher le gardien, je vis un mouvement inusité parmi es gens du service, et je m'aperçus qu'on allait faire jouer les grandes eaux en mon honneur. Tout cela me présageait une pluie de bakchich à faire tomber sur la domesticité nombreuse et oisive du palais, perspective ennuyeuse, car j'avoue que si j'aime à payer les pauvres diables que j'emploie, je ne suis pas comme les héros des mille et une nuits, qui donnent *une pièce d'or* toutes les trois pages et une *bourse* dans les grands moments. C'est là, du reste, le bon genre en Orient : faire travailler les pauvres gens et les payer en coups de bâton, et distribuer l'argent à pleines mains aux derviches, à des bouffons de cour, à des rimeurs pique-assiettes. C'est ainsi qu'on mérite le noble sobriquet de « main ouverte ».

Bref, je feignis d'être pressé, et le gardien en chef continuant à être invisible, je filai droit sur Chalimar. Là, je n'avais pas à craindre d'obsessions : Chalimar ne chôme jamais de visiteurs, de sorte qu'avec un mince bakchich on comble tous les vœux des gardiens.

Le palais ne m'émerveilla pas ; comme tous les produits de l'art indigène contemporain dans l'Inde, il est vulgaire et sans goût : une façon de kiosque à couleurs mal assorties, plein de fanfreluches et de bois peint. La toiture est couverte d'une couche de terre supportant un gazon jauni, décor fort commun au Cachemir et qui donne à ce palais un air de chaumière assez dissonnant. On ne semble s'être, dans tous ces lieux de plaisance, préoccupé que d'une chose, à la vérité de première importance : c'est de l'aération et de la fraîcheur en été. Ces toits gazonnés interceptent complétement la chaleur du soleil de juillet, que verseraient si abondamment des toitures en briques ou en bois : toutes ces galeries à jour où l'on semble vivre sur la place publique, font librement circuler l'air sans cesse ventilé par un système admirable d'eaux étagées et courantes.

Voilà le triomphe de l'architecture moderne de ce que j'appellerai l'époque des grands Mogols! c'est le parti qu'elle tire de l'eau. De vastes bassins étagés reçoivent les eaux limpides de l'Himalaya, qui descendent de l'un dans l'autre pour se déverser au dehors par de larges canaux bordés d'arbres, et servir à l'irrigation des terres cultivées. De longues lignes de jets d'eau courent le long des étangs, et jouent toutes à la fois sur un signe du jardinier en chef. Les masses d'énormes platanes qui ombragent les bassins, les encadrent dans une ombre épaisse dont nos plus vieilles forêts seules (voir les étangs de la forêt de Brocéliande en Bretagne) peuvent à peine donner une idée. L'eau est, dans ces climats, le luxe indispensable de ces résidences princières. Il ne faut pas croire que là, comme chez nous, ce luxe ait été calculé pour l'effet pittoresque, pour le plaisir des yeux : l'Orient, en général, ne se préoccupe guère de ce dernier plaisir ; il tient à des jouissances plus solides. En France, ce n'est guère que depuis Louis XIV qu'on a eu l'amour de l'eau comme élément décoratif : je ne doute pas que ce goût n'ait été donné au grand-roi par les voyageurs qui revenaient de la Perse et de l'Inde, *de chez le Sophi et le grand Mogol*, comme on disait alors. Seulement, ce qui était là-bas une nécessité de climat et d'hygiène est devenu chez nous une mode et un divertissement.

Fort satisfait de ma visite, je me fis conduire à l'île

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de *Tchinar*, ainsi nommée des superbes platanes (*tchinar*) qui la couvrent. L'île me parut grande à peu près comme un jardin de la rue de Varennes, et ne contient que les substructions d'un ancien kiosque de Randjet-Sing, ruines aujourd'hui charmantes, car elles disparaissent sous un fouillis d'herbes et de fleurs (surtout de beaux lis orangés) qui ont envahi tout ce que n'occupe pas le tronc énorme des platanes séculaires. Si c'est Randjet qui a construit ce kiosque, je lui reconnais un goût d'artiste, rare parmi ses pareils en Orient. Ce lieu, grand comme la main, est une merveille accomplie : c'est beau comme un beau rêve.

On avait logé là Victor Jacquemont durant son séjour au Cachemir. J'ouvre sa correspondance à la rubrique *île des Platanes*, et je lis qu'il fait si chaud qu'il n'éprouve aucun soulagement en se baignant autour de l'île. Voilà tout ce que ce bijou inspire d'enthousiasme à notre compatriote.

Il me coûte de faire ici ma restriction à la franche sympathie que m'inspire Jacquemont. C'est un vrai voyageur, de cette vaillante et laborieuse génération des environs de 1820 qui certes a plus travaillé et plus créé que nous. Aussi je ne pense pas que sa *correspondance* ait été destinée par lui à voir le jour. C'était une causerie au fil de la plume entre lui, son père, son frère, sa cousine Zoé : il ne leur parlait que de ce qui devait les intéresser plus directement, les nouvelles de sa santé, des anecdotes sur Randjet-Sing pour les amuser, des discussions religieuses avec sa cousine, ses impressions politiques racontées à son frère. On a rendu un assez mauvais service à sa mémoire en imprimant le tout : les deux tiers de ce livre (politique et religion) intéressent comme reflet des préoccupations du temps, mais n'ont rien à faire avec un voyage dans l'Inde.

X

Voyage à Islamabad. — Temple de Pandradan. — Islamabad. — Temple de Martand : ruines splendides. — Retour. — Aventipour. — Les pèlerins qui demandent un bon numéro. — Retour à Srinagar.

Le lendemain, autre fantaisie : je voulus remonter l'Hydaspe avec ma barque jusqu'à Islamabad et au fond de la vallée. Cinq jours devaient me suffire, deux pour la montée, un et demi pour la descente, le reste pour des excursions à droite ou à gauche.

Mon premier but d'excursion fut, au bout d'une heure, le temple bouddhique de Pandradan. Après avoir traversé un petit bois, je me trouvai en face d'un marais rempli de joncs, juste assez grand pour renfermer un temple bien conservé, dont je jugeai inutile de visiter l'intérieur. J'eus grand tort : j'eusse pu y voir une belle et très-curieuse mosaïque, que je ne connais que par un dessin publié tout récemment par la Société asiatique du Bengale. Je donne ici, de cet intéressant *sacellum*, un dessin fidèle et qui me dispense d'explications techniques.

Je ne crois pas que la mare qui entoure Pandradan soit le produit d'un effondrement : je pense que le temple a toujours été entouré d'une pièce d'eau, comme celui de Manas-Tol. Il devait y avoir là une intention mystique dont le sens m'échappe.

Le général Cunningham, l'archéologue le plus autorisé de l'Inde, regarde Pandradan comme le dernier vestige subsistant de l'ancienne capitale du Cachemir. Ce devait être alors *Kaçyâpa-poura*, la ville du roi Kaçyâpa. Je ne sais plus quel géographe mal inspiré a vu là le *Caspatyrus* ou *Caspapyrus* où Darius, conquérant de l'Inde occidentale, fabriqua et lança la flottille qu'il destinait à faire le tour du monde. Faire descendre un navire du Cachemir dans l'Indus par l'Hydaspe ! Il n'y a que les érudits qui n'ont jamais dépassé Pontoise qui aient de ces audaces-là.

J'arrivai l'après-midi du lendemain à Islamabad, après un voyage aussi charmant que peu incidenté. A mesure que j'avançais au sud-est, je voyais se rapprocher la ceinture de l'Himalaya étincelante de blancheur : et cependant, à mon grand étonnement, le fleuve conservait ou plutôt semblait conserver encore à Islamabad, où je touchais l'Himalaya de la main pour ainsi dire, ses proportions que j'avais admirées à Srinagar. Les glaciers et les neiges permanentes sont des réservoirs d'une puissance vraiment incompréhensible pour qui ne les a pas visités.

Je demandai ce qu'il y avait de curieux à Islamabad : on me montra un étang où l'on conservait des poissons sacrés, comme à l'étang d'Abraham que j'avais visité quelques mois auparavant à Orfa. Une particularité toute charmante de l'étang d'Islamabad, c'est qu'un grand kiosque est bâti justement sur le déversoir, de sorte que la nappe d'eau passe sous le léger parquet qu'elle maintient dans une fraîcheur perpétuelle. De l'eau, de beaux arbres, un splendide horizon, voilà ce que le pavillon d'Islamabad offre aux graves bourgeois à barbes noires et à turban blanc qui vont faire leur *kef* à son balcon. Décidément, les Hindous sont plus délicatement sybarites que je ne le croyais : dans ces conditions-là, je me proclame non moins sybarite qu'eux.

Le lendemain, je me rendis à pied à Martand, éloigné d'environ six kilomètres. Je n'eus pas à regretter mon excursion, car en montant une petite hauteur, je me trouvai en face du monument le plus étrange peut-être de l'Inde. C'est un grand temple à peine ruiné, évidemment bouddhique, quoiqu'un voyageur un peu étourdi que j'ai rencontré à Cachemir ait essayé de me persuader qu'il était d'une époque très-antérieure. Il eût pu s'épargner cette erreur, en regardant l'image de Bouddha répétée partout. Bouddhique par ses deux faces latérales, son plan général et ses détails, le temple de Martand montre dans tout le reste un certain art gréco-asiatique qui nous fait songer aux rois gréco-bactriens et indo-scythes se convertissant au bouddhisme et mettant leurs artistes, architectes et sculpteurs, au service de leur foi nouvelle. C'est à mon sens la merveille du Cachemir, et j'ai mis un soin particu-

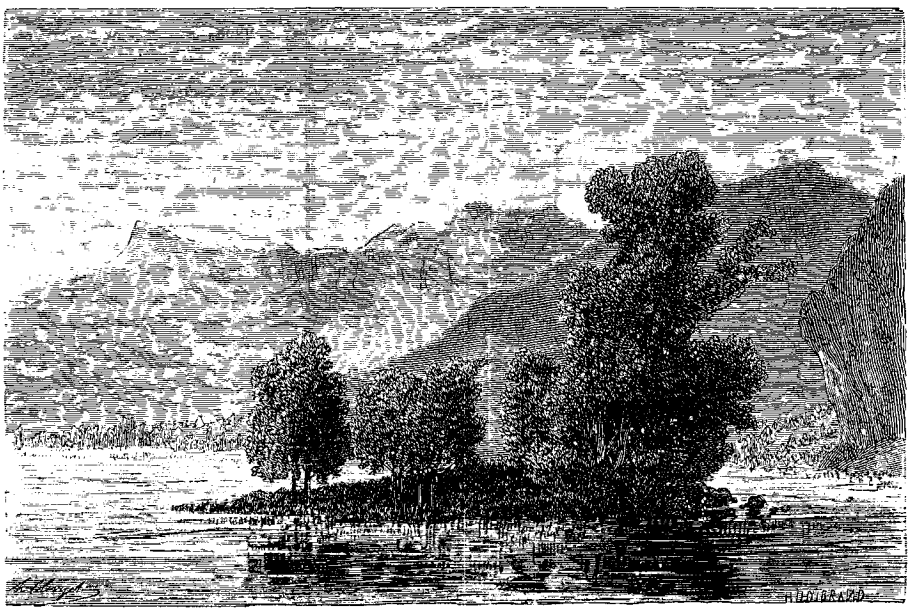
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lier à le reproduire patiemment sur ses diverses faces, comme les dessins (voy. p. 215, 216 et 223) en font foi.

Maintenant, d'où a pu venir la tradition, semée par quelques-uns des touristes qui visitent la *vallée heureuse*, que cette construction était un temple du soleil, antérieur au bouddhisme? Probablement du nom de vieux Srinagar, attaché encore par les indigènes à ces ruines, et qui n'est que la corruption du sanscrit *Sourya-Nagara*, cité du soleil.

Je retournai à Islamabad, et le jour même, 28 juin, à deux heures de l'après-midi, je fis tourner ma barque vers Srinagar et donner le premier coup d'aviron qui devait me rapprocher de France. Ce fut avec une certaine émotion joyeuse que je sentis la barque s'éloigner du bord et glisser sur les eaux rapides de l'Hydaspe. Depuis vingt mois, je vivais au milieu des merveilles variées de la nature asiastique et des souvenirs les plus grandioses de l'histoire. J'avais vu Nicomédie, Ancyre, Césarée, Édesse, Ninive, Babylone, Bagdad; j'avais pu évoquer la mémoire d'Annibal à Gevisè, de Cyrus sur l'Halys, de Godefroy de Bouillon dans les forêts de Cilicie, d'Abraham à Orfa, de Crassus dans les plaines de Charres, d'Alexandre dans celles d'Arbelles, des fondateurs de l'islamisme aux ruines de Koufa, des kalifes à Bagdad, de Chosroës à Ctesiphon : l'Arabie, la Perse, le Caucase me préparaient des émotions nouvelles : et pourtant, je commençais à éprouver la satiété des grandes choses. Par moment, elles disparaissaient à l'arrière-plan, et ma pensée volait vers un petit paysage breton, une maison blanche au bord de l'eau, parmi les sapins et les chênes....

Le soir j'étais à Aventipour. Il y avait là une belle ruine de temple bouddhique que je tenais à dessiner (voy. p. 224). Quand je dis une belle ruine, je veux parler surtout des sculptures, les plus intéressantes que j'eusse vues, et bien supérieures à celles de Mar-



Ile des Platanes. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

tand. Il faisait nuit : je n'avais qu'un bout de bougie, et ce fut à cette lumière vacillante (qui, par bonheur, dessinait bien les bas-reliefs) que je pus faire quelques rapides esquisses.

Le lendemain, je me croisai avec une grande barque chargée de voyageurs, de leurs effets, de leur batterie de cuisine et de tous les *impedimenta* sans lesquels un Indien ne se met jamais en route. Ils chantaient, si j'ai bonne mémoire, et avaient l'air de gens qui vont en pèlerinage. Je m'enquis, et j'appris en effet que c'étaient des musulmans qui allaient comme pèlerins à la tombe d'un saint renommé, afin d'obtenir par son intercession la faveur de ne pas être enrôlés comme cipayes et envoyés pour combattre les montagnards de Ghilghit, révoltés contre le maharadja. Ce n'étaient pas du tout d'imberbes jeunes gens qui remplissaient la barque, mais bien des hommes d'âge moyen à belles barbes noires et à mines assez distinguées.

Je souhaitai mentalement bonne chance à ces braves gens si récalcitrants à la gloire et si peu désireux de mettre un bâton de maréchal dans leur giberne. « Voilà, me dis-je, un curieux spectacle. D'une part, des gens opprimés et qui se défendent; d'autre part, de bons pères de famille qu'on veut employer à sceller de leur sang l'oppression des premiers, et qui déclinent cet honneur. Notez qu'ils ne refusent pas, qu'ils ne se révoltent pas : ils demandent humblement à Dieu d'éloigner d'eux cette chance et de la faire tomber sur des gens plus aisés à convaincre de leur bonheur. Est-ce que l'espèce humaine deviendrait sage.... sur les bords de l'Hydaspe? »

Deux heures plus tard, je voyais disparaître les terres cultivées et s'épaissir les massifs de platanes et les avenues de peupliers, signe certain que j'approchais de Srinagar. De loin en loin, ou plus exactement de *près en près* (pardon du néologisme, mais il manque à notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans du Scinde. — Dessin de Gilbert, d'après une photographie tirée de l'ouvrage : *People of India*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

langue), un kiosque se détache du fond vert des bois et se mire dans l'eau calme, sombre, profonde et rapide. Je ne tarde pas à arriver.

XI

Agriculture. — Division du sol. — Riz, coton, tabac. — Principes économiques d'un gouvernement qui n'a guère de principes.

J'ai quelques notes sur l'agriculture du Cachemir. Je ne sais si je dois demander pardon à mes lecteurs de m'intéresser avant toutes choses à l'agriculture des pays que je traverse. L'état agricole d'une contrée est à mes yeux le *criterium* de la civilisation d'une nation : j'en demande bien pardon à ceux qui pensent autrement, et voient la civilisation d'un peuple dans la production de deux cents lettrés agglomérés dans une capitale quelconque. L'agriculture est l'occupation des cinq sixièmes des citoyens de tout état bien équilibré, et elle nourrit l'autre sixième. Un vers-proverbe breton, bref et fier, exprime cela avec emphase et beaucoup de vérité :

Diwar brèch ar gonidec e m'ar bed ho veva.

(C'est le bras du laboureur qui fait vivre le monde.)

L'*Heureuse vallée*, comme on l'appelle dans l'Inde, a deux sortes de sols : la plaine, alluvion récente; les collines au flanc de l'Himalaya, alluvion plus ancienne.

La plaine se divise en *bari*, en *matt* et en *petti*. Le bari est de première qualité et comporte de l'engrais. Le matt est une terre à blé qui n'a pas d'amendements ; j'ignore si c'est ou non un effet de la routine des indigènes. Le petti est à peu près de la même classe que le matt : seulement c'est une terre faite non pour les céréales, mais pour le coton et le tabac.

Le sol des collines se nomme *khèta*, si c'est une terre à riz, et *vardes*, si c'est un sol à blé arrosé seulement par les pluies. Les khèta, comme toutes les terres de plaines, sont irriguées au moyen de canaux de dérivation.

Le riz est la culture nationale de la vallée. Voici comme il se cultive :

En avril et en mai, on met la semence dans des corbeilles, on l'humecte légèrement et on la protége, au moyen de couvertures, contre l'action de l'air. En quelques jours, le grain germe et est confié à la terre : celle-ci a été préalablement couverte de deux pieds d'eau, labourée à la charrue et battue. Après avoir reçu la semence, le sol est de nouveau inondé : en un jour la graine a *mordu*, et on charrue une seconde fois, afin que le poids de la terre saturée d'eau n'étouffe pas la semence. On continue à labourer à la charrue plusieurs fois jusqu'à ce que la paille de riz ait 60 centimètres de haut, et le sol est, par ces divers labours, tenu dans un état satisfaisant d'aération et de saturation. Chacun de ces charruages est précédé d'un amendement composé de fumier d'étable. Le riz est mûr et coupé en octobre

Je ne sais pas quelle est la méthode de culture suivie dans nos rizières françaises, ou dans le Milanais, ce pays classique du riz : mais il serait curieux de comparer avec la méthode cachemirienne. Celle-ci m'a paru très-perfectionnée.

Veut-on savoir maintenant comment un travail minutieux, pénible et malsain est rétribué au Cachemir? C'est bien facile. Quand le riz est moissonné, il est amoncelé en meules recouvertes d'épines pour les garder des voleurs et des oiseaux. Puis viennent les agents du fisc qui contrôlent et enregistrent chaque meule ; après quoi toutes les meules du même village sont transportées dans un magasin bien clos appartenant au gouvernement, mais la part de chaque paysan est cotée séparément; le tout est encore vérifié, enregistré, *timbré* (ne riez pas), et un cipaye du fisc est préposé à la garde du magasin. Au bout de quatre mois, c'est-à-dire à la chute des neiges, les *zemindars* sont invités à battre leur récolte; après quoi, le gouvernement prend les TROIS QUARTS du produit et laisse le quart au paysan.

La même proportion est appliquée à toutes les autres récoltes, céréales ou légumes, sauf pour les articles ci-après.

Le coton est mûr en novembre. La récolte est faite sous les yeux des agents du gouvernement, et chaque soir les paysans avant de rentrer chez eux sont fouillés avec soin, de crainte qu'il ne leur prenne fantaisie de cacher sous leurs vêtements quelque portion de *leur* bien. Le travail fini, le paysan reçoit pour sa peine un maigre salaire, et toute la récolte est entassée dans les magasins (*godowns*) du maharadja, qui monopolise ainsi le coton de la principauté et le revend au producteur au prix qu'il veut. Même procédé pour le tabac et l'opium.

Le paysan se croit privilégié, quand il a la permission d'apporter sur son dos au bazar le maigre quart que l'autorité lui accorde sur sa récolte : pour le faire il lui faut une autorisation écrite du *nazim* du district.

Notez bien que le gouvernement qui impose de pareilles charges au travailleur, n'en a aucune pour sa part : il ne dépense pas un sol pour l'intérêt public; il ne fait pas un *cos* de route, pas une fontaine publique; il n'est autre, comme tous les gouvernements d'Orient, qu'une machine à haute pression qui transforme le sang, la sueur, et la misère de populations paisibles en pluie d'or pour un tyran sans cœur et pour quelques familles de gredins dignes de lui. C'est un spectacle que le voyageur a sans cesse sous les yeux quand il visite l'Orient, et qui agit diversement sur divers gens, dans la mesure de leur caractère ou de leur tempérament.

Les gens irritables comme moi se prennent à souhaiter une heure de dictature, pour en faire.... je n'ose dire quoi. Les indifférents disent : « Bah! les moutons sont faits pour le boucher, et un peuple n'a jamais que le gouvernement qu'il mérite! » Restent les optimistes, qui se disent qu'après tout il y a eu un temps où le globe entier était gouverné comme cela, ce qui les rend fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

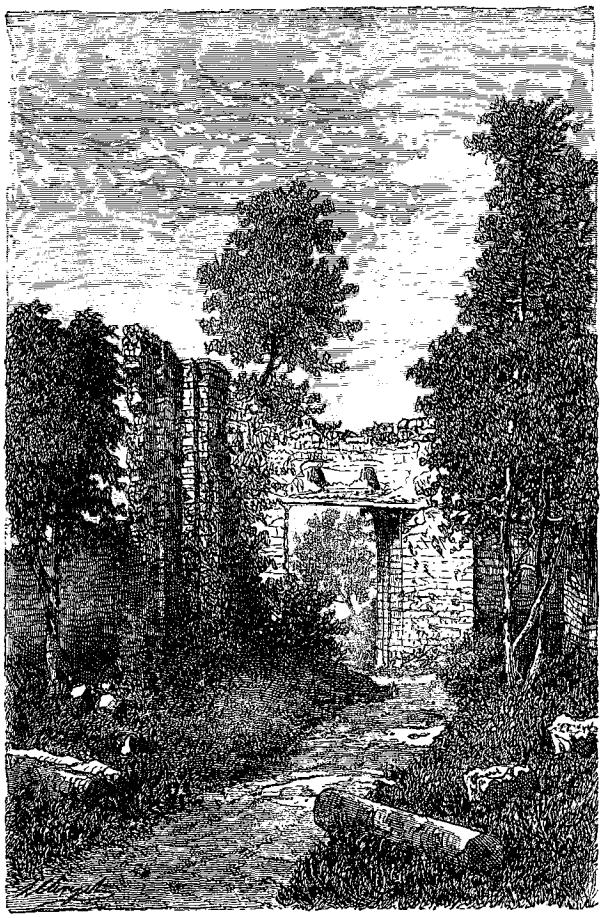
indulgents pour les petits péchés des gouvernements de l'Europe actuelle. Rien ne les empêchant de faire des vœux pour autrui, ils voient dans un avenir pas trop éloigné l'heureux jour où la civilisation européenne, remplissant son rôle de tutrice envers l'Orient si mal partagé, le fera jouir du bienfait de son organisation perfectionnée.

Je l'espère aussi, et j'y ajouterai mon vœu : c'est que cette besogne se fasse sans que la baïonnette ait trop à s'en mêler. J'ai remarqué dans l'histoire que les hommes ont une grande propension à se faire casser les reins pour garantir à un gouvernement écorcheur le droit qu'il s'arroge de les écorcher. Après tout, cela peut changer : mais c'est là que serait le miracle !

XII

Armée cachemirienne. — Le général Gardner. — Un souvenir en 1857. — Départ pour l'Inde.

J'ai assisté à une revue de l'armée du maharadja. Cette armée, la plus sérieuse à mon sens de toutes celles des princes indigènes de l'Inde, compte vingt-cinq mille hommes, qui m'ont semblé solides, bien disciplinés, bien armés. En cas d'une lutte avec les Anglais, de pareilles troupes, protégées par un pays aussi facile à défendre que la Savoie ou le Tyrol, pourraient être vraiment redoutables : mais les Anglais auraient tort de craindre une résistance sérieuse de la part du maharadja. Il y a des efforts dont le patriotisme, le fanatisme ou la vaillance personnelle seulement sont capables. Rambir ne doit pas être brave, il n'est religieux qu'à la façon puérile des princes byzantins ou de nos pires rois fainéants, et en fait de patriotisme il ne connaît que son intérêt individuel. Cet intérêt bien entendu lui conseillerait, le jour où ses protecteurs auraient décrété de faire du Cachemir une lieutenance anglaise, d'accepter une grosse pension et d'aller vivre luxueusement hors de ses États comme un roi d'Oude ou de Mysore, entouré d'égards dérisoires, méprisé au fond comme il le mérite, comme il l'est déjà. Dès lors, quelle raison auraient ces cipayes de se faire tuer pour un homme qui tiendrait tant à vivre ?



Ruines du temple de Naochera. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

Ce que j'ai trouvé de plus curieux dans cette armée, c'est le général qui l'a créée et qui la commande. C'est un officier américain, le général Gardner, un vieillard encore très-vert, à moustaches blanches relevées à la sikhe, aux yeux bleus et vifs, voyageur émérite qui a parcouru toute l'Asie centrale et se repose dans ce nid confortable de Cachemir. Il s'est fait Sikh et a un harem que le maharadja, m'a-t-on dit, augmente d'une jolie esclave chaque année. Il fréquente beaucoup le résident anglais, M. Cooper, auquel il dicte ses mémoires et ses souvenirs de voyage, qui sont appelés à un grand succès, s'ils sont jamais publiés. M. Gardner a eu l'obligeance de me communiquer la carte qu'il a dressée de ses voyages autour de l'Himalaya aussi bien que dans la grande et la petite Boukharie.

Lors de la grande révolte indienne de 1857, beaucoup de cipayes fugitifs se sauvèrent chez Goulab-Sing. L'Angleterre les réclama. Le plus vulgaire sentiment d'honneur obligeait le maharadja à faire filer les cipayes compromis au delà de sa fontière, au nord ou au nord-est, et le gouvernement anglo-indien n'eût pu lui demander davantage. On sait avec quelle généreuse énergie la Turquie couvrit, en 1849, de sa protection les réfugiés hongrois réclamés avec une instance menaçante par deux très-grandes puissances. Mais il serait puéril de demander aux princes de l'Inde l'honnêteté et le courage dont les plus faibles États, chez nous, ne croient pas devoir se dispenser. Goulab livra au résident anglais 380 fugitifs qui furent entassés dans une île de l'Hydaspe, où on les fusilla en masse.

Je regrette d'avoir enlevé à Goulab-Sing les sympathies de mes lectrices : un aimable homme, qui a envoyé de si beaux cachemirs à l'Exposition universelle de 1855 !

Je quittai Srinagar deux jours après mon retour, et regagnai Murree par la route que j'ai déjà décrite. A Baramoula, au sommet de la colline, je me retournai et ne pus m'empêcher de saluer d'un dernier regard la vallée merveilleuse que je quittais. J'éprouvais presque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

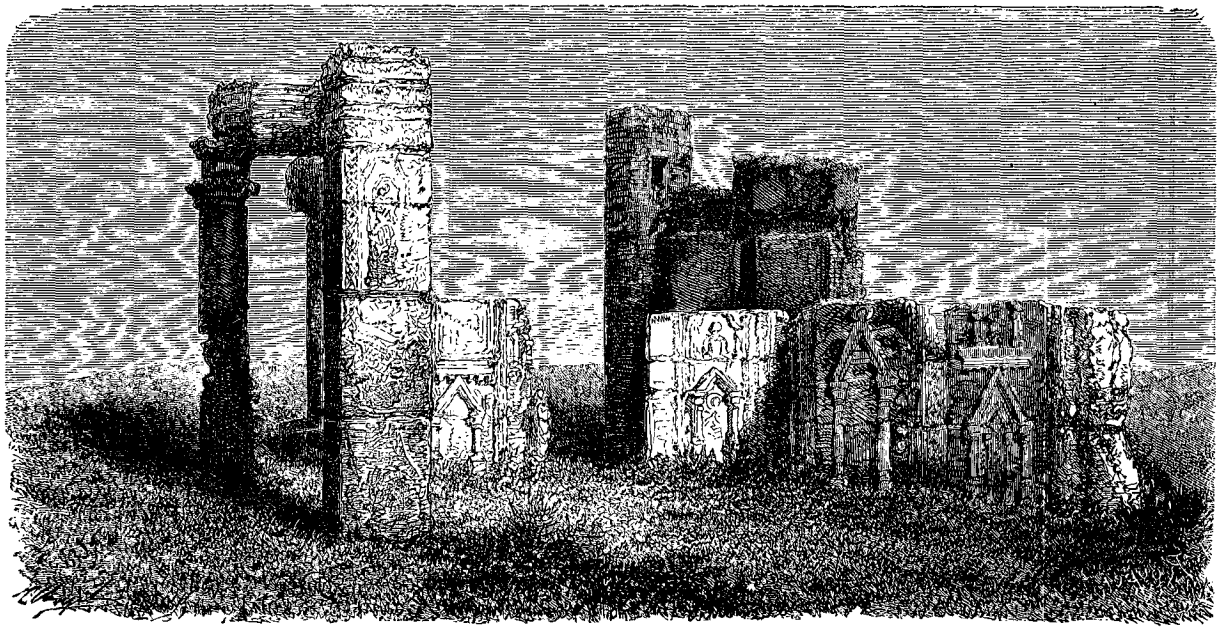
les impressions de l'exilé qui s'éloigne d'une terre aimée. Fils des Celtes, qui sait si nos ancêtres, enfants de l'Himalaya, n'avaient pas eu pour horizon cette ligne de monts inaccessibles dont les éclatantes blancheurs scintillaient à mes yeux!

C'est de là qu'ils sont partis : quelles causes ont chassé vers l'Occident leurs jeunes et vigoureux essaims? Quel siècle les a vus partir? quelles routes les ont menés vers le Danube, vers le Rhin, vers le Tage? La curiosité filiale interroge, l'hypothèse seule répond. L'histoire, si complaisante aujourd'hui à enregistrer les annales mesquines des éphémères, nous cache et nous cachera toujours les questions sacrées de nos origines[1]....

Je suis bientôt ramené à la vie présente et au pays où je suis par les incidents les plus vulgaires.

A Baramoula, deux hommes, désireux d'échapper au bonheur de vivre sous le sceptre patriarcal de Rambir, m'ont prié de leur permettre de m'accompagner jusqu'à Murree : ils passeront pour mes serviteurs. Je n'y vois aucun inconvénient; l'un prend mon fusil, l'autre, comme dans la chanson connue, ne porte rien. C'est le tort qu'il a : on le lui fait bientôt voir. Au premier poste de douane, on jette à peine un coup d'œil à mes effets, car je n'emmène « ni cavale ni femme » : mais l'œil d'épervier du chef douanier a remarqué l'homme qui ne porte rien, et il le happe, pendant que des hommes empoignent l'autre. Je réclame et je retiens Dimitri qui veut cogner, pour entrer en matière. Le douanier me demande seulement ma parole d'honneur comme quoi ces gens-là ont été régulièrement embauchés par moi à Srinagar.

« Je ne cherche point à vous tracasser, ajoute-t-il : je ne tiens qu'à faire mon devoir; il ne faut pas m'en



Temple d'Aventipour. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. G. Lejean.

vouloir pour cela. D'ailleurs, vous rencontreriez les mêmes difficultés à tous les autres postes de la route. »

Cet homme parlait raison, et je ne pouvais me parjurer : je dus laisser les deux malheureux en arrière. Je n'ose songer à ce qu'ils auront eu à souffrir en expiation de cette tentative d'expatriation manquée, et j'aurai longtemps dans ma mémoire l'air désespéré avec lequel ils reprirent, bien gardés, la route de la *vallée heureuse*. De bonne foi, Rome a-t-elle jamais eu un *ergastulum* de cette force?

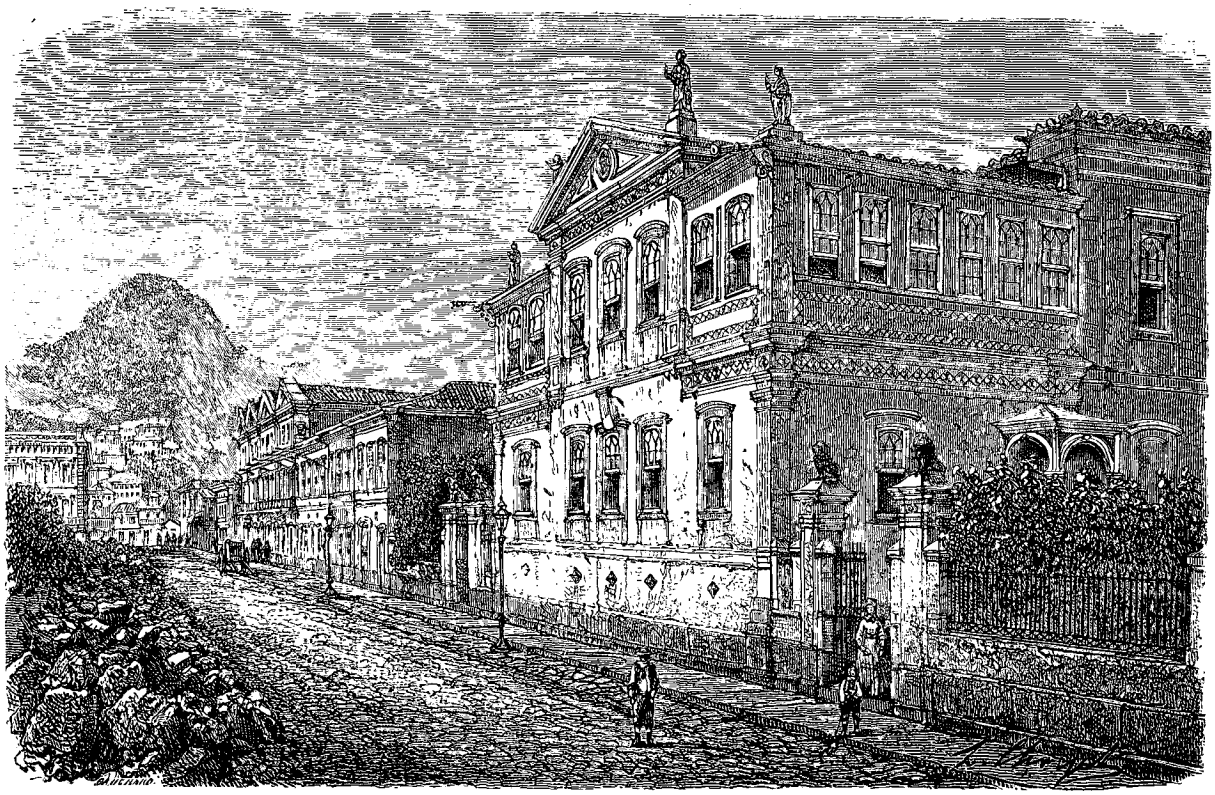
A Naochera, je passai devant un beau temple bouddhique que les musulmans ont pris au culte ancien et dont ils ont fait une mosquée. Plus loin, un grand chapiteau, gisant à terre sur la route, me fit lever le nez, et je me trouvai en face d'une charmante ruine (un autre temple bouddhique) perdue dans le bois : la végétation vivace a tout envahi, le temple, les degrés, le mur d'enceinte : l'ensemble, je le répète est charmant.

G. Lejean.

(La suite à une autre livraison.)

1. Les hauteurs de Baramoula qui dominent et resserrent le cours de l'Hydaspe, sont composées de roches anciennes, cristallisées et recouvertes d'un épais revêtement de terrains de transport stratifiés, qui prouvent que non-seulement les eaux ont monté jusqu'à leur cime, mais encore y ont séjourné longtemps. Les preuves de ce fait abondent dans toute la vallée de Cachemir. — Quelle qu'ait été la convulsion de la nature qui ouvrit à l'Hydaspe le défilé de Baramoula, l'homme, s'il faut en croire les plus anciennes traditions sanscrites, semblerait en avoir été contemporain et témoin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue du *Principe*, à Rio. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. ET Mme AGASSIZ.

1865-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Atterrage du Brésil. — Rio-Janeiro et sa banlieue.

23 *avril* 1865. — Hier, au premier point du jour, on reconnut le cap Frio, et vers sept heures on vint nous réveiller avec l'agréable nouvelle que les montagnes des Orgues étaient en vue. La chaîne côtière, bien que peu élevée (les plus hauts sommets ne dépassent pas six à neuf cents mètres, deux mille ou trois mille pieds anglais), est raide et escarpée. Les pics sont tout à fait coniques et les versants descendent en pente rapide jusqu'au bord de la mer. En quelques endroits pourtant, une large plage sablonneuse les en sépare.

Le paysage devenait de plus en plus grandiose à mesure que nous approchions de l'entrée de la baie, gardée de chaque côté par de grands rochers en sentinelle. A peine a-t-on franchi l'étroit portail formé par ces sommets, que l'immense baie se déploie, s'enfonçant vers le nord jusqu'à plus de vingt milles, semblable à un vaste lac enfermé par les montagnes plutôt qu'à un repli de l'océan. D'un côté s'étend la haute muraille qui la sépare de la pleine mer, et dont la crête brisée se hérisse de pics au Corcovado et à la Tijuca, ou s'aplatit en large table à la Garia. De l'autre côté, plus loin dans les terres, apparaissent les *Orgues* avec leurs singulières aiguilles, tandis qu'à la *barre*, tout à fait à l'entrée, veille le rocher morne et pelé si connu sous le nom de Pain de Sucre (Pão de Assucar).

1. Cette relation, écrite en anglais par Mme Agassiz, sous les yeux de son mari, a été traduite par un des compagnons de voyage et de travaux des illustres voyageurs. Nous en donnons ici des extraits. La traduction entière sera publiée en un volume par la librairie Hachette.

M. Agassiz, né en 1807, à Orbe, en Suisse (canton de Vaud), s'était déjà placé au rang des premiers savants de l'Europe par son *Histoire naturelle des Poissons d'eau douce de l'Europe* (1839) et ses *Études sur les glaciers* (1840), lorsqu'il accepta, en 1846, une chaire de professeur aux États-Unis. Les services qu'il n'a cessé de rendre depuis ce temps à la science par ses enseignements et ses travaux, dans la république américaine du Nord, n'ont fait qu'accroître sa réputation en Europe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous n'arrivons au mouillage qu'à onze heures, mais nous n'avons nulle hâte de quitter ce palais flottant, où nous venons de passer si heureusement trois semaines avec tout le bien-être désirable. Le capitaine a eu la courtoisie de nous inviter à demeurer à son bord jusqu'à ce que nous eussions achevé toutes les dispositions de notre installation à terre. Nous restons donc sur le pont, nous amusant beaucoup du tumulte et de la confusion qui suivent l'arrivée. Quelques-uns de nos jeunes gens se jettent dans un des nombreux petits canots qui fourmillent autour de notre bateau et se dirigent en hâte vers la ville.

Aussitôt après notre arrivée, M. Agassiz reçut la visite d'un fonctionnaire de la douane venant lui communiquer officiellement que, en conséquence des ordres reçus, tout notre bagage était dispensé de la visite. Une embarcation lui serait envoyée au jour et à l'heure qu'il indiquerait pour transporter ses colis à terre. Ce fut une grande satisfaction pour nous ; car le bagage de l'expédition, augmenté des effets personnels d'une caravane aussi nombreuse, ne faisait pas un médiocre train de caisses, de malles, de boîtes, etc. Ce n'eût pas été petite affaire que de soumettre tout cela aux incommodes formalités d'une visite douanière.

Cette après-midi, M. Agassiz s'est rendu à Saint-Christophe, résidence d'hiver de l'empereur, pour présenter ses hommages au souverain et le remercier de cette courtoise et bienveillante attention. Pour nous, nous sommes allés flâner à l'aventure dans une petite île (Iltra das Enchadas) auprès de laquelle notre bâtiment est mouillé, et où il doit faire du charbon pour poursuivre son voyage. Tout près des charbonnières est la maison du propriétaire de l'île, coquette habitation entourée d'un jardin et à côté de laquelle se trouve une petite chapelle. Ce fut là que je jetai mon premier coup d'œil sur la végétation tropicale et sur la vie brésilienne, et ce premier coup d'œil eut tout le charme de la nouveauté. Au moment où nous mîmes le pied sur cette petite île, un groupe d'esclaves, noirs comme l'ébène, étaient en train de chanter et de danser un fandango. Autant que je pus comprendre, un coryphée ouvrait la danse par une sorte de chanson adressée à chacun des assistants l'un après l'autre, chaque fois qu'il faisait le tour du cercle formé par leur réunion ; puis tous reprenaient en chœur, à de réguliers intervalles. A la longue, l'excitation s'augmentant, cela devint une sorte d'emportement sauvage accompagné de cris et d'éclats de voix perçants. Les mouvements du corps tenaient par une combinaison singulière de la danse des nègres et de celle des Espagnols. Des pieds à la ceinture, c'était ce jeu court, saccadé, des membres et cette torsion des hanches qu'on voit chez nos nègres, tandis que le torse et les bras oscillaient en cadence avec le rhythme si caractéristique du fandango espagnol. Quand nous les eûmes bien regardés, nous entrâmes dans le jardin ; les cocotiers et les bananiers étaient chargés de fruits et les passiflores grimpantes s'accrochaient au mur de la maison, laissant passer çà et là entre leurs feuilles une belle fleur cramoisie aux teintes foncées. C'était d'un effet charmant, et il me semblait avoir sous les yeux une scène à la fois du Midi et de l'Orient. Le soleil se couchait, la baie tout entière et les montagnes brillaient d'une riche couleur de pourpre. Nous nous retirâmes et il était presque nuit quand nous rentrâmes à bord.

Sous cette latitude, les lueurs du crépuscule s'éteignent rapidement ; aussi à peine l'obscurité est-elle descendue sur la ville, que d'innombrables petites lumières s'allument tout le long du rivage et sur les flancs des collines. Rio de Janeiro se déploie en forme de croissant sur la rive occidentale de la baie et sa banlieue s'allonge à une distance considérable, sur le bord de la mer, ou bien serpente plus en arrière, sur le versant des coteaux. Par suite de cette disposition des maisons, qui s'éparpillent sur une large surface et se disséminent le long des plages, au lieu de se concentrer en une agglomération compacte, l'aspect de la ville vue de la baie pendant la nuit est extraordinairement joli. C'est une sorte d'effet scénique. Les lumières montent tout le long des hauteurs, couronnent çà et là les sommets d'un faisceau plus fourni ou bien s'éloignent en mourant, sur les contours de la plage, de chaque côté de la ville marchande située au centre.

Cependant les nègres continuaient leur danse aux clartés d'un grand feu. De temps en temps, quand leur excitation atteignait au plus haut degré, ils attisaient ce foyer qui projetait d'étranges et vives clartés sur le groupe sauvage. On ne peut pas voir ces corps robustes à demi nus, ces faces inintelligentes, sans s'adresser une question, la même qu'on se fait inévitablement toutes les fois qu'on se trouve en contact avec cette race : « Que feront-ils de ce don si précieux de la liberté? » La seule manière de couper court aux perplexités qui vous assaillent alors, c'est de songer aux effets de leur contact avec les blancs. Qu'on pense ce qu'on voudra des noirs et de l'esclavage, les pernicieuses conséquences pour les maîtres ne peuvent faire doute pour personne. Le capitaine Bradbury demanda au propriétaire de l'île si ces noirs étaient à lui ou s'il les louait à leurs maîtres. « Ils sont à moi, j'en ai plus de cent, répondit-il, dans son anglais, mais cela finira bientôt. — Finira bientôt, que voulez-vous dire? — C'est fini chez vous, et une fois fini chez vous, c'est fini partout, fini au Brésil. » Il dit cela non pas du ton de la plainte ou du regret, mais comme on parle d'un fait inévitable. Le coup porté à l'esclavage aux États-Unis l'a frappé à mort partout où il existe ; voilà qui nous semble significatif et consolant.

27 *avril*. Peut-être dans toutes nos courses à travers le Brésil aucun de nous ne retrouvera-t-il une journée aussi pleine d'impressions que celle-ci. Nous verrons sans doute un paysage plus sauvage, mais la première fois qu'on contemple la nature sous un aspect entièrement nouveau, on éprouve une sensation de charme qui ne peut plus que bien difficilement se reproduire. La première fois qu'on découvre les hautes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagnes, qu'on contemple l'Océan, qu'on aperçoit la végétation des tropiques dans toute sa vigueur, fait époque dans la vie. Ces forêts merveilleuses de l'Amérique du Sud, denses et emmêlées de parasites gigantesques, forment une paroi solide et compacte de verdure qui ne ressemble point au rideau de feuillage, transparent au soleil et vibrant sous la brise, des forêts de la zone tempérée.

Quelques arbres des cantons que nous avons traversés aujourd'hui semblaient être sous l'étreinte d'immenses serpents, tant était grosse la tige des parasites qui s'enroulaient autour d'eux; des orchidées de toute espèce aux larges dimensions s'accrochent à leur tronc, à leurs branches, et de folles plantes grimpent jusqu'à leur sommet pour retomber en guirlandes ondulées jusque sur le sol. Sur les talus eux-mêmes entre lesquels est posée la voie, rampe et s'entrelace une végétation capricieuse qui semble vouloir voiler de verdure la brèche laide et nue creusée par la route. Bien loin de gâter ce paysage enchanteur, le chemin de fer, je n'hésite pas à le dire, le fait au contraire valoir : les tranchées qu'il s'est ouvertes découvrent de magnifiques perspectives au cœur de la *Serra*.

En sortant d'un tunnel où l'obscurité semblait tangible, nous vîmes se dérouler devant nous un ravissant tableau tout resplendissant de lumière. Une exclamation générale sortie de toutes les bouches témoigna de notre étonnement et de notre admiration. La voiture que nous occupions, placée en tête de la locomotive, faisait face à la route et rien ne gênait notre vue, ni la fumée, ni les cendres. Vers la fin du trajet, nous pénétrâmes dans la région des plus riches plantations de café. C'est par ces caféries qu'est entretenu le trafic sur cette ligne, où l'on transporte d'énormes quantités de la précieuse graine, cueillie sur son parcours ou venue de plus loin. Près de la dernière station est une grande exploitation rurale (*fazenda*) qui produit, nous dit-on, de cinq à six cents tonnes de café dans les bonnes années. Ces fazendas sont des édifices d'un aspect singulier, bas (d'un seul étage à l'ordinaire) et très-étendus. Les plus grands couvrent un espace considérable. Comme ils sont tout à fait isolés et loin des autres habitations, il faut que ceux qui y résident fassent provision de tout ce qui est nécessaire à leurs besoins. Cela entretient chez les propriétaires de cette vaste contrée des coutumes tout à fait primitives. Le major Ellison me raconta qu'un jour, il n'y a pas longtemps, une opulente marquise, demeurant à une certaine distance dans l'intérieur, et se rendant à la ville, où elle devait rester pendant quelques semaines, s'arrêta chez lui pour se reposer. Elle était suivie d'une troupe de trente et un mulets de charge portant tout le bagage imaginable, sans compter des provisions de toute espèce, volailles, jambons, etc., et vingt-cinq serviteurs l'accompagnaient. L'hospitalité des Brésiliens ne connaît point de limites, assure-t-on; il suffit de se présenter à leur porte à la fin d'une journée de voyage, et pour peu que le passant n'ait pas trop mauvaise mine, il est sûr d'un accueil cordial, d'un souper et d'un gîte. La recommandation d'un ami, une lettre d'introduction vous ouvrent toutes les portes de la maison, et vous pouvez y demeurer autant qu'il vous plaît.



Négresse-Mina. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Nous fîmes les trois derniers milles du voyage sur ce qu'on appelle la voie provisoire, qui doit être abandonnée dès que le grand tunnel sera achevé. Il faut avouer que pour le voyageur inexpérimenté cette route doit paraître excessivement dangereuse, surtout dans la partie de la ligne qui est assise, avec une pente de quatre pour cent, sur un pont de bois de vingt mètres de hauteur décrivant une courbe très-brève. Quand nous vîmes la machine gravir ce plan incliné, et que, nous penchant un peu, nous aperçûmes l'horreur du précipice, puis presque en face de nous la dernière voiture du train qui s'arrondissait sur la courbe, il nous fut difficile de résister au sentiment du danger.

Si quelque chose peut faire comprendre la confiance méritée par l'administration de ce chemin de fer, c'est le fait qu'aucun accident n'a jamais eu lieu dans des circonstances où la moindre précaution négligée amènerait une inévitable catastrophe[1].

1. Quelques semaines plus tard j'eus l'occasion de demander à une charmante jeune Brésilienne, récemment mariée, si elle avait visité la voie provisoire pour y jouir de ce paysage pittoresque. « Non, me répondit-elle d'un ton très-sérieux, je suis jeune et heureuse, je n'ai pas encore envie de mourir. » Ce fut un plaisant commentaire de l'idée que se font les Brésiliens du danger des voyages. — La voie provisoire est depuis longtemps abandonnée; on passe maintenant sous le grand tunnel. (*N. du T.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On se fera une idée du travail qu'a nécessité la construction de cette voie ferrée, quand on saura que pour perforer le grand tunnel seulement (aujourd'hui achevé) — et il y a quatorze tunnels — un corps de trois cents ouvriers, divisé en deux brigades qui se relevaient l'une l'autre, a été à l'œuvre jour et nuit, les dimanches exceptés, pendant sept ans. Le bruit du pic et du hoyau a été à peine interrompu pendant ce long espace de temps, et la roche à travers laquelle est percé ce tunnel est si dure que souvent les chocs les plus rudes du foret ne produisaient qu'un peu de poussière — le volume d'une prise de tabac.

Au retour, nous nous arrêtâmes une demi-heure à la station qui est située sur le bord du Rio Parahyba. Cette première visite à l'un des fleuves importants du Brésil ne se passa pas sans un incident mémorable. Un de nos amis du *Collorado* qui devait nous quitter et poursuivre sa route jusqu'à San-Francisco (Californie), déclara qu'il était bien déterminé à ne pas se séparer de l'expédition sans avoir fait quelque chose pour elle. Avec sa canne, une ficelle et une épingle pliée en deux, il improvisa une ligne, et en un instant pêcha deux poissons, notre première récolte dans les eaux douces du Brésil. Hasard singulier! l'un de ces poissons était entièrement nouveau pour M. Agassiz, et il n'avait jamais vu l'autre, qu'il ne connaissait que par des descriptions.



Négresse et son enfant. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Notre course d'aujourd'hui a été charmante, nous avons traversé les faubourgs de la ville, tantôt longeant la baie ou quelqu'un de ses replis, tantôt côtoyant les montagnes sur une route constamment bordée de jolies *chacaras* et de beaux jardins. Le jardin botanique est situé à environ huit milles du centre de la ville. C'est quelque chose de splendide et la situation est admirablement bien choisie. D'ailleurs tout ce qui porte le nom de jardin peut-il manquer d'être de toute beauté sous un climat où la végétation a une telle vigueur et une telle variété! Malheureusement celui-ci est mal tenu; à la vérité, la rapidité et la force avec lesquelles poussent ici les plantes pour si peu qu'on les cultive, rendent bien difficile de maintenir le sol dans cet état de propreté correcte qui nous paraît essentiellement nécessaire. Mais ce qui donne à ce jardin une physionomie peut-être unique au monde, c'est sa longue et féerique avenue de palmiers dont les troncs ont plus de quatre-vingts pieds de hauteur. Je renonce à donner par la parole une idée, même lointaine, de la beauté architecturale de cette colonnade de palmiers aux verts chapiteaux se rejoignant en voûte. Droits, raides, polis comme des colonnes de granit, ils font passer devant les yeux la vision fantastique des colonnades sans fin d'un temple de la vieille Égypte[1].

II

Excursions au Corcovado et à Pétropolis.

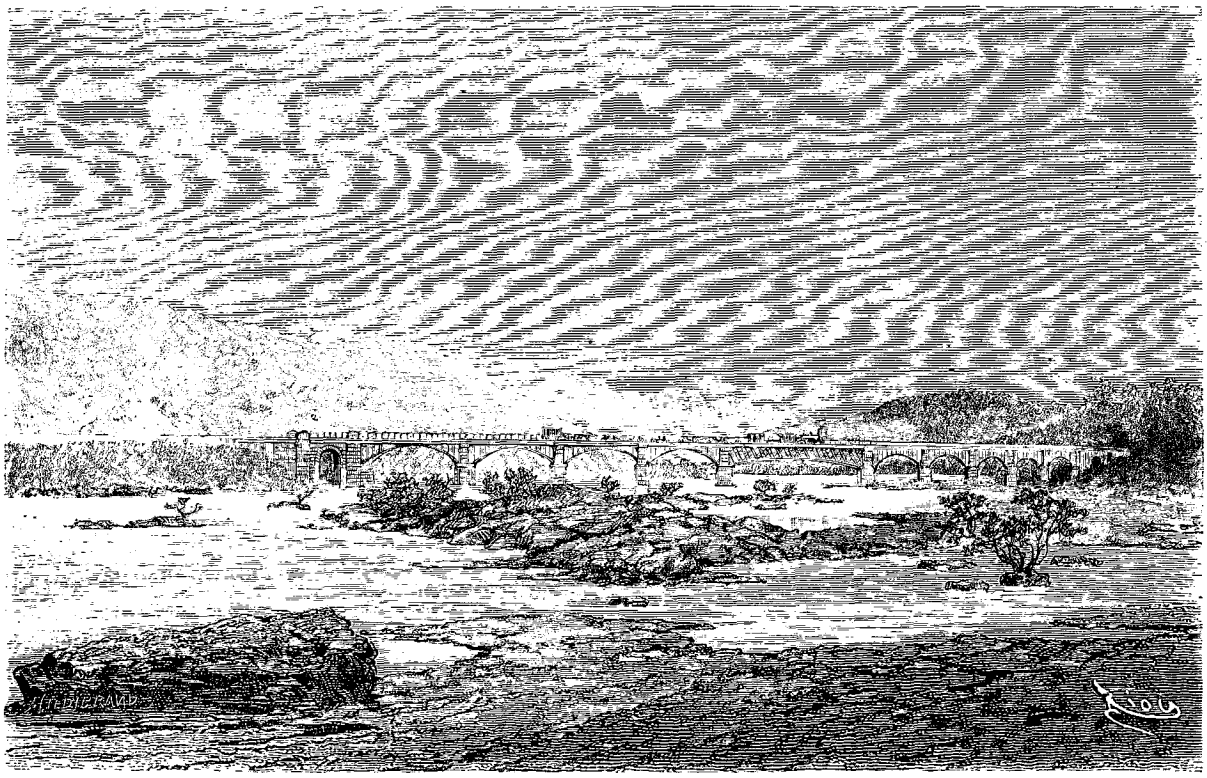
6 *mai*. — Nous avons cédé à l'invitation de notre ami B**, et nous avons fait hier l'ascension du fameux pic du Corcovado. On laisse les voitures au bord de la route de Larangeiras et l'on gravit à cheval le reste de la montagne, par un petit sentier sinueux, excellent quand il fait sec, mais alors fort glissant par suite des pluies récentes. La promenade est délicieuse; la forêt parfumée s'entr'ouvre çà et là, et nous offre de ravissants spectacles, présage de ce qui nous attend plus haut. De temps en temps un ruisseau, une petite cascade font un gai tapage; et quand nous arrêtons nos chevaux pour les laisser reposer quelques minutes, nous entendons au-dessus de nos têtes le vent vibrer sourdement sur les stipes raides des palmiers. La beauté de la végétation est rehaussée encore par le singulier aspect du sol. Le terrain aux environs de Rio a une couleur particulière. C'est un chaud et riche ton rouge qui luit sous la masse des plantes aux larges feuilles, ou des herbes rampantes, et parfois s'étale au grand jour en formant avec la verdure environnante un contraste vif et tranché. Le petit chemin passe souvent au pied d'une de ces taches dénudées dont l'ocre et le vermillon trop crus s'adoucissent grâce à leur cadre de verdure. Parmi les grands arbres, le *candélabre* (cecropia) attire surtout l'attention. La disposition étrangement régulière de ces branches et les teintes argentées de ses feuilles le font ressortir vigoureusement au milieu du feuillage et des arbres plus sombres. C'est le trait saillant des forêts de ce voisinage.

1. Ce palmier est le magnifique *oreodoxa oleracea*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout vaste panorama, contemplé de haut, échappe à la description, et il en est peu qui réunissent d'aussi rares éléments de beauté que celui dont on jouit du sommet du Corcovado. L'immense baie de toute part refoulée par les terres avec sa porte grande ouverte sur l'océan, la mer fuyant sous le regard, la noire fourmilière des îles, le cercle des montagnes aux pics desquels s'accrochent les flocons laineux des nuages, — tout cela forme un merveilleux tableau. Mais le grand charme du paysage, c'est que, malgré son étendue, il n'est pas assez lointain pour que les objets perdent leur individualité. Qu'est-ce après tout qu'un panorama à grande distance, sinon un tableau confus ? Tant de taches d'un vert noirâtre, autant de forêts; tant de bandes d'un vert plus clair, autant de prairies; tant de flaques blanches, autant de lacs ; tant de filets d'argent, autant de rivières, etc. Ici, au contraire, nul effet partiel n'est perdu dans la grandeur du tout.

La pointe du pic est entourée d'une muraille, car, sauf un côté, la paroi est presque verticale, et le moindre faux pas vous précipiterait à une mort certaine. C'est là que nous mîmes pied à terre et longtemps nous regardâmes, ne voulant pas nous séparer de ce magnifique spectacle avant le coucher du soleil. Le retour, après la nuit tombée, nous inspirait cependant quelque inquiétude, et je confesse que pour ma part, écuyère timorée et novice, je ne songeais pas sans anxiété à la descente, car la dernière partie du sentier glissant n'avait été gravie que par pure escalade. Toutefois, prenant mon parti en brave, je me rassis et essayai de regarder,



Pont de Paraiso. — Dessin de Riou d'après une lithographie.

tout comme si grimper à cheval au sommet des hautes montagnes et me laisser glisser ensuite jusqu'au fond du précipice m'eût été chose familière. Notre descente pendant les dix premières minutes ne fut réellement pas autre chose ; après quoi nous reprîmes à la station appelée les *Païneiras* le petit chemin en pente douce. Nous sûmes le lendemain qu'on laisse d'habitude les chevaux à cette station et qu'on fait à pied le reste de l'ascension, l'escarpement devenant si raide qu'il est périlleux de la continuer à cheval. En fin de compte nous atteignîmes la plaine sans accident, et je ne me rappelle pas la promenade d'hier sans quelque complaisance pour la manière dont j'ai pris ma première leçon de voyage dans les montagnes.

20 *mai.* — Le vendredi 12 mai, nous avons quitté Rio pour faire notre première excursion lointaine. Un jour ou deux après notre arrivée, M. Agassiz avait reçu du président de la compagnie Union et Industrie l'invitation de venir visiter avec quelques-uns de ses naturalistes la route de Pétropolis à Juiz de Fora, dans la province de Minas Geraes. Cette route est célèbre par sa beauté autant que par sa parfaite exécution. Un mot sur les circonstances dans lesquelles elle a été construite ne sera pas de trop ici. Si le progrès ne marche au Brésil, comme on le prétend, qu'avec une extrême lenteur, il faut avouer que les Brésiliens poussent à la perfection les choses qu'ils entreprennent. Il est vrai que la construction de la route a été confiée à des ingénieurs français, mais l'homme à qui revient l'honneur de l'avoir projetée et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'avoir finie est un Brésilien, M. Marianno Procopio Ferreira Lage, né dans la province de Minas Geraes. Cette province se fait remarquer, dit-on, par l'intelligence et l'énergie de ses habitants, supérieures à celles des hommes des provinces voisines. Peut-être est-ce l'effet d'un climat moins brûlant, les petites cités *mineiras* étant presque toutes situées sur les hauts plateaux des serras et jouissant d'un air plus frais, plus stimulant que celui qu'on respire au bord de la mer. Avant d'entreprendre les travaux de cette route, M. Lage envoya en Europe et en Amérique, afin d'y étudier tous les perfectionnements modernes introduits dans les œuvres de cette nature. Le résultat témoigne de sa patience et de sa persistance à poursuivre l'exécution de son projet [1]. Il y a douze ans, le seul moyen de se rendre dans l'intérieur en partant de Pétropolis était un étroit sentier à mulets, rompu, dangereux et sur lequel un voyage d'une centaine de milles exigeait une chevauchée de deux ou trois jours. Maintenant on va de Pétropolis à Juiz de Fóra en voiture, du lever au coucher du soleil, sur une bonne route de poste qui ne le cède à aucune autre au monde. Tous les dix ou douze milles, on trouve un relais de mules fraîches à quelque jolie petite station, bâtie le plus souvent en forme de chalet suisse. Ces établissements sont presque tous tenus par des colons allemands, qui avaient été d'abord engagés dans leur pays pour travailler à la route. Cette émigration est en elle-même d'un grand avantage pour cette province. Partout où les petits villages allemands se sont groupés au bas des collines, on aperçoit de jolis jardins pleins de légumes et de fleurs, des maisons proprettes où tout annonce l'épargne et l'amour du bien-être intérieur, vertus qui caractérisent en tout lieu le bon paysan d'Allemagne.

Nous nous embarquâmes à Rio, vers deux heures de l'après-midi, dans un petit bateau à vapeur qui nous transporta de l'autre côté de la baie à quinze milles de distance. Grâce à la brise, la chaleur, bien qu'intense, n'était pas accablante. Nous passâmes devant la grande île du Governador, la coquette petite île de la Paquetá, et devant quelques autres encore, couvertes de palmiers, de bananiers et d'acacias, qui parsèment la baie et ajoutent à sa beauté une grâce nouvelle. Au bout d'une heure un quart de navigation, nous mettions pied à terre au village de Mauá [2]. Là nous montâmes en wagon et une nouvelle course d'une heure au milieu de terrains bas et marécageux nous amena au pied de la montagne (*Raiz da Serra*). Il fallut alors quitter le railway et prendre la malle-poste qui part régulièrement de cette station. La montée fut charmante; nous étions dans un excellent coupé ouvert et nos quatre mules galopaient à toutes jambes sur une route unie comme un parquet. Le chemin décrit de nombreux lacets sur le flanc des montagnes; il s'élève et s'abaisse sur les vertes collines qui semblent une mer houleuse; à nos pieds s'étend la vallée, devant nous la chaîne côtière, et au loin la baie est comme doucement fondue sous le soleil. Pour compléter ce tableau, jetez sur tout le terrain un manteau de palmiers, d'acacias et de fougères arborescentes, une capricieuse broderie de parasites nuancée à profusion de fleurs pourpres de *quaresma* (fleur de carême) [1], de bignonias jaunes et bleues ou de thunbergias rampantes, accrochant leurs petites fleurs jaune-paille à toutes les pierres et à tous les buissons.

Le soleil était déjà couché quand nous entrâmes dans la jolie petite ville de Pétropolis. C'est le paradis d'été de tous les habitants de Rio de Janeiro qui sont assez heureux pour pouvoir fuir la chaleur, la poussière, les *parfums* de la ville, et venir chercher ici l'air pur et le ravissant panorama de la Serra. Le palais d'été de l'empereur, édifice plus élégant et moins sombre que le palais de Saint-Christophe, est dans une situation centrale; D. Pedro y passe six mois de l'année. Au milieu de la ville coule la coquette Piabanha, petite rivière basse, qui fait à cette heure gaiement ricocher ses eaux sur les cailloux d'un lit profondément encaissé entre deux talus verdoyants. Vienne une nuit d'orage, dans la saison chaude, et le mince ruisseau se change en un torrent furieux qui déborde et se répand par les rues. Je ne puis m'empêcher de songer combien, maintenant qu'une ligne de paquebots relie New-York et Rio de Janeiro, il serait facile à celui qui voudrait voir cette admirable nature des tropiques de venir passer un été à Pétropolis au lieu d'aller à Newport ou à Nahaut. On a ici les plus beaux paysages de tous les environs de Rio et des promenades à cheval sans fin. Durant notre été la saison est délicieuse, juste assez fraîche pour qu'un petit feu de bois le matin et le soir ne soit pas de trop, et cependant les orangers sont couverts de fruits d'or, et il y a des fleurs partout. Nous eûmes à peine le temps de donner un coup d'œil aux beautés de Pétropolis, mais nous espérons bien les contempler plus à loisir dans une prochaine visite.

Le lendemain matin, au petit jour, nous nous remîmes en route. Les nuages légers suspendus à la cime des monts commençaient à se teindre des premières rougeurs du soleil quand nous sortîmes de la ville au grand galop des mules. Le conducteur sonnait une joyeuse fanfare de réveil; en un instant nous eûmes franchi le petit pont et laissé derrière nous les jolies maisonnettes dont les volets clos témoignaient que les habitants reposaient encore.

1. Une plaque commémorative incrustée dans les rochers qui marquent la frontière des deux provinces de Minas et de Rio, reproduit le discours prononcé par l'empereur lors de l'inauguration de cette route et témoigne quelle importance le gouvernement brésilien attachait à cette entreprise.

2. C'est au baron de Mauá, un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès qui s'accomplissent maintenant au Brésil, que les habitants de Rio de Janeiro doivent la route facile qui mène à Pétropolis, leur résidence favorite pendant l'été.

1. Espèce de *melastome* aux grandes fleurs très-remarquables (L. A.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La première partie de la route suit la jolie vallée de la Piabanha, cette petite rivière avec laquelle nous avons déjà fait connaissance à Pétropolis. Pendant quarante ou cinquante milles, nous longeâmes le capricieux ruisseau qui parfois bouillonne d'impatience et saute de chute en chute, puis aussitôt après s'étale en une nappe large et placide. Il reste toujours enfermé entre les montagnes dont la hauteur atteint en quelques endroits un ou deux milliers de pieds (de trois cents à six cents mètres). Çà et là un morne dresse au soleil sa face pelée, rongée par le temps et que les bromelias et les orchidées égratignent par place. Le plus souvent les splendeurs de la forêt méridionale voilent de leur manteau les cicatrices du rocher, ou bien, de la base au sommet, il est couvert de caféiers. C'est un fort joli coup d'œil qu'une plantation de ce genre en plein rapport. Les lignes régulières de ces arbustes taillés en ballons donnent aux flancs des coteaux sur lesquels ils sont plantés un aspect touffu, et leur feuillage luisant fait dans cette saison un contraste singulier avec la couleur brillante de leurs cerises rouges. Quelques caféiers ont toutefois un air de misère et de souffrance; c'est alors que la feuille est attaquée par un insecte particulier (une espèce de tinéide), ou que l'arbre se meurt d'épuisement.

En galopant ainsi sur la route, nous assistons souvent à des scènes aussi amusantes que pittoresques. Tantôt c'est une troupe de mulets de charge, le *tropeiro* en tête (muletier); quand elle est grande, elle est divisée en compagnies de huit, menée chacune par un homme. Le conducteur de la diligence sonne du cor pour prévenir le convoi de notre arrivée. Le désordre se met dans la troupe, et jurons, coups de fouet, ruades de s'ensuivre jusqu'à ce qu'enfin les mules se soient rangées pour faire place à la voiture. Ces convois de mulets commencent à devenir rares; près de la côte, les chemins de fer et les routes qui s'allongent et se multiplient, rendent les transports plus faciles; mais, jusqu'à ces derniers temps, la caravane de mulets était la seule manière d'apporter à la ville les produits de l'intérieur. Ailleurs nous tombons au milieu d'une suite de chariots campagnards faits de bambous entrelacés. Le bambou sert ici à mille usages; on en fait les haies, aussi bien que les plafonds, les toits ou les charrettes. A chaque instant, sur le bord de la route, un groupe d'ouvriers fait la cuisine de son dîner; les marmites pendent au-dessus du feu, la cafetière chante sur les tisons et les hommes au repos, dans toutes les attitudes, font songer à un campement de bohémiens....

22 *mai*. — .... Cette après-midi, Mme C..., son mari et moi nous sommes sortis pour faire une promenade dans la campagne; un peu à l'aventure, il est vrai, mais bien assurés qu'avec cette admirable nature des environs de Rio nous pouvions nous en fier au hasard pour nous conduire à quelque beau point de vue. Nous avons pris passage sur un des nombreux petits vapeurs dont les embarcadères avoisinent notre hôtel, et quelques minutes après nous étions en route pour Botafogo. Presque tous les faubourgs de Rio de Janeiro sont bâtis le long des plages. Il y a la plage ou *Praia* de Botafogo, la Praia de San-Christováo, la Praia de San-Domingo et une demi-douzaine d'autres encore. Tout cela n'est que la banlieue de la ville, située au bord de la mer et faisant face aux plages de la baie; et comme il est de bon ton pour une certaine classe de la société de vivre hors la ville, les maisons et les jardins de ces faubourgs sont presque toujours ravissants.

Notre courte traversée fut une source de plaisir. Le petit vapeur passe pour ainsi dire au pied des montagnes; nulle description ne peut donner une idée de leurs formes pittoresques et du coloris merveilleux qui en adoucit les aspérités et fond harmonieusement tout le paysage. Nous avons débarqué sur une jetée au bord d'une route de l'aspect le plus enchanteur, et comme nous ne trouvions point de voiture près de la station et que le bateau ne retournait pas en ville avant deux heures, nous nous sommes vite décidés à suivre la route et à voir où elle nous conduirait. N'eussions-nous fait que nous promener le long du croissant de la baie, sur les sables de la plage que le flot ride et festonne, ayant devant nous les montagnes de la rive opposée pourprées par le soleil du soir, nous n'aurions pas mal employé notre après-midi. Mais la route nous mène au magnifique hospice Pedro II, que nous avions déjà admiré du pont du paquebot, le jour de notre arrivée. C'est la maison des fous. Nous franchissons les grilles; la grande porte du bâtiment est ouverte, et comme le concierge ne paraît pas disposé à nous arrêter, nous montons les degrés et nous allons droit devant nous. Il est difficile d'imaginer un édifice mieux approprié à sa destination. Nous n'avons vu, il est vrai, que les salles publiques et les corridors, car une permission est nécessaire pour visiter l'intérieur; mais un plan suspendu à la muraille du vestibule permet de se rendre compte des aménagements intérieurs, et l'aspect général témoigne de la propreté, du soin extrême, de l'ordre qui règnent dans l'établissement. Quelques-unes des salles publiques sont vraiment fort belles, une surtout à l'extrémité de laquelle se trouve une statue de l'empereur enfant, à l'époque de son couronnement sans doute. On retrouve bien aujourd'hui dans l'homme de quarante ans la physionomie franche, intelligente et noble du jeune homme sur lequel pesait, dès l'âge de quinze ans, une si lourde responsabilité. Arrivés à l'étage supérieur, le son de la musique nous guide vers la porte de la chapelle où l'on célèbre le service du soir. Les malades et leurs gardiennes sont tous agenouillés; un chœur de voix de femmes s'élève, doux, calme, paisible; c'est ce chant un peu monotone et sans passion, au mouvement régulier, qu'on entend dans les églises catholiques. Les cierges brûlent devant l'autel, mais par une grande fenêtre ouverte qui fait face à la porte on voit le coucher du soleil, et je vais, appuyée au balcon, contempler les montagnes en écoutant les hymnes. Oh! sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

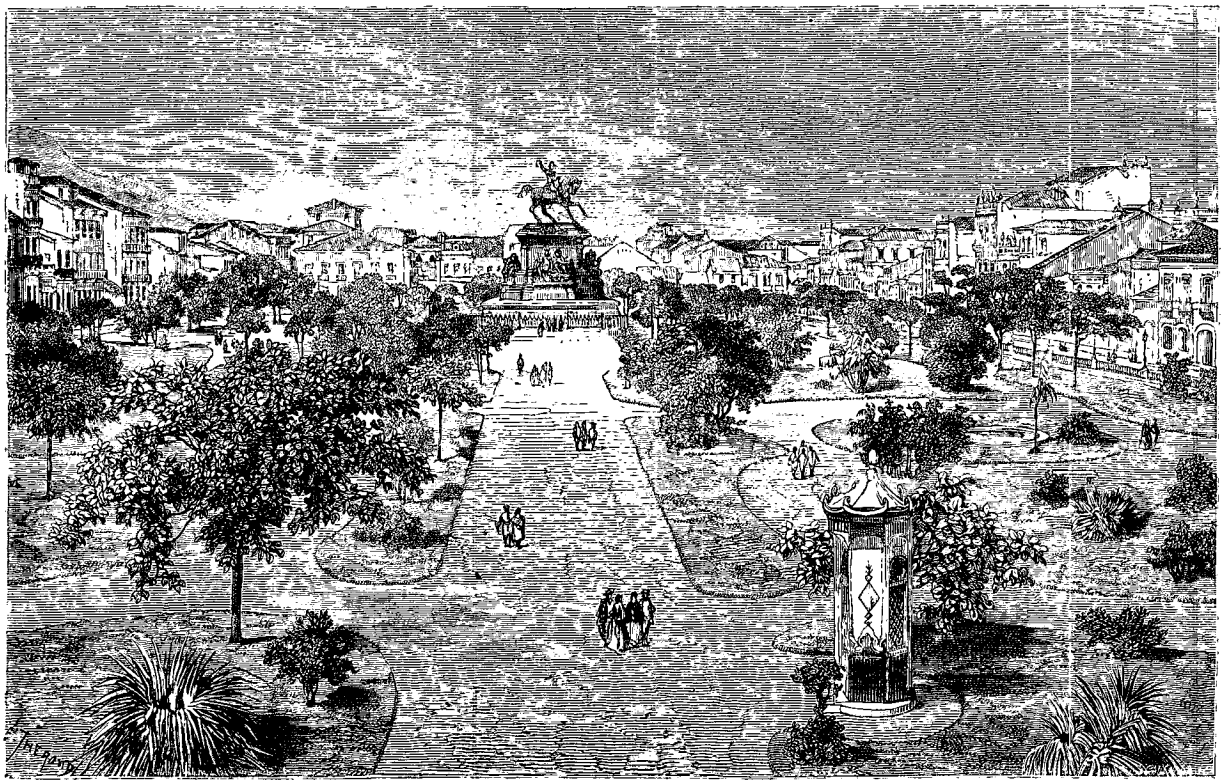
doute, la raison qui s'est égarée peut retrouver sa voie et reprendre sa place sous de telles influences et en de semblables conditions ! Si la nature a le pouvoir de guérir, c'est ici qu'elle doit faire sentir sa puissance !... Notre oreille et nos yeux ne se lassaient point, mais le service finit ; il faut nous retirer ; nous sommes arrivés juste à temps pour reprendre le petit vapeur.

III

Les marchés et les fruits de Rio. — Une fazenda.

25 *mai*. — Le marché aux poissons est la station favorite de M. Agassiz ; il y est attiré par la variété et la beauté de ce qu'on y apporte chaque matin. Il s'y arrête pendant de longues heures.

Je l'accompagne quelquefois pour voir les frais éventaires couverts d'oranges, de fleurs, de légumes, et pour regarder les groupes pittoresques des nègres vendant leurs denrées ou s'abandonnant avec entrain et gaieté à leurs commérages. Nous savons maintenant que ces nègres athlétiques, à la physionomie distinguée et d'un type plus noble que celui des noirs aux États-Unis, sont des nègres minas, originaires de la province de Mina, dans l'Afrique occidentale. C'est une race puissante, et les femmes en particulier ont des formes très-belles et un port presque noble ; elles sont en grand nombre au marché : on les emploie comme marchandes de fruits ou de légumes plutôt que comme servantes, parce que, dit-on, il y a dans le caractère de cette tribu un élément d'indépendance sau-



Place de la Constitution, à Rio. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

vage qui ne permet guère de l'employer avec sécurité aux fonctions domestiques.

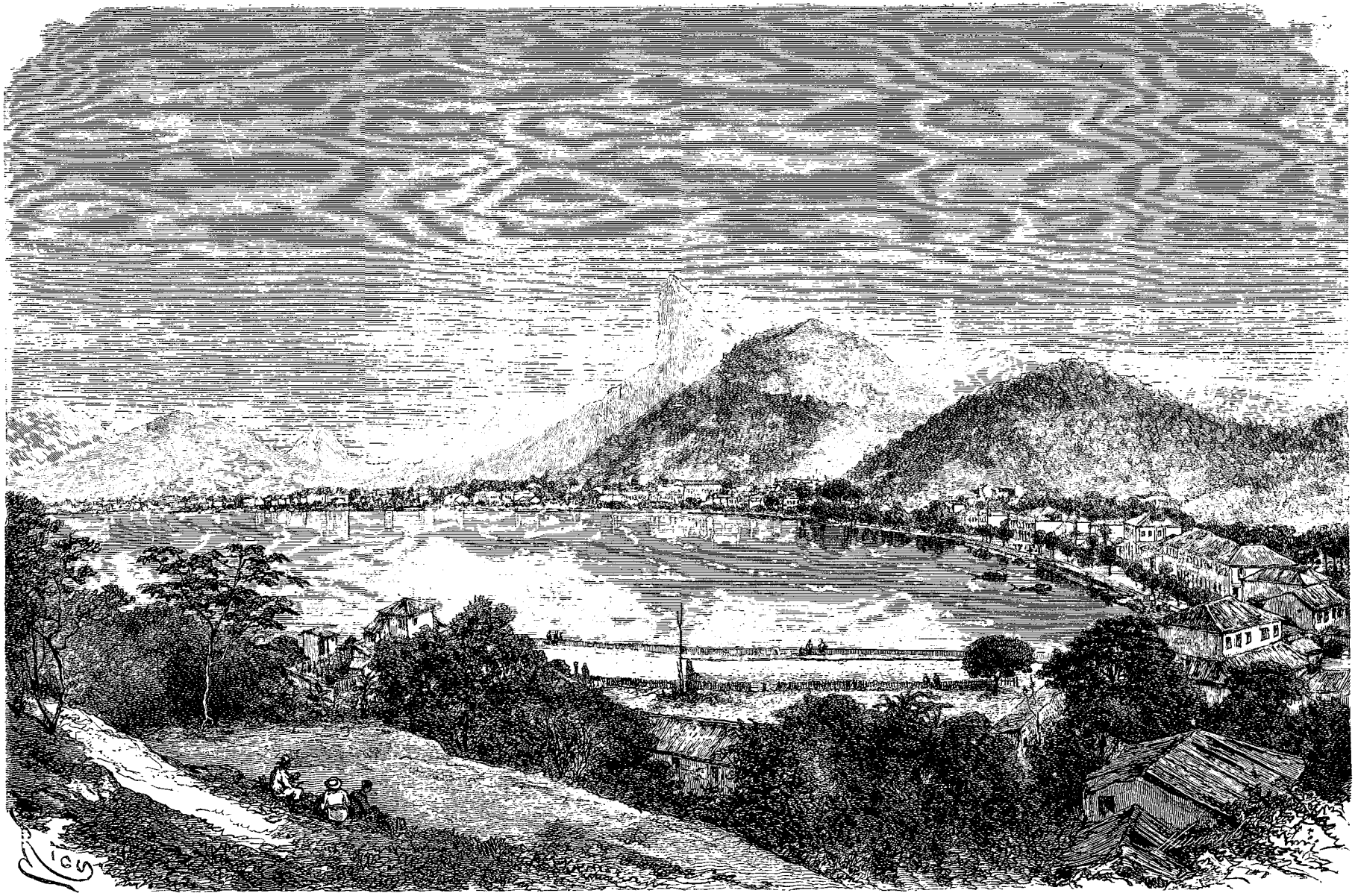
Les femmes sont toujours coiffées d'un haut turban de mousseline et portent un long châle aux couleurs éclatantes, tantôt croisé sur la poitrine, tantôt négligemment jeté sur une épaule, ou encore, si le temps est frais, étroitement enroulé autour du buste, les bras cachés dans les plis. La diversité d'expression qu'elles empruntent pour ainsi dire à la manière de porter cette écharpe est vraiment surprenante.

Je regardais ce matin, dans la rue, une grande et belle négresse admirable de forme et de souplesse : elle était dans un état d'agitation extrême. Avec des gestes violents elle écartait son châle et rejetait les deux bras en arrière, puis le ramenant brusquement à elle, elle le drapait autour de son corps et de nouveau l'étirait de toute sa longueur ; un rapide mouvement le rapprochait encore de son corsage et, en même temps, sans lâcher l'étoffe, elle lançait son poing au visage de son adversaire, puis, jetant sur son épaule sa longue draperie, elle s'en alla fièrement et de l'air d'une reine tragique.

A l'occasion, ce châle est encore un berceau ; lâchement noué autour des reins, il reçoit dans ses plis le petit enfant qui, suspendu au dos de sa mère, s'endort balancé doucement par le bercement très-prononcé de hanches.

La négresse mina est presque toujours remarquable par la beauté de ses bras et l'élégance de ses mains. Il paraît bien qu'elle en a conscience, car elle porte généralement au poignet des bracelets étroitement ser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baie de Botafogo. — Dessin de Riou d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rés, en verroterie, dont les riches couleurs font ressortir la finesse de sa main et se marient parfaitement à la nuance bronzée et luisante de sa peau. Les nègres de cette race sont mahométans et conservent, dit-on, leur croyance au Prophète, tout en se soumettant aux pratiques de l'Église catholique. Ils ne me paraissent pas aussi affables et aussi communicatifs que les nègres congos; ils sont, au contraire, assez fiers. Un matin, j'en rencontrai, au marché, une bande s'apprêtant à déjeuner, après le travail; je m'arrêtai pour causer avec eux et j'essayai différentes manières d'entrer en conversation. Ils me jetèrent un regard froid et soupçonneux, répondirent sèchement à mes questions et furent évidemment soulagés quand je les eus quittés.

Parmi les objets d'un intérêt spécial que nous avons vus ici pour la première fois, est le fruit colossal du sapucaïa, espèce de lecythis qui appartient à la même famille que les noix du Brésil. Il y a plusieurs variétés de ce fruit, dont la grosseur est tantôt celle de la pomme, tantôt celle du melon. Sa forme est celle d'une urne munie d'un couvercle. Il renferme environ cinquante graines grosses comme des amandes.

Les bois qui couvrent les collines de la Tijuca sont très-beaux et d'une végétation luxuriante, mais je manque de noms pour indiquer les différents arbres. Nous ne sommes pas encore assez familiarisés avec l'aspect de la forêt pour distinguer facilement les diverses formes de la végétation, et il est en outre extrêmement difficile de savoir au juste le nom vulgaire des plantes. Les Brésiliens me semblent indifférents aux détails de la nature. Du moins je n'obtiens jamais une réponse satisfaisante à la question que je répète constamment : « Comment appelez-vous cet arbre, ou cette fleur? » Si je m'adresse à un botaniste, il me donne invariablement le nom scientifique, mais pas le nom populaire; il ne paraît même pas se douter qu'un pareil nom puisse exister. J'ai pour la nomenclature tout le respect qui lui est dû, mais quand je demande le nom d'un arbre élégant ou d'une gracieuse fleur, j'aimerais à recevoir une réponse honnête, quelque chose qu'on puisse décemment introduire dans la simplicité du langage ordinaire et non pas une majestueuse et officielle appellation latine. Nous sommes frappés de la variété des mélastomées, en pleine fleur en cette saison, et vraiment fort remarquables avec leurs larges corolles pourprées; nous admirons aussi plusieurs espèces de bombacées dont le feuillage particulier et les gros fruits cotonneux sont si faciles à reconnaître. L'arbre candélabre (cecropia) abonde ici comme dans tous les environs de Rio et il est couvert, en cette saison, de fruits qui ressemblent un peu à ceux de l'arbre à pain, mais qui sont plus minces et de forme cylindrique. D'énormes euphorbiacées, de la dimension d'un arbre forestier, attirent aussi notre attention, car les plus grosses que nous eussions vues jusqu'ici n'étaient que des arbustes, comme l'*estrella do Norte* (*poinsettia*). Mais il y a devant la maison Bennett un très-gros noyer (*nogueira*) de cette famille. Les palmiers sont nombreux. Il y a d'abord le cari (astrocaryum) à la tige épineuse et dont les feuilles défendent l'approche; il est très-commun. Les grappes de ses fruits bruns, luisants comme la châtaigne, pendent entre les feuilles qui forment sa couronne, et chacune d'elles, longue d'un pied, massive et serrée, ressemble à un gros amas de raisins noirs. Le palmier syagrus se montre aussi fréquemment; son fruit grisâtre rappelle l'olive, et pend en grosses grappes au-dessous des feuilles. La masse du feuillage est comme tissue par l'entrelacement des lianes parasites, et il n'est pas une branche morte ou un tronc abattu qui ne serve de support et d'aliment à quelque plante nouvelle. Certains arbres exotiques, mais de la région tropicale, sont partout cultivés; par exemple, autour des maisons l'arbre à pain, les ameixas (espèce de prunier de la famille de l'aubépine), le bananier, etc. Le bambou des Indes orientales est aussi très-employé pour faire des avenues à Rio de Janeiro et aux environs. Les allées de bambous du parc Saint-Christophe en sont la plus belle décoration.

10 *juin*. — Arrivés à Juiz de Fóra dans la soirée du 22, nous sommes repartis le lendemain, au point du jour, pour la fazenda de M. Lage, située à environ trente milles plus loin (quarante-huit kilomètres). Nous formions une joyeuse troupe composée de la famille de M. Lage, de celle de son beau-frère, M. Machado, auxquelles s'étaient joints un ou deux amis, et de nous-mêmes. Les enfants n'en pouvaient plus de joie; une visite à la fazenda est pour eux un événement rare, et par conséquent une grande fête. Pour nous transporter tous avec notre bagage, deux larges coches et plusieurs mulets de selle ou de bât avaient été mis en réquisition. Une petite voiture conduisant les appareils de M. Machado, excellent photographe, faisait l'arrière-garde. La journée était admirable, le chemin serpentait le long de la Serra, dominant les magnifiques perspectives de l'intérieur et les caféries qui couvrent le flanc des collines, où la hache a fait disparaître la forêt primitive. Cette route est un nouveau témoignage de l'énergie et de l'intelligence du propriétaire. Les anciens chemins étaient des sentiers à mulets, grimpant l'un au-dessus de l'autre, ravagés par les pluies torrentielles et presque toujours impraticables. M. Lage a montré à ses voisins combien plus commode peut devenir la vie des champs, si l'on abandonne les vieilles routines; il a ouvert aux flancs des montagnes une route en pente douce d'un parcours facile en toute circonstance. Il ne fallut à nos voitures que quatre heures pour aller de Juiz de Fóra à la fazenda, tandis que, jusqu'à l'année dernière, c'était un voyage à cheval d'un jour et même de deux par le mauvais temps. Il est fort à souhaiter que cet exemple soit suivi partout, car le manque de routes passables rend les voyages dans l'intérieur presque impossibles, et c'est l'obstacle le plus sérieux au progrès et à la prospérité générale. Il est bien extraordinaire que les gouvernements des différentes provinces, au moins de celles qui, comme Rio de Janeiro et Mi-

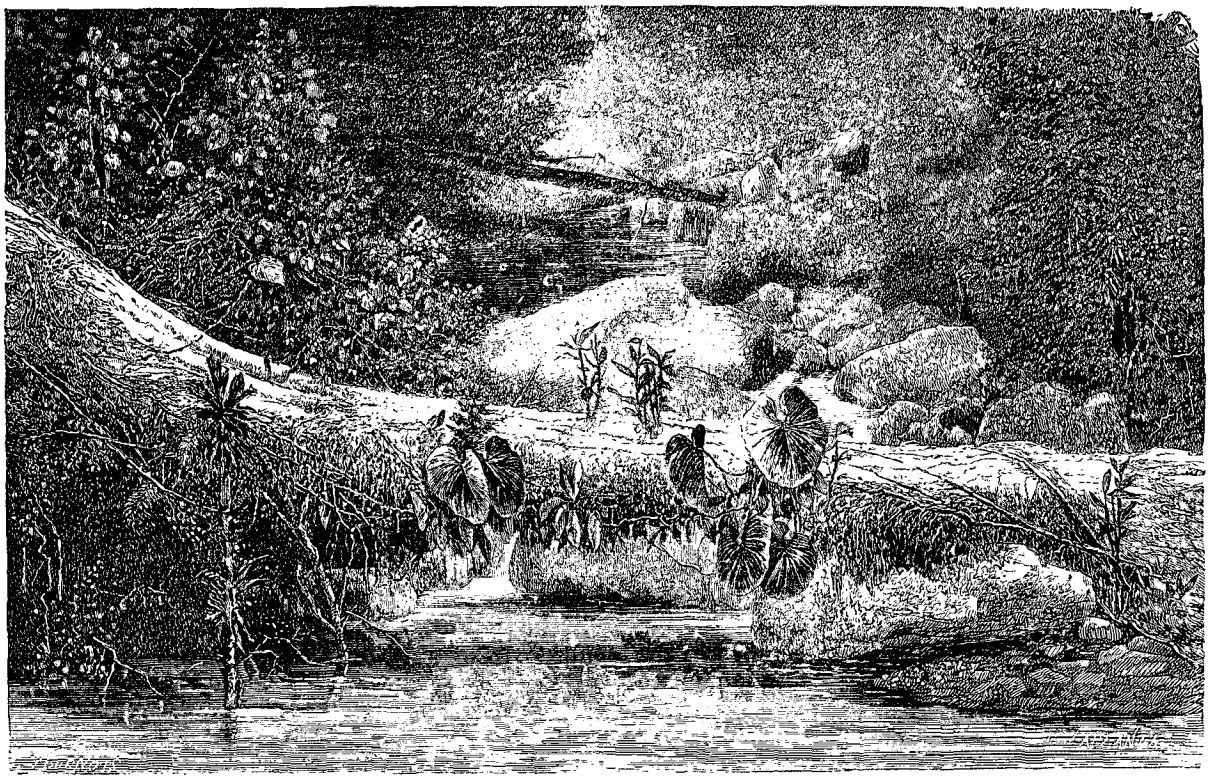
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nas Geraes sont les plus peuplés, n'aient pas organisé un système de bonnes routes de montagnes pour la plus grande facilité du commerce. Le mode actuel de transport à dos de mulet est lent et incommode au suprême degré; aussi semble-t-il que là où les produits de l'intérieur ont une si grande valeur, de bons chemins seraient vite payés.

Vers onze heures, nous arrivions à la fazenda. Un bâtiment long, bas, peint à la chaux, enferme incomplétement un espace oblong où, sur de vastes aires carrées, est répandue la graine de café. Une partie seulement de l'étendue de ce bâtiment est occupée par les appartements de la famille, le reste est consacré aux différents services que comportent la préparation du café, l'approvisionnement des noirs, etc.

Quand notre caravane s'arrêta devant la fazenda, tous les hôtes attendus n'étaient point encore arrivés. Le prétexte de notre excursion était la fête de la Saint-Jean, qui se célèbre à grand tapage en ce pays. Toute la semaine devait être employée à la chasse, et M. Lage avait invité les meilleurs chasseurs du voisinage à se réunir chez lui. Il devait arriver en fin de compte que tous ces nemrods formeraient pour M. Agassiz un précieux escadron de collectionneurs. Un excellent déjeuner fut servi, après quoi nous montâmes à cheval et partîmes pour la forêt.

La promenade à travers le bois sombre, dense, calme, fut délicieuse. L'arrêt subit pendant quelques secondes, quand parfois quelqu'un pensait avoir entendu le gibier; les chut! proférés à voix basse, l'attente anxieuse, le



Arbre couché et chargé de plantes parasites. — Dessin de Tournois d'après une photographie.

souffle suspendu au coup de feu, — triomphe ou déception, — tous ces incidents de la chasse ajoutaient leur intérêt à la beauté inexprimable de la scène.

IV

Chasses à la fazenda. — Culture du café.

On a en ce pays une singulière manière de chasser. Comme la forêt est complétement impénétrable, on répand dans une clairière les aliments préférés par le gibier, puis les chasseurs construisent de petites huttes de feuillage où ils se ménagent des jours assez larges pour voir au dehors; ils s'y enferment, épiant et attendant en silence, pendant des heures entières, que la paca, le pécari ou le capivara, aux allures cauteleuses et rapides, sorte du fourré pour venir manger l'appât.

Les dames, assises au frais dans une de ces petites logettes, attendent.

Maigre chasse aujourd'hui! quelques oiseaux tout au plus; ils serviront de spécimens.

Nous rentrâmes vers la nuit. Il y eut un grand dîner; puis on alluma en face de la maison un énorme feu de joie en l'honneur de saint Jean. Ce fut un tableau des plus pittoresques. Les grandes flammes jetaient sur la muraille blanche, sur les cases des nègres, sur la forêt lointaine des clartés changeantes. Dans les lueurs du foyer passait la ronde des noirs avec des gestes sauvages et des chants cadencés qu'accompagnait le tambourin; puis tout à coup, à grand fracas, les fusées éclataient en traînées lumineuses et respendissantes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le jour suivant, le 24, il y eut une longue promenade à cheval avant le déjeuner. J'accompagnai ensuite M. Agassiz dans une sorte d'exploration des nids de *cupims* (termites). Ce sont des monticules qui ont depuis un jusqu'à deux mètres de haut et un mètre et plus de diamètre. Ces constructions sont d'une solidité extraordinaire et dures comme le roc. M. Lage avait mis à notre disposition plusieurs nègres armés de pioches pour briser et ouvrir ces édifices. Malgré la force des noirs, ce ne fut pas chose aisée. En général ces nids sont bâtis autour d'un vieux tronc d'arbre ou d'une grosse souche qui en fait les fondations. L'intérieur avec ses couloirs aux interminables entrelacements fait songer aux circonvolutions d'une méandrine. Les parois de ces étroits corridors semblent avoir été bâties avec de la terre pétrie et mâchée, pour ainsi dire, de manière à leur donner la consistance du papier. Tout ce détail est très-léger et très-fragile, si bien que les nègres ayant démoli le rempart extérieur, épais de quinze centimètres environ, tout l'édifice tomba en pièces. Il n'y a pas d'ouverture au dehors, mais nous découvrîmes, en déracinant un de ces nids, que la base tout entière était criblée de trous conduisant à des galeries souterraines. L'intérieur fourmille d'habitants de diverses sortes; les uns sont petits et blanchâtres; les autres, plus gros, sont noirs, à tête brune armée de pinces puissantes, et dans tous les nids nous trouvâmes un ou deux individus de couleur blanche, renflés, très-gros, de dimension et d'aspect très-différents des autres, les reines probablement. Aidé par les noirs, M. Agassiz fit, pour un examen ultérieur, une ample provision de toutes les catégories d'individus composant, dans des proportions numériques fort variées, ces petites républiques. Il eût même volontiers emporté tout un nid, mais ils étaient trop volumineux et d'un trop difficile transport. Les nids de cupims diffèrent beaucoup des habitations des fourmis *sauvas;* celles-ci pratiquent de larges ouvertures extérieures et font leurs demeures en minant le terrain. Leurs longues galeries souterraines s'étendent parfois très-loin; et quand on allume du feu à une des issues pour exterminer les habitants, la fumée qui sort par de nombreux orifices, distants parfois d'un quart de mille (quatre cents mètres) l'un de l'autre, indique de combien de couloirs divergents la colline a été creusée et fournit la preuve que tous ces tunnels sont en communication. Tant de voyageurs ont décrit ces fourmillières et parlé de l'activité avec laquelle les *sauvas* dépouillent les arbres de leurs feuilles et transportent leur butin chez elles, qu'il me paraît inutile de répéter cette histoire. Mais il est impossible de ne pas dire quel étonnement l'on ressent en voyant ces armées de fourmis voyager sur la route qu'elles-mêmes ont tracée si nettement en usant pour ainsi dire le sol. Celles qui viennent disparaissent presque entièrement sous les fragments de feuilles qu'elles portent, tandis que celles qui ont déjà déposé leur moisson retournent précipitamment au travail. Il paraît y avoir une certaine catégorie d'individus qui courent çà et là et dont la fonction n'est pas trop facile à deviner, à moins que ce ne soit une sorte de prévôts faisant la police de l'armée. Cette supposition est confirmée par une anecdote que m'a racontée un Américain résidant ici. Il vit, une fois, un de ces individus singuliers arrêter une fourmi qui revenait à vide à l'habitation, la châtier sévèrement et la renvoyer à l'arbre, probablement pour y accomplir la tâche qui lui avait été assignée. Les fourmis sauvages sont la plaie des caféries et il est très-difficile de les détruire.



Négresse-Mina. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Les chasseurs du voisinage ont commencé à arriver dans l'après-midi, et notre bande joyeuse s'est considérablement accrue. Cette vie de fazenda, au moins dans les parties de plaisir comme celle-ci, a quelque chose de ce qu'on raconte des mœurs de la vie de château au moyen âge. Je me reporte toujours à ces temps, quand le soir nous nous asseyons pour dîner, dans une immense salle imparfaitement éclairée, autour d'une longue table, chargée de gibier et d'énormes pièces de venaison. La compagnie, assez mêlée, s'augmente tous les jours. Au haut bout de la table, la famille et les hôtes prennent place, tandis qu'à l'extrémité opposée est assise la famille de l'Administrador, personnage qui correspond, je pense, à l'Overseer (surveillant-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régisseur) de nos plantations du Sud. Notre administrador est un gros homme à la physionomie originale, presque toujours affublé d'une blouse grise, serrée au corps par une large ceinture de cuir noir dans laquelle sont passés sa poudrière et son couteau; un petit cor en bandoulière, un chapeau rabattu, de hautes bottes à chaudron complètent son costume. Pendant le dîner, arrivent au hasard plusieurs cavaliers, qui prennent place à la table sans la moindre cérémonie; ils sont en costume de chasse. Le soir, et plus encore le matin (car l'habitude brésilienne est de se coucher tôt et de se lever tôt de façon à éviter la chaleur), éclatent les joyeux refrains, les cors qui sonnent bien avant l'aube, les notes monotones de la viole et les sifflets particuliers en usage ici pour appeler le gibier. C'est, d'ailleurs, la réunion la plus nouvelle pour nous et la plus intéressante d'éléments sociaux de tout ordre, confondus dans une sorte de pêle-mêle familier et avec la plus entière liberté. Nous sentons chaque fois davantage quelle obligation nous avons à notre hôte, pour nous avoir admis dans une réunion de ce genre, où tout ce qui est purement national et caractéristique ressort en traits accentués.



Négresse-Mina. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

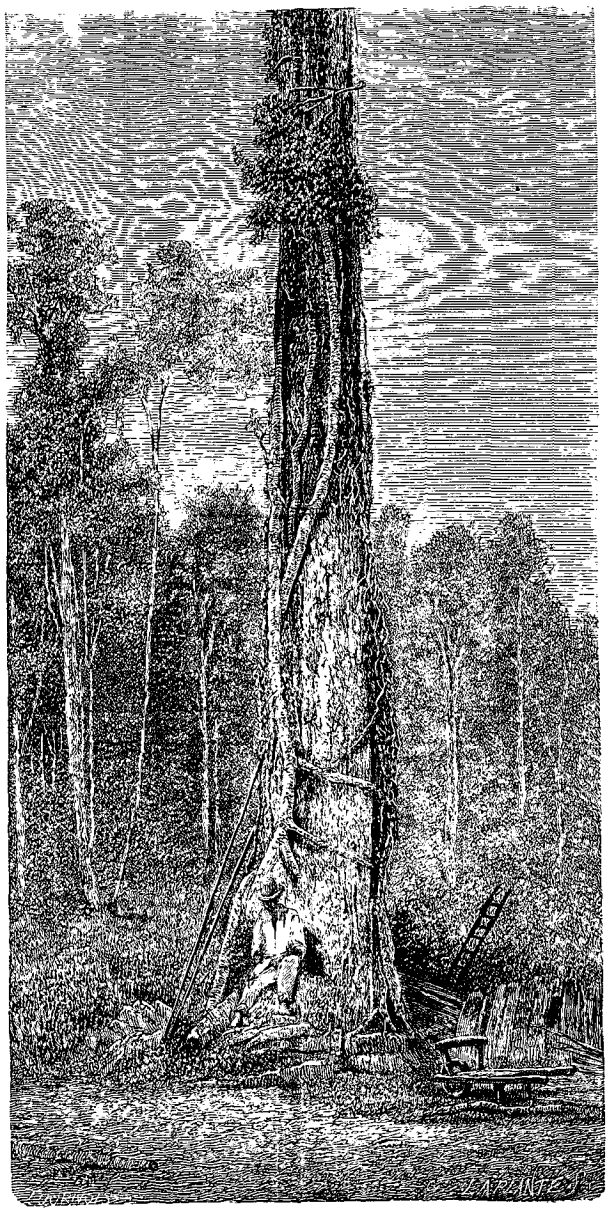
Le jour suivant, nous allâmes déjeuner dans une fazenda plus petite, appartenant aussi à M. Lage et située plus haut dans la Serra da Babylonia. Nous partons avant l'aube et nous gravissons lentement la montagne dont le sommet est à environ mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous sommes précédés par la liteira (litière), espèce de voiture sans roues suspendue entre deux mulets à la file qui porte la grand'maman et le baby. Comme ces chemins sont inaccessibles aux voitures, ce mode de transport devient nécessaire pour les personnes auxquelles l'âge ne permet plus ou ne permet pas encore de voyager à cheval. La vue est ravissante, la matinée fraîche et le temps magnifique. Après deux heures de marche, notre cavalcade arrive à la fazenda supérieure. Nous descendons alors de cheval et nous nous dirigeons à pied vers la forêt, où les dames et les enfants se promènent en cueillant des fleurs et en explorant le bois, tandis que les hommes pêchent ou chassent. A midi nous rentrons à l'habitation pour déjeuner. Le produit de la chasse est un singe, deux caititus (porcs sauvages) et une grande variété d'oiseaux qui tous vont rejoindre les collections scientifiques. Nous redescendons à la plantation d'en bas pour dîner; après quoi, chacun se retire de bonne heure dans ses appartements, car le lendemain est le jour fixé pour la grande chasse de la semaine; il faut être sur pied de bonne heure.

Nous ne voulûmes pas quitter les domaines de M. Lage sans faire une tournée dans sa plantation, ce qui nous donna l'occasion d'apprendre comment se cultive le café dans cette contrée. Je n'ose pas affirmer qu'une description de cette caférie modèle puisse donner une idée exacte de ce que sont les fazendas en général. Son propriétaire apporte dans tout ce qu'il entreprend la même largeur de vues, la même énergie et la même ténacité. Il a donc introduit dans son exploitation de très-grandes réformes. La fazenda da Fartaleza de Santa-Anna est située au pied de la Serra da Babylonia. La maison d'habitation fait, comme je l'ai dit, partie de la série de constructions basses aux façades blanches qui forment le périmètre de la cour. C'est dans le long parallélogramme que sèche, sur des aires, le café divisé enplusieurs lots. Ces séchoirs, placés, comme c'est généralement l'usage, près de la maison, doivent avoir un grand inconvénient. Les graines à sécher reposent sur un ciment d'une blancheur éblouissante dont l'éclat sous ce ciel brûlant est insoutenable et vous oblige bien vite à reposer vos yeux sur quelques coins de verdure.

L'orangerie est située derrière la maison, sur la pente de la colline. Je ne me lassais pas de contempler ce petit bosquet d'orangers aux fruits d'or, qui était véritablement d'une beauté surprenante. Les petites *tangerines* à la nuance foncée réunies par groupes de trente et de quarante, les grosses oranges *selectas* (de choix) s'accumulant par douzaine sur une seule branche que leur poids fait plier jusqu'à terre, le pâle limon doux, presque insipide, mais si apprécié ici à cause de sa fraîcheur, tous ces fruits et bien d'autres encore de même espèce, car la variété des oranges est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien plus grande que nous ne nous l'imaginons, nous autres gens des pays froids, tout cela forme une masse colorée dans laquelle l'or, l'orangé sombre, le jaune pâle se marient merveilleusement aux tons foncés de la verdure. Devant la grille de la maison et de l'autre côté de la route, sont les jardins, avec une volière et des viviers au centre. A cela près, tout ce qui n'est pas forêt est consacré à la culture du café, et les plantations couvrent le flanc des collines à plusieurs milles à la ronde. On sème d'abord une pépinière où on laisse la jeune plante se développer pendant une année. Ce laps de temps écoulé, on l'arrache avec précaution et on la transplante à l'endroit qu'elle doit occuper définitivement. A trois ans, le nouveau caféier commence à donner des fruits, mais la première récolte est minime. Dès lors, s'il est bien soigné et dans un sol favorable, il rapporte de plus en plus et donne même parfois deux cueillettes l'an, pendant une trentaine d'années. Ce temps écoulé, l'arbuste et le sol sont également épuisés. L'habitude est alors, pour le fazendeiro, d'abandonner complétement la vieille caférie, sans s'inquiéter autrement de rendre au terrain sa valeur et sa fertilité. On abat un nouveau quartier de forêt et on refait une plantation nouvelle. Une des prévoyantes réformes entreprises par notre hôte est la fumure des anciennes plantations abandonnées, qui font partie de sa propriété. Il a déjà réussi à rendre la vigueur et la jeunesse à quelques-unes, qui lui promettent des récoltes aussi abondantes que s'il avait sacrifié une forêt vierge pour les produire. Il veut non-seulement conserver les bois de sa fazenda et montrer que la culture n'a pas besoin de sacrifier le goût et la beauté, mais encore rappeler à ses compatriotes que si vastes que soient les forêts, elles ont cependant une fin, et qu'à continuer comme ils font, il faudra un jour émigrer pour trouver de nouvelles terres à café, si l'on considère les vieilles comme complétement improductives. Une autre réforme qu'il recommande, c'est la construction des routes sur laquelle j'ai déjà insisté. Les chemins dans les caféries sont ordinairement, comme les sentiers à mulet dans les montagnes, tracés droit au beau milieu du coteau entre les allées de caféiers. Chaque pluie les change en ruisseau et leur pente est si raide que huit ou dix bœufs ne parviennent pas à faire remonter la grossière et primitive charrette encore en usage. Les nègres sont donc obligés de porter sur leur tête la plus grande partie de la lourde récolte. Un Américain, qui a longtemps vécu dans les fazendas de cette région, me racontait avoir vu des nègres portant d'énormes fardeaux de ce genre sur leur crâne, descendre les pentes presque verticales.

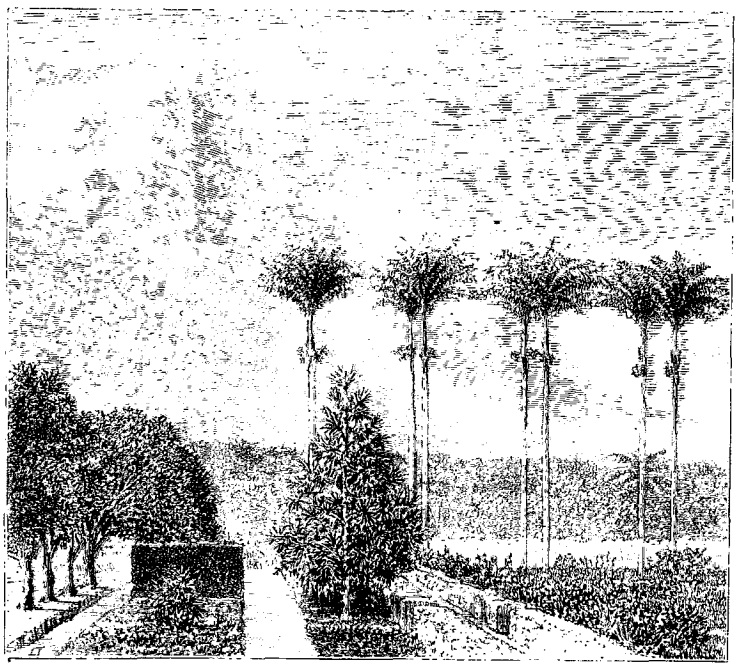


Arbre entouré de lianes. — Dessin de Tournois d'après une photographie.

Chez M. Lage, tous ces vieux chemins ont été abandonnés, excepté quelques-uns plantés d'une double file d'orangers et qui forment le verger des noirs. A leur place, il a fait des routes qui serpentent autour de la montagne et montent doucement, si bien que des chars légers traînés par un seul mulet transportent toute la récolte du sommet des collines aux séchoirs. C'était le temps de la cueillette et le spectacle que nous avions sous les yeux était vraiment agréable. Les nègres, hommes et femmes, étaient disséminés dans la plantation, portant sur leur dos et attachées à leurs habits des espèces de hottes faites de roseaux ou de bambous où ils déposaient les graines de café, les unes rouges et brillantes comme de fraîches cerises, les autres déjà noires, çà et là quelques-unes encore vertes, pas tout à fait mûres, mais ne devant pas tarder à mûrir sur le sol embrasé des aires. De petits marmots noirs, assis par terre au pied des arbrisseaux, ramassent les cerises qui sont tombées, tout en chantant un refrain monotone, mais non pas sans harmonie et sans charme, l'un d'eux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faisant le dessus et les autres soutenant le chant. Les corbeilles ou les hottes emplies, ils vont les présenter à l'Administrador, qui leur donne un petit jeton en métal sur lequel est marquée la valeur de la tâche qu'ils ont faite. Chacun doit une certaine quantité de travail : tant pour un homme, tant pour une femme, tant pour un enfant, et chacun est payé pour le surplus qu'il a fait. Ce qu'on exige d'eux est vraiment modéré et ceux qui ne sont pas paresseux peuvent facilement amasser un petit pécule. Tous les soirs, ils remettent les jetons qu'ils ont reçus dans le courant du jour et touchent l'argent du travail excédant librement accompli par eux. Du terrain où se faisait la cueillette, nous suivîmes les chariots jusqu'à l'endroit où leur charge est vidée. A leur retour à l'habitation, les nègres divisent en lots la récolte du jour, et l'arrangent en petits tas sur les séchoirs. Quand le café est bien et également séché, on l'étale en minces couches sur toute l'étendue de la cour, où il reçoit encore pendant quelque temps les rayons du soleil. Après cela, la graine est décortiquée à l'aide de machines fort simples qui sont en usage dans toutes les fazendas et la manipulation est complète.



Allée de palmiers. — Dessin de Tournois d'après une photographie.

A midi, nous fîmes nos adieux à nos excellents hôtes et nous partîmes pour Juiz de Fora. Notre voiture n'était pas une trop mauvaise imitation de l'arche de Noé, car nous aussi nous emportions les bêtes des champs, les oiseaux de l'air et les poissons des eaux, sans parler des arbres de la forêt.

L'aimable société avec laquelle nous venions de passer des jours si agréables se réunit pour nous souhaiter bon voyage et nous salua, quand nous franchîmes la grande porte, de hourras répétés en agitant chapeaux et mouchoirs.

V

De Rio-Janeiro à Para.

31 *juillet*. — Pernambuco. — Nous voici à Pernambuco, trop heureux, après une nuit de tempête, de nous trouver enfin sous l'abri du récif fameux qui fait la sûreté de ce mouillage. Un compatriote, M. Hitsch, auquel M. Agassiz est redevable de beaucoup d'objets importants pour ses collections et de beaucoup d'obligeance pour tout ce qui concernait l'expédition, nous attendait sur le quai. Il nous a immédiatement emmenés à sa chacara (maison de campagne), où nous savourons avec délices le charme d'être reçus comme de vieux amis dans une maison américaine. Pernambuco est loin d'être aussi pittoresque que Bahia ou Rio de Janeiro. La ville a une physionomie plus moderne; elle paraît aussi plus propre et plus prospère. Beaucoup de rues sont spacieuses. La rivière, qu'on franchit sur des ponts élégants, coule à travers la partie de la ville où est concentré le commerce et y répand la fraîcheur. La campagne est là plus ouverte et plus plate qu'elle ne l'est dans le Sud. Nous avons fait, cette après-midi, une longue promenade en voiture pour jouir de quelques points de vue; nous traversions de vastes prairies bien planes et si, au lieu de palmiers s'élevant çà et là, nous eussions rencontré des ormes, nous aurions eu sous les yeux quelque chose comme le paysage de Cambridge.

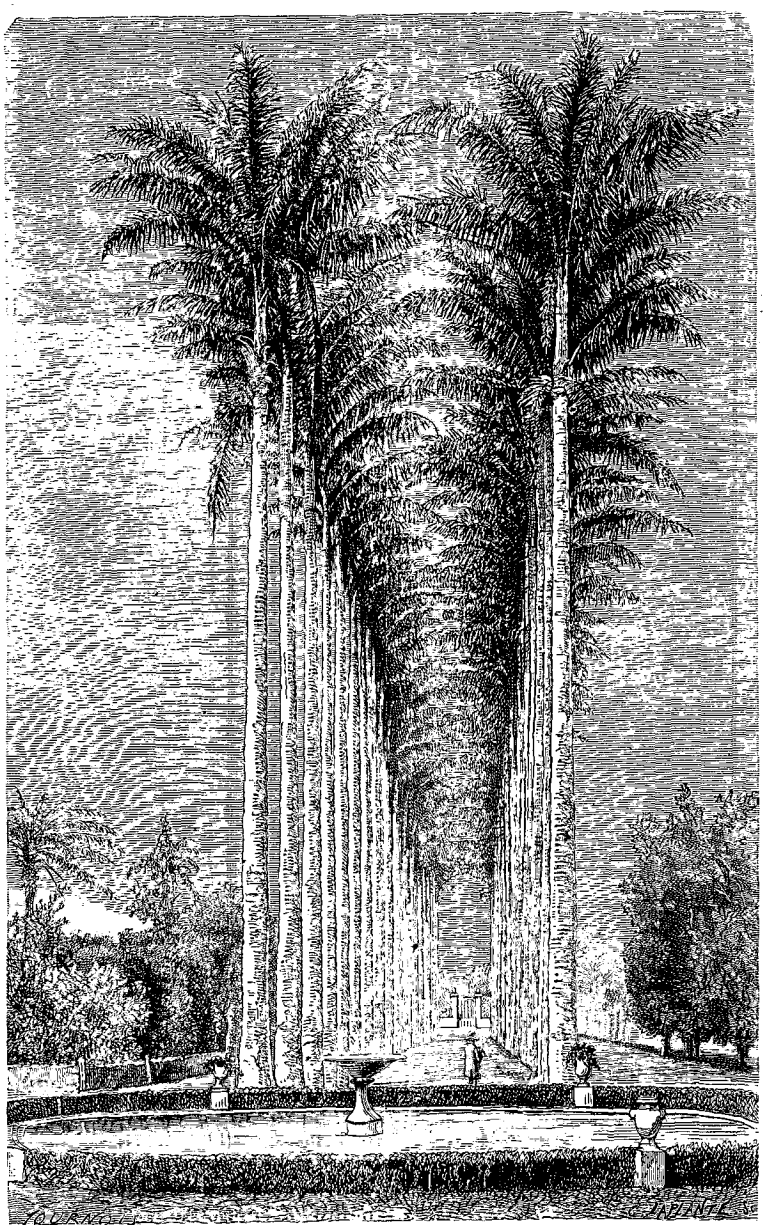
6 *août*. — Nous arrivons de bonne heure à Maranham et nous allons déjeuner à l'hôtel, car, chose étonnante et digne de mention, Maranham possède un hôtel — grande rareté dans une ville brésilienne.

Nous passons la plus grande partie de la journée à courir la ville en voiture. Le docteur Braga nous accompagne et a la bonté de nous faire voir tout ce qui offre quelque intérêt. La ville et le port sont fort jolis. La ville est bâtie sur une île formée par deux bras de mer qui l'entourent. La campagne environnante est plate et couverte de bois épais, mais peu élevés. Dans le jardin du beau-frère de M. Braga, chez qui nous nous reposons, nous voyons, pour la première fois, le svelte et gracieux palmier nommé Assai, dont on tire une boisson si estimée à Para et dans tout le Bas-Amazone. Il est curieux de voir les nègres grimper à l'arbre pour cueillir les fruits qui forment une lourde grappe, placée juste au-dessous du bouquet de feuilles couronnant le sommet. Le nègre s'attache aux cous-de-pied une corde ou un lien fait de la feuille sèche du palmier, et fixe, au moyen de cette corde, ses deux pieds l'un à l'autre, de façon qu'ils ne puissent plus s'écarter en glissant sur le tronc poli. A l'aide de cette espèce d'étrier, il parvient à adhérer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suffisamment à cette surface lisse pour atteindre le sommet de l'arbre.

7 *août.* — Tout l'intérêt de cette journée est dans la contemplation de magnifiques méduses entraînées par la marée si près des flancs du bateau que, de l'échelle, on peut les atteindre. En un instant, seaux et cuvettes en sont remplis, puis rangés sur le pont, et vite M. Burkhardt se met à l'œuvre pour en prendre des croquis à l'aquarelle. Elles sont vraiment admirables et tout à fait nouvelles pour M. Agassiz. Chez quelques-unes le disque porte une bande brune qu'on croirait être une algue de mer et le bord en est profondément lobé. Les lobes, dont l'ensemble forme huit faisceaux de quatre chacun, ce qui en porte le nombre à trente-deux, reflètent une brillante teinte bleue foncé très-intense. C'est sur le bord, un entre deux faisceaux, que sont placés les yeux. Les tubes qui y aboutissent sont plus gros que ceux situés dans l'intervalle qui sépare ces organes. Le réseau marginal des vaisseaux est admirablement fin et délicat; de la bouche pendent des appendices qui forment une sorte de draperie blanche à franges serrées avec une profusion de fronces, à peu près comme chez notre *Aurelia*. Les mouvements sont vifs et le bord du disque palpite d'un battement court et rapide.



Allée de palmiers. — Dessin de Tournois d'après une photographie.

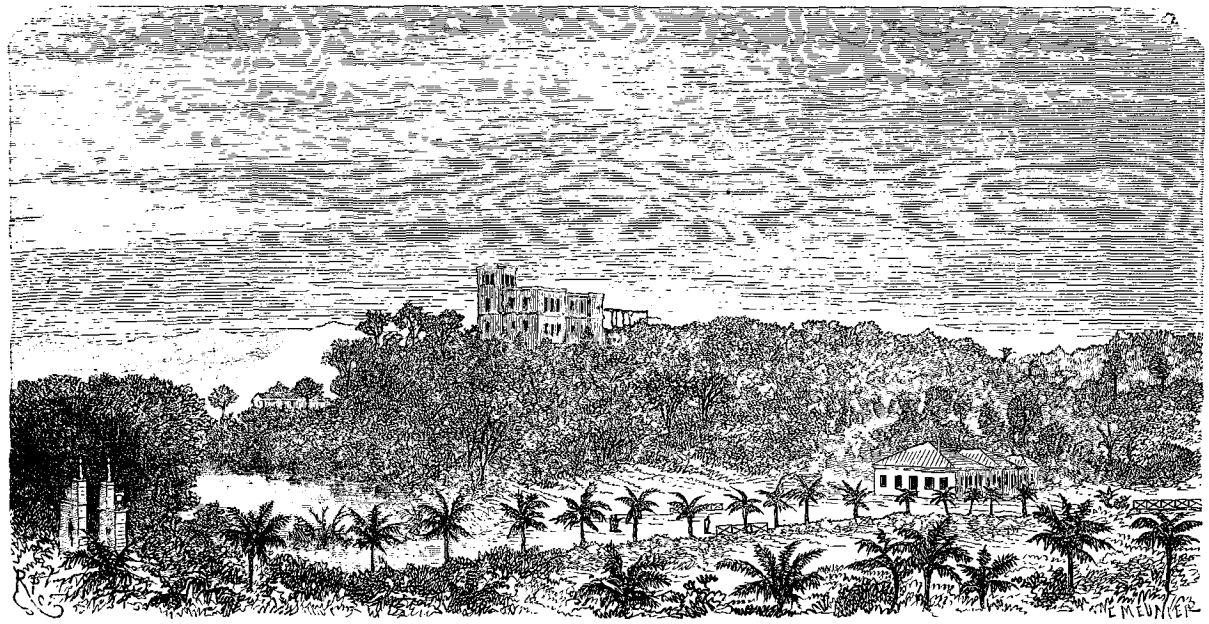
D'autres sont tout à fait brunes et blanches; la bande, qui ressemble à une algue marine, est placée plus bas, tout au bord des lobes bleus; enfin le disque s'amincit beaucoup vers la périphérie. La tache brune est plus foncée, plus distincte, couvre un plus large espace sur quelques spécimens que sur certains autres, et cela a généralement lieu chez les méduses bleues; la bande brune couvre tout le disque chez quelques-unes, forme un simple liséré autour du disque chez d'autres, parfois même disparaît entièrement. M. Agassiz incline à croire, en raison de la similitude de leurs caractères, que, malgré la différence de couleur, toutes ces méduses appartiennent à la même espèce; la coloration différente dénoterait la différence des sexes. Il s'est, jusqu'à un certain point, assuré que tous les individus bruns pêchés aujourd'hui étaient des mâles.

Le lendemain, pendant que nous attendions le déjeuner, le flot en a apporté quelques-unes; elles étaient si foncées qu'elles en paraissaient noires. Après beaucoup d'efforts, ces messieurs en prirent une, que M. Burkhardt se hâta de dessiner.

Traduit par Félix Vogeli.

La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fazenda de M. Lage. — Dessin de Riou d'après une photographie.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. ET Mme AGASSIZ [1].

1865-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

De Rio de Janeiro à Para (suite).

8 *août.* — Aujourd'hui, encore des méduses inconnues. Deux des membres de l'expédition se jetèrent dans un canot pour aller les chercher, mais la marée marchait avec une telle rapidité qu'elles passèrent comme un éclair et qu'on eut à peine le temps de les montrer du doigt aux deux pêcheurs, avant que le flot les emportât. Le disque est d'un brun chocolat qui se fonce en une nuance plus sombre et plus veloutée vers le bord, lequel est lui-même légèrement festonné, et non pas découpé en lobes profonds comme dans l'espèce observée hier. Les yeux, au nombre de huit, sont bien visibles; ils forment sur le bord autant de petites taches légèrement colorées. Les appendices qui descendent de la bouche sont plus solides et ont des franges moins épaisses que ceux des six méduses de la veille. Nos méduses d'aujourd'hui se meuvent aussi plus lentement dans leur prison de verre, et quand le disque, un peu languissamment, mais d'un battement encore ferme et régulier, se soulève ou s'abaisse, son large bord passe d'un brun plus clair à une douce nuance chocolat tirant presque sur le noir.

11 *août.* — De bonne heure, quelques taches jaunâtres sur la surface de l'Océan nous annoncent le voisinage de l'Amazone. Ces taches deviennent bientôt de larges bandes, et l'eau douce envahit de plus en plus la mer. Vers dix heures, nous sommes en pleine embouchure du fleuve; mais nous n'en voyons pas les rives: 240 kilomètres les séparent. Cependant comme nous devons contourner la grande île de Marajo par le bras du Para, nous nous dirigeons au sud vers cette ville, et au fur et à mesure que nous en approchons, de nombreuses îles commencent à limiter la vue et à diviser l'énorme nappe d'eau douce. Enfin, vers les trois heures, au milieu d'un violent orage et de torrents d'une pluie diluvienne, nous jetons l'ancre dans le port de Para.

12 *août.* — Au point du jour, nous sommes debout et nous allons nous promener par la ville. Les environs de Para ont été, pour l'administration, l'objet d'un soin tout particulier, et la rue de Nazareth, large avenue qui conduit de la ville à la campagne, est plantée sur une étendue de deux ou trois milles de beaux arbres, parmi lesquels dominent les manguiers. Chemin faisant, nous remarquons un palmier à la tige élancée, devenu la proie d'un énorme parasite qui l'étouffe d'une implacable étreinte. Telle est la luxuriante végétation du meur-

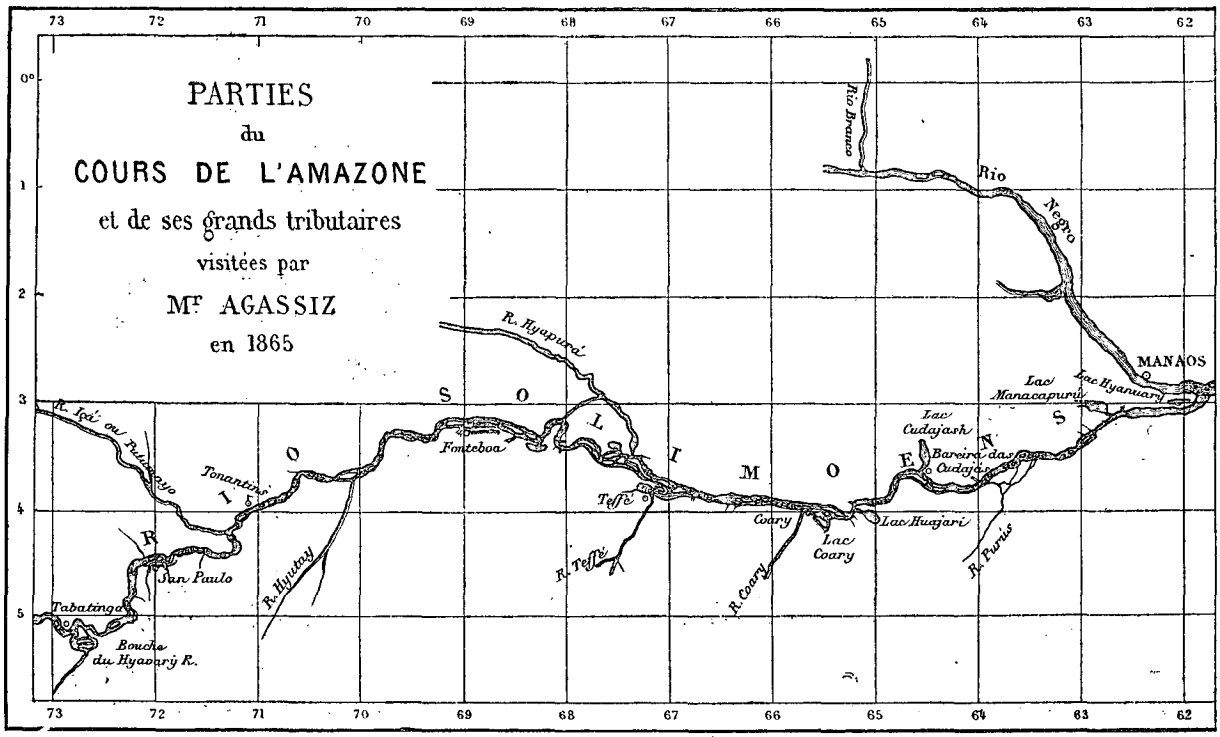
1. Suite. — Voy. page 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trier que ses rameaux épanouis et son épais feuillage ne nous laissent pas voir tout d'abord le tronc entièrement caché dont il pompe la sève. C'est, en effet, au haut du palmier seulement que quelques feuilles en éventail échappent à l'ennemi et s'élancent, comme pour le fuir, vers l'air et la lumière. Mais le malheureux arbre ne saurait longtemps vivre; encore quelques jours et sa mort sonnera pour l'assassin l'heure du châtiment.

A quelques pas plus loin, nous trouvons sur cette même route une autre preuve, et charmante, de l'exubérance de la vie végétative. Sur un côté du chemin s'élève le squelette d'une maison : ruine ou bâtiment inachevé? je ne sais. Quoi qu'il en soit, il n'y a que des murailles trouées à l'endroit des portes et des fenêtres. Mais la nature a complété l'édifice; elle l'a recouvert d'un beau toit de verdure, elle a tapissé les murailles de plantes enguirlandées autour des portes et des fenêtres; elle a transformé l'intérieur vide en un jardin de son choix, et la maison déserte, à défaut d'autres habitants, est au moins la demeure des oiseaux. C'est un ravissant tableau, et je ne passe jamais devant sans souhaiter d'en posséder un croquis.

C'est au marché que nous allons d'abord, en arrivant en ville. Il est situé au bord de l'eau, et nous prenons un vif plaisir à voir aborder les canots des Indiens. La montaria (c'est le nom qu'ils donnent à leurs bateaux) est une longue et étroite embarcation, couverte, à l'une des extrémités, d'un toit de feuilles sèches. C'est sous ce toit qu'habite la famille. C'est là que l'Indien a son intérieur; là vivent sa femme et ses enfants; là sont les hamacs, la vaisselle et la poterie, tout le mobilier, en un mot. Dans quelques-unes de



Gravé chez Erhard

ces *montarias*, les femmes, occupées à préparer le déjeuner, faisaient bouillir le café ou cuire le tapioca sur un petit réchaud. Ailleurs, elles étalaient pour la vente cette poterie grossière dont elles font tous leurs ustensiles, et dont parfois la forme n'est ni sans élégance ni sans grâce. Après nous être rassasiés de ce spectacle, nous fîmes un tour dans le marché. Il est vaste et bien tenu; mais les marchés brésiliens ne sont beaux que par comparaison des uns avec les autres. L'approvisionnement est moins que médiocrement varié, il y a peu de choses à voir, les Brésiliens n'ayant que très-peu de légumes, dont il leur serait cependant facile de cultiver une si grande variété. Le marché aux fruits lui-même n'était pas du tout ce que nous avions cru trouver.

Dans la soirée, M. Agassiz est parti avec plusieurs de ses aides pour explorer quelques-unes des îles qui sont situées dans la rade. L'itinéraire de cette première excursion dans le voisinage de Para a été tracé par le président de la province, le docteur Couto de Magalhaes [1].

VII

De Para à Manaós.

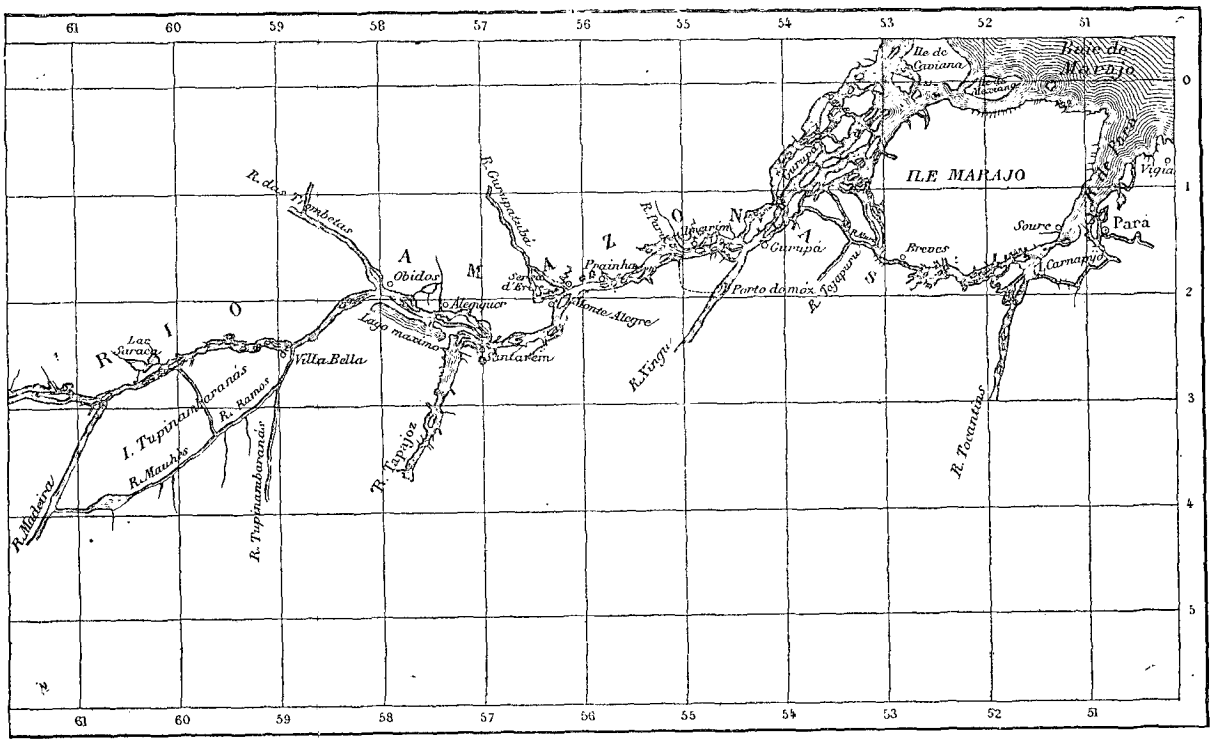
19 *août*. — Il est dix heures du soir, nous venons de prendre place à bord du steamer qui nous fera re-

1. M. le docteur Couto de Magalhaes ne se lassa point de prodiguer à M. Agassiz, durant notre séjour dans l'Amazone, les attentions de toute sorte. Il ne négligea aucun des moyens qui étaient en son pouvoir pour assurer le succès de l'expédition : la collection considérable faite sous sa direction pendant notre voyage dans le haut Amazone accroîtra au plus haut degré l'importance des résultats scientifiques. Quand M. Couto sut que M. Ward, un de nos jeunes compagnons, descendait le Tocantins, il envoya à sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monter l'Amazone, et avant l'aube nous nous mettrons en route. La semaine qui vient de s'écouler a été pour moi une délicieuse semaine de repos et de délassement. Le calme de la vie de campagne, les promenades matinales dans les chemins et les sentiers ombreux du voisinage, entre les haies odorantes, ont été pour moi un véritable soulagement après quatre mois de voyage ou de séjour dans les hôtels bruyants. Un de ces jours derniers en allant à la ville, nous aperçûmes dans l'herbe humide des bas côtés du chemin un champignon, le plus admirable que j'aie jamais vu. La tige, entièrement blanche, grosse d'un demi-pouce, haute de trois ou quatre, était surmontée d'un chapeau en forme de massue, brun, avec une pointe bleue. De la base de ce chapeau pendait jusqu'à un pouce environ du sol un filet blanc à larges mailles d'une délicatesse extrême, vraie dentelle de fée, tissue, sans doute, par la reine Mab elle-même[1].

21 *août*. — Nous avons atteint hier soir notre première station, la petite ville de Breves. Sa population, comme celle de tous les petits établissements de l'Amazone inférieure, est le produit du mélange des races. On voit là les traits réguliers et la peau claire de l'homme blanc, la grossière et raide chevelure noire de l'Indien, ou bien les formes mi-parties du nègre ou de l'Indien chez le métis, dont les cheveux ont plus d'ondulations fines. A côté de ces mélanges se montre le plus pur type indien : front bas, face taillée carrément, épaules raidement équarries et très-hautes, surtout chez les femmes. Dans la première cabane où nous pénétrons, il n'y a qu'une Indienne métisse. Debout dans la galerie ouverte de la maison-



nette en paille, elle est entourée d'une marchandise emplumée, perruches et perroquets de toute sorte et de toute grosseur qu'elle a emprisonnés pour les vendre. Après avoir jeté un coup d'œil dans plusieurs des cases, acheté un ou deux singes, quelques perroquets et quelques poteries, aussi laides que curieuses, il faut le dire, nous entrons dans la forêt et errons au hasard, cueillant des plantes pour nos herbiers. Les palmiers sont plus abondants, plus gros, et en plus grande variété que nous ne les avons rencontrés jusqu'ici. A la brune, nous retournons à bord, où nous attendent une foule de jeunes garçons et quelques autres habitants plus âgés du village. Ils apportent des serpents, des insectes, des singes, etc. La nouvelle s'étant répandue que recueillir des « bixos » est l'objet de notre visite à l'établissement, tous sont accourus chargés de leurs denrées vivantes. M. Agassiz est enchanté de cette première récolte, et il ajoute un nombre considérable d'espèces nouvelles à la collection des poissons amazoniens déjà si nombreuse et si rare qu'il a faite à Para.

Nous avons passé la nuit à Breves, et ce matin nous

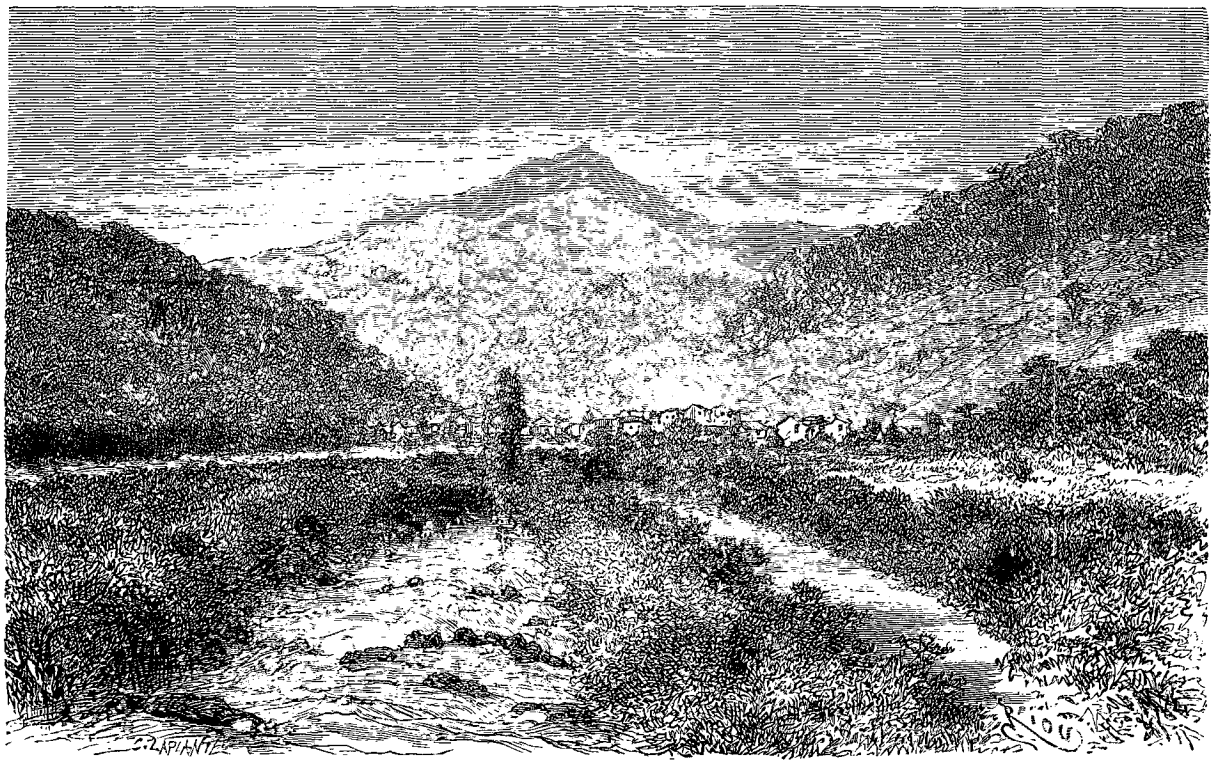
rencontre un canot et un guide ; à son arrivée à Para, il le logea chez lui et l'y retint durant tout son séjour dans cette ville.

1. Ce champignon appartient au genre Phallus et paraît n'avoir pas été décrit. Je l'ai conservé dans l'alcool, mais il ne m'a pas été possible d'en obtenir un dessin pendant que sa beauté et sa fraîcheur duraient encore.

Le matin de bonne heure, quand l'herbe était encore mouillée, nous trouvions souvent un limaçon particulier, une espèce de bulimus, rampant sur le bord de la route. La forme de la partie antérieure d'un pied ne ressemblait à celle d'aucune espèce connue jusqu'ici dans ce groupe. Ces faits montrent combien il serait désirable qu'on dessinât les parties molles de ces animaux aussi bien que leurs enveloppes. (L. A.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côtoyons de nouveau les îles, en remontant un canal qui porte le nom de Rio Aturia; on peut se faire une idée des rives de l'Amazone, si l'on songe que beaucoup de canaux courant entre les îles qui rompent l'immensité de sa largeur semblent eux-mêmes de larges fleuves et sont désignés ici, par le peuple, sous un nom local distinct. Le rivage est plat, nous n'avons pas encore aperçu une seule berge, et la beauté du paysage est tout entière dans la forêt. Si je parle plus des palmiers que des autres arbres, c'est qu'on les reconnaît tout de suite; leur port si caractéristique fait qu'il se détachent, avec un relief vigoureux, sur la masse du feuillage; souvent même ils la dominent et s'élancent en flèche aiguë vers le ciel. Il y a, toutefois, une foule d'autres arbres dont les noms nous sont encore inconnus, et dont un grand nombre, je suppose, n'ont pas encore pris place dans la nomenclature des botanistes. Ils forment, le long des rives du fleuve, une épaisse muraille de verdure. On nous avait dit que la navigation sur l'Amazone est monotone : il me semble, au contraire, ravissant de glisser le long de ces bois dont la physionomie est si nouvelle pour nous, de jeter un coup d'œil dans leurs sombres profondeurs, ou, si quelque trouée plus claire apparaît, d'arrêter mon regard, çà et là, sur un hardi palmier, d'entrevoir enfin, ne fût-ce que légèrement, les mœurs de ce peuple qui vit dans des établissements isolés composés d'une ou deux cabanes situées au bord de l'eau. Nous passons aujourd'hui si près de la terre que nous pourrions presque compter les feuilles



Petropolis — Dessin de Riou d'après une photographie.

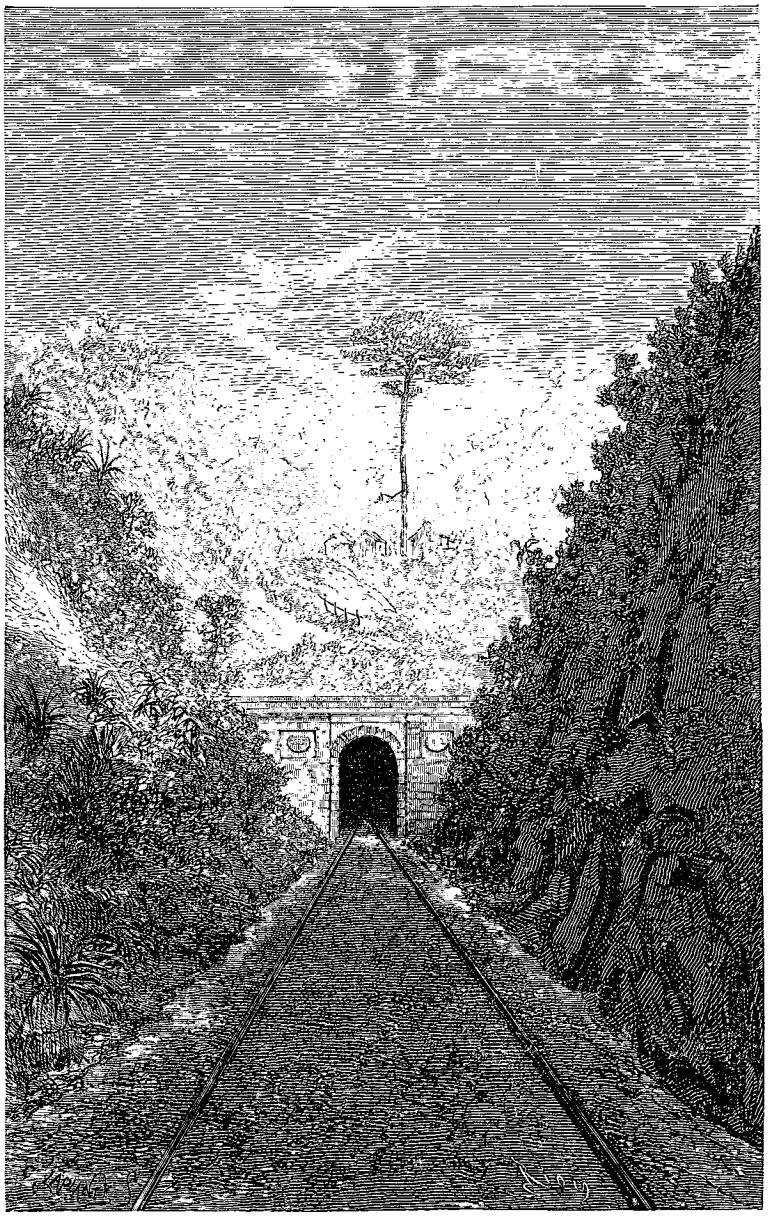
des arbres; c'est une excellente occasion d'étudier les différentes espèces de palmiers. Jusqu'à présent, l'assai attirait seul le regard, mais maintenant, il se confond dans les arbres de la même famille. Un des plus beaux est le miriti (mauritia), avec ses masses de fruits rouges qui pendent et ses énormes feuilles en éventail, découpées en rubans, largement étalées, dont une seule, au dire de Wallau, fait la charge d'un homme. Un autre, le jupati (raphia), a les feuilles en forme de plume, si longues qu'elles mesurent parfois de quarante à cinquante pieds; le tronc est si court que ces feuilles semblent sortir de terre, et la forme évasée de l'arbre, la symétrie des parties, lui donnent une grâce particulière. Voici encore le bussú (manicaria), aux feuilles raides et entières, mais dentelées comme une scie sur le bord, d'une trentaine de pieds de long, plus droites et plus serrées, et s'échappant aussi d'un tronc comparativement court. Les rives du fleuve sont généralement bordées par deux plantes qui, parfois, forment une sorte de haie le long de la plage; ce sont l'aninga (arum), dont la large feuille, en forme de cœur, est portée au sommet d'un pédoncule, et le murici, plus humble, qui se tient juste à fleur d'eau.

Nous voilà sortis de la soi-disant rivière Aturia, nous pénétrons dans un autre canal tout semblable, la rivière Tajapurú; dans le courant du jour, nous arriverons à un petit établissement qui porte le même nom et où nous devons faire notre seconde halte.

Les Indiens de ce pays sont d'une merveilleuse habileté à la pêche. Au lieu d'aller péniblement à la recherche des spécimens, M. Agassiz, dès que nous nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrêtons quelque part, envoie immédiatement dans toutes les directions quelques pêcheurs de la localité. Pendant ce temps, il surveille les dessinateurs et classe les échantillons au fur et à mesure qu'on les apporte. Il a fait à Tajapurú une collection de feuilles et de fruits de palmiers, car il y en avait au bord de l'eau plusieurs très-remarquables. Pour moi, assise sur le pont, je reste longtemps à regarder un Indien occupé à couper une feuille de palmier miriti. A califourchon sur une seule feuille où il est aussi assuré et aussi à l'aise que sur une branche de chêne, il frappe plusieurs coups de sa lourde hache sur la feuille voisine qu'il veut abattre. La chaleur durant le jour a été très-forte, mais vers cinq heures, la fraîcheur revient et je descends me promener. On ne se promène pas ici comme partout ailleurs, et même, jusqu'à ce qu'on s'y soit accoutumé, cela paraît chose dangereuse. Une grande partie du sol est recouverte par les eaux, et un simple tronc d'arbre est jeté en travers de ces mares et de ces canaux. Les habitants passent là-dessus aussi aisément et aussi tranquillement que s'ils marchaient sur une grande route, mais les nouveaux venus ne sont rassurés qu'à demi. Au bout de quelque temps, nous rencontrons sur la lisière du bois une case indienne. Une invitation cordiale nous décide à entrer, et l'aspect propre du porche qui forme à lui tout seul les appartements de réception provoque nos commentaires. Une fois pour toutes, il faut décrire une de ces habitations. C'est la forêt qui fournit les matériaux. La charpente est faite de minces troncs d'arbres croisés l'un sur l'autre à angle droit. Entre ces troncs d'arbres sont entrelacées de longues feuilles de palmier qui font un chaume excellent. Parfois ces murailles sont remplies avec de la boue. Le toit s'incline pour couvrir le porche large et ouvert qui s'étend tout le long de la cabane et forme une pièce profonde et de belles dimensions. On laisse cette galerie ouverte sur les côtés aussi bien que sur la façade. A l'intérieur, le reste de la maisonnette forme une ou deux chambres, suivant sa grandeur. Je n'ai pas pénétré dans ces pièces réservées, mais j'affirmerais volontiers qu'il y règne autant d'ordre et de propreté que dans le hangar extérieur. Le sol, en terre durcie, est soigneusement balayé; rien n'y traîne; et, n'étaient les moustiques, je n'hésiterais pas à suspendre mon hamac sous le toit d'une de ces vérandahs primitives. Il y a, du reste, chez les pauvres de nos climats, un élément de malpropreté qui manque heureusement ici; au lieu d'une volumineuse et fétide literie, véritable nid de vermine, l'Indien suspend le soir, d'un côté à l'autre de la salle, son frais hamac.



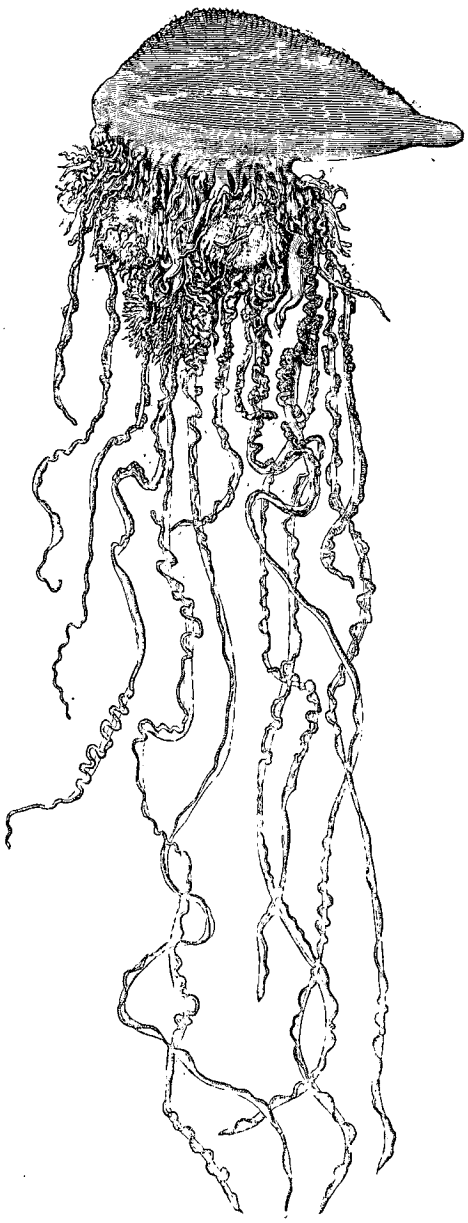
Chemin de fer de don Pedro II, près de Rio. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Un trait particulier de l'architecture de ces cases mérite d'être noté. Comme le terrain sur lequel ils vivent est submergé, les Indiens élèvent souvent leur chaumière sur des pilotis, et nous avons ainsi, reproduites sous nos yeux, les vieilles constructions lacustres, dont on parle tant depuis quelques années. Parfois même un petit jardin, suspendu de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette manière au-dessus de l'eau, avoisine la maisonnette.

Mais reprenons notre promenade; un des Indiens nous invite à la prolonger jusqu'à sa case qui, dit-il, est un peu plus loin dans la forêt. Nous nous décidons vite, car le sentier qu'il montre du doigt est des plus attrayants et s'enfonce dans la profondeur du bois. Il nous guide et nous suivons à quelques pas en arrière. A chaque instant, il faut franchir sur un tronc d'arbre quelque petit canal, et mon guide s'aperçoit que je ne suis pas très-rassurée; vite il coupe une longue perche sur laquelle je puis prendre un point d'appui, et me voilà plus brave. Mais bientôt nous arrivons à un endroit où l'eau est si profonde que mon bâton se trouve trop court; et comme le tronc arrondi sur lequel je dois passer branle et roule un peu, je n'ose plus avancer. Je déclare, dans mon mauvais portugais, mon effroi à l'Indien. — « Nâo, minha branca » (non, ma blanche), me dit-il pour me rassurer. « Nâo tenha medo » (n'ayez pas peur). Alors, comme frappé d'une idée subite, il m'engage à attendre, puis, remontant le canal de quelques pas, il détache son canot, le fait filer jusqu'au point où je me trouvais et me porte sur la rive opposée. Tout en face était sa jolie et pittoresque cabane; il m'amena ses enfants et me présenta sa femme. Il y a chez ces pauvres gens une courtoisie naturelle vraiment séduisante. Le major Coutinho, qui a longtemps vécu au milieu d'eux, assure qu'elle est générale et caractérise tous les Indiens de l'Amazone. Quand nous prîmes congé et remontâmes en canot, nous pensions devoir simplement traverser l'eau, mais l'Indien tourna la proue de sa légère embarcation dans la direction du courant et s'enfonça dans la forêt. Je n'oublierai jamais cette promenade, d'autant plus charmante qu'elle était moins attendue, sur l'étroit sentier liquide, dans l'ombre noire, sous les arceaux épais des lianes qui le couvrent de leurs voûtes. Il ne faisait cependant pas obscur; au dehors, le soleil couchant teignait le ciel de pourpre et d'or, et ses derniers rayons, venant se briser sous les grosses branches, éclairaient l'intérieur de la forêt de chaudes lueurs. Je n'oublierai pas non plus l'accueil aimable de notre ami l'Indien, ni sa figure souriante quand nous échappait quelque exclamation de plaisir devant la scène si belle dont il nous avait ménagé la surprise. Le petit canal, après un dernier détour, déboucha dans la rivière, et nous nous trouvâmes à quelques brasses de l'embarcadère auprès duquel était mouillé notre vapeur. Notre aimable batelier nous déposa sur les degrés de l'échelle, puis, après un cordial adieu de sa part, force remercîments de la nôtre, il s'éloigna.



Acalèphe. — Dessin de Mesnel.

De bonne heure, ce matin, nous sommes repartis, et vers dix heures et demie nous étions en plein Amazone. Jusqu'à présent, nous avions été dans ce qu'on appelle la rivière de Para et dans les ramifications qui la font communiquer avec le grand fleuve. Les proportions de toutes choses ici frappent d'étonnement le spectateur, quoi qu'il ait pu lire ou entendre dire auparavant. Pendant deux jours et deux nuits, nous avons longé la côte de l'île de Majara, qui, sans être autre chose qu'une île à la bouche du fleuve, est moitié aussi grande que l'Irlande.

VIII

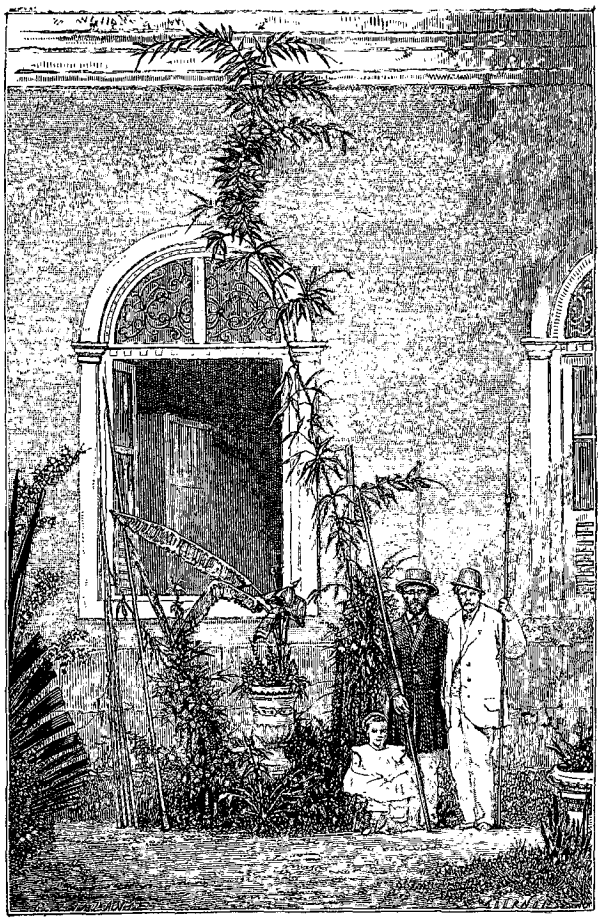
Une case indienne au bord du lac José-Assu.

28 *août*. — Nous avons passé hier une excellente journée chez le docteur M..., gardant le sabbat, non comme des chrétiens, mais comme des juifs. Ç'a été une vraie journée de repos; nous avons paressé dans les hamacs, les hommes fumant, moi lisant. A cinq heures du soir, nous rentrions à bord; notre intention était de partir à six, de façon à profiter de la nuit pour pêcher, car c'est, dit-on, le moment le plus favorable. Mais une tempête est survenue; le tonnerre grondait, la pluie tombait à flots; cela a duré jusqu'à minuit. Impossible de songer au départ. Nous n'en sommes pas moins descendus dans les canots avant la nuit, afin d'être prêts à partir dès que le temps s'éclaircirait. Nous avions deux canots. Dans l'un se trouvaient M. Burkhardt, M. Agassiz et moi; l'autre était occupé par le major Coutinho, le docteur Marcus et M. Thayer. Le premier, peut-être un peu plus grand que l'autre, portait à l'arrière une petite cabine de six pieds de long sur trois de haut, couverte en planches; la cabine du second n'avait qu'un toit de feuilles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de palmier. La plus vaste des deux embarcations a reçu nos bagages, réduits autant que possible, et les provisions vivantes : un mouton, un dindon, quelques poules; elle porte aussi un certain nombre de barils et de dames-jeannes remplies d'alcool pour les collections. Le capitaine nous a pourvus, non-seulement du nécessaire, mais encore de tout le luxe possible pour ce voyage d'une semaine.

Nos préparatifs terminés, comme le temps ne s'éclaircit pas, à neuf heures nous nous roulons dans nos hamacs — ou ceux qui ne peuvent retrouver les leurs s'allongent sur les bancs — et nous dormons d'un sommeil entrecoupé jusqu'à trois heures du matin. Les étoiles brillent au ciel, le vent est tombé, la rivière est unie comme un miroir, tout paraît d'un bon augure; les pagaies tombent dans l'eau, et nous nous éloignons du navire. Il n'y a pas de lune, mais une ou deux planètes projettent sur le fleuve des reflets brillants et éclairent notre route. Pendant quelque temps, nous suivons le courant; à l'aube, nous virons un peu pour entrer dans un étroit canal qui s'enfonce sous les arbres de la forêt. Il fait à peine jour, la demi-obscurité où nous laisse cette lumière encore incertaine n'ôte rien au charme du paysage. Des murailles qui, à droite et à gauche, s'élèvent et nous enferment, s'échappent çà et là, comme de vertes colonnes, les grands arbres hardis, vêtus jusqu'au sommet, de frêles lianes, et dont le profil se découpe superbement sur le ciel du matin. Des fleurs cachées embaument l'air de parfums; les longues racines s'avancent dans l'eau, et parfois un tronc flottant resserre le passage et laisse à peine aux canots la place nécessaire. Enfin de larges faisceaux d'une lumière plus dense envahissent l'espace vide entre les branches. Nous arrivons au bout de l'étroit sentier et nous débouchons dans un grand lac. On s'aperçoit alors que le grand filet qui aurait dû faire partie de l'armement d'un des canots a été oublié; on hèle en vain deux ou trois cases d'Indiens dans l'espérance de se procurer cet indispensable engin; force est de l'envoyer chercher à Villa-Bella. En conséquence, on amarre les embarcations au pied d'un petit coteau que domine une hutte d'Indiens, et l'on se rend à la maisonnette pour y attendre, en déjeunant, le retour des messagers. Ici je dois avouer que l'Arcadie, vue de trop près, dissipe bien des illusions; mais cependant il est juste d'ajouter que le spécimen n'était pas des meilleurs. Les maisons, à Tajapurú, étaient bien plus attrayantes, et les habitants paraissent à la fois plus propres et moins grossiers que nos hôtes actuels. Quoi qu'il en soit, le tableau, en ce moment, n'est pas sans charmes. Comme il faut passer ici plusieurs heures, on a pendu les hamacs sous le grand porche et quelques-uns s'y sont déjà paresseusement étendus



Palmier grimpant. — Dessin de Tournois d'après une photographie.

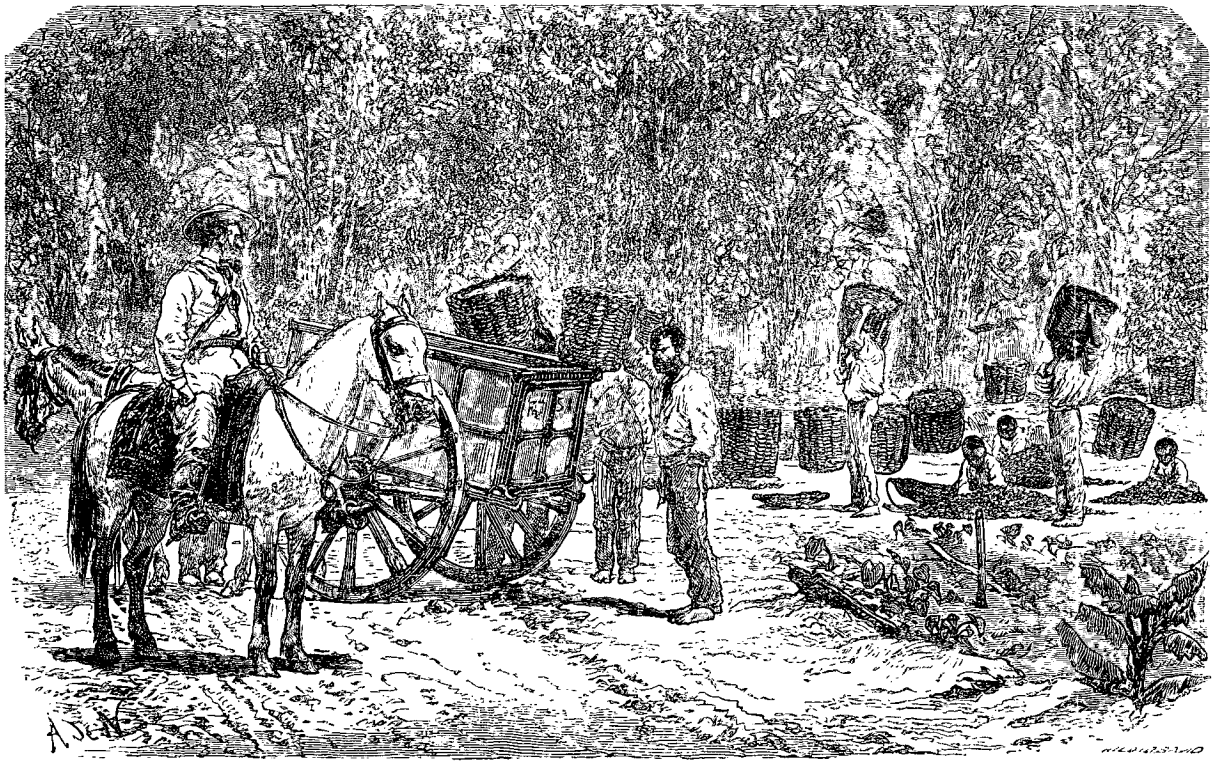
une table rustique improvisée avec une planche fichée sur deux bâtons fourchus est dressée à un bout; à l'autre, nos mariniers se partagent les reliefs de notre festin; les femmes indiennes, souillées de poussière, vêtues à demi, leurs cheveux non peignés pendant sur leurs joues, s'occupent de leurs marmots tout nus ou pétrissent le manioc dans un énorme mortier; les hommes, déjà revenus de la pêche, la matinée ayant été plus heureuse que de coutume, ont allumé une forge grossière et se mettent à réparer quelques outils en fer; enfin la science a son recoin, sacré pour tous, et pendant que M. Agassiz cherche des espèces nouvelles dans la pêche du matin, M. Burkardt dessine les poissons découverts.

29 *août*. — Nous nous sommes aperçus hier que notre abri devient des moins agréables à mesure que le soleil porte dessus, et, puisqu'il faut attendre la nuit pour pêcher, nous nous sommes décidés à traverser le lac et à gagner un *sitio* (c'est le nom que les habitants donnent à leurs plantations), à l'autre bout du lac. Cette fois nous avons trouvé un des meilleurs modèles de la maison indienne. Sur un côté de l'habitation s'étend la galerie ouverte qu'égayent en ce moment les couleurs vives de nos hamacs. Au fond est une grande chambre donnant sur cette galerie par une large porte en paille, ou plutôt en feuilles de palmier, non pas balancée sur des gonds, mais flottante et suspendue comme une natte. De l'autre côté de la chambre est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une fenêtre sans vitres qu'on ferme à volonté au moyen d'une autre natte de palmier. Pour le moment, cette chambre m'est exclusivement réservée. Sur la façade opposée est une autre salle en forme de vérandah, ouverte à tous les vents : la cuisine probablement, car voici le grand four fait de boue où l'on grille la farine, les corbeilles pleines de racines de manioc prêtes à être pelées et râpées, puis encore la table raboteuse sur laquelle nous dînerons. Tout a un air de décence et de propreté. Le sol de terre battue est balayé, le terrain qui entoure la maison est net et sans ordures, la petite plantation de cacao et de manioc, où se trouvent aussi quelques caféiers, est soigneusement tenue. La maison est située sur une petite hauteur qui s'incline doucement vers le lac; juste au-dessous, abrités par les grands arbres du rivage, sont amarrés nos canots et les montarias des Indiens.

On nous a fait affable et doux accueil. Les femmes s'assemblent autour de moi et passent en revue ma toilette, mais sans grossièreté et sans rudesse. La résille qui retient mes cheveux les occupe; puis elles touchent mes bagues, ma chaîne de montre et, évidemment, discutent la « branca » entre elles. Le soir, après le dîner, je me promène un peu, de côté et d'autre, hors de la maison, et je jouis de l'étrangeté de cette scène pittoresque. Le mari venait d'arriver de la pêche, et le feu, allumé au dehors, où bouillait le poisson frais pour le souper de la famille, se reflétait sur la figure des femmes et des enfants affairés tout autour, ou bien embrasait de chaudes clartés rougeâtres



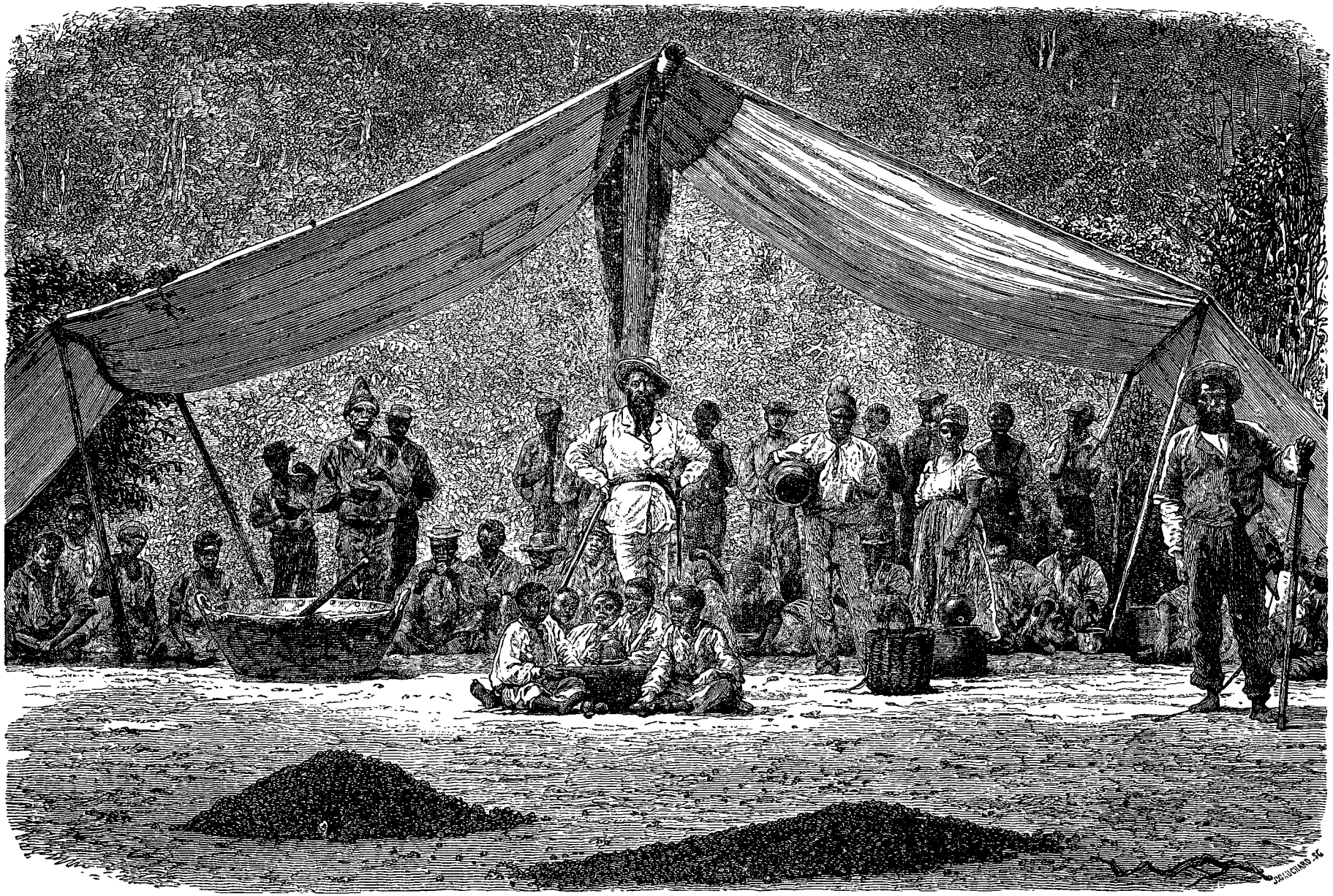
Récolte du café. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

le dessous du toit de feuilles qui abrite la cuisine. De l'autre côté, une lanterne allumée dans un coin du porche jetait une lueur vague et douteuse sur les hamacs et les figures à demi penchées, tandis que le lac et la forêt s'éclairaient doucemant des rayons de la lune.

Malheureusement les moustiques n'ont pas tardé à troubler toute cette poésie, et comme le sommeil entrecoupé de la nuit précédente ne nous avait laissé que de la fatigue, nous allâmes de bonne heure nous reposer. Sous une excellente moustiquaire, je dormis parfaitement, d'un sommeil calme et bienfaisant; mais tout le monde n'avait pas songé à se pourvoir de l'indispensable complément du hamac, et plus d'un parmi nos compagnons passa une nuit misérable, en pâture aux hordes voraces et bourdonnantes des moustiques. Il était déjà grand jour, quand je fus éveillée par les femmes de la maison, qui m'apportaient avec leurs souhaits du matin un charmant bouquet de roses et de jasmins cueillis aux arbustes du voisinage. Après une aussi aimable attention, je ne pouvais pas leur refuser le plaisir d'assister à ma toilette, encore moins leur défendre d'ouvrir ma valise et d'en tirer un à un tous les objets.

La pêche de nuit n'a pas été heureuse; mais, ce matin, des pêcheurs ont apporté assez d'espèces nouvelles pour donner à M. Agassiz et au dessinateur du travail pendant plusieurs heures. Nous nous résignons donc sans peine à passer encore une nuit sous ce toit hospitalier. Je dois dire que ces mœurs primitives des Indiens de la meilleure classe, dans l'Amazone, ont beaucoup plus d'attrait que la vie soi-disant civili-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Repas après la cueillette. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sée des établissements de la race européenne. J'imagine difficilement quelque chose de plus plat, de plus triste et de plus décourageant que la vie dans les petites cités amazoniennes, avec tout le formalisme et les conventions de la civilisation, sans aucune de ses grâces.

Dans la matinée, mes amies indiennes m'ont montré la manière de préparer le manioc. Cette plante est d'une inestimable valeur pour ces pauvres gens; elle leur leur donne la *farine*, — sorte de fécule grossière qui remplace pour eux le pain, — le tapioca et encore une sorte de jus fermenté qu'ils appellent le *tucupi*, présent d'un prix douteux puisqu'il leur fournit le poison de l'ivresse. Après avoir été pelés, les tubercules de manioc sont raclés sur une râpe grossière. On obtient ainsi une sorte de pâte humide qu'on bourre dans des tubes en paille, élastiques, faits avec les fibres tressées du palmier jacitara (*Desmonchus*). Lorsque ces tubes, à chaque extrémité desquels il y a toujours une anse, sont remplis, l'Indienne les suspend à une branche d'arbre; elle passe ensuite dans l'anse inférieure une forte gaule, dont elle fixe un bout dans un trou pratiqué au tronc de l'arbre. S'asseyant alors sur l'extrémité libre du bâton, elle le transforme en une sorte de levier primitif sur lequel elle pèse de tout son poids pour déterminer l'allongement du tube, qui s'étire à l'excès, d'une extrémité à l'autre. La pâte est ainsi fortement pressée, et le jus, s'échappant, vient couler dans un vase placé au-dessous. Le suc est d'abord vénéneux; mais, après fermentation, il devient assez inoffensif pour servir de boisson : c'est le tucupi. Pour faire le tapioca, on mélange le manioc râpé avec de l'eau, et on le comprime sur un sas. Le liquide qui s'écoule est abandonné à lui-même; il s'y forme vite un dépôt semblable à de l'amidon, qu'on laisse durcir et dont on fait ensuite une espèce de soupe. C'est le mets favori des Indiens.

30 *août*. — A mesure que le temps se passe, nous devenons plus familiers avec nos rustiques amis, et nous commençons à comprendre les relations qu'il y a entre eux. Le nom de notre hôte est Laudigari (j'écris le mot comme il sonne à l'oreille), et celui de sa femme, Esperança. L'homme, comme tous les Indiens des bords de l'Amazone, est pêcheur, et, à l'exception des soins que réclame son petit domaine, il n'a d'autre occupation que la pêche. Jamais on ne voit l'Indien travailler dans l'intérieur de la maison; il ne porte ni l'eau, ni le bois, et ne touche pas même aux fardeaux les plus lourds. Or, comme la pêche n'a lieu que dans certaines saisons, il en prend très à son aise la plupart du temps. Au contraire, les femmes sont fort laborieuses, à ce qu'on assure, et certainement celles que nous avons sous les yeux justifient parfaitement cette bonne opinion. Esperança est constamment occupée, soit au ménage, soit ailleurs. Elle râpe le manioc, sèche la farine, presse le tabac, fait la cuisine, balaye les chambres. Les enfants sont actifs et obéissants; les plus âgés se rendent utiles en allant chercher de l'eau au lac, en lavant le manioc ou en soignant les plus petits. On ne peut pas dire qu'Esperança soit jolie, mais elle a le sourire gracieux, et sa voix, remarquablement douce, a une sorte d'intonation enfantine tout à fait touchante. Quand, le travail achevé, elle a mis, sous sa jupe foncée, la chemise blanche, un peu lâche, d'où s'échappent ses épaules brunes, et glissé, dans sa chevelure de jais, une rose ou une branche de jasmin, l'aspect de toute sa personne ne manque pas de séduction. Il faut toutefois convenir que la pipe qu'elle a l'habitude de fumer le soir, nuit un peu à l'effet général. Le mari paraît un peu sombre, mais il rit de bon cœur à l'occasion, et la bonne humeur qu'il témoigne, en savourant le verre de caxaça[1], qu'on lui donne chaque fois qu'il apporte un spécimen nouveau, montre qu'il y a dans son caractère un certain côté gai. Il s'amuse beaucoup de la valeur attachée par M. Agassiz aux poissons, surtout aux très-petits, qui pour lui ne sont bons qu'à jeter. L'autre couple que nous avons vu à notre arrivée était probablement une famille voisine, venue pour aider à faire le manioc. Ils étaient à la maison depuis le matin seulement, et sont repartis le soir du même jour. L'homme s'appelle Pedro Manoel, et sa compagne, Michelina; le mari est un grand gaillard, à la taille élégante, dont l'occupation principale est de prendre des attitudes pittoresques en contemplant sa femme, au reste assez jolie, qui trottine par la maison, très-affairée à râper le manioc, à en exprimer le jus, à le passer au tamis, sans toutefois abandonner un instant le tout petit enfant qui est porté à califourchon sur ses hanches (c'est, chez les Indiennes, la manière habituelle de porter leurs marmots). Par moments, Pedro Manoel se décide à travailler aussi aux collections. Hier il apporta à M. Agassiz quelques spécimens que celui-ci jugea de grande valeur; en conséquence, le collectionneur reçut en récompense un poulet. Grande fut sa joie, et grande aussi sa surprise; mais peut-être bien s'y mêlait-il un peu de mépris pour l'homme capable de donner un poulet en échange de quelques poissons, bons tout au plus à être jetés à la rivière.

Le soir de ce même jour, je parvins, non sans peine, à décider Laudigari à nous jouer quelque chose sur une sorte de viole grossière, instrument favori des gens de l'intérieur, et avec laquelle ils accompagnent leurs danses. Le musicien une fois bien en train, nous sollicitâmes Esperança et Michelina de nous montrer quelques-unes de leurs danses. Elles s'en défendirent longtemps; mais enfin, avec un embarras dû sans doute à ce premier éveil de la dignité que le contact de la civilisation provoque, chacune d'elles donna la main à un de nos mariniers, et la danse commença. Elle était d'un caractère tout particulier, et si languissante, qu'à peine mérite-t-elle ce nom. Le corps ne fait presque aucun mouvement; les bras, levés et fléchis, sont raides et immobiles; les doigts claquent comme des castagnettes, en accompagnant la musique, et l'on di-

1. Sorte de tafia, extrait de la canne à sucre et qui exhale une légère odeur empyreumatique. (*N. du T.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rait des statues glissant de place en place, plutôt que des danseurs. Les femmes surtout produisent cette impression, car elles se meuvent encore moins que les hommes. Un de ces mariniers était Bolivien ; c'était un homme aux formes élégantes et à la physionomie originale, dont le costume bizarre ajoutait encore à l'étrangeté de ses mouvements. Les Indiens de Bolivie portent une sorte de dalmatique; au moins je ne connais aucune autre expression qui puise donner une idée exacte de ce long et raide vêtement de cotonnade à côtes. Il se compose de deux pièces, assemblées sur les épaules, avec une ouverture pour passer la tête, et qui pendent, l'une par devant, l'autre par derrière; elles sont serrées à la ceinture, et ouvertes sur les côtés, de manière à laisser toute liberté aux bras et aux jambes. Les plis raides de cette lourde draperie blanche donnent à notre Bolivien, surtout quand il danse, l'air d'une statue qui se déplace lentement.

Quand ce fut terminé, vint mon tour d'être priée, par Esperança et ses amis, de montrer « la danse de mon pays ». Je m'exécutai de bonne grâce, et, prenant le bras de notre jeune ami R...., je fis quelques tours de valse, à leur très-grande joie. Il me sembla faire un songe étrange; avec nous tournoyaient le feu clair et ses reflets tremblotants sur le chaume du porche, l'intérieur pittoresque illuminé en plein, et les figures émerveillées des Indiennes. Pressées autour de nous, elles criaient de temps en temps, pour nous encourager : « Muito bonito, minha branca! muito bonito! » (Très-joli, ma blanche! très-joli!) — Les danses se prolongèrent fort tard, car longtemps après que je fus couchée dans mon hamac j'entendis encore, dans un demi-sommeil, les sons plaintifs de la viole mêlés aux notes mélancoliques d'une sorte d'engoulevent qui chante dans les bois pendant toute la nuit.



Fabrication de paniers. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Ce matin, la forêt s'emplit du bruit que font les singes hurleurs; les hurlements paraissaient provenir d'une troupe nombreuse et peu éloignée, mais on nous a assuré que la bande est au plus épais du bois et disparaîtrait à la moindre approche.

1er *septembre*. — De bonne heure, hier, nous avons dit adieu à nos hôtes. C'est avec un regret réel que nous avons quitté la jolie et pittoresque habitation. Le soir précédent, Laudigari et sa femme avaient réuni leurs voisins en notre honneur, et renouvelèrent la fête de la veille. Comme il arrive toujours, la répétition d'une chose insolite et qu'on n'avait jamais faite eut lieu avec beaucoup d'apprêts ; ce n'était plus un impromptu comme la première fois, et cela ne nous parut ni aussi amusant ni aussi joli. D'ailleurs de fréquentes libations de caxaça rendirent les invités assez bruyants, et, sous l'influence de cette liqueur, la danse s'animant davantage perdit le caractère sérieux et la dignité qu'elle avait eus l'autre soir. Un petit incident, qui se produisit au commencement, nous intéressa toutefois, en nous faisant voir quelque chose des coutumes religieuses de ces Indiens. Dans la matinée, la mère d'Esperança, une hideuse vieille, était entrée dans ma chambre pour me dire bonjour, et, à ma grande surprise, je la vis s'agenouiller, avant de sortir, dans un coin de la salle, devant un petit coffre dont elle avait légèrement soulevé le couvercle. Elle portait fréquemment les doigts à ses lèvres, comme pour envoyer des baisers qui semblaient s'adresser à l'intérieur du coffre, et elle faisait aussi de nombreux signes de croix. Elle revint le soir pour la fête, et, avec quelques autres femmes, elle commença une sorte de danse religieuse accompagnée par les voix. Toutes portaient à la main une sorte de grand éventail en bois taillé, qu'elles abaissaient et relevaient lentement, en suivant le rhythme du chant. Je m'informai auprès d'Esperança de la signification de cette scène. Elle m'apprit que ces femmes, qui vont d'ailleurs très-régulièrement à la ville voisine de Villa-Bella assister à la fête de Notre-Dame de Nazareth, n'en célébraient pas moins, de retour au logis, cette sorte de cérémonie qui fait partie de leurs anciens rites. Elle m'invita ensuite à la suivre, et me conduisit dans ma chambre. Le précieux coffret fut ouvert, et le contenu m'en fut montré. C'était une Notre-Dame de Nazareth, grossière estampe dans un méchant cadre de bois, deux ou trois autres images coloriées et quelques cierges; le tout était soigneusement recouvert d'une gaze bleue. Ce coffre était l'oratoire de la famille, et la naïve Indienne, pour me présenter ces choses, les prenait une à une avec une sorte de res-

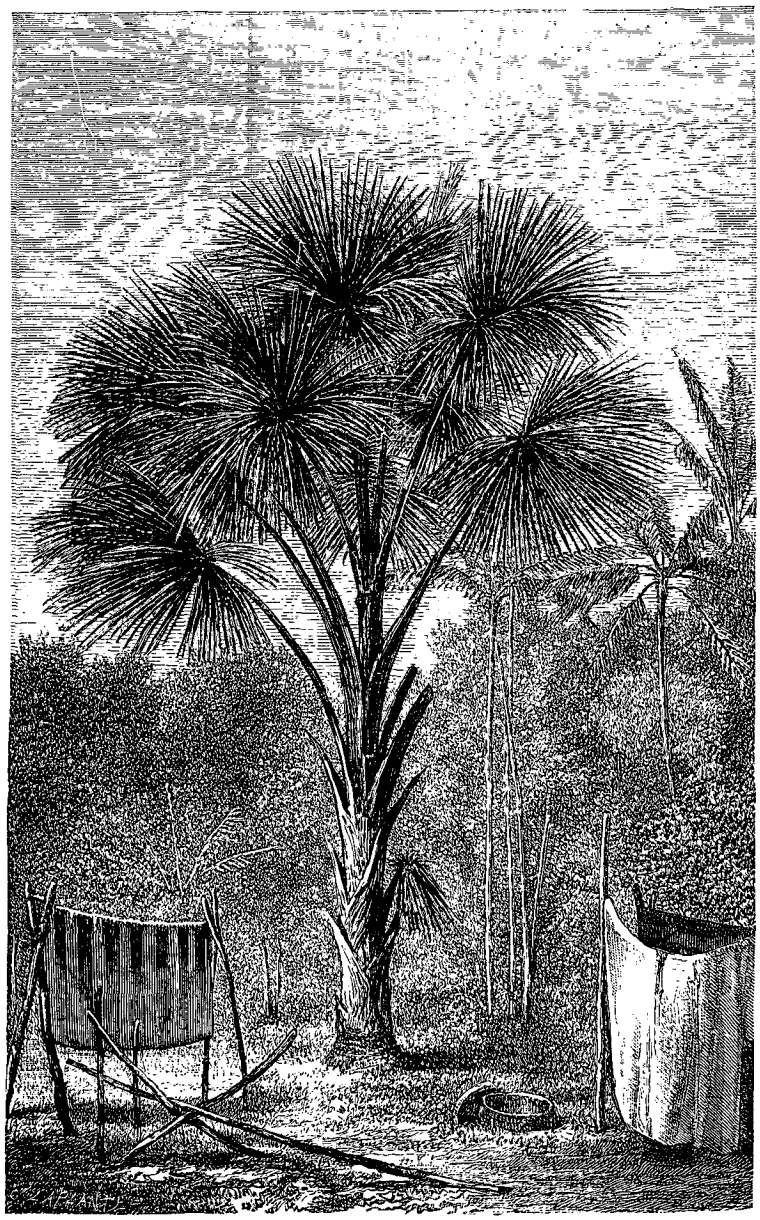
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pect heureux et attendri que le manque de valeur de ces grossiers objets rendait plus touchant encore.

IX

Manaós. — Tabatinga.

Que pourrais-je dire de la ville de Manaós? C'est un petit amas de maisons, la moitié desquelles semblent prêtes à tomber en ruine, et l'on ne peut s'empêcher de sourire en regardant les châteaux branlants décorés du nom d'édifices publics, Trésorerie, Chambre législative, Poste, Douane, Présidence. Cependant la situation de la ville, à la jonction du Rio Negro, de l'Amazone et du Solimoens, est des plus heureusement choisies. Insignifiante aujourd'hui, Manaós deviendra, à n'en pas douter, un grand centre de commerce et de navigation[1]. Mais, quand on réfléchit à l'immense étendue de pays recouverte encore par la forêt impénétrable, aux difficultés considérables qui font obstacle à la création d'établissements en cette région, — insectes, climat, communications rares et mal aisées, — le jour semble bien éloigné où une population nombreuse sera assise sur les rives de l'Amazone, où les bateaux à vapeur circuleront de ses ports à ceux du Mississipi, et où toutes les nations du globe viendront chercher leur part des riches produits de ce bassin[2].



Palmier miriti (*mauritia flexuosa*). — Dessin de Tournois d'après une photographie.

Un de mes grands plaisirs à Manaós, c'est de diriger, le soir, à la chute du jour, ma promenade vers la forêt voisine, et de voir le défilé des aguadeiros indiens ou nègres, qui reviennent par l'étroit sentier, portant sur la tête la grande jarre rouge en terre cuite, remplie d'eau. Cela fait comme une procession, soir et matin; car l'eau de la rivière passe pour n'être pas bonne à boire, et de préférence la ville s'alimente aux petits bassins et aux petits ruisseaux des bois. Quelques-unes de ces flaques d'eau, cachées dans un site charmant, sous un bouquet d'arbres, servent de bains publics. Une d'elles, assez large et profonde, est surtout préférée; on l'a recouverte d'un grand toit de feuilles de palmier, et à côté l'on a bâti une rustique maisonnette en paille qui sert de salon de toilette.

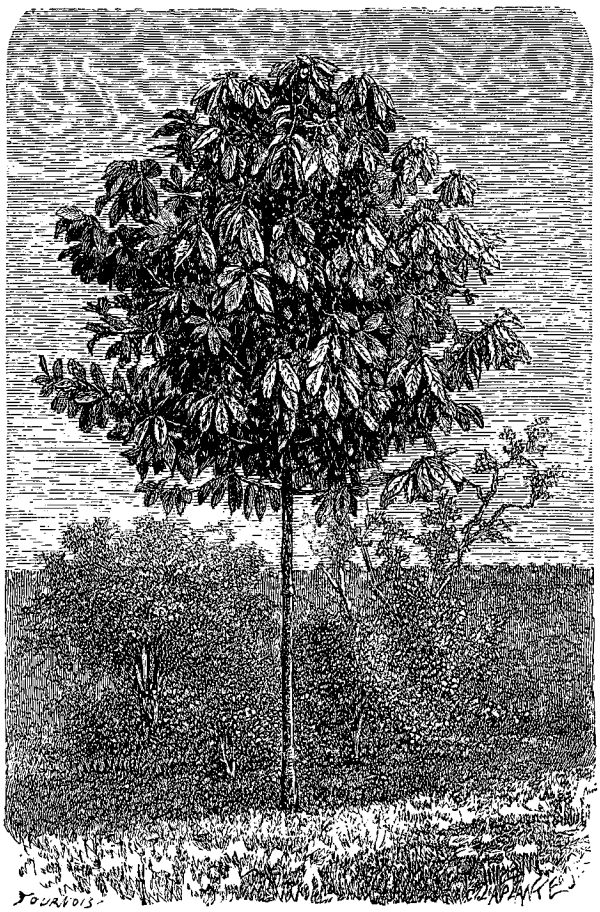
Depuis que nous sommes partis de Manaós, la forêt est moins luxuriante; elle est plus basse sur les bords du Solimoens que sur ceux de l'Amazone, plus fragmentée, plus ouverte. Les palmiers eux-mêmes sont moins nombreux qu'auparavant, mais nous voyons maintenant un arbre qui

1. Des voyageurs anglais ont critiqué la position de la ville et regretté qu'on ne l'ait pas bâtie plus bas, immédiatement à la jonction des fleuves. Mais la situation actuelle de Manaós vaut beaucoup mieux; le port, éloigné des courants violents causés par e conflit de l'Amazone et du Rio Negro, est beaucoup plus sûr.

2. Quand ces lignes furent écrites, rien ne faisait présager que l'Amazone dût être sitôt ouvert à la libre navigation du monde. L'admission des navires marchands sous tous les pavillons à la libre pratique dans les eaux brésiliennes du grand fleuve est un fait accompli depuis le 7 septembre 1867, et ne peut qu'exercer une grande influence sur le développement de la civilisation dans ces régions désertes. Aucun acte ne pouvait témoigner plus clairement de la politique libérale suivie par le gouvernement brésilien. Pour compléter cette grande œuvre, deux choses restent à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivalise de majesté avec eux. Son dôme plat, en forme de disque, domine de haut la forêt, et, vu de loin, il a quelque chose d'architectual, tant la forme en est régulière. Cet arbre majestueux est le *Sumaumeira* (Eriodendron Sumauma) ; c'est un des arbres, rares sous ce climat, dont les feuilles tombent périodiquement, et, à cette heure, il projette au-dessus de la masse verdoyante de la végétation qui l'entoure un large sommet arrondi presque dénué de feuillage. Les branches aux ramifications multiples, très-noueuses, d'une symétrie parfaite, sont, comme le tronc, couvertes d'une écorce blanche. Sans doute le moment n'est pas éloigné où le Sumaumeira reprendra sa verte couronne, car déjà çà et là pointent les jeunes feuilles. Outre ce géant de la forêt, nous remarquons encore sur le rivage l'imbauba (cecropia), de stature moindre que dans les provinces du sud. et le taxi aux fleurs blanches et aux bourgeons mordorés. Étroitement serré près du bord, le roseau arum darde à six ou huit pieds au-dessus de l'eau ses innombrables tiges raides appelées « frexas » par les Indiens, qui en font leurs armes.



Cupu-assu (genre de cacaoyer). — Dessin de Tournois d'après une photographie.

20 *septembre*. — Nous sommes, en effet, arrivés lundi soir à Tabatinga et nous y sommes restés jusqu'au vendredi matin. Il ne faut pas moins de temps pour mettre le chargement à terre, grosse affaire à la façon dont on travaille ici. Tabatinga est une ville frontière entre le Brésil et le Pérou. Elle doit à cette circonstance l'honneur d'être un poste militaire ; mais lorsqu'on regarde les deux ou trois petits canons en batterie sur le fleuve, la maison de boue qui constitue le poste et les cinq ou six soldtas paresseusement allongés sous son ombre, il est bien permis de ne pas trouver la fortification formidable[1]. La ville elle-même, située sur une falaise de limon profondément ravinée et crevassée en maintes directions, se compose d'une douzaine de maisons en ruine entourant une espèce de place centrale. J'ai bien peu de chose à dire des habitants, car la soirée était déjà avancée quand je suis allée à terre, et tout le monde s'était retiré par crainte des moustiques. Un ou deux hommes étaient encore accoudés sur la porte et me donnèrent amicalement le conseil de ne pas aller plus loin, à moins que je ne fusse résignée à être dévorée. De fait, déjà, la nuée bourdonnante m'entourait et elle me poursuivit dans ma retraite jusqu'au bateau. Les moustiques pendant la nuit et les piums pendant le jour rendent ici la vie intolérable, nous dit-on. En de pareilles circonstances, il ne nous fut guère possible de nous former, pendant notre court séjour, une idée du caractère de la végétation, mais nous avons eu occasion de voir un curieux palmier, le tucum, espèce d'astrocaryum, dont la fibre est employée pour faire les hamacs, les filets de pêche et autres choses semblables. Ces fibres deviennent un article de commerce de plus en plus important. Les environs de Tabatinga, où l'on rencontre deux ou trois îles, de nombreux igarapés s'ouvrant sur le fleuve, et la large embouchure du Hyavary, sont une des parties du Solimoens les plus pittoresques.

Nous avons trouvé dans cette petite ville quatre membres d'une commission scientifique espagnole qui venaient de faire dans l'Amérique centrale et méridionale un voyage de plusieurs années. A diverses reprises, nous avions croisé leur itinéraire sans jamais les rencontrer. Ils saluè-

faire : ouvrir une route directe entre les affluents supérieurs du Rio Paraguay, retirer les subventions aux compagnies privilégiées. Le trafic colossal dont ce bassin est susceptible suffira amplement à entretenir la navigation, une fois la concurrence rendue possible. (L. A.)

1. A Tabatinga, les paquebots du Brésil rencontrent ceux du Pérou, et les uns et les autres échangent leurs chargements. Autrefois les navires de la Compagnie brésilienne poussaient la navigation jusqu'à Laguna, à l'embouchure du Huallaga. Maintenant cette partie de la traversée est le monopole d'une société péruvienne dont les bateaux remontent le Huallaga jusqu'à Urimaguas. Ces paquebots péruviens sont beaucoup moins confortables que ceux de la ligne brésilienne et n'ont que peu ou point d'aménagements pour des passagers.

Le Marañon supérieur est navigable pour de grands navires jusqu'à Jaen, et ses tributaires, le Huallaga et l'Ucayale au sud, le Noronha, le Pastazza et le Napó au nord, le sont aussi jusqu'à une grande distance au-dessus de leur embouchure.

Il y a lieu de croire que ces grands affluents de l'Amazone auront bientôt leurs lignes de paquebots, comme le fleuve lui-même. L'ouverture de l'Amazone, à n'en pas douter, hâtera ce résultat. (L. A.)

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent avec bonheur l'arrivée de notre paquebot, leur relâche à Tabatinga remontant déjà à deux ou trois semaines. Ces quatre personnes étaient MM. les docteurs Almagro, Spada, Martinez et Isern. Ils venaient d'accomplir un aventureux voyage et de descendre le Napó sur une sorte de radeau que leur riche collection d'animaux vivants avait transformé en arche de Noé. Après beaucoup de dangers et de mésaventures, ils étaient enfin parvenus à Tabatinga, ayant perdu dans un échouage tous leurs vêtements, à l'exception de ceux qu'ils avaient sur le corps. Fort heureusement, ils avaient sauvé leurs papiers et leurs collections. Ces messieurs descendirent l'Amazone avec nous jusqu'à Teffé, et nous apprîmes plus tard qu'ils étaient arrivés sans encombre à Madrid. Mais leur santé à tous était gravement compromise et M. Isern mourut peu après son retour dans sa patrie.

27 *septembre.* — De tous les petits établissements que nous avons vus sur l'Amazone, Teffé est celui dont l'aspect est le plus riant et le plus agréable. En ce moment, la ville, ou plutôt, car ce nom lui convient mieux, le village est séparé du fleuve par une large plage de sable; mais durant la saison des pluies les eaux, nous dit-on, recouvrent complétement cette plage et envahissent même le terrain situé en deçà, leur niveau atteignant presque au seuil des habitations. Les maisons, généralement bâties en terre et blanchies à la chaux, sont couvertes en tuiles ou en feuilles de palmiers. Presque toutes sont entourées d'un petit verger enclos par une barrière et planté d'orangers et de palmiers: — le cocotier, l'assai, le pupunha ou palmier à pêches. Ce dernier porte en touffes gracieuses des fruits assez semblables à nos pêches, par la grosseur et la couleur; on les mange après cuisson en y mêlant un peu de sucre et le goût en est fort agréable. Derrière Teffé, une verte colline, sur laquelle paissent les vaches et les moutons[1], s'élève doucement et se couronne de forêts, formant au paysage un arrière-plan enchanteur. A l'entrée du village, plusieurs petits bras du lac ou de la rivière promettent de charmantes promenades en canot.

Grâce à notre ami Coutinho, nous avons déjà un logement et la fin de la journée nous trouve aussi confortablement installés qu'il est possible à des oiseaux de passage comme nous. Notre logis est situé sur un terrain découvert qui descend vers le lac. Il n'y a de bâtiments qu'à droite et à gauche; aussi, de la façade, nous avons la vue admirable de la plage et du fleuve jusqu'à la rive opposée. L'autre face de la maison a jour sur un verger non enclos où deux ou trois orangers ombragent un réservoir à tortues, vivier tout préparé pour y loger les spécimens vivants. Dans la cour de toutes les habitations on trouve un de ces réservoirs à tortues et toujours bien approvisionné, car la chair de cet animal forme la base essentielle de la nourriture des habitants. L'alimentation publique dépend ici de la tortue. L'intérieur de notre maison est très-commode. A droite du corridor dallé est une grande salle déjà transformée en laboratoire. Là s'entassent les pots, les caques, les barils dans l'attente des spécimens; au plafond pend une étagère destinée à mettre les oiseaux et les insectes hors de l'atteinte des fourmis; dans un coin, la table du dessinateur; dans un autre, une immense caisse d'emballage, vide et renversée sur le côté, sert de table pour dépouiller et préparer les oiseaux, tandis que l'espace béant au-dessous tient lieu d'armoire et loge les instruments et les matériaux. Après un court apprentissage, le voyageur sait bien vite improviser tout ce qui est nécessaire à son travail et se passer presque de tout ce que, chez lui, il réputait indispensable. En face du laboratoire, et de l'autre côté du corridor, est une pièce de la même dimension où les messieurs ont pendu leurs hamacs. En arrière est ma chambre, de la fenêtre de laquelle je vois, dans le verger, se balancer l'assai élégant et s'épanouir les fleurs des orangers. Tout près est la salle à manger communiquant avec un large cabinet par où l'on peut sortir. On a fait un cellier de ce cabinet; on y renferme l'alcool, mais en ce moment c'est surtout une prison où deux alligators attendent l'heure de l'exécution. La nouvelle de notre arrivée s'est déjà répandue aux environs et les pêcheurs, les enfants apportent des spécimens de toute sorte, alligators, tortues, oiseaux, poissons, insectes. L'affluence est déjà suffisante pour montrer à quelle riche moisson il faut s'attendre, ici et dans les environs.

Notre intérieur a maintenant acquis une organisation permanente. Nous avons eu d'abord quelque difficulté à trouver des domestiques. C'est la saison de la pêche; les hommes s'en vont au loin sécher et saler le poisson; puis le temps de la chasse aux œufs de tortue et de la fabrication du beurre de tortue n'est pas loin, et à cette époque il ne reste guère dans les villes que les femmes. C'est comme au temps des foins, chez nous, quand le travail des champs réclame tous les bras. De plus, les habitudes des Indiens sont peu régulières; ils s'inquiètent si peu de l'argent, ayant les moyens de vivre presque sans rien faire, que lorsqu'on est parvenu à engager un domestique, il est fort possible qu'il décampe le lendemain. Un homme de cette race est beaucoup plus sensible à la bienveillance, à l'offre d'un verre de caxaça, qu'aux gages qu'on pourrait lui offrir et qui n'ont aucune valeur à ses yeux. L'individu qui a rempli chez nous les fonctions de serviteur tandis que nous étions en quête d'un domestique, est d'un extérieur si original qu'à coup sûr il mérite une description. Il appartient à un voisin qui s'est chargé de fournir notre table; il nous apporte les mets

1. Il est vraiment singulier qu'à Teffé, où l'on voit à toute heure un grand nombre de vaches paître autour des maisons, le lait soit un luxe qu'il est presque impossible de se procurer. De fait le lait est de peu d'usage parmi les Brésiliens, autant que nous avons pu voir. C'est un préjugé qu'il ne convient point aux enfants et l'on aime mieux donner du thé ou du café à un bambin de deux ans que du lait pur. Les vaches ne sont pas traites régulièrement; on tire le lait au fur et à mesure du besoin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'heure des repas, et reste pour nous servir. C'est déjà presque un vieillard. La partie essentielle de son costume consiste en une paire de caleçons de coton, originellement blancs, mais aujourd'hui de toutes les nuances, et roulés jusqu'au-dessus du genou. Les pieds sont nus; la partie supérieure du corps est partiellement, très-partiellement cachée par une chose bleue qui, je suppose, à quelque période primitive de l'histoire de l'humanité, pourrait bien avoir été une chemise. Cette figure extraordinaire est surmontée d'un chapeau de paille, criblé de trous, incliné dans n'importe quelle direction, et noué sous le menton au moyen d'une ficelle rouge. S'il n'avait pas été un serviteur provisoire, nous eussions essayé de lui faire revêtir une livrée moins fantaisiste; mais, aujourd'hui même, il cède la place à un jeune Indien nommé Bruno, dont l'aspect est plus décent ; il paraît ahuri par ses nouvelles fonctions. Pour le moment, sa manière de servir à table est de s'asseoir sur le plancher et de nous regarder manger; toutefois nous avons espoir de le dresser peu à peu. Il paraît n'avoir pas quitté la vie des bois depuis beaucoup de temps, car sa figure est profondément tatouée en noir, et il a le nez et les lèvres percés de trous qui attestent de quel luxe d'ornements il a fait le sacrifice en l'honneur de la civilisation[1]. Outre Bruno, nous avons une servante, Mlle Alexandrina, qui, à en juger par l'apparence, doit avoir dans les veines un mélange de sang indien et de sang nègre. Elle promet beaucoup, et semble joindre à l'intelligence de l'Indien la souplesse plus grande du nègre.

29 *septembre*. — Un des plus grands charmes de notre séjour à Teffé, c'est que nous avons, tout à portée, de ravissantes promenades. Mon plaisir le plus vif est de faire, de grand matin, une course à la forêt qui domine le village. C'est quelque chose d'admirable que de voir, de cette élévation, le soleil se lever sur les maisonnettes qui sont à nos pieds, sur le lac pittoresquement découpé, sur les petits canaux qui le prolongent, et, à l'arrière-plan, sur les grandes forêts de la rive opposée. De notre observatoire, un petit sentier, qui se déroule à travers les buissons, conduit à un magnifique bois, épais et sombre. Là, on peut errer au gré de son caprice, car il y a comme un dédale de petits chemins pratiqués par les Indiens à travers les arbres. Et comment n'être pas tenté par la fraîcheur ombreuse, par la senteur des mousses et des fougères, par le parfum des fleurs? Le bois est plein de vie et de bruits : le bourdonnement des insectes, le cri aigre des sauterelles, le caquetage des perroquets, les voix inquiètes des singes, tout cela fait parler la forêt. Il faut que les singes soient bien difficiles à approcher, car je les entends souvent, et je n'ai pas encore pu les apercevoir. Cependant M. Hunnewell m'a raconté que, chassant l'autre jour dans ce même bois, il a rencontré une famille de petits singes blancs, assis sur une branche d'arbre, et causant avec beaucoup d'animation. Un des plus jolis sentiers, que ma promenade quotidienne m'a rendu familier, conduit, de l'autre côté d'un igarapé, à une maison, ou plutôt à un hangar couvert en feuilles de palmiers, situé en pleine forêt, et où se fait la préparation du manioc. Sous cet abri sont quatre grands fours en argile, sur lesquels reposent de grands bassins rangés jusqu'au faîte, des pétrins, des tamis et tous les appareils nécessaires aux diverses manipulations du manioc. Un de ces ustensiles est caractéristique; c'est une large écaille de tortue, comme on en peut voir dans toutes les cuisines, où elles tiennent lieu des vases, des bols, etc. Je suppose que ce petit établissement sert à un certain nombre de familles, car je ne manque pas, chaque matin, de rencontrer des troupes d'Indiens qui s'y rendent, les femmes portant sur le dos ces corbeilles profondes, assez semblables aux hottes des Suisses, qui sont fixées à leur front par une tresse en paille, tandis que, sur leurs hanches, se tiennent à califourchon les petits enfants, de manière qu'elles aient toujours les mains libres. Elles m'adressent toujours un salut cordial, et s'arrêtent pour regarder les plantes et les fleurs dont je suis habituellement chargée. Quelques-unes de ces femmes sont assez jolies; mais, en général, les Indiens de cette partie de la province paraissent n'avoir pas une bonne santé, et être prédisposés aux maladies des yeux et aux affections de la peau. C'est une chose curieuse que les natifs semblent plus sujets aux maladies du pays que les étrangers. La fièvre intermittente les épargne rarement, et il est fréquent de voir des Indiens auxquels ce terrible fléau n'a laissé que les os et la peau.

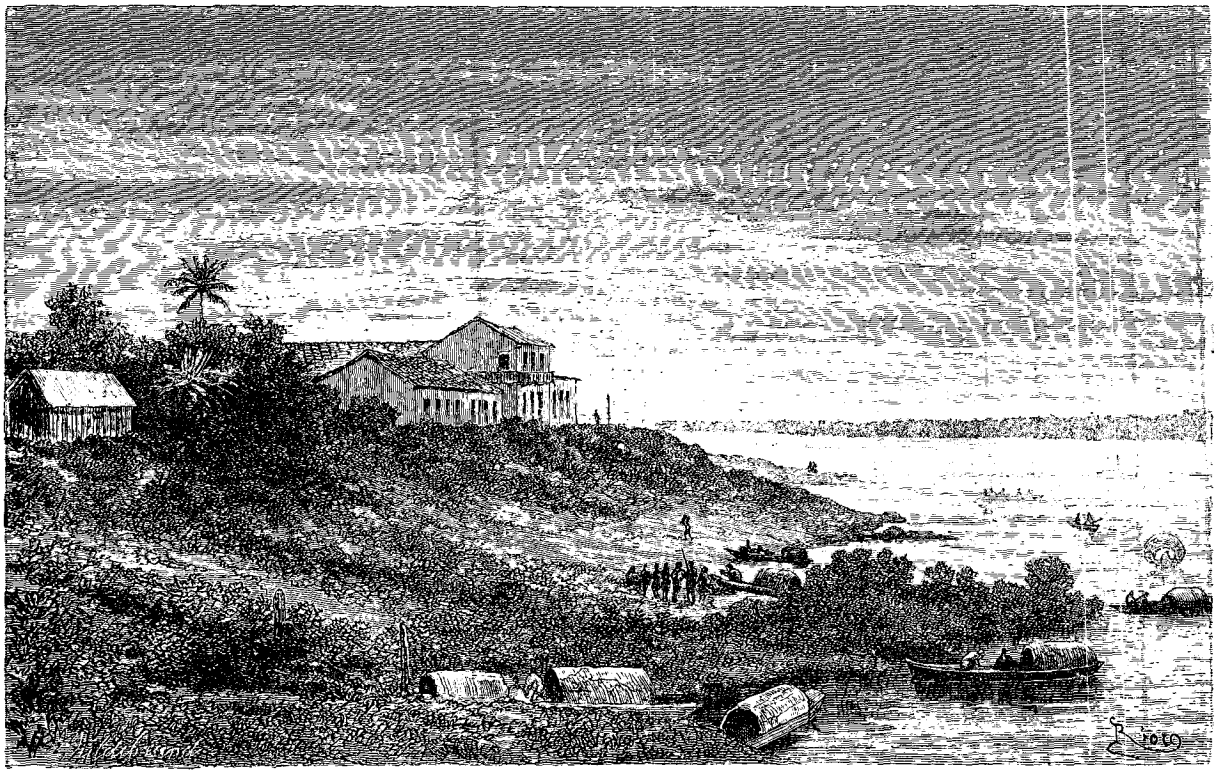
Si les promenades du matin sont délicieuses, non moins charmantes sont les flâneries du soir, sur la plage, en face de la maison. Le soleil couchant rougit les eaux du lac et du fleuve, et rien n'interrompt la calme uniformité du rivage, si ce n'est çà et là une famille indienne assise sur le sable, autour du feu où cuit le repas du soir. En nous promenant l'autre jour sur la rive, le major Coutinho et moi, nous nous sommes approchés d'un de ces groupes. C'était une famille venue de l'autre côté du lac, avec un petit chargement de poissons et de tortues qu'elle apportait dans son canot pour les vendre. Quand les pêcheurs se sont ainsi défaits de leur petite cargaison, ils allument un grand feu au bord de l'eau, soupent de poisson salé grillé sur la braise, de farine et de quelques noix d'une espèce de palmier (*atalea*), puis vont dormir dans leurs canots. Nous nous assîmes à côté des inconnus, et, pour n'avoir pas l'air de n'être mus que par la curiosité, nous acceptâmes leurs noix et leur farine. Ils furent bientôt très-sociables. Je suis toujours étonnée de l'affabilité ingénue de ces gens, si différents de nos Indiens du Nord, sombres et farouches, qui ne veulent pas causer avec l'étranger. Mais la cordialité de leur

1. C'est une coutume générale, chez les Indiens de l'Amérique du Sud, de se percer le nez, les oreilles et les lèvres pour y suspendre un morceau de bois ou bien y passer une plume, comme ornement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accueil dépend beaucoup de la façon dont on les aborde. Le major Coutinho, qui a passé des années parmi ces pauvres gens, a de leur caractère une connaissance parfaite, et il apporte un tact remarquable dans ses relations avec eux. Il parle d'ailleurs un peu leur langue, chose importante ici, où beaucoup d'Indiens ne connaissent que la *lingoa geral*. C'était justement le cas de la plupart des membres de la famille avec laquelle nous liâmes connaissance l'autre soir. Quelques-uns pourtant parlaient le portugais assez couramment. Ils nous racontèrent leur vie dans la forêt, comment ils avaient vendu le poisson et les tortues, et nous invitèrent à aller les voir chez eux. Ils nous montrèrent aussi une de leurs filles, qui, disaient-ils, n'avait point été baptisée, et pour laquelle ils semblaient désireux d'accomplir ce rite sacramentel. Le major Coutinho promit d'en parler au curé. Autant que nous avons pu nous renseigner, la population blanche fait bien peu de chose pour civiliser les Indiens, et se borne à quelques pratiques extérieures de religion. C'est toujours la vieille et triste histoire de l'oppression : duplicité et licence de la part de l'homme blanc, qui semble devoir durer tant que la couleur de la peau différera, et qui aboutit fatalement à la dégradation des deux races.

4 *octobre*. — Notre voisin et propriétaire, le major



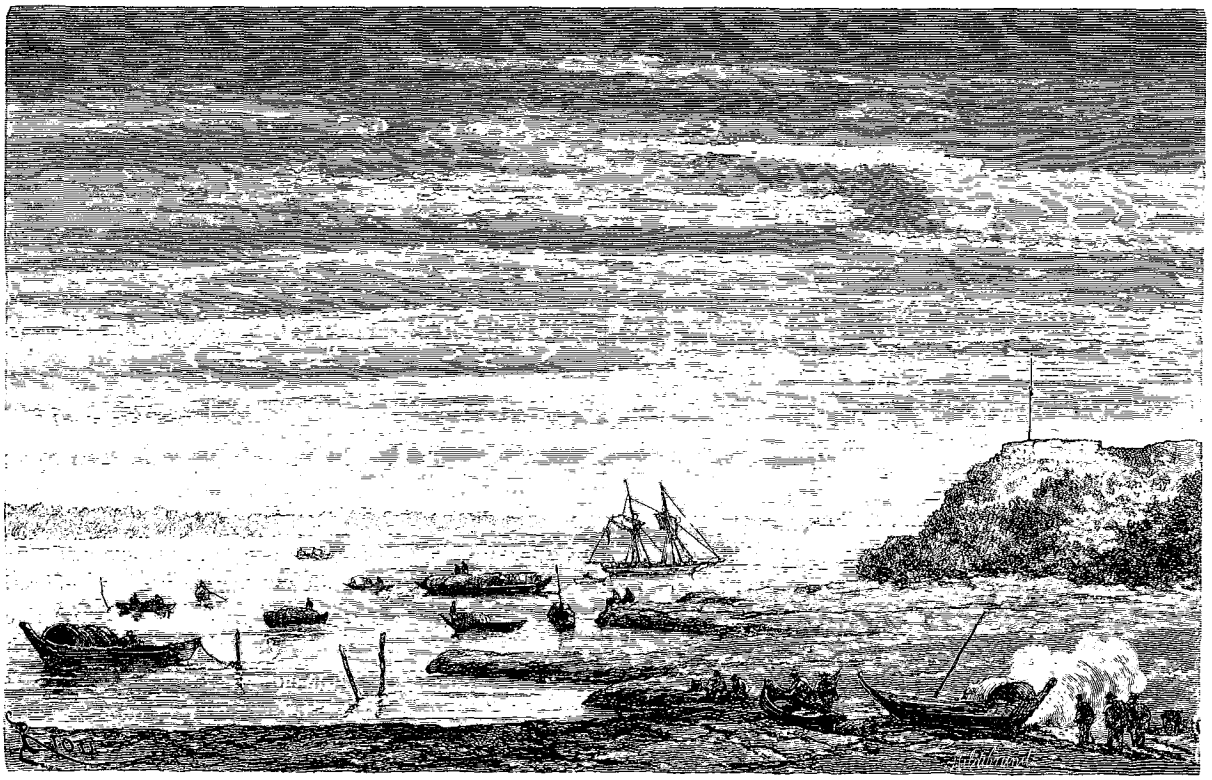
Manáos. — Dessin de Riou d'après une photographie.

Estolano, nous a proposé une petite excursion à son *sitio*, et, à quatre heures, nous sommes partis, M. Agassiz et moi, avec lui et M. Coutinho. Ce sitio est une sorte de grossière maisonnette indienne, située sur la rive opposée du Solimoens, où notre voisin et sa famille vont, à l'occasion, surveiller la salaison et le séchage du poisson, qui constituent la grande industrie du pays. Il avait plu à torrents pendant toute la nuit précédente; mais, quand notre canot prit le large, les étoiles luisaient au ciel, et la matinée était fraîche et agréable. Il était déjà grand jour quand nous sortîmes du lac Teffé, et, lorsque nous parvînmes au Solimoens, nous commençâmes à sentir qu'il était l'heure de déjeuner. Rien de plaisant comme ces repas improvisés. Le café a meilleur goût quand vous l'avez préparé vous-même, installant la cafetière sur le toit de paille du canot, puisant l'eau au fleuve le long du bord, et surveillant la bouilloire. Ce qui serait le comble de l'ennui au milieu du confort du *chez soi* devient une récréation, une chose amusante sous l'aiguillon de la difficulté et par l'excitation du voyage.

Traduit par Félix Vogeli.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la plage à Manaos. — Dessin de Riou d'après une aquarelle.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. ET Mme AGASSIZ [1].

1865-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Un Sitio.

Quand nous en eûmes fini avec la tasse de café chaud où trempait un biscuit de manioc, comme nous étions fatigués d'être assis, nous sautâmes à terre sur une large plage que nous longions depuis longtemps. Il y a plus d'une chose à apprendre sur ces plages de l'Amazone : elles sont fréquentées par toute sorte d'animaux, et beaucoup d'entre eux y viennent déposer leurs œufs. On y trouve, à chaque pas, les traces des alligators, des tortues et des capivaris. C'est là que pondent non-seulement les alligators et les tortues, mais encore plusieurs espèces de poissons et d'oiseaux auxquels la vase ou le sable tient lieu de nid. Rien de curieux comme de voir avec quel tact l'Indien sait découvrir les nids de tortues. Il marche d'un pas rapide et d'une allure inquiète sur le sable, comme s'il avait une sorte d'instinct au bout des orteils. Pose-t-il le pied sur une place où des œufs sont enterrés, bien qu'il n'y ait absolument aucun signe extérieur visible, il ne s'y trompe pas, et s'arrête court; alors, creusant le sable, il déniche les œufs, qui sont, en général, à huit ou dix pouces de profondeur. Outre ces traces et ces nids, on voit sur la vase des dépressions assez creuses, arrondies, où les pêcheurs prétendent que les raies viennent dormir. Il est positif que ces dépressions ont la forme et la dimension d'une raie, et l'on pourrait croire que ces singulières empreintes, sur la surface molle, ont en effet été produites par ces poissons. La végétation de ces plages n'est pas moins curieuse que ces indices de la vie animale. Dans la saison des pluies, la rive, à cette heure découverte, est, jusqu'à un demi-mille de distance, entièrement sous l'eau. Le fleuve non-seulement déborde sur la lisière de la forêt, mais pénètre très-loin dans l'intérieur. A l'époque où nous sommes, la rive est formée d'abord par la

1. Suite. — Voy. pages 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plage, puis par une large bande de hautes herbes derrière laquelle apparaissent les petits arbustes, les arbres rabougris, et enfin, de gradation en gradation, la pleine forêt. Pendant cette saison sèche, la végétation fait effort pour recouvrer le terrain que lui ont fait perdre les pluies et l'inondation. On voit le petit imbaúba (*cecropia*), et une sorte de saule (*salix humboldiana*), la seule plante à nous familière que nous ayons rencontrée, s'élever au-dessus du sol et envahir le sable jusqu'au bord du fleuve, en attendant qu'ils deviennent de nouveau la proie des eaux, lors de la crue prochaine.



Alexandrina. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Agassiz.

Tandis que nous nous promenions, les bateliers avaient jeté leurs filets, et, s'ils n'eurent point le merveilleux succès de l'autre jour, ils amenèrent à terre non-seulement de quoi fournir largement à notre déjeuner, mais encore un grand nombre de spécimens intéressants. Vers onze heures, nous sortîmes du Solimoens pour pénétrer dans un petit canal sur le bord duquel est située la sécherie de M. Estolano, et, au bout de quelques minutes, nous nous trouvions au pied d'un joli débarcadère, puis nous montions les marches grossières qui conduisent à la maison. Sous ce climat, le plus simple hangar sert d'habitation. Une maison de ce genre n'est, en réalité, qu'une sorte de vaste porche, et cela n'en fait pas moins une charmante, fraîche et pittoresque demeure. Un toit de feuilles de palmiers met à l'abri de la pluie et protége contre le soleil; il recouvre une plate-forme faite de troncs fendus, qui tient les pieds secs; ajoutez à cela quelques chevilles auxquelles on puisse accrocher les hamacs, et vous aurez l'essentiel. C'est à peu près sur ce plan qu'est bâtie la maison du major Estolano. Le fond du porche est occupé par une vaste et haute salle où la famille se retire aux heures les plus chaudes de la journée, quand le soleil est par trop haut; tout le reste est toit ou plate-forme. Celle-ci est considérablement plus large que l'espace couvert; elle déborde d'un côté, et se prolonge en un vaste plancher où l'on étale le poisson pour qu'il sèche. Le tout est élevé sur pilotis, à environ huit pieds au-dessus du sol, afin de se trouver au-dessus du niveau des crues, dans la saison pluvieuse. En face de la maison, juste au bord de la rive, sont plusieurs larges hangars en paille, qui servent de cuisine et d'habitation aux nègres et aux Indiens employés à la préparation du poisson. Je vis, dans une de ces cases, plusieurs Indiennes qui paraissaient très-malades, et j'appris qu'elles étaient là depuis deux mois, en proie à la fièvre intermittente. Cette terrible affection les avait réduites à l'état de vrais squelettes. Au dire du major Coutinho, la triste condition de ces pauvres femmes provenait sans doute de l'habitude, générale parmi les Indiens, de manger de l'argile ou de la terre; ils ne savent pas résister à cet appétit maladif. Ces malheureuses créatures paraissaient tout à fait sauvages. Couchées dans des hamacs ou bien étendues sur le sol, nues pour la plupart, elles poussaient des gémissements, comme en proie à une profonde souffrance. Elles étaient venues de la forêt, et ne savaient pas un mot de portugais



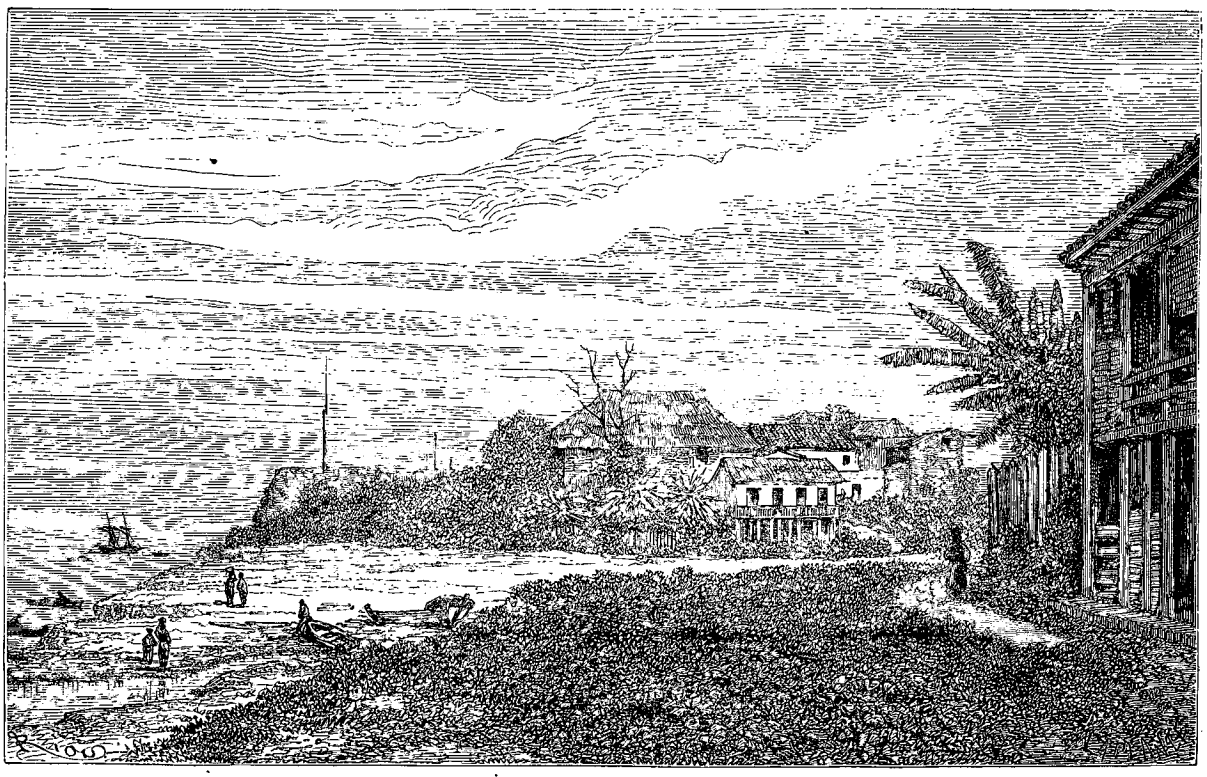
Esperança. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Nous fûmes accueillis avec beaucoup d'affabilité par les dames de la famille, qui nous avaient précédés d'un jour. On nous offrit de suite un hamac pour nous reposer, car c'est, dans ce pays, le premier acte de l'hospitalité envers quelqu'un qui vient d'un peu loin. Nous fîmes ensuite un excellent déjeuner avec le poisson de notre pêche, qu'on accommoda de toutes les façons, grillé, frit, bouilli. Le repas n'en fut pas moins bon pour être pris par terre, et, comme à la campagne, on mit la nappe sur le plancher, recouvert déjà par un de ces larges paillassons en feuilles de palmier que, dans toutes les maisons, on étend sur le pavé de briques, et dont on garnit aussi les hamacs. Après le déjeuner et durant plusieurs heures, la chaleur fut tellement intense, que force nous fut de nous reposer à l'ombre. Seul M. Agassiz, qui travaille à toute heure quand il a des spécimens à sa disposition, mit le temps à profit en préparant des squelettes de tous les poissons trop volumineux pour être conservés dans l'alcool. Vers le soir, il vint un peu de fraîcheur; nous allâmes voir la plantation de bananiers, près de la case, et nous nous assîmes sous un énorme calebassier, qui donne une ombre épaisse non-seulement à cause de son luxuriant feuillage, mais parce que ses branches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont couvertes de parasites. Une mousse sombre et veloutée cache l'écorce de l'arbre, et forme un contraste tranché avec la couleur vert pâle des fruits lustrés, dont le vernis ressort ainsi avec plus de vigueur. Je dis un calebassier, simplement à cause de l'usage auquel les fruits de cet arbre sont employés; ici, cela s'appelle une « cuïeira » (*crescentia cajeput*), et le vase que l'on fait avec le fruit est une « cuïa ». Ce fruit est de forme sphérique, d'un vert brillant et d'un beau poli; sa grosseur varie depuis celle de la pomme jusqu'à celle d'un melon volumineux. L'intérieur est rempli d'une pulpe molle et blanchâtre qu'on en retire facilement en coupant la cuïa par la moitié; on laisse ensuite sécher l'écorce, et l'on fabrique, de cette façon, de charmantes coupes et des vases de différentes grandeurs. Les Indiens les ornent de peintures avec une très-grande habileté, car ils possèdent l'art de préparer un grand nombre de couleurs très-brillantes. C'est un talent qu'on a depuis longtemps remarqué chez eux. Dans une maison amazonienne, on ne voit guère, sur la table, d'autres ustensiles que ceux fabriqués par les Indiens avec les cuïas, enjolivés de mille façons. J'aurais bien voulu étendre ma promenade jusqu'au sein des grands bois environnants; mais la forêt impose ici le supplice de Tantale : autant elle est attrayante, autant elle est impénétrable. Les dames me dirent qu'il n'y avait pas un seul sentier ouvert dans le voisinage de la maison..

Le lendemain, de bonne heure, nous partîmes en canot pour la chasse au poisson. Je dis à dessein la *chasse*,

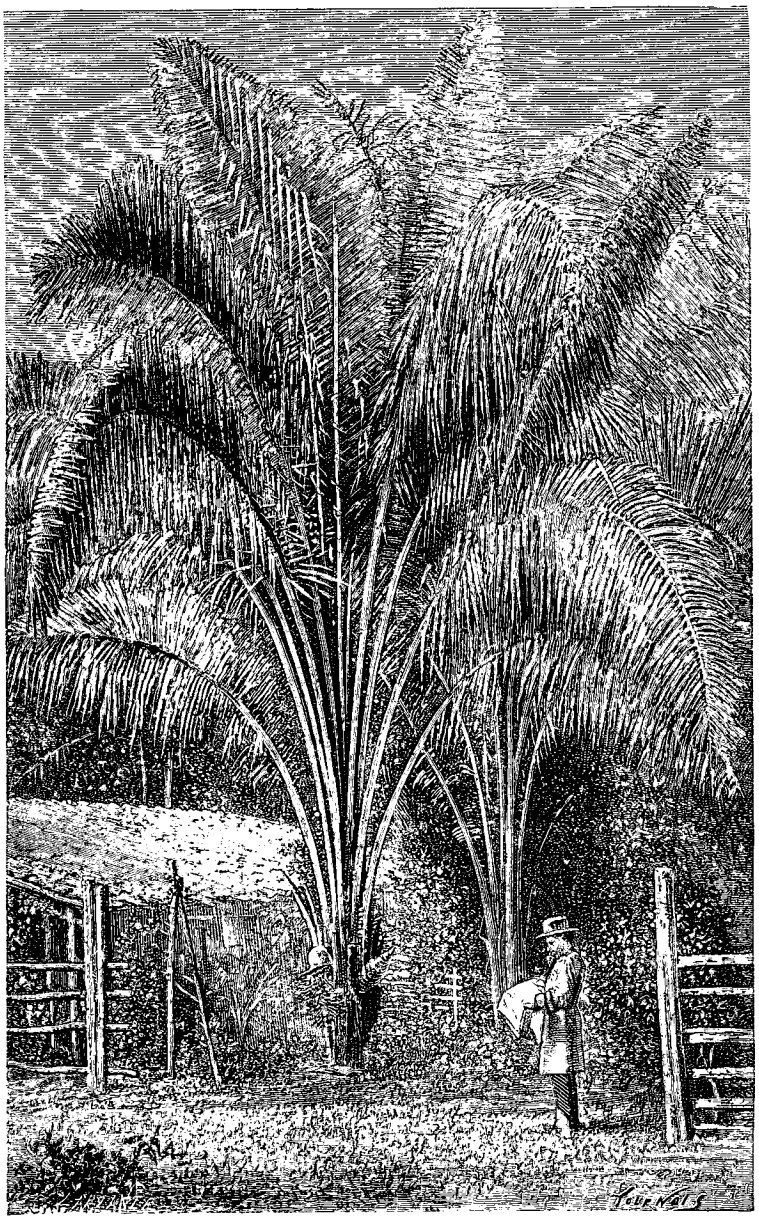


La plage et la ville de Manaos. — Dessin de Riou d'après une aquarelle.

car c'est avec la flèche et la javeline que l'on prend l'animal, et non avec l'hameçon ou le filet. Les Indiens ont une adresse étonnante pour tirer à l'arc les gros poissons, ou pour harponner avec la lance les monstres du fleuve, tels que le *peixe-boi* (vache marine), lamantin ou dugon. Notre petite troupe se divisa en deux : une partie prit place dans une grande embarcation, pour aller traîner la seine dans un lac de la forêt, tandis que le reste des pêcheurs montèrent un petit canot léger, afin de pouvoir approcher de plus près les grosses pièces. Nous filâmes tout le long d'un charmant igarapé, et, pour la première fois, je vis des singes sur les arbres au bord de l'eau. Quand on arrive dans l'Amazone, on s'imagine qu'on va voir les singes dans la forêt aussi fréquemment que chez nous les écureuils; mais, quoique ces animaux soient fort nombreux, il est bien rare qu'on parvienne à les voir de près, tant leur timidité est grande. Notre promenade sur l'eau dura environ une heure, après quoi nous sautâmes à terre sur une sorte de petit promontoire et nous entrâmes dans la forêt. Les hommes marchaient devant, frayant au couteau le chemin, coupant les branches, écartant les parasites, déplaçant les troncs renversés qui obstruaient le sentier. Je fus étonnée de la vigueur avec laquelle dona Maria, la belle-mère de notre hôte, ouvrait son chemin dans ce fouillis de végétation, aidait à rendre libre le passage, et abattait les branches avec son grand couteau. Les femmes, dans ce pays si chaud, semblent devoir être indolentes et nonchalantes, et il en est bien ainsi dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les villes, où elles ont des habitudes de mollesse inconnues des femmes de nos contrées; mais, dans l'Amazone supérieur, les femmes, qui ont été élevées à la campagne, au milieu des Indiens, sont souvent fort énergiques : elles mettent la main à la rame et au filet aussi vaillamment que l'homme lui-même. Nous arrivâmes très-vite au bord d'un lac intérieur, ou, comme disent les Indiens, d'une « agoa redonda » (eau ronde). Les noms indiens sont souvent très-significatifs. J'ai déjà donné la traduction du mot *igarapé*, — le sentier du canot; — pour en indiquer plus exactement la largeur, ils y ajoutent les syllabes *assi* (grand) ou *mirim* (petit) ; mais, large ou étroit, un igarapé est toujours un canal en communication avec le fleuve et se terminant en cul-de-sac. Quand un canal se rattache à la fois aux eaux supérieures et aux eaux inférieures du fleuve, ou conduit d'une rivière dans une autre, l'Indien lui donne un autre nom, ce lui de *paraná*, qui veut dire rivière, et dont il fait, de la même manière, paraná-assú et parana-mirin. Paraná-assú, la grosse rivière, désigne aussi la mer. Un nom plus significatif encore, pour désigner un canal entre deux rivières, est le mot portugais *furo*, littéralement un trou.



Inajà. — Dessin de E. Tournois d'après une photographie.

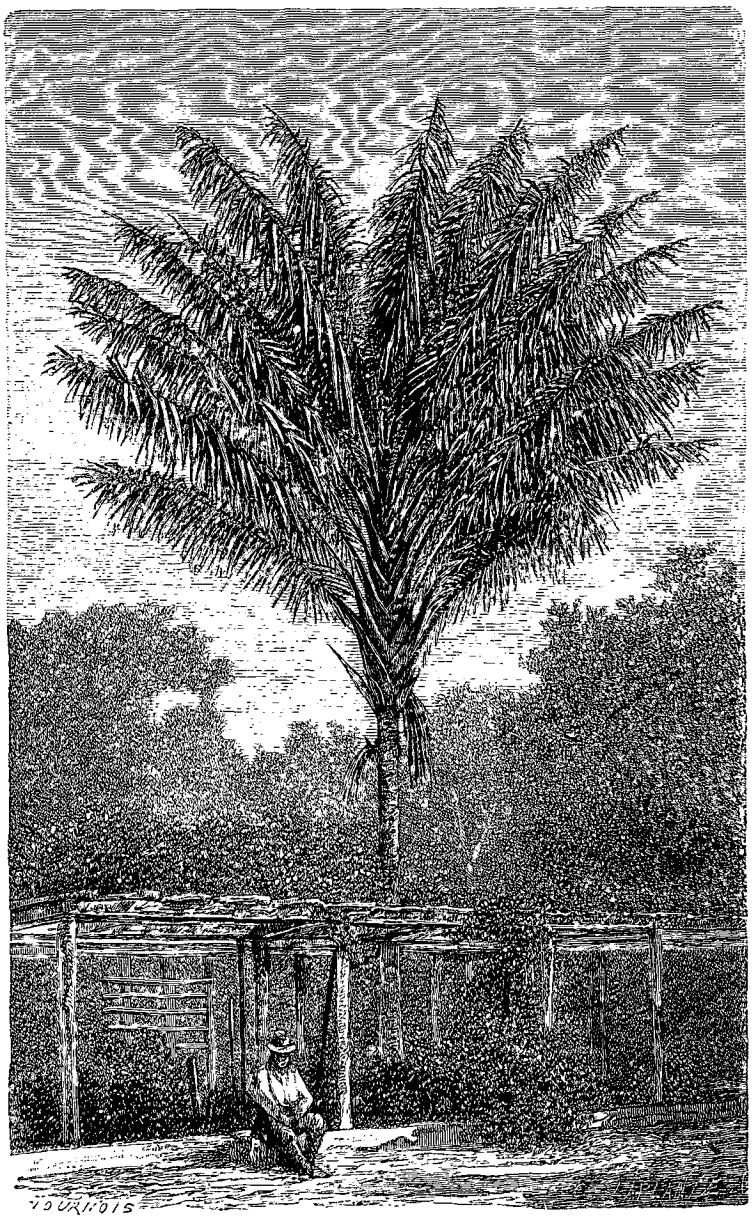
Le lac était entouré d'une bordure de longues herbes semblables à des roseaux, et, quand nous approchâmes, des milliers d'oiseaux aquatiques au blanc plumage en sortirent à grand bruit, et formèrent un grand nuage au-dessus de nos têtes. Arrivés au bord du lac, nous cessâmes de nous étonner de ce grand rassemblement. L'eau était couverte d'écrevisses, et l'on aurait pu les puiser à pleins seaux. Les bateliers s'empressèrent de traîner le filet, et jamais M. Agassiz ne fit, dans un lac ou dans un étang, une collection aussi précieuse que celle des poissons des bois qu'il a recueillie. Parmi eux s'est trouvé un poisson à long bec de la famille des Goniodontes, qui ressemble, au premier aspect, à notre *syngnathus* commun, mais qui se rapproche, en réalité, beaucoup de l'*acestra*. Ce poisson a, pour M. Agassiz, un intérêt tout spécial; il jette, en effet, un jour nouveau sur certaines recherches commencées par lui dans sa jeunesse. Ce spécimen confirme une classification d'après laquelle il rangeait le syngnathus avec les lépidostées et les esturgeons. Cette association fut repoussée par les grands Ichthyologistes de l'époque, et elle est encore rejetée aujourd'hui par la plupart des naturalistes. Sans fausse modestie, il est impossible de ne pas éprouver un certain plaisir, quand on voit l'expérience des années postérieures confirmer les prévisions de la jeunesse, et prouver que, loin d'être de simples conjectures, elles étaient réellement fondées sur l'aperception des rapports véritables entre les faits.

Je me fatiguai bientôt de rester au soleil à regarder pêcher, et je rentrai dans la forêt, où je trouvai la cafetière déjà chantant sur le feu. Ce fut charmant de déjeuner à l'ombre des grands arbres, assise sur un tronc renversé que recouvrait la mousse. A leur tour, les pêcheurs revinrent du lac, et nous rebroussâmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemin vers les canots avec une pleine charge de poissons. Les hommes se réunirent dans une des petites *montarias*, et emportèrent leur butin à la maison ; les dames prirent place dans le grand canot. C'était un dimanche, et je songeai à l'étrangeté de ma situation. A cette heure, toutes les cloches sonnaient à Boston, et la foule s'en allait aux églises, sous ce ciel clair et brillant que les beaux jours d'octobre donnent à la Nouvelle-Angleterre. Moi, cependant, je descendais doucement le cours du calme igarapé, assise dans une pirogue, au milieu d'Indiens à demi nus, agitant leurs pagaies suivant le rhythme monotone d'une chanson barbare.

C'est dans les excursions de ce genre qu'on se rend compte de la fascination exercée, sur un peuple où la civilisation n'est qu'une ébauche encore, par ce genre de vie où les sensations sont d'une puissance extrême, sans que rien éveille l'intelligence. Debout dès le matin, à la pêche ou à la chasse bien avant l'aube, ils rentrent au milieu du jour, s'étendent dans les hamacs, fument tant que dure la chaleur, puis se lèvent pour faire cuire le poisson qu'ils ont apporté, et, à moins d'être malades, ne connaissent ni le besoin ni l'inquiétude.



[Baccabé (œnocarpus). — Dessin de E. Tournois d'après une photographie.

9 *octobre*. — Décidément, Alexandrina est une acquisition précieuse, non-seulement au point de vue domestique, mais aussi sous le rapport scientifique. Elle a appris à nettoyer et à préparer très-convenablement les squelettes de poissons, et se rend fort utile au laboratoire. En outre, elle connaît tous les sentiers de la forêt, et m'accompagne dans mes herborisations. Avec cette acuité de perception propre aux gens dont les sens seuls ont été profondément exercés, elle distingue du premier coup les plus petites plantes en fleurs ou en graines. Maintenant qu'elle sait ce que je cherche, c'est une aide très-efficace : agile comme un singe, en un clin d'œil elle grimpe au haut d'un arbre pour y aller saisir une branche fleurie, et ici, où nombre d'arbres s'élèvent à une grande hauteur avant que le tronc ne projette des rameaux, un pareil auxiliaire n'est pas d'un médiocre secours.

J'intercale page 258 un croquis de ma petite servante Alexandrina. Le mélange de sang nègre et de sang indien qui coule dans ses veines, fait d'elle un curieux exemple de ces croisements de races qu'on rencontre ici. Elle a consenti hier, après beaucoup de façons, à laisser faire son portrait. M. Agassiz désirait l'avoir, à cause de la disposition extraordinaire de la chevelure de cette fille. Ses cheveux ont bien perdu les ondulations fines et serrées propres à ceux des nègres, et acquis quelque chose de la longueur et de l'aspect d'une chevelure indienne, mais il leur est resté, malgré tout, une sorte d'élasticité métallique. La pauvre fille a beau les peigner, ils se dressent sur la tête et se hérissent dans toutes les directions, comme s'ils étaient électrisés. Chez tous les métis indo-nègres que nous avons vus, le type nègre semble céder le premier, comme si la souplesse plus grande du nègre, si opposée à l'inaltérable ténacité de l'Indien, se retrouvait dans les caractères physiques aussi bien que dans ceux de l'esprit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

28 *octobre*. — Avant six heures du matin, hier, nous sommes partis pour une excursion au lac Hyarmary, sur la rive occidentale du Rio Negro. La matinée était d'une fraîcheur inaccoutumée à cette latitude ; une forte brise soulevait de grosses vagues sur la rivière, et si nous n'avons pas eu le mal de mer, tout au moins cela a-t-il évoqué de mauvais et désagréables souvenirs. Nous étions dans une grande embarcation à huit rames, la chaloupe ordinaire des officiers de la douane, en compagnie de S. Exc. M. le docteur Épaminondas, président de la province, de son secrétaire, M. Codicera, de MM. Tavares-Bartos, Coutinho, Burkhardt, James et Dexter. Un petit canot, une montaria indienne, nous précédait portant M. Honorio, qui a eu la bonté de nous offrir sa table pendant tout le temps de notre séjour ici, et qui, s'étant chargé du département des vivres, a son bateau rempli de provisions. Au bout d'une heure nous abandonnâmes les eaux irritées de la rivière et, après avoir doublé un petit promontoire boisé, nous pénétrâmes dans un igarapé. La largeur du petit canal diminuait graduellement ; bientôt ce fut un de ces ruisseaux sinueux et couverts d'ombre, qui donnent tant de charme aux excursions en forêt, dans ce pays. Les haillons d'un long rideau d'herbes sèches et flétries pendent des branches inférieures des arbres, marquant la hauteur où les eaux atteignirent lors de la crue dernière, à quelque dix-huit ou vingt pieds au-dessus du niveau actuel.



Indienne Mammaluco. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Çà et là, un héron blanc se tient sur la rive et la neige de son plumage miroite sous le soleil; au milieu des buissons se montrent à chaque instant les ciganas, ces faisans de l'Amazone (*opistocomus*); pendant une minute un couple de grands vautours royaux (*sarcorhampus papa*) est resté à portée de fusil, mais il s'est envolé à l'approche des canots; enfin, de temps en temps, les alligators allongent au-dessus de l'eau leur tête pointue.

Tout à coup nous nous trouvâmes à peu de distance du lac et nous en vîmes sortir une petite embarcation à deux mâts, évidemment chargée de quelque mission officielle, car le pavillon brésilien flottait à la poupe et les mâts étaient pavoisés de banderoles aux couleurs brillantes. Quand elle fut un peu plus près de nous, les sons de la musique se firent entendre et nous vîmes éclater dans les airs une salve de fusées volantes. C'est l'artillerie favorite des Brésiliens aux jours de fête, en plein soleil comme en pleine nuit. Notre arrivée avait été annoncée par le docteur Canavaro, de Manaós, qui nous avait devancés d'un jour ou deux afin de préparer notre réception, et nous venions d'assister au salut de bienvenue adressé au Président venant pour la première fois visiter le village indien. Dès que le bateau fut à portée de voix, de vigoureux vivats retentirent pour le Président, pour M. Tavares-Bartos, objet d'une considération spéciale en sa qualité de champion des intérêts politiques de l'Amazonie, pour le major Coutinho, déjà bien connu par ses précédentes explorations de cette contrée, pour les étrangers en visite, pour le professeur et ses compagnons. Après cette réception chaleureuse, l'embarcation prit la file derrière nous et nous entrâmes dans le petit port avec pompe et grand appareil.

Le joli village indien ne fait guère l'effet d'un village, à première vue. Il se compose d'un certain nombre de sitios, épars dans la forêt, et, bien que les habitants se considèrent comme des amis et des voisins, du débarcadère on ne voit qu'une maison, celle où nous sommes logés. Elle surmonte une colline qui descend doucement vers le lac. Elle est bâtie en terre et n'a que deux chambres auxquelles sont attenants plusieurs grands hangars extérieurs couverts d'un toit de chaume. Le premier est consacré à la préparation du manioc, un autre est la cuisine, un troisième sous lequel nous prenons nos repas, est transformé en chapelle les dimanches et les jours de fête. Celui-ci diffère des autres en ce qu'il est clos, à un bout, par une jolie cloison en feuilles de palmier contre laquelle on place, aux jours voulus, l'autel, les chandeliers et les grossières estampes où sont représentés la Vierge et les saints. Nous avons été reçus de la façon la plus hospitalière par la maîtresse de la maison en terre, une vieille Indienne dont les bijoux en or, la collerette de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dentelle et les boucles d'oreille jurent un peu avec sa chemise de gros calicot et sa jupe en cotonnade. Mais ce n'est pas du tout un ajustement extraordinaire ici. Outre la vieille dame, la maisonnée se compose en ce moment de son « *afilhada* » ou filleule, du petit garçon de celle-ci et de plusieurs autres femmes employées aux travaux. Dans les circonstances actuelles on se ferait difficilement une idée exacte du nombre de la population. En effet, beaucoup d'hommes ont été recrutés à cause de la guerre du Paraguay et les autres se cachent dans le bois pour éviter le service militaire. La situation de ce sitio est des plus charmantes. Quand nous sommes assis autour de la table de notre salle à manger en plein vent, nous jouissons d'une vue admirable; la forêt ferme l'horizon; à nos pieds s'étend le lac, et derrière, les collines boisées montent doucement : à quelques pas au-dessous de nous se trouve le petit débarcadère où sont amarrés notre chaloupe avec son tendelet blanc, le joyeux canot qui est venu à notre rencontre et deux ou trois montarias indiennes.



Indienne Mammaluco. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

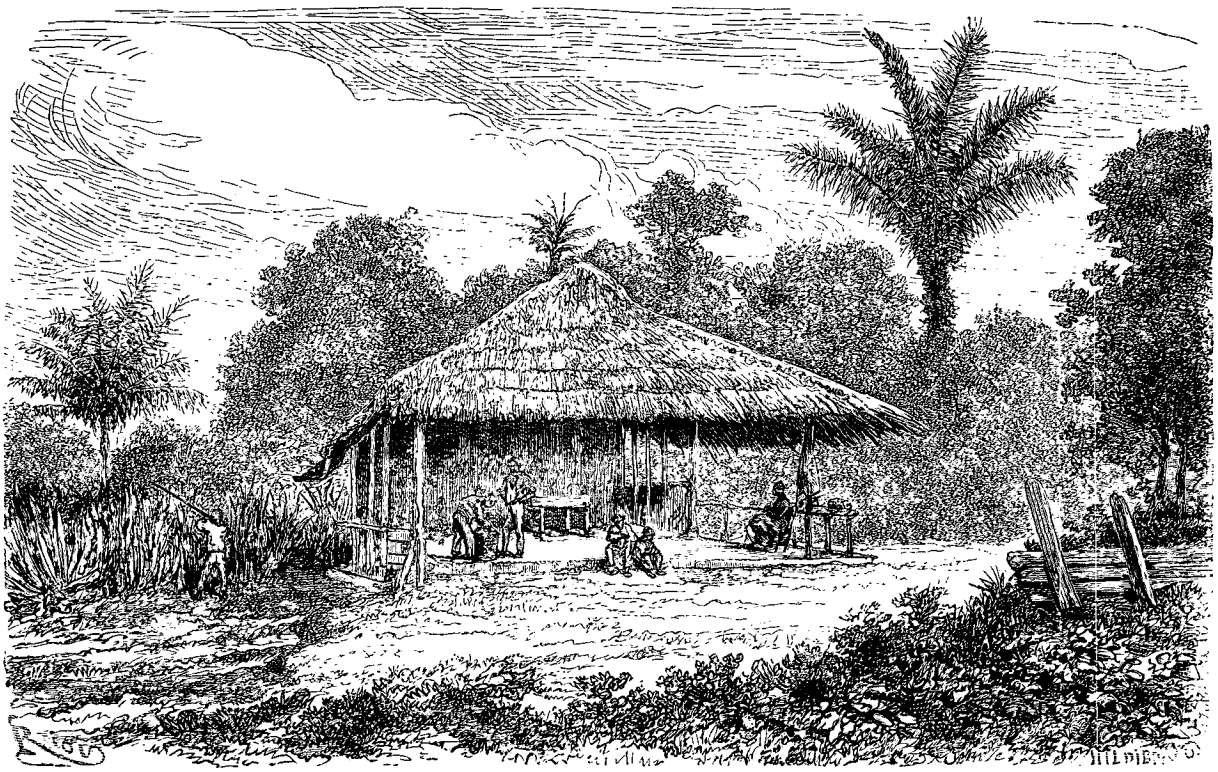
Sous ce climat brûlant, on ne voit aucune figure humaine entre une heure et quatre. C'est le moment le plus chaud de la journée, et peu de personnes résistent à la séduction d'un frais hamac balancé à l'ombre dans quelque coin ombragé ou sous le toit du porche. Après un petit bout de conversation avec notre hôtesse et sa fille, je descendis et je découvris une ravissante petite retraite au bord du lac. Là, quoique j'eusse un livre à la main, le frôlement sourd de l'air contre les arbres, le clapotis léger de l'eau autour des montarias amarrées près de moi, m'eurent bientôt plongée dans cet état d'esprit où l'on est paresseux sans remords et sans ennui, le plus impérieux devoir semblant alors être de ne rien faire. Le chant monotone de la viole me parvenait d'un groupe d'arbres voisins où nos bateliers se reposaient à l'ombre, et les franges rouges de leurs hamacs ajoutaient aux couleurs du paysage juste le ton qui leur manquait. Parfois un vol de perroquet ou de ciganas partant brusquement au-dessus de ma tête, le saut court et soudain d'un poisson dans le lac me rappelaient pour une seconde à moi-même; mais, à part ces bruits, toute la nature était assoupie, et hommes ou animaux fuyaient la chaleur dans le repos et l'ombre.

Le dîner rassembla tout le monde à la tombée du jour. Le Président de la province étant avec nous, notre partie de campagne se faisait avec un luxe que nos excursions scientifiques ne connurent jamais. Il ne s'agit plus d'ustensiles improvisés, tasses à thé servant de verres et barils vides tenant lieu de chaises; nous avons un cuisinier, un domestique, une soupière en argent, des couteaux et des fourchettes pour tout le monde, et d'autres futilités dont les coureurs de grand chemin tels que nous apprennent à se passer. Pendant que nous dînions, les Indiens commençaient à arriver des bois environnants, pour offrir leurs hommages au Président. Sa visite était l'occasion de grandes réjouissances, et il y avait le soir même un bal en son honneur. Ils lui apportaient en cadeau des monceaux de gibier. Quelle masse de couleurs vives! ce n'était pas un cordon d'oiseaux, c'était le plus splendide bouquet. Il était composé entièrement de toucans, bec rouge et jaune, yeux bleus, poitrine au fin duvet d'un pur cramoisi, et de perroquets ou *papagaios* parés des plus riches couleurs, de vert, de gris, de bleu, de pourpre et de vermillon. Le repas terminé, nous allâmes prendre le café dehors et nos places furent envahies par les hôtes indiens qui, à leur tour, s'assirent pour dîner. C'était plaisir de voir avec quelle courtoisie parfaite la plupart des Brésiliens de notre société servaient eux-mêmes ces *senhoras* indiennes, leur passaient les mets, leur offraient du vin, les traitant avec la même attention délicate que si elles avaient été les plus grandes dames de la terre. Les pauvres femmes étaient gauches et embarrassées; elles osaient à peine toucher aux belles choses placées devant elles. Enfin un des cavaliers-servants qui a longtemps vécu au milieu des Indiens et connaît leurs mœurs, prit des mains de l'une d'elles le couteau et la fourchette et s'écria : « Pas de cérémonies! Foin de la fausse honte! Mangez avec les doigts comme c'est votre habitude, et vous retrouverez avec l'appétit du plaisir à table! » Le discours fut fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

goûté; les dames se mirent tout à fait à l'aise et firent honneur aux mets. Les Indiens qui vivent dans le voisinage des villes connaissent les usages de la vie et savent fort bien ce que c'est qu'un couteau et une fourchette, mais pas un d'eux ne veut s'en servir s'il peut s'en dispenser.

Le dîner fini, on enleva les tables, on balaya le hangar; l'orchestre, composé d'une viole, d'une flûte et d'un violon, s'installa et l'on ouvrit le bal. Les *belles des bois* éprouvèrent d'abord un peu d'embarras en sentant sur elles le regard des étrangers, mais elles ne tardèrent pas à s'enhardir et la danse s'anima. Toutes étaient vêtues de blanc, jupe de calicot ou de mousseline, corsage lâche en étoffe de coton, garni autour du cou d'une sorte de dentelle qu'elles-mêmes fabriquent en tirant les fils de la batiste ou de la mousseline de manière à former une espèce de canevas sur lequel les fils restants sont repris à l'aiguille et réunis ensemble. Quelques-unes de ces dentelles sont très-fines et fort délicates. La plupart des danseuses étaient coiffées avec une branche de jasmin blanc ou avec des roses fixées à leur peigne, et plusieurs portaient un collier et des boucles d'oreilles en or. Les danses différaient de celles dont nous avions eu le spectacle chez Esperança; elles étaient beaucoup plus animées, mais les femmes conservaient ce même air de calme indifférence que j'ai déjà noté. Je n'ai jamais vu dans ces jeux des Indiens la femme déployer de coquetterie provoquante; c'est l'homme qui sollicite; il se jette aux pieds de sa danseuse sans lui arracher ni un sourire ni un geste;



Case indienne. — Dessin de Riou d'après une aquarelle.

il s'arrête, il feint de pêcher et sa pantomime indique qu'il tire doucement la jeune femme au bout de sa ligne; puis il tourne autour d'elle, faisant claquer ses doigts comme des castagnettes et finit par l'envelopper à demi de ses deux bras. Mais, elle, reste froide et comme indifférente. De temps en temps les couples se forment pour une sorte de valse, mais ce n'est qu'en passant et pour quelques secondes. Quelle différence avec la danse des nègres à laquelle nous avons assisté souvent dans les environs de Rio. Là, c'est la femme qui provoque son danseur et ses gestes ne sont pas toujours d'une modestie parfaite. L'entrain était plus grand que jamais, à dix heures, lorsque je me retirai dans ma chambre, ou plutôt dans la chambre où était pendu mon hamac. Je devais la partager en effet avec les Indiennes et leurs enfants, une chatte et ses petits déjà installés sur les bords de ma moustiquaire et faisant de fréquentes irruptions dans mon hamac, avec des poules, des poussins et toute une meute de chiens allant et venant sans cesse du dedans au dehors et du dehors au dedans. La musique et la danse, les rires et les caquets se prolongèrent bien avant dans la nuit. A chaque instant quelque Indienne entrait pour prendre un instant de repos, s'étendait dans un hamac, faisait un léger somme et retournait danser. Aux premiers temps de notre arrivée dans l'Amérique du sud, nous n'aurions guère cru possible de dormir dans de telles conditions; mais on s'accoutume vite dans l'Amazone à dormir dans des chambres sans plancher ni carrelage, fermées par des murs de boue ou même pas fermées du tout, sous un toit de chaume dont les chauves-souris et les rats font craquer les feuilles sèches et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sumaumeira. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où toutes sortes de bruits nocturnes et mystérieux vous convainquent que l'homme n'est pas le seul occupant. Il y a du reste une chose grâce à laquelle il est beaucoup plus agréable de passer la nuit dans la case d'un Indien que sous le toit d'un indigent de nos pays : c'est la parfaite indépendance où l'on est de son hôte en matière de couchette. On ne voyage pas sans son hamac et le filet serré sans lequel on ne peut pas se protéger contre les moustiques. Lits et literies sont parfaitement inconnus et il n'est personne d'assez pauvre pour ne pas posséder deux ou trois hamacs bien propres, aux larges et fortes mailles, les Indiens les fabriquant eux-mêmes avec les fibres des palmiers. Les salles sont ouvertes à tous les vents; les Indiens sont d'une grande propreté corporelle; ils peuvent être négligés à d'autres égards, mais ils se baignent une ou deux fois par jour, plus souvent même et lavent fréquemment leurs vêtements. L'atmosphère qu'on respire dans leurs maisons est donc plus fraîche et plus pure que celle au sein de laquelle vivent chez nous les gens très-pauvres. Jamais en entrant dans une case indienne nous n'avons été choqués par une odeur désagréable, à moins que ce ne fût quelque émanation produite, dans la féculerie, par le travail du manioc qui exhale, à une certaine phase de la manipulation, une odeur légèrement acide. Certes nous n'en pourrions pas dire autant de bien des maisons où nous avons passé la nuit lorsque nous voyagions dans l'ouest ou même dans l'est des États-Unis. Plus d'une fois l'aspect douteux de la literie et l'odeur de renfermé ne nous présagèrent rien de bon pour le repos de la nuit.

Ce matin, debouts à cinq heures. A six, on prend le café et l'on est prêt à exécuter tous les projets possibles d'amusement. Déjà les chasseurs sont dans la forêt et les pêcheurs sont partis. Je prends place dans une montaria et je me joins à quelques autres personnes pour aller visiter un sitio un peu plus haut situé sur le lac. Quant à M. Agassiz, il renonce à tous ces plaisirs, car les poissons arrivent, et nouveaux et variés. Ni lui ni le dessinateur ne peuvent donc quitter le travail; la décomposition marche vite sous ce climat et si l'on ne s'occupe pas immédiatement des spécimens apportés, c'en est fait, ils sont perdus. Pour qu'on puisse donner une idée de la richesse des teintes, il faut que les aquarelles soient faites quand les animaux sont dans toute leur fraîcheur. M. Burkhardt est infatigable, il a constamment le pinceau à la main, en dépit de la chaleur, des moustiques et de toutes les contrariétés. Il lui arrive de faire jusqu'à vingt aquarelles de poissons dans un jour. Nécessairement ces rapides croquis n'ont d'autre but que de rappeler les contours et les nuances, mais, tels quels, ils seront d'un secours inappréciable lorsqu'il s'agira de dessins plus finis. Laissant donc M. Agassiz à ses préparations et M. Burkhardt à ses couleurs, je remonte les bords du lac à travers un canton étrange, moitié solide moitié liquide, où la terre et les eaux se mêlent et se confondent. Du sein du lac où s'enfoncent et se cachent leurs racines jaillissent par groupes les grands arbres, ou bien les troncs morts et noircis se dressent au milieu de l'eau avec des formes bizarres et fantastiques. Parfois de hautes branches descendent jusqu'à terre ces singulières racines aériennes si communes dans ces forêts, et l'arbre semble appuyé sur des béquilles. Çà et là, en côtoyant le bord, notre regard pénètre dans les profondeurs des fourrés et s'arrête sur l'étrange draperie des lianes, des plantes grimpantes, des *sipós* parasites qui s'enlacent aux troncs ou se balancent entre deux branches voisines comme des cordages flottants. Le plus souvent, la rive du lac est un talus en pente douce, recouvert d'une verdure si moelleuse et si vive qu'il semble que la terre ait reçu, grâce à son long baptême de six mois, une seconde naissance et soit revenue à la vie par une création nouvelle. Çà et là un palmier élève la tête au-dessus du faîte uniforme de la forêt. C'est surtout l'élégant et gracieux assai, dont la couronne de feuilles découpées en forme de plumes vibre au plus léger souffle au bout d'un tronc lisse et élancé.

Au bout d'une demi-heure, nous arrivons au sitio et nous débarquons. D'habitude les sitios sont assis sur les bords du lac ou de la rivière, à un jet de pierre de la rive, afin que la pêche et le bain soient plus à portée. Mais celui-ci, plus retiré, se trouve à l'extrémité d'un joli petit sentier qui serpente sous bois, au sommet d'une colline dont le versant opposé plonge dans un large et profond ravin où court un igarapé. Au delà, le terrain se relève et ondule en lignes accidentées sur lesquelles l'œil accoutumé au paysage uniformément plat de l'Amazone supérieur ne se repose pas sans plaisir. Vienne le temps des pluies et l'igarapé, soulevé par la crue de la rivière, baignera presque le pied de la maison qui, du sommet du coteau, domine aujourd'hui la vallée et le lit encaissé du petit ruisseau. Aussi, grande est la différence entre l'aspect des mêmes lieux dans la saison sèche et dans la saison pluvieuse. L'habitation se compose de plusieurs constructions, dont la plus remarquable est une longue salle ouverte, où dansent les *brancas* (blanches) de Manaós et du voisinage, lorsqu'elles viennent, ce qui n'est pas rare, passer la nuit au sitio en grande compagnie. C'est de la vieille dame indienne qui me fait les honneurs de la maison, que j'apprends ce détail. Un mur bas, de trois à quatre pieds environ, délimite ce hangar; sur les côtés et tout le long sont placées des banquettes en bois; les deux bouts sont clos de fond en comble par une forte tenture en feuilles de palmier bien luisantes, aussi fines que belles et d'une jolie couleur paille. A l'une de ces extrémités nous trouvons un immense métier à broder (tel était sans doute celui de Pénélope!), où il n'y a de tendu pour le moment qu'un hamac en fil de palmier, œuvre inachevée de la *Senhora Dona* (la maîtresse de maison). Celle-ci consent à me montrer comment elle y travaille. Elle s'accroupit, sur un petit banc fort bas, devant cet échafaudage, et me fait voir que les deux rangées de fil transverse sont séparées par une grosse pièce de bois poli, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme de règle plate. Entre ces deux fils est lancée la navette, et la trame est serrée par un coup sec de la grosse règle. On me fait ensuite admirer des hamacs de couleurs et de tissus variés qu'on est en train de disposer pour la commodité des visiteurs, et tandis que les hommes vont se baigner dans l'igarapé, je parcours le reste du logis avec notre hôtesse et sa fille, une très-jolie Indienne. C'est la plus âgée des deux dames qui a la direction de toutes choses; le maître est absent, il a dans l'armée qui opère contre la Paraguay une commission de capitaine.

Tout en causant, je retrouve un trait de mœurs curieux. Plus notre séjour dans l'Amazone se prolonge, plus son étrangeté nous frappe tant il est général. Voici des gens de condition honorable, quoique de sang indien, fort au-dessus du besoin, vivant dans l'aisance et, relativement à leur entourage, presque dans la richesse, des gens chez lesquels, par conséquent, on s'attendrait à trouver la connaissance des lois les plus communes de la morale. Eh bien! quand on m'a présenté la jeune fille, comme je lui demande tout naturellement des nouvelles de son père, pensant que ce doit être le capitaine absent, la mère me répond en souriant et du ton le plus simple : « Naô tem pai; é filha da fortuna. » (Elle n'a pas de père; c'est l'enfant du hasard.) A son tour la fille me montre ses deux petits enfants à elle, deux mignonnes créatures un peu moins brunes que leur mère, et, à ma question si leur père est aussi à l'armée, fait la même réponse ingénue : « Ils n'ont pas de père. » C'est l'habitude des femmes indiennes de sang-mêlé de parler sans cesse de leurs enfants sans père, et cela sans une intonation de tristesse ou de regret, et, en apparence au moins, sans conscience aucune de la faute et de la honte, comme si le père était absent ou mort. C'est le fait le plus tristement significatif; il dénote la plus absolue désertion du devoir. Et tant s'en faut que ce soit chose extraordinaire; le contraire serait plutôt une exception parmi la masse. Presque toujours, les enfants ne savent rien de leur parenté. Ils connaissent leur mère parce que c'est sur elle que retombent les soins et toute la responsabilité, mais ils ignorent qui est leur père et, vraiment, je ne crois pas qu'il vienne à l'idée de la femme qu'elle et ses enfants aient un droit quelconque sur aucun homme.



Indienne Mammaluco. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

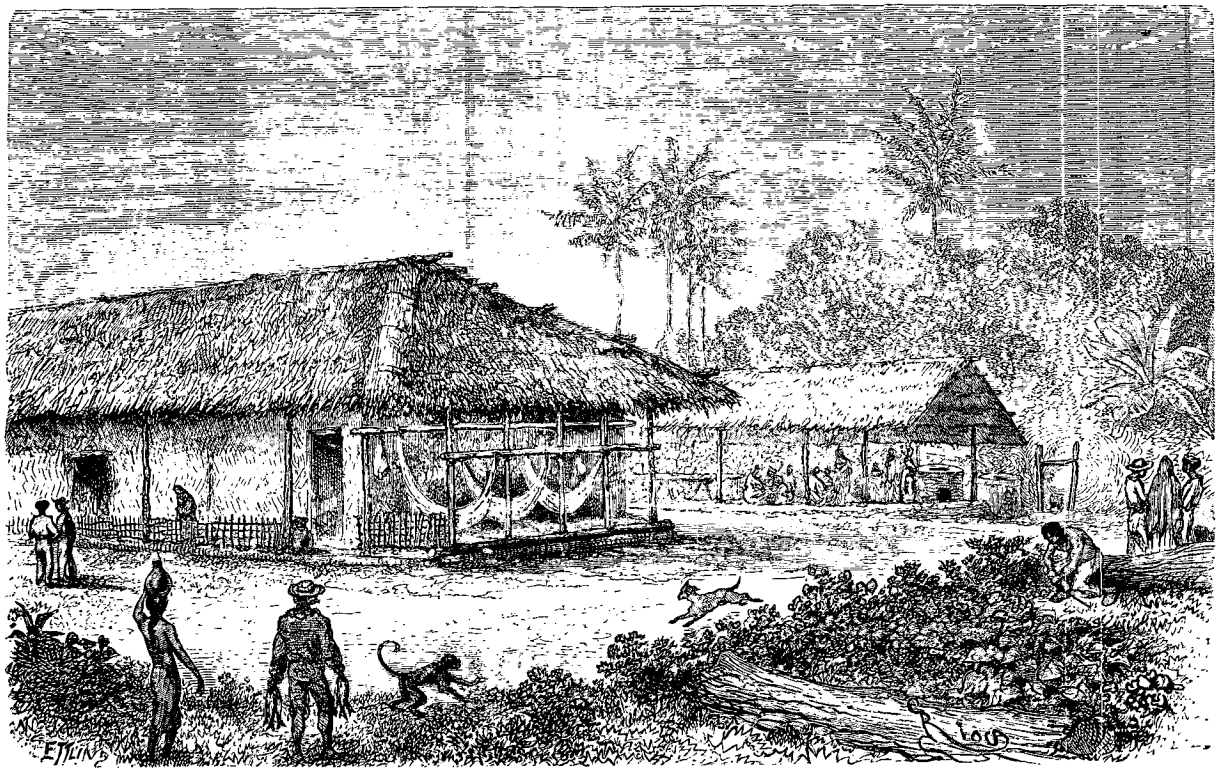
Mais revenons au sitio. Sur le même terrain soigneusement tenu où est située la salle que j'ai décrite, se trouvent, plus ou moins rapprochées les unes des autres, plusieurs *casinhas* ou petites cases couvertes en chaume et ne formant qu'une seule pièce; puis vient une maisonnette plus grande aux murs en terre et au sol nu qui contient deux ou trois pièces et dont la façade est garnie d'une vérandah en bois. C'est l'appartement particulier de la senhora. Un peu plus bas sur la colline est la féculerie à manioc avec tous ses appareils. Rien de mieux tenu que la cour de ce sitio, où deux ou trois négresses viennent d'être mises à l'œuvre, un balai de minces branchages à la main. Autour de ces constructions est la plantation de manioc et de cacao, où quelques caféiers apparaissent çà et là. Il est difficile de juger de l'étendue de ces plantations, car elles sont irrégulières et comprennent une certaine variété de plantes, manioc, cacao, café, coton même, cultivées pêle-mêle. Mais celle-ci, comme tout le reste de l'établissement, paraît plus grande et plus soignée que celles que l'on voit d'ordinaire. Cependant, les baigneurs étant revenus, nous prenons congé malgré de pressantes sollicitations de rester à déjeuner. Au départ, notre hôtesse indienne m'apporte un gentil panier garni d'œufs et d'*abacatys* ou poires d'alligator[1], suivant le nom local. Nous sommes rentrés à la maison juste au temps pour le repas de dix heures qui rassemble tout le monde, gens de plaisir et gens de travail. Les chasseurs sont revenus de la forêt chargés de toucans, de perroquets, de perruches et d'une grande variété d'autres oiseaux et les pêcheurs ont apporté de nouveaux trésors à M. Agassiz.

Tandis que nous prenions le café sous les arbres, ayant cédé aux Indiens nos places dans la salle à manger, le président proposa une promenade sur le lac au coucher du soleil. L'heure et la lumière nous tentèrent

1. Le fruit du *persea gratissima*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

également; nous partîmes sans bateliers, ces messieurs préférant ramer eux-mêmes. Nous voguâmes traversant la même jolie région moitié eau, moitié terre où j'avais passé le matin, flottant entre les grandes touffes d'herbes vertes, au milieu des gros arbres de la forêt, et les troncs morts, debout sur la rive comme de vieilles ruines enfumées. Nous n'allâmes ni bien loin, ni bien vite; les rameurs novices trouvaient la soirée chaude et voulaient bien d'un jeu, mais non pas d'un travail. Ils s'arrêtaient, tantôt pour ajuster un héron blanc, tantôt pour tirer un vol de ciganas ou de perroquets, mais il se brûla beaucoup de poudre sans le moindre résultat. Nous revînmes, et comme le canot achevait doucement de virer, j'eus en face de moi le plus joli tableau que j'aie jamais contemplé. Les Indiens, ayant fini de dîner, avaient pris la petite embarcation à deux mâts tout enguirlandée de banderoles qu'on avait préparée pour la réception du président, et elles venaient à notre rencontre. Les musiciens étaient à bord et avec eux deux ou trois hommes, mais les femmes, au nombre de douze ou quinze, n'avaient pas voulu de leurs services, et, en vraies Amazones, avaient pris en main le gouvernail et les rames. Elles ramaient de tout leur cœur, et quand le canot fut près de nous, les musiciens jouant, les flammes flottantes au vent, le lac empourpré, tout enveloppé des rayons du soleil couchant, uni comme une glace, refléta nettement cette scène pittoresque. Chacune de ces figures bronzées, chaque ondulation des banderoles rouges et bleues, chaque pli jaune ou vert du pavillon national à la poupe,



Cases indiennes. — Dessin de Riou d'après une aquarelle

se détachait distinct et tranché au-dessous comme au-dessus de la surface de l'eau. La féerique embarcation, — car en vérité ne n'était pas autre chose — glissait entre l'éclat du soleil et l'éclat du lac profond et semblait emprunter ses couleurs à l'un et à l'autre. Elle approchait rapidement, bientôt elle fut tout près et alors éclatèrent les vivats joyeux auxquels nous répondîmes gaiement. Puis les deux bateaux se placèrent bord à bord et redescendirent ensemble, la guitare passant de l'un à l'autre, les chansons brésiliennes alternant avec les chants des Indiens. Non, l'on ne peut rien imaginer de plus fortement marqué de l'empreinte nationale, de plus fortement imprégné de la couleur des tropiques, de plus caractéristique enfin que cette scène du lac. Quand nous arrivâmes au débarcadère, les nuages aux tons roses et dorés n'étaient plus qu'une masse de vapeurs blanches ou d'un gris cendré; les derniers rayons du soleil s'étaient éteints et la lune brillait en son plein. En montant la pente légère du coteau, pour regagner le sitio, quelqu'un proposa de danser sur l'herbe et les jeunes filles indiennes formèrent un quadrille. Bien que la civilisation ait mêlé ses usages aux mœurs indigènes, il y avait encore dans leurs mouvements beaucoup des allures natives et cette danse de convention perdait quelque peu de son caractère artificiel. Enfin, nous rentrâmes à la maison, où les danses et les chants recommencèrent, tandis que, çà et là, des groupes assis par terre riaient et causaient, hommes et femmes fumant avec le même plaisir. L'usage du tabac, presque universel parmi les femmes de la basse classe, n'est cependant pas confiné chez les gens du commun. Plus d'une *senhora* aime

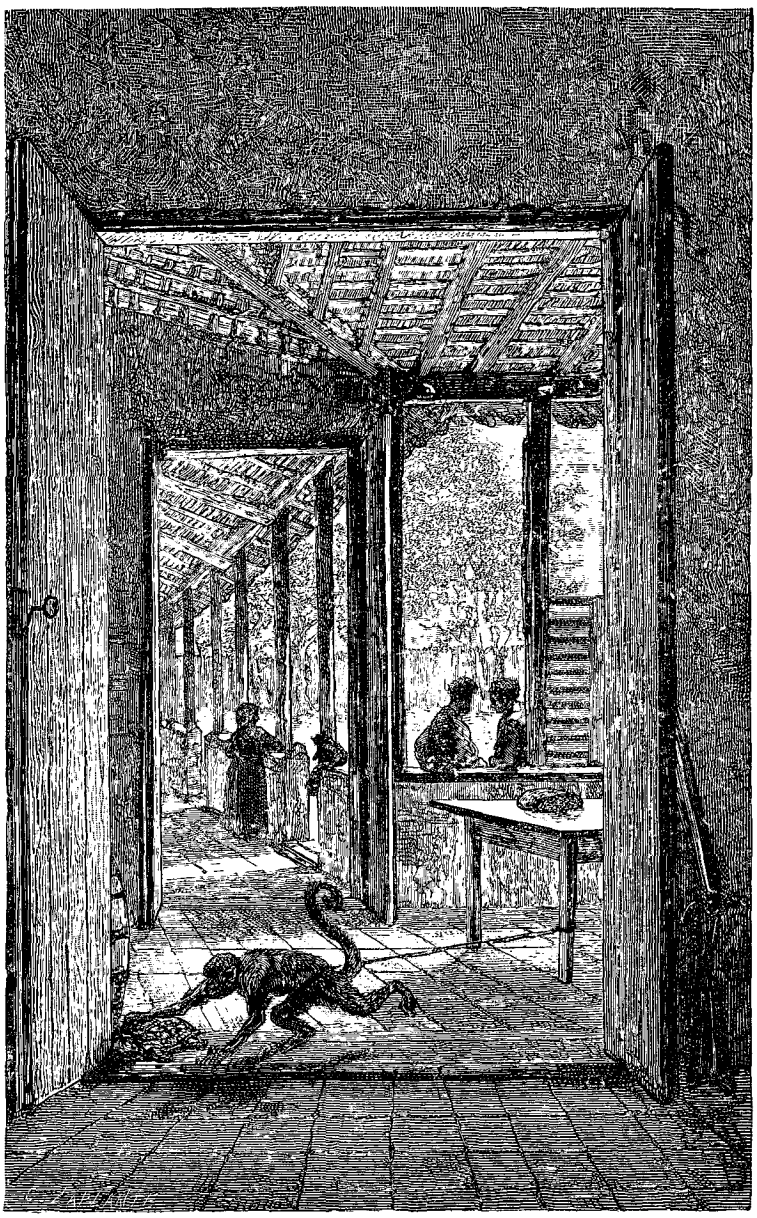
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à fumer sa pipe en se balançant dans son hamac pendant les heures chaudes de la journée.

IX

Un bal à Manaos. — Le district de Maués.

8 *novembre*. — Une agitation inaccoutumée régnait depuis quelques jours à Manaos. Il s'agissait d'organiser un grand bal en l'honneur de M. Tavares-Bastos. Où le bal aurait-il lieu? quel jour, à quelle heure? et — parmi les dames — que mettrait-on? quelle toilette aurait Mme X...? telles étaient les causes de l'émotion. Ces questions délicates ont été à la fin tranchées et il a été résolu que la *fonction* aurait lieu le 5 du mois au « Palais ». Le Palais c'est le nom invariablement donné à la résidence du président, ne consistât-elle qu'en une petite maison bien modeste pour porter ce titre pompeux. La nuit du 5 ne fut pas aussi favorable qu'on l'aurait désiré; il faisait fort sombre et comme le luxe des voitures est absolument inconnu, les groupes se pressaient par les rues à l'heure indiquée, éclairés par des lanternes portées à la main. Çà et là, sur son chemin, on voyait, à quelque coin de rue, surgir de l'ombre une toilette de bal sautillant avec précaution au-dessus des flaques de boue. Néanmoins, quand l'assemblée fut complète, je m'aperçus qu'aucune des robes n'avait souffert sérieusement du voyage. La variété des toilettes était grande, la soie et le satin frôlaient la laine et la mousseline et les figures offraient toutes les nuances du noir au blanc, sans compter les teintes cuivrées de l'Indien et du métis. Il n'y a ici, en effet, aucun préjugé de couleur. Une femme noire — toujours en supposant qu'elle est libre — est traitée avec autant de considération et obtient autant d'attention qu'une blanche. Il est cependant rare de rencontrer dans la société une personne qui soit absolument de pure race nègre, mais on y voit nombre de mulâtres et de *mammalucos* comme on appelle les métis indo-nègres. En général, il règne toujours une certaine gêne dans la société brésilienne, même dans les grandes villes; à plus forte raison dans les petites où, pour se garder de toute erreur, on exagère encore le formalisme et les conventions sociales. Les Brésiliens, en effet, si hospitaliers et si bons, sont gens très-formalistes, infatués de l'étiquette et des cérémonies. A leur arrivée, les dames s'assirent en rang sur les banquettes placées le long des murs de la salle de danse; de temps en temps, un cavalier poussait courageusement jusqu'à cette formidable ligne de charmes féminins et disait quelques mots, mais ce ne fut que fort tard, et après que les danses eurent à la fin rompu l'assemblée en groupes mêlés, que la scène commença à devenir réellement gaie.



Vérandah de la maison habitée par M. et Mme Agassiz, à Teffé. — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle.

Par intervalles, les plateaux circulaient, chargés de « doces » et de tasses de thé, et vers minuit un souper fut servi. Les dames prirent place à table et, debout derrière elles, leurs cavaliers les servaient. Bientôt les toasts et les santés commencèrent, portés et reçus avec enthousiasme, puis le bal reprit et les danses étaient fort animées quand le paquebot de Para, entrant dans le port, se couvrit de lumières et fit éclater des giran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doles de fusees, annonçant ainsi qu'il apportait d'heureuses nouvelles de la guerre. La satisfaction fut au comble et les quadrilles furent interrompus par de grands éclats de joie. La plupart des assistants passèrent la nuit sans dormir et les hommes se rendirent en foule à bord du bateau à vapeur pour s'y procurer des journaux. Les feuilles de Rio apportaient la nouvelle d'une grande victoire : victoire décisive, ajoutait-on, remportée sur les Paraguayens, à Uruguayana, où l'empereur commandait en personne.

Le lendemain un nouveau bal eut lieu pour célébrer ce triomphe, si bien que Manaós, dont les habitants se plaignent de mener une vie fort triste, eut cette semaine-là un tourbillon de gaieté tout à fait extraordinaire.

Comme tout le monde le sait, c'est presque en face de Serpa que le Madeira, ce puissant affluent de l'Amazone, vient s'unir à ce fleuve dont tous les enfants sont des géants, excepté quand on les compare à leur royal père. Mais cette embouchure n'est pas le seul débouché du Madeira. A vingt-cinq lieues environ du premier confluent, la rivière Maués se détache du Madeira et court, parallèlement à l'Amazone, jusqu'à ce qu'elle se joigne à la rivière Ramos, dont le cours suit dès lors la même direction, pour aller déboucher plus bas dans le grand lit. L'espace de sol ainsi circonscrit entre les quatre rivières, — le Madeira à l'ouest, l'Amazone au nord, le Ramos et le Maués au sud, — est indiqué, sur les cartes, sous le nom d'île de Tupinambaranás. C'est un réseau de rivières, de lacs et d'îles, un de ces labyrinthes aqueux qui formerait à lui seul un vaste système fluvial dans une autre région, mais qui est tout à fait perdu dans ce monde des eaux, dont il n'est qu'une partie minime. A bien dire, l'immensité de l'Amazone apparaît moins quand on suit le grand fleuve que quand on voyage sur les petits tributaires; c'est à peine si ces cours d'eau secondaires figurent sur les cartes, et, quand on y pénètre, on s'aperçoit que ce sont de larges fleuves.

La région du Maués est comparativement peu connue, parce qu'elle se trouve en dehors de l'itinéraire des bateaux à vapeur; mais, grâce aux efforts d'un des habitants les plus distingués, M. Michelis, qui y réside depuis vingt-cinq ans, et qui, par son énergie, son intelligence, l'honorabilité de son caractère, a contribué à relever le niveau moral du district tout entier, c'est une des subdivisions de la province les plus prospères. Il est triste de voir l'apathie qui règne dans les autres districts, quand l'exemple que nous avons sous les yeux témoigne des progrès qu'un homme peut faire faire à la population riveraine de l'Amazone. L'exemple de M. Michelis, et les heureux résultats qu'il a obtenus, devraient être un encouragement pour tous les hommes intelligents des établissements amazoniens. Le petit village de Maués est situé sur une sorte de terrasse devant laquelle, en cette saison où le niveau des eaux est très-inférieur à la plus haute limite de la crue annuelle, s'étend une large plage blanche. Au moment de notre arrivée, cette plage paraissait plus jolie encore, car elle était animée par la présence d'une nombreuse troupe d'Indiens de la Bolivie, campés sur le sable autour de grands feux. Nous contemplâmes ces gens avec une sorte d'étonnement, en songeant quel périlleux voyage ils font constamment dans leurs canots pesamment chargés. Maintes et maintes fois, il leur faut décharger leurs embarcations pour franchir les cataractes du Madeira, lorsqu'ils descendent cette rivière, et, au retour, ils sont obligés de les traîner lentement derrière eux. N'est-il pas étrange, quand cette rivière est la grande route du commerce de la Bolivie et de Malto-Grosso (et, par Malto-Grosso, du Paraguay) à l'Amazone, que l'idée suggérée par le major Coutinho, dans l'intéressant compte rendu de son exploration du Madeira, n'ait pas été mise à exécution! Suivant lui, une route tracée le long de la rivière, sur une longueur d'environ quarante lieues, ferait disparaître tous les obstacles et tous les dangers de ce difficile trajet.

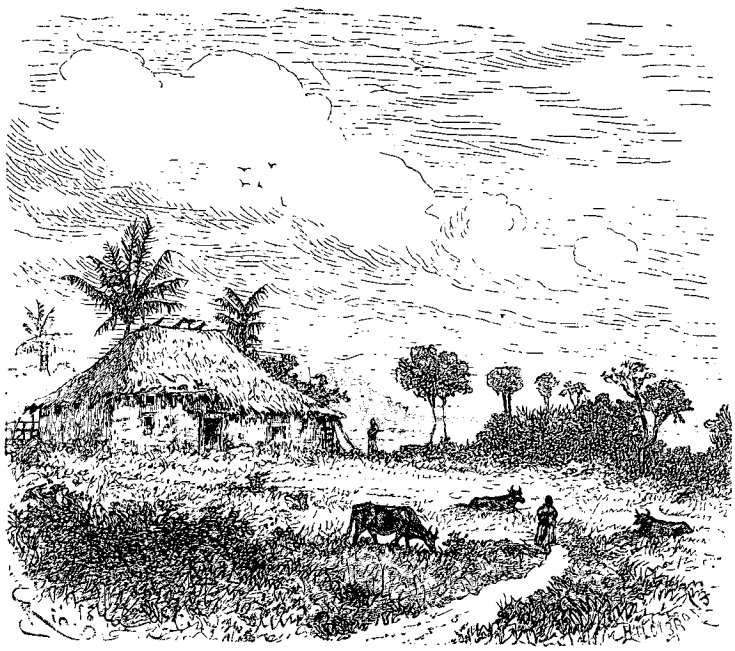
Maués n'est pas un amas de maisons; ce n'est qu'une rangée de cases s'étendant le long d'une large rue où l'herbe pousse à loisir, d'une extrémité à l'autre de la terrasse qui domine la rive. Au bout de cette rue, et isolée sur un terrain vague, s'élève l'église; c'est une petite construction d'aspect propret, devant laquelle est une croix de bois. La plupart des cases sont basses et couvertes en paille; mais, çà et là, on trouve une maison solide, au toit de tuiles, comme l'habitation de M. Michelis, dépassant le niveau des chaumières voisines. Malgré l'humble apparence de ce petit village, tous ceux qui en connaissent l'histoire en parlent comme d'un des établissements amazoniens qui ont le plus d'avenir, et aussi comme une des localités où le niveau moral est le plus élevé La principale denrée qu'on y produit est le guaraná. Le guaraná est un arbrisseau, ou plutôt une plante grimpante, car on en fait des treilles semblables à celles de notre mûrier grimpant. Cette plante atteint à la hauteur d'environ deux mètres et demi quand elle est en plein développement, et donne une fève de la grosseur de celle du café. La même enveloppe contient toujours deux de ces graines. Après torréfaction, les fèves du guaraná sont pilées dans une petite quantité d'eau jusqu'à ce que, à force d'avoir été triturées, elles se trouvent réduites en une sorte de pâte ferme. On sèche cette pâte, qui a la couleur du chocolat et une dureté plus grande, et, pour l'employer, on la râpe, en se servant pour cela de la langue rugueuse du pirarucú; puis la poudre, mêlée à du sucre, est jetée dans un verre d'eau, et l'on obtient ainsi une boisson rafraîchissante très-agréable. On assure que cette pâte possède aussi des propriétés médicinales, et qu'on l'administre avec d'excellents résultats dans tous les cas de dyssenterie. Dans certaines parties du Brésil et de la Bolivie, on en fait une très-grande consommation, et nul doute que l'usage ne s'en répande, quand la valeur en sera plus généralement connue. Les Indiens donnent car-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rière à leur fantaisie dans la préparation de cette drogue, et moulent la pâte en forme de cavalier, de cheval, de serpent, etc.

Ce matin, mon attention a été appelée par un grand bruit de voix dans la rue, et, allant à la fenêtre, j'ai vu, rassemblée devant la porte de la maison où le président est logé, une grande foule d'Indiens de Bolivie.

Ils avaient apporté, pour les vendre, quelques manteaux, et je ne tardai pas à voir apparaître, en costume bolivien, la plupart de nos compagnons de voyage, qui s'étaient empressés de faire cette emplette. Ce costume est invariablement le même : une longue tunique faite de deux morceaux cousus aux épaules et pendant, l'un par devant, l'autre par derrière, avec une ouverture pour passer la tête ; une ceinture pour fixer ces deux pièces à la taille. Cela, et un grossier chapeau de paille à larges bords, compose tout l'habillement de ces gens. Le vêtement de travail est généralement fabriqué avec des fils d'écorce ; mais, le manteau de gala, celui des jours de fête, est un tissu de coton à côtes, de fabrication indigène, fin et moelleux en même temps que serré et fort. Ce costume peut être plus ou moins orné, mais il a toujours la même forme. Les Indiens Boliviens paraissent plus travailleurs que ceux du Brésil, ou bien ils sont tenus sous une discipline plus rigoureuse.

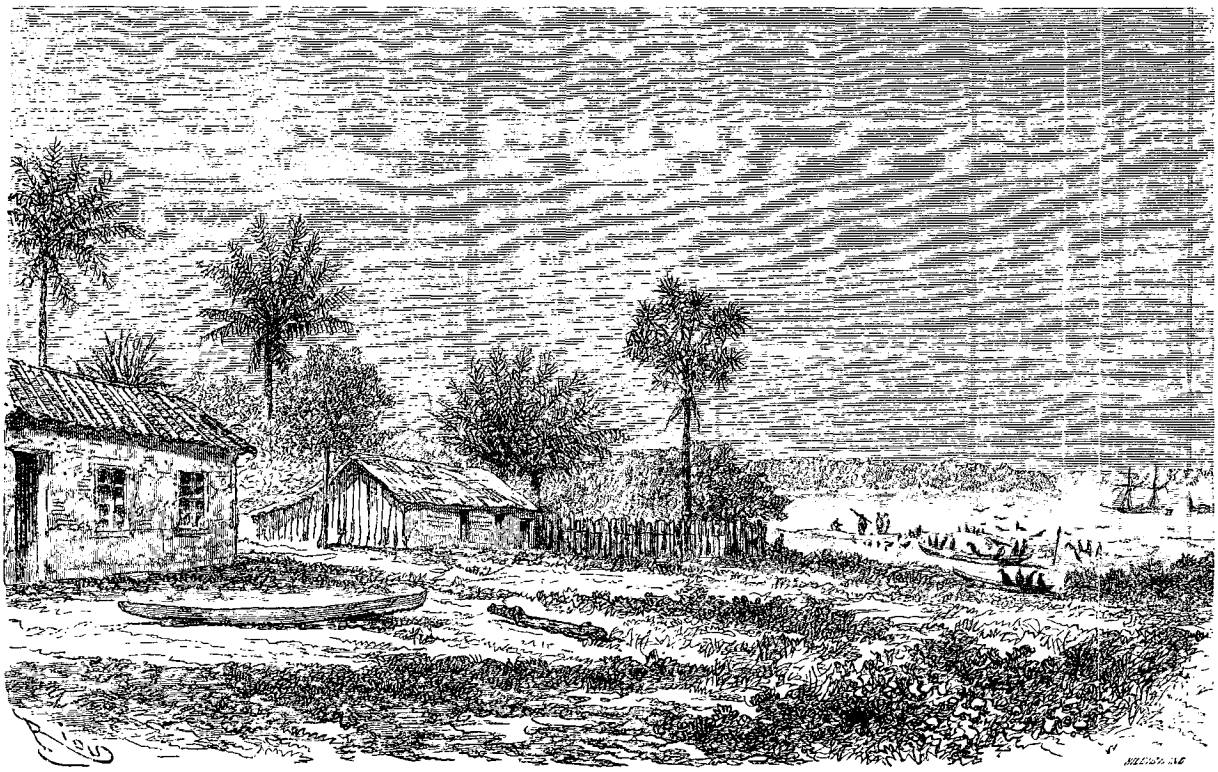


Case indienne, à Teffé. — Dessin de Riou d'après une aquarelle.

14 *décembre*. — A l'établissement de Mucaja-Tuba. — *Mucaja* est le nom d'une espèce de palmier très-abondante ici, et *tuba* signifie lieu. Nous sommes donc dans un bois de palmiers acrocomias. C'est hier que nous avons quitté Maués pour faire cette petite excursion. Nous devions partir au point du jour ; mais, à l'heure fixée, la pluie s'est mise à tomber, comme elle fait sous ces latitudes, à torrents, avec de violents éclats de tonnerre et des éclairs éblouissants. Nous avons dû attendre, et cela s'est trouvé pour le mieux, car vers onze heures l'orage a cessé, mais le ciel est resté voilé pendant tout le reste du jour. En remontant le Maués, nous avons passé devant les embouchures d'une infinité de rivières et de lacs innommés, larges nappes d'eau parfaitement inconnues, si ce n'est des gens du voisinage immédiat. A la nuit, nous arrivâmes à destination, et, vers huit heures, on jetait l'ancre devant le petit village. En approchant, nous vîmes une ou deux lumières errer sur la rive, et nous nous demandâmes de nouveau ce que devaient penser les habitants au bruit et à la vue du monstre dont, pour la première fois, la vapeur sifflait sur ces eaux. Ce matin, un canot a été rempli des présents de toute sorte que le président apporte aux Indiens, et nous sommes allés à terre. Notre débarquement s'est aisément effectué sur une vaste plage, et nous nous sommes dirigés de suite vers l'habitation du chef, un vieillard à l'air respectable, qui se tenait debout sur le seuil de sa porte pour nous recevoir. C'est une ancienne connaissance du major Coutinho, qu'il accompagna jadis dans son exploration du Rio-Madeira. Les habitants de ce village sont des Mundurucús, et forment une des tribus les plus intelligentes et les plus bienveillantes de l'Amazone. Ils sont sans doute déjà trop civilisés pour qu'on puisse les regarder comme offrant un exemple de la vie sauvage des Indiens primitifs. Néanmoins, comme c'était la première fois que nous nous trouvions dans un établissement isolé et éloigné de toute influence civilisatrice, à part un conctact occasionnel avec les blancs, cette visite avait pour nous un intérêt tout spécial. Rien de plus surprenant que la grandeur et la solidité de leurs maisons, où cependant il n'y a pas un clou. La charpente en est faite de troncs bruts, unis ensemble par des liens fabriqués avec des lianes longues et élastiques, les cordes de la forêt. Le major Coutinho nous assure que ces gens connaissent fort bien l'usage des clous dans les constructions, et, quand ils se demandent l'un à l'autre un *sipó* (liane), ils se disent, par dérision : « Passe-moi un clou. » La maîtresse poutre du toit de la maison du chef n'était pas à moins de trente-cinq ou trente-huit pieds de hauteur, et l'intérieur était spacieux à proportion. Les hamacs étaient pendus dans les coins ; l'un d'eux était séparé de l'espace restant par une cloison basse en feuilles de palmier. Des arcs et des flèches, des fusils et des rames étaient appuyés ou accrochés aux parois. La cuisine au manioc était adjacente à l'appartement central. Pour clôtures, les portes et les fenêtres, nombreuses, avaient des nattes en feuilles de palmier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette maison du chef était la première d'une rangée d'habitations de même caractère mais un peu plus petites, formant un des côtés d'une grande place ouverte, dont le côté opposé était garni d'une rangée égale de constructions. A peu d'exceptions près, toutes les cases étaient vides, car la population ne se rassemble que deux ou trois fois dans le cours de l'année, à certaines fêtes périodiques. Le reste du temps, elle est presque toujours disséminée dans les sitios, et occupée aux travaux des plantations. Mais, quand reviennent ces fêtes, il y a une réunion de plusieurs centaines d'individus, et les maisons donnent abri à plus d'une famille. Alors on arrache les herbes folles de la grande place, on nettoie le sol, on le balaye, on dispose toutes choses pour les danses du soir. Cela dure de dix à quinze jours, après quoi tout ce monde se disperse, et chacun retourne à son travail. En ce moment, il n'y a guère dans le village qu'une quarantaine de personnes. Ce que nous avons vu de plus curieux, c'est l'église située à l'entrée du hameau, et construite tout entière de la main des Indiens. C'est un assez grand édifice, pouvant contenir de cinq à six cents personnes; les murs, en terre, sont parfaitement unis à l'intérieur, et peints avec les couleurs que les Indiens savent extraire des écorces, des racines et des fruits de certains arbres, ou d'une sorte d'argile parti-



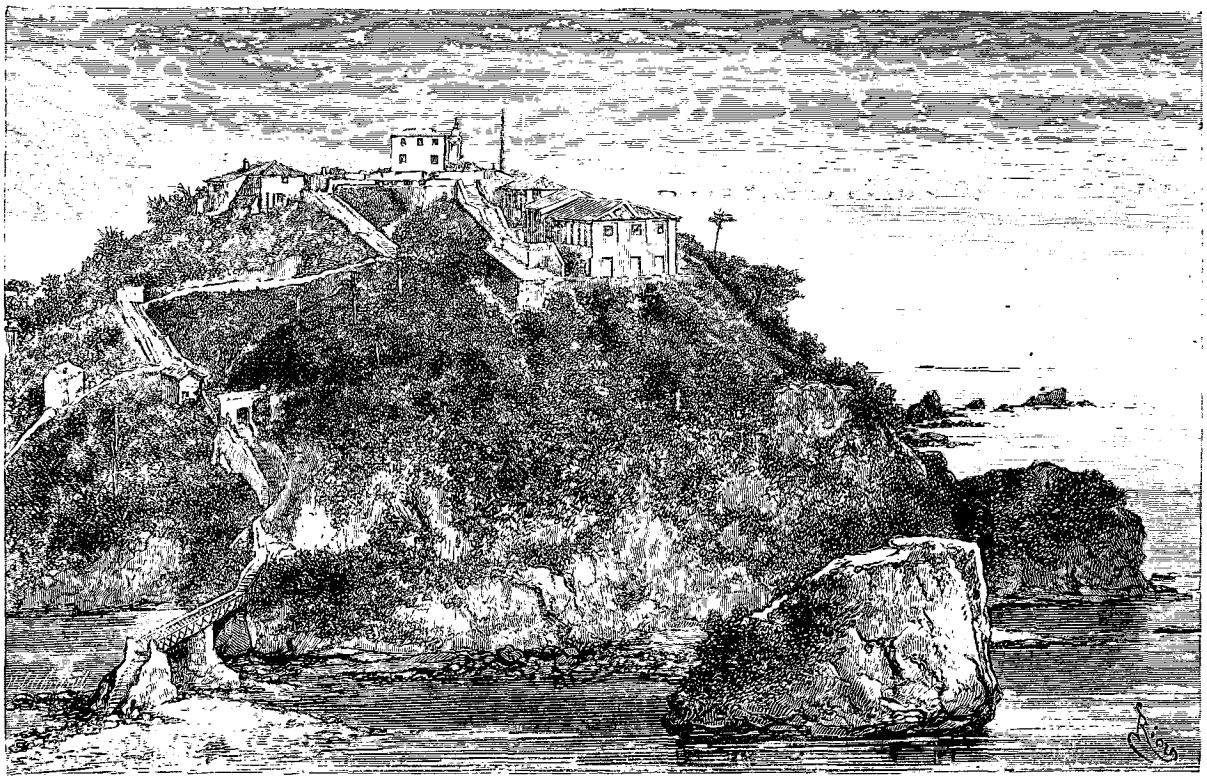
Le port de Teffé. — Dessin de Riou d'après une aquarelle.

culière. La partie voisine de la porte est complétement nue, et l'on n'y voit que les fonts baptismaux, grossièrement taillés dans le bois; mais l'extrémité opposée est divisée de manière à former un sanctuaire dans lequel quelques degrés donnent accès à l'autel, surmonté d'une niche où est placée la grossière image de *la Mère* et de *l'Enfant*. Architecture et ornements sont du style le plus naïf; les peintures consistent en bandes bleues, rouges, jaunes, constellées çà et là d'un *essai* d'étoile ou festonnées de losanges. Nulle église de nos villes, coûtant des millions, ne peut émouvoir comme cette petite chapelle aux murailles de boue, aux peintures enfantines, avec son clocheton couvert en chaume et sa croix de bois sur le parvis. Il est triste que ces pauvres gens, dont le sentiment religieux est si vif, ne possèdent pas un service régulier. A de longs intervalles seulement, un prêtre en tournée vient les voir; mais, ce srares occasions exceptées, il n'y a personne pour leur administrer le mariage ou le baptême, et pour donner, à eux ou à leurs enfants, l'instruction religieuse. Et cependant l'église était soigneusement tenue, le sol jonché de feuilles fraîches, et tout dénotait que le bâtiment était l'objet d'une sollicitude diligente.

Traduit par Félix Vogeli.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Boa Viagem. — Dessin de E. Riou d'après une photographie.

VOYAGE AU BRÉSIL,

PAR M. ET Mme AGASSIZ [1].

1865-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Maués et son district. — Remonte du Rio Negro. — Pedreira.

Les maisons de Manaós ne sont pas moins propres que son église, et les habitants sont tous décemment vêtus, dans le costume invariable des Indiens civilisés : les hommes, en pantalon et en chemise de cotonnade ; les femmes, en jupe de calicot et chemisette flottante, leurs cheveux noirs ramenés et réunis sur le sommet de la tête au moyen d'un peigne semi-circulaire tellement placé en avant, que le bord en vient presque sur le front; sur les côtés sont fixées quelques fleurs. Je n'ai jamais vu une femme indienne qui ne fût pas coiffée d'un de ces peignes; ces produits des manufactures étrangères arrivent jusqu'aux établissements les plus retirés de la forêt, dans la pacotille des trafiquants ambulants qu'on appelle *regataos*. Ces colporteurs sont partout bien connus sur les rives de l'Amazone et de ses tributaires; ils sont, à ce que l'on dit, de la plus insigne mauvaise foi dans leur commerce avec les Indiens, et ceux-ci ne manquent jamais de tomber naïvement dans tous leurs piéges. Dans un rapport du docteur Adolfo de Barros qui, durant sa courte mais habile administration, a relevé et, autant qu'il était en son pouvoir, réformé les abus qui se commettaient dans la province de l'Amazone, on lit, après quelques mots sur la nécessité de l'instruction religieuse dans ces établissements, les phrases suivantes : « Aujourd'hui, qui est-ce qui va chercher l'Indien dans les profondeurs de la forêt vierge, sur les bords de ces fleuves sans fin? Personne, si ce n'est le *regatao*, moins barbare sans doute que le sauvage, mais plus corrompu. Celui-là sait bien où le trouver; il va, et, sous prétexte de commerce, il le déprave, il le déshonore. »

Notre visite à l'église terminée, la population tout entière, hommes, femmes et enfants, nous accompagna en bas, sur la plage, pour recevoir les présents dont le président fit en personne la distribution. C'étaient, pour les femmes, des bijoux de clinquant dont elles

1. Suite et fin. — Voy. pages 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raffolent, des vêtements de cotonnade, des colliers, des ciseaux, des aiguilles, des miroirs ; puis, pour les hommes, des couteaux, des hameçons, des haches et d'autres instruments de travail ; puis encore, une grande variété de menus objets et de joujoux pour les enfants. Bien que ces bonnes gens soient pleins de cordialité et de bienveillance, ils conservaient l'impassibilité qui caractérise leur race. Je n'ai pas vu un changement d'expression sur une seule figure : je n'ai pas entendu un mot de gratitude ou de plaisir. Une seule chose parvint à provoquer le sourire : fatiguée d'être debout et exposée aux rayons du soleil, je m'assis parmi les femmes, et, comme la distribution se faisait rapidement, je fus traitée comme une d'elles, et reçus pour ma part une robe aux couleurs voyantes. Ce fut parmi les Indiens un éclat de rire général, et l'incident parut les divertir beaucoup.

Nous rentrâmes à bord à dix heures, pour déjeuner, et, dans l'après-midi, toute la population du village vint satisfaire sa curiosité et visiter notre bâtiment. La générosité de ces gens est des plus grandes ; je ne me rencontre jamais avec eux sans en recevoir quelque présent, que ce serait une injure de refuser. Tout ce qu'ils ont, ils l'offrent à l'étranger : c'est un fruit, des œufs, un poulet, une *cuïa*, une corbeille, un bouquet ; leurs sentiments seraient blessés si vous vous retiriez les mains vides. A cette occasion, la femme du chef m'apporta une belle volaille grasse ; une autre femme, un panier ; une troisième, un fruit qui ressemble beaucoup à notre citrouille d'hiver et remplit le même usage. Je fus heureuse d'avoir sur moi quelques colliers et quelques images de saints, pour reconnaître ces cadeaux ; mais je suis persuadée que les visiteuses ne comptaient rien recevoir en échange : c'est pour elles un devoir d'hospitalité que de faire un présent à leur hôte.

Lorsque les Indiens furent réunis à bord de notre navire, le capitaine fit tirer le canon devant eux ; il fit faire aussi quelques tours dans la rivière, afin de leur montrer la machine en action et les roues en mouvement. Ils regardèrent tout cela avec le même air calme et placide, en hommes qui sont au-dessus — peut-être faudrait-il dire au-dessous — de toute émotion de surprise. Et en effet, la sensibilité prompte aux impressions nouvelles, la surprise, le plaisir, l'émotion, ces dons précieux accordés à la race blanche, ne diffèrent-ils pas autant de l'impassibilité de l'Indien que les traits mobiles de la même race diffèrent de cette physionomie bronzée qui ne peut ni rougir ni pâlir?.... Nous ne pûmes échanger que quelques mots avec nos visiteurs ; car, à l'exception du chef et d'un ou deux hommes qui servirent d'interprètes, pas un ne connaissait le portugais et ne parlait autre chose que la *lingoa geral*.

15 *décembre*. — Hier, après que les Indiens nous eurent quittés, nous poursuivîmes notre route vers un autre établissement où nous comptions trouver un gros village. Il était nuit quand nous arrivâmes ; malgré cela, quelques-uns de nos compagnons descendirent à terre. Ils ne trouvèrent qu'une place envahie par les herbes et des maisons désertes ; toute la population était dans la forêt. Aujourd'hui, deux ou trois canots chargés de monde ont accosté notre vapeur ; c'étaient les Indiens venant saluer le président et recevoir ses présents. Il y avait parmi eux une vieille femme qui doit avoir appartenu à quelque tribu plus primitive. La partie inférieure de son visage portait un tatouage bleu foncé, qui couvrait le tour de la bouche et le bas des joues jusqu'aux oreilles. Plus bas encore, le menton était tatoué d'une sorte de filet, ornement sans doute à la mode, et trouvé fort joli par ses compagnes, aux beaux jours de sa jeunesse. Une ligne noire, tracée au-dessus du nez, faisant le tour des yeux et se prolongeant jusqu'aux oreilles, produisait l'effet d'une paire de lunettes. La partie supérieure de la poitrine était couverte de larges mailles, réunies en haut par deux lignes droites dessinées autour des épaules, comme pour représenter le tour de dentelle grossière qui garnit d'habitude la gorgerette de la chemise de ces femmes.

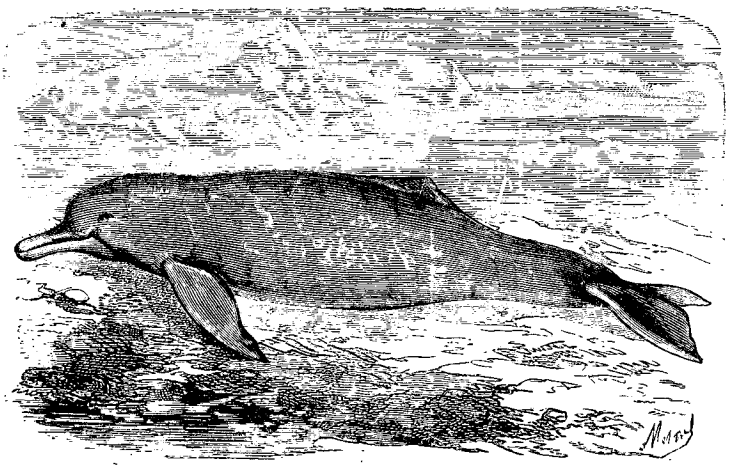
A l'heure du déjeuner, nous avons dit adieu à ces gens, et nous voici en route pour retourner à Maués. Cette intéressante excursion est terminée.

16 *décembre*. — *Maués*. — Depuis hier midi nous sommes ici. En arrivant, nous avons rencontré un Mundurucú et sa femme, qui, comme spécimens du type, sont beaucoup plus curieux que ceux que nous sommes allés voir. Ils sont venus, pour affaires, d'un établissement situé à environ vingt journées de Maués. La figure de l'homme est tout entière tatouée de bleu foncé. Ce singulier masque se termine, sur le bord, par un joli dessin à jour, d'environ un demi-pouce de large, qui fait tout le tour des joues et du menton. Les oreilles sont percées de grands trous où pendent, quand le *costume* est complet, des morceaux de bois. Le corps est entièrement couvert par un réseau net et compliqué de tatouages. Du reste, comme il se trouve maintenant en pays civilisé, notre Mundurucú est vêtu d'un pantalon et d'une chemise. Chez la femme, la marque de tatouage ne couvre que le bas du visage ; tout le haut de la figure est libre, à l'exception de la ligne des yeux et du nez. Le menton et le cou sont aussi ornés de ce même dessin que nous vîmes hier sur la face de la vieille femme. Ces Mundurucús ne parlent pas portugais, et paraissent peu disposés à répondre aux questions de l'interprète.

M. Agassiz a eu du bonheur dans ses recherches. Bien que nous soyons seulement à une courte distance de Manaós, localité dont les poissons lui sont déjà très-passablement connus, il trouve, autour de Maués et dans les environs, un nombre surprenant d'espèces et de genres nouveaux. Comme partout où nous allons, tout le monde se fait naturaliste pour l'amour de lui. Notre excellent ami le président, toujours empressé de faire tout ce qui est de nature à faciliter les études, a mis à l'œuvre les meilleurs équipages de pêche, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaillent au profit de M. Agassiz. Le commandant, lorsque son navire est à l'ancre, emploie ses hommes au même travail, et M. Michelis et ses amis ne s'épargnent pas. Parfois néanmoins il se mêle à ses succès quelque désappointement dont l'ignorance et la superstition des pêcheurs sont la cause. Depuis qu'il est dans l'Amazone, il cherche à se procurer un spécimen de boto, espèce de marsouin propre aux eaux que nous explorons. Rien de plus difficile. Comme la chair de cet animal n'est pas comestible, rien ne peut décider l'Indien à se donner la peine nécessaire pour le prendre. M. Michelis a beaucoup insisté près des pêcheurs sur la valeur de la prise, et, hier au soir enfin, au moment où nous nous levions de table, on est venu nous dire qu'un boto avait été pris, et que déjà on le transportait de la plage à la maison. Suivi du cortége entier de ses amis, — car la rage a gagné tout le monde, — l'heureux naturaliste se hâta d'aller contempler son trésor depuis longtemps convoité. C'était bien un boto! mais.... horriblement mutilé, car un Indien avait coupé une nageoire, — remède souverain contre la maladie; — un autre avait arraché un œil, pour en faire un charme qui, placé près de la jeune fille aimée, lui gagnerait irrésistiblement son affection; le reste à l'avenant. En dépit des mutilations de l'animal, M. Agassiz fut enchanté de le posséder enfin, et toute la nuit il le surveilla soigneusement, de peur que quelque autre sortilége ne fût encore convoité par les superstitieux habitants.



Boto de Maués (variété de marsouin). — Dessin de Mesnel d'après un croquis de M. Agassiz.

18 *décembre*. — Ce beau zèle pour la zoologie ne fait pas négliger la collection de palmiers qui commence à être considérable. Ce matin, nous sommes allés dans la forêt pour recueillir de très-jeunes arbrisseaux de cette famille, qui serviront de termes de comparaison avec d'autres arbres de la même espèce, pleinement développés, qui déjà ont été recueillis et sont prêts à être transportés. Mille choses dans ces bois attirent la vue et vous distraient de l'objet que vous cherchez.

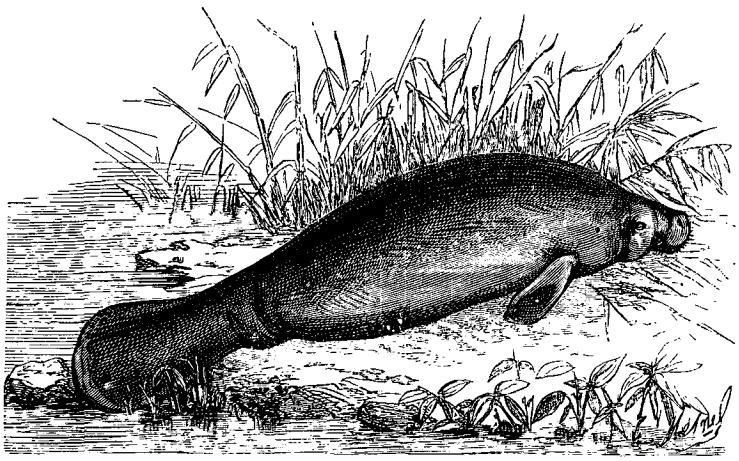
Combien de fois nous nous sommes arrêtés pour admirer quelque tronc élancé, faisant à lui seul tout un monde de végétation! A chaque nœud, à chaque angle, les parasites s'accrochent; les lianes pendent des hautes branches jusqu'à terre; les sipós enlacent le tronc, si étroitement serrés les uns contre les autres qu'on dirait les cannelures d'une colonne. Combien de fois encore nous nous sommes arrêtés, immobiles, aux écoutes, pour entendre le sifflement rapide du vent sur les feuilles de palmier, à cinquante pieds au-dessus de nos têtes! Ce n'est point le bruissement lent et sourd de l'air sur les branches des pins de nos forêts, on dirait le son clair d'un rapide ruisseau. A travers l'étroit sentier, un énorme papillon, de ce bleu vif qu'on admire dans les collections d'insectes du Brésil, flotte doucement à quelque distance de nous. Le voilà posé presque à notre portée, repliant ses splendeurs azurées et ne paraissant plus, calme et immobile, qu'une fleur brune tachetée de blanc. Nous nous approchons avec précaution, mais une feuille sèche a craqué sous un pied; il repart déployant de nouveau, quand il ouvre ses ailes, tout l'éclat de son merveilleux coloris. Le mouvement de ce Morphos qui plane dans l'air contraste singulièrement, bien que rapide, avec le vol aux vifs battements des Héliconiens. Le premier appuie largement sur l'air, et d'un coup unique, l'éventail de ses ailes, les autres le frappent d'un mouvement court, rapide et tremblotant.

27 *décembre*. — Nous voici sur le Rio Negro, en amont de Manaós. Notre première journée, passée sans incident remarquable, a pourtant été excellente. Le temps était tel qu'on le voit rarement dans cette région; c'est la seule fois durant les six mois que nous venons de passer dans l'Amazone que nous ayons eu de la fraîcheur sans que le ciel fût voilé. La fraîcheur, en ce pays, est d'ordinaire le résultat de la pluie. Dès que le soleil se montre, la chaleur est intense. Mais hier, une forte brise soufflait sur le Rio Negro; les eaux noires de la rivière avaient pris sous ce vent froid une teinte bleue et des vagues blanches moutonnaient à leur surface. C'est une chose curieuse que le Rio Negro, affluent de l'Amazone, reçoive des branches du grand fleuve. Un peu au-dessus de sa jonction avec le Solimoens, ce dernier envoie au Rio Negro de petits affluents devant lesquels nous avons passé hier. Le constraste des eaux laiteuses de ces rivières avec la teinte noire ambrée du courant dans lequel elles se jettent les rend très-reconnaissables. Ce n'est pas le seul exemple de ce mode singulier de formation de rivière dans ce gigantesque système d'eaux douces. Humboldt, en effet, parlant de la double communication qui existe entre la Cassiquiare et le Rio Negro, et du grand nombre de branches par lequel le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rio Branco et le Hyapurá se mettent en rapport avec le Rio Negro et l'Amazone, dit :

« Au confluent du Hyapurá, on observe un phénomène encore plus extraordinaire. Avant que cette rivière ne se joigne à l'Amazone, celui-ci, qui est le réservoir général, envoie trois branches, l'Uaranapu, le Manhama et l'Avateparana, au Hyapurá, qui n'est cependant qu'un tributaire. L'astronome portugais Ribeiro a prouvé ce fait important. L'Amazone fournit ainsi des eaux au Hyapurá avant de recevoir cet affluent dans son sein. » Ainsi fait-il pour le Rio Negro La physionomie de cette rivière est particulière et très-différente de celle de l'Amazone ou du Solimoens. Les rives se découpent en nombreux promontoires qui, de distance en distance, rétrécissent le canal et forment des baies profondes. Il semblait qu'en avançant nous franchissions une série de barres, d'anses ou de lacs. De fait, nous avons déjà passé devant plusieurs grands lacs, mais les grandes nappes d'eau abondent tellement ici qu'elles n'ont pas même de nom et attirent à peine l'attention. La végétation est, elle aussi, différente de celle des bords de l'Amazone. Ainsi nous avons vu peu de palmiers et la forêt est caractérisée par un grand nombre d'arbres dont la couronne de feuillage, uniformément et doucement arquée, forme des dômes aplatis. Le plus remarquable, à cause de sa grande élévation et de l'étendue de son feuillage, est le sumaumeira que j'ai déjà décrit. Mais cette disposition en ombrelle des branches et des rameaux n'est pas particulière à une seule espèce; elle caractérise un grand nombre d'arbres au Brésil, de même que les arcs-boutants de la base du tronc. Toutefois elle est plus fréquente ici que nous ne l'avons vue ailleurs.



Lamantin. — Dessin de Mesnel d'après un croquis de M. Agassiz.

Les rives semblent à peine habitées; durant toute la journée d'hier, nous n'avons rencontré qu'un seul canot, que nous avons hélé pour lui demander à quelle distance se trouvait le petit village de Tauá-Péassú devant lequel nous devons jeter l'ancre et passer la nuit. C'était l'embarcation d'une famille indienne descendant la rivière. Leur vue nous rappela que nous avions dépassé la région habitée, car l'homme qui tenait les rames était entièrement nu et la femme et les enfants se cachaient sous le petit rouffle pour nous épier curieusement. Toutefois ils répondirent amicalement que nous n'étions plus loin de notre destination, où nous arrivâmes, en effet, bientôt après, à la nuit tombante. A cette heure avancée, nous n'avons pu juger qu'imparfaitement de l'aspect de la localité; cependant, au clair de la lune, nous avons pu voir que les maisons, au nombre d'une dizaine, reposent sur une terrasse en forme de croissant formée par la berge d'une petite anse qui s'enfonce dans les terres juste en cet endroit.

Nous sommes arrivés hier à Pedreira. C'est un petit village composé d'une vingtaine de maisons sur la lisière de la forêt. L'endroit mérite assurément le nom de *Carrière* (Pedreira), car la rive est hérissée de rochers et de blocs. Nous avons débarqué de suite et MM. Agassiz et Coutinho ont passé la matinée à des études géographiques, tout en herborisant un peu. Au cours de cette promenade scientifique, nous avons rencontré un campement d'Indiens fort pittoresque. La rivière est en ce moment si haute, que l'eau se répand au loin dans l'intérieur de la forêt. Dans un canton du bois ainsi inondé, sont amarrées un certain nombre de barques indiennes. Près de là, sur la terre ferme, les Indiens ont pratiqué une petite clairière en abattant les arbres intérieurs et en ne laissant debout que ceux de la circonférence, de manière à former un bosquet circulaire et bien ombragé. Dans ce bosquet ils ont pendu leurs hamacs, tandis qu'au dehors sont établis les jarres, les marmites et les ustensiles de toute sorte. Il y avait dans ce petit camp plusieurs familles indiennes qui avaient abandonné leurs plantations de manioc, situées dans la forêt, pour venir passer au village les fêtes de Noël. Je demandai aux femmes ce qu'elles faisaient, elles et les enfants, dont il y avait un grand nombre, quand survenait la pluie; car un toit de feuillage est un pauvre abri contre une pluie des tropiques qui tombe non par filets, mais par ruisseaux. Elles se mirent à rire et me montrèrent les canots, disant que, en pareille occurrence, elles se couchaient sous le petit rouffle en feuilles de palmier dont est garni l'arrière de toute embarcation, et que là elles étaient à l'abri. En pleine rivière, cela ne suffirait pas à les protéger, mais sous les arbres de la forêt épaisse les canots ne sont pas exposés à toute la violence de l'averse. Au retour, nous nous sommes arrêtés dans une case indienne pour voir faire le chaume de palmier avec les folioles du curuá. Quand elles sont toutes jeunes, les folioles de cet arbre sont serrées contre la côte centrale; on les rabat de manière qu'elles ne soient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus attachées à l'axe que par quelques fibres. Lorsque, après cela, on prend l'axe à la main, elles pendent sur le côté comme autant de rubans couleur de paille; c'est fort joli : lorsqu'elles sont nouvelles, ces folioles ont une nuance très-délicate. Avec les feuilles ainsi préparées on couvre les toits et l'on fait les parois de la case.

La côte centrale, qui est forte et a souvent de quatre à cinq mètres de long, est placée en travers et sert de support, tandis que les folioles pendantes sont rattachées les unes aux autres. Cette espèce de chaume dure des années et protége parfaitement contre la pluie et contre le soleil. On emploie ailleurs d'autres espèces de palmier au même usage.

En rentrant au village, nous avons rencontré le curé, qui nous a invités à aller nous reposer chez lui et, chemin faisant, nous l'avons prié de nous montrer l'église. On peut presque toujours juger de la bonne ou mauvaise condition de l'établissement par l'état dans lequel se trouve l'église. Tout dans celle-ci dénotait l'abandon : les murs en terre étaient percés de plus de fenêtres que n'en avait pratiqué le maçon, mais l'intérieur était propre, et l'autel plus joli qu'on ne s'y serait attendu dans un village aussi pauvre que celui de Pedreira paraît l'être. Peut-être aussi était-elle mieux tenue ce jour-là que de coutume, à cause de la solennité des fêtes. La semaine de Noël dure encore et l'Enfant Jésus reposait sur une couche de verdure dans un petit berceau de feuilles et de fleurs évidemment préparé tout exprès pour la fête. Le curé de ce petit village, le P. Samuel, est un prêtre italien qui a passé plusieurs années de sa vie parmi les Indiens de l'Amérique du Sud, partie en Bolivie, partie au Brésil. Il ne nous fit pas, comme son confrère de Tauá-Péassú, un pompeux éloge de la salubrité de sa paroisse. Au contraire, il nous dit que la fièvre intermittente, dont lui-même a beaucoup souffert, est très-fréquente et que le peuple est misérablement et insuffisamment nourri. Quand les arrivages de Manaós tardent un peu, on ne trouve plus dans le village ni café, ni sucre, ni thé, ni pain. Comme il n'y a pas de plage ici, il faut aller pêcher à une certaine distance, de l'autre côté de la rivière, et quand les eaux sont très-hautes, il est impossible d'attraper le poisson. Alors les Indiens en sont réduits à vivre exclusivement de *farinha d'agoa* et d'eau. Ce régime plus que frugal satisfait, pour ceux qui y sont habitués, aux exigences de l'estomac, mais le petit nombre de blancs qui vivent dans ce village perdu souffrent cruellement. Quel plus éloquent commentaire de l'incuriie et de l'indolence de cette population, qu'un pareil manque d'aliments dans une région où une variété immense de végétaux pourrait être cultivée presque sans travail; où les pâturages sont excellents, comme en témoigne le bon état des quelques vaches que l'on voit à Pedreira; où le café, le coton, le cacao, le sucre, trouvent les conditions de sol et de climat qui leur conviennent le mieux et donneraient des récoltes plus abondantes que dans aucune des contrés où l'on fait de ces produits une exportation considérable! Et cependant dans ce pays de l'abondance le peuple vit sous la menace incessante de la famine!



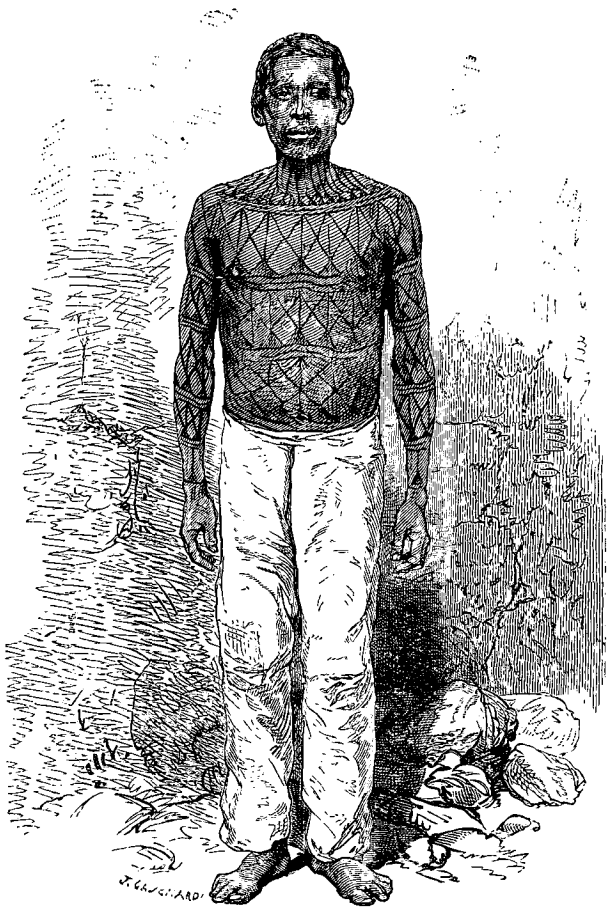
Négresse Mammaluco. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Comme je l'ai dit, quinze ou vingt maisons, toutes habitées en ce moment, forment le village, mais le P. Samuel nous assura que nous avions sous les yeux la population au grand complet, la solennité de Noël attirant ici tous les habitants du voisinage. Ils se disperseront de nouveau dans quelques jours et retourneront à leurs maisons de paille et à leurs plantations de manioc au milieu de la forêt. Au dire du curé, la plupart des dimanches de l'année l'assemblée des fidèles à la messe ne se compose que de lui-même et de quelques enfants de chœur.

Après un repos d'une demi-heure à la maison de ce prêtre, il nous invita à visiter sa plantation de manioc, à une petite distance dans la forêt, assurant que M. Agassiz pourrait s'y procurer une variété de palmiers que depuis longtemps il désirait avoir. Une invitation de ce genre fait venir à l'esprit l'idée d'une promenade, mais dans ce pays, où la surface du sol est inondée, les courses d'un endroit à un autre se font par eau. Nous nous mîmes donc dans une barque et, après avoir longé pendant quelque temps la rivière, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénétrâmes au milieu des bois et commençâmes à naviguer en forêt. L'eau était calme et unie comme une glace; les arbres s'élevaient au-dessus d'elle et les longues branches venaient y plonger leurs extrémités. Nous décrivions de nombreuses sinuosités autour des troncs, écartant les rameaux et flottant sous les verts bosquets. Chaque feuille se réfléchissait nettement, et la forêt et l'eau se confondaient l'une à l'autre de telle façon qu'il eût été difficile de dire où commençait celle-ci, où finissait celle-là. L'ombre et le silence nous enveloppaient si complétement que le léger bruit des pagaies jetait comme un trouble dans ce calme profond. Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à la terre ferme et nous débarquâmes emmenant les bateliers avec nous. Bientôt le bois retentit du bruit des haches et les palmiers tombèrent avec un grand déchirement. Nous revînmes, le canot chargé jusqu'aux bords de palmiers et d'une infinie variété de plantes nouvelles pour nous. Il était temps de regagner l'*Hycuhy;* à peine étions-nous sur le pont et à l'abri que le ciel s'entr'ouvrait, versant sur nous ses cataractes. Je ne puis m'habituer à la violence et au volume de ces torrents d'eaux pluviales et chaque nouvelle averse est pour moi une surprise. Cependant la saison n'est pas, comme nous l'avions cru, un obstacle aux voyages et au travail; il y a des intermittences et il n'est pas rare de jouir sans interruption de plusieurs journées de beau temps. Il ne pleut pas nécessairement chaque jour dans la vilaine saison, de même qu'il ne neige pas, chez nous, tous les jours en hiver.



Indien Mondurucú. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Un mot de géologie. Le granit de Pedreira dont on nous avait parlé est, en réalité, un schiste de mica granitaire. C'est une roche métamorphique au plus haut degré, à stratification indistincte et qui, par sa composition, ressemble au granit; elle est en contact immédiat avec le drift rouge qui la recouvre.

31 *décembre.* Nous voilà de nouveau en route pour Manaós, après une courte station à Tauá-Péassú, en descendant. Pendant les deux jours écoulés entre notre première et notre seconde viste, le curé avait préparé une nombreuse collection de palmiers pour M. Agassiz. Notre collection de ces arbres est devenue très-riche et, bien qu'en séchant ils doivent perdre la beauté du coloris, nous espérons qu'il leur restera quelque chose de la noblesse et de l'élégance de leur port. Mais quand même cela ne serait pas, ils serviront toujours à l'étude; d'autant mieux que leurs fleurs et leurs fruits sont conservés dans l'alcool. On vient justement de nous en apporter un, le *baccaba*, ou palmier à vin (*œnocarpus*) dont les fleurs pendent en cordelettes cramoisies, avec des baies d'un vert clair de distance en distance. On dirait une longue baguette de corail mouchetée de vert et pendant du tronc sombre de l'arbre. L'inflorescence du cocotier, que l'on voit partout, quoiqu'il ne soit pas indigène, n'est pas moins belle. Les fleurs éclatent hors de leur gaîne comme une longue plume aux barbes d'un blanc doux et onctueux, mais une plume comme celle-là est si lourde, grâce au poids des fleurs qui pendent de l'axe, qu'on a de la peine à la soulever. Elle n'en fait pas moins l'effet le plus pittoresque en se balançant tout au haut du tronc, juste au-dessous du feuillage. Je ne crois pas que, parmi les traits caractéristiques des paysages tropicaux, il y en ait un dont on se fasse moins idée chez nous que celui que fournissent les palmiers. Leur nom est *légion*. La variété de leurs formes, celle de leurs fruits, de leurs fleurs, de leurs feuilles, est vraiment merveilleuse, et cependant la physionomie générale est impossible à méconnaître. Dans une note de M. Agassiz sur la flore de cette région, nous trouvons les détails suivants :

« Comme groupe naturel, les palmiers se détachent de tous les autres végétaux par une individualité et un caractère remarquablement distincts. Toutefois, ce caractère commun, qui en fait un ordre naturel si nettement défini, ne les empêche pas de présenter les différences les plus frappantes. Comme ensemble, aucune famille d'arbres ne possède une physionomie aussi uniforme; comme genres et comme espèces, aucun n'est plus varié, encore bien que d'autres familles renferment un plus grand nombre d'espèces. Les différences me semblent déterminées, dans une large me-

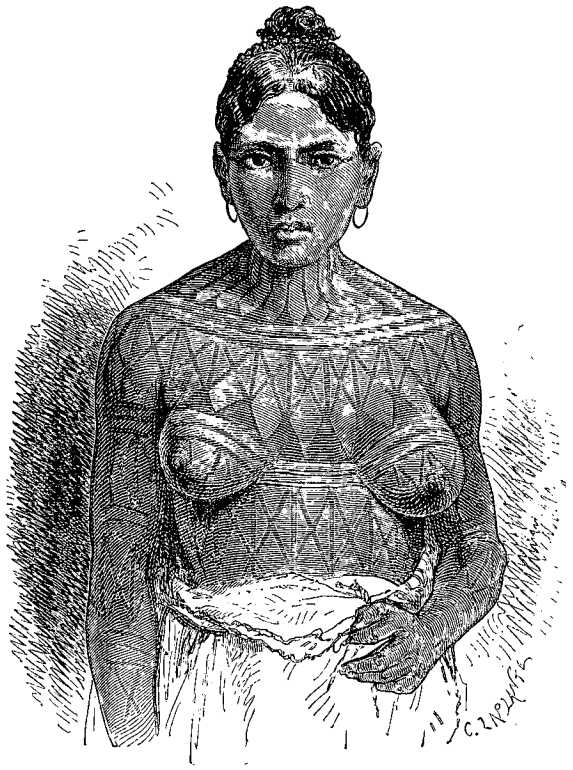
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sure, par l'arrangement particulier des feuilles. A bien dire, on peut regarder les palmiers comme d'élégants diagrammes des lois primaires qui règlent, dans tout le règne végétal, la disposition des feuilles autour de l'axe, lois reconnues aujourd'hui par tous les botanistes éclairés et désignées par eux sous le nom de phyllotaxie. L'arrangement le plus simple, dans cette mathématique du monde végétal, est celui des graminées chez lesquelles les feuilles alternent sur les faces opposées de la tige, divisant ainsi l'espace environnant en moitiés égales. A mesure que la tige s'allonge, ces paires de feuilles s'espacent de plus en plus sur l'axe. Ce n'est que dans les épis de quelques genres que nous les voyons massées sur l'axe avec une compacité telle qu'elles forment une tête serrée. Le palmier connu sous le nom de bacabá de Pará (œnocarpus distychius) est un très-bel exemple de cet arrangement. Les feuilles sont disposées par paire, l'une au-dessus de l'autre, au sommet du tronc, mais en contact immédiat de manière à former une épaisse couronne. En raison de cette disposition des feuilles, l'aspect de ce palmier diffère entièrement de celui des autres arbres de la famille, à moi connus. Je ne sais pas s'il y a une espèce dont les feuilles soient rangées suivant trois plans verticaux, comme cela a lieu dans les joncs et les roseaux de nos marais. Peut-être est-ce le cas pour le jacitará (desmonchus) dont la tige frêle et grimpante rend l'observation incertaine. L'arrangement sur cinq lignes est commun à tous les palmiers qui, dans leur jeunesse, étalent au-dessus du sol une touffe de cinq feuilles pleinement développées au centre de laquelle pointe une sixième feuille en forme de pique.

« Quand ces arbres sont tout à fait grands, ils présentent ordinairement un chapiteau formé de dix, de quinze feuilles, ou même davantage, divisées par séries de cinq superposées, mais tellement serrées, pressées, que le tout apparaît comme une tête globuleuse. Quelquefois, cependant, ce chapiteau est plus ouvert; c'est ce qui a lieu dans l'inajá, par exemple (maximiliana regia), dont le tronc n'est pas très-élevé et dont les feuilles, toujours par cycles de cinq, s'écartent doucement et forment comme une urne ouverte reposant sur le sommet d'une colonne élancée. L'assai (euterpe edulis) a les feuilles groupées par huit et n'en a jamais plus d'un cycle unique; on peut toutefois y compter sept feuilles seulement, si la première du cycle primitif est tombée avant que la neuvième qui commence le second cycle ne se soit ouverte, et il peut aussi y en avoir neuf, si la première feuille du cycle nouveau, la neuvième dans l'ordre, s'ouvre avant la chute de celle qui a commencé le cycle initial.

« Ainsi, sur la base d'un seul et même principe d'évolution, une variété infinie est introduite parmi les arbres d'un même ordre, au moyen de légères différences dans la distribution et dans la constitution des feuilles.

« ... Un de ces arbres est un énorme sumaumeira dont le tronc est soutenu à la base par des arcs-boutants naturels. Ces contre-forts partent de l'arbre à huit ou dix pieds du sol en s'écartant insensiblement de la base; ils n'ont pas moins de dix à douze pieds de profondeur. La partie inférieure de l'arbre se trouve ainsi divisée en compartiments ouverts, si larges parfois que deux ou trois personnes peuvent y trouver place. Cette disposition remarquable qui flanque le tronc d'ailes ou d'arcs-boutants n'est pas propre à une seule espèce d'arbre, elle est fréquente dans plusieurs familles et semble positivement être un des traits caractéristiques des arbres dans cette contrée. Parfois même ces contre-forts sont partiellement détachés de l'arbre et ne s'y soudent qu'à leur point de départ, en sorte qu'on dirait des supports distincts étayant la masse. »



Femme Mondurucú. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Agassiz.

XI

Descente de l'Amazone. — Retour au Para et à Rio. — Etablissements de charité. — Les Orgues. — Therezopolis.

Le 15 janvier 1866 nous embarquons sur l'*Hycuhy*, pour commencer notre voyage de retour. Nous ne pûmes quitter Manaós sans aller dire un dernier adieu à la grande cascade, qui devait disparaître pour toute une saison sous la crue des eaux du grand fleuve; déjà elles montaient vers la dalle de grès d'où tombe le courant supérieur; déjà l'aspect du bocage qui l'entoure a subi un changement : tout annonce la grande inondation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

annuelle. Le 17, nous étions à Villa-Bella; le 21, à Obydos; le 26, à Monte-Alegre, le 1er février, à Porto-Moz, sur le Rio-Xingue; et enfin, le 4 du même mois, nous rentrions au Para avec une ample moisson d'études et de bons souvenirs. Partout nous avions été reçus et accueillis comme des pèlerins de la science et des hôtes de l'empire brésilien.

Ce fut dans ce voyage de retour seulement, près de Villa-Bella, que pour la première fois nous vîmes, dans ses eaux natales, la victoria regia. Les feuilles étaient très-grandes, plusieurs d'entre elles avaient quatre à cinq pieds (1 mètre 22 centimètres à 1 mètre 52 centimètres) de diamètre, mais peut-être avaient-elles perdu quelque chose de leur fraîcheur et, partant, de leur forme naturelle; en tout cas le bord se relevait d'une façon à peine visible et même souvent posait à plat sur l'eau. Nous trouvâmes des boutons, mais pas de fleur éclose. Heureusement, une fille de pêcheur, ayant appris combien je désirais voir ces fleurs, est allée m'en chercher une dans une nappe d'eau éloignée que nous n'avions pas le temps de visiter. Elle m'a apporté un spécimen parfait. Les Indiens donnent à la feuille un nom caractéristique : ils l'appellent *forno* (un four), à cause de la ressemblance qu'elle présente avec les immenses bassins très-peu profonds dans lesquels ils font cuire leur pain de manioc. La victoria regia, sa formidable armure d'épines, ses feuilles colossales, ses admirables fleurs dont la nuance passe, en se colorant, du blanc velouté à travers toutes les gradations du rose jusqu'au pourpre sombre pour revenir au centre à une teinte laiteuse un peu jaunâtre, tout cela a été trop souvent décrit pour que j'en impose au lecteur une nouvelle description. Et cependant nous n'avons pas pu la voir dans les eaux où elle naît sans éprouver une impression très-vive devant ce type, si l'on peut dire, du débordement luxuriant de la nature végétale sous les tropiques. Si merveilleuse qu'elle paraisse, quand on l'admire dans le bassin d'une pelouse artificielle où elle fait peut-être plus d'effet à cause de son isolement, elle a, vue dans le milieu qui lui est propre, un charme plus grand encore, celui de l'harmonie avec tout ce qui l'environne, avec la masse compacte de la forêt, avec les palmiers et les parasites, les oiseaux au plumage étincelant, les insectes aux couleurs éclatantes et merveilleuses, avec les poissons eux-mêmes, qui, cachés dans les eaux, au-dessous d'elle, n'ont pas des nuances moins riches et moins variées que le monde vivant de l'air. Je ne me rappelle pas non plus avoir jamais lu rien qui ait trait à l'ingénieuse combinaison par laquelle la surface immense de la feuille développée est contenue dans les dimensions plus petites de la feuille en bas âge. Ce curieux exemple des procédés de la nature mérite d'être signalé. Tout le monde sait par quel lourd échafaudage de côtes la feuille colossale est supportée. Dans la jeune feuille, ces côtes sont relativement minces, mais toute la verte expansion de la feuille à venir est ramassée entre elles par rangées régulières de fronces délicates. A cette période, la feuille est bien au-dessous de la surface de l'eau. Elle se développe et monte lentement, de la base de la tige sur laquelle elle naît. Tandis qu'elle s'élève ainsi, elle a la forme d'une coupe profonde, ou d'un vase; puis, à mesure que les côtes grossissent et que leurs ramifications s'étalent dans toutes les directions, une à une les petites fronces se déplissent, pour occuper l'espace qui va s'élargissant. Enfin la feuille arrive au niveau de l'eau et s'appuie sur la surface, lisse et sans aucun pli. M. Agassiz fit tirer du fond de l'eau plusieurs tiges (chose peu commode à cause de leurs épines) et trouva juste entre les racines les bourgeons des feuilles naissantes, de petites clochettes blanches n'ayant pas plus d'un demi-pouce de haut.

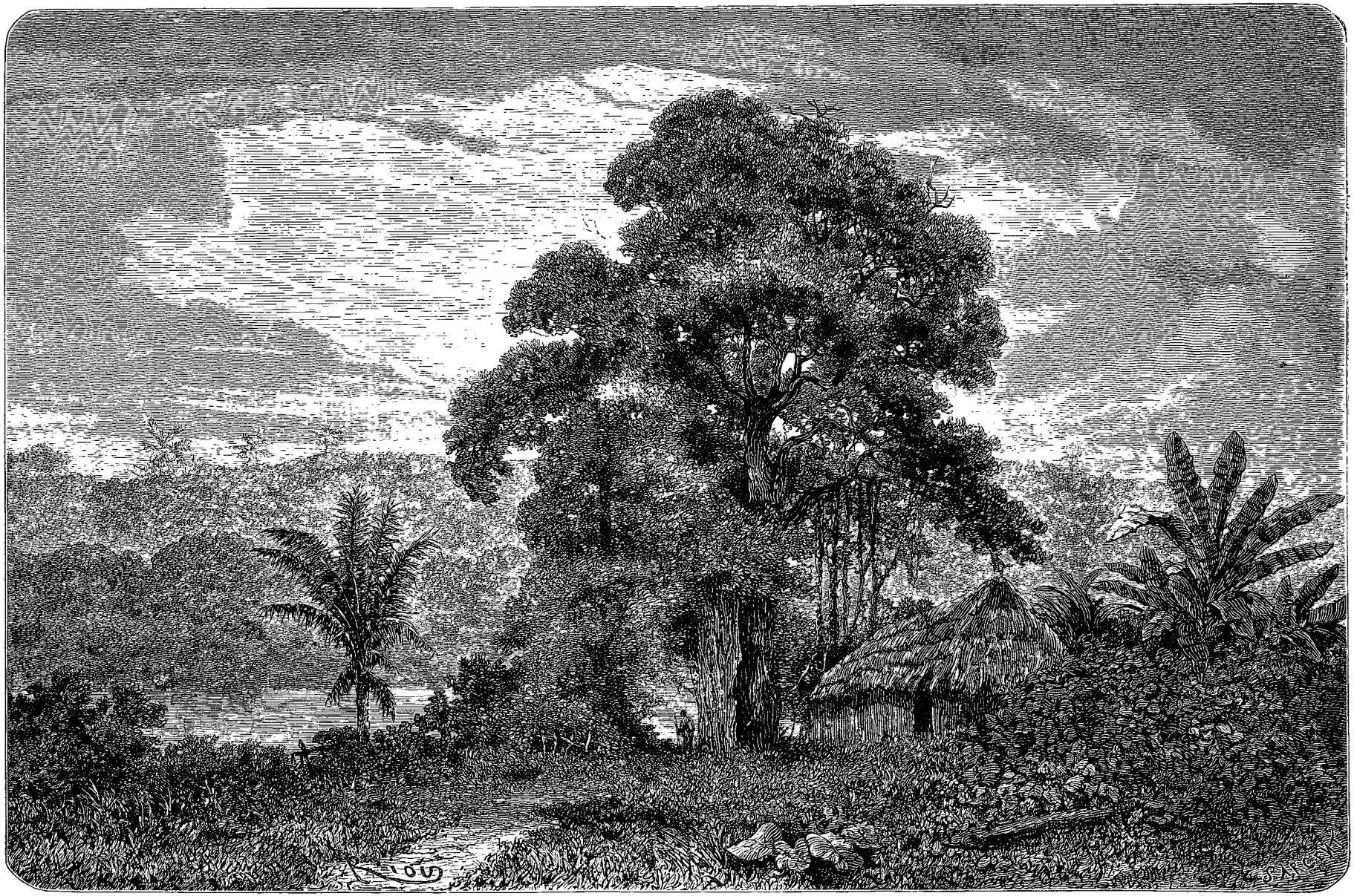


Indien Mura. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Para et l'île de Marajo retinrent assez longtemps M. Agassiz, désireux d'étudier la géologie de ces régions autrefois beaucoup plus étendues à l'orient, et que rongent incessamment les vagues réunies de l'Océan et de l'Amazone. Puis, après avoir fait escale à Céréa et à Fernambouc, nous nous retrouvâmes enfin à Rio dans notre ancien appartement de la Rua-Direita.

Quand nous arrivâmes à Rio de Janeiro l'année dernière, M. Agassiz était occupé à tracer les plans de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tucuma et figueira, à Teffé. — Dessin de E. Riou d'après une aquarelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses expéditions qu'il n'avait pas eu le temps de visiter les écoles de la ville et les institutions de charité. Il n'a pas voulu quitter Rio sans connaître quelque chose des établissements publics de cette grande capitale, et notre importante affaire maintenant est *de voir tout ce qui est à voir*. Ce matin nous avons visité l'hôpital de la Miséricorde. Peut-être donnerai-je mieux une idée de cette maison et des conditions dans lesquelles elle se trouve actuellement en disant d'abord ce qu'elle était jadis. Il y a quarante ans, il existait à Rio un hospice appelé la Misericordia. Il se composait de quelques salles basses où l'on arrivait par des escaliers étroits et roides, et les abords en étaient difficiles et obscurs. Au dire des médecins qui étaient étudiants à cette époque, l'organisation intérieure était aussi misérable que l'aspect général. Les planchers étaient humides et poudreux, les lits pitoyables, les draps malpropres, et l'absence de tout système de ventilation se faisait d'autant plus sentir que le manque de soins était général. Les cadavres attendaient l'ensevelissement dans une petite chambre où les rats faisaient chère lie, et un médecin, qui a depuis occupé à Rio une position distinguée, nous a raconté que bien des fois, en allant y chercher les matériaux de ses études anatomiques, il trouva la vie en train de prendre ses ébats dans cette chambre des morts ; il ne chassait qu'à grand'peine les impudents visiteurs. Voilà ce qu'était la Misericordia à l'époque où le Brésil conquit son indépendance. Voyons ce qu'elle est aujourd'hui. Sur le même terrain, mais occupant un plus vaste espace, s'élève l'hôpital actuel. Quand il sera terminé, il se composera de trois bâtiments parallèles, de longueur proportionnée à leur largeur, reliés par des corridors et séparés par des cours intérieures. Le pavillon central destiné aux hommes est depuis longtemps livré aux malades. Le pavillon de façade qui a vue sur la baie est presque achevé; il est destiné aux magasins, aux appartements des médecins, aux dispensaires, etc. Enfin, le troisième corps de logis qui n'est pas encore commencé sera consacré aux femmes et aux enfants, relégués aujourd'hui dans le vieil hôpital. Examinons maintenant le pavillon central. On entre par un vestibule spacieux, dallé en marbre. Un second vestibule plus petit communique avec deux salles publiques où sont données les consultations et gratuitement administrés les remèdes. Un large escalier en bois de couleur foncée conduit à des corridors vastes, sur lesquels s'ouvrent les salles, et qui prennent jour sur les verts jardins enclos entre les pavillons. Dans ces jardins les convalescents peuvent se promener à leur aise ou se reposer à l'ombre. Nous avons été reçus, dans la première salle, par une sœur de charité, qui, en l'absence de la supérieure, est chargée de montrer l'établissement. La description d'une salle fait connaître toutes les autres, car elles sont toutes pareilles. C'est une longue pièce dont le plafond est élevé : les lits sont rangés de chaque côté faisant face vers le centre et séparés par un passage large et commode. Ils sont assemblés par paires, et chaque paire est séparée par une porte ou une fenêtre. Dans l'intervalle une petite niche pratiquée dans le mur renferme une étagère mobile, à coulisse, sur laquelle sont disposés un ou deux pots ou gobelets contenant la boisson du malade; le tout est à sa portée. Jusqu'à la hauteur de six ou huit pieds le mur est garni de carreaux en porcelaine bleue et blanche. Cela évite l'humidité, rend la propreté facile et donne à la pièce un aspect frais et net. Le plancher, de bois du pays de couleur sombre, est soigneusement parqueté et ciré; on ne découvrirait pas une tache sur sa surface polie. La literie se compose d'une paillasse bien garnie et d'un matelas de crins épais. Les draps et les oreillers sont d'une blancheur parfaite. En somme, tout, dans cette salle fraîche, bien aérée, spacieuse, atteste l'ordre le plus parfait et la plus exquise propreté. Les salles de bain sont convenablement reliées aux dortoirs et garnies de grandes baignoires de marbre où l'eau chaude et l'eau froide sont à discrétion. Des salles publiques on passe dans de larges corridors où se trouvent les chambres particulières à l'usage des personnes qui, ne pouvant pas se faire soigner convenablement chez elles, ou bien étant étrangères, préfèrent, en cas de maladie, venir à l'hôpital. Le loyer de ces chambres est des plus modiques : sept francs cinquante centimes pour une chambre à un lit; cinq francs pour celles à deux lits, et trois francs soixante-quinze pour celles à six couchettes. Dans ce prix sont inclus les frais de médecin et de médicaments. Des salles consacrées aux fiévreux nous avons passé dans celles où sont reçus les blessés, et il est inutile de dire que la même propreté et le même soin régnaient partout. Enfin les salles d'opérations et celles contenant tout l'arsenal chirurgical étaient aussi dans un ordre parfait ; rien n'y manquait.

Nous ne devons pas quitter la Misericordia sans dire quelques mots de l'homme à laquelle elle doit son caractère actuel : José Clemente Pereira.

Le nom de ce Brésilien bienfaisant ne se rattache pas seulement à l'hôpital de la Misericordia, mais encore au magnifique asile des aliénés de Botafogo, placé sous le patronage de l'empereur actuel. Une bonne partie des fonds nécessaires à cet établissement fut obtenue d'une manière assez originale, qui montre que Pereira connaissait bien ses compatriotes. Les Brésiliens ont l'amour des titres, et le Gouvernement offrit des distinctions de cette espèce aux citoyens riches qui voudraient faire quelque chose pour l'hospice des aliénés. On fit des commendadores, des barons, l'importance du titre étant mesurée à celle de la donation. De grosses sommes furent positivement recueillies de cette manière et plusieurs des hommes titrés de Rio de Janeiro ont acheté ainsi leurs lettres de noblesse. Quand je débarquai à Rio pour la première fois, le hasard de la promenade me fit visiter cet établissement. Entrée là sans introduction, je ne vis que quelques salles. J'écoutai le service du soir dans la chapelle pendant quelques instants et je fus frappée de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

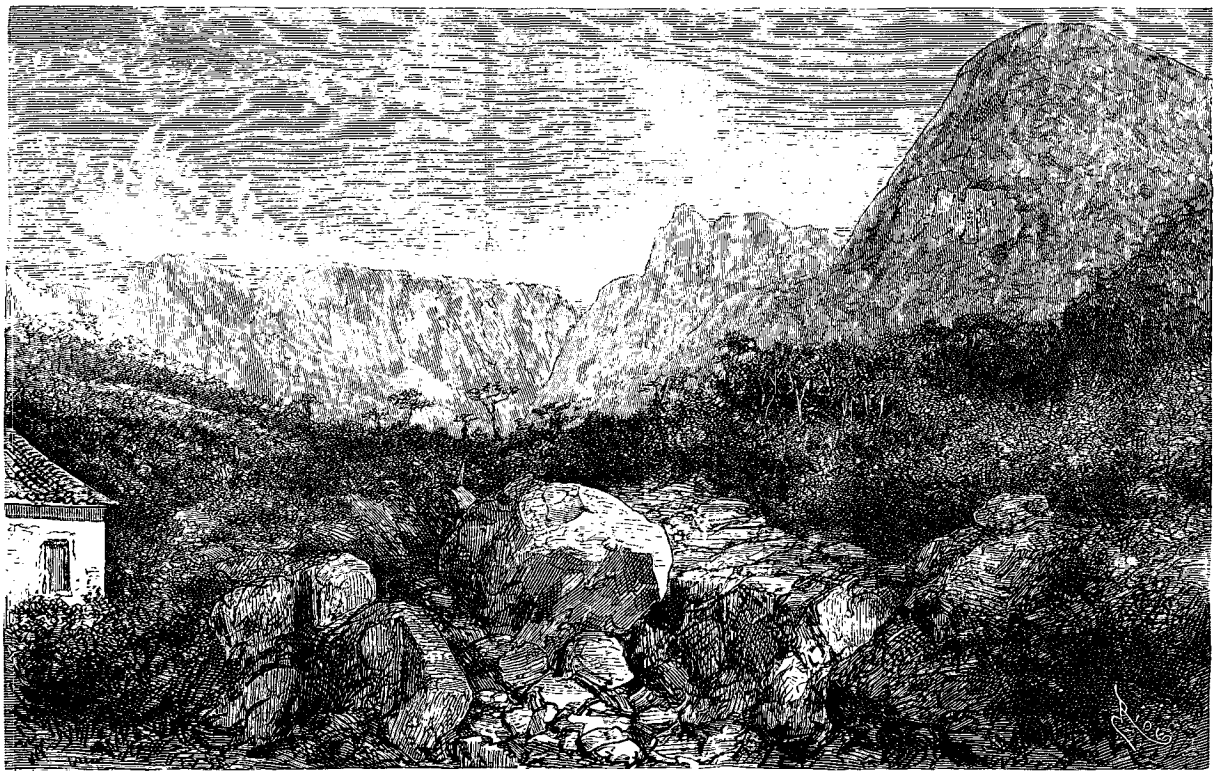
l'ordre et du calme qui y régnaient. Je ne me serais certes pas imaginé que c'était un hôpital de fous. Plus tard, en compagnie de notre ami le Dr Pacheco, nous avons, M. Agassiz et moi, passé là plusieurs heures et visité toute la maison en détail. Le bâtiment fait face à la baie de Botafogo, dont la plage vient presque jusqu'à ses pieds. A sa droite est la plage si pittoresque dont le Pao de Assucar forme un des côtés, et à gauche s'étend l'admirable vallée du Corcovado. Ainsi, regardant vers la mer, et entouré par les montagnes, il a de tous les côtés les perspectives les plus grandioses. Le plan de l'édifice a, dans sa disposition générale, quelque analogie avec celui de la Misericordia. C'est une élégante construction en pierre, peut-être un peu trop longue en proportion de sa hauteur; elle se compose de pavillons parallèles, transversalement reliés par des corridors. Ces corridors enclosent des cours plantées d'arbres et de fleurs qui font de jolis jardins. Le grand vestibule central est orné d'un côté par les statues de Pinel et d'Esquirol, deux médecins français, les maîtres dans l'art de traiter les affections mentales. Ces statues ont peu de mérite comme œuvres d'art, mais on est touché de les voir là; elles témoignent d'un sentiment de reconnaissance pour ce que ces hommes ont accompli pour la science et pour l'humanité. Un large escalier de bois conduit à la chapelle. Nous avons examiné avec intérêt les ornements de l'autel, il est l'œuvre des malades, qui prennent plaisir à travailler à la décoration de leur chapelle, à faire des fleurs artificielles, etc. Au même étage est une vaste salle où se trouve la statue de l'empereur don Pedro II adolescent. En face est celle de Pereira. Il est digne de remarque que cette dernière est un présent de l'empereur et que c'est sur son ordre qu'on l'a placée en face de la sienne. La figure, bien en harmonie avec l'histoire de l'homme, exprime à la fois à un haut degré la bienveillance et la décision. Une des salles est occupée par une sorte d'atelier où les malades se livrent à la confection de divers ouvrages de fantaisie : la broderie, les fleurs artificielles, etc. De là nous sommes passés dans l'hospice proprement dit. Comme à la Misericordia, les salles sont spacieuses et hautes, garnies à hauteur d'homme de carreaux de faïence et s'ouvrent sur de vastes corridors éclairés eux-mêmes sur les jardins. Quelques dortoirs renferment jusqu'à vingt lits, mais la plupart sont de petites chambres, l'isolement des malades pendant la nuit étant sans doute jugé préférable. C'est à peine si nous avons remarqué sur la physionomie des patients quelques indices de souffrance ou de détresse. Il y avait un ou deux cas de monomanie religieuse. Les malheureux qui en étaient atteints avaient le regard fixe, la tristesse absorbante, qui sont les symptômes de cette forme de la folie. Nous avons observé aussi une ou deux fois ce regard distrait, cette loquacité sans suite et ce rire machinal qu'on rencontre toujours dans ces asiles de la plus triste des maladies de l'homme. Mais, en somme, l'enjouement était l'expression qui prévalait dans la masse. A peu d'exceptions près, tous les malades étaient occupés, les femmes à la couture et à la broderie, les hommes à des travaux de menuisier, de cordonnier et de tailleur, ou encore à faire des cigares pour l'usage du personnel ou de l'étoupe avec de vieilles cordes. La supérieure nous dit que le travail était le meilleur des remèdes et que, bien qu'il ne soit pas obligatoire, presque tous les malades sollicitent de s'y employer. Tout le service de la maison, lavage, balayage, nettoyage, etc., est fait par les pensionnaires. Le dimanche est le jour qui donne aux gardiens le plus de souci, parce que la plupart des occupations ordinaires sont suspendues et que les pauvres gens deviennent d'autant plus indisciplinés qu'ils ont moins à faire. De ces appartements où tout le monde était à la tâche et comparativement calme, nous sommes passés dans un corridor fermant une large cour où quelques-uns des fous, trop turbulents pour être employés, se promenaient en gesticulant et en vociférant. Le corridor donne accès, du côté intérieur, à une série de chambres où sont renfermés les malheureux dont la violence oblige à recourir à ce moyen. Les portes et les fenêtres sont grillées, les cellules absolument vides de meubles, mais elles sont bien éclairées, aérées et spacieuses et ce ne sont point des cachots. Il n'y en avait qu'un petit nombre d'occupées. Comme nous passions devant une d'elles, un homme se précipita vers la porte et nous cria qu'il n'était pas fou, mais qu'on le retenait en prison parce qu'il avait tué Lopez, le dictateur du Paraguay, et était ainsi de plein droit empereur du Brésil. Ce corridor nous conduisit aux salles de bains qui sont réellement construites avec luxe. Un grand nombre de baignoires de marbre, enfoncées dans les dalles du sol, mais de profondeur variable, peuvent recevoir le malade debout, couché ou assis. Des mécanismes divers permettent de faire tomber l'eau en douches, en pluie ou en nappe mince.

Cet hôpital, comme celui de la Misericordia, est administré par les sœurs de charité. C'est un modèle d'ordre et de propreté. La supérieure me frappa par une expression remarquable de sérénité, de douceur et d'intelligence. Nous apprîmes par elle quelques détails intéressants sur les caractères de la folie dans ce pays. Les fous furieux sont rares, nous dit-elle, et la manie furieuse cède facilement au traitement; la folie en général est plus commune chez les pauvres que chez les riches. Bien que l'asile possède des appartements particuliers pour les malades payants, il n'y en a jamais que huit ou dix de cette catégorie. Ce n'est pas qu'il y ait à choisir pour les familles, car l'hospice don Pedro est le seul de ce genre à Rio de Janeiro, si l'on ne compte pas quelques maisons de santé qui reçoivent aussi les aliénés. Il y avait parmi les pensionnaires plus de noirs que je ne me serais attendue à en rencontrer, car le préjugé général est que la folie est très-rare chez les nègres. Nous sortîmes de cet établissement vivement frappés de sa supériorité. Un pays qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sait élever à cette hauteur les maisons de bienfaisance ne peut pas manquer de porter, tôt ou tard, ses institutions pour l'instruction publique et en un mot tous les établissements d'intérêt général au même niveau. L'excellence dans un département conduit à l'excellence dans tous les autres.

10 *juin.* — *Theræzopolis.* — En compagnie de M. Glaziou, directeur du jardin public, et du docteur Naegeli, nous sommes partis hier pour une excursion aux montagnes des Orgues. Nous avons pris, à Rio, le bateau qui va à Piedade. Nous nous sommes arrêtés quelques instants à la petite île de Paquetá, une des plus ravissantes de la baie; elle abonde en palmiers, de au milieu desquels se voient de coquettes maisons campagne. Rien de pittoresque comme ses bords, découpés en anses et en criques peu profondes. Nous sommes arrivés, à cinq heures environ, au petit groupe de maisons appelé Piedade, et, de là, l'omnibus nous a conduits jusqu'au pied de la Serra. Les heures d'activité des voitures publiques semblent avoir été ingénieusement combinées pour empêcher le voyageur d'admirer les beautés de la route. La plus grande partie de nos quatre heures de voyage s'est écoulée après la nuit tombée, et, par compensation, notre retour s'est effectué avant que le soleil fût levé. Nous avons passé la nuit au pied de la Serra, et, le matin à sept heures, nous nous sommes mis en route pour notre promenade dans la montagne. Il faut renoncer à écrire le charme d'une excursion de ce genre, surtout quand le temps la favorise. Nous pas-



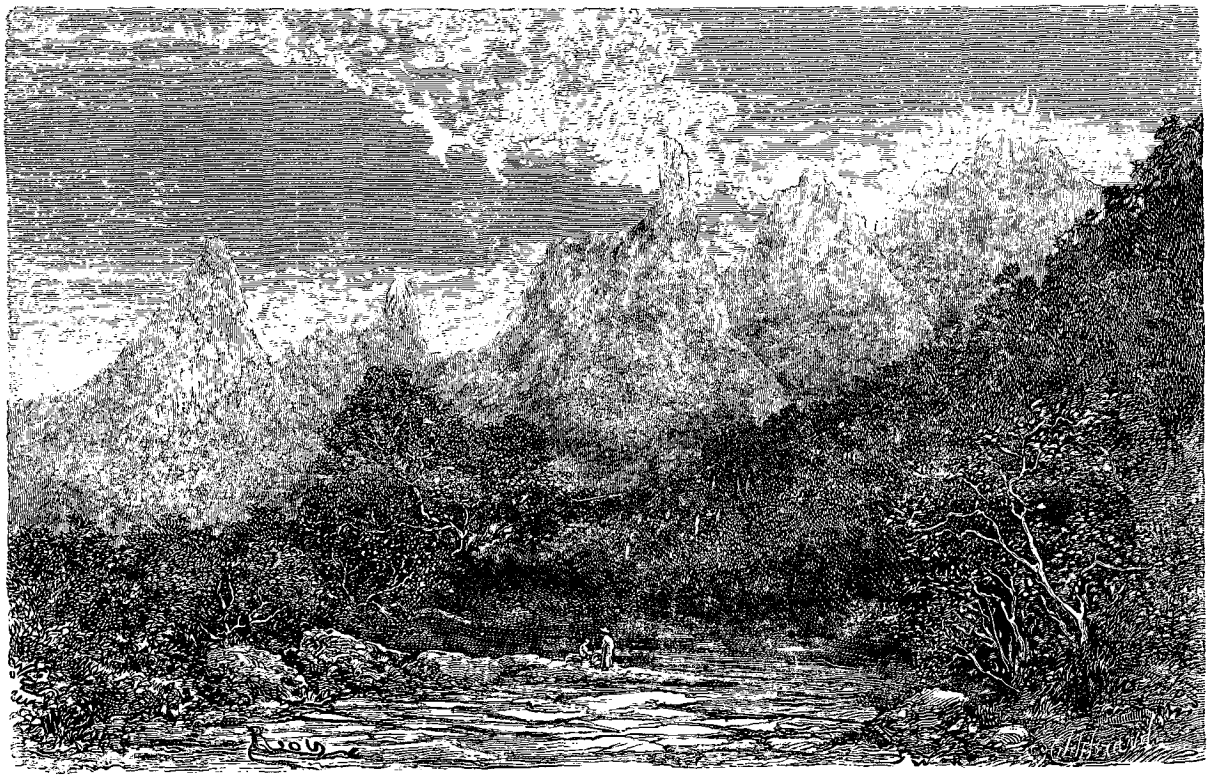
Barreira. — Dessin de E. Riou d'après une photographie.

sions du soleil à l'ombre, et de l'ombre au soleil, préservés par une fraîche brise de l'incommodité de la chaleur. La route serpente gentiment sur le flanc de la Serra, et fait parfois un détour si brèf, que l'on voit à ses pieds tout le terrain qu'on vient de parcourir. D'un côté est le versant de la montagne, dont la végétation est d'une beauté qui défie toute expression. Ce sont des parasites cramoisies, les fleurs purpurines de la quaresma, les délicates corolles bleues d'utriculaire, aussi frêles et aussi gracieuses que nos campanules. De l'autre côté, la vue plonge : ici, dans des gorges resserrées où s'étagent des forêts magnifiques au sein desquelles des rochers hardis pointent çà et là; ailleurs, dans des vallées larges et étendues; plus bas encore, dans la plaine que nous venons de traverser, et le regard atteint même la baie lointaine, son archipel d'îlots et sa bordure de montagnes. Tout ce paysage resplendit au soleil ou se voile d'ombre, suivant le caprice des nuages.

L'ascension peut facilement être accomplie en trois ou quatre heures; mais rien ne nous pressait, si ce n'est la faim, qu'on apaisait de temps en temps un suçant quelques oranges, dont nous avions ample provision dans les boîtes à herborisation. Aussi un lent convoi de mules, qui remontait la Serra, n'eut pas de peine à nous dépasser et à nous laisser bien en arrière, tandis que nous nous laissions distraire le long de la route. Ce n'est pas que nous perdissions le temps; au contraire. M. Agassiz et ses compagnons étaient fort occupés à examiner la végétation et le sol; ils s'arrêtaient à chaque pas pour cueillir des parasites, examiner des fougères ou des mousses, casser des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pierres, attraper des insectes ou ramasser les petites coquilles terrestres qu'ils découvraient çà et là. Nous vîmes un admirable insecte, à peine plus gros qu'une bête-à-bon-Dieu, mais ayant les plus jolies couleurs, étinceler comme une pierre précieuse sur la feuille où il s'était posé. En brisant des cailloux le long de la route, M. Agassiz trouva de nouveaux indices du terrain erratique, particulièrement des roches de diorite, entièrement différentes de celles en place. La surface des blocs était, chez tous, décomposée et recouverte d'une croûte uniforme, et ce n'est qu'après avoir brisé ces pierres qu'on en pouvait reconnaître la nature véritable. De distance en distance, nous rencontrions d'énormes fragments de roches, quelquefois hauts de six et neuf mètres; ces grosses masses sont fréquemment suspendues sur le bord des précipices, comme si, détachées des hauteurs environnantes, elles avaient été arrêtées subitement dans leur chute par quelque obstacle naturel et s'étaient peu à peu enfoncées dans le sol. Plusieurs de ces blocs étaient revêtus d'une épaisse et moelleuse couche de lichens tellement semblables aux lichens des régions arctiques, que s'ils s'en distinguent, un examen très-approfondi peut seul permettre de saisir les différences. Cela soulève la question de savoir s'il n'y a pas, dans les lichens et les pins des régions circompolaires, quelque chose qui rappelle la flore des tropiques. A mesure que nous montions, le caractère de la végétation se modifiait considérablement, et nous commencions à nous apercevoir, à la fraîcheur toujours croissante de l'atmosphère, que nous



Les Orgues. — Dessin de E. Riou d'après une photographie.

avions atteint les hautes régions; le paysage environnant devenait aussi plus sévère à mesure que nous pénétrions plus avant au sein des montagnes. Les pics étranges à l'ombre desquels nous marchions, si effilés et si pointus à distance, devenaient maintenant des masses imposantes de rocs nus d'un effet vraiment grandiose.

Vers deux heures, nous étions enfin à Therezopolis, et nous nous arrêtions devant l'auberge du village. Elle était fermée, et la réponse qui fut faite, par l'épicier voisin, à notre demande d'un déjeuner, fut entièrement décourageante : « Que pouvez-vous nous donner, en définitive!

— Quatre œufs et des saucisses »

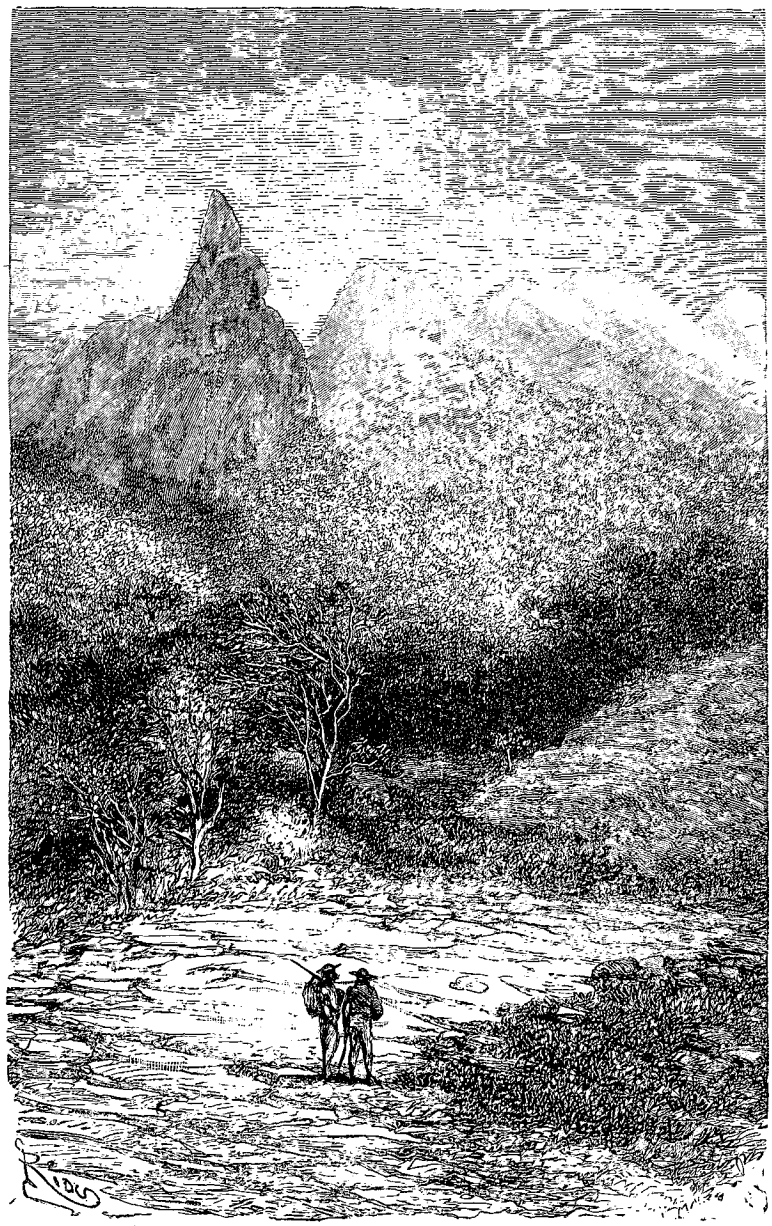
Heureusement le maître de l'auberge parut; il ouvrit la maison où, à en juger par la porte et les volets fermés, les hôtes devaient être rares, et nous réconforta en nous assurant que le déjeuner *podia se arranjar*. En effet, à voir l'omelette qu'il nous servit au bout de quelques minutes, on aurait pu croire que toutes les poules du village avaient été requises d'y contribuer. Nous fîmes donc un excellent repas, dont l'air vif de la montagne et l'exercice que nous venions de prendre furent le meilleur assaisonnement. Le village de Therezopolis est dans une situation charmante : il se trouve dans un renfoncement entre les montagnes, et domine un splendide panorama de pics, dont un se dresse vers le ciel comme une haute et étroite tour. Non loin se trouve une autre aiguille, sur la pointe de laquelle un bloc énorme se tient en équilibre. On dirait que, à le toucher seulement du doigt, il doive rouler dans l'abîme, et cependant, depuis combien de siècles ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brave-t-il pas l'effort de la tempête et l'action du soleil? Nous contemplâmes ce rocher, si hardiment debout, en nous demandant si c'était un bloc erratique, ou le produit de la décomposition de la roche qui le supporte. C'était chose impossible à décider à cette distance. Mais, si la dernière hypothèse est la vraie, n'est-il pas étrange que les agents atmosphériques aient pu ronger et creuser cette masse par-dessous, sans détruire la surface supérieure, de manière à la détacher ainsi de la montagne où elle s'élève dans l'équilibre le plus hardi, sans autre support qu'un point de continuité avec le sommet?

Notre journée a été terminée par une promenade à la jolie cascade qu'on voit, dans la forêt, à deux ou trois kilomètres du village.

11 *juin*. — Ce matin, à sept heures, nous avons quitté l'auberge pour passer la nuit à errer au hasard. Après avoir suivi la grande route pendant un demi-kilomètre environ, nous avons tourné à gauche, et nous nous sommes engagés dans un étroit sentier tout plein d'ombre. Il nous conduisit dans les grands bois, au bord d'un bassin profondément encaissé entre les montagnes, sur les pentes desquelles étaient éparpillés des blocs énormes. Une particularité fort curieuse de la chaîne des Orgues, que nous avons eu souvent occasion d'observer durant cette courte excursion, c'est que, entre ces pics aux formes fantastiques et bizarres, le terrain s'enfonce profondément, en formant des bassins bien définis qui n'ont généralement pas d'issue. En suivant le bord d'un de ces bassins pendant deux ou trois kilomètres, et après avoir traversé une petite chaîne de hauteur intermédiaire, nous sommes arrivés sur une espèce de plateau qui surplombait sur un entonnoir de ce genre. Nous avions là une magnifique vue de la chaîne, au centre de laquelle nous aurions pu nous croire placés, car les montagnes s'élevaient, rangée sur rangée, tout autour de nous. Sur ce plateau est une fazenda, dite de Saint-Louis, qui appartient à M. d'Escragnolle. L'extraordinaire beauté du site, et plus encore l'hospitalité du propriétaire, ont fait de cette fazenda l'étape favorite des voyageurs. Les jardins sont dessinés avec beaucoup de goût, et M. d'Escragnolle a réussi à y faire venir presque tous les fruits et les légumes d'Europe aussi bien que ceux du Brésil. C'est une raison de plus pour regretter qu'un canton si pittoresque ne soit pas cultivé. Les poires, les pêches, les fraises poussent admirablement, et il en est de même des artichauts, des petits pois et des choux-fleurs. Le climat tient un agréable milieu entre la chaleur des environs de Rio qui ferait croître trop rapidement ces plantes ou les brûlerait avant la maturité, et le froid déjà sensible des régions très-élevées de la montagne. Mais, quoiqu'il y ait une très-petite distance d'ici à la capitale, le transport en est si difficile et si dispendieux, que M. d'Escragnolle, au lieu d'envoyer au marché de Rio les produits de son potager, nourrit les porcs de sa ferme avec des choux-fleurs.



Le Garafao. — Dessin de É. Riou d'après une photographie.

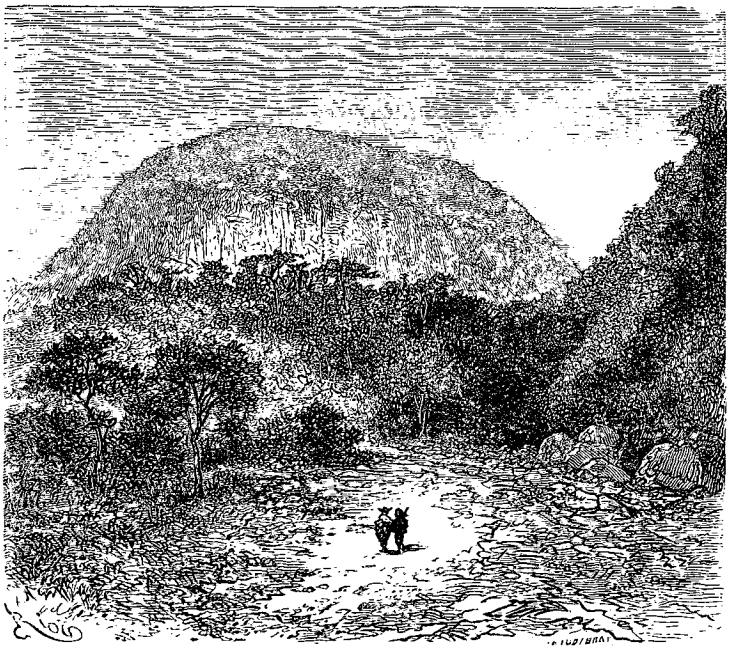
C'est dans cette jolie campagne que nous avons passé le reste de la journée. M. Agassiz et M. Glaziou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montèrent jusqu'au sommet de la montagne voisine. mais ils n'eurent pas de là une vue aussi étendue qu'ils l'avaient espéré, à cause de la présence d'un éperon intermédiaire. Il leur a cependant été possible de distinguer trois rangées parallèles, séparées par des enfoncements. Vers le soir, à l'heure où les hauts pics étincelaient des feux du soleil couchant, tandis que l'ombre s'abaissait sur les vallées, nous sommes partis, disant, non sans regret, adieu à l'hôte aimable qui nous pressait de rester. Le sentier que nous avions suivi le matin, sans nous apercevoir des inégalités du terrain, nous semblait rompu et impraticable, maintenant qu'il faisait nuit; les pentes le long desquelles il court s'étaient, grâce à l'obscurité, changées en précipices, et nous ne passions qu'avec précaution entre les rochers, par-dessus les arbres renversés ou à travers les ruisseaux. Nous trouvâmes bien belle la clarté des étoiles quand, sortis enfin des grands bois, nous avons repris la grande route. Le village était à nos pieds; ses petites lumières scintillaient dans l'ombre, et les pics aigus, les hautes tours se dressaient, par delà, dans le ciel de la nuit, avec une étrange netteté.

12 *juin*. — *Barreira*. — Nous nous sommes mis en route, à sept heures du matin, pour descendre la Serra. M. Agassiz déplore la nécessité qui l'oblige à s'éloigner d'ici après un examen si court des traits saillants de cette région. Un naturaliste pourrait y passer des mois, et se trouver chaque jour plus riche en résultats. Au moment où nous sortions de l'auberge, le soleil commençait à dorer la pointe des monts; les nuages, d'un blanc rosé, qui s'élevaient du fond des vallées et flottaient vers les hauteurs, se déchiraient en lambeaux floconneux aux saillies des rochers. Nous avions la journée devant nous; nous avons descendu aussi doucement que nous avions monté, nous arrêtant à toute minute pour cueillir une plante, examiner une roche ou admirer la situation singulière des blocs immenses qui souvent se tiennent sur l'extrême bord d'un précipice. Peu à peu je devançai mes compagnons, et j'allai m'asseoir sur la basse muraille de pierre formant parapet sur le bord du chemin. Devant moi se dressait la surface rocheuse et pelée d'un des grands pics; les vapeurs blanchâtres l'entouraient, au milieu, d'une ceinture de nuages, et la partie supérieure était plongée dans l'ombre. A l'opposé, je voyais s'enfoncer les vallées boisées et les montagnes dans une confusion étrange, tandis que, bien au-dessous, jusqu'à la mer, s'étendait la plaine, ondulée comme un océan sans fin de vagues houleuses d'une belle teinte verte. Le calme rendait la scène plus émouvante encore; le silence n'était interrompu que par le bruit du sabot des mules, lorsque par hasard un convoi descendait d'un pas prudent la route granitique. Tandis que j'étais ainsi assise, une litière passa, portée entre deux mulets. C'est un moyen de transport qui disparaît de plus en plus, avec le perfectionnement des voies de communication; mais il est encore en usage pour les femmes et les enfants dans quelques localités.

A moitié chemin, nous avons fait halte dans une petite *venda* pour déjeuner. Les blocs, en ce point de la Serra, sont fort remarquables à cause de leur grosseur et de leur étrange position.



Therezopolis. — Dessin de E. Riou d'après une photograhpie.

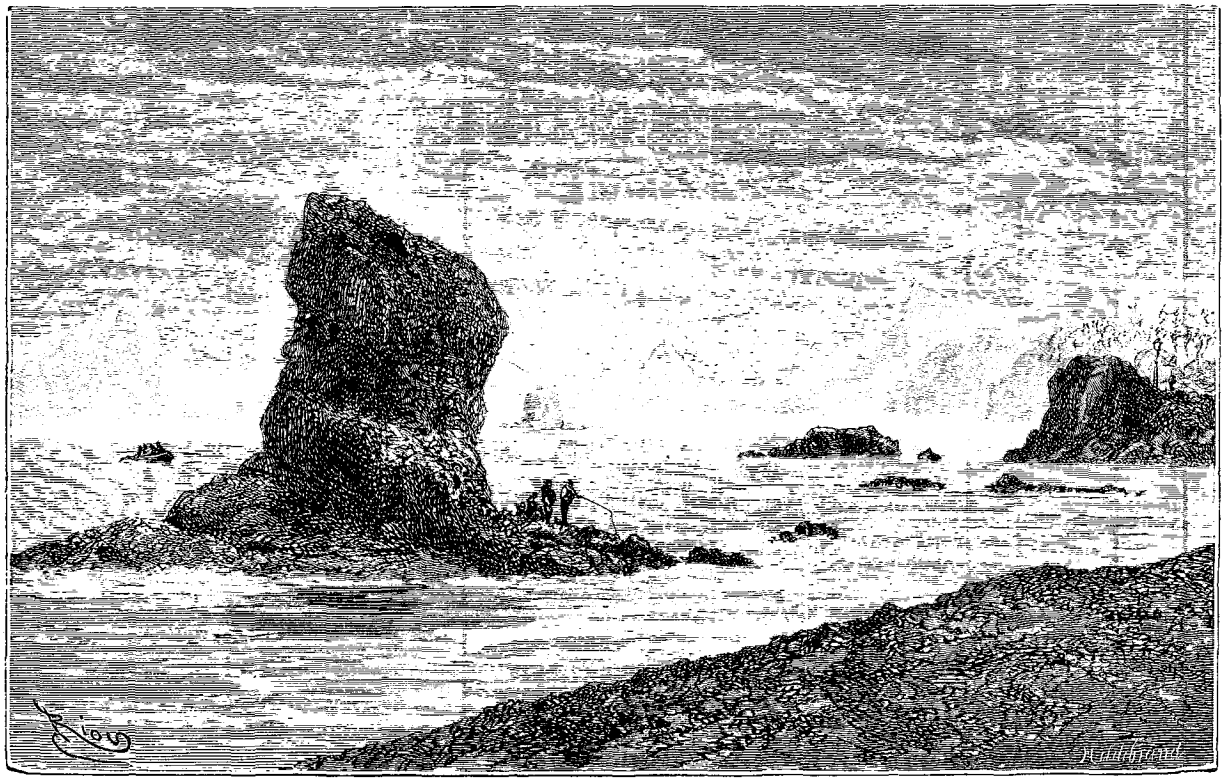
Enfin, entre deux et trois heures, nous arrivons au bord de la Serra, et, en ce moment, nous sommes assis, sous la verandah d'une auberge, tandis qu'une grosse pluie, heureusement survenue après que nous étions déjà à l'abri, gonfle le petit ruisseau voisin déjà presque transformé et un torrent rapide. J'ajoute à ce récit quelques observations faites par M. Agassiz, pendant notre courte excursion, sur la structure géologique de ces montagnes :

« La chaîne est formée par un plissement à angle très-aigu des strates qui sont presque verticalement relevées dans certains endroits, avec une pente plus ou moins abrupte dans d'autres, mais toujours très-brusquement. Les sommets, du côté septentrional, sont massifs et moins détachés, tandis que, au midi, où les strates sont à peu peu verticales, les couches les plus dures sont seules demeurées debout, les lits intermédiaires de roche plus tendre ayant été désintégrés peu à peu. C'est par ce procédé qu'ont été fournis ces pics étranges qui à distance semblent une rangée de tuyaux d'orgues : d'où le nom sous lequel on désigne la chaîne. De Rio de Janeiro, l'aspect de ces montagnes est presque le même que de Therezopolis; seulement l'un de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces deux points de vue étant au nord-est, tandis que l'autre est au sud-ouest, les sommets se succèdent en ordre inverse. Lorsqu'on les voit de profil, la forme élancée de ces montagnes est des plus frappantes. Si on les regarde de face, au contraire, la large surface des strates, bien qu'également abrupte, a plutôt la figure d'un triangle que celle d'une colonne verticale. M. Liais, qui a mesuré ces pics, fixe à deux mille quinze mètres leur maximum de hauteur.

« Ces pics abrupts forment souvent la ceinture d'un bassin très-symétrique et sans issue au dehors. En raison de cette singulière circonstance, les phénomènes glaciaires qui abondent dans les montagnes des Orgues sont d'un caractère particulier. Je ne parvenais pas tout d'abord à m'expliquer comment des masses de rocher descendues des hauteurs voisines avaient pu être arrêtées au bord de ces bassins, au lieu de rouler au fond. Mais leur position n'a rien que de naturel, si l'on songe que la glace doit avoir persisté dans ces dépressions longtemps après qu'elle avait disparu des pentes supérieures. Dans l'impossibilité d'avancer, ces blocs se sont graduellement enfoncés dans le sol et y sont fixés maintenant dans des positions qui seraient inexplicables, si l'on ne supposait pas que ces entonnoirs furent jadis remplis par quelque chose d'assez résistant pour s'opposer à leur descente. Des moraines



Itapuca. — Dessin de E. Riou d'après une photographie.

aussi aboutissent à ces enfoncements et viennent jusque sur les points abrupts de leurs bords. Le terrain morainique, c'est-à-dire des masses de drift pénétrées de toute sorte de matériaux de transport, abonde partout dans cette région. L'ensemble des phénomènes glaciaires, malgré l'épaisseur compacte de la forêt qui recouvre les inégalités du sol, n'en est pas moins un fait cosmique dont les deux Amériques gardent autant de traces que le vieux continent. »

Traduit par Félix Vogeli [1].

1. Nous recevons de M. Félix Vogeli une lettre dont nous croyons devoir communiquer le passage suivant à nos lecteurs :

« Je vous remercie de l'intention qui a dicté la note de votre 458e livraison relative au traducteur. Malheureusement il y a là une erreur qu'il m'importe de ne pas laisser passer. Il y va de ma bonne foi. Je ne fus jamais, à mon grand regret, le compagnon ni de voyages, ni d'études de M. Agassiz. Beaucoup de bienveillance de sa part, une très-haute estime pour son caractère de la mienne, voilà tout le fondement de nos relations. S'il faut, toutefois, à vos lecteurs une garantie de la fidélité de la traduction qui leur a été soumise, en voici une : M. Agassiz a lu cette traduction écrite, pour ainsi dire, sous ses yeux ; elle est la seule qu'il ait autorisée.... Mes compliments à vos artistes, leurs dessins sont très-réussis. La maison de la rue du Principe est plus belle que nature. Les négresses luisent au soleil. Les mains sont un peu fortes pour des mains de Mina.

« Agréez, etc.

« Félix Vogeli. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Croquis fait à Valdepeñas. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

LA MANCHE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Les *Manchegos*. — Les *seguidillas manchegas*. — Chansons et proverbes sur les habitants de la Manche. — Encore les mendiants; pourquoi ils sont si nombreux dans cette province. — La coutellerie de Santa Cruz de Mudela. — Les *Ligas manchegas* et leurs devises; le poignard dans la jarretière. — Le Valdepeñas; opinion de Saint-Simon sur le vin de la Manche. — Sancho Panza et le vin de Ciudad-Real. — La *Santa-Hermandad*. — Pourquoi les arbres sont si rares dans la Manche; les moineaux francs et les hirondelles.

Bien que la Manche, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'existe plus aujourd'hui comme division territoriale, on désigne encore sous ce nom le pays généralement plat, uni et aride qui s'étend depuis les Montagnes de Tolède (Montes de Toledo) jusqu'aux contre-forts de la Sierra de Cuenca, et depuis les vallons ombreux de la Alcárria jusqu'à l'âpre chaîne de la Sierra Morena.

Longtemps encore après qu'on a quitté les montagnes que le chevalier de la Triste-Figure choisit pour le lieu de sa fameuse pénitence, on voit bleuir à l'horizon les cimes élevées derrière lesquelles disparaît le sombre défilé du Despeñaperros. A chaque endroit, pour ainsi dire, du pays que nous allons traverser, nous retrouverons le souvenir du héros de Cervantès et des autres personnages de son impérissable chef-d'œuvre. Si nous en croyons un voyageur français du siècle dernier, il n'y avait pas à cette époque de laboureur, de jeune paysanne de la Manche, qui ne connût très-bien don Quichotte et Sancho, et on retrouvait encore dans le canton les habits et les mœurs que Cervantès a si bien décrits dans son livre. Ce voyageur dépeint aussi cette province comme le pays le plus enjoué de l'Espagne : « Ses chansons, ses séguédilles lui sont particulières, elles y naissent: ce qui prouve qu'au chant et à la danse elles joignent le mérite de la poésie. Les séguédilles qui sortent de la Manche sont les plus estimées dans le reste de l'Espagne; elles roulent la plupart sur la volupté, l'amour ou l'absence; ils en ont aussi de satiriques; j'en ai entendu plusieurs

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 405, 417; t. XIV, p. 353, 359, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont les sentiments étaient délicats et exprimés d'une manière poétique.... La Manche est le pays le plus enjoué de l'Espagne; les habitants sont doux, aiment la danse et la musique; les femmes sont grandes, sveltes et jolies.... Un joueur de guitare, un chanteur de séguédilles sont des hommes précieux dans ces cantons. Au premier bruit de l'instrument, les filles, les garçons et les femmes se rassemblent.... »

Les *seguidillas*, comme nous l'avons dit quand nous avons passé en revue les principales danses populaires de l'Espagne, résument depuis longtemps la danse, la chanson et la musique de la Manche : on se souvient de ces couplets dont parle Cervantès, et qu'il appelle « le bouleversement des âmes, et le ravissement de tous les sens. » Nous avons déjà donné, dans le chapitre consacré aux danses nationales de l'Espagne, une de ces anciennes compositions, pleine de grâce et de mouvement, arrangée pour le piano par M. Lorenzo Pagans, un excellent artiste espagnol établi à Paris[1]. M. Pagans a bien voulu nous donner encore cette *seguidilla manchega*, qui peut se chanter à la suite de la précédente, et qui, nous en sommes persuadés, sera également appréciée par les amateurs de musique espagnole.

Le goût des Manchegos pour les seguidillas est toujours aussi vif qu'autrefois, et pour eux une fête où elles manqueraient ne serait pas une fête complète : il n'est pas de jeune fille qui ne veuille s'y distinguer, témoin ce dicton qui trouve tout naturellement sa place ici, puisque nous sommes dans le pays du bon Sancho Panza, c'est-à-dire dans la terre classique des proverbes :

En la Mancha, las chiquillas
Se lucen con seguidillas.

« Dans la Manche, les jeunes filles
Triomphent dans les séguidilles. »

Les habitants de la Manche, si nous en croyons Sancho, sont une race irascible autant qu'estimable, et ils ne se laissent chatouiller par personne. Cervantès les dépeint encore comme des gens aimant les allures de matamores, et grands amateurs de coups de poing.

Le portrait n'est pas flatteur de tous points; mais que direz-vous de cette *decima* qui court les rues, et où la Manche, ainsi que ses habitants, sont assez maltraités :

El que llegue á caminar
Por la Mancha con frecuencia,
Le ensenarán, sin falencia,
La horca antes que el lugar :
No gustan de trabajar,
Es gente de poca espera,
Arman pronto una quimera;
Y nunca de hambre se mueren,
Pues son dueños, quando quieren,
De lo que tiene qualquiera.

« A celui qui aura occasion de cheminer — Fréquemment à travers la Manche, — On montrera, sans manquer, — Le gibet plutôt qu'un village : — Les Manchois n'aiment pas le travail, — Ils sont gens de peu de réflexion, — Prompts à entamer une querelle; — Et jamais ils ne se laissent mourir de faim, — Car ils sont maîtres, dès qu'ils le veulent, — De ce que possède le premier venu. »

Il y a encore un proverbe sur le vin de la Manche et sur le caractère enjoué de ses habitants :

De la Mancha el buen vino,
Pero el Manchego ladino.

« Le vin de la Manche est bon, — Le Manchois est malin. »

Nous sommes portés à croire, d'après ce que nous avons vu ou entendu dire dans le pays, que les Manchois, malgré les proverbes qui les montrent sous un jour peu favorable, sont généralement laborieux et sobres. Le voyageur qui ne fait que passer et qui est assailli par de nombreux mendiants, peut naturellement penser au premier abord que la misère dont il est témoin a pour cause la paresse, et cependant il n'en est pas toujours ainsi.

Dans la Manche, dont le territoire appartenait autrefois en grande partie aux ordres militaires, la propriété est encore aujourd'hui très-peu divisée. Quand la récolte est abondante, les riches propriétaires emploient dans leurs vastes domaines des bras nombreux, tant pour le soin des troupeaux que pour les travaux de culture. Malheureusement, la sécheresse du pays étant extrême, les années de stérilité se renouvellent trop souvent; alors le travail manque, le pain est cher : des milliers de pauvres gens, dénués de toute ressource, se voient dans la nécessité de quitter leurs pauvres foyers, et de parcourir les villes et les villages en implorant la charité publique. Dans d'autres provinces, notamment dans la Catalogne, les fabriques fournissent du travail et du pain aux malheureux; mais ici cette ressource leur manque, la Manche ne possédant ni industrie ni commerce; car il ne faut guère parler du safran, du miel, de quelques draps grossiers et de menus objets qui s'y fabriquent.

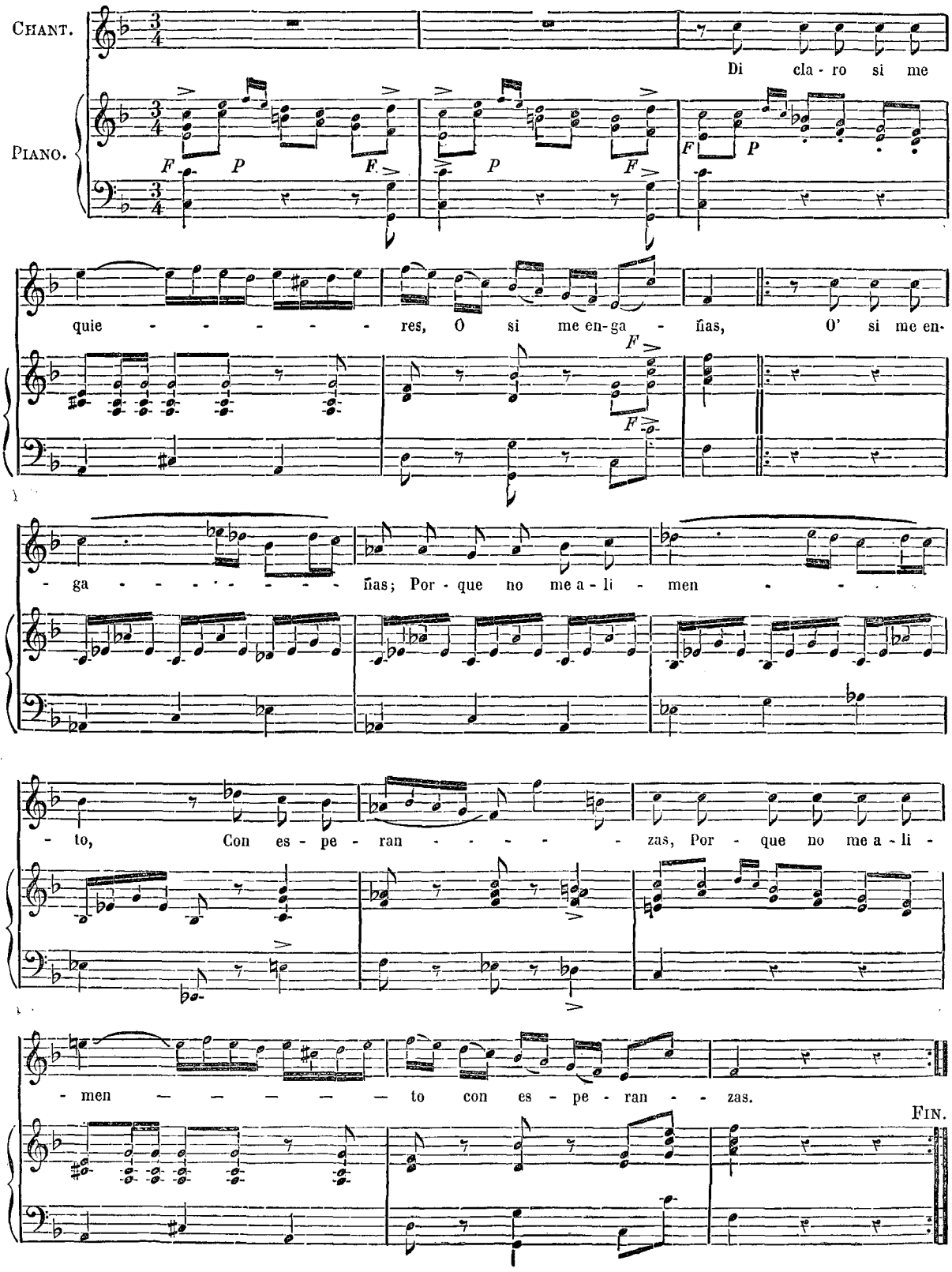
Telles étaient les réflexions que faisait devant nous un Espagnol, notre compagnon de route; aussi, quand nous arrivâmes à Santa-Cruz de Mudela et que nous vîmes notre diligence assaillie par les mendiants, fûmes-nous beaucoup plus porté à plaindre ces malheureux qu'à leur jeter le blâme.

Santa-Cruz de Mudela est une petite ville, ou pour mieux dire un grand village d'un aspect triste et misérable, dont les rues sont autant de fondrières : l'hiver, on court le risque d'y sombrer dans une boue liquide et profonde, et l'été on y est à demi étouffé par d'épais nuages de poussière. La plupart des maisons sont basses, et les fenêtres, celles du premier aussi bien que celles du rez-de-chaussée, sont invariablement garnies de barreaux de fer. Ces solides grillages, qui semblent témoigner du peu de confiance que chaque

1. Voir t. XVI, p. 311.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

SEGUIDILLA MANCHEGA.



Procédés TANTENSTEIN, rue Toullier, 8.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitant a dans ses voisins, forment saillie sur la rue, et sont quelquefois assez artistement travaillés ; la plupart sont surmontés d'une croix.

Santa-Cruz de Mudela, pour la coutellerie populaire, fait concurrence à une autre ville de la Manche, Albacete, dont nous avons déjà décrit les produits : elle est à cette ville ce qu'est chez nous Langres à Châtellerault. Dès que la diligence s'arrêta, nous fûmes assaillis par des femmes, des hommes et des enfants qui se mirent à nous vanter à l'envi des *navajas*, des *puñales* et des *cuchillos* dont ils nous demandèrent deux ou trois fois la valeur. Nous leur achetâmes quelques objets pour nous conformer à la tradition des voyageurs, et pour encourager une industrie qui a encore quelques progrès à faire pour égaler celle de Sheffield. C'étaient, du reste, des couteaux du genre de ceux d'Albacete, avec des manches garnis de cuivre découpé à jour, et laissant voir des ornements de paillon rouge ; les lames, également pointues et en forme de poisson, portaient les mêmes arabesques grossièrement mordues à l'eau-forte, et les mêmes inscriptions d'une fantaisie naïvement féroce.

C'est sans doute à cette coutellerie primitive, dont la qualité nous parut inférieure même à celle d'Albacete, qu'est due l'origine de ce proverbe espagnol, au sujet des mauvais couteaux avec lesquels on se coupe le doigt sans pouvoir couper un bâton :

Cuchillo malo
Corta en el dedo,
Y no en el palo.

Nos achats terminés, nous n'échappâmes aux mains des vendeurs de *navajas* que pour tomber dans celles des marchandes de *ligas :* c'est ainsi qu'on appelle les jarretières, autre produit de l'industrie locale, dont la Manche en général, et Santa-Cruz de Mudela en particulier, paraissent avoir depuis très-longtemps le monopole ; en effet, les jarretières sont également désignées en espagnol sous le nom de *cintas manchegas*, ou tout simplement *manchegas*, c'est-à-dire *manchoises*, ou rubans de la Manche.

Les jarretières de Santa-Cruz sont tout bonnement des rubans de fil ou de coton de la largeur du doigt, amincis à chaque extrémité, et sur lesquels sont tissées en soie, avec quelques ornements lamés d'argent, toutes sortes d'inscriptions très-variées, ordinairement de circonstance. Ces inscriptions, composées le plus souvent de deux vers qui riment très-richement, peuvent être comparées à celle qui ornait la ceinture d'Hermione, ou bien, si l'on préfère une comparaison beaucoup moins classique, aux légendes qui font l'ornement des mirlitons de la foire de Saint-Cloud.

Nous nous gardâmes bien de manquer une aussi belle occasion de nous approvisionner de jarretières, ce qui nous permettait de nous faire en même temps un petit recueil de poésies populaires, poésies du genre galant bien entendu, et pouvant à volonté s'adresser à la brune ou à la blonde.

Voici des échantillons des vers que nous avons copiés sur quelques-unes de nos *ligas :*

Intrepido es amor,
De todo sale vencedor.

« L'amour est intrépide, — Et sait triompher de tout. »

Te digan estas ligas
Mis penas y fatigas.

« Que ces jarretières te disent — Mes peines et mes souffrances. »

Amor da felicidad,
Sobre todo en la soledad.

« L'amour nous donne la félicité, — surtout dans la solitude. »

Prefiere la dama fina
Ligas de color de lila.

« La dame au goût raffiné — Donne la préférence à la couleur lilas. »

Il se trouve des ligas qui le disputent en fadeur aux devises dont les confiseurs enveloppent leurs bonbons :

Eres hermosa
Como la rosa.

« Tu es belle — Comme la rose. »

Eres dulce como miel,
Hermosa como Raquel.

« Tu es aussi douce que le miel, — Et aussi belle que Rachel. »

Ou bien encore on lit la fameuse devise classique des lames de *navajas :*

Soy de mi dueña sola.

« Je n'appartiens qu'à ma maîtresse. »

Parfois la poésie s'émancipe, et montre certaines velléités de hardiesse :

Feliz quien las aparta.

« Heureux celui qui les détachera. »

Feliz yo seria
Si las ligas atar pudiera.

« Combien je serais heureux — Si je pouvais attacher ces jarretières. »

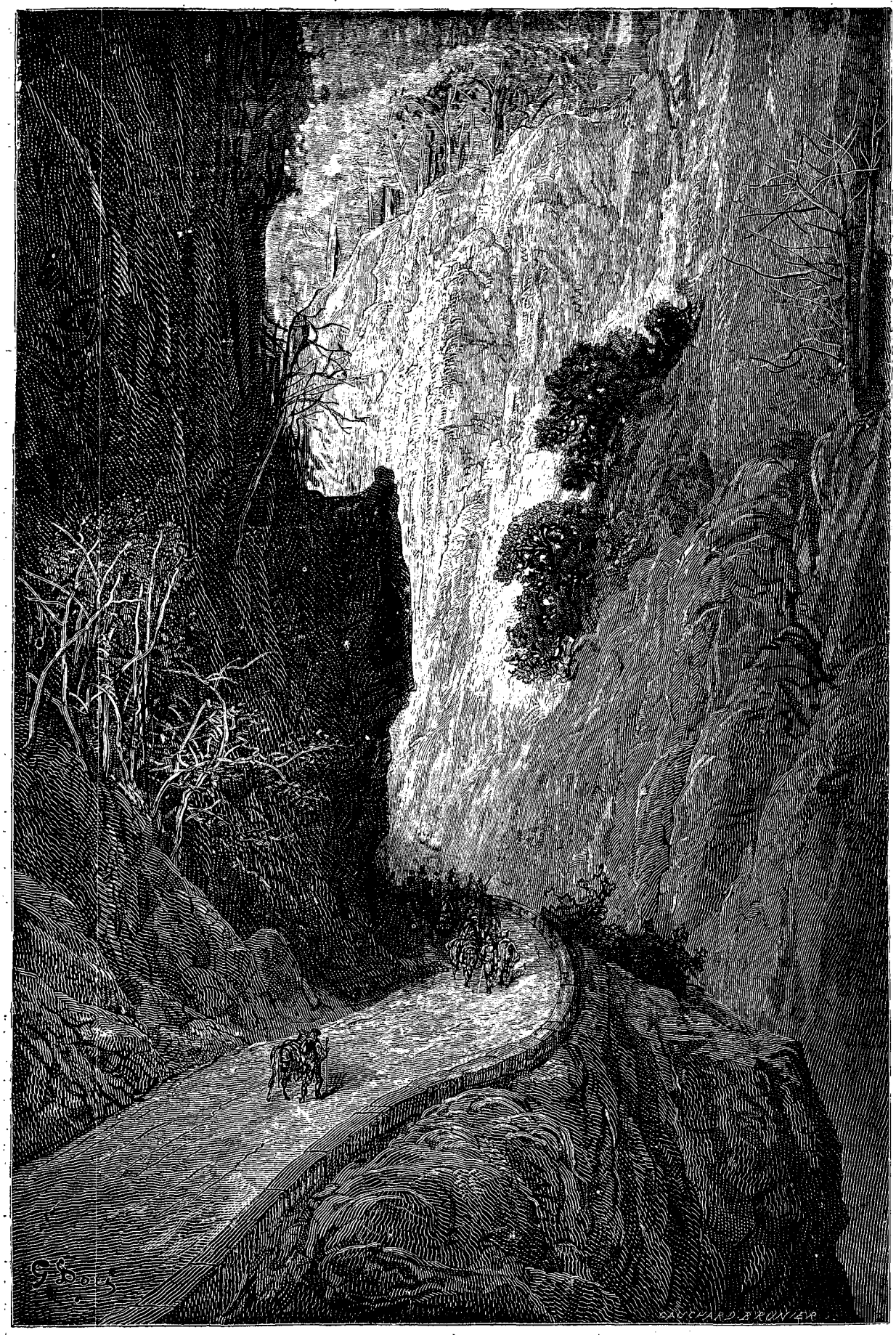
Mais parmi toutes les jarretières que nous achetâmes, aucune ne contenait une devise plus intéressante que celle-ci :

En la liga una navaja,
Y la mano en la cadera,
Va vertiendo sal la Maja.

« Avec son couteau à la jarretière, — Et sa main sur la hanche, — La *Maja* répand la grâce autour d'elle. »

Ceci nous paraît résoudre la question, encore indécise, de savoir s'il existe toujours des Espagnoles qui portent le couteau à la jarretière ; nous avons déjà

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le défilé du Despeñaperros dans la Sierra Morena (côté de la Manche — Dessin de Gustave Dore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parlé des anciennes *manolas*, qu'on appelait *las del cuchillo en la liga :* « Celles au couteau dans la jarretière; » mais la *manola*, on le sait, est un type disparu : heureusement la *maja*, qui l'a remplacée, a hérité, comme on vient de le voir, d'une de ses prérogatives les plus pittoresques.

Entre Santa-Cruz de Mudela et Valdepeñas, trajet que la diligence fit en moins d'une heure, on n'aperçoit que des vignes de tous côtés : la renommée du vin de la Manche est fort ancienne, comme le montre un passage du *Don Quichotte;* il paraît qu'autrefois on en réservait tous les ans la quantité nécessaire pour la table des rois d'Espagne; par exception, ce vin était renfermé dans des tonneaux, tandis qu'on mettait le reste dans des outres en peau de bouc.

Saint-Simon appréciait beaucoup le vin de la Manche, dont il parle avec éloge dans ses *Mémoires :* « J'allai souper avec tous les François de marque chez le duc del Arco, qui nous avoit invités, où plusieurs des plus distingués de la cour se trouvèrent. Le souper fut à l'espagnole, mais une oille (olla-podrida) excellente suppléa à d'autres mets auxquels nous étions peu accoutumés, avec d'excellent vin de la Manche. »

La vaste plaine au milieu de laquelle est bâtie la petite ville de Valdepeñas, est couverte de vignes dont les plants, à ce qu'on assure, furent autrefois apportés de Bourgogne. Si le fait est vrai, la qualité du vin est bien changée, car son goût ne rappelle en rien celui d'aucun des crus de ce pays. On pourrait plutôt le comparer à quelques-uns des vins du midi de la France, par exemple à celui de Châteauneuf-du-Pape, ou d'autres vignobles des côtes ou du Rhône : comme ces vins, le valdepeñas est d'un beau rouge foncé, d'un bouquet très-prononcé, et excessivement capiteux; qualités qu'il doit sans doute au sol très-pierreux du pays, car *Valdepeñas* signifie littéralement : *vallée de pierres.*

Le vin de Valdepeñas n'est pas d'un prix très-élevé; cependant on le fraude beaucoup, et trop souvent celui qu'on vend à Madrid est mélangé ou falsifié; c'est sans doute de celui-là que but le marquis de Langle : « On le vante beaucoup, dit-il dans son *Voyage en Espagne*, on le trouve excellent : moi je le trouve mauvais; il a un goût de soufre, un goût de goudron. Violent et capiteux, un seul verre m'enivrerait; pour tout au monde je ne voudrais pas le boire sans eau; ce vin est si noir, si épais, qu'il pourrait au besoin servir d'encre. » Ceux qui ont goûté du vrai valdepeñas ne seront pas de la même opinion, car ce vin, bien choisi, a réellement des qualités excellentes; malheureusement, on assure qu'il ne supporte pas impunément un long trajet.

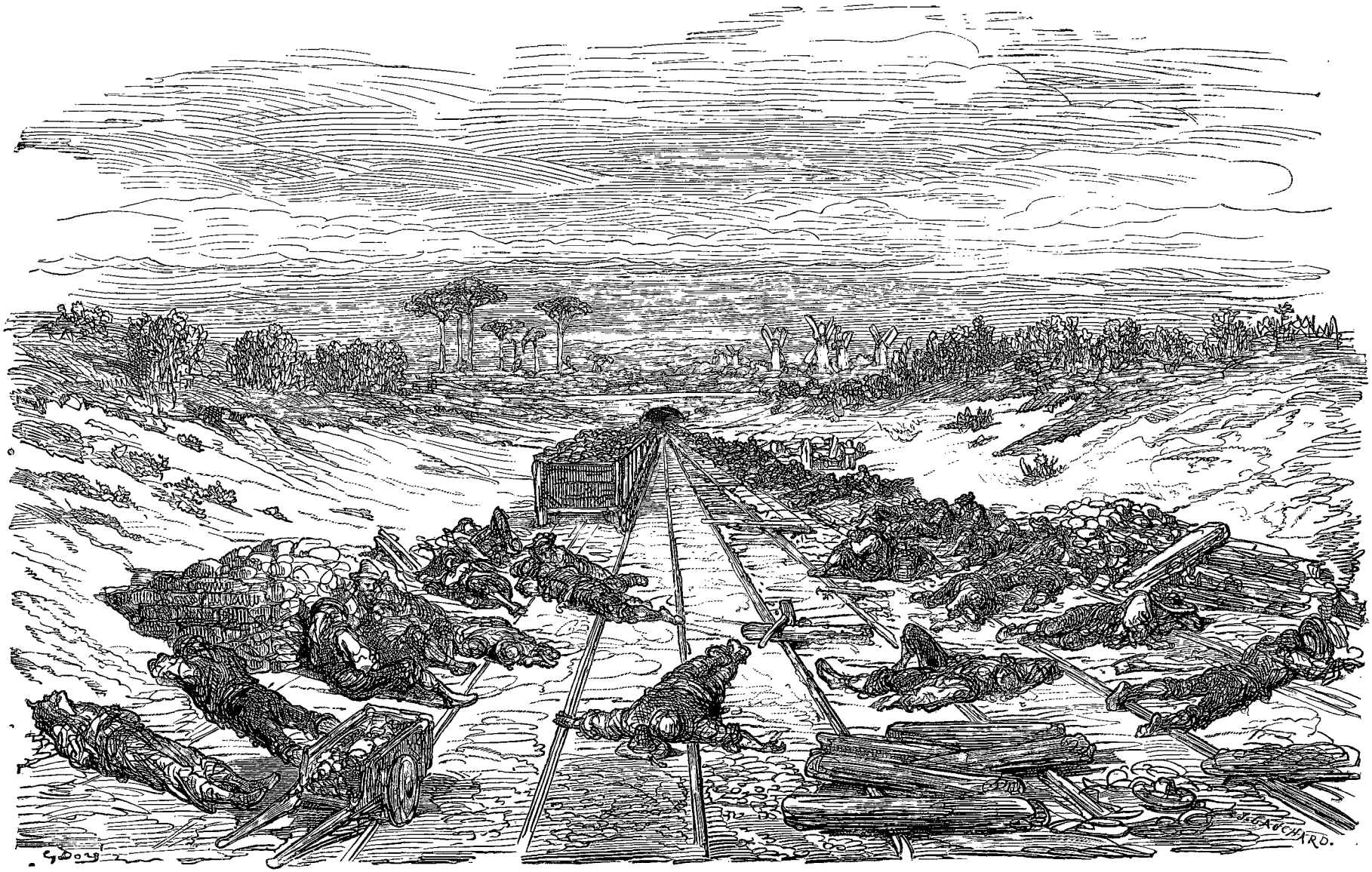
La Manche produit encore un autre vin fameux, plus anciennement connu peut-être que celui de Valdepeñas : c'est le vin de Ciudad-Real, aujourd'hui capitale de la province de ce nom. Ce vin était très-renommé autrefois, et on le connaissait sous le nom de *vino católico*, — bien que probablement on n'eût pas l'habitude de le baptiser. Cervantès, dans sa nouvelle du *Licencié Vidriéra*, mentionne, parmi les vins le plus fameux, celui de *la ville plus impériale que royale* (Real-Ciudad), salon du dieu de la *gaieté*. Il le cite encore dans l'aventure de l'écuyer du Bocage, qui avait à l'arçon de sa selle une outre pleine de vin de Ciudad-Real, à laquelle il donnait à chaque moment mille accolades et mille baisers : « Il la mit dans les mains de Sancho, lequel l'empoignant, la porta à sa bouche, et resta un quart d'heure à contempler les étoiles.... — Mais dites-moi, seigneur, par le salut de celui que vous aimez le plus, c'est bien du vin de Ciudad-Real? — Habile gourmet, répondit l'écuyer, la vérité est qu'il ne vient pas d'un autre endroit, et qu'il a quelques années d'âge. — Avec tout cela, reprit Sancho, ne croyez pas que la connaissance du vin me soit étrangère. N'est-il pas juste, seigneur écuyer, que je possède un instinct si grand et si naturel pour connaître les vins, qu'il suffise qu'on me donne à sentir celui qu'on voudra, pour que je dise son pays, son cru, son âge, et tous les détails qui le concernent? Mais il ne faut pas s'étonner de cela, puisque j'ai eu dans ma famille, du côté de mon père, les deux plus excellents gourmets qu'en bien des années la Manche ait connus. Et pour preuve de cela, il leur arriva ce que je vais vous conter :

« Un jour, on leur donna à goûter le vin d'une cuve, en leur demandant ce qu'ils pensaient de l'état, de la nature et de la bonne ou mauvaise qualité du vin. L'un le goûta du bout de la langue; l'autre ne fit que l'approcher de son nez. Le premier dit que ce vin avait un goût de fer, et le second qu'il avait plutôt un goût de cuir. Le maître assura que la cuve était propre et que son vin ne contenait aucun mélange qui pût lui donner le goût du fer ni celui du cuir. Cependant les deux fameux gourmets persistèrent dans leur opinion. Le temps marcha, le vin se vendit, et quand on nettoya la cuve, on y trouva une petite clef attachée à une lanière de cuir. Que votre Grâce voie donc si celui qui descend d'une telle race peut donner son opinion sur de pareilles matières. »

Ciudad-Real était également très-fameuse autrefois à cause de sa *Santa-Hermandad*. On sait que la Santa-Hermandad, dont le nom signifie littéralement : *Sainte-Confrérie*, était un tribunal avec juridiction spéciale, institué dès le moyen âge et régularisé sous les rois catholiques. Les membres de ce tribunal avaient pour mission de juger et de punir les crimes, particulièrement ceux commis hors des villes et villages, par les *salteadores* ou voleurs de grands chemins : c'est pour cela que le bon Sancho eut une si grande frayeur lors de l'épouvantable bataille que se livrèrent le gaillard Biscayen et le vaillant Manchois, car il savait bien que « ceux qui se battent au milieu des champs ont affaire à la Sainte-Hermandad ».

Il n'y a pas longtemps encore, les environs de Ciudad-Real n'étaient pas parfaitement sûrs, à cause sans doute du voisinage de la Sierra-Morena. C'est dans cette ville que furent exécutés, il y a quelques années,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'heure du repas à Argamasilla. — Dessin de Gustave Doré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les sept frères Vazquez, intéressante famille dont nous avons dit quelques mots précédemment; ces sept frères *bandoleros*, qui voulaient sans doute continuer les traditions des fameux *Niños de Ecija*, furent convaincus d'avoir assassiné plus de cent personnes, et d'avoir volé le trésor de quatorze églises, sans compter les vols à main armée.

Mais revenons à Valdepeñas. Les bonnes auberges, chacun le sait, ne sont pas extrêmement communes en Espagne : c'est pourquoi nous ne voulons pas manquer de rendre justice au *Parador del Mediodia*, qui fait vraiment honneur à Valdepeñas, et qui contraste heureusement avec la plupart des *posadas* de la Manche; nous y trouvâmes un copieux dîner servi dans une salle très-fraîche, ainsi qu'un *patio* ombragé; sous chaque arcade étaient suspendues, à côté de vases de fleurs, des *alcarrazas* à travers lesquelles suintait une eau glaciale : toutes choses fort appréciables pour des voyageurs qui ont souffert de la soif, de la poussière et de la chaleur. Des jeunes filles à la peau bronzée, et dont les cheveux noirs, artistement tressés, formaient derrière la tête un chignon en forme de huit, nous servirent avec beaucoup de prévenance, tandis que d'autres, armées de chasse-mouches de papier, écartaient les essaims qui bourdonnaient autour de nous.

Valdepeñas est à peu près à mi-chemin entre Madrid et Grenade; à mesure qu'on se dirige vers le nord, on entre plus avant dans ces immenses plaines de la Manche, dont la monotonie a fait dire à un ancien voyageur anglais que cette province n'est autre chose qu'une vilaine terre à blé, ennuyeuse au delà de toute expression. De tous côtés, en effet, les champs de blé s'étendaient à l'infini, avec une monotonie désespérante. Une chaude brise du sud, en passant sur un océan de moissons presque mûres, faisait onduler au loin les épis, qui formaient comme d'innombrables vagues dorées, se succédant régulièrement jusqu'à l'horizon. Pas un arbre à dix lieues à la ronde, pas la moindre clôture pour rompre l'uniformité de ces champs tous semblables; quelques murs seulement autour des jardins qui environnent les rares villages qu'on aperçoit dans le lointain, et dont les maisons brillent au soleil comme une île au milieu de la mer.

Ce manque presque absolu d'arbres dans les plaines sans fin de la Manche a été remarqué par tous les voyageurs qui ont suivi la route de Madrid en Andalousie. Nous parcourions des lieues entières, ceci est à la lettre, sans en apercevoir un seul; ce n'est qu'autour des villages que nous trouvions un peu de verdure, ce qui consolait nos yeux comme les oasis dans le Sahara; nous avions un tel besoin de voir des arbres quelconques, que l'olivier même, malgré son feuillage triste et grisâtre, nous paraissait d'un vert fort agréable.

On prétend que cette antipathie des cultivateurs pour les arbres vient de l'idée, très-répandue parmi eux, que les branches pourraient servir d'abri à de nombreux oiseaux, lesquels oiseaux dévoreraient une partie des moissons. Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans cette assertion, mais ce qui est bien certain, c'est que les *gorriones* (moineaux francs) sont regardés en Espagne comme des animaux nuisibles, et pourchassés comme tels. Les hirondelles, au contraire, sont respectées partout, et, de même que chez nous, on les considère comme portant bonheur aux maisons; à cette croyance se rattache une légende populaire des plus touchantes :

Quand les soldats de Ponce-Pilate posèrent la couronne d'épines sur la tête de Jésus-Christ, des hirondelles vinrent enlever avec leur bec les épines qui déchiraient son front divin :

Las golondrinas
Le quitaron á Cristo
Tres mil espinas.

« Les hirondelles — Ont enlevé au Christ — Trois mille épines. »

Seulement il y a la contre-partie : c'est le couplet qui concerne les moineaux :

Los gorriones
Le quitaron á Cristo
Tres mil doblones.

« Les moineaux francs — Ont enlevé au Christ — Trois mille doublons. »

Ce manque d'arbres est commun, du reste, à d'autres provinces de l'Espagne, notamment à la Castille; il en résulte naturellement une grande disette de bois et de charbon. Cette disette et d'autres raisons sans doute éveillèrent, il y a plus de cent ans déjà, l'attention du gouvernement espagnol. Sous le règne de Charles III, une ordonnance du conseil de Castille, garantie par des lois pénales, enjoignait à chaque habitant des campagnes de planter au moins cinq arbres. Mais la croyance que les arbres attirent les oiseaux destructeurs des grains eut le dessus : on plantait mal; ce qui survivait était coupé par les passants, et la nudité actuelle des plaines montre le peu de respect qu'on eut pour l'ordonnance royale. Peut-être, du reste, comme nous l'avons souvent entendu répéter, la sécheresse excessive et la nature saline du terrain sont-elles les causes véritables de la nudité des plaines de la Manche.

Manzanarès. — Les lévriers de la Manche. — La *Ciega* improvisatrice; son dialogue en latin avec un curé. — Excursion à Argamasilla de Alba. — Les *Segadores*. — La *Casa de Medrano*. — Cervantès et sa prison; le premier tirage de son roman. — Un collectionneur d'éditions du *Don Quichotte*. — Une édition imprimée à Argamasilla de Alba.

Il était nuit close quand nous arrivâmes à Manzanarès. Comme cette ville se trouve à peu près au centre des principaux endroits que le chef-d'œuvre de Cervantès a rendus célèbres, et à quatre lieues seulement d'Argamasilla de Alba, nous avions résolu de nous y arrêter, pour faire plus facilement nos excursions dans les environs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les chardons de la Manche. — Dessin de Gustave Dore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peu confiants dans l'hospitalité de la *posada*, nous préférâmes prendre gîte dans une *casa de huespedes* qui nous avait été recommandée par un de nos amis, et nous eûmes fort à nous louer de cette décision, car le logis était d'une propreté irréprochable, et les braves gens chez qui nous étions descendus eurent pour nous toutes sortes de prévenances. Il y avait dans la maison d'énormes lévriers au poil rude et aux longues oreilles droites, dont la race est très-ancienne et très-répandue dans la Manche. Ces superbes animaux appelés *galgos*, qui errent en assez grand nombre dans les rues de Manzanarès, ont l'air fort rébarbatif; cependant nous parvînmes à lier amitié avec plusieurs d'entre eux, grâce à quelques croûtes de pain; car ces descendants du *galgo corredor* de don Quichotte sont toujours affamés, et on peut étudier sur leur peau tous les détails de leur squelette.

Nous avions prié notre hôte de se mettre en campagne de bonne heure pour nous procurer le véhicule qui devait nous transporter à Argamasilla; en attendant, nous eûmes le temps de visiter la ville tout à notre aise. Manzanarès n'a que le nom de commun avec le cours d'eau qui arrose, ou est censé arroser, la capitale de l'Espagne; la ville est d'un aspect moins désolé que les autres endroits de la Manche; elle nous parut plus vivante et moins dépourvue de ressources que Santa-Cruz de Mudela et Valdepeñas.

Tous les voyageurs qui ont traversé la Manche pour se rendre en Andalousie ont entendu parler de la *Ciega* de Manzanarès; cette femme aveugle, qui joint à la spécialité d'improviser des vers celle de parler latin, est connue depuis longtemps en Espagne. Lors du premier voyage qu'il fit, il y a de cela plus de vingt-cinq ans, Théophile Gautier consacra quelques lignes à la *Ciega*, qui était venue lui souhaiter la bienvenue pendant qu'il soupait en plein air, au milieu de la nuit.

« Pour que le repas eût l'air tout à fait magique, dit le charmant écrivain, une grande fille aveugle s'approcha de la table, guidée par le bruit, et se mit à chanter des couplets sur un air plaintif et monotone, comme une vague incantation sibylline. Apprenant que nous étions étrangers, elle improvisa en notre honneur des stances élogieuses, que nous récompensâmes par quelques réaux. » Desbarolles, dans son voyage avec Eugène Giraud, eut aussi occasion de voir la fameuse aveugle de Manzanarès, Maria Catarina Dias, qui non-seulement, dit-il, improvise des vers, mais sur n'importe quel nom donné fait à l'instant un anagramme avec une fin toujours spirituelle.

Nous avions déjà eu l'occasion de voir l'improvisatrice aveugle dans nos précédents voyages : on nous assura que nous pourrions la rencontrer au *parador de las diligencias*, où elle se tenait habituellement pour réciter, pendant l'intervalle des relais, ses poésies aux voyageurs qui traversent la ville. Nous l'y trouvâmes en effet : dès qu'elle sut que des *señores forasteros* désiraient la voir, la pythonisse se leva, et s'avança vers nous en étendant les mains. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, d'une taille au-dessus de la moyenne, et d'assez forte corpulence; son costume, presque entièrement noir, n'offrait rien de remarquable, et elle avait pour toute coiffure un mouchoir qui cachait en partie des cheveux grisonnants. Quand elle nous sentit près d'elle, la *Ciega* leva ses grands yeux bleus vers le ciel, et se mit à psalmodier avec volubilité des paroles que nous voulûmes bien prendre pour des vers; en même temps qu'elle récitait, elle avait arrondi ses deux bras à la manière des *guitarreros*, et ses doigts, agités par un frémissement continuel, semblaient se promener sur les cordes d'une guitare fantastique, dont elle seule pouvait entendre les accords.

Pendant qu'elle continuait à gratter son instrument imaginaire, survint un curé, le bras gauche enveloppé dans un pli de son vaste manteau à collet, et coiffé de l'immense chapeau traditionnel qui rappelle celui de don Basile; une culotte courte serrée aux genoux, des bas de soie noire et des souliers à larges boucles d'argent complétaient son costume. C'était un prêtre séculier, de ceux qu'on appelle généralement en Espagne *clérigos de misa y olla*, sans doute parce que leur position leur permet de partager leur temps entre la messe et le pot-au-feu.

Le brave curé, après avoir jeté la cigarette qui expirait entre ses lèvres, salua l'aveugle d'un : *vale!* auquel celle-ci répondit immédiatement en latin : le curé reprit dans la même langue, et le dialogue s'engagea; mais nous devons avouer que nous eûmes bien de la peine, malgré la meilleure volonté du monde, à trouver dans leurs phrases quelque analogie avec la langue de Tacite et de Cicéron : le curé parlait le latin comme un sacristain, et celui de l'aveugle nous parut à peine mériter le nom de latin de cuisine. Du reste, les deux interlocuteurs, qui sans doute ne se comprenaient qu'à demi, nous parurent bientôt aussi embarrassés l'un que l'autre; aussi la conversation ne tarda-t-elle pas à tomber à plat.

Quand nous rentrâmes à la *casa de huespedes*, nous trouvâmes notre équipage qui nous attendait : c'était ce qu'on appelle en Espagne un *birlocho*, espèce de cabriolet à brancards droits, à siége étroit, qui pouvait avoir été neuf sous le règne de Ferdinand VII; le siége, très-étroit, qui portait des traces de peinture jaune, disparaissait presque entre deux roues d'une grandeur démesurée. Comme nous voulions arriver de bonne heure à Argamasilla de Alba, nous fîmes aussitôt l'ascension de notre véhicule, qui roula avec force cahots, en rendant un bruit de ferraille, sur le sol inégal des rues presque désertes de Manzanarès.

La ville était déjà loin de nous quand nous rencontrâmes sur la route quelques paysans dont le costume indiquait évidemment qu'ils étaient étrangers à la province de la Manche : leur coiffure consistait en un chapeau de feutre roussi par le soleil, haut de forme et aux bords rabattus sur les yeux, de ceux qu'on ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pelle *sombreros portugueses*, sans doute parce qu'ils se fabriquent en Portugal. Un gilet très-court, une chemise de toile grossière et un pantalon retroussé jusqu'à mi-jambe, tel était le reste de leur costume, que complétaient des sandales à semelles de bois qui laissaient voir des pieds bronzés par le soleil. Une calebasse et un sac de toile étaient suspendus à leur côté au moyen d'une courroie, et ils portaient sur l'épaule, attaché à un bâton, un mouchoir noué qui laissait entrevoir des souliers ferrés et le croissant d'une faucille.

« Ce sont des *segadores gallegos*, nous dit notre *calesero :* tels que vous les voyez, ils viennent tous les ans à pied de la Galice pour chercher du travail dans la Castille, dans la Manche, dans l'Estrémadure et jusqu'en Andalousie. »

Nous venions de traverser un hameau qu'on appelle, nous ne savons pourquoi, *casa del Duende*, c'est-à-dire la maison de l'esprit follet : Argamasilla de Alba n'était pas loin, et nous ne tardâmes pas à faire notre entrée dans le bourg dont le nom est inséparable du souvenir de Cervantès. Nous vîmes les travaux du chemin de fer déjà avancés; de nombreux ouvriers, couchés sur la voie, se reposaient en plein soleil : c'est ce que les Espagnols appellent *tomar el sol*. On ne sait encore rien de positif sur le lieu de la Manche où l'auteur du *Don Quichotte* eut à endurer ses tribulations bien connues. Quelques-uns de ses commentateurs ont pensé que ce fut au Toboso; mais d'après une opinion plus accréditée, c'est par les habitants d'Argamasilla de Alba qu'il aurait été mis en prison. L'immortel écrivain avait obtenu, comme on sait, la place de commissaire des dîmes et des poudres, et les gens d'Argamasilla l'auraient emprisonné, soit parce qu'il leur réclamait des dîmes qu'ils ne voulaient pas payer, soit parce qu'il se servait, pour la préparation du salpêtre, des eaux du Guadiana, auparavant employées pour les irrigations.

Argamasilla de Alba, qu'on appelle ainsi pour la distinguer d'Argamasilla de Calatrava, autre endroit de la province de Ciudad-Real, est un bourg aux maisons noires, la plupart à un seul étage, qui n'a ni commerce ni industrie, si ce n'est ce drap grossier qu'on appelle en Espagne *paño pardo*. Mais la grande curiosité d'Argamasilla, c'est une maison en assez mauvais état, dont la construction nous parut remonter au seizième siècle, la *casa de Medrano*, et qui passe, d'après une tradition immémoriale, pour l'ancienne prison de Cervantès. C'est là qu'il eut tant à souffrir, comme le montre une lettre qu'il écrivait à son oncle, habitant d'une ville voisine, Alcazar de San-Juan, lettre qui commençait ainsi : « De longs jours et de courtes nuits me fatiguent dans cette prison, ou, pour mieux dire, caverne.... » Ce sont ces pénibles souvenirs qui expliquent le commencement du *Don Quichotte :* « Dans un endroit de la Manche, *dont je ne veux pas me rappeler le nom....* »

On sait que Cervantès écrivit pendant sa captivité une partie de son admirable roman : « Ce fils maigre, jauni, fantasque..., dit-il dans son prologue, s'est engendré dans une prison, où toute incommodité a son siége, où tout bruit sinistre fait sa demeure. » Son livre eut une très-grande vogue, et il nous l'apprend lui-même par ces lignes qu'il met dans la bouche de son héros : « Par mes nombreuses, vaillantes et chrétiennes prouesses, j'ai mérité de courir en lettres moulées presque tous les pays du globe. Trente mille volumes de mon histoire se sont imprimés déjà, et elle prend le chemin de s'imprimer trente mille milliers de fois, si le ciel n'y remédie. » Cervantès ne croyait peut-être pas que sa prédiction dût si bien se réaliser : un journal espagnol annonçait dernièrement la mort d'un homme singulier, admirateur passionné du grand écrivain, qui avait consacré une grande partie de sa vie et de sa fortune à acquérir un exemplaire de toutes les éditions du *Don Quichotte* qu'il pouvait se procurer. On trouva dans sa bibliothèque, s'il faut en croire *la Epoca*, quatre cents éditions de cet ouvrage en espagnol, cent soixante-huit en français, cent quatre-vingt-dix en anglais, quatre-vingt-sept en portugais, quatre-vingt-seize en italien, soixante-dix en allemand, treize en suédois, huit en polonais, six en danois, cinq en latin, quatre en grec, et autant en russe.

La première partie du *Don Quichotte* fut imprimée pour la première fois à Madrid, en 1605, par Juan de la Cuesta; la seconde partie ne parut que dix ans plus tard, en 1615 : malgré les trente mille exemplaires dont parle Cervantès, cette première édition est devenue extrêmement rare, et elle s'est vendue jusqu'à mille francs. Une curieuse édition du *Quijote*, c'est celle qui a été publiée en 1864 : cette édition, dont le texte a été revu avec soin par M. Hartzembusch, un poëte et un érudit qui dirige la *Biblioteca nacional* de Madrid, a été imprimée à Argamasilla de Alba, dans la maison même qui servit de prison à Cervantès.

Le *Campo de Montiel.* — Pierre le Cruel, Henri de Trastamare et Bertrand du Guesclin. — La caverne de *Montesinos.* — *Los Ojos del Guadiana.* — La *Venta de Quesada.* — Les moulins à vent de la Manche. — Le *Puerto-Lapiche.* — Le *Toboso.* — La queue de vache du temps de don Quichotte. — Désespoir d'un aveugle qui a manqué le coche. — Tembleque. — Un wagon chargé de *tinajas;* une cruche de quatre mètres de hauteur; les jarres tobosines.

La chaleur était tropicale quand nous parcourûmes cette vaste plaine sans ombre qu'on appelle *el Campo de Montiel*, et que l'ingénieux hidalgo traversa lors de sa seconde sortie : « Sancho s'en allait sur son âne, comme un patriarche, avec ses besaces et son outre, et avec un grand désir de se voir déjà gouverneur de l'île que son maître lui avait promise. Don Quichotte suivit justement la même direction et le même chemin qu'il avait pris lors de son premier voyage, c'est-à-dire par la plaine de Montiel, où il cheminait avec moins de fatigue que la fois passée, parce que, l'heure étant matinale, les rayons du soleil les frappant de côté ne les incommodaient point. C'est alors que Sancho Pança dit à son maître : « Que votre grâce ait soin, seigneur chevalier errant, de ne pas oublier sa pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

messe au sujet de l'île, car je la saurai gouverner, si grande qu'elle soit. » A quoi don Quichotte répondit : « Il faut que tu saches, ami Sancho Pança, que ce fut un usage très-répandu chez les anciens chevaliers errants de faire leurs écuyers gouverneurs des îles ou royaumes qu'ils gagnaient ; et je suis bien décidé à ce qu'une aussi louable coutume ne se perde pas par ma faute.... »

Au milieu de cette conversation survint l'*épouvantable et inimaginable* aventure des moulins à vent, que Sancho, moins expert que son maître en fait d'aventures, s'obstinait à ne vouloir pas prendre pour des géants.

Le bourg de Montiel est bâti, dit-on, sur les ruines de l'ancienne Munda, capitale des Celtibériens, où Scipion l'Africain se fixa pendant quelque temps, après avoir chassé les Carthaginois d'Espagne. C'est aussi à Montiel que se passa, en 1369, un des événements les plus dramatiques de l'histoire d'Espagne.

Pierre le Cruel, assiégé par du Guesclin dans le château de Montiel, avait fait les offres les plus brillantes au célèbre aventurier français, s'il le faisait conduire en lieu sûr. Pierre ayant été amené à croire que ses offres seraient acceptées, se rendit au camp français ; il y trouva du Guesclin et lui dit à voix basse : « A cheval ! messire Bertrand, il est temps de partir ! » Les Français l'entourèrent, et, sans lui répondre, le firent entrer dans une tente. Après un instant de silence, parut un homme couvert de son armure : c'était don Henri de Trastamare, frère du roi de Castille, qu'il n'avait pas vu depuis quinze ans. La scène émouvante qui suivit a été racontée par M. Mérimée d'après les historiens Ayala et Froissard :

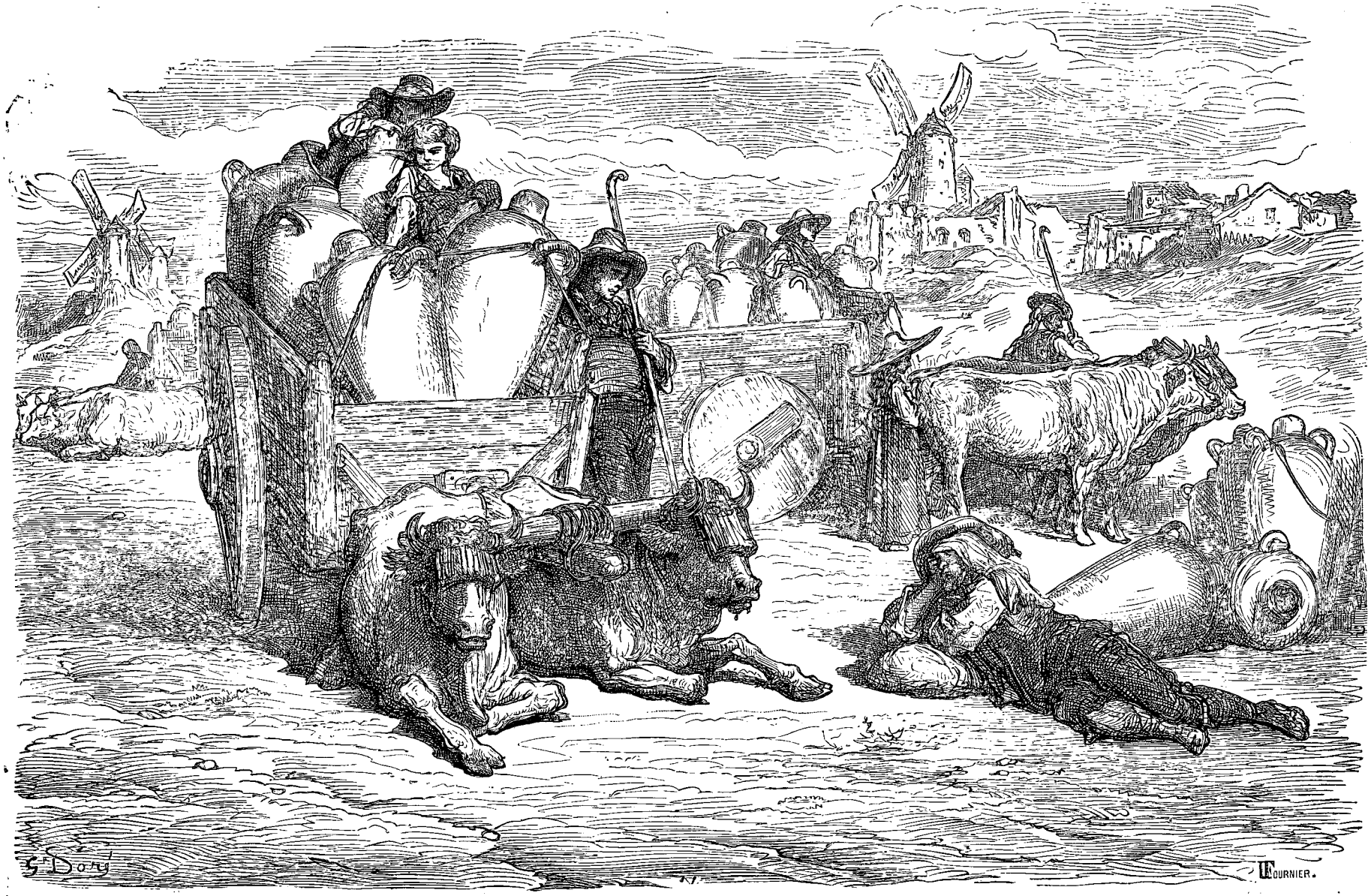
« Don Henri, promenant ses regards sur les chevaliers sortis de Montiel : « Où donc est ce bâtard, dit-il, ce juif qui se prétend roi de Castille ? » Un écuyer français lui montre don Pèdre. « Voilà votre ennemi ! » dit-il. Don Henri, encore incertain, le regardait fixement. « Oui, c'est moi, s'écrie don Pèdre, moi, le roi de Castille. Tout le monde sait que je suis le fils légitime du bon roi don Alphonse. Le bâtard, c'est toi ! » Aussitôt don Henri, joyeux de l'insulte qu'il avait provoquée, tire sa dague et le frappe légèrement au visage. Les deux frères étaient trop près l'un de l'autre pour tirer leurs épées. Ils se saisissent à bras-le-corps, et luttent quelque temps avec fureur sans que personne essaye de les séparer. Sans se lâcher, ils tombent l'un et l'autre sur un lit de camp, dans le coin de la tente ; mais don Pèdre, plus grand et plus vigoureux, tenait son frère sous lui. Il cherchait une arme pour le percer, lorsqu'un chevalier aragonais, le vicomte de Rocaberti, saisissant don Pèdre par un pied, le renverse de côté, en sorte que don Henri, qui l'étreignait toujours, se trouve dessus. Il ramasse un poignard, soulève la cotte de mailles du roi, et le lui plonge dans le côté en remontant le coup. Les bras de don Pèdre cessent de presser son ennemi, et don Henri se dégage pendant que plusieurs de ses gens achèvent le moribond. »

La partie de la Manche que nous traversions rappelle à chaque instant le souvenir du héros de Cervantès. C'est d'abord la fameuse caverne la *cueva de Montesinos*, au fond de laquelle l'intrépide chevalier de la Manche se fit descendre attaché à une corde, au grand désespoir de Sancho, qui voulut en vain dissuader son maître d'aller s'enterrer vif ou se refroidir à la glace au fond de cet épouvantable gouffre. La caverne de Montesinos n'est pas une invention de l'immortel romancier : elle existe réellement dans la plaine de Montiel. On l'appelle ainsi, suivant une légende fort ancienne, en souvenir d'un neveu de Charles Martel, qui avait été forcé de se réfugier en Espagne ; il y acquit bientôt la réputation d'un chasseur intrépide, et devint fameux dans les fastes de la chevalerie sous le nom de Montesinos. Après la mort de son oncle, il rentra en France, et Charlemagne en fit un de ses douze pairs. Or à cette époque vivait dans la Manche une dame d'une beauté merveilleuse, nommée *Rosa Florida*, qui était châtelaine d'un *castillo* de la *Osa de Montiel*, à peu de distance de la fameuse caverne. La belle Rosa Florida, qui avait déjà refusé la main de six comtes français et de trois ducs lombards, s'éprit d'une vive passion pour Montesinos qu'elle n'avait jamais vu, mais dont elle avait entendu vanter les prouesses. Le chevalier français s'empressa de se rendre près de la dame, et l'épousa.

Ces traditions, auxquelles se mêlent aussi les noms de Durandal, de Belerme et de l'enchanteur Merlin, étaient encore populaires du temps de Cervantès, qui se servit du renom mystérieux de la fameuse caverne pour y placer une des scènes les plus connues de son roman. En réalité, la *cueva de Montesinos* est tout simplement une grotte assez profonde, qu'on pense provenir d'une ancienne mine, et qui, par les mauvais temps, sert de refuge aux bergers et à leurs troupeaux.

C'est à peu de distance de la caverne de Montesinos que se trouvent les *Ojos del Guadiana*, littéralement les yeux du Guadiana : c'est le nom qu'on donne à des lagunes ou étangs d'où l'eau jaillit en bouillonnant pour se transformer en fleuve. Le Guadiana est depuis longtemps célèbre par sa disparition dans les entrailles de la terre, et par son cours souterrain, qu'on dit être de sept ou huit lieues, jusqu'aux *ojos* ou lagunes en question. C'est de ce fleuve que Pline dit, dans son *Histoire naturelle*, qu'il se plaît à naître souvent : .... *Sæpius nasci gaudens*. Un voyageur italien du seizième siècle attribue aux eaux et aux poissons du Guadiana des qualités malsaines, dues à leur séjour sous la terre : « .... L'acqua e pesce di questo fiume son molto malsani e quasi pestiferi, forsi per questa causa di star tanto sotto terra. » Cet ancien préjugé n'existe plus aujourd'hui. Il est aussi question du Guadiana dans le chapitre où don Quichotte raconte les merveilles qu'il a vues dans la caverne enchantée ; seulement, le pauvre chevalier, qui confond le fleuve avec un personnage, en fait le fidèle écuyer de Montesinos. N'oublions pas de rappeler en même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les *Tinajas* de la Manche. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps qu'il existe une ancienne chanson, bien connue dans la Manche, et où il est dit que les *yeux* du Guadiana ont beaucoup moins d'attraits que ceux des belles *Manchegas*.

Nous nous arrêtâmes pour relayer à la Venta de Quesada. C'est là, à ce qu'on pense généralement, que Cervantès a voulu placer la scène où don Quichotte se fait revêtir des insignes de la chevalerie, et assomme les malheureux muletiers qui avaient osé profaner ses armes. Cette auberge semble en effet, par sa position, le premier endroit où l'intrépide chevalier dut s'arrêter lorsqu'il se décida à quitter sa maison pour courir les aventures.

La Venta de Quesada, avec ses tourelles ébréchées, offre au premier abord l'aspect de quelque ancienne forteresse démantelée. On nous fit voir, dans le fond de la cour, un puits auquel on a donné le nom du chevalier errant, et qui communique, dit-on, avec le cours souterrain du Guadiana : il paraît que les objets qu'on y jette disparaissent, subitement emportés par un courant excessivement rapide.

Le premier relais que nous trouvâmes après la Venta de Quesada, est un bourg appelé Villarta de San Juan. Le Guadiana passe sous la route, à ce qu'on nous assura, à peu de distance des maisons. Le parcours souterrain de ce fleuve est appelé *el Puente*, c'est-à-dire le pont. On raconte à ce sujet qu'un Espagnol, se trouvant à l'étranger, affirmait que son souverain, le plus puissant des rois de la terre, possédait dans ses États, entre autres merveilles, un pont qui avait plus de sept lieues de large, et sur lequel passaient de nombreux troupeaux.

De même qu'au temps de Cervantès, les moulins à vent abondent dans les plaines de la Manche, et aujourd'hui encore on pourrait découvrir dans certains cantons, comme le firent don Quichotte et son fidèle écuyer, jusqu'à trente ou quarante *molinos de viento*. Il faut dire que les moulins sont de petite dimension, ce qui peut expliquer jusqu'à un certain point l'erreur du héros de Cervantès. Quant à leur grand nombre, il s'explique par la quantité considérable de blé et d'autres grains que produit la contrée. Nous nous disions que quelqu'un de ceux dont nous voyions tourner les ailes était peut-être celui-là même contre lequel, après l'avoir traité de poltron et de lâche, le brave chevalier se précipita couvert de son écu et la lance en arrêt. L'aile du moulin brisa la lance, et jeta au loin dans la campagne le chevalier et Rossinante, l'un et l'autre en fort mauvais état. On sait la suite de l'aventure : Sancho remet en selle, tant bien que mal, son pauvre maître tout couvert de horions, et qui néanmoins se dirige vers le Puerto Lapiche, persuadé que dans un chemin aussi fréquenté il trouverait un grand nombre d'aventures. Ce *puerto*, comme son nom l'indique, est un passage ou défilé entre deux monticules bordés de chaque côté de maigres oliviers, et qui conduit au village du même nom, si toutefois on peut appeler ainsi la réunion de quelques misérables masures.

C'est en apercevant le Puerto Lapiche que don Quichotte s'écria : « Ami Sancho, c'est ici que nous pouvons mettre le bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle les aventures. » Ces mots à peine achevés, il fit la rencontre de deux moines bénédictins accompagnant un carrosse où se trouvait une dame biscayenne, et les prit pour des enchanteurs qui avaient enlevé quelque princesse, et qu'il chargea avec tant d'impétuosité. C'est au même endroit qu'après avoir jeté sa lance, il tira son épée, embrassa son écu et attaqua à outrance un Biscayen de l'escorte qui manqua de le pourfendre jusqu'à la ceinture, lequel Biscayen reçut à son tour un si grand coup d'épée sur la tête, qu'il rendit le sang par le nez, la bouche et les oreilles, malgré le coussin dont il s'était fait un bouclier.

Nous nous servions, pour suivre l'itinéraire du chevalier de la Manche, d'une carte spéciale qui a été dressée, il y a une quarantaine d'années, par le colonel Bory de Saint-Vincent, et qui nous fut d'une grande utilité. D'après cette carte, nous devions laisser à quelques lieues sur notre droite le Toboso, où vivait l'adorable et incomparable Dulcinée, dont le véritable nom était, comme chacun le sait, Aldonza, et qui était fille de Lorenzo Corchuelo, laboureur de ce village. Il paraît, à ce que prétend Pellicer, le savant commentateur du *Don Quichotte*, que Cervantès avait voulu désigner sous ce nom une certaine demoiselle Aldonza Zarco de Morales, qui habitait une maison du Toboso encore existante, et connue sous le nom de la *casa de Torrecilla*.

Le nom du Toboso vient du mot Toba, qui sert à désigner une terre poreuse d'origine volcanique, très-abondante dans le pays. On emploie cette terre pour fabriquer des *tinajas*, ou jarres dont on se sert en Espagne et dont nous aurons bientôt l'occasion de parler. Malgré son nom harmonieux, connu jusqu'aux extrémités du monde, le Toboso n'est, en réalité, qu'un pauvre village d'environ trois cent cinquante habitants.

Une chose frappera tous ceux qui, comme nous, feront le voyage de la Manche le *Don Quichotte* à la main, c'est l'exactitude avec laquelle Cervantès a décrit tous les lieux où il fait agir ses personnages. Ses portraits ne sont pas moins vrais que ses paysages, et à deux cent cinquante ans de distance on rencontre des figures qui semblent avoir posé devant lui.

Il n'est pas jusqu'aux moindres détails qu'on ne retrouve encore : un voyageur anglais du siècle dernier, Swinburn, fit à ce sujet une remarque curieuse : « A Villa de Santa-Cruz, dit-il, la seule chose qui nous frappa fut une queue de vache dans laquelle l'hôtesse attachait ses peignes. Comme c'était la première fois que nous voyions un exemple de cet usage, qui subsistait du temps de Sancho Pança, et qui fut si utile au barbier en lui fournissant une fausse barbe, nous nous en occupâmes particulièrement. Vous savez avec quelle passion j'aime ce bon écuyer ; ainsi vous devez juger combien je suis heureux lorsque je puis trouver quelque chose qui explique ou qui fournisse des exem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ples des différents traits de son immortelle histoire. » Nous ajouterons que cet usage existe encore, comme nous avons pu le constater nous-même en voyant une queue de vache toute rousse, qui servait au même usage que celle de l'hôte don Quichotte.

Dans aucune province d'Espagne nous n'avons vu des mendiants si déguenillés : il semble parfois que les haillons même viennent à leur manquer. Nous remarquâmes que parmi ces mendiants il y avait un assez grand nombre d'aveugles : on prétend que la réverbération du soleil sur la poussière blanche dont ces plaines sont couvertes produit fréquemment des cas de cécité. Ces malheureux ont grand soin de ne pas manquer le passage des diligences, car c'est presque uniquement à la charité des voyageurs qu'ils doivent les faibles ressources qui les empêchent de mourir de faim. Un jour, près de Madridejos, nous fûmes témoins du désespoir d'un de ces pauvres diables qui venait de manquer le coche dans lequel nous étions : il s'arrachait les cheveux et levait au ciel sa pauvre guitare, en entendant le bruit de notre diligence qui s'éloignait rapidement. Une chose nous consola pour lui : celle *del Norte y Medio dia* suivait la nôtre à peu de distance, ce qui dut le dédommager d'avoir manqué une bonne aubaine.

Arrivés à Tembleque, nous abandonnâmes notre pesant véhicule pour monter en wagon : c'était la dernière station du chemin de fer qui aujourd'hui relie sans interruption la capitale à Cordoue, à Séville et à Cadix. Quand nous entrâmes dans la gare, un spectacle assez curieux et tout à fait nouveau pour nous s'offrit à nos yeux : c'était un *carro* entièrement chargé de ces énormes jarres de terre ou *tinajas* dont nous avons déjà parlé, et qu'on aperçoit si souvent en Espagne. Nous apprîmes d'un employé du chemin de fer que ces jarres étaient pleines d'huile, et venaient de la Manche; car cette province ne produit pas seulement des céréales : on y voit dans quelques cantons de vastes plantations d'oliviers.

L'emploi des *tinajas* pour remplacer les tonneaux doit être très-ancien en Espagne : Cervantès parle de celles qui se fabriquaient au Toboso, et qui firent tant d'impression sur l'ingénieux hidalgo, quand il les aperçut rangées en rond dans la maison du chevalier du Gaban-Vert. « O doux trésor, trouvé pour mon malheur ! Doux et joyeux quand Dieu le voulait bien ! O cruches tobosines, qui avez rappelé à mon souvenir le doux trésor de mon amer chagrin ! »

La forme des *tinajas* ne varie guère, mais en revanche elles servent à plusieurs usages : c'est pour l'huile et pour le vin qu'on les emploie le plus souvent, mais elles reçoivent également d'autres liquides, notamment le vinaigre et l'eau-de-vie; celles qui contiennent de l'huile sont quelquefois enterrées dans le sol, comme l'étaient les amphores romaines. Il en est de très-grandes, qu'on appelle *tinajones*, et dont on se sert comme de citernes ou réservoirs pour les eaux pluviales, et aussi comme de bassins pour laver le linge. On en fait encore des vases à fleurs, et aussi, qui le croirait? des baignoires : nous avons pu nous assurer du fait dans quelques endroits de l'Andalousie.

Théophile Gautier raconte d'une manière très-amusante ce qui lui arriva à Grenade, dans un établissement de bains assez joliment arrangé, avec des cabinets disposés autour d'un patio ombragé d'un plafond de pampres, et occupé en grande partie par un réservoir d'une eau fort limpide. « Jusque-là tout allait bien, dit le futur académicien, mais en quoi pensez-vous que pouvaient être les baignoires? en cuivre, en zinc, en pierre, en bois? Pas du tout, vous n'y êtes pas; nous allons vous le dire, car vous ne devineriez jamais. C'étaient d'énormes jarres d'argile comme celles où l'on conserve l'huile; ces baignoires, d'un nouveau genre, étaient enterrées jusqu'aux deux tiers à peu près de leur hauteur. Avant de nous empoter dans ces cruches, nous les fîmes garnir d'un drap blanc, précaution de propreté qui parut extrêmement bizarre au baigneur, et que nous eûmes besoin de lui recommander plusieurs fois pour nous faire obéir, tant elle l'étonnait. Il s'expliqua ce caprice à lui-même en faisant un geste commisératif des épaules et de la tête, et en disant à demi-voix ce seul mot : *Ingleses!* Nous nous tenions accroupis dans nos pots, notre tête passant en dehors à peu près comme des perdrix en terrine, et je compris l'histoire d'*Ali-Baba* ou des *Quarante voleurs*, qui m'avait toujours paru un peu difficile à croire, et fait douter un instant de la véracité des *Mille et une Nuits.* »

On fabrique des *tinajas* dans différentes villes d'Espagne, notamment à Lucena, dans la province de Cordoue; à Lorca et à Totana, dans celle de Murcie, sans oublier d'autres endroits, parmi lesquels le bourg de la Manche qui donna son nom à l'incomparable princesse Dulcinée.

Avant de se servir des tinajas destinées à contenir de l'huile, on a soin de les imbiber d'eau à plusieurs reprises : grâce à cette préparation, qui rend la terre moins poreuse, il se forme une espèce d'enduit qui retient l'huile, lors même que l'eau paraît entièrement évaporée. C'est sans doute la nature poreuse de l'argile des jarres qui a donné naissance à ce proverbe espagnol :

« La jarre neuve boit toujours avant son maître. »

El jarro nuevo
Primero beve que su dueño.

On fait de ces vases dont les dimensions sont vraiment monstrueuses : telles étaient sans doute les six *tinajas* des noces de Gamache le riche, dont chacune contenait un abattoir de viande, et dont les flancs recélaient des moutons entiers qui n'y paraissaient pas plus que si c'eût été des pigeonneaux. Le musée céramique de la manufacture de Sèvres possède une *tinaja* qui a été rapportée d'Espagne par M. le baron Taylor: elle mesure plus de trois mètres de hauteur et environ trois mètres vingt centimètres de circonférence, et con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tient trois cent trente-cinq arrobas, ou quatre mille cent trente-sept litres.

Tembleque est une petite ville tout à fait insignifiante, située dans un vallon et entourée de coteaux d'un aspect assez triste. Son nom sert également, en espagnol, à désigner ces épingles que les femmes portent dans leur chevelure, et dont l'extrémité, terminée par une fleur, un bouton ou quelque autre ornement, tremble au moindre mouvement. Il nous a été impossible de savoir quelle analogie peut exister entre cet élégant bijou et une ville aussi malpropre, et qui n'est guère connue que pour ses melons, dont s'approvisionnent les marchés de Madrid.

Les trains de chemin de fer sont beaucoup moins nombreux en Espagne qu'en France : aussi avions-nous dû attendre plusieurs heures à la station de Tembleque. Nous prîmes enfin nos billets pour Aranjuez, où nous arrivâmes au bout d'une heure et demie ; nous



Une journée malheureuse : Désespoir d'un *guitarrero*. — Dessin de Gustave Doré.

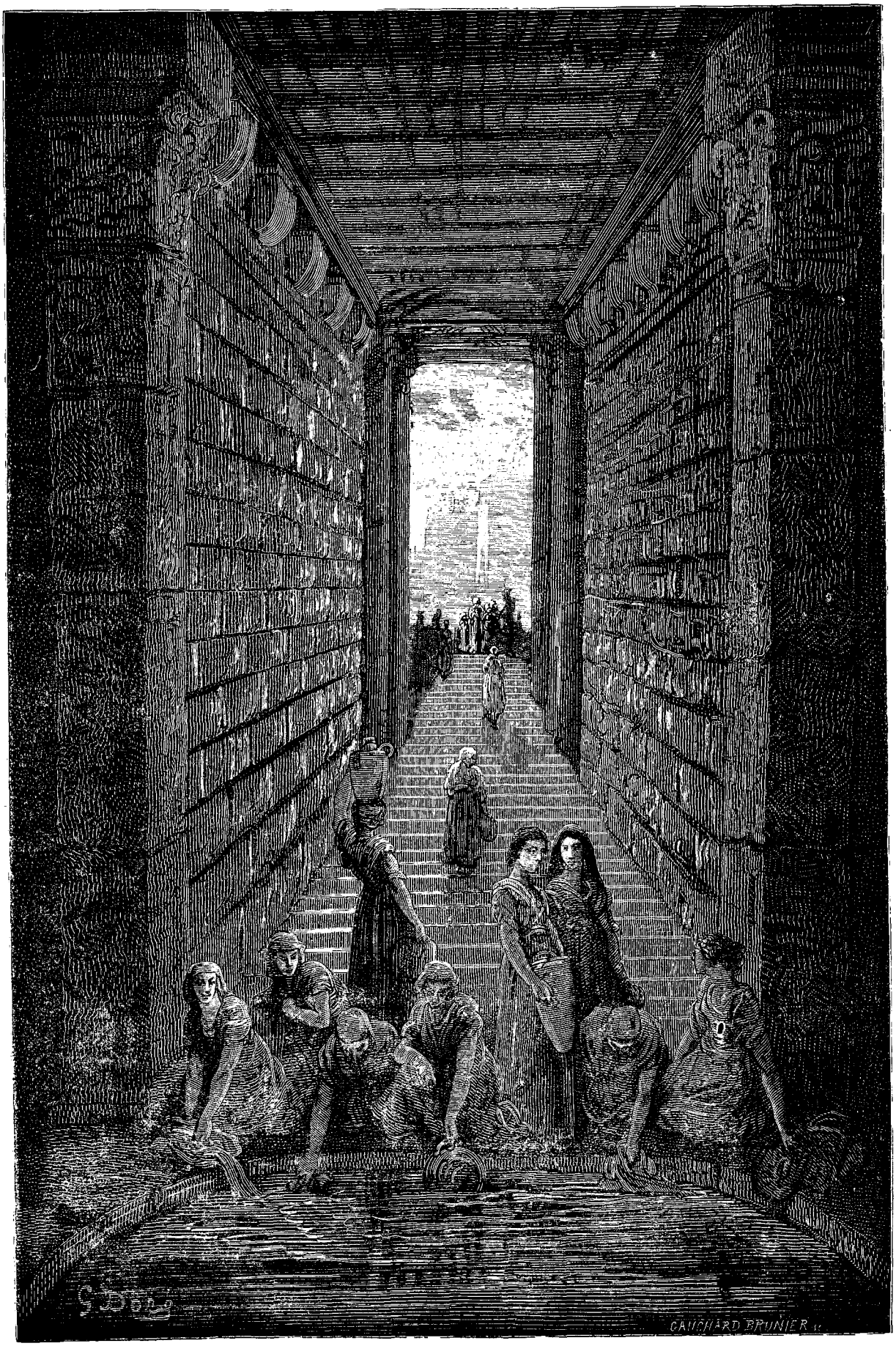
n'y restâmes que le temps nécessaire pour nous reposer sous les épais ombrages qui entourent la résidence royale, car nous comptions y revenir au retour de l'excursion en Estrémadure que nous allions entreprendre. Les routes qui conduisent à cette province sont peu nombreuses : aussi étions-nous obligés d'aller attendre à Talavera de la Reina la diligence qui part de Madrid.

Après avoir quitté la petite station de Villasequilla, nous nous dirigeâmes vers Tolède, où nous arrivâmes en une demi-journée. Nous ne pûmes voir cette fois que très-rapidement et en passant la plus curieuse vieille ville de l'Espagne, et nous la quittâmes en nous promettant d'y faire, à notre retour, une plus longue station.

Baron Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Citerne antique à Mérida. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

L'ESTRÉMADURE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

L'Estrémadure et les Estremeños. — Le pont d'Almaraz. — Le Puerto de Miravete. — Notre-Dame de Guadalupe ; une tour pleine d'or. — Encore une madone sculptée par saint Luc. — Trujillo. — Pizarre, le conquérant du Pérou. — Garcia de Parédès, le *Samson de l'Estrémadure.* — La légende de *Rosaura de Trujillo.* — Les pourceaux d'Estrémadure; les jambons et les *chorizos.* — Mérida; singulier stratagème d'un général arabe. — Le pont sur le Guadiana. — Les ruines romaines.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à Talavera de la Reina, et nous avions à peine une heure à rester dans cette ville, où nous devions, du reste, nous arrêter à notre retour. La diligence de Madrid à Badajoz, que nous attendions, devait passer à sept heures du soir : elle arriva fort exactement, et nous prîmes possession du coupé que nous avions eu soin de faire retenir à Madrid : précaution sans laquelle nous étions exposés à séjourner plusieurs jours à Talavera.

Quand le jour parut, nous avions déjà franchi depuis quelque temps l'ancienne limite de l'Estrémadure. Cette province a été ainsi nommée parce qu'elle commençait à la rive gauche ou *extrême du Duero, — extrema Durii;* depuis la nouvelle division territoriale de la péninsule, elle forme les provinces de Badajoz et de Cácérès.

L'Estrémadure est, dit-on, le pays le moins peuplé de l'Espagne, et il n'en est pas non plus dont les habitants soient plus arriérés : d'après un dizain populaire, qui les appelle les *Indiens* de la nation, ils sont rebelles à toute idée d'association, craignent les entreprises, et ne se risquent pas volontiers dans les affaires; chacun est cantonné chez soi et vit content dans son recoin; ils fuient toute instruction, et, bien que d'un naturel très-vif, ils sont d'une grande paresse :

Espéritu desunido
Domina á los Estremeños,
Jamás entran en empeños
Ni quieren tomar partido :
Cada cual en si metido
Y contento en su rincon,
Huye de toda instruccion;
Y aunque es grande su viveza,
Vienen á ser, por su pereza,
Los Indios de la nacion.

Le village d'Almaraz, où nous fîmes la première halte de jour, est bâti sur le bord du Tage, que nous passâmes sur un pont bâti entre deux rochers, dans un site très-pittoresque. Le pont d'Almaraz, qui date du seizième siècle, passe pour un des plus beaux que possède l'Espagne; sa construction est d'une grande hardiesse, et, malgré sa longueur considérable, il n'a que deux arches, qui s'élèvent à une hauteur effrayante au-dessus des eaux jaunâtres du Tage.

Le Puerto de Miravete, où nous nous arrêtâmes ensuite, est un défilé, jadis très-mal famé, et qu'on ne traversait qu'avec frayeur. De ce point élevé, très-favorable en effet aux expéditions des *bandoleros*, nous commençâmes à avoir une idée des *despoblados* ou *dehesas* de l'Estrémadure, immense étendue de plaines, où l'œil s'étend à perte de vue sans que, pendant des lieues entières, le moindre village paraisse à l'horizon.

C'est à une quinzaine de lieues que s'élève sur notre gauche la sauvage Sierra de Guadalupe, si célèbre par son couvent de moines Hiéronymites, dont autre fois la richesse était fabuleuse, comme celle de certains couvents d'Italie. D'après un ancien proverbe « celui qui était comte, et qui voulait passer duc, n'avait qu'à se faire moine à Guadalupe :

Quien es conde, y desea ser duque,
Metase fraile en Guadalupe.

Navagiero, dans son *Viaggio fatto in Spagna*, donne de curieux détails sur ce couvent, rendez-vous d'innombrables pèlerins qui venaient de toutes les parties de l'Espagne et du Portugal, et sur ses moines, « lesquels, dit-il, possèdent d'immenses richesses, et ont encore, outre le revenu des aumônes extraordinaires, celui des quêtes qu'ils font dans toute l'Espagne; de sorte que beaucoup affirment que le tout monte à plus de cent cinquante mille ducats par an. Il ne manque pas non plus de ceux qui disent qu'ils ont en espèces plus d'un million d'or, trésor gardé dans une belle et forte tour qui leur appartient. Le monastère est certes très-beau, et possède toutes sortes de métiers, plus nécessaires à une ville qu'à un couvent : et on trouve toutes choses en abondance dans le monastère, sans qu'il soit besoin de rien aller chercher au dehors,

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 405, 417, t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notamment deux très-belles caves où l'on garde le vin : dans l'une, on le conserve dans de très-grands tonneaux, et dans l'autre on se sert de grands vases de terre. Il y a aussi de magnifiques jardins plantés d'orangers et de citronniers de toute beauté. »

Un autre voyageur italien, qui visita le couvent de Guadalupe vers le milieu du siècle dernier, donne encore plus de détails sur les richesses des moines Hiéronymites : leurs troupeaux, assure-t-il, s'élevaient à quatre vingt mille moutons, et leurs vaches à trois mille. Ils possédaient cinquante mille pieds d'oliviers, et chaque année le monastère consommait trois mille *arrobas* (plus de trente-six mille kilogrammes) d'huile, vingt-huit mille *fanegas* de blé (la fanega contient environ cinquante-cinq litres), trois mille moutons, quinze cents chèvres, cent bœufs, cent cinquante porcs, sans compter la volaille et les menues provisions.

Si les moines de Guadalupe vivaient d'une manière aussi plantureuse, ils ne négligeaient cependant pas les artistes : ainsi on raconte qu'ils firent venir le célèbre Zurbaran, qui peignit pour leur église huit grands tableaux représentant des scènes de la vie de saint Jérôme, leur patron. Ce fait, soit dit en passant, a été cause d'une erreur assez comique : on lit dans une notice biographique que Zurbaran avait été peindre ces tableaux à *la Guadeloupe*.

Vers le milieu du treizième siècle, un berger de Cáceres découvrit une vierge de bois attribuée à saint Luc, et qui avait été donnée par le pape saint Grégoire le Grand à saint Léandre, archevêque de Séville : cette image, cachée dans la montagne à l'époque de l'invasion des Mores, avait été miraculeusement conservée pendant six cents ans, et c'est sur l'endroit même où le berger la trouva qu'on bâtit le couvent.

Notre-Dame de Guadalupe est depuis cette époque la patronne de l'Estrémadure, comme la vierge du *Pilar*, à Saragosse, est celle de l'Aragon. Les captifs délivrés par son intercession venaient y suspendre leurs chaînes en guise d'*ex-voto*. Cervantès, dans sa nouvelle de Persiles y Sigismundo, parle de la « *Santisima imagen, libertad de los cautivos, lima de sus hierros, y alivio de sus prisiones.* » — La très-sainte image, liberté des prisonniers, lime de leurs fers, et adoucissement de leur captivité.

Nous approchions de Trujillo : nous pûmes nous assurer, avant d'y arriver, de l'exactitude de ce proverbe espagnol, sous forme d'avis au voyageur :

« De quelque côté que tu entres dans Trujillo, tu seras forcé de cheminer une lieue à travers les rochers. »

> Por do quiera que á Trujillo entrares,
> Andarás una legua de berrocales.

Notre diligence s'arrêtait deux heures : c'était plus de temps qu'il ne nous en fallait pour visiter une petite ville de quatre à cinq mille âmes qui, à part deux églises, n'offre guère que des ruines très-pittoresques, témoins de sa splendeur passée. Parmi quelques autres maisons délabrées, nous remarquâmes celle de Francisco Pizarro, le célèbre conquérant du Pérou, qui, ainsi que ses frères, naquit à Trujillo. Pizarro, un des plus hardis aventuriers qui allèrent, au commencement du seizième siècle, chercher fortune dans le nouveau monde, était l'enfant naturel d'un capitaine et d'une fille de basse condition : il commença par garder les pourceaux; un jour qu'il en avait égaré un, il n'osa rentrer, et se fit soldat. Bientôt il s'embarqua sur un des navires de Christophe Colomb; son courage et son audace égalaient sa ténacité, mais on lui reproche d'avoir été cupide, fourbe et cruel. Après des aventures à peine croyables et des succès merveilleux, il périt assassiné, et ce fut son domestique qui paya les funérailles d'un conquérant qui avait manié tant d'or. La maison de Pizarro appartient aujourd'hui au marquis de la Conquista, l'un des descendants du célèbre conquérant du Pérou.

Après la découverte de l'Amérique, beaucoup d'aventuriers quittèrent l'Espagne pour aller chercher fortune dans le nouveau monde; l'Estrémadure, pays pauvre et de peu de ressources, fournit un bon nombre de ces émigrants; c'est sans doute ce qui donna à Cervantes l'idée de prendre pour le héros d'une de ses nouvelles un Estrémadurien (El Celoso Extremeño), qui part pour les Indes, — *las Indias*, comme on appelait alors l'Amérique, « refuge des désespérés d'Espagne, église des banqueroutiers, sauf-conduit des homicides, salut des tricheurs au jeu, appeau des femmes libres.... » Plus d'une maison de Trujillo, aujourd'hui presque en ruines, a sans doute été bâtie par quelque hidalgo revenu riche dans sa ville natale, comme le jaloux Estrémadurien.

C'est dans la ville haute, appelée la *Villa*, que se trouvent la plupart de ces anciennes maisons; nous y vîmes aussi une ancienne tour qui, dit-on, a donné son nom à Trujillo (*Turris Julia*). Nous visitâmes également l'église de Santa-Maria de la Concepcion, qui contient le tombeau de Pizarro. Le conquérant du Pérou, revêtu de son armure, est représenté à genoux, dans l'attitude de la prière, comme il convient à un chef dont les cruautés ont besoin du pardon céleste.

Nous eûmes encore le temps de voir, dans l'église de Santa-Maria Mayor, le tombeau du fameux García de Paredes, un autre capitaine dont Trujillo et toute l'Espagne s'enorgueillissent. Ce terrible García, qu'on a surnommé *el Sanson de Estremadura* et *el Hércules de España*, était le compagnon d'armes de Gonzalve de Cordoue, et passa sa vie à guerroyer contre les Portugais, les Turcs et les Français. Les hauts faits du guerrier espagnol, vraiment dignes des temps fabuleux, dépassent de beaucoup tout ce qu'on raconte des héros de la mythologie : comme les plus fameux chevaliers errants, il détachait de terribles coups de sa longue épée. A ce titre, il ne pouvait manquer de figu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rer dans le *Don Quichotte :* on se souvient que lorsque le curé et le barbier se disposent à jeter au feu quelques livres de chevalerie, ils font grâce à deux ouvrages, qui sont des *histoires véritables :* la vie du grand capitaine et celle de don Diego García de Paredes, « qui fut un noble chevalier, natif de la ville de Truxillo en Estrémadure, guerrier de haute valeur, et de si grande force corporelle qu'avec un doigt il arrêtait une roue de moulin dans sa plus grande furie. Un jour, s'étant placé à l'entrée d'un pont avec une épée à deux mains, il barra le passage à toute une armée innombrable, et fit d'autres exploits tels, que si, au lieu de les écrire et de les raconter lui-même avec la modestie d'un chevalier qui est son propre chroniqueur, il les eût laissé écrire par un autre ces hauts faits feraient oublier ceux des Hector, des Achille et des Roland. »

La *Coronica del gran capitan*, imprimée à Alcalá de Hénarès en 1584, raconte aussi comment « Diego García de Paredes prit une épée à deux mains sur l'épaule.... et se mit sur le pont du Garellano (Garigliano) que les Français venaient de jeter, et, combattant contre eux, il commença à faire de telles preuves de sa personne, que jamais n'en firent de plus grandes en leur temps Hector, Jules César, Alexandre le Grand, ni d'autres anciens valeureux capitaines, paraissant réellement un autre Horatius Coclès, par sa résolution et son intrépidité. » On montre encore, à peu de distance de Trujillo, un puits de trente pieds de largeur que le héros estrémadurien, aussi agile que brave et vigoureux, franchissait, dit-on, d'un seul bond; tour de force aussi croyable, du reste, que ses exploits guerriers.

Il paraît que le Samson de l'Estrémadure s'amusait encore à faire des tours de force à l'âge de soixante-quatorze ans; c'est ainsi, d'après ce que raconte un de ses historiens, qu'il mourut à Bologne en 1530, à la suite d'une chute qu'il fit en voulant montrer sa vigueur et son agilité.

Nous avons vu à l'*Armeria* de Madrid une demi-armure qui appartenait à García de Paredes : elle pèse en tout deux arrobes et cinq livres, c'est-à-dire un peu moins de trente kilogrammes. Quand on est de force à porter un *harnois* aussi pesant, on peut bien prétendre au surnom d'Hercule espagnol.

Le pays compris entre Trujillo et Mérida est occupé par d'immenses *dehesas*, — c'est ainsi qu'on appelle les terrains où croissent des prairies naturelles. Dans ces dehesas paissent d'innombrables pourceaux noirs, qui sont, avec les troupeaux de moutons dont nous parlerons tantôt, une des principales richesses de l'Estrémadure. Ces noirs animaux, qu'on désigne sous le nom de *ganado de cerda*, se nourrissent principalement de *bellotas* ou glands doux produits par les chênes qu'on appelle *encinas*. Leurs gardiens, qui comptent parmi leurs ancêtres le conquérant du Pérou, descendent peut-être aussi de ces chevriers devant lesquels Don Quichotte, prenant une poignée de glands dans sa main, vanta si éloquemment les douceurs de l'heureux âge auquel les anciens donnèrent le nom d'âge d'or.

L'Estrémadure fournit à l'Espagne une très-grande quantité de jambons, ainsi que le lard, — *tocino*, accompagnement obligé de la *olla* ou *puchero*, qui est le fond de la cuisine espagnole; d'où ce vieux dicton d'après lequel il n'y a pas de pot-au-feu sans lard, ni de noce sans tambourin :

Ni olla sin rocino,
Ni boda sin tamborino.

La réputation des jambons d'Espagne est des plus anciennes, et il paraît qu'on appréciait surtout ceux qui se faisaient avec des cochons nourris de vipères : Saint-Simon en parle avec enthousiasme, et en gourmet convaincu, à propos d'un souper qu'on lui offrit.

Les saucissons ou *chorizos estremeños* sont également renommés en Espagne; on en fabrique une immense quantité au mois de novembre, car c'est vers la Saint-Martin qu'il se fait des hécatombes de porcs, comme dit le proverbe : *A cada puerco su San Martin*, — chaque pourceau a sa Saint-Martin. Ces animaux doivent être d'un assez bon revenu pour le pays, si l'on en croît cet autre proverbe d'après lequel l'Estrémadurien échange ses jambons contre des doublons :

El Extremeño jamones
Trae en vez de doblones

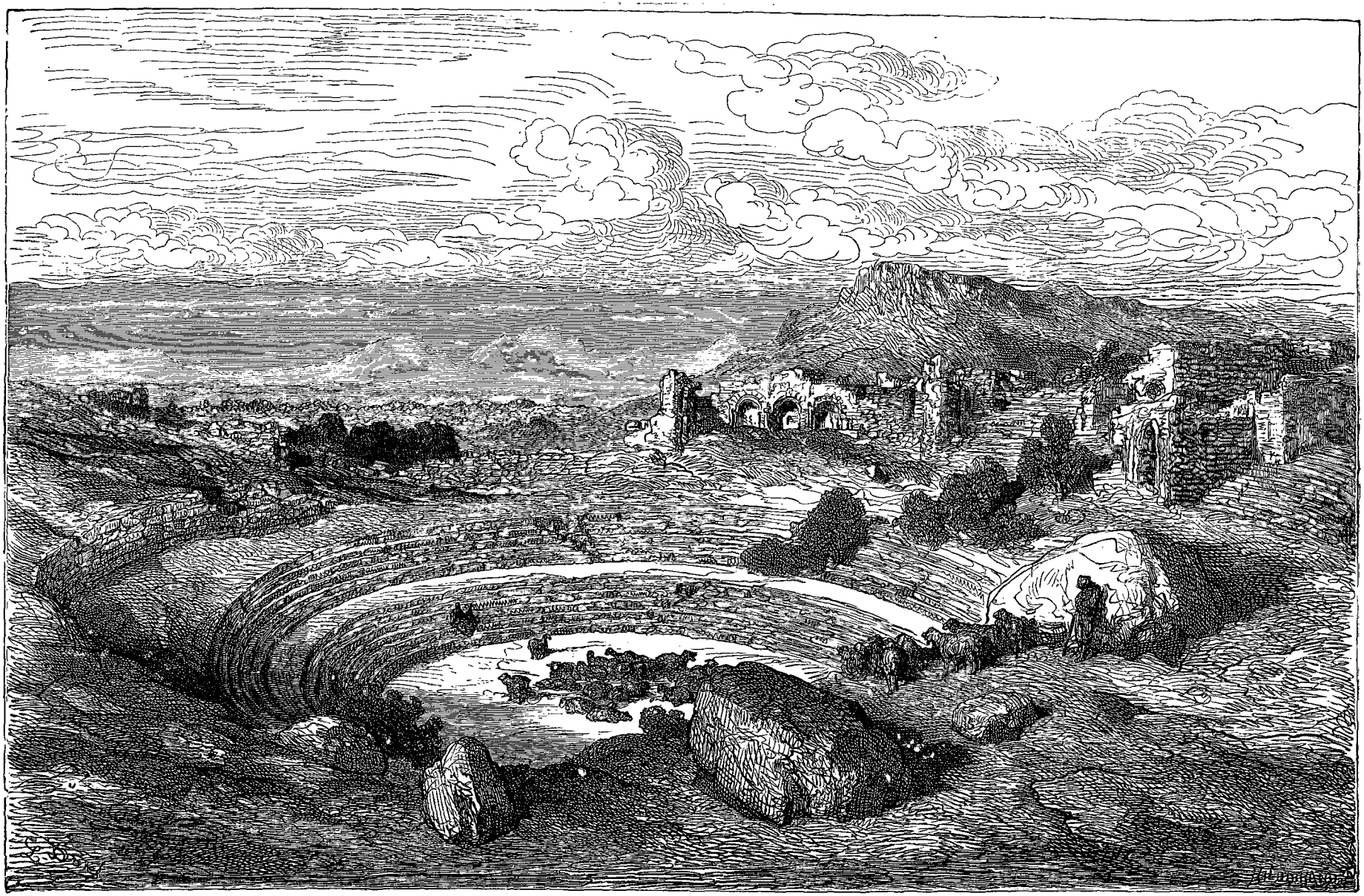
Mérida, où nous arrivâmes dans la soirée, est une des plus anciennes villes d'Espagne : elle fut fondée l'an 23 avant l'ère chrétienne. L'empereur Auguste, après la dernière guerre cantabrique, voulut récompenser les vétérans de ses légions, ceux qu'on appelait *emeriti*, et leur permit de fonder une ville qu'on appela *Emerita Augusta*, nom qui rappelait à la fois le souvenir de l'empereur et celui de ses soldats. La nouvelle cité ne tarda pas à devenir une des plus importantes de la Péninsule ibérique, et plusieurs auteurs de l'antiquité, notamment Prudence, ont témoigné de la splendeur de l'ancienne capitale de la Lusitanie, Martial, qui était aussi Espagnol, ne l'a pas oubliée dans ses *Epigrammes* :

Gaudent jocosæ Canio suo Gades,
Emerita Diacono meo.

Les murailles de Mérida offraient alors un développement de six lieues; on y comptait trois mille sept cents tours, quatre-vingt-quatre tours, cinq forteresses, dont une, qui occupait au centre de la ville le milieu d'une vaste place, était défendue par vingt tours d'une hauteur extraordinaire; sa garnison en temps de paix était de quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers.

Mérida était encore très-florissante sous la domination des rois goths, lorsque Muza-Ben-Nasser vint l'assiéger, quelques années après avoir envahi le midi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines du théâtre antique de Mérida. — Dessin de Gustave Dore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'Espagne : en apercevant la ville à une certaine distance, il s'écria :

« Il faut que le monde entier ait mis la main à l'œuvre pour bâtir une pareille cité ! »

On raconte que les habitants, voyant que Muza portait une longue barbe blanche, repoussèrent vigoureusement l'attaque, et firent dire aux assiégeants que leur chef ne vivrait pas assez longtemps pour assister à la prise de la ville. Muza se servit alors d'un stratagème : il fit teindre sa barbe en noir, et répondit aux assiégés qu'il consentait à entrer en pourparlers avec eux. Les parlementaires, le voyant ainsi rajeuni, furent tellement effrayés de ce miracle, qu'ils consentirent à rendre la ville aux Arabes. Cette histoire, qui donnerait à croire que l'art de teindre les cheveux n'était pas alors très-connu à Mérida, est rapportée dans la fameuse *Historia general de España* du père Mariana.

Après être restée sous la domination musulmane pendant plus de cinq siècles, Mérida fut conquise par les chrétiens en 1229 ; depuis cette époque elle a tellement été en décroissant, qu'aujourd'hui on y compte à peine cinq mille habitants. La ville n'a pas l'aspect malpropre et sauvage de Trujillo : mais elle manque de mouvement, et sous ce rapport elle nous fit penser à Pise, qu'on a surnommée *la morte*. Mérida est la ville d'Espagne qui renferme le plus de monuments de l'époque romaine, et elle peut lutter sous ce rapport avec plusieurs villes du midi de la France, telles que Nîmes, Arles et Orange. On a parlé à plusieurs reprises d'y faire des fouilles, mais l'idée est toujours restée à l'état de projet ; chose fort regrettable, car il est impossible que des recherches intelligentes dans une ville jadis si riche ne donnent pas d'importants résultats.

Le pont romain sur le Guadiana, — l'*Anas* des anciens, — excita tout d'abord notre admiration : ce magnifique pont de granit est d'une conservation remarquable, malgré les invasions et les guerres dont la ville a eu à souffrir à différentes époques ; il fut construit par ordre de Trajan, dont la ville natale, *Italica*, n'était pas très-éloignée de Mérida, et il n'a pas moins de quatre-vingts arches, sur une longueur de deux mille cinq cent soixante-quinze pieds.

Un autre souvenir de l'Espagnol Trajan, c'est un arc de triomphe dont les ruines sont encore majestueuses, *el Arco de Santiago :* malheureusement, les sculptures qui l'ornaient ont presque entièrement disparu. De l'ancien Forum il ne reste que quelques fragments informes : c'est de là que partait la *Via lata*, qui reliait Mérida à Salamanque, et dont les Espagnols ont fait le *Camino de Plata;* plusieurs fois nous avons pu observer en Estrémadure des chaussées romaines assez bien conservées.

Un des monuments antiques les plus imposants de Mérida, c'est le célèbre aqueduc, qui pouvait rivaliser avec ceux de Ségovie et de Tarragone. Les dix arches qui subsistent encore sont bâties en granit et en briques, et s'élèvent, sur trois étages, à plus de quatre-vingts pieds de hauteur. Rien ne donne mieux l'idée de la hardiesse des constructions romaines que ces arcades colossales, et les habitants, sans doute émerveillés de leur grandeur, les ont appelées *les Miracles : los Milagros*. L'amphithéâtre, qu'on appelle *Las siete sillas* à cause des sept rangs de gradins qui subsistent encore, et l'ancienne Naumachie, désignée aujourd'hui sous le nom de *Baño de los Romanos*, — le Bain des Romains, — sont aussi très-remarquables, bien qu'elles aient eu, ainsi que la Citerne antique, à souffrir des injures du temps.

Nous allâmes encore visiter à peu de distance de la ville, près d'un ancien ermitage connu sous le nom de *San Lázaro*, les ruines majestueuses de l'ancien cirque romain, le *Circus maximus*. — L'enceinte est relativement en assez bon état et nous pûmes distinguer l'emplacement des siéges destinés aux spectateurs. Il serait facile, moyennant quelques travaux, d'y donner encore des courses de chars : il suffirait pour cela d'aplanir l'ancien emplacement de l'*area*, aujourd'hui en culture comme le premier champ venu. Cet immense ovale mesure, dit-on, deux mille pieds de long, sur quatre cents de large.

« Je me figure, dit Ponz, en voyant l'épaisseur des murs du cirque, son énorme circonférence et la quantité de gradins qui s'élevaient jusqu'au sommet, que si on y donnait encore aujourd'hui des spectacles, toute la population actuelle de l'Estrémadure pourrait y tenir à la fois. »

Badajoz. — Luis de Moralès et Philippe II. — La frontière de Portugal. — Rivalité entre les Espagnols et les Portugais. — Une *Venta*. — La Fonda, le Parador, la Posada et le Meson. — Quelques noms de ventas pittoresques. — Les auberges en Espagne au seizième siècle. — Opinion des anciens voyageurs sur les auberges espagnoles. — Montanchez et ses jambons. — Les *dehesas* ou pâturages de l'Estrémadure. — La *Mesta;* la *Cabaña real*. — Migration des troupeaux. — Organisation des *merinos trashumantes*. — Le voyage. — Passage du Tage. — Les *chozos*. — Les bergers.

Badajoz, l'ancienne *Pax Augusta* des Romains, n'est guère qu'à une quinzaine de lieues de Mérida ; aussi ce trajet nous parut-il fort court après le long voyage que nous venions de faire. Nous descendîmes à la *fonda de las Tres Naciones*, où nous prîmes possession de nos chambres, meublées avec une grande simplicité, mais dont les murs blanchis à la chaux étaient d'une propreté parfaite.

C'est à Badajoz que mourut le fameux peintre Luis de Moralès, surnommé *el divino* parce qu'il peignait presque exclusivement des figures du Christ, ou d'autres sujets religieux : on a donné à une des rues de la ville le nom de *calle de Moralès*. Philippe II, à son retour du Portugal, dont il venait de prendre possession, s'arrêta quelque temps à Badajoz, en 1581, et on raconte qu'il voulut voir le peintre estrémadurien, alors âgé de plus de quatre-vingts ans.

« Tu es bien vieux, lui dit le roi.

— Oui, sire, répondit Moralès, et très-pauvre. »

Philippe II comprit, et lui accorda une pension de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois cents ducats, dont le peintre jouit pendant cinq ans, car il mourut en 1586. Il faut encore citer, parmi les enfants de Badajoz, Manuel Godoy, prince de la Paix, le célèbre favori de Charles IV et de Marie-Louise, sa femme.

On ne compte guère que deux lieues de Badajoz à la frontière portugaise · nous en profitâmes pour faire une excursion jusqu'à Elvas, une jolie petite ville, la première qu'on rencontre en Portugal sur la route de Lisbonne. Un petit ruisseau, ou pour mieux dire un torrent, appelé *el Caya*, forme seul la limite des deux royaumes, dont les habitants diffèrent entre eux autant que s'ils avaient pour frontière un large fleuve ou une haute chaîne de montagnes. L'antipathie des Espagnols contre les Portugais existe de longue date : lord Wellington, en comparant leur inimitié à celle qu'on remarque entre les chiens et les chats, disait, dans une dépêche que les muletiers espagnols aimeraient mieux offrir leurs services à des soldats français, leurs ennemis, que de convoyer des vivres pour les Portugais, leurs alliés.

Byron, dans le premier chant de Childe Harold, a très-bien dépeint ce sentiment d'animosité :

« Entre eux coule un ruisseau argentin qu'à peine un nom distingue, bien que deux royaumes possèdent ses bords verdoyants Ici, le berger oisif s'appuie sur son bâton, jetant un regard vague sur les ondes ridées, et cependant ce ruisseau paisible sépare des ennemis mortels ; car en Espagne chaque paysan, aussi bien que le plus noble duc, sait la différence qui existe entre l'Espagnol et l'humble esclave lusitanien. »

Un voyageur allemand remarquait aussi, il y a soixante ans, le dédain que les Espagnols montraient pour leurs voisins les Portugais, et la haine invétérée que ceux-ci leur rendaient. Un seul trait, dit-il, en fera juger : un grand nombre d'auberges portugaises portent cette enseigne . *Au meurtrier des Castillans.*

Après avoir traversé pour la seconde fois Badajoz et Mérida, nous profitâmes d'une galère qui partait de cette dernière ville pour Cacérès : nous avons déjà parlé de ce moyen de locomotion, et du peu de commodité qu'il présente ; mais nous n'avions pas le choix, car les diligences ne parcourent pas cette route. Le pays est des plus accidentés, et c'est à peine si, toutes les trois ou quatre lieues, nous y rencontrions un pauvre village ou quelque misérable *venta.*

Plusieurs fois déjà nous étions entrés dans quelques-uns de ces caravansérails de l'Espagne, mais aucun de ceux que nous avions vus n'était d'un aspect aussi misérable et aussi sauvage que la venta où nous nous arrêtâmes entre Mérida et Cacérès : dans la première pièce, ou *zaguan-cocina*, qui sert à la fois, comme l'indique son nom, de portique et de cuisine, nous aperçûmes, accroupis autour du foyer, quelques individus à la mine rébarbative, qui nous parurent être des arrieros, et qui étaient vêtus de gros drap et coiffés de ces bonnets de fourrure grossière qu'on appelle *monteras.* L'hôtesse, une petite femme toute ridée, dont le nez et le menton se rejoignaient, était un type accompli de ces vieilles que les Espagnols appellent *brujas* ou sorcières ; elle surveillait une demi-douzaine de petits pots de terre placés sur les charbons, et d'où s'échappait une odeur d'huile rance âcre et nauséabonde. Quant au *ventero*, il était assis sur un banc boiteux, et chantait d'une voix nasillarde en s'accompagnant avec une mauvaise guitare. Cette scène nous apparut comme à travers un épais brouillard, car il n'y avait pas de cheminée dans la pièce ; le foyer, composé simplement de quelques pierres, était placé dans un des angles, sur le sol, et un trou ménagé dans le plafond laissait pour la fumée un passage étroit.

Le ventero, en nous voyant entrer, interrompit sa chanson et s'avança vers nous, et les assistants se rangèrent très-poliment pour nous faire place. Fort heureusement pour nous, nos *alforjas* contenaient d'abondantes provisions, car nous n'aurions guère trouvé dans la venta que du pain et de mauvais vin, et si nous avions demandé au ventero ce qu'il y avait dans son auberge, il aurait pu nous adresser la réponse traditionnelle : « Il y a de tout.... ce que vous apportez avec vous. » Nous nous contentâmes donc de demander pour les gens de la galère de l'*aguardiente* (eau-de-vie anisée).

Si les hôtels et auberges d'Espagne n'offrent pas toutes les ressources qu'on trouve dans d'autres pays, en revanche la langue espagnole est très-riche pour désigner les établissements destinés à recevoir les voyageurs. Ainsi nous pouvons en compter au moins six, qui sont, en suivant l'ordre hiérarchique, la *Fonda*, le *Parador*, la *Posada*, le *Meson*, la *Venta* et le *Ventorillo.*

La *fonda*, dont le nom vient de l'arabe comme le *fondaco* des Italiens, tient le premier rang et ne se trouve que dans les grandes villes : c'est notre *hôtel*, avec cette différence qu'au lieu de faire payer séparément le logement et la nourriture, on compte aux voyageurs une somme fixe par jour, même quand ils mangent dehors. Ainsi, dans une des premières *fondas* de Madrid, qui en France ou en Allemagne serait à peine de second ordre, on nous faisait payer cent vingt réaux, un peu plus de trente francs par jour, pour une simple chambre à coucher, plus huit réaux pour ce qu'on appelait le service. Dans les grandes villes d'Espagne, le prix varie ordinairement entre trente et cinquante réaux, et on y est souvent mieux qu'à Madrid.

Entre le *parador*, la *posada* et le *meson*, il n'y a que de légères nuances : le premier sert souvent de halte aux diligences ; le nom de *posada* est plus généralement employé que celui de *meson.* Dans ces trois établissements, qui correspondent à peu près à nos auberges, on reçoit non-seulement des voyageurs, mais des chevaux, des mulets et des bestiaux. Il arrive encore très-souvent, comme autrefois, qu'il faut traverser l'écurie pour arriver aux autres pièces. Du reste, on rencontre des posadas très-propres et beaucoup mieux tenues que certaines fondas. Jadis on n'y trouvait que le couvert, et il fallait y porter ses vivres ; mais il faut

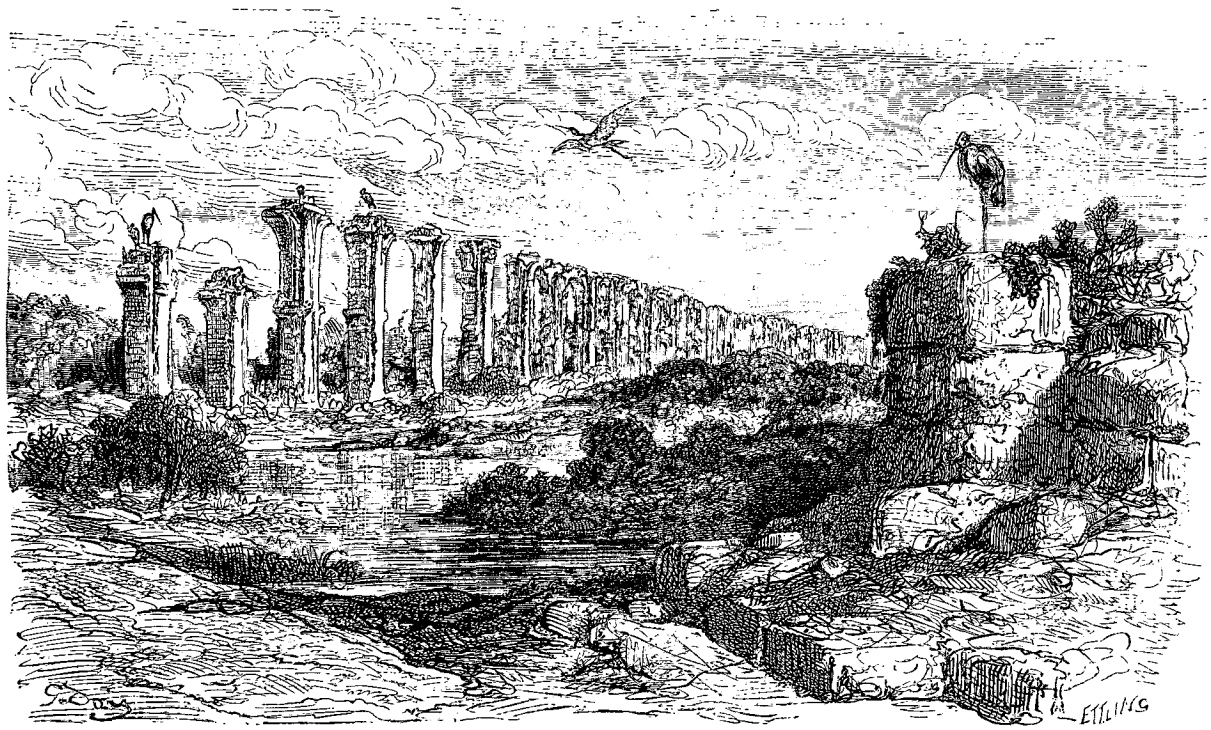
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dire qu'aujourd'hui on y trouve presque toujours de quoi faire un repas quelconque.

Il n'en est pas ainsi de la venta ou du *ventorillo*, son diminutif, dont le nom pourrait se traduire par *cabaret* ou *bouchon :* la Venta, dit le *Diccionario de la Academia*, est une maison établie sur les routes et dans les *despoblados* (lieux inhabités), pour abriter les voyageurs, ou un bâtiment en ruines et exposé aux injures du temps, comme le sont ordinairement les ventas. Ces gîtes portent des noms très-pittoresques : ainsi il y a la venta *de los Ajos* (de l'Ail), *del Judio* (du Juif), *del Moro*, de la *Mala muger* (de la méchante femme). Il y a aussi des noms qui ne sont guère rassurants, tels que la venta *del Puñal* (du Poignard), la venta *de los Ladrones* (des Voleurs), *del Piojo* (un insecte parasite qui fait penser au *padre pediculoso* dont parle Voltaire), et d'autres encore aussi peu engageants.

Dans plusieurs provinces, telles que l'Andalousie et l'Estrémadure, une partie des ventas sont tenues par des *gitanos*, gens ordinairement fort misérables, et qui ne se font pas faute de rançonner les rares voyageurs forcés d'entrer dans leurs taudis.

« Le manque de population de l'Estrémadure, dit Ponz dans son Voyage d'Espagne, et la pauvreté du peuple, font que le voyageur qui s'éloigne tant soit peu du *camino real* rencontre à peine une auberge où s'abriter : quant à parler de chambres, de lits et autres raffinements, c'est perdre son temps ; et Dieu sait ce qu'il en coûte pour trouver à manger. Quand je parle de routes royales, je ne veux guère mentionner celle



Aqueduc antique, à Mérida. — Dessin de Gustave Doré.

de Madrid à Badajoz, où l'on trouve bien quelque chose, mais toujours mauvais et en petite quantité. Vous pouvez donc deviner les calamités que j'ai dû endurer, puisque j'ai presque toujours parcouru des chemins de traverse. »

Il paraît que, dès le quinzième siècle, la rareté et le mauvais état des auberges espagnoles avaient attiré l'attention des souverains ; c'est du moins ce que nous apprend Andrea Naviagero, ambassadeur de la république de Venise, qui parcourait l'Espagne en 1523.

Ferdinand et Isabelle, les *rois catholiques*, avaient fait élever dans un des endroits les plus sauvages de la Sierra-Morena une espèce de caravansérail ou maison de refuge pour les voyageurs, qu'on appelait la *venta del Palacio*. « C'est, dit le voyageur italien, une belle maison construite sur la montagne, au milieu des bois ; il y a de bonnes chambres, une belle salle, mais tout cela nu et manquant de toute chose ; et il faut tout apporter avec soi, comme du reste dans toutes les autres auberges d'Espagne. — *Camere buone, buona sala, ma nude, e senza alcuna cosa; e il tutto bisogna portar seco, come anco pero in tutte le altre vente di Spagna.* »

Les auberges n'étaient guère meilleures à l'époque de Cervantès, comme on peut s'en convaincre en lisant certains passages de ses Nouvelles et de son Don Quichotte, notamment le chapitre où l'ingénieux Hidalgo prend une hôtellerie pour un château : dans cette venta, le lit était tout simplement formé de quatre planches mal rabotées posées sur deux bancs inégaux, et d'un matelas si mince qu'il ressemblait à une courtepointe ; lequel matelas était tout couvert de bosses qu'on au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une *venta* (auberge) en Estrémadure. — Dessin de Gustave Dore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rait prises au toucher pour des cailloux, si l'on n'eût vu par quelques fentes que c'étaient des paquets de laine.

Dans son curieux *Voyage d'Espagne*, fait en 1655, un Hollandais, Aarsens de Sommerdyck, fait un triste tableau des auberges : « Dès qu'on est arrivé à l'hostellerie, on demande s'il y a des lits, et après s'en estre pourveu, il faut ou donner la viande cruë que l'on porte, à cuire, ou bien en aller acheter à la boucherie. Si l'on trouve quelque chapon, poule ou perdrix, on tasche de s'en accommoder.... Le meilleur est de porter de la viande dans ses besaces, et d'acheter et faire provision de ce que l'on trouve au lieu où l'on est, pour le lendemain. Lorsque l'on est à la taverne, il faut aller acheter pain, vin et œufs, car tout cela est en party, et il n'est permis qu'à ceux qui en ont affermé le droit d'en vendre.... C'est une pitié de voir ces tavernes, on a assez disné quand on en a veu la salleté. La cuisine est un lieu où l'on fait le feu au milieu, sous un grand tuyau ou cheminée, d'où regorge la fumée avec une telle épaisseur, que souvent on croit estre dans quelque renardière, d'où l'on veut faire sortir la beste qui s'y retire. Une femme ou un homme qui ressemblent à des gueux poüilleux et couverts de haillons, vous mesurent le vin qu'ils tirent d'une peau de bouc ou de pourceau, dans lequel ils le tiennent et qui leur sert de cave et de tonneau. Souvent il sent la peau et la poix à pleine gorge, et le meilleur vin devient un breuvage désagréable. »

Mme d'Aulnoy, dans sa relation du voyage d'Espagne, assure que dans les hôtelleries les plus rapprochées de la capitale on était traité beaucoup plus mal que dans celles qui en étaient éloignées de plus de cent lieues, « et, ajoute-t-elle, les lits d'auberge sont aussi chers qu'à Fontainebleau quand la cour y est. »

Un Milanais qui écrivit en 1755 la relation de son voyage sous le titre de *lettere d'un vago italiano*, décrivait les ventas comme les plus indignes cabarets que l'on puisse imaginer, où des loups affamés se trouveraient fort mal, et encore plus les honnêtes gens; « cependant, ajoute-t-il, les grands d'Espagne, même de première classe, y logent. » Il ne tarit pas sur la malpropreté des auberges, et il en décrit une, qu'il appelle une misérable masure, vraie retraite de hiboux et de souris :

« Un gros homme se leva en chemise pour nous recevoir, ayant à la main une lanterne dont la lumière était prête à s'éteindre. A sa grosse et vilaine voix, ainsi qu'à ses façons encore plus disgracieuses, on l'aurait plutôt pris pour un animal que un homme. Il fallut me tenir à lui pour monter par une échelle à demi-rompue dans une chambre malpropre et plus infecte qu'une écurie. Il y avait dans un coin un lit fort étroit, fort court et fort sale. On m'y porta pour mon souper du pain moisi : c'est tout ce qu'on avait à me donner.... Je ne crois pas avoir passé de ma vie une plus mauvaise nuit. »

Le récit de Swinburn, voyageur anglais, qui parcourait l'Espagne en 1775, n'est guère plus séduisant : « .... Nous sommes obligés de porter non-seulement nos lits, mais aussi du pain, du vin, de la viande, de l'huile et du sel, pour nous servir pendant notre route, quand nous allons d'une grande ville à l'autre. Nous trouvons rarement autre chose dans les auberges que les murs tout nus, et quelquefois des œufs qu'on nous vend à un prix déraisonnable. Si par hasard nous rencontrons quelque chaise à moitié brisée, nous nous estimons parfaitement heureux. Néanmoins il est étonnant combien il en coûte pour voyager dans ce pays : on demande autant pour le logement et pour le *ruido de la casa* (le bruit de la maison) qu'on pourrait demander pour un bon souper et un beau logement dans les meilleures auberges de presque tous les autres pays de l'Europe.... » Plus loin, le même voyageur exprime le dégoût que lui inspirait l'huile rance : « En effet, c'est la même huile qui leur sert pour la lampe, le potage et la salade : dans les auberges, on pose ordinairement la lampe sur la table, afin que chaque personne puisse y prendre la quantité d'huile dont elle a besoin pour son repas. »

On voit que les anciens voyageurs sont unanimes comme s'ils s'étaient donné le mot pour dépeindre les posadas sous les couleurs les moins séduisantes. Un Allemand qui traversa la péninsule il y a une soixantaine d'années, Rehfues, bibliothécaire du roi de Wurtemberg, fait chorus avec ceux qui l'ont précédé : les quelques auberges qu'il y avait alors à Madrid étaient mauvaises, et celles des provinces misérables, et à peine pourvues des choses les plus nécessaires à de pauvres passants. Quant aux gens aisés, ils transportaient avec leur bagage tout ce qui leur était nécessaire, et ne demandaient aux ventas et aux posadas que le feu et le couvert. Il ajoute que l'état d'aubergiste était très-méprisé, parce qu'il prête de sa nature à la fourberie et à la bassesse. Cet état de dénûment des auberges espagnoles s'explique, dit-on, par une ancienne loi assez singulière, qui, pour empêcher certains villages isolés de manquer du nécessaire, attribuait aux boulangers, bouchers, etc., la vente des vivres, à l'exclusion des aubergistes.

Les Espagnols eux-mêmes déplorent le mauvais état de leurs auberges : Ponz, qui avait parcouru toutes les provinces de son pays, et qui a consacré de nombreux volumes à les décrire, dit qu'il n'y aura jamais de bonnes auberges en Espagne, tant qu'on n'aura pas fait disparaître les causes qui empêchent de les améliorer; et il énumère ces différentes causes, qui sont nombreuses : la principale est que les auberges appartenant aux communes ou aux seigneurs, il faut leur payer dix mille, et même jusqu'à quinze mille réaux de loyer, sans que personne ait le droit d'en ouvrir une pour son compte.« Et c'est ce qui fait, ajoute l'auteur du *Viage de España*, que les étrangers n'osent pas parcourir l'Espagne, et que les gens du pays évitent de voyager pour ne pas s'exposer à tant de calamités. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il faut dire maintenant que, depuis quelques années, les auberges d'Espagne se sont beaucoup améliorées : il n'est guère de ville où l'on ne trouve, soit à la fonda, soit à la posada, sinon une hospitalité brillante, au moins un dîner passable, et plus de propreté que dans certaines petites villes du midi de la France.

Après nous être reposés quelques instants à la venta, nous reprîmes la route de Cacérès, et nous ne tardâmes pas à apercevoir de loin, au sommet d'une montagne, la petite ville de Montanchez, où nous arrivâmes après avoir gravi une côte d'une lieue de long, ou peu s'en faut. Cette ville est très-renommée pour ses jambons, qui passent pour les meilleurs de toute l'Estrémadure; on prétend que Montanchez vient de *mons Anguis*, la montagne du Serpent, nom qui lui aurait été donné à cause des vipères, dont les cochons sont, dit-on, si friands.

La contrée que nous parcourûmes entre Montanchez et Cacérès est des plus fertiles : d'immenses prairies s'étendent à perte de vue, et sont ombragées par des arbres magnifiques, parmi lesquels dominent les châtaigniers et chênes-verts. Ces prairies ou *dehesas de pasto* étaient occupées par des troupeaux de moutons voyageurs beaucoup plus nombreux que ceux que nous avions vus jusqu'alors : c'étaient les mérinos de la *mesta*, si fameux par leurs migrations et par la qualité de leur laine.

On donne le nom de *Mesta* à une réunion très-anciennement établie en Espagne, et dont les membres étaient propriétaires de troupeaux qu'on envoyait, chaque hiver, dans des provinces éloignées où le climat était plus tempéré et les pâturages plus abondants. Dès l'année 1501, fut établi le *consejo honrado de la mesta*, qui représentait les quatre provinces de Cuenca, de Soria, de Ségovie et de Léon. Cet *honorable conseil* s'était attribué des priviléges sans nombre et des plus injustes; ainsi, il s'était arrogé des droits si étendus sur les *dehesas* ou pâturages étrangers, que les propriétaires eux-mêmes n'avaient pas le droit de les cultiver; de plus, il était protégé par une juridiction particulière.

Quand les Espagnols chassèrent, au treizième siècle, les Arabes de l'Estrémadure, cette province resta en grande partie dépeuplée, et les vastes champs cultivés ne tardèrent pas à se transformer en prairies; l'usage s'établit peu à peu d'y envoyer les troupeaux du nord, et cet usage avait pris au commencement du dix-septième siècle une telle force, qu'il servit de base à une espèce de code particulier connu sous le nom de *Cuaderno de la mesta*. On assure que c'est aux abus de la Mesta que l'Estrémadure doit d'être une des contrées les moins peuplées de l'Espagne. Il est certain qu'on ne rencontre nulle part de lieux aussi déserts et de villages aussi abandonnés, ou *despoblados*. Il faut, du reste, citer comme une autre cause l'abandon du pays au seizième siècle par une foule d'habitants qui, séduits par les succès de Fernand Cortez et des Pizarre, leurs compatriotes, s'expatrièrent pour aller chercher fortune dans le monde nouvellement découvert.

On assure que les troupeaux de la Mesta, désignés sous le nom de *cabaña real*, ne comptaient pas au seizième siècle moins de sept millions de têtes ; ce nombre diminua ensuite, mais l'abus était si ancien qu'il était difficile de le déraciner ; en outre, la plus grande partie des troupeaux appartenait à des couvents, à de riches particuliers, à des grands d'Espagne et à d'autres personnes puissantes. Aussi fut-ce pendant des siècles une lutte continuelle entre les membres de la Mesta et les habitants de l'Estrémadure, qui voyaient chaque année leurs plaines envahies par des troupeaux étrangers.

Plusieurs écrivains remarquables, tels que Ponz, Ustariz, le comte de Campomanès, se sont élevés avec force contre les abus de la Mesta : « Le plus odieux des priviléges de ce corps, disait un voyageur en 1778, était de pouvoir conserver à perpétuité les pâturages qu'il avait affermés, sans que le propriétaire pût en disposer ni pour autrui, ni pour lui-même, tant qu'ils étaient exacts à payer le prix convenu : ce qui arrivait toujours, parce que ces propriétaires de bestiaux sont très-riches. Ils avaient ainsi des pâturages affermés depuis plus de deux siècles, dont la valeur avait quadruplé, sans qu'on pût exiger d'eux un sou de plus. »

Depuis 1836, les priviléges de la Mesta ont presque entièrement disparu, et les pâturages de l'Estrémadure sont régis suivant le droit commun · la seule trace des anciens abus qui subsiste encore, c'est la réduction des droits de *portazgo* ou d'octroi. Aujourd'hui les propriétaires de troupeaux forment une société particulière sous le titre d'*Asociacion general de ganaderos*.

La *trashumante*, c'est ainsi qu'on appelle la colonne formée par les troupeaux voyageurs, conserve ses anciennes communications, auxquelles on donne des noms différents : ainsi on les appelle *cañadas* quand ce passage a quatre-vingt-dix *varas* (un peu plus de quatre-vingts mètres) de large ; *cuerda*, quand il a quarante-quatre varas, et *cordel* s'il n'en a que quinze. Un certain nombre de ces cañadas ou cordeles sont des voies exclusivement réservées au passage des troupeaux nomades. On donne le nom de *colada* à la portion de terrain qu'on laisse en friche dans le voisinage des prairies, afin de livrer passage aux animaux que l'on conduit à l'abreuvoir.

Il y a en Espagne deux espèces de brebis : celles qui sont sédentaires, et dont la laine est la plus commune, restent à l'endroit où elles naissent, et ne quittent la bergerie que pour y rentrer tous les soirs ; les brebis qui, après avoir passé l'été sur les montagnes du nord, les quittent chaque année à l'approche de l'hiver, pour se diriger vers les contrées méridionales ; ces dernières, qu'on appelle *merinas* ou *trashumantes*, donnent une laine beaucoup plus estimée. On prétend que le nom de *merinas* (dont *merinos* est le masculin) est une corruption de *marinas* ou marines, les premiers troupeaux de ce genre venant d'outre-mer, et ayant été transportés d'Angleterre en Espagne au moyen âge.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi les laines fines d'Espagne, la plus estimée est celle qu'on nomme *babiana*, et qui doit son nom à un district des montagnes de Léon appelé Babia. Cette contrée est bien connue des *pastores* pour l'excellence de ses pâturages, qui constituent sa principale ressource; aussi la plupart des habitants sont-ils pasteurs. Autrefois, ils fournissaient la plus grande partie des troupeaux *nomades*, et on assure que les anciens du pays se souviennent encore du temps où, lors du départ de la *trashumante* pour l'Estrémadure, il ne restait dans les villages que les femmes, les vieillards et les enfants. Aujourd'hui, l'émigration est devenue moins générale, et quelques troupeaux passent l'hiver dans leurs montagnes

Au temps de la *mesta* l'organisation des troupeaux voyageurs était très-curieuse : chaque *cabaña*, — c'est ainsi qu'on appelait un troupeau de dix mille brebis, — était dirigée par un maître berger ou *mayoral*, homme actif, connaissant bien les pâturages, et habile à soigner les animaux dans leurs maladies; il avait sous ses ordres cinquante bergers accompagnés d'un nombre égal de chiens; on donnait à chaque homme deux livres de pain par jour; la ration des chiens était la même, mais le pain était de qualité inférieure. Les bergers étaient peu payés, mais il est vrai qu'on leur permettait d'avoir quelques brebis à eux; la laine appartenait au propriétaire du troupeau : ils ne pouvaient disposer que de la viande, des agneaux qui naissaient et du lait.

Aujourd'hui, les troupeaux sont toujours sous la direction d'un *mayoral*, qui est comme le général en chef de ces paisibles armées : il reçoit directement les ordres du *principal* ou maître, c'est lui qui est chargé de payer le loyer des pâturages, les gages des bergers subalternes, et de fixer les époques où la colonne doit se mettre en marche. Le mayoral a sous ses ordres un *sota-mayoral*, qui l'aide à surveiller la *cabaña*. La cabaña se subdivise en plusieurs *rebaños* ou troupeaux de moindre importance, et chacun de ces troupeaux est sous la direction d'un *rabadan*, qui en est le chef, et qui a lui-même pour subordonné un *compañero*, chargé de le remplacer en cas d'absence, et d'autres bergers auxquels on donne, suivant leur rang, les noms d'*ayudante*, *persona* et *zagal*. Il faut encore nommer, pour compléter cette énumération du personnel pastoral, le *ropero-mayor*, chargé de l'achat des grains, de la distribution du pain, et généralement de ce qui concerne les vivres.

Les bergers sont payés aujourd'hui un peu plus cher qu'autrefois : ainsi on donne au mayoral de deux à trois cents ducats (le ducat vaut onze réaux, environ deux francs soixante-quinze centimes), et de plus la mule qui lui sert de monture pendant le voyage; le sota-mayoral gagne de six cents à mille réaux (de cent trente-cinq à deux cent cinquante francs); le rabadan, de deux cent soixante à trois cents réaux; quant aux autres, tels que le *compañero*, l'*ayudante*, le *zagal*, etc., leurs gages varient entre quatre-vingts et cent réaux.

On trouvera sans doute cette rétribution bien minime, surtout pour des gens obligés de faire deux voyages par an, et exposés à toutes les intempéries; mais ils ont pour eux les profits de *la escusa*. On entend par *escusa* le nombre de brebis qu'on permet aux bergers d'emmener avec la *cabaña*, pour leur propre compte, sans avoir à payer aucun droit de pâturage ni autre. Ils savent encore, dit-on, se faire d'autres revenus, plus ou moins licites, il est vrai : par exemple, il arrive plus d'une fois qu'une brebis passe pour avoir été noyée ou égarée tandis qu'en réalité elle est entrée dans la marmite des bergers

C'est ordinairement vers la fin de septembre que les *trashumantes* se mettent en marche pour l'Estrémadure : c'est ce que les bergers appellent *estremar*. Nous avons rarement vu un spectacle aussi curieux que le passage de ces immenses troupeaux. Leur approche s'annonce d'abord par le bruit lointain de milliers de *cencerros* ou clochettes; puis un énorme nuage de poussière blanche s'élève à l'horizon, et bientôt on voit apparaître le *rabadan*, en tête de la colonne avec ses *moruecos* (béliers) favoris, qui le suivent fidèlement; à sa suite défile le reste du troupeau avec les bergers et les chiens; ces intelligents animaux sont de haute taille, à très-longs poils, et paraissent comprendre l'importance de leur rôle. L'arrière-garde est formée par les bêtes de somme, qu'on appelle *fateras* ou *hateras*, parce qu'elles sont chargées des ustensiles de cuisine et autres objets à l'usage des bergers.

La plupart des troupeaux traversent le Tage soit à Almarás, soit à Alconetar; comme à aucun de ces deux endroits il n'existe de pont, et qu'il serait beaucoup trop long de faire passer tant de milliers d'animaux dans des barques, on établit exprès un pont de bateaux, qu'on appelle en Estrémadure la *luria*. Le passage de ce pont présente du reste d'assez grandes difficultés et exige beaucoup d'habileté de la part des bergers, car une fois que la tête de colonne a traversé le pont, tout le reste du troupeau se presse pour passer : il en résulte toujours de l'encombrement, et si, par malheur, une brebis vient à tomber dans le fleuve, bon nombre d'autres ne tardent pas à suivre son exemple, exactement comme les moutons de Panurge.

A peine arrivés au pâturage, le premier soin des bergers est de se construire une cabane, qui doit servir pour la saison d'hiver. Il nous fut facile de visiter plusieurs de ces cabanes, qu'on appelle *chozos*, et dont la construction est de la plus grande simplicité : un peu de terre et des branches d'arbres en font tous les frais; quant au mobilier, il est encore moins compliqué, car il se compose à peu près entièrement de quelques peaux qui servent de lit.

Les bergers ont l'aspect simple et rude, comme des gens qui passent des mois entiers dans la seule compagnie de leurs troupeaux, et qui n'ont que rarement l'occasion d'entrevoir une figure humaine. Ceux à qui nous eûmes l'occasion de parler étaient du royaume de Léon, comme il nous fut facile de le reconnaître à leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accent très-prononcé. Des chiens griffons au long poil rude et à l'air farouche les accompagnaient, et paraissaient encore plus étonnés que leurs maîtres de voir des étrangers dans leurs solitudes. Ces bergers étaient vêtus de vestes en peau de mouton, sans manches, et à peu près de la forme d'une dalmatique; un chapeau de feutre à larges bords, des sandales et un pantalon de drap grossier formaient le reste de leur costume. Malgré leur air sauvage, ils nous parurent les plus braves gens du monde; ils répondirent avec beaucoup de complaisance à toutes nos questions, et lorsque nous prîmes congé d'eux en mettant dans leurs mains calleuses quelques cigares de gros calibre, ils nous remercièrent avec effusion, comme des gens peu habitués à une pareille aubaine.

Cacérès. — Les *bucaros* d'Estrémadure; singulière passion des femmes espagnoles pour cette poterie. — Le pont d'Alconetar et celui d'Alcantara. — Plasencia. — Folie d'un sculpteur de la cathédrale : un nouvel Icare. — La Vera de Plasencia. — Le monastère de Yuste. — Charles-Quint et don Juan d'Autriche.

La première ville que nous rencontrâmes après Mérida est Cacérès, bâtie dans une jolie position, au sommet d'une colline peu élevée, mais d'où nous découvrîmes cependant, à une très-grande distance, un pays assez accidenté, et qui nous parut fort bien cultivé. On vante beaucoup le climat de cette ville, qui passe pour un des plus salubres et des plus tempérés de l'Espagne. Cacérès, qui date de l'époque romaine, fut fondée par Quintus Cecilius Métellus, et son nom actuel serait, dit-on, la corruption de *Castra Cecilia.* Nous remarquâmes dans diverses parties de la ville un certain nombre de fragments antiques, peu importants, du reste : le seul qui mérite d'être cité est une mosaïque romaine incrustée dans une maison qu'on appelle la *casa de los Golfines.*

Il y avait dans notre posada quelques-uns de ces vases de terre rougeâtre nommés *búcaros*, dont on se sert, comme des *alcarrazas*, pour faire rafraîchir l'eau, et qui se fabriquent dans divers endroits de l'Espagne et du Portugal, mais principalement en Estrémadure.

Les *bucaros*, dont l'usage vient très-probablement des Arabes, sont connus en Espagne depuis plusieurs siècles : Lope de Vega les mentionne dans une de ses innombrables comédies, la *Dorotea*, où il met ces paroles dans la bouche d'un de ses personnages: « Dáme aquel búcaro dorado, que tiene el Cupido tirando al Dios marino. » — « Donne-moi ce bucaro doré, qui représente Cupidon décochant une flèche à un Dieu marin. » Quevedo en parle également dans sa *Fortuna con seso*, et Covarrubias dit que ce nom vient de *bucca*, c'est-à-dire bouche gonflée, parce que, ajoute-t-il, *la forma era ventriculosa.* »



Rebuscadoras (glaneuses) d'Estremadure. — Dessin de Gustave Doré.

Ce qu'il y a de plus singulier dans les bucaros, c'est l'usage de manger des morceaux de cette poterie, usage autrefois très-répandu parmi les belles Espagnoles, qui en étaient extrêmement friandes. Aujourd'hui, du reste, il en est encore qui en font leurs délices, et nous-mêmes avons eu l'occasion de goûter cette singulière friandise. Il paraît qu'au treizième siècle c'était une véritable passion : « On prétend, dit Covarrubias, que les dames mangent de cette terre pour faire passer leurs couleurs, et aussi pour satisfaire leur blâmable gourmandise. » L'abus du bucaro causait des maladies fort graves, auxquelles l'auteur que nous venons de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

citer fait allusion avec un jeu de mots : « Puisqu'elles mangent de la terre, dit-il, la terre à son tour les consumera dès la fleur de leur âge. »

La manie de manger des morceaux de bucaro était encore plus forte au dix-septième siècle. Mme d'Aulnoy, racontant une collation qu'elle fit chez la princesse de Monteleon, dit qu'elle vit plusieurs dames qui mangeaient des morceaux de terre sigelée (sigillée) : « Je vous ay déjà dit qu'elles ont toutes une grande passion pour cette terre, qui leur cause ordinairement une opilation ; l'estomach et le ventre leur enflent, et deviennent durs comme une pierre, et elles sont jaunes comme des coings. J'ay voulu tâter de ce ragoût tant estimé et si peu estimable ; j'aimerois mieux manger du grès.

« Si l'on veut leur plaire, il faut leur donner de ces bucaros, qu'elles nomment barros (vases de terre) ; et souvent leur confesseur ne leur impose pas d'autre pénitence, que d'être un jour sans en manger. L'on dit qu'elle a beaucoup de propriétez ; elle ne souffre point de poison, et elle guérit de plusieurs maladies. J'en ay une grande tasse qui tient une pinte ; le vin n'y vaut rien, l'eau y est excellente ; il semble qu'elle bouille quand elle est dedans, au moins on la voit agitée et qui frissonne (je ne sçay si cela se peut dire), mais quand on l'y laisse un peu de tems, la tasse se vide toute, tant cette terre est poreuse ; elle sent fort bon. »

Les bucaros, parfois très-gracieux dans leur forme et dans leurs ornements, sont faits d'une terre tantôt rouge, tantôt noire, moins poreuse et moins absorbante que celle des alcarrazas ; le goût qu'ils donnent à l'eau et l'odeur qu'ils répandent plaisent à beaucoup de personnes : notre avis est que cette odeur de terre mouillée n'a rien d'agréable, car elle ressemble beaucoup trop à celle que produit une pluie d'été sur le sol depuis longtemps desséché. Les bucaros d'Amérique sont également renommés, ainsi que ceux qui se font en Portugal, notamment à Estremoz ; quant à ceux d'Estrémadure, les meilleurs se fabriquent dans un bourg voisin de Badajoz, auquel cette industrie a fait donner le nom de Salvatierra *de los Barros* (des terres cuites).

Quelques heures après avoir traversé la petite ville de Casar de Cacérès, nous arrivâmes à Cañaveral, bourg où nous couchâmes. C'est près de là qu'était le fameux pont d'Alconetar, sur lequel passait la voie romaine de Salamanque à Mérida. Ce pont est le même, dit-on, que celui de Mantible, dont parlait don Quichotte et qui était célèbre par l'aventure de Fiérabras, qui arriva au temps de Charlemagne. Le pont de Mantible qui était formé de trente arches de marbre blanc, était défendu, dit l'histoire de Charlemagne, par le géant Galafre, qui, avant d'avoir été vaincu par Fiérabras, exigeait des chrétiens, pour droit de passage, trente couples de chiens de chasse, cent jeunes vierges, cent faucons dressés, et cent chevaux richement enharnachés et dont chaque fer pesait un marc d'or fin.

Nous vîmes près de Cañaveral des traces de la voie romaine ; quelques arches du pont d'Alconetar encore debout sur la rive droite du fleuve.

Le *Puente de Alcantara* (pléonasme qui signifie le *pont du pont*) fut également bâti par les Romains sur le Tage, quelques lieues plus bas que celui d'Alconetar. Ce magnifique pont, qu'on peut citer comme un des plus beaux monuments antiques de l'Estrémadure, se compose de six arches et est construit en blocs de granit superposés sans ciment. Malheureusement il a eu à souffrir des guerres qui ont désolé l'Espagne, et on ne peut passer le Tage à Alcantara qu'au moyen d'une barque.

Plasencia, où nous arrivâmes le lendemain après avoir traversé un pays très-accidenté, est une petite ville qui peut passer pour une des plus jolies qu'il y ait en Espagne : sa position sur un coteau d'où la vue s'étend sur la haute sierra de Bejar couronnée de neiges ; ses jardins plantés d'arbres fruitiers et arrosés par les eaux limpides du Gerte ; tout cela fait de Plasencia un séjour des plus agréables pour ceux qui aiment la nature riante et tranquille.

Plasencia est une très-ancienne cité qui s'appelait autrefois Ambroz : Alphonse VI, roi de Castille et de Tolède, changea son nom au douzième siècle, comme le montre une lettre dont le texte a été conservé : .... *Cui Plasencia, ut Deo placeat, nomen imposui.* La ville est entourée de murailles du moyen âge d'un effet des plus pittoresques, et qui nous rappelèrent celles d'Avila, le modèle du genre. La cathédrale, bien qu'elle soit restée inachevée, est un beau monument qui appartient à l'époque de transition entre le style ogival et celui de la Renaissance. Nous remarquâmes, parmi d'autres parties intéressantes, les sculptures en noyer des stalles du chœur, *la Silleria del coro*, comme on dit en Espagne ; ces stalles, au nombre d'une soixantaine, sont ornées de sujets familiers, d'animaux fantastiques, de figures bizarres et de certains détails plus que profanes, et que nous aurions été fort étonnés de voir placés dans une église, si nous n'avions déjà remarqué d'autres exemples de ces singulières licences.

L'auteur de ces sculptures vivait au commencement du seizième siècle, et on raconte à son sujet une légende des plus étranges, rapportée dans un livre imprimé en 1610 : comme Dédale, il voulut essayer de traverser les airs en volant ; pour mieux réussir dans son projet, il commença par se faire maigrir en diminuant petit à petit sa nourriture, qu'il composait exclusivement d'oiseaux, dans l'espoir, disait-il, de devenir oiseau lui-même. Toutes les fois qu'il mangeait un volatile, il avait soin d'en séparer la chair et les plumes, et de les peser très-exactement, afin de se rendre compte de leur poids respectif ; ses expériences lui apprirent qu'il fallait quatre onces de plumes pour soutenir un corps du poids de deux livres ; après s'être pesé, il mit à part la quantité de plumes qui, suivant ses calculs, correspondait à son propre poids, et après s'être enduit tout le corps d'une colle qu'il avait préparée pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fixer les plumes, il réserva les plus grandes pour ses bras, qui devaient lui tenir lieu d'ailes.

C'est dans ce singulier costume qu'il s'élança un beau jour du haut du clocher de la cathédrale : tous les habitants de Plasencia le virent prendre son vol et s'élever dans les airs ; il paraît qu'il plana quelque temps au-dessus de la ville ; mais, comme un nouvel Icare, il ne put se soutenir longtemps en l'air : ses forces s'épuisèrent bientôt, les ailes cessèrent de s'agiter, et il alla tomber à un quart de lieue de la ville, dans une prairie nommée Dehesa de los Caballos, où l'on retrouva son corps inanimé.

La *Vera de Plasencia*, tel est le nom qu'on donne à la fertile contrée qui s'étend à l'ouest de la ville, passe à juste titre pour un des pays les plus favorisés de la Péninsule : c'est le chemin que nous prîmes pour nous rendre au lieu si célèbre de la retraite et de la mort de Charles-Quint, le couvent de Yuste. C'est un des coins les plus agréables de l'Espagne. Nous y trouvâmes de la verdure, chose peu commune dans plusieurs provinces d'Espagne, des ruisseaux limpides et de beaux arbres séculaires ; dans les villages que nous traversâmes, les vieilles maisons ornées de balcons de bois et le costume pittoresque des femmes nous rappelèrent certains cantons de la Suisse et du Tyrol.

Nous aperçûmes de loin le monastère de Yuste, situé au milieu des bois, au pied de la Sierra de Tormantos, à mi-côte du *cerro del Salvador*. Disons en passant que le lieu choisi par Charles-Quint pour se retirer du monde n'a jamais porté le nom de *Saint-Just*, qu'on lui donnait et qu'on lui donne encore aujourd'hui mal à propos. Il existe bien en Espagne plusieurs localités du nom de *San-Justo ;* mais elles n'ont aucun rapport avec le célèbre couvent de l'Estrémadure.

La retraite du célèbre monarque a servi de prétexte à plus d'un ouvrage inexact et ridicule. Parmi les plus grotesques, il faut citer un prétendu *Précis historique* publié au siècle dernier, lequel est suivi d'une pièce de théâtre où l'histoire et la géographie sont également outragées : « La scène, dit l'auteur, est au monastère de Saint-Just *dans l'Andalousie*. Le théâtre représente une partie de la forêt dépendante du couvent. Dans l'enfoncement, à un point de vue très-éloigné, l'on distingue l'église et la maison des religieux, *ainsi que de riches coteaux qui bordent les rives du Guadalquivir.* »

Le couvent de Yuste, qui en réalité est à plus de soixante-dix lieues du Guadalquivir, est ainsi appelé à cause d'un *arroyo* ou ruisseau du même nom, qui descend de la sierra voisine. C'est le 3 février 1557, que Charles-Quint arriva dans sa dernière retraite, où il mourut le 21 septembre de l'année suivante. La vie de l'empereur à Yuste est connue aujourd'hui dans ses moindres détails, grâce aux travaux de MM. Stirling, Mignet et Gachard, qui ont réfuté beaucoup d'erreurs mises en circulation par Sandoval, Robertson et autres historiens. L'empereur ne vécut point parmi les moines, comme on l'a tant répété, mais dans une habitation assez vaste qu'il avait fait construire pour lui, et qui tenait d'un côté au couvent ; sa chambre, la même où il rendit le dernier soupir, donnait sur l'église, et il pouvait, lorsqu'il était malade, entendre la messe de son lit et assister aux offices sans se trouver au milieu des religieux. L'intérieur de Charles-Quint, sans être aussi somptueux qu'un palais, était meublé avec une certaine recherche : des tableaux du Titien et d'autres maîtres ; des tapisseries où l'or, l'argent et la soie formaient des dessins variés ; de belles horloges et des objets d'art de différents genres embellissaient la demeure impériale.

De tout cela, il ne reste plus que le souvenir, car le couvent de Yuste, autrefois fort riche, a eu beaucoup à souffrir, tant de l'incurie que du feu et de la guerre : le seul souvenir que nous y trouvâmes du puissant empereur, c'est un cercueil de bois qui, assure-t-on, contint son corps en attendant sa translation dans le caveau de l'Escorial.

Nous arrivâmes, après une courte promenade, à Cuacos, le village le plus rapproché de Yuste, et dont le nom a acquis une certaine notoriété, tant à cause du séjour que don Juan d'Autriche, encore enfant, y fit sous le nom de Géronimo, que par les vexations que les habitants ne craignaient pas de faire endurer au fils de Charles-Quint : tantôt ils s'emparaient d'une de ses vaches égarées sur leur territoire ; tantôt ils volaient les truites réservées pour sa table. On raconte même qu'un jour ils allèrent jusqu'à jeter des pierres au futur vainqueur de Lépante, qui avait grimpé dans un cerisier appartenant à leur village.

Nous quittâmes Yuste dès le point du jour, car, pour rejoindre à Miravete la route de Talavera de la Reina, nous avions à traverser une contrée des plus sauvages, où nous retrouvâmes encore le souvenir de Charles-Quint : lorsqu'il se dirigeait vers Yuste, la route était en si mauvais état, qu'il fut obligé de se faire précéder de pionniers afin de pouvoir passer, lui et sa suite ; et c'est après avoir franchi un passage des montagnes que nous allions gravir, qu'il s'écria, dit-on, en apercevant la *Vera de Plasencia : No pasaré ya otro en mi vida, sino el de la muerte.* — « Je ne franchirai plus désormais d'autre passage que celui de la mort. »

Baron Ch. DAVILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Berger d'Estrémadure. — Dessin de Gustave Doré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vagabonds sur le pont d'Alcantara, à Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

TOLÈDE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Talavera de la Reina. — Le P. Mariana. — La *loza de Talavera;* ancienne réputation des vases de faïence et des *azulejos* de cette ville. — Les faïences du pont del Arzobispo. — Décadence des fabriques au dix-huitième siècle.

Ayant été assez heureux, à notre retour de notre excursion en Estrémadure, pour trouver des places dans la diligence venant de Badajoz, nous prîmes nos *asientos* pour Talavera de la Reina, où nous arrivâmes sans encombre, malgré une poussière blanche et fine qui couvrait nos habits, et nous faisait ressembler à des meuniers enfarinés. Talavera de la Reina est une très-ancienne petite ville de la province de Tolède, ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle fut donnée en fief à une reine de Castille; ce nom est commun, du reste, à plusieurs villes d'Espagne, telles que Talavera la Real et Talavera la Vieja.

C'est à Talavera de la Reina que naquit le célèbre Juan de Mariana, jésuite, auteur de l'*Historia general de España*, et d'un livre que le parlement de Paris condamna au feu parce qu'il admettait le régicide comme chose licite. La ville n'a guère conservé du passé que quelques ruines pittoresques, notamment de curieuses tours, antérieures au dixième siècle, et dont l'architecture est entièrement arabe. Cependant nous y remarquâmes une agréable *alameda*, et un autre *paseo* situé à peu de distance d'une des portes, la *puerta de Toledo*. Cette promenade conduit à un ermitage connu sous le nom de *Nuestra Señora del Prado*, très-fréquenté autrefois, et fameux par des fêtes qui s'y donnaient chaque année à l'époque de Pâques : on les appelait *las Mondas de Talavera*, et elles attiraient un concours immense : de tous les pays voisins on s'y rendait en procession. Ces fêtes, encore en usage au commencement de ce siècle, offraient cela de curieux, que les

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 352, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p. 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rites et cérémonies du paganisme s'y étaient conservés sans aucune altération, sans qu'il eût jamais été possible de les abolir : « Heureusement, dit un auteur espagnol, on les appliqua au culte de la sainte Vierge, comme l'a fait l'Église pour d'autres coutumes païennes non moins difficiles à déraciner. »

Les faïences de Talavera étaient autrefois fort renommées en Espagne, et leur réputation égalait celle des faïences de Valence et de Séville : nous les voyons vantées, dès le commencement du seizième siècle, parmi les *cosas memorables de España*, par Lucio Marineo Siculo, chroniqueur des rois catholiques. « On fait à Talavera, dit-il, d'excellentes faïences blanches et vertes, d'une grande légèreté et d'un travail très-soigné, et les nombreux vases qui s'y fabriquent sont de formes très-variées. »

Parmi les auteurs espagnols du seizième siècle qui mentionnent les faïences de Talavera, nous citerons encore Felipe de Guevara, *gentilhombre de boca* de Charles-Quint, et Pedro de Medina. Ce dernier donne, dans ses *Grandeças de España*, des détails extrêmement précieux, et qu'il est rare de rencontrer dans les livres de cette époque : nous ne connaissons pas d'auteur français contemporain qui fournisse des renseignements aussi précis sur la céramique nationale. D'après Medina, il existait à Talavera un grand nombre de maîtres, d'ouvriers de *loça* ou *vedriado* (c'étaient les noms qu'on donnait à la faïence appelée aujourd'hui *loza*) : ces produits étaient si beaux et si célèbres, qu'on les appelait du nom même de la ville de Talavera; car c'étaient les meilleurs, au dire de cet écrivain, non-seulement de l'Espagne, mais de la plupart des pays du globe.

« Cette faïence de Talavera, ajoute Medina, se fabrique en si prodigieuse quantité que cela paraît un songe; et on ne peut comprendre que le monde entier soit abondamment pourvu d'objets aussi fragiles, et si exposés à la destruction; en effet, outre ce qui se consomme en Espagne, on en expédie de grandes quantités en Amérique, en France, dans les Flandres, en Italie et dans d'autres parties de l'Europe.... C'est une chose remarquable que la grande variété de pièces qu'on fabrique, telles que plats, écuelles, bassins, urnes et mille autres espèces de vases ornés des couleurs les plus fines, et travaillés avec la plus grande perfection....

« J'ai vu, dit encore l'auteur espagnol, quelques pièces extrêmement curieuses, très-fines et bien dignes d'êtres vues : ainsi, on renferme dans un ou deux vases presque tous les objets qui composent un service, comme les assiettes, les écuelles, les tasses, l'huilier et divers autres objets, dont la réunion forme une pièce qui représente une tour très-élégante surmontée de son couronnement. »

Et l'auteur ajoute que ce n'étaient pas là les seules merveilles de ces fabriques : outre les faïences, elles produisaient encore beaucoup de *búcaros* rouges aussi élégants que variés de forme, travaillés avec toute la perfection possible, et qu'on exportait dans les pays les plus éloignés.

Nous avons vu en Espagne, chez plusieurs de nos amis, quelques-unes de ces faïences, dont la beauté ne répond pas entièrement, il est vrai, à la description qu'on vient de lire; mais elles sont très-décoratives et d'une certaine élégance de forme. Nous avons remarqué notamment de grands vases à deux anses, à col droit et surélevé, comme les *alcarrazas* d'origine arabe : des cavaliers combattant le taureau le *rejoncillo* à la main; des chevaux et d'autres animaux; de grands arbres et un fond de montagnes, le tout peint en couleurs variées, avec plus d'entrain que de correction : tels sont les décors que nous avons été à même d'observer le plus souvent.

Les fabriques de Talavera étaient encore très-florissantes au dix-septième siècle : en 1720, elles étaient au nombre de huit, et employaient quatre cents ouvriers. Trente ans plus tard, on ne comptait plus que cinq faïenceries, dont les produits étaient assez grossiers. Ponz, qui les visita, dit que l'ancienne *loza de Talavera* était bien supérieure à celle qui se fabriquait de son temps : « La terre, que l'on tire toujours de Calera, village voisin, est encore la même, mais la supériorité de l'ancienne fabrique était surtout due aux dessinateurs, qui inventaient de belles formes pour leurs pièces, et qui peignaient aussi sur des *azulejos* (carreaux de revêtement) des histoires très-bien composées, des ornements pleins de goût, des paysages, des animaux et autres sujets, comme nous en admirons à Tolède, à Madrid et en d'autres endroits. De ce nombre sont les carreaux de faïence qui ornent les cloîtres de San Felipe el Real et de la Merced, à Madrid. Aujourd'hui ces belles formes ne se retrouvent plus, soit à cause de la décadence du bon goût, soit parce que la fabrication ne permet pas de supporter les frais nécessaires pour avoir de bons dessinateurs. » Néanmoins Talavera comptait encore à la fin du siècle dernier sept ou huit faïenceries, appelées *alfares*, qui, malgré la concurrence des fabriques de faïence communes du bourg voisin du Puente del Arzobispo, étaient encore florissantes, grâce à certaines franchises accordées par Charles III aux *alfareros*.

Il y a encore à Talavera quelques faïenceries, que nous allâmes visiter; mais leurs produits sont très-ordinaires. Les soieries, et notamment les damas de cette ville, étaient autrefois très-renommés en Espagne : ces fabriques sont encore assez importantes aujourd'hui, et constituent, avec la faïence, la principale industrie du pays.

Il nous tardait d'arriver à Tolède; aussi partîmes-nous de Talavera de très-bonne heure, car, malgré le peu de distance, c'est un voyage qui exige plus d'une journée à cause du mauvais état de la route; nous étions brisés de fatigue quand nous arrivâmes dans la *Imperial Ciudad*, la ville impériale, comme on appelle encore l'ancienne capitale des rois goths et de Charles-Quint.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ancienneté de Tolède. — Hercule, Cacus et Atlas. — Tolède sous les Goths et sous les Arabes. — La *Noche toledana*. — Alphonse VI chasse les Arabes. — Juan de Padilla et les *Comuneros*. — Les puristes castillans. — Le clergé de Tolède au seizième siècle. — Le pont d'Alcantara et la *Puerta del Sol*.

On a dit de Tolède qu'elle doit une partie de sa gloire à ce qu'on ne peut vérifier son ancienneté : il est peu de villes d'Espagne, assurément, qui puissent se vanter d'une origine aussi éloignée; mais il en est peu aussi dont l'histoire ait été le sujet de fables aussi ridicules. Les uns ont prétendu que des juifs vinrent s'y établir après la captivité de Babylone; d'autres attribuent sa fondation à Hercule, ou bien encore à Tubal, fils de Caïn, qui s'y serait établi cent quarante-trois ans, jour pour jour, après le déluge.

Les anciens historiens espagnols rapportent toutes sortes de fables au sujet de l'ancienneté de leur pays; ainsi nous voyons figurer, d'après eux, parmi les premiers princes qui gouvernèrent la Péninsule, des personnages fabuleux tels que Gérion le Cruel, Cacus, Hercule le Grand, fils d'Osiris, Atlas et autres dont l'existence est tout au moins problématique. Ce sont ces contes qui firent dire plaisamment à un écrivain du siècle dernier, l'abbé de Vayrac, que ces historiens regardaient Adam comme le premier roi de Tolède, et que d'après eux le soleil, dès sa création, s'était élevé au-dessus de cette ville, qui était le trône et le centre du monde.

On prétend que le nom de Tolède vient de deux mots hébreux qui signifient : la Mère des villes. Que cette étymologie soit vraie ou fausse, ce qu'on sait de plus certain sur l'ancienneté de Tolède, c'est qu'elle existait plus de deux cents ans avant Jésus-Christ : il en est fait mention pour la première fois dans l'histoire au sujet du siége qu'en fit en 192 le proconsul Marcus Fulvius, qui s'en empara et la plaça sous la domination romaine. Les monuments dont on voit encore les ruines, et la réputation dont jouissaient ses épées, montrent que Tolède était déjà d'une certaine importance ; cependant elle était loin d'avoir alors le degré d'importance qu'elle acquit plus tard, puisque Tite Live la désigne simplement comme une ville petite, mais dans une forte position : *Urbs parva, sed loco munita.*

Quand les barbares du Nord envahirent la Péninsule, Tolède tomba au pouvoir des Alains, qui ne la conservèrent pas longtemps, car dès le commencement du cinquième siècle les Goths s'en emparèrent : elle devint alors la résidence de leurs rois, puis la capitale de l'Espagne et de la Gaule narbonnaise La *ville royale*, comme on l'appelait alors, fut agrandie et embellie par les rois visigoths, notamment par Wamba, dont le nom est resté populaire en Espagne; elle était plus riche et plus florissante que jamais, lorsque les Arabes envahirent la Péninsule. Après la bataille du Guadalete, si funeste aux chrétiens, les musulmans s'emparèrent facilement de Tolède, où ils trouvèrent un butin immense. Parmi les trésors dont s'emparèrent les vainqueurs, et dont les chroniqueurs font une énumération vraiment prodigieuse, figuraient la fameuse table de Salomon et vingt-cinq couronnes d'or massif appartenant aux rois visigoths.

Sous la domination musulmane, Tolède eut souvent à souffrir des guerres et des assauts : étant tombée, après un long siége, au pouvoir d'Amru, *alcaïde* de Talavera, elle eut beaucoup à souffrir de ce chef. Parmi les cruautés auxquelles il se livra, on cite surtout le massacre de quatre cents nobles tolédans qu'on attira au lieu de leur supplice sous prétexte de leur offrir un festin au milieu de la nuit : leurs corps furent jetés dans une grande fosse qu'on avait préparée, et le lendemain leurs têtes étaient exposées aux regards du public. Dix siècles n'ont pas effacé le souvenir de cette cruelle exécution nocturne, et aujourd'hui encore, quand on veut parler d'une mauvaise nuit, on se sert de cette expression populaire : *Una noche toledana*, — une nuit tolédane.

Les rois arabes de Tolède, dont les États comprenaient les provinces actuelles de Madrid, de Guadalajara, de Cuenca, de Ciudad-Real, de Tolède, etc., et une partie de l'Estrémadure, se montrèrent fort tolérants à l'égard des vaincus, et permirent aux chrétiens et aux juifs de pratiquer librement leur religion. Tolède était depuis près de quatre cents ans sous la domination musulmane, lorsque le roi de Castille Alphonse VI s'en empara en 1085, après un siége de plusieurs années. Ce prince accorda de nombreux priviléges à la ville qu'on appelait la *colonne* de l'Espagne, mais il n'imita pas la tolérance des Arabes, car les musulmans qui étaient restés à Tolède furent accablés de persécutions, et finalement chassés. Les soulèvements populaires furent nombreux sous les rois de Castille; un de ceux où se commirent les plus grands excès eut lieu en 1449 : le chef de l'insurrection était un *odrero* ou fabricant d'outres, ce qui donna naissance à ce dicton populaire : *Soplará el odrero, y alborotarse ha Toledo :* Le fabricant d'outres n'a qu'à souffler, et Tolède s'insurgera.

Lors du fameux soulèvement des *comunidades*, en 1520, Tolède fut la capitale des *comuneros*, et choisit pour chef le courageux et infortuné Juan de Padilla, qui paya bientôt de sa tête son dévouement à une cause qu'il croyait juste.

Tolède était alors parvenue à l'apogée de sa prospérité : c'était une ville savante et polie comme Séville et Salamanque. Dès le treizième siècle, du reste, Tolède passait pour la ville d'Espagne où le castillan était parlé le plus purement, réputation qu'elle a toujours conservée depuis lors On dit qu'Alonzo el Sabio (Alphonse le *Savant*, et non pas le *Sage*), qui avait fait copier et traduire en espagnol plusieurs manuscrits étrangers, voulait que, lorsqu'il s'élevait quelques difficultés au sujet du véritable sens ou de l'origine d'un mot, la question fût soumise aux puristes de Tolède.

Le clergé de la ville, qui était très-nombreux, possédait d'immenses richesses, dont il usait du reste fort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

largement, si nous en croyons ce curieux passage d'Andrea Navagiero : « I Patroni di Toledo e delle donne precipue sono i preti, li quali hanno bonissime case e trionfano dandose la miglior vita del mondo, senza che alcuno li riprenda. »

En l'année 1560 un coup fatal vint frapper Tolède : Philippe II fixa sa résidence dans la moderne Madrid, après avoir abandonné l'antique capitale des rois goths : depuis lors elle n'a fait que décroître, et la ville impériale qui, au temps de sa prospérité, comptait, dit-on, plus de deux cent mille habitants, en possède à peine quinze mille aujourd'hui.

Si Tolède est bien déchue, elle est assez riche en souvenirs et en monuments du temps passé pour se consoler d'avoir perdu le premier rang. Il n'est pas de ville au monde qui réponde mieux à l'idée qu'on se fait d'une vieille cité du moyen âge : c'est la ville pittoresque et romantique par excellence, et elle est fière, entre ses nombreux titres de noblesse, d'être, comme la ville éternelle, bâtie sur sept collines.

C'est par le pont d'Alcantara, hardiment jeté sur le Tage, que nous pénétrâmes dans Tolède ; à l'extrémité du pont s'élèvent, sur des rochers presque à pic, d'anciennes tours massives qu'on appelle le *castillo de San Cervantes :* c'est du moins ce que nous assura notre *calesero;* renseignement confirmé par notre guide espagnol, *Toledo en la mano,* où nous ne trouvâmes aucun détail sur le saint dont nous ignorions l'existence, et qui n'a, du reste, rien de commun avec l'auteur du *Don Quichotte.* Nous pensons que ce nom est tout simplement une corruption de *San Servando,* ou saint Servan.

Après avoir monté sur une côte longue et escarpée, d'où nous apercevions au loin la *vega* ou plaine qui s'étend dans la direction de Madrid, nous arrivâmes à une des anciennes portes, la *Puerta del Sol.* Cette superbe construction arabe, vraiment digne de servir d'entrée à une ville comme Tolède, est d'un aspect tout à fait théâtral, et fournirait, sans qu'il soit besoin d'y changer le moindre détail, le sujet d'un magnifique décor. La *Puerta del Sol* ne mérite plus aujourd'hui son nom de porte : on passe à côté et on la laisse sur la droite, quand on gravit la côte qui aboutit à la partie haute de la ville.

La cathédrale de Tolède. — La *Puerta de la Feria.* — Les *Vidrieras.* — Les peintres verriers. — Les stalles du chœur; un sculpteur bourguignon à Tolède. — Saint Ildefonse; la légende de la sainte *Casulla.* — Visite de la sainte Vierge dans la cathédrale. — La *capilla Muzarabe;* le rite mozarabe; une question de liturgie résolue par le fer et par le feu. — La capilla Mayor; le tombeau du cardinal de Mendoza. — La statue de l'*Alfaqui.* — Le *trasparente.* — La Virgen del Sagrario.

Après avoir traversé la place de Zocodover, nous arrivâmes à notre gîte, décoré du nom sonore de *fonda de los Caballeros,* nom tout à fait digne de l'ancienne cité castillane. Nous trouvâmes l'hospitalité de notre fonda fort satisfaisante pour des voyageurs fatigués, et qu'une excursion à travers l'Estrémadure avait, du reste, rendus peu difficiles : les chambres, aux murs blanchis à la chaux, étaient propres, les lits passables et le patio assez frais. En examinant les bâtiments de notre auberge, qui nous parurent fort anciens, nous nous disions que la *fonda de los Caballeros* n'était peut-être autre que l'ancienne *posada del Sevillano,* dont parle Cervantès dans sa nouvelle de *la Ilustre fregona :* c'est là que le fils du corrégidor donnait des sérénades à la belle *Costancica,* l'*Illustre servante* de cette auberge, alors une des meilleures et des plus fréquentées de Tolède, et où les voyageurs descendaient pour se rassasier de la regarder à leur aise : c'était, du reste, leur seul régal, car Cervantès ajoute qu'on n'y donnait à manger à personne, mais qu'il y avait à côté des cabarets et des gargotes où les hôtes pouvaient aller souper à leur guise.

Nous commençâmes par la cathédrale nos excursions dans Tolède : c'est une des plus belles assurément, et sans doute la plus riche de toutes les églises d'Espagne. La cathédrale de Tolède ne remonte qu'au premier tiers du treizième siècle, moins l'édifice actuel, car on pense que dès l'époque de Constantin il existait une église sur l'emplacement où fut élevée plus tard la cathédrale. Nous ne rappelons que pour mémoire une légende d'après laquelle l'ancienne église aurait été construite par la sainte Vierge elle-même, de son vivant.

Après la prise de Tolède par les Arabes, la cathédrale devint naturellement la grande mosquée. Lorsque, trois cent soixante-quatorze ans plus tard, la ville retomba au pouvoir des chrétiens, il fut convenu dans la capitulation que les musulmans conserveraient leur mosquée ; mais le roi Alphonse VI s'étant absenté peu de temps après, la reine Constance, au mépris des conventions signées, se concerta avec le nouvel archevêque, nommé Bernard, pour en chasser les Arabes : des soldats vinrent la nuit renverser et détruire tout ce qui rappelait la religion du Prophète ; peu après des autels furent élevés, et on plaça une cloche au sommet de la tour.

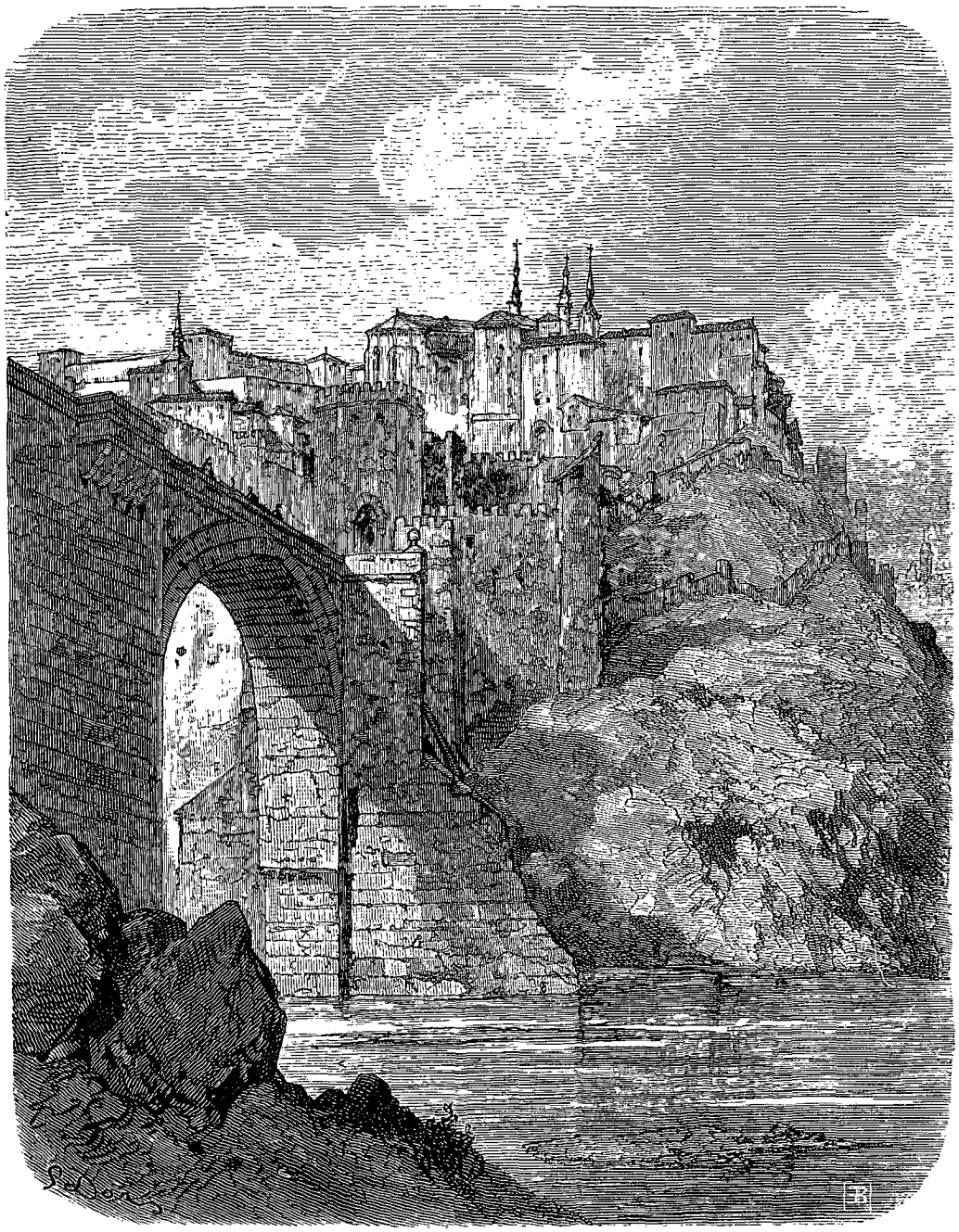
Les musulmans, mécontents de voir violer la promesse qui leur avait été faite, firent parvenir leurs plaintes au roi, qui s'empressa de retourner à Tolède, afin de punir sévèrement la reine et l'archevêque. A son arrivée, les nobles et le clergé allèrent au-devant de lui pour implorer son pardon ; mais il refusait de se laisser toucher, lorsque les Arabes, d'après le conseil d'un alfaqui ou docteur de la loi qui jouissait d'une grande influence, vinrent eux-mêmes implorer le pardon des coupables, en faisant savoir au roi qu'ils consentaient à abandonner leur mosquée aux chrétiens. Tout s'arrangea donc pour le mieux, suivant le récit des historiens espagnols, qui ajoutent que le chapitre de la cathédrale, plein de reconnaissance pour cet alfaqui si accommodant, fit placer sa statue dans la *capilla Mayor.*

C'est en 1227 que saint Ferdinand fit commencer la construction de la merveilleuse cathédrale qu'on admire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aujourd'hui : depuis lors jusqu'à la fin du quinzième siècle, époque où l'œuvre fut achevée, ses travaux continuèrent sans interruption.

Huit portes donnent entrée dans le temple : celle du nord, par laquelle nous pénétrâmes, est appelée *puerta de la Feria* (de la foire) ou *del Reloj* (ou de l'horloge) ; on la connaît également sous le nom de *puerta del Niño perdido*, — porte de l'Enfant perdu, en souvenir d'une légende que nous rapporterons bientôt. Cette porte, dont les abords sont malheureusement obstrués par des constructions qui en détruisent l'effet, se compose de deux battants, qui ne sont pas en bronze, comme



Le pont San Martin, à Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

on le croit généralement, mais en bois revêtu de plaques de bronze. Le dessin est de très-bon goût, et la ciselure excellente ; aussi croirait-on le travail beaucoup plus ancien, si on ne lisait la date, 1713, à côté de la signature de l'artiste qui a exécuté le battant de gauche. Cet artiste était orfévre de son état, — *de l'art d'or et d'argent*, comme nous l'apprit l'inscription suivante : *Antonio Zurreño, del arte de Oro y Plata, faciebat esta media puerta.* Le côté droit est d'un artiste nommé Antonio Dominguez.

Bien que la cathédrale soit moins vaste que celle de Séville, l'aspect de l'intérieur est grandiose et des plus saisissants : elle est divisée en cinq nefs, et celle du milieu est d'une hauteur prodigieuse, que le peu d'élé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vation des nefs latérales fait paraître encore plus considérable. La toiture est composée de soixante-douze voûtes de différentes dimensions, et supportée par quatre-vingt-huit piliers. Ces piliers, formés de colonnes groupées ensemble et dont le nombre varie entre huit et seize, sont d'une légèreté extraordinaire, sans que la solidité de l'édifice en souffre en rien.

D'immenses verrières, aux couleurs les plus riches et les plus harmonieuses, accompagnées des armoiries des donateurs, sont encadrées dans des bordures de pierre d'un travail très-délicat, et ne laissent pénétrer qu'un demi-jour rehaussé çà et là de quelques rayons lumineux. Les vitraux de Tolède, qui heureusement n'ont eu que peu à souffrir de l'action du temps, peuvent être cités au premier rang parmi ceux que possède l'Espagne. Les noms de plusieurs *vidrieros*, ou maîtres verriers de la cathédrale, nous ont été conservés; la plupart vivaient au quinzième siècle ou au commencement du seizième siècle, époque où la peinture sur verre atteignit dans la Péninsule son plus grand développement Parmi les *vidrieros* espagnols qui travaillèrent à Tolède, les principaux sont Juan de Ortega, le maestro Dolfin, le maestro Cristobal, Gonzalo de Cordoba, quelques-uns, comme Alberto de Olanda, étaient Hollandais, et d'autres étaient Français, tels que Vasco de Troya (de Troyes) et Pedro Francés, — Pierre le Français Ce dernier était également sculpteur, et plus d'une fois encore nous aurons l'occasion de citer ses travaux, ainsi que ceux de plusieurs de nos compatriotes qui vinrent exercer leur art en Espagne.

Le chœur, suivant un usage général en Espagne, est placé au centre de la nef principale, et occupe le milieu de l'église. Les stalles du rang inférieur, qui datent de la fin du quinzième siècle, sont en noyer sculpté, et offrent des sujets si intéressants et si nombreux, que plusieurs heures nous suffirent à peine pour les examiner. Ce sont pour la plupart des joutes, des tournois, des batailles et des siéges, d'une exécution assez barbare, il est vrai, mais avec des détails extrêmement curieux pour le costume, les armes et les armures des chrétiens et des Mores de l'époque. Quarante-cinq des stalles où sont sculptés des sujets de ce genre portent chacune le nom de la ville ou de la forteresse assiégée; les plus intéressantes sont celles où l'on voit représentés différents épisodes de la prise de Grenade.

Les stalles supérieures, moins curieuses sous le rapport des sujets, sont ornées d'arabesques dans le style de la Renaissance, d'une exécution très-fine; elles sont en partie l'œuvre du célèbre sculpteur espagnol Alonso Berruguete; l'autre est due à un artiste bourguignon, Philippe Vigarny, qui vint, sous le règne de François Ier, s'établir en Espagne, où il acquit une grande réputation sous le nom de Felipe de Borgoña. Ces stalles, enrichies de marqueterie de bois et d'incrustations de marbres de différentes couleurs, sont d'un travail exquis, et peuvent être citées comme un des plus beaux spécimens de la sculpture sur bois à l'époque de la Renaissance. La stalle de l'archevêque, qui occupe le milieu du chœur, est plus élevée que les autres et supportée par des colonnes de bronze : nous remarquâmes, parmi ses ornements, un bas-relief d'albâtre représentant saint Ildefonse, patron de Tolède, recevant la chasuble ou *casulla* des mains de la sainte Vierge, sujet qu'on retrouve en d'autres endroits de la cathédrale.

La légende de la *casulla* est des plus populaires à Tolède : saint Ildefonse, archevêque de cette ville au sixième siècle, avait écrit un ouvrage pour célébrer la virginité de la Mère de Dieu, « de Virginitate sanctæ Mariæ » : la sainte Vierge, voulant témoigner son contentement à Ildefonse, descendit du ciel un matin, et assista à l'office, assise dans la stalle de l'archevêque; cette stalle, dit-on, cessa depuis lors d'être occupée : on assure même qu'aussitôt qu'un profane osait s'y asseoir, il en était immédiatement expulsé par des anges. La sainte Vierge, en plaçant sur les épaules du saint archevêque la chasuble que lui seul devait porter, la lui donna comme provenant des trésors de son fils; transportée dans les Asturies à l'époque de l'invasion arabe, la précieuse relique est, dit-on, conservée dans la cathédrale d'Oviedo.

Nous vîmes encore, dans la chapelle du saint patron de Tolède, la dalle, entourée de marbre rouge, sur laquelle la Reine du ciel posa ses pieds, une pieuse inscription, placée à côté, engageait les fidèles à baiser la trace précieuse de ses pas :

Cuando la Reina del cielo
Puso los pies en el suelo,
En esta piedra los pusó :
De besalla tened uso,
Para mas vuestro consuelo.

« Quand la Reine du ciel — Posa les pieds sur le sol, — Sur cette pierre elle les posa : — De la baiser prenez l'habitude, — Pour votre plus grande consolation. »

Aujourd'hui on lit cette inscription latine : « Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus. » Un grillage protége la sainte pierre; mais on a ménagé un espace assez grand pour que les fidèles puissent la toucher du bout de leur doigt, qu'ils portent ensuite pieusement à leurs lèvres.

Le *retablo*, qui s'élève presque aussi haut que la voûte, contient d'innombrables figures sculptées : les retables de la plupart des églises espagnoles sont d'une dimension et d'une richesse dont on peut difficilement se faire une idée sans les avoir vus. La *reja* ou grille du chœur, d'une dimension colossale, est également d'un très-beau travail : elle est en fer revêtu, par le procédé de la damasquinure, d'une légère feuille d'argent, ce qui a fait croire à quelques personnes qu'elle était d'argent massif.

Parmi les nombreuses chapelles de la cathédrale, nous visitâmes d'abord la *capilla Muzarabe*, ainsi nommée parce qu'on y célèbre journellement les offices et le sacrifice divin suivant le rite mozarabe, qu'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

appelle également rite *apostolique* ou *gothique*. On a donné le nom de *muzarabes*, qui signifie : devenus Arabes, aux chrétiens qui, après la conquête, demeurèrent dans leur pays et vécurent sous la domination musulmane. Après la prise de Tolède par les Arabes, les chrétiens qui restèrent dans la ville obtinrent le libre exercice de leur culte, et suivirent le rite en usage du temps des rois goths, qui diffère en beaucoup de points du rite romain. Ces différences portent principalement sur les prières, sur la récitation du *Pater*, sur celle du *Credo* qu'on dit avant l'Offertoire, sur la manière de placer l'hostie et de donner la bénédiction, etc. Une des particularités les plus remarquables, c'est que le prêtre divise l'hostie en neuf morceaux, qu'il place en forme de croix sur la patène ; chacun de ces morceaux se rapporte à quelque circonstance qui rappelle l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ : ce sont l'Incarnation, l'Épiphanie, la Nativité, la Passion, la Mort, la Résurrection, l'Ascension, et le Royaume éternel.

Il paraît qu'après la conquête de Tolède par les chrétiens, l'office mozarabe fut le sujet de contestations interminables : le roi Alphonse VI et la reine Constance, sur les sollicitations du légat du pape, voulurent rétablir dans la cathédrale le rite romain. Cette nouvelle jeta la consternation dans Tolède, et le clergé, la noblesse et le peuple s'adressèrent au roi, pour le faire revenir sur sa décision. Alphonse VI répondit, si l'on en croit la tradition, que la question serait jugée par les armes, et soumise au jugement de Dieu. En conséquence, deux champions furent choisis, l'un pour le rite mozarabe et l'autre pour le rite romain. Le combat eut lieu en champ clos dans la Vega de Tolède, et, à la grande joie des Tolédans, le défenseur du rite mozarabe fut déclaré vainqueur.

Le roi et le légat refusèrent cependant, dit-on, d'accepter le résultat de ce combat judiciaire, et voulurent avoir recours à une épreuve d'un autre genre, celle du feu, qui fut acceptée par les Tolédans, pleins de confiance dans la justice de leur cause. Il s'agissait de placer sur un brasier ardent un missel romain et un missel mozarabe, et celui qui résisterait le mieux au feu devait obtenir la préférence. On éleva en conséquence un bûcher sur la place du Zocodover, et les deux livres rivaux furent jetés dans les flammes : le rituel romain fut, à ce qu'il paraît, fortement endommagé, tandis que celui des Mozarabes fut respecté par le feu; les Tolédans conservèrent donc, en partie du moins, leur ancienne liturgie, en faveur de laquelle Dieu lui-même s'était prononcé; il fut décidé que six des églises de la ville seraient destinées au rite mozarabe.

Petit à petit cependant la liturgie romaine reprit le dessus; les livres mozarabes n'étant pas renouvelés, devinrent de plus en plus rares, et au bout de quelques siècles l'ancien rite des Goths était sur le point d'être abandonné, quand le cardinal Ximenez résolut de le relever. Le célèbre prélat, plus connu en Espagne sous le nom de Cisneros, fonda dans la cathédrale une chapelle mozarabe, et fit imprimer en 1500 l'ancien rituel à Alcala de Hénarès.

Sur les six églises consacrées autrefois au rite mozarabe, deux seulement ont conservé leur ancienne destination; on les désigne sous le nom de *parroquias muzarabes*, pour les distinguer des autres paroisses appelées *parroquias latinas :* ce sont les églises de *Santas Justina y Rufina*, et celle de *San Marcos*.

La *capilla Mayor* portait autrefois le nom de *Reyes Viejos*, à cause des anciens rois d'Espagne dont elle renferme les tombeaux; elle possède en outre celui du célèbre cardinal Mendoza, archevêque de Tolède, qui mourut en 1495, comme nous l'apprit une inscription, et voulut que trois messes fussent dites chaque jour à son intention. Il était tout naturel de placer à côté de la sépulture des rois d'Espagne celle du puissant prélat qui partagea le pouvoir avec Ferdinand et Isabelle la Catholique, et qu'on avait surnommé *Tertius Rex*, — le troisième roi. Le tombeau du *Grand Cardinal*, digne de la riche chapelle où il se trouve, est en marbre et de cet élégant style de la Renaissance appelé *Plateresco* par les Espagnols. Parmi les curiosités que renferme la *capilla Mayor*, mentionnons encore deux statues : celle du *Pastor*, ce berger qui, en indiquant un sentier aux Espagnols, leur fit gagner contre les Arabes la bataille de las Navas de Tolosa; et la statue de cet *Alfaqui* de Tolède dont nous avons parlé, et qui se montra de si bonne composition au sujet de la mosquée usurpée par les chrétiens.

A côté de la *capilla Mayor* se trouve le fameux autel appelé *el Trasparente*, chef-d'œuvre du mauvais goût *churrigueresque*, dont les extravagances insensées forment le contraste le plus malheureux avec les merveilles voisines du moyen âge et de la Renaissance. Il serait inutile d'essayer de décrire cette monstrueuse machine, amoncèlement confus et ridicule d'anges, de colonnes, de nuages, de rayons, le tout en marbre et en bronze, avec force dorures : disons simplement que ce malencontreux autel déshonore la cathédrale, et vouons à l'exécration des gens de goût un certain Narciso Tomé qui en fut l'architecte, ainsi qu'un certain Francisco Galan, l'auteur d'un poëme qui célèbre cette huitième merveille du monde, — *Octava maravilla !*

On nous fit voir dans la *capilla de la Virgen del Sagrario* une statue de la Vierge, très-ancienne et fort vénérée, qui a donné son nom à cette chapelle : suivant la tradition, cette statue existait déjà à Tolède dès l'époque des rois goths; quand la ville tomba au pouvoir des Arabes, on la cacha au fond d'un puits pour la soustraire à leurs mains, et elle y séjourna près de quatre siècles, jusqu'à ce qu'un miracle la fit découvrir. Comme plusieurs anciennes vierges que nous avons pu observer dans les églises d'Espagne, la Virgen del Sagrario est en bois recouvert d'une plaque d'argent, à l'exception de la figure et des mains.

Dans la chapelle dédiée à santa Marina, et qui précède celle de Notre-Dame del Sagrario, nous remarquâmes sur le sol une grande plaque de bronze, longue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

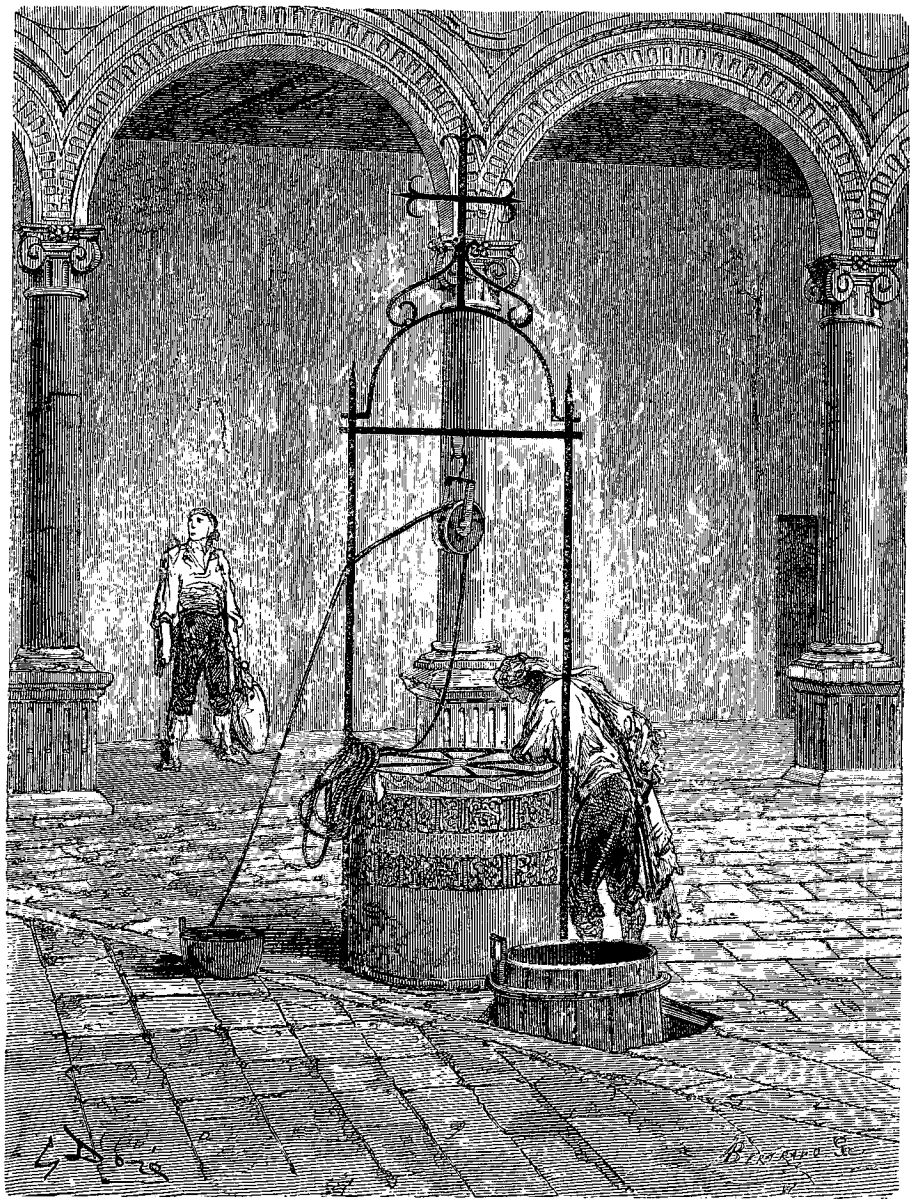
de près de deux mètres; sur cette plaque, qui recouvre le tombeau du cardinal de Portocarrero, nous lûmes l'inscription suivante en lettres d'or :

HIC JACET
PULVIS
CINIS
ET NIHIL.

« Ici repose de la poussière, de la cendre, — et rien. »

Un voyageur du siècle dernier disait, au sujet de cette épitaphe, qui n'est ici que le cri profond de l'humilité chrétienne, qu'elle pourrait également être adoptée par un matérialiste.

Nous n'en finirions pas si nous voulions passer en revue les nombreuses chapelles que renferme la cathédrale de Tolède : il n'en est pas une qui ne renferme quelque particularité digne d'intérêt. Mentionnons ra-



Puits arabe, à Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

pidement celle de *los Reyes Nuevos*, avec des tombeaux finement sculptés, et une autre dont le nom est assez bizarre, la *capilla del Cristo de las Cucharas*, c'est-à-dire la chapelle du Christ des Cuillers ; ce nom vient de ce que, dans l'écusson du fondateur de la chapelle, Diego Lopez de Padilla, se trouvent des armes parlantes : trois *padillas* ou petites poêles, qui ont à peu près la forme d'une cuiller.

La *Sala capitular*; les boiseries de *Gregorio Pardo*. — Le clergé de la cathédrale. — Les peintures de la sacristie. — Le *Greco*. — Le *Vestuario*. — Le *cuarto de la Custodia*. — Les *Alhajas*. — La custode de Tolède. — La robe et le manteau de la Vierge. — Le *Vestido del Niño*. — La *Puerta del Perdon*. — La *Puerta de los Escribanos*. — Le cloître. — Les *Gigantones* et la *Tarasca*.

La *Sala capitular* de la cathédrale de Tolède est, sans contredit, la plus belle et la plus intéressante qui existe en Espagne : la pièce d'entrée ou *antesala*, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la décoration dans le style moresque est merveilleusement conservée, nous rappela beaucoup les salles de l'Alhambra; le plafond surtout, du genre qu'on appelle en Espagne *artesonado*, est tout resplendissant d'or et d'azur : c'est, dit-on, l'ouvrage de Diego Lopez de Arenas, qui travailla aux salles de l'Alcazar de Séville. Mais ce que la salle capitulaire renferme à notre avis de plus extraordinaire, c'est la boiserie des armoires, sculptée en noyer avec un art merveilleux : ce sont des mascarons, des satyres, des arabesques, des feuillages et autres ornements de l'exécution la plus précieuse. Ce chef-d'œuvre de sculpture vaut à lui seul le voyage de Tolède pour les amateurs du genre : fort heureusement, on sait le nom de l'auteur, qui mériterait d'être plus connu : c'est Gregorio Pardo, qui mit trois ans à exécuter son travail, commencé en 1549; on sait même le chiffre de la somme qui lui fut payée par le chapitre. Du reste, les églises d'Espagne sont extrêmement riches en renseignements de ce genre, si précieux pour l'histoire de l'art : leurs archives, qui depuis des siècles ont toujours été respectées, contiennent encore un très-grand nombre de comptes et autres documents relatifs aux peintres, sculpteurs, verriers et autres artistes qui ont contribué à embellir les églises de la Péninsule.

Parmi les peintures qui ornent la salle capitulaire, nous remarquâmes un tableau représentant la sainte Vierge qui pose la *casulla* sur les épaules de saint Ildefonse, et un portrait de Carranza, archevêque de Tolède et primat des Espagnes, chapelain et prédicateur de Charles-Quint, qui le manda au monastère de Yuste quelques jours avant de rendre le dernier soupir.

Les merveilles de la *Sala capitular* et des autres parties de la cathédrale de Tolède n'ont, du reste, rien qui doive surprendre, quand on pense à la richesse extraordinaire du clergé de cette ville : ainsi les archevêques de Tolède, qui portaient en outre le titre de primat d'Espagne et de grand chancelier de Castille, n'avaient pas moins de deux cent mille ducats de revenu, tandis que ceux de Séville n'en avaient que quatre-vingt mille, et ceux de Valence trente mille seulement. Grâce aux dotations accordées par plusieurs rois d'Espagne, les autres membres du clergé de Tolède étaient riches à l'avenant : la cathédrale de Tolède possédait à elle seule cent cinquante *beneficiados*, qui se divisaient ainsi : quatorze *dignidades*, ou dignitaires principaux, quarante *canonigos* ou chanoines, cinquante *racioneros* ou prébendaires, cinquante *capellanes de coro*, ou chapelains de chœur, et quatre chanoines supplémentaires, qu'on appelait *estravagantes*. Les rois d'Espagne avaient le titre de chanoines de la cathédrale; on assure même qu'une amende de deux mille *maravedices* leur était imposée parce qu'ils n'occupaient pas la stalle qui leur était assignée dans le chœur.

Depuis le récent concordat de 1851, le nombre des *beneficiados* a été réduit à cinquante-deux, et ils sont payés sur le budget de l'État, car les propriétés ecclésiastiques ayant été déclarées biens nationaux, et la dîme ayant été supprimée, le clergé a perdu ainsi ses principaux revenus. Outre les *beneficiados*, qui ne formaient pour ainsi dire que l'état-major, la cathédrale possédait encore un très-grand nombre de prêtres, chantres, musiciens, etc., dont le nombre a également subi une réduction considérable; aussi les cérémonies du culte sont-elles loin d'avoir aujourd'hui le même éclat qu'autrefois.

C'est dans la sacristie et dans les salles voisines que sont conservés les tableaux les plus précieux ainsi que les nombreux objets qui composent le trésor de la cathédrale. La salle principale, de forme oblongue, a une centaine de pieds de longueur, et sa hauteur est en proportion; le plafond, représentant l'apparition miraculeuse de la Vierge à saint Ildefonse, est de Luca Giordano. Ce peintre, que les Espagnols appellent *Lucas Jordan*, est assurément le plus fécond qui ait jamais existé, et les immenses et nombreuses peintures qu'il fit en Espagne suffiraient pour qu'il méritât le surnom de *fa presto* qui lui fut donné.

La sacristie possède quelques tableaux, parmi lesquels nous citerons l'*Apparition de saint Ildefonse à sainte Léocadie*, une *Crèche* et une *Adoration des mages*, par Orrente, un *Déluge universel*, du Bassan, et une toile représentant le *Christ arrêté par les soldats*, par Goya, le célèbre auteur des *Caprices*, qui réussit beaucoup moins dans la peinture religieuse que dans la gravure à l'eau-forte. Notons enfin un *Apostolado* du *Greco*, — c'est le nom qu'on donne en Espagne aux tableaux représentant le *Christ avec les Apôtres*, et un grand tableau du même peintre, qui passe pour son chef-d'œuvre, le *Partage de la tunique du Christ*, où le Greco s'est représenté lui-même sous la figure d'un des soldats qui entourent le Sauveur.

Domenico Theotocopuli, que les Espagnols n'appellent jamais autrement que le *Greco*, naquit vers le milieu du seizième siècle : on n'a pu trouver aucun document sur le lieu de sa naissance ni sur sa famille. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il était originaire de Grèce; la forme de son nom, et l'habitude qu'il avait de signer ses tableaux en caractères grecs, ne permettent pas d'en douter.

Venu jeune en Italie, il séjourna quelque temps à Venise, et fréquenta, dit-on, l'atelier du Titien. En 1577, il vint, on ne sait à la suite de quelles circonstances, se fixer à Tolède; les travaux affluèrent, et le chapitre de la cathédrale lui commanda, dès la première année de son séjour, le tableau du *Partage de la tunique du Christ*, où la préoccupation d'imiter la couleur du Titien est évidente, comme dans sa *Sainte Famille* de l'*Hospedal del Cardenal*, et dans les premiers tableaux qu'il fit à Tolède; on a cependant prétendu que sa folie était la crainte de passer pour un imitateur du grand coloriste vénitien. Dans tous les cas, ce n'était pas là sa seule folie : il suffit, pour s'en convaincre, de voir quelques-uns des tableaux peints dans sa seconde manière; car il en changea brusquement, abandonnant sans transition aucune les tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ditions de l'école vénitienne. Ces compositions étranges, où les tons les plus violents et les oppositions les plus extrêmes se heurtent d'une façon singulière, sont évidemment conçues en dehors du domaine de la réalité, et trahissent une imagination maladive, en même temps que la main d'un peintre qui n'avait pas toute sa raison.

Qui sait si ce ne fut pas pour échapper au reproche qu'on lui adressait d'imiter le Titien, et pour montrer qu'il pouvait faire autrement, que le Greco abusa à un tel point du blanc et du noir, et adopta ces tons gris et verdâtres, qui font que certains de ses personnages, avec leurs visages blêmes encadrés dans d'énormes golilles, ont l'apparence de cadavres qui sortent de leur tombeau.

Aussi singulier dans la vie privée que dans sa peinture, l'artiste de Tolède ne voulait supporter aucune discussion d'intérêt : « Comme sa fierté, dit M. P. Lefort dans une excellente étude sur le Greco, s'accommodait mal d'un débat sur le prix de ses tableaux, il se refusait à les vendre, il les donnait en gage et se réservait, par contrat, le droit de rentrer en leur possession s'il lui convenait de rembourser les avances reçues. Cette forme de marché, dont il se départit rarement, est taxée de bizarrerie par ses contemporains; ils n'y veulent voir, bien entendu, qu'une nouvelle preuve de sa singularité.

A propos de l'irritation que causait au Greco toute discussion d'argent, Palomino et Jean Bermudez racontent une assez plaisante anecdote. Les moines Hiéronymites du couvent de la Sisla, hors des murs de Tolède, lui ayant demandé de leur peindre une Cène, il céda ce travail à Luis Tristan, son élève, qui s'en acquitta à la satisfaction des Pères. Mais, lorsqu'il s'agit de payer les deux cents ducats que réclamait Tristan, les moines, se rejetant sur l'extrême jeunesse du peintre, exigèrent l'arbitrage du maître. Le Greco vint. Il n'eût pas plutôt examiné le tableau que, furieux, le bâton levé, il courut droit à Luis, l'appelant drôle, vaurien, déshonneur de la peinture! Les Pères s'efforcèrent de contenir le Greco, et pour le calmer, ils lui représentèrent que Luis était bien jeune, qu'il ne savait pas quelle somme importante il avait demandée. « C'est bien cela que je lui reproche, s'écria le Greco, de n'avoir pas su ce qu'il devait demander : son tableau vaut cinq cents ducats, et si vous ne les lui donnez sur l'heure, qu'il le roule et le reporte chez moi! » A cette réponse inattendue, les moines demeurèrent confondus et ils durent payer à Tristan, sans marchander davantage, la somme précédemment fixée.

Le Greco menait joyeuse vie, à la manière des peintres italiens : un auteur espagnol assure qu'il tenait à gage, dans sa maison, des musiciens qui jouaient de leurs instruments tandis qu'il prenait ses repas. S'il gagnait beaucoup d'argent, il le dépensait à mesure; aussi à sa mort ne laissa-t-il pour toute richesse que deux cents tableaux ébauchés.

Les tableaux de notre peintre ne sont pas rares en Espagne : on en compte une vingtaine dans les musées de Madrid, et à peu près le même nombre dans différentes églises de Tolède, et dans les environs, notamment à Illescas. Il est à regretter que le Louvre n'en possède aucun, car si le Greco est un peintre fort inégal, il n'est jamais vulgaire, et parfois un éclair de génie vient illuminer ses bizarreries et ses extravagances.

La salle suivante, appelée *el Vestuario* parce qu'elle sert de vestiaire aux chanoines, contient un beau Christ d'ivoire, le plus grand peut-être qui existe, et quelques toiles du Bellin, du Titien, du Guide, de Rubens, outre un *Saint François* du Greco, qui est loin de valoir son grand tableau de la *Tunique du Christ*.

Nous passâmes ensuite dans le *Cuarto de la Custodia*, où sont conservés les innombrables et précieux objets qui composent le trésor de la cathédrale, et qu'on désigne sous le nom de *las Alhajas*. La fameuse custode de Tolède, entièrement en argent et en vermeil, est la plus grande qui existe au monde : son poids dépasse quinze *arrobas* (près de deux cents kilogrammes), et elle ne contient pas moins de deux cent soixante statuettes de différentes dimensions. Cette pièce extraordinaire, haute d'environ trois mètres, est de style ogival fleuri, et fut commandée en 1515 par le cardinal Ximenez de Cisneros à Enrique de Arfe, qui mit neuf ans à l'exécuter; les pièces qui la composent sont tellement nombreuses, que le nombre des vis qui servent à les fixer s'élève à quatre-vingt mille; on conserve dans le trésor un livre fait par Enrique de Arfe, et indiquant la manière de démonter et de remonter cette machine compliquée. La *Custodia* en renferme une autre plus petite, qui pèse environ seize kilogrammes d'or pur, et que la reine Isabelle la Catholique fit faire avec les premiers lingots d'or que Christophe Colomb rapporta d'Amérique; après la mort d'Isabelle, le cardinal Ximenez acheta la précieuse custode et en fit don à la cathédrale de Tolède.

On nous fit voir ensuite la fameuse robe et le manteau qui appartiennent à la Vierge *del Sagrario*, merveilles de richesse et de travail : le tissu qu'on nous dit être d'argent, disparaît entièrement sous des broderies faites de fil d'or, de perles, de diamants, de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, qui se comptent par milliers. Trois cents onces d'or ont été employées en fil, canetille, etc., et les petites perles qui forment la broderie pèsent à elles seules un poids presque égal. Ce riche vêtement, dont aucune reine ne possède le pareil, est en outre couvert d'une quantité de joyaux du plus grand prix, qu'on a fixés par-dessus la broderie, faute de place, car on ne savait littéralement où les mettre : nous en remarquâmes jusque sur les manches.

Le *Vestido del Niño*, où habillement de l'Enfant Jésus, est du même genre que celui de la sainte Vierge : neuf personnes, exclusivement employées à ce travail, mirent, dit-on, plus d'un an à en terminer la broderie. Notons encore un crucifix colossal d'argent doré, avec la tête de mort et autres accessoires en or émaillé, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une croix archiépiscopale de style gothique, montée sur une hampe très-haute; elle appartenait au cardinal de Mendoza, et un grand souvenir historique en rehausse encore le prix; c'est en effet la première croix qui fut arborée sur la forteresse de l'Alhambra, quand les Espagnols prirent possession de Grenade, le 2 janvier 1492.

Andrea Navagiero, qui visita Tolède au commencement du seizième siècle, a écrit quelques lignes curieuses sur la cathédrale de Tolède. « Le trésor de cette église est d'une grande richesse, plein d'innombrables ornements sacerdotaux et autres objets donnés par divers rois et archevêques pour l'embellissement de l'église. Il y a beaucoup de vêtements de drap d'or, ornés de perles et de joyaux; et, parmi les autres richesses, une custode ou tabernacle pour porter le corps du Christ, tout entière d'or et d'argent, avec des joyaux à profusion; laquelle, dit-on, vaut trente mille ducats : ce qui est certain, c'est qu'elle est très-belle et très-superbe. (C'est la fameuse *Custodia* dont nous venons de parler.) Il y a encore une mitre fort riche, ornée de très-beaux bijoux, mais qui vaut peut-être moins qu'ils ne disent, bien qu'elle soit d'un très-grand prix. Les autres bijoux et perles sont si nombreux que je n'en donne pas le détail; mais leur valeur est telle qu'on peut dire avec vérité que cette église est la plus riche de la chrétienté, car l'archevêché et la cathédrale de Tolède ont plus de revenu que tout le reste de la ville. »

Il y a trois siècles et demi que ce passage est écrit, et si on pense que depuis cette époque les princes, les prélats et les simples particuliers ont enrichi à l'envi le trésor de la cathédrale, on pourra se faire une idée de ce qu'il contient de merveilles et de richesses. Du *Cuarto de la Custodia*, nous passâmes dans une autre pièce où sont conservés des objets plus nombreux encore; cette salle, entièrement revêtue des marbres les plus précieux, est appelée *el Ochavo* à cause de sa forme octogonale : encore des métaux précieux, notamment le tombeau de saint Eugène et celui de sainte Léocadie, en argent massif, et dont le poids dépasse deux cents livres. Un volume suffirait à peine pour faire le catalogue des objets que contient *el Ochavo :* nous nous bornerons à dire, pour en donner une idée, que le nombre des reliquaires s'élève à cent seize.

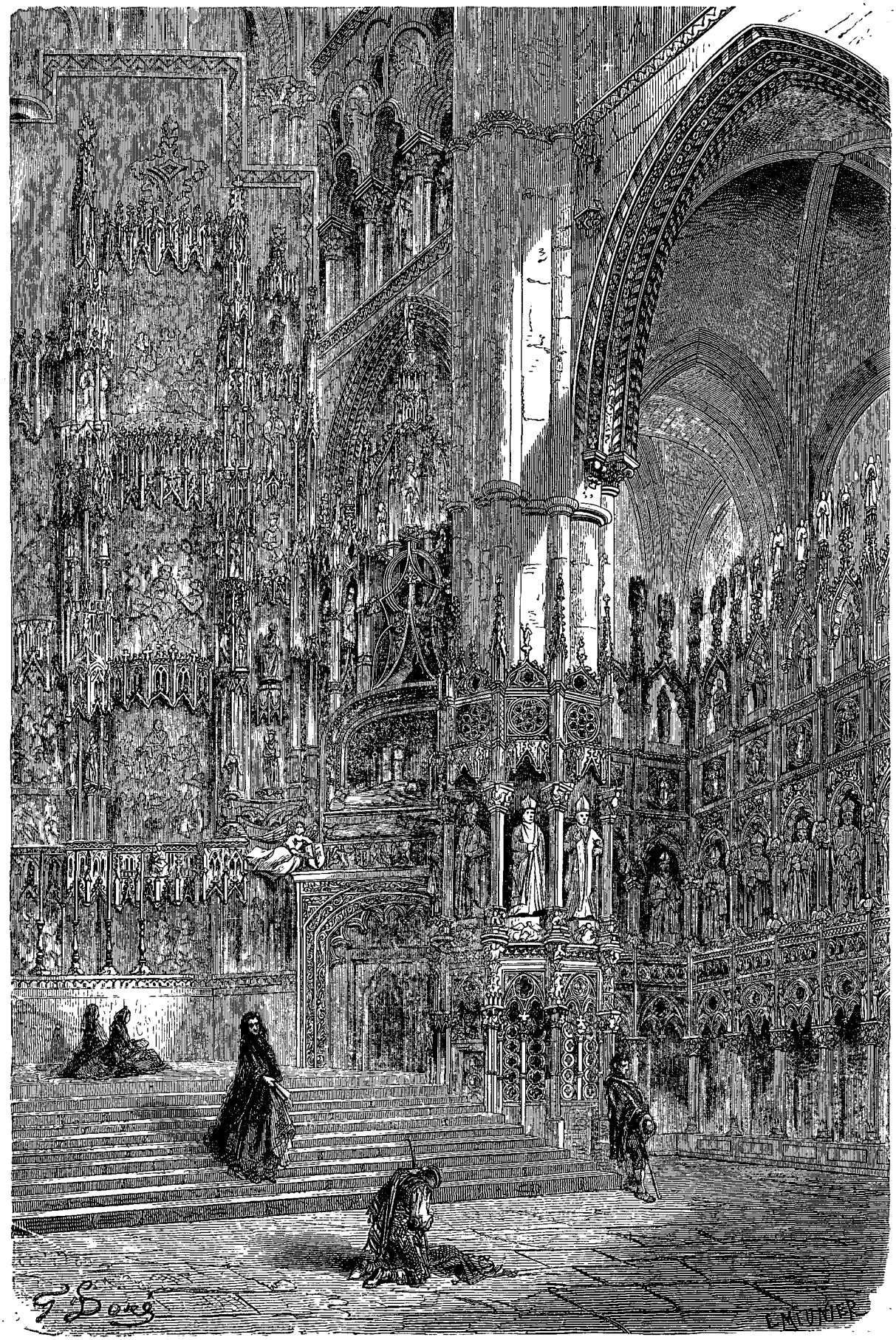
Éblouis par tant d'or, de diamants et de pierreries, nous avions besoin, pour reposer nos yeux, de l'austérité de la pierre; aussi allâmes-nous, après avoir visité les *Alhajas*, examiner dans tous leurs détails les belles sculptures gothiques de la *Puerta del Perdon*, la porte principale, au-dessus de laquelle s'élève une immense rosace de trente pieds de diamètre. D'après une croyance populaire, les femmes enceintes gravissent les degrés de cette porte, dans l'espoir d'obtenir une heureuse délivrance. La Puerta del Perdon, qui ne s'ouvre que dans les circonstances exceptionnelles, est flanquée de deux portes plus petites : la Puerta de la Torre, située au-dessous de la tour, et la *Puerta de los Escribanos*, appelée ainsi parce qu'elle sert de passage aux *escribanos* ou notaires, lorsque, suivant une coutume très-ancienne, ils se dirigent vers le maître-autel pour y prêter serment. Nous remarquâmes au-dessus de cette porte une curieuse inscription en espagnol du quinzième siècle, relative à la prise de Grenade, à l'expulsion des juifs d'Espagne, et à l'achèvement des voûtes de la cathédrale. Sur un pilier voisin est une naïve peinture de la même époque, représentant une vierge connue sous le nom de *Nuestra señora de la Leche*, Notre-Dame du Lait, parce qu'elle donne le sein à son divin Fils.

Plus loin, un saint Christophe colossal occupe une grande partie de la muraille : c'est une ancienne peinture, haute d'une quarantaine de pieds, qui nous rappela celle de la cathédrale de Séville : on la désigne communément sous le nom de *San Cristobalón*, forme augmentative de *san Cristobal*. Une autre porte, ornée d'élégantes sculptures de style *plateresque* ou de la Renaissance, est connue sous le nom de *Puerta del Niño Perdido*, ou porte de l'*Enfant perdu*. Ce nom lui a été donné en souvenir d'un enfant également désigné sous le nom de *Niño de la Guardia*, et qui, suivant une légende que nous rapporterons plus loin, fut enlevé et crucifié par des juifs. Nous vîmes cette légende représentée dans le beau cloître gothique qu'on appelle *Claustro bajo*, à côté d'autres grandes fresques assez médiocres de Bayeu et de Maella, représentant divers sujets relatifs à l'histoire des saints patrons de la ville, tels que sainte Léocadie refusant de sacrifier à Jupiter, et sainte Casilda, fille d'un roi arabe de Tolède, secourant des prisonniers chrétiens dans leur cachot.

Au-dessus de la salle capitulaire d'été se trouve la bibliothèque, très-riche en imprimés et en manuscrits, et que nous ne pûmes visiter que rapidement. On nous fit voir dans d'autres salles différentes pièces qui servent à former le fameux *monument* qu'on place dans l'église pendant la semaine sainte, ainsi que les *gigantones* et la *tarasca*, énormes mannequins hauts de plusieurs mètres et habillés de soie à la mode du siècle dernier. Ils figuraient autrefois en tête de la procession de la Fête-Dieu, mais cet ancien usage a été aboli, les gestes ridicules et les contorsions des gigantones ayant été jugés peu dignes d'une cérémonie religieuse.

Il nous restait à monter au sommet du clocher, ascension assez fatigante, car sa hauteur est de trois cent vingt-cinq pieds; nous en fûmes dédommagés par une vue splendide : les tours arabes et les clochers gothiques de Tolède se dessinaient nettement, ainsi que la masse imposante de l'Alcazar de Charles-Quint. Le Tage, qui contourne la ville en formant le fer à cheval, nous apparaissait encaissé entre deux rangées de rochers abrupts; d'un côté la Vega s'étendait à perte de vue, et de l'autre les cimes des *Montes de Toledo* se dessinaient en bleu foncé dans les vapeurs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la cathédrale de Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'horizon. Le sacristain nous arracha à notre contemplation pour nous faire admirer la *campana gorda*, qui pèse près de vingt mille kilogrammes. Nous avions déjà entendu cette énorme cloche, qui sonne le fêlé : il paraît qu'il en est ainsi depuis longtemps, car elle se fendit dès le premier jour qu'on s'en servit; cet accident arriva, dit-on, parce que le battant était en bronze : on nous fit voir en effet ce battant qu'on a laissé sur le plancher à côté de la cloche.

La *Plaza del Zocodover*. — La chapelle *del Cristo de la Sangre*. — Une curieuse machine hydraulique : l'*Artificio de Juanelo*. — La *Cuesta del Carmen* et les *Aguadores*. — La navigation du Tage au seizième siècle. — Le fleuve du Tage et les poëtes.

Il est regrettable que la cathédrale de Tolède soit pour ainsi dire étouffée par une étroite ceinture de constructions modernes, ce qui empêche de bien juger de l'ensemble du monument : elle occupe à peu près le centre de la ville, et les principales rues viennent y aboutir. Nous suivîmes la *calle de la Feria*, où se trouvent les boutiques les plus achalandées, et nous arrivâmes tout droit sur la place du *Zocodover*. Cette place, plus connue sous son nom arabe, qui signifie *le marché*, que sous son nom moderne de *Plaza de la Constitucion*, est le centre du peu de mouvement qui existe à Tolède. C'est dans le Zocodover que se célébraient autrefois les deux plus grandes fêtes d'Espagne : les combats de taureaux et les *autos de fé* de l'inquisition. Tolède était la ville par excellence de l'inquisition : l'archevêque avait de droit le titre d'Inquisiteur général, et il recevait six cent mille maravedis par an pour assister en personne au conseil de l'inquisition de Tolède, qui se composait, outre les secrétaires, un fiscal et les huissiers, de plus de cent accusateurs.

Sur le Zocodover se tenait aussi le marché, et on disait la messe dans une petite chapelle qui se voit encore au-dessus d'une arcade donnant sur la place, la *capilla del Cristo de la Sangre* (du sang), afin que ceux qui venaient vendre ou acheter pussent entendre la messe tout en s'occupant de leurs affaires. C'était encore le rendez-vous des oisifs et des chercheurs de nouvelles, et aussi de ces gens que Cervantès appelle « la troupe innombrable comprise sous le nom de *picaros*, » car il parle dans une de ses nouvelles des mendiants postiches, des faux perclus et des coupeurs de bourse du *Zocodover*.

Une montée nous conduisit du Zocodover à l'Alcazar, bâti sur la plus haute des sept collines de Tolède, point culminant qui domine le cours du Tage. Cet Alcazar, bâti sur la place des anciennes forteresses élevées par les Goths, par les Arabes et par les chrétiens du moyen âge, fut commencé en 1534 par Alonzo de Covarrubias, un des grands architectes espagnols de la Renaissance. La façade principale, qui occupe un des côtés d'un vaste quadrilatère, est ornée avec une grande richesse et d'un style à la fois très-pur et plein d'élégance. Sur chacune des autres façades on aperçoit encore des restes de l'ancienne ornementation qui montrent ce que devait être autrefois ce magnifique palais, bien digne d'un puissant monarque comme Charles-Quint.

Malheureusement l'Alcazar est dans un état de dégradation qui fait peine à voir : des escaliers grandioses dont les marches de marbre sont à moitié disjointes, des colonnes qui ne supportent plus rien, des plafonds sur lesquels on ne saurait s'aventurer sans danger : tel est le lamentable spectacle que nous offrit l'ancien palais impérial. Les armes de Charles-Quint, accompagnées des colonnes d'Hercule, sont encore visibles au-dessus de la frise, et leur conservation forme avec le reste de l'édifice un contraste qui ressemble à une ironie.

Il faut bien le dire, ce n'est pas aux Espagnols qu'il faut reprocher l'état de ruine que présente aujourd'hui l'Alcazar. Dès l'année 1710, pendant la guerre de succession, les troupes alliées, composées d'Anglais, d'Allemands et de Portugais, incendièrent le palais impérial : les soldats arrachaient, dit-on, les boiseries délicatement sculptées des appartements, et s'en servaient pour allumer leur feu. Un voyageur italien, qui visita Tolède en 1760, fait une triste peinture de l'Alcazar : « .... Les Anglais et les Portugais, dit-il, y mirent le feu; de sorte qu'il n'en reste plus que les murs de côté, qui sont fort endommagés, quelques-unes de ses colonnes de marbre, une petite partie du grand escalier, et cinq ou six chambres. Encore quatre-vingts autres années, et suivant toute apparence, ces pauvres vestiges n'existeront plus, il n'en restera que de simples traces; car ils dépérissent visiblement, et se couvrent de mousse, d'épines et de mauvaises plantes. » Cette prédiction s'est presque accomplie, car malheureusement les Français ont continué pendant la guerre de l'Indépendance l'œuvre de dévastation.

Du haut de la vaste esplanade sur laquelle est bâti l'Alcazar, on jouit d'une vue splendide sur la ville et sur les environs : la flèche de la cathédrale s'élance, svelte et découpée à jour; au-dessus du Tage, bordé de rochers et de constructions pittoresques, s'élève le pont d'Alcantara, avec sa porte fortifiée; çà et là surgissent d'épaisses assises de pierre, débris des fondations de quelques moulins arabes; quelques arcades de brique montrent encore la place où s'élevait au seizième siècle l'*Artificio de Juanelo*, jadis une des merveilles de Tolède.

Cet *artificio* était une machine hydraulique destinée à amener l'eau du Tage jusqu'à l'Alcazar. Déjà un appareil de ce genre avait été établi par un Allemand; mais les crues du fleuve l'avaient emporté. Charles-Quint, qui était passionné pour la mécanique, fit construire une machine du même genre par un certain Giovanni Turriano, horloger et mécanicien de Crémone dont les Espagnols ont traduit le prénom italien par *Juanelo*. L'empereur avait sans doute une estime particulière pour cet Italien, car il le choisit plus tard parmi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceux qui devaient l'accompagner dans sa retraite de Yuste.

D'après un voyageur qui écrivait au commencement du siècle dernier, Alvarez de Colmenar, cette machine « étoit composée de grandes caisses de fer-blanc, attachées les unes aux autres, et formant une file qui descendoit du château dans le Tage : l'eau entrant dans la première étoit poussée dans la seconde par le moyen de certains rouages, et de celle-là successivement dans les autres, jusqu'au château où elle tomboit dans un réservoir, et se répandoit de là dans toute la ville par un canal; ce qui étoit d'une grande commodité. Cette machine est rompue depuis un siècle ou environ, et on la laisse là sans prendre aucun soin pour la raccommoder; de sorte que Tolède n'ayant aucune fontaine, et située sur un roc où l'on ne peut pas creuser des puits, les habitants sont contraincts d'aller de tous les côtez de la ville au bord du Tage, et de descendre plus de trente toises pour y puiser de l'eau. »

L'*Artificio de Juanelo*, que Cervantès cite, avec la fameuse custode, comme une des choses à voir dans Tolède, était connu autrefois même hors de l'Espagne; témoin ce passage d'un livre imprimé à Paris en 1615, sous le titre d'*Inventaire général des plus curieuses recherches des royaumes d'Espagne :* « Là tu verras le grand fort et mémorable Alcaçar, où font leur demeure les roys mores, et où l'eau monte en grande abondance par un artifice admirable, qui rejaillit de la rivière du Taje. A ceste invention est semblable celle que fit faire Henry le Grand d'heureuse mémoire sur le pont neuf de sa bonne ville de Paris, où il y a deux belles figures de bronze, l'une de Jésus-Christ, et l'autre de la Samaritaine. Il n'y a que ceste différence que l'eau de Tolède monte deux fois plus haut que l'autre, et jette aussi gros que le corps d'un bœuf. »

Nous nous rendîmes au Tage en suivant des rues tortueuses et escarpées, et en descendant la pente rapide de la *Cuesta del Carmen*, une scène de *la Ilustre fregona* de Cervantès nous revint en mémoire : « Cependant notre bon Lope l'Asturien cheminait du côté de la rivière, par la *Cuesta del Carmen* ..; dans un étroit passage, au plus roide de la descente, il rencontra un âne de porteur d'eau qui montait chargé. Comme au contraire il descendait et que son âne était vigoureux, dispos, bien reposé, il donna un tel choc à l'âne maigre et fatigué qui montait, qu'il se jeta les quatre fers en l'air, et, les cruches s'étant brisées, toute l'eau se répandit.... » Comme du temps de Cervantès, les *aguadores* descendent encore au Tage pour faire leur provision d'eau; ils en remplissent des vases de terre qu'ils placent d'une manière très-ingénieuse sur des ânes habitués à faire du matin au soir cette pénible corvée.

Le Tage, un des plus grands fleuves d'Espagne, prend sa source dans la *Sierra de Albarraccin*, et va se jeter dans l'Océan, devant Lisbonne, après un cours d'environ deux cents lieues. Ce fleuve aux ondes dorées, tant chanté par les poëtes, *los poetas del dorado Tajo*, doit son nom, d'après les chroniqueurs tolédans, à un certain chef nommé Tagus, successeur d'Idubeda, roi d'Ibérie : « Et c'est mon opinion, dit un ancien auteur français, que c'est de luy qu'a pris son nom la riuière du Tage : il estoit un homme de meschante vie, lequel enuoya plusieurs de ses semblables pour voler les autres prouinces. » D'autres veulent que le nom du Tage dérive de celui d'un certain poisson appelé *Dag*, et font observer que d'anciens auteurs, tels que Strabon et Martial, parlent du Tage comme d'un fleuve très-poissonneux. Il était également renommé pour les parcelles d'or que contenait son lit, et on voyait naguère de pauvres diables, les jambes dans l'eau et la tête au soleil, remplir des paniers de sable qu'ils passaient ensuite au tamis.

La navigation du Tage, aujourd'hui abandonnée en Espagne, était florissante au seizième siècle. « Le roi Philippe second, notre maître, dit Medina, a beaucoup amélioré ce fleuve en le rendant navigable jusqu'à Tolède, où viennent aborder des bateaux chargés de marchandises. » Depuis ce temps, diverses tentatives ont été faites pour rétablir la navigation du Tage, mais sans résultat; il y a une quarantaine d'années, François-Xavier de Cabanes publia un ouvrage sous le titre de : *Memoria sobre la Navegacion del Tajo;* mais le projet, qui a été repris plus récemment, en est malheureusement resté là. Il serait bien à désirer qu'on utilisât cette voie naturelle, qui mettrait Tolède et Madrid en communication avec l'Océan.

Garcilaso de la Vega, qui était de Tolède, ne devait pas oublier le Tage dans ses vers :

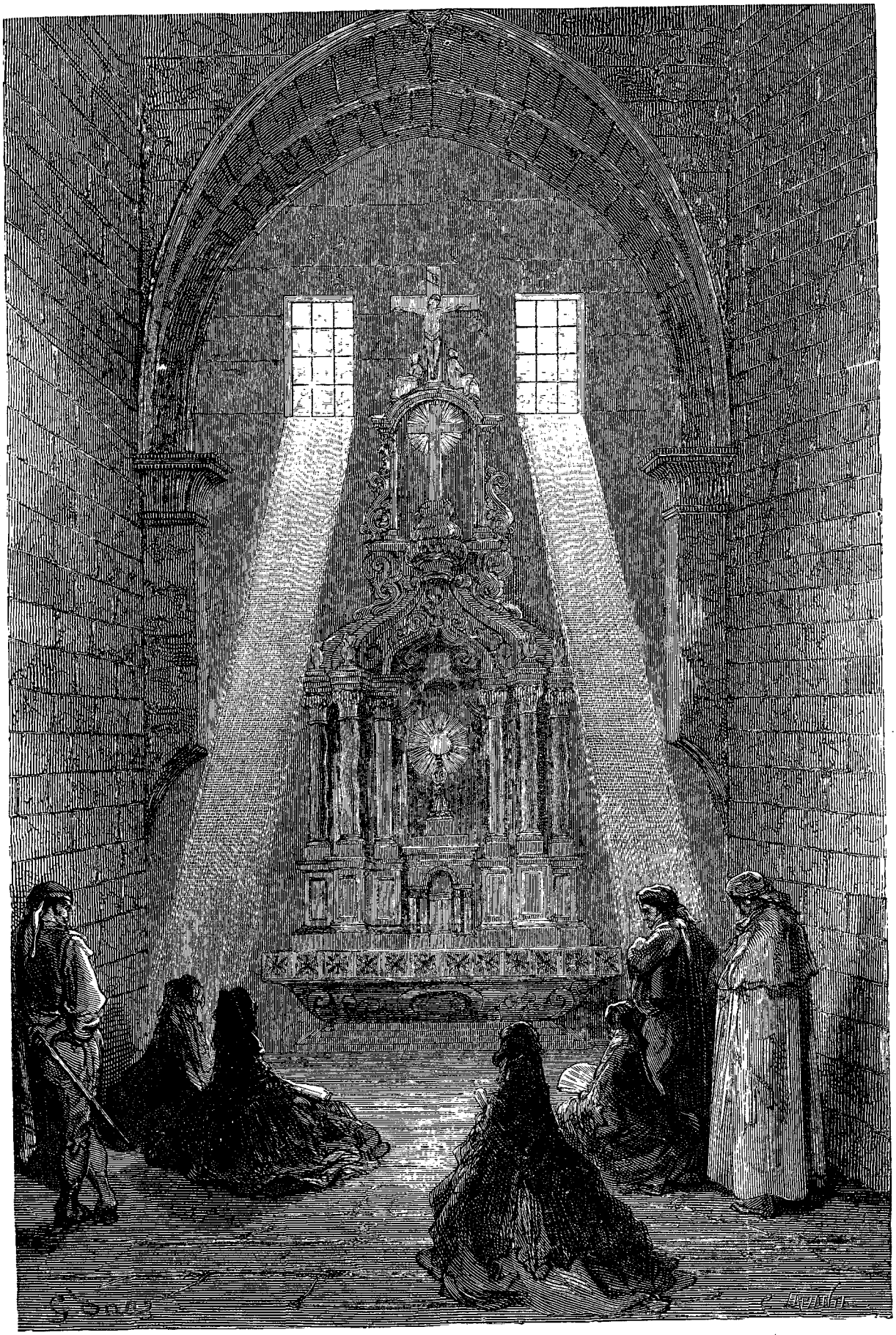
> De cuatro ninfas, que del Tajo amado
> Salieron juntas, á cantar me ofresco....

C'est à l'églogue de Garcilaso que don Quichotte faisait allusion quand il parlait des « ouvrages délicats que faisaient dans leur séjour de cristal ces quatre nymphes qui sortirent la tête des ondes du Tage, et s'assirent sur la verte prairie pour travailler à ces riches étoffes que nous dépeint l'ingénieux poëte, et qui étaient tissues d'or, de soie et de perles. » Nous avouerons que quand nous arrivâmes aux *bords heureux* du Tage rien ne nous rappela cette poétique description : au lieu de la verte prairie nous ne trouvâmes qu'une terre liquide, détrempée par les eaux jaunâtres du fleuve, et dans laquelle, ô réalité ! nous n'aperçûmes, au lieu de nymphes, qu'un troupeau de noirs pourceaux qui prenaient leurs ébats.

Baron Ch. DAVILLIER.

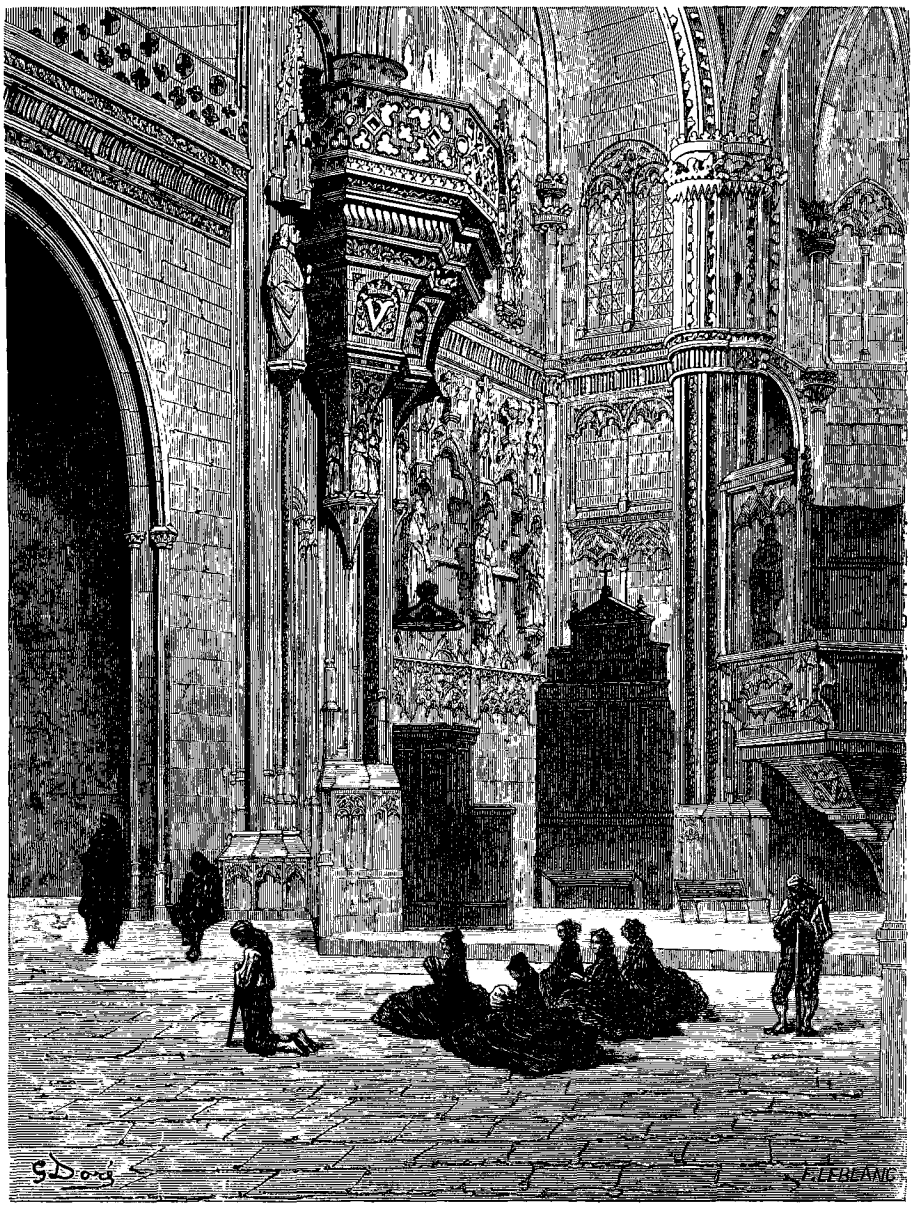
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église de Santa Maria, à Illescas, près Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de San Juan de los Reyes, à Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET LE BARON CH. DAVILLIER[1].

TOLÈDE (suite).

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. LE BARON CH. DAVILLIER.

Les anciennes synagogues de Tolède : *Santa Maria la Blanca.* — *El Transito;* le trésorier de Pierre le Cruel. — La *Juderia,* ou ancien quartier des Juifs. — Les juifs d'Espagne au moyen âge. — La légende du *Niño de la Guardia.* — *La Ermita del Cristo de la Luz.* — Le *Salon de la Casa de Mesa.* — Le *Taller del Moro.* — Le style *mudejar.* — Les *Palacios de Galiana.* — La belle *Galiana et Carlomagno.* — Les *Baños de Florinda.* — Le roi Rodrigue et la fille du comte Julien.

Tolède est restée trop longtemps au pouvoir des Arabes pour n'avoir pas conservé quelques monuments qui rappellent l'époque de la domination musulmane : l'un des plus curieux est l'ancienne synagogue, connue

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321, 337, 353; t. XVIII, p 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous le nom de Santa Maria la Blanca. Cet édifice Arabe, un des plus anciens de Tolède, nous parut remonter au moins au neuvième siècle : il est du style qu'on a désigné en Espagne sous le nom de *estilo del Califato*, et son architecture ne manque pas d'analogie avec celle de la mosquée de Cordoue. Il y a longtemps que la synagogue a cessé d'appartenir au culte israélite : dès le commencement du quinzième siècle, les habitants de Tolède, excités par les prédications de saint Vincent-Ferrier, expulsèrent les juifs de leur temple, qui fut converti en église catholique. Plus tard il devint le *Refugio de la Penitencia*, asile pour les femmes repenties, et vers la fin du siècle dernier on en fit une caserne et un magasin d'effets militaires, destination qu'il conservait encore, il y a une vingtaine d'années, lorsque la commission des monuments historiques de la province de Tolède le jugea digne d'être conservé, et ouvrit une souscription pour subvenir aux frais de restauration.

Le portier qui nous introduisit dans l'antique synagogue était tout de noir habillé, avec des bandes jaunes à son habit en queue de morue et à son tricorne. Déjà, dans nos précédents voyages, nous avions remarqué cet étrange costume. Pourquoi tant de jaune, nous demandions-nous? Est-ce en souvenir des juifs si nombreux à Tolède au moyen âge, et qu'on obligeait peut-être, comme ceux de France, à porter des vêtements de cette couleur? Cependant le *conserje* se montra parfaitement orthodoxe en déplorant devant nous l'état d'abandon où se trouvait depuis de longues années Santa Maria la Blanca : et il alla prendre un livre qui moisissait sur une petite table de bois blanc; ce livre était destiné à recevoir les souscriptions des visiteurs pour la restauration de l'ancienne synagogue. Bientôt, nous assura le concierge, cette intéressante ruine sera rendue au culte catholique.

Plusieurs églises d'Espagne ont été élevées sous l'invocation de sainte Marie la Blanche. L'origine de ce nom se rapporte à une légende qui se répandit en Espagne dès les premiers siècles du christianisme :

Sous le pontificat de saint Libérius, dans la nuit du 4 avril 352, la Vierge apparut à un habitant de Rome et à sa femme, et leur ordonna d'ériger en son honneur un temple sur un certain endroit du mont Esquilin. Les deux époux s'y rendirent dès le point du jour, et trouvèrent l'endroit désigné couvert d'une épaisse couche de neige. Émerveillés de ce prodige, les deux époux s'empressèrent d'en informer le pontife. Saint Libérius, frappé d'un récit qui coïncidait avec un songe qu'il avait eu pendant la nuit même, s'empressa de faire jeter les fondements d'une église qui fut appelée Sainte-Marie la Blanche, en mémoire de la neige miraculeuse, symbole de la pureté de la Vierge.

La synagogue, où nous pénétrâmes après avoir descendu quelques marches, nous rappela par sa disposition les anciennes basiliques de Rome et de Ravenne : des piliers massifs, de forme octogonale, sont surmontés de chapiteaux aux ornements bizarres, et supportent des arcades en fer à cheval; le plafond, orné d'élégantes arabesques, est en *alerce* (larix), bois résineux et incorruptible, dont l'usage était général parmi les Arabes.

A quelques pas de Santa Maria la Blanca, se trouve une autre synagogue, appelée *el Transito;* cet édifice est beaucoup moins ancien que le précédent : c'est un juif immensément riche, Samuel Levi, *tesorero* de Pierre le Cruel, qui la fit élever à ses frais vers le milieu du quatorzième siècle, très-probablement par des ouvriers musulmans, car le style des ornements rappelle beaucoup celui des salles de l'Alhambra. Le trésorier du roi de Castille eut une fin malheureuse. Don Pedro, qui n'était pas très-scrupuleux sur le choix des moyens, ayant un jour besoin d'argent, trouva tout simple de faire torturer et mettre à mort Samuel Levi; il paraît, du reste, que celui-ci était peu aimé des Tolédans, à cause de l'âpreté qu'il mettait dans la perception de certains impôts dont il avait la ferme.

Les juifs de Tolède restèrent en possession de cette synagogue jusqu'à leur expulsion du royaume, en 1492, et les rois catholiques la donnèrent ensuite aux chevaliers de l'ordre de Calatrava. L'édifice, de petite dimension, se compose d'une seule nef beaucoup plus richement ornée que Sainte-Marie la Blanche : sur les murs se voient de grandes inscriptions en caractères hébreux d'une élégance remarquable, qui contiennent la louange de Samuel Levi et d'un rabbin nommé Meir; d'autres inscriptions sont empruntées aux psaumes de David. Le plafond, de style moresque, est d'un travail merveilleux, et les lignes droites qui le composent, forment un nombre étonnant de combinaisons géométriques.

Les deux anciennes synagogues sont situées au milieu de la *Juderia* ou juiverie, quartier composé de ruelles étroites, et l'un des plus misérables de la ville. Le trésorier de Pierre le Cruel y possédait cependant, dit-on, un palais magnifique. En Espagne comme en France, et dans presque tous les pays d'Europe, les juifs étaient parqués dans certains quartiers; dans plusieurs villes, à Tolède notamment, ils étaient très-nombreux, malgré les persécutions qu'ils eurent à essuyer successivement de la part des Goths, des Arabes, et surtout des chrétiens, qui se montrèrent, dès les temps les plus anciens, leurs ennemis les plus acharnés : aussi assure-t-on que, lors du siége de Tolède par les Arabes, ce furent les juifs qui leur ouvrirent les portes de la ville, pendant que les habitants célébraient le dimanche des Rameaux. Un grand nombre de juifs se livraient au commerce, surtout à celui de l'argent; ils prêtaient à très-gros intérêts, et le taux légal, autorisé par le *Fuero Real*, était de trente-trois pour cent : passé ce taux, c'était de l'usure.

C'est sous le règne d'Isabelle la Catholique, en 1492, que les juifs furent définitivement chassés d'Espagne; aussi changèrent-ils, dit-on, le nom de cette princesse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en celui de Jézabel, une reine d'Israël d'odieuse mémoire

Ceux qui consentirent à embrasser la religion catholique obtinrent cependant la permission de rester en Espagne; mais ils ne furent jamais confondus avec les chrétiens d'ancienne date, qui s'appelaient eux-mêmes *cristianos viejos y rancios*, — vieux et rances. Les convertis étaient tenus de porter sur l'épaule un morceau d'étoffe d'une couleur particulière qui les faisait reconnaître, ce qui leur fit donner le nom de *Judios de Señal*.

A une époque plus récente, au dix-septième siècle notamment, les descendants d'Israël eurent beaucoup à souffrir des rigueurs de l'inquisition.

Madame d'Aulnoy rapporte l'histoire touchante d'un juif nommé Ismaël, qui lui fut contée par une dame espagnole : « Ce juif avoit été mis dans la prison de l'inquisition avec son père, qui étoit un rabin de leur Loy. Il y avoit quatre ans qu'ils y étoient, lorsqu'Ismaël ayant fait un trou, grimpa jusqu'au plus haut d'une tour; et se servant des cordes qu'il avoit préparées, il se laissa couler le long du mur avec beaucoup de péril : mais lorsqu'il fut descendu, il se reprocha qu'il venoit d'abandonner son père; et sans considérer le risque qu'il couroit de plus d'une manière, puisque son père et lui étoient jugez, et devoient être conduits dans peu de jours à Madrid avec plusieurs autres, pour y souffrir le dernier supplice, il ne laissa pas de se déterminer; il remonta généreusement sur la tour, descendit dans un cachot, en tira son père, le fit sauver avant luy, se sauva ensuite. J'ay trouvé cette action fort belle, et digne d'être donnée pour exemple aux chrétiens. ... »

La haine des Espagnols contre les juifs était tellement violente que la seule épithète de *Judio* devint, et est encore aujourd'hui, une sanglante injure; témoin aussi le mot *Judiada*, qui signifie une mauvaise action, ou un gain excessif et scandaleux. Nous avons vu promener par les rues, pendant les jours de carême, un mannequin grotesque, auquel le peuple donne le nom de *Judas*, et qui, après avoir été couvert de huées et traîné dans la boue, finit par être brûlé.

L'auteur de l'*État présent d'Espagne* (1717) dit qu'on avait par toute l'Espagne une aversion extrême pour les juifs : « Jusque là que depuis cent cinquante ans, les filles qui naissent d'un grand d'Espagne qui avoit épousé la petite-fille d'un juif qui s'étoit converti, sont toutes obligées de se faire religieuses, parce qu'elles ne trouvent point à se marier, et que le fils aîné même, à qui tout le bien est substitué, ne trouveroit pas une fille de condition médiocre qui voulût l'épouser. »

Il n'était pas de méfait qu'on ne mît sur le compte des israélites : ainsi, raconte le même auteur, « on conserve depuis trois cent soixante-dix-neuf ans, dans la sacristie de la cathédrale de Tolède, une hostie miraculeuse, qui fut percée de trois coups de couteau par un juif, en Hollande. Les trois trous y paraissent encore : on prétend que le juif se convertit à la vue de la lumière éblouissante qui entoura cette hostie au même moment. Elle est conservée dans un soleil d'or tout enrichi de pierreries, qui est sur un autel, dont le devant est en argent massif tout couvert d'émeraudes, rubis, saphirs, et d'autres pierres précieuses. »

Nous rapporterons ici, pour montrer à quel point allait la haine qu'on portait autrefois aux juifs, une légende célèbre en Espagne depuis plusieurs siècles, et dont nous avons déjà dit quelques mots à l'occasion d'une peinture qui se voit dans la sacristie de la cathédrale de Tolède, et qui représente l'histoire du *Niño Perdido*, connu aussi sous le nom du *Niño de la Guardia*, à cause d'un bourg de la Manche qu'il habitait. Cet enfant, nommé *Juan Pasamonte*, dont le meurtre, accompagné de circonstances singulières, fut attribué aux juifs, est depuis longtemps très-vénéré dans le pays. Le crime fut-il réellement commis par ceux à qui on l'imputait? ou bien l'accusation fut-elle portée contre eux, comme il arrivait souvent alors, par haine ou dans le but de mettre la main sur leurs richesses? Quoi qu'il en soit, voici cette étrange histoire, telle que nous l'avons lue dans un curieux ouvrage intitulé : *Centinela contra Judios* (la Sentinelle contre les Juifs).

Il arriva, dans le courant de l'année 1490, qu'un juif, qui habitait le bourg de Quintanar, se trouva à Tolède avec plusieurs de ses coreligionnaires de La Guardia et de Tembleque, à l'époque où l'on célébrait un *acte de foi* de l'inquisition. Voyant le danger qu'ils couraient de la part des chrétiens, le juif de Quintanar dit aux autres :

« Moi, je sais bien une certaine chose qui ferait mourir de rage tous ces gens-là, et qui ferait en même temps triompher la loi de Moïse. »

Ils se concertèrent donc tous ensemble, et convinrent de se réunir à Tembleque. Là, après avoir longtemps délibéré, ils prirent la résolution d'enlever un petit enfant innocent, âgé de trois à quatre ans. L'un d'entre eux, nommé Juan Iranio, connu pour le plus rusé, fut chargé de cet enlèvement. L'enfant fut volé à Tolède, et amené au bourg de La Guardia, pays du ravisseur, lequel dit aux habitants qu'il ramenait son fils qu'il avait confié à une nourrice du dehors.

L'époque de la Passion de Notre-Seigneur étant arrivée, tous ces juifs se donnèrent rendez-vous dans une grotte qui se trouve à une demi-lieue de La Guardia, où ils délibérèrent au sujet de l'attentat qu'ils voulaient commettre, et qui consistait à faire souffrir au pauvre petit innocent tous les affronts et tous les opprobres dont leurs ancêtres avaient abreuvé le Fils de Dieu. Après que les rôles eurent été répartis entre eux pour cette lamentable exécution, ils jetèrent une grosse corde au cou du petit innocent et le menèrent devant ceux qui figuraient les grands prêtres Anne et Caïphe; ils amenèrent les faux témoins, accablèrent l'enfant de soufflets et de coups de poing, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui crachèrent au visage en proférant toutes sortes de blasphèmes contre la doctrine de Jésus-Christ....

Après cela, ils conduisirent le Niño devant un certain Fernando de Ribera, habitant de Tembleque, auquel ils avaient confié, comme au plus considérable d'entre eux, le rôle de Ponce-Pilate. Fernando prit place à son tribunal, ayant à ses côtés plusieurs de ses complices, et on donna à l'enfant le même nombre de soufflets que ses ancêtres avaient donné à Jésus-Christ, en l'apostrophant en ces termes :

« Traître ! trompeur ! quand tu parlais devant le peuple, tu ne disais que des mensonges contraires à la loi de Moïse, etc. »

Après lui avoir fait souffrir de nouveaux tourments, ils le crucifièrent et le frappèrent d'un coup de lance. A cette même heure (comme le fait fut reconnu et vérifié depuis), la mère du saint enfant, qui était aveugle, recouvra subitement la vue, fort étonnée de ce miracle.... Ils arrachèrent ensuite le cœur du pauvre petit, et enterrèrent son corps. Pour achever leur forfait, ils se rendirent à la ville, emportant le cœur de l'enfant, et ils parvinrent à corrompre un certain Juan Gomez, qui était un chrétien nouvellement converti (*cristiano nuevo*), et qui, moyennant trente réaux, consentit à voler pour eux, dans le sanctuaire d'une église, une sainte hostie consacrée. Ils envoyèrent aux juifs de Zamora cette hostie enfermée dans un livre, avec le cœur de l'enfant enveloppé dans un linge.



Cloître de San Juan de los Reyes, à Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

Le *cristiano nuevo*, s'étant rendu à Avila dans la crainte d'être poursuivi, entra dans la cathédrale de cette ville pour détourner les soupçons, et ouvrit son livre pour faire semblant de réciter ses heures. Or quelques fidèles, qui se trouvaient dans l'église, furent frappés d'étonnement en voyant que le livre projetait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des rayons aussi brillants que ceux du soleil; un d'eux, prenant cet homme pour un saint, le suivit jusqu'à la *posada*, et instruisit du miracle un des membres du saint-office. Jean Gomez fut interrogé, et, ses réponses n'ayant pas paru satisfaisantes, il fut arrêté et emprisonné ; on trouva sur lui des lettres qui mirent sur la trace du crime, et il fut condamné, ainsi que ses complices à être brûlé sur le bûcher de l'inquisition.

Les juifs étaient très-nombreux en Espagne ; mais les persécutions dont on les accablait, à la fin du quinzième siècle, forcèrent beaucoup d'entre eux à s'expatrier.

Cependant cette race, essentiellement pacifique, n'était nullement dangereuse pour le pays. Il paraît que, malgré cela, les Espagnols n'étaient pas parfaitement rassurés à leur égard ; en effet, un proverbe très-



Ancienne synagogue, à Tolède (Santa Maria la Blanca). — Dessin de Gustave Doré.

ancien les place au nombre des personnages qui étaient les plus dangereux :

De frayle rebozado,
De hambriento soldado,
Y de Judio acosado.

« Méfiez-vous d'un moine encapuchonné, — D'un soldat affamé, — Et d'un juif persécuté. »

On assure qu'il y a encore en Espagne un certain nombre d'israélites qui suivent en secret la religion de leurs ancêtres :

« Ils vivent tranquillement et dans l'aisance, dit M. Borrow dans son curieux livre intitulé : *Bible in Spain*, vendant des lainages, et des *longanizas* dont ils n'ont garde de goûter, car la viande de porc entre largement dans la composition de cet excellent saucisson. »

Citons encore, pour achever de peindre les senti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments des Espagnols à l'égard des israélites, le propos suivant, qu'un auteur anglais attribue à un libéral Valencien causant avec lord Carnarvon :

« Je hais tous les genres d'oppression, disait ce singulier libéral; je suis un ami du genre humain : Si cependant il se trouvait un juif parmi nous, il faut le brûler, et le brûler vif! »

Après Santa Maria la Blanca, le plus ancien monument arabe de Tolède est la petite église connue sous le nom d'*Ermita del Cristo de la Luz*, qui servait de mosquée avant la prise de Tolède par les chrétiens. L'église du Christ de la Lumière nous parut remonter au moins au dixième siècle : ses doubles arceaux *de herradura* ou en fer à cheval, supportés par de lourds piliers quadrangulaires, appartiennent au même style que ceux de la mosquée de Cordoue, et ses coupoles ou *medias naranjas* sont d'une élégance remarquable. Cette église est la première où Alphonse VI, lorsqu'il prit possession de Tolède, s'arrêta pour entendre la messe; le sacristain nous fit voir sous un des arceaux un écu ou bouclier de bois orné d'une croix blanche sur fond rouge, et qu'on dit être celui que ce prince laissa à l'église en souvenir de son passage.

Le *Salon de la casa de Mesa* et le *Taller del Moro* sont ensuite les plus curieux édifices moresques de Tolède : l'un et l'autre appartiennent au style d'architecture auquel on a donné en Espagne le nom de *estilo Mudejar*. Pendant le moyen âge, et surtout aux quatorzième et quinzième siècles, on employa dans la Castille, dans l'Aragon et dans d'autres parties de l'Espagne, des *alarifes*[1] mores, soumis à la domination chrétienne, et auxquels on donna le nom de *mudejares*, comme on avait donné celui de *muzarabes* aux chrétiens qui vivaient parmi les Arabes d'Espagne. Souvent, quand ils étaient employés comme architectes ou comme sculpteurs ornemanistes, les *alarifes mudejares* travaillaient, soit dans les constructions neuves, soit à des édifices qu'ils réparaient, sans rien changer à leur style habituel. C'est ainsi qu'on voit assez souvent un monument de style roman ou ogival présenter certains détails tout à fait moresques. Ce mélange de l'architecture chrétienne et de l'architecture moresque produisit un nouveau style, que les alarifes employèrent en l'appropriant aux traditions et aux habitudes chrétiennes.

C'est à ce style *mudejar*, encore en vigueur dans la Péninsule beaucoup plus tard qu'on ne le pense généralement, qu'appartient le *Salon de la casa de Mesa*, ainsi appelé du nom de son propriétaire actuel : ce *salon*, anciennement destiné à l'habitation d'un particulier, est une vaste salle oblongue ornée de délicates arabesques de stuc, peintes et dorées, et d'un riche plafond à compartiments (*artesonado*), en bois résineux, comme ceux de l'Alhambra et de l'Alcazar de Séville.

1. Ce mot, employé par les Arabes pour désigner un maître dans un métier quelconque, signifie en espagnol un maître-maçon, un appareilleur.

Le *Taller del Moro* (l'Atelier du More), beaucoup moins bien conservé, est un ancien palais du même genre d'architecture, qui sert aujourd'hui de magasin pour la pierre, le marbre et le bois nécessaires aux travaux de la cathédrale. C'est là que, suivant la tradition locale, un gouverneur de Huesca, nommé Ambron, réunit un jour les chefs révoltés de Tolède sous prétexte de leur donner un festin, et leur fit trancher la tête.

Une ruine arabe, plus intéressante à cause des traditions qui s'y rattachent que par son architecture, est connue du peuple de Tolède sous le nom de *Palacios de Galiana*. Après une promenade de vingt minutes au milieu de la *Huerta del Rey* (le jardin du Roi) située hors la ville à peu de distance du Tage, nous arrivâmes à cet ancien palais : quelques pans de mur et quelques arcades arabes que cache une épaisse verdure, c'est tout ce qui reste des *Palacios* de la belle Galiana.

Cette princesse était fille d'un roi de Tolède nommé Alfahri, qui s'était révolté contre le roi de Cordoue, son suzerain, et que la légende espagnole désigne sous le nom peu poétique de *Galafre*. Ce Galafre avait donné à sa fille cette résidence champêtre, qu'il avait fait embellir par tous les moyens possibles. La jeune Galiana, dont la beauté était merveilleuse, vivait dans la retraite pour échapper à de nombreux soupirants, parmi lesquels un certain Bradamante, prince arabe de Guadalajara, se faisait remarquer par son assiduité. Ce géant farouche s'efforçait en vain de toucher le cœur de la belle, quand survint un prince étranger, nommé *Carlomagno*, envoyé par son père pour offrir au roi Galafre des secours contre le roi de Cordoue. Carlomagno n'était autre que Charlemagne, fils de Pépin le Bref, qui, à la vérité, ne dépassa jamais l'Èbre; mais la légende s'inquiète peu de ce détail.

La belle Galiana n'eut pas plutôt vu le prince étranger, qu'elle éprouva pour lui la plus vive sympathie : Carlomagno, de son côté, ne resta pas insensible à la beauté de la princesse arabe, et, sûr d'être agréé, il demanda sa main à son père. Celui-ci consentit, mais il fallait auparavant se débarrasser du terrible Bradamante. Carlomagno trouva un moyen bien simple : il envoya un cartel à son rival pour le provoquer en combat singulier, et, après l'avoir vaincu, lui trancha la tête, qu'il offrit à Galiana. La princesse, délivrée de son persécuteur, se fit chrétienne et donna sa main à Carlomagno, qui l'emmena dans son pays, où elle fut reçue comme une reine.

Ce n'est là qu'une des nombreuses légendes dont Charlemagne est le prétexte, et qui circulent encore parmi le peuple, ornées de gravures sur bois plus que naïves; elles sont vendues dans les carrefours par les aveugles et les *romanceros* ou marchands de chansons.

Une légende également fabuleuse se rattache à une autre ruine arabe, connue sous le nom d'*El Baño de la Cava*, et qu'on appelle aussi *Baño de Florinda*. C'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une tour carrée, ouverte à tous les vents, bâtie sur le bord du Tage, à peu de distance du *Puente San Martin*, et qui ne nous offrit de remarquable qu'une curieuse inscription en caractères coufiques gravée sur une plaque de marbre incrustée dans la muraille.

Suivant la tradition, c'est là que la belle Florinde, fille du comte Julien, gouverneur de l'Andalousie, et nièce de Witiza, venait se baigner avec ses compagnes. Or Rodrigue, le dernier roi visigoth d'Espagne, aimait à s'embusquer dans une tour voisine, d'où, caché derrière un rideau, il épiait les jeux des baigneuses. Un jour que les jeunes filles s'amusaient à comparer leurs bras, le roi trouva ceux de Florinde très-bien formés, et s'éprit d'elle. N'ayant pu obtenir son consentement, il employa la violence. Le comte Julien, furieux de cet outrage, jura de se venger : il appela les Arabes, et leur facilita l'entrée de l'Espagne. On sait le reste : le roi Rodrigue se rencontra avec les envahisseurs, le 31 juillet 711, près du Guadalete; il fut complétement battu, et c'est ainsi que l'Espagne, à l'exception des montagnes des Asturies, tomba au pouvoir des musulmans.

La tradition ajoute que le comte Julien, voulant se punir lui-même de sa trahison, se fit ensevelir vivant dans un cercueil plein de vipères; mais le fait n'est pas plus avéré que la légende de Florinde, princesse qui, au dire de plusieurs historiens, n'aurait même jamais existé

Les monuments antiques de Tolède : le Circus Maximus, la *Naumaquia* et la *Cueva de Hercúles*. — Encore le roi Rodrigue. — Les anciens couvents. — Quelques proverbes sur les *frailes*. — Les moines espagnols. — Suppression des couvents. — Les *Exclaustrados*. — L'église de *San Juan de los Reyes;* le cloître. — La chapelle du *Cristo de la Vega*. — Sainte Léocadie, saint Ildefonse et le roi Recesvinthus. — *Las Carmelitas ;* sainte Thérèse à Tolède.

Si Tolède possède de curieux édifices arabes et moresques, elle n'est pas moins riche en monuments d'une autre époque, depuis ceux qui remontent au temps de la domination romaine, jusqu'aux merveilles du moyen âge et de la Renaissance. Bien qu'il n'existe plus qu'une arcade du Circus Maximus, et que le temple dit d'Hercule et la *Naumaquia* aient presque entièrement disparu, ces ruines, situées dans la plaine qui s'étend au-dessous des murs de Tolède, témoignent encore de l'importance de la ville au temps des Romains.

Après avoir visité ces ruines, nous eûmes la curiosité de connaître la Grotte d'Hercule, très-connue à Tolède par les histoires fantastiques auxquelles elle a donné lieu, et qu'on appelle la *Cueva de Hercúles*. Cette prétendue grotte se trouve sous les restes de l'ancienne église de San Ginés, et nous n'y vîmes que l'entrée d'un souterrain voûté en briques, dont l'étendue est, dit-on, de trois lieues, mais qui n'est sans doute qu'un ancien cloaque. Un ancien auteur assure que le peuple de Tolède était fortement persuadé que la Cueva de Hercúles était fermée par une épaisse porte d'airain : « Si l'on entroit par cette porte, on seroit conduit dans une caverne enchantée, qui renferme des choses horribles. Personne n'a encore osé toucher à cette porte, bien moins l'ouvrir pour s'introduire dans cette caverne, à l'exception du fameux Don Rodrigue, dernier roi goth d'Espagne. Ce Don Rodrigue avoit appris par tradition que quiconque y entreroit, seroit instruit de la destinée du royaume dont il se trouvoit possesseur, et étant vigoureusement attaqué par une armée formidable envoyée contre lui d'Afrique, il voulut absolument savoir quelle seroit l'issue de cette guerre. Sa curiosité fut satisfaite : elle lui procura la connaissance anticipée de l'avenir qui le menaçoit. Il trouva dans la caverne un géant d'airain, qui tenoit à la main un écriteau du même métal qui prédisoit sa mort prochaine ainsi que la perte de ses États, qui ne tarderoient pas à être acquis par les Africains. »

Ce conte n'est, du reste, qu'une des versions qui circulent sur le même sujet, et on le trouve tout au long dans un livre imprimé à Valence en 1646, et dédié à Philippe III, sous le titre d'*Historia verdadera del Rey Don Rodrigo, compuesta por el sabio Alcayde Abulcacim Tarif Abentarique, de nacion Arabe*.

Tolède était autrefois une des villes d'Espagne qui possédaient le plus de couvents : ceux de religieuses s'élevaient à une vingtaine, et on en comptait à peu près autant de religieux de différents ordres, tels que Dominicains, Franciscains, Trinitaires, Mercenaires (frères de la Merci), Carmes et Augustins chaussés et déchaussés, Capucins, Minimes, Bernardins, Hiéronymites et autres. Le pouvoir des moines ou *frailes* était très-grand autrefois; les meilleures choses leur étaient réservées et chacun se faisait un devoir de leur céder le pas. Un ancien voyageur, racontant son passage dans un village de Castille, se plaint de n'y avoir rien trouvé, parce que, dit-il, il y avait été précédé par des moines : « Nous y aurions été mieux logez, sans une escouade de Cordeliers, qui, prenant le devant, se saisirent de ce qu'il y avoit de meilleur, et de plus commode pour la vie : car en Espagne les religieux sont les maîtres et l'emportent partout où ils se trouvent. »

Les Espagnols, qui avaient des proverbes pour tout et pour tous, n'ont pas manqué d'en consacrer quelques-uns aux *frailes :* « Ni bon moine pour ami, ni mauvais pour ennemi, » disait un des plus connus; suivant un autre : « Il faut se défier du bœuf par devant, de la mule par derrière, et du moine de tous les côtés. » Empruntons encore ce curieux quatrain à la *Philosophia vulgar*, recueil de proverbes imprimé au seizième siècle :

De los vivos mucho diezmo,
De los muertos mucha oblada.
En buen año buena renta,
Y en mal año doblada.

« Des vivants, bonne dîme; — Des morts, bonne offrande; — Dans une bonne année, bonne rente; — Et dans une mauvaise année, doublée. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saint Simon fait une curieuse peinture des moines espagnols de son temps :

« Je ne vis jamais, dit-il, moines si gros, si grands, si grossiers, si rogues. L'orgueil leur sortoit par les yeux et de toute leur contenance. La présence de Leurs Majestés ne l'affoiblissoit point, même en leur parlant.... Ce qui me surprit, à n'en pas croire mes yeux la première fois que je le vis, fut l'arrogance et l'effronterie jusqu'à la brutalité avec laquelle ces maîtres moines poussoient leurs coudes dans le nez de ces dames, et dans celui de la Camarera Mayor comme des autres, qui, toutes à ce signal, leur faisoient une profonde révérence, baisoient humblement leurs manches, redoubloient après leurs révérences, sans que le moine branlât le moins du monde, qui rarement après leur disoit quelque mot d'un air audacieux, et sans marquer la civilité la plus légère; à quoi, lorsque cela arrivoit, ces dames répondoient le plus respectueusement du monde, à leur ton et à toute leur contenance. J'ai vu quelquefois quelque seigneur leur baiser la manche, mais comme à la dérobée, d'un air honteux et pressé, mais jamais les moines la présenter à pas un d'eux. »



Homme et femmes du peuple, à Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

Si nous en croyons le récit d'un voyageur italien du siècle dernier, les *frailes* espagnols cumulaient quelquefois la vie monacale avec le métier d'aubergiste :

« Je suis descendu dans une hôtellerie, et j'ai été sur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pris de voir, non qu'elle appartenoit à ces pères, mais qu'ils en étoient eux-mêmes les administrateurs. Trois ou quatre de ces moines du moyen âge, et très-graves personnages, étoient dans cette hôtellerie causant avec les servantes, parmi lesquelles je n'ay pu m'empêcher d'en distinguer une vive et piquante.... Nul poëte n'oseroit comparer les nymphes de Calypso à une pareille *señora*. Elle est la nièce (à ce que m'a dit un des moines) d'une vieille femme qui demeure là, et qui est aussi efflanquée qu'une colonne gothique; mais c'est la mère, et non la tante, qui fait l'office d'hôtesse et reçoit l'argent des chalands. »

Le *fraile* espagnol, que Zurbaran, Goya et tant d'autres peintres se sont plu à peindre, est un type entièrement disparu depuis la suppression des couvents, qui arriva en 1835, au milieu des discordes civiles qui agitaient la péninsule: cette mesure jeta tout d'un coup, sans pain et sans asile, au milieu d'un monde qui leur était inconnu, un grand nombre d'hommes habitués depuis des années à l'existence régulière, à la vie tranquille du cloître; ces malheureux, rendus malgré eux à la société qu'ils avaient abandonnée, se trouvèrent pour la plupart sans parents et sans amis; ils se trouvèrent aussi sans ressources, presque toutes les carrières leur étant fermées, et formèrent un type nouveau qui exista pendant quelques années, et fut connu en Espagne sous le nom d'*exclaustrado*, le décloîtré.

Aujourd'hui les plus âgés sont morts, et les survivants ont fini par se fondre avec les autres classes; de sorte que des *exclaustrados*, comme de tant d'individus frappés par les révolutions, il ne reste plus guère que le souvenir.

Le plus remarquable des anciens couvents de Tolède était celui de *San Juan de los Reyes*, ainsi nommé parce qu'il fut élevé, en 1476, par les *rois catholiques* Ferdinand et Isabelle, pour remercier Dieu de la victoire de Toro, gagnée par les Espagnols sur les Portugais. L'église de Saint-Jean-des-Rois, qui appartenait autrefois à des moines Franciscains, est aujourd'hui une simple *parroquia*, plus souvent fermée qu'ouverte, car toutes les fois que nous allâmes la visiter nous trouvâmes porte close, et nous fûmes obligés de dépêcher à la demeure du sacristain un de ces *muchachos* déguenillés qui pullulent dans Tolède. L'église est bâtie sur une hauteur, dans une situation magnifique, d'où l'on découvre le cours du Tage, une partie de la *vega* et la fameuse fabrique d'armes.



Une porte du moyen âge, à Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

La façade, avec ses niches et ses dais en ogive, ses écussons et ses rois d'armes, est d'un aspect noble et imposant; le portail, une merveille de la Renaissance, est d'une richesse de détails qui rappelle l'orfévrerie, et qui justifie le nom de *platresce* donné par les Espagnols au style qui succéda au gothique. D'énormes chaînes de fer, aux mailles très-allongées, sont suspendues à la muraille comme des trophées de victoire : ce sont en effet de glorieux souvenirs, que les Espagnols rapportèrent de Grenade en 1492, après avoir délivré les prisonniers chrétiens retenus par les Mores dans les cachots de l'Alhambra. On a prétendu qu'une partie de ces vénérables chaînes furent enlevées il y a quelque temps par l'ordre de l'*ayuntamiento*, pour or-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ner les bornes de quelque promenade publique : moyen plus économique et plus expéditif que d'en faire forger de neuves. Nous doutons fort que la municipalité de Tolède se soit jamais rendue coupable d'une pareille profanation, et il est possible que cette tradition n'ait pas plus de fondement que celle qui met sur le compte des Français la dévastation et l'incendie de Saint-Jean des Rois. Il n'est pas en Espagne de custode, de sacristain ou de cicerone qui n'attribue à nos compatriotes jusqu'à la moindre dégradation des monuments nationaux : ces choses se disent et se répètent, mais sont-elles toujours bien prouvées? Il n'est que trop d'édifices, assurément, qui ont eu à souffrir pendant la guerre d'Espagne, mais combien en est-il aussi qui étaient déjà presque entièrement ruinés dès le siècle dernier! C'est ainsi que l'Alcazar de Tolède, dont on attribue généralement la dévastation aux troupes françaises du premier empire, fut saccagé, comme nous l'avons montré, dès l'année 1710, pendant la guerre de succession. Il arrivait parfois que les moines ne montraient pas un respect parfait pour les édifices qu'ils habitaient : qu'on se rappelle le passage où Saint-Simon raconte dans quelle colère il entra contre les Cordeliers de Tolède qui avaient transformé en cuisine une des salles de leur couvent : « Enfin, quand tout fut épuisé et qu'il fut question d'aller à la salle des conciles, ils me dirent qu'il n'en restoit rien, et que depuis six mois ils en avoient abattu les restes *pour y bâtir leur cuisine*. Je fus saisi d'un si violent dépit que j'eus besoin de me faire la dernière violence pour ne les pas frapper de toute ma force. Je leur tournai le dos en leur reprochant cette espèce de sacrilége en termes fort amers. »

Mais revenons à San Juan de los Reyes, et pénétrons dans l'intérieur. L'église n'a qu'une seule nef, dont les proportions sont plutôt celles d'une cathédrale que celles d'une chapelle de couvent. L'ornementation est d'une richesse vraiment extraordinaire : d'élégantes tribunes en encorbellement, dont les détails sont fouillés dans la pierre avec un art merveilleux, se détachent des piliers et sont surmontées d'une balustrade à jour qui se prolonge autour de la nef; des écussons ornés, des couronnes, des aigles héraldiques aux ailes éployées se détachent en relief au milieu des rinceaux et des feuillages, et l'effet décoratif est complété par de larges inscriptions latines et espagnoles, en beaux caractères gothiques du quinzième siècle, en l'honneur des rois catholiques, fondateurs du couvent. Nous remarquâmes en outre, ingénieusement placés au milieu des autres ornements, les F et les Y, initiales de *Fernando* et d'*Ysabel*, qu'on retrouve si fréquemment dans la plupart des monuments, et même sur les faïences espagnoles de cette époque.

L'église est peu riche en tableaux et en statues : le sacristain nous fit remarquer, il est vrai, un saint de bois placé à droite de l'autel, lequel saint fut sculpté et peint au naturel par Alonzo Cano; il ajouta même, afin que nous n'eussions pas le moindre doute sur son authenticité, qu'un lord anglais avait offert cent mille réaux *d'un des bras seulement!* En Espagne, la plupart des saints de bois sculpté sont attribués au célèbre chanoine de Grenade, de même qu'on donne à Murillo les trois quarts des toiles représentant des *Conceptions*. Notre guide nous fit voir en outre, au-dessus de la porte d'entrée du couvent, un grand christ à droite et à gauche duquel s'élèvent deux statues de pierre représentant la sainte Vierge et saint Jean, et qui sont, assure-t-il, les portraits de Ferdinand et d'Isabelle la Catholique.

Quand Mme d'Aulnoy vint à Tolède, elle n'oublia pas de visiter San Juan de los Reyes, et le tableau qu'elle en a tracé donne une idée curieuse de la décoration d'une église espagnole au dix-septième siècle : « Nous vînmes entendre la messe dans l'église de *los Reys* (*de los Reyes*); elle est belle et grande et toute pleine d'orangers, de grenadiers, de jasmins et de myrtes fort hauts, qui forment des allées dans des caisses jusqu'au grand autel, dont les ornements sont extraordinairement riches. De sorte qu'au travers de toutes ces branches vertes et de toutes ces fleurs de différentes couleurs, voyant briller l'or, l'argent, la broderie, et les cierges allumés dont l'autel est paré, il semble que ce sont les rayons du soleil qui vous frappent les yeux. Il y a aussi des cages peintes et dorées, remplies de rossignols, de serins et d'autres oiseaux qui font un concert charmant. »

Au bas de la hauteur sur laquelle est bâtie l'église de San Juan de los Reyes, et à peu de distance de la *Puerta del Cambron*, s'élevait, du temps des Goths, l'ancienne basilique de *Santa Leocadia*, aujourd'hui remplacée par une petite chapelle : la *Capilla del Cristo de la Vega*, à côté de laquelle se trouve un cimetière qui sert de sépulture aux membres du clergé de la cathédrale. Quelques colonnes provenant de l'ancienne construction et une curieuse abside en briques de l'époque arabe : voilà tout ce que nous trouvâmes à remarquer dans la chapelle du Cristo de la Vega. C'est là que se trouve le tombeau de sainte Léocadie, la patronne très-vénérée de Tolède : cette sainte souffrit le martyre vers le milieu du quatrième siècle, sous le règne de l'empereur Dacien, qui ordonna qu'elle fût précipitée du haut d'un rocher. Trois églises furent bâties à Tolède en l'honneur de la sainte martyre : l'une sur l'endroit où elle naquit, l'autre sur celui où elle fut martyrisée, et la troisième, la basilique de *Santa Leocadia*, sur le lieu de sa sépulture. C'est dans cette basilique qu'eut lieu l'apparition miraculeuse de sainte Léocadie à l'archevêque de Tolède, saint Ildefonse, qu'elle venait féliciter de sa dévotion à la sainte Vierge. Un miracle qui eut lieu dans cette basilique est raconté de la manière suivante par un ancien auteur espagnol, Pedro de Medina, dans ses *Grandeças de España :*

« Recesvinthus, roi des Goths, se trouvant à Tolède avec sa cour et avec le glorieux archevêque saint Ildefonse, se rendit, le jour de la fête de sainte Léocadie, dans l'église où est le tombeau de la patronne de Tolède. Saint Ildefonse, en arrivant, s'agenouilla

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant le tombeau de la bienheureuse. Pendant qu'il faisait sa prière, tous les assistants virent le tombeau s'ouvrir sans le secours de personne, bien que la pierre qui le recouvrait fût si pesante, que trente hommes robustes n'auraient pu la soulever. On vit la bienheureuse vierge sortir du sépulcre où elle était enfermée depuis trois cents ans, et, étendant le bras, elle posa la main sur celle de l'archevêque, et lui adressa ces paroles.... (Nous passons le discours de sainte Léocadie, qui occupe à lui seul une bonne page.) La sainte, ayant fini, se disposait à rentrer dans sa tombe, quand le roi pria l'archevêque de ne pas la laisser partir sans lui avoir demandé une relique d'elle, qui servirait de palladium à la ville et rappellerait en même temps le souvenir du miracle. Saint Ildefonse eut donc l'idée de couper un morceau du voile qui couvrait la tête de la sainte, ce qu'il fit au moyen d'un couteau que le roi lui prêta; et il ordonna que les deux objets fussent gardés avec grande vénération dans le *sagrario* de la cathédrale de cette ville, où on les conserve encore aujourd'hui. »

La plupart des anciens couvents de Tolède sont fermés depuis l'année 1835 : les uns ont été transformés en greniers ou en magasins; d'autres ont été utilisés pour loger des employés du gouvernement; il en est cependant quelques-uns qui servent de retraite à des religieuses, ou *monjas :* elles sont sévèrement cloîtrées, et jamais il ne nous est arrivé d'en rencontrer une seule par la ville; en revanche, nous avons aperçu plus d'une fois quelques recluses qui regardaient curieusement à travers les barreaux épais de leurs fenêtres.

Un des couvents de femmes, connu sous le nom de *las Carmelitas*, fut élevé vers le milieu du seizième siècle par sainte Thérèse, qui fut, comme on sait, la réformatrice de cet ordre, et vit de son vivant seize couvents adopter sa nouvelle règle. La plume et l'encrier de la célèbre sainte sont précieusement conservés, à ce qu'on nous assura, dans le couvent des Carmélites de Tolède. Sainte Thérèse, qui séjourna à Tolède, déplut, malgré sa vie ascétique, au tribunal de l'inquisition, qui avait dans cette ville son siége principal, et la tradition veut même qu'elle ait été enfermée dans les cachots du saint-office.

Les anciennes portes de Tolède et leurs clous monstrueux. — L'*Ayuntamiento :* une inscription bonne à conserver. — L'ancien *hospital de Santa Cruz.* — Le *Museo provincial* et la Bibliothèque. — La Puerta de Visagra et les armes d'Espagne. — Les *cigarrales.* — Les couronnes d'or de la *Fuente de Guarra zar.* — Les montagnes de Tolède. — Le *Curioso romance de los Bandidos de Toledo.*

Chaque promenade dans les rues étroites et enchevêtrées de Tolède réserve au touriste et au curieux des découvertes et des surprises nouvelles : tantôt c'est une ruine ou une inscription arabe, tantôt un écusson ou un fragment de sculpture gothique; ou bien encore c'est une porte du moyen âge garnie d'énormes clous de fer, et qui ressemble au bouclier de quelque géant des romans de chevalerie. Ces portes étranges, dont les plus beaux spécimens que nous connaissions se trouvent à Tolède et à Salamanque, sont d'un aspect des plus pittoresques et méritent une description particulière. Disons d'abord que par leur épaisseur extraordinaire elles défiaient les engins les plus redoutables à une époque où l'artillerie était inconnue ou peu en usage; en outre, étant faites de bois résineux, elles se sont conservées pendant des siècles presque sans altération. Les clous qui garnissent les portes, et dont la disposition offre des combinaisons diverses, ont généralement la forme d'un hémisphère; leur grosseur dépasse ordinairement celle d'une orange, et parfois atteint presque celle de la tête d'un enfant; ils sont souvent couverts de rainures, d'ornements variés et d'un certain nombre d'autres petits clous dont la tête est à peu près de la grosseur d'une balle, et qui ressemblent à autant de verrues. Chaque gros clou est armé d'une tige de la grosseur du doigt et dont la longueur varie ordinairement entre quinze et vingt centimètres; cette tige de fer traverse la porte dans toute son épaisseur, et la partie qui dépasse a été rabattue à coups de marteau, de manière à fixer le clou avec une grande solidité. Malgré cela, depuis le développement qu'a pris le goût des antiquités, les guides de Tolède ont trouvé le moyen d'arracher bon nombre de ces curieux clous, qu'ils offrent aux étrangers moyennant quelques *pesetas;* aussi, pour peu que leur petit commerce prospère, les clous de Tolède deviendront-ils un jour aussi rares que les carreaux de faïence de l'Alhambra.

L'Ayuntamiento de Tolède passe pour avoir été construit d'après les plans du Greco, qui était à la fois, comme beaucoup d'artistes de son temps, peintre, sculpteur et architecte. L'édifice n'a rien de bien remarquable en lui-même, mais sur un des murs d'un assez bel escalier de pierre qui conduit au premier étage, nous lûmes cette curieuse inscription en très-beaux vers espagnols de la fin du quinzième siècle :

Nobles, discretos varones
Que gobernais á Toledo,
En aquestos escalones
Desechad las aficiones,
Codicia, temor y miedo.
Por los comunes provechos
Desechad los particulares;
Pues vos fizo Dios pilares
De tan riquísimos techos,
Estad firmes y derechos.

« Nobles et judicieux seigneurs — Qui gouvernez Tolède, — Sur ces degrés — Laissez vos passions, — L'avarice, la faiblesse et la crainte; — Pour l'intérêt public — Oubliez vos intérêts particuliers : — Et puisque Dieu vous fit les colonnes — De cet auguste palais, — Restez toujours fermes et droits. »

Cette admirable inscription, attribuée au poëte Jorje Manrique, a été transportée de l'ancienne *Casa Consis-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torial à l'Ayuntamiento actuel : ne mériterait-elle pas d'être placée en lettres d'or à l'entrée des municipalités de tous les pays ?

Les établissements de bienfaisance étaient autrefois et sont encore nombreux à Tolède, grâce surtout aux libéralités de quelques grands prélats, tels que les Mendoza, les Ximenez, les Tavera et les Lorenzana. L'hôpital de Santa Cruz, situé à peu de distance de l'Alcazar, mérite d'être cité en première ligne : on doit sa fondation au cardinal de Mendoza, qui y consacra des sommes immenses. Il est peu de monuments, en Espagne et dans le reste de l'Europe, où les sculpteurs de la Renaissance aient ciselé la pierre et le marbre avec autant de fini et de délicatesse : la *Portada* ou grand portail est un joyau de ciselure qui nous rappela les merveilles de la Chartreuse de Pavie. Les élégants plafonds de style moresque, les patios, les escaliers et les galeries aux riches sculptures, font de cet édifice une des merveilles de Tolède. L'hôpital de Santa Cruz, également connu sous le nom d'*Hospital de los Niños* parce qu'il servait d'asile aux enfants trouvés, a perdu sa destination primitive : depuis quelques années on en a fait un collége militaire.

Le *Museo Provincial* de Tolède occupe une partie des cloîtres et de la sacristie de l'ancien couvent de San Juan de los Reyes ; les tableaux qui le composent ont été enlevés des couvents à la suite de l'*exclaustration*, et placés là après un choix fait pour le musée de Madrid : aussi, parmi les trois cent cinquante toiles de celui de Tolède, en trouvâmes-nous à peine quelques-unes de passables.

Notons cependant en passant une curieuse toile d'un peintre de Tolède, Luis Tristan, élève du Greco : c'est le portrait du fameux Torquemada, moine dominicain devenu cardinal et inquisiteur, qui fit, dit-on, le procès à près de quatre-vingt mille hommes et en fit brûler six mille sur les *quemaderos* de l'Inquisition.

La bibliothèque publique de Tolède, formée en grande partie de celle de l'archevêché et des livres recueillis dans les anciens couvents, contient naturellement un grand nombre d'ouvrages de théologie ; on nous y montra quelques portraits, parmi lesquels celui du P. Mariana, le célèbre historien, et celui du Greco, peint par lui-même. On conserve également dans une des salles quelques terres cuites attribuées au Berruguete, ainsi qu'un buste de marbre, dû également au grand sculpteur espagnol, et représentant son ami Juanelo Turriano, l'ingénieux auteur de l'*artificio* dont nous avons parlé plus haut.

Plusieurs des portes de Tolède, bien que détruites depuis longtemps, sont encore connues sous le nom qu'elles portaient du temps des Arabes : telles sont la *puerta de Almofala*, la *puerta de Abadaquin* et celle *de Almaguera;* quelques-unes conservent encore leurs tours massives, et d'autres, comme la *puerta del Cambron*, sont encore garnies d'épaisses lames de fer qui datent du moyen âge. Outre la *puerta del Sol*, celle de *Visagra* est une des plus pittoresques de la ville ; une inscription latine placée au sommet de la voûte nous apprit qu'elle fut bâtie en 1550 par ordre de Charles-Quint : au-dessus de l'entrée sont sculptées dans la pierre les armes d'Espagne, accompagnées d'un aigle gigantesque aux ailes éployées, symbole adopté par la ville de Tolède depuis le treizième siècle. Ce travail, d'une grande richesse et d'un effet superbe, est attribué à Berruguete, et n'est pas indigne d'un des plus grands sculpteurs espagnols de la Renaissance.

Sur les hauteurs qui avoisinent la ville se trouvent les *Cigarrales*, promenade favorite des Tolédans. Ce nom, qui n'a aucune analogie avec le cigare, est particulier au pays, et sert à désigner des jardins fruitiers accompagnés de maisons de plaisance. Les fruits et les légumes des environs de Tolède jouissent depuis longtemps d'une réputation méritée : Andrea Navagiero vante les *cardoni*, les *zanahorias* (navets) et les *berengenas* (aubergines) qu'on y cultivait de son temps. Ce dernier légume était cité par le *picaro* Guzman de Alfarache parmi les friandises qui se trouvaient chez son maître, comme les bergamotes d'Aranjuez, les patates de Malaga, les melons de Grenade, les cédrats de Séville et les limons de Murcie.

C'est près de Tolède que se trouve la Fuente de Guarrazar, endroit célèbre depuis une dizaine d'années, à cause de la découverte qui y fut faite par hasard de plusieurs couronnes d'or ayant appartenu à des rois visigoths d'Espagne. Ce trésor, un des plus importants qui soient jamais sortis du sein de la terre, fut trouvé en 1858 par un de nos compatriotes mort depuis peu, M. Hérouard, ancien garde du corps réfugié en Espagne, et qui était alors professeur de la langue française au Collége militaire de Tolède. Chassant un jour sur les coteaux de Guarrazar, il aperçut un fragment de chaîne d'or qui brillait au soleil ; il fit des fouilles, et ne tarda pas à trouver les splendides couronnes qu'on admire au musée de Cluny, et que leur intérêt historique rend plus précieuses encore que la valeur intrinsèque de l'or et des pierres. De nouvelles fouilles, faites au même endroit sous la direction de M. Amador de los Rios, ont fait découvrir d'autres objets non moins intéressants actuellement conservés à Madrid.

Non loin de la Fuente de Guarrazar s'élèvent les *Montes de Toledo*, si célèbres dans les annales du brigandage espagnol, et sur lesquels les légendes et *romances* abondent. Nous achetâmes à un marchand de chansons de la place du Zocodover une de ces poésies populaires ayant pour titre : *Los Bandidos de Toledo*, « curieux et nouveau *romance*, dans lequel est rapportée l'histoire des bandits qui habitaient les montagnes de Tolède, où ils commirent de notables atrocités, avec tous les détails que verra le curieux lecteur. »

Il s'agit dans ce *romance* d'un vaillant Andalous qui partit un jour de Malaga pour Tolède, accompagné de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son père et d'un ami aussi brave que lui. A son arrivée dans cette ville, il entendit publier un *bando* qui promettait trois mille ducats à celui qui parviendrait à prendre ou à tuer vingt bandits des montagnes de Tolède, bourreaux de la mort, de ceux-là qui ne craignent pas le roi.

L'Andalous, suivi de ses deux compagnons, se dirige vers la montagne, et au moment où il se disposait à passer un gué, il aperçoit tout à coup dix-neuf tromblons braqués sur lui. Sans se déconcerter, il saisit son pistolet, et somme les brigands de laisser passer un homme qui n'a peur ni du plomb, ni de la mort : ceux-ci, surpris de tant d'audace, se regardent entre eux et paraissent se consulter.

« Voilà un brave, dit un membre de la troupe, qui nous conviendrait on ne peut mieux comme capitaine!



La puerta de Visagra, à Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

— *Caballeros!* reprend l'Andalous, je n'oserai jamais prétendre à l'honneur de commander des gens si distingués.... Mais vous êtes donc sans chef?

— Oui : ce matin nous avons mis la main sur la proie la plus précieuse qui existe au monde; notre capitaine voulant garder ce trésor pour lui seul, nous l'avons tué, et le jeu décidera ce soir qui de nous en sera l'heureux possesseur.

— Soit, je serai votre chef, et nous ferons trembler le monde entier. En attendant, conduisez-mo jusqu'à la caverne où est enfermée cette précieuse merveille. »

Après avoir parcouru des sentiers aussi effrayants que les profondeurs de l'enfer, on arrive à une grotte dont les murs étaient garnis de tromblons et d'escopettes; une table dressée au milieu était chargée des mets les plus délicats et des vins les plus exquis. On se met à table, et au dessert deux des bandits, en por-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant un *brindis* au nouveau capitaine, proposent de lui offrir le précieux joyau qu'on allait jouer.

« *Gran señor*, s'écrient leurs camarades, accepte le présent que t'offrent tes vassaux. »

Sur ces mots, une porte s'ouvre, et on voit paraître une jeune fille dont la beauté merveilleuse éblouit le cavalier andalous.

« Heureux mille fois, dit-il aux bandits en les remerciant, celui que vous jugez digne de posséder un pareil trésor! Mais dites-moi, *caballeros*, puisque le moment de nous reposer approche, sommes-nous bien en sûreté ici? Séparons-nous deux par deux, et demain quand vous entendrez mon sifflet vous viendrez à tour de rôle rejoindre votre nouveau chef; de la sorte, on ne pourra prendre tous les poissons d'un seul coup de filet. »

Le nouveau capitaine, qui se souvenait sans doute du bel exemple de contenance que Scipion l'Africain avait donné jadis dans son pays, commence par assurer de tout son respect la belle captive.

« *Señor*, reprend celle-ci, je me nomme Casilda, et je suis Catalane; ce matin, comme je me rendais au couvent, vingt scélérats m'ont enlevée à mon père, don José de Torre y Fuentes, un des plus nobles hidalgos de Tolède, et descendant des Guzman. »

L'Andalous avait son idée: vers minuit, comme tout le monde dormait profondément, il donne des armes à son père et à son ami, puis il siffle pour appeler les bandits : ceux-ci, sans défiance, se rendent deux par deux aussitôt qu'ils entendent le signal. A mesure qu'ils arrivent, l'Andalous, aidé de ses compagnons, leur lie solidement les pieds et les mains, tandis que la belle Casilda, armée de deux pistolets, les tient en respect en menaçant de brûler la cervelle au premier qui tentera de s'échapper.

On met les brigands sur un grand char; le capitaine, monté sur un beau cheval andalous et portant Casilda en croupe, précède le convoi et arrive bientôt chez le père de sa protégée. Le père, naturellement, offre la main de sa fille au libérateur; mais celui-ci, qui se souvient que Casilda est fiancée à Dieu, décline cet honneur et demande la permission de se rendre à Madrid, afin de rendre compte au roi de la capture qu'il vient de faire.

« Loyal serviteur, lui dit l'invincible monarque, je t'accorde d'avance ce que tu me demanderas.

— Eh bien! sire, je vous prie de faire donner à chacun de ces braves de l'argent, un cheval et la liberté. »

Et le roi, après avoir fait droit à la demande de l'Andalous, le nomma, par-dessus le marché, vice-roi de Catalogne.

Telle est la célèbre histoire du vaillant Andalous, dont les prouesses insignes domptèrent la furie des bandits redoutables qui jetaient l effroi dans les *Montes de Toledo*. Mais revenons à Tolède, car il nous reste à visiter la célèbre *fabrica de armas*.

Renommée des armes de Tolède à l'époque romaine : le *cultrum toledanum*. — Les *alfanges* du temps des Arabes. — Les lames de Tolède aux quinzième et seizième siècles. — La forme et la trempe des épées. — L'eau et le sable du Tage. — Julian del Rey et le *perrillo*. — Les *Espaderos* célèbres. — Les *espadas de golilla*. — Décadence de la fabrication au dix-huitième siècle. — La *fabrica de armas* fondée par Charles III.

Les épées et poignards espagnols étaient déjà très-renommés dans l'antiquité : nous pourrions citer de nombreux historiens dont les ouvrages en font foi, tels que Polybe, Diodore de Sicile, Tite-Live, Martial et d'autres encore, sans oublier Cicéron, qui mentionne le *pugiunculus hispaniensis*. Un poëte latin, Gratius Faliscus, contemporain et ami d'Ovide, parle dans son *Cynegeticon* du *cultrum toledanum*, ou couteau tolédan, que les chasseurs portaient à leur ceinture :

Ima toledano præcingunt ilia cultro.

Il est probable que la fabrication des épées dut se continuer à Tolède à l'époque des rois goths; ce qui est certain, c'est qu'elle y était en vigueur au neuvième siècle, sous Abdu-r-rahman Ben Alhakem, comme le dit Conde dans son *Historia de la dominacion de los Arabes en España*.

Ces épées à lame large et à deux tranchants devinrent sans doute le type des *Alfanjes* dont les Mores d'Espagne se servaient au moyen âge, et qu'on voit représentés dans une des peintures de l'Alhambra.

Cette industrie n'était pas autrefois centralisée dans une fabrique unique, comme elle l'est aujourd'hui sous la direction du gouvernement : les *espaderos* travaillaient chez eux, seuls ou avec un certain nombre d'apprentis; mais comme la plupart des corps de métiers des villes d'Espagne, ils étaient réunis en *gremio* ou corporation. Plusieurs rois de Castille accordèrent au *gremio de espaderos* de Tolède différents priviléges, tels que l'exemption de divers impôts et droits qu'entraînait la vente des épées, l'achat du fer, de l'acier et d'autres matières premières. Ces priviléges furent même étendus à certains métiers qui se rattachaient à la fabrication des lames, comme les *acicaladores* (fourbisseurs), *vaineros* (gaîniers), etc.

Le fer et les lames d'Espagne étaient connus en France au moyen âge : nos anciens inventaires font mention du *fer d'Espaigne* et Froissart parle d'*une petite courte darde espaignole à ung large fer*. L'usage de l'épée, « *seule mère de toutes armes* » comme disait au seizième siècle notre *escrimeur* Sainct-Didier, était général en Espagne à cette époque. Medina raconte que François Ier, se rendant à Madrid, aperçut des jeunes gens encore imberbes qui portaient l'épée au côté, et qu'il s'écria: O bienheureuse Espagne, qui enfantes et élèves des hommes tout armés!

Les lames de Tolède étaient très-estimées autrefois en Angleterre, comme le montrent plusieurs passages de Johnson, de Butler et de Shakespeare ; c'était l'arme qu'Othello gardait dans sa chambre, comme un trésor, et l'ami fidèle qu'un soldat rêvait de posséder :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toledos trusty, disait Mercutio, *of which a soldier dreams*. Il n'est pas besoin de dire que les *espadas toledanas* n'étaient pas moins estimées en Espagne; l'auteur de la *Vida de Lazarillo de Tormes*, qui écrivait vers 1525, faisait parler ainsi l'écuyer de Tolède que servait son héros : « Oh! si tu savais, garçon, quelle pièce j'ai là! Il n'y a pas d'or au monde pour lequel je la donnerais : dans aucune de celles qu'Antonio a faites, il n'est arrivé à obtenir un acier comme celui-ci. »

L'acier employé par les *espaderos* de Tolède provenait d'une mine de fer située à une lieue de Mondragon, dans les Provinces Basques; témoin ces vers d'un poëte espagnol :

Vencedora espada,
De Mondragon tu acero,
Y en Toledo templada.

« Épée victorieuse, — Ton acier est de Mondragon, — Et tu fus trempée à Tolède. »

Un employé de la dîme de Tolède au siècle dernier, Palomares, à qui l'on doit le tableau, plusieurs fois reproduit depuis, des marques employées par les principaux espaderos de cette ville, a laissé en outre quelques détails sur les procédés employés par eux. Suivant lui, c'est à tort que l'on a cru qu'ils possédaient des secrets particuliers pour la trempe de leurs armes; c'est une erreur : ils se bornaient à employer l'eau du Tage ainsi que le sable blanc et fin que le fleuve roule dans son lit. Ce sable servait à ces habiles artisans pour l'opération qu'ils appelaient *refrescar la calda* (refroidir la chaude) : quand le métal était rougeé et commençait à jeter des étincelles, on le découvrait un instant, et on l'arrosait avec le sable. La lame formée, on procédait à la trempe de la manière suivante : Une partie creuse de soixante centimètres d'étendue était ménagée au milieu du foyer, et on y plaçait la lame de manière que quatre cinquièmes seulement de sa longueur fussent exposés au feu, la soie et le talon restant en dehors. La lame arrivée au rouge-cerise, on la plongeait la pointe en bas dans un réservoir de bois plein d'eau du Tage, et une fois refroidie, on la redressait s'il en était besoin. On mettait ensuite au feu la partie de la lame qui n'y avait pas été exposée, et dès qu'elle commençait à rougir, on la prenait par la soie avec des tenailles, et on l'enduisait de suif de mouton jusqu'à ce qu'elle fût refroidie, opération qui achevait de donner la trempe.

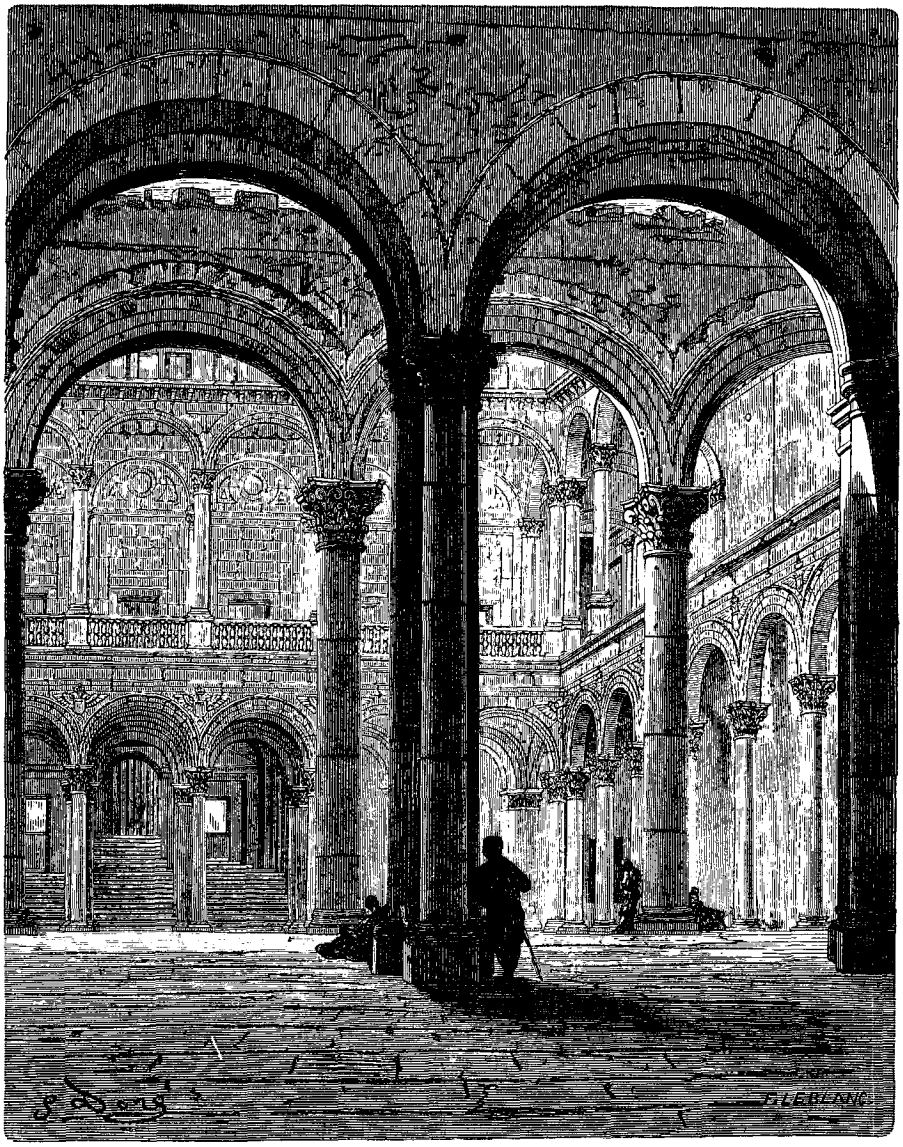
Le plus ancien espadero tolédan que nous connaissions est Julian, surnommé *el Moro* parce qu'il était de Grenade, où il travaillait, vers la fin du quinzième siècle, pour le roi Boabdil, et *del Rey* parce que, s'étant fait chrétien, il eut, dit-on, pour parrain, le roi Ferdinand le Catholique. Il avait pour poinçon le *perrillo* ou petit chien, marque si fameuse autrefois, et dont Cervantès parle dans son *Don Quichotte*. Viennent ensuite, parmi les espaderos les plus estimés, Joannes de la Horta et Tómas de Ayala, dont l'Empereur, M. le comte de Nieuwerkerke et M. Spitzer, possèdent de belles épées; Sahagun et ses descendants, Dionisio Corrientes, Miguel Cantero, qui travaillait pour Philippe II, et gravait sur ses lames : *Opus laudat artificem;* Tómas Gaya, dont le nom se voit sur une magnifique épée du Musée d'artillerie; Hortuño de Aguirre, Menchaca, Sebastian Hernandez, qui ajoutait à son nom *toledano*, comme le montre une des plus belles épées de la *Real Armeria* de Madrid, et bien d'autres encore, qu'il serait trop long de nommer. Plusieurs espaderos de Tolède travaillèrent aussi dans d'autres villes d'Espagne, telles que Cordoue, Cuenca, Calatayud, Madrid, Badajoz, Séville, Valladolid, Valence, Bilbao, etc. La fabrication des épées y était encore florissante vers le milieu du dix-septième siècle : celles en usage à cette époque étaient appelées *espadas de golilla*, parce qu'elles accompagnaient cet accessoire du costume espagnol; la lame était d'une longueur démesurée, et l'usage en était général, si nous en croyons le récit que fait Mme d'Aulnoy d'une visite qu'elle reçut du fils d'un alcade : « Son manteau étoit de drap noir, et comme c'étoit un Guap (brave, fanfaron), il l'avoit entortillé autour de son bras, parce que cela est plus galand, avec un broquel à la main : c'est une espèce de bouclier fort léger, et qui a au milieu une pointe d'acier; ils le portent quand ils vont la nuit en bonne ou en mauvaise fortune : il tenoit de l'autre main une épée plus longue que demi-pique, et le fer qu'il y avoit de garde auroit pu suffire à faire une petite cuirasse : comme ces épées sont si longues qu'on ne pourroit les tirer du fourreau, à moins que l'on ne fût aussi grand qu'un géant, ce fourreau s'ouvre en appuyant le doigt sur un petit ressort. Il avoit aussi un poignard dont la lame étoit étroite; il étoit attaché à sa ceinture contre son dos. » Et plus loin, parlant des laquais : « Ils portent de grandes épées avec des baudriers et un manteau pardessus.... On ne voit pas un menuisier, un sellier, ou quelque autre homme de boutique, qui ne soit habillé de velours et de satin, comme le roy, ayant la grande épée, le poignard et la guitare attachée dans sa boutique. »

L'introduction du costume français vers la fin du dix-septième siècle fit cesser l'usage des épées, et porta un coup fatal à l'industrie qui faisait la gloire de Tolède : un voyageur français, qui se trouvait en Espagne en 1667, affirme qu'entre autres objets, la Normandie et la Bretagne y envoyaient alors de la *quincaille* et des *lames d'épée*, « par où j'ai appris, ajoute-t-il, que c'estoit un abus de croire qu'aujourd'huy les bonnes viennent d'Espagne. *Depuis qu'on n'en travaille* plus à Tolède, on ne se sert ici que des étrangères hors quelques-unes qui viennent de la Biscaye, mais qui sont fort chères. »

Charles III, qui fit tant d'efforts pour encourager les manufactures espagnoles, résolut de relever l'ancienne industrie des *espaderos*, et fit construire la fabrique encore existante et qui occupe, dit-on, un terrain voisin de l'ancien *quemadero* de l'Inquisition. Il est à croire que la vieille réputation des armes de Tolède

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était bien tombée, puisque le roi fut obligé de faire venir de Valence, pour diriger les travaux, un forgeur d'épées nommé Louis Calisto, qui passait pour un très-habile homme. La *fabrica de armas* est située sur la rive droite du Tage, à deux kilomètres environ de Tolède : c'est un grand bâtiment très-simple, de forme rectangulaire, qui fut terminé en 1780, comme nous l'apprit une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée. L'établissement destiné aujourd'hui à la fabrication des armes blanches de l'armée, dépend du corps d'artillerie; il est ouvert aux étrangers, et nous pûmes visiter en détail tous les ateliers, ce qui nous permit de constater que les anciens procédés sont aujourd'hui abandonnés, tant pour la forge que pour la



Alcazar de Tolède. — Dessin de Gustave Doré.

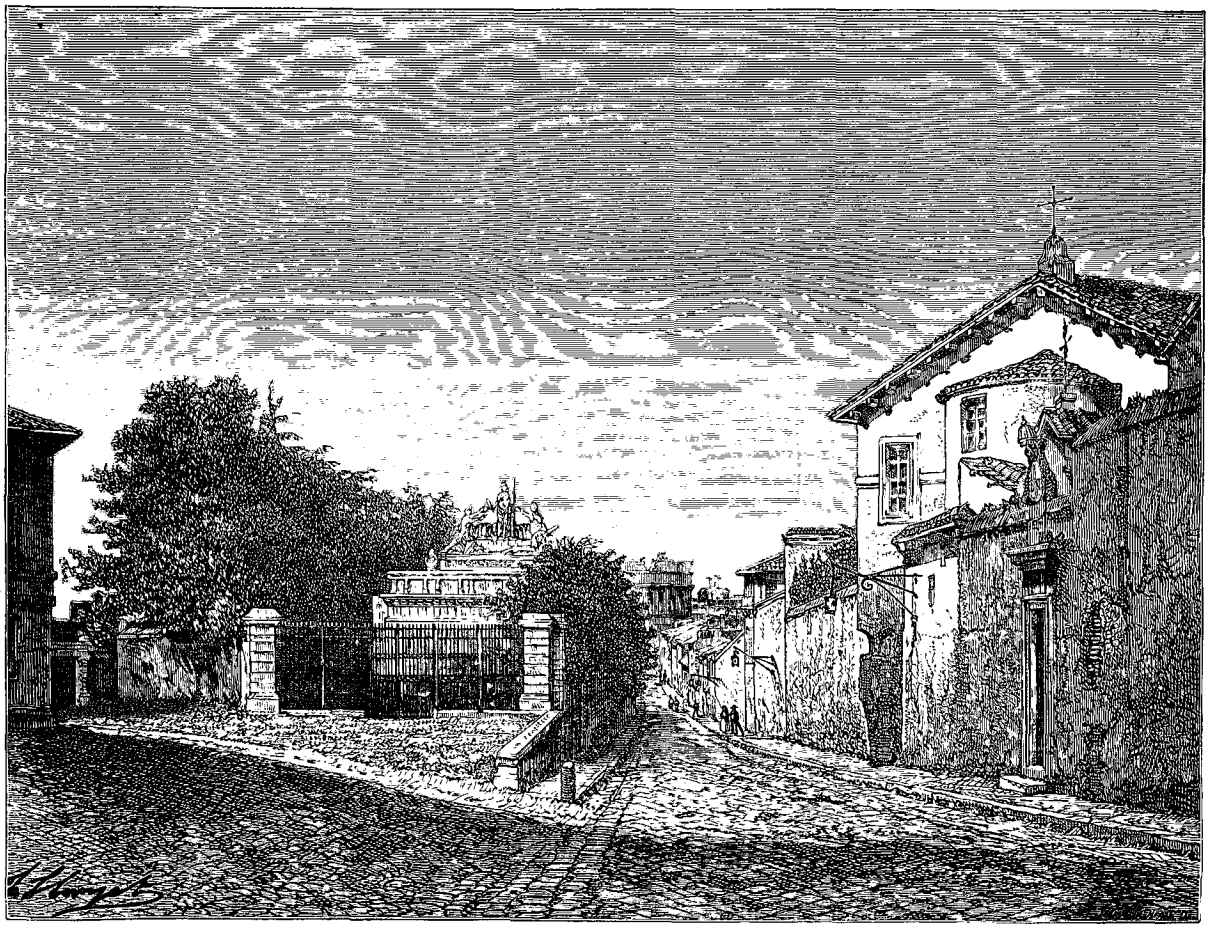
trempe : ainsi, le fer qu'on emploie vient en partie d'Allemagne; pour le reste, on se sert de vieux fers de mulets; on ne se sert plus du sable du Tage, mais de cette espèce de boue que produisent les meules à aiguiser; le suif de mouton est remplacé par le savon.

Cependant les armes sont, dit-on, d'excellente qualité, et on nous fit voir dans la *Sala de Pruebas* (salle d'épreuves) des lames qui s'enroulaient plusieurs fois sur elles-mêmes comme un serpent, et reprenaient ensuite la forme droite. Mais ce qui est perdu, c'est le secret de la forme et de l'élégance; et aujourd'hui ce n'est plus à Tolède qu'on trouve de belles lames, mais dans les musées et chez les amateurs de curiosités.

Baron Ch. Davillier.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue Saint-Jean de Latran, entrée latérale de Saint-Clément. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Théâtres : *Le Faust* à Apollo. — Rencontre du roi François II. — Spectacle Métastase au palais Colonna : *Les Amours d'Ènée.* — Les Dioscures du cardinalat. — *Les années de saint Pierre.* — Pourquoi les papes changent de nom. — Thermes de Caracalla. — Un commis-voyageur.... pour les villes mortes. — Basilique de Saint-Clément. — Illustration, antiquité de l'église. — Exhumation d'un temple. — Par où l'on vient et comment on entre à Saint-Clément. — Aspect intérieur; distribution primitive du *presbyterium.* — Dallage alexandrin et Mosaïque de Turrita. — Masaccio et la Chapelle Sainte-Catherine. — Origine des communautés. — Visite aux peintures souterraines. — Révélation d'une école inconnue : exégèse des symboles. — Le serpent de saint Libertinus, etc.

Rome est un pays grave; les mœurs accentuées, les allures plutôt solennelles ou passionnées que tournées à l'esprit, relèguent l'élément comique au second plan. Entre la Toscane enjouée et la Campanie folâtre, la cité consulaire garde le sérieux d'une reine qui a tenu l'empire du monde : les royautés ne goûtèrent jamais, et pour cause, les salaisons de la comédie.

Aux petits théâtres où, comme à Capranica, intervient l'élément burlesque, il est banal et effacé. Stentarello, le polichinelle des modernes Quirites, est un niais exagéré qui se bat les flancs sans trop faire rire; le Patacca, bourgeois fanfaron des vieux quartiers, vise au caractère et va tomber dans la parodie.

Le grand théâtre de Tordinone, placé sous le vocable d'Apollon et jeté au bout de la ville contre le pont Saint-Ange, à l'extrémité d'une longue artère de rues étroites, mal habitées et malpropres, offre, entre des murs lugubres, une salle bien distribuée. Sa décoration blanche rehaussée d'or est un peu froide; la tenture de perse grise en deux tons qui tapisse les loges

1 Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385 et 401.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est plus froide encore. Celles-ci sont louées, sans exceptions. Rien de plus difficile pour un étranger que d'y trouver place s'il ne connaît personne qui lui envoie sa clef ou qui lui offre un fauteuil. Les familles, comme on sait, disposent de leur loge comme de tout autre appartement, sans avoir affaire à personne. Bien qu'en France on se représente les théâtres de Rome comme remplis de *monsignori* et de prélats, la vérité est que vous n'y apercevrez jamais une soutane.

J'ai vu jouer là, invité par notre ambassadeur, *le Faust* de M. Gounod. L'amoureux rajeuni par Méphisto avait l'air d'un Socrate extrêmement vieux, et il criait comme s'il avait eu la ciguë dans l'estomac. Dans la scène de séduction nocturne, il donna à Marguerite un baiser prescrit par le *scenario*, mais prohibé par les canons, à raison de quoi la police romaine lui infligea une amende de dix écus. Le surlendemain il récidiva, Marguerite en dut être touchée; puis il menaça de quitter Rome si on attentait à la sincérité de ses rôles. De telles rigueurs font plus de tort à la religion en prêtant à rire aux dépens de ses ministres, que la vue d'un baiser ne causerait de trouble dans les consciences.

Pour mettre *le Faust* en scène, il a fallu modifier beaucoup l'œuvre de Goethe. Satan ou Méphisto est remplacé par un médecin. Mais pour que rien ne rappelât la livrée du diable, on a exigé que les crevés du pourpoint, au lieu d'être couleur de flamme, eussent l'innocente couleur des prairies. L'acteur Brémond qui tenait l'emploi, en bon Français philosophe et croque-jésuites, protestait contre la puérilité de ces scrupules par des sourcils circonflexes, une barbiche fourchue, des gestes de satyre et par la crispation de ses doigts recroquevillés en griffes. D'ailleurs, il cuivrait la note à grand renfort de sa trompe nasale. Et voilà comme on rend à Satan sa personnalité compromise!

Dans un entr'acte de cette représentation où les danseuses tricolores d'un ballet adorable de bêtise furent très-applaudies, j'eus l'honneur d'approcher le roi dépossédé de Naples, et même de m'associer dans un groupe à sa conversation. Ce grand jeune homme un peu pâle, dont l'œil est faiblement allumé et qui avec ses longs traits ressemble à Philippe V d'Espagne, soutint d'un air timide la conversation sur des sujets graves où il montra un discernement dont je fus frappé. Il se mêle à la société avec la bonhomie d'un prince romain. Les évolutions de l'entretien firent qu'une ou deux fois nous échangeâmes quelques mots sans que j'eusse été présenté.

Je m'étais dispensé de donner une séance au théâtre Métastase : c'est le théâtre *Metastasio* qui est venu me chercher un soir de mardi gras que j'avais, en nombreuse compagnie, dîné à l'ambassade française. A dix heures et demie, la troupe nous donna une parodie des *Amours de Didon et d'Énée*. L'affaire de Rome et de Carthage n'a pas encore, au bord du Tibre, tout à fait vieilli. Cette parade est très-déclamatoire, avec force crudités, trivialités et *lazzi*, à seule fin de trancher avec la burlesque solennité du style. Mais la singularité du jargon ou patois transtévérin me faisait perdre à tout moment le fil du récit; les jeux de mots surtout m'étaient obscurs : aussi ne me lassais-je pas d'admirer nos jeunes officiers du bel air qui riaient plus fort que les Romains eux-mêmes, afin de bien prouver qu'ils comprenaient sans effort.

Le marquis de Rocca-Giovine avait eu l'obligeance de m'asseoir auprès de lui et il me traduisait une à une les facéties qui causaient de si continuelles hilarités; de sorte qu'à mon tour, pour répondre aux complaisances du mari de la princesse Julie, je riais de mon mieux à des enfantillages refroidis par la traduction. Les costumes n'étaient point désagréables. Ce qu'on dénommerait chez nous en temps carnavalesque *des Romains de la barrière*, est plus superlicocantieux encore dans la vieille Rome. Les casques de pompiers déduits des bas-reliefs et coiffant des hures cravatées à la Colin, la culotte, les bas de soie, combinés avec les armures des trophées de Marius, le caraco écarlate de Didon prolongé par derrière en manteau royal, et son diadème turriforme, composent des hybrides dont l'accentuation est violente.

Je remarquai l'insouciance avec laquelle les plus jeunes femmes écoutent de grosses crudités : gaieté à laquelle s'associaient sans rigueur quatre à cinq cardinaux présents. L'honnêteté réelle des mœurs romaines où dans leur saison les passions sont vives, mais où la débauche est inusitée, explique ces tolérances. Au surplus la saleté cynique du pays étale à Rome tant d'objets immondes qu'on finit par se familiariser aux répugnantes réalités : dans les réunions on aborde quasi *médicalement* les détails intimes de toutes les cuisines corporelles. C'est la poésie du Nord qui enfante les délicatesses et les séductions de la pudicité.

A cette manie près, dans les salons de Rome la conversation m'a paru mieux soutenue que dans notre monde parisien, ce qu'on peut attribuer aux prélats, esprits cultivés et polis qui l'alimentent et la dirigent, ainsi que firent, dans notre société, les petits-collets avant 89. Chez la princesse P*** je m'étais lié avec un cardinal très-instruit; je m'étonnai de ne pas le retrouver à l'ambassade. « Le cardinal O***, me répondit-on, ne pouvait venir ce soir, puisque le cardinal G*** est ici. »

Comme je déplorais l'inimitié qui empêchait ces deux personnages de respirer ensemble dans le même salon, il me fut conté, sous le secret, qu'ils s'aimaient comme Castor et Pollux, mais que la pauvreté les obligeait à vivre, ainsi que les Dioscures, l'un après l'autre. La représentation obligée, pour un cardinal, comporte un personnel assez lourd. Ceux qui n'ont d'autre ressource que leurs vingt-quatre mille francs d'honoraires, sont donc réduits à retenir, pour quelques heures seulement, des valets de louage. Voilà pourquoi il est si impossible de trouver chez eux certains prélats en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dehors de leurs moments de réception. Les gens envolés, le maître se barricade, et s'il a besoin d'une tasse de thé, le prince de l'Église déposera la barrette pour la bouilloire. Or les Éminents O*** et G*** n'avaient pour deux, aux vêtements de livrée et au carrosse armorié près, qu'un état de maison : gros secret tellement connu de tout le monde, que personne ne s'étonnait jamais de ne pas les rencontrer ensemble.

C'est ce soir-là que, dans un entr'acte des *Amours d'Énée*, je fus initié à deux superstitions locales relatives aux souverains pontifes. Comme on parlait de la santé raffermie du pape, quelqu'un avança que peut-être il atteindrait *les années de saint Pierre*. C'est un laps de cinq lustres que l'apôtre a seul accompli : de là cette opinion que Dieu n'accordera à aucun autre pape de régner un quart de siècle. A la vérité, sur les deux cent cinquante-neuf pontificats, dont la durée moyenne a été de sept ans et seize jours, quatre seulement ont dépassé vingt années : ce sont ceux d'Urbain VIII, de Clément XI, de Pie VI à qui il n'a manqué que six mois pour démentir l'oracle, et de Pie IX proclamé le 17 juin 1846

L'autre préjugé superstitieux se rattache à l'usage adopté par les papes de changer de prénom lors de leur avénement. Un des Conti en donna l'exemple lorsqu'en 956 il succéda à Agapit II. On l'appelait Octavien; il se nomma Jean XI. Ses successeurs firent de même, et peu à peu s'enracina dans le peuple, on ne sait comment, cette croyance qu'un pape qui garderait son prénom mourrait dans l'année. Aussi, lorsque, succédant à Adrien VI, Jules de Médicis prétendit s'appeler Jules III, ses clients alarmés l'obligèrent à devenir Clément VII. Peu de temps après, Marcel Servius, prélat jeune encore, robuste et sans préjugés, tint à déraciner celui-ci. Élu en 1555, Marcel II garda son nom; mais il mourut au bout de vingt et un jours, et depuis, nul n'osa l'imiter.

—

Un des monuments les plus considérables qui soient au monde, car de ses débris on bâtirait une ville, ce sont les Thermes d'Antonin Caracalla, situés à l'extrémité du grand cirque, entre le revers de l'Aventin et celui du Cœlius, dans un de ces faubourgs démeublés où des champs et des jardins verdissent sur la sépulture des quartiers antiques. Étalés dans un vallon, mesurant leur hauteur avec la stature des collines, point de vue austère sur un amas de splendeurs écrasées par le temps, ces thermes sont la plus belle ruine de Rome. Il est resté des portions tellement considérables des deux principales bâtisses, formant l'une dans l'autre deux massifs carrés entre lesquels s'étend l'espace d'un vaste préau bordé de portiques, qu'à l'aide des Thermes de Caracalla on est parvenu à retrouver l'appropriation des édifices analogues de Titus et de Dioclétien.

On aurait de ces sortes d'établissements une idée fausse si, prenant les choses au pied de la lettre, on n'y voyait qu'une maison de bains luxueuse et très-complète. Assurément les étuves y tenaient une certaine place, puisque, d'après Olympiodore, les Thermes de Caracalla pouvaient échauder à la fois seize cents personnes; mais ce n'était là que le prétexte d'un monument dont les portiques, selon Lampridius, n'ont été érigés que d'Héliogabale à Alexandre Sévère.

Outre les bains à diverses températures, les chambres à transpirer chauffées par la vapeur, et les piscines et les fontaines, on trouvait aux thermes des boutiques à parfums, des magasins où affluaient les articles de mode, des buffets pour les rafraîchissements, des cuisiniers et des réfectoires, des péristyles pour les entretiens et pour la promenade en temps de pluie, des empyriques et des officines; des bibliothèques et des salons de lecture, le théâtre pour jouer la comédie, des gymnases d'exercice pour les athlètes, une arène pour les courses et les luttes : on avait ressemblé là, et fait desservir par un personnel nombreux de virtuoses, d'artistes, d'esclaves et de phrynés, tout ce qui peut divertir un peuple oisif et lui faire oublier la vie. Il y avait même des pinacothèques et des musées de statues. C'était le plaisir élevé au rang d'institution et organisé dans un plan d'architecte.

Pour des souverains qui avaient à maintenir une puissance aussi absolue que fragile sur une population corrompue où la foi en la patrie n'avait pas même surnagé, la répartition en grand des divertissements communs était un intérêt politique au premier chef. Aussi plus la nation s'abaisse et se vautre, plus l'administration de la volupté croît en importance : ces despotes ne pouvaient se maintenir dans Rome qu'en devenant les proxénètes de la population. Continués par Héliogabale, les Thermes de Caracalla sont les plus magnifiques de tous : plusieurs milliers de citoyens pouvaient y épuiser chaque jour le cycle varié des jouissances de l'esprit et de la sensualité.

Les bâtiments extérieurs formaient un périmètre de quatre mille deux cents pieds. Dans la cour interceptée par ces constructions, s'élevait un autre édifice à plusieurs étages et sur des voûtes babyloniennes, lequel avait près de sept cents pieds de long sur quatre cent cinquante de large. Le *Caldarium*, rotonde élevée, éclairée de haut comme une serre, ne peut être comparé qu'au Panthéon d'Agrippa, plus pur en son ornementation, moins hardi comme structure. Ce qu'on ne peut dépeindre, c'est le spectacle imposant, le matin ou le soir, de ces gigantesques pans de mur, quand, sur des parements déjà plongés dans l'ombre, leurs cimes infléchies qui ont porté des voûtes ne partagent qu'avec le sommet des monts les rayons du soleil. Quelques-unes de ces arches ont laissé comme en équilibre dans l'air des nervures cintrées, ponts aériens sur lesquels on se risque en surmontant quelques tentations vertigineuses.

Les angles conservés des corps de logis simulent des clochers, des flèches, des donjons dont on peut faire l'ascension grâce à des escaliers intérieurs, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur l'étroite plate-forme desquels on circule par de minces allées bordées de buissons épais de lentisques, de genêts, de corollis, de lauriers-tins entremêlés de giroflées jaunes et de tiges de *finocchio*, ourlets de fleurs qui masquent de chaque côté l'abîme à vos pas retentissants, sous lesquels chante le vent sonore. Si parfois on est forcé de sonder le précipice, on sera presque effrayé devant cette ronde de spectres géants : la projection jusque bien loin, de l'arche d'ombre qui descend des arêtes grêles, vous révèle plus encore la dimension colossale de ces débris égrenés par le temps.

En bas, les cours, les salles détruites à demi ont gardé d'admirables pavés en mosaïque ; ceux de l'exhèdre des Gymnasiarques sont bien célèbres : ils représentaient les portraits des athlètes victorieux ; on les admire aujourd'hui dans une salle du palais de Latran. Aux plates-formes les plus élevées, vous marchez sur d'autres mosaïques : ces crêtes perchées dans les nues étaient le pavé d'un étage supérieur de galeries, de portiques, de terrasses....

On y venait sans doute alors contempler, de cette haute Babel, les splendeurs de Rome et les domaines féeriques des maîtres du monde. Du Palatin, amas de châteaux superposés, reliés par des terrasses où les statues blanches s'entremêlaient aux cyprès noirs, et du grand cirque jusqu'aux ondulations reculées de la voie Appienne avec ses parterres de mausolées, la vue ne s'arrêtait qu'au temple de Jupiter, qui couronnait les monts volcaniques où Albe-la-Longue n'a laissé que son nom. Ce sont des horizons qu'il faut renoncer à dépeindre, et dont on continue, dans l'exil de notre France, à rêver tous ses jours comme à des amours passées.

Tandis que je m'oubliais à la cime de ces escarpements stylites, j'y fus rejoint par un groupe d'amis attardés qui avaient grimpé lestement pour fuir un fâcheux. « Nous l'avons échappé belle ! s'écria tout essoufflé le premier arrivant. Devinez qui nous poursuit ? le dernier des Girondins ! »

Ils avaient classé sous cette rubrique un jeune Gascon à tous crins que nous avions rencontré naguère à la villa Albani, et dont on ne s'était pas délivré sans peine. Ce petit croquet tout agité d'importance nous avait familièrement abordés à la villa, pour nous conter avec le pur accent du Médoc qu'il *combattait avec la plume* et qu'il voyageait *pour la résurrection des villes mortes.* » « Près de notre Garonne, disait-il, j'en ai exhumé une entre mille, qui est très-bien ; mais notre cardinal en a retiré tout l'honneur. Il a payé de son argent, il a donné son nom ; moi, je ne payais que de mon génie.... »

Là-dessus, discours à n'en pas finir sur sa ville morte, doublement burlesque pour ceux qui comme moi la connaissaient : il s'agissait de Soulac. Puis nous ayant bien assommés, il s'excuse de ne pas prolonger un entretien si intéressant *en toutes les façons*, et il nous supplie de ne pas le faire causer plus longtemps, parce que *tous ces messieurs* se l'arrachent et qu'il est *furieusement couru.* Nous n'aspirions qu'à le satisfaire ; mais il revient sur ses pas pour nous exposer qu'on lui demande trois articles par semaine, et que nous devons juger par là s'il a le loisir de garder ses mains dans les poches.

Aussitôt chacun lève au ciel les yeux et les bras, en signe d'admiration. Le voilà reparti ; mais à dix pas il rebrousse derechef, ayant oublié de nous apprendre qu'il est un archéologue *célèbre* (le mot fut lâché !), et pour preuve, il exhibe sa carte où reluisait d'un éclat voilé par notre ignorance un nom dans toute la fraîcheur de sa nouveauté. Il termina par l'offre de sa protection.

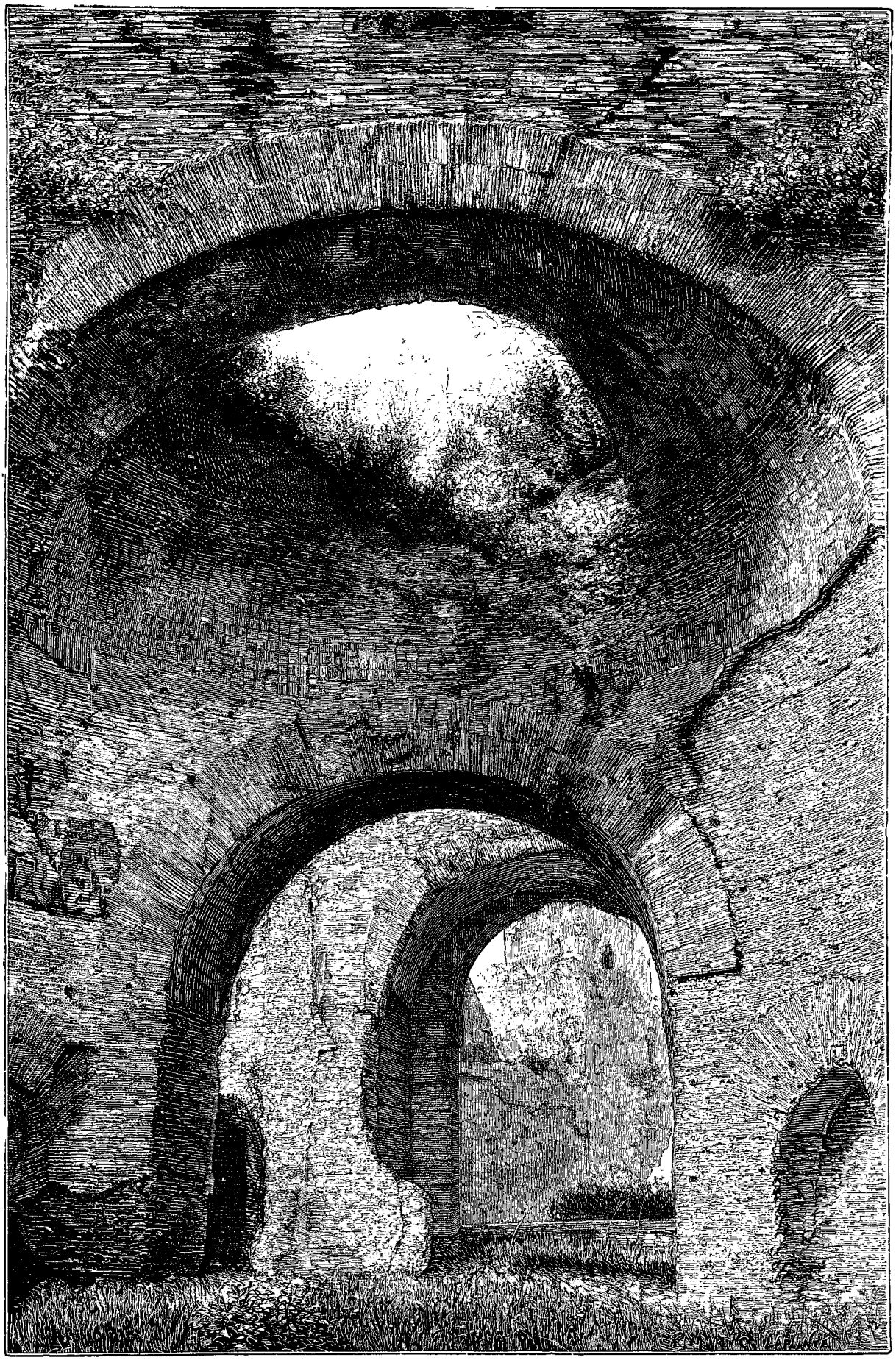
C'est devant un si obligeant compatriote qu'avaient pris leur vol jusqu'aux tranches des murailles de Caracalla mes infortunés amis ; imprudemment, je le leur fis remarquer ; car si ce Bordelais qu'ils avaient baptisé *le dernier des Girondins* les avait aperçus, il viendrait les dénicher à coup sûr, bloqués là-haut sans autre issue qu'un double précipice. Et l'homme aux villes mortes n'y manqua pas ! Du *Tepidarium* où nous le regardions trotter comme un scarabée sur les compartiments des mosaïques, il avait aperçu cette nichée d'humains dans une touffe d'herbes sur un mur de cent vingt pieds de haut, et déjà ses jambes fourrageaient dans les chardons et la centaurée pour gagner l'escalier.

Pendant ce temps-là, frappé d'une idée subite, le peintre Jules Lefebvre nous dit : « C'est lui, je le parierais, qui l'autre jour est venu à la villa Medici demander *à voir manger* messieurs les pensionnaires de l'Académie ! »

En qualité d'Athénien à la souple éloquence, un transfuge de l'École normale en Grèce se fit fort d'arracher un aveu, et nous attendîmes un peu moins contrariés, tant un brin de curiosité maligne assaisonne le plus piètre ragoût. L'Athénien s'y prit adroitement, précaution bien superflue ! Dès les premiers mots, notre Gascon s'écrie : « Je vois qu'on m'aura réconnu : allons, mon pauvre, renonce à *l'incognito !* Eh oui, j'aurais été curieux d'étudier ces génies naissants pendant qu'ils se repaissent.... Vous saurez que *jé* m'occupe aussi de l'hygiène ! »

Depuis le règne d'Héliogabale, on n'étouffa jamais là-haut de si folles envies de rire. « Peut-être, poursuivit-il, aurais-je mieux fait d'observer ces jeunes artistes dans le secret de l'atelier, afin de surprendre *quelques recettes de peinture* particulières à l'Institution : car je m'amuse de temps à autre à ces questions de beaux-arts. » En arrivant sur la brèche, il avait trouvé un moyen d'entrer en matière : c'était de demander à voir un aqueduc. La campagne en est pleine, et vous n'avez qu'à choisir. On lui montra donc de loin quelques arches de l'eau Giulia ; et de s'écrier : « Ah ! voilà donc le véritable *aquéduc de l'ordre* romain ! c'est que *jé* suis archéologue, vous l'ai-je dit ? et précisément dans ce moment-ci je voyage pour les *aquéducs :*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caldarium des thermes de Caracalla. — Dessin de Petot d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'ai déjà exploré tous ceux de France et d'Allemagne, *comprisse* la Hollande ! »

Il nous tenait à sa merci sur cette arête ; il fallait attendre dans les airs que ce moulin eût finit de tourner. — Quelque fou ; dira le lecteur en haussant les épaules. — Oh ! que non pas ! Il en est de pareils en si grand nombre que les petites maisons ne les contiendraient plus ! L'horreur du silence, le besoin de bavarder et de poser pour un personnage aux yeux des bourgeois, peuvent pousser jusque-là un gratte-papier vaniteux. Tel, devant des inconnus, à cinq cents lieues de son clocher prend de semblables allures, qui dans son propre pays et parmi ses connaissances se contient dans les limites ordinaires d'une sereine et coutumière infatuation.

La soirée était admirable ; le ciel en feu projetait sur les ruines des rayons qui les faisaient flamboyer agrandies. Ce magot-là n'avait rien regardé, rien cherché, rien compris : il n'avait vu que sa propre importance. Quelle vocation !

—

Avant 1857, lorsqu'on voulait donner l'idée d'une église constantinienne distribuée comme aux premiers âges, on choisissait volontiers Saint-Clément. On savait par saint Jérôme qu'une église élevée dans Rome y a perpétué de bonne heure le souvenir du successeur de saint Anaclet, et qu'en 417 elle avait acquis le rang de basilique lorsque saint Zozime y jugea Celestius tombé dans l'hérésie de Pélage. Saint Léon parle de ce temple dans une lettre à saint Flavien ; il est mentionné en 499 à l'occasion du concile présidé par Symmaque ; saint Grégoire le Grand, qui y prononça deux homélies, a retracé les derniers moments, sous le porche clémentin, de saint Servulus le Paralytique. Adrien Ier, Léon III au huitième siècle, Léon IV et Jean VIII au neuvième ont, nous le savons par Anastase, le premier restauré les toitures, le second et le troisième enrichi l'église d'ornements sacrés, de marbres, de peintures surtout dont la perte fut longtemps déplorée. Le dernier des quatre rebâtit le chœur, ainsi que le prouve son monogramme plusieurs fois sculpté sur les *plutei* ou balustrades.

Pour justifier ces traditions, l'intérieur de l'édifice exposait comme autant de témoignages les colonnes en granit gris de son portique, les piliers en cipollin, en granit rouge qui séparent les trois nefs et qui proviennent de temples païens renversés. D'antiques frises annexées aux entablements, des inscriptions de l'ère des martyrs encastrées aux murs ajoutaient les preuves d'un chartrier lapidaire, et lorsque, enfin convaincu par de si frappants indices, le visiteur cédait à l'impression que fait naître un sanctuaire si respectable et si bien meublé, un examen plus attentif cimentait ses convictions.

Il reconnaissait l'appropriation des primitives basiliques en conformité avec le cérémonial de l'ancienne liturgie. C'étaient l'avant-chœur, première enceinte où prenaient place les sous-diacres, les clercs mineurs et les chantres ; aux deux côtés, les ambons plaqués de porphyre et contemporains de Jean VIII, dans le plus haut desquels, celui de gauche, les diacres lisaient l'évangile, proclamaient les édits et dénonçaient les excommuniés, tandis que l'autre ne servait qu'à l'épître, psalmodiée par un sous-diacre ; devant le jubé de droite, le lutrin où les *lectores* donnaient connaissance des leçons sacrées, où les chantres disaient le *graduel ;* enfin, la colonne torse destinée au cierge de Pâques, ruban de mosaïque enroulé sous un fin chapiteau corinthien, qui porte un vase antique décoré sous Innocent IV.

Le *sanctuarium* ne semble pas moins décisif et curieux, séparé qu'il est des nefs, usage conservé dans les églises orientales. Retranché par le balustre antique du transsept, l'autel ou confession est couvert d'un *ciborium* porté sur des colonnettes en marbre violet, appareil presque constantinien, à l'entablement duquel se voient encore les ferrures et les pitons des rideaux qui jadis voilaient le tabernacle. Au pourtour de l'abside est le *presbyterium*, au centre duquel s'élève sur trois degrés le siége présidial, indices multipliés d'une ancienneté très-haute.

Les choses étaient ainsi réglées de temps immémorial, lorsqu'il y a peu d'années, en soulevant quelques dalles pour faire creuser un puits, le prieur des dominicains d'Irlande auxquels ce couvent fut donné par Urbain VIII, découvrit, inhumée sous l'église actuelle de Saint-Clément, la véritable basilique constantinienne passée à l'état de souterrain. Comment soupçonner tout d'abord que, loin de déprécier le monument, objet d'une si étrange méprise, cette découverte bientôt lui donnerait une triple valeur ! A mesure qu'on retirait la terre dont les cryptes étaient remplies, on voyait aux lueurs des torches les murailles se peupler de figures étranges, ressuscitées des ténèbres. L'opération n'est pas terminée ; elle a déjà livré, documents uniques au monde, des séries de fresques légendaires, peintes du quatrième au onzième siècle. L'église du haut était un cabinet de curiosités ; l'église souterraine est une galerie, la seule qui par des tableaux authentiques puisse combler au domaine de la peinture une lacune de près de quatre siècles dans l'histoire de l'art.

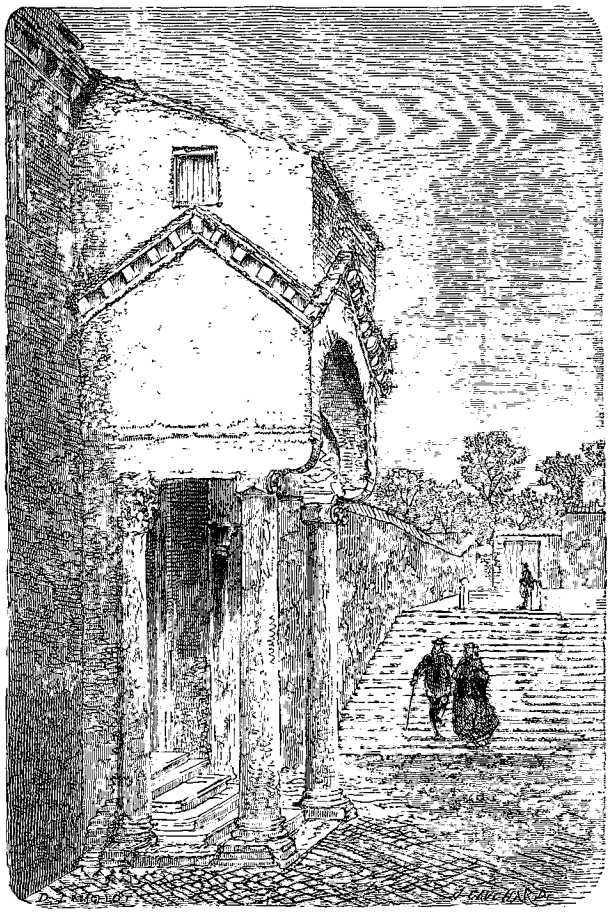
Avant de dénombrer les richesses de l'un et de l'autre sanctuaire, du plus ancien surtout qui est encore peu connu et n'a pas été sérieusement examiné, expliquons en peu de mots ce qui s'est passé dans ce lieu consacré bien avant Constantin, et où nous rencontrerons contre la crypte primitive une maison romaine, portée elle-même sur des constructions étrusques.

Pendant la guerre des Investitures, l'empereur Henri IV que Grégoire VII avait excommunié, s'étant emparé de Rome où il avait installé un antipape au palais de Latran, le pontife légitime, cantonné dans le château Saint-Ange, se vit contraint d'appeler à son se-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cours le duc de Calabre, alors en Grèce, et qui put arriver assez tôt, tant le môle d'Adrien est une bonne citadelle. Le duc Robert Guiscard, qui a fondé l'école de Salerne et qui nous est dépeint comme un prince lettré, fut, en cette circonstance, pour le pape Hildebrand, un ami aussi peu éclairé que certain ours de la fable. Sous prétexte de venger le pontife, Guiscard détruisit presque de fond en comble la capitale des États pontificaux. C'est particulièrement sur les régions du Cœlius et de l'Esquilin, qui avaient hébergé l'empereur et l'archevêque de Ravenne intrus à la papauté, que s'exercèrent les ravages de ces hordes normandes. Lorsque Grégoire VII rentra au palais de Latran, ses regards, au versant des collines, planèrent sur un amas de décombres.

L'édifice fut enterré en 1084, et comme le niveau du sol avait été fort exhaussé par la surcharge des ruines, lorsque vingt-quatre ans après on voulut rebâtir l'église, au lieu de creuser d'autres fondations on acheva de combler la basilique enfouie, après avoir eu soin d'en retirer le *ciborium*, les placages de marbre et de porphyre qui avaient séparé le transsept, la plupart des colonnes, et tout ce qui, sans ébranler l'édifice en sous-sol, pouvait contribuer à la décoration du nouveau temple en perpétuant le souvenir de l'ancien. Cette pensée fait honneur à ce pape Pascal, qui fut moine de Cluny et dont l'esprit était si aimable, que Grégoire VII à qui son couvent l'avait député, ne voulant pas le laisser retourner en Bourgogne, le fit abbé de Saint-Paul, puis cardinal titulaire de Saint-Clément. Ces dates authentiques limitent l'âge présumable des peintures souterraines dont nous aurons à parler, tandis que l'exhumation du temple primitif justifie l'antériorité de la décoration actuelle. Examinons, l'un après l'autre, deux sanctuaires si véritablement curieux, que l'Angleterre, que la Prusse, pays protestants, ont voulu, signe consolant de notre époque, concourir par leurs largesses à la résurrection de l'ancien édifice.



Portique extérieur de Saint-Clément. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

L'érudition d'un docte guide ne serait nulle part si nécessaire qu'à Saint-Clément ; mais l'abbé se refusa sous de vains prétextes à m'y accompagner. Plus tard, j'ai compris que ce monument risque de susciter bien des questions au sujet desquelles la prudence dissuade de se prononcer : or l'abbé n'aimait pas, même devant d'insolubles problèmes, confesser une incertitude. Mon obstination interrogante l'inquiétait : sous couleur de m'accoutumer au labeur des recherches, il me livra sans mentor à cette aventure.

C'est entre le Colisée et Saint-Jean de Latran, à gauche d'une longue rue découverte, claire et un peu montueuse, qu'est située l'église de Saint-Clément. Dans cette région faubourienne d'un quartier devenu désert où des arbres couronnent les murailles de clôture, quand du milieu de la *via San Giovanni* l'on se détourne, on a sur sa gauche la grille, la frise sculptée, les trophées d'une villa ; à l'extrémité d'une perspective de masures un colossal morceau de l'amphithéâtre flavien, sombre avec des trouées où le jour s'allume et, tout près de soi, sur la droite, la toiture basse d'un pignon où vient se butter l'appareil d'une porte bâtarde coiffée d'une sorte de fronton-lucarne avec un petit toit circonflexe en tuiles rondes. Une croix de fer sur le faîte de cette fabrique, une seconde croix en fer sur le chaperon de la petite porte indiquent une chapelle qui, dans ce quartier où les oiseaux chantent, prend une physionomie rustique.

Ce toit de si chétive apparence, c'est l'église de Saint-Clément.

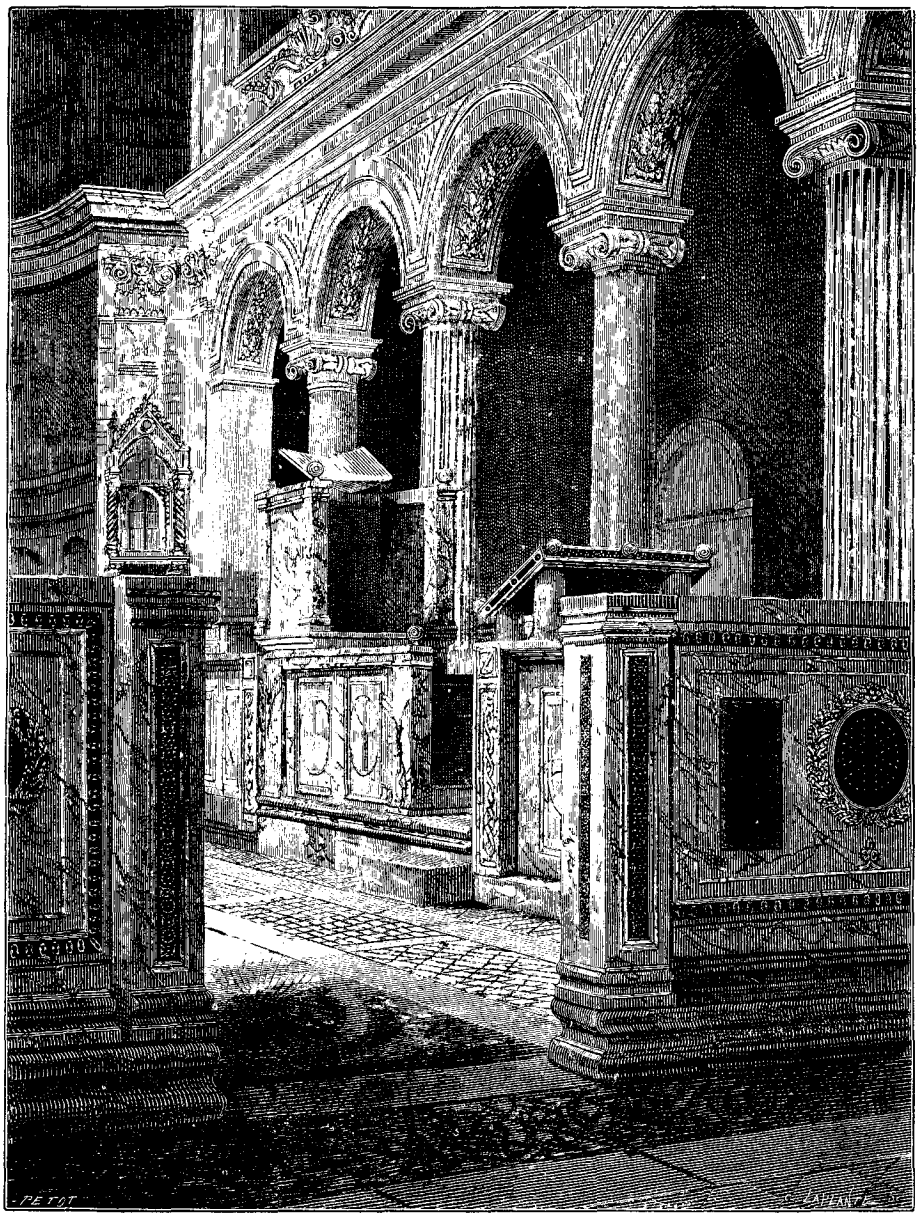
On y pénètre, à gauche d'une impasse monastiquement agreste, par un porche lourd, pauvre d'aspect avec de belles colonnes dépareillées, et d'un tel caractère en sa simplicité primitive, qu'on se demande s'il n'a pas vu passer le pape Libère. L'*atrium* est rallié à un portique beaucoup plus bas dont les arcades reposent sur des colonnes antiques à chapiteaux ioniens ; cet appareil encadre un petit cloître qui précédait, en général, les premières basiliques, et où se tenaient les catéchumènes ainsi que les pénitents. Une porte latérale donne accès dans le monastère, où il faut sonner

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour se faire ouvrir l'église, presque constamment close.

Depuis le Colisée, nous n'avions pas rencontré âme vivante ; la sonnette du cloître égrena longtemps dans le silence de midi ses notes interminables, sans attirer personne.

Le premier aspect de ce temple, lorsqu'en bas du *narthex* vous faites face au maître-autel, est aussi saisissant qu'imprévu : on éprouve une vénération éblouie. Les humbles toits échelonnés pour envelopper les voûtes préparent si peu la pensée aux dimensions d'une riche église à trois nefs, qu'à l'intérêt spontanément éveillé se mêle un peu la magie d'une vision surnaturelle. En même temps que les trésors du lieu présentent l'idéal d'un monument historique, certains morceaux et leur distribution selon les rites primitifs font remonter l'esprit jusqu'au lendemain des catacombes.

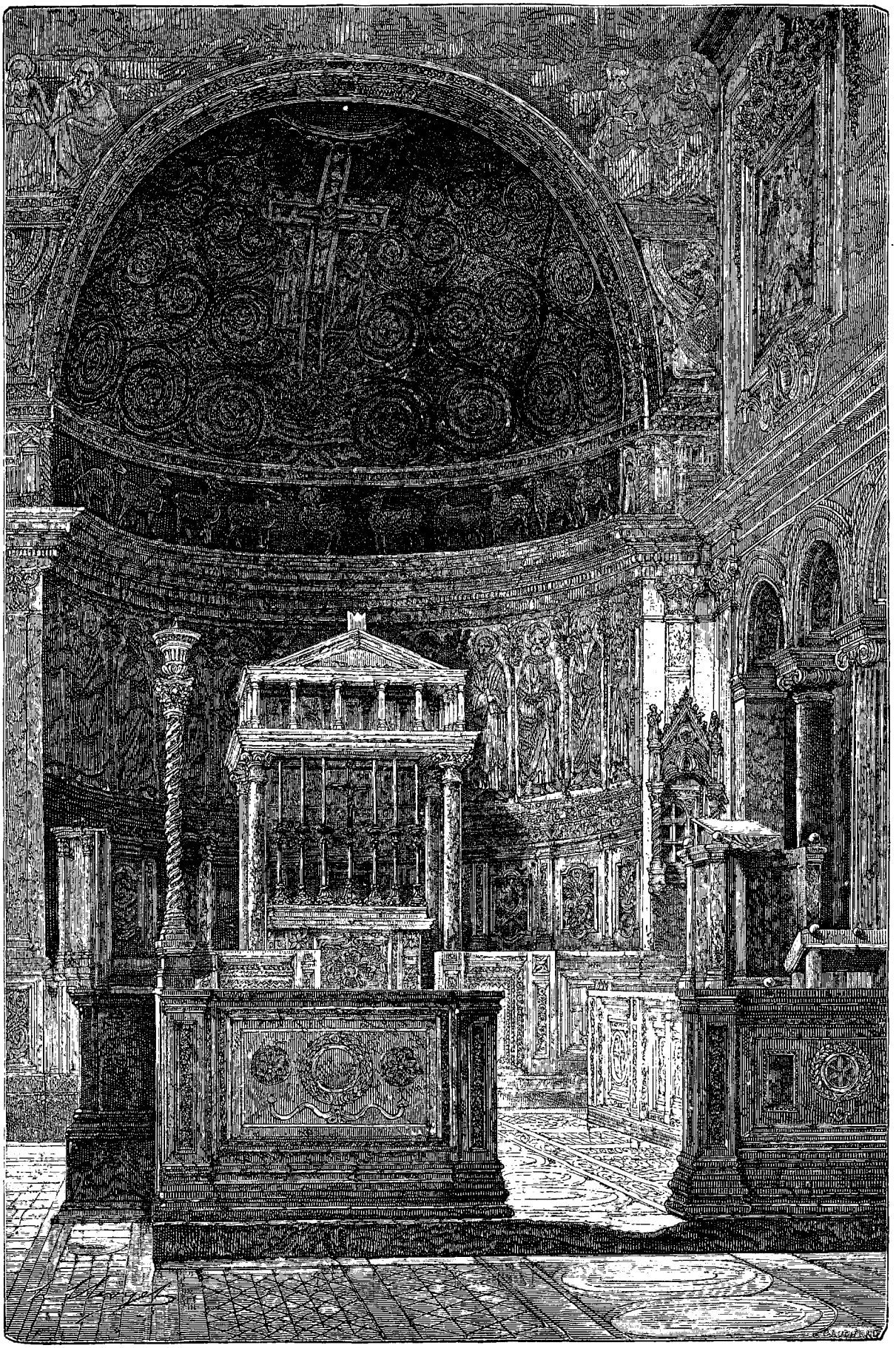


Ambon de l'Epitre, à Saint-Clément. — Dessin de Petot d'après une photographie.

Il n'est pas jusqu'à certaines marques de barbarie qui ne contribuent à l'effet de l'ensemble. A quelle époque, pour niveler les colonnes dépareillées de l'*atrium*, a-t-on pu s'aviser, non de raccourcir les fûts, mais de scier les chapiteaux par la moitié ? Robert Guiscard qui détruisit si bien bâtissait mieux, puisqu'il a fait la cathédrale de Salerne.

Bien que cette église ait été *embellie* sous Innocent III et Innocent IV, sous Eugène IV, sous Sixte-Quint, et plus périlleusement restaurée sous Clément XI, par Étienne Fontana qui a enliassé des chicorées sous les cintres des arcades, les ouvrages des bonnes époques ont une telle prépondérance, que les discordances partielles se perdent dans l'harmonie générale. Les barrières antiques du transsept avec leurs cartouches de porphyre, leurs couronnes tressées, leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de Saint-Clément. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croix byzantines, leurs serpents déroulés en entrelacs et leurs encadrements de mosaïque scintillante; les ambons d'une forme si grave, le *ciborium*, les tabernacles, les inscriptions, les symboles funèbres de l'antiquité mêlés aux bas-reliefs de l'ère païenne, cette prodigalité des marbres de tout âge et de toute couleur suffiraient pour rehausser la valeur du monument; mais c'est à d'autres richesses qu'il est redevable de son effet spontané.



Fragment d'une fresque du quatrième siècle. — Dessin de Petot d'après une photographie.

De la porte de l'église jusqu'au chœur, on foule aux pieds les guirlandes fleuries d'un tapis splendide en marbres de couleur assortis il y a six siècles, c'est-à-dire au plus beau moment de l'*opus Alexandrinum;* enfin, derrière le tabernacle de l'autel, au-dessus du *presbyterium* que terminait au début du douzième siècle le cardinal Anastasius — *fecit et perfecit*, — l'hémicycle de l'abside, demi-coupole d'or sombre où courent des arabesques, où se dessinent des figures mystiques parmi les ténèbres de la légende et des âges, tout ce fond de l'église n'est qu'un immense appareil de mosaïque, exécuté dans le temps où vécut Jacopo da Turrita, c'est-à-dire au renouveau qui couronna le treizième siècle. Étalés entre ces canevas somptueux du pavage alexandrin et ceux de la *tribuna*, les moindres objets prennent une valeur étrange, car ils ne sont point écrasés : le temps, de sa patine inimitable, a doré les fraîches crudités des marbres; il a refroidi la trop vive chaleur des ors de la mosaïque : ces éléments d'une splendeur disparate ont acquis une intensité qui les enveloppe de charme et de mystère.



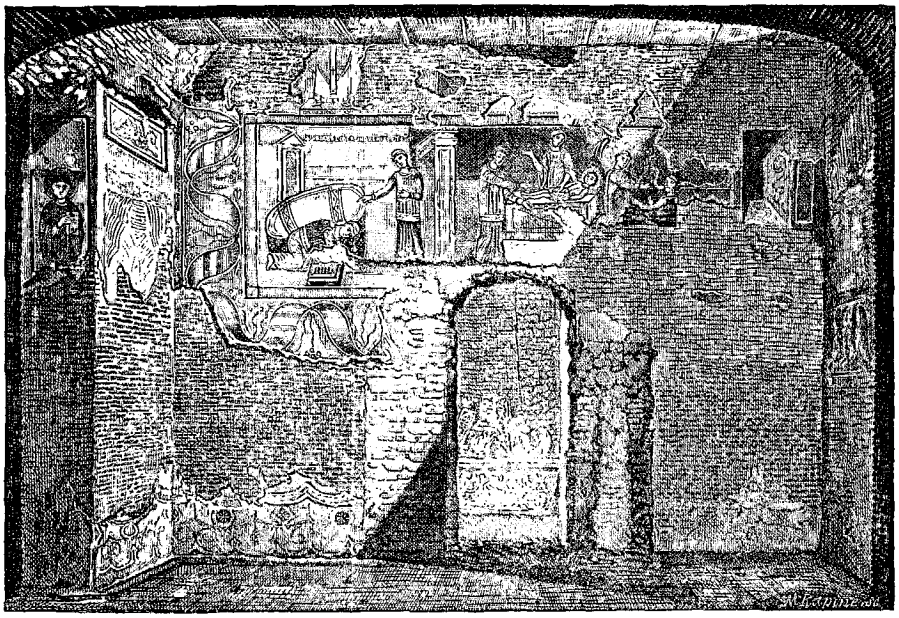
Fragment d'une fresque du quatrième siècle. — Dessin de Petot d'après une photographie.

Au-dessous des ornements de la coupole où la croix surgit d'une rose de volutes, une frise opulente en marbre veiné, où s'alignent les onciales d'une inscription, sépare les emblèmes néo-grecs des réalités latines corrélatives. — A l'étage supérieur sont rangées en deux files, de chaque côté de l'Agneau nimbé d'or et placé au centre, les douze brebis dont il se fit suivre et qui le contemplent avec une interrogante expression. Sous l'entablement, le Christ figure avec sa Mère, entouré des douze disciples que séparent l'un de l'autre autant de palmiers. Cette décoration, due à Celano, est du quatorzième siècle. Aux pendentifs de la voûte s'étendent, grandes et vaporeuses comme des nuages, d'austères figures apocalyptiques agitant de flottantes draperies. On reconnaît, planant au-dessus de Bethléem et de Solyme, Isaïe, Jérémie, saint Laurent, saint Paul, saint Clément et saint Pierre; Urbain VIII y fit entrer saint Dominique. Et des légendes ajoutent aux énigmes des énigmes nouvelles

A droite de l'autel, sous les fioritures d'un pilastre, est un ravissant tabernacle de mosaïques et de sculptures en style gothique des Pisans-joyau que fit exécuter, en 1299, le cardinal Tomasio des Frères Mineurs, en même temps que les grandes arabesques de l'hémicycle, « pour complaire à la cité de Rome et à son oncle Boniface VIII ». C'est dans une des chapelles de Saint-Clément qu'est la statue en marbre de saint Jean-Baptiste, une de ces vivantes représentations de l'ascétisme et de la pénitence qu'osa seul aborder, en tout mépris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des traditions de la belle antiquité, le souple et robuste Donatello. Cette figure est attribuée à Simone, frère de ce lointain précurseur de Michel-Ange. Dans la même chapelle ont été élevées, au quinzième siècle aussi, deux tombes florentines admirables, surtout celle du cardinal Roverella. Des inscriptions votives exhumées des catacombes font vivre sur les murailles, et rappellent à votre pensée, des noms antiques et romanesques qui semblent glanés dans les poëtes. La présence de ces ombres virgiliennes, sœurs par la foi, donne à la

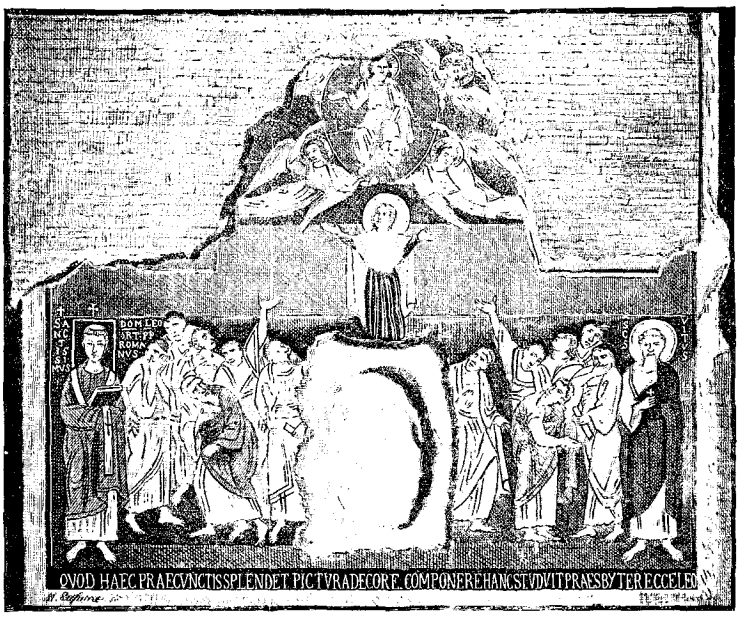


Légende de saint Libertinus, fragments du huitième siècle. — Dessin de Rapine d'après une photographie.

rêverie des thèmes si peu communs, qu'on se plaît à les suivre dans ce sanctuaire où l'on contemple tant d'œuvres rares, demeurées vives parce qu'elles n'ont pas été déplacées : les objets d'art transportés dans un cabinet ne sont plus que des fleurs coupées.

Les bons moines de l'Irlande qui ont à Saint-Clément leur seul paradis en ce monde, comprennent sur ce point les sentiments de certains visiteurs. Quand le frère sacristain nous eut quelque temps accompagnés pour se faire de notre admiration un innocent orgueil, il nous abandonna, se bornant à nous prier de rapporter la clef au couvent. C'est là une marque de confiance assez rare et dont, à une troisième visite, j'ai été très-fier de me voir honoré.

Nous trouvons inconstestablement un plaisir dans la possession exclusive. Ces murailles racontent de si anciennes choses qu'on se plaît, en les déchiffrant seul, à y trouver des confidences. Par un mutuel instinct, la personne amie que j'accompagnais et moi nous nous étions séparés pour errer à notre guise ; de loin, par intervalles, je l'apercevais en buste au-dessus des barrières de marbre que peut-être Cyrille le Philosophe a touchées : elle passait comme une ombre entre les colonnes, puis disparaissait derrière les ambons que Jean VIII, au temps de Charles le Chauve, a rajeunis de son chiffre.



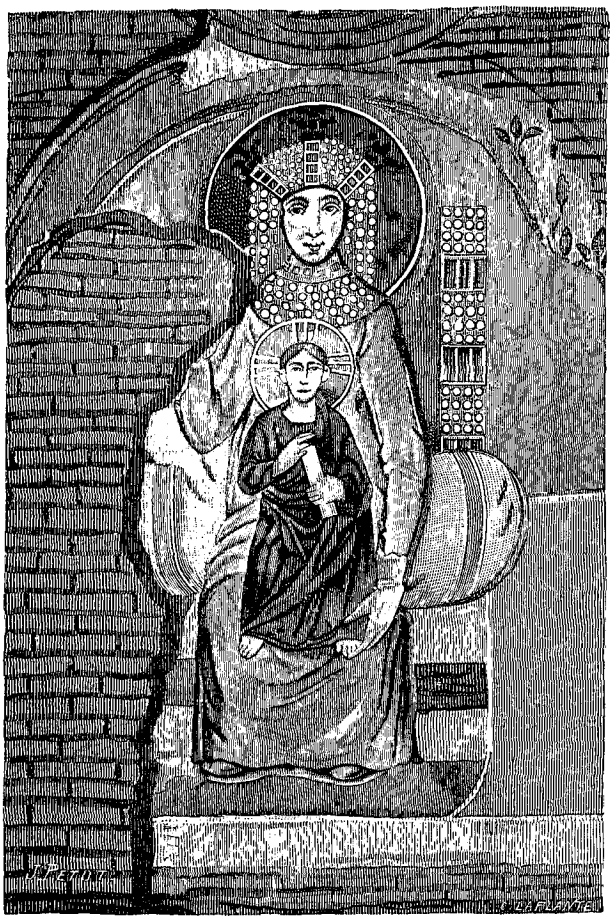
Assomption de la Vierge, fresque du temps de Léon IV (neuvième siècle). Dessin de Rapine d'après une photographie.

Nous nous rejoignîmes un moment au bas des nefs, dans la chapelle située à gauche de la porte d'entrée et qui, entièrement peinte dans la première moitié du quinzième siècle, est un des monuments précieux de cette église. Elle est l'œuvre de ce disciple de Brunelleschi et de Gentile da Fabriano qui, de 1420 à 1428, où il mourut à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peine âgé de vingt-six ans, lança la peinture dans la voie de la science et fit faire à l'art un tel bond que, près d'un siècle après, Raphaël et Michel-Ange l'étudiaient encore. Les ouvrages de Masaccio sont devenus très-rares.

On appréciera mieux ses fresques à Saint-Clément, — un jalon dans l'histoire de la Renaissance, — si l'on s'est habitué à démêler une intention sous des retouches pesantes et des restaurations ineptes. Dans la belle composition du *Crucifiement*, derrière l'autel, le groupe des saintes femmes soutenant la Vierge évanouie a seul gardé la délicatesse des visages et des expressions. Pour ce qui est de la *Légende de sainte Catherine* retracée sur les parois latérales, outre que les mouvements témoignent encore, par leur souplesse et par leur vérité, de l'habileté du jeune maître, deux des sujets, *Sainte Catherine bravant le pouvoir des idoles*, et *Sainte Catherine convertissant la fille de Maximin*, ont été presque respectés : l'héroïne d'Alexandrie y conserve sa beauté première. Une figure repeinte, mais restée charmante d'attitude et d'expression, c'est la sainte agenouillée de profil et priant entre les deux moitiés de la roue qui l'aurait déchirée, si elle ne s'était miraculeusement rompue. Les sujets du mur opposé ont été non-seulement repeints, mais mutilés. Quelques-unes des figures de la voûte représentant les évangélistes et les docteurs de l'Église latine ont été mieux préservées : le tout, en somme, est suffisant pour donner une très-haute idée de Tomaso Guidi, dit *le Masaccio*, que Vasari range à tort dans la clientèle des Médicis, lui donnant mal à propos son collaborateur Mazzolino pour maître, et que toutes les *Biographies* font vivre jusqu'en 1443, assertion démentie par de récentes recherches.



Madone byzantine, fresque du neuvième siècle. — Dessin de Petot d'après une photographie.

En sortant de là nous échangeâmes nos découvertes, et il fallut revoir toute l'église pour regarder ensemble ce qu'isolément chacun avait su trouver. Tel est l'attrait de ces flâneries, en un si beau lieu, que ses merveilles vous font oublier l'affreux plafond de Clément XI avec son apothéose de Chiari, — une glorification d'opéra, — et que même les pompeuses machines de Conca, de Grecolini, d'Odazzi, de Piastrini seraient inaperçues, si les sujets singuliers qu'elles représentent en l'honneur de saint Clément ne soulevaient par leur bizarrerie des questions auxquelles seule peut répondre la légende.

—

Peu de personnages légendaires sont plus virtuellement affirmés par l'histoire que saint Clément le Romain. Il figure le quatrième sur la liste des pontifes ; on sait qu'il a voyagé avec saint Paul qui, dans son *Épître aux Philippiens*, le désigne parmi ses coopérateurs des luttes évangéliques dont les noms sont inscrits au livre de vie. » .... *Una cum Clemente et cæteris adjutoribus meis, quorum nomina sunt in libro vitæ.* » Son homonyme d'Alexandrie l'assimile aux apôtres ; Rufin en parle dans les mêmes termes ; les annales chrétiennes signalent son influence répressive lors des premiers troubles qui ont agité l'église de Corinthe, et il nous reste sur ce point un témoignage décisif : deux *Épîtres* en grec et en latin de Clément aux fidèles de Corinthe, la première desquelles est un très-beau et peut-être le plus ancien monument (après les Actes apostoliques) des lettres chrétiennes au premier siècle. Les pères du troisième et du quatrième nous apprennent que saint Clément a le premier envoyé des missionnaires dans les Gaules ; nos annalistes lorrains prétendent même qu'il les a visitées et saint Clément a sa légende locale au diocèse de Metz ; enfin on croit qu'il fut martyrisé lors de la troisième persécution, sous l'empereur Trajan.

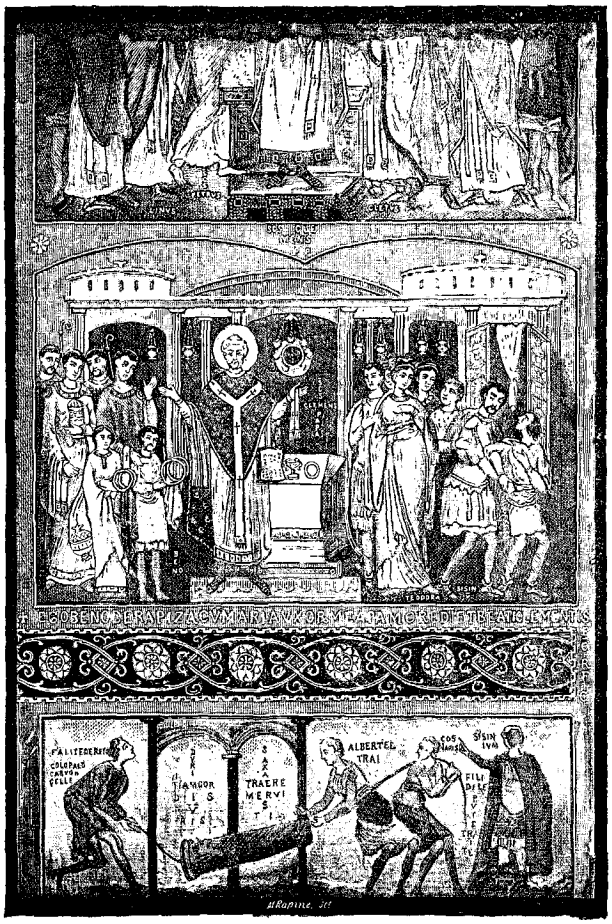
Mais en dépit de ces éléments de notoriété, l'origine du bienheureux Clément est demeurée incertaine, et sur ce point, qui pour éclairer la fondation de notre basilique a une haute importance, trois versions ont eu cours, la plus accréditée desquelles, bien qu'accueillie par l'histoire, est la seule qui puisse être infirmée *avec preuves*. C'est, d'après Alban-Butler, théologien orthodoxe du Northampton, que toutes les *Bio-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

graphies attribuent à Clément le Romain une origine juive, se fondant sur ce fait que, dans sa première *Lettre aux Corinthiens*, il se déclare fils de Jacob. Deux fois j'ai lu, non-seulement la fameuse épître, mais tout ce qui nous reste de saint Clément, sans y trouver trace de cet aveu, qui ne laisserait pas que d'être embarrassant.

Selon le même hagiographe, ce fils de Jacob aurait eu nom *Faustinus*, dénomination très-peu sémitique.

La seconde tradition, fort accréditée de tout temps dans Rome, est que saint Clément appartenait à la race Flavienne et qu'il eut au bas du Cœlius, parmi les domaines de sa famille, proche de l'amphithéâtre de Vespasien, un palais où il s'était construit un oratoire après sa conversion. Observons, car ce point est essentiel, que nombre d'églises et que la plupart des premières communautés ont été constituées ainsi. Des fouilles très-récentes auxquelles les découvertes effectuées à Saint-Clément ont donné carrière, montrent sous chacune des églises antiques les substructions d'un oratoire, d'une chapelle façonnée d'ordinaire avec de méchants matériaux, et impliquée aux solides murailles d'un palais. Le nouveau converti, s'il était propriétaire et grand seigneur, recevait ses clients, ses néophytes dans la chapelle de la maison où l'on se réunissait dans de doctes entretiens, et où des lévites étaient hébergés ; puis en mourant, le maître léguait à ses frères cet embryon d'église et de communauté. — Tous les temples des premiers siècles qui n'ont pas été édifiés sur la sépulture d'un martyr se sont établis de la sorte, j'oserais presque l'affirmer.



Légende de saint Clément le Romain : épisode de Sisinius (fresque du neuvième siècle).
Dessin de Rapine d'après une photographie.

Or, des restes de palais se trouvent accolés à l'ancienne basilique souterraine de Saint-Clément et communiquent avec elle. La maçonnerie indique une construction antérieure au second siècle ; en quelques endroits elle est mêlée de grandes briques, matériaux employés même avant Romulus, témoin les remparts d'Arezzo cités par Vitruve. Ces bâtiments sont campés sur d'épais parements de structure étrusque à laquelle on ne peut se méprendre.

Ces circonstances indiquent que le fondateur fut un personnage de marque, possédant un palais où il se donna le luxe d'une chapelle, et ce qui achève de le démontrer, c'est que Clément Ier n'étant pas mort à Rome, où ses restes ne sont venus qu'au neuvième siècle, l'église n'a pu avoir son tombeau pour origine. Toutefois rien ne justifie que Clément le Romain soit issu de la maison Flavienne ; il est permis de supposer que les premiers hagiographes ont confondu notre héros avec saint Clément d'Alexandrie, qui s'appelait *Titus Flavius Clemens*.

La troisième version sur cette généalogie, la seule qui soit appuyée sur des écrits d'une authentique ancienneté, attribue au quatrième des papes une origine romaine et patricienne. Elle est compatible avec les assertions précédentes, ainsi qu'avec l'énorme popularité que démontre la romanesque légende du saint. Il serait en effet presque sans exemple, et c'est une triste observation à faire, car elle est applicable à tous les temps, il serait invraisemblable que tant de renommée populaire se fût attachée à un homme pauvre et à un nom plébéien.

—

Ce n'est pas sans une émotion supérieure à la curiosité ordinaire qu'on se dispose, dans une des basses nefs, tandis que les custodes allument leurs torches, à descendre de cette église où tant d'antiquités vous ont séduit, dans un monument d'une antériorité plus respectable encore, où le temps n'a rien dénaturé sous prétexte de restaurer et d'embellir. On est certain que les flambeaux révéleront des salles où saint Augustin, saint Sylvestre, saint Grégoire le Grand ont fait retentir leur voix ; on sait que pendant huit cents ans personne n'a contemplé ce sanctuaire, où Grégoire VII officia le dernier.

Les peintures des âges reculés sont des documents d'art conservés si rarement ! La plus ancienne dont fassent mention les histoires romaines ne date que de cent soixante-treize ans avant notre ère. C'est le tableau commémoratif, qu'après avoir soumis l'île de Sardaigne, le consul Sempronius Gracchus plaça dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le temple de Matuta mère, sur le marché aux Herbes. Cet ouvrage, qu'on voyait encore au temps de Tite-Live, représentait « *la forme* de l'île, où étaient peints des simulacres de combats ». Les *traditori* ont traduit *insulæ forma* par : *l'île personnifiée*. Mais comme dans le texte on ajoute que, *sur cette forme* de la Sardaigne (*in ea*) des combats étaient dessinés, il fallait bien que ce fût une surface géographique, et non la figure d'un personnage.

Eh bien, on retrouverait *l'ex-voto* du consul Sempronius Gracchus, que ce morceau ne serait guère plus curieux et n'aurait pas plus d'importance pour l'histoire de l'art que les peintures clémentines, de si longtemps antérieures à la Renaissance.

Quand Pascal II fit reconstruire *San Clemente*, on ne laissa dans l'église inférieure que des pilastres de marbre et quelques colonnes : ces blocs marquent encore la séparation des nefs. Le crépi des murs fréquemment écorché laisse voir les assises irrégulières d'une bâtisse formée en général de matériaux inférieurs, enchevêtrés avec des portions bien plus antiques. Dès que les flambeaux cessent d'osciller devant vous, les compositions se révèlent. On reconnaît que le temps, que l'humidité ont beaucoup détruit en faisant tomber la pouzzolane des revêtements : mais outre que de grandes pages sont demeurées presque intactes, tout ce qui n'est pas à néant a gardé la fraîcheur de son coloris. L'aspect général, à ce point de vue, est celui des mosaïques de Ravenne, je dirai même des premières fresques du Campo-Santo à Pise, si l'usage de couleurs plus crues et plus montées, des ocres surtout qui font des rouges, des jaunes fondus très-décoratifs, ne donnait à ces tableaux une simplicité d'effet plus antique. Quant au dessin, il a en général plus de souplesse et de mouvement; dans les portions les moins anciennes les compositions sont plus librement pittoresques qu'elles ne l'étaient sous la main des contemporains de Ducci et de Giotto.



Saint Blaise retirant une épine de la gorge d'un enfant. Fresque sur un pilastre (neuvième siècle). Dessin de Rapine d'après une photographie.

Procédons, par ordre de date autant que possible, à une analyse rapide de ces curiosités peu connues, qui n'ont pas encore été expliquées.

Récemment on a trouvé deux têtes de grandeur naturelle, l'une sur un îlot d'enduit fort épais, l'autre sur un crépi très-mince qui laisse transparaître les pierres. Ces fragments sont jusqu'ici les plus vieux titres nobiliaires du monument. L'un représente une femme, vrai type de la matrone romaine à l'œil noir, aux sourcils bien arqués sous un front bas. Cette figure encadrée dans un nimbe paraît être de la fin du quatrième siècle, elle rappelle avec plus d'art les procédés usités dans les fresques des catacombes. Le pendant les reproduit plus sensiblement encore; c'est une tête d'homme avec le buste drapé à la romaine. Des cheveux courts accompagnent le front qui est peu élevé, le nez est fortement aquilin, le menton saillant et large, les yeux d'une belle coupe, la bouche accentuée, le masque lié aux épaules par un cou bien attaché. Cette fresque est obtenue par une suite de tons passés les uns sur les autres, formant des teintes plates : procédé qui caractérise aussi les imagiers des catacombes. La femme est peut-être Evodia ou Eutychen, que saint Paul donne pour auxiliaires à saint Clément, ou Domitille qu'il a convertie. Quant à l'homme, il serait difficile d'étayer une supposition. Toujours est-il que, de l'avis des plus compétents, cette tête, d'un style et d'un galbe purement romains, ne peut guère avoir été peinte plus tard que l'an trois cent dix. Ce *vir togatus* permet donc d'attribuer à cette portion de l'église une origine antérieure à Constantin.

Les plus anciens fragments, mais bien mutilés, que l'on trouve ensuite dans l'aile du nord, datent du huitième siècle, et offrent trois sujets empruntés à la légende de sainte Catherine d'Alexandrie. C'est la plus ancienne mention iconographique de cette vierge-martyre; elle dément les historiens critiques qui ont soutenu qu'elle ne fut pas honorée en Occident avant la seconde croisade. La découverte de ses reliques au bas du Sinaï, par des chrétiens d'Égypte qui les déposèrent au sommet du mont, dans le couvent de Sainte-Hélène, fit un grand bruit au temps de saint Grégoire III, originaire de Syrie; c'est à cette époque sans doute ou peu après, de 740 à 760, qu'on représenta la vie d'une sainte que cet événement avait remise en vogue. — Ces peintures, où l'on trouve quelques intentions de mouvement, sont d'une remarquable sauvagerie.

Elles sont plus barbares que celles dont est l'objet saint Grégoire le Grand, à raison sans doute des homélies qu'il a prononcées dans cette église. Il y a un petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sujet presque détruit où il est représenté écrivant à saint Augustin de Canterbury pour le féliciter de la conversion des Anglais. Les trois autres sont tirés des crits si nombreux de saint Grégoire qui, retraçant quelques traits du saint moine Libertinus, raconte comme quoi ce religieux chargea un serpent de garder les légumes du monastère de Fondi, qu'un maraudeur enait dérober chaque nuit en escaladant les murs. Le serpent garrotta de ses replis le pied du délinquant, et il siffla pour appeler Libertinus qui délia le captif et l'autorisa, pour éviter le péché, à venir désormais chercher à la maison les fruits dont il auait faute.

Ce Libertinus était d'une telle humilité que, bâtonné par son supérieur, il se représenta devant lui avec autant de douceur que si rien ne se fût passé, et l'abbé en fut tellement ému que, se prosternant devant le simple frère, il lui demanda pardon. Un jour, comme Libertinus entrait à Ravenne, une femme prit son cheval par la bride et contraignit le religieux à venir ressusciter un enfant qu'elle venait de perdre. Ces traits légendaires, évoqués par les écrits de saint Grégoire, ont évidemment été peints postérieurement à sa mort en 604; mais ils peuvent l'avoir été moins d'un siècle après, sous Grégoire II, qui était un Savelli et qui fut, je crois, titulaire de cette église. Les papes illustraient volontiers le prédécesseur canonisé dont ils portaient le nom. Ces fresques, en grande partie détruites, sont placées sous la chapelle Sainte-Catherine. Elles ont pu être exécutées de 715 à 730, car elles rappellent de près les manuscrits vaticans de la même époque.

Je crois pouvoir indiquer encore la trace d'un art propre à l'Occident dans deux peintures placées côte à côte et qui semblent, sinon d'un âge différent, faites tout au moins par deux artistes très-inégaux en talent. Un pan de mur réunit, à la suite du *Christ en croix*, quelques traits de la vie de Jésus relatifs à la Résurrection, à la Rédemption, à l'Eucharistie, symbolisés par *les Saintes femmes au tombeau*, par *Adam tiré des limbes* et par *le Miracle de Cana*. Ces peintures sont faibles et peu mouvementées; le dessin du Christ en croix est barbare.

Le compartiment voisin, exécuté de toute évidence en vue de compléter un exposé doctrinal, est plus remarquable. C'est la plus ancienne représentation connue de l'*Assomption de la Vierge*. Autour du tombeau, ouvert et dressé sur champ, les apôtres expriment leur stupeur par des visages, par des attitudes d'un mouvement aussi varié qu'énergique. Couverte d'un ample manteau que relèvent ses bras étendus, les yeux au ciel où elle voit son Fils assis au milieu de quatre anges et enveloppé d'un nimbe ellipsoïde, la madone s'est élancée. La scène est d'un mouvement qui n'a rien encore de l'immobilité byzantine.



Daniel épargné par les lions (pilastre peint au neuvième siècle). — Dessin de Rapine d'après une photographie.

Ces compositions anathématisent l'hérésie des Pélages et leurs erreurs concernant la grâce, le saint sacrement, le péché originel et la divinité du Christ. Aussi dans le voisinage a-t-on introduit, armé de sa *Chronique* et de son Poëme contre *les Ingrats* (ou négateurs de la *Grâce*), saint Prosper qui vint de Marseille, appelé par saint Léon le Grand, pour combattre avec Augustin contre les Pélages. Afin de mieux affirmer l'intention, à l'une des extrémités du tableau de l'*Assomption* on a placé saint Vit, archevêque de Vienne, qui avait terrassé (contre les Ariens) des erreurs analogues. Il fait pendant à l'illustre pape Léon IV, un Romain des anciens âges, qui expulsa les Sarrasins, qui fortifia Rome, bâtit l'enceinte léonine autour du Vatican, et fit de grandes restaurations dans l'église de Saint-Clément. Le nimbe vert et carré qui encadre sa tête est un indice qu'au moment où il fut pourtrait, il vivait encore. Cependant il ne faudrait pas, en général, accorder à cette présomption une autorité absolue : elle concourt à la probabilité sans garantir la certitude. Léon IV, qui fut canonisé, porta la tiare de 847 à 855. C'est lui qui a fait composer cette fresque : la formelle et curieuse inscription qui nous édifie sur ce point montre la prosodie latine en décomposition : elle contribue aussi à indiquer l'âge des peintures.

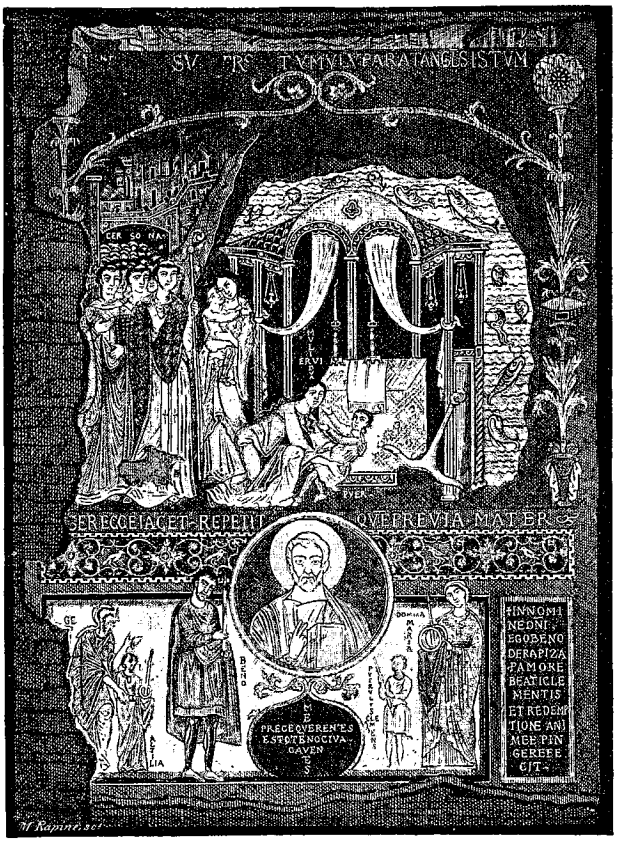
QUOE HAEC PRAE CUNCTIS SPLENDET PICTURA DECORE,
COMPONERE HANC STUDUIT PRÆSBITER ECCE LEO.

On n'hésitera pas à rattacher à la même période une grande fresque détruite, sauf deux groupes de têtes symétriquement alignés où le Révérend Père Joseph

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mullooly croit reconnaître l'assistance du concile tenu au cinquième siècle dans cette église par le pape Zozime, pour la condamnation de Pélage. Cependant parmi les trente-deux figures du groupe de gauche, on remarque beaucoup de femmes, et quelques-unes approchant de la beauté. Au delà de celui de droite sont représentées en équilibre des balances à deux plateaux avec ces paroles : *Stateram auget modium justum* (le juste poids glorifie la balance) : elles sont extraites d'une Épître de saint Clément. Très-ancien exemple d'une balance à deux bassins; mais le baptistère de Constance, fille de sainte Hélène, en fournit un autre bien antérieur, gravé en tête d'une inscription.

Au début du neuvième siècle, des événements qui ont profondément séparé Rome et les Occidentaux de l'Empire d'Orient, modifièrent les conditions de l'art : l'hérésie des Iconoclastes éclose au cinquième siècle sous Zénon avait repris faveur; elle devint tyrannique sous Léon l'Isaurien qui la fit autoriser par un concile tenu à Constantinople. Malgré les foudres de Grégoire II et de ses successeurs, la fureur contre les images s'étant prolongée sous Léon le Khazare et sous Léon l'Arménien, ceux qui les peignaient, chassés de Constantinople, furent contraints à s'exiler en Occident où restait en honneur un culte abominé dans leur patrie. L'Italie accueillit donc ces artistes, que les papes protégèrent et qui, de leurs États, se répandirent dans les contrées orthodoxes.



Miracle en faveur d'une veuve au tombeau de saint Clément ; portraits des donateurs (fresque du dixième siècle). — Dessin de Rapine d'après une photographie.

C'est à ces faits qu'il convient de rattacher l'influence grecque ou, comme nous disons, byzantine, et nous la voyons dès ce moment apparaître dans une peinture d'un caractère irrécusable. Au nord de la crypte se trouve une madone diadémée, chargée de pierreries ou de drachmes; elle est posée de face, les yeux fixés devant elle, avec son Fils verticalement au-dessous, de face aussi, et dans cette immobilité des sphinx à laquelle ces gens-là avaient systématiquement condamné leurs figures. A droite, à gauche, deux saintes dont on ne voit plus que les têtes, ne sont pas moins momifiées; au-dessus, dans un médaillon, le Christ imberbe et drapé comme aux temps primitifs, est d'une autre main s'il n'est pas antérieur. Plus bas que les figures latérales se font pendant deux sujets du *Sacrifice d'Abraham;* on les croirait copiés sur un de ces olifants sculptés que l'art sarrasinois envoyait aux preux du cycle carolingien. Comme cette peinture a été trouvée sous une autre, le révérend Mullooly incline à la faire remonter jusqu'à l'an 600. Dans ma conviction elle n'est pas antérieure à la seconde moitié du huitième siècle, si même elle n'est pas du neuvième.

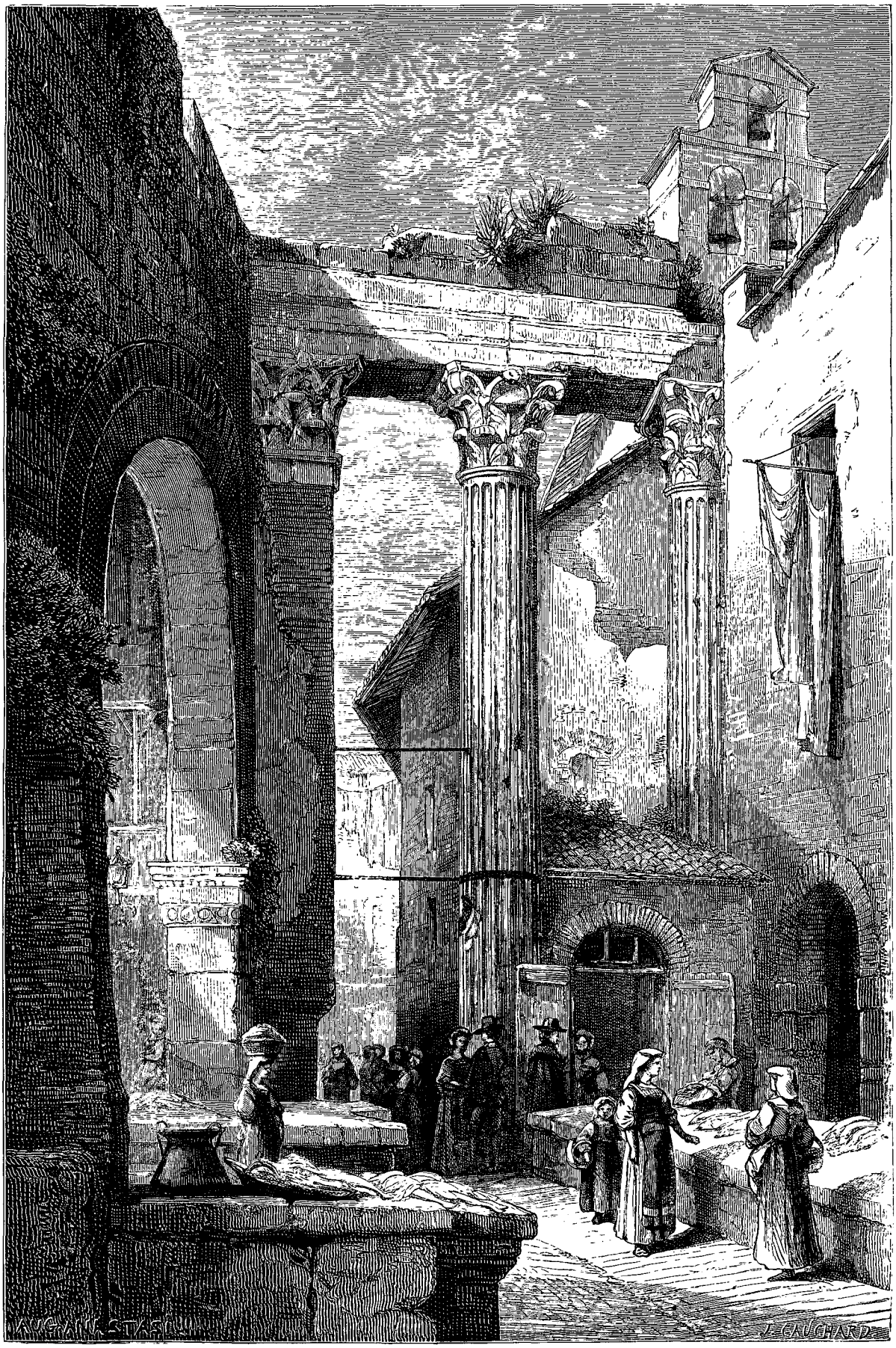
Le style purement grec de cette petite chapelle en forme de niche, nous le verrons bientôt fléchir et se modifier, parce qu'à ce moment-là ceux qui l'importaient pouvaient encore subir l'influence de l'art plus libre, plus dramatique et plus vivant des races latines; tradition qui n'était pas tout à fait éteinte à la fin du neuvième ou au début du dixième siècle. Des monuments vont nous révéler, en effet, sous cette date lointaine, l'essai avorté d'une renaissance, avorté parce que bientôt l'inspiration romaine acheva de mourir, et que l'école grecque, restée maîtresse absolue du champ, finit par imposer son iconographie dans l'immobilité symétrique de laquelle les Orientaux satisfaisaient leur instinctive aversion contre les images.

Ces suprêmes productions d'une école hybride, rattachée à la filiation romaine par le mouvement, par le sentiment et l'esprit, à l'école de Byzance par la manière et le costume, personne n'en aurait soupçonné l'existence si les cryptes de Saint-Clément n'offraient cette transition.

Francis WEY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portique d'Octavie (côté de la *Pescheria*). — Dessin original de A. Anastasi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V (suite).

Un texte italien de l'an 900. — L'art soutenu au neuvième siècle par les bourgeois de Rome. — Roman de saint Alexis le pèlerin, etc.

Jusqu'ici nous n'avons entrevu le pape Clément Ier dans son église qu'à l'état épisodique : l'invention des restes de ce pontife par saint Cyrille et leur translation sous Nicolas Ier, c'est-à-dire de 858 à 869, cette rentrée d'un patricien martyr dans sa demeure après sept siècles d'exil, va rendre au culte du saint un nouvel essor.

C'est, selon toute apparence, de l'an 900 à l'an 940 que l'on se mit à peindre sur les murs de la principale nef la série considérable des illustrations d'une légende devenue soudainement populaire. Ces sujets, nombreux et les plus intéressants, sont en général bien conservés. Le premier qui se présente, sur un pilastre épais et très-large tout voisin du maître-autel, est la page la plus importante de la série : c'est *la Conversion de Sisinius*, l'ami de Domitien[2].

Le sujet principal est celui du centre, qui représente une église éclairée par sept lampes, répondant aux sept dons de l'Esprit de lumière. Celle qui surmonte l'autel où sont placés le missel et le calice, est elle-même à sept flammes disposées dans un lustre circulaire. On a choisi le moment où saint Clément, qui officie le pallium sur l'épaule et vêtu d'une chasuble retombant en pointe, se retourne les bras étendus, le manipule entre le pouce et l'index de la gauche, pour psalmodier : « *Pax Domini sit semper vobiscum!* » et où le païen Sisinius, attiré dans le temple par une malveillante curiosité, devient aveugle et sourd. Ses pas sont incertains ; un jeune serviteur étonné le conduit. La pieuse femme du courtisan, Teodora, contemple la chose avec une surprise qui n'a rien de douloureux. Des diacres, des évêques placés de l'autre côté de l'autel présentent les donateurs de la fresque, qui, vêtus avec élégance, apportent des couronnes. Ils sont, comme stature, plus petits de moitié que les personnages du drame : une inscription qui domine les arabesques sur lesquelles le tableau repose, nous a transmis les noms de ces personnages.

EGO BENO DE RAPIZA CUM MARIA UXORE MEA
PRO AMORE DEI ET BEATI CLEMENTIS.

L'espace étant trop court pour continuer, les caractères suivants ont été verticalement superposés au-dessous de la dernière lettre de *Clementis* : P. G. R. F. C. Ils offriront plusieurs fois le plus singulier mode d'abréviation que je pense avoir rencontré : les initiales de chacune des syllabes comprises en un membre de phrase : *PinGeRe FeCi*. Ailleurs, la même formule en toutes lettres, débutant par *ego Beno*, etc., se termine par *fecit* : — *Ego... fecit*. C'est du latin fort décomposé.

Mais le sujet traité en prédelle avec plus de négligence nous apportera de bien autres curiosités philologiques! Sisinius ayant commandé à ses serviteurs de garrotter Clément, ils lient et entraînent un fût de colonne que, par un prodige, ils prennent pour le saint. Celui-ci s'est échappé par l'extrémité opposée ; il n'est représenté que par ses dernières paroles, prononcées en traversant le portique où le peintre les a inscrites : « DURITIAM CORDIS VESTRIS (*sic*).... SAXA TRAERE MERUISTI. La dureté de votre cœur.... Tu as mérité de traîner des roches ».

Les deux valets de Sisinius qui s'évertuent à tirer, se nomment *Cosmaris* et *Albertel*. Le premier a enlevé la corde sur son épaule : placé en sens inverse, le second tire aussi : « ALBERTEL TRAI, » dit la légende écrite sur sa tête. « Albertel tire. » — *Trai* n'est plus latin; c'est de l'idiome vulgaire. Du côté par où le saint s'est enfui, un personnage, probablement de sa suite et qui a nom *Colopalo*, se détourne. Poussant avec un bâton, ou secouant avec un câble la base du fût de colonne, il s'adresse du regard à un serviteur qui tire à l'autre bout, et lui jette quelques mots figurés ainsi : « FALITEDERETO. » Pour trouver le sens de ce groupe de syllabes, j'estime qu'il faut le décomposer en ces quatre mots : *Fali te de reto!* et le traduire par cette phrase ironique : « Abuse-toi *de* ou par ce piége! » C'est de l'italien mal dépouillé des formes latines : *de reto* pour *di rete* est explicable par une propension de la décadence à assimiler à la plupart des substantifs les formes de la seconde déclinaison.

Que l'inscription soit en langage italien, on le démontrerait par celle qui est placée en pendant, et sur laquelle aucune incertitude ne peut être soulevée. Mais l'apostrophe de Sisinius est trop grossière pour être reproduite.

Dans la composition centrale, les costumes sont grecs, mais à l'ordonnance préside une certaine unité; le cadre est rempli avec un art incontestable, car les

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353.
2. Voir, pour ces peintures et celles qui vont suivre, les dernières planches de la précédente livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intentions, sans être forcées, sont indiquées d'une manière franche, naturelle, et les têtes sont loin d'être inexpressives. Ces artistes-là réussissaient mieux les figures jeunes que les vieilles, les têtes de femmes que les figures viriles, les personnages drapés que ceux qui ne le sont pas : c'est un trait caractéristique de l'art chrétien. La figure de Teodora est jolie, bien vêtue, souple et d'un jet heureux.

Nous reverrons dans la suite de cette légende toute la famille donatrice de Beno de Rapiza, au bas de la représentation du miracle arrivé devant le tombeau sous-marin de saint Clément, lorsqu'une veuve y retrouve son enfant oublié aux fêtes de l'année précédente. Au-dessous de la fresque est, dans un grand médaillon, le pontife à qui Beno, son fils Clément, sa fille Atilia, sa femme Maria et l'aïeule des enfants, apportent chacun un cierge avec des couronnes. Précieuses études de costumes. Dans un autre médaillon est ajoutée en double croix cette oraison d'une latinité barbare :

ME PRECE FERENTES ESTOTE NOCIVA CAVENTES.

Le motif supérieur, détruit comme au panneau précédent, représentait la construction du tombeau par un ange; l'inscription à demi conservée en fait foi.

Quant au tableau principal, l'arrivée du clergé de Kherson avec son évêque en tête, pour assister au prodige de l'enfant retrouvé sain et sauf, l'œuvre est des plus remarquables, tant par l'architecture du petit monument où l'autel apparaît (les rideaux du tabernacle ayant été symétriquement relevés), que par le dessin des figures reproduites dans une double action. La mère accroupie relève l'enfant qui lui tend les bras; puis redressée, le serrant contre sa poitrine, elle appuie sa tête avec amour contre celle de son fils. Dans ce second sujet, le groupe est d'un mouvement si vrai, les draperies ont un tel style, que cette figure charmante rappelle les belles sculptures de Chartres et celles d'Erwin de Steinbach à Strasbourg. C'est également la pensée, l'esprit de l'Occident appliqués à l'art grec de Byzance; mais les artistes qui arrivent ici à ce résultat ont sur les contemporains de Giotto trois siècles d'antériorité. Le sanctuaire miraculeux où la scène se passe est couvert en grosses tuiles comme les églises de Ravenne; quatre arcades, en dépit de la symétrie, n'y sont meublées que de trois lampes, parce que ces lumières symbolisent les vertus théologales. L'ancre qu'on avait liée au cou du pontife, quand il fut noyé par l'ordre de Trajan, est rivée à un anneau contre la muraille; peuplés de poissons qui nagent, les flots de la mer enveloppent la chapelle miraculeuse.

Signalons encore deux pilastres extrêmement curieux qui pourraient bien dater du règne de Léon IV. Sur l'un sont représentés saint Gilles et saint Blaise, superposés. L'évêque Arménien, aux prières d'une mère éplorée, tire du gosier de son enfant une épine qui l'étranglait. C'est par ce motif que, pour être guéri des esquinancies, on va toucher à Sainte-Marie *in Via lata* la relique du gosier de saint Blaise. Au-dessous est figurée une manière de loup dévorant qui enlève une bête et l'entame avec ses crocs. Ce sujet est séparé du soubassement par un ornement dérivé de l'acanthe, et inspiré des arabesques antiques.

Sur l'autre pilastre, saint Antonin le martyr (au temps de Dioclétien) a au-dessous de lui le prophète Daniel à qui lèchent les pieds deux lions d'un galbe héraldique, tortionnés en symétrie dans la plus étrange posture. Le prophète qui fut ministre des rois de Babylone porte le costume galant et semi-guerrier des jeunes seigneurs byzantins du neuvième siècle. Un large ceinturon s'étale sur le surcot; le plastron est passementé d'ornements; des manches courtes et ouvrées à tuyaux laissent voir des manches longues et collantes, arrêtées au poignet par un parement brodé; les cothurnes sont élégants. Au compartiment inférieur se démènent cinq monstres qu'on pourrait appeler *des lions-garous*, trois desquels, dressés sur leurs pattes de derrière, aspirent à dévorer Daniel et ouvrent de formidables gueules. L'ornement du bas, courbes qui se rejoignent ménageant des rosaces entre des listels dentelés, est d'un goût exquis. Ce qui contribuerait aussi à faire supposer que ces pilastres sont antérieurs à la première moitié du neuvième siècle, c'est qu'il n'y est pas question de saint Clément, et que saint Gilles de Nîmes fut mis en réputation dans Rome à la fin du septième.

N'omettons pas une composition tout à fait grecque et plus récente : Cyrille et Methodius présentés au Christ, l'un par saint Clément dont il a rapporté les reliques, l'autre par saint André, prédécesseur de Methodius à l'apostolat des Scythes. Le Sauveur, drapé de la toge, est trop court de plus d'un tiers vu la grosseur de la tête. Il bénit à la grecque, c'est-à-dire l'annulaire courbé sous le pouce et les trois autres doigts étendus : exemple unique de ce rite oriental dans les monuments de Rome, mais non dans le reste de l'Occident, où on le rencontre de loin en loin jusqu'au douzième siècle.

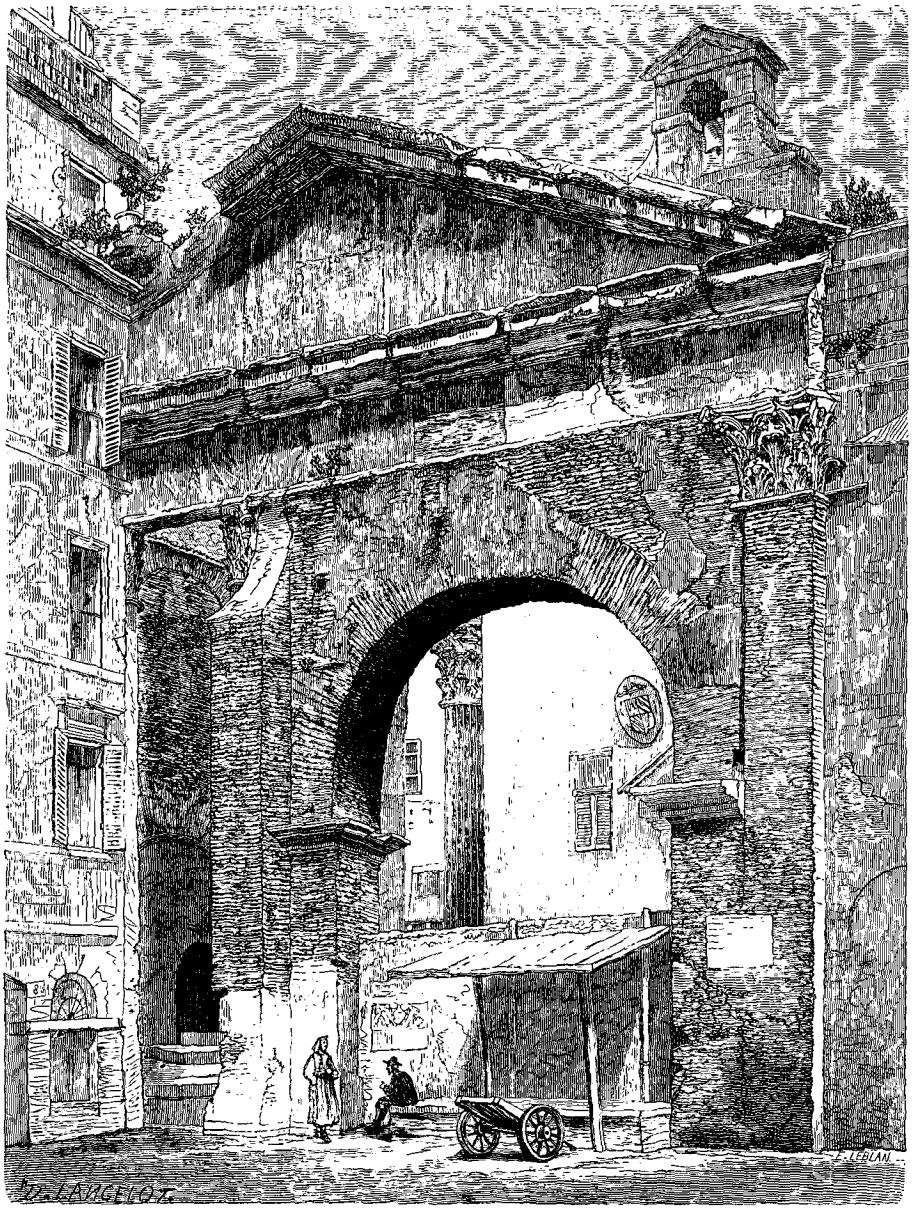
Au bas de l'église est une peinture qui ne peut être attribuée qu'aux auteurs des *Miracles de saint Clément*, déjà décrits. C'est la représentation des *Funérailles de saint Cyrille*, porté au Vatican à visage découvert, sur un *catafetto* que recouvre une riche courte-pointe. Les clercs en robe longue ont un cierge à la main; des thuriféraires agitent leurs encensoirs sphériques. Devant l'autel de Saint-Pierre se tient le pape qui prononce : « *Pax Domini*, etc.... » Ce pontife, qui est Nicolas Ier, est également figuré à la tête du cortége, coiffé d'une mitre ou tiare pointue à un seul cercle, et revêtu du pallium blanc semé de croix noires. A sa droite, marche affligé Methodius, le frère du défunt. Les deux saints et le clergé d'Orient portent la barbe, tandis que le clergé de Rome est rasé. Derrière le porte-croix du pape s'élèvent des bannières en étoffe semée d'or surmontées de la croix grecque. Sous la frise qu'encadrent deux inscriptions, il est dit que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Maria la bouchère (*macellaria*), pour la révérence de Dieu et la médication de son âme, a fait peindre cela. »

Voici donc, dans des édifices religieux, bien avant le développement des monastères et l'impulsion donnée par les Franciscains et les Dominicains, voici des œuvres d'art dues à la munificence de la bourgeoisie romaine. On en peut conclure qu'à travers les événements du moyen âge la commune gardait une certaine prépondérance et que les moyennes classes avaient recueilli les dépouilles du patriciat évanoui. Rien n'est plus vrai : ce n'est pas avant la fin du dixième siècle que des discordes civiles ont ruiné Rome, saccagé, avili les propriétés, et éteint pour deux cents ans et plus les lueurs intellectuelles qui s'étaient reprises à rayonner.

Le long de cette nef, pour combler peut-être un vide,



Fronton du portique d'Octavie. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

on a, vers la même époque, la fin du neuvième ou le début du dixième siècle, groupé en un seul frontispice les principaux traits de la légende de saint Alexis. Ils sont peints, entre une ravissante ornementation de rosaces et de compartiments garnis de fleurs parmi lesquelles circulent des oiseaux, et un couronnement à moitié détruit, où figurait le Christ encensé par les deux archanges Michel et Gabriel, accostés de saint Clément et de Nicolas Ier.

Les trois actes de ce petit drame édifiant se passent devant la demeure du sénateur Eufimianus, père de ce pèlerin qui tout jeune a quitté le toit paternel pour s'exiler en Palestine. Les bâtiments du palais occupent les trois quarts du fond. Placé au milieu de la fresque, sous une fenêtre d'où le contemple sans le reconnaître sa fiancée qu'il a abandonnée le jour même de leurs noces, Alexis, rentré dans Rome avec le bâton et la valise du voyageur, va au-devant du patricien qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pescheria Vecchia. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrive à cheval suivi d'une escorte. Le pèlerin offre, sans être reconnu, ses services à son père, qui l'agrée au nombre de ses valets.

Cette figure qui marche et qui parle est posée avec une naïveté qui n'exclut point l'observation de la nature; on comprend que le jeune homme sollicite humblement et persuade avec chaleur. Il se détache d'un groupe auquel il tourne le dos et qui représente une autre situation : le Pape suivi de son clergé et venant, averti par une voix du ciel, lever le corps d'un saint dans la maison d'Eufimianus. Ils trouvent à la porte, couché sur une natte, ce pauvre valet qui depuis dix-sept ans habitait sous un escalier le palais paternel. Dans la main d'Alexis était plié un écrit que le Pontife déroule et dont il donne lecture à l'assistance ainsi qu'aux parents éplorés; ce troisième sujet, pour la distribution des figures, est combiné avec les deux autres: les groupes se balancent, et la scène est occupée si habilement, qu'on croit d'abord n'avoir à examiner qu'un sujet homogène, savamment ordonné. On a placé le bienheureux dans un lit que couvre une courtepointe à médaillons alternés de croix grecques et de colombes. La fiancée d'Alexis accourue le serre dans ses bras; la mère, le père ont déchiré leurs vêtements et ils s'arrachent les cheveux.

Ce tableau fixe la date de l'aventure de saint Alexis: elle aurait eu lieu sous Boniface Ier, qui tint l'évêché romain de l'an 418 à l'an 422. Le nom du pontife est indiqué ainsi : *Boniphatius*. Cette curieuse peinture offre, dans l'inscription qui sert de légende, le plus singulier exemple qui soit peut-être de la décomposition prosodique du vers latin, et de la transition du rhythme scandé au rhythme syllabique et rimé. Les faits retracés par le peintre y sont résumés dans ces deux hexamètres :

NON PATER AGNOSCIT, MISERERIQUE SIBI POSCIT;
PAPA TENET CARTAM, VITAMQUE NUNTIAT ARTAM.

Il n'échappera à personne que chacun de ces vers, si on le coupe en deux, forme deux versicules de structure moderne à rimes léonines.

Ainsi, l'église de Saint-Clément, musée d'archéologie à son étage supérieur, galerie de peintures uniques au monde dans sa crypte souterraine, fournit, outre la révélation de certaines écoles inconnues, de précieux documents sur la décomposition de la latinité, et des échantillons de la langue italienne vers la fin du siècle de Charlemagne.

Le monument si tardivement retrouvé jette aussi de vives lumières sur l'origine des premières basiliques, sur les rites, les usages, le costume, aux époques les plus obscures, ainsi que sur l'ancienneté des légendes. Seulement, pour montrer tout l'intérêt que peut offrir une église de Rome, il fallait ne rien omettre; car le détail, ici, c'est le tissu même de l'histoire. Me pardonnera-t-on d'avoir ébauché ce travail d'exégèse?

—

VI

Ruche ouvrière du Théâtre de Marcellus. — Les temples enfouis de San Nicolò *in Carcere*. — Débris des portiques d'Octavie et quartier des poissonnières : ruelles, carrefours, palais déclassés. — Quelques profils du Ghetto ; aspects du lieu. — Aventure quasi-tragique d'une Parisienne. — La *région* des tanneurs — Retour au bord du Tibre : points de vue. — La *cloaca Maxima* et ce qu'en pensait Denys d'Halicarnasse. — Fortune Virile et temple du Soleil. — Sainte-Marie *in Cosmedin* et la Bouche de Vérité. — Excursion autour de la maison attribuée à Colà di Rienzo, etc.

Retournons un peu dans les rues et les carrefours, distractions nécessaires après les visites aux églises, aux galeries dont l'examen, pour qu'il en reste quelque chose, doit être une véritable étude. Les quartiers de la nouvelle Rome, qui ressemblent à ceux des vieilles cités populeuses, de Rouen, de Lyon surtout, d'Arles ou de Toulouse, à cela près que les régions *neuves* bâties sur l'ancien Champ de Mars sont moins jeunes que nos villes gothiques de la Gaule, ces dédales d'habitations en décadence où chaque siècle a laissé son empreinte, ont été peu explorés. On a dédaigné pour les monuments académiques et nobles ce menu peuple de bâtiments déguenillés. C'est un tort, car où l'admiration se rassasie vite, la curiosité se tiendrait en haleine.

Entre le revers méridional de la Roche Tarpéienne et le pont Fabricius, près de la place Montanara, où stationnent tout le jour pour causer affaires des paysans à qui l'on débite chaque dimanche des bouts de cigarre à la livre; sur ce forum, où griffonnent tant d'écrivains publics au service d'une plèbe que bariolent des costumes aux couleurs tranchées; dans ces parages, on rencontre un des purs monuments de la meilleure époque, le théâtre qu'Auguste dédia au jeune Marcellus, son neveu.

Telle est la perfection de l'œuvre, que les colonnes doriques et ioniques des deux ordres superposés qui soutenaient les arcades ont été adoptées depuis comme modèles de proportions par les architectes. Il reste un énorme segment de cet édifice, dont les Pierleoni et les Savelli avaient fait une forteresse au moyen âge. Depuis lors, le palais des Orsini a éventré le Théâtre de Marcellus et s'est niché dans l'intérieur; des maisons se sont adossées aux restes de cette haute muraille turriforme qui fait saillie sur la place Montanara. Aux deux étages des portiques, ainsi que dans les alvéoles de ce rayon de miel rongé par des fourmis, se sont cantonnés des artisans qui ont bouché les arcades avec de la brique, du moellon ou des platras. Les cintres du rez-de-chaussée à demi enfoui sont devenus des échoppes noires où Vulcain fait résonner son enclume; des guenilles pendent aux fenêtres; des tuyaux de poêle, des cheminées sortent confusément de cette ruine vivante et grouillante, où parmi des reprises sans nombre enfumées de suie l'œil reconnaît au second étage quelques beaux chapiteaux ioniques, et cherche au plan inférieur les couronnements de l'autre ordre, porté sur des colonnes engagées qui rentrent lentement dans la terre. Ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

morceaux retracent, au milieu des bicoques les plus misérables, la grandeur et le style des Romains.

Dans le voisinage de cette place Montanara dévolue aux petits métiers, se trouvait jadis, vers le milieu du vicolo della Bufala, la porte *Carmentale* de la première enceinte de Rome. On dit, mais il est loisible d'en douter, qu'elle tirait son nom de Carmenta, la mère du roi Évandre. En effet, sous le roi Servius qui a bâti cette muraille, on ne songeait plus, ou plutôt on ne songeait *pas encore* à la famille du roi Évandre.

Tout près du Théâtre de Marcellus, au fond d'une ruelle où le hasard ne vous conduira guère, se débat dans un conflit de masures une petite église, devant laquelle on passerait et où l'on entrerait dix fois sans soupçonner qu'elle recèle des vestiges de l'antiquité la plus haute. On a si bien remis à neuf San Nicolò *in Carcere*, que ses colonnes antiques et sa belle urne de porphyre vert, qui donne pour décoration à l'autel des têtes de Méduse, ne suffiraient plus à justifier une expédition jusqu'aux quartiers populeux qui environnent la place Montanara. Mais les bâtisses du moyen âge, auxquelles Saint-Nicolas est accouplé, masquent les ruines de trois temples l'un à l'autre contigus, qui remontent à la république romaine. Ils s'élevaient sur le *Forum Olitorium* ou marché aux légumes. Les colonnes cannelées d'un de ces édifices étaient en péperin et d'ordre dorique, — caractères d'une respectable antiquité. On s'accorde à penser qu'ils sont, l'un de la fin du cinquième et les autres du sixième siècle de Rome.



Porte de Saint-Ange *in Pescheria*. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Nombre d'étrangers cherchent sans les découvrir ces temples qui ont reçu plusieurs désignations hypothétiques. Profondément enterrés, ils ont dû servir au quatrième siècle à asseoir les fondations de l'église, tandis que les restes de leurs frises, de leurs entablements supérieurs sont engagés et perdus, soit dans les combles de Saint-Nicolas, soit parmi les toitures des habitations voisines. Si, pénétrant dans une petite cour derrière le transsept, on descend muni d'une torche, par une longue rampe, aux deux caveaux superposés de l'église, on trouvera dans le plus profond de très-gros blocs dont les assises sont disposées à la manière étrusque. Sur ces fondations vous reconnaîtrez les bases d'une série de colonnes, et vous distinguerez sans peine les péristyles des trois temples enfouis. Contre un des revêtements extérieurs de l'église, on voit se continuer deux colonnes cannelées encastrées au mur; en grimpant par une échelle sur la terrasse d'une maison voisine, on parvient à l'entablement supérieur d'un des temples. Leur moderne sépulture les poursuit et les emprisonne jusque dans les airs. Il y a moyen d'en saisir des fragments plus intéressants encore. Il faut pour cela traverser les combles de la nef, ressortir par le clocher et gravir une autre plate-forme que limite une muraille de gros moellons en marbre. De ce mur et de celui qui fait face ressortent en forte saillie les entablements, la frise, les architraves de deux de ces temples situés en regard l'un de l'autre. Ces couronnements sont d'un profil ferme, avec des modillons très-beaux, des ornements sobres et grassement exécutés, des moulures d'une proéminence hardie: tout ce qu'il faut pour produire d'en bas un effet puissant et savamment calculé. C'est sur les morceaux les plus antiques, et de tout près, qu'on apprécie le faire généreux et large et la grandeur élégante de ces constructions romaines, que rappelle de si loin l'indigente ornementation de nos architectes.

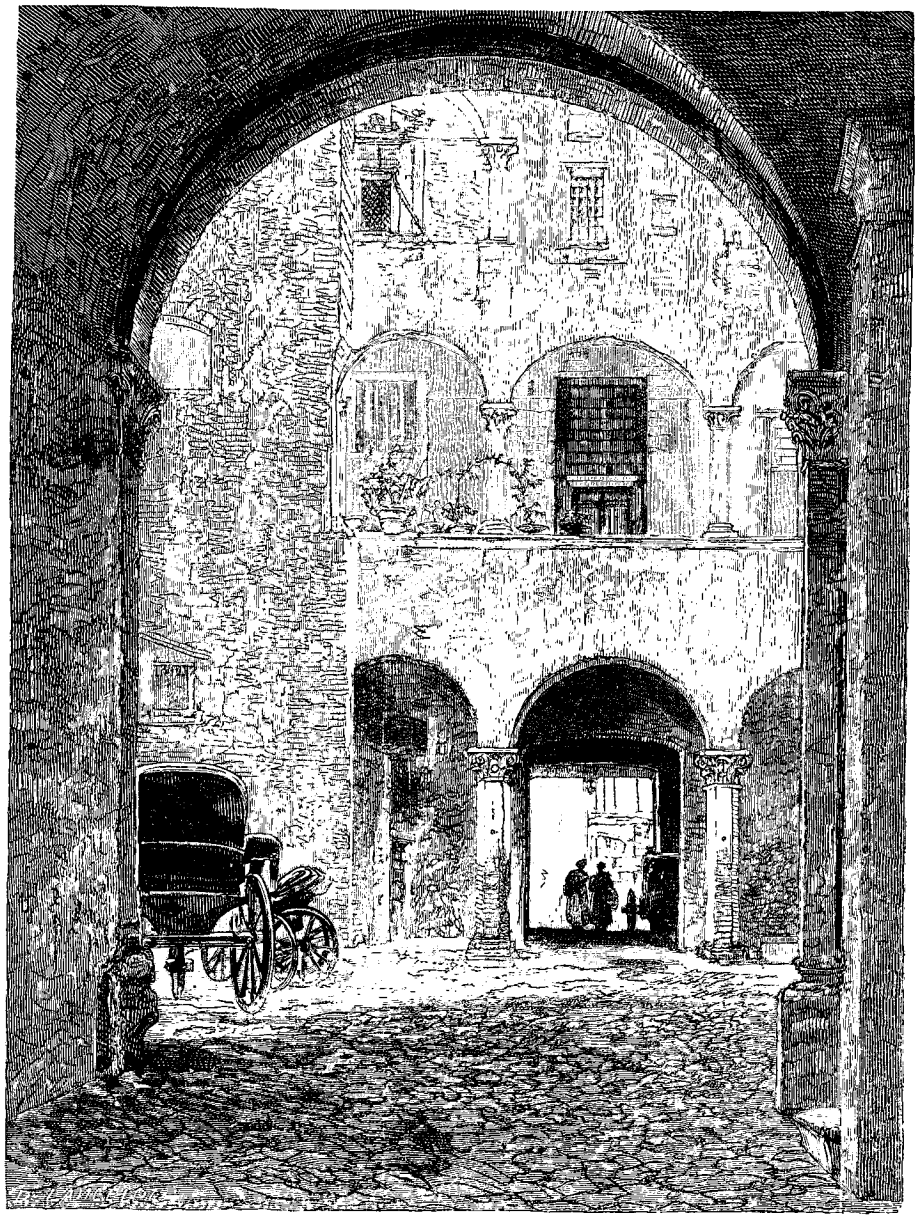
Lorsque doublant le pourtour du Théâtre de Marcellus on va se perdre dans la région de la Vieille Poissonnerie, on retrouve le souvenir d'Auguste dans un portique autrefois splendide dont les restes imposants, qui percent sur deux ou trois ruelles borgnes, délimitent les cloaques séculaires de la bohème israélite, étrange à Rome et volontairement séquestrée comme elle ne l'est plus nulle part.

Octave, qui avait dédié au fils de sa sœur le théâtre voisin, commencé par Jules César, plaça sous le patronage d'Octavie le nouveau portique, dans lequel il engloba les autels de Jupiter et de Junon. C'étaient sans doute les temples sans inscriptions signalés par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Velleius Paterculus dans le passage où il nous apprend que, pour dresser le Portique d'Octavie, Auguste abattit ceux qu'avait élevés Metellus à son retour des guerres de Macédoine. Seulement, il omet de nous dire ce que devint alors l'armée de statues ramenées de la Grèce et installées dans ce triomphal édifice par l'heureux Quintus Metellus. Peut-être les retrouverait-on sous le monument actuel.... contemporain d'Agrippa, et la découverte aurait du prix; car les statues qui furent placées là, cent quarante-huit ans avant notre ère, Alexandre le Grand les avait commandées à Lysippe pour honorer les héros tués au passage du Granique, théâtre des défaites de Darius et plus tard de Mithridate.

Du vaste péribole des portiques d'Octavie, brûlés sous Titus et restaurés par Septime Sévère, puis par

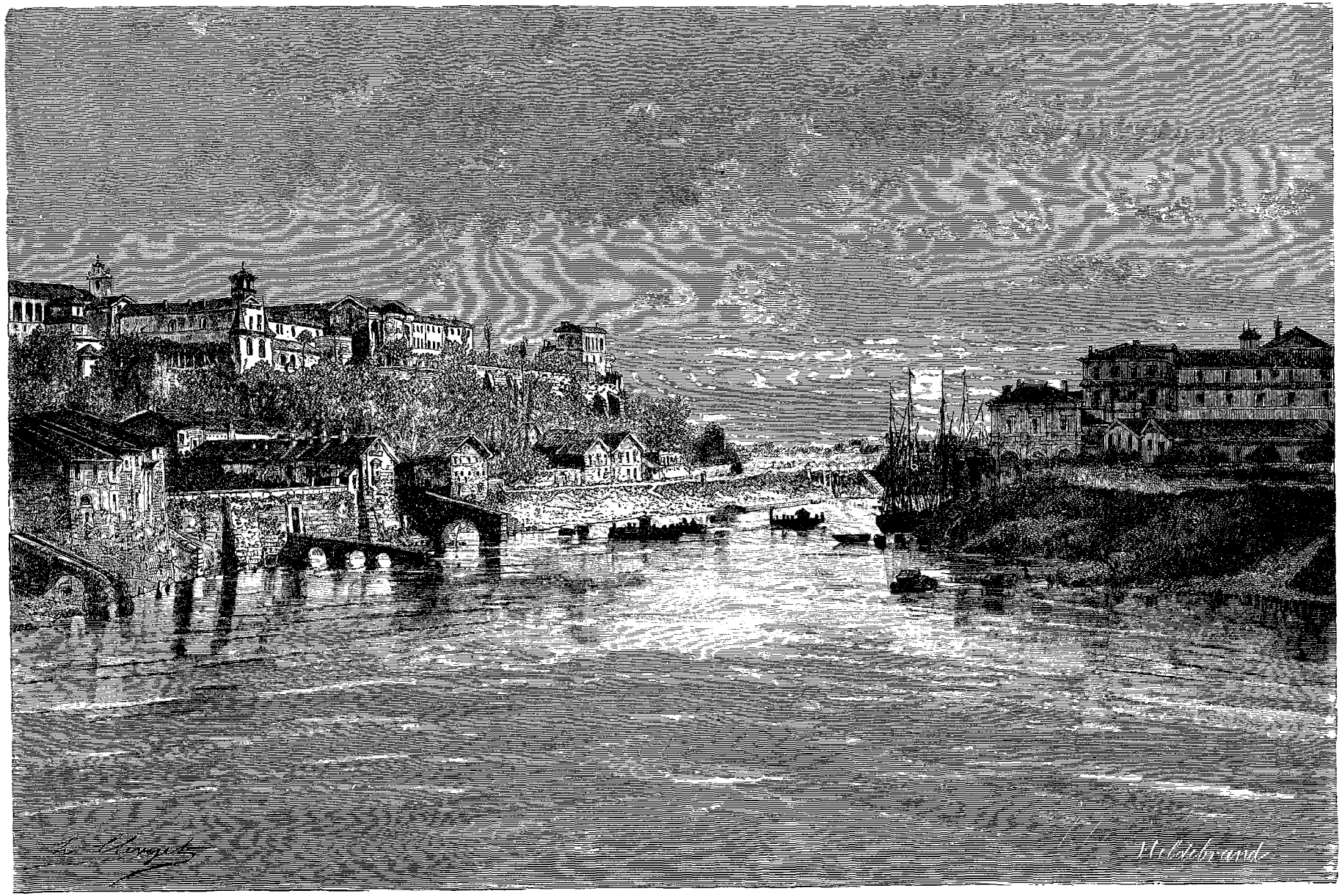


Cortile nel palazzo del Governo Vecchio (*via de la Pescheria*). — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Caracalla, il reste quelques colonnes qui font fuir la perspective d'une ruelle, des chapiteaux engagés dans des bâtisses en brique, et un énorme entablement avec un fronton, de la cime duquel retombe un long cordeau aboutissant à la potence d'un réverbère. Au centre est la petite église de Saint-Ange *in Pescheria* couronnée d'un beffroi couvert.

C'est de là que, le 19 mai 1347, Colà Rienzo, après avoir entendu la messe, sortit escorté de ses adhérents et du Vicaire apostolique pour monter au Capitole, où le peuple, par lui convoqué, lui conféra la seigneurie de la République romaine. Situés dans un quartier pauvre, aux masures incohérentes, les débris de l'antiquité sont liés de toute part à des bâtiments du septième au treizième siècle. Sous le fronton, on a inscrit une arcade pour remplacer deux piliers abattus; des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les bords du Tibre et le couvent de Sainte-Sabine sur le mont Aventin. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonnades avoisinantes il reste deux chapiteaux : l'un affublé de maçonnerie; l'autre, belle tête couronnée d'acanthes, posé sur une gaîne en brique : pilastre déshabillé de ses atours de marbre. Le principal effet du portique d'Octavie résulte du contraste de la grandeur, de la magnificence du style antique, avec la misère pittoresque, sordide et invétérée des tanières dévolues à la poissonnerie, à la juiverie, installées là par le moyen âge.

En tournant l'angle du portique, et après avoir passé sous une arcade basse, on débouche soudainement à la tête d'une rue étroite et profonde dont les maisons noires, d'inégale hauteur, sont obscurcies encore par des toitures en auvents et par des séchoirs établis comme à Smyrne en travers de la voie; cordeaux où se balancent des nippes aux nuances passées de vingt couleurs. Ces logis exhibent une arlequinade de toutes les époques et de toutes les destinations. La plupart d'entre eux ont été tour à tour des couvents, des palais, des oratoires, des maisons marchandes affectées à plusieurs commerces; enfin les voilà galetas et bouges à parquer la misère. Chacun a reprisé les murailles ou les a raccommodées à son usage, et telle est la qualité du ciment, qu'un pan de mur percé, rebouché, entamé, rapiécé, miné et raviné dix fois depuis douze siècles, demeure solide comme un rocher, sans que jamais on ait eu besoin de l'étayer. Il résulte de là que, devant chacune de ces étroites façades composées de pièces et de morceaux, on reconnaît comme sur un parchemin mal gratté où se sont succédé plusieurs textes, le plan et l'appropriation des habitations antérieures.

Le petit appareil romain, reste de quelque *sacellum* du bas-empire, formera des gaufrures variées avec les briques étroites du treizième siècle et les larges assises en travertin du quinzième. Vous discernerez d'étage en étage d'amples fenêtres rondes, bouchées et remplacées par de mignonnes croisées à colonnettes, condamnées à leur tour aujourd'hui. De vastes arcades dessinant leurs festons dans un mur que troue une fenêtre, rappelleront d'anciens portiques; une console perchée, un bas-relief ébréché, un fût de syénite ou de granit africain débordant de ces mosaïques de maçonnerie, trahiront tout un mystère de grandeur évanouie. Parfois c'est une frise qui court dans les airs, venant on ne sait d'où et n'aboutissant plus à rien. Des marbres souillés de suie se mêlent çà et là aux torchis de ces bâtisses; en plongeant des regards furtifs au fond des avenues ténébreuses, vous découvrez, parmi les ordures d'une cour borgne, des colonnades captives et les lambeaux croulants de quelque palais, tels que celui du *Governo Vecchio*, dont les portiques à demi suffoqués sont cachés parmi les bouges de la Poissonnerie.

A Rome, pour bâtir on n'a jamais démoli complétement : les constructions étant venues d'âge en âge se rucher les unes contre les autres comme des alvéoles, il en résulte que les vieux quartiers abandonnés au populaire retracent le rang et racontent la vie des castes qui de siècle en siècle s'y sont cantonnées. Les portes mêmes ont été retaillées ou rajustées; des serrureries merveilleuses, des grillages antiques et compliqués fermeront des cloaques; un sarcophage servira d'auge, un cippe de soubassement; les eaux immondes auront pour chenal des tombes contemporaines de Grégoire VII. C'est ainsi que le moindre édicule peut devenir un résumé d'histoire; mais il faut lorgner de près; car trop souvent, à force de passer de main en main, le livre s'est effacé.

De chaque côté de cette rue étrange sont couchées de larges dalles en marbre blanc, légèrement inclinées comme des lames tumulaires, et qui, formant une double file au pied des maisons, prennent à la tombée du jour, quand la rue est déserte, un aspect lugubre : il semble que les sépultures des aïeux sont rangées devant les portes. Ces blocs de carrare ou de cipollin, tirés des temples des dieux ou des palais impériaux, servent d'étal aux marchands de poissons. Quand sur ces tables on dépèce des espadons bronzés, des anguilles marines, des dorades au fiel bleuâtre, leur sang se mêle en chinures violettes et roses avec des filets de carmin, à la blancheur tendre du marbre effrité, pour composer des bouquets de couleur à mettre en joie un émule de van Ostade.

Lorsque le portique d'Octavie où l'on avait rassemblé, Pline et Pausanias le disent, nombre de chefs-d'œuvre de l'art grec, fut incendié sous Titus, le feu consuma le *Cupidon* de Praxitèle : Dion Cassius a signalé cette irréparable perte. C'est en creusant devant le portique d'Octavie qu'au dix-septième siècle on a exhumé la Vénus de Médicis, à l'entrée du quartier des Juifs, qui n'ont jamais songé, insouciance étonnante, à gratter la terre féconde dont ils foulent les trésors.

Depuis la révolution de 1848, le Ghetto est ouvert; mais lorsque les amis de l'égalité des cultes et de la *libertà* ont fait tomber les chaînes qui, la nuit, barraient le quartier juif, ses habitants élevés à la dignité civique des chrétiens réclamèrent énergiquement contre de telles faveurs. Le régime commun qu'on daignait leur appliquer, et qui les associait à l'impôt et aux charges de la ville, était en effet plus rigoureux que le régime d'exception sous lequel ils vivaient depuis le dernier siècle et qui, tant stigmatisé par la philanthropie étrangère, se réduisait à des immunités, à des priviléges dont ils revendiquèrent et obtinrent le maintien. Belle leçon pour les déclamateurs qui veulent tout tyranniser avec des abstractions théoriques ! La licence dans ce carrefour est tellement soustraite à tout contrôle, ces races prolétaires, croisées de Zingari, de Morisques et de toutes les dynasties confondues des Bohémiens, ces tribus dont la dénomination générique est devenue compromettante pour la secte judaïque, sont à ce point maîtresses chez elles, qu'il n'est pas toujours prudent, surtout à des femmes élégantes, de se risquer seules au Ghetto sans autre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mobile que la curiosité, et surtout le dimanche, où les boutiquiers de ce caravansérail exploitent les campagnards qui, pour venir s'approvisionner en ville, n'ont pas d'autre jour à perdre. Observons que sur ce point le gouvernement des pontifes surpasse en tolérance la République Suisse, et la libre Angleterre où les matières religieuses sont également réglées par l'autorité civile. Rome permet aux Israélites de tenir le dimanche boutique ouverte; elle n'interdit pas aux chrétiens de venir acheter au Ghetto ce jour-là, ni même d'aller, place Montanara, se faire raser *au pouce* par les barbiers en plein vent, où l'on attend son tour avec tant de patience, en recueillant sur les lèvres de l'intarissable Figaro les nouvelles du quartier et des deux hémisphères.

Un matin que je longeais la place des Cenci pour gagner le bord du Tibre, j'entends des clameurs à ma gauche, et presque aussitôt, une dame, débouchant avec rapidité de la plus étroite et de la plus torte des trois principales rues du Ghetto, jette autour d'elle un regard effaré et, pâle encore d'épouvante, accourt se placer sous ma protection. Une femme de chambre la suivait de près, beaucoup plus émue. En lui offrant mon bras, j'entrevis quelques sorcières qui se repliaient en grognant dans la ruelle, tandis que la dame m'entraînait loin de ce carrefour. Tout en s'excusant de sa démarche et en se félicitant de m'avoir rencontré, elle respirait à peine et ses idées s'échappaient par lambeaux entrecoupés.

C'était, comme la plupart des femmes intelligentes de notre société française, c'était, je l'ai su depuis, *une Parisienne* éclose et périodiquement reposée en province. Friande d'impressions, elle ne pouvait souffrir les guides de place, les *cicerone* qui vous démontrent une ville comme une ménagerie, et pour observer le Ghetto, elle s'était venue perdre avec une seule camériste parmi les ruelles de ce quartier, où elle avait pénétré par la voie la plus rapprochée de la *Pescheria*. Dans cette principale artère du quartier juif, chacun vit devant sa porte; les échoppes surbaissées en gueules de four, les portes étriquées, les entrées de ces cavernes à friperie étaient jonchées de femmes, d'enfants, de vieillards accroupis sur les seuils ou accoudés aux appuis des croisées. Toute cette engeance vivace et déguenillée accourt au-devant de la proie fourvoyée en ce lieu par la bonté du dieu de Jacob, et comme il y a concurrence, c'est à qui s'emparera le premier d'un chaland pour l'attirer chez soi.

Mme S*** avait fait à peine dix pas, que trois ou quatre commères l'escortaient en vantant leur marchandise : vieilles étoffes, guipures, dentelles de Venise, bijoux mauresques. Il n'est pas rare de trouver les plus riches lampas de la Chine ou des Indes en d'infects bouges souillés de chiffes et d'ordures.

Les deux femmes écoutaient en souriant, poursuivant la route; mais un gars d'un aspect équivoque, qui les avait observées comme elles contemplaient le palais Bolognetti, et qui de loin les avait suivies, se rapprocha tout à coup et, dans un jargon où Mme S*** ne put saisir que la moitié des mots, dit aux commères que ces françaises ne venaient point pour acheter, mais pour espionner.

Fureur soudaine chez ces êtres sauvages, à la fois déçus dans leur espoir et indignés de servir de spectacle à des nazaréennes qui viennent jusque dans leur repaire. D'obséquieuses et suppliantes, ces revendeuses passent tout à coup à l'état de furies : elles barrent le passage, elles crient, elles injurient et menacent; elles attirent et appellent une légion de goules en haillons; des enfants mêlent leurs cris aigus à ces crecelles rauques; il sort des créatures enragées de chaque allée, de chaque boutique, et plus les étrangères avancent, plus s'enfle cette vague amoncelée contre elles. C'est devant leurs pas que renaissait incessamment ce discordant concert; il continuait à leurs côtés, on hurlait par les croisées jusqu'aux toits : cet essaim s'exaspérait de sa propre fureur

C'est à vrai dire une caste sinistre et formidable que cette nichée de l'antique juiverie romaine; race jaune ou cuivrée, dorée par la bile à défaut du soleil, cynique et dégradée en restant énergique; abrutie, mais les traits enflammés par les cicatrices séculaires de la haine. Chez les vieilles, et elles paraissent nombreuses, le temps les maquillant de bonne heure, ces stigmates sont à glacer d'effroi! Quand les cheveux crépus de ces chevaucheuses de balais envolées d'Arabie ont passé de l'ébène ou du vermeil au foin fauve et décoloré de la saison chenue; quand le vent éparpille en buissons ces restes de chevelures sur des tempes ravinées; quand on voit luire, séparées par des nez en becs d'aiglons, ces prunelles de charbon allumées par la fièvre, et que s'agitent, convulsés par la rage et ses cris, des cous plissés où se gonfle un lacis d'artères noires; quand on écoute ces croassements d'un argot guttural sortir de cent bouches édentées; quand on voit ces poings maigres, ces muscles à jour se démenant sous un parchemin trop large, ces poitrines démeublées et pendantes mêlant leurs plis aux grimaces des haillons, et que ces loques vivantes et enivrées d'une furie sauvage se pressent contre vous, se ruent sur vous, acharnées comme des chacals à votre suite, en criant comme des oiseaux de proie, il est permis, et surtout à deux pauvres femmes, d'avoir quelque frayeur.

Mme S*** poursuivait sa route avec l'apparence d'un grand calme, et sa servante se serrait contre elle. Elle comprenait que si elle s'arrêtait, que si elle se détournait ou essayait de parler, que si elle prenait la fuite ou doublait le pas, que si par malheur une de ces guivres mettait la main sur elle, ou que si un projectile venait à l'atteindre, elle risquait d'être mise en pièces. Elle affectait donc une dignité impassible, et parcourait cette longue fosse aux lions sans grand espoir d'en voir l'issue. Dans les profondeurs de la voie, l'espace se peuplait de têtes faméliques, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la réception se préparait devant elle.... Pour aller plus loin, tant grossissait l'assourdissante cohue, l'espace commençait à manquer : faudrait-il plonger dans cette foule endiablée et subir le choc de toute cette chair en courroux?

A mi-chemin sur la gauche, une ruelle sans portes ni fenêtres était béante; Mme S*** la prit, attirée par le vide : elle en fut pourchassée avec un redoublement de rage. Plus loin, la rue qui s'étrangle opposa à l'émeute un obstacle momentané qui la ralentit; ailleurs elle forme des sacs, dans l'un desquels s'étant fourvoyée, Mme S*** donna sur une famille de patriarches, où trois générations moricaudes, accroupies en rond au milieu du sépulcral silence des hautes murailles, se repaissaient de quelques regrats exhalant cette âcre odeur de chou pourri dont Rome est parfumée. A l'aspect de l'étrangère, tout se dressa d'un air farouche de ces tas d'ordure qui étaient le festin; la bande hostile débouchait en même temps : l'impasse était un coupe-gorge. Saisie de terreur, notre compatriote détale comme une chevrette; elle se jette au hasard dans une autre venelle et, suivie de très-près par les plus furieuses, elle débouche, glacée de frayeur, sur la place des Cenci.

Là finit le domaine de cette bohème; l'agression n'ose guère empiéter en terre chrétienne. Un protecteur avait surgi : tout disparut.

— Peinture exagérée! diront quelques voyageurs. Je certifie la scrupuleuse exactitude du fait. — Mais, objectera-t-on, aucun meurtre n'est commis au Ghetto.

— Qu'en savez-vous? Qui pourrait l'empêcher? Où est la surveillance? Où le contrôle, où la publicité des procédures? Quels agents la police envoie-t-elle dans ce domaine d'une race vivant sous les priviléges d'un ostracisme au fond de ce dédale rempli de trappes, de caveaux profonds dont l'accès est ignoré? — Cependant,



Barbier en plein vent. — Dessin original de M. Henri Regnault.

répondrez-vous, jamais on n'a ouï dire.... — Et qui l'aurait dit?

A une certaine époque, le duc de Toscane tenait à se glorifier de ne pas nourrir un seul assassin sur ses terres, et il publiait des statistiques qui étaient l'honneur de son règne, la gloire de l'humanité, le texte des déclamations philanthropiques des philosophes. Seulement, quand un meurtre avait lieu, on faisait disparaître le coupable et la victime; le procès était étouffé, et l'on évitait de scandaliser le prochain....

Au delà du Ghetto et du palais Cenci, entre cette place et la via de' Pettinavi qui aboutit au Ponte Sisto, se cachent abandonnées le long du Tibre, aux berges désertes bossuées de substructions, certaines rues plus curieuses encore que celles de la tribu hébraïque. Une d'elles surtout, à peu près parallèle au fleuve, mais sinueuse et d'un alignement çà et là ébréché, m'a semblé des plus étranges avec ses haillons taillés dans des loques de pourpre. Ce sont des venelles à allées profondes révélant à leur issue des palais sans nom, où quinze siècles d'architecture trébuchent en se soutenant les uns sur les autres. Le citronnier et le laurier jaillissent des fissures des pierres, au milieu des immondices et des animaux de basse-cour. L'œil sépare dans ces masses confuses des pâtés de maisons du douzième siècle bâtis avec des matériaux antiques : blocs sculptés, frises des temps païens, entablem nts de marbre de la Grèce ou de l'Afrique, cippes de granit, piliers encastrés dans le moellon, où le carrare mêle des mailles brillantes au tissu gris de la pierre.... C'est un tohu-bohu de figures hachées, de bas-reliefs précieux, agglomérés dans de chétives logettes à portes princières : le tout enfoui dans des monceaux d'ordures et disparaissant sous des crépissages de boue. Ces cloaques se nomment le quartier *della Regola;* il est habité par les tanneurs. L'odeur âcre et piquante du

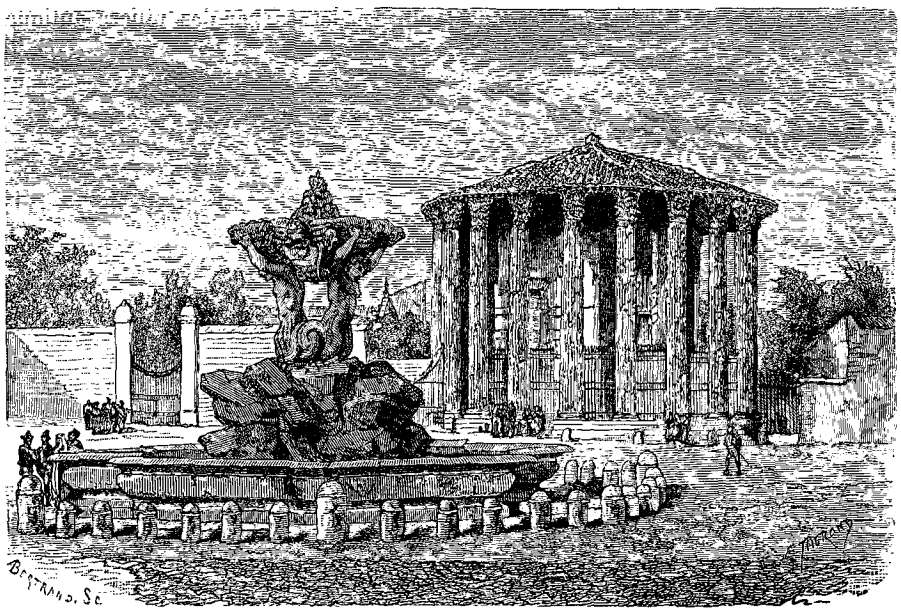
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tannin et des cuirs s'y mêle à la senteur accoutumée du chou. Les gens qui travaillent le cuir, en qualité d'ouvriers et d'industriels — classe peu nombreuse là-bas, — sont disposés à la turbulence. Le parti mazzinien a gardé là, dit-on, des partisans qui seraient disposés non à la révolte, mais à seconder un mouvement et, en cas de succès, à l'illustrer de quelques épisodes tragiques à la vieille marque romaine. Dans les luttes communales des Flandres, comme au temps des guerres civiles de Sienne, les gens qui travaillent le cuir étaient en renom parmi les plus remuants.

—

Il résulte de la suffocation prolongée de ces beautés grimaçantes, de ces laideurs où la curiosité s'attache, une sorte d'aspiration à retrouver de larges horizons bleus et des perspectives ouvertes : je rebroussai chemin pour laisser la cité derrière moi, en cherchant à me rapprocher du Tibre jusqu'à l'ancien pont Palatin que jadis avait achevé Scipion, le vainqueur de Carthage : pont restauré par dix papes et qui, à demi emporté sous Clément VIII, a gardé le nom de *Ponte Rotto*. J'allai même au delà pour embrasser sous plusieurs aspects deux des plus beaux points de vue de Rome, spectacle que nous a rendu Pie IX, en autorisant une compagnie française à ajuster une passerelle de fer sur les arches antiques et massives du pont mutilé, dont il voulut qu'on respectât les restes.

Dans la ville, le fleuve est profond et large de chaque côté de l'île Tibérine. Un quai fréquemment interrompu, des fabriques biscornues sur des terrasses plongeant dans l'eau ; quelques berges, des monuments en arrière-plan, deux ponts lancés d'une rive à l'autre ; la brique, la verdure et le marbre ; des cheminées noires sur des maisonnettes semées dans un désordre



Fontaine de Bizzaccheri et temple du Soleil ou de Vesta. — D ssin de E. Thérond d'après une photographie.

plaisant : voilà les bords du Tibre. Le goëland, les mouettes planent sur ce double chenal encaissé de vieilles bâtisses à tuiles rondes sur des toits écrasés et proéminents. Ce rivage est sonore ; le cailletage populaire, au tournant des *Quattro Capi*, accompagne le mouvement fourmillant du quartier. Ceux qui viennent là par les ardeurs de juillet, quand tout s'abrite ou sommeille, trouvent, comme mon ami Amédée Achard, la cité morte et dépeuplée. — Ah ! qui retirera de ce limon jaune ces populations héroïques de dieux et de héros que jadis y ont précipitées les barbares du Nord, les barbares du Sud, les barbares de la Gaule et les barbares de Rome !

Du point où le fleuve élargi découvre de tous côtés un horizon spacieux, le regard enveloppe l'une et l'autre rive de l'îlot d'Esculape, jusqu'à l'antique pont Fabricius qui termine une file inégale de maisons, que protégent des terrasses festonnées de lauriers, d'orangers disposés en charmilles, avec des cyprès en manière de clochetons. La couleur brûlée de ce quartier fantasque s'enflamme au soleil du soir. Au milieu du Pont Palatin, vous reconnaissez à l'orient, sur la colline de Romulus, la culture où il fut nourri, les festons inégaux des palais de Caligula et de Tibère ; puis en inclinant vers le sud, l'escarpement de la roche Aventine où Cacus fut immolé par Hercule, et au-dessous du couvent perché de Sainte-Sabine, les piles visibles encore du pont Sublicius que le roi Ancus fit construire avec des solives, et où Horatius Coclès arrêta l'armée des Étrusques. Plus près, sur le même bord, débouche à fleur d'eau la voûte cintrée de la grande cloaque, ce doyen des travaux d'édilité qui, après avoir absorbé les marécages du Vélabre, est depuis le règne de Tarquin le principal et indestructible égout du quartier dont le Forum fut le centre. La voûte arquée de cette construction se compose de blocs énormes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formant trois assises superposées, sur lesquelles des terrassements s'appuient.

« Trois choses, écrivait Denys d'Halicarnasse, me révèlent toute la magnificence de Rome : les aqueducs, les routes et les égouts. L'étendue de ces derniers démontre moins encore leur utilité que l'énormité des sommes qui s'y dépensaient. Nous savons par le témoignage de C. Aquilius que le curage des cloaques a coûté aux censeurs plus de douze millions »

Au temps jadis, les filous, les picaros et autres sacripans se réfugiaient, à ce qu'il paraît, près des égouts ou canaux sur le bord du Tibre. Festus qui nous édifie sur les habitudes de ces *ravageurs*, les appelle *canalicolæ* : « *Canalicolæ*, *forenses*, *homines pauperes dicti quod circa canales fori consisterent.* » En dépit de cette autorité, je persisterais à croire que notre mot *canaille* vient de *canis*, plutôt que de le faire naître à l'embouchure de la *Cloaca Maxima*.

Lorsque pour examiner cet ouvrage prodigieux, tant de fois imité, on remonte vers le Vélabre jusqu'à une papeterie installée à trois cents mètres du Tibre, on y revoit à ciel ouvert un fragment du chenal de cette *Cloaca Maxima*, à l'endroit même où elle reçoit le cristal si limpide et si abondant de la fontaine Juturne qui, d'un bassin aujourd'hui tari au bord duquel ont apparu les Dioscures au fondateur de Rome, venait couler à plein bord dans un aqueduc souterrain. L'aqueduc existe toujours, l'eau y circule et chante encore; mais la naïade ne vient plus au pied des colonnes fraternelles de Castor et de Pollux se mirer au soleil.

Ce quartier désert est tout rempli de souvenirs. Presque au-dessus de l'égout Tarquinien s'élève le petit temple tétrastyle de la Fortune Virile, que les Romains, abusés par la grossièreté des matériaux, voudraient faire remonter jusqu'à Servius Tullius, mais qui est à peine antérieur à César, et dont les colonnes cannelées à chapiteaux ioniques ont encore leurs bases entourées du pavé vingt fois séculaire de la voie Palatine. Cet édifice a donc consacré longtemps, à la faveur d'une tradition mensongère, le souvenir d'un esclave devenu roi. Dès l'an 670, le pape Jean III inaugura la sainte Vierge dans le temple de la Fortune Virile. Il y dressa un autel dont la dédicace, changée dix siècles après, immortalise une autre rédemption, celle de sainte Marie l'Égyptienne.

A quelques pas est la jolie rotonde du Soleil dédiée par quelques savants modernes à Vesta : monument gracieux du siècle de Trajan, bien inférieur à la merveille de Tivoli plus antique, mais agréable encore, bien qu'il ait perdu ses architraves et son faîte. Pour sauver cet autel païen, dont l'institution primitive remonte, dit-on, jusqu'à Numa, les papes l'avaient mis sous l'invocation de sainte Marie *du Soleil*. Ce joujou de style a pour pendant la vasque au milieu de laquelle, par l'ordre de Clément XI, Carlo Bizzaccheri a mis à sec sur une rocaille deux syrènes d'une beauté peu dangereuse.

Le fond de cette place est animé et meublé richement par le porche de Santa Maria *in Cosmedin*. C'est une commune opinion que le pape Adrien Ier ayant reconstruit cette église d'origine constantinienne, il l'enrichit d'une si splendide ornementation, qu'elle en retint ce surnom : *in Cosmedin*, de κοσμος, parure, ornement ; mais cette désignation est antérieure à l'année 780. Sainte-Marie, au pied de l'Aventin et du Palatin, à l'extrémité de la rue *Bocca della Verità* et au fond d'une place entourée de monuments antiques, a été installée elle-même entre les bras corinthiens d'un temple de Cérès et de Proserpine, reconstruit par Tibère. On distingue encore une portion de la *cella* en gros blocs de travertin, et huit colonnes du péristyle en marbre blanc, cannelées et d'ordre composite : sept d'entre elles sont enchâssées dans les murs de l'église, qui elle-même comprend deux constructions distinctes.

La petite basilique primitive et probablement constantinienne est inscrite en travers de l'ancien temple : elle est étroite, profonde et séparée des basses nefs plus modernes par des piliers antiques à chapiteaux variés. Le pavé est un *opus Alexandrinum* en pierres dures, des plus riches et des plus anciens. Les ambons du sixième siècle ont été ornés au treizième de quelques rangées de mosaïques; au fond de la basilique s'élève la *cathedra* des premiers âges : c'est sur ce présidial de marbre que furent proclamés le pape Gélase II et l'antipape Benoît XII. Le maître-autel est surmonté d'un *ciborium* porté sur quatre colonnes de granit. Rome possède peu d'églises où la trace des temps primitifs soit restée mieux empreinte; aussi son aspect fait-il naître cette impression religieuse qui résulte d'une tradition très-reculée et du mystérieux témoignage de quinze siècles. Elle est à cent pas de l'école où saint Augustin professa la rhétorique, et la rue voisine en perpétue le souvenir : elle s'appelle encore *Via della Greca*, bien que l'évêque d'Hippone n'ait jamais enseigné qu'en latin la didactique d'Homère dont il n'avait pas étudié la langue.

Sainte-Marie *in Cosmedin* est très-solitaire et comme abandonnée ; mais ce lieu, ces pierres, ces murailles sont consacrés depuis le troisième siècle, et la Vierge Marie a son oratoire sur des fondations qu'ont pu fouler les vainqueurs d'Annibal.

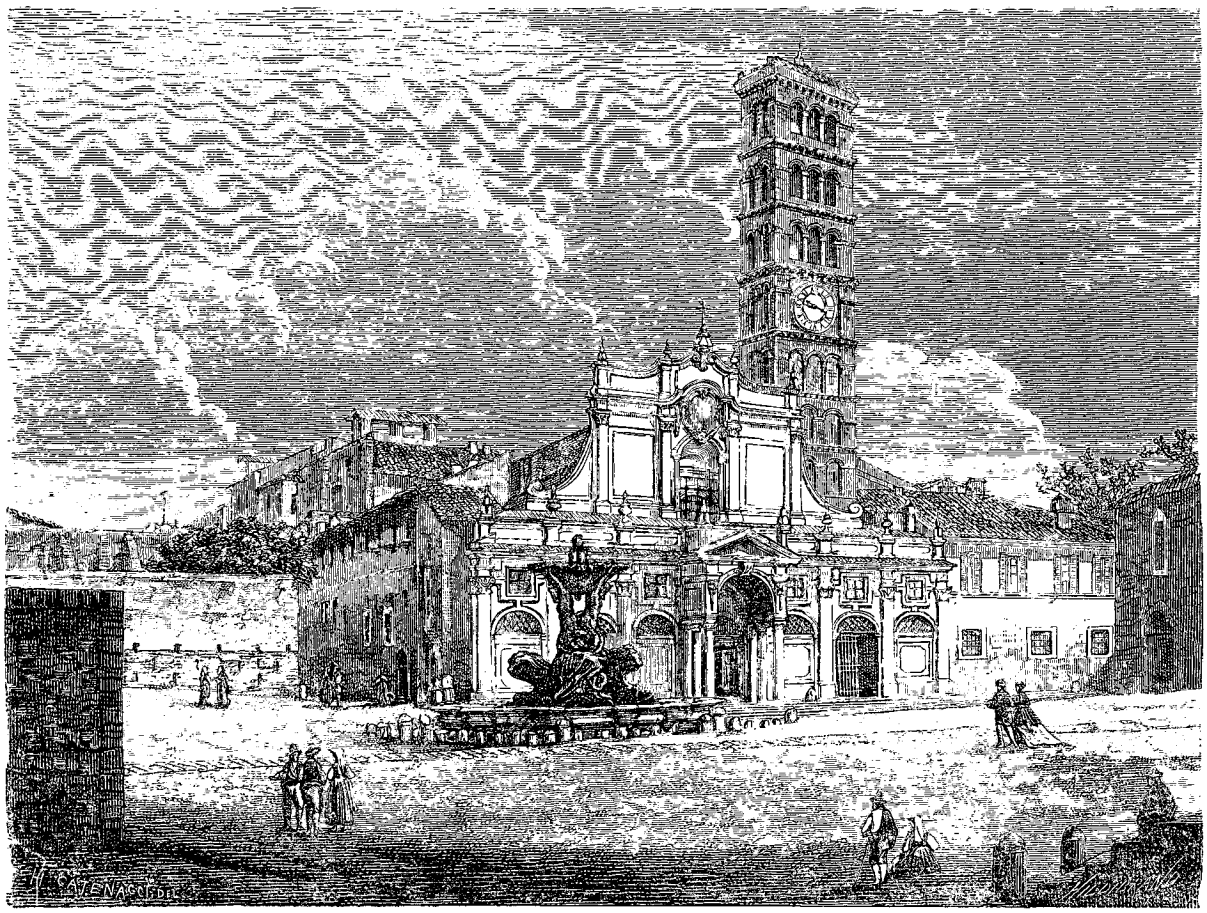
C'est sous le vaste porche de Santa Maria *in Cosmedin*, où se trouve une très-belle tombe du douzième siècle, qu'est dressé contre un mur le masque colossal en marbre veiné, de quatre à cinq pieds de diamètre, si connu sous le nom de *Bocca della Verità*. C'est une figure plate et même un peu concave, avec une bouche placée au centre et ouverte circulairement comme pour servir d'ajustage à un tuyau. Nous possédons un masque analogue, un peu moins grand, en pierre et d'une époque de décadence aussi, mais beaucoup plus mal fait, au château de Polignac près du Puy. Seulement, comme en notre France il faut toujours paraître ingénieux et nouveau, comme d'ailleurs nous n'avons ni l'habitude de fréquenter des objets antiques, ni le bon sens des Romains peu portés à s'exagérer les mystères de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'histoire, les érudits du Velay ont fait de leur masque à bouche circulaire un orifice à crier des oracles ; une oreille pour écouter, dans le genre de celle de Syracuse; un égouttoir à sacrifices humains.... que sais-je encore ! A Rome on considère la *Bocca della Verità* comme *l'illustration* d'un tuyau de fontaine ou l'entonnoir d'un égout. Quant au titre un peu sibyllin que ce masque a reçu et transmis à la place ouverte devant l'église, il est moins ambitieux qu'on ne le supposerait : les enfants du quartier s'amusant à grimper sur cette grande figure lunaire et à fourrer leur poing dans sa bouche ronde, les grand'mères ont imaginé et répété depuis des siècles à ces bambins que, s'ils mettent leur main dans la *bocca* après avoir dit un mensonge, ils ne pourront plus la retirer. Les marmots y croient et souvent, dit-on, pour échapper à cette redoutable épreuve, ils se décident à des aveux.

Tout à côté du temple de la Fortune, quelques siècles d'une antiquité moins respectable ont apporté les éléments d'une énigme bien autrement compliquée !

Édifiée avec un amas de matériaux sculptés, recueillis on ne sait où, fragments qui parcourent une période comprise entre le quatrième siècle et le treizième, la *loggia* surmontée d'une bâtisse étrange qu'on appelle *casa di Rienzo* fournirait le cadre d'une belle leçon



Santa Maria *in Cosmedin*. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

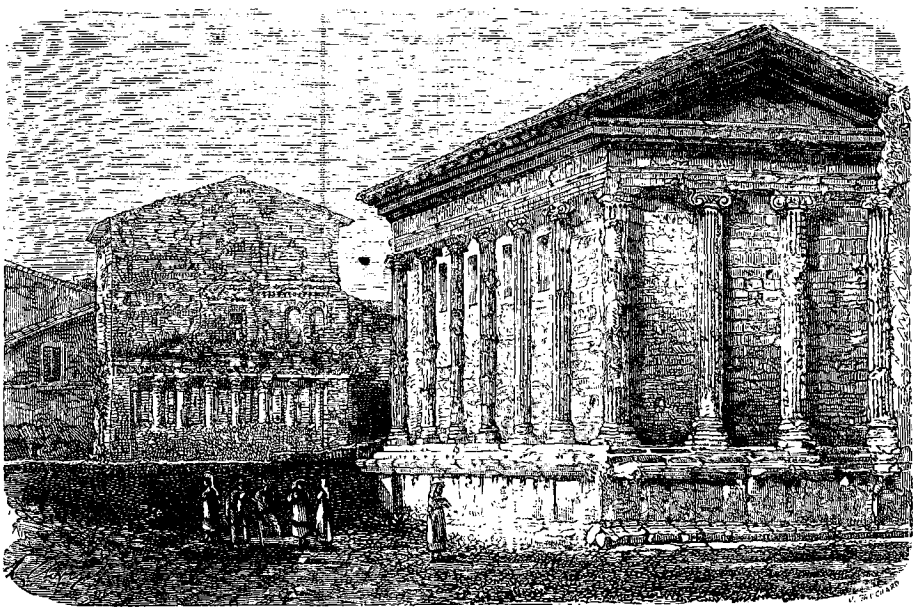
d'archéologie. C'est l'unique et curieux exemplaire d'une habitation élégante et historiée très-ancienne, où l'on ait utilisé une macédoine de fragments antiques en s'efforçant d'accorder l'ornementation au style des architectures romaines. Ce petit palais présente, outre la singularité d'un pastiche exécuté dans les derniers ans de l'ère byzantine, un problème historique d'une difficile solution. Le peuple du quartier appelle cet édifice *la maison de Pilate*, avec légende à l'appui. Une tradition invétérée la donne pour habitation au fameux tribun Colà di Rienzo qui gouverna la commune de Rome; enfin, une inscription en rimes latines, placée au-dessus de l'ancienne porte aujourd'hui condamnée qui donne sur le *vicolo della Fontanella*, cloaque le plus immonde, le plus infect qui soit, atteste que Nicolas, fils de Crescentius et de Teodora, a légué cet immeuble à son fils David.

Cette inscription qui passe pour dater du onzième siècle ne m'a point paru antérieure au quatorzième : or on sait que le tribun Crescentius, ce précurseur de Rienzo, a été égorgé par ordre d'Othon III en 998. D'autre part, la maison semble postérieure de près de deux cents ans à ce prétendu testateur Nicolas, fils de Crescentius. Enfin ce qui achève d'ôter toute autorité à ce document lapidaire, c'est le nom de *Teodora* attribué à la femme dudit Crescentius. Cette dame romaine qui,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour venger son mari, se fit aimer de l'empereur Othon qu'elle empoisonna, se nommait Stéphanie. Je suis fâché d'infirmer, et avec si peu de peine, la seule attribution de cet édifice que les annalistes locaux aient admise et dictée à nos auteurs.

Il reste à soupeser une autre hypothèse d'un plus vif intérêt. — Avant de siéger au Capitole et de se réfugier dans le château Saint-Ange, l'ami de Pétrarque, Colà di Rienzo, a-t il pu, lorsqu'il était notaire apostolique, habiter cette maison? La chose ne paraît point invraisemblable. Vers l'an 1340, Rienzo, ardemment épris de l'ancienne Rome, des orateurs de la reine du monde qu'il prétendait égaler, des mœurs républicaines qu'il s'efforçait de faire renaître dans le but de réveiller l'esprit public et d'abattre le brigandage des patriciens féodaux, Colà di Rienzo qui prêchait sa croisade municipale en remettant en mémoire les Gracques, les Fabricius, les Brutus et les Scipions, ce Romain d'autrefois qui invoquait au profit de la liberté les inscriptions, les monuments et les ruines, a fort bien pu prendre domicile au bas du Vélabre, en face du camp de Porsenna, près du pont Fabricius, au pied de la roche Tarpéienne, devant la rotonde du Soleil, à côté du temple républicain de la Fortune Virile, et dans une maison construite avec des débris de la grandeur romaine. C'est alors peut être que, pour illustrer cette demeure par une double consécration, on aura semé ou ravivé l'opinion légendaire qui attribue sa possession à la famille du tribun Crescentius, et ciselé en caractères archaïques, pour faire illusion, cette inscription en vers de basse latinité rimée, d'un goût assez conforme aux us du quatorzième siècle. La



Maison de Rienzo et temple de la Fortune Virile. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

pérennité de la tradition qui installe en ce lieu Colà di Rienzo est un indice très-sérieux; l'évocation de Crescentius et des siens sous ce même toit, dans ce bric-à-brac romain au centre de la vieille Rome, ajoute à la vraisemblance un argument assez fort. En dernier lieu, la qualification de *casa di Pilato*, restée populaire autant que l'autre, ne ressemble pas mal à une de ces injures dont on stigmatise un tribun, après qu'il est tombé.

Quoi qu'il en soit, cette maison est des plus intéressantes, parce qu'on y a combiné l'ornementation de manière à utiliser des entablements, des frises, des chapiteaux, des bas-reliefs, des galeries, des chambranles, des rinceaux de diverses provenances, et souvent disproportionnés entre eux, discordances dont on a tiré un parti original : car des arabesques très-riches du quatrième siècle se raccordent, sans trop d'incompatibilité, à des sculptures qui rappellent avec plus de pesanteur la manière des Pisans. Seulement, ce que probablement on ne saura jamais, c'est par qui et pour qui fut exécuté, dans la seconde moitié du douzième siècle, ce rhabillage amusant de pièces et de morceaux.

Sous le patronage de Rienzo ou Rienzi, la tradition l'a consacré, non-seulement aux souvenirs républicains du moyen âge, mais aux aspirations démocratiques de tous les temps. Dès qu'un mouvement dans le sens libéral éclate, c'est devant la maison de Rienzi que vont se masser les rassemblements. C'est de là qu'ils s'élancent.... pour se disperser en chemin.

Francis WEY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La place Navone et l'eglise de Sainte-Agnès. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY [1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

La place Navone et son marché. — Sainte-Agnès et les *fornici* du cirque Agonal. — De la *Porta Pia* à Sainte-Agnès *hors des murs*. — Souvenirs du camp prétorien. — Provenance et consécration des *pallium*. — Le baptistère de Constance. — LES CATACOMBES. — Descente à celles de Sainte-Agnès : origine et destination primitive. — Visite aux catacombes de Calixte : comment on les a retrouvées. — Épisodes, épitaphes; peintures et symboles des premiers siècles. — Assassinat d'Étienne Ier. — Les papes martyrs et l'administration souterraine de l'Église. — Sur le Mont-Sacré.... Le sentier par où fuyait Néron, etc.

Reconstruite par Borromini et Rainaldi sur la grande place Navone qu'encombrent les étalages et qu'animent les bruits d'un marché, l'église de Sainte-Agnès avec sa coupole escortée de deux clochers flambants, sa façade décorée de colonnes composites et accostée de palais fastueux qu'elle écrase, Sainte-Agnès, amas de lignes brisées, de trouées sombres et de saillies où le soleil vient rebondir, éclate avec fracas entre deux fontaines qui accompagnent de leurs voix jaillissantes les caquets des revendeuses. Autour de celles-ci campées au milieu de leurs paniers, sous de vastes parasols en cretonne jaunie, s'agitent les chalands, ménagères et servantes, franciscains à la provende, femmes du Trastevere ou de la Suburra fièrement campées, contadines aux coiffes traditionnelles. Quand elles cheminent le poing sur la hanche et la tête chargée d'une corbeille de fruits, on les prendrait pour des canéphores issues des statues grecques. C'est aussi un vrai caquetage d'architecture que l'ornementation prolixe de l'une de ces fontaines : elle répond au babil tumultueux de l'eau. De la vasque large et basse surgit toute une île de rocailles où le ciseau a fait pousser du lierre, des bardanes et du lotus; il y a une caverne d'où s'élancent un cheval et un lion ailé qui vont piaffer dans le bassin. Sur cette Naxos artificielle, Innocent X a fait planter un obélisque en granit rouge de quatre-vingt-cinq pieds. A l'aspect de ces décors en style de théâtre, on se croit devant un marché d'Opéra; on attend la ritournelle d'un chœur populaire : — les pêcheurs du *Mercato Vecchio* de Naples, dans *la Muette de Portici*....

Sainte-Agnès perpétue les preuves matérielles d'une légende. Car en ce pays-là on rebâtit d'âge en âge les temples, qui renaissent de racines dix-sept fois séculaires comme les tiges nouvelles d'une plante vivace. Creusez au-dessous de Sainte-Agnès, si bien remis en fleurs par Innocent X, vous retrouverez dans la terre les *fornici* du cirque d'Alexandre Sévère, lieux d'infamie où fut exposée une vierge-martyre. On ne se préoccupe d'ailleurs en aucune sorte, dans les reconstructions, de se rattacher par l'imitation d'un style au temps de ces souvenirs lointains : la plus moderne rocaille, l'iconographie du jour illustreront ce fabliau du troisième siècle sans souci de l'archéologie ni du costume, dans le goût académique d'Antonio Raggi, de Ferrata et du Bernin. A quoi bon des prétentions de vraisemblance, quand on est sur le terrain même de la vérité!

Aussi, sous cette coupole inscrite dans une croix grecque, pour égayer ces hauts revêtements de carrare et ces colonnes de *cottanello*, marbre veiné de rouge avec des traînées grises, il faut voir comme ils s'en sont donné à cœur joie, les Ciro Ferri, les Corbinelli, les Baciccio, les Guidi.... et autres Maïni! Aux quatre autels, des bas-reliefs violemment poussés à l'effet pour remplacer des tableaux simulent des perspectives; on voit des bustes, des bras s'élancer hors du cadre, laissant des portions fuyantes enfouies dans le marbre : tout cela est d'une décadence et d'une ingéniosité supérieures. Et ces gens-là aimaient l'antique à leur manière : voyez plutôt ce saint Sébastien, statue païenne canonisée par Paolino Campi! Je défierais bien l'artiste grec qui l'a mise au monde de la reconnaître sous cette transformation!

Pour bien comprendre la puissance d'un art inférieur, la place Navone et Sainte-Agnès ne sont point à dédaigner. Quand on a bien vu, sur les murs de l'église, saint Alexis et sainte Émérentiane, sainte Agnès, saint Eustache et sainte Cécile souffrir si galamment les élégances du martyre, on descend par un étroit escalier dans les couloirs souterrains sur lesquels étaient portés les degrés du cirque agonal; ils aboutissaient aux *fornici* dessinés par le contour du corridor. On y a érigé deux chapelles; un des autels s'élève où fut, dit-on, la prison de la sainte; l'autre occupe le réduit où elle a été exposée. Afin qu'il y restât un souvenir des chastes beautés d'Agnès, l'Algarde l'a représentée en bas-relief, au moment où, conduite au martyre dans un état complet de nudité, elle est miraculeusement soustraite aux regards par sa chevelure, qui tout à coup grandit, foisonne et l'enveloppe de ses ondes. Il était fréquent autrefois de voir les théâtres et les cirques dégénérer en repaires mal famés; du mot *fornici* on a fait un verbe. Properce raconte les appeaux qui se tendaient au portique d'Octavie et, jusqu'à Léon XII, le Colisée ne fut pas uniquement fréquenté la nuit par des coupeurs de bourses.

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353 et 369

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour suivre sainte Agnès jusqu'à son tombeau, il faut gravir le Quirinal et sortir de Rome.

—

On n'oublie guère le jour où l'on a pour la première fois foulé la campagne romaine, surtout si, dirigeant sa promenade vers le Mont-Sacré, on est sorti par la Porta Pia qui a remplacé l'antique porte Nomentane d'où Néron, fuyant ses soldats enfin révoltés, s'échappa de Rome à pied, suivi d'un esclave. Il reste encore aux murailles d'Honorius quelques indices de cette issue masquée et, dans la saillie d'un terrassement, des vestiges du camp occupé par les prétoriens au-dessous duquel passa le césar fugitif, si proche d'eux qu'il les entendit crier : « Vive Galba ! »

C'est là que plus tard ces milices vendaient l'Empire à la criée. C'est là, au milieu de ce camp prétorien, que Caracalla a tué son frère Geta dans les bras de leur mère Julie, qui fut couverte de ce sang et blessée à la main en voulant défendre un de ses fils contre l'autre. Édifiée par Pie IV, la Porta Pia fut dessinée par Michel-Ange.

Pour pénétrer dans les incultes régions du désert historique et pastoral, on n'avait point alors à traverser cette banlieue de maisonnettes et de cabarets qui se termine par les mascarades de la villa Torlonia où l'on a bâti des contrefaçons de ruines. Créer des postiches au milieu de la plus riche nécropole de l'antiquité : concurrence maladroite. Un peu au delà, sur le dos très-effacé d'un mamelon bas, signalons une *ostérie* où font leur station dernière les paysans du nord des Abruzzes, quand ils descendent à cheval des contre-forts du Monte Corno pour venir aux grands marchés de Rome. L'inerte convoi des bidets exténués attend à la porte avec philosophie, tandis que les *contadini* boivent.... Pauvres bêtes au profil ascétique, n'ayant de développé que le ventre et les sabots, trottinant sous elles à la vitesse du pas, la tête humble, et enseignant trop tard au défunt palefroi des quatre fils Aymon comment, sans manger, on peut s'obstiner à vivre. Pour saisir au passage et dessiner juste, dans son galbe et avec sa physionomie, cette race des petits chevaux de la Sabine, sur lesquels se campent avec de fières tournures les *montanari*, il faut le crayon vif et précis de notre jeune Henri Regnault, qui de la villa Medici où l'a guidé sa première victoire, envoie à nos lecteurs les prémisses d'un talent qui promet une bien belle carrière.

La contrée commence à laisser entrevoir des horizons qui appellent la curiosité, quand on arrive à la basilique édifiée sur le tombeau de sainte Agnès. Elle est à l'angle d'un couvent, en contre-bas de la route; ses murs très-sobres ne laissent deviner qu'à demi leur ancienneté.

Lorsque, à la prière de sa fille, Constantin, pour retrouver le corps d'Agnès, eut fait explorer les catacombes de la Via Nomentana, on enleva tout autour du tombeau les terrains des galeries, et la basilique emprisonna le mausolée. Il faut donc, pour descendre dans cette église qui succède à des cavernes, compter quarante marches, sous une voûte dont les murs sont décorés de fragments et d'inscriptions antiques.

Cette basilique est à trois nefs, avec deux étages de colonnades. Ses piliers dérobés à d'anciens temples en granit, en marbre violet, en *porta santa;* son siége en marbre, du quatrième siècle, sa mosaïque de l'an 626 déjà byzantine, qui représente entre Damase et le premier Honorius, Agnès couronnée, vêtue d'un laticlave d'or gemmé, à lisérés blancs, et d'une tunique violette : tout contribue à la religieuse impression de ce monument à demi souterrain. Elle serait plus profonde encore, si le pape Pie IX n'avait pas fait restaurer si richement cette basilique. Sur un autel à droite, on peut oublier de chercher une tête de Christ attribuée à Michel-Ange, et qui ne procède même pas de son école.

C'est à Sainte-Agnès que, le 21 janvier, l'abbé du chapitre régulier de Saint-Sauveur vient, après la messe, bénir deux agneaux placés sur l'autel, cérémonie à la suite de laquelle ils sont remis à un dignitaire de Saint-Jean de Latran, qui les porte à la bénédiction papale, d'où ils passent, pour être nourris, dans un couvent de religieuses désigné par le saint-père. A Pâques, un de ces agneaux est servi sur la table pontificale; de leur laine on tisse les *pallium*. Le *pallium*, qui avant le quatrième siècle était un attribut exclusif des papes, rappelle l'obligation de rapporter sur son cou, à l'exemple du bon Pasteur, les brebis égarées ou malades. Comme cette mission et la puissance procèdent de l'apôtre Pierre, c'est sur son tombeau, où on les a placés la veille de sa fête, que le pape va prendre les *pallium* pour les distribuer.

Tout contre Sainte-Agnès et dans le domaine de la même communauté, se trouve un monument de plus vieille origine et plus intégralement conservé. Pour le voir il faut gagner, par un sentier jonché de fragments de marbre, l'angle d'un cimetière chrétien à ciel ouvert, le plus ancien peut-être qui ait été établi. Il est limité par une épaisse muraille en brique du sixième siècle, portée sur un terrassement de plus de cent pieds. Là s'élève une rotonde entièrement constantinienne. C'est pour sa fille et pour sa sœur que le fils de sainte Hélène a élevé le baptistère de Constance; Ammien-Marcellin en fait foi. Le grand sarcophage en porphyre de sainte Constance déposé au Vatican par l'ordre de Pie VI a, du quatrième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, rendu en ce lieu un témoignage non moins formel. Lorsqu'en 1256 il a érigé ce baptistère en église, Alexandre IV fit déposer, sous l'autel qui occupe le centre, le corps de sainte Constance et celui de sainte Émérentiane. Ils y sont encore.

Une église chrétienne ne peut guère dater d'une époque antérieure à celle-ci, et parmi les basiliques du même temps il n'en est pas dont la conservation soit plus satisfaisante. Ce baptistère où saint Sylvestre a ondoyé les deux Constance offre, parmi les édi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fices de la décadence romaine, le plus ancien exemple des colonnes accouplées. Elles sont de provenance antique, au nombre de vingt-quatre; leurs fûts en granit portent, sur des chapiteaux variés, des frises renflées fort singulières au-dessus desquelles s'élève une coupole.

Les voûtes de l'*ambulatorium* qui forme le pourtour sont décorées de mosaïques à fond blanc de la première moitié du quatrième siècle, spécimen qui serait unique si celles de Sainte-Pudentiane n'avaient été également conservées : car la frise de Sainte-Marie Majeure ne doit être que de la fin du même siècle. Les précieuses mosaïques du Baptistère ont pour motif des dessins courants formés par des pampres et des ceps de vigne diversement contournés et chargés de grappes mûres. Des génies païens en disponibilité, des anges, derniers-nés de la mère des amours, vendangent de branche en branche. Quelques vides sont garnis de mascarons; des caissons encadrent des rosaces rattachées à des entrelacs qui engendrent des croix.

Rien de plus intéressant que cet échantillon de l'art décoratif de l'antiquité avant son ultième décadence. Comme le travail a été exécuté par un artiste à qui manquait la trop récente inspiration du sentiment chrétien, ces mosaïques charmantes ne se rattachent que



Au marché de la place Navone. — Dessin original de Henri Regnault.

par l'intention à la foi nouvelle. Aussi le baptistère de Sainte-Constance a-t-il passé longtemps pour un temple à Bacchus. De telles erreurs ne sont plus permises depuis que tant de sarcophages des premiers siècles nous ont montré ce sujet des vendanges, dont le sens mystique est précisé par les Pères, ainsi que par ce passage des *Actes de sainte Eugénie :* « Voici le temps de la vendange où les raisins fertiles seront coupés pour être, après leur séparation d'avec les pampres légers, exprimés dans les coupes célestes. »

Le style ferme, le dessin délicat de ces compositions a pour repoussoir une autre mosaïque représentant, dans une embrasure de porte, le *Baptême du Christ.* Elle est du neuvième siècle et tout à fait sauvage. C'est beaucoup trop tard, et c'est encore trop tôt....

Autour du petit couvent de Sainte-Agnès, sur deux ou trois arpents de terre au bord d'une route, on a le tableau complet des âges héroïques de la religion. Les martyrs, le culte souterrain dans trois étages de catacombes, les inscriptions symboliques, les peintures sacrées des premiers siècles vous attendent dans les profondeurs de la terre. Puis, ce culte qui étendait ses racines perce le sol et fleurit au soleil : la basilique, le baptistère s'épanouissent; les morts mêmes, relevés de la profondeur des cryptes, viennent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dormir entre les fleurs d'un champ, au son des cloches voisines qui chantent victoire.

—

Au-dessous de l'ancienne Rome, le long des quinze voies consulaires qui rayonnaient du Capitole, il existait au troisième siècle, outre une vingtaine de cimetières souterrains consacrés à des familles, vingt-six grandes catacombes qui répondaient au nombre des paroisses à cette époque. On a calculé que ces labyrinthes doivent mesurer trois cents lieues de galeries et contenir environ six millions de morts. La moyenne largeur des corridors est de quatre-vingts centimètres; superposés jusqu'à former parfois cinq étages, ils ne sont jamais creusés plus profondément que vingt-cinq mètres, épaisseur au-dessous de laquelle finit la croûte volcanique pour faire place à des argiles humides.

Rien n'est plus intéressant que ce berceau du culte, que cet élysée des martyrs de la tyrannie impériale, ancêtres vénérés par toutes les communions chrétiennes.

Cependant, comme on ne peut visiter tant de cavernes, nombre de gens se contentent de faire quelques pas dans les catacombes publiques de Saint-Sébastien qui sont entièrement défaites, et ils reviennent persuadés que c'est partout la même chose: de là peut-être le préjugé que ces cimetières ont été établis dans d'anciennes carrières à sable, *arenaria*. A Sainte-Agnès, ils trouveraient, mais au-dessus des cryptes, de véritables arénaires à voûtes plus spacieuses, à larges couloirs praticables aux charrois. Dans ces carrières sont fréquemment taillés des escaliers étroits, des trappes pour descendre mystérieusement aux véritables catacombes, dont les abords étaient le plus souvent cachés par ces carrières à sable quand l'exploitation les avait abandonnées.

Le cimetière où sainte Agnès eut son tombeau, qui,



Tandis que les *contadini* boivent... — Dessin original de Henri Regnault.

comme on l'a exposé, sert aujourd'hui d'autel à l'église construite à l'entour, ce *dortoir* (tel est le sens littéral et spiritualiste du mot) est situé à deux milles de Rome; on y descend au milieu d'un jardin en friche, par une trentaine de degrés. Au bas de cette rampe de cave, vous pénétrez dans une série d'étroits corridors se succédant coupés à angle droit, enchevêtrés comme des réseaux de ruelles, et dont les étranglements n'ont pu se prêter à aucun genre d'exploitation. Qu'aurait-on pu extraire de ces hypogées? Leurs parois ne sont formées ni de pierre à bâtir, ni de pouzzolane à préparer du ciment. D'autre part, pour creuser des sépultures, le sable des arénaires eût offert trop peu de résistance; la roche des carrières aurait été trop dure à entamer. Les chrétiens ont donc dû choisir dans la section intermédiaire de la couche volcanique ce tuf poreux, d'une consistance suffisante, mais facile à émietter sous l'outil : une substance légère dont la cassure est grasse, qui ne se fendille pas et où l'on pouvait avec économie pratiquer des excavations, sans encombrer les couloirs de blocs volumineux, pesants, et par là d'une extraction malaisée.

Telle est la constitution géologique des catacombes. La matière inutile dont elles sont formées était entassée dans les couloirs hors d'usage, ou ramenée, du fond de ces taupinières saintes, sous quelque *regard* ou lucernaire, et là ces décombres enlevés, au moyen d'une corbeille et d'une corde, venaient se mêler, soit au sable des carrières de l'étage supérieur, soit aux terrains incultes de la campagne. Toujours est-il que les catacombes, si faussement appréciées au temps où Raoul Rochette affirmait que pour les connaître il n'est point nécessaire de les avoir vues, n'ont pu être établies que pour servir de cimetières, et que pour être expressément affectées à cette destination.

Leurs parois devenaient en quelque sorte des armoi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

res où l'on rangeait les morts sur des rayons superposés, creusés dans le tuf très-près les uns des autres. Les sépultures ouvertes entre lesquelles on chemine, ressemblent donc à des meubles dont on aurait retiré les tiroirs. La cavité pratiquée dans la paroi pour recevoir un corps était verticalement fermée, soit avec de grandes briques, soit avec des plaques de marbre.

En voyant avec quelle économie dans l'aménagement de cette bibliothèque de corps saints on a utilisé l'espace, ne laissant entre les compartiments que la place nécessaire, et mettant à profit les moindres recoins pour les sépultures enfantines dont le nombre est prodigieux, on est mieux édifié là que dans les livres sur la rapide propagation de la foi durant les premiers siècles. La complication du plan explique aussi comment, sous le seul territoire de l'ancienne Rome on a pu faire serpenter cinq cent quatre-vingts kilomètres de catacombes.... Rome païenne en était minée.

Si l'on ajoute qu'avant l'an 316 ces nécropoles, où se célébraient les saints mystères, où l'on instruisait les catéchumènes, ont quelquefois caché autant de vivants qu'elles recélaient de morts, on comprendra qu'au moment où fut officiellement proclamé le christianisme, il avait rallié les classes inférieure et moyenne, ne laissant au culte païen, défenseur des antiques institutions, que l'appui de la vieille aristocratie romaine, ennemie d'un dogme qui, en proclamant l'égalité et la possession fraternelle des biens terrestres en commun, anéantissait à la fois la grande propriété et l'institution de l'esclavage, unique moyen d'exploitation pour des apanages si étendus. Aussi Tacite, interprète de la plus oppressive domination qui fut jamais, qualifie-t-il les chrétiens d'*hommes infâmes et pernicieux, détestés pour leurs forfaits*. En subissant la nécessité d'attacher à son parti les chrétiens et de mettre la croix sur ses étendards, Constantin s'assura l'empire : *In hoc vinces !* Et l'on conçoit à quel point cette nécessité devait être impérieuse, quand on se rappelle que plus d'un siècle auparavant, sous Septime-Sévère, Tertullien affirmait que si l'on contraignait les chrétiens à émigrer, l'empire romain deviendrait un désert.

Quelques visiteurs sont si vivement impressionnés par l'aspect des catacombes, et tellement suffoqués par l'atmosphère de leurs couloirs étroits, bas et illimités, où l'air est épaissi par la fumée des torches, qu'ils demandent à rebrousser chemin.

A la vérité, si les flambeaux venaient à s'éteindre, on serait condamné à attendre la mort dans ce tombeau de quelques millions d'âmes ; si le custode vieux et courbé qui nous précédait eût, par aventure, été frappé d'apoplexie, aucun de nous n'aurait probablement revu la lumière. En effet, les hypogées de Sainte-Agnès n'étant point publiques, il était venu seul à notre rendez-vous, et lors même que huit jours après un autre gardien y aurait guidé une caravane, ce convoi se serait probablement dirigé sur un quartier différent.

Ce sont là des réflexions où l'on ne s'abaisse qu'après coup. Les tombes des martyrs, héros souvent anonymes, attirent surtout l'attention. Il est facile de les discerner : quand les fossoyeurs les fermaient, ils fixaient dans le ciment, du côté de la tête, une ampoule de verre où le sang du confesseur avait été recueilli. On voit encore à peu près partout l'empreinte et souvent les fragments de ces fioles. Lorsque le martyr avait été noyé, brûlé, mis à mort sans effusion de sang, alors en scellant la sépulture, l'ouvrier avec la tranche de sa truelle dessinait grossièrement dans le mortier frais une palme. On en rencontre un certain nombre. Parfois on reconnaît les os calcinés d'un chrétien brûlé vif. Il arrive aussi que les ossements se sont cristallisés au point de resplendir. Des inscriptions donnent le nom des défunts ; bien des tombes sont restées intactes et closes.

Durant les persécutions dont les rigueurs ne furent pas continues, les mystères du culte avaient lieu dans des oratoires très-exigus taillés dans le tuf, qui subsistent en entier, ainsi que des baptistères où la source souterraine coule encore. On célébrait sur le tombeau d'un martyr illustre : de là l'origine, la forme, le nom même de nos autels, que nous continuons à consacrer en y introduisant des reliques. On retrouve aussi le siége du prélat (*cathedra*) taillé dans le tuf, avec des bancs alentour. Là se sont assis plusieurs des successeurs de saint Pierre aux trois premiers siècles. Dans certaines chapelles, deux siéges sont placés le plus loin possible l'un de l'autre et en diagonale. Ce sont des confessionnaux. D'ordinaire, ces églises sont divisées en deux lobes, l'un pour les hommes, le second pour les femmes et celui-ci reconnaissable à son double siége : durant les instructions données aux catéchumènes du sexe, on plaçait en surveillance un second diacre assistant. Aux tympans des cintres, sous l'arcade de la tombe-autel apparaissent, non des sculptures, car la matière y prêtait peu et on les aurait mal appréciées à la lueur des lampes, mais des peintures, les premières que le christianisme ait produites : documents curieux de la religion primitive. Parfois, en cheminant dans ce monde sous-romain si complet et si peuplé, on voit plonger des lueurs bleues sur les parois rousses, et s'ouvrir aux voûtes un de ces lucernaires perdus dans la broussaille, qui apportaient un peu d'air dans ces caves inconnues pour permettre au monde chrétien de respirer.

Lorsqu'on veut pénétrer plus avant dans l'étude des catacombes et en étudier les symboles, il faut, revenant à Rome, traverser la ville entière, gagner la porte Saint-Sébastien voisine de la *Porta Capena* où naissait autrefois la voie Appienne, et se faire introduire au cimetière souterrain de Saint-Calixte, qu'on appréciera mieux si déjà l'on a observé celui de Sainte-Agnès.

Pour compléter ce qu'il nous reste à dire et ne pas éparpiller un tel sujet, entreprenons cette course, sacrifiant à l'unité du récit l'unité du lieu, et datant notre digression des terrains de Sainte-Agnès que nous n'avions pas fini d'explorer, et où nous reviendrons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour continuer jusqu'au Mont-Sacré notre promenade sur la voie Nomentane.

—

Oubliées pendant bien des siècles, confondues même il y a moins de vingt ans, soit avec le cimetière de Saint-Sébastien, soit avec celui de Domitille, les catacombes de Calixte ont été définitivement retrouvées en 1852 par le plus éminent des archéologues de Rome, par M. de Rossi. La découverte, sur la droite de la voie Appienne et dans une vignē, d'une moitié d'inscription tout à fait significative, a révélé la proximité d'un accès. Elle portait les six dernières lettres du nom de saint Cornelius que l'on savait avoir été inhumé près de saint Cyprien au cimetière de Saint-Calixte avec plusieurs pontifes. C'était donc là qu'il fallait creuser, et c'est par cette vigne qu'on est rentré dans la crypte historique où, près du tombeau de sainte Cécile, retrouvé deux ans plus tard, reposent douze papes martyrs, entre lesquels on a reconnu déjà par leurs inscriptions les pontifes Corneille, Anthère, Fabien, Lucius et Eutychien.

Saint-Calixte est une des hypogées qui font le mieux comprendre la destinée des catacombes après le règne de Constantin. Le pape Damase les décore et y organise des stations; il perce des lucernaires au-dessus des monuments illustrés par les saints; il fait murer des corridors sans intérêt qui ajoutaient des détours aux complications de ces labyrinthes; il permet de creuser des *loculi* nouveaux pour inhumer les familles pieuses sous la protection des patrons bienheureux des siècles d'épreuve. C'est alors que les dévots du quatrième siècle ont qualifié ce lieu : « la Jérusalem des martyrs du Seigneur. »

Cette catacombe fut creusée bien avant l'époque où le pape Calixte Ier, issu, dit-on, de la famille Domitia,



Sainte-Agnès hors des murs, sur la route Nomentane. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

légua son nom à un cimetière situé sous ses vignes, et où probablement on entrait, vers l'an 222, par l'enclos du pontife. On sait par des incriptions que saint Calixte, lorsqu'il était en faveur près d'Alexandre Sévère, fit agrandir les galeries, où bientôt il fallut de nouveau chercher un asile; car les persécutions recommencèrent et l'éclat d'une origine patricienne ne put soustraire Calixte au martyre.

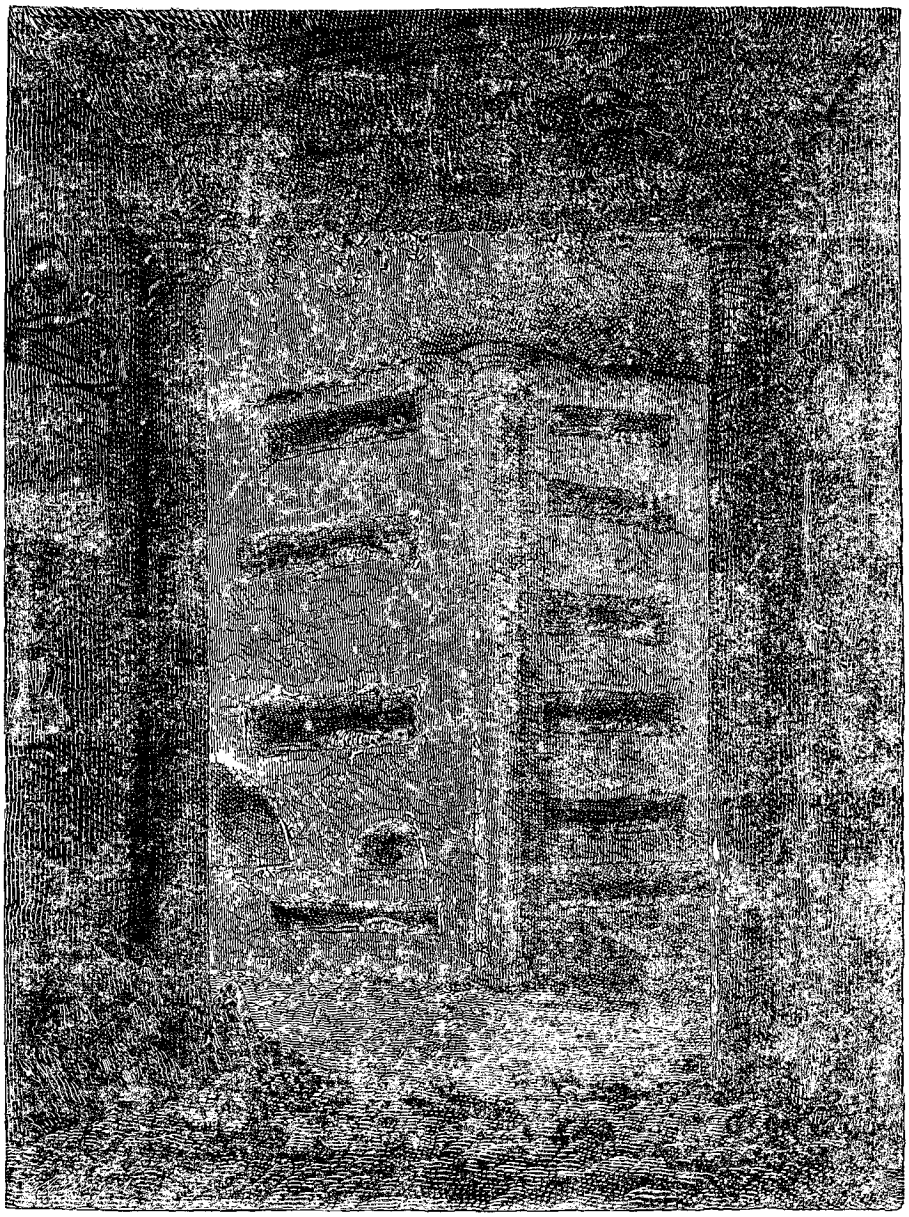
Comme à Sainte-Agnès, c'est au milieu d'un jardinet inculte qu'à l'angle d'une cassine ruinée on descend dans ce lieu légendaire où les restaurations *modernes* datent de l'an 366 à l'an 384. A mi-chemin de la rampe, le long de laquelle les marches et la paroi du mur sont étoupées de plantes pariétaires, lorsqu'on a cessé de voir et la ville et ses collines, les cierges s'allument, et chaque visiteur, son flambeau à la main, pénètre dans ce dédale de sanctuaires à peu près comme allaient les processions souterraines. Armés de torches, les guides qui vous devancent vont s'enfonçant dans ces gaînes sombres, où la fumée noire de la résine les recule dans des perspectives étouffantes et funèbres. Pour les personnes fort nerveuses, la sensation de l'effroi est plus redoutable ici qu'à Sainte-Agnès. Aussi voit-on plus fréquemment des femmes, des vieillards qui s'arrêtent oppressés et supplient qu'on les rende au soleil. C'est qu'on parcourt là jusqu'à trois étages superposés de sépultures; des squelettes sont sous vos pas, comme sur vos têtes; ils vous coudoient à gauche et à droite; des hommes par centaines de mille ont prié, ont chanté dans ces galeries, et s'y sont endormis dans la mort.

C'est près des sépultures de saint Cyprien, évêque de Carthage, et de saint Eusèbe, mort en 311, qu'une des inscriptions de Damase, en six vers gravés sur une table de marbre, nous apprend que les corps de saint Pierre et de saint Paul ont été cachés longtemps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ces catacombes. Des chrétiens d'Orient les avaient furtivement enlevés des sépultures vaticanes et déposés dans ces souterrains pour les rapporter dans leur patrie. Depuis lors, sous Héliogabale qui voulait agrandir le cirque de Néron, on les retint à Saint-Calixte. « Ils furent les enfants de l'Orient qui nous les a envoyés, écrit à ce sujet saint Damase; mais Rome a dû défendre comme siens des citoyens romains. »

Au second, au troisième siècle, la petite basilique souterraine de Saint-Calixte, les chambres qui l'environnent, furent la métropole du Saint-Siége et le centre de l'administration pontificale. On y montre encore la cellule qui servait de cabinet de travail à ces maîtres spirituels du monde chrétien. Ils avaient pour gardes, pour milice et pour légats, des mendiants apostés de distance en distance, qui faisaient le guet le



Galerie souterraine et *loculi* de la catacombe de Sainte-Agnès. — Dessin de H. Clerget d'après *les Catacombes de Rome*, par L. Perret.

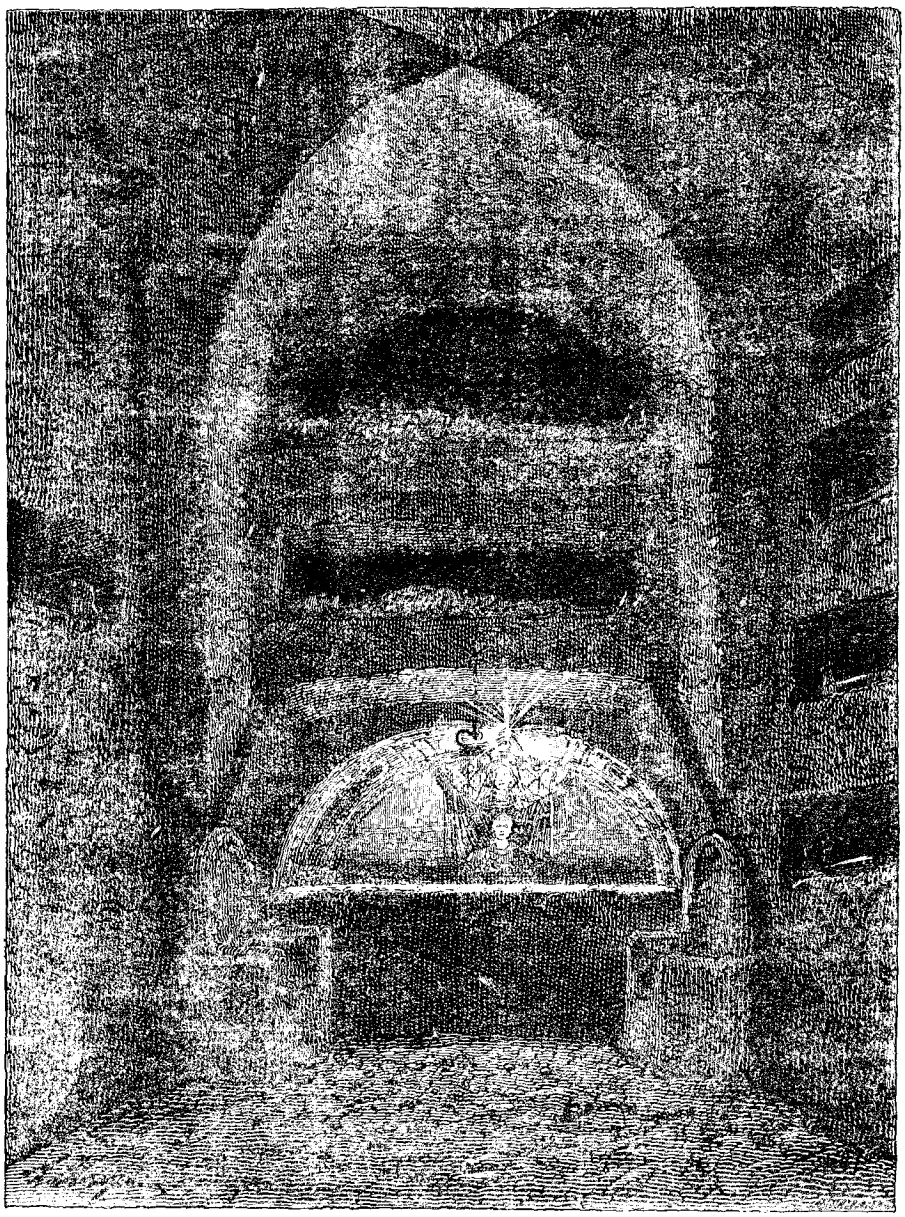
long de la voie Appienne. Lorsque sainte Cécile voulut envoyer au baptême Valérien son mari, près du pape saint Urbain qui se cachait dans ce cimetière : « Va, lui dit-elle, jusqu'au troisième mille de la voie Appienne; là tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumône aux passants. Je les ai toujours assistés, et ils possèdent mon secret. Tu les béniras en leur disant : —Cecilia m'a envoyé à vous pour que vous me conduisiez au saint vieillard Urbain, parce qu'elle m'a chargé pour lui-même d'une secrète mission. »

L'emplacement du tombeau de sainte Cécile est encore marqué à Saint-Calixte, ainsi que le lieu où reposa sainte Lucine. Autour du *loculus* de Cécile, des tombes, des inscriptions multipliées, jetées sur les murs par des pèlerins enthousiastes, annoncent le personnage avant même que, dans une crypte contiguë à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la chambre papale, on ait reconnu l'image de la sainte et celle d'Urbain qui l'avait ensevelie.

Dans un caveau, j'ai remarqué un sarcophage chrétien, fait à l'imitation des cuves païennes et d'un art très-grossier. Il n'est que du quatrième siècle : le christianisme n'avait pas encore enfanté des sculpteurs. Dans d'autres sarcophages et sous des vitrines, on découvre deux corps tout entiers; l'un est resté drapé de son suaire. Plus loin, sous une commune inscription, sont réunis à deux autres confesseurs, saint Denis, sainte Zoé, sainte Héliodora et saint Procope. Des oiseaux et des fleurs, ainsi qu'un paon, emblèmes des joies du paradis et de l'immortalité, sont peints dans l'*arcosolium* au-dessus du tombeau. Comme à Sainte-Agnès, il arrive que des *puteoli* plongeant d'étage en étage permettent de découvrir, de la crypte la plus



Autel souterrain, tombeaux, chapelle; fresque représentant le Christ devant la Vierge (cimetière de Sainte-Agnès).
Dessin de H. Clerget d'après *les Catacombes de Rome*, par L. Perret.

profonde, comme si l'on était au fond d'un puits, un rond de ciel bleu encadré de feuillages transparents, et où scintillent les étoiles, offrant aux ténèbres l'illusion de la nuit.

Quelquefois aussi, circonstance exploitée par certains critiques, on se heurte à des débris d'inscriptions ou de sculptures païennes, mais toujours proche des lucernaires par où ces fragments ont roulé avec des amas de sable et de décombres. Les deux cultes ennemis ont réellement coexisté l'un sur l'autre. Sous Constantin, les couches tendirent à se mêler, et c'est alors que sur certains points on éleva, pour les agapes, au-dessus des catacombes, certaines chapelles carrées dont plusieurs debout encore sont réduites aux quatre murs.

C'est sous un de ces édifices, transformé en cellier,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que M. de Rossi a retrouvé des degrés pour descendre aux catacombes de Calixte. A quelle époque a-t-on cessé de fréquenter, puis même de connaître la situation de ces souterrains? Je ne l'ignore guère moins que les auteurs par qui j'aurais pu me laisser édifier sur ce point. Les preuves de la continuité des pèlerinages après le neuvième siècle résultent pour moi de l'examen d'une petite madone byzantine que j'ai observée au-dessus d'un tombeau. On sait qu'au douzième siècle les pèlerins d'Einsiedeln s'y rendaient encore ; mais, fait plus surprenant, au quinzième siècle, un archevêque de Bourges a placé dans le cimetière de Saint-Calixte deux inscriptions que j'ai reconnues.

Ce Vatican souterrain de la primitive Église est rempli d'épitaphes intéressantes; je me borne à traduire au passage, sous la vacillante lueur des cierges et à la hâte; car il faut suivre le guide qui tient le fil de vos jours.

LE Ve DES CALENDES DE NOVEMBRE
ICI FUT PLACÉ POUR DORMIR
GORGONIUS AIMÉ DE TOUS ET QUI NE HAÏSSAIT PERSONNE.

Cette inscription, comme beaucoup d'autres, est en grec; les suivantes sont en latin.

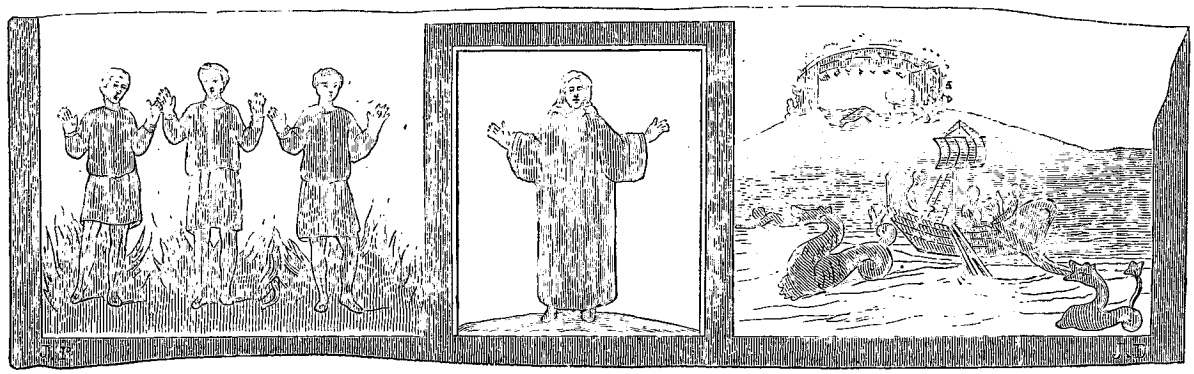
TROP TÔT TU ES TOMBÉE
CONSTANTIA! ADMIRABLE DE BEAUTÉ
ET D'ATTRAITS, ELLE A VÉCU
XVIII ANS, VI MOIS, XVI JOURS.
CONSTANTIA, EN PAIX!

Il en est qui retracent les souvenirs des persécutions. Telle est celle d'un Marius, jeune officier sous Adrien, « *qui a vécu assez, puisqu'il a consumé sa vie et son sang pour le Christ.* Ses amis l'ont déposé là avec larmes au milieu des craintes (*cum lacrymis et metu*). »

Celle-ci, qui provient de Sainte-Agnès et qui est composée en latin avec des lettres grecques, est bien autrement significative :

ICI GORDIANUS
NONCE DE LA GAULE ÉGORGÉ POUR LA FOI
AVEC TOUTE SA FAMILLE.
ILS REPOSENT EN PAIX.
THÉOPHILA, LEUR SERVANTE, *fecit.*

Cimetière de Sainte-Agnès.



Les enfants dans la fournaise. Orante. Jonas et la baleine.

Dessin de Petot d'après *les Catacombes de Rome*, par L. Perret.

Ce pauvre envoyé de la Gaule, mis à mort sur le sol étranger, *avec toute sa famille;* cette servante restée seule et loin du pays, qui élève un monument à ses maîtres et le décore d'une palme.... c'est là un épisode assez touchant de la vie intime de nos aïeux.

Les ouvriers des catacombes, les fossoyeurs, formaient, non une corporation, mais un ordre mineur dans le clergé. On a trouvé à Saint-Calixte une sépulture avec ces mots :

DIOGÈNE FOSSOYEUR, EN PAIX.
DÉPOSÉ
LE HUITIÈME DES KAL. D'OCTOBRE.

Cette indication est placée au-dessus de la portraiture du défunt. Sa tunique lui descend jusqu'au genou; il est chaussé de sandales. Sur son épaule gauche est un morceau de fourrure ou d'étoffe; à l'épaule droite et au-dessus des genoux sont tracées de petites croix. D'une main il tient une pioche, de l'autre une lampe suspendue à une chaînette. Il est entouré des outils de sa profession.

Le caractère de la plupart des inscriptions, c'est la pensée tendre et consolante. L'affection soupire un regret; la foi se conclut en espérances. Rien de pompeux d'ailleurs, ni qui rappelle les dignités de ce monde. Beaucoup de bonhomie, de simplicité et de douceur.

A ADÉODATE VIERGE MÉRITANTE
QUI REPOSE EN PAIX ICI, SON CHRIST L'AYANT VOULU.

Les vertus louées chez les défunts sont toujours des vertus aimables : *ami des pauvres, âme innocente et douce, colombe sans fiel, brebis du Seigneur;* un veuf rappelle quinze ans d'union *sine læsione animi;* il a été père de sept enfants, mais sa femme *en a quatre avec elle près du Seigneur* (*secum habet ad Dominum*).

QUE TON AME SE RAFRAÎCHISSE
DANS LE BIEN SUPRÊME,
Ô KALEMIRA!

Certains noms indiquent à quel point les conversions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont récentes. Deux fils adressent cette prière sur la tombe maternelle :

SEIGNEUR, QUE L'AME DE NOTRE MÈRE VÉNUS
NE RESTE PAS DANS LES TÉNÈBRES!

On se recommande fréquemment aux prières des morts, et on place ses défunts chéris sous la protection des saints qui les avoisinent :

MADAME BASILIA,
JE TE RECOMMANDE L'INNOCENCE DE MON TRÈS-CHER FILS
GEMELLUS
ADIEU, TRÈS-DOUX ENFANT!
LORSQUE BIENHEUREUX TU ENTRERAS AU ROYAUME
DU CHRIST,
SOUVIENS-TOI DE TA MÈRE, ET DE FILS DEVIENS PATRON!

Un mari a ajouté de sa main à l'inscription de sa emme : *Prie pour ton mari* CELSIANUS. Quelques veuves sont qualifiées *viduæ Dei :* matrones qui avaient consacré leur viduité au Seigneur.

Sur le pavé d'une des chapelles, on lit ces mots :

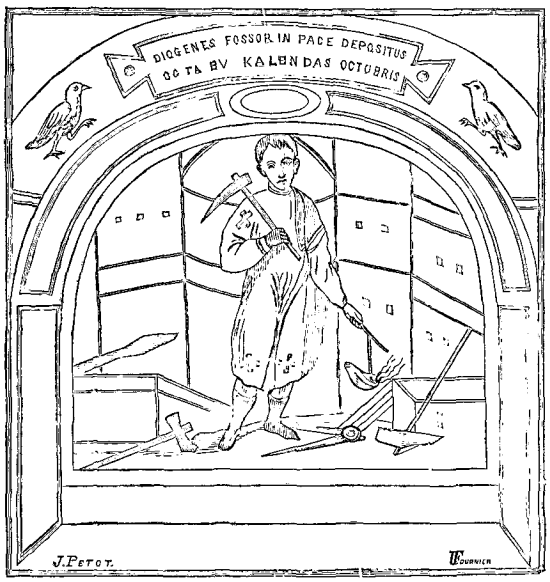
PAULUS EXORCISTA DEPOSITUS
MARTYRIES.

A ce sujet, observons que les inscriptions funéraires suffisent pour reconstruire tous les degrés de la hiérarchie cléricale : évêques, prêtres, diacres, sous-diacres, acolytes, exorcistes, lecteurs, fossoyeurs, etc.... Calvin était loin de le supposer quand il s'écriait : « Quel est le monument de l'antiquité chrétienne qui ait jamais parlé *de vos exorcistes!* » On rencontre aussi parmi les adeptes des distinctions notables : catéchumènes, néophytes, fidèles, nouvellement illuminés, etc....

De très-belles inscriptions, mais au point de vue historique, sont celles du pape saint Damase qui nous a révélé les noms de plusieurs pontifes du second siècle ensevelis dans la petite basilique souterraine. Il avait également reconnu la situation du sarcophage où de ses propres mains le pape Urbain Ier a déposé sainte Cécile, que Pascal II retrouva conservée entièrement au neuvième. Elle l'était encore au seizième lorsque, d'après son corps, Étienne Maderne exécuta une statue couchée que nous offrirons bientôt, et où l'impression de la réalité dans la mort est demeurée empreinte. La plus grande des inscriptions damasiennes est due à M. de Rossi, qui, ayant ramassé cent cinquante morceaux brisés, est parvenu à les rapprocher et à refaire cette espèce de jeu de patience dont le temps avait mêlé les compartiments. Elle retrace les souvenirs d'une hérésie qui fit couler le sang. Et le marbre où ce récit est gravé avaït servi déjà : car au *verso* de la page de Luna on lit une inscription en l'honneur des Césars.

Dans une sorte de galerie attenante à la partie supérieure de la catacombe, une autre inscription incrustée au mur et relevée par Baronius, qui l'avait empruntée aux *Annales des martyrs*, retrace une des scènes émouvantes dont fut le théâtre notre cimetière de Calixte : « .... Tandis que saint Étienne (pape sous Valérien) y célébrait le sacrifice de la messe, des soldats survinrent devant l'autel où, intrépide et continuant les mystères commencés, Étienne eut la tête tranchée. »

Vous pouvez toucher encore la place où s'élevait le siége épiscopal d'Étienne Ier, et fouler le tuf spongieux qui a bu son sang, devant l'autel où il officiait il y a seize cent douze ans.



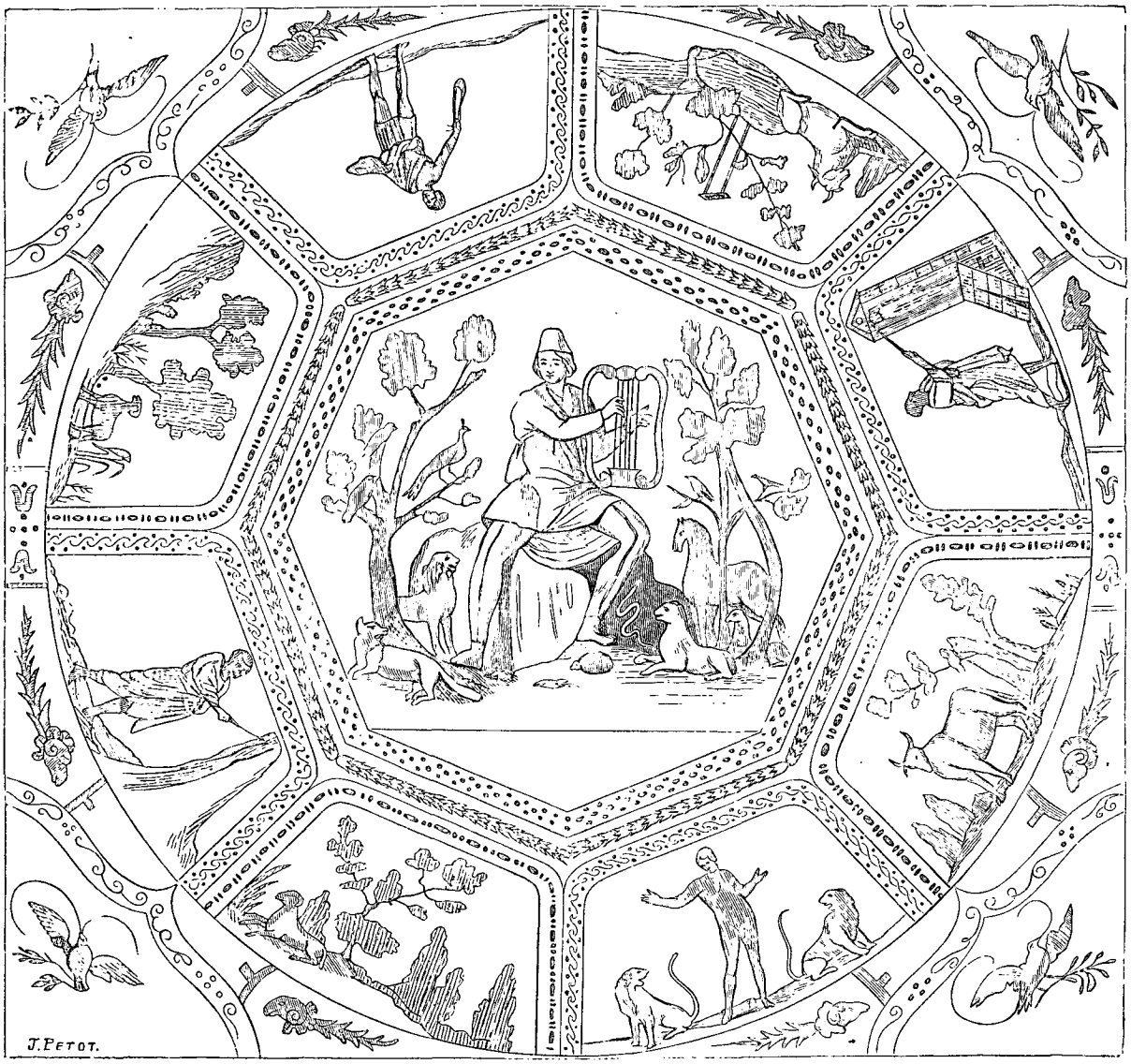
Diogène, fossoyeur des catacombes de Saint-Calixte. — Dessin de Petot d'après *les Catacombes de Rome*, par L. Perret.

Il m'a paru qu'à Saint-Calixte les peintures étaient plus nombreuses, plus importantes qu'à Sainte-Agnès. Vous rencontrez l'*ancre* qui symbolise l'espérance et figure la croix ; *la colombe qui s'envole avec une branche d'olivier*, emblème de l'âme chrétienne qui quitte ce monde en paix; *le navire abordant au pied d'un phare; le poisson*, **ΙΧΘΥΣ**, dont le nom grec rappelle celui du *Christ* et forme les initiales de cette formule : « Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ, Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur ; » *le pain*, symbole de l'Eucharistie ; *le lapin* rongeur, la destruction du corps. *La tortue, le loir* signifient que le sommeil de la mort sera suivi d'un réveil; *les enfants dans la fournaise* rappellent au confesseur qu'il doit braver les supplices; *Daniel livré aux lions* est le patron des martyrs; *Jonas*, de la régénération par la foi. Groupés, ces signes deviennent les éléments d'un langage hiéroglyphique, dont les seuls initiés pouvaient pénétrer le sens. Ainsi, *l'ancre accolée au poisson :* espérance au Christ; *un poisson qui porte un pain*, c'est Jésus qui se donne lui-même dans l'Eucharistie ; *un arbre couvert d'oiseaux* qui en becquettent les fruits, c'est la phalange des élus sur l'arbre de vie au jardin céleste. Les Paraboles, la Bible fournissent des données allégoriques transparentes, telles que *le semeur*, et que *le pêcheur prenant des poissons* (l'apôtre qui attire les âmes); telles que *le bon Pasteur* rapportant la brebis égarée, *le moissonneur, le vigneron, Lazare ressuscité*, etc... *Noé dans l'Arche* signifiait le chrétien sauvé et reçu dans l'alliance ; *Moïse frappant le rocher,*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

symbolise le baptême, et aussi la doctrine que le Christ a fait jaillir sur le monde pour lui rendre la vie. Au-dessus du Moïse, on lit quelquefois le nom de *saint Pierre*, le Moïse de la loi nouvelle. Dans une voûte distribuée par compartiments, plusieurs de ces sujets encadrent *Orphée*, qui attire une foule d'animaux et jusqu'à des tortues. Cette voûte curieuse, que Bosio a dessinée le premier, remonterait suivant d'Agincourt à la fin du siècle d'Auguste.

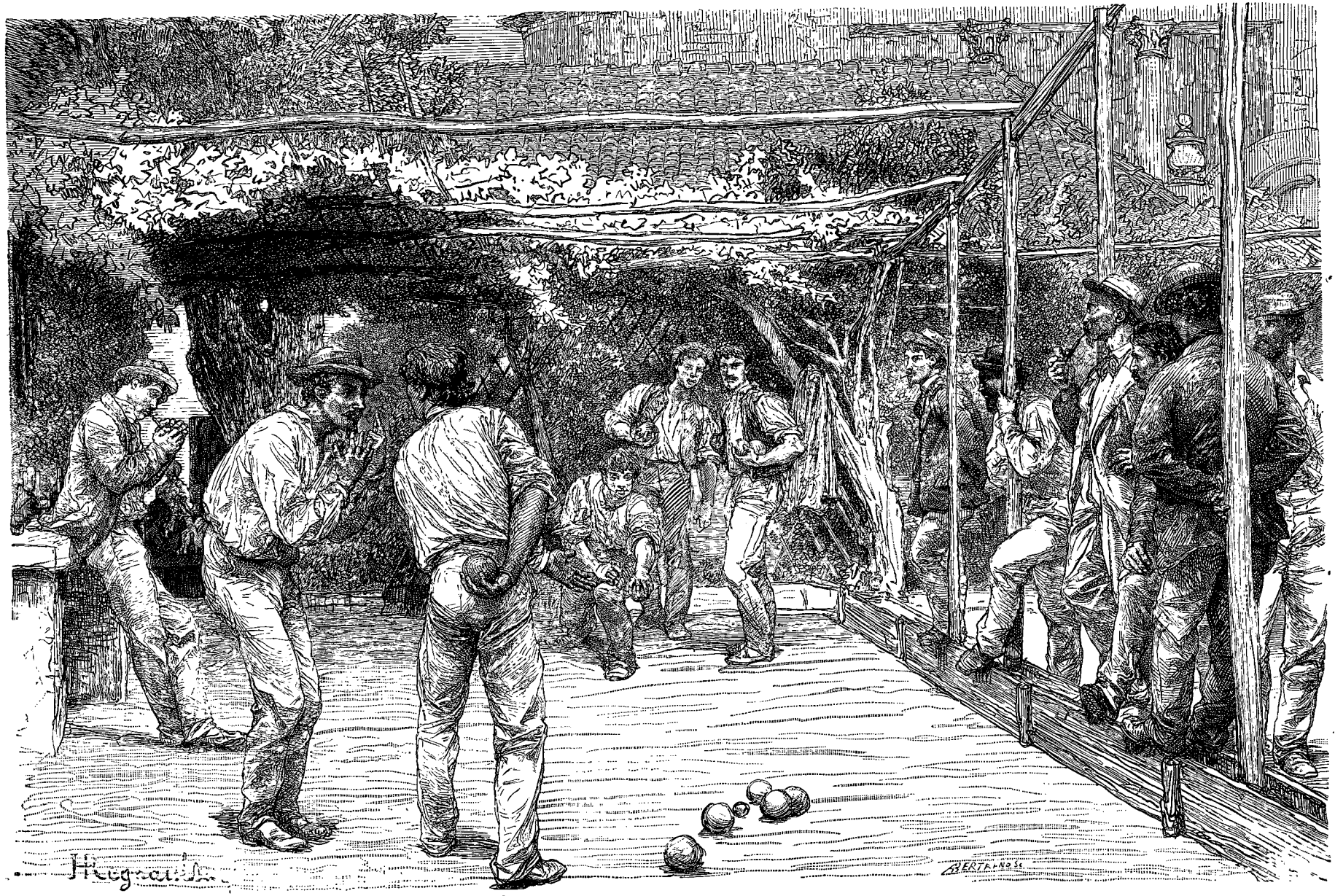
Sur une autre peinture, Jésus envoie ses disciples prêcher les nations, représentées par des ouailles ou brebis. Examinez comme elles recevront la parole divine : — Une d'elles se sent attirée vers l'apôtre; une autre s'éloigne; celle-ci écoute attentive, mais défiante; cette dernière enfin, qui voudrait concilier Dieu et le monde, tout en écoutant baisse la tête pour brouter en même temps.... Dans les premiers siècles, on voit le Christ sous la forme du bon Pasteur, et



Peintures du premier siècle à la voûte d'une chapelle (catacombes de Calixte). — Dessin de Petot d'après *les Catacombes de Rome*, par L. Perret.

quelquefois assis au milieu des douze; mais cette figure jeune, apollonienne, imberbe et souriante, est sans nul caractère iconographique, tandis que Pierre et Paul relèvent d'un type arrêté et émanent d'un portrait traditionnel. La représentation de la Vierge avec son Fils, qui avait été contestée, est fréquente. Le Christ est quelquefois symbolisé dans *Orphée*. Cependant, si l'on excepte *Psyché* (l'âme élevée à l'amour mystique), les images tirées du paganisme sont rares. Outre le lierre toujours verdoyant qui accompagne beaucoup d'épitaphes, on y observe, tradition qui remonte aux âges du paganisme, *la pomme de pin*, fruit qui passait pour incorruptible. C'était, chez les anciens, un emblème de l'immortalité, surtout après qu'Adrien, qui dans ses voyages d'Orient avait spiritualisé ses idées théogoniques, eut surmonté le portique (et non le faîte) du mausolée érigé à sa race de cette pomme colossale dont avait hérité la première basilique de Saint-Pierre, et qu'on a redressée depuis au jardin Vatican.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Joueurs de boules. — Dessin original de Henri Regnault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De nos jours encore, le fruit des pins a conservé son sens allégorique et une signification votive. Au premier jour de l'an, les gens de la petite bourgeoisie romaine échangent entre eux des pommes de pin sur lesquelles on a appliqué une feuille d'or ou d'argent. C'est un souhait de bonne santé et de longue vie. Le fruit coûte un sou, la dorure en vaut deux : c'est à peu près la valeur des oranges qui, chez nous, sont l'équivalent de la pomme de pin. Le soir de la Saint-Sylvestre, ma propriétaire envoya ses vœux à toute la maison sous la forme de pommes de pin dorées : chacun eut la sienne, et les domestiques ne furent point exceptés.

Les traces d'un culte ancien, celles surtout des pèlerinages de l'ère byzantine, rendent ces catacombes très-vivantes : on y perçoit le souffle de plusieurs générations qui y ont laissé des images, des emblèmes, des inscriptions si nombreuses, qu'on en est escorté. Ce lieu où les tombeaux parlent pourrait conter bien des secrets; on le comprend, et on marche comme aux écoutes. Les murs sont chargés de souvenirs, de confidences perdues, et ces pensées, ces paroles tracées par les pèlerins, dès qu'on approche un flambeau, telles que des papillons, emblèmes des âmes, se remettent à vivre. Vous pouvez renouer des conversations suspendues depuis le règne de Charlemagne et, par des réminiscences inédites, remonter jusqu'à l'ère des confesseurs.

Pour éprouver là cette impression dont les grands souvenirs historiques nous apportent le charme, il suffit de savoir ce qu'ont accompli ces conclaves de martyrs dont on est environné, générations de suppliciés infatigables et souverains, opprimés comme des esclaves, dictant au monde des lois qu'il suit encore et, sur ce siége épiscopal caché dans des cavernes, se succédant trois siècles pour défendre le même dogme au prix de leur vie et pour l'affirmer par leur mort.

Rien de plus étrange que ce que l'on pourrait intituler : *les Décrétales des catacombes*. Saint Lin, saint Anaclet, premiers législateurs ayant été martyrisés, Clément ordonné prêtre comme eux par saint Pierre, et qui sera martyr aussi, rétablit l'ordre dans la naissante Église de Corinthe, et institue des évêchés dans les Gaules dont ses missionnaires ont commencé la conquête. Disposant de Rome quatre siècles à l'avance, Évariste son successeur divise les quartiers par paroisses comme ils le seront un jour, et établit le département ecclésiastique de Rome : il est immolé sous Adrien. Les épîtres de saint Sixte, qu'on admire encore, répandent jusqu'aux extrémités de l'Asie la lumière, tandis que le pontife obéi vit dans les ténèbres, et ne les quittera que devant ses bourreaux. Après le martyr Télesphore qui institua la messe nocturne de Noël, saint Hygin, qui lutta pour l'unité contre les premiers hérésiarques, fixe les rangs et les préséances de sa cour ecclésiastique qui l'accompagnera en bon ordre dans les cachots et devant les juges. Harcelé de toute part, le premier Pie ajournera les proscriptions de Marc-Aurèle; il fera prévaloir l'unité contre le néo-platonisme de Valentin qui fusionnait saint Jean avec Hésiode, et contre les utopies de Marcion qui mêlait aux idées évangélistes les théogonies de la Perse et de l'Inde. Anicet que ses discussions avec saint Polycarpe sur la fixation de la Pâque ont rendu célèbre, saint Soter théologien qui lutta contre les montanistes, philosophe de l'Évangile qui prêcha d'exemple, sont honorés dans le martyrologe; saint Éleutère mis à mort sous Lucius-Commode avait, du fond de sa catacombe, soumis à la foi du Christ un des rois de la Grande-Bretagne. Saint Victor qui rassembla un concile général sous l'oppression de Caracalla, et qui condamna Théodore de Byzance opposé à la divinité du Christ, scella de son sang son affirmation. Zéphyrin qui traversa cinq persécutions et ne fut égorgé qu'à la sixième, sous Héliogabale, eut à soutenir à la fois les chrétiens menacés et chancelants, la discipline du clergé entreprise par les novateurs; le dogme enfin, contre les opinions du corroyeur Théodote, et contre Braxéas qui n'admettait point la Trinité. Saint Calixte qui, le premier, au-dessus de la catacombe pontificale agrandie en cité de cent soixante-quatorze mille âmes, osa bâtir des églises à la face du ciel, saint Calixte fut massacré dans les rues. Un des Fabiens avait gouverné quatorze ans et organisé la chrétienté : Décius égorge le descendant de trois dictateurs; saint Corneille qui lutta contre Gallus, et qui anéantit Novatien le premier des antipapes, a péri dans un cachot; Étienne martyrisé sous Valérien a rassemblé trois conciles et l'un aux rivages de l'Afrique; Sixte II marcha au supplice à la tête de son clergé qui fut égorgé avec lui, Denis eut assez d'influence politique et d'argent pour traiter, après la prise de Césarée, du rachat des chrétiens de la Cappadoce : ce qui n'empêcha pas, sous Claude II, le négociateur d'être mis à mort.

Cependant, sous ces premiers papes survenus de tous les coins du monde pour défendre la foi, l'autorité s'enracinait, elle rayonnait au loin : au centre même de l'oppression s'était constituée la hiérarchie qui devait subordonner les autres patriarcats à la tombe de saint Pierre.

Toutes les nations, toutes les classes avaient été représentées sur le siége curule de l'apôtre de Bethsaïs : les races consulaires des Elvidius, des Calfurnius, des Fabius avaient donné des pontifes, et les maisons impériales aussi; Athènes avait envoyé Anaclet, Hygin, Sixte II; Télesphore était Grec; Anicet Syrien, Évariste de Bethléem, Éleutère de Nicopolis, Caïus de la Dalmatie, Eusèbe de la Calabre, Soter de la Campanie, Victor des contrées de l'Afrique. Ils affluaient vers Rome, foyer des persécutions; ils apportaient de chaque contrée une protestation suprême, devant ce siége métropolitain si vénéré déjà, que l'humilité des confesseurs contraignait parfois les clercs à imposer à quelque saint la double gloire de la souveraineté spirituelle et du martyre.

Le dernier qui de son sang cimenta l'édifice chré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tien, ce fut Caïus, un parent de Dioclétien. Du fond d'une retraite ignorée, il gouvernait dans l'ombre l'empire lumineux des âmes : Dioclétien fit égorger Caïus, le vingt-huitième successeur de saint Pierre, le vingt-quatrième des pontifes exterminés dans les tortures.... Il fallut que pendant trois siècles ils démontrassent ainsi leur foi dans la fraternité humaine et dans la certitude d'une vie meilleure, pour que le monde fût éclairé, et que l'Empire croulât sous leurs efforts.

L'œuvre de ces vingt-huit papes est inexplicable si elle n'est point providentielle : sans opprimer personne, persécutés toujours, mourant toujours, ils avaient tellement assis leur règne et miné le terrain, que, du jour où Constantin se jeta dans leurs bras, la ville des Césars appartint à l'Église. Aussitôt, en effet, renversant avec une égale autorité les donatistes, les ariens et les autels des hauts lieux, saint Sylvestre donne pour loi suprême à l'univers spirituel un programme formulé dans un autre sénat qu'il convoque, qu'il peuple de tous les évêques du monde et qu'il préside. Chacun a nommé déjà le grand concile et le *Symbole* de Nicée. Le long miracle de cette régénération obtenue par de tels moyens et à un tel prix, tout s'est accompli dans les catacombes, et tout ce qui est sorti de là dure encore. A force de lutter désarmés, ces papes légendaires ont enfanté de leur sang l'unique dynastie qui ait traversé dix-huit siècles de révolutions.

L'émotion ou le dédain, sur cette œuvre et dans ce lieu, doivent dépendre des impulsions premières ou de la direction de nos études. Si pour quelques-uns les catacombes restent muettes, il faut se rappeler que notre instruction théologique est faible : ce n'est là ni une affaire d'opinion, ni une question de philosophie.

—

On ne peut guère, à moins d'en faire l'objet d'un travail particulier, parler de toutes les catacombes de Rome; cependant il convient de mentionner, outre des cimetières juifs dont l'un récemment découvert est antérieur à Saint-Pierre, celui de sainte Priscille auquel a donné son nom la femme du sénateur Pudens ou Pudentius qui passe pour avoir logé dans sa maison le prince des apôtres. Ces hypogées de Priscille, connues déjà au temps de Baronius, étaient des plus curieuses par les peintures des âges primitifs; mais on en a détaché les pages les plus intéressantes pour enrichir le musée de Latran où nous les retrouverons.

Revenons sur nos pas jusqu'à Sainte-Agnès, pour continuer la route de *Nomentum* jusqu'à des pâturages où, d'un point culminant bien célèbre, on embrasse toute la contrée.

C'est au delà seulement de cette basilique, et même du Teverone, que la banlieue habitée expire et que commence la poésie des campagnes. Bientôt on plane sur les sinuosités de la rivière, qui de nos jours cesse d'être l'Anio en quittant les montagnes. On la traverse sur un pont jeté par Bélisaire et que Nicolas V a coiffé d'un joli châtelet à créneaux en queue d'aronde. Corbeille murale sur cet agreste cours d'eau, le pont Nomentane contribue avec une tombe massive où des pâtres se sont creusé une chaumière, à meubler un paysage d'une simplicité tranquille. Puis on laisse à un tournant la route, pour gravir dans l'herbe un talus qui est ce Mont-Sacré en si grand renom, où se retira pour s'y fortifier la plèbe romaine, pressurée et affamée déjà par le patriciat deux cent soixante ans après la fondation de la ville, tant la tyrannie est rapide dans les républiques aristocratiques! Chacun connaît cette histoire, et l'apologue de Menenius-Agrippa, et la création des tribuns, et la seconde émigration du peuple cinquante ans après la première, lorsque la mort de Virginie l'eut soulevé contre le despotisme des décemvirs.

Si de cette épique taupinière on n'avait pas de tous côtés un admirable point de vue, on pourrait se croire en plaine, le site n'étant un peu escarpé que vers l'est où l'on plonge sur les sinuosités du Teverone. L'espace énorme qui sépare des monts sabins et de la chaîne du *Monte Cavo* les rivages de la mer, est clair-semé de quelques chapelets de collines, et a été encombré par des coulées de lave qu'ont lancées à diverses reprises, sur des distances de plusieurs lieues, les cratères volcaniques des montagnes. Si l'on répandait les unes sur les autres, au milieu d'une arène de sable, des nappes de plomb fondu qui s'étendraient avant de se solidifier, et se projetteraient en caps plus ou moins déprimés, on donnerait sur une échelle microscopique un plan en relief de la campagne de Rome, plus vaste qu'on ne peut le dire, plus souverainement belle qu'on ne peut se l'imaginer, et d'une couleur fauve et montée qui échappe aux peintres actuels.

Rien n'est si mystérieux que ces thébaïdes incultes et découvertes où la pensée s'empreint peu à peu de la poétique horreur qui naît dans la contemplation des lieux abandonnés. L'air est pénétrant et vif, les contours se dessinent comme au sommet des monts où l'atmosphère se raréfie; les torrents du soleil qui estompent, en les embrasant de lumière, les plans reculés, tirent en relief ou laissent dans l'ombre bleue quelque roche, quelque ruine qui déchirent çà et là le tapis vert. Au loin, une chanson, une fumée qui montent, révèlent des pasteurs, des troupeaux épars.

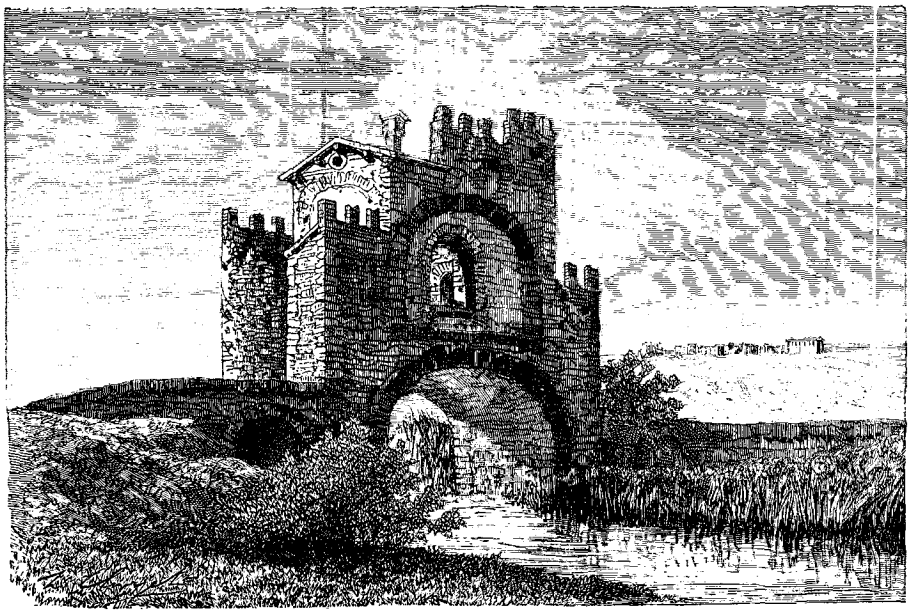
On a je ne sais quelle impression des terres vierges sur cette sépulture de toute une civilisation; il semble que l'on ait devant ses pas la tenture des hautes montagnes, arrachée de leurs cimes et horizontalement étendue. A travers cette pâture pyrénéenne ainsi prosternée, des entrées d'hypogées simulent des cavernes et font rêver aux mystères d'un monde souterrain : chaque mamelon est le masque d'une grandeur romaine. Des lignes de tombeaux, suivant les dépressions du sol, jalonnent les routes qui conduisaient à la capitale universelle; d'immenses lignes d'aqueducs, squelettes vertébrés, prolongent sur les prairies les ombres de leurs arcades · mobilier sobre de ces austères paysages que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la lumière enivre sans les égayer. On passerait là des journées émues en s'imaginant que l'on ne songe à rien, tant on y aspire l'âme du monde antique. Comme le grand désert, la campagne de Rome est à jamais inconnue. Nul ne la parcourt sans chercher, et chaque année est témoin de quelque découverte. Le splendide bassin, l'inépuisable trésor, que cette vaste région qui, de Rome jusqu'aux monts Sabins couverts de neige, se déploie entre le Soracte qu'Horace a chanté, et le pied de ces monts dont un temple à Jupiter marquait le faîte, et qui portaient sur leur versant Albe la Longue!...

Ce pays n'est qu'un mausolée; c'est presque avec étonnement que l'on regarde vivre sur ces champs endormis des bœufs aux cornes immenses, des buffles dont le cri sonne comme une trompe, et se succéder par les chemins des fermiers, des paysannes chevauchant vers les monts de cobalt enluminés de rose: cadre harmonieux des ardeurs de la plaine.

Longtemps je suivis des yeux un de ces couples rustiques, jeune ménage costumé de couleurs vivement fleuries : ils trottaient conjugalement, jambe deci, jambe delà, ne faisant qu'un avec leur monture, dressant leur buste bien campé au milieu d'un attirail disposé sur la croupe des chevaux avec un art involontaire. Prenant à gauche du Mont-Sacré, ils avaient quitté la route pour un sentier qui s'infléchit au revers d'une colline, et qu'ils abandonnèrent bientôt. Cette voie tracée dans les herbes, étroite, sinueuse, se poursuit jusqu'à un mamelon de forme carrée qui paraîtrait artifi-



Le pont Nomentane. — Dessin de H. Clerget d'après une sepia originale de M. Viollet-le-Duc.

ciel, lors même qu'on n'y verrait pas des terrassements et des voûtes antiques. Près de là, sur la droite, on devine de loin l'entrée basse et cintrée d'un souterrain.

Tout, dans ces campagnes, et même un sentier, prend le sens mystérieux d'un monument : ce chemin blanc dont les méandres se découpent comme sur le fond d'une fresque primitive, et qui visiblement aboutit à des ruines abandonnées, serpentait déjà entre la voie Nomentane et la voie Salaria, lorsque Néron vint y terminer, avec sa vie, la course fugitive de la porte Nomentane. C'est près de là qu'était la villa de Phaon son affranchi, où il trouva son dernier asile. Quand ils passèrent devant cette voûte noire que l'on voit encore et qui donne accès dans une arénaire, Phaon conseilla à son maître éperdu de s'y cacher. « Non! s'écria l'empereur; non, je n'entrerai pas vivant dans une sépulture! »

Il alla donc jusqu'à la maison de Phaon, où, harassé de fatigue et poursuivi de près, il but un peu d'eau saumâtre et retrouva la force d'en finir. Suétone a conté cette péripétie et déterminé cette place avec une irrécusable précision.

Aujourd'hui les fils des plébéiens qu'endoctrina Menenius ne vont plus jusqu'au Mont-Sacré: en deçà du Teverone ils s'arrêtent à vider des fiasques sous la tonnelle d'une guinguette, et ils donnent carrière à leur désœuvrement ainsi qu'à leurs passions en se disputant des points au jeu de boules....

Francis WEY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Romains jouant à la *mora*. — Dessin original de Henri Regnault.

ROME,

PAR M. FRANCIS WEY[1].

1864-1868. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Promenade matinale au Mont-Cœlius. — La rue Saints Jean et Paul, ses arcs-boutants et l'arc de Dolabella. — Porte des trinitaires : Jean de Matha et les ***Mathurins***. — Santa Maria *in Domnica*. — *Funzione* de San Stefano Rotondo; mélodrame iconographique des martyrs. — Du pied du Capitole à la roche Tarpéienne. — L'Académie de Saint-Luc et son muséum : *Vanità* de Titien, la *Fortune* du Reni, fragment de Raphaël, *Incroyables* de la fin du siècle. Les illustres : Wicar, Thorwaldsen, Mme Vigée-Lebrun, etc — Entrée capitoline sous la *loggia* du Tabularium. — Au palais Sénatorial : corridors et bureaux; ce qu'on voit par les fenêtres. — Place du Capitole : les prétendus palais de Michel-Ange. — Son buste *réaliste*. — Brutus et Léon X. — Pinacothèque. — Destinée du sarcophage d'Agrippine. — Statues, bas-reliefs, curiosités. Portraits historiques du Musée capitolin. — Une infirmerie sur le pavé.

Le Cœlius étant un désert mélancolique, le mieux est d'y aller seul pour recueillir une impression conforme à l'aspect du lieu. C'est ce que j'ai fait, à la fin de décembre, par une journée de grand vent, utilisant des heures trop matinales pour se présenter aux Musées capitolins où je comptais monter. Ce coteau se nomma jadis *Querquetulanus*, parce qu'il était couvert de chênes avant Tarquin qui y campa les Étrusques de Cœlès-Vibenna, lesquels ont légué le nom de quartier toscan à la région voisine du Forum. Tullus Hostilius avait parqué là des transfuges d'Albe-la-Longue; le Cœlius forma dès lors un bourg qui, rebâti par Tibère, fut dix siècles après si complétement bouleversé par Robert Guiscard, que depuis lors la colline est restée inhabitée.

Pour gravir ce coteau, vous laissez à votre droite le monastère d'un aspect riche et solide qui marque la place où fut la maison de la famille Anicia : c'est là

1. Suite. — Voy. t. XVII, p. 353, 369, 385, 401; t. XVIII, p. 353, 369 et 385.

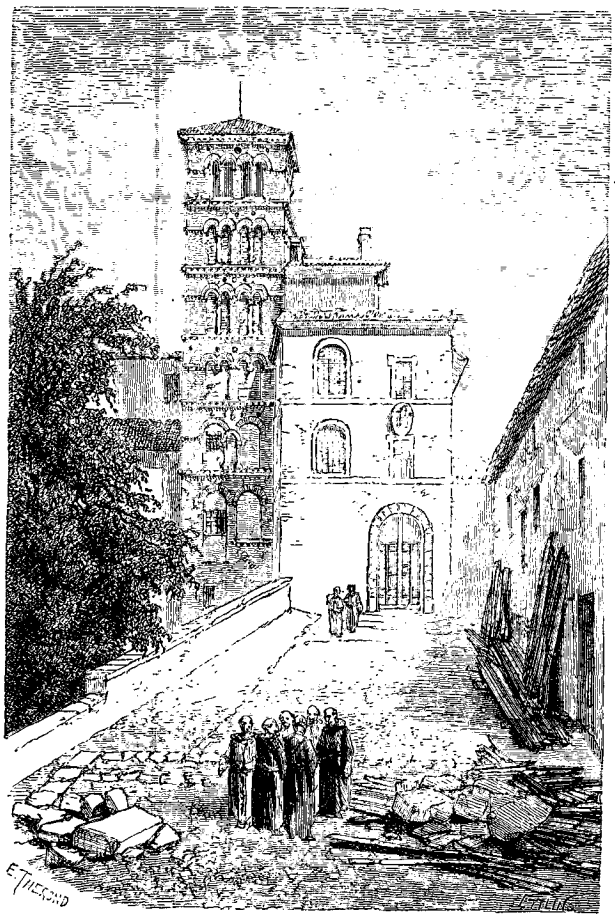
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que naquit saint Grégoire le Grand. La rue qui côtoie des arbres en quinconces est dominée sur la gauche par l'abside élevée de l'église conventuelle des Saints Jean et Paul martyrs, qui depuis Clément XIV appartient aux pères passionnistes. Ce chevet turriforme est couronné d'un diadème arrondi d'arcatures festonnées sur des colonnettes, ornement original d'un pignon rustique (voy. p. 408). Parfois, le long de cette voie rapide, le dallage antique varie les damiers du pavage moderne; le mur de droite, qui sépare de cette rue vingt fois séculaire diverses cultures, est contemporain de Néron.

Ce mur, mêlé d'*opus reticularium*, de brique et de péperin, montre contre ses flancs épais et excavés les traces d'une file de petites habitations : ruche dont on a tranché les alvéoles. Pour maintenir ce terrassement, pour étayer le couvent juché des rédemptoristes qui borde la voie, on a lancé d'une rive à l'autre une série de grands arcs-boutants sous lesquels vous passez : perspective au fond de laquelle surgit encastré dans des bâtisses, retaillé, aggloméré de logettes en ciment, l'arc de Dolabella que ce consul et son collègue Silanus, flamine de Mars, ont élevé l'an 10 de notre ère, et où Néron devait trouver bientôt un appui pour son aqueduc.

On monte jusque-là pour voir deux églises; mais si l'on ne flâne pas avec une paresse consciencieuse, on risquera de laisser échapper les vestiges de l'ancien couvent de Saint-Jean de Matha, fondateur, sous Innocent III, des trinitaires pour la Rédemption des Captifs. Ce religieux était Provençal; sa première maison fut établie près de Meaux et son nom de Matha fit donner aux trinitaires français le titre de *Mathurins*. Il ne reste du couvent de Cœlius qu'une porte dont les moulures sont très-fines, pour le temps surtout, et que surmonte une curieuse mosaïque de la fin du treizième siècle. Elle est de Jacques Cosimato et de son fils; elle représente, idée assez avancée pour ce siècle-là, notre Seigneur qui appelle à lui un blanc et un nègre.

Tout proche et du même côté, on arrive sur la place où Louis X fit déposer une barque en marbre dont l'église de Sainte-Marie *della Navicella* a pris le nom, église plus communément qualifiée in *Domnica*, parce qu'elle a remplacé la maison d'une noble dame, sainte Cyriaque. Ce temple, d'une lointaine origine, car il est porté sur des colonnes antiques de granit et de porphyre, a été restauré par Léon X, et sur les plans de Raphaël. La frise qui surmonte les architraves le long de la nef pourrait bien, quoiqu'on l'attribue à P. del Vaga et à Jules Romain, avoir été dessinée et même partiellement exécutée par Jean d'Udine. La mosaïque du chœur, de l'an 817 à l'an 824 (millésime justifié puisque saint Pascal y figure), est d'autant plus intéressante que les peintures du neuvième siècle sont peu communes à Rome. Ce plateau transformé en thébaïde monastique contenait déjà sous les Césars des espaces vacants, puisque des inscriptions trouvées entre la *Navicella* et San Stefano Rotondo révèlent l'emplacement des *Castra peregrina*, où l'on parquait des légions étrangères. Il y avait là une caserne où Ammien-Marcellin raconte qu'un roi tudesque, fait prisonnier par Julien en 359 près de Strasbourg, fut incarcéré et mourut. Dans ce *Campus martialis*, où suivant Ovide se célébraient les jeux équestres quand le Tibre inondait la plaine, on montre, à la villa Mattei, outre un fragment d'obélisque, des piédestaux consacrés à Caracalla et à Maximin par la cinquième cohorte des Vigiles. On y a trouvé aussi un Hermès double, aux têtes accouplées de Socrate et de Sénèque. Ce dernier fut-il étranger à cette association ?



Campanile et entrée du couvent des Saints Jean et Paul. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

A partir de ce point, je ne m'attardai plus à écouter le vent siffler dans les cyprès, car un flot populaire commençait à monter : — c'était la fête de saint Étienne, et pour trouver l'église, je n'eus qu'à suivre la foule le long d'une rue défoncée que les pas avaient déjà pétrie et rendue glissante : un vrai pèlerinage de montagne, *intra muros* Comme ce temple étrange et curieux n'est ouvert qu'une fois l'an, le jour de la *funzione*, des cabarets, des échoppes où l'on débite de petits cierges, sont improvisés aux abords du monument. Les désœuvrés du *rione toscano*, les cochers, les pèlerins de la campagne s'arrêtent là pour voir défiler ceux qui reviennent et en tirer quelques baïoques à l'oc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

casion. Parfois on pourrait s'imaginer que les gens se disputent et vont s'égorger. C'est qu'ils jouent à la *mora*, mot qui, exprimant l'idée d'un *retard*, indique la male-chance d'un jeu qui tient les adversaires en alerte et les passionne à l'excès. Cela consiste à jeter très-brusquement à un partenaire sa main droite, en tenant repliés un ou plusieurs doigts, et à énoncer en même temps le nombre de ceux qu'on laisse étendus. L'autre main marque les points gagnés. Il faut que l'adversaire saisisse l'intention avec prestesse pour formuler le même chiffre que son camarade et aussi lestement. Cette précipitation forcée, l'attention extrême qu'elle exige pour ne pas se méprendre, la rapidité des tours, font que tous deux lancent leurs voix sur un ton fort saccadé. Les visages des intéressés, comme ceux des spectateurs, deviennent extrêmement ardents et tendus, tandis que les voix haletantes et rauques accentuent, avec une sécheresse gutturale, les nombres résumés en cris monosyllabiques : — *Du' ! Quattr' ! Un' ! Tre! Cinq'!...* Animés par cette amusette, qui souvent dégénère en dispute tant l'erreur est facile et contestable, les Romains prennent des postures et des expressions d'une beauté féroce. Aux angles des carrefours, je ne me lassais pas de les regarder ! On prétend que leurs aïeux jouaient à la *mora* en assiégeant Syracuse. On parle même d'un bas-relief grec où le pétulant Ajax est battu par le sage Odysseus, en présence du vieux Nestor.



Archi appoggiati alla chiesa di San Giovanni e Paolo. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

L'église de San Stefano Rotondo a singulièrement embarrassé certaine école obstinée à soutenir que les chrétiens de l'Empire n'ont rien construit. Que de suppositions n'a-t-on pas risquées sur la primitive destination de cette rotonde ! Elle est fort spacieuse; une double colonnade l'enveloppait avant Nicolas V ; sa toiture étayée sur une muraille transversale à arcades posées sur deux pilastres et deux colonnes centrales vient s'infléchir sur une architrave qui couronne cinquante-six piliers, tant en marbre qu'en granit, avec des chapiteaux ioniques et corinthiens. Les dimensions inégales des fûts, certaines disproportions entre leurs diamètres et ceux des chaperons, le dessin grossier de quelques ornements, plusieurs croix incisées au cœur des acanthes, tout dénote un temple chrétien fait de pièces et morceaux sur un plan circulaire, à la fin du cinquième siècle. On dit en effet qu'il a été inauguré vers 465 par le pape Simplicius, qui, natif de Tibur, avait pu s'éprendre devant le temple sibyllin des monuments de forme ronde. Celui-ci est entouré d'un collier d'autels : un d'eux garde encore une mosaïque du septième siècle. Mentionnons aussi un très-bel évêque couché sur un sarcophage de Lorenzetto.

Mais ce n'est point là la principale curiosité de Saint-Étienne le Rond, ni ce qui le rend si populaire. Dans les temps jadis où les spectacles étaient rares, les pasteurs spirituels et temporels d'un peuple dégénéré dans la passion des théâtres avaient attribué à la plupart des églises, pour y attirer des populations dont il fallait émouvoir l'esprit, des cérémonies, une mise en scène d'un caractère particulier. A Saint-Pierre, les pompes royales de l'Église souveraine; à l'*Ara Cœli*, la pastorale de la Nativité; à Saint-Étienne le Rond, on représente, avec toutes ses terreurs, le mélodrame du martyre, et c'est là tout naturellement le spectacle préféré du populaire.

Ce jour fameux est le 26 décembre. De ma vie je n'avais été confondu dans une pareille foule de bonnes d'enfants et de cuisinières ! C'est dire que les guerriers n'y faisaient pas défaut; ni les franciscains ni les moines blancs; car les curiosités aimées des soldats le sont aussi par les religieux : ces enfants de la discipline se plaisent aux mêmes distractions. Du matin au soir, on fait queue dans la cour au milieu des voitures et sous le porche où d'innocents marmots escaladent la *cathedra* byzantine en marbre, sur laquelle saint Grégoire le Grand prononça jadis en ce lieu même l'homélie de saint Étienne. Puis commence dans l'église, comme devant un musée, l'interminable promenade circulaire. Il faut entendre les exclamations des Trastévérins et des contadines descendues de la montagne !

Quel est donc le sujet d'une si vive curiosité ? Ai-je dit que cette église formée d'un double rang de colonnes était primitivement à jour, et que Nicolas V a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait murer en 1482 le pourtour extérieur où les colonnes, restées engagées dans la maçonnerie, débordent à l'état de pilastres? Eh bien, entre chacun des compartiments, Pomarancio et Tempesta, dans la seconde moitié du seizième siècle, ont peint à la fresque les tortures des martyrs sous les Juifs, sous les empereurs et sous les rois vandales. Les horreurs des charniers ou des amphithéâtres, les plus hideuses inventions du cannibalisme, les férocités d'une boucherie humaine interprétées dans un cauchemar : voilà ce que vient chercher ici le bon peuple, et ce qui est exhibé avec toute l'imagination qui, dans ce genre, peut rendre plus terrible le délire de la réalité. Ce ne sont que langues arrachées, que seins tranchés vifs, que dents sur des tenailles, que torses dépecés, qu'échines pelées comme des fruits, que membres grillés et ensanglantant les tisons ; que chairs



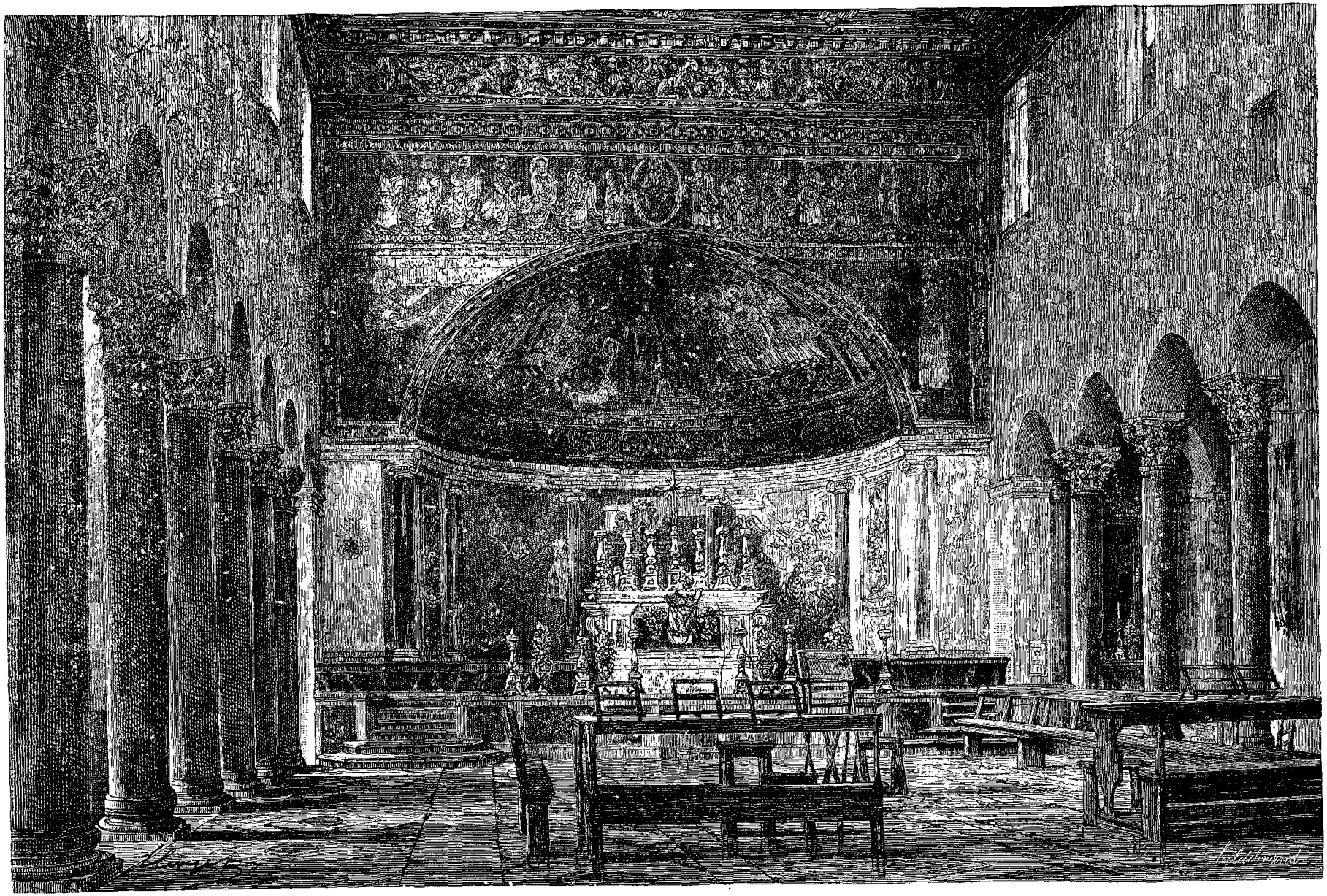
Arc de Dolabella et porte de l'ancien couvent des Trinitaires. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

bleues, contuses, boursouflées, éclatant sous l'écrasement des pierres; que boyaux dévidés sur des rouets, que poitrines labourées par des crocs en fer. Les nerfs mis à jour, les muscles dépouillés ; les viandes fraîches, où des âmes vivent encore noyées dans le sang qui miroite, sont d'une couleur tendre, vive, régalante à mettre en appétit des anthropophages, à faire baver de convoitise les tigres et les lions !

Ces visions m'ont poursuivi tandis que je redescendais du Cœlius, par le sentier qui mène au Colisée où de telles scènes se sont jouées *ad vivum*. La cohue qui heurte et qui étourdit m'avait fatigué ; je n'allai que jusqu'au pied du Capitole, et avant de l'escalader je fis une station à l'Académie de Saint-Luc.

—

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



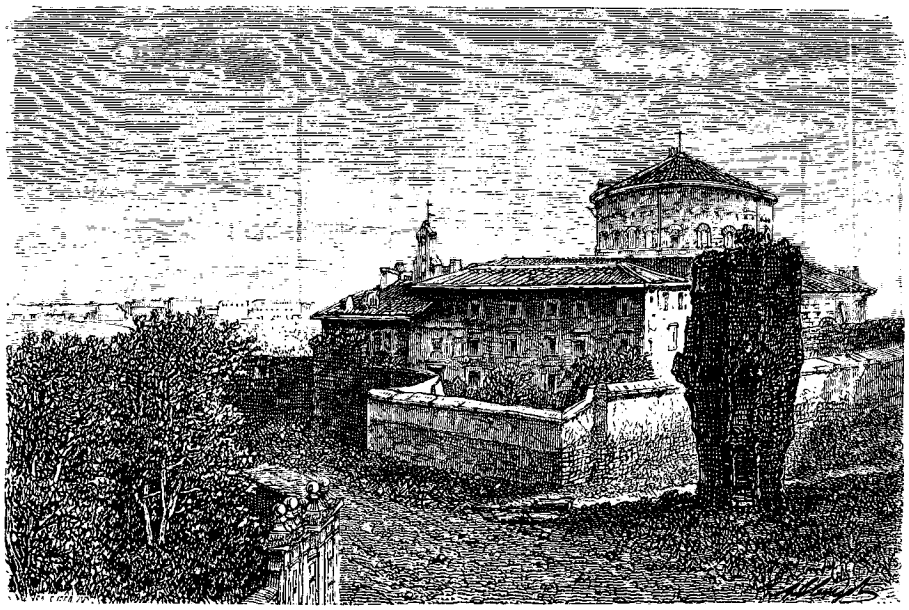
Intérieur de Santa Maria *in Domnica*. — Dessin de **H. Clerget** d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rome qui a donné l'être à peu d'artistes éminents, n'en produit plus qui soient dignes d'attention. Ce n'est pas une raison pour supposer que les préceptes de la routine n'y sont pas enseignés à la jeunesse. Il y a là aussi une École des Beaux-Arts, et dans cette école un musée de peinture, à la composition duquel l'esprit didactique est resté singulièrement étranger. Tant bien que mal, il fallait former une galerie : les pauvres acceptent tout.

L'institution est due à Sixte-Quint. En organisant en 1588 l'Académie des peintres, il la logea dans une maison contiguë à l'église de Sainte-Martine, qui devint elle-même un bénéfice de l'école. Aussi ses directeurs s'empressèrent-ils de faire réédifier le temple par Pierre de Cortone, qui le coiffa d'une coupole, et de le dédier à leur patron, l'évangéliste saint Luc. Ce fut pour subvenir aux frais de cette construction insignifiante, qu'ils vendirent aux Florentins leur belle collection de portraits représentant les peintres illustres, dons de ces grands hommes, leurs aïeux et leurs maîtres. Pour entrer dans la galerie, il faut venir sonner, sur la gauche de la *via Bonella*, à une porte modeste, et, sitôt entré, l'on se trouve en plein pâturage devant des *Vaches* que Berghem a menées paître parmi les ruines. Un beau *Naufrage* de Tempesta, un paysage de Salvatore-Rosa, quelques campagnes de Bloëmen vous rendent promptement au ton de la note moderne et de la nature naïve, au sortir des antiquités d'alentour.

Je voudrais donner quelque aperçu de ce musée, de l'impression qu'il cause, de la distraction ou de l'utilité qu'on y peut rencontrer, sans me croire obligé de mentionner ceci ou cela, sous peine de paraître incomplet. Je n'offre à ceux qui l'ont parcouru qu'un souvenir ; aux autres que des raisons pour le visiter. Quant au détail.... il y a un *Catalogue*. Le principal attrait de cette collection résulte, ai-je dit, de sa di-



San Stefano *Rotondo*. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

versité; on a quelque chose de toutes les écoles, et des pages intimes plutôt que de grandes : circonstance rare dans une galerie spéciale créée avec des intentions enseignantes. On y voit quantité de ces tableautins d'appartement faits d'âge en âge au goût de l'heure présente, et qui pourraient servir à esquisser les annales de la mode. De temps en temps d'ailleurs un grand nom, Van-Dyck, le Poussin, fourvoyés ou compromis, comme l'est Titien par une parodie du *Saint Jérôme au désert*. Ce maître patronne avec de moindres risques un important tableau. C'est une figure couchée, la *Vénus aux joyaux*, d'un modelé suave et lumineux; des trésors l'environnent, à ses pieds sont jetés un sceptre et un diadème avec cette légende : *Omnia vanitas!* La peinture a été remaniée, mais elle garde de la valeur et du charme.

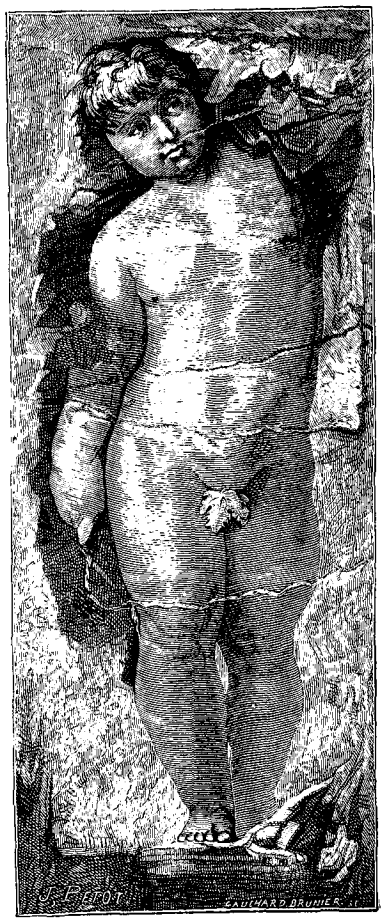
Notons un *Memling* apocryphe, un *Portrait de Bicciccio* qui représente, erreur des livrets, Clément IX, et non pas Innocent XI; quelques vues de la campagne romaine par Salvatore, par l'Orizzonte (Van Bloëmen). Un Joseph Vernet : *Lever de soleil* un peu froid ; de jolies *Scènes rustiques* de Locatelli ; un *Boucher* serré, vif et en belle humeur; une *Marine* faussement attribuée à Claude le Lorrain ; un *Paul Véronèse* vraisemblable mais lourd ; une curieuse *interprétation* du *Forum* par Panini ; un singulier tableau historique de Georges Harlow, peintre anglais, représentant *Campeggi remettant le chapeau de cardinal à Wolsey*, composition gourmée d'un *boningtoniste* veule et coulant; une charmante *Marine* de Fidanza, et tout auprès, un Bassan *di primo cartello :* la *Naissance du Christ annoncée aux bergers par un ange*. Ce n'est pas qu'on n'y avise au milieu d'une scène fourmillante l'inévitable commère qui se baisse en tournant le dos; mais la peinture est ardente et la composition heureuse. L'*Iris* de Guido Head inspirée de Guido Reni, la *Vestale en-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrée vive, l'*Amour et Psyché* de Leopardi; l'*Apollon condamnant Marsyas* de Tofanelli; l'*Hébé désaltérant l'aigle de Jupiter*, l'*Innocence baisant un agneau*, par Durantini, et quelques esquisses du Camuccini, de Rati, de Cadès, donnent des aperçus singuliers de l'art moderne dans Rome.

Le sanctuaire du lieu est dédié à Raphaël à cause de deux peintures importantes. L'une, qui représente un robuste et bel enfant nu, dans le style de la Farnésine, est un morceau de fresque détaché d'une des chambres du Vatican et qui a appartenu à Wicar, le bienfaiteur du musée de Lille.

L'autre tableau, *insigne opera di Raffaello*, disent les *Notices*, a été vulgarisé par la gravure, et les peintres en ont placé une copie dans leur église. C'est le *Saint Luc peignant la Madone* qui descend du ciel pour poser devant lui. Derrière l'évangéliste, un élève, Raphaël probablement, regarde et s'inspire; jolie tête, peinte avec souplesse. Mais dans sa plate et monotone draperie jaune, que le saint Luc est vulgaire; qu'il est gauche de la tête aux pieds! La Madone avec le *bambino*, maladroitement relégués à l'angle du tableau sous la bordure, ont le profil commun et plat. S'il faut laisser au passif de Raphaël cette toile équivoque et qui semble plus récente, atténuons en disant que Jules Romain et d'autres après lui ont refait l'enfant ainsi que la Vierge, et ne craignons pas d'avancer que le saint Luc a dû être repeint par tout le monde.



Fragment d'une fresque de Raphaël (académie de Saint-Luc).
Dessin de Petot d'après une photographie.

Pour relever un peu ce tableau, on l'a entouré d'une compagnie suspecte : le *Christ avec le pharisien*, un Titien qui vaut presque dix écus; une *Ariane* du même peintre (la pudeur ayant interdit d'y voir mieux qu'une copie, on a inculpé le Poussin de l'avoir brossée); une *Galatée* dont on a dégagé Charles Maratte aux dépens de Jules Romain; trois autres petits *Titiens* que le Vecellio n'a jamais vus; enfin, non loin d'une grande page de Guide, *Bacco e Arianna*, jolie peinture décorative un peu vitreuse, mais riante, claire et perlée, — la *Suzanne*, ou plutôt une des Suzannes du Véronèse, vive encore, mais par trop rebadigeonnée. Le *Sextus Tarquin chez Lucrèce*, ouvrage d'une jolie couleur, issu de la décadence bolonaise et dû à Castagni, ne manque jamais de produire son effet: l'irrésistible Sextus est vêtu d'une tunique à brandebourgs.... Une peinture flasque, d'un aspect saisissant, qui a beaucoup d'*extérieur* et devant laquelle s'extasient les tranquilles Anglais, c'est la *Fortune* de Guido Reni, peinture satinée et fluide. Joliette, un peu commune, livrant aux vents sa blonde chevelure, la Fortune a pris son vol sur le monde; mais elle est arrêtée par l'Amour. Nous n'ajoutons foi ni à un *Mariage de sainte Catherine* tant soit peu gothique et prêté au Véronèse, ni à la *Diane au bain* de Titien qui n'est pas non plus un Bonifazio, ni à la famille de Paul III qui n'est pas même une copie d'après le prince des Vénitiens. Nous verrons d'un tout autre œil cette petite toile où se profilent sur des architectures blanches un portique avec un escalier; le tout dans un effet transparent et tendre où chante la lumière : c'est un Canaletto qui n'a pas ranci et le plus frais qui existe.

Perpétuée par des copies, la galerie des Illustres a perdu sa valeur pour la portion ancienne, puisque les portraits originaux figurent aux *Uffizi* de Florence. Mais outre les têtes authentiques, on en avait imaginé d'autres pour remplir les vides : celles-là sont restées, et ce n'est pas sans hilarité qu'on passe en revue les costumes, les mines de théâtre qu'ont prêtés les contemporains de *Corinne* aux artistes qui vécurent avant Sixte-Quint. Les portraits réels où les premiers-nés de ce siècle se sont livrés eux-mêmes à l'admiration de la postérité ne sont pas moins étranges : la plupart d'entre eux trahissent dans des accoutrements surannés et devenus comiques le bon goût *du jour* et leurs prétentions personnelles. Jean-Baptiste Wicar est accommodé et campé comme un cabotin; le sculpteur Thorwaldsen s'est déguisé en Hamlet de 1825. Mieux inspirée, Angelica Kauffmann a donné d'elle une apparition vive, simple et qui ne *datera* pas. Un des joyaux de la galerie, c'est le portrait de la belle Vigée-Lebrun que j'ai connue presque centenaire à Louveciennes. Elle fut l'amie de Florian et de Mme Dubarri; elle avait peint la grande Catherine! Une robe grise, un nuage de mousseline blanche qui sert de cravate et de coiffure, font tous les frais de son négligé (voy. p. 412).

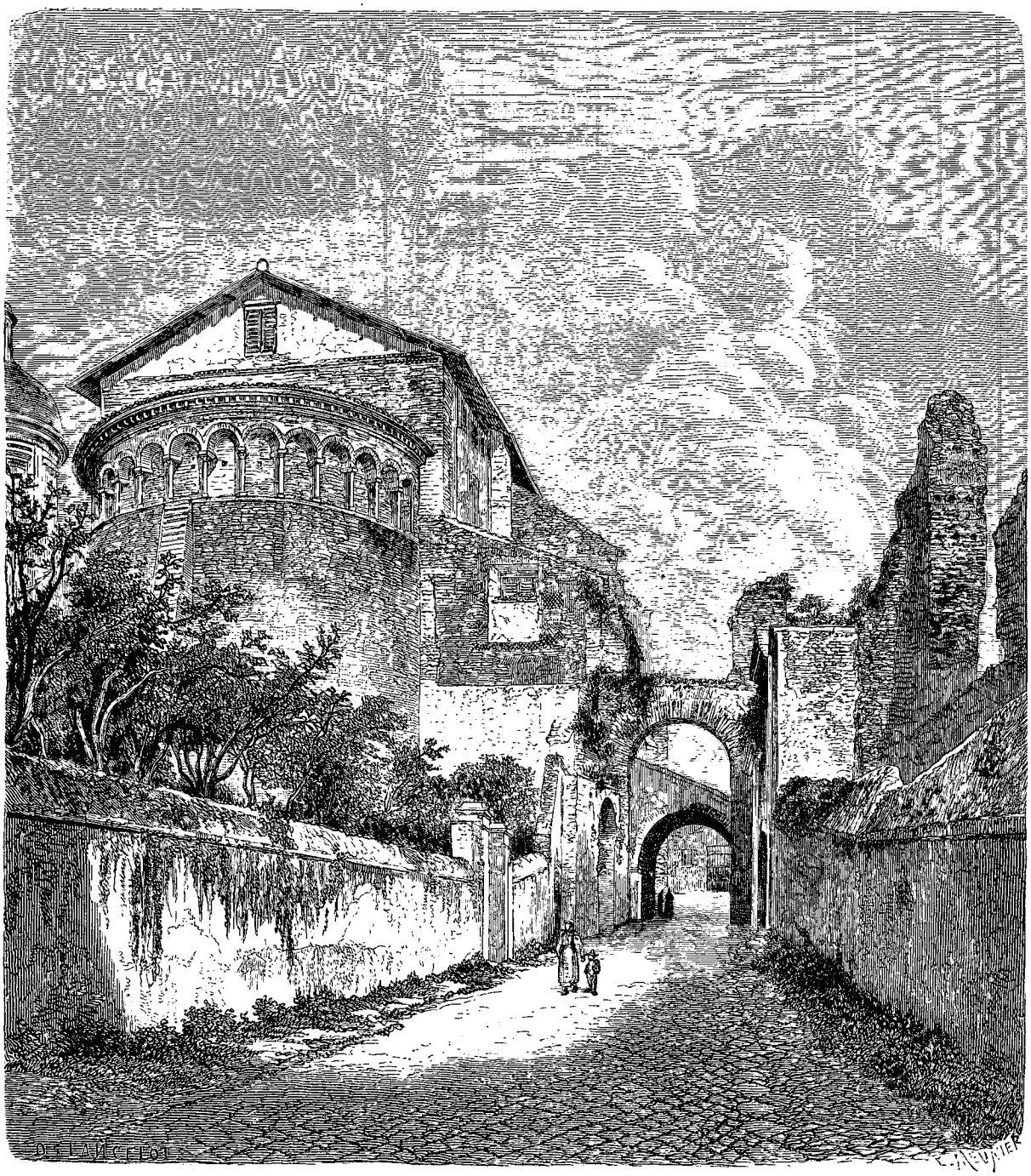
En parcourant les éléments si disparates de ces collections, comment ne pas s'étonner que des professeurs se soient montrés si peu exclusifs, et que des maîtres libéraux à ce point produisent de si faibles disciples! Car il le faut avouer : dans la salle de l'entre-sol, où sont comme au pilori les œuvres des académiciens avec celles des lauréats de leurs concours, on est saisi de commisération. Au milieu de ces croûtes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le *Caïn* de M. Schnetz, bonne toile d'étude, s'élance plein de vie et condamne sans appel cet attroupement de figures et de postures convenues. En somme, on aime à flâner dans cette galerie de Saint-Luc aux œuvres cosmopolites, comme dans le cabinet d'un amateur capricieux et familier. C'est un refuge pour les jours où quelque averse vient à vous chasser du Colisée, du Palatin ou du Forum.

—

Si nous tournons l'angle de la rue pour monter au Capitole, nous passerons au-dessus des gémonies en

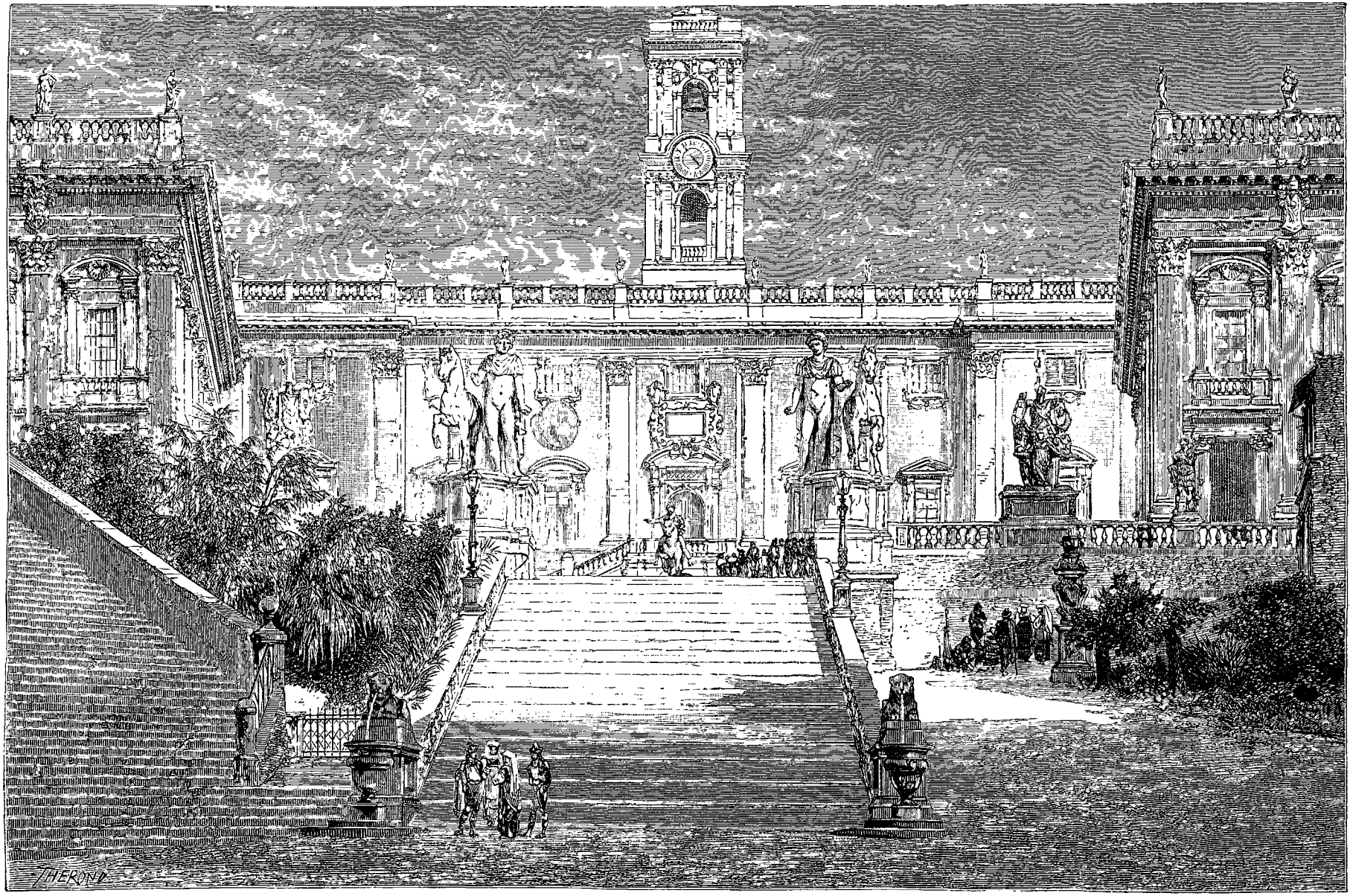


Rue et abside de San Giovanni e Paolo, au revers du Cœlius. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

abordant la *Salita*, et à côté des restes du *Tabularium*. Ils se composent de sept arcades qui font face à la *via Sacra* et qui, au temps de Michel-Ange, pour soutenir les bâtiments qu'on se disposait à élever sur la colline, ont été masquées, à l'exception d'une seule : de la voie Sacrée on l'aperçoit à droite, perchée au flanc de la haute muraille dont les assises inférieures datent du dictateur Furius Camille, et sont en larges pierres superposées à la manière étrusque : *Substructum saxo quadrato*, dit Tite-Live.

On abordait le Tabularium du côté qui de nos jours donne accès aux bureaux de la commune et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Façade du palais Sénatorial; place du Capitole; Musée; palais des Conservateurs; trophées dits *de Marius*, etc. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juridictions inférieures de la ville. Formant avant d'arriver à l'*intermontium* un angle plus aigu, la voie suivait alors jusqu'au sixième arc le portique ou galerie du Tabularium ; là, obliquant à gauche, elle achevait de gravir sous voûtes la rampe du Capitole, par de larges degrés intérieurs que l'on appelait *Scala triumphalis* Supprimez par la pensée les arches de soutènement bâties en brique et les clôtures des galeries : tout est resté debout. Les arceaux ont leurs arêtes et les voûtes sont entières ; celles de la *Scala*, dont la première marche est du temps, sont construites ainsi que les retombées en *opus incertum*. C'est sous cette *loggia* contemporaine de Sylla et où, depuis Marius, toutes les illustrations de Rome ont passé, qu'on a encastré une splendide corniche du temple de la Concorde, avec sa frise et toute l'architrave.

Quand, au sortir du Tabularium, vous montez l'escalier du palais, vous rencontrez des portes percées dans le tuf, murées depuis le temps de Vespasien qui a refait la partie supérieure du monument incendié. Rien ne m'a tant surpris que de trouver le long des corridors, ce qu'il y a de plus vulgaire et par là de plus inattendu, des figures bureaucratiques : expéditionnaires, greffiers, procureurs, allant, venant avec leurs paperasses ; bourgeoisement affairés et reproduisant, dans leur mise comme dans la physionomie, les types de l'honnête et chétive tribu de l'écrivasserie municipale.



Un des trophées dits *de Marius*, sur la place du Capitole.
Dessin et gravure de Rapine d'après le Piranèse.

A l'étage supérieur, je me glissai dans quelques salles. Après tant de mois loin de l'atmosphère des bureaux, je croyais retrouver devant ces cartons ma très-paperassière patrie. Un sous-chef m'invita à entrer, tandis que je cherchais une fenêtre pour embrasser de si haut le spectacle de la vieille Rome. Il s'empressa de m'ouvrir une de ces croisées qui d'en bas semblent si petites et qui sont énormes ; et joignant à cette obligeance romaine une familiarité romaine aussi, M. le sous-chef vint s'accouder auprès de moi.

Que ne suis-je installé dans ce bureau, pour y consumer en contemplations mes belles journées sans rien faire ! Des combles d'un château qu'ont successivement haussé vint-deux siècles, l'horizon lumineux était borné en face et à gauche par les monts Albains et la chaîne du Gennaro ; plus près, formant une ronde inégale de monuments en ruine, de temples et d'églises, l'Aventin à la droite extrême, l'Esquilin à gauche, et entre eux le Cœlius, le Palatin sur lequel on plane ouvraient, par les palais des Césars, par le Colisée, par la basilique de Constantin, par l'arc de Titus et la maison de Néron, ces perspectives de ruines qui vont jusque dans l'azur poétisant les campagnes. A mes pieds s'étendait le Forum, solitair et morne au milieu d'un quartier populeux. On ne mesure bien que de là le périmètre des temples, des basiliques et le tracé des voies encombrées à demi.

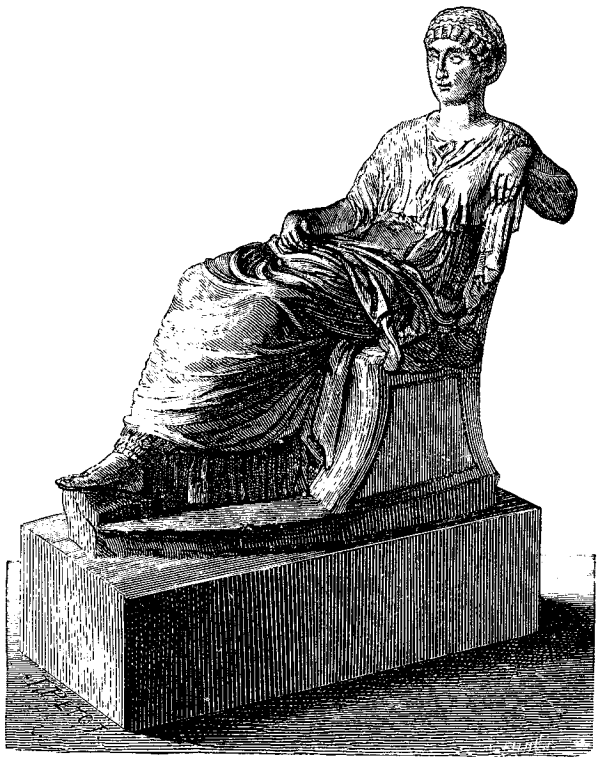
Du côté opposé au portique du Tabularium, le palais Sénatorial, assis sur cette base antique, a sa principale façade au milieu de l'*intermontium*. Escarpé d'un côté sur le Forum qu'il masque, ce morceau d'architecture limite une place, du milieu de laquelle on a à sa droite le portique de la Protomothèque et le palais des *Conservateurs* ou magistrats civils, que préside à Rome, sous le titre de sénateur, un chef que, dans le reste de la *comarca* romaine, on appelle prieur ou gonfalonier. Le côté gauche est occupé par le musée du Capitole. Un peu en arrière, s'élève l'église de l'*Ara-Cœli* où fut le temple de Jupiter, en pendant de la roche Tarpéienne qui forme le piton de droite et que couronnait l'Acropole. L'enceinte de la petite place centrale a pour limites des degrés, des balustres gardés par des lions ; sur ces barrières se dressent les colosses de Castor et de Pollux, avoisinés de ces trophées célèbres qui ont retenu le nom de Marius et qui sont du siècle de Trajan.

Entre le palais principal et les degrés s'élève l'unique bronze équestre que nous ait légué l'antiquité romaine. Encore n'a-t-il dû au moyen âge sa conservation qu'à une méprise : le pseudonyme de Constantin a protégé Marc-Aurèle. Au cinquième siècle, Totila enlevait, dit-on, cette statue, alors dorée, et il l'embarquait à Ostie lorsque Bélisaire la reprit. Au temps de Sylvestre II, le prétendu Constantin édifiait les fidèles au Forum *boarium*. Le pape Scolari (Clément III) le transporta devant le palais de Latran, — demeure an-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cienne de Constantin. Marc-Aurèle y stationna jusqu'au moment où, sous Paul III, Michel-Ange le fit apporter sur la place Capitoline, à l'endroit même où en 1155 avait été brûlé Arnaud de Brescia, assez près des degrés au pied desquels, s'échappant du Capitole, était venu deux siècles après tomber Rienzi, sous le couteau d'un artisan.

Quand Andrea Verocchio, le meilleur orfévre de Florence, vint à Rome, le *Marc-Aurèle* lui fit une impression si vive, qu'enhardi par cette révélation de la sculpture équestre, il exécuta le Bartolomeo Coleone de la *piazzetta Zanipolo*, à Venise : un incomparable chef-d'œuvre. L'illustre élève de Ghirlandajo et du Verocchio, Léonard de Vinci, s'était inspiré, dit-on, du Marc-Aurèle, et aussi, selon Paul Jove, des chevaux des Dioscures, lorsqu'il présenta à l'admiration des Milanais son modèle de la figure équestre de François Sforce qui, exposé en 1493, parut supérieur au Donatello de Padoue (Gattamelata) et même au Verocchio de Venise. La révolution de 1499 mit obstacle à l'exécution de ce chef-d'œuvre : il n'est rien resté des sculptures du grand Léonard, et c'est par le témoignage de Ludovico Dolce que nous savons à quel point cet artiste, le seul des trois plus grands peintres contemporains dont l'école se soit soutenue sans dégénérer, était *stupendissimo in far cavalli*.



Dame romaine, prise pour la première Agrippine (Capitole).
Dessin de Petot d'après une photographie.

Bien que la place Capitoline constitue une solennelle décoration, ce n'est pas à seule fin d'admirer les palais du Sénateur, des Conservateurs et du Musée, qu'il faut monter jusqu'à cette plate-forme au milieu de laquelle, penché en avant sur son gros cheval, Marc-Aurèle ne semble pas meilleur écuyer qu'il ne sied de l'être à un philosophe. Fort vantées en effet parce qu'on les croit de Michel-Ange, ces constructions de la décadence pleine n'ont été faites que sous Innocent X et Alexandre VII, par Giovanni del Duca, qui fit accroire à ses patrons qu'on exécutait les dessins du feu maître. Ainsi, sans nous croire obligés à une station devant tous ces pilastres, entrons au palais des Conservateurs, et saluons la *Louve étrusque* de bronze, sous laquelle on a ajusté ou replacé les nourrissons Romulus et Remus.

Dès l'abord, on est attiré par la singularité d'un autre bronze : le *buste de Michel-Ange* dans sa vieillesse, d'après un marbre sculpté *ad vivum* par un de ses élèves. C'est bien la tête la plus étrangement construite, le crâne le plus noué, le galbe le plus violent, le plus diabolique ! Aucun autre portrait n'atteint à cette stupéfiante réalité. En pendant se dresse une figure plus frappante encore : *Junius Brutus*, le fondateur de la République. Ses cheveux courts et plats, son front aux angles aigus, ses sourcils en auvent sous lesquels s'éclairent, dans les fauves ardeurs du bronze, des prunelles qui charbonnent sur un cristallin en émail ; l'arête sèche d'un nez très-aquilin, l'ampleur du cou, les lèvres en fer à cheval ; les plans saccadés d'une mâchoire dessinée sous une barbe écourtée en brosse, tout imprime à cette physionomie d'une beauté incompatible avec la grâce, un caractère terrible. Cet exemplaire d'un portrait traditionnel indique, par de vagues réminiscences du goût des Étrusques, à quel point le type primitif a été respecté. Le personnage au surplus ne sera pas nouveau pour qui s'est arrêté devant le tableau de Lethière : *Brutus sacrifiant ses fils* au maintien de sa popularité, et les faisant exécuter en sa présence. Le peintre a copié cette tête impitoyable dont il n'a pas eu à envenimer l'expression. Des fresques d'une faible époque retracent sur les murailles quelques-uns des faits légendaires les plus renommés de l'histoire du monde et qui sont, dans cette municipalité déchue, de simples anecdotes locales : mélange de grandeur et d'abaissement dont on est touché ! Parmi les bustes qui décorent ces appartements, je lus le nom de Scipion l'Africain. On l'a placé là pour qu'il contemple à jamais ses exploits, décrits par Annibal Carrache sur une frise qui surmonte des tapisseries dessinées par Rubens. Le Bolonais et le Flamand n'ont ici guère plus d'intérêt l'un que l'autre : l'un récite et l'autre crie ; art convenu chez tous les deux.

Je n'ai point à parler de plusieurs autres ouvrages qui ne m'ont impressionné ni en bien ni en mal. Mais je ne saurais passer sous silence l'effigie d'un personnage, dont l'extérieur n'est guère en rapport avec les idées de beauté renaissante et d'art galant que son nom personnifie. La statue colossale et assise de Léon X, exécutée de son temps, et d'après nature, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est pas permis d'en douter, serait considérée aujourd'hui comme l'œuvre d'un réaliste intrépide. L'expression, le geste, l'obésité soufflée du pontife lui prêtent l'aspect d'un gros nourrisson de soixante ans qu'on n'a pas sevré. C'est un véritable poussah, inspiré de ces bonzes en pierre de lard, aux contours suiffés et mous, que polissent les imagiers de la Chine. Si on regarde de profil ce masque étrange, le nez, la lèvre inférieure qui déborde, le menton effacé et trois autres replis qui le continuent, donnent pour tout galbe une suite de six festons en bordure sur le contour d'une lune. Les yeux s'exorbitent comme ceux des batraciens; la bouche lippue fait deviner une langue épaisse : il semble que le sang n'a pu circuler dans cette masse de chair, que cette chose n'a pu ni penser, ni agir.

Ce fut pourtant un souverain vindicatif et redoutable, un cœur élevé et tendre aussi : n'a-t-il pas baisé la main de Raphaël mort, en y laissant une larme! Nul n'aurait osé sculpter une caricature de Léon X, aucun ne l'aurait voulu. Si la statue du palais des Conservateurs eût passé par une interprétation malveillante, en ces temps où le goût était pur, on ne l'aurait point placée au Capitole. Tout démontre donc que cette œuvre de Jacopo del Duca s'est imposée par l'autorité d'une ressemblance éclatante, et dès lors cette copie servile de l'original devient un document de comparaison précieux pour apprécier les prestiges de style à l'aide desquels, dans son portrait de la galerie Pitti, Raphaël a spiritualisé, sans en altérer ni le galbe ni la ressemblance, une si grotesque figure.



Mme Vigée-Lebrun, peinte par elle-même (académie de Saint-Luc).
Dessin de Petot d'après une photographie du tableau.

Quand on sort du Capitole, Raphaël semble d'autant plus sublime, que l'on se dit qu'après tout les deux artistes, le statuaire et le peintre, sans chercher autre chose que la nature, ont peut-être copié *tout bonnement*, selon leur manière de voir et de sentir, le pape Léon de Médicis.

Dans ce même palais des Conservateurs, on a formé à une époque de décadence, sous Benoît XIV, une galerie de tableaux médiocrement composée. Beaucoup de Bolonais d'un ordre inférieur, des copies médiocres, des croûtes faites pour les greniers, et çà et là quelques étoiles errantes. La répétition, par le Poussin, du *Triomphe de Flore*, où tous les tons ont perdu l'accord et crient avec violence; deux jolies toiles du Garofalo, un admirable portait de Jean Bellin, par lui-même, etc.... Omettons à dessein le Giorgion et Francesco Francia, représentés par une série d'apocryphes, et mentionnons le plus important morceau de la galerie : *la Mort de la Vierge*, de Colà dell' Amatrice, œuvre où l'exécution minutieuse des écoles primitives atteint cependant à un grand effet dramatique. Le palais de Latran possède seul un autre panneau de ce maître si rare. C'est dans l'escalier du Muséum que se trouve une autre curiosité : le bas-relief du *Curtius à cheval*, se plongeant dans le gouffre. La sauvagerie de cette ébauche étrusque en péperin démontre qu'elle est d'une haute antiquité.

Une seconde visite à cette galerie, que d'ordinaire on se dispense de revoir, m'éclaira sur l'inanité d'un Titien, de deux paysages de Claude, d'un Perugino et d'un portrait que Michel-Ange ne peut avoir peint. Un petit tableau de Salvatore, ardent, bizarre, et représentant une *Sorcière*, ainsi qu'une répétition de *l'Enlèvement d'Europe*, inférieure au Véronèse du palais des Doges, mais où le peintre a ajouté la tête d'un taureau *à la suite*, qui lorgne la scène d'un œil jaloux, m'ont frappé à la deuxième exploration. L'entourage des œuvres médiocres préjudicie tellement aux bonnes, que je n'avais pas remarqué la *Sibylle Persique* du Guerchin, portrait de sa femme; ni la *Sainte Pétronille*, son chef-d'œuvre, dit-on, que l'on a copiée en mosaïque pour la basilique de Saint-Pierre.

Cette collection est dépourvue de catalogue, d'où il suit que les *cicerone* trop docilement écoutés par les *touristes-Murray* ont eu beau jeu pour baptiser les toiles. Les plus grands noms remplissent les colonnes des *Itinéraires;* mais quand on arrive devant les sujets, on trouve de nombreux mécomptes : il semble qu'on soit tombé dans une assemblée de ces valets de bonne maison, qui se prodiguent entre eux les titres de leurs maîtres.

En descendant de ce musée, vous rentrez dans une cour décorée, comme elles le sont toutes, de quelques fragments antiques. J'y ai remarqué un groupe d'animaux jeté avec énergie et qui représente un *Cheval dévoré par un lion*. L'importante restauration de ce morceau, que l'humidité ronge, est attribuée à Michel-Ange. Les philologues ne manquent guère d'aller déchiffrer au-dessous du *fac-simile* moderne de la colonne de Duilius l'inscription en latin archaïque et primitif publiée si souvent, qui rappelait la grande victoire navale de l'an 492 de Rome sur les Carthaginois.

Avant de quitter le palais, sous son portique, entre la statue d'Auguste et celle de Jules César, d'une exécution si flasque et si pauvre que le monument

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

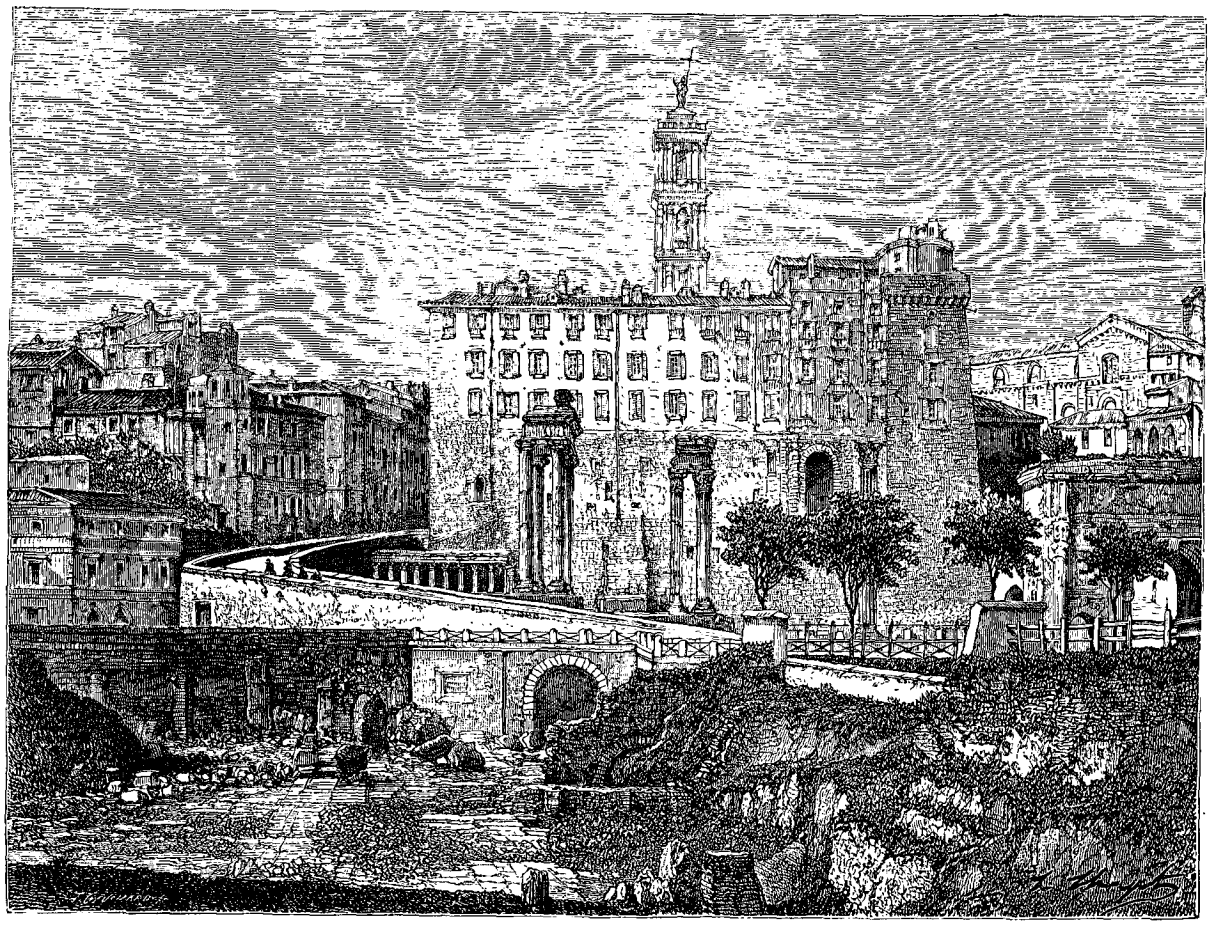
peut paraître apocryphe, il ne faut pas omettre, au côté gauche de la cour, une grande urne carrée qui pendant le moyen âge a servi d'étalon pour le mesurage des grains. Sur un des flancs de ce bloc de marbre creusé, la municipalité a fait ciseler les armes de la ville soutenues par des hérauts, et au-dessous, les écussons des trois conservateurs qui tenaient en ce temps-là l'échevinage. Sur la frise, on a tracé en lettres onciales du quatorzième siècle, cette indication très-précise :

RVGITELLA DE GRANO.

Mais, ô surprise! si vous passez à la face opposée de ce cube, vous y lisez l'inscription suivante en beaux caractères du premier siècle :

OSSA
AGRIPPINÆ M. AGRIPPÆ
DIVI AVG. NEPTIS VXORIS
GERMANICI CÆSARIS
MATRIS C, CÆSARI AVG.
GERMANICI PRINCIPIS

Ainsi, cet étalon de mesure a contenu les os de la petite-fille d'Auguste, de l'illustre fille de Julie et de Vipsanius-Agrippa, le grand édile qui a transformé Rome; de cette chaste héroïne qui fut la femme



Tabularium et revers du palais Sénatorial, vus du Forum. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

de Germanicus, qui brava la haine de Tibère et qui était destinée à devenir la grand'mère maternelle de Néron. Ses restes auront été ramenés au début du règne de Claude; car c'est en l'île de Pandataria qu'elle est morte, consumée par les tristesses du veuvage et de l'exil.

—

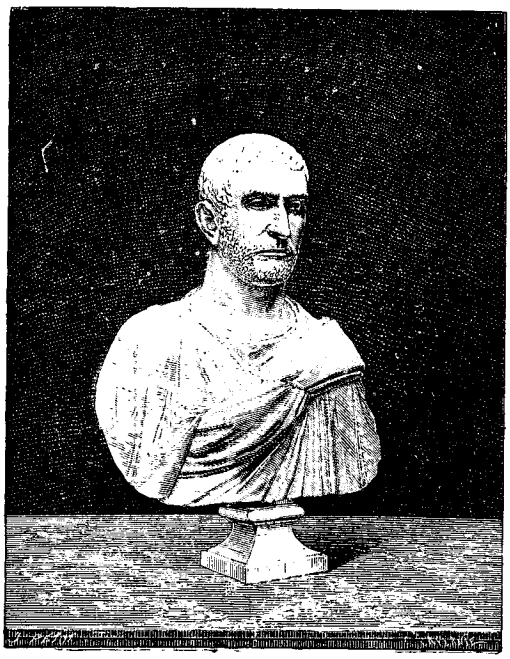
Au sommet de ce Capitole où les grands capitaines avaient leurs triomphes, les pontifes leur métropole, un asile a été ouvert en terre chrétienne à l'antique société romaine. C'est le pape Clément XII qui convoqua cette assemblée de patriciens en marbre, et qui les installa chez eux dans le palais qui fait face aux Conservateurs. Ces galeries sont tout ensemble un olympe, une cour, une académie : les divinités congédiées des temples, la succession des familles impériales, les philosophes, les écrivains, les poëtes de Rome et de la Grèce cohabitent dans ce refuge des gloires païennes. L'aspect en est intime, presque familier : de salle en salle on est accueilli par des figures connues.

Rien ne serait plus aride que la vérification de toutes ces statues; il faut errer au milieu d'elles comme dans un salon. Le mieux est de ne fréquenter le Capitole que lorsqu'on s'est accoutumé à vivre sous la préoccupation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des événements et de leurs acteurs principaux : alors on vient de temps à autre les saluer chez eux, afin d'ajouter aux souvenirs de personnalités plus distinctes.

Le véritable concierge du palais, c'est la statue de l'*Océan :* elle vous attend couchée au fond d'une petite cour, contre un mur enduit par l'humidité d'une légère mousse verte. Les Romains ont de l'affection pour ce colosse, qu'ils appellent *Marforio* et qui a transmis son nom à une des rues voisines : il a été trouvé dans le Forum d'Auguste, dit de Mars, *Marte-Foro;* de là suivant quelques-uns ce sobriquet de *Marforio.* Mais cette étymologie ne satisfait guère. On déchiffre dans cette petite cour plusieurs inscriptions des soldats prétoriens; on y rencontre des sarcophages, des statues, des bas-reliefs : ce que j'y ai remarqué surtout, ce sont les fragments ornementés du temple de la Concorde, taillés avec un art merveilleux. Un amateur n'omettra guère de regarder la belle tombe dont fut extrait le vase Portland, et où quelque veuf amoureux avait fait représenter *Briséis enlevée à Achille.* L'escalier a pour ornement ces plaques en marbre tirées du temple de Romulus, qui nous conservent gravé en creux un plan de Rome sous Septime-Sévère. Dans une salle organisée depuis dix ans pour des œuvres en métal, vous retrouverez avec intérêt, étiqueté d'une inscription grecque irrécusable, l'étrange et beau vase de bronze que Mithridate avait donné au gymnase des Eupatoristes, et tout à côté, près du joli groupe de *Diane triformis,* un trépied, une balance romaine antiques, un guéridon de bronze provenant des palais impériaux, et orné des portraits de la famille de Septime. Il y a aussi des mesures et des poids gradués de l'ancienne Rome, un admirable *Hercule* en bronze doré; l'*Enfant grec* tenant un masque comique, dont Raphaël s'est inspiré plus d'une fois, et l'*Ariane,* idéal de la beauté attrayante.



Junius Brutus. — Dessin de Petot d'après une photographie du buste original.

Une méprise a baptisé la chambre du Gladiateur. Ce guerrier blessé à mort, que tant d'années on admira au Capitole sous la désignation de *Gladiateur mourant,* ne représente en effet nullement un gladiateur, mais un chef gaulois : le collier ou *torques* ne laisse à ce sujet aucun doute. On peut au surplus comparer ce type avec les combattants de la *Bataille de Telamone,* livrée aux Gaulois trois cent cinquante-cinq ans avant notre ère, par Attilius Regulus qui y fut tué. Les figures de ce sarcophage curieux rappellent, par le type et par leur chevelure hérissée, ce guerrier mourant qui nous offre, dans ses traits douloureux, les héros de notre race, les demi-dieux de nos familles.

Il serait superflu d'analyser tous les ouvrages d'un musée enrichi par Benoît XIV, par Clément XIV, par Pie VI, Pie VII, Léon XII, et que Pie IX a presque doublé. Outre la variété des marbres et des sujets, il y a nombre de sculptures ciselées sur des pièces de mobilier. Un bas-relief nous transmet le pied romain divisé en seize doitgs; un autre reproduit un prêtre de Cybèle avec les symboles de son culte; un sarcophage offre mise en action la doctrine des néo-platoniciens sur la formation et la destruction de l'homme. Au-dessus est la célèbre mosaïque des *Colombes,* imitée de celle de Pergame que Pline admirait tant. Elle fut retrouvée à la villa d'Adrien. Vous verrez aussi : des *styles* en ivoire pour écrire sur des tablettes de cire, c'est dans le Tabularium qu'on les a ramassés; une *Amphore à vin* décorée d'une bacchanale, et le fameux vase en marbre pentélique trouvé proche du môle de Cecilia-Metella : il est posé sur un bel autel cylindrique où sont représentés les douze dieux. On ne peut oublier l'admirable *Faune* en rouge antique trouvé à la villa Adriana. Cette pierre, d'un cinabre profond, d'un grain si fin, d'un poli tendre et mat, non-seulement est devenue rare, mais on ne la rencontre plus depuis des siècles. Ce salon possède une charte de bronze, le décret du Sénat qui confère la puissance impériale à Vespasien. Rienzi l'avait fait placer à Saint-Jean de Latran, où il avait commenté devant le peuple réuni. Un *Autel à Isis,* le *Ciste mystique,* des monuments d'Égypte et de Palmyre, un ravissant buste d'*Alexandre,* une reproduction très-ancienne du *Faune de Praxitèle;* des fragments étrusques, quantité d'ouvrages de la Grèce et jusqu'à des pastiches archaïques, initient le visiteur à une foule de formes, d'écoles et d'usages. C'est dans une salle de ce musée qu'est l'*Antinoüs,* idéal de la beauté sensuelle, chef-d'œuvre d'exécution qui fait plus d'honneur à la statuaire des contemporains d'Adrien qu'à leur moralité. Puis, le buste du meurtrier de César, de *Marcus Brutus,* tête fine, accentuée, spirituelle et sombre que rappelaient étrangement les traits d'Armand Carrel; et cette admirable statue, si naturellement posée et si bien drapée, d'une dame romaine en qui, sans raison valable, on a pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tendu reconnaître tantôt Agrippine et tantôt Domitie. Nous ne citerons que pour mémoire les figures de *Flore*, de l'*Amazone*, d'un *Centaure* jovial et de l'*Hercule enfant*, dont la charpente est lourde.

Mais les habitants de l'Olympe ne sont que les dieux lares de ce palais : à mesure que les grands personnages de l'antiquité sont ressuscités par les fouilles, nos papes les envoient recruter la haute société du Capitole. Comment, au milieu d'une population si noble, ne pas croire avec les contemporains d'Apulée, avec saint Augustin lui-même, que les spectres de marbre sont habités par des âmes!

L'étiquette a formé deux salons distincts : dans l'un, les écrivains, les philosophes de Rome donnent l'hospitalité à ceux de la Grèce ; cet aréopage forme une assemblée où brillent plus de quatre-vingts illustrations. On y fréquente Socrate, Sénèque, Agrippa, Diogène, Théophraste, Apulée, l'architecte Posidonius, Démosthènes, Sophocle, Caton, Thucydide, Antisthènes, Térence, Périandre, Apollonius de Thiane ; Aspasie et Périclès ; Perse, Architas, Sapho, Périandre.... il faut renoncer à citer tout le monde. Au milieu siége Marcellus, le vainqueur de Syracuse ; sur les murs sont des bas-reliefs, parmi lesquels un *Sacrifice à Hygie*, signé de Callimaque.

L'autre salon est consacré aux Augustes. Dans ses *Lettres sur l'Italie*, fort prisées de nos pères, le président Dupaty signale ainsi son entrée en cette cour : « Baissons les yeux! voilà l'Antinoüs... Détournons-les! voilà Néron.... Arrêtons-les! voici Marc Aurèle....» Sans nous essayer à de pareils exercices, nous nous bornerons à dire que dans cette pièce sont réunies, de Marius dont la tête camarde est si peu romaine, à Decentius Magnus, ce frère de Magnence dont le règne éphémère finit tragiquement au bord de l'Yonne, les diverses familles impériales, qui doivent être étonnées de ne plus s'entr'égorger. Il y a dans cette salle des portraits uniques ; des femmes, des filles, des frères d'empereurs qu'on ne trouve que là. C'est une collection d'un prix inestimable qui, en nous familiarisant à ces visages, fait paraître l'antiquité aussi proche que l'est à nos yeux l'ère des princes de Valois.



Marius.



Messaline.



Agrippine, fille de Julie.

Dessins de Petot d'après une photographie des bustes originaux.

Cependant, à côté de figures authentiques comme celles des premiers césars, et de princesses telles que la première Agrippine, veuve de Germanicus, ou que Messaline coiffée si étrangement, mais qui dément par la beauté de sa physionomie la laideur de sa renommée, il s'est glissé dans cette réunion choisie plus d'un inconnu à la faveur d'un nom supposé. Lavater aurait soulevé de vives objections devant un *Alcibiade* à physionomie petitement bourgeoise ; le *Cicéron* qu'on montre là n'est point le véritable ; comment accepter ces *Démocrites* à faces de barbares qui ne furent peut-être que des affranchis parvenus ! Au reste, les attributions changent de temps en temps sous certaines influences, témoin le buste de Ctésiphon qui, n'étant pas la représentation bien avérée de l'architecte du temple Éphésien, a été choisi par les Prussiens pour représenter le vainqueur de Varus, qu'ils ont baptisé *Hermann*, c'est-à-dire *le chef*. Ces messieurs ont tant besogné, qu'ils ont obtenu la permission d'inscrire sur le socle : *Arminius*. Depuis que c'est écrit, ils y croient tout à fait ; et ils s'en viennent, patriotes et rêveurs, en pèlerinage devant Ctésiphon déposédé.

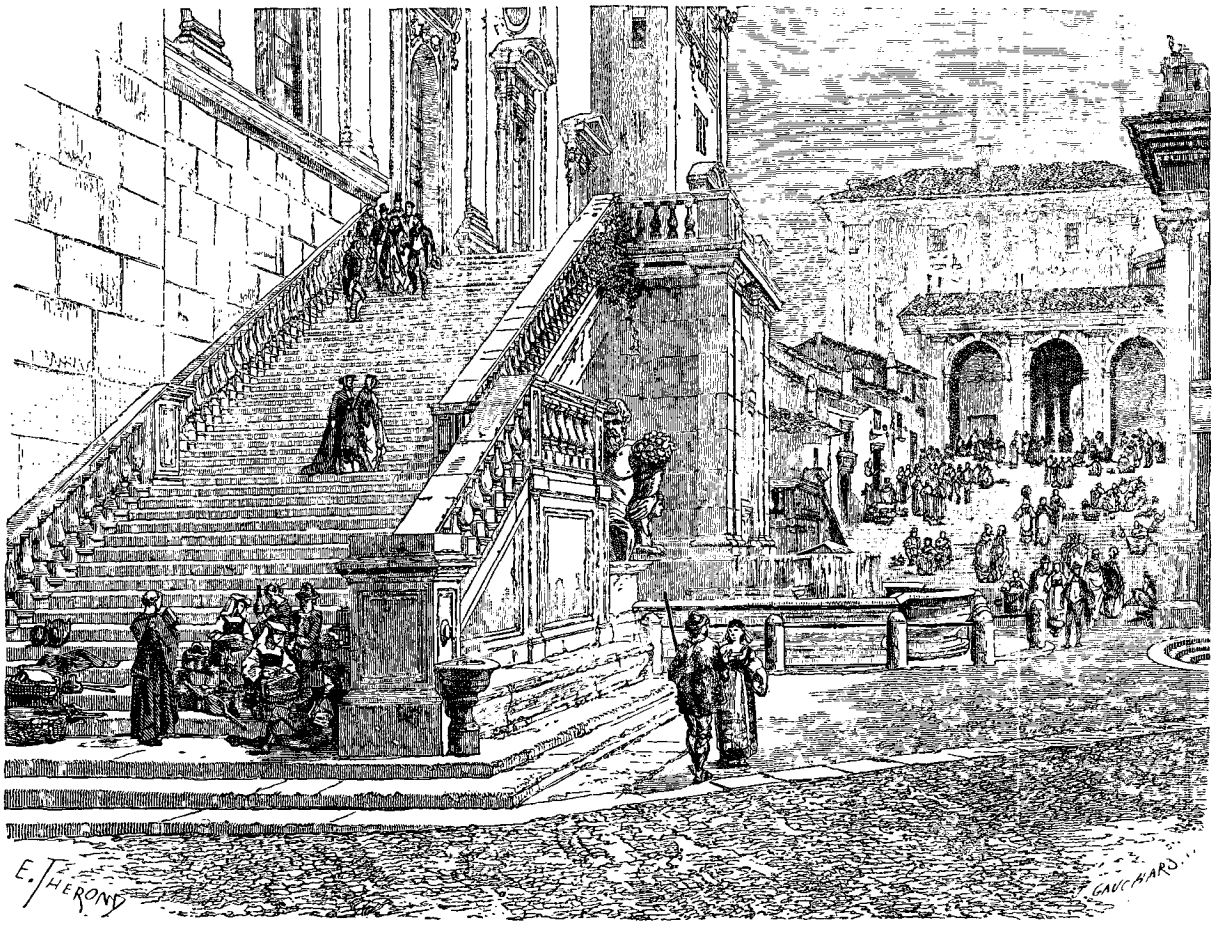
On met peu de temps à descendre d'une *montagne* dont le sommet ne domine que de cinquante mètres le niveau de la mer. En sortant du Capitole, j'avais prétendu découvrir la roche Tarpéienne, et, ce jour-là, je n'aboutis qu'à la contourner sans même l'entrevoir, ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui m'inspira à son égard un scepticisme fort déplacé, le lecteur s'en convaincra bientôt.

Perdu dans des ruelles tournantes entre le Tibre et le monte *Caprino*, qu'avant le temps de Manlius les chèvres avaient déjà déserté, j'allais tout infatué de mes relations avec les célébrités capitolines, lorsque de plain-pied j'aborde, croyant déboucher sur quelque passage, une galerie de vieilles pauvresses, exhibées dans la clinique symétrie d'une salle d'hôpital. Rome offre à chaque pas de ces oppositions inattendues !

C'est à l'hospice de la *Consolazione*, dévolu aux blessées du sexe faible, qu'un dortoir s'ouvre sur une place, en prolongement direct d'une longue rue : percées à l'extrémité, les portes sont larges comme celles d'une église. Il faisait beau temps ; on les avait ouvertes toutes grandes et, du fond de leur lit, les malades ne semblaient point séparées de la vie ni du mouvement extérieur où, du regard, elles pouvaient s'associer. Ces pensionnaires, avec un toit sur leur tête, continuent à résider au milieu de la rue, disposition bien combinée pour préserver de la nostalgie des commères accoutumées d'âge en âge, et dès les siècles



Perron du palais Sénatorial, et escalier Tarpéien. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

primitifs de Rome, à vivre sur la voie publique. C'est même à la perpétuité de ces habitudes qu'il convient d'attribuer l'aspect misérable, démeublé, sordide, et la tenue plus-que négligée des logements du peuple : — niches à dormir où l'on ne reçoit personne, où l'on ne s'installe jamais, les relations se cultivant au dehors, comme jadis elles se nouaient au Forum.

Pour un étranger descendu des régions cloîtrées du nord, rien n'est plus singulier que de frayer ainsi dans la rue avec un personnel d'hôpital ; que de voir les habitations se continuer à gauche comme à droite par une perspective de grabats, et des infirmières, des moribonds que la religion visite, vaquer à leurs affaires intimes sans nul souci des passants. Une charrette, un cheval, laissés à l'abandon par un conducteur distrait, auraient sans nul obstacle enfilé ce dortoir.

Francis WEY.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1868

(DEUXIÈME SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Nouvelles fâcheuses de deux grandes entreprises. Mort de Le Saint dans la haute région du Nil, et interruption de l'expédition allemande au Pôle. — Lettre qui annonce la mort de Le Saint; mesures prises par la Société de géographie de Paris. — Nouvelles de l'expédition de Livingstone. Ses lettres postérieures de plusieurs mois à l'époque de sa mort faussement annoncée par les porteurs qui l'avaient abandonné. Premiers détails sur une grande région inexplorée. Le plateau intérieur de l'Afrique australe. — Arrivée de l'explorateur au grand lac central. Son retour annoncé par Zanzibar. — L'expédition de l'armée anglaise en Abyssinie. Quels résultats en retirera la géographie. — Ouvrages dont l'expédition anglaise a provoqué la publication; premier bénéfice pour la science. MM. Antoine et Arnauld d'Abbadie. — L'expédition française du Mé-kong, dans l'Asie orientale. Exploration poursuivie jusque dans l'intérieur de la Chine. Retour de la Commission en France. — Immenses résultats scientifiques. La carte d'une vaste région de l'Asie rectifiée et complétée. Succès attristé par la mort du chef de l'expédition. — Acquisitions géographiques dans l'Asie centrale. Les Russes au pourtour ouest et nord du grand plateau asiatique. Les Anglais au nord de l'Himâlaya. — Les expéditions polaires. Retour de l'expédition allemande. La mer du Spitzberg absolument barrée par les glaces. — L'expédition française. Époque du départ irrévocablement fixée. Préparatifs actuels. Lettre de M. Gustave Lambert.

I

C'est par de tristes nouvelles qu'il nous faut aujourd'hui commencer notre Revue.

Deux des grandes entreprises, parmi celles dont se préoccupe depuis un an le monde géographique, sont arrêtées par deux de ces coups que la prudence humaine ne peut détourner : l'une par la mort de l'explorateur, l'autre par l'état de la mer polaire dans les parages du Groënland.

Nous voulons parler du voyage de M. Le Saint vers la région des sources du Nil, et de l'expédition allemande au pôle par la mer du Spitzberg.

Nous ne disons pas que ces entreprises aient échoué, car si nos explorateurs savent qu'il faut compter avec la nature et avec la mort, leur énergie ni leur persévérance n'en sont diminuées; mais elles ont fatalement rencontré un temps d'arrêt dont s'irrite notre impatience.

II

Nous savons avec quelle ardeur l'infortuné Le Saint avait quitté Paris dans les premiers jours de 1867, ayant devant lui une des plus difficiles, mais aussi des plus belles et des plus glorieuses entreprises que puisse se proposer l'ambition d'un explorateur dans l'état actuel de notre connaissance du globe. Le problème séculaire des sources du Nil est devenu la question du jour. Depuis trente ans, la solution de ce mystérieux problème a fait un immense progrès; le cercle de l'inconnu s'est resserré de jour en jour. Plus d'une fois on a cru toucher au but. Il est vrai qu'après la première heure d'enthousiasme il a fallu reconnaître qu'en réalité les sources du grand fleuve ne sont pas découvertes; mais la route est tracée, l'accès en est plus facile, et surtout l'on a mieux compris les véritables termes de la question qui reste à résoudre.

Le Saint y était bien préparé. D'Alexandrie il avait gagné Khartoum par la voie de Suez et de Souakîn, et il avait trouvé près de nos compatriotes qui résident dans la capitale du Soudan égyptien l'accueil le plus sympathique. Ses lettres respiraient la confiance la plus entière dans la réussite. « La mort seule, disait-il, m'empêchera d'arriver. » Hélas! il ne croyait pas que la triste prévision dût s'accomplir si tôt. Il quitta Khartoum à l'époque où commence la navigation du fleuve Blanc, vers la fin d'octobre (1867). Il était parti en compagnie des hommes que MM. Poncet, d'honorables négociants français de Khartoum envoient chaque année dans le sud-ouest pour la traite de l'ivoire. Il paraît qu'à peine arrivé dans la redoutable région du haut fleuve Blanc, où la chaleur tropicale se combine avec une extrême humidité et d'immenses résidus d'eaux stagnantes, sa forte constitution ne put le défendre contre les atteintes de ce dangereux climat. La Société de géographie, sous les auspices de laquelle Le Saint avait entrepris son voyage, venait de recevoir de Khartoum la nouvelle du départ de l'explorateur pour les hautes régions, et elle allait lui faire parvenir de nouveaux subsides qui lui étaient demandés, lorsque la lettre suivante apporta d'une manière bien inattendue la fatale nouvelle. La lettre est de M. G. Thibaut, agent consulaire français à Khartoum, et adressée à M. le sénateur marquis de Chasseloup-Laubat, président de la Société :

Khartoum, 1er juin 1868.

« Monsieur le président,

« Je viens, le cœur navré, vous communiquer la triste nouvelle qui m'est arrivée depuis deux jours du fleuve Blanc (le Grand-Nil).

« Notre infortuné compatriote Le Saint, parvenu à trente-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trois journées de marche de Khartoum, a succombé à des souffrances de soixante-trois jours. Sa forte constitution n'a pu surmonter la maladie bilieuse et les douleurs qu'il ressentait dans l'estomac. Il est mort après une agonie de cinq jours, le 27 janvier 1868. Il a été enseveli dans un terrain de l'ancienne mission catholique, abandonné mais respecté par les noirs de la tribu des Kheiks (*quisque*), sous le 8e degré de latitude nord.

« Le Saint avait pris à son service un pauvre Européen, Francisque, qui pouvait lui rendre de grands services par sa connaissance des localités. C'est lui qui m'écrit et me donne l'assurance qu'à son retour, dans un mois ou deux, il me remettra tous les papiers et objets de la propriété du défunt. Je me ferai un devoir, aussitôt que ces objets m'auront été consignés, de vous les faire parvenir en les adressant aux bons soins de M. le consul général de France à Alexandrie.

« G. THIBAUT. »

Les premiers renseignements que le voyageur avait pu recueillir sur la région du Bahr el-Ghazal ne seront pas perdus pour la science, et le plan d'exploration si malheureusement interrompu n'est nullement abandonné. Il restait encore de la première souscription une somme importante, qui s'est augmentée d'une souscription de 8000 francs libéralement souscrite par le Conseil du canal de Suez. Un nouvel explorateur qui réunira les conditions nécessaires trouvera la tâche bien préparée et les moyens suffisants pour la poursuivre.

III

Dans le vaste programme d'exploration qu'il s'était tracé, Livingstone n'avait pas oublié la zone inconnue qui s'étend au-dessus du grand lac central de Tanganîka vers la région présumée des sources du Nil; mais il est maintenant vraisemblable qu'il n'aura pu pousser jusque-là ses reconnaissances. Du moins toute appréhension sur sa vie paraît-elle à présent devoir se dissiper. Les journaux anglais publiaient il y a quelques jours (au commencement d'octobre) la dépêche suivante :

« On mande de Bombay, 5 octobre, par le télégraphe anglo-indien :

« Le steamer *Octavia* apporte la nouvelle que le « docteur Livingstone était à une semaine de marche « de Zanzibar. »

De ce côté, nous pouvons donc attendre un immense et précieux accroissement de nos connaissances actuelles sur l'intérieur de l'Afrique australe.

Mais un temps assez long s'écoulera encore avant que les lettres directes du docteur arrivent en Europe. Les détails antérieurs, trop rares et trop lents à notre gré, sur la marche du voyageur dans la région du grand lac, gardent tout leur intérêt.

Nous avons rappelé, dans notre dernière Revue, l'historique et les étranges péripéties de l'expédition actuelle de Livingstone. Arrivé à la côte orientale d'Afrique au commencement de 1866, il s'enfonça dans l'intérieur en remontant la Rovouma, rivière qui débouche dans la mer des Indes, à cent lieues au sud de Zanzibar. Parfaitement accueilli chez un chef noir dont le territoire est situé sur le haut de la Rovouma, il y fit quelque séjour pour renouveler ses provisions. Déjà il avait eu à supporter bien des désagréments de la part des hommes qui composaient sa caravane d'escorte et de porteurs, et il avait été obligé d'en congédier une partie. Ceux qu'il conserva ne méritaient pas, tant s'en faut, plus de confiance. C'étaient des indigènes de Johanna (Andjouan), une des îles Comores, sous la conduite d'un certain Ali Mousa, un drôle qui mériterait dix fois la corde. Les dernières lettres de Livingstone, que l'on reçut à Zanzibar dans le courant de 1866, étaient datées de la haute Rovouma, puis sept mois d'un silence complet. Tout à coup, au commencement de décembre (1866), une rumeur funèbre se répand dans Zanzibar; Ali Mousa et ses hommes arrivaient de l'intérieur, apportant la nouvelle sinistre de la mort de Livingstone. Les détails étaient précis et tout à fait positifs. Les porteurs avaient vu tomber le docteur sous la hache d'un indigène, et eux-mêmes avaient pieusement déposé le corps dans une fosse qu'ils lui avaient creusée. Eh bien, toute cette tragique histoire était de pure invention : et si les Johannais avaient eu l'impudence, avant de retourner dans leur île, de venir faire au consul de Zanzibar un récit qu'ils savaient bien devoir être démenti un peu plus tôt ou plus tard, c'est qu'ils avaient espéré qu'on leur compterait une somme qu'ils disaient leur être due. Toute la trame s'est éclaircie deux mois plus tard; elle s'est éclaircie par les lettres mêmes de Livingstone, écrites du cœur de l'Afrique australe quatre ou cinq mois après la date supposée de la prétendue catastrophe.

IV

Ce qui s'était passé dans l'intervalle, nous l'apprenons par les lettres du docteur, un peu succinctement, mais suffisamment pour nous édifier sur la cause et les circonstances du retour des Johannais. Les dépêches dont il s'agit sont datées du 1er et du 2 février 1867, et elles ne sont arrivées en Angleterre qu'au bout de quinze mois, à la fin de mai dernier; à quoi il faut ajouter que la Geographical Society ne les a elle-même publiées *in extenso* dans son bulletin que six semaines plus tard, au milieu de juin, — car on est loin d'avoir à Londres, pour les nouvelles de cette nature, le souci de prompte publicité dont les *Mittheilungen* d'Augustus Petermann donnent en Allemagne un si louable exemple. Comme aucun journal ni aucun recueil français, à notre connaissance, ne les a reproduites, on ne nous saura pas mauvais gré d'en traduire ici au moins une, qui résumera toutes les autres. Nous choisissons celle qui est adressée à sir Impey Murchison, président de la Société de géographie de Londres; mais nous tirons des autres dépêches écrites le même jour différents passages qui la complètent. La dépêche est datée de Bemba, 2 février 1867. Le voya-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

geur lui-même va nous indiquer, dans le cours de sa lettre, la situation précise de cette localité, dont le nom était déjà connu par les relations assez vagues des pombeiros portugais[1].

« Mon cher sir Roderick, voici la première occasion que j'ai eue d'envoyer une lettre à la côte; j'en charge une caravane d'Arabes noirs de Bagamoïo, près de Zanzibar, qui font le commerce des esclaves. C'est la première fois qu'ils pénètrent jusqu'ici; ils y sont venus par un chemin plus court que le mien. Dans ma dépêche à lord Clarendon[2], je n'ai pu consigner qu'un assez maigre rapport géographique, attendu que les Arabes ne voulaient pas s'arrêter plus d'une demi-journée; mais ayant écrit celle-ci dans la nuit, j'ai obtenu d'eux qu'ils me donnent une heure ou deux ce matin. Si la lettre qui vous est destinée est plus ample que celle de Sa Seigneurie, elle lui servira de complément.

« Je dis dans ma dépêche à lord Clarendon que je n'ai pu contourner l'extrémité nord du Nyassas[3] parce que les hommes de Johanna auraient fui à la première vue du danger, comme en effet ils se sont enfuis à son extrémité sud sur le simple rapport des actes de cruauté des terribles Mazitou. Si j'avais pu les conduire de l'autre côté du lac, ils seraient restés avec moi; mais tant que nous rencontrions des troupes d'Arabes trafiquants d'esclaves retournant à la côte, il n'y avait pas à compter sur eux. Tous étaient d'ailleurs de fieffés voleurs, et sous ce rapport ce fut un vrai soulagement d'être débarrassé d'eux, quoique par là ma suite se trouvât réduite à neuf jeunes Africains libres élevés dans une école à Nassik, de la province de Bombay.

« Mon intention (en quittant la ville de Ngamano, sur la haute Rovouma) avait été de traverser le lac vers sa partie centrale; mais tous les Arabes de la station où est le passage s'enfuirent dès qu'ils surent que « l'Anglais » approchait, et les propriétaires de deux barques alors sur le lac les tinrent hors de vue de peur que je ne les brûlasse comme servant au passage des esclaves. De Ngomano nous nous dirigeâmes donc vers le sud pendant une centaine de milles à travers un pays dépeuplé, et nous arrivâmes chez Mataka, le chef le plus puissant du pays situé à la ligne de partage entre la côte et le lac. Sa ville se compose d'au moins mille maisons; et comme l'altitude au-dessus de la mer est ici de trois mille pieds (au delà de neuf cents mètres), le climat est froid en juillet. Je séjournai à *Mataka*, ville située, comme je l'ai dit, sur la ligne de faîte, à une cinquantaine de milles du Nyassa. Le territoire de Mataka s'étend jusqu'au lac. Je restai près de ce chef depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin de septembre. Il aurait bien désiré que quelques-uns des hommes libérés restassent chez lui; je les y engageai de mon mieux, mais ce fut peine perdue.... Mataka aurait voulu savoir comment tirer parti de ses bestiaux pour l'agriculture; je lui promis que je tâcherais de lui renvoyer quelques hommes au fait de l'agriculture de l'Inde. »

1. On la trouve marquée sur l'excellente carte de l'Afrique du Sud, tout récemment construite par Aug. Petermann, d'après les documents récents, pour la nouvelle édition de l'Atlas de Stieler (Gotha, chez Perthes).

2. Alors secrétaire d'État pour les affaires étrangères.

3. Le grand lac du Sud, dont les eaux se déversent par le Chiré dans le Zambézi inférieur. Il est tout à fait convenable de restituer à cette vaste nappe d'eau le nom de lac *Maravi*, sous lequel d'Anville, d'après les vagues indications portugaises, la traça approximativement sur ses cartes, dans le siècle dernier. On sait que *Nyassa* est une appellation générique qui signifie seulement *lac, grande eau*.

V

Voici Livingstone dans la contrée des Maravi, après avoir contourné la pointe sud du Nyassa, et s'être vu abandonné — délivré peut-on dire avec lui — de sa troupe de Johannais, qui ont repris le chemin de la côte pour venir raconter à Zanzibar l'histoire que nous savons. Le voyageur continue son récit (un peu hâtif parfois, ce qui s'explique de reste) dans les dépêches que nous suivons parallèlement, parce que souvent elles se complètent l'une par l'autre.

« N'ayant pu couper le lac où je l'aurais voulu, il me fallut en contourner l'extrémité méridionale. J'y fus rendre visite aux trois chefs ouaïdjân les plus importants, mais qui sont aussi les plus grands marchands d'esclaves du pays. Je ne sais quel effet auront eu sur eux (supposé qu'elles aient eu un effet quelconque) mes protestations et mes explications; c'était la première fois, à ce qu'il semblait, que leur conduite était blâmée. Ils furent du reste très-hospitaliers; mais un Arabe, appartenant à un parti de marchands qui avaient été pillés et auxquels on avait repris leurs esclaves, étant arrivé sur ces entrefaites, les récits qu'ils firent des terribles Mazitou, ou Zoulous, excitèrent tellement la terreur de mes Johannais, que les yeux leur en sortaient de la tête. C'est de là que dans leur épouvante ils prirent tous la fuite[1], me laissant avec mes neuf jeunes noirs de Nassik.

« Quittant les bords du lac au commencement d'octobre, nous nous disposâmes à gravir les pentes de la chaîne de Kirk[2]; mais les gens d'en bas avaient une telle peur de ceux du haut pays (où l'on disait que quelques traitants arabes, pourchassés par les habitants, s'étaient retirés), qu'il me fut impossible de recruter les hommes dont j'avais besoin pour porter notre surcroît de provisions. Il fallut que Katosa, un de mes vieux amis, se chargeât de la tâche, lui et ses femmes. Six dames vigoureuses prirent les charges sur leurs épaules, en même temps que leurs langues affilées disaient leur fait aux jeunes gens qui avaient reculé. La chaîne n'est que l'escarpement d'un plateau élevé, où demeurent plusieurs tribus auxquelles nous donnons le

1. Ce sont ceux-là qui vinrent raconter à Zanzibar, deux mois plus tard, la fausse histoire de l'assassinat de Livingstone, avec tous ses accessoires.

2. Les *Kirk's Mountains* forment une chaîne non loin de l'extrémité du Nyassa-Maravi, vers le S. O.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nom de *Maravi*, mais qui sont en réalité des *Mangandja*. Katosa est le seul chef maravi que nous connaissions. Les tribus mangandja sont les *Kanthounda*, les *Tchipéta*, les *Etchéoua*, etc. La contrée est élevée et froide. Leurs huttes sont enduites de terre, même la couverture, à cause de la fraîcheur des nuits. Les Kanthounda, ou « grimpeurs, » habitent les montagnes qui s'élèvent du plateau. Les Tchipéta demeurent plutôt dans les plaines; les Etchéoua sont plus loin vers le nord. L'habitude de se vendre les uns les autres n'a pas encore pénétré chez eux; aussi les trouvâmes-nous très-bons et très-hospitaliers. Ils craignent ceux d'en bas autant qu'ils sont craints de ceux-ci. Ils sont grands cultivateurs du sol, et leurs villages sont tellement nombreux que l'on fait rarement un mille sans en rencontrer un. Nous faisions de courtes marches, et nous eûmes de fréquents rapports avec ces montagnards; il est possible que ce que je leur dis des maux qui suivent le trafic des esclaves les empêche d'y donner tête baissée, comme beaucoup de tribus de cette race d'Africains n'y sont que trop disposées.

« Nous avions fait route à l'ouest pour éviter les Mazitou; nous tournâmes au nord dès que nous eûmes dépassé la longitude de leur territoire. Il s'en fallut de peu que nous ne tombassions dans les mains d'un de leurs partis de maraudeurs. Nous rencontrâmes deux habitants d'un village qui se sauvaient vers les montagnes; nous prîmes la même direction pour les défendre, et nous avec eux. Heureusement que les Mazitou, après avoir pillé les villages vers lesquels nous nous dirigions, étaient retournés dans le sud-est.

« A mesure que nous avancions vers le nord, nous rencontrions de plus en plus les témoignages de leurs dévastations, et nous avions beaucoup à souffrir du manque de provisions. Après une course assez sinueuse nous nous retrouvâmes au point où nous étions parvenus en 1863, à 20′ à l'ouest de Tchimanga. Nous traversâmes le *Loangoua*[1] par 12° 45′ de lat. sud, à un endroit où la rivière coule dans le lit d'un ancien lac; et après être sortis de cette grande dépression nous montâmes au plateau de Lobisa, dont la limite sud est par 11°. Sur quelques parties du plateau les montagnes atteignent une altitude de 6600 pieds (angl.) au-dessus de la mer (au delà de 2000 m.). Tant que nous avions été dans les basses terres, j'avais pu aisément fournir de viande ma petite caravane, le grand gibier étant très-abondant; mais sur ce plateau de Babisa le gibier nous fait complétement défaut. Dépeuplé par la traite des esclaves, le pays n'est plus qu'une vaste forêt, où l'on rencontre à peine çà et là, à de longs intervalles, un misérable village. Le grain est semé par petites places dans la forêt, et le peuple n'a rien à vendre. Nous eûmes plus d'une fois à souffrir de la faim, pendant les longues journées qu'il nous fallait traverser les terrains boueux de ces forêts, où nous ne trouvions que de mauvais fruits et des champignons.

1. Rivière que la carte de Petermann citée plus haut conduit au sud dans le Zambézi.

Quand nous arrivâmes au Tchambézé, forme que prend ici le nom de Zambézi, nous retrouvâmes sur ses bords la vie animale du grand fleuve; nous y eûmes bientôt abattu une antilope. Nous traversâmes le Tchambézé par 10° 34′ de latitude; la rivière a ici quatre-vingts mètres de large, et ses rives sont bordées d'arbres touffus[1].

« Nous arrivâmes à Bemba, d'où cette lettre est datée, le dernier jour de janvier[2]. C'est un gros village muni d'une triple palissade, la ligne intérieure étant de plus entourée d'un fossé profond. Si je ne me trompe, nous sommes ici sur la ligne de partage entre le Tchambézé et la Loapula, cette dernière s'écoulant, à ce que l'on me dit, dans le lac Tanganîka. C'est, dit-on, une très-grande rivière; mais j'espère en parler plus pertinemment quand je vais être au lac même, où je compte trouver des lettres et un nouveau lot de marchandises. Nous sommes à 10° 10′ de latitude sud et à 4500 pieds d'altitude (environ 1370 m.); la température est fraîche, et les pluies plus abondantes que je ne les ai jamais vues en Afrique. Très-peu de journées se passent sans averse. Presque tout l'intérieur n'est que forêt, et les arbres excessivement touffus; du haut d'une éminence on n'embrasse qu'un très-petit espace. Le gommier-copal abonde, ainsi qu'un autre arbre, avec des rhododendrons et diverses sortes d'arbres toujours verts; parmi ces arbres, les deux premiers fournissent le drap d'écorce qui est le principal vêtement du peuple. Nous n'avons pas eu de difficultés avec les gens du pays; nos plus grands désagréments ont été la faim et l'humidité.

« Ma santé a été excellente; pas le moindre soupçon de fièvre. Nous avons perdu tous nos médicaments, ce qui est la perte la plus regrettable que j'aie jamais faite; j'espère toutefois, si la fièvre vient, la combattre par les remèdes indigènes, et je me confie à la garde du Tout-Puissant. Le chef de Bemba paraît un homme franc et un joyeux compagnon; pourtant, à moins que le pays ne soit pas bien sûr, je ne vois pas trop à quoi peuvent servir ses lignes de circonvallation. Il m'a fait présent d'une vache à notre arrivée, et d'une grande défense d'éléphant, parce que je m'étais assis dessus.

« Je n'ai pas eu de nouvelles de la côte depuis que je l'ai quittée, mais j'espère trouver des lettres à Oudjidji. Il m'a été impossible d'y rien expédier non plus. J'avais écrit quelques lettres dans l'espoir de rencontrer un des Arabes qui font la traite; mais ils se dérobaient tous dès qu'ils apprenaient que « l'Anglais » approchait. Je n'avais pu recueillir non plus, avant d'arriver au plateau de Babisa, aucune information sur la route suivie par les Portugais pour aller à Cazembé; là j'ai pu m'assurer qu'ils prenaient à l'ouest des hauteurs

1. Il paraîtrait d'après cela que le docteur placerait les sources du Zambézi au cœur même du plateau central, entre le Nyassa et le Tanganîka. Cela nous semble bien rapproché. Ne serait-ce pas plutôt un affluent? Comme le voyageur lui-même le dira tout à l'heure, rien n'est plus fréquent dans ces contrées intérieures que l'application des mêmes noms à des rivières différentes.

2. L'avant-veille, par conséquent, de la date de la lettre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui de la vallée de la Loangoua se présentent comme une chaîne de montagnes. Les cartographes ont placé cette route des Portugais beaucoup trop à l'est. Il est probable que la répétition des mêmes noms de rivières, chose commune dans ce pays, les aura trompés. Il y a jusqu'à quatre Loangouas qui débouchent dans le Nyassa.

« Au total, notre marche jusqu'ici a été très-lente. Mes hommes ne peuvent faire plus de sept à huit milles par jour avec leurs charges[1], et moi qui n'ai que mon fusil, je trouve aussi que c'est assez. »

VI

Ici se terminent les nouvelles directes que l'on a reçues jusqu'à présent de Livingstone. Ses marches et ses investigations ultérieures, on ne peut que les présumer. Toutefois, on sait déjà, par une information certaine, que dans la première quinzaine d'octobre, huit mois après la date des dépêches qui nous ont fourni la narration qu'on vient de lire, l'intrépide explorateur était arrivé au Grand Lac Central. Voici ce que porte une dépêche adressée de Zanzibar au ministre des affaires étrangères à Londres, par le consul anglais M. Will. Churchill, à la date du 7 février 1868 :

« Nous avons des nouvelles plus récentes de l'arrivée du docteur Livingstone à Oudjidji[2] vers le milieu d'octobre dernier, comme Votre Seigneurie le verra par le rapport d'Issa ben-Abdallah. »

« *Rapport d'un marchand d'ivoire appelé* Issa ben-Abdallah Kharrazî, *qui arrive d'Oudjidji :*

« J'ai quitté Oudjidji le 6 octobre, d'où je suis allé « à Salazî où j'ai séjourné dix jours avant de partir « pour la côte. Pendant que j'étais là, j'ai appris qu'un « Européen, un Anglais, était arrivé à Oudjidji. Moussa, « une personne établie à Oudjidji, attendait cet Anglais « quand j'étais à Oudjidji. »

Ainsi Livingstone est resté huit mois entre Bemba et le Grand Lac[3], — un intervalle de 2 à 3 degrés dans la direction du S. E. au N. O. Ce qu'il a fait pendant ces huit mois, nous l'ignorons ; mais nous pouvons être assurés qu'il n'aura pas perdu son temps. Il n'est pas douteux que les matériaux rapportés de ce long voyage, par un observateur habile et diligent tel que Livingstone, n'achèvent, au moins du côté du sud, le tracé des parties du lac que Burton et Speke n'ont pu visiter en 1859, et que les rivières qui appartiennent à ce grand bassin central n'aient été déterminées avec plus ou moins d'étendue. Une vaste lacune que la carte présente encore en ce moment entre le Tanganîka et le Zambézi, va se trouver comblée au moins en partie. Livingstone aura-t-il pu poursuivre au nord l'hydrographie du lac, et jusqu'où s'est-il avancé dans cette direction? c'est ce que sûrement nous saurons bientôt. Le retour du voyageur par Zanzibar, annoncé par le récent télégramme de Bombay, ne semblerait pas indiquer une percée considérable dans cette direction du nord, vers la région des sources où il n'a pas été donné au malheureux Le Saint de pénétrer. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer d'avance que d'immenses additions vont être faites à la carte de l'Afrique australe, qui doit déjà tant aux précédents voyages du grand explorateur.

1. A peu près 12 kilom., — 3 à 4 petites heures de marche.

2. Oudjidji est une localité située sur la côte orientale du Tanganîka, vers le milieu du lac (plus près du nord que du sud), à peu près sous le 5e degré de latitude australe.

3. On vient de recevoir à Londres, il y a quelques jours seulement (milieu d'octobre), des lettres du voyageur écrites du Tanganîka, au mois de décembre 1867.

VII

L'expédition de l'armée anglaise en Abyssinie s'est terminée avec une rapidité foudroyante que nul n'aurait pu prévoir. On sait aujourd'hui ce que gagnera la science à cette vigoureuse expédition. Des reconnaissances et des levés militaires dans des parties jusqu'à présent à peu près inexplorées ; des marches accompagnées d'observations astronomiques et physiques, à travers une région du plateau que les voyageurs avaient à peine entrevue : voilà les conquêtes qui resteront à la géographie. C'est surtout à la carte de l'Abyssinie orientale que profiteront ces conquêtes.

Mais un autre service que l'expédition anglaise aura rendu à la géographie, sera d'avoir provoqué ou hâté la publication de bonnes relations se rapportant à des voyages antérieurs. Il faut noter en Angleterre, parmi nombre de volumes sans grande valeur éclos au feu de la circonstance, la relation de M. Blanc ; en Allemagne, celle de M. de Heuglin ; en France surtout, celle de M. Arnauld d'Abbadie. Le livre du docteur Blanc tient de près, il est vrai, à l'expédition de l'armée britannique, puisqu'il nous donne l'histoire de la mission retenue prisonnière par feu l'empereur Théodoros, ce qui a été la cause déterminante de la guerre ; mais la relation dont le premier volume vient d'être publié par M. Arnauld d'Abbadie, sous le titre de *Douze ans dans la Haute-Éthiopie*, nous reporte à vingt ans en arrière. Malgré cette date rétrospective, les souvenirs de M. Arnauld d'Abbadie n'ont rien perdu de leur actualité ni de leur fraîcheur. Il y a dans les pages de cet excellent livre, un naturel, un abandon, une franchise d'allures, une vivacité d'impressions et de peintures qui se trouvent rarement dans les relations de voyages, et à l'occasion, vis-à-vis des chefs indigènes, un fier sentiment de la valeur du nom français. M. Arnauld, durant de longues années, a sillonné le plateau abyssin, de compagnie avec son frère Antoine d'Abbadie, savant dont le nom est depuis longtemps européen ; et dans cette association fraternelle, chacun d'eux s'était tracé son large programme d'études, sans s'imposer, bien entendu, de limite exclusive. A M. Antoine, les recherches purement scientifiques, l'astronomie, la géologie, la physique, la géographie dans le sens le plus technique, l'ethnographie dans son acception rigoureuse : c'était le lot du *savant* proprement dit. M. Arnauld, tout en secondant fructueusement son frère dans les détails de cette tâche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immense, s'était surtout réservé, en même temps que l'étude de la nature, étude si riche et si variée sous le ciel éthiopien, le côté moral de l'homme et la société dans sa vie intime. C'est là surtout, on le sent, que le poussent ses facultés d'observation, et c'est aussi ce qui domine dans sa relation, dont la suite, nous l'espérons, ne se fera pas attendre.

De nombreux ouvrages, et plusieurs fort remarquables, ont été publiés depuis vingt-cinq ans sur l'Abyssinie : aucun ne nous a donné une idée aussi complète, aussi vivante, du peuple et du pays; aucun surtout n'a revêtu de formes aussi attachantes — sans la moindre trace de recherche ou de prétention — l'instruction solide et variée que l'on retire de cette lecture. Jusqu'ici le nom de M. Arnauld s'était absorbé dans l'éclat scientifique qui rayonne autour du nom de son frère; l'œuvre qu'à son tour il se décide à publier dégage et qualifie dignement sa personnalité.

VIII

Une grande entreprise s'est aussi accomplie à l'extrémité de l'Asie : nous voulons parler de l'expédition française pour l'exploration du Mé-kong. Cette reconnaissance du grand fleuve oriental de la péninsule indo-chinoise, que la Commission française, organisée en 1866 à Saïgon, vient de terminer, — nous n'osons dire heureusement, puisqu'elle a coûté la vie à l'officier plein d'avenir qui en avait la direction, — cette reconnaissance, disons-nous, par son importance géographique, politique et commerciale, non moins que par l'immense développement de la ligne parcourue, est une des plus grandes et des plus belles explorations scientifiques qui aient été faites en Asie.

Un rapport du chef de l'expédition, le capitaine Lagrée, écrit de Luang-Phâ-bang, dans le Laos, à la date du 24 mai 1867, était la dernière information directe que la Commission avait pu faire parvenir à Saïgon; quelques mois plus tard, cependant, on apprenait, par la voie de Chang-haï, que l'expédition avait heureusement gagné la frontière chinoise et qu'elle s'avançait dans le Yun-nan. Enfin, dans les premiers mois de cette année (1868), un nouveau télégramme de Chang-haï arrivait à Saïgon, annonçant que la Commission, après avoir exploré les parties supérieures du Yang-tsé-kiang, — la grande artère du centre de la Chine, qui sort du Tibet et vient déboucher près de Chang-haï dans la mer Orientale, — descendait le fleuve pour revenir par Chang-haï. Mais un triste événement assombrissait ces bonnes nouvelles. Le chef de l'expédition, le capitaine Lagrée, avait succombé aux fatigues inouïes du voyage, et ses restes reposaient au fond de la Chine.

Aujourd'hui (depuis les premiers jours de septembre) les membres de la Commission, moins leur regrettable chef, sont rentrés en France. Ils rapportent de leur longue odyssée une masse énorme d'observations et de documents, sur une des parties les moins connues de l'Asie. Sans parler des résultats politiques et commerciaux plus ou moins prochains que doit avoir le voyage, les résultats scientifiques seront d'une importance immense pour la géographie et l'ethnographie de toute la partie orientale de l'Indo-Chine. Le Yun-nan lui-même et le Ssé-tchouèn, les deux grandes provinces du sud-ouest de la Chine que la Commission a traversées, sont jusqu'à présent à peu près inexplorés par les Européens. Une publication digne de la grandeur de l'entreprise et de la richesse des résultats va couronner ce beau voyage, sans tomber toutefois, nous l'espérons bien, dans l'abus si souvent signalé des *grandes* publications inabordables par le format et le prix. En attendant, les résultats généraux du voyage ont été résumés dans une note émanée de la Commission; c'est un document d'un grand intérêt, qui mérite d'être conservé.

IX

« L'expédition, envoyée il y a deux ans par le ministère de la marine pour remonter le cours du Cambodge et explorer l'Indo-Chine, vient de rentrer en France après une longue et pénible odyssée dont nous allons retracer les principales péripéties.

« Placée sous la direction de M. le capitaine de frégate Dondart de Lagrée, à qui cette entreprise devait malheureusement coûter la vie, la commission d'exploration était composée de MM. Garnier (Henri-Joseph-François), lieutenant de vaisseau, commandant en second; Joubert (Eugène-Lucien) et Thorel (Clovis), médecins auxiliaires; Delaporte (Louis-Marie-Joseph), enseigne de vaisseau, et de Carné (Louis), élève consul. Elle partit de Saïgon le 5 juin 1866, et remonta le fleuve en canonnière jusqu'à Cratièh, point où s'arrêtaient alors les dernières reconnaissances hydrographiques. Au-dessus de ce point, la navigation devenant impossible pour des navires à vapeur, le commandant de Lagrée dut se servir des barques du pays pour franchir la longue zone de rapides qui, en cette saison surtout, sépare le royaume du Cambodge des premiers centres de population laociens. Il arriva à Bassac, point important du Laos inférieur, dès les premiers jours de septembre, et y séjourna, comme le prescrivaient ses instructions, pour y attendre le retour de la saison sèche et l'envoi des passe-ports et des instruments qui manquaient encore à l'expédition. Mais la révolte du Cambodge avait éclaté sur ces entrefaites, et toute communication se trouvait interrompue avec la colonie de Cochinchine. Une première tentative faite par la route du fleuve pour rouvrir cette communication demeura sans résultat. Enfin, le second de l'expédition réussit, en faisant un long détour dans l'ouest, à gagner Punm-Peinh (près de la frontière de la Cochinchine française), puis à rejoindre le commandant de Lagrée, avec les passe-ports attendus, dans les premiers jours de mars 1867. A partir de ce moment, l'expédition accéléra sa marche vers le nord sans rencontrer de difficultés sérieuses, et, en mai suivant, atteignit Luang-Phâ-bang (ou Prabang), ville importante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Laos, située sur le fleuve à neuf cent vingt milles de son embouchure, et déjà signalée par la mort de l'explorateur français Mouhot.

Une nouvelle saison de pluie commençait : aux difficultés matérielles qu'elle allait opposer à l'expédition vinrent s'ajouter les obstacles suscités par des chefs défiants et soupçonneux.

« Il fallut toute l'énergie et toute la persévérance du commandant de Lagrée pour aller plus loin, même au prix des plus douloureux sacrifices. On fut obligé de transporter les échantillons géologiques et botaniques déjà recueillis, d'abandonner une partie des instruments, des livres et des effets même les plus indispensables. Des maladies graves vinrent éprouver successivement tous les membres de l'expédition, et ce fut dans un état d'épuisement presque complet et dans un dénûment absolu que la petite caravane arriva enfin, le 23 décembre 1867, dans la capitale du Yun-nan.

« L'accueil fait par les autorités chinoises à nos voyageurs fut d'une cordialité complète, et ils purent se remettre pendant leur séjour dans cette ville de leurs fatigues excessives La route de retour leur était ouverte, prompte et facile; vingt-cinq jours de marche seulement les séparaient de la partie navigable du Yang-tsé-kiang.

« Mais le commandant de Lagrée crut ne pas avoir assez fait, et, fort de l'avis unanime de tous ses compagnons, il résolut de reconnaître un nouveau point du Mé-kong à sa sortie du Tibet. La révolte des mahométans contre le gouvernement chinois, et la guerre acharnée que soutenaient les deux partis, rendaient impossible la route directe. Il fallait contourner le théâtre de la guerre en remontant le Yang-tsé-kiang et redescendre ensuite sur la ville de Ta-ly, située sur les bords d'un lac que l'on savait se déverser dans le Mé-kong. Le commandant de Lagrée ne put malheureusement pas réaliser lui-même ce projet. Il tomba malade à Tong-tchouan, et dut charger son second, M. Garnier, de diriger cette dernière reconnaissance. Le docteur Joubert, médecin de l'expédition, resta seul auprès de lui.

« La commission, ainsi réduite, parvint jusqu'à Ta-ly, mais fut obligée là de battre en retraite devant l'attitude menaçante des autorités musulmanes. Lorsqu'elle revint à Tong-tchouan, au mois d'avril, le commandant de Lagrée avait déjà succombé depuis trois semaines à la maladie. La petite expédition prit alors définitivement la route du fleuve Bleu, ramenant avec elle le cercueil de son chef. Le 12 juin 1868, elle arrivait à Chang-haï, où elle recevait l'accueil le plus empressé. En résumé, ce voyage, le plus considérable peut-être de tous ceux qui ont été entrepris en Asie (l'expédition a parcouru en Indo-Chine et en Chine dix mille kilomètres environ, dont six mille en barque et quatre mille à pied), va fixer à peu près complétement la carte de l'Indo-Chine; le cours du Mé-kong a été reconnu sur une longueur de quinze cents milles; celui du Yang-tsé-kiang, trois cents milles au-dessus du point où s'était arrêtée la dernière exploration anglaise. Les origines du fleuve du Tong-king ont été fixées; les bassins du Mé-nam et de la Salouên déterminés d'une manière plus précise. Au point de vue archéologique et ethnographique, l'expédition rapporte de précieux et intéressants documents, qui, s'ils ne donnent pas une solution complète du problème compliqué que présente à cet égard l'Indo-Chine, en faciliteront au moins singulièrement la recherche. Ces résultats sont assez beaux pour faire honneur à l'initiative de l'administration qui a conçu une pareille entreprise, et aux efforts aussi intelligents que courageux des hommes dévoués qui l'ont accomplie. »

X

D'autres informations importantes, que nous ne pouvons qu'indiquer, sont arrivées de divers points de l'Asie intérieure et de l'Asie orientale. Les Russes poursuivent à la fois, depuis les rives de l'Oxus jusqu'à la mer du Japon, leur marche politique et leurs études scientifiques. Chaque pas fait en avant par leurs armes ou par leur diplomatie est une conquête pour notre connaissance de l'Asie, et il faut le reconnaître aussi, une conquête pour la civilisation de ces régions arriérées. Des contrées d'une vaste étendue que nous connaissions à peine de nom il y a vingt ans, sont aujourd'hui figurées exactement sur nos cartes; des centres de population et de commerce se forment et se développent, qui dans un avenir prochain tiendront une place considérable dans la géographie politique de l'Asie; des ingénieurs, des naturalistes, des ethnologues parcourent, mesurent et décrivent des territoires restés jusqu'à présent interdits aux explorateurs. Et ce que les Russes accomplissent au pourtour du grand plateau asiatique vers l'ouest et le nord, les Anglais de l'Inde, poussés par leur disposition traditionnelle aux investigations géographiques, et incités encore par notre exemple, eux si peu habitués à se voir devancés dans la carrière des explorations, ce que les Russes font au nord, disons-nous, les Anglais le font au sud. Des Hindous instruits dans leurs écoles et dressés aux observations, des pandits (c'est-à-dire des lettrés), comme on dit dans l'Inde, pénètrent, au nord de l'Himâlaya, dans des contrées où la défiance plus ou moins fondée des autorités indigènes souffrirait difficilement la présence des Européens, et en rapportent des documents d'une grande valeur. On vient d'obtenir ainsi, sur plusieurs parties inexplorées du Tibet, de précieux renseignements appuyés de déterminations astronomiques. Un de nos missionnaires français vient aussi tout récemment de transmettre sur l'administration intérieure et la position politique du Tibet vis-à-vis de la Chine des renseignements certains et d'un grand intérêt pour l'étude de ces régions intérieures, sur lesquelles nos informations sont encore si incomplètes et si peu sûres. Jamais l'étude des parties encore inexplorées du globe n'avait été

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi active que de nos jours, ni surtout aussi fertile en résultats positifs.

XI

Nous avons fait allusion, en commençant notre Revue, à l'insuccès de l'expédition organisée en Allemagne pour le voyage au pôle. Ce mécompte ne doit certainement être imputé ni au défaut de prévoyance dans le tracé du programme, ni au manque d'habileté ou d'énergie chez les marins chargés de conduire le brave petit navire armé pour l'expédition. Il paraît que précisément cette année les circonstances se sont trouvées exceptionnellement défavorables dans les parages du Spitzberg et du Groënland (on sait que c'est à cette route que se rattache le plan du docteur Petermann), et que le commandant de *la Germania* y a trouvé la mer absolument barrée par les glaces. Au surplus, le rapport d'ensemble n'est pas encore publié au moment où nous traçons ces lignes[1]. On pensait que *la Germania* devait être de retour au plus tard vers le milieu d'octobre à Bremer-Haven (à l'embouchure du Weser). La plus haute latitude que l'expédition ait atteinte est le 81e degré 5'. C'est la plus grande hauteur où soit arrivé jusqu'à présent un navire explorateur. Parry est parvenu en 1827 à 82° 45'; mais c'était sur des traîneaux et non en tenant la mer.

Le défaut de réussite de l'expédition allemande active encore, s'il est possible, loin de les ralentir, les préparatifs de notre expédition française. Son ardent instigateur, M. Gustave Lambert, a consacré les mois d'été à des conférences suivies avec un vif intérêt, dans toutes les villes notables de France; de retour à Paris depuis le commencement d'octobre, il se donne maintenant tout entier à l'organisation du voyage, dont l'époque est irrévocablement fixée. La somme de six cent mille francs demandée à une souscription publique ne sera probablement pas atteinte; mais le chiffre, quel qu'il soit, fourni par la spontanéité nationale, déterminera les proportions de notre expédition polaire. Voici au surplus la lettre que M. Gustave Lambert adressait il y a trois mois au président du Comité central; elle fixe nettement la position de M. Lambert vis-à-vis du Comité et des souscripteurs :

« Monsieur le président,

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance, ainsi qu'à celle des présidents des divers comités et à la connaissance du public, les résolutions suivantes :

« 1° Les conférences, ainsi que l'organisation des comités qui en sont la conséquence, se succéderont sans interruption, autant que le comporte le moment défavorable de la saison d'été, jusqu'à la fin de septembre;

« 2° L'armement du navire aura lieu pendant les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier. Quelques conférences auront encore lieu pendant ce laps de temps, dans les moments laissés disponibles par la surveillance de l'armement;

3° L'expédition prendra la mer à la fin de janvier 1869, ce qui lui permettra d'atteindre le détroit de Béring vers le commencement de juillet 1869;

« 4° Si la souscription donne un résultat généreux et en harmonie avec l'accueil chaleureux et sympathique qui a été fait aux conférences, l'expédition aura lieu dans des conditions larges et dignes de la France;

« 5° Si les fonds accordés par la libéralité nationale sont réduits, l'expédition s'accomplira dans des conditions plus rudes, et le souvenir de quelques-uns des grands exemples de l'histoire pourra suffire alors à tripler les forces morales du chef de l'expédition et de ses compagnons, pour les mettre à la hauteur d'une situation plus difficultueuse;

« 6° Lorsque les nouvelles de l'expédition, datées des îles Sandwich, arriveront en France, il est permis d'affirmer qu'à cette époque même le pavillon de la France flottera au pôle Nord.

« Veuillez, monsieur le président, agréer l'expression de ma haute et respectueuse gratitude.

« Gustave LAMBERT,
« Chef de l'expédition française au pôle Nord. »

Si le succès est attaché à la foi ardente et à l'indomptable énergie, unies à l'expérience et à l'habileté, la réussite de l'expédition française est assurée.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

25 octobre 1868.

1. Nous ferons connaître en détail ces récentes informations dans le très-prochain volume de notre *Année géographique*.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Rochers d'Hienghen	Moynet	1
Église de Houagap	Émile Bayard.	4
Église en construction a Poébo	H. Clerget	4
Un pilou-pilou la nuit	L. Crépon	5
Jeunes Néo-Calédoniens	Émile Bayard.	8
Combat sur la rivière des Ponérihouens	Émile Bayard.	9
Cascade de Ba, dans la baie Lebris	E. Dardoize	12
Habitation de l'Anglais William Young, constructeur de bateaux	E. Dardoize	13
Kanak de la mission	A. de Neuville.	16
Le pont des Français	E. Dardoize	17
Vue de la ferme modèle d'Yahoué	E. Dardoize	20
Mission de la Conception	E. Dardoize	21
Mission de Saint-Louis	E. Dardoize	21
Vue marine des montagnes habitées par la tribu de Jacques Qouindo		22
Vue marine de la baie de Saint-Vincent		22
Port de l'île Ducos, baie de Saint-Vincent	Jules Noel	23
Station de Paddon, a Paita	E. Dardoize	24
Travailleurs des Nouvelles-Hébrides construisant une maison	A. de Neuville.	25
Maison d'habitation de M. Pion, planteur a Kanala	Émile Bayard.	28
A travers les palétuviers	E. Dardoize	29
Quai de Kanala	E. Dardoize	31
Kaké, chef kanala	A. de Neuville.	32
Une habitation et une rue de Kanala	E. Dardoize	33
La baie de Chasseloup, vue du sommet Pouani		36
Village de pêcheurs sous des cocotiers	E. Tournois	37
Néo-Calédoniens de la côte sud-ouest	Émile Bayard.	40
Indigènes des tribus des chefs Mango et Kahoua	Émile Bayard.	41
Nouveau poste de Gatope	E. Dardoize	44
Case du chef Mango	E. Dardoize	45
Kanak de la baie Chasseloup dans une pirogue	Jules Noel	48
Kanaks cuisinant dans les bois	A. de Neuville.	49
Le petit captif de Pamalé	Loudet	52
M. J. Garnier sauvant le petit captif	A. de Neuville.	53
Station de Squatter	Émile Bayard.	56
Funérailles du chef Watton	A. de Neuville.	57
Tombeau de Watton	E. Dardaine	59
Papillon de la Nouvelle-Calédonie	Mesnel	60
Eugène, fils de Watton, proclamé chef de sa tribu	A. de Neuville.	61
Station du capitaine Henry, a Poébo	E. Dardoize	64
Ronde de nuit	A. de Neuville.	65
Cuisinier japonais	A. de Neuville.	66
Fileuse de coton	Staal	67

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Nettoyage du coton	A. de Neuville.	68
Le chœur du temple des Cinq-Cents-Génies	E. Thérond.	69
Statue du temple des Cinq-Cents-Génies	. . . . .	70
Statues du temple des Cinq-Cents-Génies	. . . . .	71
Atelier de sculpture au Japon	A. de Neuville.	72
Tresseuses de cordons de soie	A. de Neuville.	73
Nœuds et broderies de soie	. . . . .	75
Étal de charcutier et restaurant, a Yédo	L. Crépon.	76
Magasin de fleuriste	L. Crépon.	77
Spécimens de décoration des gardes de sabres japonais	. . . . .	78
Échantillons de bijouterie japonaise	. . . . .	78
Magasin de bronze, a Yédo	L. Crépon.	79
Jeune fille japonaise se peignant les lèvres	A. de Neuville.	80
Le service au saki	A. de Neuville.	81
Boutique de pharmacien, a Yédo	L. Crépon.	83
Entrée de jardins a Myaski	Lancelot	84
Jardin bourgeois, a Yédo	Lancelot	85
Le massage	. . . . .	87
Médecin posant des moxas	A. de Neuville.	88
Joueurs japonais	A. de Neuville.	89
Troupes d'aveugles en voyage égarés au passage d'un bac	. . . . .	91
Trois membres de la confrérie des aveugles	A. de Neuville.	92
Mariage japonais	L. Crépon.	93
Présentation au temple	L. Crépon.	94
Mendiants a la porte d'un mort	A. de Neuville.	95
Visite de condoléance	A. de Neuville.	96
La fin du paria	A. de Neuville.	97
La sortie d'un convoi funèbre	L. Crépon.	98
Un convoi funèbre, a Nagasaki	E. Thérond.	99
Embarcation d'officiers japonais	A. de Neuville.	100
Fête de Gots-Tennoô : La chasse de l'idole a la mer	L. Crépon.	101
Pêche a l'épervier	. . . . .	103
Le pêcheur et l'aigrette	A. de Neuville.	103
Pêche au feu dans la baie de Yédo	A. de Neuville.	104
La matsouri de Roksamia	L. Crépon.	105
La matsouri de Roksamia : Procession nocturne dans la forêt	L. Crépon.	105
La matsouri de Miodjin : Parade de la tête du démon	L. Crépon.	107
Le char de triomphe du saint de Miodjin	L. Crépon.	108
Matsouri de Sannoô : La langouste, les courtisanes, le buffle, le riz	L. Crépon.	109
Matsouri de Sannoô : L'éléphant blanc, les tigres de Corée, le coq du daizi	L. Crépon.	109
Matsouri de Sannoô : La musique tartare	L. Crépon.	109
Procession a la fête du temple de Sannoô	L. Crépon.	112
Vue de Torshaven, capitale des îles Fœroe	Jules Noel	113
« L'Arcturus » naviguant au milieu des baleines	Jules Noel	116
Le fiord de Reykjavik	Jules Noel	117
Vue du port de Reykjavik	Jules Noel	117
Une rue de Reykjavik : Enterrement de la femme d'un sysselman	V. Foulquier	118
Départ de la caravane	V. Foulquier	119
La caravane parcourant les plateaux	V. Foulquier	119
Types et costumes islandais	V. Foulquier	122
Types islandais	V. Foulquier	123
Arrivée au haut de l'Almannagja : Vue du lac de Thincvalla	V. Foulquier	124
Descente dans l'Almannagja	Yan' Dargent.	125
Église islandaise	H. Clerget	128
Passage de la Bruara	Jules Noel	129
Une coulée de lave	Yan' Dargent.	132
Vue du Laugarvatn	V. Foulquier	133

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Esquisse théorique du Geiser	. . . . .	134
La plaine des Geisers	Yan' Dargent. .	136
Le grand Geiser	Yan' Dargent. .	137
Une halte imprévue	V. Foulquier. .	139
Dîner dans l'église	V. Foulquier. .	140
L'étranger aux soins d'une famille islandaise	V. Foulquier. .	141
Passage de la Thyorsa	Jules Noel. . .	142
Une scène chez le prêtre de Storuvellir	V. Foulquier. .	143
Selle de femme islandaise	Bonnafoux. . . .	144
Passage des dunes volcaniques	Yan' Dargent. .	144
Tabatière islandaise	Bonnafoux . . .	144
La vallée et le bœr de Selsund	Yan' Dargent. .	145
Une demi-halte devant un bœr	V. Foulquier. .	148
Un convoi funèbre dans la campagne	V. Foulquier. .	148
Halte dans un bœr	V. Foulquier. .	149
Une nuit dans le ventre d'une baleine	V. Foulquier. .	149
L'Hékla	Yan' Dargent. .	152
Le cratère de l'Hékla	Yan' Dargent. .	153
Le Dyrafiord	Jules Noel. . .	156
Pêcherie de morues	Jules Noel. . .	156
Vue du Myvatn	Yan' Dargent. .	157
Église de Reykjahlidar	Yan' Dargent. .	157
Les buttes de Hjaltadal	Yan' Dargent. .	159
« La Pandore » franchissant le cercle polaire a la lueur d'une aurore boréale	Yan' Dargent. .	160
Abatage du guano	A. de Neuville.	161
Chargement du guano dans les wagons	A. de Neuville.	164
Déchargement des wagons de guano	A. de Neuville.	165
Travailleurs boliviens émigrés aux îles Chincha	A. de Neuville.	168
Indiens de Cuzco, vêtus de la manta, des sandales et du sombrero national, et buvant la chicha	A. de Neuville.	169
Indigène bolivien émigré aux îles Chincha	A. de Neuville.	172
Jeunes indigènes de Cerro de Pasco, Pérou	A. de Neuville.	173
Indien de Cuzco et des hauts plateaux du Pérou	A. de Neuville.	176
L'Indus	H. Clerget. . .	177
Paysan du Scinde	Gilbert.	180
Paysan du Scinde	Gilbert.	181
Montagnards afghans des environs de Sarwar	Émile Bayard. .	184
Temple indou de Sarwar (ouest de l'Indus)	H. Clerget. . .	185
Le palais de Char-Bagh, a Lahore	E. Thérond. . .	188
Le palais de Lahore	E. Thérond. . .	189
Rundjet Sing, roi de Lahore, et Rani Ghinda, femme de Rundjet Sing	Petot	190
Tombeau de Rundjet Sing, a Lahore	E. Thérond. . .	192
Vue du temple d'Amritsir, près Lahore	E. Thérond. . .	193
Pont de bateaux d'Attok (passage de l'Indus)	H. Clerget. . .	194
Autre vue du temple d'Amritsir	E. Thérond. . .	195
Femme du Scinde	Gilbert.	196
Une vue de la Chaîne de Sel	Tournois	197
Un fragment de la Chaîne de Sel	Tournois	198
L'Indus près d'Attok	H. Clerget. . .	199
Aqueduc près Attok	H. Clerget. . .	200
Ruines de Hotti	H. Clerget. . .	201
Bas-reliefs du musée de Peshawer	Petot	202
Bas-reliefs du musée de Peshawer	Petot	203
Bas-relief du musée de Peshawer	Petot	204
La rivière Swan ou Svat	H. Clerget. . .	205
La montagne de Pandjghir	H. Clerget. . .	205
Vue des montagnes Mahaban	H. Clerget .	206

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un montagnard du Hazara	Gilbert	207
Bords de l'Hydaspe	H. Clerget	208
Pont de bambou sur l'Hydaspe	H. Clerget	208
Une vue de l'Hydaspe	H. Clerget	209
Une bayadère, a Srinagar	Gilbert	212
Une vue dans l'Hymalaya	H. Clerget	213
Djigry, batelière de Srinagar	Émile Bayard	214
Détails des ruines du temple de Martand	H. Clerget	215
Ruines du temple de Martand	H. Clerget	216
Les porteurs de M. Lejean	Émile Bayard	217
Ile des Platanes	H. Clerget	220
Paysans du Scinde	Gilbert	221
Ruines du temple de Naochera	H. Clerget	223
Temple d'Aventipour	H. Clerget	224
Rue du « Principe, » a Rio	H. Clerget	225
Négresse Mina	A. de Neuville	227
Négresse et son enfant	A. de Neuville	228
Pont de Paraiso	Riou	229
Place de la Constitution, a Rio	E. Thérond	232
Baie de Botafogo	Riou	233
Arbre couché et chargé de plantes parasites	Tournois	235
Négresse Mina	A. de Neuville	236
Négresse Mina	A. de Neuville	237
Arbre entouré de lianes	Tournois	238
Allée de palmiers	Tournois	239
Allée de palmiers	Tournois	240
Fazenda de M. Lage	Riou	241
Petropolis	Riou	244
Chemin de fer de don Pedro II, près de Rio	Riou	245
Acalèphe	Mesnel	246
Palmier grimpant	Tournois	247
Récolte du café	A. de Neuville	248
Repas après la cueillette	A. de Neuville	249
Fabrication de paniers	A. de Neuville	251
Palmier miriti	Tournois	252
Cupu-assu (genre de cacaoyer)	Tournois	253
Manaos	Riou	256
Vue de la plage, a Manaos	Riou	257
Alexandrina	A. de Neuville	258
Esperança	A. de Neuville	258
La plage et la ville de Manaos	Riou	259
Inaja	Tournois	260
Baccabé (œnocarpus)	Tournois	261
Indienne Mammaluco	A. de Neuville	262
Indienne Mammaluco	A. de Neuville	263
Case indienne	Riou	264
Sumaumeira	E. Thérond	265
Indienne Mammaluco	A. de Neuville	267
Cases indiennes	Riou	268
Vérandah de la maison habitée par M. et Mme Agassiz, a Teffé	A. de Neuville	269
Case indienne, a Teffé	Riou	271
Le port de Teffé	Riou	272
Boa Viagem	Riou	273
Boto de Maués (variété de marsouin)	Mesnel	275
Lamantin	Mesnel	276
Négresse Mammaluco	A. de Neuville	277
Indien Mondurucu	A. de Neuville	278
Femme Mondurucu	A. de Neuville	279

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Indien Mura	A. de Neuville.	280
Tucuma et figueira, a Teffé	Riou.	281
Barreira	Riou.	284
Les Orgues	Riou.	285
Le Garafao	Riou.	286
Therezopolis	Riou.	287
Itapuca	Riou.	288
Croquis fait a Valdepeñas	G. Doré.	289
Le défilé du Despenaperros, dans la Sierra Morena	G. Doré.	293
L'heure du repos, a Argamasilla	G. Doré.	295
Les chardons de la Manche	G. Doré.	297
Les « Tinajas » de la Manche	G. Doré.	301
Une journée malheureuse : Désespoir d'un guitarrero	G. Doré.	304
Citerne antique a Mérida	G. Doré.	305
Ruines du théatre antique de Mérida	G. Doré.	309
Aqueduc antique, a Mérida	G. Doré.	312
Une « venta » (auberge), en Estrémadure	G. Doré.	313
« Rebuscadoras » (glaneuses) d'Estrémadure	G. Doré.	317
Berger d'Estrémadure	G. Doré.	320
Vagabonds sur le pont d'Alcantara, a Tolède	G. Doré.	321
Le pont San-Martin, a Tolède	G. Doré.	325
Puits arabe, a Tolède	G. Doré.	328
La Puerta del Sol, a Tolède	G. Doré.	329
Intérieur de la cathédrale de Tolède	G. Doré.	333
Église de Santa Maria, a Illescas, près Tolède	G. Doré.	336
Intérieur de San Juan de los Reyes, a Tolède	G. Doré.	337
Cloître de San Juan de los Reyes, a Tolède	G. Doré.	340
Ancienne synagogue, a Tolède (Santa Maria la Blanca)	G. Doré.	341
Homme et femmes du peuple, a Tolède	G. Doré.	344
Une porte du moyen age, a Tolède	G. Doré.	345
La puerta de Visagra, a Tolède	G. Doré.	349
Alcazar de Tolède	G. Doré.	352
Rue Saint-Jean de Latran	H. Clerget.	353
Caldarium des thermes de Caracalla	Petot.	357
Portique extérieur de Saint-Clément	Lancelot.	359
Ambon de l'Épître, a Saint-Clément	Petot.	360
Intérieur de Saint-Clément	H. Clerget.	361
Fragment d'une fresque du quatrième siècle	Petot.	362
Fragment d'une fresque du quatrième siècle	Petot.	362
Légende de saint Libertinus, fragments du huitième siècle	Rapine.	363
Assomption de la Vierge, fresque du temps de Léon IV	Rapine.	363
Madone byzantine, fresque du neuvième siècle	Petot.	364
Légende de saint Clément le Romain, épisode de Sisinius, fresque du neuvième siècle	Rapine.	365
Saint Blaise retirant une épine de la gorge d'un enfant, fresque sur un pilastre (neuvième siècle)	Rapine.	366
Daniel épargné par les lions, pilastre peint au neuvième siècle	Rapine.	367
Miracle en faveur d'une veuve au tombeau de saint Clément, portraits des donateurs, fresque du dixième siècle	Rapine.	368
Portique d'Octavie (côté de la Pescheria)	A. Anastasi.	369
Fronton du portique d'Octavie	Lancelot.	372
Pescheria vecchia	Lancelot.	373
Porte de Saint-Ange in Pescheria	Lancelot.	375
Cortile nel palazzo del Goberno Vecchio, via della Pescheria	Lancelot.	376
Bords du Tibre et du couvent de Sainte-Sabine sur le mont Aventin	H. Clerget.	377
Barbiers en plein vent	H. Regnault.	380
Fontaine de Bizzacheri et temple du Soleil ou de Vesta	E. Thérond.	381
Santa Maria in Cosmedin	H. Catenacci.	383

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Maison de Rienzo et temple de la Fortune virile	H. Clerget. . .	384
Vue de la place Navone. — Église de Sainte-Agnès	H. Clerget. . .	385
Au marché de la place Navone	H. Regnault . .	388
Tandis que les contadini boivent	H. Regnault . .	389
Sainte-Agnès hors des murs, sur la route Nomentane	H. Catenacci . .	391
Galeries souterraines et loculi de la catacombe de Sainte-Agnès	H. Clerget. . .	392
Autel souterrain, tombeaux, chapelle et fresque représentant le Christ devant la Vierge (deuxième ou troisième siècle) dans le cimetière de Sainte-Agnès	H. Clerget. . .	393
Les trois enfants dans la fournaise. — Orante. — Jonas et la baleine. Cimetière de Sainte-Agnès		394
Diogène, fossoyeur des catacombes (Saint-Calixte)	Petot	395
Peintures a la voûte d'une des chapelles (catacombes de Saint-Calixte).	Petot	396
Les joueurs de boules	H. Regnault . .	397
Le pont Nomentane	H. Clerget. . .	400
Gens du peuple jouant a la mora	H. Regnault . .	401
Campanile et entrée du couvent des Saints Jean et Paul	E. Thérond. . .	402
Arci appoggiati alla chiesa di San Giovanni e Pablo	Lancelot	403
Arc de Dolabella et porte de l'ancien couvent des trinitaires	E. Thérond. . .	404
Santa Maria in Dominica		405
San Stefano Rotondo	H. Clerget. . .	406
Fragment d'une fresque de Raphael	Petot	407
Rue et abside de San Giovanni e Paolo, au revers du Cœlius	Lancelot	408
Façade, palais Sénatorial, place du Capitole, palais des Conservateurs, Musée, trophées dits de Marius, etc.	E. Thérond. . .	409
Un des trophées dits de Marius, sur la place du Capitole	Rapine	410
Dame romaine prise pour la première Agrippine	Petot	411
Mme Vigée-Lebrun, peinte par elle-même	Petot	412
Tabularium et revers du palais Sénatorial, vus du Forum	H. Clerget. . .	413
Junius brutus	Petot	414
Marius. — Messaline. — Agrippine	Petot	415
Escalier Tarpéien et palais des Conservateurs	E. Thérond. . .	416

CARTES ET PLANS.

Esquisse d'une partie de la côte nord-est de la Nouvelle-Calédonie	3
Section de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Calédonie	19
Baie de Chasseloup	35
Carte de l'Islande, réduction de la carte en quatre feuilles des ingénieurs danois	120
Carte des côtes du Pérou où sont situées les îles Chincha	167
Carte du mouillage de Pisco et des îles Chincha	167
Carte des îles Chincha	167
Carte du Pandjab	179
Plan de la bataille d'Alexandre contre Porus	191
Carte du Cachemir	211
Parties du cours de l'Amazone et de ses grands tributaires visitées par M. Agassiz	242

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE, par M. Jules GARNIER, ingénieur civil des mines. (1863-1866. — Texte et dessins inédits.)

La côte nord-est de l'île. — Pilou-Pilou, combat et cannibalisme. 1

Excursions au nord et à l'ouest de Nouméa. — Excursion de Nouméa à Kanala 17

Exploration de la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie. — Massacre des équipages de deux bateaux-pilotes par les cannibales de la baie Chasseloup. 33

Expéditions contre les cannibales de la baie Chasseloup et de la vallée de la Ti-houaka. — Retour en France. — Dernières nouvelles de la colonie. — Notice sur un chef indigène. 49

LE JAPON, par M. Aimé HUMBERT, ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse. (1863-1864. — Texte et dessins inédits.)

Le Hondjo. — Arts et métiers 65

Récréations et coutumes domestiques — Solennités domestiques. 81

Les Matsouris. — Les fêtes du calendrier 97

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ISLANDE, par M. Noël NOUGARET. (1866. — Texte et dessins inédits.)

Arrivée aux îles Fœroë. — Torshaven et sa force armée. — Une excursion dans les montagnes. — Aspect général des îles. — Chasse miraculeuse. — Séjour dans la mission catholique. — Promenades dans Torshaven. — Ses habitants et leur étrange système monétaire. — Un bal de baleiniers. — L'hospitalité du nord. — Départ des Fœroë. — Voyage parmi les baleines. — Vue des premiers glaciers de l'Islande. — Arrivée à Reykjavik; *la Pandore*. — Reykjavik et ses habitants. — Funérailles de la femme d'un sysselman. — Départ pour l'intérieur. — Moyens de locomotion. — Route de Reykjavik à Thingvalla. — Rencontre de caravanes du pays. — Une auberge sous le gazon. — Arrivée au haut de l'Almannagjà; vue du Thingvallavatn. — Descente dans l'Almannagjà. — Une nuit dans l'église de Thingvellir 113

Départ de Thingvellir. — Arrivée dans la plaine du Laugarvatn; apparition des premières sources d'eau chaude. — Passage de la Bruarà. — Arrivée dans la plaine des Geisers. — Le guide m'abandonne. — Éruption du grand Geiser. — Départ pour Thorfastathir. — Séjour à Thorfastathir; un mariage et un baptême en vingt-quatre heures; les fiançailles en Islande; à quoi sert le mariage religieux. — Mon nouveau guide; arrivée à Thyorsarholt. — Séjour à Thyorsarholt; la vie islandaise. — Notions des habitants sur la pudeur. — Description d'un bœr. — Passage de la Thyorsà. — Arrivée chez les prêtres de Storuvellir. — Le *Loup de la nation;* une conversation sur la politique française. — Passage des dunes. — Arrivée à Hankadolur. 129

Arrivée à Selsund. — Mauvais accueil. — Ascension de l'Hékla; campement dans les laves. — Deuxième journée. — Arrivée au sommet du volcan. — Brouillards. — Une mésaventure qui n'a pas de suites fâcheuses. — Vue extérieure du cratère. — Trois heures au fond du cratère. — Vue de l'Islande du sommet de l'Hékla. — Descente rapide. — Arrivée à Storuvellir. — Halte dans les bœrs. — Demi-stations. — Abus du café au lait. — Une leçon de tempérance que je donne à mon *sequens*. — Enterrement en pleine campagne. — La vallée de Backarholt. — Une nuit dans le ventre d'une baleine. — Village de lépreux. — A quoi peut servir un corbeau quand on a besoin d'une marmite. — Les pêcheries de morue. — Une nuit dans une pêcherie au soleil de minuit. — Le Dyrafiord. — Une chasse à minuit sur le Myvatn. — La légende de l'église de Reykjahlidar. — Buttes de Hjaltadal ou plaine des Sarcophages. — Un concert sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gazon. — Mariage entre un de nos pêcheurs de morue et une Islandaise de bonne famille. — Départ d'Islande. — *La Pandore* au milieu d'une aurore boréale. 145

LES ÎLES CHINCHA, par M. L. SIMONIN. (1860. — Texte et dessins inédits.)

Le voyage. — Pourquoi j'étais au Chili en 1860. — La mer Pacifique. — Les *steamers* anglais. — Les Français en Amérique. — Cadenac, musicien et négociant. — De Valparaiso aux Chincha. — Le nitre péruvien. — Les *caballitos* et les *balanzas*. — Arrivée aux Chincha. — Navires en rade. — Propriété du guano. — Nature de cet engrais. — Comment il s'est formé. — Les oiseaux chasseurs de poissons. — Pourquoi le guano des Chincha est le meilleur. — Autres gisements d'engrais fossile. — Un avis de la Providence. — Le guano et les Incas. — L'exploitation aux îles Chincha. — Les travailleurs chinois. — L'emploi du guano retrouvé à notre époque. — Ce qu'en retire le gouvernement péruvien. — Quelques chiffres cités en passant. — Le retour. — Un échantillon à la mer. — Un mirador intact et une belle bien changée. — Le capitaine Marius. — Le guano de Petrocochino. — Il y a encore des plumes! — Types d'indigènes péruviens. — Guayaquil, Panama, Saint-Thomas, Southampton. — Quelle perte pour l'Institut! 161

SUR LES GISEMENTS DU GUANO DANS LES ÎLOTS ET SUR LES CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE, par M. BOUSSINGAULT. . 171

LE PANDJAB ET LE CACHEMIR, par M. Guillaume LEJEAN. (1866. — Texte et dessins inédits.)

Kuratchee. — Chemin de fer de Kotree : paysage : un *nullah*. — Pourquoi l'Hindou ne connaît pas le *kef*. — Kotree : le *travellers' bungalow*. — L'Indus. — Haïderabad. — Les pêcheurs du Scinde-Sakkar. — Paysages : les jungles. — Les indigènes. — Le Pandjâb : un mot d'histoire rétrospective. — Bhawulpore et sa révolution : un tyranneau hindou. — Les gouvernements « nationaux » dans l'Inde, et la « tyrannie » anglaise. — Arrivée à Moultan. — Pèlerinage du Sakkar. — Légende du sultan Chaki. — Lahore : visite au gouverneur. — Départ pour Peshawer et l'Afghanistan. — Jelum. — Passage de l'Hydaspe. — Théâtre de la victoire d'Alexandre sur Porus. — Récits grecs contrôlés sur le terrain 177

Taxila. — Passage de l'Indus. — La Cophène. — Peshawer. — Musée : antiquités de Taht-i-Bahi. — Un *deputy commissioner*. — Départ de Peshawer. — En palanquin. — Murree et son *Sanitarium*. — Départ pour Cachemir : Kohala. — L'Hydaspe : passage du fleuve. — Grandeur de la nature indienne. — Voyage pénible et charmant le long de l'Hydaspe. — Mes coulies. — Première vue de l'Himalaya. — Baramoula. — Légendes mythologiques 193

Arrivée à Srinagar. — Une transmigration royale. — Chevaux. — Bayadères. — Châles du Cachemir. — Mécomptes. — Deux malheurs. — Tentative inutile pour visiter le Hari-Pawata. — Promenade sur le lac. — Les palais : l'île des Platanes. — Un mot sur Jacquemont. — Voyage à Islamabad. — Temple de Pandradan. — Islamabad. — Temple de Martand : ruines splendides. — Retour. — Aventipour. — Les pèlerins qui demandent un bon numéro. — Retour à Srinagar. — Agriculture. — Division du sol. — Riz, coton, tabac. — Principes économiques d'un gouvernement qui n'a guère de principes. — Armée cachemirienne. — Le général Gardner. — Un souvenir de 1857. — Départ pour l'Inde. 209

VOYAGE AU BRÉSIL, par M. et Mme AGASSIZ. (1865-1866. — Texte et dessins inédits.)

Atterrage du Brésil. — Rio-Janeiro et sa banlieue. — Excursions au Corcovado et à Pétropolis. — Les marchés et les fruits de Rio. — Une fazenda. — Chasses à la fazenda. — Culture du café. — De Rio-Janeiro à Para 225

De Rio-Janeiro à Para (suite). — De Para à Manaos. — Une case indienne au bord du lac José-Assu. — Manaos. — Tabatinga. 241

Un Sitio. — Un bal à Manaos. — Le district de Maués. 257

Maués et son district. — Remonte du Rio Negro. — Pedreira. — Descente de l'Amazone. — Retour au Para et à Rio. — Établissements de charité. — Les Orgues. — Therezopolis 273

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. Gustave DORÉ et le baron Ch. DAVILLIER. (1862. — Dessins inédits de Gustave Doré. — Texte inédit de M. le baron Ch. Davillier.)

LA MANCHE. — Les *Manchegos*. — Les *seguidillas manchegas*. — Chansons et proverbes sur les habitants de la Manche. — Encore les mendiants; pourquoi ils sont si nombreux dans cette province. — La coutellerie de Santa-Cruz de Mudela. — Les *Ligas manchegas* et leurs devises; le poignard dans la jarretière. — Le Valdepeñas; opinion de Saint-Simon sur le vin de la Manche. — Sancho Panza et le vin de Ciudad-Real. — La *Santa Hermandad*. — Pourquoi les arbres sont si rares dans la Manche; les moineaux francs et les hirondelles. — Manzanarès. — Les lévriers de la Manche. — La *Ciega* improvisatrice; son dialogue en latin avec un curé. — Excursion à Argamasilla de Alba. — Les *Segadores*. — La *Casa de Medrano*. — Cervantès et sa prison; le premier tirage de son roman. — Un collectionneur d'éditions du *Don Quichotte*. — Une édition imprimée à Argamasilla de Alba. — Le *Campo de Montiel*. — Pierre le Cruel, Henri de Trastamare et Bertrand du Guesclin. — La caverne de *Montesinos*. — *Los Ojos del Guadiana*. — La *Venta de Quesada*. — Les moulins à vent de la Manche. — Le *Puerto-Lapiche*. — Le *Toboso*. — La queue de vache

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du temps de don Quichotte. — Désespoir d'un aveugle qui a manqué le coche. — Tembleque. — Un wagon chargé de *tinajas;* une cruche de quatre mètres de hauteur; les jarres tobosines. 289

L'Estrémadure. — L'Estrémadure et les Estremeños. — Le pont d'Almaraz. — Le Puerto de Miravete. — Notre-Dame de Guadalupe; une tour pleine d'or. — Encore une madone sculptée par saint Luc. — Trujillo. — Pizarre, le conquérant du Pérou. — Garcia de Parédès, le *Samson de l'Estrémadure.* — La légende de *Rosaura de Trujillo.* — Les pourceaux d'Estrémadure; les jambons et les *chorizos.* — Mérida; singulier stratagème d'un général arabe. — Le pont sur le Guadiana. — Les ruines romaines. — Badajoz. — Luis de Moralès et Philippe II. — La frontière de Portugal. — Rivalité entre les Espagnols et les Portugais. — Une *Venta.* — La Fonda, le Parador, la Posada et le Meson. — Quelques noms de ventas pittoresques. — Les auberges en Espagne au seizième siècle. — Opinion des anciens voyageurs sur les auberges espagnoles. — Montanchez et ses jambons. — Les *dehesas* ou pâturages de l'Estrémadure. — La *Mesta;* la *Cabaña real.* — Migration des troupeaux. — Organisation des *merinos trashumantes.* — Le voyage. — Passage du Tage. — Les *chozos.* — Les bergers. — Cacérès. — Les *bucaros* d'Estrémadure; singulière passion des femmes espagnoles pour cette poterie. — Le pont d'Alconetar et celui d'Alcantara. — Plasencia. — Folie d'un sculpteur de la cathédrale : un nouvel Icare. — La Vera de Plasencia. — Le monastère de Yuste. — Charles-Quint et don Juan d'Autriche 305

Tolède. — Talavera de la Reina. — Le P. Mariana. — La *loza de Talavera;* ancienne réputation des vases de faïence et des *azulejos* de cette ville. — Les faïences du pont del Arzobispo. — Décadence des fabriques au dix-huitième siècle. — Ancienneté de Tolède. — Hercule, Cacus et Atlas. — Tolède sous les Goths et sous les Arabes. — La *Noche toledana.* — Alphonse VI chasse les Arabes. — Juan de Padilla et les *Comuneros.* — Les puristes castillans. — Le clergé de Tolède au seizième siècle. — Le pont d'Alcantara et la *Puerta del Sol.* — La cathédrale de Tolède. — La *Puerta de la Feria.* — Les *vidrieras.* — Les peintres verriers. — Les stalles du chœur; un sculpteur bourguignon à Tolède. — Saint Ildefonse; la légende de la sainte *Casulla.* — Visite de la sainte Vierge dans la cathédrale. — La *capilla Muzarabe;* le rite mozarate; une question de liturgie résolue par le fer et par le feu. — La capilla Mayor; le tombeau du cardinal de Mendoza. — La statue de l'*Alfaqui.* — Le *trasparente.* — La Virgen del Sagrario. — La *Sala capitular;* les boiseries de *Gregorio Pardo.* — Le clergé de la cathédrale. — Les peintures de la sacristie. — Le *Greco.* — Le *Vestuario.* — Le *cuarto de la Custodia.* — Les *Alhajas.* — La custode de Tolède. — La robe et le manteau de la Vierge. — Le *Vestido del Niño.* — La *Puerta del Perdon.* — La *Puerta de los Escribanos.* — Le cloître. — Les *Gigantones* et la *Tarasca.* — La *Plaza del Zocodover.* — La chapelle *del Cristo de la Sangre.* — Une curieuse machine hydraulique : l'*Artificio de Juanelo.* — La *Cuesta del Carmen* et les *guadores.* — La navigation du Tage au seizième siècle. — Le fleuve du Tage et les poëtes. 321

Tolède (suite). — Les anciennes synagogues de Tolède : *Santa Maria la Blanca.* — *El Transito;* le trésorier de Pierre le Cruel. — La *Juderia,* ou ancien quartier des Juifs. — Les juifs d'Espagne au moyen âge. — La légende du *Niño de la Guardia.* — *La Ermita del Cristo de la Lux.* — Le *Salon de la Casa de Mesa.* — Le *Taller del Moro.* — Le style *mudejar.* — Les *Palacios de Galiana.* — La belle *Galiana* et *Carlomagno.* — Les *Baños de Florinda.* — Le roi Rodrigue et la fille du comte Julien. — Les monuments antiques de Tolède : le Circus Maximus, la *Naumaquia* et la *Cueva de Hercúles.* — Encore le roi Rodrigue. — Les anciens couvents. — Quelques proverbes sur les *frailes.* — Les moines espagnols. — Suppression des couvents. — Les *Exclaustrados.* — L'église de *San Juan de los Reyes;* le cloître. — La chapelle du *Cristo de la Vega.* — Sainte Léocadie, saint Ildefonse et le roi Recesvinthus. — *Las Carmelitas;* sainte Thérèse à Tolède. — Les anciennes portes de Tolède et leurs clous monstrueux. — L'*Ayuntamiento* : une inscription bonne à conserver. — L'ancien *hospital de Santa Cruz.* — Le *Museo provincial* et la Bibliothèque. — La Puerta de Visagra et les armes d'Espagne. — Les *cigarrales.* — Les couronnes d'or de la *Fuente de Guarrazar.* — Les montagnes de Tolède. — Le *Curioso romance de los Bandidos de Toledo.* — Renommée des armes de Tolède à l'époque romaine : le *cultrum toledanum.* — Les *alfanges* du temps des Arabes. — Les lames de Tolède aux quinzième et seizième siècles. — La forme et la trempe des épées. — L'eau et le sable du Tage. — Julian de Rey et le *perillo.* — Les *Espaderos* célèbres. — Les *espadas de golilla.* — Décadence de la fabrication au dix-huitième siècle. — La *fabrica de armas* fondée par Charles III. 337

Rome, par M. Francis Wey. (1864-1868. — Texte et dessins inédits.)

Théâtre : *Le Faust* à Apollo. — Rencontre du roi François II. — Spectacle Métastase au palais Colonna : *Les Amours d'Énée.* — Les Dioscures du cardinalat. — *Les années de saint Pierre.* — Pourquoi les papes changent de nom. — Thermes de Caracalla. — Un commis voyageur.... pour les villes mortes. — Basilique de Saint-Clément. — Illustration, antiquité de l'église. — Exhumation d'un temple. — Par où l'on vient et comment on entre à Saint-Clément. — Aspect intérieur; distribution primitive du *presbyterium.* — Dallage alexandrin et Mosaïque de Turrita. — Masaccio et la chapelle Sainte-Catherine. — Origine des communautés. — Visite aux peintures souterraines. — Révélation d'une école inconnue : exégèse des symboles. — Le serpent de saint Libertinus, etc. 353

Un texte italien de l'an 900. — L'art soutenu au neuvième siècle par les bourgeois de Rome. — Roman de saint Alexis le pèlerin, etc. — Ruche ouvrière du Théâtre de Marcellus. — Les temples enfouis de San

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nicolò *in Carcere*. — Débris des portiques d'Octavie et quartier des poissonnières : ruelles, carrefours, palais déclassés. — Quelques profils du Ghetto; aspects du lieu. — Aventure quasi tragique d'une Parisienne. — La *région* des tanneurs. — Retour au bord du Tibre : points de vue. — La *cloaca Maxima* et ce qu'en pensait Denys d'Halicarnasse. — Fortune Virile et temple du Soleil. — Sainte-Marie *in Cosmedin* et la Bouche de Vérité. — Excursion autour de la maison attribuée à Colà di Rienzo, etc. 369

La place Navonne et son marché. — Sainte-Agnès et les *fornici* du cirque Agonal. — De la *Porta Pia* à Sainte-Agnès *hors des murs*. — Souvenir du camp prétorien. — Provenance et consécration des *pallium*. — Le baptistère de Constance. — Les Catacombes. — Descente à celles de Sainte-Agnès : origine et destination primitive. — Visite aux catacombes de Calixte : comment on les a retrouvées. — Épisodes, épitaphes; peintures et symboles des premiers siècles. — Assassinat d'Étienne Ier. — Les Papes martyrs et l'administration souterraine de l'Église. — Sur le Mont-Sacré. — Le sentier par où fuyait Néron, etc. 386

Promenade matinale au Mont-Cœlius. — La rue Saint-Jean et Paul, ses arcs-boutants et l'arc de Dolabella. — Porte des trinitaires : Jean de Matha et les *Mathurins*. — Santa Maria *in Domnica*. — *Funzione* de San Stefano Rotondo; mélodrame iconographique des martyrs. — Du pied du Capitole à la roche Tarpéienne. — L'Académie de Saint-Luc et son muséum : *Vanità* du Titien, la *Fortune* du Reni, fragment de Raphaël, *Incroyables*, de la fin du siècle. — Les illustres : Wicar, Thorwaldsen, Mme Vigée-Lebrun, etc. — Entrée capitoline sous la *loggia* du Tabularium — Au palais sénatorial : corridors et bureaux; ce qu'on voit par les fenêtres. — Place du Capitole : les prétendus palais de Michel-Ange. — Son buste *réaliste*. — Brutus et Léon X. — Pinacothèque. — Destinée du sarcophage d'Agrippine. — Statues, bas-reliefs, curiosités. Portraits historiques du Musée capitolin. 401

Revue géographique du deuxième semestre de 1868, par M. Vivien de Saint-Martin. 417

Liste des gravures 425

Liste des cartes. 430

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ERRATA.

Livraisons 451, 452, 453, *Voyage en Islande*, au titre et à la signature, au lieu de : *Noël Nougaret*, lisez : *Jules Nougaret*, nom sous lequel l'auteur, M. Jules-Noël de Nougaret, est avantageusement connu dans le public scientifique depuis plusieurs années.

Cet écrivain, s'étayant des observations personnelles qu'il a recueillies sur le terrain, fait aussi des réserves au sujet de l'explication scientifique qu'en son absence et à défaut de copie suffisante nous avons cru devoir donner des fameux *Geysers* islandais. Ces observations l'ont conduit à une théorie sur ce phénomène tout à fait opposée à celle des savants qui l'ont précédé. Il se propose de la développer dans une relation spéciale de ses voyages en Islande, qu'il prépare à la librairie Hachette et Cie.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr